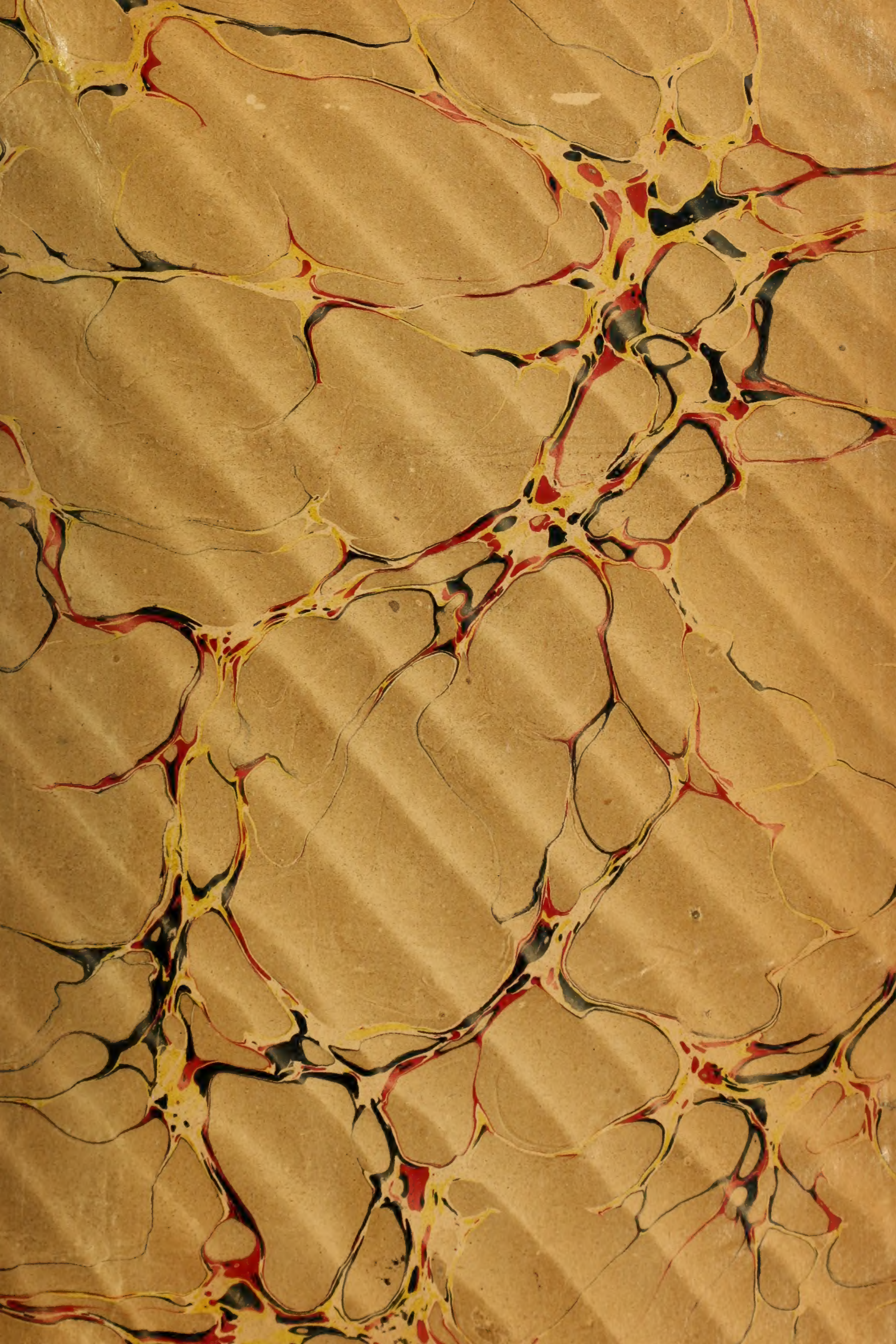





P
1C
8

COLLECTION

INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON *;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE,

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND*, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN*, BALLET, SÉGAUD, SURIAN*, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY*, PÉRUSSEAU, TRUBLET*, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT*, MAROLLES, MAURY*

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE,

SAVOIR : CAMUS, COTON, CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS*, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE*, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORIOT, JÉROME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOULT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, ASSELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'ŒIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE;

PAR M. L'ABBE MIGNE,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUARANTE ET UNIÈME,

CONTENANT LES SERMONS ET PANÉGYRIQUES COMPLETS DU P. BRETONNEAU, ET LES ORAISONS FUNÈBRES DE LOUIS-RENAUD.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.





SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE QUARANTE ET UNIÈME VOLUME.

LE P. BRETONNEAU.

Notice sur le P. Bretonneau.	*Col.*	9
Sermons et panégyriques complets.		9
Sermons pour l'Avent.		13
Sermons pour le Carême.		175
Mystères et Fêtes.		731
Panégyriques.		1019
Sujets divers.		1207
Oraison funèbre du duc d'Orléans.		1233

LOUIS RENAUD.

Notice sur Louis Renaud.		1251
Oraisons funèbres.		1251

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.

NOTICE SUR LE P. BRETONNEAU.

Bretonneau (François), Jésuite, naquit à Tours en 1660 et mourut à Paris en 1741, après avoir exercé pendant trente-quatre ans le ministère évangélique. Il fut le réviseur et l'éditeur des *Sermons* de Bourdaloue, Cheminais et Giroust. Nous publions ses œuvres oratoires complètes, recueillies en 1743 (7 vol. in-12, Paris, H.-L. Guérin), et éditées par le P. Berruyer, dont nous reproduisons la préface. Les *Mémoires de Trévoux* de mars 1743 font du P. Bretonneau l'éloge le plus complet : « Le P. Bretonneau, disent-ils, prend toujours bien son sujet; il le traite avec méthode et exactitude, il ne fait point de ces inutiles préludes, de réflexions hors d'œuvre et d'ennuyeuses digressions; il va toujours droitement à la fin. Son style est exempt de presque tous les défauts. Il est simple sans être négligé, il est clair, il est pur. On estime surtout son *Sermon sur l'établissement de la religion;* il y prouve avec beaucoup de solidité qu'elle est toute miraculeuse dans sa naissance et dans ses progrès. » La *Biographie universelle* le trouve « en général plus solide que brillant ; sans défauts, mais aussi sans grandes beautés ; le style est simple, clair, correct, mais sans élévation. » Il a publié, comme nous l'avons dit plus haut, trois des orateurs que nos lecteurs peuvent lire dans notre *Collection;* ce qui lui valut de la part du P. de Larue, qu'il avait édité en partie, l'application de l'éloge que l'Eglise fait de saint Martin : *Trium mortuorum suscitator magnificus.* Il revit aussi les *OEuvres spirituelles* du P. Valois Il avait publié, en 1703, un *Abrégé de la vie de Jacques II*, tiré de l'anglais de François Sanders, confesseur de ce monarque. Enfin, mentionnons, pour ne rien oublier, des *Réflexions chrétiennes* pour les jeunes gens qui entrent dans le monde; 1708, in-12.

Ce fut après avoir passé soixante-six ans dans sa compagnie, dont il exerça tous les emplois, et avoir pratiqué pendant tout le cours de sa longue carrière les vertus qu'il enseignait, qu'il s'éteignit doucement plein de confiance dans les promesses du Seigneur, laissant à ses successeurs son exemple et ses ouvrages à imiter.

SERMONS

ET

PANÉGYRIQUES COMPLETS

DU P. BRETONNEAU.

PREFACE.

C'est au P. Bretonneau que nous sommes redevables, si on ose s'exprimer de la sorte, des fruits abondants de bénédiction et de grâce que produisent tous les jours les excellents sermons dont il s'est fait l'éditeur, et qui sont l'ouvrage des prédicateurs les plus estimés que sa compagnie ait fournis à la France dans le dernier siècle. Si les PP. Giroust, Cheminais, Bourdaloue et la partie peut-être la plus précieuse de ce qui nous reste du P. de Larue, sont aujourd'hui entre les mains de tout le monde, nous pouvons bien dire que c'est le P. Bretonneau qui les a ranimés et en quelque façon ressuscités. Il fallait être, comme il l'était, l'homme de tous les génies pour y réussir, et l'homme du désintéressement le plus parfait pour s'y consacrer.

Il est juste qu'il ait son tour et que ce prédicateur si estimable, s'étant oublié en faveur des autres, nous nous intéressions à conserver sa mémoire et à donner au public des ouvrages que leur auteur lui dérobait depuis trop longtemps.

Il est peu de sermons d'un mérite supérieur à ceux que renferment les volumes que nous présentons aux fidèles comme la nourriture la plus solide de leur piété, et aux ministres de la sainte parole comme un des meilleurs modèles de l'éloquence chrétienne. Il n'a manqué au P. Bretonneau que les agréments de la prononciation et ces grâces extérieures dont le plus beau discours ne peut être destitué sans perdre auprès du grand nombre des auditeurs une bonne partie de son mérite. Ce talent ajouté à ceux dont le P. Bretonneau était d'ailleurs abondamment pourvu, nous osons avancer que sa réputation eût peut-être égalé, dans le cours de plus de trente-quatre années de prédication, celle des orateurs chrétiens de sa compagnie dont il a recueilli les ouvrages. Il leur était inférieur lorsqu'on l'écoutait. Il s'en rapprochera beaucoup lorsqu'on le lira.

Ce n'est pas que son action n'eût beaucoup d'âme et de feu. Elle en avait peut-être trop. Mais elle n'était pas accompagnée de ce don de plaire, à quoi l'art ne supplée point quand la nature l'a refusé. Ce feu et cette âme, on les retrouvera dans la composition. Rien ne les défigurera dans la lecture et on en saisira le véritable prix.

Tout le monde cependant n'aura pas attendu l'impression pour rendre justice au prédicateur. Nous savons que les connaisseurs, les hommes d'un goût sûr et d'une pénétration à sentir le beau partout où il est, ont reconnu d'avance ce que valait le P. Bretonneau. Ils se promettent avec fondement de voir leur jugement particulier devenir, par l'édition qu'ils attendent, le jugement du public et une approbation générale.

Nous donnerons, au reste, le P. Bretonneau tel qu'il était et tel qu'il s'est laissé lui-même en mourant, à quiconque se chargerait de le faire revivre. Il ne devra rien au travail de son éditeur. L'obéissance religieuse qu'il eut toujours pour ses supérieurs, plus efficace que la déférence pour les conseils de ses amis, surmonta, quoique tard, ses oppositions. On exigea de lui qu'il revît ses *Sermons*, et qu'il les fît transcrire de manière à être d'usage. Ce fut là le dernier de ses travaux. Laborieux à l'excès pour conserver ceux des autres, il y avait employé les plus belles années de sa vie ; il ne se détermina qu'à regret, sur la fin de sa longue carrière, à nous mettre à portée de profiter des siens. A peine les choses étaient en cet état, lorsque Dieu le retira de ce monde, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il en avait passé soixante-six dans sa compagnie, où il était entré fort jeune et dont il avait exercé tous les emplois avec une distinction très-marquée. Nous imprimons ses *Sermons* tels qu'on les a entendus, tels au moins qu'ils sont sortis de la dernière révision que l'auteur en a faite. Il sera aisé d'y reconnaître un goût original et un génie si singulier, qu'il serait difficile de suppléer à ce qu'il aurait laissé imparfait, ou même de corriger ses défauts, si on en trouvait quelques-uns dans son style et dans sa manière de composer.

Nous ne parlons ici du P. Bretonneau que comme d'un de nos meilleurs prédicateurs. Ceux qui l'ont connu plus particulièrement le regrettent avec nous pour des qualités encore plus estimables. Théologien habile, directeur éclairé, amateur du travail et de la retraite ; sociable néanmoins et d'un commerce si agréable, qu'on respirait auprès de lui toute la douceur du beau climat de la Touraine, qui lui avait donné la naissance ; mais plus que tout cela, religieux parfait, droit, zélé, fervent, modèle de toutes les vertus propres de son état. Tel nous l'avons pratiqué et tel le reconnaîtront toutes les personnes qui l'ont vu de près, qui ont eu part à sa familiarité, ou qui avaient placé en lui leur confiance. Nous nous contenterons de pleurer avec elles notre perte, et nous n'étendrons pas davantage son éloge.

Nous ne pouvons nous dispenser d'avertir le public que, dans l'édition des *Sermons* du P. Bretonneau, que nous lui présentons, on en trouvera quelques-uns qu'on lit tout entiers, ou avec de très-légers changements, parmi les *Sermons* attribués à un célèbre prédicateur. C'est le fameux P. Massillon, mort depuis peu évêque de Clermont; et ces discours sont : un sur le *péché mortel*, un second sur *la mort des justes*, un troisième sur *l'occasion*. On sait bien qu'un aussi grand homme que le P. Massillon n'avait pas besoin qu'on lui prêtât des ouvrages étrangers, et qu'il en est peu qu'on pût mettre avec vraisemblance à côté des siens. On ne peut cependant que louer le discernement des copistes qui ont, pour ainsi dire, volé les uns et les autres, d'avoir jugé ceux du P. Bretonneau propres à figurer dans la bonne compagnie où il les mettaient. Mais le P. Bretonneau les a réclamés de son vivant ; il en a toujours usé, durant sa vie, comme d'un bien qui lui appartenait, et nous nous sommes crus obligés de les lui restituer après sa mort. Le public est trop équitable pour les trouver moins bons, parce qu'ils auront changé de maître, et pour ne pas approuver sous un nom ce qu'il aura peut-être admis sous un autre.

SERMONS POUR L'AVENT.

SERMON Ier.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Vidi turbam magnam, quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis. (*Apoc.*, VII.)

Je vis une multitude innombrable, composée de toutes sortes de nations, de toutes tribus, de tous pays, et de toutes langues.

Si la sainteté était attachée au pouvoir des grands, ou à la faiblesse des petits ; à l'opulence des riches, ou à la misère des pauvres ; aux connaissances des savants, ou à la simplicité des ignorants ; au lieu, à l'âge, au rang, à l'état, ce serait, pour plusieurs, un juste sujet de croire qu'ils n'y sont point appelés, et par là même une légitime excuse, soit pour se justifier de n'y être point encore parvenus, soit pour se dispenser dans la suite d'y aspirer. Mais la sainteté est de tous les âges et de tous les temps, de tous les peuples et de tous les lieux, de tous les emplois et de toutes les conditions : *ex omnibus gentibus*, *et tribubus*, *et populis*, *et linguis;* et voilà l'importante vérité que l'Eglise nous met aujourd'hui devant les yeux, en nous proposant les exemples de tous les saints. Elle nous apprend ce que nous pouvons et ce que nous devons faire, par le souvenir de ce que les saints ont fait avant nous ; et si nous refusons de suivre les guides qu'elle nous montre, et qui nous marquent le chemin, dès là ce sont autant de témoins qui nous accusent, et autant de juges qui nous condamnent.

J'entre, chrétiens, dans les intentions de l'Eglise, aussi bien que dans le sujet de ce discours, et je vous prie d'y entrer avec moi. Comme il y a eu des saints de tous les caractères, je tire de leurs exemples une instruction universelle, et je veux surtout m'en servir pour corriger trois mauvaises dispositions, où se trouvent, à l'égard de la sainteté, trois sortes de personnes, dont le christianisme en général, et dont sans doute cet auditoire en particulier est composé : les uns, ce sont les pécheurs ; les autres, ce sont des chrétiens lâches ; et d'autres enfin portent le nom de fervents. Expliquons-nous et comprenez mon dessein.

Il y a des pécheurs qui, depuis longtemps plongés en de criminelles habitudes, regardent la sainteté comme un terme trop éloigné d'eux, pour espérer jamais et même pour entreprendre d'y atteindre. Il y a des chrétiens lâches, que je n'appelle ni pécheurs ni fervents, mais qui, dans un certain milieu, contents, disent-ils, du nécessaire qu'ils font consister, selon leurs fausses idées, à fuir précisément le mal, du reste se persuadent que la pratique de la vertu, et ce que nous entendons sous le nom de sainteté, doit n'avoir de rang et n'être compté que parmi les œuvres de surérogation. Et il y a des fervents, ou du moins y en a-t-il qui semblent tels, et qui peut-être ne sont pas absolument indignes de cette qualité, mais qui trop tôt satisfaits d'eux-mêmes pour quelques démarches qu'ils ont faites dans la voie de la sainteté, croient n'avoir plus de chemin à faire, et s'imaginent être au plus haut point de la perfection. Ainsi la sainteté dans l'esprit des pécheurs, c'est un bien pour eux désormais impossible, et où ils n'osent prétendre ; dans l'esprit des chrétiens lâches, c'est un bien pour eux assez inutile et dont ils ne voient pas la nécessité ; et dans l'esprit des fervents à qui je parle, c'est un bien pour eux déjà tout acquis. Or, il s'agit de réveiller sur la sainteté la confiance des premiers ; de confondre la présomption des seconds ; de ranimer la ferveur des derniers : et il ne me faut pour cela que la vue des saints. Car je dis en trois mots : Pécheurs, tout éloignés que vous pouvez être de la sainteté, ce n'est point encore un bien tellement au-dessus de vous, qu'il ne soit plus possible d'y parvenir ; la preuve que j'en donne, c'est qu'un grand nombre presque infini de saints, d'aussi loin que vous y sont arrivés ; ce sera la première partie. Chrétiens tièdes et lâches, la sainteté, cette vie agissante et remplie de bonnes œuvres, n'est point pour vous, comme vous le pensez, un bien peu nécessaire et superflu ; ce qui me le fait juger de la sorte, c'est que les saints avant vous n'ont pas cru pouvoir se sauver par une autre voie, et qu'ils ne se sont point en effet autrement sauvés ; ce sera la seconde partie. Et vous, âmes dévotes et ferventes, en vain vous flattez-vous que la sainteté est un bien pour vous déjà tout acquis ; vous en conviendrez avec moi, quand je vous aurai fait voir que, quoi qu'il vous en ait coûté jusqu'à présent, et à quelque degré que vous ayez pu monter, les saints, dans la voie de la sainteté, bien plus haut placés que vous, se sont élevés ; ce sera la troisième partie. Heureux si je puis ainsi, par les exemples des saints, rappeler les pécheurs de leurs égarements, retirer les lâches de leur langueur, et inspirer même aux plus fervents une ardeur toute nouvelle. J'ai besoin des lumières du Saint-Esprit, et je les demande par l'intercession de la plus sainte des vierges, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ne nous y trompons pas, mes frères, et gardons-nous de nous laisser jamais prévenir d'une défiance aussi pernicieuse qu'elle est mal fondée. Il n'en va pas dans les choses du ciel comme dans celles du monde, et il n'en est pas, à beaucoup près, du Dieu que nous servons comme des maîtres de la terre. Est-on sorti dans le monde d'une

certaine route par où il est ordinaire de s'avancer, c'est souvent sans retour; et a-t-on eu le malheur de tomber une fois dans la disgrâce d'un maître, l'impression qui lui en demeure est si forte, que rien ne peut plus dans la suite ni lui faire agréer vos services, ni vous attirer ses faveurs. Voilà un homme perdu, dit-on; la faute qu'il a faite est un crime capital qui fait une impression et qui forme un préjugé dont on ne revient point. Nous le disons et nous l'éprouvons : nous voyons d'anciens favoris languir de longues années auprès du prince, et perdre leurs soins à recueillir les débris d'une fortune échouée qu'ils ne peuvent réparer. Mais les vues du Seigneur sont bien différentes de celles des hommes, et ses sentiments bien contraires aux nôtres. Tout pécheur que vous semblez être, ou que vous êtes en effet, il ne tient après tout qu'à vous, mon cher auditeur, de rentrer en grâce avec Dieu; et vous pouvez même aspirer encore et parvenir à la plus sublime sainteté. Si vous ne le savez pas, je vous l'annonce. Osez seulement et entreprenez; je viens vous répondre du succès, et les garants de la parole que je vous donne, ce sont les saints.

Car au lieu de suivre une fausse coutume, de ne composer l'histoire des saints que de certains traits éclatants qui éblouissent, et de ne nous les montrer que sous de brillantes images, plus propres à ralentir par un secret désespoir qu'à exciter notre zèle par une sainte émulation : laissons voir des taches qui, en donnant un nouveau lustre à la divine miséricorde, donneront à notre confiance une nouvelle force; et ne cachons point des chutes qui doivent si heureusement servir à nous relever. Disons sans hésiter qu'un grand nombre de ces saints que nous honorons et que nous invoquons se sont égarés comme nous, parce qu'ils étaient hommes comme nous; mais disons-le pour apprendre à revenir comme eux, parce que nous sommes toujours dans la vie appelés à la même sainteté qu'eux. C'est la pensée de saint Ambroise : Nous révérons les saints, disait ce Père, nous rehaussons leurs mérites, nous les exaltons, et en cela nous leur rendons la justice qui leur est due; mais, du reste, reprenait ce saint docteur, tout saints qu'ils sont, ne les regardons pas comme des hommes d'une espèce particulière, ni d'une autre nature que la nôtre. Tout l'avantage qu'ils ont, ce n'est pas d'avoir toujours été plus innocents que nous ni plus exempts de vices, mais c'est de les avoir corrigés. *Cognoscamus illos non naturæ præstantioris fuisse, sed observantioris; nec vitia nescisse, sed emendasse.*

Je dis donc, chrétiens, écoutez-le tous, je dis que le ciel est rempli de pénitents; et ce terme vous fait assez entendre qu'ils ont été pécheurs; mais il vous donne tout ensemble à connaître que de pécheurs ils sont devenus des saints. Si leurs vertus ont de quoi nous étonner, leurs faiblesses ont aussi de quoi nous encourager. Ils ont bien fini; mais combien ont mal commencé? Saint Pierre a renoncé Jésus-Christ, saint Matthieu a été publicain, saint Thomas est tombé dans l'incrédulité, saint Paul fut un des plus grands persécuteurs de la foi. Je n'aurais qu'à suivre par ordre et à descendre de siècle en siècle jusqu'à nous : mille autres que je ne pourrais marquer et que je passe, pour ne pas faire d'un discours le récit abrégé de tous les temps, les Arsène, les Thaïs, les Pélagie, les Jérôme, les Augustin, fameuses conquêtes où parut avec éclat la vertu divine, se sont peut-être trouvés plus avant que vous dans les voies de l'iniquité; ils ont eu dans leur retour plus de combats à soutenir, plus de passions à vaincre, plus de nœuds à rompre, se sont fait à eux-mêmes, avant que d'en venir à une pleine résolution, plus de difficultés; mille fois ont abandonné, et mille fois ont repris l'ouvrage qu'ils ont enfin conduit à la souveraine perfection.

De là qu'est-ce que je conclus? Ce que vous devez conclure avec moi; car de ces exemples si connus et si convaincants, il suit que c'est donc une illusion de dire ce que nous entendons néanmoins tous les jours : je suis lié; l'habitude est désormais trop forte; mes offenses sont trop grièves, trop nombreuses, pour espérer que Dieu les oublie, et qu'il me laisse encore approcher de lui. Spécieux et commun langage de tant de pécheurs; mais quelle est la réponse? c'est celle d'un grand évêque (AMBR.), à un grand empereur. *Quem secutus es errantem, sequere pœnitentem;* celui que vous avez imité dans son péché, imitez-le dans son repentir. Ainsi, dans une célèbre occasion, parlait à Théodose saint Ambroise : et rien de plus naturel que l'application de ces paroles à mon sujet; ne la perdez pas.

Je le sais, mon cher auditeur, et il est vrai que la passion a un étrange empire sur le cœur de l'homme, et quand une fois elle a pris le dessus, il est difficile de secouer le joug et de se mettre en liberté. Mais cette passion, après tout, cette passion qui vous domine, toute violente qu'elle est, et tout insurmontable que vous la concevez, vous a-t-elle porté plus loin que David et vous tient-elle dans un esclavage plus tyrannique? Aussi sensible et même plus sensible que vous, ce prince se laissa prendre à l'éclat d'une trompeuse beauté, et demeura longtemps dans un commerce que défendaient toutes les lois divines et humaines. Il n'y épargna ni la perfidie ni le meurtre. Il s'attacha comme vous où vous vous trouvez attachés comme lui : *Secutus es errantem.* Mais, dans le plus étroit engagement de son cœur, que fit-il enfin? Touché des reproches du prophète, David fut fidèle à l'attrait qui le rappelait. Quelque serrés qu'ils fussent, il ne crut pas qu'il y eût des liens qu'il ne pût briser. Il ne pensa pas que pour avoir oublié Dieu, ce fût un droit de ne s'en plus souvenir et une raison de renoncer à ses faveurs. Il prit de plus favorables idées des miséricordes du Seigneur, et ses espérances furent

remplies. Comme ses résolutions étaient efficaces, un moment le dégagea, un moment le réconcilia : ce fut toujours dans la suite un homme selon le cœur de Dieu. Achevez, et qui l'empêche? Vous l'avez suivi dans son égarement, suivez-le dans sa pénitence : *sequere pœnitentem.*

Je sais que le monde, tout vain qu'il est, a ses charmes; et une femme élevée au milieu du siècle dont elle s'est laissée entêter, doit avoir naturellement horreur de la retraite, et ne peut sans peine se passer des amusements qui l'ont toujours occupée, et qui jamais ne touchent davantage que lorsqu'il les faut perdre. Mais Madeleine avait-elle moins goûté du monde; ou n'avait-elle pas encore de quoi tenir au monde plus fortement? L'esprit, l'enjouement, la bonne grâce, le jeu, la dépense, un naturel aisé, un cœur tendre, pour ne rien dire de plus; mille objets capables de plaire; ce furent pour elle, ce sont pour vous, si vous le voulez, des attraits bien vifs, et une âme toute sensuelle est peu propre aux choses de Dieu. Cependant il n'est point de si fâcheuses dispositions qu'on ne surmonte, et Madeleine l'éprouva. Tout ne dépend, dans la plus grande entreprise, que d'une première démarche, et Madeleine en fut bien instruite. Plus mondaine, du moins aussi mondaine que vous, un seul effort la mit en état, au jugement même du Fils de Dieu, d'être préférée aux plus justes. Qui vous arrête, qu'elle n'ait pas vaincu? Vous pouvez devenir comme elle une des plus généreuses et des plus fidèles amantes de Jésus-Christ : *sequere pœnitentem.*

Tel était le raisonnement de saint Chrysostome, lorsqu'il exhortait le peuple dont il avait la conduite, et qu'il travaillait à le ramener dans le chemin de la sainteté. Tantôt il leur mettait en particulier devant les yeux le grand saint Antoine, la gloire du désert, et il leur racontait ses vertus; tantôt il leur proposait en général tous les solitaires de l'Egypte. Cette terre idolâtre, leur disait-il, est devenue une terre féconde en mérites; et ces hommes, sujets aux emportements de la colère, à l'avarice, au plaisir, à la débauche, ont été changés en des hommes modérés, détachés, mortifiés, et brillent maintenant comme des astres dans le séjour bienheureux. Or, voilà, pécheur, concluait ce Père, voilà votre leçon et votre confusion. Pourquoi ne verrons-nous pas les mêmes changements en vous? et ce qui a été possible aux uns, par quel renversement ne le serait-il plus aux autres?

Et il ne faut point dire que le nombre de ces pécheurs convertis en saints est très-petit. Il y en a eu; et sans parler de ceux que nous ne connaissons pas, combien l'Eglise en a-t-elle canonisé? Il y en a encore, et c'est une malignité affectée du libertinage, de vouloir se persuader que ce soient des exemples si rares. Mais enfin, n'y en eût-il eu qu'un seul, c'est assez; et Dieu, dit saint Paulin, dans un petit nombre d'hommes, sait donner à tous les hommes de quoi profiter, s'ils le veulent, et sur quoi tous puissent se régler : *Ostendit in raris quod omnibus prosit.* Oui, c'est assez qu'un seul, de lâche et de blasphémateur, soit devenu le prince des apôtres, pour me convaincre que je n'ai point tellement abandonné Dieu, que je ne puisse rentrer dans ses plus intimes communications. C'est assez qu'un seul, de publicain, c'est-à-dire d'homme engagé dans les intérêts du siècle, ait pu passer à la pauvreté et à l'abnégation évangélique, pour me faire sentir que je ne puis être si avant dans les intrigues et les embarras du monde, ni tellement possédé du soin d'une fortune temporelle, qu'il ne me soit toujours libre d'y renoncer, pour m'occuper plus solidement de ma sanctification et de mon salut. C'est assez qu'un seul, après les débordements d'une vie licencieuse et corrompue, ait pu s'arracher du sein de la volupté et embrasser toutes les rigueurs de la vie la plus régulière et la plus austère, pour me faire comprendre qu'à quelque licence et à quelque corruption de mœurs que je me sois laissé entraîner, il n'y a ni habitudes si invétérées dont il ne soit en mon pouvoir de me déprendre, ni pratiques si sévères et si contraires aux sens, où je ne puisse, par un esprit de pénitence, me condamner : *Ostendit in raris quod omnibus prosit.* Ah! chrétiens, nous nous servons si volontiers des exemples des saints, lorsqu'ils peuvent, en quelque sorte, nous autoriser dans nos désordres; et nous savons si bien dire que plusieurs d'entre eux ont vécu de longues années dans les mêmes attachements que nous et les mêmes déréglements. Poursuivons donc, au lieu d'en demeurer là; et souvenons-nous qu'ils ont eu la force de se retirer de l'abîme où ils s'étaient précipités, et qu'ils ont pour cela surmonté tous les obstacles. Autrement notre impénitence est sans excuse, comme ces raisons sont sans réplique.

Mais ils ont eu la grâce : appliquez-vous. Voici le prétexte éternel des pécheurs, surtout de ces mondains qui ne cherchent que de prétendues justifications dans leurs faiblesses. Les saints ont eu la grâce : dites plutôt, mon cher auditeur, que les saints ont profité de la grâce. Ce qui comble leurs mérites, ce qui les consomme, ce ne sont point seulement les dons du ciel, ce n'est point seulement la grâce, mais l'usage qu'ils ont fait des dons du ciel, mais leur fidélité à la grâce.

Ils ont eu la grâce, j'en conviens, mais ne l'avez-vous pas eue? Et qu'est-ce donc, aveugle volontaire, que tant de lumière dont vous fûtes éclairé, que tant de mouvements secrets dont vous vous êtes senti intérieurement pressé? Qu'appelez-vous autre chose que des grâces, ces désirs imparfaits d'une vie plus sainte, qui renaissent de temps en temps, et que vous avez toujours étouffés; ces agitations d'un cœur longtemps irrésolu, mais toujours remué et troublé; ces reproches vifs et menaçants de la conscience, ces avertissements à certaines occasions, ces frayeurs à la vue d'une mort subite, ou au

souvenir de l'éternité; ces épreuves sensibles de la vanité des biens de la vie parmi tant d'amertumes et tant de malheurs qui la traversent; ces dégoûts du monde, ces ennuis, dont vous ne pouvez bien quelquefois connaître la cause; ces heureuses ouvertures aux choses du ciel; ces vues, ces réflexions passagères, mais si solides; ces retours vers Dieu; ces sensibilités imprévues: que dirai-je encore? tant d'exemples, d'instructions, de sollicitations de la part d'un parent, d'un ami, d'une personne zélée? Qu'est-ce que vous sentez même à présent, où Dieu, peut-être, donne aux grands modèles que je vous propose, à la parole que je vous porte, une efficace qui ne peut venir que de lui? Plaignez-vous de la grâce, quand la grâce, toujours auprès de vous, quoique mille fois rebutée, vous offre son secours, et fait en votre faveur un nouvel effort.

Ils ont eu la grâce, et Dieu, dites-vous, avait des vues particulières sur eux. Eh! qui vous a dit que Dieu n'en a pas d'aussi salutaires et d'aussi spéciales sur vous? Vous avez péché: mais vos péchés mêmes, et vos péchés, ce semble, les plus mortels, ne sont-ils point entrés dans les desseins de la Providence, et jusque dans l'ordre de votre prédestination? Qui sait si Dieu n'en a point voulu tirer sa gloire, s'il n'en a point voulu tirer votre salut? Prenez garde; qui sait, dis-je, si Dieu n'en a point voulu tirer sa gloire? « Je rapporte ces choses, reprenait saint Augustin (*Conf.*) après avoir raconté les vices de son enfance; j'en fais le récit, Seigneur, afin que ceux qui en auront connaissance glorifient comme moi votre miséricorde, et que nous apprenions tous de quel profond abîme on doit toujours crier vers vous, sans perdre jamais espérance, et de combien loin vous pouvez nous rappeler: *Ut ego et quisquis hæc legit, cogitemus de quam profundo clamandum sit ad te.* » Qui sait si Dieu n'en a point voulu tirer votre salut? Le poison le plus subtil, préparé par une habile main, se change en contre-poison, et il y a des saints dans le ciel, que Dieu n'aurait jamais réveillés de l'assoupissement où ils étaient, s'il ne les eût laissés tomber en de grands désordres, et dont il n'a permis la chute que pour leur faire ouvrir plus tôt les yeux, et pour les piquer plus vivement. Oserai-je le dire? Ils auraient été moins saints, s'ils avaient moins été pécheurs.

Enfin les saints ont eu la grâce, mais ils l'ont eue, parce qu'ils l'ont demandée. Or, à quoi tient-il que vous ne la demandiez vous-même? C'est le fruit de la prière. Votre bonté, Seigneur, n'est point épuisée. Plus je vois que vous l'avez exercée envers d'autres, plus je trouve lieu d'espérer pour moi. Il n'appartient qu'aux faibles maîtres du siècle d'être bornés dans leurs faveurs, et selon que votre Eglise le chante, vous êtes, Seigneur, un Dieu trop grand pour ne savoir pas tout pardonner: *Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maxime et miserando manifestas.* Dressons un trophée à la grâce où le péché semblait avoir affermi son trône. Je sais ce que je suis présentement par moi-même; mais je sais aussi, ô le Dieu de tant de pénitents! ce que je puis par vous devenir. Je n'en juge point par la faiblesse de mes forces: la toute-puissance de Dieu, non plus que sa miséricorde, n'est pas raccourcie; je n'en juge point par ma conduite passée: ce n'est pas parce qu'on est déjà saint, que Dieu appelle, mais pour rendre saint. Dans un jour où nous solennisons la mémoire de tant de pécheurs convertis, sanctifiés, couronnés, n'apprendrons-nous point à nous convertir nous-mêmes, à nous sanctifier, à emporter la couronne? Je ne suis pas après tout, Seigneur, plus criminel qu'ils l'ont été: mais quand je le serais, et que je le serais mille fois davantage, je n'en aurais que davantage, ô mon Dieu, par ma misère de quoi vous toucher. Concluons: Pécheurs, la sainteté n'est donc point encore un bien où vous ne puissiez prétendre, puisque tant de saints, d'aussi loin que vous, y sont arrivés. Parlons maintenant aux chrétiens lâches, et faisons-leur voir qu'une vie agissante et remplie de bonnes œuvres, telle que nous l'entendons sous le nom de sainteté, n'est point non plus un bien peu nécessaire pour eux, puisque les saints, avant eux, n'ont pas cru pouvoir, par une autre vie, se sauver, et qu'ils ne se sont point en effet autrement sauvés. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique dans le sens propre la vie ordinaire d'un chrétien ne dût rien être autre chose qu'une vie sainte, la sainteté néanmoins dans la signification que porte présentement ce terme, dit bien au delà de la vie commune; et nous ne sommes plus à ces siècles fortunés, où, suivant le langage de saint Paul, on confondait heureusement ensemble le nom de fidèle et celui de saint. Etre saint, ce n'est donc point, comme on ne le voit que trop dans le monde, se borner à une prétendue observation des commandements de Dieu, sans aller jusqu'aux conseils qui néanmoins dans certains cas, et eu égard aux conjonctures, peuvent se changer en préceptes. Ce n'est pas renfermer toute sa vertu à éviter le mal, sans faire le bien; comme si faire le bien n'était pas une partie essentielle de la vertu. Il y a, dit saint Bernard, outre ces esprits bienheureux que Dieu sanctifia en les créant, deux sortes de saints: les uns dans le terme, qui jouissent de la gloire, et les autres dans le chemin, qui y aspirent; ceux-là sont récompensés de leurs mérites, et ceux-ci sont occupés à en amasser; les premiers dans le ciel se reposent et goûtent les douceurs du triomphe; les seconds sur la terre travaillent et supportent les fatigues du combat. Ainsi, dans la vie présente, nous nommons un saint celui qu'une ferveur réglée, mais vive et infatigable, applique à bien des œuvres que la loi ne marque point,

mais que le zèle suggère assez, et que l'amour ne manque point d'inspirer : une âme libérale envers Dieu, qui fait beaucoup, ou qui, sans rien faire quelquefois que ce que les autres font, le fait seulement mieux que les autres, et donne par l'intention qui la guide, par le feu qui l'anime, aux choses d'elles-mêmes les moins remarquables, un prix particulier et un mérite distingué : qui tour à tour et de son choix se partage en divers exercices, où rien n'est omis de tout ce qu'elle doit à Dieu, de tout ce qu'elle doit au prochain, de tout ce qu'elle se doit à elle-même et à son propre avancement : où la prière, la méditation, la lecture, l'usage des sacrements ont leurs jours et leurs temps assignés : où les vertus chrétiennes ont toutes leurs pratiques, autant que l'occasion le demande, et selon que l'état le comporte.

Ce caractère plaît de lui-même; chacun l'approuve : car la sainteté, dès qu'il ne s'agit que d'éloges, trouve assez de panégyristes; mais tous ne jugent pas ce degré de perfection également nécessaire. On admire le courage, la force divine qui élève de la sorte un cœur, et qui le soutient : mais on croit pouvoir à moins de frais atteindre au but; et voilà l'illusion des chrétiens tièdes et lâches. Comme ces mauvais ouvriers de l'Evangile, ils demeurent tout le jour sans rien faire : *tota die otiosi* (*Matth.*, XXVIII) ; ils laissent à certaines professions ce soin vigilant, cette ardeur pleine d'action, qui est l'âme de la sainteté ; et du reste ils ne se proposent pour eux-mêmes que de se maintenir précisément dans l'ordre, et de se garantir du péché. Tout autre progrès, ils le comptent au delà de leurs engagements, et au-dessus de leur vocation. Or, écoutez comment je détruis ce faux principe par les exemples des saints.

Je n'ai pas, si vous le voulez, mon cher auditeur, dans la conduite des saints, des preuves incontestables du danger de cette vie languissante, et dénuée de bonnes œuvres, ni de la fin malheureuse qui l'attend ; mais que les préjugés au moins sont forts contre vous, et les conjectures sensibles ! Tout ce que l'Eglise a canonisé, tout ce qu'elle a solennellement reconnu d'élus déjà couronnés dans la gloire, a suivi des maximes toutes contraires aux vôtres, et pris des voies entièrement opposées : il est à présumer que, de tous les autres, ou qui sont passés, mais dont le sort ne nous a point encore été révélé, ou qui peuvent passer tous les jours, et dont le sort n'est point encore décidé, nul n'est entré au même terme, et n'y entrera que par la même route, et aux mêmes conditions.

Aussi ne puis-je me persuader que les saints par un même esprit, et d'un consentement si universel, aient tous eu tant de zèle à agir, à s'exercer, sans en avoir senti un pressant besoin, et même une absolue nécessité. Je n'ôte rien à leurs mérites, je sais quel amour les a consumés. de quelle ferveur ils furent animés : je le sais, mais ce ne sont point deux choses incompatibles, que le devoir et l'amour; et quelle que soit sur cela votre pensée, pour moi je me crois solidement fondé en ce que je dis, et je ne vois pas qu'on puisse autrement parler.

Les saints ont prié, pourquoi ? parce qu'ils avaient appris de l'Evangile que c'est par le canal de la prière que découlent les dons du ciel les plus précieux, et ses secours les plus puissants ; les saints ont médité, pourquoi ? parce qu'ils ont jugé que de vivre sans une attention continuelle sur soi-même et de fréquentes réflexions, c'était marcher au hasard, et se jeter en aveugle dans l'abîme; les saints ont fui le monde, ils ont aimé la retraite, pourquoi ? parce qu'ils ont envisagé le monde comme l'écueil de l'innocence, et la retraite, comme son asile le mieux défendu; les saints ont pleuré, fait pénitence, et cela tous les jours, pourquoi? parce qu'ils ont compris que chaque jour, et même que toute la vie peut à peine suffire pour expier les peines dues à un seul péché, et pour s'en assurer le pardon ; les saints ont jeûné, traité durement leurs corps, pourquoi? parce qu'ils n'ont pas cru pouvoir mieux réprimer les saillies de la chair, ni mieux se tenir en garde contre ses révoltes, qu'en l'affaiblissant. Enfin les bonnes œuvres, l'humilité, la patience, la charité, toutes les vertus, les saints les ont pratiquées généralement, constamment, pourquoi? parce que Jésus-Christ, sans aller plus loin, ne parle aujourd'hui qu'en faveur de ceux qui sont affamés et altérés de la justice : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* (*Matth.*, V) ! en faveur des âmes pures, qui sans cesse se purifient davantage : *Beati mundo corde* (*Ibid.*); en faveur des pauvres volontaires qui renoncent à tout, et qui se renoncent eux-mêmes : *Beati pauperes spiritu* (*Ibid.*); en faveur des affligés, qui souffrent et qui sanctifient leurs souffrances : *Beati qui lugent* (*Ibid.*); en faveur des pacifiques, qui gardent entre eux la paix, et qui s'emploient à l'entretenir chez les autres : *Beati pacifici.* (*Ibid.*) Ils se sont souvenus, ces hommes si illustres par leur sainteté, et que je vous donne ici pour modèles, ils se sont souvenus du mot de notre Evangile, que c'est une récompense qu'on nous promet, et une grande récompense ; et ils ont conclu qu'il fallait donc la mériter, et tout entreprendre pour cela : *Merces vestra copiosa.* (*Ibid.*) Recueillez leurs paroles, c'est ce qu'ils nous y ont enseigné; parcourez leurs écrits, c'est ce qu'ils nous y ont marqué; examinez leurs règles de conduite, c'est ce qu'il nous y ont prescrit ; et voilà toujours le plus sensible reproche de la vie paresseuse et lente où vous prétendez vous autoriser.

Car quelle est votre défense, mon cher auditeur, et qui peut devant Dieu justifier la négligence où vous vivez ? Est-ce la jeunesse ou la caducité de l'âge? Mais combien de saints dans un âge ou plus tendre, ou plus avancé, ont porté, selon l'expression de l'Ecriture, tout le poids de la chaleur

et du jour? Ils ont cru, comme tous les temps sont à Dieu, avoir dans tous les temps les mêmes obligations de servir Dieu; et si, dans le cours de leurs années, il y en a eu de stériles, ç'a été le plus triste souvenir de leur vie et le plus ordinaire sujet de leurs regrets. Sont-ce les embarras de votre condition, les dangers de votre état? Mais est-il un état et une condition où il n'y ait pas eu de saints? Ce qui sert de prétexte à votre lâcheté, les affaires, les soins, les périls du siècle, c'est ce qui a au contraire animé leur zèle et excité leur vigilance. Plus leur état par lui-même était infructueux pour le ciel, plus ils se tenaient obligés de suppléer par un infatigable travail, à ce qui leur manquait d'ailleurs; et plus le péril était présent, plus ils pensaient avoir à faire pour s'en préserver. Sont-ce les infirmités du corps? est-ce la faiblesse de la santé? Mais tant de saints plus faibles que vous ont su trouver dans leur courage des forces pour agir : ils ont bien senti que l'homme peut toujours beaucoup plus qu'il ne pense, et combien il est dangereux de ne faire pas tout ce que l'on peut. Au milieu donc de deux extrémités, ils ont bien plutôt choisi de succomber sous la peine, que de se trop épargner. Sont-ce les dispositions naturelles, les passions? Les saints en ont eu souvent de plus ardentes; mais ils en ont fait la matière de leurs combats; et fortement persuadés qu'on n'emporte le royaume des cieux que par violence, autant qu'ils ont eu d'ennemis en tête, autant ils ont conclu qu'ils devaient redoubler leurs efforts, et s'assurer la victoire par tous les moyens possibles.

C'est ainsi que les saints, selon la parole du Sage, jugent toutes les nations du monde; c'est ainsi qu'ils condamnent votre vie, chrétiens, cette vie oisive et sans œuvres. Et ne me demandez point ce qu'il y a en détail à condamner : quand je ne pourrais vous le dire, je n'en craindrais pas moins pour vous. Ce n'est, je le veux, ni telle chose, ni telle autre; mais prenez garde qu'il y a dans la morale certaines règles, certains principes généraux, qui, pour n'être pas aisés à appliquer en particulier, n'en ont dans la pratique des conséquences ni moins justes, ni moins terribles. Ainsi, sans savoir précisément et sans examiner avec vous par où et en quoi vous vous égarez, ce que je sais, en général, c'est que vous ne tenez pas le chemin du ciel le plus connu des saints; cela me suffit : dès là, je tremble sur le terme où la voie que vous suivez doit aboutir. C'est par là, dit-on dans le monde, que l'on s'avance; c'est la route qu'ont prise un tel et un tel, et nous n'en voyons point qui se soient autrement poussés; suivons donc les traces qui nous sont marquées, conclut-on; toute autre voie est hasardeuse. Voilà comment on raisonne, et voilà comment on parvient autant dans l'affaire du salut que dans la fortune du siècle.

Avez-vous un droit spécial à l'héritage céleste? Etes-vous devant Dieu d'une condition distinguée? L'Evangile a-t-il fait pour vous des lois moins rigoureuses? Serez-vous traités en amis pour ne rien faire et les autres en esclaves pour être obligés à tout? On ne peut ici, pour peu qu'on ait de zèle, le retenir et ne pas se récrier : Ah! mes frères, les saints, ces mêmes saints dont vous admirez les actions et dont les exemples vous étonnent, au bout d'une longue vie, se trouvaient encore les mains vides à leur gré et ne savaient qu'offrir à Dieu. Le passé les troublait, et jamais, à les en croire, ils n'avaient bien satisfait à la justice divine; le présent les alarmait, et jamais, à les voir agir, ils n'étaient assez en garde contre les chutes; l'avenir les confondait, et jamais, à les entendre parler, ils n'avaient assez combattu pour mériter la couronne. Vous, cependant, vous, arbre sec et sans fruit, je vous vois tranquille et plein de confiance, ne rien payer du passé, ne rien ménager dans le présent, ne rien amasser pour l'avenir. Vous ne sentez pas, dites-vous, que Dieu vous inspire d'en faire davantage : malheur! car il ne tient pas à Dieu que vous ne le sentiez, et c'est ce qu'ont senti tous ceux à qui jusqu'à présent il a fait part de sa gloire. Mais quel mal, enfin, faites-vous? Vous me le demandez, et moi je vous demande quel mal faisait le serviteur paresseux que ce que vous faites? Il n'avait pas mis à profit son talent; il traitait de soin superflu celui des serviteurs fidèles et vigilants; il se disait à lui-même, comme vous, que c'était assez de ne rien perdre du fonds qui lui avait été confié, sans se mettre tant en peine de le grossir. Vous le dites comme lui : ne craignez-vous point le même sort? Il se trouva criminel, lorsqu'il se croyait exempt de reproche et innocent. Il fut dépouillé, précipité dans les ténèbres extérieures; n'attendez point d'autre jugement que le sien.

Et certes, de quel œil verrez-vous au dernier jour ces troupes de saints combattant avec les palmes qu'ils ont cueillies et les dépouilles qu'ils ont remportées? Ainsi parlaient, dès les premiers siècles de l'Eglise, Tertullien et saint Cyprien. De quel air irez-vous vous ranger sous le même étendard, timide soldat, qui n'avez eu nulle part aux mêmes entreprises? De quel front demanderez-vous à Dieu la même gloire, sans avoir couru les mêmes hasards? Recevez-moi, Seigneur, et me donnez place parmi ce nombre choisi de vos élus. Mais, lâche chrétien, voyez leurs visages, ils sont trempés de leurs sueurs; voyez leurs bras, ils sont usés de travaux. Vous vous êtes borné au nécessaire, et le nécessaire suffit; mais vous l'avez mal connu. Le nécessaire était de travailler comme les saints, pour être récompensé comme les saints. Le nécessaire était de toucher en votre faveur la miséricorde de Dieu, et de réparer vos offenses en satisfaisant à sa justice par la pénitence. Le nécessaire était de vous mettre en garde contre l'avenir et de faire beaucoup de bien,

afin de ne point faire de mal. Le nécessaire était de vous enrichir dans la vie, pour acquérir ce royaume que l'on voulait, non pas vous donner, mais vous faire acheter. En un mot, le nécessaire était d'être chrétien; de l'être, non point seulement de nom, car ce n'est pas le nom qui sauve; mais de l'être en effet; et pour l'être ainsi, de vivre en chrétien, et par conséquent de mener une vie appliquée et agissante; puisque, selon les maximes de l'Evangile, il n'y a point d'autre vie chrétienne que celle-là. Voilà comment les saints l'ont entendu, ce nécessaire, et comment ils l'ont pratiqué. Je n'étais pas un saint : il est vrai, et on ne le sait que trop; vous n'étiez pas un saint; mais c'est cela même qui fait votre crime, de ne l'avoir pas été. Qui vous empêchait de le devenir, ou qui vous en dispensait? Vous n'étiez pas un saint, c'est-à-dire que vous n'avez rien fait, ni rien voulu faire pour le ciel, mais que vous avez toujours vécu dans une molle indolence. Vous n'étiez pas un saint : vous n'étiez donc pas ce qu'ont été tous ceux qui avant vous ont pensé sérieusement à se sauver; d'où il s'ensuit que vous n'avez pas marché dans la voie du salut. Achevons : outre les pécheurs et les lâches, il y en a même dans le monde qui font une profession particulière de piété et qui portent le nom de fervents. Il me reste à leur montrer que la sainteté n'est point pour eux, comme ils voudraient peut-être se le persuader, un bien déjà tout acquis, puisqu'à quelque degré qu'ils soient parvenus, les saints se sont encore bien plus haut élevés dans la voie de la sainteté : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le Sage a dit un beau mot touchant les grandeurs de Dieu, que c'est une matière infinie, où l'on trouve toujours à creuser; et que, lorsqu'on croit les avoir toutes connues et racontées, on ne fait proprement alors que commencer à les connaître et à en parler : *Cum consummaverit homo, tunc incipiet.* (*Eccli.*, XVIII.) J'applique ces paroles à mon sujet, et je dis qu'il en est de même de la sainteté et des progrès qu'on y fait. Que plus on s'avance, plus il y a à s'avancer; et que quand il semble qu'on est au bout de la carrière, on doit à peine croire qu'on y soit entré. Ç'a été la maxime de tous les maîtres de la vie spirituelle, et c'est de là qu'ils ont tiré cet avis important, que chaque jour nous devons agir, comme si c'était le premier où nous eussions entrepris de servir Dieu. Sur quoi saint Bernard (epist. 34), écrivant à un vertueux serviteur de Dieu, le félicite, non pas tant de ce qu'il a fait que de ce qu'il s'est proposé de faire dans la suite, et l'avertit que le souverain degré de la perfection est de tendre sans cesse à une nouvelle perfection : *Et in eo quisque perfectiorem se probat, quo ad majorem semper perfectionem tendit.* Or, une illusion néanmoins fort ordinaire dans le service de Dieu et dans la pratique de la vertu, c'est celle de cet évêque de l'*Apocalypse*, qui se disait à lui-même : Je suis riche, j'ai amassé de grands trésors, je n'ai plus besoin de rien. On nourrit un orgueil secret au fond de l'âme. On se sait bon gré de son état. On se flatte d'une certaine supériorité sur les autres, dont la vie paraît moins régulière et moins fervente. Le relâchement s'y mêle, non pas qu'on veuille reculer, l'erreur serait trop grossière; mais on demeure, et déjà en idée arrivé au terme, ou le touchant de près, on s'en tient à ce que l'on est, et l'on se figure n'avoir presque plus à monter. Mais, chrétiens, une pensée bien propre à confondre notre orgueil et à nous réveiller de notre relâchement, c'est la vue des saints et le souvenir de leurs vertus. Il y a dans leur histoire des traits qui effacent toute notre vie et qui en obscurcissent le plus bel éclat.

Je ne m'en dédis point, et qui que vous soyez, âmes fidèles, je le répète, non, ne croyez pas, pour quelques démarches que vous avez faites dans le chemin de la sainteté, avoir déjà lieu de vanter vos progrès, ni que ce soit encore le temps de vous reposer et de jouir de vos travaux. Vous avez porté loin vos conquêtes, je le veux; vous avez avancé, et votre bonheur est de servir un maître à qui rien n'échappe et devant qui rien n'est perdu; mais s'il y a de quoi vous donner quelque confiance lorsque, contre l'avertissement de l'Apôtre, vous tournez la tête et voyez ceux qui sont restés derrière vous, jetez les yeux devant vous, vous trouverez bien au contraire de quoi vous saisir de frayeur, et vous apprendrez combien d'autres vous ont vous-mêmes laissées en arrière et vous passent.

Ce sont ces glorieux héros du christianisme que tant de faits mémorables distinguent. Tous dans la carrière les peuvent suivre; mais il n'est pas donné à tous de les atteindre. C'est sans mesure que la grâce a versé sur eux ses trésors; mais toujours une nouvelle grâce les trouvait résolus à lui rendre tout sans mesure. Quelles richesses saintes, quels mérites ont-ils amassés, et qu'ont-ils laissé dans tous les genres de perfection à acquérir? Leur abondance nous fait bien voir notre pauvreté, et leur héroïque constance notre faiblesse.

Ceci est général, mais entrerai-je ici dans le détail, et le temps me le permet-il? Du moins je dirai ce qui d'abord se présentera; et en quelques traits jetés sans art, je vous ferai entrevoir ce qu'une sainte étude vous découvrira plus à fond, et ce qui demande une plus longue recherche. Car voulez-vous savoir, chrétiens, quand vous pourrez devant Dieu vous flatter de quelque avantage, et quand vous aurez droit de compter vos progrès? Comprenez-le : ce sera quand, par mille sacrifices de vous-mêmes, vainqueurs comme les saints, de la chair et du sang, vous aurez comme eux étouffé les inclinations, dompté les passions, fait taire la nature, et établi dans votre âme un calme parfait. Ce sera quand, au bout d'une guerre

longtemps opiniâtre, vous ne trouverez plus, comme les saints, de caprices à régler, plus d'humeur à fixer, plus de volonté à rompre, plus de propre amour à dépouiller. Ce sera quand, par une force égale à celle des saints, élevés au-dessus des choses humaines, vous verrez comme eux, sans altération, les divers événements du siècle, usant du monde et de ses biens sans attache, les perdant sans regret, dégagés de tout, et sans autre vie qu'en Dieu. Ce sera quand, revêtus de l'esprit de l'Evangile et morts à tous les sens, vous mettrez, comme les saints, votre richesse dans la misère, votre gloire dans le mépris, votre soulagement dans le travail, votre bonheur dans l'adversité, vos plus chères délices dans la croix. Ceci vous étonne, et néanmoins n'a rien d'outré : mais à la surprise même où cela vous jette, reconnaissez combien encore vous êtes éloignés de la parfaite sainteté où mille autres avant vous sont arrivés.

Et en effet, savez-vous, mes frères, à qui vous succédez dans la voie de la sainteté où vous êtes heureusement entrés? Quand la femme de Tobie, à la tête de toute sa famille, vint lui reprocher ses bonnes œuvres et ses charités, la réponse qu'il leur fit pour justifier son zèle et pour tâcher de le leur inspirer, ce fut qu'ils étaient les enfants et les successeurs des saints : *Filii sanctorum sumus.* (*Tob.*, II.) Quand Mathathias, ce fameux pontife, au lit de la mort, et comblé de mérites, assembla autour de lui ses enfants pour les exhorter à la défense et à la pratique de la Loi de Dieu, il ne leur proposa point d'autre motif que le souvenir de leurs pères et de leurs grandes actions : *Mementote operum Patrum quæ fecerunt.* (I *Machab.*, II.) Il leur marqua en particulier Abraham, Joseph, David, Elie, Daniel : Ne les perdez jamais de vue, conclut-il; vous trouverez dans chaque génération des exemples qui vous animeront : *Ita cogitate per generationem et generationem.* (*Ibid.*) Ce sont, chrétiens, de pareilles idées que je vous retrace; il est bon de s'en remplir l'esprit, et les plus fervents, comme les autres, y trouvent de quoi s'édifier et de quoi s'humilier. Le savez-vous, dis-je, à qui vous succédez dans la voie de la sainteté? à tant de solitaires venus du monde, et ensevelis tout vivants dans les cavernes, cachés dans l'épaisseur des rochers, errants dans l'horreur des déserts. Qui n'a entendu parler de ces dons éminents, de ces hautes connaissances, de ces sublimes contemplations, de ces transports enflammés, de ces profondes extases? A qui vous succédez? A tant de vierges, le plus bel ornement de l'Eglise, et les fidèles compagnes de l'Agneau. Le cloître a été témoin de ce recueillement inaltérable, de cette régularité inviolable, de ces longues oraisons, de ces sanglantes macérations, de ces rigoureuses abstinences, de ce plein dénûment, malgré le sexe, la santé, la jeunesse. A qui vous succédez? à tant de religieux, l'honneur de l'Evangile, et ses plus parfaits observateurs. Ils ont préféré au trône même la poussière, à la cour le monastère, à la pourpre le cilice, à l'opulence la pauvreté, à la liberté la servitude, au plaisir la plus dure mortification. A qui vous succédez? à tant de zélés apôtres toujours portant leur âme dans leurs mains, et toujours prêts à la livrer parmi des peuples inconnus et barbares. Demandez à la terre, elle vous dira combien ils ont entrepris de voyages, couru de pays, soutenu de fatigues ; demandez à la mer, elle vous apprendra combien, sur la vaste étendue de ses eaux, ils ont essuyé de périls, vu de tempêtes, fait de naufrages. A qui vous succédez? à tant de généreux martyrs, l'appui de la foi et ses plus ardents défenseurs. Dans les prisons ils ont baisé leurs fers, sur les échafauds bravé les tyrans, dans les tourments lassé les bourreaux; au milieu des feux, sous des grêles de pierres, confessé Jésus-Christ, et signé de leur sang leur témoignage. C'est à leurs tombeaux que je vous appelle : leurs cendres que vous honorez, ces lieux fameux par leurs combats, ces saints monuments, tout vous redira ce qu'ils ont été et ce que vous n'êtes pas encore.

Je puis bien vous le dire moi-même, chrétiens, et je vous le dis, en me contentant de vous proposer les saints, comme l'Apôtre le disait aux premiers fidèles, en leur mettant Jésus-Christ devant les yeux; vous n'avez pas encore combattu jusqu'à donner du sang : *Nondum usque ad sanguinem restitistis.* (*Hebr.*, XII.) Avez-vous, comme les saints, consumé les nuits en de pénibles veilles et de continuelles prières? Vous êtes-vous atténué, ruiné le corps par les austérités et les jeûnes? Vous êtes-vous refusé tous les soulagements de la demeure, de la nourriture, du vêtement, du repos? Où sont les riches espérances que vous avez abandonnées? où sont les grandes prétentions à quoi vous avez renoncé? Quels vastes projets ont signalé votre ferveur? quels rudes assauts ont éprouvé votre patience : *Nondum usque ad sanguinem restitistis;* non, non, il ne vous en a pas coûté, comme aux saints, la perte de votre fortune, l'enlèvement de vos biens, la proscription de vos têtes, l'infamie, la haine publique, l'infirmité, la captivité, l'exil, les tourments, la mort. Jusque-là avancez toujours : il vous reste bien des pas à faire.

Tout corrompu qu'est le siècle, nous y voyons encore assez de ces saintetés imparfaites qui vont jusqu'à un certain degré, et qui ne passent jamais plus avant. Je n'en condamne point les pratiques : elles sont bonnes, elles sont méritoires devant Dieu. Mais ce que je condamne, c'est que souvent l'on s'en tienne toute la vie au même point, et qu'on y réduise toute la vertu et tous les fruits de la grâce. Ce que je condamne, c'est que dans la sainteté l'on prenne ce qu'il y a de plus facile, ce qu'il y a de plus apparent et de plus spécieux; certaines règles d'une conduite sage et chrétienne, mais du reste aisée et commode, tandis qu'on laisse

le fond de la perfection évangélique, l'abnégation de soi-même, la soumission de sa volonté, l'amour du mépris et l'esprit de pénitence. Ce que je condamne, c'est que dans cet état rampant et si fort au-dessous du terme, l'on ose toutefois s'égaler aux saints; qu'on parle des mystères de Dieu, qu'on en décide avec plus d'assurance que ceux qui y ont été les plus versés, et qu'au milieu du monde on se regarde comme les images vivantes de la sainteté.

Voilà ce que je condamne, et de là quelle conclusion? c'est donc de nous humilier en la présence de Dieu et en la présence de ses saints; de reconnaître notre pauvreté et notre misère; d'aller sans cesse, comme le prophète, de vertu en vertu, et de former sur cela chaque jour de nouveaux desseins; de ne plus tant écouter tous les prétextes que suggère la nature à l'âme dévote pour la refroidir; mais de tout sacrifier à son avancement, et de s'y sacrifier soi-même. Je n'ignore pas qu'il y a là-dessus une prudence qui ne doit pas être négligée; mais enfin les saints n'ont point tant imaginé de raisons pour se borner; ils n'ont point tant pris de mesures. Portons, mes frères, portons le dernier coup, le coup décisif. La nature ne sait que trop se ménager elle-même, ne la ménageons pas. Laissez, âme chrétienne, laissez au feu qui vous brûle toute son ardeur; suivez, marchez partout où votre amour vous guide; et s'il y faut succomber, que la charité vous consume : il est beau d'en être la victime.

Cette morale va loin; et c'est à ma confusion que j'en parle : mais pour n'en être pas là moi-même, je suis toujours dans l'obligation de m'en expliquer, comme la vérité me l'inspire. Il y en a dans cet auditoire que cela regarde, et qui en sauront profiter. Vous, troupe immortelle et triomphante, dans le brillant éclat de la gloire qui vous environne, grands saints, tournez encore vers nous les yeux, et ne perdez rien dans le ciel pour vos frères, du zèle qui vous anima pour eux sur la terre. Vous êtes nos modèles; soyez nos protecteurs; vous nous montrez la carrière, aidez-nous à la fournir, et que votre secours nous serve à imiter vos exemples. Que le pécheur, touché de la divine miséricorde qui, de si loin vous a rappelés et reçus, apprenne à revenir lui-même, et que Dieu peut faire pour lui ce qu'il a fait pour vous. Que le chrétien négligent et tiède, témoin de votre vigilante activité, réforme les fausses idées et le plan qu'il s'était tracé de son salut; et qu'il comprenne à quoi l'expose une langueur oisive et sans action. Que la flamme se communique aux plus embrasés, et que l'âme fidèle connaissant, par une utile comparaison, ce qui lui manque, réprime, à vous voir, les sentiments d'une dangereuse présomption, et travaille tout de nouveau à s'élever. Que tous, sur vos vestiges de la sainteté commencée de cette vie, passent à la sainteté consommée de l'autre, et au bonheur éternel, où nous conduise, etc.

SERMON II.

Pour le premier dimanche de l'Avent.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI.)

Alors ils verront le Fils de l'homme venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté.

C'est au monde entier qu'il se fera voir, ce Fils de l'homme, et c'est dans le plus grand éclat de sa gloire qu'il se montrera à toutes les nations. Ainsi le prédirent aux apôtres les anges qui leur apparurent sur la montagne dans son ascension glorieuse et triomphante. De même que vous l'avez vu monter, vous le verrez revenir : *Quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum, sic veniet.* Prenez garde, remarque saint Augustin : ils ne disent pas qu'il reviendra tel qu'il descendit du ciel sur la terre; mais tel qu'il est retourné de la terre au ciel : même splendeur, même majesté : *Non quomodo descendit, sed quomodò ascendit.* Ce n'est donc point d'un avénement obscur qu'il est parlé dans notre évangile : comme ce n'est point de ce jugement secret qui se passe entre Dieu et l'homme au moment de la mort, c'est d'un avénement d'appareil et solennel, et c'est d'un jugement public et universel.

Jugement universel dont je me trouve engagé à vous entretenir. Non point, mes chers auditeurs, que je prétende employer ici les traits d'une éloquence peu nécessaire pour relever une matière qui se soutient assez par elle-même. La seule peinture du jugement général présentée aux yeux a touché les âmes les plus endurcies, et les a retirées de leurs désordres. Daigne l'Esprit du Seigneur animer toutes mes paroles et m'inspirer des expressions qui répondent à l'importance du sujet que j'entreprends de traiter. En voici le plan. J'observe, et je vous prie d'observer avec moi dans le jugement universel trois circonstances qui lui sont propres, et qui le distinguent du jugement particulier que nous avons à subir en sortant de la vie. Car dans ce premier jugement l'homme n'est présent qu'à Dieu, il n'est connu que de Dieu, il n'est jugé que par l'arrêt de Dieu; mais que doit-il arriver à la fin des siècles et dans le jugement dernier? Comprenez-le, et voilà le partage de ce discours :

Jugement universel, parce que c'est là que tous les hommes seront appelés et tous assemblés : première circonstance et première partie.

Jugement universel, parce que c'est là que tous les hommes seront connus, et connus de tous les hommes : seconde circonstance et seconde partie.

Jugement universel, parce que c'est là que tous les hommes seront jugés, non-seulement par l'arrêt de Dieu, mais par le suffrage et le jugement de tous les hommes : troisième circonstance et troisième partie. Justes et pécheurs, écoutez-moi.

Ces trois points vous regardent quoique différemment, et vous y êtes tous intéressés.

Appliquez-vous à la simple exposition que j'en vais faire, après que nous aurons salué Marie, notre puissante avocate : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce fut avec une assurance tout apostolique, et en présence d'un auguste sénat, que saint Paul annonça cette terrible vérité, qu'il y a dans les décrets de la Sagesse éternelle un jour marqué de Dieu, où il doit assembler tout l'univers et tous nous juger : ***Statuit diem in quo judicaturus est orbem.*** (*Act.*, XVII.) Ce n'est point précisément par lui-même, ajoutait l'Apôtre, ni comme Dieu, qu'il exercera ce jugement, mais par son fils l'Homme-Dieu, par cet homme qu'il a constitué juge des vivants et des morts, *in viro quem statuit.* (*Ibid.*) Ce mystère était au-dessus de la philosophie païenne; et il ne dut pas être surprenant alors que de sages mondains le reçussent, les uns avec mépris, *quidam quidem irridebant* (*Ibid.*); d'autres au moins avec indifférence et sans attention : *Quidam verò dixerunt, audiemus te de hoc iterum.* (*Ibid.*)

Mais nous, mes frères, éclairés de la foi, nous en pensons bien autrement. De tous les points de la religion, il n'en est aucun dont la connaissance soit plus répandue dans le christianisme, ni la créance plus établie; aucun dont le souvenir ait paru à tous les maîtres de la morale plus nécessaire et plus efficace pour nous éloigner du vice et nous conduire dans le devoir; aucun que les apôtres, pour cela même, que tous les Pères, après eux, aient plus fréquemment et plus fortement inculqué aux fidèles dans leurs écrits et dans leurs prédications; mais surtout aucun sur quoi le Fils de Dieu dans ses divines instructions ait plus insisté, et qu'il nous ait représenté plus au détail, ni avec plus de circonstances, que ce jugement général où nous devons tous comparaître. Il ne s'est pas même contenté d'en parler en tant de rencontres; mais sachant de quelle conséquence il était que nous en fussions vivement persuadés, il n'a pas dédaigné de l'affirmer par une espèce de serment : *Amen dico vobis* (*Matth.*, IV); je vous le dis en vérité, tout ce que je viens de vous faire entendre de mon avénement s'accomplira; le ciel et la terre passeront, mais pour mes paroles, elles ne passeront point : *Cœlum et terra transibunt, verba autem mea non transibunt.* (*Matth.*, V.)

Il est donc certain qu'après toutes les révolutions des temps, il arrivera, ce jour du Seigneur, c'est-à-dire ce jour où le Seigneur en personne, vrai Dieu et vrai homme, paraîtra assis sur son trône, et revêtu de toute sa puissance. Il est certain qu'il nous appellera tous à ce jugement, et que de toutes les régions du monde nous serons tous cités à son tribunal. Car c'est ainsi, dit saint Augustin, que Dieu l'a résolu : pourquoi? Parce qu'il doit y avoir un jour où tant d'outrages faits à Jésus-Christ sur la terre soient authentiquement et hautement réparés; parce qu'il doit y avoir un jour où l'homme de bien reçoive de la part de Dieu le témoignage public et les éloges qu'il aura mérités, et où le pécheur, au contraire, soit couvert de toute la honte qui lui sera due; parce qu'il doit y avoir un jour où tout l'homme soit jugé, je veux dire l'âme et le corps réunis ensemble, et où le jugement de chaque homme à la mort soit justifié, confirmé, comme ratifié dans l'assemblée de tous les hommes : Voilà, dis-je, à quoi ce grand jour est destiné : ***Statuit diem in quo judicaturus est orbem.*** (*Act.*, XVII.)

De savoir quand ce jour viendra, et quand le monde se trouvera à cette dernière consommation, c'est une connaissance que Dieu s'est réservée. Ce n'est point à vous, disait le Sauveur à ses disciples, de connaître les temps et les moments que le Père tient en son pouvoir : ***Non est vestrum nosse tempora vel momenta.*** (*Act.*, I.) Non pas que cet avénement du Fils de l'Homme ne soit précédé des signes les plus sensibles et les plus terribles : tremblements de la terre, mugissements de la mer, guerres des nations contre les nations, embrasements et incendies, chutes des étoiles, le soleil obscurci, la lune teinte en sang, les vertus des cieux ébranlées, et dans cette confusion et ce bouleversement universel, l'épouvante répandue de toutes parts, et les hommes séchant de peur : *arescentibus hominibus præ timore.* (*Luc.*, XXI.) C'est ce que nous marque notre évangile; mais du reste quel est le terme où ces prodiges commenceront à éclater? Secret qu'il ne nous est pas possible de découvrir par toutes nos recherches. Il suffit que l'événement soit immanquable. Or, il l'est incontestablement, et sur cette vérité fondamentale la foi ne nous permet pas le moindre doute.

Quel spectacle, chrétiens auditeurs, et quelles grandes idées se présentent à nos esprits! Jésus-Christ toujours homme comme nous, et dans la même chair que nous, mais non plus faible ni mortel comme nous; que dis-je, ce juge souverain porté sur une nuée, et par la splendeur qui l'environne, effaçant toute l'ignominie de ses abaissements et de ses humiliations passées; l'étendard de la croix levé devant lui; toute la milice du ciel autour de lui. La trompette qui sonne, cette trompette fatale dont a parlé saint Paul : car elle sonnera, ou, selon l'interprétation commune, la voix formidable de l'ange exécuteur des ordres de Dieu, et ministre de la justice, retentira jusque dans le creux des tombeaux et dans les plus profondes abîmes : *Canet enim tuba* (*I Cor.*, XV.) Ce n'est pas assez : Au son de cette dernière trompette, *in novissima tuba.* (*Ibid.*); à cette voix et à ce commandement, levez-vous, morts, toute la nature qui revit, tous les corps qui se raniment; la mer qui rend tous ceux qu'elle a engloutis dans ses eaux, la terre tous ceux qu'elle a enfermés dans son sein, la mort tous ceux qu'elle a enlevés et réduits en poussière; cendres dispersées, mais qui recueillies par l'esprit du Seigneur,

se rapprochent, se rejoignent, et reprennent leur première forme.

Voilà le miracle de la vertu suprême du Très-Haut : miracle qui ne doit s'accomplir ni par de violents efforts, ni par la durée des temps, mais dans un instant, *in momento* (*Ibid.*); mais dans un coup d'œil, *in ictu oculi*; mais avec la même vitesse que la foudre part de la nue : *sicut fulgur exit ab oriente.* (*Ibid.*)

Arrêtons-nous là, mes frères : j'ai dû d'abord vous tracer cette légère peinture; et quelles réflexions ce seul point ne nous fournit-il pas? C'est à ce jugement que nous paraîtrons tous : je dis tous; mais là-dessus, pour mieux développer ma pensée, c'est à quatre sortes de personnes que je m'adresserai : aux grands, aux incrédules, aux pécheurs et aux justes. Aux grands, dont toute la grandeur alors sera anéantie; aux incrédules, que leur propre témoignage alors convaincra, et que leurs yeux détromperont de tous leurs faux raisonnements; aux pécheurs, que toutes leurs iniquités suivront, et que le poids de leurs péchés accablera; aux justes qui porteront avec eux leurs mérites, et que la vue de leurs saintes œuvres soutiendra. Appliquez-vous.

Vous y viendrez, grands, car tout grands que vous êtes dans l'estime et l'opinion commune, ne pensez pas qu'il y ait pour vous, devant Dieu, des exceptions, et qu'étant tombés dans ses mains, vous puissiez vous en retirer? Vous y viendrez : mais dans cette foule quel rang tiendrez-vous? Maintenant tout rampe à vos pieds, tout plie sous votre autorité; vous ordonnez, vous décidez; mais là que serez-vous? Où seront ces titres d'honneur dont vous vous parez avec tant de faste, et qui nourrissent votre orgueil? Où sera le noble, le conquérant, le monarque? Saint Jean dans un de ses ravissements vit des morts de toutes les sortes, grands et petits : *Vidi mortuos, magnos et pusillos* (*Apoc.*, XX); ils étaient en la présence de Dieu et devant le tribunal du Très-Haut; mais quelles places occupaient les uns au-dessus des autres? Nulle distinction. Tous sur la même ligne : le prince à côté de l'artisan, et l'artisan à côté du prince; le riche à côté du pauvre, et le pauvre à côté du riche : *stantes ante thronum Dei.* (*Ibid.*)

La mort les avait déjà tous égalés : les uns et les autres couverts de terre demeuraient ensevelis dans les ombres; mais, après tout, la mort n'avait pas sitôt fait perdre le souvenir de ce grand. Quoique mort, il vivait encore dans la mémoire des hommes, et son nom était célèbre dans le monde. Il y était gravé sur de superbes monuments et dans des épitaphes pompeuses; on le révérait, on l'exaltait. Mais, à la résurrection future, tout doit s'évanouir; et de quelque grand que ce soit, qui n'aura pas mis son appui en Dieu et qui se sera prévalu de son élévation, il ne sera dit autre chose que ce que nous a marqué le Prophète royal : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum, et prævaluit in vanitate sua.* (*Psal.* LI.) Voilà l'homme, *Ecce :* oui, le voilà cet homme, et non plus ce souverain ni ce potentat : *Ecce homo.* C'est donc là, grandeurs humaines, que vous échouerez; c'est là que ces flots qui s'élevaient jusqu'au ciel et avec tant de bruit, tomberont, se briseront. Et de là, rois, conclut le même prophète, de là, juges et puissants du siècle, vous tous qui dominez sur les peuples et qui les tenez soumis à votre empire, instruisez-vous. Comprenez combien ces dignités dont vous êtes si fiers sont vaines et trompeuses, combien elles sont méprisables, puisqu'elles seront si peu comptées et qu'elles ne seront même de nul prix. De là surtout, apprenez à craindre le Seigneur et à le servir, à respecter sa loi et à l'observer; car devant lui il n'y aura point d'autre ressource pour vous ni d'autre mérite à prétendre : *Et nunc, reges, intelligite; erudimini qui judicatis terram.* (*Psal.* II.)

Vous y viendrez, incrédules, et là vous commencerez, je ne dis pas à croire, mais à voir et à être persuadés par une évidence sensible. De croire sans voir, c'est ce qui fait le fidèle; mais de croire quand on voit et de ne croire que parce qu'on voit clairement et distinctement, ce n'est plus foi, mais conviction. Or, vous l'aurez cette vue distincte et claire : *Tunc videbunt.* (*Luc.*, XXI.) Vous le verrez ce Sauveur, ce Christ dont vous vous étiez fait un scandale et que vous aviez renoncé. Vous l'aviez vu dans l'abjection et vous l'y aviez méconnu; vous le verrez dans la gloire et vous le reconnaîtrez; mais avec quel étonnement, avec quelle consternation! *Tunc videbunt.* Cette croix, source de grâces et instrument de salut pour ceux qui s'y conformaient, vous la regardiez comme un opprobre et vous la traitiez de folie; vous la verrez toute lumineuse et toute brillante : *Tunc videbunt.* Ce jugement formidable et inévitable dont on vous menaçait, vous le mettiez au rang des fictions; vous y serez présents et vous le verrez sur le point d'être consommé. *Tunc videbunt.* Ce nombre infini d'hommes que la main du Créateur avait formés, vous semblaient morts éternellement, et selon la chair et selon l'âme, vous les verrez rappelés comme vous à la vie et ressuscités. *Tunc videbunt.* Disons en un mot que cet Evangile qu'on vous prêchait, que toutes ces vérités qu'on vous expliquait, qu'on vous répétait mille fois et que vous rejetiez avec une obstination invincible, vous les verrez confirmées, vérifiées, notifiées par l'effet le plus prompt et le plus palpable : *Tunc videbunt.* Car, dit saint Jérôme, il n'y aura point alors à dogmatiser, à subtiliser, à railler en esprits forts. Il n'y aura point à consulter ni Platon, ni Aristote, ni toutes les sectes des philosophes. Il ne vous faudra que le témoignage de vos yeux, et l'on ne vous dira point: croyez, mais voyez. Témoignage sans réplique, mais témoignage accablant et consternant. Qu'y répondrez-vous? Point d'autre réponse que le triste aveu de ces impies dans la *Sagesse : Ergo erravimus* (*Sap.*, V); nous nous sommes trompés. Ah! mon cher auditeur, ce qu'on ne vous dira

plus alors, on vous le dit présentement, et il ne tient qu'à vous de l'entendre. On vous le crie avec toute l'ardeur du zèle évangélique; soumettez-vous et croyez. Puissiez-vous y prêter l'oreille et ne pas remettre si loin à déplorer vos erreurs. Puissiez-vous, par un retour sincère, prévenir le malheur où vous entraîne une irréligion fondée sur des principes si ruineux et suivie d'un repentir aussi amer qu'il sera inutile.

Vous y viendrez, pécheurs. Dans le cours d'une vie criminelle, le péché vous flatte et vous en goûtez le plaisir; souvent même vous en faites gloire, et vous le vantez avec une audace sans front et sans pudeur; mais la scène sera bien changée pour vous, et vous-mêmes vous aurez bien changé d'idées; tout le goût du péché sera passé; il n'en restera que le regret. Les commencements en auront été doux; mais vous éprouverez combien la fin en est douloureuse. Ils viendront, qui? C'est encore le Saint-Esprit qui parle et qui parle de vous; ils viendront tremblants et désolés au souvenir de leurs désordres et de toutes leurs iniquités : *Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi.* (*Sap.*, IV.) Autrefois ils n'y pensaient point; ils n'étaient occupés ou que des affaires du monde, ou que des divertissements, des amusements du monde; tout le reste ne leur était rien. Non pas que la conscience, chargée d'un poids dont elle eût voulu se délivrer, ne se récriât de temps en temps; qu'elle ne leur mît devant les yeux leur état, et qu'elle ne leur en représentât le dérèglement et le danger; mais les mouvements, les agitations de la vie étouffaient tous ces remords. Coupables par mille endroits, ils ne le savaient pas, parce qu'ils négligeaient et qu'ils craignaient même de l'apprendre. Ils se tenaient en paix et vivaient dans la plus grande sécurité. Mais à ce mortel oubli succèdera l'attention la plus vive au comble des dettes qu'ils auront accumulées et dont ils seront comptables à un maître sévère et inflexible. La conscience trop longtemps captive et forcée de se taire prendra le dessus, elle s'expliquera, elle les accablera de ses reproches : *Venient in cogitatione peccatorum suorum timidi.* (*Ibid.*)

Du moins s'ils n'avaient de leurs péchés que le souvenir; mais ces œuvres criminelles subsisteront en eux malgré eux; et ces bourreaux domestiques se tourneront sans cesse contre eux pour redoubler leur tourment : *Et traducent illos ex adverso iniquitates eorum.* (*Ibid.*) Comment s'en défaire et par où? Si la chose était possible et qu'il y eût une lueur d'espérance, les vœux pour cela ne leur manqueraient pas. Hé! laissez-nous, fruits malheureux de nos passions; mais non, nous sommes votre ouvrage et nous vous suivrons, *opus tuum sumus* (figure que j'emprunte de saint Bernard); de la vie nous vous avons accompagnés à la mort, de la mort nous vous avons suivis au tribunal de Dieu, de ce tribunal, nous sommes descendus avec l'âme dans des flammes éternelles, tandis que le corps était la pâture des vers; et de ces flammes nous rentrons avec vous-mêmes dans ce corps de chair qui fut l'auteur et le complice de tous vos excès. Jusque-là nous ne vous avons point quittés et nous ne vous quitterons point à ce dernier jugement qui doit mettre pour jamais le sceau à votre damnation. Quittons le péché, mes frères, quittons-le avant qu'il ait acquis sur nous un empire si absolu, quittons-le, afin qu'il nous quitte : car il ne nous quittera pas, que nous ne le quittions. Nous le pouvons actuellement avec la grâce qui nous est offerte; mais nous ne le voulons pas; nous le voudrons un jour et nous ne le pourrons pas. Or, de ne le pouvoir pas, quel désespoir!

Enfin, justes, vous y viendrez, mais avec quelle confiance, mais avec quelle prééminence! car c'est de vous qu'il est écrit que vous paraîtrez là avec une constance ferme et inébranlable : *Tunc stabunt justi in magna constantia.* (*Sap.*, V.) Dans le temps présent vous êtes encore sous la main de Dieu qui vous soutient, comme ces âmes que vit saint Jean sous l'autel de l'Agneau. Elles demandaient à Dieu de leur faire une pleine justice : Jusqu'à quand, Seigneur, s'écriaient-elles, Dieu véritable et saint, jusqu'à quand différerez-vous? Mais on leur répondait qu'il fallait attendre que le cours des siècles fût écoulé et que le nombre de leurs frères fût rempli. C'est ce que je vous dis moi-même, saintes âmes, à qui je m'adresse. Vous marchez, vous agissez, vous combattez. A n'en juger que selon les sens, votre état est à plaindre; et si toutes vos espérances y étaient enfermées, je n'hésiterais pas à conclure, après l'Apôtre, que votre condition serait la plus misérable. Mais avec le même apôtre et dans une parfaite assurance, je vous avertis de ne vous point relâcher, d'avancer toujours dans le chemin que vous avez pris et d'y faire incessamment de nouveaux progrès; d'attendre patiemment et en paix, que le Maître vienne, et, selon la parabole de l'Evangile, qu'il vous appelle, comme ces bons ouvriers qui avaient porté le poids de la chaleur et du jour. Or il sera venu alors, ce souverain Maître, et il vous appellera, non point confusément et sans distinction dans la foule des réprouvés, mais ainsi que nous le marque expressément le texte sacré, avec choix, et par une députation spéciale des anges qu'il enverra dans les quatre parties du monde recueillir ses élus : *Et congregabit electos suos a quatuor ventis.* (*Matth.*, XXV.) Troupe chérie, vous ne craindrez pas de vous présenter à un tribunal où tout sera disposé en votre faveur. Vous ne regretterez pas ce qu'il vous en aura coûté, pour vous rendre favorable un jugement qui consommera votre prédestination éternelle. Vous irez au-devant de votre juge et il vous tendra les bras pour vous recevoir, et vous placer à sa droite; tellement, dit Tertullien, que ce sera pour vous un jour d'allégresse, mais d'une allégresse toute chrétienne : *Dies Christianæ exsultationis.* Poursuivons : Jugement universel, parce que c'est là que tous

les hommes seront assemblés, et parce que c'est là même que tous les hommes seront connus et connus de tous les hommes, comme je vais l'expliquer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est une providence qu'il ne nous appartient pas d'examiner et que nous devons adorer, de permettre le renversement qui paraît dans le monde, où souvent il est si difficile de discerner l'innocence du coupable et l'homme de bien de l'homme vicieux et corrompu. De là vient l'injuste partage qui se fait tous les jours de la faveur publique et de l'honneur. L'iniquité est applaudie, elle s'avance, elle parvient à tout, et quelquefois, elle domine jusque sur le trône; au lieu que la vertu, ou obscure et inconnue, demeure dans l'oubli, sans nom, sans crédit, ou même flétrie et calomniée, languit dans le mépris, et est, comme Jésus-Christ, son modèle, un signe de contradiction. Deux principes tout opposés contribuent également et plus communément à ce désordre : dans les uns, c'est l'hypocrisie, et dans les autres, c'est l'humilité; l'hypocrisie cache les vices, l'humilité cache le mérite et les perfections. L'homme vicieux et hypocrite fuit, autant qu'il peut, la lumière, et pour faire ignorer son libertinage et la corruption de sa vie, il lui donne les plus belles apparences et prend tous les dehors de la vertu. L'homme chrétien et humble, content d'éviter toute apparence du mal et de ne donner aucun scandale, du reste, ne veut que Dieu pour témoin de ses actions, et tient enseveli dans les ténèbres tout ce qu'il pratique de bien. Quand même l'hypocrisie ne peut dissimuler certains vices, et que, malgré toutes ses précautions, ils se font appercevoir; et quand l'humilité ne peut si bien couvrir certaines vertus, qu'il n'en échappe des traits qui les produisent au jour : combien y a-t-il dans chaque fait de circonstances particulières, combien de vues, d'intentions, de sentiments où nos yeux ne peuvent pénétrer? Car le cœur de l'homme est un abîme, et ses voies sont imperceptibles : *Cor hominis inscrutabile.* (*Prov.*, XXV.) Voilà quelle est la source de tant de connaissances défectueuses et de tant de faux jugements. De sorte qu'il en est du monde comme de ce champ du père de famille, où le bon et le mauvais grain croissaient ensemble et se trouvaient mêlées de telle manière qu'il était à craindre qu'en arrachant l'un, on ne déracinât l'autre.

De là saint Chrysostome, fondé sur la parole du Sage, concluait (et la conséquence est très-naturelle), qu'il y aura donc un jugement, où toutes les connaissances seront redressées, tous les jugements réformés, toutes les erreurs abolies; où la vérité présidera, et les rangs seront distribués dans l'ordre convenable; où Dieu donnera à chacun ce qui lui sera dû, la gloire à qui aura mérité la gloire, et l'opprobre à qui sera digne d'opprobre. Tout cela par où? Par une manifestation des consciences la plus solennelle et la plus universelle. Aussi, ce jugement est-il appelé par excellence le jour de la révélation: *In die iræ et revelationis.* (*Rom.*, II.) Révélation qui dévoilera tous les mystères, et qui fera connaître chacun des hommes à tous les hommes. Révélation qui par là même exaltera la vertu, autant quelle doit être exaltée; et qui confondra le vice, autant qu'il doit être confondu. Remarquez ceci; c'est tout le fond de cette seconde partie.

Je dis, révélation qui exaltera la vertu, autant qu'elle doit être exaltée. Il est vrai, la gloire essentielle du juste au moment de la mort, est d'être reçu dans le sein de Dieu, et d'entendre de la bouche même du Seigneur, ce témoignage si avantageux et si consolant : Courage, bon serviteur, serviteur fidèle; *Euge, serve bone et fidelis.* (*Matth.*, XXV.) Mais, selon l'observation que j'en ai déjà faite, c'est un témoignage secret; tout se passe entre Dieu seul, et l'homme seul. Or, il est de la justice et de la bonté de Dieu, que la vertu, tant de fois méprisée des hommes, soit glorifiée devant tous les hommes; que tant de fois accusée par les hommes, elle soit justifiée devant tous les hommes; qu'on en connaisse la droiture, après l'avoir tant de fois traitée d'imposture et de duplicité; qu'on en connaisse la force, après l'avoir tant de fois traitée de lâcheté et de faiblesse; qu'on en connaisse la sagesse, après l'avoir tant de fois traitée de superstition et de folie; qu'on en connaisse le désintéressement, après lui avoir tant de fois attribué des vues mercenaires et intéressées. Il faut que tant de vertus pratiquées, ou dans le désert et la solitude, ou dans le monastère et le cloître, ou dans le domestique et l'intérieur d'une maison, ou dans le fond de l'âme et dans le cœur, il faut, dis-je, que cet or tiré des entrailles de la terre où il était enfoui, brille avec tout son lustre; il faut que le voile soit levé, ce voile qui couvrait tant de saintes œuvres, tant d'œuvres pénibles et laborieuses, tant d'aumônes, de prières, de jeûnes, de macérations et d'austérités; tant de souffrances acceptées chrétiennement, et soutenues constamment. Puissant motif dont se servait l'Apôtre pour consoler les fidèles, et pour les affermir dans la foi qu'ils avaient embrassée. Prenez confiance, mes frères, leur disait ce Docteur des nations; quand Jésus-Christ viendra, votre espérance et votre vie, vous paraîtrez vous-mêmes avec lui, et vous aurez part à son triomphe : *Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.* (*Coloss.*, III.) Dans ce lieu d'exil vous êtes morts, ou plutôt nous y vivons vous et moi comme des morts : on n'a pour nous nul égard; on ne pense point à nous : et si l'on y pense, ce n'est que pour mal parler de nous, que pour nous maltraiter, que pour nous regarder comme la lie et le rebut du peuple : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* (I *Cor.*, IV.) Mais à ce jour où le Seigneur vous réserve, c'est alors que vous commencerez proprement à revivre, et que vous serez bien dédommagés.

C'est là que ces mêmes œuvres dont le monde n'était point informé, ou dont le monde ne faisait nulle estime, et que souvent il empoisonnait par les plus malignes interprétations; c'est là, dis-je, que ces bonnes œuvres exposées dans toute leur sainteté, et selon toute leur valeur, deviendront un spectacle digne des yeux de Dieu qu'elles auront honoré, digne des yeux de tout l'univers appliqué à vous considérer, digne de vous-mêmes, et sur quoi désormais il vous sera permis d'attacher vos regards, pour vous y complaire et vous en féliciter : *Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*

Je dis d'ailleurs et j'ajoute : Révélation qui confondra le vice, autant qu'il doit être confondu. Il est vrai : la souveraine confusion du pécheur, au sortir de ce monde, est d'être chargé de ses iniquités, et de se voir tellement défiguré devant Dieu, que Dieu dès cette heure même le rejette comme un sujet d'abomination. Toute sa vie, et tout ce qu'il y a eu de plus honteux, se réunit comme dans un point, et lui trace de lui-même l'image la plus odieuse et la plus humiliante. Mais après tout, sa honte n'éclate point encore; ou si dans le monde elle a déjà paru, ce n'était qu'en présence d'un petit nombre d'hommes. Or, il faut que l'opprobre soit général; que de tous les hommes il n'y en ait pas un à qui toute son ignominie ne soit présente, et qu'il en rougisse à la face du ciel et de la terre. Il faut que l'hypocrite, après avoir joué longtemps un si faux personnage, soit enfin démasqué; que ce sépulcre blanchi soit ouvert, et qu'il exhale tout ce qu'il renfermait de plus infect : tant d'artifices et de détours, tant d'intrigues et de menées, tant de fourberies et de trahisons, tant de projets ambitieux, tant de gains illicites, tant de sales cupidités et de sacriléges excès. Il faut qu'on sache ce que c'était dans le fond de cet extérieur si composé, que ce visage si grave et si modeste, que cet air de simplicité et de candeur, que cette profession de probité si déclarée, que ces discours si édifiants, que cette morale si sévère, que ce saint habit. Il le faut, et c'est pour cela, disait le Fils de Dieu, qu'il n'y aura rien de si enveloppé ni de si caché, qui ne soit éclairci et découvert dans toute sa difformité et toute sa laideur. *Nihil est occultum, quod non reveletur, neque absconditum quod non sciatur.* (*Matth.*, X.)

D'examiner comment cette révélation deviendra si publique, et comment elle pourra s'étendre à tous les hommes : question peu importante, mes frères, et où je ne dois point m'engager. N'est-ce point que Dieu ouvrira ces grands livres dont parle saint-Jean : *Libri aperti sunt* (*Apoc.*, XX); et que sur ces livres de vie ou de mort, il attachera les yeux de tous les hommes, pour lire tout ce qu'il y aura marqué? N'est-ce point que Dieu s'énoncera lui-même, et que de cette voix qui tient attentives et dans le silence toutes les créatures, il publiera tout ce qu'il connaîtra, et que ne connaîtra-t-il point? tout ce qu'il verra dans les âmes, et que ne verra-t-il point? Est-ce que Dieu, sans se faire entendre, mais avec les rayons de sa lumière et en autant de traits, gravera dans tous les esprits les divers caractères, et comme l'histoire de tout ce qu'il y aura d'hommes : les pensées, les desseins, les désirs, les paroles, les conjonctures, les faits? Que dirai-je? Quoi que je dise, il restera toujours des difficultés. Remontons à la toute-puissance du Seigneur, et sans autre recherche, tenons-nous-en à cette vérité sortie de la bouche même de Jésus-Christ, que, dans cette discussion et ce détail, rien ne manquera pour former une vue claire et complète : *Nihil est occultum quod non reveletur, neque absconditum quod non sciatur.*

Voilà, chrétiens auditeurs, ce que je vous donne à méditer, ou pour vous soutenir dans les voies de Dieu, si vous y marchez; ou pour vous retirer des voies corrompues du monde, si vous y êtes malheureusement engagés. Ecoutez-moi. Il n'est pas que dans cet auditoire il ne se rencontre un nombre d'âmes fidèles et vertueuses, à qui il en coûte pour être à Dieu et pour se maintenir dans son service. Que n'ont-elles point à essuyer? Dédains de la part du monde qui ne leur confie rien, ni ne les pousse à rien; rebuts de la part d'une famille qui les redoute comme des censeurs, ou qui les néglige comme des sujets inutiles; traverses dans leurs meilleures entreprises à quoi l'on s'oppose, et qu'on s'étudie à faire échouer. Ajoutez de la part des sens qui se révoltent, les violents combats; de la part de l'enfer qui les tente, les rudes et fréquents assauts; de la part même de Dieu qui les éprouve, les aridités et les sécheresses; au milieu de tout cela, il est naturel que le dégoût, l'ennui vienne quelquefois les surprendre, et que dans le même sentiment que David, leur constance, à la vue de la prospérité des pécheurs, soit en quelque sorte ébranlée, et commence presque à chanceler : *Mei autem pene moti sunt pedes, quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns. Psal.* LXXII.)

Mais, humbles et fervents serviteurs, humbles servantes de Dieu, qui que vous soyez, vous aurez votre tour, et le Seigneur vous le prépare. Vous comprendrez alors de quel avantage il était pour vous de vous attacher à ce souverain maître, de vous abandonner à la conduite de sa providence, de lui laisser le soin de vous faire connaître et de vous relever; de ne tenir nul compte des raisonnements du monde et de ses discours, et de préférer à toutes les pompes humaines les ténèbres d'une retraite obscure, mais utile et salutaire, vigilante et laborieuse, austère et pénitente, remplie de pieuses pratiques et de mérites : vous le comprendrez, dis-je, quand tout à coup vous vous verrez investis de la clarté divine; quand elle répandra son éclat sur ces œuvres saintes dont le monde n'était point instruit, ou qu'il traitait de superstition et de faiblesse; quand elle en rehaussera le prix, et qu'elle les produira dans le plus grand jour; car voilà

comment se vérifiera la parole du Prophète royal : Que vous êtes bon, Seigneur, et que vous savez bien glorifier vos amis! *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus!* (*Psal.* CXXXVIII.)

Je dis plus; il n'est pas que dans cette même assemblée il n'y ait de ces consciences flétries et ulcérées, de ces consciences criminelles qui portent avec leur péché leur condamnation, et qui l'ont apportée jusqu'au pied de cette chaire. Peut-être de ces jeunes personnes dont la réputation est saine encore et sans tache, mais dont le cœur est pris et livré; jalouses de conserver l'une, et voulant toutefois contenter l'autre; pour cela joignant ensemble, par un monstrueux mélange, au-dehors toute la pudeur du sexe, et au-dedans toutes les extrémités de la passion. Peut-être de ces femmes d'un certain âge, de ces prudes respectables par leur nom, leur rang, leur élévation; ayant dans la bouche les plus belles maximes à débiter, mais dans l'âme des affections toutes contraires, et de secrètes habitudes dont elles n'ont pu jusqu'à présent se détacher. Peut-être de ces philosophes semblables à ces sages de l'antiquité, aussi débordés dans leurs mœurs qu'ils étaient réglés dans leurs enseignements et leurs préceptes. Peut-être de ces grands, de ces opulents dont on voit le faste et la fortune, mais dont on ne voit pas les rapines, les fraudes, les concussions. Le dirai-je? Peut-être de ces hommes consacrés à Dieu, qui devant les peuples semblent honorer leur ministère, mais qui devant Dieu, et jusques dans la maison de Dieu le profanent et le déshonorent. Il n'y a que vous, mon Dieu, dont l'œil pénétrant aperçoive toutes ces horreurs, et bien d'autres. Il n'y a que vous qui puissiez actuellement distinguer ceux de mes auditeurs dont je désigne le caractère sans désigner les personnes. Or ce que je leur demande, c'est d'entrer avec moi dans une supposition que je vais faire. Elle aura sans doute de quoi frapper quiconque n'a pas renoncé à tout honneur, ni perdu le front.

Car je me figure que Dieu à ce moment fait luire ici un rayon de sa splendeur éternelle, et que ce rayon perce jusques dans les replis des âmes les plus profonds pour les éclaircir. Je me figure que tout ce que plusieurs cachent dans leur cœur de plus ignominieux et de plus propre à les confondre, Dieu le rend visible et le découvre; qu'il le met sous les yeux de cet auditoire, et en particulier sous certains yeux dont on a plus à craindre les regards. Voilà ce que je suppose, et je puis assurer que tel et tel qui m'écoutent, frémissent à cette seule pensée, toute chimérique qu'elle soit. Que sur cela ils se consultent eux-mêmes, leur témoignage doit leur suffire. Car ce témoignage si odieux, que leur dicte-t-il actuellement et intérieurement? De quelles réflexions les occupe-t-il? Eh! où en serais-je, si de tout ce monde devant qui je suis présent, chacun, par un événement que je ne puis prévoir, venait à être informé de ce commerce que j'entretiens, et de toutes les sensualités, de toutes les infamies où il m'a entraîné et où il m'entraîne; nul encore ne l'a su, ni ne le sait; c'est un mystère : mais où en serais-je, et que deviendrais-je, si ce mystère venait à se manifester; si de tout ce qui est autour de moi, chacun venait à me le reprocher, et que par une conviction sans défense, je fusse forcé d'en convenir? Y a-t-il désert si reculé, y a-t-il caverne si sombre où je ne voulusse m'abîmer? Ce n'est-là, dit-on, qu'une idée, et c'est ce qui n'arrivera pas : j'y consens. Mais de cette idée, qui n'est qu'une faible ébauche, concluez, mon cher auditeurs, quelle sera la chose même dont vous êtes menacé. Et si vous voulez savoir ce que Dieu fera, il vous l'apprend par son prophète : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam, et coutumeliis te afficiam, et ponam te in exemplum.* (*Nahum*, III.) Non, dit le Seigneur, ce ne sera point en présence d'un petit nombre de témoins que je révélerai votre misère, et ce qu'il y a dans votre péché de plus infâme; mais ce sera aux royaumes et aux empires : *Ostendam regnis;* mais ce sera à tous les peuples : *Ostendam gentibus;* mais ce sera au monde que je vous proposerai comme un exemple de la fragilité mortelle et de mes vengeances: *Et contumeliis te afficiam, et ponam te in exemplum.*

Ce péché donc, mon cher frère, ce péché qui vous comblerait de confusion, et vous porterait, pour m'exprimer de la sorte, à rentrer en terre tout vivant, s'il éclatait seulement dans un pays sans passer à un autre; ce péché, dont le seul soupçon serait pour vous une tache insoutenable, en sorte qu'il n'y a point de ménagements, de soins que vous n'ayez pris pour en effacer le moindre vestige; point d'alarmes, de frayeurs que vous n'ayez ressenties, au moindre danger d'être reconnu : ce péché que vous ne voulez pas même déclarer à un confesseur, ou que vous ne déclarez qu'à demi, de façon que le ministre de Dieu est obligé de vous faire une espèce de violence pour vous arracher du cœur ce poison que vous avez des peines infinies à rejeter : ce péché que vous voudriez ignorer vous-même, oublier vous-même, et que vous-même vous envisagez comme un monstre qu'il fallait étouffer dès sa naissance; encore une fois, ce péché et tous ceux qui l'ont précédé, qui l'ont accompagné, qui l'ont suivi, c'est de quoi il ne sera rien omis dans la révélation divine, et ce qui deviendra pour toute l'assemblée des hommes d'une notoriété à ne souffrir nulle contestation et nulle excuse : *Ostendam gentibus nuditatem tuam, et regnis ignominiam tuam.* Ah! chrétiens, que direz-vous alors, que ferez-vous? Direz-vous ce que vous disiez pour vous rassurer dans le crime: nous voici à couvert en un lieu sûr, personne ne nous voit : *Nemo nos videt?* (*Dan.*, XIII.) Direz-vous, par une impiété encore plus grossière, comme ces impies que fait parler le Prophète : Le Seigneur ne vous verra point; il ne prend point de part à ce qui

arrive sur la terre, et il n'y pense point : *Non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (*Psal.* XCIII.) Le direz-vous? le pourrez-vous dire? Vous pourrez crier aux montagnes: tombez sur nous. Vous pourrez crier aux collines couvrez-nous; vous pourrez désirer la mort, et demander même à retourner dans votre premier néant. Mais vos cris ni tous vos désirs ne vous feront pas disparaître. Il faudra se tenir là, et être en quelque manière confronté avec l'univers. Il faudra soutenir la surprise des uns, l'indignation des autres, que vous aurez trompés et qui ne vous connaissaient pas. Ils se retireront de vous : *Et erit omnis qui viderit te, resiliet a te.* (*Nahum*, III.) Ils se tourneront contre vous: ils seront vos juges, comme il me reste à vous montrer. Jugement universel, où tous les hommes enfin seront jugés, non-seulement par l'arrêt de Dieu, mais par le suffrage et l'arrêt de tous les hommes.

TROISIÈME PARTIE.

Il n'est rien de plus à souhaiter, ni rien aussi de plus à craindre pour l'homme que le jugement de Dieu, selon que ce doit être ou un jugement de bénédiction, ou un jugement de condamnation. Que Dieu, dans la sentence qu'il prononcera au dernier jour, me déclare héritier de son royaume, et qu'il me reçoive parmi ses élus, me voilà souverainement heureux; et, quand l'univers conjuré contre moi entreprendrait d'arrêter mon bonheur et de me l'enlever, jamais tous ses efforts ne feraient changer à Dieu l'arrêt qu'il aurait porté en ma faveur, ni ne pourraient en suspendre l'exécution. Mais, par un jugement tout contraire, que Dieu me réprouve, qu'il me renonce, me voilà éternellement malheureux; et tout le monde, ligué pour ma défense, ne me sauverait pas des mains de ce Dieu vengeur, et ne me déroberait pas à ses coups. Je puis donc dire en ce sens, ce que disait l'Apôtre écrivant aux fidèles de Corinthe : Il m'importe peu que vous me jugiez, vous, ou quelque autre homme que ce soit : *Mihi pro minimo est ut a vobis judicer, aut ab humano die* (I *Cor.*, IV) : le premier juge, et même le seul juge que j'ai à redouter, c'est le Seigneur: *Qui autem judicat me, Dominus est.*

Faisons toutefois, chrétiens, une observation importante à mon sujet, et remarquez s'il vous plaît avec moi, que dans les plus grands biens comme dans les plus grands maux, il y a des circonstances qui, sans leur être essentielles, contribuent néanmoins à les rendre extrêmes et à y mettre le comble. Ainsi, pour en venir au point que je traite, que l'homme jugé au tribunal de Dieu, voie tous les hommes souscrire à la décision de son sort; qu'il voie, dis-je, tous les hommes le bénir et applaudir à son triomphe, si Dieu le bénit : qu'il voie tous les hommes l'abandonner et le condamner, si Dieu le condamne; voilà ce que je regarde comme un surcroît, ou de félicité pour les uns, ou de désespoir pour les autres. Or, c'est ce qui doit arriver au jugement de Dieu, et ce que j'entends quand je dis que dans ce jugement universel, tous les hommes seront jugés par le suffrage de tous les hommes.

Et en effet, c'est là que Dieu, jaloux que ses arrêts soient hautement et solennellement justifiés, en appellera au témoignage de tous les hommes, comme autrefois il en appelait au témoignage de son peuple : *Judicate inter me et vineam meam.* (*Isa.*, V.) Et c'est là même, suivant le langage du Saint-Esprit, qu'il armera toutes les créatures, et que le monde combattra avec lui et pour lui: *Armabit creaturam ad ultionem, et pugnabit cum illo orbis terrarum* (*Sap.*, V); jugement des hommes, jugement alors le plus certain et le plus vrai, jugement le plus incorruptible et le plus droit; jugement le plus unanime et le plus uniforme; jugement enfin confirmé par l'arrêt de Dieu le plus favorable pour le juste, et le plus terrible pour le pécheur. Je reprends, et suivez-moi.

Jugement le plus certain et le plus vrai. Dans la vie présente il y a peu de fonds à faire sur les jugements des hommes, parce que ce sont la plupart des jugements aveugles et téméraires. On juge sur des apparences, on juge sur de vaines conjectures, on juge sans connaître : mais avec la connaissance que tous les hommes auront les uns des autres, et que Dieu leur donnera, plus d'erreur qui les trompe ! la vérité seule sera la règle de toutes leurs pensées, et seule elle y dominera. De là cette justice que les pécheurs rendront aux saints. Ils les verront sur leurs têtes, après les avoir vus sous leurs pieds; et témoins de leur gloire, malgré l'envie qui les rongera, ils ne pourront se défendre de reconnaître leur sainteté, et de les révérer. *Hi sunt quos habuimus aliquando in derisum* (*Sap.*, IV) : les voilà ces hommes qui nous ont paru si méprisables, ces hommes, dont nous avons tenu tant de discours ou railleurs, ou malins, ou médisants et calomnieux; ces hommes dont la société nous était si importune et si insipide: *Hi sunt :* voilà cette femme si régulière, cette jeune personne si sage, ce magistrat si intègre, cet ecclésiastique si zélé, ce riche si charitable, ce maître si vigilant, ce domestique si soumis, ce pauvre si humble, ce malade si patient, ce pénitent si dur à lui-même et si fervent : *Hi sunt.* Or, où en sont-ils? à quoi sont-ils parvenus? Les voilà au nombre des amis de Dieu, des enfants de Dieu, au nombre des saints : mais c'est la récompense de leurs travaux; et dans ce bonheur dont il jouiront éternellement, il n'y a rien qu'ils n'aient pris soin de mériter: *Ecce quomodo computati sunt inter filios Dei, et inter sanctos sors illorum est.* (*Sap.*, V.)

De là même, pécheurs, cette justice que vous vous rendrez mutuellement à vous-mêmes. Insensés que nous étions : *Nos insensati!* (*Ibid.*) Nous nous piquions de sagesse et de force d'esprit, et nous étions dans l'aveuglement le plus déplorable et le plus funeste égarement. Nous donnions dans toutes les illusions du monde : il nous enchantait, et il nous perdait sans nous le

laisser apercevoir. On nous le disait, et nous ne pouvions nous le persuader, nous n'en voulions rien croire. Nous le voyons dans l'effet, et nous en gémissons : mais à qui s'en prendre ? d'autant plus malheureux que nous avons été les auteurs de notre malheur, et que c'est le juste châtiment de nos folles cupidités : *Nos insensati!* (*Sap.*, V.)

Jugement le plus incorruptible et le plus droit. Dans le commerce ordinaire de la vie, nous jugeons plus par le cœur que par la raison ; nous jugeons selon que nous nous affectionnons, selon que nous nous intéressons, selon que nous sommes touchés de certaines considérations ; d'où s'ensuivent dans nos jugements mille injustices; les unes que nous ne voyons pas; les autres dont la conscience est troublée, et que se reprochent en secret ceux-mêmes qui les commettent le plus ouvertement. Mais dès que la mort aura rompu tous les liens qui nous attachaient, et qu'elle nous aura dépouillés de tous les sentiments d'une pure et faible nature, plus de ces complaisances mondaines, plus de ces respects humains, plus de ces intérêts temporels, plus de ces rapports et de ces liaisons dont l'esprit se laisse préoccuper, et qui le préviennent. Tel que vous serez connu, tel vous serez jugé; et comme vous serez connu pleinement, vous serez jugé rigoureusement et sans égard. Le père donc, le dirai-je, et pouvez-vous l'entendre sans être saisi d'effroi? le père prononcera contre le fils, et le fils contre le père; la mère contre la fille, et la fille contre la mère ; le frère contre la sœur, et la sœur contre le frère; le parent contre le parent, l'ami contre l'ami : point d'acception de personne, point de commisération : *Dixit patri suo et matri suæ, nescio vos; et fratribus suis, ignoro vos.* (*Deut.*, XXV.) Du sein d'Abraham, Lazare, assuré de sa béatitude, voyait le riche au milieu des flammes, sans compatir à son tourment et sans en être ému. Je dis plus, le pécheur même ne ménagera pas le pécheur, le libertin n'épargnera pas le libertin ; l'impudique et le voluptueux frappera d'anathème l'objet corrupteur dont il fut le plus passionnément épris. Tandis qu'ils vivaient dans le plaisir, et qu'ils en goûtaient les douceurs, ils s'accordaient parfaitement ensemble, ils s'entraînaient de compagnie, et se confirmaient dans le crime; mais c'est justement ce qui les animera de part et d'autre, ce qui les transportera jusqu'à la fureur. Quel désordre! quelle confusion! réprouvés contre réprouvés; malheureux contre malheureux, se renonçant l'un l'autre, et s'entre-déchirant!

Jugement le plus unanime et le plus uniforme. Autant qu'il y a parmi nous d'esprits différents, ce sont autant de pensées toutes différentes. L'un approuve, l'autre blâme, chacun selon son sens ; c'est-à-dire, chacun selon les diverses manières dont on envisage les choses, et dont on les conçoit. Mais à ce jour où tous les hommes auront de chaque homme une même connaissance, ils en formeront tous un même jugement. Tous le canoniseront, s'il est digne de l'être ; mais tous, si c'est un vase de colère, le regarderont avec horreur, et l'abandonneront. Au milieu de cette infinie multitude d'accusateurs et de juges sans miséricorde, je me le représente comme l'infortuné Achan : De tout Israël qui reçut ordre de le séparer du peuple et de le lapider, il n'y en eut pas un qui ne lui jetât la pierre, et ne lui portât son coup : *Lapidavit eum omnis Israël* (*Josue*, VII); et où lèvera-t-il les mains, ce pécheur devenu le sujet d'une haine universelle ? à qui aura-t-il recours ? Ce ne sera pas à cette troupe de prédestinés que Jésus-Christ aura placés à sa droite : pleins de zèle pour la cause du Seigneur, et uniquement sensibles aux intérêts de sa gloire, ils insulteront à ses ennemis. Ce ne sera pas à cette troupe de réprouvés qui se trouveront à la gauche ; bien loin de l'aider, ils conspireront à sa ruine; et quand ils entreprendraient de le soutenir, que pourraient-ils pour lui, et que pourront-ils pour eux-mêmes ? Ce ne sera pas à des nations étrangères, à des infidèles, à des idolâtres. Les Ninivites, disait le Fils de Dieu, parlant des Juifs, s'élèveront au jugement contre cette génération perverse et endurcie : *Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam.* (*Matth.* XII.)

De tout ceci quelle conclusion, et quelle catastrophe doit terminer cette grande scène! Ah! chrétiens, puis-je l'exprimer ? Que d'idées toutes opposées ! que d'images les plus consolantes d'une part, et d'ailleurs les plus terribles et les plus désolantes! Comment peindre à vos yeux le souverain juge, rehaussant l'éclat de sa majesté, et l'étalant dans toute sa splendeur ; s'accordant pour cette fois avec les jugements des hommes, et les autorisant; d'une main présentant la couronne, et de l'autre lançant la foudre ; prenant enfin la parole, et consommant par une sentence définitive, la prédestination du juste, et la réprobation du pécheur ?

Car, de là je l'entends, ce juge souverainement aimable tout juge qu'il est; ce bon pasteur, qui reconnaît ses brebis, (ce sont ses élus) qui leur tend les bras, pour les recueillir dans son sein; qui les assure de la bénédiction son père ; de cette bénédiction non temporelle, mais spirituelle, non passagère, mais éternelle ; qui leur ouvre son royaume, et qui les invite à en prendre possession; mais à quel titre ? à titre de récompense, à titre de conquête, à titre d'héritage ; venez, possédez : *Venite, possidete.* (*Matth.* XXV.) Quand je vous ai appelés dans les jours de votre vie mortelle, je vous appelais à des combats, à des tribulations, à des œuvres mortifiantes, à mon joug et aux plus rudes pratiques de mon évangile. Il y avait de quoi vous étonner ; mais vous avez écouté ma voix, vous l'avez suivie. Maintenant je vous appelle, venez et suivez-moi ; mais suivez-moi dans ma gloire, suivez-moi dans la joie de votre Seigneur, suivez-moi dans le séjour bienheureux qui vous est acquis : *Venite,*

possidete paratum vobis regnum. (*Matth.* XXV.)

De là même je l'entends, ce juge souverainement redoutable, ce Dieu des vengeances, qui dans le feu de sa colère, après avoir prononcé une sentence de vie, prononce un arrêt de mort ; qui livre des coupables à toute la rigueur de sa justice, et fait tomber sur eux, comme un tonnerre, toute son indignation ; qui tarit à leur égard toutes les sources de sa miséricorde, et se change pour eux, selon le mot de l'Ecriture, en un Dieu impitoyable et cruel ; qui les bannit de sa présence, et les exclut pour jamais de tout accès auprès de lui : Retirez-vous maudits : *Discedite, maledicti.* (*Ibid.*) Et de qui maudits ? maudits du Père qui vous a créés, maudits du Rédempteur qui vous a rachetés, maudits des hommes, et entre les hommes de ceux-là mêmes avec qui vous fûtes le plus étroitement liés ; de ceux-là mêmes qui sont dans la même damnation que vous, et qui vous y ont précipités ; de ceux-là mêmes qui s'employèrent avec plus d'ardeur à votre salut, et qui en furent les ministres les plus zélés ; enfin, maudits de toute la nature. *Discedite, maledicti.* Oui, retirez-vous de moi, *à me* : voilà ce que vous avez perdu ; retirez-vous et allez au feu, *in ignem* ; voilà ce que vous avez trouvé et ce qui vous est réservé. Ciel et terre, vous apprendrez qu'il y a un Tout-puissant, qui sait punir comme il sait récompenser : *Discedite à me, maledicti, in ignem.*

Puissions-nous l'apprendre dès à présent, mes chers frères, et le bien apprendre : nous l'apprendrons trop tard, si ce n'est qu'au jugement de Dieu. Puissions-nous de ces deux arrêts, l'un ou l'autre inévitables, faire le choix qui nous convient, tandis que ce choix est en notre pouvoir, car l'heure viendra qu'il n'y aura plus à choisir. Et ne dites point que le parti est déjà pris, que vous n'avez garde de délibérer un moment ; que le partage du juste est trop heureux pour ne pas le désirer ; que la réprobation du pécheur est trop affreuse pour ne pas la craindre, et pour ne vouloir pas vous en préserver ; tout cela, mon cher auditeur, ce sont des paroles : et ce que je vous demande, ce ne sont point des paroles, mais des effets.

Je m'en tiens à la règle de Saint Bernard, et je vous dis avec ce Père : *Hoc si paves, caves.* Si véritablement vous le craignez, ce dernier jugement, je le reconnaîtrai au soin que vous apporterez à vous y préparer, et aux mesures que vous prendrez pour y paraître avec assurance. Autrement je conclurai que vous ne le craignez point, ou que vous n'en avez qu'une fausse crainte : *si paves, caves.* Je comprends que vous craigniez le renversement de vos affaires, le déchet de votre crédit, la ruine de votre famille, le mauvais succès de cette entreprise, la perte de ce procès, les suites de cette maladie, cent autres maux de cette nature où l'on est exposé ; encore une fois je comprends que vous les craigniez : et ce qui m'en convainc, ce sont les alarmes ou vous entrez, au moindre péril qui vous menace de quelque disgrâce et de quelque dommage, ou dans vos biens, ou dans votre honneur, ou en toute autre chose, ce sont les mouvements que vous vous donnez, les réflexions dont vous vous entretenez, les prières, les sollicitations, tous les moyens que vous employez pour vous garantir de l'orage et pour le détourner. De même à l'égard du jugement de Dieu, quand je vous verrai user de toute la vigilance nécessaire sur vous-même, et tenir une conduite régulière et chrétienne ; quand je vous verrai fuir le péché, et pour l'éviter plus sûrement ce péché, en fuir l'occasion, surtout certaines occasions que vous savez être plus dangereuses ; quand je vous verrai courir au remède dès que vous sentez votre conscience atteinte de quelque blessure, et vous réconcilier promptement avec Dieu par la pénitence ; quand je vous verrai pratiquer fidèlement tous les devoirs de la religion, être assidu à la prière, à l'office divin, à l'adorable sacrifice de nos autels ; fréquenter les sacrements, satisfaire à toutes les obligations de votre charge, de votre état ; en un mot, remplir toute justice, et selon Dieu et selon le monde ; alors je dirai que vous craignez vraiment Dieu, et que vous voulez en obtenir un jugement de salut : *si paves, caves.* Mais, chrétiens, tant que je vous vois vivre en mondains ou en mondaines ; négliger tous les exercices du christianisme, n'être occupés que des intérêts du siècle et de votre fortune, ou que de vos plaisirs et de vos brutales passions : tant que je vous vois commettre hardiment le péché, demeurer habituellement dans le péché, porter le péché dans le cœur pendant des années entières et au-delà, sans écouter ni remords, ni avertissements : que puis-je conclure, si ce n'est que vous êtes peu touchés de la crainte du Seigneur et de ses arrêts. On n'est point si tranquille sur ce qu'on craint ; et pour se mettre à couvert, on a plus d'attention à se précautionner : *si paves, caves.* Cependant, mes frères, si vous ne craignez pas un jugement dont la décision peut être pour vous une éternité malheureuse, que craignez-vous et pourquoi ne le craignez vous pas ? Est-ce que vous ne le croyez pas ? Impiété dont je ne dois accuser personne de cet auditoire. Est-ce que vous ne le croyez que d'une foi vague et imparfaite? Etat plus ordinaire ; mais que ne la ranimez-vous cette foi ? que ne la réveillez-vous ? comment ? Par la méditation. C'est en repassant cette grande vérité, en la méditant, qu'on se l'imprime profondément dans l'âme. Or qui vous empêche d'y penser ? Dans les uns, c'est une perpétuelle dissipation de l'esprit, et dans les autres, une maligne corruption du cœur. Prenez garde : dissipation de l'esprit ; on est dans le tumulte du monde ; mille objets se présentent devant les yeux ; on y attache ses regards, sans jamais les porter ailleurs. Corruption du cœur ; on est dans l'engagement du péché, on n'en veut pas sortir ; et parceque dans cette disposition

le souvenir du jugement de Dieu importune, on en écarte, autant qu'on peut, la pensée. On y pensera, dit-on, à l'avenir. Oui, mon cher auditeur, à l'avenir. Mais quel avenir? Sera-ce dans un avenir qui précède la mort? Hé! viendra-t-il jamais pour vous? Car telle est l'illusion : d'avenir en avenir on remet toujours, et la mort arrive avant qu'on soit parvenu à cet avenir sur lequel on faisait fonds. Sera-ce dans un avenir qui suive la mort, dans cet avenir éternel et sans terme? Hélas! vous y penserez, il est vrai; et vous n'y penserez même que trop, parceque vous n'y penserez qu'avec le regret mortel de n'y avoir pas pensé plus tôt, et de n'y pouvoir plus penser que pour votre tourment. Daigne l'Esprit-Saint, dispensateur de tous les dons, nous communiquer ce don de crainte qu'il inspire aux âmes fidèles, et dont il les remplit. Avec cette crainte qui conduit à l'amour, ou qui est même accompagnée de l'amour (puisque c'est une crainte toute filiale), nous agirons, nous avancerons, nous obtiendrons un jugement de grâce que je vous souhaite, etc.

SERMON III.

Pour le premier jeudi de l'Avent.

SUR LA CRAINTE DE DIEU.

Arescentibus hominibus præ timore. (*Luc.*, XXI.)
Les hommes sécheront de peur.

Il faudra que ce soit une crainte bien violente, puisque les hommes sécheront de peur. Mais sera-ce une crainte utile et salutaire? ou ne sera-ce pas, ainsi que l'Evangile nous le donne à penser, une crainte toute naturelle et infructueuse, à la vue de ces terribles phénomènes qui précéderont le jugement de Dieu? La crainte est bonne, quand le principe en est bon : car outre cette crainte humaine qui ne regarde que la vie présente, et que les accidents fâcheux dont elle peut être traversée, il y a une crainte surnaturelle et chrétienne dont Dieu est l'objet, et qui nous attache à lui, soit en convertissant le pécheur et le retirant de son péché, soit en confirmant le juste, et le faisant avancer dans la voie de la piété. Or, chrétiens, telle est la crainte que je veux aujourd'hui vous inspirer; et je ne puis mieux prendre, ce semble, l'esprit et l'intention de l'Eglise, à l'entrée de ce saint temps, où elle va célébrer les grands mystères de notre salut, et les infinies miséricordes du Seigneur envers nous. Afin de nous prémunir contre l'espérance présomptueuse que pourraient faire naître dans nos cœurs des mystères si consolants, elle nous met d'abord devant les yeux l'effrayante peinture de ce dernier avénement, où Jésus-Christ, juge des vivants et des morts, exercera sa plus rigoureuse justice, et lancera des anathèmes éternels.

Je viens donc, mes frères, conformément au dessein de l'Eglise, vous apprendre à craindre Dieu. Je viens vous en représenter trois attributs les plus propres à troubler le pécheur, et à renverser tous ses prétextes : puissance, sagesse, sainteté. Puissance à qui tout est possible; sagesse à qui tout est connu; sainteté ennemie de tout désordre, et par conséquent de tout péché. Ne sont-ce point là ces trois doigts dont parlait le Prophète, et sur lesquels Dieu soutient et pèse toute la masse de la terre : *Appendit tribus digitis molem terræ?* (*Is.* IV.) Quoi qu'il en soit, souffrez que je rassemble ces divines perfections, et qu'en trois mots qui vont partager ce discours, je les rapporte au même point, qui est la crainte de Dieu.

Ne dites point, pécheur : Je saurai bien me dérober aux coups du ciel, et aux vengeances de Dieu : c'est un Dieu souverainement puissant, qui peut punir le péché, selon toute sa malice; première partie.

Ne dites point : Je saurai bien me soustraire à la connaissance de Dieu, et me cacher à ses yeux : c'est un Dieu souverainement sage, qui connaît le péché selon toute sa malice; seconde partie.

Enfin, ne dites point, Dieu m'aime, et il ne voudra pas me perdre; c'est un Dieu souverainement saint, qui hait le péché, et qui par une suite immanquable, le veut punir selon toute sa malice; troisième partie.

Quelle ressource peut donc rester à l'homme prévaricateur, et qui peut le rassurer dans son péché? Pour traiter cette importante matière dans toute sa force, j'ai besoin de la grâce du Saint-Esprit : demandons-la par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sage a dit une parole qui devrait bien ici m'étonner : que celui qui veut trop curieusement sonder la majesté de Dieu, sera accablé du poids de sa gloire : *Scrutator Majestatis opprimetur à gloria.* (*Prov.*, XXV.) Mais ce n'est point une téméraire curiosité qui me pique, je ne prétends point pénétrer trop avant dans l'abîme profond de l'essence divine; je m'en tiens aux premières idées que m'en donne la foi; je consulte même les sens, et je m'en rapporte au témoignage de mes yeux; je rappelle le souvenir de tant de merveilles passées, et je parcours tant de miracles présens et visibles. De tout cela je me forme une image, qui, tout imparfaite qu'elle est, me jette dans une sainte confusion. J'en suis saisi comme le prophète, et tous mes membres, selon son expression, tous mes os s'écrient : Seigneur, qui est semblable à vous? *Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi?* (*Psal.* XXXIV.)

Le voulez-vous d'abord connaître, mes frères, ce Dieu si grand et si redoutable? C'est le Tout-Puissant; et cette infinie puissance l'élève au-dessus de toutes les puissances humaines, dont nous nous laissons tant éblouir, et où j'observe trois défauts essentiels. Car elles sont bornées dans leur étendue; elles sont subordonnées dans leur pouvoir; elles sont enfin balancées par d'autres puissances d'un même rang, et qui partagent l'autorité. Il n'y a que le Seigneur, dont la suprême puissance fait une puissance universelle et sans bornes, une puissance absolue et sans dépendance, une puis-

sance unique et sans égale; par conséquent une puissance souverainement formidable pour nous, et sous laquelle tout doit plier et s'humilier.

Puissance universelle et sans bornes, elle s'étend à tout et sur tout : pourquoi ? C'est, dit l'Apôtre, que tout ce qui a l'être, ne l'a que de Dieu, qui est le premier être : que tout ce qui agit, tout ce qui vit, n'agit, ni ne vit que par ce premier être, et en ce premier être : ***In ipso vivimus, et movemur, et sumus.*** (***Act.***, **XVII.**) Voilà le sentiment dont étaient occupés ces trois jeunes hommes qui furent jetés dans la fournaise de Babylone, lorsque, témoins de la vertu toute-puissante qui suspendait en leur faveur et arrêtait l'ardeur des flammes, ils s'adressaient sans exception à toutes les créatures, et les invitaient à rendre gloire au Dieu de l'univers : cieux, astres, étoiles du firmament, vents, orages, tonnerres, pluies, rosées; vous, habitants de l'air, oiseaux; vous, habitants de la terre, animaux; vous, habitants de la mer, poissons; unissez-vous, et que l'air lui-même avec tout ce qu'il contient dans cette région supérieure; que la mer avec tout ce qu'elle renferme dans ses profonds abîmes; que la terre avec tout ce qu'elle porte, arbres et fruits, prairies et forêts, collines et montagnes; que tout ce monde visible, et toutes les parties qui le composent, louent tour à tour l'incomparable Ouvrier qui les a tirés de son sein, formés de sa main, distribués et arrangés; et qui, par un miracle perpétuel et toujours subsistant, les tient dans le même ordre, et les y conserve : ***Benedicite. omnia opera Domini, Domino.*** (***Psal.*** **CII.**)

Et que lui ont coûté toutes ces merveilles? un signe de sa volonté, et rien davantage. Il a ordonné, et ç'a été assez. Il a dit que la lumière soit faite, et la lumière a été faite : ***Dixit, fiat lux, et facta est lux.*** (***Gen.***, **I.**) Il en a dit autant pour tous les Etres soit raisonnables, soit irraisonnables, soit spirituels, soit matériels, et ils ont tous été créés. ***Dixit, et facta sunt.*** (***Psal.*** **XXXII.**) Belles expressions de Moïse et du prophète-Roi, qui dans leur éloquente simplicité, nous donnent la plus haute idée d'une puissance toute divine. Dire et faire, c'est pour le Dieu que nous adorons, une même chose. Et que lui coûteraient encore mille mondes à produire? Un commandement de sa part, rien de plus. Et pour les détruire après les avoir tous formés; pour démonter, si je puis m'exprimer de la sorte, tous les ressorts de cette grande machine où nous vivons, et qu'il a construite, que lui faudrait-il? qu'il cesse de les conserver, et cela suffit. Il a fait éclater sa puissance dans la production de tant d'œuvres merveilleuses, et c'est sur ces mêmes œuvres, dit le Sage, qu'il garde son pouvoir, et qu'il l'exerce comme il lui plaît : ***Ipse enim Omnipotens super omnia opera sua.*** (***Eccli.***, **XLIII.**)

Ainsi quand il l'a voulu, et comme il l'a voulu, il a déchaîné les vents, et poussé la mer au-delà des limites qui lui sont marquées. Il en a divisé les flots, et les a rendus immobiles. Il a teint les fleuves de sang, ouvert le sein des rochers, et de la pierre dure il a tiré des fontaines d'eau vive. Il a tantôt arrêté le soleil dans sa course, tantôt il l'a fait reculer sur ses traces, tantôt au milieu du jour il l'a fait éclipser. Il a répandu sur la terre la sécheresse et la stérilité, la peste et la famine. Il a confondu les éléments, déconcerté toute la nature : parce qu'il est l'auteur de la nature, autant pour en troubler l'ordre, selon que ses desseins le demandent, que pour le maintenir. O hommes si fiers quelquefois de votre pouvoir, à quoi néanmoins se réduit-il? Maîtres du siècle, vous avez beau commander, vos ordonnances jamais n'ont changé le cours des astres, n'ont calmé les tempêtes, ni disposé des saisons. Parlez, ou ne parlez pas; soyez soumis ou ne le soyez pas, le monde dans ses mouvements garde toujours selon le gré de Dieu, ou la même uniformité, ou les mêmes variations; et tous les jours vous éprouvez bien malgré vous, que vous n'êtes que des hommes; mais que la puissance du Seigneur est une pleine puissance, et que lui seul il peut tout ce qu'il veut : *Omnia quæcumque voluit Dominus fecit.* (*Psal.* CXIII.)

De là même, puissance absolue et sans dépendance, puisqu'il domine sur tout : il n'a, ni ne peut avoir de supérieur au-dessus de lui. Dans le monde, les petits dépendent des grands, les grands dépendent du prince, le prince dépend de Dieu; mais Dieu ne dépend que de lui-même, ou plutôt ne dépend de rien : c'est le premier principe; tout part de lui, mais rien n'a été avant lui pour lui donner, avec l'être, la puissance. Il tient donc de lui-même tout ce qu'il est; et, comme il disait à Moïse, il est par excellence celui qui est : *Ego sum qui sum.* (*Exod.*, 3.) Indépendant de tous les temps, c'est même lui qui a fait le temps, et qui est avant tous les temps. Indépendant de tous les âges suivants : c'est même lui qui fera finir le temps, et qui survivra à tous les temps. Indépendant de toutes les vicissitudes et de tous les événements : c'est même par lui qu'ils arrivent; mais pour lui il est immuable, et ne change point : ***Regi sæculorum immortali.*** (**I** ***Tim.***, **I.**)

Qui donc peut être comparé au Seigneur, à cette puissance unique et sans égale? Sont-ce ces esprits invisibles, que leur nature, dégagée de la matière et des sens, distingue de nous? Mais ce sont seulement ses anges, c'est-à-dire, ses ministres et ses ambassadeurs. Dès qu'ils ont voulu attenter à ses droits, il a bien su les précipiter, comme il avait su, en les créant, les élever. Sont-ce les puissances de la terre? A cela Isaïe ne répond que deux paroles, mais qui ont une force toute singulière : car qu'est-ce devant Dieu que toutes les nations, et à quoi ressemblent-elles? à une goutte d'eau, ou à un grain que l'on met dans la balance. Prenez garde : le prophète ne dit pas précisément les pauvres, les sujets, le peuple, mais toutes les nations, sans distinction de rangs et d'é-

tats : *Ecce gentes.* (*Isa.*, XL.) Il ne dit pas précisément qu'elles ne méritent, en aucune sorte que ce soit, d'être égalées à Dieu; mais il ajoute qu'elles ne sont même aux yeux de Dieu que comme une goutte d'eau : *Quasi stilla setulæ*, ou comme un petit grain, *aut quasi momentum stateræ.* (*Ibid.*) Dans ce point presque insensible, que devenez-vous, grandeurs humaines? et où êtes-vous? Ah! le prophète en a même trop dit, en comparant toutes les nations, ou à un grain, ou à une goutte d'eau; et bientôt il ne considère toutes les créatures, en la présence de Dieu, que comme un néant : *Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei.*

Ce n'est pas qu'il n'y ait sur la terre de légitimes puissances. Il y a des juges qui décident, il y a des conquérants qui triomphent, il y des rois qui gouvernent; mais, juges de la terre, conquérants et rois, instruisez-vous, et apprenez une leçon que vous ne devez jamais oublier, et que vous fait l'apôtre; c'est que toute puissance vient de Dieu. Il nous a tous formés du même limon; et si vous êtes au-dessus des autres, ce n'est que par le choix qu'il a fait de vous: choix volontaire et libre, qu'il prolonge tant qu'il lui plaît et qu'il rétracte quand il lui plaît. C'est lui qui établit les empires et qui les renverse, qui affermit les trônes et qui les détruit, lui qui gagne les batailles et qui les fait perdre, qui allume la guerre et qui rappelle la paix. Ce fut lui qui, au son des trompettes, fit tomber les murailles des villes et démolit leurs plus forts remparts, pour les livrer aux Israélites. Le Dieu des dieux, *Deus Deorum* (*Deut.*, X), le Seigneur et le seul Maître : *Ego Dominus, et non est alius extra me.* (*Isa.*, XLV.)

Que dis-je, chrétiens auditeurs, et quelle conclusion, quel fruit de cette première partie? La conséquence est bien naturelle, c'est de craindre un Dieu si puissant et de le servir. Eh! mes frères, vous craignez tant des maîtres mortels, et cependant combien de régions et de vastes pays peuvent vous dérober à leurs coups, parce que leur autorité n'y passe point? Combien d'asiles où vous pouvez être, malgré toute leur puissance, hors de leur ressort, et à couvert de leurs arrêts? Soyez même entre leurs mains, et qu'ils exercent sur vous leur plus sévère justice, et toute la rigueur de leurs châtiments, que peuvent-ils vous enlever? des biens fragiles et périssables, une vie corruptible et passagère. Voilà ce qui rend ces hommes si terribles à d'autres hommes. Voilà ce qui fait tant imaginer de moyens, ou pour ménager leur faveur, ou pour fléchir leur colère. Voilà ce qui leur attire, de votre part, tant de respects, d'hommages, de soumissions, et, si je l'ose dire, d'adorations. Une parole de leur bouche, un regard de leurs yeux, un signe de leur indignation, et le moindre signe, c'est assez, non-seulement pour vous affliger et vous déconcerter, mais pour vous désoler et vous consterner.

Or, il faut aujourd'hui que vous réformiez vos sentiments; et pour cela, il faut que ce soit Jésus-Christ lui-même qui vous parle et qui s'en explique. Attention, mes chers auditeurs : c'est la vérité même qui va vous instruire, et fasse le ciel que cette grande leçon ne sorte jamais de votre souvenir! Car voulez-vous savoir, disait le Fils de Dieu, qui vous devez craindre? Je vais vous l'apprendre: *Ostendam vobis quem timeatis.* (*Luc.*, XII.) Sont-ce ces maîtres qui, dans leurs plus rigoureuses vengeances, ne peuvent donner la mort qu'à votre corps, sans avoir aucun empire sur l'âme? Mais qu'est-ce que ce corps sorti de la poussière, et déjà condamné, par l'ordre d'en haut et par sa propre nature, à retourner en poussière? Ce ne sont point là ceux dont il vous importe le plus de vous garantir : *Nolite timere eos qui occidunt corpus.* (*Matth.*, X.) Mais qui vous devez craindre, c'est un maître à qui vous ne pouvez échapper ni en cette vie, ni après la mort, ni dans le temps, ni dans l'éternité. Mais qui vous devez craindre, c'est un maître également créateur de l'âme et du corps; qui peut donc également perdre l'âme et le corps, et du même coup donner la mort à tout l'homme. Mais qui vous devez craindre, c'est un maître qui peut non-seulement perdre une fois le corps et l'âme en les détruisant et les anéantissant; mais les perdre éternellement, en les conservant éternellement, pour les réprouver et les tourmenter éternellement : *Timete eum qui potest corpus et animam perdere in gehennam.* (*Ibid.*)

Oui, je vous le dis, reprenait le même Sauveur par une espèce de serment, je le répète, et je vous le dis, c'est là le maître qu'il faut craindre : *Ita dico vobis, hunc timete.* (*Ibid.*) Craignez-le, rois sur le trône, grands dans la splendeur et l'éclat; il est même en quelque manière plus à craindre pour vous que pour les autres; et comme il lance plus souvent son tonnerre sur les montagnes, ce sont les puissants du siècle qu'il se plaît davantage à humilier sous son bras, et l'orgueil humain qu'il aime plus à confondre. *Ita dico vobis; hunc timete.* (*Ibid.*) L'enfer le craint : les démons, au souvenir de cette divine majesté, sont saisis de frayeur; et les réprouvés, hélas! le craindront à jamais, pour n'avoir pas commencé de bonne heure à le craindre. Le ciel le craint; le firmament sur ses deux pôles en est ébranlé, et devant cette suprême grandeur, les esprits bienheureux ne pensent qu'à disparaître et qu'à rentrer dans leur néant. La terre le craint; elle en ressent le pouvoir jusque dans ses réduits les plus impénétrables. Craignons-le tous, mes chers auditeurs, et que jamais, au préjudice de cette crainte du Dieu vivant, nulle autre crainte ne s'empare assez de notre cœur, pour nous faire départir du moindre de nos devoirs, et d'une inviolable fidélité aux volontés de ce premier maître. Dégageons-nous, dit Saint-Augustin, de la crainte d'une puissance par la vue et la crainte d'une autre puissance; c'est-à-dire, en toute occasion et en toute conjoncture où la puissance des hommes se trouve-

rait opposée à la puissance de Dieu; que la pensée de cette puissance de notre Dieu nous élève au-dessus de toute la puissance des hommes : *Contemne potestatem, timendo potestatem.* Craignons-le dès maintenant, et n'attendons pas à le craindre que nous soyons au pied de son tribunal, où la même crainte qui devait faire notre salut, et qui ne l'aura pas fait, fera notre désespoir. Comment alors échapperons-nous à sa juste colère? Nous cacherons-nous à ses yeux? Mais outre que c'est une souveraine puissance qui peut punir le péché selon toute sa malice, c'est une souveraine sagesse qui découvre toute la malice du péché, et à qui rien n'est inconnu; autre sujet de notre crainte, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est par la puissance que Dieu fait tout, et c'est par la sagesse qu'il connaît tout. Je dis par cette lumière éternelle qui le guide dans tous ses conseils, par cette souveraine raison qui a présidé à la création de l'univers, qui pourvoit encore à sa conservation, et à qui toutes choses sont présentes pour les régler et les conduire. Or, comme le pécheur, ainsi que remarque saint Jean, cherche les ténèbres, parce que ses œuvres sont criminelles et répréhensibles, et qu'il est au contraire de l'avantage du juste d'avoir un témoin de ses actions, qui sont louables et saintes : je trouve que l'un et l'autre, dans l'Ecriture, parlent bien diversement de cette connaissance de Dieu. Les ennemis du Seigneur conspirent ensemble contre son peuple, et s'animent mutuellement à exercer, sans égard, leur plus injuste tyrannie : pourquoi? Parce qu'ils se flattent que le Dieu de Jacob ne les verra point et qu'il n'en saura rien : *Et dixerunt, non videbit Dominus, nec intelliget Deus Jacob.* (*Psal.* LXXXIII.) Mais, insensés que vous êtes, répond David, quelle grossière erreur vous aveugle et vous fait si faussement raisonner? Quoi! celui qui a donné à l'homme l'oreille pour entendre, n'entendra pas lui-même? *Qui plantavit aurem non audiet?* (*Ibid.*) Celui qui a donné les yeux à l'homme pour voir, ne verra pas lui-même? *Qui finxit oculum, non considerat?* (*Ibid.*) Non, non, poursuit le saint roi, ne vous appuyez point sur une si vaine espérance; le Seigneur entend tout, il voit tout, jusqu'aux plus secrètes pensées des hommes : *Dominus scit cogitationes hominum.* (*Ibid.*)

Voici donc, dans cette connaissance de Dieu, trois qualités que je découvre, aussi terribles pour le pécheur qu'elles sont consolantes pour le juste. Connaissance prompte, pleine, durable, et c'est en partie ce que l'apôtre a voulu exprimer, quand il dit que la parole de Dieu, qui, selon les interprètes, n'est autre que sa connaissance, est vive, efficace, pénétrante et ineffaçable. Trois avantages de la science de Dieu au-dessus de toute la science des hommes. Celle-ci est très-lente dans ses recherches, très-imparfaite dans ses découvertes, et sujette à un oubli qui en efface jusqu'aux moindres vestiges. Mais Dieu connaît tout promptement, et au moment même que chaque chose arrive et qu'elle se fait; mais Dieu connaît tout pleinement, et jusqu'aux plus légères circonstances de tout ce qui arrive et qui se fait; mais de tout ce qui arrive et qui se fait, Dieu ne perd jamais le souvenir, et il le connaît éternellement : quel fond de réflexions!

Connaissance prompte : comment cela? C'est que toute la connaissance que Dieu a des choses lui vient d'une vue actuelle des choses mêmes. Dans la science humaine, combien faut-il d'études, et de longues études, avant qu'on puisse parvenir à s'instruire et à connaître; pourquoi? Parce que les hommes, communément, ne connaissent que par conjectures, et que la voie de la conjecture engage à bien des perquisitions : mais tout ce que Dieu connaît, il le connaît parce qu'il le voit réellement, et dans le fond. Vérité dont le prophète-roi était rempli, et sur quoi il s'expliquait en des termes si énergiques et si touchants. Il se considérait comme investi de la sagesse divine, qui l'éclairait de toutes parts; et dans un saint tremblement il s'écriait : où irai-je, Seigneur, où fuirai-je, pour me mettre hors de votre présence et à couvert de vos regards? *Quo ibo a Spiritu tuo?* (*Psal.* CXXXVIII.) Si je monte dans le ciel, vous y êtes; si je descends au centre de la terre, je vous y trouve. Prendrai-je des aîles, et passerai-je aux extrémités de la mer? Mais en quelque endroit du monde que je veuille me transporter, n'est-ce pas votre main qui m'y conduira? et puisque vous m'y conduirez vous-même, n'y serai-je pas toujours devant vous et sous vos yeux? Du moins, Seigneur, continuait le même prophète, du moins ai-je pensé que peut-être je pourrais me cacher dans les ténèbres, et que l'obscurité de la nuit pourrait me couvrir assez pour n'être pas aperçu. Je l'ai pensé, mais, mon Dieu, je me suis bien trompé, et j'ai reconnu que la plus épaisse nuit et ses plus noires ombres étaient pour vous comme un jour serein et sans nuage : *Et dixi, forsitan tenebræ conculcabunt me, et nox sicut dies illuminabitur.* (*Ibid.*)

Ainsi parlait David : et voilà, dit saint Augustin, comment Dieu partout est avec nous, et comment partout il nous voit. Montez ou descendez, partez ou retournez, mettez-vous en telle situation qu'il vous plaira, Dieu vous voit. Quand vous sortez, Dieu vous voit, et quand vous rentrez, Dieu vous voit. Quand vous veillez, Dieu vous voit, et quand vous êtes endormi, Dieu vous voit. Quand vous parlez, Dieu vous voit, et en vous voyant il vous entend (car voir et entendre c'est pour lui le même), et quand vous vous taisez, Dieu vous voit. Il vous voit dans la multitude la plus confuse, et il vous voit dans le plus sombre réduit; il vous voit dans le temple, et il vous voit dans la maison; il vous voit quand le flambeau est allumé, il vous voit quand le flambeau est éteint. De tant de déserts et de

retraites, de tant de lieux souterrains et d'abîmes, cherchez-en un où Dieu ne vous voie pas; et alors, conclut saint Augustin, je vous permets de faire tout ce que vous voudrez : *Quære locum ubi non sit, et fac quod vis.* Mais moi, mon cher auditeur, si j'ose étendre la pensée de ce Père, je conclus et je dis : Puisque de tant de cavernes et d'abîmes, puisque de tant de retraites et de solitudes, puisque de tant de lieux différents il n'y en a pas un où vous ne soyez vu de Dieu, il n'y en a donc pas un où vous puissiez impunément, ni où vous deviez pécher contre Dieu. Car dès que tout lui est présent, avec quelle assurance et de quel front pourriez-vous l'outrager en face et vous attaquer à lui? Or, je ne puis vous le redire assez, et vous ne pouvez assez le méditer : il n'y a rien qui lui soit inconnu, parce qu'il n'y a rien dont il ne soit témoin; écoutez-moi toujours, et prenez garde.

Il est témoin dans le plus secret rendez-vous de tous les emportements de votre brutale passion. Ma bouche en serait souillée, et ce n'est que par mon silence que je dois m'en expliquer. Mais l'œil de Dieu plus pur que le rayon du soleil, qui ne perd rien de sa plus belle clarté dans la fange et dans la boue, découvre tout et observe tout. Il entend, dans l'entretien le plus intime, toutes les intrigues qu'on y forme, toutes les protestations qu'on y fait, tous les termes qu'on y emploie et les expressions les plus sacrées qu'on y profane. Il lit sur le papier tout ce que trace la main, et ce que la plus molle tendresse lui a dicté. Il remarque dans les yeux tout le feu que le cœur y allume, et ils n'ont point de langage si subtil à quoi il ne soit attentif et dont il ne comprenne tout le sens. Il va jusqu'au cœur même, il passe jusqu'à l'esprit, et là tout se montre à lui. Sales écrits, projets impurs, sensuelles complaisances, soupirs empressés, grossières images, mystères de corruption : tout lui est révélé, ou plutôt rien de tout cela ne lui est caché, ni ne le peut être, parce qu'il connaît tout, non-seulement d'une connaissance prompte et dans un instant, mais d'une connaissance pleine et parfaite.

Car comme Dieu connaît les choses dans leur nature même, et telles qu'elles sont, c'est une conséquence nécessaire qu'il connaisse tout ce qui concourt à les composer. Aussi demandez à l'Apôtre jusqu'où va cette pénétration et cette plénitude de la connaissance de Dieu : il vous dira, dans le détail le plus exact, que c'est comme un glaive à deux tranchants qui perce, qui divise; qu'elle va jusqu'à faire la dissection de l'âme et de l'esprit; qu'elle pénètre dans les jointures et dans les moëlles; qu'elle démêle les vues et les intentions, en sorte que tout, fût-ce le point le plus imperceptible, est à nu pour elle et à découvert : *Omnia nuda et et aperta sunt oculis ejus.* (*Hebr.*, IV.) C'est une connaissance divine : c'est donc une connaissance infinie, et elle ne le peut être qu'elle ne soit complète.

Encore si c'était une connaissance passagère, et que la longueur des années pût l'effacer; mais elle est éternelle. Ce que Dieu a connu une fois, parce qu'il l'a vu, il le connaîtra dans tout l'avenir, et jamais il ne l'oubliera. Son souvenir est son trésor, et dans ce trésor tout est gravé plus profondément que sur le marbre ou sur l'airain, soit en des caractères de vie, soit en des caractères de mort : de vie pour vous, si vous marchez et persévérez dans la voie de la justice chrétienne; de mort pour vous-même, si vous avez le malheur de vous égarer, et de vous obstiner dans vos égarements sans en revenir. C'est ce que Dieu voulait faire entendre aux Juifs rebelles à sa loi, et prévaricateurs. Tout cela, reprenait le Seigneur, après leur avoir reproché leurs infidélités, tout cela, je le conserve au-dedans de moi-même, et je le tiens scellé dans mes trésors, pour le produire un jour et le faire servir à votre condamnation : *Nonne hæc condita sunt apud me, et signata in thesauris meis?* (*Deut.*, XXXII.)

N'allons pas plus loin, mes frères : mais raisonnons, et de ce principe tirons toujours la même conséquence touchant la crainte salutaire que je prétends vous inspirer. Et en effet, que cette idée de la sagesse de notre Dieu et de sa connaissance doit faire d'impression sur nos esprits! Je pourrais vous le représenter, ce Dieu si sage, occupé depuis toute l'éternité à se contempler lui-même, et à se connaître, et trouvant dans les lumières de sa sagesse la source inépuisable de son bonheur par la vue de ses innombrables perfections. Je pourrais vous faire admirer la profondeur de ses conseils, la sublimité de ses desseins, la douceur et l'efficace de ses voies. Il y aurait là de quoi vous éblouir; mais il s'agit de vous convertir; et de tous les motifs capables de vous retirer du péché, si vous y êtes engagés, ou de vous soutenir contre ses attaques, s'il vous sollicite, c'est sans contredit la présence d'un Dieu surveillant, qui compte tous vos pas et qui marque toutes vos actions.

Dieu parle à Jérémie : Lève les yeux, lui dit-il, et que vois-tu? Le prophète répond : Je vois une verge qui veille : *Virgam vigilantem video.* (*Jerem.*, I.) C'était le Seigneur lui-même, qui, la verge à la main, veillait sur son peuple et le suivait dans toutes ses démarches. Appliquons-nous cette figure : il n'en est point de plus juste ni de plus convenable, surtout en certaines conjonctures et à certains moments. Car il y a dans la vie des moments où la plus ferme vertu est ébranlée et peut à peine se maintenir, dans l'affaire du salut encore plus que dans les affaires du siècle. Il y a de ces jours malheureux, où les plus sages s'oublient, où les plus forts se démentent, où les plus saints se laissent corrompre; il y a des occasions où la tentation est si subtile, la passion si violente, les circonstances si favorables, l'attrait si engageant, qu'on ne peut se répondre de soi-même, et que tout nous fait pencher vers notre ruine. Ce fut à l'un de ces moments, à l'un de ces jours, à l'une de

ces occasions fatales, que l'innocence de David fit un si triste naufrage, et que cet homme selon le cœur de Dieu devint l'ennemi de Dieu. Or, le remède le plus prompt et le préservatif le plus assuré, c'est cette vue du prophète : *Virgam vigilantem video.* (*Jerem.*, I.) Que vais-je faire, et où m'emporte mon cœur? Un regard vers le ciel, c'est assez pour amortir l'ardeur la plus enflammée. Qu'ai-je sur ma tête? un Dieu qui me voit, et qui me voit maintenant. Si je me dérobe aux yeux des hommes, puis-je me dérober à ses yeux? *Virgam vigilantem video?*

Que ces deux paroles, mon cher auditeur, ont d'énergie! *Virgam*, ce maître que j'offense et qui me voit, il a la verge à la main; et prêt à frapper, il veille sur moi sans cesse et ne s'endort jamais : *Virgam vigilantem.* A cette seule pensée, les saints, et les plus grands saints, étaient saisis de frayeur. Dieu les voyait, mais où les voyait-il? Dans la retraite, dans le cloître, à l'autel, au pied de l'oratoire, dans l'exercice de toutes les vertus. Avec cela néanmoins, ils tremblaient. Ne me voit-il pas, ce même Dieu, et en me voyant, que voit-il? Un pécheur; et à cette heure même, où me voit-il? Quel dessein me conduit? Quel objet m'attire, où suis-je, et de quoi est-il question? Il n'est point de criminel si insensé, qui porte l'aveuglement et l'audace jusqu'à commettre le crime devant son juge. Ah! cessez de parler et de vous soulever, passions indociles; j'ai une loi supérieure qui m'arrête. Voulez-vous que je vous écoute? Couvrez-moi de l'œil qui me voit, et que je vois : *Virgam vigilantem video.* Du moins répondez-moi, que ce juge qui peut punir toute la malice de mon péché, qui connaît toute la malice de mon péché, m'épargnera le châtiment que je crains et que mérite mon péché. Mais fausse espérance! Ce n'est pas seulement un Dieu souverainement puissant, un Dieu souverainement sage, mais enfin un Dieu souverainement saint, qui hait le péché, et qui, par une suite nécessaire, en doit et en veut punir toute la malice.

TROISIÈME PARTIE.

Dieu est saint, dit le prophète, et il aime la sainteté. Il est saint en lui-même et pour lui-même, et il est saint à notre égard et pour nous : saint en lui-même et pour lui-même, c'est-à-dire qu'il n'y a rien en Dieu que de saint : *Justus Dominus* (*Psal.* X); saint à notre égard et pour nous, c'est-à-dire que Dieu ne veut rien voir en nous que de saint, et qu'il n'aime en nous que ce qui est saint : *Et justitiam dilexit.* De sorte que cette sainteté divine a deux effets : l'un par rapport à Dieu même, et l'autre par rapport à nous. Considérée dans Dieu qui la possède par essence, c'est sa sainteté qui le rend incapable du moindre péché. Considérée par rapport à nous que Dieu gouverne, c'est cette même sainteté qui le rend pareillement incapable d'approuver en nous, et de laisser impuni le moindre péché *Justus Dominus, et justitiam dilexit.*

Saint en lui même, et tellement saint, qu'il n'y a rien en lui que de juste et de réglé, puisqu'il est essentiellement la règle et la justice même. Venez, disait-il à Moïse, parlant de lui-même, et je vous montrerai celui en qui tout est bien, et qui est lui-même tout bien : *Ostendam tibi omne bonum.* (*Exod.*, XXXIII.) Dès que je voudrais me figurer une seule tache en Dieu, et la plus légère flétrissure, ce ne serait plus un Dieu, parce que ce ne serait plus un être parfait. Il peut être auteur de tout autre mal; mais il ne peut jamais être auteur du péché, ni porter directement à le commettre. Aussi ces bienheureux esprits, ces esprits même du premier ordre, que vit Isaïe auprès du trône de Dieu, de quoi surtout, en le contemplant, sont-ils frappés? De sa sainteté. Pourquoi se couvrent-ils de leurs ailes? Pour n'être point éblouis de sa sainteté. Sur quoi le louent-ils incessamment et l'exaltent-ils? Sur sa sainteté. Saint, encore saint, trois fois saint, voilà depuis la création du monde ce qu'ils en ont dit, et ce qu'ils en diront dans tous les siècles des siècles : *Sanctus, sanctus, sanctus.* (*Apoc.*, IV.)

Telle est l'excellence du vrai Dieu, au-dessus de tous les faux dieux; et c'est sur cela qu'était fondé ce reproche que saint Augustin faisait aux païens : Quels dieux que les vôtres, ou quels monstres plutôt que des dieux! des dieux sensuels et incestueux, des dieux violents et emportés, des dieux intéressés et avares, des dieux jaloux et injustes, des dieux sujets à toutes les passions, et consacrant tous les vices par leurs exemples! Mais dites-moi, poursuivait le saint Docteur, un seul défaut, dont notre Dieu tel que nous le connaissons ne soit pas exempt; dites-moi une vertu qui ne lui soit pas propre, et dans le degré le plus éminent : ainsi parlait ce Père.

Or, chrétiens, pour en venir au point qui nous concerne, et qui nous touche de plus près, à cette sainteté essentielle, combien doit être odieux le péché? A cette volonté de Dieu si droite, combien doit être opposé le désordre du péché? A ces yeux si purs, comment doit paraître la difformité et la corruption du péché? Dieu ne le peut voir en lui, et il ne le voit en nous qu'avec une aversion insurmontable. Saint en lui-même et pour lui-même, mais saint encore par rapport à nous et pour nous. Que veux-je dire? Vous l'allez entendre et vous n'y pouvez trop penser.

C'est que Dieu ayant une telle opposition au péché, partout où il le trouve, il le hait, et qu'en le haïssant, sa justice l'engage à le punir. Haine souveraine, et au-delà de toute autre haine; disons mieux, haine dont l'unique objet est le péché. Tout le reste, Dieu ne le hait point en nous : ni l'obscurité de la naissance, ni la bassesse de la condition, ni les misères de la pauvreté, ni les infirmités du corps. Que dis-je? Par une miséricorde sans mesure, il n'a pas dédaigné d'unir tout cela avec la Divinité, et d'allier ensemble, dans une même personne, Dieu et l'homme; toute la grandeur de Dieu, et

toute la faiblesse de l'homme; tout le bonheur de Dieu, et toutes les souffrances de l'homme. Mais entre Dieu et le péché, l'incompatibilité est absolue, puisque l'essence de Dieu exclut nécessairement le péché, et que le péché détruirait nécessairement l'essence même de Dieu. Haine éternelle : Dieu sera toujours le même, toujours saint, par conséquent toujours ennemi irréconciliable du péché; et parce qu'éternellement il le verra dans ces malheureux qu'il aura maudits et condamnés au feu, éternellement il les tourmentera. Haine efficace : ce n'est point à des sentiments qu'elle s'en tient, ce n'est point à des menaces; elle va jusqu'aux effets, et aux effets les plus terribles.

Voilà pourquoi les prophètes nous ont représenté le Dieu des vengeances, tantôt comme un tourbillon qui s'élève et qui renverse tout; tantôt comme un torrent qui se déborde, et qui ravage tout; tenant enfermés les trésors de sa colère dans des vases de fureur; faisant marcher devant lui le glaive, la ruine, la mort; foudroyant, atterrant, écrasant, réduisant en poudre. Figures qui, toutes consacrées qu'elles sont, demandent un détail qui les développe, et qui les détermine à des exemples particuliers, où Dieu, dès les premiers âges, et de génération en génération, a exercé sa justice, et fait éclater sa haine contre le péché.

De là donc ces jugements de Dieu si subits, quand tout à coup, et tant de fois, il a fait succéder sans intervalle le châtiment au crime, et puni le pécheur, à l instant même qu'il est devenu coupable. Le premier homme transgresseur de l'ordre qu'il avait reçu, et le premier homme déchu de la grâce, et proscrit avec toute sa postérité; le peuple idolâtre, et le peuple poursuivi le fer à la main, et livré à tous les fléaux du ciel; Ananie et sa femme menteurs, et Ananie et sa femme tombés morts aux pieds des apôtres : ce sont des termes que l'Ecriture ne sépare point.

De là ces jugements si sévères et si rigoureux, quand il a rempli les maisons de sang et de carnage, et que par le ministère de l'ange exterminateur, il a dans une nuit fait périr tous les aînés de l'Egypte; quand pour une légère défiance, il a défendu à Moïse l'entrée de la terre de promission; quand pour avoir seulement jeté les yeux sur l'arche, il a désolé de vastes contrées, et les a affligées de plaies mortelles.

De là ces jugements si étendus, et, pour ainsi m'exprimer, comme héréditaires, quand il a fait porter aux sujets les péchés du prince, aux enfants les péchés du père, aux familles entières, aux sociétés et aux compagnies, les péchés du chef qui devait les conduire, et en être le soutien ; quand il a divisé les empires, allumé les guerres, envoyé les maladies, les pestes, les famines, et tous les maux qui les accompagnent; quand il a brisé les sceptres, transporté les couronnes, abattu les plus hautes fortunes.

De là ces jugements si impénétrables, et dont saint Paul adorait la profondeur; ces jugements d'autant plus funestes, qu'ils tombent sur des biens plus précieux, et tout spirituels; quand Dieu a laissé, et qu'il laisse encore tant de peuples dans les ténèbres de l'infidélité; quand, pour venger l'abus de ses grâces, il a abandonné à leur sens réprouvé des âmes rebelles; quand il a permis qu'elles se soient aveuglées et endurcies; quand enfin, par un juste jugement, il les a surprises dans leurs désordres, et perdues sans retour.

J'aurais trop à dire, chrétiens auditeurs, et il faut finir. Ceci doit suffire pour vous apprendre à craindre un Dieu si redoutable dans ses jugements. Mais à le craindre, comment? Non pas de la crainte des démons, qui croient et qui tremblent; selon la parole de l'apôtre saint Jacques et dont la crainte, dans le désespoir où ils sont, n'a point d'autre effet que de les soulever avec plus de violence contre le maître qui les a rejetés, et contre ses arrêts; non pas de la crainte des esclaves, qui n'ont en vue que d'éviter la peine dont ils sont menacés; qui ne haissent point le péché qui la mérite, et qui du reste seraient toujours également disposés à secouer le joug, et à s'affranchir de toute obéissance. Mais de cette crainte des enfants qui fuient le châtiment, et qui n'en respectent et n'en aiment pas moins la main paternelle qui les châtie. Car une crainte chrétienne et l'amour ne sont point contraires l'un à l'autre, et peuvent se réconcilier dans un même sujet. En aimant Dieu, je puis le craindre; et en le craignant, je puis l'aimer. Non-seulement je le puis, mais je le dois; et sans cela le Saint-Esprit aurait-il fait tant d'éloges de la crainte de Dieu? A peine y a-t-il dans les saintes Lettres une page où cette crainte ne nous soit recommandée; bienheureux celui qui craint le Seigneur : *Beatus vir qui timet dominum*. (*Psal.* III). Venez, prenez mes leçons, et je vous enseignerai la crainte du Seigneur · *Timorem Domini docebo vos*. (*Psal.* XXXIII.) Craignez Dieu, et observez ses commandements; c'est en cela que consiste tout l'homme : *Deum time, et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo*. (*Eccle.*, XII.) Il ne consiste, ce vrai mérite de l'homme, ni dans l'abondance des richesses, ni dans les plaisirs des sens, ni dans l'honneur et l'éclat de la réputation, ni dans les talents naturels, ni dans le savoir et la doctrine. Ce n'est point là l'homme, ainsi que l'entend Salomon : mais l'homme, c'est de craindre, et de servir un Dieu qui, par sa souveraine puissance, peut punir le péché selon toute sa malice; qui par sa souveraine Sagesse, connaît le péché selon toute sa malice; qui par sa souveraine Sainteté, hait nécessairement le péché, et le veut punir selon toute sa malice. Encore une fois, c'est là tout l'homme : *Hoc est enim omnis homo.*

Pères et mères, le plus riche trésor que vous puissiez conserver dans vos familles, c'est cette crainte de Dieu. Tant qu'elle y sera bien établie, elle y entretiendra la piété, la probité, l'innocence des mœurs, la règle,

la paix. Vous souhaitez que vos enfants prospèrent; que le ciel bénisse leurs entreprises; que dans une parfaite union ils se soutiennent les uns les autres, qu'ils vivent en chrétiens, selon Dieu, et qu'ils se comportent selon le monde en honnêtes gens. Inspirez leur de bonne heure des sentiments de religion, et formez-les à craindre Dieu : point de moyen plus sûr que celui-là. Mais que la crainte de Dieu vienne à s'effacer de leur cœur; il n'y a point de déréglements que vous n'en deviez attendre; et n'est-ce pas ce que tant d'épreuves ne nous font tous les jours que trop apercevoir? Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, portons-la partout vivement empreinte dans nos âmes, cette crainte salutaire de Dieu, et pour ne la perdre jamais, ayons toujours Dieu présent à notre souvenir. Imaginons-nous qu'il est comme l'air que nous respirons; qu'il est dans nous, hors de nous, au-dessus de nous, autour de nous; que nous marchons avec lui, que nous conversons avec lui, que nous agissons avec lui. Notre plus solide consolation à la mort sera de l'avoir craint pendant la vie : et notre crainte même fera notre confiance. *In timore Domini fiducia fortitudinis.* (*Prov.* XIV.) Soutenus de cette confiance ferme et sanctifiée par la charité, nous entrerons dans la joie du Seigneur, que je vous souhaite, etc.

SERMON IV.

Pour le second dimanche de l'Avent.

SUR L'INCRÉDULITÉ.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me. (*Matth.*, XI.)

Bienheureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute.

Qui l'eût cru, que le Messie, envoyé pour le salut du monde, dût être pour le monde même un sujet de chute et une pierre de scandale? il l'a été pour les Juifs qui le renoncèrent et le crucifièrent; et dans le cours des siècles, combien d'ennemis se sont élevés contre lui, et ont rejeté la Loi? Malgré tous les efforts des hommes, elle a néanmoins passé, cette Loi divine, jusqu'aux extrémités de la terre; elle a triomphé de toutes les persécutions, surmonté tous les obstacles; et par une heureuse succession, elle s'est enfin, d'âge en âge, perpétuée jusqu'à nous. Rendons grâces au père céleste qui nous a favorisés d'un si riche talent, et qui nous l'a mis dans les mains pour le conserver et pour le faire valoir : c'est à nous d'y apporter tous nos soins, et de ne permettre jamais qu'il nous soit enlevé : *Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.*

Cependant, mes frères, il n'y a encore que trop de ces impies, rebelles à la lumière et à l'Evangile de Jésus-Christ, incrédules opiniâtres, dont toute la religion est de n'en avoir point, et de ne rien reconnaître au-delà de ce vaste univers que nous habitons, et de tous les êtres sensibles qui le composent. Point de souverain auteur qui l'ait créé, point de Providence qui le gouverne, point d'autre loi que la loi de la nature, et que celle des puissances du siècle : car le libertinage va jusques-là. Or, je me propose aujourd'hui de vous en faire connaître le faible; et quoique je parle dans un auditoire chrétien, cette matière n'en doit pas être moins convenable, ni moins profitable. Saint Pierre voulait que les fidèles fussent toujours en état de rendre raison de leur foi; que pour la défendre, ils eussent toujours des armes prêtes, et qu'ils pussent, en toutes rencontres, fermer la bouche à ceux qui l'attaquent, et qui entreprennent de la décréditer : voilà le fruit que vous pourrez retirer de ce discours. Que savons-nous même si, par une conduite du ciel toute miséricordieuse, il ne se trouve point ici quelque âme, ou absolument égarée, ou chancelante, à qui Dieu prépare une grâce particulière pour la ramener ou pour la confirmer?

Quoi qu'il en soit, j'entre dans mon dessein. L'incrédule forme contre la religion trois accusations qui doivent retomber sur l'incrédulité même; et il s'attribue au contraire trois avantages que je prétends lui contester. Que veux-je dire? En trois mots, le voici.

L'incrédule accuse le chrétien fidèle de simplicité et de petitesse d'esprit; et pour lui il se considère comme un esprit fort et d'une raison supérieure; mais je dis que, dans son incrédulité, il ne suit rien moins que la raison : ce sera la première partie.

L'incrédule traite le chrétien fidèle d'homme incommode dans la société; et pour lui il se croit beaucoup plus sociable et d'un meilleur commerce; mais je soutiens que, par son incrédulité, il rompt les liens les plus sacrés de la société humaine et qu'il n'est point d'homme plus dangereux : ce sera la seconde partie.

Enfin l'incrédule envisage la vie d'un chrétien fidèle comme une vie triste et fâcheuse; et pour lui il se promet, en vivant sans religion, de vivre bien plus à son aise et avec plus d'agrément; mais vous allez voir qu'au lieu de se rendre par là plus heureux, son incrédulité lui fait perdre le vrai bonheur de la vie : ce sera la dernière partie.

Seigneur, vous enverrez un jour vos anges pour bannir de votre royaume tous les scandales; aidez-moi, dès à présent, par l'efficace de votre parole, à retrancher du milieu de votre peuple ce libertinage de créance, dont les esprits se laissent quelquefois infecter et qui, de tous les scandales, est le plus funeste. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un aveuglement très-ordinaire à ceux qui manquent le plus de raison, de se flatter néanmoins d'une raison supérieure et de se croire plus éclairés que le reste des hommes. Ces philosophes de l'antiquité dont a parlé saint Paul se regardaient comme des sages; mais ces faux sages,

ajoute l'Apôtre, n'étaient dans le fond que des insensés : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I.) Ainsi, le libertin se persuade être incrédule par raison ; mais, à bien examiner la chose, je trouve qu'il ne l'est, ou que par imagination, ou que par présomption, ou que par passion. Or, est-il rien de plus opposé à une raison droite et saine que ces trois principes les plus communs qui l'entretiennent dans son incrédulité et dont il n'aperçoit pas l'illusion ! C'est à moi de la lui découvrir. Qu'il m'écoute ; et, s'il ne cherche point à se tromper, j'ose me promettre qu'il rabattra beaucoup de cette fausse opinion qu'il a conçue de lui-même et de sa sagesse.

Incrédule par imagination : voici ma pensée. Car tel est le caractère d'un nombre infini d'esprits bornés, qui, trop faibles pour s'élever au-dessus des sens et des connaissances humaines, ne veulent croire que ce qui leur frappe la vue et que ce qu'ils comprennent par la lumière naturelle. Tout ce qu'ils ignorent, dit l'apôtre saint Jude, tout ce qui passe leur intelligence, ils le blasphèment : *Quæcunque ignorant blasphemant* (*Jud.*, 10.) On leur propose les mystères de la religion, ces mystères incompréhensibles et ineffables : une unité d'essence et une Trinité de personnes dans le même Dieu. Un Dieu homme; tellement homme, qu'il ne cesse point d'être Dieu; et tellement Dieu, qu'il n'en est pas moins homme, ni moins sujet à toutes les infirmités de l'homme. Un Dieu mort pour les hommes, et mort par les mains des hommes sur une croix. On leur parle d'un autre monde que celui-ci, d'une autre vie, et dans cette autre vie, d'une éternité de supplices ou d'une éternité de bonheur. On leur annonce une résurrection future à la fin des siècles, un jugement général, une sentence de damnation pour les pécheurs et de salut pour les justes. Tout cela et bien d'autres points de notre foi, ce sont des ténèbres qu'ils ne peuvent percer, ce sont de profonds abîmes où leur imagination se perd ; et plus elle s'y perd, plus elle s'effarouche et se révolte.

De là donc, que s'ensuit-il? C'est que cette imagination effarouchée et révoltée devient ingénieuse à se figurer dans nos saints mystères des difficultés, des contradictions, des impossibilités ; et que ne pouvant résoudre par elle-même ces difficultés; que ne pouvant concilier ces contradictions apparentes ; que ne pouvant démêler l'erreur de ces prétendues impossibilités, elle se rebute et rejette tout. Hé! le moyen, dit un homme, de se mettre ces choses dans l'esprit? On n'y connaît rien, on n'y voit rien. Ainsi est-ce par là que Jésus-Christ et le mystère de sa croix fut un scandale pour les Juifs et une folie pour les gentils : *Judæis scandalum, gentibus stultitiam.* (I *Cor.*, I.) Toutefois, ce Christ humilié, méprisé, crucifié, c'était, selon la parole du Docteur des nations, la Sagesse même et la force de Dieu : *Christum Dei virtutem, et Dei sapientiam.* (I *Cor.*, I.) Mais pourquoi se soulevaient-ils contre lui et ne voulaient-ils point le reconnaître? C'est qu'ils étaient choqués des états de pauvreté, d'abjection, de souffrance où la foi nous le représente : c'est qu'ils ne pouvaient penser qu'un Dieu se fût jamais réduit là, et qu'ils y trouvaient de l'indécence. Ils s'en tenaient à ces premières idées et ils n'allaient pas plus loin. Voilà comment l'imagination les jouait ; voilà comment elle joue encore la plupart de ces incrédules qui s'obstinent contre la religion et refusent à la Loi évangélique la soumission qui lui est due.

S'ils consultaient la raison, eux qui se piquent tant d'être raisonnables, s'ils la suivaient, elle corrigerait ces égarements de leur imagination. Non pas qu'elle ne convînt avec eux qu'il y a dans les mystères de la religion des sublimités, des obscurités qui peuvent d'abord étonner la foi la plus ferme, sans l'ébranler cependant, ni l'altérer ; qu'il y a des doutes passagers et involontaires, dont les fidèles mêmes les plus soumis ne sont pas exempts et qui les surprennent; qu'il y a des moments où l'âme la plus chrétienne du reste et la plus attachée à sa créance, est obligée, par la tentation qui la presse, de recourir à Dieu et de s'écrier, comme ce Père dans saint Marc : Je crois, Seigneur, mais fortifiez ma foi et soutenez-la : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* (*Marc.*, IX.) C'est, dis-je, ce que la raison leur accorderait ; mais cela posé, elle les conduirait plus avant et les redresserait par de solides réflexions.

Elle leur dicterait qu'une vérité n'en est pas moins vérité, quoique nous ne la comprenions pas. Elle leur montrerait que de se borner à ne croire que ce que l'on comprend, c'est presque ne vouloir rien croire dans la vie ; car dans la vie combien, par exemple, d'effets de la nature avons-nous devant les yeux, dont il ne nous est pas possible de pénétrer le fond. Ce sont des effets réels et palpables ; nous les voyons, et plus ils nous semblent merveilleux et singuliers, plus nous les admirons : mais parce que nous ne pouvons bien connaître la cause qui les produit, ni comment elle les produit, nous ne sommes point assez dépourvus de sens ponr les traiter de fantômes et de visions. Elle leur ferait observer qu'en matière de religion, s'agissant d'un Etre suprême à qui nous devons notre culte et notre encens, il n'est pas surprenant que de nous-mêmes nous ne puissions atteindre jusqu'à lui, pour en avoir une vue claire et distincte; qu'entre lui et nous la distance est infinie; et que de prétendre proportionner à la faiblesse de nos esprits ses divines opérations, les secrets de son conseil, les arrêts de sa justice, les dons de sa miséricorde, les ouvrages de sa puissance, ce serait le rabaisser étrangement et le renfermer dans une sphère bien étroite. Eh! disait saint Augustin, parlant de la résurrection du Fils de Dieu : Qu'y a-t-il tant à s'étonner de ce miracle, et quelle

peine y a-t-il à le croire? C'est un Dieu qui l'a fait; *Quare miramur? quare non credimus? Deus est qui fecit.* Elle leur ferait voir que, dans le parti qu'ils embrassent et dans ce chimérique système où toute la conduite du monde est abandonnée au hasard, il y a encore plus d'embarras, plus de questions; et que craignant de s'engager dans un labyrinthe, ils tombent dans un autre, d'où il leur est moins aisé de sortir. Voilà ce que la raison leur suggérerait; et quelle conséquence en tireraient-ils, ou devraient-ils en tirer? C'est que, pour les déterminer à croire, il suffit que la religion leur fournisse de puissants motifs, qui leur rendent prudemment et certainement croyables les vérités qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Or combien leur en fournit-elle? Le libertin dira qu'il les examine, ces motifs, et qu'ils ne le convainquent pas; mais moi je lui réponds : que ce n'est plus alors précisément par imagination qu'il est incrédule, mais par présomption. Expliquons-nous.

Car il s'agit ici de juger; il s'agit d'examiner les fondements de notre créance, la supériorité de la foi au-dessus de toutes les autres religions, la sainteté de ses dogmes, la pureté de sa morale, le miracle de son établissement, tous les caractères qui la distinguent et qui en démontrent la vérité. Voilà, dis-je, de quoi il est question; et pour bien assurer là-dessus son jugement, deux choses sont nécessaires : une étude convenable et de bonnes preuves, afin de discerner ce qu'il y a de plus certain et de s'y attacher; sans cela, entreprendre de décider, c'est ce que j'appelle témérité présomptueuse. Or, l'expérience ne nous apprend-elle pas quels sont communément ces libertins du siècle qui s'érigent en docteurs de l'impiété? En deux mots, gens sans étude et gens sans preuves. Prenez garde.

Gens sans étude : Je leur demande à quelle école ils ont puisé les lumières dont ils veulent se prévaloir? Ne les connaît-on pas? Ne sait-on pas quel est le plan de leur vie? Hommes du monde, les uns plongés dans les affaires du monde et ne remplissant de rien autre chose le cours de leurs années; les autres libres de tout soin et menant la vie ordinaire du monde : une vie de plaisirs, d'assemblées, de jeux, de spectacles, de bonne chère; souvent de jeunes personnes et même des personnes du sexe, sans usage et sans réflexion, commençant à paraître dans le monde et n'ayant garde d'employer la fleur de leur âge à de sérieuses et d'ennuyeuses recherches. Si peut-être il leur est venu dans les mains un de ces ouvrages scandaleux où le poison du libertinage est répandu, c'est là toute leur étude; c'est tout ce qu'ils savent, et encore ce qu'ils ne savent que très-légèrement, parce qu'ils n'ont ni assez de pénétration pour bien entendre ce qu'ils ont recueilli d'une lecture, ni assez de patience pour le repasser à loisir et le méditer. Tels sont ces oracles qui prononcent avec tant d'assurance et qui se croient plus en droit de dogmatiser. Tandis que les défenseurs de la religion blanchissent dans le travail, s'épuisent de veilles, s'appliquent par état et avec une assiduité fatigante, à parcourir tous les siècles et à remonter jusqu'aux sources : les adversaires qu'on leur oppose, ou qui se présentent contre eux, c'est une cohorte de quelques téméraires, dont toute l'habileté consiste à s'expliquer hardiment et à discourir; car ils sont abondants en paroles, dit saint Augustin, *superbi et garruli.* Mais combien de fois éprouvons-nous qu'ils n'entendent pas même les termes dont nous nous servons pour les attaquer, ni ceux dont ils se servent pour nous répondre, n'en ayant retenu que la substance, sans en avoir jamais pris le vrai sens?

De là aussi, gens sans preuves comme ils sont sans étude. C'est une chose étonnante de voir sur quels fondements ils posent leurs décisions, et à quoi ils s'arrêtent dans une matière où il leur est si important de ne se pas égarer et de prendre toutes leurs sûretés. Nous avons pour nous, et nous leur produisons le témoignage de toute la nature; nous les renvoyons à eux-mêmes, à leur propre cœur, à ces remords qui les piquent de temps en temps et qu'ils ne peuvent étouffer. Nous leur citons les prophètes, nous faisons parler tous les siècles, et de siècle en siècle, des milliers d'hommes consommés en tout genre de doctrine, et dans la pratique de toutes les vertus. S'il faut des miracles, nous ne pouvons suffire à les raconter. S'il faut des martyrs, c'est-à-dire des témoins mis à l'épreuve, et aux plus rudes épreuves, par conséquent beaucoup plus irréprochables, nous leur retraçons les plus cruelles scènes, et des fleuves de sang versés pour la foi. S'il faut des autorités, nous leur disons d'interroger les nations, les royaumes, le monde entier : nous n'omettons rien pour les réduire. Mais à quoi servent de si fortes batteries, et que faut-il pour les renverser dans leur esprit? Un mot, une mauvaise plaisanterie qu'on a faite en leur présence, un discours impie qu'on a tenu devant eux dans une débauche, le commerce de quelques esprits dangereux et réprouvés de tous les sages, quelques faux raisonnements et quelques subtilités dont ils se laissent éblouir, quelques objections qu'ils forment et qui leur semblent invincibles parce qu'ils ne sont pas assez éclairés pour en remarquer le faible; un vain arrangement qu'ils imaginent, et selon lequel ils supposent que le monde subsiste et se gouverne; une envie de se distinguer en ne donnant point dans les crédules opinions du vulgaire, un ascendant qu'ils ont dans des sciences toutes profanes, et qu'ils voudraient avoir jusques dans la science de la religion, comme si elle était de leur ressort et qu'elle ne fût pas au-dessus de leur portée; voilà ce qui l'emporte dans leur estime sur une créance commune, universelle, vénérable par son antiquité, par sa perpétuité, par sa sainteté, par tous les caractères de la vérité.

Est-ce là ce que la raison leur enseigne? Que ne réfléchissent-ils, et que n'ouvrent-ils les yeux? Avec le moindre rayon ne conviendront-ils pas que c'est dans eux l'entreprise la moins soutenable de s'établir juges d'une foi ainsi autorisée, et dont ils n'ont qu'une connaissance très-superficielle? Ne rougiront-ils pas de s'égaler à de si célèbres personnages qui les ont précédés, et même de se préférer à ces génies du premier ordre? Ne se diront-ils pas à eux-mêmes que, de deux partis sur la religion, il est de la prudence de prendre le plus sûr, et que le plus sûr est incontestablement celui de croire? Ne reconnaîtront-ils pas qu'ils ne sont point là-dessus en état de se conduire, qu'au moins ils doivent se comporter à cet égard, avec la même précaution que s'il s'agissait d'une affaire temporelle? Que feraient-ils, pour peu que leur fortune ou leur honneur s'y trouvassent intéressés? Ils ne s'en rapporteraient pas à leur sens particulier, ni ne feraient point les esprits forts, mais ils demanderaient conseil, mais ils s'adresseraient aux maîtres de l'art, mais ils préféreraient les avis, et toutes choses compensées, ils se rendraient à la pluralité. Règles de sagesse qu'ils négligent lorsqu'elles leur sont le plus nécessaires. N'en soyons point surpris, et allons enfin au principe du mal ; c'est que le cœur prévient l'esprit, et que s'ils sont incrédules par présomption, la présomption qui les aveugle leur est inspirée par la passion.

Voici, mes frères, le point capital : De tout ce qu'il y a de libertins, voici ce qui fait le plus grand nombre. Si vous guérissiez le cœur de ses inclinations vicieuses, l'esprit serait bientôt guéri de ses erreurs. Que la religion change de langage, qu'elle retranche sa morale, ou qu'elle l'adoucisse au gré du libertin, qu'elle ne lui révèle que des vérités sans conséquence, c'est-à-dire, que des vérités qui ne le troublent point, qui ne le gênent point, qui flattent ses désirs, et qui s'accommodent à ses habitudes criminelles : d'incrédule qu'il est, ce sera dans peu l'un des plus zélés partisans de la foi. Il n'y verra rien que de raisonnable, mais parce qu'elle ne varie jamais, cette religion toujours la même et toujours sainte, parce qu'elle ne sait point plier ni modérer la sévérité de ses lois ; parce qu'elle condamne sans ménagement et sans rémission cet amour impur, ces entrevues et ces familiarités, ces excès de bouche, cette vie voluptueuse et licencieuse, ces vues ambitieuses et intéressées, c'est un titre souverain contre elle : il faut l'étouffer, il faut la perdre.

Mais après tout, elle ne demande rien que de juste, elle n'ordonne rien que d'édifiant et de louable ; elle ne défend rien qui ne soit en soi répréhensible et qu'elle n'ait lieu de proscrire. Inutiles remontrances de la raison ; la passion n'en est pas moins animée ni ne veut pas moins se satisfaire. La religion est pour elle un censeur trop importun. A quelque prix que ce puisse être, elle cherche à s'en défaire, et dans le fond de l'âme elle ne cesse point de crier, comme les Juifs criaient contre le Fils même de Dieu : *Tolle! tolle!* (*Joan.*, XIX.) délivrez-nous d'une ennemie si intraitable et si incommode : il n'y a point de paix avec elle. Et comment faire quelque chose dans le monde? Comment s'agrandir, s'enrichir, se réjouir, tandis qu'elle vient incessamment nous débiter ses maximes et nous intimider par ses menaces ? Le plus court est de s'affranchir d'une telle servitude, et de secouer un fardeau si pesant : *Tolle!*

Arrêt que la passion ne se contente pas de porter ; elle agit et elle l'exécute. Si ce n'est pas d'un premier coup qu'on frappe tout l'édifice, c'est par degrés. On s'émancipe à railler de quelques pratiques de religion. On se licencie sur d'autres articles à les examiner de trop près et avec trop de curiosité, pour ne pas dire de malignité. On est disposé à écouter tous les doutes qui naissent, et l'on aime à s'y entretenir; ils croissent, ils se multiplient : on les étend sur tout, et la passion est assez adroite pour les couvrir de spécieuses couleurs, qui les font paraître comme autant de démonstrations. Où est la foi? Ce n'est plus qu'un bâtiment en ruine : chaque pièce d'un jour à l'autre se dément, et au bout de quelque temps, il reste à peine pierre sur pierre.

Deux conjectures bien sensibles doivent confirmer ce que je dis. Souvenez-vous, mon cher auditeur, de ces premières années où, prévenu d'un naturel heureux, maître de votre cœur, pur encore et innocent, vous receviez sans résistance une éducation chrétienne, et vous en pratiquiez les leçons. Quelle était alors la docilité de votre foi? Vous la confessiez ouvertement, vous étiez rempli, pour nos mystères, d'un respect religieux; vous les honoriez, vous les solennisiez avec piété. Depuis quand avez-vous appris à les contester et à les combattre? Vous ne l'ignorez pas. Le charme de la bagatelle vous a fasciné les yeux ; le feu de la jeunesse s'est allumé : vous avez lâché la bride à toutes vos convoitises, et elles vous ont entraîné de désordres en désordres. Telle est l'époque du monstrueux changement qui s'est fait en vous au sujet de la religion, parce qu'elle s'est opposée à vos dérèglements, parce que c'était un frein qui vous retenait: excité par la passion, vous avez pris l'essor et franchi le pas. Comme l'infidèle Jérusalem, vous avez rompu le joug, ce joug du Seigneur qui vous captivait sous l'obéissance de la foi : *confregisti jugum* (*Jerem.*, II); vous avez brisé vos liens, ces sacrés liens qui vous tenaient uni à l'Eglise de Jésus-Christ : *Rupisti vincula* (*Ibid.*) ; vous avez dit : Que sert de tant se gêner et se contraindre? Je ne puis vivre dans cet esclavage : *Dixisti, non serviam.* (*Ibid.*)

Le temps peut-être viendra (autre conjecture), ce temps où les passions amorties laisseront reprendre à la religion son empire : car c'est ainsi qu'on a vu plus d'une fois des libertins se reconnaître à leur dernière heure : pourquoi? Parce que leur

cœur n'était plus si fortement attaché aux objets qui les avaient séduits, et dont ils allaient être séparés. C'est là, c'est au lit de la mort, que, jugeant des choses plus sainement, ils ont rendu à la religion un hommage qu'ils ne lui eussent jamais refusé, si, pendant la vie, ils avaient mieux usé de leur raison. S'ensuit-il de là que la religion soit fondée sur la raison? Non, mes frères, mais qu'il est de la raison que nous nous soumettions à la religion. Que l'incrédule ne s'attribue donc pas l'avantage d'une raison supérieure, et d'ailleurs qu'il ne se croie pas plus sociable ni plus propre au commerce des hommes, puisque je vais vous montrer combien son incrédulité est contraire à la société humaine, et combien elle doit encore par là vous être odieuse : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ça été de tout temps le caractère de l'iniquité, de tomber sans y prendre garde, en de pitoyables contradictions, et de se démentir elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.* (*Psal.* XXVI.) L'incrédule se vante d'être dans le monde d'un commerce plus aisé et d'une société plus douce et accommodante; au lieu que le chrétien, étroitement renfermé dans les observances d'une loi austère, règle toutes ses démarches, mesure toutes ses paroles, ne se permet rien, ne s'engage à rien où la piété envers Dieu, où la justice, la charité, l'innocence des mœurs, les obligations et les bienséances de l'état puissent être blessées; et qu'il se tient ainsi dans une réserve qui l'empêche de se communiquer trop au dehors, et de condescendre à bien des choses où d'autres s'échappent sans peine. Le libertin se donne une plus libre carrière. Il sait se conformer aux personnes, se mêler à leurs entretiens, se prêter à leurs divertissements, à leurs desseins, à leurs intrigues; se tourner en toutes façons selon les lieux, les temps, les occasions; et de cette sorte il se flatte de mieux concilier les cœurs, et de se rendre plus agréable à tout le monde. Tel est l'ascendant qu'il croit avoir dans son libertinage, et dont il se glorifie. Mais moi je soutiens que, dans la société, il n'est point d'homme plus pernicieux, je soutiens que son impiété est la plus dangereuse et la plus mortelle contagion, dont on ait les suites à craindre par rapport à la société. Je soutiens que, suivant les conséquences naturelles de son impiété, la société humaine ne doit plus être qu'une assemblée d'hommes sans équité, sans bonne foi, sans droiture, sans honneur; en un mot, qu'une assemblée d'hommes perdus et capables de tous les crimes.

Je pourrais dire, selon le portrait que j'en ai déjà tracé, que la plupart de ces impies sont au moins très-inutiles dans la société. A quoi sont-ils bons, et que servent-ils au bien commun? Ayant pour principe qu'ils n'ont rien à prétendre dans un autre monde que celui-ci; qu'après la mort ils seront comme s'ils n'eussent jamais été, et que leur sort doit donc se borner au temps présent, et que ce doit être là tout leur partage : *Quoniam hæc est pars nostra, et hæc est sors.* (*Sap.*, II.) De cette damnable maxime que concluent-ils, et quelle est la règle de leurs actions? C'est de se procurer, autant qu'ils peuvent, toutes leurs aises, et d'en jouir; c'est de faire leur divinité de leur corps, et de ne rien refuser à leurs sens; c'est de se dégager de tout embarras et de toute inquiétude sur ce qui ne les touche point; de ne penser qu'à eux-mêmes, et de n'être nullement en peine comment va tout le reste, pourvu qu'ils aient ce qu'il leur faut. Car voilà de quelle manière vivent des troupes de libertins; voilà dans la république leur profession et leur emploi : *Fruamur bonis quæ sunt.* (*Ibid.*)

Encore si c'était assez pour eux de ne point faire de bien, et d'être aussi peu utiles qu'ils le sont dans la vie civile; mais ce que j'ai dit et ce que je reprends, c'est qu'ils sont en état d'y causer des maux infinis. Et n'en conviennent-t-ils pas eux-mêmes? Ne le reconnaissent-ils pas sans le remarquer? Ne se condamnent-ils pas par leur propre témoignage? En effet, qu'est-ce, à les entendre parler, que la religion? Ce n'est qu'une politique, qu'une invention des hommes pour maintenir l'ordre parmi les peuples, et pour les contenir dans le devoir. Ils le disent, et de là même je raisonne contre eux, et je tire de leur bouche leur conviction : *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XVI.) Car s'il est vrai que les hommes ont jugé qu'il était nécessaire d'imaginer et d'établir une religion pour le maintien de l'ordre et pour tenir chacun dans le devoir, il est donc vrai que selon le sentiment universel, c'est de la religion que le bon ordre dépend. Il est donc vrai que tout ce qu'on appelle devoir ne subsiste dans la pratique, et n'y peut subsister, qu'autant que subsiste la religion. Et puisque ce sont des devoirs qui lient la société, puisque c'est l'ordre qui en fait l'assortiment et le bonheur, il est donc vrai que dans la société humaine il n'y a point d'homme plus à redouter qu'un homme sans religion, puisqu'il n'y a point de désordre qu'il n'en doive attendre, et où son impiété ne le dispose à s'abandonner. Ceci sans doute est important et mérite une réflexion particulière.

Détrompons-nous, chrétiens auditeurs, et corrigeons nos idées : on applaudit à l'incrédule, quand, dans une conversation, il débite avec un certain enjouement ses principes, ou que sous des termes couverts, mais plaisants et assaisonnés, il les fait seulement entrevoir. On le regarde comme un homme de bonne compagnie; et cet agrément, dont il accompagne ses paroles, plaît à l'esprit et amuse. Mais comment est-ce qu'il doit être regardé? et comment est-ce que je le regarde? Je ne feins point de le dire : je le regarde comme un serpent caché sous des fleurs, comme un loup ravissant sous une peau de brebis, comme un perturbateur du repos public, comme un ennemi commun des hommes. Je n'exagère

ennemi commun des hommes. Je n'exagère point, et de tous ces traits je ne crois pas qu'il y ait rien à rabattre. Car avez-vous jamais compris où tend son incrédulité, et à quoi elle peut aboutir? Ecoutez le Prophète-Roi, il va vous l'apprendre : L'impie a dit : Il n'y a point de Dieu : *Dixit insipiens, Non est Deus*. (*Psal.* XIII.) De là quelles suites? C'est une corruption entière et de l'esprit et du cœur : *Corrupti sunt.* (*Ibid.*) Ce sont toutes les abominations que la cupidité inspire : *Abominabiles facti sunt in studiis suis.* (*Ibid.*) Ce sont les médisances, les suppositions, les calomnies les plus atroces : *Sepulcrum patens est guttur eorum.* (*Ibid.*) Ce sont les plus criantes injustices, les plus noires perfidies, et, si l'occasion y engage, les meurtres et les attentats : *Veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem.* (*Ibid.*) Pourquoi cela? C'est que l'impie n'a point la crainte de Dieu, et que sans la crainte de Dieu il n'y a plus rien qui nous arrête : *Non est timor Dei ante oculos eorum.* (*Ibid.*)

Ainsi détruisez la religion parmi les hommes, faites-leur perdre la vue de Dieu, vous renversez tout, et il n'y a point de dommages qui ne doivent suivre : plus de soumission, de subordination, de dépendance; plus de justice, de charité, de fidélité; plus de vertu, de pudeur. Je dois me défier de tout ce que j'aperçois autour de moi, et tous doivent pareillement se défier de moi-même. Car qui peut me détourner alors de commettre toutes les iniquités et de tout entreprendre? Plus de Divinité qui domine! donc plus de légitime puissance, plus de loi. Plus d'autre vie, plus d'éternité bienheureuse ou malheureuse! Donc plus de châtiment, plus de récompense : c'est-à-dire, plus rien qui anime les bons, plus rien qui intimide les méchants. Plus de paradis, plus d'enfer! donc plus d'autres intérêts que ceux de la vie présente; plus d'autre félicité qu'une félicité temporelle : voilà à tous notre fin dernière; et pour arriver à ce terme, le seul objet de nos désirs et le centre de nos béatitudes, y aura-t-il une voie, quelque violente et quelque injuste qu'elle soit, que nous ne soyons déterminés à tenter? Lois humaines, probité humaine, respects humains, ce seront de faibles barrières à franchir. Dès qu'il ne s'agira que de se dérober aux poursuites des hommes; dès qu'il ne sera question que d'une certaine droiture naturelle, on aura bientôt pris son parti, et l'on se mettra bientôt au-dessus de toutes ces considérations. Combien même y a-t-il de vices sur lesquels les hommes n'ont rien statué! Combien de lieux d'asile où ils n'étendent point leur pouvoir! Combien de moyens pour les séduire et pour se soustraire à leurs coups! D'ailleurs, vain fantôme, ou nœud bien facile à rompre, que toute vertu qui n'est pas établie sur la vérité de Dieu, sur sa sainteté et sa souveraineté. Tellement qu'il faut à l'homme, pour le régler, la connaissance d'un être qui le voit partout, qui l'entend partout, qui le suit partout, qui peut, après la vie, ou le couronner ou le punir, et qui le veut. Sans cela, licence effrénée.

Concevez donc ce que c'est que ces leçons d'impiété que l'incrédule quelquefois ose faire. Ce sont des leçons d'impudicité, de mauvaise foi, de trahison, de révolte, de larcin, de brigandage, d'empoisonnement, d'assassinat. Ces expressions font horreur, mais elles n'ont rien d'outré; et à bien examiner la chose, c'est là que le libertinage se réduit. On en est si convaincu dans le monde, et dans le monde même le plus profane, que dès qu'on dit qu'un homme n'a point de religion, il n'y a personne qui ne se tienne en garde contre lui. En vain observe-t-il quelques dehors; c'est une probité de philosophe : sous une belle montre de philosophie, rien de plus corrompu que les sages du paganisme : et sous une apparence spécieuse, qu'est-ce que l'impie et l'incrédule? Je voudrais vous le faire voir dans toutes les rencontres. S'il faut contenter son ambition et s'avancer, les brigues, les cabales, toutes les lâchetés ne lui coûteront rien. S'il faut satisfaire son avarice et s'enrichir, point de droits pour cela qu'il ne viole, et point de fraudes et de concussions qu'il y épargne. S'il faut accorder à ses sens ce qu'ils demandent, quels excès et quels débordements! Tels sont communément ces honnêtes libertins du siècle : gens d'honneur, à ce qu'il paraît, ou à ce qu'ils veulent paraître, mais réellement, et dans le fond, n'ayant pas souvent les principes même les plus essentiels de l'humanité.

N'est-ce pas ce qui nous fait dire tous les jours qu'il n'y a plus de religion, surtout en certaines conditions, où nous voyons des abus et une dépravation de mœurs que l'impiété seule peut produire? Nous n'en imaginons point d'autre cause; et de tout ceci quelle conclusion, sinon qu'il est du bien, et d'un bien général, à quoi nous devons tous concourir, que l'impie soit proscrit par toutes les lois; qu'il soit dénoncé à tous les tribunaux, banni des villes, privé de toute fonction, noté et flétri; que bien loin de prêter l'oreille à ses discours enchanteurs, comme on le fait quelquefois, ou par une curiosité criminelle, ou par une complaisance mal entendue, chacun, dès qu'il commence à s'expliquer, lui doit imposer silence avec zèle, ou se retirer avec indignation; qu'il faudrait user contre lui des mêmes remèdes dont on use contre une peste et un poison qui se répand; qu'il faudrait prendre le fer, appliquer le feu, retrancher, couper, brûler : pourquoi? Parce que c'est un membre infecté, et dont l'infection peut gâter le reste du corps; parce que c'est un destructeur de la règle et de la bonne intelligence qui fait la concorde mutuelle et l'union; parce qu'il ne tient pas à lui et à ses dogmes scandaleux, que tout le gouvernement du monde, que toute son économie ne soient bouleversés et confondus, puisqu'il en renverse les plus solides et même les seuls appuis.

Mais, au contraire, laissez régner la sainte

religion que nous professons, règnent avec elle toutes les vertus, l'humilité, la douceur, la soumission, le travail, la patience, l'amour du prochain, le désintéressement propre. Tout se soutient, tout demeure dans une sainte harmonie, et tout va avec une parfaite régularité. C'était le raisonnement des premiers défenseurs de la foi, entre autres de Tertullien et de saint Augustin; c'était le reproche qu'ils faisaient aux païens. Vous vous élevez, leur disaient-ils, contre la religion chrétienne; mais ne savez-vous pas qu'il est de votre intérêt qu'il y ait parmi vous des chrétiens? Avez-vous dans vos armées de meilleurs capitaines, de meilleurs soldats? C'est que leur religion leur apprend à mépriser la mort, et qu'ils combattent par devoir de conscience. Avez-vous sur les siéges de la justice de meilleurs magistrats, de meilleurs juges? C'est que leur religion les dégage de toutes ces vues mercenaires qui peuvent altérer l'intégrité d'un cœur, et qu'elle leur enseigne à rendre à chacun ce qui lui est dû. Avez-vous dans les affaires de meilleurs ministres? C'est que la religion leur fait envisager dans leur ministère une providence éternelle qui les met en œuvre, et qui les emploie à l'exécution de ses desseins. Avez-vous de meilleurs maîtres pour commander? C'est que par l'alliance merveilleuse d'une basse estime d'eux-mêmes avec la grandeur, leur religion les dépouille de tout l'orgueil humain et de ce faste qui rend la loi des grands si dure et si pesante. Avez-vous de meilleurs sujets, de meilleurs domestiques pour obéir? C'est que leur religion leur fait respecter, dans les puissances mortelles, une puissance supérieure et divine qu'ils adorent, et d'où vient tout pouvoir légitime et toute juridiction. Où voyez-vous plus de paix, plus de déférence les uns pour les autres, plus d'ouverture de cœur, de sincérité, d'ingénuité, plus d'inclination à faire du bien, plus de vigilance, d'innocence, de piété? Tout cela fondé sur la foi de Dieu en qui ils croient, en qui ils espèrent, et qu'ils aiment. Donc, poursuivait Tertullien, sans entrer maintenant en question avec vous sur la vérité de la religion que nous vous annonçons, convenez au moins de son utilité. C'est un point dont vos yeux doivent vous convaincre. Ainsi parlait ce Père, ainsi avait-il lieu de parler; et malheur à moi, mes frères, malheur à vous, si nous ne sommes pas tels que nous devons être. Malheur, si, par une vie indigne de notre profession, nous donnons à l'impie le plaisir malin de pouvoir dire que lui et nous ne différons que dans la croyance, sans différer dans la conduite. Saint Pierre recommandait aux fidèles de veiller sur eux-mêmes et de prendre garde à toutes leurs démarches : pourquoi? Afin, leur disait-il, de fermer la bouche aux ennemis de notre foi, et qu'ils ne trouvent rien à reprendre dans nous : *Ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.* (I *Petr.*, II.) C'est, mes frères, ce que je ne puis trop vous recommander moi-même. Ne faisons rien perdre à notre religion de ses avantages; et en la confessant par nos paroles, ne la discréditons pas par nos actions. A quelque désordre que nous puissions nous abandonner et de quelque manière que nous nous comportions, elle est toujours sainte en elle-même, toujours irrépréhensible; mais telle est l'injustice du monde libertin et ignorant, de ne savoir pas, ou plutôt de ne vouloir pas distinguer le christianisme du mauvais chrétien, et d'imputer à la religion ce qui ne doit être imputé qu'à la personne. Honorons-la, cette religion qui nous a formés, et voyons enfin comment l'incrédule en secouant le joug de la foi, bien loin de se rendre plus heureux, se prive du vrai bonheur, non-seulement de la vie future, mais de la vie présente.

TROISIÈME PARTIE.

Etrange condition de l'impie : il veut être heureux en ce monde, mais il ne rencontre dans son chemin que des épines. Il cherche la paix; mais il s'écarte de ses voies et ne les connaît pas : voilà le fruit de l'incrédulité : *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt.* (*Psal.* XIII.) Au contraire, disait le saint roi David : Je me suis souvenu de Dieu, et mon cœur à cette pensée s'est réjoui; il s'y est reposé tranquillement, et toutes mes peines se sont dissipées : voilà le fruit de la religion : *Memor fui Dei, et delectatus sum.* (*Psal.* LXXVI.) Il est donc certain que l'incrédule, en renonçant à la religion, renonce à son propre bonheur dès cette vie, puisque rien ne doit plus contribuer au bonheur de la vie que la religion, et qu'il n'y a que la religion qui puisse être notre ressource pour nous soutenir dans les maux presque inséparables de chaque état, et pour les adoucir.

N'exagérons rien, mes frères, et pour nous renfermer dans les bornes d'une exacte vérité, examinons ce point solidement et dans le fond.

Qu'est-ce que la vie présente? Qui ne le sait pas? qui ne le sent pas? C'est un composé de trois choses que le Sage nous a marquées en trois mots : ou misères qui nous affligent, *afflictio spiritus*; ou travaux qui nous fatiguent, *labor;* ou vanités qui nous ennuient, *universa vanitas.* (*Eccle.*, I.) Misères qui nous affligent : j'entends toutes les souffrances, toutes les adversités que nous avons à supporter, chagrins, contradictions, pertes, maladies, pauvreté, mépris, humiliations. Travaux qui nous fatiguent : je veux dire ces mouvements différents, ces occupations pénibles et laborieuses dans l'exercice d'une charge, dans les fonctions d'un emploi, dans la conduite d'un ménage, dans le soin d'une famille, dans toutes les vocations, depuis le plus haut jusqu'au plus bas rang. Enfin, vanités qui nous ennuient : ce sont les plaisirs même prétendus de la vie, ses passe-temps, ses amusements que l'usage rend insipides, et dont les plus mondains reconnaissent eux-mêmes, et malgré eux, la fausseté. Considérons tout le sys-

tème du monde, parcourons toutes les conditions, nous trouverons que tout se réduit là, et que c'est l'idée la plus complète qu'on puisse concevoir des jours de l'homme sur la terre. Ainsi la plus heureuse situation, ce serait celle où l'homme recevrait avec moins de sentiment, moins de douleur, et même avec paix, toutes les souffrances de la vie; où il soutiendrait avec courage, et même avec ardeur et avec joie, tous les travaux de la vie; où méprisant les vaines douceurs de la vie, il nourrirait son esprit d'un aliment beaucoup plus capable de le remplir et de lui procurer un vrai contentement.

Or, tel est e miracle de la religion; en voilà les salutaires effets, quand elle est profondément gravée dans une âme : comment cela? Par les grandes et excellentes vues que la religion nous donne. Vues les plus propres à nous consoler dans toutes les misères et toutes les infirmités de la vie ; à nous animer dans tous les travaux et toutes les fatigues de la vie, à nous détacher des folles et trompeuses vanités de la vie, et à nous faire goûter des biens sans comparaison plus solides et plus conformes à la dignité de notre être. Développons ceci, et comprenez-le.

Qu'il me soit permis, mes frères, d'ouvrir mon cœur, et de l'épancher en votre présence! Qu'il me soit permis de vous découvrir les sentiments les plus intimes dont il est touché, surtout à certains moments où la foi se réveille, et où ses vérités se montrent dans un plus beau jour. C'est alors que je ne puis assez bénir mon sort dans la sainte religion où la Providence m'a fait naître. Quoi qu'il m'arrive, et de quelques révolutions, de quelques vicissitudes que les choses humaines soient agitées, j'ai dans ma religion un secours toujours prêt et un puissant appui pour porter tout. Qu'une affaire me survienne, qu'un mauvais succès me dérange, qu'une confusion m'humilie, qu'une infirmité m'affaiblisse, qu'une douleur me tourmente, j'ai recours à ma religion, et elle me fait connaître le prix des tribulations et des afflictions temporelles. La pensée d'un Dieu qui a souffert avant moi et pour moi, d'un Dieu qui m'éprouve pour me corriger, qui me châtie pour me pardonner, qui m'exerce pour me perfectionner; ce souvenir m'encourage et me fortifie. Soumis, et du reste sans alarmes au milieu de l'orage, je m'écrie avec l'Apôtre des nations : *Patior, sed non confundor* (*II Tim.*, I); je souffre, mais je n'en suis point troublé, pourquoi? Parce que je sais en qui j'ai mis ma confiance : *Scio enim cui credidi.* (*Ibid.*) Si ce sont de rudes occupations qui m'appliquent et ne me laissent aucun repos; si je suis surchargé, et que pour accomplir les devoirs de mon ministère, je sois obligé de vivre dans une action continuelle sans soulagement et sans relâche, ma religion m'apprend quelle en doit être la récompense; que j'ai sur moi l'œil d'un maître à qui rien n'échappe ; qu'il est également juste et libéral: juste pour rendre à chacun selon son mérite, et libéral pour passer même la mesure, et pour payer au centuple. Avec une telle assurance, rien ne me coûte. Plus le poids augmente, plus je m'affermis ; et dans un feu tout nouveau, je dis comme le Docteur des gentils : C'est dans ma faiblesse et dans le plus grand accablement, que je reprends des forces, et que je les sens redoubler: *Cum infirmor, tunc potens sum.* (*II Cor.*, XII.) Suis-je privé des plaisirs et des divertissements du monde, soit parce que ma vocation me les interdit, ou parce que j'en ai conçu du dégoût, ma religion me donne bien d'autres espérances, et me promet bien une autre félicité. Elle étale devant mes yeux une éternité entière; je me nourris de cette attente, je m'en repais; c'est tout mon entretien, et autant qu'il me devient ordinaire et fréquent, autant me devient-il doux et consolant. Qu'est-ce pour moi que tout le reste? Quoi que ce soit, ce n'est que vanité, ce n'est, selon la parole de saint Paul, que du fumier qu'on foule aux pieds: *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.* (*Philipp.*, III.)

Vouloir donc me l'arracher cette religion, mon unique espoir dans cette terre d'exil, c'est vouloir m'arracher le plus précieux trésor que je possède. Pour la conserver, que ne ferais-je pas avec la grâce et par la grâce de mon Dieu! A quoi ne m'exposerais-je pas! Que n'endurerais-je pas! Qu'elle passe avec moi dans la solitude, la solitude n'aura plus pour moi de rigueurs, et le plus affreux désert me sera un séjour non-seulement supportable, mais agréable. Qu'elle passe avec moi dans les prisons, les fers les plus pesants me seront légers, et dans la plus sombre nuit des cachots, elle charmera tous mes ennuis. Quelle nuée de témoins pourrais-je sur cela produire! Je ferais parler tout ce qu'il y a eu, et tout ce qu'il y a encore d'âmes vraiment et solidement chrétiennes.

Mais sont-ce là les avantages de l'incrédulité? Est-ce là le bonheur de l'impie? Il prétend se rendre heureux sans religion, et, par la plus grossière de toutes les erreurs, il ne voit pas que son irréligion l'expose à mener une vie de trouble, d'inquiétude, de déplaisirs amers, sans nul adoucissement et sans consolation. Car il a beau se faire un plan de vie où il se livre à lui-même et à tous ses désirs, jamais il ne sera exempt de souffrir, parce que jamais il ne sera à couvert de mille accidents fâcheux qui nous traversent, et de mille événements que toute notre vigilance ne peut prévoir ni éviter. De quelque précaution qu'il use, et de quelque côté qu'il se tourne, la peine le suivra toujours, puisque c'est la condition de tous les hommes en ce monde, depuis leur naissance jusqu'au jour de leur sépulture : *Jugum grave super filios Adam usque in diem sepulturæ.* (*Eccli*, XL.) Si ce n'est pas d'une façon qu'il souffre, ce sera d'une autre, soit dans l'esprit, soit dans les sens, soit dans un emploi onéreux, soit dans une oisiveté lan-

guissante, soit dans ses passions même, et jusque dans ses plaisirs; et quand enfin tout lui réussirait, que tout semblerait concourir à le contenter, il se rongera lui-même, et deviendra lui-même son tourment. Ainsi sommes-nous faits, et, dans cette vallée de larmes, telle est notre destinée.

Or, supposons le libertin dans une de ces dispositions douloureuses et de ces conjonctures affligeantes. Qu'il tombe dans l'infortune, que son crédit dépérisse, que ses desseins échouent, qu'un maître l'abandonne, qu'un ennemi le persécute, qu'un concurrent l'emporte sur lui, que son état lui déplaise, que sa santé s'altère, que l'infirmité l'épuise, que cent autres disgrâces dont le détail me conduirait trop loin, et qui ne sont que trop communes, lui arrivent, à qui peut-il avoir recours pour calmer son cœur et pour en modérer les révoltes? Sera-ce au ciel d'où il n'attend rien, et où il n'espère rien? Sera-ce au monde, à ce monde intéressé, à ce monde si infidèle et si trompeur, si indifférent et si dur à l'égard d'autrui, surtout à l'égard des malheureux? Sera-ce à la fermeté naturelle de son âme? Mais cette constance est bientôt déconcertée par les noires tristesses, par les pensées désolantes qui se succèdent les unes aux autres : l'esprit de la meilleure trempe n'y résisterait pas. Que lui reste-t-il donc? Sa peine, et rien de plus. De là, tantôt c'est une sombre mélancolie qui le dessèche, tantôt c'est un accès de fureur qui le transporte, quelquefois c'est un désespoir qui le saisit; et combien a-t-on vu de ces sanglantes catastrophes où des impies, hors d'eux-mêmes et perdus, ont appelé la mort à leur secours, et de leurs mains parricides se sont enfoncé le fer dans le sein!

Ah! mon cher frère, c'est ici que je pourrais bien vous demander ce qu'on demandait à David, quoique dans un autre sens : ***Ubi est Deus tuus?*** (*Psal.* XLI.) Où est votre Dieu, et pourquoi vous obstinez-vous à le méconnaître? c'est lui qui vous frappe; mais le même Dieu qui vous frappe peut vous guérir, et il le veut. Du moment que vous lui rendrez gloire, il vous rendra la paix. D'ennemi et de vengeur, il sera votre soutien et votre consolateur. Vous ne le connaissez pas, mais travaillez à le connaître, appliquez-vous à le connaître, cherchez de bonne foi à le connaître. Quand il appela Saul, ce persécuteur de l'Église, il lui donna ordre d'aller trouver Ananie qui l'instruirait. Il y a d'habiles et zélés ministres à qui vous pouvez vous adresser : consultez-les, écoutez-les, soyez dociles à leurs leçons, et déposez les faux préjugés dont vous vous êtes laissé prévenir. L'esprit du Seigneur descendra, il vous inspirera, il vous éclairera, et vous révélera ses adorables vérités.

Que l'incrédule s'épargnerait ainsi de mauvais jours! Qu'il établirait le repos de son âme sur un fond solide et durable! Au milieu de tant de maux dont nous sommes partout assaillis, et dont souvent il est encore plus violemment attaqué que les autres, Dieu répandrait sur lui l'onction de sa grâce; et de quoi cette onction divine ne peut-elle pas amortir le sentiment? Mais tandis qu'il sera éloigné de Dieu, ou, si j'ose m'exprimer de la sorte, tandis qu'il sera sans foi et sans Dieu, il n'aura de support que lui-même, c'est-à-dire qu'il n'aura de support que la faiblesse et que le néant. Aussi ne faut-il point s'étonner que ses maux chaque jour s'aigrissent, bien loin qu'ils lui accordent quelque relâche. Et que dirai-je des remords de sa conscience, qui viennent d'ailleurs l'agiter, et qui suffiraient pour son supplice? Car, outre les afflictions ordinaires où nous sommes tous sujets, je prétends qu'il n'y a point de libertin si déclaré, qui n'ait à soutenir mille combats intérieurs sur son libertinage même et son incrédulité; ne sachant ce qu'il deviendra après la mort, ni quel sera son partage; ne pouvant effacer de son esprit les suites terribles de l'incertitude où il vit là-dessus; cent fois se rassurant, et cent fois retombant dans ses perplexités et ses frayeurs; portant en tous lieux cette idée qui se réveille à toute occasion, et particulièrement dans le crime; ne goûtant nulle part un plaisir pur et sans de cruels retours.

Vous, chrétiens auditeurs, race choisie, comme s'exprime le Prince des apôtres, nation fidèle, peuple de conquête, jouissez du don que vous avez reçu : c'est le don de la foi; mais souvenez-vous toujours (et je ne puis trop vous en avertir) qu'elle ne vous sauvera, cette foi si sainte, et que vous n'en profiterez qu'autant que vous y répondrez par la sainteté de vos mœurs. Dès que vous ne serez chrétiens que de nom, sans l'être de vie et de pratique, n'attendez de votre foi que des reproches et que des arrêts de condamnation. Au lieu de vous consoler, elle ne servira qu'à vous confondre et qu'à vous troubler. Puissiez-vous faire valoir un si riche talent, et obtenir, par le bon usage que vous en ferez, la souveraine béatitude, que je vous souhaite, etc.

SERMON V.

Pour le second jeudi de l'Avent.

SUR L'ÉTABLISSEMENT DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Et respondens Jesus, ait illis : Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis : cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt. (*Matth.*, XI.)

Jésus leur répondit : Allez, rapportez à Jean ce que vous avez entendu, et ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux deviennent nets, les sourds entendent, les morts ressuscitent.

Ce fut une question bien importante que firent au Fils de Dieu les deux disciples que Jean-Baptiste lui envoya, quand, au nom de leur maître, ils lui demandèrent s'il était le Messie, ou s'il fallait en attendre un autre : ***Tu es qui venturus es, an alium exspectamus?*** (*Matth.*, XI.) Il s'agissait d'un point de religion, où tout Israël, disons mieux, où le monde entier se trouvait intéressé. Après de longues révolutions de siècles, les Juifs étaient encore dans l'attente du Libérateur que le ciel leur avait

promis, que leurs pères avaient si ardemment désiré, que tant de prophètes leur avaient annoncé, en qui toutes les nations devaient espérer; et il s'agissait de savoir enfin s'il était venu, et si c'était ce nouveau législateur qui commençait à former son école et à se faire connaître dans la Judée : *Tu es qui venturus es?*

Mais ce fut d'ailleurs une réponse bien juste et bien décisive que fit Jésus-Christ à ces disciples de Jean, lorsque, laissant toutes les paroles, il en vint aux faits, et qu'il leur produisit le témoignage de ses œuvres. Comme s'il leur eût dit : Je le suis en effet, ce Messie que vous cherchez ; et si vous ne m'en croyez pas, jugez-en par les miracles que vous me voyez opérer, et par ceux dont vous avez ouï parler. Rapportez à votre maître et racontez-lui comment je guéris les malades, comment je fais voir les aveugles, comment je fais marcher droit les boiteux je fais entendre les sourds, je ressuscite les morts; voilà les preuves dont je m'autorise, et vous n'en pouvez souhaiter de plus évidentes : *Euntes, renuntiate Joanni quæ audistis et vidistis.*

Non, mes chers auditeurs, il n'est point de preuves plus sensibles de la mission de cet Homme-Dieu, et je n'en veux aujourd'hui point d'autres pour vous confirmer dans la foi dont il est l'auteur, et qu'il est venu nous enseigner. Pour peu que nous soyons éclairés des lumières de la raison, et que nous la consultions, les miracles de Jésus-Christ ne nous permettent pas de douter qu'il ne fût envoyé de Dieu, et par conséquent qu'il ne nous ait apporté une loi toute céleste et toute divine. De là même, il n'est point étonnant qu'une loi, ainsi émanée du ciel, ait triomphé de tous les obstacles qui s'opposaient à son établissement dans le monde ; et qu'en si peu de temps la religion chrétienne se soit répandue jusqu'aux extrémités de la terre ; car, quel conseil peut arrêter les conseils de Dieu, et quelle force humaine peut résister à la vertu souveraine du Très-Haut? Religion toute miraculeuse, et par une suite infaillible, vraie religion. Bornons-nous là-dessus à la pensée de saint Augustin : rien de plus solide, et j'y trouve tout le fonds et tout le partage de ce discours. Dans un raisonnement court et précis contre l'incrédulité, ce saint Docteur fait deux choses. Il reconnaît d'abord et vérifie les miracles de Jésus-Christ; mais afin de presser l'incrédule plus fortement, sans insister davantage sur ces miracles du Fils de Dieu, il consent, en quelque manière, à les supprimer tous ; et soutient alors, qu'indépendamment de tout autre miracle, la seule propagation de la foi, dans toutes les parties du monde, est ellemême le miracle le plus visible et le plus constant.

Tel est donc le dessein que je me propose, suivant l'idée que ce Père m'en fournit. Je considère la religion chrétienne, et dans sa naissance, et dans son progrès. Dans sa naissance, c'est Jésus-Christ qui l'établit ; et dans son progrès, ce sont les apôtres qui la répandent.

Or, sur cela je reprends et je dis : Religion chrétienne, religion toute miraculeuse dans sa naissance ; c'est par les miracles que Jésus-Christ a commencé à l'établir dans la Judée : première partie.

Religion chrétienne, religion toute miraculeuse dans son progrès ; sans autres miracles, ce seul progrès dans tout le monde, par le ministère des apôtres, est lui-même le plus grand miracle : seconde partie.

De l'une et de l'autre nous conclurons qu'une religion, appuyée de tant de miracles, doit être l'ouvrage de Dieu : mais, avant toutes choses, faisons la prière de Salomon : *Et nunc, Domine Deus, dabis servo tuo cor docile.* (III *Reg.*, III.) C'est maintenant, mon Dieu, plus que jamais, que je vous demande pour mes auditeurs et pour moi, la véritable sagesse. Donnez-nous un esprit soumis, un cœur docile, pour recevoir votre vérité avec la simplicité des enfants. C'est à ceux-là que vous la découvrez, tandis que vous laissez errer dans les ténèbres des esprits présomptueux, qui ne veulent se conduire que par leurs connaissances. Vous nous préserverez, mon Dieu, de leurs égarements ; et c'est la grâce que nous espérons obtenir de vous, par l'entremise de la plus fidèle des vierges. Disons-lui : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Religion toute miraculeuse dans sa naissance, que la religion chrétienne : c'est par les miracles que Jésus-Christ a commencé à l'établir dans la Judée. N'embrassons point, s'il vous plaît, trop de questions. Ce point important auquel je m'attache, et qui est, au sentiment des sages, ce qu'il y a de plus sensible et de plus convaincant pour nous faire connaître la vérité de la religion que nous professons, je le divise en deux articles. Car il faut d'abord justifier le fait : et je dis que les miracles dont je parle sont tellement certains, que nous n'en pouvons raisonnablement douter. Ce n'est point assez ; mais le fait ainsi posé, il faut tirer de ces miracles la conséquence qui en doit suivre : et je prétends que les miracles de Jésus-Christ sont les preuves incontestables de sa mission, c'est-à-dire, que ces miracles nous font incontestablement voir qu'il était envoyé de Dieu, et que la loi qu'il nous a apportée, dite de son nom loi chrétienne, est une loi toute sainte, une loi toute divine. Ceci demande un grand ordre, beaucoup de netteté, de solidité ; surtout, mes frères, de votre part, bien de l'attention. Vous entendez tous les jours parler des miracles de Jésus-Christ; vous les lisez dans l'Evangile ; c'est le sujet de vos réflexions, de vos méditations; c'est un des principaux fondements de votre croyance : or, il est bon de vous apprendre une fois combien ce fondement est solide ; ce que vous devez penser de ces miracles ; pourquoi vous les devez croire ; et comment ils doivent vous

affermir dans la sainte loi où vous avez été élevés : je vais, ce me semble, satisfaire là-dessus à tout ce que peut souhaiter de moi un esprit droit, et qui juge sans prévention. Non pas que j'aie ici des vues particulières et nouvelles à produire : je m'en tiens aux raisonnements les plus communs; et il me suffira de ne leur rien ôter de leur force en les proposant. Reprenons.

Miracles certains pour le fait : je veux dire, miracles que je crois avec certitude avoir été faits par Jésus-Christ. Comme nous n'en avons point été nous-mêmes témoins, et que nous n'avons pu l'être, c'est une nécessité de s'en rapporter au témoignage d'autrui; et ce témoignage, afin de le rendre évidemment croyable, demande tout à la fois, dans les témoins, et assez de lumière pour n'avoir point été trompés eux-mêmes, et assez de fidélité pour n'avoir point voulu nous tromper. De ces deux conditions, que l'une manque, l'autre ne peut, seule, nous déterminer à croire; d'où vient ce reproche que faisait saint Augustin aux hérétiques de son temps. Ils s'attribuent des miracles, disait ce Père ; mais sur ces miracles, qu'ils exaltent avec tant d'audace, ou ils trompent, ou ils sont trompés : *Aut fallunt, aut falluntur.* Or écoutez, chrétiens, deux propositions que j'avance. Les apôtres, ces sacrés auteurs qui, dans leurs évangiles, dans leurs épîtres, nous ont raconté les miracles de Jésus-Christ, n'ont point été trompés à l'égard de ces miracles : première proposition. Les apôtres, sur ces mêmes miracles, n'ont point voulu nous tromper : seconde proposition. En deux mots, ils n'ont été ni trompés ni trompeurs. Je veux donc que vous demeuriez par là tellement persuadés de ces miracles, que cette persuasion, plus forte que jamais, donne à votre foi un nouvel accroissement. Suivez tout ceci, je vous prie.

Non, mes frères, les apôtres dans les faits qu'ils rapportent, en nous racontant les miracles de Jésus-Christ, n'ont point été trompés ; ils n'ont point assez manqué de lumière pour l'être. Que veux-je dire? Je ne prétends point vous les représenter comme des sages du siècle, comme des esprits fins et déliés, comme des hommes clairvoyants et adroits : mais prenez garde qu'il y a des faits de tel caractère, des faits si palpables par eux-mêmes, et qui frappent tellement les yeux, qu'avec le plus faible rayon on en découvre, même malgré soi, la vérité, et qu'il n'est pas plus facile d'imposer là-dessus aux plus grossiers, qu'aux plus éclairés et aux plus habiles. Ainsi, pour en venir à mon sujet, comment faire croire faussement aux apôtres que des aveugles connus pour tels de tout le monde, et qu'ils connaissaient eux-mêmes, avaient tout à coup recouvré la vue en leur présence? Comment leur persuader que des morts déjà ensevelis et qu'on portait en terre (un surtout, c'est Lazare depuis quatre jours enfermé dans le tombeau, et qui commençait à sentir mauvais) avaient été ressuscités devant eux, et devant une nombreuse multitude de spectateurs qui publiaient ces merveilles? Le moyen de les convaincre que dans tous les lieux où ils passaient à la suite de Jésus-Christ, ils lui avaient vu guérir des malades de toutes les sortes qu'on lui amenait en foule : paralytiques, lépreux, boiteux, sourds, muets, possédés ; qu'ils avaient entendu les acclamations des peuples qui bénissaient hautement leur bienfaiteur, et rendaient gloire à Dieu : *Videntes autem turbæ, timuerunt, et glorificaverunt Deum, qui dedit potestatem talem hominibus.* (*Matth.*, IX.) Comment, dis-je, leur mettre toutes ces choses dans l'esprit, si réellement ils n'avaient rien vu, ni rien entendu?

Sur quoi il y a quelques observations à faire. Car si c'étaient là des faits éloignés des apôtres, si c'étaient des faits rares et en petit nombre, si c'étaient des faits appuyés d'un seul témoin, si c'étaient de ces faits passagers qui paraissent un moment, et qui sur l'heure disparaissent sans qu'il en reste aucun vestige, peut-être alors y eût-il eu plus lieu de craindre quelque surprise ; mais les faits attestés si hautement et si constamment par les apôtres, ce sont des miracles dont ils se disent témoins oculaires : on peut sur le rapport d'autrui être trompé ; mais il est difficile de l'être sur ce qu'on a dû voir. De plus, ce n'est point d'un seul miracle qu'ils parlent, mais d'une longue suite de miracles : si l'illusion ne se fait pas remarquer dans une rencontre, on l'aperçoit dans une autre, et il n'est pas aisé que l'erreur demeure toujours cachée dans des conjonctures toutes différentes. Ajoutez que ce n'est point un seul témoin qui dit avoir vu, mais plusieurs ensemble : ce qui échappe à l'un, l'autre l'observe. Enfin les miracles dont il s'agit, ce sont des faits durables, permanents, qu'on a pu examiner à loisir. Les morts ont longtemps vécu depuis leur résurrection ; les aveugles ont conservé l'usage de la vue qu'on leur avait rendue; les muets, celui de la langue ; les sourds ont entendu ; les boiteux, les paralytiques ont marché : on a eu tous les moyens, tout le temps de s'instruire. Concluons et disons qu'on ne peut donc avoir le moindre soupçon que les apôtres aient été trompés, c'est-à-dire, qu'ils n'aient pas su certainement si Jésus-Christ faisait des miracles, ou s'il n'en faisait pas. Allons plus avant.

Car pour n'avoir pas manqué de connaissance, ont-ils eu une égale fidélité? n'ont-ils point cherché, par des histoires supposées, à nous tromper nous-mêmes ; et disent-ils les choses telles qu'ils les ont pensées et connues? A cela, chrétiens, je réponds par une seconde proposition : et je soutiens que la sincérité des apôtres, que leur bonne foi ne nous peut être suspecte ; je soutiens qu'ils n'ont point eu dessein de nous tromper; qu'ils n'ont point voulu, pour la gloire de leur maître, publier dans le monde, et transmettre à la postérité, des miracles qu'ils eussent inventés et imaginés : je le soutiens, dis-je, et vous en conviendrez avec moi.

Ne parlons point de la manière dont s'ex-

priment les apôtres, de leur style, aisé, simple, naïf, où il paraît une candeur et une droiture que le mensonge ne peut pas facilement imiter. Ne disons rien de la sainteté de leur vie. Quand on voit des mœurs si bien réglées, une conduite si pure, une morale si sage, et de si hautes maximes soutenues par une vertu héroïque, constante, et qui ne se dément jamais; sous de si beaux dehors il n'est pas naturel de juger mal de l'intérieur, et l'imposture ne sait point, ni si adroitement se déguiser, ni si longtemps se maintenir. Mais avouons, après tout, mes chers auditeurs, et reconnaissons que tout cela n'est point décisif; que souvent le vice et la vertu tiennent le même langage; qu'ils se couvrent des mêmes couleurs; que pour les démêler, il faut une épreuve encore plus sûre et plus infaillible; et quelle est-elle? c'est le désintéressement : je dis un désintéressement, un détachement parfait; et ce fut toujours là, ce sera toujours là le point essentiel et capital : car l'intérêt est un grand maître. Il n'est rien qu'il ne nous fasse affecter; rien qu'il ne puisse nous inspirer, et à quoi il ne soit capable de nous engager. On ne l'a vu que trop de fois, et sans sortir de notre siècle, ni recourir aux siècles passés, pour en avoir des exemples, quels témoignages n'a-t-on pas achetés, et quels témoignages n'ont pas rendus des bouches vénales, à de faux prodiges, dont l'hérésie a prétendu s'accréditer! Quels artifices l'intérêt a-t-il mis en œuvre! quels ressorts a-t-il fait jouer! quelles scènes a-t-il données! Le croira-t-on dans les temps à venir, et dans le temps présent y peut-on penser sans rougir? Or, n'est-ce point là le motif qui a conduit les apôtres, et quels garants avons-nous du contraire? Ah! quels garants? vous me les demandez; en est-il de plus irréprochables? ce sont les fers dont ils furent chargés, ce sont les cachots où ils furent renfermés, ce sont les tourments qu'ils ont endurés, ce sont les ruisseaux de sang qu'ils ont versés. Oui, mes frères, voulez-vous bien connaître les témoins que je vous produis, allez les entendre parler au pied des tribunaux et devant les juges de la terre; voyez-les monter sur les échafauds, et vérifier leur témoignage au prix de leur tête. Car quel intérêt leur peut faire attribuer à Jésus-Christ, pour confirmer sa doctrine, des miracles qu'ils n'ont point vus et dont ils savent la fausseté? ce n'est pas après la mort un intérêt éternel, puisque, s'ils ne croient pas ce qu'ils nous annoncent de cet homme dont ils défendent la cause, dès là toutes les promesses qu'il leur a faites, toutes leurs espérances dans l'éternité sont renversées; c'est donc un intérêt temporel qu'il leur reste à envisager : mais quel est-il? Examinons, tâchons de le trouver. Est-ce l'honneur? Mais fut-il jamais des gens plus ennemis du faste et de l'orgueil, plus déclarés contre toutes sortes de distinctions? Combien dans l'exercice de leur ministère s'attirent-ils d'outrages et d'opprobres! Ils sont regardés comme le rebut des peuples; ils sont universellement méprisés, moqués, accusés, calomniés, traités de fous, d'impies, de séditieux, arrêtés, condamnés, exilés, chassés. Est-ce la fortune? mais quelle fortune? ils manquent de tout. Charges, emplois, dignités, les trésors de leurs premiers disciples qu'ils voient fondre à leurs pieds, rien ne pique leur envie; et, plus pauvres encore par leur choix qu'ils ne le sont par leur naissance, ils se font une règle et un devoir de renoncer à tout. Est-ce le plaisir? sont-ce les douceurs d'une vie tranquille, commode, agréable? mais où les ont-ils cherchées? Les cherche-t-on dans les naufrages de la mer, sur des rivages déserts et arides, en de vastes et affreuses solitudes? Les cherche-t-on parmi des peuples inconnus et barbares, loin de sa patrie et aux régions du monde les plus reculées? Quoi! tant d'orages, de périls, de courses, de fatigues; tant de veilles, de sueurs, la nudité, la misère, la faim, la soif, le froid, le chaud, les glaives tranchants, les feux, les roues, les croix, mille morts, voilà l'heureuse destinée qui les attirait! Des gens se font tourmenter, déchirer, crucifier, sans autre vue et sans autre fruit que d'établir une erreur! Et, ce qui est une nouvelle remarque bien importante, aucun dans les supplices ne se dément. Tous conviennent d'un même point, et tous le soutiennent jusqu'au dernier soupir. Quand en particulier un esprit opiniâtre en viendrait là, il y aurait toujours de la peine à comprendre, sans avoir recours à la force de la vérité, que de plusieurs témoins qui déposent, les uns séparés des autres et dispersés en divers lieux, nul sur les mêmes faits ne varie, ne change; qu'aux dépens de leur vie, ils soutiennent tous leurs dépositions, et ne se contredisent pas une fois, ni dans un seul article. Le mensonge n'est point si uniforme; et, pour reprendre tout mon raisonnement, on n'achète point si cher un aussi faible avantage que celui de tromper les autres.

Et le pouvaient-ils, supposé même qu'ils l'eussent voulu? à qui racontaient-ils les miracles de Jésus-Christ? Aux Juifs. Dans quel temps en parlaient-ils? Au temps même, ou presque au même temps que ces miracles devaient avoir été faits. De quels miracles parlaient-ils? Miracles communs, publics, faits, ou dans des maisons particulières, devant de nombreuses familles assemblées; ou en des places et des chemins, à la vue de tous les passants; ou en des campagnes, à la tête de quatre, de cinq mille hommes. Avec quelles circonstances en parlaient-ils? En marquant les lieux, les rencontres, les noms, les personnes; soit ceux qui y assistaient, les prêtres qui en concevaient de la jalousie, les pharisiens qui s'en formalisaient; soit ceux à l'égard de qui il plaisait au Seigneur d'exercer ainsi sa toute-puissante vertu. Or dites-moi : avoir à parler aux Juifs, implacables ennemis de Jésus-Christ, intéressés à diminuer l'éclat de toutes ses œuvres, appliqués sans cesse à éclairer toutes ses actions, et accoutumés à les empoisonner; leur parler de miracles dont la mé-

moire doit être si récente, qu'aucun de ceux qui les ont vus ou entendus, ne les a pu oublier ; leur parler de faits si éclatants et si répandus, que personne n'a pu les ignorer, tant ils doivent avoir eu de témoins, et tant ils doivent avoir fait de bruit ; leur assigner sur cela les gens, les occasions, les villes, les bourgades, ce qu'on en a pensé, ce qu'on en a dit, jusqu'aux moindres particularités, et espérer de les tromper, le pouvoir, y travailler, en venir à bout, la chose est-elle concevable, et jamais entreprise fut-elle plus chimérique et enveloppa-t-elle de plus insurmontables difficultés ?

Aussi les Juifs (ce que Jésus-Christ leur reprochait, et ce que les apôtres n'eussent pas eu l'assurance de leur reprocher eux-mêmes, comme ils l'ont fait, si la chose n'eût été de la sorte), aussi, dis-je, les Juifs, convaincus par l'évidence des faits, ne disputaient que sur le principe ; et, persuadés des miracles, ils en attribuaient seulement la cause à Belzébuth, le prince des ténèbres. Aussi Josèphe, célèbre historien des Juifs et Juif lui-même, tout opposé qu'il était au nom chrétien, ne crut pas pouvoir autrement parler de Jésus-Christ que comme d'un homme extraordinaire, et dont les œuvres avaient été toutes miraculeuses. Aussi Tibère, empereur de Rome, instruit des miracles de Jésus-Christ, proposa-t-il de le mettre au rang des dieux. Aussi, dans la suite des temps, Porphyre et Julien l'Apostat, l'un philosophe, sectateur de Platon, et l'autre empereur, tous deux élevés dans le sein de la religion chrétienne, et tous deux devenus, par une infâme désertion, ses plus dangereux ennemis, ne crurent-ils pas pouvoir éluder la vérité des miracles de Jésus-Christ, qu'en expliquant par la vertu de l'art magique, les merveilles dont ils étaient obligés de convenir. Et Celse, non moins fameux ennemi des chrétiens, toujours opiniâtre auparavant à rejeter tous les effets de la magie, ne commença-t-il à les reconnaître que lorsqu'il se vit pressé sur les œuvres mémorables du Fils de Dieu dont il ne pensa pas pouvoir douter. Aussi, sans craindre d'en être démentis, et sans l'avoir jamais été, les premiers défenseurs de la foi, saint Justin, Tertullien, renvoyaient-ils les Juifs et les Romains aux mémoires publics qu'avait fait dresser Pilate, et qui se gardaient à Rome : mémoires authentiques, et sensibles monuments des miracles de Jésus-Christ. Aussi les premiers chrétiens, ou voisins des apôtres, ou même contemporains, pleins des hautes merveilles qu'ils entendaient, et sur quoi il ne leur venait pas le plus léger soupçon, tant le bruit en était universel et constant, sacrifiaient-ils sans regret leurs biens, leur fortune, leur repos ; perdaient-ils avec confiance, en embrassant l'Evangile, la liberté, la vie : remplis de la vérité de leur foi par l'évidence et l'éclat des miracles sur lesquels ils la trouvaient établie. Aussi même, presque tout l'Orient plongé dans les erreurs de Mahomet, le chef de tant d'infidèles, et le capital ennemi de l'Eglise chrétienne, souscrit-il néanmoins aux miracles de Jésus-Christ, et le regarde-t-il comme un des plus éclairés prophètes et des plus puissants ministres du Dieu vivant. Disons mieux : aussi toute la terre a-t-elle parlé des miracles de Jésus-Christ ; et ce consentement unanime de tant de siècles depuis Jésus-Christ, de tant de peuples, à les croire, à les écrire, à les rapporter, n'est-ce pas en matière de faits et d'histoire, une véritable démonstration ?

Les premiers fidèles furent les dépositaires de ces histoires sacrées que tracèrent les apôtres et qui composent notre Evangile. De main en main elles ont passé jusqu'à nous, et ont conservé le souvenir de tant de miracles. Tradition d'autant plus incontestable qu'on n'y a jamais, du moins avec quelque fondement, reproché aux chrétiens nulle altération ; qu'il ne paraît pas en quel temps elle eût été faite ; qu'on ne voit pas quel plus grand intérêt on y aurait eu, dans la suite, que n'en avaient d'abord les apôtres ; qu'il ne semble pas qu'elle ait été plutôt possible dans un siècle que dans un autre, eu égard à la qualité des faits, et surtout au milieu de tant d'ennemis du nom chrétien, que la Providence a suscités dans tous les âges, et qui n'auraient pas laissé aisément passer de si importantes suppositions.

C'est donc de tous côtés que la lumière ici se répand. Jésus-Christ, en établissant la loi chrétienne, a fait des miracles. Je le crois, et c'est à quoi nul homme de bon sens ne peut refuser de se soumettre. Mais de ces miracles quelle conséquence ai-je voulu tirer ? Je l'ai dit, et c'est par où je conclus cette première partie. Car je prétends que les miracles de Jésus-Christ font voir de quelle part il venait ; je prétends que ce sont les preuves assurées de sa mission, de cette mission divine qu'il avait reçue du ciel, et, par une même conséquence, que ce sont les preuves certaines de la vérité et de l'excellence de la loi qu'il nous a annoncée. Il ne faut, pour vous en convaincre, que quelques réflexions.

Et en effet, comment peut-on mieux juger de l'homme que par ses œuvres ; et dans le profond silence que le ciel garde d'ailleurs sur les mystères de notre foi, quelles preuves plus solides pouvons-nous avoir que ces faits miraculeux, où les forces humaines ne peuvent atteindre ? qui partent donc de la main seule de Dieu, et que Dieu ne peut opérer en faveur du mensonge. C'est pourquoi saint Augustin disait, dans un style figuré, qu'il était attaché à l'Eglise de Jésus-Christ par le lien des miracles. Et c'est pour cela même que, dans tous les temps, les partisans de l'hérésie ont pris si souvent à tâche de supposer des miracles, ne croyant pas pouvoir mieux insinuer les dogmes erronés dont ils s'efforçaient d'infecter les esprits. A quoi s'en tenir, si tant de prodiges ne sont pas capables de nous fixer ? Quel témoignage plus évident peut produire un homme, de la sainteté de sa prédication,

qu'une puissance supérieure qui lui a été communiquée, et qui lui soumet toute la nature? Comment accorder ces termes ensemble, un imposteur qui, dans tout ce qu'il avance, s'appuie faussement de l'autorité de Dieu, qui lui demande, pour soutenir son imposture, les plus étonnantes merveilles; qui lui dit: Afin, Seigneur, que l'on connaisse que vous m'avez envoyé : *Ut credant quia tu me misisti;* (*Joan.*, XVII) et Dieu qui l'écoute, qui déploie, à cette prière, toute la force de son bras; qui change, qui renverse l'ordre de tous les êtres créés; et cela à toute occasion, régulièrement, constamment? Comment Dieu parle-t-il, si ce n'est pas là son langage? et qui d'ailleurs pensa jamais que Dieu, essentiellement et souverainement véritable, pût ainsi prêter son nom et son secours à l'établissement d'une loi qu'il réprouve?

Car de se retrancher sur la puissance des ténèbres, et d'attribuer à l'enfer ce que nous reconnaissons comme les effets d'une vertu céleste, c'est ce qui se détruit, et par la grandeur des miracles, et par la sainteté de la loi, et par la bonté et la providence de Dieu. Par la grandeur des miracles : ces esprits réprouvés peuvent bien agir au-dessus des forces de l'homme, mais non point au-dessus des forces de la nature, puisqu'ils n'en ont eux-mêmes que de naturelles : d'où il s'ensuit, pour ne rien dire du reste, que la résurrection des morts, qui passe toute la nature, ne leur a pu convenir. Par la sainteté de la loi : l'esprit impur n'a point cherché à introduire dans le monde, en la place du paganisme qui fut le centre de la corruption, une doctrine saine et sans tache, une innocence de mœurs exempte de tout vice, l'abnégation de soi-même et le plus parfait amour de Dieu. Par la bonté et la providence de Dieu, qui n'a jamais permis et qui jamais ne permettra au prince des ténèbres d'user tellement de son pouvoir, qu'il fût moralement impossible de découvrir le piége et de s'en préserver; car ce que je prétends, et en quoi je me crois solidement fondé, c'est que Dieu y ferait toujours glisser quelque faible propre à nous détromper, ou même qu'il arrêterait tout à fait l'illusion. Autrement, ce serait nous ôter toute confiance. C'est par cette raison que Dieu empêcha les magiciens d'Egypte d'imiter parfaitement ce qu'avait fait Moïse aux yeux de Pharaon, quoique les choses ne fussent point réellement au-dessus de leur art. C'est par cette raison-là même que les prêtres de Baal ne purent jamais, avec toutes leurs invocations, faire descendre sur le sacrifice le feu du ciel, de peur que le peuple, témoin du défi que leur avait fait Elie, n'en prît une occasion de scandale.

Laissons, mes frères, laissons toutes les subtilités et tous les discours dont peut user une sèche philosophie, non point tant pour former de vraies difficultés, que pour faire naître quelques embarras à l'esprit. En matière de foi, comme elle est donnée aux faibles aussi bien qu'aux forts, aux ignorants aussi bien qu'aux savants : on prend les choses moralement, prudemment, selon les premières vues qui se présentent et qui frappent davantage. Or la certitude, par la seule ébauche que je viens de vous tracer, me paraît telle, que je dis sans hésiter, en m'adressant à Dieu, ce que lui disait un saint docteur, c'est Richard de Saint-Victor (ce langage aura peut-être pour vous d'abord quelque chose d'un peu dur; et de moi-même j'aurais quelque peine à m'exprimer de la sorte : mais je vous dois cette consolation : et il ne faut pas que ma délicatesse me fasse passer un sentiment si plein de confiance); car si je me trompais, j'ose le dire, Seigneur, c'est par vous-même que j'aurais été trompé : *Si error est, a te decepti sumus.* J'ajoute, pour m'affermir encore plus, que si je m'égarais, vous ne me condamneriez jamais, mon Dieu, pour avoir suivi une erreur, où des preuves si apparentes m'auraient conduit.

Mais non, mes frères, nous n'en avons jamais douté, et doutons-en encore moins présentement : c'est la loi sainte du Seigneur qui nous guide : *Lex Domini.* Non plus cette loi de servitude, qui fut donnée à Moïse sur la montagne; mais cette loi de grâce que nous a apportée du ciel le Fils même de Dieu. Religion chrétienne, religion toute miraculeuse dans sa naissance ; c'est par les miracles que Jésus-Christ a commencé à l'établir : mais religion non moins miraculeuse dans son progrès; ce seul progrès dans toutes les parties du monde par le ministère des apôtres, est lui-même, sans autre miracle, le plus grand miracle, comme j'ai à vous le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

En deux paroles, saint Augustin nous donne une belle idée du triomphe de Jésus-Christ, quand il nous dit que ce divin Législateur a vaincu et soumis le monde entier; par où? Non par le fer, mais par la croix : *Domuit orbem, non ferro, sed ligno.* Nous l'avons vu, ce Dieu homme, établissant sa loi dans la Judée par les miracles : je dois maintenant vous faire voir les apôtres la répandant par son ordre, cette même loi, dans toutes les parties du monde; et je dis que ce progrès surprenant est lui-même, sans autre miracle, le plus grand miracle : pourquoi? Parce que dans la propagation de la foi par les apôtres, il se rencontre deux choses les plus incompatibles entre elles, et que Dieu seul a pu concilier : d'une part, l'entreprise naturellement la moins possible, et d'autre part le succès le plus prompt et le plus complet. Voilà, chrétiens, ce que cent fois on vous a représenté; voilà de quoi les ministres évangéliques vous ont fait les plus vives peintures, et où ils ont employé les plus beaux traits de leur éloquence : mais la matière est trop abondante pour être épuisée; et peut-être vais-je vous tracer une image, dont l'impression se fera sentir également à tout ce qu'il y a d'audi-

teurs qui m'écoutent. Daigne le Dieu tout-puissant, auteur de ce grand ouvrage, me remplir de son esprit, et me mettre dans la bouche des paroles qui puissent répondre à la dignité du sujet que je traite.

Je dis donc, entreprise naturellement la moins possible. Une entreprise devient difficile par deux endroits : par la grandeur du projet, et par la faiblesse des moyens. Or, nous trouvons ici tout à la fois, et le projet le plus vaste, et les moyens les plus faibles et les moins proportionnés. Je m'explique.

Quel projet ! Jésus-Christ, non content d'avoir prêché dans la Judée, veut convertir tout le monde : et pour cela, il députe ses apôtres: *Euntes, docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 2.) Qu'est-ce à dire convertir? c'est-à-dire, que par le ministère des apôtres il se propose de détruire dans tout le monde les fausses religions qui y régnaient, et d'y en introduire une nouvelle, comme la seule véritable. Pour mieux comprendre l'étendue de ce dessein et les difficultés presque insurmontables qui s'y rencontraient, je vous prie de remarquer avec moi qu'il y avait, surtout alors, dans le monde, quatre sortes de personnes qui le composaient : des sages orgueilleux, des grands présomptueux, des mondains voluptueux, et des peuples superstitieux. Des sages orgueilleux : il fallait confondre leur sagesse, et leur faire embrasser, quoi? la folie de la croix. Des grands présomptueux : il fallait résister à leur puissance, et les soumettre, à quoi? à la faiblesse de la croix. Des mondains voluptueux : il fallait réprimer leurs inclinations sensuelles, et leur faire aimer, quoi ? les rigueurs de la croix. Des peuples superstitieux : il fallait leur arracher des erreurs communes, anciennes, héréditaires, et leur faire prendre, quoi ? la nouveauté de la croix. Le projet est vaste. Reprenons. En premier lieu, il fallait dompter l'orgueil des sages. Sous ce terme figurez-vous tout ce que l'antiquité a eu de gens distingués, ou par la doctrine, ou par la prudence : poëtes, orateurs, philosophes, politiques, les Pythagore, les Socrate, les Platon, les Aristote, les Cicéron, les Caton; dans toutes les sectes, et dans tous les Etats; dans l'Aréopage, et dans le Capitole; dans l'Orient et dans l'Occident. Ce sont eux ou leurs disciples, à qui il s'agissait de persuader que jusque-là ils s'étaient tous trompés, et qu'ils se trompaient tous encore; que leurs idées étaient fausses, leurs principes ruineux, leurs connaissances vaines, leurs espérances mal fondées, leurs vertus de nul prix. Ils se regardaient comme les oracles de la terre, et l'on prétendait les résoudre à se faire instruire comme des enfants. Enflés de leur science, fiers de leur raison, ils en étaient les adorateurs, et on les y voulait faire renoncer. Mais quels mystères enfin leur venait-on révéler? Des mystères si beaux, si sensibles, si évidents par eux-mêmes, que l'esprit d'abord, et à la première vue, fût comme forcé de se rendre? Non : c'était une foi méprisée, inconnue, obscure, enveloppée, impénétrable: un Dieu crucifié, un Dieu en trois personnes, trois personnes dans un seul Dieu. Quelles ténèbres !

En second lieu, il fallait résister à la puissance des grands : car le Prophète l'avait prédit, et il était vrai, que tous les rois de la terre devaient s'unir ensemble, et conspirer contre Jésus-Christ : *Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum adversus Dominum, et adversus Christum ejus.* (*Psal.* II.) Quelle guerre, quels combats ! Il y avait à tenir contre les édits des empereurs, contre les arrêts des magistrats, contre la fureur des tyrans, contre la rage des bourreaux. Il était question de s'avancer parmi les persécutions, de demeurer ferme au milieu des tourments; malgré toutes les forces humaines liguées, et enfin surmontées, d'aller jusque sur le trône planter la croix, et de lui soumettre, toute faible qu'elle est, les sceptres et les couronnes.

En troisième lieu, l'orgueil et la puissance vaincus, il s'élevait contre la volupté une guerre plus difficile encore, et plus animée. Le plaisir, si enraciné dans le cœur des mondains, il l'en fallait arracher : faire succéder à l'amour-propre la haine de soi-même; faire agréer à des sensuels une morale qui combat tous les sens; persuader le jeûne à des intempérants, la mortification à des délicats, le travail à des paresseux ; mettre une digue au torrent des passions, rompre tous les engagements, triompher du sang et de la chair : et cela par une loi de contrainte, de gêne, de retraite, d'abnégation, de pauvreté, de détachement, de crucifiement.

En quatrième lieu, on sait combien les peuples accoutumés à se conduire par les préjugés de la naissance, sont jaloux de la religion de leurs pères et des coutumes de leurs pays. C'est de là qu'on a vu tant de guerres désoler les empires : autels contre autels, dieux contre dieux. Ici néanmoins on entreprend de changer toute la face de l'ancienne religion, de fermer les temples, de briser les idoles, de faire fouler aux pieds ce qu'on a toujours adoré, de donner horreur d'un culte où l'on a toujours été élevé, de renverser tout le plan de la vie; non point dans une maison particulière, non point dans une ville, dans un royaume ; mais dans tous les lieux du monde habités, parmi les Juifs, les gentils, les Grecs, les Romains, les barbares. On se promet d'introduire des mœurs toutes contraires, de s'insinuer dans tous les esprits, et de les amener à un même point, qui est une loi étrangère, dont ils n'ont jamais entendu parler. Tel est, dis-je, le projet; et l'ordre du Fils de Dieu d'enseigner toutes les nations, comprend tout cela, s'étend à tout cela, n'excepte rien de tout cela : *Euntes, docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII.)

Cependant où sont les moyens? Car les moyens après tout peuvent être si assurés, les mesures si justes, qu'infailliblement on vient à bout des plus difficiles entreprises. L'éloquence gagne les cœurs, l'intrigue forme

des partis, on attire par argent ceux qu'on n'a pu surprendre par adresse, la violence entraîne ceux que la douceur n'a pu engager, on accable tout à coup par le nombre, et l'ouvrage est presque achevé, que ceux qui pouvaient y former obstacle, n'ont pas eu le loisir de se reconnaître. Voyons donc quels sont les apôtres, quels sont les ouvriers que Dieu choisit pour l'accomplissement de cette œuvre incomparable. O abîme des conseils et de la science de notre Dieu, mes frères! Que ses jugements sont impénétrables, et ses voies incompréhensibles! Il veut, dans la conversion du monde, que sa toute-puissance éclate; il veut qu'elle ne puisse être attribuée qu'à lui, cette conversion du monde; et que nul autre n'en partage avec lui la gloire; il veut que cette conversion du monde soit un miracle, et que ce miracle soit comme le sceau de la divinité de l'Evangile que ses ministres doivent publier : il le veut, et dans cette vue à qui confie-t-il toute l'entreprise?

Est-ce à des savants, et surtout à des hommes fort éloquents? Il n'en est point de plus ignorants ni de moins nés à bien dire. Ils sont sans lettres, sans étude : toutes leurs manières sont incultes, et tout leur langage grossier. Est-ce à d'habiles politiques, qui sachent adroitement remuer et faire agir une cabale? Il n'est point d'hommes plus simples, ni dont les vues soient plus bornées. Souvent il a fallu que leur maître leur ait répété jusqu'à plusieurs fois les choses les plus faciles pour les leur faire comprendre. Est-ce à des grands, à des puissants du siècle, en qui le nom et l'autorité suppléent au défaut de lumière et d'industrie? Ce sont des hommes méprisables parmi les étrangers; et parmi ceux de leur nation, encore plus méprisables, soit par leur pays, ils sont Galiléens; soit par leur naissance, ils sortent de la lie du peuple; soit par leur profession, ce sont des pêcheurs, et ils n'ont jamais rien fait de plus. Est-ce à des riches qui vivent dans l'opulence, et qui aient de grosses sommes à répandre secrètement? Leur pauvreté est telle, qu'ils n'ont ni terres, ni revenus, ni héritages, ni prétentions; ils ont même abandonné le peu qu'ils avaient, vivant d'aumônes ou de leur travail, et trouvant à peine de quoi subsister. Est-ce à de nombreuses troupes, qui marchent à main armée, et qui par une subite irruption se disposent à tout enlever? Ils ne sont que douze : à peine y en a-t-il un pour chaque contrée. Du reste, ils n'ont point d'autres armes que la croix, ni d'autre glaive que celui de la parole. On les envoie comme des brebis au milieu des loups : *Tanquam oves inter lupos.* Sans défense, s'ils sont attaqués, et sans force, s'ils veulent attaquer.

Car voilà l'état où se trouvaient les apôtres; et c'est ce que saint Paul remontrait si bien aux Corinthiens, et sur quoi particulièrement il insistait. Vous savez, leur écrivait ce docteur des gentils, comment nous sommes venus à vous, et comment nous vous avons annoncé Jésus-Christ. Vous savez que ce n'a été ni par des discours sublimes : *Non in sublimitate sermonis* (I *Cor.*, II), ni par des figures et des tours d'éloquence propres à persuader : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.* (*Ibid.*) Vous savez que parmi nous il n'y en a point eu qui fussent distingués, ou par la prudence de la chair, ou par le crédit, ou par la noblesse : *Quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* (I *Cor.*, I.) Et il le fallait ainsi, remarque saint Ambroise, conformément à la pensée de l'Apôtre : pourquoi? Parce qu'on eût cru que tous ces secours humains avaient concouru à l'établissement de l'Eglise, et qu'il en eût paru moins merveilleux.

Ramassons tout ceci, chrétiens auditeurs, et raisonnons. Douze hommes donc, tels que je viens de les dépeindre, sans appui, sans amis, abandonnés à eux-mêmes, se trouvent chargés de l'exécution d'un dessein qui passe toutes les idées des sages, tous les efforts des conquérants; et aussi mal disposés qu'ils sont, ils se promettent d'y réussir. Qu'en doit-on attendre dans le cours ordinaire? Sur cela je vais consulter l'un de ces grands génies, de ces esprits forts dont les décisions semblent autant d'oracles. Je lui expose le projet; je lui fais voir les moyens: de quel œil me regardera-t-il! comment me traitera-t-il! avec quel mépris me rejettera-t-il! Quelle folie, me dira-t-il, et quelle chimère! Sans même aller à d'autres, je me consulte moi-même, et j'en juge par les apparences. Or, selon les apparences, qu'est-ce que je prévois? Je m'imagine que du premier effort cette petite troupe est interdite et déconcertée; que du premier coup elle est terrassée, qu'elle est écrasée. Je m'imagine, non pas que ce vaisseau, mais que cette petite barque de l'Eglise, que cette nacelle, du premier vent est fracassée, est brisée; que déjà elle fait eau de toutes parts, et que dans un moment elle doit être submergée. Voilà ce que j'en conçois, et ce que je me figure. Ah! Seigneur, c'est en homme que je pense, en homme que je parle; mais vous agissez en Dieu, et bientôt vous le montrerez. Laissons tous les raisonnements, et venons au fait.

C'est ici, mes frères, que tout à coup l'intrigue se dénoue, l'embarras se développe, et qu'à mes yeux se présente une scène bien subite et bien étonnante. Il me semble que dans le sentiment du prophète, lorsqu'en esprit il voyait approcher de Jérusalem une formidable armée, mais dont il connaissait par avance la ruine future, je puis, comme lui, m'écrier : *Congregamini, populi, et vincimini* (*Isa.*, XVIII); assemblez-vous, peuples, et conjurez, mais sans d'autre effet que d'être vaincus. Les apôtres commencent l'œuvre du Seigneur; et Pierre, leur chef, dès le premier discours qu'il fait aux Juifs, convertit trois mille personnes. Ce fondement jeté, l'édifice s'élève; chaque jour lui donne de nouveaux accroissements. Le Prince des apôtres parle une seconde fois,

et cinq mille âmes sont pour lui une seconde conquête. Toute la Judée, le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie, la Bythinie, se soumettent en aussi peu de temps qu'il en faut pour leur porter l'Évangile. Antioche devient le siége de l'Église naissante; et, par le retour le plus inespéré, tout conspire à seconder un ouvrage, que tout semblait devoir arrêter. *Confortamini.* (*Isa.*, XVIII.) Faux sages, docteurs de la loi, politiques, savants, méditez, usez de toutes vos connaissances : *Inite consilium* (*Ibid.*); délibérez, tenez vos conseils : *Loquimini verbum* (*Ibid.*); parlez, raisonnez, disputez. *Et vincimini* (*Ibid.*) : voici le temps où votre sagesse sera anéantie, et votre raison réprouvée. Ce n'est point parmi le simple peuple seulement, ni dans les campagnes, que la nouvelle loi est répandue : elle trouve entrée dans les plus fameuses compagnies; elle se fait respecter dans les plus célèbres écoles. Rome même, la maîtresse des nations, Rome reçoit le joug. Où le péché a le plus souverainement dominé, c'est là que la grâce est plus abondante. Pierre le pêcheur va placer sa chaire jusque sur le trône des Césars; et le centre de l'idolâtrie devient le centre de la religion. Athènes, l'autre merveille du monde, est éclairée à son tour. Dans le plus majestueux sénat, saint Paul s'explique avec une assurance qui imprime de la vénération. Il fait trembler sur leurs tribunaux les juges mêmes, et il voit les maîtres de la prudence humaine déposer à ses pieds leurs erreurs, et apprendre de sa bouche la vérité. *Accingite vos, et vincimini.* (*Ibid.*) Grands de la terre, princes, rois, armez-vous, joignez vos forces et les tournez contre une troupe faible et à peine formée; mais pour ne faire que d'inutiles efforts, tout violents qu'ils peuvent être. O triomphe glorieux à la religion! plus de quatorze princes, empereurs, ou par eux-mêmes, ou par leurs ministres, le feu et le fer à la main, s'opposent au nouveau culte qui s'introduit dans toute l'étendue de leurs empires; et quatorze persécutions, également longues et cruelles, ne servent qu'à l'affermir davantage. Ils auraient, avec les moyens qu'ils y employaient, fait périr des nations entières; et ils ne sauraient exterminer une secte qui n'a point d'autre soutien que sa patience. Les places publiques regorgent du sang des martyrs; mais le sang des martyrs est pour les chrétiens une semence féconde : ils renaissent de leurs propres cendres, et jusque dans leurs ruines ils trouvent de quoi se relever et s'avancer. Ainsi voyons-nous un torrent, après avoir rompu la digue, se répandre avec impétuosité, et ne trouver plus rien qu'il n'entraîne. La fureur des tyrans lassée, la haine des persécuteurs épuisée, ils cèdent eux-mêmes à la douceur de l'attrait. Les têtes couronnées s'humilient sous les eaux du baptême; l'enfer voit ses temples détruits; le royaume de Jésus-Christ s'étend d'un pôle à l'autre, et l'univers, sans savoir comment, se trouve chrétien.

Mais remontons à la source : suivons toujours la pensée du prophète, et concluons que le Seigneur est avec nous : *Quia nobiscum Dominus.* (*Ibid.*) Que le paganisme ait régné dans le monde, je ne m'en étonne point : j'y vois de faux dieux donner les premiers l'exemple du crime, et autoriser toutes les passions de l'homme. Que l'infâme Mahomet ait fait recevoir sa loi, je n'en suis point surpris : ou bien au milieu d'une formidable armée, il inspire la terreur; ou plongé dans de sales voluptés, il attire par le plaisir. Que le libertinage ait eu des sectateurs, il n'y a rien là que de naturel. La raison, d'elle-même indocile et présomptueuse, a de la peine à se soumettre, et s'attache à ses propres idées : vous seul, mon Dieu, Dieu de vérité, vous seul pouviez établir si promptement un Evangile, que la force ne soutient point, que les sens ne favorisent point, où la sagesse mondaine ne pénètre point.

Miracle encore vivant. Nous l'avons vue de nos jours, et nous la voyons, cette loi divine, retourner par la même vertu chez des peuples d'où l'infidélité l'avait bannie. Elle a passé dans le fond des bois, pour instruire des sauvages, elle en a aboli les superstitions et réglé les mœurs. Elle a porté à des nations idolâtres la connaissance du vrai Dieu, et leur a fait pratiquer les plus sévères maximes de l'abnégation évangélique. Elle a paru, avec la même constance qu'aux premiers siècles de l'Église, devant les princes et les rois, et leur a présenté le crucifix pour l'adorer. Elle a soutenu des milliers de martyrs, et parmi les mêmes oppositions elle a fait les mêmes progrès.

Miracle plus présent encore parmi nous, et jusqu'au milieu du christianisme. Observez-le, s'il vous plaît, et concevez ce que je veux dire. Il y a toujours eu, et il y aura toujours, quoique en petit nombre, dans le sein de l'Eglise, selon la prédiction de Jésus-Christ, et comme l'ivraie semée dans le champ du père de famille; il y a, dis-je, eu toujours, et toujours il y aura de ces libertins qui dogmatisent, ou au gré d'une raison aveuglée, ou au gré d'un cœur corrompu. Qui ne croirait, surtout dans un siècle aussi déréglé que le nôtre, que tout doit se rendre à des discours flatteurs, qui affranchissent l'homme d'une loi pesante et qui accordent tout à ses appétits sensuels? Toutefois, de quel œil sont communément regardés ces faux docteurs? méprisés des sages, notés comme des esprits dangereux, souvent en horreur à ceux même qui font profession de les suivre, ils traînent jusqu'à la mort une scandaleuse réputation de libertinage; et après cette heure fatale, ils reçoivent, au jugement de Dieu et au jugement des hommes, le sort des impies. Cependant la foi demeure toujours, subsiste toujours, et toujours subsistera, parce que c'est l'œuvre du Seigneur : *Quia nobiscum Dominus.*

Voilà donc où je dois m'en tenir, et d'où jamais je ne dois me départir. Des preuves

si visibles ne permettent pas à l'esprit la plus courte suspension. Dès qu'il y a un Dieu, il y a un culte pour l'honorer; et ce culte, Seigneur, vous me montrez trop certainement qu'il est dans le christianisme, pour penser jamais à le chercher ailleurs. Vous avez fait aussi de moi sur cela même, ô mon Dieu, une distinction trop favorable, pour en perdre un moment le souvenir. Je me trouve, sans connaître par où je l'ai pu mériter, au milieu de votre peuple, dans votre temple, et au pied de vos autels, où vous agréez l'encens qu'on vous offre, et où l'on vous adore en vérité. Tant d'infidèles auraient mieux usé que moi d'un pareil avantage. Leurs pères ont perdu le riche talent de la foi, et les enfants en ressentent encore présentement la peine. Non pas que votre providence les ait tout à fait délaissés : mais vous m'avez choisi spécialement, Seigneur, et votre grâce m'a prévenu dès la naissance ; vos lumières m'ont éclairé dans le cours d'une sainte éducation ; il m'aurait été presque aussi impossible de n'être pas à vous, qu'il est difficile aux autres d'y parvenir. Trop de raisons m'engagent à ne pas dissiper le précieux trésor que j'ai dans les mains; et quand il n'y aurait que la reconnaissance, ce seul motif me devrait suffire. Que dis-je, mon Dieu ! ce serait trop peu de ne le pas dissiper; je dois le faire valoir, et je le veux. Ayons, mes frères, le mérite d'avoir vécu en chrétiens, comme nous avons l'honneur d'en porter le nom. Soutenons, par la sainteté de nos mœurs, la sainteté de notre baptême. C'est ainsi que nous arriverons à la gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON VI

Pour le troisième dimanche de l'Avent.

SUR LA FAUSSE CONSCIENCE.

Tu quis es? (*Joan.*, V.)

Qui êtes-vous ?

De toutes les connaissances, il n'en est point de plus utile à l'homme, ni même de plus nécessaire que la connaissance de soi-même ; mais par un abus dont les suites ne peuvent être que très-funestes, cette connaissance de nous-mêmes est, de toutes les connaissances, une des plus rares, et celle que nous sommes le moins en peine d'acquérir. Nous ne sommes que trop attentifs à connaître le prochain ; nous nous ingérons à son égard dans des recherches qui ne nous appartiennent pas; nous voulons juger de ses vues, de ses intentions, et découvrir ce qu'il y a de plus intime dans le fond de son âme; mais de tourner sur nous-mêmes nos regards, de nous faire souvent à nous-mêmes la question que firent à Jean-Baptiste les députés de Jérusalem : Qui êtes-vous? *Tu quis es?* De prendre surtout garde à notre conscience et d'en bien examiner la vraie disposition devant Dieu : voilà sur quoi nous vivons dans une négligence extrême, et ce que nous mettons au rang de nos derniers soins.

De là vient une fausse conscience où nous nous entretenons, et qui nous trompe : conscience endormie et qui pense veiller à tout; conscience aveuglée et qui croit voir tout, paisible dans l'orage, mortellement blessée et ne sentant pas ses blessures, ennemie de Dieu, et jouissant en apparence de tous les fruits de la grâce. Est-ce là votre état, mes frères, ou ne l'est-ce pas? Si ce ne l'est pas, que dois-je omettre de tout ce qui peut vous empêcher d'y tomber ! Et si ce l'est, que dois-je oublier de tout ce qui peut contribuer à vous en faire sortir ?

C'est ce que j'entreprends dans ce discours, où je veux vous parler de la fausse conscience. Or, parce que le propre de la fausse conscience est de se déguiser, et de nous séduire en se déguisant et se cachant, le remède le plus prompt et le plus certain est de la dévoiler et de la faire paraître. Elle a deux caractères dont il nous importe infiniment d'être instruits, puisqu'en cela consiste toute sa malignité. Premier caractère de la fausse conscience : c'est de nous justifier nous-mêmes à nos yeux. Second caractère : c'est de nous condamner cependant aux yeux de Dieu. Si cette fausse conscience nous justifiait tellement dans notre estime qu'elle nous justifiât également dans l'estime et au tribunal de Dieu, elle ne serait plus tant à craindre; mais, par un assemblage monstrueux, nous justifier tout à la fois et nous condamner, c'est-à-dire nous représenter d'une part à nous-mêmes comme innocents et sans reproche, tandis que Dieu d'autre part nous juge coupables et dignes d'une réprobation éternelle, n'est-ce pas la plus fatale de toutes les illusions ; et de quoi devons-nous avec plus de soin nous préserver? Voyons en premier lieu comment la fausse conscience nous justifie nous-mêmes à nos yeux, et quelles sont les suites funestes de cette prétendue justification : ce sera la première partie. Voyons d'ailleurs, et en second lieu, comment la fausse conscience nous condamne aux yeux de Dieu, et quels sont les titres solides de cette juste condamnation : ce sera la seconde partie.

Expliquons l'un et l'autre, et surtout n'exagérons rien dans une matière si terrible par elle-même. Ne troublons point les âmes timorées par de vains scrupules; mais ne laissons point aussi les âmes endurcies dans une sécurité plus dangereuse que tous les troubles. Exposons la chose telle qu'elle est, sans rien ajouter, sans rien retrancher. Vous, Seigneur, versez sur moi un rayon de votre lumière, afin que je le communique à mes auditeurs, et daignez m'éclairer moi-même afin que je les éclaire. C'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie, et c'est pour cela que je m'adresse à cette sainte mère, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'est-ce que la conscience? La conscience, dit saint Jean Damascène, c'est cette loi intérieure que Dieu a gravée au fond de notre cœur, et même la première loi qu'il

nous a imposée, et que nous devons suivre. La conscience, dit saint Basile, c'est cette lumière secrète de la raison naturelle, cette vue actuelle de l'âme, qui nous éclaire dans les rencontres, et nous aide à diriger sûrement nos pas, en nous montrant la route que nous devons prendre, et le chemin où il faut marcher. Enfin, dit saint Thomas, la conscience, c'est cette voix que nous entendons au dedans de nous-mêmes, ce jugement pratique que nous formons, cet acte de notre entendement, qui, après nous avoir dicté d'abord en général qu'il faut fuir le mal et faire le bien, nous fait ensuite conclure en particulier que dans telle et telle occasion il faut donc faire telle chose parce qu'elle est bonne, et qu'il faut au contraire s'abstenir de telle autre chose parce qu'elle est mauvaise. De là viennent ces reproches de la conscience, qui naissent dans nous, malgré nous, lorsque nous ne nous sommes pas conformés à sa conduite; ces troubles qui tourmentent si vivement le pécheur, lequel trouve tout à la fois dans lui-même après son péché, selon la remarque de saint Bernard, et son témoin, et son juge, et son bourreau : *Mala conscientia, ipsa testis, ipsa judex et tortor est;* son témoin qui l'accuse, *accusat;* son juge qui le condamne, *judicat;* et son boureau qui exécute l'arrêt et qui le déchire impitoyablement, *cruciat*. Mais de là même aussi ces retours si consolants que fait sur elle-même une conscience nette et paisible, ces heureux témoignages qui animent la vertu, qui soutiennent l'innocence opprimée par la calomnie, qui nous remplissent d'une onction, d'une joie que le Saint-Esprit a comparées à un repas délicieux : *Secura mens quasi juge convivium*. (*Prov.* I, 15.)

Or, la conscience, ajoutent les maîtres de la morale, cette première règle, cette règle naturelle et universelle, est toujours droite par elle-même, parce qu'elle vient de Dieu, et que c'est lui qui en nous créant nous l'a donnée. Aussi, prenez garde que c'est un tribunal où nous en appelons dans l'usage même ordinaire du monde : consultez, disons-nous, la conscience; c'est à la vôtre que j'en appelle. Comme étant persuadés que le jugement de la conscience est équitable, et qu'il est communément joint avec la vérité. Cependant, parce que les meilleures choses sont sujettes à dégénérer, cette conscience, si droite dans son origine, a beaucoup perdu de sa droiture par la malice du cœur de l'homme, et je trouve qu'elle change, pour ainsi dire, de nature, selon les différentes manières dont nous nous comportons à son égard. J'en distingue surtout trois; et tout ceci, mes frères, est un éclaircissement qui me paraît d'abord nécessaire.

Car pour mettre dans son jour toute ma pensée, ou bien nous suivons fidèlement la conscience, ou bien nous la corrompons ouvertement, ou bien nous tâchons adroitement de la tromper. Quand nous la suivons de bonne foi, elle nous porte au bien, et c'est alors une bonne conscience. Quand nous la corrompons ouvertement, nous la portons nous-mêmes au mal, et c'est alors une mauvaise conscience. Et quand nous réussissons à la tromper, nous lui cachons le péché, sous le manteau de l'innocence, et c'est alors ce que j'appelle une fausse conscience. La première est celle des justes de profession; la seconde est celle des pécheurs déclarés, et la troisième est celle des prétendus justes dont j'ai à parler, ou, si vous voulez, des pécheurs déguisés. La fausse conscience tient le milieu entre la mauvaise et la bonne conscience, et participe quelque chose de l'une et de l'autre. Elle ressemble à la mauvaise conscience en ce qu'elle nous fait réellement commettre le mal, et qu'elle est criminelle. Elle ressemble à la bonne conscience, en ce qu'elle paraît néanmoins nous porter au bien, ou du moins être innocente. Le premier caractère donc de la fausse conscience, est de nous justifier nous-mêmes à nos yeux : mais comment? Voilà ce que j'ai à mettre présentement dans tout son jour.

En effet, l'illusion dont je parle ne consiste pas à corrompre tout à fait la conscience, à lui proposer le crime, et à le lui faire aimer dans toute sa difformité; le piége serait trop visible, et la conscience se révolterait, se récrierait. Mais, par une malheureuse séduction, cette conscience où le vice n'est pas encore bien établi se laisse aveugler, et s'aveugle elle-même. On est tranquille, lorsqu'il y a tout lieu de craindre. On croit marcher dans une voie droite, tandis que l'on s'égare; et, quoique coupable, on se flatte d'une fidélité entière à ses devoirs, et d'une pleine justice. C'est ce qui arrive tous les jours en mille sujets : en voici quelques-uns. Ainsi, par exemple, on ne se fait point de scrupule de certaines conversations, qui amollissent le cœur, et qui forment dans l'esprit mille idées mauvaises, et toujours au moins dangereuses; de certaines lectures où la passion se nourrit, et où le monde, sous des histoires fabuleuses, étale ses plus vaines pompes, et ses charmes les plus engageants; de certaines manières enjouées entre des personnes de différent sexe, où il est si difficile, et même presque impossible que la vertu se conserve dans toute son intégrité; de certains habillements, de certaines nudités étudiées, et souvent d'autant plus mortelles, qu'elles sont accompagnées d'un air de modestie, qui ne sert qu'à rendre l'attrait et plus subtil, et plus infaillible : une fausse conscience n'a point de peine sur tout cela. On ne compte pour rien les traits piquants de la raillerie dans les discours, la légèreté des jugements au désavantage du prochain, les artifices de la chicane dans la poursuite d'un procès, le fiel de la médisance que l'on répand sur des parties dans la défense d'une cause; les détours ordinaires pour se tromper l'un l'autre dans un achat, dans une société, dans un mariage; les ressentiments contre un ennemi, la froideur où l'on de-

meure à son égard ; les tempéraments que l'on apporte à l'abstinence, au jeûne, à la pénitence : une fausse conscience est en paix sur tous ces points. On dit hautement et sans hésiter, comme Pilate disait en se lavant les mains devant les Juifs, lorsqu'il condamna Jésus-Christ : *Innocens ego sum a sanguine justi hujus* (*Matth.*, XXVII); je n'ai nulle part à la mort de cet homme injustement accusé; j'ai les mains nettes là-dessus, et je ne prétends point en répondre : *Innocens ego sum.* J'ai du bien ; mais ce qui me plaît davantage, c'est qu'il m'appartient légitimement, et que je n'en dois rien à personne. Je suis venu à bout de cette affaire, il m'en a coûté; mais ce qui me console, c'est que je n'y ai employé que des moyens permis. Je suis dans une telle charge qui demande de la vigilance et du soin; mais il me paraît qu'un autre n'y serait pas mieux que moi. Je possède un tel bénéfice; il est depuis longtemps dans la famille; il a fallu faire bien des pas pour l'y maintenir : mais, autant que j'en puis juger, les tours qu'on a pris pour cela me mettent pleinement à couvert de la simonie. Je vois le monde, je visite et je suis visité ; je suis reçu chez les autres, et je les reçois à mon tour chez moi. Il est vrai, la vie se passe à cela ; on se divertit, on se laisse aller à quelques bagatelles ; mais ce sont des bagatelles, et, du reste, j'ai horreur du crime. J'approche à certains jours du Tribunal de la pénitence et du Sacrement de nos autels. Je n'en retire aucun fruit dans la suite ; mais je pense néanmoins y avoir auparavant apporté les dispositions absolument nécessaires. Enfin je ne fais pas beaucoup de bien, mais je ne fais pas aussi beaucoup de mal : *Innocens ego sum.* Voilà ce qu'on dit, voilà ce qu'on pense. Mais si, passant au delà des apparences, on voulait de bonne foi toucher le point, et démêler la vérité; si, prenant article par article, on examinait à fond et au poids du sanctuaire cet état prétendu d'innocence et cette conduite régulière, on y trouverait souvent les plus essentielles obligations négligées, toutes les lois de la charité violées, toutes les maximes du christianisme abolies, tous les sentiments de Dieu étouffés, un oubli entier de son salut, des usures véritables, des injustices insoutenables, des habitudes vicieuses, des haines invétérées, des sacriléges dans la fréquentation des sacrements, des simonies, des monopoles, des violences, un état actuel et perpétuel de péché. Cependant un homme, une femme vit en repos, suit toujours sans inquiétude la même route, persévère dans les mêmes intrigues, dans les mêmes entreprises, dans le même commerce, et s'y croit en assurance : *Innocens ego sum.*

Ce n'est pas tout, mais voici, s'il vous plaît, ce qu'il faut bien comprendre; voici proprement l'illusion : car ce n'est point sans quelque apparence de raison que la conscience se justifie ainsi elle-même à son tribunal. On ne manque point pour cela de spécieux prétextes que l'on sait faire valoir. Il me semble que l'ennemi de notre salut nous fait alors ce que Naas, roi des Ammonites, voulut faire à ces peuples qui lui vinrent demander son alliance. Ce roi barbare ne les condamna pas à un aveuglement entier; mais il ordonna seulement qu'on leur crevât à tous l'œil droit, et qu'on leur laissât l'autre. Ainsi la conscience conserve toujours une certaine lumière, c'est-à-dire une certaine vue d'équité et de justice : mais vue trompeuse, et fausse lumière, qui l'égare au lieu de la conduire. Je dis fausse lumière et vue trompeuse, qui l'égare : pourquoi cela ? Parce que, selon la belle remarque de saint Hilaire, toutes ces prétendues raisons dont une fausse conscience s'appuie, ne lui sont inspirées que par la passion, que par le cœur qui cherche à se satisfaire, et qui, pour y réussir avec moins de résistance, gagne l'esprit et l'entraîne dans les plus grossières erreurs. Que la passion cessât d'agir, et que le cœur laissât à l'esprit toute sa droiture pour juger des choses, on les verrait alors bien autrement qu'on ne les voit, et on en concevrait de tout autres idées. D'un premier coup-d'œil on apercevrait le désordre : mais parce que l'inclination tend à ceci et à cela, parce qu'on y a de l'attache, et qu'on ne veut se faire là-dessus nulle violence, ni rien s'interdire, on devient fécond en subtilités pour calmer tous les remords qui naissent, et pour donner du poids à de frivoles excuses dont on s'autorise : *His quæ volumus rationes conquirimus, et his quæ odimus doctrinam coaptamus.*

Si donc un médisant ne fait nulle difficulté de mettre en jeu le prochain à toute occasion, et de profiter de tout pour divertir les compagnies, sa raison est qu'il n'imagine rien, qu'il n'ajoute rien, qu'il ne dit que ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu : du reste, qu'il ne prétend offenser personne ; mais qu'il faut bien avoir de quoi parler et se réjouir. Si un jeune homme entretient un engagement, s'il se laisse aller à toutes ces façons trop libres et trop tendres, à ces paroles ambiguës que la cajolerie a inventées, sa raison est que ce sont des pratiques du monde, des pratiques établies; que le sexe exige ces sortes de complaisances, et qu'on passe pour farouche et pour sauvage en y manquant. Si une jeune beauté, au lieu d'une retenue chrétienne, cherche encore à rehausser son éclat par de nouveaux agréments, par des parures peu séantes et trop affectées, sa raison est qu'elle ne s'y propose aucune intention criminelle, mais qu'elle ne doit pas perdre l'avantage que la nature lui a donné pour se procurer un établissement convenable. Si une mère, toujours mondaine même dans un âge avancé, au lieu d'inspirer à une fille l'esprit de retraite, l'engage dans le grand monde, et se sert volontiers de l'occasion pour s'y replonger elle-même, sa raison est qu'il faut de bonne heure former les jeunes personnes, et qu'on ne peut mieux leur apprendre à vivre selon le monde, qu'en leur faisant voir le monde. Si un marchand vend à l'excès, et dans le gain qu'il

fait ne garde aucune mesure ; si un domestique se paie par ses mains et grossit son salaire au delà du prix marqué. Si un homme constitué en charge la fait profiter au delà des règles communes ; si pour enrichir ses terres ou pour placer son argent, un riche du siècle use de certaines industries que suggère l'envie d'avoir, mais qui ne sont jamais sans danger du côté de la bonne foi, et d'une exacte probité : leur raison est à tous qu'il faut s'aider, et que Dieu même l'ordonne ; qu'on perd assez d'ailleurs; que les autres et les plus sages en font autant, et que présentement plus que jamais on ne peut se soutenir ni s'avancer que par adresse. Quand les Juifs, selon la prédiction du Sauveur du monde, s'attachaient si opiniâtrement à persécuter les disciples, qu'ils les accablaient d'opprobres, qu'ils les décriaient par mille calomnies, c'est qu'ils se figuraient, comme on se le figure encore de nos jours en tant de rencontres, que la gloire de Dieu et son service y étaient intéressés : *Venit hora ut omnis qui interficit vos, arbitretur obsequium se præstare Deo.* (*Joan.*, XVII.) Quand ces femmmes d'Antioche agirent si fortement contre saint Paul et saint Barnabé, qu'elles obligèrent enfin ces deux apôtres à se retirer et à disparaître, elles pensaient être conduites par un bon zèle, puisque saint Luc nous marque que c'étaient des femmes dévotes et vertueuses : *Concitaverunt mulieres religiosas et honestas.* (*Act.*, XIII.) De cette sorte on a toujours un sujet légitime de se comporter comme l'on fait, ou on croit l'avoir. Tantôt c'est une précaution, tantôt c'est une juste défense, tantôt c'est une compensation, tantôt c'est la coutume, tantôt c'est piété, tantôt habileté, tantôt nécessité, tantôt esprit, enjouement, gaieté d'humeur. Belles maximes sur lesquelles on se fonde. On se les dit les uns aux autres, on se rassure mutuellement dans les assemblées ; des gens sans étude, sans connaissance, décident entre eux les plus difficiles questions, en raisonnent à leur façon, débitent hardiment leurs principes, s'attachent à certaines opinions larges et décriées, rapportent ce que leur a dit un homme d'église, un directeur, ou dont ils connaissent quelquefois l'ignorance, ou dont ils ont mal pris la pensée; se confirment par les exemples qu'ils ont devant les yeux; car il faudrait donc, disent-ils, damner tout le monde; tournent en raillerie tous les avis qu'on veut leur donner ; et se persuadent que ceux qui leur parlent, le font seulement, ou par une certaine bienséance de leur état, ou pour les élever à ce qu'il y a de plus parfait. Sur cela on agit sans trouble, on laisse couler le temps, on porte jusqu'au tombeau cette malheureuse confiance : *Innocens ego sum.* Je demande s'il est une illusion plus pernicieuse.

D'autant plus pernicieuse, que de cette prétendue justification que nous nous faisons de nous-mêmes à nous mêmes, suivent deux grands maux : premièrement, qu'on tombe très-aisément dans l'état d'une fausse conscience ; secondement, qu'on ne s'en relève que très-difficilement. Appliquez-vous.

Je dis d'abord que rien ne doit être naturellement plus facile que de se faire une fausse conscience, par la raison même que la fausse conscience nous justifie ainsi à nous-mêmes notre propre conduite. Je vais vous développer ce mystère, et il est important qu'il vous soit pleinement connu. Vous le savez, il y a dans le christianisme trois états, celui des parfaits chrétiens, celui des mauvais chrétiens, et celui des demi-chrétiens. Les parfaits chrétiens, ce sont ceux qui observent parfaitement la loi de Dieu : mais parce qu'il en coûte pour cela ; qu'il faut renoncer au monde, et se renoncer surtout soi-même ; qu'il faut combattre ses inclinations et les contraindre, il n'est pas aisé de prendre ce parti : et c'est sans doute le plus petit nombre. Les mauvais chrétiens, ce sont ces pécheurs qui font une profession ouverte de libertinage, et de violer impunément toutes les règles du devoir; mais comme après tout, quelque obstiné que l'on soit, il y a toujours certains retours de la grâce et de la conscience qui troublent un pécheur; comme la foi parle malgré qu'on en ait, et que les jugements de Dieu paraissent toujours terribles, même aux plus mondains, cet état d'une opposition déclarée au devoir et à la loi est exposé à bien des peines, et ne renferme pas encore le plus grand nombre. Mais ceux que j'ai appelés demi-chrétiens, ce sont ces gens qui ne sont ni tout à Dieu, ni tout au monde; qui, par la plus monstrueuse alliance, prétendent accorder ensemble les intérêts de la nature et ceux de la grâce, ceux de la passion et ceux du salut, et cela par quelle voie? Par une fausse conscience. Car prenez garde, et je l'ai déjà remarqué, que la fausse conscience fait deux choses. Elle favorise le penchant de l'homme, et cependant elle semble le rectifier et le conformer à la loi de Dieu. Voilà donc où notre inclination nous conduit, voilà le prétendu milieu où de nous-mêmes, et par un premier mouvement nous devons tous donner. En effet, ce tempérament accommode tout. Il contente la passion, en lui accordant ce qu'elle demande; et il contente la conscience, en lui justifiant ce que demande la passion. Il importe peu à la passion sous quelles couleurs on lui fasse voir ce qu'elle demande, pourvu qu'il ne lui soit pas refusé : il importe peu, ce semble, à la conscience ce que demande la passion, pourvu qu'il lui paraisse innocent. Ainsi la conscience et la passion, tout a son compte ; et par une suite immanquable tout nous porte là, tout nous y attire.

C'est de là même aussi qu'il n'est point de mal plus commun, ni d'aveuglement plus ordinaire dans le christianisme, que celui d'une fausse conscience. Je vous en ferais aisément convenir avec moi, si je pouvais parcourir ici avec vous tous les états de la vie, et celui de la retraite, et celui des affaires, et celui du négoce, et ce-

lui de la magistrature, et celui de l'Eglise, et celui des armes; et celui du mariage, et celui du célibat; celui même de la dévotion; point de condition où l'on ne se soit fait mille faux principes, et dans chaque condition (le croirez-vous?) personne, ou presque personne, qui n'ait son péché favori, son penchant particulier, son faible, son vice propre qu'il idolâtre, qu'il colore, et conséquemment sa fausse conscience.

C'est ce que vous n'apercevez pas dans le monde, parce que vous êtes en effet trompés, et que vous vivez dans les ténèbres; mais, sans vouloir m'arroger un vain ascendant sur vous, c'est ce que nous n'apercevons que trop, toutes les fois que l'occasion nous conduit parmi vous, nous qui, par état et par une étude sortable à notre ministère, nous sommes instruits plus à fond des différentes obligations de chaque profession; nous, dis-je, qui vous les voyons impunément transgresser; qui vous entendons dans les entretiens répandre des maximes directement opposées à l'Evangile; qui vous voyons suivre dans la pratique des règles que le seul relâchement vous a dictées, et que vous défendez avec tant d'opiniâtreté; qui sommes témoins de la manière dont vous agissez, dont vous parlez, dont vous pensez. Nous en gémissons en secret; et ce que nous déplorons si amèrement, vous le reconnaîtriez aussi bien que nous, si je pouvais, dans un détail abrégé, vous donner une connaissance plus distincte de vos devoirs. Je ne dis pas seulement de certains devoirs de bienséance, de surérogation, de conseil; mais si j'avais le loisir de vous mieux instruire sur des points capitaux que vous négligez néanmoins, et que vous traitez de menus péchés. Si j'avais, ne perdez rien de ceci, si j'avais le temps de vous expliquer comment une parole que vous prononcez, et à laquelle vous ne faites pas toute l'attention qu'il faut; comment un sentiment, ou de joie ou de douleur, qui se glisse dans l'âme, et que vous recevrez; comment une complaisance passagère pour un objet qui frappe un moment la vue, et dont le contre-coup se communique jusqu'à l'esprit, et se fait sentir au cœur; comment un soupçon trop prompt que vous formez, une dissipation volontaire durant l'adorable sacrifice de nos autels, une modération au jeûne dont vous altérez la rigueur, ou par compagnie, ou par délicatesse; comment certaines négligences dans une famille à l'égard des enfants qu'on ne prend point assez de soin d'élever, dans une maison à l'égard de ceux avec qui l'on vit, et parmi lesquels on ne travaille point assez à entretenir la paix; dans la dispensation de la justice à l'égard des parties intéressées, dont on n'étudie point assez par soi-même les prétentions et le bon droit, dans un rang honorable à l'égard du public à qui l'on ne donne point assez l'édification qui lui est due; dans l'usage des biens à l'égard des pauvres dont on ne soulage point assez la misère, dans une négociation à l'égard de ceux avec qui l'on traite, et dont on surprend la simplicité; dans le service de Dieu, dans la fréquentation des sacrements : comment tout cela, et mille autres articles que je passe, sont autant de péchés, et de péchés reconnus pour tels à tous les tribunaux et par les docteurs mêmes les plus relâchés, et des péchés griefs qui allument la colère du ciel et qui exposent à la damnation : si, dis-je, je vous éclairais sur toutes ces choses, vous découvririez bientôt toutes les erreurs où vous avez été jusqu'à présent, vous en seriez étonnés; vous vous écrieriez avec le Prophète : *Ad nihilum redactus sum.* (*Psal.* LXXII.) Me voilà réduit à rien devant Dieu, et où en suis-je? J'ai oublié mes obligations les plus étroites. J'ai vécu depuis tant d'années dans un égarement continuel : *Et nescivi;* ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que je ne l'ai pas su, que je ne l'ai pas aperçu; que je me flattais au contraire de marcher dans le bon chemin. Vous vous trompiez, mon cher auditeur, et c'est par là que comme l'on tombe très-aisément dans l'état d'une fausse conscience; on ne s'en relève que très-difficilement.

Car on aime cet état, et je vous ai fait voir qu'on doit naturellement l'aimer. On y doit donc aussi demeurer; pourquoi? parce qu'en même temps qu'on l'aime, et qu'on s'y plaît, on n'en connaît pas d'ailleurs le danger, et qu'on n'y voit rien de fort criminel. Sur quoi saint Bernard n'a pas fait difficulté d'avancer une proposition qui peut-être vous surprendra, mais qui n'en est pas moins vraie, lorsqu'il a dit que l'état d'un libertinage déclaré était en quelque sorte préférable à cet état prétendu de justice; par où? par la raison que l'horreur de l'un se fait tôt ou tard sentir, au lieu que l'autre, sous un extérieur innocent, nous cache le précipice où il nous mène. Vous avez beau parler à ces gens-là, ils vous répondront toujours que leur conscience est tranquille, et qu'ils savent ce qu'ils ont à faire. Jamais ils ne prendront pour eux ce que l'on dira. Je n'en voudrais point d'autre preuve, mes frères, que ce qui se passe peut-être à cette heure même dans cet auditoire, et parmi vous, si je pouvais le produire au jour et vous le montrer. Je tâche à vous découvrir les déguisements de la fausse conscience; et combien de personnes que la Providence a conduites ici y sont présentes et m'écoutent, mais ne rentrent pas pour cela davantage en elles-mêmes, ont part à cette matière, mais pensent qu'elle ne les regarde pas, et déplorent le malheur des autres, sans remarquer qu'elles y sont elles-mêmes plus avant engagées? Aveuglement d'autant plus difficile à guérir, que Dieu souvent y contribue par une soustraction de lumières et de grâces, pour punir nos résistances aux grâces et aux lumières que nous avons reçues. Et voilà, Seigneur, ce coup mortel dont a parlé votre prophète, et dont vous ne frappez que vos ennemis : *Plaga inimici percussi te.* (*Je-*

rem., XXXVIII.) Voilà ce châtiment cruel, et le plus terrible que votre justice emploie : *Castigatione crudeli* (*Ibid.*) Voilà cette maladie pour laquelle il n'y a presque point de remède : *Insanabilis dolor tuus.* (*Ibid.*) On est enveloppé d'une nuit obscure, et l'on croit marcher au grand jour : *Sic in tenebris quasi in luce ambulant.* (*Job*, XXIV.) Poursuivons, et dans un second caractère de la fausse conscience, après avoir vu comment elle nous justifie à nos yeux, voyons comment elle nous condamne aux yeux de Dieu. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si je crois être sans reproche, comment suis-je criminel, et si en agissant je suis persuadé de la droiture de mon procédé et de l'innocence de ma conduite, pourquoi suis-je condamné? Ce que Dieu condamne, c'est le péché, et ce n'est mêmeque le péché; or, point de péché sans volonté, point de volonté sans connaissance, et point de connaissance quand la conscience est trompée, et que je ne vois pas le mal que je commets. Voilà, ce me semble, chrétiens, la difficulté dans toute sa force. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent tombe de lui-même, si cet autre point que j'avance ne peut subsister; et il est assez inutile de se mettre tant en peine de découvrir les illusions de la fausse conscience, si nous nous trouvons en la suivant hors de blâme devant Dieu et à couvert de ses châtiments. Or, je l'ai dit néanmoins, mes frères, et il est vrai que la fausse conscience a cela de propre et de pernicieux tout ensemble, qu'au même temps qu'elle nous justifie à notre tribunal et selon nos idées trompeuses, elle nous condamne au jugement et au tribunal de Dieu. Et pour vous donner là-dessus une comparaison que je tire de l'Écriture, ce fut ainsi que cet infortuné Urie, que David envoya à Joab avec des lettres de sa main, croyait que c'était pour lui une recommandation du prince et des lettres de vie, lorsqu'il portait sa mort et sa condamnation. C'est une ignorance où vous êtes, mon cher auditeur, je le sais; mais que s'ensuit-il de là? Que vous n'êtes donc point coupable? Fausse conséquence; car je dis, et ceci demande toute votre réflexion, je prétends et je dis que vous pouvez pécher dans une ignorance actuelle, et que l'ignorance alors est elle-même un péché, bien loin que ce soit toujours un titre de justification. Vérité terrible! Vérité qui confond tous les prétextes dont une conscience erronée voudrait se prévaloir. Vérité que vous n'avez point encore, ni assez bien connue, ni assez bien méditée, et qui vous apprendra à mieux régler toutes vos démarches, et à vous tenir dans une défiance continuelle de vous-mêmes. J'en viens à la preuve, et je reprends.

Que dans une ignorance actuelle vous puissiez pécher; que votre ignorance alors, bien loin de vous justifier auprès de Dieu, soit elle-même un péché; que Dieu vous l'impute comme telle, et qu'elle l'autorise à vous condamner, c'est de quoi nous avons les témoignages les plus solides et les plus sensibles. En voulez-vous être convaincus? Écoutez David dans l'ancienne Loi, et saint Pierre, le Prince des apôtres, dans la nouvelle. Que dit le saint roi, touché d'une douleur amère, et marquant à Dieu les sentiments de sa pénitence : *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas, ne memineris, Domine.* (*Psal.* XXIV.) Ah! Seigneur, ne rappelez point le souvenir des péchés de ma jeunesse, surtout de ceux que j'ai commis par mon ignorance, *ignorantias meas :* ils me sont cachés, mais tout cachés qu'ils sont, ô mon Dieu, ils ne m'en défigurent pas moins à vos yeux, et c'est de ces taches secrètes que je demande à être lavé et purifié : *Ab occultis meis munda me.* (*Psal.* XVIII.) Que dit saint Pierre, prêchant aux Juifs, et leur reprochant la mort de Jésus-Christ? C'est vous-mêmes, leur dit-il, vous-mêmes qui l'avez fait mourir : mais du reste, ajoute l'apôtre, je sais, mes frères, que cet affreux déicide, c'est par l'ignorance que vous l'avez commis. *Et nunc, Fratres, scio quia per ignorantiam fecistis.* (*Act.*, III.) Cependant, que conclut-il? Faites pénitence et convertissez-vous, afin d'obtenir la rémission de vos péchés. Comme s'il leur eût dit : Ne pensez pas que votre ignorance vous ait excusés, ni que ce soit pour vous une défense recevable. Vous avez péché; dans l'aveugle fureur qui vous animait, vous avez crucifié le Roi de gloire; vous ne le connaissiez pas, mais vous n'en êtes pas moins responsables de son sang, et ce sang du Juste si indignement répandu ne crie pas moins vengeance contre vous : *Pœnitemini igitur, et convertimini, ut deleantur peccata vestra.* (*Ibid.*) Il est donc évident par ces exemples, que souvent l'ignorance a sa malice propre qu'elle renferme dans elle-même et qu'elle communique à nos actions.

Gardons-nous toutefois, chrétiens, de donner ici dans une erreur que l'Église a proscrite et frappée de ses anathèmes. En découvrant le péché où il est, gardons-nous de le chercher encore, et de vouloir, par une rigueur outrée, le trouver où il n'est pas. Que veux-je dire? C'est que de mettre toute ignorance dans le même rang, de prononcer contre toute ignorance le même arrêt, de n'en faire nulle exception, nulle distinction, ce serait d'ailleurs une sévérité sans règle, et une extrémité au delà des bornes. Je dois reconnaître, et je le reconnais après saint Augustin, qu'il y a telle ignorance qui n'est pas péché, ni cause de péché; pourquoi? Parce que c'est une ignorance où la volonté n'a point de part, une ignorance insurmontable, une ignorance dont je n'ai pu raisonnablement me garantir; sur laquelle même je n'ai été obligé de prendre nulle précaution, puisqu'il ne m'est venu là-dessus nul doute à l'esprit, et que je n'ai eu nulle occasion d'en avoir. Ainsi, remarquent les interprètes, quand pour la première fois Noé, qui ne connaissait pas la force du vin

et ne la pouvait connaître par nulle épreuve, tomba dans cette profonde ivresse où l'Ecriture nous le représente, et dont il apprit bien dans la suite à se préserver, son ignorance était invincible; comme invincible, elle n'était pas libre; et comme nécessaire et non libre, elle devait être innocente, suivant la maxime générale des Pères, que tout péché suppose incontestablement la liberté.

Ce n'est donc point de cette ignorance que je parle; car ce n'est point là ce qui forme une conscience criminelle. Mais une ignorance que j'ai pu vaincre, mais une ignorance où il ne tenait qu'à moi de ne pas tomber, mais une ignorance d'où il ne tenait encore qu'à moi de sortir, parce que j'ai pour cela tous les moyens présents, et que je néglige de les mettre en œuvre; par conséquent une ignorance volontaire et doublement volontaire, d'une volonté directe et formelle dans les uns, d'une volonté indirecte dans les autres. voilà ce que Dieu réprouve, et tel est l'état d'une fausse conscience.

Ignorance, dis-je, formellement et directement volontaire, c'est-à dire (le croirait-on) ignorance étudiée, affectée, expressément recherchée, ce fut celle de ces deux vieillards qui tentèrent la chaste Susanne. En vain toute leur raison s'éleva-t-elle contre eux; en vain leur reprocha-t-elle mille fois l'abominable dessein qu'ils avaient conçu, et leur représenta-t-elle la honte et l'énormité du crime qu'ils méditaient, ils n'écoutèrent que leur passion, et, selon le texte sacré, ils détournèrent leurs yeux pour ne point voir le ciel, et ne se point ressouvenir des jugements éternels. ***Everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos, ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum.*** (*Daniel.*, XIII.) Ce fut celle d'Achab: il haïssait le prophète Michée; il le bannissait de sa présence et l'éloignait de lui, afin de se délivrer des leçons importunes, quoique salutaires, et des fréquentes menaces que lui faisait ce prophète inspiré de Dieu : *Odi eum, quia non prophetat mihi bonum, sed malum.* (III *Reg.*, XXII.) C'est la vôtre, libertins du siècle, quand pour pécher avec moins de trouble vous effacez, autant qu'il vous est possible de votre esprit, toute idée de la Loi et du Législateur qui l'a portée. Quand vous dites à Dieu, comme ces impies dans l'Ecriture: Retirez-vous de nous, nous ne voulons point savoir vos voies: *Scientiam viarum tuarum nolumus.* (*Job*, XXI.) Quand vous ne voulez jamais entendre parler de la religion et des grandes vérités qu'elle nous enseigne, des jugements de Dieu, de ses châtiments et de ses vengeances; d'une éternité malheureuse, d'un enfer, et que vous traitez même tout cela de chimères. Quand vous tâchez à vous persuader que vous n'êtes dans la vie que pour en goûter les douceurs, que pour jouir du temps, et que tout le reste n'est qu'imaginaire et n'a rien de réel. Car voilà, dit le Sage, ce que les pécheurs ont pensé : *Hæc cogitaverunt* (*Sap.*, I.); et en le pensant ils se sont trompés; *et erraverunt.* Mais, en se trompant, en sont-ils moins condamnables? Non, sans doute, parce que c'est leur malice qui les a ainsi aveuglés: ***Excæcavit enim eos malitia eorum.*** (*Ibid.*)

Ignorance au moins indirectement volontaire; et c'est la plus commune. Combien de gens, par une mortelle indifférence à l'égard du salut, passent leurs jours dans un profond oubli des points les plus importants du christianisme, et n'y font presque nulle attention? On ne dit pas, je ne veux point m'éclaircir de cette affaire; on ne dit pas, je veux laisser ce doute indécis; mais on le fait sans le dire. Ce n'est pas un dessein prémédité, mais c'est une négligence qui jette également dans l'erreur. On ne voudrait pas assister à une prédication ; on ne voudrait pas donner quelques moments à la lecture d'un bon livre ; on regarderait comme une gêne insupportable de s'examiner soi-même chaque jour devant Dieu; on n'écoute ni avertissements, ni conseils; on s'étourdit sur certains scrupules et on les étouffe dès leur naissance; dans le tumulte et le bruit du monde, on se remplit la tête de mille autres réflexions. Cependant on demeure dans une grossière ignorance de ses devoirs. L'ennemi fait ses ravages, il porte ses coups: on parle, on résout, on juge, on prend parti, on s'engage, on agit mal à propos: chutes fréquentes, fautes grièves; on ne les évite pas, parce qu'on ne les voit pas, et on ne les voit pas, parce qu'on ne prend pas les moyens marqués de Dieu pour les voir. Et ces moyens marqués de Dieu pour les voir, on ne les prend pas, parce qu'on les craint, et parce qu'on en redoute la lumière. Or, je demande par où peut être justifiée une pareille ignorance, et une conscience établie sur un principe si ruineux. Dieu nous a donné sa Loi. Dès que c'est une Loi, elle doit être gardée fidèlement et de point en point. Dieu donc, en nous la donnant, a prétendu nous imposer une étroite obligation d'apporter tout le soin absolument requis pour l'observer; et en est-il un pour cela plus nécessaire, que celui de la connaître dans toutes les manières qui dépendent de nous?

D'autant plus coupables si nous manquons de connaissance, que dans l'état présent du christianisme, il en doit moins coûter pour s'instruire, et que jamais la lumière ne se répandit avec plus d'abondance. Où est donc votre excuse, chrétiens auditeurs? où, dis-je, est-elle, quand Dieu vous communique ses vérités par mille organes différents? Jamais plus d'habiles ministres pour enseigner, pour diriger, pour décider, dans la chaire, dans le tribunal, dans les discours, dans les écrits. Jamais plus de méthodes, plus de saintes instructions pour vous rappeler à vous-mêmes et pour vous retracer vos devoirs : ouvrages de piété, méditations, réflexions, considérations, explications, retraites spirituelles, prières communes, assemblées. Jamais plus de questions sur tous les points de la morale chrétienne; le séculier, le régulier, le sacré, le profane, chacun s'en explique, et se croit en droit de dé-

clarer ses sentiments. Jusque dans les états du monde les moins éclairés par eux-mêmes, jusque parmi le sexe, à qui le silence, selon la règle de l'Apôtre, serait beaucoup plus convenable, on s'érige en juge de la doctrine, et l'on s'ingère à dogmatiser. Ouvrez les yeux, et regardez; prêtez l'oreille, et écoutez : ce que Dieu avait ordonné dans l'ancienne loi, qu'on l'exposerait partout, s'accomplit, et à la lettre, au regard de la nouvelle. Elle est imprimée sur la pierre, elle est gravée sur l'airain, elle est peinte sur la toile, elle est écrite sur le papier; partout présente et tracée en mille figures, elle fait l'ornement des oratoires, elle les remplit. Nous la portons dans les mains ; nous l'avons dans la bouche; les pères la disent à leurs enfants, les enfants la redisent à leurs pères; les temples en retentissent : c'est un art que d'en savoir parler, et plût au ciel que ce fût un art aussi connu de la savoir pratiquer! Cependant est-ce une raison bien solide et bien propre à vous rassurer la conscience, que cette réponse qu'on nous fait en tant de rencontres et sur tant de sujets : Je ne le savais pas? Non, vous ne le saviez pas ; mais vous pouviez le savoir, mais vous deviez le savoir; mais au moins dans certains temps vous avez senti que vous deviez et que vous pouviez vous en instruire. Alors il ne fallait rien omettre pour parvenir à le savoir. Vous ne le saviez pas! Eh! vous saviez tant d'autres choses, et vous étiez si curieux de les apprendre. Nous vivons dans un siècle où l'on veut tout connaître. Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, et depuis le plus haut des cieux jusqu'aux plus profonds abîmes de la terre, point de sciences où l'on ne cherche à se perfectionner et à exceller, hors la science de la Loi de Dieu, et des obligations qu'elle nous impose. Vous ne le saviez pas! mais afin de le savoir, il n'y avait qu'à écouter les remords et la voix de votre cœur; il vous parlait assez clairement, et même assez fortement, quoique intérieurement et en secret. Ne dites donc point que vous ne le saviez pas; mais dites plutôt que vous n'y pensiez pas, et que vous ne vouliez pas y penser, et que vous craigniez d'y penser, et que vous évitiez, autant qu'il était en vous, d'y penser, parce que cette pensée ne s'accordait pas avec vos désirs, et qu'elle vous eût empêché de les satisfaire.

Ah! mes frères, nous ne pouvons pas même exempter de tout reproche des peuples nés au milieu de la barbarie et dans le sein de l'infidélité. Leur ignorance en mille points ne nous paraît pas excusable. Ont-ils néanmoins autant de prédicateurs qui leur annoncent l'Evangile? Ont-ils autant de docteurs qui les instruisent? Ont-ils autant de maîtres qui les forment dans le fond des bois? Un seul que leurs pères n'ont pas reçu (ô profondeur des jugements de Dieu!), un seul suffit pour justifier à leur égard la divine Providence qui, sans leur ôter absolument toute ressource, les laisse de génération en génération errer dans les ténèbres. En êtes-vous là; et sera-ce outrer mon sujet, si j'avance, comme je le fais, que sur tous les devoirs de la religion, sur tout ce qui regarde Dieu, sur tout ce qui regarde le prochain, sur tout ce qui nous regarde nous-mêmes, enfin sur tout ce que nous ne savons pas, et que nous saurions si nous y apportions un autre soin, il n'y a point, ou presque point, dans la disposition du christianisme, d'ignorance proprement insurmontable. D'où il s'ensuit que des millions de chrétiens, par le faux témoignage de leur conscience qui les séduit, marchent en aveugles dans la voie de perdition, et comme de malheureuses victimes, le bandeau sur les yeux, vont se présenter à la mort.

Voilà ce qui a saisi de frayeur les plus grands saints, lorsqu'ils repassaient en eux-mêmes cette affreuse sentence du Sage : Personne ne sait s'il est digne de haine ou d'amour : *Nescit homo utrum amore, an odio sit dignus.* (*Eccle.*, IX.) Je n'en sais rien, parce que je ne sais si je ne porte point au fond de mon cœur ma réprobation, sans l'apercevoir; parce que je ne sais pas si la tranquillité où je m'établis aujourd'hui n'est point la juste punition de l'abus affecté que je fis autrefois de certaines lumières que je refusai alors, et que je néglige peut-être encore d'éclaircir. Voilà ce qui faisait trembler saint Paul, je vous renvoie avec ses paroles : méditez-les, justes, aussi bien que les autres, et s'il le faut même, plus que les autres. C'est un apôtre qui parle ; qu'il vous apprenne à penser : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat me, Dominus est.* (I *Cor.*, IV.) Je n'ai rien présentement qui me pèse sur la conscience, du moins je ne le sens pas : *nihil mihi conscius sum;* mais suis-je pour cela justifié? non ; *sed non in hoc justificatus sum.* Je ne puis, et je n'oserais m'en répondre : celui qui en juge, c'est vous, mon Dieu : *Qui autem judicat me, Dominus est.* Oui, voilà le grand tribunal, où le mystère se développe, où la vérité domine, où le jour éclaire, où l'illusion s'évanouit; où l'on est ce que l'on est en effet, et non point seulement ce que l'on paraît : *Dominus est.* C'est lui, c'est le Seigneur qui voit cet acquêt, s'il est légitime; ce gain, s'il est usuraire; cette procédure, si elle est fausse; cette intrigue, si elle est injuste; cette amitié, si elle est innocente; cette passion, si elle est bien éteinte; ces revenus ecclésiastiques, s'ils sont bien employés ; cette confession, si elle est entière; et le doute sur toutes ces matières, s'il fût jamais sincèrement approfondi et parfaitement résolu : *Dominus est.* Il le voit, il le verra : je ne le vois pas à cette heure; mais je le verrai comme lui, au moment de la manifestation, lorsqu'il me le découvrira. Or, quel spectacle à mes yeux, quand tout à coup crevant le nuage, il me montrera toutes les abominations que couvrait ce nuage que j'avais moi-même formé; quand tout à coup ouvrant la plaie, il me fera voir tout le venin qui y était renfermé; quand tout à coup déchirant le voile, il me présentera moi-

même à moi-même, tel que j'aurai évité de me reconnaître, et tel que je voudrai éternellement n'avoir jamais été! *Qui autem judicat me, Dominus est.*

De là, mes frères, quel fruit à retirer? Quelles résolutions à prendre? Je renferme tout en peu de mots, qui doivent être pour nous autant de leçons : c'est de nous examiner de bonne foi devant Dieu, pour voir quels principes jusqu'à présent nous ont fait agir, et quel doit être l'état de notre âme. C'est d'étudier exactement tous nos devoirs, tant généraux que particuliers, et de nous en bien remplir l'esprit? C'est de ne point résoudre légèrement nous-mêmes certaines difficultés sur certaines matières délicates; de ne point porter trop longtemps sur la conscience certains doutes, certains embarras qu'on ne veut point assez démêler; mais d'aller là-dessus à un bon conseil, à un confesseur droit, ferme et sage, et de l'écouter avec docilité. C'est de nous défier de toutes les choses à quoi nous nous sentirons portés par le penchant et l'inclination, et de les contredire, autant que nous le pourrons, dans toutes nos décisions. C'est de fréquenter les sacrements, surtout celui de la pénitence, parce que c'est là, mieux que partout ailleurs, qu'on apprend à se connaître. C'est en dernier lieu d'avoir recours à la prière. Dieu tant de fois a voulu nous éclairer, lors même que nous ne le voulions pas : que sera-ce quand nous le voudrons, que nous le voudrons bien, et que nous nous adresserons à lui pour cela? Faites-moi voir, Seigneur, mes égarements. Ne permettez pas que je demeure plus longtemps dans l'illusion. Montrez-moi la voie où je dois entrer. C'est la vôtre, c'est celle du salut et de l'éternité bienheureuse où nous conduise, etc.

SERMON VII.

Pour le troisième jeudi de l'Avent.

SUR L'ORGUEIL.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es? (*Joan.*, V.)

Les Juifs députèrent de Jérusalem des prêtres et des lévites vers Jean-Baptiste, pour lui faire cette demande : Qui êtes-vous?

Jamais l'humilité fut-elle mise à une épreuve plus délicate, et jamais l'orgueil eut-il un plus beau champ pour faire le magnifique étalage de ses qualités, et pour les déployer avec plus de pompe? On députe vers un solitaire : c'est toute une ville, et une ville capitale, c'est Jérusalem. Ce ne sont point des hommes d'un rang médiocre qu'on lui envoie; ce sont des prêtres, ce sont des lévites. On veut le faire parler, et savoir de lui-même qui il est : *Tu quis es?* Quelque réponse qu'il donne et quoi qu'il dise, on est disposé à le croire sur sa parole; et il ne peut rien s'attribuer de si grand, qui passe l'idée qu'on a déjà conçue de sa personne. Quelle distinction, chrétiens auditeurs; quelle tentation! Il n'appartient qu'à une vertu du premier ordre de n'être point ébranlée dans une pareille conjoncture, et de se soutenir avec l'assistance divine contre toutes les attaques de l'orgueil. Il fallait pour cela un Jean-Baptiste, et c'est ainsi qu'il vérifie par avance le glorieux témoignage que le Fils même de Dieu lui a rendu, en disant que Jean n'était point un roseau fragile que le vent agite et fait tourner de tous les côtés : *Quid existis in desertum videre? arundinem vento agitatam?* (*Matth.*, XI.)

Cependant, mes frères, tout admirable que nous paraît l'humilité du saint Précurseur, je puis ajouter qu'il n'est rien de plus raisonnable ni de plus juste que la basse estime qu'il témoigne de lui-même au milieu de tant d'honneurs, et que tout sentiment qu'il eût eu d'une vaine complaisance n'eût dû partir que d'aveuglement ou de faiblesse, deux principes ordinaires de l'orgueil, deux caractères qui le marquent, deux traits qui en feront la peinture aussi bien que la matière et le partage de ce discours; car c'est de ce vice, directement opposé à l'humilité, que je viens vous entretenir, de ce vice par où le péché est entré dans le monde, et d'où le Sage nous apprend que tout péché tire son origine. Aveuglement par rapport à l'esprit, faiblesse par rapport au cœur. Je m'explique. Aveuglement : Je veux dire que le principe le plus commun de l'orgueil, c'est une erreur qui nous séduit et qui nous représente dans nous un mérite qui n'y est pas : première partie. Du moins faiblesse; c'est-à-dire que, supposant même dans nous le fonds de mérite tel que nous l'imaginons, et qu'il peut être quelquefois, c'est toujours une vanité qui ne convient qu'aux âmes faibles d'en faire parade et de prétendre s'en prévaloir : seconde partie. Mais qui nous guérira de cet aveuglement? L'humilité chrétienne : rien de plus éclairé dans ses connaissances. Qui nous affermira contre cette faiblesse? L'humilité chrétienne: rien de plus solide dans son estimation. Seigneur, vous en êtes le maître et le modèle; vous nous l'avez enseignée et par vos exemples et par vos paroles. Aidez-nous encore par votre grâce à la pratiquer; je vous la demande par l'intercession de Marie, la plus humble des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne nous a pas tellement favorisés que, parmi quelques talents que nous avons reçus de sa main, il ne se rencontre bien des défauts que nous apportons en naissant, et que l'âge souvent augmente plutôt qu'il ne les corrige; ni tellement aussi destitués de tous les dons de la nature et de la grâce, que, parmi une multitude infinie de mauvaises qualités, il ne s'en trouve quelques-unes qui peuvent flatter le cœur de l'homme et lui inspirer une secrète complaisance pour lui-même. Or, en quoi consiste l'aveuglement de l'orgueil? C'est que, par la plus trompeuse illusion, il nous fait paraître en nous de prétendus avantages qui n'y furent jamais, ou qui n'y sont pas au degré d'excellence que nous l'imaginons, et qu'au con-

traire il nous cache des vices dont nous croyons être, ou absolument exempts, ou en partie, mais à quoi néanmoins nous sommes beaucoup plus sujets que nous ne voulons nous le persuader. Ainsi l'orgueil nous aveugle tout à la fois et sur nos bonnes et sur nos mauvaises qualités; sur nos bonnes qualités, qu'il mutiplie et qu'il relève faussement à nos yeux; sur nos mauvaises qualités, qu'il colore et dont il nous déguise le nombre et la difformité; au lieu que l'humilité chrétienne, toujours droite et sûre dans ses vues, nous fait découvrir en nous d'autant moins de vertus et d'autant plus d'imperfections, qu'elle nous donne une plus claire connaissance de nous-mêmes : *Tu quis es?* La suite va nous rendre ces réflexions également sensibles et utiles.

Tel est donc, selon saint Grégoire, le premier aveuglement de l'orgueil, de se croire soi-même ce que l'on n'est pas, et de s'attribuer des qualités dont l'esprit se repaît, et qui dans le fond n'ont rien de réel. Comme en regardant au travers de certains verres, vous apercevez une variété de couleurs plus éclatantes les unes que les autres, mais toutes fausses, notre orgueil nous joue et nous fait prendre des apparences pour des vérités auxquelles on s'attache d'autant plus aisément qu'elles sont agréables et qu'elles contentent notre vanité. N'est-ce pas de quoi nous avons, dans tous les états et tous les jours, mille exemples? Vous me pardonnerez, chrétiens, si j'entre ici dans un détail peu convenable ce semble à la dignité de mon ministère; mais, tout relevé qu'est mon ministère, et toute sainte qu'est la chaire où je parle, il nous doit être quelquefois permis de produire, pour vous convaincre, des preuves tirées du monde même, et du monde le plus profane. Ainsi je reprends, et je demande s'il est rien dont vous soyez plus souvent témoins que des folles idées de l'orgueil et de ses ridicules imaginations?

Combien de ces femmes qui, éprises d'elles-mêmes et d'une grâce dont elles ne furent jamais favorisées, ou que le temps a ternie, pensent avoir partout des adorateurs, et, sous un lustre emprunté qui les défigure plutôt qu'il ne les pare, croient éblouir la vue quelque part qu'elles se montrent, et briller comme des astres? Combien de ces fades et froids plaisants, qui, tout ennuyeux qu'ils sont, se flattent de faire par leurs traits railleurs le plus bel agrément des entretiens, et d'assaisonner d'un sel piquant toutes leurs paroles? Combien de ces génies bornés, mais présomptueux, qui, sans autre titre que je ne sais quel nom d'esprit, acquis à peu de frais, s'imaginent renfermer dans leur tête toute la politique du siècle et avoir la clef de toutes les affaires? Combien de ces faux doctes, qui, à l'aide d'une érudition très-légère, prononcent sur tous les sujets avec une assurance qui impose, ne parlent que par oracles et par sentences, et ne décident jamais plus hautement que sur ce qu'ils entendent le moins? Disons de plus : Combien de faux braves, hors de l'occasion et à couvert du péril, n'ont dans la bouche que des faits d'armes et des exploits mémorables; s'en expliquent d'un air à faire juger qu'ils possèdent tout l'art de la guerre et que ce sont des gens de main? Combien de faux nobles se tracent à eux-mêmes une généalogie qui les décore, l'établissent sur de chimériques conjectures, la conduisent par degrés, et la font remonter jusqu'à des ancêtres qui rougiraient bien de trouver parmi leurs descendants une telle postérité? Combien même de faux dévots (car sous le voile de la piété, l'orgueil n'est que trop adroit à se glisser), combien, dis-je, sont les premiers à se canoniser dans le secret de leur âme, à se rendre témoignage de l'innocence de leurs actions et de la droiture de leurs intentions, à se considérer comme des hommes de Dieu, éclairés dans les voies de Dieu, remplis de l'esprit de Dieu, lorsqu'ils n'ont d'autre guide que leur esprit particulier qui les égare et qui les entretient en de grossières erreurs? Voilà comment l'orgueil nous trompe, comment il nous peint nous-mêmes à nous-mêmes, comment, sans avoir de solides principes qui l'appuient, il se forme des fantômes dont il se laisse infatuer.

C'est le reproche que Dieu faisait à un peuple arrogant et superbe : « Tu comptes sur tes forces, à l'abri de tes rochers qui te servent de remparts, et dans le creux des cavernes qui te couvrent; tu te figures être au-dessus de toutes les attaques. Mais voici ce que le Seigneur te dit : C'est que ton orgueil t'aveugle; tu le consultes, tu l'écoutes comme ton idole; il te rassure, il te fait entendre que tu es en état de te soutenir toi-même; mais ce sont de spécieux mensonges, et tu l'éprouveras : *Arrogantia tua* (*Jerem.*, XLVIII), ou, suivant une autre version : *Idolum tuum decepit te, et superbia cordis tui.* »

Ce n'est pas que l'Auteur de la nature ne nous ait doués peut-être de quelques-unes des qualités dont notre orgueil se prévaut. On n'est pas dépourvu de tout mérite ni de toute vertu, je le veux; mais du moins ce mérite, ces vertus ne sont pas, à beaucoup près, au point où nous les portons et où nous aimons à nous les représenter. Car, selon la diversité des sujets, les qualités, quoique bonnes, ont toutes leur prix différent; et dans la même espèce, les vertus ne tiennent pas toutes le même rang, ni ne sont pas toutes également parfaites. Or, que fait l'orgueil? Il nous propose les nôtres dans toute la perfection qu'elles peuvent avoir; et il les élève dans notre esprit à toute la supériorité qu'elles sont capables d'atteindre. Qu'une fois un homme ait opiné sagement, qu'il ait ouvert un avis important et salutaire, c'est assez pour lui faire conclure que dans la compagnie dont il est membre, nul n'est plus éclairé ni plus habile que lui, et que tout doit se régler par ses conseils. Que sur une difficulté où les sentiments étaient partagés, un homme une fois ait donné une décision juste, et qu'il ait bien développé la matière, cela lui suffit pour se mettre au

nombre des docteurs les plus consommés et pour s'ériger en juge des plus épineuses questions. Que dans une action publique un homme ait paru une fois avec quelque éclat et qu'il ait reçu quelques éloges, il ne lui en faut pas davantage pour se comparer aux plus grands maîtres et pour prétendre, comme une merveille naissante, ressusciter ceux que la mort a enlevés. Que dans une rencontre une jeune personne se soit comportée selon le devoir et les bienséances de son sexe, qu'elle ait rejeté de flatteuses promesses et résisté à de captieuses avances, dès là, dans sa pensée, elle est invulnérable à tous les traits, et c'est un modèle de régularité. Que celle-ci ait quelques prières réglées dont elle s'acquitte, qu'elle ait quelque goût pour les exercices d'une vie intérieure et pour l'oraison, dès là elle ne doute point qu'elle ne soit appelée, comme les saints, à pénétrer dans les plus profonds mystères de Dieu et de sa grâce. Que celle-là renonce à quelques mondanités et se les interdise, qu'elle pratique quelques œuvres de pénitence et qu'elle retranche à ses sens quelque commodité, dès là elle ose presque se répondre que Dieu, au sortir de ce monde, n'aura plus rien à lui demander; et du reste, plus sévère encore pour autrui que pour elle-même, c'est une réformatrice qui n'épargne personne, qui ne voit partout que des relâchements à déplorer et que des abus à corriger; qui ne prêche que la plus étroite morale, et qui la débite avec plus d'ostentation que de vrai zèle.

Ce fut ainsi que l'ange dans le ciel fut frappé de la splendeur qui l'environnait, et que dès le premier retour qu'il fit sur sa gloire, au moment de sa création, il se jugea digne d'entrer en parallèle avec le Très Haut, et voulut placer son trône auprès du trône même de Dieu : *Conscendam, et ero similis Altissimo.* (*Isa.*, XIV.) Ce fut ainsi que le premier homme et sa femme, comblés de biens dans ce jardin de délices où rien ne manquait à leur élévation et à leur félicité tempo elle, se laissèrent surprendre à l'espérance de devenir des dieux : *Et eritis sicut dii.* (*Gen.*, III.) Ce fut ainsi que le fils et successeur de Salomon, Roboam, préoccupé de sa grandeur, ne craignit point de se préférer à son père, le plus sage et le plus puissant monarque qui eût régné en Israël; et que, par une présomption inconcevable, ce prince sans expérience et sans connaissance ne rougit point de dire que dans le plus petit de ses doigts il y avait plus de force que dans tout le corps de son prédécesseur : *Minimus digitus meus grossior est dorso patris mei.* (III *Reg.*, XII.) Ce fut ainsi que ces philosophes de l'antiquité, dont a parlé saint Paul, fiers de leur sagesse, crurent avoir les plus claires notions de toutes choses, et que lors même qu'ils se perdaient dans leurs raisonnements, ils étaient admirateurs de leur raison : *Evanuerunt in cogitationibus suis.... dicentes se esse sapientes.* (*Rom.*, I.) Tant il est certain que l'orgueil exagère toujours et va bien au delà des bornes, dès qu'il s'agit de vos qualités personnelles et avantageuses; d'où il s'ensuit qu'on ne peut trop s'en défier, ni trop être en garde contre ses prestiges, dont il est d'autant moins aisé de se défendre qu'ils nous sont plus favorables.

C'est par le même principe qu'en nous aveuglant sur nos propres avantages, l'orgueil nous aveugle également sur nos défauts; et il me semble qu'il fait alors par rapport à nous, ce que l'amour d'un père et d'une mère fait à l'égard d'un enfant qu'ils idolâtrent. Quoi qu'il y ait de défectueux dans cet enfant bien-aimé, la tendresse paternelle excuse tout, tourne tout à bien, et transforme, si je l'ose dire, les vices en perfections. Au lieu que le juste se porte volontiers pour accusateur contre lui-même : *Justus est accusator sui.* (*Prov.* XVIII.) L'orgueilleux est d'une fécondité merveilleuse à inventer des prétextes pour autoriser toute sa conduite et pour la justifier. Il ne tarit point là-dessus, et quoi que vous lui opposiez, il a toujours en sa faveur un titre à faire valoir. Car sans cela il faudrait céder; et pour céder il faudrait s'humilier : or de s'humilier, c'est à quoi l'orgueil ne peut se résoudre.

De là cet entêtement opiniâtre, qui est la cause de tant de maux dans le commerce de la vie. Nous voyons des gens à qui il échappe mille fautes; et qui n'en veulent pas reconnaître une seule. Tout ce qu'ils ont pensé est bien pensé; tout ce qu'ils ont dit est bien dit; tout ce qu'ils ont fait est bien fait et hors de blâme. Ce sont des hommes impeccables. Non pas qu'en général et en qualité d'hommes, ils ne se confessent pécheurs, et grands pécheurs; non pas qu'ils ne conviennent de la fragilité de notre nature et qu'ils ne soient éloquents à en gémir; non pas même qu'entre les hommes, ils ne se disent les plus fragiles et les plus faibles, car c'est un langage assez ordinaire; mais discours vagues qui ne signifient rien et qui ne coûtent guère à l'orgueil, fausse confession qui n'est que sur les lèvres et que la pratique dément bientôt. En effet, de ces propositions générales, venez à quelques points particuliers; tâchez de leur faire comprendre qu'ils n'en ont pas bien usé en ceci ou en cela; qu'en telle occasion ils ont eu tort de s'emporter; que dans telle affaire ils se sont mal gouvernés; qu'envers telle personne ils n'ont pas gardé les bienséances; qu'en fait de doctrine, leurs sentiments sont insoutenables et qu'ils ont embrassé un mauvais parti; qu'ils sont trop prompts, trop précipités, trop délicats, trop peu circonspects dans leurs démarches et trop peu assidus à leurs devoirs : sur tous ces défauts et sur d'autres, hasardez-vous à leur faire quelque remontrance; vous aurez beau l'assaisonner de toute la douceur et de toute la charité possible, elle n'en sera pas mieux reçue. Bien loin de l'écouter et d'en profiter, ils se roidiront contre vous, ils s'aigriront, ils vous prouveront par mille endroits leur innocence et la droiture de leur procédé; tous les sages du monde ne les convaincraient pas.

Et voilà ce qui fait naître dans les familles et dans toutes les sociétés tant de disputes et de divisions, parce qu'on ne veut jamais plier, ni se départir de ce qu'on a une fois avancé ou entrepris. Voilà dans les querelles et les démêlés ce qui rend les réconciliations si difficiles et quelquefois comme impossibles. De part et d'autre on devrait se rapprocher; mais aucun ne veut faire un pas, parce qu'aucun ne veut paraître coupable. Voilà depuis l'établissement de l'Eglise, ce qui a suscité dans tous les siècles les schismes et les hérésies. Ici, mes frères, et au souvenir de tant de scandales qui désolèrent l'Eglise de Jésus-Christ, je puis bien m'écrier comme le prophète Jérémie à la vue de Jérusalem abandonnée aux ravages et à toutes les violences de ses ennemis : *Quomodo obscuratum est aurum, mutatus est color optimus?* (*Thren.*, IV.) Comment cette Eglise, dont l'éclat surpassait celui de l'or le plus fin, a-t-elle tant de fois changé de face? Comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées et profanées? *Dispersi sunt lapides sanctuarii.* (*Ibid.*) Quels spectacles nos pères ont-ils eus devant les yeux, et de quelles scènes ont-ils été témoins? Ils ont vu les enfants soulevés contre leur mère, lui percer le sein; ils ont vu l'erreur armée, et traînant après soi toutes les horreurs des guerres intestines; ils ont vu dans les temples du Dieu vivant et sur ses autels, tous les sacriléges et toutes les abominations de l'impiété. Or tout cela par où et comment est-il arrivé : *Quomodo?* Allons à la source, et n'en cherchons point d'autre que l'orgueil de quelques hérésiarques dont on n'a jamais pu obtenir un acte de soumission ni un humble aveu de leurs égarements. A quelque prix que ce fût, ils ont voulu avoir raison, et à force de le vouloir, ils se sont en effet persuadés qu'ils l'avaient. Cependant l'Eglise, cette Eglise sans tache et inviolablement attachée à la pureté de sa foi, après avoir tenté toutes les voies pour les ramener, n'a pu enfin suspendre plus longtemps ses foudres, et les a lancées sur eux; mais par une obstination insurmontable, à quelles extrémités en sont-ils venus? Foudroyés par les puissances ecclésiastiques, ils ont eu recours aux puissances du siècle. Ils ont soufflé parmi les peuples le feu de la rébellion; et plutôt que de subir une confusion passagère en se rétractant, ils ont bouleversé les états, et y ont causé des désordres qui n'ont point encore passé et qui ne sont que trop présents. Ne pourrait-on pas là-dessus renouveler l'anathème que prononça Jacob contre Siméon et Lévi : Que leur fureur soit maudite, parce qu'elle est opiniâtre? *Maledictus furor eorum, quia pertinax.* (*Gen.*, XLIX.)

Je sais toutefois qu'il y a des défauts que l'orgueil ne prétend point cacher. On les publie même; mais ce sont de ces défauts dont le monde fait gloire, et à qui il donne les plus beaux noms. On traite la vengeance de courage, l'ambition de noblesse d'âme, l'artifice de savoir-faire, l'irréligion de force d'esprit, la médisance d'enjouement, la débauche de galanterie; ou si ce sont des vices qui déshonorent, écoutez toujours l'orgueil: que ne vous suggérera-t-il point? Qu'ils se réduisent à un petit nombre; qu'ils sont compensés par des vertus qui les effacent; que la difformité n'en est pas assez sensible pour blesser, et du reste qu'il n'y a point d'homme accompli. Surtout laissez agir l'orgueil : y aura-t-il moyen qu'il n'emploie pour le pallier et le déguiser? Sujet ordinaire de la censure et de la raillerie, quand on voit des personnes se mettre à la torture, et apporter des soins infinis à couvrir des défauts dont tout le monde s'aperçoit; ne contribuant, par toutes leurs précautions, qu'à les faire mieux remarquer; et se trompant eux-mêmes lorsqu'ils croient tromper les autres.

Pitoyable aveuglement, chrétiens auditeurs : mais qui le guérira? Je l'ai dit, et je le redis, l'humilité. Plus solide mille fois, et plus clairvoyante, l'humilité évangélique est à couvert de toutes ces illusions. Le premier soin qu'elle nous inspire, c'est de nous connaître: et dans cette recherche, elle est d'autant moins exposée à la séduction, que ce ne sont point des vues humaines, ni la passion qui la guident, mais l'esprit de Dieu. Tout ce qu'elle découvre de défectueux, elle n'a point de peine à le révéler par un aveu simple et sincère, comme elle n'en a point eu à l'observer. Que dis-je? Bien différente de l'orgueil qui ne s'applique qu'à dissimuler les défauts et à faire montre des vertus, l'humilité trouve toujours de quoi diminuer les vertus et ne cherche qu'à dévoiler ce qu'il y a de plus imparfait et à le produire. En voulez-vous deux exemples les plus marqués et les plus dignes de votre attention? Je les tire de deux endroits de l'Evangile, que je rapproche l'un de l'autre. C'est l'exemple du pharisien et celui de Jean-Baptiste.

D'une part, le pharisien dans le temple monte à l'autel où il va faire sa prière; et d'autre part, Jean-Baptiste dans son désert, est au milieu des députés de Jérusalem qui l'interrogent. Jean-Baptiste et le pharisien s'expriment dans les mêmes termes, mais en deux sens bien contraires. Quand le pharisien dit, *non sum*, je ne le suis pas, de quoi parle-t-il? Des vices communs à tous les hommes : *Non sum sicut cæteri hominum.* (*Luc.*, XV.) Et quand Jean-Baptiste dit, *non sum* (*Joan.*, I), je ne le suis pas, de quoi s'agit-il? Des grandes qualités dont on l'honore. Demandez au pharisien s'il est voleur, injuste, adultère, il vous répondra hautement que non, et il en remerciera Dieu; *non sum.* Demandez à Jean-Baptiste s'il est le Messie, ou s'il est prophète, et même Elie : il répond humblement que non, et il reconnaît son indignité : *non sum.* Mais, chose admirable, dit saint Augustin; le pharisien a tous les vices dont il se prétend exempt. C'est un adultère, puisqu'il abuse des dons qu'il pense avoir reçus de Dieu, en les faisant servir à son orgueil. C'est un voleur, puisqu'en se glorifiant de ces mêmes dons, il s'arroge

une gloire qui ne lui appartient pas, et qu'il la dérobe à Dieu ; c'est un injuste, puisque de son autorité privée il condamne tout le genre humain, comme s'il était le seul homme de bien qu'il y eût sur la terre. Au contraire, Jean-Baptiste mérite presque tous les titres qu'il refuse ; s'il n'est pas le Messie, il en est au moins le précurseur, et combien le relevait cette éminente dignité ? S'il n'est pas Elie en personne, il l'est en esprit et il en a toute la sainteté et tout le zèle. S'il n'est pas prophète comme l'ont été les prophètes de l'ancienne Loi, il est plus que prophète, suivant l'exprès témoignage de Jésus-Christ même. Pourquoi donc ce rabaisse-t-il tant ? pourquoi ne dit-il autre chose de lui, sinon qu'il est une voix qui crie et qui annonce la venue du Seigneur ? Pourquoi déclare-t-il qu'il n'est pas digne de rendre à cet envoyé de Dieu les services les plus bas, et de dénouer les cordons de ses souliers ? Ah ! mes frères, voilà le caractère de l'humilité. Ses vues sont pénétrantes, et quelque grands que nous puissions être à d'autres yeux que les nôtres, elle a des règles sûres pour nous faire découvrir notre petitesse sous les plus belles apparences.

Règles que les saints ont suivies. Tout saints qu'ils étaient, ils n'en étaient pas moins hommes; et au milieu de tant d'honneurs qu'on leur rendait, de tant d'éloges et d'applaudissements qu'on leur donnait, de tant de miracles qu'ils opéraient, il n'est pas à croire que l'esprit tentateur ne leur fît quelquefois ressentir les premières impressions d'une complaisance involontaire et secrète ; mais dans le besoin, l'humilité venait au secours, et c'était pour eux le préservatif le plus puissant. Tantôt elle leur imprimait une vive idée de Dieu et de sa grandeur. Un regard vers cette suprême majesté les tenait dans l'abaissement le plus profond et dans le tremblement. Tantôt elle leur faisait entendre cette leçon de l'Apôtre, si vraie et si humiliante pour tout homme : Qu'avez-vous que vous n'ayez pas reçu ? Séparez dans vous ce qu'il y a de Dieu, que restera-t-il qui soit de vous, que fragilité et que néant ? Tantôt elle leur remettait dans l'esprit tant de saints qui les avaient précédés, et tant d'autres avec qui ils vivaient. Ces exemples et les trésors de mérites qu'avaient acquis ces héros du christianisme, leur reprochaient leur pauvreté. Malheur à moi, s'écriait saint Antoine au retour de la visite qu'il avait rendue à saint Paul, le père de la vie hérémitique ! J'ai vu un Jean-Baptiste, j'ai vu un Elie, j'ai vu Paul dans sa solitude : mais moi je ne suis qu'un pécheur, et c'est en vain que je porte le nom de solitaire et de religieux. Tantôt elle leur retraçait la multitude et l'excellence de leurs obligations ; quoi qu'ils fissent, ils concluaient qu'ils ne faisaient rien au delà de leurs devoirs, et par conséquent qu'ils n'étaient, selon la maxime du Fils de Dieu, que des serviteurs inutiles. Enfin, sans aller plus loin, elle les appliquait à la connaissance d'eux-mêmes et les engageait à considérer ce qu'ils avaient été, ce qu'ils étaient, et ce qu'ils pouvaient devenir. Ce qu'ils avaient été : plusieurs très-criminels et plongés, avant leur conversion à Dieu, dans des désordres qu'ils devaient pleurer jusqu'à leur dernière heure. Ce qu'ils étaient : toujours fragiles et sujets à des chutes légères il est vrai, mais qui leur apprenaient combien ils étaient encore au-dessous de la perfection où ils aspiraient. Ce qu'ils pouvaient devenir : hélas ! des réprouvés, puisque l'Apôtre des nations, ce vaisseau d'élection, craignait lui-même de l'être.

Voilà, dis-je, comment l'humilité leur enseignait à se garantir des piéges de l'orgueil, surtout par la connaissance de soi-même, connaissance que saint Augustin demandait instamment à Dieu, tant il en avait compris, non-seulement l'importance et l'utilité, mais la nécessité. Demandons-la nous-mêmes, mes chers auditeurs, et concluons cette première partie par la belle prière de ce saint docteur : *Noverim te, noverim me.* (S. August.) Donnez-moi, mon Dieu, tout à la fois une double connaissance ; faites que je vous connaisse et que je me connaisse. Que je vous connaisse, mon Dieu ! pourquoi ? Pour vous aimer : *Noverim te, ut amem te.* (*Id.*) Et que je me connaisse, pourquoi ? Pour me mépriser : *Noverim me, ut contemnam me.* Car il y a cette différence essentielle entre vous, Seigneur, et une vile créature que je suis : que plus on vous connaît, plus on vous aime, parce que plus on vous connaît, plus on découvre en vous d'attributs qui vous rendent souverainement aimable ; au lieu que plus je me connaîtrai, plus je me mépriserai, parce que plus je me connaîtrai, plus je trouverai dans moi de misères, et que cette vue me fera mieux sentir combien je suis méprisable. *Noverim me.* A quoi, mon Dieu, s'arrêtent les hommes ! On veut tout savoir, je dis tout, ce qui est hors de nous et qui n'est point nous. On s'élève jusque dans les cieux, pour en observer les mouvements ; on passe au delà des mers, pour en mesurer l'étendue ; on creuse dans les entrailles de la terre, et la nature, dans ses secrets les plus cachés, n'a rien de si obscur qu'on n'entreprenne d'éclaicir. Ah ! Seigneur, savants sur toute autre chose, nous vivons dans une ignorance entière et un plein oubli de nous-mêmes ; mais que nous sert de connaître tout le reste et de ne nous pas connaître ? *Noverim me.*

Au reste, chrétiens auditeurs, cette connaissance de nous-mêmes n'est pas si difficile qu'elle nous paraît. Tant de pensées qui naissent dans l'esprit, tant de désirs qui se forment dans le cœur, tant de paroles qui sortent de la bouche, tant de liaisons, d'habitudes, d'inclinations, de passions ; tout cela bien pesé dans ses principes, dans ses motifs, dans ses intentions, nous instruirait bientôt de la véritable disposition de notre âme et de ce qu'il en faut juger ; mais pourquoi n'avons-nous point

voulu jusqu'à présent, et ne voulons-nous point entrer dans cet examen ? C'est que nous craignons qu'il ne nous détrompe, car nous serions alors obligés de reconnaître que nous ne sommes point tels que notre orgueil se le figure, et de dire bien plus justement que Jean-Baptiste : *non sum*. Non, je n'ai ni charité, ni zèle, ni patience, ni douceur, ni retenue, ni assiduité à la prière et à tous les exercices de religion, ni vraie piété, ni même toutes les qualités naturelles sur quoi je fais tant de fonds : *non sum*. Quoi qu'il en soit, quand l'orgueil ne nous aveuglerait pas, et que nous posséderions tous les talents dont nous nous croyons enrichis, ce serait toujours, non plus par rapport à l'esprit un aveuglement, mais une faiblesse par rapport au cœur, que d'en tirer une vaine gloire ; et ce qui doit nous affermir contre cette faiblesse, c'est encore l'humilité chrétienne, comme je vais le montrer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a, dit saint Bernard, deux espèces d'orgueil, ou plutôt le même orgueil a deux effets ; l'un au dedans de nous-mêmes et l'autre au dehors : l'un qui consiste dans une enflure de cœur que nous cause intérieurement la vue de notre propre excellence; l'autre qui consiste dans une envie démesurée des marques d'honneur et des éloges, que nous prétendons nous être dus de la part du public. Or, l'un et l'autre sont une faiblesse, et supposant même que l'orgueilleux soit abondamment pourvu de tous les avantages dont il se flatte, c'est par faiblesse qu'il s'entretient dans une vaine estime de lui-même et qu'il s'y complaît, et c'est par faiblesse qu'il recherche l'estime du monde et qu'il se repaît d'une frivole opinion. Double faiblesse que l'humilité corrige par une force chrétienne, et par les saines idées qu'elle nous fait prendre des choses, dans la manière que je vais l'expliquer.

C'est un principe commun, qu'il n'y a que les génies étroits qui se laissent enfler de ce qu'ils ont d'avantageux, et de ce qui leur donne quelque distinction. Il n'est pas besoin de recourir à la religion pour être convaincu de cette maxime : la philosophie humaine suffit, et les sages du paganisme nous ont tracé là-dessus des leçons pleines de sens et de raison. Peut-être ne les ont-ils pas pratiquées, car de la spéculation à la pratique, la conséquence n'est pas infaillible; mais ces leçons n'en sont pas moins solidement fondées, ni moins vraies. On ne prétend pas toujours disputer à un homme ses qualités et ses prérogatives. Qu'il en jouisse, à la bonne heure, et qu'il s'y maintienne; on n'y trouve point à dire : mais on n'entend pas pour cela qu'il ait droit de s'élever, ni d'affecter des airs de hauteur qui excitent tout à la fois le mépris et l'indignation. Si donc dans l'éclat de leur fortune, et pour quelque prééminence qui leur est accordée, des gens s'oublient de la sorte eux-mêmes, c'est qu'ils ne savent pas se mettre au-dessus de leur prospérité, et qu'ils n'en ont pas la force. Car il est constant, et l'expérience nous l'apprend, qu'il n'y a pas moins de force à soutenir la prospérité sans orgueil qu'à soutenir l'adversité sans abattement.

Aussi, qui voyons-nous être plus susceptibles des atteintes de l'orgueil? C'est le sexe ; c'est l'âge le plus faible ; ce sont de jeunes personnes sans usage de la vie et sans connaissance ; ce sont des femmes mondaines et naturellement entêtées d'une vanité puérile ; ce sont des hommes que leur origine avait d'abord placés dans les dernières conditions, mais que l'adresse, que l'intrigue, que la faveur a tirés de la poussière, et qui tout à coup se trouvant dans une élévation pour laquelle ils ne sont pas nés, retiennent toujours les sentiments de leur premier état, et en font d'autant plus apercevoir la faiblesse, qu'ils l'exposent plus au jour, et qu'ils la portent avec eux dans un plus haut rang.

Encore si l'orgueilleux se glorifiait de qualités plus estimables et plus dignes d'une certaine attention ; mais qu'est-ce qui nourrit communément l'orgueil du monde? Ce sont des qualités toutes naturelles, et par là même passagères et périssables ; c'est dans une personne du sexe une fleur de jeunesse, un tour de visage, une parure, un ornement qui frappe la vue ; c'est dans un riche une magnificence, un luxe qu'il étale avec pompe et qui fait tout disparaître devant lui. C'est dans un grand du siècle un nom que souvent il déshonore bien plus qu'il n'en est honoré : une dignité, une grandeur que ses pères lui ont transmises, et qui fut la récompense de leurs travaux, sans être le prix de son mérite. Tout cela, et cent autres sujets que je veux bien omettre, voilà de quoi on s'applaudit, et pourquoi on lève la tête. Voilà ce qu'on se rappelle mille fois dans le souvenir, ce qu'on envisage sans cesse, et ce qu'on se propose dans le plus beau lustre. Voilà ce qui inspire ces manières dédaigneuses dont on traite tout ce qui est autour de soi, n'ayant des yeux que pour se contempler soi-même et pour s'exalter.

Mais, encore une fois, qu'est-ce que toutes ces qualités? Nous ne les posséderons jamais au point de perfection où les posséda le plus puissant roi d'Israel ; et quel jugement en fit-il? J'étais sur le trône, disait Salomon, et dès que je commençais à régner je m'appliquai à considérer tout ce qu'il y a sous le soleil, et je connus que tout n'est que vanité : *Et ecce universa vanitas*. (*Eccle.*, I.) Il n'en demeure pas là ; mais parcourant chaque chose en détail, rien n'a manqué, continuait-il, à la splendeur de mon empire; étendue de domination, cour nombreuse, palais superbes, jardins délicieux, richesses immenses, affluence de biens telle qu'aucun dans Jérusalem avant moi ne m'égala ; et après y avoir réfléchi, je n'en ai pas moins conclu que tout n'est que vanité.

Locutusque cum mente mea, animadverti quod hoc quoque esset vanitas. (*Eccle.* II.) Du moins ce sage, dont on venait de toutes parts entendre les oracles, ce savant qui, depuis les cèdres du Liban jusqu'à l'hysope, n'ignorait rien dans toute la nature, que pensait-il des dons de l'esprit? Que pensait-il de la sagesse même et de la science? Il tient toujours le même langage, et n'hésite pas à prononcer que ce n'est que vanité : *Et hoc ergo vanitas.* Or tout cela n'étant dans Salomon que vanité, doit-il être autre chose dans nous? Par conséquent compter sur tout cela, c'est compter sur la vanité; et compter sur la vanité, s'en faire un objet de complaisance, n'est-ce pas faiblesse? Ainsi, dit le Seigneur par son prophète, que le riche ne se glorifie point dans ses richesses, le sage dans ses lumières, le savant dans sa doctrine, le grand dans sa puissance : mais quiconque veut se glorifier, ajoute l'Apôtre, qu'il se glorifie en Dieu seul, puisqu'il n'y a de gloire stable et permanente qu'en Dieu : *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* (II *Cor.*, X.)

Que ce soit, dis-je, dans le Seigneur qu'il se glorifie, non point en apparence, mais en effet; car on ne sait que trop qu'il y a un orgueil hypocrite qui, sous un zèle spécieux de la gloire de Dieu, ne cherche que la gloire de l'homme. Orgueil de ces docteurs de la loi et de ces pharisiens, qui, selon qu'il est marqué dans l'Évangile, marchaient avec une gravité fastueuse; qui remplis d'eux-mêmes se regardaient comme des hommes privilégiés, et se félicitaient des grâces extraordinaires dont ils avaient été prévenus; qui s'éloignaient de la multitude, et ne se communiquaient qu'à certaines âmes choisies, damnant tout le reste, et se mettant à la tête des élus; qui d'un air recueilli et composé, mais d'ailleurs sans balancer un moment et comme de droit acquis, prenaient partout les premières places, et laissaient derrière eux le peuple dans la foule; rigides observateurs des anciennes traditions et des moindres cérémonies, jusqu'à faire scrupule de ne se pas laver les mains avant le repas, ou de ne pas payer la dîme des plus petites herbes; dépositaires prétendus de la plus pure morale, et seuls instruits des voies du ciel les plus droites; car voilà les idées présomptueuses où ils s'entretenaient, où ils s'attachaient, qui dans toutes leurs œuvres se renouvelaient et leur offraient toujours à l'esprit une image agréable. Idées qui quelquefois même viennent assaillir les âmes les plus fermes? Que sera-ce des plus faibles?

Qui lirait alors dans un cœur ce qui s'y passe : que n'y verrait-on point? Il se dilate ce cœur vain; il s'épanouit, il est content : secrets sentiments, dont la plupart connaissent si bien par eux-mêmes la faiblesse, qu'ils auraient honte que d'autres qu'eux en fussent informés. On les cache autant qu'on le peut, et de là ces témoignages extérieurs d'une modestie étudiée; de là ces termes dont on use pour s'humilier, pour se rabaisser; mais ce sont des termes, et tout ce qu'on dit on n'a garde de le croire, ni de vouloir en être cru. Que dis-je? Le raffinement de l'orgueil va même plus loin; on parle avec réserve, et l'on se persuade parler de bonne foi; mais à l'ombre de cette bonne foi l'orgueil n'est encore que trop adroit à s'insinuer. Les apôtres rendaient compte au Fils de Dieu des succès de leur mission; ils lui en donnaient, à ce qu'il semblait, tout l'honneur : c'est en votre nom que les démons nous obéissent, *in nomine tuo* (*Matth.*, VII); et quelle fut néanmoins la réponse de ce divin maître? Je voyais Satan, cet ange superbe, tomber du ciel : *Videbam Sathanam de cœlo cadentem.* (*Luc.*, X.) Que voulait-il leur faire entendre? Qu'il était à craindre que, sans y penser, ils ne prissent quelque part à cette gloire qu'ils lui déféraient. Importante leçon pour vous, âmes fidèles? Après avoir vaincu tous les autres vices, voici le dernier et le plus dangereux que vous ayez à vaincre. Comment cela? Parce que les autres vices, remarque saint Eucher, croissent par les vices, au lieu que l'orgueil se forme et croît par les vertus : *Cætera vitia crescunt vitiis, vanitas virtutibus.* Poursuivons.

En s'estimant soi-même, il est naturel de chercher l'estime du monde; autre faiblesse de l'orgueil. Doublement faible alors et dans l'objet qu'il se propose, et dans les mouvements qu'il se donne pour y parvenir, Ce qu'il recherche, c'est l'estime des hommes. Or, est-il rien de plus méprisable que les jugements des hommes et que leur estime? Pensez de moi, dit saint Augustin, tout ce que vous voudrez; que m'importe? je suis ce que je suis, et je le suis indépendamment de vous et de tous vos discours; ils ne me rendront ni pire, ni meilleur. Qu'ai-je donc à me mettre en peine des jugements du monde? de ces jugements aveugles et téméraires, de ces jugements faux et erronnés, de ces jugements bizarres et capricieux sur lesquels on ne peut compter : aujourd'hui favorables, demain contraires; de ces jugements passionnés dont l'intérêt, dont la prévention, dont l'animosité, dont la malignité est la règle; de ces jugements où tout est renversé, où souvent l'iniquité est canonisée, et la vertu noircie et calomniée; où le solide mérite est négligé, oublié, déprimé, tandis qu'un mérite superficiel est vanté sur les toits et préconisé dans tous les lieux; enfin de ces jugements réprouvés de Dieu, parce qu'ils ne sont point selon l'Esprit de Dieu : *Senti de Augustino quidquid libet.* Voilà toutefois ce qui fait une des principales attentions de l'orgueilleux; voilà ce qui le charme, ce qui l'occupe, ce qui lui fait prendre mille mesures; et cette faiblesse, à combien d'autres faiblesses le conduit-elle dans les mesures mêmes qu'il prend pour se satisfaire? Suivez-moi.

C'est par là qu'il devient esclave. Il veut plaire au monde, être bien venu dans le monde; et pour cela il faut se conformer,

disons mieux, il faut s'asservir à toutes les façons du monde, à toutes ses modes et à toutes ses coutumes, quelque gênantes, quelque opposées qu'elles soient à l'inclination, à l'honneur, au caractère, au tempérament. Vous le savez, vous surtout femmes du monde, quels soins vous coûte ce désir effréné de plaire et en quelle captivité il vous réduit. C'est par là qu'il devient avide de louanges et des louanges les plus fades. Tout insipides qu'elles sont, il les goûte à longs traits; et n'est-ce pas ainsi qu'un grand est tous les jours la dupe de son orgueil? Louez-le, dit-on, et demandez ensuite tout ce que vous voudrez : avec une telle médiation, il n'est rien que vous ne puissiez obtenir. C'est par là que sans nulle pudeur, il devient quelquefois lui-même son panégyriste. On l'écoute, et on se divertit à le faire discourir, ou de ses exploits, ou de sa naissance, ou de ses vues, ou de ses desseins. Cependant on ne lui épargne pas l'encens; on le lui jette à pleines mains ; et il ne voit pas qu'il est le jouet de ceux-là mêmes qui l'encensent, et qui n'attendent que le moment où il aura disparu, pour le percer de mille traits. C'est par là qu'il devient jaloux. Tout lui fait ombrage, et l'on ne peut en sa présence élever personne qu'il ne sente sur l'heure une pointe qui lui pique le cœur et qui le déconcerte. C'est par là qu'il devient soupçonneux : un geste, une œillade, un mot qui vous échappe, mais qu'il ne laisse pas échapper : voilà pour lui un fonds inépuisable de réflexions. C'est par là qu'il devient inquiet, léger, inconstant : aussi variable que les flots de la mer, au premier vent il s'agite, et au premier rayon, il se calme; tout à coup transporté de joie, et tout à coup plongé dans une noire mélancolie; également audacieux et timide; fier dans le bonheur jusqu'à l'insolence, et abattu dans la disgrâce jusqu'à la désolation. C'est par là qu'il devient sensible et délicat à l'excès : le moindre souffle ternit la glace d'un miroir, et la moindre atteinte offense une imagination blessée, et lui paraît une tache ineffaçable. Je ne finirais point à dire comment par là même il devient colère et violent : semblable à ces gouffres embrasés où l'on ne peut laisser tomber une pierre, que dans l'instant ils ne vomissent de leur sein mille feux, et qu'ils ne répandent au loin l'incendie et le ravage; comment il devient vindicatif, et inexorable dans ses vengeances; ne pouvant rien digérer, exigeant des satisfactions à l'infini, et faisant gloire de se rendre redoutable à quiconque l'attaque; comment il devient critique et médisant, raisonnant de tout, blâmant tout, dès que ce n'est pas son ouvrage, et n'approuvant rien qu'autant qu'il y a eu part. Concluons, et ajoutons, comment il devient malheureux et selon le monde et selon Dieu; selon le monde et la vie présente, où son orgueil, par les tourments qu'il lui cause, fait son supplice; selon Dieu, auprès de qui l'orgueil détruit le mérite de tout le bien qu'il pratique, et le lui enlève. En est-ce assez, et que manque-t-il à ce tableau? Quoi que ce soit, je le laisse, pour vous apprendre comment l'humilité nous affermit contre toutes ces faiblesses.

C'est qu'elle est fondée sur un principe tout divin qui est la religion. Elle ne consiste point à ne pas reconnaître les qualités dont il a plu à Dieu de nous gratifier, mais à les regarder de tout un autre œil que l'orgueil ne les envisage. Tout ce qu'elles ont d'humain, l'humilité le méprise, parce que, dégagée de toutes les vues humaines, elle n'estime rien que par rapport au salut, comme rien en effet n'est autrement estimable. Elle nous met donc au-dessus des vains retours de l'orgueil, qui en toutes choses ne considère que ce qu'il y a d'éclatant, et n'est touché que des dehors. Miracle de l'humilité chrétienne! plus nous sommes grands, plus l'humilité nous abaisse et nous rend petits, suivant ce mot du Sage : ***Quanto magnus es, humilia te in omnibus.*** (*Eccli.*, III.) C'est-à-dire, selon le sens que je donne à ces paroles : plus nous sommes au-dessus des vanités du monde et détrompés de la bagatelle, et moins nous nous estimons nous-mêmes, moins nous voulons être estimés : pourquoi? Parce que, jugeant sainement des choses, nous ne voyons rien de solide que ce qui nous conduit à Dieu, que ce qui nous approche de Dieu, que ce qui nous attire les grâces de Dieu, et qui nous assure ses récompenses que ce qui détourne de nous ses vengeances et ses châtiments; rien de solide que ce qui nous tient dans une juste dépendance et dans le devoir; que ce qui nous déprend de tous les amusements du siècle et de tous ses attachements; que ce qui fait germer en nous les vertus, ce qui les purifie, ce qui les conserve. Or, c'est ce que sont les abaissements volontaires d'une âme fidèle et humble. Mais par un autre prodige, plus l'humilité nous abaisse, plus elle nous rend véritablement grands. Car voici la véritable grandeur : d'être plus grand, pour m'exprimer de la sorte avec saint Bernard, que la grandeur même; je dis que cette grandeur mortelle dont le monde est si épris, d'être au-dessus des autres par son rang et par ses talents, et au-dessous par ses sentiments : ***In alto non altum sapere;*** d'avoir de quoi briller devant les hommes, et de ne tenir nul compte de cet éclat, de le craindre même et de le fuir ; de mettre toute son ambition et tout son bonheur à vivre dans les ténèbres et à n'être connu que de Dieu.

Voilà où la philosophie païenne n'a pu atteindre et ce qu'elle a ignoré. Voilà ce que les sages mondains ne comprennent point encore; et peut-être m'accuseront-ils de leur prêcher une morale peu propre à leur état? Père saint, roi du ciel et de la terre, Seigneur, dans le même esprit que votre Fils adorable, je vous rends grâces d'avoir caché ces vérités aux savants et aux sages, et de les avoir révélées non-seulement aux petits, mais aux plus petits : *Et revelasti ea parvulis.* (*Matth.*, XI.) Il y a dans cette assemblée, je dois le croire, il y a de ces âmes

pieuses et retirées du monde, à qui vous découvrez ces mystères, et qui profiteront de ces leçons. Il n'appartient qu'à la Loi évangélique de leur donner des vues si pures, si désintéressées, si conformes à la souveraine raison. Encore une fois, mon Dieu, soyez béni éternellement, et que les impénétrables conseils de votre Providence s'accomplissent. *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (*Matth.*, XI.)

Je ne suis point après cela surpris que tous les dons de Dieu et de sa grâce accompagnent l'humilité; qu'elle soit, selon la pensée de saint Augustin, le fondement de la sainteté chrétienne, qu'elle en soit le progrès, et qu'elle en soit la perfection; que l'humble de cœur soit tout ensemble doux, patient, modéré, charitable, bon envers tous, détaché de lui-même, modeste dans ses paroles, circonspect dans ses actions, prévenant, affable, toujours égal, toujours jouissant d'une paix inaltérable, toujours consumé de zèle pour Dieu, et rapportant tout à l'honneur de Dieu. Ce sont là les âmes que Dieu chérit, et à qui il se fait connaître par de fréquentes visites, qu'il écoute, et à qui il répond, qu'il ménage, qu'il cultive, pour qui il réserve ses plus intimes faveurs. Ce sont là les sujets dont il se sert pour opérer les œuvres les plus merveilleuses. Il prend pour son ministre auprès de Pharaon, et pour le conducteur de son peuple, un Moïse qui se croyait indigne de l'un et de l'autre. Il députe vers les princes et les rois un Jérémie, lequel se disait un enfant qui savait à peine bégayer. Il donne le commandement des armées à un Gédéon qui se traitait comme le dernier de tous. Il destine la couronne à un David, simple berger, le moins âgé de ses frères, et sans nulle considération dans la maison paternelle. Enfin, ce qu'il y a de plus faible, il le choisit pour abattre les forts; ce qu'il y a de moins noble et de plus vil selon le monde; les choses mêmes qui ne sont point, il les choisit pour détruire celles qui sont : car il en faut toujours venir à ce que l'Apôtre nous a si solennellement déclaré, que le Créateur des hommes, cet Etre suprême, ne veut pas qu'aucun homme ait de quoi se glorifier devant lui, si ce n'est en lui, et en lui seul.

Finissons donc, mes chers auditeurs, par le beau sentiment du même Docteur des gentils : Que j'y trouve de fermeté, de solidité, de piété : c'est l'abrégé de l'humilité chrétienne, le point fixe de notre estime, et le fruit de ce discours. *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Gal.*, VI.) Dieu me garde de mettre ailleurs ma gloire que dans les humiliations et dans la croix de Jésus-Christ mon Seigneur et mon Dieu. Que Dieu, dis-je, m'en préserve dans tout le cours de ma vie : *Absit ;* car c'est un oracle de la vérité éternelle, que celui qui s'humilie en ce monde sera élevé; et que celui qui cherche à s'élever sera abaissé et humilié. Oracle qui s'est vérifié dans tous les temps et avant même l'Evangile. On a vu sur les plus hautes montagnes les cèdres renversés : ils touchaient presque le ciel de leurs têtes, et ils semblaient le menacer; mais dans un moment ils ont été couchés par terre. Parlons sans figure : Babylone détruite, Aman condamné, Nabuchodonosor réduit au rang des bêtes; tant de sceptres brisés, tant de couronnes enlevées, tant d'empires abolis ou transmis à d'autres peuples; et, pour ne point monter si haut, tant de maisons tombées à nos yeux, tant de riches dépouillés, tant de sages confondus, tant de saints pervertis, voilà les justes châtiments de l'orgueil. Souvent, dès la première génération, on ne retrouve plus ce faste qui inspirait tant de fierté; on ne revoit plus cette abondance qui rendait le poids de l'autorité si absolu et si pesant; tout a disparu. On voit de prétendus esprits forts frappés du plus mortel aveuglement; on voit des hommes longtemps exercés dans la pratique des vertus, tombés tout à coup au fond de l'abîme, et en des désordres qui font horreur. On en est effrayé; mais vive le Seigneur, le Dieu immortel : Je ne donnerai, dit-il, ma gloire à nul autre, et qui la voudra partager avec moi, connaîtra bientôt qu'il n'y a qu'un maître, et que ce seul maître c'est moi. Je dessécherai jusqu'aux dernières racines des nations orgueilleuses; j'en effacerai le souvenir; et, au moment de leur plus grande élévation, je les verrai se dissiper devant moi comme la fumée.

Ainsi reprenons, mes frères, avec le grand apôtre : *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Point d'autre élévation pour moi, Seigneur, que de participer à votre croix et à vos abaissements. Ce sont les vôtres, cela me suffit; et dès lors ils me tiennent lieu de tout. Humilié comme vous, c'est toute ma gloire; anéanti comme vous, c'est toute ma grandeur; dégradé comme vous, c'est toute ma dignité; inconnu comme vous, c'est mon plus beau lustre; méprisé, calomnié comme vous, c'est tout mon éloge; crucifié comme vous, c'est toute ma vie. Pourquoi? Parce qu'en tout cela, Seigneur, je deviens semblable à vous. *Absit mihi gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* Monde vain et la vanité même, si quelquefois tu m'as séduit par une figure trompeuse, c'est pour jamais que j'y renonce. Je foule aux pieds ton orgueil, et je laisse à tes adorateurs cette fausse gloire après laquelle ils courent et qui les amuse. Heureux si, par le mépris de toute la gloire humaine, je puis mériter cette éternité glorieuse où nous conduise, etc.

SERMON VIII.

Pour le quatrième dimanche de l'Avent.

SUR LA VIGILANCE CHRÉTIENNE.

Parate viam Domini. (*Luc.*, III.)

Préparez la voie du Seigneur.

C'est dans nos cœurs, mes très-chers frères, que nous sommes chargés de préparer les voies de Dieu : et la préparation de nos cœurs n'est pas un ouvrage aussi facile que nous pourrions peut-être le penser.

Elle demande tous nos soins; et la prudence la plus attentive suffit à peine pour y réussir. Où trouver néanmoins, parmi les chrétiens, de ces hommes sérieux et appliqués, qui se fassent une affaire, une étude, une occupation de préparer leurs cœurs aux visites de Dieu? On se prépare à tout, on se règle sur tout, on veut se précautionner contre tout : la préparation du cœur est la seule qu'on néglige. Et n'est-ce pas ce que le Sauveur nous faisait entendre, lorsqu'il prenait soin de nous avertir que les enfants du siècle sont plus prudents dans leur conduite que les enfants de la lumière. Ne croyez pas cependant que ce soit une prudence toute charnelle que Jésus-Christ prétend ici nous inspirer, après l'avoir frappée dans l'Evangile de tant d'anathèmes; mais cette sagesse humaine si hautement réprouvée n'en est pas moins un reproche sensible de notre négligence; et les soins empressés des mondains dans la conduite des choses temporelles, marquent assez naturellement à un chrétien quelle doit être avec proportion sa vigilance sur ce qui concerne l'éternité. Car n'est-ce pas pour nous un juste sujet de confusion, Messieurs, et entre autres pour les personnes qui ont quelque zèle, une bien amère douleur, qu'autant que le salut, par son importance, passe tous les intérêts de la vie présente, autant par le plus étrange renversement, les intérêts de la vie présente, dans l'application que nous y avons, l'emportent sur le soin du salut? Ceci surtout me paraît fondé sur ce que tous les jours l'expérience de nos sens nous fait connaître d'une manière à ne le pas oublier : que dans le monde on ne s'avance qu'autant qu'on est attentif à sa fortune, et que l'on sait prendre des mesures pour s'établir; et si je puis bien en ce discours vous faire sentir à quel péril nous expose dans le chemin du ciel une aveugle conduite, sans étude et sans discernement, il y aura peut-être de quoi réveiller enfin notre langueur, et nous ouvrir les yeux qu'une téméraire confiance nous a trop longtemps fermés. Ce que je dis donc ici, c'est à tous que je le dis, veillez : *Omnibus dico; vigilate.* (*Marc.*, XIII.) C'est-à-dire marchez avec prévoyance, et examinez en marchant tous vos pas; agissez avec connaissance, et éclairez en agissant toutes vos actions; ne vous passez rien, ne vous pardonnez rien : cette précaution est tellement nécessaire, que le salut y est attaché. Comment? En voici la preuve que je divise en deux articles, qui vont renfermer en deux mots tout mon dessein. Car le salut, vous le savez, est tout ensemble et l'ouvrage de l'homme, et l'ouvrage de Dieu : de l'homme secouru de Dieu, et de Dieu secondé de l'homme : il faut donc, pour fonder sur cela une assurance raisonnable, que l'homme puisse également se répondre, et de lui-même et de Dieu : or ce ne peut être que le prix de la vigilance chrétienne. Hors de là on ne peut compter sur soi-même : nous en verrons les raisons dans mon premier point; on ne peut compter sur Dieu : c'est ce que je vous expliquerai dans mon second point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sans une extrême vigilance nous ne pouvons compter sur nous-mêmes dans l'affaire du salut : pourquoi? C'est, en premier lieu, que nous sommes très-faibles de notre fond, et très-fragiles; si nous ne prenons bien garde à nous, nous tombons de nous-mêmes. C'est, en second lieu, que nous sommes très-fortement attaqués au dehors : si nous n'observons bien les différentes impressions que fait sur nous le monde, et tous les objets que nous présente le monde, nous nous laissons séduire et entraîner. C'est, en troisième lieu, que nous sommes néanmoins obligés à l'observance d'une loi très-sublime dans sa perfection, et très-étendue dans ses devoirs. Si nous n'apportons un soin très-exact à les étudier et à nous étudier nous-mêmes, il est difficile que plusieurs ne nous échappent. Ainsi les trois motifs qui doivent nous inspirer une salutaire défiance de nous-mêmes, et par là nous engager à veiller sans cesse, les voici : Premièrement, l'inconstance et la fragilité naturelle de notre cœur. Secondement, les dangers attachés aux objets extérieurs. Troisièmement, la grandeur et la diversité de nos obligations. Tout ceci est important, écoutez-le.

Je dis d'abord, l'inconstance et la fragilité de notre cœur. Car qu'est-ce que l'homme, et que la volonté de l'homme? La plus orageuse mer est-elle ou dans ses calmes plus infidèle, ou dans ses changements plus bizarre? Aujourd'hui plein de vigueur, l'homme à grands pas avance dans les voies de Dieu; et demain le courage abattu, il demeure, ou même il recule. D'un moment à un autre, sans nulle raison que le caprice qui nous joue, on veut et l'on ne veut plus; on aime et l'on hait; on promet et l'on se dédit; on donne et l'on reprend; on bâtit et l'on détruit. A vous entendre maintenant parler, il n'est rien qu'on ne doive espérer de vous; vous êtes tout de feu, et vous brûlez : à vous voir dans quelque temps agir, il n'est rien qu'on n'en doive craindre : vous êtes tout de glace, et vous languissez. C'est pour cela que le Saint-Esprit compare l'homme, à quoi? à une feuille qui tourne au gré du vent : *Contra folium quod vento rapitur.* (*Job*, XIII.) Combien de fois les plus saintes âmes les éprouvent-elles jusqu'aux pieds des autels, ces fâcheuses vicissitudes? et combien de fois se plaignent-elles amoureusement au ciel de leur faiblesse? *Malheureux*, s'écriait l'Apôtre des nations; *qui me délivrera de ce corps mortel, dont le poids m'entraîne?* A quelles variétés je me trouve incessamment exposé, au milieu de deux lois toutes contraires, qui tour à tour me gouvernent! Celle de l'esprit qui me relève et me soutient, celle de

la chair qui m'appesantit et m'accable! Avec quelle promptitude je me porte tout à coup vers un terme où j'aspire par la raison, et tout à coup je me tourne vers un but opposé, où je suis conduit par les sens : si donc, mes frères, dans cette légèreté de sentiments et dans cette incertitude, vous ne veillez incessamment sur vous-mêmes, à quoi souvent ne vous emporteront point tous les mouvements de votre cœur : et de quelle assurance y a-t-il lieu de vous flatter? Ainsi la parole de saint Paul est bien véritable, et la figure dont il use, bien propre à mon sujet. Lorsqu'il dit que nous portons le riche talent de la grâce dans des vases de terre, et la juste conséquence qui suit de là, c'est donc de garder toujours en marchant la même circonspection qu'aurait un homme qui tiendrait dans ses mains un ouvrage également cher et facile à briser. Veillez, *Vigilate.*

Pour prendre la chose dans sa source, et remonter au principe, cette faiblesse de l'homme, et cette instabilité de notre cœur, naît surtout du dérèglement des passions. En voulez-vous connaître les divers caractères? Appliquez-vous, et tremblez. Ennemis domestiques, c'est, pour parler de la sorte, de notre propre substance qu'ils sont sortis, et c'est nous-mêmes et notre sein qu'ils dévorent en se nourrissant. Ennemis insatiables : donnez-leur, vous les irritez et leur prêtez des armes contre vous; mais aussi ce que vous leur refusez, leurs cris importuns l'arrachent enfin et leur violence l'emporte. Ennemis infatigables : vaincus mille fois, mille fois ils rentrent dans le champ de bataille et se relèvent de leur défaite; pour une branche que vous coupez, il en repousse mille : et souvent votre victoire même devient pour vous une nouvelle matière de combat. Ennemis vigilants : rien ne leur échappe. Faites un faux pas, ils en profitent, et la plus légère perte que vous négligez leur est, par leurs soins, un gain important. Ennemis toujours présents, partout ils vous suivent; ou plutôt partout vous les portez avec vous, parce que vous vous portez partout vous-mêmes. Ennemis artificieux, et non moins redoutables dans le silence d'une fausse paix que dans le tumulte d'une guerre ouverte : tantôt c'est un torrent impétueux, dont on suit le cours sans presque pouvoir l'arrêter. Quelles saillies à certaines rencontres, et quels emportements de la passion? On n'est plus à soi, et le feu transporte, au moment qu'on se croyait plus maître de ses désirs. Tantôt c'est un poison subtil qui se glisse insensiblement, et dont on ne ressent l'atteinte mortelle que quand la contagion a gagné de toutes parts, et qu'il n'y a plus de ressource. Quels déguisements d'une inclination, ou naissante encore, ou depuis longtemps dominante, qui, pour mieux s'autoriser, veut, sans rien perdre de ses intérêts, mettre à couvert ceux de la conscience! Sous quelles couleurs elle se cache, et que les apparences en sont belles! Tel peut-être devant qui je parle, se croit dans un état d'innocence, que la plus adroite passion engage dans une liaison criminelle, et retient dans une habitude où le cœur secrètement se corrompt, si déjà même il n'est pas tout à fait corrompu. Tantôt c'est comme une troupe unie qui fond sur nous à main armée, comme un orage qui éclate : tout est en mouvement dans un cœur, le trouble y règne, et il devient le théâtre des plus violents combats : il ne sait quelle passion domine, parce que toutes les passions semblent également le dominer. Tantôt c'est en se relevant par une fatale succession les unes les autres, qu'elles agissent, et en donnant toutes séparément leur coup. Le plaisir vous flatte, dès que l'orgueil cesse de vous enfler; la mollesse vous abat, si l'ambition ne vous pique plus; la haine vous déchire, quand l'amour n'a plus de quoi vous toucher : en de si fâcheuses extrémités, comment soutenir une âme chancelante, et que faire? Ce que fait le pilote, ce que font les passagers, quand le vaisseau à demi brisé ne peut plus se sauver de la tempête qu'avec toute l'adresse de l'art. Toujours attentif à la boussole, toujours appliqué au gouvernail, on se mesure et l'on se règle, on avance et l'on décline. On fait tout par méthode et à dessein. Cessez d'avoir dans l'ordre de la vie les mêmes ménagements; je dis que le hasard ne pourra fixer tant d'inconstance, redresser tant d'inclinations vicieuses, découvrir tant d'illusions, repousser de si violents assauts. Autant de pas que vous ferez, ce seront peut-être autant de chutes; on n'en a que trop d'exemples, et combien, qui m'écoutent l'ont éprouvé?

Ce qui doit redoubler en second lieu notre crainte, et, par conséquent, notre vigilance, ce sont les dangers que portent avec eux les objets visibles et extérieurs que nous offre le commerce du monde, et qui frappent nos sens. Or je touche ici, mes frères, un nouvel article sur quoi vous êtes beaucoup plus éclairés, et bien mieux instruits que moi; et ce serait en vain que j'entreprendrais de vous rendre sensibles tant de piéges qui vous environnent au milieu du monde, et tant d'écueils dont vous avez à vous préserver. Mais si nous convenons sur le même point; du reste nous raisonnons sur ce point-là même bien différemment; et du même principe je tire votre condamnation, lorsque vous en prétendez tirer votre excuse. En effet, qu'est-ce, à vous en croire, que le monde, et quelle peinture en faites-vous à certains moments? Il engage, dites-vous, il attache; il dissipe et il amollit; il aveugle et il enchante : ses amusements arrêtent, ses emplois occupent, ses honneurs éblouissent, ses douceurs corrompent; tout y a son poison : les compagnies, on s'y distrait; les conversations, on y médit; le jeu, on s'y emporte; le repos, on s'y endort; le commerce, on y trompe; les affaires, on n'y suit que l'intérêt : toutes les voies en sont détournées, toutes les maximes en sont

fausses; laissez-vous y conduire, il vous mène au précipice; fuyez-le, il vous méprise, et vous perce, en vous méprisant, de ses railleries les plus piquantes : le vice y entre par mille portes, par la pensée, par les désirs, par les paroles, par les actions : l'exemple entraîne, le respect humain tyrannise, la vertu même a son danger, et les choses dans leur origine les plus innocentes, ne sont pas dans leurs suites à couvert du crime. Le parti donc qui vous reste, ce n'est point celui que vous prenez, de vous livrer au cours ordinaire du monde, et de marcher après la multitude. Mais c'est au contraire le parti d'un sage capitaine, qui connaît toutes les forces ennemies qu'il a en tête, et tout le faible de la place où il commande. C'est de fortifier tous les endroits par où vous sentez que votre cœur est plus aisé à prendre, d'être toujours sur vos gardes, de réfléchir, de méditer; autrement votre perte est inévitable, et quelle que soit sur cela votre présomption, vous ne pouvez demeurer longtemps hors d'insulte, et y être en état de vous défendre.

Ce qui achève en troisième lieu de m'en convaincre, c'est, Messieurs, l'excellence et le nombre presque infini de nos obligations. Car être aussi faibles par soi-même que nous le sommes, être aussi fortement attaqués au dehors et de toutes parts, et cependant se trouver chargés de tant de devoirs auxquels il faut fidèlement et pleinement satisfaire, c'est bien, mes frères, de quoi nous faire trembler. Or, le savez-vous, quelle est la loi du Seigneur, et tout ce qu'embrasse la sainteté à quoi la loi vous appelle indispensablement? je dis indispensablement, et je m'en tiens même au précepte. Elle est cette vaste loi, cette loi divine, au-dessus de la chair et du sang; son empire s'étend jusque sur l'esprit, pour en régler toutes les pensées; sur le cœur, pour en purifier tous les sentiments; et sur les sens, pour les tenir tous dans l'obéissance. Elle condamne, quoi? jusqu'à une légère image qui flétrit l'âme, le moindre penchant qui la lie, une œillade qui échappe, une parole qui part de la bouche, un geste de la main : autant de relations différentes que vous avez à Dieu, autant de relations que vous avez avec le prochain; autant d'aspects divers, par où, dans la vie civile et chrétienne, vous pouvez être considérés selon l'âge, l'état, le rang, la profession, ce sont autant de nœuds par où la loi vous tient attachés. Et ne pensez pas qu'elle se contente d'une fidélité imparfaite : de tant d'articles, violez-en un, tout le reste est pour vous de nulle valeur : manquez à un point, vous êtes digne de mort; chaque moment est donc mesuré, et chaque pas critiqué : une peinture faite à l'imagination, et que vous recevez, un ressentiment qui aigrit le cœur, et que vous écoutez; un trait médisant qui se présente sur la langue, et que vous lancez, il ne faut rien davantage; en un instant on pèche, on tombe, on se perd, on se damne. Ce ne sont point là de ces craintes frivoles, qu'une ombre fait naître de ces réflexions étudiées, qui passent les vues communes; tout y est sensible et conforme à nos connaissances les plus ordinaires. Sur cela je vous demande s'il est naturel; je dis plus, s'il est même possible, à prendre les choses dans les règles de la prudence humaine, que sans de fréquents retours sur nous-mêmes, de tant d'obligations et si diverses, aucune ne perde sa place, ne soit oubliée? Combien peut-être y en a-t-il que vous ignorez, et que la vigilance vous devait apprendre? L'ordre le mieux établi se dérègle de lui-même, dès qu'on ne s'applique pas constamment à le maintenir. Dans le commerce le moins étendu, l'on est tous les jours sujet à se mécompter, dès que l'on manque de régularité à marquer chaque chose en son temps; et de tout ce que j'ai dit, pour tout reprendre, je conclus toujours qu'un cœur où la garde n'est pas exacte, ou bien a déjà perdu son innocence, ou ne la peut pas longtemps conserver.

Car sur quoi encore, mon cher auditeur, pouvez-vous vous rassurer? Suivez-moi, je vous prie. Est-ce sur la fermeté de vos résolutions? Mais en fut-il jamais de plus authentiques, jamais en fut-il de plus sincères, que les protestations tant de fois réitérées du Prince des apôtres en la présence de Jésus-Christ, et à la vue des disciples? Il voulait donner sa vie pour son Maître, et seul, quand tout le reste aurait pris la fuite, il était prêt à mourir pour lui et avec lui. Mais que deviennent au premier choc tous ces projets, et qu'est-ce que saint Pierre dans cette occasion? Un infidèle, un parjure; il tombe, et dans sa chute il nous laisse un monument éternel du peu de fond qu'il y a à faire sur la confiance de nos promesses et le succès de nos desseins. N'allons pas si loin, chrétiens : c'est à vous-mêmes que j'en appelle; vous savez combien de fois au tribunal de la pénitence, percés de douleurs, embrasés d'amour, vous avez pris le ciel à témoin de vos sentiments; et combien néanmoins vos sentiments vous ont trahis de fois, ou combien de fois, au sortir de l'autel, vous les avez vous-mêmes trahis, tout à Dieu et tout au monde, dans une même heure, au moins dans un même jour. Est-ce sur la sainteté de la demeure où vous habitez, que vous appuyez votre confiance? Mais est-elle plus retirée que le désert; et dans le désert combien de solitaires ont été surpris? Est-elle mieux gardée que le cloître; et dans le cloître combien de religieux ont été vaincus? Est-elle plus sainte que le ciel; et dans le ciel combien de millions d'anges se sont perdus? Est-ce sur la trempe de votre esprit; est-ce sur vos œuvres passées? Vous croyez-vous donc plus vertueux que David, qu'une négligence entraîna dans le crime; plus éclairés que Salomon, que la passion mena au dernier aveuglement; plus forts que Samson, qu'une perfide beauté soumit avec si peu de peine, et tint longtemps dans une si cruelle servi-

tude. Est-ce sur votre caractère, sur vos dignités, sur le nombre de vos années? Sur votre caractère, ô ciel! Ne produisons point à la lumière des œuvres de ténèbres, dignes d'un éternel oubli; mais mille fois le plus sacré caractère n'a-t-il pas été violé et profané. Sur vos dignités! Mais la plus sévère gravité des sages du siècle a-t-elle toujours été contre le vice une insurmontable barrière; et quels excès ont souvent déshonoré la robe dont ils étaient revêtus, et avili leur autorité? Sur vos années! Mais quel temps de la vie a été hors d'atteinte aux traits empoisonnés de la convoitise? Dans la vieillesse la plus avancée, on a retrouvé tout le feu de la plus vive jeunesse; et dans un corps usé par la longueur des années, ou atténué par la maladie, combien a-t-on vu de fois le sang se ranimer, et la flamme ne s'éteindre qu'avec la vie! Ah! chrétiens, tant d'âmes vertueuses et consommées dans tous les exercices de piété, hors des occasions et au milieu de la retraite, trouvent bien encore de la difficulté à se maintenir. Vous savez, mon Dieu, les combats que l'on a à livrer jusque dans le sanctuaire, et les victoires qu'il faut remporter. L'Apôtre, ce vaisseau d'élection, saint Paul, après en avoir tant sauvé d'autres, craignait de se perdre lui même: il priait, il soupirait, il châtiait son corps; saint Jérôme dans une affreuse solitude, et dans la pratique continuelle d'une rigoureuse pénitence; tant de fervents anachorètes, après avoir blanchi dans le service de Dieu, comblés de mérites, n'osaient encore se promettre une heureuse fin; saisis d'horreur, ils redoutaient une fatale occurrence, qui dans un jour leur pouvait enlever le travail de cinquante années. Les plus forts ont tout craint dans le port, et les faibles n'auront rien à craindre dans l'orage! Les cèdres du Liban se sont à peine soutenus, et les roseaux ne seront point renversés! La chose parle trop d'elle-même; je vais plus loin, et j'ajoute que si vous ne pouvez, sans le secours de la vigilance chrétienne, vous répondre de vous-mêmes, vous ne pouvez pas plus compter sur la grâce de Dieu. C'est mon second point.

SECONDE PARTIE.

Je suis faible; mais le bras de Dieu est tout-puissant pour me fortifier: je tiens une route pleine d'ennemis; mais le Seigneur est ma défense, et qui lui peut résister? J'ai bien des devoirs à remplir, une Loi difficile à observer; mais à la faveur des divines lumières, on voit tout, et avec la grâce qui me conduit, on vient à bout de tout: raisonner de la sorte, et se servir d'un tel raisonnement pour fomenter sa négligence et s'épargner le soin de veiller, c'est, Messieurs, se promettre de la part de Dieu un secours, 1° dont une telle disposition nous rend indignes; 2° que Dieu dans de pareilles conjonctures n'a point promis; 3°, que Dieu en effet refuse alors, et qu'il ne donnera point. J'expose ceci en trois courtes réflexions.

Je ne dis pas seulement en premier lieu, chrétiens, que vous ne méritez pas la grâce dont vous osez ainsi vous répondre: j'ajoute que votre présomption vous en rend indignes: écoutez en positivement la raison. Car c'est vouloir renverser toutes les vues de la Providence, et donner à l'ouvrage de votre salut un ordre tout nouveau. En effet, tel est l'ordre que Dieu a établi, qu'il jetterait d'abord par sa grâce le fondement, mais qu'il nous laisserait ensuite élever nous-mêmes l'édifice. Je m'explique. Dieu sait que nous ne pouvons rien sans la grâce: Dieu donc touché de notre faiblesse ne refuse point de nous prévenir par sa grâce. Mais aussi parce que l'homme avec la grâce peut tout, Dieu de notre part attend une fidélité parfaite à sa grâce, et une pleine coopération. Pourquoi? Par le grand principe de saint Augustin, que Dieu qui nous a créés sans nous, ne nous veut pas sauver sans nous. Or, cette même coopération, pour être constante, demande toujours de nouvelles grâces, à mesure qu'il se présente tous les jours de nouvelles occasions, et que les pas deviennent plus dangereux; et quand Dieu voit une âme soigneuse, vigilante, fidèle, qui observe, qui se ménage, et n'omet rien de tout ce qu'elle sait dépendre d'elle pour sa sûreté, la bonté du Créateur se trouve alors inviolablement engagée à seconder les efforts impuissants de la créature; autrement ce serait à lui qu'on s'en pourrait prendre d'une chute qu'on a prévue, et contre laquelle on s'est muni, autant que la fragilité humaine le permet. Ses richesses donc coulent sans réserve et avec profusion; rien n'est épargné. Mais vous, que prétendez-vous, mon cher auditeur, dans le repos présomptueux où vous vous endormez, et cette mortelle négligence où vous vivez? Vous voulez rejeter sur Dieu le succès d'une affaire dont Dieu, après lui, vous a fait garant; vous demandez que Dieu vous couvre contre l'ennemi d'une barrière tellement impénétrable, que vos soins n'y soient plus nécessaires; et Dieu, au contraire, a prétendu attacher à vos soins votre défense: concluons. Vous vous flattez que Dieu seul vous sauvera. C'est compter sur un miracle; et tant qu'il reste une autre voie marquée de Dieu, c'est se rendre indigne d'un miracle que de l'attendre. Ainsi de tant de malades qui s'adressèrent à Jésus-Christ, si l'un, comme il lui était ordonné, eût refusé de se laver à la piscine; l'autre de se faire voir aux prêtres; tous de prendre les mesures ordinaires pour intéresser le Sauveur du monde en leur faveur, nul n'eût mérité ni obtenu de si promptes et de si parfaites guérisons. Vous faites plus, chrétiens: vous méprisez le plus outrageusement la grâce, et vous l'allez comprendre. Car la grâce vient de Dieu, soit que ce soit une première grâce, pour entrer dans l'état d'innocence soit que ce soit une seconde

grâce pour s'y maintenir. Mais ce riche talent, vous voulez l'exposer indifféremment; son principe vous en fait connaître le prix, vous le jetez au hasard sans vigilance, sans étude: on garde tout autrement un trésor que l'on estime, et c'est mal engager Dieu à vous le conserver, surtout lorsqu'il faudrait pour cela et par votre faute une assistance toute spéciale, et des efforts tout extraordinaires de la grâce; car remarquez qu'il est nécessaire de compenser d'une part ce qui manque de l'autre; et puisque le péril croît à proportion que votre vigilance se relâche, autant faudrait-il alors que Dieu redoublât sa providence, si Dieu voulait encore vous soutenir; si Dieu, dis-je, le voulait : mais c'est ce que Dieu, en de semblables conjonctures, n'a pas promis. Entrons dans cette nouvelle réflexion.

L'oracle du Saint-Esprit y est exprès, et voici bien, chrétiens, de quoi confondre la fausse confiance qui vous séduit. Car celui qui aime le péril y périra: *Qui amat periculum, in illo peribit.* (*Eccli.*, III.) Sur quoi il y a deux choses à considérer. Premièrement, que c'est aimer le danger, que de ne pas éclairer toutes vos démarches, ni veiller exactement sur vous-mêmes; pourquoi? La raison est, qu'il est naturellement impossible, surtout dans le monde où il y a tant de risques à courir, que sans une grande vigilance l'on ne se trouve en bien des rencontres, ou dont il aurait fallu s'éloigner, ou contre lesquelles il eût été besoin de se préparer. Ainsi dit-on qu'un homme s'expose témérairement de lui-même, lorsque, marchant dans un pays ennemi et qu'il ne connaît pas, il refuse de prendre des guides pour le conduire, et une escorte pour le soutenir. La seconde chose qu'il faut observer, c'est que par les paroles que j'ai citées, et selon le sens que leur donnent les théologiens, Dieu surtout nous fait entendre qu'il ne nous suivra point dans le danger où une aveugle conduite nous aura attirés. Il avait des grâces à vous donner, mais non point telles qu'il en faut dans une pareille occasion. Il supposait, dans l'ordre de votre prédestination, que la vigilance vous ferait éviter telle partie, telle assemblée, telle conversation, telle connaissance, tel commerce, telle et telle route: mais vous y êtes entré les yeux fermés; vous êtes tombé dans le piége, vous y demeurez : *In illo peribit.* Certes, eût-il été si important que tant de fois le Fils de Dieu nous avertît d'être continuellement sur nos gardes, si la grâce, telle que nous la voulons, et non telle que Dieu nous la prépare, eût toujours été assurée, toujours prête dans le besoin : la grâce du combat, par exemple, lorsque nous avons la grâce de la fuite?

Non, Messieurs, et Dieu, en effet, ne la donne point alors cette grâce dont nous osons présumer, et qu'il nous plaît de choisir au préjudice des lois de sa sagesse, et contre les arrangements de sa providence. C'est la troisième réflexion.

Deux raisons engagent Dieu à nous la refuser : la première est tirée du soin qu'il doit avoir de sa propre gloire, dont il a souvent paru si jaloux; la seconde est fondée sur le soin que sa providence prend de nous-mêmes et de notre conduite. Car d'une part, il est de la grandeur de Dieu de faire estimer ses dons et de nous les faire rechercher; et d'autre part, il est de sa sagesse de ne pas servir, par une bonté trop libérale, de prétexte à notre négligence. De là pour l'exemple des autres, Dieu permet de ces chutes déplorables, sur quoi l'on n'ouvre les yeux que lorsqu'il n'est plus temps de s'en garantir. Ce que je dis, l'expérience ne nous le fait que trop connaître. Ce sont des mystères profonds et invisibles dans leurs principes; mais si les ressorts en sont cachés, ces mystères secrets n'ont que des effets trop sensibles. Tel est le sort, le funeste sort d'une jeune personne, laquelle entre dans le monde avec de bons principes, qui sont les fruits d'une heureuse éducation; mais du reste avec un esprit peu arrêté, qui donne à tout, et qui, sans discernement, veut être de tout. Le bruit, les compagnies, certain air de liberté la charme; mais d'abord, à ce qu'il paraît, sans une grande altération dans son cœur ; c'est enjouement, galanterie, et rien de plus. Cependant il y a bien des coups secrets qui portent, et qu'elle ne sent point, ou plutôt que la grâce lui fait sentir, mais qu'elle affecte de se dissimuler, parce qu'en la blessant, ils lui plaisent. Ce serait le moment de fuir. Dieu le dit, on ne l'écoute pas. On aime l'occasion, on se flatte de s'y soutenir par le moyen d'une grâce qu'on n'aura pas, parce qu'on rejette celle qu'on a. La chaîne se forme; chaque jour la fortifie : on se refuse quelque chose; on s'en permet que la conscience reproche, et qu'on ne veut point trop examiner. Enfin il vient un moment critique : tout favorise la passion ; tout l'enflamme... La passion l'emporte... C'est un éclat général dans tout un pays, c'est une tache ineffaçable dans une famille, c'est une source inépuisable de division entre la femme et le mari. Ah! je ne le croyais pas, dit-on ; je n'eusse jamais pensé en venir là, et je ne le puis encore comprendre! La chose néanmoins n'est que trop réelle : mais ce châtiment, dit le Seigneur, vous était bien dû; ce n'est point moi que vous avez consulté; vous aviez des lumières suffisantes : rien ne m'engageait, quand vous négligiez mes secours, à les augmenter et à les multiplier. Rien ne me sollicitait au moment de la chute, à vous couvrir de ma protection, quand vous couriez au danger dont ma grâce vous écartait. Et quelle idée vous étiez-vous donc formée de votre Dieu, et qui vous l'a fait regarder comme un maître commode, que l'on tourne de tous côtés, et qui marche au gré de vos caprices? Ce n'est pas que votre perte ne m'ait été sensible; je ne l'ai vue, et je ne la vois encore qu'à regret : c'est toujours une âme qui m'est enlevée; mais votre malheur,

après tout, si funeste pour vous, sera salutaire à plusieurs, et cela suffit; ils apprendront ce qu'il est bien tard pour vous d'apprendre, combien ma grâce veut être ménagée, recherchée, veillée, et que j'abandonne enfin ceux qui eux-mêmes et les premiers veulent bien s'abandonner.

L'avez-vous appris, Messieurs, et ceci ne mérite-t-il pas bien l'avis important du Sage, qui ramasse tout le fruit de ce discours? *Omni custodia serva cor tuum.* (*Prov.*, IV.) Il n'y a pas ici un mot qui n'ait un sens propre, ni qui ne demande une réflexion particulière : *Omni custodia.* Il est plus d'une manière de combattre, et il en est plus d'une de se défendre : selon les diverses occurrences, on fuit, et l'on attaque; on cède, et l'on résiste; on attend, et l'on prévient : or, ce sont toutes ces méthodes que la vigilance vous doit apprendre : n'en omettez aucune; il y a trop d'ennemis à vaincre pour qu'elles n'aient pas toutes leurs moments, et que chacun d'eux ne saisisse pas le sien : *Omni custodia.* N'y épargnez rien : fallût-il y sacrifier les nœuds les plus chers, les sentiments les plus naturels, les plus tendres engagements, établissement, fortune, passe-temps, plaisirs, tout : *Omni custodia.* Ne dites point : Je prendrai garde à telle et à telle chose; mais je ne dois point être si en peine sur tout le reste. Il n'y a rien à négliger dans ce qui regarde le salut : et souvenez-vous que les choses sont souvent d'autant plus dangereuses, qu'elles paraissent moins à craindre. Les plus grosses ne viennent quelquefois que des menus détails qu'on a négligés, et le vrai ménage descend à tout : *Omni custodia.* Dieu n'a point laissé le mal sans remède, et les périls ne sont point si communs, qu'il n'y ait abondamment des moyens pour s'en garantir : la parole divine, les livres de piété, les examens de conscience, les confessions réglées, les fréquentes communions. Ne demandez point pourquoi l'on vous parle tant de pratiques de dévotion; de retraites, de considérations; de retours sur soi-même, de mortification des sens; ou ne vous plaignez plus tant de vos faiblesses et de la contagion du siècle, ou prenez les préservatifs que l'on vous présente : *Omni custodia serva cor tuum;* conservez-le, *serva.* Votre destinée est en vos mains; vous en êtes chargés, et vous en rendrez un compte exact. Pensez-y, vous que les agréments du sexe, la fleur de l'âge, une fragile beauté exposent à de plus opiniâtres et de plus subtiles attaques! L'on ne manque à rien pour vous surprendre, ne manquez à rien pour vous maintenir. Pensez-y, vous dont la vie, faute d'autre occupation, se passe en visites inutiles, en conversations oisives, en promenades, au jeu; c'est là que l'ennemi fait des conquêtes, et c'est là le plus beau champ de triomphe pour lui. Pensez-y, vous que l'embarras des affaires partage en mille soins, et appelle en mille endroits. Le soldat dans la mêlée ne sait pas toutes les blessures qu'il reçoit, et il n'est que trop à craindre que l'intérêt, la vengeance, les soupçons, les médisances, mille nouveaux incidents qui se présentent, ne fassent, sans vous le laisser voir, de grandes brèches à votre innocence : *Serva cor tuum.* Ah! ne l'oubliez jamais, que c'est du cœur qu'il s'agit. Le serpent, pour mettre à couvert la tête, expose tout le reste du corps, et c'est la prudence du serpent que l'Evangile vous demande. Vos biens enlevés, le dommage ne passe pas le cours de quelques années; mais votre âme perdue, c'est une perte irréparable, c'est une perte éternelle. Cependant donnez à votre âme seulement une partie des soins que vous donnez aux biens de la terre, tout est en assurance : *Cor tuum.* Je ne puis trop vous le redire : c'est votre cœur, c'est vous-mêmes. Est-il rien qui vous touche de plus près? Chacun y est pour soi : nul autre ne prendra part à votre malheur si vous tombez dans l'abîme; et nul autre ne partagera le gain que vous ferez en vous sauvant : *Omni custodia serva cor tuum.* Ma dernière ressource, mon Dieu, c'est la prière; la prière est la compagne fidèle de la vigilance. Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause; car c'est votre cause aussi bien que la mienne que je défends; et c'est à vous autant qu'à moi que l'ennemi en veut, lorsqu'il m'attaque. Hélas! vous voyez, Seigneur, toutes les violences que j'ai à me faire; et vous êtes témoin de tous les efforts qu'il m'en coûte pour me soutenir, tandis que tout conspire à ma perte; l'enfer qui se déchaîne, le monde qui m'éblouit; mon propre cœur qui se jette de lui-même dans les fers. Heureux, mon Dieu, d'avoir connu le danger, et avec le danger ma faiblesse, et, connaissant l'un et l'autre, de savoir où je dois trouver ma force et mon secours. C'est en votre bras, Seigneur. Soigneux de ma part d'éviter tout ce qui peut donner à mon âme la plus légère atteinte, fidèle observateur de tous mes devoirs, exact à rechercher tout ce qui peut m'avancer, m'affermir dans la voie du salut, je redoublerai ma vigilance, et vous redoublerez vos grâces, jusqu'à ce que j'arrive au terme bienheureux de l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

Pour le quatrième jeudi de l'Avent.

SUR LA PÉNITENCE.

Et venit in omnem regionem Jordanis prædicans baptismum pœnitentiæ in remissionem peccatorum, sicut scriptum est : Vox clamantis : Parate viam Domini. (*Luc.*, III.)

Jean alla dans tout le pays qui est le long du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés, selon ce qui est écrit : La voix de celui qui crie : Préparez le chemin du Seigneur.

Puisqu'il vient à nous, ce roi de gloire, ce Dieu de majesté que nous adorons, et le Seigneur des seigneurs; puisqu'il vient même, non-seulement à nous, mais pour nous, il est bien juste que nous lui préparions le chemin, et que nous-mêmes nous allions à lui. C'est par un effet de sa miséricorde qu'il vient à nous, et c'est par le baptême de la pénitence que nous devons aller

à lui, et lui disposer la voie. Sa miséricorde est pleine et surabondante; que notre pénitence soit complète, et donnons-lui toutes les qualités qui peuvent, en la rendant digne de Dieu, nous la rendre profitable. Aussi est-ce le sujet de la prédication de Jean-Baptiste : comme précurseur de Jésus-Christ, il l'annonce au peuple. Il fait entendre sa voix sur les rives du Jourdain; et pour recevoir utilement et dignement ce Messie, il ne demande d'autre appareil qu'une vraie pénitence qui purifie les âmes, et qui les réconcilie avec Dieu. Il veut que toutes les collines soient abaissées, que toutes les vallées soient remplies, que les chemins tortus soient redressés, et les chemins raboteux aplanis, c'est-à-dire, qu'il veut que par un parfait changement de mœurs, tout soit corrigé, réformé, remis dans l'ordre : en sorte qu'à son avénement sur la terre, le Sauveur descendu du ciel ne trouve rien qui s'oppose au favorable dessein pour lequel il est envoyé, et au salut qu'il nous apporte.

C'est de ce même ministère que je m'acquitte, chrétiens, auprès de vous. Nous attendons le même Sauveur; nous approchons de cette fête solennelle où l'Eglise va célébrer la naissance de ce Désiré des nations; et il s'agit d'honorer ce grand mystère : comment? Non par un éclat humain, ni une pompe mondaine, mais par nos dispositions intérieures et par des consciences pures. Je ne puis donc rien faire de plus convenable à ce saint temps, ni de plus conforme à notre Evangile, que de vous entretenir de la pénitence, et de vous en expliquer les devoirs. Matière d'une vaste étendue, mais dont je prétends réunir toutes les parties dans un seul discours, et dans une instruction abrégée. Car ce n'est ici, mes frères, qu'une instruction, mais d'une conséquence extrême. Appliquez-vous à un point aussi essentiel que celui-là, et dont j'entreprends de vous donner aujourd'hui, sans en rien omettre, une notion entière.

Or, prenez garde, nous commettons le péché, dit saint Chrysostome, en trois manières : par le cœur, par la bouche, par les œuvres; et c'est en ces trois manières que la pénitence le doit réparer. Nous le réparons par le cœur en le pleurant; nous le réparons par la bouche en l'accusant; et nous le réparons par les œuvres en le punissant. Ainsi, mes frères, je viens tout à la fois vous représenter la pénitence dans le cœur du pénitent, dans la bouche du pénitent, et dans les œuvres du pénitent. Dans le cœur du pénitent, pour pleurer le péché; dans la bouche du pénitent, pour accuser le péché; dans les œuvres du pénitent, pour punir le péché : ce n'est pas là néanmoins encore que je m'en tiens; mais écoutez ce que j'ajoute. C'est qu'à ces trois réparations du péché de la part de l'homme, répondent de la part de Dieu trois avantages inestimables, et les voici. L'homme, par la douleur et la haine de son péché, se hait en quelque sorte lui-même, et Dieu reprend pour lui tous les sentiments de son amour. L'homme, par son accusation et par l'aveu de son péché, se confond lui-même, et Dieu, pour cette confusion particulière et secrète, lui épargne une confusion publique. Enfin, l'homme, par le châtiment et l'expiation de son péché, se punit lui-même, et Dieu, pour cette peine temporelle et passagère, lui remet une peine éternelle. Tout cela est simple, mais naturel, mais solide : et pour en profiter, demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par le cœur que commence le péché, et c'est par le cœur que doit commencer la pénitence. L'injure la plus sensible que l'homme pécheur fait à Dieu, c'est de lui enlever la possession de son cœur; parce qu'il n'y a rien dans l'homme de plus noble que le cœur, ni rien par conséquent dont Dieu devienne plus jaloux. Mais aussi l'homme pénitent ne peut faire à Dieu une plus glorieuse réparation, qu'en lui rendant son cœur par un repentir véritable et un renoncement parfait à son péché. Ainsi Dieu le faisait-il entendre aux Juifs, lorsqu'ils se couvraient la tête de cendre et le corps de cilices : Point tant de cilices et de cendre, leur disait le Seigneur, point tant de démonstrations extérieures. Ce ne sont point vos habits qu'il faut déchirer, mais vos cœurs qu'il faut briser : ***Scindite corda vestra, et non vestimenta vestra.*** (***Joel.***, **II.**)

C'est donc d'abord, dit saint Augustin, sur le tribunal de son cœur que le pécheur doit monter et s'asseoir pour se juger lui-même; c'est de là que prenant en main la cause de Dieu qu'il a trahie, il doit porter la sentence contre son péché, c'est-à-dire qu'il doit désavouer son péché, qu'il doit haïr son péché, qu'il doit se confondre et rougir de son péché; qu'à la vue de son péché, il doit concevoir une sainte horreur de lui-même, et cependant ranimer son amour pour le Maître qu'il a perdu par son péché, et qu'il recherche par sa pénitence. Car voilà ce cœur nouveau que la pénitence doit former en nous, selon la parole du prophète : ***Facite vobis cor novum.*** (***Ezech.***, **XVIII.**) Voilà les sentiments qu'elle doit nous inspirer, et ce que j'appelle pleurer le péché.

Pénitence du cœur également nécessaire et salutaire : deux points remarquables, l'un pour votre instruction, l'autre pour votre consolation. Je dis pénitence tellement nécessaire, que sans ce mouvement intérieur de l'âme pénitente et contrite, il n'y eut jamais, ni jamais il n'y aura de rémission de la part de Dieu : pourquoi? Parce que sans cela il ne peut y avoir de vraie pénitence de la part de l'homme, et voilà votre instruction. Mais du reste pénitence tellement efficace et si salutaire, qu'avec cette seule disposition d'une âme touchée intérieurement et affligée, il n'y a point de péché, ni si mortel dans sa nature, ni si invétéré dans son habitude, dont la rémission ne soit certaine et assurée : pourquoi? Parce qu'il n'y a point de péché que la vraie pé-

nitence, qui est la pénitence du cœur, ne puisse effacer, et voilà votre consolation. Développons encore cette doctrine des Pères et de tous les maîtres de la morale évangélique, et rendons-la aussi intelligible qu'elle est importante.

Point, dis-je, de vraie pénitence devant Dieu que la pénitence du cœur; et de là, sans la pénitence du cœur, point de rémission de la part de Dieu. Car, à prendre la chose dans sa source, comme le péché consiste dans une affection criminelle du cœur qui s'éloigne de Dieu; par une règle toute contraire, la pénitence, qui détruit le péché et qui réconcilie avec Dieu le pécheur, est une sainte affection du cœur qui se convertit à Dieu et se rapproche de Dieu. Principe incontestable et décision formelle de l'Eglise. Si donc je veux être pénitent, et comme pénitent obtenir de Dieu miséricorde, je dois pleurer mon péché; et le pleurer comment (attention, s'il vous plaît)? Le pleurer sincèrement et du cœur; le pleurer universellement et de tout cœur; le pleurer chrétiennement par rapport à Dieu et en élevant vers Dieu le cœur; le pleurer souverainement, en donnant à Dieu une préférence entière dans le cœur; le pleurer efficacement, en retranchant, en sacrifiant à Dieu tout ce qui pourrait encore pervertir le cœur. Que de choses en peu de paroles! Mais de tout ce que je dis, rien qui ne soit de l'obligation la plus étroite et du devoir le plus indispensable. Reprenons.

Car si ce n'est pas sincèrement et du fond du cœur que je pleure mon péché, que suis-je devant Dieu? un hypocrite et non un pénitent : mon hypocrisie peut bien tromper les hommes qui n'en voient que les dehors, mais elle ne peut tromper Dieu qui en sonde le fond. Si ce n'est pas universellement que je pleure mon péché, si ce n'est pas de tout le cœur et sans rien excepter de tout ce qui a corrompu le cœur, qu'est-ce que ma pénitence? une chimère et une contradiction, où tout à la fois, et par l'assemblage le plus monstrueux, je me tournerais vers Dieu et contre Dieu : vers Dieu, pour l'aimer en me détachant de quelques péchés, et contre Dieu, pour l'outrager en demeurant attaché aux autres. Si ce n'est pas chrétiennement et religieusement que je pleure mon péché, si ce n'est pas par rapport à Dieu et en élevant à Dieu le cœur, de quel prix peut être auprès de Dieu ma pénitence, puisque Dieu ne compte que ce qui lui est rapporté? Disons de plus : Si ce n'est pas souverainement que je pleure mon péché, si ce n'est pas en donnant à Dieu une préférence entière dans le cœur, ma pénitence ne peut être recevable au tribunal de Dieu; puisque sans ce degré de souveraineté, elle ne peut être ni digne de Dieu ni équivalente à mon péché : ni digne de Dieu qui, comme Dieu et le souverain Bien, demande un amour souverain; ni équivalente à mon péché, qui, comme offense de Dieu et le souverain mal, mérite une haine souveraine. Enfin, si ce n'est pas efficacement que je pleure mon péché, si ce n'est pas en retranchant, en sacrifiant à Dieu tout ce qui pourrait encore pervertir le cœur, dès là je ne veux pas être à Dieu pour toujours. Or, ne vouloir pas être pour toujours à Dieu, ne prendre pas les moyens d'être pour toujours à Dieu, c'est n'y point être du tout, et n'y pouvoir être.

Telles sont, chrétiens auditeurs, les obligations de la pénitence que je vous prêche : obligations rigoureuses dont je ne puis dans la courte exposition que j'en fais, ni rien omettre, ni rien diminuer, sans manquer au devoir de mon ministère, en vous refusant l'instruction que vous attendez de moi. Mais d'ailleurs et par le retour le plus heureux, obligations non moins avantageuses, autre point que j'ai ajouté comme le sujet de votre consolation. Remarquez-le. C'est qu'autant que cette pénitence du cœur est nécessaire, autant est-elle salutaire. C'est qu'autant qu'il y a dans le péché de malignité et de force pour rompre le lien qui tenait l'homme uni à Dieu, autant y a-t-il dans cette pénitence du cœur d'efficace et de vertu pour rétablir une si sainte union et pour remettre l'homme en grâce avec Dieu. C'est qu'autant que le péché expose l'homme à toute la colère et à tous les foudres de Dieu, autant cette pénitence du cœur fait-elle, si je l'ose dire, de violence à Dieu pour désarmer son bras, et pour en détourner les coups. Miracle de la pénitence! Plaise au ciel qu'en vous la prêchant, je sois pour vous un ange de paix, et que, sensibles à cette espérance, vous appreniez à en profiter!

Oui, mon cher frère, qui que vous soyez, c'est à vous-même que je l'annonce et avec la même confiance que le prophète; c'est au nom du Dieu vivant qui repose sur cet autel et qui vous voit. Cherchez le Seigneur votre Dieu, cherchez-le, vous le trouverez : *Si quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum* (*Deut.*, IV); mais à cette condition, que vous le chercherez du cœur et de tout le cœur : *Si tamen toto corde quæsieris, et tota tribulatione animæ tuæ.* (*Ibid.*) La raison est que Dieu ne hait l'homme qu'autant que l'homme est son ennemi et qu'il le veut être; d'où il s'ensuit que l'homme cessant de vouloir être ennemi de Dieu, et cessant en effet de l'être, dès qu'aidé de la grâce il commence à tourner son cœur vers Dieu, Dieu se laisse fléchir en sa faveur et reprend pour lui les sentiments de son amour. Vérité fondamentale dans la religion, et sans de longs discours, voilà, ce me semble, en quelques traits, le plan juste, et pour parler ainsi, toute la théologie de la pénitence chrétienne : *Si quæsieris Dominum Deum tuum, invenies eum; si tamen toto corde quæsieris, et tota tribulatione animæ tuæ.*

Vous m'en demandez un modèle, il est touchant; et peut-être fera-t-il sur vous la même impression que sur tant d'autres. Appliquons-nous quelque temps à le considérer. David s'était égaré, il avait quitté les voies de Dieu, ses yeux l'avaient surpris, et la plus criminelle passion s'était emparée de son cœur; en un mot, ce prince avait péché;

Hélas! tel qui m'écoute, n'a-t-il pas encore plus péché que lui? Mais après ce funeste égarement, David revient à Dieu, et par où? par la pénitence la plus parfaite. Observons-en toutes les qualités, et, pécheurs comme lui, soyons pénitents comme lui.

Il pleure son péché, mais il le pleure sincèrement et du cœur. Que fait-il? Il implore la miséricorde de Dieu : ***Miserere mei*, *Deus*.** (*Psal.* L.) Ce n'est pas assez; mais parce qu'il se reconnaît grand pécheur, il demande à Dieu qu'il exerce envers lui sa grande miséricorde, ***secundum magnam misericordiam tuam.*** (***Ibid.***) Cela ne suffit point encore; et parce que, dans un même péché, il se reconnaît pécheur en bien des manières, il lui faut, mon Dieu, toute l'étendue de vos miséricordes : ***Et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam.*** (***Ibid.***) Est-il donc content, ou ne doit-il pas l'être? Non, Seigneur, mais lavez-moi, purifiez-moi; et quand vous m'aurez une fois purifié, une fois lavé, recommencez à me laver tout de nouveau, et tout de nouveau à me purifier : ***Amplius lava me ab iniquitate mea, et a peccato meo munda me.*** (***Ibid.***) Tout cela fondé, sur quoi? La voici, mon Dieu, cette grande raison que j'emploie pour vous toucher; c'est que je suis touché moi-même, et vraiment touché; c'est que je me condamne moi-même. Vous en êtes témoin, vous voyez mon cœur et vous savez ce qui s'y passe, au triste souvenir du péché que la passion m'a fait commettre : ***Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper.*** (***Ibid.***)

Il pleure son péché, mais il le pleure universellement, de tout le cœur, et sans rien excepter de tout ce qui a corrompu et infecté le cœur. Il ne dit pas seulement à Dieu : Détournez vos yeux de mon péché, mais de mes péchés : ***Averte oculos tuos a peccatis meis.*** (***Ibid.***) Il ne lui dit pas seulement : Effacez mon iniquité, mais toutes mes iniquités, ***et omnes iniquitates meas dele*** (***Ibid.***); soit celles que je connais, soit celles que je ne connais pas; soit celles de ma jeunesse, soit celles d'un âge plus avancé; soit celles de mon esprit, soit celles de mes sens; soit celles qui ont le plus flatté ma passion, soit celles où je me suis porté avec moins d'attachement et moins d'inclination : ***Omnes.*** De quelque nature qu'elles soient, Seigneur, ce sont toujours des offenses qui vous blessent et que vous condamnez. Dans ce point de vue je les rassemble toutes, et toutes dans ce point de vue me deviennent également odieuses. Le même sujet qui me fait haïr l'une, me fait haïr toutes les autres; et, par une suite nécessaire, le même arrêt que je prononce contre l'une, c'est contre toutes les autres que je le prononce : ***Averte oculos tuos a peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele.***

Il pleure son péché, mais il le pleure religieusement et saintement, je veux dire en vue de Dieu et en tournant le cœur vers Dieu. Il avait à soutenir les reproches de tout un empire, témoin de son désordre. Il avait à craindre les vengeances divines; et n'est-ce point là ce qu'il envisage? Écoutons-le toujours parler. Ah! Seigneur, si je verse des larmes en votre présence, si je gémis devant vous, c'est pour vous, c'est, dis-je, mon Dieu, parce que j'ai péché contre vous : ***Tibi soli peccavi, et malum coram te feci.*** (***Ibid.***) Il m'importe peu ce qu'en pensent les hommes, il m'importe peu de quelles calamités temporelles mon péché soit suivi : mais, mon Dieu, ce qui m'importe, ce qui m'importe par-dessus tout, ce qui m'importe même uniquement, c'est de n'être plus votre ennemi après l'avoir été. Ce qui me touche, ce n'est point tant ce que je crains de vous, que l'injure que vous avez reçue de moi. Si d'autres ont eu à souffrir de mon péché; s'il leur est devenu funeste, et que par là ils aient été offensés, il me semble, après tout, Seigneur, que je n'ai offensé que vous, parce que je n'ai égard qu'à l'offense du Maître contre qui je me suis révolté, et à qui je viens me soumettre : ***Tibi soli peccavi, et malum coram te feci.***

Il pleure son péché, mais il le pleure souverainement, et en donnant à Dieu la plus haute préférence dans le cœur. Il a compris ce que c'est que cet Être suprême, et ce qu'il lui doit; et, rempli de cette idée, à quoi n'est-il point déterminé pour lui rendre l'honneur qu'il lui a ravi? Que voulez-vous de moi, mon Dieu, et que ferai-je? Faut-il renoncer à tout pour vous? Faut il porter à vos autels mille victimes? Parlez, et vous serez obéi. Mais, Seigneur, ce sont là des sacrifices trop imparfaits : ***Quoniam si voluisses, sacrificium, dedissem utique : holocaustis non delectaberis.*** (***Ibid.***) Un sacrifice digne de vous, mon Dieu, c'est le sacrifice de mon cœur, et je vous le fais, je vous le fais sans réserve, et à quelque prix que ce puisse être : ***Sacrificium Deo spiritus contribulatus.*** (***Ibid.***) Oui, Seigneur, il est à vous, tout entier à vous, à vous seul, ce cœur pénitent et contrit, ***cor contritum***; ce cœur humilié et soumis, ***cor humiliatum.*** Il est à vous, ce cœur, et vous ne le rejetterez point, vous l'agréerez : ***Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.*** (***Ibid.***)

Achevons : Il pleure son péché, mais il le pleure efficacement, et en attachant pour jamais son cœur à Dieu. Il pense à tout, il est dans la disposition de réparer tout, de pourvoir à tout. Qu'ai-je fait, Seigneur, et que veux-je faire? ce que j'ai fait, ce que je devrais et ce que je voudrais n'avoir jamais fait. Ce que je veux faire? ce que je devrais, et ce que je voudrais avoir fait toujours. Le passé aboli, l'avenir sanctifié, voilà le précis de ma pénitence. Vous m'y soutiendrez, Seigneur, et c'est pour cela que je demande à être revêtu de votre esprit, de cet esprit de force, ***Spiritu principali confirma me.*** (***Ibid.***) Mon exemple servira à ramener les pécheurs, comme il a servi à les égarer; j'y emploierai mes paroles, je leur enseignerai vos voies, et par là je réparerai le scandale que je leur ai donné : ***Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur.*** (***Ibid.***) Vous cependant, ô mon Dieu, vous

m'aiderez à rebâtir cette Jérusalem que j'ai détruite, ce saint édifice de ma sanctification et de mon salut : *Benigne fac, Domine, in bona voluntate tua Sion, ut ædificentur muri Jerusalem* (*Psal.* L), c'est-à-dire, que vous m'aiderez à me remettre dans l'ordre et dans la règle ; *ut ædificentur muri Jerusalem*, c'est-à-dire, que vous m'aiderez à reprendre les pieux exercices que j'avais abandonnés ; *ut ædificentur muri Jerusalem* ; c'est-à-dire, que vous m'aiderez à faire revivre dans mon cœur les vertus que j'y avais éteintes, *ut ædificentur muri Jerusalem*. Vous m'y aiderez, Seigneur, et alors je vous présenterai un sacrifice de louange et de justice. Je vous rendrai au pied de votre autel de continuelles actions de grâces : je ferai servir tous les moments de ma vie et toutes mes actions à votre gloire : *Tunc acceptabis sacrificium justitiæ, oblationes et holocausta ; tunc imponent super altare tuum vitulos.* (*Ibid.*)

Voila quelle fut la pénitence de ce saint roi ; disons mieux, voilà quelle fut la pénitence de son cœur ; et serons-nous surpris qu'une telle conversion du cœur à Dieu ait été suivie de la part de Dieu d'une aussi prompte rémission ? Si le cœur de David eût été comme le nôtre jusque dans nos prétendues pénitences, un cœur froid et indifférent, un cœur étroit et resserré, un cœur lâche et irrésolu, un cœur mondain, et conduit dans l'exercice du plus saint devoir par des vues de politique, de bienséance, de coutume ; s'il se fût contenté de tenir, comme nous, certain langage, de garder, comme nous, certaines apparences ; et que ce qu'il a dit des Juifs, que des lèvres ils bénissaient le Seigneur, mais que du cœur ils le renonçaient, se fût acccompli dans sa personne, comme il s'accomplit dans nous : *Ore suo benedicebant, et corde suo maledicebant.* (*Psal.* LXI.) Fausse pénitence, dont il n'eût recueilli d'autre fruit que de tromper le public, et peut-être de se tromper lui-même. Qu'en devons-nous attendre davantage ; et quel champ pour moi, si je venais à creuser ce fonds de morale ! Car s'il n'est rien de plus important que la pénitence du cœur, je puis dire qu'il n'est rien de plus rare, ni qui soit sujet à de plus grandes erreurs. C'est ce que je vous laisse à examiner ; et après avoir fait voir la pénitence dans le cœur du pénitent pour pleurer le péché, je vais vous la représenter dans la bouche du pénitent pour accuser le péché : seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce que l'Apôtre a dit de la foi, je puis par proportion le dire de la pénitence et de son sacrement : On croit de cœur pour être justifié ; mais pour le complément de cette justice, et pour parvenir au salut, on confesse de bouche : *Corde creditur ad justitiam, ore autem confessio fit ad salutem.* (*Rom.*, X.) Aussi la pénitence du cœur, dès qu'elle est dans le dégré convenable, suffit-elle pour réconcilier le pécheur, et pour le remettre en grâce auprès de Dieu : mais aussi ne peut-elle être dans ce degré absolument requis, qu'elle ne suppose comme une condition essentielle, ou plutôt qu'elle ne renferme une pleine résolution d'accomplir, autant qu'il est possible, tous les commandements de Dieu et de son Eglise ; or un commandement de Dieu et de l'Eglise de Dieu à l'égard de tout homme soumis par le baptême à la loi chrétienne, c'est la déclaration des péchés au prêtre ; et par conséquent point de réconciliation avec Dieu, point devant Dieu de justification sans cette confession actuelle, ou sans le désir de satisfaire à ce précepte, selon que l'occasion, que le temps le permettra, et même le demandera.

Je sais, mes frères, que la nécessité de cette accusation a été jusqu'à présent un des articles les plus contestés entre nous et les hérétiques : et si j'entreprenais de traiter à fond la matière, il ne me faudrait, ce me semble, pour établir là-dessus la créance des fidèles, que ce raisonnement des théologiens, également solide et précis. Car, dirais-je avec toute l'école, il est incontestable par les termes formels de l'Évangile, que Jésus-Christ a constitué ses apôtres, et dans la personne de ses apôtres tous leurs successeurs, pour être les ministres de la pénitence ; qu'il leur a donné pour cela le pouvoir de lier et de délier, de remettre les péchés et de les retenir : *Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt eis.* (*Joan.*, IV.) Prenez garde, voilà des péchés qu'il faut remettre, et des péchés qu'il faut retenir. Or, comment le prêtre, exerçant son ministère, fera-t-il le dicernement des uns et des autres, s'il ne les connaît pas ; et comment les connaîtra-t-il, si le pénitent ne les lui découvre ? C'est ainsi que je raisonnerais, et qu'ont raisonné avant moi tous les défenseurs du dogme catholique et de la vraie foi.

Ce n'est donc point seulement une perfection, mais un devoir de la pénitence, après avoir pleuré le péché, de le soumettre aux clefs de l'Église, de le porter à son tribunal, et de l'y accuser. Et voilà, selon la belle remarque de saint Chrysostome, la grande différence qui se rencontre entre le tribunal de Dieu et le tribunal des hommes : c'est qu'au tribunal des hommes et dans cette justice humaine, ce n'est pas le criminel qui dépose contre lui-même, et qu'il lui est au contraire permis de se défendre ; mais qu'au tribunal de Dieu, et dans cette justice spirituelle, il faut qui le pénitent parle lui-même contre lui-même ; que lui-même il rende témoignage contre lui-même : et quel témoignage ? en deux mots, témoignage fidèle, et témoignage éclairé, expliquons-nous. Témoignage fidèle, pourquoi ? afin que le pénitent se fasse connaître ; et témoignage éclairé, pourquoi ? afin que le pénitent, pour se faire connaître, puisse lui-même se bien connaître : l'un et l'autre d'une obligation rigoureuse, et dignes d'une sérieuse réflexion.

Car dès que ce ne sera pas un témoignage fidèle, je dis un témoignage où rien ne soit volontairement omis, ni espèce du

péché, ni circonstances graves du péché, ni habitude du péché, ni occasion du péché, ni multitude et nombre des péchés, qu'arrivera-t-il ? C'est que le ministre constitué ne pourra juger entre lèpre et lèpre, comme s'exprime l'Ecriture : *Inter lepram et lepram* (*Deut.*, XVII), c'est-à-dire, qu'il ne pourra faire la distinction des divers ordres de pécheurs, ni de leurs divers états, puisque c'est ce qui les distingue. Or, à un tribunal où domine la suprême sagesse et la souveraine justice, chacun doit être jugé selon son état et dans son ordre ; et c'est à ce jugement que doit par avance se vérifier ce que saint Paul nous enseigne du jugement de Dieu, que là tous recevront et seront traités selon leurs œuvres, selon la malignité de ces œuvres de ténèbres, selon leur énormité, selon leur continuité, selon leur multiplicité, selon les différents caractères, ou qui en diminuent ou qui en augmentent la difformité : *Ut recipiat unusquisque prout gessit.* (II *Cor.*, V.) De plus, dès que ce ne sera pas un témoignage éclairé, je dis un témoignage précédé d'une recherche prudente et sage pour se rendre compte à soi-même de soi-même, et pour en concevoir une juste idée, que s'en suivra-t-il? c'est que le pénitent ne portera de lui-même qu'un témoignage imparfait, et dans ce témoignage aveugle et incertain, mille points seront criminellement oubliés : criminellement, dis-je, puisque cette omission, que cet oubli fera l'effet immanquable et inexcusable d'une revue trop précipitée, et souvent même d'une négligence affectée.

Maximes constantes et universellement reconnues dans la religion que nous professons. Leçons propres à toute condition, à tout âge, et dont on ne peut trop, chrétiens auditeurs, vous retracer le souvenir. Mais du reste, à ce témoignage qu'exige de nous la pénitence, quel est le grand obstacle, et que ne puis-je ici vous en découvrir toute l'illusion ! Que ne puis-je vous en faire comprendre les suites funestes, et vous préserver de l'écueil le plus dangereux et le plus ordinaire ! Car s'il y a tant de confessions non-seulement infructueuses et sans mérite, mais nulles et sacriléges; tant de confessions qui, loin de guérir les consciences malades, y font de nouvelles plaies plus grièves encore et plus profondes, en voici le principe ; et souffrez que je m'attache spécialement à cet article, et que j'y emploie toute la conclusion de cette seconde partie.

C'est une damnable honte dont on se laisse prévenir ; cette honte qui conduit à la mort, ou qui attire et cause la mort, selon la parole du Sage : *Pudor adducens mortem.* On ne l'a pas eue lorsqu'il a fallu satisfaire la passion : du moins a-t-on bien su la surmonter, s'affermir, se fortifier, se faire en quelque manière un front d'airain ; mais on la reprend à l'approche du tribunal. C'est là que les objets changent de face ; que ce qui semblait un moucheron, suivant la figure de l'Evangile, paraît tout à coup un chameau. La même pudeur, cette pudeur lâche et molle contre le vice, cette pudeur tant de fois méprisée, étouffée, sa rifiée, c'est là qu'elle revit, qu'elle déploie contre la pénitence toutes ses forces ; enfin qu'elle triomphe et l'emporte. Pécheurs timides et craintifs, dit un Père (S. Pacian., *in Paræn. ad pœnit.*), après avoir porté la hardiesse jusqu'à l'effronterie; pécheurs modestes et retenus, après une licence effrénée, et les plus scandaleux débordements : *Post impudentiam timidos, post peccata verecundos.*

De là, dans les uns silence opiniâtre. On porte un poison mortel dans le cœur, et l'on ne peut se résoudre à le rejeter; on le porte durant les années entières. Ce n'est pas sans gémir quelquefois sous ce fardeau pesant, mais on n'a pas le courage de s'en décharger. On le porte au sacré tribunal, et là, comme Saül, on fait main basse sur tout le reste des Amalécites, mais on épargne le prince qui est à la tête. On s'explique sur toute autre chose ; mais dès qu'il en faut venir au point capital, la langue hésite et devient muette. On le porte jusqu'à la sainte table, et là d'un visage serein, malgré tous les reproches intérieurs, on soutient de près la présence et les yeux de Jésus-Christ, lorsqu'on n'a pu soutenir la présence et la vue d'un homme. Péché plus commun parmi les jeunes personnes sur qui la crainte fait plus d'impression. Péché plus commun parmi les personnes du sexe, lorsque la vertu dans une rencontre délicate s'est démentie, et qu'il faut faire connaître sa faiblesse. Péché même des personnes d'un certain rang et d'une certaine réputation dans le monde; des personnes qui font une profession particulière de piété; des personnes spécialement consacrées à Dieu par leur engagement et leur caractère. Plus on est éclairé, plus on voit l'horreur de son état; et plus on la voit, plus a-t-on de peine à la déclarer : *Post impudentiam timidos, post peccata verecundos.*

De là, dans les autres au moins, détours, artifices, langage étudié, expressions équivoques, longues et fausses justifications. On cherche un de ces ministres aisés et commodes, que l'on sait être moins pénétrant, surtout moins exact et moins vigilant. On parle, mais c'est un discours composé, où toutes les paroles sont mesurées et comptées. Les traits de l'éloquence, et les traits les plus naturels, n'y sont pas épargnés pour pallier ce qu'on dit, et pour lui donner certaines apparences. Mille circonstances sont oubliées, soit qu'on les traite de bagatelles, et qu'on les veuille ainsi traiter ; soit qu'on pense les avoir fait suffisamment entendre, et qu'on le veuille ainsi penser; soit qu'on s'en repose sur le ministre qui ne s'informe de rien, et qu'on prétende conclure de là que ce serait un détail inutile. Tout cela veut dire qu'on fait de la pénitence une comédie, où les personnages sont déguisés, et où les rôles sont des vérités mêlées de fictions.

Cependant on ne joue pas impunément le

Seigneur; on ne se joue pas impunément soi-même. On se retire; mais en se retirant on remporte au fond de l'âme une pointe qui pique, une incertitude qui trouble. A certains moments, elle se calme; à d'autres moments, elle se réveille : on n'est point content de soi, et l'on éprouve que pour un mal qu'on a voulu éviter, on s'en est attiré un autre mille fois plus douloureux. Car, après bien des combats et bien des remords, il en faut venir tôt ou tard à un nouvel éclaircissement; et voilà ce que nous ne trouvons que trop : des gens qui ont vécu dans un doute criminel et bien fondé, et que nous ne pouvons dispenser de l'obligation où ils sont de recommencer tout ce qu'ils ont fait depuis de longues années, et de le rétracter même comme autant de profanations. Encore plus malheureux s'ils ont perdu sur cela tout sentiment, et qu'ils demeurent dans un endurcissement qui les mène à la damnation : ***Post impudentiam timidos, post peccata verecundos.***

Bien mieux vaudrait-il essuyer une confusion légère, une confusion salutaire, une confusion nécessaire. Suivez-moi toujours. Je l'appelle une confusion légère : car quel est donc, mon cher auditeur, ce monstre qui vous effraie, cette barrière insurmontable qu'il faut franchir, cet effort héroïque, ce pas critique et glissant? Il faut parler, parler contre vous-mêmes, révéler ce que vous voudriez abîmer dans les ténèbres, j'en conviens; mais parler à qui? A un homme, et à un homme seul; à qui? A un homme de votre choix, et souvent aussi inconnu pour vous que vous l'êtes pour lui; à qui? A un homme engagé par tous les intérêts éternels et temporels, par toutes les lois divines et humaines, à un secret que rien, fût-ce la crainte de l'événement le plus éclatant et le plus fatal; que rien, je le répète, rien sur la terre ne lui peut faire produire au jour. A qui? à un homme, homme comme vous, par conséquent aussi instruit que vous de la fragilité humaine, et plus en disposition par là même de compatir à vos infirmités. Fausse idée, mes frères, observez ceci, fausse idée, si vous vous persuadez que le ministre dépositaire de votre cœur prenne à votre égard d'autres sentiments que ceux d'une charité toute paternelle. Ecoutez saint Bernard : Rien ne doit être pour vous plus consolant; car vous êtes pécheur, disait ce Père, mais ne croyez pas que vos péchés me rebutent, ni qu'ils m'indisposent contre vous. Pécheur moi-même, à Dieu ne plaise que je conçoive de l'horreur pour les pécheurs! ***Non me terret hoc, et peccator, non horreo peccatorem.***

Non, chrétiens auditeurs, ce ne sont jamais vos faiblesses qui nous étonnent. Eh! ne savons-nous pas que saint Pierre, le Prince des apôtres, a renoncé Jésus-Christ? Ne savons-nous pas que Madeleine, cette sainte amante du Sauveur, a été une femme pécheresse? Ne savons-nous pas que saint Paul, ce vase d'élection, a persécuté l'Eglise de Dieu? Et sans remonter si haut, ne nous connaissons-nous pas nous-mêmes, et ignorons-nous de quelle terre nous avons tous été formés? Si donc, mes frères, le ministre qui vous entend a des réflexions à faire, ce n'est point pour s'élever au-dessus de vous par un esprit de Pharisien : mais c'est au contraire pour se confondre lui-même, et pour apprendre à se défier de lui-même. C'est pour se remplir de cette grande maxime de saint Augustin : que nul homme ne commet un péché, que tout autre homme ne puisse commettre. C'est pour bénir la miséricorde de Dieu qui vous a recherchés, et pour admirer la force de sa grâce qui vous a touchés. C'est pour s'édifier à la vue de votre pénitence et de votre fermeté à en surmonter toutes les difficultés; c'est pour se dire à lui-même, que si Dieu ne l'eût pas favorisé d'une protection toute spéciale, et qu'il eût eu le malheur de tomber dans le même état que vous, il n'aurait pas eu peut-être la même humilité que vous. C'est en quelque sorte pour louer Dieu de votre égarement, témoin qu'il est des vertus que vous pratiquez dans le retour. Certes, si c'est alors une confusion, j'ai lieu de dire que ce doit être une confusion légère, et je l'appelle encore une confusion salutaire.

Car que fait Dieu? dit saint Augustin. Tout le contraire de ce que vous faites. Vous révélez votre péché, et Dieu le couvre : *Quando homo nudat, Deus celat.* (S. August.) Vous vous confessez coupables, et Dieu vous déclare absous : *Quando homo agnoscit, Deus ignoscit.* (*Ibid.*) Il vous en coûte pour vous humilier; c'est un sacrifice que vous faites à Dieu; et Dieu le compte, ce sacrifice, il l'accepte comme une partie de la satisfaction qui lui est due : et pour cette confusion particulière que vous consentez à subir, il vous en épargnera bien une autre.

En effet, chrétiens, confusion nécessaire, ou en cette vie, ou après la mort. Ce que vous cachez maintenant, Dieu le tirera de votre sein, et le produira au plus grand jour dans son dernier jugement. Confusion alors publique et universelle. Oh! que le pécheur présenté aux yeux de tous les hommes, et présenté comme pécheur pour en porter toute l'ignominie; que le réprouvé connu, et connu comme réprouvé, et méritant de l'être, voudrait à cet affreux moment s'être moins ménagé dans ce jugement secret qui se passe entre le ministre de Jésus-Christ et le pénitent! Opprobre de la nature et sujet d'horreur, il aura bien lieu et bien le temps de se repentir de s'être tant obstiné à se taire, quand Dieu lui arrachera un aveu forcé, un aveu général de toutes les abominations que renfermait son cœur. Quand Dieu, permettez-moi cette figure, quand Dieu viendra à remuer cette eau dormante, et qu'il en fera sortir tout ce qu'il y avait de plus corrompu et de plus infect! Quand Dieu suscitera contre lui toutes les créatures sensibles et inanimées, spirituelles et irraisonnables! Quand Dieu s'élèvera

pour sa ruine, et que faisant retentir dans les quatre parties du monde le récit honteux de toutes ses iniquités, il le foudroiera, il l'accablera de reproches, il le renoncera et lancera sur lui l'anathème!

Ah! je l'ai dit, Seigneur, je le dis avec votre prophète; c'est une résolution formée : *Dixi.* Je confesserai mon injustice, et je la confesserai devant vous : *Confitebor adversum me injustitiam meam Domino.* (*Psal.* XXX.) Mais vous en même temps, mon Dieu, vous l'oublierez, ou vous me la pardonnerez, comme si vous en aviez perdu le souvenir : *Et tu remisisti impietatem peccati mei.* (*Ibid.*) Il n'en sera plus parlé, après que j'en aurai parlé moi-même; ou si dans l'assemblée de tous les hommes et à votre tribunal il en est fait encore mention, ce ne sera plus, Seigneur, qu'à votre gloire, et si je l'ose dire, qu'à la mienne; ce ne sera plus que pour faire éclater les richesses infinies de votre miséricorde, et que pour relever, que pour couronner ma fidélité à y répondre : *Et tu remisisti impietatem peccati mei.* (*Ibid.*) Fidélité, mes frères, dont la perfection doit enfin s'étendre jusqu'aux œuvres du pénitent, non plus pour pleurer ni pour accuser, mais pour punir le péché.

TROISIÈME PARTIE.

Tertullien l'a dit, et c'est une loi immuable et absolue, que l'homme, faible et vile créature, ne blesse jamais impunément la gloire ni les droits du Créateur; et que toute injure faite à Dieu soit vengée, ou de la main de Dieu même comme juge, ou de la main du pécheur comme pénitent : *Aut a Deo vindicante, aut ab homine pœnitente.* (TERTULL.) Que la nature se récrie, et qu'elle défende, autant qu'il lui est possible, ses intérêts; que le monde s'effraie, et tout redevable qu'il est à la justice de Dieu, qu'il imagine mille prétextes pour se dispenser de toute œuvre pénible et rigoureuse; que l'hérésie raisonne à son gré, qu'elle débite ses principes erronés, qu'elle exempte l'homme de toute réparation, et qu'elle se prévale pour cela des mérites infinis du sang de Jésus-Christ; malgré les raisonnements de l'hérésie, malgré les révoltes de la nature et des sens, en dépit du monde et de ses fausses délicatesses, il a toujours été vrai, et il le sera toujours, que le péché doit être puni. Qu'après en avoir goûté la douceur criminelle et le plaisir, il faut que le pécheur en ressente l'amertume et en porte le châtiment. Que la rémission de l'offense ne renferme point la rémission de toute peine, et que l'une et l'autre ne sont point inséparables. Par conséquent, que le pénitent, quoique réconcilié avec Dieu, peut-être néanmoins encore comptable à Dieu; qu'il l'est en effet; et selon l'expression du grand Apôtre, qu'ayant fait servir son corps à l'iniquité, il est juste qu'il le fasse servir à la pénitence. Vérités de foi, vérités essentielles et capitales, contre lesquelles ni les préjugés de l'erreur, ni la mollesse du siècle n'ont jamais prescrit, ni jamais ne prescriront.

Ce n'est donc pas sans sujet que l'Eglise, dans l'administration et la participation du sacrement de pénitence, nous trace ces deux règles si droites et si saintes : l'une, que le ministre de la pénitence impose au pécheur, en lui remettant son péché, une peine convenable; et l'autre, qui est proprement pour nous une règle de direction, est que le pécheur, à cette peine ordonnée de la part de Dieu, et au nom de Dieu, en ajoute même de volontaires. Ce n'est pas, dis-je, sans de très-solides raisons que l'Eglise l'enseigne de la sorte, puisque c'est sur l'autorité de l'Ecriture en mille endroits; puisque c'est sur le consentement unanime et la tradition de tous les Pères et de tous les âges; puisque c'est non-seulement sur toutes les maximes de la sagesse évangélique, mais sur tous les sentiments de l'équité naturelle. Dieu pouvait-il se relâcher là-dessus, et user d'une pleine indulgence? Que Dieu l'ait pu, que Dieu ne l'ait pas pu, ce n'est point ce que j'examine : c'est assez qu'il ne l'ait pas fait, et c'est à nous de lui rendre ce qui lui est dû par tant de titres.

Peine, disent les docteurs, proportionnée et à la grièveté, et à la qualité de l'offense : ceci est important. Proportion quant à la grièveté de l'offense : pourquoi? Parce qu'à l'égard du passé, la pénitence que nous pratiquons est une satisfaction : or toute satisfaction dit compensation, c'est-à-dire, égalité des deux termes, où l'un croît et diminue selon la légèreté et la grandeur de l'autre. Ce fut ainsi, remarque saint Grégoire, que cette fameuse pénitente de l'Evangile, Madeleine, ne prit point d'autre mesure en réglant ce qu'elle avait à faire pour Dieu dans sa pénitence, que ce qu'elle avait fait contre Dieu dans son péché : *Consideravit quid fecit, et noluit moderari quid faceret.* (S. GREG. M.) Proportion quant à la qualité de l'offense; pourquoi? Parce qu'à l'égard de l'avenir, la pénitence que nous pratiquons est une précaution : or point de préservatif plus assuré contre les rechutes, que d'en arracher les principes, et d'attaquer le mal dans la racine par des remèdes spécifiques et propres. Ainsi nous l'enseigne saint Chrysostome : Voulez-vous faire de dignes fruits de pénitence, et vous maintenir dans la voie de Dieu, où vous êtes rentré? opposez votre pénitence à votre péché, et faites dans l'une tout le contraire de ce que vous avez fait dans l'autre : *Si peccatis adversa faciamus.* (S. CHRYSOST.)

Tout cela, mes frères, se comprend aisément, et vous en êtes assez persuadés dans une certaine spéculation. Vous convenez du fond, vous en convenez en général; mais de quoi nous avons tant de peine à vous faire convenir, c'est de la pratique et du détail; c'est, dis-je, des conséquences que nous voulons tirer de là pour vous-mêmes et pour votre conduite. Appliquez-vous à ce point de morale par où je finis, et sur lequel on ne peut trop insister; mais que j'abrége, pour ne pas passer les bornes qui me sont marquées.

De quoi nous ne pouvons vous faire convenir, c'est de la sévérité d'une juste pénitence, telle que l'exige votre état; car de toutes les difficultés qui se rencontrent dans le saint ministère que nous exerçons, voilà peut-être ce qui le rend pour nous plus dangereux et plus pesant. Ministres de l'Eglise, choisis de Dieu, non point pour être les dissipateurs de ses trésors, mais les dispensateurs et de sages économes, nous avons reçu un ordre exprès du maître qui nous députe, de conformer le châtiment à l'offense, de mesurer tout au poids du sanctuaire, et de n'écouter nulle considération humaine. Mais, par le plus étrange renversement, ce sont les moins coupables et les moins chargés de dettes que nous trouvons les plus dociles et les plus soumis à tout ce que nous croyons devoir leur ordonner; tandis que les plus grands pécheurs prétendent être les plus ménagés. Des gens qui bien plus réellement que David, et presque à la lettre, sont couverts d'autant de crimes qu'ils portent de cheveux sur leur tête, ou que la mer étale sur ses bords de grains de sable; des gens à qui ce ne serait pas trop de tout ce qui leur reste de jours pour racheter un seul jour de tant d'années passées dans le désordre; ce sont là ceux qui veulent éprouver de notre part plus d'indulgence; ceux qui réclament plus hautement contre la rigueur de nos arrêts; ceux qui font plus valoir une faiblesse souvent imaginaire, et à quoi ils n'ont eu nul égard dans les débauches et les excès. Nous avons beau leur représenter la multitude des dettes qu'ils ont contractées devant Dieu, et dont ils auront à lui rendre compte. Nous avons beau leur dire ce que disait saint Bernard : Je ne vous épargne pas, afin que Dieu vous épargne : *Non parco, ut parcat Deus.* (S. Bern.) Rien ne fait impression sur leurs esprits, ni ne les convainc. Que ferons-nous? De nous raidir contre eux, de leur imposer tout le fardeau, et de ne rien diminuer de sa pesanteur; nous leur abattons le courage, nous les rebutons. De leur céder, de conformer nos décisions, non à leurs devoirs, mais à leur gré; nous devenons prévaricateurs, et nous en répondrons. Quel tempérament à prendre pour mettre à couvert la gloire de Dieu qu'il faut venger; pour mettre à couvert des malheureux qui se damnent entre nos bras, et que nous voudrions sauver; pour mettre à couvert notre propre salut qui se trouve en péril, et que nous ne voulons pas risquer? C'est là, mon Dieu, que nous avons besoin de l'assistance de votre Esprit; de cet Esprit de sagesse et de force tout ensemble, qui conduit tout avec autant de douceur que d'efficace!

De quoi nous ne pouvons vous faire convenir, c'est du temps raisonnable que demande une solide pénitence. Après avoir été pécheur par état, on ne veut point être pénitent par état. On voudrait dans le cours d'une journée expier toute une jeunesse corrompue, quelquefois même les deux tiers de la vie, et peut être au delà. L'habitude du péché n'a point lassé : l'habitude de la pénitence devient bientôt insoutenable, ou le paraît. Cependant ne nous flattons point, il n'en est pas de la justice de Dieu comme de sa miséricorde; mais il y a entre l'une et l'autre une différence remarquable. Dans un instant on fléchit la miséricorde divine; on rentre en grâce et on obtient le pardon : il n'en fallut pas davantage à saint Pierre après sa chute; il pleura, et sur l'heure il fut réconcilié. Mais il en va bien autrement à l'égard de la justice du Seigneur : on ne la satisfait pas si vite, et Pierre jusqu'à la mort n'oublia jamais son péché, ni jamais ne se le pardonna à lui-même. Or, ce n'était néanmoins qu'un péché, et qu'un péché de quelques moments. Jugeons ce que mérite une longue continuité de péchés sans interruption; ou de perpétuelles vicissitudes du péché à la grâce, et de la grâce au péché.

De quoi nous ne pouvons vous faire convenir, c'est de la nécessité de certaines œuvres pour mieux assurer la pénitence et pour l'affermir; de certains remèdes pour déraciner d'une âme les inclinations vicieuses qui l'ont perdue, et qui pourraient encore la perdre. Car les contraires se guérissent par les contraires, l'orgueil par les humiliations, l'avarice par les aumônes, les ressentiments et les vengeances par les réconciliations et les pratiques de charité, l'attachement au monde et à ses assemblées profanes par la retraite. Or, voilà ce qu'on ne veut point. Que le prêtre prescrive ceci ou cela, on y résistera moins, parce que la passion y est moins intéressée; mais qu'il attaque cette passion qui s'est emparée du cœur, qu'il la contredise, qu'il la gêne, qu'il lui retranche ce qui la contente et qui la nourrit, ah! c'est là que tout se révolte. Il y a dans les maux de l'âme, comme dans les maux du corps, l'endroit vif où la douleur est plus sensible; il ne faut pas qu'on y touche : et cependant c'est à quoi il importe plus de remédier, parce que c'est de là que vient toute la corruption et tout le dérèglement des mœurs.

De quoi nous ne pouvons vous faire convenir, c'est de l'obligation commune à tout chrétien, et plus particulière à tout pécheur, de se mortifier soi-même, et de ne borner pas sa pénitence aux satisfactions enjointes dans le tribunal. Parler aux gens du monde des exercices de la mortification chrétienne, c'est pour eux une langue étrangère; ils ne l'entendent pas : mais c'était toutefois le langage le plus ordinaire de saint Paul aux fidèles de son temps; c'était la leçon qu'il leur faisait à tous, sans exception. Ils la comprenaient, et ils la pratiquaient, non-seulement comme pécheurs, mais par la seule raison du christianisme qu'ils avaient embrassé. Ils savaient, suivant les expressions de cet excellent maître, crucifier leur chair avec tous ses vices et toutes ses convoitises. Ils savaient offrir à Dieu leurs corps comme des hosties vivantes, et lui en faire le sacrifice. Ils savaient détruire ces corps de péché

en les châtiant, en les domptant, et les réduisant en servitude. Pourquoi ne le savons-nous pas comme eux? C'est qu'à le bien prendre, nous ne sommes ni vraiment chrétiens, ni pénitents comme eux.

Dès que l'homme pénitent et contrit a conçu de son péché une horreur véritable, rien ne l'étonne de tout ce qui peut l'effacer et l'expier. Quoi que ce soit, il s'y porte de son propre mouvement avec la grâce qui le soutient. Que dis-je? on est même plutôt obligé quelquefois de modérer l'ardeur de son zèle et de le retenir, qu'il n'est nécessaire de le réveiller et de l'exciter. Le voulez-vous bien savoir, mes frères, ce que peut l'esprit de pénitence, et à quoi il engage? Tant d'anachorètes et de solitaires, tant de saints pénitents de l'une et de l'autre loi, vous l'apprendront. Rappelez dans votre souvenir ce que vous en avez entendu, ce que vous en avez lu; suivez-les dans le fond des déserts où ils se confinaient; entrez dans ces cavernes obscures et ténébreuses où ils se renfermaient; montez sur ces rochers escarpés et presque inaccessibles où ils se tenaient exposés à toutes les injures des saisons. Voyez leurs visages pâles et défigurés, leurs corps exténués et languissants. Pourquoi tant de jeûnes et de si longues austérités? Etaient-ils plus criminels que nous? L'étaient-ils autant que nous? L'étaient-ils même absolument; et hors quelques fragilités qui peut-être pouvaient leur échapper, qui ne sait pas du reste quelle était la ferveur de leur piété et l'innocence de leur vie?

Concluons par les paroles de l'Apôtre, et par l'important avis qu'il nous donne : *Si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur.* (I *Cor.*, XI.) Jugeons-nous nous-mêmes, et Dieu ne nous jugera point; condamnons-nous nous-mêmes, et Dieu ne nous condamnera point; punissons-nous nous-mêmes, et Dieu ne nous punira point. Car tel est l'avantage inestimable de la pénitence. En qualité de pécheur, je méritais une peine éternelle; mais cette peine éternelle, Dieu la change, à l'égard du pénitent, en une peine temporelle. Le Seigneur, tout miséricordieux et tout bon, fait plus encore; cette peine temporelle il la laisse en quelque manière à notre choix, et il consent que nous en soyons nous-mêmes les exécuteurs. Prenons donc, mes frères, prenons le glaive du Dieu vivant, et usons contre nous d'une sévérité convenable. Nous sommes couverts de plaies; et ce n'est que par des opérations douloureuses qu'on les peut bien guérir. Enfin souvenons-nous de ce grand oracle prononcé par Jésus-Christ même, que celui qui veut sauver sa vie en se ménageant et se flattant, la perdra; et que celui au contraire qui la perd en se traitant avec une sainte rigueur, la sauvera pour l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

—

SERMON X.

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Dixit illis angelus : Nolite timere. Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator. (*Luc.*, II.)

L'ange leur dit : Ne craignez point. Je vous annonce une nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie pour tout le peuple : c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

C'est aujourd'hui qu'il est né, mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on l'attendait, ce Messie, et qu'on faisait des vœux au ciel pour l'obtenir. Il devait venir dans la plénitude des temps; mais avant que cette plénitude des temps fût arrivée, pendant combien de siècles les patriarches avaient-ils soupiré après lui, et combien de prophètes l'avaient-ils annoncé? Il paraît enfin, et voilà, chrétiens, l'heureuse nouvelle qui doit nous remplir d'une sainte joie, puisqu'il est envoyé pour nous délivrer de nos péchés, et que c'est un Sauveur : *Quia natus est vobis hodie Salvator.* C'est, dis-je, un Sauveur, non point seulement par ce qu'il fait pour nous sauver, mais par ce qu'il nous apprend à faire nous-mêmes pour consommer ce grand ouvrage, et pour lui donner toute la perfection qu'il demande. En prenant sur lui l'importante affaire de notre salut, Jésus-Christ n'a point prétendu nous en décharger; et si d'une part il y contribue de tout ce qui dépend de sa grâce, il entend d'ailleurs qu'aidés de sa grâce, nous y contribuerons de tout ce qui doit dépendre de nos soins.

Allons donc, mes chers auditeurs, allons à l'étable de Bethléem, au pied de la crèche, étudier un Dieu naissant. Au jugement dernier, dit saint Bernard, il sera le juge de nos actions; dans le ciel il sera le rémunérateur de nos vertus; mais sur la terre et dès sa naissance, il est le maître et comme le directeur de nos mœurs : *Hic doctor morum.* Que ses leçons sont solides! qu'elles sont pures, droites, élevées! Ce ne sont point de longs raisonnements, ni des discours embarrassés. Pour nous donner la science du salut, un Dieu se montre à nous, et cela suffit. Son exemple a deux effets, ou les doit avoir : l'un de nous faire connaître la voie du salut, et l'autre de nous y attirer. Effets tout différents l'un de l'autre; mais l'un et l'autre deux fruits inestimables de ce mystère, qui feront le partage de ce discours. Je ne puis parvenir au salut, si je ne sais par où je dois marcher, et si en effet je n'y veux marcher. En vain voudrais-je tendre à ce bienheureux terme, si j'en ignorais le chemin; et en vain saurais-je le chemin, si je n'étais résolu d'y entrer, et si je refusais de le prendre. Par conséquent il nous fallait tout à la fois, et une règle pour nous instruire, et un attrait pour nous engager. Or, c'est ce que nous avons dans l'exemple de Jésus-Christ naissant. En deux mots, Exemple de Jésus-Christ dans sa naissance, règle la plus parfaite pour nous enseigner la voie du salut : première partie. Exemple de Jésus-Christ dans sa naissance, attrait le plus puissant pour nous faire em-

brasser la voie du salut : seconde partie. Sauveur adorable, Seigneur, découvrez-nous les favorables desseins de votre miséricorde, et puissions-nous en profiter! Nous vous le demandons par l'intercession de Marie, votre glorieuse mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est en ce saint temps, dit l'Apôtre, parlant du grand mystère que nous célébrons, c'est en ce jour de salut que la grâce de Dieu notre Sauveur a paru : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri omnibus hominibus.* (*Tit.*, II.) Il vient instruire les hommes : *erudiens nos;* et les leçons qu'il nous donne par son exemple, sont des leçons de détachement, de mépris du monde, de mortification, de pénitence : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus in hoc sæculo.* (*Ibid.*) Tout cela pourquoi? Afin que nous puissions arriver comme lui, et après lui, à la souveraine béatitude où nous sommes appelés, et qui doit être l'unique objet de nos espérances : *Exspectantes beatam spem.* (*Ibid.*) En peu de paroles, voilà, chrétiens, non-seulement tout le fonds, mais tout le plan et toute la distribution de cette première partie. Car, suivant à la lettre et de point en point la pensée de saint Paul, je dis que nous avons dans Jésus-Christ naissant la règle la plus parfaite pour connaître la voie du salut; et là-dessus j'examine trois choses : comment il nous enseigne cette voie; quelle est cette voie qu'il nous enseigne; et à qui enfin il l'enseigne. Comment, dis-je, il nous l'enseigne : c'est par son exemple et en se montrant à nous : *Apparuit, erudiens nos.* (*Ibid.*) Quelle est la voie qu'il nous enseigne : une voie d'abnégation, de renoncement à nous-mêmes et aux désirs de la chair : *Abnegantes impietatem et sæcularia desideria.* A qui il l'enseigne : à toutes les conditions des hommes sans exception, et à tous les états : *Omnibus hominibus.* De ces trois articles que je dois développer, il n'y en a pas un qui ne mérite une réflexion particulière.

Ce n'était point assez pour un Dieu Sauveur de nous faire entendre ses volontés, et de nous conduire par la simple déclaration de ses commandements, accompagnée des lumières intérieures et de l'assistance de son Esprit. C'est ainsi que le Seigneur, le Dieu d'Israël, avait autrefois et pendant une longue suite de siècles, conduit son peuple; il leur envoyait ses prophètes, qui leur expliquaient sa loi et leur annonçaient ses ordres. Mais il est vrai, mes frères, que les préceptes, tout intelligibles qu'ils sont, s'effacent bientôt de notre souvenir, et qu'ils ne font pas, à beaucoup près, sur nous la même impression que l'exemple; car telle est notre faiblesse, et tel est l'empire des sens qui nous dominent. Il fallait donc que le Sauveur promis aux hommes pour leur servir de maître, se fît voir à eux. Il fallait que sous une forme humaine il se présentât à nous, et que nous puissions, en le voyant, suivre ses traces. Or voilà ce qu'il fait aujourd'hui. Sous le voile de notre humanité, il se cache assez pour ne nous point accabler du poids de sa grandeur; mais aussi il se montre assez pour nous faire observer toutes ses démarches : *Apparuit.* C'est l'Éternel, et il devient sujet au temps; c'est l'Invisible, et les sens le peuvent découvrir; c'est un Dieu, et c'est un homme. Approchez de son étable : entrez, c'est là qu'il vient de paraître pour la première fois : *Apparuit.* Les yeux l'aperçoivent, les oreilles l'entendent, on recueille sur son visage ses larmes; on reçoit à ses pieds ses regards, on verra dans le cours des années les traces de ses pas imprimées sur la terre; il doit aller, venir, prêcher, et déjà il commence avant toutes choses à pratiquer : *Apparuit, erudiens nos.*

De là, chrétiens, si vous me demandez par où vous pourrez parvenir à la vie bienheureuse, et obtenir le salut, je n'ai point autre chose à vous répondre que ce que Dieu même disait autrefois à Moïse : *Inspice, et fac secundum exemplar.* (*Exod.*, XXV.) Regardez, et suivez le modèle que vous avez devant vous : c'est votre règle. il n'en est point de plus parfaite; car il n'en est point, tout ensemble, ni de plus sensible, ni de plus infaillible : point de plus sensible, puisque c'est un homme semblable à nous; point de plus infaillible, puisque c'est un Dieu. Si c'était seulement un Dieu, remarque saint Augustin, ce ne serait plus proprement pour nous une règle, ni un exemple : pourquoi? Parce que l'homme, à proprement parler, ne peut imiter que ce qu'il voit. Or Dieu, tout brillant qu'il est dans l'éclat de sa majesté, n'a rien néanmoins par lui-même qui frappe la vue; et la lumière où il habite, selon l'expression de l'Ecriture, est inaccessible : *Lucem habitans inaccessibilem.* (I *Tim.*, XVI.) Si c'était seulement un homme, ce ne serait plus pour nous une règle sûre, ni un exemple à couvert de toute erreur : pourquoi? Parce que l'homme, quel qu'il soit, n'a de lui même, et en qualité d'homme, ni toute la connaissance nécessaire pour pouvoir ne nous tromper jamais, ni toute la fidélité pour ne le jamais vouloir. Mais que lui manque-t-il à ce Dieu-Homme qui naît en ce jour, et à qui nous devons en tout nous conformer? Dès que c'est un homme comme nous, conclut saint Augustin, il ne tient qu'à nous de le contempler à loisir, et d'être témoins de toutes ses œuvres; et dès que c'est un Dieu, nous ne pouvons craindre, ni que sa sagesse l'égare, ni que son amour lui permette de nous égarer. Voilà ce qui nous rassure en le suivant, et voilà ce qui m'autorise à vous dire : *Inspice, et fac secundum exemplar.*

Il n'est point question, mes frères, de profonds raisonnements, ni de pompeuses paroles : il ne faut qu'ouvrir les yeux, et que le considérer ce divin exemplaire. Toute sa personne est une leçon vivante, mais abrégée, et dans un moment il nous apprend tout ce que nous devons savoir. Ainsi l'étable, c'est son école, et c'est là qu'il nous appelle comme à la chaire de vérité pour

recevoir ses instructions. Trop heureux d'avoir, dans le Dieu que nous adorons, le guide fidèle qui veut bien lui-même diriger nos pas et nous marquer la voie : *Apparuit, erudiens nos.*

Mais quelle est-elle, cette voie qu'il nous enseigne? Ah! chrétiens, c'est bien ici que toutes les espérances de la Synagogue et toutes les idées du monde sont confondues! Les Juifs l'attendaient, ce Libérateur, dans la puissance et dans la gloire: mais il naît dans l'obscurité et dans l'abaissement. Le monde l'eût voulu dans l'opulence et le plaisir, comblé des biens de la fortune, et jouissant d'une abondante prospérité ; mais il naît dans la misère et dans la souffrance. Quelle contrariété de part et d'autre, et quelle opposition! Ne nous en étonnons point; en voici le mystère. Mystère de piété, selon le langage de saint Paul ; mystère caché dans Dieu de toute éternité, autorisé par l'Esprit, vu des anges, jusque-là inconnu aux Juifs, ignoré du monde: mais révélé dans la plénitude des siècles, et manifesté dans la chair, c'est-à-dire, dans ce Dieu naissant parmi les hommes, et homme lui-même. Je m'explique.

Car il ne vient point, ainsi que les Juifs se le persuadaient, pour nous délivrer de nos ennemis visibles et de leurs violences, ni pour établir sur la terre un royaume temporel et florissant ; mais il vient pour nous dégager de la servitude du péché, pour purifier les cœurs, et pour y rétablir l'empire des vertus. Il ne vient point, ainsi que le monde le demanderait, pour flatter nos désirs sensuels, pour seconder nos passions, pour leur donner une carrière libre et sans frein; mais, par une vue toute contraire, il vient pour les combattre, pour les détruire, pour en arracher jusqu'aux moindres racines, et pour en éteindre jusqu'aux plus faibles étincelles : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie, et juste, et pie vivamus.* (*Tit.*, II.) Voilà l'ouvrage qu'il s'est proposé : pourquoi? Parce que ce sont ces malheureuses convoitises qui nous entraînent dans la voie de perdition, et qui nous éloignent du salut; parce que ce sont des engagements au péché, et par conséquent des obstacles au salut; parce que, dans l'affaire du salut, ce sont les plus dangereux ennemis qu'il y ait à craindre, et dont il est moins ordinaire et moins aisé de se défendre. Il était donc nécessaire que ce réformateur du monde nous ouvrît une voie tout opposée; que pour guérir des maladies si invétérées et si mortelles, il nous enseignât de quels remèdes nous devions user, et que pour nous le faire mieux comprendre, il en usât lui-même avant nous; que par la pauvreté où il se réduit dès sa naissance, il nous apprît à modérer cette soif insatiable des biens de la vie, et cette avare cupidité qui damne tant d'âmes; que par l'humiliation de la crèche où il est couché, il nous apprît à réprimer cette ardeur démesurée de se distinguer et de s'élever, qui porte à tant de moyens injustes, et à tant d'iniquités; que par le froid extrême qu'il ressent au milieu de la nuit et dans une rigoureuse saison, il nous apprît à mortifier cet amour de nous-mêmes, et de notre corps, qui est la source de tant de crimes; que par tout ce qu'il pratique de vertus, il nous apprît à nous comporter en toutes choses et à vivre selon les lois de la tempérance, de la justice, de la religion : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste, et pie vivamus.*

Or il nous apprend en effet tout cela. Dans la suite des années, dit saint Bernard, il en fera la matière de ses prédications, quand l'heure pour lui sera venue, de publier lui-même son Evangile, d'assembler des disciples, et de parcourir avec eux les villes et les campagnes. Mais sans remettre si loin, et sans qu'il ait atteint cet âge que sa providence a déterminé, déjà il prêche par son exemple ce qu'il doit un jour exprimer par ses paroles : *Jam clamat exemplo, quod postmodum prædicaturus est verbo.* (BERN.) Tout ce qui l'environne, parle ; cette étable dont il fait sa demeure, cette crèche qui lui sert de berceau, ces langes où il est enveloppé, ce sont autant de voix muettes, mais les plus éloquentes, mais les plus touchantes. Et que nous disent-elles, ou, selon l'expression de saint Bernard, que nous crient-elles? Ce qu'elles nous crient, répond ce saint docteur, ce qu'elles nous disent par avance? tout ce qu'il y a de plus terrible pour les uns, dans ces anathèmes qu'un jour il prononcera si hautement contre eux et avec tant de force: Malheur à vous, riches, qui voulez tout avoir, parce que vous serez dépouillés et rejetés! malheur à vous qui êtes rassasiés, et qui contentez tous vos appétits, parce que vous serez condamnés à une faim éternelle! malheur à vous qui passez vos jours dans la joie, parce que vous serez pour jamais dans l'affliction, et que vous pleurerez! malheur à vous qui cherchez à être applaudis et honorés des hommes, parce que vous serez maudits de Dieu, et que vous tomberez dans un opprobre dont vous ne pourrez vous relever : *Væ vobis!* D'ailleurs, ce qu'elles nous crient? tout ce qu'il y a de plus consolant pour les autres dans ces béatitudes évangéliques, et ces récompenses qu'il leur promettra, et dont il leur donnera des assurances si solennelles : Bienheureux les pauvres volontaires, parce que le royaume des cieux leur appartient; bienheureux ceux qui sont doux et humbles de cœur, parce qu'ils posséderont la terre des vivants ; bienheureux ceux qui souffrent, parce qu'une félicité sans mesure succédera à leurs peines, et couronnera leur patience : *Beati.* Encore une fois, voilà ce que nous crient, ce que nous disent l'étable, la crèche, les langes : *Jam clamat exemplo, quod postmodum prædicaturus est verbo.*

Cependant, chrétiens, il y a une difficulté à résoudre, et à laquelle il ne semble pas aisé de satisfaire. Car si l'exemple de cet Enfant-Dieu, né dans un abandonnement général de toutes choses, doit être notre règle dans

la conduite du salut, il faut donc changer l'ordre du monde, et le renverser; il faut donc qu'il n'y ait plus dans le monde, ni opulents, ni grands, ni états plus commodes par eux-mêmes, et plus relevés les uns que les autres. Et comment, me direz-vous, la pauvreté d'un Dieu Sauveur, comment ses humiliations et ses souffrances peuvent-elles convenir aux riches du siècle au milieu de l'abondance, aux grands du siècle dans l'élévation, et parmi tout ce qui peut contribuer à la splendeur et à la douceur de la vie? Je sais, mes frères, que les qualités, les rangs, les professions, les états ne sont pas tous les mêmes; mais dans cette variété de rangs et de qualités, de professions et d'états, comme nous avons tous pour dernière fin le même salut, tous n'y peuvent atteindre que par un saint rapport avec la même règle, qui est Jésus-Christ : d'où il s'ensuit que tous, riches et pauvres, grands et petits, doivent trouver en lui de quoi imiter. Or, voilà ce que nous y trouvons tous, selon la pensée de l'Apôtre; comprenez-la : *Apparuit omnibus hominibus*. (*Tit.*, II.)

Car l'Apôtre ne dit pas que ce Dieu-Homme est venu nous apprendre à vivre tous dans un dénûment et un abaissement réel et véritable : de sorte que le riche soit obligé de quitter ses biens, et de ne se rien réserver; que le grand doive se démettre de tous les titres d'honneur qui le décorent, et se confondre dans la multitude. Ce n'est point ainsi que l'entend le Docteur des nations; mais le Sauveur, dit-il, est venu nous apprendre à renoncer aux désirs du siècle, c'est-à-dire, à ces affections désordonnées, à ces désirs terrestres qui corrompent le cœur en l'attachant aux richesses du siècle, aux honneurs du siècle, aux prospérités et aux avantages du siècle : *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria*. (*Ibid.*) Or ce dégagement du cœur n'est point incompatible avec les richesses mêmes, avec les honneurs, ni avec les prospérités mêmes. Il nous convient à tous, quelle que soit notre situation dans le monde et notre condition : *Apparuit omnibus hominibus*. Tout ceci, mes frères, développons-le encore; et pour le bien éclaircir, ne sortons point de notre mystère. Tenons-nous auprès de la crèche, ramassons toute l'histoire de la sainte naissance dont nous solennisons la fête; suivons-en les divers événements; et instruisez-vous, grands et petits, riches et pauvres : voici un modèle sur qui vous pouvez et vous devez tous vous former.

Car prenez garde, ce Dieu si petit et si profondément humilié n'oublie point pour cela ni sa grandeur ni ses droits. Caché aux hommes, et obscur, il rassemble autour de lui toute la cour céleste, et il en reçoit les hommages : *Facta est multitudo militiæ cœlestis laudantium Deum*. (*Luc.*, II.) Les anges par son ordre vont annoncer son avénement à une troupe de bergers; l'air retentit de chants d'allégresse; une grande lumière brille tout à coup au milieu de la nuit : *Et claritas Dei circumfulsit illos*. (*Ibid.*) C'est encore trop peu que des pasteurs viennent l'adorer : il est le Roi même des rois; et, tout grands qu'ils sont, il saura bien les faire descendre pour se prosterner devant lui. Trois princes, saintement inspirés jusque dans le sein du paganisme, viendront bientôt des régions éloignées le chercher et le reconnaître. Tout ennemi qu'il est des richesses périssables, lors même que par son choix il rend la pauvreté respectable, il ne refusera point l'or qu'on lui doit présenter comme la marque de sa souveraineté et de son pouvoir. Tout opposé qu'il est aux pompes du siècle, lors même que par son exemple il consacre l'humilité, il laissera brûler en sa présence l'encens qu'on lui doit offrir comme le témoignage de sa divinité. Il fera de l'étable son tribunal, de la crèche son trône. Au travers des faiblesses de l'enfance, mille traits feront entrevoir la majesté du Très-Haut, et là, au-dessus des têtes couronnées, il les verra plier sous son empire, et toujours retiendra le domaine inaliénable du premier Etre, et la suprême autorité du Créateur de toutes choses.

Venez donc ici, chrétiens, et venez-y tous sans distinction, il y a pour tous d'importantes leçons. Venez, pauvres, et voyez-le, cet enfant destitué de tout secours et dans la dernière disette. Il vous apprendra que cet état dont vous avez jusqu'à présent si peu connu le prix, que cet état dont vous avez tant de fois gémi, et dont on a tant de peine à vous consoler; que cet état là-même est la voie du salut que votre Sauveur vous a tracée. Et vous riches, venez et voyez-le, ce Dieu si riche de son fonds, et recevant encore, mais sans y attacher son cœur, l'or qu'on lui doit mettre dans les mains. Il vous apprendra, non point précisément à vous dépouiller de vos héritages, puisque le bon ordre du monde demande cette inégale distribution des biens de la terre; mais à posséder sans attache ce que vous pouvez conserver sans crime; mais à regarder d'un œil tranquille et indifférent ce qu'il vous est libre d'acquérir et de ménager par des moyens légitimes; mais à être pauvre selon l'esprit, si vous ne l'êtes pas en effet; voilà votre vertu propre, et le point de votre perfection. Peuples et sujets, ce Dieu inconnu au monde, et comme anéanti, vous découvrira le véritable bonheur de votre retraite et de l'abjection salutaire où vous vivez. Il vous apprendra que c'est loin de l'éclat et du bruit que vous pouvez plus sûrement garder votre âme, et la préserver d'une perte éternelle, parce que c'est là que son innocence est moins exposée. Et vous, grands, puissants du siècle, ce Dieu infiniment élevé par sa nature, ce Dieu même si jaloux de ses justes prétentions, jusqu'à se faire rechercher et adorer par des souverains; mais en même temps, par l'excès de sa miséricorde, descendu de si haut pour s'égaler à nous, pour naître parmi nous et converser avec nous, vous enseignera cet admirable tempérament qui ôte à l'élévation son orgueil; qui, sans

rien perdre de la dignité, la rend douce, indulgente, traitable, modeste, désintéressée, appliquée; qui en bannit la mollesse, le luxe, la présomption; qui apprend tout à la fois à la mépriser et à la soutenir; qui sous un éclat nécessaire conserve tous les sentiments et s'adonne à toutes les pratiques de l'abnégation chrétienne. L'exemple d'un Dieu est général; c'est un principe qui s'étend à tout; c'est comme le pôle à qui tout a rapport : de quelque endroit que vous l'observiez, il y a de quoi vous éclairer et vous redresser : *Apparuit omnibus hominibus, erudiens nos.*

Tout cela est vrai, mes frères, et tellement vrai, que cette règle si droite que nous avons dans un Dieu sujet à toutes nos infirmités, est une règle unique et absolument nécessaire. Toute autre que vous prendrez ne peut être qu'une fausse règle qui vous trompera. Vous croirez marcher dans le bon chemin, et vous irez vous précipiter dans l'abîme. Car ne nous flattons point; l'oracle de l'Apôtre y est exprès, et l'Apôtre lui-même l'avait appris de toutes les Ecritures, qu'il n'y a, ni dans le ciel, ni sur la terre; qu'il n'y a même jamais eu et que jamais il n'y aura d'autre nom, que celui de Jésus-Christ, par où nous puissions attendre le salut. Voilà, si nous sommes chrétiens, le point fondamental de notre religion : *Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus.* (*Act.*, IV.)

Qu'est-ce donc que ce médiateur qui se présente à nous, sous la même forme que nous? Il nous l'a dit lui-même dans les termes les plus formels. C'est la voie, et puisqu'il est la voie, nulle autre ne nous peut conduire au terme. *Ego sum via.* (*Joan.*, XIV.) C'est la porte, et puisqu'il est la porte, c'est par lui qu'il faut entrer : *Ego sum ostium.* (*Ibid.*) C'est la vérité, et puisqu'il est la vérité, tout ce qui contredit ses jugements n'est que mensonge : *Ego sum veritas.* (*Ibid.*) C'est la vie, et puisqu'il est la vie, tout ce qui lui est contraire est contagieux, et donne la mort. *Ego sum vita.* (*Ibid.*) Aussi, est-ce de sa crèche qu'il fulmine ses arrêts contre le monde, son ennemi capital; et là-dessus consultez-vous, mondains. Que pensez-vous de cet enfant qui vous tend les bras, et qui vous invite à le suivre? Comment le regardez-vous? Comme un maître que vous pourrez tourner à votre gré? Comme un juge que vous pourrez fléchir sans peine? Mais sous ce visage plein de douceur, qu'il couvre de colère et d'indignation! Dans ces mains pleines de bénédictions, qu'il cache de carreaux et de foudres! Cette étable où il vient exercer ses miséricordes, c'est là même qu'il établit le siége redoutable de sa justice. La paille où il repose, voilà vos témoins; les langes qui l'enveloppent, voilà vos accusateurs. Ce sont deux écoles trop divisées, que celle de Jésus-Christ et celle du monde. N'espérez jamais de les concilier. Ce que l'un approuve, l'autre le condamne. Choisissez, car il n'y a point de tempérament ni de milieu. Voulez-vous ne pas périr avec le monde, et ne pas encourir la malédiction dont il vient d'être frappé? il ne vous reste que de vous attacher inviolablement à Jésus-Christ, et de ne vous départir jamais de ses divins enseignements : *Non est aliud nomen sub cœlo datum hominibus, in quo oporteat nos salvos fieri.* (*Act.*, IV.)

Ce mot sans doute est bien décisif; mais qu'il est pour vous, chrétiens, d'un triste augure, et qu'il traîne après soi d'affreuses conséquences! Je jette de toutes parts les yeux dans le christianisme, et où est-ce que je puis apercevoir les caractères d'un Dieu fait homme pour servir de guide à l'homme? J'examine toute votre vie, et j'y trouve, quoi? tout ce que proscrit le seul maître que vous devez écouter, et rien, ou presque rien de tout ce qu'il est venu vous prescrire et vous enseigner. J'y trouve l'oisiveté, la paresse, l'amour de soi-même; jusque dans les temps les plus malheureux, le jeu, les divertissements, les assemblées, les parties de plaisir; jusque dans le sanctuaire d'un Dieu ennemi du luxe et devant ses autels, lors même que vous y venez honorer ses abaissements, un faste et une mondanité qu'il réprouve, et dont le monde même se fait un scandale. J'y trouve un éloignement de tout ce qui peut vous porter à Dieu, une horreur de tout ce qui mortifie le corps ou qui gêne l'esprit : au contraire, une recherche continuelle de tout ce qui flatte la cupidité et les sens. J'y trouve un attachement à l'intérêt, une avidité que rien n'assouvit, une chaleur sur les affaires du siècle, une attention que rien ne détourne, et cela dans tous les états. Est-ce donc là l'Evangile que nous a apporté un Dieu pauvre, petit, souffrant? Est-ce là sa morale, et sommes-nous ses disciples? Que ne naissait-il lui-même dans le repos et les douceurs de la vie, si le repos et les douceurs de la vie pouvaient compatir avec son esprit, et devenir la voie du salut?

Ah! chrétiens, disons mieux, mais disons-le dans la plus juste douleur : Puisque votre vie n'est point celle d'un Dieu, votre Sauveur et votre modèle, il n'est rien, jusque dans ce mystère de salut, que je ne craigne pour vous. Il n'est point de tonnerre que je n'entende gronder sur vos têtes, point de sentence si formidable, qui ne soit prête à partir de la bouche du juge pour vous réprouver. Quelle contradiction! et en est-il une plus criminelle? Quel renversement! Le maître dit d'une façon, et vous faites de l'autre! Le guide prend un chemin, et vous entrez dans un autre! Est-il contraire à lui-même? S'est-il fait voir à nous sous deux formes différentes? Croyez-vous, par une opiniâtre résistance, lui faire changer ce qu'il a une fois arrêté? Car, puisque vous ne pouvez, mon cher auditeur, être sauvé que par une pleine conformité avec cette règle qui vous est marquée dans Jésus-Christ lui-même, il faut de deux choses l'une : ou qu'il s'accommode à vous, ou que vous vous accommodiez à lui; ou qu'il prenne vos maximes, ou que vous preniez les siennes; ou qu'il élargisse pour

vous la voie du salut, ou que vous marchiez comme lui dans la voie étroite. Or, ne vous y trompez pas : c'est un Dieu, il ne peut se démentir. Ses décrets sont plus durables que l'airain, ses desseins immuables, et ses volontés éternelles. C'est donc à vous de vous mesurer sur lui, et de vous proportionner à lui. Il vous en coûtera; mais comme l'exemple d'un Dieu naissant est la règle la plus parfaite pour nous faire connaître la voie du salut, ce même exemple est aussi l'attrait le plus puissant pour nous engager à prendre cette voie et nous en faire surmonter toutes les difficultés. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une précaution assez ordinaire dans les entreprises humaines, pour ne pas décourager ceux qui s'en trouvent chargés, de leur cacher, autant qu'il est possible, les obstacles qu'ils auront à combattre, et de leur déguiser les difficultés de l'exécution; mais l'Evangile ne connaît point ces ménagements, et quand je dis, chrétiens, que l'exemple d'un Dieu naissant est un attrait pour nous engager à prendre la voie du salut et même pour nous la faciliter, à Dieu ne plaise que je prétende rien rabattre de l'idée que vous en devez avoir, ni que je veuille vous la faire comprendre comme une voie moins étroite que je ne l'ai d'abord représentée, et que vous ne l'avez conçue. Cependant, tout étroite qu'elle est, avoir assez de vertu pour nous la faire embrasser avec courage, pour nous y faire marcher avec ardeur, pour nous en faire soutenir les rigueurs avec une constance inébranlable, et souvent même avec une consolation sensible et une joie toute céleste : voilà ce que j'appelle l'attrait le plus efficace et le plus puissant. Or, c'est ce que fait l'exemple du Dieu Sauveur dont nous honorons la naissance : comment cela ? Par la force de la comparaison que cet exemple nous fait faire de nous avec un Dieu, et un Dieu Sauveur; par le pouvoir de la grâce dont cet exemple est accompagné, et que nous apporte un Dieu Sauveur; enfin, par le goût intérieur que trouve l'âme fidèle à contempler l'exemple de ce Dieu Sauveur et à s'y conformer. Voici une nouvelle et ample matière:

Nous lisons au second livre des *Rois*, qu'Urie, mari de Bethsabée, nouvellement arrivé du camp où il servait sous la conduite de Joab, et envoyé par David dans sa maison pour y reposer et y prendre quelque rafraîchissement, n'y voulut point entrer, mais qu'il se tint toute la nuit à la porte du palais, exposé aux injures de l'air et couché par terre. David le sut, et en voulut savoir de lui-même la raison. Hé quoi ! prince, lui répondit ce brave et fidèle soldat, l'arche de Dieu, tout Israël et Juda demeurent présentement sous des tentes; Joab mon général et tous les officiers de votre armée n'ont point d'autre lit que la terre, et moi cependant, j'irai dans ma maison goûter un repos tranquille ! *Arca Dei, et Israel, et Juda habitant in papilionibus, et Dominus meus Joab et servi domini mei super faciem terræ manent, et ego ingrediar domum meam ut comedam et dormiam !* (II *Reg.*, XI.) Non, il n'en sera rien, conclut-il, parlant toujours au même prince, et j'ose devant vous en faire le serment : *Per salutem tuam, et per salutem animæ tuæ non faciam rem hanc.* (*Ibid.*) Ce trait, mes frères, est bien digne de remarque, et convient parfaitement à mon sujet. Cet homme, par la seule droiture de son cœur, ne jugeait pas qu'il pût s'accorder aucun des soulagements les plus communs et les plus permis, tandis que Joab son général en manquerait; tandis qu'Israël était dans le travail et dans l'action, tandis que l'arche, hors du sanctuaire qui lui était destiné, se trouvait placée sous une tente. Il ne pouvait en quelque manière résister à la force de cette comparaison qu'il faisait de lui avec Joab, de lui avec Israël, de lui avec l'arche du Seigneur. C'était assez pour le convaincre et pour lui inspirer une résolution capable de tout supporter. Or, joignant à cette équité naturelle les sentiments de la religion, quand nous voyons marcher devant nous un Dieu infiniment au-dessus de nous, je demande où ne doit pas à plus juste titre nous porter un tel exemple, et quelle impression nous n'en devons pas ressentir !

Je dis un Dieu infiniment au-dessus de nous. Nous imitons naturellement les grands. Les païens imitaient leurs dieux, et, selon le mot de saint Augustin, le point capital de la religion est d'imiter ce qu'on adore: *Summa religionis est imitari quod colimus.* Dès là donc que c'est un Dieu qui nous précède, y a-t-il à délibérer pour le suivre? et n'est-ce pas le renversement le plus déplorable qu'un homme refuse de s'assujettir aux mêmes conditions qu'un Dieu ; de se revêtir de la même robe qu'un Dieu; d'user des mêmes armes qu'un Dieu a consacrées, et d'employer les mêmes moyens qu'il a sanctifiés? Qui le croirait? et pour dire quelque chose de plus particulier, qui peut comprendre qu'un chrétien s'entête d'une fortune périssable et qu'il en fasse son idole ? qu'il s'occupe sans relâche à la bâtir et à l'accroître? qu'il y tourne toutes ses vues et qu'il y mette tout son bonheur, tandis que le Dieu du ciel, et son Dieu, n'a pour partage que l'indigence et n'en veut point d'autre? Qu'un chrétien s'infatue d'idées ambitieuses; qu'il aspire toujours à monter, et souvent même contre toute conscience et toute justice; qu'il soit d'une délicatesse infinie sur son rang, sensible à l'excès sur l'injure la plus légère, ne dissimulant rien, ne pardonnant rien, tandis que la grandeur même et son Dieu ensevelit toute sa gloire dans l'obscurité et dans les plus sombres ténèbres? Qu'un chrétien, sans scrupule et sans remords, se procure toutes ses aises, écarte de sa personne tout ce qui l'incommode, passe ses jours paisiblement et agréablement, tandis que l'Auteur de l'univers et son Dieu quitte le séjour de la béatitude, et dans un corps mortel commence à souffrir en commençant de vivre. Encore une

fois, mes frères, qui le peut comprendre? et si peut-être, dans ces temps où la passion vous aveuglait, vous l'avez compris; maintenant que la plus indocile passion, à la face des autels, est comme forcée de se taire, et que votre foi ranimée vous retrace plus vivement dans l'esprit le grand mystère de votre salut, le comprenez-vous? Interrogez là-dessus votre cœur; écoutez ce qu'il vous répondra, et déjà même ce qu'il vous répond. Car qui ne voit pas, selon les éloquentes et véhémentes expressions de saint Bernard, qu'une telle opposition est une monstrueuse indignité et un opprobre: *Quid magis indignum?* Que c'est une horreur, et la plus détestable prévarication: *Quid detestandum amplius?* Que c'est un attentat digne de toutes les vengeances divines: *Quid gravius puniendum?* Que c'est une audace intolérable: *Intolerabilis impudentiæ est.*

D'autant plus intolérable, que ce Dieu, si grand par sa nature et si élevé au-dessus de nous, s'est abaissé plus profondément par sa miséricorde en naissant parmi nous. Faut-il, chrétiens, vous redire ce que tant de fois je vous ai déjà fait entendre? Faut-il de nouveau vous conduire à l'étable de Bethléem pour vous apprendre ce que vous ne pouvez ignorer? Il naît, ce Roi du monde, et le palais où il est reçu, c'est une vile retraite destinée à des animaux. Où sont les soulagements qu'on lui fournit, et fut-il jamais un délaissement plus absolu? Marie en est attendrie; Joseph, aux cris de l'enfant, ne peut retenir ses larmes; mais tendresse, larmes inutiles! le père et la mère, autant et plus encore par une disposition secrète de la Providence que par la dure nécessité qui ne leur laisse aucun moyen de se placer, après mille refus qu'ils ont essuyés, n'ont pu trouver d'autre demeure. Il est venu chez les siens, et les siens de tous côtés l'ont rebuté. *In propria venit, et sui eum non receperunt.* (*Joan.*, I.) Que vos jugements, Seigneur, sont impénétrables, et que vos voies sont au-dessus des nôtres! Mais quelle est, ô homme, votre insensibilité, si ce spectacle ne peut vous toucher et vous gagner?

Car, pour couper court en peu de paroles à tant de fausses justifications, dont vous prétendez vous autoriser, et pour vous presser toujours plus fortement, je veux bien, sans contester avec vous, convenir, mon cher auditeur, de tout ce qu'il vous plaira; je veux bien reconnaître que vous êtes faible, et que la charge est pesante. Exagérez tant que vous le voudrez les engagements de votre condition et les devoirs attachés à votre rang. Peignez-nous avec les couleurs les plus vives les besoins présents où vous êtes, et ceux que vous voulez prévenir. Donnez à vos ressentiments l'apparence la plus juste et les dehors les plus spécieux. Plaignez-vous que le bras de Dieu s'est appesanti sur vous et qu'il vous met à de rigoureuses épreuves. Excusez-vous sur une complexion altérée, sur une santé chancelante, sur une langueur habituelle. Comptez pour beaucoup le peu que vous avez fait jusqu'à présent, et déjà lassé lorsqu'à peine vous êtes à l'entrée de la carrière, vantez le passé, et désespérez de l'avenir. Je ne vous contredirai point sur cela, ou plutôt je ne m'engagerai point sur tout cela avec vous dans une discussion peu nécessaire. Un mot, c'est toute ma réponse, mais elle est sans réplique. Que vous demande-t-on, qu'un Dieu ne soit allé au delà? Etes-vous moins capable de souffrir que cet enfant qui vient de naître, et qui manque de tout? Etes-vous appelé à quelque chose de plus grand que le Créateur du monde qui s'abaisse jusqu'à vous et s'anéantit? Avez-vous été plus outrageusement, plus injustement offensé que ce roi des Juifs, qu'un cruel tyran poursuit, dès les premiers jours de sa naissance, le feu et le fer à la main? Avez-vous eu plus à endurer du temps et de la saison? Vous êtes-vous vu réduit comme lui à une étable, à une crèche, à la paille? Examinez, comparez, et si dans ce parallèle vous n'êtes pas piqué d'une sainte émulation, du moins condamnez-vous vous-même, et confondez-vous.

Il est vrai, après tout, et je ne le puis désavouer, l'attrait de cet exemple que notre mystère nous propose, ne suffirait pas s'il n'était accompagné du secours d'en haut. Or, ce qui lui donne une vertu toute nouvelle, c'est la grâce que nous apporte le Sauveur, qui nous est envoyé du ciel.

Grâce du Sauveur, grâce pleine et surabondante. Dieu dans tous les temps a ouvert aux hommes le trésor de ses grâces; mais c'est à l'entrée de son Fils dans le monde qu'il les dispense sans mesure et avec une espèce de profusion. La crèche en est comme la dépositaire, et c'est à cette source que nous les pouvons puiser. Il y en a pour tous en général et pour chacun en particulier, selon les besoins et les conjonctures. Quand donc Jésus-Christ nous invite à marcher sur ses traces, ce n'est point pour nous abandonner à nous-mêmes; mais pour nous seconder contre tous les ennemis de notre salut, visibles et invisibles, étrangers et domestiques; je veux dire, contre la nature et toutes ses répugnances; contre les sens et tous leurs appétits; contre le monde et tous ses prestiges; contre l'enfer et toutes ses tentations.

Aussi, chrétiens, avec les prémices de cette grâce dont il est le dispensateur, quelles merveilles n'a-t-il point opérées! A peine vient-il de naître, que les démons prennent la fuite, que les faux oracles se taisent, que l'idolâtrie est ébranlée et commence à tomber. En vertu de cette grâce, la paix est annoncée aux hommes et leur est offerte pour la rémission de leurs péchés, et pour une réconciliation entière avec Dieu. Au premier rayon de cette grâce, des bergers quittent leurs troupeaux, accourent à l'étable, s'assemblent autour de l'enfant, s'humilient devant lui, et s'en retournent publiant ses grandeurs et le glorifiant. A la lueur de cette grâce, des gentils sont éclairés, s'exposent à tous les périls d'un long

voyage; se déclarent hautement pour le nouveau Roi des Juifs, le cherchent avec une constance infatigable, et sans être rebutés de la misère où ils le trouvent, lui rendent hommage et se soumettent à sa loi. Par une heureuse effusion de cette grâce, une multitude d'innocents ont l'avantage de lui être substitués, de mourir en sa place, de verser pour lui leur sang, et de devenir ses victimes et ses martyrs avant que d'avoir pu le connaître et se connaître eux-mêmes? Bientôt lui-même il la porte en Egypte, cette grâce; et, par sa présence, il jette dans cette terre infidèle comme les précieuses semences de ces éminentes vertus qui y ont ensuite éclaté, et y ont formé tant de saints solitaires, d'anachorètes, de religieux. Il nous la présente encore, cette grâce de la Loi évangélique. Elle subsiste toujours avec toute son efficace et tout son pouvoir; et ce qu'elle fit alors, elle peut également le faire dans nous. Ce n'est plus actuellement, ni réellement le même mystère qui s'accomplit (observez ceci); ce n'est plus, dis-je, actuellement, ni réellement Jésus-Christ qui naît, puisqu'il n'est né qu'une fois, et que la solennité de ce jour n'est qu'un souvenir et une représentation de cette naissance. Mais il n'en est pas ainsi de la grâce qu'il a apportée en naissant: elle nous est toujours actuellement et réellement accordée si nous la demandons, et si nous sommes disposés à la recevoir. Confions-nous en elle. Soutenus de cet appui, il n'y aura rien dans l'exemple du Sauveur qui nous étonne; et que sera-ce si nous ajoutons à cet exemple et à la grâce qui l'accompagne, le goût intérieur dont l'âme fidèle est remplie, en s'appliquant à contempler dans la crèche le Dieu de son salut et à s'y conformer?

Que vous dirai-je, mes chers auditeurs, et quels termes pourraient exprimer et vous faire comprendre ce qui est au-dessus de toutes les expressions? Qu'est-ce que ce goût tout spirituel qui s'insinue dans une âme à la vue de Jésus-Christ naissant? Il faudrait, pour en être instruit, consulter Marie et qu'elle nous ouvrît son cœur. Il faudrait consulter Joseph, le chaste époux de Marie, et le confident le plus intime de ses sentiments. Il faudrait que l'un et l'autre, ils nous apprissent ce qui se passait dans le secret de leur âme, lorsque, dans le silence d'une profonde contemplation, ils considéraient ce Dieu-Enfant, ou cet Enfant-Dieu, et qu'ils l'adoraient. Marie recueillait tout ce qu'elle voyait, tout ce qu'elle entendait : *Conservabat omnia verba hæc.* (*Luc.*, II.) Elle observait attentivement les pasteurs, et tout ce que leur inspirait la sainte simplicité qui les faisait parler et agir. Elle ne perdait point de vue les mages, et ne laissait pas échapper une circonstance du culte souverain et des honneurs qu'ils déféraient à ce Fils bien-aimé. Elle s'imprimait dans l'esprit toutes ces idées et bien d'autres. Elle les rappelait incessamment et les repassait; elle s'y abîmait; elle en était toute ravie au dedans d'elle-même, tout embrasée des plus vives ardeurs, toute pénétrée des goûts les plus délicieux et comme inondée des plus sensibles consolations : *Conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*

Or voilà, mais avec la proportion convenable, ce qui se passe encore à l'égard de l'âme fidèle, occupée de ce mystère et le méditant. Elle se tient en esprit auprès de la crèche, et là que fait-elle? Elle attache ses regards sur son Sauveur. Elle ne s'arrête point à discourir en elle-même. Elle ne raisonne point; mais elle voit, mais elle contemple, mais elle sent; rien davantage. Elle voit cet état de pauvreté, cet état d'humiliation, cet état de souffrance, qui lui sont présents et qui la frappent. Non-seulement elle les voit, mais elle prête l'oreille du cœur, et elle écoute ce que lui disent ces mêmes états où elle aperçoit le maître dont elle vient prendre des leçons. Et que ne lui disent-ils point? Vous, cependant, Seigneur, vous êtes témoin de ce qu'elle éprouve, cette âme pieuse, et quel autre que vous le peut bien savoir? De quel étonnement est-elle saisie! De quelle compassion est-elle émue! De quel amour est-elle comme transportée! Et, dans ces divers sentiments, quelle est la paix qu'elle goûte? Paix de Dieu et en Dieu, qui, selon le témoignage de l'Apôtre, est au-dessus de tous les sens extérieurs, et en suspend même toutes les opérations. Paix qui lui adoucit tout, ou qui la rend indifférente à tout : car que lui importe tout le reste, pourvu qu'elle puisse être étroitement et toujours unie de volonté et de pratique avec le Dieu qu'elle aime? Paix qui, par une expérience personnelle, lui fait bien connaître la vérité de ce divin oracle : *Tollite jugum meum super vos;* prenez sur vous mon joug. C'est un joug, et tout joug par lui-même est pesant; mais ne craignez point de le porter après moi. Il perdra pour vous toute sa pesanteur, et vous verrez combien il est doux : *Jugum enim meum suave est.*

Quoi qu'il en soit, ce n'est plus alors ni à la pesanteur, ni à la légèreté du joug, que l'âme chrétienne est attentive; ce n'est plus ce qu elle examine. Quelque obstacle qu'il y ait à franchir, et quelque sacrifice qu'il y ait à faire, elle entre d'un pas ferme dans la carrière, bien résolue de ne point regarder derrière elle et de ne point reculer. S'il y a eu des temps où le monde l'a séduite et l'a égarée, elle dépose tout l'esprit du monde pour se revêtir de l'esprit de Jésus-Christ. A l'aspect de la crèche, le charme qui l'avait éblouie tombe et se dissipe. Elle reconnaît son aveuglement, elle se confond de ses égarements, elle apprend par où elle doit revenir et se remettre dans le chemin : Vous m'y conduirez, Seigneur, s'écrie-t-elle : vous m'aiderez à consommer l'ouvrage que votre miséricorde a commencé. S'il faut pour cela me faire passer par tous les états où je vous vois; s'il faut me laisser cette disette où je languis, ce chagrin qui m'afflige, cette infirmité qui me consume, cette disgrâce qui m'humilie, quoi que ce soit, et

quoi qu'il vous plaise d'ordonner, j'accepte tout. Daignez seulement me recevoir auprès de vous; daignez me permettre de mêler mes larmes à celles que vous répandez en naissant ; de vous exposer avec confiance mes faiblesses, mes ennuis, mes peines; de recueillir dans vos yeux, sur votre bouche sacrée, l'onction qui en découle, et qui pour jamais m'affermira dans la voie qu'il vous a plu nous enseigner.

Fasse le ciel, mes chers auditeurs, que ce soit là le fruit de ce discours, et que vous en remportiez de si saintes résolutions. C'est ainsi qu'à la suite de Jésus-Christ vous arriverez au royaume éternel qu'il vient vous ouvrir, et que je vous souhaite, etc.

SERMONS POUR LE CARÊME.

SERMON XI.

Pour le mercredi des Cendres.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (*Gen.*, III.)

Souvenez-vous, homme, que vous êtes poussière, et que vous retournerez en poussière.

Est-ce donc là le sort des choses humaines? Est-ce là que l'homme doit être réduit? Cet homme si présomptueux et si vain, mais surtout cet homme tellement possédé du monde, tellement épris des biens visibles et présents. Après tant de démarches et de pas, tant d'intrigues et de vues, tant de veilles et de travaux, le terme qui l'attend, sont-ce les vers et la pourriture? Est-ce la poussière et la cendre? *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.* Nous n'en pouvons douter depuis ce fatal arrêt que Dieu porta contre notre premier père, et contre toute sa prospérité : arrêt confirmé par l'exemple de tous les temps, arrêt que l'Eglise nous fait encore entendre dans cette sainte cérémonie, et qu'elle prononce tout de nouveau contre nous en nous mettant la cendre sur la tête. Cendre mystérieuse! image sensible de ce que nous serons un jour, et de ce que nous serons tous! Rangs, états, professions, fortunes, voilà ce qui nous distingue dans la vie; mais après les distinctions de la vie, cendre, et cendre commune, voilà ce qui doit tous nous égaler à la mort. *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Cependant, chrétiens, ce qui m'étonne, c'est que, malgré la destinée des choses mortelles, nous ayons toujours le même attachement à des objets qui passent et avec qui nous passons : c'est que la vue du tombeau, ouvert sous nos pieds, et prêt à nous ensevelir dans ses ombres au moment que le coup de la mort nous aura frappés, n'éteigne point cette soif extrême des biens de la vie, qui nous brûle, et qui tous les jours cause dans le christianisme la ruine de tant d'âmes. Quelle scène que le monde! et qu'y voyons-nous? Que de mouvements inquiets, que de soins empressés, que de projets et de mesures, que de courses et de fatigues pour acquérir, pour s'enrichir, pour s'agrandir, pour se maintenir! Tout notre esprit va là; et n'est-ce pas l'unique sujet de nos réflexions? Or c'est cela même que je voudrais aujourd'hui corriger; par où? Par la seule pensée de la mort : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Car, pour vous expliquer le dessein de ce discours, je dis que la mort nous apprend trois choses touchant les biens de la vie, toutes trois bien propres à nous en détacher. Je les considère, ces biens temporels, dans leur acquisition, dans leur possession, et par rapport à leur fin ou à la perte que nous en devons faire; or la mort nous apprend que l'acquisition en est très-incertaine, que la possession en est très-courte, et que la perte en est au moins tôt ou tard assurée. Tout ceci fondé sur quoi? Sur l'incertitude de la mort, sur la proximité de la mort, et sur la nécessité de la mort. Prenez garde : Incertitude de la mort, c'est ce qui nous fait connaître combien l'acquisition des biens de la vie est incertaine. Proximité de la mort, c'est ce qui nous fait connaître combien la possession des biens de la terre est courte. Nécessité de la mort, c'est ce qui nous fait connaître combien au moins la perte des biens de la vie est tôt ou tard assurée. De là nous conclurons et nous dirons : Des biens que la mort m'empêchera peut-être d'acquérir jamais, si je ne les ai pas encore, et que je m'emploie à les rechercher; des biens que la mort ne me permettra pas de conserver longtemps, si je m'en trouve actuellement pourvu, et que j'aie le prétendu bonheur de les posséder; enfin, des biens que la mort au moins tôt ou tard m'enlèvera, ne sont-ce pas des biens méprisables, et valent-ils tout ce qu'ils me coûtent d'embarras et de peines? Si vous comprenez bien ces trois pensées, que je partage en trois points; si, comme chrétiens, vous y joignez les hautes idées de la religion touchant d'autres biens qu'elle nous propose, des biens certains, des biens incorruptibles, des biens éternels; en faudra-t-il davantage pour vous détromper et pour vous dégoûter même absolument de ces faux biens, qui n'ont que trop allumé jusqu'à présent les désirs de votre cœur, et qui font, au préjudice de votre salut, l'unique occupation de votre vie? Vous, Père des lumières, Seigneur, éclairez-moi, et me soutenez dans une carrière où j'entre sous votre conduite et par vos ordres. C'est en votre nom que je parle; que par votre grâce mes paroles pénètrent jusque dans le fond des cœurs, pour y opérer ces miracles de conversion et de sanctification dont vous êtes le principe, et où doit tendre tout mon ministère. Je vous le demande par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un langage bien ordinaire dans le monde, que celui de ces premiers disciples à qui l'apôtre saint Jacques écrivait, et qui, pleins de leurs projets et tout occupés du soin de leur fortune, se disaient les uns aux autres : Je dois bientôt entreprendre un tel voyage, *crastino ibimus* (*Jac.*, IV); j'irai faire un tel commerce, *et mercabimur;* j'y passerai l'année entière, *et faciemus ibi quidem annum;* je trafiquerai, je gagnerai, j'amasserai, *et lucrum faciemus :* car voilà comment s'expliquaient ces hommes intéressés. Mais c'était en même temps une réponse bien précise et bien convaincante que leur faisait le saint apôtre, quand, pour confondre ces vaines espérances qu'ils croyaient si solidement appuyées, il leur opposait l'incertitude de la mort. Eh! mes frères, leur demandait-il, sur quoi comptez-vous pour vous tenir si assurés de l'avenir? Savez-vous ce qui vous doit arriver, et peut-être dès demain? *Qui ignoratis quid erit in crastino.* (*Ibid.*) Car raisonnons, allons au principe, et dites-moi ce que c'est que votre vie. L'expérience de tous les siècles ne vous a-t-elle point encore appris de combien d'accidents elle peut être traversée; que c'est une vapeur, et rien de plus; que cette vapeur dure un instant; qu'un instant après elle se dissipe, elle disparaît, et que vous disparaissez vous-mêmes? Or du moment que vous aurez une fois disparu; du moment que la mort vous aura enlevés de ce monde, où vous cherchiez tant à vous avancer et à vous pourvoir, que deviendrez-vous, et que deviendront avec vous tous vos desseins et toutes vos entreprises? *Quæ est enim vita vestra? vapor est ad modicum parens, et deinceps exterminabitur.* (*Ibid.*)

C'est donc ainsi, chrétiens auditeurs, que l'incertitude de la mort nous rend incertaine et très-incertaine l'acquisition des biens de la vie. Elle est incertaine par mille autres endroits, et vous ne l'éprouvez que trop; mais, de toutes les preuves que nous en avons, une des plus incontestables, et qui tombe le plus sous les sens, c'est l'incertitude de la mort; comment cela? Vous le voyez : parce que pour acquérir les biens de la vie, il en faut avoir le temps; que le temps dépend de la vie même; que la vie dépend de la mort, et que rien n'étant plus incertain que la mort, c'est-à-dire que rien n'étant plus incertain que l'âge où nous mourrons, que le jour, l'heure où nous mourrons, il s'ensuit que rien ne doit être plus incertain que le succès de toutes nos peines et de tout ce que nous employons de soins à la recherche de ces prétendus biens dont l'éclat nous éblouit et la fausse douceur nous enchante. Aujourd'hui vous posez les fondements pour bâtir; mais qui vous répond que demain vous serez en état de poursuivre, et que l'ouvrage ne demeurera pas imparfait? Vous avez eu la saison favorable pour semer; vous avez bien pris votre temps, bien choisi le lieu pour planter, et votre terre enrichie vous promet une abondante récolte ; mais qui vous assure que vous verrez la moisson ; et, tandis que vos campagnes préservées de l'hiver rapporteront au centuple, que vos arbres défendus de l'orage se couvriront de fruits, aussi fragile que vous l'êtes, qui peut dire si, de tant de revenus, vous n'aurez point, selon la menace du Prophète royal, pour tout votre partage le tombeau? *Et sepulcra eorum domus illorum.* (*Psal.* XLVIII.)

Je sais ce qui nous trompe, et c'est l'illusion la plus commune. Au lieu que saint Paul, ce maître des gentils, avait dans lui-même une réponse de mort qu'il écoutait sans cesse, et qui l'avertissait de sa fin prochaine; il semble que nous ayons chacun dans le fond de l'âme une réponse de vie qui nous dicte intérieurement que, pour nous, nous ne mourrons pas sitôt; que, pour nous, nous aurons du temps, et qu'au moins nous viendrons à bout de ceci en particulier et de cela : car telle est la confiance où nous vivons. Mais cette confiance sur quel principe peut-elle être établie? Examinons-le un moment ensemble. Ce n'est pas sur la jeunesse : jeune, aussi bien que vous, Absalon se promettait de monter bientôt sur le trône, et d'y demeurer longtemps assis; mais dans l'espace de quelques heures, voilà toute la face des affaires changée pour lui, et la mort fut le terme de son ambition. Ce n'est pas sur la constitution naturelle : le Philistin, la terreur d'Israël par la force de son bras, fut abattu d'une pierre; et, lorsque se croyant invincible, il insultait à son ennemi, d'un premier effort l'ennemi qu'il méprisait le met par terre et tranche le fil de ses jours. Ce n'est pas sur la puissance humaine : Holopherne au milieu de la plus formidable armée, et jusque dans sa tente, reçut de la main même d'une femme le coup mortel, et trouva la fin de ses jours là où tout était en garde pour sa défense. Ce n'est pas sur la rencontre des plus favorables conjonctures : plus comblé d'honneurs que jamais, Aman seul était invité pour accompagner Assuérus, son maître et son roi, à un magnifique festin; mais ce fut là qu'il entendit prononcer l'arrêt qui le condamnait à la mort, lorsqu'à la ruine de Mardochée et de tout le peuple juif il prétendait recevoir la plus glorieuse distinction. Ce n'est pas sur la présence de l'objet où l'on aspire : Judas Machabée voyait la victoire se déclarer; et à l'endroit de la mêlée le plus à craindre, tout avait enfin plié sous lui ; mais parmi les cris de joie dont l'air retentit, un trait fatal perce le victorieux, et, par la plus prompte révolution, le triomphe, en apparence le plus certain, se tourne dans un deuil général et dans une lugubre retraite. Sur quoi donc? Ce n'est pas sur les aises, sur les douceurs d'un sort tranquille et commode : qui fut, pour descendre à d'autres temps, plus chérie que la fille du Centenier, dont il est parlé dans l'Evangile? Qui fut plus soigneusement traité que le fils unique de la Veuve? Mais l'une, en état de penser bientôt à un riche établissement, est surprise

d'une maladie qui la ravit à sa famille; et l'autre, lorsque sa mère fait sur lui plus de fond, et qu'elle est sur le point de le placer, lui échappe dès l'entrée de la carrière, et renverse toutes ses vues. Or, n'est-ce pas de cette sorte, dit saint Chrysostome, que la mort tous les jours nous dérange? Ce sont là des exemples passés; je le veux, et ce sont même des exemples très-éloignés : mais ce passé, n'est-ce pas une image du présent? N'est-ce pas un présage de l'avenir? Ce que l'on a vu, ne le voit-on pas encore? et ne le verra-t-on pas? Oui, chrétiens, on le verra; et on le verra parmi vous, et on le verra malgré vous, et on le verra quand vous le croirez moins près de vous. Que ne puis-je dès maintenant et par avance vous le faire voir! que de tragiques dénouements j'étalerais devant vos yeux, et que de funestes catastrophes! Appliquez-vous.

De tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre; n'allons pas si loin; de tout ce qu'il y a d'auditeurs ici présents, il n'en est point, du moins en est-il peu, qui n'aient dans l'esprit quelque plan, quelque arrangement, quelque prétention pour la suite de leurs années. C'est un rang où l'on aspire, c'est une grâce que l'on poursuit, c'est une succession après laquelle on soupire, c'est tout ce que vous pouvez imaginer par proportion à chaque état, et selon le cours ordinaire de la vie. Voilà où se portent toutes les réflexions qu'on fait; voilà ce qu'on envisage sans cesse, et ce qui ne part point de notre souvenir. Mais de tout cela que doit-il enfin arriver? De six cent mille Israélites qui sortirent de l'Egypte, à peine trois hommes entrèrent-ils dans la terre de promission; et tel, ou moins heureux peut-être, sera le terme de tant de mouvements, de tant d'intrigues qui font à cette heure même comme le lien de la société humaine. L'un périra par le fer, l'autre par le feu; l'un d'un coup subit qui l'accablera, l'autre d'un mal violent qui l'emportera. Cette affaire sera entamée, sans pouvoir être terminée; ce contrat écrit sans pouvoir être signé; ce jugement préparé sans pouvoir être conclu ni consommé. Je le dis; et, sans m'ériger en prophète, ce qui ne m'appartient pas, je le dis avec certitude : et douter que dans un jour, que dans une semaine, dans un mois, dans une année, l'arrêt ne s'exécute à l'égard d'un million d'hommes, et de plusieurs mêmes qui m'entendent, c'est démentir toutes nos connaissances et contredire tous nos sens. Cependant écoutons les hommes parler : ils tiennent tous le même langage; ils ont tous pris leurs mesures, et, à les en croire, de justes mesures : mais Dieu, témoin de leurs mesures et des vôtres, en rira, dit le Prophète : *Dominus autem irridebit* (*Psal.* XXXVI); pourquoi? Parce qu'il prévoit le coup fatal qui menace votre tête, et que le moment approche où la mort doit confondre toutes vos idées, et les faire échouer : *Quoniam prospicit quod veniet dies ejus.*

Grande et importante leçon, mes chers auditeurs; leçon que nous ne pouvons ignorer : et, puisque nous ne l'ignorons pas, dites-vous peut-être, puisque nous en sommes tous instruits, qu'est-il donc nécessaire de tant insister sur un point si évident par lui-même, et si universellement reconnu? Ah! mes frères, j'en conviens, nous le savons dans la spéculation; mais nous l'oublions dans la pratique. Nous le savons pour raisonner en philosophes sur la fragilité de l'homme; mais nous l'oublions dès qu'il est question d'agir en chrétiens dans la poursuite des biens périssables. Quoi qu'il en soit, ce principe ainsi posé et développé, cette incertitude de l'acquisition des biens de la vie en conséquence de l'incertitude absolue de la mort, que nous reste-t-il? Ce qui en est pour nous la suite la plus naturelle, et ce qui contient tout le fruit de cette première partie : c'est de réprimer par le souvenir de la mort les emportements de notre convoitise; et c'est surtout de corriger par ce souvenir de la mort quatre désordres plus communs et plus essentiels, où nous entraînent un attachement excessif aux biens de la vie et un désir trop ardent d'amasser et d'acquérir. Comprenez ceci, s'il vous plaît. Désordre par rapport au présent où nous agissons; désordre par rapport à l'avenir où nous aspirons; désordre par rapport aux moyens dont nous usons, et désordre par rapport aux biens de l'éternité qui nous sont promis, et que nous oublions. Je m'explique. Parce que nous sommes attachés aux biens de la vie, nous les recherchons sans règle et sans modération dans les mouvements empressés que nous nous donnons, et les perpétuelles inquiétudes où nous vivons : c'est le premier désordre. Parce que nous sommes attachés aux biens de la vie, nous les recherchons sans bornes et sans mesure, dans les longues vues que nous nous proposons, et les frivoles desseins dont nous nous repaissons : c'est le second désordre. Parce que nous sommes attachés aux biens de la vie, nous les recherchons aux dépens de tout le reste, sans égard aux droits que nous violons, et aux injustices que nous commettons : c'est le troisième désordre. Parce que nous sommes attachés aux biens de la vie, nous les recherchons uniquement, et sans nulle attention à ces biens célestes et invisibles où nous sommes appelés, et que nous abandonnons : c'est le quatrième et le dernier désordre. Or, voilà encore une fois à quoi peut et doit remédier l'incertitude de la mort, et par cette incertitude de la mort, l'incertitude de l'acquisition des biens de la vie. Quel fonds de morale! écoutez-moi

Car si je me sens une envie démesurée de ces biens apparents que m'offre le monde, et que je veuille me garantir des excès où pourrait m'emporter une si dangereuse passion, que fais-je? Je rappelle l'idée de la mort, et je me dis à moi-même : *Memento, homo*; souviens-toi, ô homme; et de quoi? *Memento*, souviens-toi que tu mourras, et que tu ne sais quand tu mourras; par con-

sequent que tu ne sais si la mort te permettra jamais de parvenir à ce but que tu t'es proposé, ou que tu te proposes pour ton établissement en ce monde et ton agrandissement. *Memento*, souviens-toi que mille autres y ont été surpris, et que peut-être tu le seras comme eux; qu'ils ont commencé, et qu'ils n'ont jamais achevé; qu'ils ont vu le jour tomber, et qu'ils ne l'ont plus vu se lever; qu'au milieu de leur course ils ont été arrêtés, et que dans le moment où ils semblaient toucher au terme de leurs désirs, la mort a détruit toutes leurs espérances, et déconcerté tous leurs projets : *Memento, homo.* Voilà, dis-je, comment je m'instruis, et comment vous pouvez vous-mêmes, et vous devez vous instruire.

De là, en effet, de là j'apprends à retenir cette ardeur si vive, qui sans cesse nous agite, et ne nous laisse aucun repos sur la terre. J'entre dans le sentiment du Sage, et je m'écrie comme lui : *Cui laboro?* (*Eccli.*, IV.) Pourquoi est-ce que je travaille, et pourquoi toutes ces inquiétudes, toutes ces fatigues qui m'épuisent et qui m'accablent? Hélas! après bien des tours et des retours, après un tourment continuel, lorsque je me croirai en état de voir mes vœux accomplis, la mort viendra, et j'aurai fait bien des pas qui seront perdus. Quand le succès est si douteux, on ne doit point tant s'intéresser; et si l'on est obligé d'agir pour satisfaire aux engagements de sa condition, il faut que ce soit avec moins de trouble, et beaucoup plus de modération. De là j'apprends à borner mes vues, et à ne les point étendre si loin dans l'avenir. Je me convaincs de la folie des hommes et de la mienne, quand nous bâtissons sur un fonds aussi ruineux que l'est le cours de nos années. Et n'est-ce pas là néanmoins l'aveuglement le plus général? On prévient les temps; d'un âge à un autre, on règle tout ce qu'on doit faire, ou tout ce qu'on veut faire; on a son but, sa route tracée, et l'on prétend bien la suivre. Ce ne sont qu'entreprises sur entreprises, ou pour mieux dire, que chimères sur chimères. Il faut aller là d'abord, et passer ensuite plus avant; d'un tel degré il faut monter à cet autre. Les siècles entiers n'y suffiraient pas. Mais, étrange présomption, remarque saint Jerôme, et témérité insoutenable! nous ne pouvons pas même compter sur un jour; la mort à chaque instant peut frapper et nous abattre : et nous délibérons, nous arrangeons, nous disposons comme des gens invulnérables et immortels. De là j'apprends à me tenir en garde, et à me fortifier contre ces tentations si naturelles, contre ces tentations si délicates, contre ces tentations mêmes quelquefois si violentes touchant les moyens de s'enrichir et de s'établir. Je comprends ce que c'est que de sacrifier à des espérances si incertaines l'innocence de son âme et sa conscience; que d'y employer contre toutes les lois de l'équité et de la bonne foi, l'artifice, la chicane, la tyrannie, l'oppression : je le comprends, et j'en crains les suites terribles. Car ce qui arrive, et ce que je dois redouter comme le souverain malheur, c'est qu'au milieu de nos voies criminelles la mort nous surprend, et que ne pouvant atteindre où nous visions si injustement, tout ce que nous retirons de notre injustice, et tout le fruit qui nous reste de notre crime, c'est le crime même et l'anathème qui lui est dû. De là enfin j'apprends à sortir de ce profond assoupissement, et de ce mortel oubli où nous demeurons à l'égard du salut, et de l'éternelle béatitude qui nous est réservée dans le séjour de la gloire. Je reconnais mon erreur, lorsqu'ayant à faire dans un autre monde que celui-ci la plus grande de toutes les acquisitions, qui est celle d'une félicité parfaite, et d'une félicité certaine, si je travaille à l'obtenir; je m'arrête à de spécieux mensonges, et je me laisse tout occuper des vaines promesses du siècle.

Saints et salutaires enseignements pour vous, mes frères, et pour moi. Puissiez-vous les imprimer si avant dans vos cœurs, que rien ne les efface jamais! Ce fut assez pour convertir ces deux courtisans dont parle saint Augustin. Ce fut assez pour les retirer du monde, et du monde le plus brillant et le plus flatteur. Cette seule réflexion : Que cherchons-nous? *Quid quærimus?* Nous voulons nous insinuer dans l'esprit du prince; nous ambitionnons auprès de lui les premières places : mais, quand y parviendrons-nous, et qui sait même si jamais nous y parviendrons? *Et quando istud erit?* Cela, dis-je, et cela seul bien considéré, c'est ce qui les toucha, ce qui les pénétra, ce qui les détermina; et n'ai-je pas droit d'espérer, chrétiens, que la même pensée aura sur vous la même vertu, et produira dans vos âmes les mêmes effets? Il y faut encore, Seigneur, la même onction de votre grâce; et, puisque nous vous la demandons, vous nous l'accorderez. Vous ne permettrez pas que plus longtemps le charme de la bagatelle nous enchante; que toujours nous courions après une ombre qui s'éloigne à à mesure que nous en croyons approcher; que nous nous exposions à éprouver nous-mêmes ce que tant de fois nous avons déploré dans les autres, et que, remettant jusqu'à la mort pour découvrir l'illusion qui nous égare, nous ne commencions à l'apercevoir qu'à ce triste jour, où nous ne trouverons plus, dans la connaissance que nous en aurons, qu'une matière de regrets également douloureux et inutiles. Daigne le ciel exaucer là-dessus ma prière; et nous, mes chers auditeurs, avançons. Car, si la mort par son incertitude nous rend l'acquisition des biens de la vie très-incertaine, j'ajoute qu'elle nous en rend par sa proximité la possession très-courte. Nouveau motif du détachement que je vous prêche, et le sujet de la seconde partie

SECONDE PARTIE.

J'ai vu l'impie, disait le Prophète, et je l'ai vu comblé de biens, couronné de gloire. Aussi élevé que les cèdres du Liban, il por

tait haut la tête; enflé de sa prospérité, il étalait avec pompe ses richesses et commençait, dans la splendeur et l'éclat, à jouir enfin de ses travaux : *Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani.* (*Psal.* XXXVI.) Mais un moment après j'ai repassé, et je ne l'ai plus aperçu. Surpris d'un changement si subit, j'ai voulu m'instruire de la vérité; j'ai cherché, mais en effet il n'y était plus : un accident imprévu l'avait enlevé, et tout à coup cette grandeur s'était évanouie avec le grand : *Transivi, et ecce non erat; quæsivi, et non est inventus locus ejus.* Que la fortune humaine est donc peu durable! Vous pensez goûter en repos le fruit de vos peines, mais un coup inopiné trouble tout et vous dépouille de tout. Ce que vous n'avez pu obtenir que par de longues fatigues, vous le possédez un matin, et le soir il vous échappe et passe de vos mains. Autre leçon que nous fait la mort, et que je vous adresse, riches et heureux du siècle, car c'est à vous maintenant que je parle. Je ne vous regarde plus au milieu des soins et des embarras d'une acquisition laborieuse, mais dans le calme et la douceur d'une possession paisible. Tel est l'état où je vous suppose: mais cet état si ardemment désiré, et si désirable selon les sentiments de votre cœur, est-ce un état fixe et permanent? Que dis-je, et ne savez-vous pas, pouvez-vous ne pas savoir combien cette possession est courte? Par où? Par la proximité de la mort, ou, pour m'exprimer en d'autres termes, mais qui se réduisent au même sens, par la brièveté de la vie : *Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.*

Car, de quelque manière que je la considère et que vous puissiez comme moi la considérer, cette vie mortelle, soit en général et en elle-même, soit en particulier et par rapport aux biens que nous amassons et au temps qu'elle nous laisse pour les posséder, il est évident qu'elle est non-seulement courte, mais très-courte. Si vous n'en êtes pas encore bien persuadés, avec un peu de réflexion vous allez l'être.

Je dis courte en elle-même, c'est-à-dire dans son cours le plus naturel, et prise même dans toute son étendue, selon tous les âges, selon tous les temps qui la composent ou qui la doivent composer. De vous faire là-dessus entendre les morts, de les produire ici tels que le Sage nous les représente lorsque, dans la douleur et le regret qui les presse, ils se plaignent si amèrement de la brièveté de leurs années, c'est ce que je pourrais, et ce que je ferais sur l'autorité même des livres sacrés et sur la parole expresse du Saint-Esprit. Mais, sans recourir aux morts que nous ne voyons pas, consultons nos pères que nous voyons, et consultons-nous nous-mêmes qui les suivons; double expérience qui doit pleinement nous convaincre, et témoignages d'autant plus irréprochables qu'ils nous sont plus sensibles et plus présents. Interrogez, dis-je, vos pères, et sachez d'eux comment s'écoulent les jours et ce qu'ils pensent, au bout de la carrière, de tout l'espace qu'ils ont parcouru. Combien de fois les avez-vous entendus, et combien de fois les entendez-vous se demander à eux-mêmes, dans une juste surprise, à quoi s'en sont allées les années de leur vie? Combien de fois les avez-vous vus étonnés et, si j'ose le dire, effrayés et consternés du chemin qu'ils ont fait; regardant comme des moments ce qui vous semble des siècles, et se croyant presque à l'entrée de l'âge lorsqu'ils en sont néanmoins au dernier terme, et qu'il ne leur reste plus qu'une faible lueur prête à s'éteindre? Mais je dis plus; et si vous ne voulez pas vous en rapporter au témoignage des autres, si ce n'est pas assez de vos pères, consultez-vous vous-mêmes; pour peu d'usage que vous ayez, il vous instruira et vous suffira. Un jour est la règle d'un autre jour; ce qui a précédé fait juger de ce qui est à venir; avec la même vitesse qui a emporté l'un, l'autre sera emporté. Or, regardez derrière vous : vingt, trente années déjà passées, ce n'est rien; regardez devant vous : vingt, trente années tout de nouveau peut-être à passer, ce ne doit rien être davantage.

C'était la belle et judicieuse réflexion de saint Augustin, expliquant ces paroles de Jésus-Christ aux apôtres : « Bientôt vous ne me verrez plus : *Modicum et non videbitis me.*» (*Joan.*, XVI.) Car, ne nous y trompons pas, dit ce saint docteur: avant que la vie se soit écoulée ou tandis qu'elle s'écoule, elle peut nous paraître longue, comme les objets dans une certaine distance semblent tout autres à nos yeux qu'ils ne sont en effet : *Modicum istud longum videtur, quoniam adhuc agitur.* (Aug. tract. 101 *in Joan.*) Mais sont-elles finies ces années dont on ne croyait jamais voir la fin? c'est là que l'illusion s'évanouit et que nous commençons à les trouver bien courtes : *Cum finitum fuerit, tunc sentiemus quam modicum fuerit.* (Id., *ib.*) Or, ce qu'elles nous paraissent alors, c'est ce qu'elles ont toujours été; mais avec cette différence, que nous ne l'avons pas connu de bonne heure, parce que nous ne nous sommes pas de bonne heure appliqués à le connaître. Ainsi les jours de l'homme durent bien peu : *Breves dies hominis sunt.* (*Job.* XIV.) A peine est-il sorti du sein de sa mère, que la mort le fait entrer dans le sein de la terre : *De utero translatus ad tumulum.* (*Job*, X.) La vie est courte, courte absolument et en elle-même; mais, pour en venir à quelque chose de plus particulier et de plus propre à faire impression sur vos esprits, j'ajoute spécialement courte, et, si je puis m'exprimer de la sorte, infiniment courte par rapport aux biens qu'elle nous laisse acquérir, et au temps qu'elle nous donne pour les posséder et pour en jouir. Voici ma pensée; ne la perdez pas :

C'est que ce qu'on appelle dans la vie établissement, fortune, n'est pas l'affaire de quelques jours, ni l'affaire même de quelques semaines ou de quelques mois. Le plus grand arbre peut être renversé par le premier effort de la tempête; mais combien a-t-il fallu attendre avant qu'il soit monté si

haut et qu'il ait étendu si loin ses branches? Il est rare que les biens viennent tout à coup fondre dans nos mains ; il faut du temps, et l'on ne gagne, pour ainsi dire, l'on ne s'accroît que pied à pied. Vous le voyez mieux que moi, chrétiens, et vous le dites aussi plus souvent que moi, qu'il en coûte bien pour parvenir, et qu'on a besoin d'une patience à l'épreuve des plus longs retardements. Cependant, avec cette patience si longtemps exercée et si constamment soutenue, au milieu de tant de vicissitudes, de tant de courses et d'agitations, l'âge s'en va, ou, si vous voulez, l'âge vient. Vous avez enfin prospéré; mais toute votre prospérité ne répare pas vos forces affaiblies, ne rappelle pas vos années perdues. La fortune vient trop tard pour vous, ou il vous reste trop peu à vivre pour elle.

N'est-pas ce qu'éprouva ce riche de l'Evangile ? On n'y peut penser sans en être ému de compassion; et n'est-ce pas là toutefois le sort ordinaire des hommes? Il avait amené chez lui l'opulence et rempli ses greniers. Il s'employait à en bâtir de nouveaux, et, parcourant des yeux l'abondante récolte qu'il avait faite, il se disait à lui-même : Me voilà à mon aise pour bien des années : *Anima, habes multa bona, posita in annos plurimos* (*Luc.*, XII); reposons-nous maintenant : *requiesce;* mangeons, buvons, faisons bonne chère : *comede, bibe, epulare.* En peu de paroles que d'erreurs! observent les Pères et les interprètes. Erreur dans l'idée qu'il se formait de ces richesses temporelles dont il se voyait pourvu : il les regardait comme de vrais biens : *Habes multa bona.* Erreur dans la pensée dont il s'était laissé prévenir, que ces prétendus biens avaient de quoi le rendre heureux, et qu'il y trouverait le véritable repos : *Requiesce.* Erreur dans l'usage qu'il croyait en pouvoir faire pour flatter ses sens et pour contenter tous ses appétits: *Comede, bibe, epulare.* Mais surtout, dit saint Grégoire pape, erreur dans l'espérance qu'il avait conçue de les posséder durant de longues années : *Posita in annos plurimos.* Et en effet il y a bien à décompter de ces longues années d'une possession tranquille qu'il se promettait. Car, tandis que dans le premier transport de sa joie, il s'applaudit à lui-même, et que ne manquant désormais de rien il songe au milieu de ses trésors à se remettre de ses fatigues, une voix redoutable retentit à ses oreilles; et sans nul délai que jusqu'à la nuit qui s'avance, on lui annonce qu'il faut mourir, et laisser à d'autres ce grand amas de provisions : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te; quæ autem parasti cujus erunt?* (*Ibidem.*) Quoi! pour tant de biens à consumer, pas même un jour! C'était néanmoins son ouvrage, et il y avait tant travaillé. Ses fonds étaient si sûrement placés, ses revenus si exactement payés; bois, vergers, prairies, troupeaux, il avait tout mis par sa vigilance en état de rapporter; mais c'est en cela même qu'a consisté sa folie: *stulte!* L'insensé! il ne faisait pas attention que ses jours coulaient toujours à mesure qu'il amassait, et que sa vie s'en allait insensiblement à accumuler richesses sur richesses. Tout, hors de lui, lui a profité : mais, arrivé presque à une extrême vieillesse, tout dans lui commence à défaillir et à tomber ; tout l'avertit de se disposer à un prompt retour, et que la mort approche. Ou si l'on n'y pense pas, si l'on ne veut pas y penser, des héritiers avides, des enfants sans naturel ne savent que trop vous en faire souvenir, et bientôt traitent comme étranger dans sa propre maison le seul et le légitime maître. C'est le sujet de vos plaintes, pères et mères, et vous en avez tant gémi, vous, qui sur le déclin d'une vie plus chancelante que jamais, ne pouvez étouffer un secret pressentiment de la mort que tout réveille. Vous vous êtes épuisés de soins, vous vous êtes enrichis et vous avez acquis de grands biens; mais pour qui? peut-être pour des libertins qui en abuseront ; peut-être pour des dissipateurs qui les prodigueront; peut-être, et même immanquablement, pour des ingrats qui vous oublieront: quoi qu'il en soit, ce ne peut plus être pour vous : *Quæ autem parasti cujus erunt ?* Les larmes, à certains temps, en coulent malgré vous de vos yeux; et combien de fois vous êtes-vous pleurés vous-mêmes par avance, en repassant sur vos travaux, que vous voyez heureusement finis, mais avec la sombre pensée que vous allez finir avec eux : *Stulte, hac nocte animam tuam repetent à te; quæ autem parasti cujus erunt?*

De là double conclusion, l'une de l'impie, l'autre du chrétien. Que conclut l'impie? Venez donc, dit-il; couronnons-nous de roses, divertissons-nous, et jouissons des biens tandis que nous les avons; car dans peu nous ne les aurons plus : *Fruamur bonis quæ sunt.* (*Sap.*, II.) Affreuse conséquence, pourquoi? parce qu'elle suppose le plus affreux de tous les principes: qu'il n'y a rien après la vie ni à redouter ni à espérer. Mais après tout, dans le système du libertinage, conséquence assez naturelle: car, quoi qu'en dise la philosophie, on ne persuade pas aisément le cœur de renoncer à ce que lui offre le temps, lorsqu'il n'attend rien, ni ne craint rien dans l'éternité. Mais un chrétien, éclairé des lumières de la foi, un chrétien, dont les prétentions sont immortelles, qu'apprend-il, ou que doit-il apprendre? Ecoutez sur cela, mes chers auditeurs, l'excellente et divine morale de saint Paul. L'ordre où il l'expose, le détail où il descend, tout nous marque assez combien il en avait compris l'importance, et combien il jugeait ce point essentiel pour le règlement de notre conduite. Profitons des salutaires avis que nous donne ce grand maître, et des saintes règles qu'il nous prescrit; je conclus par là cette seconde partie.

L'Apôtre veut donc, puisque le temps de la vie est si court: *Tempus breve est* (I *Cor.* VII), que nous nous regardions sur la terre, non

point comme des habitants, mais comme des pèlerins et des voyageurs. Or, des voyageurs qui passent, par la raison même qu'ils ne sont que voyageurs, et qu'ils ne font que passer, prennent peu de part à ce qu'ils rencontrent sur leur route, ni ne pensent guère à s'établir loin de leur patrie. Voilà selon saint Paul, notre modèle; voilà le mien en particulier; et, si nous avons le moindre rayon de cette sagesse évangélique dont était rempli ce Docteur des nations, voici, par rapport à soi, comme chacun doit raisonner. Car peut-être suis-je maintenant quelque chose, ou crois-je être quelque chose en ce monde; mais encore quelques moments, et je n'y serai plus rien, ni plus de rien. D'ici là je veux dire, de la vie à la mort, du temps à l'éternité, le trajet paraît long; mais pour ce long trajet, il ne faut toutefois qu'un pas, et dans un instant ce pas est fait. Je le vois tous les jours; et de la connaissance certaine que j'en ai, que dois-je conclure, et que s'ensuit-il? Solides et sages résolutions, si je les sais tirer, mais surtout si je les sais pratiquer. *Reliquum est* (I *Cor.*, VII) : ce qui s'ensuit, c'est que je ne dois donc plus tant estimer les intérêts de cette vie, puisqu'elle est resserrée dans des bornes si étroites et emportée avec une telle rapidité. *Reliquum est :* ce qui s'ensuit, c'est que je ne dois donc plus tant compter ni sur cette charge, puisque bientôt je n'en serai plus revêtu; ni sur cet argent, puisque bientôt je n'en serai plus le dispensateur. *Reliquum est*: ce qui s'ensuit, c'est que je dois donc dès à présent me regarder comme un mort déjà enfermé dans le tombeau. Un mort est insensible à tout; et, par un retour bien réciproque, tout ne devient que trop insensible à l'égard d'un mort. En un mot ce qui s'ensuit, *reliquum est*, c'est que je ne dois donc plus tant penser à un lieu où bientôt on ne pensera plus à moi, et que toute mon occupation doit être de chercher ce saint héritage où je suis appelé de Dieu, et dont la possession est éternelle. Heureux, si j'avais plus tôt suivi ces maximes, ou si du moins je commence à les suivre pour ne m'en écarter jamais !

Mais quoi! faut-il abandonner tout, et n'entrer en rien dans la vie, ne s'intéresser à rien? Ah! répond saint Chrysostome, ce serait renverser le plan de la Providence, et rompre le lien de la société. Ce n'est point ainsi que l'a prétendu le Maître des gentils; et, pour nous retirer d'un excès, il n'a point voulu nous jeter dans un autre. Quel est donc le milieu qu'il a pris; et, selon ce juste milieu, quelle est l'idée du renoncement chrétien où le souvenir de la mort doit nous porter? Admirable tempérament, mes frères, et secret inestimable, que lui avait révélé l'esprit de Dieu. Car l'Apôtre va plus avant; et, toujours fondé sur le même principe de la brièveté de la vie, et de la proximité de la mort, il consent, si le malheur de nos affaires nous donne sujet de pleurer, que nous pleurions : *qui flent* (*Ibid.*); mais comment? comme des gens assez peu touchés pour ne pleurer jamais de rien, *tanquam non flentes.* Il consent, si nos avantages nous donnent lieu de nous réjouir, que nous nous réjouissions : *qui gaudent :* mais comment? comme des gens assez dégagés pour ne se réjouir de rien : *tanquam non gaudentes.* Il consent, s'il faut vendre ou acheter selon les besoins, que nous vendions et que nous achetions : *qui emunt*; mais comment? comme des gens assez libres de tout soin, pour ne vouloir jamais rien vendre, jamais rien acheter, ni rien posséder : *tanquam non possidentes.* Il consent, si nous devons entrer dans le commerce du monde, que nous y entrions : *qui utuntur hoc mundo ;* mais comment? comme des gens qui n'ont jamais eu, et qui jamais ne veulent avoir nul usage du monde: *tanquam non utentes.* C'est-à-dire, qu'il veut bien que nous recueillions, qu'il veut bien que nous conservions, qu'il veut bien que nous ménagions, qu'il veut bien que nous nous maintenions dans le monde, autant qu'il nous peut être convenable; mais du reste sans nul sentiment, ou de confiance, ou de crainte, ou de douleur, ou de complaisance, qui marque quelque affection du cœur. Ainsi l'entendait cet apôtre, ravi jusqu'au troisième ciel, où il avait puisé cette admirable doctrine, et d'où il l'avait apportée. Est-ce ainsi que nous l'entendons nous-mêmes? et pourquoi ne l'entendons-nous pas comme lui? c'est que nous ne sommes, la plupart, ni bien persuadés comme lui, ni bien pénétrés de la courte durée de nos jours. Que faut-il donc pour achever de combattre l'extrême attachement que nous avons aux biens de la vie, et pour ne vous laisser sur cela nulle défense? une dernière raison plus générale, mais plus décisive, et que me fournit encore la mort, non plus par son incertitude, ni par sa proximité, mais par son inévitable nécessité. Car la mort, enfin, nous apprend que la perte des biens de la vie est au moins, tôt ou tard, assurée; et c'est de quoi j'ai à vous entretenir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On a beau nous le dire, chrétiens : malgré cette incertitude de la mort, qui nous rend l'acquisition des biens de la vie si incertaine; malgré cette proximité de la mort, qui nous rend la possession des biens de la vie si courte, tel est notre aveuglement, et tel est même l'enchantement de notre cœur qu'à des vérités si sensibles et si solides, nous avons toujours ou nous croyons avoir, pour en éluder la force, quelque réponse à faire, et quelque prétexte à opposer. Mais à quoi jamais il n'y eut de réplique, ni jamais il n'y en aura; ce que nous sommes tous obligés de reconnaître, et ce qui ne souffre nulle contradiction, c'est au moins la nécessité de la mort; c'est, dis-je, qu'il faut mourir, mourir tôt ou tard, et tôt ou tard tout perdre en mourant. Est-il libertin assez incrédule, est-il mondain assez obstiné, pour former sur ce point le moindre doute, et pour se flatter d'un privilége

imaginaire, qui l'exemple de la condition commune des hommes.

Oui, mon cher auditeur, il faut mourir; car c'est une loi, dit le Sage, et la grande loi du monde : *Testamentum hujus mundi.* (*Eccli.*, XIV.) Il y a des lois obscures et ambiguës, sujettes aux interprétations et aux explications ; mais la loi de la mort est une loi expresse, une loi évidente et pleinement connue. Nul homme n'ignore qu'il mourra, et nul homme n'ignore en quel état la mort le réduira ; qu'elle ne lui laissera rien emporter de ce monde, et que de tout ce qu'il y possédait, il n'y aura plus pour lui qu'un suaire où ensevelir son corps, et six pieds de terre où l'enfermer. Il y a des lois particulières, et différentes selon les qualités et les rangs ; mais la loi de la mort est une loi universelle sans distinction et sans exception. Dans la plus opulente fortune le riche mourra, comme l'indigent dans la plus pauvre. Dans la vie la plus délicieuse le voluptueux mourra, comme le malade dans la plus souffrante. Dans le plus superbe palais le prince mourra, comme le sujet dans la plus vile cabane. Il y a des lois dépendantes du crédit et du pouvoir ; mais la loi de la mort est une loi supérieure et absolue, au-dessus de toute autorité, de toute puissance créée; puisque c'est la loi de la nature, et de l'auteur même de la nature : *Testamentum hujus mundi.* Quand s'accomplira-t-elle à mon égard, cette loi? je n'en sais rien : mais ce que je sais, c'est qu'elle s'accomplira; ce que je sais, c'est qu'une dernière heure viendra; qu'elle viendra pour moi qui vous parle, et qu'elle viendra pour chacun de vous à qui je parle. Qu'elle soit peu de temps, beaucoup de temps à venir, ce n'est plus ce que j'examine, ni de quoi il s'agit : mais enfin elle viendra, et, quoi que je fasse pour l'éloigner, malgré moi, malgré mes soins, je me trouverai à ce terrible moment où elle sera venue, cette heure fatale, et où je ne serai plus compté que parmi les morts : *Testamentum hujus mundi : morte morietur.*

Or je prétends que, sans nulle autre considération, cette seule pensée de la nécessité de la mort doit suffire pour nous dégager de toute attache aux biens de la vie : comment? le voici. C'est que cette seule pensée de la nécessité de la mort suffit pour nous faire connaître toute la vanité des biens de la vie; et c'est que cette seule pensée de la nécessité de la mort suffit pour nous faire craindre en même temps les suites douloureuses et dangereuses d'un amour désordonné des biens de la vie. Observez l'un et l'autre. Connaître d'une part toute la vanité des biens de la vie, et perdre par là l'estime qu'on en avait conçue; craindre d'autre part les suites funestes et malheureuses où nous expose à l'heure de la mort l'attachement aux biens de la vie, et se sentir fortement excité par là à s'en déprendre dès maintenant et sans délai : si ce n'est pas en être déjà détaché, n'est-ce pas du moins être en disposition, et dans une disposition prochaine de s'en détacher? Encore un moment d'attention : j'abrége.

Car, puisque immanquablement il faut mourir, et que tout ce que je puis avoir de biens dans la vie doit passer, ce ne sont donc, comme la vie même, que des biens périssables. Je dis périssables, ou parce qu'ils doivent finir pour moi, ou parce que je dois finir pour eux. Or, selon toute la morale, soit chrétienne, soit païenne, tout ce qui est passager et périssable, est vain. C'est de là que la sagesse même du siècle n'a pas cru autrefois pouvoir mieux dompter l'orgueil des fiers conquérants qu'en les faisant souvenir, au milieu de leurs plus magnifiques triomphes, que les lauriers dont ils étaient couronnés devaient se flétrir un jour, et tout l'éclat qui les environnait, s'éclipser. Appliquons partout cette règle, et nous reviendrons bientôt de tout.

Que n'ai-je le temps de parcourir avec vous les divers états du monde, et de vous montrer tant de sceptres brisés, de fortunes détruites, de trésors perdus, de beautés ternies : tristes, mais sensibles monuments de la fragilité des biens dont l'homme est si jaloux! que ne puis-je faire ici ce que faisait saint Jean Chrysostome prêchant sur le même sujet que moi! Il conduisait en esprit ses auditeurs à ces tombeaux où la mort tient enfermées tant de superbes dépouilles; et c'est là même que je vous renvoie. Mais que dis-je? et pourquoi chercher ailleurs, et loin de vous, ce qui vous est si présent dans ce saint lieu, où tous les jours vous vous assemblez? C'est là, c'est dans ce temple du Dieu vivant, dans cette terre bénite, et sous vos pieds, que reposent tant de morts, que vous avez honorés comme vos pères, et dont plusieurs ont occupé dans la vie les plus hauts rangs. Que ne puis-je tout à coup lever ces tombes qui les couvrent, et vous faire voir ce qui reste de ces hommes si distingués autrefois et si élevés! Sur cela que vous dirais-je? ce que disait saint Chrysostome : Voyez, mes frères, instruisez-vous, et gémissez sur votre aveuglement, lorsque vous vous laissez éblouir à de pompeuses apparences et à de fausses grandeurs : *contemplare, et ingemisce.* (S. CHRYSOST.) Voyez ce tas informe d'ossements confondus ensemble, et là marquez-moi à quoi je dois reconnaître le grand plutôt que le petit, le noble plutôt que l'artisan, le riche plutôt que le pauvre : marquez-le-moi dans cette poussière et parmi ces vers : *contemplare pulverem, cineres, vermes, et ingemisce.* Donnez-vous au reste, ajoutait le même saint docteur, donnez-vous tout le loisir de bien examiner. Donnez-vous à vous-mêmes dans toute son étendue un spectacle qui vous fait de si utiles leçons : *contemplare.* Montrez-moi cette femme, cette fille si éprise d'elle-même, et qui porta si haut le faste et la mondanité : *quo multa illa mundities abiit?* Montrez-moi ce maître si impérieux, et qu'on vit commander avec tant d'orgueil à une foule de clients et de domestiques : *quo famulorum obsequium?* Montrez

moi cet opulent du siècle, qui semblait seul posséder les biens de tout un pays, et à qui rien ne manquait : *quo pecuniarum abundantia?* Quoi! ces membres dispersés, ces corps décharnés, ces affreux cadavres, voilà où se terminent tous ces plaisirs et toutes ces pompes du monde? Quoi! cette tête jadis couronnée, et devant qui l'on s'humilia avec tant de soumission; cette main pleine de richesses, et qui les répandait avec tant de profusion; cette bouche fertile en oracles, et que l'on écouta avec tant d'admiration, ce n'est plus que cette cendre stérile, que cette terre muette et ensevelie dans les ombres? Après cela, fragiles créatures, appuyez-vous sur des bras de chair, et comptez sur l'illusion et le mensonge. Car ne les entendez-vous pas ces morts, qui, tout morts, et presque tout anéantis qu'ils sont, ont néanmoins encore leur langage, et vous crient d'une voix commune, que tout ce qu'ils ont été avant vous, et tout ce que vous êtes après eux, n'est que vanité? *vanitas.* (*Eccle.*, I.) Est-ce assez? non; mais ne les entendez-vous pas, qui, du fond de leurs sépulcres, vous redisent sans cesse et vous crient, que tout ce qu'ils ont été avant vous, et tout ce que vous êtes après eux, n'est même que vanité des vanités? *Vanitas vanitatum.*

Du moins si ce n'était que vanité! Mais, comme le cœur ne suit pas toujours l'esprit, et que souvent, malgré les lumières de l'un, qui lui font apercevoir le vide des biens qu'il estimait, l'autre ne laisse pas de trouver du goût à ces mêmes biens et de les aimer; après l'avoir connue par la nécessité de la mort, cette vanité des biens de la vie, si je veux encore mieux apprendre à me préserver de ces attachements tyranniques, si doux dans leur naissance, et dans leur fin si douloureux, qu'ai-je à faire pour cela? c'est d'en considérer les désolantes et déplorables suites. Rempli de cette pensée que je dois mourir, je vais, non plus jusqu'aux tombeaux des morts, mais au lit d'un mourant; et là je vois ce qu'il lui en coûte pour briser des liens que le temps a endurcis, et que les passions à loisir ont fortifiés. Quelles violences et quels combats! quels efforts de l'âme! O mort, s'écriait le Sage, que ton souvenir est amer! *quam amara est memoria tua!* (*Eccli.*, IV.) Mais à qui? à un homme qui jouissait de l'abondance, et qui dans son abondance établissait son repos et sa félicité : *homini pacem habenti in substantiis suis.* (*Ibid.*) Or, si le souvenir de la mort lui est si amer, dit saint Bernard, combien lui doit être plus amère la présence même de la mort, lorsqu'elle vient rompre les nœuds qui l'attachaient, et l'arracher à tous ses engagements! Autant d'idées que l'esprit se retrace, et autant d'objets qu'il se rappelle, ce sont autant d'atteintes vives et perçantes. Ce qu'on a aimé n'est jamais plus aimable, ou ne le paraît jamais plus que lorsqu'il le faut perdre, et, avant que la mort ait achevé ce fatal divorce, c'est déjà par avance mourir mille fois. Eh! que ne s'est-il maintenu, cet homme, dans une sainte liberté! s'il n'avait pas fait une alliance si étroite avec le monde, la séparation lui serait moins dure; il mourrait en paix : mais, parce qu'il s'en est laissé posséder, qu'éprouve-t-il en le quittant? De là je raisonne, et, profitant de cet exemple, je dis : Puisque la mort est inévitable, et que ce passage est par lui-même si rigoureux, tâchons donc, autant que nous le pouvons, de nous en adoucir les rigueurs, et pour cela n'engageons point notre cœur dans la vie, afin de n'avoir point à la mort la peine de le dégager. Ce n'est pas assez; je passe à un point plus solide encore et plus propre de la sagesse évangélique : car je sais de quelle conséquence il est de bien mourir, de mourir chrétiennement et saintement. Je sais que, pour bien mourir, et pour y apporter toute l'attention nécessaire, on ne peut avoir dans ces derniers moments ni le sens trop rassis, ni le cœur trop épuré. D'où je conclus que je dois donc de bonne heure, et par un renoncement volontaire, prévenir ces troubles si funestes pour le salut, et ces inquiétudes où jettent alors les soins et les attachements du monde.

Heureux, mes chers auditeurs, si c'est là pour vous et pour moi le fruit de ce discours! c'est au moins celui que nous en pouvons et que nous en devons retirer. Heureux, si, pour vous confirmer dans cette sainte disposition, vous n'oubliez jamais cet important avis du Saint-Esprit : *Memorare novissima tua* (*Eccli.*, VII); pensez à la mort, à l'incertitude de la mort, à la proximité de la mort, à la nécessité de la mort : *memorare.* Ne vous contentez pas d'une idée vague et superficielle; mais pensez-y partout, pensez-y en toute occurrence et en tout temps, et que ce soit là le plus commun entretien de votre vie : *memorare.* Prenez, pour y penser plus à loisir, chaque année, chaque mois, chaque semaine, chaque jour, un temps marqué. C'était la pratique des saints, jusqu'à vouloir même toujours avoir devant les yeux le tableau de la mort. C'est encore la pratique des âmes solidement pieuses que ce soit la vôtre : *memorare.* Vous me direz que les affaires, les distractions du monde effacent cette pensée de la mort : et moi je vous réponds qu'elle ne s'efface de votre esprit, cette pensée de la mort, que parce que vous l'en éloignez vous-mêmes, et qu'au milieu de tous les mouvements du monde, il n'est rien même qui vous pût demeurer plus aisément et plus profondément gravé dans la mémoire que la mort, parce qu'il n'est rien qui vous frappe plus souvent la vue. Vous me direz que cette pensée de la mort est triste; et moi je vous réponds qu'elle est salutaire, et que, dès qu'un moyen conduit au salut, il n'y a plus à considérer s'il plaît ou s'il ne plaît pas. Vous me direz qu'avec cette pensée de la mort on ne goûterait rien sur la terre, et que tout deviendrait insipide; et moi je vous réponds que c'est justement par là qu'elle vous serait profitable et utile, parce que c'est par là qu'elle amortirait le feu de vos passions, et qu'elle

vous préserverait de mille péchés. Aussi le Sage, nous avertissant de penser à la mort, en apporte-t-il cette grande raison, qu'avec la pensée de la mort nous ne pécherons plus : pourquoi? parce que la source ordinaire de nos péchés, c'est notre attachement aux biens de la vie, et que rien n'est plus efficace pour déraciner de nos cœurs ce principe de corruption et de damnation, que la pensée de la mort: *et in æternum non peccabis.* (*Eccli.*, VII.) Touchés de cette pensée de la mort et formés à cette école, nous nous tournerons vers Dieu; nous comprendrons que, ne pouvant compter sur aucun bien créé, c'est sur Dieu seul et en Dieu seul que nous devons établir toutes nos espérances; que c'est le seul vrai bien où nous devons aspirer et que nous devons éternellement posséder. Je vous le souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XII.

Pour le premier jeudi de Carême.

SUR LA FOI.

Audiens autem Jesus miratus est, et sequentibus se dixit: Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (*Matth.*, VIII.)

Or, Jésus entendant parler le centenier en fut dans l'admiration, et se tournant vers ceux qui le suivaient, il leur dit : En vérité je n'ai point trouvé, même dans Israël, une si grande foi.

Ce ne fut point une foi stérile, ni de pure spéculation que la foi du centenier : ce fut une foi pratique et d'action. Au moment qu'il voit son serviteur attaqué d'une dangereuse maladie, il laisse les remèdes humains, et il a recours au Sauveur du monde. Il paraît devant lui avec respect et en posture de suppliant. Il lui expose avec humilité sa douleur, et met tout en œuvre pour le toucher. Il ne le prie pas, comme le prince de la Synagogue dont la fille était morte, de venir chez lui, *veni et vivet* (*Matth.*, IX); mais, ordonnez seulement, Seigneur, lui dit-il, et ne prononcez qu'une parole, je ne doute point que dans l'instant mon serviteur ne soit guéri. Tant il est persuadé qu'il n'y a point de miracle impossible, point de mal incurable à la vertu souveraine et même à la seule parole de cet Homme-Dieu : *Tantum dic verbo, et sanabitur puer meus.* (*Matth.*, VIII.) Voilà ce que Jésus-Christ admire dans un homme né au milieu du paganisme : il y a de quoi étonner un Dieu : *Audiens autem Jesus miratus est.*

Mais, ce qui doit bien plus encore nous surprendre, et que nous ne pouvons assez déplorer ni assez condamner dans des hommes élevés au milieu du christianisme, dans vous, mes chers auditeurs, et dans moi, c'est avec une foi si puissante par elle-même et si sainte, une vie néanmoins si inutile et si peu agissante. Car n'est-il pas étrange que nos mœurs répondent si peu à notre créance, et que notre vie soutienne si mal le caractère de notre foi? par où la pouvez-vous justifier, cette vie paresseuse et sans œuvres, qui est la vie ordinaire du monde? Direz-vous que Dieu dans le monde ne demande rien de vous au delà de ce que vous faites? premier prétexte que la foi détruit par le haut point de sainteté qu'elle nous propose, et où elle nous apprend que nous sommes tous appelés. Direz-vous au moins que, dans le monde, vous ne pouvez soutenir la pratique de tout ce que Dieu demande de vous? second prétexte que détruit la foi par les grands motifs de sainteté qu'elle nous fournit, et qui nous doivent inspirer un courage au-dessus de toutes les difficultés. Je m'explique, et voici mon dessein.

En effet, mes frères, quand j'examine les vérités de la foi, je trouve que Dieu y a eu surtout en vue deux choses : la première, de nous montrer à quel degré de perfection il nous appelle tous comme chrétiens; et la seconde, de nous animer à tendre sans cesse vers cette même perfection. Il fallait d'une part nous faire connaître le véritable esprit de notre vocation et toute l'étendue de nos devoirs ; et d'autre part il fallait fortifier notre faiblesse et réveiller la langueur qui nous est si naturelle. Or, voilà ce que fait la foi, et comment la foi confond toutes nos excuses, quand nous prétendons nous autoriser dans une vie oisive et sans mérite devant Dieu. Car, pour vous en faire voir le désordre, je n'ai qu'à lui opposer tout ensemble et la sainte morale de la foi et les grands mystères de la foi. Observez ceci, s'il vous plaît; c'est tout le partage de ce discours. La sainte morale de la foi, c'est-à-dire ces vérités pratiques et d'action, qui sont pour nous, selon l'Evangile, autant de préceptes, et qui contiennent nos plus essentielles obligations. Les grands mystères de la foi, c'est-à-dire ces vérités spéculatives et de pure créance, qui nous ont été révélées par l'esprit de Dieu, et que nous regardons comme les articles fondamentaux de la religion. Deux points d'une extrême conséquence. Dans sa morale, la foi nous dit: *Faites ceci;* et en ce qu'elle nous ordonne, elle nous trace le plus excellent modèle de sainteté: ce sera la première partie. Dans ses mystères, la foi nous dit, non plus, *Faites ceci*, mais, *Croyez cela;* et en ce qu'elle nous révèle, elle nous fournit les plus puissants motifs de sainteté : ce sera la seconde partie. Modèle de la sainteté chrétienne, motifs de la sainteté chrétienne. Modèle de la sainteté chrétienne dans la morale de la foi; motifs de la sainteté chrétienne dans les mystères de la foi. Dans l'un, la foi nous enseigne ce que nous devons faire; dans l'autre, la foi nous encourage à le faire. Tous deux, comparés avec l'inutilité de notre vie, feront le sujet de votre attention, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle est, chrétiens, votre vocation ? et à quoi vous engage la religion que vous professez ? Prenons l'Evangile: voilà notre règle. C'est le fondement de la morale chrétienne, ou plutôt c'est toute la morale chrétienne elle-même, exprimée en divers articles. Attachons-nous à la lettre, suivons le

sens naturel, et nous formons ainsi un modèle de conduite également propre, et à nous instruire et à nous confondre. Car à quoi se réduit, en effet, le caractère du chrétien ? à quoi est-ce que l'Evangile, et par conséquent la foi nous appelle ? Prenez garde : c'est à la pratique des vertus chrétiennes ; et à une pratique entière et universelle, à une pratique constante et continuelle, à une pratique excellente, sublime, héroïque. Il n'y a rien là à négliger, et qui ne mérite toutes vos réflexions.

Sainteté chrétienne, sainteté de pratique ; je veux dire que pour être chrétien il faut agir et travailler : premier principe, principe général et indubitable. Car, ne nous y trompons pas, dit saint Jérôme, la loi évangélique, cette loi sainte que nous professons, n'est point une loi lâche et molle : *Non est ignava et mollis religio quam profitemur.* (S. HIERON.) Les fausses religions du monde peuvent bien se contenter d'un culte stérile et oisif, s'accommoder à la sensualité et à la délicatesse de l'homme ; mais la loi de Jésus-Christ réprouve l'encens que l'on présente aux autels, s'il ne part d'une main appliquée au travail ; rejette toutes les paroles, si elles ne sont soutenues par les œuvres ; méprise tout ce que la langue prononce, si l'action la dément. En voulez-vous la preuve ? Il suffit de se retracer là-dessus les leçons que nous fait l'Evangile ; voici en peu de mots ce qui nous y est enseigné : Que Jésus-Christ, auteur de notre foi, comme il en est le consommateur, est venu sur la terre y apporter, non pas la paix, mais la guerre, *sed gladium* (*Matth.*, X) : et une guerre que nous avons nous-mêmes à soutenir, et par conséquent où il faut sans cesse se tenir en défense, prendre les armes et combattre. Que la loi est un joug, *jugum meum*, que c'est un fardeau, *onus meum* (*Matth.*, XI) ; joug, fardeau léger à la vérité, doux et facile ; mais comment, demande saint Augustin ? Par l'onction de la grâce qui l'adoucit, répond ce saint docteur, et non point en ce sens qu'on le puisse porter sans faire effort, ni sans qu'il en coûte. Que l'arbre, s'il est infructueux, sera coupé et jeté au feu ; le serviteur, s'il enfouit son talent sans le faire valoir, sera précipité dans les ténèbres extérieures ; et que les sujets, enfin, qui n'auront pas bien administré le domaine du prince en son absence, seront renvoyés avec honte, et sans espérance de retour. Qu'on ne connaît l'homme que par ses actions, et qu'on n'en peut bien juger que par ses œuvres, *a fructibus eorum* (*Matth.*, VII) : que là donc où l'on ne voit point d'œuvres chrétiennes, le nom de chrétien n'est qu'un fantôme, qu'une apparence vaine, et qui n'a rien de solide. Qu'en vain on aura débité les plus belles maximes, les principes de la morale la plus pure et la plus sévère, comme les pharisiens, si comme eux l'on se décharge du soin de pratiquer ce qu'on a enseigné aux autres ; qu'en vain on aura dit mille fois le jour : Seigneur, Seigneur, *Domine, Domine* (*Ibid.*), si l'on ne se met en devoir d'accomplir la volonté du Père céleste. Que ceux-là même qui auront le plus travaillé, doivent se regarder comme des serviteurs inutiles, parce qu'ils n'auront fait que ce qu'ils étaient obligés de faire ; mais que de là il est aisé de conclure ce qu'on doit penser de ceux qui se seront épargnés, jusqu'à ne rien faire du tout. Que quand ils auraient prophétisé au nom de Jésus-Christ, parlé toutes les langues du monde, rempli l'univers de leurs miracles, ils seront condamnés, exclus du royaume, éternellement réprouvés : *inutilem servum ejicite.* (*Matth.*, XXV.) Vous êtes chrétiens, mes chers auditeurs, ou du moins vous faites profession de l'être. Il n'est donc point ici question de justifier le droit ; il ne s'agit point d'examiner les raisons pourquoi Dieu l'a ordonné de la sorte ; et si vous prétendiez entrer sur cela dans une recherche trop curieuse, je dois seulement vous dire ce que dit le Sauveur du monde à ce docteur, qui voulait apprendre de lui ce qu'il y avait à faire pour obtenir la vie éternelle : *In lege quid scriptum est ?* (*Luc.*, X.) Voyez ce qui est écrit : *quomodo legis ?* Lisez vous-même ce que porte la Loi et tenez-vous-en là. Car c'est assez qu'elle soit telle que je vous la propose. Or elle l'est évidemment, elle l'est incontestablement ; et, quand l'Evangile s'est expliqué en des termes si formels, que faut-il davantage ? Avançons.

Sainteté chrétienne, sainteté de pratique, et de quelle pratique ? Je dis d'abord d'une pratique entière et universelle. Comprenez ma pensée. La religion chrétienne considère l'homme, non point seulement par rapport à Dieu dont il est sorti, mais par rapport aux autres hommes avec qui il a à vivre, et par rapport à lui-même. Or c'est sous ces divers rapports que nous avons autant d'obligations toutes différentes, les unes à l'égard de Dieu, d'autres envers le prochain, plusieurs qui nous regardent nous-mêmes en particulier ; et c'est là-dessus que chacun de nous peut bien s'appliquer cette parole de Jésus-Christ à saint Jean, qu'il faut que toute justice soit remplie : *Sic enim nos decet implere omnem justitiam.* (*Matth.*, III.) On veut que vous donniez à Dieu ce qui appartient à Dieu, un amour, une préférence haute et publique ; mais on veut en même temps que vous rendiez à César ce qui est à César, c'est-à-dire au prochain la fidélité, la justice, la charité, tout ce qui lui est dû selon les divers degrés de supériorité, de dépendance ou d'égalité : *sic enim nos decet implere omnem justitiam.* Etes-vous fidèle à ces devoirs, vous n'êtes pas exempt pour cela du soin que vous devez avoir de vous-même. On veut que vous fassiez succéder tantôt l'action à la prière, et tantôt la prière à l'action ; que vous vous exerciez à réprimer les saillies de la colère par la douceur, les aigreurs de la haine par la patience, les emportements de la vengeance par la modération, les projets de l'ambition par l'humilité, les enflures de l'orgueil par la modestie, les amorces de la volupté par la mortification. Il ne faut pas qu'un point de la Loi vous

échappe, parce que tout est ordonnné dans la Loi : *Sic enim nos decet implere omnem justitiam.*

Il y a plus encore. Sainteté chrétienne, sainteté de pratique, et non-seulement d'une pratique entière et universelle, mais d'une pratique constante et continuelle. Car, pour raisonner toujours selon les grandes maximes de la morale que nous avons à suivre, et qui doit régler toute notre vie ; comme il a été de la Providence de nous marquer une perfection propre de tous les états et de tous les temps, c'est aussi une obligation pour nous d'adresser là tous nos pas, et de porter là toutes nos vues. Partout nous sommes également revêtus du caractère de chrétiens; partout nous devons donc honorer par nos œuvres ce caractère glorieux. La chose n'est point à notre choix ; le temps ne nous est pas donné pour le perdre : le maître peut venir à tous les moments, et à quelque moment qu'il vienne, il ne veut point trouver son serviteur endormi, mais toujours en garde et prêt à le recevoir. Ainsi marchez, nous dit-on, *ambulate.* (*Joan.*, XII.) Combien de temps? Durant tout le temps que la lumière vous éclaire; *dum lucem habetis.* (I *Thess.*, V.) Priez, *orate;* à quels jours ? il n'y a point de jour précis, mais priez sans cesse, *sine intermissione.* (*Luc.*, XXI.) Veillez, *vigilate;* quand? à toute heure, *omni tempore.* J'ai fait la volonté de mon Père, disait le Fils de Dieu, et je la fais en tout et sans relâche : *Quæ placita sunt ei, facio semper.* (*Joan.*, VIII.)

Achevons, mes frères, et mettons à ce modèle de la perfection chrétienne, que je vous trace, les derniers traits. Sainteté chrétienne, sainteté de pratique, et d'une pratique enfin excellente, sublime, héroïque : écoutez-moi. La nature a beau se révolter, chercher des tempéraments, user de distinction, expliquer, interpréter ; l'Evangile, établi sur des fondements inébranlables, est toujours le même. Il décide sans égard, il prononce sans rien ménager; ses arrêts sont irrévocables, et sa vérité ne change point. Malheur à moi, si je prétends, par un zèle outré, vous imposer un joug que vous ne puissiez porter; mais aussi malheur à moi-même, si jamais dans la chaire sainte une complaisance criminelle me faisait rien déguiser. Or le savez-vous, chrétiens auditeurs, ce qu'on vous demande ? Ce langage peut-être vous est assez inconnu ; peut-être ignorez-vous jusqu'aux termes d'une morale dont on n'entend parler que trop rarement dans le monde; mais il serait bien honteux que l'on craignît de dire à des chrétiens ce qu'ils sont obligés de faire par le caractère de leur profession. Tant d'autres au milieu même du siècle, et du siècle le plus profane, l'ont pratiqué : pourquoi ne s'en trouvera-t-il plus qui le pratiquent ?

Ce qu'on vous demande? suivons toujours l'Evangile : c'est un renoncement parfait, au moins de cœur (je dis de cœur, selon l'explication des Pères et des interprètes; car tous ne sont pas appelés, comme le religieux, à un renoncement effectif), c'est, dis-je, un renoncement parfait à toutes les choses du monde : terres, héritages, grandeurs, gloire, fortune, plaisirs, père, mère, frères, sœurs, parents, amis, à tout ce qui n'est point Dieu : *qui non renuntiat omnibus.* (*Luc.*, XIV.) Ce qu'on vous demande? c'est un dépouillement, une pauvreté volontaire, et du moins en esprit, qui vous dégage de toute affection aux biens périssables et aux intérêts temporels : *beati pauperes spiritu.* (*Matth.*, V.) Ce qu'on vous demande ? c'est cette pleine abnégation de vous-même, si recommandée dans l'Evangile, si connue dans les premiers siècles de l'Eglise, et maintenant si peu pratiquée dans le christianisme : *abneget semetipsum.* (*Luc.*, IX.) Ce qu'on vous demande? c'est que vous ne passiez pas un seul jour sans vous charger de votre croix, et sans la porter sur les traces de Jésus-Christ : *tollat crucem suam quotidie.* (*Ibid.*) Enfin, ce qu'on vous demande, c'est une force, un courage, un attachement à Dieu, et à votre devoir, qui aille jusqu'à vous arracher vous-même l'œil, jusqu'à vous couper vous-même le bras, jusqu'à haïr votre âme; c'est-à-dire, jusqu'à faire des efforts pareils à ceux d'un homme qui pour le ciel s'arracherait l'œil, se couperait le bras, se refuserait les secours les plus nécessaires à la vie. Tout ce qui est au-dessous de cela, est au-dessous de votre vocation; et voilà comment se vérifie ce que disait saint Cyprien, que notre morale ne va point à dire de grandes choses, mais à en faire : *Non loquimur magna, sed vivimus.* M'entendez-vous? mais chose étrange qu'on ne fût pas entendu des chrétiens, quand on leur prêche l'Evangile!

Vérités incontestables (appliquez-vous toujours), vérités incontestables : elles sont toutes sorties de la bouche de Jésus-Christ même; et c'est une bizarre contradiction, que nous nous fassions un point de religion de croire les vérités spéculatives de la foi, et que la morale de l'Évangile trouve si peu de créance dans nos esprits, comme si tout n'était pas émané du même principe. Vérités clairement exprimées : ce ne sont point là de ces grands mystères, enveloppés dans d'épaisses ténèbres, et couverts sous des voiles sombres. Dieu, qui a voulu exercer notre foi, dans les mystères de la religion, par une obscurité respectable, n'a pas voulu que, sur la morale que je vous prêche, vous pussiez former le moindre doute. Il a bien prévu que notre cœur ne serait déjà que trop adroit à éluder, par des interprétations favorables, la sévérité de ces maximes dont nous avons naturellement horreur. De là vérités mille fois répétées dans l'Evangile, afin qu'elles s'imprimassent si profondément dans nos âmes, et qu'elles nous devinssent si familières, qu'on ne pût s'excuser sur une ignorance prétendue. Vérités fondamentales : chaque religion a ses principes; et les principes de la nôtre, c'est la morale que je viens de vous proposer. Pa-

tissez sur d'autres fondements que ceux-là, vous bâtissez sur le sable mouvant; le premier effort des vents et de la tempête aura bientôt renversé l'ouvrage. Vérités d'une pratique nécessaire, remarquez-le bien, d'une pratique nécessaire: il n'y a rien là dont Jésus-Christ n'ait dit en détail, ou que sans cela on ne peut être son disciple, *non potest meus esse discipulus* (*Luc.*, XIV); ou qu'on n'est pas digne de lui, *non est me dignus* (*Matth.*, X); ou qu'on n'est pas propre au royaume de Dieu, *nemo aptus est regno Dei* (*Luc.*, IX); ou qu'on n'entrera point dans le royaume céleste, *non intrabitis in regnum cœlorum.* (*Matth.*, V.) Vérités générales, et qui nous regardent tous: Jésus-Christ n'adresse point précisément la parole ni aux apôtres, ni aux solitaires, ni aux religieux: c'est à tout le peuple assemblé autour de lui, *videns autem Jesus turbas* (*Matth.*, VIII); c'est à tous ceux qu'il appelle au christianisme, *dicebat autem ad omnes.* (*Luc.*, IX.) Mais, surtout, vérités qui, de quelque manière que nous les expliquions, condamnent sans réplique la vie négligente que je combats, et qui est celle presque de toutes les personnes du monde.

Je dis, mes frères, de quelque manière que nous expliquions ces vérités; car jusqu'à présent je m'en suis tenu au texte, tel qu'il est; je me suis contenté de recueillir les paroles de l'Evangile, et de vous en faire un récit fidèle et simple, sans m'attacher à en développer tout le sens. Je sais que, quand il a fallu appliquer cette morale aux gens du monde, on a prétendu trouver des tempéraments pour distinguer le séculier du religieux, et le précepte du conseil. Je le sais; mais je n'ignore pas non plus que, sans rien ôter à la sainteté de la morale que je vous annonce, cette différence est aisée à marquer; qu'en mille points le séculier et le religieux doivent convenir; que dans les autres, tout ce qui relève le religieux au-dessus du séculier, ainsi que je l'ai dit, et que je le répète, c'est que le religieux va jusqu'à l'effet, qui n'est que de perfection; par exemple, quitte tout réellement, et par une séparation véritable; au lieu que le séculier peut s'en tenir aux sentiments du cœur, et à l'esprit, qui est pour tous d'obligation. Voilà, dis-je, ce que je n'ignore pas, et de quoi je suis très-instruit. Mais n'entreprenons point d'éclaircir une question qui n'est pas absolument de mon sujet; et, sans entrer dans une discussion inutile, je veux bien ici, mon cher auditeur, vous donner la carrière la plus vaste et la plus étendue. C'est assez que les paroles de Jésus-Christ soient telles que je les ai rapportées. Du reste entendez-les, prenez-les par rapport à vous dans le sens le moins rigoureux et le moins étroit, j'ai toujours de quoi vous confondre. Car jamais en les adoucissant, en les modérant, en les tournant, les pourrez-vous accorder avec la vie qu'on mène dans le monde, et dans le monde même le moins corrompu? Je veux bien que de tant d'articles que j'ai touchés, tout ne soit pas pour vous d'une égale obligation; je veux bien qu'il ne soit pas nécessaire pour vous de tout avoir; mais au moins faut-il que vous en ayez quelque chose. Or, qu'en avez-vous? rien, ou presque rien. Pour vous en convaincre, permettez-moi de retourner en quelque manière sur mes pas, de reprendre les différents traits de ce tableau que je vous ai mis devant les yeux, et d'examiner avec vous en quoi vous y pouvez ressembler. Nouvelle réflexion, s'il vous plaît.

On demande d'un chrétien qu'il travaille, qu'il pratique les vertus chrétiennes, qu'il fasse effort pour gagner le ciel: par quelle subtilité me persuaderez-vous que cela peut s'accommoder à une vie, où, depuis le matin jusqu'au soir l'on n'a d'attention qu'à prévenir, qu'à éloigner tout ce qui peut causer de la contrainte et de la gêne; où l'on recherche chacun toutes les douceurs de son état, avec autant de soin qu'il nous est ordonné de les fuir; où l'on craint tout, dès qu'il faut faire un pas pour le ciel, et où l'on a toujours quelque prétexte pour s'en dispenser? Vie tranquille, commode, délicate, sans mouvement, sans action, autant que les affaires humaines le peuvent permettre: je dis autant que les affaires humaines le peuvent permettre; car je sais d'ailleurs assez les peines que l'on se donne, les vues, les projets, les desseins que l'on forme, les violentes agitations où l'on est, dès qu'il s'agit de la fortune et d'un intérêt temporel. Mais parce que tout cela, dans la fin qu'on se propose, n'a nul rapport à Dieu; que cette activité, ce feu s'éteint, dès que le monde ne parle plus, la vie à l'égard du salut est toujours telle que je viens de la décrire, vide de bonnes œuvres et de mérites, vie toute païenne.

On demande d'un chrétien une pratique des vertus chrétiennes entière et universelle: par quel détour nous ferez-vous entendre cela d'une vie, où l'on ne pratique pas peut-être une seule vertu; où l'on ne voit quelquefois nul des exercices les plus ordinaires de la religion? La prière applique l'esprit, on l'abandonne; la méditation des choses saintes ennuie, on y renonce; la lecture d'un bon livre est trop sérieuse, on la quitte; la retraite paraît triste, on la fuit; le jeûne mortifie le corps, on s'en exempte; la prédication est trop longue, on n'y assiste pas; la confession gêne trop par la préparation qu'il y faut apporter, on n'approche du sacré tribunal que très-rarement; la communion demande et inspire trop de retenue, on s'éloigne de la sainte table; la misère d'un pauvre, l'obscurité d'un cachot, le spectacle déplorable d'un hôpital fait horreur, on n'en peut soutenir la vue. A-t-on pratiqué une vertu, et souvent même, par un esprit tout mondain (car ce sont de ces vertus mondaines, c'est-à-dire de ces vertus qui brillent aux yeux du monde, que l'on pratique dans le monde, et presque jamais de ces vertus chrétiennes qui ne sont connues que de Dieu)? Quoi qu'il en soit, pour une vertu pratiquée dans l'occasion, on se croit

alors privilégié sur tout le reste; a-t-on fléchi un moment le genou? c'est un droit pour ne penser à Dieu de toute la journée; a-t-on fait quelque aumône? il semble qu'on ait accompli tous ses devoirs; et tel est coupable devant Dieu par mille endroits, qui se flatte d'une pleine innocence, parce qu'il est fidèle en particulier à un seul point de la loi, auquel il lui est plus aisé de satisfaire, et qui se trouve plus conforme à son inclination. Ce n'est pas assez.

On demande d'un chrétien une pratique des vertus chrétiennes constante et continuelle; est-il une explication si favorable qui, par ses expressions si fortes et si précises, ne nous fasse concevoir rien de plus qu'un système de vie tel que nous le voyons, qu'un tissu et un enchaînement perpétuel d'entreprises, de divertissements, d'amusements où Dieu et le salut n'ont nulle part? Est-on jeune? c'est, dit-on, le temps de jouir du monde; on n'est point encore assez mûr pour les pratiques de piété. Est-on dans un âge plus avancé? c'est alors, dit-on, qu'il faut penser à sa fortune, pourvoir à sa famille, amasser et s'enrichir. En est-on venu jusqu'à la vieillesse? on n'a plus, à ce qu'on prétend, les forces nécessaires pour agir. Est-on en santé? on aura toujours assez le temps de pratiquer les bonnes œuvres. Est-on malade? c'est déjà trop que d'avoir son infirmité et sa douleur à soutenir. Ainsi riche ou pauvre, homme public ou particulier, il résulte que dans une certaine révolution, dans une certaine succession, les affaires, le jeu, la promenade, les visites, les conversations, la table, le repos, l'étude, selon la remarque de saint Paulin et le reproche qu'il en faisait à un homme du monde, tout a son temps, hors les devoirs du christianisme.

Enfin on demande d'un chrétien une pratique des vertus chrétiennes excellente, sublime, héroïque. Or où est l'homme qui, lisant là-dessus l'Evangile, puisse sur un tel plan se former l'idée de la vie des personnes du monde? Un prédicateur passe pour un homme outré, dès qu'il parle aux gens du monde de se mortifier, de se renoncer soi-même, de dompter ses passions, de réprimer ses inclinations vicieuses, de pardonner une injure, de souffrir avec patience, de se vaincre : choses si nécessaires néanmoins dans le monde; je dis dans le monde, où l'on ne peut se sauver sans de grands efforts. De telles maximes paraissent impraticables; on n'en peut entendre parler, et cependant on dit qu'on est chrétien.

Etait-ce donc là, mon Dieu, que se devaient terminer ces préceptes si sublimes de la loi la plus pure et la plus sainte? Est-ce là que devait se réduire cette morale si sévère, qui sépare le fils de son père, le frère de sa sœur, l'ami d'entre les bras de son ami? Fallait-il, pour ne nous faire entendre que cela, user de ces termes si durs de guerre, de combat, de violence, de croix, d'abnégation, de mort, de dépouillement, d'anéantissement, de crucifiement? Je dis plus : fallait-il, pour ne nous apprendre que cela, descendre vous-même parmi nous, travailler, souffrir, mourir? Voilà donc ce peuple choisi et si distingué des autres peuples: *Vos autem genus electum!* (*I Petr.*, **II.**) Voilà cette nation sainte, le prix de tant de peines, la dépositaire des hautes maximes de l'Evangile, l'héritière du sacerdoce le plus noble et le plus sacré : *Regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis!* (*Ibid.*) Voilà ce grand ouvrage pour lequel il fallait le bras même du Tout-Puissant, ce grand effort de la vertu d'en haut, ce chef-d'œuvre de la sagesse divine! Eh! qu'avaient tant les païens à se révolter, Seigneur, contre votre loi, si elle se renfermait là? Pourquoi dresser tant d'échafauds, allumer tant de feux, armer des empires entiers, verser le sang de tant de victimes innocentes pour détruire une religion qui s'en tenait là? Est-ce là cet Evangile dont ils regardaient la pratique comme insoutenable; cet Evangile si contraire aux passions, si ennemi des plaisirs, si fort au-dessus de la nature? Qu'avaient-ils, ô mon Dieu, ces païens et ces idolâtres, qu'avaient-ils à changer dans leur vie la plus ordinaire, pour vivre comme nous vivons? Mais on me dira : le moyen de pratiquer tout ce que la foi demande de nous? C'est à quoi je vais répondre, non plus en vous proposant les excellentes idées de sainteté que la foi nous trace dans sa morale, pour nous faire connaître le point de perfection où nous sommes appelés, mais les puissants motifs de sainteté que la foi nous fournit dans ses mystères, pour nous animer à acquérir ce degré de perfection et pour nous y soutenir. C'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Saint Augustin, parlant de l'amour de Dieu, disait : Aimez, et faites ensuite tout ce que vous voudrez; bien persuadé qu'on ne veut rien faire contre la loi de Dieu, dès qu'on aime vraiment Dieu : *Ama et fac quod vis.* (AUGUST.) Mais Jésus-Christ avait dit encore avec plus de sujet : Croyez; tout devient possible à un homme qui croit: *Si potes credere, omnia possibilia sunt credenti.* (*Marc.*, **IX.**) Vous le savez en effet, chrétiens, et la chose, pour être aussi commune et aussi connue qu'elle l'est, n'en est que plus véritable : ce qui nous fait agir, c'est toujours, ou la raison de l'obéissance et du devoir, ou la raison de l'amour et de la reconnaissance, ou la raison de l'intérêt. Un seul de ces motifs suffit pour nous faire entreprendre les plus grandes choses; mais quand tous les trois concourent ensemble, et qu'ils nous portent au même terme, c'est surtout alors que nous sommes plus inexcusables de demeurer dans l'oisiveté et dans l'inaction. Or il n'appartient qu'à la foi de bien rassembler ces grands motifs, et de nous les représenter dans toute leur force. Est-ce le devoir qui vous touche, et, par un sentiment digne d'un homme, vous trouvez-vous dans la disposition de rendre obéissance au maî-

tre à qui l'obéissance est due? Le maître que la foi nous propose à servir est au-dessus de toutes les puissances du monde, et elle commence par nous en donner l'idée la plus haute et la plus relevée. Votre cœur est-il susceptible d'un amour raisonnable, et se laisse-t-il gagner aux bienfaits? La foi, en nous mettant devant les yeux la conduite de Dieu sur nous, nous y fait remarquer des traits si singuliers, des effets si merveilleux, de tels prodiges de bonté, que l'esprit même s'y perd, tant ils sont incompréhensibles, et tant ils paraissent incroyables. Que si enfin c'est l'intérêt qui fait plus d'impression sur vos esprits, les biens que la foi nous promet et les maux dont elle nous menace sont de telle nature qu'ils passent infiniment tout ce que nous pouvons ou craindre d'ailleurs ou espérer. Ceci renferme tous les mystères de notre foi. Je n'ai garde de les vouloir tous examiner en détail; donnons-leur seulement, dans une courte exposition, autant d'étendue qu'il est nécessaire pour réveiller notre langueur, et pour nous animer à remplir fidèlement tous les devoirs que nous impose la religion.

Ce qu'on demande de vous, chrétiens, est grand et relevé; la loi est difficile, j'en conviens; mais d'abord quel est le maître que vous servez? est-il digne de commander? et s'il est tel que la foi nous l'apprend, y a-t-il un moment à balancer dès qu'il s'agit de se soumettre à ses ordres et de prendre les voies qu'il nous a marquées? Souffrez que, recueillant les différents traits sous lesquels la foi nous le représente, ce premier maître, ce grand maître, j'en retrace seulement ici une légère image, autant pour me soutenir moi-même dans la pratique de la perfection où il m'appelle que pour confondre la négligence et la lâcheté des chrétiens. Voici un objet qui doit vous frapper sans doute, si vous voulez vous attacher un moment à le considérer.

Le paganisme, mes frères, a eu des dieux, mais faibles comme nous, ainsi que le reprochait saint Augustin aux païens; ou plutôt le paganisme se les est figurés tels, ces faux dieux, opposés sans cesse les uns aux autres, et capables de borner mutuellement leur pouvoir. L'idolâtrie s'est fait elle-même des dieux, mais sans yeux pour voir, sans oreilles pour entendre, sans bras pour agir; vaines idoles, reprenait le même saint docteur en insultant aux idolâtres, vaines idoles que le temps a formées et que le temps a détruites. Le monde a ses dieux, à qui il présente de l'encens. Ce sont ces maîtres si impérieux et si fiers, auxquels il obéit en esclave; on est frappé de leur grandeur, leur pouvoir étonne, l'éclat de leur pouvoir éblouit : *Ego dixi, dii estis.* (*Psal.* LXXXI.) Mais que sont-ce après tout que des hommes semblables aux autres hommes? Ils passent, et leur puissance passe avec eux : *Vos autem sicut homines moriemini.* (*Ibid.*) Il n'y a que la religion chrétienne où nous trouvions un maître vraiment grand et digne par lui-même d'être servi : *Deus autem noster in cœlo.* (*Psal.* CXIII.) Le voulez-vous connaître? suivez-moi.

Tout puissant qu'il est, il ne veut rien qu'une sagesse infinie n'ait éternellement médité; et cette même sagesse aussi ne médite rien qu'une puissance sans bornes ne puisse légitimement ordonner. Indépendant, et de qui tout dépend, parce que tout est sorti de ses mains, au lieu qu'il n'a point d'autre principe de son être que son être même. Sceptres, couronnes, grandeurs, tout disparaît, tout s'évanouit devant ses yeux : *Tanquam nihilum ante te.* (*Psal.* XXXVIII.) Il a parlé, et la lumière aussitôt est sortie du sein des ténèbres, les astres ont paru dans tout leur éclat, les eaux se sont répandues sur la surface de la terre; ce chaos informe du monde s'est développé, débrouillé, arrangé. Il parle encore, il commande, et la mer soulève ses flots, forme les tempêtes, et par ses mugissements, tout affreux qu'ils sont, rend hommage à la grandeur du maître dont elle respecte les ordres. La terre à sa voix est ébranlée jusque dans ses fondements; les cieux à son gré roulent sur nos têtes; une parole lui a suffi pour tirer l'univers du néant, et une parole lui suffit pour l'y faire rentrer. L'homme, quelque éclairé qu'il soit, est toujours borné dans ses vues. Le maître que le chrétien adore, perce d'un coup d'œil des espaces infinis, lit dans les cœurs, connaît les desseins, juge des intentions, découvre tout, voit tout. C'est beaucoup pour l'homme que d'étendre sa domination sur quelques peuples, et de leur être au moins présent par ceux qu'il députe, puisqu'il ne peut l'être par lui-même; ce n'est rien pour notre Dieu que de remplir un monde entier. Montez dans les cieux, vous l'y trouverez; il y a établi son trône, *cœlum mihi sedes est.* (*Act.*, VII.) Descendez sur la terre, il y est; il en a fait l'escabeau de ses pieds, *scabellum pedum ejus.* (*Psal.* XCVIII.) Parcourez toute la surface des eaux, creusez les abîmes les plus profonds, partout il vous suit, ou plutôt partout vous vous perdez dans lui comme dans une vaste mer dont l'étendue ne se peut mesurer et dont la profondeur est impénétrable. Que tout change, il est incapable de la moindre altération; que tout périsse, il survit à tous les temps, l'Eternel, le Souverain, le Très-Haut, l'Admirable, le Dieu fort. O homme! qui que vous soyez, apprenez une fois à qui vous devez obéir. Plaignez-vous, j'y consens, de l'injustice des maîtres du siècle, lorsqu'ils passent les bornes d'une autorité légitime; mais quelle que soit la loi du Seigneur, reconnaissez que sa grandeur est un titre, une raison à quoi il n'y a rien à répliquer, et que votre foi sait lever par là toutes les difficultés.

La foi va encore plus loin, car le devoir seul après tout languit, et perd sa force; il faut qu'il soit soutenu d'ailleurs, et l'homme, s'il n'est de plus, ou réveillé par l'amour, ou piqué par la reconnaissance, sent bientôt mourir son zèle et toute son ardeur s'éteindre. Or, que fait la foi? elle rapproche les temps, elle marque les événements, elle

nous retrace l'histoire du monde entier ; et dans cette longue révolution d'années et de siècles, quelle chaîne de grâces, quels trésors de miséricordes elle étale devant nos yeux ! quel ordre de choses ! quels mystères ! Tantôt c'est un Dieu tirant de son sein cette multitude innombrable d'êtres sensibles, créant les éléments, réglant les saisons, donnant à ce monde visible toutes les richesses qu'il renferme, et cela pour l'homme, cet ouvrage fait du limon de la terre, si méprisable par lui-même et si cher néanmoins à l'ouvrier qui l'a formé. Tantôt c'est un Dieu, par le conseil le plus caché à l'esprit humain, et que la foi seule peut pénétrer, de tout-puissant devenu faible ; d'immense, petit ; de glorieux, obscur ; de riche, pauvre ; d'impassible, mortel ; de maître, obéissant ; de juge, sauveur ; de Dieu, homme pour élever l'homme jusqu'à Dieu. D'une part, c'est l'homme comblé de biens, et cependant ingrat et insensible ; vil, et cependant superbe et orgueilleux ; faible, et cependant indocile et rebelle. Et d'autre part, c'est le Créateur, tout méprisé qu'il est, recherchant une indigne créature ; tout offensé qu'il est, lui sacrifiant les intérêts de sa justice et sa gloire même ; pouvant perdre l'homme, et le voulant sauver ; que dis-je? prenant pour cela les mesures les plus étonnantes et les moins proportionnées à nos vues ; jusqu'à descendre du trône de sa majesté pour naître dans la misère ; jusqu'à mourir couvert d'opprobres, chargé de confusion et d'ignominie ; spectacle exposé aux yeux du ciel et de la terre, et seul capable de jeter toute la nature dans la consternation. Autant que je prononce de paroles, ce sont autant de mystères que nous propose la foi, et autant de raisons pour exciter toute notre ferveur et pour lui donner chaque jour de nouveaux accroissements. Il nous siérait bien de nous plaindre, quand la foi nous fait voir un Dieu qui n'épargne rien pour nous. Un homme aurait bonne grâce de compter le peu qu'il rend au souverain Auteur de son être en observant sa loi, quand il voit un Dieu faire couler sur lui de toutes parts ses bienfaits. Ce serait pour un chrétien une belle excuse à apporter, que la difficulté des maximes évangéliques, tout couvert qu'il est du sang d'un Dieu. A quoi un cœur sera-t-il sensible, et à quoi le peut-il être, s'il tient contre tant de motifs, et de motifs si puissants?

Surtout quand toutes ces raisons sont encore soutenues par l'intérêt. Car, supposant même que la foi n'ait point d'autre motif pour nous animer, que les biens et les maux qu'elle nous annonce, les uns comme le prix de nos mérites, les autres comme les justes châtiments de nos œuvres criminelles, avec cela seul je prétends qu'elle aurait toujours droit d'exiger de nous les plus grands efforts. Ce n'est point aux biens de la terre, à ces biens périssables, qu'elle nous appelle ; c'est à des biens célestes et immortels. Ce n'est point à des biens frivoles et incapables de nous contenter ; c'est à une félicité pleine et parfaite : ce n'est point à des biens dont on puisse en quelque sorte se passer : vous n'y pouvez renoncer sans vous exposer à des maux proportionnés au bonheur qui vous était promis. Si le maître que vous adorez ne vous attire pas sous ce regard aimable où la foi vous le montre, elle vous le fait voir sous le regard le plus terrible. Si ses promesses ne vous touchent point, elle vous fait entendre ses menaces. Il tonne dans la nue, il lance la foudre, il donne la mort. Juge tout-puissant, qui perd l'âme comme le corps ; juge éclairé, qu'on ne trompe point ; juge équitable, qu'on ne corrompt point ; juge éternel, à qui l'on n'échappe point ; juge aussi redoutable dans ses vengeances qu'il est libéral dans ses récompenses.

Dites après cela, chrétiens, qu'on en demande trop de vous ; que vous ne vous sentez pas un courage assez constant pour soutenir tout ce qui est porté dans la loi. Je dis, moi, qu'il faut, ou que la foi soit tout à fait éteinte dans vos cœurs, ou que vous ne fassiez nulle attention aux importantes vérités qu'elle nous enseigne. Mais à quoi tient-il que vous n'y fassiez toute la réflexion nécessaire? Etes-vous excusables d'avoir des motifs capables de faire les plus grandes impressions, et de n'y pas penser? Vous ne considérez que la difficulté du chemin, sans regarder ce qui doit vous l'aplanir. Vous n'envisagez dans l'Evangile que ce qu'il y a de pesant et de rebutant, sans observer ce qu'il peut y avoir pour vous de consolant et d'engageant.

Car voulez-vous encore mieux savoir, mon cher auditeur, ce que peuvent faire sur vous les vérités de la foi, jugez-en par ce qu'elles ont fait sur des millions d'autres. Ce détail est de saint Paul : ne le perdez pas. Abraham, le père des fidèles, quand il quitta l'héritage de ses ancêtres pour aller dans une terre étrangère, qu'il leva le bras pour frapper son fils unique ; Joseph, quand il renonça aux amorces de la volupté, qu'il s'arracha d'entre les bras d'une femme que l'amour transportait, et que la vengeance devait bientôt exciter à sa perte ; Moïse, quand il préféra les misères et les afflictions du peuple de Dieu à toute la pompe d'une cour infidèle et à la plus brillante fortune ; David, ce prince selon le cœur de Dieu ; tant de patriarches, de prophètes dans l'ancienne loi ; tant de martyrs dans la nouvelle, de solitaires, d'anachorètes, de saintes vierges, quand ils ont pratiqué toute la justice chrétienne, qu'ils ont triomphé du monde par un généreux mépris, qu'ils se sont enfoncés dans les déserts, retirés dans les solitudes ; qu'ils ont dompté, crucifié leur corps : *in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et cavernis terræ* (*Hebr.*, XI) ; quand, exposés au combat, ils ont bravé la fureur des tyrans, épuisé la rage des bourreaux, passé au milieu des feux allumés, monté sur les échafauds, *tentati sunt*, *secti sunt* (*Ibid.*) ; je vous le demande, avaient-ils une autre foi que la vôtre? servaient-il un autre maître? avaient-ils plus reçu? espéraient-ils

davantage? étaient-ce des hommes d'une autre espèce, d'une autre religion? ce qui était vrai pour eux ne l'est-il plus pour nous? Quoi! mes frères (car il faut achever ici de vous confondre), la même foi que vous professez, avec les mêmes motifs qu'elle vous met sans cesse devant les yeux, a fait retirer dans des lieux d'horreur, *in loco horroris et vastæ solitudinis* (*Deut.*, XXXII), y a fait, dis-je, retirer de jeunes personnes qui plaisaient au monde et à qui le monde devait plaire plus qu'à vous; les y a retenues des vingt, des trente, des quarante années dans toutes les pratiques de l'oraison la plus fervente et de la plus parfaite mortification, et elle ne sera pas assez puissante, cette foi même, pour vous retirer de ces assemblées vaines et dangereuses, où le moins que vous puissiez perdre, c'est le temps, qui d'ailleurs doit être si cher à un chrétien? Elle a pu adoucir les tourments les plus rigoureux, donner à la mort le visage le plus agréable, faire trouver du plaisir sur des roues, sur des croix, sur des brasiers ardents, et elle ne pourra pas vous faciliter les pratiques les plus ordinaires du christianisme? Elle a appris aux premiers fidèles à se dépouiller de leurs biens; par où? par les mêmes raisons qui ne peuvent modérer ce soin excessif de votre fortune, qui vous fait oublier Dieu et la prière, votre âme et le salut. Elle a changé les mœurs des plus barbares nations; elle leur a fait observer à la lettre tout ce que l'Evangile a de plus austère: les longues abstinences, les jeûnes fréquents, les veilles continuelles, les macérations du corps, les humiliations de l'esprit, le renoncement à soi-même; et tout cela comment? par les mêmes considérations qui ne peuvent, jusque dans le sein du christianisme, vous apprendre à vous gêner en de légères rencontres, à pratiquer un jeûne, une action de piété, de charité; à mortifier une passion trop grande pour le jeu et pour les autres divertissements du monde; à aimer la retraite, l'oraison, les bonnes œuvres. Que dirai-je encore? elle a fait verser du sang, et des ruisseaux de sang, dans les mêmes conjonctures où elle ne vous ferait pas verser une larme.

Allez, lâche chrétien, allez maintenant à la face des autels faire profession de la même foi que vos pères, et prendre place parmi le troupeau de Jésus-Christ. Faites gloire d'un nom que vous déshonorez, et qui vous déshonore dès que vous ne le savez pas soutenir: comme les Juifs qui se préféraient à toutes les nations pour être le peuple de Dieu, tandis qu'ils vivaient en infidèles. Parlez dans les assemblées, raisonnez, décidez; dites hautement que votre vie est innocente; vos actions, ou plutôt l'inutilité de votre vie fait assez voir qui vous êtes. Pourquoi cet assemblage monstrueux, cette contradiction de mœurs et de créance? Pourquoi parler d'une façon et faire de l'autre, se dire enfants de lumière et se comporter comme les enfants du siècle? C'est sur quoi le zèle de saint Chrysostome s'allumait tant autrefois, et ce qu'il reprochait à son peuple en des termes si forts. Achevez, levez le masque; car il faut prendre une fois votre parti, ou de vivre conformément à ce que vous croyez, en pratiquant ce que la foi demande de vous, ou de croire conformément à la manière dont vous vivez, en renonçant à votre foi, si peut-être vous ne l'avez pas déjà perdue. Et qu'est-ce, en effet, que la vraie foi, du moins une foi complète? C'est la bonne vie, répond saint Augustin: *Ipsa est bona vita* (S. August.); tellement que vous ne sépariez jamais ces deux choses: la vérité dans les paroles, en professant votre foi, et la sainteté dans les œuvres, en agissant selon votre foi: *Et verbis vera dicendo, et factis bene vivendo.* (*Idem.*) Donc, conclut saint Bernard, la foi sans la bonne vie est une foi morte, et vous en êtes comme l'homicide: *Tuæ fidei interfector.* (S. Bern.)

Mais non, mes frères, vous ne l'avez point encore perdu, ce don précieux de la foi, et vous ne devez jamais permettre qu'il vous soit enlevé. Je porterais la chose trop loin, si je le prétendais autrement. Disons seulement que cette foi n'a pas dans vos cœurs toute la force qu'elle peut et qu'elle doit y avoir; qu'elle y est endormie, qu'elle y est faible et languissante. Or, mon Dieu, réveillez-la, fortifiez-la, augmentez-la. C'était la prière que faisaient à Jésus-Christ les apôtres; c'était la prière que faisait après eux saint Augustin; et c'est celle que nous devons faire nous-mêmes chaque jour à Dieu. *Adauge nobis fidem, Domine* (*Luc.*, XVII); donnez-nous la foi, Seigneur, et alors nous transporterons les montagnes; c'est-à-dire qu'il n'y aura point d'obstacles de notre salut que nous ne surmontions, point de difficulté qui ne disparaisse devant nous, point de voie qui ne s'aplanisse sous nos pas. *Adauge nobis fidem;* donnez-nous la foi, cette foi pratique qui se produit au dehors et qui se communique du cœur aux œuvres. Par là vous donnerez à votre Eglise des hommes réglés et appliqués à leurs devoirs, des ecclésiastiques zélés et assidus à leurs fonctions, des femmes régulières et vertueuses, de parfaits chrétiens. *Adauge nobis fidem;* donnez-la-nous cette foi si nécessaire; à nous, dis-je, Seigneur, sans la faire passer, à notre préjudice, chez des peuples étrangers. Je dis à notre préjudice; car du reste y a-t-il rien, ô mon Dieu, que nous vous demandions avec plus d'ardeur, que de répandre votre lumière sur tant de nations ensevelies dans les ténèbres? Ne fallût-il pour cela que nos veilles, que nos sueurs, que notre sang, vous trouveriez encore et des apôtres et des martyrs. Mais, je le répète, que ce ne soit point à notre préjudice; car voilà le terrible châtiment dont vous punissez quelquefois votre peuple: ce transport de grâces, surtout ce transport de la foi. *Adauge nobis fidem;* je sais, mon Dieu, que vous nous en avez déjà donné plus qu'il ne faut pour nous faire agir; mais je sais aussi qu'il y a certains traits vifs et piquants,

certains jours, certaines lumières subites et inespérées, qui font voir la vérité si clairement, si sensiblement, qu'on n'y résiste jamais, et c'est ce que vous accorderez à notre prière. A cette lueur sainte qui nous éclairera, nous vous suivrons, nous irons à vous par quelque chemin qu'il vous plaise de nous appeler, jusqu'à ce que nous arrivions à la gloire, où nous conduise, etc.

SERMON XIII.

Pour le premier vendredi de Carême.

SUR LA CHARITÉ.

Audistis quia dictum est : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros. (*Matth.*, v.)

Vous savez qu'il a été dit : Vous aimerez votre prochain et vous hairez vos ennemis ; mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis.

C'est Jésus-Christ qui le dit, c'est le souverain législateur qui nous est venu du ciel, et qui, par le commandement le plus authentique, le plus exprès et le plus universel, nous ordonne d'aimer, non point précisément ceux qui nous aiment, mais nos ennemis mêmes les plus déclarés : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.* Ce n'est ni la chair ni le sang, ce n'est ni la nature ni le monde qui nous enseignent cette morale, puisqu'elle est au contraire tout opposée aux sentiments de notre cœur, et qu'elle renverse les préjugés du monde les plus répandus dans les esprits. Il a fallu que le Père céleste s'expliquât lui-même par la bouche de son Fils, et que ce Fils adorable, nous proposant une perfection au-dessus de toute la philosophie humaine, nous annonçât cette loi si sublime et en fît un point fondamental de son Evangile : *Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.*

Or, mes frères, si le Fils de Dieu dans sa loi porte le précepte de la charité jusqu'à l'amour des ennemis, et par conséquent jusqu'au pardon des injures les plus atroces, ne devons-nous pas au moins l'exercer, cette charité chrétienne, à l'égard de certains défauts plus ordinaires qui se rencontrent dans le prochain, et qui sont dans la société un sujet plus commun de modération et de patience? C'est à ce devoir plus général et plus d'usage dans tous les états, que je prétends aujourd'hui m'arrêter; et, sans vous parler de ces grands sacrifices où la charité vous fait étouffer les plus vifs ressentiments pour embrasser l'ennemi le plus mortel, et pour se réconcilier avec lui de bonne foi, je veux vous apprendre comment vous devez vous comporter en ces occasions moins éclatantes, mais aussi beaucoup plus fréquentes, où nous remarquons dans les autres, surtout dans ceux avec qui l'on a plus d'habitude, certaines imperfections que notre malignité nous fait censurer avec trop d'aigreur, et qui excitent même quelquefois les emportements et la colère. Deux devoirs alors de la charité : l'un d'excuser, l'autre de supporter. Il semble que ces deux obligations ne soient que la même exprimée diversement ; mais je trouve entre l'une et l'autre une différence entière, et comme je ne puis vous faire un discours plus solide, je ne puis donner à mon discours un partage plus naturel.

Car observez avec moi, je vous prie, qu'il y a dans le prochain deux sortes de défauts, ou qu'il échappe au prochain deux sortes de fautes : les unes qui, selon les différents jours par où nous voulons les regarder, peuvent être ou absolument ou en partie justifiées, et alors la charité les excuse; les autres, si visibles par elles-mêmes et qui frappent tellement les yeux, que nul voile, malgré tous nos soins, ne nous les peut déguiser, et alors au moins la charité les supporte. Mon dessein, au reste, n'est pas tant d'établir directement la nécessité de ces deux devoirs si importants dans le commerce de la vie, que de vous les faciliter par quelques réflexions. Je veux vous faire voir combien nous sommes communément injustes, soit en condamnant avec trop de liberté le prochain, lorsque la charité le pourrait excuser: c'est la première partie; soit en nous élevant avec trop de chaleur contre le prochain, lorsque la charité, tout inexcusable qu'il est, le devrait au moins supporter : c'est la seconde partie. Charité qui excuse, charité qui supporte : voilà, Seigneur, par où nous vous pouvons rendre en quelque manière dans la personne de nos frères ce que nous attendons et ce que nous recevons tous les jours de votre infinie miséricorde. Inspirez-nous, Dieu de charité, une vertu dont vous êtes un si parfait modèle ; et que votre patience envers nous, tout coupables que nous sommes, soit la règle de la nôtre envers ceux que vous avez substitués en votre place. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il s'agit donc d'abord, chrétiens, de vous faciliter le premier devoir de la charité envers vos frères, qui consiste à les excuser. Pour cela il s'agit de vous faire voir combien nous sommes communément injustes en condamnant le prochain, c'est-à-dire, combien nos jugements, je dis presque tous les jugements que nous formons au désavantage du prochain, sont faux et mal fondés; combien du moins nous avons lieu de craindre qu'ils ne soient tels, et de nous en défier : d'où nous conclurons, avec saint Chrysostome, que le parti le plus sage, le plus raisonnable, comme le plus saint, est, autant que nous le pouvons, ou de ne point juger, ou de juger favorablement. C'est de quoi j'ai à vous convaincre, sans y employer d'autre preuve que votre propre expérience, et ce que vous voyez vous-mêmes tous les jours.

En effet, deux choses sont nécessaires pour former un jugement sain et droit : la première est une connaissance exacte, et la seconde un parfait désintéressement. Or, nous ne pouvons communément nous répondre ni de l'un ni de l'autre, et nous con-

damnons en premier lieu par ignorance, en second lieu par passion. Ces deux pensées sont très-morales. Elles entrent beaucoup dans l'usage ordinaire du monde; et si vous vous appliquez à les bien comprendre, ce sera pour vous un sûr préservatif contre cette liberté immodérée que nous nous donnons de juger et de censurer. Ecoutez-moi.

Pour juger, mais en particulier pour condamner, il faut connaître surtout trois choses : le fait, le droit, l'intention. Or voici au désavantage du prochain notre injustice : c'est que nous jugeons, que nous condamnons sans connaissance; et d'abord, on condamne sans être instruit du fait. J'appelle le fait, la chose même sur laquelle nous prononçons. On se déclare hautement contre le procédé de l'un, contre les manières de l'autre; on censure la délicatesse de l'humeur, l'indifférence du naturel, les bizarreries de la dévotion; on blâme l'ostentation dans les paroles, la légèreté dans la conduite, les détours, la mauvaise foi dans la société; on prend parti dans une affaire qui ne nous touche pourtant en rien, et sans hésiter on raisonne, on décide, on s'emporte, on déclame, on se joue, on raille ; sur quels fondements ? souvent sur des rapports également mal faits et mal reçus. On ne sait les choses, elles ne sont venues à vous que par l'organe d'autrui : principe le plus trompeur et le plus faux ; car tout s'altère dans le passage; chacun ajoute ou retranche, et tous les jours nous éprouvons que la même action change d'autant de faces différentes qu'il y a de témoins qui la racontent. Comment fut condamnée la chaste Suzanne ? sur la déposition de deux hommes à qui l'on donna une trop prompte créance, et dont on reconnut bientôt l'imposture.

Si c'est par soi-même que l'on veut voir, ce que nous pensons avoir vu par nous-mêmes ne nous est pas d'ailleurs mieux connu. Autant que le témoignage des autres est incertain, autant nos propres yeux nous trompent, comme leurs yeux les ont trompés : le pharisien voyant Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, la prenait encore pour une pécheresse, mais c'était alors une pénitente. Souvent même on ne regarde le fait que par un côté qui le défigure, au lieu de l'envisager par un autre qui le rend beaucoup moins odieux. Ajoutez que tout dépend quelquefois d'une seule circonstance, et qu'il arrive assez que la plus essentielle nous échappe. Enfin, on prend de vaines apparences pour des vérités, et il ne nous est que trop commun de découvrir dans nos premières idées de grossières illusions, quand on vient à percer plus avant et qu'on s'applique à en mieux démêler le fonds. Dis-je rien que mille exemples sensibles, continuels et personnels ne nous fassent toucher au doigt? Or de là que s'ensuit-il? qu'il y a donc presque toujours sujet de craindre quelque surprise ; d'attendre un plus ample éclaircissement, et même de pencher à dire, ce que nous fait dire en effet la charité : que peut-être nous n'apercevons pas un point particulier et secret, qui néanmoins justifie tout. On peut, il est vrai, se tromper en le disant, comme on le peut en ne le disant pas; mais, selon la belle maxime de saint Jérôme, des deux erreurs l'une est préférable à l'autre, parce que l'une est plus conforme à la charité, au lieu que l'autre blesserait même la justice; c'est-à-dire, qu'il vaut mieux, après tout, se tromper en excusant le coupable, que de se tromper en condamnant l'innocent.

Mais je le veux, mon cher auditeur, la chose est telle que le bruit la raconte, telle que vous l'avez vue, et vous ne pouvez ignorer le fait; mais avez-vous également bien pénétré le droit; je dis la raison qu'on a d'agir, et qui souvent nous est cachée? Je vais mieux me faire entendre. Je prétends qu'il y a dans la vie mille occasions où, à juger précisément par l'extérieur, et à s'en tenir à la manière d'agir qui paraît, l'on trouve à reprendre; mais où il n'y a rien toutefois qui mérite d'être approuvé et que l'on n'approuve, quand on peut remonter aux principes et en démêler les véritables causes. Ainsi, pour en venir à quelque détail, depuis le plus haut jusqu'au plus bas rang, combien de fois a-t-on condamné l'inflexible rigueur de la loi portée, ou dans un état par le prince, ou dans une ville par le magistrat, ou dans une société particulière par le chef qui la gouverne? Mais vous ne saviez pas, et il n'était pas à propos de vous faire savoir, que c'était un remède nécessaire contre des désordres encore inconnus qui commençaient à s'introduire, et à quoi il a fallu par là couper court sans vous le faire apercevoir. Dans une famille vous traitez de chagrin bizarre le prompt changement d'un parent, d'un ami qui rompt tout-à coup et qui se retire; mais vous n'avez pas été témoin de mille déboires qu'il a eus auparavant à essuyer, ou vous ne voyez pas comme lui à quel péril l'exposait une liaison trop étroite, et une trop fréquente communication. Les frères de Joseph avaient bien lieu en apparence de se plaindre du prétendu soupçon qui les lui faisait regarder, ou qui semblait les lui faire regarder comme des ennemis, et que, pour éprouver leur fidélité, il en retînt un dans les fers et obligeât les autres, en les renvoyant, de lui amener Benjamin, qui seul était resté auprès de Jacob leur père; mais bien loin de penser à leur perte, quel était le dessein de ce frère autrefois vendu par eux-mêmes, présentement encore inconnu pour eux, et touché surtout de la plus tendre compassion? c'était au contraire de les rassembler tous, de se faire enfin reconnaître, et d'en devenir le protecteur et l'appui.

Il en va de même partout ailleurs : ce qui nous paraît dans les autres impétuosité de naturel, c'est souvent ferveur de zèle; ce qui vous semble froideur et indolence, c'est souvent retenue et sagesse; ce que vous appelez sévérité, rigueur outrée, c'est souvent équité

et droiture; ce que vous nommez avarice, intérêt, c'est souvent un ménage plein de prudence, et une précaution nécessaire pour ne pas manquer. Il n'y a que l'écorce, que les dehors qui frappent nos sens, et qui ne sait pas combien les dehors en tout sont équivoques et douteux? Cependant une personne gémit d'être l'objet de la censure, et de ne pouvoir pas s'expliquer. La conscience en mille rencontres, la discrétion, l'honneur, l'obligent à se taire et l'empêchent de vous révéler des choses, qui dans un mot, feraient toute sa justification. On n'a même pas toujours occasion de parler, ou en parlant on n'est pas toujours écouté. Dans une nécessité si dure, ce qui reste pour toute consolation, c'est d'avoir au moins à qui faire en secret confidence de sa peine, tandis qu'on se voit en butte aux discours du public également impitoyable et ignorant. Il n'y a que la charité qui pourrait et qui devrait prévenir un tel désordre; comment? ce serait en nous inspirant des idées plus avantageuses du prochain; ce serait en nous disposant mieux à le recevoir et à lui prêter attention, quand il peut et qu'il veut lui-même se faire entendre; ce serait en nous rendant aussi ingénieux à donner des interprétations favorables, que nous le sommes à inventer des titres d'accusation; ce serait en nous faisant dire, et surtout en nous faisant croire plus aisément que la personne a ses raisons qui ne paraissaient pas, mais qui n'en sont pas moins solides, et qu'il ne nous appartient pas d'examiner; du moins ce serait en tenant, pour m'exprimer de la sorte, nos esprits dans la balance, sans tourner du mauvais côté, jusqu'à ce que l'évidence nous entraîne et qu'il n'y ait plus de défense.

Encore y a-t-il alors à se retrancher sur l'intention, et c'est la règle que saint Bernard donnait à ses religieux : car si votre frère a péché en votre présence, disait-il, ne le condamnez pas pour cela : *Nec sic judices proximum.* (S. Bern.) Mais vous me demandez, poursuivait ce saint maître de la charité chrétienne et religieuse, ce que vous imaginerez pour l'excuser, et ce que vous direz ? Si vous êtes aussi charitable que vous devez l'être, vous penserez, et vous direz que c'est en lui manque de réflexion ou de connaissance, que c'est surprise et inadvertance, que c'est occasion et hasard : *Puta ignorantiam, puta subreptionem, puta casum.* (*Id.*) En un mot, vous direz tout ce que la charité vous suggérera, et si elle ne peut dissimuler ni couvrir l'action, elle trouvera bien de quoi justifier l'intention : *Excusa intentionem, si opus non potes.* (*Id.*) Règle admirable, mes chers auditeurs, et toute divine; règle générale, et que nous pouvons presque appliquer partout; règle qui nous préserverait de mille erreurs ou nous nous laissons aller, et dont nous avons tant de peine à revenir.

Il est vrai que le cœur de l'homme est impénétrable, et Dieu seul qui l'a formé sait par quels ressorts il se remue et par quels principes il se conduit : toutefois, c'est de l'intention que vient le bien ou le mal; c'est elle qui corrompt ou qui rectifie. Non pas qu'elle fasse changer de nature aux choses : la nature ne change point. Mais le fait, remarquez ceci, le fait par lui-même peut être injuste, le droit insoutenable, le succès malheureux, et la personne, après tout, exempte de reproches par les vues qu'elle s'est proposées. On n'est point coupable quand, de bonne foi, on n'a point voulu ni cru l'être, et qu'on ne le croit point encore, ni qu'on ne le veut point. Or, quelque cachée que soit l'intention, il y a des conjectures suffisantes qui nous la font entrevoir, sans en être néanmoins des signes infaillibles. Mais que faisons nous ? Voici, chrétiens, l'iniquité; reconnaissons-là; c'est assez pour la corriger que de la connaître. Tout ce qui rend en quelque manière témoignage à l'innocence de l'intention, nous l'empoisonnons, et du reste dans l'incertitude absolue où elle nous laissse touchant sa droiture, c'est d'abord, de tous les tours qu'elle peut avoir, celui qui lui est le plus contraire que nous prenons. Le père de l'enfant prodigue fit préparer un grand festin pour se réjouir avec sa famille du retour de son fils; mais dès que le frère aîné du prodigue entendit la symphonie, qu'il vit les préparatifs du festin, sans raisonner davantage, il se crut moins aimé de son père, et conclut déjà presque à se retirer. Image bien naturelle de ce qui se passe tous les jours parmi nous : on trouve partout du dessein et du mystère; on fait penser aux autres ce que jamais ils n'ont pensé; on donne les couleurs les plus noires à ce qui est plein de candeur et de simplicité. Une parole qui échappe, on la relève; et l'on se sent blessé quand celui dont on croit avoir reçu le coup n'y a nulle véritable part. On en juge souvent par soi-même, et parce qu'on sait assez avec quel esprit on agit en de pareilles conjectures, on se persuade que tous ont les mêmes sentiments; que c'est l'intrigue qui joue, que c'est le dépit qui aigrit, que c'est la vengeance qui anime, que c'est l'envie qui consume, que c'est l'hypocrisie qui dissimule, que c'est la gloire qui enfle. Mais que Dieu, pour un moment, perçant le mur, ne vous fait-il, au travers de l'obstacle qui vous aveugle, lire dans l'âme, et mieux connaître la personne contre qui vous portez un jugement si sévère, vous seriez surpris de voir combien vous vous êtes écarté de la vérité; vous rougiriez des folles chimères où votre imagination s'est égarée; vous commenceriez à regarder d'un œil plus équitable ceux que vous avez si injustement et si cruellement déchirés; vous admireriez l'ingénuité, la probité, là où vous vous étiez figuré tant de détours et de malignité : surtout vous apprendriez à quoi nous expose la faiblesse de nos lumières; et désormais instruit par vous-même de combien d'opinions fausses et erronées l'ignorance tous les jours nous prévient, vous seriez en état de conclure dans les rencontres plus charitablement, et de donner de moins rigoureuses décisions.

C'était donc une leçon bien utile et bien raisonnable que faisait l'Apôtre aux fidèles de

Corinthe, lors qu'il leur disait ce que je vous dis moi-même après lui : *Itaque nolite ante tempus judicare.* (*I Cor.*, IV.) Ne jugez point avant le temps, mais attendez que le Seigneur vienne : *quoadusque veniat Dominus.* (*Ibid.*) Ce sera là, ce sera au jugement du Seigneur, à ce jour de révélation, que la vérité sortira du sein des ténèbres pour se montrer : *Qui et illuminabit abscondita tenebrarum.* (*Ibid.*) Ce sera là que les secrets des cœurs seront manifestés : *Et manifestabit concilia cordium.* (*Ibid.*) Alors vous verrez ce que Dieu condamnera, et ce qui sera en effet condamnable ; et sur les connaissances certaines que vous en aurez, et que Dieu vous donnera, vous pourrez juger et condamner vous-même : *Et tunc laus erit unicuique a Deo.* (*Ibid.*) Mais jusque-là vous serez toujours sujets à vous tromper, non-seulement parce que vous condamnez par ignorance et sans connaître ni le fait, ni le droit, ni l'intention, mais encore parce que vous condamnez par passion : autre principe de mille faux jugements. Tout ceci est solide ; n'en perdez rien.

Qu'est-ce que j'appelle ici passion ? Je prends ce terme dans un sens moins propre et moins étroit. J'entends en général toute affection, toute disposition mauvaise ou de l'esprit ou du cœur à l'égard du prochain ; et c'est ce que je rapporte encore à trois articles que j'explique en trois réflexions toutes nouvelles. Car condamner par passion, ainsi que je le conçois présentement, et que vous devez le concevoir, c'est, ou condamner par naturel, ou condamner par prévention, ou condamner par intérêt. Or, si nous voulons rentrer dans nous-mêmes, si de bonne foi nous voulons examiner ce qui nous fait sur tant de matières et avec tant d'aigreur prononcer contre le prochain, nous trouverons que ces jugements si critiques et si désavantageux, se réduisent presque tous à ces trois principes : souffrez, chrétiens, qu'en trois mots je vous trace trois caractères, que vous pourrez aisément reconnaître, parce que vous les avez sans cesse devant les yeux ; ou plutôt, que vous reconnaîtrez sans peine, si vous le voulez, parce qu'ils ne ne vous conviennent que trop, et que vous ne pouvez, sans un entier aveuglement, ne vous y pas découvrir vous-mêmes, et n'en pas voir toute la ressemblance.

Quoi qu'il en soit, on condamne par naturel, et vous le savez. Combien, dans toutes les professions, dans tous les états (car je n'en excepte aucun), combien, dis-je, partout voit-on de ces gens que gouverne l'humeur, mais une humeur inquiète et chagrine ? de ces gens qui, nourris, pour parler de la sorte, dans l'amertume, portent, selon l'expression du Prophète, sur leur langue envenimée tout le fiel de l'aspic ? *Venenum aspidum sub labiis eorum* (*Psal.* XIII) ; ou, pour user de cette autre comparaison, qui comme ces insectes, lesquels s'attachent au mauvais sang et s'en remplissent, tournent toute la pointe de leur esprit à trouver dans chaque chose l'endroit fâcheux et à le faire valoir ? de ces gens aussi sujets que les autres à certains défauts, et souvent beaucoup plus imparfaits que les autres ; mais qui néanmoins, suivant le reproche de Jésus-Christ, sans remarquer dans eux-mêmes les taches les plus grossières, observent dans autrui jusqu'aux plus légères ombres ? de ces gens toujours prêts à blâmer, et toujours disposés à contredire ? Expliquez-vous en leur présence à l'avantage du prochain : ce n'est qu'avec des peines extrêmes qu'il leur échappe une parole, et que vous leur arrachez un éloge forcé ; mais donnez à leur mordante critique quelque ouverture, bientôt la bile à grands flots se répand, et toute l'histoire de celui-là, toute la vie de celle-ci, sans rien omettre, revient sur la scène. Prenez un parti, il n'en faut pas davantage pour les déterminer au parti opposé. Ce qu'ils condamnaient, ils commenceront à l'approuver ; pourquoi ? parce que vous commencez à le condamner comme eux. Ce qu'ils approuvaient ils commenceront à le condamner ; pourquoi ? parce que vous commencez comme eux à l'approuver. Tantôt c'est esprit de malignité, tantôt esprit d'empire et de domination ; toujours, ou presque toujours impatience, caprice, mélancolie. Mais si le zèle y entre et que l'aigreur du zèle se couvre du voile de la piété, les traits n'en deviennent que plus mortels ; et pour être sanctifiés, ils n'en font que de plus profondes blessures. On se récrie sur tout, on fait un crime de tout ; on ne soupire, à ce qu'il semble, que pour l'avancement du prochain ; mais on le veut plus que Dieu lui-même ne le demande, et par charité l'on viole toutes les lois de la charité. C'est ainsi que le penchant nous mène et que le naturel nous séduit.

Mais ce n'est pas assez : on condamne par prévention, autre caractère non moins dangereux ni moins ordinaire dans le monde. C'est à vous-mêmes que j'en appelle, chrétiens, c'est à votre témoignage. Combien y a-t-il de ces esprits bornés que leur faiblesse rend également faciles à prendre de vains préjugés, et opiniâtres à les conserver ? Malheur à quiconque ne les a pas su prévenir d'abord en sa faveur, et qui ne s'y trouve pas bien marqué : l'impression est presque ineffaçable. Au seul nom de la personne, son procès, sans une plus ample discussion, est tout instruit et déjà fait. Tout ce qui vient de sa part est mal pris ; et il suffit, dans leurs injustes idées, d'avoir une fois été coupable, pour l'être toujours : prévention si funeste dans l'autorité, dont on n'use alors que selon ses propres sentiments et ses vues étroites, pour élever l'un et abattre l'autre. Ne parlez plus de cet homme : depuis quelques soupçons qu'il a donnés de lui-même, il se sacrifierait pour son maître, que toujours son maître l'écartera. Il ferait mille réparations, donnerait mille preuves de sa fidélité, que partout, jusque dans ses soumissions mêmes et dans ses soins, on le croira également double, déguisé, dissimulé. Prévention si nuisible et si fatale à la ré-

putation, dont la perte devient par là irréparable dans l'estime du public, pour peu qu'elle y ait été endommagée, et quoi qu'on fasse pour l'y rétablir. Ne parlez plus de cette femme : depuis quelques discours qu'on a tenus contre sa vertu, elle passerait les heures entières à l'oraison, elle emploierait toutes les journées en œuvres saintes, que toujours il restera une teinture qui la ternit. A la moins importante affaire que suscite le hasard, le souvenir du passé est contre elle un titre invincible, et qui, tout innocente qu'elle est, la rend ou la fait paraître criminelle. C'est une plainte si commune, et la plainte la mieux fondée ; car ce n'est plus alors la vérité qui sert de règle ; et l'on est jugé, non point sur ce qui est, mais sur ce qui paraît ; et sur ce qui vous paraît, à vous en particulier, à vous, préoccupé de certaines pensées, que le temps et de longues satisfactions ont dû pleinement effacer, mais que le temps et les plus longues satisfactions n'effaceront jamais.

Achevons, et c'est ici que triomphe l'injustice : on condamne par intérêt. Je n'en veux point d'exemple plus éclatant que ce que nous lisons dans l'Evangile. Dès que les pharisiens s'aperçurent que le crédit du Fils de Dieu commençait à balancer leur autorité, que firent-ils ? voilà tout à coup la guerre allumée contre lui, et leur unique application désormais est de le contredire en tout et de l'attaquer. Il est digne de mort : *reus est mortis* (*Matth.*, XXVI) ; pourquoi ? non pas dans le fond qu'il ait commis aucun crime, mais parce qu'il leur donne de l'ombrage, et qu'ils ont peur qu'il ne prenne sur eux l'ascendant ; mais parce qu'il opère chaque jour des miracles qui lui attirent l'estime et la confiance publique ; mais parce que de toutes parts ont vient à lui, et que tout le monde le recherche. Point d'autre titre de condamnation. Ainsi, rien de si innocent que l'intérêt ne noircisse, et rien de si sacré qu'il ne profane. Vous vous étonnez que dans telle compagnie l'un se soit tant étendu sur certains défauts de l'autre, et qu'il les sache si adroitement exagérer ? on en a bientôt trouvé la cause. C'est qu'ils ont eu ensemble quelques affaires à démêler ; c'est que ces deux magistrats, dans une pleine égalité où la balance demeure suspendue, sont jaloux l'un de l'autre, et qu'ils se mesurent l'un l'autre ; c'est que ces deux familles ont des prétentions opposées qui les divisent ; que celui-ci et celui-là ont des opinions toutes contraires, et que le divorce des esprits passe plus loin, et cause un pareil divorce entre les cœurs. N'est-ce pas un mal que la sagesse humaine a par elle-même prévu ; et n'est-ce pas pour cela qu'elle nous permet de récuser ou un témoin ou un juge, dès qu'ils peuvent être convaincus d'intérêt ? tant il est aisé de donner dans l'illusion, et d'aller au delà de l'équité, partout où le cœur a quelque part, et dès qu'il y entre de la passion.

Or reprenons, chrétiens ; et pour conclusion de cette première partie, quelle est de tout ceci la conséquence que j'ai prétendu tirer ? Je l'ai dit et je le répète : c'est donc de devenir plus circonspects et plus réservés à s'expliquer contre le prochain ; de ne nous en pas rapporter à nous-mêmes ; de ne pas suivre légèrement nos premières vues ; de nous bien convaincre qu'on y est tous les jours trompé ; qu'il y a presque toujours sujet de douter, et que dans le doute il est bien plus convenable et plus chrétien d'excuser que de condamner.

C'est ce que fait la charité, cette charité évangélique dont l'Apôtre nous a si bien marqué les divines qualités. Observons-les, mes chers auditeurs, étudions-les ; et sans nous contenter de les connaître, formons-les en nous par une fidèle et sainte pratique. C'est une charité sage ; et parce que c'est une charité sage, elle ne perd jamais les voies de la prudence, et rarement celles de la vérité : elle la cherche avec soin, et n'a point de plus sensible complaisance, que lorsqu'elle peut en faveur du prochain l'apercevoir : *congaudet veritati.* (I *Cor.*, XIII.) C'est une charité discrète ; et parce que c'est une charité discrète, si elle parle, ce n'est que pour dire ce qu'elle sait, et ce qu'elle sait avec certitude. Encore ne dit-elle que le bien, qu'elle croit avec autant de plaisir qu'elle est difficile à convenir du mal : *non cogitat malum.* (*Ibid.*) C'est une charité douce ; et parce que c'est une charité douce, sa bénignité la met au-dessus des mauvaises dispositions du naturel, au-dessus de la prévention et de ses fâcheuses impressions : *benigna est.* (*Ibid.*) C'est une charité désintéressée, c'est-à-dire une charité qui n'est ni envieuse, *non æmulatur* (*Ibid.*), ni superbe, *non inflatur*, ni ambitieuse, *non est ambitiosa*, ni emportée, *non irritatur*, ni attachée à elle-même, *non quærit quæ sua sunt.* (*Ibid.*) Et parce que c'est une charité désintéressée, elle est à couvert de toutes les illusions, à couvert de tous les artifices de l'amour-propre et de la passion. Ah ! donnez-la nous, mon Dieu ; nous vous la demandons, cette charité plus précieuse que toutes les connaissances et des hommes et des anges, plus précieuse que le don même de prophétie le plus relevé ; cette charité qui anime toutes les vertus et qui vivifie toutes nos œuvres ; cette charité si ardente parmi les premiers chrétiens, et maintenant si refroidie parmi nous ; enfin cette charité qui excuse tout, autant que la chose est excusable ; et si la chose ne souffre point d'excuse, du moins qui supporte tout : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si nous n'avons pas toujours de quoi excuser le prochain, du moins supportons-nous les uns les autres. C'est saint Paul qui nous donne cet important avis ; et le seul terme dont use l'Apôtre nous fait assez entendre que ce devoir dans la pratique a ses difficultés : *Supportantes invicem.* (*Ephes.*, IV.) Cependant, chrétiens, autant qu'il y a de raisons qui nous en découvrent l'importance,

ce sont autant de motifs qui nous engagent à en soutenir avec constance la pratique ; et pour les réduire tous à deux points, comme c'est une obligation mutuelle, je la regarde sous les deux rapports qui lui sont essentiels : savoir, par rapport au prochain, et par rapport à nous-mêmes. Ceci contient bien des choses que j'aurai soin d'abréger, mais qui méritent toute votre attention. De tant de matières différentes que traitent les ministres de l'Evangile, et que je dois traiter moi-même dans cette chaire, je puis dire qu'il n'en est point d'une plus grande conséquence que celle-ci, ni même d'une nécessité plus absolue pour le commerce de la vie, soit civile, soit chrétienne ; vous le reconnaîtrez à mesure que je m'expliquerai ; et puissent les leçons que je vais vous faire, ne partir jamais de vos esprits !

Supportons le prochain : ce devoir, par rapport au prochain même, est établi sur trois fondements. Sa faiblesse le demande ; la proximité nous y engage ; le précepte de Jésus-Christ nous y oblige. Sa faiblesse le demande par compassion ; la proximité nous y engage par les lois d'une étroite union ; le précepte de Jésus-Christ nous y oblige par religion. Prenez garde. Supportons, dis-je, le prochain, sa faiblesse le demande par compassion. Nous sommes touchés de l'état d'un malade en qui la violence du mal altère toutes les puissances de l'âme ; et dans le trouble de ses sens, quoi que ce soit où le porte l'ardeur qui l'agite, et quoi que lui arrache la douleur qui le presse, nous le regardons bien plus comme un objet digne de notre pitié que nous ne pensons à lui marquer de l'indignation. Or tel est souvent le prochain, lors même que vous lui témoignez plus d'aigreur : son état, peut-être sans remède, veut beaucoup moins un chagrin amer et piquant, qui ne sert qu'à le contrister, qu'une douceur condescendante pour le soutenir en quelque sorte et le fortifier. C'est un homme, par exemple, dans un âge avancé, à qui le nombre des années a changé le tempérament, aisé autrefois et naturel, mais devenu par la vieillesse qui l'appesantit, difficile et sombre : ce n'est plus tant désormais dans ses plus fâcheuses humeurs, une malice affectée que vous pouvez accuser, qu'une triste caducité qu'il faut plaindre. C'est un corps malsain, et déjà cassé dès la jeunesse : l'infirmité est habituelle et l'oblige à des précautions, à des ménagements moins commodes aux autres : mais hélas ! il en porte assez le premier la peine, sans que vous en ajoutiez par vos dédains une nouvelle. C'est un esprit blessé, lequel s'alarme de tout, et se forme mille chimères qui le rendent défiant, léger, inconstant. Eh ! il ne se tourmente que trop lui-même, sans que vous preniez encore à tâche, ou de vous jouer de ses vaines idées, ou d'augmenter ses timides soupçons. C'est un cœur droit et bon, mais colère et brusque ; il y a des bourasques à essuyer, mais c'est le feu qui l'emporte ; dès que l'orage s'abaisse, et que la réflexion survient, il en est suffisamment puni par la confusion qui lui reste, et par les reproches qu'il se fait. Pour peu que vous soyez sensible, vous devez l'être à des imperfections que donne la nature, sans qu'on l'ait voulu ni connu. De les corriger, c'est souvent ce qui n'est pas libre, ou si le mal n'est pas incurable, du moins le remède est-il difficile et lent. Attendez que le temps, que la raison, que la grâce opèrent ; et cependant, au lieu d'insulter à de telles misères, faites-en pour vous des sujet de miséricorde.

Cette règle est générale ; mais par les lois d'une étroite union, elle a encore quelque chose de plus particulier entre ceux que lie ensemble une plus intime proximité : la patrie, l'alliance, le sang, la demeure, l'emploi, la profession. Aussi est-ce de ceux-là mêmes que nous avons plus communément à endurer, parce qu'une fréquente communication en fait plus naître les occasions ; je veux dire d'un voisin dont la vue vous est plus présente, d'un égal qui partage avec vous les affaires, d'un associé qui entre comme vous dans le même négoce, d'un parent à qui tout est chez vous plus ouvert, d'un père avare, d'une mère impérieuse, d'un mari impatient, d'une femme entêtée, d'un frère intéressé, d'une sœur volage, d'un fils peu docile, d'une fille mal faite et disgraciée. Tous ces noms sont sacrés ; il l'ont été jusque dans le paganisme, autant qu'ils le doivent être, et plus peut-être qu'ils ne le sont parmi nous ; et c'est bien à notre honte, que ceux qui nous approchent de plus près soient quelquefois obligés de chercher ailleurs une consolation dont ils manquent auprès de nous, et qu'ils trouvent hors de leur propre maison plus d'indulgence, de facilité, d'affection ; comme cet homme de l'Evangile, mortellement blessé et délaissé dans un chemin, reçut du charitable Samaritain, tout différents qu'ils étaient de mœurs et de religion, un secours que lui avaient refusé le Juif, le prêtre, le lévite, élevés néanmoins aux pieds des mêmes autels et nourris dans la même loi que lui. David, déplorant devant Dieu les mauvais traitements qu'il recevait chaque jour, lui disait : Vous voyez, Seigneur, comment me regardent mes frères mêmes, et comment ils en usent avec moi. Ce sont mes frères, et je suis pour eux comme un étranger : *Extraneus factus sum fratribus meis.* (*Psal.* LXVIII.) Ce sont les enfants de la même mère que moi, et il semble qu'ils me connaissent aussi peu que si j'étais venu d'un pays éloigné : *Et peregrinus filiis matris meæ.* (*Ibid.*) Plainte dont les sujets sont si ordinaires, et que tant de gens ont lieu tous les jours de renouveler. Ah ! c'est bien alors, et il n'est que trop vrai, c'est bien alors qu'au milieu même de ses proches, un homme peut dire qu'il n'en trouve pas un qu'il puisse proprement appeler son prochain. Car, selon la règle de l'Evangile et l'application de Jésus-Christ, quel est proprement mon prochain ? Celui qui me soulage, celui qui me soutient, celui qui me console, celui qui prend part à mes

peines et qui les adoucit : *Quis videtur tibi proximus fuisse? qui fecit misericordiam in illum.* (*Luc.*, X.) Or, de tant de personnes avec qui l'on vit, dans le sein d'une même famille, souvent n'en trouve-t-on pas une à qui l'on puisse se confier, pas une auprès de qui l'on puisse se réfugier, pas une dont on puisse attendre quelque adoucissement à sa douleur et quelque secours. On se voit l'objet d'une contradiction universelle. Ce ne sont que rebuts, que mépris, que paroles dures et choquantes; ce n'est au moins qu'indifférence, qu'insensibilité, que froideur. N'est-ce pas là démentir tous les sentiments naturels et renverser toute l'humanité?

Peut-être aussi ces mêmes sentiments ne sont-ils point assez relevés, et donnent-ils trop à la raison et trop peu au christianisme. Mais voici de quoi les sanctifier par religion : c'est le commandement du Fils de Dieu : commandement incontestable : du moment qu'il nous ordonne d'aimer le prochain, il nous ordonne de le supporter, puisque l'un est la juste et indispensable conséquence de l'autre. Commandement le plus marqué : c'est, à bien parler, le précepte de Jésus-Christ : *Hoc est præceptum meum* (*Joan.*, XV); c'est dans la loi évangélique un commandement nouveau, tant elle y a ajouté de devoirs jusque-là ou inconnus ou mal observés : *Mandatum novum do vobis.* (*Joan.*, XIII.) Commandement le plus exprès : celui qui n'aime pas son frère et ne sait pas en l'aimant souffrir quelque chose, est devant Dieu dans un état de mort : *Qui non diligit, manet in morte.* (*I Joan.*, III.) Commandement le plus général : point d'exception, ni de sexe, ni d'âge, ni de qualité, ni de condition. Tout homme dès là qu'il est homme, a droit d'exiger de moi que je le ménage, que je m'accommode, autant qu'il est possible, jusqu'à ses manières les plus rebutantes, et que pour lui faire grâce, je me fasse violence à moi-même. Nous sommes tous membres d'un même corps, et dans le même corps, s'il y a quelque membre mal affecté, tous les autres se tournent-ils contre lui, l'abandonnent-t-ils, ou ne s'emploient-ils pas à lui donner toute l'assistance qu'il en peut avoir? *Si quid patitur unum membrum, compatiuntur omnia membra.* (*I Cor.*, XII.) De là, commandement sans cesse réitéré dans les saints livres; c'était la leçon la plus commune du Sauveur du monde à ses apôtres; c'était presque l'unique instruction des apôtres à leurs disciples; leurs écrits en sont remplis, et mille fois ce fut la matière de leurs prédications : *Alter alterius onera portate.* (*Gal.*, VI.) Péchez donc en ce seul point, vous vous rendez coupables par mille endroits; non plus seulement contre le prochain, mais contre vous-mêmes : et c'est le second rapport sous lequel je considère cette importante obligation.

Car je veux bien, chrétiens auditeurs, n'avoir désormais égard qu'à vous-mêmes. Je dis qu'il y va de vous-mêmes, qu'il y va de vos propres avantages : avantages les plus estimables et les plus précieux; je les borne à trois, et ceci conclut tout mon sujet. D'une part, c'est la patience que vous pratiquez; d'autre part, c'est le pardon, vous-mêmes dans vos fautes, que vous méritez; enfin, c'est la paix que vous conservez. Quels biens! et pour n'en perdre aucun, est-il effort qui vous puisse coûter, est-il rien que vous ne deviez sacrifier? Je reprends.

La patience que vous pratiquez, premier avantage. Je n'ignore pas à quoi mènent en certaines rencontres les premières saillies, et je sais combien le fardeau est pesant quelquefois, et que, pour ne pas éclater, il faut un grand empire sur soi-même et sur les mouvements de son cœur. Mais prenez confiance, mon cher frère : plus la victoire est difficile, plus le triomphe est glorieux, et tous les sacrifices que vous avez à faire ne doivent servir qu'à rehausser le prix de votre patience. Excellent motif que proposait saint Jérôme à une vierge chrétienne et sage pour la retenir dans la maison paternelle, d'où elle pensait à s'éloigner. Vous n'y pouvez vivre, dites-vous, lui écrivait ce saint docteur, parce que vous y voyez des exemples qui vous choquent, parce que vous êtes auprès d'une mère dont les sentiments, les inclinations, les mœurs, la conduite, sont tout contraires aux vôtres Vous croyez que cela nuit à votre avancement : *Nocet proposito meo.* Mais moi, poursuivait ce Père si versé dans la connaissance de la vraie piété, j'en juge bien autrement que vous, et je prétends que rien ne doit plus contribuer à la perfection de votre âme, ni plus vous élever à Dieu, que d'avoir une matière continuelle de modération, de mortification intérieure, d'abnégation de vous-même et de renoncement à vos volontés. Qu'elle soit donc telle, conclut saint Jérôme, que vous nous la représentez, cette mère qui vous fatigue et vous est à charge, vous n'en serez que plus digne de récompense, en la supportant telle qu'elle est, sans la quitter. *Etiam si talis est, majus habebis præmium, si talem non deseras.*

Or il y là-dessus une illusion qui n'est que trop répandue dans le monde, et que je ne puis assez déplorer : c'est qu'ayant chacun le prix en main, pour expier dans notre état nos péchés et pour nous acquitter auprès de la justice de Dieu, lorsque le remède est si présent, on le néglige et l'on n'en tire aucun fruit. Car je vous prie de bien comprendre, c'est qu'il n'est point de plus solide pénitence que ces peines, pour ainsi dire journalières, qui nous viennent de ceux avec qui nous vivons, et qu'on sait prendre dans un esprit chrétien. De se taire, par exemple, quand on voudrait parler; d'arrêter la langue quand le cœur est animé; de céder, quand on pourrait se défendre et que la réponse ne manque pas; de reculer à propos, quand on pourrait faire face et lever la tête; de ne rien apercevoir, lorsque les choses néanmoins ne frappent que trop la vue et ne réveillent que trop la passion : voilà des satisfactions à offrir à Dieu, d'autant plus recevables à son tribunal, qu'elles

sont moins de notre choix; qu'elles sont plus habituelles et qu'elles reviennent plus souvent; qu'elles sont plus cachées, sans avoir les dehors fastueux de certaines mortifications qui brillent, et que l'orgueil quelquefois soutient. Tel dans le secret d'une maison, parmi les esprits avec qui il a de la peine à compatir, sans avoir l'apparence du martyre, en a peut-être, ou du moins en peut avoir par sa patience tout le mérite.

Le pardon que vous méritez vous-mêmes pour vos fautes, second avantage ; car je puis bien appliquer ici la maxime du Fils de Dieu: On vous remettra ce que vous remettrez; et, selon que vous supportez les autres, vous les formez à vous supporter : *Dimitte et dimittemini.* (*Luc.*, VI.) Mais, par une règle toute contraire, ce que vous ne voulez pas remettre, il ne vous sera pas remis; et ne vous attendez pas qu'on vous supporte, quand vous ne voulez rien supporter vous-mêmes En effet, chrétiens, il n'y a point d'homme sans défaut, et si l'on vous donne à souffrir, autant et peut-être encore plus a-t-on à souffrir de vous. Mais que fait votre sensibilité ? il est naturel qu'on use envers vous de retour, et qu'on prenne à votre égard la même mesure. Vous voyez trop clair et vous comptez tout avec trop d'aigreur : on devient ingénieux à vous éclairer; on se fait une étude de votre conduite; on rappelle ce qu'un long oubli avait, ce semble, effacé ; on vous compte tout, une œillade, un geste, une parole. Vous en êtes touché ; mais sur cela je vous réponds ce que saint Paul disait sur un autre sujet : *Propter quod inexcusabilis es, o homo! qui judicas; eadem enim agis quæ judicas.* (*Rom.*, II.) Vous êtes inexcusable, ô homme! de vous plaindre qu'on vous traite si rigoureusement, lorsque vous traitez les autres avec tant de rigueur. Pourquoi faites-vous ce que vous condamnez? ou pourquoi condamnez-vous ce que vous faites? c'est-à-dire pourquoi trouvez-vous si étrange que ceux pour qui vous n'avez nulle considération, nulle complaisance, n'en aient point pour vous? et si vous prétendez qu'ils vous ménagent, pourquoi les ménagez-vous si peu vous-mêmes? Telle est néanmoins l'injustice où tombent, sans le remarquer, un nombre presque infini de personnes que leur amour-propre aveugle, et dont le commerce devient par là si fâcheux et si pénible. Un homme est sévère à l'excès, mais sévère pour qui? pour autrui et non pour lui-même. Dès qu'il s'agit de lui-même, sa délicatesse n'a point de bornes, et il n'y a rien, à l'en croire, qu'on ne lui doive pardonner. Il veut qu'on s'ajuste à toutes ses façons, qu'on se conforme à tous ses goûts, qu'on étudie toutes ses humeurs et qu'on en dépende; qu'on suive toutes ses imaginations et toutes ses fantaisies; enfin qu'on lui accorde tout et qu'on lui passe tout. Sans cela il n'y a plus, selon lui, de charité dans le monde, et elle y est absolument éteinte. Mais admirons la contradiction; car qu'il se présente d'ailleurs un sujet où lui-même il ait à l'exercer, cette charité dont il exagère tant les devoirs; qu'il soit question de celui-ci ou de celui-là, bientôt le voilà transformé en censeur le plus rigide. Point de miséricorde, point de rémission ; tout l'irrite, tout lui semble intolérable. Une maison retentit de ses cris perpétuels, et les reproches les plus vifs, les termes les plus durs ne suffisent pas pour exprimer son ressentiment et pour le contenter. Or, où sont ces beaux principes qu'il élevait si haut lorsqu'il y était personnellement intéressé, et qu'il oublie si vite quand il n'y va que de l'intérêt du prochain?

De là que s'ensuit-il ? Ah ! chrétiens, remportez avec vous cette dernière leçon, qu'elle demeure éternellement gravée dans votre souvenir, et que par un troisième avantage qui est de conserver la paix, elle vous apprenne à prévenir des désordres que vous pleurerez peut-être toute la vie, et qui en troubleront toute la félicité. De là, dis-je, qu'arrive-t-il? Ecoutez toujours l'Apôtre; il ne dit qu'un mot, mais que le sens en est étendu ! *Quod si invicem mordetis et comeditis, videte ne ab invicem consumamini.* (*Gal.*, V.) Mes frères, écrivait aux Galates ce maître des nations, pour appaiser les contestations qui naissaient entre eux, si vous vous choquez les uns les autres, si vous vous butez les uns contre les autres, prenez garde que vous ne vous consumiez, que vous ne vous détruisiez, que vous ne vous abîmiez les uns les autres : *Videte ne ab invicem consumamini.* (*Gal.*, V.) En effet, plus d'union, plus de paix, et voilà l'état du monde. En voulez-vous une preuve convaincante ? il ne faut que l'expérience. J'entre dans une famille, et là quel spectacle parmi des chrétiens et même parmi des hommes ! Je vois le père animé contre le fils, le fils révolté contre le père; le mari, la femme, les enfants, le maître et les domestiques, tout en combustion, et chacun attentif l'un l'autre à se chagriner. J'entre dans le barreau, et là j'entends les vaines clameurs de gens qui se déchirent mutuellement et qui n'aspirent qu'à se perdre. Je vais jusqu'à l'autel, et quelquefois l'autel devient le théâtre d'une guerre qui divise Jésus-Christ et qui jette le scandale dans le troupeau. Je remonte à la source, et la source du mal ce n'est communément qu'un incident très-léger, mal entendu, mal pris, et qu'un moment pouvait accommoder. Voilà ce que c'était dans son origine : mais présentement c'est un divorce qui éclate, et dont on parle partout; ce sont des procès, des haines éternelles, c'est une vie pleine d'amertume. On y perd ses biens, on y consume ses jours. Bien mieux eût-il valu éteindre la première étincelle et arrêter l'embrâsement, excuser tout, supporter tout. On regrette le temps où on le pouvait, mais on est désormais trop avant, on n'y voit plus de remède, et plutôt que de reculer, un faux honneur vous y fait périr : *Videte ne ab invicem consumamini.* Je dis un faux honneur, car c'est là l'esprit du monde.

De part et d'autre, aucun ne veut faire quelque pas pour se rapprocher; on croirait se déshonorer par là, et donner sur soi l'ascendant à son adversaire. On s'obstine donc, on s'entête de plus en plus. En vain des amis s'entremettent pour calmer les choses. On n'écoute rien, et sans égard aux suites malheureuses où l'on s'engage, on poursuit sa pointe, jusqu'à ce qu'on se soit précipité dans un labyrinthe d'affaires d'où l'on ne peut plus se retirer : *videte ne ab invicem consumamini.*

Ainsi, mes chers auditeurs, j'ai eu raison de le dire, et je ne puis trop le répéter : supportons-nous les uns les autres. Je ne vous demande point ici de ces grands efforts de la charité chrétienne, lorsque les saints, que les martyrs tout couverts de leur sang, tendaient encore les bras au ciel, et formaient des vœux pour leurs persécuteurs. Je ne vous dis point d'aller au milieu des bois, au fond des forêts, chercher des sauvages et vous apprivoiser avec des barbares; mais je vous dis au moins, pères et mères, supportez, qui ? ces enfants élevés dans votre sein, comme ils en sont sortis; mais je vous dis, enfants, supportez, qui ? ce père, cette mère, à qui vous devez la vie qui vous anime et le sang qui coule dans vos veines; mais je vous dis, hommes, supportez, qui ? des hommes vivant dans la même société que vous, dans la même maison, sous le même toit, sous le même ciel; mais je vous dis, chrétiens, supportez, qui ? des chrétiens comme vous, baptisés aux mêmes fonts que vous, unis par la même foi, rachetés par le même sang, appelés à la même gloire que vous. Quand Abraham sut que ses pasteurs avaient pris querelle avec ceux de Lot, il l'alla trouver, et craignant que la division ne passât jusqu'aux maîtres, il lui dit : Accommodons-nous, et pour éviter tout démêlé, si vos pasteurs vont à la droite, j'ordonnerai aux miens d'aller à la gauche; ou si les vôtres vont à la gauche, j'ordonnerai aux miens d'aller à la droite, afin que nous vivions bien ensemble; et pourquoi ? c'est que nous sommes frères : *fratres enim sumus.* (*Gen.*, XIII.) Quand Moïse vit en Egypte deux Juifs qui se maltraitaient l'un l'autre, il courut à eux : Eh ! mes frères, leur dit-il, ne vous souvenez-vous plus de l'alliance qui est entre nous ? pourquoi en user de la sorte, au lieu de vous soutenir les uns les autres ? *Viri fratres estis ; ut quid nocetis alterutrum ?* (*Act.*, VII.) Les premiers chrétiens, au rapport de saint Luc, vivaient ensemble comme n'ayant qu'un cœur et qu'une âme : *multitudinis credentium erat cor unum et anima una* (*Act.*, IV); et Tertullien rapporte que les païens, témoins de leur charité, en étaient surpris, et se disaient en les montrant : Voyez quelle union il y a entre eux : *videte quomodo se diligant* (Tertul.). Encore une fois, supportons-nous donc, et pourquoi ? surtout en vue de Dieu, voilà le motif de notre charité. Supportons-nous, et comment ? comme Dieu nous supporte, voilà le modèle de notre charité. Supportons-nous, et jusqu'à quel point ? autant, par proportion, que Dieu nous supporte : voilà le degré de notre charité. Supportons-nous, et en quoi ? en tout : voilà l'étendue de notre charité. Supportons-nous, et combien de fois, combien de temps ? toujours : voilà la durée de notre charité Enfin supportons-nous, et quel en sera le fruit ? la grâce de Dieu et la béatitude éternelle : voilà la récompense de notre charité, et ce que je vous souhaite, etc.

SERMON XIV.

Pour le dimanche de la première semaine de carême.

SUR LE JEUNE.

Ductus est Jesus in desertum a Spiritu : et cum jejunasset quadraginta diebus, et quadraginta noctibus, postea esuriit. (*Matth.*, IV.)

Jesus fut conduit au désert par l'Esprit, et, après avoir jeûné quarante jours et quarante nuits, il se sentit pressé de la faim.

Ce ne fut, selon la remarque des Pères, ni sans exemple, ni sans récompense, ni sans une inspiration particulière et de très-solides raisons, que le Sauveur du monde entreprit un jeûne si rigoureux, et qu'il l'observa durant quarante jours et quarante nuits. Ce ne fut pas sans exemple, puisque déjà le saint législateur du peuple de Dieu, Moïse, et le prophète du Seigneur, Elie, avaient jeûné, l'un sur la montagne, l'autre dans le désert, pendant le même espace de nuits et de jours. Ce ne fut pas sans récompense, et une prompte récompense, puisque immédiatement après son jeûne, surtout après la victoire qu'avait remportée cet Homme-Dieu sur l'esprit tentateur, qui lui voulut persuader de changer des pierres en pain, les anges descendirent du ciel et lui servirent à manger. Enfin, ce ne fut ni sans une inspiration particulière, puisque l'Evangile nous marque qu'il fut conduit au désert par l'Esprit divin, ni sans de très-solides raisons, puisque entre bien d'autres qui l'engagèrent à une si longue pénitence, il eut spécialement en vue de nous donner, dans sa personne, un modèle de la mortification chrétienne, et de nous apprendre, en la pratiquant avant nous, à la pratiquer nous-mêmes après lui et comme lui.

Cependant, chrétiens, malgré l'exemple de Jésus-Christ qui s'épargne si peu lui-même, malgré les récompenses attachées au jeûne, et tant de raisons qui en autorisent la pratique, malgré le précepte de l'Eglise qui nous y oblige, malgré même la modération qu'elle y apporte et le soin qu'elle a pris de le proportionner à notre faiblesse, n'est-il pas vrai, et ne puis-je pas le dire, en le déplorant, que rien dans le christianisme n'est plus mal observé que le jeûne ?

Cette plainte si générale et si juste regarde trois sortes de personnes à qui j'ai à parler dans ce discours. Il y a des libertins qui font une profession ouverte de violer tous les préceptes de l'Eglise, et en particu-

lier celui du jeûne, qui leur paraît moins important. Il y a des délicats qui conservent en apparence toute la soumission due au précepte du jeûne, mais d'ailleurs en savent éluder l'obligation par des priviléges imaginaires et des dispenses étudiées. Et il y a des fidèles qui gardent, ce semble, le jeûne, mais bien au-dessous de la perfection qu'il demande, et qui y commettent des fautes qu'ils ne comptent pour rien, et que souvent même ils ne connaissent pas. Les premiers méprisent absolument la loi ; or il faut aujourd'hui leur inspirer pour le précepte du jeûne une tout autre estime, et leur en montrer l'importance et la nécessité: c'est la première partie. Les seconds respectent la loi, mais ils s'en dispensent, et il faut leur faire voir que presque toutes les dispenses sur quoi ils s'appuient sont mal fondées et pleines de déguisement : c'est la seconde partie. Enfin les derniers respectent et, quant au fond, veulent observer la loi, mais, du reste, avec des tempéraments qui l'altèrent et qui en retranchent toute la rigueur ; il faut donc leur faire connaître combien leur jeûne est imparfait, et leur découvrir toute l'étendue qu'il doit avoir : c'est la troisième partie. Matière d'une extrême conséquence en ce saint temps où nous entrons ; car il s'agit, chrétiens, de vous disposer à cette pénitence publique, qui nous est imposée comme un remède également salutaire et nécessaire. Il s'agit de vous apprendre l'usage que vous en devez faire, le fruit que vous en devez retirer, et de corriger par la vertu de la parole de Dieu tant d'abus qui n'y sont depuis longtemps, et n'y deviennent encore tous les jours que trop ordinaires. Dieu pénitent, et pénitent pour nous, Seigneur, ajoutez à l'efficacité de votre parole et à la force de votre exemple, l'onction de votre grâce. C'est pour cela que j'implore le secours du Saint-Esprit, et que je m'adresse à Marie en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point dans le christianisme une légère observance que celle du jeûne. J'ajoute même qu'il n'en est point qui nous doive devenir plus vénérable, soit que nous ayons égard à son institution, soit que nous considérions les motifs de son institution. Je dis d'abord précisément son institution, et je la regarde en elle-même et telle qu'elle a été faite. Je dis ensuite les motifs de son institution, et j'en examine les raisons et pourquoi elle a été faite. Dans ces deux points je trouve de quoi corriger nos idées touchant une pratique pour laquelle on n'a pas quelquefois dans le monde tout le respect qu'elle demande, et que même tant de libertins ont osé mettre au rang des superstitions populaires. Appliquez-vous.

Si c'est à l'antiquité que nous devons déférer davantage, si c'est à la force du précepte, je prétends qu'un des plus anciens dans l'Église, et des plus exprès, c'est celui du jeûne que nous observons durant les quarante jours ordonnés. Nous en trouvons des vestiges jusque dans les premiers siècles voisins des apôtres ; et, suivant la règle de saint Augustin, nous concluons que c'est des apôtres mêmes que cette sainte institution est venue, puisque nous ne voyons depuis eux aucun autre temps où elle ait commencé. Tertullien nous fait connaître que les fidèles de son temps la regardaient comme une institution apostolique. Saint Jérôme et saint Léon l'appellent ainsi en termes formels. Nous croyons donc que c'est un précepte donné à l'Église, et de là confirmé par l'Église même dans une tradition également sensible et authentique. Les conciles en ont parlé : pas un presque d'entre les Pères, soit grecs, soit latins, qui n'en ait fait quelque mention, les uns plus expressément, les autres moins, mais toujours assez pour nous faire entendre sur cela leurs pensées. De les vouloir nommer tous, et de rapporter leurs paroles, ce serait un détail infini; mais qui refuse de m'en croire peut consulter les sources, et voir par lui-même avec quel soin et quelle uniformité de sentiments ces saints docteurs se sont expliqués sur le jeûne, ou, pour mieux dire, sur le précepte du jeûne. Car comment en ont-ils parlé? Non point seulement comme d'une pieuse coutume, mais comme d'une loi étroite et rigoureuse. Pour nous, écrivait saint Jérôme à une dame chrétienne, nous gardons religieusement le jeûne du carême ; non pas, ajoutait ce Père, qu'il ne nous soit libre de jeûner en tout autre temps; mais nous distinguons bien ce qui se fait par une pure piété, et ce qui se fait par une absolue nécessité. De jeûner en d'autres saisons et à d'autres temps hors le carême, c'est dévotion, et ce que nous appelons piété; mais de jeûner dans le carême et dans tout le carême, c'est obligation, et ce que nous appelons nécessité : *Sed quod aliud sit necessitate, aliud voluntate munus offerre.* (S. HIERON.) Péché donc, désobéissance griève, révolte contre les ordres de Dieu, prévarication, sujet de damnation, voilà comment les Pères nous ont représenté la transgression de ce commandement.

Or c'est ce précepte néanmoins que le libertinage du siècle traite avec plus de mépris, et qu'il croit pouvoir plus impunément violer. Mais, quoi qu'en dise le libertinage, et quoi qu'il en pense, quel autre précepte est plus marqué que celui-là? Quel autre nous a été plus formellement intimé? A quel autre l'Église s'efforce-t-elle de nous disposer par un appareil plus solennel? Sur quel autre les maîtres de la morale dans leurs discours, dans leurs écrits, se sont-ils déclarés plus ouvertement et avec plus d'éloges? Quel autre a eu plus de combats à soutenir de la part de l'hérésie, et en a, par le zèle de l'Église à le maintenir, plus heureusement triomphé? Quel autre a été formé sur un modèle plus grand, plus sacré pour nous, puisque c'est sur l'exemple même de Jésus-Christ? De quel autre l'usage, jusqu'à

ces derniers jours, a-t-il été plus constant, plus commun? Et quel autre enfin, dans ses défenses, renferme de plus sévères menaces et traîne après soi de plus affreuses conséquences? Malgré des expressions si précises, des témoignages si avérés, un consentement si universel, la pratique de tant de siècles; au milieu de tant de voix qui nous annoncent le jeûne; parmi le saint, mais le lugubre appareil de nos autels, désormais couverts de deuil, et ne présentant que des objets de pénitence; dans la juste et salutaire frayeur que doit nous inspirer un châtiment éternel; si nous regardons toujours avec indifférence une si solide institution, je ne vois plus rien qui doive faire impression sur nos cœurs; et si nous n'en tenons nul compte, il faut avoir pour cela perdu tout le sentiment de la religion; pourquoi? parce que c'est vouloir abolir dans le christianisme un de ses exercices les plus religieux; parce que c'est démentir la plus sainte antiquité, et rejeter sans respect une de nos traditions les plus autorisées; parce que c'est donner au peuple fidèle un scandale dont les forts mêmes sont troublés, et qui ne manque point d'entraîner les faibles et de les pervertir; parce que c'est fomenter l'erreur jusque dans le sein de l'Eglise, et fournir des armes à ses ennemis, qui l'ont sur ce point si fortement et si souvent attaquée; parce que c'est mépriser l'Eglise elle-même en méprisant sa loi : or Jésus-Christ nous a spécialement avertis, et c'est un oracle sorti de sa bouche, que quiconque est rebelle à l'Eglise, quiconque ose s'élever contre elle et ne la pas écouter, doit être réprouvé comme un publicain et un païen : *Sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* (*Matth.*, XVIII.)

C'est donc là, mon cher auditeur, que je puis m'en tenir d'abord, et que je m'en tiens. L'Eglise le veut, l'Eglise l'ordonne, c'est assez. Mais l'a-t-elle pu ainsi ordonner, et l'a-t-elle en effet voulu? Elle l'a pu, puisqu'elle est l'épouse de Jésus-Christ, et comme épouse de Jésus-Christ, la dépositaire de son autorité. Elle l'a pu, puisque c'est à elle qu'il fut dit: *Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel;* c'est-à-dire, tout ce que vous ordonnerez sur la terre, sera ordonné dans le ciel. Et elle l'a en effet voulu, puisque c'est de la sorte que, de siècle en siècle, depuis sa naissance, elle nous l'a fait entendre dans ses canons, et par tant d'organes différents. Or, cela me suffit, et comme dit saint Ambroise, point d'autre raison de la loi que la loi même, et que l'incontestable pouvoir du législateur qui l'a portée. On vous donne à choisir de la vie ou de la mort; de l'une, si vous obéissez; de l'autre, si vous refusez d'obéir: manquez en ce point, et manquez-y seulement une fois, il n'y a point de salut pour vous, et je vous dis dès lors de la part de Dieu, ce que Dieu lui-même dit au premier homme, en lui ordonnant une espèce d'abstinence, et lui défendant de toucher à un fruit : Au moment que vous mangerez contre l'ordre du Seigneur, vous mourrez : *In quacunque die comederis, morte morieris.* (*Gen.*, II.)

Ainsi, c'est à vous à délibérer, à mettre dans la balance une éternité malheureuse et un jeûne de quelques jours; à voir si vous voulez, comme Esaü, pour un vain soulagement, donner votre droit d'aînesse et vendre votre plus précieux héritage; si vous voulez sacrifier les intérêts d'une âme immortelle aux appétits d'une chair corruptible; si vous n'avez point d'autre Dieu à servir que votre corps. Ah! saint Paul n'y pensait qu'en gémissant et en pleurant; du moins ce que ce grand Apôtre déplorait en général, je puis bien, appliquant ici ses paroles, le déplorer en particulier. Car je vous l'ai dit, mes frères, écrivait aux Philippiens ce docteur des nations; je vous le répète avec douleur et les larmes aux yeux : Vous en trouverez plusieurs que j'ai toujours regardés et que je regarde comme des ennemis de la croix : *Multi enim ambulant, quos sæpe dicebam vobis, nunc autem et flens dico, inimicos crucis Christi.* (*Philipp.*, III.) Ce sont des gens qui n'ont que des vues terrestres et animales, *qui terrena sapiunt.* (*Ibid.*) Leur divinité, leur idole, c'est leur chair; *quorum Deus venter est.* (*Ibid.*) Mais aussi leur destinée, c'est la mort : *quorum finis interitus.* Et cette fausse gloire qu'ils mettent à transgresser plus hautement le précepte, tournera dans une confusion éternelle pour eux; *et gloria eorum in confusione.* (*Ibid.*)

D'autant plus injustes dans le mépris qu'ils font du jeûne et du précepte de l'Eglise, que cette sainte institution se trouve plus solidement établie et fondée sur de plus puissantes raisons. Nous l'avons considérée en elle-même, et maintenant je veux bien encore vous en découvrir les motifs. Je veux bien, si vous le demandez, mon cher auditeur, entrer là-dessus en raisonnement avec vous, et vous rendre compte des intentions de l'Eglise, toutes sages, toutes pures, toutes divines. Ceci doit achever de vous convaincre; et pour le comprendre dans toute sa force, écoutez-moi, ou plutôt écoutez saint Jean Chrysostome.

Car l'Eglise ne fait rien en vain, ni rien qu'elle ne rapporte au salut de ses enfants, comme à la gloire de son époux; et pour en venir au point que je traite, la fin générale du jeûne, dit saint Chrysostome, c'est de mortifier la chair; mais cette mortification de la chair a trois effets subordonnés, qui en sont les suites. Par rapport au passé, c'est une satisfaction; par rapport à l'avenir, c'est une précaution; et par rapport au présent, c'est une source de bénédictions. Satisfaction par rapport au passé : c'est par le jeûne que nous nous acquittons auprès de la justice de Dieu; *Jejuna, quia peccasti.* (S. CHRYSOST.) Précaution par rapport à l'avenir: c'est par le jeûne, que nous nous tenons en garde contre les rechutes, et toujours unis à Dieu: *Jejuna, ut non pecces.* (*Id.*) Source de bénédic-

tions par rapport au présent : c'est par le jeûne que nous attirons sur nous les dons du ciel et les grâces de Dieu : *Jejuna, ut accipias*. (S. CHRYSOST.) Or, admirons la sagesse de l'Eglise, et prenez garde, s'il vous plaît. Elle sait que nous sommes pécheurs : que fait-elle ? Elle veut donc qu'il y ait un temps de pénitence, et que chaque année, ce temps de pénitence diminue d'une part, à mesure que nous l'amassons de l'autre, ce trésor de colère, qui croîtrait sans cesse, et dont nous serions accablés. Elle sait que nous sommes faibles, et quelle est la fragilité de notre cœur : que fait-elle ? elle veut donc que le jeûne, en affaiblissant le corps, fortifie l'esprit, et nous mette par là en assurance contre les fougues et les saillies de la passion. Elle sait que nous sommes pauvres, indigents, et combien les grâces d'en haut nous sont nécessaires : que fait-elle ? Elle veut donc que le jeûne, en nous humiliant devant Dieu, le fléchisse en notre faveur, et fasse descendre sur nous les plus abondantes richesses. C'est par toutes ces raisons, mes frères, que l'Eglise nous envoie, nous, ses ministres, comme Dieu, autrefois, envoyait ses prophètes, et qu'elle nous ordonne de vous prêcher le jeûne. Nous vous l'annonçons : heureux, si c'était avec ce redoublement de joie que faisait paraître le saint docteur, dont je développe ici la pensée, lorsqu'aux approche du jeûne il s'acquittait auprès des fidèles du même ministère que nous. Ce Père savait qu'il avait à parler à un peuple docile et soumis. Il avait été plus d'une fois témoin des merveilleux changements que produisait le jeûne dans une grande et superbe ville, dont il était le pasteur et l'évêque. Il se promettait, sur les fréquentes épreuves qu'il en avait faites, de voir bientôt les vices éteints, les vertus ressuscitées, et une réformation entière des mœurs ; que la pénitence allait rendre à Dieu ce que lui avait ravi le monde, et réparer dans les âmes les brèches du péché ; qu'elle allait détruire l'empire des sens, et que ce serait un puissant attrait auprès de la divine miséricorde pour la toucher, quand Dieu verrait des cœurs brisés par la douleur et des corps exténués par le jeûne. Voilà, dis-je, sur quoi comptait saint Chrysostome, cet éloquent et zélé prédicateur de la pénitence. Mais nous, chrétiens, à en juger par le passé, qu'avons-nous lieu d'attendre de vous, qu'un renouvellement de crimes par de nouvelles transgressions du plus saint commandement, et peut-être, jusque dans un temps consacré au jeûne, les plus scandaleuses intempérances ?

Or y pensez-vous, mon cher auditeur, et pouvez-vous trop y penser ? Un peu de réflexion, je vous prie. Vous êtes pécheur, et pécheur de combien d'années ! Comme pécheur il faut satisfaire à Dieu, il faut acquitter des dettes grossies depuis longtemps et accumulées devant Dieu. Dites-moi donc et répondez-moi, si ce n'est pas maintenant et par le jeûne, quand et comment les acquitterez-vous ? Dans tous les autres temps de l'année, vous ne voulez point entendre parler de pénitence. Vous ne connaissez point, et vous faites même profession de ne point connaître toutes ces mortifications libres et de notre choix, qu'ont pratiquées tant de pécheurs convertis, et que pratiquent encore dans tous les états du christianisme tant d'âmes justes. Il ne reste que le jeûne à quoi l'Eglise vous oblige par une contrainte salutaire ; mais le remède même vous devient mortel, et les soins de l'Eglise ne servent qu'à redoubler votre péché et qu'à faire davantage éclater votre irréligion.

Cependant ne vous y trompez pas, et concevez une fois à quoi vous vous exposez : Toujours contracter et jamais ne rien payer ! toujours offenser Dieu et jamais ne l'apaiser ! Qui sait si la foudre ne lui échappera pas ? Dans sa colère il ne donna à Ninive que quarante jours, et c'est peut-être encore le même délai qu'il vous accorde : *Adhuc quadraginta dies*. (*Jon.*, III.) Après cela plus de pardon : cette Ninive sera détruite, cet homme sera livré à la violence de ses désirs et à l'endurcissement de son cœur ; ce pécheur sera surpris dans son impénitence, et enlevé au jour qu'il y pensait le moins : cette âme sera frappée d'un éternel anathème et perdue sans ressource : *Et Ninive subvertetur*. (*Ibid.*)

Ce n'est pas tout. Vous êtes faibles, et quand nous vous reprochons les désordres de votre vie, vos chutes et vos rechutes continuelles, vous faites tant valoir cette faiblesse, comme si elle vous autorisait et vous justifiait. Le penchant vous entraîne, la vivacité de vos inclinations naturelles vous emporte ; à peine êtes-vous maîtres de vous-mêmes, et c'est, dites-vous, votre malheur : mais moi je dis, c'est votre crime. Car j'appelle votre crime et votre condamnation tout ensemble, d'être faibles, de vous sentir faibles, et de ne travailler pas à vous fortifier, et de ne prendre pas un des moyens les plus efficaces et les plus présents pour amortir le feu qui vous brûle, et pour réprimer la cupidité qui vous domine. Cette passion qui vous tyrannise, cette habitude qui vous lie, cet engagement qui vous retient, ce démon domestique ne peut être vaincu que par la prière et par le jeûne : *Hoc genus dæmoniorum non ejicitur nisi per orationem et jejunium*. (*Matth.*, XVII.)

Il y a plus encore, et il est vrai : vous pouvez tout avec la grâce ; et à vous en croire, vous l'attendez cette grâce, une grâce forte, une grâce de conversion ; mais c'est de là même que je tire une dernière preuve contre vous, et une nouvelle conviction. Car cette grâce comment l'attendez-vous ? Ce fut par le jeûne qu'Achab toucha le cœur de Dieu ; par le jeûne, que les Ninivites détournèrent les vengeances divines dont ils étaient menacés ; et comme remarque Tertullien, si Sodome elle-même et Gomorrhe, ces villes abominables, eussent eu recours au jeûne, elles se seraient garanties de ce feu céleste

qui les réduisit en cendres. C'est ainsi qu'on obtient la grâce ; mais tant que vous ne prendrez pour l'attirer nulle des mesures les plus ordinaires et les plus nécessaires ; tant que vous ne ferez rien pour cela, que vous ne soutiendrez rien, que vous ne vous assujettirez à rien, vous l'attendrez toujours, et vous ne l'aurez jamais. Ah ! il vous sied bien, dans vos discours libertins, de renvoyer le jeûne au cloître et au désert, comme si c'était aux justes, et non aux coupables, de gémir devant Dieu et de le fléchir par la pénitence ; comme si c'était aux forts, et non aux faibles, de se défier plus d'eux-mêmes et de se précautionner contre eux-mêmes avec plus de soin ; comme si c'était aux saints, et non aux pécheurs, de craindre plus d'être délaissés et abandonnés du ciel.

Mais je voudrais jeûner, et je ne puis : c'est ce que disent, non plus les libertins, mais les délicats, et ce qu'il faut présentement examiner. Ils respectent la loi du jeûne ; ils voudraient, à ce qu'il semble, la garder, mais ils s'en croient dispensés ; et je prétends que la plupart de ces dispenses sur quoi l'on s'appuie dans le monde, sont fausses et mal fondées, ainsi que vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a, disent les théologiens, deux sortes de lois : loi naturelle, et loi positive. Loi dite naturelle, parce qu'en naissant nous l'apportons avec nous, écrite du doigt de Dieu, et gravée, pour ainsi parler, au fond de notre être. Loi dite positive, pour marquer qu'elle n'est pas née avec nous, mais que dans la suite des temps elle nous a été imposée par une puissance supérieure dont nous relevons, et qui, par une déclaration expresse et légitime, nous a fait connaître sur certains sujets sa volonté. Or il ne faut pas, continuent les maîtres de la morale, raisonner également de ces deux lois. Elles ont chacune leurs préceptes, mais différents quant à l'obligation. Car comme la loi naturelle est une loi nécessaire, renfermant certaines maximes fondamentales, certains principes généraux qui ne changent point, et qui sont partout les mêmes, tous ses préceptes obligent toujours, et quelques-uns même pour toujours ; tellement qu'en quelque conjoncture que je me trouve, ils gardent toujours à mon égard la même force, sans que nul privilége m'en puisse jamais exempter. Mais au contraire, parce que la loi positive, est une loi purement arbitraire et dépendante de l'ordre et du gré du législateur, ses préceptes n'obligent par eux-mêmes, ni pour toujours, ni toujours ; mais autant que l'a librement arrêté le maître qui a le pouvoir en main, et qui en use comme il le juge convenable, suivant les lieux, les temps, les occasions, la disposition présente des personnes et leur état. De là je conclus avec le docteur évangélique saint Thomas, que la loi du jeûne, telle que l'Eglise nous l'a prescrite, étant une de ces lois que nous nommons positives, elle est par conséquent sujette à de justes dispenses, selon que les besoins le demandent, et que les ministres de l'Eglise, pour de véritables et solides raisons, en ordonnent. Je dois même convenir que ces sortes de dispenses sont nécessaires pour quelques-uns ; que c'est un scandale très-injustement pris, de les vouloir toutes condamner ; que ce n'est point à nous d'entrer là-dessus dans un examen qui ne nous appartient pas ; mais que, jugeant favorablement de notre frère, nous devons pratiquer à la lettre la parole de saint Paul : Que celui qui ne mange point, n'a pas droit pour cela de mépriser celui qui mange : *Qui non manducat, manducantem non judicet.* (*Rom.*, XIV.)

Cependant, chrétiens (cette précaution prise, et que je devais prendre), il est vrai du reste que le christianisme est plein de grossières erreurs, qui s'y sont glissées, et qui s'y glissent tous les jours, à l'égard des dispenses dont je parle ; et à bien examiner, comme il m'est permis de le faire en général dans la chaire de vérité, les prétendus titres sur quoi sont fondées la plupart des personnes qui se croient dispensées du jeûne, je découvre deux choses qui vous doivent paraître, comme à moi, deux grands désordres, et contre lesquels je suis obligé de m'expliquer ; car je fais deux propositions touchant les dispenses dont on s'autorise communément dans le monde à l'égard du jeûne : je dis qu'elles sont ordinairement fausses, ou quant au fond, c'est la première proposition ; ou quant à l'étendue que nous leur donnons, c'est la seconde. En premier lieu, souvent vous vous flattez, mon cher auditeur, d'être légitimement dispensé de la loi du jeûne, lorsqu'en effet vous ne l'êtes pas. Et en second lieu, quand la dispense au fond est réelle, comme elle le peut être, du moins vous la portez trop loin, et bien au delà des bornes qui lui sont marquées. Ces deux instructions ne sont pas d'une légère conséquence, et c'est à quoi vous ne pouvez faire trop d'attention.

Fausses dispenses quant au fond. Bien des raisons peuvent dispenser du jeûne ; mais toutes se réduisent à une raison générale : c'est une impuissance actuelle de satisfaire au précepte. Soit que ce soit dans les uns infirmité présente, ou seulement même danger prochain d'y tomber ; soit que ce soit dans les autres travail pénible, fatigant et néanmoins nécessaire ; quoi que ce puisse être, il faut incontestablement que l'excuse soit véritable, pour être recevable. Or je prétends que la plupart, surtout parmi le sexe, plongés dans une mollesse criminelle, se font d'une faiblesse imaginaire un vain prétexte contre l'obligation du jeûne. Ce point vous regarde, femmes du monde, qui trop accoutumées à flatter votre corps et à l'idolâtrer, et sur cela même affectant certains airs d'une indolence outrée, vous alarmez à la moindre atteinte d'une douleur passagère, et à la moindre altération que le jeûne peut et qu'il doit en effet naturellement causer. Ce point vous regarde, fragiles beautés, qui

pour conserver un éclat que le jeûne pourrait ternir, mais que le temps enfin, malgré vos soins, fera bientôt disparaître, sacrifiez à un agrément périssable le commandement du Seigneur, et vous rassurez sur des idées chimériques de santé dont l'esprit se repaît, et où vous êtes si ingénieuses à vous entretenir. Ce point vous regarde, hommes sensuels, qui, après de longs et de fréquents excès, ne trouvant point dans le jeûne de quoi contenter une insatiable avidité, vous laissez abattre dès le premier effort et vous rendez; ou qui, dans un travail aisé par lui-même, pensez avoir un sujet valable pour vous affranchir de la loi et pour en secouer le joug. Ecoutez tous sur quelles conjectures (je ne dis pas sur quelles preuves évidentes), mais au moins sur quelles conjectures je me fonde, moi, pour ne vous en pas croire tout à fait touchant les dispenses dont vous vous prévalez, et pour me défier sur cela de la vérité de vos paroles et de la sincérité de vos sentiments.

Je prends la voie de comparaison, j'oppose état à état : premièrement le vôtre à celui de tant d'autres dans le christianisme; secondement le vôtre dans les conjonctures présentes, à vous-mêmes, partout ailleurs et en tout autre temps. De cette double opposition il me semble que je puis former contre vous un double témoignage, et l'un et l'autre convaincants. Suivez-moi.

Je passe en esprit dans la solitude; je cherche dans le monastère et le cloître, et là je trouve.... qui? tant de personnes de tout âge ayant plus droit que vous, du moins autant que vous, d'alléguer le tempérament, la complexion, le sexe, les années, les infirmités, le travail. Vous en avez connus de la sorte et vous en connaissez encore. Combien ont été élevés avec vous et comme vous? combien ont été formés du même sang que vous? sont nés dans la même maison et avec les mêmes prétentions que vous? Que dis-je? et qu'il me soit permis d'ajouter combien, plus favorisés de la nature et dans une condition supérieure à la vôtre, avaient reçu de la naissance une éducation plus capable de leur inspirer une délicatesse qui peut-être même, selon le monde, vous convient mal? Toutefois nous les voyons assidus aux exercices de leur vocation, porter tout le poids d'une régularité fatigante et presque accablante, et avec cela garder le jeûne dans toute sa sévérité. Et quel jeûne! je ne dis pas un jeûne de quelques jours ni de quelques semaines, mais de plusieurs mois dans l'année, et quelquefois de toute la vie. Voilà ce qu'ils font. Or, pourquoi ne le ferez-vous pas? Vous ne le pouvez? Mais souvenez-vous toujours de qui je vous parle : d'une sœur qui le peut et qui le fait; d'un frère qui le peut et qui le fait; d'un parent, d'un ami, d'un égal qui le peut et qui le fait. Vous ne le pouvez! Dites plutôt que vous ne le voulez pas et que ce ne sont point les forces qui vous manquent, mais la résolution et le courage. Car il ne sert à rien, prenez garde, il ne sert à rien ici de répondre ce que sans doute vous me répondez au fond de l'âme, que la raison de l'égalité, par rapport à la naissance et à la condition, n'empêche pas que les uns, quant aux forces naturelles, ne soient mieux ou moins bien constitués que les autres. Je le sais comme vous, et dans la comparaison que je fais, je ne prétends point aussi vous donner une règle absolue et si universelle qu'elle soit sans exception; mais voici d'ailleurs ce que je ne puis ignorer. Ecoutez-le : ce n'est pas sans réflexion ni connaissance que je le dis. En effet, je suppose que vous, vous mêmes qui vivez actuellement dans le monde, vous vous trouvez, par un nouveau choix de vie, comme cette sœur, comme ce frère, comme ce parent, cet ami, cet égal, engagé dans la profession religieuse, et rempli du même zèle pour l'honneur de Dieu et pour votre sanctification; je le suppose encore une fois, et je soutiens que sans changer de tempérament, sans acquérir d'autres forces, ce que vous ne pouvez maintenant, ou que vous croyez ne pas pouvoir, vous le pourriez alors et vous le feriez. Pourquoi? Ah! mon cher auditeur, c'est que ce que vous ne voulez pas bien maintenant, vous seriez alors tout autrement déterminé à le vouloir et à le faire. Jugez-vous vous-même, et jugez-vous de bonne foi; il ne faudra là-dessus que votre propre sentiment pour vous convaincre.

Tel était le reproche que se faisait à lui-même saint Augustin sur un sujet à peu près semblable : *Et tu non poteris quod isti et istæ?* (S. AUGUST.) Quoi! vous ne pourrez pas ce que peuvent ceux-ci et celles-là? *Tu non poteris?* Vous ne le pourrez pas? Mais tant de religieux dans la retraite, aussi faibles que vous, souvent même plus faibles que vous, l'ont pu et le peuvent encore! *Tu non poteris?* Vous ne le pourrez pas? Mais tant d'âmes vertueuses dans le siècle même et dans les mêmes dispositions que vous l'ont pu et le peuvent encore! *Tu non poteris?* Vous ne le pourrez pas? Mais tant de pauvres jusque dans la misère l'ont pu et le peuvent encore! *Tu non poteris?* Vous ne le pourrez pas, vous?.... vous, dis-je, avec tous les soulagements que vous fournit d'ailleurs votre état, et que vous savez si bien vous ménager? Je dis plus : vous ne le pourrez pas, vous qui pouvez bien d'autres choses et qui savez en tant d'autres rencontres prendre sur vous et vous forcer?

Car c'est vous même présentement que je compare avec vous-même; c'est de vos mains que je prends les armes pour vous combattre; et voici, chrétiens auditeurs, deux choses que je n'accorde pas aisément ensemble. Quand il s'agit du jeûne, on est faible, on ne se sent pas pour cela les forces nécessaires; mais on en a bien tous les jours assez pour de profanes divertissements, plus nuisibles quelquefois à la santé que le jeûne le plus rigoureux; mais on en a bien eu assez, et jusque dans ce saint temps on saura bien en trouver assez pour un jeu opiniâtre où l'esprit doit naturellement s'user par une longue application; pour des veilles re-

doublées et presque continuelles, où le corps doit peu à peu se consumer; pour des excès dans les repas, dont les plus robustes complexions se ressentiraient. Comment conciliez-vous, d'une part, à vous entendre parler, tant de faiblesse, et d'autre part, à vous voir agir, tant de fermeté et de vigueur?

Ce n'est pas, après tout, que le jeûne n'affaiblisse, et qu'il ne mortifie. Mais, répond saint Chrysostome, c'est un jeûne; il n'a donc été fait que pour affaiblir et pour mortifier. Il a ses bornes, j'en conviens; il a ses exceptions, je le veux; mais sans doute vous les ignorez ces justes bornes; vous ne les connaissez pas ces exceptions, ces justes titres sur quoi doit être fondée une solide dispense, et il est bon de vous les apprendre. Une langueur douloureuse et habituelle; une maladie imprévue, déjà violente dans ses atteintes ou dangereuse dans ses suites; de longues et de pénibles fatigues dans une profession laborieuse; un âge avancé et une vieillesse désormais cassée. Quand je vous verrai réduit dans cet état, alors je ne vous parlerai plus d'austérités ni de jeûnes.

Jusque-là, appliquez-vous; jusque-là, je ne compte point ces pouvoirs demandés avec adresse et enlevés par surprise, arrachés ou par la violence d'une poursuite importune ou par le poids d'une autorité qui se fait craindre et à laquelle on se voit comme forcé de tout accorder. Jusque-là je n'ai point d'égard à ces vaines consultations d'un homme dont vous savez assez par avance que les décisions seront toujours telles que vous les voulez; d'un homme qui vous flatte parce qu'il s'aperçoit qu'il faut vous flatter; que souvent même vous trompez sur la disposition présente où vous êtes, ou qui, tout instruit qu'il est, par une lâche complaisance, se perd lui-même en vous perdant. Jusque-là je condamne sans hésiter cette fausse liberté de vous établir juge de votre propre cause, de prononcer vous-même en votre faveur et comme de plein droit sur les plus légères apparences, sans vous souvenir que tout est subordonné dans l'Eglise, et qu'elle a des ministres et un tribunal pour éclaircir nos doutes, et dont nous devons attendre les arrêts. Jusque-là je ne puis approuver ces soins outrés de l'avenir, ces précautions excessives contre un danger que des parents trop aveugles, que de faux amis, que la nature corrompue exagère; sur quoi l'on ne veut jamais se bien connaître par quelque épreuve, et dont on aurait bientôt découvert l'illusion. Jusque-là plaignez-vous tant qu'il vous plaira, ou de quelques nuages qui embarrassent l'esprit, ou de quelques insomnies qui l'inquiètent; d'une faiblesse volontaire, et d'autant moins excusable que ce sont souvent les restes criminels de la passion et de ses déréglements; d'une santé altérée et que vous altérez tous les jours davantage par une continuation opiniâtre des mêmes plaisirs et des mêmes assemblées; voulant, par le renversement le plus bizarre, laisser le jeûne et reprendre de nouvelles forces pour avoir de quoi fournir aux damnables coutumes du monde, au lieu d'abandonner le monde et de se ménager pour le jeûne. Jusque-là autorisez-vous autant que vous le pourrez, et tâchez de vous prévaloir d'un travail très-borné, soit dans l'attention qu'il demande, soit dans le temps qu'il occupe, soit dans l'impression qu'il laisse. Malgré vos prétendues justifications, je concluerai toujours que vous êtes dans l'erreur, et que si ce n'est pas sur le fond de la dispense, c'est au moins sur l'étendue que vous lui donnez. Autre point par où je finis cette seconde partie.

Car quoi qu'il en soit du fond, qui quelquefois peut être valide, du moins ne puis-je consentir que le privilége que vous donne un titre légitime, et que je veux bien vous accorder, passe, sans règle et sans mesure, aussi avant que vous prétendez l'entendre; que le jeûne, je dis cet espace de temps dont est composé le carême de l'Eglise, que le jeûne encore une fois n'étant pas un de ces préceptes indivisibles qui ne consistent que dans un point, vous pensiez qu'une partie que votre état ne peut actuellement comporter, vous exempte de l'autre; qu'un jour où vous ne pouvez l'observer, vous donne droit pour le jour suivant, une semaine, pour l'autre semaine; que pour quelques soulagements qui vous sont permis et qui peuvent suffire, vous tiriez une conséquence générale qu'il vous est libre de contenter vos sens à toutes les heures et dans toutes les manières; qu'un amour désordonné pour des enfants vous persuade que, dispensés du jeûne, ils le soient encore de l'abstinence, et que vous vous le persuadiez pour vous-mêmes; que, dégagés en effet de l'une et de l'autre obligation, vous posiez comme un principe que vous pouvez à votre gré user, et de la même abondance dans les repas, et de la même délicatesse dans les mets; que vous vous croyiez alors quittes de tout, sans prendre soin de compenser d'une part ce qui manque de l'autre, et de racheter vos péchés, comment? par la prière, par l'aumône, par d'autres œuvres de pénitence, si ce ne peut être par le jeûne. Dans un détail abrégé je viens, ce me semble, de vous tracer tous les faux préjugés et toute la conduite du monde à l'égard du jeûne, et la seule exposition en fait assez voir l'injustice et le désordre.

Eh! mes frères, qui trompons-nous? est-ce Dieu, qui lit dans les cœurs, et à qui rien n'échappe? ou n'est-ce pas nous-mêmes qui nous abusons? Hélas! ce que tant de fois nous avons entendu dire, n'est que trop vrai, et ne se confirme que par trop d'exemples, qu'il n'y a plus de jeûne dans le monde, surtout pour les grands et pour les riches, parce que, plus accoutumés que les autres à flatter leur corps, ils en deviennent plus adroits, et se rendent plus attentifs à en ménager les intérêts. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de jeûne, pour qui? pour ceux qui pourraient jeûner plus aisément, et qui de-

vraient jeûner plus rigoureusement. Expliquons-nous. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de jeûne pour ceux, qui du reste ont dans tout le cours de la vie toutes les commodités et toutes les douceurs. C'est-à-dire qu'il n'y a plus de jeûne pour ces opulents du siècle, mieux nourris néanmoins mille fois, et mieux engraissés que ce peuple charnel dont a parlé le prophète : *incrassatus, impinguatus, dilatatus*. (*Deuter.*, XXXII.) C'est-à-dire qu'il n'y a plus de jeûne pour ces femmes, tout occupées néanmoins dans toute la suite d'une année du soin d'elles-mêmes et de leur propre conservation. Voilà ceux pour qui le jeûne n'est pas soutenable ; ceux qui se plaignent et qui parlent le plus haut ; ceux pour qui l'Eglise doit avoir des ménagements particuliers, pour qui elle doit se relâcher de sa sévérité, à qui elle doit prodiguer ses dispenses. Abus le plus criminel, et j'ose dire le plus universel.

Du moins éprouvons, faisons quelque effort : on peut toujours beaucoup plus qu'on ne pense. Rendons cet honneur à notre Dieu, et qu'il voie que sa cause n'est pas tout à coup abandonnée. Je sens ma faiblesse, Seigneur, mais vous la soutiendrez. Ce qu'il m'en coûte, ô mon Dieu, vous le méritez bien ; et il est bien juste que cette chair criminelle serve à votre gloire, après avoir servi tant de fois à vous offenser. Si je ne puis tout faire, vous recevrez au moins le peu que je fais. Malheur à moi, si je cherchais encore par de frivoles excuses à vous l'enlever. Je vous en ai déjà fait perdre assez, Seigneur, pour ne vous pas refuser quelques jours que vous me demandez. Mais achevons, et pour l'entier accomplissement de mon dessein, après avoir parlé aux libertins qui méprisent la loi du jeûne, aux délicats qui s'en dispensent, disons quelque chose aux fidèles qui la respectent, qui la gardent, ou prétendent la garder, mais non pas dans toute la perfection qu'il faut. Il me reste à leur montrer combien leur jeûne est défectueux : et c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une dernière ressource de l'ennemi de notre salut, quand il ne peut réussir ou à nous inspirer un mépris direct de la loi de Dieu, ou à nous la faire éluder par de fausses interprétations, de nous la représenter au moins sous des idées imparfaites; de la restreindre à certains points plus essentiels ; de nous persuader qu'elle ne va pas plus loin, et de borner là toute notre fidélité : tellement que la plus apparente observation du précepte en devient souvent une véritable transgression. Or, c'est un jeûne parfait que l'Église attend de nous ; et je fais consister la perfection du jeûne en deux choses. Quant à la substance du jeûne, c'est de lui laisser toute la sévérité qui en fait un exercice de pénitence; et quant aux accompagnements du jeûne, c'est d'y joindre toutes les bonnes œuvres qui le sanctifient, et qui en sont comme le complément. Mais que faisons-nous, lors même que nous semblons observer le jeûne ? Sur cela deux désordres : le premier, d'altérer la sévérité du jeûne par des adoucissements que nous suggère la seule nature corrompue ; le second, de dépouiller le jeûne, par une vie toujours mondaine et inutile, de toutes les œuvres qui le doivent accompagner. Les uns et les autres, fidèles prétendus, c'est à vous que s'adressent ces deux instructions, et je les renferme en peu de paroles.

Car est-il rien en effet où l'artifice soit plus mis en œuvre que dans le jeûne, pour tempérer, pour modérer ce qu'il y a de plus rigoureux, et pour s'accommoder aux sens ? Or, voilà ce que j'appelle le premier désordre ; désordre d'autant plus essentiel, qu'il est directement opposé à la fin du jeûne, dès qu'il en altère la sévérité ; mais en même temps désordre d'autant plus dangereux, qu'il se fait moins connaître, et que, bien loin de violer la loi du jeûne, il ne va, ce semble, qu'à la rendre plus praticable. N'attendez point ici de moi l'inutile et vain détail de ces raffinements que la cupidité a inventés, et où le corps sait si bien d'une part se dédommager de ce que le jeûne peut d'ailleurs lui faire perdre. Je n'emploirai point des termes qui vous sont mieux connus qu'à moi, et que je fais gloire d'ignorer. Ce serait vous-mêmes que je consulterais pour être instruit sur des particularités auxquelles il convient peu dans la chaire de descendre. C'est donc à vous-mêmes que je vous renvoie; et c'est assez pour moi de vous marquer en général ce qu'un simple souvenir vous retracera beaucoup plus exactement que je ne le puis et que je ne le dois faire.

Mais ce sont des ménagements permis. Vous le dites, mon cher auditeur ; et voici ce que j'ai, moi, à vous répondre. Je prétends d'abord (et tous les jours une triste expérience ne nous le montre-t-elle pas ?) je prétends qu'en se donnant là-dessus certaines libertés, il n'est que trop à craindre de se tromper touchant les bornes qui leur sont prescrites ; que l'on confond très-aisément ce que la loi défend avec ce qu'elle tolère ; et que, par une illusion bien déplorable, l'on se prévaut de mille abus que la coutume a introduits, mais que la coutume n'a pas justifiés. Abus dans la quantité, abus dans la qualité des mets dont on use : dans la quantité, qui quelquefois excède; dans la qualité, qui, convenable à un premier repas, ne l'est pas à l'autre. Abus dans l'ordre des repas mêmes, transportant et changeant, prévenant et différant, partageant et rassemblant, conduisant tout à son gré, sans autre méthode que le caprice et la commodité présente. Abus en tant de soulagements que l'on s'accorde entre les repas, et dont la mollesse du siècle se fait autant de nécessités, pour se conforter, dit-on, et se soutenir. Car n'est-ce pas là ce qui se pratique tous les jours, et sur quoi nous ne pouvons détromper des esprits prévenus de leurs principes, ou plutôt de leurs erreurs, qu'ils suivent sans scrupule, et qu'ils supposent comme d'incontestables vérités ?

Mais je dis plus, et quand je conviendrais même qu'à la rigueur de la lettre il n'y eût rien en de tels ménagements contre la loi, n'aurais-je plus pour cela de reproches à vous faire, et seriez-vous par là à couvert de toute condamnation? Non, mes frères; et la raison en est sensible. Car qui ne sait pas, selon le mot de saint Paul, que la lettre tue, et que l'esprit seul vivifie? je veux dire que c'est ôter au jeûne tout ce qui en fait le mérite, que de chercher tant à l'adoucir, quoiqu'au fond on ne passe pas le commandement. Or, qu'y a-t-il de pluscommun parmi les grands et dans les maisons des riches? Sur des tables que la mortification, si j'ose parler de la sorte, a dû dresser, où la mortification doit avoir toute la place qu'elle demande, et où l'on prétend aussi la lui conserver dans toute l'étendue nécessaire, à des heures mêmes, et à un temps où l'Eglise, en faveur de notre faiblesse, ne s'est relâchée de sa première discipline que pour un léger rafraîchissement, on présente au goût tout ce qui le peut flatter, et l'on étale avec pompe la somptuosité et l'abondance. Quelle honte, s'écriait saint Jérôme, et quelle bizarre réunion de la pénitence de l'Evangile et des délices de la vie! *Proh pudor! famam abstinentiæ in deliciis quærimus.* (S. HIERON.) Venez, pénitents du désert, solitaires crucifiés au monde, crucifiés à votre chair et à vous-mêmes, venez, et sous ce voluptueux étalage d'une magnificence mondaine, tâchez de découvrir quelques vestiges de cette abstinence, de ce jeûne que vous observez avec tant d'austérité, et dont le précepte néanmoins n'est pas plus étroit pour vous que pour les autres.

Ce n'est pas que j'ignore qu'il y a des égards à avoir; que le commandement du jeûne n'étant point, comme bien d'autres, un commandement absolu, mais relatif, il doit être considéré par rapport à la personne, par rapport à la situation, à l'état, au tempérament, aux forces. Je laisse à la sagesse d'un directeur éclairé, de vous donner sur cela tout l'éclaircissement qu'il faut; sans rien outrer, mais aussi sans rien diminuer; sans mettre au rang du précepte ce qui n'est que de conseil; mais aussi sans réduire au simple conseil ce qui est contenu dans le précepte : pesant tout au poids du Sanctuaire; et ne cherchant, ni par une sévérité hors de mesure, ni par une condescendance trop facile, à faire pencher la balance d'une part plutôt que de l'autre. Cependant je passe aux accompagnements du jeûne : et le second désordre, c'est de le dépouiller de toutes les œuvres qui le doivent sanctifier, et qui en sont comme le complément : dernier article sur lequel il me reste à vous instruire, et que n'ai-je le temps de vous le proposer dans toute sa force!

C'est sur quoi saint Léon, pape, s'expliquait avec son éloquence ordinaire, exhortant les fidèles que la Providence lui avait confiés, et prêchant le jeûne au peuple chrétien. Encore un moment d'attention, mes chers auditeurs, pour une des plus belles et des plus solides instructions. Car ne vous flattez pas, mes frères, disait ce saint docteur, ne vous arrêtez pas à l'écorce, sans aller jusqu'à l'esprit. Le jeûne sans les bonnes œuvres, c'est un corps sans vie et sans mouvement. Que sert-il d'ôter au corps sa nourriture pour l'affaiblir, si vous refusez à l'âme le pain qui doit réparer ses forces et la soutenir? Ainsi parlait ce Père, et ainsi devait-il parler. En effet, je remonte au principe; et qu'est-ce que ce saint temps? C'est un temps de pénitence. Or, la pénitence ne consiste pas précisément dans le jeûne, mais dans la fuite du péché et dans l'exercice des vertus. Un pénitent, c'est un homme retiré du monde, un homme ennemi de lui-même, un homme adonné à la prière, patient, vigilant, fervent. Quel renversement donc (et n'est-ce pas là toutefois l'état le plus commun du christianisme?) quel renversement, d'un temps de pénitence d'en faire un temps de plaisir! Quel monstrueux assemblage (et n'est-ce pas là néanmoins le bizarre spectacle que nous avons eu tant de fois devant les yeux, et que nous allons avoir?) quel assemblage monstrueux : le jeûne et le jeu! le jeûne et les assemblées profanes! le jeûne et l'oisiveté, la paresse! Que dis-je? le jeûne et les emportements, les vengeances, les médisances! le jeûne et les paroles immodestes, les rendez-vous, peut-être même les plus honteuses impudicités! Tout l'appareil de la pénitence, et avec cela tout l'appareil du monde; c'est-à-dire, le remède joint avec le mal même! le jeûne institué pour réparer le temps perdu aux jeux, aux compagnies, dans les intrigues mondaines, et cependant joint avec ces mêmes jeux, avec ces mêmes compagnies, avec ces mêmes intrigues et ces mêmes mondanités! Le jeûne institué comme un châtiment des haines, des divisions passées, des engagements, des habitudes, et cependant joint avec ces mêmes haines et ces mêmes divisions, avec ces mêmes engagements et ces mêmes habitudes! Voilà (car il faut l'avouer, puisque nous ne le pouvons déguiser, mais l'avouer avec douleur, puisque c'est la plus triste décadence), voilà dans le christianisme un des plus grands scandales. Est-ce un acte de religion que nous pratiquons? Est-ce une comédie que nous jouons?

Ah! c'est en ce saint temps que l'Eglise veut que ses ministres prient pour tout le peuple, selon la parole du prophète : *Inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini.* (*Joel*, II.) Les prêtres se tiendront entre le vestibule et l'autel; ils s'humilieront devant le Dieu tout-puissant; ils lèveront vers lui les mains, et que lui demanderont-ils : *Parce, Domine, parce populo tuo.* (*Ibid.*) Pardonnez, mon Dieu, pardonnez à votre peuple, à ce peuple pénitent. Mais que dites-vous, sacrés ministres, que dites-vous? A ce peuple pénitent? Pénitent, et toujours dans les mêmes sociétés, les mêmes liaisons, la même dissipation!

pénitent, et toujours dans le même luxe, le même faste, les mêmes vanités! pénitent, mais aussi voluptueux que jamais, aussi amateur de soi-même que jamais! Non, non, répond le Dieu d'Israël, ce n'est point là mon jeûne : *Nunquid tale est jejunium quod elegi?* (*Isa.*, LVIII.) Mais mon jeûne, c'est de corriger le vice et de rompre toutes les habitudes criminelles : ***Dissolve colligationes impietatis, solve fasciculos deprimentes.*** (*Ib.*) Mon jeûne, c'est de s'adonner à toutes les pratiques saintes, de se retirer, de prier, d'entendre la divine parole, de soulager les pauvres, de consoler les affligés, de visiter les prisons, les hôpitaux : *Frange esurienti panem tuum, et egenos vagosque induc in domum tuam.* (*Ibid.*) Mon jeûne, c'est de purifier l'esprit, de sanctifier le cœur, au même temps qu'on punit la chair et qu'on la mortifie : voilà mon jeûne : *Nonne hoc est magis jejunium quod elegi?* (*Ibid.*) Oui, mes frères, voilà le jeûne chrétien, et plaise au ciel que ce soit le vôtre! Voilà le jeûne par où l'on se dispose à cette Pâque qui en est le terme, et à laquelle nous devons nous préparer. Voilà le jeûne que Dieu accepte et qu'il récompense dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON XV.

Pour le lundi de la première semaine de carême

SUR LE JUGEMENT DE DIEU

Cum venerit Filius hominis in majestate sua, tunc sedebit super sedem majestatis suæ. (*Matth.*, XXV.)

Quand le Fils de l'homme viendra dans l'éclat de sa majesté, alors il s'assiera sur son trône.

Qui le verra sans trembler, demande le prophète, ou qui même dès maintenant y pense sans frayeur? Il viendra ce Juge formidable, revêtu de toute sa puissance, et le glaive de sa justice à la main. Les païens mêmes à cette pensée ont été saisis; et sans avoir la foi, ils ont senti l'efficace d'une des plus grandes vérités de la foi. Je ne viens point après tout, chrétiens, dans une affreuse image peindre à vos yeux le lugubre appareil du jugement universel, le débris entier du monde, et la confusion de toute la nature. Craignons, mes frères, et craignons tous : mais ce que nous avons surtout à craindre, ce ne sont, ni les secousses de la terre, ni les mugissements de la mer, ni les signes du ciel. Il y a, j'ose le dire, dans le jugement de Dieu quelque chose de plus important à quoi je m'attache; et voici mon dessein.

Je m'en tiens à ce point général, mais essentiel et décisif; à ce point que le Fils de Dieu dans l'Evangile a tant affecté de nous remettre devant les yeux, et qui fut la terrible menace de saint Paul à un auguste sénat en présence de qui il parlait, et où il jetta le trouble et l'effroi; savoir, qu'il y a sur nos têtes un souverain tribunal, c'est celui de Dieu, où nous serons tous appelés et tous jugés, soit que ce soit au moment de la mort, soit que ce soit à la fin des siècles; jugement secret et particulier, jugement public et commun : je laisse des circonstances qui ne changent rien à la substance de la chose, et c'est à la chose même que je m'arrête. Il y a, mes frères, je le répète, il y a un juge qui nous attend après la vie, et devant qui il faut paraître. Remplissons-nous bien de cette vérité; méditons-la, et méditons-la avec fruit. Jugement tout à la fois redoutable! par où? Et par l'étendue de la matière, et par la rigueur de l'arrêt : par l'étendue de la matière qui en fera le sujet, et par la rigueur de l'arrêt qui en fera la décision. En deux mots qui partageront ce discours : au jugement de Dieu, rien d'inconnu, rien d'impuni; rien d'inconnu, nous rendrons compte de tout : c'est la première partie; rien d'impuni, nous porterons la peine de tout : c'est la seconde. Seigneur, apprenez-nous vous-même à craindre vos jugements éternels, et que cette crainte salutaire nous apprenne à les prévenir. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie, en lui disant : ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Quel compte à rendre, chrétiens; et, pour m'exprimer de la sorte, quel affreux interrogatoire à subir! Au bout d'une longue course et après de nombreuses années, répondre de tout! Vous n'y avez peut-être jamais fait toute la réflexion nécessaire; mais saint Jérôme dans son désert n'avait point de plus commune pensée qui l'occupât; saint Augustin confesse lui-même que rien ne le retirait plus fortement de ses désordres, et je m'assure qu'il y a dans cet examen si étendu de quoi vous faire trembler, si vous y voulez donner quelque attention. *Reddent rationem in die judicii.* (*Matth.*, XII.)

Or je serais infini si j'entreprenais d'étaler dans un long dénombrement tous les titres d'accusation qui doivent servir contre le pécheur. Ainsi je me resserre, et dans un si vaste sujet je rappelle tout à certains points capitaux, où se trouve renfermée toute l'économie de notre salut, et dont je dis en général que nous aurons à rendre compte. Savoir : le temps que Dieu nous a donné; les devoirs que Dieu dans toutes les conditions nous a imposés; les moyens que Dieu nous a fournis. Le temps que Dieu nous a donné : pourquoi? pour l'employer; les devoirs que Dieu nous a imposés : pourquoi? pour les observer; les moyens que Dieu nous a fournis : pourquoi? pour en profiter : trois grands articles qui feront la matière de ce jugement, trois chefs d'accusation, et contre vous, mes frères, et contre moi. Je les reprends, et comprenez-les bien. Le temps, si nous l'avons perdu; nos devoirs, si nous les avons négligés; les grâces, les moyens de salut, si nous en avons fait un criminel abus. Tout ceci est moral; tout ceci même est commun et à la portée de tous les esprits, comme il convient dans ces grandes matières, où nous devons bien moins chercher à flatter l'e-

reille et à plaire qu'à toucher les cœurs et à édifier; mais du reste, dans cette longue suite de morale, vous trouverez des instructions également solides, sensibles, et propres de tous les états. Appliquez-vous.

C'est, dis-je, de tout le temps que Dieu m'a donné que j'aurai à lui répondre. Le temps passe, il coule, il s'enfuit; mais s'il passe pour nous, il ne passe pas pour Dieu; je veux dire que toutes les années en sont écrites de la main de Dieu; que tous les jours, tous les moments en sont marqués. C'est à quoi l'homme du siècle ne s'attend pas, lorsque, suivant ses vues faibles et bornées, il se croit quitte de tout, dès là qu'il se tient en garde contre certains vices grossiers; du reste, comptant pour peu tout ce que lui enlèvent de temps le monde et les frivoles engagements du monde. Mais qu'est-ce que le temps? demande saint Bernard, et pourquoi Dieu nous l'a-t-il donné? Le temps, répond ce saint docteur, c'est le prix de l'éternité, et Dieu nous le donne pour le servir et pour nous sanctifier; pour obtenir sa grâce par nos vœux et pour mériter sa gloire par nos œuvres. Or laisser un talent si précieux sans le faire valoir; que dis-je, le prodiguer, le dissiper, n'est-ce pas se rendre encore plus coupable devant Dieu que le serviteur paresseux de l'Evangile. Et puisque le temps vient de Dieu et qu'il appartient par conséquent à Dieu, Dieu, conclut saint Augustin, ne s'en est-il pas réservé le fruit, et ne saura-t-il pas nous le redemander?

Quel est donc le premier objet qui doit s'offrir aux yeux du pécheur, ou que Dieu lui-même dans ce redoutable jugement lui mettra devant les yeux pour sa confusion et pour sa condamnation? Le prophète nous l'apprend dans ces courtes, mais terribles paroles, dont nous ne pouvons assez pénétrer le sens, ni prévoir assez les funestes conséquences : *Vocavit adversum me tempus* (*Thren.*, I); le Seigneur a produit contre moi le temps, c'est-à-dire qu'il a rappelé toutes les années de ma vie, qu'il me les a présentées toutes; et comment? ordonnées, rangées, signées chacune du caractère propre qui la distingue, et cela pour m'en demander compte: *Vocavit adversum me.* Ainsi, chrétiens, supputez déjà d'un âge à un autre tout ce qui s'est écoulé; remontez, autant qu'il est possible, sur vos traces, jusqu'à ce premier instant où la raison, dégagée des faiblesses de l'enfance et pleinement développée, a commencé de connaître par elle-même et d'agir; c'est depuis ce moment, sur tous les autres qui l'ont suivi et qui le suivront jusqu'à la mort, que vous devez être recherchés. Oui, c'est sur cette jeunesse oisive et sans œuvres, sur cet âge plus mûr et plus agissant, mais non moins inutile dans ses soins, ni moins vain dans ses prétendues occupations; sur cette vieillesse lente et délicate, pleine de prétextes pour s'autoriser dans le repos et pour demeurer dans une indolence paresseuse et molle. *Vocavit adversum me tempus.* Mais qu'est-ce que tout cela, dites-vous? et qu'est-ce en particulier que ces distractions de l'esprit, que ces dissipations du cœur, que ces amusements ou de la promenade ou de la conversation; que ces jeux, ces repas, ces visites, ces assemblées, ces spectacles, ces lectures profanes, que tout ce que nous appelons bagatelles du monde et passe-temps? où est le crime, puisqu'au fond ce ne peut être qu'un temps perdu? Il est vrai, mon cher auditeur, si vous le voulez, ce n'est qu'un temps perdu; mais un temps perdu, c'est un temps dérobé à Dieu; mais un temps perdu, c'est un temps employé contre les intentions de Dieu; mais un temps perdu, c'est ce qui fait une vie perdue : or une vie perdue n'est-ce pas une vie réprouvée de Dieu, puisque Dieu jamais ne prétendit vous la donner pour la perdre? *Reddent rationem in die judicii.*

Vie d'autant plus perdue, que les devoirs les plus essentiels et que Dieu dans chaque condition nous a imposés pour les accomplir y auront été plus négligés. Autre sujet d'une nouvelle et d'une ample discussion. Car vous le savez, mes frères, du moins si vous l'ignorez vous le devez savoir, quelle est la grandeur et la multitude de nos obligations. Maintenant leur nombre nous échappe, leur variété nous embarrasse, et quelquefois même leurs difficultés nous désespèrent. Ce qui s'ensuit de là, c'est que chacun tâche par toutes sortes de voies à s'en décharger. On les explique, on les détourne, on use de tempérament, on se fait des priviléges particuliers, on s'appuie sur des prétextes faux, quoique spécieux; on se donne à soi-même, dans les rencontres, les plus favorables décisions; on refuse de s'instruire, ou l'on se contente d'entrevoir la vérité, et pour ne la pas connaître parfaitement, on lui ferme les yeux dès qu'elle commence trop à se découvrir. Mais le jour viendra, si ce n'est pas pour vous celui-ci, c'en sera toujours un autre; attendez-le, mon cher auditeur, il viendra ce jour de la révélation qui répandra la lumière dans le sein des plus profondes ténèbres, et qui dévoilera le mystère d'iniquité. Réflexion, s'il vous plaît; ceci la demande.

C'est donc là que la loi toute nue, si je puis ainsi parler, sans déguisement, sans altération, paraîtra dans toute sa pureté, s'énoncera dans toute sa force; que la lettre triomphera des fausses interprétations de la nature, et que les ombres céderont à la vérité. Je m'explique. C'est là que seront ouverts ces grands livres dont parle saint Jean: *Judicium sedit, et libri aperti sunt* (*Dan.*, VII); là, dis-je, que l'Evangile, comme une règle infaillible, développé dans toute son étendue, produira au long ses maximes, ses pratiques, ses menaces, ses arrêts, ses préceptes, ses conseils. Heureux qui se trouvera pleinement conforme à ce modèle de la sainteté chrétienne, et qui en portera tous les traits; mais qu'un seul vous manque, c'est assez pour fonder votre jugement et pour faire votre réprobation. Disons

quelque chose de plus particulier, car on ne peut trop ici descendre à des points particuliers que le monde ignore, que le monde veut ignorer, et dont il faut néanmoins qu'il soit instruit. Ecoutez-moi.

C'est là que seront relevés tous les droits de Dieu. Maître de tout, on verra s'il a eu de votre part la préférence qui lui est due en tout : quelle assiduité à la prière? quel respect à l'autel? quelle gratitude pour ses bienfaits? quelle soumission à ses châtiments? quelle attention à sa parole? quelle obéissance à ses ordres? quel zèle, quel amour? C'est là que seront maintenus tous les intérêts du prochain. Uni à vous par tant de liens, on verra s'il en a toujours reçu ce qu'il en a dû toujours attendre : l'estime dans l'opinion, la sincérité dans l'affection, le pardon dans les injures, la fidélité dans le commerce, l'assistance dans le besoin, l'équité, la vigilance, la charité, selon les divers rapports et les différentes liaisons. C'est là que l'âme, à elle-même redevable, deviendra responsable d'elle-même. Chargée de sa propre défense, et néanmoins exposée à mille périls, on verra comment elle a prévenu le danger, comment elle a fui l'occasion, comment elle a senti ses blessures, cherché les remèdes, affaibli la chair, gardé le cœur; comment elle s'est avancée dans les voies de la justice et de la perfection où Dieu l'appelait. Ceci ne suffit point encore, mais allons toujours plus avant; et, si la faiblesse de nos vues ne nous permet pas de découvrir cette multiplicité presque infinie de devoirs, telle que Dieu d'un rayon de sa sagesse l'étalera à nos yeux, ne passons rien au moins de tout ce que nous en pouvons connaître, et comprenez ce que j'ajoute.

C'est-là que seront différemment jugés les divers états selon leurs divers engagements : l'ecclésiastique par son ministère, le religieux par ses vœux, le solitaire par son renoncement, le savant par sa doctrine, le grand par son élévation, le riche par son abondance, le pauvre par sa misère, le malade par ses infirmités et ses douleurs. Et, pour m'instruire le premier en instruisant les autres, c'est là, mon Dieu, que j'aurai à vous rendre compte des saintes vérités que j'annonce à mes auditeurs, et que je dois avant toute chose m'appliquer à moi-même, aussi bien qu'à eux. C'est donc là même, c'est là qu'outre les péchés propres et personnels, criminelles transgressions de la loi, le père verra retomber sur lui les désordres d'une famille mal réglée; le magistrat, les scandales d'une ville mal policée; le pasteur, les erreurs d'un troupeau mal conduit; le confesseur, les habitudes d'un pénitent mal guéri; le maître, les débauches d'un domestique mal corrigé : tous également coupables, ou de n'avoir pas mieux connu leurs capitales obligations, faute d'étude, ou de ne les avoir pas mieux remplies, manque de soin. Plus je dis, plus je trouve à dire : c'est un abîme sans fond, et que nous n'épuiserons jamais.

C'est là qu'outre les péchés certains et avoués, commenceront à se faire voir mille péchés, les uns jusque-là volontairement inconnus, les autres au moins douteux. Tous les détours où la passion s'enveloppait seront tout à coup débrouillés; et malgré les vains raisonnements de la fausse conscience, le crime paraîtra enfin tel qu'il est : telle convention simoniaque, tel bénéfice mal possédé, tel bien mal acquis, tel arrêt injuste, telle vengeance défendue, telle liberté criminelle, tel exemple contagieux et mortel à tant d'âmes dont vous porterez l'iniquité.

Que dirai-je encore, et que reste-t-il? Ah! mes frères, y avez-vous jamais pensé? et quel nouveau spectacle aux yeux de Dieu et aux yeux de l'homme obligé de se justifier devant Dieu! C'est là que les vertus, toutes belles qu'elles sont ou qu'elles paraissent, seront éprouvées elles-mêmes et pesées au poids du sanctuaire. Car c'est ainsi que Dieu s'en est déclaré par son prophète : *Scrutabor Jerusalem.* (*Sophon.*, I.) Prenez garde, nous fait remarquer saint Bernard : il ne dit pas qu'il portera le flambeau au milieu de Babylone, pour en examiner les œuvres abominables, mais au milieu même de Jérusalem, de cette cité sainte qu'il s'était réservée, et où il s'appliquait à former un peuple choisi et selon son gré; c'est-à-dire qu'il verra si, toujours dégagées des illusions du naturel, des amorces de l'intérêt, du vain éclat d'une flatteuse ostentation, elles ont eu, ces vertus dont nous prétendions nous prévaloir, dans leur principe toute la droiture, dans leur objet toute l'excellence, et dans leur pratique toute la ferveur qu'elles demandent. C'est-à-dire, qu'il démêlera le vrai et le faux or; qu'il fera le discernement le plus exact des vraies vertus, et de ces vertus hypocrites et apparentes, et de ces vertus mercenaires et intéressées, et de ces vertus fières et hautaines, et de ces vertus sensibles et délicates, et de ces vertus capricieuses et bizarres, et de ces vertus lentes et paresseuses, douces et tranquilles, si sévères pour autrui et si indulgentes pour elles-mêmes; de tant d'autres qui, mises dans le creuset, se dissiperont comme une fumée et s'évanouiront. Mais si le juste est à peine sauvé, dit l'apôtre saint Jacques, que deviendra l'impie? ou, pour reprendre la figure de saint Bernard : si Jérusalem est ainsi traitée, que sera-ce de Babylone? et si nos vertus sont jugées, que sera-ce de nos péchés mêmes?

Enfin, c'est là que le monde sera confondu et tous les préjugés du monde anéantis; que ses maximes seront réprouvées, ses coutumes condamnées, et que le mondain, qui s'en était fait autant de prétextes pour s'autoriser contre ses devoirs et l'observation de la loi, trouvera ses offenses, ce trésor d'abomination et de colère, grossies de toutes parts et presque à l'infini multipliées, lorsqu'il se croyait quitte auprès de Dieu et en assurance : *reddent rationem in die judicii.*

En cela, chrétiens, d'autant plus criminels que les moyens de salut et de sanctification auront été plus abondants pour nous : dernier article, non moins important, et qui ne

sera pas oublié. Car ce que vous n'avez peut-être jamais assez compris, c'est que ces moyens ont deux effets : le premier, direct et selon les vues de Dieu, de nous aider, de nous soutenir, comme les instruments de sa miséricorde ; mais l'autre, indirect et contre les intentions de Dieu, de nous accuser, de nous perdre comme le sujet de ses châtiments. De là, dit saint Grégoire, plus Dieu vous a comblé de ses dons, plus vous devez craindre ses vengeances ; pourquoi ? parce qu'il est juste, selon la parole de Jésus-Christ, qu'on demande de vous à proportion de ce que vous avez reçu. Or voilà, chrétiens (souffrez que je m'en explique, et concevez, s'il vous plaît, ma pensée ; elle vous regarde, et elle est touchante :) voilà ce qui nous remplit de la plus amère douleur, nous que Dieu a établis auprès de vous comme vos anges tutélaires, si je l'ose dire, et comme les coopérateurs de votre salut. En cette qualité de ministres du Dieu vivant, nous sommes employés à vous annoncer la parole du salut, à vous conférer les sacrements du salut, à vous former, à vous éclairer, à vous diriger, à vous fortifier, à vous rappeler, à vous réconcilier : et tout cela par rapport au salut. Nous y donnons nos soins, et nous nous tenons abondamment payés de nos soins si vous répondez à notre zèle et si vous en tirez le fruit que nous nous proposons. Mais une réflexion bien affligeante, n'est-ce pas celle-ci ? qu'au lieu de servir à votre justification et à votre prédestination, peut-être servons-nous à votre perte éternelle et à votre réprobation ; que tout ce que nous faisons pour vous retombera peut-être sur vous, sera peut-être produit contre vous ; que là-dessus vous serez jugés, et que là-dessus plusieurs seront condamnés. Car, malheur à vous, disait le Sauveur du monde, parlant à deux villes infidèles qui n'avaient pas reçu l'Evangile qu'on leur avait prêché ; malheur à vous, Corozaïm : *væ tibi, Corozaïm ;* malheur à vous, Bethsaïde : *væ tibi Bethsaïda.* (*Matth.*, XI.) Et moi je vous dis, dans une application de ces paroles qui n'est que trop naturelle, malheur à vous, âmes spécialement favorisées du ciel, âmes chrétiennes, *væ* : pourquoi ? c'est qu'au jugement de Dieu on vous montrera ce qu'auraient fait, non plus seulement ceux de Tyr et de Sidon, mais tant d'autres peuples idolâtres, s'ils avaient été prévenus des mêmes grâces que vous, s'ils avaient été éclairés des mêmes lumières que vous, s'ils avaient participé aux mêmes mystères et aux mêmes sacrements que vous, s'ils avaient eu les mêmes secours, les mêmes instructions, les mêmes exemples que vous ; si Dieu, en leur faveur, avait opéré les saintes merveilles, que tant de fois il a opérées et qu'il opère tous les jours pour vous : *Quia si in Tyro et Sidone factæ fuissent virtutes, quæ factæ sunt in vobis, in cilicio et cinere pœnitentiam egissent.* (*Ibid.*) Touchés et pénitents, on les eût vus gémir sous le cilice et sous la cendre. Voilà comment ils auraient profité des dons de Dieu : on verra comment vous en aurez profité vous-mêmes ; si pour être nés dans le sein de la religion, vous en avez été plus adonnés aux pratiques religieuses ; si pour avoir été élevés dans une famille ou dans une maison plus régulière, vous en avez été plus réglés ; si pour avoir eu un plus libre usage des choses saintes, vous en avez plus travaillé à votre sanctification ; si pour avoir été appelés à un degré de perfection plus éminent, pour avoir été revêtus d'un plus sacré caractère, vous en avez mené une vie moins profane et plus parfaite : *Reddent rationem in die judicii.*

Rien donc, mon cher auditeur, rien d'ignoré ; tout sera connu : car ne nous flattons point, ne nous persuadons point qu'à ce tribunal de la divine Sagesse il y ait de frivoles excuses à imaginer, ni de vains déguisements, dont on puisse se couvrir. On peut tromper les hommes, et les hommes ne sont dans leurs vues que trop sujets à se tromper eux-mêmes ; mais qui peut tromper Dieu ? et jamais dans ses jugements peut-il se tromper ? Il jugera le monde dans la justice, dit le Prophète, et les peuples dans sa vérité : *Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate sua.* (*Psal.* XCXV.) Qu'est-ce à dire dans sa vérité ? c'est-à-dire, selon sa connaissance, et non selon la nôtre : *in veritate sua.* Si c'était selon la nôtre, nous pourrions user de détours et dissimuler ; mais, encore une fois, c'est dans sa vérité qu'il nous jugera, ce souverain arbitre de l'univers ; et parce que ce sera dans sa vérité, je veux dire parce que ce sera selon sa connaissance qui est sans bornes, de sorte que dans la plus grande multitude de faits nul ne lui échappe, ni ne lui peut échapper ; parce que ce sera selon sa connaissance qui est immédiate, puisqu'il connaît toutes choses par lui-même et toutes choses en elles-mêmes, si bien qu'il n'a besoin pour tout connaître, ni de notre témoignage contre nous-mêmes, ni du témoignage des autres ; parce que ce sera selon sa connaissance, qui, plus vive que le rayon du soleil, ou plus pénétrante, suivant l'expression de l'Apôtre, qu'un glaive à deux tranchants, perce jusque dans le fond des consciences, et en démêle tous les plis et tous les replis ; parce que ce sera selon sa connaissance qui est éternelle, tellement que ce qu'il a vu une fois, il le voit toujours ; voilà ce qui nous ôte toute ressource, et ce qui doit nous faire trembler : *Judicabit orbem terræ in æquitate, et populos in veritate sua.*

Arrêtons-nous là, mes frères : j'en ai dit assez, mais sur cela même je vous fais une question ; voyez quelle réponse vous avez à me faire. Ou plutôt ce n'est pas moi, c'est Job qui vous la fait, cette demande, et j'ose dire qu'il n'y a point de cœur que ces paroles ne doivent ébranler ; ne les perdez pas. Car si maintenant il fallait mourir et rendre ce compte, ce grand compte, ce terrible compte, qui de vous serait en état de répondre : *Si repente interroget, quis respondebit ei ?* (*Job*, IX.). Suivez-moi. Si je paraissais ici parmi vous, comme Jonas, au

milieu de Ninive, et que, par le même ordre du ciel et avec la même certitude, je fisse retentir à vos oreilles cette foudroyante menace : Encore quarante jours, et vous serez appelés au jugement de Dieu. Ce n'est pas assez : si je venais présentement à vous comme le prophète à ce roi d'Israel, vous faire entendre ce formidable arrêt : Mettez ordre à votre conscience, parce qu'on vous en demandera raison, et dès demain. C'est encore trop peu : si, dans ce moment même où je vous parle, je me trouvais chargé de vous annoncer que l'heure est venue, que c'est celle-ci, que Dieu, assis sur le tribunal de la justice, vous attend, et que de ce lieu même il faut partir pour être porté devant le trône du Seigneur; si, vous l'ayant dit à tous en général, je vous le disais à chacun en particulier; si je l'annonçais à ce libertin qui m'écoute et qui peut-être n'y a jamais pensé une seule fois; si je l'annonçais à cette femme que la Providence a conduite ici pour l'engager à faire des réflexions qu'elle ne fait nulle part ailleurs; si je l'annonçais à ce pécheur invétéré, et que malgré lui je lui fisse voir de près un objet qu'il éloigne tant de son esprit et de ses yeux ; si je ne parlais pas même à tous, et que dans cet auditoire mon discours ne s'adressât qu'à un seul que je ne connais point, mais que Dieu connaît; si même enfin, sans me faire parler, sans avertir, comme un orage qui crève et qui fond du ciel avec précipitation, selon la figure du Saint-Esprit, Dieu tout à coup se présentait à vous, ou vous obligeait, en vous levant, de vous présenter à lui : *si repente interroget ;* dites-le-moi, mes chers frères, qui de vous, sans différer et dès à présent, se trouverait disposé à ce dangereux examen ? *quis respondebit ei ?* ou bien ne me le dites pas, il suffit de vous le dire à vous-mêmes au fond du cœur, et dans le secret de l'âme : *quis?*

Où est-elle dans cette assemblée? je la cherche cette âme assez pure, assez sainte pour pouvoir se répondre : ce serait moi; oui, ce serait moi qui pourrais sans retardement entrer avec Dieu dans une discussion entière de toute ma vie; ce serait moi qui n'aurais rien à craindre. Qui de vous le pense de la sorte, et où auriez vous pris, mon cher auditeur, une telle confiance? Je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que Job, avec toute son innocence, ne l'eût osé dire, lui qui se défiait de son innocence même, quelque parfaite qu'elle parût, et qui n'y trouvait rien sur quoi il crût pouvoir compter; ce que je sais, c'est que David, cet homme selon le cœur de Dieu, ne l'eût osé dire, lui qui craignait tant d'être condamné à ce redoutable jugement ; ce que je sais, c'est que le fameux Arsène, l'ornement et la gloire du désert, ne l'eût osé dire, dans une vieillesse comblée de vertus et de mérites. Lorsque ses disciples semblaient surpris de la frayeur qui l'agitait, qui le troublait, hélas ! mes chers enfants, s'écriait-il, je l'ai craint tous les jours de ma vie, ce dernier jour, et tant que je vivrai je ne cesserai point de le craindre. Les saints donc ne croyaient pas pouvoir répondre d'une vie sainte, et moi je pourrais répondre d'une vie peut-être criminelle ! d'une vie au moins toute partagée entre le crime et des pénitences très-imparfaites! enfin d'une vie, toute juste qu'elle peut être en apparence, toujours vide et dénuée de bonnes œuvres! *si repente interroget, quis respondebit ei?*

Est-ce tout ? non, mes frères; mais il y a là-dessus une nouvelle réflexion à faire, plus pressante encore, et qui suit naturellement de l'autre. Car si je ne suis pas présentement en état de rendre compte à Dieu, qui m'assure néanmoins qu'il ne le faudra pas bientôt rendre? Si ce n'est pas à ce jugement universel, dont le temps m'est d'autant plus inconnu qu'il est éloigné, c'est peut-être à ce jugement particulier, à ce premier jugement qui menace chaque jour, que la mort commence, qu'un instant finit, et qui, comme l'observe saint Augustin, renferme déjà en abrégé toute l'horreur de l'autre, puisque l'autre n'est qu'une suite de celui-ci. S'il y faut subitement paraître, que vais-je devenir? c'est ce que j'ignore; et dans cette incertitude, je vis tranquille et sans alarme ! Je ne prends nulle mesure pour conjurer l'orage et pour en prévenir les tristes effets. Ah ! prophète ! vous m'apprenez bien ce que je dois faire, et je le ferai comme vous : *Super custodiam meam stabo* (*Habac.*, II) ; j'établirai une sentinelle dans mon cœur, et là je me tiendrai toujours en garde; *Figam gradum super munitionem* (*Ibid.*); j'examinerai mes forces et la disposition présente où je suis. Surtout je m'appliquerai à deux choses, et ce sera pour moi comme un exercice journalier : *Ut videam quid dicatur mihi* (*Ibid*) ; 1° seul et à l'écart, dégagé de tous les soins humains, je me mettrai en esprit devant Dieu; je m'imaginerai que je suis au pied de son trône, et que de là il m'interroge. Je l'entendrai parler, et je tâcherai de bonne foi à connaître quels reproches il aura à me faire, et sur quoi : *Et quid respondeam ad arguentem me* (*Ibid.*); 2° je me consulterai moi-même pour savoir ce que j'aurai à dire de ma part, et ce que je répondrai à mon juge; ce que je lui dirai; ce que je lui répondrai sur tels et tels articles que je n'ai jamais bien éclaircis, sur lesquels je ne me suis jamais bien expliqué, qui m'ont toujours fait de la peine, et qui m'en font encore. De là j'aurai recours au remède, à un confesseur qui m'aide, autant qu'il sera possible, à débrouiller tous les embarras de ma conscience et à la calmer. Je mettrai ordre à tout, et de bonne heure, et dès aujourd'hui : prévenu de cette double pensée, qu'au jugement de Dieu il faudra rendre compte de tout, et qu'au jugement de Dieu il faudra porter la peine de tout. Comme rien ne sera ignoré, rien aussi ne sera pardonné : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'était une sage pratique du saint homme

Job, d'avoir toujours l'œil ouvert sur sa conduite, et d'observer scrupuleusement toutes ses actions : persuadé qu'il était, et ayant sujet de l'être, que Dieu ne lui pardonnerait rien de tout ce qu'il se serait pardonné à lui-même : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* (*Job*, IX.) Dans la justice humaine, bien des crimes, et même des crimes connus, demeurent néanmoins impunis; pourquoi? par la raison même que c'est une justice humaine, et rien au delà; car dès qu'elle est seulement humaine, il s'ensuit trois choses : qu'elle est corruptible; qu'elle est faible; qu'elle est bornée. Corruptible, qui se laisse, ou toucher par les prières, ou corrompre par l'intérêt. Faible : à qui l'on peut se soustraire, ou par un crédit qui l'intimide, ou par un pouvoir qui la retient. Bornée : qui ne s'étend qu'à certains faits, et d'une certaine espèce, tandis que le reste, ou n'est pas de nature à être recherché par les lois, ou paraît en lui-même trop léger, et, dans ses suites, trop peu important, pour mériter un arrêt particulier et un châtiment rigoureux et sans rémission. Mais à cela, mes frères, j'oppose, avec saint Jean Chrysostome et saint Bernard, trois caractères de la justice de Dieu. Justice sévère et inexorable; justice souveraine et toute puissante; justice entière et universelle. Justice sévère et inexorable : donc rien qui la puisse fléchir. Justice souveraine et toute-puissante : donc rien qui lui puisse résister. Justice entière et universelle : donc rien qu'elle remette et qu'elle laisse passer. A ces traits vous l'allez connaître, et vous apprendrez quelle espérance vous pouvez avoir de rien dérober à ses coups, si jamais vous paraissez à son tribunal en qualité de criminels et de pécheurs : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.*

Je dis d'abord justice sévère et inexorable; pourquoi? parce que ce sera à ce formidable Jugement dont je parle une justice toute pure. Que veux-je dire? vous l'allez entendre. Il est vrai, cette justice de Dieu est toujours à craindre pour nous, même dans la vie; mais après tout ce n'est point encore pour nous dans la vie une pure justice; c'est une justice tempérée par la miséricorde, balancée par la miséricorde, souvent arrêtée et vaincue par la miséricorde; car, disait le prophète, dans le plus grand feu de votre colère, Seigneur, vous n'oublierez point votre miséricorde : *Cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis.* (*Habac.*, III.) Mais au moment que la mort, coupant la trame de nos jours, tarit par rapport à nous toutes les sources de la grâce; à ce moment, le dernier de la vie, et par conséquent le dernier de la pénitence et de la rémission; à ce moment où l'âme dépouillée de tout, hors de ses œuvres qu'elle va soumettre à l'arrêt de Dieu, lui est présentée, non plus comme à son créateur, non plus comme à son Sauveur, mais comme à son juge, c'est là que la justice prend une libre et pleine possession de ses droits; là qu'elle s'élève, qu'elle domine, qu'elle décide. Or, dès que c'est la justice, et en particulier la justice de Dieu, qui agit et qui agit seule, plus d'indulgence, plus de pardon. La raison en est évidente : parce que l'essentiel de la justice est de rendre précisément à chacun ce qui lui est dû; la récompense à qui appartient la récompense, et le châtiment à qui est dû le châtiment. Voilà où elle s'en tient, et de quoi elle ne se départira jamais : *Sciens quod non parceres delinquenti.*

C'est par là même, chrétiens, que nous concilions deux paroles de l'Ecriture, opposées, ce semble, l'une à l'autre, mais dont le parfait accord nous doit également servir, et d'instruction pour prévenir le malheur qui nous menace, et de preuve pour établir la triste vérité que je vous prêche. Quand, de la part de Dieu, Nathan proposa à David, pour la juste punition de son crime, ou la guerre, ou la famine, ou la peste; ce roi pénitent accepta de ces trois fléaux le dernier préférablement aux autres. Et quel motif l'y engagea? c'est, dit-il, qu'il est bien plus à souhaiter pour moi de tomber dans les mains de Dieu, puisque les miséricordes du Seigneur sont infinies, que de tomber dans les mains des hommes : *Melius est ut incidam in manus Domini, multæ enim sunt misericordiæ ejus, quam in manus hominum.* (II *Reg.*, XXIV.) Cependant saint Paul nous avertit que c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.* (*Hebr.*, X.) La pensée de l'Apôtre est-elle contraire à celle du Prophète, ou la pensée du Prophète ne peut-elle convenir avec celle de l'Apôtre? Il est aisé et même important à mon sujet d'accorder ensemble l'une et l'autre. Car de quoi parle David? du temps présent où nous sommes : or, je l'ai dit, c'est un temps de grâce, et les mains de Dieu sont alors pour nous des mains paternelles, qui ne nous frappent que pour nous guérir, et qui ne nous font pas même sentir toute la pesanteur de leurs coups. Mais de quoi parle saint Paul? du jugement de Dieu; de ce temps fatal où la justice, si longtemps liée et comme suspendue, se déploie enfin et peut sans obstacle exercer toute sa rigueur. Ce n'est plus là seulement la main de Dieu, c'est tout son bras qui s'étend, qui s'appesantit sur une âme criminelle, pour lui faire porter, selon le sens de l'Ecriture, tout le poids de sa colère et des vengeances divines. Aussi prenez garde à l'expression de l'Apôtre : Ici c'est le Dieu de patience, le Dieu de paix, le Dieu de consolation et de toute consolation; mais là, c'est le Dieu vivant, c'est-à-dire le Dieu jaloux, le Dieu irrité, le Dieu vengeur : *Horrendum est incidere in manus Dei viventis.*

Que dis-je, après tout? est-ce donc que Dieu ne pourra plus faire grâce ni pardonner au pécheur? Il le pourrait de son absolue puissance, s'il le voulait; mais nous savons, et c'est dans le christianisme un point essentiel de notre foi, qu'il a résolu de ne le pas

faire; qu'il a marqué le moment de la mort comme le dernier terme de sa grâce; qu'il a dit, qu'il a prononcé qu'elle n'irait pas plus loin. Telle est la règle qu'il s'est prescrite à lui-même; tel est l'ordre qu'il a établi, et qu'il suivra. Il fallait user de ses miséricordes lorsqu'il les répandait avec tant de profusion. Il le fallait, et on vous le disait; il le fallait, et vous le pouviez. Vous ne vous plaindrez pas, et vous n'aurez pas lieu de vous plaindre qu'il les ait ménagées; mais le temps n'en est plus. Après une bonté que rien dans la vie n'a pu épuiser, vient enfin une justice que rien dans l'éternité ne peut apaiser : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti.* (*Job*, IX.)

Tout ceci, mes frères, n'est pas moins incontestable qu'il est effrayant et redoutable ; mais convenons toutefois qu'il y aurait encore contre cette justice inflexible une ressource, si ce n'était pas une justice souveraine et toute-puissante. Qui ne pourrait espérer de la fléchir pourrait entreprendre de lui résister, et c'est ce que nous voyons tous les jours dans le monde. Il y a des juges sur la terre; mais contre les juges de la terre on s'appuie d'une autorité qui les empêche d'agir; on leur fait une violence dont ils gémissent en secret, mais à laquelle ils se trouvent néanmoins, en mille rencontres, comme forcés de céder ; de sorte que, par le renversement le plus déplorable, ce sont communément les plus grands criminels qui vivent dans une plus grande impunité. Mais, fausses divinités du siècle, un plus grand que vous règne dans le ciel ; et que peuvent contre cette justice souverainement dominante tous vos efforts? Il est le Dieu des dieux, et dans le plus haut faîte de votre grandeur, qu'êtes-vous autre chose que des hommes? or qu'est-ce qu'un homme au pied du tribunal de Dieu? prenez garde : un homme à qui la mort a déjà tout enlevé; un homme dépouillé de tout éclat, de tout pouvoir, de tout secours humain; un homme transporté tout à coup dans une région toute nouvelle pour lui, et là réduit à lui-même, à lui seul, à toute sa faiblesse, à tout son néant; un homme qui de tant de qualités dont il se parait, n'a plus devant le suprême arbitre du monde que la qualité d'homme, et d'homme pécheur; un homme, eût-il été le plus puissant monarque, désormais confondu parmi les autres hommes, désormais enseveli et abîmé dans la masse commune des hommes. Qu'est-ce que cet homme? car voilà son état, et l'état de tout autre homme en la présence d'un Dieu juge, et sous le glaive de sa justice : petit et humilié, tremblant et interdit, comme ce roi d'Amalec à qui Samuel était sur le point de prononcer une sentence de mort, et qui n'attendait plus que ce triste et fatal arrêt : *Et oblatus est ei tremens.* (I *Reg.*, XV.) Je me trompe, chrétiens; ces grands si présomptueux et si fiers, Dieu dans son jugement les distinguera; mais comment et pourquoi? permettez-moi toutes ces figures : pour rendre leur chute plus éclatante; pour signaler dans leur faiblesse même, ou si vous voulez, dans l'anéantissement de leur puissance, toute sa force; pour relever sur leur ruine sa propre grandeur, cette grandeur si outrageusement méprisée, mais tout à coup si sensiblement connue, lorsqu'au premier souffle sorti de sa bouche, ou qu'au premier rayon parti de son trône, comme cette petite pierre qui se détacha de la montagne et que vit le Prophète, il ébranlera ces superbes colosses que le monde adorait, qu'il les renversera, qu'il les brisera. A ce jour du Seigneur rien de grand que le Seigneur même : *Exaltabitur Dominus solus in die illa.* (*Isa.*, II.) Qui donc, qui l'empêchera de frapper à son gré? partout où sa justice conduira son bras (et où ne le conduira-t-elle pas ?) sa puissance le soutiendra : l'une n'ordonnera rien que l'autre ne soit en état d'exécuter; et qu'épargnera enfin cette justice entière et universelle ?

Je le répète, et voici dans un dernier caractère ce qui redouble mon effroi et ce qui doit y mettre le comble : justice entière et universelle. Car, quoi qu'il en soit des hommes dont le ressort est limité, et dont les jugements ne peuvent aller au delà des limites qui leur sont marquées : c'est à moi, dit le Seigneur, que la vengeance appartient, et dans son temps elle sera pleine et parfaite. Tout péché est une offense ; donc à tout péché une satisfaction, une peine. En nous donnant sa loi, Dieu ne nous a pas permis d'en omettre ni d'en violer un seul article; et, par une suite nécessaire, il ne le passera pas lui-même en punissant ou une omission ou une transgression criminelle. De là, mon cher auditeur, quelle règle ? apprenez-le et tremblez. Peine proportionnée au péché, à la qualité du péché, à toutes les circonstances et à tous les degrés du péché.

Car dans chaque péché il y a des degrés ; et n'est-ce pas ce que Dieu faisait entendre à cet impie Sédécias, lorsque, lui enlevant sa couronne et lui reprochant ses injustices, il lui redisait jusqu'à trois fois, iniquité, iniquité, iniquité : *iniquitatem*, *iniquitatem*, *iniquitatem*. (*Ezech.*, XXI.) Ainsi, mon cher auditeur, dominé par une honteuse passion, vous l'avez suivie ; voilà l'iniquité, *iniquitatem;* mais en la suivant, et pour lui accorder tout ce qu'elle demandait, où vous êtes-vous abandonné? quels moyens avez-vous mis en œuvre? qu'avez-vous pensé, qu'avez-vous dit, qu'avez-vous fait? oserais-je vous le présenter tel qu'il est et tel que Dieu l'a vu et le voit encore? Iniquité sur iniquité : *iniquitatem*, *iniquitatem*. Mille fois, donnant l'essor à une imagination gâtée et corrompue, vous vous êtes égaré en des souvenirs, vous vous êtes retracé des idées dont tous les traits portaient à l'âme autant de coups et y faisaient autant de blessures : *iniquitatem*, *iniquitatem*. Mille fois le cœur trop bien d'accord avec l'esprit, en a reçu les mortelles impressions. Ç'a été un cœur li-

vré à lui-même et aux plus sales désirs : *iniquitatem*, *iniquitatem*. Mille fois les yeux, secondant l'un et l'autre, ont au gré de l'un et de l'autre promené leurs regards empoisonnés, et servi de matière pour allumer le feu et pour nourrir toute l'ardeur de la flamme : *iniquitatem, iniquitatem*. Mille fois la langue s'est déliée, la bouche a parlé, lorsque la religion, la retenue, la pudeur l'obligeaient à un silence modeste et sage : *iniquitatem*, *iniquitatem*. Mille fois les oreilles se sont rendues attentives à ce qu'il ne fallait jamais écouter ; se sont ouvertes à ce qui n'y devait jamais entrer : *iniquitatem*, *iniquitatem* Que dirai-je encore ? Mille fois les sens, plongés dans le plaisir, ont contenté leurs aveugles appétits et se sont livrés sans ménagement, sans égard, à leurs brutales convoitises. Voilà dans un même péché ce que les hommes peut-être n'ont jamais connu, ce que les hommes souvent n'ont pu connaître, ce que les hommes au moins, en le connaissant, n'ont pu appeler à leur tribunal. Or sur tout cela et sur tout ce que je ne puis dire, mais que vous savez mieux que moi, autant d'arrêts de la part de Dieu, autant d'anathèmes : *iniquitatem*, *iniquitatem*, *iniquitatem*.

Quoi donc! et ce que je dis est-il vrai dans toute la rigueur de la lettre? n'y a-t-il pas des offenses légères, et leur légèreté ne les doit-elle pas mettre à couvert du châtiment? Ah! mes frères, qu'est-ce qu'une parole? je ne dis pas une de ces paroles scandaleuses, que suggère le libertinage et qui profanent ce qu'il y a dans le christianisme de plus sacré ; je ne dis pas une de ces paroles licencieuses, qui blessent les âmes pures, et qui portent avec elles la contagion ; je ne dis pas une de ces paroles injurieuses, qui déshonorent un nom et qui détruisent une réputation saine et bien établie ; mais je dis une parole seulement oiseuse. Or cette parole même, cette parole aura son jugement et sa peine. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'enseigne, et qui en a fait pour nous un article de notre foi : *Verebar omnia opera mea*, *sciens quod non parceres delinquenti*.

Concluons, mes chers auditeurs, et déplorons notre aveuglement. Voilà à quoi vous ne faites nulle réflexion dans la vie : mais voilà l'unique réflexion qui vous occupera au jugement de Dieu, quand vous verrez la nuée prête à fondre sur votre tête, et que vous entendrez l'orage gronder autour de vous ; quand vous porterez dans vos mains votre arrêt, et que vos œuvres parleront contre vous ; quand vous ne recevrez de la part de Dieu que des reproches amers, que des regards menaçants et foudroyants ; quand Dieu mettra dans la balance toutes vos iniquités, pour régler sur la mesure de vos offenses la mesure de ses vengeances ; quand il vous investira de toutes parts, qu'il vous enveloppera dans son immensité divine, qu'il vous éblouira de l'éclat de sa majesté, qu'il vous accablera du poids de sa gloire ; quand il lancera sur vous ses traits, ses traits les plus affilés, ses traits les plus envenimés, et qu'il s'appliquera à vous en faire sentir toute la pointe ; quand, oubliant tous les sentiments qui le pouvaient intéresser en votre faveur, brisant tous les liens qui l'attachaient à vous et qui devaient vous attacher à lui, il ne prendra plus à votre égard d'autre qualité que celle de Dieu offensé, de Dieu juste et implacable ; qu'il vous éloignera, qu'il vous repoussera, qu'il vous dira ce funeste adieu, cet éternel adieu. Je ne puis m'exprimer là-dessus comme je le voudrais : les termes me manquent, et la frayeur me saisit. Je ne puis vous dire ce que c'est que ce moment, cet affreux moment, où Dieu prononcera contre des âmes criminelles, où il les rejettera, où il les réprouvera. *Discedite* (*Matth.* XXV) : retirez-vous.

Qu'ils se retirent, et de qui ? qu'ils se retirent, et pourquoi? qu'ils se retirent, et comment ? qu'ils se retirent, et où ? qu'ils se retirent, et pour combien de temps? Cinq grandes questions qui mériteraient autant de réflexions particulières, et qui doivent faire le sujet de cinq grandes méditations.

Qu'ils se retirent, et de qui? De moi, dit le Seigneur, *a me* : car voilà l'extrême désolation où vous devez être réduits. Il n'y a plus rien à prétendre pour vous sur la terre, et j'étais le seul bien qui vous restait ; ou plutôt, je l'ai toujours été, ce bien unique et solide ; mais il faut que la perte aujourd'hui pour vous soit entière. Le monde a repris tout ce que vous aviez reçu de lui, et moi je n'ai plus rien à vous donner. Je n'ai point été jusqu'à présent votre Dieu, il n'est plus temps de commencer à l'être : retirez-vous, *discedite*. Oui, retirez-vous de moi, fragiles créatures dont j'étais tout l'appui, et que j'abandonne ; de moi, ingrates créatures, que j'ai trop aimées, et que je ne puis assez haïr ; de moi, rebelles créatures, à qui je réservais mes plus abondantes bénédictions, et sur qui je lance à ce moment ma plus désolante malédiction : *Discedite a me, maledicti*.

Qu'ils se retirent, et pourquoi? Ne le savez-vous pas, répond le Dieu vengeur qui les condamne? Si je me tourne contre vous, ne m'y avez-vous pas forcé, ne m'y forcez-vous pas? Que cet arrêt qui sort de ma bouche, a coûté cher à mon cœur ! Je l'avais prévu, et je n'avais rien oublié pour le prévenir. J'ai parlé, et j'ai fait parler ; j'ai promis et j'ai menacé ; j'ai pressé, et j'ai attendu ; j'ai averti, et j'ai agi. Qu'il vous a fallu faire contre moi d'efforts pour m'obliger à vous perdre, et que j'ai livré de combats pour vous sauver! mais vous l'avez enfin emporté, et vous avez mis le comble à votre malice. Vous y voilà, à cette heure que je craignais tant pour vous ; et c'est à cette heure fatale, que je sens tout mon amour s'éteindre, et s'allumer dans mon cœur une haine désormais sans retour. J'achèverai ce que vous avez commencé. Allez, et puisque vous avez voulu vivre séparés

de moi, il faut que le divorce dure encore après la mort. Retirez-vous, *discedite*.

Qu'ils se retirent, et comment? Hélas? qui le peut dire, qui le peut comprendre? C'est en se renonçant mille fois eux-mêmes, en se désespérant, en faisant mille efforts pour s'attacher à ce souverain bien qui leur échappe, mais toujours de vains efforts. Ah! goûtez-le maintenant, éprouvez-le, sentez-le par vous-mêmes, ce que vous ne pouviez vous persuader dans la vie, quel malheur c'est de m'avoir perdu! Ce trouble, ce désespoir, ces tours et ces retours que je vous vois faire pour me retrouver, ce sont pour moi autant de triomphes; mais ce sont pour vous autant de démarches inutiles. Que cherchez-vous? que voulez-vous? je ne vous connais plus : *discedite*.

Qu'ils se retirent, et où? Au feu; voilà votre partage : *in ignem ;* à ce même feu qui fait le tourment des anges réprouvés, et qui, selon les vues de ma miséricorde, ne devait jamais faire le vôtre. C'est là, mondain sensuel et voluptueux; c'est là, grand superbe et orgueilleux; c'est là, riche impitoyable et avare; c'est là, libertin opiniâtre et incrédule; c'est là, pécheurs, que vous suivront, ou plutôt que vous entraîneront tant d'iniquités, seuls fruits qui vous restent d'une vie passée dans le crime. C'est là que descendront avec vous ces injustices et ces violences, ces usures et ces concussions, ces haines et ces ressentiments, ces médisances, ces trahisons, cet orgueil, ce faste, cet amour de vous-mêmes et ces infâmes voluptés : *discedite*.

Enfin qu'ils se retirent, et pour combien de temps? Pour toujours; point d'autre terme. Car voici le dernier coup que j'ai à lancer sur vous, et à ce dernier coup, vous connaîtrez ma justice et la sévérité de mes châtiments : ils sont éternels : *in ignem æternum*. Plus de temps pour travailler, plus de mérites à amasser, plus de gloire à espérer, plus de Dieu à posséder. Vous m'avez renoncé, je vous renonce : *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*

Sur cela, chrétiens, trois courtes instructions; et contre les arrêts de cette formidable justice, trois préservatifs infaillibles et présents, si nous en savons profiter. Remportez ceci avec vous, et puissiez-vous le réduire à une constante et fidèle pratique! Ce sera à ce dernier jour une justice inexorable; mais maintenant nous la pouvons fléchir; par où? Par la sincérité de notre pénitence. Ce sera une justice souveraine et toute-puissante; mais maintenant nous pouvons, si je l'ose dire, lui faire une sainte violence et la désarmer; par où? Par l'humilité de notre pénitence. Ce sera une justice entière et universelle; mais dès maintenant nous pouvons lui payer toutes nos dettes et les acquitter; par où? Par l'austérité de notre pénitence. Plaise au ciel que ce soit là, pour vous et pour moi, le fruit de ce discours, et que nous nous disposions ainsi à ce jugement de salut qui mettra les élus en possession de la gloire éternelle que je vous souhaite, etc.

SERMON XVI.

Pour le mardi de la première semaine de carême.

SUR LE RESPECT DANS LES ÉGLISES.

Intravit Jesus in templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in templo, et dicit : Scriptum est : domus mea domus orationis vocabitur. (*Matth.*, XXI)

Jesus entra dans le temple de Dieu, et y trouvant des gens qui vendaient et qui achetaient, il les en chassa, et leur dit : il est écrit : Ma maison est une maison de prière.

Il y avait sans doute de quoi intéresser le Fils de Dieu, puisqu'il s'agissait de la maison de son Père et de l'honneur dû aux autels. Aussi le zèle de ce Dieu Sauveur ne parut-il jamais avec plus d'éclat; il marche contre une troupe de gens occupés, les uns à vendre, les autres à acheter. Il renverse tables et marchandises; et par l'ascendant que lui donne la Divinité qui réside en lui, quoiqu'elle ne se montre pas sensiblement aux yeux, seul au milieu de toute une multitude, il se fait écouter et obéir Hé quoi! leur crie-t-il, ne savez-vous pas que la maison de Dieu est une maison de prière, et non point une retraite de voleurs? *Scriptum est : domus mea domus orationis vocabitur; vos autem fecistis illam speluncam latronum.*

Je puis bien, mes frères, par proportion, vous faire le même reproche : et quel renversement dans le christianisme, de voir nos églises, ces lieux d'oraison, si peu respectées? C'est sur cela que les ministres évangéliques ne peuvent s'expliquer avec trop de force; et c'est aussi de quoi je viens vous entretenir dans ce discours. Vous vous assemblez tous les jours dans les temples du Dieu vivant : la religion vous y appelle; un précepte même très-étroit vous impose là-dessus une obligation rigoureuse à certains jours spécialement consacrés. C'est de tous les exercices chrétiens un des plus ordinaires. C'est comme une profession publique de votre foi, et comme un témoignage solennel que vous lui rendez. D'où vous jugez de quelle conséquence il est d'apprendre aux fidèles comment ils doivent se comporter dans ces saintes demeures, de leur en représenter la dignité et de les prémunir ainsi contre les abus qui s'y commettent. Or, pour me conformer à l'idée que Jésus-Christ lui-même nous trace dans les paroles de notre évangile, j'observe d'abord, et observez-le, s'il vous plaît, avec moi, que la prière peut être regardée, ou par rapport à Dieu, ou par rapport à nous. Par rapport à Dieu, qu'est-ce que la prière? un acte religieux par où nous honorons Dieu; et par rapport à nous, qu'est-ce encore que la prière? un moyen de salut par où nous obtenons les grâces de Dieu. De là je conclus que les temples du Seigneur étant des maisons de prière : *domus mea domus orationis*, ils doivent être considérés sous ces deux mêmes rapports : par rapport à Dieu, comme

des lieux d'adoration, et par rapport à nous comme des lieux de sanctification. Lieux d'adoration où nous allons offrir à Dieu notre encens et lui présenter nos hommages; lieux de sanctification où nous allons chercher les remèdes à nos misères spirituelles et puiser, comme dans leur source, les grâces du ciel. Mais que faisons-nous, et quels sont les deux grands désordres que je voudrais corriger; c'est que ces lieux d'adoration, nous en violons la majesté par nos irrévérences : vous le verrez dans le premier point; c'est que ces lieux de sanctification, nous en profanons la sainteté, non plus par de simples irrévérences, mais par des crimes et des sacriléges : ce sera le second point. Tellement que ces lieux d'adoration ne nous servent souvent qu'à déshonorer Dieu avec plus de scandale, et ces lieux de sanctification qu'à corrompre plus criminellement nos âmes : voilà le sujet de votre attention. Dieu présent dans toute l'enceinte de l'univers, mais surtout présent dans vos temples ; Seigneur, inspirez-moi tout le zèle du Prophète, lorsqu'il se sentait brûlé d'une si vive ardeur pour la gloire de votre maison, et qu'il s'écriait : *Zelus domus tuæ comedit me.* (*Psal.* LXVIII.) Ou plutôt, mon Dieu, faites-moi part du zèle dont fut animé votre Fils, et que mes auditeurs, confus et touchés, rougissent du criminel usage qu'ils font de vos sacrés tabernacles, et commencent à les révérer. Je vous le demande par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu est partout également digne de nos adorations, parce qu'il est partout également Dieu, c'est-à-dire également grand et adorable. Cependant il y a des lieux qu'il a spécialement choisis pour y recevoir notre encens et notre culte. C'est à ce saint usage que nos temples sont consacrés; et c'est là que nous rendons à Dieu, ou du moins que Dieu attend de nous et que nous lui devons rendre deux sortes d'hommages, soit ceux de l'esprit, soit ceux du corps : les uns qui consistent dans le recueillement intérieur et dans l'attention; les autres qui consistent dans le recueillement extérieur et dans la modestie. Et voilà, dit saint Chrysostome, la différence qui se rencontre entre les anges et nous. Car les anges n'étant que de purs esprits, ils ne rendent à Dieu qu'un culte spirituel et intérieur ; au lieu qu'étant, comme nous le sommes, composés d'une âme et d'un corps, Dieu demande de nous, outre le culte intérieur et invisible, un culte encore visible et extérieur. Mais quel est le premier désordre que j'attaque? C'est que ces temples, ces lieux d'adoration, nous en violons la majesté par nos irrévérences, je veux dire, par nos dissipations volontaires et nos distractions, par nos scandales et nos immodesties. Dissipations, distractions de l'esprit, qui détruisent le culte intérieur que demande de nous la présence de Dieu. Scandales et immodesties qui détruisent le culte extérieur que demande de nous la même présence de Dieu. Tel est en abrégé le plan de cette première partie. Reprenons chaque article par ordre, et apprenez, chrétiens, à honorer le Seigneur dans sa maison; ou confondez-vous de ne l'y pas honorer autant qu'il le mérite et que vous le devez.

Ce fut un point exprès de la loi que Dieu donna à Moïse : qu'il y aurait des lieux marqués pour les sacrifices et pour tous les autres exercices de la religion. Prenez garde, lui dit le Seigneur, à ne pas sacrifier indifféremment dans tous les lieux, mais seulement dans ceux que le Dieu d'Israël, votre Dieu, aura choisis : *Sed in loco quem elegerit Dominus Deus tuus.* (*Deut.*, XII.) Or, ces lieux que Dieu a choisis, et où il veut être honoré d'une façon particulière, ce sont les temples. Comme donc les princes de la terre, également maîtres dans toute l'étendue de leurs états, ont néanmoins leurs palais où ils font leur demeure et où ils exercent singulièrement leur pouvoir; ainsi Dieu, dit saint Thomas, également dominant dans toutes les parties du monde, a toutefois ses tabernacles et ses autels où il réside et où il fait sentir de plus près sa majesté et sa souveraine grandeur Il abandonne tous les autres lieux, non pas au crime, mais aux usages ordinaires de la vie; au lieu que ceux-ci, il se les réserve à lui-même.

Ainsi le temple, c'est la maison de Dieu : *domus mea.* (*Matth.*, XXI.) C'est là que Dieu vient demeurer avec les hommes et parmi les hommes : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus, et habitabit cum eis.* (*Apoc.*, XXI.) C'est là, comme il le dit à Salomon, que ses yeux sont plus ouverts, que ses oreilles sont plus attentives, que son cœur s'épanche avec plus de libéralité et par de plus intimes communications : *Oculi mei erunt aperti, et aures meæ erectæ, et cor meum ibi cunctis diebus.* (II *Paral.*, VII.) Il le fit bien voir dans la consécration du premier temple de Jérusalem. Au milieu de cette sainte cérémonie, le Seigneur descendit dans un nuage, tellement que les prêtres ne purent continuer les sacrés ministères, parce que la maison de Dieu fut toute remplie, et d'une manière sensible, de la gloire de Dieu même : *Eo quod impleret majestas Domini templum Domini.* (*Ibid.*)

Or, quoique Dieu ne se découvre pas de la sorte à nous dans nos temples, il y est néanmoins encore, j'ose le dire, plus présent que dans le temple de Salomon ; et cela, comment? par la présence du corps de Jésus-Christ et de son divin sacrement. D'où nous pouvons tirer, chrétiens, avec les interprètes, l'explication juste et naturelle de deux endroits de l'Ecriture, sur quoi il ne sera pas inutile de vous donner quelque éclaircissement. Car, après la destruction du premier temple de Jérusalem, Dieu ayant suscité son prophète pour exciter le zèle des Juifs et pour les porter à en rebâtir un nouveau, le puissant motif dont se servit le prophète envoyé du Seigneur, ce fut que la gloire du second temple qu'ils devaient édi-

fier, surpasserait encore celle du premier : *Magna erit gloria domus istius novissimæ, plus quam primæ.* (*Agg.*, II.) Cependant il est dit ailleurs que les vieillards qui avaient vu le premier temple, et qui voyaient le second, comparant l'un et l'autre, ne pouvaient retenir leurs larmes, parce qu'ils ne retrouvaient pas dans celui-ci la magnificence et la somptuosité qu'ils avaient admirées dans le premier. Si le second temple devait l'emporter sur le premier, quel sujet avaient les vieillards de regretter le premier? ou, s'ils avaient sujet de regretter le premier temple, comment était-il vrai que le second lui serait préférable? La réponse à cette difficulté, c'est ce qu'ajoute le prophète, en disant aux Juifs que le second temple serait supérieur à l'autre, et leur en marquant cette raison : savoir, que le Désiré des nations, que le Christ viendrait bientôt, et qu'il se ferait voir dans le nouveau temple qu'ils allaient construire : *Adhuc unum modicum est, et veniet Desideratus cunctis gentibus, et implebo domum istam gloria.* (*Ibid.*) Car c'était leur dire que ce ne serait pas précisément la beauté des ouvrages qui distinguerait le second temple, et qu'en cela il céderait au premier; qu'on n'y verrait point, comme au temple de Salomon, près de deux cent mille ouvriers employés; qu'on n'y admirerait point tant les pierres précieuses, l'or, l'argent, le marbre, le cèdre, la richesse des ornements, la grandeur des vases, la prodigieuse multitude des colonnes; mais que ce qui releverait le nouveau temple au-dessus de l'ancien, que ce qui l'honorerait, ce serait la présence même du Messie; et c'est, disent les Pères, ce qui s'accomplit lorsque le Fils de Dieu entra dans le temple, qu'il y fut présenté, qu'il y prêcha; comme c'est encore ce qui se vérifie tous les jours par une présence réelle de ce Dieu-Homme dans nos églises et sur nos autels, quoiqu'elle frappe moins les yeux.

Le temple donc, c'est doublement la maison de Dieu : maison de Dieu par la présence plus particulière de l'immensité divine, et maison de Dieu par la présence véritable et substantielle de Jésus-Christ même. Or, puisque c'est la maison de Dieu, il s'ensuit que c'est donc un lieu d'adoration. Jamais conséquence ne fut plus justement tirée, ni plus solidement établie. Le premier sentiment de Jacob, après avoir vu le Seigneur dans un sommeil mystérieux, ce fut un sentiment de crainte et de frayeur. Que ce lieu est terrible! s'écria-t-il, tout éperdu et comme hors de lui-même : *Terribilis est locus iste!* c'est sans doute la maison de Dieu : *non est hic aliud nisi domus Dei.* (*Gen.*, XXVIII.) J'irai, Seigneur, disait le Prophète royal, j'irai dans votre maison ; et pourquoi? pour vous y adorer et pour y glorifier votre saint nom : *Adorabo ad templum sanctum tuum, et confitebor nomini tuo.* (*Psal.* CXXXVII.) Quand les Juifs occupés à la dédicace du premier temple, virent descendre le feu du ciel sur le temple même, et que dans ce feu céleste ils découvrirent la majesté du Très-Haut, tous de concert et par un même mouvement se prosternèrent contre terre, bénirent le Tout-Puissant et s'humilièrent devant lui. Cependant que faisait Salomon, que faisaient les prêtres et les lévites? Le prince immolait des victimes jusqu'à vingt-deux mille d'une part, jusqu'à six-vingt mille de l'autre ; et les prêtres, les lévites faisaient retentir l'air de leurs cantiques et de leurs louanges ; tous appliqués à célébrer les grandeurs du Dieu d'Israel. Or, cela même, mes frères, c'est le dessein pourquoi nous sommes appelés devant les autels du Dieu vivant. L'Église, pour cela, a ses ministres, à qui elle confie l'honneur de ses temples, qu'elle charge du soin, tantôt de méditer dans le silence et tantôt de réciter à haute voix. Elle a son encens qu'elle fait brûler et monter au trône de son Époux. Elle a ses ornements dont elle pare le sanctuaire; si ce n'est que la piété des fidèles refroidie, que leur négligence ou leur avare cupidité, la laissent manquer des secours nécessaires; et quel opprobre pour des chrétiens, de voir quelquefois les temples dénués de tout, et pauvres jusqu'à inspirer du dégoût; tandis qu'ailleurs on étale le luxe avec tant de faste et tant de pompe! Elle a ses lampes ardentes et ses feux qu'elle fait consumer. Elle a son sacrifice qu'elle fait offrir. Elle a ses cérémonies toutes augustes, toutes majestueuses, toutes vénérables. Elle a ses fêtes, ses assemblées, où elle ramasse tous ses enfants pour rendre gloire au Dieu immortel; car ce n'est qu'au Dieu immortel, dit saint Augustin, que nous dédions des temples : ce n'est point aux saints ni aux martyrs; c'est à celui qui fait les martyrs et les saints.

Mais allons plus avant, chrétiens. J'ai dit, et notre conduite n'en est-elle pas une preuve sensible? je le dis encore, que par le renversement le plus scandaleux, nous changeons ces lieux d'adoration en des lieux destinés, ce semble, à quoi? à l'oisiveté, à la paresse, au repos, au sommeil, aux affaires, aux négoces, aux amusements, aux conversations, aux cercles et aux assemblées les plus mondaines. En deux mots, nulle attention de l'esprit, nulle modestie du corps, ni culte intérieur, ni culte extérieur. Je reprends ; et j'entre dans une morale dont votre expérience propre ne vous fera que trop connaître la vérité.

Dissipations volontaires, distractions de l'esprit, qui détruisent le culte intérieur que demande de nous la présence de Dieu. Je ne puis lire dans les cœurs ce qui s'y passe ; mais dites-le moi vous-mêmes. Quelles sont les plus communes occupations de votre esprit dans ces saintes retraites? Tandis qu'à l'écart quelques âmes fidèles pensent à vous, Seigneur, que font cependant le reste des assistants? je dis même ceux qui semblent au dehors les plus réservés; je dis le ministre lui-même, qui fait sortir de sa bouche les louanges de Dieu; je dis le laïque qui les répète et qui lui répond? N'est-il pas vrai que là où Dieu est plus présent, c'est là souvent que l'on sent moins sa présence?

C'était la plainte qu'il faisait par son prophète : Ce peuple m'honore, comment? tout au plus des lèvres : ***Populus iste labiis me honorat.*** (***Matth.***, XV.) Mais où est le cœur? Ah! mes frères, voici l'abus. Où, dis-je, est le cœur? au milieu d'un ménage : c'est aux pieds du Seigneur que l'esprit, par une prévoyance tout humaine et hors de son rang, règle les soins domestiques, ordonne des affaires, forme des projets, prend des mesures, imagine, arrange, conduit tout à son gré. Où est le cœur? au milieu d'une compagnie : c'est là ce que l'esprit se rappelle, ou plutôt c'est là que l'esprit se transporte, pour se repaître de mille souvenirs, les uns chagrinants, les autres agréables; les uns sérieux, les autres enjoués; plusieurs indifférents, mais tous également profanes. Où est le cœur? partout et nulle part : l'esprit s'occupe de tout, et ne s'occupe proprement de rien. Tout ce qui se présente, il le reçoit, et comme il l'a reçu il le laisse pareillement échapper : tantôt le passé, tantôt le présent, tantôt l'avenir; chaque chose à son tour, et pour mieux dire, chaque chose confusément et sans ordre, selon que le hasard ou que le caprice la propose. Où est le cœur? quelque part qu'il soit, dit le Seigneur, il est toujours loin de moi, dès qu'il n'est pas avec moi : *Cor autem eorum longe est a me.* (*Ibid.*) Mais le temps enfin n'est-il pas venu, où le Dieu d'Israël doit être adoré en esprit? Parfaits adorateurs, qui venez devant le Seigneur, non point tant répandre vos corps que vos âmes, selon l'expression du Roi-Prophète; qui venez à Dieu pour penser à Dieu, pour vous remplir de Dieu, pour vous expliquer avec Dieu, encore moins par les accents de la voix que par les sentiments du cœur, vous seuls l'adorez en vérité, ***in spiritu et veritate.*** (***Matth.*** IV.) C'est ainsi que l'adorait saint Bernard : Demeurez-là, disait ce saint homme, cet homme plein de foi et de religion, demeurez et ne me suivez pas, pensées de la terre; je vous reprendrai, mais ce n'est ici ni votre temps, ni votre place. Ce Père parlait de la sorte en approchant de l'oratoire que sa piété avait destiné à la prière; et moi c'est au trône même de Dieu que je vais en entrant dans le temple. Souveraine majesté, où suis-je, et où viens-je paraître? Souveraine puissance, qu'est-ce devant vous que cette poussière, cette cendre que vous avez rassemblée et que votre souffle tout à coup peut dissiper? Mais tout cendre et poussière que je suis, je m'entretiendrai avec vous, car vous me le permettez, et vous ne dédaignez pas de vous abaisser jusqu'au plus vil et au plus indigne de vos serviteurs : ***Loquar ad Dominum, cum sim pulvis et cinis.*** (***Gen.***, XVIII.) Sans cela, chrétiens, sans cette vue de l'esprit, sans ces retours du cœur, qu'est-ce que tout le reste? Silence, gravité, démarche, contenance, inclinations du corps; apparences hypocrites et sans fonds; masse informe et sans principe qui l'anime; passe-temps, rien davantage. Et n'est-ce pas ainsi qu'on vient dans la maison de Dieu passer seulement une certaine heure, et faire du saint appareil de nos fêtes un vain spectacle pour arrêter les yeux et pour satisfaire la curiosité?

Encore si l'on en demeurait là : mais la liaison est trop étroite entre l'intérieur et l'extérieur; et l'un manquant, l'autre ne peut subsister dans un état convenable. Nul recueillement au dedans, donc nulle révérence au dehors; scandales et immodesties, qui détruisent le culte extérieur que demande de nous la même présence de Dieu. C'est ce qui frappe les sens, et de quoi par conséquent nous pouvons parler avec plus de connaissance. On vous l'a dit cent fois, mes frères, et je ne dois point faire difficulté de le redire : je voudrais pour notre confusion et notre instruction que le hasard, à certains temps, conduisît un idolâtre au pied de nos autels et au milieu des fidèles qui y assistent; que, sans savoir pourquoi ils sont assemblés, ni à quel usage sont consacrés ces grands édifices, on le lui donnât à juger par tout ce qui s'offrirait à sa vue; dirait-il que c'est la maison du Dieu que nous adorons? La maison de Dieu, et le tumulte; le bruit d'une multitude de gens de tout sexe, de tout âge, de toute condition, ramassés par troupes, et parlant, conversant, agissant selon que l'humeur les gouverne, et que l'imagination les inspire! La maison de Dieu, et les postures indécentes; la liberté d'aller, de venir; les changements continuels de situation, de place; les tours, les retours; les mouvements de la tête, les égarements des yeux, les ris, les éclats! la maison de Dieu, et toute l'apparence d'une place publique! Quelle alliance monstrueuse, ou quelle contradiction!

Mais voulons-nous encore mieux nous confondre et mieux nous instruire? Ne faisons point venir chez nous les idolâtres : allons nous-mêmes chez eux; entrons dans leurs temples, et entrons-y avec eux, dans ces temples que leurs mains sacriléges ont bâtis à tant de fausses divinités. Voyons-les aux pieds de leurs idoles, répandant l'encens, et soyons témoins de leurs humiliations profondes, de ce tremblement qui les saisit, de ce respect même pour la terre où ils sont obligés de marcher. Passez, disait le Seigneur à son peuple, passez aux îles étrangères : ***Transite ad insulas.*** (***Jerem.***, II.) Voyez comment les nations se comportent à l'égard de leurs dieux; quelles lois elles ont porté là-dessus, et avec quelle sévérité ces lois si rigoureuses sont observées. Voyez-le vous-mêmes, mes chers auditeurs, et y pensez. Toutefois, ces faux dieux qu'ils adorent, sont-ce des dieux? Se font-ils connaître plus sensiblement sur leurs autels, que ne le fait notre Dieu dans son sanctuaire? ***Et certe ipsi dii non sunt.*** (***Ibid.***) Eh! mes frères, la superstition parmi des peuples infidèles aura-t-elle plus de pouvoir que n'en a la foi parmi nous; et par quelle bizarre contrariété arrive-t-il que là où se trouve le vrai Dieu, le culte manque; et que le culte soit si exact et si assidu là où ne se trouvent que

des divinités imaginaires et des fantômes? *Et certe ipsi dii non sunt.*

Ceci est général; mais je ne puis me dispenser de m'expliquer encore plus distinctement et en détail sur un point particulier: ce sont les outrages que nous faisons au Seigneur même durant le plus auguste sacrifice, je parle du sacrifice de la messe. Il semble que ce soit là l'occasion, le temps, où la licence soit plus effrénée. Il y a partout de ces saints lieux, beaucoup moins connus par la présence de Dieu qui y habite, que par l'audace et l'impiété de ceux qui s'y viennent rendre, surtout à certaines heures. Je pourrais bien leur appliquer ce que le Fils de Dieu dit aux Juifs, quand ils l'investirent les armes à la main, et qu'il se livra enfin à eux: *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum.* (*Luc.*, XXII.) Voilà votre heure, et c'est maintenant la puissance des ténèbres. Voilà le temps où le Seigneur doit être exposé à toutes vos insultes, où le saint mystère doit être troublé, où la voix du ministre qui sacrifie doit être moins entendue que la vôtre, et où la plus redoutable action du christianisme doit être changée dans un divertissement et dans un jeu! Seigneur, il ne fallut qu'une parole sortie de votre bouche, pour renverser cette troupe ennemie qui osa se présenter devant vous; Dieu vivant, Dieu de majesté, levez pour un moment le voile, et montrez-vous. De cet autel où vous vous immolez, victime d'expiation, laissez seulement partir un rayon de votre gloire, et le lancez au milieu de cette foule, de cette confusion que le monde a rassemblée à vos pieds et contre vous: *Fulgura coruscationem* (*Psal.* CXLIII); quel coup de foudre pour les saisir, pour les consterner, pour les dissiper! *Et dissipabis eos.* (*Ibid.*)

Du moins, mes frères, ne vaudrait-il pas mieux que vous vous fussiez volontairement bannis de nos autels, et que vous ne prissiez plus de part à nos sacrifices? Qui vous y amène? Est-ce Dieu? pourquoi donc ne lui rendez-vous pas ce qui lui est dû par tant de titres? N'est-ce pas Dieu? Qu'est-ce donc, et que cherchez-vous? Ne vaudrait-il pas mieux que le prêtre, transporté d'un saint zèle pour l'honneur de la maison de Dieu, et vous regardant comme des gens retranchés de la communion de l'Eglise, ou méritant de l'être, interrompît les divins mystères, et qu'il allât achever ailleurs, à votre ruine, ce qu'il avait commencé devant vous pour votre salut? que sans éclater en d'inutiles menaces, toujours mal reçues, et tant de fois méprisées, par un silence plein de terreur, et disparaissant à vos yeux, il vous fît entendre que votre Dieu vous quitte? que, l'emportant dans ses mains, et le retirant, pour ainsi dire, des vôtres, ce Dieu que vous déshonorez, il vous avertît qu'il emporte avec lui toutes ses bénédictions, et qu'il ne vous laisse que ses anathèmes? N'avez-vous pas d'autres lieux pour les bagatelles du siècle et pour les conversations oisives et folâtres, si vous ne voulez pas vous en passer? N'avez-vous pas d'autres temps? C'est ce que disait saint Paul dans une autre occasion, mais qui convient assez à mon sujet. Mes frères, écrivait l'Apôtre aux fidèles de Corinthe, n'avez-vous pas des maisons pour prendre vos repas? *Nunquid domos non habetis ad manducandum et bibendum?* (*I Cor.* II.) Méprisez-vous l'Eglise de Dieu? *Aut Ecclesiam Dei contemnitis?* (*Ibid.*) Mais moi, mon cher auditeur, je vous dis: Méprisez-vous Dieu lui-même? Affectez-vous de lui venir marquer de plus près vos mépris? Prenez-vous pour cela le moment où il fait plus pour vous, où il renouvelle par un nouveau sacrifice le premier sacrifice qu'il a fait de lui-même sur la croix? N'en tenez-vous nul compte, de ce précieux sacrifice, de ce grand sacrifice? Le signal qui vous y appelle, est-ce le signal d'une partie mondaine et d'une réjouissance profane? Faut-il que la messe, après tant de veilles qu'il en a coûté aux plus ardents et aux plus habiles défenseurs de la religion, pour la maintenir dans tout son lustre, s'avilisse tous les jours parmi nous, et que nous donnions ce triomphe aux hérétiques qui l'ont si fortement combattue? Y paraissez-vous en maîtres pour vous élever et pour dominer, ou n'est-ce pas en suppliants, pour vous humilier et pour prier? Y venez-vous pour occuper toute l'attention de ceux qui vous environnent et qui vous voient, les uns indignés et scandalisés, les autres aussi peu arrêtés et aussi volages que vous; ou n'y venez-vous pas pour vous unir d'esprit avec les fidèles et avec le pontife, et pour tourner là toutes vos pensées et toutes vos réflexions? Enfin n'y venez-vous pas pour vous sanctifier? Car ces lieux d'adoration par rapport à Dieu, sont encore par rapport à nous des lieux de sanctification; mais nous en profanons la sainteté par nos crimes, et souvent nous en faisons des lieux de sacrilége et de corruption: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le prophète l'avait prédit; et depuis le prophète, Jésus-Christ nous l'a lui-même annoncé, qu'il viendrait des jours et un temps où, par l'attentat le plus énorme et la plus triste décadence, on verrait l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint: *Cum videritis abominationem desolationis stantem in loco sancto.* (*Matth.*, XXIV.) De quelque manière que les Pères aient entendu ces paroles, elles ne conviennent que trop au point que j'ai présentement à traiter; et que pouvons-nous plus justement appeler abomination et désolation, que ce qui paraît si souvent à nos yeux: je veux dire la sainteté de nos temples profanée par tant de crimes, et ces lieux de sanctification devenus des lieux de sacrilége et de corruption? Voilà encore, chrétiens, un article d'une toute autre importance, et contre lequel le devoir de mon ministère m'engage à m'élever plus hautement, quoiqu'avec une sage réserve.

Je ne dis pas seulement que ce sont des

lieux de sainteté que nos temples, mais des lieux de sanctification. Ils sont saints en eux-mêmes, et spécialement consacrés; et en ce sens ce sont des lieux de sainteté : mais ils ont encore été faits pour nous sanctifier nous-mêmes, et en ce sens ce sont des lieux de sanctification. Rien de plus saint que le temple : c'est la maison de Dieu; et la sainteté, Seigneur, disait le prophète, doit être le plus bel ornement de votre maison : *Domum tuam decet sanctitudo.* (*Psal.* XCII.) Tout y est saint; et les fondements qui la soutiennent, et les murailles qui la composent, et le toit qui la couronne, et les autels où le peuple prie, et le sanctuaire où le prêtre sacrifie. On ne peut voir, sans une secrète et religieuse horreur, combien de préparatifs, combien de moyens différents le pontife emploie à consacrer cette sainte demeure; par quels jeûnes il s'y dispose, par combien d'exorcismes il conjure toutes les puissances des ténèbres, et les éloigne de cette terre choisie; par combien de lustrations, par combien de bénédictions il la purifie; par combien de prières il y appelle le Dieu tout-puissant. Sainte Jérusalem, vous êtes alors comme une épouse parée de ses magnifiques vêtements pour plaire à son époux : *Vidi civitatem sanctam Jerusalem paratam sicut sponsam, ornatam viro suo.* (*Apoc.*, XXI.) Oh! que votre maison est belle à ce premier moment, Seigneur, et que j'aime à considérer votre tabernacle et à y entrer! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum! Domine, dilexi decorem domus tuæ.* (*Psal.* LXXXIII.)

Donc, maison toute sainte; mais après tout, ce ne serait point assez qu'elle fût sainte, si ce n'était encore la dépositaire des grâces, et une maison pour nous-mêmes de salut et de sanctification. Or, vous le savez, c'est là, c'est sur ces sacrés fonts, que nous avons reçu la première justice qui nous a faits enfants de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est là, c'est sur cet autel que repose le sanctificateur des âmes, et qu'il distribue ses dons les plus abondants. C'est là, c'est à ces tribunaux de pénitence, que les péchés sont remis, et que le pécheur est réconcilié avec Dieu. C'est là, c'est à cette table qu'on mange le pain qui donne la vie, non point précisément la vie du corps, mais une vie toute spirituelle et toute céleste, la vie de l'âme. C'est là, c'est dans cette chaire de vérité que la loi est expliquée; de là que Dieu vous parle, de là qu'il vous enseigne et qu'il vous instruit; de là qu'il vous reprend et qu'il vous exhorte. Ecole de la morale chrétienne, et de tout ce qui a rapport à la bienheureuse éternité.

Si donc je me sens poursuivi par les ennemis de mon salut, qui veillent continuellement à ma perte, mais qui redoublent à certains moments leurs attaques, c'est le temple du Seigneur qui me doit servir d'asile; et c'est là, comme dans une place d'armes, que je dois trouver les secours nécessaires pour me défendre. Si la passion m'a emporté hors des voies de Dieu, et que je veuille retourner à lui, c'est dans son temple que le Seigneur a établi des juges, non point tant pour me condamner que pour m'absoudre, et des médiateurs qu'il a revêtus de son pouvoir pour l'employer en ma faveur. Si je veux connaître la perfection évangélique, celle de mon état, les volontés de Dieu sur moi, les moyens de les accomplir : si je veux sur cela me réveiller, m'exciter, m'embraser tout de nouveau, c'est dans le temple du Seigneur que se dispense cette divine parole, qui, comme le feu, luit et brûle tout à la fois, éclaire et touche. Si je veux me nourrir, la salle du festin c'est le temple; si j'ai des vœux à faire, le trône de Dieu c'est le temple. C'est la terre des saints : d'où il s'ensuit qu'il n'y a proprement que les saints qui y doivent paraître, ou que ceux au moins qui pensent à le devenir.

Mais là-dessus, chrétiens, je fais une étrange proposition. C'est une plainte qu'ont faite avant moi et de leur temps, Saint-Jean Chrysostome et Saint-Jérôme. Je la fais après eux, mais peut-être avec plus de sujet qu'eux. Elle aura de quoi vous surprendre; elle m'engagera même à vous tracer des images, dont la délicatesse de quelques âmes pourrait être blessée, et que moi-même je voudrais tenir cachées sous le plus sombre voile, s'il n'était nécessaire, pour guérir le mal, ou pour le prévenir, de le produire au jour, et de le faire voir dans toute sa difformité. Heureux, si je parle devant un auditoire où ces désordres soient inconnus : mais il est difficile qu'une contagion si répandue n'ait passé jusqu'à vous; ou du moins il est bon, pour vous préserver de ses atteintes, que vous en connaissiez les funestes et damnables effets. Quoi qu'il en soit, je dis que là où l'innocence devrait être plus à couvert, c'est là souvent qu'elle est plus dangereusement exposée; que là où le vice devrait avoir moins d'accès, c'est là souvent qu'il règne avec plus d'empire; et, pour m'exprimer toujours dans les mêmes termes, que la maison de Dieu, le sanctuaire de Dieu, cette maison de sanctification, est souvent pour nous, non plus seulement une maison d'irrévérence et de dissipation, mais une maison de sacrilége et un lieu de corruption. Saints monuments de la piété de nos pères, fûtes-vous destinés à de tels usages? et vous que le zèle inspira pour donner au Seigneur ces témoignages sensibles et durables de votre religion, prétendiez-vous bâtir des retraites à l'iniquité, et dresser des piéges à la vertu? Comprenez-vous bien, mes frères, ma pensée, et ce que je veux dire? ne dissimulons rien, ne cachons point ce qui fait la honte, non pas du christianisme, mais des chrétiens. La foi est toujours la même, toujours pure, toujours sainte; mais ceux qui la professent, ont bien dégénéré de la pureté de leur foi, et de sa sainteté. Je veux donc dire (et n'est-il pas vrai, sans que ce soit une exagération de la chaire; n'êtes-vous pas obligé d'en convenir avec moi?) je veux dire qu'il n'y a peut être point de lieu où les appas cor-

rupteurs de la beauté humaine, où les amorces de la volupté les plus propres à enflammer la passion, soient étalées avec plus d'ostentation et plus de péril que dans nos temples. Détournez vos yeux, dit le Saint-Esprit, pour ne point voir une femme malignement parée et composée avec artifice, car c'est par là que plusieurs ont malheureusement péri : *Averte faciem tuam à muliere compta : propter speciem mulieris multi perierunt.* (*Eccli.*, IX.) Suivant cet avis, chrétiens, je vous dirais presque : n'entrez point dans nos églises, ne venez point à nos autels : car c'est là que vous la trouverez, cette femme plus à craindre pour vous que la mort même, selon l'expression du Sage : *morte amariorem* (*Eccli.*, VII); cette femme qui cherche à se faire remarquer et à plaire, et qui ne plaît en effet que trop, mais qui tue dès qu'elle plaît, et autant qu'elle plaît. Ce n'est pas d'une seule qu'il s'agit; et n'est-ce pas assez souvent de quoi la maison de Dieu est remplie?

Je veux dire que s'il y a un ornement à faire briller, si l'on a reçu quelque avantage de la nature, c'est souvent dans le temple et dans nos plus pieuses cérémonies, qu'on en vient faire parade ; que s'il y a une intrigue à former, c'est là qu'elle commence, et là même qu'elle s'entretient ; que si une jeune personne veut se dérober aux soins d'une mère vigilante, c'est là sa ressource ; que si un jeune homme veut trouver l'objet de son inclination, c'est là qu'il le vient chercher. Quel langage, sinon de la parole, au moins des yeux, des gestes ! Rendez-vous, dit saint Jean Chrysostome, d'autant plus dangereux, qu'il le paraît moins. Tous ne peuvent pas entrer avec honneur dans tous les lieux, poursuit ce Père; mais tous avec honneur, et même avec un nom de religion, peuvent venir dans nos temples et à nos saintes assemblées. Tous même y viennent, et ceux qui s'y distinguent le plus à certains jours et à certains temps, ne sont-ce pas les plus mondains?

Je veux dire que souvent c'est dans le temple que l'esprit se corrompt par les plus sensuelles pensées; que le cœur se corrompt par les plus sales désirs. Je m'en tiens là; je n'achève point un détail que je vous laisse achever vous-mêmes, et je ne cherche qu'à effacer promptement de mon souvenir des idées, lesquelles saisiraient de frayeur les anges mêmes qui veillent autour de cet autel, s'ils étaient capables d'en ressentir les mortelles atteintes.

Cependant Dieu le voit, et il en serait d'autant plus témoin, qu'il le voit de plus près, si tout, dans le plus long éloignement comme dans la plus grande proximité, ne lui était pas également présent. Or, comment le voit-il ? de quel œil le voyons-nous nous-mêmes, ministres du Seigneur et ses surveillants dans son temple, ou de quel œil le devons-nous voir? Pouvons-nous ignorer quels criminels desseins vous attirent quelquefois, mes frères, dans ces saintes maisons? Si je refusais de le dire, les pierres, selon la belle figure du prophète, ne le diraient-elles pas elles-mêmes? Et quoi? qu'on vient dans le temple saint donner de l'amour, et en prendre; qu'on y vient tendre des filets, et même aux âmes les plus consacrées par leur caractère ; que par mille homicides on y vient faire de ces damnables conquêtes dont le siècle tire tant de vanité ; qu'on y vient pour penser avec plus de liberté aux sujets malheureux de ses engagements ; qu'on y vient se montrer, ainsi que le disait Tertullien, et dans cette mutuelle entrevue renouveler toutes les protestations d'un attachement illicite, nourrir la passion, la satisfaire, fortifier l'habitude, redoubler la chaîne, et s'engager tout de nouveau ; qu'on y vient (je n'oserais le dire, si saint Chrysostome ne l'avait déjà dit lui-même) qu'on y vient comme l'on va au théâtre, et au théâtre le plus scandaleux.

Pouvons-nous, dis-je, l'ignorer, chrétiens, que c'est là ce qui vous appelle devant les autels, quand nous vous y voyons paraître avec autant de mondanité, et aussi peu de pudeur que dans les lieux les plus décriés? Quand nous vous voyons fréquenter avec tant de soin certaines églises préférablement aux autres, affecter avec tant d'assiduité certaines places auprès ou à la vue de certaines personnes? Quand nous ne vous y voyons venir qu'autant que celles-ci y viennent ou celles-là; que nous vous voyons changer comme elles changent, aller partout où elles vont, les suivre comme votre étoile, parcourir tous les saints lieux d'une ville, jusqu'à ce que vous ayez enfin trouvé, non pas le Seigneur, mais le lieu de la scène où vous voulez avoir part et l'idole que vous adorez? Quand nous voyons des gens connus par la dissolution de leurs mœurs et par leur libertinage, demeurer néanmoins les heures entières à nos prédications et à nos solennités, où certes la piété ne les retient pas, comme on ne peut guère penser qu'elle les y ait amenés ? Quand nous sommes témoins des signes, des œillades, des assiduités, des complaisances? Encore une fois, quand nous voyons tout cela (et plût au ciel que nos yeux ne le vissent jamais), pouvons-nous nous déguiser à nous-mêmes ce que vous venez chercher dans nos temples ? N'y aura-t-il donc point de lieu où la sainteté soit à couvert? Tout n'est que désordre et que déréglement dans le monde ! Où nous sauverons-nous, si le désordre et le déréglement s'introduisent jusque dans la maison de Dieu, et auprès de Dieu même? Les Juifs éclataient en gémissements et en soupirs, voyant les profanations que les ennemis de Dieu avaient faites dans le temple; n'avons-nous pas encore de quoi gémir bien davantage? Il est vrai que vous n'entrez pas dans nos temples le feu et le fer à la main pour les piller, pour les saccager, pour briser les portes du sanctuaire, pour enlever les vases sacrés, pour renverser les autels; mais vous y venez le crime dans l'âme ; mais vous y venez profaner les tribunaux de la péni-

tence par des confessions dissimulées; mais vous y venez souiller la sainte table par des communions indignes; mais vous y venez tenir les discours les plus dissolus, substituer en la place du culte divin, un culte charnel et impur, faire tout périr autour de vous, et périr vous-même avec les autres.

Au milieu de toutes ces abominations, où êtes-vous, Seigneur? Est-ce là votre demeure? la reconnaissez-vous? Non, dit le Seigneur, le Dieu d'Israël; car ma maison a-t-elle été bâtie et est-elle destinée pour être le réceptacle de tous les vices? Au lieu d'y venir invoquer mon nom, y vient-on pour me faire tous les jours de nouvelles insultes? *Numquid ergo spelunca latronum facta est domus mea, in qua invocatum est nomen meum?* (*Jer.*, VII.) J'ai vu, j'ai tout vu, moi dont les regards pénétrants découvrent tout, mais dont les yeux plus fixes et plus arrêtés dans mon temple que partout ailleurs, n'y laissent rien échapper : *Ego, ego sum, ego vidi.* (*Ibid.*) Je me retirerai donc de cette maison infecte et gâtée. Le temple que j'avais sanctifié, je l'aurai en horreur : *Templum quod sanctificavi nomini meo, projiciam a conspectu meo.* (III *Reg.*, IX.) Je l'abandonnerai, je le donnerai en spectacle et comme un exemple de mes vengeances : *Et domus hæc erit in exemplum.* (*Ibid.*) Il sera livré aux infidèles et à toutes leurs profanations, tellement que ceux qui y viendront et qui le verront ainsi désolé, en seront effrayés et apprendront comment le Seigneur sait punir les outrages et les impiétés de son peuple : *Omnis qui transierit per eam, stupebit et sibilabit.* (*Ibid.*) C'était la menace que Dieu faisait aux Juifs, et c'est ce qui leur arriva. N'est-ce pas aussi ce qui est arrivé à nos pères. Quand les hérétiques, maîtres de nos temples, y exercèrent tant de violences, n'était-ce pas peut-être un châtiment du ciel; et ce que Dieu a permis, qui sait s'il ne le permettra point encore?

Car si vous voulez que je demeure avec vous, dit le Seigneur, n'ôtez pas seulement de mes yeux cet amas de marchandises, mais purgez ma maison de tant de souillures : *Auferte ista hinc* (*Joan.*, II); loin de là, loin, enchanteurs : *foris canes, et venefici* (*Apoc.*, XXII); loin, voluptueux et impudiques : *et impudici;* loin, objets parricides et meurtriers : *et homicidæ;* loin, idolâtres, et surtout, loin, hypocrites, qui, sous les plus saints habits et dans les plus saintes fonctions, placez quelquefois avec vous le crime jusque sur l'autel : *et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium.* (*Ibid.*) Le Seigneur ne peut convenir avec Baal, il ne peut demeurer sous le même toit avec l'idole de Dagon; il faut que l'une soit brisée, ou que l'autre s'éloigne de vous, et si vous faites malgré lui cet assemblage monstrueux, vous ne devenez plus seulement pécheurs, mais pécheurs sacriléges : caractère de malice propre et ordinaire aux péchés qui se commettent dans les temples.

Ne nous étonnons donc pas (c'est la conclusion de saint Chrysostome) que Dieu ne dispense plus avec tant de profusion dans ses temples ces dons de son esprit, ces dons précieux qui sanctifiaient les premiers chrétiens au pied des autels. Mais de quoi nous devons nous étonner, ajoute ce saint docteur, c'est que Dieu, justement irrité, ne fasse pas éclater sur nous son tonnerre, lorsque nous savons qu'il a fait tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement une fois touchée; que dis-je? lorsque nous savons qu'il a fait mourir jusqu'à soixante-dix mille hommes pour l'avoir seulement regardée.

Ainsi, mes frères, apprenez toujours à honorer la maison de Dieu. Souvenez-vous que c'est là où s'assemblent tant d'esprits bienheureux; souvenez-vous que c'est là où reposent les cendres de tant de saints; souvenez-vous que c'est là où vous devez reposer vous-mêmes après votre mort; que c'est de là que vous devez ressusciter au dernier jour, et de là que vous devez partir pour aller recevoir votre jugement éternel. Que sera-ce si ces murailles portent témoignage contre vous? Mais non : oubliez tout le reste, et souvenez-vous seulement de ce que je vous ai dit, et que je ne puis trop de fois vous redire, que c'est la maison de Dieu, une maison de prière, et, par conséquent, une maison de culte et d'adoration par rapport à Dieu; une maison de salut et de sanctification par rapport à nous. Allons-y avec le même tremblement que Moïse, lorsqu'il s'approchait du buisson ardent et qu'il y vit le Seigneur. Allons-y avec le même respect que les Juifs, lorsqu'ils n'osaient même porter leurs mains sur les pierres du temple. Allons-y avec le même recueillement que David, lorsqu'il se tenait si profondément humilié devant le Dieu de ses pères. Allons-y pour rendre à Dieu nos devoirs, pour lui demander ses grâces, pour les recevoir, pour en profiter; afin que cette maison de Dieu devienne pour nous, selon l'expression de l'Ecriture, la porte du ciel où nous conduise, etc.

SERMON XVII

Pour le jeudi de la première semaine de carême.

SUR LA PRIÈRE.

Et ecce mulier Chananæa a finibus illis egressa, clamavit, dicens ei : Miserere mei, Domine, Fili David; filia mea male a dæmonio vexatur. (*Matth.*, XV.)

Une femme Chananéenne venue de ces quartiers-là se mit à crier et à lui dire : Ayez pitié de moi, Seigneur, Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée du démon.

Une mère qui demande la guérison de sa fille, d'une fille qui lui est chère et qu'elle voit cruellement tourmentée du démon; *Filia mea male a dæmonio vexatur :* Une femme chananéenne, c'est-à-dire, une femme idolâtre qui, dans sa douleur, s'adresse avec confiance au Sauveur du monde, et vient implorer son secours: *Miserere mei, Domine, Fili David;* qui, malgré le refus qu'elle reçoit, persévère néanmoins, et redouble ses cris : *Dimitte eam, quia clamat post nos* (*Matth.*, XV); enfin qui, par la force de sa prière, obtient ce qu'elle deman-

de, et mérite même un éloge de la bouche du Fils de Dieu : O femme, que votre foi est grande ! qu'il vous soit fait comme vous le souhaitez : *O mulier, magna est fides tua ! fiat tibi sicut vis.* (*Ibid.*) Voilà, chrétiens, ce que nous propose notre évangile, et ce qui me donne lieu de vous entretenir de la prière.

Mais quand je parle de la prière, ne la regardez-vous point, et ne croyez-vous point que je la regarde moi-même, comme il n'est que trop fréquent dans le monde, d'une façon tout humaine, et sans autre vue que par rapport aux biens de la vie ? On se persuade que le prédicateur vient seulement enseigner à ses auditeurs le moyen d'obtenir du ciel des grâces temporelles, le gain d'un procès, le succès d'une entreprise, la prospérité, les richesses. Comme ces biens, tout fragiles et tout méprisables qu'ils sont, ont néanmoins le premier rang dans notre estime, nous ne sommes que trop disposés à leur donner la première place dans nos prières : mais comment le ciel pourrait-il agréer des vœux où les biens éternels n'ont point de part; ces biens qui, dans les desseins de Dieu, doivent être l'unique but de nos désirs, comme ils sont l'unique objet de notre espérance !

C'est donc par une règle toute contraire que je me borne à considérer ici la prière par rapport au salut. Non pas que je condamne absolument les autres demandes que nous faisons à Dieu, lorsqu'elles sont faites dans un esprit chrétien et avec toutes les conditions convenables. Ce serait condamner la pratique de l'Eglise qui, selon les divers besoins où nous nous trouvons exposés à l'égard même de la vie présente, nous fait adresser au ciel et y adresse elle-même tant de prières qu'elle récite solennellement. Je dis plus : ce serait condamner ce que Jésus-Christ lui-même loue si hautement aujourd'hui, et ce qu'il récompense si libéralement dans cette femme qui emploie toute sa prière à demander, pour une fille qu'elle aime, la santé du corps. Mais je sais, après tout, combien de fois le Sauveur du monde nous a avertis de chercher d'abord le royaume de Dieu, et que sa providence veillerait sur tout le reste. Je sais combien fut agréable à Dieu la prière de Salomon qui, sans parler ni de trésors ni de grandeurs, demanda seulement la véritable sagesse, qui est la science du salut : et je trouve enfin, en rapportant là tout ce que j'ai à dire de la prière, de quoi plus solidement vous instruire et vous édifier.

Ainsi, mes frères, je viens vous apprendre à vous servir de la prière comme d'un moyen de salut; à vous en servir contre les illusions et les dangers du monde; à vous en servir pour vous maintenir dans l'innocence, ou pour vous convertir à Dieu par la pénitence; à vous en servir pour vivre en chrétiens, pour mourir en chrétiens et pour recevoir, après une vie chrétienne, après une mort chrétienne, la couronne qui en doit être la récompense. D'autant plus condamnables, écoutez ceci, c'est le partage de ce discours : d'autant plus condamnables, lorsque vous négligez ce saint exercice, que c'est un moyen de salut également nécessaire et facile. Si c'était un moyen tellement nécessaire, que dans l'exécution il renfermât d'extrêmes difficultés, et qu'il ne pût être mis en œuvre qu'avec de grands efforts, ce serait pour vous en dispenser, non point un titre légitime, mais un prétexte spécieux en quelque sorte et apparent. Si c'était un moyen tellement facile, que du reste nulle nécessité n'obligeât d'y avoir recours, et qu'il fût à votre choix d'en employer d'autres aussi efficaces et aussi puissants, ce ne serait point un sujet de reproche contre vous, d'user sur cela de votre liberté, et de vous rendre moins assidus à la prière. Mais que la prière soit un moyen de salut indispensablement nécessaire, mais que ce soit d'ailleurs le moyen le plus facile, et toutefois que vous n'en teniez, à ce qu'il semble aucun compte, et que vous n'en fassiez presque nul usage : voilà, mes frères, par où, devant Dieu, et en quoi vous devenez inexcusables. Nécessité de la prière, facilité de la prière, deux points que j'ai à traiter, après que j'aurai commencé moi-même par la prière ordinaire, en saluant Marie et lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus nécessaire à l'homme dans l'affaire du salut, que la grâce; or, sans la prière, on ne peut raisonnablement se promettre la grâce; rien donc n'est plus nécessaire à l'homme pour se sauver, que la prière. C'est ainsi que saint Jérôme et saint Augustin, en réfutant les erreurs de Pélage, ont raisonné, et que de la nécessité de la grâce, que nous regardons comme un des principes les plus incontestables de notre foi, ils ont conclu la nécessité de la prière.

Cette règle, néanmoins, n'est pas si absolue qu'elle ne souffre quelque exception, et je sais, suivant la doctrine de saint Augustin, que Dieu quelquefois prévient nos vœux et nous donne des grâces que nous ne lui avons pas demandées, et quand même il y avait moins lieu de les attendre. Telle est, par exemple, dit ce saint Docteur, la première grâce par où nous sommes appelés à la foi, *etiam non orantibus, ut initium fidei.* (S. August.) Ainsi saint Paul, sans qu'il y pensât, fut-il tout-à-coup investi d'une lumière qui l'éblouit. Au milieu des feux et des tonnerres, il entendit la voix du Seigneur, et son cœur fut touché des vives impressions de la grâce, qui le convertit, lors même qu'ennemi du nom chrétien, il paraissait plus zélé à le détruire, et qu'il poursuivait avec plus d'ardeur les fidèles qui le portaient.

Mais si Dieu de la sorte nous ouvre quelquefois lui-même ses trésors; si de lui-même et antécédemment à nos vœux, il nous fait part de certaines grâces et de certaines grâces importantes, de certaines grâces essentielles dans la conduite du salut;

quelle est donc alors, par rapport au salut même, la nécessité de la prière ? la voici : Car prenez garde, s'il vous plaît, que ce ne sont point dans les règles ordinaires des grâces particulières qui nous sauvent; que ce n'est précisément ni celle-ci ni celle-là. Comme il ne suffit pas d'entrer d'abord dans les voies de Dieu, mais qu'il y faut ensuite marcher, qu'il y faut avancer, qu'il s'y faut conserver, qu'il y faut mourir; le salut, dans l'ordre commun, dépend d'une suite de grâces préparées, ménagées, données successivement les unes aux autres, selon les différentes conjonctures, et sans que le fil en soit interrompu. Manquez-en une partie, l'autre partie, toute puissante qu'elle est, après avoir commencé l'ouvrage, ne l'achèvera pas, et l'ouvrage demeure imparfait. Or, disent les théologiens, dans ce long assemblage de grâces nécessaires pour se soutenir durant tout le cours d'une vie chrétienne, et pour consommer par une sainte persévérance l'affaire du salut, quoiqu'il y en ait quelques-unes qui sont tellement de purs effets de la libéralité divine, que Dieu les donne sans qu'on les ait en quelque sorte méritées par la prière, il y en a plusieurs autres qui ne sont promises qu'à ceux qui prient; et celles-ci manquant, faute de les demander, les premières deviennent inutiles. On s'écarte du droit chemin, on fait des fautes griéves et fréquentes, on ne s'en relève pas; enfin le salut échoue, et voilà ce que nous veut faire entendre saint Augustin, lorsqu'il ajoute que pour la persévérance finale, c'est-à-dire, le bonheur de se maintenir jusqu'à la mort et par des grâces toujours présentes, dans un état de salut, on ne l'obtient qu'en priant : *Alia non nisi orantibus, ut perseverantiam in finem.* (S. AUGUST.)

Entrons, chrétiens, dans la preuve de cette vérité par les paroles mêmes du Fils de Dieu, qui établissent si clairement ma proposition. Car, voulez-vous recevoir dit Jésus-Christ, demandez : *Petite* (*Matth.* VII.) Voulez-vous qu'on vous ouvre ? faites auparavant quelque démarche de votre part : allez frapper à la porte : *Pulsate.* (*Ibid.*) Êtes-vous en peine de trouver ? il ne faut point demeurer tranquille et oisif; mais par une recherche exacte, apportez toute la diligence qui dépend de vous : *Quærite.* (*Ibid.*) Sur quoi je raisonne, et prenez bien ma pensée. Car c'est donc à dire, par une conséquence nécessaire, que souvent nous ne recevrons point, si nous n'allons nous jeter aux pieds du Père céleste et lever les mains vers lui; que souvent l'entrée nous sera refusée, si nous ne frappons à la porte; et qu'en vain nous formerons mille désirs de trouver la perle précieuse et le trésor évangélique, si par une humble demande nous n'engageons Dieu à nous les découvrir : *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.* (*Ibid.*)

Mais ces paroles sont générales, et pour en faire sentir toute la force par rapport à mon sujet, il y a là-dessus deux questions à résoudre. Car 1°, est-ce de la grâce que Jésus-Christ parle, quand il nous avertit de demander pour recevoir ? 2°, si c'est de la grâce que parle Jésus-Christ, n'est-ce point seulement de ces dons sublimes et singuliers, de ces grâces surabondantes et propres de certaines âmes distinguées que Dieu, dès la vie, élève comme saint Paul jusqu'au troisième ciel, mais dont l'état, après tout, n'est point absolument nécessaire au salut ? S'agit-il de ces grâces communes où le salut est attaché ? Voici sur ces deux difficultés, mon cher auditeur, de quoi vous satisfaire; car je dis d'abord, et c'est la première réponse, que Jésus-Christ, en nous avertissant de demander pour recevoir, parle surtout de la grâce. Je dis de plus, et c'est la seconde réponse, qu'il parle des grâces les plus ordinaires, et dont nous pouvons le moins nous passer dans la voie du salut. La preuve de l'un et de l'autre, ce sont les paroles mêmes du Sauveur du monde. Ne cherchons point, pour bien entendre la pensée de Jésus-Christ, d'autre interprète que Jésus-Christ même. C'est ainsi qu'il s'en explique, écoutez-le :

Car pourquoi il faut prier, dit le Fils de Dieu, c'est afin d'être en état de soutenir toutes les attaques de l'ennemi avec qui sans cesse nous avons à combattre, de repousser ses efforts, de déconcerter ses desseins, et de ne se laisser jamais vaincre à la tentation : *Orate, ut non intretis in tentationem.* (*Matth.*, XXVI.) Pourquoi il faut prier; c'est qu'à la vérité l'esprit est prompt et courageux, mais que la chair est faible, et qu'il lui faut des secours continuels pour la fortifier; autrement on se laisse tromper aux illusions du monde, charmer aux objets sensibles, corrompre par le plaisir, emporter par la convoitise, conduire enfin malheureusement dans l'abîme : *Orate, spiritus quidem promptus est, caro autem infirma.* (*Ibid.*) Pourquoi il faut prier; c'est que le lieu, la manière, le jour, l'heure de notre mort nous sont inconnus, et qu'il faut toujours se tenir dans une sainte disposition et prêt à partir : *Orate, nescitis enim quando tempus sit.* (*Marc.*, XIII.) Pourquoi il faut prier, c'est qu'au sortir de la vie et à l'entrée de l'éternité, à ce moment fatal, nous avons un juge sévère à qui répondre, un arrêt formidable à craindre, et le souverain malheur à éviter. On ne peut se tirer heureusement de tant de pas dangereux sans une assistance spéciale de Dieu, et ce secours doit être le fruit de la prière : *Omni tempore orantes, ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt, et stare ante Filium hominis.* (*Luc.*, XXI.) Reprenons et concluons. Donc la prière est nécessaire pour nous préserver de tant de piéges, de tant de périls, par des grâces de précaution. Donc la prière est nécessaire pour nous fortifier contre la nature corrompue, contre la passion et ses révoltes, par des grâces de protection. Donc la prière est nécessaire pour rompre les liens qui nous

attachent au péché, et pour en sortir par des grâces de conversion. Donc la prière est nécessaire pour obtenir une bonne mort, et au moment de la mort, un jugement favorable par une dernière grâce de prédestination; et puisque le salut dépend de là, que c'est sur cela qu'il est fondé, la prière est donc un moyen de salut nécessaire : *Petite et dabitur vobis, quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.* (*Matth.*, VII.)

Cette conduite de Dieu, mes frères, cette loi qu'il s'est prescrite dans la distribution de ses dons, n'est point arbitraire. Je la trouve établie sur de très-solides raisons, et j'en choisis surtout quatre. Elles sont de saint Augustin, de saint Grégoire le Grand, de saint Jean Chrysostome, de saint Thomas, et de tous les théologiens après eux.

C'est en premier lieu, disent saint Augustin et saint Grégoire le Grand, qu'il est de la divine Providence, laquelle s'accommode toujours à l'ordre des choses le plus naturel, que Dieu, souverain dispensateur des grâces, exige de l'homme, avant que de les verser sur lui, toute la coopération dont l'homme est capable. Tout libéral et tout disposé qu'il est à nous faire du bien, il ne veut pas après tout nous sauver sans nous; et le moins qu'il en puisse attendre, c'est que, dans l'extrême besoin où nous sommes, nous ayons recours à lui pour attirer sur nous ses bienfaits.

C'est, en second lieu, que Dieu est jaloux de nous faire reconnaître son souverain pouvoir, et de nous tenir toujours dans la dépendance. Il ne veut pas que l'homme, surtout dans l'affaire du salut, par une dangereuse présomption, s'attribue rien à lui-même, et que, jouissant des dons célestes, il ignore de quelle source ils sont sortis. Or rien ne marque mieux cette dépendance où nous sommes nés, que la nécessité de prier. C'est alors proprement que l'homme humilié sent bien sa faiblesse, et que Dieu garde ce caractère de grandeur, cette supériorité qui l'élève au-dessus de tous les êtres créés. Tout est dans son rang : l'homme sur la terre, pauvre et indigent, mais suppliant et soumis; mendiant, selon l'expression de saint Augustin, l'assistance divine; *mendicus Dei* (S. AUGUST.); et Dieu dans le ciel, tenant toutes choses en ses mains, qu'il ouvre et qu'il ferme à son gré; dominant avec empire, et ne soulageant la misère de l'homme qu'autant que l'homme reconnaît devant lui sa bassesse et son indignité.

C'est, en troisième lieu, ajoute saint Jean Chrysostome, que Dieu veut réveiller notre langueur et nous maintenir dans une attention continuelle à notre salut. Si sa main libérale, et toujours également prompte à nous prévenir, jetait ses dons au hasard, et qu'il prodiguât ses faveurs, l'homme, dans une négligence entière, s'en reposerait trop sur la bonté divine : mais, par la règle que Dieu a établie, il nous apprend à nous intéresser nous-mêmes en ce qui nous touche, autant que nous l'y voulons intéresser.

C'est, en quatrième et dernier lieu, que la prière, suivant la doctrine de l'Ange de l'école, saint Thomas, est un acte de religion très-excellent et très-sublime, par où nous honorons Dieu, et par où Dieu veut être honoré d'un culte particulier; culte si agréable que l'Ecriture le compare à l'odeur de l'encens, et les Pères au sacrifice. Par là il n'est rien qu'on ne puisse raisonnablement espérer du ciel : mais sans cela même aussi nos prétentions sont vaines, et nos espérances ne peuvent être que fausses et trompeuses.

Cette vérité, chrétiens, nous est marquée d'une manière bien sensible dans l'Ecriture, et cet exemple est bien propre au sujet que je traite. Josué, à la tête du peuple de Dieu, combat contre les Amalécites; et cependant Moïse, retiré sur la montagne, lève les mains pour prier. La victoire, longtemps incertaine, tantôt se déclare pour Israël, et tantôt pour les ennemis du Seigneur : victorieux et vaincu tour à tour, celui qui poursuit se voit tout à coup obligé de prendre la fuite, et tout à coup, au milieu de sa fuite, il reprend l'avantage qu'il a perdu et se relève de sa défaite. Est-ce que le sage capitaine qui conduit les Israélites manque quelquefois, ou d'habileté pour les commander, ou de valeur pour les soutenir? Est-ce que l'ennemi, rompu et poussé avec vigueur, reçoit au besoin de nouvelles forces, ou que l'occasion, le lieu, la disposition deviennent plus favorables? Rien de tout cela; mais l'Ecriture n'en apporte qu'une raison : comprenez-la. Les divers mouvements du saint Législateur sur la montagne règlent, pour ainsi dire, dans le champ de bataille, les divers mouvements des deux armées. Aussi longtemps que Moïse peut tenir les bras élevés vers le ciel, Israël vainc sans peine et triomphe; mais Amalec, au contraire, prend le dessus, pour peu que Moïse laisse tomber ses bras fatigués. Sans le soin que l'on a de les lui relever, et de le soutenir dans cette posture durant tout un jour, la victoire ne pouvait être parfaite, et le peuple même, dans une entière déroute, eût enfin cédé à l'ennemi.

Belle leçon, mes frères, n'en perdez rien, belle leçon; et que ne puis-je, dans une image aussi sensible, vous retracer à vous-mêmes vos combats, l'histoire de tant de chutes et de défaites que vous avez pleurées, et que quelques-uns peut-être doivent éternellement pleurer? Car que n'avez-vous connu au besoin, mon cher auditeur, le don de Dieu et le talent que vous aviez dans les mains : *Si scires donum Dei!* (*Joan.*, IV.) Vous auriez demandé; et ce que Dieu n'a point voulu autrement vous donner, il l'eût accordé à votre prière : *Petisses ab eo, et dedisset tibi.* (*Ibid.*)

Mais qu'est-il arrivé? Triste souvenir du passé! Vous, dans la retraite même et dans la maison du Seigneur, jusque dans le sanctuaire et au service des autels, vous avez fait voir au monde, par une chute éclatante, comme le Prince des apôtres, un de ces exemples tragiques de la fragilité humaine,

On en a été surpris ; ou, si vous avez su dérober aux yeux du public ce mystère d'iniquité, votre conscience en secret ne vous l'a que trop reproché, et ne vous le reproche peut-être encore que trop. Vous aviez besoin dans l'occasion d'un prompt secours : il y a eu une heure critique, où il vous fallait une grâce spéciale; cette grâce était attachée à la prière, et Dieu même vous l'avait fait intérieurement sentir; mais comme Pierre, cet apôtre présomptueux, vous vous êtes endormi au lieu de prier : *Petisses ab eo, et dedisset tibi.*

Vous, engagé par état dans le monde, revêtu d'une dignité, d'une charge, après y avoir toujours paru avec honneur, vous avez enfin, dans une affaire délicate, trahi votre conscience. L'or a brillé à vos yeux, et vos yeux ont été éblouis. La tentation était forte : vous avez eu à combattre la chair et le sang. Mais, outre la protection ordinaire de Dieu, il y avait dans les trésors de sa providence une grâce de combat, une grâce de choix, qui vous était destinée. Avec cette grâce vous eussiez résisté à toute vue naturelle et à toute considération ; vous n'eussiez écouté que la raison, que la religion, que le devoir, que l'équité la plus exacte; mais sans cette grâce l'inclination vous a entraîné, l'intérêt vous a séduit, et à quelles iniquités vous a-t-il porté ? Ne l'imputez qu'à vous-même : il n'a tenu qu'à vous de l'avoir, cette grâce, parce qu'il n'a tenu qu'à vous de la demander : *Petisses ab eo, et dedisset tibi.*

Vous, instruite par tant d'épreuves, je ne dis pas seulement de l'inconstance et de la vanité du monde, mais de ses dangers, mais de sa corruption, mais de sa tyrannie, vous avez mille fois désiré de sortir enfin d'esclavage, et d'entrer dans la sainte liberté des enfants de Dieu, en prenant le parti de la piété; et toujours néanmoins irrésolue, vous avez longtemps flotté entre Dieu et le monde : ou plutôt, toujours également enchantée d'une figure qui passe, vous conservez depuis de longues années les mêmes attachements. Vous attendez, dites-vous, un coup d'en haut, un nouvel effort de la grâce, pour lever le charme qui vous aveugle, et pour dissiper l'attrait qui vous retient : mais ce miracle, à qui avez-vous eu recours pour l'obtenir; et combien y a-t-il que vos fers seraient rompus, si vous aviez eu plus tôt soin d'implorer le secours de Dieu ? *Petisses ab eo, et dedisset tibi.*

Que dirai-je encore? vous êtes en peine d'apprendre, âme chrétienne, pourquoi vous vous trouvez sujette à des imperfections que vous savez tant exagérer en vous accusant, mais sans les corriger en vous réformant. Vous vous plaignez, jeune personne, du peu d'attrait que vous sentez aux choses de Dieu, tandis que vous êtes si vivement touchée des objets qui frappent vos sens. Homme, femme du siècle, vous vous étonnez de ce que dans les affaires mêmes, dans les compagnies, dans les occasions où la bienséance vous engage, où le devoir vous conduit, qui conviennent le plus à votre condition et à votre état, malgré la précaution raisonnable dont vous usez pour vous défendre, vous succombez toutefois si aisément et si souvent, presque aussitôt vaincus qu'attaqués, et toujours remportant quelque blessure et le trait dans l'âme. Jésus Christ ne vous a pas seulement ordonné de veiller : il vous a encore avertis de prier, et cela, non pas pour une fois, comme peut-être vous l'avez fait, mais avec persévérance, mais tous les jours et en toute rencontre, afin que tous les jours et en toute rencontre il vous soutienne par sa grâce. De veiller autant qu'il vous est possible, et selon vos forces présentes, c'est une partie de ce que Dieu exige de vous ; mais ce n'est pas tout, et votre vigilance ne peut suffire, si vous n'y ajoutez la prière : car voilà ce que vous a fait clairement entendre le saint concile de Trente, lorsqu'il vous dit de faire d'abord ce que vous pouvez, et de demander ensuite ce que vous ne pouvez pas. On est si jaloux dans le monde, dès qu'on a quelque autorité, que ceux qui nous sont soumis s'adressent en tout à nous. Ne croyons jamais que les secours du ciel nous soient autrement promis : *Petisses ab eo, et dedisset tibi.*

C'est par toutes ces raisons (suivez-moi toujours, s'il vous plaît, ceci achèvera de vous convaincre, et je conclus par là cette première partie) c'est par toutes ces raisons que le Fils de Dieu a cru devoir lui-même nous tracer la prière que nous avons chaque jour à faire; que les apôtres, comme il est aisé de le remarquer dans l'Ecriture, remplis des divines instructions de Jésus-Christ, ne recommandaient rien davantage aux premiers fidèles que l'assiduité à la prière; que dans l'un et dans l'autre Testament, depuis que Dieu a été connu et adoré, les saints, par un même esprit, se sont fait une occupation continuelle de prier; que les Pères, les maîtres de la vie spirituelle et dévote, ont regardé la prière comme la source des vertus, et pour user de leurs expressions, comme le principe de tout bien, comme la nourriture de l'âme chrétienne, ses armes, sa sauve-garde, sans quoi les ennemis de son salut la méprisent, sûrs qu'ils sont alors de sa défaite ; que ces mêmes ennemis, ainsi que l'ont observé saint Basile et saint Chrysostome, s'étudient tant à nous détourner de la prière, pour nous priver d'un secours si efficace et si puissant ; enfin, que tous les théologiens nous enseignent, instruction bien remarquable, que la prière est nécessaire au salut, et d'une nécessité de moyen, et d'une nécessité de précepte : d'une nécessité de moyen, puisque c'est le canal par où la grâce, sans laquelle on ne peut se sauver, nous est communiquée ; d'une nécessité de précepte, soit précepte naturel, qui est celui de la charité envers nous-mêmes, et qui nous oblige à procurer notre salut par toutes les voies convenables; soit précepte positif et formel, puisque Jésus-Christ s'en est expliqué de la sorte :

car quand il nous dit qu'il faut toujours prier, ce n'est point seulement un conseil qu'il nous donne ; mais, dans la pensée de saint Jean Chrysostome, un commandement exprès qu'il nous fait : *oportet*. (*Luc.*, XVIII.) Si bien que c'est une opinion reçue de tous les docteurs, premièrement et en général, qu'on ne peut omettre en conscience, durant un temps considérable, la prière ; quoiqu'il ne soit pas aisé de déterminer l'espace de temps qui suffit pour pécher en cela mortellement ; secondement, et en particulier, qu'il y a des rencontres, des occasions, des dangers, des tentations, des besoins où l'on ne peut sans péché, et sans un péché grief, manquer à prier. Et comme ces occasions, ces rencontres, comme ces tentations, ces dangers, ces besoins sont beaucoup plus fréquents dans le monde, puisque dans le monde vous êtes beaucoup plus exposés, il s'ensuit qu'à l'égard des gens du monde, la prière est encore d'une obligation beaucoup plus étroite. Ah ! chrétiens, si le soin de notre âme, si notre avancement dans les voies de Dieu, si notre salut nous était aussi cher qu'il le doit être, il ne faudrait point employer de si longs discours à nous représenter la nécessité de la prière. Ce serait assez pour nous que ce fût un moyen propre, un moyen utile et salutaire. Mais parce que de toutes les affaires, le salut est celle qui nous touche le moins ; tout indispensable qu'est ce saint exercice de la prière, le plus faible obstacle nous en détourne, et le sujet le plus léger nous le fait omettre ; d'autant plus coupables de négliger un moyen de salut si nécessaire, que c'est en même temps le moyen le plus facile. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand le prophète vous aurait ordonné une chose difficile, disaient sagement les serviteurs de Naaman à leur maître, l'état où vous êtes et la maladie dont vous avez à guérir, est telle, que vous n'auriez rien dû, ni voulu épargner. Or, à combien plus forte raison, seigneur, devez-vous donc obéir au prophète, lorsqu'il vous demande une chose aussi aisée qu'il l'est d'avoir seulement soin de vous baigner sept fois dans le Jourdain ? *Pater, etsi rem grandem dixisset tibi propheta, certe facere debueras ; quanto magis quia nunc dixit tibi, lavare, et mundaberis ?* (IV. *Reg.*, V.)

Tel est présentement, chrétiens, le raisonnement dont je me sers ; et de quelque manière que nous regardions la prière, ou selon sa nature ou son essence, ou par rapport à ses circonstances, je prétends que rien dans la pratique n'est plus facile, que rien n'est plus à notre portée, ni plus en notre pouvoir que de prier. Appliquez-vous à un point, qui, tout évident de lui-même qu'il paraît, donnera lieu, en l'éclaircissant encore davantage, à de solides réflexions, par où je veux vous détromper de certains préjugés dont on se laisse prévenir dans le monde à l'égard de la prière, et qui empêchent d'y vaquer autant qu'on le peut, et qu'on le doit. Ceci est d'une grande instruction.

Car, prenant d'abord la chose dans son fond, (qu'est-ce que prier ? Il ne m'appartient pas, mes frères, de vous l'apprendre. C'est aux saints, après l'Ecriture, à vous en instruire ; surtout, à saint Cyprien, à saint Basile, à saint Augustin, à saint Jean Chrysostome, à saint Bernard. Ils ont eu un tout autre usage que moi de ce pieux exercice ; et sur les connaissances qu'ils nous en donnent, voici sans rapporter leurs paroles, mais me contentant de recueillir leurs pensées, l'idée que je me forme de la prière. Qu'est-ce, dis-je, que prier ? Si ce devoir, mon cher auditeur, consistait en de grandes austérités ; s'il demandait de longues abstinences, et des jeûnes rigoureux ; s'il fallait, ou entreprendre de pénibles voyages, ou distribuer de grosses et de fréquentes aumônes ; la santé, l'âge, le tempérament, la pauvreté seraient pour plusieurs de véritables et de légitimes excuses. Mais ce que Moïse disait de la Loi de Dieu, ne puis-je pas le dire en particulier de la prière : que ce précepte n'est ni trop élevé au-dessus de nous, ni trop éloigné au delà ; qu'il est dans nous-mêmes ; qu'il est dans notre âme ; qu'il est au milieu de notre cœur : comment cela ? parce que la prière n'est autre chose qu'une dévote aspiration de l'âme vers Dieu, qu'une élévation du cœur à Dieu, dont tout le monde est capable, et qui part de notre propre sentiment : *in ore tuo, et in corde tuo.* (*Deut.*, XXX.) Examinons ceci plus en détail, et expliquons-nous.

Prier, c'est sentir soi même sa misère et l'exposer à Dieu avec confiance, comme un ami va déposer sa peine dans le sein de son ami, ou comme un enfant tendre et timide va chercher entre les bras de son père un asile contre le danger qui le menace. C'est reconnaître humblement devant Dieu, et le besoin présent où l'on est, et le pouvoir qu'il a de nous soulager. C'est lui marquer, par un aveu sincère de notre faiblesse, qu'on n'attend point d'une autre main que de la sienne le secours que l'on cherche et qu'il a promis à ceux qui le demandent.

Prier, ce n'est point adresser à Dieu un discours étudié, donner à ce qu'on dit des tours recherchés, concevoir les choses d'une manière noble, haute, sublime. Heureux les simples et les ignorants qui ont l'humilité en partage, parce que c'est l'humble prière des simples et des ignorants qui perce les cieux : *Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum.* (*Psal.*, CI.) Loin des autels cette science qui enfle, ces paroles pleines de faste, ces pensées disposées avec art, ces termes, ces expressions affectées, cette sèche dévotion où brille l'esprit et où le cœur n'a point de part. Une âme vraiment touchée a bientôt trouvé ce qu'elle doit dire à Dieu. Elle n'a qu'à suivre le premier mouvement qui l'inspire, et sans le vain étalage, ou d'une éloquence mondaine, ou d'une doctrine profane, plus elle parle simplement et avec candeur, plus elle

a de quoi se faire entendre, et plus Dieu est prêt à l'écouter. ***Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum.***

Prier, ce n'est point entrer en de longs raisonnements, ni employer toujours beaucoup de temps au pied d'un autel : les affaires quelquefois ne le permettent pas. C'est dire en un mot, mais par un retour fréquent vers Dieu, mais avec foi, avec respect, avec ferveur, tantôt comme David : levez-vous, Seigneur, et secourez-moi : ***Exsurge, Domine, adjuva nos*** (***Psal.*** XLIII.); tantôt comme ce malade de l'Evangile : Il ne tient qu'à vous, Seigneur, si vous le voulez, de me guérir : ***Domine, si vis, potes me mundare*** (***Luc.***, V); tantôt comme cet aveugle : Jésus, fils de David, ayez compassion de moi: ***Fili David, miserere mei*** (***Marc.***, X); tantôt comme le centenier : Prononcez seulement une parole, et j'aurai ce que je demande: ***Tantum dic verbo*** (***Matth.***, VIII); tantôt comme Madeleine : Celui que vous aimez est indisposé : ***Ecce quem amas, infirmatur*** (***Joan.***, XI); tantôt comme les apôtres : Sauvez-nous, Seigneur, autrement nous sommes perdus : ***Salva nos, perimus*** (***Matth.***, VIII); ou comme saint Pierre : Vous savez, Seigneur, que je vous aime: ***Domine, tu scis quia amo te*** (***Joan.***, XXI); ou comme saint Thomas : Mon Seigneur, et mon Dieu : ***Dominus meus, et Deus meus*** (***Joan.***, XX); ou comme saint Paul : Que voulez-vous, Seigneur, que je fasse! ***Domine, quid me vis facere*** (***Act.***, IX); ou comme Jésus-Christ lui-même sur la croix : Mon Père, c'est en vos mains que je remets mon âme : ***Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.*** (***Luc.***, XXIII.) Toutes ces prières, aussi courtes qu'elles sont, furent assez efficaces pour obtenir les plus grands miracles.

Prier, c'est souvent même ne rien dire du tout. Je ne dis pas ne point agir du tout; mais, je le répète, c'est souvent même ne rien dire du tout. Un profond silence, une posture respectueuse, un élancement du cœur, un soupir qui échappe, quelques larmes qui coulent des yeux, un geste de la main, un regard vers le ciel : ce langage muet frappe l'oreille de Dieu; il y est attentif, il y est sensible, jusqu'à ne pouvoir en quelque sorte y assister. En effet, remarque excellemment saint Augustin parlant de la prière, ce commerce intime, ce saint commerce entre Dieu et l'homme qui prie, toute cette affaire se traite bien plus par les sentiments de l'âme, bien plus par les cris et les gémissements de l'âme que par les accents de la voix. Que disait Moïse prosterné devant Dieu? rien ou presque rien. Et d'où vient donc que Dieu demande à ce zélé médiateur du peuple, pourquoi il crie si haut vers lui: ***Quid clamas ad me?*** (***Exod.***, XIV.) Ah! répond saint Cyprien, voici le mystère et le grand mystère : c'est que la bouche, il est vrai, ne disait rien; mais que le cœur disait tout, et que cette voix, ce cri du cœur était mille fois plus intelligible, mille fois plus puissant auprès de Dieu que toutes les paroles. De là même aussi ces expressions si familières au prophète royal : J'ai prié le Seigneur, comment? En répandant mon âme devant lui : je l'ai prié, comment? Par les vœux et les désirs de mon cœur; je l'ai prié par mes pleurs, et la voix de mes pleurs l'a touché, il m'a exaucé : ***Exaudivit vocem fletus mei.*** (***Psal.*** VI.)

Après cela plaignons-nous, chrétiens, que Dieu nous vend trop cher ses grâces, et qu'il les met à un trop haut prix. Elles ont coûté au Sauveur des hommes des ruisseaux de sang pour nous les mériter; et que nous coûtent-elles pour les attirer sur nous et pour en profiter? Rien donc de plus facile en elle-même et dans son essence que la prière, ni rien encore de plus facile dans ses circonstances : autre article non moins convaincant, ni moins consolant.

Je sais qu'il y a des devoirs dans le christianisme bornés à certains états, à certains temps, à certains lieux; mais, à l'égard de la prière, point de bornes : et quelle excuse en peut dispenser? Est-ce le rang, la qualité de la personne? Est-ce l'état même d'une conscience infectée du péché? Mais quel rang, quelle condition, quel état où notre prière ne puisse être favorablement écoutée de Dieu? Est-ce l'occasion, le temps? Mais quel temps n'est pas propre à la prière, fût-ce le temps des affaires les plus embarrassantes, et des occupations en apparence les plus humaines? Est-ce la distance des lieux? Mais Dieu qui voit tout, peut aussi nous entendre partout.

Et voilà, mes chers auditeurs, remarquez-le, s'il vous plaît, voilà la grande différence qui se rencontre entre notre Dieu et tous les autres maîtres, ces maîtres visibles et mortels que le monde adore, mais que le monde trouve si insensibles à ses besoins, et qu'il a tant de peine à intéresser en sa faveur. Souffrez que j'en fasse ici la comparaison : c'est le lieu de la faire. Saint Jean Chrysostome l'a faite avant moi et sur le même sujet que moi. Souffrez, dis-je, que reprenant toutes les circonstances qui peuvent et qui doivent tant nous faciliter la pratique de la prière, j'oppose là-dessus ensemble les divinités de la terre et le Dieu du ciel. Il y aura de quoi vous toucher, et il y aura même, si je l'ose dire, de quoi vous forcer à reconnaître et à vous écrier comme Moïse qu'il ne fut jamais et qu'il n'est point de nation, si puissante qu'elle soit, qui ait eu des dieux d'un accès aussi facile que le nôtre, lequel écoute toutes nos prières : ***Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest cunctis obsecrationibus nostris.*** (***Deut.***, IV.)

Vous le savez, mes frères, il n'y a que les riches du siècle, que les grands qui trouvent accès auprès des maîtres de la terre; et ces souverains, si impérieux et si fiers, sans se souvenir que le ciel les a établis comme les pères du peuple, hors un nombre d'hommes choisis que la naissance distingue, ou que la faveur a élevés, daignent à peine jeter un regard sur le reste des hommes

que Dieu leur a soumis, et croient que la suprême autorité est un titre légitime pour écarter les petits de leur tribunal, et pour ne prêter jamais eux-mêmes l'oreille aux prières des pauvres. Par combien de mains faut-il faire passer la demande la plus juste, et que n'en coûte-t-il point avant qu'elle arrive jusqu'au trône? Encore, parmi ceux qui approchent ces personnes sacrées, combien n'ont pas le bonheur de plaire? Combien, pour une faute peut-être assez légère, ou payée par de longs services, semblent néanmoins avoir perdu tout droit aux grâces? Et quelles précautions enfin n'y a-t-il point à prendre pour ceux-là mêmes qui sont mieux reçus et à qui l'entrée est plus ouverte? Quelles mesures à garder? quelle conduite à tenir? quels soins, quels ménagements, quel art? Demander en certaines conjonctures, c'est un contre-temps qui renverse tout; demander avec quelque instance, c'est manquer au respect; demander plusieurs fois, c'est se rendre importun et fâcheux. Il vous faut observer le visage, il faut connaître l'humeur, il faut bien savoir ce qu'on a à dire, l'exposer d'une manière insinuante, bien choisir le lieu, le jour. Une année entière d'étude n'est pas trop pour trouver le moment heureux, et alors ne faut-il pas le manquer d'un point, autrement il passe, et vous vous voyez plus reculé que jamais. C'est sur quoi nous n'entendons que trop gémir les esclaves du monde; et c'est aussi, mon Dieu, ce qui me fait bien sentir l'avantage de ceux qui vous invoquent. En voici, chrétiens, la comparaison.

Père commun et riche également envers tous, comme parle l'Apôtre, notre Dieu, mes frères, entre ceux qui viennent à lui, ne distingue ni le grand ni le petit. Chacun sans crainte peut se présenter à son trône, porter lui-même la parole, et traiter librement et seul à seul de ses propres intérêts : *Dives in omnes.* (*Rom.*, X.) Il est vrai, le pécheur pourrait entrer en quelque défiance; mais, quoique pécheur, il est rassuré par la miséricorde du maître devant qui il se prosterne; et son péché, qui le prive de l'usage des choses saintes, ne lui fait pas perdre l'avantage de la prière. Eût-il fait une telle dissipation des autres grâces, que la source en fût presque épuisée, la grâce au moins de la prière est un fonds inépuisable sur quoi il peut toujours compter, et une dernière ressource, après sa chute, qui ne lui manque jamais.

Il n'y a point au reste pour celui qui prie de contre-temps à craindre. Le Dieu que nous prions, toujours égal à lui-même, ne peut jamais être ni sujet aux caprices d'une humeur changeante, dont il faut étudier les retours, ni assez distrait d'ailleurs, pour qu'il ne lui reste plus d'attention à vous donner, ni tellement accablé par la foule des suppliants, qu'il lui faille quelques intervalles pour se relâcher. On le trouve à toute heure et on le trouve en tous lieux. Le malade peut prier dans son lit, le prisonnier dans ses fers, le soldat dans le feu de la mêlée, l'artisan durant son travail, le marchand dans son négoce, l'homme d'affaires à son bureau, le magistrat sur les tribunaux de la justice, le savant à son étude, le courtisan auprès du prince. On peut prier au milieu de la plus nombreuse assemblée, où le cœur tout à coup est assailli par la tentation : on le peut dans une conversation, dans un entretien, partout où le danger est présent. Judith pria dans la tente d'Holopherne, Jonas dans le ventre de la baleine, Job sur le fumier, Suzanne en la présence de ces deux infâmes vieillards qui voulurent corrompre sa vertu, et Daniel dans la fosse aux lions. Point de région si éloignée, point de terre si inconnue, point de retraite si obscure, point d'abîme si profond où vous ne soyez présent à votre Dieu, et où votre Dieu ne soit présent à vous.

Je dis plus. A force de parler aux hommes, et trop souvent et trop longtemps, on les rebute. C'est être même indiscret que de les entretenir sans cesse de ce qui nous touche, quelque part qu'ils y prennent. Parlez mille fois à Dieu et ne lui parlez que de vous-même, vos prières jamais ne seront pour lui ni trop longues, ni trop fréquentes. S'il y a quelque chose qui le blesse, ce n'est pas que vous demandiez trop de fois, c'est au contraire que vous cessiez une fois de demander : et tel est aussi l'unique reproche que je vous fais de sa part en finissant ce discours. *Usque modo non petistis quidquam.* (*Joan.*, XVI.) Ah! chrétiens, nos besoins ne sont-ils pas assez pressants? L'ennemi nous attaque, la chair se révolte, l'habitude se fortifie, le vice nous domine, la passion nous aveugle, le plaisir nous charme, l'intérêt nous gouverne, l'exemple nous entraîne, le monde nous corrompt. Sur cette mer orageuse où nous voyageons, sur cette mer fameuse par tant de naufrages, que trouvons-nous autre chose que des écueils à éviter? Tout tombe, tout périt autour de nous; le juste à peine se sauve, et cependant tranquilles dans le danger, à qui avons-nous recours pour en sortir?

Usque modo non petistis quidquam. Manquons-nous de confiance en notre Dieu? Mais pouvons-nous lui faire un plus sensible outrage? N'est-ce pas le Dieu de miséricorde, et ne sommes-nous pas l'ouvrage de ses mains? Ne sommes-nous pas son peuple, son héritage, ses enfants? Est-ce sur nous-mêmes que nous comptons? Mais qu'est-ce que l'homme, et qu'est-ce que l'homme par rapport au salut? et parmi les autres hommes, qui sommes-nous, faibles roseaux que le moindre souffle ébranle, et que le premier vent de la tentation fait tourner indifféremment de tous les côtés?

Usque modo non petistis quidquam. Non, vous n'avez encore rien demandé : et quel champ, si je parlais à ces gens du monde qui n'ont nulle habitude de la prière : Ni prière du matin, ni prière du soir, ni prière de la journée! On se lève, on se couche, on entreprend une affaire, on la conclut, on se met en marche, on part, on revient; on agit,

on vit sans penser à Dieu. Quel champ, si je m'adressais à ces maîtres, à ces pères et à ces mères qui ne prennent nul soin d'établir l'usage de la prière dans leurs familles! Au lieu d'imiter le saint homme Job qui, tous les matins, offrait à Dieu des sacrifices pour toute sa maison; au lieu de suivre cette excellente coutume que nos pères nous ont transmise, et qui n'est pas tout à fait abolie dans le monde, de faire chaque jour, au moins une fois avant le repos de la nuit, une prière commune où le chef et les membres, le mari, la femme, les enfants, les domestiques, tous se rassemblent pour implorer de concert l'assistance et les bénédictions du ciel.

Usque modo non petistis quidquam. Vous me direz que vous avez jusqu'à présent plusieurs fois demandé, et moi je vous dis toujours qu'en demandant même, vous n'avez rien demandé, pourquoi? Parce que vous n'avez demandé ni ce qu'il faut, ni comme il faut. Car peut-être avez-vous demandé des avantages purement humains, des biens périssables, et n'avez-vous demandé que cela. Or, ne demander que cela, ce n'est pas demander ce qu'il faut; ou, comme dit saint Augustin, ce n'est rien demander puisque tout cela n'est rien : *non petistis quidquam.* Peut-être encore, abusant de la prière et la profanant, avez-vous quelquefois voulu engager Dieu à seconder vos désirs ambitieux, à favoriser vos desseins injustes, à vous conserver ou à augmenter ce qui irrite votre convoitise, ce qui nourrit votre vanité, ce qui entretient votre orgueil, ce qui flatte votre délicatesse, ce qui enflamme votre passion, ce qui fait tout le dérèglement de votre vie. Prière alors non-seulement vaine et inutile, mais criminelle, mais sacrilége, mais abominable. Prière qui vous expose à la malédiction prononcée contre le pécheur par le prophète : que sa prière lui soit imputée à péché : *oratio ejus fiat in peccatum.* (*Psal.* CVIII.) Voilà encore une fois ce que peut-être vous avez demandé. Mais avez-vous demandé les dons spirituels et les vertus chrétiennes? Avez-vous demandé l'esprit de foi et de religion, l'esprit d'amour et de charité, l'esprit de ferveur et de zèle, l'esprit de pénitence et de componction? Avez-vous demandé le mépris du monde, le renoncement au monde, le détachement du monde, et par-dessus tout, le mépris de vous-mêmes, le détachement de vous-mêmes, le renoncement à vous-mêmes? Avez-vous demandé dans l'adversité la patience et la soumission, dans la prospérité la retenue et la modération, dans le désordre du péché votre conversion, dans la voie de la sainteté votre progrès et votre perfection? Pères et mères, avez-vous demandé pour vos enfants la crainte de Dieu, l'horreur du vice, l'innocence des mœurs, la paix, l'union, la piété; en un mot, le salut? Ou si c'est ainsi que vous avez prié, l'avez-vous fait comme il faut? L'avez-vous fait de bonne foi et dans un désir sincère d'obtenir ce que vous demandiez? l'avez-vous fait avec attention? l'avez-vous fait avec humilité? L'avez-vous fait avec confiance? l'avez-vous fait avec assiduité et avec persévérance? Car ce sont là les plus ordinaires prières qu'il faut faire, et c'est ainsi qu'il les faut faire.

Vous les écouterez, Seigneur, Dieu de nos pères, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob : *Deus patrum nostrorum, Deus Abraham, Deus Isaac, Deus Jacob.* Que dis-je? Ce n'est plus, mon Dieu, comme autrefois ni au nom de vos patriarches, ni au nom de vos prophètes, c'est avec toute votre Eglise, au nom de votre Fils que nous prions, de ce Fils que nous reconnaissons comme notre souverain Seigneur, de ce Fils que vous avez établi auprès de vous comme notre médiateur; de ce Fils qui, égal à vous, règne avec vous dans les siècles des siècles. C'est en son nom que nous nous présenterons devant vous. Notre prière soutenue de la sienne en tirera toute sa vertu. Vous nous écouterez encore une fois, Seigneur, vous nous écouterez du plus haut des cieux, lorsque nous irons à vous, non point tant vous demander la graisse de la terre et la fertilité de nos campagnes, que la rosée du ciel et les secours de votre grâce : *Tu exaudies in cœlo, in firmamento habitaculi tui.* (III *Reg.*, VIII.) Mille fois même votre libéralité nous préviendra, et nous n'aurons pas plus tôt tourné nos cœurs vers vous, pas plus tôt prononcé une parole que vos grâces les plus abondantes descendront sur nous : *tu exaudies.* Que si ce n'est pas en tel temps que vous voulez répondre favorablement à notre demande, ce sera pour nous réserver à une meilleure occasion et pour nous donner encore le mérite de la persévérance : *tu exaudies.* Que si ce n'est pas en particulier telle grâce que vous nous accordez, c'en sera immanquablement une autre qui nous est moins connue et qui deviendra le fruit d'une prière dont elle n'aura point été le terme : *tu exaudies.* Nous pouvons bien, Seigneur, nous en fier à une sagesse aussi éclairée que la vôtre et abandonner tout à votre providence. Ayons seulement soin de mettre en œuvre le moyen de salut le plus nécessaire et le plus facile, qui est la prière. C'est par là que nous obtiendrons la félicité éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON XVIII.

Pour le vendredi de la première semaine de carême

SUR L'AFFAIRE DU SALUT.

Erat autem quidam homo ibi, triginta et octo annos habens in infirmitate sua : hunc cum vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multum tempus haberet, dicit ei : Vis sanus fieri? (*Joan.*, V.)

Il y avait là auprès de la piscine un homme malade depuis trente-huit ans; Jésus l'ayant vu couché par terre, et sachant qu'il était malade depuis très-longtemps, lui dit : voulez-vous être guéri?

Il le voulait sans doute, ce malade de trente-huit ans; il voulait, dis-je, être guéri, et ce qui me le fait ainsi juger, ce n'est point tant ce qu'il en témoigne au Fils de Dieu, que

les mesures qu'il prend pour chercher le remède à son mal, et l'attention où il est pour ne pas manquer l'occasion favorable et pour en profiter. Il se tient auprès de la piscine, de cette piscine salutaire où s'assemblaient des malades de toutes les sortes, et où ils trouvaient la guérison de toutes leurs infirmités. Il attend l'heure où l'ange doit descendre pour remuer l'eau et pour lui communiquer sa vertu ordinaire. Il se plaint de n'avoir personne qui le plonge dans cette eau miraculeuse au moment qu'il faut, et il marque sur cela sa peine au Sauveur du monde. Il n'oublie rien de tous les moyens qui se présentent, tant il souhaite de se voir enfin délivré d'une si longue maladie et tant le désir qu'il en a est sincère et véritable! Mais vous, mes frères, quand je vous demande si vous voulez, non point précisément la santé de vos corps, mais le salut de vos âmes, *vis sanus fieri?* en vain vous me répondez, je le veux ; car je conclus moi que vous ne le voulez pas, ou que vous ne le voulez que très-imparfaitement. Et puis-je en effet autrement le penser, lorsque je suis témoin de l'extrême négligence où vous vivez à l'égard de ce salut qui, de toutes les affaires, est néanmoins la plus essentielle, et, pour mieux dire, qui seul, entre toutes les affaires, est digne de nos soins, puisque c'est proprement notre unique affaire?

Etrange renversement! l'affaire qui nous touche de plus près, nous devient dans la pratique la plus indifférente. Pour des affaires humaines on ne ménage rien, on n'épargne rien, rien ne coûte; et pour une affaire capitale et souveraine tout fatigue, tout rebute, tout arrête. Enfants des hommes, jusques à quand vous laisserez-vous tellement aveugler l'esprit, et tellement appesantir le cœur? jusques à quand permettrez-vous que le charme de la bagatelle vous fascine les yeux et vous empêche de connaître et de rechercher le vrai bien? C'est ce que le prophète reprochait si fortement à ces Juifs charnels, dont toutes les vues se portaient vers la terre, comme s'ils n'eussent point eu d'autres espérances. Reproche, mes chers auditeurs, qui ne nous convient que trop à nous-mêmes. Et quelle est la source de ce désordre si déplorable et si général? C'est que nous ne nous sommes point encore formé une juste idée du salut; c'est que nous ne savons point encore l'estimer selon son prix : et voilà ce qui m'engage à vous en représenter ici l'importance.

Oui, chrétiens, la grande affaire de l'homme, c'est le salut; et par conséquent le premier soin de l'homme doit être le soin du salut. Il y va de tout, et pour toujours. En peu de paroles que je renferme de choses, et dans un seul intérêt, que d'intérêts se trouvent mêlés! Heureux qui en pénètre bien les conséquences! plus heureux qui les sait prévenir! Je viens de vous les insinuer en deux mots, et je les reprends pour en faire la matière et le partage de ce discours. Car, l'affaire du salut perdue, tout est perdu, et tout est perdu pour toujours. Quel fonds de réflexions! plus on y pense, plus on est saisi de frayeur. Prenez garde : tout est perdu; c'est donc une affaire universelle; et tout est perdu pour toujours : c'est donc une affaire éternelle. Que faut-il davantage, et que pourrais-je ajouter, qui ne soit compris dans ces deux points? Soutenez-moi, mon Dieu, et me donnez aujourd'hui plus que jamais des paroles de feu, pour allumer dans tous les cœurs tout le zèle que demande une si importante affaire. Apprenez à mes auditeurs, et que j'apprenne moi-même avec eux, à faire céder toutes les affaires particulières de la vie à une affaire universelle; à faire céder toutes les affaires passagères de la vie à une affaire éternelle. C'est tout le fruit que je me propose de cette prédication, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

On perd tout quand on perd l'affaire du salut : c'est une affaire universelle; et cela même avec deux circonstances, l'une et l'autre bien remarquables : la première, que l'affaire du salut est pour nous une affaire personnellement universelle; et la seconde, que l'affaire du salut est pour nous une affaire nécessairement universelle. Ce sont là, chrétiens, de ces grandes vérités qui ne doivent jamais s'effacer de notre souvenir. Il ne s'agit point ici de pensées sublimes, ni de tours recherchés : il s'agit de vous expliquer le point capital et comme le fonds de votre religion; il s'agit de vous convaincre et de vous toucher. Ecoutez-moi.

Je dis d'abord en général, affaire universelle ; voici ma pensée : L'homme sur la terre a divers intérêts, tous séparés les uns des autres : intérêts propres, intérêts communs, intérêts de fortune, intérêts d'honneur; intérêts qui regardent le corps, la santé; intérêts qui concernent l'âme, l'esprit; intérêts de famille, de parents; intérêts d'amis : Ce sont autant d'affaires toutes différentes. Plus il se trouve d'intérêts liés et compliqués dans une même affaire, plus l'affaire est importante; nous n'en jugeons point autrement, et nous n'en devons point autrement juger. Or, telle est l'affaire du salut, que tous les intérêts de l'homme y sont renfermés et en dépendent. C'est le centre où aboutit tout; c'est de tout l'homme qu'il s'agit : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII.) Expliquons-nous.

Il est assez ordinaire dans le monde, pour un revers fâcheux qui arrive, de dire qu'on a tout perdu. C'est une façon de parler : car il n'est point dans la vie de perte si entière, qu'elle nous dépouille absolument de tout. Un homme, ou par l'effort de la cabale, ou manque d'habileté, tombe tout-à-coup d'une riche fortune dans un état misérable et pauvre; mais dans cet état là même où il est réduit, son honneur peut être sain et à couvert; et il trouve là, comme plusieurs, sa consolation, et de quoi se soutenir dans la misère. Un homme, ou par

la calomnie, ou par une faute réelle, qui échappe aux plus sages et qui devient publique, se voit flétri dans sa réputation, mais il lui reste quelques amis pour prendre part à son malheur, ou il peut avoir dans une vie obscure, mais douce et commode, de quoi se dédommager de l'éclat qu'il a perdu, et attendre en repos que le temps efface ce qu'il ne peut actuellement réparer. Soyez même dépourvu de toute assistance, de tout secours humain (c'est ce que le ciel permet quelquefois, et ce qui ne se rend tous les jours que trop commun), Dieu est toujours votre ressource, et si vous savez profiter de votre état, vous trouverez au pied des autels, et dans le Seigneur, un fonds inépuisable de douceurs aussi solides qu'elles sont saintes et secrètes. Mais l'affaire du salut est-elle perdue pour vous? chrétiens, que vais-je vous dire! Dieu, âme, corps, amis, biens, plaisirs, tout est perdu, puisque vous êtes perdu vous-même : *Hoc est enim omnis homo.*

Tout perdu, mon cher auditeur! le concevez-vous? Quand Esaü eut perdu la première bénédiction d'Isaac son père, il trouva moyen d'en avoir une autre, quoique moins heureuse : Que le ciel te comble et qu'il t'enrichisse de la graisse de la terre : *In pinguedine terræ erit benedictio tua.* (*Gen.*, XXVII.) Mais pour le réprouvé, plus de bénédiction; ni rosée du ciel, ni graisse de la terre, c'est-à-dire, ni bénédiction spirituelle, ni bénédiction temporelle : il a tout perdu. Voyons encore mieux, s'il vous plaît, toute l'étendue d'une telle perte.

Vous le savez, chrétiens, il n'y a pour l'homme que deux sortes de biens à prétendre : les uns que nous offre le monde, et les autres que nous propose la foi. Ceux-là, biens visibles et temporels; ceux-ci, biens invisibles et éternels. Or, ces biens visibles et temporels, ces biens du monde, le réprouvé sur la terre les pouvait posséder, et les possédait même, si vous le voulez. Ce sont des biens trompeurs, ce sont de faux biens, je le sais : mais ces faux biens avaient néanmoins de quoi repaître son imagination, de quoi allumer sa cupidité, de quoi flatter sa sensualité, de quoi piquer sa vanité : disons en un mot, qu'il les aimait, ces prétendus biens, et que c'était assez pour y trouver une espèce de charme et de félicité. Il jouissait donc en repos de ces biens; et avec ces biens il était heureux, du moins il croyait l'être, il se persuadait l'être, il ne voyait rien autre chose par où il pût l'être. Mais depuis que la mort les lui a enlevés, ou depuis que la mort l'a enlevé lui-même; de tout ce qui l'amusait sur la terre, de tout ce qui le flattait et le charmait, il n'y a plus rien pour lui : ni richesses, ni trésors, ni maisons, ni héritages, ni charges, ni emplois, ni autorité, ni faveur, ni douceurs, ni commodités. Tout est en quelque sorte anéanti à son égard : tout est perdu par rapport à la vie présente, ou, pour mieux dire, par rapport à la vie passée, puisqu'elle est en effet passée. Que lui reste-t-il par rapport à la vie future? Car dans cette vie future, il y a d'autres biens qui ne pourraient que trop compenser la perte qu'il a faite. Il y a un Dieu à posséder; il y a un royaume où entrer; il y a une fin dernière où arriver; il y a une couronne, une récompense à espérer. Oui, chrétiens; mais la triste et affreuse révolution! il y a un Dieu à posséder, mais ce Dieu lui échappe, et désormais il est hors d'état de le retrouver. Il y a un royaume où entrer, mais ce royaume lui est fermé, et désormais il est hors d'état d'y avoir accès et d'y pénétrer. Il y a une fin dernière où arriver, mais cette fin dernière il en est exclus, et désormais il est hors d'état d'y parvenir. Il y a une couronne, une récompense à espérer, mais cette couronne, cette récompense lui est refusée, et désormais il est hors d'état de la mériter et de l'obtenir. Le voilà donc, quelque part qu'il porte la vue, soit vers la terre où il ne peut retourner, soit vers le ciel où il ne peut s'élever, le voilà déchu de toutes ses prétentions, privé de tous ses droits, un monstre dans la nature et un sujet d'horreur. A quoi aura-t-il recours? Etat bien malheureux! pas même un seul à qui faire part de son infortune; pas un qui puisse ni qui veuille y compatir! abandonné de tout, oublié de tout, haï de tout. Plus à son égard de société, de proximité, d'amitié; plus de charité, de compassion, de miséricorde. Tout lui est odieux; et par le plus funeste retour, comme le cruel Ismaël, pour user de cette figure si naturelle et si propre, tandis que dans un aveugle désespoir il a seul les mains tournées contre tous, il voit toutes les créatures ensemble conspirer à sa ruine; et toutes, pour seconder la divine justice qui le poursuit, tourner les mains contre lui : *Manus ejus contra omnes, et manus omnium contra eum.* (*Gen.*, XVI.) Par conséquent, point de pauvreté, de nudité, de délaissement; point de douleur, de trouble, d'agitation, d'inquiétude semblable; point de pareille désolation. Encore une fois, quand on perd l'affaire du salut, on perd tout : c'est une affaire universelle : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII.)

J'ajoute que c'est encore une affaire personnellement universelle ; et comprenez ce que je veux dire. Dans le monde, dans les différentes sociétés qui le composent, on fait tous les jours des pertes; mais ces pertes deviennent communes à divers particuliers, et tous ne les portent pas toutes entières. Le dommage est partagé : l'un en ressent une partie, l'autre une autre. Mais si je perds l'affaire de mon salut, je perds tout ; et c'est moi en personne qui perds tout, comme si nul que moi n'était intéressé dans une semblable affaire : tellement que personne ne peut se substituer en ma place, et que je ne puis me substituer en la place de personne. Il y va donc autant de tout pour moi, que si j'étais le seul homme sur la terre que Dieu eût formé, et que jamais il n'y eût eu d'hommes avant moi, que nulle

part il n'y en eût avec moi, que jamais il n'y en dût avoir après moi. C'était l'important avis de saint Bernard au Pape Eugène. « Dans toutes les autres affaires, lui disait ce Père, ce n'est pas pour vous que vous travaillez. De toutes les contrées du monde on a recours à vous. Une foule de clients se présentent tous les jours à votre tribunal. Vous donnez des audiences, vous écoutez des parties, vous portez des jugements, vous réglez, vous décidez, vous ordonnez. Tout cela est bon : mais tout cela après tout ce sont les affaires d'autrui ; et en tout cela il n'y a rien qui vous soit personnel. Au lieu que votre affaire, la vôtre, c'est votre perfection, c'est votre salut. Quand donc vous le négligez, c'est vous-même que vous négligez, vous-même que vous sacrifiez, à vous-même que vous vous dérobez, sur vous-même que doivent retomber les suites funestes que traîne après soi la négligence où vous vivez : *soli negas te tibi.* » Ainsi il y va de tout pour le pontife qui est assis sur la chaire sainte, et de tout pour le fidèle qui lui est soumis ; de tout pour le prince qui domine sur le trône, et de tout pour le sujet qui lui obéit; de tout pour l'ecclésiastique, le religieux, et de tout pour le séculier, le laïque ; de tout pour le chrétien, et de tout pour le barbare ; de tout pour tous en général, et de tout pour chacun en particulier. Affaire universelle, affaire personnellement universelle ; et même affaire nécessairement universelle. Ecoutez comment j'entends la chose.

C'est qu'il n'y a point de milieu entre le salut et la damnation. On est maître dans la vie de s'engager, ou de ne s'engager pas en certains partis, en certains négoces. Nous voyons des gens se contenter d'une fortune médiocre, dégagés qu'ils sont d'une part, des misères de la pauvreté, et de l'autre, voulant s'épargner la peine de viser plus haut. J'en demeure là, dit-on; ce que j'ai me suffit. On le dit dans les affaires humaines; mais dans l'affaire du salut il n'y a point à dire. Je m'en tiens où j'en suis; j'ai vécu jusqu'à présent sur la terre ; j'y demeurerai, et j'y vivrai : tout autre sort, je le laisse : je ne veux ni être sauvé, ni être damné. Il faut le vouloir, mon cher auditeur ; vouloir, dis-je, l'un ou l'autre, et tout l'un ou tout l'autre. Car, comme dit saint Augustin en deux paroles, mais bien terribles : ou la vigne, ou le feu : *aut vitis, aut ignis.* Si le sarment est séparé de la vigne, il n'est employé, ni n'est bon qu'à brûler ; et afin qu'il ne soit pas jeté au feu, il faut qu'il soit joint au cep de la vigne : *ut ergo in igne non sit, in vite sit.* C'est-à-dire, que la vie présente où nous sommes, selon l'ordre établi de Dieu, n'est point un état permanent, mais un passage; à quoi? à deux autres vies seulement; l'une malheureuse, c'est la damnation; l'autre bienheureuse, c'est le salut. Choisissez : car c'est une nécessité pour vous de prendre votre parti, ou bien de tout gagner en vous sauvant, ou bien de tout abandonner en vous laissant entraîner à la perdition. Ne cessons donc point de le dire : quand on perd l'affaire du salut, on perd tout, c'est une affaire universelle : *Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.*, XII.)

Mais encore que dis-je, et quel champ à nos méditations ! quelles vérités ! Voilà de quoi penser la vie entière. Je ne sais, chrétiens, ce qui vous frappe le plus : et dans ces grandes matières il faut abandonner à lui-même l'auditeur, et à ses propres sentiments : mais voulez-vous savoir ce qui me saisit, ce qui me confond? C'est l'image que je vais vous tracer, et que je me suis tracée à moi-même plus d'une fois ; car je ne prétends rien vous dire, dont je ne me sois bien pénétré moi-même : et, pour faire ici le même aveu que faisait saint Augustin prêchant sur un sujet à peu près semblable, toute la frayeur que je viens vous donner, mes frères, je l'ai prise d'abord, et je l'ai dû prendre pour moi-même : *territus terreo.* Le voulez-vous donc savoir ce qui fait sur moi une impression que je ne puis vous marquer autant que mon cœur la ressent ? Le voici, et certes il y a de quoi en étonner bien d'autres: Je me représente un homme au moment de la mort, qui, détrompé de toutes les idées du monde d'où il vient de sortir, commence à voir les choses telles qu'elles sont, rappelle le passé, perce l'avenir, connaît pour la première fois toutes les conséquences du salut, et apprend néanmoins que c'est une affaire pour lui perdue. Son sort est décidé, son arrêt est prononcé : Dieu le renonce, et se retire : le ciel devient d'airain, et est insensible à ses cris : seul et sans appui dans une région inconnue, que dit-il, mon cher auditeur, que pense-t-il? Quelle surprise ! quels regrets ! quels transports! Arrêtons-nous là : je ne veux rien de plus. Quel accablement pour lui! Quelle instruction pour nous ! J'en suis troublé, consterné, et vous le serez.

Il a tout perdu, et en quel état il se voit réduit ! Où est sa fin, sa ressource, son espérance ! A qui aller? A qui s'adresser? Il a tout perdu. Mais que faisait-il donc sur la terre, ou qu'y devait-il faire? Son occupation, c'était un établissement temporel; il l'a regardé comme sa principale affaire : c'était un héritage ; tous ses soins se sont bornés à le conserver, à l'enrichir, à l'étendre: c'était une dignité, un rang; on l'y a craint, considéré, respecté : il s'est distingué dans le monde ; il y a paru avec éclat, il y a vécu dans l'abondance : entreprises, projets, intrigues, assemblées, jeux, divertissements, il a eu part à tout; mais de tout cela quel est enfin pour lui le terme? Ces biens, où sont-ils allés ? Ces héritages, dans les mains de qui sont-ils passés? *Ubi sunt?* (*Jer.* II.) Ces plaisirs, ces titres pompeux, ces honneurs mondains, que sont-ils devenus et que lui en reste-t-il? *Ubi sunt?* Triste, cruel souvenir ; hélas ! tout le bonheur de la vie a eu son temps : le royaume de Dieu est venu : il n'a plus l'un, il se voit privé de l'autre ; il a tout perdu.

Ah ! il n'est que trop vrai, mon Dieu, tout est perdu pour moi, puisque je vous ai

perdu. Juge inexorable qui me condamnez, juge impitoyable qui me rejetez ! ni le foudroyant anathème que vous lancez contre moi, ni l'inflexible rigueur qui vous endurcit à ma voix, rien n'arrête l'inclination, le penchant qui m'entraîne vers vous. Dans ces yeux tout étincelants de colère, dans ce visage tout allumé de fureur, je découvre toujours des traits qui me ravissent, qui me transportent; j'y trouve toujours un Dieu pour qui j'ai été fait, sans qui je ne puis être heureux, et que je ne puis plus espérer de posséder. Je le perds : que ne puis-je, en le perdant, perdre encore cet être malheureux qu'il me conserve ! je ne garde que ce qui doit servir à mon tourment : j'ai tout perdu.

Mais ce n'étaient pas là les premières vues de votre Dieu; et si vous avez tout perdu ! âme criminelle, à qui tenait-il qu'à vous de vous sauver et de tout gagner? Pourquoi n'êtes-vous pas au nombre de ces âmes bienheureuses qui jouissent de la récompense? Ne vous avait-on pas appelé à la même fin? Ne vous avait-on pas fourni les mêmes moyens? Avez-vous manqué de grâces pour vous toucher, de saintes inspirations pour vous attirer, de sages avis pour vous diriger, de bons exemples à imiter? N'avez-vous pas eu les mêmes remèdes pour vous guérir, les mêmes sacrements pour vous soutenir, le même pain de vie pour vous nourrir? Mais vous avez tout dissipé; mérites, sacrements, grâces, inspirations, avis, exemples, tout cela ne vous est plus rien, non plus qu'à un infidèle; si ce n'est que tout cela doit redoubler votre supplice, comme il redouble votre crime. O pensée désespérante ! avoir pu tout gagner, et avoir tout perdu ! C'était là la menace qu'on vous faisait. Voilà ce qu'on voulait vous faire entendre, quand si souvent on vous le disait, que l'affaire du salut était l'unique affaire de l'homme : quand le prédicateur, plein de l'Esprit-Saint, et consumé de zèle pour la maison du Seigneur, traitait si hautement de folie ces soins empressés dans la conduite du siècle, aux dépens de la seule chose nécessaire. On ne se lassait point de vous donner là-dessus de salutaires conseils. On usait pour cela des expressions, des figures les plus fortes: que votre bras, il le fallait couper; que votre œil, il le fallait arracher; que tout était renfermé dans un point, et que tout y devait être rapporté. Vous ne le pouviez comprendre; où si vous le compreniez, c'était d'une manière stérile et infructueuse. Vous n'en étiez ni moins attaché à un intérêt bas et sordide, ni moins avide d'un gain souvent défendu et hors des bornes de la justice, ni moins idolâtre de votre corps, ni moins adonné à votre plaisir. Vous le connaissez maintenant ; mais sèche connaissance qui vous désole ! regret mortel qui vous déchire! ver rongeur qui vous dévore ! On voudrait, et on ne peut l'étouffer; sans cesse il renaît : j'ai pu tout gagner, et j'ai tout perdu?

Venez, venez profanes idoles, ô vous à qui l'homme depuis si longtemps sacrifie sur la terre, venez dans ce triste abandonnement consoler une âme et la dédommager. Où sont les secours qu'elle attendait? Où sont les appuis sur lesquels elle comptait? Maîtres impuissants, levez-vous : *surgant* (*Deut.*, XXXII); ou plutôt, faibles maîtres, que peuvent ici tous vos efforts, et dans vos plus riches sources quel bien avez-vous, qui puisse remplacer un Dieu qui seul est tout bien? *surgant et opitulentur.* Vous l'aviez enrichi cet homme, ou vous le lui faisiez penser de la sorte. Encore, combien séduits par vos promesses, n'en ont jamais vu les effets ! mais un moment l'a dépouillé. Il se prend à tout et tout lui échappe. Dieux insensibles du monde, il vous importe peu désormais ce qu'il devienne; vous l'avez trompé, et vous le laissez se tirer de l'abîme où vous l'avez conduit. Auteurs de son infortune, vous n'en êtes pas même témoins; vos yeux ne percent point jusque-là, votre empire n'y passe point; vous avez eu son encens : du reste c'est à lui de songer à sa défense et de se sauver. Mais de quel espoir peut-il encore sur cela se flatter? On perd tout, quand on perd l'affaire du salut : c'est une affaire universelle. Mais on perd tout pour toujours : c'est une affaire éternelle. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

On perd tout quand on perd l'affaire du salut, et l'on perd tout pour toujours : c'est une affaire éternelle. Autre vérité qu'il n'est point ici question d'établir par de longues preuves, puisque je parle dans un auditoire chrétien où la foi tient lieu de toute preuve : mais vérité, qui, retracée tout de nouveau dans nos esprits, exposée seulement et développée, achèvera de nous faire comprendre toute l'importance d'une affaire, où il s'agit d'une éternité. Vous êtes frappés, du moins le devez-vous être, de ce que j'ai dit ; mais voici un nouvel objet qui doit faire encore sur vos cœurs une toute autre impression. Plus j'avance dans l'importante matière que je traite, plus elle me fournit de sujets d'horreur. Ce sont d'utiles frayeurs; n'en altérons point la force : rien ne garantit du malheur qui nous menace plus sûrement, que d'avoir bien appris de bonne heure à le craindre.

Quand je lis dans l'Ecriture l'arrêt que porte Samuël contre Saül, en le réprouvant de la part de Dieu, le malheur de ce prince me touche : Le Seigneur vous a rejeté, *abjecit te Dominus*. (I *Reg.*, XV.) Mais ce qui me fait trembler, ce qui me fait même frémir, c'est de voir les inutiles efforts que fait Saül pour obtenir du ciel un favorable retour. Il confesse son péché, il conjure le prophète de prier pour lui, il se dispose à prier lui-même; mais à tout cela point d'autre réponse de Samuël, qu'une nouvelle confirmation de la même sentence : Non, le Seigneur, le Dieu d'Israël ne change point : *porro Triumphator in Israel non parcet, et pœnitudine non flectetur.* (*Ibid.*) Le prophète donc se retire; Saül le veut arrêter, le prend par sa robe; mais la robe du prophète se déchire, et une

partie demeure dans la main de Saül : signe fatal d'une séparation éternelle entre Dieu et lui. Aussi Samuël depuis ce moment ne revit plus Saül : *et non vidit Samuel ultra Saül.* Image trop naturelle d'un homme pour qui l'affaire de son salut est perdue. On perd tout pour toujours : quel surcroît de peine ! Point de ressource : quel désespoir ! On peut, dans le cours d'une affaire humaine, d'un tribunal monter à un autre tribunal, et un arrêt vous rend ce qu'une sentence subordonnée vous enlevait. On se promet au jour le plus critique de la maladie une prochaine convalescence, et souvent des portes de la mort on passe à la plus parfaite santé. Une année dans le commerce répare la stérilité d'une autre année. Un moment bien ménagé fait rentrer le plus avant dans la faveur du prince le courtisan qu'un mauvais moment avait le plus loin écarté. Le soldat par un nouvel effort reprend l'avantage sur l'ennemi, et de vaincu qu'il était, victorieux à son tour, il efface sa honte, et se remet de sa défaite. Enfin la mort finit les maux de la vie, de quelque nature qu'ils soient; et toute lugubre qu'est l'idée de ce triste passage, c'est néanmoins le dernier espoir des malheureux, non par le bien qu'ils y trouvent, mais par le sentiment de leurs peines qu'ils y perdent. Il n'y a que l'affaire du salut, où l'on ne voit point de bornes, point de fin. Quand on périt une fois, la perte est irréparable ; on périt pour toujours : *periisse semel æternum est.*

Que ce mot renferme de conséquences ! qu'il est court, mais qu'il est décisif ! L'arbre coupé ne reprend jamais ; la vigne déracinée perd son suc et n'a plus de fruits ; le serviteur chassé de la salle n'y est plus reçu ; les conviés qui se sont excusés n'ont plus de part au festin ; les vierges folles ont beau frapper à la porte, on ne les écoute plus ; et le riche condamné demandera durant des millions d'années une goutte d'eau sans l'obtenir. Tout ceci, par d'autres voies, va toujours au même point, et sous d'autres figures vous redit sans cesse ce qu'on ne peut trop vous faire entendre : Sauvez-vous, mes frères, sauvez votre âme; autrement il n'y a plus à revenir : *periisse semel æternum est.*

Car sur quoi compter alors ? Ce n'est pas sur de nouvelles œuvres ; il fallait travailler dans le temps, et il est passé : *parmi les morts il n'y a*, dit le Sage, *ni conseil, ni mérites;* c'est la saison de recueillir, et non plus de planter ni de semer; c'est le terme où l'on doit recevoir la récompense, et non plus le chemin pour y aspirer. Ce n'est pas sur de nouvelles grâces : dès que le maître a une fois ôté au serviteur paresseux le talent qu'il n'a pas fait profiter, bien loin de le lui rendre, il cherche encore après l'avoir dépouillé, et, selon l'expression de l'Evangile, il voudrait même lui enlever ce qu'il n'a pas. Ce n'est pas sur les trésors de la divine miséricorde : les trésors de la justice ne sont pas moins inépuisables : l'une a eu son temps, et a été négligée ; l'autre a pris la place, et est entrée dans tous ses droits, pour ne les céder jamais. Ce n'est pas sur de puissantes intercessions : qui parlera pour vous, quand Dieu se déclarera contre vous ? Votre sort est dans vos mains : nul autre, quel qu'il soit, ne vous peut ravir le ciel, si vous le gagnez ; mais nul autre aussi, quel qu'il soit, ne peut vous le donner, si vous venez à le perdre. Ce n'est pas sur l'intrigue ni sur le crédit : quelle prudence humaine peut tromper la Sagesse incréée, et que peut tout l'univers ligué contre les immuables décrets du Tout-Puissant ? Ce n'est pas sur de plus exactes procédures : rien n'échappe à l'œil pénétrant du Seigneur, et qu'y a-t-il à revoir après Dieu ? Ce n'est pas sur une plus ample justification : quels titres de justification pour le réprouvé ? Ni l'ignorance ne lui peut servir d'excuse après tant d'avertissements, après de si fréquentes et de si sensibles menaces; ni la faiblesse ne lui peut tenir lieu de prétexte, après tant de moyens et tant de secours ; ni la rigueur de l'arrêt ne peut excéder, dit saint Augustin, eu égard à la malice de son cœur. Tout cela autant d'articles de notre foi : car, je m'en suis déclaré d'abord, c'est à la foi que je m'en tiens ; et sans m'engager sur cette éternité en d'inutiles et de curieuses recherches, la foi me suffit et me doit suffire. C'est assez que je sache que Dieu l'a ainsi arrêté dans le conseil de sa sagesse, et qu'il l'a ainsi ordonné. Or je le sais, et Jésus-Christ lui-même nous l'a marqué dans les termes les plus formels. J'ai beau consulter l'Ecriture, surtout l'Evangile, je ne trouve rien, je ne lis rien qui relève l'espérance d'une âme perdue. Le coup mortel est porté ; il est sans remède. Quand on perd l'affaire du salut, on perd tout, et on perd tout pour toujours. *Periisse semel æternum est.*

Mais encore, ce que je dis, mon cher auditeur, est-ce une fable, est-ce une vérité ? Sont-ce les pompeuses idées d'un philosophe qui se donne carrière, et qui s'égare dans un système aussi chimérique qu'il est spécieux ? Sont-ce des préjugés populaires que l'ignorance a fait naître, et que l'ignorance superstitieuse entretient ? Est-ce un ordre nouveau de choses que forme mon esprit ? Est-ce la doctrine d'une secte particulière, à laquelle les autres n'ont nul intérêt ? Profane prudence du siècle, et vains raisonnements de l'incrédulité, où sont les faux principes qui vous appuient, et les trompeuses règles qui vous guident ? Et vous, solide sagesse de la foi, par quels miracles devez-vous signaler votre vertu, et quels effets doivent répondre à la grandeur de vos connaissances ? Car dans un seul point, voici, ce me semble, de quoi changer toute la face du monde ; et plein d'une affaire éternelle, je ne vois plus rien désormais dans le monde que je ne condamne ; plus que des maximes à abolir ; plus que des jugements à réformer ; plus que des erreurs à confondre ; plus que des égarements à déplorer. Je m'inscris contre toute la conduite du siècle. Je fais sans défense le procès à l'homme, quelque parti

qu'il prenne, ou de ne pas croire ou de croire; et, pour donner quelque ordre à ce qui me reste à dire, j'oppose ce salut éternel à deux sortes de personnes : 1° au libertin incrédule, qui doute et qui veut douter de cette éternité, et qui sur cela la néglige; 2° au chrétien fidèle, qui n'en doute pas, mais qui dans la pratique l'oublie, et n'en fait pas la règle de ses actions. Voilà, s'il vous plaît, ce qu'il faut suivre exactement et sans en rien perdre.

C'est donc d'abord dans votre incertitude même que je vous attaque, vous, que le cœur rend infidèle bien plus que l'esprit, et qui avez peine à vous soumettre à la foi, parce que vous avez peine à vivre selon la Loi. Vous doutez, dites-vous, de cette éternité dont je vous parle : mais là-dessus écoutez ma réponse, et comment je raisonne; ou plutôt, ce n'est pas moi qui raisonne de la sorte, mais saint Augustin, et c'est seulement sa pensée que j'expose. Ainsi, je veux bien convenir avec vous, mon cher auditeur, que cette terrible vérité que je vous annonce, que ce salut éternel ne porte point pour vous dans ses preuves une pleine conviction (je sais, et ce que j'accorde, et avec qui je l'accorde, et en quel sens je l'accorde). Vous ne voyez rien sur cela de bien assuré. Personne des enfers n'est revenu vous instruire de ce qui se passe après la mort; et, ce sont des ténèbres impénétrables. Cependant, que concluez-vous? N'y pensons point; mangeons, *comedamus*, (*Isa.*, XXII), buvons, *bibamus* (*Ibid.*); ne nous refusons rien, et jouissons du temps : pourquoi? c'est que le temps s'en va, et que nous mourrons bientôt, *cras enim moriemur*. (*Ibid.*) Quelle conséquence! répond saint Augustin; et dans l'incertitude où vous êtes sur ce que vous deviendrez après la mort, cette conclusion que vous tirez, toute favorable qu'elle est aux sens et à la nature, bien loin de me séduire moi-même et de m'entraîner, me saisit d'horreur, et m'épouvante : *terruisti, non seduxisti*. (AUGUST.

Car il ne faut pour vous confondre qu'une réflexion; elle me paraît convaincante. Oui, certes, le temps s'en va; il passe, et vous mourrez. Or, à ce dernier moment, où irez-vous? c'est, dites-vous, ce que vous ne savez pas, et ce que nous ne pouvons savoir; mais moi, je vous dis: Si peut-être alors et après ce temps dont vous abusez, vous trouvez cette éternité dont je vous menace? Si tout à coup, enlevé du monde, vous vous voyez à l'entrée de cette immense carrière, pour laquelle vous n'avez pris nul soin de vous fournir? Ce que vous ne voulez point ici vous persuader, si au sortir de la vie une fatale épreuve vous le rend sensible, évident, prochain, inévitable? si cette âme que vous avez voulu réduire au rang des bêtes, invulnérable aux traits de la mort, laissant enfin, sans le suivre au tombeau, ce corps dont elle n'a que trop suivi sur la terre les brutales cupidités, aperçoit subitement, devant ses yeux, le Créateur qui l'a formée, le Juge, les témoins, le tribunal, tout le lugubre appareil d'une irrévocable condamnation (cette pensée m'effraye), où en serez-vous? Allez, et sur quelques subtilités d'une aveugle impiété, courez-en tout le hasard, et prenez-en sur vous sans hésiter tout le péril! Car de penser que vous ayez des assurances du contraire, que vous soyez certain que ce salut éternel n'est qu'une chimère, qu'un fantôme, c'est ce qui n'entre pas dans l'esprit. Tant de miracles par où la religion s'est établie, tant de martyrs avant vous qui l'ont défendue, tant de voix autour de vous qui la publient, tant de libertins comme vous, qui tous à la mort sont revenus, et n'ont pas osé soutenir jusqu'au bout leur caractère; tout cela, pour ne rien dire de plus, vous rend la chose au moins douteuse. A certains moments vous en avez été troublé, et, si de bonne foi vous voulez vous consulter vous-même, vous reconnaîtrez que vous n'avez là-dessus, ni assez d'étude, ni assez de connaissances pour prononcer; ou qu'avec toute votre étude, qu'avec toutes vos connaissances, le dernier terme où l'incrédulité peut vous conduire, c'est le doute. Vous le reconnaîtrez, dis-je, et quoique la bouche parle autrement, je ne veux, pour la démentir, que le témoignage de votre cœur. — Mais dans le doute, pourquoi le présent que je tiens, pour un avenir incertain? — Pourquoi? ah! mon cher auditeur, quel présent! quel avenir! Comparons l'un et l'autre, et de cette comparaison apprenez en quel aveuglement la passion vous plonge, et en quel égarement d'esprit, lorsque vous refusez de hasarder ce présent, et de le sacrifier pour vous mettre en garde contre un avenir que vous devez souverainement craindre, tout incertain qu'il vous peut être. Quel présent! une vie sujette à tant d'accidents; une vie passagère et mortelle qui coule sans cesse, et qui en coulant, a bientôt, comme le sable, rempli la courte mesure qui lui est marquée. Au contraire, quel avenir! Ici il ne faut point tant de figures : un mot dit tout. Quel avenir? Une éternité! Entre ces deux extrémités vous balancez, ou même vous ne balancez pas! le présent l'emporte, et vous vous chargez sans inquiétude de tout l'avenir! c'est-à-dire, plutôt que de renoncer aux fausses douceurs de ce présent si fragile et si peu durable, vous vous exposez tranquillement au péril de perdre une béatitude éternelle, et d'encourir une éternelle, damnation! Mais moi, je me dirais : Si je me trompe en croyant un salut éternel, et en travaillant à le mériter, il ne s'agit que de quelques années que je risque, et que je passerai, peut-être, avec moins d'agrément : est-ce là un si grand intérêt? au lieu que ne le croyant pas ce salut, et le négligeant, si je suis trompé, c'est un long jamais, un jamais sans terme que je hasarde. Quelle affreuse conséquence! or, de deux maux, conclurais-je, choisissons le moindre, et ne prenons pas celui dont les suites sont plus redoutables et plus funestes. Voilà comment je raisonnerais, et ce serait, à ce

qu'il me paraît, dans toutes les règles de la prudence, et même de la prudence humaine. Risquons tout le reste, pour ne point risquer l'éternité.

Mais, chrétiens, que fais-je? j'attaque l'incrédule, et c'est au milieu d'un peuple fidèle que je l'attaque, et dans la maison du du Seigneur, où l'incrédule vient peut s'instruire; si ce n'est qu'une heureuse conjoncture, ou que votre providence, ô mon Dieu, ne l'eût ici conduit, et n'eût voulu se servir de ma voix pour le toucher. Quoi qu'il en soit, je laisse ce profond mystère qu'il ne m'appartient pas de découvrir, et je rentre pour un moment dans mon sujet.

Car voici d'ailleurs devant mes yeux un autre objet, non moins digne encore, dirai-je de toute ma compassion? dirai-je de toute mon indignation? Des chrétiens qui croient comme le fidèle, et qui vivent comme l'impie. Des chrétiens qui croient une éternité à laquelle ils sont appelés, mais qui du reste agissent comme s'ils en doutaient, et même comme s'ils étaient dans une créance directement opposée! Quelle monstreuse contradiction! quel renversement, non-seulement de mœurs, mais de raison? car, pour me convaincre, et pour me condamner sans réplique, voici ce que je me dis à moi-même: Ou j'y pense, à ce salut éternel, ou je n'y pense pas. Quoi que ce soit, je suis sans excuse. Si j'y pense, est-ce folie? est-ce endurcissement? Je pense que je marche entre ces deux termes, d'un bien que les années ne bornent point, d'un mal que les années ne finissent point; j'y fais toute la réflexion nécessaire, j'aspire à l'un, je crains l'autre; je le dis de la sorte, et je le dis avec attention: mais dans la pratique, néanmoins, je cours aveuglément au mal même que je dois redouter par-dessus tout; je m'éloigne constamment du bien même que je dois par-dessus tout et infiniment désirer! Je pense que le corps, cette chair corruptible, doit mourir, et cependant je n'ai d'autre soin que de le choyer et de le conserver! Je pense que l'âme, cette image vivante de la Divinité, cette portion de moi-même la plus noble, ne meurt point; que c'est mon trésor, et, selon le mot de l'Ecriture, que c'est mon unique, *unicam meam* (*Psal.* XXII); et cependant je la perds! Voilà ce qui ne se peut comprendre.

Est-ce que je n'y pense pas? Si cela est, je dois juger de moi-même, ce que je jugerais d'un homme qui, se trouvant indispensablement engagé dans une affaire, où il est question pour lui de la plus éclatante fortune, ou de la ruine la plus désolante, de tout ce qu'il possède, de tout ce qu'il est, de la vie ou de la mort, demeurerait tranquille toutefois et n'y penserait pas. Je ne croirais pas avoir des termes assez forts, pour exprimer l'extrême insensibilité de son cœur, et sa stupidité. Eh quoi! on me crie de toutes parts que je dois veiller sur moi-même; que ce n'est pas trop de toute mon application et de tous mes soins, pour m'assurer un héritage que je ne retrouverai jamais si je le laisse échapper; que j'en ressentirai éternellement le regret, que j'en porterai éternellement la peine; que le ciel à chaque moment est ouvert sur ma tête, l'enfer à chaque moment ouvert sous mes pieds; l'un pour me recevoir comme la demeure éternelle des élus et le centre de mon repos; l'autre pour m'abîmer comme l'éternelle demeure des réprouvés et le lieu de mon tourment: on me le répète sans cesse, on me le fait entendre dans toutes les manières; et je n'y pense pas! Oh! que je serai bien justifié devant Dieu, quand je lui dirai: Seigneur, vous m'aviez chargé de cette affaire éternelle comme de la plus grande de toutes les affaires à raison de sa durée infinie, mais je n'y pensais pas. Oh! que j'ai bonne grâce, quand quelquefois on s'attache à m'en faire voir les conséquences, pour me réveiller et pour m'animer; que j'ai bonne grâce, alors, de répondre froidement, comme tant d'autres: Tout cela est vrai, mais c'est qu'on n'y pense pas. Eh! c'est cela même qui fait votre crime et votre condamnation, de n'y pas penser. Ah! pensiez-vous à autre chose, heureux habitants de cette sainte patrie qui a été le terme de votre course, et où vous goûtez les fruits immortels d'un salut désormais assuré pour vous; pensiez-vous à autre chose? Et parce que vous y pensiez, et que vous y pensiez bien, que faisiez-vous, ou que ne faisiez-vous pas? rien ne vous coûtait. Mais si vous n'y aviez pas pensé, si comme nous, tout abîmés dans les sens, tout grossiers et tout matériels, ainsi que de vils animaux (c'est la comparaison de l'Ecriture) vous n'aviez cherché qu'à vous nourrir du suc de la terre: parlons sans figure; si la vie présente, cette vie sensuelle et animale, eût occupé toutes vos réflexions et toutes vos vues, où en seriez-vous? Où ils en seraient? mes frères; hélas! où en sont tant d'autres qui n'y ont pas pensé comme eux, et où nous en serons nous-mêmes, si nous n'y pensons plus souvent, et plus efficacement. Le principe du mal, il est vrai, c'est que nos yeux nous trompent, c'est que le monde nous éblouit et nous joue, mais enfin je vous ai mis la règle à la main; règle sûre et infaillible, règle de tous les temps, de tous les âges, de tous les lieux, de toutes les conditions: une affaire universelle, une affaire éternelle. Avec cela, du moins en ce moment et dans une courte suspension de toutes les affaires humaines, apprenons une fois à bien juger des choses, et finissons par l'excellente leçon que nous fait le prophète, ou que Dieu lui-même nous fait dans la personne de son prophète: *Popule meus, qui te beatum dicunt, ipsi te decipiunt.* (*Isa.*, III.) Grands du monde, fameux conquérants, tant de fois la terre a retenti de vos merveilles; le bruit en est venu jusqu'à nous, et les peuples étonnés ont publié vos succès et applaudi à vos triomphes: *te beatum dicunt;* mais vos noms, si vantés parmi nous, ne sont pas écrits pour cela dans le livre de vie; vous gagnez de vastes contrées, mais vous ne pensez pas à gagner le

ciel, on vous trompe, *ipsi te decipiunt*. Riches du siècle, votre sort excite l'envie; on compte vos revenus, et, dans le cours de vos prospérités, tout s'humilie devant vous; car il n'est point aux yeux des hommes de plus grand mérite qu'une grande fortune : *te beatum dicunt;* mais selon, l'expression de l'Evangile, la rouille et les vers rongent ces richesses périssables, et vous n'amassez point ce trésor incorruptible qu'on ne peut vous enlever dès que vous l'aurez dans les mains, et qui ne manque jamais : vous ne connaissez pas votre bien le plus réel, vous êtes dans l'erreur; *ipsi te decipiunt.* Jeune personne, tant d'autres vous remplissent l'esprit de mille idées spécieuses; on vous fait voir dans l'avenir d'amples héritages; on s'étudie à vous former pour le monde; on vous élève le cœur; on rehausse l'éclat de votre beauté; une foule d'adorateurs vous prodiguent l'encens : *te beatam dicunt;* mais parmi ce tumulte qui vous dissipe, et auquel vous ne prêtez que trop volontiers l'oreille, vous vous laissez engager dans la voie de la perdition; vous oubliez une chose souverainement, uniquement nécessaire, qui est le salut; on vous égare, on vous perd : *ipsi te decipiunt.* Ah ! quelle est cette âme heureuse dont la destinée nous doit piquer d'une sainte envie; dont je préférerais le sort à tous les sceptres et à toutes les couronnes? Où est-elle et à quoi la reconnaître ? *Beatus populus, cujus Dominus Deus ejus* (*Psal.* CXLIII.) Bienheureux le peuple qui sert Dieu, et qui se sauve en le servant ! C'est ce pauvre, cet artisan, cette fille, cette femme, qui dans une sainte obscurité rapporte là tous les désirs de son cœur et tout le travail de ses mains. C'est cet auditeur, quel qu'il soit, qui sans bruit et dans le silence, inconnu aux hommes, mais connu de Dieu, laisse prendre aux autres le change, et se retire de la multitude pour mieux penser à son salut. Voilà, j'ose le dire, voilà le premier homme, voilà le plus grand homme du monde, pourquoi ? Parce que c'est un homme solide dans ses vues, qui met en assurance, préférablement à tout le reste, sa première affaire, son importante affaire. Plaise au ciel que ce soit toute notre occupation en ce monde, pour devenir en l'autre notre récompense, que je vous souhaite, etc.

SERMON XIX

Pour le dimanche de la seconde semaine de carême.

SUR LES AVANTAGES DU SERVICE DE DIEU.

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum, et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos. (*Matth.*, XVII.)

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne, et là il se transfigura en leur présence.

Que le Dieu d'Israël est bon ! disait le Prophète : que notre Dieu sait bien rendre à ses fidèles serviteurs ce qu'ils peuvent lui donner en le servant ! C'est la belle et consolante leçon que fait aujourd'hui le Sauveur du monde à ces trois apôtres, qu'il conduit sur la montagne pour y être témoins et spectateurs de sa gloire. Cette splendeur qui l'environne, son visage aussi lumineux que le soleil, ses vêtements aussi blancs que la neige, tout leur retrace l'idée des grandes et magnifiques promesses que leur a faites cet Homme-Dieu, et tout leur fait voir ce qu'ils seront eux-mêmes dans son royaume, après qu'ils l'auront suivi sur la terre, et qu'ils auront eu part à ses souffrances. Ainsi, remarque saint Léon, fallait-il les fortifier dans les combats qu'ils avaient à soutenir et à livrer pour l'Evangile. Ainsi fallait-il, par la vue de la récompense, les animer au travail et les disposer aux persécutions et aux croix. Or, c'est dans ce même esprit que je viens ici, chrétiens, selon l'occasion que m'en présente le mystère de ce jour, vous entretenir des avantages attachés au service de Dieu.

Sujet important, et qui, par une juste opposition de Dieu et du monde, me fournira sur le service de l'un et de l'autre des réflexions également solides, sensibles, et capables de toucher même les plus mondains. Je ne vous dirai rien que vous ne sachiez comme moi, et mieux encore que moi, puisque le commerce et les divers mouvements du monde vous donnent plus lieu qu'à moi de vous en instruire. Mais, tout instruits que vous êtes, peut-être n'y avez-vous jamais fait toute l'attention nécessaire, et il est bon de vous y faire penser. Or, pour entrer dans mon dessein, prenez garde, s'il vous plaît, qu'à quelque maître que le hasard ou que le devoir nous engage, nous voulons, autant qu'il est possible, surtout trois choses : que tous nos services soient connus, que tous nos services soient comptés, et que tous nos services soient récompensés. Que tous nos services soient connus : car c'est une dure condition que de s'intéresser pour un maître, sans qu'il en soit ni témoin par lui-même, ni informé par le rapport des autres. Que nos services soient tous comptés, c'est-à-dire, estimés, prisés selon qu'ils le méritent : car c'est une peine bien ingrate, que de s'employer pour un maître qui regarde nos soins avec indifférence, et qui n'en daigne pas faire toute l'estime qui leur est due. Enfin, que nos services soient tous récompensés; car quelque soin que le maître apporte à connaître ce qu'on fait pour lui, quelque gré même qu'il en sache, une reconnaissance stérile, après tout, n'est rien, ou bien peu de chose, et nous demandons des effets. De là je conclus que Dieu seul est donc digne d'être servi, préférablement au monde et à tous les maîtres du monde : pourquoi ? Parce que Dieu seul connaît tous nos services parfaitement; c'est la première partie; parce que Dieu seul compte tous nos services exactement : c'est la seconde. Parce Dieu seul récompense tous nos services abondamment. c'est la troisième. Son infinie sagesse les lui fait connaître tous, son infinie justice les lui fait compter tous, et son infinie puissance le met en état de les récompenser tous. C'est à vous, Seigneur, et à nul

autre que je veux attacher les cœurs. Vous y trouverez votre gloire, nous y trouverons notre véritable intérêt, et ce sera le fruit le plus heureux de mon ministère. J'ai besoin pour cela des lumières du Saint-Esprit; je les demande par l'intercession de cette Vierge que l'ange salua comme mère de Dieu, mais qui ne se qualifia point autrement elle-même que la servante du Seigneur. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quels maîtres souvent que ces maîtres à qui le monde obéit, les maîtres du siècle? Rendons hommage à leur grandeur, honorons leur dignité, soyons soumis à leur pouvoir: le ciel le veut, l'Apôtre l'ordonne, la justice le demande, et le bon ordre y est attaché. Mais, du reste, n'attendons de leur part qu'un retour bien imparfait, et ne comptons pas beaucoup sur eux La première raison que j'en donne, c'est qu'ils ignorent communément jusqu'à nos services les plus essentiels, ou qu'ils n'en voient au moins que la plus faible partie. Mais, au contraire, quel maître que notre Dieu, le maître du ciel! Courez, âmes chrétiennes, comme le Prophète, courez sans vous arrêter, partout où ses ordres vous appellent; écoutez sa voix, embrassez sa loi: vous ne risquez rien; que dis-je? vous gagnez tout à le suivre, et un avantage d'abord bien remarquable, c'est que tous vos services lui sont connus, sans qu'il laisse échapper même un point, et le point le plus léger, de tout ce qui en peut rehausser le prix, et les distinguer à ses yeux. En effet, nous jugeons d'un service par deux endroits: par l'action et par l'intention. L'action, c'est la chose même que nous faisons; l'intention, c'est le motif pourquoi nous la faisons. L'action peut être plus ou moins étendue; l'intention peut être plus ou moins sainte: or, je dis que Dieu, dans tous nos services, connaît premièrement toute l'étendue de l'action, secondement toute la ferveur de l'intention: au lieu que le monde nous fait servir des maîtres qui n'ont nulle connaissance ni de l'un ni de l'autre. C'est de quoi l'usage ordinaire de la vie ne nous convainc que trop, et ce que j'ai présentement à développer.

Etendue de l'action: J'ai dit, il est vrai, que Dieu, dans nos services, la connaît tout entière. J'ajoute, avant que d'entrer dans cette consolante vérité, que ce n'est point là l'avantage que nous trouvons à servir le monde; et j'en tire la preuve d'un exemple mémorable de l'Ecriture: c'est celui de Mardochée. Cet homme, également célèbre dans les livres saints, et par la chute de l'orgueilleux Aman, et par l'élévation de la vertueuse Esther, tout étranger qu'il était à la cour d'Assuérus, tant par sa naissance que par sa religion, plus fidèle néanmoins au prince que ses sujets mêmes, l'avait sauvé, par un avis important, d'une dangereuse conjuration. Cependant le zélé serviteur, depuis longtemps à la porte du palais, demeurait obscur et inconnu, et le hasard seul fit enfin penser à lui. Le prince, pour se délasser, lisant lui-même son histoire propre et les annales de son règne, découvrit, sans le chercher, ce qu'il avait ignoré jusque-là, et ce qu'il eût ignoré toujours, si l'occasion ne le lui eût appris, qu'il devait à Mardochée, et la conservation de sa vie, et le repos de son empire. Voilà le monde, mes chers auditeurs, vous le savez, voilà le monde. Vous vous donnez à des maîtres qui jouissent tranquillement de vos travaux, sans examiner si ce sont les vôtres, et qui en recueillent les fruits, sans savoir ni d'où, ni comment ils leur sont venus; pourquoi cela? Il est aisé de le comprendre. C'est que leurs yeux sont trop faibles pour vous suivre dans tous les lieux, et pour éclairer eux-mêmes tous vos pas. C'est que la multitude de ceux qui s'assemblent autour d'eux, est trop nombreuse pour pouvoir vous démêler dans la foule. C'est d'ailleurs qu'ils ne s'intéressent point assez en votre faveur, pour s'engager dans une recherche exacte de ce que vous faites, ou ne faites pas, et que ce serait pour eux une étude trop ennuyeuse. C'est même qu'auprès d'eux vous n'avez personne, ou presque personne sur qui vous puissiez compter, et de qui l'on puisse attendre un rapport simple et sans déguisement. Ceux qui ont l'oreille du maître, ne laissent passer que ce qui leur plaît, détournent, changent, diminuent. Chacun parle, agit pour soi: rien davantage. Heureux, si quelquefois un moment, longtemps attendu, vous attire un regard passager: du reste vous demeurez dans l'oubli, et ne sortez presque jamais de vos ténèbres. Ceci n'est pas seulement vrai à l'égard des grands: dans tous les états du monde il y a des maîtres; et ceux qu'un engagement libre ou nécessaire soumet à leur autorité, ne sont que trop exposés à éprouver le même sort.

Mais à ce premier trait j'apprends déjà quel est le Seigneur, et l'avantage qu'il y a à le servir. Il n'est point de maître si éclairé. Il connaît mieux nos services que nous ne les connaissons nous-mêmes; et sans nous mettre en peine de lui en faire un long dénombrement, ne pensons qu'à exécuter ses divines volontés: cela suffit, puisqu'il est certain, et même de la foi, que rien n'arrivera, que rien ne se fera sans qu'il l'observe. C'était le puissant motif que proposait saint Jean Chrysostome aux fidèles dont il avait la conduite; et la raison est, que Dieu étant partout présent par son immensité, et portant aussi partout les lumières infinies de sa sagesse, il est par lui-même témoin de tout. Ceci renferme deux choses; remarquez, je vous prie, l'une et l'autre: La première, que Dieu sait tout; et la seconde, que Dieu sait tout par lui-même. Or, en premier lieu, puisque Dieu sait tout, je n'ai donc point à craindre, ni que la plus noire obscurité lui dérobe rien de tout ce que je fais pour lui; ni que la distance des lieux la plus reculée lui en diminue rien; ni que la plus confuse multitude l'embarrasse en rien. Et en se-

cond lieu, puisque Dieu sait tout par lui-même, et non point seulement par le rapport d'autrui, je n'ai point à me mettre en garde auprès de lui contre l'imposture et le mensonge, contre l'intrigue et la cabale, contre les mauvais détours et les artifices de l'envie. Que les hommes parlent comme ils voudront, ou comme la passion les fera parler, ils pourront tromper d'autres hommes comme eux, et leur déguiser mes actions : mais ce n'est point par les yeux des hommes que Dieu voit, c'est par ses yeux. Tout s'éclaircit au premier rayon de cette lumière éternelle, qui perce la profondeur des abîmes, l'épaisse nuit des cachots, et les plus sombres horreurs de la solitude ; qui, plus prompte que la flamme lorsqu'elle s'élance de la nue, passe d'une partie du monde à l'autre, et répand partout le jour à la fois, sans rien laisser perdre des moindres objets. Ainsi, disait le Fils de Dieu, quand vous faites oraison, retirez-vous à l'écart, entrez dans votre chambre, fermez la porte sur vous, et ne soyez point en peine : le monde ne nous verra point; le monde ne sera point témoin de votre piété ; mais votre Père céleste vous verra, et vous ne pouvez être tellement caché qu'il ne vous aperçoive : *Pater qui videt in abscondito.* (*Matth.*, VI.)

Que ce principe, chrétiens auditeurs, a d'heureuses conséquences pour nous. Arrêtons-nous quelque temps ensemble à le méditer, à le pénétrer, à le goûter; il est difficile qu'il ne fasse pas sur nos cœurs une vive impression, et que nous ne nous sentions pas animés d'une ardeur toute nouvelle dans le service de notre Dieu. Car Dieu sait donc, et il sait au juste, combien de moments le solitaire passe à la prière, et combien d'heures il emploie à la contemplation des choses du ciel. Il sait combien de saints exercices occupent le religieux dans sa retraite, et tout ce que la ferveur de sa piété lui fait prendre encore au delà de l'austérité de la règle. Il se trouve au milieu de cette famille, et il sait avec quel zèle il y est servi, et combien de vertus on y pratique. Il suit le missionnaire dans ses travaux, et il marque tous ses pas. Il reçoit l'âme vertueuse à son autel, et il y recueille toutes ses larmes. Il entendait Joseph prier dans la prison ; il y était même, dit l'Ecriture, descendu avec lui, comme pour être de plus près témoin de sa patience : *descenditque cum illo in foveam.* Il voyait dans les ténèbres de la nuit le saint homme Tobie, malgré les menaces d'un prince infidèle, rendre à ses frères tous les devoirs de la charité, les visiter, les consoler, les accompagner jusqu'au tombeau. Il était attentif aux vœux de la pieuse Esther, lorsque se dérobant au bruit d'une cour importune, elle allait en secret répandre son âme devant le Dieu d'Israël, et réparer le temps que lui enlevaient les engagemens nécessaires du monde, par les plus ferventes pratiques de la religion. Et voilà la grande pensée qui a soutenu dans le désert les Paul, les Hilarion, les Antoine, et qui fait encore de nos jours, soit dans les terres étrangères les apôtres et les martyrs, soit parmi nous les âmes dévotes et les parfaits chrétiens.

Car quelle consolation, lorsque dégagé de toutes les vues humaines, on peut se dire à soi-même comme Job, et qu'on se le dit en effet avec certitude, que tout ce qu'un saint zèle nous fait entreprendre monte au trône de Dieu et lui est présenté : *Ecce in cœlis testis meus* (*Job* XVI) ; que nul oubli ne le peut effacer de son souvenir, qu'il y demeure distinctement et par ordre, pleinement et jusqu'aux moindres circonstances, profondément et éternellement imprimé : *et conscius meus in excelsis.* (*Ibid.*) Le soldat ne ménage rien dès qu'il croit être éclairé de l'œil du capitaine, et le capitaine achèterait lui-même par tous les périls l'honneur de combattre seulement une fois sous l'œil du prince. Or tel est, mon Dieu, le privilége inséparablement et essentiellement attaché à votre service. Vous avez toujours les yeux sur moi, et vous me voyez, Seigneur, à chaque moment de ma vie : vous me voyez au pied de l'oratoire, où je m'entretiens avec vous ; vous me voyez dans votre temple, dans votre sanctuaire où je m'humilie devant vous ; vous me voyez dans l'exercice de cet emploi, de cette charge, où j'agis sous vos ordres et pour vous. Vous me voyez partout, et c'est partout ce qui m'encourage et qui me soutient; *et conscius meus in excelsis.* Autant que votre présence est redoutable à l'impie, qui trouve tout à la fois en vous et son témoin et son juge, autant doit-elle être aimable à un homme qui s'adonne à votre loi, qui garde votre loi et qui le fait avec toute la ferveur que demande votre loi ; prévenu qu'il est que dans tous nos services vous ne voyez pas seulement toute l'étendue de l'action, mais même toute la sainteté de l'intention. Nouvelle connaissance plus propre de Dieu, et spécialement avantageuse à ceux qui le servent.

Ce fut ainsi que le Fils de Dieu vit le désir et l'intention de Zachée, lorsqu'il s'invita lui-même à manger chez ce publicain. Chose admirable, remarque saint Ambroise : Zachée n'avait point encore parlé au Sauveur du monde ; et dès que le Sauveur du monde l'aperçoit, il le prévient, et il lui dit : *Je dois aller aujourd'hui dans votre maison.* Pourquoi n'attendre pas que Zachée lui eût fait quelques avances? Ah ! répond saint Ambroise, il est vrai, Jésus-Christ n'avait point encore entendu les accents de sa voix ; mais il avait déjà vu l'affection de son cœur : *Etsi nondum vocem invitantis audierat, jam viderat affectum.*

Ainsi les hommes ne voient que les apparences qui frappent les sens ; mais Dieu sonde le cœur. De là les hommes ne jugent que par l'événement, au lieu que Dieu pèse l'affection. Cette seule différence fait quelquefois du service que l'on rend aux hommes la plus dure servitude, et toujours, au contraire, du service de Dieu le fardeau

le plus léger, et le joug le plus doux à porter. Car observez bien ceci : comme on ne s'attache dans le monde qu'au service même, et non point au motif ni à l'esprit, qu'arrive-t-il ? c'est qu'avec les vues les plus droites et les plus justes mesures, qu'avec l'attachement le plus parfait, vous ne pouvez encore, en servant le monde, vous répondre de plaire ; pourquoi ? parce que malgré vos plus pures intentions vous dépendez du succès, et que le succès dépend du hasard qui le fait manquer ; du malheur qui vous accompagne, et dont le monde même vous fait un crime Tant de fois le général dans les armes, et le ministre dans les affaires, ont formé l'entreprise la mieux concertée, et l'ont faite avec le zèle le plus sincère ; cependant l'entreprise échoue, et l'un et l'autre, en voulant marquer leur fidélité, se trouvent exposés aux soupçons les plus injurieux, parce qu'ils ne peuvent ni l'un ni l'autre assez ouvrir leur cœur, pour en faire voir les véritables sentiments. Combien de subalternes, de fidèles serviteurs, entièrement dévoués à un maître, forment en secret, pour lui et pour son service, les vœux les plus ardents, mais ne les peuvent exécuter ! Combien, en faisant peu, parce qu'ils ne sont pas en état de faire beaucoup, font plus néanmoins ! par l'ardeur avec laquelle ils agissent, que d'autres employés par leur ministères aux plus importantes fonctions ! Tout cela demeure inconnu, parce que tout cela demeure renfermé au dedans, ou ne se produit au dehors que par de certains signes extérieurs qui trompent souvent, toujours au moins équivoques, et sur quoi le monde ne fait nul fond.

Mais quand je sers Dieu, quelle est la sainte assurance qui m'anime ? C'est que ses yeux lisent dans mon âme, ce que je pense et ce que je désire ; qui je cherche, comment je le cherche, pourquoi je le cherche ; ce que j'ai voulu, lors même que les suites m'ont le plus trompé, avec quelle droiture et par quel amour je l'ai voulu ; ce que je voudrais encore, et ce que je ferais, si l'effet répondait toujours à mes désirs. Mon sort est donc en quelque sorte dans mes mains, et je n'ai qu'à m'attacher à Dieu de bonne foi ; il saura toujours, quoi qu'il arrive, quelles sont mes dispositions intérieures, et voilà surtout le témoignage dont je suis jaloux

Il est vrai, les hommes peuvent être prévenus contre moi de certaines idées ; car à quoi ne sont pas tous les jours exposés les plus gens de bien ? On peut raisonner sur ma conduite, on peut l'interpréter, on peut la blâmer et me croire coupable, lorsqu'au fond je suis innocent. On le peut, et en mille rencontres on le fait ; mais alors, sans me troubler, et soutenu de ma conscience : *testimonium perhibente conscientia* (*Rom.*, IX), je m'élève au-dessus de tous les discours ; je m'adresse à Dieu et je lui dis, comme le Prophète royal : Seigneur, soyez mon juge, car il n'y a que vous qui puissiez l'être, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez bien me connaître : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* (*Psal.* CXXXVIII.) Vous êtes mon Dieu, et c'est parce que vous l'êtes et que vous avez formé mon cœur, que vous en démêlez tous les plis et les replis, et que vous en connaissez les vues les plus secrètes. Mais c'est par là même aussi que je me trouve, en vous servant, au-dessus de tous les accidents de la vie et de tous les événements humains. Je marche dans vos voies, Seigneur, ou du moins j'y crois et j'y veux marcher. J'obéis à vos ordres, ou du moins j'y crois et j'y veux obéir. Je le pense de la sorte ; et quand je le pense, ce n'est point par une présomption aveugle et téméraire. Au reste, j'avance tranquillement et j'agis sans inquiétude. Car, soit que mes desseins succèdent, ou qu'ils demeurent sans effet ; soit que la voix publique m'approuve, ou que la censure me condamne ; au milieu de toutes les vicissitudes qui peuvent changer les choses et leur donner des faces différentes, j'en reviens toujours à mon cœur et je vous le laisse à examiner : *Scito cor meum.* N'est-il pas à vous ? s'est-il tourné vers un autre que vers vous ? s'est-il proposé un autre objet que vous ? souhaite-t-il rien davantage que de vous être en tout soumis ? Vous le voyez : *Scito.* Si la faiblesse de ses lumières le trompe, elle ne le peut rendre criminel tant qu'elle ne lui fait rien perdre de toute la vivacité et de toute la sincérité de son zèle : *Proba me, Deus, et scito cor meum.* Je puis donc toujours me répondre que mes services sont agréables à Dieu, non-seulement parce qu'il les connaît tous parfaitement, mais encore parce qu'il les compte tous exactement, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Connaître et compter un service, ce sont deux termes dont la signification est toute différente. Connaître précisément un service, c'est en avoir une simple vue, en être instruit, soit que les yeux en aient été témoins, soit qu'on l'ait appris par un récit exact et fidèle. Mais compter un service, c'est de plus en faire l'estime qui lui est due, l'agréer, et se croire par là engagé à quelque retour. Or, quelque connaissance que les hommes aient de nos services, il leur est assez ordinaire de ne nous en tenir nul compte, de les regarder avec indifférence, et même de les mépriser ; pourquoi ? J'en trouve surtout deux causes : l'une, que souvent les services paraissent trop importants par eux-mêmes ; l'autre, que la personne au moins est d'un rang trop inférieur pour que ses services soient remarqués. Mais notre Dieu, mes frères, nous tient compte de tout, quelle que soit la nature du service ; et de tout, quelle que soit la qualité de la personne. La suite vous fera mieux entendre ces deux pensées.

De tout, quelle que soit la nature du service. C'est l'injustice des grands du monde de n'avoir égard qu'aux grands services, tandis que mille services communs et souvent beaucoup plus pénibles par l'assiduité

qu'ils demandent, ne font qu'une faible impression, et sont même tout à fait négligés. N'en soyons point surpris : c'est que les grands du monde, pleins d'eux-mêmes et enflés de leur fortune, se persuadent aisément que toutes choses leur sont dues. Ce que vous manquez à faire pour eux, ils le savent bien observer, et, quelque léger qu'il soit, ils en sont quelquefois touchés jusqu'à vous en témoigner le plus vif ressentiment. Mais, au contraire, ce que vous faites, s'il n'a quelque chose qui le distingue et qui en rehausse le mérite, on le reçoit sans attention, et vous n'entrez pas plus avant dans la faveur. Je dis que Dieu tient une conduite tout opposée, et rien ne marque mieux la souveraine excellence de ce premier maître. Il n'est point proprement à son égard, de grand ou de petit service, parce que la supériorité de son être le dégage de toutes ces vues d'intérêt qui nous font envisager les choses par le fruit que nous en retirons, et par l'avantage qui nous en revient. Tout a son prix devant le Seigneur. Que fit David pressé de la soif? il se priva seulement d'un verre d'eau que trois des plus vaillants hommes de son armée venaient de lui chercher au péril de leur vie. Il la répandit à terre lorsqu'on la lui présenta à boire. Que serait-ce là dans l'opinion du monde? mais ce qui ne serait rien, ou presque rien dans l'idée du monde, ce fut une action agréable à Dieu, et le Saint-Esprit l'a relevée jusqu'à la mettre au rang des sacrifices: *Libavit eam Domino.* (II, *Reg.*, XXIII.)

Or je prétends, chrétiens, que cette réflexion doit avoir encore une vertu toute singulière pour vous remplir d'une sainte ferveur dans le service de votre Dieu. Vous pouvez, mon cher auditeur, lui plaire en tout, et il est important que vous compreniez toute l'étendue de ma proposition. Car je dis que Dieu vous sait gré, de quoi? d'une pensée qui occupe votre esprit, d'un sentiment que forme votre cœur, d'un soupir que vous poussez vers le ciel, d'une parole que vous prononcez, d'un pas, d'une démarche, d'un regard de vos yeux ou d'un geste de la main. Je dis que Dieu vous sait gré, de quoi? du moindre effort qu'il vous en coûte, ou pour soutenir une contradiction qui vous traverse, ou pour supporter un chagrin qui passe, ou pour réprimer un mouvement que la passion excite, ou pour mortifier une inclination qui flatte les sens. Je dis que Dieu vous sait gré, de quoi? d'une prière, d'une lecture, d'une aumône, d'un jeûne, d'une confession, d'une communion, de tout exercice de piété, de pénitence, de charité. Ce n'est pas assez; je dis que Dieu vous sait gré, de quoi? non-seulement des choses, mais de toutes les circonstances dont elles sont revêtues, fût-ce les plus petites en apparence; d'une telle méthode que vous y observez, parce qu'elle vous a été ainsi prescrite; d'un tel temps que vous y donnez, parce qu'il vous a été ainsi marqué. Je dis plus encore, et j'ajoute avec saint Jérôme que Dieu vous sait gré, de quoi? de ce que vous faites même par une nécessité indispensable, dès que vous y respectez les ordres divins; ou même de ce que vous ne faites pas, dès que de bonne foi vous avez tâché à le faire; ou enfin de ce que les autres font dès que vous leur en avez inspiré le dessein, et autant qu'ils en ont reçu de vous l'impression : Dieu compte tout cela. Il compta la charité d'Abraham, lorsque voyant passer devant sa tente trois hommes inconnus, ce saint patriarche les arrêta pour leur offrir quelque rafraîchissement. Il compta le peu de pain et d'huile que cettte femme de Sarepta donna à Elie. Il compta les deux deniers que la veuve porta à l'offrande; et c'est une remarque à faire, que toute la fidélité de ces bons serviteurs de l'Evangile qui furent si favorablement reçus du maître, consista seulement à faire valoir, l'un cinq talents, l'autre deux; rien davantage. *Serve bone*, (*Luc.*, XIX) : bon serviteur; pourquoi? prenez garde, s'il vous plaît. Le maître ne leur donne pas cet éloge pour lui avoir été fidèles en de grandes choses, mais en peu de choses : *in modico fidelis.* (*Ibid.*) Il ne leur dit pas à chacun en particulier : Bon serviteur, parce que vous m'avez été fidèle jusqu'à sacrifier tous vos biens pour moi, fidèle jusqu'à exposer votre vie pour moi, fidèle jusqu'à verser votre sang pour moi; mais fidèle en ce peu de talents que je vous avais confiés. Cela suffit auprès d'un maître qui a égard à tout, et devant qui rien n'est perdu : *Euge, serve bone et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis.* (*Ibid.*)

De là, chrétiens, apprenons à nous détromper d'une illusion bien dangereuse dans le service de Dieu, et bien commune néanmoins dans tous les états. C'est la fausse opinion dont on se laisse prévenir, que pour plaire à Dieu il faut toujours livrer pour lui de rudes combats, et former de hautes entreprises. On a entendu parler de ces fameuses victoires que les martyrs ont remportées, et l'on aime à se les représenter déchirés de coups et tout couverts de leur sang. On a l'image présente des rigoureuses pénitences du désert, et des saintes macérations du cloître. Heureuses sans doute, mille fois heureuses, ces âmes du premier ordre, ces grandes âmes que Dieu a choisies comme des sujets propres à faire éclater toute l'efficace de sa grâce et toute la force chrétienne. Mais après tout, sans se dépouiller comme eux de tous les biens de fortune, ni embrasser la pauvreté; sans se cacher comme eux au monde ni s'ensevelir dans la retraite; sans affronter comme eux la mort, ni monter sur des échafauds, on a toujours de quoi offrir à Dieu; et Dieu, quoi que ce soit, est soujours prêt à l'accepter. Non, ne pensons pas que ces hommes si célèbres par leurs faits héroïques et par leur sainteté, n'aiant porté au tribunal de Dieu que ces actions mémorables dont l'éclat efface à nos yeux toutes les autres. Ils savaient trop bien quel maître ils servaient, et ils avaient trop bien appris que

tout profite auprès de lui. Les vues importantes que l'occasion, que le zèle leur inspirait pour la gloire de Dieu, ne leur faisaient rien omettre des plus simples observances que renfermait leur profession, ou qu'ils y ajoutaient par un redoublement de dévotion. Ils recueillaient tout; ils grossissaient sans cesse leur trésor : et voilà le souverain point de la sagesse évangélique. Ah! laissons, mes frères, laissons les esclaves du monde prodiguer leurs soins à des maîtres intéressés qui ne sont jamais contents, quoi qu'on fasse, parce qu'ils attendent toujours davantage; mais nous, soyons à Dieu. Ne nous plaignons point que les occasions nous manquent pour signaler devant lui notre vertu, et pour lui donner de solides témoignages de notre attachement. Ce qu'il y a de plus commun dans les pratiques de la religion; ce qu'il y a dans notre condition de plus ordinaire, de plus facile, voilà des moyens toujours prompts, toujours présents, toujours infaillibles de lui plaire. Que la prudence humaine, cette force d'esprit prétendue, mais en effet si chimérique et si fausse, traite sur cela notre exactitude et notre ferveur de superstition et de faiblesse; qu'elle rejette avec mépris les saintes règles d'une dévotion ordonnée qui arrange tout, qui mesure tout, qui descend à tout : ce sont pour tout le monde des bagatelles; disons mieux, ce sont, mon Dieu, pour le monde, pour ce monde aveugle, pour ce monde sensuel et grossier, des mystères trop relevés. Qu'il parle, que nous importe? c'est le Seigneur qui est notre juge, et c'est sur lui que nous appuyons notre espérance. Ne pensons sous ses ordres qu'à travailler, et n'y oublions rien, ne nous ménageons en rien. Je le dis à tous, puisqu'il nous compte tout, non-seulement quelle que soit la nature du service, mais quelle que soit la qualité de la personne. Autre avantage bien remarquable, et qui vous regarde, vous surtout, pauvres et petits, qui, nés dans les dernières conditions du monde, n'y pouvez presque par là même jamais rien faire de grand. Je dis de grand dans l'estime du monde : prenez confiance et consolez-vous; ce que j'ai à vous dire en est le sujet le plus juste et le plus touchant. Ecoutez-le.

On ne peut trop, ce semble, déplorer le malheur de ceux que l'obscurité de leur naissance, ou une fâcheuse nécessité, oblige de vendre à des hommes comme eux leur liberté. A considérer en lui-même leur état, sans le rapporter à Dieu, il n'est point, à ce qu'il paraît, de plus odieuse servitude. Ils portent le joug du monde, et tout ce que le joug du monde a de plus dur et de plus pesant, sans qu'on pense à leur en faire proprement un mérite; et y eussent-ils consumé leurs jours, leur bassesse naturelle avilit toutes leurs peines, et en rabaisse infiniment le prix. Ce qui de la part d'un autre serait reçu avec applaudissement, et ne pourrait être assez hautement vanté, perd dans leurs mains toute sa grâce; et souvent pour faire valoir le service, il en faudrait cacher l'auteur. Notre sort, il faut l'avouer, serait à plaindre, si Dieu lui-même en jugeait de la sorte, et si, comme le monde, il réglait son estime sur le rang de la personne. Mais voici bien de quoi vous dédommager des injustes idées du monde, ô vous sur qui le monde exerce un empire si tyrannique. Quelle que soit votre condition, elle ne vous ôte rien auprès de Dieu, comme aussi elle ne vous donne rien. Vous êtes tels devant lui que vous voulez l'être; et je dois appliquer ici la parole du Prophète royal, que toute la gloire de la fille du Roi, c'est-à-dire, de l'âme fidèle, lui vient d'elle-même et de son fonds, et non de tous les dons extérieurs à quoi la vertu n'a point de part : *omnis gloria filiæ Regis ab intus.* (*Psal.* XLIV.) Oui, mon cher auditeur, servez Dieu : voilà le point capital. Du reste, que le ciel vous ait fait naître dans la splendeur, ou que votre origine vous confonde parmi la multitude; soyez affranchi ou esclave, maître ou sujet, tout est égal; et Dieu ne regarde point quelle main lui présente l'encens, pourvu que l'encens soit digne de ses autels. Car s'il y a des degrés parmi les hommes, ce n'est que pour les hommes, et à l'égard des hommes : mais ce ne sont point devant Dieu de vraies distinctions, parce que tous les hommes ne sont en effet devant lui que de faibles créatures, aussi dépendantes les unes que les autres du souverain Maître qui les a formées. Par conséquent les hommages du pauvre l'honorent autant que les hommages du riche; ceux de l'artisan, autant que ceux du prince; ceux de l'ignorant le plus grossier, autant que ceux du plus consommé docteur. David l'a glorifié sur le trône; mais, rois de la terre, puissants et opulents du siècle, instruisez-vous et humiliez-vous : saint Pierre depuis David l'a mille fois encore plus glorifié dans la pauvreté; et quoiqu'il y ait eu partout des saints, et qu'il puisse y en avoir partout, autrefois ces saintes actions que l'Eglise a canonisées, et qu'elle nous propose pour modèles, ont plus été recueillies parmi le simple peuple, et dans les états en apparence les plus méprisables, que dans la grandeur mondaine et dans l'éclat.

De tout ceci, chrétiens, quelle conclusion? Celle de ce zélé serviteur de Dieu, disciple et fidèle imitateur du séraphique François d'Assise. Au moment qu'il eut appris que sans les avantages naturels qu'il connaissait dans les autres, et qu'il ne trouvait point en lui, il pouvait néanmoins dans la simplicité de sa profession s'occuper comme eux de Dieu, comme eux aimer Dieu, être comme eux aimé de Dieu; quel feu nouveau ce souvenir alluma dans son cœur! Dans le transport qui l'anima, il eût voulu par mille cris redoublés faire part de son bonheur à tous les êtres sensibles; et ce qui fut le sujet de sa joie, c'est cela même que je vous annonce. Apprenez-le, ô vous qui, privés des hautes lumières que donne la science, vous plaignez quelquefois de l'ignorance où vous êtes nés, et la regardez comme un obstacle

à la sublime sainteté : les saintes occupations de votre âme peuvent être devant Dieu d'un plus grand prix que toutes les connaissances des savants. Apprenez-le, ô vous qui trop aisément frappés de la pompe qui environne les grands du siècle, en devenez les adorateurs, et nous vantez avec tant d'éloges une vertu qu'ils ont pratiquée dans l'occasion : les vertus que l'on pratique dans l'étroite enceinte d'une famille obscure et sans nom, d'une maison retirée et inconnue, mises dans la balance du sanctuaire, sans avoir ce même lustre qui brille aux yeux et qui éblouit, se trouvent souvent de tout un autre poids et l'emportent. Apprenez-le, ô vous mondains, qui, tant de fois rebutés du monde, avez regretté des services que le monde, en vous méprisant, a méprisés. Que n'avez-vous changé d'objet! ces mêmes services présentés à Dieu, et par vous-mêmes, seraient tous maintenant écrits du doigt de Dieu dans le livre de vie. Mais, Seigneur, ce que je n'ai pas fait jusqu'à présent, il est toujours temps de commencer à le faire. Hélas! quelle récolte j'aurais dans les mains, si plus tôt détrompé du monde, j'avais employé pour vous tout le cours de mes années! autant d'heures, autant de mérites. Ne cessons donc point de le dire : si nous devons servir, servons un maître qui connaît tous nos services parfaitement, qui compte tous nos services exactement, et qui récompense enfin tous nos services abondamment : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Que Dieu connaisse tous nos services, que Dieu compte tous nos services, et qu'il daigne bien les agréer, c'est, dit saint Chrysostome, plus qu'il ne faut de la part d'un tel maître, pour nous engager, et par devoir et par amour, à lui consacrer tous les moments de notre vie sans autre récompense : l'honneur de lui plaire est une des plus grandes récompenses; et sans autre raison, cette raison seule doit nous porter à tout, et nous faire tout entreprendre pour sa gloire. Mais, chrétiens, par un dernier avantage pour nous, ce qui n'est au pouvoir de nul autre maître, notre Dieu le fait, je veux dire qu'il récompense abondamment tous nos services; qu'il les récompense, dis-je, et qu'il les récompense tous : c'est la première réflexion; et qu'il les récompense abondamment : c'est la seconde. Voilà par où je finis, et ce que vous ne pouvez encore assez méditer.

Il ne s'agit d'abord que de savoir si Dieu, dans les trésors de sa miséricorde, a de quoi nous récompenser tous, et de quoi nous donner à tous un prix proportionné, selon tout le mérite et toute l'étendue de nos services. Car s'il le peut, c'est une conséquence qu'il le fait, dès là qu'il veut bien nous tenir compte de tout. Or, afin de suivre jusqu'au bout la même méthode, je fais avant toutes choses une remarque bien solide et bien vraie, touchant la faiblesse des maîtres du monde, tout grands qu'ils semblent à nos yeux : et voici le désavantage de ceux qui s'y attachent assez pour en faire dépendre leur bonheur. En effet, chrétiens, les princes de la terre, quelque puissants qu'ils soient, n'ont pas de quoi contenter la moindre partie de cette foule de clients, que le désir de s'avancer, ou qu'un pressant besoin rassemble autour d'eux ; et si chacun devait remporter le prix qu'il cherche, et obtenir la récompense qu'il attend, les sources les plus fécondes n'y pourraient pas suffire, et se trouveraient dans peu épuisées. Quel est donc le moyen qu'a inventé la sagesse humaine pour exciter néanmoins les peuples, et pour réveiller leur zèle ? C'est de proposer à plusieurs le même but; et c'est bien là que la parole de saint Paul se vérifie, que tous courent dans la carrière, mais que le prix n'est réservé qu'à un seul : *omnes quidem currunt, sed unus accipit bravium.* (I *Cor.*, IX). Car chacun se laisse prendre à l'appât, et mille mains sont ouvertes pour recevoir un bienfait qui ne peut tomber que dans une. Cependant on s'empresse, on forme des desseins, on prend des mesures ; on parle, et on fait parler; on agit, et on fait agir : les uns s'exposent à tous les périls des armes; les autres se chargent de tout le soin des affaires; plusieurs se tiennent servilement et assidûment auprès du maître pour demeurer ou pour marcher à son gré, et dévorent ainsi tout le dégoût de la plus ennuyeuse contrainte : *omnes quidem currunt.* Mais de tant de projets et de vues, de tant de fatigues et de mouvements, quel est enfin le succès? Ah! chrétiens, l'ignorez-vous, et mille exemples ne vous l'ont-ils pas appris? Quelques-uns plus heureux, souvent avec moins de mérite et moins de service, s'avancent et parviennent ; tandis que le reste, ou périt avant que d'avoir pu arriver au terme, et quelquefois sur le point d'y atteindre; ou se voit honteusement rebuté, et ne remporte de tant de peines, que la douleur et la confusion d'avoir fait d'inutiles efforts : *sed unus accipit bravium.* On le reconnaît alors, mais trop tard; et plus sages ceux qui l'ont toujours connu, que les véritables intérêts de l'homme sont attachés au service de Dieu : comment cela ? Le voici :

C'est qu'en servant Dieu je suis toujours sûr de ma récompense, et que le nombre ne peut être si grand, que Dieu n'ait de quoi donner à tous la portion qui leur appartient, et qu'ils ont pris soin de mériter. Le père de famille envoie des ouvriers dans sa vigne, et le soir il les fait tous appeler. Ce n'est point précisément pour en choisir un que la faveur distingue, ni même un plus long travail. Nul ne se retire les mains vides; et tous, jusqu'au dernier, ont le salaire qui leur est dû. Or c'est ainsi, selon la parole de Jésus-Christ même, que dans la maison du Père céleste il y a des places marquées pour tous. Le prophète aura la récompense du prophète, et l'apôtre la récompense de l'apôtre. Travaillez, et vous aurez la récompense de l'action ; ou souffrez, et vous aurez la récompense de la patience; priez, et vous aurez la récompense de la piété ; ou soulagez le pauvre, et vous aurez la récom-

pense de la charité : chacun la sienne. Car telle est la richesse de notre Dieu, que plus il donne, plus il trouve à donner. Ceux qui vous ont précédés dans son royaume, ne doivent point diminuer vos prétentions, ni borner vos espérances. Ils n'ont point tant reçu, que vous ne puissiez autant recevoir, et même davantage; et la couronne, aussi bien qu'à eux, vous est assurée.

C'est par là même aussi, chrétiens, qu'on ne voit point dans le service de Dieu, comme dans le service du monde, ces concurrences si fatales quelquefois à l'intérêt public, et toujours à l'intérêt et au repos particulier; ces concurrences qui divisent les cœurs, et les remplissent du fiel le plus amer; ces concurrences qui suscitent maisons contre maisons, familles contre familles, et souvent même parents contre parents. Car les maîtres du siècle ne pouvant récompenser qu'un petit nombre choisi et favori, c'est à qui sera de ces élus, au préjudice de quiconque y voudrait prétendre; et de là les jalousies; de là les brigues; de là les trahisons; et, s'il le faut dire, les plus insignes fourberies, pour se supplanter les uns les autres, pour se détruire les uns les autres, pour s'élever sur les ruines les uns des autres. Mais, par une règle toute contraire, parce que le Dieu que je sers est assez puissant pour nous glorifier tous dans cette béatitude céleste qu'il nous propose comme le terme de nos espérances et le fruit de nos services, bien loin d'envier le sort de ceux qui y aspirent avec moi et de vouloir les en écarter, je leur tends la main pour les aider; je bénis le ciel des progrès qu'ils font, et je leur offre encore mon secours pour les seconder. Non-seulement je ne cherche point à leur fermer ce royaume, où nous tâchons tous de concert à parvenir, mais je voudrais le leur ouvrir à tous; mais je voudrais les y voir tous entrer; mais j'y voudrais conduire tout l'univers : pourquoi? parce que je sais que malgré la plus nombreuse multitude de ceux qui y entreront, Dieu n'en aura pas moins de biens à répandre sur moi, et qu'à quelque degré que les autres soient élevés, il ne tiendra qu'à moi d'obtenir la même gloire.

Mais quelle gloire! et si Dieu récompense ainsi tous nos services, qu'il les sait d'ailleurs récompenser abondamment! Il récompense en Dieu! Je ne veux là-dessus que la pensée de saint Paul, et j'y trouve une force et une onction toute particulière. Je vois avec quelle exactitude le monde veut être servi; et ce qui m'étonne, c'est de le voir servi comme il le demande; tandis que Dieu trouve à peine quelques âmes fidèles qui le suivent, et qui se donnent à lui. Car quand le monde rassemblerait dans notre sein ses dons les plus précieux, et qu'il nous comblerait de ses biens; que sont tous les biens du monde? ***Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.*** (I. *Cor.*, IX). Des biens passagers : à peine vous commencez à en jouir, que la mort arrive et vous les enlève. Des biens incertains : aujourd'hui vous les recevez; et demain, ou le caprice du maître les retire, ou la cabale vous les fait perdre. Des biens insipides : au bout de quelques moments ils perdent tout leur goût, et bien loin d'éteindre votre soif, ils ne servent qu'à l'allumer davantage. Des biens bornés : le plus léger accident en trouble toute la douceur. Des biens précédés, accompagnés, suivis de mille soins, pour les acquérir, pour les conserver, pour les accroître. Voilà néanmoins le principe des plus grands mouvements du monde; voilà l'âme des grandes intrigues du monde; voilà ce qui fait les grandes fortunes du monde, ce qui en fait les grandes décadences : *Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant.* Mais nous, si nous servons Dieu, ce que nous attendons, c'est une couronne immortelle : ***nos autem incorruptam.*** (*Ibid.*) Ah! chrétiens, nous avons tant reconnu de fois la perfidie du monde dans ses promesses; et surtout nous avons tant éprouvé de fois la vanité du monde dans ses récompenses : au lieu que nous avons la parole même d'un Dieu pour garant des saintes espérances qu'il nous donne; au lieu que nous avons toute la magnificence d'un Dieu pour les remplir. C'est le centuple qu'il nous destine; c'est à tous et pour toujours qu'il nous le destine; ***Et illi quidem ut corruptibilem coronam accipiant, nos autem incorruptam.***

Que ne puis-je à ce moment vous ouvrir le ciel, et tout à coup présenter à vos yeux toute l'étendue et toute toute la grandeur de votre attente! Que ne puis-je au moins vous faire voir un rayon de cette gloire, tel que le virent sur la montagne les trois apôtres que le Sauveur du monde y avait conduits! Que ne puis-je vous en donner le même avant-goût! Ce fut assez pour les ravir, pour les transporter, et, selon le langage de l'Ecriture, pour les enivrer des plus délicieuses douceurs. Pierre, tout éperdu et tout hors de lui-même, s'écrie : ***Domine, bonum est nos hic esse.*** (***Matth.***, XVII.) Que nous sommes bien ici, Seigneur! Mais, ajoute l'Evangile, dans le sens que Pierre l'entendait, il ne savait encore ce qu'il disait, parce qu'il prenait la figure et l'ombre pour la chose même. Disons-le donc, chrétiens, dans un autre sens, dans un sens pratique, et qui doit être la conclusion de ce discours. ***Domine, bonum est nos hic esse*** : Oui, mon Dieu, notre vrai bien, notre unique bien sur la terre, c'est d'être à vous et à vous seul. *Domine, bonum est nos hic es e* : j'en conviens, Seigneur, et je le connais assez par moi-même : il y a dans votre service bien des combats à livrer, bien des épreuves par où passer, bien des retours du cœur, et bien des sentiments à sacrifier. Mais après tout, et malgré tout, notre plus grand avantage est d'entrer dans vos voies, est de marcher dans vos voies, est de persévérer dans vos voies : ***Domine, bonum est nos hic esse.***

Et qu'y a-t-il en particulier à faire pour cela? Si je vous disais, mes chers auditeurs, tout ce qu'ont fait, et tout ce qu'ont cru devoir faire tant de saints, zélés et fidèles serviteurs de Dieu; si je vous demandais de

soutenir les mêmes assauts, de remporter les mêmes victoires; que vous demanderais-je à quoi vous n'ayez la même obligation, puisque vous servez le même maître, que vous professez la même foi, que vous aspirez à la même gloire? Que vous demanderais-je qui vous soit moins possible qu'à eux, puisque vous n'êtes pas d'autres hommes qu'eux, et qu'ils n'étaient pas d'autres hommes que vous? Mais j'étonnerais votre faiblesse, et vous trouveriez, ou vous croiriez trouver assez de prétextes pour éluder et pour affaiblir la force de ces exemples. Il faut donc vous dire quelque chose qui renverse tous les prétextes, et qui, malgré toutes les subtilités et tous les détours de votre cœur, forme contre vous une conviction sans réplique. Or le voici : Faites seulement pour Dieu, ce que vous avez fait jusqu'à présent, et ce que vous faites encore tous les jours pour le monde : je sens toute l'indignité de cette comparaison que je suis ici réduit à faire entre Dieu et le monde, et des chrétiens en devraient rougir ; mais enfin je m'en tiens là, pour mieux les confondre. Oui, mon cher auditeur, la même délicatesse que vous avez eue, et que vous avez encore à ne blesser en rien le monde, ayez-la pour Dieu. La même vigilance que vous avez eue, et que vous avez encore dans les affaires du monde, ayez-la dans les affaires de Dieu. La même activité que vous avez eue et que vous avez encore pour les intérêts du monde, ayez-la pour les intérêts de Dieu. Soyez fidèle et soumis à la loi de Dieu, comme vous l'avez été, et comme vous l'êtes encore aux lois du monde. Soyez aussi constant dans le service de Dieu, que vous l'avez été depuis de longues années, et que vous l'êtes encore dans le service du monde. Telle est la proposition que je vous fais. Si elle vous paraît dure, il ne faut que vous-même pour vous condamner. Car ce que vous avez mille fois entrepris, soutenu, surmonté pour le monde, comment vous devient-il impraticable, insoutenable, insurmontable pour Dieu? Que si, au contraire, vous voyez malgré vous l'équité de ma proposition, et que vous refusiez néanmoins de vous y rendre, c'est encore de vous-même que je tire votre jugement et votre condamnation; et dites-moi par où vous pourrez éviter la condamnation, et le terrible jugement de Dieu? Reprenons donc, chrétiens, et concluons toujours : *Domine, bonum est nos hic esse.* Non, mon Dieu, il n'y a plus à délibérer. Il faut enfin être à vous, puisque je le puis, puisque je le dois, puisque vous le méritez par tant de titres, et que c'est de là que dépend l'éternité bienheureuse, où vous nous appelez; et où nous conduise, etc.

SERMON XX.

Pour le lundi de la seconde semaine de carême.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

In peccato vestro moriemini. (*Joan.*, VIII.)

Vous mourrez dans votre péché.

C'était aux Juifs que parlait le Sauveur du monde; c'était à des incrédules, ennemis de son Evangile et rebelle à sa Loi : mais par quel renversement et quelle corruption de mœurs, dans un auditoire chrétien, et m'acquittant auprès de vous d'un ministère de grâce, en suis-je réduit, mes frères, à fulminer le même arrêt, et à le lancer contre vous-mêmes? car c'est contre vous-mêmes que je le prononce : contre vous, pécheurs obstinés et endurcis, qui m'écoutez, et que rien n'a pu encore fléchir jusqu'à présent, ni ramener dans les voies de la pénitence. Au nom du même Dieu, et avec la même autorité que s'expliquait le Fils de Dieu, je viens, comme son ambassadeur, et envoyé de sa part, vous annoncer, qu'après avoir vécu dans votre péché, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini.*

Affreuse et déplorable suite de l'impénitence de la vie! Dans le mouvement et l'agitation du monde, vous ne le comprenez pas, ou vous n'y pensez pas. Tant d'objets dont vos sens sont frappés; tant de scènes qui se présentent à vos yeux; mille soins qui vous occupent, mille bagatelles qui vous amusent, tout détourne votre attention d'une vérité si terrible et si digne de vos réflexions. Vous parler de pénitence, et d'une prompte pénitence, surtout au milieu de vos plaisirs, c'est un langage qui vous rebute et que vous ne voulez point entendre. Vous faire la même menace que fit le prophète Jonas aux Ninivites, et vous déclarer, comme lui, que si vous ne vous convertissez vous êtes dans un danger certain de périr par une mort criminelle et réprouvée; c'est, à vous en croire, ne pas connaître la miséricorde divine, et la resserrer dans des bornes trop étroites. Car voilà l'illusion la plus ordinaire où donnent les pécheurs du siècle, et la confiance présomptueuse qui les entretient dans leurs désordres. Mais moi, chrétiens auditeurs, j'entreprends aujourd'hui de vous détromper. Comptez, tant qu'il vous plaira, sur l'infinie miséricorde du Seigneur; je ne prétends rien lui ôter de toute la gloire qui lui est due : à Dieu ne plaise! mais je n'en suis pas moins persuadé de la proposition que j'ai avancée : savoir, que l'impénitence où vous vivez, conduit presque immanquablement à l'impénitence de la mort : *in peccato vestro moriemini.* Deux paroles de saint Fulgence serviront à développer ce redoutable mystère, et contiennent en abrégé tout le fond de ce discours.

En effet, dit ce saint docteur, afin que le pécheur se reconnaisse à la mort, et qu'il se réconcilie avec Dieu, deux choses sont absolument requises : l'une, qu'il ait le temps de faire pénitence; et l'autre, que par un saint emploi du temps que Dieu lui accorde, il fasse une vraie pénitence. Or ce qui arrive à tant de pécheurs, poursuit le même Père, c'est, ou de ne l'avoir pas à la mort, ce temps de pénitence; ou de ne la faire pas à la mort, quoiqu'ils en aient le temps, cette vraie pénitence; et d'être ainsi privés du bienfait de la rémission : *ut nec conversionis tempus, nec beneficium remis-*

sionis inveniant. (FULGENT.) De là donc, ou nulle pénitence à la mort quand il n'y en a point eu pendant la vie; ou fausse pénitence à la mort. M'entendez-vous, mes frères? Ou nulle pénitence; pourquoi? parce qu'enlevant tout à coup le pécheur et le surprenant, Dieu souvent ne lui donne pas le temps de faire pénitence à la mort : *nec conversionis tempus.* Ou fausse pénitence; pourquoi? parce que le pécheur, usant mal du temps que Dieu lui donne, ne fait à la mort qu'une pénitence imparfaite et sans fruit : *nec beneficium remissionis.* Qu'avons-nous à choisir de l'un ou de l'autre: Nulle pénitence, fausse pénitence? Que dis-je, et si nous concevons une fois l'horreur de l'un et de l'autre, quelles mesures ne prendrons-nous pas, pour nous préserver de tous les deux, par un prompt retour à Dieu, puisque l'un et l'autre mènent également à la damnation? Juste et solide conséquence; mais, par une double erreur dont il se laisse prévenir, le pécheur présomptueux raisonne tout autrement; et je vais vous faire voir combien la présomption qui l'aveugle, est mal fondée : soit lorsqu'il se promet d'avoir à la mort tout le temps nécessaire pour faire pénitence : première erreur que je combattrai dans la première partie; soit lorsqu'il se flatte que cette pénitence qu'il aura le temps de faire à la mort, sera une vaie pénitence : seconde erreur que je détruirai dans la seconde partie. Vous voyez l'importance du sujet; et pour le traiter utilement, j'ai besoin de la grâce du Saint-Esprit. Demandons-la par l'entremise de cette Vierge que l'Eglise honore comme le refuge des pécheurs, et adressons-nous à elle en lui disant. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'ajoutez point par vos retardements et par votre impénitence péché sur péché, et ne dites point : Le Seigneur est bon et miséricordieux; malgré la multitude de mes offenses, il aura compassion de moi : *Ne dicas : Miseratio Domini magna est; multitudinis peccatorum meorum miserebitur.* (*Eccli.*, VI.) Car si vous différez à vous convertir, et que vous remettiez toujours d'un jour à un autre jour, la colère de Dieu éclatera tout à coup contre vous, et il vous perdra sans ressource : *Subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* (*Ibid.*) Tel est, chrétiens, l'oracle du Saint-Esprit. Oracle bien opposé à la première erreur du pécheur présomptueux, quand par la confiance la plus téméraire, il se répond de n'être point surpris à la mort, et d'avoir tout le temps alors de se mettre à couvert du formidable arrêt de notre Evangile : *In peccato vestro moriemini.*

Je pourrais vous dire, et les preuves n'en ont été que trop fréquentes, que ce qui cause l'impénitence du pécheur à la mort, c'est quelquefois de sa part une malice invétérée et délibérée; tellement qu'après l'impénitence de la vie, il refuse même de faire pénitence à la mort, et que volontairement et avec vue, il conserve toujours la même dureté de cœur et la même obstination. Combien de libertins ont soutenu jusqu'au bout leur caractère, et sont morts comme ils avaient vécu, sans vouloir entendre parler de Dieu et de sacrements ! Combien de philosophes mondains ont vu pareillement approcher la mort, et, sans autres sentiments que ceux d'une orgueilleuse philosophie, ont montré, à ce passage par lui-même si redoutable, une indifférence et une tranquilité qui, toute calme qu'elle paraît, tient du désespoir et de la fureur ! Combien de voluptueux, de vindicatifs, de riches intéressés et endurcis, ont emporté et voulu emporter avec eux, l'un une habitude vicieuse, l'autre une haine irréconciliable, plusieurs, une avarice à l'épreuve des plus fortes remontrances, touchant l'obligation de restituer; écoutant tout sans s'étonner, et franchissant le pas, sans égard aux suites funestes d'une mort impénitente ! Saül finit sa vie par un crime. Julien, cet empereur beaucoup moins fameux par la pourpre qu'il porta que par l'apostasie qui le sépara de Jésus-Christ, mourut le blasphème à la bouche, et vomissant contre le ciel de sacriléges imprécations. Je passe bien d'autres exemples moins éloignés, et plaise au Dieu tout-puissant que le cours en soit, dans les âges à venir, tout à fait interrompu, et que ceux qui vivront après nous ne soient jamais témoins de ce qui nous a plus d'une fois frappé la vue et toujours remplis d'horreur. Car c'est ainsi, remarque saint Augustin, que par une secrète disposition du ciel, le pécheur après avoir abandonné Dieu dans la vie, s'abandonne lui-même à la mort : *Justo Dei judicio fit, ut qui in vita oblitus est Dei, in morte obliviscatur et sui.*

Mais ce n'est point d'une telle impénitence que je parle. C'est, après tout, la moins commune, et je ne puis ignorer que l'espérance ordinaire du pécheur est de faire au moins pénitence et de se convertir à la mort. Il le dit, ou, sans se déclarer, il le pense; et préoccupé de cette pensée, il vit obstinément dans son péché et néglige d'en sortir. Présomption la moins soutenable; comment cela ? il ne faut qu'un peu de réflexion pour en convenir. Car ce qui arrive et ce qui le met au hasard le plus évident de mourir sans pénitence, c'est que souvent la mort le prévient, et qu'en punition de ses retardements et de ses délais perpétuels, Dieu permet qu'il meure sans avoir le temps de penser à soi, ni de pourvoir à son salut. *In peccato vestro moriemini.*

Terrible vérité, mes chers auditeurs ! vérité qu'on ne peut trop vous faire sentir : et parce qu'il ne s'agit point précisément du droit incontestable que Dieu a d'en user de la sorte envers un pécheur qui le méprise, contentons-nous d'examiner le fait qui doit nous toucher davantage, et dont il est proprement question. Or je prends, pour en juger, deux règles les plus infaillibles : l'une est la parole même de Dieu, et l'autre est le témoignage de nos sens. La parole de Dieu; car puisque je veux savoir ce que Dieu fera,

je ne puis mieux l'apprendre que de lui-même. Le témoignage de nos sens; car puisque je veux connaître ce qui arrive en effet, je ne puis mieux m'en instruire que par l'expérience. En quoi donc consiste l'illusion du pécheur présomptueux ? C'est de se rassurer tout à la fois, et contre la parole de Dieu la plus expresse, et contre son propre témoignage et l'expérience la plus sensible : deux points dont la seule exposition va vous convaincre. Ce ne sont point là de ces vérités abstraites et obscures, qu'on ne découvre que par de profondes méditations. Le savant et l'ignorant, tous en sont également capables, et fasse le ciel que tous en sachent également profiter.

Je dis, d'abord, que c'est contre la parole même de Dieu la plus expresse, que le pécheur, par une aveugle présomption, se rassure. Et qu'y a-t-il en effet, dans tout l'Evangile de Jésus-Christ, sur quoi cet Homme-Dieu se soit expliqué en des termes plus précis et plus formels, que sur cette grande menace qu'il vous fait encore aujourd'hui par la bouche de son ministre, que le temps à la mort vous manquera et que vous serez surpris, si de bonne heure vous ne prenez vos mesures, et vous ne faites pénitence ! Avis, conseils, maximes, paraboles, que n'a-t-il pas mis en usage pour vous le faire entendre ? Tantôt c'est sous la figure d'un maître qu'il se représente : on le croit fort éloigné; mais tandis qu'un domestique violent et débauché renverse tout, parce qu'il se promet d'avoir le temps de rétablir les choses dans l'état où elles doivent être, le maître arrive, entre, paraît au milieu du trouble et de la confusion, étonne, déconcerte son serviteur, et sans différer, prononce l'arrêt irrévocable qui le condamne à la mort : *veniet Dominus, et dividet eum.* (*Matth.*, XXIV.) Tantôt c'est l'époux qu'on attend au festin, et qui semble devoir encore se faire longtemps attendre : des vierges folles s'endorment sans avoir soin de tenir tout prêt, bien persuadées qu'elles auront assez de loisir d'y penser; mais tout à coup le bruit se répand que l'époux approche, elles s'éveillent, l'huile leur manque, il faut s'en fournir, courir chez le marchand; cependant l'époux avance : il a déjà pris sa place au festin, la porte est désormais fermée à quiconque vient se présenter : *Amen dico vobis, nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Tantôt c'est un juge souverainement équitable : il voit mille désordres, et, tout équitable qu'il est, il y paraît insensible; mais lassé enfin, et couvrant sa marche au moment fatal que ses décrets éternels ont marqué, plus prompt que la foudre qui part de la nue, que l'éclair qui brille dans les airs, il fond sur sa proie, l'enlève, et livre aux exécuteurs de sa justice, des criminels à qui désormais toute grâce est refusée : *Sicut fulgur exit ab oriente, ita erit adventus Filii hominis.* (*Matth.*, XXIV.) Tantôt même c'est comme un voleur adroit et vigilant : il prend le temps de la nuit où tout est endormi, et lorsque le père de famille se croit en sûreté dans sa maison et repose tranquillement, il sait dans l'horreur des ténèbres se faire passage vers lui; il l'approche, l'attaque, frappe son coup : *Ecce venio sicut fur.* (*Apoc.*, XVI.) Je n'ajoute rien aux paroles de Jésus-Christ, les voilà telles que nous les lisons, telles que les peut lire le pécheur le plus présomptueux; et pour en faire l'application et en bien développer le sens, nous n'avons encore qu'à écouter le même Dieu qui nous les adresse, et qu'à suivre jusqu'au bout sa pensée.

Heureux donc, conclut le Fils de Dieu, heureux l'homme qui ne se répond pas tellement de la suite de la vie, qu'il néglige l'heure présente : mais malheur, au contraire, à quiconque ose tout risquer sur une espérance trompeuse et toujours incertaine, parce que c'est pour cela même que je le surprendrai, ou que la mort le surprendra : *qua hora non putatis.* (*Luc.*, XII.) Non, ne jugez point de l'avenir par le passé, ou plutôt que mes bontés passées vous fassent trembler pour l'avenir. Plus j'ai attendu, moins je dois attendre. Plus vous avez exercé ma patience, plus elle est près de se lasser : *in die qua non sperat.* (*Ibid.*) Vous vous êtes vous-mêmes marqué après bien des années un jour comme votre jour, c'est-à-dire, comme le terme de votre course et le dernier de votre vie; et jusqu'à ce jour vous ne craignez point pour tout autre jour; pour ce jour de plaisir, où le cœur séduit et enivré ne se refuse rien de tout ce que le passion demande. Vous êtes en assurance sur tout le temps que doit durer cette intrigue criminelle, ce commerce défendu et quelquefois si abominable. Or voilà justement les conjonctures que je choisirai, moi, pour vous porter dans le sein le coup mortel qui décidera de votre éternité. Ce sera dans le feu de la jeunesse, ce sera dans l'ardeur de la débauche, ce sera dans le trouble et l'agitation d'une vie tumultueuse et abandonnée à de honteux excès : en un mot, ce sera dans ce jour où vous vous croirez plus à l'abri de toute atteinte, *in die qua non sperat.* Ce n'est pas encore assez, mais dans ce jour même, ce sera à cette heure, à ce moment dont vous serez le moins en peine. Car c'est ainsi que vous ne pouvez compter, non-seulement sur un jour, mais sur une heure, ni sur un moment: *et hora qua ignorat.* (*Matth.*, XXIV.) Est-il rien, mes frères, de plus exprès? mais est-il rien en même temps de plus affreux qu'une telle menace de la part d'un Dieu?

Sur quoi je raisonne avec tout ce qu'il y a ici de ces mondains que la corruption de leur cœur entretient par une espèce d'enchantement dans une fausse sécurité, et je les conjure, pour le salut de leur âme, d'entrer dans quelques réflexions que je fais, et qu'ils doivent faire comme moi. Car, en premier lieu, c'est un Dieu qui parle, un Dieu également infaillible dans toutes ses paroles, soit qu'il menace, soit qu'il promette : c'est donc un article de foi pour nous, que nous sommes dans un danger présent et conti-

nuel d'être surpris. En second lieu, c'est par lui-même que Dieu parle, c'est de la bouche même de Jésus-Christ que cette menace est sortie. Je laisse tout ce que nous en ont dit les prophètes et les apôtres inspirés de Dieu : quand le maître s'explique lui-même, il y a encore, ce semble, tout autrement sujet de craindre. En troisième lieu, ce n'est pas pour une fois que Jésus-Christ en a parlé : il a cent fois affecté de le redire, et cette répétition fréquente, cette affctation nous fait bien voir que ce n'est point une menace sans effet, et combien il nous est important d'y prendre garde. En quatrième lieu, quoique cette menace soit générale, *quod vobis dico, omnibus dico* (*Marc.*, XIII), elle regarde particulièrement les pécheurs, surtout les pécheurs présomptueux : comment? parce que Jésus-Christ parle spécialement à ceux qui ne veillent point sur eux-mêmes, et que ce sont ces sortes de pécheurs qui vivent avec moins d'attention et moins de précaution. Enfin, le même Dieu qui nous fait cette menace et qui nous la fait si expressément, qui nous la fait si souvent, est en pouvoir de l'exécuter, et de l'exécuter partout, et de l'exécuter à toute heure, et de l'exécuter dès maintenant, s'il le veut. Il a les clefs de la vie de la vie et de la mort. Les hommes menacent quelquefois, mais en vain; on peut parer aux coups des hommes, mais on ne peut parer aux coups de Dieu. Ah ! mon cher frère, vous êtes dans les mains de Dieu; il ne tient qu'à lui de vous laisser tomber et de vous perdre; il vous avertit qu'il est sur le point de le faire, et qu'il ne lui faut pour cela qu'un instant. S'il vous donne quelque signal pour connaître qu'il va bientôt lâcher le coup, c'est la confiance même où vous vivez et l'espérance, dont vous osez vous flatter, qu'il voudra bien encore attendre. Cependant vous y demeurez, dans cette confiance vaine et chiméririque. Rien ne presse, dit-on, je puis remettre à un autre temps, le jour viendra où j'aurai soin de moi et je me disposerai; mais il n'est pas venu. Vous le dites, mon cher auditeur, et quelles preuves en avez-vous? Tant de menaces font-elles si peu d'impression sur vous? Sont-ce des menaces vagues et sans suite? Sont-ce des menaces de pure miséricorde, où Dieu n'ait en vue que de nous intimider et de nous réveiller sans aller plus loin, ni vouloir nous abandonner? Que dis-je? Jamais menaces ne s'accomplirent plus à la lettre; et l'autre aveuglement du pécheur présomptueux est de se rassurer, non-seulement contre la parole de Dieu la plus expresse, mais contre son propre témoignage et l'expérience la plus sensible.

Car peut-il n'être pas instruit de ce qui arrive incessamment devant lui et sous ses yeux? Combien chaque jour sont enlevés! Combien tombent autour de nous sans distinction d'âge, de sexe, de condition! Il n'y a pour l'apercevoir qu'à consulter les sens. Qui, dans la vie, n'a pas vu mille exemples de la fragilité humaine, ou, pour mieux dire, des vengeances divines? Tel brûlé d'un feu profane roulait dans son esprit un projet sensuel et impudique, qui, dans l'occasion la plus favorable à sa passion, a trouvé la mort là même où il espérait de goûter le moment le plus heureux. Tel dans la vigueur d'une constitution robuste, semblait être au-dessus de tous les accidents, et occupé de mille desseins pour le succès de ses affaires, pour l'avancement de sa fortune, portait ses vues bien loin dans l'avenir, à qui il n'est pas même resté une heure de tant d'années qu'il se promettait. Tel le soir avait réglé avec soin ce qu'il devait faire le jour suivant, qui n'a jamais vu ce lendemain. Tel le matin est sorti de sa maison plein de santé, qui n'y est rentré qu'entre les bras d'une troupe charitable qui l'a rapporté sans vie et sans sentiment. Que de discours ! que de raisonnements sur une mort si précipitée! On en veut apprendre toutes les circonstances; on l'attribue à un chagrin domestique, à un travail immodéré, à une infirmité habituelle, à tout ce qu'on s'imagine : mais moi, mes frères, jugeant par les lumières de la foi, et saisi d'horreur à la vue du malheur qui attend une âme après une pareille mort, je dis en secret : Voilà l'accomplissement de la menace de Jésus-Christ : *qua hora non putatis.* Il se regardait, cet homme dans la prospérité, dans le mouvement et l'embarras des affaires, comme un homme immortel; cette femme, dans la carrière qu'elle s'était tracée et qu'elle croyait devoir fournir, ne voyait rien de si reculé où elle ne comptât d'arriver; et, sur cela, ils traitaient l'un et l'autre de bagatelles, de craintes frivoles, tout ce qu'un ministre des autels, tout ce qu'un ami leur disait des jugements de Dieu. Ils l'éprouvent enfin : celui-là, frappé d'un coup subit, n'a pas eu un moment pour rentrer en lui-même; celle-ci, sans intervalle, a passé de la santé la plus parfaite au tombeau. Encore une fois, le Fils de Dieu l'a dit; il faut que sa parole s'exécute : Ce sera quand vous n'y penserez pas : *qua hora non putatis.*

Telle fut dès le premier âge du monde, et au rapport même de Jésus-Christ, la mort de tant de millions d'hommes. Ils se réjouissaient : *edebant et bibebant.* (*Luc.*, XVII.) Ce n'était que fêtes, que bonne chère; *uxores ducebant, et dabantur ad nuptias.* (*Ibid.*) Mais au milieu de toutes leurs réjouissances, les voilà abîmés dans les eaux, et perdus : *venit diluvium, et perdidit omnes.* (*Ibid.*) Telle fut dans la suite des temps la mort de tant d'impies, dont l'Ecriture nous a marqué la fin malheureuse. Ils ne pensaient qu'à satisfaire leur avarice, qu'à contenter leur ambition, qu'à jouir de toutes les douceurs d'une vie délicieuse. Ils n'écoutaient guère les reproches et les avertissements des prophètes; et pour s'affermir davantage, ils se vantaient d'avoir fait un pacte avec la mort : *percussimus fœdus cum morte.* (*Isa.*, XXVIII.) Mais, malgré eux, voilà le pacte rompu, et ils disparaissent : *et pactum vestrum non stabit.* Telle a été de nos jours,

et telle est la mort de tant d'autres dont nous avons entendu parler, et dont nous ne pouvons assez déplorer le sort. Se passe-t-il une année, où l'on ne vienne nous dire, de l'un, qu'il est resté dans une rencontre, et qu'il y a péri; de l'autre, ou qu'on l'a trouvé sans connaissance et rendant les derniers soupirs, ou qu'à la table même on l'a vu subitement pâlir, chanceler, tomber? Mais il était jeune encore. Cela est vrai : mais jeunes et âgés, tout est exposé aux traits de la mort. Mais il paraissait d'une santé si robuste? Il le paraissait, et il l'était: mais point de tempérament que la mort d'un coup ne puisse détruire. Mais lui a-t-on parlé de Dieu? Eh! qui lui en eût parlé? Il était mort. Mais au moins comment vivait-il? Là-dessus nulle réponse : et ce silence n'est que trop intelligible, et n'en dit que trop. Il était dans des habitudes; il tenait depuis longtemps une conduite qui fait trembler. Quoi donc, il est mort dans cet état? Juste vengeur du crime, Seigneur, que vos jugements sont équitables, mais qu'ils sont redoutables!

Cependant, disent des parents, disent des amis, il ne faut point absolument désespérer. Il avait de temps en temps de bons sentiments, et certains retours, qui l'auraient peu à peu retiré du monde, et ramené à Dieu. Il voulait quelquefois se convertir, il y pensait : oui, il y pensait, mais il s'est contenté d'y penser, et il en est demeuré là, c'est-à-dire, qu'il a seulement pensé à se sauver, mais qu'il ne s'est pas en effet sauvé. Il le voulait: mais il s'est contenté de le vouloir, et il ne l'a pas fait : or ce qui nous sauve, ce n'est pas ce qu'on a voulu, mais ce qu'on a fait. Il serait revenu avec le temps : mais ce temps, il ne l'a pas eu, quoiqu'il se tînt comme certain de l'avoir. Dieu l'a puni de sa présomption. Fatigué de tant de remises, indigné de voir un si criminel usage de la vie, il en a coupé la trame; il a sapé l'édifice dans les fondements. De là ces prétendues résolutions, ces bonnes pensées, ces belles espérances de l'avenir; tout cela n'a été, ni ne sera jamais qu'en idée; mais ce qu'il y a de réel, c'est qu'il est mort sans pénitence, et qu'une mort sans pénitence est immanquablement suivie d'une éternelle réprobation : *in peccato vestro moriemini.*

Dis-je rien, mes chers auditeurs, dont vous ne soyez témoins; et dis-je rien qui ne doive tous vous remplir d'un utile effroi? Je dis tous : car il n'y a point à me répondre que ce sont là des accidents personnels; que ce qui arrive à l'un n'arrive pas à l'autre, et que tous après tout ne sont pas ainsi enlevés. Non, tous ne le sont pas, et ce n'est point ce que je prétends : mais ce que je prétends, c'est que ce sont néanmoins des accidents journaliers et très-fréquents : ce que je prétends, c'est que de toute cette assemblée il n'y en a pas un qui ne puisse être sujet à ces accidents. Or cela me suffit; et quand je serais le plus déterminé pécheur, en faut-il davantage, s'il me reste encore quelque religion, pour me faire craindre les suites terribles de mon péché, et pour me retirer de ce dangereux état? Il y en a qui sont surpris, et il y en a qui ne le sont pas; l'un ou l'autre est immanquable pour moi, puisque entre l'un et l'autre il n'y a point de milieu. Mais de l'un et de l'autre quel doit être mon sort, et de quel nombre serai-je? Que me dicte là-dessus une raison saine et jugeant des choses sans prévention? Quel droit puis-je avoir plus que tant d'autres de penser que la mort m'épargnera, et que par un privilége attaché à ma personne, Dieu me traitera plus favorablement qu'ils ne l'ont été? Ils se flattaient comme moi, et ils y ont été trompés : je me flatte comme eux, et n'y serai-je pas trompé moi-même? Me voilà donc dans une incertitude absolue. Peut-être je serai surpris, et peut-être je ne le serai pas. Peut-être! ah! mon cher frère, s'écrie saint Chrysostome, quelle parole, et que dites-vous? voyez-vous où ce peut-être se réduit? C'est-à-dire, je suis actuellement ennemi de Dieu, actuellement dans la haine de Dieu; et si je tarde à me réconcilier avec Dieu, si je demeure plus longtemps dans cette haine de Dieu, peut-être y mourrai-je, et serai-je éternellement réprouvé de Dieu : car voilà, qui que vous soyez, pécheur, à quoi ce peut-être vous expose. Le comprenez-vous; et si vous le comprenez en général, voulez-vous le comprendre plus en détail? Ecoutez-moi

C'est-à-dire, je suis actuellement chargé d'un bien qui n'est pas à moi, et que je sais n'être point à moi; je suis actuellement redevable de telle injustice, que le monde ne connaît point, mais que je connais; et si je diffère encore à la réparer, peut-être surpris de la mort, n'en aurai-je plus ni les moyens, ni le loisir, et l'emporterai-je avec moi comme le titre de ma damnation. C'est-à-dire, je suis actuellement dans une habitude qui fait tout le désordre et toute la honte de ma vie; je n'ignore pas à quelles abominations me porte la passion qui me domine; et si je l'écoute encore; si pour l'écouter avec moins de trouble, je ferme l'oreille aux cris de ma conscience, peut-être aux pieds de l'idole que j'adore, recevrai-je de la part du ciel mon arrêt irrévocable; peut-être de cette entrevue que je ménage avec tant de soin, serai-je cité au tribunal du souverain juge; et peut-être, cette heure où j'aspire comme au comble de ma félicité, sera-t-elle ma dernière heure, et l'époque fatale de la ruine entière de mon âme. C'est-à-dire, j'aurais actuellement pour me seconder dans l'ouvrage de ma conversion tous les secours que me fournit l'Eglise, et qu'elle m'offre. J'aurais de zélés dispensateurs de ses trésors et d'habiles maîtres qui m'instruiraient, qui me conduiraient, qui me soutiendraient; et si je ne profite pas d'un avantage si désirable et si présent, peut-être viendra l'occasion et le jour malheureux, où dans le plus pressant de tous les besoins et dans le péril le plus prochain d'une mort que je n'aurai pas pré-

vue, je serai dépourvu de toute assistance. Mes forces défaillant, ma raison se troublant, on cherchera un prêtre, et ce prêtre ne se trouvera point. Celui-ci manquant, on aura recours à un autre : il se hâtera, il paraîtra, il approchera; et dans l'accablement de tous mes sens, et l'égarement de mon esprit, je ne l'apercevrai point. Il me parlera, et je ne l'entendrai point. Il haussera la voix, il redoublera ses soins pour m'exciter, pour me demander quelques signes, un regard, un geste, un mouvement de la main; et je ne lui répondrai point. Il me présentera le crucifix, il me l'appliquera sur les lèvres; et je ne le remarquerai, ni ne le sentirai point. J'aurai le temps de faire pénitence, et je ne l'aurai point : je l'aurai en apparence, puisqu'il me restera encore quelque souffle de vie : et je ne l'aurai point en effet, puisque c'est n'avoir point de temps que de ne s'en pouvoir servir. De là en la présence du prêtre, et jusque entre les bras de Jésus-Christ, peut-être consommerai-je par mon dernier soupir mon impénitence : *in peccato vestro moriemini.*

Ces idées, chrétiens, vous épouvantent : mais sur cela je vous dis avec saint Bernard : Comment donc osez-vous vivre dans une disposition où vous n'oseriez pas mourir, où vous ne voudriez pas mourir, où vous auriez horreur de mourir; puisque, tant que vous y vivez, vous y pouvez mourir? *Quomodò vivere audes, ubi mori non audes?* (BERN.) Comment vous tenez-vous tranquillement et opiniâtrément dans un péril dont les conséquences sont si formidables pour vous? *quomodò?* Est-ce irréligion? si cela est, ce discours ne vous regarde plus, et je dois vous abandonner à vous-mêmes et à votre sens réprouvé. Est-ce ignorance? mais on vous a tant de fois prêché cette grande et importante vérité : on vous l'a tant de fois annoncée, et je suis encore envoyé de Dieu pour vous la retracer dans l'esprit et vous la remettre devant les yeux. Est-ce oubli? mais après tant d'instructions, et sur un intérêt si essentiel, cet oubli peut-il être excusable, cet oubli n'est-il pas volontaire, cet oubli même n'est-ce pas la matière d'un nouveau crime, et le sujet contre vous d'une nouvelle condamnation? Est-ce indifférence, ou insensibilité? mais dites-moi donc à quoi vous êtes sensibles, et à quoi vous devez l'être, si vous ne l'êtes pas à votre affaire capitale et au point décisif de votre éternité? *Quomodò vivere audes, ubi mori non audes.*

Eh! sont-ce là, mes frères, sont-ce les maximes de cette prudence de la chair si timide, si attentive, si prévoyante, qui examine tout, qui prend garde à tout? Sont-ce là les règles de conduite qu'elle vous prescrit et que vous suivez dans l'usage du monde, et en tout ce qui a rapport au monde? Qu'un homme se soit ruiné dans un commerce; qu'un homme n'ait pas réussi dans une entreprise; il n'y a personne qui ne craigne en s'y engageant, et il n'y a point de mesures qu'on ne prenne pour n'y pas échouer. Que n'imagine-t-on pas? Que ne fait-on pas pour parer à tous les revers et à toutes les infortunes? C'est ainsi que la sagesse le veut, j'y consens : mais par quel renversement ne le veut-elle plus quand il y va du salut, et que le danger est si évident? La chose est d'une telle conséquence (remarquez ceci et n'en perdez jamais la mémoire), la chose est d'une telle conséquence que de tout ce qu'il y a eu d'hommes sur la terre, de tout ce qu'il y en a, et de tout ce qu'il y en aura, un seul à la mort qui aurait manqué de temps, devrait tous nous faire trembler : ici, au contraire, c'est une multitude innombrable d'hommes qui périssent, et nous n'en sommes ni plus circonspects ni plus vigilants. Disons quelque chose encore de plus fort, et faites-en avec moi la réflexion. Combien depuis que ce jour où nous sommes s'est levé, combien depuis même que je suis monté dans cette chaire, combien à ce moment même où je vous parle, combien de pécheurs dans les quatre parties du monde viennent de mourir ou meurent actuellement sans pénitence! Eh! Seigneur, tout est perdu pour eux! Et nous, mes frères, aussi fragiles et aussi coupables qu'eux, rien ne nous alarme, et nous vivons sans inquiétude!

Cependant pour vous ôter tout prétexte, et pour ne laisser à la vaine confiance qui vous joue, nul principe apparent sur quoi elle puisse en quelque sorte s'appuyer, je vais plus avant, et je suppose que Dieu se relâche en votre faveur; qu'il en use à votre égard avec moins de sévérité, et qu'il vous accorde le temps que vous espérez : en êtes-vous plus assurés de votre pénitence? Non, chrétiens, et je reprends : ou nulle pénitence à la mort quand il n'y en a point eu pendant la vie, parce que Dieu ne donne pas au pécheur le temps de faire pénitence : *Nec conversionis tempus :* c'est ce que vous venez de voir : ou fausse pénitence à la mort quand il n'y en a point eu pendant la vie, parce que le pécheur emploie mal le temps que Dieu lui donne pour faire pénitence, et qu'il ne fait qu'une pénitence infructueuse : *Nec beneficium remissionis.* C'est de quoi j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Fausse pénitence à la mort quand il n'y en a point eu pendant la vie. Cette proposition d'abord vous paraîtra trop générale; et je ne prétends pas aussi vous la donner, chrétiens, comme un principe tellement universel, qu'elle n'ait pas dans la pratique ses exceptions. Je ne viens point désespérer le pécheur mourant; et à Dieu ne plaise que je croie qu'au lit de la mort, et au souvenir d'une vie criminelle et impénitente, il doive s'abandonner lui-même, et beaucoup moins que les ministres du Seigneur le doivent abandonner! Je sais avec quelle raison la pieuse Judith reprochait aux prêtres de Béthulie qu'ils prescrivaient des bornes trop étroites à la miséricorde divine, et qu'ils lui

marquaient un temps trop court : *Posuistis tempus miserationis Domini.* (*Judith*, VIII.) Il est donc de la sagesse chrétienne, et j'ajoute même que c'est une obligation indispensable pour un pécheur aux approches de la mort, de n'omettre aucun des moyens ordinaires qui lui peuvent servir à rentrer en grâce auprès de Dieu. S'il en use bien, son espérance ne sera point trompée, et ses soins auront un succès beaucoup plus heureux qu'il n'y avait lieu de l'attendre : *Si forte sit spes.* (*Thren.*, III.) Mais, du reste, j'en reviens à ma proposition; et prenant la chose dans les règles communes, hors desquelles quelques-uns, il est vrai, se sont trouvés, mais où personne ne peut se flatter de n'être pas compris comme les autres, je dis encore une fois : fausse pénitence à la mort quand il n'y en a point eu pendant la vie. Voilà contre le pécheur présomptueux la triste vérité que je dois présentement établir, non point sur d'ingénieuses subtilités, ni des spéculations vagues et sèches; non point sur des menaces portées trop loin, ni d'inutiles déclamations; mais sur des principes fermes et stables; mais sur les oracles du Saint-Esprit, et sur les maximes les plus incontestables de la foi; mais sur les sentiments des docteurs de l'Eglise, et sur leurs témoignages les plus formels; enfin sur des preuves palpables, intelligibles, et d'autant plus convaincantes et plus touchantes, qu'elles sont plus naturelles et plus sensibles.

Or, il y en a deux à quoi je m'attache, parce que toutes les autres s'y trouvent renfermées. L'une que je puis appeler preuve indirecte, et l'autre que j'appelle preuve positive et directe. L'une, qui va à détruire la confiance que fonde le mondain, ou qu'il voudrait fonder sur certains signes équivoques qui le trompent, et qui lui font juger favorablement de la pénitence du pécheur à la mort ; l'autre, qui par des arguments sensibles, et presque invincibles, doit lui faire conclure avec moi, que souvent cette pénitence du pécheur à la mort, tout apparente qu'elle peut être, n'a rien de réel, et ne consiste qu'en des paroles et de spécieuses démonstrations. En deux mots qui sont essentiels, je ne vois d'une part, dans le pécheur mourant, nulle marque solide à quoi je puisse reconnaître une véritable pénitence. J'ai, d'autre part, non-seulement des conjectures, mais des raisons, et les plus puissantes raisons, qui m'apprennent que ce n'est communément qu'une pénitence infructueuse et sans effet. Si vous comprenez bien ces deux articles, vous commencerez, chrétiens, à regarder tout autrement que vous n'avez fait ces pénitences de la mort, et je vous aurai détrompés de la plus damnable illusion. Suivez-moi.

Comme je ne puis lire dans le cœur d'un pécheur, ni découvrir ce qui s'y passe, je cherche au dehors des signes visibles de la disposition intérieure de son âme; mais j'ai beau chercher, je n'aperçois rien qui me porte à croire avec quelque assurance que l'âme est pénitente et le cœur contrit; et puisque la pénitence, j'entends la vraie pénitence, suppose nécessairement cette contrition du cœur; disons mieux : puisque la vraie pénitence, selon toute la théologie, n'est autre chose que cette conversion du cœur, que ce changement du cœur, que ce retour du cœur à Dieu ; il s'ensuit donc d'abord qu'il ne paraît dans le pécheur mourant nulle marque certaine d'une véritable et sincère pénitence.

Ici néanmoins le mondain présomptueux triomphe; tout favorise, à ce qu'il semble, sa confiance, et s'il faut des signes presque infaillibles d'une parfaite pénitence, les voici, dit-il : et quoi? C'est que ce pécheur, à la vue d'une mort prochaine, a bien changé de langage. La grâce a eu son temps; et en peut-on mieux juger que par les vœux qu'il a formés, que par les pleurs qu'il a versés, que par les sacrements auxquels il a participé? Tous ceux qui furent témoins de ses derniers sentiments, les ont admirés, en ont été touchés. Je l'avoue, mon cher auditeur; ils l'ont été, vous l'avez été vous-même, et peut-être d'autant plus qu'on se persuade volontiers que ces sortes de pénitences sont efficaces, parce que cette confiance autorise le libertinage, et qu'elle fomente les désordres de la vie. Mais moi, je soutiens, et vous en allez avoir une preuve à laquelle il n'y a point de réplique; je soutiens et je dis, qu'à ne compter que sur les larmes qui ont coulé des yeux, que sur les paroles qui sont sorties de la bouche, que sur les soupirs que ce pécheur a fait entendre, je commence à ne plus espérer pour lui, et je décide presque sans hésiter qu'il est perdu. Il a gémi et pleuré; j'en conviens : entre les bras du prêtre il s'est frappé mille fois la poitrine; je le sais : mille fois à la vue du crucifix il a imploré la grâce du ciel et ses miséricordes; je le veux. Voilà des marques de pénitence; je le reconnais avec vous, et jusque-là nous sommes d'accord ensemble. Mais vous pensez que ce sont toujours les marques d'une véritable pénitence : et moi j'avance que souvent avec toutes ces apparences la pénitence est fausse et réprouvée de Dieu. C'est ce qui vous étonne, et ce qui n'est toutefois que trop constant.

Pour vous en convaincre je prends l'Ecriture : je consulte l'un et l'autre Testament sur la destinée des pécheurs à la mort. Ecoutez comment Dieu en parle, et vous verrez ensuite la conséquence que j'en tire, et l'application que j'en fais à mon sujet. Ce que j'ai à vous dire, chrétiens, on vous l'a dit cent fois; mais de ces mêmes paroles que vous avez cent fois entendues, je vais former un raisonnement que vous n'avez peut-être jamais fait : raisonnement court, mais juste et décisif : raisonnement qui servira à établir le point que je traite, et à vous donner l'intelligence des redoutables anathèmes du Seigneur; de ces anathèmes tant de fois répétés dans les livres saints; de ces anathèmes qui, tout effrayants qu'ils sont, n'ont rien dans leur vrai sens que de conforme

aux principes de la religion, ni rien d'outré. Car alors, dit le Seigneur, ils m'invoqueront et je ne les exaucerai point : *Tunc invocabunt, et non exaudiam.* (*Prov.*, I.) Alors ils se tourneront vers moi, et je m'éloignerai d'eux; je me cacherai à leurs yeux : *Mane consurgent, et non invenient.* (*Ibid.*) Alors vous me chercherez; et quel sera le fruit de vos démarches et de vos recherches les plus empressées? C'est que vous mourrez dans votre péché : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, XIV.) Je ne sais, mes frères, si vous sentez toute la force de ces menaces; mais pour renverser vos présomptueuses idées, je ne vois rien de plus évident ni de plus pressant. Prenez garde; voilà des prières et des vœux : *Tunc invocabunt.* Voilà une conversion à Dieu; c'est-à-dire, voilà les moyens que la religion nous présente, et dont le pécheur peut user pour se rapprocher de Dieu : *Mane consurgent.* Voilà l'usage des sacrements : *Quæretis me :* et cependant nul retour de Dieu vers le pécheur, *et non invenient :* nulle miséricorde, *et non exaudiam*. nulle grâce, mort réprouvée, *et in peccato vestro moriemini.*

De dire que ce sont là des figures; de prétendre que ces menaces ne doivent point être prises à la lettre, ni dans leur signification la plus étroite, c'est de soi-même et selon ses vues altérer la parole de Dieu; c'est sans autorité et sans nécessité expliquer, ou plutôt détourner les expressions les plus naturelles et les plus nettes. Je prétends, moi, qu'elles ne nous marquent rien de si funeste qui ne doive s'accomplir; je prétends que nous n'y cherchons des adoucissements, des éclaircissements par des interprétations forcées, que parce que nous n'en pénétrons pas le fond Or il faut vous le découvrir, et pour vous donner à connaître combien tout ce que le pécheur à la mort témoigne de regrets, nous doit être au moins suspect, voici la réflexion que je vous prie de faire avec moi; car je dis : Cette inflexible rigueur de la part de Dieu, qui menace le pécheur mourant de ne prêter plus l'oreille, et de n'avoir plus d'égard ni à ses larmes, ni à ses promesses, ni à tout ce qu'il fera voir de douleur et de repentir, cette sévérité inexorable ne peut venir que de deux choses. Ou bien c'est que Dieu, toute sincère qu'est la pénitence du pécheur, y est désormais insensible, et que toutes les voies du retour lui sont fermées; ou bien c'est que la pénitence du pécheur, quelque apparente qu'elle soit, n'est après tout qu'une fausse pénitence. Or je sais, je n'en puis douter, et c'est une vérité capitale dans le christianisme, que Dieu jusqu'au dernier soupir de l'homme mourant, jusqu'au dernier souffle de vie qui lui reste, peut être gagné et fléchi par la pénitence, dès qu'elle est véritable. Je sais, selon la pensée de saint Ambroise, que si Judas lui-même, après avoir vendu Jésus-Christ, se fût reconnu de bonne foi et dans le sentiment d'une pénitence chrétienne, il eût encore, malgré la noirceur de son crime et l'horreur de sa perfidie, trouvé le sein de la miséricorde ouvert et prêt à le recevoir. La conclusion est donc, que puisque de la part de Dieu il n'y a plus communément de pardon pour le pécheur à la mort, c'est que de la part du pécheur il n'y a plus communément à la mort qu'une pénitence superficielle et imparfaite : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Mais enfin, pourquoi ces gémissements, pourquoi ces protestations, ces résolutions? Vous me le demandez, chrétiens; et moi je vous le demande, pourquoi ces cris redoublés que poussait vers le ciel l'impie Antiochus, nom dont nos chaires tant de fois ont retenti, et fameux impénitent dont l'exemple mille fois produit répand toujours dans les esprits la même terreur? Si nous nous en rapportons aux apparences, fut-il jamais une douleur plus marquée que la sienne, et à s'en tenir au dehors, fut-il une pénitence plus propre à toucher le cœur de Dieu? Toutes les circonstances en sont remarquables. C'était l'ennemi le plus déclaré du Dieu d'Israël, et le plus ardent persécuteur de son peuple; mais après mille violences contre le peuple, et mille profanations dans le lieu saint, il se voit réduit au lit de la mort; et en cette extrémité, que fait-il? C'est là qu'il revient à lui-même et qu'il prend, à ce qu'il paraît, les sentiments les plus humbles et les plus religieux. Il renonce à son impiété. Il rend hommage au Dieu immortel, en reconnaissant que tout lui doit être soumis et qu'il n'appartient à nul homme de se comparer à lui. Au milieu d'une nombreuse armée il marchait contre Jérusalem : il venait l'attaquer et la ruiner; mais il promet d'en être désormais le protecteur et d'en faire une des plus florissantes villes du monde. Il avait pillé le temple, il l'avait dépouillé de ses plus précieux ornements; mais il s'engage à renvoyer tout ce qu'il avait enlevé; il s'engage à l'enrichir de nouveaux dons, à augmenter le nombre des vases sacrés, à fournir de ses revenus tous les frais nécessaires pour les sacrifices. Il avait blasphémé le nom du Seigneur et méprisé sa loi; mais il est résolu de l'embrasser et de s'y soumettre; de s'unir avec les Juifs dans une même créance et un même culte; d'adorer comme eux le vrai Dieu, de l'annoncer à toutes les nations et de publier sa gloire dans toute la terre. A tout cela il joint les élancements du cœur, les accents de la voix, les instances mille fois réitérées et les plus vives supplications; car c'est ainsi que l'Écriture nous le marque. Or dites-moi, mes frères, qui de vous, voyant un pécheur mourir en de pareilles dispositions, douterait de sa conversion, et ne la regarderait pas comme la pénitence la plus complète? Toutefois, ô jugement de mon Dieu! le ciel devenu pour lui d'airain fut insensible à ses vœux : et comment mourut-il? dans la haine de Dieu et dans un état de damnation : *Miserabili obitu vita functus est.* (II *Mach.*, IX.)

Ce mystère, tout surprenant qu'il est, n'est pas difficile à développer. Car que signifiaient ces vœux, ces promesses, ce

retour à Dieu? Pensez-y, chrétiens, et instruisez-vous : c'est-à-dire que le profanateur des autels et du temple de Dieu, Antiochus, sur le point d'une mort inopinée, sentant la grandeur et la puissance du maître qu'il avait si longtemps et si indignement outragé, se trouvait saisi d'une crainte toute servile, et n'était animé que du désir de la vie : *Spem multam habens effugiendi infirmitatem.* (II *Mach.*, IX) Voilà ce qui le faisait éclater en soupirs; et voilà ce qui se passe dans la fausse pénitence d'un pécheur à la mort. Il pleure, mais pourquoi? C'est qu'il est touché à la vue d'une famille qu'il abandonne, des biens qu'il quitte, de ses plus belles espérances qu'il voit échouer. Il prie, mais pourquoi? C'est qu'il voudrait que Dieu détournât encore pour cette fois le coup de la mort; que sa santé recouvrée le mît en état de rentrer dans le monde d'où il va sortir, et à quoi il tient par tant de nœuds. Il écoute les avis d'un confesseur, il demande les sacrements de l'Eglise, il les reçoit; mais pourquoi? C'est qu'il n'a pas encore perdu certaines idées de religion; c'est qu'il veut se conformer à la coutume, et ne pas manquer au devoir ordinaire, parce qu'il craindrait qu'on ne le regardât comme un infidèle et que sa mémoire n'en fût ternie; c'est qu'on l'a tellement pressé, tellement sollicité, tellement averti, menacé, intimidé, qu'il s'est enfin rendu, ou qu'il a paru se rendre; qu'il a suivi l'impression qu'on lui a donnée, trop faible alors pour y résister; qu'il a parlé comme on l'a fait parler, agi comme on l'a fait agir; du reste ne s'appliquant ni ne s'affectionnant à rien. Voilà, dis-je, ce que tout cela signifie; voilà l'emploi qu'il fait du temps que Dieu lui accorde. Mais que le cœur soit bien pénétré; mais que l'esprit soit bien détrompé; mais que l'âme soit bien dégagée de ses criminels attachements; mais que cet homme toujours ennemi de Dieu ait bien commencé à l'aimer; que ce pécheur livré à son péché ait bien commencé à le haïr, c'est de quoi je ne puis répondre. Saint Augustin avec toutes ses lumières et toutes ses connaissances n'en eût pas plus répondu que moi. Car, disait ce saint docteur, je puis bien recevoir ce mourant à pénitence; je puis bien sur les témoignages qu'il me donne, et que je dois interpréter charitablement en sa faveur, l'absoudre, autant qu'il est en moi; mais que cette absolution lui profite devant Dieu, et qu'elle lui soit salutaire, je n'oserais l'assurer, et je n'ai même que trop lieu de m'en défier : *Pœnitentiam dare possum, securitatem non possum.* (S. August.)

Il est donc vrai, chrétiens, que tous ces dehors de pénitence ne sont que des signes très-équivoques; et comme je ne vois dans le pécheur mourant nulle marque solide à quoi je puisse reconnaître une véritable pénitence, j'ajoute que j'ai d'ailleurs des raisons, et de fortes raisons, pour juger que ce n'est communément qu'une pénitence apparente et fausse; raisons prises et de la part de Dieu, et de la part de l'homme : de la part de Dieu qui refuse sa grâce, au sens où je vais vous l'expliquer; de la part de l'homme qui n'est presque plus en disposition de correspondre à la grâce. Je dis, de la part de Dieu qui refuse la grâce; et quelle grâce? J'entends cette grâce de salut, cette grâce de la persévérance finale, qui seule, et par un privilége particulier, met le sceau à la prédestination de l'homme. Elle n'est pas même due aux plus justes; que sera-ce à l'égard d'un pécheur, assez présomptueux pour abuser de l'espérance qu'il en a conçue, et pour faire servir cette espérance même à son péché? Non, non, dit le Seigneur, on ne se joue point impunément de ma miséricorde. Vous m'avez méprisé; vous avez eu votre tour, j'aurai le mien, et ce sera à la mort; je vous mépriserai, je vous verrai tomber dans l'abîme sans vous tendre la main pour vous soutenir. Je dis de la part de l'homme qui n'est plus guère en disposition de correspondre à la grâce; aveuglé qu'il est par la passion, esclave qu'il est de l'habitude. On ne rompt pas sitôt des liens que le temps a fortifiés. On ne détruit pas sitôt des inclinations nourries dès la jeunesse et profondément enracinées. Il faut pour cela une réflexion, une attention dont un mourant est peu capable. Eh! mes frères, maintenant même, et dans la vie où la raison est plus saine et le sens plus rassis, nous doutons encore tous les jours de nos pénitences, et nous n'avons que trop sujet d'en douter. Quel fonds y a-t-il à faire sur les sentiments d'un homme abattu par la maladie, d'un homme tourmenté par la douleur, d'un homme saisi des frayeurs de la mort, d'un homme troublé de cent objets qui se rassemblent devant lui, ou qui se présentent à son esprit, d'un homme à qui souvent il reste à peine une dernière lueur pour se connaître et pour penser, soit à ce qu'il dit, soit à ce qu'il fait? Peut-on vraisemblablement se promettre et espérer de lui que tout à coup il s'élève, pour ainsi parler, au-dessus de lui-même, et que par un effort supérieur à toute la nature, il prenne, mais d'une volonté pleinement déterminée, mais d'une volonté ferme et inébranlable, une de ces grandes résolutions qui arrachent une âme au péché, et la ramènent à Dieu? Le peut-on, dis-je, espérer de cet homme, le peut-on croire, quand d'ailleurs il ne revient à Dieu que dans l'extrémité, que dans l'absolue nécessité, que lorsqu'il n'y a plus à délibérer ni à remettre? Consultez sur cela saint Jérôme, il vous dira ce que je n'oserais vous dire, tant il y aurait de quoi vous étonner et vous consterner; mais ce que j'aurais peine à vous dire, c'est néanmoins l'opinion de ce saint docteur; c'est ce qu'il pose comme une vérité dont il est convaincu, et ce qu'il prétend avoir appris par de fréquentes épreuves : *Hoc teneo, hoc multiplici experientia didici.* (S. Hieron.) Quoi qu'il en soit, un retour véritable à Dieu n'est point pour le pécheur mourant une chose impossible; mais c'est une espèce de miracle; et dès que dans l'affaire du salut on n'a point d'autre

ressource qu'un miracle, c'est une espérance bien ruineuse : *quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

Que ne puis-je donc, en finissant ce discours, vous faire suivre cette âme, lorsque séparée du corps elle va paraître devant son Créateur et son Juge! On offre pour son repos des sacrifices; on implore pour elle la bonté divine; malgré les désordres passés, on compte sur les marques de pénitence que le mourant a données. On bénit la miséricorde du Seigneur qui lui a laissé tout le loisir et fourni tous les moyens de se préparer. On se flatte de ces pensées, que la pitié, que la charité inspire; on s'y entretient. Mais à ce moment-là même, à cet affreux moment, la justice de Dieu s'appesantit sur cette victime de colère. Dieu dément tous les vœux que l'on forme à son autel; il rétracte la sentence d'absolution que le ministre a prononcée. On croit s'intéresser pour un prédestiné, et c'est un réprouvé que Dieu rejette avec sa pénitence prétendue, et pour qui le Ciel n'a que des foudres et des anathèmes. Le prêtre s'écrie : Ame rachetée du sang d'un Dieu, va te jeter entre les bras de ton Sauveur qui t'a appelée : *Suscipiat te Christus qui vocavit te.* (*Ord. commem. anim.*) Que les anges de la paix te conduisent dans le sein d'Abraham : *Et in sinum Abrahæ angeli deducant te.* (*Ibid.*) Mais Dieu répond : Ame destinée aux coups d'un Dieu vengeur, va partager au milieu des flammes le sort des impénitents : *Cum judicatur, exeat condemnatus.* (*Psal.* CVIII.) Que les anges de ténèbres t'entraînent dans l'abîme où ils t'attendaient, et où tu as voulu toi-même te précipiter : *Et diabolus stet a dextris ejus.* (*Ibid.*) C'est ce que vous ne voyez pas maintenant, chrétiens auditeurs, mais ce que vous verrez au grand jour de la révélation; et fasse le ciel que vous ne l'éprouviez jamais vous-mêmes! Combien de pécheurs que vous croyez s'être bien convertis à la mort, apercevrez-vous dans cette troupe malheureuse sur qui Dieu lancera ses arrêts éternels, parce qu'une conversion imaginaire les aura trompés et vous aura trompés comme eux.

Il ne vous reste plus, pour vous préserver du même malheur, qu'une seule voie; c'est la pénitence de la vie, et une prompte pénitence, puisqu'il y a si peu à compter sur la pénitence de la mort. Heureux après tant d'incertitudes et tant de délais, que Dieu vous donne encore le temps présent qu'il n'accorde pas à tant d'autres! Plus heureux si vous vous en servez! Car enfin il faut mourir, mon cher auditeur : ou mourir dans la grâce, ou mourir dans le péché. Pour mourir dans la grâce, il faut vivre dans la grâce; mais en vivant dans le péché, on meurt dans le péché. Par conséquent pour ne pas mourir dans le péché, il faut quitter le péché, et le quitter sans retardement, puisque la mort peut-être ne tardera pas à venir; et le quitter par une contrition douloureuse, par une bonne confession; et le quitter pour n'y plus retourner, mais pour consacrer désormais à Dieu tout ce que vous aurez encore de jours jusqu'à l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON XXI.

Pour le mardi de la seconde semaine de carême.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Super cathedram Moysi sederunt Scribæ et Pharisæi : omnia ergo quæcunque dixerunt vobis, servate et facite. (*Matth.*, XXIII.)

Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moyse : observez donc, et faites tout ce qu'ils vous diront.

A ne juger que par les apparences, n'est-ce pas, ce semble, une contradiction, que dans toute la suite de notre évangile le Sauveur du monde s'élève avec tant de force contre les scribes et les pharisiens, et qu'en même temps il ordonne aux Juifs de se rendre attentifs à leurs leçons, et de mettre en pratique les enseignements qu'ils en reçoivent? Qu'était-ce que ces pharisiens et ces scribes? Au jugement de cet Homme-Dieu, c'étaient des hypocrites, qui sous un masque de piété cachaient un orgueil secret, un intérêt sordide, un esprit d'irréligion : car voilà les reproches qu'il leur fait et le sujet de tant d'anathèmes qu'il prononce contre eux : *Væ vobis, scribæ et pharisæi.* Cependant sans égard à leurs mœurs dépravées, et à la perversité de leur cœur, il veut qu'ils soient honorés, écoutés, obéis : pourquoi? parce que dépositaires et ministres de la Loi de Moïse, ils étaient chargés de l'expliquer aux peuples, et qu'ils tenaient la place de ce saint Législateur : *Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi.* Faites donc ce qu'ils vous disent, conclut notre divin Maître; mais du reste, par un juste discernement de leurs œuvres et de leurs paroles, gardez-vous, ajoute-t-il, de faire ce qu'ils font : *Omnia ergo quæcunque dixerint vobis, servate et facite; secundum opera vero eorum, nolite facere.*

Or, chrétiens, si c'était un crime pour les Juifs de n'observer pas exactement et de ne pas faire ce que leur disaient les scribes et les pharisiens, dès là que les pharisiens et les scribes étaient assis sur la chaire de Moïse; êtes-vous excusables de ne pas profiter de nos instructions, et de laisser sans effet des vérités qui partent de la chaire même de Jésus-Christ?

Oui, mes frères, c'est ici, non plus la chaire de Moïse, mais la chaire de Jésus-Christ. Tout indignes que nous sommes, ce que nous vous y annonçons, c'est la parole de Dieu. Ce titre seul fait, sans réplique, votre condamnation; et quoi que vous puissiez penser de la manière dont les ministres évangéliques distribuent aux fidèles cette pâture céleste qui les doit nourrir, je puis dire après tout, en déplorant le peu de progrès que fait dans les âmes la divine parole, que le mal ne vient point tant du prédicateur qui la dispense, que de l'auditeur qui la reçoit. Car c'est toujours la parole de Dieu : cela me suffit, et c'est aussi l'unique pensée à quoi je m'attache dans tout ce

discours. Parole de Dieu, parce qu'elle vient de Dieu; et parole de Dieu, parce qu'elle conduit à Dieu. C'est un moyen de salut, où il faut distinguer deux choses : celui qui le donne, et pourquoi il le donne. Parole de Dieu, parce qu'elle vient de Dieu; il en est le principe. Parole de Dieu, parce qu'elle conduit à Dieu; il en est la fin. Elle vient de Dieu : ce point doit exciter en vous une sainte ardeur de l'entendre, et vous inspirer, en l'écoutant, toute la réflexion et toute la révérence due à sa dignité. Elle conduit à Dieu : ce point regarde l'usage que vous en devez faire, et le fruit, qu'après l'avoir écoutée, vous en devez retirer. Esprit-Saint, Esprit de lumière, vous dont tant de fois dans cette chaire de vérité l'on a imploré l'assistance, agréez encore la prière que je vous adresse. Donnez à mes auditeurs, du moins en ce jour, des cœurs dociles, et qu'une fois ils profitent de votre parole pour apprendre à en profiter toujours. C'est la grâce que je vous demande, par l'intercession de Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une parole toute divine que nous vous prêchons, mes frères; elle vient de Dieu, et cela comment? parce que c'est Dieu lui-même qui d'abord l'a prononcée; et parce que c'est au nom même de Dieu qu'elle vous est ensuite annoncée. Je ne puis ignorer que ces deux articles ont été depuis plus d'un siècle la matière des plus longues disputes entre les docteurs catholiques et les hérétiques; mais je ne viens point ici faire une controverse propre de l'école, ni directement attaquer des ennemis que je n'ai point à combattre. Je parle à des fidèles, et je puis en partie supposer ce qu'ils croient déjà d'ailleurs, et me contenter de le leur remettre devant les yeux, autant qu'il est nécessaire pour les confondre par leurs propres sentiments et par les principes mêmes de leur foi. Suivez-moi, je vous prie.

Parole qui vient de Dieu, parce que c'est Dieu même qui l'a prononcée. Car qu'est-ce que nous annonçons, mes frères? l'Evangile de Jésus-Christ, et le pur Evangile. Ce mot est important, remarquez-le : le pur Evangile. Il nous est libre d'en dévoiler les mystères, d'en développer les maximes, d'en appliquer les principes aux mœurs, la doctrine à la pratique; de donner jour à ce que les sens peuvent moins pénétrer; de resserrer, d'étendre, d'arranger, de diviser. Voilà, dit le docteur Vincent de Lérins dans son excellent *Mémorial* contre les novateurs de son temps, voilà ce qui nous est accordé, et où peuvent être employées nos lumières et nos réflexions. Mais quant au fonds de cet Evangile, de cette parole sortie de la bouche du Seigneur, il ne nous est jamais permis d'y toucher; et quelque éclaircissement que nous y donnions, en quelques termes que nous nous exprimions, c'est toujours l'Evangile, le seul Evangile, l'Evangile tel qu'il est, que nous devons vous présenter, et que nous vous présentons. La moindre altération gâterait tout le corps. Un point que nous ajouterions, un point que nous retrancherions, serait tout à la fois, et un attentat insoutenable, et une sacrilége profanation. Prenez garde, un attentat et une profanation : un attentat contre la Vérité éternelle et la souveraine Sagesse, qui s'est fait entendre, sans qu'il puisse jamais nous appartenir de rien changer à ses oracles; et une profanation, en mêlant nos vues humaines et profanes à ce qu'il y a de plus saint et de plus sacré pour nous, qui est la parole du Dieu vivant. Avançons.

Assurés de la pureté, de la vérité de la parole dont nous sommes les dépositaires et les interprètes; certains que l'Evangile qui nous est confié et que nous vous apportons est le véritable Evangile, parce que nous avons une règle infaillible pour le discerner, ne craignons point de nous expliquer clairement. Que les hérétiques se soient trompés; qu'ils nous aient prêché un faux Evangile; qu'à l'exemple de ces prophètes réprouvés de Dieu, ils soient venus nous dire : Le Seigneur a parlé, lorsque le Seigneur ne parlait point; ou : C'est ainsi que le Seigneur a parlé, lorsque le Seigneur parlait tout autrement; je n'en suis point surpris. Dès là qu'ils se sont retirés de l'Eglise, ils se sont retirés du droit chemin; et ne voulant point d'autres guides que leurs propres idées et un esprit sujet à l'erreur, par là même qu'il était un esprit particulier, ils ont éprouvé ou dû éprouver le sort de la faiblesse humaine, quand elle est abandonnée à elle-même; et comme ces philosophes de l'antiquité, se perdre dans leur sens où ils abondaient. Mais au milieu du troupeau de Jésus-Christ, dans le sein de son Eglise, de cette Eglise fondée sur la pierre ferme, et la plus ferme colonne elle-même de la vérité; de cette Eglise vénérable qu'une longue succession de siècles, qu'une constante tradition a perpétuée jusqu'à nous, et doit, malgré toute la puissance des ténèbres, faire passer jusqu'à la dernière consommation des temps; de cette Eglise visible, que tant d'ouvriers apostoliques ont étendue, que tant de peuples ont reçue, que tant de miracles ont signalée, tant de martyrs ont confirmée, tant de docteurs ont éclairée, tant de conciles ont représentée; de cette Eglise, le juge naturel, le juge nécessaire de tous les doutes qui naissent en matière de religion et de vraie parole de Dieu, puisqu'autrement les esprits doivent demeurer dans un schisme éternel, dès qu'on ne reconnaît point de tribunal, à qui sûrement on puisse s'en rapporter, et dont on respecte les décisions : dans le sein de cette Eglise, ce que nous vous prêchons, chrétiens, ce n'est pas seulement l'Evangile, ce n'est pas seulement la parole de Dieu, telle que Dieu l'a prononcée; mais telle que Dieu lui-même l'a entendue. Ce serait peu d'en avoir la substance, nous en avons encore l'esprit, le sens; et tout ce qui s'y trouve en quelque sorte contraire, tout ce qui n'est pas selon l'explication, selon l'interpréta-

tion de l'Eglise, fût-il déguisé sous les plus belles couleurs, fût-il appuyé des plus grandes autorités, nous fût-il apporté par un ange descendu du ciel, nous le traitons d'anathème, comme l'Apôtre l'ordonne, et nous le réprouvons. Quand donc, mes frères, nous vous exhortons, c'est Dieu par nous qui vous exhorte : *Deo exhortante per nos.* (II *Cor.*, V.) Quand nous vous parlons, ce n'est point nous proprement qui parlons, mais nous ne prétendons vous dire que ce que nous a suggéré l'Esprit de votre Père céleste : *Non estis vos qui loquimini, sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* (*Matth.*, X.) Les salutaires enseignements que nous vous donnons, celui qui nous les met dans la bouche et qui nous les inspire, c'est le Seigneur, la Sagesse éternelle : *posui verba mea in ore tuo.* (*Isa.*, V.) Et ce n'est même encore qu'en son nom que nous vous les donnons. Parole qui vient de Dieu, parce que c'est au nom même de Dieu, qu'elle vous est ensuite annoncée. Ceci n'est pas moins solide ni moins digne de réflexion.

Car ce n'est point nous, chrétiens, qui nous sommes ingérés à vous apporter des ordres, et un Evangile que nous n'ayons pas reçu. Nous sommes envoyés, et envoyés de Dieu. Nous produisons les preuves de notre mission. Elles se montrent aux yeux, elles sont incontestables. L'hérésie parmi nous a eu ses docteurs et ses ministres : mais quels ministres, quels docteurs ? Depuis tant d'années nous leur demandons les titres qui les autorisent à enseigner, et nous trouvons qu'ils n'ont pour cela nulle vocation divine : ni la vocation commune et ordinaire, qui nous est communiquée par nos évêques, les pasteurs de l'Eglise, dont ils se sont séparés ; ni la vocation particulière et extraordinaire, qui se fait connaître par les miracles, mais des miracles certains, avérés, publics, tels qu'ils n'en ont jamais fait voir, et tels néanmoins qu'en demande l'Apôtre, et qu'il en produisait comme les marques évidentes de son apostolat : *Signa autem apostolatus mei facta sunt super vos in signis, et prodigiis, et virtutibus.* (II *Cor.*, XII.) Ainsi demeurent encore aujourd'hui sans assurance les faibles restes de cette fameuse division, qui dans notre France désola autrefois le champ de Jésus-Christ, et qui de tant de catholiques élevés entre les bras de l'Eglise comme ses enfants, en fit ses ennemis déclarés : ainsi, dis-je, demeurent-ils sans assurance ; si ce n'est que leurs pères aient compté pour signes de leur vocation et de leur mission, les violences, les révoltes, le feu, le fer, tous les maux que traîne après soi une guerre domestique et allumée par le faux zèle de la religion : mais l'esprit du Seigneur n'est point dans le trouble, et les vrais disciples ne furent point envoyés pour donner la mort.

Tel est donc le précieux avantage dont nous jouissons dans le royaume de Dieu et dans son Eglise. Nous savons qui nous a honorés du sacré ministère, dont nous tâchons de nous acquitter, mes frères, auprès de vous. Nous savons qui nous y retient, et qui nous en peut retirer. Nous allons plus loin : nous savons par quel canal est descendu à ceux même qui nous ont choisis, le pouvoir où ils daignent nous associer, et dont ils usent les premiers à notre égard. Tout se tient, tout est lié : nous suivons la chaîne, et de siècle en siècle sans interruption nous remontons jusqu'aux apôtres. Nous nous trouvons, si je l'ose dire, comme au milieu d'eux. Comme eux nous avons part à la distribution que fait le Sauveur du monde. Comme eux nous recevons avec la sainte parole, le droit de la publier. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous partage dans les diverses contrées de la terre : *Euntes in mundum universum, prædicate Evangelium* (*Marc.*, XVI) ; lui qui nous ordonne de prêcher son Evangile, lui qui nous établit ses ambassadeurs, et qui veut que la vérité qui doit régner dans tous nos discours, et en faire tout le prix, soit reconnue, non point tant aux choses que nous disons, qu'aux preuves certaines du pouvoir spécial avec lequel nous les disons. Reprenons encore une fois, et convenons de ces deux points que je devais poser comme deux fondements inébranlables : parole qui vient de Dieu, parce que c'est Dieu même qui l'a prononcée ; et parole qui vient de Dieu, parce que c'est au nom même de Dieu qu'elle vous est annoncée : *verbum Dei.*

Or, de ces deux principes suivent deux grandes conséquences ; l'une qui regarde le prédicateur, l'autre qui concerne l'auditeur : appliquez-vous, s'il vous plaît. Car, de là d'abord vient au ministre de la parole, au prédicateur, cette autorité qu'il n'a point de lui-même, mais que lui donne son ministère. Au milieu des plus nombreuses assemblées, seul il élève la voix, impose silence, et dans la chaire sainte demande une attention qu'il sait assez nulle part ailleurs ne lui être due, et qu'il est prêt lui-même partout ailleurs à donner. A l'entrée du temple de Dieu, il oublie sa propre faiblesse, et ne se souvient que des promesses du Seigneur qui s'est engagé à verser sur lui son Esprit. Au pied de l'autel où il prie, il dépose ses sentiments particuliers ; et du reste, revêtu de la force d'en haut, il parle ; mais il ne distingue en parlant, ni le docteur qui l'écoute, ni le grand dont il dépend. Partout où se présente le vice, il le confond ; partout où se fait voir la vertu, il la relève. En la présence même des rois et à l'aspect des plus augustes compagnies, dans les plus superbes villes et à la vue du plus vaste concours ; mais aussi dans les campagnes les plus désertes et devant le plus grossier auditoire, il garde toujours le même caractère, parce qu'il sait toujours au nom de qui il vient, et ce qu'il apporte. C'est avec tout l'empire du premier Maître, qu'il paraît devant les maîtres du monde, et qu'il leur fait entendre les ordres du Dieu qui tonne. C'est avec tout le pouvoir du souverain Législateur, que de sa part il impose aux peuples le joug, ou qu'il leur enseigne

à le porter. C'est avec tout l'ascendant, mais toute la bonté paternelle du Créateur de tous, qu'il donne aux petits ses leçons comme aux plus avancés, aux pauvres ses instructions comme aux plus riches, son travail aux moins éclairés comme aux plus polis. Si ce n'est pas ce qu'il fait, que je trace, c'est toujours ce qu'il doit faire. C'est ce que faisait Jean-Baptiste, quand sur les rives du Jourdain il instruisait avec le même zèle tout ce que rassemblait autour de lui l'efficace de sa prédication, prêtres, publicains, soldats; et que de là se transportant au pied du trône, il y faisait retentir les menaces du Seigneur, et sans déguisement, sans acception de personnes, il y publiait hautement la loi. C'est ce qu'ont fait les apôtres, et après les apôtres, dans les âges suivants, les Basile, les Ambroise, les Augustin, les Chrysostome, les Grégoire; tant d'autres, les oracles de leur siècle, que l'antiquité a révérés, et qu'elle nous propose à imiter.

Tels sont, dis-je, chrétiens, les devoirs essentiels du sacré ministère dont nous sommes chargés; tels en sont les engagements indispensables. Je les reconnais et c'est à ma confusion, si je n'y satisfais pas. Mais du reste, en m'instruisant moi-même, il faut également vous instruire; et en me condamnant moi-même, si je ne suis pas de ces ministres fidèles que cherchait saint Paul, je ne dois point craindre de vous condamner, si vous n'êtes pas de ces auditeurs dociles et religieux qui honorent la parole de Dieu. Car quoi qu'il en soit du prédicateur, ne pensez pas que ce soit là-dessus à l'auditeur d'entrer dans un examen qui ne lui peut appartenir; mais laissant à Dieu le soin de sonder les cœurs et de peser les intentions de ses ministres, votre devoir est de respecter le Seigneur dans sa parole, et par quelque organe qu'elle vous soit communiquée, d'adorer avec tremblement la Divinité qui y réside.

Et qu'est-ce en effet que cette sainte parole? C'est comme l'or, dit saint Chrysostome. Brut encore dans la mine, ou purifié dans le creuset; caché dans la fange, ou brillant sur la pourpre; tout informe et sans figure, ou tourné avec toute l'adresse de l'art, à quelque coin que l'or soit marqué, il ne perd rien de son prix tant qu'il ne perd rien de sa nature. Ainsi l'avait compris Moïse, et plein du Dieu qui l'inspirait, et des grandes vérités qui lui avaient été révélées, il voulait que les cieux fussent attentifs aux oracles qu'il allait prononcer : *audite, cœli* (*Deuter.*, XXXII.); il voulait que la terre dans un silence profond prêtât l'oreille : *audiat terra.* (*Ibid.*) Ainsi le concevait Madeleine lorsque attachée aux pieds du Sauveur, l'esprit dégagé, le cœur épuré, elle puisait avec abondance, et comme à la source même, les richesses inestimables dont il la comblait et qui sortaient de sa bouche. Ainsi l'estimaient ces troupes entières de quatre à cinq mille hommes que traînait après soi le Fils de Dieu, quand, au milieu du désert, aussi constants à le suivre qu'avides de l'écouter ils en oubliaient jusqu'aux secours les plus nécessaires à la vie. Ainsi le pensaient ces Dames chrétiennes qu'un saint empressement rassembla de divers lieux dans une ville de Macédoine, seulement pour y entendre saint Paul. Ainsi le devez-vous penser vous-mêmes, mes frères; et j'achève avec d'autant moins de peine la comparaison que c'est sur la parole qu'elle tombe et non point sur les ministres qui l'annoncent. Car nous le savons assez que souvent le ministre n'a rien de lui-même qui puisse, ni qui doive vous engager. Nous sommes les premiers à convenir de notre insuffisance et à en faire l'aveu ; et quand nous nous expliquons à vous du ton le plus assuré, quand nous vous parlons avec plus de force, que nous vous représentons vos devoirs, que nous vous reprochons vos faiblesses, que nous vous reprenons ; ce n'est point, comme disait le Docteur des nations, pour nous élever au-dessus de vous; ce n'est point par un esprit d'indépendance, ni pour dominer : *non quia dominamur fidei vestræ.* (II *Cor.*, II.)

Cependant quel est ce désordre? vous ne pouvez l'ignorer. Désordre contre lequel les vrais ministres de l'Evangile se sont toujours récriés et se récrieront toujours : mais désordre que tout leur zèle jusqu'à présent n'a pu corriger, et qui de nos jours règne encore plus que jamais dans le christianisme. L'Apôtre félicitait les chrétiens de Thessalonique de ce qu'ils avaient reçu la parole de Dieu, non comme parole de l'homme, mais réellement et telle qu'elle est, comme parole de Dieu : *Non ut verbum hominum, sed sicut est vere verbum Dei.* (I *Thess.*, II.) Et nous, mes chers auditeurs, quelles plaintes n'avons-nous point à vous faire quand, par l'abus le plus criminel, vous ne cherchez dans cette même parole de Dieu que la parole de l'homme? Car n'est-il pas venu ce temps qu'avait prédit saint Paul, ce temps où les fidèles devaient s'arrêter à de vaines fables et à de précieuses inventions de l'esprit humain, plutôt qu'à de solides vérités émanées de l'esprit de Dieu? Je m'explique.

On veut que de frivoles ornements parent des discours que la grâce d'en haut doit seule inspirer. On veut que ce qu'il y a de plus sacré dans la religion paraisse sous des habillements tout mondains, que les plus dures maximes de l'Evangile soient accommodées au goût du siècle, et que l'éloquence, pour ainsi parler, trouve jusque dans la croix d'un Dieu mourant de quoi contenter les sens et repaître l'imagination. On le veut, et de ce principe empoisonné part la ruine presque totale du plus auguste ministère. Nos églises, le dirai-je? nos églises deviennent des lieux de spectacle, nos chaires des théâtres, nos prédications des comédies, et les prêtres du Dieu vivant des acteurs. On s'en tient, à quoi? à peser inutilement des mots tandis qu'on passe les choses. On vient se remplir de spécieuses idées; comme dans une académie de philosophes, suivre l'ordre des raisonnements et considérer en sages

païens les matières les plus chrétiennes. Du moins si l'on en demeurait là ; mais ce n'est pas tout : on vient, ou applaudir par un intérêt secret et par prévention, ou chercher par une malignité étudiée de quoi soutenir ensuite les conversations les moins sérieuses, et sur quoi lancer le venin le plus subtil, et les plus piquantes railleries. On vient par une certaine coutume couler un temps marqué, se mêler dans la multitude, donner sa présence, tandis que l'attention se promène en mille vains souvenirs, ou qu'une molle indolence la tient suspendue. On vient avec ostentation étaler une parure immodeste, attirer à une beauté pernicieuse de profanes adorations, se distraire sans respect où le recueillement est le plus nécessaire, voir et être vu, placer l'idole du siècle jusque dans un lieu tout consacré, et par un muet commerce y faire parler plus haut le monde que Dieu même.

Mais ils ont méprisé ma parole, dit le Seigneur; ils l'ont méprisée parce qu'ils l'ont dégradée; ils l'ont méprisée parce qu'ils lui ont en quelque manière ôté ce caractère de divinité, qui la distingue et qui lui est si essentiel ; ils l'ont méprisée parce qu'ils l'ont confondue avec la parole des hommes, qu'ils l'ont mise au même rang que la parole des hommes, qu'ils ne l'ont pas plus honorée que la parole des hommes : voici le retour; c'est qu'ils auront des pasteurs, hommes comme eux, souvent plus hommes qu'eux, et qui leur parleront en hommes. Ils auront des prophètes selon leur cœur. On les trompera comme ils veulent l'être, on leur présentera l'appât tel qu'ils le demandent. Ce sera toujours assez ma parole pour servir à leur condamnation, mais ce sera une parole assez déguisée pour leur servir d'amusement et comme de récréation. L'un sera le crime de l'auditeur, l'autre le crime du prédicateur. Ainsi par leur fausse délicatesse les disciples corrompront le maître, et le maître par sa lâche complaisance séduira les disciples. Le pasteur et le troupeau, tout ira de compagnie se précipiter dans l'abîme.

Ce n'est pas que je condamne toujours le soin raisonnable qu'apportent les ministres évangéliques à assaisonner, pour ainsi dire, la parole qu'ils annoncent et à la conformer au goût et aux dispositions présentes de ceux qui l'écoutent. Ils en usent comme un médecin habile et sage, qui tempère par une douceur apparente l'amertume de son remède, afin d'engager plus aisément le malade à le prendre. C'est une amorce sainte, dès que la vérité n'y souffre aucune altération, que l'Evangile y conserve toute sa force et que l'intention y est toujours droite et pure : mais après tout, malheur aux malades qui veulent être ainsi ménagés, et qui nous obligent à nous servir de telles précautions. Il est bien à craindre qu'ils ne s'attachent qu'aux fleurs qui leur plaisent et qu'ils ne laissent les fruits qui leur semblent trop amers. Vous seuls goûtez ma parole, qui la savez révérer: *audite verbum Domini, qui tremitis ad verbum ejus*. (*Isa.*, LXVI.) Vous la venez chercher, vous la trouverez. Qu'elle descende dans vos âmes comme une rosée salutaire, parce que vos âmes lui sont ouvertes. Qu'elle se découvre à vos yeux, parce que vos yeux fermés à tout le reste, ne sont attentifs qu'à la découvrir. Vous l'honorez dans son principe en la recevant de Dieu; elle vous mènera à sa fin en vous conduisant à Dieu : autre avantage de la parole de Dieu, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il faut deux choses pour nous conduire à Dieu : Nous instruire et nous toucher. L'un regarde l'esprit, l'autre le cœur. L'esprit, il le faut éclairer, et faire connaître à l'homme la loi de Dieu ; le cœur, il le faut exciter et faire aimer à l'homme la loi de Dieu. Deux devoirs propres du sacré ministère, et deux effets de la sainte parole que vous venez écouter. C'est cette lampe évangélique qui tout à la fois luit et brûle, *lucens et ardens* (*Joan.*, V); c'est-à-dire, qui tout à la fois, et nous éclaire, et nous anime; qui nous éclaire, en nous instruisant des voies de Dieu, *lucens :* et qui nous anime en nous engageant à marcher dans les voies de Dieu, *et ardens.* Donc parole de Dieu, parce qu'elle conduit à Dieu : voilà en abrégé tout le fond de cette seconde partie.

Parole qui nous éclaire et qui nous instruit. Le premier pas pour aller à Dieu, c'est la foi ; et le moyen nécessaire qui mène à la foi, c'est la parole de Dieu. Car comment croiront-ils, dit l'Apôtre, si on ne les enseigne; et comment les enseigner qu'en leur expliquant les divines vérités? *Quomodo credent ei quem non audierunt? quomodo autem audient sine prædicante?* (*Rom.*, X.) En effet, chrétiens, comme Dieu n'a pas voulu, au moment de notre naissance, nous imprimer d'abord dans l'esprit les hautes idées que nous donne la religion, ni toujours par lui-même dans la suite nous servir de maître, sa providence était engagée à mettre dans sa place des prophètes, à susciter des prédicateurs, d'où la lumière se répandît dans le monde et traçât aux peuples le chemin, selon le mot de Jésus-Christ à ses apôtres : Vous êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi.* (*Matth.*, V.) C'est donc à cette sainte école de la parole de Dieu que les fidèles doivent chercher, et qu'ils trouvent les plus importantes instructions et toutes les connaissances dont ils ont besoin. Entrons en quelque détail, et donnons encore plus de jour à ma pensée.

Oui, mes frères, c'est là que tour à tour, et dans une succession réglée, sont développés les plus impénétrables mystères, et qu'ils reçoivent, sans rien perdre de leur adorable profondeur, tout l'éclaircissement qui peut calmer nos incertitudes, et faciliter notre soumission. C'est là que dans un certain ordre sont expliquées toutes les maximes de la morale chrétienne, et ses principes réduits à la pratique ; là que l'injustice, que l'usure, l'avarice, que la colère, les res-

sentiments, les vengeances, que les vains projets de l'ambition, les folles enflûres de l'orgueil, que les injurieuses libertés de la médisance, les fausses inventions de la calomnie, que les attraits flatteurs du plaisir, les honteux excès de la débauche, que tous les vices nous sont représentés dans toute leur difformité, afin que nous apprenions à les connaître, et qu'en les connaissant, nous apprenions encore plus à nous en défendre. C'est là que dans leur rang toutes les vertus, pour user de cette figure, passent devant les yeux des spectateurs, revêtues de tout leur éclat, et qu'elles se montrent dans toute leur pureté; là que leurs devoirs, leurs fonctions, leurs règles, leurs bornes leur sont marqués; qu'on relève l'humilité, que l'on couronne la charité; que l'on assigne à la piété ses exercices, au zèle ses ferveurs, à l'aumône ses largesses, à la patience ses épreuves, à la pénitence ses austérités, à la douceur ses complaisances, à l'abnégation ses croix. C'est là que dans un plan parfait de la providence de Dieu sur nous, l'âme chrétienne est instruite, et de l'origine d'où elle est sortie, et du terme où elle tend, et des moyens qui l'en approchent, et des égarements qui l'en éloignent, et du chemin qu'elle doit prendre pour y arriver, et des écueils dont elle a à se préserver. C'est là que dans une méthode propre viennent l'un après l'autre, et que paraissent tous les états de la vie, tels que le souverain Maître les a établis, et tels qu'ils doivent être considérés; que l'homme de robe apprend à juger, l'homme d'épée à s'exposer, l'homme d'église à prier; que sont peints au naturel, et chacun dans son caractère, le domestique fidèle, le maître équitable, le père sage, la mère vigilante, le grand humble, le pauvre soumis et laborieux, le riche libéral et bienfaisant; en un mot, le vrai chrétien, selon que Dieu et que la loi de Dieu le demandent. Car, voilà les divers sujets de nos prédications; voilà sur quoi roulent nos morales, et ce que nous devons mettre dans une évidence qui le rende intelligible à tous les esprits. Or de là quelle conclusion? Celle du Prophète royal : Votre parole est donc pour moi, Seigneur, comme un flambeau qui guide mes pas et qui me conduit dans les sentiers de la justice : *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (*Psal.* CXVIII.) C'est un miroir, dit l'apôtre saint Jacques, il ne flatte point, mais il nous fait voir à nous-mêmes tels que nous sommes : *Comparabitur viro consideranti in speculo.* (*Jac.*, I.) C'est la parole du royaume, selon l'expression du Fils de Dieu, c'est-à-dire la parole qui nous montre la route pour parvenir à ce royaume céleste où nous aspirons : *Verbum regni.* (*Matth.*, XIII.)

Il est vrai que le monde ne peut souffrir cette lumière. Elle est trop vive pour lui, et elle va trop avant. On ne voudrait point tant être éclairé sur certains sujets : mais à Dieu ne plaise, mes frères, que nous cherchions plutôt à obéir au monde, qu'à Dieu même qui nous envoie comme son Prophète, et qui nous ordonne comme à lui de parler : *clama* (*Isa.*, LVIII); allez, faites-vous entendre à ce peuple : *Ne cesses :* Que nulle considération humaine ne vous ferme la bouche, ni ne vous empêche de vous expliquer: *Quasi tuba exalta vocem tuam* (*Ibid.*) : Sonnez la trompette s'il est nécessaire, ou élevez vous-même la voix : *Exalta* (*Ibid.*) : Mettez-leur sans cesse devant les yeux leurs iniquités. Qu'ils les voient, malgré eux, et que nul, s'il est possible, ne les ignore : *Et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum.* (*Ibid.*) Expliquez-leur ma loi, toute l'étendue de ma loi, toute la force, toute la sévérité de ma loi : *Annuntia.* Déchirez le voile dont ils tâchent de se couvrir, et présentez-leur le flambeau de si près, que les rayons les percent de toutes parts. Portez-le jusque dans les plis, jusque dans les replis les plus secrets de leurs âmes; et à la lueur de ma parole, forcez-les d'observer eux-mêmes les artifices, les détours, la malignité de leurs passions qui les trompent : *Annuntia.* Ne craignez point de les contrister en leur montrant ce qu'ils doivent être et ce qu'ils ne sont pas; en leur donnant des décisions conformes à mon Evangile, mais contraires à leur mollesse, à leur mondanité, à leur avare convoitise : *Annuntia.* Ne vous contentez pas de parler en général, mais venez au détail. Parlez en particulier à celle-ci et qu'elle comprenne que c'est à elle que vous parlez, en parlant des vanités du sexe, de son luxe, et de ses scandaleuses immodesties. Parlez en particulier à celui-là et qu'il comprenne que c'est à lui que vous parlez, en parlant, ou des emportements d'une jeunesse abandonnée, ou des habitudes d'une vieillesse endurcie : *Annuntia.* Ne vous arrêtez point inutilement à de grands principes d'une morale vague; mais descendez à la pratique, aux points les plus essentiels et d'un usage plus ordinaire, à ce qu'il y a de plus commun dans les devoirs du christianisme. Vous n'en pouvez parler dans des termes trop clairs : car c'est un peuple aveugle et ignorant; et parmi ce peuple même, les plus aveugles, et ceux qui ont le plus besoin d'être instruits, mais qui le sont moins; ce qu'il y a de plus peuple en matière de religion et de conduite chrétienne, ce sont ces grands si présomptueux et si fiers, ce sont ces faux sages du siècle si habiles sur tout le reste, mais souvent n'ayant pas la plus légère teinture des premiers éléments de la science du salut. *Clama, clama, ne cesses; quasi tuba exalta vocem tuam, et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum.*

C'est ce que nous faisons, mes frères, et malheur à vous, si vous ne prenez pas nos leçons. Elles n'en sont, ni moins solides, ni moins nécessaires. Tant de pères et de mères, tant de maîtres et de grands, tant de subalternes et de domestiques, tant d'autres dans la profession des armes, dans l'administration de la justice, dans le maniement des affaires, dans le commerce du monde, dans tous les états, ne paraissent jamais dans nos temples pour nous écouter, et cependant vi-

vent en de grossières ignorances sur des points capitaux qu'ils ne voient pas et qu'ils ne verront jamais. Or de ne les avoir pas vus, de ne les avoir pas connus, sera-ce pour eux une légitime excuse devant Dieu, après que Dieu leur a fourni tant de ministres pour les en instruire? En cela plus condamnables, qu'autant que la parole de Dieu est propre à éclairer l'esprit, autant l'est-elle à toucher le cœur; et c'est la seconde manière dont elle conduit à Dieu : *Lucens et ardens.*

Quelque étroite que soit l'alliance entre l'esprit et le cœur, souvent néanmoins le trajet est long de l'un à l'autre; mais quelles conquêtes ne sont point réservées au glaive de la parole? Plus subtil que le tranchant le mieux affilé, il perce, il divise, il pénètre. C'est ce que nous pouvons connaître par deux conjectures; car, d'abord, prenant la chose absolument et en elle-même, il est aisé de juger ce que doit faire la parole de Dieu, par ce qu'en effet elle peut faire; et consultant ensuite l'expérience, il n'est pas moins facile de conclure ce que doit faire la parole de Dieu par ce qu'elle a déjà fait. Appliquez-vous.

Je dis ce que peut faire la parole de Dieu prise en elle-même; et c'est la première conjecture. O vous, siècles profanes, que l'éloquence humaine trouva jadis ou rendit si flexibles aux plus contraires passions; que si souvent et à son gré elle fit passer des amertumes de la haine aux tendresses de l'amour, et des douceurs de la paix retourner au trouble des armes; que serait-ce, si au lieu de ces fameux sujets qui vous intéressèrent, mais si frivoles pour nous, l'orateur, chrétien par avance, et parmi des chrétiens, eût eu une fois à vous tracer ces grandes images que tous les jours on expose à nos yeux dans la chaire sainte, et en présence des autels! O vous, qui trop sensibles à des intrigues chimériques, avez quelquefois, ou dans une lecture, ou dans un spectacle, donné des larmes véritables à des histoires toutes fabuleuses; par quelle monstrueuse opposition devenez-vous tout de glace aux objets les plus réels et par eux-mêmes les plus importants? Ce serait ici le lieu, chrétiens, de reprendre en abrégé cette féconde diversité de matières, ou que j'ai déjà traitées dans cette chaire, ou que tant d'autres y ont traitées avant moi; quelles heureuses naissances aux sentiments les plus animés! quel champ, ou pour l'auditeur, ou pour le prédicateur! Quels coups l'auditeur reçoit! Quels ressorts, pour m'exprimer de la sorte, le prédicateur remue et fait jouer! Car c'est ainsi, selon l'avis de saint Jérôme, qu'il ne doit point tant s'étudier à se rendre disert, qu'à se rendre véhément et touchant : *non diserta, sed fortia.* (S. HIERON. ep. 21, *ad Nepot.*) Il reproche, et tout, contre le péché qu'il attaque, donne de l'efficace à son zèle; la bassesse du serviteur qui le commet, la grandeur du Maître qui le ressent, le principe qui le fait naître, l'ingratitude qui l'accompagne et la haine du ciel qui le suit. Il loue, et tout, en faveur de la vertu, donne de la force à ses éloges; les devoirs de l'homme qui la pratique, l'excellence du premier Etre qu'elle honore, la justice qui en est l'âme, le mérite qu'elle renferme, et la perfection où elle conduit. Il menace, mais c'est avec tout ce qui peut saisir une âme et la remplir d'un juste effroi; une mort sans pénitence, un jugement sans miséricorde, un arrêt sans appel, une éternité sans retour. Il promet, mais c'est avec tout ce qui peut allumer le désir, et soutenir l'espérance : gloire, couronne, immortalité. Aujourd'hui c'est le sang d'un Dieu qu'il fait parler, et dans un silence plein de douleur, il laisse tout dire à ce gage mourant d'un amour que le temps n'a point commencé et que la mort ne peut finir. Demain c'est à l'éclatante victoire d'un Dieu qu'il vous fait applaudir; sa splendeur vous éblouit, son exemple vous pique, et son triomphe vous attire. Tantôt il prie, et tantôt il commande; tantôt il intimide, et tantôt il rassure; il s'élève et il s'abaisse; il s'emporte et il se calme; il se resserre et il s'attendrit. Tout l'art est ménagé, ou plutôt loin d'ici secours superflus de l'art; la parole suffit, la parole du Seigneur; cette parole qui brise les cèdres du Liban et qui fait trembler les plus hautes montagnes : *Vox Domini confringentis cedros; vox Domini concutientis desertum* (*Psal.* XXVIII); cette parole qui répand le feu dans les airs, et qui fait partir la foudre de la nue : *Vox Domini intercidentis flammam ignis.* Elle suffit cette parole; et voici, mon cher auditeur, dans une nouvelle conjecture, une seconde preuve contre vous, et le témoignage le plus convaincant.

Car je n'en juge plus précisément par ce que peut faire la parole de Dieu, mais par ce qu'elle a fait. Quand le prophète perça le cœur de David de la plus vive contrition après son péché; quand Jonas jeta la terreur dans toutes les places de Ninive, et que d'une ville criminelle, le réceptacle de tous les vices, il en fit un modèle de pénitence; que portaient-ils l'un et l'autre avec eux, que mettaient-ils en œuvre? la parole de Dieu. Quand Esdras élevé au milieu du peuple et tenant la loi dans ses mains les faisait tous fondre en pleurs, que leur expliquait-il? la parole de Dieu. Ne remontons point si haut : quel souvenir, mes frères, quels heureux temps je me rappelle! On a vu les peuples, tout à coup gagnés à Jésus-Christ, villes, provinces, le monde entier converti; comment? Par la parole de Dieu. On a vu, ô changement le plus inespéré! on a vu la majesté royale céder à l'humilité chrétienne, la prudence de la chair aux ténèbres de la foi, et les charmes de la volupté aux horreurs de la mortification; comment? Par la parole de Dieu. On a vu chez des barbares les vices éteints, les coutumes abolies; des terres idolâtres et ennemies de la croix adorer néanmoins la croix, et l'Evangile victorieux répandre dans les âmes les plus féroces avec sa doctrine sa sainteté; comment? Par la parole de Dieu. Vous savez, disait l'Apôtre aux Corinthiens, de quelle manière nous

vous avons élevés; que ce n'a point été par la sagesse du siècle; que nous n'avons point mis en usage les armes de la science humaine; mais que vous devez tout à la parole de Dieu, parce que cette seule parole vous a formés, et qu'elle seule encore vous nourrit: *per Evangelium ego vos genui.* (I *Cor.*, IV.)

On les a vus, chrétiens, mais pourquoi ne les voit-on plus ces miracles parmi nous, et qui en a tari la source? Les ouvriers ont-ils manqué, ou l'usage trop fréquent a-t-il avili le plus riche don de Dieu? Mais jamais siècle eût-il plus de prédicateurs capables de l'instruire et de le toucher; et de qui doit-on beaucoup demander que de celui qui a beaucoup reçu? Nations infortunées, qui loin de la maison de Dieu languissez dans une triste disette, que ne pouvez-vous profiter au delà des mers de notre abondance! Plaignez votre sort; il est à plaindre: mais nous, que trouvons-nous dans notre richesse autre chose que notre confusion? Chez vous un prédicateur suffirait pour des royaumes; et vous ne l'avez pas: ici mille prédicateurs que nous avons ne suffisent pas pour une âme dure et obstinée. Chez vous le crucifix une fois levé ferait dans de vastes pays sentir toute sa vertu: et depuis tant d'années que dans cet auditoire on emploie tout ce que la religion nous fournit de plus puissant, peut-être n'a-t-on pu encore trouver entrée dans ce cœur toujours également enivré du monde, toujours également esclave de sa passion, toujours également intéressé, voluptueux, violent, vindicatif. Mais quel trésor de colère contre vous, mon cher auditeur, quand, au tribunal de Dieu, le prédicateur, chargé lui-même de se justifier, s'élèvera pour sa défense; qu'il étalera devant vos yeux tout ce que le zèle lui a fait faire et lui a fait dire; qu'il vous demandera compte des veilles qui l'ont consumé, des sueurs dont son front a été baigné. Les apôtres jugeront les douze tribus d'Israël: et ne craignez point, à ce jour formidable du Seigneur, de plus dangereux accusateurs que ceux-là même qui dans la vie auront le plus travaillé à vos véritables intérêts et au salut de votre âme.

Finissons; et quel doit être le fruit de ce discours? C'est en trois mots d'assister à la parole de Dieu, d'écouter la parole de Dieu, de méditer la parole de Dieu, afin d'en pouvoir ainsi profiter. Il y en a qui n'y assistent pas: il y en a qui y assistent, mais qui ne l'écoutent pas: et il y en a qui y assistent, qui l'écoutent, mais qui ensuite ne la méditent pas. Sur cela donc trois devoirs: d'assister à la parole de Dieu, et d'y assister régulièrement, constamment; parce que telle prédication que vous avez manquée, est celle peut-être où Dieu avait attaché pour vous une grâce de conversion et de sanctification. D'écouter la parole de Dieu, et d'y apporter tout à la fois un esprit attentif et un cœur docile; un esprit attentif pour la bien comprendre; un cœur docile pour en recevoir toute l'impression. Enfin, de méditer la parole de Dieu, vous l'appliquant à vous-mêmes, au lieu de l'appliquer aux autres, comme il n'est que trop ordinaire; vous rappelant dans l'esprit, et repassant ce qui vous regarde et qui vous convient; y faisant de sérieuses réflexions; formant là-dessus vos résolutions, et prenant toutes les mesures pour en venir à une fidèle et sainte exécution. De cette sorte, la parole de Dieu vous conduira à Dieu dès cette vie, et vous mettra en état de le posséder éternellement dans l'autre: ce que je vous souhaite, etc.

SERMON XXII.

Pour le jeudi de la seconde semaine de carême.

SUR L'ENFER.

Dixit illi Abraham: Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua; nunc autem cruciaris. (*Luc.*, XVI.)

Abraham lui répondit: Mon fils, souvenez-vous que vous avez été comblé de biens pendant votre vie; mais maintenant vous souffrez.

Etait-ce pour la consolation de ce riche malheureux, qu'Abraham le faisait souvenir des biens qu'il avait possédés sur la terre, et de l'abondance où il avait vécu? Etait-ce pour détourner son attention de l'état déplorable où il se voyait réduit, et pour lui adoucir sa douleur présente par une agréable peinture de sa félicité passée? Hélas! chrétiens, c'est ainsi peut-être que nous en pourrions juger, si lui retraçant l'image de ce faux bonheur dont il jouissait autrefois, Abraham n'y ajoutait pas l'affreuse idée de cet enfer, où il est actuellement et si violemment tourmenté: *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris.* Je prétends donc, au contraire, pour vous expliquer d'abord ma pensée, que c'est justement cette double vue qui met le comble à son malheur: je prétends qu'il serait beaucoup moins à plaindre, s'il pouvait effacer l'une et l'autre de son esprit; je veux dire, s'il pouvait perdre tout à la fois le souvenir, et de ce qu'il était en ce monde, et de ce qu'il doit être éternellement en l'autre: pourquoi cela? parce que c'est de cette double vue que naît ce remords qui le pique, ce regret mortel qui le dévore, ce retour contre lui-même, ce désespoir, qui, comme un glaive tranchant, lui perce le sein, et lui déchire impitoyablement l'âme. *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris.*

Faisons-nous encore mieux entendre. Dans les plus grands maux ce qui désole et ce qui accable, ce n'est pas tant quelquefois le mal même, que certaines circonstances dont il est accompagné. Souffrir, et souffrir d'excessives douleurs, c'est un mal et un grand mal: mais ce qui doit le rendre plus sensible, ce qui doit l'aigrir, et le redoubler à un point où il devient plus intolérable, c'est le reproche que ce riche réprouvé de Dieu, est forcé de se faire continuellement à lui-même; que tout ce qu'il souffre il se l'est attiré, et que c'est pour des biens indignes de lui qu'il se l'est attiré. Tellement que je fais en quelque sorte consister l'excès de son supplice dans cette seule, mais terrible parole: Souviens-toi, *recordare.*

Prenez garde : il voit d'une part à quoi il est condamné; il voit d'autre part, pourquoi il y est condamné ; et dans l'un et l'autre il considère deux choses, leur nature et leur durée. Ces biens de la vie où il avait attaché son cœur, et pour lesquels il s'est fait condamner, ce ne sont en eux-mêmes que de faux biens ; et dans leurs suites ce ne sont que des biens périssables et temporels : au lieu que ce supplice où il est condamné, et dont il ressent toute la rigueur, c'est dans sa nature un mal extrême et dans sa durée un mal éternel. Voilà sur quoi il ne peut assez gémir, ni assez déplorer son aveuglement, et la trompeuse illusion qui l'a séduit. Or, pour parler en général, voilà, mes frères, par une juste application, ce que tant de mondains enveloppés dans le même sort et frappés du même anathème, ne cesseront jamais aussi de se reprocher. Voilà ce qu'ils auront toujours devant les yeux, et ce qui pourrait suffire pour leur tourment et pour leur enfer. Car, de là ces deux comparaisons si douloureuses et si désolantes : remarquez-les ; c'est tout le fond et tout le partage de ce discours. Pour des biens en eux-mêmes les plus frivoles et les plus vains, s'être attiré un mal extrême dans sa nature, le mal le plus réel, le souverain mal ; première vue qui tourmente le réprouvé, et le sujet de la première partie. Pour des biens périssables dans leurs suites et temporels, s'être attiré un mal sans bornes dans sa durée, un mal éternel ; seconde vue qui tourmente le réprouvé et le sujet de la seconde partie. *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris.* Plaise au ciel, mes chers auditeurs, que vous fassiez de bonne heure ces réflexions, afin de les faire utilement, et qu'elles servent à votre sanctification, pour ne pas servir un jour de surcroît au malheur de votre damnation ! Dieu vengeur du péché, mais père des miséricordes envers les pécheurs, tandis qu'ils peuvent encore sur la terre échapper aux coups de votre justice et en prévenir les arrêts; Seigneur, c'est aujourd'hui que j'ai besoin d'une grâce forte et puissante, pour remplir les cœurs d'une terreur salutaire. Il s'agit de sauver des âmes rachetées de votre sang; il s'agit de vous assurer une si précieuse conquête, et de ne pas permettre que l'ennemi vous les enlève, ni qu'il les perde. Soutenez ma voix ; secondez mon zèle. J'implore pour cela votre secours, par l'intercession de Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, il y a des regrets dans l'enfer et les regrets les plus amers : *Talia dixerunt in inferno hi qui peccaverunt.* (*Sap.*, V.) Il y a dans ce séjour des criminels une pénitence; c'est la pénitence des damnés : *pœnitentiam agentes.* (*Ibid.*) Point de pénitence plus douloureuse ni plus accablante que celle-là ; c'est un serrement de cœur qui les presse, et qui leur fait jeter de profonds soupirs : *Et præ angustia spiritus gementes.* (*Ibid.*) Car voilà, remarque saint Augustin expliquant ces paroles de la *Sagesse*, voilà comment le pécheur voulant s'exempter d'une pénitence utile et méritoire dans la vie, s'expose après la mort à une pénitence d'autant plus rigoureuse qu'elle est infructueuse. Examinons-en le sujet, surtout par rapport au riche de notre Evangile, et profitons de son exemple.

Je dis que ce qui déchire le plus cruellement le cœur du réprouvé, c'est la comparaison qu'il fait de deux états bien différents ; de celui où il était dans le monde, et de celui où il est au milieu des feux qui le brûlent : lorsque sans cesse cette désolante réflexion lui revient à l'esprit, que c'est pour les biens de la terre qu'il s'est perdu; c'est-à-dire, que pour de faux plaisirs, que pour des biens frivoles en eux-mêmes, il s'est attiré le mal le plus réel dans sa nature, un mal extrême, le souverain mal. Reprenons encore, s'il vous plaît, la chose d'un peu plus haut ou donnons-lui seulement un peu plus d'étendue, et voyons avec quelque ordre comment est arrivée cette chute si funeste et cette fatale révolution.

En effet, chrétiens, quoiqu'il ne tienne présentement qu'à nous, en quelque état que nous soyons, de découvrir, sans même une longue étude, tout le vide des choses humaines, il est néanmoins vrai que les biens de la vie ont toujours un certain éclat, et je ne sais quel attrait enchanteur à quoi il n'est que trop ordinaire de se laisser prendre. Ainsi, le riche, ce riche mondain, ce mauvais riche, l'image de tant d'autres ou aussi intéressés, ou aussi orgueilleux, ou aussi voluptueux que lui, et par conséquent réservés au même jugement et à la même damnation ; ce riche, tant qu'il a vécu dans le monde, séduit par une spécieuse apparence et occupé d'un fantôme vain qui le jouait, donnait à de prétendus avantages toute son estime et adressait là tous les sentiments de son cœur. L'intérêt, c'était son idole, *homo quidam erat dives* (*Luc.* XVI ;) le plaisir, sa divinité, *epulabatur quotidie splendide* (*Ibid.*) ; dignités, honneurs, faste, splendeur, c'est ce qui le flattait, ce qui l'enflait, *induebatur purpura et bysso* (*Ibid.*) ; et sans sortir de cette circonférence, il y renfermait toutes ses prétentions. Toujours donc possédé du monde, toujours épris d'un amour aveugle pour tout ce qui frappe les sens, il se portait à tout, quoiqu'il ne trouvât partout, sans vouloir le reconnaître comme le Sage, que vanité et que mensonge. Tel était, dis-je, son premier état, cet état d'opulence pendant le cours d'une vie molle et délicieuse. *Homo quidam erat dives.*

Mais il est enfin venu une heure, c'est celle de la mort, où tout à coup et sans obstacle, perçant au travers d'une surface trompeuse, et en sondant le fond, il a commencé à prendre des idées bien contraires à ses premières vues et à découvrir la vérité : *mortuus est autem et dives.* (*Ibid.*) A ce triste réveil, il s'est aperçu du songe qui l'amusait, cet homme qui se croyait riche, puissant, heureux, qui se proposait de le devenir

toujours davantage et qui n'y épargnait rien. Son égarement, désormais trop visible, l'a saisi et consterné. Il a connu le néant de ce qui lui avait tant frappé les yeux; que c'étaient des biens trop mêlés d'amertume et de soins pour pouvoir l'établir dans un repos véritable; que c'étaient des biens trop bornés pour remplir toute la sphère de ses désirs; que c'étaient des biens trop peu proportionnés à la noblesse de son être et à sa grandeur, pour mériter l'attention d'une âme destinée à une béatitude céleste et pour l'arrêter. Il l'a connu, mais cette connaissance autrefois si salutaire, s'il en eût su profiter, c'est maintenant ce qui fait sa surprise et son désespoir. Ce sont ces réflexions affligeantes, qui lui font verser ces torrents de larmes que ne peuvent dessécher toutes les flammes dont il est investi. C'est là ce qui forme dans son cœur ce ver qui le ronge, et dont il ne peut se délivrer : *Vermis eorum non moritur.* (*Marc.*, IX.)

Car à quel terme ont abouti tant de mouvements et tant de scènes? Quel sort a suivi le bonheur imaginaire qu'il goûtait avec tant de complaisance, ou à quoi il se promettait de parvenir, mais qui s'éloignait toujours à mesure qu'il semblait en approcher. Qu'a-t-il trouvé? ah! mes frères, la peinture en est terrible, la comparaison pleine d'horreur : et puissiez-vous en avoir toujours la pensée vivement empreinte dans l'esprit! Ecoutez-moi.

Ce qu'il a trouvé? une demeure obscure et ténébreuse, un abîme profond, creusé de la main même d'un Dieu vengeur dans les entrailles de la terre, et où règnent le désordre et la confusion : *ubi nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat.* (*Job*, X.) Ce qu'il a trouvé? un feu; et quel feu? Feu réel, dit saint Chrysostome, et non en figure; allumé du souffle même du Seigneur, et le plus rigoureux instrument de sa colère. Feu vif et pénétrant qui jusque sur l'âme exerce sa plus violente activité, et lui fait sentir ses plus cruelles atteintes. Feu pur et piquant, dont rien n'altère la force, comme rien ne l'augmente; à qui rien ne fait perdre de sa pointe, comme rien ne lui échappe dans l'étendue du sujet où il est appliqué. Feu dévorant, que ses excessives ardeurs distinguent autant de ce feu terrestre que nous voyons, que celui-ci par sa rigueur est distingué des autres supplices, dont il est néanmoins le plus affreux qu'ait inventé la justice humaine et qu'elle mette en œuvre. Feu par là même au-dessus de toute la nature, et qu'une vertu divine soutient sans aliments, enflamme sans lumière, fait tout embraser sans rien consumer : *discedite, maledicti, in ignem.* (*Matth.*, XXV.) Ce qu'il a trouvé? un tourment universel, qui dans un suprême degré réunit toutes les diverses peines dont les sens de l'homme peuvent être affligés : les ténèbres et la nuit, *in tenebras exteriores* (*Matth.*, VIII); les fers et la captivité, *ligatis pedibus et manibus* (*Matth.*, XXII); la contrainte et la gène, *alligate in fasciculos* (*Matth.*, XIII); les cris, les hurlements, les grincements de dents, *fletus et stridor dentium* (*Ibid.*); les spectres hideux, les noires images, *venient super eum horribiles* (*Job*, XX); le lugubre et l'effrayant spectacle d'un lieu de torture, *locum tormentorum.* (*Luc.*, XVI.) Que dirai-je encore? Ce qu'il a trouvé? voici, chrétiens, de quoi peut-être vous serez moins touchés; mais voici ce qu'il ressent, ce qu'il doit ressentir au-dessus de tout; et fasse le ciel que vous ne l'éprouviez jamais vous-mêmes! Ce qu'il a trouvé? une guerre irréconciliable entre Dieu et lui; un divorce parfait avec Dieu; une séparation entière de Dieu, de ce premier Être, de ce souverain Être, de cet Être toute sa ressource, toute son espérance : une inimitié mutuelle et sans retour, malgré l'inclination néanmoins et le penchant le plus naturel, qui le porte vers ce premier bien, ce souverain bien, cet unique bien. C'est donc à dire, la perte la plus sensible, et qui seule renferme tout ce que l'exil le plus ennuyeux; tout ce que l'absence ou le changement de l'ami le plus cher; tout ce que l'indignation du père le plus aimable et le plus tendre; tout ce que la ruine la plus complète, la plus générale décadence, après le plus florissant état et malgré les plus riches prétentions, a de plus dur, de plus atterrant, de plus désespérant : *Amen dico vobis, nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Enfin ce qu'il a trouvé? un monstrueux assemblage de malheureux, livrés à leur fureur et acharnés les uns contre les autres, sans nulle raison que la rage qui les transporte et la triste société qui les rend compagnons de misère. Tel est le partage du réprouvé. Car, sans que j'y ajoute un trait, c'est l'idée que nous en donnent tous les interprètes des livres saints, et tous les Pères de l'Eglise; c'est ce que ces grands hommes, qui certes ne cédaient en rien aux prétendus esprits forts du siècle, et qui ne furent jamais des gens, ni trop crédules, ni trop outrés, ont recueilli des divins oracles de l'Ecriture, et ce qu'ils nous ont proposé dans le sens le plus littéral et le plus propre. C'est ce qu'ils ont entendu par cette parole de l'Evangile : Le riche mourut, et il fut enseveli dans l'enfer : *Mortuus est autem et dives, et sepultus est in inferno.* (*Luc.*, XVI.)

Or, j'ai dit que c'est en rapprochant deux objets si opposés, en pesant dans la balance le plaisir et la peine, en compensant le gain et la perte, que le réprouvé, convaincu par une épreuve personnelle de l'aveuglement où il vivait, s'abandonne à toute l'aigreur de son repentir. Plus il est détrompé de ses premières erreurs, plus l'aiguillon qui le pique est douloureux. En vain voudrait-il se mettre encore le voile sur les yeux; en vain voudrait-il tout abîmer dans un éternel oubli, le rideau est levé; le rayon qui l'éclaire, et qui le tourmente en l'éclairant, est plus profondément imprimé dans son esprit que sur le marbre ou sur l'airain : il y grave en même temps avec des caractères ineffaçables la double image et du présent et du passé.

Telle est donc toujours la pensée qui l'oc-

cupe, sans lui rien ôter néanmoins de l'attention nécessaire pour sentir toute la pesanteur des coups que lui porte le bras de Dieu qui le poursuit : *recordare*. (*Luc.*, XVI) Vous le savez, et vous ne l'oublierez jamais ; et quoi ? Que vous avez eu pour partage sur la terre les biens de la vie : *Quia recepisti bona in vita tua*. (*Ibid.*) Vous l'avez passée, cette vie mortelle, dans l'éclat et la grandeur ; vous y étiez dans l'abondance et dans le plaisir. C'étaient là vos biens, puisque vous les estimiez par-dessus tout, et que vous les cherchiez préférablement à tout. C'était votre fin, et votre unique fin, puisque vous ne pensiez et que vous n'aspiriez à rien autre chose. C'était votre récompense, et toute votre récompense, puisque vous ne vouliez ni ne demandiez rien au delà : *Recordare quia recepisti bona in vita tua*. Il est vrai, toutefois, et la Providence l'avait ainsi ordonné : peut-être n'avez-vous rien eu de tout cela, vous, dont le sort dans le monde a été bien différent de celui du riche ; mais vous vouliez avoir tout cela, mais vous désiriez d'avoir tout cela, mais vous ne travailliez que pour avoir tout cela : *recordare*. Souvenez-vous de tant de pas qu'il vous en a coûté, de tant de soins et de fatigues qui vous ont épuisé, de tant d'intrigues et de supercheries dont vous avez usé, qoique en vain, pour parvenir à tout cela, et pour vous procurer tout cela. Or, le désir tient ici lieu de l'effet : *recordare*. Il est vrai ; ces biens, soit que vous les ayez possédés, ou que vous les ayez seulement recherchés, n'étaient que des biens apparents et sans fond, que des biens insipides et sans goût, que des biens incertains et sans assurance ; mais n'importe, car c'est en cela qu'a consisté votre folie. Souvenez-vous-en : *recordare*. Toutes choses ont leur tour. Vous avez voulu être heureux dans le monde aux dépens de votre Dieu et de sa loi ; et c'est présentement pour vous, et à vos propres dépens, le temps de souffrir : *Quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris*.

Mais quel échange, juste ciel ! et pour de tels biens, faut-il un tel châtiment ! Oui, chrétiens, il le faut, et l'arrêt en est prononcé. Arrêt redoutable ; mais, quelque sévère qu'il puisse être, tout y est proportionné, tout y est mesuré ; et si le pécheur condamné par la justice de Dieu voulait là-dessus entrer en jugement, voici toujours, suivant le même principe, ce qu'il y aurait à lui répondre : *Recordare* ; mille fois par le péché vous vous êtes éloigné de votre Dieu malgré lui, il faut maintenant qu'il vous éloigne de lui malgré vous et qu'il vous rejette de sa présence. Plus de liaison entre lui et vous. Il faut que vous soyez à son égard et qu'il soit au vôtre comme si vous n'étiez jamais sorti de ses mains et qu'il ne vous eût point formé ; comme si jamais il n'avait rien été pour vous, et que jamais vous n'eussiez rien été pour lui. Délaissement, oubli total ; plus de sa part de providence qui vous regarde, ou, si c'est toujours votre Dieu, il faut que ce ne soit plus qu'un Dieu ennemi, qu'un Dieu qui vous hait et que vous haïssez, et qui, dans cette haine mutuelle, devient votre souverain malheur, comme il devait être, en vous aimant et étant aimé de vous, votre suprême félicité. Ce n'est pas assez. Mille fois en vous éloignant de Dieu, vous avez cherché dans les créatures un plaisir que vous défendait sa loi ; il faut maintenant que ces mêmes créatures servent à votre supplice. Il faut que dans un gouffre embrasé, c'est le terme de l'Écriture, cette âme criminelle, que cette chair idolâtre d'elle-même et de ses sens, que tout l'homme éprouve par le feu, comment le Créateur sait employer à ses vengeances les êtres créés, et punir l'indigne préférence qu'on leur a donnée sur lui : *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris*.

Sur cela, mes chers auditeurs, suivons sans méthode, sans ordre, les premiers sentiments que nous inspire la frayeur dont nous devons être saisis. L'art dans ces grands sujets ne sert qu'à en énerver la force. L'auditeur, au seul tableau qu'on lui présente, en doit plus sentir et en doit plus penser que le prédicateur n'en peut exprimer. Ouvrons à nos cœurs la carrière, et comme je vous laisse à vous-mêmes et à vos propres réflexions, souffrez que de ma part je m'attache à ce qui me frappe plus sensiblement, et à ce qui fait actuellement sur mon esprit plus d'impression.

Car c'est au milieu de ces tourbillons de flammes, parmi ces ombres épaisses, dans l'horreur de ces sombres cachots, que je m'imagine entendre sans cesse retentir cet oracle parti de la bouche même du Seigneur et dont nous savons si peu profiter, quand il pourrait et qu'il devrait nous servir de règle dans toute la conduite de notre vie, mais dont le réprouvé ne commence à bien comprendre le sens, que lorsqu'il n'y peut plus trouver qu'une source inépuisable de regrets, et un reproche sans excuse. Que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même : *Quid prodest homini si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* (*Matth.*, XVI.) c'est-à-dire en le supposant, cet homme, le premier homme du monde, l'homme du monde le plus heureux et le plus comblé d'honneurs ; en le supposant même le seul maître de tout le monde, le seul possesseur de tout ce qu'il y a eu de biens et de tout ce qu'il y en a dans le monde ; de quel avantage lui est tout cela et lui peut-il être, si, par une funeste damnation, il fait la plus grande de toutes les pertes qui est la perte de son âme ? Qu'est-ce pour lui que tout le reste au prix de lui-même ; et quel autre bien, de quelque espèce que nous le concevions, le touche d'aussi près et doit autant l'intéresser que lui-même ? *Aut quam dabit homo commutationem pro anima sua ?* (*Ibid.*)

Que ne puis-je (permettez-moi cette figure, elle est de saint Bernard), que ne puis-je descendre jusques aux portes de l'enfer et vous y conduire avec moi ? Que ne puis-je vous faire prêter l'oreille aux accents plain-

tifs et aux cris perçants, que la douleur ou plutôt que la fureur arrache à tant de malheureux! Que ne puis-je, non pour leur consolation, puisqu'ils n'ont plus de consolation à attendre, non pour leur instruction, puisqu'une fatale expérience ne les instruit que trop, et que d'ailleurs toute instruction leur est désormais inutile, mais pour votre leçon particulière et pour vous-mêmes, les interroger tous et les faire parler! Que dis-je? et sans que je les interroge, sans qu'ils se fassent entendre à nous, ne s'expliquent-ils pas assez d'eux-mêmes, et en s'adressant à eux-mêmes, dans le souvenir de ce qu'ils étaient autrefois, et dans le sentiment actuel de ce qu'ils sont!

Oui, mes frères, c'est là qu'il le reconnaît et qu'il se le dit à lui-même, ce mondain ambitieux, qui, toujours entêté de vains projets pour l'avancement de sa fortune, y avait tourné toutes ses vues et donné tous ses soins: Quel est maintenant sur ces brasiers allumés le fruit que je recueille de cette fausse splendeur qui m'a ébloui et de cette flatteuse prospérité qui m'a corrompu? *Quid prodest?* C'est là qu'il le connaît et qu'il se le dit à lui-même, ce libertin voluptueux, qui, si longtemps dominé par une brutale passion et brûlé d'un feu profane, a tout-à-coup passé dans un feu mille fois encore plus ardent et plus enflammé : J'étais esclave de ma cupidité, j'étais idolâtre de mon corps; mais que dois-je maintenant juger de ces sales plaisirs dont on n'a pu par tant de sages conseils me retirer, et que Dieu s'applique spécialement à punir par les pointes les plus aiguës et les plus vives ardeurs des flammes? *Quid prodest*? C'est là qu'il le reconnaît et qu'il se le dit à lui-même ce riche avare, qui, toujours amassant sans répandre, et prenant partout à pleines mains, avait enfin, selon la parole de l'Evangile, rempli ses greniers et accru par mille injustices ses revenus : Je n'épargnais rien pour contenter une insatiable convoitise, c'était toute mon étude, toute mon occupation; mais quelle estime dois-je faire maintenant de ces trésors d'iniquité qui me possédaient plus que je ne les ai possédés; et fallait-il pour des biens si vides et si trompeurs sacrifier ma conscience, mon âme, mon salut? *Quid prodest?* C'est là même, observez ceci, c'est là que ce pauvre le connaît, ce pauvre qui, dans la disette où le ciel l'avait fait naître, conservait pour les biens de la terre toute la vivacité des riches, et souvent était plus avide d'un gain vil et modique que les autres ne le sont des plus amples héritages; c'est là, dis-je, qu'il le reconnaît et qu'il se le dit à lui-même : Combien étais-je à plaindre, en manquant de tout dans la vie, de m'exposer à perdre tout après la mort? Doublement malheureux! Malheureux dans ce monde où j'ai vécu et où je ne suis plus, mais plus malheureux encore dans cet enfer où je me suis précipité et où je ne vis que pour souffrir? *Quid prodest?* C'est là que cette jeune personne, l'objet de tant de vœux, et si facile à y répondre; que cette femme mondaine le reconnaît et qu'elle se le dit à elle-même : Ces adorations que je recevais, cet encens qu'on me prodiguait et qui m'enivrait, tout ce qu'il y a eu pour moi de charmes dans mes vanités et mes folles intrigues, valait-il le péril que j'ai couru, et l'affreuse misère où je suis tombée? *Quid prodest?*

A quoi donc tout cela vous a-t-il servi? parlez encore une fois, et dites-le nous, tristes victimes que le Seigneur immole à sa colère et sur qui il rassemble tous les fléaux de sa justice; à quoi, dis-je, tout cela vous a-t-il servi? A dissiper un temps qui vous devait être si cher, à détourner vos yeux du seul terme où ils devaient attacher leurs regards, à vous amuser inutilement et à vous égarer. A quoi tout cela vous a-t-il servi? Hélas! qu'est-il besoin qu'ils nous le disent eux-mêmes? Leurs gémissements, leurs plaintes, tant de foudres, tant d'anathèmes, le ciel fermé, un Dieu ennemi, tout ce qui les environne, tout ce qui les tourmente ne le dit-il pas assez? Monde perfide, tu le sais à quoi tout cela leur a servi! Ce feu, est-ce là ce qui devait compenser le bien que tu leur as enlevé? Ces liens, cette prison, sont-ce là les belles espérances dont tu les avait flattés? Ces démons, ces monstres, cette odieuse compagnie, est-ce là le bonheur que tu leur promettais et où tu les appelais? *Quid prodest*? Ainsi le réprouvé, tantôt enveloppé dans une noire tristesse, plongé dans un morne silence, immobile et comme dans une stupide consternation, se dévore intérieurement, et devient lui-même son bourreau; tantôt réveillé comme d'un profond sommeil, et rencontrant toujours devant ses yeux la même image de son malheur, rentre dans ses premières agitations, se tourne contre Dieu, décharge son fiel sur tout ce qui se présente, s'en prend à tout, lorsque c'est à lui seul qu'il doit s'en prendre. Quelles imprécations! quels blasphèmes! *Quid prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?*

Après cela, chrétiens auditeurs, laissons-nous surprendre à cette figure du monde qui nous infatue de son faux brillant et qui nous enchante. N'ayons de passion que pour les biens du monde, que pour les grandeurs du monde, que pour les plaisirs du monde; mettons-y toute notre béatitude, et félicitons-nous de nous voir plus abondamment pourvus que les autres, plus élevés, plus accrédités, et par quelque voie que nous ayons pu atteindre là, sachons-nous gré du succès de nos desseins et des moyens que nous avons pris, quoique iniques et criminels : car voilà les maximes du siècle profane, directement opposées aux maximes de l'Evangile. Envions la prospérité de ce riche à qui rien ne manquait, et sans nous inquiéter d'aucune autre chose, ne soyons attentifs qu'à nous faire dans notre condition un sort honorable, doux, aisé, commode : point de gêne ni de contrainte; point d'œuvres

chrétiennes ni de pénitence. C'est-à-dire, suivant l'éloquente expression de l'apôtre saint Jacques, ne pensons dans la vie qu'à nous engraisser comme des victimes pour le temps des vengeances du Seigneur ; traitons délicatement notre corps, vivons dans la bonne chère, contentons tous nos appétits, afin de fournir plus de matière à ce feu où nous sommes réservés. *Epulatis estis super terram, et in luxuriis enutristis corda vestra in die occisionis.* (*Jac.*, V.) Mais où m'emporte mon zèle, et où vais-je? Revenons, mes frères, et disons mieux : Apprenons à nous détacher de ces voluptés sensuelles, de cet orgueil mondain, de ces biens corrupteurs qui ont damné tant d'âmes et qui peuvent nous damner nous-mêmes. Apprenons à les mépriser et à les craindre. Jugeons-en, non par le présent où ils nous plaisent, mais par l'avenir où ils nous entraînent. Jugeons-en comme en juge notre riche : je ne dis pas comme il en jugeait au milieu de ses richesses, et parmi les pompes du monde, mais comme il en juge au milieu des flammes et dans l'excès de son tourment. Faisons la même méditation que lui; mais faisons-la de bonne heure et plus tôt que lui, pour ne la pas faire un jour comme lui : *recordare.* En voilà, si je l'ose dire, le premier point : pour des biens frivoles en eux-mêmes, s'être attiré un mal extrême dans sa nature, le souverain mal! et en voici l'autre : pour des biens passagers et périssables dans leurs suites, s'être attiré un mal infini dans sa durée, un mal éternel! C'est de quoi il me reste à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand les biens de la vie auraient dans le temps de quoi occuper plus solidement le cœur de l'homme, ce serait toujours, dit saint Bernard, une extrême folie de s'y attacher, puisque ce sont, comme la vie même, des biens mortels et passagers. Or ils le sont doublement : biens passagers, parce que dans la vie nous n'en pouvons goûter la douceur que par intervalles, et que le sentiment en est sans cesse, et de moments en moments, interrompu; et biens passagers, parce qu'au bout de la vie il vient toujours et bientôt une dernière heure qui les fait tous évanouir sans retour, et qui en est enfin le terme. Mais, au contraire, reprend le même saint docteur, quand l'arrêt de Dieu n'aurait condamné l'âme réprouvée qu'à des peines en elles-mêmes très-légères, ce serait assez pour en rendre la douleur insoutenable, que ces peines dussent toujours durer; et c'est aussi ce qui arrive en deux manières, car elles n'ont point de relâche, et elles n'ont point de fin. Point de relâche : ce sont des peines continuelles. Point de fin : ce sont des peines perpétuelles. Prenez garde : elles pourraient être continuelles sans être perpétuelles, et elles pourraient être perpétuelles sans être continuelles. Que veux-je dire? le voici. Elles pourraient être continuelles pendant un certain nombre d'années, c'est à dire que pendant ce nombre d'années elles pourraient toujours se faire sentir, et à chaque moment; mais n'être pas perpétuelles, parce qu'après un temps déterminé, elles pourraient cesser et ne plus revenir. Elles pourraient être perpétuelles, c'est-à-dire qu'elles pourraient durer éternellement et n'être pas continuelles, parce qu'elles ne se feraient pas sentir à chaque instant de l'éternité, mais à certains temps qui reviendraient tour à tour, et entre lesquels il y aurait quelque interruption. Ce sont donc deux propriétés toutes différentes que leur continuité et leur perpétuité. La continuité de ces peines regarde proprement l'heure présente et nous marque qu'il n'y a pas un moment présent, dans tout le cours de cette fatale éternité, où le réprouvé ne souffre toujours et avec la même violence. La perpétuité de ces peines regarde proprement l'avenir et nous fait entendre qu'après même la plus longue suite de cette malheureuse éternité, il ne viendra jamais un moment où elles cessent et où le réprouvé n'ait plus à souffrir. Mystère de réprobation! mystère que nous ne pouvons assez méditer ni trop pénétrer! mystère plus intelligible encore et plus sensible au réprouvé, par l'application qu'il en fait aux biens périssables du monde! Faisons-la nous-mêmes dès à présent et développons-le, ce redoutable mystère, autant que nos connaissances nous le permettent : *Recordare quia recepisti bona in vita tua; nunc autem cruciaris.*

En effet, chrétiens, les biens du monde ont deux grands défauts. Le premier, que dans le temps même où nous en pouvons jouir, ils ne peuvent être continuels sans devenir insipides et ennuyeux : c'est à quoi le riche de notre évangile tâchait, comme les autres, de suppléer par une agréable variété, mais qui bientôt, selon l'épreuve qu'en avait fait Salomon et le témoignage qu'il en rend, devient pénible elle-même et fatigante. L'oreille se lasse des sons les plus harmonieux; la vue, des plus beaux objets; et l'esprit, des plus enjouées conversations. On s'accoutume à tout par l'usage; et l'on n'est pas loin de s'en dégoûter, dès qu'on y est une fois accoutumé. Il faut donc interrompre quelque temps, et attendre que le goût, émoussé et comme assoupi, se réveille, pour parler de la sorte, et s'aiguise tout de nouveau. Mais je dis plus, et c'est un second défaut plus essentiel que nous devons remarquer dans les biens du monde; car je veux même qu'ils se fassent tellement sentir dans la vie, qu'à chaque moment de la vie ils ne perdent rien pour nous de leur agrément; du moins la mort les termine-t-elle, et du moins à ce dernier terme nous échappent-ils sans nulle espérance de les recouvrer jamais. Ainsi, que le réprouvé sur la terre ait eu le bonheur le plus constant; que, dans une longue carrière, rien n'ait troublé sa félicité prétendue, tout est passé désormais pour lui; tout est, dis-je, passé; tout ce qui pouvait satisfaire ses désirs et lui aider à charmer le temps; mais rien de

tout ce qui doit servir à sa peine ne passera. Point de relâche, point de fin ; et voilà l'autre comparaison qui fait son supplice et qui demande une nouvelle peinture de son état, tel qu'il le connaît et tel qu'il doit être dans toute l'éternité.

Point de relâche, peines continuelles. Tous les maux de la vie ne viennent communément que par accès; ils croissent et ils diminuent; et il y a des temps où le malade peut en quelque manière se remettre de ce qu'il a souffert, et en réparant ses forces, se disposer encore à souffrir. Mais dans cette multitude infinie et cette monstrueuse chaîne de moments que renferme l'éternité malheureuse, tout est également douloureux. Le moment présent, c'est l'abrégé de tout l'avenir ; le second instant qui le suit, c'est la parfaite image du premier; le troisième n'ôte rien aux deux autres qui l'ont précédé. Poursuivons, et d'un jour allons à un autre jour, d'une année à une autre année, si toutefois l'éternité se peut diviser par années et par jours; accumulons, multiplions, et cela sans mesure. Dans ces innombrables révolutions d'âges et de siècles, c'est toujours, sans variation, le même tourment, toujours le même feu, toujours les mêmes bourreaux, toujours le même désordre, le même effroi, les mêmes pleurs, la même rage. Que dis-je, après tout? Est il naturel que la même action demeure toujours dans le même degré, ou que le même sujet, sans succomber et s'endurcir, reçoive toujours la même impression ? Non, répond saint Augustin, cela ne se peut selon la nature; mais tout est possible à la souveraine puissance d'un Dieu qui n'épargne pas les miracles pour le châtiment du pécheur, comme il ne les a pas épargnés pour son salut. Aussi est-ce en ce sens que le Prophète royal s'écriait : Qui, Seigneur, qui jamais a connu toute la puissance de votre courroux : *Quis novit potestatem iræ tuæ*. (*Psal.* LXXXIX.) C'est donc par un effet de cette puissance si formidable, que Dieu conserve au feu toute son activité, à l'âme toute sa sensibilité. Chaque moment renouvelle l'une et l'autre, et par là chaque moment a son supplice. Point de relâche, peines continuelles! et par rapport à l'avenir, point de fin, peines perpétuelles !

Ici, mes frères, l'esprit se perd, l'esprit même du réprouvé, dont les vues néanmoins sont beaucoup plus déliées, et qui peut agir dans toute son étendue. On creuse les plus profonds abîmes; on mesure d'un pôle à l'autre les plus spacieuses contrées; on passe les plus hautes montagnes; on s'élève par la pensée jusqu'aux plus sublimes régions où roulent les globes célestes ; mais dans l'éternité, dans cette perpétuité de peines, comme dans un labyrinthe tissu de mille chemins, on se trouble, on se confond. On cherche, et jamais on ne trouve; on marche, et jamais on n'arrive; on croit s'éloigner, et insensiblement on se rapproche ; on pense avancer, et insensiblement on recule; on rentre plus avant, quand il n'y a plus, à ce qu'il paraît, qu'un pas à faire pour sortir. Dans ces divers circuits, on se fatigue, on s'épuise, et toujours enfin l'on demeure. Encore une fois, continuité, point de relâche! perpétuité, point de fin !

Faut-il, pour une plus parfaite conviction, vous représenter l'un et l'autre dans ce riche éternellement malheureux? Appliquez-vous. Du fond de l'abîme il lève les yeux au ciel : dans ce séjour de la gloire il aperçoit Abraham. Dirai-je quel saisissement le frappe tout à coup et l'interdit à l'aspect de cette gloire où il pouvait avoir place et qui devait être son partage? Dirai-je quelle douleur le presse, et quel dépit, quand au milieu de cette gloire il voit Lazare, ce pauvre, ce misérable autrefois couvert d'ulcères, et qu'il laissait languir à la porte de son palais? Quelle différence d'états! quel changement! l'un dans le sein d'Abraham où il repose; l'autre au comble de la misère, destitué de tout, et criant d'une voix lamentable : Père Abraham ayez pitié de moi : *Pater Abraham, miserere mei.* (*Luc.*, XVI.) Mais encore que veut-il, et que demande-t-il? Ah! chrétiens auditeurs, qui jamais eût pu se l'imaginer, si l'Evangile ne nous l'eût appris? Cet opulent du siècle, ce riche, qui, pour user de cette expression, regorgeait de biens dans la vie, en est réduit à demander une goutte d'eau ! Envoyez Lazare, et qu'il mette seulement son doigt dans l'eau, qu'il en tire seulement une goutte, qu'il la fasse tomber sur ma langue pour me soulager un moment ; car je suis cruellement tourmenté dans ces flammes : *Quia crucior in hac flamma.* (*Ibid.*) Qu'est-ce qu'un soulagement si léger? Mais ce soulagement, tout léger qu'il est, lui est refusé, parce que sa peine, sans le moindre soulagement ni le plus court, doit être continuelle. Ce n'est pas assez : peines perpétuelles, point de fin; et s'il se promettait d'être jamais délivré de cet état, voici bien, dans la réponse qu'il reçoit, de quoi renverser toutes ses espérances : c'est qu'entre lui et Abraham, c'est-à-dire entre l'état de sa damnation et l'état de la gloire dont jouit Abraham, il y a un chaos insurmontable; tellement que de l'un à l'autre il n'y a plus de passage : *Et in his omnibus magnum chaos inter nos et vos firmatum est.* (*Ibid.*) Affreux chaos ! Et quel est-il? Le péché, disent les théologiens; ce péché où il est mort, mais qui ne mourra jamais dans son cœur, et qui, n'y devant jamais mourir, doit pour jamais le tenir séparé de Dieu, et sous les coups de sa justice : *Magnum chaos.*

Car, pour achever de vous donner l'idée de cette éternelle damnation, comprenez-la comme le docteur angélique saint Thomas l'a conçue lui-même, et comme je vais en peu de paroles vous la tracer. Le pécheur impénitent, et qui meurt dans son impénitence. Dieu dès lors qui le prive de sa grâce en le réprouvant, parce que le terme de toutes les grâces, selon le décret de Dieu, c'est le moment de la mort. De là impuis-

sance absolue dans le réprouvé de sortir de son péché, puisqu'on n'en peut sortir qu'avec la grâce et que par la grâce. Par conséquent, le réprouvé toujours aimant son péché; et, par une conséquence non moins nécessaire, toujours haï de Dieu, qui hait toujours le pécheur, tant que le péché persévère. Sur cela opposition invincible entre ces deux volontés: *Magnum chaos;* je dis entre la volonté de l'homme réprouvé et la volonté de Dieu qui le réprouve : la volonté de l'homme réprouvé toujours criminelle et toujours ennemie de Dieu; la volonté de Dieu qui le réprouve, toujours sainte, et toujours ennemie du réprouvé. Donc le réprouvé toujours digne des châtiments de Dieu, parce qu'il est toujours pécheur et toujours ennemi de Dieu; et Dieu déchargeant toujours ses coups sur le réprouvé, parce qu'il est toujours juste, et que sa justice trouve toujours un objet digne de ses vengeances. Ainsi Dieu, d'une part, lançant toujours le même arrêt, rejetant toujours, frappant toujours, tourmentant toujours; et le réprouvé, d'autre part, haïssant toujours, parce qu'il trouve toujours un Dieu qui le rejette; blasphémant toujours, parce qu'il trouve toujours un Dieu qui le frappe; se déchirant, se désespérant toujours, parce qu'il trouve toujours un Dieu qui le tourmente, toujours une éternité qui l'investit et qui l'accable; se plaignant toujours, et ne se soulageant jamais; voulant toujours mourir, et ne mourant jamais; mais vivant dans son péché, avec son péché, pour porter toute la peine de son péché, sans être jamais en état de l'effacer ni de le réparer. Tel est, dis-je, comme l'ont entendu les Pères et comme nous devons l'entendre, ce mur de division qui sépare éternellement Dieu du réprouvé, et le réprouvé de Dieu : *Et in his omnibus magnum chaos inter nos et vos firmatum est.*

Or, reprenons et dites-moi, chrétiens, ce que doit être au réprouvé cette autre vue d'un mal éternel pour des biens périssables et si peu durables? Dites-moi ce qu'il doit ressentir en rapportant l'un à l'autre ces deux termes, et les comparant : un bonheur humain qui n'est plus, et une éternité malheureuse qui sera toujours; et pour ce prétendu bonheur qui n'est plus et qui même ne fut jamais qu'en idée, une éternité malheureuse qui sera toujours et toujours en effet. Voilà ce qu'il ne peut envisager sans entrer dans les mouvements les plus furieux. Et je ne sais aussi, mes frères, si vous concevez bien l'horreur de ces deux paroles; je dis l'horreur, car, à quiconque les comprend, rien ne doit paraître plus terrible ni plus consternant : *Recepisti bona, nunc cruciaris.* Repassons-les mille fois, et tâchons de les approfondir: *Recepisti*, vous avez eu les biens de la vie, vous en avez joui : voilà le passé; mais ce passé désormais n'est rien; mais ce passé même n'a presque jamais rien été; mais ce passé jamais ne sera rien : *Nunc cruciaris*, maintenant vous êtes tourmenté : voilà le présent, mais ce présent renferme l'éternité tout entière; mais ce présent, depuis qu'il a commencé d'être présent, a toujours été présent, est toujours présent, ne cessera jamais d'être présent. De sorte que depuis tant de siècles que le riche est mort, il a toujours été vrai, et que dans tous les siècles des siècles il sera toujours vrai de lui dire : *Nunc*, maintenant vous souffrez dans le feu; *nunc*, maintenant vous éprouvez toute l'ardeur du feu; *nunc*, maintenant vous êtes irrémissiblement et excessivement tourmenté par le feu : *Nunc cruciaris.*

L'impie ne pouvait se le persuader, et n'ayant égard ni aux témoignages les plus exprès de l'Evangile, ni au consentement le plus général des sages, ni à la créance la plus universelle des peuples, il ne prenait là-dessus d'autres leçons que celles de sa passion, et mettait volontiers au rang des visions cette éternité de supplices pour quelques jours ou pour quelques années de péché. Le mondain le croyait; mais troublé de cette pensée, il en écartait le souvenir; et vivant dans un plein oubli de lui-même, presque à l'entrée de l'éternité, il demeurait aussi tranquille que s'il n'eût eu nulle part aux menaces du Seigneur, ou qu'elles eussent été moins à craindre. Mais la chose désormais n'est que trop certaine à l'impie qui la contestait, n'est que trop présente au mondain qui l'oubliait : l'effet, dans un moment, répond à toutes les difficultés de l'un et supplée aux dissipations volontaires de l'autre.

L'un (je dis l'impie) tout à coup, au milieu de son tourment devient fidèle; mais comment? comme les démons. Il croit, ou plutôt il voit : et en voyant il est saisi d'épouvante. *Credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II.) Il voit; et, par l'expérience personnelle qu'il en fait, ce qu'il traitait autrefois de paradoxes insoutenables, il n'a plus de peine à le reconnaître. Comment un Dieu souverainement bon peut faire éternellement souffrir une créature qu'il a formée; parce qu'étant souverainement bon, c'est pour cela même qu'il doit haïr souverainement le péché; et qu'autant qu'il hait le péché et que le péché subsiste, il doit le punir : Comment un Dieu souverainement juste peut, pour un moment de péché, ordonner une éternité de supplices; parce qu'étant souverainement juste, c'est cela même qui l'engage à proportionner le supplice à la malice du péché; d'où il s'ensuit que cette malice du péché étant infinie, il lui faut une peine infinie, et que, ne pouvant l'être dans sa rigueur, elle le doit être dans sa durée. Comment un Dieu, dès qu'il est Dieu, peut, sur un sujet par lui-même corruptible et mortel, exercer toujours ses vengeances, et toujours y appliquer le feu sans le consumer ni l'anéantir; parce qu'étant Dieu, il dispose de tous les êtres comme il lui plaît, et les détruit ou les soutient selon qu'il lui plaît. Encore une fois, l'impie voit tout cela, et par son propre sentiment il le comprend; mais ce qui lui est incompréhensible, ou ce qu'il ne comprend que

pour se charger lui-même de toutes les malédictions, c'est de s'être aveuglé sur tout cela, de s'être exposé à tout cela, d'avoir voulu dans son incrédulité courir le hasard de tout cela, plutôt que de renoncer à un engagement de passion, à une volupté de quelques jours, tout au plus de quelques années, qui le charmait et qui le corrompait. O enchantement! ô illusion!

L'autre (je dis le mondain) ce mondain toujours distrait des vérités de la foi, quoiqu'il y fût soumis, toujours répandu au dehors et toujours dans le mouvement et l'agitation, recueilli en lui-même et revenu des amusements de la vie qui le dissipaient, devient attentif, et, si je puis m'exprimer ainsi, devient contemplatif. Mais pourquoi? Pour considérer à loisir son malheur, pour en mesurer toutes les dimensions, pour en connaître, si j'ose user ici des paroles de l'Apôtre, pour en découvrir et en connaître toute la hauteur, toute la profondeur, toute la largeur, surtout la durée sans borne et toute la longueur. Il n'y pensait pas lorsqu'il y fallait penser; et ce qui le détournait de cette pensée, c'était une figure aussi vaine qu'elle était éclatante et séduisante : mais enfin il y pense, et il n'y pense que trop. Eternellement il y pensera. Eternellement il comparera cette ombre après laquelle il courait, mais qui passait dans un instant, et cette éternité malheureuse qui ne passera jamais. Eternellement il opposera l'un à l'autre, et dans le désespoir où le jettera l'un et l'autre, éternellement il s'écriera : O moment! ô éternité! *Recordare quia recepisti bona in vita tua, nunc autem cruciaris.*

Concluons, chrétiens : Voilà ce que le Fils de Dieu nous a voulu si souvent marquer dans son Evangile, sous l'idée de ce ver de la conscience qui fait un des plus grands tourments de l'enfer. Voilà en quoi il consiste : dans ces deux vues réunies ensemble, toutes contraires qu'elles sont. Où en suis-je, et qui m'a conduit là? Nul autre que moi-même. Mais comment et pourquoi m'y suis-je réduit? Pour des biens incapables de me contenter, et pour des biens que la mort devait sitôt m'enlever. Remords d'autant plus cruel qu'il est éternel! Or, pour finir par une des plus importantes leçons, ce remords, ce ver de la conscience, nous le portons dès la vie même au milieu de nous, et nous l'y sentons, soit que nous soyons actuellement dans le péché ou que nous soyons seulement dans le danger prochain et dans l'occasion du péché. Sommes-nous pour cela dans l'état d'une réprobation consommée? A Dieu ne plaise! mais voici l'essentielle différence entre nous et le réprouvé. C'est que ce ver n'est pour le réprouvé qu'une peine, et rien de plus; au lieu que c'est pour nous une grâce qui sert à nous préserver du péché ou à nous en retirer, et par conséquent à nous sauver. Dieu, dans l'enfer, l'emploie ce remords, ce ver, à tourmenter le réprouvé, précisément pour le tourmenter; et sur la terre il l'emploie à nous tourmenter nous-mêmes, mais pour nous avertir par de salutaires menaces, mais pour nous presser et nous convertir par d'utiles frayeurs. Et n'est-ce pas ce qu'éprouvent tant de libertins et de mondains dans le cours de leurs désordres? N'est-ce pas ce qu'éprouve en particulier tel auditeur qui m'écoute, et à qui Dieu crie actuellement et intérieurement : *Recordare.* Comprends-tu ce que tu viens d'entendre? y penses-tu? La voix de mon ministre qui te l'annonce, n'est pas la voix d'un homme, c'est la voix de ton Dieu : *Recordare;* Prends-y garde, voilà le fruit de cette avare convoitise; voilà où te mène cette vie sensuelle et molle; voilà ce que cette infâme débauche te doit coûter : *Recordare.* Depuis le moment que ton innocence a échoué et que tu l'as perdue pour te livrer à ta passion, où en es-tu et que vas-tu devenir? Je suis devant toi, auprès de toi, et j'ai la mort avec moi. Elle n'attend qu'un signe de ma part pour te frapper; et sais-tu où elle doit te précipiter? *Recordare.* Ouvre donc les yeux, examine, vois : à quoi t'engages-tu, et pourquoi? Si tu ne le vois pas maintenant, parce que tu ne le veux pas voir, tu le verras un jour malgré toi, comme tant de réprouvés le voient; mais sera-t-il temps? *Recordare.* C'est ainsi, dis-je, que Dieu parle à cette conscience criminelle; c'est ainsi qu'il y excite ce ver qui l'agite et qui la trouble. Heureux qui n'en perd point le sentiment; qui se rend flexible à ces impressions secrètes; qui, dans une sérieuse méditation, prend la balance du sanctuaire et pèse attentivement tout ce que lui offre le monde et tout ce que la justice vengeresse de Dieu lui destine! J'ose défier le cœur le plus endurci de tenir contre une telle comparaison.

Mais que faisons-nous? Par la raison même que cette réflexion est si puissante et que cette comparaison a tant de vertu pour nous toucher, nous l'effaçons, autant qu'il est possible, de notre esprit. Car ce ver dans un réprouvé ne meurt point; mais dans un pécheur, avant qu'il ait fini sa course, ce ver peut mourir : et voilà à quoi nous travaillons; c'est-à-dire que nous nous obstinons contre ce remords, contre ce ver de notre conscience, parce qu'il nous importune; que nous le rejetons, que nous nous efforçons de l'étouffer, ou du moins de l'assoupir et de l'endormir. C'est pour cela qu'on sort comme hors de soi-même sans y rentrer jamais, et qu'on se donne tout entier aux objets extérieurs. On écarte toutes ces idées de damnation, d'enfer, d'éternité malheureuse, comme des idées trop affligeantes, comme des idées très-éloignées, comme des idées même assez incertaines et dont on n'a qu'une foi superficielle et très-chancelante. On n'a d'attention que pour ce qu'on aperçoit autour de soi, que pour ce qui plaît à la nature, que pour ce qui favorise les inclinations, que pour ce qui flatte les sens. Cependant les années s'écoulent, la mort avance; elle arrive et rappelle le souvenir de ce qu'on avait si longtemps oublié. Car

c'est dans le sein même de la mort que renaît ce ver : *recordare.* C'est là que le pécheur, selon l'expression de notre Evangile, enseveli dans les flammes, voit malgré lui et dans toute son évidence ce qu'il ne voulait pas voir. C'est là qu'incessamment il se redit à lui-même ce qu'il ne voulait pas entendre : *Recordare.* Y penses-tu maintenant? le conçois-tu? Oui, sans doute, il y pense et il le conçoit ; mais il n'y pense plus et il ne le conçoit plus qu'à sa confusion et que pour sa damnation. Puissiez-vous, chrétiens, y penser dès à présent pour votre conversion et votre sanctification ! Puissiez-vous dire, comme le Prophète : *Hæc recordatus sum.* (*Psal.* XLI.) Je me suis souvenu de ces grandes vérités, je me les suis fortement imprimées dans l'esprit, je les ai considérées à loisir, et partout je les ai eues présentes : *Hæc recordatus sum.* Je m'en suis souvenu au milieu du monde pour me préserver de ses illusions, pour me fortifier contre ses tentations, pour me relever de mes chutes, pour me retirer des voies de perdition où je marchais : *Hæc recordatus sum.* En quelque état même que je me sois trouvé, et quelque profession que j'aie faite d'une vie plus réglée, plus pieuse, plus remplie de bonnes œuvres, je n'ai pas cru, par une présomptueuse sécurité, que ce fût un souvenir peu nécessaire pour moi; je m'en suis servi dans mes tiédeurs pour me ranimer, dans mes relâchements pour me réveiller et pour prévenir les suites funestes où ils pouvaient m'entraîner. *Hæc recordatus sum, et effudi in me animam meam* (*Ibid.*); car à ce souvenir, mon âme a été tout émue; j'en ai tremblé; je me suis humilié devant le Seigneur; je lui ai présenté le sang de son Fils; je suis encore allé plus avant, et cette crainte chrétienne m'a porté à de saintes résolutions. Je les garderai par la grâce de mon Dieu; je les renouvellerai chaque jour et m'y conformerai. Ainsi, mes frères, la pensée de l'enfer, mais une pensée vive, mais une pensée efficace et solide nous ramènera dans le chemin du salut si nous l'avons quitté, nous y affermira, nous y élèvera, jusqu'à ce que nous parvenions au terme de la félicité éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON XXIII.

Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême.

SUR LE PÉCHÉ MORTEL.

Cum venerit dominus vineæ, quid faciet agricolis illis? Aiunt illi : Malos male perdet. (*Matth.*, XXI.)

Quand le maître de la vigne sera venu, que fera-t-il à ces vignerons? Ils lui répondirent : Il fera périr misérablement ces misérables.

Ce fut sans doute un attentat bien criminel que celui de ces vignerons de l'Evangile, qui, rebelles à leur maître, refusèrent avec tant d'obstination de se soumettre à ses ordres, et qui, par un dernier excès, osèrent porter leurs mains parricides jusque sur son fils unique, et lui donner le coup de la mort. Serons-nous après cela surpris qu'un maître, si sensiblement et si cruellement outragé, s'élève contre d'indignes serviteurs? qu'il poursuive avec ardeur la perte de ces misérables, et que, dans le sentiment de la plus juste colère, il les fasse misérablement périr? *Malos male perdet.* Tel est, chrétiens, l'état du pécheur; et c'est, par l'application la plus naturelle, ce que j'ai à vous représenter dans ce discours, où je veux vous inspirer une sainte horreur du péché : j'entends de ce péché qui donne la mort à l'âme, et qui en est la ruine fatale. N'allons point, au reste, chercher trop loin, nous pouvons tirer le remède du mal même; et pour vous faire concevoir contre le péché toute l'aversion qu'il mérite, il suffit d'en bien expliquer la nature : c'est tout mon dessein, et voici comment je le propose.

Comme l'état de la grâce consiste dans une union mutuelle de la volonté de Dieu et de la volonté de l'homme, aussi par le péché, dit l'ange de l'école, saint Thomas, il se fait au contraire un divorce entier, une mutuelle séparation de ces deux mêmes volontés : de celle de l'homme, lequel devient ennemi de Dieu ; et de celle de Dieu, lequel devient ennemi de l'homme; avec cette différence toutefois, qu'il faut bien observer, que c'est toujours Dieu qui fait les premières démarches pour s'unir à l'homme par la grâce, et toujours l'homme qui fait les premiers pas pour se séparer de Dieu par le péché.

Le péché donc, ce monstre si odieux en lui-même et si peu craint néanmoins dans notre siècle, pour le bien connaître, doit être considéré sous deux rapports : par rapport à l'homme et par rapport à Dieu. Par rapport à l'homme qui le commet, et par rapport à Dieu contre qui il est commis; par rapport à l'homme qui le commet, et qui dès là s'éloigne de Dieu; par rapport à Dieu contre qui il est commis, et qui dès là s'éloigne de l'homme. La triste et affreuse peinture que j'ai à vous mettre aujourd'hui devant les yeux ! l'homme contre Dieu, et Dieu contre l'homme! L'homme contre Dieu, comme infracteur de la loi : *Malos;* et Dieu contre l'homme, comme vengeur de la loi violée : *Male perdet.* Parlons plus simplement; et tout ceci que je laisse à développer dans la suite, réduisons-le à deux articles, qui vont faire tout le sujet de votre attention; savoir : l'injustice du pécheur, et son malheur. L'injustice du pécheur, lorsqu'il se tourne contre Dieu, et le malheur du pécheur, lorsqu'il oblige Dieu à se tourner contre lui. L'injustice du pécheur : Si le devoir et un amour raisonnable ont quelque pouvoir sur vos cœurs, vous trouverez dans cette première considération de quoi vous toucher, et ce sera la première partie. Le malheur du pécheur : Si vous êtes du moins sensibles à vos véritables intérêts, et capables d'une crainte salutaire, il y aura dans cette seconde considération de quoi vous étonner, et ce sera la seconde partie. Ah! Seigneur! s'écriait le Prophète royal, et puis-je bien m'écrier avec lui, à la vue de tant de pécheurs qui méprisent votre loi et qui l'a-

bandonnent, je me suis senti tout à la fois ému d'indignation et de compassion : *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam* (*Psal.* CXVIII); d'indignation, en voyant leur injustice; de compassion, en considérant leur malheur. Faites, mon Dieu, qu'ils comprennent eux-mêmes l'un et l'autre, et qu'ils apprennent à se préserver de l'un et de l'autre. C'est pour cela que j'implore votre secours par l'entremise de la plus sainte des Vierges, en lui disant : *Ave*.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Bernard, parmi bien d'autres réflexions qu'il fait sur l'injustice du pécheur, nous la donne spécialement à connaître sous deux idées générales où je me renferme, et que vous devez bien remarquer. Figurez-vous Dieu, dit-il, comme un maître souverainement puissant : *Cogita Dominum.* (Bern.) Représentez-vous Dieu, ajoute-t-il, comme un père souverainement bienfaisant : *Cogita patrem.* (*Idem.*) Vous vous rendez coupable envers lui, sous l'un et sous l'autre rapport, lorsqu'au lieu de lui demeurer constamment attaché par une fidélité inviolable et par un amour éternel, vous vous séparez de lui par le péché : *Ad omnia reus es.* (*Idem.*) Développons ces deux pensées; car, quand en effet j'examine les divers titres par où nous appartenons à Dieu, je trouve surtout deux raisons, qui nous imposent une obligation plus étroite de lui demeurer toujours unis, sans jamais, en quoi que ce soit, ni pour quoi que ce soit, nous départir de ses intérêts. La première est une dépendance naturelle, et la seconde une légitime reconnaissance. En quoi donc le pécheur est injuste; c'est qu'en violant la loi de Dieu, il refuse premièrement au souverain domaine de Dieu, dont il relève nécessairement, l'obéissance et la soumission qui lui est due; secondement, à la bonté paternelle et infiniment libérale de Dieu, qui le comble de faveurs, l'amour et la gratitude que méritent ses bienfaits : *Cogita Dominum, cogita patrem.* Deux caractères d'injustice dans le péché : caractère de rébellion, caractère d'ingratitude. Ceci demande encore une nouvelle explication. Ecoutez-moi.

Caractère de rébellion; car c'est un oracle de l'Apôtre, et dans la religion que nous professons une vérité fondamentale, qu'il n'y a, à proprement parler, qu'un seul maître, qui est Dieu, le Seigneur par excellence : *Unus Dominus* (I *Cor.*, VIII); c'est à lui seul que tout répond, à lui seul que tout est soumis. Pourquoi? Parce qu'il est seul l'auteur et le premier moteur de toutes choses : *Ex quo omnia, per quem omnia.* (*Ibid.*)

Domaine inaliénable. Dieu a bien pu, dans l'exécution, laisser à l'homme sa liberté pour obéir ou pour n'obéir pas, pour demeurer dans le devoir, ou pour se révolter; mais quant à l'obligation, Dieu n'a pu exempter l'homme d'une dépendance essentiellement née avec lui : c'est comme un caractère ineffaçable. Dès là que je conçois un être créé; je conçois, par une suite nécessaire, un être dépendant; et dès là que je me forme l'idée d'un Dieu créateur, ce serait une chimère que d'en séparer la souveraineté et le pouvoir.

Domaine supérieur et absolu. Toute autre autorité, poursuit l'Apôtre, est émanée de ce principe, est dérivée de cette source : *Non est potestas nisi a Deo.* (*Rom.*, XII.) Sapez ce fondement, la grandeur des rois s'évanouit, le pouvoir du magistrat est anéanti, la loi demeure sans vigueur; tout est égal, disons mieux, tout est brouillé et confondu, parce qu'il n'y a plus de gouvernement légitime, où l'on puisse commander ni où l'on doive obéir.

Domaine aussi dont Dieu a toujours paru jaloux sur toute chose. A peine l'ange est-il formé, que Dieu éprouve sa fidélité. S'il veut sauver l'homme, c'est par l'observation de sa loi. Telle est la voie par où il nous conduit. Voilà à quoi il attache ses récompenses, ce qu'il attend, ce qu'il exige de nous, ce qu'il nous propose dans cette vie mortelle, comme le sujet de nos plus profondes méditations, comme l'objet de nos vœux les plus ardents, comme la règle, l'âme de toutes nos actions : *In mandatis ejus volet nimis.* (*Psal.* CXI.)

De là enfin domaine tellement inviolable, que quelque intérêt d'ailleurs qui s'y trouvât mêlé, s'agît-il de la fortune, des biens, de l'honneur, de la vie même, je dis plus, du renversement de l'état, du débris entier du monde, il ne peut jamais être permis de transgresser le plus léger article de la loi que Dieu nous a donnée. Pourquoi? Parce que nul intérêt humain ne peut entrer en comparaison avec les intérêts du Seigneur, qui est le premier maître : *Cogita Dominum.*

Or, que fait néanmoins le pécheur? le voici. C'est qu'il veut se soustraire au joug, et que par un attentat insoutenable, il se dispense, comme d'un plein droit, de l'obéissance qu'il doit au souverain Législateur. Car qu'est-ce que le péché? Toute pensée de l'esprit, répond saint Augustin, tout sentiment du cœur, toute parole de la bouche, toute action contre la loi de Dieu. Au milieu donc de toute la nature soumise et humiliée sous la main du Tout-Puissant, seul rebelle à la loi, l'homme pécheur entreprend de l'examiner, de la censurer, d'en retrancher, de l'élargir, de l'interpréter, de la tourner à son gré; parlons plus juste : il la profane, il la rejette, il la détruit, autant qu'il dépend de lui : *Dissipaverunt legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.)

Le mondain dit : Je ne puis dans le monde m'assujettir à tant de devoirs, ni observer tout. Je ferai telle et telle chose : du reste qu'on ne m'en demande pas davantage; il y en a là pour moi autant qu'il faut : *imminue de jugo gravissimo, et serviemus tibi.* (III *Reg.*, I.) L'ambitieux dit : La carrière est ouverte; un vent favorable me pousse, et dans un moment peut-être il va me porter aux premiers rangs : chacun pense à s'avancer; ne demeurons pas en arrière. Mais la loi dé-

fend cette perfidie qui éloignera mon compétiteur, cet artifice qui le perdra, cette intrigue que la passion fait jouer, et où toutes les règles de la justice sont renversées : il n'importe, il faut s'élever : *Conscendam*. (*Isa.*, XIV.) Le voluptueux dit : Venez et vivons au gré de nos désirs : le plaisir enchante, et qui y peut résister? l'objet qui me charme a pris trop d'empire sur mon cœur, pour rompre désormais ma chaîne : la vie sans engagement est fade et insipide. Dieu le condamne, il est vrai, ce jeu, cet entretien, ce commerce ; je ne puis, sans enfreindre ses ordres, voir davantage cette personne, chercher encore cette occasion, fomenter plus longtemps cette habitude ; il y faudrait renoncer, le ciel le veut ; mais moi je ne saurais m'y résoudre, et il n'en sera rien : *Nequaquam faciam.* (*Jerem.*, II.) L'avare dit : Thésaurisons, amassons, enrichissons-nous, et au plutôt ; c'est le pauvre que je dépouille, j'en conviens, et Dieu s'en est déclaré le protecteur ; c'est l'héritage de la veuve que j'usurpe, et Dieu a pris en main ses intérêts ; ce procès est mal fondé, ce profit excède, ce contrat est usuraire : les volontés du Seigneur sont expresses là-dessus, et je ne les puis ignorer ; mais d'ailleurs la voie est sûre pour remplir mes coffres, et pour grossir mon trésor ; cela me suffit : *Dividam spolia, implebitur anima mea.* (*Exod.*, XV.) Le vindicatif dit : J'ai été offensé, et rien ne doit être plus sensible qu'un outrage ; l'affront est sanglant, le tort est manifeste, il y va de l'honneur ; je n'écoute rien de plus ; j'en aurai raison, et le ressentiment sera poussé jusqu'au bout : *Persequar, evaginabo gladium meum.* (*Ibid.*) Le libertin raille des choses les plus saintes ; le médisant flétrit la réputation de son frère ; le possesseur de mauvaise foi ne veut rien rendre ; le magistrat vend la justice : l'homme d'épée fait des violences ; le soldat pille et vole ; le marchand fraude ; l'artisan demande au delà de son travail : autant qu'il y a d'articles dans la loi, ce sont pour le pécheur autant de sujets de révolte. Dieu parle, et il n'est point écouté ; il ordonne, et il n'est point obéi ; il défend, il menace, il tonne ; défenses, menaces, tout est inutile.

Maîtres du siècle (je ne dis pas seulement grands du siècle ; mais j'entends toute personne d'un rang, en quelque sorte que ce soit, supérieur à un autre, jusque dans les conditions mêmes les moins relevées) ; maîtres du siècle, si jaloux de votre autorité, si scrupuleux sur ce qui la blesse, si ardents à la défendre, si difficiles à pardonner, si prompts à la vengeance ; ce sont vos propres sentiments que je me contente ici de consulter : c'est à vous-mêmes que j'en appelle. A quoi vous porte dans le monde un mépris, une injure? Quelles inimitiés, quels emportements, quels éclats ! On se ruine en procès; on se déchire par les plus atroces calomnies ; le frère, sans respect du sang et malgré les nœuds les plus étroits, va plonger le fer jusque dans le sein de son frère. Or voilà, ô homme! votre leçon. Rappelez, j'y consens, toute votre sensibilité. J'approuve, si vous le voulez, vos maximes, je souscris à vos raisons ; mais après tout, dans les choses mêmes dont le monde est le plus vivement touché, de quoi s'agit-il? D'un droit souvent douteux et purement arbitraire ; fondé, quelquefois sur l'âge, tout au plus sur la naissance, rarement sur le mérite, et qui du reste ne va presque à rien ; d'une offense où il y a toujours, qui que vous puissiez être, si peu de différence entre l'aggresseur et celui qui se tient offensé. Vers de terre que nous sommes, cendre et poussière; faibles, viles créatures, il nous sied bien d'être si délicats et si sensibles, tandis qu'on ne compte pour rien d'insulter au Maître qui domine là-haut sur nos têtes, d'aller contre l'ordre qu'il a établi, de s'opposer à ses desseins, d'attenter à ses droits : droits éternels, si saints et si sacrés, si incontestables et si légitimes, si nécessaires et si essentiels. C'est un monstre à nos yeux qu'une injure faite à un homme par un autre homme comme lui : et qu'est-ce donc à un homme que de s'attaquer au souverain Auteur de son être, et de résister en face au Tout-Puissant?

Outrage d'autant plus sanglant, que Dieu est le seul maître envers qui l'on ose se comporter de la sorte ; car ne sont-ce pas ceux-là mêmes qui paraissent plus hardis à transgresser la loi que nous voyons ensuite les plus souples, les plus flatteurs, les plus servilement attachés aux puissances de la terre? L'injure va encore plus loin : l'homme pécheur est rebelle à Dieu, refuse de se soumettre à la loi de Dieu ; en quoi? Dans les choses mêmes où tous les jours il obéit à un homme ! On sait bien, pour un grand de qui l'on dépend, réprimer ses passions, mortifier ses désirs, étouffer ses ressentiments ; on sait prodiguer ses biens, sacrifier son repos, se composer, se gêner, se contrefaire, se renoncer, se vaincre; voilà ce qu'on a bientôt appris pour des hommes mortels, et ce qu'on ne veut jamais apprendre pour le Dieu immortel. Mais quel Dieu néanmoins, mes frères (on ne peut trop le redire de fois ni trop se confondre dans cette pensée), quel Dieu enfin est le nôtre, qui fait les grands et qui les abaisse, qui met les rois sur le trône et qui les en fait descendre ! le Roi lui-même des rois, l'arbitre des nations et le dominateur du monde! *Cogita Dominum.*

Ce n'est pas tout, mais suivant toujours la pensée de saint Bernard, je vais plus avant, et j'ajoute que ce maître souverainement puissant est encore pour vous, mon cher auditeur, un père, et un père souverainement bienfaisant. Premier caractère d'injustice dans le péché, caractère de rébellion ; second caractère d'injustice dans le péché, caractère d'ingratitude : *Cogita patrem.*

Quand le prophète Nathan représenta à David, sous un nom étranger, l'énormité tout ensemble, et de l'adultère et du meurtre qu'il avait commis, ce prince, au seul récit qu'il entendit et qui le frappa, selon la

droiture naturelle de son cœur, condamna hautement le crime sans bien connaître le criminel. Vive le Seigneur! s'écria-t-il, quiconque a fait cela est digne de mort : il le rendra au double et au delà : *Filius mortis est vir qui fecit hoc* (II *Reg.*, XII). Ainsi, chrétiens, quand sous la figure ou de cette terre stérile, ou de cette vigne cultivée avec soin, mais ne rapportant que des fruits plein d'amertume; sous la figure d'un Absalon les armes à la main et conjuré pour enlever à son père même la couronne; sous la figure de ce disciple qui vendit son maître, de cet apôtre qui le renonça, de ce peuple déicide qui porta sur lui ses coups; quand, dis-je, sous toutes ces figures, on nous peint la noire perfidie et l'affreuse ingratitude du pécheur, nous en sommes touchés; nous entrons là-dessus dans des sentiments d'indignation; nous devenons éloquents à exagérer la dureté, l'insensibilité, le parricide, le sacrilége : *Filius mortis est vir qui fecit hoc.* (*Ibid.*) Mais, sur cela même aussi, ne pourrais-je pas vous parler, moi, comme le même prophète à David, lorsque reprenant tout à coup et élevant la voix d'un ton vif et animé, il lui adressa de la part de Dieu cette formidable parole : *Tu es ille vir.* (*Ibid.*) Non, prince, dit-il à ce roi homicide et voluptueux, non il ne faut point chercher plus loin pour trouver cet homme contre qui vous venez de prononcer un arrêt si sévère : c'est vous-même, vous à qui je parle, vous que le Seigneur a placé sur le trône, et qui avez encore les mains pleines du sang d'un fidèle serviteur à qui vous avez si injustement ravi et l'honneur et la vie : *Tu es ille vir.*

N'attendez pas, mon cher auditeur, que dans un long récit j'étale à vos yeux tous les bienfaits du Seigneur. Qu'y a-t-il autour de vous qui ne vous en parle; car qu'y a-t-il autour de vous qui ne soit un don de sa main; et ce que la voix de toute la nature vous redit sans cesse, si vous l'ignorez, qui peut mieux vous en instruire et mieux vous le faire sentir? *Tu es ille vir.* Oui, vous l'êtes cet homme sorti du sein d'un Dieu votre créateur, nourri des dons d'un Dieu votre conservateur, racheté du sang d'un Dieu votre sauveur, justifié par la grâce d'un Dieu votre sanctificateur, appelé à toute la gloire d'un Dieu votre rémunérateur. *Ille vir.* Cet homme (car peut-être pour vous toucher, vous faut-il quelque chose de plus propre encore et de plus particulier), cet homme chrétien, c'est-à-dire cet homme spécialement choisi de votre Dieu, spécialement adopté de votre Dieu, spécialement né dans le sein de la lumière par la miséricorde de votre Dieu, tandis que des millions d'autres, malheureusement ensevelis dans les ténèbres, y périssent sans jamais avoir bien connu le Seigneur, et sans que le Seigneur, à ce qu'il paraît en quelque sorte, les ait jamais bien connus? *Tu es ille vir.* Comptez, comptez, si vous le pouvez, mille faveurs secrètes dont vous avez seul été témoin, et qui ne vous sont communes avec nul autre. C'est au témoignage de votre cœur que je vous renvoie. Il percera d'un coup d'œil les longs espaces de tant d'années où si souvent il a fallu, tantôt vous soutenir et tantôt vous relever; tantôt vous presser par la grâce et tantôt vous attendre; tantôt vous intimider et tantôt vous rassurer; tant de fois vous rechercher, tant de fois vous recevoir; tant essuyer d'outrages et tant de fois les oublier. Que si ce n'est point encore assez, votre Dieu, je vous l'annonce, à tant de bienfaits, est prêt dans la suite d'en ajouter tous les jours de nouveaux : *Et si parva sunt ista, adjiciam tibi multò majora.* (II *Reg.*, XII.)

Mais, de votre part, quel retour, âme criminelle, ou plutôt quelle monstrueuse opposition! Je vous vois sans ménagement, sans égard, porter l'amertume dans le cœur de votre Père céleste, mépriser ses ordres, violer sa loi, l'abandonner! *Fecisti mala, et potuisti!* (*Jerem.*, III.) Vous l'avez fait, et vous l'avez pu! Joseph, sensible aux bontés de son maître, ne concevait pas qu'il pût se résoudre à l'offenser : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum?* (*Gen.*, XXXIX.) Mais vous, vous ne le concevez que trop; vous ne savez que trop soutenir l'horreur d'une conduite où il ne paraît rien qui ne blesse les sentiments les plus naturels. *Et potuisti!* Vous l'avez pu! quoi? Allons par degrés, et comprenez une fois toute votre ingratitude et toute votre injustice, si néanmoins on la peut comprendre telle qu'elle est et dans toute son étendue. *Et potuisti!* Vous l'avez pu, dis-je, quoi? recevoir le bienfait et en jouir, mais en même temps oublier le bienfaiteur et le trahir! Des hommes qui tiennent tout de Dieu et qui doivent tout à Dieu, s'élèvent avec mépris contre Dieu! Ah! parlez, ingrate créature, pour laquelle de ses grâces, prenez-vous contre lui les armes et entrez-vous en guerre avec lui? *Et potuisti!* Vous l'avez pu, quoi? non-seulement en jouissant du bienfait, trahir le bienfaiteur, mais tourner contre le bienfaiteur son bienfait même, et le faire servir à votre iniquité! Comment cela? Ne le voyez-vous pas? ou si vous ne le voyez pas, apprenez-le et confondez-vous. Un homme est dans la fortune (car ce sont ces illustres pécheurs, ces pécheurs distingués par le nom, l'élévation, le rang, l'abondance, par tous les avantages humains, qui se livrent plus délibérément et plus constamment au péché), un homme, dis-je, est dans la fortune, et rien ne lui manque; un homme est dans l'autorité, et il peut tout par son crédit; un homme a du génie et ces qualités de l'esprit qui le rendent plus clairvoyant que les autres et plus pénétrant; une jeune personne a de la beauté; une femme a reçu de la nature une grâce qui frappe la vue et qui la fait remarquer. Ainsi de mille autres, et voilà les dons de Dieu. Mais quel en est l'usage ou pour mieux dire, quel en est l'énorme abus? Cet homme, parce qu'il est opulent et que Dieu l'a comblé de biens, n'en est, aux dépens de

Dieu même et de ses divins commandements, que plus adonné à d'infâmes débauches, et que plus sujet à tous les désordres d'une vie sensuelle et molle. Cet homme, parce qu'il est dans la grandeur et que Dieu l'a élevé, n'en est que plus libre à s'affranchir envers Dieu même de tous ses devoirs, que plus vain, que plus impérieux, que plus injuste dans ses desseins, et que plus entreprenant contre toutes les règles de l'équité et de la religion. Cet homme, parce qu'il est plus éclairé et que Dieu l'a doué de certains talents, au lieu d'en user pour Dieu même et selon Dieu, n'en est que plus artificieux à former de criminelles intrigues, que plus habile à dissimuler ses pratiques et ses menées, à cacher ses perfidies et ses détours, à répandre ses fausses maximes et ses erreurs, à conduire à bout tout ce que lui inspire ou la chicane la plus rafinée ou la plus subtile politique. Cette jeune personne, cette femme, parce qu'un éclat passager la relève, et que le souverain Auteur de la nature l'a favorisée de je ne sais quel agrément, n'en est que plus éprise d'elle-même, et que plus mondaine. Image brillante de cette beauté éternelle qui fait, dans les siècles des siècles, la félicité des esprits célestes, à quoi l'emploie-t-elle, ce don spécieux ? à dérober au Seigneur même, le dispensateur de tous les dons, autant de cœurs qu'elle rassemble autour d'elle d'idolâtres, et qu'elle en reçoit d'encens et d'adorations ? Est-ce donc là, peuple aveugle et insensé, ce que vous devez à votre Dieu ? Est-ce là ce que vous lui rendez ? Il y a plus encore. *Et potuisti !* Vous avez pu tout cela, vous l'avez fait, et pourquoi ? Pour le sujet le plus vil et le plus frivole, pour un intérêt bas et sordide, pour un léger plaisir, pour une vaine satisfaction, pour un désir mal réglé qui vous domine, pour une fausse lueur qui vous éblouit, pour un fantôme d'honneur qui vous joue, pour une idole de chair et une divinité mortelle que vous adorez. C'est, dites-vous, que la passion vous emporte; je le sais, et c'est justement aussi ce que je déplore et ce que je ne puis trop vous reprocher : que cette passion ait plus de pouvoir sur vous que toutes les grâces divines et que toute la reconnaissance qui leur est due; que cette passion qui vous perd ait assez de force pour vous faire sacrifier à ses honteuses convoitises le Dieu de votre salut, le seul principe de votre être, votre seul appui et votre unique ressource ; que vous comptiez pour rien de le déshonorer, de le renoncer, de le crucifier, pourvu que vous puissiez contenter cette passion.

Car voilà, mon Dieu, la conduite du pécheur. En vain vous faites tout pour lui, il n'en est pas moins disposé à tout faire contre vous. Le plaisir même qui n'est pas contre votre loi perd dès là pour lui sa pointe et lui devient ennuyeux. Tout ce qui est dans la règle le blesse; tout ce qui ne va pas au delà du devoir ne lui peut suffire; et si vous n'y êtes offensé, Seigneur, il n'y a rien qui le pique ni rien qui l'engage. Tout lui sert pour cela : la vie, les forces, la santé, la fleur de l'âge, l'enjouement, l'adresse, l'habileté, la fortune, le rang, la naissance, la dignité : tout ce qui vient de vous, mon Dieu, et qui, par une conséquence nécessaire, devrait retourner vers vous et n'être employé que pour vous. Mais jusques à quand, Seigneur, jusques à quand ? *Usquequo Domine, usquequo ?* (*Psal.*, XCIII.) Abandonnerez-vous donc votre cause, et serez-vous insensible à l'iniquité de votre peuple ? Non, chrétiens; et comme j'ai présentement à vous le montrer, il ne sait que trop rendre au pécheur mal pour mal : *malos malè perdet.* Ainsi je reprends : l'homme contre Dieu comme infracteur de la loi, voilà l'injustice du pécheur et ce que vous avez vu; Dieu, contre l'homme, comme vengeur de la loi violée, voilà le malheur du pécheur; et c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu hait le pécheur, et cette haine est tellement inséparable de sa nature, qu'il cesserait d'être Dieu, s'il cessait un moment de haïr le péché et celui qui le commet : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* (*Psal.* V.) Haine qui n'a dans Dieu point d'autre principe que son infinie bonté, ni d'autre mesure que toute l'étendue de cette divine perfection. Il a en horreur, dit Tertullien, tout ce qui est mal. Pourquoi ? parce qu'il est bon. Comment? autant qu'il est bon. C'est-à-dire qu'il hait le péché nécessairement, parce qu'il est nécessairement bon ; qu'il hait le péché souverainement, parce qu'il est souverainement bon; qu'il hait le péché et qu'il le haïra éternellement, parce qu'il est éternellement bon. De là l'Ecriture n'a point, ce semble, d'expressions assez fortes, point de traits assez vifs pour nous peindre cette haine et nous en donner une juste idée. C'est, dit le Prophète royal, une colère pleine d'indignation et qui va jusqu'à la fureur : *Iratus est furore Dominus.* C'est, ajoute le saint roi, un sentiment profond et amer : *Exacerbavit Dominum peccator.* (*Psal.* X.) C'est, dans les termes du Sage, une aversion mortelle : *Quos exhorruisti, Domine* (*Sap.*, XII); une inimitié jusqu'à avoir l'homme en abomination : *Abominatio Domini est.* (*Prov.*, III.) C'est un anathème qui tombe sur le pécheur et dont il est comme investi, imbu, pénétré : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus.* (*Psal.*, CVIII.)

Or c'est en cela même, chrétiens, que je fais consister le malheur de l'homme dans l'état du péché : je veux dire en ce que, par le péché, il oblige Dieu à se tourner contre lui, après qu'il s'est lui-même tourné contre Dieu. Car, l'avez-vous jamais bien compris, mon cher auditeur, ce que c'est que d'être dans la disgrâce et la haine de Dieu? Ce langage, je l'avoue, est assez inconnu aux personnes du monde. Je sais quelle peine il y a à se faire entendre là-

dessus, et à toucher des cœurs accoutumés à ne juger des choses que par les sens. Si j'avais à vous mettre devant les yeux des revers éclatants, des morts subites, des familles ruinées, des campagnes désolées, la misère, la pauvreté, la maladie, la douleur; j'aurais alors de quoi vous intéresser; et, plus éloquents que moi sur des maux auxquels vous n'êtes que trop sensibles, vous sauriez bien me prévenir, et aller même au-delà de tout ce que j'en pourrais dire. Mais un Dieu ennemi, un Dieu perdu; le précieux talent de la grâce dissipé; voilà, Seigneur, à quoi l'homme, ce semble, ne prend plus de part; cet homme créé néanmoins uniquement pour vous aimer et pour être aimé de vous.

Ce désordre, après tout, chrétiens, n'est pas si général, qu'il ne se trouve encore des âmes capables de sentir une telle perte. La foi n'est pas tout à fait éteinte dans les cœurs; et c'est à la faveur de ce rayon de lumière qui nous reste que je puis espérer de vous faire au moins entrevoir l'état d'une âme dont Dieu s'est retiré. État terrible: prenez garde; état doublement funeste, et par la nature des biens dont il nous prive: ce sont les biens de la grâce ou c'est la grâce elle-même, et par la qualité des maux à quoi il nous expose: c'est une éternelle damnation. Appliquez-vous à ces deux considérations.

Je le dis d'abord: état terrible par la nature des biens dont il nous prive, puisque ce sont les biens de la grâce, ou plutôt, puisque c'est la grâce elle-même. Car quelle désolation, remarque saint Augustin, et qu'est-ce qu'une âme sans la grâce? Ce que la racine est à l'arbre, ce que l'âme elle-même est au corps, la grâce l'est à l'âme, qu'elle fait vivre d'une vie surnaturelle et divine. Coupez la racine, l'arbre n'est plus qu'un tronc inutile et propre à jeter au feu. Séparez l'âme du corps, le corps n'est plus qu'un cadavre hideux, sans mouvement, sans sentiment; et ôtez à l'âme la grâce sanctifiante, vous lui ôtez le germe, le principe de vie qui l'anime: elle est morte, et tout est mort avec elle: *Vivens mortua est.* (I *Tim.*, V.)

De là (suivez toutes ces conséquences; ce sont dans la religion autant de vérités incontestables), de là, une âme sans la grâce, c'est une âme sans mérite: tout le passé est détruit. En vain, jouissant peut-être durant de longues années d'une parfaite santé, pleine de force et de vigueur, et constamment appliquée au travail, elle s'était fait un trésor pour l'éternité, et l'avait grossi: un moment a tout dissipé. Le coup fatal qui lui a donné la mort, lui a fait perdre sa première beauté; un mauvais levain a corrompu toute la masse; le poison a gagné de la racine aux branches, du cœur aux membres; tout est infecté. Que veux-je dire? je m'explique. En vain après le divorce que l'homme a fait avec Dieu par le péché, et que Dieu a fait avec l'homme, le pécheur voudrait-il encore compter sur ses œuvres passées, qui faisaient néanmoins toute sa richesse, et sur quoi il fondait son espérance. Une tache flétrit la plus belle vie: le mérite en est perdu: le fruit en est anéanti; tout est oublié: pauvre, indigent, nu, dépouillé, il n'a plus rien à présenter à Dieu, si Dieu l'appelle: *Et nescis quia tu es miser, et pauper, et nudus, et miserabilis.* (*Apoc.*, III.)

Une âme sans la grâce, c'est une âme sans action; c'est-à-dire une âme incapable alors de rien faire qui soit agréable à Dieu et méritoire pour l'éternité. Ce n'est point seulement sur le passé, c'est sur l'avenir que le mal se répand. Car quand j'aurais, dit l'Apôtre, assez de connaissance pour parler toutes les langues du monde et le langage même des anges, assez de foi pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, assez de lumière pour pénétrer dans les choses futures, assez d'amour envers mes frères pour leur distribuer par de fréquentes aumônes tout ce que je possède, assez de zèle et assez de force pour livrer mon corps à toute la rigueur du fer et du feu, si je n'ai pas la charité, et avec la charité la grâce qui en est inséparable, tout ce que j'ai n'est rien, et je ne suis rien moi-même: *Nihil sum.* (I *Cor.*, III.) Et puisque je ne suis rien, tout ce que je fais en cet état n'est rien, ni ne me peut servir de rien. Je dis, de rien, par rapport à la béatitude céleste, quoiqu'il me puisse toujours servir par rapport à la conversion. Ce ne sont plus que des œuvres stériles; la source en est empoisonnée; l'arbre est gâté, il ne peut produire de bons fruits: *Nihil mihi prodest.* (*Ibid.*)

Une âme sans la grâce, c'est une âme sortie de sa route, égarée de sa fin, séparée du troupeau de Jésus-Christ. J'en dis trop peu; mais observez ceci. C'est une âme devenue, par le changement le plus prodigieux et le plus affreux, tellement difforme aux yeux de Dieu, que Dieu l'ayant formée de sa main et aimée de toute éternité, comme sa créature et son ouvrage; que Dieu l'ayant assez estimée pour la racheter de son sang, et de tout son sang; que Dieu l'ayant comblée de tous les trésors de sa grâce et de ses plus riches dons; que Dieu l'ayant destinée à sa gloire, et à toute sa gloire; que Dieu, dis-je alors, malgré tout son amour, malgré toutes les vues de sa providence sur elle, malgré tout ce qu'elle lui a coûté et tout ce qu'il a fait en sa faveur, se trouve néanmoins comme forcé de l'arracher de son sein, de la rejeter, de la réprouver. Esclave de l'enfer, et marquée de son sceau, elle a toute la malédiction que portent avec eux les foudres que lance l'Eglise, sans en avoir la confusion salutaire. Le réprouvé qui souffre dans les flammes, je le dis et je ne crains point de le redire, le réprouvé, tout réprouvé qu'il est, n'est point aux yeux de Dieu plus criminel, plus défiguré, plus odieux. Une âme sans la grâce, c'est donc une âme déchue de toutes ses espérances, privée de tous ses droits, sans prétention à l'héritage

du ciel; pour qui, tant qu'elle demeure ennemie de Dieu, il n'y a plus de récompense à demander, plus de gloire à attendre, plus de Dieu à posséder.

Ah! qui l'a réduite en cet état, cette fille de Sion? cette maîtresse des nations, qui l'a soumise au joug? Cette ville si superbe et si nombreuse, comment tout à coup a-t-elle été pillée, dépeuplée saccagée? *Quomodo sedet sola civitas, plena populo, domina gentium?* (*Thren.*, I.) Quelle confusion! quelle horreur! ses portes sont ouvertes, ses murailles sont renversées; l'ennemi, fier de sa victoire, exerce partout à son gré sa plus cruelle tyrannie. Il n'y a rien de si précieux sur quoi il n'ait porté les mains, ou pour l'enlever ou pour le détruire. *Hæccine est urbs?* (*Ibid.*, II.) Est-ce là cette âme si noble et si belle? A quels traits la reconnaître? Où est l'image de Dieu qui y fut gravée? Où sont les dons du ciel dont elle fut enrichie? A quel maître a-t-elle vendu sa liberté? Les anges de la paix qui en furent chargés n'ont pu, en la voyant, retenir leurs larmes; mais les impitoyables tyrans qui la dominent, après l'avoir souillée, déshonorée, traînée dans la fange et dans l'ordure, auteurs et témoins tout ensemble de sa faiblesse et de sa honte, en ont fait leur jouet et le sujet de leur mépris : *Viderunt eam, et deriserunt.* (*Ibid.*, I.) Les passants (c'est toujours le même prophète qui parle), les passants en sont effrayés; et dans la juste surprise où les jette un changement si nouveau, ils s'en demandent la cause les uns aux autres, et ils se répondent tour à tour en levant les mains, que c'est parce qu'elle a abandonné le Dieu d'Israël, et que le Dieu d'Israël l'a abandonnée. Malheureuse fille de Jérusalem, à quoi vous comparerai-je : *Cui comparabo te?* (*Ibid.*, II.) Et quelle misère, âme infortunée, est égale à la vôtre? *Cui assimilabo te?* (*Ibid.*) Combien, dans la maison de votre Père céleste, goûtent les plus pures délices, tandis que parmi un peuple ennemi vous vivez dans le trouble et dans le désordre! Combien d'étrangers, je veux dire combien peut-être d'idolâtres et d'infidèles, par une sage disposition de la justice et de la miséricorde divine, sont entrés dans l'héritage qui vous appartenait, depuis que vous en avez été bannie! Enfant du royaume, étiez-vous née pour servir, ou pour commander? Quel autre bien vous peut dédommager de la perte que vous avez faite? et qui prendra soin enfin de votre guérison? *Quis medebitur tui?* (*Ibid.*) C'est un miracle au-dessus de toutes les forces de la nature. La plaie est si profonde, qu'il n'est au pouvoir de nul homme, quel qu'il soit, d'y apporter par lui-même remède. Car c'est un principe de foi, et telle est la malice du péché, que nul homme par lui-même ne le peut effacer; que nul homme, quoi qu'il fasse, ne peut par lui-même le réparer : *Magna est velut mare contritio tua.* (*Ibid.*) Objet de la haine de Dieu, non-seulement vous n'avez rien par où vous puissiez mériter de vous réconcilier avec lui, ou qu'il se réconcilie avec vous, mais ce que vous méritez, c'est qu'il vous refuse même tous les secours pour cela nécessaires; c'est qu'il vous ferme toutes les voies par où l'on revient à lui; c'est que, tout patient qu'il est, il éclate tout à coup contre vous. Vous le méritez; et ce danger a bien encore de quoi vous faire trembler, pour peu que vous y fassiez d'attention. Etat de péché et de la haine de Dieu; état terrible par la nature des biens dont il nous prive : ce sont les biens de la grâce : mais état non moins terrible par la qualité des maux à quoi il nous expose : c'est une éternelle damnation. Encore un moment de réflexion : ceci le demande.

Car à quoi se trouve exposé l'homme hors de la grâce? Quel Dieu tonne sur sa tête? Quels abîmes sont ouverts sous ses pieds? Quels ennemis l'environnent? Qu'a-t-il à espérer? Qu'a-t-il à craindre? Encore un moment, et peut-être le bras de Dieu, depuis longtemps suspendu, va s'appesantir sur lui et le frapper du coup mortel. Encore un pas, et c'est celui peut-être qui le va conduire dans le précipice pour n'en jamais sortir. L'affreuse image d'un tourment éternel, dès qu'il y pense, quelque force d'esprit qu'il affecte d'ailleurs, a de quoi lui faire horreur. Mais de combien en est-il éloigné, et qui l'en sépare? Un fil de vie que le plus léger accident peut rompre, une étincelle que le premier souffle éteint. Est-il un danger plus terrible? Est-il un danger plus pressant? Le même œil qui doit sans cesse veiller à sa conservation, veille sans cesse à sa ruine. La même main qui le doit soutenir, tant de fois armée pour sa défense, a tourné ses traits contre lui. Et quelle retraite assez profonde le peut dérober au pouvoir de Dieu qui le poursuit? Quel rempart a-t-il à lui opposer? Quel bouclier est impénétrable au glaive du Seigneur? Quelle adresse peut parer aux coups du ciel? Et qui le rassure enfin, ce criminel maudit, comme parle l'Ecriture, soit qu'il entre, soit qu'il sorte? *Maledictus ingrediens, maledictus egrediens.* (*Deut.* XXVIII.)

Il est vrai, et j'en conviens, la bonté du Seigneur qu'il a offensé est infinie; mais après tout, ce Dieu si bon, ce Dieu des miséricordes, n'est-ce pas tout ensemble le Dieu des vengeances, qui, dans les jours de sa colère rugit comme un lion, brise, détruit, renverse? L'ignorez-vous, mon cher auditeur? C'est comme un feu que sa fureur se répand; comme un homme profondément endormi, qu'il se réveille tout à coup et qu'il éclate; comme une armée rangée en bataille, qu'il fond sur ses ennemis; et il n'en revient que couvert de leur sang et chargé de leurs dépouilles. Ses voies sont impénétrables, ses jugements formidables, ses arrêts sévères et irrévocables. Le monde entier combat sous ses ordres; et au premier signal qu'il donne, il peut, s'il le veut, faire prendre pour lui les armes à toute la nature. Il le peut, et combien de fois l'a-t-il fait? Les anges rebelles précipités du ciel au fond de l'abîme; la terre noyée dans un déluge

général; cinq villes criminelles réduites en cendre; l'Egypte frappée de tant de plaies, et Pharaon, à la tête de la plus nombreuse armée, enseveli dans les flots. Voilà quelques traits plus marqués de la justice de ce Dieu vengeur dont vous avez les coups à craindre.

Dites donc maintenant, pécheur, comme l'impie chez le Sage : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé de fâcheux? *Peccavi, et quid triste accidit mihi?* (*Eccle.*, V.) Ce qui vous attend au moment que vous allez perdre la grâce, ou depuis que vous l'avez perdue, le savez-vous? *Sicut factum est in diebus Lot.* (*Luc.*, XVII.) C'est peut-être, au milieu de votre crime, le sort de ces infâmes habitants de Sodome, sur qui descendit le feu du ciel, et que Dieu surprit dans leur abominable commerce : *Sicut factum est.* C'est peut-être, au pied de l'autel, le soudain châtiment de ce téméraire lévite qui tomba mort en la présence de l'arche : *Sicut factum est.* C'est peut-être, dans le plaisir le plus piquant de la débauche, la fin tragique de l'impie Balthazar, qui vit sur la muraille son arrêt écrit du doigt de Dieu, et qui dans son lit, dès la nuit même, perdit la vie, sans que la garde qui veillait autour de lui pût l'en défendre. Qui le sait, si vous serez autrement traité que l'incestueux Amnon, que le perfide Absalon, que l'orgueilleux Holopherne, que l'ambitieuse Athalie, que l'avare Achab, que le jaloux et cruel Hérode? Qui le sait, et qui vous l'a promis? Quelle raison avez-vous d'espérer, que n'eussent pas tant d'autres, qui, dans le désert, dans le monde, parmi vous, après une vie chrétienne de plusieurs années, pour un seul péché, ont été enlevés et condamnés? Vous le connaissez, âmes malheureuses, vous le connaissez, mais trop tard au milieu des flammes, combien il en coûte pour être une fois tombé dans la haine de Dieu. Et qu'est-ce donc, mon cher auditeur, que de persister dans cet état? que d'y vivre constamment, habituellement? que de se familiariser avec le péché? que de le commettre sans peine et à toute occasion; que de tarder les mois, les années entières à s'en relever? Quel trésor de colère vous amassez! Quel orage vous laissez former contre vous! Le torrent grossit tous les jours : il va rompre enfin la digue et vous emporter.

Ah! je vous vois, mes frères, si sensibles à des pertes temporelles, et sur cela si timides au moindre péril! Vaines frayeurs, souvent chimériques, toujours au moins excessives, quels que soient les divers sujets qui les causent. Il n'y a proprement (retenez bien ces leçons et remportez-les avec vous), il n'y a qu'un seul bien à désirer sur la terre : c'est la grâce; et il n'y a qu'un seul mal à craindre : c'est le péché. Le seul ennemi qui attaque Dieu, c'est le péché; et le seul ennemi que Dieu poursuit, c'est le péché. Ce qu'éternellement vous voudrez avoir évité, c'est le péché; et ce qui éternellement vivra avec vous pour vous tourmenter, c'est le péché. Otez le péché, tout est pour vous en assurance; tout va bien, en fussiez-vous d'ailleurs reduit aux dernières extrémités de la misère. Mais laissez le péché; être avec cela riche et dans l'opulence, grand et comblé de gloire, monarque et sur le premier trône du monde, c'est toujours être malheureux, parce que vous n'en êtes pas moins exposé au courroux redoutable d'un Dieu qui frappe également de son tonnerre et les cèdres les plus élevés, et les plus fragiles roseaux. Vous les comprendrez ces vérités, car elles subsisteront toujours. Mais faut-il que ce ne soit qu'au jugement de Dieu? à ce triste moment où, pour la première fois peut-être vous commencerez à haïr le péché, mais avec le cruel désespoir de ne le pouvoir détruire; où vous voudrez l'ensevelir dans d'éternelles ténèbres, mais où Dieu le tirera de votre sein, pour vous le montrer dans toute sa laideur et vous en faire porter toute la peine. C'est maintenant comme un serpent caché sous des fleurs, ou comme la femme débauchée que nous dépeint le Sage. Les apparences en sont les plus belles et les plus spécieuses : il flatte les inclinations, il charme les sens; mais les suites en sont amères comme l'absinthe, et ses traits percent comme une épée à deux tranchans : *Novissima autem ejus amara sicut absinthium, et acuta sicut gladius biceps.* (*Prov.*, V.)

Vous en aviez triomphé, Seigneur, de ce fatal ennemi; mais la malice des hommes ne l'a que trop dédommagé de sa perte. Son empire jamais ne fut ni plus étendu ni mieux établi. Il marche la tête levée; et où ne trouve-t-il point un facile accès? Conversations, visites, assemblées, spectacles, jeux, divertissements, tout le favorise, ou lui prépare la voie. Il règne dans les cours des princes; il domine dans les palais des grands; il est assis sur les tribunaux de la justice; il est l'âme des affaires, le premier mobile dans les intrigues. On le fait entrer jusque dans le sanctuaire; et la sainte innocence trouve à peine un asile où se retirer. Ici même, et dans cet auditoire, si je la cherchais, cette innocence chrétienne, où la trouverais-je? Combien y ont apporté le péché? Hélas! Seigneur, le remporteront-ils? Je vous le demande, mon cher auditeur, le remporterez-vous? Mais tient-il donc à moi de le détruire dans mon cœur, et dès ce moment même? Oui, mon cher frère; et pour cela il ne faut que le sentiment du publicain, lorsqu'il se frappait la poitrine à la porte du temple : *Deus, propitius esto mihi peccatori* (*Luc.*, XVIII). Ah! mon Dieu, je suis un pécheur, mais vous me ferez grâce, à moi, tout pécheur que je suis; pourquoi? Parce que je reconnais mon péché, et que je le renonce. Ces courtes paroles, mais prononcées avec confiance, mais prononcées avec douleur et avec amour, mais prononcées avec un repentir sincère, et une généreuse résolution d'aller au plutôt vous en accuser et vous en purifier au tribunal de la pénitence, c'est assez pour vous justifier. Alors je pourrai dire de vous, et fasse le ciel que je le dise en effet, ce que

l'Evangile ajoute du publicain pénitent : *Descendit hic justificatus in domum suam* (*ibid*). Cet homme, cette femme étaient venus ici criminels et ennemis de Dieu ; mais ils s'en retournent justifiés et amis de Dieu. Les voilà rentrés auprès de lui dans tous leurs droits ; les voilà à couvert de ses châtiments, et en état de recevoir ses récompenses éternelles, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXIV.

Pour le dimanche de la troisième semaine de carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem et non inveniens ... tunc vadit et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se, et ingressi habitant ibi. (*Luc.*, XI.)

Quand l'esprit immonde est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides, cherchant du repos, et n'en trouvant point.... alors il prend avec lui sept autres esprits encore plus méchants que lui, et étant entrés dans cette maison d'où il s'était retiré, ils y établissent leur demeure.

Puisque c'est un esprit immonde, ce seul caractère que notre Evangile lui attribue suffit pour nous le faire connaître, et doit nous apprendre à quel excès cet esprit impur est capable de porter une âme qu'il s'est assujettie, et en quel abîme de corruption il travaille sans cesse à nous précipiter. C'est cela même aussi, chrétiens, qui me fournit une occasion bien naturelle de vous entretenir aujourd'hui sur un sujet que les prédicateurs ne traitent qu'en tremblant, et qui demande des précautions extrêmes. Il est également à craindre, et d'en trop dire, et de n'en pas dire assez : l'un, par des expressions et des peintures trop vives, peut scandaliser les faibles, blesser les sages, servir de matière aux traits malins et à la raillerie du siècle ; et l'autre, par trop de retenue et trop de réserve, n'attaque le mal que très-légèrement, ouvre seulement la plaie, mais y laisse le venin, et fait perdre au remède qui la doit guérir, toute sa vertu et toute sa force.

Ce sera donc à moi de garder entre ces deux écueils un juste milieu : mais du reste il est du devoir de mon ministère de m'élever, avec toute l'ardeur et toute la confiance du zèle évangélique, contre un vice dont la contagion se répand si loin, et qui, par un progrès bien déplorable, est devenu jusque dans le christianisme un désordre presque universel. C'est de l'impureté que je parle, mes frères : et daigne le ciel donner à mes paroles, ou plutôt à la parole de Dieu que je vous annonce, l'efficace nécessaire pour vous détacher d'une si honteuse et si dangereuse passion ! Voilà le fruit que j'attends de ce discours, voilà ce que je m'y propose, et tel est l'ennemi que j'entreprends de combattre. Je n'y épargnerai rien ; j'y emploierai tous les motifs, soit humains, soit divins : je ne m'en tiendrai pas aux principes de la religion ; mais, toute sainte qu'est la chaire de Jésus-Christ, je ne ferai point ici difficulté d'avoir recours aux règles mêmes et aux maximes de la pure raison. Car dans un si pressant besoin, et pour remédier, autant qu'il est possible, à un renversement de mœurs si général, il n'y a point de moyen que je ne doive mettre en usage, ni de considération et de preuve dont il ne me soit permis de m'appuyer.

Cependant, chrétiens, je renferme tout dans un seul mot : c'est celui de Job ; et je dis après lui que l'impureté est un feu, mais le feu le plus dévorant : *Ignis est usque ad perditionem devorans.* (*Job*, XXXI). C'est-à-dire, que comme il n'y a rien que le feu ne détruise et qu'il ne consume, ainsi l'impureté est la ruine la plus ordinaire de tous les intérêts de l'homme : comprenez ma pensée. L'homme a deux sortes d'intérêts : intérêts temporels, et intérêts spirituels ; les uns par rapport au monde et à la vie présente, et les autres par rapport à la conscience et au salut. Or, écoutez deux propositions que j'avance. Impureté, ruine fatale de tous les intérêts temporels de l'homme : ce sera la première partie. Impureté, ruine encore plus funeste et plus immanquable de tous les intérêts spirituels de l'homme : ce sera la seconde partie. Deux points dont je prétends vous convaincre par des réflexions solides et sensibles. Mais je sais après tout, Seigneur, combien les plus importantes et les plus grandes vérités font peu d'impression sur des âmes sensuelles et toutes charnelles. C'est pourquoi j'implore le secours de votre grâce par l'entremise de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien de plus pernicieux que le vice dont je parle, à le considérer même par rapport à la vie présente, à la vie humaine et civile. On y perd trois sortes de biens : l'honneur, la fortune, le repos. On y perd l'honneur, par le caractère d'ignominie que porte avec soi l'impureté ; on y perd la fortune, car rien ne fait plus négliger le soin des affaires temporelles, et n'y cause plus de désordre qu'un engagement criminel. Enfin on y perd le repos, et pour un moment de plaisir que donne la passion, du reste, elle expose à mille amertumes et à mille chagrins. Trois choses qui nous sont bien marquées dans l'Evangile de ce jour ; car qu'est-ce que cet esprit impur dont il est question ? Un esprit immonde, figure de l'ignominie attachée à l'impureté : *Immundus spiritus.* Que fait-il ? Il s'en va errant par des sentiers secs et arides : figure de la ruine et de la désolation dans les affaires temporelles, que traîne après soi l'impureté : *Ambulat per loca inaquosa.* Et que cherche-t-il ? le repos, mais sans le pouvoir trouver : figure du trouble où jette l'impureté et de tous les chagrins qu'elle attire : *Quærens requiem et non inveniens.* Voilà déjà une grande matière à nos réflexions. Je reprends.

On y perd l'honneur. Il y a une tache propre de l'impureté et une infamie que rien encore n'a pu effacer ; rien, dis-je, depuis tant de siècles, et chez toutes les nations jusqu'aux plus barbares d'ailleurs et aux plus grossières : *Immundus spiritus.*

On rougit à parler seulement de ce vice et à en entendre parler. Il n'y a point, malgré la corruption du siècle, du moins il y a bien peu de débauches assez déclarées pour ne se pas renfermer dans l'obscurité, et qui ne tâchent pas de se dérober à la connaissance du public. C'est ainsi que le saint homme Job le disait de son temps, et la chose n'est pas moins vraie maintenant qu'elle l'était alors : *Oculus adulteri observat caliginem* (*Job.*, XXIV). On voudrait se cacher soi-même à ses propres yeux; on voudrait ignorer son propre crime, en perdre la pensée au même temps qu'on en goûte les fausses douceurs : c'est pour cela qu'on s'étourdit et qu'on écarte toutes les réflexions qu'une pudeur naturelle fait naître. J'en atteste les sentiments de quiconque m'écoute et s'est laissé quelquefois séduire à sa passion. N'est-on pas le premier à avoir horreur de soi-même, quand la raison se réveille et que l'on considère d'un sens rassis les excès où l'on s'est porté? N'est-on pas le premier à dire qu'on n'en viendrait jamais là, si l'on n'était, dans ces malheureuses rencontres, enivré, possédé, enchanté de telle sorte, que toutes les lumières de l'esprit s'éteignent et qu'on n'est plus à soi? Que le monde pare, tant qu'il lui plaira, des plus honnêtes couleurs une si sale passion; qu'il lui donne les beaux noms d'inclination, de liaison, d'intrigue, de bon commerce, de bonne fortune; que par toutes ces idées qu'il en conçoit et qu'il en voudrait faire concevoir, il s'efforce de la mettre au rang de certains vices, qui, tout vices qu'ils sont, n'ont rien dans l'estime commune qui déshonore, ce sera toujours parmi le monde même et le monde le plus infecté, quoi qu'il en dise et quoi qu'il feigne de se persuader au contraire, une flétrissure et un sujet de confusion.

Flétrissure et confusion, surtout à l'égard du sexe à qui la pudenr est une vertu plus propre et plus particulière. Quel opprobre quand une faute vient à se découvrir et qu'on en est instruit? Elle s'est bientôt répandue de tous les côtés : rien ne se communique plus vite, et dans un moment vous voilà le jouet et la fable de tout un pays. Que devenez-vous aux yeux d'une famille sur qui retombe une partie du scandale? Que devenez-vous aux yeux des sages, et en quelle surprise les jetez-vous? Que devenez-vous même aux yeux des libertins? Ils vous adoraient, ils vous idolâtraient, ils vous encensaient, et à l'odeur de cet encens dont votre orgueil se laissait repaître, ils vous attiraient dans le piége; mais depuis l'éclat qui a révélé le mystère d'iniquité, ne sont-ils pas les premiers à vous frapper de leurs mépris et à vous traduire? Il n'y a plus pour vous d'autre parti que de vous ensevelir dans la retraite, et d'y porter un nom flétri et diffamé?

C'est ce que saint Ambroise écrivait à une jeune personne malheureusement tombée. Ce saint évêque en était touché pour elle de compassion. Il n'avait point de termes pour lui marquer là-dessus sa douleur; il n'avait point d'expressions assez fortes pour lui donner à connaître combien une pareille chute la rabaissait et la dégradait. Hé! lui disait ce Père, où en êtes-vous, non-seulement devant Dieu, mais devant le monde? Depuis que votre faiblesse a paru, osez-vous paraître vous-même? osez-vous ouvrir les yeux et lever la tête? *Aperi oculos, si potes, erige frontem, si audes.* (Ambr.) Était-ce donc là ce qu'attendaient de vous des parents pleins de probité et de vertu? Est-ce là l'éducation que vous en aviez reçue? Si la mort eût prévenu votre crime, et qu'elle vous eût ravie à eux, en vous pleurant morte, ils auraient eu de quoi se consoler, parce que c'eût été une mort sans honte et sans reproche; mais ils vous pleurent vivante, et ils vous pleurent avec d'autant plus d'amertume, que dans la suite de vos jours vous n'avez à vivre que pour leur déshonneur et pour le vôtre : *Lugent vivam dedecore turpitudinis.* (*Idem.*) Ainsi, dis-je, lui parlait saint Ambroise; et à combien d'autres pourrais-je adresser les mêmes paroles et la même plainte?

Il est vrai néanmoins, et je le veux, que le crime quelquefois demeure caché sous le voile et inconnu, et qu'alors la réputation semble être à couvert. Mais si vous vous flattez de cette espérance, entrez là-dessus en quatre observations que je fais, et qui pourront vous détromper. C'est d'abord que rien n'est plus difficile que de tenir une intrigue bien secrète, surtout si c'est une de ces intrigues qui durent des années entières. Il y a trop de gens qui ont les yeux ouverts sur vous; on a sur cela trop d'expérience et trop de malignité, et il vous échappe à vous-même trop de choses où le cœur vous porte et à quoi vous ne prenez nullement garde, mais que les autres savent bien remarquer. Il ne faut qu'un geste, qu'une œillade, qu'une parole, qu'une assiduité un peu fréquente. De là naît bientôt le soupçon, et de la manière que le monde pense, du soupçon le plus léger, il va tout à coup au jugement. C'est de plus que vous êtes souvent la dernière à savoir les discours qu'on tient de vous et le bruit que fait votre engagement : il passe au dehors; on se le dit les uns aux autres, et dans une ville, dans un quartier, vous êtes peut-être la seule qui n'en entendez pas parler. Ajoutez qu'il n'arrive que trop que des domestiques, que de faux amis, criminels confidents de votre cœur et détestables entremetteurs, n'aient pas toute la fidélité que vous attendez; et que l'objet même de votre passion, auteur et complice de votre désordre, soit le plus indiscret à s'expliquer et à faire parade d'une conquête dont il devrait pleurer et s'humilier. Enfin, quand les mesures seraient les mieux prises pour pallier votre conduite et pour en faire ignorer le dérèglement, quand vous y auriez jusqu'à présent réussi, faudrait-il autre chose que le danger où la réputation se trouve exposée (car elle l'est toujours)

pour vous servir de frein et pour vous retenir.

Mais ne peut-on pas se mettre au-dessus d'une certaine opinion et des idées du monde, laisser dire et se faire un front à l'épreuve de tous les discours? On le peut, et telle était cette femme dont parle saint Jean, et dont il vit l'affreuse condamnation : *Veni, ostendam tibi damnationem meretricis magnæ.* (*Apoc.* XVII.) Elle était superbement vêtue, et ses riches parures étaient ou les amorces, ou les fruits de ses abominables pratiques. Elle était assise à la vue de tous les passants, et elle leur présentait elle-même une coupe empoisonnée qu'elle tenait dans sa main : *Habens poculum in manu sua plenum abominatione.* (*Ibid.*) Saint Jean ne fait mention que d'une femme de ce caractère; mais, le dirai-je! ô mœurs! ô temps! sainte vertu, où êtes-vous allée et où en sommes-nous! Ne sommes-nous pas forcés de reconnaître, à la honte de notre siècle, que ce n'est là qu'un état trop ordinaire? Autrefois le sexe craignait, il se précautionnait, il se défendait; un fond de modestie le tenait dans la réserve, et, à l'abri de certaines bienséances que la coutume avait établies, il était plus à couvert du péril. Mais la licence a prévalu, toutes les bienséances se sont abolies : c'étaient des barrières trop étroites, c'était un esclavage dont on a su s'affranchir; on renvoie à la simplicité de nos pères ces défiances si scrupuleuses, et, bien loin de prendre la fuite, on ne rougit point de faire les avances et de prévenir. Quoi qu'il en soit, je conviens qu'il y a de ces âmes dévouées au péché, en qui les appas corrupteurs du crime l'emportent sur toute la fierté du sexe. Le masque est levé; c'est une déclaration ouverte et qu'elles soutiennent aux dépens de tout le reste. Mais si l'honneur et ce que j'en dis ne les touche plus, si ce n'est plus une leçon pour elles, quelle leçon au moins que le décri où elles vivent, pour quiconque n'est pas encore dans un état aussi perdu que celui-là! Qu'elles tirent vanité tant qu'elles voudront d'une beauté dont elles rehaussent l'éclat par tous les agréments qu'elles sont si attentives et si ingénieuses à imaginer; qu'elles soient agréablement reçues dans les compagnies; qu'elles s'attirent des respects apparents et de faux hommages, au milieu de tout cela et dans le fond de l'âme, pour peu qu'il reste une étincelle de raison, qui ne perd pas pour elles toute estime? Qui dans son esprit ne les met pas au plus bas rang? et qui, selon le mot du Sage, je puis bien le dire après lui, qui, dis-je, ne les regarde pas comme la fange et le rebut du monde?

Et il ne faut point non plus donner dans une autre erreur et dans cette damnable maxime que le libertinage voudrait introduire; savoir : que le péché que j'attaque ne devient honteux qu'aux personnes du sexe et qu'à certains états spécialement sanctifiés et consacrés à Dieu, qu'à certaines professions, à certains rangs, à certains emplois qui demandent plus de gravité et plus de retenue. Quoi qu'il y ait là-dessus, en effet, quelque distinction à faire, toutefois, à prendre la chose en général, on ne me persuadera jamais qu'il ne soit pas indigne d'un homme, quel qu'il soit, de se livrer de la sorte à ses sens et de s'abrutir dans la débauche. On ne me convaincra jamais qu'il ne soit pas indigne d'un homme, quel qu'il soit, de se rendre l'esclave d'une beauté capricieuse, de ramper follement à ses pieds, et de s'asservir à toutes ses bizarreries. On ne me fera jamais convenir qu'il ne soit pas indigne d'un homme, quel qu'il soit, de sacrifier à ses désirs déréglés tous les intérêts d'une jeune personne, de dresser des piéges à son innocence, d'employer tout à la séduire, pour l'abandonner ensuite quand on l'aura précipitée dans l'abîme. On ne me fera jamais comprendre qu'il ne soit pas indigne d'un homme, quel qu'il soit, de trahir un ami, et d'abuser de l'accès qu'on a dans une maison pour déshonorer le parent, le père, le mari. Et ne savons-nous pas aussi quelle idée l'on a de ces gens dissolus? qu'une des premières instructions que donne un père à un fils qu'il élève et qu'il veut former, est de les éviter et de n'entrer jamais en de telles sociétés; qu'une des premières pensées qu'ils font naître partout où ils paraissent, est de se mettre en garde contre eux et de chercher les moyens de les écarter. D'autant plus malheureux dans leurs criminelles habitudes, que non-seulement on y perd l'honneur, mais qu'on y perd encore la fortune : *Ambulat per loca inaquosa.*

L'Evangile nous parle d'un jeune homme qui quitta son père et se retira fort loin dans un pays étranger, pour y vivre avec plus de liberté; mais où cette vie voluptueuse le conduisit-elle bientôt? A une extrême disette : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* (*Luc* XV.) Ce n'est pas qu'il n'eût porté avec lui de grosses sommes, il était riche; mais au bout de quelque temps, le voilà dépouillé de tout, et réduit même à manquer de pain. Je n'en suis point surpris : il n'est pas besoin d'être fort versé dans la connaissance du monde, pour savoir à combien de folles dépenses une passion engage. Il faut parer l'idole que l'on adore; il faut fournir ou à son avarice et à ses sordides épargnes, ou à son luxe, à son jeu, à ses promenades, à ses divertissements. Dans l'entêtement où l'on est, rien ne coûte, et c'est même un prétendu mérite que de ne rien ménager. N'est-ce pas ainsi que tant de jeunes gens, sans être encore maîtres de rien, dissipent tout néanmoins par avance? Le père et la mère ont beaucoup travaillé et travaillent pour amasser; mais le fils, par mille emprunts cachés, par mille frais hors de raison, épuise tout l'héritage et transporte à d'autres ses espérances. On ne fait point alors ces réflexions; et voilà le propre d'une habitude vicieuse, de nous plonger dans une négligence entière et dans un oubli profond, non-seulement de l'affaire du salut, mais même des affaires humaines. Un père abandonne sa famille, et n'examine point ce

que deviendront ses enfants, ni s'il aura de quoi les pourvoir. Une femme conçoit de l'horreur pour son ménage. Cette vigilance, ces soins domestiques, ces détails si nécessaires dans les maisons les plus opulentes pour les maintenir, tout cela lui est insupportable. Son occupation, ce sont ses ajustements, c'est son plaisir; rien du reste qui l'inquiète. Un homme dans une charge, dans un négoce, dans une commission, en laisse les plus importantes fonctions. Avec une application raisonnable, et par des moyens permis, il pourrait faire valoir cette charge; il pourrait grossir ce négoce et s'enrichir; il pourrait tirer de cet emploi de justes profits; mais ennemi du travail, il demeure dans une molle et stérile oisiveté. Nul ordre, nulle règle; le cœur n'a qu'un terme vers lequel il se tourne, et où il entraîne avec lui toutes les pensées de l'esprit; et de là vous jugez assez, vous le voyez assez, combien les suites sont ruineuses et désastreuses.

Aussi qu'entendons-nous dire de tant de personnes tous les jours? On plaint l'un de n'avoir pas pris plus d'empire sur lui-même, et de n'avoir pas mieux su se gouverner. Quel dommage! dit-on, c'était un homme né avec d'excellentes qualités; il commençait bien, et il se serait infailliblement élevé, mais la débauche l'a perdu. Elle l'a fait manquer à ses devoirs essentiels; elle lui a fait faire des fautes grossières; elle l'a arrêté à de vains amusements et lui a ôté toute autre vue, toute autre attention. Il semble même qu'elle ait éteint en lui toutes les lumières de la raison, et que les sens, pour ainsi dire, lui aient épaissi l'esprit. Ce n'est plus lui-même, et on ne le reconnaît plus. C'est par là qu'il a dégoûté le maître qui le pouvait pousser; qu'il a aliéné tous ceux qui le pouvaient soutenir. Le voilà dérangé, dérouté: il n'y a plus rien à prétendre pour lui. On plaint l'autre de s'être engagé si inconsidérément et si aisément dans les filets qu'on lui a tendus. Quelle perte! dit-on. C'était une fille en état d'être établie, et bien établie; elle paraissait faite pour être heureuse; mais depuis la manière dont on a parlé d'elle, et dont elle a fait parler, il n'y a plus pour elle d'établissement à espérer dans le monde. Ah! mon fils, qui que vous soyez, conclut la Sagesse, gardez-vous donc de vous laisser surprendre : ***Fili mi, ne attendas fallaciæ mulieris*** (***Prov.***, V); pourquoi? De peur que vous ne consumiez tout parmi des étrangers, et qu'ils ne se remplissent de vos dépouilles : ***Ne forte impleantur extranei viribus tuis*** (***ibid.***); tellement qu'à la fin de vos jours vous vous trouviez les mains vides, et que ce soit là pour vous le sujet de bien des regrets; ***et gemas in novissimis.*** (***Ibid.***) Car il vient un temps où le besoin se fait sentir, où les fonds commencent à manquer, où la misère presse, où l'on se voit obéré de dettes, où l'on ne sait à qui s'adresser, ni de qui se promettre du secours. Du moins ce prodigue de l'Evangile eut une ressource dans la maison paternelle; mais souvent tout le monde vous délaisse; chacun se retire, et vous restez seul. Quelle désolation alors! Quel désespoir! et, selon le langage ordinaire, que pense-t-on de ses folies passées? Ce n'est pas tout : outre qu'on y perd l'honneur et la fortune, on y perd enfin le repos : ***Quærens requiem, et non inveniens.***

Saint Augustin disait et avait bien raison de dire à Dieu : *Seigneur, le cœur de l'homme n'a été fait que pour vous, et dès qu'il s'attache à tout autre objet, il faut nécessairement qu'il n'y trouve que de l'amertume et du trouble.* Je ne prétends point que la passion n'ait pas certains moments qui la flattent, et ses douceurs. Qu'elle les ait, je l'avoue; mais comme je suis avec vous de bonne foi, mon cher auditeur, soyez-le avec moi. Je dis que, toutes choses compensées, le plaisir et la peine, la peine l'emporte; et de combien même l'emporte-t-elle! En voulez-vous la preuve? Comparez l'un et l'autre, et tenez la balance droite. Mettez-y d'une part tous les attraits de la passion, et tout ce qui en fait l'agrément; mais aussi d'autre part mettez-y tous les chagrins, et qui la précèdent, et qui l'accompagnent, et qui la suivent. Expliquons-nous.

Mettez-y cette servitude où l'on se réduit auprès d'une personne qu'on veut gagner, ne la perdant jamais de vue, dépendant de toutes ses humeurs, s'accommodant à toutes ses fantaisies, recevant toutes ses paroles comme des commandements, et n'osant pas une fois y contrevenir. Mettez-y, dans les commencements d'un crime où l'on n'est pas encore bien affermi, ces retours secrets, ces retours piquants d'une vertu mourante, et qu'il faut arrêter; ces combats qu'elle suscite, et dont il faut se délivrer. Car ce n'est pas dès les premières atteintes qu'elle cède, cette vertu attaquée et sur le point d'être immolée; ce n'est pas sans peine qu'on étouffe ce vers de la conscience qui ronge intérieurement, qui déchire, qui jette en d'étranges perplexités. Mettez-y, dans le cours d'un engagement, ces circonstances de la part d'un esprit volage et léger, aujourd'hui vous écoutant, et demain vous rejetant; tantôt s'épanchant dans toutes les démonstrations d'une folle estime, et tantôt ne vous payant, vous et vos assiduités, que de mépris. Mettez-y ces perfidies de la part d'une âme double qui vous donne au dehors toutes les apparences, tandis qu'en secret elle porte ailleurs son cœur; ces soupçons au moins et ces cruelles jalousies, dans l'incertitude où vous êtes si ce n'est point vous que l'on joue, et si vous n'êtes point la dupe d'une prétendue préférence dont vous vous flattez; jalousies et soupçons qui redoublent l'ardeur de la passion, et qu'à son tour l'ardeur de la passion augmente; bourreaux impitoyables, et tourments perpétuels la nuit et le jour. Mettez-y ces craintes sur l'avenir : si peut-être un établissement légitime ne vous fera point abandonner; ces douleurs mortelles, disons mieux, ces transports, ces fureurs, quand la chose arrive de la sorte, et que malgré mille faux serments, la foi qu'on vous avait jurée

vient tout à coup à se démentir. Mettez-y ces reproches, ces contrariétés de la part d'un père, d'une mère, d'une famille, de toutes les personnes qui s'intéressent à votre conduite, et qui s'étudient à faire échouer toutes les parties que vous formez et à rompre par mille déboires un commerce dont ils n'ont que de trop fortes conjectures. Mettez-y ces guerres intestines, ces divisions entre la femme et le mari, dès que l'un conçoit quelque défiance à l'égard de l'autre; obligés par là de faire des divorces scandaleux; ou demeurant sous le même toit, mais sans se parler, sans s'aimer, et liés ensemble pour être l'un à l'autre une croix vivante et continuelle. Mettez-y ces attentions, ces ménagements, ces gênes et ces tortures, pour ne rien laisser apercevoir de son état; tant d'alarmes là-dessus et de frayeurs, tant de repentirs et de serrements de cœur, quand un accident imprévu vous fait connaître, ou qu'une absolue nécessité vous force à vous déclarer. Que dirai-je encore, ou que n'aurai-je point à dire? Mettez-y ces restes douloureux et ennuyeux d'une santé ruinée et d'une vie désormais languissante. Tout cela, je le répète, et tout ce que vous savez mieux que moi, mettez-le dans une juste balance; et bientôt vous reconnaîtrez votre erreur, vous la confesserez; vous vous écrierez avec tout un autre sujet que le prophète : ***Exspectavimus pacem, et ecce turbatio.*** (*Jer.*, XIV.) Je me promettais d'heureux jours; et ce ne sont chaque jour que de nouveaux déplaisirs. Je croyais entrer dans une carrière semée de fleurs, et ce ne sont que des épines, et les épines les plus aiguës : ***Et ecce turbatio.*** N'est-ce pas acheter bien cher quelques douceurs qui passent si vite, et détrempées de tant de fiel ? Oui sans doute, c'est bien cher les acheter; mais c'est là même que vous triomphez, ô mon Dieu; que vous arrachez a des âmes sensuelles cet aveu contraint et qu'elles ne peuvent vous refuser : qu'il n'y a point de paix dans le crime; que le cœur de l'impie, et surtout le cœur du voluptueux, est comme une mer agitée et battue des plus violents orages, *Cor impii quasi mare fervens* (*Isa.*, LVII); par conséquent qu'il n'y a de véritable repos que dans la vertu, que dans le devoir, qu'en vous.

Non, mon cher auditeur, vous n'en trouverez que là ; et que de peines, que de soucis dévorants se serait épargnés telle personne, si dans le temps elle eût mieux connu ce qui devait faire le vrai bonheur et la tranquillité de sa vie ! Elle se fût maintenue dans la règle, et la règle l'eût garantie de tous les troubles que cause naturellement et immanquablement le désordre. Libre et dégagée de toute passion, elle eût joui, pour ainsi dire, de sa propre vertu; elle en eût goûté au fond de son âme le doux et le consolant témoignage; elle en eût eu dans l'opinion du public toute l'estime ; son état eût été paisible, et elle eût passé ses années dans l'innocence et dans le calme. Une femme eût ainsi mérité la confiance de son mari ; et par là même le mari eût toujours vécu avec une femme fidèle dans un parfait accord et une mutuelle intelligence. Un père et une mère renfermés dans leur domestique et appliqués à le bien conduire y eussent établi le bon ordre, et avec le bon ordre l'union des cœurs, la sagesse, l'honnêteté, la piété ; Dieu, de sa part, y eût répandu ses bénédictions; et ils auraient eu la joie de voir croître dans leur sein une postérité florissante : ***filii tui sicut novellæ olivarum, in circuitu mensæ tuæ.*** (*Psal.* CXXVII.) Mais un funeste attachement et quelquefois le moins convenable et le plus bizarre, a tout renversé. Il a rempli la vie d'incidents, de contre-temps, d'intrigues, de mouvements et de traverses qui l'ont rendue malheureuse. Il a aigri les esprits, envenimé les cœurs, nourri les haines et les animosités, suscité les querelles et les dissensions, brouillé des familles entières. On y pense dans la suite, et peut-être y fait-on de sérieuses réflexions ; mais lorsque ce sont des réflexions inutiles, et que le mal est irréparable. Plaise au ciel qu'on y pense du moins assez pour retourner à Dieu, pour faire pénitence, pour guérir les blessures de son âme, et pour la sauver ! Mais comme l'impureté est la ruine de tous les intérêts temporels de l'homme , c'est en même temps la ruine de tous ses intérêts spirituels, ainsi que vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce qui perd l'âme en général, c'est le péché; mais dans le péché, ce qui fait en particulier la ruine totale de l'âme, c'est la grièveté du péché, la multiplicité des péchés qui se trouvent compliqués dans un même péché, enfin l'habitude du péché. Un péché grief par sa nature, un péché le principe de mille autres péchés, et un péché d'état et habituel ; quand tout cela se rencontre à la fois dans une conscience, on peut la regarder comme une conscience perdue. Or je dis que ce sont là trois autres caractères propres de l'impureté : grièveté du péché, multiplicité des péchés, habitude du péché. Et c'est ce que nous représente encore sensiblement notre évangile. Grièveté du péché : car prenez garde, s'il vous plaît, cet esprit immonde est un esprit méchant par lui-même; et ceux qui l'accompagnent sont encore plus méchants que lui : ***spiritus nequiores se.*** Multiplicité des péchés : il prend avec lui jusqu'à sept démons pour le seconder : ***tunc assumit septem alios spiritus secum.*** Habitude du péché : quand ils sont tous entrés dans une âme, ils en prennent possession, et ils y établissent leur demeure : ***et ingressi habitant ibi.*** Dans une matière si ample et si solide, je retranche toutes les paroles et je m'attache seulement aux choses, que je vous propose avec ordre, et que je vous prie de suivre avec toute l'attention nécessaire.

Péché grief, et l'un des plus griefs. Nous ne pouvons mieux mesurer la grièveté d'un péché, que par son opposition à Dieu et par l'aversion singulière que Dieu en a toujours témoignée. Or point de péché plus directement opposé à Dieu, ni point de péché con-

tre lequel aussi Dieu ait fait voir une haine plus marquée, que le péché dont je tâche de vous inspirer de l'horreur. En voici les preuves. Point, dis-je, de péché plus directement opposé à Dieu : comment cela ? c'est que l'impureté est un péché des sens, et le péché le plus grossier ; mais que Dieu au contraire est esprit, et un pur esprit : d'où résulte entre l'un et l'autre un éloignement parfait et une incompatibilité nécessaire et essentielle. Ce n'est point là, quoi qu'elle vous puisse paraître, une de ces pensées vagues et sèches. C'est Dieu lui-même qui s'en est expliqué de la sorte; c'est l'Apôtre après Dieu, et éclairé de Dieu. Non, disait le Seigneur, mon esprit ne peut plus demeurer parmi les hommes ; pourquoi ? Parce qu'ils sont devenus tout charnels : *Non permanebit spiritus meus in homine, quia caro est.* (*Gen.* VI.) Mes frères, ajoutait l'Apôtre parlant aux Corinthiens, vous profanez vos corps et vous en suivez les cupidités ; mais ne savez-vous pas que vos corps sont les temples de l'Esprit de Dieu, de cet Esprit de sainteté, de cet Esprit de pureté ? *Nescitis quoniam membra vestra templum sunt Spiritus sancti ?* (*I Cor.*, VI.) Et n'est-ce pas pour cela même enfin, que Dieu voulait que son peuple eût soin de se purifier, sans être toutefois criminel alors, et seulement après les plaisirs les plus légitimes, avant que de manger le pain consacré ? Donc péché des sens ; et quel péché ? tel (écoutez ceci, vous qui dans le monde et en tant d'occasions, vous faites des principes si larges sur un péché à l'égard duquel la loi est si rigoureuse) péché tel, disent les théologiens, qu'il n'y a rien de léger, rien que de capital ; quoi que ce soit, dès qu'il est volontaire, rien que de mortel. Quel péché ? Saint Paul nous impose silence là-dessus : où, si nous en parlons, ce ne doit être que dans des termes qui laissent à la chaire où nous parlons, toute sa gravité et toute sa retenue. Quel péché ? où souvent n'est respecté, ni l'auteur de la nature et ses lois, ni l'instituteur du saint mariage et de ses règles, ni le sacré ni le profane, ni le ministère ni l'autel. Quel péché ? Qui n'a entendu parler des frères de Joseph et de l'accusation qu'il forma contre eux ? Qui n'a entendu parler de ces villes criminelles, foudroyées de Dieu ? Qui n'a entendu parler des enfants d'Héli et de leurs violences jusque dans le temple ? Qui n'a entendu parler d'un Amnon, d'un Absalon : incestueuse postérité d'un père lui-même adultère ? N'en disons pas davantage et laissons le voile sur toutes ces abominations.

Aussi de tous les péchés n'y en a-t-il point eu contre lequel Dieu ait fait sentir sa haine par de plus éclatantes vengeances. Car voilà, dit saint Paul, ce qui a tant de fois allumé la colère du Seigneur, et tant de fois attiré sur les enfants des hommes les plus rudes coups de sa justice : *propter quæ venit ira Dei.* (*Ephes.* V.) Dès les premiers âges du monde les hommes tombent dans une corruption générale ; et Dieu, selon le sens de l'Ecriture, se repent de les avoir créés. Il abîme dans un déluge universel toute la terre, et ne réserve que huit personnes de tant de millions d'âmes. Dina est enlevée par Sichem; et de là suit le massacre de toute une ville. Le peuple de Dieu se laisse surprendre par les filles de Moab ; et Moïse, par l'ordre de Dieu même, fait tuer des Israélites tout ce qui se présente, jusqu'à vingt-quatre mille, après avoir condamné au premier supplice tous les chefs. Phinées est instruit du commerce d'un Israélite ; et inspiré de Dieu, il va l'attaquer au milieu de son crime, et lui plonger le poignard dans le sein. David lui-même est surpris, il tombe ; et Dieu lui fait entendre, qu'il aura toujours le glaive levé sur lui et sur toute sa maison pour frapper. Amnon, son fils, est encore plus coupable que lui ; et son propre frère devient son assassin. Tout un peuple, malgré les sages avis de Lot, se livre à ses brutales passions ; et Dieu lance sur eux le feu du ciel. Je ne finirais point, si je voulais donner à ce détail toute son étendue. Ce sont là des châtiments connus, des châtiments et publics si vous voulez, des châtiments de l'ancienne loi : mais que ne puis-je vous faire connaître ceux de la nouvelle? J'entends ces vengeances de Dieu plus secrètes, mais non moins redoutables, ni moins communes; j'entends ces accidents, ces morts subites, ces coups de réprobation, que nous attribuons à des causes humaines, mais qui partent de bien plus haut et du ciel même. Ah ! mes frères, combien en a-t-on vu d'exemples capables d'ébranler les cœurs les plus endurcis, et de les remplir d'effroi ? et combien d'autres aurais-je à produire, si Dieu ne les tenait cachés en d'épaisses ténèbres jusqu'à ce grand jour de la manifestation qui les révélera au monde entier ! Or je reprends, et je demande : Comment Dieu montre-t-il mieux l'horreur spéciale qu'il a pour un péché; et pourquoi Dieu le hait-il spécialement si ce n'est qu'il y découvre une malice et une grièveté toute particulière ? *spiritus nequiores se.*

Je ne m'en étonne point, quand je vois de combien de péchés différents ce damnable péché se trouve composé; quelle multitude de péchés l'accompagne, et quelle multitude de péchés le suit : *tunc assumit septem alios spiritus.* Il y a cette différence entre les autres péchés et celui-ci, que ceux-là sont seulement, les uns des péchés de l'esprit, comme l'orgueil ; les autres des péchés du cœur, comme la haine ; d'autres des péchés du corps, comme l'intempérance : mais l'impureté est comme un péché universel ; et je puis bien lui appliquer ce que saint Jacques a dit de la langue, que c'est l'assemblage de tous les péchés : *Universitas iniquitatis.* C'est un péché de l'esprit par les sales imaginations et les souvenirs impurs. C'est un péché du cœur par les désirs et les attachements déréglés. C'est un péché du corps par les infâmes voluptés où la passion le plonge. C'est un péché des yeux, des oreilles ; un péché de tous les sens, par les regards, les paroles, les entretiens, par toutes les libertés que la loi condamne, et

qui blessent une exacte vertu : *Universitas iniquitatis*. (*Jac.*, III.)

Encore s'il se renfermait dans son espèce propre : mais il passe à toutes les sortes de péchés qui peuvent infecter une conscience. C'est un monstre à cent têtes, et de toutes les figures. Quoiqu'il faille pour le nourrir, médisances, calomnies, fourberies, trahisons, meurtres, attentats, empoisonnements, enchantements même; rien de tout cela qu'il ne dévore, rien qui ne soit à son usage. La raison est que de toutes les passions, la plus vive et la plus emportée, quand elle a pris une fois le dessus, c'est celle-là. Elle n'a qu'une fin qui est de se satisfaire. Pour y parvenir, quelque moyen qui se présente, quelque pas qu'il y ait à franchir, rien ne lui coûte : *Universitas iniquitatis*. Car pour cela tantôt il faut donner, et tantôt, pour avoir de quoi donner, il faut prendre; tantôt gagner l'un, et tantôt supplanter l'autre; surmonter tous les obstacles. S'il n'y a point de voies justes, on a recours à toutes les injustices. Si c'est une rivale qui donne de l'ombrage, on la décriera par les plus atroces suppositions. Si c'est un concurrent qu'il faut détruire, son sang n'y sera pas ménagé. Si c'est la présence d'un mari qui importune, il y périra. L'histoire profane nous représente une mère furieuse et parricide qui de ses mains enfonce elle-même le fer dans le sein de ses enfants; mais, par le retour le plus cruel et le plus réel, sans recourir à la fable, et à ne s'en tenir qu'à la vérité, combien de pères et de mères (ô horreur de la nature!), combien ont fini leurs jours avant le temps, parce qu'un fils, une fille passionnée trouvaient en eux des censeurs trop clairvoyants et trop sévères?

Je sais, mes frères, que ce sont là des extrémités : et peut-être, comptant sur vos dispositions présentes, et sur une certaine frayeur que vous donne ce récit, traitez-vous ce que je vous dis de morale outrée : mais écoutez ce que j'ajoute, et ce que je réponds. C'est qu'il n'est point de si bonnes dispositions de l'esprit, du cœur, de la grâce, du naturel, que cette passion ne corrompe. Fut-il un cœur plus droit, et un meilleur naturel que David? Cependant, dès qu'il aime Bersabée, le voilà tout à coup changé dans un prince ingrat et méconnaissant, dans un prince artificieux et trompeur, dans un prince barbare et homicide : il oublie tous les services d'Urie, mari de Bersabée, et l'un de ses plus fidèles soldats; il le renvoie à Joab, général de son armée, avec des lettres de sa main; il semble que ce soit pour Urie des lettres de recommandation; et c'est un ordre qui le condamne. David veut s'en défaire, et pour y réussir, il le fait exposer dans un assaut à l'endroit le plus périlleux de la mêlée, et ce malheureux, en effet, cet innocent y trouve la mort. Hérode estimait Jean-Baptiste : cependant, parce qu'Hérodias, dont il est épris, lui demande la tête de ce prophète : Hérode trahit ses propres sentiments, et sacrifie le prophète du Seigneur à la cruauté et à la vengeance de cette courtisane. Vous avez la crainte de Dieu, vous avez un fonds de religion dans l'âme : mais si vous y laissez glisser une inclination sensuelle, plus de crainte de Dieu bientôt, plus de religion. Vous oublierez les jugements éternels, vous abandonnerez les sacrements, ou, si par un engagement de profession et de bienséance vous les fréquentez, ce sera pour les profaner, et pour les profaner durant des années entières. Nous voyons des gens, et nous en gémissons, des gens que la nature et la grâce semblaient avoir formés pour être des saints. Ils le seraient : mais qui les arrête? Hélas! un seul péché, le damnable péché que je combats. Avec ce levain de corruption, des esprits solides et fermes deviennent des esprits frivoles et pleins de la bagatelle, des esprits mous, efféminés, oisifs; de bons cœurs deviennent des cœurs durs, impatients, colères, dissimulés, vindicatifs; des hommes portés par leur penchant à la piété deviennent des sacriléges, des profanateurs, des athées : *universitas iniquitatis*. Du moins enfin si le mal ne jetait pas de si fortes racines : mais le troisième caractère de l'impureté, c'est l'habitude : *et ingressi habitant ibi*.

Péché où le cœur demeure, et où la conscience s'assoupit et s'endort profondément. Vous le pouvez bien dire en général, vous, établis de Dieu comme les médecins des âmes, et secrets dépositaires des infirmités spirituelles de vos frères, ministres de Jésus-Christ. Vous le pouvez bien dire, et vous le savez, si dans le saint tribunal de la pénitence où viennent se présenter des pécheurs de toutes les sortes, il est rare de trouver de ces pénitents, ou prétendus tels, qui ont vécu, et qui vivent depuis les dix et les vingt années dans un attachement dont il est également difficicile et peu ordinaire de les déprendre. Est-ce une malédiction particulière de Dieu? Si cela est, Seigneur, vos jugements sont terribles contre tous les pécheurs; mais c'est contre ceux-ci qu'ils sont souverainement redoutables. Est-ce l'effet propre d'une passion la plus dominante dans l'homme, parce qu'elle semble lui être la plus naturelle; d'une passion la plus vile et la plus terrestre, qui réduisant l'homme au rang des bêtes, lui en donne tout l'aveuglement et toute l'insensibilité; tout l'aveuglement dans l'esprit, et toute l'insensibilité dans le cœur? Quoi que ce soit, la parole du prophète s'accomplit bien à la lettre, et l'expérience nous l'apprend : ils ne se mettront point en devoir de retourner au Seigneur; pourquoi? parce qu'il y a parmi eux un démon d'impureté qui les tient asservis : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum*. (*Ose.*, VI.) Un mot que le sage entendra, un bon conseil, il le recevra et il en profitera; mais un voluptueux ne le comprendra pas, ou s'il le comprend, il le méprisera : *audivit luxuriosus, et displicebit ei*. (*Eccli.*, XXI.) De là toujours nouveaux engagements : si l'un manque, l'autre naîtra;

ou ce sera toujours le même; et jusqu'à une extrême vieillesse, d'un âge à un autre, cet homme ne fera que s'attacher, que s'entêter davantage ; et jusqu'au dernier soupir de sa vie, il voudra le dérober à Dieu, et le donner à l'objet dont il est l'adorateur. Je n'exagère point, et ce ne sont point là de vains fantômes ni de chimériques imaginations. Tel exposé au péril des armes et frappé d'un coup mortel n'avait plus que quelques heures pour penser au salut de son âme ; mais ces heures si précieuses, à quoi les a-t-il employées? de quoi, dans un temps si court et si critique s'est-il occupé? du souvenir de l'idole dont la distance des lieux l'éloignait, et dont la mort l'allait séparer pour ne la plus revoir. Au défaut de la parole, il a voulu lui tracer encore sur le papier les sentiments où il mourait. Voilà pourquoi il a recueilli un reste de force. Voilà sa principale et comme son unique attention. Eh, que faites-vous, homme aveugle et insensé ? où s'égare votre esprit? où se tourne votre cœur? Le ciel est armé de foudres pour vous accabler. La mort, pour vous enlever, est à vos côtés ; des légions infernales commencent à vous investir pour vous entraîner dans les flammes! Mais je parle à un pécheur que domine l'habitude ; il ne m'entend pas; et il paraît, à le voir agir, que tout cela ne lui est rien. Allez donc et passez dans cet état, victime réprouvée, victime malheureuse d'une si tyrannique passion ! Mourez comme vous avez vécu. Que le même feu qui vous a brûlée sur la terre, vous suive dans l'enfer; ou, si la mort éteint ce feu passager, que ce soit pour vous précipiter dans un feu éternel, votre sort et votre héritage.

J'en dis trop peut-être, chrétiens; et à Dieu ne plaise que je vous porte à ce désespoir! Je conclus tout autrement, et j'adresse cette conclusion à trois sortes de personnes : les uns dans l'état actuel du péché ; les autres heureusement revenus du péché ; et les derniers toujours purs jusqu'à présent et dans un saint éloignement du péché. Il faut que les premiers sortent de l'abîme où ils sont. Or sur cela je leur dis : Le temps est venu, mes frères : esclaves infortunés, il faut briser votre chaîne, il faut vous tirer de là ; ne le voulez-vous pas? ne le pouvez-vous pas? Comprenez bien l'une et l'autre de ces deux questions que je vous fais et formez là-dessus votre résolution. Ne le voulez-vous pas? mais il faut donc renoncer à votre salut; mais il faut donc sacrifier votre âme, cette âme immortelle, à une chair corruptible; mais il faut donc vous regarder dès maintenant comme des réprouvés. C'est un arrêt de l'Apôtre, ou plutôt un arrêt de Dieu même, que rien de souillé n'entrera dans le royaume céleste. Y renoncez-vous, à ce royaume? Ah! mon cher auditeur, quelle affreuse extrémité! Ne le voulez-vous pas? c'est-à-dire, ne voulez-vous pas quitter un péché où l'honneur, la fortune, le repos, la conscience, tout se trouve intéressé? Un péché dont vous avez connu mille fois vous-même la honte, le danger, le malheur, et pour cette vie, et pour l'autre. Ne le voulez-vous pas? Je le voudrais bien, dites-vous. Il ne s'agit point de dire : je le voudrais; mais le voulez-vous; et pourquoi ne le voulez-vous pas? Je suis lié. Ah! vous êtes lié, et vous vous aimez l'un l'autre; mais comment? pour vous perdre éternellement l'un l'autre; comment? pour vous reprocher éternellement l'un à l'autre cet amour-là même; comment? pour vous haïr éternellement l'un l'autre. Car dans l'enfer, ne vous y trompez pas, cet amour, ce même amour doit se changer en une haine éternelle. Vous êtes engagés : mais l'êtes-vous plus étroitement que l'œil, que le bras n'est attaché au corps? Or votre bras, selon l'Evangile, il le faudrait couper ; votre œil, il le faudrait arracher. Votre cœur est pris; et c'est une séparation bien douloureuse qu'on vous demande : oui, mais c'est une séparation nécessaire, et c'est pour cela que je vous exhorte à faire effort. Courage, mon cher frère, courage et confiance : on vient à bout de tout quand on le veut et qu'on le veut bien. Ne le voulez-vous donc pas? mais ne le pouvez-vous pas? Quelque difficile qu'il soit, il n'y a rien qu'on ne puisse avec la grâce; et la grâce ne vous manquera pas. David l'a pu, saint Augustin l'a pu, tant d'autres l'ont pu; ils avaient les mêmes difficultés que vous et ils les ont surmontées. Ne le pouvez-vous pas? J'aurais mille moyens à vous proposer; mais dans un seul je les comprends tous. C'est celui que donna Jésus-Christ à ces lépreux de l'Evangile : *ite, ostendite vos sacerdotibus* (*Luc.*, XVII); allez, montrez-vous aux prêtres, présentez-vous à leur tribunal. Venez, mes frères, venez, nous vous attendons. Mais je ne suis pas bien disposé. Il n'importe, venez toujours : *ostendite vos ;* faites connaître votre état au ministre de la pénitence; demandez-lui qu'il vous aide, qu'il vous parle, qu'il vous instruise. Dieu lui mettra dans la bouche une parole de conversion et de salut pour vous. Mais comment serai-je reçu? Comment? comme un malade par un médecin, comme un enfant par un père, avec bonté, avec charité. Votre misère ne fera qu'exciter notre compassion; et plus vos plaies seront profondes et envenimées, plus nous redoublerons nos soins pour les guérir. Mais y a-t-il encore quelque espérance et quelque pardon pour moi? Il y en a; n'en doutez point : c'est au nom du Seigneur que je vous l'annonce; et n'oubliez jamais l'oracle de son Apôtre : que là même où le péché a été plus abondant, c'est là que Dieu prend plaisir à épancher avec plus d'abondance les richesses infinies de sa miséricorde.

Pour vous, que cette miséricorde divine a déjà retirés d'un si funeste engagement, que vous reste-t-il? La pénitence : non-seulement cette pénitence du cœur qui dans votre retour vous a réconciliés avec Dieu, mais la pénitence du corps et la mortification des sens. Le corps a péché ; il faut donc que le corps soit puni. Il faut, selon la maxime et

l'expression de saint Paul, que ce corps sensuel serve à la justice autant qu'il a servi à l'iniquité. Il faut qu'autant qu'il a déshonoré Dieu, et qu'il s'est déshonoré lui-même, en s'abandonnant à des voluptés illicites, autant il glorifie le Seigneur, et qu'il se purifie, en se refusant même des plaisirs permis. Voilà la grande règle que saint Grégoire nous a prescrite, et la juste mesure que tous les Pères avec lui nous ont marquées. Si votre délicatesse n'y veut rien ajouter, du moins n'y doit-elle rien retrancher.

Et vous enfin, vous qui par une protection dont vous devez rendre au ciel de continuelles actions de grâces, avez eu jusqu'à présent l'inestimable bonheur de vous conserver dans le champ de l'Eglise comme des fleurs sans tache; vous que je puis appeler, après saint Cyprien, la plus noble et la plus chère portion du troupeau de Jésus-Christ; vous à qui le péché le plus subtil, quoique d'ailleurs le plus grossier et le plus contagieux, n'a jamais fait ressentir ses atteintes, ne manquez à rien pour vous assurer le trésor que vous possédez. Or je l'ai dit, et je le redis, vous ne vous l'assurerez jamais mieux que par la fuite et la défiance. Prenez garde, il y a des péchés, si je puis parler de la sorte, dont on triomphe par une sainte audace et par de généreuses attaques : mais celui-ci, vous ne le surmonterez qu'en fuyant et qu'en vous défiant. Je dis en vous défiant de tout : et retenez bien ces importantes leçons; de tout dans vous-mêmes, parce que vous portez toujours avec vous-mêmes votre plus dangereux ennemi, qui est la chair; de tout hors de vous-mêmes, puisqu'il n'y a rien hors de vous-mêmes qui ne puisse être pour vous un piége et un sujet de chute; de tout en tout âge, parce que le feu, malgré le nombre des années, n'est jamais tellement éteint qu'il ne puisse se rallumer; de tout en tout état, en toute profession, parce que sous le voile même de la piété la passion n'est que trop adroite à s'insinuer, et que sous le sac et sous la cendre elle n'a que trop su de fois pervertir même les anachorètes et les pénitents; de tout partout, et jusqu'à l'autel, parce qu'il n'y a point de lieu si sacré où la vertu n'ait fait de tristes naufrages, et où elle ne soit toujours exposée aux mêmes scandales. Ainsi votre crainte fera votre force; et dans votre vigilance vous trouverez votre sûreté et pour le temps, et pour l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXV.

Pour le lundi de la troisième semaine de carême.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS

In veritate dico vobis..... multi leprosi erant in Israel sub Eliseo propheta, et nemo eorum mundatus est nisi Naaman Syrus. (*Luc.*, IV.)

Je vous le dis en vérité.... il y avait plusieurs lépreux en Israel au temps du prophète Elisée, et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui était Syrien.

De tant de lépreux qu'il y eut en Israël au temps d'Elisée, pourquoi Naaman reçut il seul une guérison si prompte et si merveilleuse? C'est, disent les interprètes expliquant les paroles de mon texte, que cet étranger et ce gentil fut le seul qui s'adressa au prophète, le seul qui reconnut son pouvoir, qui implora son secours et qui obéit fidèlement à ses ordres. Les Juifs avaient au milieu d'eux, dans la personne d'Elisée, la même ressource contre cette maladie contagieuse dont la plupart étaient infectés. Ils pouvaient dans leur affliction chercher le prophète du Seigneur, lui exposer leur besoin, le toucher par leurs prières; et cet homme puissant en œuvres les eût aidés de son crédit auprès de Dieu et eût fléchi le ciel en leur faveur : mais bien loin de réclamer son assistance, ils le méprisaient, ils le négligeaient; et c'est pour cela qu'ils restaient sans soulagement dans leur infirmité, qu'ils y périssaient : *et nemo eorum mundatus est.*

Voilà, mes chers auditeurs, dans une espèce de comparaison, ce qui nous arrive à nous-mêmes. Voilà ce qui s'accomplit tous les jours, non point précisément à l'égard de la santé du corps, mais par rapport au salut de l'âme, dans une infinie multitude d'hommes qui pourraient se sauver puisqu'ils en ont les moyens; mais qui abusent de ces moyens que Dieu leur présente, et qui se damnent. De sorte que l'oracle du Sauveur du monde ne se vérifie que trop : beaucoup sont appelés, et peu d'élus : *multi vocati, pauci vero electi.* (*Matth.*, XX.) Petit nombre d'élus que Dieu de toute éternité connaît, et qu'il porte distinctement marqués dans son entendement divin. Petit nombre de qui les noms sont écrits dans le livre de vie, et que Dieu sait devoir régner à jamais dans le séjour des bienheureux. Petit nombre que Jésus-Christ nous représente dans l'Evangile comme son troupeau favori, comme ses brebis, qui écoutent la voix du pasteur et qui le suivent. Petit nombre dont il serait dangereux, mes frères, de vous entretenir, si je n'y apportais toute la précaution nécessaire, pour prévenir les pernicieuses conséquences où cette matière mal entendue conduirait les âmes faibles, et le scandale apparent qu'elle pourrait causer aux libertins. Car en relevant les avantages des uns, je ne dois point diminuer la confiance des autres, ni leur inspirer une crainte capable de ruiner leur espérance. Je dis donc, chrétiens, et c'est le partage de ce discours, qu'il y a dans le petit nombre des élus de quoi vous faire trembler; mais je prétends en même temps qu'il n'y a pas de quoi vous désespérer : qu'il y a, dis-je, de quoi vous faire trembler, parce qu'à vivre comme l'on vit communément dans le monde et comme vous vivez, il y a tout lieu de craindre que vous ne soyez jamais de ce petit nombre : ce sera la première partie; mais qu'il n'y a pas néanmoins de quoi vous désespérer, parce qu'il ne tient qu'à vous de vivre autrement que vous ne vivez et qu'on ne vit communément dans le monde, et d'être ainsi du nombre des élus : ce sera

la seconde partie. Auteur et consommateur de notre salut, Seigneur, faites que ce grand sujet ne perde rien dans ma bouche de toute sa force. Qu'il serve à nous réveiller, à nous exciter, à nous animer d'un zèle tout nouveau pour notre affaire la plus essentielle, et pour un ouvrage qui vous a coûté si cher. Je vous le demande par l'intercession de Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Peu d'élus : vérité terrible, mais vérité d'autant plus effrayante pour vous, chrétiens, qu'à vivre comme l'on vit communément dans le monde et comme vous vivez, il est plus à craindre que vous ne soyez jamais de ce petit nombre : *pauci electi.* Prenez garde : je dis deux choses ; l'une générale, l'autre particulière. Peu d'élus : c'est le point général dont vous devez être déjà instruits, mais qu'il est bon de vous remettre devant les yeux, afin de vous en donner une idée plus présente, et de vous en faire connaître toute l'étendue et tout le sens. Ce n'est pas assez, mais à en juger par la vie que vous menez et qu'on mène dans le monde, il n'y a que trop lieu de craindre que vous n'ayiez jamais part à l'héritage des élus, et que vous ne soyez retranchés de ce nombre ; c'est le point particulier, où je veux ensuite descendre, non pas, à Dieu ne plaise, pour vous jeter dans le désespoir, mais pour vous remplir d'une frayeur utile et salutaire. Voilà ce que je me propose dans cette première partie, et ce que je vous prie d'écouter avec toute l'attention que demande l'importance du sujet que je traite.

Peu d'élus. De toutes les vérités de l'Evangile, il n'en est point que le Fils de Dieu nous ait plus souvent répétée, et sur quoi il se soit expliqué en des termes plus formels. Il nous a toujours représenté le grand nombre avec un caractère de réprobation : Gardez-vous de prendre la voie large; elle est commode et spacieuse, mais elle mène à la perdition ; le nombre de ceux qui marchent par cette voie est grand, mais ils se perdent en y marchant : *Lata et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi sunt qui intrant per eam.* (*Matth.*, VII.) Au contraire, quand il a voulu nous marquer ceux qui seraient admis dans son royaume, et qui parviendraient au salut, il les a toujours désignés comme le petit nombre, jusqu'à s'écrier dans une espèce d'admiration : Qu'étroit est le chemin qui conduit à la vie, et qu'il y en a peu qui y trouvent entrée ! *Quam angusta et arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam !* (*Ibid.*)

Oui, il y en a peu, dit saint Augustin ; et ce petit nombre ne doit pas seulement s'entendre par comparaison d'homme à homme : si bien que la pensée de Jésus-Christ soit que de tous les hommes qui ont été, qui sont, et qui seront jusqu'à la fin des siècles, y comprenant tant de nations infidèles, tant de païens, d'idolâtres, d'impies, il y en aura beaucoup plus de réprouvés que de sauvés : mais par comparaison même de chrétien à chrétien; de sorte, poursuit le saint docteur, que parmi les mêmes fidèles, dans le même troupeau, dans le sein de la même Eglise, la plus grande partie seront rejetés; parce qu'au lieu de se séparer de la multitude, et de passer par la voie étroite, ils se laissent entraîner dans la grande route, et qu'ils suivent la voie large. Tel était le sentiment de saint Augustin : et pour vous en convaincre par vous-mêmes, mes frères, ajoutait ce Père prêchant au peuple et s'adressant à ses auditeurs, vous êtes tous ici assemblés, je vous parle à tous, je vous donne à tous les mêmes enseignements, et je le fais pour tous avec le même zèle : mais n'est-il pas vrai que bien loin de recevoir toutes mes paroles avec le même amendement et le même fruit, à peine quelques-uns en profiteront, tandis que les autres en perdront bientôt le souvenir, et n'en tiendront nul compte? *Multi auditis, et pauci obauditis.* (S. AUGUST.)

Voilà pourquoi le Sauveur du monde nous a tant exhortés à faire effort : N'y épargnez rien; ne vous ménagez en rien, car on n'emporte le ciel que par violence : *Contendite.* (*Luc.*, XIII.) Cette leçon sortie de la bouche de ce divin Maître, qui d'abord regardait-elle? Ce n'était pas seulement les Juifs incrédules ; mais ses disciples, mais ses apôtres, mais des hommes formés depuis longtemps à son école, et nourris de sa doctrine. Il voulait par là leur apprendre que dans la foi même, et sous la loi qu'il venait annoncer, sous cette loi de grâce, il y aurait encore bien des risques à courir, et que ce serait une chose difficile et rare de se sauver. Leçon qui les étonna, et dont ils furent tellement frappés, qu'ils ne se crurent pas eux-mêmes en sûreté. Eh! qui pourra être sauvé, demandaient-ils? *Quis ergo poterit salvus esse?* (*Matth.*, XIX.) Ce doute, cette question, qui le pourra ; *Quis poterit?* est une preuve du trouble qui les avait saisis : tant ils comprirent alors combien peu échapperaient du naufrage, et arriveraient au port de l'éternelle béatitude.

L'Apôtre des nations le comprenait bien lui-même, et l'exprimait sous une figure bien sensible et bien mémorable; c'est celle du peuple de Dieu sortant de l'Egypte. Vous savez, mes frères, écrivait aux Corinthiens ce docteur des gentils, comment nos pères furent délivrés de la triste captivité où ils étaient réduits en Egypte. Vous savez qu'ils furent tous également éclairés de la colonne de feu que Dieu tint suspendue sur leurs têtes, pour leur servir de guide et leur tracer le chemin ; qu'ils traversèrent tous la mer, et qu'ils furent tous baptisés du même baptême; qu'ils mangèrent tous la manne, et qu'ils burent tous des eaux miraculeuses que Moïse tira de la pierre. L'avantage jusque-là fut commun ; mais ce ne fut pas, à beaucoup près, pour tous le même succès : car de cette troupe presque innombrable d'Israélites qui passèrent par le désert, il n'y en eut que quelques-uns

assez heureux pour entrer dans la terre de promission : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (I *Cor.*, X.) Image, chrétiens auditeurs, la plus naturelle, mais en même temps la plus affligeante pour nous par rapport à cette terre des vivants, qui nous est à tous promise, et où nous devons tous aspirer. En effet, reprend le grand Apôtre dans une application bien propre à nous humilier et à nous consterner, tout cela s'est fait à leur égard pour signifier ce qui doit se faire au nôtre : *Hæc autem in figura facta sunt nostri.* (*Ibid.*) C'est ainsi que nous sommes tous réunis dans la même Eglise qui nous gouverne, et soumis aux mêmes ordonnances : *Omnes sub nube fuerunt.* (*Ibid.*) C'est ainsi que nous avons tous reçu le même baptême, et que nous avons tous passé par ces eaux purifiantes qui nous ont lavés et justifiés : *Omnes baptizati sunt.* (*Ibid.*) C'est ainsi que nous mangeons tous dans le même sacrement la même manne, le même pain, et la même viande céleste : *Et omnes eamdem escam spiritalem manducaverunt.* (*Ibid.*) C'est ainsi qu'avec le même aliment nous prenons tous le même breuvage, le même sang d'un Dieu : *Et omnes eumdem potum spiritalem biberunt.* (*Ibid.*) En tout ceci nulle différence ; mais quant au terme qui est le salut, c'est là que l'égalité cesse, là qu'à l'exception de quelques âmes qui persévèrent, tout le reste périt : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* De mille, un, peut-être pas davantage. Je ne le prononce, mes frères, qu'avec horreur : mais qui n'a pas entendu cette fameuse parole de saint Chrysostome, que dans Antioche, ville alors, après Rome et Alexandrie, la troisième du monde et la plus nombreuse ; ville toute chrétienne, et même le premier siége du christianisme ; il doutait que tant d'âmes, hommes et femmes, qui la composaient, il y en eût cent de sauvés. Soit qu'il prétendît parler selon la rigueur de la lettre, soit que ce fût une exagération de la chaire, et un transport de zèle ; c'est toujours un témoignage de la forte persuasion où il était, que de ceux-là mêmes qui par une faveur spéciale du ciel auraient été élevés et auraient vécu dans une créance pure et saine, la plupart néanmoins échoueraient malheureusement, et peu emporteraient la couronne : *Sed non in pluribus eorum beneplacitum est Deo.* (*Ibid.*)

Et que voyons-nous aussi dans les saints livres ? que lisons-nous dans toute l'Ecriture ? De dix vierges, cinq vierges sages reçues au festin de l'époux, mais en même temps cinq vierges folles à qui la porte est fermée. Or, disent les interprètes, s'il en est ainsi de l'état le plus parfait qui est celui de la virginité, que sera-ce des états moins relevés ? De tant de malades qui se tenaient auprès de la piscine, un seul guérit, celui qui s'y jetait le premier et au temps marqué. De tout le grain semé dans le champ, la quatrième partie seulement qui prend et qui fructifie ; les trois autres, ou foulées aux pieds, ou enlevées par les oiseaux, ou desséchées sur le roc, ou étouffées au milieu des épines. Et pour remonter plus haut, de tant de millions d'hommes répandus sur la terre du temps de Noé, huit seulement retirés dans l'arche et préservés du déluge. De cinq villes consumées par le feu, Loth seulement et sa famille avec lui garantis de l'embrasement. Dans la destruction de Jéricho sous les ordres de Josué, une seule maison conservée, celle de Rahab. De trente-deux mille soldats dans l'armée de Gédéon, trois cent seulement choisis pour combattre, et tous les autres renvoyés. Qu'est-ce que tout cela, Seigneur, que de légers crayons de ces jugements formidables que vous exercez contre nous ; lançant mille anathèmes, pour une sentence d'absolution que vous prononcez ; perdant des nations entières, pour quelques âmes saintes que vous glorifiez ; ne réservant qu'une petite troupe, tandis que vous laissez tomber dans l'abîme tout le reste du monde ?

Comment donc devons-nous compter le nombre des élus ? Comme quelques olives qui demeurent dans l'arbre, après qu'on l'a cueilli au temps de la maturité : *Quomodo si paucæ olivæ, quæ remanserunt, excutiantur ex olea.* (*Isa.*, XXIV.) Comme quelques raisins qui sont restés dans la vigne, après la vendange : *Et racemi, cum fuerit finita vindemia.* (*Ibid.*) Comme quelques arbrisseaux qu'on laisse après la coupe du bois : *Reliquiæ ligni saltus.* (*Ibid.*) Comme un bouquet de quelques fleurs qu'on a pris soin de ramasser : *in fasciculo viventium.* (*Ibid.*)

Ah ! chrétiens, y pensez-vous ? y pensez-vous comme y pensait saint Bernard, le maître de tant de saints, et l'exemple vivant de toutes les vertus religieuses ? Tout consommé qu'il était dans l'exercice d'une vie intérieure et d'une continuelle oraison, ne pouvant encore se répondre de son sort éternel, il en frémissait selon qu'il le témoigne lui-même ; il ne savait de quel nombre il devait être, ou du nombre des élus, ou du nombre des réprouvés ; et cette incertitude le confondait, l'accablait. Y pensez-vous, comme y pensaient les anachorètes au fond des déserts ? Après avoir tout quitté, tout sacrifié, tout enduré pour assurer, autant qu'il est possible, leur salut ; après avoir blanchi dans le service de Dieu depuis les quarante et les cinquante années, ils tremblaient et n'osaient s'appuyer, ni sur leurs mérites passés, ni sur les mérites qu'ils se proposaient, avec le secours de la grâce, d'acquérir jusqu'à leur dernière heure. Y pensez-vous, comme y pensaient ces pénitents si célèbres, dont saint Jean Climaque nous a raconté, je ne dirai pas les austérités, mais les innocentes cruautés à l'égard d'eux-mêmes ? Quoiqu'exténués de jeûnes, de veilles, de macérations les moins soutenables, ce semble, à la faiblesse humaine, ils étaient en doute s'ils ne se traitaient point avec trop d'indulgence ; et ils se demandaient les uns aux autres : Croyez-vous, mon frère, que Dieu me pardonne ? Croyez-vous que je puisse espérer qu'il me fera miséri-

corde? Voilà ce qui les inquiétait; et vous, mes chers auditeurs, tranquilles et présomptueux, vous êtes en paix et sans alarmes; pourquoi? Parce que vous ne considérez guère les conséquences de l'affreuse vérité que je vous prêche. Or il faut vous les faire voir; et c'est l'autre article que j'ai à toucher.

Car je prétends qu'à vivre comme vous vivez dans le monde, il y a tout sujet de craindre que vous ne soyez jamais de ces élus dont le nombre est si petit. Vous en voulez la preuve, et celle que je vais vous donner ne consistera point en de longues déclamations contre les mœurs corrompues du siècle. Je ne vous ferai point le récit de toutes les abominations qui s'y commettent, et je ne vous tracerai point des peintures qui ne sont propres qu'à blesser les esprits, et à les scandaliser. Je prends une voie plus courte, et je m'en tiens à un raisonnement facile, simple, palpable, mais convaincant. Il y a dans la morale de l'Evangile, comme partout ailleurs, de ces méthodes abrégées, qui, par un ou deux principes incontestables et universellement reconnus, servent à résoudre bien des questions particulières et embarrassantes. Quelle peine n'a-t-on pas à vous faire concevoir le danger de la vie ordinaire du monde? Quand on en veut venir à un certain détail, combien de prétextes imaginez-vous pour la justifier et la défendre? L'esprit là-dessus ne tarit point; et d'entreprendre de les détruire tous séparément et par ordre, c'est s'engager dans une discussion qui n'a point de fin. Mais en deux paroles, j'ai de quoi tout dissiper; elles sont décisives; et quelque prévenu que vous puissiez être, elles coupent toutes les réponses et renversent toutes les excuses. C'est un témoignage qu'on ne produit point assez contre vous, ou sur lequel on n'insiste point assez fortement; le voici.

Car je raisonne et je dis : Le salut dépend de la vie, donc pour être sauvé comme les élus, il faut vivre comme les élus. D'ailleurs le nombre des élus est le plus petit, donc pour vivre comme les élus et pour être sauvé comme eux, il faut vivre comme le petit nombre. Rien de plus évident ni de plus solidement établi dans la religion. Par conséquent tout se réduit à savoir comment vous vivez; si c'est comme le petit nombre, si c'est comme le grand nombre. Vivez-vous comme le petit nombre? dès là je vous fais au nom de Jésus-Christ la même promesse qu'il faisait à ses apôtres : Prenez confiance, petit troupeau, et ne craignez point; le royaume est à vous et il a plu à votre Père céleste de vous le donner. Vivez-vous comme le grand nombre? dès là je conclus que vous vous égarez, et je vous redis, en m'écriant avec le même Sauveur : Oh! qu'il y en a qui courent à la damnation! Examinons donc quelle est notre vie, et pour le connaître, ne consultons que l'expérience. Toute la vie se rapporte à trois choses : à penser, à parler, à agir; or pensez-vous comme le petit nombre? parlez-vous comme le petit nombre? agissez-vous comme le petit nombre? Je n'ignore pas où tout cela me conduirait, si je voulais épuiser une morale si vaste. Quelques traits me suffiront. Vous pourrez creuser vous-mêmes le fonds que je vous ouvre, et suppléer à ce que je suis obligé d'omettre pour n'aller pas au delà des bornes du temps qu'il m'est prescrit.

Pensez-vous, dis-je, comme le petit nombre? comme le nombre de ces âmes toutes chrétiennes et toutes remplies des maximes évangéliques; qui, selon le langage de l'Apôtre, n'ont de goût que pour les choses du ciel et n'aspirent qu'aux choses du ciel; qui, dégagées de toute attache aux biens présents et périssables, ne les regardent que d'un œil de mépris, en reconnaissent la vanité, en craignent le danger, y renoncent au moins de cœur, s'il ne convient pas à leur état d'y renoncer en effet et de les abandonner; qui vont encore plus loin et qui portent le détachement, le renoncement jusqu'à se mépriser soi-même, jusqu'à se détacher de soi-même, jusqu'à se renoncer soi-même, Sont-ce là vos sentiments? Ah! mes frères, rentrez en vous-mêmes et soyez juges de vous-mêmes. Si peut-être quelques-uns se trouvent en de telles dispositions; quelles sont les vues du grand nombre, que des vues toutes humaines et toutes mondaines? Richesses, fortune, autorité, puissance, dignités, honneurs, avantages de la nature, talents de l'esprit, éclat, distinction, réputation dans le monde, faste, douceurs, commodités de la vie, n'est-ce pas ce qui emporte toute votre estime, ce qui excite tous vos désirs, ce qui allume toutes vos passions, ce qui occupe toutes vos réflexions? N'est-ce pas ce que vous n'envisagez qu'avec les plus douces complaisances si vous l'avez, qu'avec les plus vives douleurs et les plus cruelles jalousies si vous ne l'avez pas? N'est-ce pas ce qui vous semble prospérité, bonheur, et, si je l'ose dire, suprême félicité?

Parlez-vous comme le petit nombre? comme le nombre de ces âmes discrètes, retenues, modestes, charitables; de qui jamais on n'entend une parole où la pudeur, la religion, l'honneur du prochain soient offensés; qui ne savent ni railler, ni piquer, ni censurer, ni médire, ni éclater en plaintes et en murmures; ou plutôt, qui sauraient assez tout cela, si la sagesse, la raison, le christianisme ne leur apprenaient à réprimer une certaine malignité et à se taire; qui, solides dans leurs idées, le sont également dans leurs discours; ennemies de la bagatelle et tournant volontiers la conversation sur des matières graves, profitables, édifiantes. Sont-ce là vos entretiens? Eh! qu'est-ce au contraire que les conversations du monde? sur quoi roulent-elles? à quoi se terminent-elles? Conversations vides et oiseuses, où l'esprit s'amuse, où les journées s'écoulent sans fruit, où le temps se perd. Conversations badines et enjouées où l'on se réjouit, où l'on s'abandonne à toutes les saillies d'une imagination volage et folâtre. Conversations libres et dont l'agrément consiste en des expressions ambiguës et peu

santes, ou de vaines et de fades plaisanteries, et sur les sujets même les plus saints. Conversations sérieuses, mais toutes profanes, où il n'est mention que de bruits, d'événements, d'histoires, de frivoles intérêts et d'affaires temporelles. Conversations critiques et injurieuses, où l'on ne fait grâce à personne; où tantôt par une légèreté inconsidérée, tantôt par une envie démesurée de parler, tantôt par passion et animosité, la médisance perce, déchire, porte les coups les plus sensibles et les plus mortels.

Agissez-vous comme le petit nombre? comme le nombre de ces âmes pieuses dont toute la conduite est régulière et sans reproche; qui mettent à la tête de tous leurs soins le soin de leur perfection selon Dieu, et de leur sanctification ; qui, engagées dans le monde, se prêtent seulement au monde et aux embarras du monde, ou ne s'y donnent que par nécessité, et que suivant le bon plaisir de Dieu; qui, sans oublier ce qu'elles doivent à leur condition, ménagent du reste tout ce qu'elles peuvent de loisir pour la prière, pour d'utiles considérations, pour de bonnes lectures, pour le fréquent usage des sacrements, pour tous les exercices d'une vie spirituelle et dévote; qui, par la délicatesse d'une conscience timorée et toujours attentive sur elle-même, fuient jusqu'à l'ombre du péché, ne se permettent rien, ne se pardonnent rien, gardent toute la loi et dans toute la rigueur de la loi? A ce caractère vous reconnaissez-vous? Chrétiens de nom, l'êtes-vous en pratiques et en œuvres? Où tendent toutes vos entreprises, toutes vos actions; et tandis que rien ne vous coûte pour votre avancement dans le monde, que faites-vous pour votre progrès dans la voie du salut? Parcourons toute notre vie; qu'y trouvons-nous? Dans les uns travaux et occupations, mais par des vues terrestres et mercenaires; dans les autres indolence molle, visites, compagnies, jeux, divertissements, spectacles, repas, promenades, une horreur extrême de tout ce qui gêne l'esprit ou qui mortifie les sens. De là, à l'égard de Dieu et de son culte, nulle assiduité, nulle piété; à l'égard du passé, nulle réparation, nulle pénitence; quelques prières précipitées, quelques confessions, quelques communions d'habitude et sans amendement; rechutes promptes et fréquentes; conscience aisée sur des points toutefois essentiels; toujours les mêmes façons, toujours le même train; avouez-le, mes chers auditeurs, n'est-ce pas là le grand nombre? n'est-ce pas là la grande route?

Prenez bien, je vous prie, ma pensée. Je ne dis pas que vous suivez la route d'un libertinage déclaré et d'une incrédulité consommée ; je ne vous impute point des crimes énormes, des injustices criantes, des débauches ouvertes et publiques : il est bien évident que ce sont des états de damnation. Mais je ne vais point jusque-là ; et, tout perverti qu'est le siècle, ce n'est point là, après tout, la route la plus battue. On abhorre ces excès ; on a toujours un fonds de religion, de probité, d'humanité dans l'âme, et l'on n'est point vendu de la sorte à l'iniquité. Mais la grande route, c'est celle que vous tenez, et que je viens de vous dépeindre; c'est celle de tout ce qu'on appelle honnêtes gens du monde, et selon le monde. Or, cette grande route où aboutit-elle? A la réprobation. Je m'arrête là, et je ne veux point d'autre titre contre vous, puisque l'Evangile me le fournit. Vous êtes du grand nombre, et vous vous glorifiez même d'en être : Je fais comme les autres; je vis comme les autres ; je ne prétends point me séparer des autres. Vous le dites, mon cher auditeur; et voilà justement ce qui vous condamne. Vous marchez avec la multitude; c'est l'exemple qui vous conduit; c'est la coutume: et malheur à toi, torrent de la coutume, dit saint Augustin, combien de ravages as-tu causés, et de combien d'âmes causes-tu tous les jours la ruine?

Cependant je vois des chrétiens pleins de confiance; je les vois lever la tête, se joindre à la troupe, la suivre gaiement et en chantant. Aveugles, où courez-vous? En quel précipice vous laissez-vous conduire? Vous y touchez de près, et vous osez néanmoins compter sur votre salut, comme s'il ne demandait que des soins bornés; comme s'il suffisait d'y donner quelques moments dérobés; comme si ce n'était pas de toutes les affaires la plus hasardeuse. A peine le juste se sauve : et qu'est-ce à dire le juste? *Justus vix salvabitur?* (I *Petr.*, IV.) C'est-à-dire qu'à peine le vrai chrétien, le chrétien vigilant, le chrétien laborieux et fervent peut se faire jour au travers de la foule qui se damne, et trouver place dans le nombre des élus. C'est-à-dire qu'à peine le religieux séparé du monde, et portant toute l'austérité d'une règle mortifiante, peut se défendre des ennemis qui le poursuivent, et résister à leurs attaques; qu'à peine le solitaire caché dans la retraite, et déjà comme enseveli, peut se garantir de tant de piéges répandus partout, et dont la solitude même ne le met pas à couvert; qu'à peine le prêtre qui célèbre les sacrés mystères, le ministre qui annonce la loi du Seigneur, peuvent se soutenir et n'être pas ébranlés jusqu'à faire les chutes les plus griéves : que sera-ce de vous? Hélas! le cloître, le désert ont eu leurs réprouvés; de douze apôtres un l'a été, et le sera éternellement. Quel souvenir! mes frères, quelle horreur! *Justus vix salvabitur.*

Mais si je me perds, il y en aura bien d'autres avec moi. Oui, mon cher auditeur, il y en aura bien d'autres; et c'est ce qui faisait dire au prophète que l'enfer s'était élargi : *Dilatavit infernus animam suam.* (*Isa.*, IX.) Là tombent confusément et sans distinction, riches et pauvres, grands et petits, rois et sujets, ecclésiastiques et laïques, tout sexe, tout âge, tout rang, toute profession : *Dilatavit.* Là, comme cette ivraie semée dans le champ du père de famille, et jetée au feu, sont liées, entassées, brûlées, tant de victimes malheureuses sur qui le

bras de Dieu s'appesantit, et que sa justice frappe sans miséricorde. Leur nombre, tout innombrable qu'il est, croît à chaque heure, et de moment même en moment : *Dilatavit infernus animam suam*. Je ne serai donc pas seul. Non, certes; mais le malheur d'autrui sera-ce un soulagement à votre peine, sera-ce votre consolation? Dans un incendie, dites à un homme que mille autres comme lui y vont être enveloppés; est-ce une raison qui le rassure? Que dis-je? plus il voit le feu s'étendre, plus il aperçoit de mourants autour de lui, plus il entend de cris, de gémissements, et plus il s'agite, plus il tourne de toutes parts, plus il cherche à se sauver. Quel trouble dans ses yeux, quel effroi sur son visage! quels efforts pour s'arracher à la flamme! Il n'y a rien en cela de surprenant: chacun pense à soi, parce que chacun sent son mal, et que le mal qu'il sent lui est personnel, et aussi douloureux que s'il était seul à le sentir. Mais enfin, si le nombre des élus est si petit, que ferons-nous, et quelle espérance pouvons-nous avoir? Je réponds que s'il y a dans le petit nombre des élus de quoi nous effrayer, il n'y a pas de quoi nous désespérer ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Jamais le prophète royal ne fit une méditation plus importante et plus solide, que celle dont il a pris soin lui-même de nous marquer le sujet, et dont il nous apprend que la conclusion lui fut si salutaire. J'ai repassé, dit-il, dans mon esprit les années éternelles : *Cogitavi dies antiquos, et annos æternos in mente habui*. (*Psal.* LXXVI.) J'en ai été tout interdit, et je suis demeuré dans un morne silence : *Turbatus sum, et non sum locutus*. (*Ibid.*) Cependant cette pensée ne me quittait point; je la portais partout, et la nuit et le jour; c'était presque mon unique occupation : *Et meditatus sum nocte, et exercitabar, et scopebam spiritum meum*. (*Ibid.*) Je me demandais continuellement à moi-même : Que deviendrai-je, et le Seigneur me rejettera-t-il? En serai-je éternellement réprouvé? *Nunquid in æternum projiciet Deus?* (*Ibid.*) Ne sera-t-il point plus favorable pour moi que pour tant d'autres? et n'aurai-je point une destinée plus heureuse? *Aut non apponet ut complacitior sit adhuc?* (*Ibid.*) En un mot, ce Dieu si bon cessera-t-il de l'être à mon égard, et sa colère lui fera-t-elle oublier ses miséricordes : *Aut obliviscetur misereri Deus, et continebit in ira sua misericordias suas?* Telles étaient les réflexions du saint roi; tels étaient ses sentiments au souvenir de l'éternité, et dans une juste crainte d'être exclu pour jamais du royaume de Dieu. Mais de là même que concluait-il? Était-ce de se décourager, et de perdre toute confiance? Voyons là-dessus comment il s'explique, et quel dessein tout à coup il forme. Il semble que toutes ses inquiétudes dans un moment se soient évanouies. Bien loin de l'abattre et de le jeter dans le relâchement, il semble qu'elles lui aient relevé le cœur, qu'elles le lui aient élargi, et lui aient inspiré une force toute nouvelle. C'est maintenant, s'écrie-t-il, que je vais commencer. Je n'en ai point assez fait jusqu'à présent; mais je puis tout réparer dans l'avenir; et la résolution en est prise : *Et dixi, nunc cœpi*. Changement dont il est étonné lui-même, et qu'il n'attribue qu'à une grâce spéciale du ciel : c'est l'œuvre du Très-Haut, c'est son bras qui opère ce miracle : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi*. (*Ibid.*)

Daigne le Seigneur par l'efficace de la même grâce renouveler ici, mes frères, la même merveille! Puissiez-vous de la même considération tirer le même fruit! Il ne tient qu'à vous, avec l'assistance divine qui ne vous manquera point; et voilà ce qui me fait dire que, s'il y a dans le petit nombre des élus de quoi vous effrayer, il n'y a pas de quoi vous désespérer. Donnons à cette vérité tout l'éclaircissement convenable, sans nous engager dans des questions épineuses, ni vouloir approfondir des secrets qu'il a plu à Dieu de nous cacher

Si je vous disais qu'il y a peu d'élus, parce que de tous les hommes il y en a peu que Dieu veuille sauver; parce que de tous les hommes il y en a peu que Jésus-Christ, Fils de Dieu, soit venu sauver; parce que de tous les hommes il y en a peu à qui Dieu donne les secours nécessaires et les moyens de se sauver; parce que de tous les hommes il y en a peu à qui il soit libre d'accomplir la loi de Dieu et ses commandements, sans quoi néanmoins on ne peut se sauver. Si je vous disais que le Créateur des hommes dans ses décrets éternels en a réprouvé le plus grand nombre, ou d'une réprobation formelle et directe, les créant pour les damner; ou d'une réprobation indirecte et moins expresse, leur refusant les soins de sa providence surnaturelle et les laissant dans la masse de perdition ; si, dis-je, selon ces dogmes impies, je mesurais le nombre des élus, et je jugeais qu'il doit être très-petit; je ne le puis désavouer, mes chers auditeurs, c'est avec raison que vous en seriez désolés, et que vous tomberiez dans le désespoir. En vain je vous exhorterais à pratiquer les œuvres du salut, et à le mériter en y travaillant. Vous me diriez qu'avant toute chose il faut vous convaincre que vous y pouvez travailler; que vous êtes du nombre de ceux que Dieu y appelle, de ceux qu'il favorise de ses grâces et qu'il aide à y parvenir. Vous me diriez que ce nombre favori et privilégié étant aussi petit que je vous l'annonce, vous ne pouvez vous flatter de n'être pas de ce grand nombre pour qui il n'y a nulle espérance, puisqu'il n'y a pour eux de la part de Dieu, ni vocation, ni rédemption. Voilà ce que vous auriez à me répondre; et de là je ne serais point surpris que, dans un abandonnement total de vous-même, vous prissiez le parti de vous livrer à toutes vos passions; fondés sur ce damnable raisonnement, que Dieu veut, ou ne veut pas vous sauver; que s'il le veut, à quelques désordres que vous soyez sujets,

vous obtiendrez immanquablement la gloire qu'il vous destine ; et que s'il ne le veut pas, quoi que vous fassiez, et quelques réglées que soient vos mœurs, vous n'arriverez jamais à ce bienheureux terme qu'il ne vous a point préparé.

A Dieu ne plaise, mes frères, que vous prêtiez l'oreille à de si pernicieuses maximes; et à Dieu ne plaise, qu'abusant de mon ministère, je vienne dans cette chaire les débiter ! Ce serait blasphémer les plus saints attributs de Dieu, sa justice, sa sagesse, sa bonté. Mais, par des principes tout opposés, voici les vérités consolantes que je dois vous faire entendre, et que vous ne pourrez imprimer trop avant dans vos esprits : c'est que de tous les hommes il n'y en a pas un dont Dieu ne veuille le salut, fût-il aussi indocile que Pharaon, aussi obstiné que les Juifs, aussi perfide que Judas, aussi ennemi du nom chrétien que les tyrans idolâtres et les persécuteurs de l'Eglise. C'est qu'en conséquence de cette volonté de Dieu, il n'y en a pas un pour qui le Médiateur des hommes ne se soit offert, et à qui il n'ait mérité le salut. C'est qu'en vertu de ces mérites infinis du Sauveur, il n'y en a pas un qui de la part de Dieu ne reçoive toute l'assistance absolument requise pour marcher et se soutenir dans le chemin du salut, ou pour y rentrer. C'est qu'avec cette assistance divine, il n'y en a pas un qui ne puisse observer tous les préceptes contenus dans la loi de Dieu, et par là assurer son salut.

Or, tout cela posé sur les fondements les plus fermes et les plus inébranlables, sur la parole de Dieu, sur l'autorité de l'Eglise, sur le consentement unanime des Pères; quelque petit que soit le nombre des élus, à qui devez-vous imputer votre perte qu'à vous-même? Car pourquoi mourez-vous, maison d'Israël : *Quare moriemini Domus Israel?* (*Ezech.*, **XXI.**) Pourquoi dans une défiance pusillanime négligerez-vous votre salut, et même y renoncerez-vous? Il ne dépend, ce salut, que de deux volontés, de la volonté de Dieu, et de votre volonté ; vous êtes certain de l'une qui est la volonté du Seigneur; d'où il s'ensuit que si vous n'êtes pas des élus de Dieu, ce n'est qu'à votre volonté qu'il faut s'en prendre.

Et, en effet, mon cher auditeur, si jamais vous êtes réprouvé de Dieu, ce ne sera que pour n'avoir pas vécu comme les élus, et pour ne l'avoir pas voulu, lorsque vous le pouviez et que vous le deviez. Si jamais vous êtes banni du royaume de Dieu, ce ne sera que pour ne l'avoir pas cherché comme les élus, et pour ne l'avoir pas voulu, lorsque vous le pouviez et que vous le deviez. Si jamais vous êtes privé de l'éternelle récompense et de la gloire de Dieu, ce ne sera que pour n'avoir pas combattu et vaincu comme les élus, et pour ne l'avoir pas voulu, lorsque vous le pouviez et que vous le deviez. Qui vous arrêtait, et quel obstacle était insurmontable pour vous? Ce n'est donc pas Dieu qui vous aura manqué ; mais vous-même qui aurez manqué à Dieu : tellement qu'il sera bien en droit de vous faire le même reproche, que Jésus-Christ faisait à Jérusalem : Je voulais, et vous ne vouliez pas ; j'appelais, et vous ne m'écoutiez pas ; je pressais, je sollicitais, je vous tendais la main ; et par votre lâcheté tout ce que je vous présentais de moyens vous devenait inutile : *Volui, et noluisti.* (*Matth.*, **XXIII.**)

Mais ces moyens, après tout, sont-ils les mêmes pour tous; et entre les grâces que Dieu par une providence paternelle départit aux hommes, y a-t-il une égalité parfaite? Je ne dois rien vous dissimuler, mes frères ; je ne dois point vous enfler d'espérances trop hautes et mal établies : je dois vous proposer simplement, nettement, fidèlement ce qu'il y a de vrai, et me borner là. Les vérités évangéliques ne se contredisent point ; et d'ailleurs, quelque différence qu'il y ait d'homme à homme, l'avantage des uns ne diminue point le partage des autres, et ne détruit point leurs justes prétentions.

Ainsi convenons que Dieu voulant sauver tous les hommes, ne les a pas tous mis dans le même ordre, ni le même rang : qu'il a spécialement prédestiné les uns; c'est-à-dire, qu'il a voulu plus efficacement les sauver, et plus infailliblement; que ce sont ces brebis du bon Pasteur qu'il connaît particulièrement, comme il en est particulièrement connu ; que ce sont ces vases d'honneur que l'ouvrier place sur le buffet, et qui en font l'ornement ; que Dieu les a choisis pour déployer dans eux avec plus d'éclat les trésors de sa miséricorde, et qu'il les a pourvus de grâces plus puissantes : car voilà en quel sens il est dit, que dans le même champ, dans la même maison, l'un est pris, l'autre est laissé : *Unus assumetur, et unus relinquetur* (*Matth.*, **XXIV**); que par préférence à Esaü, Dieu chérit Jacob, et le combla de ses dons : *Jacob dilexi, Esau autem odio habui* (*Rom.*, IX); que l'Apôtre des gentils fut un vaisseau d'élection : *Vas electionis est mihi iste.* (*Act.*, **IX.**) Conduite de Dieu que nous devons adorer, mais sans entreprendre de la pénétrer; puisque saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, ne s'en est point autrement expliqué lui-même que par un sentiment d'admiration : *O altitudo !* (*Rom.*, **XI**) O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu ! Conduite dont il n'est permis à personne de se plaindre, et qu'on ne peut accuser d'injustice; puisque Dieu est maître de ses grâces, et qu'il les répand où il veut, comme il veut, en telle mesure qu'il veut. Conduite où Dieu exerce son souverain empire, de même par proportion qu'un prince de la terre élève qui il lui plaît, et dispense à son gré ses faveurs, sans en rendre compte qu'à lui-même. Mais du reste, conduite d'autant plus équitable et plus irréprochable, qu'elle ne doit nuire à nul de ceux que Dieu n'a pas favorisés du même choix, ni de la même prédilection. Pourquoi cela, et comment? Remarquez-le.

Car ce que le frère de Jacob dit à Isaac,

père de l'un et de l'autre, qu'il avait plus d'une bénédiction : *Num unam tantum benedictionem habes, pater?* (*Gen.*, XXVII.) je le dis à plus forte raison de Dieu même, il a plus d'une voie pour nous sauver. Si ce n'est pas d'une volonté, ni par une providence particulière qui discerne certaines âmes, c'est toujours d'une volonté, et par une providence commune dont aucun n'est excepté. Si ce n'est pas en y employant des grâces extraordinaires, ni les moyens les plus efficaces, c'est toujours par des secours suffisants, quoiqu'ordinaires, et par des grâces que tout homme peut demander, dont tout homme peut user, avec lesquelles tout homme peut revenir de ses égarements, se maintenir dans le service de Dieu, et y persévérer. Grâces tellement suffisantes, que non-seulement elles peuvent avoir leur effet, mais qu'elles l'ont en bien des rencontres ; grâces par où plusieurs se sauvent en y coopérant, tandis que les autres se damnent en y résistant. Saint Pierre et Judas, tous deux pécheurs, eurent, à ce qu'il paraît, la même grâce. Jésus-Christ regarda Pierre, et cette œillade le toucha. Jésus-Christ regarda Judas; il fit plus, il lui parla, il l'embrassa, et Judas y fut insensible. Enfin, grâces capables de convertir des nations entières, sans changer de nature, ni acquérir une nouvelle vertu. Car *malheur à vous, Corozaïm*, disait le Fils de Dieu, *malheur à vous, Bethsaïda, parce que si Tyr et Sidon avaient reçu les mêmes grâces dont vous avez été prévenues, et que vous avez rejetées, ces peuples infidèles auraient fait pénitence sous le cilice et sous la cendre.* Anathème, mes chers auditeurs, prononcé par avance contre vous-mêmes qui, dans le christianisme, et dans le sein de la même Eglise, trouvez tous les mêmes sources de grâces, et des sources si abondantes ! pour tous, les mêmes sacrements; pour tous, la même loi; pour tous, les mêmes instructions; pour tous, les mêmes exemples. Que faudrait-il de plus pour sanctifier des millions d'idolâtres ?

Mais que fais-je, et qu'ai-je ici besoin d'un témoignage plus convainquant que le vôtre? Ne vous trompez point, et rendez-vous au fond de votre cœur une justice exacte et sans déguisement : c'est à ce tribunal que je vous renvoie. Interrogez-vous vous-mêmes, et raisonnez sérieusement, et devant Dieu avec vous-mêmes. Je m'assure qu'au jugement de votre conscience vous vous direz : Il est vrai, la vie que je mène ne s'accorde guère avec le salut; mais il n'est pas moins vrai que je pourrais, si je le voulais bien, embrasser une autre vie et me réformer. Il est vrai, cette passion me domine, et c'est un grand obstacle à mon salut; mais il n'est pas moins vrai que je pourrais, si je le voulais bien, rompre cet attachement et m'affranchir de ce joug. Il est vrai, le monde me plaît et les occasions y sont très-dangereuses pour le salut; mais il n'est pas moins vrai que je pourrais, si je le voulais bien, m'éloigner du monde et me préserver de sa contagion. Il est vrai, j'ai de la peine à me captiver, et je ne suis point fait à ces exercices où engage le soin du salut; mais il n'est pas moins vrai que je pourrais, si je le voulais bien, m'y assujettir. Voilà ce que vous ne pourrez vous déguiser à vous-mêmes, et de quoi vous serez malgré vous pleinement persuadés, sans autre preuve que votre propre sentiment.

Après cela, dites que le petit nombre des élus vous désespère ! Il vous désespère parce que vous voulez vous conformer en tout au grand nombre, et par conséquent être du grand nombre ; il vous désespère parce que, pour être du petit nombre, vous ne voulez vous faire aucune violence ni rien prendre sur vous; il vous désespère parce que vous ne voulez rien retrancher de vos mondanités, de vos sensualités, de vos dissipations; il vous désespère parce que vous voulez lâcher la bride à tous vos désirs, à toutes vos convoitises, et leur laisser une carrière libre pour se contenter; il vous désespère parce que vous voudriez que Dieu vous sauvât sans vous, c'est-à-dire sans bonnes œuvres de votre part, sans attention sur vous-mêmes, sans précaution contre le péché, sans pénitence pour le réparer, sans patience dans les maux, sans charité envers le prochain, sans pardon des injures, sans fidélité à toutes vos obligations en qualité de chrétiens. Je comprends qu'il n'y a point de salut à espérer pour vous, tant que vous voudrez vivre de la sorte ; mais pourquoi le voulez-vous? Que ne vivez-vous autrement, et que ne vous sauvez-vous comme les élus, puisque, par la grâce de Dieu, en quelque état et en quelque situation que vous soyez, votre salut est entre vos mains? Prenez garde, en quelque état que vous soyez, car cette petite troupe d'élus, où Dieu jusqu'à présent l'a-t-il recueillie, et où doit-il jusqu'à la consommation des temps la recueillir? Toute condition a fourni au ciel des élus, et lui en fournit : le monastère et le siècle, la solitude et le monde, le repos de la retraite et le tumulte des affaires; l'Eglise, l'épée, la robe, la cour et la ville, le mariage et le célibat, l'autorité et la dépendance, la liberté et la servitude, la grandeur et l'obscurité, l'opulence et la misère; l'Orient, l'Occident, le Septentrion, le Midi. Providence admirable de notre Dieu, qui par là nous fait connaître que de tous côtés nous pouvons aller à lui, et aspirer au terme où il nous appelle !

Mais le salut est difficile? Oui, mes frères, il est difficile; et n'attendez pas que, pour vous le faciliter en apparence par de fausses décisions, je trahisse mon ministère ni que je vous prêche une morale aisée et commode. Je ne connais point d'autre Evangile que celui de Jésus-Christ : or, l'Evangile de Jésus-Christ est une loi de mortification, d'abnégation, de renoncement à soi même ; et ce n'est que par cet Evangile qu'on se sauve : *Non est aliud nomen sive in cœlo, sive in terra.* (*Act.*, IV.) Le salut est difficile : eh! qui en doute? Vous disons-nous, vous

enseignons-nous autre chose? Cessons-nous de vous avertir, et même de vous crier perpétuellement que, pour réussir dans cette grande affaire, ce n'est pas trop de toute votre application; que, pour acheter cette pierre précieuse, il faut se défaire de tout et tout donner; que, pour atteindre au sommet de cette montagne, il faut grimper au travers des ronces et des épines; qu'il est plus facile, selon la figure du Fils de Dieu même, qu'un chameau passe par l'ouverture d'une aiguille qu'il n'est facile à un homme engagé comme vous dans le monde, et dans les intérêts du monde, d'arriver à la vie? *Facilius est.* Nous vous le répétons mille fois, et jusqu'à l'importunité, dans le tribunal de la pénitence, dans la chaire sainte, dans les entretiens familiers, à propos et hors de propos, partout : *Opportune, importune.* Vous ne vous plaindrez pas que nous vous ayons trompés; que nous ayons retenu la vérité captive; que nous ayons eu là-dessus deux paroles, deux langages différents : si la loi vous paraît sévère, ne nous l'attribuez pas; ce n'est pas nous qui l'avons portée, nous n'en sommes que les interprètes.

Il est donc certain que le salut est difficile : vous ne le sauriez dire tant de fois que je ne le redise encore plus; mais difficile tant qu'il vous plaira, c'est une nécessité. Vous ne changerez pas la loi; Dieu l'a faite sans vous consulter, il la maintiendra de même. Et en est-il une plus juste? Le ciel peut-il être mis à trop haut prix? Quoi qu'il vous en coûte pour l'obtenir, ne serez-vous pas, en l'acquérant, assez dédommagés de vos peines? Dans le monde même, à quoi parvient-on sans travail? et, si l'on vient à bout de ses desseins, compte-t-on pour quelque chose tout ce qu'il y a eu de fatigues à essuyer?

Le salut est difficile, je le sais; et voilà ce qui me fait trembler pour vous; voilà ce qui m'épouvante quand je vous vois si lents, si oisifs, si délicats; ne faisant nul effort, et ne remportant sur vous nulle victoire : voilà ce qui me fait conclure qu'il y en aura peu de sauvés, parce qu'il y en a peu qui surmontent les moindres difficultés. Il est difficile, et c'est pour cela même que vous devez vous exciter et tenter tous les moyens. Au milieu de l'orage, quand le vaisseau, battu des vents et de la tempête, est sur le point de périr et qu'il menace d'un prochain naufrage, voyez agir pilotes et passagers : examinent-ils s'il est difficile de vider l'eau qui entre de toutes parts; de ménager, d'étudier tous les mouvements; de résister aux flots et de les repousser? Ils ne savent que trop combien tout cela est difficile, et c'est justement ce qui les anime, ce qui leur donne des forces au delà de celles qu'ils semblaient avoir; ce qui leur rend tout possible, et presque jusqu'aux miracles. C'est là que l'esprit pense à tout, que les yeux observent tout; que le corps se remue, se plie en mille manières, obéit à tout : pourquoi? Par cette persuasion où ils sont qu'il y va de la vie, et qu'ils ne peuvent autrement la conserver : ce sont les premiers sentiments que leur inspire la nature, et, par rapport au salut, ce sont ceux que vous doit inspirer la grâce.

Le salut est difficile, mais difficile, surtout à qui? A ceux qui ne le veulent qu'imparfaitement, qui ne le veulent que d'une volonté faible, timide, bornée, que d'une demi-volonté. Dès que vous le voudrez sincèrement, déterminément, résolument, tout s'aplanira devant vous; et quoi que vous opposent la nature et le monde, vous franchirez d'un pas ferme toutes les barrières. Ah! mes frères, si maintenant de la part de Dieu, ministre de réconciliation et de paix, j'allais aux portes de l'enfer donner à tant de réprouvés un nouveau rayon d'espérance et leur annoncer cette parole de Jésus-Christ : *Intrate per angustam portam* (*Matth.*, VII). Sujets malheureux de la haine de votre Dieu, le moment est venu, et le voici ce moment favorable que le Père des miséricordes veut encore vous accorder. Votre sort pour cette fois est encore en votre pouvoir, et il vous est libre de vous sauver : mais il faut passer par la voie étroite, *per angustam portam.* Autrefois vous n'y avez pas voulu marcher; le voulez-vous présentement? Je ne viens pas vous l'élargir, je viens vous l'ouvrir : entrez; *intrate.* Dites-moi, chrétiens, vous figurez-vous qu'il y en eût un seul qui délibérât sur la condition, qui balançât, qui refusât de l'accepter! Cette condition qui vous paraît actuellement si dure et si onéreuse, comment leur paraîtrait-elle? de quel œil l'envisageraient-ils? avec quel ardeur, avec quels transports de joie l'embrasseraient-ils? Ce sont des réprouvés, et tout d'un coup ce seraient des saints et des prédestinés. Voilà ce qu'ils feraient pour sortir de leur état : en devez-vous moins faire pour n'y pas tomber?

Finissons, mes chers auditeurs, et quel est le fruit de ce discours? Ecoutez saint Paul : *Cum timore et tremore salutem vestram operamini.* (*Philipp.*, II.) Travaillez à votre salut, et travaillez-y avec crainte, *cum timore*? mais, parce que l'expression n'est point encore assez forte, travaillez-y avec tremblement, *et tremore.* Du reste, que ce ne soit point une crainte d'esclave, mais une crainte filiale : espérez en craignant, et craignez en espérant; soutenez l'un et l'autre par la pratique et par une action fervente et sans relâche : *operamini.* Dans toutes les autres affaires, il y a des heures de repos; mais dans l'affaire du salut il n'y en doit point avoir : c'est l'affaire de tous les temps; et tous les moments de la vie y doivent être consacrés : *salutem vestram operamini.* Par quel aveuglement, hélas! arrive-t-il donc que de toutes les affaires la plus essentielle soit la plus négligée; et est-il un renversement plus déplorable? Qu'il y en ait peu qui s'élèvent dans le monde, peu qui s'enrichissent dans le monde, peu qui se distinguent dans le monde; que nous importe? mais qu'il y en ait peu et si peu, qui se

sauvent, voilà, mon Dieu, ce qui fait gémir les ministres de votre Evangile ; voilà ce qui les perce de douleur et ce qui les touche jusqu'aux larmes. Samuel pleura amèrement la perte de Saül : ce n'était la perte que d'un seul homme; mais, Seigneur, c'est la perte des deux tiers des hommes que nous pleurons, et peut-être au delà. Du moins, mon Dieu, regardez en pitié tout cet auditoire. Répandez sur eux vos bénédictions et conduisez-les à cette souveraine béatitude que je leur souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XXVI.

Pour le mardi de la troisième semaine de carême.

SUR LA CORRECTION FRATERNELLE.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum. (*Matth.*, XVIII.)

Si votre frère a commis une faute en votre présence, allez et reprenez-le entre lui et vous.

Si nous étions tous sans péché, ou si tout pécheurs que nous sommes, nous étions, et assez éclairés pour découvrir nous-mêmes toutes les fautes qui nous échappent, et assez équitables pour en convenir, il ne serait pas nécessaire que le Fils de Dieu dans sa loi nous obligeât à nous redresser les uns les autres par d'utiles conseils et de salutaires avertissements. Mais comme par la faiblesse de notre nature la multitude de nos péchés est infinie, et que d'ailleurs par l'aveuglement de notre esprit et la malignité de notre cœur, nous ne voulons souvent ni les reconnaître, ni les réparer ; nous avions besoin du secours d'une correction charitable ; je veux dire de ces sages répréhensions, de ces bons avis qui doivent servir à nous diriger dans toutes nos voies, et à nous rappeler des routes écartées, où nous entraînent la fragilité humaine et la violence de nos passions.

C'est de ce devoir si important, et néanmoins si peu connu dans le christianisme, que je veux aujourd'hui vous entretenir ; c'est, dis-je, de la correction fraternelle. Matière qui peut-être ne vous paraîtra pas d'abord d'une aussi grande étendue qu'elle l'est en effet ; mais matière la plus générale, puisque nous y avons tous part, et qu'elle embrasse toutes les conditions. Car tel est l'oracle du Saint-Esprit, lorsqu'après nous avoir représenté comment Dieu créa le premier homme, et le forma à son image ; comment il donna aux hommes le discernement et la lumière de l'intelligence, pour connaître le bien et le mal ; comment il les fit dépositaires de la loi de vie, et des règles de conduite qu'ils devaient observer ; ce divin Esprit conclut enfin que le même auteur de l'univers leur imposa l'étroite obligation de prendre soin chacun de son prochain : *et mandavit illis unicuique de proximo suo.* (*Eccli.*, XVII.) Or, de génération en génération, ce commandement du Seigneur a passé jusqu'à nous ; et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, il doit se perpétuer jusqu'à la fin des siècles. Mais du reste, chrétiens, entre les soins que nous devons au prochain, en est-il un plus essentiel que de travailler à la guérison des maux de son âme, et à la réformation de ses mœurs ; par où ? Je l'ai dit : par de solides leçons et d'utiles remontrances ? Sur quoi, pour vous expliquer mon dessein, nous avons deux extrémités également à éviter : l'une, d'une indulgence criminelle qui tolère tout ; et l'autre au contraire, d'une sévérité sans mesure qui exagère tout. En deux mots qui partageront ce discours, c'est d'une correction que je parle, mais d'une correction fraternelle ; et puisque c'est une correction, il y faut donc une fermeté raisonnable et sage : ce sera la première partie ; puisque c'est une correction fraternelle, il y faut donc en même temps une bénignité douce et engageante : ce sera la seconde partie. Pour vous instruire à fond sur l'un et sur l'autre, implorons l'assistance du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'appartient proprement qu'à Dieu de corriger et de reprendre, parce qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu d'avoir toute la supériorité pour cela nécessaire, et d'exercer sur tous les êtres créés une légitime autorité. Cependant, chrétiens, comme Dieu n'agit pas toujours immédiatement par lui-même, mais par ses ministres, qu'il établit en sa place, et qu'il fait les dépositaires de sa puissance ; cette fonction si propre de Dieu est encore devenue pour nous un des devoirs les plus essentiels dans le commerce et le règlement de la vie. Or je ne puis mieux là-dessus combattre l'indulgence criminelle de ceux qui, gouvernés par la crainte, retenus par des considérations humaines, ou ferment absolument les yeux aux défauts du prochain, pour ne les pas voir, ou ne s'en expliquent au moins que très-faiblement, lorsqu'il faudrait s'élever avec force, et agir avec une sainte vigueur ; je ne puis, dis-je, plus directement attaquer cette lâche et molle tolérance, qu'en établissant la nécessité de la correction fraternelle ; qu'en vous montrant toute l'étendue de ses devoirs ; qu'en vous marquant les états, les rencontres où cette obligation est surtout plus indispensable ; qu'en vous apprenant jusqu'à quel terme elle doit aller, sur quels sujets elle doit s'exercer, et de quelle part enfin elle doit venir. Vous voyez que ceci m'engage dans un détail, dont je choisis seulement les points capitaux, et dont vous pourrez vous appliquer à vous-mêmes les conséquences. Ne perdez pas de si utiles instructions.

Car si votre frère, dit Jésus-Christ, a commis une faute en votre présence, ou dont la connaissance soit venue jusqu'à vous, allez et prenez soin de l'avertir et de le reprendre : *Si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum.* (*Matth.*, XVIII.) Remarquez, s'il vous plaît, en quel sens, selon la pensée des Pères, je prends ce passage. Je dis précisément et en général, une faute qui vous

soit connue, soit que vous en ayez été témoin par vous-même, soit que vous l'ayez apprise par le rapport des autres; et je ne crois pas devoir entendre dans une signification plus étroite cette parole, *in te*, contre vous; comme si le Fils de Dieu ne nous obligeait à reprendre dans le prochain que les fautes qui nous blessent personnellement. Ce serait trop restreindre un devoir aussi important que celui dont il est ici question; et c'est après saint Augustin, que je donne aux paroles du Sauveur du monde une interprétation beaucoup plus étendue. Or, on demande si c'est là seulement un conseil de Jésus-Christ, ou si c'est un commandement exprès qu'il nous fait; et les théologiens, sur ce point de morale, n'ont qu'une réponse universellement reçue, savoir : que cette grande maxime du Fils de Dieu renferme une obligation absolue, et qu'elle nous impose un précepte rigoureux. Ainsi le décide parmi les autres le docteur angélique saint Thomas, et vous en allez voir les raisons.

En effet, chrétiens, quand, pour approfondir cette matière, je cherche sur quoi peut être établie la nécessité de la correction fraternelle, j'en trouve deux raisons principales qui doivent servir de fondement à tout ce que j'ai à dire dans ce discours. La première est tirée des lois et de l'ordre de la providence de Dieu. Car étant aussi bornés que nous le sommes, dans toutes nos vues, et aussi sujets à l'erreur, il nous fallait des maîtres, et assez éclairés pour nous communiquer les lumières et les connaissances nécessaires, et assez puissants par l'autorité qui leur vient d'en haut, pour nous inspirer une crainte respectueuse, et pour donner à leurs paroles une vertu propre ou à nous retenir, ou à nous faire rentrer dans le devoir. Il nous fallait des guides assez sûrs pour nous conduire dans les voies de l'éternité, et pour nous diriger dans un chemin où les égarements sont si fréquents et les illusions si dangereuses. Quel renversement dans le monde, si chacun livré à soi-même suivait impunément toutes ses idées, s'abandonnait sans frein à tous les désirs de son cœur, et que personne ne se trouvât chargé d'ouvrir les yeux à ceux qu'un funeste aveuglement séduit, et de réprimer une licence effrénée qui nous emporte et nous précipite dans l'abîme ? Or, tels sont les devoirs de la correction fraternelle, et le sujet sans doute méritait bien que Dieu, dont la sagesse pourvoit à tout, nous déclarât sur cela ses volontés, et nous en fît un ordre précis.

Je vais encore plus avant, et à cette première raison, j'en ajoute une autre prise de la charité chrétienne, qui nous oblige à nous intéresser pour le prochain, et à l'assister beaucoup plus dans ses misères spirituelles, si je puis parler de la sorte, que dans ses besoins temporels; puisque, selon l'oracle de Jésus-Christ, l'âme est tout autrement précieuse que le corps : *Nonne anima plus est quam esca ?* (*Matth.*, VI.) Si donc la charité nous engage sous des peines si grièves à fournir au prochain des secours qui ne regardent que la vie présente; aussi sensibles que nous devons l'être à des intérêts passagers, pouvons-nous oublier sans crime des intérêts éternels et tout ce qui a rapport au salut ? Voilà, chrétiens, le fonds de la matière que je traite; mais il y faut un nouvel éclaircissement, afin que vous la puissiez mieux entendre.

Car de ces deux principes que j'ai posés, viennent deux sortes d'obligations, les unes particulières, les autres communes; si bien que toutes deux contiennent tout le précepte de la correction fraternelle, et qu'elles condamnent également cette fausse indulgence que j'attaque et qui pardonne tout. Obligations particulières, qui naissent du choix qu'a fait de nous la providence divine, en nous élevant à certains états supérieurs aux autres, mais qui nous mettent aussi dans un engagement spécial de veiller sur eux. Obligations communes qui naissent précisément de la charité, laquelle nous impose à tous le même soin de nous aider les uns les autres dans toutes les manières qui nous peuvent être profitables et qui nous conviennent; je réduis tout ceci à la pratique, et voici l'application que j'en fais.

De là donc, chrétiens, il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans des pères et dans des mères, ou trop idolâtres de leurs enfants, ou trop indifférents au contraire sur tout ce qui les concerne, lorsque de bonne heure et faute de vigilance, ils les laissent impunément se tourner au vice et prendre une mauvaise teinture; qu'ils s'accommodent à leurs inclinations, qu'ils dissimulent leurs défauts, et quelquefois même qu'ils en deviennent les adorateurs, au lieu d'y apporter le remède quand il est encore temps, et qu'il peut être salutaire. De là il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans des maîtres qui, contents de tirer de leurs domestiques tout le service qu'ils en attendent, du reste sont peu en peine s'ils servent Dieu, les laissent vivre à leur gré et se porter à des excès que l'on pourrait et que l'on devrait réprimer. De là il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans des ministres de l'Eglise, qui voient d'un œil tranquille des déréglements, à quoi néanmoins il leur est plus libre de s'opposer par le seul droit que leur donne le sacré caractère dont ils sont revêtus; dans un supérieur instruit de certains abus qui s'introduisent, mais contre lesquels il n'ose, par un respect humain, se déclarer; dans un confesseur à qui la conscience suggère assez ce qu'il faudrait dire en telles rencontres et sur tels sujets, mais qu'une crainte servile empêche de parler; dans un prédicateur, qui flatte le libertinage et adoucit la morale de l'Evangile, pour ménager la délicatesse de l'auditeur et ne le pas blesser. De là il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans le souverain qui voit devant lui régner l'impiété au milieu d'une cour où ses ordres sont respectés, mais sans les

employer jamais à en retrancher les scandales; dans le magistrat, témoin des vexations que font des subalternes, des injustices qui se commettent, des honteuses débauches où se porte toute une ville, tout un pays, et qui n'use pas de toute l'étendue de son pouvoir pour en arrêter le cours; dans le capitaine, qui ne peut ignorer les violences, les emportements, les blasphèmes du soldat, et qui ne veut rien voir ni rien entendre de tout cela, ou plutôt qui voit tout et qui entend tout, mais sans y tenir la main et sans y mettre la règle; dans toutes personnes d'un rang en quelque sorte que ce soit, au-dessus des autres et qui, sans y prendre garde, leur permettent de transgresser la loi, de s'émanciper de leurs devoirs, et de déshonorer leur profession. De là il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans un ami (car l'amitié est comme une espèce d'autorité, et Dieu suscite des amis pour nous conduire par leurs conseils et nous redresser par leurs avis), que c'est, dis-je, une indulgence criminelle dans un ami qui épargne son ami et n'a pas le courage de lui découvrir sa pensée, lorsqu'en secret il le condamne, et qu'il prévoit les suites malheureuses où il se laisse entraîner. De là il s'ensuit que c'est une indulgence criminelle dans un homme avancé en âge et distingué par son mérite (car sans autre raison, l'âge et le mérite joints ensemble donnent du poids aux paroles et les font écouter); que c'est, encore une fois, une indulgence criminelle dans un homme de ce caractère, qui peut, en communiquant ses lumières avec une sainte liberté, guérir de leurs erreurs des esprits trompés et remettre des âmes égarées dans la bonne voie, mais qui use de réserve et qui se tait, parce qu'il croit avoir de prétendues mesures à garder. Voilà ce que j'appelle une indulgence criminelle et tellement criminelle, qu'on ne la peut communément excuser d'un péché très-grief. Vous en serez pleinement persuadés, si vous en voulez considérer avec moi les conséquences.

Car, qui ne voit pas, dit saint Bernard, combien cette impunité doit causer de désordres qu'il faudra punir? *Quanta putamus impunitas ista parturiet punienda?* (S. Bernard.) La Providence vous avait choisi pour l'éducation de cette fille, pour l'instruction de ce jeune homme; mais, parce que vous n'y avez pas donné l'attention convenable, l'une, dès ses premières années a pris tout l'esprit du monde, et s'est engagée dans des intrigues dont elle ne peut presque plus revenir; l'autre s'est fait des habitudes dont il n'est presque plus le maître, et s'est rendu esclave de ses passions. Le ciel, en soumettant ce domestique à vos ordres, vous en avait commis la conduite; mais, par votre négligence, il n'a peut-être, durant les années entières, ni fléchi le genou pour prier, ni assisté à l'office divin, ni approché des sacrements. Dieu vous avait appelé au service des autels, et élevé aux premières places dans son temple, pour être la lumière du peuple et le prêtre du Seigneur; mais votre lâche complaisance trahit tout ensemble, et les intérêts du Seigneur, et ceux du peuple. Vous la portez à l'autel, et là, à la face du Dieu vivant, vous souffrez des libertés, des irrévérences dont gémissent les gens de biens et sur quoi tout votre zèle devrait s'allumer. Vous la portez au tribunal de la pénitence, et là, au lieu d'appliquer aux blessures d'une âme le fer et le feu, vous vous contentez de toucher légèrement à la plaie; et la présence d'un homme, et d'un homme pécheur, d'un homme pénitent à vos pieds, vous retient, lorsque vous avez en main tout le pouvoir de Dieu même. Vous la portez dans la chaire, et là, par une espèce d'adultère, selon l'expression de saint Paul, vous voulez allier le mensonge avec la vérité, et de basses flatteries avec la sainte parole; au lieu d'attaquer le vice partout où il se rencontre, et de prendre hautement la défense de la vertu. Dieu vous avait suscité et revêtu de sa puissance pour faire fleurir dans un royaume, dans une province, dans une ville, dans une assemblée particulière, la piété, la probité, la loi, la justice; mais on n'entend parler au contraire dans tout un royaume, dans toute une province, que de concussions; toute la police dans une ville est abolie; la plus sainte société est tombée en décadence, parce que vous vous êtes endormi dans un repos oisif, et que vous avez abandonné toutes choses au cours qui les emportait. Dieu avait prétendu ménager dans vous une occasion de salut pour cet ami qui vous fut si cher en apparence, mais à qui vous avez été si cruel par une condescendance hors de saison; il s'est jeté dans le précipice, parce que vous ne le lui avez pas montré. Un mot de votre part eût été une règle vivante pour ces personnes prévenues à votre égard d'estime et de respect; mais vous n'avez pas eu l'assurance de le prononcer, et ils se sont perdus. Vous déplorez leur malheur, mais vous y avez contribué en ne le prévenant pas lorsque vous le pouviez et que vous le deviez. Or, je vous demande si vous n'avez pas en cela renversé toutes les vues de la Providence; si vous n'avez pas violé les lois les plus sacrées de la charité, et si vous n'en serez pas enfin responsable au jugement du Seigneur.

Cependant on vous voit fréquenter sans scrupule les sacrements. Ce sont quelquefois les plus pieux d'ailleurs qui vivent là-dessus dans une plus grande sécurité. Mais savez-vous quelle dette vous avez amassée devant Dieu? Lui-même va vous l'apprendre. C'est à son prophète que Dieu s'adresse: Prophète, lui dit le Seigneur, j'ai établi sur mon peuple des inspecteurs et des surveillants. Si par leur faute quelqu'un vient à se perdre, il périra dans son propre péché, car il sera toujours coupable: *Ille quidem in iniquitate sua captus est.* (*Ezech.*, XXXIII.) Mais, plus coupable encore sera mille fois à mes yeux celui qui l'aura laissé tomber, et qui en devait être le conducteur et le soutient.

C'est à lui, à lui-même que je demanderai compte du sang de ce malheureux que je serai obligé de réprouver : *Sanguinem autem ejus de manu speculatoris requiram.* (*Ezech.*, XXXIII.) Oui, c'est ce père qui répondra de cet enfant, cette mère qui répondra de cette fille, ce maître qui répondra de ce domestique, ce seigneur qui répondra de ce vassal, ce supérieur qui répondra de cet inférieur, sur qui il devait veiller et qu'il devait gouverner. Les uns au dernier jour s'élèveront contre les autres; et Dieu vengera la perte de ceux-là par la juste condamnation de ceux qu'il en avait chargés : *Sanguinem autem ejus de manu speculatoris requiram.* Vous me direz que vous avez parlé, que vous avez agi; mais moi je vous demande si vous avez agi, si vous avez parlé avec toute la fermeté qu'il faut ? Sans cela tout ce que vous avez fait, et tout ce que vous avez dit a dû être inutile et vous ne pouvez attendre que le châtiment d'Héli. Cet exemple, que nous propose saint Chrysostome, est terrible et mérite toute votre réflexion.

Le saint prêtre Héli, si longtemps employé au service des autels, avait toujours dignement soutenu par ses mœurs l'honneur de son sacerdoce. Vénérable encore plus par sa rare piété que par son extrême vieillesse, c'était un homme religieux, doux, modéré, soumis à Dieu, zélé pour la gloire de l'arche et adonné dans le temple à la prière. Mais qu'arrive-t-il ? deux jeunes sacrificateurs, ce sont ses enfants, élevés dans le sanctuaire, s'y laissent corrompre, et par leurs honteux débordements souillent la maison du Seigneur. La majesté du Dieu à qui l'on sacrifie ne les empêche point de porter leurs mains avides sur les victimes qui lui sont offertes. La sainteté, et du caractère dont ils sont revêtus et du lieu qu'ils habitent, ne peut mettre la pudicité des vierges à couvert de leur brutale passion. Le crime et la peine en retombent sur Héli. Ce n'est pas que dans un âge avancé, déshonorant par une conduite nouvelle la fin de sa vie, il ait part en aucune sorte à de semblables abominations; ce n'est pas même qu'il les tolère. Il va trouver les coupables, il les reprend : mais ce devoir si indispensable dans la place qu'il occupe, il n'y satisfait pas pleinement. Il fallait parler plus tôt, et surtout avec plus de force; il fallait éclater contre d'indignes ministres, réparer le scandale, et, par une punition exemplaire, venger le Seigneur de leurs sacriléges profanations. Héli a bientôt lieu de se repentir de son indulgence. Déjà, sans égard à ses mérites passés, le prophète de la part de Dieu lui vient reprocher son infidélité. L'arrêt est porté contre lui; et tout Israël, à l'entendre, en doit être saisi de frayeur : *Quod quicunque audierit, tinnient ambæ aures ejus.* (I *Reg.*, III.) Rien ne peut détourner le coup; le Seigneur l'a dit, et sa parole s'accomplira : *Incipiam, et complebo.* (*Ibid.*) Quelle soudaine, quelle affreuse révolution ! Le peuple armé contre les Philistins perd une sanglante bataille : l'arche est prise dans le combat : les enfants d'Héli y périssent malheureusement; le père, éperdu à ces tristes nouvelles, tombe par terre et meurt baigné dans son sang : le sacerdoce sort de sa maison pour passer dans une autre. Ainsi Dieu punit-il une seule négligence dans un sujet qu'il regarde comme un point capital et essentiel.

Peut-être encore me direz-vous qu'on ne doit pas également raisonner de toutes les conditions; que c'est là un devoir pour des supérieurs, et que de manquer à ce devoir, c'est dans eux une prévarication digne des vengeances divines; mais, qu'il n'en est pas de même par rapport à vous, et que, dans une vie privée, où vous n'avez ni rang ni dignité, vous n'êtes responsables que de vous-mêmes. Erreur, mes frères, si vous le pensez de la sorte; et, pour vous détromper, voici ce que vous devez bien comprendre; c'est qu'à raison des desseins de Dieu sur eux, les supérieurs, il est vrai, ont là-dessus une obligation spéciale et plus étroite; mais que la charité, après tout, est une loi générale qui peut obliger les égaux et même les inférieurs. Nathan reprit David, Elie reprit Achab, Jean-Baptiste reprit Hérode. N'exagérons pas néanmoins la chose et reconnaissons, comme je le reconnais, qu'il y faut, en de telles conjonctures, plus de précaution. Car je n'ignore pas qu'il y a des règles alors moins rigoureuses où l'on peut s'en tenir; et observez-les : l'une, de n'approuver jamais, par une molle complaisance, les fautes du prochain, de ne les favoriser jamais, de n'avoir sur cela ni ménagement, ni déguisement; de ne distinguer, ni états, ni qualités, ni personnes. Péché toutefois si ordinaire dans les cours des princes, parmi ceux qui approchent les grands, dont ils idolâtrent jusqu'aux vices les plus grossiers. Lâches adulateurs qui trahissent la vérité, applaudissent à l'iniquité, cherchent à s'insinuer dans la faveur aux dépens de leur conscience et de celle d'un maître. L'autre, d'avertir même dans l'occasion et de prendre la parole, mais avec ces circonstances : que la faute soit certaine, que la faute soit griève, qu'il n'y ait pas lieu de présumer qu'un autre plus en droit que vous, ou s'est déjà expliqué, ou qu'il le fera : enfin, qu'on puisse espérer que l'avertissement sera bien reçu; car c'est ici que convient la maxime du Saint-Esprit, de demeurer dans le silence, lorsqu'on ne doit pas être favorablement écouté.

Concluons, mes chers auditeurs, par la prière de David : *Delicta quis intelligit?* (*Psal.* CXVIII.) Quel est l'homme qui connaît bien la multitude, la nature et la grièveté de ses péchés ? On se persuade qu'on ne rendra compte à Dieu que de son âme. On se croit quitte de tout, quand on n'a point à se reprocher certains péchés plus sensibles et qui frappent davantage les yeux. Ah ! Seigneur, s'écriait le saint roi, pardonnez-moi encore ces péchés secrets, ces péchés étrangers pour moi, puisque ce n'est point moi qui les ai commis; mais qui doivent néan-

moins retomber sur moi, parce que c'est moi qui les ai laissé commettre, et que par là j'en ai été le fauteur et comme l'auteur : *Ab alienis parce servo tuo.* (*Psal.* CXVIII.) Si désormais je suis assez heureux, reprenait le même prophète, pour n'être point dominé, Seigneur, par ceux qu'il vous a plu réduire sous mon obéissance, et que je dois dominer moi-même; si, par une faiblesse indigne de mon caractère, je ne me rends point trop facile à leur égard, ni trop lent à les relever de leurs chutes et à les faire rentrer dans le droit chemin ; si la crainte, l'intérêt, la complaisance, nulle considération humaine ne me ferme la bouche et ne me lie les mains quand il faudra contenir mes peuples, et satisfaire aux obligations d'un zèle efficace et prudent ; c'est alors que j'aurai la consolation, ô mon Dieu, et que je pourrai compter, par votre grâce, d'avoir évité de tous les péchés l'un des plus grands : *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero, et emundabor a delicto maximo.* (*Ibid.*) Péché d'autant plus grand qu'il s'étend plus loin ; qu'il traîne après soi et qu'il fomente plus de péchés; que dans ses suites malheureuses il enveloppe des familles, des sociétés entières, où le relâchement s'introduit et toute la discipline se renverse : *Et emundabor à delicto maximo.* Nous sommes quelquefois si scrupuleux sur d'autres points : mais, c'est ici, chrétiens auditeurs, qu'il serait bien plus important de l'être. Non pas que je veuille vous porter à une sévérité outrée : comme je parle d'une correction fraternelle, je dis qu'avec une fermeté raisonnable et sage, elle demande une bénignité douce et engageante; vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il fallait une aussi grande autorité et une réputation de sainteté et de sagesse aussi établie dans le monde que l'était celle de saint Bernard, pour entreprendre comme lui d'instruire les ministres mêmes de l'Eglise, et de tracer des règles de conduite aux premiers pasteurs. Mais, de toutes les leçons que leur a faites ce saint docteur, avec autant de respect et de vénération, que d'assurance et de liberté, je n'en vois point de plus juste, ni de plus solide, que ce qui regarde l'usage de leur pouvoir et l'esprit de douceur avec lequel ils le doivent exercer. Car, vous dominez dans l'Eglise de Dieu, leur disait ce Père, et c'est pour cela que Dieu vous a choisis ; mais du reste souvenez-vous, ajoutait-il, et prenez bien garde que, selon les vues du Seigneur dont vous êtes les vicaires et les substituts, votre domination doit être une domination paternelle, et non point une domination dure et tyrannique : *Paterna sit, non tyrannica.* Or, appliquant à mon sujet cette belle parole et lui donnant toute l'étendue qu'elle peut avoir, je prétends qu'il en est ainsi de toute personne qui se trouve en droit et même dans l'obligation de veiller sur le prochain et de le reprendre. Je prétends que dans ces répréhensions et ces corrections, quelque bien fondées qu'elles soient, il y a des mesures à garder, et qu'une rigueur outrée n'est plus fermeté, mais dureté. D'où je conclus que la bénignité, j'entends une bénignité douce et engageante, en doit être le tempérament. C'est-à-dire, en trois mots qui expriment toute ma pensée, que l'esprit de bénignité en doit rectifier le motif; que ce même esprit de bénignité en doit régler la pratique ; et que c'est enfin cet esprit de bénignité qui en produira tout le fruit. Nouveau fonds de morale qui servira, chrétiens, à vous garantir d'un autre excès dont les conséquences peuvent être très-pernicieuses dans le commerce de la vie.

Comme nous ne sommes que trop enclins de nous-mêmes, et par la malignité de notre nature, à censurer le prochain et à le condamner, il ne nous est aussi que trop ordinaire de pécher dans le principe qui nous porte à user envers lui de correction et à lui représenter ses fautes et ses imperfections. C'est donc là, avant toutes choses, ce que rectifie l'esprit de bénignité : comment? Parce que, rempli de cet esprit doux et débonnaire, si j'ai à redresser mon prochain, à l'avertir et à le corriger, je ne le fais que par un sentiment de charité, et d'une charité toute bienfaisante et toute miséricordieuse, tellement que je me trouve de cette sorte à couvert de tout autre motif qu'une mauvaise disposition, ou d'humeur, ou de ressentiment, ou de colère et d'emportement pourrait m'inspirer, et qu'elle n'inspire en effet que trop en tant de rencontres.

Voilà pourquoi, remarque saint Chrysostome, le Fils de Dieu, en nous imposant la loi de la correction fraternelle, ne nous fait pas considérer le prochain, ni ne veut pas que nous le regardions précisément, ou comme pécheur ou comme sujet, mais comme un frère et notre frère : *Si peccaverit frater tuus.* (*Matth.*, XVIII.) Voilà pourquoi, suivant la même maxime du Sauveur des hommes, le grand Apôtre enjoignait aux fidèles de reprendre ceux qui manquaient, non comme des ennemis, mais comme des frères : *Nolite quasi inimicum existimare, sed corripite ut fratrem.* (II *Thess.*, III.) Que voulait par là nous faire entendre notre divin Maître, et que prétendait après lui nous marquer son Apôtre? La chose se présente assez d'elle-même. C'était pour réveiller en nous deux pensées bien capables l'une et l'autre de nous prévenir favorablement à l'égard du prochain, lors même que nous sommes engagés, par une nécessité indispensable, à lui remontrer ses devoirs et à le retirer de ses égarements. Car c'est à la lettre comme si le Fils de Dieu ou que l'Apôtre nous eût dit : Ce sont vos frères que vous corrigez, que vous instruisez, que vous formez ; or, puisque ce sont vos frères, vous devez donc, en vertu d'une liaison si étroite, vous intéresser pour eux et compatir à leurs infirmités. De plus, puisque ce sont vos frères, ce sont donc des hommes comme vous, et vous êtes des hommes comme eux.

En qualité d'hommes comme vous, ils ont comme vous leurs faiblesses, et, en qualité d'hommes comme eux, vous avez comme eux les vôtres. Or, dans les vôtres, vous voulez être traités avec modération, avec affection; et par conséquent cette même affection que vous demandez, cette même modération, vous la devez à votre frère dans les mêmes conjonctures et sur les mêmes sujets. Sans cela, où est non-seulement la charité, mais la justice et l'équité? *Nolite quasi inimicum existimare, sed corripite ut fratrem.*

Avouons-le toutefois, chrétiens, rien de plus rare dans la vie que ces corrections faites avec un esprit de douceur et de bénignité. L'esprit qui nous anime, qui fait parler si haut certaines personnes, qui les rend si zélées, si éloquentes, dites-le moi et qu'en pensez-vous? Est-ce toujours l'Esprit de Dieu, cet Esprit de piété et de miséricorde? L'expérience nous persuade bien du contraire et nous en donne bien d'autres idées. Qu'est-ce donc? Vous le reconnaîtrez sans peine avec moi. C'est aigreur et animosité: on ne passe rien à un homme dont on se tient offensé, soit offense réelle et véritable, soit offense imaginaire et sans fonds, il n'importe; on le croit ainsi, et, dès là, la guerre est allumée. Tout est à blâmer dans cet homme; rien de sa part qui ne blesse, et qui ne porte avec soi sa condamnation. C'est émulation et envie: depuis que les frères de Joseph se furent aperçus qu'il était le bien-aimé de Jacob leur père, de quel œil commencèrent-ils à le regarder, et comment le traitèrent-ils? Ils ne pouvaient plus lui dire une parole d'amitié ni de paix: *Nec poterant ei quidquam pacifice loqui.* (*Gen.*, XXXVII.) C'est antipathie et aversion: il y a des gens dont on ne peut rien souffrir ni rien approuver. Pourquoi? on n'en voit pas bien la cause, mais l'effet ne s'ensuit pas moins, et l'on n'en ressent pas moins l'impression, sentiment qui ne paraît que trop dans un père et une mère, lesquels, de plusieurs enfants que le ciel leur a donnés, permettent tout aux uns, parce qu'ils les aiment, et accablent les autres de réprimandes et de châtiments, parce qu'ils en ont un certain dégoût, et que ces malheureux sortis de leur sein ne leur plaisent pas. C'est bizarrerie et chagrin: on trouve à redire à tout, à contrôler sur tout; et des domestiques, une famille, des parents, des amis emploieraient tous les moyens imaginables pour vous contenter, que jamais les choses ne vous sembleraient bien faites, ni ne seraient à votre gré. C'est vivacité ou brusquerie: on prend feu à la plus légère occasion; l'esprit s'échauffe, les sens se troublent; on éclate, et, dans l'émotion où l'on est, on ne sait guère ni ce qu'on fait, ni ce qu'on dit. C'est délicatesse et scrupule: on voudrait que les gens fussent impeccables, que toutes leurs paroles fussent comptées, que toutes leurs actions, toutes leurs démarches fussent compassées de telle sorte qu'il ne leur échappât rien qui ne fût dans toute la perfection de la règle, comme si c'étaient de purs esprits, sans distraction, sans inadvertance et inconsidération, sans défauts de l'âge, du naturel, de l'éducation. C'est ostentation et orgueil; on prend plaisir à faire sentir aux autres le poids d'une autorité dont on se prévaut, et dont on est souverainement jaloux. La moindre atteinte au respect que l'on attend, la moindre transgression des ordres qu'on a donnés, c'est assez (le dirai-je?) pour attirer les prédications les plus pathétiques, les déclamations les plus véhémentes, et les plus rigoureuses punitions.

Ah! ce n'est point ainsi qu'agit l'homme pacifique et le chrétien. Je veux bien être repris, disait le Prophète royal; je veux bien qu'on me fasse d'utiles reproches; c'est un secours prompt et présent pour revenir à moi, s'il m'arrive de m'oublier, et par là même c'est une ressource, un avantage que je ne puis assez estimer; car, à Dieu ne plaise que j'aime à voir couler sur ma tête l'huile du pécheur, et malheur à moi si je goûtais ces vaines et ces viles complaisances des mondains, qui ne serviraient qu'à m'aveugler et à me séduire: *Oleum peccatoris non impinguet caput meum.* (*Psal.* CXL.) Mais, du reste, ajoutait le saint roi, je veux aussi que ce soit le juste qui me reprenne; pourquoi? parce qu'étant juste, il sera animé du même zèle que mon Dieu, et qu'il me reprendra dans un esprit de compassion et de paix: *Corripiet me justus in misericordia.* (*Ibid.*) De là cette belle maxime de saint Augustin, de ne reprendre jamais que nous ne soyons rentrés en nous-mêmes, que nous ne nous soyons examinés nous-mêmes, que nous ne nous soyons demandé à nous-mêmes: Qui me fait parler, et quel principe m'y engage? S'il y avait entre cet homme et moi une amitié étroite, lui dirais-je ce que je me dispose à lui dire? M'expliquerais-je comme j'ai dessein de m'expliquer? N'y apporterais-je point d'autres sentiments, d'autres vues? N'aurais-je point plus de patience, plus de condescendance? Quand nous en userons de la sorte, c'est alors que nous pourrons faire avec plus d'assurance telle correction qui nous paraîtrait convenir, parce que l'esprit de bénignité en rectifiera le motif, comme il en doit encore régler la pratique. Suivez-moi toujours, je vous prie; voici peut-être, en matière de conduite, un des points de la prudence chrétienne le plus essentiel et le moins connu.

Cette pratique à quoi se réduit-elle? A trois articles d'une extrême conséquence: le lieu, le temps, la manière. Le lieu; pourquoi? parce que je dois à celui que je reprends le secret; d'où il s'ensuit que je dois donc prendre garde au lieu où je parle. Si votre frère a besoin de quelque avertissement, dit le Fils de Dieu, ne le lui refusez pas. Mais où, et devant qui lui donnerez-vous cet avis salutaire? Que ce soit à l'écart, entre lui seulement et vous: *Inter te et ipsum solum.* (*Matth.*, XVIII.) S'il n'en profite pas, et qu'il faille des témoins, n'en prenez que deux ou trois: *In ore duorum vel*

trium. (*Matth.*, XVIII) La raison est que tout homme a toujours droit, quoique coupable, d'exiger de vous que vous ne le fassiez pas connaître sans une nécessité expresse, tellement que, selon la saine morale, c'est un scrupule très-bien fondé pour des supérieurs et pour des maîtres, lorsque sans ménager la réputation de ceux qui leur sont soumis, et sans sujet, ils en publient les désordres, et qu'ils portent si aisément au dehors leurs plaintes. Il vous est ordonné d'instruire charitablement et de corriger; mais il ne vous est pas ordonné pour cela, ni même permis de confondre publiquement et de décrier. Tenez-vous-en à la correction ; mais épargnez-en, autant que vous le pouvez, la confusion : *Studens correctioni, parcens pudori.* Le temps; pourquoi? parce qu'il y a en effet des temps plus favorables les uns que les autres ; parce que dans le premier feu, où les esprits ne sont point encore rassis, une personne n'est guère disposée à vous écouter; parce que vous-mêmes, dans une première chaleur, où le zèle vous saisit, vous n'êtes point assez en état d'avoir toute la retenue nécessaire, soit dans vos paroles, soit dans vos actions; par conséquent qu'il faut attendre, remettre à propos, se réserver à une meilleure conjoncture, et autant étudier les moments qu'on les observe quand on veut entrer dans un cœur et le gagner. La manière; pourquoi ? parce qu'ici, plus que partout ailleurs, c'est la manière qui donne le prix aux choses et qui en adoucit toute l'amertume. C'est, dis-je, un visage affable, un air prévenant, une parole grave et modeste; rien de hautain, rien d'impérieux : de sorte qu'on vous respecte comme un père, et non point qu'on vous craigne comme un juge; qu'on vous aime comme un ami, et non point qu'on vous redoute comme un persécuteur et un ennemi.

Or souffrez, mes frères, vous, prêtres du Seigneur, vous que Jésus-Christ a établis en sa place, et avec qui j'ai l'honneur de participer au même ministère, souffrez que je ne passe pas une occasion si naturelle de vous déclarer ma pensée touchant une de nos fonctions les plus excellentes, qui est la direction des âmes dans le tribunal de la pénitence. Comme médiateurs entre Dieu et les hommes, nous avons des pécheurs à rappeler, des aveugles à éclairer, des lâches à exciter, des endurcis à toucher : et sur cela l'Apôtre, au nom même de notre Dieu, nous enjoint de presser et de faire instance; *insta* (II *Tim.*, IV); d'employer les menaces et les réprimandes, *argue, increpa.* (*Ibid.*) Mais du reste comment veut-il que nous nous y comportions? Est-ce avec une hauteur insultante? Est-ce avec un chagrin amer? Est-ce avec des termes injurieux? Est-ce en s'élevant, en s'impatientant, en rebutant, en désespérant? Non, mes frères, non, puisque, selon le même apôtre, tout serviteur de Dieu, à plus forte raison, tout ministre de Dieu, doit être bon, modéré, patient, et, si je l'ose dire, jusque dans ses plus fortes répréhensions, honnête et respectueux : *Servum Domini oportet mansuetum esse ad omnes, docilem, patientem, cum modestia corripientem.* (*Ibid.*) Mais quoi? dans l'administration d'un sacrement où nous sommes chargés des intérêts de Dieu et de sa cause, ne faut-il pas de la fermeté ? Oui, sans doute, et je me démentirais moi-même, si je ne le disais comme vous. Mais, quelle est l'illusion? Apprenez-le. C'est de ne savoir pas accorder ensemble la fermeté et la douceur évangélique, quoique l'une, en aucune sorte, ne soit opposée à l'autre. Alliance merveilleuse où consiste toute la sagesse du saint ministère ; alliance nécessaire pour tenir le juste milieu entre deux excès, l'un et l'autre très-préjudiciables; alliance difficile, mais possible, que le vrai zèle a su faire en tant d'hommes apostoliques qui nous ont précédés. Expliquons-nous. La fermeté regarde proprement le fond, et la douceur dont je parle, ne regarde que la manière. Ainsi, je puis exiger d'un pécheur tout ce que j'en dois exiger, et là-dessus ne me pas relâcher d'un point; je puis refuser à un pécheur tout ce que je lui dois refuser, et sur cela demeurer inébranlable : voilà le fond, voilà sur quoi je suis indispensablement obligé d'être inflexible. Mais, en même temps, pour faire agréer à ce pécheur tout ce que j'exige de lui, pour ôter au refus que je lui fais tout ce qui pourrait le chagriner et l'aigrir, je puis lui donner tous les témoignages d'une bonté affectueuse, et d'une pitié sensible et tendre : voilà la manière. Je puis, pour lui faire goûter mes remontrances et mes conseils, les assaisonner de paroles insinuantes, d'expressions humbles, de prières même et de supplications. Je puis, pour l'encourager et le rassurer, lui répondre de la grâce de Dieu, lui faire entendre les promesses de Dieu, lui représenter les miséricordes de Dieu, et non pas l'effrayer sans cesse, ni lui remettre toujours devant les yeux un Dieu tonnant et foudroyant. Enfin, pour guérir les plaies de ce malheureux blessé mortellement, et en danger de périr, je puis, à l'exemple du Samaritain, mêler le vin et l'huile, la force et l'onction. Voilà, dis-je, non-seulement ce que je puis, mais ce que je dois; et cela, parce que la même bénignité qui doit rectifier le motif, et régler la pratique de la correction fraternelle, en produira tout le fruit. C'est par où je finis.

Car, comme il ne faut qu'un mot bien placé pour ramener l'âme la plus égarée, rien aussi ne soulève davantage les esprits, et ne les éloigne plus de la bonne voie, qu'une sévérité sans ménagement. N'en a-t-on pas vu mille fois les tristes effets, et ne les voit-on pas encore tous les jours? Job, parlant du pécheur, dit que le pain qu'il mangera, et qui devait être sa nourriture, deviendra pour lui, par le mauvais usage qu'il en fera, comme un fiel âpre et mordant qui lui déchirera les entrailles et le consumera : *Panis ejus in utero illius vertetur in fel aspidum.* (*Job*, XX.) Voilà à quoi

vous réduisez les gens par une dureté sans égard et sans discrétion. Au lieu de leur faire prendre une meilleure conduite, vous les portez à des extrémités dont ils se repentiront éternellement, mais qui seront pour vous-mêmes de grandes charges devant Dieu. Combien d'enfants ont levé le masque, secoué le joug, rompu le frein, et se sont abandonnés à tout ce que le dépit et la passion leur a inspiré, parce que des pères et des mères trop rigides et trop exacts les tyrannisaient plutôt qu'ils ne les corrigeaient? Combien de maris et de femmes, de frères et de sœurs, de parents et d'amis, ont été forcés d'en venir à des divorces scandaleux, par l'importunité fatigante des uns à dogmatiser perpétuellement, et à faire des leçons dont on ne voyait jamais la fin? Combien de maîtres se trouvent ainsi délaissés de tous leurs domestiques, qui entrant aujourd'hui se retirent demain, et font d'une maison comme une place publique, où chacun passe et aucun ne demeure? ou combien de domestiques s'endurcissent aux reproches continuels de leurs maîtres; et, bien loin d'en être plus souples et plus obéissants, n'en deviennent que plus opiniâtres et plus insolents. Disons quelque chose de plus essentiel : combien de pénitents, on n'y peut penser sans douleur, ah! combien de pénitents venaient chercher de l'aide aux pieds d'un confesseur pour les soutenir, pour les fortifier, pour leur faire consommer l'ouvrage de leur conversion; mais n'y ont reçu que des rebuts, que des dédains qui leur ont lié la langue, et fait taire des maux qu'ils étaient prêts de découvrir, si des termes offensants, des manières brusques et méprisantes, ne leur eussent tout à coup resserré le cœur et fermé la bouche? Combien de pécheurs sont sortis du tribunal pour n'y rentrer peut-être jamais, et ont renoncé aux sacrements, parce qu'ils ont eu le malheur de tomber une fois dans les mains d'un homme qui n'a pas compati à leurs faiblesses, et qui leur a donné une horreur de la pénitence qu'ils ne peuvent presque plus surmonter? Non, non, écrivait saint Augustin à un évêque, ce n'est point par ces terreurs, ce n'est point par cet empire dominant que l'on retranche les vices : *Non imperioso modo ista tolluntur* (S. August.); mais c'est en enseignant et en consolant, plutôt qu'en commandant et en intimidant : *sed magis docendo, quam terrendo* (Id.); c'est en avertissant et en persuadant, plutôt qu'en menaçant et en rebutant, *magis monendo, quam minando*. (Id.)

Il est vrai que, pour ménager les esprits, pour les manier habilement et les tourner où l'on veut, il faut bien de l'attention, bien du pouvoir sur soi-même. Et qu'ai-je affaire, dit-on quelquefois, de me tant gêner, et de m'assujettir à tant de mesures. Eh, mon cher auditeur, Jésus-Christ lui même va vous répondre; et toute sa réponse est comprise en deux paroles : c'est que vous sauverez votre frère : *lucratus eris fratrem tuum*. (*Matth.*, XVIII.) A cette raison tout doit céder, et quoi qu'il en coûte, rien sur cette grande raison ne doit l'emporter. Car, qu'est-ce à dire votre frère? L'ouvrage de Dieu, l'image de Dieu, l'enfant du même Père que vous, le membre du même corps, et votre cohéritier dans le royaume de Dieu. Vous le sauverez : et que vous faut-il de plus? Il est si beau de gagner une âme, de la maintenir dans une bonne disposition, ou de la guérir de ses infirmités; de la retirer de l'abîme, ou de l'empêcher d'y tomber; de la conserver à Dieu, ou de la lui rendre! Une telle conquête n'est-elle pas pour vous assez précieuse? n'est-elle pas assez digne de vous? Combien le Fils même de Dieu l'a-t-il estimée, à quel prix l'a-t-il rachetée? Il n'y a pas épargné son sang : qu'y voulez-vous et qu'y devez-vous épargner vous-même? Après cela, dites comme l'homicide Caïn : Suis-je le gardien de cet homme? qu'il fasse tout ce qu'il lui plaît : que m'importe? Dites comme l'assemblée des Juifs à ce perfide disciple qui leur vendit son maître : Jugez-vous vous-même; qu'est-ce que cela nous regarde? Pour moi je vous dirai et vous redirai mille fois que, dès qu'il s'agit de votre frère, dès qu'il s'agit de son salut, c'est ce que vous ne pouvez trop désirer, et à quoi vous ne pouvez trop vous intéresser : *Lucratus eris fratrem tuum.*

Du reste, je n'ignore pas à quels désagréments on s'expose en se hasardant de reprendre; et je sais quelle est l'indocilité d'un nombre infini de gens délicats et intraitables, qui ne peuvent recevoir le moindre avis, et le comptent pour une injure. C'est à ceux-là même que je devrais présentement m'adresser, si le temps me le permettait. Mais je renferme tout en quelques réflexions, savoir : qu'il ne faut jamais rejeter un conseil qu'on nous donne; que, si l'on n'est pas toujours obligé de le suivre, il faut toujours l'écouter et en savoir gré; que souvent les moins éclairés sont ceux qui pensent le mieux sur certains sujets et en certaines rencontres, et que Dieu, selon l'expression du Prophète royal, fait sortir la vérité de la bouche des enfants; que cent fois on s'est repenti de n'avoir pas profité d'une parole qui nous pouvait être utile, et qu'il en est arrivé les plus grands malheurs; que non-seulement les saints dans la loi chrétienne, mais les sages mêmes du paganisme, ont souhaité d'être avertis et d'être repris, et qu'ils ont fait en cela consister une partie de leur sagesse; enfin, que de marquer là-dessus trop de sensibilité, c'est imposer silence à de solides amis qui nous instruisaient, à de bons guides qui nous conduiraient, et se priver d'un moyen très-efficace pour avancer dans la voie du ciel et de l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXVII.

Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême.

SUR LES SOUFFRANCES.

Surgens Jesus de Synagoga, introivit in domum Simonis. Socrus autem Simonis tenebatur magnis febribus, et rogaverunt illum pro ea. (*Luc.*, IV.)

Jésus étant sorti de la Synagogue, entra dans la maison de Simon. Or la belle-mère de Simon était malade d'une fièvre violente, et on le pria de la secourir.

C'était une femme vertueuse ; mais, toute vertueuse et toute sainte qu'elle pouvait être, elle n'était pas à couvert pour cela des infirmités humaines et de tant de souffrances, où tous les jours, par une juste disposition du ciel, le malheur de notre condition nous expose. Car, c'est ainsi, chrétiens auditeurs, que nous sommes tous condamnés sur la terre à souffrir; et, malgré les soins extrêmes que l'on apporte à écarter les maux de la vie, l'arrêt chaque jour s'exécute, sans qu'il soit au pouvoir de personne de s'en préserver. Qu'entendons-nous autre chose dans le monde que des gens qui gémissent et qui se plaignent; et qu'y voyons-nous en effet autre chose que des sujets de gémir et de se plaindre? Les grands, les riches du siècle n'en sont pas plus exempts que les autres; et, si nos yeux pouvaient percer au travers de certains dehors dont on se laisse éblouir, ce serait souvent sous les plus belles apparences que nous découvririons les chagrins les plus réels, et de quoi exciter notre compassion, là où tout semble mériter notre envie.

Mais dans cette fatale nécessité de souffrir, combien peu savent profiter du plus présent, ou pour mieux dire, du seul secours qui nous reste ! Et n'est-ce pas un nouveau malheur, que d'ignorer dans les adversités et les afflictions temporelles, à qui l'on doit s'adresser, de négliger de l'apprendre, et de refuser enfin d'y avoir recours, quand on l'a connu ?

Que je m'estimerais donc heureux, chrétiens, si je pouvais, à l'occasion de cette belle-mère de Simon-Pierre, qui dans l'extrémité de sa maladie reçoit, non point des hommes, mais de Dieu même sa guérison, si, dis-je, je pouvais aujourd'hui vous enseigner, et moi-même apprendre avec vous, à tourner uniquement vers Dieu nos regards dans nos souffrances, à lever les mains vers lui, à verser dans son sein les larmes qu'il fait lui-même couler en nous frappant, à mettre là tout notre appui et toute notre consolation ! Que faisons-nous, mes frères, que prétendons-nous partout ailleurs ? C'est le même Dieu qui abat et qui relève, qui blesse et qui guérit, qui donne la mort et qui rend la vie. Tout ce que nous endurons, ce sont autant de coups qui partent de sa main; et tout ce que nous endurons aussi, nul autre ne peut mieux que lui nous l'adoucir, ni mieux nous aider à le porter.

C'est ce que Dieu fait en trois manières, d'où je tire tout le sujet et le partage de ce discours. Car, pour entrer dans mon dessein, trois choses peuvent affermir une âme dans les plus fâcheuses conjonctures : un grand exemple, une grande récompense, et l'onction de la grâce. Or, voilà ce que trouve dans un suprême degré une âme chrétienne en s'adressant à Dieu, et cherchant auprès de lui le soulagement à ses peines; je veux dire qu'elle y trouve, 1° un Dieu Sauveur, dont l'exemple la soutient; 2° un Dieu rémunérateur dont les récompenses l'animent; 3° un Dieu consolateur, dont la grâce la remplit d'une joie intérieure et toute divine. Oui notre Dieu, mes frères, si nous allons à lui dans nos adversités, a de quoi nous soutenir, de quoi nous animer, de quoi nous consoler : de quoi nous soutenir par l'exemple de ses souffrances : c'est le premier point; de quoi nous animer par la vue de ses récompenses : c'est le second point ; de quoi nous consoler par l'onction de sa grâce : c'est le troisième point. Que cette matière est générale, qu'elle est importante ! Demandons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'est plus puissant sur le cœur de l'homme que l'exemple : mais, quelle impression surtout doit faire l'exemple d'un Dieu, accompagné de trois circonstances qui s'y rencontrent, et que je vais marquer ? Car, pour peu, mes frères, que dans les maux qui nous affligent nous tournions les yeux vers Dieu, le premier et le plus sensible objet qui se présente à notre vue, c'est un Dieu souffrant, mais souffrant bien au delà de tout ce que nous souffrons dans la vie; mais souffrant pour nous; mais souffrant comme l'exemplaire, le modèle auquel nous devons tous nous conformer. Quel fonds de réflexions ! Quel soutien à une âme ! Laissez, on vous le permet, chrétiens, si vous le voulez, laissez dire d'abord à la nature corrompue tout ce qui peut autoriser ses murmures et servir de prétexte à ses impatiences : quelles que soient votre sensibilité et votre faiblesse, il y a dans un Dieu Sauveur de quoi vous répondre, il y a de quoi satisfaire à tout.

Je le sais, mon cher auditeur, et il ne faut pas un long usage du monde pour être persuadé de cette parole de Job, et pour en connaître la vérité dans toute l'étendue de son sens, lorsqu'il nous dit, non point seulement que l'homme sur la terre est sujet à de grandes misères, mais qu'il en est rempli, *repletur* (*Job*, XIV); non point seulement qu'il est rempli d'une sorte de misère, mais de toutes sortes de misères, *repletur multis miseriis.* Chaque état a ses traverses : et peut-être chaque jour vous en éprouvez de nouvelles; il est quelquefois difficile de ne se pas échapper. Une femme, par exemple, attachée par un nœud que la mort seule peut rompre, à un mari chagrin et emporté, se trouve exposée à mille rebuts, et par tous les ménagements qu'elle prend, ne peut adoucir une humeur dure et intraitable : ou chargée au contraire d'une nombreuse famille, elle perd, dans un mari que

lui enlève la mort, le plus ferme appui de sa maison, et porte seule tout le fardeau. Un mari, engagé avec une femme mondaine et peu ménagère, hautaine et entêtée, voit avec douleur dissiper par une mauvaise conduite, ce qu'il amasse, ce qu'il tâche à conserver par un travail assidu ; ne reçoit de la part d'un esprit fier et indocile que des contradictions, et par sagesse est encore obligé de dissimuler et de ne rien apercevoir : ou dans le temps au contraire que ses affaires se multiplient, et qu'il aurait plus besoin de secours, le ciel lui ravit une femme soigneuse et fidèle, qui partageait avec lui la peine, et s'était attiré toute sa confiance. Un père et une mère, après avoir compté d'abord sur des enfants dont les premières années donnaient d'assez heureuses espérances, ont le déplaisir de voir que le libertinage d'un fils renverse toutes les mesures qu'on avait prises pour son établissement; que la légèreté d'une fille, pour n'user point d'un autre terme, fait parler dans le monde et rend suspecte sa vertu : leur amour n'est payé que d'ingratitude; et c'est de ceux-là mêmes qu'ils ont élevés dans leur sein, que leur viennent les plus rudes coups. Des enfants d'autre part vivent dans la maison paternelle, aussi maltraités que des mercenaires, et aussi contraints que des esclaves : sans douceur de la part d'un père et d'une mère bizarres, violents, ou qui n'aiment qu'eux-mêmes ; sans établissement dans un âge où l'on est néanmoins en état de prendre parti et de se pousser. Que dirai-je encore? Tel, après avoir toujours fait selon sa naissance une figure honorable, se voit forcé, ou par le malheur des temps, ou par le désordre de ses affaires, de se retirer, et dans sa retraite a bien encore de la peine à subsister. Tel, né dans la misère, qui chaque jour devient plus grande, ressent toutes les rigueurs des saisons, et en est souvent réduit aux plus fâcheuses extrémités. Enfin c'est, ou une maladie qui vous fait languir, ou un procès qui vous trouble, ou un contre-temps qui vous chagrine, ou une perte qui vous incommode, ou une disgrâce qui vous éloigne, ou un emploi qui vous ennuie, ou un soupçon qui vous dévore, ou un outrage qui vous pique : mais, quoi que ce soit, vous ne souffrez qu'après votre Dieu : l'exemple d'un Dieu doit dans vos souffrances vous fortifier et vous soutenir.

Aussi demandez à saint Augustin pourquoi le Dieu que nous adorons a voulu souffrir avant nous sur la croix : ce n'a point tant été, répond ce Père, pour y faire éclater sa puissance, quoique sa puissance y ait paru tout entière, que pour nous y donner un exemple de patience : *Non ad potentiæ documentum, sed ad exemplum patientiæ.* (S. August.)

Voulez-vous donc savoir ce que fait dans l'affliction une âme éclairée d'une sagesse chrétienne, et qui, dans les divers sentiments dont elle se trouve agitée, cherche un appui ferme sur quoi elle puisse se reposer? Peu attentive aux fausses consolations du siècle, après en avoir éprouvé mille fois la vanité, conduite par la foi, elle va se jeter entre les bras de son Sauveur ; elle puise dans ses plaies une force surnaturelle et divine; elle y étouffe les plus vives saillies de la douleur ; et, si elle se plaint, ce n'est que d'elle-même et de sa propre délicatesse.

Car, ce qui soutient alors un cœur, ce sont les réflexions suivantes : l'Evangile même nous les fournit, et les voici : Que ni le serviteur ni le disciple ne sont point au-dessus du Maître ; que celui-ci ouvre la carrière, mais qu'il y faut entrer avec lui ; qu'il trace le chemin, qu'il y marche le premier, mais qu'il faut le suivre; qu'en buvant lui-même au calice, il en a, pour parler ainsi, consacré l'amertume ; que sous un chef couronné d'épines, selon la parole de saint Bernard, les membres ne doivent point être si délicats ; et qu'il ne doit être enfin que très-doux à l'homme, comme il ne lui est que très-glorieux, de partager avec le Dieu qu'il adore le même sort.

C'est ce que voulait faire entendre saint Pierre aux fidèles de son temps, quand, au milieu des plus sanglantes persécutions, et dans le fort du combat, il leur donnait pour armes, non point le fer ni le feu, mais le souvenir d'un Dieu souffrant comme eux : objet seul capable de fixer les mouvements inquiets du naturel le moins soumis, et d'en réprimer toutes les révoltes : *Christo igitur passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.* (I *Petr.*, IV.) Prenez garde, s'il vous plaît; l'apôtre ne leur demande pas précisément qu'ils soient tout à fait impénétrables aux traits de la douleur : ce ne peut être là l'effet que d'une vertu longtemps éprouvée ; et c'est ce qu'il n'y a guère lieu d'espérer de nous, tandis que nous sommes revêtus sur la terre d'un corps passible et mortel. Mais, dans cette guerre domestique de l'homme contre lui-même; de l'homme que l'adversité abat, que la peine étonne, à qui les maux de la vie font de profondes impressions, et qui veut s'encourager, se rassurer, se relever ; on le renvoie au pied de la croix, ou l'on se contente même de lui en retracer l'image. Cette vue est un pressant reproche de sa faiblesse; c'est un aiguillon qui le réveille ; ou, pour nous en tenir toujours à la même figure, c'est un bouclier contre les attaques importunes de la chair et du sang : *Et vos eadem cogitatione armamini.*

Surtout, et c'est la première circonstance, lorsque la règle à la main, l'on oppose état à état, souffrances à souffrances, celles de l'homme à celles d'un Dieu. Et voilà par où les Pères ont toujours plus fortement soutenu les âmes affligées. Car, vous souffrez, leur disaient ces grands maîtres, après avoir eux-mêmes passé par tant de tribulations ; vous souffrez, mes frères; mais, qu'a souffert, ou plutôt que n'a point souffert avant vous, et plus que vous, votre Dieu ? On vous abandonne dans une occasion, on vous fait

une injustice ! mais vous a-t-on vendus comme lui, trahis comme lui, livrés comme lui? On vous suscite de fâcheuses affaires, on ruine votre fortune; mais vous a-t-on dépouillés comme lui, vous a-t-on comme à lui enlevé jusqu'à la robe que vous portez? Une parole vous blesse, une insulte vous offense, une confusion vous humilie; mais vous a-t-on comme lui couverts d'ignominies et d'opprobres? vous a-t-on accusés comme lui, calomnié comme lui, condamnés comme lui, crucifiés comme lui ? C'est bien à nous à compter le peu que nous endurons.

Il y a plus encore; et, parce que c'est la fin en toutes choses et l'intention qui en relèvent particulièrement le prix, les souffrances d'un Dieu tirent de leur motif une vertu toute nouvelle. Ce n'est point seulement un Dieu souffrant beaucoup plus que nous; mais, seconde circonstance, souffrant pour nous. Je ne puis, sans rougir de ma faiblesse, jeter les yeux sur cet objet de douleurs que me propose la foi : mais, quand je me demande encore à moi-même, qui l'a réduit dans cet l'état où je le vois, et que je pense combien j'y ai part; quand de la vue parcourant ce corps flétri et sanglant, je découvre, dans autant de blessures que j'aperçois, autant de gages d'un pur amour; quand, au triste spectacle que me présente le crucifix, mon cœur me dit en secret que c'est moi qui ai commis le crime, et que ce Dieu mourant en a pour moi porté la peine : dans un sentiment mêlé de compassion et de reconnaissance, je n'ai regret que de me voir trop épargné, et d'avoir ainsi moins d'occasion de lui marquer mutuellement par ma patience mon amour. Je n'ai garde de chercher à me soustraire aux coups dont je me sens comme lui frappé, ni de refuser de l'accompagner au Calvaire. Je sais qu'il fait tourner tout ce que je souffre à sa gloire; et dans cette pensée je voudrais que son bras s'appesantît encore sur moi plus rudement, et pouvoir lui rendre en quelque sorte douleurs pour douleurs. Je ne le puis empêcher de souffrir pour moi, mais j'aurais honte au moins qu'il souffrît sans moi; et, s'il ne m'est pas facile enfin de bien démêler quelle impression particulière il fait sur mon cœur, ce m'est toujours, de quelque manière que la chose se passe, un secret soulagement de me tenir auprès de lui, et de songer que je souffre avec lui. C'était le sentiment d'un grand saint : Voilà le lieu de mon repos, disait-il, en parlant des plaies de Jésus-Christ mort pour lui : *Hic requies mea.* (S. Bonav.)

De là, développant toujours davantage cet adorable mystère d'un Dieu souffrant, nous montons à une plus haute considération : car c'est comme notre modèle qu'il souffre : modèle auquel nous sommes tous indispensablement obligés de nous conformer : troisième et dernière circonstance. En effet, chrétiens, l'Apôtre l'a dit, et il est vrai que Dieu ne doit recevoir au nombre de ses élus que ceux en qui il verra une sainte ressemblance avec son Fils unique. Or, ce Fils unique de Dieu a commandé aux éléments, calmé les flots, chassé les démons, guéri les malades, ressuscité les morts; mais ce sont là pour nous des merveilles à admirer, non point des exemples à imiter. L'image donc, conclut l'Apôtre, que nous en devons former en nous, les traits que nous en devons exprimer, ce sont les souffrances : *Si tamen compatimur* (*Rom.*, VIII); et c'est à ce même sceau qu'un chrétien dans l'affliction se trouve marqué. On sent toute la pesanteur de la main qui nous l'imprime : mais on se dit au même temps à soi-même, les yeux toujours attachés à la croix, qu'on a l'avantage après tout de ressembler à notre Dieu par où il veut que nous lui soyons le plus conformes. On se voit, avec un certain contentement qui coule dans l'âme, revêtu de ses livrées. On a de quoi se faire reconnaître à lui, de quoi se distinguer devant lui. On en porte, comme saint Paul, les caractères; et l'on sait bien, comme le même apôtre, sans rien perdre de l'humilité chrétienne, le remarquer : *Ego enim stigmata Domini Jesu porto.* (*Gal.*, VI.) Vous l'avez voulu, Seigneur; et c'est par votre ordre que cette épreuve m'est arrivée. Les sens en murmurent. Aussi l'injure est-elle sanglante, le mépris piquant, le traitement indigne, les revers accablants, la vie ennuyeuse, le mal douloureux : mais injures, mépris, indignités, revers, ennuis, maux, ne sont-ce pas là, mon Dieu, vos plus précieux ornements? et à qui surtout en faites-vous part, qu'à vos amis? *Christo confixus sum cruci* (*Galat.*, VI); vous m'avez donné ma croix, Seigneur, et je la viens unir à la vôtre. Je viens à vos pieds, non point déposer ma peine, mais confondre le propre amour qui me domine, et qui sait si bien grossir jusqu'aux plus légers sujets. Pour une larme qu'il m'en coûte, combien, mon Dieu, de ruisseaux de sang avez-vous versés? C'est maintenant, Seigneur, que je commence à être des vôtres, depuis que vous m'avez mis au nombre de ceux qui pleurent. Non pas qu'il y ait eu pour moi jamais sur la terre un jour serein et sans nuages; mais, dans les divers chagrins qui m'ont poursuivi sans relâche depuis tant d'années, je ne savais pas profiter de votre exemple, ni tirer de votre croix tout le secours qu'elle me promet. Je l'ai découverte enfin cette riche veine, et je l'ai appris ce secret que j'avais trop longtemps ignoré. Je ne vous demande plus les douceurs de la vie : Frappez, Seigneur, frappez; j'ai de quoi demeurer inébranlable, tant que j'ai devant moi un Dieu qui expire dans la douleur. Si nous savons désormais quelque chose, que ce ne soit plus que Jésus, et Jésus crucifié : *Non judicavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.* (I *Cor.*, II.) Si je ne puis atteindre jusqu'à lui, ce sera assez de ne le point perdre de vue. Un regard vers lui me relèvera; et comme dans mes souffrances un Dieu Sauveur me soutient par son exemple, en me tournant toujours vers Dieu, j'y trouverai encore un Dieu rémunérateur qui m'anime par ses récompenses. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de plus désolant que d'endurer de grands maux sans espérance et sans fruit; mais rien aussi ne doit animer davantage, que d'avoir peu à souffrir, et d'attendre beaucoup. Cette pensée porte une certaine pointe avec soi qui réveille, qui encourage; et toutes les difficultés alors s'évanouissent. Or, tel est, mes frères, notre avantage, lorsque, regardant l'adversité d'un œil chrétien, nous avons dans nos souffrances recours à Dieu, soit en les acceptant de sa main avec soumission, soit en les lui offrant en sacrifice. La foi nous propose un Dieu rémunérateur, qui tient compte de tout, et qui paye au centuple : c'est ce que j'ai présentement à développer; et sur cela je dis quatre choses. La première, que la voix des souffrances est la voix du salut. La seconde, que c'est aussi par cette voix des souffrances que Dieu dans tous les temps a toujours fait marcher ses élus. La troisième, qu'autant que nous souffrons dans cette voie, autant le terme où elle nous conduit est heureux pour nous. La quatrième enfin, que dans cette proportion même qui se trouve entre la peine et la récompense, le moindre degré de la récompense vaut infiniment au delà de tout ce que nous pouvons souffrir. Quatre vérités qu'il faut bien comprendre, s'il vous plaît, et qui demandent toutes vos réflexions.

Car d'abord en m'élevant au-dessus de toutes les vues humaines, et me tournant vers Dieu, si j'entre dans les desseins de sa Providence, voici les heureuses idées que me retrace la foi : Que Dieu ne nous donne à combattre, que pour nous couronner, et qu'il ne nous fait souffrir que pour avoir de quoi nous récompenser. Que la main qui nous frappe est une main paternelle, laquelle nous conduit dans le chemin de la gloire : *Percipietis gloriæ coronam.* (I *Petr.*, V.) Que le royaume du ciel ne s'emporte que par violence; que la voie en est étroite, pénible : mais que c'est la voie du royaume du ciel : ce mot dit tout, *regnum cœlorum;* que c'est la voie qui mène à la vie, *quæ ducit ad vitam.* (*Matth.*, VII.) Que Dieu, qui nous a singulièrement aimés, n'a pu nous voir prendre une route plus large, ni nous laisser endormir à l'ombre d'une trompeuse félicité. Que plus nous sommes rudement attaqués, plus nous avons des gages certains de l'heureuse destination qu'il lui a plu faire de nous. Enfin, qu'on ne peut avoir les biens de cette vie et ceux de l'autre; et qu'à l'égard du choix qu'il y a là-dessus à faire, on se condamne aisément à être privé des premiers qui passent, dans l'attente de l'éternité qui n'a point de terme. D'ailleurs, même que l'obligation de souffrir, quand ce ne serait pas pour tous une loi aussi générale qu'elle l'est, deviendrait particulière pour nous en qualité de pécheur; et que, si Dieu n'avait pas soin de nous envoyer par une vigueur salutaire des afflictions, nous serions obligés de les demander nous-mêmes et de les rechercher : qu'étant coupables aux yeux de Dieu de mille offenses, nous avons bien des dettes à payer, et que jamais néanmoins nous ne serons reçus à l'héritage céleste que tout n'ait été acquitté : *Donec reddas novissimum quadrantem.* (*Matth.*, V.) Par conséquent que Dieu nous châtie en ce monde, afin qu'au sortir de la vie rien ne nous arrête, ni ne serve d'obstacle à notre bonheur : également redevables à la miséricorde Divine, soit lorsque Dieu daigne bien nous choisir lui-même, et nous marquer de la sorte notre pénitence; soit, lorsque toute nécessaire souvent qu'elle est, il veut bien l'agréer, comme si elle partait du plus pur sentiment du cœur et de la plus parfaite componction : *Deus tu propitius fuisti eis, et ulciscens in omnes adinventiones eorum.* (*Psal.* XCVIII.)

Principes incontestables pour un chrétien, puisque ce sont ceux de l'Evangile même. Principes établis sur la parole de Jésus-Christ, l'auteur de notre foi, et sur celle des apôtres, nos maîtres et nos docteurs. Mais, principes encore d'autant plus capables d'exciter une âme, que nous les trouvons dans tous les temps appuyés d'une expérience plus sensible et plus constante. Car, de là, examinant en second lieu, depuis même la naissance du monde, quelle a été la conduite de Dieu sur les âmes spécialement prédestinées; nous n'en voyons point de plus commune, que de les faire passer par les tribulations : jusque-là que ç'a été dans tous les siècles pour les esprits faibles un sujet ordinaire de scandale, de voir tomber sur les justes tous les fléaux du ciel, tandis que les pécheurs étaient épargnés. Mais qu'un chrétien fidèle et soumis suit volontiers des guides si sûrs! Qu'il aime à marcher parmi une troupe si sainte! Dieu me traite comme ses plus zélés serviteurs. Il me conduit, comme il a conduit jusqu'à présent ses amis. Il me fait tenir la même route, pour me faire arriver au même terme.

Surtout, et en troisième lieu, quand on pense avec quelle proportion la récompense répond à la peine, et le repos au travail. Appliquez-vous, je vous prie, à cette pensée. Car, si Dieu, après les souffrances de la vie, nous donnait à tous le même degré de gloire, peut-être les uns auraient-ils lieu en apparence de demander pourquoi il leur est plus chèrement vendu qu'aux autres, et ce serait alors à qui se ménagerait le plus, pourvu qu'on eût suffisamment de quoi fournir la carrière, et se sauver. Mais dans le ciel, qui doit être le prix de nos souffrances, les rangs sont différents, et dans la même gloire les degrés sont plus ou moins élevés. Autant donc que vous souffrez dans la vie, autant après la mort vous est-il remis de ce que vous devez à la justice de Dieu. Plus ou moins de moments que vous passez dans l'affliction, ce sont autant de semences d'une béatitude plus ou moins parfaite. Tout est mesuré, et rien n'est perdu. Dans cette assurance on souffre avec douceur, et même avec une sainte allégresse. On envisage l'adversité comme un don de Dieu. On entasse

richesses sur richesses, mérites sur mérites ; et moins le présent est favorable, plus on compte sur l'avenir.

Mais, en quatrième lieu, quel avenir ! et cette proportion que Dieu garde d'une part, combien peu d'ailleurs est-elle observée, quand on met le mal présent dans la balance et qu'on le compare avec le mal futur qu'il nous épargne, avec la vie et les biens futurs qu'il nous procure ! Maintenant entre les mains du père qui vous châtie, à peine donnez-vous un pour cent : les heures valent des années entières ; et tel péché, remarquez-le bien, tel péché n'eût été expié qu'après un long temps par toutes les flammes du purgatoire, qu'une affliction de quelques jours dans la vie a pleinement réparé. La gloire n'est point à un plus haut prix : pour peu qu'il vous en coûte, vous amassez infiniment. Une légère tribulation, dit saint Paul, est suivie d'un bonheur sans mesure. Le temps est récompensé par l'éternité. D'où l'Apôtre conclut (et ne le devons-nous pas conclure avec lui), que toutes les peines de la vie, eussiez-vous mille fois souffert davantage, et dussiez-vous dans la suite mille fois davantage souffrir; que tout cela ne peut entrer en comparaison avec la fin où nous aspirons, et qui doit être le terme de nos souffrances : ***Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis.*** (*Rom.*, VIII.)

Voici donc encore plus en abrégé, selon saint Augustin et saint Chrysostome, disons mieux, selon la doctrine expresse de l'Eglise dans le concile de Trente; voici, dis-je, l'idée que doit concevoir un chrétien, et qu'il conçoit en effet de ses souffrances, en levant les yeux vers Dieu, et le regardant comme juge et comme rémunérateur. C'est que tout ce que nous souffrons renferme deux grands avantages pour nous, si nous en savons profiter : l'un par rapport au passé, et l'autre par rapport à l'avenir. Que nos souffrances, par rapport au passé, sont satisfactoires, et, par rapport à l'avenir, qu'elles sont méritoires. Satisfactoires par rapport au passé; c'est-à-dire qu'elles nous acquittent auprès de Dieu de ce qu'il faudrait nécessairement payer à sa justice dans l'autre vie. Non, dit saint Augustin, nous ne devons point tant les considérer comme des effets de la vengeance de Dieu qui nous condamne, que de sa miséricorde qui nous corrige : ***flagellum corrigentis, non pœna damnantis.*** (S. AUGUST.) Méritoires par rapport à l'avenir : c'est-à-dire qu'elles nous tiennent lieu de mérites devant Dieu, pour obtenir de lui la félicité éternelle de l'autre vie. Ce sont des combats, dit saint Chrysostome, nécessaires pour remporter la victoire, et sans quoi l'on ne peut triompher : ***nullus athleta sine certamine, nemo miles sine prælio.*** (S. CHRYSOST.)

Or, tout ceci néanmoins, chrétiens, suppose une condition : et voilà ce que vous ne pouvez trop écouter, ni trop vous imprimer dans l'esprit, pour ne l'oublier jamais : tout ceci encore une fois suppose une condition mais une condition essentielle, savoir un cœur docile, humble, soumis, qui s'approche de Dieu, plus Dieu semble le rebuter, et qui n'a point d'autre désir que d'accomplir en souffrant ses divines volontés. Sans cela point de patience, répond saint Augustin ; et sans la patience point de fruit à espérer de nos souffrances. Point de patience : car qu'est-ce que la patience, je dis la patience chrétienne ? C'est, répond le même Père, une disposition du cœur à supporter sans se plaindre, et à recevoir avec soumission, et en vue de Dieu, tous les maux qu'il plaît à Dieu de nous envoyer dans la vie. Point donc sans cette soumission, de patience : et sans la patience point de fruit à espérer de nos souffrances : pourquoi ? parce que nos souffrances n'ont de mérite qu'autant qu'elles nous deviennent volontaires, qu'autant qu'elles sont unies aux souffrances de Jésus-Christ, qu'autant qu'elles sont sanctifiées et revêtues d'un caractère de religion. Or, disent les théologiens, elles ne nous deviennent volontaires que par la patience ; elles ne sont unies aux souffrances de Jésus-Christ que par la patience; elles ne sont sanctifiées et revêtues d'un caractère de religion que par la patience. Et c'est ce qui fit la grande différence de ces deux criminels crucifiés avec le Sauveur du monde. Tous deux moururent sur la croix, tous deux aux côtés de Jésus-Christ; et des deux cependant un seul fut élu et mis en possession du royaume, parce qu'un seul se trouva pénitent et patient. Exemple mémorable ; exemple bien consolant pour les uns, mais bien terrible pour les autres : bien consolant pour nous, si nous sommes pénitents et patients, comme ce criminel qui se reconnut digne de toute la rigueur du supplice qu'il endurait, et qui, malgré les désordres de sa vie, trouva dans sa patience son salut. Mais exemple bien terrible pour nous-mêmes, si nous entrons dans les sentiments de ce malheureux qui se révolta, lorsqu'il devait se soumettre, et qui pouvant se sauver par la croix, consomma sur la croix, et par son impatience, sa damnation.

Sur quoi, mes frères, donnez-moi toujours votre attention, sur quoi je ne puis assez déplorer l'aveuglement des gens du monde. J'en ai mille fois gémi en particulier, et il faut ici que je m'en explique hautement. Ce point est d'une trop grande conséquence, et il se trouve trop naturellement enfermé dans mon sujet. Je n'aperçois partout où je porte la vue dans le monde que misère et affliction. Hélas ! chrétiens, y apercevez-vous vous-mêmes autre chose, et ne le voyez-vous pas encore mieux que moi, puisque vous y avez beaucoup plus de part que moi ? Cependant, prévenu des lumières de la foi, qui me découvre en cela même une Providence toute spéciale, j'adore les décrets divins, et je bénis la sagesse tout ensemble et la bonté du Maître, lequel prétend ainsi nous faire acheter le saint héritage où il nous appelle. Mais voici ce qui me semble digne de toute ma compassion. Je vois un si riche talent périr dans vos mains ;

et après avoir tant souffert, votre vie devant Dieu se trouve aussi vide que la vie la plus oiseuse et la plus commode. Mais à quoi tient-il ? à un retour du cœur, à une soumission, qui peut changer un mal nécessaire dans un véritable bien. Je dis un mal nécessaire, un mal inévitable ; et c'est ce qui vous condamne sans réplique. Car si vous pouviez au moins, en vous plaignant, secouer le joug, et apporter au mal qui vous presse le remède que vous cherchez, peut-être seriez-vous moins condamnables ; mais vos murmures n'arrêtent point le cours de cette maladie, ne donnent point un meilleur tour à cette affaire, ne font point revenir ce procès perdu, ne charment point votre ennui, ne soulagent point votre pauvreté. Le bras de Dieu est toujours également suspendu pour frapper son coup; et vos cris, comme ceux du peuple juif, ne servent qu'à aigrir davantage la colère du Seigneur. Tout ce que fait donc votre impatience, c'est d'avilir ce qui dans les vues de Dieu devait être d'un prix inestimable. Vous retenez toute la peine, et vous négligez d'en recueillir le fruit. Ah ! comptez, mon cher auditeur, comptez quelle perte jusqu'à présent vous avez faite. Rappelez depuis de longues années tant de chagrins : chagrins domestiques, chagrins étrangers; chagrins de la part d'un égal, de la part d'un serviteur, de la part d'un maître ; tant de soins et d'embarras, tant d'inquiétudes et de veilles; tant de fatigues dans un ménage, dans un négoce, dans une charge; tant d'infirmités du corps et de besoins, tant d'amertumes de l'esprit et de déboires. Le monde malgré vous en a su une partie ; mais combien par honneur en avez-vous caché dans l'âme ? Combien à ce moment en cachez-vous ? Qui le peut mieux dire que vous-même ? Et si vous ne le dites pas, ce n'est que pour le mieux sentir. Ils vous sont tous encore présents ; et quelquefois vous en faites de si vives peintures, ou à un confesseur, où à un ami. Or supputez, accumulez : quel trésor pouviez-vous grossir ? Tous les frais étaient déjà faits. Vous n'avez été différents des martyrs que par l'intention. Vous avez autant souffert, et peut-être davantage ; mais vous n'avez rien gagné, parce que vous n'avez voulu profiter de rien; et, comme disait saint Jérôme, en parlant des vertus païennes, ç'ont été de grands pas, mais hors du chemin : *magni passus, sed extra viam.* (S. Hieron.) Il ne vous a manqué dans l'occasion qu'un sentiment humble et soumis ; avec cela tout était sanctifié, tout était marqué dans le livre de vie : mais sans cela rien ne se trouve de poids devant Dieu, rien n'est reçu à son tribunal. Bien mieux eût-il valu achever, puisque le ciel vous avait mené si avant. Quel regret pour vous à cette heure ! mais ce même regret, combien sera-t-il encore plus vif à l'heure de la mort !

Heureux un chrétien patient et fidèle ! Sa patience dans les maux est le plus solide fondement de son espérance, et son espérance soutient mutuellement sa patience : *Patientia probationem, probatio vero spem.* (*Rom.*, V.) Je ne juge plus, mon Dieu, de votre amour que par votre sévérité, et je ne compte plus vos faveurs que par vos coups. On paraît quelquefois si fort en peine de savoir si l'on est prédestiné; on en veut des marques sensibles et assurées : or, s'il en est quelques-unes, c'est d'être affligé, Seigneur, comme je le suis, pourvu que l'on sache s'y comporter comme vous le voulez. J'ai donc commencé à espérer, du moment que vous avez commencé à me frapper. En vain je voudrais compter sur mes bonnes œuvres, si elles n'étaient soutenues par mes souffrances. Je ne vois, mon Dieu, dans votre Évangile que les pleurs et l'adversité canonisées. Qu'on ne dise point dans le monde qu'on n'a pas d'occasions de mériter le ciel ; elles ne sont nulle part ailleurs, ni si fréquentes, ni si favorables ; puisque les peines ne sont nulle part ailleurs, ni si nombreuses, ni si cuisantes. Tout le passé peut-être n'a été pour moi de nulle valeur, et c'est à moi seul que je dois m'en prendre ; mais ménageons bien l'avenir. Le gain est trop grand pour refuser le travail. Ayons toujours devant les yeux un Dieu Sauveur; il y a dans l'exemple de ses souffrances de quoi nous soutenir : un Dieu rémunérateur; il y a dans la vue de ses récompenses de quoi nous animer : enfin un Dieu consolateur; il y a dans l'onction de sa grâce de quoi nous consoler. C'est la troisième partie

TROISIÈME PARTIE.

C'est au milieu des épines que naissent les plus belles fleurs; et c'est souvent parmi les douleurs les plus amères que Dieu fait couler les plus douces consolations. Je sais que ce langage est assez inconnu aux mondains, et que, touchés seulement des plaisirs grossiers qui flattent le corps, ils ne distinguent point ces délices intérieures et spirituelles, et qu'ils sont peu en état de les distinguer. Ce serait même assez inutilement que j'entreprendrais de leur révéler ces mystères de la grâce : on les peut bien sentir, mais on ne les peut exprimer ; et je dois là-dessus me contenter de l'avis que nous donne le Prophète royal; faites-en vous-même l'épreuve ; mettez-vous dans la disposition de goûter le Seigneur, et vous verrez combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* (*Psal.* XXXIII.)

En effet, soit que Dieu, se faisant une gloire de voir une âme venir à lui dans l'adversité préférablement au monde et à tout ce que le monde lui promet, prétende ainsi se l'attacher davantage ; soit qu'il veuille la dédommager de ce qu'elle aurait cru pouvoir trouver ailleurs, et qu'elle a négligé d'y chercher ; soit enfin qu'il ne puisse retenir sa miséricorde, dès qu'il se présente un sujet propre sur qui l'exercer : quoi qu'il en soit, il n'est rien, mes frères, de plus réel que ces saintes douceurs dont je vous parle. Ce sont, si vous le voulez, quelques écoulements des joies célestes. Ce sont des lu-

mières subites et perçantes, qui brillent à l'esprit; ce sont des touches secrètes qui ravissent le cœur; ou plutôt, ce n'est rien en particulier de ce que je dis; c'est seulement quelque chose en général de si vif, de si pénétrant, qu'on en oublie bientôt, et toute la peine qu'on a à soutenir, et tous les soulagements qu'on pouvait d'ailleurs espérer.

Vous m'entendez, âmes fidèles et soumises (car il est difficile que dans cette assemblée il ne se rencontre quelqu'un de ce caractère), vous m'entendez; et que ne puis-je ici vous faire parler en ma place, et moi-même apprendre de vous ce que l'on sent au pied d'un autel, devant un oratoire, en présence de Dieu, et seul à seul avec lui. On y demeure les heures entières sans dégoût. Je ne sais précisément ce que l'on dit à Dieu; je ne sais ce que Dieu répond; mais cependant l'huile peu à peu coule sur la plaie; les ombres se dissipent; le cœur rentre dans une situation tranquille: on est content lorsqu'on a, ce semble, moins sujet de l'être. On en vient quelquefois jusqu'à verser des larmes; mais ces larmes, versées dans le sein du Père céleste, y perdent toute leur amertume. Ce ne sont pas même des larmes que nous arrache la douleur; c'est, au contraire, un certain attrait qui remplit, qui amollit l'âme, un transport nouveau, un redoublement de dévotion. On trouve dans ces pleurs un goût, une onction que n'ont point tous les plaisirs du monde, et plus on en répand, plus on en voudrait répandre.

N'en dis-je point trop, chrétiens, et ne sont-ce point là les exagérations d'un orateur, plutôt que les véritables effets de la grâce? Voici dans l'exemple de saint Paul de quoi pleinement justifier ce que j'avance. Ce trait est remarquable. L'Apôtre écrit pour la seconde fois aux Corinthiens; et cette Epître, en divers endroits, n'est qu'un récit exact des maux dont sa vie a été traversée. C'est là qu'il nous apprend combien de périls il a couru sur la terre, sur la mer, dans les villes, dans les solitudes, chez les siens, chez les étrangers. Quelle image il nous fait de ses longs voyages, de ses fréquents naufrages, des combats qu'il a livrés au dehors, des alarmes qu'il a ressenties au dedans, des fers qu'il a portés dans les prisons, des accusations qu'il a soutenues devant les tribunaux, des outrages qu'il a reçus dans les places publiques! Il ne parle que de persécutions, de coups, de calomnies, de trahisons, de travaux, d'ennuis, de veilles, de jeûnes, d'infirmités, de misères. Jamais homme en apparence ne fut plus affligé que saint Paul; et jamais homme ne fut réellement plus consolé. Car, au lieu que dans les règles ordinaires, on devait l'entendre gémir là-dessus et se plaindre, quel langage il tient au contraire et en quels termes il s'exprime! Ce ne sont que des actions de grâces qu'il rend à Dieu. Il ne voudrait pas changer d'état; il aime ses peines, il s'y plaît: *Placeo mihi in infirmitatibus meis.* (II *Cor.*, XII.) Son cœur, que l'adversité eût dû rétrécir, s'élargit, se dilate: *Cor nostrum dilatatum est.* (II *Cor.*, VII.) Il nage dans des torrents de joie; il en est pénétré, rempli: *Repletus sum consolatione;* il en est enivré, inondé: *Superabundo gaudio.* (*Ibid.*) Ce n'est point pour une fois, ni dans une rencontre: c'est autant et à proportion que l'adversité croît. La mesure de ses souffrances est la mesure de ses consolations: *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* (*Ibid.*)

Aussi que ne peut point la grâce de l'Esprit consolateur, et où ne passe point son onction? Dans les plus sombres cachots elle a adouci aux premiers soldats de Jésus-Christ la rigueur des ténèbres et les ennuis de la captivité. Sur les bûchers allumés, elle a rafraîchi les ardeurs brûlantes des flammes; sur les théâtres elle a fait changer de nature aux tourments. On voyait peints sur le visage des bourreaux le dépit et la fureur, et dans les yeux des martyrs le calme et la paix. On entendait parmi les coups retentir, non point des gémissements, mais des cris d'allégresse. Ce n'était point au trépas, c'était au triomphe qu'ils marchaient; et tout couverts de sang, tandis qu'ils avaient de quoi tirer des larmes aux spectateurs, ils ne pensaient qu'à chanter les miséricordes divines, et n'employaient ce qui leur restait de voix et de forces qu'à bénir hautement leur sort.

Sentiment ordinaire à quiconque souffre, et qui ne pense dans ses souffrances à se consoler qu'avec Dieu. Je ne dis rien que n'ait éprouvé cette sainte amante de Jésus-Christ qui disait à Dieu: Seigneur, ou souffrir, ou mourir. Ce n'était pas vivre, pour elle, que de vivre et de ne pas souffrir; et le moment qui lui eût été, pour ainsi dire, le plus douloureux, c'était celui où elle eût été sans douleur: *Aut pati aut mori.* (S. Theres.) Je ne dis rien que n'ait éprouvé cette généreuse vierge, qui enchérissait encore, et s'écriait en disant à Dieu: Non, Seigneur, ne me faites pas mourir, afin de me faire plus longtemps souffrir. Autant que la mort est triste aux uns, parce qu'elle finit leurs plaisirs, autant lui eût-elle été amère, parce qu'elle eût fini ses souffrances: *Pati, non mori.* (S. Mad. Paz.) Je ne dis rien que n'ait éprouvé cet apôtre des derniers siècles, François Xavier, lorsqu'à la vue de tant de travaux où la Providence l'appelait, il en demandait toujours davantage: Encore plus, Seigneur, encore plus: *Amplius, Domine, amplius.* (S. Franc. Xav.) Je ne dis rien que n'aient éprouvé des millions d'autres. Je ne les puis connaître tous; et, quand je les connaîtrais, je ne les pourrais nommer tous. L'un embrasse sa croix comme l'objet de sa plus douce complaisance, et comme son plus précieux trésor: *O bona crux!* (S. Andr.) L'autre invite les bêtes féroces et tous les tourments à fondre sur lui, pourvu cependant qu'il puisse posséder Dieu, et se reposer en Dieu: *Ignis, crux, bestiæ, et omnia tormenta in me veniant; tantum Christo fruar.* (S. Ignat., mart.) Chacun tient son langage, et chacun

dans son langage exprime les ravissements de son âme.

Que notre Dieu sait donc bien s'insinuer dans nos cœurs; mais que toute autre consolation est vaine et frivole! Sèche philosophie! spécieux raisonnements de l'esprit humain? réflexions plus propres à ronger, à consumer, qu'à soutenir! commerce du monde souvent interdit à un homme qui souffre, du moins insupportable alors et ennuyeux! amis prétendus, ou trop infidèles, ou trop indiscrets, ou trop impuissants! éclats, plaintes, murmures! Hélas! mes frères, je ne veux que votre témoignage; et n'avez-vous pas cent fois éprouvé, n'éprouve-t-on pas tous les jours combien ce sont là dans nos maux de faibles ressources? Des gens s'arment de toute leur raison, se sont à eux-mêmes des leçons les plus solides et les plus capables de les affermir contre le chagrin qui les dévore; l'esprit est convaincu; mais, malgré toute leur sagesse et les plus belles maximes qu'ils appellent à leur secours, le cœur n'en est pas moins rempli d'amertume, ni moins serré par la douleur qui le presse. Des gens cherchent à se dissiper, et pour ainsi dire, à s'étourdir dans le tumulte et le bruit des compagnies; ils vont et ils viennent : mais, quelque part qu'ils adressent leurs pas, ils se portent eux-mêmes, et avec eux-mêmes la peine qui les agite, et qui partout, comme un démon domestique, les accompagne pour les tourmenter. Vous comptez sur quelques amis; et vous vous attendez qu'ils compatiront à vos malheurs, qu'ils les pleureront avec vous, et que l'intérêt au moins qu'ils y prendront vous en adoucira le sentiment : mais souvent dans ces amis que trouvez-vous? de froids et d'insipides consolateurs tels que ceux de Job : *Consolatores onerosi estis vos.* (*Job*, XVI.) Témoin de leur indifférence, vous vous apercevez bientôt que votre présence les importune; et piqué même quelquefois de leurs vains discours et de leurs remontrances hors de saison, vous sortez d'auprès d'eux plus désolé que vous ne l'étiez, et vous ne remportez qu'affliction sur affliction. Enfin on s'échappe, on éclate, on s'abandonne à des dépits et à des déclamations où la passion semble se satisfaire : mais elle n'en devient que plus vive; et tous ces dépits, toutes ces déclamations n'ont d'autre effet que de vous plonger dans un nouvel accablement et peut-être de vous attirer de nouvelles disgrâces. Vous, mon Dieu, vous seul êtes le Dieu de consolation et de toute consolation, pour une âme qui a recours à vous; *Deus totius consolationis.* (II *Cor.*, I.) Vos bras sont ouverts, à tous ceux qui souffrent. L'onction sainte que vous répandez dans les âmes est comme la manne qui nourrit le peuple au Désert. Elle est de tous les goûts : *Deus totius consolationis.* L'indigent y trouve de quoi se consoler dans ses besoins, le malade dans sa langueur, l'orphelin dans sa faiblesse, l'homme d'affaires dans ses soins, l'homme du monde dans ses disgrâces. Elle est de tous les lieux : *Deus totius consolationis.* (*Ibid.*) L'artisan la trouve à son travail, le soldat dans sa marche, le marchand à son bureau, le magistrat à son étude, le grand dans son palais et le pauvre dans sa cabane. Elle est de tous les temps : *Deus totius consolationis.* Le Seigneur ne change point. L'âge, les conjonctures peuvent être différentes; mais pour lui, il est toujours le même, et il sait s'accommoder à tout. Vous serez donc dans tous mes maux, Seigneur, ma première et mon unique ressource. Heureuse nécessité qui me fait aller à vous! Vous voyez ma peine, vous en êtes témoin; et je viens encore vous dire avec confiance que je souffre. Oui, mon Dieu, je souffre : Hélas! ce langage ne m'est pas particulier, et jamais a-t-on plus souffert? N'est-ce pas encore assez, et vous plaît-il de redoubler mes peines? Si vous le voulez, Seigneur, je le veux; si vous l'ordonnez, j'y consens; s'il y faut succomber, j'y succomberai; s'il y faut mourir, j'y mourrai. Du reste vous m'aimez et vous savez ce qui me convient. Je n'ai rien à ajouter davantage. Je me repose de tout sur vous, et c'est de vous seul que j'attends tout mon bonheur en cette vie et en l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON XXVIII.

Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême.

SUR LE MOMENT DE LA GRACE.

Respondit Jesus, et dixit : Si scires donum Dei. (*Joan.*, IV.)

Jésus répondit, et lui dit : Si vous connaissiez le don de Dieu.

Voilà, chrétiens, dans une Samaritaine l'accomplissement de cette parole du Sauveur des hommes : qu'il n'a point été envoyé précisément pour les justes, mais qu'il est venu chercher les pécheurs et les appeler. Il quitte la Judée; il passe par la Samarie; il s'assied auprès de la fontaine de Jacob, et là, il attend une âme égarée qui s'y doit bientôt rendre, et dont il médite le salut. Femme sans doute heureuse d'avoir reçu le don de la grâce, cet excellent don, ce don au-dessus de tout les dons que le Fils de Dieu veut lui faire connaître et qu'il lui présente, mais femme mille fois plus heureuse encore d'avoir appris à en profiter, et de n'avoir pas reçu en vain ce talent qui ne nous est mis dans les mains que pour le faire valoir.

Laissons, mes frères, laissons au Père des lumières le soin de répandre sa grâce dans nos cœurs, sans négliger toutefois de la demander, et de la demander souvent, de la demander instamment; puisque, selon les règles les plus ordinaires, c'est le fruit de la prière. Notre Dieu nous aime; cela suffit. Il est riche en miséricorde et il sait à quelles misères nous sommes tous les jours exposés : confions-nous en lui et espérons tout de sa providence. Mais, parce qu'il ne veut pas nous sauver sans nous, quel est de notre part le point capital? c'est d'être fidèles à la grâce; de répondre à la grâce, et d'y répondre promptement, pourquoi? afin

de ne pas manquer le moment de la grâce. Je dis le moment de la grâce : car prenez garde, s'il vous plaît, que la grâce a ses temps privilégiés, qu'elle a ses moments : et voilà de quoi je prétends aujourd'hui vous représenter la conséquence infinie : *Si scires donum Dei.*

Moment de la grâce, moment dont les suites sont pour nous, selon l'usage que nous en faisons, ou les plus malheureuses ou les plus heureuses. Moment dont dépend ou notre réprobation éternelle, ou notre éternelle prédestination : comment cela? parce que de là même dépend ou tout le désordre, ou toute la sainteté de notre vie. En deux mots qui partageront ce discours : rien, par rapport au déréglement de l'âme, de si funeste et de si vicieux, où ne puisse nous précipiter un moment de la grâce rejeté et perdu : première partie. Mais, en même temps rien, par rapport à la sanctification de l'âme, de si sublime et de si parfait, où ne puisse nous élever un moment de la grâce mis à profit et bien ménagé : seconde partie. Pour bien parler de la grâce, il me faut à moi-même une grâce particulière; et je la demande par l'entremise de Marie, la dispensatrice des grâces divines. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis, chrétiens, qu'il y a pour nous de ces temps favorables où Dieu nous recherche comme cette femme de Samarie, et où la grâce brille à nos yeux ; qu'il y a, selon le langage du grand Apôtre, de ces heureux moments de salut que nous ne pouvons observer avec trop de soin pour en faire un bon usage, et qu'il ne tient qu'à nous de connaître, pour peu qu'on y veuille faire d'attention. Voilà le point que j'ai présentement à développer : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (II *Cor.*, VI.)

Le moment de la grâce, par exemple, mon cher auditeur, ce sont certaines occasions où Dieu tout à coup semble lever le bandeau que vous avez sur les yeux, pour vous faire apercevoir tout le vide des biens de la terre ; où votre cœur, subitement épris de la beauté de la vertu et de ses douceurs, ne sent plus que du dégoût pour tous les plaisirs du monde; où, rempli même d'une force divine, vous commencez dans la voie du salut à regarder d'un œil plus assuré des obstacles qui vous paraissaient insurmontables, et les difficultés dont notre faiblesse a le plus d'horreur. Ce sont certains reproches intérieurs d'une conscience qui n'est pas encore tellement ensevelie dans le sommeil du péché, qu'elle ne se réveille de temps en temps. Piqué alors d'une juste indignation contre soi-même, on sent bien qu'on ne vit pas comme on devrait vivre ; qu'il faudra tenir tôt ou tard une conduite tout opposée : on voudrait déjà en avoir changé ; on se le dit mille fois à soi-même dans le fond de l'âme, quelque contenance que l'on affecte encore au dehors; on le dit même quelquefois aux autres, et l'on se promet de faire pour cela quelque effort dans l'avenir.

Le moment de la grâce c'est une prédication où vous assistez, et où il échappe au prédicateur une parole qui vous perce et qui vous laisse l'aiguillon dans le cœur. C'est une lecture de piété, un bon mot, un avis du confesseur. Tandis que la voix de l'homme frappe votre oreille, la voix de Dieu se fait entendre intérieurement à l'âme, et cela à certains jours privilégiés. En tout autre temps on vous eût dit des choses mille fois plus touchantes, et néanmoins elles n'auraient eu aucun effet; mais dans les conjonctures présentes vous êtes capable de tout, et c'est ce moment que Dieu choisit pour vous parler.

Le moment de la grâce, c'est une mort subite dont vous êtes témoin, et qui fait bruit dans le monde; la ruine d'une famille, un renversement de fortune dont vous êtes spectateur. On fait alors les réflexions les plus saines et les plus solides, et souvent ceux qui vous écoutent en sont touchés et en profitent. Dieu fait couler dans l'âme je ne sais quelle onction qui la remplit. L'éternité se montre à vos yeux avec tout ce qu'elle a, et de plus terrible d'une part, et de l'autre de plus engageant. Tout ceci n'est rien, dit-on. Qu'est-ce que la vie, et quel fonds peut-on faire sur des biens qui passent si vite?

Le moment de la grâce, c'est une humiliation que Dieu vous envoie et qui vous éloigne du monde, parce que vous n'y pouvez plus paraître avec honneur. C'est la disgrâce d'un maître, à qui une lâche complaisance vous faisait en mille rencontres sacrifier les intérêts de votre conscience; le changement d'un ami dont le commerce trop fréquent vous entraînait dans le vice, et vous y entretenait. C'est une perte de biens, une maladie, un chagrin domestique ou étranger; ce sont des souffrances : tout, hors Dieu, vous devient amer; on ne trouve plus de consolation que dans lui, et rebuté des choses humaines on commence à goûter les choses du ciel.

Que dirai-je encore? le moment de la grâce ce fut pour Madeleine l'entrée de Jésus-Christ dans la maison de Simon le pharisien ; ce fut pour saint Pierre cette œillade vive et tendre du Fils de Dieu, qui le couvrit de confusion après son péché et le pénétra de la plus sensible douleur. Peut-être sera-ce pour plusieurs personnes de cet auditoire, ou même pour une seule en particulier, le temps qu'elle emploie maintenant à entendre la parole divine. C'est là que Dieu attend cette âme rebelle et qu'il se prépare à la toucher. Un doute qui lui naîtra sur sa conduite passée, un sentiment qui lui sera inspiré, le sujet même que je traite, les pensées les plus communes et les moins recherchées, tout doit contribuer à l'œuvre du Seigneur et au dessein qu'il médite.

Enfin, pour en venir à notre évangile, le moment de la grâce, ce fut pour cette Samaritaine la présence du Sauveur et l'entre

tien qu'il eut avec elle. Elle ne pensait guère à se convertir. Elle voulait puiser de l'eau à la fontaine, et rien de plus; mais c'était là même que Dieu devait opérer en sa faveur un des plus grands miracles de sa grâce. Que fait Jésus-Christ? Il lui adresse d'abord la parole. Comme elle était curieuse et qu'elle se piquait de doctrine, il lui promet de lui faire connaître le don de Dieu : *Si scires donum Dei.* Ce don de Dieu, c'était la grâce qui commençait à l'éclairer. Il prend ensuite occasion de lui annoncer la venue du Messie que l'on attendait. Peu à peu il dissipe les ténèbres de son infidélité, et il lui présente la vérité dans le plus beau jour. Après lui avoir éclairé l'esprit, il lui touche le cœur. Il lui fait faire un retour salutaire sur elle-même, et voilà encore une fois ce que j'appelle le moment de la grâce : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.* (*II Cor.*, VI.)

Or, ce qu'il vous est, mes frères, très-important d'apprendre aujourd'hui, c'est à profiter de ces heureuses conjonctures, comme de mille autres que je passe, et où vous pouvez vous trouver. C'est à ne pas manquer le moment de la grâce par des délais affectés et toujours très-dangereux. C'est à répondre promptement à Dieu quand Dieu vous parle, à marcher dès qu'il vous ouvre la voie et qu'il vous y attire. Nous en avons un bel exemple dans notre Samaritaine, et c'est l'excellent modèle que nous devons ici nous proposer. En effet, dit saint Chrysostome, admirons la promptitude et la sainte précipitation de cette femme si heureusement et sitôt convertie. Ce n'est pas qu'elle agisse sans réflexion et sans quelque délibération; ce n'est pas qu'elle n'examine, qu'elle ne fasse au Fils de Dieu des questions, qu'elle ne forme des difficultés. On peut ne pas croire indifféremment à tout esprit, ne pas suivre en aveugle toute inspiration : on peut interroger, s'informer, s'éclaircir. Mais, au moment qu'elle est suffisamment instruite et qu'elle commence à connaître Jésus-Christ, dans le premier mouvement qui la transporte il semble qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle laisse le vase qu'elle avait apporté : *Reliquit ergo hydriam suam.* (*Joan.*, IV.) Cette circonstance est remarquable; *reliquit ergo*, elle laissa donc; c'est-à-dire, parce qu'elle comprit que c'était le Messie qui lui parlait; parce qu'elle entendit sa voix et qu'elle sentit les traits de sa grâce; dès là toute autre idée s'effaça de son souvenir; dès-là elle perdit toute autre vue que celle de ce Dieu Sauveur; dès là elle oublia tout autre soin, et ne pensa qu'à lui marquer son zèle et sa fidélité : *Reliquit ergo hydriam suam, et abiit.*

Cette diligence était nécessaire. Car, si à l'exemple de tant de mondains, non contente d'un examen convenable, elle eût encore employé le temps à raisonner; si, par un retardement affecté ou par une crainte trop irrésolue et trop incertaine, elle eût remis à une autre heure, à un autre jour; peut-être Jésus-Christ se retirant tout à coup, ne l'eût-elle plus revu, et peut-être la grâce disparaissant à ses yeux, fût-elle demeurée éternellement dans les ténèbres. Quoi qu'il en soit, il en va, mes frères, dans l'affaire du salut, comme dans toutes les autres affaires. Chacune a son temps, et leur succès dépend de certaines occasions d'autant plus précieuses, qu'elles se perdent plus aisément. Un pilote, qui ne fait pas voile quand il a le vent favorable, se met en danger, ou, d'être longtemps arrêté par le calme, ou de périr par la tempête. Un marchand, pour ne savoir pas ménager le moment qui se présente, manque un profit considérable; un courtisan sa fortune, un capitaine la victoire, et un chrétien son salut. Comment cela? Donnons, s'il vous plaît, à un point d'une telle conséquence, tout l'éclaircissement qu'il demande, sans rien dire qui ne soit établi sur l'Ecriture et sur les principes les plus solides de la théologie.

Car, ce qui arrive, chrétiens, quand vous différez, c'est que Dieu retire cette grâce de faveur et choix qu'il vous présentait; et ce qui suit de la soustraction de cette grâce en particulier, c'est souvent un égarement entier de la voie du salut, qui aboutit enfin à la damnation. Ne perdez rien de ces deux pensées.

Dieu retire cette grâce choisie; et dites-moi, mon cher auditeur, s'il n'est rien de plus naturel qu'une telle conduite. Dieu vous recherche; vous le méprisez; il vous méprise à son tour : *et ego vos despiciam.* (*Psal.* CXVII.) Il vient à vous, vous le rebutez; il vous abandonne : *et ego vos derelinquam.* (*Jerem.*, XXIII.) Il vous invite, il vous appelle; vous négligez de l'entedre; il se tait et se comporte envers vous comme s'il ne vous connaissait plus : *nescio vos.* (*Matth.*, XXV.) Il fait luire à vos yeux sa lumière; vous les fermez; le flambeau qui vous éclairait s'éteint : *lucerna impiorum exstinguetur.* (*Prov.*, XIII.) Quoi, mes frères, Dieu, toujours libre dans ses dons et toujours équitable dans la distribution qu'il en fait, au même temps qu'il vous donne cette grâce spéciale, la refuse à tant d'autres dans les mains de qui elle profiterait au centuple. Sur quel fondement espérez-vous qu'il vous la conserve, lorsqu'il vous voit si longtemps délibérer, balancer, vous défendre? Heureuse la terre qui se trouve disposée à recevoir le bon grain qu'on y jette; il faut qu'il y prenne au plus tôt racine, autrement il se sèche et devient la proie des oiseaux.

Mais, quel malheur traîne après soi la perte d'une telle grâce? Cette vérité est terrible, mais elle est fondée sur des principes incontestables. D'un abîme on tombe dans un autre abîme. C'est comme une pierre que vous avez tirée, et sur laquelle néanmoins toutes les autres portaient : il ne doit suivre de là rien de moins que la ruine entière de l'édifice. En voici la preuve dans ce que les théologiens nous enseignent : et la chose est assez importante pour mériter toute votre attention.

Car, tel est le sentiment des docteurs, je dis

des docteurs les plus éclairés dans les voies du ciel, et les plus versés dans la connaissance des mystères de Dieu et de sa grâce, savoir, qu'il y a une suite de grâces que Dieu a tellement liées ensemble, que le choix spécial de l'une dépend du bon usage de l'autre; et c'est à cela qu'est attachée la prédestination de l'homme. Manquez de fidélité à la première, la prédilection de Dieu dans la distribution des autres vous est refusée, parce que ces grâces choisies ne vous étaient destinées qu'en vue de votre correspondance aux grâces plus communes et d'une providence plus générale : non pas qu'on les puisse proprement mériter, ces faveurs et ces grâces spéciales, même par le bon usage d'une grâce précédente ; car, dit l'Apôtre, ce ne seraient plus des grâces : *Alioquin gratia jam non est gratia.* (*Rom.*, XI.) Mais Dieu, maître de ses dons, les attache à telle condition qui lui plaît. Ainsi Abraham sera éternellement béni, parce qu'il a été fidèle à l'ordre qu'il a reçu de sacrifier son fils Isaac : *Quia fecisti hanc rem.* (*Gen.*, XXII.) Et Saül, au contraire, ce prince malheureux, sera éternellement réprouvé, parce qu'il n'a pas obéi dans une rencontre à la voix du Seigneur : *Quia non obedisti voci Domini.* (I *Reg.*, XXVIII.)

Comprenez donc bien à quoi vous vous exposez, mon cher auditeur, en obligeant Dieu, par vos délais et par vos incertitudes, de reprendre sa grâce : c'est à arrêter dans leur source les grâces de choix qu'il devait faire couler sur vous. Non, ne croyez pas n'avoir perdu que le talent qu'on vous avait mis dans les mains ; vous avez encore perdu ces talents plus précieux que vous n'aviez pas, mais que Dieu se préparait à vous donner : *Ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo.* (*Matth.*, XXV.) C'est un riche héritage qui dans les desseins de Dieu ne devait jamais vous manquer, et qui vous est enlevé par votre faute. Ce sont de grandes prétentions, de grandes espérances, dont tout d'un coup vous êtes déchu. De là vous entrez dans une route nouvelle : vous avez quitté votre chemin, vous marcherez par un autre, car Dieu ne nous délaisse jamais entièrement ; mais les obstacles que vous y trouverez, le peu de secours, je dis de secours absolument nécessaires et néanmoins suffisants que vous y aurez, mille périls que vous allez courir, vous donneront bien lieu un jour de vous repentir du premier pas que vous venez de faire.

Il ne faut point trop rapprocher de nous ces fêtes solennelles et ces saints jours que nous devons bientôt célébrer, pour avoir un exemple éclatant de la grande vérité que je vous prêche. Certes ce fut pour les Juifs un nouvel effort de la grâce et une occasion bien favorable, que la dernière entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, ville encore trop heureuse, tout infidèle qu'elle avait été jusque là, si elle eût su profiter de ce jour qui lui était accordé : *Si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi.* (*Luc.*, XIX.) C'était son jour, c'était pour elle un jour de grâce, *in hac die tua.* Mais ce peuple indocile se laisse dominer par sa passion, résiste encore pour cette fois aux vives impressions de la grâce qui le sollicite; il est sourd à la voix du Seigneur. Quelles en sont les suites? Ah! le Fils de Dieu n'y peut penser sans en être touché jusqu'aux larmes: *Videns civitatem flevit super illam.* (*Ibid.*) Leurs yeux désormais sont aveuglés, leur cœur est endurci; le crime a perdu pour eux toute l'horreur qui l'accompagne : la barrière est levée. Quelle barbare fureur, quelle envie contre Jésus-Christ, quel acharnement à poursuivre la perte de cet Homme-Dieu, que tant de miracles avaient rendu célèbre, et dont les actions parurent toujours si innocentes! Que de fausses accusations, que de calomnies, que de noires injustices! Quel attentat, quel parricide! Ils versent le sang d'un Dieu, et témoins des prodiges qui suivent sa mort, de la confusion générale de la nature, qui pleure son souverain auteur, à peine quelques-uns y sont-ils sensibles! *Nunc autem abscondita sunt ab oculis eorum.* (*Joan.*, IV.) L'arrêt du ciel va plus loin, et, par une fatale succession, les enfants doivent hériter de la malédiction tombée sur leurs pères. Il viendra un temps où cette ville si nombreuse, remplie de sang et de carnage, sera la proie des étrangers. La ruine en doit être entière, jusqu'à ne laisser pas pierre sur pierre: *Et non relinquent in te lapidem super lapidem.* (*Ibid.*) Et les restes infortunés de cette nation frappée de la main de Dieu, errants, vagabonds, ne seront plus que le rebut des peuples, l'opprobre du monde, l'objet des vengeances éternelles. Pourquoi? c'est qu'il y a eu un moment où ils n'ont pas connu la visite du Seigneur: *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ.* (*Ibid.*)

Belle et funeste image, appliquez-vous, belle et funeste image d'un homme en qui la grâce trouve d'abord trop de résistance, et qui par ses retardements laisse échapper ce don précieux. Dieu inspire à cet homme d'affaires le dessein de quitter une charge dont il sent bien qu'il n'est pas capable, ou qui est pour lui le sujet et la source de mille injustices qu'il y commet; à cet autre de descendre d'un rang où il ne s'est élevé que par la ruine du prochain, et où il ne se maintient encore qu'aux dépens d'autrui; à celui-là de se défaire d'un bien qui ne lui appartient pas, et dont il ne s'est rendu maître que par artifice ou par violence; à celui-ci de se retrancher des aises et des commodités de la vie autant qu'il en est besoin pour payer des dettes qui grossissent tous les jours, et pour satisfaire des créanciers qui ont la douleur de voir leur bien en des mains étrangères, se disputer, s'employer aux frais les plus inutiles, tandis qu'eux-mêmes ils manquent des choses les plus nécessaires. A la seule pensée de se dessaisir, de se dépouiller, de restituer, cet homme est saisi de frayeur. Toute une maison en alarmes; une femme vaine et superbe qui aime le luxe, et qui ne craint rien plus que de déchoir en quelque sorte de son premier état, des enfants qui vont perdre leur

fortune, l'éclat que doit faire dans une ville un changement si nouveau, mille obstacles le retiennent; car tout se réveille alors, tout se présente à l'esprit; et ce sont des douleurs pareilles à celles de l'enfantement : *Ibi dolores ut parturientis.* (*Psal.* XLVII.) Que fait-il donc? il dispute, il recule, il délibère, il compose, il gagne du temps.

Une fête arrive, l'un de ces grands jours, où le ciel ouvre tous les trésors de sa miséricorde pour les faire couler sur la terre, et où les fidèles en foule paraissent à la table du Seigneur, après s'être lavés dans les eaux de la pénitence. Ce pécheur d'habitude, plongé depuis si longtemps dans la débauche la plus honteuse; ce vindicatif si opiniâtre à rejeter toutes les voies d'accommodement qu'on lui propose pour se réconcilier en chrétien et en homme d'honneur; ce mondain, jusque dans le tumulte et l'embarras du monde, sent malgré lui au fond de son cœur je ne sais quel attrait qui le rappelle vers Dieu. Les exercices de piété qu'il voit pratiquer, certain extérieur de dévotion qui paraît partout à ses yeux; l'exemple de ses égaux, des grands et des petits, qui s'assemblent devant les autels; la parole de Dieu, où il assiste lui-même pour se joindre à la multitude; les exhortations d'une personne zélée qui le presse de rentrer dans le devoir; la conscience qui reprend ses droits, et qui parle plus haut qu'elle n'a jamais parlé; tout contribue à le piquer d'une sainte émulation : il voudrait déjà avoir franchi le pas. Mais d'ailleurs tenir une conduite tout opposée à celle qu'il a tenue jusqu'à présent, sacrifier un ressentiment qui le dévore, une passion qui le brûle, une habitude dont il est esclave; développer tous les replis de son âme, et entrer avec un confesseur dans une discussion embarrassante; résoudre mille doutes dont la décision va loin; s'assujettir à des observances qui gênent; essuyer les railleries qu'attire quelquefois dans le monde une conversion qui éclate, c'est ce qui l'épouvante. Il reconnaîtra avec vous sa faiblesse, il la condamnera comme vous, il conviendra de tout ce qu'il vous plaira : il promet, il forme des projets; mais projets, promesses, tout est pour l'avenir, rien pour le présent; et c'est néanmoins du temps présent qu'il s'agit.

Donnons encore un exemple, et bientôt vous verrez où tout cela nous doit conduire. On parle à ces jeunes personnes de rompre un commerce où souvent la conscience est intéressée, et de prévenir par une fuite salutaire une chute presque autrement inévitable. Dieu demande de l'une qu'elle prenne le parti de la retraite, puisqu'elle plaît trop au monde ou que le monde lui plaît trop pour y pouvoir conserver une vertu déjà chancelante. Dieu fait connaître à l'autre que c'est un coup décisif pour son salut, de renoncer à un engagement qui prend tous les jours un nouvel empire sur son cœur; mais les liens sont désormais trop forts. Faut-il, dit-on, s'interdire tous les plaisirs? pourquoi s'ensevelir avant le temps? On n'est pas dans un âge où les choses doivent être si étroitement défendues; la vie même qu'on mène n'a rien de si criminel; et de plus, il ne faut pas agir légèrement; il faut prendre des mesures et attendre une autre occasion. Voilà, mes frères, comment on raisonne, comment on se défend contre les pressants efforts de la grâce. Mais que s'ensuit-il? Que ne puis-je vous le représenter dans toute sa force, et vous en faire voir dans toute leur étendue les suites affreuses! les voici :

C'est que le temps coule, et que la grâce passe avec le temps, peut-être pour ne jamais revenir dans de si heureuses conjonctures : *Væ eis cum recessero ab eis.* (*Ose.*, IX.) Malheur, dit Dieu, quand ils m'auront une fois obligé de me retirer d'eux. Car de là cet aveuglement où l'on tombe peu à peu, ces excès où l'on se porte par degrés; de l'un on va à l'autre. De là cet endurcissement dans le péché, cet assoupissement mortel dont on ne se réveille point. Expliquons-nous plus en détail, et suivez-moi. De là cet avare est toujours idolâtre de son argent, et garde jusqu'à la mort le fruit de ses injustices et de ses usures. De là cet ambitieux est toujours également entêté des desseins qu'il s'est tracés pour l'avancement de sa fortune, et dont il ne vient à bout qu'en accablant le faible, qu'en abusant de la simplicité de l'ignorant, qu'en pillant la veuve et l'orphelin. De là ce vindicatif nourrit toujours dans son cœur un venin secret, jusqu'à ce qu'il ait trempé ses mains dans le sang de son frère, ou qu'il l'ait fait périr par la plus noire trahison. De là ce libertin continue toujours à tenir le même langage, et à profaner les choses les plus saintes par les discours que lui suggèrent son impiété et son irréligion. De là cet homme du siècle, toujours dans le mouvement, toujours dans les affaires, passe les mois, les années, toute la vie, sans penser peut-être une fois sérieusement à son salut. De là ce jeune homme ne quitte point son premier engagement qu'il ne l'ait porté jusqu'aux dernières extrémités; cette jeune personne ferme les yeux à toutes les bienséances du sexe, de l'état, de la condition : la vertu languit, le devoir perd sa force, la honte en devient publique et le regret en est éternel. De là ce voluptueux demeure toujours dans son infâme débauche : il y vieillit, il y mourra. Apprenez, qui que vous soyez, qu'on ne résiste pas impunément à la grâce, et que ce moment favorable, quelque courte qu'en soit la durée, a de longues et de terribles conséquences : *Væ eis cum recessero ab eis.*

On est effrayé que des gens aillent jusqu'à une telle corruption de mœurs, et qu'ils s'abandonnent à des désordres dont la seule pensée leur faisait autrefois horreur. Comment en venir là, disons-nous! comment y vivre tranquille, insensible à tout; ne pas voir une telle injustice, ne pas rougir d'un tel procédé, n'être pas touché d'un

pareil danger pour le salut! Un homme lui-même, lorsque après le feu de la passion il commence à ouvrir les yeux et à juger sainement des choses, est étonné du chemin qu'il a fait, et surpris de se trouver au fond de l'abîme, sans savoir presque par quels degrés il y est descendu. Mais remontez au principe : ce n'a été souvent qu'une inspiration qu'on a rejetée, qu'une Pâque dont on ne s'est pas acquitté, qu'un bon conseil qu'on n'a pas écouté, qu'une prédication dont on n'a pas profité; en un mot qu'un moment de la grâce qu'on a manqué : *Væ eis cum recessero ab eis.* Tant il est vrai que par rapport au déréglement de l'âme, il n'est rien de si funeste et de si vicieux où ne puisse nous précipiter la perte du moment de la grâce; comme il n'est rien aussi, par rapport à la sanctification de l'âme, de si sublime et de si parfait, où ne nous puisse élever le bon usage d'un moment de la grâce : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce qui est vrai, soit dans l'ordre de la nature, soit dans la politique du siècle, l'est également dans l'ordre de la grâce et dans la conduite du salut; je veux dire que des moindres conjonctures dépend quelquefois le succès des plus importantes affaires, et que souvent des plus petites choses viennent les plus grandes et les plus merveilleux effets. Qu'est-ce qu'un moment où l'esprit est éclairé de la lumière d'en haut, où le cœur ressent l'impression secrète d'un mouvement subit et passager qui le touche? Toutefois ce moment de la grâce, ce moment si court, mais bien menagé, de quel abîme ne peut-il pas retirer une âme, et à quel degré de sainteté et de perfection n'est-il pas capable de l'élever? C'est de quoi doit pleinement nous convaincre l'exemple de la Samaritaine et ce que je viens faire entendre à tout ce qu'il y a ici de consciences criminelles; non plus pour les intimider, mais pour les consoler, mais pour les encourager, mais pour leur inspirer une sainte confiance en la grâce du Seigneur et une prompte fidélité à y répondre. Ceci demande une réflexion toute nouvelle, et achèvera de vous donner toute l'idée que vous devez concevoir du moment le plus critique et du don du ciel le plus précieux, qui est celui de la grâce.

Si jamais il y eut un état à déplorer par rapport aux habitudes de l'âme et au libertinage de la vie, ce fut sans doute l'état de cette femme actuellement engagée dans le crime, et abandonnée aux plus honteuses passions de son cœur. Elle avait eu cinq maris, comme lui marque expressément le Sauveur du monde; c'est-à-dire que tour à tour, et par une malheureuse succession, elle avait eu cinq engagements illégitimes, et s'était attachée à cinq objets différents, qui l'avaient pervertie et l'avaient précipitée dans les derniers excès. Car, selon saint Chrysostome et dans la pensée d'un des plus savants interprètes, tels étaient ces prétendus maris dont lui parle le Fils de Dieu : *Quinque viros habuisti.* (*Joan.*, IV.) Du moins, lui dit-il, ce sixième que vous avez maintenant, avec qui vous vivez, que vous entretenez chez vous, ou qui vous entretient vous-même chez lui, n'est point constamment votre mari : vous le savez, il est avec vous, mais il n'est point à vous : *Et nunc quem habes, non est tuus vir.* (*Ibid.*) D'où nous concluons, mes frères, et nous jugeons quel avait été jusques-là le déréglement de ses mœurs; à quels désordres elle était encore sujette; quel empire le vice avait pris sur elle, et dans quel commerce il la retenait.

Or, d'espérer qu'une femme ainsi perdue, surtout une femme samaritaine, et par conséquent une femme schismatique, aussi égarée dans sa créance que dans sa vie, revienne tout à coup de tous ses égarements; de se promettre que tout à coup elle ouvre les yeux, qu'elle forme une généreuse résolution, qu'elle se mette en devoir de l'exécuter, qu'elle se dégage de tous les liens qui l'arrêtent, et qu'elle renonce à un attachement qui lui plaît, et où elle n'est presque plus maîtresse d'elle-même ni de ses sentiments; de se persuader que par une double conversion solide et soutenue, elle rentre dans les voies de la vérité et de la justice, qu'elle s'y maintienne, qu'elle s'y avance, qu'elle y fasse sans cesse de nouveaux progrès, et qu'elle parvienne enfin à la plus sublime vertu; de compter sur tout cela, c'est un beau projet dans la spéculation, mais dans la pratique, c'est ce qu'il n'y a guère lieu d'attendre; et voilà néanmoins ce qu'opère dans notre Samaritaine un moment de la grâce. Parce qu'elle se rend fidèle à ce moment de la grâce, de pécheresse et d'incrédule qu'elle était, il en fait une pénitente, et une vraie pénitente; il en fait une chrétienne, et une parfaite chrétienne; il en fait une apôtre, et une apôtre toute brûlante de zèle; il en fait même, par la préparation de son cœur, une martyre, je veux dire une femme prête à donner sa vie pour Jésus-Christ, et assez courageuse pour la perdre par l'effusion de son sang. En un mot il en fait une sainte que l'Eglise révère, et que le ciel a reçue dans la gloire. Quel changement et que de merveilles! Reprenons.

Je dis une pénitente, et une vraie pénitente. Bien loin d'excuser ses désordres, bien loin de les diminuer, de vouloir comme tant de pécheurs et tant de faux pénitents, les justifier, elle les reconnaît et les confesse humblement en la présence de Jésus-Christ. Car quand, après les reproches qu'il lui en fait, elle lui répond, sans user de détour, qu'elle voit bien qu'il est prophète : *Domine, ut video, propheta es tu* (*Joan.*, IV); c'est lui dire simplement et en deux paroles : je suis, Seigneur, telle que vous me connaissez, et je fais devant vous l'aveu de tout ce que vous me reprochez. Non contente de cet aveu, elle pense à se réformer; et en confessant ce qu'elle est, elle veut cesser de l'être. Ce n'est point une volonté vague ni superficielle, mais ferme et inébranlable,

mais efficace et déterminée à tout. Elle part, et emportée par le mouvement de la grâce, elle court accomplir ce que sa pénitence lui inspire. A la face de tout un peuple elle s'en déclare ; et par un divorce public, mais salutaire et nécessaire, elle dit au monde et à toute volupté sensuelle un éternel adieu.

Je dis une chrétienne, et une parfaite chrétienne. Dans l'instant même qu'elle entend de la bouche de Jésus-Christ cet oracle si exprès et si formel : C'est moi qui suis le Messie, moi qui vous parle : *Ego sum qui loquor tecum*, elle se soumet et elle croit. A cette révélation divine, à cette seule parole, elle dépose tous ses préjugés et abjure toutes les erreurs. Jusques-là elle avait hésité, elle avait douté, parce que le Fils de Dieu ne s'expliquait encore qu'en figure ou en des termes trop relevés pour elle et trop mystérieux; mais dès qu'il s'énonce ouvertement, dès qu'il dévoile tout le mystère, et qu'il le lui présente dans tout son jour, elle n'a plus rien à répliquer, plus de demande à faire ni de raison à opposer. Sa foi même devient mille fois plus docile que son incrédulité n'a été obstinée, et, désormais, le grand sentiment qui l'occupe est de se dévouer sans réserve au Maître qui l'a si favorablement prévenue, et d'embrasser sans ménagement toute la pratique et toute la perfection de sa loi.

Je dis une apôtre, et une apôtre toute brûlante de zèle. C'est le prodige qu'admire saint Ambroise : en venant à la fontaine, c'était une criminelle, et en retournant à la ville, c'est une évangéliste, c'est un prédicateur : *Peccatrix advenerat, revertitur prædicatrix* (S. AMBROS.). Mais non, remarque sur cela saint Augustin, il n'y a rien là qui nous doive surprendre. Elle avait reçu Jésus-Christ dans son âme ; elle le possédait par la grâce, et elle en était possédée. Or, une âme possédée de Jésus-Christ, et qui possède Jésus-Christ, que peut-elle désirer avec plus d'ardeur, que de l'annoncer partout et de le faire connaître? Quoi qu'il en soit, avec quel empressement elle se transporte dans les rues et les places de Samarie! Avec quel zèle elle y prêche le Messie qu'elle a trouvé et qu'elle vient de quitter? Venez, et voyez-le vous-mêmes, cet homme : n'est-ce pas le Christ? *Venite, et videte hominem : numquid ipse est Christus?* (*Joan.*, IV.) Zèle le plus désintéressé : pour relever Jésus-Christ, elle ne craint point de s'humilier et de se confondre elle-même. Pour prouver qu'il est le prophète du Dieu vivant, qu'il est inspiré de Dieu, l'envoyé de Dieu, elle ne craint point de révéler elle-même sa propre honte, et de publier ce qu'il y a eu dans toute sa conduite de plus infamant : cet homme m'a dit tout ce que j'ai fait, et tout ce qu'il m'a dit est vrai. Or, que lui avait dit le Sauveur du monde, et rien était-il plus capable de la mettre dans un décri universel et de la combler d'opprobre? *Dixit mihi omnia quæcunque feci.* (*Ibid.*) Elle excite toute une multitude qui se rend en diligence et en foule auprès du Fils de Dieu : *Exierunt ergo de civitate, et veniebant ad eum.* (*Ibid.*) Elle les convainc par son témoignage; elle les attire par son exemple. On l'écoute, on se laisse engager. La foi s'établit dans les esprits; et, par son ministère, l'Evangile est reçu dans une contrée où il devait, ce semble, avoir moins d'accès : *Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis.* (*Ibid.*)

Enfin, je dis une sainte, qui soutient par ses œuvres ce qu'elle croyait de cœur et ce qu'elle professait de bouche ; qui sert le Dieu tout puissant en esprit et en vérité, comme ces vrais adorateurs que devait former la loi nouvelle : *Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate.* (*Ibid.*)

Voilà donc, chrétiens, pour en revenir au point que je traite, voilà ce qu'un moment de la grâce a produit; et puisque la grâce du Médiateur, par la révolution des temps, ne perd rien de sa force et de son pouvoir, voilà ce que peut encore et ce que doit opérer dans vous ce moment de la grâce. Tellement que s'il ne vous profite pas, et que ce riche talent demeure inutile dans vos mains, vous en devenez responsables à Dieu, parce qu'il ne tenait qu'à vous de le faire valoir au centuple.

Vous me direz que cet exemple de la Samaritaine est un de ces exemples rares et singuliers, où nous devons admirer la vertu de la grâce et les richesses infinies de la miséricorde du Seigneur ; mais que ce n'est point une règle pour nous. Et moi je vous réponds que c'est un de ces exemples que Dieu nous propose, ou pour notre instruction et notre consolation, ou pour notre conviction et notre confusion. Ainsi, pour donner à ma pensée plus de jour, et à votre confiance plus de certitude, je fais une supposition : et plaise au ciel que ce ne soit pas une vérité trop réelle, quoique cachée à nos yeux, et seulement connue de Dieu ! Ainsi, dis-je, je suppose en cet auditoire telle âme, telle femme, à qui je puisse, dans le même sens que le Sauveur des hommes, adresser le même reproche qu'il fit à cette femme de Samarie : *Quinque viros habuisti* ; comment avez-vous vécu jusqu'à présent, et quel est encore votre état? Dieu le sait ; vous ne pouvez l'ignorer vous-même ; et peut-être le monde n'en est-il que trop informé. Ce n'est pas pour une passion qui vous a séduite : au défaut de l'une, l'autre a pris naissance ; ou bien c'est la même passion qui depuis de longues années vous domine; mais ce n'a pas toujours été le même sujet qui l'a allumée. Combien y en a-t-il eu ? et ce dernier, qui maintenant tient la place de tant d'autres, où vous a-t-il conduit? à quelles iniquités, à quelles abominations? *Quinque viros habuisti, et nunc quem habes non est tuus vir.* Or, la supposant cette âme criminelle en de si funestes dispositions, qu'ai-je néanmoins à lui dire pour l'engager à sortir de cet abîme; et de quoi puis-je lui répondre? C'est qu'il ne faut pour cela qu'un moment de la grâce mis à profit et utilement em-

ployé. C'est qu'il ne faut que ce moment actuel et présent, où je ne puis guère douter que Dieu ne lui parle par ma bouche, et qu'il ne lui parle au cœur.

Il est vrai, dans la voie qu'elle a suivie, et où le péché depuis une première jeunesse l'a retenue, chaque démarche qu'elle a faite, chaque pas l'a éloignée de Dieu ; et il semble que désormais il n'y ait plus de retour : mais moi je prétends que ce moment de la grâce la ramènera, la rapprochera, la fera rentrer dans le sein de Dieu, et la réconciliera avec Dieu. Il est vrai, dans une conversion si subite à Dieu et dans un changement si parfait de soi-même, elle aura ses peines, et de grandes peines ; tout son cœur se révoltera contre elle ; toutes ses inclinations naturelles se soulèveront; l'entreprise l'étonnera ; elle y trouvera ou elle croira y trouver des obstacles qui la décourageront, et qui lui paraîtront invincibles : mais moi je prétends que malgré les révoltes de son cœur, malgré les inclinations de la nature, malgré tous les obstacles, il n'y aura rien de si difficile que ce moment de la grâce ne lui fasse surmonter, rien de si pesant et de si pénible qu'il ne lui fasse porter, rien de si flatteur et de si engageant dont il ne la détache et à quoi il ne la fasse renoncer. Il est vrai, la pénitence a des rigueurs qui se font étrangement sentir à une âme mondaine, accoutumée à toutes les délicatesses de l'amour-propre et à toutes les douceurs d'une vie voluptueuse et délicieuse. Elle peut s'y assujetir pour quelques heures, et même pour quelques jours ; mais de soutenir cet état d'une violence perpétuelle, cet état d'abnégation et de mortification; d'y persévérer jusqu'au dernier soupir et d'y consommer sa course, c'est pour elle en apparence un projet chimérique et un combat au-delà de ses forces : mais moi je prétends qu'avec ce moment de la grâce, tout ce que la pénitence a de plus rigoureux et de plus austère, disparaîtra à ses yeux ; ou plutôt que, par l'efficace et l'attrait de ce moment de la grâce, toutes les rigueurs de la pénitence et toutes ses austérités lui deviendront, non-seulement supportables, mais légères, mais douces, et en quelque manière agréables ; que, bien loin d'en être effrayée, bien loin de les craindre et de vouloir s'en décharger, elle sera la première à s'y condamner, la première à les demander, la première à les rechercher, la première à se les imposer; que bien loin de gémir sous le joug et de succomber sous le fardeau, bien loin d'y trouver le temps ennuyeux et long, et d'en vouloir abréger la durée, elle ne souhaitera de vivre que pour le prolonger, et que pour faire une satisfaction à Dieu plus complète, en lui rendant années par années, et lui donnant au moins tout le reste d'une vie qui lui était due tout entière, et dont elle lui a dérobé la plus belle portion. Il est vrai, une âme jusque là toute plongée dans les sens, n'est guère en état de s'élever à Dieu, et ce doit être un langage bien inconnu pour elle, que de lui parler de ces pratiques intérieures, soit de l'esprit, soit du cœur, où les saints se sont exercés, et qui sont encore, tantôt en la présence de l'autel, tantôt dans le secret de l'oratoire, la plus commune et la plus solide occupation des âmes pures, des âmes dévotes et vertueuses : mais moi, je prétends que c'est assez de ce moment de la grâce pour la faire pénétrer dans tous les mystères de Dieu, pour lui faire goûter toute l'onction de l'esprit de Dieu, pour faire descendre sur elle avec abondance ces dons célestes qui partent du Père des lumières et du trône de Dieu ; le don de la dévotion la plus tendre, le don de l'oraison la plus fervente, le don de la plus haute contemplation, et tous les autres. Car, outre l'exemple que nous en avons aujourd'hui, voilà ce qu'un moment de la grâce a fait dans des millions de pénitents et de pénitentes. Voilà comment il a mille fois vérifié cette parole si solennelle et si consolante du Fils de Dieu : que les publicains et les femmes abandonnées peuvent encore posséder le royaume de Dieu, et que plusieurs même y auront les premières places : *Amen dico vobis quia publicani et meretrices præcedent vos in regnum Dei.* (*Matth.*, XXI.)

Mais après tout, que dis-je, et est-il donc vrai à la lettre que ce soit là l'ouvrage d'un moment, et qu'un moment en effet accomplisse tout cela ? Si l'âme la plus criminelle peut dans un moment se reconnaître et changer, peut-elle dans un moment se sanctifier, et du premier pas qu'elle fait, qui est la conversion, peut-elle d'abord se porter au dernier terme qui est la perfection ? Non, mon cher auditeur, ce n'est point ainsi que je l'entends ni que je prétends vous le faire entendre. Mais ce que je prétends, c'est que tout cela dépend d'un moment ; ce que je prétends, c'est que tout cela se trouve renfermé dans un moment, de même que dans la plus faible racine sont contenus tous les fruits de l'arbre ; ce que je prétends, c'est qu'un moment est le principe de tout cela, commence tout cela, dispose peu à peu et conduit à tout cela. Vous me demandez comment? Encore quelque attention, je vous prie, tandis que je vais vous développer un des plus beaux mystères de la grâce, et vous révéler un de ses secrets les plus merveilleux.

Car comme nous avons raisonné de la perte et de la soustraction de la grâce, ainsi maintenant, et par une règle toute contraire, devons-nous raisonner de ses accroissements et de ses progrès. Et comme l'abus d'une grâce est, dans le cours des grâces spéciales, de ces grâces de choix et de prédilection qui assurent le salut et que Dieu nous destinait, une interruption qui les arrête et qui les détourne ; aussi l'usage d'une première grâce est-il une préparation à la seconde, et l'usage de cette seconde grâce, une voie à la troisième : tellement que de degrés en degrés, la grâce, toujours secondée par une sainte fidélité, toujours reçue et toujours suivie, enrichit toujours une âme par de nouvelles et de continuelles effusions de ses trésors, la fait toujours avan-

cœur, la perfectionne toujours, la fait monter toujours jusqu'à ce qu'elle soit arrivée au point le plus éminent et à la plus sublime élévation. Qu'est-ce donc que ce premier moment dont il nous est si important de profiter? C'est comme le premier anneau de la chaîne; mais à ce premier anneau tiennent souvent tous les autres, et seul il peut attirer tous les autres. Disons mieux encore: et qu'est-ce que ce premier moment? C'est, selon la figure de Jésus-Christ même dans l'Evangile de ce jour, comme une source, et une petite source, mais qui, poussant toujours ses eaux, les fait rejaillir jusque dans la vie éternelle: *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.* (*Joan.* IV.)

Nous le voyons dans notre Samaritaine, et nous en pouvons encore tirer l'éclaircissement de cette dernière instruction. Jésus-Christ l'aborde, lui demande de l'eau, mais en même temps lui promet une eau de salut; et elle l'écoute, elle lui répond, elle conçoit et lui témoigne un désir ardent de cette eau salutaire: premier effet de la grâce, tout éloigné qu'il est: *Fiet in eo fons.* Ce désir qu'elle a conçu, et la demande qu'elle a faite en vertu de ce désir: Seigneur, donnez-moi de cette eau; cela, dis-je, est une occasion à l'ordre qu'elle reçoit, de faire venir son mari; cet ordre, une occasion au reproche que lui fait Jésus-Christ de ses dérèglements, et ce reproche une occasion au témoignage qu'elle rend à cet Homme-Dieu, en le reconnaissant pour prophète: autre effet de la grâce qui gagne toujours et qui avance: *Fiet in eo fons.* De là, remarque l'abbé Rupert, parce qu'elle a reconnu Jésus-Christ comme prophète, et que, selon le degré de lumière qu'elle vient de recevoir, elle en a fait une confession aussi prompte et aussi entière qu'elle la pouvait faire alors, elle obtient que ce Dieu sauveur l'éclaire encore davantage, et qu'il se fasse connaître à elle comme le maître des prophètes, comme le Messie: nouveau progrès de la grâce, qui se répand toujours, et qui, selon les divers accroissements qu'elle prend dans son cœur, la fait croître incessamment elle-même dans la vue des choses divines, et dans la foi des plus grandes vérités: *Fiet in eo fons.* Après cela plus de mesure, et comme des eaux grossies de toutes parts qui se débordent enfin, et précipitent leurs flots, grâces sur grâces, et de toutes les espèces, selon les occasions et selon les temps. Faut-il, malgré tous les discours, malgré tous les respects humains, s'expliquer en faveur de Jésus-Christ? grâces de zèle et d'une assurance toute chrétienne. Faut-il, en dépit de tous les sens, et malgré toute leur faiblesse, prendre sur soi toute l'austérité de la loi de Jésus-Christ, et en porter sur son corps toute la mortification? grâces de pénitence et d'une sainte haine d'elle-même. Faut-il renoncer au monde et s'ensevelir dans la solitude? grâces de retraite et d'un plein dégagement de tous les objets visibles. Faut-il vaquer aux choses de Dieu, converser avec Dieu, se tenir uni à Dieu? grâces de piété et d'une prière continuelle. Est-ce donc là cette Samaritaine? Oui, c'est elle-même; ou parlons plus juste et ajoutons, que ce n'est plus cette Samaritaine pécheresse, parce que c'est maintenant la grâce qui la possède, qui la gouverne, qui la ravit: *Fiet in eo fons aquæ salientis in vitam æternam.*

Comprenez-le donc, mon cher auditeur, et comprenez-le pour votre salut, par quel enchaînement et quel admirable succession, des suites si heureuses n'ont point eu d'autre origine qu'un moment, que ce premier moment où le Fils de Dieu, pressé de la soif et s'adressant à cette femme de Samarie, voulait seulement qu'elle lui donnât un peu d'eau: *Da mihi bibere.* (*Joan.* IV.) Or, pour conclure par un retour salutaire sur vous-même, ne vous y trouvez-vous pas à ce moment, n'est-ce pas celui-ci, où le même Sauveur, dans le dessein d'opérer en vous les mêmes merveilles, vous parle intérieurement, et vous dit: *Da mihi*, accordez-moi ceci ou cela, accordez-le à ma grâce, qui vous le demande et qui vous le marque au fond de l'âme: *Da mihi*. C'est peu de chose, mais commencez par là; bientôt vous verrez où ce peu de choses aboutira, et avec quelle sainte usure ce petit fonds profitera: *Da mihi.* Voilà, dis-je, en quelque état que vous puissiez être, mon cher auditeur, ce qu'attend de vous le Dieu de miséricorde, et ce qu'il vous promet. Voilà ce que je puis moi-même et ce que j'ose vous redire de sa part et en son nom, puisque j'ai l'honneur, ici, tout indigne que je suis, de vous le représenter. En parlant à cette pécheresse de notre Evangile, il était sur le bord de la fontaine de Jacob: *Sedebat supra fontem* (*Joan.* IV); et me voici dans une place mille fois encore plus respectable: car c'est la chaire de vérité. Il était fatigué du long chemin qu'il avait fait: *Jesus ergo fatigatus* (*Ibid.*); et vous ne pouvez ignorer les occupations laborieuses et fatigantes de mon ministère auprès de vous. Il ne désirait autre chose que d'accomplir la volonté de son Père en s'employant à sauver les âmes: *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* (*Ibid.*); et Dieu, témoin des intentions de mon cœur, sait ce que je cherche, et si je souhaite rien avec plus de zèle que votre édification et votre sanctification. C'est donc dans le sens le plus réel et le plus vrai, comme ministre de Jésus-Christ et le dispensateur de sa parole, que je vous conjure de ne pas laisser échapper le moment qui se présente et l'attrait de la grâce qui se fait sentir à vous. Si les espérances que je vous donne des salutaires effets de ce moment vous sont toujours suspectes, et que vous ne vouliez pas m'en croire, mettez-vous en disposition d'en faire l'épreuve et de le connaître par vous-même. *Da;* agissez selon cette grâce actuelle qui vous inspire, selon cette vue qui vous éclaire, selon ce sentiment qui vous presse. *Da;* retirez-vous de cette occasion; privez-vous de cet entretien; préparez-vous à cette revue, à cette confes-

sion, et donnez-y tout le temps, tout le soin nécessaire. *Da;* faites ce premier pas, ce premier sacrifice, ce premier effort, et du reste confiez-vous en Dieu et dans le pouvoir de sa grâce. Ce ne sera pas en vain, et je m'assure que dans peu vous le reconnaîtrez, que vous en serez surpris, que vous en bénirez mille fois le Seigneur, et que vous me direz ce qu'on disait autrefois à notre Samaritaine : *Jam non propter tuam loquelam credimus; ipsi enim audivimus et scimus.* (*Joan.*, IV.) Ah ! vous nous faisiez tout espérer de cette seule démarche, et nous avions tant de peine à nous y résoudre. Votre témoignage nous ébranlait, mais il ne nous suffisait pas pour calmer toutes nos défiances et toutes nos craintes. Enfin les voilà dissipées; et maintenant quel autre témoignage nous faut-il que ce que nous voyons et ce que nous éprouvons : *Ipsi enim audivimus et scimus.* Où sont ces obstacles qui nous étonnaient? où sont ces voies si difficiles qui nous semblaient impraticables? L'eussions-nous cru qu'on pût si tôt revenir de si loin, et qu'en si peu de jours on pût se trouver si différent de soi-même. Oui, mes frères, on le peut; et c'est ainsi que la grâce a sanctifié tant de pécheurs. Il ne tient qu'à vous qu'elle ne vous ramène des mêmes égarements, qu'elle ne vous porte à la même sainteté, et quelle ne vous conduise à la même gloire, que je vous souhaite, etc.

SERMON XXIX.

Pour le dimanche de la quatrième semaine de carême.

SUR LA PROVIDENCE.

Cum sublevasset oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : Unde ememus panes ut manducent hi ? (*Joan.*, VI)

Jésus ayant levé les yeux et voyant une grande multitude de peuple qui l'avait suivi, dit à Philippe : Où trouverons-nous de quoi avoir du pain pour nourrir tout ce monde?

De quel œil le Sauveur des hommes considéra-t-il cette nombreuse multitude qui le suivait dans le désert, et qui depuis trois jours, manquant de pain et n'ayant pris aucune nourriture, se trouvait dans une entière défaillance? Ce fut, disent les Pères et les interprètes, des yeux de cette Providence éternelle qui connaît tous nos besoins, qui y compatit, et qui, selon ses lois et à ses temps marqués, prend soin de les soulager. Si donc le même Fils de Dieu, s'adressant à Philippe, lui demande comment ils pourront fournir à la subsistance d'un si grand peuple : *Unde ememus panes ut manducent hi?* c'était seulement, remarque l'évangéliste, pour sonder ce disciple et pour lui donner lieu de déclarer ses sentiments; car, du reste, cet Homme-Dieu n'ignorait pas ce qu'il devait faire : *Hoc autem dicebat tentans eum; ipse enim sciebat quid esset facturus.*

Il savait que la providence du Père céleste a dans ses trésors de quoi suppléer à tout; il savait qu'à la seule prière qu'il ferait au ciel, qu'à la seule bénédiction qu'il donnerait aux pains, qu'au premier moment où les apôtres commenceraient à les distribuer, les pains se multiplieraient et qu'il y en aurait assez pour soutenir, assez même pour rassasier toute cette troupe pressée de la faim et réduite dans une extrémité dont son cœur parut attendri. Il le savait, chrétiens, et l'événement répondit à son attente. De cinq pains cinq mille hommes sont nourris; les apôtres trouvent encore des restes à recueillir; ils en remplissent jusqu'à douze paniers; et de toutes parts ce n'est plus qu'une voix commune qui s'élève pour rendre gloire au Seigneur, et pour exalter sa providence.

Mais nous, mes chers auditeurs, non moins redevables à la providence de notre Dieu, au lieu de l'honorer, que faisons-nous? Voilà ce que je dois ici vous représenter, et de quoi je dois vous faire voir toute l'injustice. On la rejette, cette Providence divine, on lui résiste, et l'on s'en défie; trois grands désordres que j'entreprends aujourd'hui de corriger, et à quoi j'oppose trois devoirs de l'homme envers la Providence : le premier, de la reconnaître; le second, de s'y soumettre; et le troisième, de s'y confier. De la reconnaître en tout : pourquoi? parce que ses ordres en tout sont incontestables et certains : ce sera la première partie. De s'y soumettre en tout : pourquoi? parce que ses ordres sont absolus et souverains: ce sera la seconde partie. De s'y confier en tout : pourquoi? parce que ses ordres en tout, lors même qu'ils nous semblent plus rigoureux, sont salutaires et paternels : ce sera la dernière partie. Suprême et adorable Providence, vous qui me faites maintenant parler pour le soulagement de plusieurs, achevez ce que vous m'avez inspiré; et, dans un temps où les afflictions sont si communes, daignez nous apprendre à chercher et à trouver en vous notre unique et véritable repos. C'est la grâce que je demande par l'intercession de la plus fidèle, la plus soumise et la plus patiente de toutes les vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, chrétiens, quelle que soit la situation des choses humaines, la prospérité et l'adversité, les biens et les maux, la vie et la mort, tout, hors le péché, vient de Dieu : les ordres de sa providence en tout sont certains. Première vérité, vérité fondamentale que nous devons d'abord reconnaître, et qu'il est important de bien établir, parce qu'elle doit servir de base à tout ce discours. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à la comprendre.

Car je ne puis douter de cette grande vérité sans contredire toutes les lumières de ma raison, et sans démentir toutes les connaissances de ma foi. Si donc c'est en homme que je raisonne, si c'est en chrétien que je crois, tout m'apprend qu'il y a là-haut sur nos têtes une Providence qui gouverne; qu'il y a un œil, toujours ouvert, qui veille à la conduite de ce monde en gé-

nerai, et de chaque partie du monde en particulier. D'où il s'ensuit qu'il ne se fait rien que par cette Providence, qu'il n'arrive rien que par cette Providence, qu'il n'y a point d'événement dans la vie, pour léger qu'il soit, qui ne puisse être attribué à cette Providence. Il ne me faut point sur cela de longues recherches; mais j'ai en peu de paroles de quoi vous convaincre.

En effet, j'applique partout mes sens, et, suivant les seules idées que mes sens me présentent et les pures lumières de la raison naturelle, je la découvre, cette divine Providence, en tout ce que j'aperçois devant moi, au-dessus de moi, autour de moi. Dès que je veux, dans un système imaginaire, ne la point admettre, cette Providence, et la bannir de l'univers, je cause les deux plus grands désordres que se peut figurer l'esprit, et qui puissent être : je renverse tout, j'anéantis tout. 1° Je détruis toute l'idée de Dieu : point de Dieu sans providence; 2° je bouleverse tout l'ordre du monde : il n'y en peut avoir dès qu'il n'y a point de providence. Ceci est solide, prenez garde : point de Dieu s'il n'y a point de providence; car qu'est-ce qu'un Dieu sans providence? C'est ou un Dieu sans lumière qui ne connaît pas son ouvrage, ou un Dieu sans règle qui ne conduit pas son ouvrage, ou un Dieu sans miséricorde qui n'aime pas son ouvrage et ne s'intéresse pas à le conserver. Or, tout cela répugne essentiellement à la nature de Dieu, et, par une suite nécessaire, un Dieu sans providence, ce n'est qu'un fantôme de divinité : ce n'est plus un Dieu.

Le libertin, dites-vous, en conviendra, et rejetant de son esprit toute idée de providence, il consentira sans peine à rejeter toute idée de divinité. Ainsi je vais plus loin; et, selon la fausse supposition de l'impie, toute divinité exclue, je ne veux plus pour le confondre que le témoignage de ses yeux. Je lui fais considérer le monde, et je lui demande qu'il m'apprenne donc comment et par où, depuis tant de siècles, indépendamment d'un Etre souverain et d'une Providence, s'est maintenu et se maintient encore tout l'ordre du monde. Car j'ajoute (et c'est l'autre proposition que j'ai avancée) plus d'ordre dans le monde, s'il n'y a dans le monde ni Dieu ni Providence. Il me semble que je vois alors les étoiles se détacher du firmament, les cieux fondre sur nos têtes, la terre s'écrouler sous nos pieds, la mer sortir de ses bornes et nous ensevelir dans ses eaux, le monde retomber dans son premier chaos : plus de subordination parmi les hommes, plus de société, plus d'union. Pourquoi? parce que sans un Dieu et sans une Providence il n'y a plus d'âme qui soutienne ce grand corps de l'univers, plus de nœud qui lie ensemble tant de parties différentes et même toutes contraires les unes aux autres. Eh quoi! dit saint Chrysostome, dès que je me figure un vaisseau sans pilote qui règle ses mouvements, je ne comprends pas qu'il puisse voguer en assurance et ne pas périr. Dès que je me représente un édifice sans architecte pour le bâtir et sans ouvriers pour le réparer, je ne conçois pas qu'il ai pu s'élever, ni qu'il puisse demeurer sur pied. Et je comprendrai que le monde, que cette grande machine du monde, malgré toutes les révolutions des temps, a pu subsister et ne se démonter jamais, sans un premier être, sans un être surveillant à tout! *Tugurium non staret, et mundus stabit?* (S. Chrysost.) Ce serait donc une extrême folie de ne vouloir point reconnaître dans le monde d'autre moteur qu'un bizarre destin, ni d'autre règle que le hasard, lorsque nous voyons une règle en tout, qui marque la connaissance la plus étendue et le plus sublime conseil.

Et c'est une vaine distinction où le libertinage voudrait quelquefois se retrancher, en accordant au Maître de l'univers la conduite de ces globes célestes, de ces mouvements supérieurs dont l'impression se communique sur la terre aux êtres subordonnés, et les met tous en action; mais trouvant indigne du Seigneur, du Dieu du ciel, de descendre à ce qui se passe dans cette région inférieure où nous sommes, et d'y entrer dans le détail des moindres événements et des plus menus effets : comme si (ne perdez pas ces réflexions), comme si ce détail avait rien de trop vaste pour une science infinie, telle que doit être celle d'un Dieu; comme si ce détail avait rien de trop frivole, pour que Dieu y daignât appliquer sa sagesse, après qu'il n'a pas dédaigné d'y appliquer sa puissance, lui qui a tout fait par lui-même; comme s'il y avait rien, à proprement parler, de grand ou de petit aux yeux de Dieu, et que tout ne lui fût pas égal; comme si enfin il ne se rencontrait pas une dépendance nécessaire entre ce que nous appelons grandes et petites choses, et que ce ne fût pas de l'assemblage des unes et de leur concours que naissent les autres et qu'elles se conservent.

Aussi voyons-nous combien les grands aiment que tout se gouverne par eux; et si, comme notre Dieu, ils pouvaient toujours penser sans se distraire, toujours connaître sans oublier, toujours agir sans se lasser, se partager en mille soins et demeurer toujours présents à eux-mêmes, sans rien perdre d'un repos inaltérable et d'une pleine égalité; ils n'auraient plus tant de ministres sur qui se décharger des affaires; et loin en cela de dégénérer de leur grandeur, ce serait au contraire par une telle prévoyance qu'ils se flatteraient de mieux soutenir leur dignité, et de mettre dans tout son lustre leur pouvoir. Ainsi dans le paganisme même ont raisonné ceux qui, par la force et la supériorité de leur génie, ont pu s'élever au-dessus des idées populaires, et revenir des préjugés de l'éducation.

Mais je dis plus : car si des païens seulement éclairés de la raison en ont jugé de la sorte, qu'en doivent penser des chrétiens; et sans recourir à une philosophie profane, qu'est-il nécessaire de proposer autre chose à des fidèles que la foi? Or, vous le savez, la

religion est pleine de cette consolante vérité, que tout est de l'ordre de Dieu dans la vie. Je dis tout, jusqu'à un oiseau qui meurt : *Et unus non cadet sine Patre vestro.* (*Matth.*, X.) Je dis tout, jusqu'à une fleur qui naît : *Considerate lilia agri quomodo crescunt.* (*Matth.*, VI.) Je dis tout, jusqu'à un cheveu qui tombe : *Et capillus de capite vestro non peribit.* (*Luc.*, XXI.) Il faut renoncer à l'Evangile, ou convenir de ce point. Tantôt c'est Dieu qui l'a expressément voulu, et tantôt c'est Dieu seulement qui l'a permis : mais que Dieu l'ait voulu expressément, ou que Dieu l'ait seulement permis, c'est toujours Dieu, et toujours à lui, comme au principe, que notre foi nous fait remonter : tellement, disent les théologiens, que tout est, ou de cette Providence qui ordonne, ou de cette Providence qui permet. De cette Providence qui ordonne, et qui par mille ressorts aussi infaillibles qu'ils nous sont cachés, a préparé secrètement les choses, et les a menées au point qu'elle avait en vue. De cette Providence qui permet, et qui ne manquant jamais de ressource peut tirer le bien du mal même, avance toujours ses desseins, et toujours y trouve sa gloire.

Tout ceci, chrétiens, est incontestable. Mais quelle est notre erreur, et en quoi sommes-nous communément injustes et présomptueux? C'est que nous voulons toujours voir la liaison des moyens que Dieu emploie, avec la fin pourquoi il les emploie, et à quoi il prétend les faire servir. Dès que nous ne pénétrons pas le mystère, ce n'est plus, dans la fausse idée que nous en concevons, qu'un effet imprévu de l'occasion : comme si Dieu n'avait pas des voies bien au-dessus de toutes les connaissances des hommes, et qui pour être moins sensibles, n'en sont que plus efficaces. C'est hasard pour nous, mais pour Dieu c'est dessein prémédité. C'était hasard pour Rachel quand elle s'avança vers le puits commun, et qu'elle y alla faire boire ses troupeaux; mais c'était dessein prémédité pour Dieu, lorsqu'au même temps il adressa là Jacob, et lui fit rencontrer la femme qui lui était destinée. Ainsi de mille autres exemples que nous fournit l'Ecriture et que je passe.

Vous en devez donc être absolument convaincus, mes chers auditeurs : en quelque état et en quelque disposition que vous vous trouviez, c'est par la volonté du Seigneur : *Sicut Domino placuit, ita factum est.* (*Job*, I.) Non pas que d'autres causes plus prochaines et plus immédiates n'y aient part; mais voici l'abus, abus qui, tout fidèles que nous sommes, nous fait penser, nous fait parler, nous fait agir en infidèles; abus trop commun et presque universel. Observez-le avec moi pour le déplorer, et plus encore pour le corriger.

C'est qu'au lieu de nous élever toujours, et surtout dans les accidents fâcheux, à la première cause, qui est Dieu, nous nous arrêtons aux causes prochaines et immédiates, qui sont les hommes et toutes les créatures dont Dieu se sert. Nous n'avons dans l'esprit que la mauvaise foi de l'un qui nous a trompés, que l'intrigue de l'autre qui nous a supplantés, que la dureté de celui-là qui nous poursuit, que la violence et l'inimitié de celui-ci qui nous accable. Nous ne nous entretenons que du malheureux contre-temps qui a fait échouer cette affaire, que de la rigoureuse saison qui a désolé nos campagnes, que de la prompte et douloureuse mort qui nous a enlevé ce père, cette mère, cet ami, ce patron. Sur cela nous cherchons des moyens, nous prenons des mesures, nous nous remuons, nous nous agitons, comme si c'étaient là les seuls principes d'où vient le grand mal, et à quoi nous dussions avoir égard. C'est-à-dire, pour user de cette comparaison et de cette expression de l'Ecriture, que, nous sentant frappés, nous ne regardons que la verge qui nous châtie, sans considérer la main qui la conduit.

Mais aujourd'hui voulez-vous apprendre à penser en chrétiens, à parler en chrétiens, à agir en chrétiens? le saint homme Job, déjà si chrétien avant le christianisme, va vous l'enseigner : son exemple est mémorable, et rien ne convient mieux à mon sujet. C'était un riche, un grand du siècle, et la foudre avait ravagé ses terres, avait renversé ses maisons; c'était un père, et dans un jour un coup inopiné lui avait fait perdre tous ses enfants ; il jouissait de la santé la plus parfaite, et dans un moment le voilà couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'un affreux ulcère qui le dévore. Quel changement! Job sans biens, sans revenus, sans provisions, sans demeure, sans famille ! Job dans le dernier abandonnement et l'extrémité de la misère! Job sur le fumier et rongé de vers ! Or, en cet état, que dit-il? Ecoutez-le, hommes de peu de foi, accoutumés à juger de tout selon les impressions de la nature et à considérer tout avec des yeux de chair. Dans le revers le plus accablant et la plus triste désolation, Job ne s'en prend ni aux vents, ni aux orages, ni aux tonnerres, ni aux démons ligués et déchaînés contre lui, ni à toutes les causes inférieures et créées; mais il reconnaît en tout la main du Seigneur : *Quia manus Domini tetigit me.* (*Job*, XIX.) Il ne dit pas : C'est l'enfer qui a conjuré ma ruine. Il ne dit pas : C'est le feu du ciel qui a consumé mes troupeaux. Il ne dit pas : C'est la tempête qui a détruit mes maisons, et une fatale occurrence qui a rassemblé mes enfants dans un même lieu pour y périr tous à la fois. Il ne dit pas : C'est une contagion mortelle qui infecte mon corps et qui le dessèche. Il le pouvait dire; mais au lieu de s'en tenir là, il va jusqu'à la source, et ne cesse point de s'écrier que c'est la main de Dieu qui lui fait sentir ses coups, que c'est la main de Dieu qui s'est appesantie sur lui, que c'est la main de Dieu qui l'éprouve : *Quia manus Domini tetigit me;* tant il s'était vivement et profondément gravé dans l'esprit l'idée d'une Providence qu'il regardait comme l'agent universel et le premier mobile de toutes choses.

En devons-nous moins être persuadés que lui; et fussions-nous encore plus rigoureusement traités, quel autre langage avons-nous à tenir que le sien? C'est vous, Seigneur, qui l'avez ainsi réglé. Je le crois, et le premier hommage que je rends à votre divine Providence, est un hommage de foi. Les hommes ont leurs prétentions; ils ont leurs intérêts et leurs vues : tous les êtres qui m'environnent ont leurs mouvements, leurs changements, leurs variations. De là se forme tout ce que nous appelons sur la terre événements heureux ou malheureux. Mais à tout cela, mon Dieu, à tous les projets des hommes, à toutes les vicissitudes des êtres sensibles, il y a dans le ciel une suprême sagesse, c'est la vôtre, qui préside souverainement, et qui les fait servir à l'exécution de vos adorables décrets. Si donc je demeure enseveli dans les ténèbres, si je languis dans le besoin, si je gémis dans la misère, quoi qu'il y ait dans le plan de ma vie, ou d'humiliant, ou de pénible, je dirai, Seigneur, que c'est vous qui élevez, et vous qui abaissez; que c'est vous qui consolez, et vous qui affligez; que tout ce que je possédais, c'est vous qui me l'aviez donné, et vous qui me l'avez ôté : ***Quia manus Domini tetigit me.*** Je le dirai, et je conclurai que je dois par conséquent accepter tout, agréer tout, me soumettre à tout; pourquoi? Non-seulement parce que les ordres de la Providence en tout sont incontestables et certains, mais parce qu'ils sont en tout absolus et souverains. Nous l'allons voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand le Maître parle, c'est aux sujets à obéir; et quand Dieu s'explique, c'est aux hommes à recevoir ses ordres et à se soumettre : car de tous les maîtres, le plus grand c'est le Seigneur : *Dominus est.* (I *Reg.*, III.) Doublement maître, permettez-moi de m'exprimer de la sorte : maître de droit et maître de fait. Voici ma pensée : Maître de droit, c'est-à-dire, que Dieu peut, indépendamment de nous, et sans que nous ayons sujet de nous plaindre, ordonner tout ce qu'il veut. Maître de fait, c'est-à-dire que, réellement et en effet, il exécute dans le gouvernement du monde, indépendamment de nous et de nos plaintes, tout ce qu'il veut. D'où il faut conclure qu'une double raison nous engage donc à lui rendre le devoir d'une soumission volontaire et chrétienne : raison de justice, et raison de nécessité. Raison de justice : car puisqu'il a droit d'ordonner selon les vues de sa providence, et non selon les nôtres, tout ce qu'il veut; il est bien juste que, volontairement et de gré, nous soyons soumis à tout ce qu'il ordonne. Raison de nécessité : car puisque dans la conduite de l'univers, soit que nous nous révoltions, ou que nous nous soumettions, il fait selon les vues de sa providence, et non selon les nôtres, tout ce qu'il veut; il vaut bien mieux, volontairement et de gré, nous soumettre, et par là retirer le fruit de notre soumission, que d'en perdre tout le mérite en faisant, pour lui résister, de criminels et d'inutiles efforts. Que ces leçons, chrétiens, me paraissent importantes et vous le doivent paraître! Mettons-les dans tout leur jour, et puissiez-vous ne les oublier jamais!

Maître de droit : c'est-à-dire que tout ce que Dieu veut, il peut indépendamment de nous, et sans que nous ayons sujet d'accuser sa providence, l'ordonner. Comment cela? Par cette grande et primitive raison qu'il mettait à la tête de toutes ses lois, quand il faisait entendre à Moïse ses divins oracles, et qu'il déclarait à Israël ses souveraines et absolues volontés : *Ego Dominus* (*Exod.*, XX) : Je suis le Seigneur; car il est Dieu, et comme Dieu auteur de toutes choses; et comme auteur de toutes choses, maître de toutes choses, puisque rien n'est plus à l'ouvrier ni plus à son pouvoir, que son ouvrage. C'est l'invincible raisonnement de l'Apôtre instruisant les premiers fidèles. Il prend la comparaison d'un homme qui tient l'argile dans ses mains, et qui la tourne comme il lui plaît, lui donne telle figure qu'il lui plaît, la place, après l'avoir travaillée, où il lui plaît, sans autre règle en cela qu'une pleine et entière liberté. Or, qui êtes-vous, mes frères, poursuit saint Paul, et où sont vos droits? Est-ce à vous à faire la loi au suprême auteur de votre être, ou à la recevoir de lui? Est-ce à vous à choisir votre place, ou à lui de vous la marquer? Rentrez en vous-mêmes, et si de vous-mêmes vous avez quelque chose, il vous est permis de le redemander, et de vous plaindre quand il vous sera injustement refusé; mais si vous n'avez rien qui soit à vous, ni qui vienne de vous; qui peut empêcher celui de qui vous avez tout reçu, de tout reprendre? ***Nunquid dicit figmentum ei qui se finxit, quid me fecisti sic? Nunquid iniquitas apud Deum?*** (*Rom.*, IX.)

Que Dieu donc, mon cher auditeur, vous distingue, qu'il vous couronne; nul ne peut condamner le choix qu'il fait de vous, parce que ses faveurs ne sont dues à nul autre plutôt qu'à vous; mais aussi que Dieu vous dégrade, qu'il vous humilie, il vous avait fait monter, il lui est libre de vous faire descendre : *Nunquid iniquitas apud Deum?* Que Dieu vous comble de biens, vous pouvez malgré la plus maligne envie les recueillir et en profiter; mais aussi que Dieu vous dépouille, le domaine de tout est à lui, et c'est à vous à vous passer sans murmure de ce qu'il peut sans injure vous enlever. Rien n'est moins forcé que les grâces. ***Nunquid iniquitas apud Deum?***

D'autant plus injustes en nous élevant contre cette providence du Seigneur, que nous refusons au Dieu du ciel ce que jamais nous n'avons prétendu disputer aux puissances de la terre. Car, prenez garde je vous prie : que faisait pour être obéi ce centenier qui s'adressa au Sauveur des hommes, et dont il est parlé dans l'Evangile? Il disait à l'un de ses serviteurs : Allez. Et sans répliquer, ce serviteur se mettait en chemin

et marchait : *Dico huic, vade, et vadit.* (*Matth.*, VIII.) Il disait à l'autre : Venez. Et sans répondre, cet autre approchait et venait : *Et alii veni, et venit.* (*Ibid.*) Image bien naturelle de ce que nous voyons encore tous les jours dans le monde et conviction bien sensible contre nous, quand, par une témérité insoutenable à l'égard du Dieu que nous adorons, nous voulons nous ingérer dans ses conseils et qu'il nous rende compte de ses ordres. Ah ! chrétiens, y pensons-nous, et que faut-il pour nous juger et nous condamner que nous-mêmes? On passe d'un pôle à l'autre, on parcourt les plus orageuses mers, on brave les périls, et l'on va affronter la mort; on se soumet aux plus sévères ordonnances; on s'expose à tout, on se réduit à tout ; pourquoi? parce que le plaisir du prince est tel; c'est assez : parce que le prince le veut ainsi; point d'autre explication. A cette raison unique et supérieure, il faut demeurer dans le silence et agir. Avoir une fois hésité là-dessus, c'est un crime qui efface les plus longs services, et que rien souvent ne répare. Or, avons-nous dans le ciel un maître moins jaloux? il sait tout ce qu'il est, et c'est à vous, ô hommes, à vous en souvenir. De là cette importante décision des Pères et de toute l'école après eux, que nous devons à l'adorable providence de notre Dieu, en tout ce qui concerne la conduite de notre vie, l'obéissance du cœur, comme nous devons à son éternelle vérité, dans les matières de la foi, l'obéissance de l'esprit. En matière de foi un doute trop curieux, c'est une infidélité; et en matière de conduite un sentiment trop vif, c'est une révolte. Croyez ; pourquoi? parce que Dieu l'a dit : il ne vous faut point d'autre évidence. Soumettez-vous; pourquoi? parce que Dieu l'a fait : il n'y a rien de plus à demander : il est le maître : *Ego Dominus.*

Tellement maître, mon cher auditeur, que si ce n'est pas volontairement et de gré que vous lui êtes soumis, il le faut être nécessairement et malgré vous. Maître, non-seulement de droit, mais de fait : autre point que vous ne pouvez trop remarquer. Expliquons-nous.

Car Dieu a ses desseins ; et comme sans vous il les a formés, il saura bien sans vous les accomplir. Il veut que cette disgrâce vous humilie : consentez-y ou n'y consentez pas, vous n'en serez pas moins abaissé, et vous n'en porterez pas moins l'humiliation. Il veut que cette langueur habituelle vous affaiblisse et vous consume : plaignez-vous ou ne vous plaignez pas, vous n'en éprouverez pas moins les effets, et vous n'en ressentirez pas moins les chagrins et les dégoûts. Il veut que vous marchiez par la voie de la tribulation : murmurez ou ne murmurez pas, votre état selon le monde n'en sera pas plus heureux, et vos entreprises n'en auront pas un succès plus favorable. Vous serez ce que Dieu veut que vous soyez, et rien au-delà. Vous vous tourmenterez beaucoup; mais après vous être bien fatigué et bien tourmenté, qu'arrivera-t-il? c'est que la volonté de Dieu se fera et non la vôtre. Car il l'a ainsi résolu, et il l'a dit : *Consilium meum stabit, et omnis voluntas mea fiet.* (*Isa.*, XLVI.) Vous déplorerez beaucoup votre infortune; vous vous épancherez en de longs discours sur le malheur de votre destinée, sur la triste fatalité qui vous poursuit, sur la Providence qui vous abandonne. Mais tout cela, que sera-ce pour vous? Ce qu'étaient pour Pharaon toutes ses révoltes contre le Dieu d'Israël. Que son exemple vous instruise : il est également célèbre et terrible.

Le Dieu d'Israël voulait que son peuple sortît de l'Egypte et qu'il fût remis en liberté; Pharaon ne le voulait pas : mais, prince indocile et rebelle, vous ne connaissez pas le Maître avec qui vous entreprenez de lutter, et contre qui vous aurez à combattre. Vous n'êtes qu'un homme; et c'est un Dieu. Vous l'outragerez, vous vous emporterez, vous vous obstinerez ; mais toute votre obstination ne changera rien à ses décrets; et malgré tous vos emportements, malgré tous vos outrages, il en faudra venir au point où il veut vous réduire, et à ce qu'il a déterminé. Ainsi Pharaon se soulevait; et Dieu le frappait. Pharaon s'enflait, s'aigrissait, faisait à Moïse, le ministre de Dieu, et à Dieu même les reproches les plus amers; et Dieu continuait de le frapper. Pharaon délibérait, consultait, assemblait les magiciens de son empire pour détourner les plaies dont l'Égypte était affligée; et Dieu les redoublait. Que fera donc cet esprit opiniâtre, et ce cœur, à ce qu'il semble, indomptable! Quoi qu'il fasse, l'ordre du Seigneur s'exécutera, et le peuple de Dieu sera délivré. Il l'est en effet : Pharaon le poursuit à la tête d'une nombreuse armée; il veut le perdre, et comment y réussit-il? Il se perd lui-même, il est abîmé dans les eaux, il y périt et toute son armée avec lui ; tandis qu'Israël, sous la garde de la Providence qui le conduit, passe au travers des flots de la mer et se trouve en sûreté contre les coups de son persécuteur.

Voilà, chrétiens, de quoi nous sommes sans cesse témoins, et sur quoi nous gémissons. Voilà ce que nous avons partout devant les yeux : des gens toujours pleins d'amertume dans le cœur, et toujours prêts à s'en décharger; des gens à qui l'on ne peut faire entendre raison, et dont on ne peut adoucir l'aigreur, ni par tous les motifs de la sagesse humaine, ni par tous les principes de la religion ; des gens dont toute la vie se passe en regrets et en dépits, en déboires et en chagrins; qui s'en nourrissent, et s'en font, comme parle le Saint-Esprit, un pain ordinaire, mais un pain de douleur : *Qui manducatis panem doloris.* (*Psal.* CXXVI.) Cependant, après tous ces chagrins et tant de dépits, en sont-ils mieux? ou plutôt, par tant de dépits et tant de chagrins, dont ils pourraient s'épargner une partie en se résignant et en pliant, n'augmentent-ils pas leurs peines? Vous le voyez, et ils ne l'éprouvent que trop. Quoi qu'ils disent, leur

état est toujours le même; à quelques excès qu'ils se laissent emporter, ils n'en deviennent ni plus opulents ni plus grands; et malgré tout ce que la passion leur inspire, ils sont toujours dans la même indigence toujours dans le même abaissement, toujours dans le même oubli, exposés toujours aux mêmes disgrâces et sujets aux mêmes infirmités : à cette seule différence près, qu'aux maux involontaires qu'ils endurent, et qu'ils ne peuvent guérir, ils ajoutent encore d'eux-mêmes les désolations d'un cœur abattu, les tristes réflexions d'un esprit piqué et outré, les retours affligeants d'une imagination fertile en idées toujours nouvelles et toujours plus lugubres les unes que les autres, les humeurs noires, le ver intérieur d'une âme qui se ronge en secret, ou qui n'éclate que pour s'abandonner à des transports, quelquefois risibles selon le monde, souvent même très-dommageables, et toujours au moins violents et douloureux. Je dis violents et douloureux; car, pour appliquer ici la pensée de saint Bernard, est-il un plus cruel supplice que de vouloir toujours ce qui n'est pas, et de ne vouloir jamais ce qui est, et ce qui est malgré nous. Voilà l'état des réprouvés au milieu de leurs tourments; et n'est-ce pas ainsi que, dès cette vie même, une volonté dure et inflexible aux ordres de la Providence devient elle-même son enfer? *Quid tam pœnale, quam semper velle quod nunquam erit, et nunquam velle quod nunquam non erit?* (S. BERNARD.) Plus sages mille fois, mes frères, et plus chrétiens, si nous nous soumettions; si, d'une fatale et irrévocable nécessité, nous nous faisions une vertu; si nous nous disions à nous-mêmes : Que sert-il de me plaindre, puisque, malgré toutes mes plaintes, le cours des choses est toujours tel que la Providence l'a arrêté, et qu'il le sera toujours; et n'est-il pas plus convenable, puisque je ne puis soulager mon état en me révoltant, de le sanctifier en le supportant.

C'était la sainte conduite du prophète royal; c'étaient là ses sentiments; que ce soient les nôtres : *Nonne Deo subjecta erit anima mea.* (*Psal.* LXI.) O mon âme, ne serez-vous point soumise à votre Dieu? c'est lui qui vous offre ce calice, ne regardez point ce qu'il contient, n'ayez égard qu'au Maître qui vous le présente : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* Il est amer à la nature, et tous les sens en sont troublés. Mais quoi que dise la nature, et quelles que soient les révoltes des sens, dès que vous ordonnez, Seigneur, il faut se rendre et céder : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* Contre les hommes je pourrais opposer violence à violence, et repousser la force par la force, mais contre vous, mon Dieu, il n'y a qu'à courber la tête et qu'à s'anéantir sous le poids de votre grandeur : *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* D'autant plus que ces ordres de la providence du Seigneur, si incontestables et si certains, si absolus et si souverains, sont encore, lors même qu'ils semblent plus rigoureux et plus sévères, des ordres favorables et paternels, et qui ont ainsi de quoi exciter toute notre confiance : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est un paradoxe pour le monde, mais selon l'Evangile c'est une vérité, et une vérité capitale, que les ordres de la providence du Seigneur, quelque sévères d'ailleurs et quelque rigoureux qu'ils puissent paraître, sont, au fond et dans les vues de Dieu, des ordres salutaires et paternels. Je dis, quelque sévères et quelque rigoureux qu'ils puissent paraître; et je m'attache à ce point, parce que c'est là-dessus qu'il semble moins aisé de justifier les soins de la divine Providence et son amour. Nous comprenons aisément que Dieu nous aime, quand il favorise nos desseins, et que tout dans la vie succède selon les désirs de notre cœur. Mais qu'il pense à nous, lors même qu'il nous refuse les biens que nous lui demandons; que sa providence travaille pour nous, lors même qu'elle nous laisse à l'égard de la vie présente dans la misère et l'affliction, c'est un mystère qui nous choque, et dont nous nous faisons un scandale. Or, il n'est rien néanmoins de plus réel ni de plus certain que ce grand mystère; et si je puis aujourd'hui vous convaincre de cette dernière vérité, j'aurai tari la source de toutes vos plaintes contre la providence de votre Dieu. Vous commencerez à vous confier en elle, et, suivant la parole du Saint-Esprit, vous en concevrez des idées plus avantageuses et plus équitables : *Sentite de Domino in bonitate.* (*Sap.*, XI.)

De quoi s'agit-il, mes chers auditeurs; et pour prendre la chose dans son principe, à quoi se réduit ma proposition? A vous détromper de l'erreur où peut-être vous avez été jusqu'à présent, et où vous êtes encore, touchant cette diversité de conditions qui partage le monde, et dont le monde comprend si peu le secret : à vous faire voir que si les uns sont dans l'éclat et vous dans l'obscurité que si les uns vivent dans l'abondance et vous dans la disette, que si les uns passent leurs jours dans le bonheur humain et vous dans l'adversité temporelle, la Providence qui l'ordonne est en cela même une providence toute miséricordieuse; que c'est une providence favorable et bienfaisante. Vous m'en demandez la preuve, et je la donne : puissiez-vous en sentir toute la force, et revenir ainsi de vos préjugés et des illusions où ils vous entretiennent.

Car ce que je prétends, et à quoi je puis croire que vous n'avez jamais fait l'attention que la chose mérite, c'est que Dieu par là procure tout à la fois dans le monde un double bien, l'un et l'autre d'un prix inestimable. Bien commun et bien particulier. Je dis bien commun : auquel peut-être sommes-nous moins sensibles, mais dont la Providence est chargée. Je dis bien particulier : qui nous touche de bien plus près, et où la

même providence est encore engagée d'étendre ses soins. Bien commun, c'est celui de toute la société des hommes en général ; bien particulier, c'est celui de chacun des hommes en détail. Quand Dieu, par une merveilleuse alliance, sait réunir l'un et l'autre, que tout ensemble et dans un seul plan du gouvernement il s'applique à nous faire trouver l'un et l'autre, qu'en agissant pour le bien commun, il agit en même temps pour notre bien propre, et qu'en s'intéressant pour notre propre bien, il s'intéresse également pour le bien commun ; n'est-ce pas là qu'il déploie en notre faveur les richesses inépuisables de cette bonté qui lui est si naturelle, et qui se répand avec autant de douceur que d'efficace sur tous les êtres créés? *Attingit a fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter.* (*Sap.*, VIII.) Or, tel est le système de la Providence dans cette variété d'états et de facultés qui met entre un homme et un homme, entre vous et celui-ci ou celui-là, une différence dont vous n'êtes surpris et si vivement touchés, que parce que vous n'en connaissez pas les avantages. Mais moi je dois vous les faire connaître; et pour cela il ne me faut d'abord que le raisonnement de saint Chrysostome. Comprenez-le.

En effet, selon la judicieuse et solide observation de ce saint docteur, c'est cette même différence ordonnée de Dieu qui établit la règle dans le monde; c'est ce qui fait le commerce, et par conséquent le bien commun du monde : premier avantage. Car, reprend ce Père, ôtez cette différence, et supposez une égalité parfaite, c'est-à-dire, par exemple, supposez que tous sont riches, ou que tous sont pauvres; de là quel renversement dans toute la société humaine ! Que tous soient riches, qui s'emploiera à les servir et qui le voudra? Que tous soient pauvres, qui prendra soin de les secourir, et qui le pourra? Il faut donc, conclut saint Chrysostome, qu'il y en ait de riches et qu'il y en ait de pauvres. Qu'il y en ait de riches, pourquoi? afin que les pauvres soient secourus; et qu'il y en ait de pauvres, pourquoi? afin que les riches soient servis. Ainsi de tous les autres degrés et de toutes les autres conditions.

Je pourrais, chrétiens, m'en tenir là; mais je vois ce que vous avez à me répondre. Car, dites-vous, que ce soit une providence paternelle pour la société des hommes en général, je le veux : mais comment l'est-elle pour moi en particulier; pour moi qui me trouve dépourvu de tout, et, dans cette variété nécessaire pour le bien commun du monde, Dieu ne pouvait-il pas, en me partageant, me donner sur les autres la préférence qu'ils ont sur moi, et les affliger en ma place, pour me faire goûter le bonheur de leur état? Voilà, mes frères, j'en conviens, voilà le point difficile et le sujet le plus apparent de nos soupçons et de nos défiances : mais s'il vous reste une étincelle de foi, je puis encore là-dessus, et je vais en peu de mots vous satisfaire.

Il est vrai, mon cher auditeur, Dieu pouvait selon le monde vous donner un sort plus heureux; mais pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Est-ce qu'il vous a moins aimé? C'est ainsi que vous le pensez, et moi je soutiens au contraire (second avantage) que c'est parce qu'il vous a aimé et qu'il vous aime; que c'est pour votre intérêt propre et pour votre bien le plus solide. Pesez, je vous prie, toutes mes paroles. Je ne dis pas que c'est pour un bien selon votre goût, pour un bien selon le penchant de votre cœur, pour un bien selon le gré de vos passions; mais pour un bien solide et d'un ordre tellement supérieur, que tout autre intérêt lui doit être sacrifié. Je ne dis pas que c'est pour un bien selon sa providence naturelle; mais pour un bien selon sa providence surnaturelle, qui doit prévaloir à tous les sentiments et à toutes les inclinations de la nature. En un mot, que vous ne pouvez trop observer, je dis que c'est pour votre salut; que c'es', dis-je, pour le vôtre dans les vues de la prédestination divine, et dans la connaissance que Dieu a de vos dispositions particulières et de ce qui doit plus sûrement vous conduire à ce bienheureux terme où il vous appelle; que c'est pour ce salut qu'il envisage, et que vous devez envisager vous-même comme le plus grand de tous les biens et votre souverain bien. De sorte que le moment où vous vous plaignez avec plus d'amertume que Dieu vous abandonne par rapport aux intérêts temporels, est celui même où il pense plus attentivement et plus favorablement à vous, parce que c'est celui où il travaille plus efficacement à votre intérêt éternel. Faut-il vous découvrir quelques-uns de ces mystères de grâce, et vous faire entrevoir quelques vestiges de cette providence paternelle qui vous perd, si je puis user de cette expression, afin de vous sauver. En voici quelques traits plus marqués, et par les uns vous pourrez juger des autres.

Dieu pouvait seconder vos vues ambitieuses et favoriser les desseins que vous aviez formés pour votre avancement dans le monde; mais ce fut l'éclat de sa propre gloire qui éblouit l'ange rebelle; et la prospérité eût fait sur votre cœur la même impression : elle l'eût enflé, elle l'eût corrompu; il a donc été d'une providence paternelle d'en arrêter le cours; et Dieu l'a arrêté. Dieu pouvait vous conserver cette dignité, cette charge, cet emploi; mais cette dignité vous faisait exercer un empire tyrannique; mais cette charge, cet emploi devenait pour vous la source de mille injustices : il a donc été d'une providence paternelle de vous les enlever, et Dieu vous les a enlevés. Dieu pouvait vous enrichir et vous mettre dans la fortune la plus opulente; mais cette opulence, ces trésors d'iniquité dont vous étiez si avide n'auraient servi que d'amorce à vos passions pour les réveiller et de moyens pour les satisfaire : il a donc été d'une providence paternelle de vous en priver; et, par une permission secrète d'en haut, ou le malheur des temps vous en dépouille, ou de

continuelles traverses vous empêchent de les acquérir. Il ne tenait qu'à Dieu, et il ne tient encore qu'à lui de vous rendre le commerce du monde plus agréable et plus doux; de vous laisser, dans une vie tranquille et commode, couler des jours sereins et sans nuages; mais vous êtes pécheurs et redevable comme pécheur à la justice divine : il a donc été d'une providence paternelle de vous fournir de quoi vous acquitter; et le prix nécessaire pour cela, c'était cette maladie et toutes les douleurs dont elle est accompagnée ; c'était cette affaire chagrinante et toutes les suites fâcheuses qu'elle traîne après soi; c'était tout ce qui vous trouble et qui vous rend la vie amère. Vous ne voyez maintenant les choses que par ce qu'elles ont de pénible et d'onéreux ; mais Dieu vous attend au grand jour de la révélation ; et sans aller plus loin, il vous attend à l'heure de la mort. C'est là que vous apprendrez que ce qu'on appelait sur la terre et dans le langage ordinaire du monde, revers, décadences, infortunes, étaient des coups sagement médités par la providence du Seigneur et les plus salutaires effets de sa miséricorde.

Cependant, chrétiens, ce qui nous reste, c'est de nous soutenir par la foi; et le sentiment qui nous doit animer jusqu'au dernier soupir, c'est celui de Job par où je conclus : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* (*Job*, XIII.) Quand le Seigneur me donnerait la mort, j'espérerais toujours en lui. Belles paroles ! Repassons-les à loisir, et pénétrons-en tout le sens. Je n'en suis point encore réduit à la dernière misère, ni aux plus désolantes extrémités ; mais quand Dieu m'aurait fait tomber dans l'état le plus misérable et le plus pauvre : *Estiamsi occiderit me.* Je ne suis point encore tellement abaissé ni humilié, que je n'aie toujours parmi un certain nombre de personnes quelque considération dans le monde; mais quand Dieu aurait fait de moi le jouet du public, et qu'il m'aurait couvert d'opprobre : *Etiamsi occiderit me.* Les sens ont beau se récrier; le mal présent que j'endure, n'est point encore si douloureux ni si long, qu'il ne me donne quelque relâche, et que je n'y reçoive quelque soulagement; mais quand Dieu viendrait à moi le couteau à la main, qu'il me frapperait de mille coups, et que je verrais de toutes parts couler mon sang : *Etiamsi occiderit me,* je ne perdrais rien de la confiance que j'ai en lui. J'irais moi-même me présenter à lui, je baiserais la main qui me blesse et qui me tue. Pourquoi ? parce que je ne puis ignorer que mon Dieu est sage, et qu'il sait ce qui me convient; parce je puis encore moins ignorer que mon Dieu m'aime, et non-seulement qu'il sait ce qui me convient, mais qu'il le veut : *Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo.* Telle fut la confiance d'Abraham. Dieu promet à ce saint patriarche de lui donner une postérité plus nombreuse que les grains de sable qui sont sur le rivage de la mer. Cependant Abraham n'a qu'un fils, c'est Isaac, et Dieu lui ordonne de sacrifier ce fils unique. Comment s'accomplira la parole du Seigneur ? Toute la postérité d'Abraham est renfermée dans Isaac. C'est par Isaac que cette heureuse famille doit se multiplier, et toutefois Isaac encore enfant, est condamné à mourir. Vaines difficultés d'une raison aveugle qui ne peut sonder les mystères de Dieu ! Abraham n'examine rien. Il perd dans Isaac le fondement de son espérance, et néanmoins il espère toujours. Il prépare lui-même le bûcher où son fils doit être immolé, il y conduit lui-même la victime, il prend le glaive, il lève le bras, le coup part ou du moins est prêt à partir. Le Seigneur pourvoira à tout le reste. Abraham ne sait pas comment, mais il ne doute point de l'effet. L'effet répond à son attente : l'ange du Seigneur paraît, parle, arrête le bras du père, sauve le fils, et change ce sacrifice de deuil et ce funèbre appareil, dans un sacrifice de louange et dans une fête. Miracle de la confiance : je dis d'une confiance filiale, humble et ferme ! Ne la perdons jamais, mes chers auditeurs, elle rétablit tout. Autant qu'elle est glorieuse à Dieu, autant il prend plaisir à la relever. Il a des ressources qui nous sont inconnues, et ces ressources sont pour les âmes qui se confient en sa providence : *Verumtamen et ipse erit Salvator meus.* (*Job*, XIII.) On a vu Joseph jeté dans une citerne, vendu par ses frères, et de là élevé auprès d'un grand prince pour en devenir le ministre et le favori. On l'a vu dans l'obscurité d'un cachot chargé de fers, et de là, au bout de quelques jours, rentré en grâce auprès du maître et presque dominant sur le trône. On a vu des familles sur le penchant de leur ruine, ou déjà même dans le précipice, et de là, après quelques années, on les a revues dans l'état le plus florissant. Nous voyons des maisons obérées, sans revenus, sans fonds, ou dont les fonds et les revenus sont bien au-dessous des dépenses nécessaires ; toutefois ces maisons se soutiennent, elles subsistent, et souvent elles s'étendent et s'agrandissent. Comment cela ? C'est que dans le besoin un père chrétien, une mère sage et pieuse, ont eu recours à Dieu, ont compté sur Dieu, se sont reposés en Dieu : *Verumtamen et ipse erit Salvator meus.* Que si ce n'est pas toujours par ces avantages temporels que la confiance est récompensée, c'est toujours par des biens spirituels, par une force toute divine qui affermit l'âme, par mille consolations intérieures, par mille avant-goûts des douceurs de l'autre vie, par ce salut et cette béatitude céleste où nous aspirons et que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON XXX.

Pour le lundi de la quatrième semaine de carême.

SUR L'ESPRIT D'INTÉRÊT.

Ascendit Jesus Jerosolymam, et invenit in templo vendentes boves et oves, et nummularios sedentes.... et dixit : Auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei domum negociationis. (*Joan.*, II.)

Jésus alla à Jérusalem, et ayant trouvé dans le temple des gens qui vendaient des bœufs et des moutons, et des changeurs qui étaient là assis.... il dit : Otez tout cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Père une maison de trafic.

Il n'est rien de plus dangereux dans l'ordre et le règlement du monde que l'intérêt; et dès qu'un homme est une fois possédé de cette passion, il n'est point d'injustice qu'on n'en doive attendre, ni d'extrémité à quoi il ne se porte. Ces marchands de notre évangile profanent le temple de Dieu par une envie démesurée de gagner et de profiter; ils ne craignent point de changer la maison du Seigneur en une maison de trafic; ils n'ont égard ni à la majesté du lieu ni à sa sainteté; ils y tiennent des assemblées tumultueuses; ils y donnent mille scandales, et ils y commettent tant de désordres que, selon le reproche de Jésus-Christ, il semble que ce soit moins un sanctuaire destiné aux exercices de la religion, qu'une retraite de voleurs. Or, chrétiens, ce que l'intérêt a fait dans cet exemple particulier, n'est-ce pas par proportion ce qu'il fait encore tous les jours et dans toutes les conditions? J'entends par l'intérêt, un attachement déréglé aux biens de la fortune et un amour désordonné des richesses. Passion la plus répandue dans les cœurs et dont il est si peu ordinaire de se défendre, que le Sage, parlant d'un homme désintéressé, nous le représente comme un homme digne des plus grands éloges, comme le plus rare et le plus heureux des hommes, comme un prodige. Passion la plus tyranique dans son empire, la plus ardente dans ses convoitises, la plus violente dans ses mouvements, la plus criminelle dans les moyens qu'elle met en usage et qu'elle emploie à se satisfaire. En un mot, passion qui, suivant la parole de saint Paul, est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum est cupiditas.* (*II Tim.*, VI.) C'est à cette parole du grand Apôtre que je m'attache, et pour vérifier sa proposition, je fais consister la malignité de l'intérêt en deux choses qui sont, ou de nous endurcir ou de nous aveugler. Effets également pernicieux, quoique différents; et puisque je prétends fonder là-dessus tout ce discours, il est nécessaire d'expliquer d'abord l'un et l'autre. Car entre les personnes que domine l'intérêt, les uns y sont tellement livrés, qu'il étouffe dans eux tous les principes de la conscience, en leur faisant commettre ouvertement et avec vue, toutes les injustices; et voilà ceux que je veux marquer, quand je dis que l'intérêt nous endurcit. Mais d'ailleurs il y a des âmes plus timorées en apparence, et que l'intérêt gouverne plus adroitement; il les trompe en leur déguisant les injustices qu'ils commettent, et les leur justifiant; et voilà ceux dont je parle, quand je dis que l'intérêt nous aveugle. Ainsi l'intérêt nous rend injustes, ou par l'endurcissement de notre cœur, ou par l'aveuglement de notre esprit Par l'endurcissement de notre cœur, en nous faisant commettre l'injustice, lors même que nous la voyons : c'est le premier point; par l'aveuglement de notre esprit, en nous empêchant de voir l'injustice, lors même que nous la commettons : c'est le second point. La conclusion sera donc de combattre avec tout le soin possible ce damnable esprit d'intérêt, de nous fortifier contre ses attaques, de nous préserver des piéges qu'il nous dresse, et de nous maintenir toujours, avec le secours de la grâce, dans les voies de la justice chrétienne. Je n'ai point encore traité de matière plus morale, plus convenable à tous les états, ni qui demande plus d'attention, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a longtemps que le Sage l'a dit, et de siècle en siècle depuis le Sage, cette parole s'est vérifiée, et se vérifie encore tous les jours : Quand on cherche à s'enrichir, et qu'on le cherche surtout avec empressement, il est rare de garder son innocence : *Qui festinat ditari, non erit innocens.* Car le premier caractère de l'intérêt, c'est d'endurcir le cœur et de nous faire passer ouvertement par dessus toutes les lois de la raison et de l'équité. L'orateur romain, par le seul usage de la vie et l'expérience commune, l'avait bien lui-même reconnu et le reprochait à son siècle, qu'il n'y avait ni règle si sainte ni devoir si sacré que l'amour des richesses ne fît hautement violer. La preuve en ces sortes de matières la plus sensible, c'est le détail; mais pour y mettre l'ordre convenable, il faut remarquer que, quelque disposé que l'on soit à toutes les injustices que suggère l'intérêt, on n'est pas moins toujours en état d'exécuter tous les desseins qu'il nous inspire; mais que les uns sont au-dessus de notre pouvoir, et que les autres dépendent de nous. Sur cela, que fait l'intérêt? Deux choses que saint Grégoire pape nous a bien marquées en ces deux paroles : *Aliena rapere si possit, concupiscere, si non possit* (S. Gregor.); c'est-à-dire en premier lieu, que ce que nous ne pouvons avoir par toutes nos intrigues et tous nos efforts, l'intérêt au moins nous le fait alors criminellement désirer. *Concupiscere, si non possit.* En second lieu, que ce que nous pouvons avoir et nous attribuer par quelque voie que ce soit, et pour injuste qu'elle paraisse, l'intérêt alors nous le fait réellement et injustement usurper : *Rapere, si possit.* C'est de quoi tous les états du monde ne nous fournissent que de trop fréquentes démonstrations; et j'aurai dans tout ce discours le triste avantage de ne rien dire dont nous ne soyons témoins, et dont peut-être plusieurs qui m'écoutent ne se trouvent coupables devant Dieu.

Je le dis d'abord, ce que, par toutes nos intrigues et tous nos efforts, nous ne pouvons avoir, l'intérêt nous le fait au moins criminellement désirer. Oui, chrétiens, ce qui est le propre de toutes les passions l'est encore tout autrement de la passion de l'intérêt : c'est un feu, et le feu le plus ardent;

s'il n'a pas au-dehors à quoi s'attacher, il nous dévore au-dedans et nous consume. Vous allez entendre ce que je veux dire. En effet, selon la remarque que je viens de faire, on n'est pas toujours maître d'enlever aux autres ce qu'ils possèdent, et de le faire passer impunément dans nos mains. Il en faudrait pour cela venir à des violences qui portent trop loin, et il y aurait même des risques à courir, où l'on n'est pas en disposition de s'exposer. On demeure donc sans rien entreprendre, mais du reste dans un repos, si je puis l'appeler ainsi, toujours plein d'iniquité; et c'est là que s'accomplit à la lettre la parole de saint Paul : Que ceux qui veulent devenir riche se laissent aller à mille désirs insensés et pernicieux, qui les mènent à la damnation : *Qui volunt divites fieri, incidunt in desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem.* (I *Tim.*, VI.) La raison est que les obstacles qui se rencontrent à satisfaire une passion, et en particulier la passion d'avoir, bien loin de l'éteindre, ne servent qu'à l'allumer encore davantage et à l'irriter. Et s'il faut remonter plus haut, c'est que ce qu'on n'a pas nous étant moins connu, il nous paraît par là même beaucoup plus précieux qu'il n'est, et plus souhaitable; c'est que l'imagination alors y attache des agréments que la présence diminue, et qu'on ne trouve point dans la possession. Suivons les conséquences de ce principe : on les compte communément pour rien; mais le seul récit nous en doit donner toute l'horreur que la chose mérite, et vous fera déjà connaître la malignité de l'intérêt.

Car de là, ce qui arrive, chrétiens, c'est que le cœur se ronge de mille envies secrètes, et que les yeux, conduits par le cœur, jettent mille regards jaloux sur des biens qu'on voit à regret en d'autres mains que les siennes, et dont on est obligé de se passer. Voici quelque chose de plus marqué. Ce qui arrive, c'est que dans la même famille un parent destiné par la proximité et l'alliance à un héritage qui ne lui peut manquer, et sur quoi par avance il s'est tracé mille desseins dont son esprit se repaît, voudrait qu'une prompte mort l'eût délivré du légitime possesseur dont il attend la place, et à qui cependant il affecte partout de donner les témoignages en apparence les plus vifs d'une sincère amitié et d'un parfait attachement. Ce qui arrive, c'est qu'un frère, ne trouvant pas trop pour lui de toute une succession, qui néanmoins doit être divisée entre d'autres enfants sortis du même sein que lui et nés avec les mêmes prétentions, entendrait dire volontiers qu'un heureux accident a soulagé la maison d'une sœur qu'il fallait pourvoir; et que la sœur à son tour verrait sans peine, disons même avec joie, enfermer dans le tombeau un frère qui la mettrait par là en état de penser à un riche établissement. Ce qui arrive, c'est qu'un fils nourri avec soin dans la maison paternelle, mais ne voyant rien encore dans ses mains, et renonçant à toute la nature, compte les années d'un père, d'une mère, qui vivent trop longtemps à son gré, et aspire en secret à la dernière heure de ceux-là même à qui il est redevable de la vie. Ce qui arrive, c'est que dans la même profession où plusieurs travaillent également à s'avancer, et où la fortune de l'un, comme il est d'ordinaire, balance la fortune de l'autre, chacun se ferait un plaisir de voir tomber autour de soi tous ses concurrents, pour s'élever sur leurs ruines et pour profiter de leurs dépouilles. Et tels sont auprès des princes de la terre les sentiments d'un courtisan contre un favori que le maître distingue et qu'il gratifie plus libéralement de ses dons. Tels dans les emplois militaires les sentiments d'un officier qui touche de près à une dignité aussi lucrative qu'elle est honorable, mais dont un autre avant lui et par préférence est revêtu. Tels dans les partis les sentiments d'un homme d'affaires, qui vise à une importante commission dont il a bien supputé le profit, mais qu'il ne peut obtenir qu'un autre qui la remplit actuellement ne lui ait laissé l'entrée libre et cédé la place. Tels dans l'Eglise même, hélas! Seigneur, qui le croirait? dans cette Eglise, que vous fîtes la dépositaire de votre pauvreté, et dont le désintéressement devait être le premier caractère; tels, dis-je, les sentiments d'un bénéficier, qui, mesurant le sacré ministère beaucoup plus par les revenus qui y sont attachés que par la sainteté qui le doit accompagner, soupire après un bénéfice vers lequel il a tourné ses prétentions, et qu'il regarde comme une terre pour lui fertile et abondante, mais dont un autre lui retarde la possession. Je passe les autres conditions où règne généralement le même esprit, jusque dans les moins relevées, et où l'intérêt excite et entretient les mêmes sentiments.

L'Evangile nous fournit un exemple bien sensible de ce que je dis. Madeleine, cette fidèle amante de Jésus-Christ, toujours ingénieuse à inventer mille manière de lui marquer son attachement et son respect, versait sur les pieds du Sauveur du monde un baume d'un grand prix; Judas l'aperçut et il en fut indigné, il s'en expliqua, il en murmura. Pourquoi cette dissipation, s'écria-t-il? *Ut quid perditio hæc?* (*Joan.*, XII.) On eût cru, à l'entendre parler, qu'il était animé du zèle le plus charitable et le plus raisonnable. Il voulait qu'on vendît cette liqueur, et que l'argent fût employé en aumônes; il le voulait, ou plutôt il semblait le vouloir de la sorte : *Quare hoc unguentum non vœniit, et datum est egenis?* (*Ibid.*) Mais quel était le véritable motif de cet homme intéressé? Ecoutez l'Evangéliste : Car ce n'était pas, reprend saint Jean, le soin des pauvres qui le touchait; il n'avait pas l'âme pour cela assez compatissante, et il ne prenait guère de part à la misère d'autrui; mais il était avare, et son avarice lui faisait regretter le gain qu'il eût fait, si on lui eût confié ce parfum : *Non quia de egenis pertinebat ad eum, sed quia fur erat.* (*Ibid.*)

Quand l'intérêt n'aurait point d'autre caractère de malignité que ces désirs criminels, serait-il déjà une plus injuste passion! Car si l'on ne viole pas alors toutes les règles de la probité naturelle, de la charité, de l'humanité, ce n'est pas qu'on ne fût très-disposé à les violer. On souhaiterait qu'il se présentât une occasion favorable d'arrêter la fortune de celui-ci, de détruire le crédit de celui-là, de les éloigner, de les supplanter. Si jusqu'à présent on ne l'a pas fait, c'est qu'on ne l'a pu; mais ce n'est pas qu'on n'ait bien pensé aux moyens d'y réussir, et qu'on ne les ait quelquefois bien cherchés. Quelles chimères se forme là-dessus l'imagination! quelles folles idées, où elle se promène, où elle s'égare, où elle renverse, où elle bâtit! tout cela confusément et sans ordre; mais, ce qu'il y a encore de plus condamnable, tout cela contre le commandement du Seigneur: Vous n'envierez point le bien de votre frère: *Non concupisces*. (*Exod.*, XX.) Ainsi, tel au dehors paraît innocent, qui par tous les vœux d'un cœur intéressé a commis dans l'âme mille attentats.

Le mal après tout serait moins à craindre s'il se bornait là: mais parce qu'on passe naturellement et promptement du désir à l'effet, j'ajoute que, dès qu'on est en liberté de prendre et d'amasser à son gré, l'intérêt alors nous fait porter les mains sur tout ce qui se rencontre, et franchir s'il le faut, toutes les lois de la conscience: *Rapere si possit;* vous m'en demandez la raison. Elle est aisée à comprendre.

Je ne prétends pas que tout d'un coup l'intérêt nous endurcisse de sorte que la conscience ne parle point et qu'elle ne soit pas même écoutée. On voudrait qu'elle s'accommodât avec l'intérêt: mais si la chose n'est pas possible dans le parti qu'il y a à prendre entre l'intérêt et la conscience, l'intérêt l'emporte et la conscience perd toute son autorité. Quand j'en examine la cause, je trouve celle-ci: c'est que la conscience, pour nous retenir, n'offre à l'esprit que des objets éloignés; des biens pour nous attirer ou des maux pour nous intimider, que nous ne voyons point. Elle ne menace, ou ne promet que par la foi et qu'autant qu'elle est éclairée de la foi. Or, la foi dans ses châtiments les plus redoutables ou dans ses plus belles espérances n'a rien encore qui nous frappe les yeux; au lieu que l'intérêt nous montre des biens présents, des biens visibles et qui flattent toutes nos inclinations; il est difficile de s'en défendre, étant aussi dominés que nous le sommes par les sens.

Je vois, chrétiens, où je m'engage, et c'est un sujet infini que toutes les injustices de l'intérêt: je dis même ces injustices évidentes, connues, qu'on ne peut se déguiser à soi-même et qu'on se reproche en secret, lorsqu'on les commet néanmoins le plus ouvertement et avec le plus d'assurance. Avouons-le en effet, mes frères, et déplorons-le dans la plus amère douleur: tout cède à cette fausse divinité. Dès que l'intérêt a parlé, et qu'on lui a une fois prêté l'oreille, il n'y a plus de crime qui coûte pour lui obéir. Il faudrait parcourir tous les temps, et faire paraître devant vous tous les états du monde. Quel temps, oserai-je le prononcer! quel Etat du monde trouverons-nous, que l'intérêt n'ait pas rempli de toutes les iniquités? Je ne puis tout dire; mais j'en dirai du moins assez pour vous faire sentir une vérité qui n'est déjà par elle-même que trop constante.

Car si le bon droit est vendu, et la veuve pillée, le faible accablé, les peuples vexés; s'il y a dans le monde des divorces, des haines, des procès, des fraudes, des trahisons, des concussions, des usures, des simonies; la source empoisonnée qui corrompt tout, n'est-ce pas l'intérêt? Je reprends, et suivez-moi.

C'est l'intérêt qui change l'autorité légitime des grands dans l'Empire quelquefois le plus dur et le moins soutenable. Ils n'ont jamais assez; et pour avoir, leurs titres les plus solides sont les violences et le pouvoir. On exige au centuple; on surcharge des vassaux, on opprime des voisins: comment? Apprenez-le de l'impie Achab, et plus encore de sa perfide épouse Jézabel. Ils virent la vigne de Naboth; ils voulurent s'en emparer et l'unir à leur domaine; et parce que Naboth, ce sujet d'ailleurs si fidèle, parut attaché à conserver l'héritage de ses pères, on trame sa perte. Jézabel, cette reine également impérieuse et avare, suscite contre lui de faux témoins. Naboth est accusé, condamné, et par sa mort devient la victime de l'insatiable avarice de la princesse et du prince. *Occidisti* (III *Reg.*, XXI); vous lui avez ôté la vie, à cet homme aussi pauvre qu'il était innocent, disait le prophète à Achab: vous avez versé son sang: et le seul crime qui l'a rendu coupable à vos yeux, c'est que vous avez voulu usurper un bien qui lui appartenait, et qui faisait dans sa pauvreté toute sa subsistance: *occidisti et possedisti.*

C'est l'intérêt qui fait des tribunaux de la Justice le siége des plus odieuses procédures et de la plus criante chicane. On veut se remplir aux dépens des parties; et de là, pour en avoir tout le loisir, tant de délais que l'on affecte, tant d'incidents nouveaux que l'on fait naître, tant de labyrinthes pour embarraser, pour compliquer les affaires. Toute cause est bonne à défendre, dès qu'il y a du profit à espérer. On en altère le rapport; on en déguise les points les plus importants; on en fait monter les frais à des sommes excessives; on reçoit de tous les endroits, et après bien des tours et des retours, celui qui se trouve enfin le mieux fondé dans ses demandes et que l'on y confirme, c'est celui qui a su répandre avec plus d'abondance et plus donner.

C'est l'intérêt qui anéantit les devoirs de la vie les plus essentiels: la société; on ne se connaît plus dès qu'on a ensemble quelque intérêt à démêler. Des parents, pour éviter toute querelle, des frères et des sœurs

sont obligés de se séparer et de vivre les uns à l'égard des autres comme des étrangers. L'amitié : il n'en est point de si vive et de si ardente, que l'intérêt tout à coup ne puisse éteindre : le mien et le tien, dit saint Chrysostome, parole qui glace les cœurs, et qui seule rompt les liaisons les plus étroites. La commisération et la pitié : on laisse tranquillement périr le pauvre sans le soulager, comme ce riche qui refusait même à Lazare les miettes qui tombaient de sa table. On tient, selon l'expression figurée et l'exemple de l'Evangile, on tient impitoyablement le pied sur la gorge à un débiteur qu'on traite dans toute la sévérité, et qu'on ruine de fond en comble, pour ne vouloir pas attendre quelque temps, ni relâcher quelque chose de l'intérêt. L'obéissance : combien de sujets l'argent a-t-il soulevés contre le souverain, et combien de guerres intestines a-t-il allumées dans les maisons particulières ou dans la république ! La pudeur : tout l'or ne la peut acheter; mais combien de fois néanmoins a-t-elle été vendue au poids de l'or, et quels détestables commerces l'intérêt n'a-t-il point établis ! La fidélité : on se parjure à la face du magistrat, dès qu'il s'agit de l'intérêt, et sur les saints livres on soutient, sans respect de la vérité, le plus noir mensonge. Les soldats, qui furent témoins de la résurrection de Jésus-Christ, la rapportèrent d'abord telle qu'ils l'avaient vue : mais la récompense qu'on leur promit, leur fit bientôt changer de langage et avancer la plus insigne imposture. Enfin le culte de Dieu, la religion : l'intérêt détruit tout. Un homme intéressé, dit saint Paul, c'est un idolâtre : *avaritiam, quæ est simulacrorum servitus* (*Col.*, III); ou, pour ne point user de figure, un homme intéressé, ajoute l'Apôtre, c'est un homme sans foi : *cupiditas quam quidam appetentes, erraverunt a fide* (I *Tim.*, VI), Nous en avons assez la preuve dans ces derniers temps : combien de gens élevés dans l'hérésie, mais éclairés de Dieu et touchés de tant de conversions dont ils avaient été spectateurs, et dont on leur avait fait connaître les solides motifs, sont demeurés toutefois, et demeurent encore dans leur obstination, par des vues d'intérêt, dont les plus puissantes considérations ne les ont pu détacher !

L'esprit tentateur connaissait bien sur cela la force de l'intérêt ; et quand il voulut se faire adorer de Jésus-Christ, il le porta sur une montagne, lui montra tous les royaumes du monde, et lui promit de l'en rendre maître, s'il se prosternait seulement une fois devant lui : *hæc omnia tibi dabo si cadens adoraveris me* (*Matth.*, VI.) Le démon de l'intérêt fut alors vaincu ; et il fallait une vertu toute divine pour le surmonter : mais dans la suite des temps il s'est bien dédommagé de sa perte ; et ce qu'il n'a pu obtenir du maître, il l'a bien regagné sur les disciples. Car je ne prétends point cacher un scandale dont le libertinage voudrait en vain se prévaloir, puisque nous sommes les premiers à le condamner et à le condamner hautement. C'est que l'intérêt n'a pas toujours épargné le cher troupeau de Jésus-Christ ; je dis ses ministres mêmes, et je ne craindrai point de renouveler ici la plainte de Jérémie, que partout on sacrifie à l'avarice ; *omnes avaritiæ student* : depuis le plus petit jusqu'au plus grand, *a minore usque ad majorem* (*Jer.* VI) ; et, ce qu'il y a de plus déplorable, depuis le prophète qui annonce les divines vérités jusqu'au prêtre qui sert à l'autel ; *et a propheta usque ad sacerdotem.* (*Ibid.*) L'intérêt, après avoir fait de Judas, tout apôtre qu'il était, un envieux, prenant toujours de nouveaux accroissements dans son cœur, qu'en fit-il enfin ? un traître, il vend Jésus-Christ trente deniers ; un profanateur, il se présente à la table de Jésus-Christ avec son péché et en cet état il communie ; un parricide, il cause la mort à Jésus-Christ, c'est-à-dire à son bienfaiteur, à son sauveur, à son Dieu ; un désespéré, dans l'horreur de son crime, il attente lui-même à sa propre vie, et commence déjà par ses mains le juste châtiment de son intérêt. Ah ! mes frères, combien d'hommes aussi intéressés que lui, ont dit comme lui, et le disent en toute occasion : *Quid vultis mihi dare?* (*Matth.* XXVI.) Que voulez-vous me donner, et je m'engage à vous délivrer de ce compétiteur qui vous incommode et à le ruiner ; et je m'engage à faire réussir pour vous cette affaire et à en venir à bout ; et je m'engage à vous procurer ce poste et à vous mettre dans cette place : et quoi qu'il en coûte, quelques voies qu'il y ait à prendre, je suis prêt à vous servir partout et contre tous. *Quid vultis mihi dare?* que voulez-vous me donner et je vous réponds de relever votre fortune, de rétablir votre commerce, de vous faire entrer dans ce parti, où vous pourrez en très-peu de temps réparer toutes vos pertes par de prompts et amples profits : *et ego eum vobis tradam.* Mais il y faudra employer le mensonge, la fausseté, la fraude, l'oppression, mille détours, mille vexations : il n'importe : et de quoi êtes-vous en peine? Ce sont-là des scrupules et avec ces scrupules on ne fait rien dans la vie. L'intérêt, voilà la grande raison, voilà une raison supérieure et au-dessus de tout : bien ou mal, il faut avoir. *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam* (*Ibid.*).

Il n'y a donc point, selon le Sage, de plus méchant homme que celui qui est gouverné par l'intérêt : *Avaro nihil est scelestius.* (*Eccli.*, X.) Il n'est rien de plus criminel que d'aimer les richesses : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam.* Car un avare, poursuit Salomon, donne son âme pour un vil prix : *Nam et ipse animam suam venalem habet.* D'où Jésus-Christ conclut qu'on ne peut tout ensemble être attaché aux biens de la vie et servir Dieu ; qu'entre ces deux maîtres, je veux dire Dieu et l'intérêt, l'alliance est absolument impossible, et que pour être à l'un, il faut absolument renoncer à l'autre : *Non potestis Deo servire et mammonæ* (*Matth.*, VI). La conscience a beau se récrier sur

l'injustice, l'intérêt sait affermir un cœur contre tout ce qui pourrait l'ébranler : contre des créanciers qu'on réduit à l'extrémité faute de payement; contre des enfants qu'on enferme dans un cloître pour avantager un aîné; contre des domestiques qu'on accable de travail, sans leur donner au moins quelques moments pour s'acquitter des devoirs du christianisme; contre des ouvriers qu'on engage par force, et dont on règle à son gré le salaire; contre toute une ville, tout un pays que l'on consume en tirant bien au delà de la loi, et pillant le peuple au même temps qu'on trompe le prince. Sans l'intérêt, l'impie Héliodore n'eût pas profané le temple de Dieu ni violé la majesté du sanctuaire pour en enlever les trésors; sans l'intérêt, Ananias et sa femme n'eussent pas menti au Saint-Esprit, ni voulu dérober à la connaissance des apôtres la réserve qu'ils avaient faite; sans l'intérêt, ce jeune homme de l'Evangile n'eût pas refusé de suivre Jésus-Christ et d'embrasser la perfection où l'appelait ce Dieu sauveur. Otez l'intérêt, le tuteur ne vivra plus des biens de son pupille; l'usurier n'abusera plus, pour faire valoir son argent, de la misère du prochain; le partisan ne fera plus souffrir le public par sa barbare dureté : tout sera dans l'ordre. Mais tant que l'intérêt dominera, tant que cette sangsue criera au fond de nos cœurs : Apportez, apportez : *affer, affer* (*Prov.*, XXX), et tant qu'on l'écoutera, il n'y a point de renversement et de désordre à quoi l'on ne doive s'attendre.

C'est pour cela que David, dans l'ardeur de sa prière, demandait instamment à Dieu qu'il le préservât d'une passion si fatale à l'innocence; et c'est ce que nous ne pouvons trop demander nous-mêmes. ***Inclina** cor meum in testimonia tua, et non in avaritiam.* (***Psal.*** CXVIII.) Défendez-moi, Seigneur, disait le saint Roi, défendez-moi de ce funeste attachement aux biens de la terre; mais attachez mon cœur à vos divins commandements. Ce sont deux choses incompatibles, que votre loi et l'avarice. Tout puissant que je suis sur le trône où vous m'avez élevé; tout comblé que je me vois de vos faveurs, si l'intérêt trouve une fois entrée dans mon âme, ce sera peu de tant de biens que vous m'avez mis dans les mains, fussent-ils mille fois plus abondants, pour me contenter; ni la reconnaissance due à tant de grâces dont vous m'avez prévenu, ni l'attente de vos récompenses, ni la terreur de vos jugements, rien ne pourra modérer cette faim dévorante. ***Averte oculos meos ne videant vanitatem : in via tu vivifica me.*** (***Ibid.***) Ah! Seigneur, détournez mes yeux du vain éclat des richesses; sans cela je ne puis compter de demeurer dans vos voies. Car si ce n'est pas toujours par l'endurcissement de mon cœur que me perdra l'intérêt, ce sera au moins par l'aveuglement de mon esprit. Ou bien l'intérêt nous endurcit, en nous faisant commettre l'injustice, lors même que nous la voyons; ou bien l'intérêt nous aveugle en nous empêchant de voir l'injustice, lors même que nous la commettons : c'est le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De tous les maux dont nous sommes assaillis, il n'en est point de plus dangereux que ceux qui agissent en secret, et que nous n'apercevons pas, lorsqu'ils nous portent de plus mortelles atteintes, et qu'ils font sur nous de plus fortes impressions. C'est en ce sens que le grand saint Léon, pape, nous avertit, que de la part de cet esprit de ténèbres, qui travaille sans relâche à nous entraîner dans le précipice et à nous perdre, il y a bien plus de péril, quand il se tient caché et qu'il ne se montre point à nous, que s'il se présentait à nos yeux et qu'il nous livrât ouvertement ses attaques. Contre un ennemi qui vient de front nous pouvons combattre : on se met en défense et l'on se prépare à le repousser; mais s'il couvre sa marche, s'il use de détours et qu'il approche sans bruit et sans se faire voir, c'est alors qu'on se laisse aisément surprendre, et que dans cette surprise on ne sent presque pas les blessures qu'on reçoit. Or, voilà justement ce qui se passe à l'égard de la trompeuse passion dont je dois présentement vous découvrir les artifices.

Si l'intérêt n'a pas assez de force pour nous endurcir, je dis qu'il a assez d'adresse pour nous aveugler. S'il n'est pas assez puissant pour nous faire commettre l'injustice quand nous la voyons; il est assez subtil pour nous empêcher de la voir quand nous la commettons. Sur quoi j'ai deux questions à résoudre, l'une générale, l'autre particulière. Car est-il aussi vrai que je le prétends, que l'intérêt nous aveugle? Et de plus comment est-ce que l'intérêt nous aveugle? Deux points où je me renferme, et dont il est d'une extrême conséquence que vous soyez pleinement instruits.

Que l'intérêt nous aveugle, soit sur les biens que nous possédons actuellement et dont il nous justifie la possession; soit sur les biens que nous n'avons pas encore, mais que nous nous efforçons d'acquérir, et dont il nous justifie l'acquisition; que l'intérêt, dis-je, sur cela nous aveugle, c'est une vérité, chrétiens, dont il n'est pas difficile de vous convaincre. J'en fonde la preuve sur trois observations que je vous prie de faire avec moi, et dont je forme un raisonnement, lequel, tout moral qu'il est, me paraît avoir toute l'évidence des plus sensibles démonstrations. Ecoutez, riches du siècle, et tremblez : et parmi les riches je ne compte pas seulement ceux qui vivent dans la splendeur et dans l'abondance; mais j'entends toutes les personnes aisées, chacun par rapport à sa profession et à son état.

La première observation que je fais, c'est que de ceux que nous voyons dans le monde et dans toutes les conditions du monde, ou jouir d'une fortune temporelle et déjà faite, ou occupés à la faire, plusieurs (je ne dis pas tous, à Dieu ne plaise!) mais plusieurs

n'y sont parvenus, ou n'y parviennent que par usurpation ; soit qu'ils aient été les héritiers d'un usurpateur, ou que l'usurpation leur ait été propre et personnelle ; soit qu'ils l'aient connue en la faisant, ou qu'ils aient voulu se la dissimuler; soit enfin que ceci regarde tous les biens dont ils sont maintenant possesseurs, ou que cela ne concerne que certains profits, que certaines augmentations, que certains acquêts, et trop subits, et trop au-dessus de la mesure ordinaire, pour avoir toujours été bien légitimes. Quoi qu'il en soit, je le répète, mille gens ont, ou amassent, ce que nul droit ne leur donne ; ce qu'ils ne peuvent donc avoir ni amasser comme ils font, sans crime; et tel qui pense vivre là-dessus en assurance est celui peut-être qui a le plus à craindre. Point d'autre preuve de ce que j'avance, que ce que vous remarquez en tant de rencontres, et ce que vous connaissez : c'est à vous-mêmes que j'en appelle. De combien d'injustices êtes-vous par vous-mêmes témoins; et de combien d'autres avez-vous entendu parler ! Combien de fois avez-vous examiné comment on pouvait s'engager et se sauver en telles et telles affaires, en telles et telles professions, sachant la manière dont on s'y comporte pour gagner et pour s'enrichir ! Combien de fois avez-vous demandé comment feraient telles et telles personnes au temps de la Pâque, pour approcher des sacrements; ce qu'ils feraient à la mort pour se disposer à paraître devant Dieu, n'ignorant pas de combien de mauvaises pratiques, de combien de tromperies, de fourberies, ils sont redevables au prochain, sur quoi il faut nécessairement le satisfaire ! En un mot, c'est une opinion établie et reconnue comme une vérité incontestable dans l'usage de la vie, que si les biens n'étaient possédés que par leurs vrais maîtres, ni acquis que par des voies permises, il faudrait dépouiller bien des riches, et les réduire à un état moins opulent.

Je fais une seconde observation : c'est que de tant de personnes chargées du bien d'autrui, la plupart néanmoins à certains temps de l'année donnent des marques de religion; qu'ils viennent aux tribunaux de la pénitence; qu'ils paraissent à la sainte table; que tous au moins à la mort veulent mourir dans la communion de l'Eglise, et font voir à leur dernière heure des dispositions chrétiennes et du zèle pour leur salut.

Cependant, et c'est la troisième observation, on ne voit point, ou presque point de restitutions. On n'entend point dire que cette province ait été dédommagée de tant de voleries qui y ont porté la désolation : on n'entend point dire que les pauvres aient enfin reçu la part des revenus ecclésiastiques qui leur appartenait, et qu'on leur avait si longtemps refusée : on n'entend point dire que cette portion de terre ait été démembrée et remise à son premier et unique maître : on n'entend point dire que cet homme ait abandonné tel et tel parti, tel et tel commerce, où il profitait au delà des règles ; que cet achat, que ce contrat usuraire aient été compensés ; qu'après ce procès si injustement intenté, aussi injustement poursuivi, plus injustement décidé, juges, parties et tous les ministres que la loi y a employés, aient soulagé cette famille opprimée, aient relevé ce malheureux déchu de son droit. On ne l'entend point dire : et sans doute, si ces choses étaient aussi fréquentes qu'elles le devraient être, on en serait informé. Le bien demeure dans les mêmes mains qui l'ont enlevé, ou qui l'enlèvent encore, et passe à des successeurs qui ne sont pas mieux fondés à le conserver.

Or je reviens, et pour reprendre ma proposition, savoir que l'intérêt nous aveugle, voici comment je raisonne. Ce monstrueux assemblage de religion et d'iniquité : je dis de religion, dans des chrétiens qui s'acquittent comme les autres des devoirs du christianisme, qui s'assemblent avec les autres aux mêmes autels, qui participent aux mêmes mystères; je dis d'ailleurs d'iniquité dans ces mêmes chrétiens, saisis d'un bien qui n'est point à eux, et ne restituant rien, ne se dépouillant de rien : que dis-je ? tenant toujours la même conduite, et usant toujours des mêmes moyens : encore une fois cet assemblage monstrueux ne peut venir que de trois principes. Ou bien c'est une grossière ignorance de l'obligation indispensable que Dieu, et après Dieu, la nature nous impose, de ne faire tort à personne, et de réparer tout le tort qu'on a fait. Mais cette loi est si universelle, si naturelle, si conforme à la raison, si profondément imprimée dans tous les cœurs, qu'il est rare, et même comme impossible de n'en pas avoir une pleine connaissance. Ou bien c'est une opiniâtre obstination dans le crime, tellement que l'on affecte, pour se conformer à la coutume, certains dehors de piété, tandis qu'au fond on veut toujours persévérer dans son péché, sans égard aux sacrements que l'on profane, et à l'éternité dont on désespère. Mais cet état après tout est moins ordinaire ; et il faut convenir que si les gens étaient bien persuadés sur ce point de leur devoir, il y en a peu qui ne consentissent à se dessaisir, plutôt que de s'abandonner à ces excès sacriléges et à ce désespoir. Il en faut donc venir à un troisième principe plus commun ; et c'est l'aveuglement de l'esprit : car de cet aveuglement de l'esprit, suit en effet cette bizarre et criminelle réunion que je déplore, et par où se trouvent dans le même sujet deux choses aussi incompatibles, que le sont l'iniquité d'une part, et la religion de l'autre. Voulez-vous sur cela connaître les illusions, les artifices de l'intérêt? Il nous aveugle ; mais par où et comment est-ce qu'il nous aveugle ?

Autre article que je ne puis traiter à fond ni dans toute son étendue : ce serait m'engager en trop de questions. Il me suffira de toucher légèrement quelques points plus marqués, et d'entrer dans une courte discussion de quelques maximes dont l'intérêt nous prévient. Maximes que nous portons bien au delà des bornes qui leur sont pres-

crites. Maximes que nous interprétons, que nous appliquons sans règle, et au gré de l'avare convoitise qui nous possède. Maximes d'autant plus propres à nous séduire, que s'accommodant à notre inclination, elles n'ont rien du reste, à ce qu'il nous paraît, que d'équitable.

Ainsi, pour m'expliquer, on s'appuie sur une possession abusive et sur une fausse prescription : on se persuade pouvoir garder légitimement et selon la conscience tout ce qu'on a dans les mains, soit que ce soit un acquêt propre, ou que ce soit une succession. Je l'ai, dit-on ; pourquoi m'en défaire ? C'est mon bien. Mais si l'on n'était pas aveuglé par l'intérêt, on reconnaîtrait bientôt la mauvaise foi où l'on est, et que nul privilége ne peut justifier une possession de mauvaise foi ; que la prescription ne passe point à des biens mal acquis, et que les enfants succèdent à l'iniquité des pères, en succédant à des héritages que leurs pères leur ont transmis sans autre titre que les malversations et les rapines ; que souvent on n'en aperçoit pas l'injustice, parce qu'on ne la veut pas apercevoir ; que bien loin d'entrer là-dessus dans une sérieuse recherche, on en écarte la pensée ; qu'on étouffe tous les remords, tous les doutes ; et que par un renversement bien déplorable, on tourne toute son attention à se cacher l'état de ses affaires, au lieu de s'appliquer à le connaître.

On fait valoir de spécieux prétextes, et on les exagère. Tantôt c'est une impuissance actuelle où l'on prétend être de satisfaire ; une famille qui va tomber, si l'on ne prend soin de la soutenir par les voies qui se présentent ; un rang d'où il faudrait descendre, si l'on n'y pouvait plus faire une figure convenable. Tantôt c'est le silence de ceux qui semblent avoir été lésés, et qui ne redemandent rien. Tantôt ce sont quelques aumônes qu'on a déjà faites, ou qu'on a ordonnées dans l'avenir, et même quelques restitutions. Mais si l'on n'était pas trompé par l'intérêt, on conviendrait aisément que l'impuissance dont on se prévaut, n'est point communément telle qu'on le dit et qu'on le veut penser ; qu'on doit rendre au moins à proportion du pouvoir présent où l'on se trouve ; que c'est mal soutenir une famille et un rang, quand le prochain y est intéressé, et qu'il y va de la perte et du malheur des autres : qu'ils ne parlent point, qu'ils ne se plaignent point, parce que peut-être ils ignorent le tort qu'ils ont reçu, ou parce qu'ils n'espèrent aucun fruit de leurs demandes ni de leurs plaintes, ou parce que la crainte les arrête, et qu'ils n'osent pas s'exposer par leurs poursuites à encourir la disgrâce d'un grand, d'un homme constitué en dignité : que des aumônes faites aux pauvres ne donnent rien à celui qui a souffert le dommage, et que c'est lui toutefois qu'il faut d'abord contenter ; que les aumônes mêmes qu'on fait sont très-légères, aussi bien que les restitutions imparfaites qu'on a commencées, et qu'on ne veut point achever.

On s'autorise d'un prétendu droit de compensation. Un domestique se paye par lui-même ; un marchand s'imagine qu'il peut survendre aux uns pour regagner ce qu'il perd sur les autres ; dans un partage de biens, des héritiers se font l'un à l'autre mille supercheries et tirent en secret tout ce qui leur tombe sous la main, convaincus ou voulant l'être que leurs cohéritiers ont bien profité plus qu'eux, qu'ils ont été d'ailleurs bien plus avantagés et qu'il en est encore bien dû de reste à la succession. Mais si l'intérêt ne nous fermait pas les yeux, on comprendrait sans peine que ces sortes de compensations sont toujours très-dangereuses, toujours contraires au bon ordre, et presque toujours ou absolument injustes quant au fond, ou trop abondantes et fort au-dessus de la valeur des choses.

On s'en tient à certaines coutumes qui semblent avoir prévalu à la loi et à la raison ; c'est ainsi, dit-on, que l'on contracte en telle province et parmi nous ; c'est ainsi que les autres en ont usé avant moi et qu'ils en usent comme moi en tels emplois et en telles charges. Je le sais, mon cher auditeur, ils en usent comme vous, et vous en usez comme eux ; mais que n'êtes-vous plus en garde contre la séduction de l'intérêt ? vous verriez que nul usage ne peut l'emporter sur la justice et sur la loi de Dieu ; que ce sont alors des abus, et que ces abus ont été de tout temps et par tous condamnés ; que tous les maîtres de la morale, directeurs, prédicateurs, en particulier, en public, les ont mille fois proscrits, et que la seule cupidité les a maintenus et les maintient.

On se repose sur les décisions de quelques docteurs qu'on a consultés. Ce n'est pas sans conseil que j'agis ; non, ce n'est pas sans conseil ; mais ce conseil, d'où vous est-il venu ? mais pour l'avoir ce conseil, à qui avez-vous eu recours ? mais remarquez-vous que pour ces sortes de conseils, de tous les ministres du Seigneur et de tous les directeurs des âmes, c'est toujours aux moins sévères que vous vous adressez, et quelquefois après en avoir éprouvé le peu de suffisance ? mais faites-vous réflexion que vous avez même pallié, altéré le fait en l'exposant, longtemps disputé pour le défendre, et arraché une parole dont auront également à répondre, et celui qui l'a prononcée et celui qui l'a suivie. Or, voilà ce que l'intérêt vous cache ; et sans l'intérêt, voilà sur quoi vous prendriez de plus solides et de plus sûres précautions.

On fait plus encore, et par un dernier aveuglement on n'écoute que soi-même, on n'en veut croire que soi-même, on s'établit soi-même juge en sa propre cause ; on a ses principes, et là-dessus on raisonne : Je sais ce que j'ai à faire, dit un homme, j'ai mes raisons, et quel autre me faut-il que moi-même pour me déterminer. Quel autre, dites-vous ? il est aisé de vous le marquer ; un juge désintéressé, et par conséquent un juge que l'amour de soi-même ne prévienne point, un juge que la passion ne conduise point, à qui elle ne suggère point de vaines subtilités

pour décider toujours en sa faveur. Tel est, dis-je, le juge en qui vous devez vous confier, et non en vous-mêmes. C'est ce que vous n'observez pas, parce que vous ne le voulez pas; et c'est ce que vous ne voulez pas observer, parce que l'intérêt s'est emparé de votre cœur, et qu'étant maître de votre cœur il s'est rendu maître de votre esprit et de tous ses jugements. Cependant on est tranquille, on ne se reproche rien, on se présente au sacrement de la pénitence, on s'accuse avec assez d'exactitude sur divers sujets; mais au regard de l'intérêt et de toutes les injustices dont il nous peut rendre coupables, on garde un silence profond, persuadé qu'on est de son innocence. Si le confesseur par le devoir de son ministère, et ne comptant pas tout à fait sur cette innocence prétendue, se croit obligé de faire quelques demandes et d'interroger le pénitent, il en est surpris, il s'en formalise, il s'en offense, comme si c'était ne le pas connaître, comme si c'était douter de sa droiture, et qu'il ne fût pas sur cela dans une réputation nette; comme s'il n'était pas homme d'une probité hors de tout soupçon. Préoccupé de ces idées avantageuses, on va avec assurance à la table du Seigneur, et on participe aux saints mystères. On a la même confiance à la mort, et si l'on tremble, c'est sur d'autres matières moins importantes, sans en venir au point capital. On meurt redevable d'un bien qu'on ne peut emporter, mais dont on porte devant Dieu toute l'iniquité et toute la peine. Tant il est certain, conclut saint Chrysostome, que la passion de l'intérêt est une sorte d'ivresse, qui nous ôte tout sentiment, toute vue, et qui nous plonge dans l'aveuglement le plus mortel et le plus difficile à guérir.

Le remède, mes frères, c'est la belle maxime du saint homme Tobie. Ecoutez, pères et mères, voici les derniers enseignements que donne un père à son fils : écoutez tous, chrétiens, voici les dernières paroles d'un mourant. Tobie au lit de la mort appelle son fils, et le saint héritage qu'il lui laisse est cette grande règle de conduite, que je voudrais tellement imprimer dans vos esprits, que tout l'éclat de la fortune humaine n'en pût jamais effacer le souvenir. ***Noli timere, fili mi : pauperem quidem vitam gerimus; sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum, et recesserimus ab omni peccato, et fecerimus bene.*** (*Tob.* IV.) Ah! mon fils, point tant de regrets du passé, point tant de soins du présent, point tant d'inquiétudes sur l'avenir : ***Noli timere, fili mi.*** Il est vrai, nous menons une vie pauvre; à peine avons-nous le nécessaire, et à peine pouvons-nous suffire à notre subsistance; mais mon fils, nous serons toujours assez riches, si nous craignons Dieu : ***Sed multa bona habebimus, si timuerimus Deum***; si nous préservons nos mains de toute injustice et notre âme de tout péché; ***et recesserimus ab omni peccato***; si nous faisons bien; ***et fecerimus bene.*** Ainsi parlait Tobie, et ainsi je vous parle. Je ne condamne point un soin louable de conserver, ni même d'amasser; plusieurs le doivent avoir, un père dans sa famille, une mère dans son ménage. Comme ce ne sont point précisément les pauvres que Jésus-Christ canonise, mais les pauvres de cœur et d'affection; aussi n'est-ce pas précisément le soin des biens que Jésus-Christ condamne, mais un soin trop empressé et sans modération. Car pourquoi tant de projets et tant de mesures? pourquoi tant de pas et tant de travaux? pourquoi cette avidité d'accumuler toujours et d'entasser richesses sur richesses? Est-ce le repos par là que vous cherchez et le bonheur de la vie? Mais ne savons-nous pas que sous cette figure brillante qu'exposent à nos yeux les opulents du siècle, ce ne sont pas ceux qui vivent le plus contents? La crainte de Dieu, cher frère, la paix de la conscience, une fortune médiocre, et dans cette médiocrité la liberté et le dégagement de l'esprit, voilà le plus heureux état du monde. Est-ce pour une maison, pour des enfants que vous travaillez? croyez-moi, et vous le voyez tous les jours, de grands biens ne serviront qu'à les perdre. S'ils sont vertueux et réglés, ils sauront assez se maintenir; Dieu les aidera, il favorisera leurs entreprises, il les bénira. Au lieu qu'il ne permet guère que les biens mal acquis profitent longtemps : tôt ou tard il vient des retours et une famille tombe : enfin il y va de votre salut, et faut-il vous damner pour eux; je dis pour des enfants, qui souvent même ne penseront plus à vous, dès que la mort vous aura fait disparaître, et que par un dernier devoir ils vous auront accompagnés au tombeau? Est-ce que vous êtes de ces âmes de terre, qui aiment l'argent, précisément pour le posséder, sacrifiant tout à cette soif qui les consume? Allez donc, victimes de l'intérêt, et périsse avec vous cet argent là même dont vous avez fait votre divinité : ***Pecunia tua tecum sit in perditionem.*** (*Act.* VIII.) Je ne vois presque plus pour vous de ressource; car vous êtes dans un engagement d'iniquité dont il est rare de revenir, et qui, comme un fiel amer et dévorant, vous rongera le cœur jusqu'à l'extrémité de votre vie. ***In felle enim amaritudinis et obligatione iniquitatis te esse video.*** (***Ibid.***) D'autant plus criminel, que vous perdez pour des biens périssables une félicité immortelle. Eh! ne vaudrait-il pas mieux mille fois faire pénitence du passé, rompre vos liens et apprendre à mépriser désormais des trésors sujets, selon la figure de l'Evangile, aux vers et à la rouille? Vous le pouvez encore, et par là vous vous mettrez en état d'acquérir dans le ciel un trésor qui ne vous sera jamais enlevé, et que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXI.

Pour le mardi de la quatrième semaine de carême.

SUR LA VRAIE ET LA FAUSSE PIÉTÉ.

Nonne Moyses dedit vobis legem? et nemo ex vobis facit legem. (*Joan.*, VII.)

Moyse ne vous a-t-il pas donné la loi? et cependant nul de vous ne la pratique.

Il n'est rien de plus saint que la loi de

Dieu; et je puis ajouter qu'autant que la loi du Seigneur est sainte en elle-même, autant est-elle propre à nous sanctifier. C'est cette divine loi, cette loi sans tache qui convertit les âmes : *lex Domini immaculata convertens animas.* (*Psal.* CXVIII.) C'est elle qui éclaire les plus simples, et qui leur donne la sagesse: *testimonium Dei fidele, sapientiam præstans parvulis.* (*Ibid.*) C'est elle qui dissipe les ténèbres de nos esprits, et qui nous instruit de nos devoirs : *præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (*Ibid.*) Par où le Prophète royal, inspiré de l'Esprit-Saint, nous fait assez entendre que toute la piété roule sur la loi, et doit consister dans un parfait accomplissement de la loi. Grande vérité, mes chers auditeurs, dont je voudrais vous convaincre dans ce discours, où je me propose de vous tracer l'idée d'une piété solide et vraiment chrétienne.

Car toute raisonnable en soi et toute circonspecte qu'est la piété, combien néanmoins se glisse-t-il d'erreurs dans la pratique; et par la faiblesse de nos lumières ou la malignité de nos préventions, à quels égarements n'est-elle point sans cesse exposée? Il ne faut point sortir de notre évangile pour en avoir un exemple. Les Juifs, à qui parlait le Sauveur du monde, et à qui il reprochait de ne pas garder la loi, lui faisaient à lui-même un crime d'avoir guéri un paralytique le jour du sabbat, tandis qu'à ce même jour ils se persuadaient pouvoir circoncire un homme; comme si l'exercice de la charité, et la guérison miraculeuse d'un malade, eût été une œuvre plus servile et plus étroitement défendue que la circoncision : *Si circumcisionem accipit homo in sabbato, mihi indignamini, quia totum hominem sanum feci in sabbato.* (*Joan.*, VII.) C'est ainsi que, selon les préjugés dont nous nous laissons préoccuper, nous donnons à la piété des formes toutes différentes; que souvent nous refusons de la reconnaître où elle est, et que nous pensons l'apercevoir où elle n'est pas; que nous l'étendons et que nous la resserrons; enfin, que nous la concevons telle qu'il nous plaît, et que par là, croyant marcher dans le droit chemin, nous nous détournons des voies de Dieu et nous les quittons.

Il nous est donc, mes frères, bien important d'avoir une juste connaissance de la vraie piété; et la réduisant à l'observation de la loi, nous devons dans cette loi de Dieu distinguer trois choses : l'obligation, la perfection, l'intention. L'obligation, c'est le précepte même et toutes les œuvres que la loi commande sous une peine griève; la perfection, ce sont d'autres œuvres moins expressément ordonnées, ou pour mieux dire de purs conseils, mais toujours conformes à la loi; l'intention, c'est la vue, le motif, l'esprit qui nous dirigent dans la pratique de la loi. Or là-dessus il y a trois illusions que j'entreprends aujourd'hui de combattre, et dont une solide piété nous doit préserver. Car les uns renversent tout l'ordre que la loi demande, et, par une conduite la plus irrégulière, s'attachent scrupuleusement à des œuvres de perfection, pendant qu'ils négligent leurs plus indispensables obligations. D'autres au contraire, et par un excès tout opposé, prescrivent à la loi les bornes les plus étroites, et sans aller jamais au delà, se tiennent tellement renfermés dans les obligations de leur état, qu'ils abandonnent toute œuvre de perfection. Et les derniers, jusque dans les œuvres les plus religieuses, s'arrêtent précisément à l'extérieur, sans les rapporter à Dieu qui en doit être la fin, et sans les relever par la droiture et la pureté de l'intention. A ces trois défauts, trois remèdes qui en sont les correctifs, et qui vont faire le sujet de votre attention : c'est que l'ordre règle notre piété, que la ferveur l'anime, et que l'intention la purifie. Que l'ordre la règle, en nous appliquant d'abord au fond de la loi et aux œuvres d'obligation. Que la ferveur l'anime, en nous portant ensuite à la perfection de la loi et aux œuvres de surérogation. Que l'intention la purifie, en nous faisant prendre l'esprit de la loi, et agir par la vue de Dieu. Sans cet ordre, qui met à la tête de tout l'obligation de la loi, piété vaine et superstitieuse : sans cette ferveur qui s'élève à la perfection de la loi, piété lâche et paresseuse: sans cette intention qui tend à Dieu et à la fin de la loi, piété tout humaine et hypocrite. Trois points que j'ai à traiter après que j'aurai salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un désordre que saint Bernard déplorait de son temps; et ce désordre n'est encore que trop commun dans le christianisme, de s'attacher scrupuleusement à certaines règles, à certaines pratiques moins nécessaires, quoique louables en elles-mêmes et utiles, tandis qu'on néglige des devoirs essentiels, et des articles beaucoup plus expressément ordonnés de Dieu. Non pas, après tout, que je veuille me persuader qu'il soit ordinaire dans le monde aux personnes qui font profession de piété, d'être sujettes à des vices grossiers dont nous avons naturellement horreur. S'il est encore de ces hypocrites qui, comme des sépulcres blanchis, selon la figure de Jésus-Christ, sous un beau visage et de pieux dehors, cachent des âmes toutes corrompues, ce n'est point à eux présentement que je parle. Mais il y a d'autres matières moins odieuses, à ce qu'il paraît, et en quoi, tout déclaré qu'on est d'ailleurs pour la vertu, l'on pèche d'autant plus aisément, que les fautes qu'on y commet, quoique griéves, n'ont pas dans l'opinion des hommes un caractère fort honteux. Expliquons-nous, et comprenez, s'il vous plaît, ma pensée.

Un homme, au milieu du monde et malgré tous les dangers du monde, a su se préserver de sa corruption. On ne voit rien dans toute sa conduite que de réglé, rien dans toute sa morale que de saint; et bien loin de rougir de l'Evangile, il se met hautement du parti de ceux qui l'observent à la lettre. Mais il a

des dettes, ou que ses pères lui ont transmises, ou qu'il a lui-même contractées, et ces dettes grossissent tous les jours sans qu'il prenne soin de les acquitter. Mais il a des domestiques, et après de longues années de service, ces domestiques ne touchent rien de ce qui leur est dû, et seraient même mal reçus à en parler. Mais il s'entretient, il vit, il fait quelquefois largesse à l'Eglise, aux pauvres, d'un bien qui n'est point à lui, et il ne se souvient pas qu'un des premiers devoirs de la piété chrétienne est de rendre promptement et fidèlement au prochain ce qui lui appartient. Une femme est assidue au tribunal de la pénitence où elle demeure longtemps, assidue à la sainte table dont elle approche souvent, assidue à toutes les cérémonies de religion où elle assiste régulièrement : mais du reste tout est mal en ordre dans son ménage; nul arrangement, nulle vigilance; et un mari, toute une famille ont le déplaisir de ne rien trouver en état de ce qui dépend d'une femme, laquelle néanmoins a la réputation de femme dévote et pieuse, et qui agit en effet et s'occupe fort saintement. Je dis de même d'un homme d'église, de même d'un homme d'épée, de même d'un homme de robe; tous uniquement attentifs à eux-mêmes et à leur propre avancement, tandis qu'ils ignorent à quoi les oblige leur caractère, leur dignité, leur charge, et qu'ils dérobent au public les soins qu'ils lui doivent.

Or voilà ce que j'appelle, non point piété, mais illusion, mais superstition; ou si c'est piété, voilà ce que j'appelle piété déréglée, et par conséquent fausse piété, pourquoi? Parce que c'est mettre l'accessoire au-dessus du principal; parce que c'est donner au conseil le rang de précepte, et réduire le précepte au rang de conseil; parce que c'est tout à la fois, et par l'assemblage le plus bizarre, faire plus que Dieu n'ordonne, et ne pas faire ce qu'il ordonne.

Car ce que Dieu ordonne, mon cher auditeur, ce qu'il veut avant toutes choses et préférablement à toutes choses, c'est que vous vous attachiez à la substance et au corps de la loi : *hæc oportuit facere.* (*Matth.*, XXIII.) Après cela vous pourrez aspirer plus haut, et aller jusqu'à la perfection de la loi: *et illa non omittere.* (*Ibid.*) Voilà l'ordre naturel et nécessaire. Ainsi, par exemple, ce que Dieu veut, c'est que vous travailliez à modérer cette attache aux biens de la terre, si contraire à l'esprit de l'Evangile, et qui quelquefois, tout exact et tout scrupuleux que vous êtes sur d'autres points, vous engage dans des affaires délicates et dangereuses pour la conscience : *hæc oportuit facere.* Ce que Dieu veut, c'est que vous vous appliquiez à corriger cet esprit de contradiction, cet esprit aigre, hautain, jaloux, qui ne se produit que trop en mille rencontres, et qui vous porte à des animosités, à des envies dont on ne peut vous faire comprendre la grièveté et l'injustice : *hæc oportuit facere.* Etes-vous à la tête d'une maison? ce que Dieu veut, c'est que vous preniez à tâche de la bien conduire. Etes-vous dans l'autorité? ce que Dieu veut, c'est que vous vous formiez à rendre la justice et à bien gouverner. Êtes-vous dans la dépendance? ce que Dieu veut, c'est que vous appreniez à vous soumettre et à bien obéir : *hæc oportuit facere.* Enfin quelque soit votre état, votre condition, ce que Dieu veut, c'est que vous en connaissiez toutes les obligations, et que vous en fassiez votre étude; que vous sachiez à fond ce qui est de votre ressort, ce qui répond à votre tribunal, et que vous ne manquiez à rien de tout ce qu'exige de vous le ministère où il a plu au ciel de vous employer. Voilà, dis-je, ce que Dieu veut; et puisque Dieu le veut, et que la volonté de Dieu est la règle de toute sainteté, voilà le fondement et la base sur quoi doit être appuyé l'ouvrage de votre sanctification: *hæc oportuit facere.* Renversez cet ordre, ce n'est plus par l'Esprit de Dieu que vous agissez: j'en dis trop peu; c'est même contre le gré de Dieu, et par une suite incontestable, votre piété fût-elle mille fois plus ardente, rien de tout ce que vous faites n'est de poids devant Dieu, ni marqué de son sceau.

Vous me direz que tout ce que vous pratiquez, ce sont après tout de bonnes œuvres : Oui, répond Tertullien, ce sont de bonnes œuvres dans leur substance, mais viciées dans leurs circonstances. Or, suivant la maxime commune, tout ce qui est bien, et réputé bien, doit être tel, qu'il ne s'y mêle aucun vice capable d'en altérer la nature et d'en avilir le prix. Ce sont de bonnes œuvres, ajoute saint Ambroise; mais ces bonnes œuvres, au lieu de vous avancer, vous égarent : Comment cela ? Il est vrai, reprend ce saint docteur, ce n'est pas comme les libertins du siècle et les impies, que vous vous égarez; mais votre erreur, pour être plus spécieuse, n'en est que plus difficile à guérir. La pensée de ce Père est également subtile et solide; il fait allusion à ces paroles du *Deutéronome*, lorsque Moïse, de la part de Dieu, dit aux Israélites : Marchez par cette voie, c'est la voie du Seigneur, et ne vous en détournez, ni pour aller à la droite, ni pour aller à la gauche : *Non declinabitis neque ad dexteram, neque ad sinistram.* (*Deuter.*, XII.) Or, demande saint Ambroise, qui sont ceux qui quittent les voies de Dieu pour aller à la gauche ? Ce sont ces pécheurs qui se laissent entraîner par leurs passions, et qui vivent dans de criminelles habitudes. Et qui sont ceux qui s'éloignent de ces mêmes voies de Dieu pour aller à la droite ? Ce sont ces âmes qu'une fausse lueur éblouit, et qui, trompées par une vaine apparence, s'adonnent à des œuvres, bonnes de leur fonds, mais hors de leur place. Ce n'est pas dans les uns et dans les autres le même égarement; mais c'est toujours égarement dans les uns aussi bien que dans les autres; et il importe peu, ce semble, que se soit à la gauche ou à la droite qu'ils s'égarent, s'ils se mettent tous en danger de tomber dans le même précipice, et de s'attirer la même malédiction.

Car malheur à vous, disait le Sauveur du monde aux pharisiens : *Vœ vobis.* (*Matth.*, XXIII.) Pourquoi ? Parce que vous craignez qu'il ne se glisse un moucheron dans ce que vous buvez, tandis que vous ne faites nulle difficulté d'avaler un chameau. Malheur, *Vœ.* Pourquoi ? Parce que vous vous appliquez à découvrir dans l'œil de votre frère une paille, tandis que vous veillez assez peu sur vous-mêmes pour ne pas apercevoir une poutre dans le vôtre. Malheur, *Vœ.* Pourquoi? Parce que vous êtes d'une exactitude infinie à observer les traditions de vos pères, tandis que vous transgressez ouvertement et sans peine les commandements de Dieu. Malheur, *Vœ.* Pourquoi ? Parce que vous payez régulièrement et avec une fidélité extrême la dîme des plus petites herbes, tandis que vous abandonnez les points fondamentaux sur quoi roule toute la religion, et même toute la société humaine, qui sont la justice, la miséricorde, la bonne foi; ***Et reliquistis quæ graviora sunt legis, judicium, et misericordiam, et fidem.*** (*Ibid.*) Le dirai-je, mes chers auditeurs, et pourquoi ne le dirais-je pas après saint Jérôme ? Malheur à nous-mêmes qui avons hérité de tous les vices de ces dévots prétendus de la Synagogue; à nous-mêmes, qui, par je ne sais quel esprit que réveillent les seuls exercices extraordinaires, oublions quelquefois dans la pratique de nos devoirs ce qu'il y a pour nous de plus indispensable : *Vœ nobis ad quos Pharisæorum vitia transierunt.* (Hieron.)

On est dévot, mais on n'a ni la simplicité, ni l'intégrité de la foi. On abonde dans son sens ; on s'érige en juge des plus profonds mystères de Dieu et de sa grâce. On s'infatue de doctrines étrangères et nouvelles ; on s'y attache opiniâtrément; et plutôt que d'y renoncer, on brave, si je l'ose dire, tous les foudres de l'Eglise, et l'on s'élève avec mépris contre ses décrets les plus authentiques et les plus sacrés. On est dévot ; mais par un respect mal entendu, on s'éloigne des sacrements, on n'a pas même égard au précepte de la Pâque, et dans une longue suite d'années on se tient précisément et tranquillement séparé de Jésus-Christ : ou par un excès tout opposé, on se fait un usage de la communion, on s'en fait une habitude, une coutume; et pourvu qu'on participe au corps du Seigneur, on ne sent aucun reproche, ni du peu de préparation qu'on y apporte, ni du peu de fruit qu'on en retire. On est dévot; mais sans se réformer soi-même, on voudrait réformer le genre humain. Censeur impitoyable, on n'exécute rien, et l'on n'épargne personne; on prend ombrage de tout, on entrevoit le mal où il n'est pas; et sur les soupçons les plus faibles et les plus téméraires, on éclate contre des gens dont la conduite est très-innocente et qui n'ont que des vues fort droites. On est dévot; mais au lieu de se faire violence et de condescendre dans des occasions où la raison le demanderait, on se livre à ses humeurs, à ses chagrins, à ses idées fantasques et capricieuses. On s'y obstine d'autant plus qu'on croit rendre en cela service à Dieu : toute une maison en souffre; et la paix même en est quelquefois tellement troublée, qu'il en faut venir à des divorces qui étonnent le public, et qui le scandalisent. On est dévot ; mais on n'en est pas moins rempli de soi-même : comme ce pharisien qui vint prier dans le temple, et qui remerciait Dieu, de ne pas ressembler aux autres hommes, qu'il traitait tous d'injustes, de voleurs, d'adultères; on s'applaudit de son état; on se rend secrètement et presque imperceptiblement un témoignage qui flatte le cœur et qui l'enfle; on goûte les éloges qu'on reçoit; on se met au rang des élus de Dieu, et l'on regarde en pitié la multitude ignorante et peu versée dans les mystères d'une vie intérieure et spirituelle. On est dévot; mais bien entendu qu'on aura toutes ses aises, et qu'on en jouira; qu'en retranchant dans la table, dans l'équipage, dans l'habillement, dans l'ameublement, dans le logement toute superfluité également éclatante et inutile, on en retiendra toute la commodité : rien qui gêne, rien qui mortifie; recherches continuelles de tout ce qui peut contenter l'amour-propre, et satisfaire les inclinations, quoiqu'honnêtes du reste et sans aucun excès. On est dévot, et l'on ne sait rien digérer, rien supporter, rien pardonner. Sous un air de modération, on nourrit au dedans de soi des ressentiments qui vont jusqu'à la haine; on se fait un monstre de la moindre offense, et l'on en conserve toujours le souvenir. Les pharisiens poursuivirent le Fils de Dieu jusqu'à la mort; et par un faux zèle on conspire non-seulement contre des particuliers, mais contre des sociétés entières; on ne cesse point de les persécuter, de les calomnier, de les diffamer. On voudrait les détruire de fond en comble et les perdre. Or, reprenons; et qu'est-ce que tout cela ? A le bien définir, c'est se dire dévot, et n'être pas chrétien; car le christianisme, le vrai christianisme, c'est la pureté de la foi, c'est la soumission de l'esprit, c'est le détachement du cœur, c'est la mortification de la chair, c'est l'humilité, le mépris de soi-même, le pardon des injures; c'est la patience, la douceur, la charité; et voilà souvent, tout pieux qu'on croit être, ou qu'on le paraît, ce qu'on ne pratique et ce qu'on ne connaît guère. ***Vœ nobis ad quos Pharisæorum vitia transierunt.***

N'est-ce pas cela même aussi qui décrie la dévotion, et qui donne lieu aux fréquentes railleries qu'en font les libertins ? Non pas que le monde ait droit là-dessus d'attaquer la piété en général, et de faire indifféremment le procès à toutes les personnes vertueuses : mais l'occasion n'en semble-t-elle pas assez naturelle, et le prétexte n'en est-il pas quelquefois assez spécieux ? Car voilà, mes frères, il faut l'avouer, voilà un des scandales du christianisme le plus apparent : de voir des gens se piquer de régularité, être dévots de profession; et cependant paraître aussi âpres au gain, aussi entêtés d'une fortune

temporelle, aussi inquiets dans les maux de la vie, aussi amateurs d'eux-mêmes que les plus mondains : d'entendre une femme parler le langage des anges, s'exprimer sur les choses de Dieu dans les termes les plus relevés, et cependant déchirer la réputation de son prochain, et couvrir d'un voile de religion, en déplorant la corruption des mœurs, la plus subtile et la plus maligne médisance : d'apercevoir sous des manières simples et modestes, une estime de son mérite, une complaisance secrète, une sensibilité sur le point d'honneur qui se blesse de tout, des vues dans une école d'humilité plus orgueilleuses que dans les états les plus profanes. Qu'un tel, dit-on, réprime ses vivacités et ses emportements, et qu'il s'accoutume à souffrir une parole qui échappe, lui qui parle tant de sévérité et de pénitence. Que telle et telle ne vivent-elles bien ensemble, elles qui se voient si souvent à la table de Jésus-Christ? On le dit; et quoiqu'il fût plus à propos de se taire, ces reproches après tout sont-ils mal fondés ? Que votre piété soit une piété solide, c'est-à-dire que ce soit une piété réglée et ordonnée : qu'antécédemment, et par préférence à tout le reste, elle vous rende fidèles à vos devoirs, surtout à certains devoirs de probité, d'équité, de droiture, de sincérité, de bonne foi, d'humanité, de société, de soin et de vigilance, selon que la religion, que la raison, que le monde les exigent de vous: alors le monde l'estimera, alors le monde le plus libertin la canonisera.

Et c'est de là que le Saint-Esprit, pour nous représenter la femme forte, cette femme vraiment pieuse, ne nous en a point tracé une de ces peintures brillantes qui éblouissent, mais qu'il en a réduit toute l'idée aux points les plus ordinaires : à craindre Dieu, à mériter la confiance de son époux, à élever ses enfants, à veiller sur son domestique et à le bien entretenir, à soulager les misérables et à pourvoir aux besoins des pauvres; enfin toute qualifiée qu'elle est, à ne point passer les journées dans une dévote oisiveté, mais à prendre elle-même le fuseau, et à travailler de ses mains. Voilà votre modèle, femmes chrétiennes, et puissiez-vous l'avoir toujours devant les yeux pour vous y conformer ! C'est par là que cette sainte femme devient une source de grâces, de bénédictions, de paix dans sa maison; et qu'elle en est tout à la fois l'admiration, l'amour, l'exemple : *Surrexerunt filii ejus, et beatissimam prædicaverunt* (*Prov.*, XXXI); par là qu'elle se distingue du commun des femmes, et qu'elle est si rare, qu'on ne sait proprement où la trouver, ni quel endroit du monde est assez heureux pour la posséder, *quis inveniet?* (*Ibid.*) par là qu'elle est plus précieuse que les perles qu'on apporte des régions les plus éloignées : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Ibid.*) Cependant est-ce là qu'elle en demeure? Non, chrétiens; mais au précepte elle ajoute le conseil et les plus sublimes exercices. Comme l'ordre doit régler la vraie piété en l'appliquant d'abord aux œuvres d'obligation, il faut encore que la ferveur l'anime en la portant aux œuvres de perfection : seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une autre erreur, mais une erreur d'autant plus répandue parmi ce que nous appelons honnêtes gens du monde, qu'elle est plus commode, et qu'elle autorise notre négligence; de borner toute la piété chrétienne à certains devoirs capitaux et d'une nécessité indispensable, et de regarder du reste comme soins superflus toutes les autres pratiques d'une dévotion agissante et fervente. Mon état, dit-on, et dans mon état mes obligations, voilà le fond sur lequel je dois bâtir; voilà ma sphère; et, sans sortir de cette circonférence, c'est là que je dois tout rapporter, et là même que je dois me renfermer. Hors de là je ne m'engage à rien, et je me tiens quitte auprès de Dieu. Ainsi pensent une infinité de chrétiens, ainsi s'en expliquent-ils : comme si dans un édifice l'on s'arrêtait aux fondements sans l'élever et le conduire jusqu'au comble. Or, le fondement de la piété, mon cher auditeur, c'est l'obligation; mais l'accroissement et le progrès, mais le comble, c'est la perfection. Sans les œuvres d'obligation, ce ne peut être qu'une piété superstitieuse et mal réglée; et sans les œuvres de perfection, ce ne peut être qu'une piété oisive et paresseuse : d'où il s'ensuit que ce n'est donc point une vraie piété, et que ce nom ne lui est point dû, pourquoi? Parce que ce n'est point cette piété que l'Apôtre souhaitait aux fidèles, et qu'il demandait pour eux quand il leur disait : Mes frères, nous prions chaque jour pour vous, et nous demandons qu'à l'égard de Dieu vous vous comportiez d'une manière digne de Dieu : *Non cessamus pro vobis orantes et postulantes, ut ambuletis digne Deo.* (*Coloss.*, I.)

Allons au principe, et qu'est-ce que la piété? C'est, répond le Docteur angélique, une promptitude, une affection avec laquelle l'âme se porte à tout ce qui est du service et du culte de Dieu. C'est, à prendre le terme dans sa propre signification, un attachement, un dévouement particulier à Dieu. C'est comme le zèle, le feu, l'ardeur de l'amour; j'entends de l'amour de Dieu. Or, en quoi il se montre, cet amour, n'est-ce pas quand l'âme toute remplie de Dieu, et tout occupée du désir d'honorer ce souverain Être, ne distingue plus, dans un sens favorable et que vous comprenez assez, ni ce qui est ordonné, ni ce qui est seulement de conseil : quand elle n'attend point, pour agir, qu'il y ait un précepte rigoureux ni une loi absolue; mais qu'elle est uniquement en peine que Dieu agrée les vœux de son cœur, et les saints mouvements qui la guident : quand elle est ingénieuse à imaginer sans cesse de nouveaux moyens, et à se tracer mille manières différentes de rendre hommage au Maître qu'elle adore, et de célébrer ses grandeurs : quand elle n'est pas moins

attentive ni moins régulière à ne se départir en aucune sorte de tout ce qu'elle s'est elle-même prescrit sur cela, que si elle y avait l'engagement le plus inviolable : enfin, quand elle n'en fait jamais assez selon son gré ; que quoi qu'on lui ait marqué, elle va toujours bien au delà ; quand elle embrasse tout ce qui lui peut convenir dans son état ; et que, jusqu'aux plus petites choses, tout lui devient précieux et important, dès que c'est le bon plaisir du Seigneur, et que sa gloire y est intéressée. Voilà, dis-je, suivant la parole du grand Apôtre, comment elle sert Dieu en Dieu : *Ut ambuletis digne Deo.*

Autrement, chrétiens, quels témoignages donnez-vous à Dieu d'une union spéciale et plus intime avec lui? A quoi faites-vous connaître ce que vous sentez intérieurement pour lui? D'où juger que c'est une affection toute singulière, que c'est une charité pure, une charité toute divine qui vous inspire et qui vous attache à lui?

Car de dire, mon cher auditeur, que vous êtes spécialement dévoué à Dieu, lorsqu'on ne vous voit rien faire de vous-même pour Dieu; de vous persuader que c'est le cœur qui le cherche, quand vous n'agissez que par une nécessité pressante et par un ordre supérieur; de vous flatter que vous avez les sentiments et la tendresse d'un fils, quand vous ne tenez point d'autre conduite que celle d'un esclave; de prétendre que vous brûlez au dedans, quand au dehors vous êtes tout de glace, si mesuré, si réservé, comptant toutes vos démarches, et ménageant tous vos pas; de croire que c'est un vrai zèle qui vous anime, un vrai désir de plaire à Dieu, quand vous laissez passer tant d'occasions de le mettre en œuvre, quand vous le resserrez autant qu'il vous est possible, que vous le retenez captif, que vous le réduisez presque à rien, n'est-ce pas renverser toutes les idées que nous avons des choses? Le feu, dès qu'il est une fois allumé, se répand, se communique, exerce partout son activité : et le zèle, l'amour, il est insatiable, prompt, généreux, libéral, sans ménagement, sans mesure, il entreprend tout, il soutient tout, il fait tout.

Ainsi, pour en venir à quelques exemples, dans ces fêtes solennelles que tour à tour chaque année ramène, ou à ces saints jours que Dieu à la tête de chaque semaine s'est consacrés, s'interdire toute œuvre défendue, tout travail servile et profane; donner certain temps à l'adorable sacrifice de nos autels, et y assister autant d'esprit que de corps; c'est le précepte, c'est la loi ; mais au-dessus de la loi et du précepte, réciter à ces jours-là mêmes les louanges du Seigneur; ajouter aux offices et aux cérémonies publics des prières secrètes, méditer les vérités éternelles, entendre la parole du salut, se nourrir de lectures édifiantes et profitables; tellement que toutes les pensées du monde suspendues, le jeu, les visites, les vaines conversations, les parties de plaisir, il n'y ait, s'il se peut, pas un moment qui ne soit saintement employé dans des jours qui doivent être particulièrement sanctifiés; c'est là le zèle, c'est la piété. Dans tout le cours d'une année approcher une fois du tribunal de la pénitence, et y recevoir la rémission de ses péchés; se présenter une fois à la table du Sauveur et y faire avec lui la Pâque; c'est le précepte, c'est la loi ; mais au-dessus de la loi et du précepte, avoir des temps réglés pour un usage des sacrements beaucoup plus ordinaire ; de sorte que les confessions, les communions soient plus fréquentes ; que de l'une à l'autre, la préparation qu'on y apporte soit plus exacte; que le fruit qu'on en retire devienne toujours plus sensible et plus abondant; c'est là le zèle, c'est la piété. Dans les diverses occupations qui remplissent la vie, s'abstenir de tout mal ; et dans les soins, dans les fonctions de son état ne blesser ni la justice, ni la charité, c'est le précepte, c'est la loi ; mais au-dessus de la loi et du précepte, parmi les soins et les fonctions de l'état, mêler dans une méthode sage toutes les pratiques religieuses et qui peuvent compatir avec la profession ; au milieu du bruit et des embarras du siècle, ne point perdre la vue de Dieu, l'avoir toujours présent, et par un rapport direct et immédiat, continuel et universel, lui rapporter toutes ses actions ; profiter de tout le loisir que peut accorder le ministère, la situation où l'on est pour s'entretenir avec lui, pour implorer son secours, et pour se renouveler dans l'immuable résolution de ne s'éloigner jamais de lui ; c'est là le zèle, c'est la piété. N'entrons pas plus avant dans un détail qui semble moins convenir aux prédicateurs de l'Evangile qu'aux directeurs des consciences.

Tout cela, dites-vous, Dieu ne l'exige point de moi ; la loi ne l'ordonne point : il est vrai, mon cher frère, Dieu ne l'exige point de vous absolument, mais Dieu le mérite. Que faut-il de plus? et quel raisonnement que celui-ci pour un chrétien, quelle conséquence? C'est à un temps précis et pour une fois seulement, que Dieu chaque année m'ordonne de manger le pain de vie, et cette nourriture céleste qui se distribue à son autel : donc à tous les autres temps je laisserai sa table déserte, et me priverai sans peine du don le plus excellent et de toutes les grâces qui y sont attachées. C'est pour une fois seulement que chaque année Dieu m'ordonne de me laver dans les eaux de la pénitence, et d'avoir recours à ses ministres pour me réconcilier avec lui : donc à tout autre temps je ne penserai point à me relever de mes chutes, ni à effacer les taches de mon âme. C'est à certains jours seulement, et pour une certaine heure, que Dieu m'ordonne d'aller dans sa sainte maison lui offrir mon encens, et de me rendre présent à l'adorable sacrifice qui s'y accomplit : donc à tous les autres jours rien ne m'engage à paraître dans le temple, et je puis me borner à mon emploi et à la conduite de mes affaires. Raisonner de la sorte, et surtout agir de la sorte, qu'est-ce, mes chers auditeurs, si ce n'est pas abolir le culte de Dieu, et bannir

du christianisme le christianisme même?

La loi ne l'ordonne point; mais fallait-il que la loi ordonnât, pour engager David, malgré tous les mouvements dont sa vie était agitée, malgré mille événements fâcheux dont elle était traversée, à se dérober sept fois le jour aux yeux des hommes, et à converser en secret avec le Dieu d'Israël; et même en restait-il là? Dans le silence de la nuit il reprenait ce qu'il avait fait le jour; il interrompait son repos, et dans la ferveur de sa prière il arrosait sa couche de ses larmes. Fallait-il que la loi ordonnât, pour engager la vertueuse Judith à se cacher au monde, et à s'interdire tout autre commerce qu'avec le Dieu de ses pères? Séparée d'un époux que la mort lui avait enlevé, elle ne crut pas qu'il dût lui suffire d'observer les cérémonies et les fêtes; mais dans la solitude combien de vertus, combien d'austérités pratiquait-elle? combien de jours passait-elle dans l'abstinence? Quels exemples donnait-elle à ses domestiques, assemblées autour d'elle, et fortement excitées, en la servant, à l'imiter? Faut-il que la loi ordonne, vils esclaves du monde, pour vous engager à tant de complaisances et tant d'assiduités auprès d'un maître dont vous recherchez la faveur? A quoi ne s'asservit-on pas? Que ne dévore-t-on pas? Quelle attention n'a-t-on pas à tirer avantage des moindres rencontres; à étudier ce qui peut être agréable et ce qui sera bien reçu; à découvrir les inclinations, à s'y conformer, à les prévenir? Qui voudrait compter trop exactement et s'en tenir au nécessaire, de quel œil serait-il regardé, et que pourrait-il se promettre?

La loi ne l'ordonne point. Quand donc il s'agit, hommes fragiles et mortels, de rendre au Dieu immortel et à l'auteur de votre être un honneur qu'il daigne bien recevoir de vous, la nature ne parle-t-elle pas assez haut? La reconnaissance ne se fait-elle pas assez entendre? Sa grandeur n'est-elle pas un titre assez solide, et sa bonté une raison assez puissante? Eh quoi! faudra-t-il toujours vous le montrer armé de tonnerres et le bras levé? toujours qu'il vous entraîne par violence, sans que le cœur, en ce que vous faites, ait jamais rien de toute la part qu'il doit y avoir? Non, non, dit saint Jérôme, la loi n'ordonne point; mais ce qui m'étonne, c'est qu'il ait fallu que la loi quelquefois ait ordonné. Ce n'est pas la loi que je condamne; mais ce que je condamne, c'est que nous ayons eu besoin de cette loi : elle ne fut point faite pour les âmes vraiment chrétiennes; et ce n'est qu'à notre honte qu'elle s'explique. Tout ce qu'elle ordonne, ce sont autant de reproches pour nous, à qui il faut des commandements, des menaces, des châtiments, lorsque l'amour seul pourrait et devrait nous servir de loi : *non de lege conqueror, sed doleo cur meruerimus hanc legem.* (Hieron.)

Je vois, mes frères, ce qui vous retient, et quelle illusion vous trompe. Le monde est plein de ces faux sages et de ces prétendus esprits forts, qui, selon leur langage présomptueux, s'attachent au capital en s'attachant au devoir, et ne s'arrêtent point à de petites observances ni à des devoirs puérils. Et quel compte, disent-ils, Dieu peut-il faire de tant de méthodes et de pieuses inventions, de tant de revues et de recherches scrupuleuses, de tant de légères pratiques? Vous le voulez savoir, et pour répondre, je pourrais vous dire que sans examiner si Dieu les compte pour beaucoup, ou s'il les compte pour peu, il vous devrait suffire que ce soient des secours propres à vous maintenir dans ce devoir même, au delà duquel vous refusez de vous étendre. Mais je vais plus loin, et je vous demande : quel compte Dieu doit-il faire de deux deniers? Toutefois avec ces deux deniers la veuve de l'Evangile fit à ses yeux la plus riche offrande. Ah! chrétiens, réformons nos jugements : voici un fond de consolation que vous n'avez jamais bien goûté, parce que vous ne l'avez jamais bien connu. Ce qu'il y a de plus petit dans le service de notre Dieu, peut être pour nous, et est souvent la source de ses grâces les plus puissantes, et le principe d'une éternelle prédestination.

Mais le monde en raille, les libertins s'en moquent; c'est amusement, dit-on, c'est faiblesse. Profane sagesse du siècle, prudence de la chair si bornée dans tes vues et si hautement réprouvée de Dieu, cruelle et damnable tyrannie, ne sera-t-il donc pas permis à une âme de rendre au Dieu qu'elle aime ce que tous les jours on rend dans le monde au monde même? Dès que c'est pour le monde, pour la fortune du monde, pour les bienséances du monde, tout devient raisonnable, ou tout le paraît. On y donne les plus beaux noms : c'est savoir-faire, c'est désir louable de s'avancer, c'est honnêteté, politesse, bonnes manières; et pour vous, Seigneur, c'est faiblesse. Oui, mon cher auditeur, c'est faiblesse, et si vous le voulez, c'est folie; mais la folie de la croix; mais cette sainte folie que Dieu a fait annoncer dans toute la terre, et par où il lui a plu nous sauver; mais cette folie dont Dieu a fait choix pour confondre toute la science et toute la philosophie humaine : *quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes.* (I *Cor.* I.) Monde trompeur, laisse-la-moi cette faiblesse dont je fais gloire. Quand je n'aurais qu'à m'élever au-dessus de tes mépris, et qu'à les mépriser; qu'à me raidir contre les discours, et à m'affermir dans ce généreux sentiment de l'Apôtre : peu m'importe que vous me jugiez, vous et tout autre homme que vous : *mihi pro minimo est* (I *Cor.*, IV); il y aurait là une supériorité, une magnanimité où la force chimérique des mondains n'est jamais parvenue, ni ne parviendra jamais.

C'est faiblesse; mais parmi ceux qui se sont assujettis à cette faiblesse, je veux dire, parmi ces vrais et parfaits chrétiens, qu'on a vus dans tous les âges de l'Eglise s'adonner sans relâche à tant d'œuvres d'une pure surérogation, n'y a-t-il eu que des esprits faibles? Que dis-je, et quelles preuves ont-ils données de la sublimité de leur génie et

de la grandeur de leur âme! C'étaient des souverains, ils gouvernaient les Etats; c'étaient des conquérants, ils marchaient à la tête des armées et ils gagnaient des batailles; c'étaient des maîtres et des savants, ils instruisaient les peuples, et ils en étaient la lumière. Cependant avec tous ces avantages se tenaient-ils exempts des exercices de piété les plus communs? Croyaient-ils dégénérer et s'avilir en se joignant à la multitude pour les pratiquer assidûment, dévotement, exemplairement? Prenaient-ils garde s'ils étaient, ou s'ils n'étaient pas en pouvoir de s'en dispenser? Tout leur convenait, dès qu'il convenait à Dieu, et qu'il était selon le gré de Dieu. Ah! Seigneur, c'est cette faiblesse, ou plutôt cette force que je vous demande; cette force que la gêne ne rebute point; que la diversité, ni la continuité ne lassent point; que les dégoûts, les sécheresses, les aridités, les ennuis n'abattent point; que toutes les considérations du monde, toutes les contradictions, et même les persécutions du monde n'ébranlent point; que la perfection la plus relevée n'étonne point : cette force qui a soutenu les anachorètes dans les solitudes et les déserts; tant de religieux dans la discipline et la règle monastique : cette force qui fait les saints, qui les rend infatigables dans l'action, infatigables dans la faim qui les dévore et dans la soif de la justice : car en voilà les caractères; et si nous n'en sommes pas là, si nous n'avons pas le courage d'y aspirer, reconnaissons que c'est lâcheté en nous, que c'est défiance et timidité, que c'est libertinage d'humeur qui ne peut se contraindre, que c'est indifférence pour Dieu, que c'est ignorance des voies de Dieu, que c'est défaut de piété; je dis de cette vraie piété non-seulement que l'ordre règle, et que la ferveur anime, mais que l'intention enfin doit purifier, comme il me reste à vous faire voir dans la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Si votre œil est pur et net, tout le corps en sera éclairé; mais si vous y laissez glisser quelque tache, vous tomberez dans les ténèbres. Ainsi parlait le Sauveur des hommes, pour nous donner à connaître combien nos vues en toutes choses doivent être simples et droites, et que de là dépend tout le prix de nos actions. Aussi est-ce l'esprit qui vivifie, dit le Docteur des nations ; au lieu que la lettre tue. Qu'est-ce que cette lettre stérile et infructueuse, remarquent les interprètes? Ce sont nos œuvres prises en elles-mêmes : et qu'est-ce que cet esprit vivifiant? C'est l'intention qui les accompagne, et qui les adresse à la fin que nous nous sommes proposée. De même donc, conclut l'Apôtre dans une juste comparaison, de même que le corps le mieux constitué n'est plus qu'un vil cadavre qui se dissout et qui se corrompt, dès que l'âme ne le soutient plus, de même la piété la plus apparente n'est qu'un fantôme sans fond et sans consistance, dès qu'elle n'a pas Dieu pour terme, et qu'elle n'est pas purifiée par une intention droite et sainte : *spiritus autem vivificat.* (*Joan.* VI.)

Pour mieux développer ce point et le mieux entendre, il y a deux observations à faire; car prenez garde qu'entre les différentes manières d'agir, les plus ordinaires sont, ou d'agir par naturel, ou d'agir par coutume, ou d'agir par orgueil, ou d'agir par intérêt, ou d'agir par raison, ou d'agir par la foi et par religion. Un pauvre se présente à vos yeux; sa misère vous touche, et la pitié vous ouvre la main : vous donnez; mais en donnant, c'est le sentiment de votre compassion qui vous conduit : vous agissez par naturel. Les fidèles en foule, et à certains jours, s'assemblent dans la maison du Seigneur : vous les suivez, vous vous joignez à la multitude qui vous entraîne : vous agissez par coutume. Les pharisiens entraient dans le temple, approchaient de l'autel, grand bruit, grand faste : ils agissaient par orgueil. Dans un temps où la vertu dominante sur le trône n'a des récompenses que pour la probité et l'innocence des mœurs, le courtisan en prend tous les dehors, règle toute sa conduite : il agit par intérêt. Fier de la place qu'il occupe, et regardant en philosophe les obligations de sa charge, l'homme de robe ne s'oublie en rien, ne manque à rien de tout ce qui est de sa dignité et de son rang : il agit par raison. Mais le chrétien tourne tous ses regards vers Dieu, partout n'a en vue que Dieu : il agit par la foi. Ce n'est pas assez; mais de cette première observation je passe à une autre plus essentielle encore et bien décisive dans le sujet que je traite.

Car, comme la même action peut partir de divers principes, et être faite par divers motifs, elle tire, disent les maîtres de la morale, du principe d'où elle sort, et de l'intention qui la dirige, le caractère et le nom qui la spécifient; de sorte que dans l'un c'est une vertu, et dans l'autre un vice, selon les vues toutes contraires qui nous conduisent. D'où il s'ensuit, vérités importantes, que de bonnes œuvres faites par naturel sont des œuvres toutes naturelles; que de bonnes œuvres faites par coutume sont des œuvres de pure coutume; que de bonnes œuvres faites par vaine gloire sont autant de péchés d'orgueil; que de bonnes œuvres faites par intérêt sont autant d'intrigues humaines; que de bonnes œuvres faites par raison sont tout au plus des vertus morales; et que de bonnes œuvres faites par la foi et pour Dieu, sont seules des œuvres chrétiennes, seules méritoires devant Dieu et recevables à son tribunal, pourquoi? Parce que c'est alors seulement que le cœur de l'homme est à Dieu : seul bien que Dieu estime, et qu'il veut avoir tout entier, comme il l'a tout entier formé. Comprenez ma pensée.

En effet, que l'homme indigent et pauvre soit peu en peine de quel fond lui viennent les dons qu'il reçoit; dès là qu'on fournit à ses besoins et que sa misère est soulagée, il est content : il jouit du bien qu'il possède. Mais notre Dieu, mes frères, riche, grand,

indépendant, heureux par lui-même, voit tout ce qui est hors de lui du même œil, parce que tout ce qui est hors de lui, lui est également inutile. Par où donc pouvez-vous lui plaire et vous distinguer devant lui? sera-ce par la douceur des parfums et l'odeur de l'encens que vous ferez monter à son trône; sera-ce par la solennité des jours et la pompe des fêtes que vous célèbrerez en son nom? sera-ce par le sang des animaux dont vous teindrez le pavé de ses temples, et par le nombre des victimes qui brûleront sur ses autels? sera-ce par l'éclat des ornements dont vous parerez sa maison, ou par la richesse des présents que vous lui mettrez dans les mains? Mais qu'ai-je affaire, dit le Seigneur, de cette fumée qui s'élève vers moi? Qu'ajoutent à ma gloire vos assemblées, et les cris dont l'air retentit? Que servent à la splendeur qui m'environne, les agréments de vos campagnes; ou de quel autre même que de moi tiennent-elles leur plus florissante beauté? Si j'ai faim, irai-je chercher dans vos bergeries de quoi me rassasier; et que pouvez-vous choisir enfin dans vos biens qui soit digne de moi, lorsque l'univers entier m'appartient, et que l'univers dans toute son étendue n'est qu'un néant devant moi? *Meus est enim orbis terrarum et plenitudo ejus.* (*Psal.*, XLIX.) Ce que vous pouvez encore choisir, mon cher auditeur, ou plutôt ce qui vous reste à prendre pour l'offrir à Dieu, c'est votre cœur; et cela par la droiture de l'intention. Voilà ce que le Prophète royal appelle sacrifice de louange. *Immola Deo sacrificium laudis.* (*Ibid.*) Comme votre cœur est proprement le seul bien dont Dieu vous a fait le maître, c'est le seul don à quoi il peut connaître votre amour. Il en est jaloux; il est de sa grandeur qu'il y ait une préférence pleine et parfaite; et ce qui le met à la tête de tout, c'est ce désir unique de lui obéir, et de se conformer à son bon plaisir; c'est cette exacte fidélité à recevoir de lui l'impression, ou pour demeurer, ou pour marcher, ou pour cesser, ou pour reprendre; c'est cette attention fixe et immuable à faire ce qu'il veut, comme il le veut, autant qu'il le veut, parce qu'il le veut. Alors l'arbre et le fruit, tout l'homme est à Dieu, puisque tout le cœur de l'homme aspire vers Dieu; et par le retour le plus heureux, tout dans l'estime de Dieu devient d'un prix inestimable, puisque tout est animé de la charité de Dieu.

C'est pour cela que tous les Pères nous enseignent qu'il est essentiel à la vraie piété, d'être intérieure; non pas qu'elle néglige les pratiques extérieures, qui en sont les effets et comme le complément; non pas que ces pratiques extérieures n'aient leur valeur, et qu'elles ne méritent leur récompense; mais à cette condition qu'elles auront leur racine dans le cœur, et une racine sainte qui les sanctifie elles-mêmes: *si radix sancta, et rami.* (*Rom.*, XI.) C'est pour cela que le saint Esprit, entre les caractères du juste, nous marque surtout qu'il porte la Loi de Dieu dans son cœur; et que du cœur, cette Loi divine se répand dans tout le corps de ses actions: *Lex Dei ejus in corde ipsius.* (*Psal.*, CXVIII.) Et c'est pour cela même que Jésus-Christ venant former les hommes au vrai culte de Dieu, nous a annoncé en termes si exprès que Dieu veut être adoré en esprit et en vérité: en esprit, parce qu'il est esprit; et en vérité, parce que sans ce culte de l'esprit, tout autre n'est qu'un faux culte: *in spiritu et veritate.* (*Joan.*, IV.) Car voilà, conclut le Fils de Dieu, quels sont les vrais adorateurs que le Père aime et qu'il cherche. *Nam et Pater tales quærit.* (*Ibid.*)

Le vaste champ, chrétiens, et l'ample matière, si maintenant j'entrais dans les détails de nos mœurs! si je prenais, permettez-moi cette figure, elle est de l'Apôtre, si je prenais ce glaive à deux tranchants, qui perce, qui pénètre, qui divise jusqu'aux replis les plus secrets, qui va jusqu'à l'âme, et qui démêle les pensées et les intentions du cœur; si je faisais ce que Dieu fera dans son jugement, et que je misse dans la balance du sanctuaire tant de vertus qui ont tout le brillant de l'or, mais qui n'en ont pas le poids! Que de mystères je découvrirais! et sous les plus beaux dehors, que de faiblesses je produirais au jour! Le Sauveur du monde ne crut point scandaliser le peuple, ni décréditer la piété, en démasquant les pharisiens, et leur reprochant leurs hypocrisies. Il ne feignit point de déclarer publiquement quelles étaient leurs vues dans les jeûnes qu'ils observaient, dans les aumônes qu'ils distribuaient, dans les longues prières qu'ils récitaient; et suivant l'exemple de ce divin Maître, je ne craindrai point de révéler ici quelles intentions se glissent quelquefois dans les œuvres les plus saintes, et les empoisonnent. Car, sans imputer aux vraies vertus des défauts dont elles sont exemptes, combien du reste y en a-t-il qui pèchent dans leur principe, et que tout autre esprit inspire que l'Esprit de Dieu? Je m'explique. Assez et même trop de ces âmes que gouverne le tempérament. Au gré de l'inclination et des dispositions naturelles, on est dans les choses mêmes de Dieu, ou zélé jusqu'à l'emportement, ou modéré jusqu'à l'indifférence, ou ferme jusqu'à l'obstination, ou facile jusqu'à la mollesse; on est ou sévère sans pitié, ou doux et bon sans vigueur, ou hardi sans discrétion, ou timide sans courage et sans action: tellement que c'est plutôt la nature qu'on suit, que Dieu qu'on envisage. Assez et même trop de ces âmes flexibles qui prennent tel pli qu'on leur donne. Dans une société, dans un certain train de vie où l'on se trouve engagé, on fait ce qu'on voit faire; et pourquoi le fait-on? parce qu'on le voit faire; point d'autre motif. On est dans la présence de Dieu, et peut-être ne pense-t-on pas une fois à Dieu. Assez et même trop de ces âmes mondaines jusqu'à l'autel, n'ayant plus de quoi l'être dans le monde qu'elles n'ont quitté qu'après s'être aperçues que le monde les quittait. Bien de bonnes œuvres; mais de bonnes œuvres qui éclatent; car il faut que le public

en soit instruit; il faut que les yeux en soient frappés, et qu'on en parle : beaux principes de morale pompeusement étalés, magnifiquement débités, et rarement pratiqués; beaux monuments érigés; grandes aumônes répandues, la trompette sonnée de toutes parts. Assez et même trop de ces âmes singulières, à qui rien ne plaît, que ce qui est nouveau, que ce qui leur est particulier, que ce qui les sépare du vulgaire, et les fait remarquer : Nouvelles institutions, nouvelles dévotions, prières anciennes retranchées, anciennes méthodes abolies, comme si Dieu n'était pas toujours le même, et que dans ces derniers temps il voulût être autrement servi qu'il ne le fut autrefois par nos pères. Assez et même trop de ces âmes mercenaires, qui, dans une signification bien contraire à son vrai sens, vérifient cette parole de l'Apôtre : Que la piété est utile à tout; utile à s'insinuer dans la faveur et à se pousser; utile à obtenir une place honorable, et à s'y maintenir; utile à couvrir ses desseins et à cacher ses menées; utile à se donner du crédit et à dominer; utile à autoriser un parti avec lequel on a d'étroites liaisons, et qui se soutient par une montre spécieuse de régularité et de réforme. Assez et même trop de ces philosophes, adorateurs de leur sagesse, fidèles observateurs de toutes les bienséances, et réduisant là les devoirs de la religion sans en concevoir de plus hautes idées.

Assez, dis-je, de ces âmes séduites par l'ange des ténèbres, qui se transforme en ange de lumière : mais trop peu de ces âmes chrétiennes, de ces âmes qu'une foi vive dégage de tout objet terrestre et attache pleinement à Dieu; de ces âmes simples comme la colombe qui, dépourvues de certains talents, ne savent ni raffiner sur la dévotion, ni s'énoncer en de mystérieuses expressions; mais qui savent chercher Dieu en toutes choses, et qui en toutes choses le savent trouver : Comment? Parce qu'en toutes choses elles le cherchent de bonne foi, et que jamais elles ne le perdent de vue. Tout leur tourne à bien, et l'on peut dire d'elles en particulier ce que saint Paul disait en général de tous ceux qui aiment Dieu : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* (*Rom.*, VIII.) Car voilà l'effet merveilleux et l'avantage incomparable de l'intention qui les guide : toutes leurs actions, toutes leurs occupations, même les plus profanes et les plus indifférentes à l'égard du salut, les soins domestiques, l'arrangement d'un ménage, l'éducation des enfants, le maniement des affaires, le travail des mains, tout cela ce sont pour elles autant d'exercices de piété, et par conséquent autant de mérites pour l'éternité bienheureuse, puisque tout cela participe à la sainteté de la fin où il est rapporté.

Qu'est-ce donc que cette intention droite qui nous doit coûter si peu, et qui nous peut tant profiter? C'est ce bon levain à quoi le Fils de Dieu compare le royaume des cieux; ce levain dont la vertu se communique à toute la pâte et en fait lever toute la masse. De là, mes chers auditeurs, déplorons les pertes que nous avons faites jusqu'à présent, et regrettons-les d'autant plus que pour rehausser le prix de toutes nos œuvres, et pour les perfectionner, il n'était question que d'une vue de l'esprit et d'une élévation du cœur. Le dommage après tout n'est point irréparable; ce que nous avons perdu, nous pouvons le regagner. Nous le pouvons, et malheur à nous si nous n'y travaillons pas; car il y va de notre intérêt le plus essentiel. *A te quid volui?* Hors vous, mon Dieu, que veux-je désormais, ou que dois-je vouloir? vous êtes le Dieu de mon cœur; mais ce cœur qui vous appartient uniquement et par tant de titres, combien de fois vous l'ai-je enlevé? Ce n'est pas que je n'aie fait une profession ouverte d'être à vous. Je le disais, je m'en déclarais, je m'en flattais : mais cette piété dont les apparences me trompaient, à combien d'illusions a-t-elle été sujette? Je ne les apercevais pas, et je vivais dans un aveuglement dont j'avais peine à revenir. Il vous plaît enfin de me dessiller les yeux et de me faire connaître mes égarements. Soyez-en béni, Seigneur; mais achevez, aidez-moi par votre grâce à rendre ma piété plus solide, afin qu'elle soit plus selon votre gré, et que vous en soyez plus honoré. Quand l'ordre la réglera, quand la ferveur l'animera, quand l'intention la purifiera, c'est alors que vous l'agréerez, et qu'après vous avoir dignement servi et glorifié en ce monde, j'entrerai dans votre gloire, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON XXXII.

Pour le jeudi de la quatrième semaine de carême.

SUR LA MORT DES JUSTES

Quam cum vidisset Dominus, misericordia motus super eam, dixit illi : Noli flere. (*Luc.*, VII.)

Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion pour elle, et lui dit : Ne pleurez point.

Etait-il rien de plus juste et de plus conforme aux sentiments de la nature, que les larmes de cette mère, à qui la mort venait d'enlever dès la fleur de l'âge son fils unique sur qui elle comptait, et qui, dans l'état de viduité où elle se trouvait réduite, devait être tout son soutien et toute sa consolation? Pourquoi donc le Sauveur du monde lui défend-il de pleurer? pourquoi lui ordonne-t-il de modérer sa douleur, et d'arrêter ses gémissements et ses sanglots : *Noli flere.* N'en soyons point surpris, dit saint Ambroise : c'est que cet Homme-Dieu, puissant en œuvres, et maître de la vie et de la mort, savait le miracle qu'il allait bientôt opérer en faveur de cette veuve affligée, et qu'il ne voulait pas qu'elle regrettât inutilement la perte d'un fils, qu'une si prompte résurrection devait lui rendre : *Quæ flere prohibetur cum cui resurrectio debebatur.* (AMBR., c. 5 *Comment. in Lucam*, c. VII.) Or, à combien plus forte raison, mes frères, ne devons-nous point pleurer la mort d'un

homme de bien, à qui la sainteté de sa vie et ses mérites passés assurent, non-seulement une résurrection temporelle et passagère, telle que fut celle de ce jeune homme de l'Évangile, mais une résurrection éternelle et glorieuse; telle que sera à la fin des siècles la résurrection des amis de Dieu et de ses élus ! Voilà pourquoi le Prophète appelle la mort des saints une mort précieuse; et c'est de cette bonne mort, de cette mort des justes que je prétends aujourd'hui vous parler.

Entrons, âmes fidèles, qui que vous soyez que la Providence a pris soin d'assembler ici, entrons dans un sujet si touchant pour vous, et si propre à faire même impression sur les plus mondains. L'homme du monde dans le tumulte et le bruit, lève la tête, marche avec faste, n'a que du mépris pour les pieux exercices qui vous occupent; mais votre heure viendra, saintes âmes; le Seigneur vous en avertit. Soutenez encore quelque temps : une loi indispensable et commune nous soumet tous à la mort; mais cet arrêt si rigoureux en lui-même, et si fatal à l'impie, changera, pour ainsi dire, de nature à votre égard; et vous connaîtrez par une expérience sensible toute l'estime que mérite une vie qui doit si heureusement finir. Pour vous proposer d'abord mon dessein, je vous prie de distinguer avec moi deux choses : les approches de la mort, et le moment même de la mort. Les approches de la mort : j'entends par là le cours d'une maladie, où se sentant frappé sans remède, l'on se condamne en soi-même, et l'on n'attend plus que sa dernière heure qui, désormais, n'est pas éloignée. Le moment de la mort :j'entends par là à la lettre, cet instant qui sépare en effet l'âme du corps, et qui met le sceau à la réprobation éternelle de l'homme ou à sa prédestination. Or dans ces deux états nous avons deux grands avantages à désirer : car comme il n'est rien de plus terrible que les frayeurs et les alarmes du pécheur à la vue d'une mort prochaine, et que l'impénitence actuelle du pécheur au moment d'une mort criminelle; aussi n'est-il point de bonheur pareil à celui de l'homme de bien, lequel, aux approches de la mort, la voit venir avec confiance; et qui, au moment de la mort, meurt dans la grâce de la persévérance. Ne confondons point, s'il vous plaît, l'un et l'autre. Voici le partage de ce discours : Sainte confiance d'une part, d'autre part persévérance finale. Sainte confiance aux approches de la mort, et persévérance finale au moment de la mort. Les approches de la mort, si affreuses pour le pécheur par le trouble où il entre, n'ont rien que de consolant pour l'homme de bien, qu'une sainte confiance soutient : c'est la première partie. Le moment de la mort, si funeste au pécheur par l'impénitence actuelle où il meurt, n'a rien que d'heureux pour l'homme de bien qui meurt dans la grâce de la persévérance : c'est la seconde partie. S'il y a une matière qui doive nous intéresser, c'est celle-ci sans doute. Nous nous trouverons tous là, et nous nous saurons tous bon gré d'y avoir pensé ! Demandons les lumières du Saint-Esprit, par la médiation de Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque soin que l'on ait pris durant la vie, de méditer souvent sur l'éternité, et de se remplir l'esprit des importantes vérités que nous enseigne la foi, il est vrai néanmoins, mes frères, que jamais ces grands objets ne nous touchent plus fortement que lorsqu'aux approches de la mort on vous annonce qu'il n'y a plus rien à espérer pour vous en ce monde, et que dans quelques jours, peut-être même dans quelques heures, il faut paraître devant le tribunal de Dieu pour y être jugé souverainement sur le bien que vous avez pratiqué, ou sur le mal que vous avez commis : *Prout gessit sive bonum, sive malum.* (II *Cor.*, V.) Tout occupé alors d'un passage dont on commence à bien connaître la conséquence; frappé de l'image qu'on se fait d'un Dieu dans l'éclat de sa majesté, et dont on a à soutenir la présence; d'un maître équitable et éclairé à qui l'on a à répondre; de l'éternité où l'on va entrer : dans cet ordre nouveau de choses qui se présentent, dans ces conjonctures fatales, l'homme mourant ramasse toutes ses forces, jette de tous côtés ses regards, cherche un appui solide sur quoi il puisse se rassurer et s'affermir.

Or, tel est, à ces jours critiques, l'avantage de l'homme de bien, que quelque part qu'il porte la vue, il découvre dans les mêmes objets qui font le tourment et l'effroi du pécheur, tout ce qui peut fonder la confiance la plus ferme et la plus consolante.

Car, pour en venir à la preuve, et pour bien établir un point si essentiel et si digne de vos réflexions, deux choses troublent à la mort un pécheur: premièrement ce qu'il quitte, et ce qu'il laisse après lui; secondement, ce qui l'accompagne, et ce qu'il emporte avec lui. Ce qu'il quitte, c'est le monde, à quoi il tient, et d'où la mort malgré lui le va retirer par une violente séparation. Ce qu'il emporte, ce sont ses œuvres criminelles qui le doivent suivre, et où il voit par avance son éternelle condamnation. Mais rien, par une règle toute contraire, ne doit altérer la paix du juste; ni ce qu'il quitte, puisque c'est le monde dont il s'est déjà détaché; ni ce qu'il emporte, puisque ce sont de saintes œuvres qui lui servent de titre auprès de Dieu, et qui sont pour lui autant de gages de son salut. Jugeons par là de sa confiance; et donnez à ceci toute votre attention.

On quitte sans douleur ce que l'on possède sans attachement. Je dis que ce doit être là l'état du juste aux approches de la mort. Plein de l'esprit de l'Évangile, il savait que nous n'avons point ici une demeure fixe et permanente, mais que nous en cherchons une autre où tous nos vœux doivent s'élever. Il savait que la figure de

ce monde et tout son éclat ne sont dans le fond qu'une figure, c'est-à-dire qu'une apparence vaine qui brille quelque temps et qui s'évanouit. Il savait que tout passe, et qu'il passerait lui-même : il y pensait chaque jour, et, pénétré de cette pensée, comment se regardait-il sur la terre ? comme dans une terre étrangère : or, une terre étrangère, où l'on n'a ni engagement ni habitude, on en sort sans peine, et même avec joie. C'est avec la même tranquillité que l'homme de bien voit approcher la fin de sa vie mortelle et de tous les biens sensibles. Richesses, fortune, héritages, honneurs, dignités, amis, famille, rien de tout cela ne doit exciter ses regrets, comme rien de tout cela peut-être n'excita jamais ses désirs. C'était la belle leçon que faisait saint Jérôme à ses disciples; et parce que ce fut la leçon d'un mourant, elle n'en dut avoir que plus d'efficace et plus de force. Mes frères, leur disait ce grand maître, au dernier jour de sa vie, et se voyant sur le point lui-même de mourir, voulez-vous ne rien regretter à la mort, travaillez à vous dégager de tout pendant la vie. Quand on est bien détrompé des idées du monde; qu'on en a connu de bonne heure, et qu'on en connaît encore mieux que jamais la vanité ; quand on est bien dégoûté du monde et de ses fausses douceurs, qu'on n'y a point mis sa félicité, on en ressent beaucoup moins les atteintes lorsqu'il les faut perdre. Qu'heureuse donc, conclut le saint auteur qui nous a si bien appris à vivre comme Jésus-Christ pour mourir comme Jésus-Christ, qu'heureuse est la disposition d'un mourant que rien n'attache au monde, lorsqu'il est prêt à partir du monde : *O quanta fiducia morituro, quem nullius rei affectus detinet in mundo.* (Hieron.) David régnait sur le trône, et régnait désormais en paix. Mourir, c'était pour ce prince, selon le cœur de Dieu et selon le cœur des hommes, se voir enlever une couronne, et une couronne qu'il s'était affermie sur la tête par tant de batailles : cependant, sans hésiter ni se plaindre, il dépose tout, sceptre, couronne, entre les mains de Salomon, son successeur. Rien ne l'arrête, pas même le plus florissant empire, dès que la mort frappe à la porte et que le Seigneur l'appelle. Convenons toutefois, et il est vrai, que la piété n'élève pas toujours un homme à ce souverain degré de détachement où l'on n'est sensible à rien, ni touché de rien. L'homme, quelque saint qu'il soit, est toujours homme, et par conséquent toujours sujet aux révoltes de la nature et aux faiblesses de l'humanité. Mais s'il reste encore au juste mourant des nœuds à rompre, s'il a des efforts à faire, une humble soumission aux ordres du ciel lui en adoucit toute la rigueur. On lui fait prendre aisément là-dessus les sentiments qu'on lui inspire; il s'y porte assez de lui-même, et si le sacrifice qu'il fait à Dieu lui coûte cher, il en est bien dédommagé par l'onction divine qu'il y goûte et dont il est rempli : *O quanta fiducia morituro, quem nullius rei affectus detinet in mundo!*

Etat d'autant plus tranquille, qu'en quittant le monde et des biens que le temps finit, le juste emporte avec soi ses œuvres, et dans ses œuvres le prix d'une éternité bienheureuse : autre fonds pour lui de confiance, et sujet encore plus particulier d'une paix inaltérable et toute chrétienne. C'est ce que saint Jean nous a marqué en deux courtes paroles, mais qui renferment un grand sens : Bienheureux les morts qui sont morts dans le Seigneur : *Beati mortui qui in Domino moriuntur.* (*Apoc.*, XIV.) Pourquoi ? parce que leurs œuvres les suivent dans l'éternité : *Opera enim illorum sequuntur illos.* (*Ibid.*)

Je ne sais, chrétiens, ce que vous en jugez : le libertin en raille, le mondain s'en moque, l'ignorant n'y fait nulle réflexion, le savant voudrait qu'on lui tînt un langage plus relevé; mais quoi qu'on en dise, voici toujours, mon cher auditeur, où il en faut revenir. Qu'il est doux, au bout de la carrière, d'entendre le témoignage secret d'une conscience nette et paisible, qui parcourt toute l'histoire de la vie, sans y rien apercevoir qui doive l'inquiéter ! Je dis plus, et qu'il est doux alors de pouvoir étaler devant ses yeux un riche trésor de mérites qui profiteront éternellement devant Dieu et au centuple.

Saint et précieux trésor ! le solitaire y trouve de longues abstinences, des jeûnes rigoureux, un silence perpétuel, de sanglantes macérations. Le religieux y trouve des règles étroitement et pleinement observées, une pauvreté volontaire, une obéissance aveugle, un renoncement entier aux plaisirs des sens. L'âme dévote y trouve de ferventes prières, des exercices d'oraison, de mortification, des œuvres de charité, des confessions, des communions fréquentes, une pratique constante de toutes les vertus. L'homme du monde (car on vit bien partout dès qu'on le veut), l'homme du monde y trouve une inflexible régularité à remplir tous les devoirs de son état : il a pour cela soutenu et livré des combats, remporté des victoires, sacrifié sa fortune, foulé aux pieds le respect humain : il a été bon père, bon maître, bon juge, chrétien dans toute sa conduite. Le riche y trouve de nombreuses aumônes, et un saint usage des biens qu'il a reçus de la main de Dieu : il les a fait couler dans les prisons, passer dans les hôpitaux : il s'est fait une étude de découvrir et de soulager une famille réduite à la mendicité, qui, honteuse de sa misère, se faisait elle-même une étude de la cacher. Le pauvre y trouve une patience à l'épreuve de mille incommodités inséparables de sa condition : manquant de tout, il a plus béni la Providence que ceux à qui rien jamais n'a manqué. L'un, affligé dès la jeunesse d'une maladie habituelle, a souffert un long martyre, avec moins d'éclat que s'il eût fallu verser du sang et donner sa vie; mais souvent avec un courage non moins héroïque. L'autre, jouissant en apparence de

toutes les aises et de toutes les commodités, a su en effet s'en priver, et, sous de spécieux dehors, a vécu dans l'abnégation de soi-même la plus parfaite. Agréable souvenir au lit de la mort! Tout cela n'est plus; mais rien de tout cela ne sera perdu : la peine a eu son temps, et le temps de la récolte n'est pas loin.

Que dis-je, après tout, ou que veux-je dire? Est-ce que le mourant trouve toujours dans les divers événements et tout le cours de sa vie, une innocence sans reproche? Non, mes frères, et de le prétendre ainsi ce serait mal connaître la faiblesse de l'homme et la miséricorde du Seigneur : les pénitents, comme les autres, ont part au royaume des cieux, et plusieurs même y auront les premières places. Le juste dont je parle, tout juste qu'il est, n'a pu oublier, si vous le voulez, des jours malheureux où, comme David, il s'est retiré des voies de Dieu; où, comme le Prince des apôtres, au lieu de se déclarer pour son maître, il l'a renoncé; où, comme Madeleine, il s'est laissé éblouir à une fausse lueur et séduire aux vaines pompes du siècle. Il en gémit, il s'en confond; mais dans cette confusion, et au milieu de ses gémissements, voici bien d'ailleurs de quoi lui rendre la paix et le fortifier. C'est qu'il se souvient aussi combien, à l'exemple de David, il s'est amèrement repenti et profondément humilié; combien, à l'exemple de saint Pierre, il a versé de pleurs; combien, à l'exemple de Madeleine, il a poussé de soupirs. Que d'austérités, que de pénitences, et de rudes pénitences, lui ont fait payer cher des fautes qu'il ne s'est jamais pardonnées, et dont il a pris soin de laver jusqu'aux plus légères taches! Heureuses chutes, si je l'ose dire, parce qu'elles ont servi à le sanctifier. Ses péchés sont effacés, et ses bonnes œuvres ne l'abandonneront point : *Opera enim illorum sequuntur illos.* (*Apoc.*, XIV.)

C'est donc en de si favorables circonstances que Jésus-Christ veut que l'homme de bien, parvenu au terme de sa course et regardant de près le glorieux séjour où il aspire, commence à lever la tête; que, lorsque tout est en alarmes autour de lui, il porte fixement la vue vers le ciel; qu'il considère sans trembler tout ce que l'avenir a de plus terrible : pourquoi? parce que le temps du salut arrive pour lui. Eh! doit-il craindre le coup qui va l'enlever et le séparer de nous, puisque c'est pour le rejoindre au Dieu qu'il aime et dont il est aimé? Leur espérance, c'est l'expression du Sage en parlant des justes, leur espérance est pleine d'immortalité : *Spes illorum immortalitate plena est.* (*Sap.*, I.)

De là, écoutez ceci, de là ces mouvements si vifs, où quelquefois on voit entrer un mourant au milieu même des horreurs de la mort. Quelle ardeur, quel redoublement d'une dévotion tendre et affectueuse! Ah! je ne l'eusse jamais pensé, disait presque de nos jours un saint homme, dans la violence de la maladie; non, jamais je ne l'eusse pensé, qu'on dût trouver un plaisir si sensible à mourir!

De là ces désirs de la mort, cette impatience avec laquelle les saints l'attendaient, bien loin d'en être étonnés. David ne demandait rien avec plus d'instance : Quand sera-ce, Seigneur, et combien de temps dois-je encore demeurer dans cet exil? *Quando veniam?* (*Psal.* XLI.) Saint Paul ne soupirait qu'après le moment où la prison de son corps serait détruite, et où son esprit, dégagé des liens qui l'arrêtaient, pourrait retourner à Dieu, son principe et sa fin : *Desiderium habens dissolvi.* (*Philipp.*, I.)

De là ces termes si ordinaires aux premiers fidèles, qui, dans une ferme confiance, ne parlaient point autrement de la mort qu'en l'appelant un sommeil, un repos, un port assuré, un passage à la vie. L'apôtre ne pouvait souffrir que des chrétiens donnassent des larmes à ceux qui les avaient précédés, et qu'ils devaient suivre au tombeau. Ce n'est qu'aux nations, leur disait-il, qu'à ces nations qui n'espèrent rien après la vie; ce n'est qu'aux idolâtres qu'il est permis de pleurer leurs morts : *Nolumus vos ignorare, fratres, de dormientibus, ut non contristemini, sicut et cæteri qui spem non habent.* (I, *Thess.*, IV.)

De là ces retours si consolants après certaines craintes involontaires, certaines frayeurs subites et imprévues, dont même les plus gens de bien ne peuvent se défendre, mais que de solides réflexions dissipent peu à peu, pour faire bientôt place, après un premier orage, au calme et à la tranquillité. Tu crains, mon âme, s'écriait un saint anachorète s'encourageant lui-même, tu crains et tu as employé soixante et dix années à servir Dieu!

De là, enfin, cette force supérieure qui soutient l'âme dans les douleurs même du corps les plus aiguës. L'onction passe de l'un à l'autre. Et il ne faut point dire que ce sont là de belles spéculations, mais dont on ne voit point la pratique : tels furent les sentiments de tant de patriarches, de prophètes, de saints rois, dans l'ancienne loi, qui tous, après avoir dignement consommé leurs jours, envisagèrent la mort avec une fermeté et une grandeur d'âme que rien ne put ébranler; tels ont été, dans la loi nouvelle, les sentiments de la vertueuse Paule, comme nous l'apprend saint Jérôme, son père en Jésus-Christ; tels les sentiments de la généreuse Monique, au rapport de saint Augustin, doublement son fils, et selon la nature et selon la grâce; tels les sentiments de saint Augustin lui-même, et tels sont encore ceux d'un million d'autres. Si vous ne les connaissez pas, pour nous, nous en connaissons, nous en avons connu; nos oreilles en ont entendu le récit, et nos yeux même quelquefois en ont été témoins. Jamais ces heureux mourants ne conservèrent mieux la présence de leur esprit; jamais ils ne firent plus sensiblement éclater la joie toute pure qui les ravissait, qui les trans-

portait. Ah! dit saint Bernard, quel fut mon étonnement! Il parle de Gérard, son frère, qu'il vit mourir entre ses bras, après lui avoir vu pratiquer pendant une longue suite d'années toute la perfection de la vie solitaire et religieuse: quel spectacle pour moi et quel prodige, lorsqu'on m'appela et que je courus à ce cher mourant, que j'aperçus la sérénité répandue sur son visage, que je recueillis ses dernières paroles, ces paroles pleines de feu, pleines d'une sainte allégresse, comme s'il eût, en subissant la loi de la mort, triomphé de la mort même, et qu'il lui eût insulté! *Accitus sum ad id miraculi, videre exsultantem in morte hominem, et insultantem morti.* (S. Bernard.)

Ainsi le raconte ce Père. Et en effet, chrétiens, c'est en de telles dispositions que, prenant l'image de son Dieu et de son Sauveur attaché à la croix, objet si aimable pour un homme qui a tâché de se conformer à ce divin modèle, et qui en porte tous les traits; c'est, dis-je, alors que le mourant, à la vue du crucifix, épanche son cœur tout entier: et que dit-il? que pense-t-il? Tantôt c'est en remettant son âme dans les mains du Créateur qui l'a formée: Recevez, mon Dieu, recevez mon âme que je vous présente; je l'ai reçue de vous, je vous la rends, elle vous appartient; daignez l'admettre dans votre sein et l'unir éternellement à vous: *Domine Jesu, suscipe spiritum meum.* Tantôt c'est en se confiant dans les mérites et la grâce du Rédempteur qui l'a rachetée: Tout me répond de votre miséricorde, Seigneur; cette croix dont je n'ai point rougi, ce corps déchiré et ensanglanté. Oui, Seigneur, j'espère en vous, j'y espérerai toujours, parce que vous êtes le Dieu de mon salut: *Deus, Deus salutis meæ.* (*Psal.* XXXVII.) Tantôt c'est en rappelant le souvenir des promesses du Seigneur, et les lui représentant: J'ai fait, Seigneur, ce que vous m'avez ordonné, j'attends ce que vous m'avez promis: *Feci quod jussisti, redde quod promisisti.* Tantôt c'est en s'abandonnant à toute la vivacité, à toute la sensibilité de son amour: O le Dieu de mon cœur! je vous posséderai dans l'éternité, et je veux dès maintenant commencer, autant qu'il m'est possible, à vous posséder. Mes yeux tournés incessamment vers vous, votre saint nom mille fois prononcé, ma bouche collée sur vos sacrées plaies, les faibles accents d'une voix mourante, le dernier souffle de vie qui me reste, tout vous dira, mon Dieu, que je vous aime et que je demande à vous aimer toujours: *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum.* (*Psal.* LXXII.)

Bien différent est le sort du pécheur, et quelle opposition de ces deux états! Mais que fais-je, et pourquoi troubler par une si triste peinture l'heureuse idée du juste mourant? Laissons le mondain livré à lui-même et aux remords qui le rongent, regretter le passé, trembler sur l'avenir. La scène a changé tout à coup pour lui: Ses projets sont renversés, ses vues sont confondues; tout fond sous ses pieds, tout lui échappe des mains; il est attaqué d'une maladie; des amis, des enfants, une maison en larmes, tout, malgré lui, lui fait sentir un danger qu'il ne veut pas voir. Une voix redoutable se fait entendre à ses oreilles; le Seigneur lui annonce que l'arrêt est porté: *Hac nocte* (*Luc.*, XII); dès cette nuit, sans différer, il faut partir, il faut rendre compte. Quel désordre! quelle confusion de pensées! que d'objets se rassemblent pour son supplice! J'en dis trop, et je ne me souviens pas que ce n'est point du pécheur que j'ai à parler. Laissons-le encore une fois dans un changement si prompt, si imprévu, s'agiter, se tourmenter; et comme un malheureux enseveli dans les flots et qui se noie, se prendre à tout sans rien trouver qui le soutienne. Laissons-le dans ces frayeurs mortelles dans ces sombres chagrins, dans ces désespoirs, qui dès cette vie font déjà voir ce que bientôt il sera dans l'autre: ou, si par un endurcissement encore plus fatal, il en est venu à cette fausse sécurité qui a presque tous les dehors de la confiance du juste, mais sans en avoir le fond (état, hélas! le plus déplorable et le comble du malheur), laissons-le approcher tranquillement de son éternelle réprobation, tandis que le juste, arrivé au moment de la mort, meurt dans la grâce de la persévérance. Sainte confiance aux approches de la mort; c'est le premier avantage du juste. Persévérance finale au moment même de la mort; c'est le second avantage, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si la vie de l'homme, selon l'expression de Job, est une guerre: *Militia est vita hominis super terram* (*Job*, VII), je puis ajouter que la victoire ne se déclare qu'à la mort, et qu'après tout, quelque avantage qu'on ait eu déjà sur l'ennemi, ce n'est, à bien parler, que de ce dernier moment que le succès du combat dépend. Car ce qui décide du sort éternel de l'homme, dit saint Jérôme, ce ne sont point les commencements, mais la fin: *Non initia, sed finis;* c'est-à-dire que ce n'est point précisément tout ce qui a précédé la mort, mais que c'est le moment même de la mort, et la disposition actuelle de l'âme à cet instant où elle va comparaître devant Dieu. Souvenez-vous toujours, s'il vous plaît, que par le moment de la mort j'entends à la lettre cet espace de temps si court et si peu sensible dont la durée nous est inconnue, mais qui nous suffit néanmoins pour le trajet le plus long, et pour passer de ce monde à un autre. Or, mes frères, qu'est-ce que ce moment, et en avez-vous jamais bien compris la conséquence? En quel état se trouve le juste à ce moment, et par quelle prérogative meurt-il dans la grâce de la persévérance? Deux points dont j'ai maintenant à vous instruire.

Qu'est-ce que ce moment? Moment formidable par lui-même, où tout ce qu'il y a dans ce monde visible meurt pour l'homme, et où l'homme meurt à tout; où l'âme, malgré les nœuds les plus étroits et l'union la

plus intime, arrachée du corps par violence, quitte enfin, après bien des combats, cette dépouille mortelle, ne lui laisse qu'une figure hideuse et inanimée, des yeux éteints, une langue muette, des mains sans action, des pieds sans mouvement, un visage sans couleur, une chair sans vie et qui commence à se corrompre.

Moment où le riche perd tous ses trésors, et n'a plus sur la terre pour héritage que la poussière ; où le grand tombe de ce haut degré d'élévation qui le distinguait, pour être égalé au plus misérable ; où le monarque et le sujet, le maître et le serviteur, le noble et l'artisan, le savant et l'ignorant, tout est mêlé et confondu : *Parvus et magnus ibi sunt.* (*Job*, III.)

Moment mille fois encore plus terrible dans ses suites : elles sont irréparables, elles sont éternelles. L'homme, dit l'Ecriture, ira dans la maison de son éternité : *Ibit homo in domum æternitatis suæ.* (*Eccli.*, XII.) Moment critique, moment décisif; après quoi ni le libertin n'a plus de temps à espérer, ni le juste plus de mérites à amasser; où la miséricorde finit, la justice prend tous ses droits; où l'on peut dire à l'égard de chacun en particulier : prédestination, réprobation, jugement, salut, damnation, tout est consommé, tout est gagné ou perdu : *Consummatum est.*

Moment où le pécheur le plus obstiné, le plus endurci, fait état qu'il sera rentré en grâce avec Dieu; qu'il aura pleuré, gémi, expié par une douleur efficace tous les désordres de sa vie : car, selon la remarque d'un savant interprète après saint Bernard, quoiqu'une multitude infinie de mondains ne soient pas en peine dans le temps présent de quelle manière ils vivent, pourvu qu'ils contentent leurs passions, il n'y en a toutefois pas un qui dans l'avenir ne soit en peine de quelle manière il mourra; pas un qui ne veuille que ce moment lui soit favorable, et qui ne craigne l'affreux péril où il l'expose. De là, moment dont la seule pensée a fait trembler les rois jusque sur le trône, a effrayé l'impie au milieu de ses débauches, a peuplé les déserts de solitaires, les monastères de religieux, les rochers même les plus inaccessibles de pénitents.

Moment aussi où l'Eglise a cru ne devoir rien omettre pour contenir ses enfants par tous les secours qu'elle leur peut procurer. Elle veut qu'on s'assemble auprès du mourant; que le prêtre, au milieu d'une troupe dévote et suppliante, le flambeau sacré à la main, invoque pour lui toute la cour céleste: *Subvenite, sancti;* qu'il s'adresse à tous les chœurs des anges : *Occurrite, angeli;* qu'il emploie toutes les raisons les plus propres à toucher le cœur de Dieu; qu'il lui fasse reconnaître son ouvrage, et une créature que sa main toute bienfaisante et toute-puissante a tirée du néant : *Agnosce creaturam tuam;* que, s'approchant du malade, il réveille sa confiance; qu'il l'anime de la croix, qu'il l'encourage du geste, autant qu'il en peut être vu ou entendu, et qu'il le porte ainsi jusque entre les bras de son souverain Auteur : *Commendo te omnipotenti Deo, charissime frater, et ei, cujus es creatura, committo.* Qu'en pensez-vous, chrétiens, et dans quel état voulez-vous vous trouver en ce moment ?

Or je dis qu'il y a tout lieu de juger qu'un homme qui a bien vécu, se trouve alors, par une prérogative toute spéciale, dans la grâce de Dieu, et qu'il meurt dans la persévérance finale. Ecoutez comment nous devons entendre la chose, et sur quels fondements j'établis une vérité si édifiante et si touchante. C'est une question dans l'école, si la persévérance finale, ou, pour m'exprimer plus clairement, si le bonheur de mourir dans la grâce est tellement un don de Dieu qu'on ne le puisse mériter. Je sais ce que disent-là-dessus communément les Pères et les docteurs après l'Apôtre, que la grâce, surtout la plus grande de toutes les grâces, qui est celle de la persévérance, étant par sa nature au-dessus de toutes les œuvres de l'homme, elle est par conséquent au-dessus de tous ses mérites.

Mais si cela est de la sorte, quel est donc l'avantage du juste au moment de la mort, et que lui servent toutes ses œuvres? Voici ma réponse. Car j'avance d'ailleurs comme un principe incontestable et qui nous doit suffire que Dieu, sans y être obligé par une rigueur de justice, en donnant néanmoins au mourant une dernière grâce, a particulièrement égard aux mérites passés et à la sainteté de la vie. D'où je conclus qu'une vie sainte ne peut, dans les règles ordinaires, être suivie d'une mort éprouvée. Je le conclus, dis-je, et, sans en chercher d'autres preuves, je m'en tiens au concile de Trente, qui s'est expliqué sur ce point avec autant de précision que de solidité. Observez, je vous prie, le sage et admirable tempérament qu'il prend pour affermir d'une part l'espérance du juste, et, d'autre part, pour le préserver d'une confiance téméraire et présomptueuse.

Le saint concile dit deux choses : Il ne veut pas, à quelque degré de perfection que l'homme soit parvenu sur la terre, qu'aucun se réponde certainement de persévérer et de mourir dans la grâce. L'esprit de Jésus-Christ, cet esprit d'humilité, ne comporte point une telle présomption. Si bien que le plus juste, fût-il comblé de vertus et eût-il été élevé comme saint Paul jusqu'au troisième ciel, doit toujours se défier de lui-même, toujours se précautionner contre lui-même, toujours opérer son salut avec crainte et avec tremblement. Mais du reste et en même temps, de quoi nous avertit le même concile? C'est de nous confier dans le secours que Dieu nous prépare, et pour cela de travailler, de veiller : *In laboribus, in vigiliis* (*Conc. Trid.*); pour cela de faire l'aumône, de prier : *In eleemosynis, in orationibus;* pour cela de jeûner, de purifier sans cesse notre cœur, de vaquer à la pratique de toutes les bonnes œuvres : *In jejuniis et castitate.* Or je raisonne, et ce raison-

nement est sans réplique; car ce que nous déclare par là le concile, après l'Apôtre, dont il emprunte les paroles, c'est donc que par nos soins, par nos aumônes, par nos prières, par nos jeûnes, que par une vie en un mot religieuse et chrétienne, nous obtenons, je ne dis pas nous méritons, mais nous obtenons une mort sainte, et qu'à ce moment la bonté divine se trouve engagée, par notre fidélité, à consommer l'ouvrage de notre salut, comme elle l'a commencé : *Sicut cœpit opus bonum, ita perficiet.* (*Philip.*, I.)

Oui, chrétiens, elle l'achèvera et elle le consommera. Voulez-vous savoir comment, et ce qui se passe à l'égard de l'homme de bien ? Dieu use, pour ainsi dire, de retour envers lui. Il a été fidèle à Dieu dans l'occasion, il est naturel que Dieu ne lui manque pas dans le danger. Au jour mauvais, le Seigneur le délivrera : *In die mala liberavit eum Dominus.* (*Psal.* XL.) Il a combattu contre les ennemis de Dieu, il a soutenu sa cause et l'honneur de sa loi; il est juste que Dieu le défende contre les plus violentes attaques de l'enfer. Au moment que la victoire va être décidée, le ciel attache sur lui ses regards, et le couvre de sa protection : *Abscondes eos in abscondito faciei tuæ.* (*Psal.* XXX.) Il a donné à Dieu ce que Dieu attendait de lui; il a fait profiter les grâces de Dieu. Dieu, mille fois plus libéral, lui rend tout au centuple, et n'épargne rien désormais en sa faveur : il entre dans le tombeau avec une nouvelle abondance de grâces : *Ingredieris in abundantia sepulcrum.* (*Job*, V.) Il s'est étudié à plaire en toutes choses à Dieu, il a eu pour Dieu un amour de préférence; Dieu donc le ménage à son tour, et fait agir, pour le seconder, tous les ressorts de sa providence : *In umbra manus meæ protexi te.* (*Isa.*, XLIX.)

Développons encore ce mystère de consolation, et pénétrons plus avant dans cette conduite de Dieu, toute paternelle et toute miséricordieuse. Il y a deux manières dont Dieu nous enlève de la vie : ou par une mort connue dans ses approches, lente et prévue; ou par une mort subite et précipitée, l'une et l'autre également heureuses pour le juste. Meurt-il dans les voies ordinaires, ayant connu son état, et ayant eu le temps de penser à Dieu ? Par combien de grâces et combien de fois n'a-t-il pas été intérieurement excité, fortifié, attendri, pressé d'un saint repentir, embrasé d'un saint amour ? Que la pénitence de l'impie, quelques signes qu'il donne à la mort, soit fausse ou qu'elle nous devienne suspecte, on a toujours lieu de craindre que la grâce, je dis une grâce de conversion, ne manque à celui qui tant de fois lui-même a manqué à la grâce; ou que le cœur ne démente ce que la langue prononce, quand le cœur si longtemps a eu des sentiments tout opposés. Mais les paroles ne peuvent être douteuses, après que mille effets les ont déjà par avance vérifiées; et les garants irréprochables du juste, en se tournant par un dernier effort vers Dieu, ce sont de longues années constamment employées à le servir. Est-ce une mort subite qui le ravit ? Le passage n'en est pas moins salutaire, ni moins avantageux. C'est après y avoir été insensiblement disposé par certains pressentiments, par certaines inspirations, par un redoublement de ferveur. Dieu choisit le moment, *in tempore suo*; et je pose pour maxime indubitable, qu'il n'est point communément de la Providence d'abandonner dans une fâcheuse conjoncture une âme qui du reste, dans le cours de la vie, s'est préparée avec soin et tenue régulièrement en état de bien mourir. C'est donc quelquefois au sortir de l'autel que Dieu prend le prêtre, le laïque au sortir de la sainte table : l'un au bout d'une retraite où il a fait une revue de ses fautes qu'il a confessées; l'autre, après une œuvre pieuse où il a exercé toute sa religion et tout son zèle. Combien de fois avons-nous béni l'occasion où telle personne a été appelée; on l'admire d'autant plus que la chose paraît venir du hasard, mais c'est Dieu qui la méditait; c'est lui qui peu à peu l'a conduite et amenée.

Ainsi Moïse, selon l'expression de l'Ecriture, mourut-il dans le baiser du Seigneur, *in osculo Domini;* ou, suivant une autre version, sur la bouche du Seigneur, *super os Domini.* Ah ! qu'on est bien, mes frères, dans les mains de Dieu, dans les mains d'un Père si bon et d'un maître si libéral !

Il faudrait pouvoir percer les cieux, et que vous fussiez vous-mêmes témoins du bonheur d'une âme qui, des misères de ce monde, passe au royaume céleste pour le posséder à jamais comme son héritage. Tandis que le pécheur livré à lui-même par un juste jugement, réprouvé et rejeté, va ressentir éternellement les coups de la justice d'un Dieu vengeur, le juste ne ferme les yeux à la lumière du jour qui nous éclaire, que pour les ouvrir à cette clarté éternelle qui fait la félicité des saints. Le coup qui semble l'abattre met au contraire le comble à sa gloire, et si le corps cède à la loi de la mort, l'âme victorieuse et toute pure reçoit à ce moment même la couronne, et ne quitte la terre que pour se plonger dans le sein de la Divinité, et pour y goûter des délices ineffables. Le ciel applaudit à son triomphe : et qui dès cette vie peut voir une pareille fin sans la désirer et l'envier ? Vous-mêmes, chrétiens, vous entrez assez dans le sentiment du prophète, car le choix n'est pas difficile à faire; on a bientôt pris son parti, et tous demandent la mort des justes : *Moriatur anima mea morte justorum.* Heureux, si vous ne vous bornez pas à des désirs stériles et sans effet. Voici le vrai sens que nous devons donner à ces paroles, et c'est tout le fruit de ce discours.

Moriatur anima mea morte justorum. Mourons comme meurent les justes; mais pour cela, il faut vivre comme les justes vivent : ce sont deux choses naturellement incompatibles, qu'une vie criminelle et une mort sainte.

Moriatur anima mea morte justorum. Oh !

si je pouvais, comme tant de personnes vertueuses que j'ai connues, ou dont la mémoire est encore toute récente, mourir en paix et dans le Seigneur ! Mais il ne tient après tout qu'à moi, parce qu'il ne tient qu'à moi de suivre leurs exemples et d'imiter leurs vertus.

Moriatur anima mea morte justorum. Non, quoi qu'il m'en puisse coûter, ne nous exposons point à ces troubles secrets, et délivrons-nous pour notre dernière heure de ces cruelles inquiétudes d'une âme incertaine de la disposition où elle est devant Dieu. Il faut donc dès maintenant rentrer en moi-même, dès maintenant examiner le fond de ma conscience, dès maintenant éclaircir certains doutes, certains scrupules qui paraissent comme assoupis, mais pour se réveiller au lit de la mort, et pour me jeter en de mortelles frayeurs sur l'état de mon cœur, où peut-être j'aurai caché un poison qui l'aura tout à fait corrompu.

Moriatur anima mea morte justorum. Ayons, au sortir de la vie et à l'entrée de l'éternité, de bonnes œuvres à offrir à Dieu; mais faisons-les donc tandis que nous en avons le temps. Que notre piété, notre charité, que tout en ce jour se renouvelle. Le passé n'est rien : cet évêque de l'*Apocalypse* se croyait riche, et avait plus lieu de le croire que nous; cependant on lui annonce de la part de Dieu, qu'il est pauvre, misérable, dénué de tout mérite. Craignons le même reproche, et prévenons-le.

Vous nous l'accorderez, Seigneur, cette mort précieuse. Vous l'accorderez à la prière que je vous adresse par avance, et que vous fera votre Eglise pour chacun de mes auditeurs et pour moi. Joignons-nous ensemble, mes frères, et disons dans un même sentiment : *Deus misericors, Deus clemens, Deus qui secundum multitudinem miserationum tuarum peccatum pœnitentium deles.* C'est de votre miséricorde, ô mon Dieu, et de toute votre miséricorde que nous avons besoin. De tant de personnes ici présentes, il n'y en a aucune qui ne puisse et qui ne doive se dire avec certitude qu'elle mourra, peut-être dans un jour, peut-être dans un mois, peut-être dans une année, du moins au bout de quelques années. Vous voyez, Seigneur, vous distinguez actuellement dans cet auditoire qui de nous mourra le premier. Chrétiens, écoutez-vous bien ce que je dis ? Le comprenez-vous ? Pensez-vous à ce que je demande ? Je parle à Dieu : et de qui est-ce que je lui parle ? De qui ? De celui de nous, mes frères, qui mourra le premier. Quel est-il ? Je n'en sais rien, mais Dieu le voit; et ce n'est pas une chose si éloignée pour celui-là qu'il le croit; car, sans m'ériger en prophète, ce qui ne m'appartient pas, je puis dire néanmoins avec une assurance qui, pour n'être que morale, n'en est pas moins infaillible, qu'avant que cette année s'écoule, quelqu'un de cette assemblée mourra. Tel jouit d'une parfaite santé, et ce sera lui peut-être. Mais, quel qu'il soit, peut-il raisonnablement compter qu'il mourra, Seigneur, dans votre grâce ? Sera-ce moi, mon Dieu ? Si cela est, je reprends pour moi-même la prière de l'Eglise : *Deus misericors, respice super hunc famulum tuum.* Daignez, Seigneur, me favoriser d'un regard qui me conduise dans tout le reste de ma course, et qui me soutienne au terrible moment de la mort. Sera-ce cet homme du monde, tout occupé du monde et des affaires du monde ? La dernière de ses pensées, c'est la mort : *respice super hunc famulum tuum.* Ouvrez, mon Dieu, ouvrez les yeux à cet aveugle, et faites-lui connaître à quoi le mène le faux calme où il vit, et quel malheur c'est que de mourir dans l'impénitence. Sera-ce cette femme si ennemie de la retraite, si volage, si dissipée ? Elle n'entend guère la voix de la mort, ni ses leçons : *respice super hanc famulam tuam.* C'est elle peut-être, et elle seule, que regarde tout ce discours; si vous lui refusez, Seigneur, un rayon de votre lumière, elle se trouvera à ce terme fatal sans avoir pris aucunes mesures pour s'y préparer. Ne sera-ce point ce jeune homme à la fleur même de l'âge, qui, plein de vigueur et de force, s'engage tranquillement dans la voie de perdition, et n'envisage la mort que dans un long éloignement ? *respice super hunc famulum tuum.* Puisse-t-il par votre grâce, ô mon Dieu, se souvenir qu'on meurt à tout âge, et que dès qu'on meurt une fois, si l'on meurt hors de votre grâce, il n'y a plus d'espérance. Que faut-il, Seigneur, pour vous toucher ? Il n'en est point, après tout, qui n'ait fait à certains temps de la vie quelque chose pour vous, qui n'ait fléchi devant vous le genou pour vous adorer, pour vous invoquer, pour vous prier et vous recommander son âme; or c'est à cela que vous aurez égard : *miserere gemituum, miserere lacrymarum ejus.* Si je ne trouve rien dans le présent qui puisse vous intéresser, vous souffrez que je le cherche dans le passé. C'est bien peu, mais c'est toujours beaucoup auprès d'un maître comme vous, qui n'oublie rien, et qui ne souhaite rien tant que le salut de l'homme. Aidez-nous à l'obtenir, nous vous le demandons et nous l'espérons au nom, etc.

SERMON XXXIII.

Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême.

SUR LA MAUVAISE HABITUDE.

Dixit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat : Domine, jam fetet; quatriduanus est enim. (*Joan.*, XI.)

Marthe, sœur de Lazare qui était mort, dit à Jésus : Seigneur, il commence à sentir mauvais; car il y a quatre jours qu'il est enterré.

Un homme dominé par une habitude criminelle, un pécheur depuis longtemps mort à la grâce et demeurant en ce triste état jusqu'à ce qu'il tombe enfin dans une entière corruption de mœurs : voilà, selon l'interprétation des Pères, ce que nous représente ce Lazare, ce mort enfermé depuis quatre jours dans le sein de la terre et devenu tout difforme et tout infect. Marthe et Madeleine pleuraient amèrement, dans la personne de

Lazare, la perte d'un frère qui leur était cher, et que la mort venait de leur enlever : mais cette mort n'était après tout qu'une mort temporelle ; ce n'était même qu'une mort précieuse devant Dieu, puisque Lazare fut un homme vertueux, religieux, fidèle, spécialement attaché à Jésus-Christ : *Lazarus amicus noster.* (*Joan.*, XI.) D'où nous jugeons assez combien est plus digne de nos larmes la mort spirituelle d'une âme que le péché a séparée de Dieu, et qu'il tient malheureusement asservie sous son empire. Dès le quatrième jour que Lazare eut resté dans le tombeau, son corps commençait à se corrompre et sentait mauvais ; et, par une comparaison qui n'est que trop naturelle, quelle doit être, si je l'ose dire, l'infection d'un cœur corrompu depuis une nombreuse suite d'années, et où l'habitude du péché a répandu toute sa contagion? Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, c'est de la mauvaise habitude que je viens vous entretenir, et sous ce terme, il n'est personne, ce me semble, qui ne comprenne comme moi un péché qui nous est plus commun et plus familier; un péché où nous vivons, et que nous portons avec nous ; un péché dont quelquefois nous nous proposons de nous corriger, et dont nous voulons en apparence nous défaire, mais que nous entretenons néanmoins, que nous aimons toujours; à qui toujours nous en revenons, et que souvent nous gardons jusqu'à la dernière heure. Appliquez-vous à trois points où j'en fais consister toute la malignité, et qui vont partager ce discours. Car j'examine la mauvaise habitude par rapport à son origine, à son progrès et à sa fin. Or, dans son origine il n'est point de mal plus subtil à se former ; dans son progrès, il n'est point de mal plus prompt à se fortifier ; et par rapport à sa fin, il n'est point de mal plus constant à se conserver. Il y en a qui disent : je ne sens point encore la mauvaise habitude, et je saurai bien dans son origine la découvrir; mais moi je dis que rien ne se glisse plus insensiblement : c'est la première partie. D'autres ajoutent : l'habitude est encore faible, et je saurai bien dans son progrès l'arrêter ; mais moi je dis que rien ne s'enracine ni ne se fortifie plus promptement : c'est la seconde partie. Enfin, conclut-on, l'habitude, quelque puissante qu'elle soit, n'est jamais invincible, et je saurai bien un jour la surmonter ; mais moi je dis que rien ne se maintient plus tyranniquement : c'est la troisième partie. De là nous tirerons trois grandes conséquences, et toutes trois d'une grande pratique. Car nous apprendrons avec quel soin nous devons donc observer la mauvaise habitude, avec quelle diligence nous devons donc l'attaquer, et avec quelle fermeté et quelle persévérance nous la devons donc combattre. Avec quelle soin nous devons l'observer. Pourquoi ? pour la prévenir dans son origine et avant qu'elle se forme : avec quelle diligence nous devons l'attaquer. Pourquoi ? pour lui couper court dans son progrès, et dès qu'elle commence à s'établir ; avec quelle fermeté et quelle persévérance nous la devons combattre. Pourquoi? pour la vaincre au moins tôt ou tard et pour la détruire. Il y va, mon Dieu, de votre gloire, que ce capital ennemi des âmes ne porte pas plus loin ses ravages. Il y va, mes frères, de votre salut, d'en bien connaître, et les principes, et les accroissements, et la tyrannie. Implorons le secours du ciel, et, pour l'obtenir, adressons-nous à Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Qu'était-ce que la maladie de Lazare ? une simple langueur : *Erat quidam Lazarus languens.* (*Joan.*, XI.) A entendre le Fils de Dieu, ce n'était qu'une infirmité très-légère et sans danger : *Infirmitas hæc non est ad mortem.* (*Ibid.*) Il semblait même que ce ne fût qu'un assoupissement : *Lazarus amicus noster dormit.* (*Ibid.*) De sorte que les apôtres, prenant à la lettre et dans un sens favorable ce sommeil dont leur parlait le Sauveur du monde, concluaient qu'il n'y avait rien à craindre, et que tout allait bien pour Lazare, puisqu'il dormait : *Domine, si dormit, salvus erit.* (*Ibid.*) Mais dans le fond ce fut néanmoins un assoupissement, un sommeil, une langueur mortelle ; et la suite en fit bien connaître le péril. Or il en va, chrétiens, dans les maladies de l'âme comme dans les maladies du corps. Sous un visage plein de santé l'on cache des principes de mort : le venin s'amasse sans qu'on le sente ; la corruption s'engendre sans qu'on l'aperçoive; elle gagne jusqu'au cœur, et le mal ne se déclare que lorsqu'il est sans remède. Ce mystère d'iniquité, qu'il nous est si important de découvrir, consiste en ce que le vice ne se montre d'abord à nous qu'imparfaitement. Il ne vient point avec toute l'horreur qui le doit naturellement accompagner. Les premières chutes ne sont pas grièves ; les premières démarches ne mènent pas loin en apparence, ce sont des fautes, ou dont la malice échappe tout à fait à nos yeux, ou dont les suites au moins ne semblent pas fort dangereuses. Mais les chutes par là même, les fautes en sont plus fréquentes : l'une est un degré pour aller à l'autre, presque sans réflexion : comme on les commet sans peine, on y demeure sans scrupule; on s'attache toujours davantage, et l'on est esclave, qu'on croit jouir de toute sa liberté.

Les pères sur cela usent de quelques comparaisons qui rendent la chose plus sensible. C'est, disent-ils, comme de faibles racines cachées dans la terre. L'arbre qu'elles nourrissent, jeune encore et tendre, croît et monte tous les jours : cependant, à le considérer et à le voir, vous n'y apercevez aucun changement d'un jour à un autre. Ou bien, ajoutent-ils, ce sont comme autant de liens, tous en particulier faciles à rompre, mais qui peu à peu entrelacés les uns dans les autres, et unis étroitement, forment enfin une chaîne capable de résister aux plus violents efforts : vous ne le sentirez, que lorsqu'il faudra briser les nœuds qui vous ser-

rent, et que vous penserez à vous dégager.

En voulez-vous être encore mieux persuadés? l'expérience suffit, et il ne faut qu'un peu d'attention à ce que nous éprouvons très-communément dans le monde. Combien de personnes, par exemple, vivent ensemble sans passion, à ce qu'il paraît, et sans autre liaison que celle que peut donner une certaine bienséance, une honnêteté purement mondaine, ou une estime qui semble toute se renfermer dans l'esprit, et qui ne fait pas, selon qu'on en juge, une grande impression sur le cœur? Mais qu'une affaire qui survient, ou quelque sujet que ce soit, oblige l'un à se séparer de l'autre; ce sont quelquefois des violences extrêmes qu'il se faut faire. On est attendri, on en vient jusqu'aux larmes : Je n'eusse pas cru, dit-on, être lié de la sorte; je n'ai point encore senti ce que je sens, et ce moment me fait connaître pour la première fois la véritable disposition de mon cœur. Or, ce n'est pas que l'engagement n'eût point auparavant la même force; mais on ne l'avait pas remarqué : il s'était glissé secrètement dans l'âme. On se voyait volontiers, mais par un certain usage, et d'une manière après tout à croire qu'on n'en aurait pas plus de peine à se quitter. On tient néanmoins, et l'on reconnaît que le cœur va souvent plus loin qu'on ne le veut et qu'on ne le pense, sans nous faire observer ses mouvements.

C'est sur quoi saint Bernard se crut autrefois obligé d'avertir un grand pape, dont il avait été le maître et le père en Jésus-Christ, et pour qui, comme il lui témoigne lui-même, il avait toujours conservé la même affection et la même tendresse, sans qu'elle diminuât rien de toute la vénération due à un souverain pontife assis sur la chaire de Saint-Pierre. Ce trait, mes frères, convient admirablement à mon sujet, et est remarquable, soit par la qualité de la personne à qui parle le saint, soit par la menace qu'il lui fait, soit par l'occasion qu'il en prend. Ecoutez-le.

Car c'est à un homme depuis longtemps retiré du monde, et formé dans le sein de la religion, que s'adresse ce saint docteur; à un homme que la sainteté de sa vie, jointe à une haute sagesse, avait fait tirer du cloître pour être élevé à la suprême dignité de l'Eglise, et qui, se trouvant par son état engagé dans une multitude et un enchaînement d'affaires où il ne lui restait presqu'aucun relâche, s'y employait avec un zèle louable en soi et digne du vicaire de Jésus-Christ. Or savez-vous toutefois, lui dit saint Bernard, à quoi peut-être, si vous n'y prenez bien garde, doit aboutir cet embarras et ce mouvement perpétuel où vous vivez, quelque innocent qu'il vous puisse paraître? Vous me le demandez : *Quæris quo?* (BERNARD.) Le voici : c'est que par là vous tomberez dans une insensibilité habituelle du cœur qui vous perdra : *Ad cor durum.* (*Idem.*) Il est vrai, continue le même saint, parlant toujours au même pontife, vos intentions sont les plus droites, et, au milieu de cette foule de clients qui vous assiégent de toutes parts, vous comptez de ne vous pas oublier vous-même. Telle est votre résolution : je le veux; mais ne vous fiez pas à la disposition présente où vous vous flattez d'être. Il n'en est point de si heureuse qui ne s'altère par l'habitude : *Quid non evertat consuetudo?* (*Idem.*) Il est vrai, votre cœur sur cela ne vous reproche rien; vous êtes en paix et vous agissez sans remords; mais n'en croyez pas le faux calme de votre conscience qui, dans une vie tout au plus trop distraite, ne voit rien de quoi beaucoup s'alarmer, et n'en aperçoit, ou pense n'en apercevoir aucun mauvais effet. Les coups sont d'autant plus mortels, qu'on en ressent moins les atteintes : *Eo insanabile, quo insensibile.* (*Idem.*) Enfin, qu'arrivera-t-il? conclut saint Bernard. Je ne feindrai point de vous le dire, et vous ne vous en offenserez point. C'est que de l'un à l'autre, et toujours dégénérant, vous en viendrez, sans le remarquer, à un état de dissipation, à un état d'indifférence pour les choses de Dieu, à un état d'indocilité pour tous les avis qu'on vous donnera, à un état de langueur, de tiédeur, d'endurcissement, où rien ne vous touchera, et où vous n'aurez ni regret du passé, ni soin du présent, ni crainte de l'avenir. Car voilà quel est le damnable caractère de l'habitude où vous vous laissez entraîner : *In quo trahere te habent hæ occupationes maledictæ.* (*Idem.*)

Dites maintenant, mon cher auditeur, qu'il ne faut point se faire des fantômes de quelques bagatelles où la vivacité emporte, ni se figurer des périls imaginaires où il n'y en a point; que peut-être il serait mieux d'y prendre garde, de prévenir jusqu'aux moindres naissances, et de fermer à l'ennemi tous les chemins, mais que vous n'y voyez pas une nécessité si absolue, ni un danger si pressant. Vous ne le voyez pas; et en cela même voilà justement la preuve de l'importante vérité que je vous prêche. Car telle est, je le répète, et je ne puis assez vous le redire, telle est la malignité de la mauvaise habitude, de se cacher ainsi à vous, de se couler dans les ténèbres, et de se faire, sans beaucoup de bruit, une voie d'autant plus sûre, qu'elle est moins connue : *Eo insanabile, quo insensibile.*

On ne voit pas non plus les suites funestes que devait causer cette ouverture qu'on a négligée, cette étincelle qu'on n'a pas pris soin d'éteindre; mais l'eau d'une part a gagné, a crû, a rempli le vaisseau et l'a abîmé dans les flots; mais le feu d'autre part s'est communiqué par degrés, a pris sans cesse de nouvelles forces, a consumé tout l'édifice et l'a réduit en cendres. Saül ne le voyait pas, où le conduiraient certains sentiments d'envie qu'il conçut contre David après la victoire de ce jeune berger, et dont il se rongeait intérieurement, au lieu de les étouffer de bonne heure et d'en arrêter les premières impressions. On ne s'en ferait pas plus de scrupule que lui dans le monde; mais la passion passa en habitude, et porta ce prince

jaloux à toutes les extrémités de l'injustice et de la fureur. David ne le voyait pas, où l'attirerait un regard trop libre qui fut même plutôt l'effet du hasard que d'un dessein prémédité; mais par là ce prince selon le cœur de Dieu devint coupable d'un infâme adultère et esclave d'un péché habituel qui lui coûta tant de repentirs, et l'exposa à de si rigoureux châtiments.

Vous ne le voyez pas, vous, jeune homme, où vous engage une liberté trop grande d'aller, de venir, de se trouver partout sans précaution ; une assiduité trop régulière auprès de cette personne, dont le commerce néanmoins n'a rien au dehors qui soit évidemment contre l'honneur ni contre le devoir. Vous ne le voyez pas; mais le voulez-vous apprendre où tout cela va? Rentrez un moment dans vous-même, et considérez avec quelque attention combien il y a eu jusqu'à présent de déchet. Déjà vous commencez à vous familiariser avec le vice. Ces sages maximes, ces principes qu'on vous avait inspirés, vous paraissent trop rigides et trop sévères; cette vertu, autrefois si exacte, vous semble une vertu trop incommode et trop farouche. On en retient et on en laisse : ce qui vous eût fait il y a quelque temps horreur ne vous étonne plus désormais ; ce ne sont plus, dans votre esprit, que des galanteries, que des politesses, que des façons du monde. De là il est naturel de retourner autant de fois que se présente l'occasion, c'est-à-dire très-souvent, à des choses où l'on se plaît, et qu'on traite de purs amusements qui ne peuvent que très-peu endommager l'innocence de l'âme. On n'est plus guère disposé là-dessus à se faire violence; on y demeure, on s'y conforme, et voilà l'habitude. Je dis l'habitude, faible encore si vous le voulez, toute informe et comme naissante; mais l'ennemi est dans la place, et quels désordres n'en doit-on pas attendre?

Vous ne le voyez pas à quoi vous mènent, vous, ce jeu, ces parties de plaisir, ces assemblées, où vous tenez d'autant plus volontiers votre place, qu'il n'y a rien dans l'estime commune de fort criminel; vous, ces traits de satire que vous lancez, ces tours malins que l'on donne aux choses et dont on aime à assaisonner le discours; vous, ces sensibilités et ces aigreurs, ces fiertés, ces enflures de cœur que vous vous pardonnez si aisément et dont vous vous faites même quelquefois un prétendu mérite; vous, homme du siècle, dans votre charge, dans votre emploi, dans votre négoce, certaines voies indirectes, certains détours où la bonne foi, quoique assez légèrement, est toujours blessée; vous, dans la conduite ordinaire de la vie, certaines saillies d'un tempérament plein de feu qui se déclare aux moindres rencontres; un amour trop grand de votre corps, et trop de délicatesse à contenter ses appétits, sans aller néanmoins jusqu'à des excès ; vous ne le voyez pas où tout cela tend, ni quelle en sera l'issue; mais en voulez-vous être instruits? Jugez-en par le sort de tant d'autres que vous connaissez ou que vous avez connus. C'est par là que cette femme s'est tellement entêtée du monde, qu'elle en a mené une vie toute dissipée et toute sensuelle. Elle a sacrifié à son jeu, à son luxe, à sa vanité, le soin de sa famille, l'éducation de ses enfants, le bon ordre de ses affaires. Heureuse encore, heureuse si le cœur n'a pas tout à fait aveuglé l'esprit, si la passion n'a pas fait taire la raison. Dieu, que les apparences ne trompent point et qui lit dans l'âme, sait quel poison peut-être depuis longtemps elle y cache, et quels sont ses plus secrets sentiments. C'est par là que celle-ci, trop libre à critiquer et à railler, applaudie de ceux qui l'écoutaient et se faisant une fausse gloire de briller dans la conversation, sans égard à la charité et sans en bien prévoir les conséquences, s'y est accoutumée, de sorte qu'elle en est devenue redoutable et odieuse à toute une ville. Sa langue médisante lui a suscité mille ennemis, lui a attiré mille disgrâces ; pour un mot elle aurait peine à épargner l'ami même le plus fidèle. C'est par là que cette autre d'une humeur naturellement impatiente, hautaine et impérieuse, sur quoi elle ne s'est point assez surmontée elle-même, s'est rendue une source presque inépuisable de divisions entre elle et ses enfants pour qui jamais elle n'eut nulle complaisance, et des parents avec qui jamais elle ne sut s'accommoder, ni user de quelque condescendance, et des domestiques dont jamais elle ne sut rien supporter, ni par compassion, ni par prudence. Cet homme est décrié dans tout un pays, ou pour ses injustices et ses fourberies, ou pour ses violences et ses emportements, ou pour la corruption de ses mœurs et pour les débauches qui l'ont réduit à être incapable de tout. Or, remontez à la cause; demandez-lui où il en est venu là; à peine le pourra-t-il dire, tant l'origine en a été insensible ; mais à l'examiner, vous trouverez que des suites si fâcheuses n'ont eu que de très-faibles commencements, et qu'on pouvait couper court au mal le plus invétéré, en s'appliquant davantage à quelques défauts dont on n'a point travaillé à se défaire et qu'il était aisé de corriger.

Ah! on se le dit tant à soi-même dans le monde! On le dit tant aux autres ! On s'en prend à des parents trop indulgents et trop lâches. On en accuse des amis trop timides et trop complaisants. Que ne m'a-t-on ouvert les yeux là-dessus? Pourquoi, dès le premier âge, ne m'a-t-on pas redressé par de salutaires avis? Pourquoi un père et une mère ne se sont-ils pas opposés dans le temps à une aveugle inclination qui me conduisait? Je n'en voyais pas les conséquences, mais il les fallait voir pour moi. Ou bien que n'ai-je été plus docile aux leçons que l'on m'a faites et aux conseils qu'on m'a donnés ! Que ne m'en suis-je rapporté à des personnes éclairées qui me parlaient, qui me reprenaient, et que n'ai-je

profité de leurs sages remontrances! *Cur detestatus sum disciplinam, et increpationibus non acquievit cor meum?* (*Prov.*, V.) Vous ne pouviez en effet vous le persuader, mon cher auditeur; mais il n'était que trop vrai, et ce n'était pas sans de solides raisons qu'on vous le disait, que comme le tempérament le plus robuste s'affaiblit par les moindres infirmités, dès qu'elles reviennent souvent, ainsi les mêmes fautes, quelque petites qu'elles soient d'ailleurs, dès là qu'elles deviennent ordinaires, peuvent corrompre les meilleures qualités et le plus heureux naturel. C'était alors peu de chose, j'en conviens, mais c'est pour cela même qu'il fallait attaquer le mal, puisque le remède était plus facile. L'ennemi a usé d'artifice envers vous, et c'est le plus subtil qu'il mette en œuvre. Si tout d'un coup il vous eût proposé des crimes à commettre, le piége eût été trop visible et l'illusion trop grossière. La conscience en eût été alarmée; elle se fût récriée, révoltée, et vous vous seriez mis en défense; mais il vous a préparé de loin; mais, de l'un à l'autre et par degrés, il a dissipé vos craintes; il vous a rassuré, accoutumé, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme apprivoisé. A qui tenait-il qu'à vous d'y penser, et à quoi deviez-vous penser plus sérieusement? Quelle étude était plus importante pour vous; quelle connaissance vous était plus nécessaire que celle de votre cœur? Vous y pensez maintenant; mais n'est-ce point trop tard? car, comme rien ne se glisse dans une âme plus insensiblement que la mauvaise habitude, rien aussi ne s'y établit et ne s'y fortifie plus promptement. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce fut sans doute une parole à laquelle les apôtres ne s'attendaient pas, et qui les dut surprendre, quand, au sujet de Lazare qu'ils croyaient seulement atteint d'une infirmité passagère, et d'une faiblesse dont il ne serait pas longtemps à se remettre, le Sauveur du monde s'expliquant à eux, et leur parlant en des termes plus intelligibles et plus exprès, leur dit : Lazare est mort, *Lazarus mortuus est.* (*Joan.*, XI.) Eh! Seigneur, pouvaient-ils lui répondre, par quel accident si imprévu et si subit cette mort est-elle arrivée, puisque vous ne nous avez fait jusqu'à présent entendre autre chose, sinon que Lazare était endormi, et que vous alliez le réveiller de son assoupissement et de sa langueur; *Sed vado ut a somno excitem eum.* (*Ibid.*) Quoi qu'il en soit, chrétiens, de cette question qui se résout assez par le texte de notre évangile, il est certain que rien dans une âme ne se fortifie plus promptement que les mauvaises habitudes, comme rien dans une terre ne croît plus vite que les mauvaises herbes. J'en donne d'abord la cause : car il ne faut pas raisonner à beaucoup près du vice comme de la vertu : on n'acquiert celle-ci que par de longs et de grands efforts; mais à peine le vice a-t-il trouvé entrée dans un cœur, qu'il y prend aussitôt racine. La raison de cette différence est aisée à comprendre, et je la tire avec saint Chrysostome des différentes dispositions où nous sommes à l'égard des saintes habitudes et des habitudes vicieuses. En effet la vertu ne trouve en nous que des obstacles et des contradictions : pourquoi? Saint Paul nous l'apprend, et c'est que la chair combat sans cesse contre l'esprit, et que nous portons dans nous-mêmes une loi de péché toujours opposée à la loi de Dieu. Malheureux que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort dont le poids m'arrête? je ne fais pas le bien que je veux. *Infelix ego homo! non quod volo bonum hoc facio.* (*Rom.*, VII.) Les saints après l'Apôtre en ont tant gémi, et ils ne sont saints que pour s'être fait à eux-mêmes ces violences salutaires par où l'on emporte le royaume des cieux. Quelle guerre n'a point à soutenir une âme qui veut détruire dans elle la nature et y faire régner la grâce? Quelles révoltes intérieures! Quels retours de la part des passions! Que de victoires il en doit coûter! Qu'est-ce que l'homme, mon Dieu, et quelle est sa faiblesse, depuis cette première chute dont le contre-coup s'est fait sentir jusqu'à nous?

Mais, par une règle toute contraire, il en va bien autrement à l'égard de la mauvaise habitude. L'iniquité alors, c'est l'expression du Prophète royal, l'iniquité, nourrie et engraissée, sort de la plus pure substance, et se forme comme du suc le plus naturel : *prodiit quasi ex adipe iniquitas* (*Psal.*, LXXII); comment cela? Le même Prophète nous l'apprend, et c'est par le damnable et funeste accord de la cupidité avec la mauvaise habitude : tellement que cette aveugle cupidité que nous avons apportée en naissant entretient dans nous la mauvaise habitude, de même aussi que la mauvaise habitude y devient le plus ferme soutien de la cupidité : *transierunt in affectum cordis.* (*Ibid.*) Je m'explique : car il faut bien remarquer, chrétiens, que ce qui nous rend la vertu si difficile, c'est cela même qui nous donne pour le vice tant de facilité. Tout est déjà disposé dans un cœur à le recevoir; tout y est d'intelligence avec lui. Il charme les sens : les sens donc se déclarent en sa faveur. Il flatte les inclinations naturelles : les inclinations naturelles prennent donc aussi ses intérêts. Il autorise la passion qui domine en nous : la passion dominante se joint donc à lui. Tous ensemble conspirent au même dessein, et, dans cette alliance monstrueuse, leurs forces réunies ne doivent servir qu'à donner à la mauvaise habitude de plus prompts accroissements, et qu'à lui faire bientôt prendre un ascendant et un empire plus absolu. *Prodiit quasi ex adipe iniquitas : transierunt in affectum cordis.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que le grain qu'on jette dans la terre, si la terre est bien préparée, germe en très-peu de temps, et plus tôt même souvent qu'on ne le veut. C'est ainsi qu'un mur déjà

faible par lui-même et mal appuyé, aux premiers coups que l'on frappe, tombe sans résistance et dans un moment est renversé. C'est ainsi qu'un homme, ou qui descend d'une haute montagne, ou qui dans l'eau se laisse aller au torrent, est emporté avec d'autant plus de vitesse, que la pente est plus rude ou le courant plus rapide. Toutes ces figures vous redisent une même chose, et reviennent à la même pensée du Prophète, savoir : que si vous ajoutez au penchant de l'homme une impression étrangère, si la mauvaise habitude survient dans une nature déjà aussi corrompue que la nôtre, elle y doit faire en très-peu de temps plus de progrès qu'on ne le prévoyait et qu'on ne s'y attendait : ***Prodiit quasi ex adipe iniquitas : transierunt in affectum cordis.*** (*Ibid.*)

Le plus éclairé des hommes l'éprouva. Quelle leçon, chrétiens, quel exemple! En est-il un plus capable d'inspirer je ne sais quelle horreur qui saisit, et qui ne peut produire que de bons effets, si nous en savons profiter? Salomon (au nom seul que je prononce on ne conçoit rien que de grand; on se remet à l'esprit le sage par excellence, et ce souvenir imprime de la vénération)! mais, ô faiblesse humaine! toute la sagesse ne nous met pas à couvert d'une inclination sensuelle, et Salomon donna dans le piége qu'on lui avait dressé. Ses yeux corrompirent son cœur, et bientôt le vice y exerça sa plus honteuse domination. Qui le croirait? Après avoir attiré au pied de son trône les souverains mêmes, et par l'éclat de sa puissance et par la splendeur de son règne, ce roi couvert de gloire, ce roi comblé des dons du ciel les plus précieux et des plus riches trésors de la terre, descend lui-même du trône parmi une troupe de femmes idolâtres dont il est épris, et plus faible qu'elles, s'humilie à leur gré devant une idole; et de la même main qui fut choisie pour bâtir le temple du Seigneur, il érige à de fausses divinités des autels, et leur présente de l'encens. Surtout quelles démarches l'Écriture tout à coup lui fait faire! Il vient de donner au monde entier les plus glorieux témoignages d'une éminente sagesse, et, sans intervalle, on nous le représente possédé d'un profane amour, et prodiguant à d'indignes créatures de sacriléges adorations : ***Rex autem Salomon adamavit mulieres alienigenas multas.*** (III *Reg.*, XI.) La flamme a bientôt tout embrasé. Dans le même temps qu'on nous dit qu'il aime, on ajoute que c'est de l'amour le plus passionné et le plus ardent : ***ardentissimo amore.*** (*Ibid.*) Une chute en attire une autre, et déjà le voilà qui se prosterne, l'encensoir à la main, devant les dieux de Sidon et ceux d'Ammon : ***Sed et colebat Salomon Astarthen Deam Sidoniorum et Moloch Idolum Ammonitarum.*** (*Ibid.*) Ce n'est point encore assez; il n'y a point d'abîme où il ne se précipite. A la vue même de Jérusalem, à la vue de cette ville sainte où tous les jours on sacrifie, et où tant de fois il a sacrifié lui-même au vrai Dieu, il fait construire un superbe édifice, et le consacre à Moab : ***Tunc ædificavit Salomon fanum Idolo Moab, in monte qui est contra Jerusalem,*** (*Ibid.*) Combien d'obstacles néanmoins devaient réprimer les emportements d'une si criminelle passion? Les propres sentiments de ce prince qui le confondaient, sa première grandeur dont il dégénérait, son âge avancé qu'il déshonorait, le Dieu de ses pères qu'il abandonnait : que de raisons pour le retenir! Mais reconnaissons qu'il n'est rien que le vice aisément ne surmonte, ni qui tienne longtemps contre l'habitude.

Que fais-je, mes chers auditeurs, et qu'est-il nécessaire de remonter si avant dans les siècles passés pour avoir des preuves de cette vérité? J'ai le triste avantage, dans tout ce discours, de ne rien dire qui ne frappe nos sens, et dont nous ne soyons tous les jours témoins. On est si surpris du prodigieux changement qui se fait en des jeunes gens, dès qu'ils commencent à s'engager dans le monde. A peine au bout de quelques mois y peut-on découvrir quelques vestiges de la sainte éducation qu'on leur avait donnée. Ceux qui en furent chargés ne le peuvent comprendre, ni n'en peuvent témoigner assez leur douleur. On les proposait comme des exemples de régularité et de piété; mais chacun maintenant se les propose comme de pitoyables exemples de la fragilité humaine. On recherchait leur société pour s'édifier, et on la conseillait à ceux qu'on voulait, ou maintenir, ou remettre dans le devoir; mais présentement on la craint, et pour soi-même et pour les autres, comme une société scandaleuse et contagieuse. Ce qui étonne au reste, ce n'est point précisément qu'ils soient aussi corrompus qu'ils le sont; mais c'est qu'ils en soient sitôt venus à une telle corruption; c'est qu'un édifice bâti avec tant de soins et si bien affermi, ce semble, ait été détruit dès les premières secousses : c'est que, la même année, on ait vu des gens presque élevés, comme saint Paul, au troisième ciel, n'user que d'une nourriture toute divine, et qu'on les voie ensuite plongés dans la plus infâme débauche, se nourrir, comme le prodigue, de la pâture des plus vils animaux, et boire, selon l'expression de Job, par la force de l'habitude, l'iniquité comme l'eau : ***bibit quasi aquam iniquitatem.*** (*Job*, XV.)

Voilà, dis-je, ce qui étonne et ce qu'on ne se persuaderait jamais, si l'on n'était convaincu par l'évidence du fait et par la vue actuelle qu'on en a. Est-ce donc là, dit-on, ce jeune homme, cette jeune fille, qui donnaient de si heureuses espérances? Où est cet air honnête, cet air modeste et retenu? où est ce cœur bien fait, cette âme équitable et droite? où est cette candeur, cette innocence de mœurs? Sont-ce-là leurs premiers sentiments? Sont-ce les discours qu'on leur avait appris à tenir? Sont-ce les voies qu'on leur avait enseignées, les règles de conduite qu'on leur avait tracées? Ou les

cherche, pour ainsi parler, eux-mêmes dans eux-mêmes, et on ne les y retrouve plus : c'est-à-dire qu'on cherche dans eux la même pudeur qu'on y admirait, la même réserve, la même délicatesse de conscience, la même tendresse de dévotion, le même christianisme et la même religion ; mais tout cela s'est évanoui : ils ont secoué le joug, et se sont mis dans une prétendue liberté : ils ne s'inquiètent plus de rien, ni ne rougissent de rien. On voudrait les rappeler, les redresser, les ramener; mais ils n'écoutent ni avertissements, ni conseils, ni promesses, ni menaces. Tout cela, ce sont pour eux d'ennuyeuses prédications, ou ce sont des jeux dont ils ne tiennent nul compte. Or, comment peut-on se démentir jusqu'à ce point? *Quomodo obscuratum est aurum?* (*Thren.*, IV.) Comment cet or si pur et si affiné a-t-il perdu tout son lustre? *Mutatus est color optimus?* (*Ibid.*) Comment cette couleur si brillante s'est-elle obscurcie? Comment! ah! mes frères, il ne faut, pour causer un renversement si affreux, qu'une habitude qui s'est malheureusement emparée de l'âme : c'est le poison le plus puissant. Il y a des poisons lents dans leur action; mais du moment que celui-ci a pu pénétrer, il se répand de tous les côtés, et porte partout avec soi la mort. Point de tempérament, point d'état, ni d'âge qui en soient exempts. Hélas! s'écriait saint Augustin, s'accusant des vices de son enfance, j'étais si jeune, et toutefois un si grand pécheur! Dans un âge tendre où tout était encore faible en moi, le seul vice déployait déjà toute sa force. *Tantillus puer, et tantus peccator.* (August.)

Je n'en dis pas là-dessus davantage, chrétiens, et j'en tire seulement pour nous une seconde instruction : c'est donc de prendre contre la mauvaise habitude la même précaution que prend un homme qui se sent piqué, et qui s'aperçoit que la blessure est envenimée. Avec quel empressement court-il au remède? avec quelle patience souffre-t-il la plus douloureuse opération? Pourquoi? parce qu'il craint que, pour peu qu'il diffère, la contagion ne se communique, et que la plaie ne devienne mortelle. Ainsi, mon cher auditeur, si vous n'avez pas été assez heureux pour vous garantir des premières atteintes de la mauvaise habitude dans sa naissance, du moins faut-il, dès qu'elle paraît, vous armer contre elle et l'attaquer. Tout retardement ne vous peut être que très-pernicieux. On ne sait que trop dans le monde combien le vice, dès qu'on le laisse agir, est prompt à s'avancer; et de là vient qu'aux moindres fautes qui échappent aux autres, surtout en certaines matières, nous soupçonnons déjà les derniers crimes. Appliquons-nous à nous-mêmes cette règle : n'accordons pas à l'habitude le plus court délai : car si rien ne se glisse dans une âme plus insensiblement, si rien ne s'y fortifie plus promptement, rien enfin, par un dernier degré de malignité, ne s'y conserve plus tyranniquement. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE

Quand les Pères et les interprètes raisonnent sur le miracle de la résurrection de Lazare, et qu'ils en examinent les circonstances, ils demandent pourquoi cette résurrection coûta beaucoup plus au Sauveur du monde, et lui fut en apparence plus difficile que les autres qu'il avait jusque-là opérées, et dont il est fait mention parmi les œuvres merveilleuses de cet Homme-Dieu? D'une seule parole il avait ressuscité la fille du prince de la Synagogue, et le fils unique de la veuve ; mais lorsqu'il s'agit de Lazare, on dit qu'il a besoin d'un effort tout extraordinaire, et que c'est une entreprise qui l'étonne. Il en frémit intérieurement; *infremuit spiritu* (*Joan.*, XI); il s'émeut, il se trouble, *turbavit seipsum;* il verse des larmes, *lacrymatus est.* (*Ibid.*) Ce n'est pas tout : mais au moment qu'il approche du lieu de la sépulture, et qu'il se met en disposition de faire sortir ce corps qui y est enfermé, et de le ranimer, c'est là que son frémissement redouble : *Jesus ergo rursum fremens in semetipso.* (*Ibid.*) Il semble qu'il ait recours aux assistants pour l'aider et le seconder : Retirez la pierre, leur dit-il, et ouvrez le sépulcre : *Tollite lapidem.* (*Ibid.*) Encore ceci ne suffit-il pas; et parce que ce Fils de Dieu, et ce médiateur des hommes dépend en tout de son Père, et qu'il reconnaît en avoir reçu cette vertu souveraine qui lui soumet toute la nature, il lève les yeux au ciel, il s'adresse à ce Père tout-puissant, il lui offre sa prière, et lui rend grâces par avance de l'avoir exaucé : *Elevatis oculis dixit : Pater, gratias ago tibi.* (*Ibid.*) Enfin, comme s'il voulait se faire mieux entendre, et donner au commandement qu'il fait à Lazare plus d'efficace et plus de force, il hausse la voix, il l'appelle par son nom, et lui crie : Lazare, sortez : *Voce magna clamavit, Lazare, veni foras.* (*Ibid.*) Pourquoi tout cela, et qu'y avait-il donc de si singulier dans Lazare? N'en soyons point surpris, répond saint Augustin : c'est qu'il y avait déjà plusieurs jours que Lazare était dans le tombeau. Ni le fils unique de la veuve, ni la fille du prince de la Synagogue n'étaient point encore tout à fait sous l'empire de la mort, parce que l'un et l'autre n'étaient morts que depuis quelques heures, et qu'ils n'avaient pas été inhumés ; mais Lazare était mort depuis quatre jours, Lazare avait déjà été mis en terre, Lazare commençait même à sentir mauvais. Or, de tirer du sein de la terre un mort de quatre jours, un mort déjà corrompu et tout infect; de lui rendre le sentiment et la vie, voilà le chef-d'œuvre de la puissance divine, et où elle devait se déployer tout entière.

Grande et importante leçon, poursuit saint Augustin développant sa pensée, et la prenant dans un sens plus spirituel et plus moral que littéral! Leçon que je vous fais moi-même, mes frères, après ce saint docteur,

et qui comprend une dernière vérité, mais des plus essentielles et des plus terribles. Car, pour achever la comparaison du pécheur d'habitude et de Lazare, je prétends qu'il en est encore ici de l'un dans l'ordre de la grâce, comme de l'autre dans l'ordre de la nature. Je prétends que, de tous les maux de l'âme, il n'en est point de plus opiniâtre que la mauvaise habitude, ni qu'il soit plus rare de bien guérir. Je prétends que c'est une tyrannie, que c'est un esclavage où l'on demeure presque malgré soi, et dont on ne peut plus qu'avec des violences extrêmes se délivrer.

Vous en voulez la preuve, et je la fonde sur trois principes incontestables que j'expose en trois mots, et qui méritent toutes vos réflexions. C'est, en premier lieu, que, dans les règles ordinaires, le pécheur d'habitude reçoit de la part de Dieu beaucoup moins de grâces. Pourquoi? parce que l'habitude après tout ne s'est point formée, ni si insensiblement, ni si promptement, qu'il n'y ait eu bien des lumières du ciel éteintes et bien des mouvements de la grâce étouffés. Or une grâce rejetée, disent les Théologiens, arrête une autre grâce; que sera-ce de tant de grâces négligées, foulées aux pieds dans le cours d'un péché où l'on a vieilli? La source en est presque désormais tarie. Ils se sont enfoncés, dit Dieu, dans la fange et dans l'ordure : qu'ils s'y plongent toujours davantage : *Qui in sordibus est, sordescat adhuc.* (*Apoc.*, XXII.) Je leur ai tendu la main, et ils m'ont méprisé : la vengeance que j'en tirerai, ce sera de les laisser toujours tomber plus rudement : *Mea est ultio ut labatur pes eorum.* (*Deut.*, XXXII.) C'est en second lieu que l'habitude rend l'homme de sa part beaucoup plus faible. Effet naturel de la fréquente rechute par où l'habitude s'est enracinée. A force de retourner sans cesse aux mêmes désordres, un homme perd tout ce qu'il avait de bonnes dispositions et de sentiments capables de le soutenir. L'esprit s'aveugle, le cœur se dérègle, l'impression peu à peu devient telle, que toutes les puissances intérieures en sont altérées et comme perverties. Enfin, c'est que le pécheur a néanmoins alors beaucoup plus de combats à livrer, beaucoup plus d'obstacles, plus d'ennemis à vaincre, pour se relever de l'état du péché. Il avait déjà la passion, déjà le penchant et l'inclination; mais l'habitude est encore survenue, et quelle espérance de la surmonter? Prenez garde : il faudrait pour cela de la part de Dieu une grâce particulière, une de ces grâces victorieuses et toutes-puissantes : mais, selon la première proposition, le pécheur dans son habitude a moins de grâces que jamais. Il faudrait de la part de l'homme un effort nouveau, une fermeté et une constance au-dessus de tout : mais, selon la seconde proposition, l'habitude réduit le pécheur dans une faiblesse où il est moins en état que jamais de prendre une si généreuse résolution et de l'exécuter; ou du moins il faudrait qu'avec le temps, et par le changement le plus inespéré, les liens qui le serrent vinssent tellement à se relâcher d'eux-mêmes, que sans peine il pût les rompre et se dégager : mais, selon la troisième proposition, le pécheur d'habitude est plus attaché que jamais, et le temps même ne sert qu'à fortifier l'attachement. La conclusion, c'est donc qu'il restera dans cette habitude qui le tient enchaîné; qu'il y vivra et qu'il y mourra. Voilà, ce me semble, ce que je puis appeler, en matière de mœurs, une conviction sans réplique, et une espèce de démonstration.

Cependant, chrétiens, malgré l'évidence de ce raisonnement, quelle est la confiance trompeuse de tant de libertins et de pécheurs? et pour satisfaire aux remords d'une conscience timide encore, et qui s'effraye du péril, quels sont leurs discours les plus ordinaires, vous ne pouvez l'ignorer, et de quoi nos oreilles sont-elles plus souvent frappées? Qu'il faut attendre; que le temps retablira toutes choses; qu'un âge plus mûr corrigera les fautes passées; qu'alors on se réglera, on pensera à soi, on se remettra dans le devoir. Car c'est ainsi qu'ils se le promettent, et c'était ainsi que Samson se promettait à lui-même de se tirer des mains de l'infidèle Dalila qui voulait le livrer aux Philistins et le perdre. Il connaissait toute la mauvaise foi de cette femme qui le trahissait; mais, épris d'un amour aveugle, et honteusement arrêté auprès d'elle, il s'y tenait en assurance et sans rien craindre; pourquoi? Parce que j'ai bien su, disait-il, échapper à ses artifices jusqu'à trois fois, et que je le saurai de même dans la suite : *Egrediar sicut ante.* (*Judic.*, LXI.) Il le disait, mais, remarque l'Ecriture, lorsqu'il parlait de la sorte, il ne savait pas que Dalila lui avait coupé cette chevelure où résidait toute sa force. Il le disait, mais il ne savait pas que le Seigneur s'était retiré de lui et l'avait abandonné aux ennemis qui le poursuivaient : *Nesciens quod recessisset ab eo Dominus.* (*Ibid.*) Il le disait, mais l'effet lui fit bien voir son erreur, et où l'avait conduit une criminelle habitude, quand les Philistins l'investirent de toutes parts et qu'il ne fut plus en état de leur résister; quand il en reçut tous les traitements qu'il devait attendre de la vengeance qui les animait contre lui, quand il en devint le jouet et la fable, quand il s'ensevelit avec eux sous les ruines du temple, et qu'il y périt. Vous le dites comme lui, mon cher auditeur : *Egrediar* (*Ibid.*); le jour viendra où je quitterai cet engagement : *Excutiam* (*Ibid.*), je renoncerai à cette passion et je m'en déferai. Vous vous le figurez, et vous vous reposez sur cette espérance; mais y faites vous toute l'attention convenable, et pourquoi dans une affaire de cette conséquence cherchez-vous à vous tromper? Quoi, vous vous corrigerez, après que le vice, par une longue prescription, aura pris le dessus, et qu'il se sera rendu maître de votre âme! Vous vous relèverez, tout courbé que vous serez alors sous le fardeau le plus lourd et le plus pesant! Vous briserez des liens que le temps

à loisir aura endurcis ! Pensez-y, et pensez-y bien. Votre cœur changera tout à coup ! tout à coup il passera d'un sentiment à un autre ! il haïra ce qu'il a toujours aimé ! il aimera ce qu'il a toujours haï ! je sais que la grâce du Seigneur a quelquefois éclaté en de semblables merveilles, mais ce sont de ces exemples rares qu'on doit mettre au rang des prodiges. Et qui peut compter sur de telles faveurs de la part de Dieu ? Du bien au mal la chute est prompte ; mais du mal au bien que le trajet est long ! et dans ce retour, qu'il se rencontre d'oppositions et de difficultés presque insurmontables ! Si donc, conclut saint Augustin, si vous voulez vous mettre en sûreté contre l'habitude, prévenez-la et combattez-la ! mais si vous la laissez-croître et s'invétérer, bientôt c'est un démon domestique, et de tous les démons qui possèdent un cœur, le plus obstiné : c'est, dans le langage commun, une seconde nature; c'est comme une loi nécessaire : *Facta est consuetudo necessitas.* (Aug.) Dure nécessité (je n'entends pas une nécessité absolue, à Dieu ne plaise ! mais une nécessité morale); dure nécessité, qui tient un homme asservi jusqu'à la mort! Que d'épreuves nous l'ont appris dans les âges précédents!Que d'épreuves nous l'apprennent encore tous les jours! Par où finit Pharaon? par sa haine contre le peuple de Dieu. Par où finit Saül ? par son ressentiment et ses transports furieux. Par où finit Absalon ? par son ambition démesurée. Par où finit Salomon ? par son amour sensuel et efféminé. Du moins, hélas ! l'Ecriture nous parle de la chute de ce prince, et ne nous parle point de sa pénitence. Par où finit Judas ? par son avarice et son infatigable convoitise. Par où finissent tant de pécheurs ? jusqu'au dernier soupir c'est toujours le même entêtement et le même aveuglement. Ah ! mes frères, que ne savons-nous point là-dessus ! Que n'avons-nous point vu, ou que n'avons-nous point entendu ! Combien de fois en avons-nous frémi, et que ne peut-on, pour vous imprimer cette terreur salutaire, vous révéler ce que vous ne savez pas !

Aussi, chrétiens, écoutez l'oracle du Saint-Esprit, oracle prononcé par la bouche de Job, et contre le péché d'habitude ; oracle que vous ne pouvez assez méditer, et dont je voudrais vous découvrir tous le sens. Appliquez-vous. Car après que le pécheur aura longtemps marché dans les voies de l'iniquité, et que, toujours dans son habitude, il aura fait une alliance étroite avec le vice, alors, ce sont les termes de l'Ecriture, il sera rempli de ces vices mêmes, il en sera pénétré jusque dans la moelle des os, et ses vices le suivront jusqu'au tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX.)

Tel est en effet le propre de l'habitude, de nous jeter dans l'assoupissement le plus mortel; de sorte que le pécheur, ou n'aperçoit pas le danger de son état, ou qu'en l'apercevant il n'en est nullement touché. Esclave malheureux, il n'a pas vu former sa chaîne et il ne veut pas voir où elle va l'entraîner. Nourri dans le crime, haï de Dieu, victime réservée à des flammes éternelles, tandis que la justice s'arme de foudres pour l'accabler, tranquille et sans alarmes dans son désordre, il en goûte la fausse douceur, il s'y endort profondément et il y périra : *et cum eo in pulvere dormient.* (*Ibid.*)

Ce n'est pas que Dieu, qui n'a jamais abandonné entièrement le pécheur, ne l'éclaire encore quelquefois de sa grâce, et ne réveille en lui certains principes d'une probité naturelle, car ces gens-là souvent en ont d'admirables qui paraissent en toute autre chose. Mais c'est là même que triomphe l'habitude et qu'elle fait bien sentir son pouvoir tyrannique. Un homme voit toute la honte de son péché; il en rougit, il a horreur de lui-même, cent fois il se dit qu'il faudrait sortir de là : l'esprit est détrompé, mais que le cœur tient fortement ! Ce vice infâme qu'il déteste selon les vues de la raison, il l'aime toujours selon les vues et les sentiments de la passion, et jusqu'au dernier moment de sa vie il l'aimera : *et cum eo in pulvere dormient.* (*Ibid.*)

De là ces fréquents délais, ces retardements de la pénitence, ces incertitudes cruelles. Quels troubles ! quelles agitations! quels combats ! quels flots de pensées, de désirs, qui se poussent les uns les autres durant cet orage ! On veut et on ne veut pas, on souhaite d'être dégagé et on craint de l'être, on dit toujours que ce sera pour demain, et jamais pour aujourd'hui. On sait ce qu'il faudrait faire ; mais, après bien des mouvements secrets et tous contraires, après bien des incertitudes, ce que l'on conclut dans la pratique est de ne rien faire : *et cum eo in pulvere dormient.* (*Ibid.*)

Tristes perplexités où nous voyons quelquefois un pécheur se livrer aux plus noirs chagrins, et où nous l'entendons gémir et se plaindre ! Qu'il voudrait avoir étouffé de bonne heure ce monstre naissant qu'il a nourri dans son sein et qui le dévore ! Combien de larmes, à certains jours, vient-il répandre entre les bras d'un confesseur, et combien le confesseur attendri mêle-t-il lui-même de larmes à celles du pénitent ! On propose, on forme des résolutions, on prend des mesures pour l'avenir ; le ministre de Jésus-Christ marque la route, et l'on s'engage à la suivre ; il prescrit des règles et on les accepte ; enfin il se flatte d'avoir gagné une âme, et il en bénit la miséricorde du Seigneur ; mais belles espérances, longtemps attendues, et qu'un moment fait évanouir ! Les eaux du baptême, en nous lavant de la tache du péché originel, n'éteignent pas pour cela le feu de la concupiscence, et l'absolution du prêtre, en vous remettant les péchés actuels que vous venez de confesser, ne guérit pas tout d'un coup l'habitude. L'occasion s'est-elle présentée ? ce n'est plus cet homme touché de Dieu. L'objet le frappe, cet objet si fatal à son innocence, cette idole qu'il a tant adorée, et dont il est encore possédé ; il y vole, il se

rejette dans les mêmes fers, il se replonge dans les mêmes abominations, il n'en reviendra jamais : *et cum eo in pulvere dormient* (*Ibid.*)

Car quel est le terme où tout aboutit? c'est un affreux désespoir. On a de la peine à s'accuser toujours des mêmes péchés dans le tribunal de la pénitence. On va plus loin, on se persuade que ce serait désormais un soin assez inutile puisqu'on en retire si peu de fruit. On quitte le remède, on s'éloigne des sacrements ; le chemin qu'on a fait effraye, celui qu'il y aurait à faire pour retourner paraît impraticable : on abandonne tout : *desperantes semetipsos tradiderunt impudicitiæ* (ce sont les paroles de saint Paul) *in operationem immunditiæ omnis.* (*Ephes.*, IV.) De là, rechute sur rechute, abîme sur abîme. Quels emportements, quels excès, quelle corruption ! Les années ne corrigent rien : on a vu des vieillards brûlés d'une fatale passion tenter la chaste Suzanne, et combien en voit-on encore d'aussi perdus? La mort même, la mort qui détruit tout, laisse à l'habitude toute sa force : elle descend avec le mourant dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient.* (*Job*, XX.)

Je vous renvoie, chrétiens, avec ces pensées; et comprenez bien ces choses, vous tous qui quittez les voies de Dieu, et qui différez à y rentrer. Comprenez-les, jeunes personnes, et souvenez-vous que rien, dans l'âge où vous êtes, ne se forme plus aisément que la mauvaise habitude, parce que les passions sont beaucoup plus vives, et que rien dans la suite ne s'efface plus difficilement que les impressions de la jeunesse. Comprenez-les, pères et mères, qui, trop aveugles et trop tendres pour vos enfants, les laissez vivre dans une impunité si dangereuse et si funeste dans ses suites. Outre les chagrins qu'ils vous donneront dès cette vie, n'attendez de leur part que des reproches au jugement de Dieu. C'est là qu'ils s'élèveront contre vous, qu'ils vous demanderont compte de leur âme, et qu'ils vous feront voir qu'avec plus de vigilance il ne tenait qu'à vous de les préserver des habitudes vicieuses qui les ont damnés. Comprenez-les, pécheurs impénitents, qui passez les années entières hors de la grâce de Dieu, et qui savez si peu vous servir des moyens qu'il vous fournit pour guérir vos blessures, et pour affaiblir dans vous l'empire du péché. Cette impénitence de la vie mène à l'impénitence de la mort.

Et vous que l'habitude tient sous ses lois, et sous de si dures lois, mais qui pouvez encore après tout secouer le joug et vous remettre en liberté, ne perdez pas toute confiance; je n'ai point voulu vous l'ôter. L'extrême difficulté du retour servira de leçon aux autres pour éviter le malheur où vous êtes tombés; et voilà pourquoi j'ai dû la leur représenter; mais ce ne doit point être pour vous une raison de désespérer, ni de la bonté divine ni de vous-mêmes. La résurrection de Lazare fut difficile, mais elle ne fut pas impossible. Il y a des remèdes que vous pouvez mettre en œuvre, et sur cela, profitez de quelques avis que je vous donne : 1° D'exciter en vous un vrai désir de sortir de l'état où vous vous trouvez, je dis un vrai désir; il y a peu de choses dont on ne vienne à bout quand on le veut bien. 2° De vous adresser à un homme éclairé, de le consulter de bonne foi, et de ne rien omettre de tout ce qu'il vous marquera. 3° D'avoir recours aux sacrements, par un usage de la confession et de la communion, tel que vous l'aura réglé un directeur habile et sage. 4° De ne vous point rebuter des peines et des obstacles, de ne point perdre courage à quelques rechutes que vous soyez sujets. Fussiez-vous retombés cent fois, il faut cent fois recommencer, cent fois travailler tout de nouveau à vous relever; et c'est à nous, ministres du Seigneur, à vous aider, à ne nous point lasser nous-mêmes de vous rechercher et de vous recevoir, sans rien relâcher néanmoins de la prudence et de la fermeté évangélique. En dernier lieu, d'implorer le secours du ciel, et de dire souvent à Dieu ce que les deux sœurs de Lazare, Marthe et Madeleine, envoyèrent dire à Jésus-Christ en faveur de leur frère : *Domine, ecce quem amas infirmatur.* Ah ! Seigneur, si mon péché vous est odieux, si vous l'avez en horreur, mon âme vous est toujours chère, et vous voyez où elle en est réduite. N'est-ce pas vous, mon Dieu, qui du sein même des pierres faites naître des enfants d'Abraham? Ne pouvez-vous pas pour moi ce que vous avez pu pour tant d'autres aussi pécheurs que moi? N'ai-je plus rien à attendre de vous? N'êtes-vous plus ce Père si bon et si miséricordieux qui embrasse l'enfant prodigue et qui lui pardonne? Si j'ai perdu tout le reste, j'ai toujours, Seigneur, cette ferme confiance pour laquelle vous avez tant fait de miracles. J'ai toujours ma misère à vous exposer : plus elle est grande, plus elle demande votre miséricorde, et plus elle a de quoi l'attirer. Vous êtes encore mon Dieu, et vous le serez. Assisté de votre grâce, je vous retrouverai, quoi qu'il m'en coûte, et je vous posséderai dans le temps et dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON XXXIV

Pour le dimanche de la cinquième semaine de Carême.

SUR LA MÉDISANCE

Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei : Nonne bene dicimus nos, quia Samaritanus es tu, et dæmonium habes? (*Joan.*, VIII.)

Les Juifs lui répondirent : N'avons-nous pas raison de dire que vous êtes un Samaritain et un démoniaque?

Ils le disaient, ces aveugles ennemis de Jésus-Christ; et c'est ainsi qu'ils parlaient du Fils même de Dieu, et du Saint des saints. Ne consultant que leur passion, et ne jugeant de cet Homme-Dieu que selon l'animosité de leur cœur et la malignité de leurs préventions, ils le traitaient de Samaritain, c'est-à-

dire, d'hérétique et de schismatique : *Samaritanus es tu.* Ils portaient encore plus loin l'injure, et ils le représentaient comme un ministre de l'enfer, et comme un homme possédé du démon : *Dæmonium habes.* Quels outrages! quels blasphèmes! Mais ce n'est pas tout : et en quoi consistait l'excès de leur aveuglement? notre Évangile nous le marque : c'est que s'attachant avec tant d'opiniâtreté, et contre toute raison à noircir l'innocence même et à diffamer le juste, ils se croyaient néanmoins en cela bien fondés. C'est que dans ces discours si téméraires et si faux qu'ils tenaient de lui, ils prétendaient ne rien avancer qne de réel et de vrai. C'est qu'ils voulaient, ce semble, l'en faire convenir lui-même, et qu'ils le prenaient en quelque sorte lui-même à témoin de tout ce qu'ils lui imputaient : *Nonne bene dicimus?*

Voilà par proportion, mes chers auditeurs, ce qui se passe tous les jours dans le commerce du monde et parmi nous. On se voit, on s'assemble, on converse, c'est ce qui forme la société, ce qui l'entretient, ce qui remplit presque toute la vie. Mais quel est le sujet le plus ordinaire de ces longues et fréquentes conversations, quel en est, si j'ose ainsi m'exprimer, l'assaisonnement, quelle en est l'âme? Vous ne pouvez l'ignorer, et vous ne savez que trop quelle place y tient la médisance, et avec quelle liberté elle s'explique. Si le prochain n'est mis en jeu; si l'on ne le peint au naturel, ou tel qu'on se le figure; si l'on ne rappelle certaines histoires de celui-ci ou de celle-là, et si l'on ne fait un malin étalage de toute leur conduite, la conversation dès lors commence à languir. Il faut que la censure vienne au secours; il faut qu'elle réveille les esprits, qu'elle les ranime, qu'elle les aiguise, pour lancer mille traits piquants, et pour donner à la réputation d'autrui les atteintes les plus mortelles.

Ce n'est point là après tout, chrétiens, ce qui m'étonne le plus. Je sais quelle est la perversité de notre cœur. Je sais qu'autant que nous sommes prévenus en notre faveur, et préoccupés de notre amour-propre pour tout excuser dans nous, autant sommes-nous naturellement enclins à reprendre tout dans les autres et à les condamner; comme si c'était nous élever nous-mêmes, dit saint Jérôme, que de les rabaisser dans l'estime publique et de les y avilir. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le médisant, grièvement coupable par mille endroits, prétende encore se justifier, ou qu'il ne croie sa conscience chargée que de fautes légères et très-pardonnables. Parce que la médisance n'est pas de ces vices grossiers dont on voit d'abord toute la difformité; parce qu'elle est même agréablement reçue, avidement écoutée, communément applaudie, on se la permet sans beaucoup de scrupule. *Nonne bene dicimus!* Quel crime y a-t-il, dit-on, à se communiquer mutuellement ce que l'on apprend? On n'invente rien ; on raconte les choses selon qu'on les connaît et qu'elles sont. De quoi donc sans cela parlera-t-on, et d'ailleurs de quelle conséquence peuvent être devant Dieu de simples paroles? Si vous me le demandez, mes frères, il est aisé de vous en instruire, et c'est ici ce que je me propose. Le Fils de Dieu faisait des miracles pour délier la langue des muets et pour leur rendre la faculté de s'énoncer; mais par un effet tout contraire je voudrais fermer la bouche à bien des gens, et leur imposer un silence chrétien et sage. Je voudrais, par l'efficacité de mon ministère et par la grâce qui y est attachée, vous préserver d'un écueil aussi dangereux que la médisance et d'un aussi grand obstacle du salut. Or, afin de traiter la matière dans toute son étendue et de ne rien omettre, je considère la médisance, soit en général, soit en particulier; en général et en elle-même, comme médisance; en particulier et dans les circonstances qui l'accompagnent, comme telle médisance. Deux points que je vous prie d'observer, et sur quoi nous donnons dans deux erreurs que j'entreprends de détruire. Car les uns, plus ouverts et plus libres à déclarer leurs pensées, ont peine à convenir que la médisance précisément comme médisance, soit un de ces péchés que défend étroitement la loi, et à qui Dieu réserve ses plus rigoureux châtiments. Je vais donc leur en montrer la grièveté : ce sera la première partie. Les autres, plus discrets en apparence et plus retenus, se retranchent au moins sur les circonstances de la médisance, et s'en font, pour l'autoriser, autant de prétextes; je dois donc leur en découvrir l'illusion : ce sera la seconde partie. En deux mots, grièveté de la médisance dans sa nature, illusion de la médisance dans ses prétextes. L'une et l'autre méritent toute votre attention, après que, etc. *Ave, Maria*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les lois, soit divines, soit humaines, il n'en est point de plus authentiques ni de plus indispensables que la loi de la charité et la loi de la justice, ou, pour mieux dire, c'est à la loi de la charité et à la loi de la justice que se rapportent toutes les autres lois, et c'est de là qu'elles sont renfermées comme les effets dans leurs principes. Un péché donc qui, directement et par lui-même, viole tout à la fois, et les devoirs les plus essentiels de la charité, et les plus étroites obligations de la justice, doit être regardé comme un péché grief dans sa nature, et très-grief. Or, tel est le péché dont je parle : péché contre la charité, péché contre la justice. Contre la charité, dont le médisant détruit les règles les mieux établies et les sentiments les plus naturels; contre la justice, dont le médisant blesse les droits les plus incontestables et les plus saints : deux articles auxquels on ne fait point assez de réflexion dans le monde, et qui comprennent tout le fonds de cette première partie.

Péché contre la charité. Le grand principe de la charité, surtout de la charité chrétienne, ou plutôt le premier sentiment, le sentiment le plus universel que nous inspire la nature, c'est de traiter le prochain comme

nous en voulons être traités nous-mêmes; c'est de ne rien faire au prochain de tout ce que nous ne voulons pas qu'il nous soit fait à nous-mêmes. Or, chrétiens, combien sommes-nous sensibles aux plus légères atteintes de la médisance! Que faut-il autre chose que quelques discours contre nous, pour nous remplir le cœur d'amertume, et souvent même pour nous jeter dans le plus profond accablement? Est-il rien que nous craignions plus que l'éclat, et un certain éclat, que les yeux des hommes et leur censure? Et pour nous en garantir, pour dérober à la connaissance du public les fautes qui nous échappent, et en particulier certaines fautes; pour couvrir les vices à quoi nous sommes forcés en secret de nous reconnaître sujets, quelles mesures ne prenons-nous pas? de quelles précautions n'usons-nous pas? à quels artifices n'avons-nous pas recours? Je ne blâme pas sur cela vos soins; ils paraissent raisonnables, ils sont même quelquefois nécessaires, et sans flatter notre orgueil, le Saint-Esprit nous ordonne de ne pas négliger les moyens qui se présentent, et que nous pouvons mettre sagement en œuvre pour nous maintenir dans une réputation sainte et entière: *Curam habe de bono nomine.* (*Eccli.*, XXXII.) Mais, si je veux bien là-dessus vous pardonner toute votre sensibilité, ce que vous devez aussi, mon cher auditeur, conclure de là, ce que vous avez à faire, c'est de juger des autres par vous-même, c'est de connaître par vous-même quels coups vous portez à ceux que vous attaquez si librement, et sur qui vous faites si impitoyablement rouler les plus injurieuses conversations. Ce qui est un mal pour vous, et un mal dont vous êtes si vivement touché, ne l'est-il point pour eux? Sont-ce d'autres hommes que vous? sont-ils d'un autre caractère que vous? Leur est-il moins important qu'à vous de ne rien perdre d'un nom dont ils jouissaient et qu'ils auraient toujours conservé sans vous? Enfin, n'est-ce pas vous condamner par votre bouche, que d'éclater en des plaintes si amères à la moindre blessure que vous recevez, tandis que vous-même, et avec si peu d'égard, vous en faites de plus profondes? En effet, chrétiens, pour prendre la chose dans sa source, et suivant toujours vos propres maximes, quelle plus sanglante injure pouvez-vous faire à un homme que de le flétrir dans sa réputation? et par conséquent en quoi la charité souffre-t-elle davantage et où ses intérêts sont-ils moins ménagés? On sait assez de quel prix est l'honneur dans le monde, on ne le sait même que trop, cet honneur, l'objet de tant de désirs, le ressort et l'âme de tant de mouvements, le terme de tant de démarches et de pas, le sujet de tant de divisions et de guerres. Plus cher que les biens : Nous voyons tous les jours sacrifier les plus opulentes fortunes à un point d'honneur assez vain. Que ne ferait-on pas pour un honneur solide et véritable? Plus cher que le repos: On se consume de fatigues et de veilles pour un honneur qu'on veut acquérir ou qu'on veut soutenir. Plus cher que le plaisir : Tel s'adonne aux excès honteux de sa passion, parce qu'il croit n'être vu de personne et que son crime demeure inconnu, qui étoufferait l'inclination la plus violente et romprait l'habitude la plus invétérée, s'il prévoyait que sa faiblesse dût paraître au grand jour et le déshonorer. Plus cher que la vie : Je n'en veux point d'autre témoignage que tant d'attentats et de meurtres, que tant de combats particuliers et si pernicieux pour venger une injure et pour en effacer la tache. N'a-t-on pas vu pour cela couler des fleuves de sang, et pour cela même encore y a-t-il péril où l'on ne s'expose? Et il est vrai qu'un homme sans honneur est un homme perdu; qu'une femme, qu'une fille notée n'a plus rien à prétendre dans le commerce du monde; il faut se cacher dans les ténèbres et renoncer désormais à tout. Or, voilà où vous réduisez les gens par une médisance. C'est un poison, mais un poison le plus prompt et le plus présent; il gagne d'abord jusqu'au cœur. C'est un souffle empesté qui se répand sur le plus beau fruit pour le ternir, et qui dans un moment corrompt ce que nous devons avoir et ce que nous avons dans la société humaine de plus précieux.

Je ne suis point, après cela, surpris que la médisance produise deux effets bien contraires l'un et l'autre à la charité, qui sont la douleur et le ressentiment. Je dis la douleur que cause la médisance à celui qu'elle blesse, et le ressentiment qu'il en conçoit; par où, tout ensemble et comme du même coup, la charité se trouve détruite et dans le cœur du médisant et dans le cœur de celui que la médisance attaque. Dans le cœur du médisant, puisque, volontairement et de gré, il contriste son frère et qu'il est l'auteur de sa peine; dans le cœur de celui qu'attaque la médisance, puisque sa peine l'aigrit, et d'une manière quelquefois à n'en jamais revenir. Deux choses que le Prophète a voulu, ce semble, nous marquer en deux paroles, lorsqu'il nous dit que la langue du médisant porte tout à la fois la peine et le trouble : *Sub lingua ejus labor et dolor* (*Psal.* X.) Je m'explique.

Douleur vive et piquante. Car, hélas! vous avez donné une carrière libre à votre esprit; vous avez soutenu avec agrément cet entretien : les mots plaisants, les tours délicats et fins, rien n'y a manqué, et telle affaire a été rapportée dans tout le ridicule ou selon tout l'odieux qu'elle peut avoir. Mais cet homme, cette femme payeront bien cher les applaudissements que vous vous êtes attirés, pour peu, comme il arrive très-souvent, que le bruit en vienne jusqu'à eux. Que de tristes réflexions il leur en coûtera! que de serrements de cœur et de noires mélancolies! Vous vous êtes contentés; vous avez rempli, et même dans le langage de l'Écriture, vous avez enivré vos traits de leur sang, et ce sang ne crie pas seulement vengeance devant Dieu, mais devant les hommes. Car il faut, chrétiens, il faut avoir

perdu tout sentiment d'humanité, pour n'être pas touché de compassion, quand on voit une personne devenir le jouet des compagnies et n'y pouvoir plus paraître, parce qu'une langue cruelle et sans pitié l'a tellement défigurée qu'elle est hors d'état de se montrer. On compterait pour un crime énorme de lui avoir enfoncé le fer dans le sein; mais peut-être le coup lui serait-il moins sensible; et je puis dire, que quelquefois on ne balancerait pas sur le choix qu'il y aurait à faire de l'un pour se préserver de l'autre, ou pour y apporter le remède. De là ces expressions de saint Bernard aussi ingénieuses qu'elles sont solides et vraies : que la médisance, cette parole si aisée à prononcer, part bien vite, mais qu'elle fait de douloureuses blessures : *leviter volat, sed graviter vulnerat* (S. BERN.); qu'il ne lui faut qu'un moment pour frapper, mais que l'impression en est bien cuisante; *leviter transit, sed graviter urit;* qu'elle perce comme une flèche, mais que la plaie en saigne longtemps; *leviter penetrat, sed non leviter exit.*

Cependant de la douleur on passe au ressentiment, et c'est alors qu'il est le plus animé. Un ennemi qui se sent blessé et qui aperçoit son sang, au lieu de perdre courage et de tomber, ramasse toutes ses forces, et dans le transport qui le saisit, fond sur le meurtrier avec une vigueur toute nouvelle. On répond à la médisance par la médisance. On s'acharne, pour ainsi dire, de part et d'autre à se déchirer. On s'éclaire et on s'examine; on fait des perquisitions exactes de la qualité, du mérite, des mœurs. On révèle ce qu'il y a de plus particulier dans une maison; on remue les cendres des pères et des ancêtres; et sans s'arrêter au présent, on va fouiller le plus avant qu'on peut dans le passé pour y trouver des mémoires scandaleux. C'est ce que l'apôtre saint Jacques nous donne à connaître sous une belle figure. Il se sert de la comparaison d'une forêt embrasée : le feu prend de tous côtés; un vent rapide le pousse, l'allume toujours davantage, et l'incendie ne cesse point que tout ne soit consumé. Tel, dit le saint apôtre, et plus violent encore est l'embrasement que cause une langue médisante. Elle met tout en combustion : *Ecce lingua, quàm modicum membrum, et quam magnam silvam incendit!* (*Jac.*, III.) Quelles haines et quels divorces! Quels troubles dans les sociétés et entre des familles! Des amis se mêlent dans la querelle, et la rendent encore plus irréconciliable par les rapports qu'ils font. Ce ne sont plus chaque jour que nouvelles scènes, que nouvelles intrigues, que nouvelles satires; *Ecce quam magnam silvam incendit!* (*Ibid.*) Au milieu de tout cela où est la charité? La médisance l'a toute ruinée, et je ne m'étonne point que le médisant, ainsi que le Sage nous le marque dans les termes les plus formels, devienne également haïssable, et à Dieu et aux hommes : à Dieu qui est le principe de la charité, le modèle de la charité, la récompense de la charité, un Dieu de patience, un Dieu de paix et d'union ; aux hommes, que la médisance divise entre eux, et à qui elle ôte les vraies douceurs de la vie en leur ôtant la confiance, l'ouverture de cœur, l'affection et l'assistance mutuelles qui sont les fruits de la charité : *Detractor Deo odibilis et hominibus* (*Rom.*, I; *Prov.* IX). De sorte que le médisant est bien trompé dans ses idées, s'il se flatte d'une certaine considération dans le monde, et s'il croit, en se rendant agréable, se concilier les esprits. On l'écoute, je le veux, et en cela même on est criminel : criminel, remarque saint Jérôme et disent comme lui tous les maîtres de la morale, parce que d'écouter la médisance, c'est y participer, et que de participer volontairement à un péché, c'est un péché; criminel, parce que de prêter l'oreille à la médisance, c'est l'exciter, c'est l'autoriser, c'est en apparence l'approuver; criminel, parce que souvent il ne tiendrait qu'à nous de couper court à la médisance, et que le médisant, s'il s'apercevait qu'on lui donnât moins d'attention, apprendrait plus aisément à se taire. Quoi qu'il en soit, on l'écoute, dis-je, on prend quelque plaisir à l'entendre; mais du reste, de ceux-là même qui semblent lui faire un accueil plus favorable, et agréer ses discours satiriques et empoisonnés, j'ose avancer qu'il n'est personne ou presque personne, qui dans le fond de l'âme ne le redoute, qui dans le fond de l'âme ne le méprise et même ne l'abhorre comme un esprit dangereux, comme un perturbateur et un ennemi du repos public. Péché donc contre la charité; et de plus péché contre la justice : autre caractère de la médisance, d'où lui vient un degré tout nouveau de grièveté.

Car une vérité, mes frères, qui peut-être ne vous est point assez connue, mais qui n'en est ni moins réelle, ni moins solidement établie, et que vous devez bien comprendre, c'est que la réputation est un bien propre à l'homme, et autant propre que tous les autres biens dont la possession lui est le plus légitimement acquise. Nous sommes nés pour la société : dans cette société humaine et civile, il nous est d'une extrême conséquence d'avoir l'estime de ceux avec qui nous avons à converser et à traiter. Tant qu'il ne paraît rien en moi, ni qui puisse, ni qui doive la détruire, cette estime, j'ai droit d'y prétendre; mais vous me l'enlevez, et de quelle autorité? Il est vrai, le juge peut rechercher les crimes, il peut les poursuivre ouvertement; pourquoi? Parce qu'il est juge, c'est-à-dire parce qu'il est constitué de Dieu pour exercer la justice contre les coupables, et qu'il se trouve par conséquent dans l'obligation de déclarer le crime qu'il punit, afin de justifier l'arrêt qu'il porte, et de donner aux peuples un exemple qui les contienne dans le devoir. Mais vous, dans une condition particulière, quel titre avez-vous pour parler? quel pouvoir avez-vous reçu de déshonorer votre frère? et si de vous-même vous vous l'attribuez, n'est-ce pas une violence et une usurpation?

Je dis usurpation d'autant plus condamnable que les suites en sont plus funestes.

Car le dommage se communique; et l'honneur, la réputation une fois perdus, quelles autres pertes cette seule perte traîne-t-elle souvent après soi ! Cette fille soupçonnée ne peut plus espérer d'établissement ; ce jeune homme flétri n'a plus de patron qui prenne ses intérêts, ni qui le pousse ; ce domestique décrié ne rencontre pas une maison où il puisse avoir place ; ce négociant sans crédit voit tomber tout son commerce ; cette famille, marquée d'une certaine tache, est abandonnée de tous ceux qui pensaient à y entrer. Tout cela, parce que vous n'avez pas eu assez d'empire sur vous-mêmes pour garder un secret qu'il fallait renfermer dans votre sein; parce que vous n'avez pas su retenir une parole, parce que vous ne l'avez pas voulu. Au lieu d'émousser la pointe de votre langue, vous l'avez, comme dit le Prophète royal, affilée de plus en plus; et alors ç'a été pour vous comme une épée dans la main d'un furieux qui frappe sur tout ce qu'il rencontre, sans réflexion et sans modération : *Exacuerunt ut gladium linguas suas.* (*Psal.* LXIII.) Avec ce glaive tranchant vous avez porté le ravage ; vous n'avez point examiné où tombaient vos coups; mais vos coups ne se sont que trop fait sentir, et les cicatrices en resteront longtemps. Etes-vous donc ainsi maîtres de la fortune d'autrui, et vous appartient-il de l'arrêter à votre gré et de la ruiner ?

De là l'indispensable nécessité de la réparation. Prenez garde, chrétiens auditeurs, où me conduit mon sujet, et sur quoi il m'engage à m'expliquer. De tous les points qui peuvent intéresser la conscience, voici sans contredit un des plus difficiles dans la pratique et des plus épineux, soit pour les pénitents, soit pour les ministres mêmes de la pénitence. A considérer la chose dans la seule spéculation, et à ne passer pas plus avant, la question est bientôt décidée. Dès que la médisance blesse la justice, il est d'un devoir absolu pour le médisant de la réparer. Devoir fondé sur toutes les lois de l'équité naturelle ; devoir fondé sur la loi de Dieu la plus expresse et la plus sévère ; par conséquent devoir tellement inviolable, qu'il y va de la damnation. On le reconnaît, on convient du principe, et sans hésiter on souscrit à cette grande maxime de saint Augustin, ou point de rémission, ou satisfaction pleine et parfaite. Mais la difficulté est dans l'exécution. C'est là que naissent les contestations, que les excuses se présentent en foule, que mille faux égards servent de défense. On ne veut pas entrer dans les vues d'un confesseur qui de sa part ne doit jamais oublier qu'il est responsable à Dieu et comme garant de la réputation du prochain lésée. Quoi qu'il ordonne, on ne manque point de réponses, et l'on a toujours de prétendues raisons à lui alléguer. Que ferai-je et que dirai-je ? De quelle façon m'y prendrai-je? Quand aurai-je pour cela le moment convenable ? A quelles railleries m'exposerai-je? et que donnerai-je à penser de moi? Si quelquefois au saint tribunal on promet, si l'on forme des résolutions au pied de l'autel, dès qu'il s'agit d'en venir à l'effet, et qu'on se trouve dans l'occasion, toutes les résolutions s'évanouissent : ce ne sont que délais, qu'incertitudes où l'on n'accomplit rien. Ne sortons point, mes frères, de cette assemblée, pour en avoir des exemples sensibles, présents et personnels à chacun de vous. Combien d'auditeurs m'écoutent, et s'ils veulent de bonne foi s'examiner eux-mêmes et rappeler le passé, y trouveront des médisances, et des médisances en grand nombre, et des médisances grièves qu'ils pouvaient réparer, qu'ils devaient réparer, qu'ils s'étaient proposé de réparer et qu'ils n'ont jamais réparées? En sont-ils quittes devant Dieu? En sont-ils quittes auprès du prochain? C'est sur quoi doivent trembler bien des gens, et des gens même d'ailleurs assez vertueux. Que sera-ce des autres? car le prochain offensé souffre; et la plaie, bien loin de se guérir, s'aigrit : un homme demeure toujours dans le même décri ; on se souvient toujours de ce que vous en avez fait connaître; on en a toujours l'idée, et ce souvenir, au lieu de s'effacer, se perpétue. N'est-ce pas rendre votre injustice éternelle, et la renouveler autant de fois que vous comptez de moments dans la vie où vous ne vous appliquez pas à en faire toute la réparation qu'elle demande?

Ce n'est pas que j'ignore combien le mal souvent est irréparable; qu'il n'est presque plus possible de déguiser le fait, tant on l'a rendu commun; presque plus possible de détruire dans les esprits une opinion dont on les a prévenus; qu'il est même quelquefois plus à propos de ne le pas entreprendre, et de ne point réveiller ce qui du moins paraît en quelque sorte assoupi. Ajoutez que ce serait du reste un soin assez inutile que la recherche de toutes les personnes à qui, de l'un à l'autre et par de prompts accroissements, la médisance est parvenue; que ce détail ne finirait point, et que prudemment on ne peut espérer d'y réussir. Voilà ce que je sais, et voilà, mon cher auditeur, de quoi vous voulez vous prévaloir ; mais de là même apprenez encore quelle condamnation je tire contre vous, et en même temps quelle instruction pour vous, quelle condamnation du passé, quelle instruction pour l'avenir ! Concevez ma pensée : elle est solide, et c'est par là que je conclus cette première partie.

Je dis donc que si l'impossibilité réelle où vous vous trouvez vous met à couvert d'une seconde injustice, elle met aussi le comble à la première que vous avez commise. Vous ne pouvez plus réparer cette médisance, et votre crime n'est point alors de ne pas faire ce qui n'est plus en votre pouvoir, mais c'est de vous être réduit en cet état, mais c'est de n'y avoir pas fait d'abord toute l'attention nécessaire, mais c'est de ne vous être pas dit à vous-même ce qu'il était si important de vous dire : Quelle parole vais-je prononcer? Dès qu'elle me sera échappée, il n'y aura plus de retour, et

il ne me sera plus libre de la révoquer; cette personne ne s'en lavera peut-être jamais, et malgré tous mes efforts pour la remettre dans l'estime du monde, il restera toujours contre elle certaine impression qui ne se réveillera que trop dans les rencontres. Voilà à quoi il fallait penser; voilà la réflexion qu'il fallait faire : c'était une raison bien puissante pour vous retenir, et de n'y avoir eu nul égard, soit par un mépris formel, soit par un oubli criminel; c'est, je le répète, ce qui consomme votre péché, et ce qui en redouble la malice. Toute la charité y a été blessée, toute la justice y a été violée. Ah! il est bien temps de déplorer le désordre dont vous avez été l'auteur, lorsqu'il est sans remède! Il est bien temps de dire : Je voudrais le rétablir! Il fallait le prévenir dans le principe, et vous ne l'avez pas voulu. Que maintenant vous vous le reprochiez, que vous en ressentiez de la peine, que vous souhaitiez qu'une heureuse conjoncture vous mît en état d'ensevelir dans les ténèbres ce que vous avez si injustement produit au jour, tout cela ce sont des sentiments, des désirs inutiles; mais au milieu de ces désirs, au milieu de ces regrets stériles et inefficaces, homicide volontaire, vous voyez expirer votre frère, vous voyez couler son sang, et c'est vous qui l'avez versé. Si vous pouviez le relever, lui rendre la vie en lui rendant un nom parmi les hommes et une réputation dont il devait être si jaloux, ce serait pour vous une ressource, ce serait un fonds de confiance et une consolation. Mais de n'avoir plus sur cela de moyens, ou de n'en avoir que d'imparfaits, c'est ce qui doit vous confondre, c'est ce qui doit vous troubler et vous désoler. Du moins, profitons de ce trouble et de cette confusion pour devenir plus circonspects. Disons, non plus je voudrais, mais je veux désormais veiller davantage sur mes paroles; j'en vois toutes les conséquences, et je les veux éviter. Oui, je le veux, Seigneur, et voilà pourquoi je m'adresse à vous comme votre Prophète, et je vous fais la même prière : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis.* (*Psal.* CXL.) Mettez, mon Dieu, mettez autour de ma bouche une garde fidèle. Que la charité, que la justice m'apprennent et à parler et à me taire. Juste défenseur de la veuve opprimée et de l'orphelin dépouillé, vous ne le serez pas moins du prochain méprisé et outragé. N'en doutons point, mes frères, il le sera; et pour mieux nous précautionner contre une si terrible menace, après avoir vu la grièveté de la médisance dans sa nature, voyons-en l'illusion dans ses prétextes. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est une des illusions les plus dangereuses et les plus ordinaires dont se sert l'ennemi de notre salut pour nous attirer dans le piége et nous faire tomber dans le précipice, de nous justifier certains péchés, non point eux-mêmes et dans leur nature, mais dans les circonstances dont ils sont accompagnés, et qui semblent ou en diminuer la malice, ou même absolument les autoriser. D'où il arrive tout à la fois et par le plus funeste aveuglement, que nous les condamnons, et que sans remords néanmoins nous les commettons : que nous les condamnons dans une vue générale; mais que sans peine et sans remords nous les commettons dans la pratique, écoutant de faux prétextes qui nous trompent, et les prenant pour de solides et de légitimes excuses. Or, entre les péchés il n'en est point où ces prétextes soient plus communs et plus fréquents que dans celui que je combats; et pour les réunir tous sous quelques idées particulières, je les réduis à quatre : remarquez-les. Vérité de la médisance, c'est le premier prétexte; légèreté de la médisance, c'est le second prétexte; intention de la médisance, c'est le troisième prétexte; enfin la manière dont se fait la médisance, c'est le quatrième et dernier prétexte. Ceci, chrétiens, ne laisse rien à éclaircir sur une matière où l'on ne pèche si aisément que parce qu'on n'en a pas une connaissance assez juste, et qu'il est par conséquent d'une importance infinie de développer dans toute son étendue. Appliquez-vous.

Car, à commencer par le premier prétexte, qui est la vérité de la médisance, je ne sais comment s'est répandue dans la plupart des esprits une erreur dont le monde est tellement préoccupé, qu'elle y passe pour une maxime presque indubitable. On se croit dans une liberté entière de parler de quoi que ce soit, et sur quoi que ce soit, dès qu'on peut se rendre le témoignage qu'on ne dit que ce qui est, et qu'on le dit tel qu'il est. Ainsi le pensez-vous, mon cher auditeur; mais moi, qu'aurais-je d'abord à vous répondre? Et cette prétendue vérité que vous supposez comme certaine, n'est-ce pas ce que je pourrais avant toutes choses, et à l'égard de mille points, vous contester? Je soutiens en effet, et l'expérience nous le montre bien, qu'à pénétrer le fond de tant de médisances qui se débitent du ton le plus assuré, on trouvera qu'elles ne sont communément fondées que sur des apparences équivoques, que sur des conjectures trompeuses, que sur des soupçons mal pris, que sur des bruits vagues et frivoles, que sur de vains raisonnements et des jugements très-téméraires; qu'au gré d'une imagination frappée, échauffée, bornée dans ses vues, maligne dans ses préjugés, on tourne les faits; qu'on les défigure, qu'on les exagère, qu'on les habille, pour ainsi dire, à sa mode, et qu'on se les représente tout autres qu'ils ne sont. De sorte que ce qu'on traite de vérité, et ce qu'on affirme avec le plus de confiance, n'est souvent rien moins que des vérités, ou que ce sont des vérités altérées, des vérités tronquées; des vérités grossies et amplifiées, des vérités où, par tout ce qu'on y mêle et tous les changements qu'on y fait, il y a plus de faux que de vrai; car c'est ce que nous apercevons tous les jours, et de quoi nous avons les preuves les plus évidentes.

Cependant, mes frères, je veux bien ne pas insister là-dessus, je veux bien qu'en tout ce que vous avancez il n'y a rien d'imaginaire ni d'outré, rien que de constant et de réel : que s'ensuit-il de là? Que ce n'est donc pas une imposture, que ce n'est pas une calomnie que vous faites, mais que c'est toujours une médisance; vous n'en pouvez conclure autre chose; et voilà ce que vous ne savez point ou ce que vous ne voulez point distinguer. Ecoutez-moi, et instruisez-vous.

Il y a, dit le docteur angélique saint Thomas, cette différence essentielle entre la calomnie et la médisance, que l'une impute au prochain ou des crimes dont il est innocent, ou des vices dont il est exempt; au lieu que l'autre découvre seulement ou des faits ou des défauts qui ne paraissaient point, quoique véritables, et qui seraient demeurés dans l'obscurité si le médisant ne les eût tirés de leurs ténèbres et publiés. Or, pour comprendre la qualité propre du péché que vous commettez, en révélant même la vérité, c'est que la réputation est un bien public; je veux dire un bien qui consiste dans une opinion, dans une estime publique; et, par une suite nécessaire, que ce bien public ne peut être détruit que par un mal public, c'est-à-dire, que par un sujet dont la connaissance soit pareillement devenue publique. Tout réel et tout vrai que le fait peut être, ce n'est point une tache pour moi dans le monde tandis que le monde n'en est point informé; si donc c'est vous qui l'en informez, c'est vous qui me flétrissez, et c'est à vous que je dois demander compte de ma réputation perdue, ou plutôt c'est à Dieu que vous en répondrez, lequel ne vous a point permis de me ravir un bien dont je suis toujours maître tant que je le puis conserver. Il est vrai que l'un, dans une mauvaise affaire, a manqué de bonne foi; vous vous êtes aperçu de la fraude, et vous savez que c'est un esprit double, artificieux, intéressé. Il est vrai que l'autre, dans une conjoncture délicate, s'est oublié; sa vertu chancelante et faible s'est démentie au besoin, et ce n'est point un secret pour vous. Il est vrai que celui-là est bien différent dans le domestique de ce qu'il paraît au dehors; vous le connaissez pour un homme bizarre, chagrin, emporté, violent. Il est vrai que celle-ci, sous un visage composé et austère, n'en a pas moins le cœur mondain, ni peut-être moins corrompu, et que toute sa piété n'est que déguisement et hypocrisie. Vous ne pouvez vous dissimuler à vous-même tout cela; mais, si par là ils sont déchus du droit qu'ils avaient à votre estime, ils ont toujours droit à l'estime des autres qui ne sont pas instruits comme vous. Il leur importait beaucoup de s'y maintenir; ils avaient pris pour cela des mesures, et jusqu'à présent ils y avaient réussi; mais votre médisance dévoile tout le mystère, couvre de confusion des personnes qui faisaient dans leur état une honnête figure, leur attire le mépris, et avec le mépris les railleries, les reproches, les rebuts. Vous n'ajoutez rien, dites-vous; mais il n'est pas besoin de rien ajouter; vous en dites bien assez, et il suffit d'exposer simplement et nûment la chose. Vous n'êtes là-dessus que trop exact, et c'est de votre exactitude même qu'il y a lieu de se plaindre : moins de fidélité dans vos récits, ou plutôt nul récit, c'est ce qu'on vous demande. Vous rapportez ce que vous avez appris, et comme vous l'avez appris; mais, répond saint Chrysostome, on s'est rendu coupable en vous l'apprenant, et vous vous rendez coupable en le rapportant; car tout ce que vous avez appris n'est pas toujours bon à redire. Or voilà, poursuit ce saint docteur, ce qui damne bien des chrétiens.

En effet, combien y a-t-il dans le monde, et dans le monde même chrétien, de ces gens que nous pouvons considérer, si j'ose user de cette expression, comme des réceptacles où viennent se rendre toutes les immondices, non pour y demeurer, mais pour être conduites et distribuées dans tout un pays? Disons autrement : combien y en a-t-il que nous pouvons comparer à ces reptiles qui attirent à eux tout le venin; qui, de tous côtés, le vont recueillir et s'en emplissent, non pour le garder, mais pour le répandre? Telle est, ce semble, leur profession, tel est leur état. Gazettes vivantes de tout un quartier, de toute une ville, rédigeant par compte tout ce qui s'y passe, et tenant école pour le débiter : emploi plus commun, mais damnable emploi de ceux qui approchent les grands! Les grands aiment à être régalés de ces narrés agréables : ce sont des distractions pour eux, ce sont des délassements d'esprit. D'ailleurs, dit-on, ils doivent tout savoir; et, par cette spécieuse raison, ils deviennent les protecteurs de la médisance, et la laissent régner autour d'eux. Qu'elle soit sincère tant qu'il vous plaira, qu'elle soit juste dans ses rapports; elle n'en déchire que plus cruellement. Souvent une calomnie offenserait moins qu'une vérité. L'innocence calomniée se fait tôt ou tard connaître; elle parle avec une assurance à se faire croire; du moins elle se soutient par elle-même, et se console par son propre témoignage; mais une vérité révélée, surtout une de ces vérités qui portent avec elles toute leur conviction et toute leur honte, c'est là ce qui se fait sentir; c'est là ce qui ferme la bouche; c'est là ce qui confond, ce qui subsiste, et à quoi il n'y a plus de remède. Faux prétexte donc que la vérité de la médisance, et prétexte non moins ordinairement faux que celui de sa légèreté.

Que veux-je dire, chrétiens? Est-ce ma pensée de condamner également toute médisance, et de n'en point discerner les divers degrés? Ce serait une rigueur mal entendue; mais du reste ce que je sais, et ce que vous devez reconnaître avec moi, c'est qu'il n'est peut-être pas une matière sur laquelle il se soit établi, jusque dans le christianisme, plus de principes erronés, et où la morale, je ne dis pas l'étroite morale de l'Evangile,

mais la morale relâchée du siècle, se soit plus élargie. En voulez-vous quelque détail? Le voici. Ainsi, tout ce qui s'attaque aux qualités purement humaines, sans intéresser les mœurs, on ne les compte pour rien. Ce sont pour la médisance comme des terres conquises : c'est ce qu'elle croit être toujours de son ressort. Mais est-il donc indifférent à un homme que tous ses défauts naturels soient connus ou ne le soient pas, quand du reste rien ne vous engage à les découvrir? Outre la réputation des mœurs, n'y en a-t-il pas une, d'un rang subordonné, je l'avoue, mais qui néanmoins a son prix? N'entre-t-elle point dans un certain système qui fait le repos et la douceur de la vie? Et quelle barbare dureté de prendre plaisir à faire observer et à relever des faiblesses qui décrient des gens, et qui quelquefois même peuvent les perdre selon le monde, et les abîmer! Tout est employé à en faire un caractère singulier et risible : on le dit aux présents; la main, en le traçant sur le papier, l'apprend aux absents : on vous connaît sans vous voir, et par la malheureuse prévention qu'on a prise, dès qu'on vous voit, on trouve, ou l'on pense trouver en vous tout votre portrait. Péché plus condamnable dans des amis, dans des domestiques, qui abusent de la confiance qu'on a en eux, pour produire au dehors ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans une famille. Ainsi, plus réservé à l'égard des vivants, on se figure n'avoir rien à ménager avec les morts. Le triste moment qui leur a fermé les yeux, semble avoir rompu toutes les liaisons que nous avions avec eux, ou qu'ils avaient avec nous. C'est là, comme au tribunal de Dieu, qu'on ne fait plus de grâce, et que rien n'est pardonné; là que le cœur, s'il est aigri, contente toute sa malignité; là que le fiel coule avec d'autant plus d'amertume et plus d'abondance, qu'il n'y a plus rien qui le modère ni rien qui l'arrête. Mais la réputation n'est-elle pas un bien qui peut survivre; et tant qu'elle peut survivre, est-il dans votre pouvoir d'y toucher? D'ailleurs même la flétrissure des morts ne se communique-t-elle pas à ceux qui portent leur nom, et qui leur succèdent? Et n'est-ce pas enfin une indignité qui ne convient qu'à des âmes serviles, d'aller en lâche ennemi sur le corps d'un ennemi mort, lui insulter, le fouler aux pieds, le percer de coups, parce qu'il n'est plus en état d'agir et de se défendre? Ainsi, jugeant de la médisance absolument et par elle-même, on ne prend pas garde qu'elle change de nature selon la diversité des sujets à qui elle s'adresse, et contre qui elle se tourne; que ce qui serait pardonnable dans un homme du monde, dans un particulier, ne l'est pas dans un homme d'Église, dans un homme constitué en dignité; et par une suite nécessaire, que cela même qu'on dit de l'un, peut n'être à son égard qu'une parole sans conséquence, tandis que c'est une injure pour l'autre. De là cette licence effrénée de confondre sans distinction dans les entretiens le séculier et le régulier, de parler impunément des personnes les plus dévouées à Dieu; de ne respecter ni l'habit, ni le ministère, croyant les épargner beaucoup, et seulement les effleurer, lorsque ce sont des traits par rapport à eux, qui percent jusqu'à l'âme. C'est assez d'une tache dans l'astre qui nous éclaire, pour agiter sur la terre tous les esprits; et que faut-il de plus dans des ministres du Très-Haut, pour décréditer auprès des libertins les plus saintes fonctions, et pour jeter même le scandale parmi les fidèles? Non, non, dit le Seigneur, rien d'indifférent et de léger dès qu'il s'agit de mes prophètes. Depuis qu'ils ont été honorés de l'onction sacrée, ils sont spécialement à moi; et les blesser, c'est me blesser moi-même dans la prunelle de l'œil : *Tangit pupillam oculi mei.* (*Zach.*, IV.) Ainsi, tout ce qui ne consiste pas en certains excès, ni en des vices qui diffament, on se persuade qu'il peut avoir place dans les discours, et que la conscience s'y trouve peu endommagée : galanteries et attachements dans de jeunes personnes; prédilection, faveur dans un juge; subtilités, chicanes dans la poursuite d'une cause; profits, gains usuraires dans un trafic; tours d'adresse et industrie dans un maniement de deniers; vues d'agrandissement et de fortune, hauteur d'esprit, enflure de cœur, animosités, duplicités, mensonges, intrigues et supercheries pour venir à bout de ses desseins; tout ce je que dis et que je ne dis pas, c'est ce que de favorables décisions qu'on se donne à soi-même permettent à la conversation, ce qu'elles accordent à son enjouement et à sa liberté, mais au dépens du prochain et aux dépens de la loi de Dieu.

Que dis-je, aux dépens de la loi de Dieu! Et souvent la médisance n'est-elle pas, non-seulement rectifiée, mais sanctifiée même par l'intention? Ah! chrétiens, l'intention! troisième prétexte que j'ai à examiner; mais prétexte le plus trompeur, voile apparent dont la médisance se couvre; mais fonds inépuisable d'erreurs, et d'erreurs les plus délicates et les plus imperceptibles. Aussi est-ce là que l'homme de bien se laisse surprendre, autant et plus quelquefois que le mondain. C'est là que la raison apprend à médire contre toute raison, que la charité enseigne à frapper sans charité et sans compassion, et que la justice inspire d'agir contre tout droit et toute justice. C'est là que la médisance, et la plus noire, la plus atroce médisance, devient, à ce qu'il semble, une nécessité, devient une sagesse, devient un devoir, devient un service rendu à Dieu, devient une vertu et un acte de religion. Donnons jour à ce point, et pour cela souffrez que je vous trace la peinture que je me fais à moi-même. Elle est bien tragique et bien affreuse, mais sans nulle exagération. Là, dans le cours tumultueux d'un procès, devant des juges constitués pour maintenir l'ordre et la paix, je vois frémir toutes les passions, et j'entends des parties vomir de

part et d'autre tout le poison qu'elles ont sur le cœur. Là, d'assemblée en assemblée, comme de tribunal en tribunal, je vois un homme, une femme porter leurs plaintes, exciter pour eux la pitié, se déchaîner contre un adversaire, contre un concurrent, le charger de tout, et faire tomber sur lui toute la chaîne. Là, jusque dans la retraite, je vois le solitaire en embuscade pour perdre l'innocence : *Sedet in insidiis, in occultis, ut interficiat innocentem*. (*Psal.* X.) De la pointe de sa plume il fait distiller toute l'âcreté du fiel dont il se nourrit, et qu'il répand sur des sociétés entières, prenant également soin de se cacher, et de les traduire dans le monde ; de n'être pas connu, et de les faire connaître. Là, dans un écrit, je lis tout ce que la plus mordante satire peut dicter ; j'y vois les malédictions, les anathèmes fulminés contre les têtes les plus respectables ; et les prêtres du Dieu vivant travestis en corrupteurs de l'Evangile et en séducteurs. Que dirai-je des entrevues, des menées secrètes ? Or, je m'adresse à tous en général, ou à chacun tour à tour en particulier; je les interroge tous : et tous, à les en croire, sont bien fondés à parler comme ils parlent. A l'ombre d'une bonne intention, ils ont droit d'insulter et de confondre, ils ont droit de désoler et d'accabler, ils ont droit de donner la mort. Tantôt c'est une juste défense, tantôt récrimination, tantôt zèle de la gloire de Dieu et des intérêts de l'Eglise. Juste défense, dites-vous, mon cher auditeur ! mais dans cette affaire, que sert au point sur lequel le magistrat doit prononcer, cet amas confus de faits injurieux, amenés par de longs circuits, et sans autre fruit que l'ignominie qui y est attachée? Récrimination ! mais vous est-il permis de vous faire justice à vous-même en rendant mal pour mal, et d'ailleurs quelle proportion y a-t-il entre une parole peut-être qui vous a déplu, et des déclamations éternelles où vous ne finissez point? Zèle de la gloire de Dieu ! mais où est-elle, cette gloire de Dieu au milieu de tous les troubles, de toutes les dissensions que vous causez, et qui le déshonorent ? Intérêts de l'Eglise ! mais, par le décri où vous cherchez à mettre de fidèles ouvriers qui lui consacrent leurs travaux, il ne tient pas à vous que vous ne la priviez d'un secours dont elle tire avantage. Voilà ce que vous verriez si la passion ne vous aveuglait pas. Car, remontons toujours au principe : c'est la passion qui vous anime ; c'est vengeance, c'est envie, c'est politique, c'est intérêt propre, c'est ambition, c'est tout ce que vous sentez dans l'âme. La médisance est l'instrument de toutes les passions de l'âme : elle sert au vindicatif pour satisfaire son ressentiment ; elle sert à l'envieux pour détruire l'objet qui lui fait ombrage : elle sert à l'ambitieux pour se pousser aux premiers rangs, et pour s'élever : elle sert au voluptueux pour l'emporter sur son rival, et pour l'écarter ; elle sert à l'avare pour s'attirer tout le crédit, et pour profiter ; elle sert à l'impie pour rendre la piété méprisable, et pour saper les fondements de la religion. C'est l'organe de tous les vices, et comme leur agent universel. — Achevons.

Quatrième prétexte, la manière dont se fait la médisance. Sur cela, mes frères, sans nous engager dans une trop longue discussion, contentons-nous de quelques règles avec lesquelles je vous renvoie, et qui, bien appliquées, pourront être pour vous d'utiles préservatifs ; savoir, qu'il y a des confidences interdites entre les personnes même liées par une intime familiarité, et que l'amitié n'est pas une raison de confier à un ami sans nécessité un secret capable de ternir dans son esprit la réputation du prochain ; que par ces sortes de confidences les choses transpirent de l'un à l'autre et qu'elles viennent bientôt à éclater; que de médire par vivacité, par gaieté d'humeur, sans dessein de nuire et sans réflexion, c'est toujours médire, et que la réputation étant aussi précieuse qu'elle l'est, elle mérite bien qu'on y réfléchisse et qu'on ne se fasse pas un jeu de l'attaquer; que souvent en ne disant rien on dit tout, et qu'il y a un silence plus expressif que tous les discours ; que souvent un mot comprend tout et fait tout comprendre ; que c'est comme la clef pour entrer, comme le premier anneau de la chaîne; qu'on le suit, et que par là tout se démêle ; enfin, que tout geste, toute œillade, toute compassion maligne, toute justification dissimulée, quoi que ce soit, devient criminel, dès qu'il tourne au désavantage de quiconque. Prenez cette balance, et jugez-vous sans vous flatter : vous vous trouverez beaucoup plus coupables devant Dieu qu'il ne vous a paru jusqu'à présent

De tout ceci, mes chers auditeurs, concluons avec Salomon qu'heureux est l'homme qui ne pèche point en parlant : *Beatus vir qui non lapsus est verbo*. (*Eccli.*, XIV.) C'est le Sage qui le dit ; et la chose lui paraît si difficile et si rare, qu'il la regarde comme un bonheur inestimable : *beatus vir*. Heureux en effet cet homme, et mille fois heureux, pourquoi? Parce qu'en se préservant de la médisance, il se préserve des chutes les plus mortelles, des chutes les plus faciles, des chutes les plus communes. Je dis des chutes les plus mortelles, puisqu'elles exposent à la damnation ; des chutes les plus faciles, puisqu'il n'est question que de quelques paroles ; des chutes les plus communes, puisque les occasions en sont si fréquentes ; et c'est aussi ce qui rend le commerce de la vie si dangereux, je ne dis pas seulement dans le monde, mais dans tous les états; car la médisance est le péché de tous les états ; et, selon saint Jérôme, c'est le dernier piége de l'ennemi de notre salut. Après avoir employé inutilement tous les autres, il a recours à celui-ci ; et il y entraîne l'ecclésiastique comme le laïque, le religieux comme le séculier.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, rentrons en nous-mêmes, et souvenons-nous que nous sommes pécheurs : alors nous penserons à nous corriger, et non point à raisonner sur

la conduite d'autrui. Quand les pharisiens présentèrent au Fils de Dieu cette femme surprise en adultère, et qu'ils la produisirent devant lui pour être jugée suivant la rigueur de la Loi, que fit-il, et que leur dit ce divin Maître dans le dessein de la sauver de leurs mains et de lui épargner la peine qu'elle méritait ? Il est vrai, leur répondit-il, la Loi la condamne et elle doit être lapidée ; mais avant que d'en venir à l'exécution, je demande que celui de vous qui est sans péché lui jette la première pierre : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat.* (*Joan.*, VIII.) Cette réponse les arrêta ; chacun se considéra soi-même, nul ne se sentit innocent, et tous, l'un successivement à l'autre, se retirèrent sans faire de nouvelles instances, ni poursuivre le jugement qu'ils avaient commencé ; *Audientes autem unus post unum exibant.* (*Ibid.*) Or voilà, mes frères, ce que j'ai moi-même à vous dire; et remportez avec vous cette pensée. Il y a dans le prochain des défauts, des vices qui choquent, qui rebutent, qui portent à la raillerie et au mépris, où qui même allument la colère et donnent de l'indignation. Je le reconnais. On a de la peine à se contenir et à se taire. Eh bien ! contentez-vous, parlez, j'y consens ; mais à cette condition : c'est qu'avant toutes choses vous ferez un retour sur vous-mêmes ; c'est qu'avant toutes choses vous verrez si vous êtes impeccables; si vous-mêmes vous n'avez pas vos imperfections et vos défauts; si vous-mêmes vous n'êtes pas sujets à des vices peut-être plus essentiels que ne le sont ceux que vous exagérez tant, et qui vous paraissent si répréhensibles ; si vous-mêmes vous n'avez pas de quoi fournir autant et plus de matière à la censure et à la médisance. Et parce que vous ne pouvez, sans un entier aveuglement, ignorer votre propre faiblesse, cette vue de vous-mêmes vous humiliera ; en vous humiliant elle vous retiendra, et ce sera un frein pour vous, une leçon qui vous apprendra à mieux gouverner votre langue et à la modérer : *qui sine peccato est vestrum, primus lapidem mittat.* Il ne nous est point défendu de converser ensemble ; mais que nos conversations soient charitables, qu'elles soient chrétiennes, que ce soient, selon l'expression de l'Apôtre, des discours de Dieu, *sermones Dei* (*Heb.*, IV) ; par là nous nous maintiendrons dans une intelligence parfaite et dans une sainte union sur la terre, pour être encore plus saintement unis dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON XXXV.

Pour le lundi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

In novissimo autem die magno festivitatis, stabat Jesus, et clamabat dicens : Si quis sitit veniat ad me.... hoc autem dixit de Spiritu quem accepturi erant credentes in eum. (*Joan.*, VII.)

Le dernier jour de la fête, qui était le grand jour, Jésus parut là, et dit à hauts voix : Si quelqu'un est pressé de la soif, qu'il vienne à moi . . . or il parlait de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui.

Quelle est cette soif également sainte et ardente qui brûle les âmes fidèles, si ce n'est la charité de Dieu, et quel est cet Esprit qu'elles ont reçu, ou qu'elles doivent recevoir, si ce n'est l'Esprit d'amour que le Sauveur des hommes avait tant de fois promis à son Église, et qui est descendu sur la terre pour embraser tous les cœurs et pour y allumer un feu tout divin ? Feu sacré, qui tire sa source du sein de Dieu même ; qui, dans le séjour de la gloire, fait toute la félicité des bienheureux, et qui dès cette vie mortelle nous élève à Dieu, nous tient étroitement unis avec Dieu, nous met en état de goûter les plus douces et les plus intimes communications de Dieu ! Heureux, mes chers auditeurs, si je pouvais aujourd'hui l'exciter en vous, ce feu céleste! Heureux, si Dieu pour cela daignait se servir de mon ministère ! Dans un moment j'effacerais toutes les taches de vos péchés, je réprimerais tous vos désirs sensuels et criminels, je guérirais toutes vos habitudes vicieuses, je rectifierais toutes vos affections, je purifierais toutes vos intentions, je sanctifierais toutes vos actions : car voilà les admirables effets de cette sainte et secrète flamme. C'est de tous les dons qui descendent du Père des lumières, le plus parfait et le plus propre à nous perfectionner ; disons mieux, c'est le don par excellence, le grand don. Vous jugez assez qu'il s'agit de l'amour de Dieu, de cette vertu souveraine dont l'Apôtre a tant rehaussé le prix; de cette vertu qui seule est capable de nous enrichir de tous les trésors de la grâce, et qui va faire la matière de ce discours.

Oui, mes frères, je viens vous apprendre à aimer Dieu : mais hélas ! pour rendre mes leçons plus efficaces, que n'ai-je bien commencé à l'aimer moi-même ? Quoi qu'il en soit, je dis que nous devons aimer Dieu surtout en trois manières : d'un amour d'estime, d'un amour de reconnaissance et d'un amour de pratique. Amour d'estime, c'est-à-dire amour fondé sur la haute idée que nous devons nous former des perfections infinies de Dieu. Amour de reconnaissance, c'est-à-dire amour fondé sur l'amour de Dieu même pour nous, et sur le sentiment de gratitude que méritent ses bienfaits. Enfin, amour de pratique, c'est-à-dire, amour fondé sur le souverain domaine de Dieu, comme législateur et maître, et sur l'obéissance que nous lui devons pour observer en tout sa loi, et pour accomplir ses adorables volontés. Tel est le sujet de votre attention, et ceci même pourra vous donner l'intelligence de trois paroles de l'Evangile, que vous avez cent fois entendues, et dont peut-être vous n'avez jamais bien compris le sens : Lorsque Jésus-Christ nous dit, vous aimerez le Seigneur votre Dieu, et vous l'aimerez de tout votre esprit, vous l'aimerez de tout votre cœur, vous l'aimerez de toutes vos forces : *Diliges Dominum tuum ex omni mente tua, ex toto corde tuo, et ex omnibus*

viribus tuis. (*Deut.*, VI.) Prenez garde : Amour d'estime; amour fondé sur la haute idée que nous devons nous former des perfections infinies de Dieu; c'est ainsi proprement que nous l'aimons de tout notre esprit, *ex omni mente tua*. (*Ibid.*) : ce sera la première partie. Amour de reconnaissance; amour fondé sur l'amour même de Dieu pour nous, et sur le sentiment de gratitude que méritent ses bienfaits; c'est ainsi proprement que nous l'aimons de tout notre cœur, *ex toto corde tuo :* ce sera la seconde partie. Amour de pratique; amour fondé sur le souverain domaine de Dieu, et sur l'obéissance que nous lui devons, pour observer en tout sa loi, et pour accomplir, quelque effort qu'il nous en coûte, ses adorables volontés; c'est ainsi proprement que nous l'aimons de toutes nos forces, *ex omnibus viribus tuis :* ce sera la troisième partie. Je parle de votre amour, ô mon Dieu ! faites que j'en parle avec amour et par amour pour vous. Je ne puis mieux l'obtenir que par la médiation de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Aimons Dieu : nous le devons par estime pour cet Etre universellement parfait, et pour cet Etre souverainement parfait. Observez bien ces deux paroles, parce qu'elles renferment l'une et l'autre un grand sens. J'entends par cette plénitude de perfection, qu'il n'y a pas une seule perfection imaginable qui ne soit pas propre de Dieu, et qu'il ne possède essentiellement. J'entends par cette supériorité de perfection, qu'il n'y a pas dans chaque perfection de Dieu un seul degré qui lui manque, et qu'il ne possède excellemment. Vous allez voir comment ces deux pensées doivent servir à nous donner pour Dieu cet amour d'estime qui lui est dû d'abord, et qu'il attend aussi de nous.

Aimons Dieu. Avez-vous jamais bien compris, chrétiens, ce que je vous demande par-là? ou, si vous le comprenez, comment peut-être avez-vous pu si longtemps vous défendre contre tant de raisons de l'aimer? Aimons Dieu, c'est-à-dire, aimons toute perfection, et, selon le terme de l'Ecriture, tout bien : *omne bonum* (*Exod.* XXXIII). Gloire, puissance, majesté, grandeur, miséricorde, bonté, patience, éternité, immensité, vérité, sagesse, justice, sainteté : tout ce que notre esprit se peut figurer de qualités, et bien au delà, non point séparées les unes des autres, ni partagées en divers sujets, mais toutes rassemblées dans un même objet : car voilà tout ce que je dis, remarque saint Augustin, quand je dis Dieu, puisque je dis un Etre universellement parfait : *omne bonum*. Je n'ai donc qu'à me former l'image la plus noble, la plus brillante, la plus complète; et pour la composer, je n'ai qu'à y faire entrer, comme autant de traits, toutes les vertus : toutes celles des êtres sensibles et matériels ; toutes celles des êtres célestes et spirituels, des anges et des hommes; toutes celles même que je ne connais pas, et que je ne puis connaître, parce que mes vues sont trop bornées, mais qu'une intelligence supérieure connaîtrait, et qui sont possibles. Dieu possède tout cela : et comment? Non point, disent les théologiens, par communication; non point avec dépendance, ni comme un don qu'il ait reçu, mais de son fonds et par lui-même : grand par lui-même, riche par lui-même, heureux par lui-même, le principe de tout, le modèle de tout, la fin de tout; par coséquent Etre au-dessus de tout; de tout dans l'ordre de la nature, de tout dans l'ordre de la grâce; au-dessus de toutes les créatures inanimées ou vivantes, visibles ou invisibles, les contenant toutes en lui-même et avec toutes leurs perfections : *omne bonum*.

De là même encore Etre souverainement, je veux dire excellemment, infiniment parfait; et c'est la différence la plus essentielle qui se rencontre entre Dieu et les êtres créés. Ceux-ci sont finis dans toutes leurs qualités; mais tout ce qui est en Dieu est infini, comme sa nature est infinie. Ce n'est donc point assez dire de lui, qu'il est puissant : mais il est tout-puissant; qu'il est sage : sa sagesse est un abîme de lumières, la profondeur de ses conseils est impénétrable, et ses jugements incompréhensibles. Il y a plus : car, ajoute saint Augustin, non-seulement il a toutes les perfections, et toutes les perfections dans un degré souverain, mais il est lui-même éminemment et dans un souverain degré toute perfection; tellement puissant, qu'il est la puissance même; tellement sage, qu'il est la sagesse même; tellement juste, qu'il est la justice même; tellement saint, qu'il est la sainteté même. Ainsi des autres. Comptez-en tant qu'il vous plaira les divers degrés; mesurez-les et les multipliez; vous aurez beau monter de l'un à l'autre, jamais vous ne parviendrez au dernier, parce qu'il n'y en a point. Le moindre degré de perfection qui manquerait à Dieu serait un défaut; et nul défaut ne peut compatir avec la divinité.

Or, ces vérités supposées comme autant de principes incontestables à quiconque n'est pas dépourvu de toute connaissance de Dieu, et quel homme raisonnable peut n'en avoir nulle connaissance? je passe à la conséquence que j'en ai prétendu tirer, et qui renferme ma première proposition. Car j'ai dit, et n'ai-je pas eu raison de le dire, que nous devons à cet Etre universellement parfait, à cet Etre souverainement parfait, notre estime, et avec notre estime, notre amour. Le fondement de l'amour, c'est l'estime; et si quelquefois nous estimons sans aimer, c'est que l'estime n'est pas pure, et qu'elle se trouve balancée dans la même personne par des imperfections qui prévalent sur les vertus par où elle pouvait devenir aimable. Mais un Etre universellement parfait, un Etre souverainement parfait, emporte toute notre estime, et avec toute notre estime, tout notre amour. Ainsi la raison d'aimer Dieu, dit saint Bernard, c'est Dieu même, ce sont ses perfections; *causa diligendi Deum Deus est.* (S. BERN.) Tel est le principe de l'amour que Dieu se porte à soi-même; de cet amour sans bornes, parce que Dieu ne découvre

point de bornes dans ses divines perfections; de cet amour d'autant plus nécessaire que Dieu se connaît mieux, et qu'en se connaissant parfaitement, il voit qu'il est parfaitement aimable. Tel est le principe de l'amour des bienheureux dans le ciel; leur félicité consiste à connaître Dieu, et à l'aimer parce qu'ils le connaissent, et autant qu'ils le connaissent. Travaillons, chrétiens, dès la vie, à acquérir cette solide connaissance de Dieu, ou plutôt travaillons à nous y perfectionner, à nous y avancer par la fréquente méditation des grandeurs de Dieu, et nous apprendrons à l'aimer comme nous le devons. Je dis à l'aimer comme nous le devons; suivez-moi toujours, s'il vous plaît, tout ceci est lié, et l'un conduit naturellement à l'autre; je dis à l'aimer comme nous le devons : car, puisque la règle de notre amour pour Dieu, ce sont ses perfections, je prétends deux choses : 1° que nous devons à cet Être universellement et pleinement parfait un amour plein; 2° que nous devons à cet Être excellemment et souverainement parfait un amour souverain. Je m'explique.

Plénitude d'amour : je la dois à cette plénitude de perfection que je trouve en Dieu, c'est-à-dire, que je dois aimer tout ce qui est en Dieu, pourquoi? parce que tout ce qui est en Dieu est parfait, et par conséquent digne de mon amour. C'est-à dire que je dois aimer Dieu en tout ce qui est hors de lui, pourquoi? parce que Dieu a fait tout ce qui est hors de lui, et que les différentes propriétés de ses ouvrages ne sont que des émanations de ses perfections ineffables. C'est-à-dire, que je dois aimer Dieu de toute l'étendue de mon amour, pourquoi? parce que mon amour, pour m'exprimer de la sorte, le plus étendu, ne pourra encore jamais répondre à l'innombrable multitude de perfections qui se rencontrent en Dieu. La mesure donc de l'amour de Dieu, poursuit saint Bernard, c'est d'aimer Dieu sans mesure, de l'aimer tellement que nous ne croyions jamais l'aimer assez, de l'aimer tellement que nous aspirions toujours à l'aimer davantage, de l'aimer tellement qu'à quelque degré d'amour que nous soyons parvenus, nous nous efforcions toujours d'y donner de nouveaux accroissements : *Modus diligendi, diligere sine modo.* (S. BERN.) Et voilà comment l'aimait ce grand saint, qui disait à Dieu ce que nous devrions pareillement lui dire sans cesse : *Deus meus, et omnia.* Vous êtes mon Dieu et mon tout; mon tout, parce que je vous trouve en tout, et mon tout, parce que je trouve tout en vous : *et omnia.*

Supériorité d'amour : je la dois à cette supériorité de perfection que je découvre en Dieu. C'est-à-dire que je dois aimer Dieu par préférence à tout, par-dessus tout; puisque rien, je ne dirai pas n'est plus grand ni plus parfait que Dieu, mais aussi grand et aussi parfait. De là quel est le premier précepte, le grand précepte de la loi? C'est celui de l'amour de Dieu : *Hoc est maximum et primum mandatum.* (*Matth.*, XXII.) C'est le premier précepte; il est à la tête de tous les autres, et tous les autres tirent même de celui-là toute leur force : car, quand j'aurais toutes les autres vertus, ou que je paraîtrais les avoir, si je n'ai l'amour de Dieu, tout ce que j'ai n'est rien, dit saint Paul, et je ne suis rien moi-même : *primum mandatum.* C'est le grand précepte, le précepte où tendent tous les autres préceptes; et rien ne marque mieux cette haute idée que nous devons avoir de notre Dieu, et sur laquelle doit être fondé notre amour pour lui : *maximum mandatum.* C'est le premier précepte, le grand précepte, non-seulement dans la loi de Jésus-Christ, mais dans la loi de Moïse, et dans toutes les autres lois; parce que Dieu, partout, a toujours été regardé comme le premier bien, le souverain bien; d'où il s'ensuit que tout doit céder à l'observation de ce précepte, et que c'est une disposition nécessaire pour nous, et pour nous tous, que celle où se trouva saint Pierre, lorsqu'il donna à Jésus-Christ cette parole si solennelle, mais qu'il ne garda pas : que, quand il faudrait souffrir la mort, jamais il ne l'abandonnerait : *Si oportuerit me simul commori tibi, non te negabo.* (*Marc.*, XIV.) Je ne puis sans cette disposition aimer Dieu, puisque c'est en cela même que consiste essentiellement l'amour de Dieu; il faut que je sois prêt à sacrifier biens, héritages, fortune; prêt à sacrifier amis, parents, famille; prêt à me sacrifier moi-même, santé, corps, vie, plutôt que de me départir jamais de l'attachement que je dois avoir pour Dieu et pour ses intérêts; et tel est l'hommage que je rends par estime à ce souverain Être en le préférant à tout : *Etsi oportuerit me simul commori tibi, non te negabo.* (*Ibid.*)

Heureuse une âme bien pénétrée de ce sentiment! Tâchons, chrétiens, d'y entrer un moment ensemble : c'est la conclusion de cette première partie, mais conclusion également édifiante et touchante. Heureuse une âme bien pénétrée de ce sentiment! Saint Augustin ne regrettait rien davantage que de n'en avoir pas toujours été rempli. Il repassait dans l'amertume de son âme les égarements de sa jeunesse, il considérait combien de temps il avait vécu dans un entier oubli de Dieu, et fondant en larmes, il s'écriait : *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova.* (S. AUGUST.) Ah! je vous ai trop tard aimé, mon Dieu, répétait mille fois ce saint pénitent, je vous ai aimé trop tard. Répétons-le comme lui, mes frères, nous en avons bien autant de sujet que lui : *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua.* Ce serait toujours vous aimer trop tard, ô mon Dieu, quand je n'aurais différé que d'un jour : mais combien d'années ai-je attendu à le faire? Cependant à quoi s'arrêtait alors mon cœur, et quelle illusion le trompait? Beauté si ancienne, n'avez-vous pas toujours été également aimable pour moi? La suite des temps ne vous a rien donné que vous n'ayez eu d'abord, et si je n'ai pas commencé plutôt à vous aimer, je n'en dois accuser que mon insensibilité et mon aveuglement : *Sero*

te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova. Beauté toujours durable, vous serez toujours nouvelle pour moi ; ce premier feu qui me brûle, n'a rien de si vif, qu'il ne trouve toujours à s'allumer et à croître. Plus je creuserai dans l'abîme infini de vos perfections, en m'appliquant à les connaître, plus je trouverai de quoi vous aimer ! Que ce soit là, mon Dieu, toute mon occupation, et dans le temps et dans l'éternité. Je n'ai point à craindre dans votre amour, ni de dégoût ni de terme. *Sero te amavi, pulchritudo tam antiqua et tam nova.* Cœurs si sensibles pour le monde, mais si insensibles pour votre Dieu, à quoi vous attachez-vous? Et vous, rendez-moi les moments que vous m'avez dérobés, frivoles objets à quoi je me suis moi-même attaché; rendez-les à mon Dieu, ils n'étaient dus qu'à lui. Mais, ô regrets inutiles ! travaillons au moins désormais à réparer par la vivacité de notre amour sa lenteur passée. Heureux moment, Seigneur, où je vous aime ! c'est le premier où je commence à vivre, si c'est le premier où je commence à vivre pour vous, *Sero te amavi.* Ah ! il n'est que trop vrai, mon Dieu, et je ne puis trop le reconnaître, je vous ai aimé trop tard, je dis même trop tard pour mon propre repos, et j'ai bien senti jusqu'à présent que je ne trouvais point dans les êtres créés, pour remplir mon cœur, un Etre universellement parfait, un Etre souverainement parfait. Je le trouve en vous et en vous seul : c'est donc ainsi que nous vous devons d'abord un amour d'estime, un amour fondé sur la haute idée que nous devons nous former de vos adorables perfections. Voyons encore comment nous lui devons un amour de reconnaissance, un amour fondé sur l'amour même de Dieu pour nous, et sur le sentiment de gratitude que méritent ses bienfaits. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu nous a aimés, il nous aime encore; et c'est l'amour le plus libéral par la multitude de ses bienfaits, le plus affectueux par la vivacité de ses sentiments. Je m'en tiens à ces deux propriétés de l'amour de notre Dieu pour nous. Rendez-vous, je vous prie, attentifs aux réflexions que nous avons à faire sur l'une et sur l'autre, par forme de méditation, et pour nous exciter ensemble à cet amour de reconnaissance que nous devons à Dieu, et qui est le légitime tribut qu'exige de nous sa bonté.

Dieu m'a aimé, il m'aime encore, et c'est l'amour le plus libéral par la multitude de ses bienfaits. J'en juge, mon Dieu, par tous les biens que j'ai reçus de votre main. Partout où je porte les yeux, et sur quoi que ce soit que j'attache mon esprit dans moi, hors de moi, au-dessus de moi, autour de moi, rien ne se présente à ma pensée, ni rien ne me frappe la vue, qui ne soit un don de Dieu. Si je remonte jusqu'à ce premier moment où j'ai commencé d'être, c'est du sein de Dieu que je suis sorti, et c'est par lui que je suis tout ce que je suis ; je vis, et c'est lui qui me conserve; je marche et c'est lui qui me soutient; je vois, et c'est lui qui m'éclaire; je repose, et c'est lui cependant qui veille sur moi. Il est l'âme de ce vaste univers; il en a rassemblé toutes les parties ; tout ce qu'elles ont de vertu, elles ne l'ont que de lui et elles ne l'ont que pour moi. Ainsi, autant d'êtres qui m'environnent et qui servent à me nourrir, à me vêtir, à me récréer, à tous les usages et à toutes les douceurs de la vie; ce sont autant de dons de Dieu.

Dons naturels : mais si de là je me propose un ordre supérieur plus relevé, je trouve tous les trésors de la grâce employés en ma faveur : un Dieu qui me recherche, un Dieu qui me sauve, un Dieu qui me sanctifie, sans lequel je ne puis ni former une bonne pensée, ni concevoir un saint désir, ni me préserver de la moindre chute : par conséquent à qui je suis redevable de toutes les connaissances qui me guident et qui sont si abondantes, de tous les sentiments qui me touchent et qui sont si fréquents, de tous les secours qui me fortifient et qui jamais ne m'ont manqué, de tout le mal que je ne fais pas, et de tout le bien que je pratique. Je vais plus avant, je perce jusque dans l'avenir, je passe du temps à l'éternité; et là à quel terme suis-je appelé? Quel bonheur, quelle gloire m'est destinée ! Dieu même, et toutes ses richesses, voilà mon attente, voilà mon partage. C'est donc de Dieu que j'ai tout reçu, de Dieu que je reçois tout encore, de Dieu que j'espère tout; de cette bonté infiniment libérale par la multitude de ses bienfaits, comme elle est infiniment affectueuse par la vivacité de ses sentiments.

Je dis bonté infiniment affectueuse par la vivacité de ses sentiments. Je n'en veux point d'autre témoignage que celui même de notre Dieu, il ne m'en faut point d'autre que le sien. Comment Dieu s'en est-il expliqué? combien de fois l'ai-je éprouvé? Peut-être n'y avez-vous jamais fait, chrétiens, l'attention convenable : mais écoutez-le parler dans ses divines Ecritures. Quand par la bouche de ses prophètes, il s'adresse à son peuple, qu'il l'instruit, qu'il le corrige, qu'il le rappelle, qu'il le recueille dans ses bras, en quels termes s'énonce-t-il, et en est-il de plus tendres? Sous quelles figures se représente-t-il ? Comme un ami, comme un père, comme une mère. C'est même peu, et ces figures, ces termes, tout affectueux qu'ils sont, n'expriment point assez ses sentiments. Car un ami, dit le Seigneur, peut délaisser son ami, un père et une mère peuvent abandonner leurs enfants ; mais moi je n'abandonnerai jamais mon peuple, parce que je suis quelque chose au delà pour lui. Et par combien d'épreuves l'ai-je pu apercevoir? Que n'en ai-je point connu à certains moments où il venait en moi, où il demeurait en moi, où il se communiquait à moi, ce Dieu si prévenant et si sensible pour moi ! Que ne suis-je plus appliqué à en sentir au fond de mon cœur les impressions secrètes ? J'en éprouverais encore mille fois

toute la tendresse et toute l'affection.

Or prenez garde, s'il vous plaît, et voici où j'en veux venir, qu'on ne peut bien payer l'amour que par l'amour. D'où je conclus que nous sommes donc engagés par là même à rendre à Dieu amour pour amour, et c'est dans ce retour mutuel que consiste l'amour de reconnaissance que nous lui devons. C'était aussi le grand motif que le disciple bien-aimé saint Jean proposait aux fidèles, lorsqu'il les exhortait à l'amour de Dieu. Si nous aimons Dieu, mes frères, aimons-le parce qu'il nous a aimés le premier: *Diligamus Deum, quoniam ipse prior dilexit nos.* (*Joan.*, IV.) L'explication que fait saint Augustin de ces paroles est toute conforme à ce sentiment de l'apôtre. Car si nous n'avons pas aimé Dieu d'abord pour lui-même, dit ce saint docteur, du moins ne refusons pas de l'aimer pour l'amour qu'il nous a tant de fois marqué, et dont nous ressentons tous les jours les effets : *Nam si amare pigebat, saltem redamare non pigeat.* (S. August.) Il n'y a point d'attrait plus puissant pour se faire aimer que d'aimer, et il faut qu'un cœur soit bien endurci, si sa première indifférence qui l'empêchait d'aimer, ne s'amollit pas enfin par l'amour qui le prévient : *Et nimis durus est animus, qui dilectionem, si nolebat impendere, nolit rependere.* (*Idem.*) Hélas! reprend ce Père, les profanes amours du siècle ne sont que trop réciproques; le feu de part et d'autre n'est que trop prompt à s'enflammer; il n'y a que le feu sacré de l'amour de Dieu qui ne peut prendre dans nos cœurs. Ainsi parlait saint Augustin : et suivant toujours sa pensée, je prétends encore deux choses, qui sont l'une et l'autre d'une grande instruction. En premier lieu, que nous devons répondre à la libéralité de l'amour de notre Dieu pour nous et à la multitude de ses bienfaits, par les actes fréquents de notre amour. En second lieu, que nous devons répondre à la tendresse de l'amour de notre Dieu pour nous et à la vivacité de ses sentiments, par la sensibilité de notre amour. Ceci est remarquable; ne le perdez pas.

Actes fréquents d'amour : c'est par là que nous devons répondre à la libéralité de l'amour de notre Dieu pour nous et à la multitude de ses bienfaits. Comme il n'y a pas un seul moment de la vie qui ne soit, sans interruption pour nous un nouveau don de Dieu, il ne doit pas y en avoir un, autant qu'il est possible, qui ne soit sanctifié par un acte de notre amour pour Dieu : c'est sans doute le plus solide exercice de la religion et le plus excellent. Une âme touchée des grâces divines, fait toujours succéder immédiatement la reconnaissance et l'amour au bienfait. Tout lui sert pour cela : une fleur qui éclate, un ruisseau qui coule, l'heure qui frappe, tous les objets qui passent devant les yeux, donnent lieu à ces mouvements secrets où le cœur s'élance vers le Dieu qu'il aime, et dont il est aimé. Mouvements passagers, prompts et courts, mais redoublés mille fois, mille fois renouvelés; c'est par-là que tout commence, et c'est par là que tout finit. Tantôt c'est un désir de l'âme qui aspire vers Dieu ; tantôt c'est un repentir de l'âme qui gémit devant Dieu; tantôt c'est une complaisance de l'âme qui se réjouit des grandeurs de Dieu ; tantôt c'est un ravissement de l'âme qui admire les bontés de Dieu : c'est tout ce que le cœur inspire, et que le cœur là-dessus est un grand maître! Laissons dire le cœur, laissons-le penser : le cœur, s'il est à Dieu, aura bientôt trouvé ce qu'il a et à penser et à dire.

Vous en faut-il quelque modèle? ils sont infinis. C'est ce que faisait David lorsqu'il s'écriait : Que donnerai-je au Seigneur qui m'a tout donné? *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV.) C'est ce que faisait le même Prophète quand il disait : Comme le cerf pressé de la soif court aux fontaines d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, Seigneur : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus.* (*Psal.* XLI.) C'est ce que faisait saint Paul, lorsqu'il demandait d'être délivré de la prison de son corps et d'aller s'unir à Dieu son principe et sa fin : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* (*Philipp.* I.) C'est ce que faisait saint Augustin. Le poids qui m'entraîne, disait-il, c'est mon amour; partout où je vais, je n'y vais que par là : *Pondus meum amor meus : eo feror quocunque feror.* (S. August.) C'est ce que font tous les jours jusque dans le monde tant d'âmes vertueuses et même avec une certaine méthode, si toutefois on peut aimer Dieu par méthode. Quoi qu'il en soit, elles recueillent dans les livres sacrés, dans toutes les histoires saintes, certains sentiments, certaines aspirations pleines d'onction et surtout pleines d'amour; et voilà leur plus commun entretien durant tous les temps de la journée. O le Dieu de mon cœur, vous serez mon héritage dans l'éternité! *Deus cordis mei et pars mea, Deus, in æternum.* (*Psal.* LXXII.) Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* (*Cant.*, II.) C'est trop peu vous aimer, mon Dieu, que d'aimer quelque chose avec vous, si je ne l'aimais pas pour vous : *Minus te amat qui tecum aliquid amat, quod propter te non amat* (S. August.) C'est ce qui se peut faire partout ; ce que vous pouvez faire ici même, en disant à Dieu, mais du fond de l'âme : Parlez, mon Dieu, mon cœur est ouvert pour vous écouter : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* C'est ce que je puis faire moi-même en vous parlant, en disant à Dieu dans le secret de mon cœur : C'est le feu de votre amour, ô mon Dieu, que je travaille à répandre, et qu'est-ce que je souhaite davantage que de le voir partout s'allumer? *Ignem veni mittere, et quid volo nisi ut accendatur?* (*Luc.*, XII.) Tous ces actes ne sont point à négliger, et rien même n'est plus propre à nous donner encore cette sensibilité d'amour, par où nous devons répondre à la tendresse de l'amour de notre Dieu pour nous et à la vivacité de ses sentiments.

Sensibilité d'amour : saint Augustin de-

veloppant les adorables mystères de Dieu dans un cœur, disait : Donnez-moi un cœur qui aime Dieu et il sent tout ce que je dis : *Da amantem et sentit quod dico.* Mais moi, je dis, chrétiens : Donnez-moi un cœur qui aime Dieu et qui soit bien pénétré des bienfaits de Dieu, et il sent tout ce que je ne dis pas et que je ne puis dire, parce que je ne puis me flatter de le connaître assez. Car, qu'est-ce que cet amour sensible ? J'en puis bien apercevoir au dehors quelques effets : il passe jusque sur le corps, il grossit le cœur de soupirs, il baigne les yeux de larmes, il ravit les sens et les tient suspendus; mais qui pourrait voir ce qu'il opère dans l'âme et qui en peut être instruit qu'après l'avoir éprouvé? Vous l'avez connu, saintes âmes, âmes dès la vie toutes célestes (je parle des Madeleine, des Thérèse, des François), vous l'avez connu, cet amour ardent et consumant, cet amour languissant et défaillant, cet amour extatique, unitif et transformant. Je laisse bien d'autres expressions, d'autant plus respectables pour nous que nous les entendons moins, parce que nous sommes moins versés dans ces mystiques opérations du divin amour. Ah ! s'écrie saint Bernard (et il en pouvait bien rendre témoignage, puisqu'il ne fut guère de cœur plus tendre pour Dieu), être touché de la sorte, être transporté de la sorte, c'est être en quelle manière converti en Dieu, c'est être comme déifié : *ita affici deificari est.* (S. BERNARD.)

Je sais où on le peut trouver cet amour sensible, et où je le trouverais si je prenais un autre soin de l'y chercher. On le trouve dans la méditation : une âme repassant les bontés de Dieu sur elle, s'abîme dans le sein de la miséricorde. On le trouve dans la retraite : une âme dégagée de toutes les vues du monde, ne cherche plus de goût qu'en Dieu, et y trouve tout le goût qu'elle y cherche. On le trouve dans une communion : dans cette intime communication de Dieu et de l'âme, toute l'onction céleste se répand et se fait sentir. On le trouve à certaines fêtes solennelles : une âme est touchée de nos pieuses cérémonies et du saint appareil de nos temples. Les saints l'ont trouvé partout, car l'esprit de Dieu souffle par tout où il veut. Je sais que c'est un don de Dieu, et qu'il en favorise qui il lui plaît; mais après tout je remarque que c'est aux âmes les plus fidèles, les plus vigilantes, les plus ferventes, que Dieu se communique de la sorte, et comme il ne tient qu'à moi de faire ce qu'elles font, il ne tient pareillement qu'à moi de sentir ce qu'elles sentent. C'est donc un juste sujet de reproche que j'ai à me faire, si je ne le sens pas quelquefois cet amour tendre pour Dieu. Prenez garde : je ne dis pas que je le dois sentir toujours; on n'en est pas toujours maître; mais je dis, si je ne le sens pas au moins quelquefois; car il est rare que Dieu laisse longtemps une âme qu'il aime et dont il est aimé, sans se faire, en certaines rencontres et en certains momens de grâce, sentir à elle.

Du reste, chrétiens auditeurs, si nous n'avons pas encore ce parfait amour de reconnaissance que méritent tant de bienfaits, demandons-le à Dieu ; et pour cela adressons-lui la prière de son Prophète : *Diligam te, Domine* (*Psal.* XVII); que je vous aime, mon Dieu ! Pourquoi ? parce que vous êtes toute ma force, *fortitudo mea* (*ibid.*) ; parce que vous êtes tout mon appui, *firmamentum meum* (*ibid*) ; parce que vous êtes tout mon refuge, *refugium meum* (*ibid.*); parce que vous êtes mon secours, *adjutor meus.* (*Ibid.*) *Diligam te;* bonté souveraine qui, sans rien attendre de moi, me comblez de vos faveurs ; bonté éternelle qui, dans tous les siècles et avant tous les siècles, avez pensé à moi, et ne cesserez jamais d'y penser; bonté toute-puissante qui sans cesse opérez tant de miracles pour moi; ajoutez, Seigneur, à tant de grâces celle encore de les reconnaître et de vous aimer. *Diligam te ;* quand vous aimerai-je du moins, mon Dieu, autant que je le puis, si je ne puis vous aimer autant que vous le méritez ? Que tous les hommes, que tous les esprits bienheureux vous aiment pour moi ! Si je ne suis pas en état de vous aimer comme eux, du moins je me joins à eux, et je prends part à tout l'amour qu'ils ont pour vous. *Diligam te ;* que je vous aime, parce que plus je vous aimerai, plus vous m'aimerez, et que mon amour pour vous ne servira qu'à redoubler votre amour pour moi. Que je vous aime aujourd'hui, que je vous aime demain, que je vous aime pendant tout le cours de ma vie; que mon dernier acte à la mort, que mon dernier soupir soit un acte d'amour qui m'élève vers vous, et qui me conduise dans votre sein pour vous aimer encore plus ardemment et éternellement. *Diligam te.* Que je vous aime d'un amour d'estime et de tout mon esprit ; d'un amour de reconnaissance et de tout mon cœur ; enfin, d'un amour de pratique et de toutes mes forces, *et ex omnibus viribus tuis ;* c'est, chrétiens, la troisième manière dont nous devons aimer Dieu, et dont j'ai à vous parler dans la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Aimer Dieu seulement en paroles, c'est ne l'aimer pas; mais si nous l'aimons, dit saint Jean, aimons-le en œuvres et en vérité : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III) Point d'amour de Dieu, de véritable amour sans l'action : c'est-à-dire que si j'aime Dieu, premièrement je dois faire dans mon état tout ce que Dieu veut de moi ; secondement je dois, dans mon état, rapporter tout ce que je fais à Dieu, et le faire pour Dieu. Premier effet, premier témoignage de mon amour pour Dieu : faire dans mon état tout ce que Dieu veut de moi, voilà comme le corps de la loi à quoi m'attache l'amour de Dieu. Second effet, second témoignage de mon amour pour Dieu : rapporter dans mon état tout ce que je fais à Dieu, et le faire en vue de Dieu; voilà comme l'esprit de la loi que me fait prendre l'amour de Dieu. Encore un moment d'atten-

tion pour nous former une idée juste de cet amour de pratique : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

Car quand je vous dis, mes frères, aimons Dieu, cette importante leçon, dans son premier sens, dans son sens le plus naturel, le plus essentiel, dans le sens de Jésus-Christ même et des apôtres après lui, à quoi d'abord se réduit-elle? C'est-à-dire soyons soumis à Dieu, obéissons à Dieu, gardons les commandements et la loi de Dieu. Et, en effet, pour aller jusqu'au principe et pour considérer la chose dans sa source, qu'est-ce qu'aimer Dieu? C'est, répond saint Augustin, être uni de volonté avec Dieu : par conséquent, c'est vouloir ce que Dieu veut, le vouloir comme Dieu le veut, et autant que Dieu le veut. Or, ce que Dieu veut, comme législateur et souverain maître, ce qu'il veut préférablement à tout et par-dessus tout, c'est l'accomplissement de sa loi. La preuve donc, conclut saint Grégoire, ou plutôt l'effet nécessaire de l'amour de Dieu, c'est la pratique des œuvres ordonnées dans la loi de Dieu : *Probatio ergo dilectionis exhibitio est operis.* (S. GREGOR.)

Je vais plus avant, et pour me convaincre d'une façon plus expresse et plus évidente, d'un point dont il nous est si nécessaire d'être bien instruits, voici les réflexions que je fais. Je ne puis aimer Dieu et vouloir déplaire à Dieu : or, puis-je plus sensiblement déplaire à Dieu que par l'infraction de sa loi? Je ne puis aimer Dieu et vouloir me révolter contre Dieu : or, puis-je plus outrageusement me révolter contre Dieu que par le mépris et la transgression de sa loi? Je dis plus : je ne puis aimer Dieu et ne vouloir pas formellement plaire à Dieu : or, comment puis-je mieux plaire à Dieu qu'en obéissant à Dieu? Je ne puis aimer Dieu et ne vouloir pas formellement honorer Dieu : or, comment puis-je mieux honorer Dieu qu'en me soumettant aux ordres de Dieu? C'est pour cela que le Fils de Dieu disait à ses disciples : Si vous m'aimez, gardez mes commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate.* (*Joan.*, XIV.) C'est pour cela que saint Jean, conformément à la doctrine de son divin Maître, disait lui-même, que nous connaissons si nous aimons Dieu par l'observation de ses commandements : *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.* (I *Joan.*, II.) Vérité fondamentale dans la religion, et universellement reconnue de toute la théologie.

Mais aussi (et que ce retour est important!), comme nous ne pouvons aimer Dieu, si nous ne faisons ce que Dieu demande de nous, nous aimons Dieu en tout ce qu'il demande de nous, dès là que nous le faisons avec fidélité et selon sa suprême volonté. Principe admirable, chrétiens! principe que je voudrais graver dans vos cœurs avec des caractères ineffaçables. Principe dont les conséquences sont pleines de consolation pour nous, et s'étendent sur tous les moments de la vie. Ainsi, quand je souffre et que je souffre avec patience, c'est amour de Dieu; et quand je travaille, et que je travaille avec assiduité, suivant l'ordre de la Providence, c'est amour de Dieu. Quand je médite, et que je médite avec dévotion, c'est amour de Dieu; et quand je m'applique aux soins mêmes les plus humains en apparence, mais qui me conviennent dans ma condition, c'est amour de Dieu. Quand je soulage un pauvre, c'est amour de Dieu; et quand je pardonne à un ennemi, c'est amour de Dieu. J'entre dans le temple, j'écoute la parole sainte, je m'acquitte des exercices ordinaires de la piété, c'est amour de Dieu. Je me retire, je vais satisfaire aux devoirs de ma profession, de mon emploi; c'est amour de Dieu. Je châtie mon corps, je le mortifie par le jeûne, par la pénitence; c'est amour de Dieu. Je lui donne, sans le flatter, quelque relâche; je lui laisse reprendre de nouvelles forces, seulement en vue de mieux agir ensuite, et de mieux porter le fardeau; j'ose le dire, alors même c'est amour de Dieu. Enfin, quoi que ce soit, partout et en tout, c'est amour de Dieu. Mais, au contraire, tant de discours, tant de sentiments qu'il me plaira, si cependant je laisse la règle que Dieu m'a prescrite, et que les œuvres manquent, tout ce que je dis frappe l'air et rien de plus : *Factus sum velut æs sonans, aut cymbalum tinniens.* (I *Cor.*, XIII.) Beaux fantômes sans fond, et qui n'ont rien de réel! Et n'est-ce pas là l'illusion de tous les siècles? Assez de gens qui parlent de l'amour de Dieu : il n'y a pas jusqu'aux personnes les plus engagées dans le monde, dans le grand monde, dans le monde le plus profane et le plus corrompu, qui ne s'en expliquent quelquefois avec les plus belles expressions et les plus choisies. Hélas! on le sait définir; mais on ne le sait pas pratiquer, si toutefois on peut, sans le pratiquer, le bien connaître et le définir. Le docteur l'enseigne dans ses écrits; le prédicateur le prêche dans la chaire; mais souvent, mieux que le docteur, mieux que le prédicateur, celui qui le pratique, c'est un auditeur grossier et sans lettres qui suit la voix de Dieu, qui sert Dieu, qui fait dans son état ce que Dieu veut de lui, et qui rapporte encore tout ce qu'il fait à Dieu. Autre effet et second témoignage de notre amour pour Dieu, de cet amour de pratique : *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III.)

Non, un homme qui aime Dieu n'a qu'un seul terme, c'est Dieu même. Il va et il vient, il marche et il demeure, il propose et il exécute; tout pour Dieu. Dieu est comme son centre; toutes ses actions peuvent bien être partagées et divisées dans la circonférence; mais c'est au centre, et dans le sein de Dieu qu'elles viennent toutes se réunir. Est-ce Dieu seulement qu'il envisage? Ne s'envisage-t-il pas encore lui-même? Dieu et lui-même; mais lui-même alors pour Dieu; c'est-à-dire lui-même, parce qu'il sait que Dieu lui ordonne de ne se pas oublier lui-même; c'est-à-dire lui-même, parce qu'il sait que plus il s'avancera lui-même, plus il se mettra en disposition d'aimer Dieu; c'est-

à-dire lui-même, parce qu'il ne veut jamais cesser d'aimer Dieu, et qu'il s'exposerait à ne l'aimer point dans l'éternité, si dans le temps il ne pensait pas à lui-même. Dieu donc est le premier et le dernier objet qui l'attire, c'est le premier et le seul mobile qui lui donne en tout le mouvement.

Mais, que fais-je, chrétiens? Il semble que je veux vous apprendre comment agit l'amour de Dieu. Et un moment que vous aimerez Dieu, vous en fera mille fois plus connaître que je n'en puis dire. La règle la plus sûre, la plus courte que je puis là-dessus vous donner, c'est celle de saint Augustin : Aimez et faites tout ce que vous voudrez. Que dis-je, après tout? Et ne viens-je point ici jeter le scandale parmi vous? Est-ce donc qu'il m'est permis de tout faire, dès que je crois aimer Dieu? Loin cette damnable maxime qui ne peut servir que de prétexte et de voile aux plus sacriléges abominations; qui, par la plus chimérique et la plus monstrueuse alliance, rassemblerait dans un même sujet et l'amour de Dieu, et la haine de Dieu; l'amour de Dieu dans le cœur par l'affection, et la haine de Dieu dans la pratique par le péché. Saint Augustin ne l'entendit jamais de la sorte : et à Dieu ne plaise que nous l'entendions autrement que ce Père! car voici le sens de ses paroles : Aimez Dieu et faites tout ce que vous voudrez; pourquoi? Parce que je suis certain, dès que vous aimerez vraiment Dieu, que vous ne voudrez rien faire contre la loi de Dieu. Rien de plus saint que l'amour de Dieu : aimez Dieu, et dès là point d'engagements criminels, point de liaisons dangereuses, point d'habitudes ni de commerces qui puissent en aucune sorte flétrir votre âme et la corrompre. Rien de plus pur que l'amour de Dieu : il est comme l'œil qui ne peut souffrir la moindre paille; aimez Dieu, et dès là point de tache si légère que votre cœur ne prenne soin, ou d'éviter, ou d'effacer; rien de plus fort que l'amour de Dieu : il est comme le feu, il amollit le fer, il brise l'airain, il fait fendre les rochers; il est plus profond que la mer, plus élevé que le ciel, plus étendu que la terre; langage ordinaire et figuré qui se fait assez entendre de lui-même; c'est-à-dire aimez Dieu, et dès là point d'obstacle qui vous retienne, point d'effort qui vous étonne, point de sacrifice, de victoire pour Dieu qui vous coûte. Rien de plus libéral que l'amour de Dieu : il donne tout et ne demande rien; non pas qu'il renonce à la récompense, mais, dit saint Bernard, sans la rechercher il la mérite : *Præmium non quærit, sed meretur.* (S. Bernard.) Ainsi, aimez Dieu, et dès là plus rien que vous refusiez à Dieu; point d'intérêt plus cher pour vous que l'intérêt de Dieu : *Ama, et fac quod vis.* (*Id.*) Aimez-le, *Ama :* cette parole est bientôt prononcée, mais qu'elle est vive, qu'elle est efficace! Aimez-le, ô vous homme mondain, sensuel, lâche, paresseux : et dans un moment ce n'est plus vous. Vous voilà tout à coup transformé en un homme vigilant, exact, assidu, laborieux, mortifié, patient; dans un homme selon le cœur de Dieu. Aimez-le; qui? Dieu, cet Etre universellement, souverainement parfait. Aimez-le, qui? Votre Dieu, l'auteur de toutes les grâces et le dispensateur de tous les biens : Aimez-le, qui? Le souverain Seigneur, dont vous devez en tout recevoir la loi, et à qui toute obéissance est due. Aimez-le d'un amour d'estime, et de tout votre esprit; d'un amour de reconnaissance et de tout votre cœur; d'un amour de pratique, et de toutes vos forces : *Ex omni mente tua, ex toto corde tuo et ex omnibus viribus tuis.* (*Deut.*, VI.)

Si vous ne l'aimez pas, qu'aimez-vous? Hélas! mon Dieu, combien d'auditeurs sont ici présents! combien m'entendent parler de votre amour, et n'ont point encore appris à vous aimer! Mais encore une fois, s'ils ne vous aiment pas, qu'aiment-ils? Ce qu'ils aiment, ah! peut-être (ne disons point peut-être, la chose n'est que trop certaine, que trop commune). Ce qu'ils aiment? une beauté fragile et mortelle. Voilà l'idole vers laquelle ils tournent toutes les pensées de leur esprit, tous les désirs de leur cœur, tous les regards de leurs yeux. Voilà ce qui leur fait former tant de vœux, ce qui leur fait pousser tant de soupirs, ce qui leur fait répandre tant de larmes; tantôt ce qui les consume par les regrets les plus vifs, ce qui les dévore par les jalousies les plus cruelles, ce qui les plonge dans les mélancolies et les tristesses les plus profondes; tantôt ce qui les ravit, ce qui les transporte, ce qui les jette dans ces extases insensées de l'amour profane, ce qui les enivre, ce qui les enchante. Qu'épargnent-ils pour cette divinité prétendue? Quelles assiduités, quelles soumissions, quelles adorations! Faut-il marcher? ils volent. Faut-il demeurer? ils deviennent immobiles. Faut-il donner? ils se dépouillent de tout. Faut-il entreprendre? ils se portent à tout. Dis-je vrai, mes frères, ou en dis-je trop? j'en appelle à vos propres consciences. Eh! mon Dieu, pour qui donc ont-ils été faits ces cœurs? N'est-ce pas un bien qui vous appartient? et qu'en avez-vous eu jusqu'à présent? qu'en avez-vous encore? Mais, Seigneur, sont-ils perdus pour vous sans ressource? ne seront-ils plus à vous? n'y peuvent-ils plus être? Un rayon de votre grâce dans un moment va vous les rendre. Il ne faut au cœur qu'un moment, qu'un bon moment, et pourquoi ne sera-ce pas celui-ci? Faites ce miracle, ô mon Dieu, il est digne de vous. Faisons-le nous-mêmes avec Dieu, chrétiens, et prosternés au pied de son autel, disons-lui, dans le même sentiment que saint Pierre pénitent et converti : *Tu scis, Domine, quia amo te* (*Joan.*, XXI); vous savez, Seigneur, que je vous aime. *Tu scis :* je ne dis pas que vous l'avez su dans le passé. A quoi l'auriez-vous pu connaître? Qu'ai-je fait pour vous, et que n'ai-je pas même fait contre vous? Mais, Seigneur, si vous ne l'avez pas encore bien su, vous le savez maintenant : *Tu scis.* Vous le voyez

à cette confusion de mon cœur, à ce gémissement de mon cœur, à ce repentir de mon cœur, qui vous rend enfin ce qu'il vous doit par tant de titres, et ce qu'il vous a refusé si longtemps et avec tant d'injustice. *Tu scis*. Du moins, mon Dieu, si vous ne savez pas encore que je vous aime, vous savez que je veux vous aimer et que je le demande. Tant de fois j'ai formé des vœux pour vous demander ce qui me faisait aimer le monde, les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde ; mais, Seigneur, laissez désormais aux autres, plaisirs, grandeurs, dignités, fortune, richesses, trésors: votre amour, mon Dieu, votre seul amour, voilà mon trésor, mon unique trésor, et pour le temps et pour l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON XXXVI.

Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême.

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

Dicit eis Jesus : Tempus meum nondum advenit; tempus autem vestrum semper est paratum. (*Joan.*, VII.)

Jésus leur dit : Mon temps n'est pas encore venu; mais pour votre temps, il est toujours prêt.

Il n'est rien de plus précieux que le temps; mais, soit qu'on n'en connaisse pas le prix, soit qu'on n'en sache pas faire l'emploi qu'il faut, je puis ajouter, chrétiens, que rien n'est plus mal ménagé que le temps. En cela doublement coupables, et parce que tout le temps que nous avons nous peut profiter, et parce que tout le temps que nous avons nous doit profiter. Je ne dirai rien sur cette matière qui ne soit renfermé dans ces deux points; le sujet est important, le partage naturel; et voilà en deux mots toute l'idée de ce discours.

Cependant sans rien changer au dessein que je vous propose, s'il faut le développer davantage et l'appliquer à quelque chose de plus marqué, je veux parler à deux sortes de personnes, et détruire deux faux préjugés dont on se laisse prévenir dans le monde touchant l'emploi du temps. Car les uns se plaignent de n'avoir pas assez de temps pour penser à leur salut; et les autres, dans une situation tout opposée, prétendent avoir trop de temps, et croient, après avoir satisfait à quelque pratique de religion, pouvoir passer ce qu'ils ont de loisir dans une molle oisiveté. Les premiers, ce sont de ces gens du monde que la conduite d'une famille, les fonctions d'une charge, le maniement des affaires, mille embarras, ou domestiques, ou étrangers, tiennent, par une certaine succession, continuellement occupés. Parlez-leur de prendre soin de leur âme et de travailler pour l'éternité, le temps me manque, disent-ils, et les engagements indispensables de ma profession me permettent à peine d'accomplir les obligations mêmes du christianisme les plus communes. Mais les seconds, au contraire; dans une condition libre et privée, maîtres d'eux-mêmes, et n'ayant rien qui les fixe, comme ils ne se fixent à rien, demeurent sans action et consument les journées à ne rien faire, ou à ne faire que ce qui leur plaît. Représentez-leur l'inutilité de leur vie, que ferons-nous, répondent-ils ? et quand d'abord on s'est acquitté des devoirs ordinaires envers Dieu, de quoi du reste remplir le temps, que de visites, de jeux, de conversations, d'agréables et d'honnêtes sociétés ? Deux erreurs que j'attaque aujourd'hui, et dont il est d'une conséquence extrême, mes chers auditeurs, que vous soyez détrompés. Les uns agissent, mais leur défaut est de ne savoir pas la manière d'agir utilement selon Dieu et chrétiennement ; et le désordre des autres, c'est de n'agir point, et de se figurer qu'ils sont dans une pleine liberté d'user comme ils veulent de tout le temps. Or montrons aux premiers, qui se plaignent de n'avoir point assez de temps pour se sauver, que dans les plus grands embarras du monde, ils ont tout le temps qu'il faut; pourquoi ? Parce que tout le temps qu'ils ont leur peut profiter pour le salut : ce sera la première partie. Montrons aux seconds, qui se persuadent avoir trop de temps et ne savent à quoi l'employer, que dans le plus grand loisir du monde ils n'ont pas plus de temps qu'il faut ; pourquoi ? Parce que tout le temps qu'ils ont leur doit profiter pour le salut : ce sera la seconde partie. Je viens donc ainsi, mes frères, vous enseigner à sanctifier toutes vos années, et à les faire valoir devant Dieu le plus qu'il vous est possible. Si votre vie, par une providence particulière du ciel et selon votre condition, est une vie laborieuse et agissante, je viens vous faire voir quel esprit doit animer toutes vos actions, et quel ordre doit les régler et les arranger. Mais si, dégagés de tout ministère et comme livrés à vous-mêmes, vous n'avez nulle occupation qui vous attache, je viens vous réveiller de cette indolence paresseuse où vivent tant de mondains, et où vous vivez comme eux. C'est vous, Seigneur, qui avez compté les jours de l'homme sur la terre, et qui nous accordez encore celui-ci. Qu'il sera heureux, ô mon Dieu, et pour mes auditeurs et pour moi, si nous apprenons tous à profiter du temps, chacun dans notre état, autant que nous le pouvons et autant que nous le devons. C'est la grâce que je vous demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Mon temps n'est pas encore venu, disait le Fils de Dieu aux apôtres, pour se dispenser d'aller à Jérusalem et de paraître à la fête solennelle qu'on y célébrait : *tempus meum nondum advenit*. (*Joan.*, VII.) Mais pour votre temps, ajoutait aux mêmes disciples le Sauveur des hommes, il est toujours prêt : *tempus vestrum semper est paratum*. (*Ibid.*) Quelque sens qu'ait donné Jésus-Christ à ces paroles, je puis bien, conformément à ma pensée, vous les appliquer, et je prétends qu'il n'y a point de temps dans la vie, quelque laborieuse et quelque agissante qu'elle soit, qui ne vous puisse être profitable devant Dieu, s'il est employé

selon les vues propres de votre état, selon la mesure convenable à votre état, et dans le rang même sortable à chaque chose de votre état. Je dis, selon les vues propres de votre état, et telles que Dieu se les est proposées. Je dis, selon la mesure convenable à votre état, et telle que Dieu l'a réglée. Enfin, je dis, dans le rang même sortable à chaque chose de votre état, et tel que Dieu l'approuve et qu'il l'agrée. Trois conditions faciles et qui dépendent toujours de nous. Expliquons ceci, et ne laissez rien échapper de ces importantes leçons : *Tempus vestrum semper est paratum.*

Non, chrétiens, c'est ne pas savoir pourquoi le temps nous est accordé, ni ce qui en fait la valeur, que de compter pour perdu ce que vous employez aux différentes occupations du siècle ; et toutes profanes qu'elles semblent être, l'illusion n'en est pas moins grande de dire : Je ne suis pas un moment à moi, je n'ai pas le temps de me sauver. Bien loin que ce soit un temps dérobé à votre salut, rien dans l'estime de Dieu n'est d'un plus solide mérite, si d'abord vous prenez bien ses intentions, et qu'entrant dans ses vues vous rapportiez tout à la fin de votre état. En voici la preuve que je fonde sur deux principes incontestables, qui vont servir à appuyer ce que j'avance, et dont je forme un raisonnement également plein d'instruction pour vous et de consolation. Car, comme il n'est point d'autre règle de la sainteté que la volonté divine, tout ce qui est saint n'est tel qu'autant qu'il se trouve conforme aux desseins de Dieu ; jusque-là même que le plus pieux exercice en apparence, s'il n'est pas selon le bon plaisir de Dieu, perd dès là tout son prix : au lieu qu'il ne faut que le gré du Seigneur pour changer à ses yeux l'action par elle-même la plus indifférente, et pour la revêtir d'un caractère de religion qui la sanctifie. De plus, comme il a été de la sagesse de Dieu d'établir dans le gouvernement du monde en général, et spécialement parmi les hommes, une société et une dépendance mutuelle ; c'était une conséquence absolument nécessaire de ne nous pas appliquer tous aux mêmes ministères, mais de distinguer divers états, les uns pour contempler, et les autres pour agir ; ceux-là pour commander, et ceux-ci pour obéir ; plusieurs pour vaquer aux choses du ciel et au service des autels, et plusieurs pour s'adonner aux choses temporelles et aux affaires humaines ; tous, pour aspirer par autant de voies au même terme et pour parvenir au même salut. De ces deux vérités j'en conclus une troisième des plus essentielles par rapport à la disposition de votre vie ; savoir, que dans l'emploi que vous faites de votre temps, ce qui semble donc vous détourner, et où vous croyez que vos heures s'écoulent avec moins de fruit, un office à exercer, un ouvrage à conduire, une maison à entretenir, un bien à ménager, une terre à cultiver, long travail, courses fréquentes, devoirs de civilité, de bienséance, d'obligation, de nécessité ; que tout cela, dis-je, est souvent de la vocation de Dieu, marqué dans les décrets éternels de Dieu ; et qu'étant pris de cette manière il peut être consacré, accepté, compté, suivant cette belle maxime de saint Ambroise : Vous faites autant devant Dieu que vos vues sont droites et proportionnées aux vues de Dieu ; *quantum intendis, tantum facis.* (S. Ambros.) La chose mérite bien encore quelque éclaircissement.

Un homme dans une dignité qui l'élève plus haut que les autres, mais qui lui donne aussi plus de soins ; dans une place, dans une commission pénible, touché quelquefois de Dieu, envie le bonheur de la retraite, et soupire après le calme et la liberté d'une vie particulière, où déchargé des affaires publiques il pourra disposer de son temps lui-même, et le passer, à ce qu'il lui paraît, plus saintement. Mais que serait-ce, mon cher auditeur, si dans la république il n'y avait ni juges pour prononcer, ni maîtres pour gouverner, ni ministres autorisés du prince pour le seconder ? Tournez seulement vos regards vers Dieu, le premier moteur d'où vous vient votre destinée, et qui vous met en œuvre ; mais du reste ne pensez point à rejeter le fardeau qu'il vous impose, et ne regrettez point le temps que vous enlève votre profession. Ce temps, vous le donnez à Dieu ; puisque c'est là que Dieu vous le demande : et rien de tout ce qu'on lui donne ne demeure inutile ni sans récompense.

Dans une condition commune, où les besoins croissent tous les jours sans que les revenus augmentent, un homme est exposé à mille mouvements qui partagent toute son attention. On veut se soutenir et amasser ; et pour cela il faut dès le matin se faire voir et écouter des parties ; ou, bien avant dans la nuit, demeurer et pâlir sur des papiers : assidu à un bureau, donner, recevoir, traiter, rédiger des comptes ; ou, souvent en marche, partir, arriver, venir, retourner ; dans le tumulte et le bruit des armes, fatiguer, veiller, combattre ; ou, dans un repos non moins agité d'inquiétudes et de prévoyances, se rétablir, se préparer. Il faut dans un ménage avoir l'œil à tout, mettre à tout la main, régler la dépense, faire valoir un argent, réparer des pertes, élever, instruire, placer des enfants. Il faut planter et arracher, semer et recueillir, détruire et édifier. Quel temps tout cela n'emporte-t-il pas ? Mais que serait-ce et que deviendraient les lois de la nature, si le père impunément abandonnait sa famille ; si la mère insensible à tout le reste n'était attentive qu'à elle-même ? Quelle confusion, si l'on ne savait dans les doutes qui consulter pour s'éclaircir, dans la violence qui appeler pour se défendre, dans l'infirmité à qui se confier pour en recevoir du soulagement, dans la nécessité de qui acheter pour fournir à sa subsistance et ne pas manquer ? C'est donc la volonté de Dieu que vous suivez. Or, agissez par ce principe, et bien loin que le temps y soit vainement consumé, tout autre exercice, aux dépens de

vos devoirs, serait pour vous une criminelle dissipation.

Donnons encore un exemple, et tirons-le même des plus pauvres et des derniers états : car je suis ici, comme saint Paul, redevable à tous. Un domestique, auprès d'un maître exact et rigide, n'a pas trop de tout son temps pour satisfaire à ce qui lui est ordonné : un artisan depuis son réveil, jusqu'à ce que le sommeil l'oblige de quitter, n'a pas un instant à perdre pour subvenir à l'indigence qui le presse ; une fille seule, une femme dépourvue de tout, n'a d'autre secours que ses mains; et pour peu de relâche qu'elle voulût prendre, elle se verrait bientôt réduite dans une entière disette. Fâcheuses extrémités! on en gémit, et là-dessus on déplore son sort.

Cependant apprenez tous à vous consoler : en voici le sujet le plus solide. Et en effet, mon cher auditeur, que serait-ce, et comment subsisterait le commerce du monde, si le besoin n'en forçait quelques-uns de rendre aux autres les services les moins relevés? Qui voudrait ainsi s'assujettir, et que feraient d'ailleurs ceux que leur ministère applique auprès du public, si personne n'était chargé pour eux des soins d'une maison? Vous êtes donc dans les voies de Dieu : or, entrez-y en esprit, entrez-y de cœur avec une humble soumission : dès là tout est écrit au livre de vie; et il vous doit peu importer à quoi s'en vont vos années, pourvu que dans la balance du Seigneur tout soit de poids, et qu'il vous en soit tenu compte dans l'éternité : *Quantum intendis, tantum facis.*

Mais, chrétiens, par un abus presque universel et bien condamnable, qu'arrive-t-il dans la vie la plus agissante? Tout le contraire de ce que requiert un saint emploi du temps : c'est que nous renversons toutes les vues de Dieu, et que le système de sa providence est partout, quant à l'intention, déconcerté. Je dis, quant à l'intention : car on fait tout ce qu'il faut faire; mais on ne le fait pas comme il le faut faire. Dans le barreau, c'est une insatiable cupidité qui vous dévore et qui occupe tout votre temps; dans les armes, c'est une ardeur empressée de paraître qui vous brûle; à la cour, c'est une aveugle ambition qui pousse le courtisan; à la ville, c'est un sordide intérêt qui anime l'homme d'affaires ou le négociant; dans l'école, c'est un vain orgueil qui enfle le docteur; et peut-être même à l'autel, c'est un gain modique et tout profane qui attire le ministre de Jésus-Christ. Ce qui nous touche le moins, c'est la conduite de Dieu, la disposition de Dieu, le gré de Dieu. On se mine d'études, de réflexions; on se tourmente, on s'épuise; on ne se ménage en rien : si les jours n'y suffisent pas, on y consume les nuits. Mais là c'est par un esprit d'ostentation; ici, c'est par une précaution pleine de défiance; ailleurs, c'est par une envie démesurée d'avoir, ou par un servile esclavage; toujours et en tout, c'est par des considérations toutes naturelles et toutes mondaines. Alors, je l'avoue, alors les plus sérieuses occupations devant les hommes ne sont plus aux yeux de Dieu que de frivoles amusements. Tout le temps est perdu; et au bout de votre course, comblé de peines, vous avez le cruel désespoir de vous trouver les mains vides. Vous avez semé beaucoup de grain, et vous n'avez rien recueilli : *Seminastis multum, et intulistis parum.* (*Agg.*, I.) Vous avez longtemps travaillé dans les ténèbres, et vous n'avez rien amassé : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus.* (*Luc.*, V.) Doublement malheureux, d'avoir porté tout le poids de la chaleur et du jour autant que le bon serviteur, et de vous voir à la fin rejeté comme le serviteur paresseux : *Servum inutilem projicite.* (*Matth.*, XXI.) Mais à quoi tenait-il? Plaignez-vous, non pas de votre état, mais de vous-mêmes qui n'avez pas su user de votre état. Ce ne sont point les choses qu'il fallait changer, mais la manière. Dans les mêmes conjonctures tant d'autres ont mis à profit tous les moments, sans rien faire que ce que vous faites, mais pour l'avoir fait autrement que vous ne le faites. Tout l'avantage qui les a distingués, c'est d'avoir regardé d'un œil chrétien ce que vous envisagiez d'un œil tout humain; c'est dans toutes leurs actions d'avoir eu une fidélité parfaite à suivre la vocation de Dieu. C'est d'avoir dit à Dieu, par de fréquents retours vers lui et de secrètes élévations, ce que lui disait la pieuse Esther, lorsqu'à regret elle quittait sa solitude pour se montrer à la cour d'Assuérus et pour approcher du trône : *Tu scis necessitatem meam.* (*Esther*, XIV.) Vous voyez, mon Dieu, l'engagement où je suis; c'est mon état, et c'est vous qui m'y avez destinée. Volontiers j'irais aux pieds de votre autel m'entretenir avec vous, et méditer vos grandeurs; volontiers je resterais auprès de vous, et j'y réciterais vos louanges; j'y solliciterais vos grâces; j'y repasserais vos divines vérités. Mais c'est ailleurs que vous me voulez; c'est ici, c'est en cette place, et je vous obéis : voilà l'usage que les saints faisaient du temps et que nous en devons faire comme eux : non-seulement selon les vues propres de l'état; mais encore selon la mesure convenable à l'état, et telle que Dieu l'a réglée : nouvel article que nous avons à examiner et qui n'est pas moins en notre pouvoir : *Tempus vestrum semper est paratum.* (*Joan.*, VII.)

Chaque chose a ses bornes; et la vertu consiste dans un milieu hors duquel on ne peut sortir qu'on ne tombe dans l'un des deux excès, ou de se trop étendre, ou de se trop resserrer. Aussi *tout a son temps*, dit le Sage; et une grande preuve que ce n'est point Dieu qui vous fait agir, c'est lorsque sans égard à la volonté de Dieu vous donnez toute votre attention et tout votre temps à certains exercices qui le doivent seulement partager avec d'autres également indispensables. Car votre état n'est point indivisible : c'est comme un composé qui naît de diverses relations, et qui contient autant d'obligations toutes différentes. Ainsi,

vous, mon cher auditeur, vous n'êtes pas seulement juge, ni seulement obligé comme juge à porter des arrêts et à rendre la justice; mais vous êtes père, et comme père vous devez veiller sur vos enfants; mais vous êtes maître, et comme maître vous devez vaquer à la conduite de vos domestiques; mais vous êtes chrétien, et comme chrétien, vous devez travailler à la sanctification et au salut de votre âme. Le dessein de Dieu n'a point été que de tant d'obligations l'une nuisît à l'autre; mais il veut que toutes dans une juste compensation s'aident mutuellement et qu'elles se soutiennent.

Il y a donc, reprend l'Ecclésiaste, un temps de pleurer, et il y a un temps de se récréer : *tempus flendi, et tempus ridendi.* (*Eccle.*, III.) Il y a un temps d'acquérir, et il y a un temps de perdre : *tempus acquirendi, et tempus perdendi.* (*Ibid.*) Il y a un temps de guerre, et il y a un temps de paix : *tempus belli, et tempus pacis.* (*Ibid.*) C'est-à-dire, que, selon la diversité des rapports que nous avons dans la vie, il y a pour nous une diversité de soins et de fonctions; et que, selon cette diversité de fonctions et de soins qui nous regardent, il y a une diversité de temps qui y doivent être employés. Temps pour le dehors, et temps pour le dedans; temps pour le monde, et temps pour la retraite; temps pour autrui, et temps pour soi-même; temps pour les biens visibles et présents, et temps pour les biens invisibles et à venir; temps de mouvements et d'entreprises, et temps de silence et de recueillement. Ce que vous accordez à ceci ne vous exempte pas de ce qui est dû à cela, puisque ceci et cela vous sont enjoints par la même loi, et sont attachés au même état; si bien que c'est à vous de prendre un tel tempérament que rien ne soit oublié, comme rien ne doit tout entier vous posséder.

Maximes incontestables : mais quelle est, chrétiens, l'illusion, surtout l'illusion de certains états? Vous ne pouvez trop là-dessus reconnaître votre aveuglement; et je ne puis trop vous le reprocher. C'est de trouver du temps pour tout le reste, et de se plaindre qu'il n'y en a point pour les œuvres de piété. C'est de donner sans mesure le temps à tout le reste, et de ne rien réserver pour les pratiques de religion et pour les devoirs du christianisme. C'est de savoir fournir tout le reste, et de se croire bien justifié à l'égard du salut par ce prétexte si ordinaire, qu'on n'est pas maître de son temps et que souvent il manque. Illusion la plus dangereuse, puisqu'elle va à nous enlever tout le temps et à nous en dérober le fruit. Illusion la plus fausse et la plus trompeuse. Vous l'allez voir.

Car vous avez beau prétendre vous justifier, mon cher auditeur; Dieu de sa part vous a donné tout le temps nécessaire : et s'il était vrai que votre état fût incompatible avec le soin de votre salut, je n'hésite pas d'abord à vous dire qu'il le faudrait quitter cet état; que, quelque avantageux qu'il pût être selon les intérêts humains, il y faudrait renoncer : pourquoi? Parce que ce serait un état de perdition; parce que votre salut est la première, et même, à le bien entendre, l'unique chose dont Dieu vous a chargé; parce que Jésus-Christ dans son Evangile vous ordonne d'abandonner père et mère, qui que ce soit, pour opérer votre salut. Voilà ce que je vous dirais; et pour peu que vous pensiez en chrétien, qu'auriez-vous à me répondre? Mais vous n'en êtes pas là; et quoique je convienne avec vous des distractions et des peines inséparables de votre état; quoique même j'aie bien voulu d'abord vous représenter certaines conditions dans un tel enchaînement d'affaires du siècle, qu'elles paraissent ne pouvoir rien comporter au delà, je n'en demeure pas moins persuadé qu'il n'est point, ou presque point de condition qui vous presse assez, pour ne pas laisser aux œuvres chrétiennes ce qui dans les intentions de Dieu, et par rapport à vous, leur est assigné. Je ne veux sur cela que vous-même pour témoin; ou, si vous prétendez éluder le témoignage de votre conscience, écoutez-moi, et tâchez de satisfaire aux questions que je vous fais. Car, quelle que soit la situation de vos affaires, vous voit-on toujours dans l'exercice : et combien dans une charge, dans un emploi, en peut-on compter, à qui il ne reste pas quelque temps libre? Je dis quelque temps, plus ou moins, selon l'état; mais toujours assez pour remplir certaines obligations à l'égard de Dieu et du salut. Aussi, malgré cette agitation et cet embarras dont vous voulez vous prévaloir, ne trouvez-vous pas néanmoins encore du temps pour le monde? n'en trouvez-vous pas pour des visites d'honnêteté, d'amitié? n'en trouvez-vous pas pour des promenades, pour des conversations? n'en trouvez-vous pas dans une maladie qui survient, et où tout à coup tout est suspendu? n'en trouvez-vous pas dans un événement inopiné et qui vous surprend, dans une occasion qui se présente et que vous n'attendiez pas? Vous avez bientôt appris à mesurer vos moments et à diviser vos soins.

Mais alors, dites-vous, c'est nécessité; et d'ailleurs les affaires en souffrent. Vous le dites, mon cher frère : et moi je vous dis de même, quant à la nécessité, que c'est pareillement un devoir indispensable, que c'est une nécessité absolue, que les choses du ciel, à raison de leur importance, aient au moins leur tour : et quant au dommage qui en peut suivre, j'ajoute que l'intérêt temporel, qui vous est le plus cher, dût-il en souffrir quelque dommage, il n'est pas juste que tout lui soit sacrifié. Non, et Dieu ne l'a point ordonné de la sorte. Mais que prétendez-vous, et quelle est la racine du mal? C'est que l'envie d'avoir, que l'envie de parvenir et de vous agrandir, efface de votre esprit toute autre pensée, et de votre cœur tout autre désir; c'est que dans ce négoce, dans cette vacation vous voulez gagner à l'excès; c'est que dans cette route où vous êtes entré et où vous marchez, vous

voulez vous avancer plus qu'il ne faut, et plus vite qu'on ne doit ; c'est que dans une ville, dans une société vous voulez être de tout, avoir part à tout, et que la passion qui vous domine vous fait prodiguer d'un côté le temps que vous retranchez de l'autre. Soyez moins opulent en ce monde, et donnez-vous le loisir d'amasser des richesses pour le ciel. Portez moins haut votre fortune, et prenez le temps de vous élever au degré de sainteté qui vous est propre. Vivez avec moins de lustre et moins de faste, mais avec plus d'édification et plus de régularité. Voilà le dessein de Dieu; et tout ce qui s'oppose à ce dessein est contre la volonté de Dieu. Il n'en doit pas même tant coûter au succès de vos affaires que vous le craignez; et souvent les choses, pour être prises avec plus de modération, n'en reçoivent pas plus d'atteintes, et n'en réussissent pas moins. Saint Louis sur le trône, sans rien ôter à sa grandeur royale, s'adonnait constamment à tout ce que demandaient de lui le zèle, la charité, le bon ordre de son royaume, et la perfection particulière de son âme. Mais vous, après tout, vous, ou que la nature en naissant a moins favorablement traités, ou que de fâcheux revers dans la vie ont dépouillés; pauvres par état, ou devenus tels par accident, si le travail malgré vous occupe toujours vos mains, faites au moins qu'il n'ait pas toujours le cœur. Que Dieu ait ses temps où l'esprit en liberté l'adore, tandis que le corps demeure lié et asservi. Ces anciens solitaires, dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nous, et dont les vertus éclatèrent dans toute l'Eglise, avaient leurs ouvrages; et sans les interrompre ils conversaient avec Dieu, ils adressaient à Dieu de pieux cantiques, et l'honoraient de la voix. Vous saurez bien ainsi d'une part suppléer à ce qui vous est d'ailleurs refusé; et telle est souvent la consolation que nous avons, de voir, à la honte des autres états, dans les plus viles conditions, et les plus chargées, le temps plus saintement, plus utilement distribué selon les vues propres de l'état, selon la mesure convenable à l'état; enfin, pour conclure cette première partie, dans le rang sortable à chaque chose de l'état : *Tempus vestrum semper est paratum.*

C'est l'arrangement qui donne la grâce; et il ne faut, pour rompre la plus belle harmonie, que le moindre son ou trop précipité, ou trop retardé. Il n'est rien de plus saint que la prière; mais la prière hors de sa place, toute sainte qu'elle est en elle-même, devient quelquefois plutôt un péché qu'une vertu; et l'action en apparence la plus fervente, si elle n'a toute la proportion naturelle, et avec celle qui devait précéder, et avec celle qui doit suivre, est un temps dès là de peu de valeur, ou même entièrement oublié de Dieu. Car ce n'est plus faire ce qui plaît à Dieu, que de ne le pas faire quand il lui plaît; et rien n'est plus opposé aux mouvements de la grâce, que ce libertinage d'humeur, qui dérègle tous les temps : de demeurer quand les autres agissent, et de commencer à agir quand les autres cessent; de faire, en renversant tous les exercices, du matin le soir, et du soir le matin : le temps qui appartient spécialement à Dieu, de le donner au monde; et le temps destiné pour le monde, de le rendre à Dieu. D'où vient ce désordre? c'est qu'on fuit la gêne, et qu'on ne veut point d'autre guide que le caprice. De là pas un jour qui ressemble à l'autre. Tout est confondu, et rien ne se fait qu'au gré d'une imagination volage et sans arrêt. Inconstance, légèreté, qui ne peut compatir avec l'esprit de Dieu toujours égal et toujours le même.

C'est pour cela que les Pères, que tous les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé aux personnes qui veulent servir Dieu, d'avoir un certain ordre, une certaine méthode qui partage les heures dans la journée, les jours dans la semaine, les semaines dans le mois et les mois dans l'année; tellement que chaque chose se trouve dans le rang qui lui est dû. Sainte disposition où tout commence par le salut, et où tout finit par le salut, parce que tout doit être renfermé dans le salut. C'est à un sage directeur de vous le tracer, cet ordre, et c'est à vous de l'observer fidèlement et constamment. Peut-être me direz-vous que cela n'est bon que pour le cloître; mais, mes frères, l'ordre est de tous les états, et nul état ne peut bien se soutenir que par l'ordre. C'est dans cette fidélité et cette constance que consiste particulièrement le mérite d'une vie chrétienne. S'attacher aux mêmes exercices, aux mêmes observances, tous les jours, toutes les semaines, tous les mois, toutes les années, voilà ce qui fait la sainteté de la vie religieuse, et ce qui transporte en quelque manière toute la sainteté religieuse jusqu'au milieu du monde. Sans cela vous serez sujet à de continuelles omissions, surtout à l'égard des choses de Dieu; car ce sont là celles qu'on remet plus aisément, et qu'on omet aussi plus communément, parce que les différant toujours et les rejetant d'un moment à l'autre, ou l'on en perd le souvenir, ou l'on n'en a plus l'heure commode. Ce n'est pas au reste que cette méthode dont je vous parle ne puisse dans les rencontres être dérangée par les affaires qui naissent, mais la garder autant qu'on le peut, la reprendre dès qu'on le peut, c'est assez. Alors, mes frères, alors le père de famille ouvre ses mains pour répandre avec profusion ses dons. Il trouve des jours pleins, parce qu'il trouve des jours pleinement employés selon les règles qu'il a prescrites : *Dies pleni invenientur in eis.* (*Psal.* LXXII.) J'ai donc eu raison de dire qu'au milieu même des plus grands embarras du monde, vous avez tout le temps qu'il faut, puisque tout le temps que vous avez vous peut profiter; et il n'est pas moins vrai, qu'au milieu même du plus grand loisir du monde, vous n'avez pas plus de temps qu'il faut, puisque tout le temps que vous avez vous doit profiter : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De quelque sorte que nous le concevions, chrétiens, et quelque temps que nous ayons, trois vérités sont hors de doute et ne souffrent nulle contestation : l'une, que ce n'est point pour le perdre ce temps, que Dieu nous l'a donné, l'autre que Dieu, plus tôt que nous ne croyons, veut nous le redemander; enfin, que Dieu, tôt ou tard et sans retour, doit nous l'ôter. Voilà des principes bien contraires aux fausses idées de tant de mondains oisifs et sans occupation, qui se persuadent avoir trop de temps, et qui de là concluent qu'il leur est permis d'en user selon qu'il leur plaît, et de jouir en repos de toutes les douceurs d'une condition libre et dégagée. Qu'ils m'écoutent, et qu'ils apprennent à se détromper.

Je prétends donc, mon cher auditeur, et c'est la première proposition que j'avance, que, quelque temps que vous ayez, ce n'est point pour le perdre dans une oisiveté molle, ni en de vains amusements, que Dieu vous l'a donné. Or, par là j'entame d'abord un point qui m'a toujours paru dans la pratique d'une extrême importance, mais à quoi néanmoins on ne fait pas dans le monde toute la réflexion qu'il mérite. On a souvent déclamé contre la vie inutile des gens du monde, et moi-même ce n'est pas pour la première fois que j'en parle. Mais j'emploie aujourd'hui des armes que je n'ai pas encore employées, et je m'en tiens à la perte seule du temps. C'est l'endroit par où l'on croit avoir moins à craindre, et c'est l'endroit peut-être qui vous rend devant Dieu plus condamnables. C'est aussi le moyen le plus court pour prévenir toutes les réponses, et pour renverser tous les prétextes par où l'on prétend s'autoriser dans cette vie lâche et paresseuse. Je vais m'en expliquer comme je le pense, et comme bien d'autres avant moi l'ont pensé !

Car remontons à la source ; et pour attaquer en général cette erreur si pernicieuse dont vous vous laissez préoccuper, que votre temps est à vous, et que vous êtes maître d'en faire tel usage que vous voulez, voyons quelle fin Dieu s'est proposée en nous donnant le temps. Comme notre sort ne se borne pas au temps présent, et que le temps présent doit néanmoins décider dans l'avenir de notre sort, Dieu, mes frères, ne nous a donné la vie que comme un passage, aux uns plus long, aux autres moins, mais à tous pour être le prix de l'éternité. Dieu, en nous créant, pouvait nous placer dans le sein de la gloire, mais sa sagesse ne l'a pas ainsi résolu ; et comme le père de famille, il nous envoie auparavant travailler dans sa vigne. Il veut que le jour jusqu'au bout soit rempli, pour faire lever ensuite sur nous un jour sans nuit, et pour l'étendre au delà des siècles. Prenons donc bien cette première pensée, que la vie est pour nous un temps de mérite, et même le seul temps à quoi le salut est attaché. La foi nous le dit, et je ne raisonne avec vous que suivant les maximes de votre foi. Cependant, parce que la faiblesse de l'homme est telle, qu'un travail continu l'épuise, il lui faut des relâches. Dieu l'a connu, et Dieu, pour y pourvoir, n'a point refusé ni à l'esprit ses distractions, ni aux sens mêmes leurs divertissements raisonnables. Mais ce sont des remèdes, et l'on n'a recours aux remèdes qu'autant qu'ils sont nécessaires; ce sont des passetemps, et des passe temps peuvent bien quelquefois nous amuser, mais ne nous sont point accordés pour nous occuper. Entrons donc encore dans cette seconde pensée, que tout ce que nous appelons agréments, divertissements du monde, n'a de part dans l'ordre de la vie, ni n'en doit avoir, selon les intentions de Dieu, que pour la varier seulement et pour la délasser.

Ceci posé, chrétiens auditeurs, j'observe maintenant toutes vos démarches; je vous suis pas à pas, et je trouve toute une autre disposition. Car sur quoi roule tout le temps de ces mondains qui, sans emploi et dans une entière liberté, mènent la vie ordinaire du monde ? Voici communément ce qui en compose toute la journée. Le matin, c'est un sommeil prolongé presque jusqu'au repas ; du reste, ou une lente incertitude n'ayant rien de fixe pour charmer l'ennui de ces premières heures; ou le soin de s'ajuster, de se parer ; et cela, non-seulement dans une femme mondaine, mais souvent dans un homme du siècle aussi idolâtre de sa personne et aussi jaloux d'une bonne grâce et d'un ornement qui le relève. Le soir venu, c'est là que la scène s'ouvre et que l'action commence. On sort et on visite, on s'assemble et on s'entretient, on se divertit et on joue, on pousse dans la nuit les veilles jusqu'au jour suivant. Dieu peut-être à la tête de tout cela ! (Car je ne veux rien outrer.) Certains actes de religion, autant et plus par coutume que par une solide piété, ont quelques moments dérobés, mais rien au delà. Il m'importe peu comment vous en jugez ; mais là-dessus je prononce déjà sans hésiter, et je dis que je ne comprends guère parmi des chrétiens, de désordre plus criminel, et que je ne vois guère de caractère de réprobation plus marqué.

Car raisonnons; et persuadés comme nous devons l'être, que nous ne sommes sur la terre que pour aller et pour tendre à Dieu, nous peut-il venir à l'esprit que Dieu se soit lui-même si mal partagé, et que dans la distribution d'un temps qu'il nous a donné et qu'il ne nous a donné que pour lui, il se contente de la plus étroite partie ? Pouvons-nous croire que Dieu dont la sagesse est infinie, que Dieu à qui rien n'est caché du prix de chaque chose, et qui place aussi chaque chose selon son prix, ait attaché le succès d'une aussi grande affaire que le salut, à quelques pratiques, que la même heure et presque le même instant voit commencer et finir? Quel renversement et quelle contradiction dans la conduite de Dieu, qui néanmoins ne se dément jamais en rien ! si d'une part il nous obligeait, comme il nous y oblige, de regarder le monde et toutes les

vanités du monde, ses aises, ses joies apparentes, d'un œil au moins indifférent, pour ne rien dire de plus ; et que d'autre part il nous permît de vaquer presque uniquement à ce qu'il y a dans le monde de moins sérieux et de plus frivole ? Non, non, Dieu ne l'a point entendu de la sorte ; et c'est ce que nous font bien sentir tant d'anathèmes fulminés contre cette vie infructueuse et vide. Il n'y a point d'article dans la loi qui ne la condamne. Eh ! quel serait sans cela le sens de ces malédictions sorties de la bouche de Jésus-Christ ? Malheur à vous qui avez votre consolation en ce monde : *Væ vobis qui habetis consolationem vestram* (*Luc.*, VI) ; malheur à vous qui êtes rassasiés : *væ vobis qui saturati estis ;* malheur à vous qui riez présentement : *væ vobis qui ridetis nunc.* A qui parlait le Fils de Dieu, et à qui adressait-il de si terribles menaces ! Mais après tout, où est le crime ? Dans cet entretien ? il n'y a rien que d'honnête, et la vertu la plus sévère n'en pourrait être blessée. Dans cette partie de plaisir ? on se réjouit, il est vrai, mais selon toutes les règles de la bienséance. Dans ce jeu ? on ne peut pas parler toujours, et il vaut mieux arrêter là ses pensées, que de tourner le discours contre le prochain. Voilà, mon cher auditeur, l'illusion : on prend chaque point en particulier, et l'on ne veut pas remarquer qu'en mille choses le détail peut être innocent, et le total criminel. Ainsi le crime, ce n'est précisément ni cette heure ni ce jour perdus ; ce n'est ni cet entretien, ni cette partie de plaisir, ni ce jeu ; mais le crime, ce sont des jours composés de telles heures ; mais le crime, ce sont des semaines composées de tels jours ; mais le crime, ce sont des années composées et remplies de tels entretiens, de telles parties de plaisir, de tels jeux. La raison en est bien naturelle ; et c'est que dans cet entretien pris séparément, que dans cette partie de plaisir et ce jeu, il ne se fait pas une dissipation de temps assez remarquable ; au lieu que dans une vie, qui n'est qu'un tissu et un assemblage de tout cela, tout le temps est prodigué et abandonné. Le crime, c'est de faire de l'accessoire le principal, et du principal l'accessoire ; de se donner tout entier, lorsqu'il faudrait seulement se prêter. Le crime, c'est à l'égard de vous-même, de vous négliger tellement vous-même et vos véritables intérêts, que, pouvant faire d'autant de moments autant de mérites, accumuler, entasser couronnes sur couronnes, vous laissez tout couler sans nul profit. Le crime, c'est à l'égard de Dieu, qu'ayant reçu de lui le temps, non point seulement pour ne le pas offenser, mais expressément pour le servir, vous n'en donniez toutefois presque rien à son service. Certes ce sera au dernier jour un spectacle bien agréable à lui présenter, et une riche offrande à lui faire, que quelques actions chrétiennes ensevelies dans un chaos de bagatelles, où il aura été si souvent et si longtemps oublié. Voici, Seigneur, de vingt, de trente, de cinquante années quelques heures qui sont à vous ; ne demandez rien davantage. Se tenir de la sorte en assurance, n'est-ce pas une présomption digne de tous les châtiments du ciel ? Et ce compte, ne vous y trompez pas, mon cher auditeur, il le faudra bientôt rendre. Le temps est court ; et Dieu qui vous l'a donné doit, plus tôt que vous ne pensez, vous le redemander : *Tempus breve est.* (I *Cor.*, VII.)

Oui, mes frères, le temps est court. Il est court absolument et en lui-même. Qu'est-ce que la vie ? Une fumée qui se dissipe et une ombre qui s'évanouit : jugeons comment l'avenir doit s'écouler par la vitesse avec laquelle il nous semble que le passé est échappé. Le temps est court, et d'autant plus court que la durée en est plus incertaine. Sur quoi pouvons-nous compter ? Je ne dis pas sur quelle année, quel mois, quelle semaine ; mais sur quel jour, quelle heure, quel instant ? Mille autres tout à coup surpris l'ont bien éprouvé, que le temps est court. Plus court encore pour vous, qu'un âge avancé approche de plus près du terme, et que de longues années depuis la première conduisent naturellement et incessamment à la dernière. Pour vous en particulier mille fois plus court, qui trop longtemps engagé dans le monde, n'en avez remporté que des dettes accumulées à payer, que des habitudes invétérées à surmonter ; plus de désordres à réparer qu'il ne vous reste de jours à vivre. Enfin le temps est court, et court pour tous, eu égard au peu de progrès que l'on a fait, à celui qu'il y avait à faire, à la gloire qu'on peut mériter, au degré de perfection où l'on est appelé. Sur cela donc répondez-moi, chrétiens ; ou parlez, et je vous réponds Vous avez plus de temps que vous n'en demandez : et que faire, dites-vous ? Que faire ? Ce que vous feriez, si de la part de Dieu je vous annonçais que la nuit qui doit finir le jour présent doit aussi finir votre vie : vous sauriez bien, sans le secours du monde, à quoi employer toutes les heures : or qui vous a assuré du lendemain ? De là cette pratique si salutaire, si sage, si commune parmi les saints, de vivre chaque jour comme si chaque jour il fallait mourir. Que faire ? Eh ! que font dans la retraite tant d'âmes vertueuses, plus exemptes que vous des soins de la vie ? Que faisait Esther loin du bruit de la cour ? Que faisait Judith dans l'intérieur de sa maison ? Que faire ? Allez là-dessus consulter un homme éclairé ; traitez-en avec lui de bonne foi ; exposez-lui votre état ; prenez de lui la règle qu'il vous tracera ; et ne fermez pas, comme il n'arrive que trop, l'oreille à ses leçons. Que faire ? Laissez même seulement parler le cœur ; le cœur, s'il est à Dieu, vous aura dans peu marqué des offices à réciter, de saintes vérités à méditer, de bons livres à lire, des autels à fréquenter, des prédications à écouter, de pieuses cérémonies, et surtout le divin sacrifice où assister, des pauvres à consoler, des hôpitaux, des prisons à visiter, une étude utile, un travail convenable, cent autres occupations volontaires et de votre choix. Il n'y a qu'à vouloir, et tout le reste est bientôt appris. Que faire ? Dans

les grandes affaires on ne doit point être en peine où placer le temps : étrange langage que ce que j'entends, s'écrie saint Bernard ! Nous conversons ensemble, dit-on, nous nous entretenons de choses indifférentes pour passer une heure : *Libet confabulari donec hora prætereat.* (S. BERNARD.) Oh ! reprend ce Père, pour passer une heure ? Mais savez-vous pourquoi la miséricorde du Seigneur vous l'a accordée, cette heure ? Que c'est pour pleurer vos péchés, que c'est pour en obtenir la rémission, que c'est pour implorer la grâce du ciel, que c'est pour mériter la récompense éternelle. *O! donec prætereat hora, quam tibi ad agendam pœnitentiam, ad obtinendam veniam, ad acquirendam gratiam, ad gloriam promerendam miseratio Conditoris indulget.* (*Idem.*) Quand donc, mon cher auditeur, quand par tous les exercices de la pénitence vous aurez rendu à Dieu une partie de ce que vous lui avez fait perdre ; quand par mille violences et mille retours sur vous-même vous aurez purgé votre cœur des souillures qui l'ont gâté, et des passions qui l'ont corrompu ; quand par toute la vigilance chrétienne vous vous serez mis tous les jours en garde contre les ennemis de votre salut, qui tous les jours vous attaquent ; que vous vous serez muni de tous les secours que la religion vous fournit, et que vous aurez pris toutes les précautions nécessaires ; quand par une course redoublée vous vous serez autant avancé dans la carrière, qu'une lenteur criminelle vous a reculé ; quand par toutes les œuvres de pénitence, de patience, d'humilité, de charité, vous aurez acquis un droit certain sur le royaume de Dieu, alors vous pourrez dire que vous avez trop de temps, s'il vous en reste au delà. Mais avouez-le, vous ne savez que faire, parce que vous ne voulez rien faire.

Cependant tout ce que je viens de vous marquer, sont-ce des commandements ; sont-ce des conseils ? Discussion qui n'est point de mon sujet : car, quoi qu'il en soit de chaque article considéré en lui-même, j'en reviens à mon principe, et je prétends que le total peut renfermer un précepte rigoureux, dès qu'il ne se présente rien autre chose à quoi employer le temps en chrétien.

Aussi quel arrêt contre vous le souverain Juge doit-il prononcer ? Ce temps que vous avez, vous ne l'aurez pas toujours ; mais Dieu sans retour doit enfin vous l'enlever. O vous, mes frères, vous tous qui êtes présents, pensez-y, et voyez avec quelles assurances on vous l'apprend. L'ange du Seigneur l'a fait retentir sur la vaste étendue des eaux et dans toutes les régions du monde. Il en a levé la main ; *levavit manum suam.* (*Apoc.*, X.) C'est le serment le plus solennel ; il en a juré par le Dieu vivant dans les siècles des siècles ; *juravit per viventem in sæcula sæculorum.* (*Ibid.*) Il en a appelé à témoin le Créateur qui a formé le ciel et tout ce que le ciel embrasse, la terre et tout ce que la terre contient, la mer et tout ce que la mer cache dans son sein. Et que veut-il donc vous faire entendre ? Le triste oracle, chrétiens, et l'affreuse conclusion ! C'est qu'il n'y aura plus de temps pour vous : *quia tempus non erit amplius.* (*Ibid.*) Car le temps est irréparable ; il coule et ne revient plus : *tempus non erit amplius.* Ah ! mon cher auditeur, quelle sentence à faire retentir aux oreilles d'un mourant ! Vous avez eu votre temps : femme, vous l'avez eu, et vous l'avez perdu ; mondain, vous l'avez eu, et vous l'avez perdu : c'était néanmoins tout votre trésor ; mais il est épuisé : *tempus non erit amplius.* Combien de fois en avons-nous frémi, lorsque, spectateurs des derniers combats d'un homme expirant à nos yeux, à ce moment où le corps est demeuré sans vie, nous nous sommes écriés par un premier sentiment : Heureuse l'âme ! si elle a sanctifié le temps : tout est passé, et il n'y a plus pour elle d'autre avenir que l'éternité : *tempus non erit amplius.*

Oui, mille fois heureuse cette âme ! Mais si peut-être portée au tribunal de Dieu, où l'on rend un compte exact du temps, et de tout le temps, elle ne trouve rien dans ses mains du temps qu'elle a eu, quel désespoir ! Je vous l'avais donné, ce temps, âme lâche et criminelle ; mais où est-il ? où en sont les fruits ? Vous en demandez d'autres, et vous n'en devez plus attendre : *tempus non erit amplius.* Plus de temps. Oh ! quels sont là-dessus les regrets d'une âme au milieu des feux de l'enfer, lorsque sans cesse elle entend résonner autour d'elle cette désolante parole, plus de temps ! Lorsqu'elle se le dit sans cesse à elle-même, en se renonçant, en se détestant mille fois comme un anathème et un sujet d'horreur, plus de temps ! Plus de temps pour servir Dieu ; mais une éternité pour le blasphémer ! Plus de temps pour aimer Dieu ; mais une éternité pour en être haï et pour en ressentir les coups ! Plus de temps de grâce, de pardon, de salut ; mais une éternité de péché, de damnation, de tourment : *tempus non erit amplius !* Oh ! si je pouvais lui donner, à cette âme, je ne dis pas une année, ni un mois, ni une semaine ; mais un jour, mais une heure de tout ce temps dont je fais si peu d'usage ; quelle richesse pour elle ! et en perdrait-elle un moment ? Mais ne pensons point à le donner aux autres ; profitons-en pour nous-mêmes : nous en avons assez ; mais nous n'en avons pas trop. Rachetons le passé que nous avons perdu, *redimentes tempus.* (*Ephes.*, V.) Ménageons le présent dont nous sommes maîtres. *Particula bonæ diei non te prætereat.* (*Eccli.*, XIV.) Prévenons l'avenir, et disposons-nous à le bien employer quand il sera venu : tout cela par de bonnes œuvres. *Providentes bona.* (*Rom.*, XII.) En trois mots, voilà le précis de toute la conduite que nous avons à tenir désormais, pour arriver à cette éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

—

SERMON XXXVII.

Pour le jeudi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LA PÉNITENCE DE MADELEINE.

Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum. (*Luc.*, VII.)

Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé.

Voilà, chrétiens, le grand miracle de la pénitence, quand elle est animée par l'amour; je dis par l'amour de Dieu. Elle fait d'une pécheresse une sainte, et d'une femme passionnée pour le monde une fidèle amante de Jésus-Christ. Madeleine a beaucoup aimé, et la mesure de son amour fut la mesure de sa pénitence: d'où je conclus que sa pénitence a été parfaite, puisqu'elle aima d'un amour parfait. Aussi tout lui est remis, et fût-elle mille fois plus criminelle, il n'est rien que de telles larmes n'effacent, ni rien qu'un tel amour ne répare: ***Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.***

Elle a beaucoup aimé, puisqu'elle a aimé de l'amour le plus généreux et le plus fort; et elle a beaucoup aimé, puisqu'elle a aimé de l'amour le plus sensible et le plus tendre. Merveilleuse alliance de deux qualités dans l'amour assez difficiles à rassembler, et à quoi répondent deux caractères de la pénitence, non moins rares dans un même sujet, savoir, la force et la sensibilité. On voit de ces pénitences solides, qui détachent du péché, et qui ramènent une âme à Dieu; mais sans aucun de ces mouvements affectueux qui marquent la tendresse du cœur. On voit de ces pénitences sensibles, qui baignent les yeux de pleurs, qui font pousser des soupirs; mais sans nul autre effet dans la pratique, et sans aucun de ces fruits qui font connaître une véritable conversion du cœur. Mais une pénitence où la sensibilité n'ôte rien à la force de l'amour de ce qu'elle a de plus constant et de plus ferme; une pénitence où la force n'ôte rien à la sensibilité de l'amour de ce qu'elle a de plus insinuant et de plus doux: voilà ce que je puis appeler une pénitence complète. Amour de Madeleine, amour fort, à quoi répondit la force de sa pénitence: première partie. Amour de Madeleine, amour sensible, à quoi répondit la sensibilité de sa pénitence: seconde partie.

C'est l'excellent modèle que l'Evangile nous met à tous devant les yeux. Modèle le plus touchant. Je puis dire que l'exemple de Madeleine a plus gagné d'âmes à Dieu, que les paroles des plus zélés prédicateurs. Quand on voit cette fameuse pénitente aux pieds de Jésus-Christ, après l'avoir vue au milieu du monde, et du monde le plus corrompu, il n'y a, ce me semble, personne, quelque endurci que l'on soit, qui ne conçoive une sainte confiance; qui ne prenne un courage tout nouveau pour se dégager de ses liens, plus aisés peut-être à rompre que ceux que Madeleine a rompus; qui ne se sente attiré, comme elle, aux pieds du Sauveur des hommes, pour y recevoir la rémission de ses péchés, en les pleurant avec douleur; mais avec une douleur efficace et forte; mais avec une douleur sensible et tendre. Dieu de miséricorde, qui ne voulez point la mort du pécheur, et qui voulez au contraire que le pécheur se convertisse, et qu'il vive; Seigneur, excitez dans nos cœurs de si salutaires et de si justes sentiments. Le même esprit de pénitence qui changea le cœur de Madeleine, répandez-le dans cet auditoire, et que par votre grâce il retire des mêmes égarements tout ce qu'il y a de pécheurs qui m'écoutent, et leur fasse obtenir le même pardon. Adressons-nous pour cela à Marie, et disons-lui, ***Ave, Maria.***

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus fort que l'amour. Il est aussi fort que la mort même, dit Salomon: *Fortis est ut mors dilectio.* (*Cant.*, VIII.) Mais je puis ajouter qu'il ne déploya jamais avec plus d'éclat toute sa force, que dans la conversion de Madeleine, lorsqu'il lui fit surmonter avec tant de résolution et si promptement les plus invincibles obstacles, que je réduis à deux: savoir, les engagements du monde, et les jugements du monde. 1° Etre attaché au monde par de longues habitudes, et tout à coup en rompre les engagements; 2° être exposé aux yeux du monde et à ses discours dans un changement que le monde n'attendait pas, et qui le surprend; mais tout à coup en mépriser tous les jugements: ce ne sont point là sans doute des efforts communs; et c'est plutôt ce que nous ne pouvons assez admirer dans la sainte pénitente dont je fais l'éloge.

On sait assez, on ne sait même que trop quels sont les engagements d'une femme mondaine. L'amour de soi-même: et de là l'oisiveté, la paresse, une recherche continuelle des aises et des commodités de la vie. Le désir de plaire: et de là le soin de se parer, de s'ajuster, de cacher ce que la nature a laissé de défectueux, et de relever au contraire les avantages qu'on en a reçus. L'amour du monde: et de là les visites, les parties de plaisir, les jeux, les assemblées, les spectacles, les repas, tous les amusements et toutes les douceurs du siècle. Enfin, et plus que tout le reste, les attachements particuliers: car, dans ce désordre et cette confusion du monde, le cœur se laisse prendre à certains objets; et de là les liaisons, les commerces, tout ce qui satisfait la passion et qui sert à l'entretenir. Ne sont-ce pas là, selon l'explication de saint Grégoire, les sept démons dont Jésus-Christ délivra Marie-Madeleine, au rapport de saint Marc et de saint Luc, et dont elle avait été possédée? *de qua ejecerat septem dæmonia.* (***Marc.***, XVI; ***Luc.***, VIII.) Or, admirons la force du saint amour, quand il se rend maître d'un cœur, et qu'il le touche d'un vrai repentir. Il a bientôt rompu tous les autres nœuds, bientôt éteint toutes les autres flammes: il

triomphe de tout; et un des plus sensibles monuments de son triomphe, c'est le dégagement inespéré de Madeleine.

C'était une femme remplie d'elle-même, comme le sont communément les femmes de ce caractère; rapportant tout à elle-même, à ses inclinations, à son luxe, à son orgueil et à sa vanité; mais tout à coup elle vient de se condamner à la plus austère pénitence; elle la commence aux pieds du Fils de Dieu, pour ne la finir qu'avec la vie. Ses cheveux épars, la négligence de ses habits, montrent bien le dégoût qu'elle a conçu d'elle-même: une posture suppliante et soumise, la vue baissée et recueillie, la tête penchée, les genoux à terre, tout cela marque bien ce que sont devenues ses premières fiertés, et combien elle a rabattu de son ambition naturelle et de ses vaines complaisances. C'était une femme idolâtre d'une beauté périssable, et mettant toute son étude à la cultiver; mais, tout à coup, disparaissez parfums, liqueurs précieuses, et périsse une grâce mortelle à qui tant de fois l'on a rendu des hommages qui n'étaient dus qu'aux grandeurs immortelles du Seigneur. Ce sont là d'un moment à un autre les sentiments de Madeleine. Elle tient encore dans ses mains, elle apporte avec elle ce qui servait à relever les agréments de son visage, et à lui donner du lustre; mais ce n'est plus que pour en faire le sacrifice, et pour y renoncer solennellement en la présence du Dieu qu'elle adore. C'était une femme éprise du monde et des bagatelles du monde, de ses pompes, de ses compagnies, de ses plaisirs; mais tout à coup elle ferme les yeux à cette figure passagère qui l'éblouissait; elle s'arrache à tous les enchantements du monde, pour ne plus embrasser qu'une vie obscure et retirée. Sainte retraite dont elle vient, pour ainsi parler, recevoir le plan de Jésus-Christ même. C'est lui qui l'inspire, lui qui la soutient dans l'exécution d'un dessein si nouveau et si constant. Plus dans le cours des années, et tant qu'il lui reste de jours, plus pour elle d'autre entretien que la contemplation des choses divines; plus d'autre société que celle de son adorable Maître, ou des personnes vertueuses qui contribuent à la porter vers lui; plus d'autres plaisirs que de se passer de tous les plaisirs, de ne goûter que les consolations intérieures d'une âme qui gémit devant Dieu; plus d'autre demeure que le secret d'une maison inaccessible au bruit et aux passe-temps du siècle, ou que les ténèbres d'une grotte, fidèle confidente des exercices de piété, et d'une continuelle mortification qu'elle y pratique. C'était une femme attachée; funestes attachements, hélas! où conduit immanquablement une certaine mondanité, et qui en sont les suites infaillibles. Elle aimait et elle était aimée. Amour terrestre et profane, qui, de tous les vices, est le plus capable d'éloigner de Dieu. Aussi combien de fois est-il à croire qu'elle railla de la doctrine et des maximes du Sauveur du monde, quand elle en entendit faire le récit? Combien de fois traita-t-elle le nouvel Evangile ou de folie, ou d'une spéculation au moins impraticable? Mais, tout à coup, elle cède au Dieu vainqueur qui l'inspire; elle suit l'attrait qui l'appelle: attrait tout céleste, tout spirituel, tout sacré. C'est celui de la parole de Jésus-Christ. Elle l'a entendu parler; elle a été témoin de cet air tout divin dont il annonçait ses éternelles vérités; elle a vu, et elle a été vaincue. A ce moment vous expirez dans son cœur, criminelles passions; charmes trompeurs, vous vous dissipez; volages objets, vous vous évanouissez: cette âme touchée ne se tourne plus que vers le Dieu pour qui et par qui elle a été faite. Quelle attention à ses oracles! quel respect pour sa loi! quel zèle pour sa personne! A lui, et à lui seul, à lui sans réserve; et autant qu'elle est à lui, autant d'horreur de ces grossières illusions des sens qui l'avaient séduite, autant d'innocence et de sainteté. Enfin, c'était une femme telle qu'il y en a présentement tant d'autres, une femme pécheresse: ***Mulier in civitate peccatrix*** (*Luc.* VII); mais, tout à coup, c'est une femme telle qu'elle aurait dû toujours être, et telle que devraient et que pourraient devenir, comme elle, toutes celles qu'elle a précédées dans les voies de l'iniquité, et à qui elle a ouvert les voies de la pénitence.

Ce n'est pas que Madeleine dans un divorce si prompt et si parfait avec le monde n'ait eu ses peines, qu'elle n'ait point senti ses difficultés: on ne se sépare pas sans douleur, quand on a été si étroitement lié. Mais c'est en cela même que paraît toute l'efficace et toute la générosité de sa pénitence. Malgré les peines et les difficultés, malgré les plus violentes douleurs, elle ne délibéra pas; elle ne s'arrêta point en de longs raisonnements, ni à prendre des mesures sans fin. Elle n'écouta point tant la prudence humaine: la sagesse divine a des règles supérieures: *Ut cognovit.* (*Luc.*, VII.) Dès qu'elle sait que le Fils de Dieu est entré dans la maison de Simon le Pharisien, c'est assez; elle part, elle vole. Mais pourquoi n'attendre pas que Jésus-Christ se soit retiré dans sa demeure ordinaire? Pourquoi ne savoir pas de lui le temps, l'heure propre pour l'aller trouver? Pourquoi? c'est que Madeleine ne peut différer, et qu'elle ne le veut pas: c'est que le premier transport la ravit à elle-même et la précipite: *Ut cognovit.* Dès qu'elle commence à ouvrir les yeux, dès qu'elle se sent pressée par la grâce, elle dit: Voilà le moment, ne le perdons pas; c'est peut-être le dernier. Point de meilleure occasion que l'occasion présente. Elle dit; mais non, elle ne dit du tout rien, parce qu'elle ne se donne pas le loisir de rien dire. Elle agit seulement, elle marche, elle exécute; il ne lui faut pour cela qu'une simple connaissance: *Ut cognovit.* Voyez-la d'abord paraître, lorsqu'on pensait le moins à elle, s'avançant à grands pas, et comme dans une sainte ivresse. Quelle intrépidité! quelle fermeté! Que n'est-elle point

en état de briser, de fouler aux pieds, de sacrifier.

Que ne serions-nous point en état nous-mêmes de vaincre, chrétiens, si nous le voulions bien comme Madeleine ! Car si dans un moment elle est dégagée de tout, c'est qu'elle l'a voulu et qu'elle l'a bien voulu. Tout dépend de la volonté; mais d'une volonté forte et résolue. Nous voulons quelquefois; mais nous ne voulons pas bien. Nous voulons jusqu'à un certain point; mais nous ne voulons pas tout à fait. Nous voulons pour demain, et jamais pour aujourd'hui. Disons-mieux, nous voudrions; mais nous ne voulons pas. Nous voudrions, parce que la grâce nous sollicite, parce que la conscience nous menace, parce que le désordre de notre état nous confond, parce qu'il nous trouble; mais avec tout cela, et dans la pratique, nous ne voulons pas, parce que la passion nous domine, parce que l'habitude nous lie, parce que notre péché nous plaît, parce que nous l'aimons, et que, pour en sortir, il y a des violences à se faire. Non pas que nous ne comptions d'y renoncer quelque jour; mais ce jour ne vient jamais, ou jamais nous ne voulons nous persuader qu'il soit venu. Ce sont toujours excuses sur excuses, ou plutôt prétextes sur prétextes. Nous demandons que la grâce règle selon notre gré ses opérations, qu'elle avance peu à peu, qu'elle agisse par poids et par nombre, comme si la grâce, dit saint Ambroise, connaissait tous ces ménagements. Il y a dans la pénitence une sainte folie qui ignore les mesures communes. On entreprend sans trop examiner en détail; on commence sans trop prendre garde si l'on aura de quoi achever; une vue générale éclaire, dirige, enlève. C'est comme un homme qui va affronter le péril; il s'y jette d'un premier coup, et par là même il s'épargne bien des agitations secrètes et bien des combats. Voilà ce qui fait la bravoure du siècle. Mais quand, timides et lâches, nous voulons marcher à pas lents; quand, au lieu de prendre le couteau pour couper, nous voulons peu à peu dénouer les nœuds qui nous serrent; quand nous traitons l'affaire de notre conversion comme une affaire politique, et que nous voulons retourner à Dieu par méthode et en philosophes, sous la belle apparence de mieux assurer l'ouvrage et de l'affermir, nous le sapons dès les fondements, nous l'arrêtons; comment? C'est que nous donnons à la nature tout le loisir de parler, aux sens tout le temps de se révolter. Or qui ne sait pas combien ces révoltes des sens et de la nature sont de vives impressions pour peu que l'on s'y prête, et combien de desseins les mieux concertés ont malheureusement par là et pitoyablement échoué? C'est que nous laissons renaître les pensées, les idées du monde. Mille souvenirs se retracent dans l'esprit; mille objets viennent tout de nouveau se présenter à l'imagination : on en est frappé d'autant plus sensiblement qu'ils ne paraissent jamais plus agréables, que lorsqu'il faut se résoudre à les abandonner et à s'en déprendre. C'est que le feu cependant s'amortit. On n'est plus si touché qu'on l'était à certains moments; on n'a plus la même ardeur : nouvelles perplexités, nouvelles irrésolutions. La chose aurait été mille fois terminée durant les journées, durant les mois qu'on perd à balancer; au lieu que dans ces incertitudes on se tourmente beaucoup sans rien conclure. Ainsi l'éprouva saint Augustin; et le témoignage qu'il en rend est bien remarquable. Troublé des remords les plus piquants qui lui perçaient l'âme, et dont il ressentait continuellement les pointes, il n'eut de repos que lorsqu'il se fut enfin déterminé. Jusque-là il combattait contre lui-même; il proposait, il s'encourageait, il faisait effort; mais au milieu de ses efforts il lui semblait que ses premières habitudes venaient le tirer par sa robe, et qu'elles lui disaient : Quoi ! vous nous quittez ! *Dimittisne nos!* Plus de douceurs, plus de divertissements, plus de jeux, plus de conversations enjouées, plus de liaisons? Non, plus rien de tout cela, dit une âme remplie d'une force divine et revenue de toutes ses alarmes; plus rien, et dès cet instant. Madeleine a tout quitté; je le puis comme elle. J'en viendrai à bout, je le soutiendrai. Je ne sais pas comment; mais Dieu le sait, et il y pourvoira. Je me confie en la Providence, et mon unique soin maintenant est d'agir. On en dira tout ce que l'on voudra. Madeleine n'a pas seulement rompu tous les engagements du monde; mais elle s'est encore élevée au-dessus de tous les jugements du monde. Autre effet de la force de sa pénitence et de son amour: *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.* (*Luc.*, VII.)

Quel éclat dans toute une ville ! quel sujet des entretiens, et quel fonds de réflexions. On dit sans doute de Madeleine ce qu'on dit encore quand on voit de ces pénitences publiques. C'était chagrin dans l'opinion des uns; une femme dégoûtée du monde, parce que le monde peut-être en quelque rencontre l'avait rebutée. C'était légèreté dans la pensée des autres; un caprice qui devait passer, et d'où on la verrait bientôt revenir. C'était superstition, et impiété même dans l'esprit des pharisiens et des docteurs de la loi, ennemis de Jésus-Christ. Enfin, on se divertit, on railla, on censura, on murmura; ce fut une scène, et, selon le monde, une scène ridicule. Madeleine le prévit; mais, monde, parlez, et voyez une fois vos jugements, ces jugements si critiques et si sévères, ces jugements si redoutables, voyez-les négligés et confondus. Une femme connue et fameuse vient faire un désaveu solennel de toutes les maximes qu'elle a suivies, de toute la conduite qu'elle a tenue. Bien loin de cacher les déréglements de sa vie, elle est la première à s'en accuser. Ce n'est point en particulier ni dans les ténèbres; elle veut des témoins, et un grand nombre de témoins; et plus il y aura d'oreilles ouvertes pour l'entendre, plus il y

aura de spectateurs attentifs à la considérer; plus la conjoncture pour elle sera favorable. Elle cherche à paraître plus que jamais; mais du reste dans des dispositions bien autres qu'elle n'a paru.

Quelle est donc la maison qu'elle choisit ? La maison d'un pharisien, homme distingué parmi le peuple, et où il devait y avoir un plus grand concours. Quel est le lieu? La salle d'un festin pleine de gens qui y ont été conviés. Quelle est l'occasion? Ce repas-là même; repas de cérémonie et d'appareil, où se trouvent tant d'autres pharisiens, de scribes, de docteurs, et une nombreuse suite avec eux. C'est là qu'elle se montre. Ce n'est pas, dit saint Augustin, pour prendre part à cette fête; hélas! une fête ne lui convenait guère alors, et elle ne convenait guère à une fête. Mais que va-t-elle faire? Prenez garde, pharisiens orgueilleux; écoutez, Juifs incrédules, mondains engagés comme elle et peut-être avec elle, ouvrez les yeux, et ne perdez rien d'une action si subite et si imprévue. Elle va reconnaître, et reconnaître par une profession authentique, pour un vrai prophète, pour l'envoyé de Dieu, pour le Messie, celui que vous traitez de pécheur, hypocrites et superbes pharisiens; elle va se prosterner en sa présence et l'adorer. Elle va embrasser, et embrasser par une déclaration éclatante une loi que vous rejetez avec tant d'obstination, Juifs indociles et aveugles. Mondains sensuels et voluptueux, elle va pleurer tout le temps qu'elle a perdu parmi vous, et vous apprendre l'unique emploi qu'il en faut faire; elle va démentir tous vos principes : malheureuse de s'y être conformée jusqu'à présent, elle va confesser là-dessus son malheur et son crime tout ensemble. Elle va rendre gloire à la sévérité d'une morale que tous vos sens combattent, et qui les combat tous : heureuse d'en avoir connu la vérité, la sainteté, elle s'applaudit sur cela à elle-même de son bonheur. Elle va se condamner elle-même, et en se condamnant vous condamner. Elle va réparer le scandale qu'elle a donné, et elle le va réparer devant vous, à votre vue. Le même front, j'ose le dire, et c'est après saint Augustin que je m'exprime de la sorte, le même front qu'elle a eu pour soutenir sans pudeur une vie mondaine, elle l'aura pour soutenir sans honte une vie chrétienne : *Frontosa ad libidinem, frontosior ad salutem.* (S. AUGUST.) Le monde la méprisera; et plus encore méprisera-t-elle le monde. Elle entendra autour d'elle les plaintes, les reproches, les railleries : c'est ce qu'elle cherche. Elle ne croirait pas avoir bien renoncé au monde, si le monde ne la renonçait pas. Elle ne croirait pas avoir bien expié l'estime qu'elle a faite du monde, si elle n'en portait pas tous les mépris. Ce que je dis, Madeleine le pense, Madeleine le fait. Elle fend la presse, elle attire sur elle tous les regards, elle tombe aux pieds de Jésus-Christ. On s'avance, on l'observe, on la reconnaît; c'est elle-même. Quelle surprise et quels sentiments différents! La chose ne demeure pas longtemps renfermée dans cette salle : d'une bouche elle passe dans une autre; c'est dans l'espace de quelques heures l'histoire de tout le pays.

Si je demandais à un homme du monde et à un pécheur; si je demandais à une femme du monde, et souvent plus criminelle que Madeleine; si, dis-je, pour la juste punition de tous les excès où ils se sont livrés, je demandais à l'un et à l'autre que maintenant et aux yeux de cette assemblée, au pied de cette chaire, ils vinssent publier les désordres de leur vie, les détester hautement et se soumettre à toutes les rigueurs de la pénitence; qui pourrait se déterminer à une pareille confession? Qui ne s'élèverait pas contre moi? Qui ne me traiterait pas d'homme indiscret et sans connaissance. Mais en cela je ne demanderais rien après tout qui ne fût possible, puisque Madeleine nous en a donné l'exemple. Je dis plus; et en cela même, s'il plaisait à Dieu de l'ordonner, je ne demanderais rien qui ne fût selon les règles de l'équité la plus exacte et de la plus droite raison; puisqu'il n'y a point de satisfaction que ne puisse exiger la souveraine majesté offensée, ni de confusion qui ne soit due au péché et au pécheur qui l'a commis. Quelle est donc, chrétiens, votre faiblesse, quand vous refusez même de prendre les voies les plus ordinaires, parce que vous craignez que votre changement ne soit remarqué. On voudrait revenir sourdement à Dieu, et cependant garder les mêmes dehors. Point de bruit, dit-on; ne faisons point parler le monde. Non, mon cher auditeur, ne le faites point parler, c'est-à-dire, ne faites rien qui doive l'engager à parler; ne lui donnez point de cause légitime, ni d'occasion de parler. Mais s'il parle de lui-même et sans sujet; s'il parle quand vous vous remettez dans le devoir, quand vous rentrez dans le bon chemin, quand vous reprenez une conduite sage et régulière; s'il parle quand vous rendez à Dieu ce qui lui appartient par tant de titres, que vous vous dévouez à Dieu et à son culte, que vous vous rangez sous l'obéissance et la loi de Dieu, que désormais vous ne voulez plus vous départir des commandements de Dieu; s'il parle quand vous pensez à sauver votre âme, à la préserver d'une damnation éternelle, et à la retirer de la perdition; encore une fois, si le monde raisonne sur tout cela; c'est alors qu'il faut, comme Madeleine, vous armer d'une sainte audace contre le monde et contre ses raisonnements; c'est alors qu'il faut, comme le grand Apôtre, fermer l'oreille à tous les discours du monde, et ne tenir nul compte de tout le bruit qu'il peut faire : *Mihi autem pro minimo est* (*I Cor.*, IV.) Ah! point de bruit. Hélas! Seigneur, dit une femme vraiment pénitente, j'en ai tant fait peut-être en vivant selon le monde; j'ai tant cherché à briller; ou bien, dans le dérangement et le décri d'une vie toute dissipée, je me suis tant endurcie contre la censure du monde, le laissant ju-

ger, et donnant tout à mes inclinations; ne retranchant rien de mes dépenses excessives, de mon luxe immodéré, de mon jeu continuel; toujours dans les mêmes familiarités, toujours dans les mêmes entrevues, et cela malgré les soupçons du public, malgré le scandale des gens de bien, aux dépens de ma réputation, quelquefois aux dépens de ma fortune! Voilà, mon Dieu, comment au milieu même du monde, et toute possédée du monde que j'étais, je me suis néanmoins en quelque sorte affranchie du monde et de toutes ses considérations. Force, ou plutôt entêtement opiniâtre que la passion inspire! Mais, Seigneur, deviendrai-je plus que jamais l'esclave du monde et de ses jugements, quand je dois me rapprocher de vous et m'attacher à vous, quand on m'en fait voir la nécessité, quand je m'y sens appelée par certains désirs qui naissent dans mon cœur et que je voudrais accomplir? Qui doit l'emporter dans une âme contrite et humiliée, ou la force de votre amour, ou le respect du monde? Qu'ai-je affaire de tant ménager un ennemi qui m'a perdu jusqu'à présent, et qui voudrait achever de me perdre? S'il m'est dur encore quelquefois d'être exposée à ses traits, ou du moins à son indifférence et à son oubli, ce sera, Seigneur, une pénitence que je vous offrirai et qui aura son mérite; ce sera un hommage que je rendrai à votre service, après l'avoir tant déshonoré. Oui, mon Dieu, il faut aller à vous; j'y cours, j'y vole, l'assurance sur le visage, et ne rougissant plus que d'avoir trop longtemps remis et trop différé. Il faut que je n'aie plus d'autre nom dans le monde que celui d'une femme détrompée du monde, d'une femme revenue du monde. Il faut qu'il ne soit plus autrement parlé de moi. Vous y trouverez votre gloire, Seigneur, et j'y trouverai mon salut; et s'il fallait même avoir égard aux jugements du monde, je puis compter, et il est vrai, que le monde, tout injuste qu'il est, ne jugera jamais de moi plus favorablement ni plus avantageusement, que lorsqu'il me verra moins en peine de ses jugements, et plus ferme à poursuivre toujours ma route et à me tenir dans l'ordre. Ainsi Madeleine rompit-elle tous les engagements du monde, méprisa-t-elle tous les jugements du monde; pourquoi? Parce qu'elle aima d'un amour généreux et fort, à quoi répondit la force de sa pénitence; comme en même temps elle aima d'un amour sensible et tendre, à quoi répondit la sensibilité de sa pénitence. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une question proposée dans les saints livres, et exprimée en des termes tout énigmatiques, savoir, comment du fort est sortie la douceur : *de forti egressa est dulcedo.* (*Judic.*, XIV.) Ne semble-t-il pas que ces paroles conviennent assez à mon sujet, et qu'elles se trouvent vérifiées dans Madeleine, en qui nous voyons parfaitement réunie, avec l'efficace de l'amour le plus généreux et le plus fort, toute l'onction de l'amour le plus sensible et le plus tendre? Quoi qu'il en soit de cette pensée, comme nos yeux ne peuvent pénétrer jusque dans le cœur, pour découvrir par une vue directe et immédiate ce qui s'y passe : les sentiments du cœur ne se montrent au dehors que par certains signes visibles et certains effets, dont nos sens sont frappés, et qui font connaître quel principe les a produits. Si donc nous voulons juger de l'amour de Madeleine, je ne dis plus de cet amour généreux et fort, mais de cet amour sensible et tendre, à quoi répondit la sensibilité de sa pénitence, il faut un nouveau détail de ce qu'elle fait aux pieds du Sauveur du monde, et de toutes les circonstances que l'évangéliste a pris soin de nous marquer. Elles se réduisent à quatre : 1° Madeleine pleure aux pieds de Jésus-Christ : *et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Luc.*, VII.) 2° Elle essuie avec ses cheveux les pieds de Jésus-Christ : *et capillis capitis sui tergebat.* 3° Elle embrasse tendrement les pieds de Jésus-Christ : *et osculabatur pedes ejus.* 4° Elle répand sur les pieds de Jésus-Christ un baume d'un très-grand prix : *et unguento ungebat.* Ne sont-ce pas là les témoignages d'un cœur sensiblement touché, et du repentir le plus affectueux?

Madeleine pleure : premier témoignage de la sensibilité de sa pénitence et de son amour. Elle pleure : ce ne sont point quelques larmes qui lui échappent; ses yeux en deviennent deux sources intarissables. Elle fond en pleurs, et il y en a assez pour arroser les pieds de Jésus-Christ : *et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.* (*Luc.*, VII.) Elle ne parle point. Peut-être son cœur était-il trop serré et ne pouvait s'ouvrir que pour éclater en soupirs. D'ailleurs qu'eût-elle dit davantage en parlant? Ses larmes ne parlaient-elles pas assez? et quel autre langage aurait été plus vif et plus animé? Elle pleure : qu'elle trouve dans ses pleurs et d'amertume et de douceur! Plus même ses larmes sont amères, plus elles ont de goût pour elle, parce qu'elles ont plus de quoi satisfaire la vivacité, la sensibilité de son amour : ce sont des larmes de douleur et de consolation tout ensemble. Elle pleure : ne cherchons point pourquoi elle pleure : on le connaît bien. Que ne se reproche-t-elle pas intérieurement à elle-même? Qu'ai-je fait? à quoi s'en sont allées les plus belles années de ma vie? A qui les devais-je donner, et à qui les ai-je dérobées? Sur cela elle pleure. Quels sentiments de reconnaissance ne conçoit-elle pas pour le Fils de Dieu! Je m'abandonnais moi-même, et il ne m'a point abandonnée; au contraire il m'a appelée, il m'a recherchée, il me reçoit; j'étais perdue, et il m'a sauvée. Sur cela elle pleure. De quelle onction ne se sent-elle pas toute remplie? Me voilà enfin dégagée, me voilà dans la voie où je dois marcher, le moment de ma conversion est le moment de ma résurrection! Sur cela elle pleure. Mille fois ces pensées lui repassent dans l'esprit : et que

fait-elle? Elle pleure : et que fait-elle encore? Elle recommence à pleurer : et encore que fait-elle? Ses larmes coulent tout de nouveau, et plus abondantes que jamais : *Et lacrymis cœpit rigare pedes ejus.*

Combien peut-être au milieu du monde avait-elle profané ses pleurs? Ce n'est pas apparemment pour la première fois qu'elle pleure, quoique ce soit la première fois qu'elle pleure pour Jésus-Christ. Bien d'autres objets dans le cours de ses intrigues criminelles lui avaient fait répandre des larmes : quelquefois larmes de dépit et de jalousie, dont les âmes sensibles sont encore plus capables que les autres : quelquefois larmes de regrets et d'un languissant ennui, durant une absence forcée, toujours trop longue, et qui, bien loin d'éteindre le feu, ne sert qu'à l'allumer, et qu'à exciter les plus violents désirs : d'autres fois larmes d'une folle tendresse et d'un transport insensé, où le cœur s'amollit et s'abandonne tout entier à lui-même. Oh! que ceux-là méritent d'être pleurés, s'écrie Pierre Damien, qui pleurent de la sorte! *Plorandi sunt qui taliter plorant.* (S. PETR. DAM.) Mais les larmes de Madeleine pénitente réparent toutes ces profanations. Elle n'en a point tant donné au monde, que son amour ne lui en fasse encore plus trouver pour Dieu. L'autel où elle les consacre, où elle les sanctifie, ce sont les pieds du Sauveur des hommes. Je ne dirai point avec le Prophète royal, que le Seigneur changea la pierre dure dans un grand fleuve, ni qu'il tira du sein même du rocher des fontaines d'eau vive : *Qui convertit petram in stagna aquarum, et rupem in fontes aquarum.* (*Psal.*, CXIII.) Ah! le cœur de Madeleine ne fut jamais une pierre dure, ni un rocher : il ne fut au contraire que trop flexible, que trop facile; mais la pénitence lui proposa un objet plus saint et plus digne de ses pleurs. Autant qu'elle en répand, ce sont autant de réparations qu'elle fait à Jésus-Christ de toutes les larmes qu'elle a versées pour d'autres sujets que pour lui.

Madeleine fait plus : non-seulement elle pleure; mais tandis qu'elle baigne de ses larmes les pieds de Jésus-Christ, elle les essuie avec ses cheveux : second témoignage de la sensibilité de sa pénitence et de son amour : *Et capillis capitis sui tergebat.* (*Luc.*, VII.) Est-ce donc là à quoi elle emploie ces cheveux qu'elle avait jusque-là conservés avec tant de soin, et ornés avec tant d'art? Oui, il faut que ce soit elle-même, que ce soient ses propres mains et ses propres cheveux qu'elle consacre au service de son divin Maître. Elle avait cherché à plaire au monde en les arrangeant; et elle cherche à plaire à Jésus-Christ en les confondant à ses pieds. Elle s'en était servi pour s'attirer des adorations; et elle s'en sert pour rendre au Sauveur du monde ses hommages. Autant qu'elle avait eu de complaisance à les tenir élevés sur sa tête, autant et plus a-t-elle de complaisance à les voir sous les pieds du Fils de Dieu. Elle aime à relever le triomphe de ce Dieu sauveur, et à apporter à ses pieds les dépouilles de ses ennemis.

Ce n'est pas tout, et Madeleine va encore plus loin : non contente de pleurer aux pieds de Jésus-Christ, d'essuyer de ses cheveux les pieds de Jésus-Christ; par un troisième effet de la sensibilité de sa pénitence et de son amour, elle embrasse tendrement les pieds de Jésus-Christ : *Et osculabatur pedes ejus.* (*Ibid.*) Il y a, remarque saint Bernard, cette différence entre un pauvre et un pénitent, que le pauvre seulement pauvre, et du reste innocent et juste, baise la main de celui qui le soulage, et qui lui fait part de ses dons : au lieu que le pénitent pécheur et criminel, tout pénitent qu'il est, se jette aux genoux du Juge qui lui pardonne, et lui baise seulement les pieds. Tant de fois Madeleine avait vu à ses pieds de sacriléges adorateurs, et en avait reçu l'encens : tant de fois elle avait été témoin de ces fougues impétueuses, soit réelles et véritables, soit apparentes et affectées, où se laisse emporter un amour terrestre et mondain; c'est avec le même feu, mais un feu purifié, un feu consacré, c'est, dis-je, avec un feu tout céleste et tout divin, avec ce feu dont les âmes les plus pures sont embrasées, et qui brûle les anges, qu'elle serre les pieds de Jésus-Christ. Elle lui rend, autant qu'elle peut, ce que si souvent elle lui a ravi; elle le dédommage de ce qu'elle lui a fait perdre; elle voudrait traîner encore après elle cette foule d'idolâtres qui suivaient partout ses pas, et les amener aux genoux de Jésus-Christ. Elle n'ose presque approcher d'abord; elle se tient un peu éloignée : *Stans retro.* (*Ibid.*) Elle entre en partie dans le sentiment du pharisien, qui s'étonnait que Jésus-Christ permît à cette femme pécheresse de lui baiser les pieds : *Si hic esset propheta, sciret utique quæ est mulier quæ tangit illum.* (*Ibid.*) Elle se croit indigne d'un avantage dont elle fait toute l'estime qu'elle doit : mais un amour sensible inspire une confiance que rien n'arrête. Plus elle sent son indignité, plus elle sent redoubler son amour pour un Dieu, qui, malgré son indignité, la souffre à ses pieds, et ne la rejette point.

Enfin, que reste-t-il à Madeleine pour un dernier témoignage de la sensibilité de sa pénitence et de son amour? c'est de répandre sur les pieds de Jésus-Christ un baume précieux; *et unguento ungebat.*

Oui, c'était un baume précieux, et ce fut sur les pieds du Fils de Dieu que Madeleine le répandit. La coutume des Juifs était bien d'en répandre sur la tête, et non sur les pieds : mais l'amour a des inventions toutes nouvelles; et celui de Madeleine est ingénieux à se montrer : rien ne lui coûte pour Jésus-Christ, et pour les pieds mêmes de Jésus-Christ. Elle lui en versa une autre fois sur la tête, et d'un si grand prix, que quelques-uns des assistants qui la voyaient faire s'en scandalisèrent. Pourquoi

cette dissipation, disaient-ils : on pouvait vendre cette liqueur bien cher : *Ut quid perditio hæc? potuit enim istud venundari multo.* (*Matth.*, XXVI.) Mais, avares disciples, cœurs resserrés, vous n'aviez point encore bien appris à aimer. C'était une perte pour vous ; mais c'était un gain pour Madeleine. Le plus grand gain pour elle est de ne se rien réserver, de ne ménager rien, dès qu'il s'agit de Jésus-Christ.

Ce fut là que son amour commença à se faire sensiblement connaître ; et comme ce fut un amour sincère, ce fut un amour durable. Il arrive souvent que le feu le plus enflammé est le plus prompt à se ralentir : mais chaque moment presque, dans toute la suite des années, donne un nouveau degré à la sensibilité de Madeleine. Si Jésus-Christ visite Madeleine et Marthe, Marthe est occupée à préparer le repas ; mais pour Madeleine elle se tient aux pieds du Sauveur du monde, et là lui renouvelle toutes les protestations d'un saint amour. Si Jésus-Christ souffre au Calvaire, Madeleine perce au travers des soldats pour pénétrer jusqu'à lui; et là qui pourrait exprimer quelle est la douleur de cette fidèle amante à la vue de son maître expirant ? S'il faut embaumer le corps de Jésus-Christ, s'il faut l'ensevelir, l'inhumer, c'est Madeleine qui lui rend ces derniers devoirs. S'est-elle retirée du tombeau? elle n'est pas longtemps sans y retourner. N'y retrouve-t-elle plus ce sacré corps qu'elle y a déposé? quelle est sa surprise, et de quelles craintes son cœur est-il saisi ! quels nouveaux torrents de larmes coulent de ses yeux ! quels mouvements inquiets! quels tours et quels retours ! quels cris ! Ah! ils m'ont enlevé mon Seigneur ! *Tulerunt Dominum meum.* Quel courage à vouloir le chercher et l'enlever elle-même, quelque part qu'il soit, et quelque péril qu'il y ait à courir : *Et ego eum tollam.* Dans ce trouble et au milieu de sa peine, Jésus-Christ se montre-t-il à elle? quelle joie tout à coup la transporte ! quel ravissement ! disons-en un mot : tant que vécut Madeleine, ce ne fut plus que pénitence et amour : *Remittuntur ei peccata multa, quoniam dilexit multum.*

Or, pour votre instruction, chrétiens, et pour fruit de ce discours, vous voulez savoir ce qu'on doit penser de cette sensibilité de la pénitence. Vous me demandez si c'est une disposition absolument nécessaire, et si la douleur de l'homme pénitent ne peut être recevable au tribunal de Dieu, sans être accompagnée de ces larmes, de ces gémissements et de ces soupirs, de tous ces témoignages extérieurs et visibles? Morale qu'on ne vous a peut-être jamais assez développée, et sur quoi je dois, en finissant, vous donner tout l'éclaircissement convenable. Je ne prétends rien outrer : je ne prétends point confondre l'essentiel de la pénitence avec l'accessoire, ni l'obligation rigoureuse avec la simple perfection; mais du reste, je ne dois pas non plus tellement séparer l'un de l'autre, que je ne vous fasse connaître toute la liaison qui naturellement se rencontre entre l'un et l'autre, et qui m'autorise à conclure que l'un sans l'autre ne peut guère subsister. Attention, s'il vous plaît, pendant que je vais vous rendre ceci plus intelligible.

Je sais ce que les Pères et les docteurs ont sagement défini sur ce point. Je sais que cette douleur où l'âme est attendrie, où les sens eux-mêmes sont émus, et que nous nommons pour cela douleur sensible, n'est point dans la pénitence une condition indispensablement requise. Je sais que Dieu, dont l'œil pénétrant perce jusque dans le cœur, et en démêle les plis et replis les plus secrets, y peut découvrir indépendamment d'aucune autre impression, soit dans l'âme, soit dans les sens, un vrai regret et un repentir solide ; comment? Parce que c'est une telle détestation du péché, qu'elle relève Dieu au-dessus de tout, et que par un amour souverain elle préfère Dieu. et son intérêt à quelque intérêt que ce puisse être, qui n'est point l'intérêt de Dieu. Je sais tout cela, et je conviens de tout cela. Mais ce que je sais aussi, et de quoi vous devez convenir vous-mêmes, c'est qu'il est difficile, qu'il n'est pas même presque possible que le cœur soit disposé de la sorte, touché de la sorte, sans qu'il en paraisse quelque vestige. Il en est alors comme d'un feu bien allumé, et dont la flamme éclate et se communique. Si ce ne sont pas toujours les yeux qui parlent par les pleurs; si ce n'est pas toujours la bouche par les sanglots; c'est le visage par une pudeur modeste; c'est le ton de la voix; ce sont les expressions et la manière de s'énoncer ; c'est l'air, le geste, la posture du corps : tout a son langage. Si donc tout cela ne dit rien, ne marque rien, ne signifie rien, que peut-on juger du cœur et de sa contrition prétendue?

Voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous fait trembler, nous que le Seigneur a choisis pour l'administration du sacrement de pénitence, et pour la réconciliation des pécheurs : Ce qui nous étonne, ce n'est ni le nombre, ni la grièveté de vos offenses. Fussiez-vous mille fois plus criminels, nous savons de quel pouvoir nous avons été revêtus; nous savons qu'étant les dépositaires de toute l'autorité de notre Dieu, et les ministres, non pas tant de sa justice que de sa miséricorde, il n'y a rien de si infect ni de si gâté que nous ne puissions laver, rien de si infirme et de si malade que nous ne puissions guérir, rien de si étroitement attaché que nous ne soyons en état de délier : nous le savons, et pleins de cette confiance, brûlés de zèle pour le salut de vos âmes, nous vous appelons, nous vous tendons les bras pour vous inviter et vous recevoir : heureux que vous ayez en effet recours à nous ; que vous veniez vous présenter à la source des grâces dont nous sommes les dispensateurs. Mais de quoi nous sommes surpris, de quoi même nous sommes consternés, le voici : C'est d'entendre un pécheur tout couvert de plaies, ou, pour parler sans figure, tout noirci de crimes, nous faire à certains jours

solennels le narré de ses désordres avec autant de sang-froid, que si c'étaient des histoires toutes fabuleuses. Ce prêtre, pour assurer son jugement, responsable qu'il est à Dieu de la sentence qu'il va porter, redouble d'autant plus ses soins auprès de ce pénitent, qu'il le trouve moins préparé. Tantôt il l'intimide, et tantôt il l'encourage; il l'exhorte, le presse, tâche de le gagner : mais souvent tout ce qu'il en tire, c'est une parole jetée au hasard, et que le cœur dément, tandis que la bouche la prononce; c'est une douleur toute formée sur les lèvres, une douleur étudiée et réduite en art : voilà, je le répète, de quoi nous sommes désolés; voilà ce qui nous touche pour vous de la plus vive compassion. *Ah! je pleure*, disait un saint ministre baigné de larmes, et s'adressant à un de ces pécheurs insensibles et endurcis, *je pleure, mon cher frère, et pourquoi? Apprenez-le : je pleure de ce que vous ne pleurez pas; c'est-à-dire, je pleure de ce que d'un œil si sec, de ce que d'un air si tranquille, si volage et si dissipé, d'un air même* (car c'est ce que nous voyons quelquefois), *d'un air si audacieux et si hautain, vous me faites devant Dieu le récit de ce qui demanderait toute l'humilité de la pénitence, toute la confusion, toute la componction, toutes les larmes de la pénitence. C'est là ce qui me fait pleurer, parce que c'est par là que la pénitence, et la vôtre en particulier, me devient suspecte.*

A quoi faut-il s'en prendre? Est-ce à une dureté naturelle de cœur? Mais ce cœur n'a été que trop bien formé de la main de Dieu; et de lui-même il n'est que trop capable de sentiment. On l'éprouve assez dans l'occasion, et on le reconnaît assez. A la vue de l'objet de sa passion, ce cœur, si lent et si peu animé pour Dieu, ne se trouve que trop vif et que trop ardent. Quelle abondance de paroles toutes flatteuses et toutes engageantes! quelles œillades! quels épanchements! quel épanouissement! Il y a plus; et voici à l'égard de Dieu l'indignité la plus énorme, et le plus sanglant outrage. Comprenez ce que je veux dire. Il vient, ce pécheur, au tribunal de la pénitence; il se jette aux pieds du prêtre : et le prêtre, dans l'espérance de ramener une âme éloignée de Dieu, s'efforce de l'aider, et de seconder de si bonnes dispositions. Il met tout en œuvre pour représenter et pour faire vivement concevoir à ce prétendu pénitent ce que c'est que l'offense d'un Dieu si digne de tout notre amour et de toute notre reconnaissance : mais sur cela ce n'est de la part du pénitent qu'un silence morne et qu'un faible acquiescement; cependant le ministre ne s'en tient pas là, il veut des preuves moins équivoques et plus solides. Il propose à cet homme de rompre tel engagement, et de renoncer à cette idole qui le perd. Ah! c'est là que ce cœur auparavant tout de glace devient tout de feu; c'est là que tout à coup il se soulève, il se récrie, il se défend, et qu'il montre bien de quel attachement il est susceptible. Quel monstre, Seigneur! quel renversement! Jusque dans le plus saint tribunal, vous entendez quelquefois soupirer, gémir; vous voyez couler des pleurs pour un autre que pour vous; et pour quel autre? pour le sujet malheureux de tant de dissolutions et de crimes. Le prêtre qui les recueille, ces pleurs, a la douleur de voir ainsi profaner un sacrement de rémission et de salut. Il a le déplaisir de trouver une même âme, insensible jusqu'à l'indifférence la plus mortelle, quand il s'agit de vous, ô mon Dieu, et sensible pour une vile créature jusqu'à la tendresse la plus passionnée.

Quoi qu'il en soit, revenons, chrétiens, au principe que j'ai d'abord supposé, et pour ne point désespérer les pénitents, reconnaissons toujours qu'une certaine sensibilité n'est pas le fonds de la pénitence. Mais après tout, si notre cœur ne sent rien, humilions-nous et tremblons; redoublons nos soins pour le détacher, sinon sensiblement, du moins solidement et réellement du péché. Employons-y les plus puissants motifs et toutes les considérations que nous fournit la religion. Ayons surtout recours à Dieu; faisons devant lui l'aveu de notre faiblesse et de notre misère. Du reste, après avoir pris de notre part les mesures convenables et qui suffisent, confions-nous en sa miséricorde, et espérons qu'il nous recevra dès maintenant dans sa grâce, pour nous recevoir un jour dans sa gloire, où nous conduise, etc.

SERMON XXXVIII.

Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême.

SUR LE PARDON DES INJURES.

Cum esset pontifex anni illius, prophetavit quod Jesus moriturus erat pro gente. (*Joan.*, XI.)

Caïphe étant le pontife de l'année, prophétisa que Jésus donnerait sa vie pour son peuple.

A quel titre pensez-vous, chrétiens, que le peuple juif ait mérité que Jésus-Christ, son messie et son roi, lui ait spécialement consacré les travaux de sa vie et les mérites de sa mort? J'ouvre l'histoire de cette ingrate nation; je ne vois dans les Juifs, par rapport au Sauveur, ni empressement à le rechercher, ni reconnaissance pour ses bienfaits, ni docilité à ses leçons, ni zèle pour sa gloire, ni attachement à sa personne. Je n'aperçois qu'oubli et indifférence dans la multitude; dans les docteurs qui l'instruisent et dans les chefs qui la gouvernent, je ne vois que mépris, injustices, outrages, insultes, calomnies, blasphèmes, haines, jalousies, trahisons, vœux homicides et persécutions. Et c'est à de tels hommes, ô mon Dieu, que vous prodiguez vos soins et que vous destinez votre sang! Je n'en dis pas encore assez : c'est à ces hommes que vous vous croyez redevable et du pardon de leurs injures et de l'amour de leurs personnes. Un jour, en qualité de leur juge, vous les condamnerez, vous les réprouverez, vous les punirez; mais durant tout le cours de votre vie mortelle, quoique Fils de Dieu et égal à Dieu, parce que vous êtes homme comme

eux, et obéissant à la loi de Dieu, vous leur pardonnez, vous les aimez, vous mourez pour eux; et s'ils veulent profiter de vos grâces, vous les convertissez et vous les sauvez. C'est donc une loi indispensable que celle qui nous prescrit le pardon des injures et l'amour des ennemis. Jésus-Christ, notre chef, notre législateur, notre modèle, l'a observée dans toute sa perfection : elle était une loi pour lui. De quel droit pourrions-nous prétendre qu'elle n'en fût pas une pour nous? On le prétend néanmoins; et qu'avons-nous plus souvent à combattre que vos préjugés contre l'étendue de cette loi, et vos excuses contre la prétendue impossibilité de cette loi? Je dis les préjugés des uns et les excuses des autres; car ceux-là se refusent à l'observation de la loi, sous prétexte qu'elle ne les oblige pas, et ceux-ci s'en dispensent, parce qu'elle leur paraît d'une pratique trop difficile. Or, je dis aux premiers : La loi vous oblige, et quant à ce point capital, la religion ne connaît point de dispense : première partie. Je dis aux seconds : La loi n'est point impraticable, et elle ne paraît telle qu'à ceux qui refusent les adoucissements et les facilités que fournissent les motifs de la religion : seconde partie. Nécessité, possibilité, facilité même du pardon des injures dans la religion de Jésus-Christ, voilà l'importante matière que nous avons à traiter : pouvais-je en choisir une plus convenable? Nous allons entrer dans ces jours de grâce, de miséricorde et de salut, où chacun de nous doit penser à se réconcilier avec Dieu. Mais point de réconciliation de sa part, point de pardon, point de grâce pour quiconque ne se réconcilie pas avec son ennemi, ne lui pardonne point, ne l'aime point. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Oui, mes frères, il faut pardonner; et le ressentiment qui vous pique fût-il mille fois encore plus vif, je viens vous dire qu'il en faut arrêter toutes les saillies; qu'il faut le réprimer et l'étouffer, et que c'est un sacrifice qu'exige de vous la religion. Observez, s'il vous plaît, toutes mes paroles, et comprenez-en bien le sens.

Je ne dis pas que c'est un sacrifice que vous devez à la raison humaine, je pourrais le dire; il me serait aisé de vous faire voir à quels désordres nous exposerait une liberté impunie de décider nous-mêmes dans notre propre cause, et de nous faire justice par nos mains. Nulle équité alors dans nos arrêts; nulle modération dans nos vengeances : pourquoi? Parce que la passion, surtout une passion aussi vive que celle-là, nous trompe toujours, et que l'amour de nous-mêmes nous grossit tous les objets, dès qu'il s'agit d'injures reçues et de réparation. Combien d'offenses légères qui nous paraissent énormes? combien d'offenses douteuses qui nous paraissent certaines? combien d'offenses imaginaires qui nous paraissent les plus réelles? Sur de si faux principes quel jugement donnerait un esprit séduit et blessé? quelles mesures garderait dans ses décisions un cœur aigri et animé? quels attentats se commettraient tous les jours sous un prétendu titre de satisfaction; et de quoi bientôt serait rempli le monde, que d'excès et de violences? De là il ne me serait pas difficile de vous faire conclure avec moi, qu'il a donc été de la sagesse des hommes, qu'il est du bien et du repos de la république d'en appeler à un autre tribunal que le nôtre de toutes les sentences que notre cœur voudrait porter; de nous en interdire l'exécution; de nous ôter sur cela tout pouvoir, tout droit, et de nous obliger à nous en remettre à une autorité supérieure et légitime.

Cependant ce n'est point précisément la raison que nous devons consulter, surtout dans une chaire chrétienne et dans un sujet où le cœur après tout ne manque pas de raisons apparentes pour justifier ses emportements, et où l'esprit est ingénieux à imaginer tant de prétextes. La méthode la plus abrégée, la plus décisive, la plus solide en parlant à des fidèles, c'est de s'en tenir à la religion. Ainsi, je le répète, mon cher auditeur, c'est ici un sacrifice que la religion exige de vous. Sacrifice universel, sacrifice nécessaire. Il n'y a rien que de très-instructif, rien que de très-pressant dans ces deux articles. Vous l'allez voir.

En premier lieu, sacrifice universel : il est d'une extrême importance que vous en sachiez toute l'étendue, la voici : car je dis que la religion, prenez garde, que la religion veut que vous pardonniez tous, et qui que vous soyez; que vous pardonniez tout, et quelle que soit la nature de l'offense; que vous pardonniez à toutes sortes de personnes; que vous pardonniez en tout temps et en toutes conjonctures; enfin, que vous pardonniez en toutes manières et pleinement. Reprenons.

Elle veut que nous pardonnions tous, cette religion fondée sur la charité, et le plus ferme soutien de la société humaine. Quand Jésus-Christ a dit qu'il fallait pardonner, il l'a dit à tous : *Ego autem dico vobis.* (*Matth.* V.) C'était à ses disciples qu'il parlait, et dans ses disciples il nous comprenait tous. Il n'y a là-dessus ni exception ni privilége, la loi est générale. C'est donc un devoir qui regarde le prince comme le sujet, le grand comme le petit, celui qui gouverne et qui a la puissance en main, comme celui qui obéit et qui vit dans la sujétion; et la raison est que nous sommes tous également chrétiens, et par conséquent tous également soumis à un point aussi essentiel dans le christianisme, que l'est celui que je vous prêche. Il n'est pas même permis au juge, tout juge qu'il est, de poursuivre le crime et de le punir par un esprit de vengeance, tant la vengeance est condamnée et absolument proscrite. Et ce n'est point seulement en particulier telle ou telle vengeance, mais toute vengeance.

La religion veut que nous pardonnions

tous; et elle veut encore que nous pardonnions tout. Mais quoi, un outrage sanglant et qui me couvre de confusion, il le faut pardonner? Tout. Quoi, une calomnie qui me noircit, et qui fait tomber sur moi l'indignation publique, il la faut pardonner? Tout. Quoi, une perfidie qui me détruit, et qui ruine ma fortune, il la faut pardonner? Tout. Fût-ce la mort même, ma mort je la dois pardonner, et par là je juge des autres offenses. Le Sauveur du monde, dans l'ordre qu'il a porté, touchant le pardon des injures, n'a point spécifié un sujet plutôt que l'autre, comme il n'a point encore distingué les personnes auxquelles nous devons pardonner. Il faut tous pardonner : il faut pardonner tout; et il faut encore pardonner à toutes sortes de personnes.

Que ce soit un ami ou un inconnu, que ce soit un parent ou un étranger, que ce soit un inférieur ou un maître, un homme dépendant de moi ou un égal, un homme comblé de mes grâces ou qui n'ait eu nul rapport avec moi ; qui que ce soit, c'est toujours mon prochain, toujours mon frère ; et dès là que c'est mon frère, dès que c'est mon prochain, Jésus-Christ, sans autre titre, m'oblige à lui pardonner.

Je dis même, à lui pardonner en tout temps, en toutes conjonctures : depuis le premier moment de l'offense, où la plaie est encore toute récente, jusqu'au dernier soupir, il n'y a pas un instant où il me soit permis de conserver dans l'âme de l'aigreur. Je ne dois jamais laisser naître le moindre ressentiment ; ou depuis sa naissance je ne dois jamais cesser de le renoncer, et de travailler à l'étouffer.

Enfin, pardon sans réserve, plein et entier, c'est-à-dire que le pardon doit être tel, qu'il exclue non-seulement toute action de vengeance, mais tout désir même de vengeance; il faut pardonner de cœur, *de cordibus vestris.* (*Matth.*, XVIII.) Tellement que je ne puis ni m'affliger volontairement des avantages d'un ennemi, ni me réjouir de son infortune, lors même que je n'en ai point été l'auteur. C'est-à-dire que le pardon doit être tel, que je le porte même jusqu'à aimer mon ennemi, non point toujours d'un certain amour de complaisance, dont je ne suis pas maître; mais de cet amour solide que demande la charité chrétienne : Aimez vos ennemis: *Diligite inimicos vestros.* (*Matth.*, V.) Tellement que je sois dans la disposition de faire du bien à un ennemi, et que je lui en fasse réellement dans toutes les rencontres où la charité exige de nous, et autant qu'elle l'exige, que nous nous aidions les uns les autres. C'est-à-dire que le pardon doit être tel, qu'il se produise au dehors par tous les devoirs ordinaires et convenables d'honnêtetés, de visites, d'entretiens ; tellement qu'il ne paraisse rien, autant qu'il est possible, qui marque de la division et de l'éloignement. En premier lieu sacrifice universel, et en second lieu, sacrifice nécessaire.

Car il est bien vrai que dans le pardon des injures il y a des choses seulement de conseil ; par exemple, et c'est l'exemple même que nous donne Jésus-Christ, quand vous vous sentez frappé à la joue, de présenter l'autre joue; mais de tout ce que j'ai dit, rien qui ne soit un précepte et un précepte rigoureux. Il y va du salut. Il semble que Jésus-Christ nous ait donné ce commandement comme le caractère le plus marqué de la loi évangélique; et il ne s'est jamais énoncé avec plus d'autorité. Les autres ont parlé de telle et telle sorte, ils ont donné telle et telle règle ; mais moi, *Ego autem,* moi nouveau législateur, et au-dessus de tous les autres législateurs, voici ce que je vous dis, *dico vobis :* Oubliez les offenses que vous recevez, remettez-les, et n'y répondez même que par des grâces, et autant qu'il sera nécessaire pour conserver entre vous et vos ennemis une sainte intelligence: *Benefacite his qui oderunt vos.* (*Matth.*, V.) On dirait que c'est là le premier acte de religion que Dieu attend de nous. Il veut, sur le point que vous êtes d'offrir votre sacrifice à l'autel, que vous quittiez l'autel, et que vous alliez avant toutes choses vous réconcilier avec votre frère; sans cela la victime que vous présentez au Seigneur, n'est qu'une victime d'abomination : *Vade prius reconciliari fratri tuo.* (*Ibid.*) Nulle dispense là-dessus à prétendre et nulle puissance qui vous la puisse donner. A la mort même, à la mort, à cette heure où l'Eglise ouvre tous ses trésors à un mourant, et use envers lui de toute son indulgence, le prêtre, le ministre de l'Eglise est obligé de vous laisser mourir sans absolution, sans sacrement, et de vous livrer à toutes les vengeances divines, si vous voulez garder dans le cœur quelque animosité. Allez, ennemi obstiné, ennemi irréconciliable, soyez éternellement l'ennemi de votre Dieu, puisque vous voulez l'être de votre frère. Jugement sans miséricorde, pour quiconque ne fait pas miséricorde : *Judicium sine misericordia ei qui non facit misericordiam.* (*Jac.*, II.) Concluons : pardon des injures; sacrifice que demande de vous la religion; sacrifice universel et sacrifice nécessaire.

Or, sur cela, je m'adresse à vous, mon cher auditeur, et je vous fais une question, laquelle pourra peut-être blesser votre délicatesse, mais que votre conduite me force à vous faire. Je vous demande si vous êtes chrétiens, mes frères, ou si vous ne l'êtes pas : je veux savoir de vous si vous croyez à l'Evangile ou si vous n'y croyez pas. N'y croyez-vous pas? n'êtes-vous pas chrétiens? Mais que venez-vous donc faire dans nos temples? Que cherchez-vous à nos saintes cérémonies, et quelle part prenez-vous à nos mystères ? Pourquoi écoutez-vous nos leçons et approchez-vous de nos autels? Mais si vous êtes chrétiens, comme vous faites profession de l'être, tenons-nous en donc là. Je dois vous parler, traiter avec vous comme avec des chrétiens, et vous devez m'écouter, traiter avec moi comme des chrétiens. Sans donc employer tant de médiateurs auprès de vous; sans tant étudier mes paroles, pour vous

inspirer des sentiments de douceur et de paix, pour vous calmer, pour vous gagner, je viens à vous l'Évangile à la main, et je ne vous dis que deux mots : prenez et lisez. Si dans l'Évangile il y a un article qui favorise votre vengeance, montrez-le-moi, et j'y souscris; mais si tout l'Évangile vous impose une obligation étroite de pardonner, ou bien rejetez-le, cet Évangile, et renoncez à votre foi; ou bien étouffez votre haine, et rentrez en grâce avec votre ennemi.

Et voilà toujours, je le répète, voilà le moyen le plus court, le moyen le plus puissant pour renverser tous les prétextes dont la vengeance tâche de se couvrir; car, une des illusions les plus communes dans le monde, c'est celle-ci, et il est important de vous la faire connaître. Quand nous allons à vous, mes frères, pour ménager une réconciliation; quand, au nom d'un Dieu de charité et d'union, nous travaillons à rapprocher des cœurs que le ressentiment d'une injure tient divisés, que faites-vous? que nous opposez-vous? De quelle défense vous servez-vous? C'est là que le cœur s'épanche en plaintes et en reproches. On n'oublie rien pour nous faire voir l'offense par ce qu'elle a de plus outrageant et de plus odieux. En avoir usé de la sorte avec moi! une personne qui me doit tout! la chose, de la part d'une autre, pourrait être plus supportable; mais de la part d'un enfant, d'un frère, d'un parent, d'un ami, cela ne peut se digérer. Quel sujet a-t-il eu de se comporter ainsi? C'est envie, c'est malignité, c'est aversion naturelle, et je ne suis pas à m'en apercevoir : ce n'est pas pour la première fois. Il y a toujours avec lui quelque chose de fâcheux à essuyer. Un discours entier ne renfermerait pas tout ce que l'animosité peut imaginer, et tout ce qu'elle fait dire en ces moments. Mais de ce long narré que prétendez-vous recueillir? Voulez-vous nous faire connaître que vous avez été offensé? Mais pourquoi nous le redire avec tant de feu et en tant de façons, lorsque nous n'en doutons point; lorsque nous le supposons, et que nous ne venons même à vous que parce que nous le supposons; car, s'il n'y avait pas d'offense, pourquoi vous parlerions-nous de pardon? Si nous entreprenions de vous démontrer que ce n'est point une injure que vous avez reçue, et que vous êtes plus condamnable que la personne contre qui vous vous expliquez avec tant de fiel, vous auriez raison de nous étaler, comme vous faites, toute sa conduite à votre égard, et de n'en pas omettre une circonstance; mais ce n'est pas là précisément de quoi il s'agit : nous commençons par convenir avec vous du fait; grossissez-le tant qu'il vous plaira; donnez-lui les couleurs les plus noires : il n'est pas question de le justifier. Mais nous vous tenons un autre langage; nous allons plus loin, et nous vous disons que, tout offensé que vous êtes, il faut pardonner, et qu'il le faut sous peine de damnation éternelle. Nous vous mettons devant les yeux le rigoureux châtiment de ce serviteur de l'Évangile, qui, pour avoir manqué d'indulgence envers un de ses compagnons, son débiteur, fut condamné par l'arrêt du maître et jeté dans les ténèbres extérieures. Nous vous faisons craindre le même sort. Nous vous faisons entendre cette parole du Fils de Dieu, que le Père céleste aura pour vous la même rigueur que vous aurez eue pour les autres. Nous vous renvoyons là-dessus aux principes de votre religion : nous vous en demandons raison. Voilà ce que nous vous disons, et rien de plus. Ce n'est donc point directement nous répondre, que d'en revenir toujours au tort que l'on vous a fait, et de nous rebattre éternellement sur cela les mêmes choses. C'est vouloir inutilement vous défendre par un côté, tandis que nous vous attaquons par un autre. Il faudrait nous dire que vous n'acceptez point l'ordre que nous vous apportons de la part de Dieu, d'arrêter vos ressentiments, de les réprimer, de les étouffer, lors même que les sujets sont les plus réels et les plus justes; il faudrait nous dire que vous abandonnez sur ce point le christianisme; que c'est une violence que vous ne voulez point vous faire; que vous aimez mieux prendre sur vous toutes les menaces de Dieu, porter toute sa colère, vous exposer à tous ses châtiments, au feu, au feu de l'enfer, et vous mettre dans un état de réprobation : tandis que vous ne parlerez point de la sorte, quelle que soit l'injure et quelque atrocité que vous lui supposiez, nous aurons toujours le commandement de Jésus-Christ à vous opposer.

Ce langage vous fait horreur! mais si vous ne le dites pas ainsi, mes frères, ne sont-ce pas là, en effet, et dans la pratique, les dispositions les plus communes où vous vous trouvez et où vous vous vivez? car, il ne faut point ici s'abuser soi-même, il n'est rien de plus rare dans le monde que le pardon d'une offense, et voilà ce qui damnera bien des personnes qui se croient du reste en sûreté. Souffrez que je reprenne tout le précepte, tel que je viens de vous le proposer dans toute son étendue, dans toute sa force, et que j'examine avec vous de bonne foi, sans rien outrer, comment vous l'observez.

La religion nous ordonne à tous de pardonner : ne dirait-on pas, à vous voir agir, qu'elle nous permet à tous de nous satisfaire et de nous venger? Le premier soin qui nous occupe après une injure, c'est de trouver l'occasion, le temps favorable d'user de retour et de s'en ressentir. On y emploie tout : médisances, artifices, intrigues, coups secrets; rien qui ne serve contre un ennemi. Combien voyons-nous de ces gens qui se regardent comme des divinités, auxquelles on ne touche pas sans crime; qui se font un mérite de ne laisser pas la plus légère atteinte impunie, et de savoir par là se faire craindre dans toute une maison, dans toute une ville, dans tout un pays? Ce sont surtout les grands qui se croient là-dessus privilégiés, qui se persuadent volontiers que le bon ordre et le bien public demandent

d'eux qu'ils ne souffrent jamais la moindre blessure, et qui traitent souvent de punition raisonnable les plus cruelles et les plus injustes vengeances. C'est là même l'écueil où vient plus souvent échouer la piété. On apprend toute autre chose dans le christianisme; on se forme à toute autre chose : à prier, à méditer, à chanter les louanges de Dieu, à pratiquer de bonnes œuvres, à fréquenter les sacrements, à jeûner même, à se mortifier; mais on n'apprend guère à pardonner. Les personnes les plus vertueuses en apparence sont sensibles comme les autres dans les rencontres, et peut-être plus que les autres. C'est une vengeance sanctifiée, si je puis parler ainsi; mais ce n'en est pas moins une vengeance, et même la plus maligne et la plus âpre vengeance.

La religion nous ordonne de pardonner tout : mais on trouve toujours des raisons de ne pas pardonner l'injure présente. Toute autre chose, dit-on je la passerais; mais pour une telle insulte, elle n'est pas pardonnable; le coup est trop vif, l'honneur y est trop intéressé; la pardonner, c'est s'exposer à tout dans la vie. Nous voyons tous les jours dans le monde certains démêlés, surtout entre des familles, entre des parents, entre des frères et des sœurs, dont on ne revient jamais. Les épreuves en sont si fréquentes, que c'est comme un principe établi dans la société humaine. Ils ne vivront jamais bien ensemble, disons-nous : quand on a rompu de la sorte, et qu'on est allé jusqu'à un tel point, il n'y a plus de retour.

La religion nous ordonne de pardonner à tous : il y a des personnes avec qui l'on ne peut jamais renouer. On pardonnera à un inférieur, parce qu'on le méprise, et qu'on ne croit pas que ce qu'il fait, ou ce qu'il dit, mérite beaucoup d'attention. On pardonnera à un maître, parce que l'autorité imprime du respect, et que la dépendance où l'on vit dispose à porter ce qui vient de sa part plus patiemment. Mais, par exemple d'égal à égal, de concurrent à concurrent, entre des gens qui se mesurent, on n'oublie presque jamais rien. C'est de là que l'on a vu des inimitiés entre des familles se perpétuer, comme un héritage, jusqu'à la troisième et la quatrième génération, et les enfants venger les uns sur les autres des injures faites longtemps avant qu'ils eussent vu la lumière du jour, et que leurs aïeux avaient reçues.

La religion nous ordonne de pardonner en tout temps : mais qu'entendons-nous dire tous les jours? La conjoncture n'est pas bonne encore pour ramener ces esprits aliénés l'un de l'autre. Il faut attendre; je le reverrai : mais ce ne peut être maintenant, ni sitôt : la plaie est encore trop récente; il ne faut pas m'en parler. Comme si le commandement du Seigneur était mesuré, et qu'il y eût un temps où il fût permis de se laisser aller aux emportements de son cœur, et de se livrer à ses aigreurs. Car prenez garde, selon la remarque de saint Jean Chrysostome, qu'il n'en est pas ici comme d'une action mauvaise que vous commettez : elle passe, et elle ne vous rend criminel que pour le temps où vous l'avez commise; au lieu qu'un état d'inimitié est toujours une inimitié présente, une inimitié actuelle, et par conséquent toujours un péché présent, toujours un péché actuel, autant que vous y persévérez.

La religion nous ordonne de pardonner pleinement, parfaitement. Or de bonne foi qu'est-ce que les réconciliations que nous voyons quelquefois dans le monde? Rien ne doit causer plus de frayeur à quiconque examine la chose au poids du sanctuaire. Il vaudrait mieux être dans une guerre ouverte et déclarée : car on connaîtrait au moins alors son état, on saurait où l'on en est, et il naîtrait dans l'âme de salutaires scrupules que l'on écouterait peut-être : au lieu que dans ces réconciliations prétendues on croit avoir accompli le précepte, lorsqu'on le viole le plus criminellement. Réconciliations plâtrées : belles paroles dans la bouche; mais dans le cœur même éloignement. Cependant c'est du cœur qu'il faut pardonner, dit le Sauveur des hommes, tout le reste sans cela n'est rien : *de cordibus vestris* (*Matth.*, XVIII.) Réconciliations forcées : oh! le beau retour et digne d'un chrétien, quand après mille difficultés le pénitent au tribunal de la pénitence, à une Pâque, ou le mourant aux approches de la mort se laisse arracher enfin, et prononce avec froideur cette parole : je lui pardonne. La solide assurance pour le ministre de Jésus-Christ! Et n'est-ce pas ce qui rend notre ministère si dangereux, et ce qui nous jette en de si grandes perplexités? Réconciliations de politique : on se tait, parce qu'il y aurait du péril à parler. On n'agit pas, parce qu'il y aurait du danger à agir. On affecte les manières du monde les plus prévenantes : et cependant celui-là même que l'on embrasse, on voudrait pouvoir l'étouffer en l'embrassant, et l'on se promet bien de le retrouver en quelque occasion favorable. Réconciliations imparfaites : je lui pardonne; mais plus de commerce avec lui. Je ne lui veux point de mal; mais qu'il n'attende rien de moi. Et n'est-ce donc pas un mal pour lui que de se voir privé de tout accès auprès de vous? N'est-ce pas le traiter en ennemi, que de l'éloigner de vos yeux et de l'écarter de votre présence? Qu'en pensera le public? et ne comptez-vous pour rien le scandale? Je suis prêt à le recevoir; mais ce n'est point à moi à faire les avances nécessaires et à le rechercher. Je conviens qu'il y a là-dessus des règles que le christianisme n'a pas tout à fait réprouvées : mais je sais aussi que ce faux honneur arrête sans sujet bien des réconciliations. Car chacun se flatte et trouve des raisons pour se persuader que ce n'est point à lui à commencer. Ainsi l'on s'attend de part et d'autre; et jamais l'on ne se rejoint.

Enfin la religion nous ordonne de pardonner, et nous l'ordonne rigoureusement. Mais il faut sans doute qu'on ne connaisse pas la rigueur du précepte, et qu'en mille rencontres on ne le regarde que comme un

conseil. Sans cela nous ne verrions pas ce qu'on ne peut voir sans étonnement et sans douleur, pour peu qu'on ait encore des principes de christianisme : des chrétiens demeurer des années, et de longues années, dans un divorce qui les divise, et cependant participer avec confiance aux saints mystères! Dans une telle disposition paraître à la table, à l'autel, entre les bras d'un Dieu de propitiation et de paix! Le prêtre qui célèbre a beau les faire souvenir qu'ils sont frères, et qu'ils doivent être unis ensemble pour prier : Priez, mes frères : *Orate, fratres*. Il a beau les avertir de garder entre eux la paix : Que la paix du Seigneur soit avec vous, et qu'elle y soit toujours : *Pax Domini sit semper vobiscum*. Avec des cœurs ulcérés ils s'assemblent dans le sanctuaire : et comme Jacob et Esaü dans le sein même de leur mère combattaient l'un contre l'autre, jusque dans le sein de Jésus-Christ ils voudraient mutuellement s'être porté le coup mortel. Il y a sur cela dans le monde, et quelquefois dans les sociétés les plus régulières, un aveuglement le plus sensible et le plus grossier : et c'est un mal si commun que je puis dire, et vous le savez bien mieux que moi, qu'il se rencontre très-peu de familles où il n'y ait quelque division, et de ces divisions qui durent, et sur quoi néanmoins la conscience ne se fait point de peine. Ce n'est pas au reste que j'ignore combien il est difficile de pardonner : mais, si je vous ai fait voir que c'est un sacrifice que vous devez à la religion, je vais aussi vous montrer que la religion a bien de quoi vous le faciliter et vous l'adoucir. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si c'est un sacrifice que le pardon des injures, et un sacrifice que nous devons à la religion, il est vrai aussi, mes frères, que la religion a bien de quoi nous le faciliter et nous l'adoucir : comment? Apprenez-le. Car quand, en premier lieu, on nous met devant les yeux certains grands modèles que notre profession nous engage à imiter, et dont l'exemple nous convainc que nous les pouvons suivre et que nous le devons; quand, en second lieu, on nous montre de grandes récompenses, et qu'on nous fait connaître que l'effort qu'il nous en doit coûter, et que la victoire que nous remporterons seront pleinement et abondamment payés, il n'y a point alors de difficultés qui puissent nous arrêter, et tout devant nous doit s'aplanir. Or voilà ce que fait la religion chrétienne en nous ordonnant de pardonner les injures. Je dis premièrement, que dans le pardon des injures elle nous propose les modèles les plus capables par leur exemple de nous soutenir. Je dis secondement que dans le pardon des injures elle nous propose les récompenses les plus capables par leur excellence de nous animer. Par là même la religion corrige, touchant le pardon des injures, deux fausses idées qui ne sont que trop communes dans le monde. Les uns en relèvent trop la pratique, et les autres la rabaissent trop. C'est un effort impossible, disent les premiers : c'est une faiblesse indigne, disent les seconds. Or, quand la religion chrétienne nous en fait voir tant d'autres qui l'ont pratiquée, elle nous oblige à conclure que ce n'est donc point un effort impossible. Quand la religion chrétienne nous fait voir les récompenses qui y sont attachées, elle nous donne à juger quelle estime Dieu en fait, et elle nous oblige à conclure que ce n'est donc point une faiblesse indigne. Ce plan que je me trace me présente une ample matière; mais je n'en prends que le précis et ce qu'il y a de capital.

Je conviens d'abord que nous ne sommes pas maîtres d'arrêter les premières saillies de la passion; mais aussi convenez avec moi, mes frères, que la religion en nous faisant une loi de pardonner, nous présente un objet devant les yeux, qui doit réprimer toutes les révoltes de la passion la plus animée, et la confondre. C'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié pour nous et pardonnant à ses bourreaux toute l'ignominie et toutes les douleurs de sa croix. Il veut que vous pardonniez : pour qui? Pour lui-même. Mais, le titre incontestable qu'il a pour vous le demander, reprend saint Jean Chrysostome, le titre invincible qu'il produit contre vous, si vous refusez de souffrir pour lui, c'est qu'il a souffert pour vous. Votre ennemi ne mérite pas le pardon que l'on vous demande; mais Jésus-Christ, qui vous le demande, ne le mérite-t-il pas pour lui? Votre ennemi ne vient pas lui-même à vous vous rechercher, mais Jésus-Christ y vient pour lui. Il y vient, et comment? O spectacle dont les êtres mêmes inanimés seraient touchés, s'ils n'étaient incapables de tout sentiment! Votre cœur fût-il une pierre dure, n'est-ce pas là qu'il doit s'amollir et se briser? Il vient à vous ce Dieu médiateur, couvert de son sang, et d'un sang versé pour vous réconcilier avec son Père dont vous fûtes l'ennemi. Ce n'est plus, si vous le voulez, en maître qu'il vous commande, c'est en ami qu'il vous prie : *Obsecro te*. (*Philem*, 10.) Je ne croirai point déroger à sa grandeur et à sa divinité, en lui mettant dans la bouche et après saint Jean Chrysostome, les paroles de son Apôtre : *Obsecro te*. (*Ibid*.) Je le souhaite, je le désire que vous le traitiez cet ennemi, tout ennemi qu'il est, comme vous me traiteriez moi-même : *Suscipe illum sicut me*. (*Ibid*.) N'ayez point d'égard à ce qu'il est pour vous, n'ayez d'égard qu'à ce que je vous suis. De quoi que ce soit qu'il vous soit redevable, je m'en charge moi, je le prends sur moi : *Hoc mihi imputa*. (*Ibid*.) Je vous en tiendrai compte, pour ne vous pas dire que vous m'appartenez tout entier vous-même, et que vous ne me rendrez jamais la moindre partie de ce que vous me devez : *Ut non dicam tibi quod et te ipsum mihi debes*. (*Ibid*.) Le sentiment qui doit naître là-dessus dans une âme vraiment chrétienne, c'est celui-ci : vous le voulez, Sei-

gneur, et j'y consens, puisque vous le voulez; cette réconciliation, ce pardon, ce n'est point à mon ennemi, c'est à vous que je l'accorde. Sans vous, je n'y pourrais jamais résoudre mon cœur; mais pour vous, rien à quoi mon cœur ne soit docile et pleinement soumis. Voilà la victime que je vous offre, vous l'agréerez.

Et il ne prétend rien au reste de vous, ce Dieu de propitiation, ce Dieu de réconciliation, poursuit saint Augustin, dont il ne vous donne l'exemple. O homme ! vous voulez être vengé : votre Dieu l'a-t-il été ? l'a-t-il voulu être ? Ne pouvait-il pas en sa faveur armer toutes les puissances du ciel ? Sans autre secours que lui-même, ne pouvait-il pas d'une parole, du poids même de sa croix, accabler ses ennemis et les atterrer ! L'a-t-il fait ? C'est au pied de cette croix que je vous appelle, et là, je n'ai rien à vous dire; instruisez-vous vous-même. Il ne faut que des yeux pour voir, que des oreilles pour entendre. Mon père, pardonnez-leur : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XIII.) De quelle bouche part cette prière, et pour qui ? Ah ! mon cher frère, Jésus-Christ mourant, voilà ce que vous voyez; et tout mourant qu'il est, Jésus-Christ priant, voilà ce que vous entendez. Il prie, et c'est pour vous, troupe conjurée contre lui; c'est pour des prêtres qui l'ont décrié, pour des scribes, pour des pharisiens qui ont tramé sa perte; pour un apôtre qui l'a vendu, pour de faux témoins qui l'ont calomnié, pour un pontife qui l'a chargé d'anathèmes, pour un roi qui s'en est moqué et qui l'a traité de fou; pour des soldats, les uns qui l'ont couvert d'insultes et d'opprobres, les autres qui l'ont déchiré de coups; pour un juge qui a porté l'arrêt de sa mort, et pour des bourreaux qui l'ont exécuté : c'est pour eux, mon père, c'est pour eux que je prie; pardonnez-leur : *Pater, dimitte illis.* (*Luc.*, XXIII.) Mais ce sont des furieux, qui viennent encore autour de sa croix, repaître leur haine de la vue de son supplice, et jusque dans l'accablement où il est, jusqu'à sa dernière heure l'outrager. Il n'importe, mon père, pardonnez-leur : *Pater, dimitte illis.* Mais c'est un peuple rebelle, un peuple indocile qu'il a comblé de ses biens et qu'il a mille fois supporté, sans avoir pu ni par ses soins ni par sa patience, le fléchir. Il n'importe, mon Père, pardonnez-leur : *Pater, dimitte illis.* Mais ce sont des cœurs envenimés, des âmes obstinées. Après avoir déployé sur le chef toute leur barbarie, ils se disposent à l'exercer contre les membres; après avoir poursuivi le maître, ils se disposent à poursuivre avec la même chaleur, les apôtres qu'il laisse après lui; et de siècle en siècle, ce seront les ennemis de sa doctrine et de ses disciples. Il n'importe, mon Père, pardonnez-leur : *Pater dimitte illis.* Comme il n'appartient qu'à la religion chrétienne de nous faire un aussi grand précepte que celui du pardon des injures, il n'appartient qu'à la religion chrétienne de nous donner un aussi grand exemple que celui d'un Dieu.

Exemple que nous pouvons imiter. La preuve, ce sont tant d'autres exemples que l'Eglise nous retrace encore, et qui tous n'ont point eu d'autre modèle que l'exemple même de Jésus-Christ. Ce sont tant de saints. Ils ont pardonné, quoi ? les accusations, les calomnies. Ils ont pardonné, quoi ? la perte de leurs biens, la proscription de leurs têtes. Ils ont pardonné, quoi ? les plus sanglantes persécutions, la mort. On a vu sous une grêle de coups, l'un implorer le ciel et pour qui ? Non point tant pour lui-même, que pour ses plus barbares ennemis. On a vu sur un échaffaud, l'autre embrasser tendrement, et qui ? son propre meurtrier, et baiser la main même qui se disposait à lui plonger le fer dans le sein. Glorieux martyrs, parfaits imitateurs du maître pour qui ils souffraient; nuée de témoins qui forment contre moi la plus sensible conviction, et qui me couvre par là même de confusion. C'étaient des hommes comme moi, mille fois plus justes que moi; mais avec toute leur justice, mille fois plus outragés que moi. Huiles bouillantes, feux allumés, glaives tranchants, prisons affreuses, arrêts injurieux, est-ce là ce que j'ai eu à endurer ? Cependant, comme j'ai le même exemple à imiter, n'ai-je pas encore les mêmes récompenses à espérer ?

Double récompense : l'une dans cette vie, l'autre dans la vie future, et l'une et l'autre de la part de Dieu. Dans cette vie le pardon de mes propres offenses, dans l'autre vie la souveraine félicité. Pardon de mes propres offenses. Ah ! mes frères, nous sommes quelquefois dans la vie si fort peu en peine de savoir si Dieu nous a pardonné. Je n'en puis avoir une assurance entière, et je ne la demande pas; mais, il y a là-dessus une conjecture solide, une conjecture presque infaillible, c'est le pardon des injures. Avec cela, je vais avec confiance à l'autel du Seigneur; je le fais souvenir de sa parole, qu'il me remettra ce que j'aurai remis; qu'il me fera rentrer en grâce avec lui, comme j'aurai reçu mon frère en grâce avec moi : *Sic et Pater vester cœlestis dimittet vobis.* (*Matth.*, VI.) Je lui adresse la prière même qu'il m'a mise dans la bouche : Pardonnez-moi, Seigneur, pardonnez-moi : Pourquoi ? c'est que j'ai pardonné, et que j'ai pardonné pour vous : *sicut et nos dimittimus.* (*Ibid.*) Si je ne pardonnais pas, je trouverais dans cette demande-là même que je vous fais l'arrêt formidable, l'arrêt irréprochable de ma condamnation; mais dès que je pardonne, j'y trouve ma justification et mon salut : *sicut et nos dimittimus.* Car, après le pardon de cette vie que vous me promettez, j'attends la félicité de l'autre. Félicité la plus parfaite : et la raison est que le pardon des injures est le sacrifice le plus parfait que je puisse faire à Dieu; c'est l'acte le plus excellent de la plus excellente charité, c'est le gage le plus pur, le gage le plus certain de mon amour pour Dieu. La nature peut se glisser dans toutes les autres vertus, et elle n'y a en effet que trop de part; mais celle-ci combat, étouffe,

immole toute la nature. Ainsi, dit saint Augustin, c'est le don le plus magnifique que Dieu peut attendre de l'homme : *Magnificentissimæ charitatis est*; (S. August.) et celui par conséquent qui sera récompensé d'une plus grande gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

SERMON XXXIX

Pour le dimanche des Rameaux.

SUR LA COMMUNION.

Dicite, filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi. (*Matth.*, XXI)

Dites à la fille de Sion : Voici votre Roi qui vient à vous.

C'est à vous-même que je l'annonce, chrétiens auditeurs, puisque c'est à vous-mêmes et pour vous-mêmes qu'il vient, ce Roi de gloire. Les Juifs le reçurent au milieu des acclamations publiques; toute la ville de Jérusalem fut en mouvement, tout le peuple en foule s'assembla autour de lui; on l'accompagna dans sa marche, on le combla de bénédictions; on fit de toutes parts en son honneur retentir des chants d'allégresse : Salut au Fils de David; béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : *Hosanna Filio David; benedictus qui venit in nomine Domini*. (*Matth.*, XXI). Beaux dehors! spécieuses, mais trompeuses apparences! Où se terminent elles? A la plus terrible catastrophe : à un déicide. Quelques jours à peine furent écoulés, que ce peuple si empressé, si affectionné, dépouilla tous ces sentiments de vénération et de religion qu'il avait fait paraître. Ce Libérateur d'Israël, ce Fils de David qu'ils avaient tant honoré et tant exalté, ils le chargèrent d'opprobre, ils le déchirèrent de coups, ils le livrèrent à la mort, et à la mort de la croix. Il vient à vous, mes frères, avec moins d'éclat et moins de bruit, ce même Sauveur; mais, ainsi que je l'espère, ce sera avec plus de fruit. Par le secours de sa grâce, vous rendrez sa présence salutaire, et vous profiterez de cette communion pascale où l'Eglise en ce saint temps vous appelle : *Ecce Rex tuus venit tibi* (*Ibid.*). Ce ne sont point de vaines démonstrations de joie qu'il attend de vous; ce ne sont point des témoignages sensibles et visibles; l'essentielle préparation qu'il demande est toute intérieure et toute renfermée dans le cœur. Je la comprends en deux points, et je l'exprime en deux paroles qui vont partager ce discours : pureté de l'âme et piété de l'âme. Pureté de l'âme, que je fais précisément consister dans l'exemption du péché. Piété de l'âme, qui va plus loin, et qui ajoute à l'exemption du péché la ferveur de la dévotion. Sans cette innocence et cette pureté de l'âme, votre communion ne peut être qu'une communion indigne et sacrilége; et sans cette ferveur et cette piété de l'âme, votre votre communion ne doit être au moins qu'une communion tiède et infructueuse. Mais, par une règle toute contraire, et par un double avantage, avec la pureté de l'âme vous communierez dignement, et avec la piété de l'âme vous communierez saintement. Communier dignement et communier saintement. Communier dignement par l'innocence et la pureté de l'âme, voilà l'obligation et le sujet de la première partie, communier saintement par la ferveur et la piété de l'âme, voilà la perfection, comme vous le verrez dans la seconde partie. De cette sorte, mes chers auditeurs, votre communion sera véritablement une Pâque pour vous; elle opérera en vous les plus merveilleux changements : elle rétablira vos forces affaiblies; elle vous remplira d'un zèle tout nouveau, et vous avancera dans les voies de Dieu. Ayons pour cela recours au Saint-Esprit, par la médiation de Marie. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'était pas seulement un conseil de l'Apôtre, c'était un commandement exprès qu'il faisait aux Corinthiens, lorsque, parlant de l'auguste sacrement du corps de Jésus-Christ et de la plus essentielle disposition pour y participer dignement, il leur disait : Que l'homme s'éprouve lui-même; c'est-à-dire qu'il rentre en lui-même, qu'il s'examine lui-même, qu'il voie si son cœur est dans le degré d'innocence absolument nécessaire; et qu'après avoir eu soin de se purifier, il s'approche ainsi de la Table du Seigneur: *Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat* (I *Cor.*, XI). Car, poursuivait le Maître des gentils, manger ce pain des anges tandis qu'on est pécheur et dans l'état actuel du péché, c'est le profaner. Or, quiconque ose profaner ce saint aliment par une communion indigne se rend coupable de la chair sacrée du Sauveur, qu'il déshonore et dont il ne fait pas le discernement que mérite une nourriture si précieuse : *Quicunque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini, non dijudicans corpus Domini* (*Ibid.*). Tellement, concluait le même docteur des nations, qu'au lieu de trouver à la sainte table sa justification et son salut, il y trouve son jugement et sa condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit.* (*Ibid.*)

Paroles que nous ne pouvons assez méditer; paroles vénérables, puisque c'est l'Esprit même de Dieu qui les a dictées, et que le grand Apôtre n'en a été que l'organe; paroles que l'Eglise a révérées comme un oracle du ciel, qu'elle a reçues comme une loi indispensable, qu'elle a suivies comme une règle infaillible, qu'elle a mises dans la bouche de ses prédicateurs et de ses docteurs pour les annoncer au peuple fidèle, et dont elle a fait, dans le concile de Trente, une de ses plus authentiques et de ses plus célèbres décisions; mais surtout paroles qui contiennent en abrégé tout le fonds de cette première partie où j'ai trois choses à vous faire voir : 1° Le crime d'un pécheur qui communie dans l'état du péché; 2° les suites funestes qu'attire sur le pécheur cette communion sacrilége et faite dans l'état du péché; 3° le remède dont le pécheur doit user pour se préserver de l'un et de l'autre en

effaçant la tache de son péché. Prenez garde : c'est à Jésus-Christ même et au corps adorable d'un Dieu qu'il s'attaque par le plus sanglant outrage; voilà son crime : *Reus erit corporis et sanguinis Domini.* De là, à cette source même de vie il reçoit la mort, et ce sacrement, si salutaire aux âmes pures, devient un poison pour lui, devient sa ruine et sa damnation; voilà les suites malheureuses où il s'expose : *Judicium sibi manducat et bibit.* Qu'a-t-il donc à faire, et de quel préservatif doit-il se servir contre l'un des crimes les plus énormes qu'il puisse commettre, et contre les suites les plus fatales qu'il puisse craindre? C'est de s'appliquer, en s'éprouvant, à se bien connaître, et d'aller, en se connaissant, à la piscine de pénitence laver tout ce qu'il découvre dans son cœur d'infect et de corrompu; voilà le remède et le moyen qu'il doit mettre en œuvre ; *Probet autem seipsum homo.* Trois importantes instructions qui, fondées sur une aussi grande autorité que celle de saint Paul, n'en auront que plus de force, et demandent toute votre attention.

Ce que nous marque d'abord l'Apôtre, c'est le crime d'une communion sacrilége, d'une communion faite sans la pureté de cœur et l'innocence requise. Vous voulez savoir en quoi il consiste. Ecoutez-le : c'est que de tous les crimes il n'en est point en général de plus grief que la profanation des choses saintes ; et que de toutes les profanations il n'en est point en particulier de plus criminelle que la profanation du Saint des saints, qui est Jésus-Christ. Or tel est le crime dont je parle. Je ne prétends pas seulement que c'est profaner le temple de Dieu, que c'est profaner la grâce de Dieu, que c'est profaner le sanctuaire et l'autel de Dieu. Mille fois ces profanations ont alarmé la colère du ciel, et fait descendre sur la terre tous les fléaux de la Justice; mais ici il y a plus encore, puisque c'est profaner la chair même de Jésus-Christ, Homme-Dieu; le sang même de Jésus-Christ, Fils de Dieu; le sacrement même de Jésus-Christ, égal à Dieu et vrai Dieu : *reus erit corporis et sanguinis Domini.* C'est, dis-je, le profaner, et comment? Par l'usage le plus étroitement défendu, et par l'usage le plus justement défendu. Je m'explique, et comprenez ceci. Je dis, l'usage le plus étroitement défendu ; car ce qui est saint n'est accordé qu'aux saints, et cela dans un sens si rigoureux et si précis, que l'Eglise même, sans égard à la contrition du pécheur, fût-ce la plus sincère et la plus vive, lui interdit la participation au saint mystère, avant qu'il se soit humilié en la présence du prêtre, et qu'il y ait reçu la rémission de son péché, lorsqu'il peut y avoir recours, et que nul obstacle moralement invincible ne l'en éloigne. Je dis, l'usage le plus justement défendu; pourquoi? Parce que c'est l'assemblage le plus monstrueux, et l'alliance la plus abominable de la Divinité même avec le péché, e souvent avec toute la corruption du péché parce que, selon l'idée que nous en donne le docteur des gentils, c'est ne pas faire du corps du Seigneur la distinction convenable, et qui lui est due; parce que c'est confondre une nourriture si excellente et toute céleste, avec cette nourriture commune qui sert à l'entretien de nos corps, et pour laquelle il ne faut ni sentiment, ni disposition du cœur; parce que c'est traiter Dieu en homme, et non en Dieu : en homme à qui l'on ne rend que des hommages extérieurs; et non en Dieu, qui comme Dieu, et Dieu souverainement saint, veut être honoré en esprit et par la préparation de l'âme, afin d'être honoré dans sa sainteté même. Car voilà tout ce que les Pères ont entendu par cette admirable parole de l'Apôtre : *Non dijudicans corpus Domini.* Et il est certain que de tous les attributs de Dieu, il n'en est point dont il ait paru plus jaloux, ni sur quoi il ait exigé de la part des homme plus de précaution, que sa sainteté, comme il n'en est point pour lui de plus glorieux. C'est pour cela que dans l'ancienne loi, où les prêtres néanmoins n'étaient encore employés qu'à des mystères et à des sacrifices imparfaits, il leur recommandait tant de se sanctifier : Soyez saints, parce que je suis saint. Or là-dessus raisonnons; c'était un crime pour eux de paraître à l'autel du Dieu vivant, de toucher à ses vases sacrés, de lui immoler la chair et le sang des animaux avec des mains impures. Que sera-ce de le recevoir lui-même, et de porter à cette table où lui-même il se donne à nous, un cœur flétri et une conscience souillée? Je vous le demande, mon cher auditeur, que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de pureté et la pureté même, avec les idées lascives, avec les sales désirs, avec les attachements criminels, avec les plus sensuelles cupidités, et après les honteux excès d'une vie molle et voluptueuse? Que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de charité et la charité même, avec les aigreurs et les ressentiments, avec les haines et les inimitiés, avec le venin de l'envie, avec le fiel de la médisance, avec l'animosité de la vengeance et toute sa malignité? Que sera-ce de le recevoir, ce Dieu de vérité, et la vérité, l'équité même, avec des intrigues, avec des vues, avec des projets et des desseins dans l'âme, pleins d'artifice et de mauvaise foi, pleins de supercherie et d'injustice, pleins de fraude et de trahison pour venir à bout d'une affaire, pour emporter une préférence, pour ménager un intérêt, pour contenter, ou une insatiable avarice, ou une ambition démesurée? Poussez vous-mêmes cette morale, mes frères, et jugez vous vous-mêmes. Est-ce là le distinguer, ce Dieu si saint; est-ce l'honorer dans sa sainteté ; ou dites-moi, si ce n'est pas, ainsi qu'il l'avait prédit de son adorable humanité et parlant de sa Passion, le livrer entre les mains des pécheurs? *Et Filius hominis tradetur in manus peccatorum.* (*Marc.*, XIV.)

De là ce parallèle que faisait saint Chrysostome, et qui peut-être vous surprendra, mais qui ne l'étonnait point, et qu'il ne regarda point comme une exagération, lorsque

ce Père, si éloquent et si solide tout ensemble dans ses pensées et ses expressions, comparait le crime d'un chrétien profanateur du sacrement de Jésus-Christ, à tout ce que les Juifs tramèrent contre lui de plus perfide, et entreprirent de plus violent; car, il est vrai, disait ce saint docteur, les Juifs l'ont vendu, ils l'ont déshonoré, ils l'ont insulté, ils l'ont crucifié. Attentat dont le seul souvenir nous saisit de frayeur, et qui depuis tant de siècles fait toujours sur nos esprits la même impression, et nous jette dans la même consternation. Mais savez-vous, reprenait saint Chrysostome, ce qui renouvelle tout cela, ce qui égale tout cela? Dans un mot je vais vous l'apprendre : c'est que ce sacré corps qu'attachèrent les Juifs à une croix, et qu'ils y firent mourir, vous le recevez dans une âme infectée de la plus mortelle contagion, qui est celle de votre péché; l'un ne lui est pas moins odieux que l'autre : *Illi sanctissimum corpus occiderunt, tu vero polluta suscipis anima.* (S. Chrys.)

De là serons-nous surpris des suites malheureuses qu'attire sur le pécheur sacrilége une telle profanation, un pareil abus du plus redoutable sacrement? Suivons toujours la pensée de l'Apôtre, et attachons-nous à ses paroles. De tous les anathèmes que l'Esprit de Dieu a prononcés, et que nous lisons dans les saints livres, voici, j'ose le dire, l'un des plus foudroyants et des plus capables de répandre une utile terreur dans nos âmes, si nous n'avons pas perdu tout sentiment de religion: Car il ne faut point se flatter, ajoute le saint Apôtre; il ne faut point se persuader que le plus grand de tous les crimes, commis contre un Dieu si grand lui-même et si adorable, n'ait pas sa peine, et une peine proportionnée à sa grièveté. En conséquence du parricide, où l'aveuglement des Juifs et leur fureur les porta contre Jésus-Christ, tout le sang de cet Homme-Dieu, ce précieux sang, tomba sur cette nation infidèle, et les frappa d'une malédiction, à laquelle ils s'étaient eux-mêmes condamnés sans le savoir, et dont ils ne se sont jamais relevés : *Sanguis ejus super nos* (*Matth.*, XXVII.); et en conséquence de l'injure faite à Jésus-Christ dans son sacrement, par le pécheur qui le profane, que mange-t-il, ce profanateur, et que boit-il, lors même qu'il boit et qu'il mange à la table du Seigneur? Ah! mes frères, humilions-nous et tremblons; c'est son propre jugement qu'il mange, et c'est son propre jugement qu'il boit : *judicium sibi manducat et bibit.* (I *Cor.*, II.) De sorte que tout est renversé pour lui, et que, selon le caractère des meilleures choses, de devenir les plus pernicieuses, dès que nous en altérons la vertu, et que nous les pervertissons : ce qui devait être la guérison des plaies de son cœur, les envenime, et lui met la mort dans le sein; ce qui devrait être le prix de sa rançon, le charge d'une dette toute nouvelle, et dont le poids l'accable; ce qui devrait le combler de biens et des plus abondantes bénédictions du ciel, le réduit dans l'extrémité de la misère, et dans la dernière désolation; ce qui devait le rendre sensible pour Dieu, l'éclairer et le toucher, achève de l'endurcir et de l'aveugler; ce qui devait l'approcher de Dieu, le tenir uni à Dieu, l'en éloigne plus que jamais, et l'en sépare presque sans retour; enfin, ce qui devait lui imprimer le sceau d'une heureuse prédestination pour être un jour reconnu et placé parmi les élus, lui imprime le sceau d'une éternelle réprobation, pour être confondu et rejeté parmi les démons! Que dis-je, chrétiens, et quelle horreur? Mais de tout ce que je dis y a-t-il rien qui ne soit renfermé dans la terrible menace de saint Paul? *judicium sibi manducat et bibit.* (*Ibid.*)

Nous en avons un témoignage bien éclatant : c'est celui de Judas. Ce fut dans la loi nouvelle le premier profanateur du corps de son Maître et de son Dieu. Ce fut ce lâche disciple qui dans l'Eglise de Jésus-Christ donna le premier à tant de pécheurs des siècles à venir le damnable exemple d'une communion sacrilége. Ce fut lui qui le premier porta le péché à la plus sainte table, et qui le premier aussi y reçut le plus formidable arrêt. Vous le savez; du moment que ce malheureux, insensible à tous les remords de sa conscience, insensible à tous les reproches du Fils de Dieu, insensible aux avertissements tant de fois réitérés que ce Dieu Sauveur lui fit entendre, eût franchi la barrière, et que sous l'apparence d'un faux respect il eût pris part au même mystère et à la même cène que les apôtres, le voilà livré à Satan, qui dès l'heure même en prend possession; *et post buccellam introivit in eum Satanas.* (*Joan.*, XIII.) Le voilà plongé dans un nouvel aveuglement, et abandonné à tout son sens réprouvé. Il se lève, il se retire, il sort; et où va-t-il? De la table même où il vient de communier, il va chercher les complices de sa noire perfidie, et consommer le détestable dessein qu'il a conçu : *Cum ergo accepisset buccellam exivit continuo.* (*Ibid.*) Endurcissement bien étrange et bien insurmontable! mais suite presque infaillible de la profanation des sacrements, surtout du sacrement le plus excellent et le plus divin. Quand une âme est une fois allée jusque-là, quand une fois elle a pu se rassurer là-dessus, et déposer toute crainte, toute religion, est-il excès où ne la mène cette première démarche? et bien loin d'être effrayée de ce qu'elle a commis, y a-t-il rien désormais qui l'étonne dans tout ce qui se présente à commettre? Triste vérité qui ne regarde pas seulement le monde libertin, mais les plus saintes professions, et les plus saints lieux, mais les plus sacrés caractères; puisque nous la voyons vérifiée dans l'école même de Jésus-Christ, et dans un apôtre.

Il me semble donc que m'adressant à l'un de ces chrétiens sacriléges et profanateurs, je pourrais dans la même amertume de cœur et le même zèle que saint Cyprien, lui appliquer ce que ce grand évêque reprochait avec tant de force à ces apostats qui renonçaient Jésus-Christ en présence des autels. Eh quoi, mon frère, lui dirais-je, également

touché, et d'indignation contre son crime, et de compassion pour sa personne, à l'approche du sanctuaire la frayeur ne vous a-t-elle point saisi ! Vos yeux ne se sont-ils point troublés ? N'avez-vous point senti vos genoux plier, et vos pas chanceler ? *Nonne sensus obstupuit, nonne labavit gressus, caligavit aspectus, tremuerunt viscera?* (Cyprian.) Quoi qu'il en soit, savez-vous ce qui vous est arrivé ? Le comprenez-vous ? Vous êtes venu recevoir de la main du prêtre la victime d'expiation ; et vous même aux pieds du prêtre vous vous êtes rendu une victime d'abomination : car, ne vous y trompez pas, c'est-là que vous avez sacrifié votre foi, que vous avez sacrifié votre espérance, que vous avez sacrifié votre salut, et par conséquent que vous vous êtes sacrifié vous-même : *Ipse ad aras hostia, victima ipse venisti.* (Id.)

Sur cela, chrétiens auditeurs, que nous reste-t-il ; et dans la juste appréhension d'un crime tel que je viens de vous le représenter, et des suites qu'il traîne après soi, que devons-nous conclure de l'un et de l'autre ? Ce que saint Paul lui-même en a conclu, et ce qui doit être pour nous le plus puissant, mais aussi le plus nécessaire, et même l'unique préservatif : Que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.* Qu'il s'éprouve, et que ce soit une épreuve de lui-même exacte et solide ; qu'il s'éprouve, et que ce soit une épreuve de lui-même, si je puis ainsi m'exprimer, forte et généreuse. Remarquez ceci, s'il vous plaît : Que l'homme, dis-je, s'éprouve : Et qu'est-ce que cette épreuve exacte et solide ? Je vous l'ai déjà fait entendre : un retour sur soi-même, pour bien juger de soi-même, et pour voir si la disposition de son âme peut convenir à la sainteté du mystère où il veut participer. Ce n'est pas tout ; mais que l'homme encore s'éprouve ; et qu'est ce que cette épreuve forte et généreuse ? une détermination ferme et immuable, une volonté délibérée et absolue où il doit s'établir, de ne ménager rien, quelque effort qu'il y ait à faire ; et de se soumettre à tout, plutôt que de profaner jamais un sacrement si vénérable, et d'en abuser. Double épreuve qui retranchera les deux principes les plus ordinaires des communions indignes : l'un est une criminelle illusion, et l'autre une lâche irrésolution. Que ne suis-je assez heureux pour vous bien imprimer ces leçons dans l'esprit : ne les perdez pas.

Car, s'il y a des communions sacriléges, s'il y en a partout et dans tous les états, en voici le premier principe, et c'est ce que j'appelle illusion. On se croit suffisamment préparé, lorsqu'on ne l'est pas ; et on ne l'est pas, quoiqu'on pense l'être, parce qu'on n'y a, ni donné le temps, ni apporté le soin, ni fait l'attention que requiert indispensablement la plus grande action du christianisme. On se contente d'une préparation vague et superficielle, où l'on ne veut entrer dans aucun détail de mille points qui intéressent la conscience, où l'on n'éclaircit rien, où l'on n'approfondit rien. On se contente d'une préparation courte et précipitée, comme si quelques moments, où l'on ne se bornerait pas dans la discussion d'une affaire humaine et même très-légère, devaient suffire pour démêler tant de pensées, de sentiments, de vues, d'intentions, de paroles, de faits si différents les uns des autres, dont on a à se rendre compte ; et cela au bout de plusieurs mois, souvent au bout de toute une année. On se contente d'une préparation fausse et palliée : je ne veux pas dire que ce soit une préparation hypocrite où l'on cherche à tromper les autres ; mais encore une fois je dis une préparation fausse où l'on dissimule avec soi-même, et l'on se trompe soi-même. On se persuade que tel ressentiment qu'on a dans le cœur ; que tel refroidissement où l'on vit à l'égard de cette personne ; que telle habitude et telle liaison qu'on entretient avec celui-ci, ou avec celle-là ; que telle liberté qu'on se donne dans les conversations ; que telles pratiques et telles manières d'agir dans le commerce de la vie ; que telles peines qui naissent sur certains divertissements et certains spectacles, sur certaines sociétés et certaines intrigues, sur certaines acquisitions et certaines possessions ; que cent choses de cette nature ne doivent point être des sujets d'inquiétude en communiant. On passe par-dessus ces prétendus scrupules, et l'on paraît avec confiance à la table de Jésus-Christ. Mais, dites-vous, je suis en effet convaincu que j'y puis ainsi paraître. Vous en êtes convaincu, je le sais : mais votre conviction n'est qu'une erreur ; et c'est de cette erreur qu'une épreuve de vous-même plus exacte vous détromperait. Or, si vous n'usez pas de ce moyen, si vous craignez même d'en user, parce que vous craignez de trop apercevoir de sujets capables de vous troubler, dès là votre erreur est une erreur volontaire ; par conséquent une erreur sans excuse ; et dans cette erreur condamnable et inexcusable quel fonds devant Dieu y a-t-il à faire sur votre communion ?

Encore est-ce peu que cette épreuve de vous-même soit aussi exacte et aussi solide que l'ordonne l'Apôtre, si ce n'est dans le sens que je l'entends, une épreuve généreuse et forte. Sans cela vous éviterez l'écueil d'une criminelle illusion ; mais vous tomberez dans celui d'une lâche irrésolution. Car, pour vous développer toute ma pensée, combien y a-t-il de ces conjonctures critiques où l'on profane le sacrement, non par ignorance de son état, mais par défaut de fermeté et de courage à sortir de son état ? On se trouve chargé d'un de ces péchés qui coûtent tant à révéler : on l'aime malgré toute sa honte, et l'on y est attaché. Cependant arrivent des jours où il faut approcher de l'autel, pour ne pas donner lieu à de fâcheux raisonnements, ni à de justes soupçons. Dans une maison, une femme, une fille, un domestique seraient remarqués, s'ils laissaient passer une fête solennelle, une Pâque sans s'acquitter de leur devoir.

Dans une assemblée, dans une société régulière ce serait un scandale si l'on manquait à communier, ou une fois au moins, ou même plusieurs fois chaque semaine. Le ministre consacré au service du Seigneur a des engagements indispensables qui l'obligent de célébrer les saints mystères : En de telles extrémités quel parti prendre? De recourir à un confesseur, de lui confier son désordre, d'y renoncer de bonne foi, c'est l'unique remède : on le sait assez, on se le dit assez; mais on ne peut s'y résoudre. Soit confusion qui retient, soit passion du cœur qui arrête, on n'a pas la force de se déclarer, et encore moins de se détacher. La conséquence, c'est qu'après avoir balancé quelque temps, quelque temps hésité, et disputé avec soi-même, on se détermine enfin; on ne veut plus rien voir, et on se jette en aveugle dans le précipice. On marche, on avance, on prend place au banquet céleste, et tout pécheur qu'on est, on y mange le pain des anges. Là, sous l'œil d'une mère, vient se ranger une jeune personne qui veut ôter toute défiance de sa conduite et de son égarement. Là, sous l'œil d'un maître, vient se ranger un domestique qui veut couvrir son libertinage et ses débauches. Là, sous les yeux d'une compagnie dont on est membre, vient se ranger un particulier qui veut garder les dehors, et cacher des faiblesses indignes de sa profession. Là, sous les yeux d'une ville, vient se ranger un magistrat, un homme constitué en dignité, qui veut donner l'exemple et se maintenir dans l'estime publique. Là même, le dirai-je, là, revêtu des vêtements sacrés, et s'employant aux fonctions de son sacerdoce, vient se montrer le prêtre, qui, sous le voile du temple, veut tenir secret ce que son cœur ne cesse point de lui reprocher, et ce qui le déshonorerait pour jamais en déshonorant son caractère. Ah! que faites-vous, perfide Judas? *Juda, Juda!* Ame noire, que faites vous, et où venez-vous? *Ad quid venisti?* Vous trahissez votre Dieu, et vous le trahissez par un baiser : *Osculo Filium hominis tradis!* (*Luc.*, XXII.) Or, voilà encore une fois ce que doit prévenir cette épreuve de nous-mêmes efficace et résolue, forte et généreuse.

Que l'homme donc, je le répète toujours, et je ne puis trop insister sur ce point, que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.* (I *Cor.*, II.) Qu'il s'éprouve et qu'il voie, non point s'il est digne de la communion (car, qui le fut jamais, et qui le sera?); mais s'il n'en est point positivement et absolument indigne. Qu'il s'éprouve et que témoin de son indignité actuelle et formelle, il recueille tout ce qu'il a encore de foi pour s'affermir, mais inébranlablement, dans l'une de ces deux dispositions: ou de se préparer par la pénitence à la communion, ou de s'abstenir de la communion. Qu'il s'éprouve; et parce que de ne pas communier, c'est d'ailleurs se causer un dommage infini; que c'est violer un précepte de l'Eglise très-exprès, que c'est scandaliser le peuple de Dieu, qu'il s'efforce d'abattre le mur de séparation qui le tiendrait éloigné de la table de Jésus-Christ, et le priverait de son souverain bien. Qu'il lève tout obstacle, qu'il rompe tout commerce, qu'il surmonte toute habitude; qu'il dévore tout ennui, tout dégoût; qu'il s'assujettisse à toute condition : il en sera pleinement dédommagé; et par où? Par la consolation toute chrétienne, et l'avantage inestimable de pouvoir avec la pureté de l'âme communier dignement, et de pouvoir même, avec la piété de l'âme, communier saintement. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si par l'innocence et la pureté de l'âme je suis en état de communier dignement, je suis par là même en communiant, à couvert d'une sacrilége profanation; mais si de plus je ne me trouve pas la ferveur et la piété de l'âme en état de communier saintement, sans faire de ma communion la matière d'un crime, je la rends du reste infructueuse, et j'empêche que ce ne soit pour moi, autant qu'elle le peut être, un moyen de sanctification.

Il est donc d'une extrême conséquence, après vous avoir prémunis contre l'affreux désordre et les suites déplorables d'une communion indigne, que je vous porte encore plus avant, et que je vous ouvre une voie plus excellente : *Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro* (I *Cor.*, XII); c'est-à-dire que je vous donne l'idée d'une sainte communion, et que je vous en trace les règles. Or, ce que les maîtres de la vie intérieure et dévote ont dit de l'oraison : qu'elle consiste en réflexions, en affections, en résolutions, je le dis ici de la communion ; et c'est à quoi je puis réduire dans une exposition simple et courte, mais solide et instructive, tout ce qui en fait de notre part la sainteté. Saintes réflexions par rapport à l'esprit, saintes affections par rapport au cœur, saintes résolutions par rapport aux œuvres et à l'édification des mœurs. Saintes réflexions où la piété s'allume et s'excite; saintes affections où la piété s'épanche et agit; saintes résolutions où la piété se fortifie et s'affermit. Que l'esprit volage et sans application laisse évanouir ces réflexions qui le doivent occuper; que le cœur sec et sans onction laisse refroidir ces affections qui le doivent animer; que ces résolutions faibles et sans consistance ne fassent qu'une impression légère et prompte à s'effacer : Qu'est-ce alors que la communion? Ce que sont tant de communions tièdes et lâches, tant de communions inutiles et stériles, tant de communions d'où l'on sort les mains vides, si je puis parler de la sorte, après avoir néanmoins reçu le plus précieux de tous les talents, et d'où l'on se retire aussi pauvre que jamais, après avoir été enrichi du plus grand de tous les dons, je veux dire tant de communions qui ne changent rien, qui ne réforment rien, qui ne nous élèvent à rien. Appliquez-vous, je vous prie, tandis que je

reprends tout ceci, et que je vais suivre de point en point le plan que je me suis proposé.

Saintes réflexions. Le premier mobile de l'âme c'est la réflexion : comment cela ? Parce que l'âme ne s'affectionne qu'autant qu'elle connaît ou qu'elle croit connaître; et que la diversité des vues qui la conduisent fait la diversité de ses sentiments. De ce principe il suit que plus nous sommes éclairés des vues de la foi, de ces grandes vues sous lesquelles nous devons envisager nos mystères, et entre les autres mystères celui de nos autels, plus la piété s'enflamme, et, par conséquent, que ce doit être là le premier soin de l'âme chrétienne en se disposant à la communion. Telle était aussi la maxime de saint Chrysostome. Prenez garde, mon frère, dit ce saint docteur dans la soixantième de ses *Homélies au peuple d'Antioche*, prenez garde et ne croyez pas que ce soit assez d'approcher du Seigneur et de son sacrement, si vous en approchez sans piété et négligemment. Mais cette piété, peut-être ralentie et assoupie, comment la réveillerez-vous, de quoi la nourrirez-vous, par où l'entretiendrez-vous? Par la pensée. *Cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris.* Oui souvenez-vous et pensez, mais attentivement, mais solidement, mais à loisir et fréquemment, où vous êtes appelé et à quelle table vous êtes invité : *Cogita* ; ouvrez les yeux de l'esprit ; et comme Moïse, selon l'expression de l'Ecriture, voyait l'Invisible même, contemplez-le sous ces viles espèces qui nous le dérobent, et portez vos regards au travers des nuages qui l'environnent : *Cogita.* Considérez-le se présentant à vous dans son tabernacle, et dans cette communion pascale, tel qu'il se présenta aux Juifs dans cette célèbre et dernière entrée qu'il fit à Jérusalem : Comme un roi plein de majesté, quoiqu'il ne la découvre pas encore et qu'il en cache même l'éclat sous de faibles apparences; comme un Messie envoyé de Dieu, et Dieu lui-même, qui du séjour et du trône de la gloire daigne s'abaisser jusqu'à vous et vous honorer de sa visite; comme un vainqueur qui veut vous soumettre à l'empire de sa grâce et triompher dans vous de la chair et du monde, de toutes les passions qui nous tyrannisaient et vous corrompaient; comme un Sauveur qui, touché de compassion, vient rompre les liens de vos habitudes criminelles, vous délivrer des engagements du péché, et répandre sur vous avec profusion ses miséricordes; comme un médiateur qui, malgré vos égarements passés et toutes vos infidélités, se donne à vous pour être le gage de votre réconciliation avec Dieu, pour en être la victime et vous en assurer les fruits; comme le pasteur de votre âme ; comme le médecin de votre âme, comme le docteur et la lumière de votre âme; comme l'aliment, le soutien, la vie de votre âme : *Cogita.* Enfin rappelez tout ce que vous fournit la religion ou tout ce qu'elle vous fournira dès que vous voudrez l'écouter et la consulter. Voilà comment vous pourrez, ou rallumer votre piété si le relâchement l'avait éteinte, ou la renouveler et la faire croître, si vous avez toujours conservé quelques étincelles de son premier feu et de sa première ferveur : *cogita quali mensa fruaris.*

Et, en effet, qu'une âme ait toutes ces idées bien vives et bien imprimées dans la mémoire, il est impossible qu'elle n'en ressente pas l'efficace et la vertu. Est-il nécessaire alors de lui recommander le respect, l'attention, le recueillement ? Est-il nécessaire qu'on l'exhorte à oublier tout objet créé, et à se renfermer tout entière dans la vue de son Dieu et de son Créateur ? Est-il nécessaire qu'on lui apprenne à composer ses sens et qu'on s'étende là-dessus en de longs préceptes ? Dans un moment elle sait tout cela; et pour tout cela il ne lui faut, ni le secours d'une lecture qui l'attache, ni la conduite d'une méthode qui la dirige. Eh ! comment pourrait-elle se dissiper et se distraire, lorsqu'elle est investie de la majesté du Très-Haut ! Comment pourrait-elle, donner entrée à de vains fantômes, lorsqu'elle est toute remplie de la Divinité même ? Comment oserait-elle lever les yeux, lorsqu'à la présence du souverain Maître une pudeur toute sainte la confond, où qu'une frayeur toute religieuse la saisit ? Comment prêterait-elle l'oreille à une parole oiseuse et passagère, lorsqu'elle a dans elle-même, où qu'elle est prête d'y recevoir le Verbe éternel ? Comment descendrait-elle vers la terre, lorsqu'elle est comme saint Paul ravie dans le ciel : car voilà ce que produisent ces hautes considérations dont elle est frappée. Que tout passe autour d'elle, et que tout repasse; que tout auprès d'elle se remue, et que tout agisse; ayant des yeux elle ne voit rien, ayant des oreilles elle n'entend rien, ayant des sens elle n'est sensible à rien. Il n'y a, à ce qu'il lui semble, dans l'univers que Dieu et elle.

Ainsi parut Esther devant Assuérus. L'Ecriture nous représente cette vertueuse reine dans l'éclat le plus brillant de sa beauté, mesurant toutes ses démarches, comptant tous ses pas, réglant toutes ses œillades, étudiant toute sa personne; pourquoi ? Parce qu'elle sait où elle va se produire, et qu'elle a dans l'esprit toute la grandeur du monarque vivement empreinte. Encore toute parée qu'elle est, tout accoutumée qu'elle doit être à cette splendeur du prince qu'elle a déjà vu tant de fois dans le même appareil et au milieu de la même cour, on dirait que c'est pour la première fois qu'elle vient à lui. Assuérus est pour elle un objet toujours nouveau. Elle entre, et son visage pâlit : elle avance, et tout son corps est dans le tremblement : elle approche, et malgré l'apui qui la soutient, elle tombe pâmée au pied du trône. Le prince court à elle, lui tend les bras, s'empresse de la relever. Esther qu'avez-vous, que voulez-vous ? *Quid habes Esther?* (*Esther*, XV.) Ah ! Seigneur, répond la princesse rassurée par la voix qu'elle entend, et commençant à reprendre ses

esprits, je vous ai vu, Seigneur ; mais comment vous ai je vu ? je vous ai vu comme l'ange de Dieu : *Vidi te quasi angelum Dei.* (*Esther*, XV.) Or, chrétiens, de l'avoir vu comme l'ange de Dieu, c'était assez pour la réduire en cet état ; que sera-ce pour une âme, après avoir bien contemplé le sacrement de son Seigneur, de l'y voir, non point précisément comme l'ange de Dieu, mais comme le Dieu des anges, mais comme le Dieu du ciel et de la terre, mais comme son Dieu ?

De là même jugeons, mes frères, pourquoi dans la communion nous nous trouvons si peu attentifs et si peu appliqués ; pourquoi nous avons tant de peine à fixer une imagination libertine et déréglée, qui sans cesse nous échappe, ou nous emporte avec elle ; pourquoi tant de souvenirs profanes, d'affaires humaines semblent attendre ce moment pour s'offrir à nous et nous troubler; jugeons-le, et si nous avons à nous plaindre, ne nous plaignons que de nous-mêmes, puisque c'est de nous-mêmes que tout le mal procède. Et le moyen que l'esprit ne fût pas sujet à ces égarements et à ces dissipations, de la manière dont on vient à la sainte table ? On y vient sans savoir presque ni où l'on va, ni pourquoi l'on y va. On y vient sans avoir une fois pris soin de se retirer en soi-même, ni de s'élever à Dieu. On y vient immédiatement et sans intervalle après un entretien, après une étude, après un travail, après un embarras d'occupations tumultueuses, où l'âme s'est toute répandue au dehors, et, si je l'ose dire, comme toute évaporée. C'est ainsi que le prêtre monte à l'autel. C'est ainsi que des personnes pieuses, où prétendues telles, s'ingèrent avec assurance dans le sanctuaire. C'est ainsi qu'un homme, qu'une femme du monde s'y assemblent à certains jours de cérémonie et à certaines solemnités. Dites alors tant qu'il vous plaira, que dans toutes ces distractions et toutes ces évagations, il y a plus de fragilité que de volonté. Accusez-en la faiblesse naturelle, la vivacité du tempérament : pour moi dans un mot je vous réponds, *cogita, cogita.* Une sérieuse méditation corrigerait tout. Dans un exercice anticipé elle rappellerait l'âme à elle-même, et la disposerait. Elle l'entretiendrait d'utiles sujets et de ces saintes réflexions qui doivent occuper l'esprit. Elle ferait plus ; et par là même elle exciterait ces saintes affections qui doivent encore animer le cœur.

Saintes affections ! Que vous en dirai-je, chrétiens ? Ce sont de ces secrets qu'il n'est pas permis, selon saint Paul, de produire au jour ; ce sont de ces sentiments qui, conçus dans le cœur, ne peuvent être compris que par le cœur même qui les a formés : *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* (*II Cor.*, XII.) Qu'on les arrange sur le papier, qu'on en remplisse les livres, qu'on en compose des volumes entiers, l'âme dans son langage, et à cet heureux temps où le Dieu qu'elle possède la possède elle-même et l'inspire, en dit plus mille fois que n'en peuvent exprimer les plus longs discours, et que n'en peuvent contenir tous les écrits et tous les traités. Ne nous en étonnons point, Elle a dans elle le Maître qui l'instruit non par de sèches spéculations, mais par une pratique actuelle, où, sans lui dicter expressément ce qu'il faut faire, il le lui fait faire ; et sans lui marquer ce qu'il faut sentir, il le lui fait éprouver. Elle a dans elle le Dieu de son cœur, qui le tourne, qui le meut, qui l'attendrit, qui l'embrase, qui le dilate, qui le resserre, qui l'élève, qui l'abaisse selon les divers mouvements de cet esprit dont a parlé l'Apôtre, et dont les opérations, quoiqu'il soit toujours le même, sont si différentes. Elle a dans elle le Dieu du ciel; et par conséquent elle a le principe de tous ces ravissements et de tous ces transports où les saints se sont abandonnés et qui les enlevaient hors d'eux-mêmes.

De là est-il rien dans l'amour de si vif et de si ardent, dont l'âme ne soit brûlée et toute consumée ? O sacrement d'amour ; de votre amour pour moi, mon Dieu, et de mon amour pour vous ! O sacré lien qui vous unit à moi, et qui m'unit à vous ! *O sacramentum pietatis ! o vinculum charitatis !* De là est-il rien dans la confiance de si intime et de si consolant, dont elle ne goûte toutes les douceurs ? Vous daignez, Seigneur, reposer dans mon sein ; et c'est dans le vôtre que je reposerai éternellement moi-même. C'est là que je trouverai la paix et le salut : *in pace, in idipsum dormiam et requiescam.* (*Psal.* IV.) De là est-il rien dans la reconnaissance de si généreux et de si grand, où elle ne voulût se porter, et qui la pût arrêter ? Vous avez dit, Seigneur, que celui qui mangera votre chair vivra pour vous. Que ne puis-je, après avoir vécu pour vous et par vous, vous rendre vie pour vie et mourir encore pour vous : *Quis mihi hoc tribuat ut moriar pro te ?* (*II Reg.*, XVIII.) De là est-il rien de si vil et de si abject, où son humilité ne voulût descendre; où elle ne voulût s'abîmer et se concentrer ? Vous, mon Dieu, vous au milieu de moi, vous dans moi ! Ah ! Seigneur, retirez-vous, éloignez-vous, et me laissez dans le fond de ma misère : *Exi, exi à me, Domine.* De là quel dévouement à Dieu, quelle joie en Dieu, quels élancements vers Dieu ! Tout en est pénétré dans moi, Seigneur ; tout en a tressailli, mon cœur, ma chair, toutes mes puissances; *cor meum et caro mea exsultaverunt in Deum vivum* (*Psal.* LXXXIII.)

Vous me direz que ce sont là des grâces particulières; que ce sont de ces impressions divines que le Seigneur n'a pas fait dépendre de nous. Il est vrai, ce sont des grâces de Dieu ; mais ces grâces, on peut les demander, on peut les mériter, on peut faire effort pour les obtenir et pour se les attirer. Quand donc dans une communion vous demeurez, mon cher auditeur, si froid et si indifférent ; quand votre cœur tarit si vite, et que pour peu qu'il ait parlé à Dieu, il ne lui reste plus rien à dire; quand le dégoût vient sitôt et si aisément vous prendre, et que le rebut où vous êtes, que l'impatience vous rend les moments si longs, et la présence de Jé-

sus-Christ si ennuyeuse, il n'est pas difficile d'en découvrir la cause; et la voici. C'est que vous voulez que Dieu fasse tout en vous, et que vous ne voulez rien faire avec Dieu; c'est qu'ennemi de toute contrainte et de toute gêne, vous vous tenez devant Dieu dans un repos oisif, et dans une indolence pleine de paresse; c'est qu'au milieu du désert où votre âme est affamée et dépourvue de toutes choses, vous attendez tranquillement la manne du ciel, et qu'à peine vous vous donnez le soin de la recueillir. Cet état d'aridité, et de sécheresse est quelquefois une épreuve de Dieu, et quelquefois un châtiment de Dieu; mais, quoi que ce soit, ou châtiment, ou épreuve, Dieu veut alors que vous pressiez, que vous sollicitiez, que vous vous intéressiez, que vous combattiez comme Jacob. Ce saint patriarche luttait avec l'ange, et l'ange voulut le quitter : *dimitte me; (Gen.*, XXXII.) laissez-moi. Mais non, répliqua Jacob, vous ne me quitterez point, que vous ne m'ayez béni : *non dimittam, donec benedixeris mihi.* (*Ibid.*) Voilà, âme chrétienne, comment Dieu veut que vous agissiez vous-même; que par une sainte violence vous le forciez en quelque manière de se montrer à vous, de se communiquer à vous, de commercer intérieurement avec vous : *non dimittam, donec benedixeris mihi.* Eh! Seigneur vous avez dit : Frappez et on vous ouvrira; appelez, et on vous répondra; demandez, et on vous accordera. Or, je frappe, mon Dieu; j'appelle, je crie; et jusqu'à quand me tiendrez-vous votre sein fermé! jusqu'à quand mon cœur, cette terre dure, manquera t-il d'une goutte de rosée qui l'amollisse, et d'une étincelle de feu qui l'échauffe? Car il ne faut qu'une goutte, qu'une étincelle pour en amollir toute la dureté, et pour en faire fondre toute la glace. Voulez-vous m'éprouver, Seigneur; voulez-vous me punir? Vos ordres me seront toujours respectables, et vos jugements toujours adorables; mais du reste, en les respectant et en les adorant, je ne cesserai point de vous réclamer, et je ne partirai point d'auprès de vous, que vous ne m'ayez favorisé d'un de vos regards : *non dimittam donec benedixeris mihi.*

Ce ne sera pas en vain, mon cher auditeur, que vous ferez de telles instances. Le Sage nous avertit que la fin de l'oraison vaut mieux que le commencement : et je puis ajouter que souvent une communion commencée sans goût et sans nul sentiment d'une dévotion affectueuse, finit par les plus vives ardeurs et les plus douces consolations, quand l'âme, en apparence délaissée de Dieu, ne se néglige et ne se délaisse point elle-même. Jacob, après avoir combattu toute la nuit, reçut la bénédiction qu'il demandait; et Dieu, touché des saintes agitations et des saintes inquiétudes d'une âme qui soupire après lui, tire enfin le voile qui le cachait à ses yeux. Elle le voit, elle le sent; et dans ce retour favorable, combien est-elle abondamment récompensée de ce qu'il lui en a coûté pour le trouver? Il n'y a que Dieu et elle qui le puissent bien connaître.

Encore, n'en demeure-t-elle pas là : mais, parce qu'après tout, ni réflexions, ni affections, ne sont rien sans la pratique, quel fruit retire-t-elle des unes et des autres? Je l'ai dit, et c'est par où je conclus. Ce sont de saintes résolutions qui l'attachent inviolablement à Dieu, et la portent désormais à la plus parfaite observation de ses devoirs? Tout le reste est bon; mais on peut dire qu'il ne l'est qu'autant qu'il nous dispose et qu'il nous conduit à ce point capital, de nous renouveler dans le service de Dieu, et de nous rendre plus réguliers et plus chrétiens. Tellement, mon cher auditeur, que votre communion, pour être aussi sainte que Dieu le veut et que l'Eglise le demande, en vous invitant à la table de son époux, doit vous mettre dans la même disposition que saint Paul, lorsqu'à la présence et à la voix de Jésus-Christ qui se fit entendre à lui, il s'écria: Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (*Act.*, IX). L'Apôtre le dit : et comment? Il le dit dans un premier mouvement de la grâce qui le transportait; et l'impression que fit sur son cœur cette grâce divine, ne se borna point à de vains sentiments ni à des paroles, mais passa tout d'un coup aux effets et à l'action : *quid me vis facere.* Il le dit sans exception, sans ménagement, sans réserve : *quid?* Qu'est-ce, Seigneur, et que vous plaît-il de m'ordonner? C'est à vous de me le déclarer; et quoi que ce soit, c'est à moi de l'exécuter. *Quid?* Il le dit, et ce fut une protestation aussi efficace et aussi constante, qu'elle était sincère et vive. Comme il l'avait promis, il l'observa; et désormais il n'eut d'autre soin que d'accomplir fidèlement toutes les volontés du Seigneur : *Domine, quid me vis facere?* Ainsi donc parle un chrétien étroitement uni à son Sauveur et à son Dieu. Voilà ce qu'une sainte communion opère en lui : *Domine, quid vis?* C'est ici, Seigneur, c'est à cette table où j'ai le bonheur de paraître, et où vous m'avez reçu, que vous vous expliquez plus particulièrement et plus expressément. Parlez, mon Dieu, et daignez vous expliquer à moi. Qu'y a-t-il dans toute ma conduite à changer, et que voulez-vous que j'y corrige? que voulez-vous que je vous sacrifie? *Quid?* Cette habitude, cette inclination, cette passion? *Quid?* Ce respect humain, ces intérêts, cette animosité, cette mondanité, cet amour de moi-même, et cette sensualité? *Quid?* tant de négligences et d'omissions; tant de tiédeurs et de lâchetés; tant de dissipations et d'amusements. *Quid?* Dès aujourd'hui je retranche tout cela, je réforme tout cela; je vais à tout cela chercher les remèdes convenables et les y appliquer: c'est-à-dire, mon Dieu, que par la grâce de votre sacrement, qui me conduira et qui me soutiendra, je vais opposer à tout cela des règles toutes contraires et des mœurs toutes nouvelles. Car, n'est-ce pas là ce que vous exigez de ma reconnaissance, et ce que je ne puis vous refuser, sans une ingratitude monstrueuse? *Domine, quid me vis facere?*

Plaise au ciel, mes chers auditeurs, que vous le pensiez de la sorte et que vous le disiez de cœur ! Plaise au ciel que ce soient là des promesses durables et des résolutions fermes et inébranlables ! Voilà comment vous répondrez aux desseins de Jésus-Christ, qui vous fait annoncer par son ministre ce qu'il fit dire par ses apôtres à cet homme de l'Evangile : *Apud te facio Pascha; (Matth.*, XXVI.) je veux faire avec vous la Pâque. Il le veut, et il vous y invite. Il veut qu'en vertu de cette Pâque, vous le possédiez dès maintenant pour le posséder dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc

SERMON XL

Pour le lundi de la Semaine Sainte

SUR L'AUMONE.

Pauperes semper habetis vobiscum. (*Matth.*, XXVI.)

Vous avez toujours des pauvres parmi vous.

Le Fils de Dieu le disait à ses disciples, et je puis bien vous le dire moi-même, chrétiens, sans avoir besoin d'autre preuve, pour vérifier cette parole, que de votre expérience et du témoignage de vos sens. *Pauperes semper habetis vobiscum :* Vous avez toujours des pauvres devant vous, et autour de vous, et bien loin que ce nombre présentement en soit plus petit qu'il ne l'était du temps que le Sauveur des hommes parut sur la terre, n'est-il pas au contraire plus grand que jamais? Le mal, après tout, serait moins à plaindre, si l'on voyait croître à proportion la charité des fidèles, et si les secours devenaient plus abondants à mesure que les pauvres se multiplient et que leurs nécessités augmentent. Mais, par un effet tout opposé, plus la charité devrait s'allumer, plus elle se refroidit; et plus il y a de misères dans le monde, moins on s'empresse d'y exercer la miséricorde.

Ce n'est pas qu'on ne déplore les calamités publiques, ni qu'on ne soit éloquent à les exagérer. On en parle, on se dit les uns aux autres, et l'on étale avec une compassion apparente tout ce qu'on sait du pitoyable état et des villes et des campagnes. Rien de plus vif ni de plus touchant que le récit qu'on en fait, et que les circonstances qu'on en raconte. Cependant, si je ne craignais pas d'offenser mes auditeurs par une comparaison de notre évangile, je leur mettrais devant les yeux cet avare disciple, qui condamnait Madeleine, et regrettait la précieuse liqueur qu'elle répandait sur les pieds de Jésus-Christ, parce que, disait-il, on eût pu faire de ce parfum une somme considérable, et l'employer pour les pauvres; mais qui, dans le fond, selon la remarque de l'Evangile même, se souciait peu des pauvres, et n'avait en vue que son intérêt : *Non quia de egenis pertinebat ad eum.* (*Joan.*, XII.) C'est ainsi que chacun, dans la société humaine, rapporte tout à soi-même, et n'est occupé que de soi-même : de sorte que malgré tous les discours qu'on tient, malgré tout le zèle qu'on témoigne quelquefois pour le soulagement du prochain, les pauvres n'en sont pas plus assistés, et restent toujours dans la même disette et le même délaissement.

Or, il est temps que je m'explique sur une matière si importante ; il est temps que je travaille à vous inspirer une charité plus agissante et plus libérale. C'est une des obligations les plus essentielles du sacré ministère dont je suis honoré; et si jusqu'à présent j'ai différé d'y satisfaire, ce n'a pas été sans une raison particulière. J'ai cru qu'aux approches de cette fête solennelle que nous allons célébrer, je trouverais un accès plus facile auprès de vous ; que l'onction de piété dont vos cœurs à ces saints jours seraient pénétrés, les rendrait plus sensibles ; et que devant, par la plus insigne de toutes les grâces, participer à la table du Seigneur, la reconnaissance vous engagerait plus fortement à nourrir vous-mêmes ces pauvres et à les secourir dans leur indigence.

Quoi qu'il en soit, je viens, mes frères, vous entretenir de l'aumône. Je viens, dans un sens spirituel et figuré, vous apprendre à imiter ce que fait aujourd'hui Madeleine. Nous la voyons une seconde fois prosternée en la présence de Jésus-Christ. Elle verse sur les pieds de ce Dieu Sauveur un baume de très-grand prix et par rapport à nous, dit saint Augustin, ces pieds du Sauveur, ce sont les pauvres, et ce baume, qui de sa bonne odeur remplit toute la maison, ce sont nos aumônes. Suivons l'exemple de cette sainte amante du Fils de Dieu, conclut ce père : nous ne pouvons dans la pratique de la charité nous proposer un modèle plus accompli.

Devoir de l'aumône ; devoir que nous allons considérer sous deux idées bien différentes, mais en même temps bien propres l'une et l'autre à frapper nos esprits et à nous intéresser. Car je ne dois rien ménager, chrétiens, pour vous faire connaître une de vos obligations la plus étroite, quoique la plus négligée, et pour vous en faire concevoir les conséquences, que vous n'avez peut-être jamais comprises. Je prétends donc tout à la fois vous proposer ici l'omission de l'aumône, comme un sujet de damnation, et la pratique de l'aumône comme un moyen de salut. Sujet de damnation pour vous, âmes dures envers les pauvres : première partie. Moyen de salut pour vous, âmes compatissantes et libérales à l'égard des pauvres : seconde partie. Deux motifs les plus puissants pour exciter votre charité; l'un de crainte, l'autre d'espérance. Implorons le secours du ciel, par l'intercession de Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que l'aumône soit un devoir, et que manquer à ce devoir ce soit une négligence digne de reproche et une omission répréhensible, il n'y a personne qui n'en convienne, pour peu qu'on soit instruit de la morale evangelique et de ses maximes. Mais que ce devoir de l'aumône soit un devoir essentiel dans la religion ; que ce soit un de ces devoirs dont le salut dépend et dont l'omission

expose à une réprobation éternelle, voilà de quoi l'on ne paraît pas bien persuadé, et pourquoi j'avance d'abord en général que c'est un sujet de damnation. Je dis plus; et si l'on reconnaît l'étroite obligation de l'aumône, du reste y met-on dans la pratique tant de modifications, de conditions, que ce ne serait, à nous en croire, qu'un de ces sujets de damnation, d'autant moins à craindre qu'ils sont plus extraordinaires et moins fréquents ; mais je soutiens que c'est un sujet de damnation très-commun et pour lequel il doit y avoir un grand nombre de réprouvés. Enfin, parce qu'on ne voit pas dans toute sa grièveté le crime d'une âme indifférente à l'égard des pauvres, et insensible à leurs besoins, on est en quelque sorte surpris que Dieu pour cela use envers nous d'une telle rigueur et qu'il nous ferme à jamais le sein de sa miséricorde; mais je pose pour dernière vérité, que de tous les sujets de damnation, il n'en est point de plus raisonnable ni de mieux fondé. Peut-être en développant ces trois articles, troublerai-je bien des consciences tranquilles jusqu'à présent et sans scrupule sur une matière dont les conséquences néanmoins sont si terribles. Mais il est bon, mes frères, de vous donner d'utiles remords et d'y employer toute l'efficace de la parole de Dieu, afin que vous en profitiez et que les pauvres soient soulagés.

Omission de l'aumône, sujet de damnation : Il n'y a qu'à ouvrir l'Évangile pour en avoir une preuve sans réplique. Je vois le lugubre appareil de ce jugement formidable où nous serons tous appelés à la fin des siècles; je vois au milieu de l'univers assemblé, paraître avec toute sa puissance et dans tout l'éclat de sa gloire le souverain Juge des vivants et des morts. Il lance sur une troupe confuse des regards foudroyants; il les éloigne de sa présence; il les frappe de sa malédiction; il les condamne au feu éternel; il leur ôte tout espoir : *Discedite a me maledicti in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV.) Quel arrêt! quel anathème! Je cherche le crime, et je me figure qu'à la vue du monde entier, le Dieu vengeur qui les rejette et qui veut bien rendre raison, de la sévérité de sa justice leur va reprocher d'infâmes débauches, de sales voluptés, de noires perfidies, de sacriléges profanations : mais je n'entends rien de tout cela; et il semble que toute la loi soit renfermée dans un point, le voici. Car j'ai eu faim, dit le Seigneur, et vous ne m'avez pas donné à manger : J'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire; je ne savais où me retirer ni où me loger, et vous n'avez pris nul soin de me recueillir : *Esurivi*, *sitivi*, *hospes eram* (*Ibid.*), et le reste.

Cependant, quand l'ont-ils vu, cet Homme-Dieu réduit en de telles nécessités! Ah! il est vrai, répond-il lui-même, ce n'était pas moi en personne qui souffrais; mais je souffrais dans la personne de mes frères; mais je souffrais dans mes membres qui sont les pauvres. Il est vrai, ces pauvres si obscurs et si inconnus, ces pauvres qui se présentaient à vous sous des dehors si vils et si misérables, c'étaient de tous, mes frères, les plus petits dans l'estime du monde : *Ex his meis minimis fratribus* (*Ibid.*); mais ils ne m'en étaient pas moins chers; mais ils ne m'appartenaient pas de moins près; mais, malgré les vaines idées du monde, je les avais établis auprès de vous comme mes substituts, *Ex his meis*. Dès là, tout ce que vous n'avez pas fait pour eux, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait : *Mihi non fecistis* (*Ibid.*); et dès là même encore, puisque je n'ai rien reçu de vous, qu'ai-je à vous rendre? Même mesure entre vous et moi. Point de miséricorde à quiconque n'a pas exercé la miséricorde. Retirez vous : *discedite*.

Vous voyez, chrétiens, comment il les réprouve, et pourquoi il les réprouve. Il n'y a point là-dessus d'explication à demander, il n'y a point de tempérament, point de tour à prendre pour éluder ou pour adoucir la force de ces expressions. Tout y est exprès et formel; tout y est clairement énoncé. Est-ce à dire après tout qu'il oubliera tous les autres désordres dont nous nous trouverons chargés devant lui. Comme il est l'auteur de toute la loi, il en sera le défenseur; et comme il nous en a tracé lui même tous les articles, il n'y en aura pas un sur quoi il n'exige de nous un compte rigoureux. Si donc, observe saint Chrysostome, si le Fils de Dieu dans la peinture de son dernier Jugement n'insiste que sur l'aumône et s'il ne parle, en effet, que de ce devoir, ce n'est pas qu'il ait eu en vue d'exclure les autres, mais il veut nous marquer le dégré de distinction qu'il donne à celui-ci parmi les autres; mais il veut nous faire entendre, qu'indépendamment des autres, ce seul devoir, si nous le négligeons, doit suffire pour attirer sur nous toutes les vengeances divines. Et que lisons-nous aussi dans la parabole de ce riche dont Jésus-Christ nous a représenté la fin malheureuse? Le texte sacré ne nous apprend point que ce fût un usurpateur, que ce fût un impie ni un blasphémateur, que ce fût un médisant ni un calomniateur, qu'il fût abandonné à de honteuses passions, ni à des vices grossiers : mais c'était un homme sans pitié; et tandis que dans son abondance il goûtait toutes les douceurs de la vie, il laissait Lazare languir à sa porte. Voilà son crime capital; voilà, dit saint Augustin, pourquoi depuis tant de siècles il est tourmenté dans l'Enfer, sans avoir pû jamais par ses cris les plus douloureux obtenir une goutte d'eau, parce que sur la terre il se rendait inflexible aux gémissements et aux prières du pauvre. *Ideo rogans non exauditur in tormentis, quia rogantem pauperem non exaudivit in terris.* Allons plus avant.

Non-seulement sujet de damnation; mais d'une damnation très-commune; c'est-à-dire d'une damnation où des millions d'âmes seront enveloppées. Réflexion, s'il vous plaît. Il y a des matières où l'on peut pécher grièvement et très-grièvement; mais par où néanmoins peu de gens se damnent : pourquoi? parce qu'il y en a peu qui se li-

vrent à ces sortes de péchés, dont l'énormité fait horreur; parce que les occasions de ces sortes de péché ne sont pas ordinaires, et qu'il faut par une malice délibérée les rechercher; parce que ces sortes de péchés, pour être péchés et péchés d'une certaine nature, supposent des circonstances qui ne concourent pas aisément ensemble, et que ces circonstances venant à manquer, ce qui eût été péché digne de la haine de Dieu et de la damnation, change d'espèce et peut même être innocent. Mais ne nous y trompons pas, mes frères, et ne mettons pas en ce rang le devoir de l'aumône, ou pour mieux dire, la transgression de ce devoir. Quelque idée que vous en ayez conçue jusqu'à présent, et quelque modération que vous ayez cru pouvoir y apporter, je dis que sur ce point une multitude presque infinie d'hommes, de femmes auront à répondre devant le tribunal de Dieu; que là-dessus Dieu les jugera, et que sur cela même les trouvant coupables il les condamnera. Vérité non moins constante qu'elle est affligeante. En faut-il, non pas une simple conjecture, mais comme une démonstration courte et précise? Ayons toujours recours à l'Evangile, et tenons-nous en à la judicieuse pensée de l'un des plus sensés et et des plus célèbres docteurs de ces derniers siècles. Car est-il vraisemblable, dit ce savant homme, que le Fils de Dieu, dans le discernement qu'il fera des justes et des pécheurs, des élus et des réprouvés, s'attachât spécialement, ainsi que l'Evangile nous l'enseigne, au devoir de l'aumône? Est-il croyable que pour prononcer ou à l'avantage des uns, ou à la ruine des autres, il ne prît en apparence point d'autre règle que l'observation de ce devoir; et que néanmoins le nombre de ceux qui n'ayant pas satisfait à ce devoir recevront une sentence de condamnation, dût être aussi petit que nous nous le figurons? Quoi! après avoir fait cette fatale séparation des bons et des méchants; après avoir publiquement et solennellement placé les uns à sa droite et les autres à sa gauche; les yeux enflammés, le visage allumé de colère, il se tournera vers ces malheureux qu'il aura frappés de son indignation et retranchés de son troupeau; il leur adressera la parole à tous en général; il ne produira contre eux, en lançant son arrêt, point d'autre chef d'accusation que de n'avoir pas secouru ses pauvres, de n'avoir pas nourri ses pauvres, de n'avoir pas fourni aux nécessités de ses pauvres : et toutefois à peine y en aura-t-il quelques-uns sur qui puisse tomber cet arrêt redoutable et irrévocable, parce qu'à peine sur cet article il y en aura quelques-uns assez criminels pour mériter une telle réprobation! Le pouvons-nous imaginer; et si nous nous en flattons, n'est-ce pas de toutes les illusions la plus aveugle? Il est donc certain, surtout dans le christianisme où la charité nous est singulièrement ordonnée, que le devoir de l'aumône sera pour une infinité de chrétiens de tout sexe et presque de tout état un sujet de damnation, et par un troisième caractère que ce sera enfin un des sujets les plus légitimes et les mieux établis. Comment! Vous l'allez voir.

Sujet de damnation, en cela plus légitime qu'il sera fondé sur un précepte plus raisonnable et plus inviolable, qui est le précepte de l'aumône : précepte reconnu de toute la théologie, et sur lequel il ne peut y avoir de contestation : précepte tellement conforme à la droite raison et à la souveraine vérité, que Dieu, par toutes les lois et de sa sagesse, et de sa providence, et de sa miséricorde, et de sa fidélité, et de sa justice, était comme indispensablement engagé à nous l'imposer, parce que toutes ces perfections divines y étaient également intéressées. Ecoutons raisonner sur ce point saint Ambroise avec autant de solidité que de brièveté.

Dans les premières vues de Dieu, dit ce saint docteur, une heureuse communauté de biens eût donné à tous, sans exception, la faculté de se pourvoir. La cupidité, l'avarice n'ayant point infecté les esprits, ni corrompu les cœurs, chacun, content du nécessaire, eût puisé selon son gré dans la masse publique, et tiré du trésor de la nature sa subsistance. Mais parce que le péché a tout renversé; parce qu'il a introduit dans le monde l'intérêt propre et la passion d'avoir; parce qu'une convoitise insatiable a fait naître les procès, les querelles, les dissensions; voilà pourquoi le suprême auteur a établi ce partage et cette subordination d'états, qu'il a jugé plus utiles à la société humaine. Or, poursuit saint Ambroise, par où ce partage si inégal sera-t-il plus utile, si c'est par là même que doit périr le tiers des hommes, et peut-être au delà? Dieu donc, ce Dieu si sage, est-il devenu un Dieu sans connaissance, et n'a-t-il pas su prévoir les suites funestes de ce nouvel arrangement pour tant de misérables qui devaient languir dans une triste disette? *Nunquid iniquus est Deus?* Ce Dieu si bon est-il devenu un Dieu insensible? Lui qui nourrit les oiseaux du ciel, et qui n'en oublie pas un, aurait-il oublié la plus noble créature qu'il ait formée sur la terre, et ce serait-il endurci aux voix plaintives d'une foule d'indigents que la faim dévore, et qui lui tendent les bras? *Nunquid iniquus est Deus?* Ce Dieu, si vrai dans toutes ses paroles, et la vérité même, est-il devenu un Dieu infidèle? Tant de fois il nous a tous avertis de mettre en lui notre confiance; tant de fois il nous a assurés qu'aucun de nous ne serait délaissé : se démentirait-il lui-même, et nous aurait-il fait des promesses si authentiques pour nous tromper? *Nunquid iniquus est Deus?* Ce Dieu si saint, et le Saint des saints, est-il devenu un Dieu injuste? Nous sommes tous ses enfants; et dans une même famille tous les enfants ont droit au même héritage. Comment aurait-il déshérité les uns; comment les aurait-il abandonnés à eux-mêmes et à leur infortune, tandis qu'il verse dans le

le sein des autres les richesses et l'abondance? *Nunquid iniquus est Deus ?*

Non, mes frères, conclut avec saint Ambroise saint Chrysostome, n'ayons point de telles idées d'un Dieu aussi grand que le nôtre : ce serait lui enlever ses attributs les plus essentiels; ce serait détruire son être même. Il a tout vu, tout réglé avec poids et avec mesure. En pensant au riche il a pensé au pauvre : et voilà le secret de sa providence. Car s'il a usé de libéralité envers le riche, et s'il l'a comblé de biens, ce n'est pas afin que ces biens demeurent dans les mains du riche; mais afin que des mains du riche ils passent dans les mains du pauvre; mais afin que l'abondance du riche supplée à la nécessité du pauvre; mais afin que le pauvre ait dans le riche une ressource toujours prête, et que l'un, qui n'a pas ce qu'il lui faut, le reçoive de l'autre, lequel a plus qu'il ne lui faut. Voilà, dis-je, ce qu'a prétendu le Créateur du pauvre et du riche; voilà l'ordre qu'il s'est tracé, et la loi qu'il a portée.

De là, riches du siècle, ces maximes si souvent répétées dans les saints livres, et répandues dans les écrits des Pères, comme des principes constants et indubitables ; que vous n'êtes pas tant les propriétaires de vos biens, que les dépositaires et de simples administrateurs; que ces biens ne sont ni aux pauvres ni à vous, mais qu'ils sont à Dieu qui s'en est réservé le domaine et ne le peut aliéner ; que Dieu ne vous a confié ce dépôt qu'à titre onéreux, et que sur ce fonds il a assigné aux pauvres leur portion; que vous leur en êtes comptables, et que de la leur refuser, c'est une usurpation c'est un vol. *Eleemosynam pauperis ne defraudes.* (*Eccli.*, IV.) En un mot le plus décisif, (c'est celui du disciple bien-aimé saint Jean) qu'en rétrécissant vos entrailles à leur égard vous perdez la charité de Dieu; qu'en perdant la charité de Dieu vous perdez la grâce de Dieu qui en est inséparable ; et que privés de la grâce de Dieu vous devenez donc ennemis de Dieu. *Quomodo charitas Dei manet in eo ?* (I *Joan.*, III.) Or à quelle damnation les ennemis de Dieu sont-ils destinés, et quel sort dans l'éternité les attend ?

C'est à ce grand jour, où ils comparaîtront en la présence du Dieu vivant, qu'ils seront saisis de frayeur et consternés; c'est là, dit le Prophète, qu'ils trembleront : mais à la vue de qui ? Ce ne sera point à la vue du Dieu des armées; mais à la vue du père de l'orphelin et de la veuve; mais à la vue du père des pauvres : *Turbabuntur a facie ejus, patris orphanorum et judicis viduarum.* (*Psal.* LXVII.) Il les vengera, et il se vengera lui-même. Il les vengera de votre barbare inhumanité, riches sans sentiment et sans âme, que les objets les plus déplorables n'ont pu émouvoir ni toucher de compassion. Il les vengera de vos mépris, riches hautains et dédaigneux, qui, bien loin de remédier à leurs peines, y en avez ajouté de nouvelles par vos rebuts et par des manières brusques et insultantes. Il les vengera, ou de vos avares épargnes, ou de vos fastueuses profusions, riches possesseurs des biens de l'Eglise, et sacriléges profanateurs du patrimoine qui leur appartenait et dont vous les avez frustrés. Il les vengera de vos vexations et de vos violences, riches engraissés de leur sang même, et enrichis de leurs dépouilles : car l'oppression ne va-t-elle pas quelquefois jusque-là ? Et en les vengeant il se vengera lui-même : il vengera sa sagesse dont vous avez déconcerté les desseins : il vengera sa providence dont vous avez dérangé le système : il vengera sa miséricorde dont vous avez arrêté les bienfaits : il vengera sa justice dont vous avez violé les droits sacrés. *Turbabuntur a facie ejus , patris orphanorum et judicis viduarum.* (*Ibid.*)

Tout ceci, mes frères, n'est point d'une légère conséquence; et je ne vois pas ce qui peut mériter de votre part une plus sérieuse considération. Mais voici mon étonnement, et ce que je dois ici vous faire observer: c'est que de tous les points de conscience il n'en est peut-être pas un dont on paraisse moins instruit, et sur quoi l'on entre moins en scrupule que sur celui-ci. Je ne parle pas sans bien savoir ce que je dis, ni sans avoir plus d'une fois gémi d'un aveuglement si universel. Car, pour m'expliquer encore plus clairement, n'est-il pas étrange que de tant de personnes qui viennent au saint tribunal déclarer l'état de leur âme et s'accuser, il y en ait si peu qui touchent à un confesseur l'article de l'aumône? N'est-il pas étrange que le confesseur soit communément assez mal reçu à le toucher lui-même, et que voulant remplir sur cela son ministère, et faire certaines recherches, il soit obligé d'user de tant de ménagements et de précautions? Combien de mes auditeurs doivent reconnaître de bonne foi, que depuis de longues années qu'ils approchent du sacrement de la pénitence, ils ne se sont jamais examinés sur cette matière, et n'en ont jamais fait aucune mention. Est-ce qu'ils en ignorent l'importance? Mais ont-ils manqué là-dessus d'avertissements et de leçons? Est-ce qu'ils croient n'avoir rien à se reprocher? Mais dans le passé quelles aumônes ont-ils faites, et maintenant quelles aumônes font-ils? Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ce ne sont pas seulement des mondains qui vivent dans cette sécurité, mais des âmes vertueuses d'ailleurs, des âmes timorées sur d'autres sujets. On s'engage dans des discours qui ne finissent point; on descend à mille détails inutiles; on se fatigue soi-même, et l'on fatigue le ministre de Jésus-Christ : mais sur le soin des pauvres on demeure dans un silence profond; pourquoi ? La raison n'est pas difficile à découvrir, et je ne puis trop fortement la combattre; car la source de cet abus, c'est l'esprit d'intérêt qui nous domine et qui règne dans toutes les conditions, sans même en excepter celles où l'on fait une profession plus ouverte de régularité et de piété. De là tant de fausses dispenses qu'on imagine, et dont on se prévaut contre l'obligation de

l'aumône : on ne conteste point sur le précepte; on y souscrit sans difficulté : mais faut-il se l'appliquer, faut-il en régler la pratique par rapport à soi-même? C'est là qu'on se flatte, qu'on se défend ; là que l'esprit devient fécond en excuses et en prétendues justifications. Que ne dit-on pas? Que n'allègue-t-on pas? Voilà par où je crois devoir conclure cette première partie et ce qui servira de réponse à tous vos prétextes.

On dit : Les pauvres ne sont pas dans des nécessités extrêmes; mais, chrétiens, est-il permis d'attendre, pour les secourir, qu'ils en soient à de telles extrémités? Est-il, dis-je, permis d'attendre qu'il ne leur reste qu'un souffle de vie, et qu'ils soient dans le pressant danger d'une mort prochaine? Jusque-là peut-on sans crime les délaisser; et s'il ne s'agissait que de ces occasions, jamais me persuadera-t-on que le Fils de Dieu, dans ses divins enseignements, eût tant insisté sur l'aumône; que dans son Evangile, il l'eût tant recommandée ? Etait - il si fort à craindre qu'en de pareilles nécessités il y eût bien des cœurs assez impitoyables pour refuser aux pauvres quelque assistance? Ce qui doit donc suffire, et ce qui suffit, c'est que les pauvres se trouvent dans des nécessités grièves. Or, ils y sont constamment; et si vous ne le savez pas, il ne tient qu'à vous de vous en convaincre. Onvrez les yeux et regardez autour de vous. Faites-vous pour quelques moments la triste peinture de tant de calamités qui vous environnent, et de tant d'autres dont vous entendez le récit. Rendez-vous attentifs à considérer dans la personne des pauvres ces squelettes vivants qui s'offrent à votre vue, ces corps débiles et décharnés : il ne faut point d'autres interprètes de ce qu'ils souffrent que leurs figures. Entrez, je ne dirai pas dans ces maisons, mais dans ces sombres réduits où sont renfermés de nombreux ménages; où le père, la mère, les enfants n'ont pour siége que la terre, pour lit que la paille, pour vêtements que quelques linges usés et déchirés. Rassemblez tous les maux : que dis-je? toutes les horreurs que traine après soi la pauvreté : non seulement la faim, la soif, la nudité, la douleur, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été; mais les chagrins, mais les inquiétudes de l'esprit, les alarmes continuelles sur l'avenir, les ennuis du présent, les désolations, les impatiences, les murmures contre le ciel, les désespoirs. Si ce ne sont pas là de grièves nécessités, que devons-nous appeler de ce nom; et si le devoir de l'aumône ne s'étend pas à de semblables misères, quand le pratiquerons-nous?

On dit : Je n'ai point de superflu : langage rebattu mille fois; mais, dans la bouche de tout ce qu'il y a de gens aisés et de riches, langage aussi frivole qu'il est spécieux. Vous en êtes, dites-vous, mon cher auditeur, précisément au nécessaire, et vous n'avez rien au delà : mais sur ce nécessaire, sans en venir à un éclaircissement qui me conduirait trop loin, je me contente d'une question que je vous fais, et d'où je crois, quelle que soit votre réponse, pouvoir tirer votre condamnation. Car dans ce nécessaire que comprenez-vous, et où le portez-vous? Je m'explique. Dans ce nécessaire comprenez-vous tout ce qui vous sert à entretenir un jeu où la vie se passe, et où la santé même s'épuise? Dans ce nécessaire comprenez-vous tout ce que vous employez en équipage, en train, en parure, en mode, en habillements, en ameublements assez inutiles, et qui excédent. Dans ce nécessaire comprenez-vous tout ce que vous consumez à de vains spectacles, à des parties de plaisir, à des divertissements, à des repas d'appareil trop somptueux et trop abondants? Dans ce nécessaire comprenez-vous tout ce que vous dissipez à bâtir, à démolir, à relever, à embellir, à orner, selon le caprice qui vous mène, et les divers projets qu'il vous inspire! Dans ce nécessaire comprenez-vous même ce tout, qu'il vous en coûte de folles dépenses pour vous attacher un objet criminel dont vous êtes idolâtre, et pour lui plaire? Tout cela encore une fois le comprenez-vous dans ce nécessaire, ou ne l'y comprenez-vous pas? Si vous ne l'y comprenez pas, vous avez donc du superflu, puisque vous avez de quoi fournir à tout cela. Et si vous l'y comprenez, comment vous justifierez-vous devant Dieu de vous être fait de cela un nécessaire au préjudice des pauvres? Ma condition le voulait ainsi. Votre condition le voulait selon les idées du monde; mais votre religion vous le défendait selon les vues de Dieu. Or serez-vous jugés selon les idées du monde, ou ne sera-ce pas selon les vues de Dieu même?

On dit : Que les pauvres travaillent. Je le dis comme vous, et je n'ai garde, mes frères, de nourrir leur oisiveté. Qu'ils travaillent; mais s'ils le peuvent, mais autant qu'ils le peuvent : or combien de pauvres, ou par la caducité de l'âge, ou par l'infirmité, sont hors d'état de faire usage de leurs bras? Qu'ils travaillent; mais s'ils ont, et autant qu'ils ont à travailler; or combien de pauvres demeurent sans action, parce qu'ils ne rencontrent personne qui les occupe? Qu'ils travaillent, et qu'ils subsistent de leur travail; mais si leur travail est capable de les faire subsister : or qui ne sait pas combien présentement il y a peu de proportion entre le prix du travail, et le prix des choses nécessaires à la vie? Autrefois l'ouvrage d'un jour faisait presque l'entretien d'une semaine : maintenant l'ouvrage d'une semaine ne fait presque pas l'entretien de plus d'un jour.

On dit, il y a des retraites, des hôpitaux, des assemblées de charité pour les pauvres. J'en conviens; et ce sont de saints établissements, dont on ne peut trop bénir le ciel, ni trop reconnaître l'utilité : mais ces hôpitaux peuvent-ils contenir tous les pauvres; mais ces sociétés, ces assemblées de charité ont-elles des revenus assez amples pour subvenir à tous les besoins; ou

plutôt quels autres fonds ont-elles, quels autres revenus que les pieuses largesses et les aumônes des fidèles?

Achevons, mes chers auditeurs, et abrégeons. On dit : Les temps sont mauvais, et chacun souffre; on dit : Il faut prévoir l'avenir, ménager, amasser pour une famille, pour des enfants; on dit : Les pauvres ne manqueront pas; et ce qu'ils ne reçoivent pas de moi, ils le trouveront chez d'autres plus opulents que moi; on dit : Je donne à tous ceux qui se présentent, et comme le hasard me les présente. Voilà ce qu'on dit : et que n'aurais-je point encore à y opposer? Je vous dirais que plus les temps sont mauvais, plus la disette des pauvres augmente; et que le malheur des temps est plutôt une raison d'ajouter à vos aumônes que de les diminuer. Je vous dirais, sans condamner absolument un soin raisonnable de l'avenir, qu'une sage prévoyance doit avoir des bornes; qu'elle doit être accompagnée d'une confiance chrétienne; que Dieu, dès cette vie et par des grâces même temporelles, sait bien la récompenser; qu'on n'a point vu de maison tomber par l'aumôme, et que si tous écoutaient une crainte excessive des événements futurs et incertains, il ne resterait plus rien pour les nécessités actuelles des pauvres. Je vous dirais que de se reposer les uns sur les autres pour le soulagement des pauvres, c'est mettre les pauvres dans le danger prochain d'un entier abandonnement, parce qu'aucun à leur égard ne se croira chargé d'une obligation propre et personnelle. Je vous dirais que c'est trop peu donner, si vous ne donnez selon la juste étendue de votre pouvoir; que ces aumônes, que recueillent les pauvres dans nos places publiques, ne vont pas loin, et du reste que ce ne sont pas toujours les mieux dispensées; que tant de pauvres n'osent venir à vous, parce que la honte les retient, et qu'il est d'une charité évangélique d'aller vous-mêmes à eux, et de les prévenir.

C'est ainsi, chrétiens, qu'au jugement de Dieu vous serez sans excuses, ou que Dieu à son jugement confondra toutes vos excuses. Vous n'aurez pas seulement à lui rendre compte de vous-mêmes, mais de ses pauvres dont il voulait que vous fussiez comme les gardiens et les tuteurs. Ce sont maintenant des pauvres suppliants et mendiants; mais là, plusieurs seront des élus glorifiés et triomphants. Vous les voyez maintenant ramper sous vos pieds; mais là, vous les verrez briller et dominer sur vos têtes. Ils s'élèveront contre vous : ils serviront contre vous d'accusateurs et de témoins, au lieu qu'ils devaient être vos patrons et vos intercesseurs. C'est pour cela que le Sauveur du monde vous avertit de vous en faire des amis tandis que vous le pouvez. Ces trésors d'iniquité que vous partagerez avec eux, et que vous leur aurez mis dans les mains, ils vous les représenteront, ou plutôt ils les représenteront à Dieu pour demander grâce en votre faveur, et pour l'obtenir : tellement que ce devoir de l'aumône, qui sera pour les uns un sujet de damnation, peut devenir pour vous un puissant moyen de salut, comme je vais l'exposer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quand Dieu, mes frères, nous impose le précepte de l'aumône, est-ce une demande, est-ce un don qu'il nous fait? Est-ce un joug dont il nous charge; est-ce une grâce dont il nous prévient? Sont-ce les intérêts des pauvres seulement qu'il ménage, et ne sont-ce pas encore plus les nôtres? Je ne puis mieux répondre à cette question que par un beau discours de saint Augustin, et par la solide réflexion de ce Père sur un exemple de l'Ecriture bien remarquable et bien propre à mon sujet. Dieu ordonne à Elie de se retirer dans le désert. Le prophète obéit, s'arrête auprès d'un torrent, et demeure là caché pendant plusieurs jours. Cependant au milieu de cette vaste solitude, dans un lieu stérile et inculte, tout lui manque; mais Dieu y pourvoit : chaque jour, le matin, le soir, des corbeaux lui apportent sa nourriture; et l'eau du torrent lui sert à étancher sa soif. Jusque-là Elie subsiste sans peine : mais peu à peu le torrent se dessèche, il tarit, il n'y a plus d'eau pour le prophète; que fera-t-il? Sors, lui dit le Seigneur, sors de cette terre sèche et aride : tu trouveras dans Sarepta une veuve : je lui ai enjoint de te recevoir dans sa maison, et de te fournir tous les secours nécessaires : *Præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te.* (III *Reg.*, VII.) La parole de Dieu s'exécute : Elie rencontre cette femme; elle prend soin du prophète, et lui fait part de ce qu'il lui reste de pain et d'huile. Chose admirable, remarque là-dessus saint Augustin! Dieu n'avait-il pas nourri Elie dans le désert? Ne le pouvait-il pas encore? et s'il fallait de l'eau au prophète, était-il plus difficile à Dieu d'entretenir celle du torrent, ou d'en tirer d'une autre source, que d'envoyer tous les jours deux pains à ce prophète par deux corbeaux. Ah! reprend le saint docteur, voilà les aimables inventions de la bonté de notre Dieu, et de sa providence toute miséricordieuse. Il voulait donner à cette veuve une occasion d'exercer sa charité et d'en recueillir le fruit. Elle était pauvre; et Dieu, par le ministère du prophète, voulait en quelque manière l'enrichir, et faire en sa faveur un miracle continuel en multipliant le peu d'huile et de pain qu'elle s'était réservé. Elle avait un fils : ce fils lui était cher; et ce fils néanmoins lui devait être enlevé par une mort prochaine : mais Dieu voulait que le prophète fût là présent pour le ressusciter, et pour le rendre à cette mère désolée. De sorte que Dieu en lui adressant Elie, pensait plus à elle qu'à Elie même.

Tels sont, mes frères, envers vous-mêmes les favorables desseins de Dieu, quand il vous oblige par un commandement exprès, à la pratique de l'aumône. Ne nous arrêtons point à la parole du Saint-Esprit; ne disons

point que l'aumône est une espèce d'usure où le profit, même à l'égard des intérêts humains, va bien au delà du fond : *Feneratur Domino qui miseretur pauperis*. (*Prov.*, XIX.) A des chrétiens il faut des motifs plus relevés, et les espérances que je viens leur donner doivent être toutes spirituelles et toutes célestes. Or les voici : C'est que l'aumône est un puissant moyen de salut; c'est que Dieu a spécialement promis à l'aumône les grâces du salut les plus efficaces; c'est qu'en quelque disposition que vous soyez par rapport à l'âme et au salut, l'aumône est pour vous une ressource et l'un des secours les plus assurés. Ou vous êtes pécheurs, ou vous êtes pénitents, ou vous êtes justes : pécheurs, c'est-à-dire dans l'état du péché, et séparés de Dieu; pénitents, c'est-à-dire, sortis heureusement du péché, mais redevables à la justice de Dieu; justes, c'est-à-dire jouissant habituellement de la grâce, et voulant vous élever toujours, et vous perfectionner selon Dieu. Or, pour les pécheurs, je dis que l'aumône est un moyen de conversion; pour les pénitents, je dis que l'aumône est un moyen de satisfaction; et pour les justes, je dis que l'aumône est un moyen de sanctification. Trois avantages inestimables, qu'il vous importe souverainement de ne pas perdre.

Moyen de conversion. Ce n'est pas ma pensée que l'aumône par elle-même nous justifie; et je suis bien éloigné de cette erreur que saint Augustin traitait d'espérance vaine et folle, lorsque pour s'autoriser dans leur vie licencieuse, certains pécheurs, à quelques désordres qu'ils se fussent portés, osaient se répondre d'une entière abolition, dès là qu'ils auraient pratiqué quelques œuvres de miséricorde. Point de rémission de la part de Dieu, sans conversion de la part de l'homme : et point de conversion de la part de l'homme que par la grâce de Dieu. Dieu éclaire l'esprit, et l'homme ouvre les yeux et se reconnaît; Dieu touche le cœur, et l'homme sensible au trait qui le perce, pleure, gémit, se repent, se tourne vers Dieu et se réconcilie avec lui. Voilà en quoi consiste le grand ouvrage de la justification, et comment il s'accomplit. D'où il s'ensuit que l'aumône n'est donc un moyen de conversion, qu'autant qu'elle procure au pécheur ces lumières, ces impressions divines, ces grâces qui le relèvent de ses chutes et le rappellent de ses voies corrompues. Or, pour cela, je ne puis douter que l'aumône n'ait une vertu toute singulière. Dieu répond à la miséricorde par la miséricorde; il récompense la charité par la charité. Le pécheur, tout pécheur qu'il est, et au milieu même de ses égarements, ayant toujours conservé un fond de religion, se laisse attendrir sur la misère du pauvre. Sa charité, je le veux, n'a pas encore devant Dieu ce mérite nécessaire pour gagner le royaume du ciel, et pour parvenir à la vie éternelle; mais du reste, ce n'est point une charité infructueuse. Dieu a dit : Donnez, et on vous donnera : *Date, et dabitur vobis*. Il l'a dit sans restriction, et le pécheur n'est point exclu de cette promesse. Comme le pécheur ouvre ses mains aux pauvres, Dieu, mille fois plus libéral, lui ouvre à lui-même son sein et tous les trésors de sa grâce. Comme le pécheur ne veut pas que le pauvre périsse temporellement, Dieu ne veut pas que le pécheur charitable périsse éternellement lui-même. S'il résiste aux premières atteintes qu'il ressent, Dieu redouble ses efforts; s'il diffère, Dieu ne se lasse point de le presser; s'il fuit, Dieu ne cesse point de le suivre. Cette âme égarée ne vous échappera pas, Seigneur; le moment viendra, l'occasion ménagée par votre sagesse se présentera; vous porterez les derniers coups, et ce pécheur enfin se rendra.

Vérité certaine, et tellement établie par tous les maîtres de la morale et tous les interprètes de l'Ecriture, qu'ils ne peuvent autrement expliquer dans le texte sacré ces paroles si remarquables, que l'aumône délivre de la mort en délivrant du péché; que l'aumône efface le péché, comme l'eau éteint le feu; que, par l'aumône, toutes les tâches du péché sont lavées; qu'il n'y a point de péché dont on ne doive espérer le pardon, en faisant l'aumône. Et combien en effet de mondains sont ainsi revenus à Dieu, et sont sortis de l'abîme où ils étaient plongés. C'étaient des pécheurs livrés à leurs passions, sans frein, sans modération; mais au jour qu'on y pensait le moins et contre toutes les apparences, on les a vus changer, se régler, se réformer, devenir d'autres hommes. On en a été autant étonné qu'édifié, ils en ont été surpris eux-mêmes; mais on leur pouvait bien appliquer avec la proportion requise, ce que l'ange dit à Corneille le centurion, quand il lui annonça que Dieu, par une vocation spéciale et toute gratuite, l'appelait à la connaissance et à la foi de Jésus-Christ : *Eleemosynæ tuæ ascenderunt in memoriam in conspectu Dei*. (*Act.*, X.) Le Seigneur vous a regardé d'un œil propice : mais quels ont été auprès de lui vos médiateurs? Ce sont vos aumônes; elles sont montées à son trône, et elle l'ont fait souvenir de vous. Aussi est-ce une maxime générale que, sans présumer de la bonté de Dieu, on peut toujours juger favorablement du salut d'un homme, en qui l'on aperçoit une inclination habituelle et bienfaisante envers les pauvres. Il y a lieu de croire, à quelques faiblesses que le penchant l'ait entraîné, que Dieu ne l'oubliera pas, que Dieu le préservera d'une impénitence malheureuse, que Dieu pour cela lui prépare des grâces qui opéreront dans leur temps.

Voilà ce qu'il faudrait faire comprendre à tant de pécheurs, et ce qui pourrait relever leur courage et ranimer leur confiance. Il y en a qui ne sont point encore assez obstinés pour ne pas sentir le poids de leur péché, et pour ne pas voir le malheur de leur état. Ils le déplorent en secret, et ils sont pécheurs en quelque sorte malgré eux; c'est-à-dire, qu'ils voudraient être ce qu'ils ne sont pas, et ne pas être ce qu'ils sont; qu'ils vou-

draient vivre plus honnêtement selon la raison, et plus chrétiennement selon la religion : qu'ils le voudraient dis-je, mais qu'ils n'osent l'entreprendre, parce qu'ils se trouvent retenus par des obstacles qui leur semblent insurmontables. Ils en sont donc réduits à des souhaits inutiles et à des vœux sans effet. Ah ! mon cher frère, ces vœux, tout inefficaces et tout stériles qu'ils vous paraissent, continuez de les adresser au ciel. Priez, mais priez l'aumône à la main; votre aumône priera elle-même, et du sein du pauvre où vous l'aurez renfermée, elle se fera entendre au plus haut des cieux : *Conclude eleemosynam in corde pauperis.* (*Eccli.*, XXIX.) Non-seulement elle priera, mais, dit le Sage, elle sera exaucée, elle obtiendra : *Et hæc pro te exorabit.* (*Ibid.*) Alors soutenu du bras du Seigneur, et rempli de la vertu du Très-Haut, vous vous rassurerez contre toutes vos craintes, vous vous roidirez contre toutes les difficultés, vous déprendrez votre cœur de tout ce qui le captivait et qui l'arrêtait; vous irez à Dieu délibérément, généreusement, sans retardement; et l'aumône, après avoir été pour vous, comme pécheur, un moyen de conversion, sera pour vous-même, comme pénitent, un moyen de satisfaction.

Car il ne suffit pas de revenir à Dieu, et d'éprouver en cela sa miséricorde, il faut satisfaire à sa justice. Les droits de cette justice souveraine sont inviolables; et c'est une loi absolue que tout ce qui lui est dû, lui soit payé, ou dès cette vie, ou en l'autre. Or, quoiqu'il soit vrai que toutes les œuvres chrétiennes sont satisfactoires, il n'est pas moins vrai, selon la doctrine commune, que c'est un caractère spécialement propre de l'aumône. Il y a bien des pénitences que nous pouvons offrir à Dieu ; mais je n'en vois point qu'il nous ait plus authentiquement, ni plus fortement recommandées que l'aumône; je n'en vois point dont il se soit plus appliqué à nous faire connaître le prix. Les Juifs se mortifiaient, ils se couchaient sur la cendre, ils se revêtaient du sac et du cilice; mais voici, leur disait le Seigneur, ce qui me plairait encore plus, et ce qui pourrait beaucoup mieux vous acquitter auprès de moi : ce serait de partager votre pain avec le pauvre : *Frange esurienti panem tuum.* (*Isa.*, LVIII.) Ce serait de donner chez vous au pauvre, une retraite où il pût être à couvert : *et egenos vagosque in domum tuam induc.* (*Ibid.*) Ce serait, quand le pauvre manque d'habit, de lui procurer, avec l'aliment, le vêtement : *Cum videris nudum, operi eum.* (*Ibid.*) Ainsi parlait le Dieu d'Israël ; et voilà pourquoi à ces temps d'indulgence qui nous sont accordés de la part de Dieu, et qui s'étendent à tout le peuple fidèle, l'aumône est une des premières œuvres que l'Eglise exige de nous, et une des premières conditions qu'elle nous prescrit. Voilà pourquoi dans ces saints jours où nous sommes, dans ces jours consacrés à l'abstinence et à la mortification des sens, si nos forces ne peuvent comporter le jeûne, elle nous y fait suppléer par l'aumône. Et ne fut-ce pas pour cela même que le prophète Daniel, si longtemps avant Jésus-Christ et l'établissmeent de son Eglise, donnait à un roi criminel ce conseil si sage et si religieux, de racheter ses péchés par ses aumônes ? *Quamobrem, rex, consilium meum placeat tibi; peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* (*Dan.*, IV.)

L'avis est trop important pour n'y pas faire toute la réflexion qu'il mérite. Je vous le donne à vous-mêmes, mes chers auditeurs; ne le méprisez pas : *consilium meum placeat tibi.* Ce que le prophète proposait au prince qui le consultait, c'est à quoi dans la chaire nous ne pouvons trop vous exhorter ; c'est dans le saint tribunal ce que nous ne pouvons trop vous inspirer, ni trop même vous ordonner : *consilium meum placeat tibi.* Ce n'est plus précisément ici de l'intérêt du pauvre qu'il s'agit, c'est de votre intérêt; et la leçon que je viens vous faire, vous devez l'écouter d'autant plus volontiers, qu'elle vous regarde personnellement, et qu'elle part d'un zèle plus sincère pour vous : *consilium meum placeat tibi*; vous n'ignorez pas combien vous êtes redevables à Dieu; et si, dans l'état de grâce où là pénitence vous a rétablis, vous êtes assez heureux pour ne vous pas charger de nouvelles dettes, vous ne pouvez avoir perdu le souvenir des dettes passées. Tant de devoirs omis, tant de lois violées, tant de préceptes transgressés, tant de péchés contre Dieu, contre le prochain, contre vous-mêmes : enfin, pour abréger un détail si odieux, tout ce que votre conscience vous reproche, à vous surtout, riches du siècle, plus exposés que les autres, et plus sujets à la corruption du monde : tout cela doit être puni.

Or comment le sera-t-il? Sera-ce par le retranchement des commodités de la vie? C'est la pensée de saint Grégoire. Autant, dit ce Père, que vous avez goûté de plaisirs défendus, autant est-il juste que vous vous refusiez les plaisirs même permis. Mais, à vous en croire, toutes ces délicatesses, toutes ces aises, ce sont pour vous de prétendues nécessités. Sera-ce par les macérations de la chair? C'est la règle du grand Apôtre : *Comme vous avez fait servir vos corps à l'iniquité,* disait-il aux Romains, *faites-les maintenant servir à la justice.* Mais vous parler d'austérités, c'est vous tenir un langage que vous n'entendez point, et que vous ne voulez point entendre. Sera-ce par le jeûne? C'est l'esprit de l'Eglise ; et dans tous les âges, l'abstinence et le jeûne ont été le plus ordinaire exercice des pénitents; mais les raisons, ou plutôt les prétextes ne vous manquent pas pour vous exempter même des jeûnes commandés, bien loin d'en ajouter de volontaires. Que reste-t-il donc ? Eh ! du moins, mes frères, ne négligez par le dernier moyen qui dépend de vous, et profitez de la consolante vérité que je vous prêche : *concilium meum placeat tibi.* (*Dan.*, IV.) L'aumône peut être encore votre rançon. Mettez

cette barrière entre la justice de Dieu et vous : opposez-lui ce rempart, et dérobez-vous par là aux coups dont elle s'apprête à vous frapper. C'est une chose terrible que de tomber dans ses mains : *Peccata tua eleemosynis redime, et iniquitates tuas misericordiis pauperum.* (*Dan.*, IV.) Quand pour disposer vos comptes, et pour apaiser une justice si rigoureuse, je vous dirais d'y employer tous vos biens; je n'en dirais pas trop, et vous ne pourriez acheter trop cher un avantage si précieux : mais ce n'est point là ce que Dieu attend de vous. Il veut que vos aumônes soient mesurées ; mesurées selon la multitude de vos dettes et la grièveté de vos péchés; mesurées selon votre pouvoir et l'étendue de vos facultés. Si vous avez peu, il se contente de peu ; et si vous avez beaucoup, il veut beaucoup. Quoi que ce soit il l'accepte, et le fait valoir pour vous, non plus seulement comme moyen de conversion ou de satisfaction, mais enfin comme moyen de sanctification.

Il y a longtems qu'on en a fait la remarque, et nous la faisons encore de nos jours, que la piété, dès qu'elle est véritable et solide, porte toujours à la charité envers les pauvres; et, par une alliance mutuelle, que la charité envers les pauvres; contribue également à entretenir et à augmenter la piété. Qu'était-ce que ces hommes dont la sagesse dans une peinture magnifique nous a donné de si hautes idées, que ces hommes élevés à la plus haute perfection, et si célèbres par leur sainteté? C'étaient des hommes de miséricorde : *Illi viri misericordiæ sunt, quorum pietates non defuerunt* (*Eccli.*, XLIV.) Qu'était-ce que cette femme que le Saint-Esprit nous a représentée sous de si grands traits; cette femme forte c'est-à-dire, cette femme douée de toutes les qualités qui font devant Dieu une femme accomplie; cette femme, qui par l'éclat de ses vertus surpassait toutes les filles de Jérusalem ? C'était une femme adonnée au soulagement des pauvres : *Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem.* (*Prov.*, XXXI.) Mais, que fais-je, Mesdames (1), et qu'est-il nécessaire de chercher si loin de nous des exemples, lorsque nous en avons sous nos yeux ? Rendons grâce au Dieu immortel, et ne refusons pas à ces derniers siècles l'honneur qui leur appartient. Malgré la décadence de la foi, nous y avons vu revivre au regard de la charité, le premier esprit du christianisme. Nous y avons vu naître et se former, jusqu'au milieu du monde, de saintes sociétés, non moins utiles aux progrès des âmes vertueuses qui les composent, qu'au soutien des pauvres. Tout se ressent de leurs attentions, de leurs soins, de leurs assemblées, de leurs visites, de leurs entretiens, de leurs dons : et que ne puis-je interroger là-dessus tant d'infirmes, de prisonniers, de femmes affligées et chargées d'enfants, de filles dépourvues et sans appui, de faibles et tendres pupilles, de familles dans la souffrance et la désolation !

Voilà, Mesdames, le miracle de la providence de Dieu. Il a su pourvoir tout à la fois et aux nécessités des pauvres et à votre avancement dans les voies du ciel. Car ces exercices de charité si profitables aux pauvres, de combien de vertus héroïques sont-ils pour vous-mêmes la matière et l'occasion ? De quelle foi devez-vous être animées, pour reconnaître dans la personne du pauvre, Jésus-Christ, votre Sauveur, que vous y envisagez et que vous servez ? De quelle patience devez-vous être armées pour soutenir les chagrins, les mauvaises humeurs, les ingratitudes du pauvre, qui souvent se plaint sans raison du bien même qu'on lui fait, et n'est presque jamais content ? Quel fond d'humilité devez-vous avoir acquis, pour vous familiariser avec le pauvre, pour traiter avec lui comme d'égal à égal, et pour vous accommoder à ses manières incultes et sauvages ? Quelles paroles de douceur devez-vous porter sur vos lèvres pour consoler le pauvre que sa peine accable, pour arrêter le cours de ses gémissements et de ses pleurs, pour écouter ses longues lamentations et pour en essuyer l'ennui ? Dirai-je combien de répugnances vous avez à vaincre de la part de la nature : pour monter, ou, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour grimper à la demeure du pauvre, et pour le trouver sous un misérable toit ? Dirai-je combien la délicatesse du tempérament doit être mortifiée, et ce qu'il vous en doit coûter pour descendre auprès d'un malheureux, et pour le visiter dans les ténèbres d'un cachot dont l'épaisse nuit fait horreur, et dont l'infection révolte les sens ? Dirai-je combien vous devez vous renoncer vous-mêmes, combien de violences vous devez vous faire à vous-mêmes pour approcher d'un malade couvert de plaies, et qui, sous une figure hideuse et rebutante, semble moins un corps vivant qu'un cadavre ? car tout cela, Mesdames, c'est à quoi vous engage votre charité : et qu'y a-t-il de plus sanctifiant? On en a vu les effets; on les voit encore : et n'est-ce pas tout ensemble l'admiration et l'édification du public?

Grand Dieu, c'est votre ouvrage, et vous le maintiendrez. Dans le refroidissement de la charité parmi les chrétiens, vous vous êtes réservé ce nombre choisi pour être le refuge des pauvres, comme autrefois dans la défection de votre peuple vous vous réservâtes un nombre de vrais adorateurs qui ne fléchirent point le genou devant l'idole. Que le feu de leur charité se répande et se communique ! Que tant de cœurs durs et resserrés jusqu'à présent s'amollissent, et qu'ils s'élargissent ! Heureux le juste miséricordieux ! parce qu'il a distribué sagement ses biens et à propos; parce qu'il en a gratifié les pauvres : sa justice, c'est-à-dire, le mérite de ses aumônes vivra, et le fera vivre lui-même dans les siècles des siècles : *Dis-*

(1) Les dames de Charité.

persit dedit pauperibus : justitia ejus manet in sæculum sæculi. (*Psal.* CXI.) A l'entrée de cet autre monde où la mort le conduira, et qui doit être le terme de sa course, il retrouvera toutes ses charités comme d'amples provisions qu'il aura fait passer avant lui. Muni de ce viatique il ira avec une pleine confiance subir le jugement du protecteur des pauvres. Tandis qu'une affreuse multitude rejetée à la gauche sèchera de douleur, il sera distingué, placé à la droite, comblé de joie. Avec la troupe glorieuse des élus il aura part à cette bénédiction éternelle : Venez, bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous est destiné. Je vous le souhaite, chrétiens, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON XLI

Pour le vendredi saint.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

Christus passus est pro nobis; vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. (I *Petr.*, II.)

Jésus-Christ a souffert pour nous; et en souffrant il vous a donné l'exemple et vous a appris à souffrir vous-mêmes comme lui.

Que la conséquence est naturelle ! et quand un Dieu est pénitent, quelle contradiction, que l'homme vive dans les douceurs et dans le plaisir ! Si donc je viens vous faire le triste récit des souffrances et de la Passion d'un Dieu, ce n'est point précisément pour tirer quelques larmes de vos yeux, ni pour exciter dans vos cœurs les mouvements d'une pitié sans effet, toute sensible qu'elle puisse être; mais pour vous animer d'une sainte haine de vous-mêmes, et pour vous remplir de tout l'esprit de la pénitence chrétienne. Ce sentiment est si raisonnable que, dans ce saint jour où l'image d'un Dieu souffrant, d'un Dieu mourant, plus vivement retracée dans nos esprits et présentée de plus près à notre vue, nous frappe davantage, chacun, jusqu'aux plus mondains, se fait un devoir de se conformer en quelque sorte, et du moins pendant le cours de cette journée, au divin modèle que nous vous proposons. Point de spectacles durant ces lugubres mystères; point de compagnies, d'assemblées; point de parures, d'ornements, de pompes humaines : tristesse sur les visages, deuil universel, assiduité dans le temple, suspension des affaires du siècle, attention à la divine parole, prières plus longues, abstinences plus exactes, jeûnes plus rigoureux. Fruits précieux, fruits salutaires de la pensée et de la méditation des douleurs de Jésus-Christ, que n'êtes-vous plus durables? C'est en ce jour que je reconnais parmi les chrétiens quelques vestiges du christianisme.

Je ne puis donc vous prendre, mes frères, en de plus favorables conjonctures; jamais vous ne serez mieux disposés à m'entendre sur un sujet dont on éloigne si fort le souvenir en tout autre temps. Ce n'est point la voie du raisonnement que je dois employer : c'est celle du sentiment, celle de l'exemple. Un Dieu mourant : voilà la grande raison dont je me sers pour vous apprendre que vous devez vivre comme des gens morts à tout; un Dieu crucifié, voilà la grande preuve pour vous convaincre que vous devez vivre comme des gens crucifiés à vous-mêmes et à votre chair. Jésus-Christ, image parfaite de la pénitence satisfactoire, de cette pénitence qui châtie le pécheur, qui acquitte ses dettes par le retranchement des aises de la vie et par les pratiques de la mortification : voilà tout mon dessein.

Sur cela, trois grands égarements. Les uns abandonnent absolument la pénitence dont je parle, parce qu'ils y sentent des répugnances qu'ils ne croient pas pouvoir surmonter; les autres la pratiquent en partie, mais d'une manière toujours imparfaite et en se ménageant infiniment eux-mêmes; enfin, les derniers, pénitents à certains moments et à certains jours, se relâchent bientôt et savent bien dans la suite se dédommager de ce qu'ils ont perdu : or, c'est à quoi j'oppose trois qualités de la pénitence de Jésus-Christ, que je renferme en trois points, et qui seront autant de leçons pour nous : pénitence volontaire sans attrait, pénitence entière sans ménagement; pénitence durable sans interruption. Pénitence volontaire sans attrait : Jésus-Christ l'a recherchée malgré la plus vive répugnance; nos répugnances ne sont donc pas de solides raisons pour nous en dispenser : première leçon et première partie. Pénitence entière et sans ménagement : Jésus-Christ l'a endurée dans toute son étendue et sans s'épargner en rien; notre délicatesse n'en doit donc point tant modérer l'austérité : seconde leçon et second partie. Enfin, pénitence durable et sans interruption : Jésus-Christ l'a consommée jusqu'à la mort, et par sa mort; rien donc, par rapport à nous-mêmes, n'en doit interrompre la continuité; c'est pour toujours que nous devons être pénitents, et jusqu'au dernier moment de la vie : troisième leçon et troisième partie. Reprenons encore : pénitence volontaire sans attrait : Jésus-Christ l'a recherchée malgré la plus vive répugnance; voilà l'état du Sauveur du monde dans le jardin. Pénitence entière sans ménagement : Jésus-Christ l'a endurée dans toute son étendue, et sans s'épargner en rien; voilà l'état du Sauveur du monde dans Jérusalem. Pénitence durable sans interruption : Jésus-Christ l'a consommée jusqu'à la mort, et par sa mort; voilà l'état du Sauveur du monde au Calvaire. Croix adorable de mon Sauveur, source féconde de toutes les bénédictions, gage sacré de mon salut, parce que vous fûtes le douloureux instrument de la pénitence de mon Dieu, c'est vous que je dois consulter, vous que je dois étudier, vous que je dois imiter; vous, toute rigoureuse que vous êtes, que je dois aimer, heureux si je puis vous placer aujourd'hui dans mon cœur, et dans ceux de toutes les personnes qui m'écoutent ! C'est pour cela que je m'adresse à vous en vous saluant. *O Crux, ave.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le temps était venu, ce temps marqué par les décrets divins et annoncé par tous les prophètes, où le Fils éternel de Dieu, vrai Dieu lui-même, mais descendu de sa gloire; portant, sans l'être, le caractère du pécheur, devait détruire le péché et en faire, à la majesté de son Père offensée, une satisfaction solennelle, pleine, surabondante : ce temps du grand sacrifice, de la consommation du plus grand ouvrage du Seigneur, que Dieu avait destiné, non plus pour former le monde d'une parole, mais pour le réformer, pour laver nos iniquités dans des ruisseaux de sang; ce temps, où le Sauveur des hommes devait couronner trente-trois ans d'une vie abjecte et laborieuse par le supplice de la croix, et par toutes les douleurs de la mort; ce temps, le centre de tous les temps, parce que c'était là que tous les temps se rapportaient, et que c'est là même encore qu'ils se rapportent tous pour en tirer tout leur mérite et toute leur sanctification. Il était venu, ce temps, et Jésus-Christ, victime réservée à la justice du ciel, se disposait au coup qui l'attendait et touchait de près à sa dernière heure. Tout conspirait à ce dessein : déjà les scribes et les pharisiens, les princes des prêtres, avaient noué l'intrigue, piqués de jalousie contre le Fils de Dieu, à la vue des miracles qu'il faisait et du concours du peuple qui se suivait. *C'est à nous*, disait-il, *à y prendre garde; cet homme fait tous les jours de nouveaux prodiges à nos yeux.* (*Joan.*, XI.) Chacun court à lui, et bientôt nous nous trouverons tout à fait abandonnés. Déjà Caïphe avait prononcé ce fameux oracle inspiré par l'esprit de vérité, parce que c'était un pontife qui parlait, tout infidèle qu'il était d'ailleurs : *Ne savez-vous pas qu'il est à propos qu'un seul homme meure pour le salut de tout le peuple?* (*Ibid.*) Déjà Judas, perfide disciple du Maître qu'il trahissait, était convenu de prix avec les chefs d'une si damnable entreprise, et s'était engagé pour trente deniers à leur livrer Jésus : *Que voulez-vous me donner, et je vous réponds de vous l'amener, et de vous le mettre dans les mains.* (*Matth.*, XXVI.) Déjà même de sa part Jésus connaissant que sa fin n'était pas désormais éloignée, et aimant les siens jusqu'à la mort, dit saint Jean, s'était donné à eux dans son adorable sacrement, et le leur avait laissé comme un mémorial perpétuel de son amour. Toutes choses ainsi préparées, le jour arrêté, ce fut là que commença cette sanglante scène, où un Dieu pénitent fit d'abord paraître deux choses, ce semble, les plus incompatibles, et qu'il sut néanmoins allier si parfaitement l'une avec l'autre; savoir : le désir et la répugnance; une sainte envie de souffrir, et cependant une crainte mortelle de souffrir; pour nous donner cette première leçon, que l'éloignement naturel que nous avons de la pénitence et de ses pratiques, que l'horreur qu'elle nous fait sous ce visage affreux qu'elle nous présente, que toutes nos répugnances alors ne sont pas des raisons de nous dispenser d'un devoir aussi essentiel que celui-là, et aussi nécessaire dans tous les états du christianisme. L'exemple de Jésus-Christ nous apprend bien là-dessus à nous surmonter. D'une part, quelle ardeur à rechercher sa passion! Mais en même temps, et d'autre part, quelle frayeur en la voyant approcher? Voilà les deux premières réflexions qui doivent présentement nous occuper, et qui demandent toute votre attention.

D'une part, quelle ardeur à rechercher sa passion? Ce ne fut point un sacrifice forcé que celui du Sauveur des hommes. L'ordre qu'il avait reçu de son Père n'était point un commandement si absolu qu'il ne pût librement et légitimement s'en exempter. Si donc il s'est offert pour nous, conclut le prophète, c'est qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.* (*Isa.*, V.) Il l'a, dis-je, voulu; mais comment, et pourquoi? Comment? Jamais désir ne fut plus sincère ni plus réel : quand nous disons qu'il l'a voulu, nous ne devons pas seulement entendre qu'il s'y est soumis, qu'il y a consenti, mais qu'il s'y est porté de lui-même, et par un plein mouvement de sa volonté. *Il y a longtemps*, disait-il à ses apôtres, *que je l'ai désiré, et je le désire plus que jamais, de manger avec vous cette dernière Pâque;* marquant par là sa passion, comme l'observe saint Jean-Chrysostome. Jamais désir ne fut plus volontaire : *Ne savez-vous pas*, dit-il à saint Pierre, *que je suis maître et de ma vie et de ma mort? Qu'il ne tient qu'à moi de prier mon Père, et qu'il m'enverra des légions d'anges pour me défendre de mes ennemis?* Jamais désir ne fut plus empressé : de quelle autre chose s'entretenait-il sur la montagne avec Moïse et Elie, que de ses souffrances? Pour quel autre sujet traita-t-il un de ses disciples d'anathème, sinon qu'il le voulait détourner de boire le calice que son Père lui avait donné? De quel autre baptême souhaitait-il si ardemment d'être baptisé, que de celui de son sang et de sa croix? *Et quomodo coarctor donec perficiam illum?* (*Luc.*, XII.) Enfin jamais désir ne fut plus efficace : du désir il passe bientôt à l'effet; déjà il marche vers le jardin, lieu ordinaire de sa retraite, mais du reste sachant que c'est le rendez-vous des soldats qu'on a gagés pour le prendre, et des Juifs qui l'y doivent venir chercher; connaissant le projet qu'on a formé, les mesures prises, l'heure choisie, le chef de la troupe, tout ce qui lui doit arriver, et allant de la sorte s'y présenter : *Jesus itaque sciens omnia quæ ventura erant super eum processit.* (*Joan.*, XVIII.)

Il est donc vrai qu'il l'a désirée, qu'il l'a recherchée, cette douloureuse passion. Comment? Je l'ai dit. Pourquoi? Le voici : La gloire de Dieu à réparer, le salut de l'homme à procurer : deux grands motifs qui l'animent. Il s'en était déclaré longtemps auparavant par son prophète. Vous n'avez plus voulu, Seigneur, des sacrifices de

votre première Loi ; c'était trop peu pour vous satisfaire, que le sang des animaux ; et pour effacer l'injure faite à un Dieu, il fallait un Dieu. Je suis donc venu moi-même : nul autre que moi ne pouvait être digne de vous, comme nul autre n'était plus sensible aux intérêts de votre gloire blessée, ni à ceux de l'homme perdu. *Sacrificium et oblationem noluisti... holocaustum et pro peccato non postulasti ; tunc dixi : ecce venio.* (*Psal.* XXXIX.) Oh ! que n'entrons-nous d'abord nous-mêmes en de si justes sentiments ! Si vous aviez bien compris ce que c'est que la gloire de Dieu, ce que c'est que votre propre salut, de quel œil vous commenceriez à regarder ces pratiques de la pénitence, si nécessaires à rétablir l'une et à assurer l'autre ! Voilà ce qui remplit quelquefois, et à certains moments, une âme d'une sainte haine d'elle-même. Le glaive à la main, ce glaive de l'abnégation évangélique et de la mortification de Jésus-Christ, après une confession, une communion, à la vue d'un Dieu souffrant, on ne veut plus tant, à ce qu'il paraît, se ménager soi-même ; on est prêt, ce semble, de frapper, de déchirer; on se reproche sa délicatesse; on convient qu'on mène une vie trop aisée ; que ce n'est point là un état de pénitence, et par conséquent que ce n'est point une vie chrétienne. On a entendu parler des austérités du cloître et du désert, et l'on voudrait avoir le courage et la force de ces saints pénitents ; s'interdire certaines douceurs, se passer de certaines commodités, de certains divertissements, du moins à certains jours et à certains temps. On en voit toutes les raisons, et l'on reconnaît assez qu'après une vie mondaine, où l'on n'a rien refusé à son corps, à tous ses sens et à tous ses appétits, il est de la justice que cette chair criminelle soit punie et que Dieu soit vengé. Ainsi le concluait cette fameuse pénitente dont parle saint Jérôme : on le conclut comme elle ; mais le pratique-t-on comme elle le pratiqua? Car sur cela même naissent bientôt les répugnances, et elles ne sont que trop écoutées. Or qui nous affermira, qui nous soutiendra, qui nous tiendra lieu de modèle? Vous-même, Sauveur adorable ; ce que vous avez vaincu, il ne tient qu'à nous de le vaincre, puisque vous ne l'avez vaincu que pour nous apprendre à le vaincre comme vous ; et c'est ici que commence l'histoire tragique de vos combats. D'une part, quelle ardeur à rechercher sa passion ! mais en même temps, et d'autre part, quelle frayeur en la voyant approcher?

Jamais un cœur fut-il plus violemment agité? Et qui le croirait que le désir de souffrir, un vrai désir, un désir parfait, peut être accompagné d'une telle répugnance? Tout y contribua, tout la fit paraître. Tout, dis-je, y contribua. Le premier objet qui se présente à l'esprit au moment d'une douleur prochaine dont les sens sont menacés ; c'est cette douleur là même, avec tout ce qui la doit rendre plus sensible. C'est là que l'imagination s'arrête, ce qu'elle grossit, ce qu'elle peint avec les couleurs les plus vives, ce qu'elle rapproche sans cesse tout éloigné qu'il peut être, l'envisageant par tous les endroits, et faisant par avance de l'avenir son tourment. Triste vue de Jésus-Christ à l'entrée du jardin ! Rien devant lui, rien autour de lui qui ne lui retrace l'idée de toutes les douleurs de sa passion. Il la trouve partout ; partout il l'aperçoit, pour ainsi dire, devant ses yeux. Le silence de la solitude, les ombres de la nuit qui couvrent tout, ne servent qu'à recueillir son attention, et qu'à l'appliquer plus fortement aux cruelles images qui le troublent. Trahison de Judas, fuite des apôtres, soldats armés, cris du peuple, conjuration des prêtres, faux témoignages, accusations, blasphèmes, ignominies, mépris d'Hérode, lâcheté de Pilate, flagellation sanglante, épines aiguës, clous perçants, croix accablante, fiel amer, mort honteuse, fantômes affreux, quelle impression faites-vous sur une âme que vous poursuivez sans relâche, et qui d'ailleurs se livre elle-même à ses propres sentiments? Encore si c'était assez que d'être malheureux sans être coupable, ou sans le paraître : s'il suffisait d'acquitter la dette sans se couvrir, en l'acquittant, de la tache la plus odieuse. Mais un Dieu se charger de toutes nos iniquités, devenir responsable à la justice de son Père, et sous cette lèpre qui le défigure, se rendre un sujet d'horreur et une victime d'abomination ! Du moins si le fruit pouvait répondre à la peine ; mais que de souffrances, et quelles suites ! Combien peu en profiteront ! Pierre de scandale pour un peuple chéri, lui fournir la matière du plus sacrilége attentat ! Après tant de sang répandu, voir dans le cours des siècles le péché ressuscité et plus vivant que jamais, les abus, les profanations ; grâces, mérites perdus, la damnation de tant d'âmes rachetées si cher, et presque le monde entier rengagé dans ses fers, replongé dans l'abîme, après tant de frais pour l'en retirer ! A ces réflexions désolantes, à ce spectacle, la constance la plus ferme serait ébranlée ; toute la nature, tout l'homme se révolte. De là la tristesse, de là la crainte, de là l'inquiétude, de là l'ennui ; mais tristesse la plus sombre, mais crainte la plus mortelle, mais inquiétude la plus fatigante, mais ennui le plus profond, le plus accablant : effet d'une répugnance dont rien n'arrête les premiers mouvements. Tout y contribua, et tout la fit paraître.

Tristesse : *cœpit contristari.* (*Matth.*, XXVI.) Il commença à s'attrister, à s'affliger. *Cœpit mœstus esse :* il parut pressé de douleur ; son cœur ne la put dissimuler ; il fallut s'en expliquer, s'en décharger : Mon âme est triste, dit-il à trois de ses disciples qu'il avait choisis ; et qu'il conduisait avec lui, mon âme est triste ; et c'est une douleur à me faire mourir : ***Tristis est anima mea usque ad mortem.*** (***Ibid.***) Crainte, effroi : *Cœpit pavere.* (*Marc.*, XIV.) La retraite redouble ses frayeurs ; et, comme un homme qui

marche au milieu des ténèbres et dans un lieu écarté, à chaque pas qu'il fait, il croit rencontrer l'ennemi qui le cherche, et avoir sur sa tête le bras qui le doit frapper. Ennui : *Cœpit tædere.* (*Marc.*, XIV.) Rien ne le soutient, rien ne le console; il conçoit du dégoût pour tout, et il ne se supporte qu'à peine lui-même. Inquiétude : que de tours, de retours! Il quitte ses apôtres, il s'arrache à eux, dit l'évangéliste : *Avulsus est ab eis.* (*Luc.*, XXII.) Il va prier, il se prosterne contre terre : il ouvre ses yeux; et de ses yeux coulent deux torrents de larmes : une heure passée en cet état, il retourne à ses apôtres, et il les trouve tellement endormis, qu'ils n'ont pas une parole à lui répondre. Une seconde fois il prie, et il n'est pas plus écouté que la première : une seconde fois il revient à ses disciples, et il n'en reçoit pas plus de soulagement. Que de pensées qui se combattent les unes les autres! Que d'incertudes et de contrariétés! S'il prie, c'est pour demander à ne pas souffrir et à souffrir : Mon Père, s'il est possible, épargnez-moi ce calice : ***Transeat a me calix iste.*** (***Matth.***, XXVI.) Toutefois que votre volonté soit faite, et non la mienne : ***Verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat.*** (***Luc.***, XXII.) Il ne fait point, à ce qu'il paraît, d'autre prière que celle-là; tantôt refusant en apparence, et tantôt acceptant en effet : toujours flottant et irrésolu; toujours exposé à la violence de ses révoltes intérieures.

Cependant au milieu de ces combats le ciel l'abandonne-t-il? Non, chrétiens; mais du reste faible secours, du moins secours passager que celui qu'il reçoit du ciel, et par le ministère de l'ange. Il est vrai, l'ange, pour quelques moments, le rappelle à lui-même, le conforte et le ranime; mais à peine l'ange du Seigneur s'est retiré, que la guerre se rallume, plus cruelle que jamais : il ne la peut soutenir; il faut que le corps succombe; et sur cela que vais-je vous dire? Nous avons entendu parler des effets de la douleur; nous les voyons encore quelquefois : des cœurs serrés et flétris, des visages pâles et défigurés, des corps consumés par un feu secret et lent, des larmes intarissables, silence stupide et transports furieux; c'est ce qu'on a vu : mais voici ce que les siècles précédents ne virent jamais, ce que l'histoire la plus fabuleuse n'a jamais imaginé, et de quoi les siècles à venir, comme j'ai lieu de le penser, ne seront jamais témoins ; écoutez-le : Un homme, depuis la tête jusqu'aux pieds, couvert d'une sueur de sang qui découle de toutes parts, et dont la terre est baignée : ***Factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.*** (***Luc.***, XXII.) Que dis-je après tout, et n'est-ce point une figure? La vérité n'est que trop réelle, que trop constante : ce ne sont point seulement quelques gouttes échappées, c'est une sueur de tout le corps, et il y a en assez pour arroser la terre. Mais quel mystère! quel prodige! J'en conviens : mais plus l'effet est mystérieux, plus il est prodigieux, et plus devons-nous l'admirer.

Venez, chrétiens, venez à ce spectacle : c'est Jésus-Christ même; voyez-le, reconnaissez-le, ou plutôt comment le reconnaître? Il est dans une agonie mortelle; et pourquoi cette agonie? Les gouttes de sang sortent avec abondance de tous ses membres; et pourquoi ce sang? Dites-le nous, Seigneur; mais hélas! nous en peut-il instruire lui-même? Ses yeux sont éteints, sa langue muette : dans cette défaillance générale à peine lui reste-t-il un souffle de vie. Mais, sans qu'il s'explique lui-même, ne pouvons-nous pas connaître ce qui l'a réduit en cet état? Je ne dirai point avec saint Bernard, qu'il ne s'est pas contenté de pleurer nos péchés avec des larmes ordinaires; mais que la douleur a été si vive, qu'il en a versé jusqu'à des larmes de sang. Je n'ajouterai point avec le même Père, qu'il ne s'est pas contenté des larmes qui coulaient de ses yeux, mais qu'il en voulut répandre de tout son corps : ces pensées sont solides, elles sont pieuses; mais elles ne sont pas de mon sujet. Voici donc, ce me semble, et selon les interprètes, d'où vient un prodige si nouveau, et ce qui le plonge dans cet accablement; c'est l'effort qu'il lui en coûte pour s'élever au-dessus de lui-même, et pour tenir contre les répugnances que lui cause l'idée de sa passion, et l'image qu'il s'en est faite. Sentir pour les souffrances toute l'horreur que la nature peut inspirer, et par un effort supérieur à toutes les horreurs de la nature, en étouffer tous les sentiments, l'immoler elle-même tout entière, la sacrifier; c'est-là sans doute qu'il a fallu un courage, une constance toute divine. Il n'était pas possible que les sens n'en fussent troublés, et qu'ils n'en fussent même épuisés : ils l'ont été, ils le sont; mais que dis-je; et en demeurerons-nous là? Ah! chrétiens, apprenez ce que peut l'esprit de pénitence, et un saint désir de satisfaire à Dieu. C'est-là même qu'il triomphe, c'est-là qu'il fait éclater toute sa force. Malgré le trouble des sens, l'âme toujours inébranlable et ferme s'est soutenue; elle se soutient encore : en voulez-vous la preuve? Attendez, et vous allez voir. Bientôt ce ne sera plus cet homme timide, chancelant, incertain : Non, ce n'est plus lui. Le changement est également prompt et merveilleux. Après un coup héroïque, rien n'arrête désormais, et tout cède. Que fait-il? Il se rassure, il se relève; plein d'une vertu toute nouvelle, il va à ses apôtres; il leur reproche leur faiblesse, il les encourage, se met à leur tête, prévient la marche de ses ennemis, et court le premier se jeter dans leurs mains. *Surgite.* (*Matth.*, XXVI.) Levez-vous; il n'y a plus à balancer. ***Eamus.*** (***Ibid.***) Allons, le parti est pris. Le perfide approche qui me doit trahir : c'est maintenant la puissance des ténèbres; je ne diffère plus; je vais m'y livrer moi-même : ***Ecce appropinquavit qui me tradet.*** (***Ibid.***) Il le dit, et ce qu'il dit il l'exécute.

De là, mes frères, quelque réflexion sur

nous. Quand nous vous parlons de prévenir les coups de la justice de Dieu, et de la fléchir par une vie pénitente et austère, cette parole vous paraît dure, et l'on n'est guère accoutumé dans le monde à ce langage. Quand nous vous en parlons au tribunal même de la pénitence, où vous venez déclarer vos fautes, désavouer votre conduite passée, et aux pieds du ministre qui vous reçoit, vous confesser coupables et dignes des châtiments du ciel, comment alors commencez-vous à nous écouter? Ce ne sont plus ces premières expressions, ce n'est plus cette première ardeur que nous avions vue, et dont nous avions été édifiés, lorsqu'il ne s'agissait que de se frapper la poitrine, que de donner quelques larmes, que de faire le récit exact de ses désordres, que de s'en accuser, de se traiter de pécheur, d'en rougir et de se confondre. Dès qu'au nom d'un Dieu vengeur nous voulons appliquer le fer et le feu : Juges constitués du Seigneur, dès que nous voulons prononcer la sentence, mais une sentence qui sépare, qui retranche; mais une sentence qui gêne, qui mortifie; mais une sentence qui dompte les sens, qui châtie la chair; c'est là que toute la faiblesse humaine se fait sentir, et que la nature défend ses droits. On s'effraie : *Cœpit pavere.* (*Marc.*, XIV.) La pénitence fait à l'esprit une image qui l'afflige, qui l'abat : *Cœpit contristari.* (*Matth.*, XXVI.) Quelquefois on promet, on commence même; mais on se dégoûte : *Cœpit tædere.* (*Marc.*, XIV.) On compose, on voudrait s'accommoder: *Si possibile est.* (*Matth.*, XXVI.) Si cela se peut, exemptez-moi de telle et telle chose; je me connais, je ne pourrai jamais m'y faire : *Transeat a me calix iste.* (*Ibid.*) Des prières, j'y consens; quelques aumônes, je le veux : mais plus tant de repas, de bonne chère, de parties de plaisir; mais plus tant de jeux, de visites, de compagnies; mais plus tant de propreté sur ma personne, d'ajustements et de parures; c'est de quoi je ne puis m'accorder : *Transeat à me calix iste.* (*Ibid.*) Abstinences, jeûnes, retraite, souffrances et adversités de la vie; c'est de quoi je ne puis entendre parler : *Transeat a me calix iste.* (*Ibid.*) Ce que je condamne, mes frères, dans ces sortes de répugnances, ce n'est pas le sentiment, mais le consentement. Le malade, malgré lui, a de l'horreur pour le remède qu'on lui présente, et il le prend néanmoins. Mais l'illusion est de désespérer, de se livrer aux mouvements et aux aversions naturelles de son cœur, d'abandonner l'ouvrage pour quelques difficultés qui s'y rencontrent, de se persuader qu'on n'en viendra jamais à bout, qu'on ne sera jamais pour cela assez maître de soi-même, que c'est une victoire impossible. Non, mon cher auditeur, elle ne l'est pas plus pour vous que pour tant d'autres, dont vous admirez la fermeté. Pensez-vous qu'ils aient moins à prendre sur eux? Vous n'aurez rien à combattre, que Jésus-Christ avant vous n'ait combattu et dont il ne vous ait fait voir qu'on peut triompher. *Surgite, eamus.*

Commençons, et agissons. Souvent au premier effort tout s'applanit, et l'on est surpris de la facilité qu'on éprouve à conduire à bout des entreprises qui semblaient passer toutes nos forces. Il n'y a qu'à se faire quelque violence, qu'à ne se point tant écouter soi-même. A considérer Jésus-Christ dans le jardin, saisi, consterné, qui se serait persuadé qu'il dût tout à coup marquer tant d'assurance? Effet ordinaire de la grâce, qui n'abandonne jamais une âme bien préparée et bien résolue. Un peu plus de confiance en son secours, *Surgite, eamus.* (*Ibid.*) Passion de Jésus-Christ, pénitence volontaire sans attrait : il l'a recherchée, malgré la plus vive répugnance; et pénitence entière sans ménagement : il l'a endurée dans toute son étendue, et sans s'épargner en rien : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'est-ce que le péché? Une préférence, dit saint Thomas, que le pécheur ôte à Dieu, et qu'il donne aux objets sensibles. En quoi il y a deux choses à distinguer : premièrement, l'injure que le pécheur fait à Dieu ; secondement, le plaisir criminel qu'il cherche dans les objets créés. Pour réparer l'un et l'autre, il faut que la pénitence humilie le pécheur, et qu'elle le mortifie. Qu'elle l'humilie : satisfaction de l'injure qu'il a faite à Dieu par le péché. Qu'elle le mortifie : satisfaction du plaisir criminel qu'il a cherché dans les objets sensibles par le péché. Or, jamais il ne fut d'humiliations plus profondes que celles de Jésus-Christ dans sa passion ; jamais de souffrances plus douloureuses. Humiliations sans mesure; il fut traité comme le dernier des hommes : *Vidimus eum novissimum virorum.* Souffrances sans mesure (*Isai.*, LIII) : ce fut un homme de douleurs. *Virum dolorum.* (*Ibid.*) Donc pénitence sans ménagement ; et par conséquent satisfaction la plus entière et la plus abondante. En peu de mots, voilà tout le plan de cette seconde partie : humiliation sans mesure. Je les réduis à quatre espèces : la première, par rapport aux personnes qui se sont déclarées contre Jésus-Christ ; la seconde, par rapport aux accusations qu'on a formées contre Jésus-Christ ; la troisième, par rapport aux jugements qu'on a donnés contre Jésus-Christ; la quatrième, par rapport aux mauvais traitements dont on a usé contre Jésus-Christ. Suivons par degrés.

Première espèce, premier sujet de confusion pour Jésus-Christ : le nombre, la qualité des personnes qui se sont déclarées contre lui. Ce ne sont pas seulement ses ennemis ; ce sont ses disciples. L'un le vend trente deniers ; et c'est celui d'abord qu'il rencontre en sortant du jardin. L'autre le renonce; mais comment? Avec les serments les plus solennels, et en le chargeant d'anathèmes. Tous l'abandonnent : dans un moment le troupeau se disperse, sans qu'aucun paraisse pour la défense de leur Maître. Ce n'est pas seulement une vile multitude;

ce sont les docteurs de la Synagogue, les scribes, les pharisiens, les pontifes, un juge souverain, un roi, tout ce qu'il y a de plus distingué, soit par l'apparence de la piété, soit par la connaissance de la loi, soit par le poids de l'autorité. Ce ne sont point seulement les grands, mais le peuple; non point seulement une partie du peuple, mais tout le peuple; non point un peuple étranger, mais un peuple au milieu duquel il est né, les siens. Figurez-vous donc un homme dont on vous dit que dans une affaire capitale il n'a eu personne pour lui; que tous d'un consentement universel ont conspiré à sa perte : grands, petits, prêtres, séculiers, toutes les puissances, tous les ordres, tous les états; que tous ont cru qu'il y allait de l'intérêt public de le déférer et de le faire condamner; qu'il ne s'en est pas même trouvé un seul de ceux qui l'approchaient de plus près, lequel ait osé prendre sa cause en main, tant le déchaînement a été général, et tant il a été regardé de tous comme une pierre de scandale, et comme un sujet d'abomination. Sauveur des hommes, et de tous les hommes, êtes-vous donc venu sur la terre les chercher tous et tous les sauver, pour les voir tous conjurer votre ruine, et vous renoncer?

Seconde espèce, second sujet de confusion pour Jésus-Christ : les accusations qu'on a formées contre lui. A en croire les témoins qui déposent, c'est un séducteur qui trompe les simples par les folles imaginations de son esprit, et par les impostures qu'il débite. C'est un hypocrite, qui, sous une vertu apparente cache de véritables vices. C'est un téméraire, qui offense le pontife, et qui manque au respect dû à la souveraine dignité. C'est un séditieux qui soulève le peuple, et qui empêche de payer le tribut à César. C'est un ambitieux et un rebelle, qui porte la révolte et l'ambition jusqu'à vouloir être roi des Juifs. C'est un profanateur, qui veut détruire le temple, et qui par une ostentation ridicule se vante de le rebâtir en trois jours. C'es un sacrilége, qui renonce à la loi de Moïse, et qui dans ses dogmes impies renverse toute la religion. C'est un blasphémateur, qui se dit égal à Dieu, et le Fils unique de Dieu. C'est un homme possédé du démon, et qui entretient une liaison étroite avec l'enfer, au nom duquel il agit. Sainteté de mon Dieu, où êtes-vous, et qui peut être à couvert de l'envie et de ses traits, quand l'innocence même se trouve si cruellement déchirée!

Troisième espèce, troisième sujet de confusion pour Jésus-Christ : les jugements qu'on a portés contre lui. C'est assez qu'il soit accusé pour être condamné. Il semble que ses crimes soient si avérés et si connus, qu'après les premières dépositions il n'y ait plus rien à examiner. Au tribunal de Caïphe, où il paraît, il reçoit un arrêt de mort. Le juge même déchire ses habits, et est saisi d'horreur à le voir et à l'entendre parler. A un autre tribunal (c'est celui du peuple) dans un jugement de comparaison entre lui et un insigne voleur, on le juge plus criminel que Barrabas, et l'on donne à celui-ci la préférence. Enfin, quand Pilate veut savoir ce qu'il fera donc de Jésus, on lui répond qu'il le crucifie, supplice de tous les supplices le plus infâme : on le lui crie de toutes parts; c'est un bruit confus de voix qui s'élève pour le demander : *crucifige, crucifige*. (*Luc.*, XXIII.) Vains jugements des hommes que vous êtes injustes et faux! mais quel anéantissement pour vous, Sagesse incréée, Verbe éternel, d'y être soumis!

Quatrième espèce, quatrième sujet de confusion pour Jésus-Christ : les mauvais traitements, les indignités qu'on a exercés contre lui. Tout est permis, dès que c'est à lui qu'on s'attaque. A quelles sortes d'outrages ne se voit-il pas exposé? Aux fers et à la captivité : une troupe de soldats, sous la conduite de Judas qui les guide, le chargent de liens. Aux ignominies publiques : on le traîne au milieu de Jérusalem; on le promène d'un tribunal à un autre tribunal, d'Anne chez Caïphe, de Caïphe chez Pilate, de Pilate chez Hérode, d'Hérode encore une fois à Pilate. Aux blasphèmes et aux imprécations, aux discours les plus injurieux : c'est la fable de toute une ville, de tout un pays; point d'autre sujet des entretiens. Aux coups et aux soufflets : un valet insolent, aux pieds même du pontife et de son tribunal, ose le frapper au visage. Aux insultes les plus amères : durant toute une nuit il sert de jouet, les yeux bandés, à une brutale soldatesque, qui tour à tour portent sur lui les main. Au mépris le plus piquant : chez Hérode on le regarde comme un fou, et dans cette pensée ce prince le fait revêtir d'une robe blanche. Aux dérisions les plus sensibles et les plus pénétrantes : on lui met un roseau à la main, symbole de sa faiblesse; on le couvre d'une pauvre robe de pourpre; on le couronne comme un faux roi; chacun fléchit devant lui le genou, et par autant d'hommages qu'il lui rend, lui fait autant d'affronts. Est-ce vous, Seigneur, et qu'est devenu cet éclat qui vous environne dans le séjour de la gloire? Voilà ce que le Prophète avait éprouvé, ou plutôt voilà ce que Jésus-Christ lui-même, dans la personne de son Prophète, avait depuis logtemps prévu et marqué. *Ego autem sum vermis* (*Psal.* XXI.); pour moi je ne suis qu'un ver de terre : je ne suis pas un homme, *et non homo* (*Ibid.*); ou parmi les hommes, je ne suis que l'opprobre des hommes, *opprobrium hominum* (*Ibid.*); que le rebut du peuple, *et abjectio plebis* (*Ibid.*); tous ceux qui m'ont vu dans cet état, bien loin d'en être touchés, ont tourné contre moi leurs railleries; *omnes videntes me deriserunt me* (*Ibid.*); ils en ont parlé, et ils en ont fait leur divertissement : *locuti sunt labiis, et moverunt caput.* (*Ibid.*) Dieu, si grand par vous-même, mais si profondément humilié par votre choix, c'est à vos pieds que je viens me confondre et m'instruire. Me confondre : c'est là, c'est à la vue de vos abaissements, que doit se briser

tout mon orgueil. M'instruire : c'est là, c'est à la vue de vos abaissements, que j'apprends comment je puis et comment je dois réparer les désordres de mon péché, et en faire à la justice du ciel et à la vôtre une juste satisfaction. Fausse persuasion, mes frères, comprenez ceci, fausse persuasion de croire qu'on ne satisfait à Dieu que par la pénitence du corps ; la pénitence de l'esprit, si je puis parler de la sorte, l'humiliation bien prise et sanctifiée a son mérite, et un mérite d'autant plus relevé qu'elle fait un plus grand sacrifice à Dieu. Supporter une injure, la pardonner, l'oublier, réprimer toutes les saillies de la vengeance et étouffer tous les mouvements d'un cœur animé ; demeurer, sans se plaindre, aux derniers rangs et voir les autres sur sa tête, emporter des préférences que l'orgueil demanderait, et qu'il se croit dues ; vivre dans la soumission et la dépendance ; se contenter d'une obscurité sans nom et sans bruit, laisser tomber une médisance sans la relever ; une parole dite avec aigreur ou avec mépris ; voir une personne vous buter en tout ; se faire une étude de vous décrier, de vous traduire ; empoisonner toutes vos actions ; ternir vos plus belles qualités, les diminuer, les altérer ; et vous, cependant, abandonner au Seigneur le soin de vous justifier et de vous faire connaître, sans repousser les traits par d'autres traits et sans former de justes oppositions ; tout cela passé par le creuset, et mis dans la balance du sanctuaire est devant Dieu d'un grand prix et lui donne une gloire bien pure. C'est par où Jésus-Christ l'a glorifié ; c'est sur quoi il ne s'est ménagé en rien, et c'est au contraire où notre délicatesse se montre tout entière. Tout fait peine ; tout est un monstre en matière de réputation, d'honneur, d'avantages, de dons naturels, de mérite, de droits, de dignité, de préséance ; dès que la pénitence en vient là, les moindres atteintes ce sont pour nous les blessures les plus profondes. Que serait-ce, si elle vous présentait des chaînes à porter, des tribunaux où répondre, les calomnies les plus atroces, les plus injustes condamnations, l'envie, la haine publique à soutenir ? Humiliations de Jésus-Christ, humiliations sans mesure ; c'est par là qu'il a réparé l'injure faite à Dieu par le péché : *novissimum virorum.* Souffrances de Jésus-Christ, souffrances sans mesure ; c'est par là qu'il a réparé le plaisir criminel que donne le péché : *virum dolorum.* Deux sortes de souffrances : flagellation sanglante, couronnement douloureux. Sanglante flagellation, c'est le premier arrêt que porte Pilate contre Jésus-Christ. Couronnement douloureux, c'est la barbarie des bourreaux de Jésus-Christ qui l'invente, et ce sont eux-mêmes qui s'en font les exécuteurs.

Sanglante flagellation. Quelle bizarre conduite et quelle contradiction dans Pilate ! Il connaît toute la mauvaise foi qui fait agir les ennemis du Fils de Dieu. Il déclare, il proteste hautement qu'il ne trouve rien dans le prisonnier qu'on lui produit qui lui paraisse en quelque sorte condamnable : *nullam invenio in eo causam.* (*Joan.*, XVIII.) Je le renverrai donc ; c'est la conclusion qu'il tire, conséquence bien raisonnable ; mais comment, et à quelles conditions sera-t-il renvoyé ? Etrange précaution ! Ce sera après l'avoir fait auparavant châtier : *emendatum ergo illum dimittam.* (*Luc.*, XXIII.) Pourquoi parler de châtiment, lorsqu'on reconnaît qu'il n'est point coupable ; ou s'il est criminel pourquoi parler de le renvoyer ? Mais c'est ici le règne de l'iniquité. Damnable politique du siècle, qui veut s'accommoder à deux partis opposés, et qui ne contente ni l'un ni l'autre. Laissons le droit ; il n'y en a nulle part. Voyons seulement la chose comme elle s'accomplit.

Quelle image ai-je à vous mettre devant les yeux ? Ciel ! comment en fûtes-vous témoin sans lancer la foudre ? Chrétiens, comment le pouvons-nous voir sans en être saisis d'horreur ! Pilate prononce ; il condamne celui même qu'il défend ; la plus cruelle, la plus honteuse flagellation, c'est par là qu'il absout un innocent. Déjà par les ordres du Juge une troupe s'amasse et se prépare à obéir. Voulez-vous connaître par avance à quoi ils sont disposés, et ce qu'on en doit attendre ? Deux conjectures vous l'apprendront. Car c'est à des soldats depuis longtemps accoutumés au sang, et d'ailleurs d'intelligence avec ses ennemis, que Jésus-Christ est livré. Les Juifs, spectateurs de l'action, mille cris, mille promesses, tout réveille, tout pique leur férocité naturelle, et la sentence ne porte rien de si rigoureux qu'ils ne soient résolus d'aller au delà. D'autre part, le dessein de Pilate, selon la pensée de saint Cyrille et de saint Augustin, c'est de mettre le Fils de Dieu dans un tel état qu'il y ait même de quoi amollir la dureté de ses plus barbares persécuteurs. Rien jusque-là n'a pu calmer leur fureur ; il le sait, mais il espère enfin leur présenter un objet si pitoyable, qu'il n'y aura point de cœur assez insensible, point d'âme assez envenimée, qui tout à coup ne sente expirer sa haine et sa compassion revivre.

De là quelle horrible tempête est sur le point d'éclater ? Que de bras sont levés et s'apprêtent à frapper ! On le dépouille de ses habits : cette confusion que comptent pour rien ses ennemis, c'est déjà pour lui, j'ose le dire, la plus sensible peine et le plus cruel tourment. On le lie à une colonne ; mais, hommes aveugles, s'écrie un Père, que vous tirez un vain triomphe de tenir un Dieu dans les fers ! Une parole lui suffirait pour ébranler les cieux sur leurs plus fermes appuis, et ferait jusque dans ses fondements trembler la terre. Ce ne sont donc point vos fers qui l'arrêtent ; mais il en est d'invisibles dont il est plus fortement attaché et ce sont les chaînes de son amour : *nullum vinculum tenere posset, si charitatis vinculum defuisset.* Cependant quel tumulte ! quel bruit confus ! Le signal est donné. Chacun tour à tour déploie sur un corps faible toute la force

de son bras ; ce n'est bientôt plus qu'une plaie depuis la tête jusqu'aux pieds. Le sang coule, rejaillit sur les bourreaux, mais ce sang, bien loin d'éteindre la soif qui les dévore ne sert qu'à l'allumer davantage : leur brutale passion se nourrit de ce spectacle.

C'est là qu'on nous attend, chrétiens ; allons recueillir ce sang précieux. Approchons, c'est pour nous qu'il est répandu. Mais n'y mêlons point seulement des larmes qu'on donnerait à tout autre dans un semblable état, et qui sèchent dès que l'objet n'est plus présent à la vue. Examinez, contemplez à loisir : son visage est livide et défiguré, son corps meurtri et déchiré. Quels traits y découvrez-vous de cette première beauté qui a fait l'admiration même des esprits célestes. Une vertu divine l'a soutenu tant qu'il y a eu à souffrir ; mais enfin une défaillance entière l'a réduit à n'avoir plus de sentiment. Le voilà au pied de la colonne, encore à demi suspendu par les liens qui l'y attachent ; la tête est penchée et tout le reste nage dans le sang. Tel est le châtiment du péché.

Que dis-je, et quelle parole m'échappe ? Le châtiment du péché ! Mais où est le pécheur ? Quel partage ! dit saint Bernard. Vous expiez le crime, Seigneur, et c'est moi qui l'ai commis ; c'est mon ouvrage. Où donc, encore une fois, est le pécheur ? Quel renversement ! Le juste souffre, et le coupable, content d'une parole qu'il a prononcée, d'une larme peut-être qu'il a versée dans un moment où la grâce l'a touché, du reste croit être en droit de se procurer toutes les commodités d'une condition tranquille et aisée. Pénitents délicats du christianisme, et par conséquent faux pénitents, quoi que la pénitence exige de vous, est-ce la pénitence de votre Dieu ? On trouve encore de ces personnes dans le monde, à qui le nom de pénitence n'est pas tout à fait inconnu. Ils en ont l'apparence ; surtout ils en ont la réputation. On dit : Il fait pénitence ; ceux dont nous parlons de la sorte, ce sont de ces pécheurs de plusieurs années qui se sont enfin reconnus ; ce sont de ces femmes revenues du grand monde, autant et même plus par nécessité que par un choix volontaire et libre. Pénitence ! c'est-à dire moins de ces plaisirs criminels et défendus, moins de ces mondanités publiques, moins de bruit et de scandale, un peu plus d'ordre dans la conduite ; quelques prières, quelque fidélité à certains exercices ; mais du reste vie paisible, commode, sans manquer de rien, ni se refuser rien. On dit : Voilà une personne étrangement éprouvée de Dieu ; il ne l'épargne pas, et elle fait bien pénitence dès cette vie. Pénitence ! c'est-à-dire quelques adversités que Dieu lui envoie, une infirmité passagère, du moins très supportable ; une perte de biens, une disgrâce temporelle, un chagrin. Voilà quelles sont ces pénitences prétendues ; voilà par où l'on se flatte d'avoir payé abondamment à la justice de Dieu ce qui lui est dû. Or voulez-vous une fois savoir ce que c'est que pénitence ? Rentrons dans le prétoire de Pilate. Là que voyez-vous ? Un homme étendu par terre, épuisé de forces. Mais ce n'est pas tout ; il n'a point encore, ce me semble, assez souffert ; et que voyez-vous ? On prend une couronne d'épines, autre souffrance de Jésus-Christ. On la lui enfonce avec violence dans la tête. Autant de pointes autant de blessures, et autant de blessures autant de sang qui commence tout de nouveau à couler. A cela que dites-vous ? Que pensez-vous ? Faites valoir tant qu'il vous plaira, vous quelques austérités secrètes, vous quelques douleurs à endurer, vous quelques pratiques de charité, quelques visites des pauvres. La grande réponse, c'est celle de saint Paul : ***Aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum, recogitate eum qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem.*** (*Hebr.*, XII.) Car pour vous confondre, il ne faut qu'un regard sur Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de votre foi : ***recogitate eum.*** Pensez à lui, à celui qui s'est exposé à tout pour vous, qui a tout souffert pour vous : ***recogitate eum.*** Quand sur la pointe d'un rocher vous aurez passé de longues années dans la plus rigoureuse retraite ; quand dans l'horreur du désert vous aurez exténué votre corps d'abstinences et de jeûnes, quand dans le cloître vous vous serez accablés de macérations, dites encore, et vous aurez raison de le dire, que ce n'est point ce qu'il en a coûté à votre Dieu : ***recogitate eum.*** Avez-vous été trahis, vendus, chargés de fers, insultés, tourmentés ? ***recogitate eum, qui talem sustinuit a peccatoribus adversus semetipsum contradictionem.*** (*Ibid.*)

Mais dans le monde mon état n'est pas autant un état de pénitence que dans le monastère et dans la solitude ; je ne suis ni un solitaire, ni un religieux. Non, mon cher auditeur ; et je conviens qu'il faut distinguer les états. Mais sur ce principe nous raisonnons vous et moi bien différemment. Ce que vous alléguez pour votre justification, c'est de quoi je me sers pour votre conviction et votre condamnation ; car je dis : Votre état dans le monde, plus que la solitude et le cloître, est un état de péché ; par conséquent votre état dans le monde, plus que le cloître et la solitude, doit être un état de pénitence. Vous n'êtes pas un religieux ; et c'est pour cela même, c'est parce que vous n'êtes pas déjà assujetti à une règle mortifiante, que vous devez prendre d'autres mortifications volontaires. Vous n'êtes pas un solitaire ; et c'est pour cela même, c'est parce que vous n'avez pas déjà dans votre condition les austérités de la solitude, que vous devez en chercher d'autres qui vous conviennent. Finissons : Passion de Jésus-Christ, pénitence volontaire sans attrait, entière sans ménagement, et durable enfin sans interruption : il l'a consommée jusqu'à la mort et par sa mort : c'est la troisième partie

TROISIÈME PARTIE.

Dans les sacrifices ordinaires il faut que la victime meure. C'est en se détruisant, en se consumant, en s'anéantissant autant qu'il est possible, qu'elle honore celui qui est par excellence le premier Etre, le souverain Etre; et sans cela le sacrifice est imparfait, si c'est même proprement un sacrifice. Mais il n'en va pas de même à l'égard de Jésus-Christ : comme chaque action du Sauveur des hommes a été d'un prix infini, c'était assez d'une parole, sans qu'il mourût, pour expier les péchés de mille mondes, et pour rendre à Dieu toute la gloire qui lui avait été ravie. Pourquoi donc meurt il? C'est, mes frères, par une surabondance de grâce, et pour notre exemple ; cette pénitence, cette passion qu'il a recherchée sans attrait, qu'il a endurée sans ménagement, il l'a enfin consommée sans interruption.

Saint Paul, parlant de la passion de Jésus-Christ, dit qu'il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : ***Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*** (*Philipp.*, II.) Or, ce que l'Apôtre a dit de l'obéissance de Jésus-Christ, je le dis de sa pénitence : pénitent jusqu'à la mort, *usque ad mortem;* et même jusqu'à la mort de la croix, *mortem autem crucis.* J'entends la chose en trois manières. C'est-à-dire, qu'il a voulu être condamné à la mort, et qu'il en a accepté l'arrêt par un esprit de pénitence. C'est-à-dire, que depuis le moment de sa condamnation jusqu'au moment de sa mort, il n'a point cessé de souffrir et de continuer sa pénitence. C'est-à-dire, qu'au moment même de sa mort il est mort dans l'exercice actuel de la pénitence : d'où je veux vous faire conclure avec moi, que nous devons donc ainsi nous-mêmes soutenir jusqu'au dernier soupir de la vie notre pénitence, et que rien par rapport à nous-mêmes n'en doit interrompre la continuité. *Usque ad mortem*, pénitent jusqu'à la mort, parce qu'il a voulu être condamné à la mort, et qu'il en a accepté l'arrêt par un esprit de pénitence. Qui l'a porté, cet arrêt? la terre et le ciel; Pilate sur la terre : mais avant Pilate et plus que Pilate, Dieu même dans le ciel. Car de toute les circonstances de cette sanglante tragédie, il n'y en a pas une qui n'eût été prévue et déterminée dans le conseil de la Sagesse éternelle. En vain donc Pilate avait-il fait tant d'efforts pour sauver Jésus-Christ ; il fallut céder enfin et le condamner. Mais pourquoi? Ce Juge souverain n'était-il pas assez puissant pour résister à la violence des Juifs? n'était-il pas suffisamment instruit de l'innocence de Jésus-Christ? Rien de tout cela. Mais voici le mystère, et remarquez en passant quel est le damnable esprit de ce monde. On l'a menacé de César: cela suffit. A cet écueil vient échouer toute sa constance : Si vous renvoyez cet homme, vous vous déclarez contre César. *Si hunc dimittis non est amicus Cæsaris.* (*Joan.*, XIX.) Mais que craint-il, après tout, si Jésus-Christ n'est point coupable? Il ne veut pas être obligé de se justifier là-dessus auprès du maître; il craint de s'engager dans une mauvaise affaire; il y a lieu de croire qu'il s'en tirerait heureusement ; mais du reste il n'ignore pas que les princes n'aiment pas à être importunés, et que ces sortes de justifications laissent toujours dans leur esprit une impression qui peut nuire : il n'en veut pas courir le hasard, et plutôt que de s'exposer, il sacrifie à sa fortune l'innocent. Il le sacrifie, et par un aveuglement bien grossier, dit saint Augustin, il se persuade être exempt de reproche, parce qu'il agit en cela contre son propre sentiment : comme s'il n'eût pas dû s'opposer aux injustes poursuites d'un peuple insensé et furieux? comme si le bon droit dans une pareille conjoncture n'eût pas dû prévaloir à toute autre considération : comme s'il n'eût pas été autant établi pour défendre le juste opprimé, que pour punir le crime. Quoi qu'il en soit, c'est à toute la haine des Juifs qu'il abandonne Jésus-Christ. Ils en sont maîtres désormais : attentat, déicide, tout est en leur pouvoir. *Jesum tradidit voluntati eorum.* (*Luc.*, XXIII.)

Il ne fallait pas qu'il manquât rien au sacrifice de ce Dieu pénitent. A considérer la sentence de la part des hommes qui l'ont sollicitée et l'ont obtenue, il en voit toute l'injustice; mais à remonter plus haut, et jusqu'au principe, il sait que c'est son Père même qui l'a dictée ; il sait que c'est le gré de son Père, que c'est la volonté et l'ordre de son Père; qu'éternellement il a résolu, ce Père céleste, que le monde à ce prix serait racheté ; qu'éternellement lui-même, ce Fils unique du Père, il y a consenti. Il le sait ; et c'est assez : il ne pense pas un moment à se plaindre. Plus même la sentence est rigoureuse, plus il la reçoit avec soumission : disons mieux, plus il l'accepte avec ardeur, parce qu'il y trouve plus, pour ainsi parler, de quoi combler, de quoi consommer sa pénitence. C'est dans cette pensée que sortant du prétoire il avance vers le Calvaire, tel, dit le Prophète, qu'une victime pure et sans tache que l'on conduit à la mort, ou qui y marche d'elle-même, *sicut ovis ad occisionem.* (*Isa.*, LIII.) Pénitent jusqu'à la mort, parce qu'il a voulu être condamné à la mort : et pénitent jusqu'à la mort, parce que depuis le moment de sa condamnation jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de souffrir et de continuer sa pénitence : *usque ad mortem.* (*Philipp.*, II.)

Que dirai-je, ou que n'aurai-je point à dire? Que d'objets nouveaux ! que de scènes différentes! Il y en aurait assez pour nous occuper encore des heures entières; mais ni mes forces n'y pourraient suffire, ni votre attention. Je vous laisse à méditer dans le secret de l'oratoire ce que je dois resserrer dans la chaire, et à contempler dans toute son étendue, ce que je ne puis vous faire voir qu'en raccourci.

En effet, c'est là que toutes les souffrances de mon Sauveur se renouvellent; c'est là que commence toute sa passion. Prenez

garde. Nouvel accablement de son corps : on le charge d'une croix pesante. Ainsi l'innocent Isaac porta-t-il lui-même le bûcher sur lequel il devait être immolé. Où, mille fois plus faible qu'Isaac, dans l'épuisement où vous êtes, la pouvez-vous porter, Seigneur, cette croix qui vous accable ? Non, il ne la porte pas ; il la traîne : il faut l'aider, et que le secours de Siméon y soit employé. Heureux que le ciel l'ait choisi pour un si saint ministère ! Que fallait-il davantage pour le sanctifier lui-même ? En cela plus digne d'envie que s'il eût eu à porter des sceptres et des couronnes. Nouvelles douleurs de son cœur : il voit une troupe de femmes qui le suivent, et qui pleurent. A cette vue toute sa pitié se réveille sur le malheur de ce peuple qu'il a tant recherché, de ce peuple qu'il voulait sauver, et qu'il doit perdre. Il pleure lui-même, et il pleure sur la ruine d'une nation qu'il aime encore tout ennemie qu'elle est : Filles de Jérusalem, s'écrie-t-il, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes ; pleurez sur vos enfants : car il viendra un temps, et quel temps ! temps de désolation, et de la plus affreuse désolation pour vous tous. Frappés de la main de Dieu, frappés de la main des hommes, vous souhaiterez que les montagnes tombent sur vous, et qu'elles vous dérobent aux coups dont vous êtes menacés : *Filiæ Jerusalem, nolite flere super me, sed super vos ipsas flete.* (*Luc.*, XXIII.)

Nouvelle confusion : on le dépouille encore une fois, tandis que la plus nombreuse multitude a de toutes parts les yeux sur lui. Dans le prétoire ce fut une confusion particulière ; ici c'est une confusion publique et universelle. Nouveaux tourments et les plus sensibles : on la met sur l'autel, cette précieuse victime ; parlons sans figure : on l'étend sur la croix, ce Dieu condamné, et, ce qui l'y attache, ce sont des clous dont on lui perce impitoyablement les pieds et les mains, afin que la parole du Prophète s'accomplisse : *Foderunt pedes meos et manus meas* (*Psal.* XXI). Nouvelle comparaison avec des scélérats : c'est au milieu de deux voleurs qu'il est crucifié. Nouvel opprobre : on l'élève en croix à la vue de Jérusalem, ou plutôt à la face du ciel et de la terre. Qu'ajouterai-je encore ? Nouvelles accusations, nouvelles imprécations : on s'assemble autour de lui : Va, malheureux, lui crie-t-on, toi qui veux détruire le temple de Dieu : *Vah ! qui destruis templum Dei.* (*Matth.*, XXVII.) Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même : *Alios salvos fecit, seipsum salvum faciat;* qu'il descende de la croix : *Descendat de cruce.* (*Ibid.*) Nouvelles peines intérieures et plus vives que jamais : il porte devant lui ses regards ; et ses regards sur qui tombent-ils ? Sur Marie. Quelle entrevue du fils et de la mère ! Le fils sur la croix, et la mère à ses pieds ! Le fils expirant par la violence du supplice qu'il endure, et la mère sur le point d'expirer par la violence de l'amour qui lui déchire l'âme !

Enfin, nouvel abandonnement, et le plus entier, le plus désolant pour lui : il ne lui restait que son Père, dont il pût attendre dans une telle extrémité quelque soutien ; mais pour surcroît de peine il s'en trouve même délaissé. Etat qui achève de l'abattre, de le consterner ; il ne peut s'en taire : Ah ! mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me?* (*Ibid.*) Ce n'est pas néanmoins qu'il perde rien de sa confiance ; ce n'est pas qu'il s'abandonne lui-même à cet affreux désespoir, que l'hérésie par un énorme blasphème a osé lui imputer. Mais parce que sur une croix dure, et dans l'excès de ses douleurs il se voit privé de tout secours ; parce que le ciel même paraît insensible à ses maux, et qu'il n'en reçoit nulle consolation ; de là vient cette plainte qu'il accorde à son humanité comme une sorte de soulagement. En a-t-il moins de zèle pour nous ? en est-il moins étroitement uni et moins soumis à son Père ? Non ; chrétiens, et jugeons-en par ses dernières paroles. Cette soif qui le presse, et qu'il demande à étancher, qu'est-ce autre chose que cet ardent désir du salut des hommes qui l'a attiré sur la terre, et lui a fait subir de si cruels traitements : *Sitio.* (*Joan.*, XIX.) Sur le point de consommer son sacrifice, à qui s'adresse-t-il, et à qui recommande-t-il son âme ? C'est dans les mains et dans le sein de son Père qu'il la remet : *Pater in manus tuas commendo spiritum meum.* (*Luc.*, XXIII.) Telle est la disposition où il meurt, pénitent jusqu'à la mort ; c'est-à-dire, qu'après avoir voulu être condamné à la mort, et en avoir accepté l'arrêt par un esprit de pénitence, qu'après avoir continué à souffrir depuis le moment de sa condamnation jusqu'à la mort par le même esprit de pénitence, il meurt dans l'exercice de la pénitence : *Usque ad mortem.*

Il meurt cet Auteur de la vie, ce Saint des saints, ce souverain Pontife de la nouvelle alliance, ce Restaurateur de la gloire de Dieu et Dieu lui-même, ce Rédempteur du monde ! Il meurt, et le soleil s'éclipse, le jour disparaît, la nuit se répand, tout est enveloppé dans les ténèbres ! Il meurt, et la terre tremble, les pierres se fendent, le voile du temple se déchire, les tombeaux sont ouverts, les morts ressuscitent ! Il meurt, et toute la nature est dans la confusion : nous seuls peut-être, chrétiens, nous seuls dans toute la nature voyons d'un œil sec, d'un cœur indifférent et froid, ce qui devrait briser tous les cœurs. N'insistons pas sur cela davantage ; mais du moins apprenons comment la pénitence, la vraie pénitence est durable, et comment la nôtre le doit être. Trois grands motifs nous y engagent : péchés passés, péchés présents, péchés à venir. Péchés passés : ce serait assez d'un seul pour mériter des larmes éternelles ; qu'est-ce donc de tant d'iniquités dont on s'est déjà rendu redevable à la justice divine ? Péchés présents : tous les jours et jusqu'à la mort nous sommes pé-

cheurs, et non-seulement pécheurs en ce sens que nous pouvons pécher, mais que nous péchons en effet; donc tous les jours, et jusqu'à la mort nous devons être pénitents. Péchés à venir : la fragilité humaine est extrême; et, jusqu'au terme de la vie, si nous ne tombons pas à chaque moment, notre faiblesse à chaque moment nous met en péril de tomber : donc à chaque moment et jusqu'à ce terme de la vie, la pénitence doit nous servir de préservatif et nous garder. Quel fonds de morale, mes chers auditeurs! Mais je l'ai dit; ce n'est point aujourd'hui la voie du raisonnement qu'il faut employer pour vous convaincre; c'est celle du sentiment, celle de l'exemple. Un regard sur ce Dieu pénitent jusqu'à la mort vous fera tout comprendre; et, en vous le présentant, qu'ai-je à vous dire que ce qui a fait le sujet de tout ce discours : *Christus passus est pro nobis* (I *Petr.*, II); Jésus-Christ a souffert pour nous; *vobis relinquens exemplum* (*Ibid.*); en souffrant il vous a donné l'exemple; *ut sequamini vestigia ejus* (*Ibid.*); et par son exemple, il vous a appris, quoi? A souffrir vous-mêmes comme lui. Il vous l'apprend encore, et il se montre à vous pour vous tenir lieu de modèle.

Or, je vous demande, mes frères, maintenant et parmi vous, parmi des chrétiens, comment paraît Jésus-Christ? Comment dans cet appareil de pénitence, y est-il reçu? Quand il parut chez Hérode, on l'y méprisa; quand il parut chez Pilate, on l'y condamna; quand il parut au Calvaire, on l'y crucifia. Dieu crucifié, Dieu mourant, Dieu mort, voilà vos disciples, voilà votre peuple; parmi votre peuple, parmi vos disciples, dans cette assemblée, et dans le centre même du christianisme, encore une fois comment paraissez-vous? Y serez-vous tout de nouveau méprisé, tout de nouveau condamné, tout de nouveau crucifié? Parlez-leur, mon Dieu, à ces disciples que vous avez élevés, à ce peuple que vous avez formé; parlez-leur, non point par les accents de la voix, elle est éteinte; mais par où? par vos plaies; par où? par votre sang; par où? par votre croix. L'entendez-vous, chrétiens, ce langage? Des barbares dans le fond des bois l'ont entendu, ils l'entendent encore. On leur fait voir le crucifix; on lève devant eux cet étendard de la pénitence; et dès là toute la pénitence chrétienne, avec toutes ses rigueurs, leur devient praticable, leur devient agréable, leur devient aimable. Ils se convainquent par leurs yeux; convainquez-vous de même : voyez. A cette tête couronnée d'épines, à cette bouche remplie d'amertume et de fiel, à ce corps tout ensanglanté, reconnaissez-vous, hommes, femmes du siècle, vos délicatesses infinies, vos vanités, vos mondanités, toutes vos sensualités? A ce supplice de la Croix, vous reconnaissez-vous, pécheurs? Ah! il n'est que trop vrai, Seigneur, je m'y reconnais; mais à ma confusion, mais à ma condamnation. Dans votre croix je reconnais tous les effets de mon péché; hélas! je n'y reconnais nul vestige de ma pénitence.

Sur cela double résolution : premièrement de fuir le péché qui coûta si cher à Jésus-Christ, et qui nous doit coûter à nous-mêmes; secondement, de punir le péché et de l'expier : comment? Par deux sortes de pénitences; les unes volontaires et de notre choix : on les connaît dès qu'on les veut connaître; les autres involontaires en elles-mêmes et du choix de Dieu; ce sont toutes les souffrances de la vie, mais devenues volontaires par notre soumission. Y consentez-vous, mes frères, et est-ce ainsi que vous le voulez? Du moins c'est ainsi que je le vais promettre en votre nom. Malheur à quiconque voudrait m'en désavouer et refuserait de me suivre! Ecoutez : c'est le sentiment de saint Augustin avec lequel je vous renvoie : *Inter brachia Salvatoris et vivere et mori volo.* Vivre entre vos bras, Seigneur; vivre sous cette couronne d'épines; vivre dans ce côté percé d'une lance; vivre dans ce sein déchiré de coups, et par les saintes pratiques de la pénitence ressentir ces coups, ces épines, ces pointes; mourir entre vos bras, Seigneur, mourir sur votre bouche divine, et rendre là mon dernier soupir; mourir à vos pieds et chercher là toute ma confiance : mourir couvert de votre sang, et me purifier dans ce bain sacré; en deux mots vivre et mourir sur votre croix, et par cette mort de la croix trouver le repos de la vie éternelle : voilà où tendent tous mes vœux, et pour moi et pour mes auditeurs. Ainsi soit-il : au nom du Père, etc.

SERMON XLII.

Pour le jour de Pâques.

SUR LA RÉSURRECTION.

Dicit illis : Nolite expavescere. Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum; surrexit, non est hic. (*Marc.*, XVI.)

L'ange leur dit : Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié : il est ressuscité. Il n'est point ici.

C'est à cette heureuse nouvelle que l'Eglise fait éclater sa joie, et qu'elle change en des cantiques d'allégresse le deuil le plus général et les plus tristes lamentations. Elle revoit dans l'éclat de la gloire celui qu'elle a vu dans l'ignominie de la croix, et elle applaudit au triomphe d'un Dieu dont elle vient de pleurer la mort. Miracle au-dessus de toute la nature, et qui porte avec soi le plus évident caractère de la Divinité. Miracle prévu depuis longtemps et annoncé par le Prophète, quand il représentait dans sa personne le Fils même de Dieu s'adressant à son Père et lui disant: Seigneur, vous ne me laisserez point dans les ténèbres du tombeau et vous ne permettrez point que votre Christ soit sujet à la corruption : *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem.* (*Psal.* XV.)

Avouons toutefois, chrétiens, et il est vrai, qu'au milieu de cette réjouissance publique, l'Eglise n'est pas encore exempte de douleurs, et que son bonheur ne peut être parfait, si, lorsqu'elle voit son divin Epoux

ressusciter selon la chair, elle ne voit de même ses enfants ressusciter selon l'esprit. Or c'est à quoi je viens, mes chers auditeurs, aujourd'hui vous exhorter. Je viens, dis-je, vous apprendre à ressusciter vous-mêmes. Et dans le sens que je dois ici l'entendre, qu'est-ce à dire, ressuciter ? C'est-à-dire, que je viens vous apprendre à rechercher Dieu dans ce saint temps, à vous convertir à Dieu, à vous réconcilier avec Dieu, à changer de conduite et à prendre une vie désormais toute contraire à vos faiblesses et à vos égarements passés. Voilà ce que les Pères ont appelé résurrection spirituelle : et c'est, après tous les maîtres de la morale évangélique, l'application la plus juste que je puis faire de notre mystère à nos mœurs.

Sur quoi je remarque, pour vous expliquer mon dessein, que la résurrection dit deux choses; car, c'est un retour, un passage, et dans ce passage il y a deux termes opposés, le terme d'où l'on sort et celui où l'on entre. *Non est hic* (*Marc.*, XVI), Jésus-Christ n'est plus dans le tombeau; tel est l'état d'où il sort. *Surrexit*, Jésus-Christ a repris une vie nouvelle et glorieuse; tel est l'état où il entre. Faisons la comparaison, elle est toute naturelle. Ainsi en premier lieu, par rapport à l'état d'où il faut sortir, nous apprendrons de Jésus-Christ sortant du tombeau, comment nous devons sortir nous-mêmes de l'état du péché, et en second lieu, par rapport à l'état où il faut entrer, nous apprendrons de Jésus-Christ entrant dans une vie glorieuse, comment nous devons vivre nous-mêmes et agir dans l'état de la grâce : *Non est hic, surrexit.* Deux points qui renferment des leçons très solides et toutes différentes. J'y trouve de quoi instruire deux sortes de personnes; et plaise au ciel, qu'elles tirent de ce discours tout le fruit que j'en puis espérer pour elles ! Il y en a qui, partagés entre Dieu et le monde, toujours flottants et irrésolus, sont encore dans le péché. Obligés au devoir de la Pâque qu'ils ne peuvent ignorer, mais d'ailleurs arrêtés par de criminelles habitudes qui les dominent, ils hésitent à les quitter; ils délibèrent et ne se déterminent à rien. Or, le premier effet de la résurrection spirituelle d'une âme, est de la faire sortir de cet état de mort : *Non est hic.* Il y en a qui, par la divine miséricorde, profitant de ces jours de salut, se sont enfin remis en grâce auprès de Dieu; mais, dans cet état-là même, tout vivant qu'il est, ils demeurent toujours languissants, toujours tièdes et lâches. Dès qu'ils ont renoncé à leur péché, ils se tiennent quittes de tout; et contents d'eux-mêmes, ils se persuadent qu'il ne reste rien de plus à leur demander. Or, le second effet de la résurrection spirituelle d'une âme, est de la faire passer à une vie agissante et toute sainte ; *surrexit.* Voyons l'un et l'autre, sans nous écarter un moment du grand mystère que nous célébrons. Tout y est marqué et je ne prétends rien vous dire dont il ne nous présente le modèle. Saluons cependant Marie, et félicitons cette bienheureuse Mère de la victoire que son Fils adorable a remportée. *Regina, etc.*

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ n'est plus dans le tombeau, et nous avons sur cela trois réflexions à faire : La première réflexion est que Jésus-Christ sort du tombeau dès le troisième jour; encore est-ce même dès le grand matin, et cette promptitude nous marque bien celle avec laquelle nous devons sortir nous-mêmes de l'état du péché. La seconde réflexion est que Jésus-Christ sort du tombeau par un effort de sa toute puissante vertu; il perce la pierre, et jette parmi les soldats l'épouvante et la terreur : cette force nous montre bien avec quel courage nous devons surmonter nous-mêmes tous les obstacles qui nous peuvent empêcher de sortir de l'état du péché. Enfin la troisième réflexion est que Jésus-Christ sort, pour parler de la sorte, entièrement du tombeau : je m'explique, et je veux dire qu'il quitte jusqu'aux moindres restes de la mort: le linge qui l'enveloppait, les liens qui le serraient, et cela nous apprend en dernier lieu, avec quelle perfection nous devons sortir nous-mêmes de l'état du péché. Jésus-Christ donc sortant du tombeau nous enseigne à sortir de l'état du péché en trois manières : promptement, généreusement, parfaitement : retour prompt, pour ne pas demeurer davantage dans le péché ; retour généreux, pour rompre tous les engagements qui nous tiennent liés au péché; retour parfait, pour ne pas conserver, autant qu'il est possible, les plus légers vestiges du péché : ce sont les trois leçons que nous fait la résurrection de Jésus-Christ, considérée par rapport à l'état d'où il sort. *Jesum quæritis, non est hic.* (*Marc.*, XVI.)

Je dis d'abord retour prompt : les prophètes l'avaient prédit du Messie, et Jésus-Christ l'avait dit de lui-même, qu'il serait mis à mort, et qu'il ressusciterait le troisième jour. C'est ce que ce divin Maître voulait faire entendre aux Juifs, quand, au lieu des nouveaux miracles qu'ils lui demandaient pour établir et pour confirmer sa doctrine, il se contentait de leur rappeler le souvenir de Jonas enfermé durant trois jours dans le ventre de la baleine, et de leur donner par là tout à la fois une figure sensible de ce qui lui devait arriver, et une preuve incontestable des saintes vérités qu'il leur annonçait. Aussi est-il vrai, que la résurrection du Fils de Dieu était devenue un point tellement décisif pour faire recevoir, ou pour faire rejeter son Evangile, que nous la pouvons regarder, selon qu'on l'a toujours regardée, comme le fondement de la religion chrétienne. Car, si Jesus-Christ n'est pas ressuscité, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens, notre créance, mes frères, est vaine et notre foi n'a plus de principe solide qui l'appuie : pourquoi ? Parce que Jésus-Christ, qui en est l'auteur, nous aurait trompés dans la promesse qu'il a faite tant de fois à ses disciples, de ressuciter, et qu'un imposteur une fois convaincu de mensonge, perd absolument et en

tout son autorité : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* (*I Cor.*, XV.) Mais l'oracle aujourd'hui s'accomplit, et plus tôt qu'il ne semblait le devoir être, dès que Jésus-Christ est resté dans le sein de la terre assez de temps pour vérifier sa parole; du reste, sans attendre, ni qu'il soit nécessaire d'attendre que le troisième jour soit écoulé, il prévient même le lever de l'aurore; et ne diffère pas un moment à se dégager des liens de la mort. La plus vigilante piété de ces femmes dévotes qui apportent au tombeau des parfums pour embaumer le corps, et pour rendre au Fils de Dieu les derniers devoirs; leurs soins les plus prompts sont encore trop lents : cependant un saint empressement les avait fait partir bien avant que le jour eût paru, et dans l'obscurité de la nuit: *cum adhuc tenebræ essent.* (*Joan.*, XX.) L'Ange du Seigneur se présente à leurs yeux : mais pour le Seigneur lui-même, c'est en vain désormais qu'elles viennent là le chercher. Le tombeau est pour un Dieu un état trop peu convenable; on ne l'y trouve déjà plus : *Jesum quæritis, non est hic.* (*Marc.*, XVI.)

Or, l'état du péché, mon cher auditeur, ce triste état a-t-il des attraits pour vous plus engageants, ou en doit-il avoir? Si depuis longtemps il vous retient, le jour n'est-il pas venu, où il faut vous délivrer d'une si funeste servitude? Croyez-vous en remettant d'un mois à un autre mois, ou d'une année même à une autre année, mieux disposer peu à peu l'ouvrage de votre conversion? Mais jamais les conjonctures seront-elles plus favorables? Et si ce n'est pas maintenant, quand sera-ce? je vous le demande. Car ce sont désormais de trop grossières illusions, que ces retardements si souvent réitérés, et dont on ne voit jamais la fin. Vous y avez trop été trompé jusqu'à présent, et vous avez trop voulu l'être, pour n'en pas apercevoir malgré vous l'erreur; c'est vouloir remettre toujours, que de remettre encore après l'avoir déjà fait tant de fois.

Ah! c'est le Seigneur lui-même qui s'adresse à vous tout de nouveau; et je m'assure, tandis que je parle en votre nom, ô mon Dieu, que votre grâce parle encore plus fortement, et fait passer au cœur toutes mes paroles. Peut-être l'avez-vous tant dit, chrétiens, dans les divers temps où vous vous êtes sentis secrètement sollicités par la grâce, que ce serait à cette fête solennelle, et que vous attendiez à célébrer la Pâque avec Jésus-Christ. Vous y voilà, et qui vous arrête? Ou plutôt tout ne vous porte-t-il pas à conclure le projet que vous avez formé? Venez, venez à l'autel : vous y verrez des troupes fidèles qui vous tracent la voie et qui vous donnent l'exemple. Quel respect humain pourrait donc vous retenir? Courez aux tribunaux de la pénitence, vous y trouverez les ministres du Seigneur, les bras ouverts pour vous recevoir, et les mains pleines de bénédictions pour les répandre sur vous. Quelle défiance pourrait donc vous éloigner? Toutes les sources de la grâce ont recommencé à couler pour vous; si vous les laissez tarir et se fermer, on ne les ouvre pas comme on le veut, ni quand on le veut; et je ne vois plus dans l'avenir de solide espérance qui vous puisse rassurer.

Malheureux objet de la haine de votre Dieu, et trop aveugle esclave de votre péché, si vous êtes attaché à votre état, et si vous balancez un moment à le quitter, c'est que vous ne l'avez point encore bien connu. Or, c'est un état de mort; et le tombeau n'a rien de plus affreux ni de plus lugubre; un état de guerre et de division avec Dieu, un état de damnation. Cependant, parmi les morts, vous pouvez entendre la voix de Dieu qui vous rappelle et qui veut vous tirer du profond sommeil où vous êtes enseveli : *Surge, qui dormis, et exsurge a mortuis, et illuminabit te Christus.* (*Ephes.*, V.) Pour prompte que soit votre conversion, ce sera toujours trop tard que vous sortirez d'un état où l'on demeure toujours trop longtemps, n'y eût-on été qu'un jour : que sera-ce pour vous, après y avoir déjà passé des années entières? Je ne suis pas surpris que la négligence du voyageur lui fasse perdre sa route, et qu'elle le mène même jusqu'au bout du précipice : mais, qu'il veuille persister dans son égarement, après l'avoir connu; qu'il diffère à se retirer du péril où il se trouve exposé, ce ne peut être l'effet que d'une témérité insensée. *Surge, surge* : Faites maintenant ce que tôt ou tard il faudra faire, et ce qu'on se repent toujours de n'avoir pas assez tôt fait. Pourquoi tant examiner? Vous avez pris bien plus vite votre parti, lorsqu'il a fallu abandonner Dieu. Dites donc aujourd'hui avec moi : Oui, mon Dieu, vous aurez au moins et la consolation et la gloire de ne me voir plus délibérer pour retourner à vous. Il faut enfin être chrétien et vivre en chrétien. C'est trop résister à la grâce, et trop m'obstiner à ma perte. Dans un moment je puis être à vous, Seigneur, si je le veux; et j'y suis même déjà, puisque je le veux. Je sens néanmoins tout le poids de l'habitude; mais si nous pensons à faire divorce avec le péché, faisons-le généreusement. Retour généreux que nous représente cette vertu souveraine et cette force avec laquelle Jésus-Christ sort du tombeau : *Jesum quæritis, non est hic.*

Les Juifs devaient bien avoir appris ce que le Fils de Dieu pouvait encore dans le tombeau, par ce qu'il avait pu, expirant même sur la croix. Le soleil éclipsé, et les ténèbres tout à coup répandues au milieu du jour; le voile du temple déchiré, les morts ressuscités, toute la nature dans la confusion : c'étaient de sensibles témoignages du pouvoir absolu de ce Dieu-Homme que tant de prodiges faisaient connaître. Aussi, malgré la garde qui veille autour du sépulcre, ce corps, sans sentiment et sans vie, a-t-il bientôt repris toute sa vertu; la terre, au premier effort qu'il fait, est ébranlée : *Ecce terræ motus factus est magnus* (*Matth.*, XXVIII); et les soldats renversés, bien loin de s'opposer à son passage, demeurent sans mouvement

et sans action : *Præ timore autem exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui.* Je ne dirai point que Jésus-Christ sort du tombeau comme Joseph de la prison, comme Moïse du milieu des eaux, comme Daniel de la fosse aux lions : ce sont d'imparfaites figures d'un triomphe que le Sauveur, non point seulement de l'Égypte, ni du peuple juif, mais du monde entier, ne doit à nul autre qu'à lui-même, et à une force divine et toute-puissante. C'est là que saint Paul, après le prophète, s'écrie, disons mieux, c'est là que Jésus-Christ, par la bouche de son prophète et celle de son apôtre, reproche à la mort même sa faiblesse. Il vient de briser ses fers; il vient d'abattre ses portes; et, désormais victorieux, il tient soumise à son empire une ennemie dont il avait subi la loi. *Ero mors tua, o mors... ubi est, mors, victoria tua? ubi est mors stimulus tuus?* (*Ose.*, XV ; I *Cor.*, XV.)

Ceci me donne lieu, chrétiens, de m'expliquer sur un point qui suit naturellement de l'autre, et d'où le fruit de ce discours doit particulièrement dépendre; car, pour sortir du péché aussi promptement que je le demande, il faut qu'il en coûte, et j'entreprendrais en vain de vous cacher des difficultés qui par elles-mêmes se font sentir, et qui sont inévitables dans un retour où le cœur s'arrache à ses plus tendres engagements. Or, voilà ce qui rebute et ce qui déconcerte les plus beaux desseins. On ne manque point de saints désirs, et tout attaché qu'on est à son péché, on gémit quelquefois, comme saint Augustin, sous la chaîne, et l'on soupire après l'heureux moment où l'on se remettra en liberté, et l'on se donnera à Dieu. Ces sentiments se réveillent à certains jours solennels, surtout à celui-ci. On voudrait avoir renoncé à cet attachement et ne plus voir cette personne. On voudrait se passer du monde dont on ne connaît que trop la contagion ; chacun sait ce qui lui pèse sur la conscience, et l'on y voudrait avoir mis ordre. Mais il faut pour cela combattre, mais il faut vaincre, et l'effort étonne. Or là-dessus, voici, mon cher auditeur, ce que j'ai à vous dire : premièrement, que c'est un effort nécessaire; secondement, que ce n'est point d'ailleurs un effort aussi difficile que votre esprit vous le propose. Appliquez-vous.

Je laisse donc d'abord à l'entreprise sa difficulté; mais j'attends au même temps de vous cette force supérieure dont Jésus-Christ nous donne ici le modèle, et qui fut toujours le caractère des âmes vraiment ressuscitées. L'affaire n'est-elle pas assez importante, puisqu'il s'agit de revenir à Dieu ? N'est-ce pas un effort indispensable, et y a-t-il une autre voie plus douce? Ne trouve-t-on pas partout ailleurs des contradictions, des combats, et manquez-vous alors de fermeté et de courage? Dans votre péché même que n'avez-vous point eu souvent à dévorer, et vous êtes vous alors épargné ? Qui vous a réduit dans la dure nécessité où vous vous voyez? N'est-ce pas vous-même? Et quel autre que vous-même en doit donc porter la peine? C'est une satisfaction que vous ferez à la justice de Dieu, et que vous lui devez. Est-on pénitent pour ne rien endurer et ne ne s'assujettir à rien? Il faut enfin, ou consentir à votre perte, ou prendre une fois une généreuse résolution.

Mais sur cela même, après tout, mon cher auditeur, j'ai de quoi vous consoler, et j'en découvre le fondement dans notre mystère. Car, prenez garde : Quel soin occupait ces femmes vertueuses qui allèrent au tombeau de Jésus-Christ ? Elles étaient inquiètes comment elles pourraient retirer la pierre qui en fermait l'entrée : *Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti?* (*Marc*, XVI.) Cependant, contre toute leur attente, elles trouvent en arrivant le tombeau déjà ouvert : *Et viderunt revolutum lapidem.* (*Ibid.*) L'ange du Seigneur les avait prévenues, et par avance les avait délivrées d'une peine où elles se défiaient d'elles-mêmes et de leur faiblesse : *Angelus enim Domini descendit de cœlo, et accedens revolvit lapidem* (*Matth.*, XXVIII.) Ainsi, chrétiens (on vous l'a dit cent fois, et il ne tient qu'à vous d'en faire l'épreuve), il en va dans la conversion comme dans toutes les autres choses de la vie : la crainte grossit les objets, et l'imagination est accoutumée à se former des ennemis qui disparaissent dès qu'on se met en disposition de les attaquer. C'est ce que mille autres avant vous ont reconnu ; et si vous ne les en croyez pas, il ne reste qu'à vous en convaincre par vous-mêmes : *Et viderunt revolutum lapidem.* Vous serez surpris de trouver tous les chemins aplanis, au lieu des hautes montagnes que votre esprit se figurait. Vous verrez qu'il n'est point si difficile de quitter un jeu dont on a fait longtemps toute son occupation, de s'éloigner du monde dont on s'était si fort entêté, de se réconcilier de bonne foi, et de pardonner une injure dont on se faisait un monstre; de se relâcher sur un point d'honneur qui tenait des familles divisées ; de se dessaisir d'un bien et de le faire rentrer dans les mains de son légitime maître ; de rompre avec des compagnons de débauche, et de n'avoir plus de société avec eux ; de déclarer son état à un confesseur, et de lui laisser voir tout le désordre de votre péché. C'est l'ange du Seigneur qui lèvera toutes les difficultés : *Angelus enim Domini descendit de cœlo, et accedens revolvit lapidem.*

Ce n'est pas qu'il n'y ait toujours quelque sacrifice à faire ; mais c'est le sacrifice d'Abraham : il sera beaucoup moins rigoureux qu'il ne semblait le devoir être. En effet, chrétiens, soit que ce soit par l'onction de la grâce, qui adoucit tout, ou que ce soit par la nature des choses, qui ne sont point communément telles qu'on se les est représentées ; soit que l'une et l'autre causes y contribuent, il est certain que les personnes qui reviennent sincèrement à Dieu y trouvent souvent une facilité et une douceur qu'on n'aurait osé espérer.

Il suffit de faire le premier pas; la digue une fois rompue, les eaux se répandent d'elles-mêmes; et dès qu'on a dit la pre-

mière parole, qu'on a fait la première avance, tout le reste prend le même mouvement et s'y conforme. Ce sont même quelquefois des délices si pures, si abondantes, qu'on est bien payé de la démarche qu'il a fallu faire et qu'on a faite. Ecoutez-en parler saint Augustin : Il n'a que des actions de grâces à rendre à Dieu; c'est comme un homme soulagé d'un fardeau pesant qui l'accablait, ou sauvé de la plus triste captivité. Son cœur est comme enivré du nouveau plaisir qu'il ressent depuis que le péché n'y domine plus. Et voilà ce qu'éprouve une âme bien convertie. Oui, mes frères, on goûte aux pieds d'un confesseur, à la sainte Table une paix que les paroles ne peuvent exprimer et qu'on ne peut connaître que par l'expérience. On rougit de ses fausses idées et des chimériques alarmes dont on s'était laissé prévenir; on n'a regret que de se voir trop favorablement traité de la part de Dieu, et l'on s'en plaint amoureusement à lui. Je vous ai perdu, mon Dieu, par ma faute; n'est-il pas juste qu'il m'en coûte pour vous retrouver? J'ai moi-même formé les nœuds qui me serrent; n'est-ce pas à moi de les briser? Hélas! Seigneur, j'ai tant fait d'efforts pour vous résister, n'en ferai-je point pour vous suivre? Mais vous voulez bien, ô mon Dieu! n'user point envers moi de tout votre droit. Ah! vous m'avez été trop bon jusque dans mon égarement, pour ne l'être pas encore plus dans mon retour. Profanes attachements du monde, où êtes-vous et où sont tous vos charmes? Un moment avec Dieu efface votre plus doux souvenir. Mon cœur s'était laissé prendre, et l'alliance entre vous et moi, ou pour mieux dire ma servitude, à ce qu'il semblait, devait toujours durer; mais me voici heureusement dégagé, et l'empire du péché est détruit : *Ubi est, mors, victoria tua?* Non, non, frivoles engagements, vous n'êtes point des ennemis invincibles; on peut, quand on le veut, se délivrer de votre tyrannie; on le peut. Et qui ne le voudrait pas, après avoir connu ce que je commence à connaître! Mais quand il y aurait toujours les plus rudes attaques à soutenir, une âme éclairée ne voit rien à ménager pour sortir du péché, et pour en sortir, non plus seulement par un retour prompt et généreux, mais par un retour parfait; comme Jésus-Christ sort entièrement et parfaitement du tombeau : *Jesum quæritis, non est hic* (*Marc.*, XVI).

Car quand une fois on a commencé, chrétiens, il faut achever, et le plus grand art de la guerre est de pousser jusqu'au bout sa victoire et de ne laisser à l'ennemi nulle ressource. Jésus-Christ ne se contente pas de sortir du tombeau, il y laisse même le suaire où son corps était enseveli et les liens qui l'attachèrent. Non, il n'est point de plus dangereuse erreur que ces pénitences imparfaites dont je fais la peinture en quelques traits, et qui sont si communes à cette fête. Une pénitence imparfaite, mon cher auditeur, c'est la vôtre, lorsque, quittant en apparence, et croyant en effet quitter le péché, vous n'en voulez pas attaquer l'habitude par les remèdes qu'on vous présente; et voilà la peine des ministres de Jésus-Christ, de vous faire accepter certains moyens nécessaires pour arrêter le mal dans son principe et pour en consumer la racine. Une pénitence imparfaite, c'est la vôtre, lorsque abandonnant, à ce qu'il paraît, ce que le péché a de plus odieux, vous en voulez toujours réserver quelques restes, que la passion sait pallier adroitement, et sur quoi elle ne manque point de prétextes.

On veut bien ne pas poursuivre telle vengeance, mais on ne veut plus de commerce avec la personne; on veut bien ne pas continuer ses médisances, mais on ne veut point tant se gêner sur certaines railleries où le prochain est toujours blessé; on veut bien n'être plus des intrigues du monde, mais on n'en veut pas interrompre les longues et fréquentes visites. Une pénitence imparfaite, c'est la vôtre, lorsque, vous rassurant sur des résolutions qui vous trompent et qui vous manqueront infailliblement au besoin, vous voulez toujours retourner aux mêmes occasions et vous rapprocher sans cesse du péché.

On témoigne de l'horreur pour des désordres où le premier feu a conduit : mais, on veut toujours conserver la même liaison, parce qu'on se promet de la rendre innocente et d'en bannir le déréglement. Une pénitence imparfaite, c'est la vôtre, lorsque, vous bornant à une vue générale, et à quelques propositions vagues et indéterminées, vous refusez d'en venir à un détail où vous auriez peur de trop voir, et dont vous craignez les conséquences. Spécieuses, mais dangereuses illusions! Ecueils où tant de faux pénitents ont malheureusement échoué! Ne demeurons pas, mes frères, au milieu du combat; portons le dernier coup, et rendons notre avantage complet. C'est un mal trop contagieux que le péché; le moindre poison qui restera dans le cœur, l'aura bientôt tout de nouveau corrompu. C'est la passion qui vous aveugle, et l'ennemi qui vous joue. Il sait qu'il sera toujours le maître, tandis qu'il pourra compter sur ce penchant favori dont vous prenez la défense, sur ces entrevues que vous ne voulez point vous interdire, sur ceci, ou sur cela qui vous plaît, et que vous aimez. Dès qu'il peut faire fond là-dessus, il vous accorde aisément, et pour un temps, toute autre chose. Ah! souvenez-vous que le crime capital qui fit réprouver Saül, ce fut d'avoir fait grâce au roi des Amalécites, lorsqu'il avait ordre de ne pardonner à personne. Cet exemple est bien terrible et bien propre à mon sujet : c'est par où je conclus cette première partie.

Saül reçoit ordre de combattre les Amalécites, et de faire tout périr, hommes, femmes, enfants, troupeaux. Il combat, il est victorieux, il fait périr tout ce qu'il rencontre; et cependant, par une pitié mal réglée, il épargne le roi d'Amalec; et, par un vil intérêt, il choisit dans les troupeaux ce qu'il y

a de meilleur et le garde. Avec cela plein de confiance il va au-devant de Samuel, le prophète du Seigneur : J'ai fait, lui dit-il, ce qui m'était ordonné : *Implevi verbum Domini.* (*I Reg.*, XV.) Mais Samuel lui tient bien un autre langage : Non, prince, répond le prophète, non, vous n'avez point obéi au Seigneur, parce que vous n'avez obéi qu'imparfaitement. Car qu'est-ce que le bruit de ces troupeaux que j'entends? Qu'avez-vous fait du roi que vous tenez prisonnier? Or apprenez ce que c'est que d'obéir à Dieu. Sur cela Samuel fait amener ce roi ennemi que Saül voulait sauver, et en la présence même de Saül, il lui fait donner le coup de la mort : *Dixitque Samuel adducite ad me Agag, et in frusta concidit eum.* (*Idid.*)

C'est ainsi, chrétiens, que Dieu vous ordonne de détruire au moins présentement, et à ce saint temps, le péché. Il veut que tout soit sacrifié sans exception, sans ménagement : il demande tout, ou il refuse tout. Mais que faisons-nous? nous sacrifions le moins précieux, certains excès, certains vices grossiers; et le reste nous le retenons. Toutefois, au sortir de la confession, de la communion, on se flatte d'avoir accompli le précepte : *Implevi verbum Domini.* (*Ibid.*) Je me suis approché des sacrements; j'ai fait mon devoir. Votre devoir, mon cher auditeur! Hé! comment l'avez-vous fait? On vous a vu au tribunal de la pénitence, à la table de Jésus-Christ; mais à ce saint tribunal, mais à cette sainte table, avez-vous sacrifié cette inclination, cette passion? l'avez-vous, dis-je, sacrifiée elle-même, et non point seulement les fruits corrompus dont elle a été la source empoisonnée? Mais avez-vous sacrifié, quoi? Il n'est pas besoin que je vous le marque dans un long détail : rentrez en vous-mêmes, et votre cœur vous le dictera. Voilà ce que vous avez épargné; c'est-à-dire, que vous avez retranché quelques branches, mais que vous avez laissé la racine; c'est-à-dire, que vous avez couvert la plaie, mais que vous y avez laissé la contagion; c'est-à-dire, que vous avez voulu accommoder Dieu et le monde. Or, voulez-vous savoir ce que c'est que de revenir à Dieu de bonne foi, d'y revenir pleinement, parfaitement? *Adducite :* apportez, apportez au pied de l'autel cette victime d'iniquité qui vous est si chère, et que vous avez tant de peine à immoler. *Adducite;* apportez-y cet amour de vous-même qui vous possède, cet esprit du monde qui vous dissipe, cette indolence molle et efféminée qui vous assujettit à la chair, et vous rend esclave de vos sens. *Adducite;* apportez-y cette sensibilité de cœur qui vous attendrit, ce ressentiment, cette animosité qui vous aigrit, cette maligne envie qui vous ronge, cette avare convoitise qui demande toujours, et que rien ne rassasie. *Adducite;* apportez-y ce luxe, ce faste, ces vaines parures, cet orgueil, cette ambition, principes ordinaires de tant de crimes : c'est à quoi il faut renoncer. *Adducite.* Je ne dis pas seulement qu'il faut renoncer aux crimes qu'ils vous ont fait commettre, ces mortels ennemis de votre salut, mais à eux-mêmes; qu'il faut aller au fond, couper la tête, éteindre jusqu'à la dernière étincelle, arracher jusqu'aux fibres les plus subtiles et les plus cachées, porter le glaive jusque dans les plis et les replis les plus secrets, séparer, diviser; user, en un mot, de toutes les précautions et de tous les moyens qu'on vous suggère. Alors vous sortirez de l'état du péché, comme Jésus-Christ sort du tombeau; *non est hic.* Et par un autre effet de votre résurrection, vous entrerez dans cette vie de la grâce, que je vais maintenant comparer avec la vie glorieuse où est entré Jésus-Christ: *surrexit.* C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce n'était point assez pour Jésus-Christ de reprendre, en sortant du tombeau, une vie obscure, pauvre, mortelle; et j'ajoute que c'est trop peu pour une âme vraiment ressuscitée de retourner, en quittant le péché, à une vie faible, languissante, et même sujette à de continuelles vicissitudes. Mais, pour achever la comparaison que j'ai commencée, je trouve trois autres rapports entre la vie glorieuse de Jésus-Christ, et la vie de la grâce où nous devons entrer, et qui est proprement le terme de notre résurrection. Car je dis, que cette nouvelle vie doit avoir trois qualités : qu'elle doit être fervente, qu'elle doit être édifiante, et qu'elle doit être persévérante. Vie fervente; c'est ce que nous marque la gloire du corps de Jésus-Christ. Vie édifiante; c'est ce que nous figurent les fréquentes apparitions de Jésus-Christ. Vie persévérante; c'est de quoi nous avons le modèle dans la bienheureuse immortalité de Jésus-Christ. Sans cette vie fervente, nous ne pouvons être bien assurés de notre résurrection. Sans cette vie édifiante, nous ne pouvons, ni devant Dieu, ni auprès du prochain, nous tenir quittes de tous les devoirs de notre résurrection. Sans cette vie persévérante nous laissons échapper et nous perdons tous les fruits de notre résurrection. Reprenons, et voyons toutes ces vérités exprimées de point en point dans notre mystère. *Jesum quæritis ; surrexit.*

Vie fervente : le plus beau lustre d'une vie chrétienne, c'est la ferveur; je veux dire cette activité, ce zèle avec lequel une ame, suivant le langage du Prophète royal, court dans la voie des commandements, se livre à tout, embrasse tout, pratique tout. Voilà ce qui la relève, ce qui la distingue aux yeux de Dieu et de quoi je ne puis vous donner une figure plus juste que la gloire même du corps de Jésus-Christ. Quel changement, mes frères, et qu'un moment a bientôt réparé toute la honte de sa passion! Ni l'éclair, en partant de la nue, ne lance pas des traits plus brillants; ni jamais lui-même, sur le Thabor, il ne parut plus lumineux. C'est toujours le même corps, c'est toujours le même Dieu : mais, au travers de cette sainte humanité qui, si longtemps a tenu la Divinité comme ensevelie, la Divinité désormais fait éclater sa plus vive splendeur. Les yeux

ne la peuvent soutenir, et c'est assez au Fils de Dieu de l'éclat qui l'environne pour saisir et déconcerter cette troupe armée, à qui d'abord il en laisse entrevoir quelques rayons. Il va, il vient, il entre, il sort tout à son gré. Ce corps a toute l'agilité des esprits, il en a toute la subtilité, il pénètre au travers des plus invincibles obstacles, il perce les murs, et, dans la distance la plus reculée, d'un instant à l'autre, il parcourt les espaces les plus étendus. Or, quelle image viens-je là de vous présenter? Est-ce celle d'un Dieu glorieux et triomphant? est-ce celle d'une âme ressuscitée et vivante? n'est-ce pas l'une et l'autre tout à la fois? Apprenez quelle ressemblance vous y devez avoir.

Car, si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, mes frères, disait l'Apôtre, je le veux reconnaître : a quoi? A une vie agissante et appliquée; à une vie remplie de bonnes œuvres et ornée de toutes les vertus; à une vie plus qu'humaine et toute céleste. *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt, quærite; quæ sursum sunt, sapite, non quæ super terram.* (*Coloss.*, III.) Cette expression de saint Paul est remarquable : ***Si vous êtes ressuscités.*** il ne dit pas *parce que vous êtes ressuscités,* comme tenant la chose certaine; mais il dit, si vous êtes ressuscités, *si consurrexistis;* comme nous annonçant et nous déclarant que, sans une vie sainte, on ne peut compter sur notre résurrection; mais qu'il y a tout lieu de craindre qu'elle n'ait été en idée seulement et apparente. De prétendre prononcer là-dessus, c'est ce que je n'entreprendrai pas, puisqu'on ne le peut faire avec assurance, et que Dieu seul qui connaît les cœurs sait ce qui s'y passe, et quelles en sont les plus secrètes dispositions. Mais que les conjectures au moins sont fortes contre vous, mon cher auditeur, quand, après une résurrection prétendue, je vous vois aussi indifférent que jamais, et aussi peu adonné aux œuvres chrétiennes : Pourquoi? Je m'en tiens à la raison de l'Apôtre, et elle me parait évidente. Car qu'est-ce que ressusciter? surtout ressusciter comme Jésus-Christ? C'est prendre une vie nouvelle : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.*, VI.) Or, le signe de la vie, c est l'action : par conséquent le signe d'une nouvelle vie, ce sont de nouvelles actions, nouvelles pensées, nouvelles vues, nouveaux sentiments, nouveaux désirs, nouveaux exercices, nouveaux soins : de sorte que toute la sainteté de votre résurrection ne consiste pas précisément à corriger des vices qui vous corrompaient, et qui vous auraient perdus; mais qu'elle renferme, outre cette fuite du mal, la pratique de tout ce qui vous peut convenir et une fidélité constante à tous les devoirs que vous impose la religion que vous professez.

Pour en venir à quelques exemples, il ne suffit donc pas que vous ne fassiez plus entendre des discours qui offensent les oreilles chastes et qui blessent la pudeur, mais votre bouche doit être encore employée à chanter chaque jour les louanges de Dieu, et à lui adresser vos prières : *in novitate vitæ.* Il ne suffit pas que le ressentiment et la colère ne vous emportent plus à des violences indignes de votre caractère, et indignes même d'un homme, mais la charité doit encore vous unir de cœur avec le prochain, et vous rendre prompt à le soulager : *in novitate vitæ.* Il ne suffit pas que vous vous retiriez de ces lieux où si souvent le plaisir vous a conduits; mais la piété doit encore vous attirer dans la maison du Seigneur, vous faire participer aux sacrements, assister au sacrifice de l'autel, écouter la divine parole, lire de bons livres, entrer dans les hopitaux, visiter les prisons : *in novitate vitæ.* Si votre résurrection est telle qu'elle doit être, si c'est une résurrection solide et véritable, vous comprenez par vous-mêmes ce que je dis. En effet, qu'est-ce qu'une âme ressuscitée? c'est une âme touchée de Dieu. Or, dans cet état, une âme est sensible aux bontés du Maître qui l'a rappelée, et ne cherche qu'à lui en marquer sa reconnaissance. Elle a conçu toute son injustice envers un père si tendre et un Dieu si grand; et la conclusion qu'elle tire, c'est de réparer par son zèle, ce qu'elle lui a fait perdre par son péché. Moins elle l'a servi, plus elle se tient obligée de redoubler ses services. Plus elle a dissipé de temps et négligé de grâces, plus elle s'anime à les regagner. Elle veut s'assurer, autant qu'il est possible, un pardon dont elle ne peut bien encore se répondre et c'est par de saintes œuvres qu'on l'obtient. Mille considérations l'excitent, et pas une ne lui échappe : elle agit, elle avance, elle entasse mérites sur mérites : *Ut quomodo Christus surrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Ibid.*) Mais, par une règle toute contraire, que faut-il penser, chrétiens, de cette lenteur oisive et paresseuse où vous restez, où vous ne vous portez aux choses de Dieu qu'avec des répugnances extrêmes, où les moindres exercices vous sont insipides et onéreux, où de vous-mêmes et d'une pleine volonté vous ne faites rien : que doit-on, dis-je, alors penser de vous? Ce qu'on pense d'un malade qui, dans sa convalescence même est toujours faible et défait. On juge qu'il y a au dedans quelque mauvais levain, et sur cela les remèdes recommencent. Nous voyons que des gens qui se réconcilient de bonne foi, n'en ont dans la suite que plus d'ardeur à se prévenir l'un l'autre. Nous n'entendons point dire que ces fameux pénitents de l'Eglise se soient endormis dans un repos stérile et sans fruit. Ils sont devenus les pères de la solitude, la lumière du cloître, l'admiration du monde; et voilà la consolation que nous donnent quelquefois les plus grands pécheurs : nous les trouvons, après une conversion, plus vigilants, plus réguliers à toutes les pratiques du christianisme, que des âmes vertueuses par état. Sous de si beaux dehors, nous ne doutons plus du cœur, nous nous souvenons des paroles de l'Evangile, et nous en reconnaissons la vérité:

Que les derniers seront les premiers; que plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et qu'ils s'assiéront au festin avec Abraham, Isaac et Jacob; que des publicains et des femmes abandonnées s'élèveront aux plus hauts rangs dans le royaume de Dieu. Nous bénissons la grâce toute miséricordieuse qui opère de telles merveilles, et cette vie fervente dont nous sommes témoins, est par là même pour nous une vie édifiante: autre qualité de votre vie nouvelle par rapport à la vie glorieuse de Jésus-Christ et à ses fréquentes apparitions. *Jesum quæritis; surrexit.*

Il paraissait naturel que le Fils de Dieu, pour comble de sa victoire, et pour consommer son triomphe, montât d'abord à son Père, et que, sans s'arrêter désormais sur la terre, il allât dans le ciel recevoir la récompense de ses travaux. Cependant, il demeure parmi les hommes; et quel sujet l'y retient? Ne pensez pas que par une fausse gloire il veuille insulter à ses ennemis, ni qu'il prétende les réduire à lui rendre des hommages forcés. Qu'a toute la pompe humaine qui le touche, et qu'est-ce pour un Dieu que toute la grandeur du monde? Il ne se fait pas même voir une fois en public. Mais il était nécessaire de rappeler ses disciples dispersés et chancelants; il était nécessaire de les ramener, de les confirmer, de leur donner les moyens, le temps de s'instruire de sa résurrection ; de les en convaincre sensiblement, puisqu'ils la devaient publier, et que c'était pour eux, comme pour les autres, la preuve la plus certaine de sa mission et de la sainteté de sa loi. De là, tantôt il se montre à Madeleine, sous la figure d'un jardinier; tantôt il marche avec deux pèlerins comme un voyageur; tantôt au milieu des disciples assemblés, il leur découvre ses plaies; tantôt sur le rivage, il mange avec eux; il n'oublie rien pour se faire connaître, parce qu'il sait combien il est important de les persuader: *Surrexit et apparuit.* Or, apprenez-le vous-mêmes, mes frères (et l'humilité évangélique, toute soigneuse qu'elle est de se cacher, ne détruit point le principe que j'établis) savoir, qu'après votre résurrection, il est souvent à propos de laisser voir votre état, par ce qu'il a même pour vous de plus avantageux. Je porte encore la chose plus loin, et non-seulement vous le pouvez, mais vous le devez : j'entends dans la situation présente où vous êtes; et ce ne sont point ici des leçons générales que je vous trace: tout y est particulier au temps où je parle. Oui, je vous dis maintenant plus que jamais ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres, et je ne crains point de vous donner la même règle à suivre : *Luceat lux vestra coram hominibus* (*Matth.* V); faites briller votre lumière aux yeux des hommes. *Videant opera vestra bona* (*Ibid.*); que les hommes soient spectateurs de vos bonnes œuvres. Mais quelle fin devez-vous en cela vous proposer? S'il s'agissait de votre gloire, je vous parlerais tout autrement : je vous dirais avec le même Sauveur : Le bien que vous faites, gardez-vous de le faire devant les hommes, afin d'être vus d'eux : *Attendite ne justitiam vestram faciatis coram hominibus, ut videamini ab eis.* (*Matth.*, VI.) Je vous dirais : Que votre main gauche ignore ce que fait votre main droite : *nesciat sinistra tua quid faciat dextera tua.* (*Ibid.*) Loin d'une âme chrétienne cette ostentation hypocrite et ces vaines idées d'estime et d'éclat. Mais il est une autre gloire à laquelle tout votre changement doit servir, et c'est la gloire de Dieu : *et glorificent Patrem vestrum qui in cœlis est* (*Ibid.*)

Car votre péché l'a déshonoré; il faut donc que votre vie nouvelle le glorifie. Juste conséquence, et raisonnement sans réplique. Il faut, observez ceci, il faut que le monde apprenne, en vous voyant retourner à Dieu, que Dieu est le premier Maître, et que c'est toujours à lui qu'on est obligé d'en revenir après les plus longs égarements. Disons quelque chose de plus marqué. Il faut que le monde sache combien ce libertinage est mal fondé ; puisque vous-même, après en avoir été le plus zélé défenseur, vous avez cru devoir enfin l'abandonner. Il faut que le monde sache combien ses maximes sont fausses, puisque vous même, après les avoir tant de fois débitées, vous en avez enfin découvert l'illusion. Il faut que le monde sache combien cette force d'esprit, dont on se pique dans l'impiété, est chimérique , puisque vous-même , après l'avoir tant fait valoir, vous en avez enfin reconnu l'erreur. Il faut que le monde sache combien ce luxe est vain , puisque vous-même, après en avoir paru si épris, vous en avez enfin aperçu la bagatelle. Il faut que le monde sache combien cette vie molle est dangereuse , puisque vous-même, après avoir si souvent cherché à le justifier, vous en avez vu enfin le péril, et même le crime. Le scandale a été public , et le désaveu le doit être. *Surrexit et apparuit.*

Il faut, dis-je, que le monde, ce monde corrupteur et si corrompu lui-même, tout criminel qu'il est, connaisse par votre exemple tout le pouvoir de la grâce, et qu'il en profite; que le pécheur, à vous voir, s'instruise, et des moyens qu'il doit prendre pour rentrer dans la voie du salut, et de la confiance qu'il doit avoir en la miséricorde du Seigneur, qui ne vous a point rejeté, et qui veut, comme vous, le recevoir; que le juste, peut-être ébranlé, toujours au moins contristé par vos mépris, à ces heureux retours dont il entendra parler, se confirme dans le chemin qu'il a pris et s'attache de plus en plus à la sainte conduite qu'il a embrassée, et que vous embrassez après lui. Votre témoignage aura d'autant plus d'efficace en faveur de la vertu, que les éloges d'un ennemi sont plus glorieux, parce qu'ils sont moins sujets au déguisement. Quand saint Paul, arrivé à Damas, se mit tout d'un coup à prêcher Jésus-Christ dans les synagogues, quelle fut la surprise de tous les assistants? N'est-ce pas là , disaient-ils, celui qui traitait avec tant de rigueur ceux qui

invoquent ce nom, et qui les poursuivait sans relâche? N'est-il pas même venu ici dans le dessein de les saisir tous, et de les emmener liés aux princes des prêtres? *Nonne hic est qui expugnabat... eos qui invocabant nomen istud.* (*Act.*, IX.) Cette opposition de ce qu'il avait été et de ce qu'il était, convainquait les esprits, j'ose le croire, autant que ses paroles. Et quand, désormais témoin de votre régularité, de votre assiduité à tout ce qui est du service de Dieu, on dira de vous: *Nonne hic est:* N'est-ce pas là cet homme dont les mœurs furent si déréglées, et la foi si équivoque? *Nonne hæc est:* N'est-ce pas là cette femme, auparavant si mondaine et toute occupée d'elle-même et des amusements du siècle? Voilà ce qui accréditera la religion, ce qui autorisera la piété, ce qui gagnera les plus obstinés, ou ce qui les confondra. Témoignage que vous ne pouvez, sans injustice, refuser à Dieu dont vous avez profané l'auguste nom et blessé l'honneur. Témoignage que vous ne pouvez refuser au prochain que vous avez égaré, du moins arrêté, à qui vous êtes également redevable, et de tout le mal qu'il a commis, et de tout le bien qu'il n'a pas fait, ou pour se conformer à vos fausses idées, ou pour se garantir de vos malignes censures. Après cela, il ne vous restera plus que de rendre cette vie fervente, cette vie édifiante, une vie persévérante: troisième et dernière qualité de votre résurrection, par rapport à la résurrection de Jésus-Christ, et à sa bienheureuse immortalité. *Jesum quæritis; surrexit.*

L'Apôtre l'a dit, et dans les siècles des siècles sa parole se vérifiera, que Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus: *Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur.* (*Rom.*, VI.) En vain ses plus implacables ennemis voudraient-ils former contre lui de nouveaux desseins : envain entreprendraient-ils de lui livrer de nouveaux combats et de porter sur lui leurs coups. Cette vie glorieuse, cette vie immortelle où il est entré, le met à couvert de toutes les attaques, et le rend invulnérable à tous les traits. Si donc, poursuit le grand Apôtre, s'il est mort pour le péché, et par la malice du péché, ce n'a été qu'une fois: *quod enim mortuus est peccato, mortuus est semel.* (*Ibid.*) Mais, s'il vit maintenant, c'est en Dieu : et, comme Dieu ne change point, c'est pour toujours qu'il jouit de cette vie divine : *quod autem vivit, vivit Deo.* (*Ibid.*)

Heureux, mes chers auditeurs, si je pouvais par proportion le dire de vous-mêmes! Si je pouvais me répondre qu'après avoir commencé à revivre, la mort, cette mort de l'âme, n'aura plus d'empire sur vous: *mors illi ultra non dominabitur!* (*Ibid.*) Heureux, si je pouvais compter que la grâce, ayant pris possession de votre cœur, elle y sera toujours dominante; que toujours elle y régnera, que toujours elle y agira, qu'elle vous conduira toujours, et vous sanctifiera! *Quod autem vivit, vivit Deo.* (*Ibid.*) Quoi qu'il en soit, voilà à quoi vous vous êtes engagés dans votre résurrection, ou à quoi vous avez dû vous engager. Vous l'avez promis, car les promesses ne coûtent guère; je dis même, les promesses qu'on fait à Dieu: et ne pouvais-je pas ajouter que celles-ci coûtent encore moins que les autres? Dans la douleur d'un repentir passager, ou dans l'ardeur d'une piété ranimée par la solennité de ces saints jours, tout devient facile, ou tout le paraît. Quel feu! quelle vivacité de sentiment, quelle fermeté de courage! Mais attendons quelque temps; et bientôt, peut-être, nous verrons toute cette fermeté s'ébranler, toute cette vivacité se ralentir, tout ce feu s'eteindre. Que faut-il pour celà? Hélas! il a fallu souvent des années entières pour nous relever, et il ne faut qu'un malheureux moment pour nous rentraîner dans le précipice.

De là, jusques dans l'allégresse commune que cette fête répand au milieu du peuple de Dieu, quelle image se présente à moi? J'envisage l'avenir; et là, quel objet devant mes yeux? Ces mêmes chrétiens, à qui la grâce du Sauveur s'est communiquée avec tant d'abondance, je les vois au bout de quelques jours dissiper le don de Dieu et le profaner! Après avoir reçu le baiser de paix à la sainte table, je les vois, par la plus indigne et la plus lâche désertion, oublier leur Libérateur et s'attacher à son ennemi! Le monde, la passion, l'habitude vont les rappeler; et, pour se rendre à ces premiers maîtres, je les vois s'arracher d'entre les bras du Père qui les a embrassés, lui percer le sein, le renoncer; car, j'en puis bien juger par le passé, et ce qu'on n'a que trop vu de fois, la suite ne nous le fera que trop revoir. A qui les comparerai-je? A ces juifs qui reçurent Jésus-Christ avec de si sensibles démonstrations d'amitié, et qui, presque dès le lendemain, le crucifièrent; à ces morts qui sortirent de leur sépulcre et ressuscitèrent à la mort de Jésus-Christ, mais pour mourir encore et rentrer dans le tombeau. Que dis-je, chrétiens, et pourquoi ne prendrons-nous pas, en finissant, des idées plus favorables et plus consolantes? Tant de morts ressuscités à cette Pâque, ou sur le point de ressusciter: tant de pécheurs réconciliés, ou disposés à se réconcilier: tant de justes réveillés de leur langueur, et renouvelés, c'est l'ouvrage de votre miséricorde, ô mon Dieu! et ce grand ouvrage, vous le soutiendrez. Pour les uns et pour les autres, le retour sera tel que vous le voulez. Il sera prompt; plus de retardements, plus d'incertitude et d'inutiles délibérations. Il sera généreux: plus de liens qui ne soient rompus, quelques efforts qu'il y ait à faire, et quoi qu'il y ait à sacrifier. Il sera parfait: point de compositions, point de réserves. Ce n'est pas tout: il sera fervent. Prières, oraisons, offices divins, lectures, prédications, charités, aumônes, confessions, communions, rien n'y doit manquer. Il sera édifiant: il faut que des parents, des enfants, des amis, des domestiques, que toute une maison, que tout un quartier, que tout un pays en soit ins-

fruit. Enfin il sera persévérant, sans vicissitude, sans rechutes jusqu'au dernier soupir ; jusqu'à ce moment qui, des misères de cette vie mortelle nous fera passer à l'éternelle béatitude, où nous conduise, etc.

SERMON XLIII.

Pour le Lundi de Pâques.

SUR L'OCCASION DU PÉCHÉ.

Duo ex discipulis ibant in castellum nomine Emmaus: et factum est dum fabularentur et secum quærerent, et ipse Jesus appropinquans ibat cum illis. (*Luc.*, XXIV.)

Deux des disciples s'en allèrent à un bourg nommé Emmaus : tandis qu'ils parlaient et qu'ils raisonnaient ensemble, Jésus les joignit et il marcha avec eux.

Ce fut sans doute une heureuse occasion pour ces deux disciples, que la rencontre de Jésus-Christ sur le chemin d'Emmaüs, et que l'entretien qu'il eut avec eux. Ils étaient tout abattus et tout tristes; mais il les consola : Quels discours tenez-vous ensemble, et qu'est-ce qui vous afflige? *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem, et estis tristes?* (*Luc.* XXIV.) Leur foi, leur espérance commençaient à chanceler : Nous nous promettions que Jésus de Nazareth serait le libérateur d'Israël, et néanmoins trois jours se sont déjà écoulés, sans que nous ayons rien vu de tout ce qu'il avait prédit : *sperabamus.* (*Ibid.*) Mais il les rassura, il les confirma; il leur reprocha leur incrédulité, et leur expliquant les divines Ecritures, il leur en fit voir l'accomplissement dans la personne du Messie. Ne fallait-il pas que le Christ souffrît? *Nonne oportuit Christum pati?* (*Ibid.*) Enfin, leur charité avait beaucoup perdu de sa première ardeur, mais il la ralluma, ainsi qu'ils le témoignèrent eux-mêmes dans le moment qu'il leur ouvrit les yeux, et qu'ils le reconnurent : Ne sentions-nous pas notre cœur brûler et s'enflammer, tandis qu'il nous parlait? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis.* (*Ibid.*)

Qu'il serait à souhaiter pour vous, chrétiens, de trouver dans la société humaine des occasions dont les effets vous fussent, par proportion, aussi salutaires? Mais, de tant de piéges qui vous environnent de toutes parts et dont vous avez à vous préserver, ne puis-je pas dire que le plus subtil et le plus commun, ce sont les occasions dangereuses où vous engage le commerce du monde? Otez l'occasion du péché, et par là vous détruirez le péché même, ou plutôt vous l'arrêterez dans sa naissance vous, lui fermerez l'entrée de votre âme, vous la conserverez pure et sans tache, vous goûterez tranquillement les fruits de cette Pâque qui vous a réconciliés avec Dieu. Mais, si l'occasion se présente et que vous n'ayez pas soin de l'éviter; si vous la recherchez, et si vous y restez volontairement, eussiez-vous formé les plus beaux desseins pour l'avenir, eussiez-vous pris aux pieds des autels les plus saintes résolutions, il n'y a plus de fond à faire sur vous; et, malgré toute la fermeté de vos desseins, je prétends, mon cher auditeur, et je vous l'annonce, que l'occasion peut encore vous précipiter dans tous les désordres et vous perdre.

Vous voyez donc, mes frères, de quelle nécessité il est que vous soyez solidement instruits sur une matière dont les conséquences peuvent être si funestes. Or, nous allons considérer l'occasion en deux manières : dans elle-même, et dans ses suites. Appliquez-vous, je vous prie, à deux propositions que je fais et qui vont partager ce discours. Je dis que souvent l'occasion du péché est en elle-même un péché, et j'ajoute que souvent au moins, et presque toujours, l'occasion du péché est dans ses suites la cause du péché ; l'un et l'autre exprimés en ces deux paroles de saint Bernard : *culpæ indicium commissæ, aut causa committendæ.* Expliquons-nous. Car, pour concevoir une idée nette et précise des deux propositions que j'avance, et pour ne les pas confondre ensemble, il faut remarquer, s'il vous plaît, qu'être péché et être cause du péché, ou, si vous voulez, qu'être une occasion qui est péché, et être seulement l'occasion du péché, ce sont deux choses toutes différentes. Dire de l'occasion que c'est un péché, c'est dire qu'elle est telle que, quand même en s'y exposant on n'y succomberait pas, c'est précisément un péché de s'y exposer : *culpæ indicium commissæ.* Et dire seulement de l'occasion que c'est la cause du péché, c'est faire entendre que, quoique ce ne ne soit pas toujours un péché de s'y exposer, c'est toujours se mettre en danger de tomber dans le péché : *aut causa committendæ.* Ainsi, l'occasion qui est péché en elle-même, ce sera la première partie. L'occasion cause du péché dans ses suites, ce sera la seconde. Ce partage est naturel, et ces deux points méritent une attention particulière. Implorons le secours du ciel, et adressons-nous à Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est un péché que de s'exposer à l'occasion du péché; pourquoi? Parce que la charité envers nous-mêmes, et une charité d'obligation, ne nous permet pas de risquer pour quoi que ce soit, la plus importante affaire que nous ayons dans la vie, notre essentielle affaire, notre unique affaire, qui est l'affaire du salut. C'est ainsi que s'en expliquent les théologiens, et c'est en ce sens qu'il faut prendre ces paroles que le Fils de Dieu nous a tant répétées dans l'Evangile : Si votre œil est pour vous un sujet de scandale, c'est-à-dire une occasion de péché, arrachez-le : *si oculus tuus scandalizat te, erue eum.* (*Marc.*, XIX.) Si votre main, fût-ce votre main droite, si votre pied vous devient un engagement au péché, coupez l'un et l'autre ; *si manus tua vel pes tuus scandalizat te, abscide eum.* (*Ibid.*) La raison fondamentale, ajoute le Sauveur des hommes, c'est que le salut est un si grand bien, un tel bien, qu'il vaut mieux pour vous que vous parveniez à la vie bienheureuse, n'ayant qu'un œil, qu'un pied, qu'une main, que de vous mettre au hasard de tomber dans l'abîme éternel, et d'être condamné au tourment du feu : *Bonum tibi est ad vitam ingredi*

debilem vel claudum, quam duas manus vel duos pedes habentem mitti in ignem æternum (*Matth.*, XIII). Voilà, chrétiens, le principe, et comme le point capital sur lequel roule toute question.

Mais ce point veut être éclairci, et le premier doute qui naît là-dessus, c'est de savoir si le principe que je viens d'établir est tellement universel, qu'il soit vrai de dire que toute occasion de péché est un péché. A quoi je réponds que je ne prétends point outrer de la sorte la matière, mais que je conviens avec tous les maîtres de la morale, qu'il y a telle occasion, et en telles conjonctures, laquelle ne doit point être comptée pour un péché. Quand donc l'occasion du péché est-elle par elle-même un péché, quand ne l'est-elle pas ? Ou, pour parler plus juste, quand est-ce précisément un péché que de s'exposer à l'occasion du péché, quand ne l'est-ce pas ? C'est sur quoi je vais vous déclarer ma pensée, et pourquoi j'ai besoin de toutes vos réflexions.

Je dis que l'occasion du péché est un péché, lorsqu'il s'y rencontre trois choses : Quand c'est une occasion volontaire, quand c'est une occasion prochaine, et quand c'est une occasion prochaine seulement, même par rapport à nous. Suivons article par article, et mettons ceci dans un tel jour, qu'il n'y ait personne qui ne le puisse aisément comprendre, car il est d'une conséquence infinie que vous le compreniez, mes frères, et peut-être de tous les sujets de la morale chrétienne, n'en est-il point qui demande, pour le bien développer, plus de solidité et plus de précision.

Je prétends donc, en premier lieu, que l'occasion du péché, pour être un péché, doit être une occasion volontaire. Car, prenez garde, qu'il y a des occasions purement et absolument involontaires, et qu'il y a des occasions pleinement et directement volontaires. J'appelle les actions purement et absolument involontaires, celles que le hasard fait naître, et que nous n'avons pu ni prévoir ni écarter. Telle fut l'occasion où se trouva Suzanne, lorsque ces deux vieillards parurent tout-à-coup à ses yeux pour tenter sa vertu. Elle n'y pensait pas, elle n'en avait pas même le soupçon le plus léger, ni ne pouvait l'avoir ; et ce dut être pour elle une surprise capable de tromper la vigilance la plus éclairée et la plus exacte. J'appelle occasions pleinement et directement volontaires, soit celles où nous nous portons de nous mêmes, lorsqu'on pourrait ne s'y pas engager ; soit celles où nous demeurons d'un plein gré, lorsqu'on serait maître d'en sortir. Ce fut ainsi que le prince des apôtres entra téméraireinent dans la salle de Caïphe, et qu'il se mêla parmi les Juifs. Le Sauveur du monde lui avait prédit sa chute future, et il devait profiter de cet avertissement : mais il n'écouta que sa présomption, et de lui-même, il se jeta dans le péril dont il était en son pouvoir de s'éloigner. Or, je reviens, et je pose pour première vérité, que l'occasion du péché n'est point un péché, dès qu'elle est involontaire ; pourquoi ? Parce qu'alors elle n'est pas libre, et que, selon la maxime générale et incontestable, il n'y a point de péché sans liberté ; d'où je conclus que ce ne peut être un péché qu'autant et à proportion qu'elle est volontaire.

Ce n'est pas assez. Je prétends en second lieu que l'occasion du péché, pour être un péché, ne doit pas seulement être une occasion volontaire, mais une occasion prochaine. Car ce serait sans doute passer les bornes d'une juste décision, si je condamnais de péché toute occasion volontaire, j'entends de péché mortel, qui est celui dont je parle ce serait, dis-je, une décision insoutenable. Mais, pour prendre sur cela les mesures sages et qui conviennent, je distingue encore, après saint Thomas et les autres théologiens, deux sortes d'occasions : une occasion éloignée, et une occasion prochaine. L'occasion éloignée, c'est celle dont la liaison n'est pas si étroite avec le péché qu'il ne soit aisé, par le secours de la grâce, de s'en défendre. Mais l'occasion prochaine, dit saint Grégoire, c'est celle qui se trouve avoir une telle connexion avec le péché, y être une telle disposition, qu'il est rare et d'une extrême difficulté de n'y pas succomber. L'une est un péché, l'autre ne l'est pas. Ce n'est pas, dis-je, un péché de demeurer volontairement dans l'occasion éloignée du péché ; autrement, comme disait saint Paul, il faudrait sortir du monde, il faudrait sortir de la vie, puisqu'il n'y a rien dans la vie, qui ne nous puisse être en quelque sorte une occasion de péché : *alioquin debueratis de hoc mundo exisse* (I *Cor.*, V) ; ce sont les paroles de l'Apôtre. Il n'y a donc que l'occasion prochaine que nous soyons indispensablement obligés d'éviter : mais, pour celle-là, nous devons la fuir sous peine de péché, d'un péché grief, et d'une éternelle damnation. Tellement (vérité certaine et indubitable dans la morale), tellement, que le confesseur qui connaît que vous voulez retourner à une occasion qu'il sait être une occasion prochaine, doit vous renvoyer sans absolution, parce que vous êtes dans un état criminel, en voulant mettre l'innocence de votre âme et votre salut à un danger aussi évident que l'est une pareille occasion.

Il y a plus encore, et je soutiens en troisième lieu, que l'occasion du péché doit être réputée un péché, dès que c'est une occasion prochaine seulement même par rapport à nous. Car, pour ne rien omettre d'une matière si importante, et pour vous en faire connaître tout le fond, observez, je vous prie avec moi, que la même occasion peut être considérée, ou en général et en elle-même, ou en particulier par rapport à nous. Or, souvent l'occasion prise en général et en elle-même, n'est pas une occasion prochaine ; mais elle l'est, prise en particulier, et par rapport à nous ; et cela, parce que nous sommes tellement disposés, tellement formés, en telles circonstances de choses, et en telle situation, que l'occasion, et telle

occasion a beaucoup plus de pouvoir sur nous que sur les autres. Et, comme nous sommes chacun chargés spécialement de nous-mêmes, et indépendamment des autres, j'ai raison de dire qu'il suffit que l'occasion nous soit personnelle; c'est-à-dire, que ce soit une occasion défendue, et pour devenir un péché.

Reprenons : L'occasion du péché, est donc un péché, quand c'est une occasion volontaire, quand c'est une occasion prochaine, et quand c'est même seulement une occasion prochaine par rapport à nous. Ainsi le reconnait toute l'école; et, sans qu'il soit besoin d'être fort versés dans les questions de l'école, vous le comprenez aisément vous-mêmes, mes frères, et vous en convenez. Mais de quoi? (écoutez ceci; vous y découvrirez bien des mystères secrets de l'amour-propre qui vous aveugle, et bien des erreurs où peut-être il ne vous a que trop entretenus jusqu'à présent, mais dont il est temps enfin que vous soyez détrompés) de quoi, dis-je, vous avez tant de peine à convenir, sur quoi vous formez tant de difficultés et vous contestez tant avec nous, c'est sur l'application que nous voulons faire de ces principes à votre conduite, et à certaines occasions particulières que nous condamnons de péché et que vous tâchez de justifier. En trois mots, trois grandes illusions : c'est que souvent vous vous persuadez que l'occasion est une occasion nécessaire, lorsque c'est une occasion pleinement volontaire. C'est que souvent vous vous persuadez que l'occasion n'est qu'une occasion éloignée, lorsque c'est une occasion prochaine et très-prochaine. C'est que souvent vous vous persuadez que l'occasion n'est qu'une occasion commune dont le danger ne vous regarde pas plus que les autres, lorsque c'est une occasion personnelle pour vous, et prochaine par rapport à vous. Quel fonds d'instruction et de morale! N'en perdez rien

Première illusion . c'est, mon cher auditeur, de regarder comme une occasion nécessaire ce que je regarde, moi, comme une occasion volontaire, et pleinement volontaire. Car, qu'y-a-t-il de plus ordinaire dans le monde. que de se faire de prétendues nécessités qui ne sont telles que parce que l'esprit du monde dont on est rempli, nous les fait ainsi envisager, parce que la passion qu'on veut contenter nous y fait trouver de faux engagements, et des obligations imaginaires? Je suis dans un rang, dit-on, dans un état, où je ne puis me dispenser de voir, et d'être vu : d'ailleurs même et sans cela, que ferai-je, et à quoi passer le temps? Je suis dans une charge, dans un emploi où il faut agir; et quelque délicates, quelque dangereuses que soient pour la conscience les affaires qui se présentent, il y faut entrer. Je le veux : vous ne pouvez absolument vous interdire tout commerce avec le monde; il vous faut des passe-temps et des relâches : Mais n'y a-t-il pas des bornes là-dessus, et des bornes que le christianisme prescrit? N'y a-t-il pas des règles, des mesures à garder? Si votre âge, votre condition vous engagent à certaines visites, à certains entretiens, et même à certaines récréations honnêtes et de bienséance, quelle nécessité du reste, que, sous ce prétexte apparent de bienséance, que vous étendez sans retenue et sans modération, vous soyez de toutes les compagnies, de toutes les parties de plaisir, de tous les jeux, et que ce soit là comme l'unique occupation de votre vie? Quelle nécessité que de plusieurs sociétés, dont vous pouvez choisir l'une préférablement à l'autre, vous preniez toujours les plus mondaines, toujours les plus scandaleuses, toujours celles qui flattent le plus votre inclination, celles qui vous mettent devant les yeux certains objets dont votre cœur est plus sensiblement touché, et dont il reçoit de plus profondes blessures? Quelle nécessité que, dans une multitude rassemblée en un même lieu, vous vous trouviez toujours auprès de certaines personnes, vous n'ayez de conversation qu'avec certaines personnes, vous n'adressiez le discours qu'à certaines personnes; que vous n'attachiez la vue que sur certaines personnes; que vos oreilles soient ouvertes à toutes leurs flatteries, et que mille libertés que vous traitez de bagatelles, mais qui sont de véritables crimes, leur soient permises? Quelle nécessité que votre maison soit le rendez-vous, de qui? de tout ce qu'il y a dans une ville, dans un quartier, de gens oisifs, voluptueux, libertins, de gens contagieux? Tenez-vous en à la nécessité, et tenez-vous y de bonne foi, vous trouverez bien à retrancher.

Je conviens que votre charge, votre emploi a ses fonctions, et que ce sont autant de devoirs pour vous : mais du reste quelle nécessité de tant vous intriguer en des projets et en des entreprises qui vont bien au-delà de vos fonctions et de vos devoirs voulant connaître de tout, prendre part à tout, vous livrer à tout, sans égard aux piéges qui s'y rencontrent? Je dis plus, et pesez bien ce que je dis : Quelle nécessité de rester dans cette charge, dans cet emploi, si c'est pour vous ordinairement une occasion de péché? Car j'avance, et je n'avance rien qui ne soit universellement reconnu, que, quoique ce ne soit pas toujours une raison de quitter un emploi, ni de se démettre d'une charge que quelques fautes qu'on a commises; toutefois si cette charge, si cet emploi vous est une occasion de péché fréquente et presque infaillible, il ne vous est plus permis d'y demeurer; et c'est de là que les personnes qui veulent se sauver, et qui le veulent bien, laissent certains partis, certaines commissions, certains négoces avantageux par rapport à la vie présente, mais trop périlleux pour l'autre : aimant bien mieux abandonner le soin de leur fortune temporelle, que d'abandonner celui de leur éternité. De là même aussi cette différence que nous fait remarquer saint Jérôme entre deux apôtres, Pierre le pêcheur, et Matthieu le publicain. Après sa conversion, Pierre, dit ce saint docteur, ne craignit point de retourner au même exercice de la pêche, où il s'était toujours adonné;

pourquoi? Parce que cette profession de pêcheur n'a rien en soi que d'innocent. Mais il n'en fut pas de même de Matthieu le publicain : il renonça pour jamais à sa banque, et par quelle raison? Parce que ce maniement de deniers publics lui parut au moins suspect, et qu'il n'y voyait pas l'innocence de son cœur et sa conscience assez en sûreté. Avançons.

Seconde illusion : c'est de vouloir croire que l'occasion n'est qu'une occasion éloignée, lorsque c'est une occasion prochaine et très-prochaine. On se figure que ce sont de fausses terreurs que vont vous donner un confesseur, un prédicateur. Y a-t-il donc tant de péril à telle et telle chose? Oui, chrétiens, il y en a, et plus encore que nous ne vous le disons : venons au détail. Eh quoi, vous n'appelez pas une occasion prochaine de péché, ces liaisons entre des personnes de différent sexe, que l'on colore de beaux noms de sympathie naturelle, d'innocente amitié, mais qui bientôt dégénèrent dans les plus honteux déréglements? Vous n'appelez pas une occasion prochaine de péché, ces entrevues secrètes, ces entrevues dérobées, où la passion, à couvert des yeux du public et de tout ce qui la peut réprimer, livre ses plus violentes attaques et n'a plus rien qui l'arrête; et où, la vertu au contraire, une vertu faible et languissante, se trouve abandonnée à elle-même, sans nulle barrière qui la défende, et sans nul secours pour la soutenir? Vous n'appelez pas une occasion prochaine de péché ces longues conversations, ces conversations familières et tendres, où le cœur s'épanche en des termes et en des façons de parler, en mille manières les plus propres à l'amollir et à le toucher? Vous n'appelez pas une occasion prochaine de péché ces écritures mutuelles dont l'esprit se repaît, sur quoi il passe et repasse un million de fois, qui lui tracent les peintures les plus vives, qui lui font naître les pensées, les souvenirs les plus capables de corrompre une âme et de l'entraîner? Vous n'appelez pas une occasion prochaine de péché, quoi? de vouloir toujours garder sous le même toit que vous, le sujet criminel de vos désordres, de vouloir toujours avoir le même objet devant les yeux et en votre présence, de ne vouloir pas vous interdire ensemble tout rapport, toute société, comptant que vous vous tiendrez désormais dans les justes limites du devoir? *Separamini, separamini* (**II** *Cor.*, **VI**) : divorce, séparation; et divorce entier, séparation prompte et parfaite, *separamini*. Mais la personne m'est chère : c'est pour cela même; plus elle vous est chère, plus elle est dangereuse pour vous, *separamini*. Mais elle m'est nécessaire : nécessaire tant qu'il vous plaira; point d'intérêt plus précieux pour vous que l'intérêt de votre âme, *separamini*. Mais, je lui dois tout : il n'importe; point de reconnaissance qui vous engage au prix de votre salut, *separamini*. Mais ce changement paraîtra : qu'il paraisse, peut-être même, en paraissant, réparera-t-il bien des scandales déjà donnés; et peut-être par cette raison est-il, non seulement à propos, mais nécessaire qu'on en soit instruit : quoi qu'il en puisse être, qu'il paraisse encore une fois, et sauvez-vous : *separamini*. Mais nous sommes résolus de nous conserver; nous en sommes convenus l'un et l'autre; ce ne sera plus qu'une société chrétienne : abus. Tant que ce sera la même occasion, ce sera toujours le même désordre : *separamini*. Eloignement donc, et retraite. C'est le Seigneur qui le dit : *dicit Dominus*. C'est lui qui le veut, lui qui l'ordonne; et c'est en son nom que nous vous le redisons, en son nom que nous vous l'ordonnons. Sans cela vous violez la loi, et sans autre titre il vous réprouve.

Troisième et dernière illusion : c'est de vous flatter que l'occasion n'est qu'une occasion commune, et dont vous n'avez pas plus à vous préserver que les autres, lorsque c'est une occasion particulière pour vous, prochaine par rapport à vous, et qui vous regarde personnellement. Ce point est singulier, et peut-être n'y avez-vous jamais fait l'attention qu'il demande. Nous entendons dire tous les jours à des gens : pourquoi cela me sera-t-il plutôt défendu qu'aux autres? Ils ne s'en font point de scrupule, on ne leur en fait point, et ce ne sont pas néanmoins des personnes à vouloir se tromper, ni qui cherchent à l'être. Pourquoi sera-ce un péché pour moi plus que pour eux? Spécieux raisonnement! Pour vous en découvrir l'erreur d'une manière sensible, je l'applique à un autre sujet, et je ne veux rien vous répondre autre chose que ce que vous me répondriez vous-mêmes. Si je disais au regard de la santé du corps : j'en vois d'autres à qui tel aliment, à qui tel travail, à qui telle contention d'esprit ne sont point nuisibles; pourquoi me le seraient-ils? vous me diriez sans doute, et vous auriez raison de me le dire, que les complexions sont différentes; que les tempéraments ne sont pas les mêmes, et que, selon cette diversité, ce qui profite à l'un peut nuire à l'autre. C'est cela même que je vous dis. Il ne faut pas juger de vous-mêmes par les autres, comme aussi vous ne devez pas juger des autres par vous-mêmes. Qu'une occasion ne soit pas péché pour eux, elle l'est pour vous; et pourquoi? Parce que vous avez un naturel tourné de telle façon, parce que vous avez un cœur plus susceptible de telle impression; en un mot, parce que c'est vous, vous, dis-je, né avec tel penchant, et ayant telles inclinations et telles habitudes.

Or écoutez, chrétiens, comment je me sers de ceci pour résoudre tout à la fois trois grandes questions tant rebattues dans le monde, et sur quoi l'on aime tant de part et d'autre à raisonner. On demande si c'est un péché que de se trouver à ces assemblées profanes et de pur divertissement que le monde forme, surtout à certains temps de l'année. On demande si c'est un péché que de lire ces histoires romanesques qui, sous

des personnages déguisés, nous peignent des passions dont les effets ne sont que trop communs et que trop connus. On demande si c'est un péché que d'assister au théâtre et aux spectacles. Bals, romans, comédies, tout cela est-il défendu, et le doit-il être comme des péchés? N'attendez pas ici de moi une décision absolue et universelle; ce n'est pas là ce que j'entreprends. Je pourrais vous faire voir la contrariété, l'opposition essentielle qui se rencontre entre ces divertissements mondains, entre ces lectures, ces représentations, et le christianisme; je pourrais faire valoir la perte du temps qui s'y consume, les dépenses qu'on y fait, les scandales qu'on y donne, les dangers qui en sont inséparables: dangers pour toutes sortes de personnes et de quelque caractère que l'on soit. Mais, je le répète, ce n'est point à cela que je m'engage: je prends la chose précisément par rapport à mon sujet, et je dis, au moins, qu'à considérer l'état de notre cœur, il y en a, qu'il y en a plusieurs pour qui ces assemblées, pour qui ces lectures, pour qui ces spectacles sont des péchés, et des péchés griefs, et des péchés dignes de la réprobation; pourquoi? Parce qu'à considérer l'état de notre cœur, il y en a, il y en a plusieurs pour qui ces assemblées, pour qui ces lectures, pour qui ces spectacles sont des occasions de péché prochaines et personnelles.

Et voilà, mes frères, une des plus sûres et des premières règles pour juger de mille choses qui ont rapport à la conscience, et qui la peuvent intéresser. Non, mon cher auditeur, n'examinez point ce que c'est pour un tel et un tel; mais examinez ce que c'est pour vous. Examinez, dis-je, ce que c'est pour vous, naturellement porté au monde, que ces assemblées où le monde présente à vos yeux ce qu'il y a de plus engageant et de plus séduisant; où les pompes du monde paraissent dans tout leur éclat; où tout ce qu'il y a de plus brillant dans le luxe, dans les parures, dans la beauté, se réunit devant vous et autour de vous. Examinez ce que c'est pour vous, sujet à toutes les faiblesses d'un cœur sensible et tendre, que ces lectures qui vous remplissent des idées non-seulement les plus vaines, mais les plus sensuelles; qui quelquefois dans un seul mot vous fournissent un fonds inépuisable de réflexions toutes également criminelles; qui, sous une intrigue adroitement imaginée, habilement conduite et menée enfin jusqu'aux plus abominables excès, vous retracent un art où vous n'avez été peut-être déjà que trop versé et que vous ne pouvez trop tôt oublier. Examinez ce que c'est pour vous, si vif aux moindres atteintes et si facile à attacher, que ces spectacles où est employé tout ce qui peut allumer le feu dans une âme et l'enflammer: objets corrupteurs, artifices des habits, décorations, scènes agréables, poésies lascives, maximes d'amour ingénieusement exprimées, récits pleins de tendresse, airs languissants, spectateurs répétant les plus malignes paroles, les appliquant; concerts harmonieux, voix pénétrantes, danses passionnées, actions animées, diaboliques enchantements et le chef-d'œuvre de l'enfer. Encore une fois, examinez ce que c'est là pour vous. Jugez-en par le passé, jugez-en par le présent, et jugez-en au poids du sanctuaire et dans la droiture de l'âme: je m'assure que, sans égard aux autres, vous vous direz à vous-même: Voilà ma ruine, et ma ruine presque infaillible à moi, à moi qui me connais, à moi qui ne puis ignorer ce que j'ai été, ce que je suis peut-être encore, ou du moins ce que je puis bientôt devenir. Or m'est-il permis de courir volontairement un tel risque? Non, sans doute. C'est aux autres de voir ce qu'ils ont à faire. Je ne lis point dans leur cœur ce qui s'y passe, et c'est à eux d'y prendre garde; mais, par rapport à moi, je conclus qu'il faut renoncer à ces occasions, si je ne veux pas renoncer à mon salut. Oh! si nous pesions toutes choses à cette balance! C'est ainsi que nous en jugerons au tribunal de Dieu. Il était donc important de vous faire d'abord connaître cette première vérité: que souvent l'occasion par elle-même est un péché. *Culpæ indicium commissæ.* (S. Bernard.) Mais je vais plus avant, et je dis que si l'occasion du péché n'est pas toujours par elle-même un péché, c'est au moins dans ses suites la cause du péché: *Aut causa committendæ.* (*Id.*) Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Toute occasion du péché n'est pas une occasion prochaine; par conséquent toute occasion du péché, suivant les principes que j'ai posés, n'est pas en elle-même ni par elle-même un péché. Mais ce qui convient à toute occasion, quelle qu'elle soit, c'est que sans être toujours par elle-même ni en elle-même un péché, elle est au moins très-communément dans ses suites la cause du péché. Ainsi ne distinguant désormais ni occasion prochaine ni occasion éloignée, je dis en général de l'occasion, qu'elle est communément suivie du péché; qu'elle traîne communément après soi le péché; qu'elle nous y induit et nous le fait commettre, quand c'est une occasion où nous nous engageons, où nous demeurons sans raison et sans précaution. Prenez garde à ces deux circonstances que j'ajoute: elles sont essentielles l'une et l'autre, et nécessaires pour déterminer ma proposition et la renfermer dans de justes bornes. Une occasion où nous nous engageons sans raison, et une occasion où nous demeurons sans précaution: car, comme il y a des occasions qu'il nous est pleinement libre d'éviter, ce sont là celles où je prétends que nous ne devons pas nous engager sans raison; et comme il y en a d'autres où certains devoirs, soit de bienséance, soit même de nécessité, nous conduisent et nous retiennent, ce sont là celles où je dis que

nous ne devons pas demeurer sans précaution, pourquoi? Parce que sans cela je soutiens que nous ne pouvons raisonnablement nous promettre de n'y succomber pas et de n'y pas perdre la grâce. Voyons sur quels fondements j'établis ces règles de conduite, et puissiez-vous en profiter.

En effet, chrétiens, à bien examiner la chose, je trouve que l'occasion alors nous précipite dans le péché en deux manières et par deux voies: l'une, permettez-moi ces expressions, l'une de tentation, et l'autre de soustraction ; tentation de notre part, soustraction de la part de Dieu. De notre part tentation, comment? C'est-à-dire que jamais nous ne sommes plus dangereusement disposés ni plus fortement excités au péché que dans l'occasion. De la part de Dieu, soustraction, comment? C'est-à-dire que rien ne porte plus Dieu à nous refuser sa grâce et à la retirer, que lorsqu'il nous voit engagés témérairement et par notre faute dans l'occasion : d'où il s'ensuit qu'entraînés avec plus de force que jamais, que privés d'ailleurs du secours de Dieu, nous suivons l'attrait et nous nous laissons malheureusement et presque infailliblement emporter. Développons ces deux articles dont il est aisé de vous convaincre. Tentation : je dis qu'elle n'est jamais plus à craindre, jamais plus puissante que dans l'occasion ; en voici la preuve, et elle me paraît évidente : c'est que l'objet alors frappe les sens et qu'il les frappe de près. Or, en toutes choses, mais plus encore quand il s'agit du péché, rien n'excite ni ne touche davantage que la présence de l'objet. Il n'y a plus qu'un pas à faire pour franchir la barrière; et dès qu'il n'y a plus qu'un pas à faire pour aller jusqu'au péché, le pas est bientôt fait, surtout y étant déjà aussi enclins que nous le sommes par une pente naturelle, surtout même, et c'est ce qu'il faut bien observer, y étant déjà aussi enclins par une disposition, disons mieux, par une affection, par une passion particulière du cœur. Car on ne cherche l'occasion et telle occasion, que parce que le cœur y trouve du goût, que parce que le cœur s'y plaît. Si donc à cette passion, à cette affection du cœur, à cette pente de la nature, vous ajoutez encore l'impression et le mouvement que donne l'occasion, vous ne tiendrez pas longtemps, et dans peu vous vous verrez au fond de l'abîme.

C'est de quoi nous avons ou une figure ou un exemple bien célèbre, hélas! mais en même temps bien funeste. Et n'est-ce pas ainsi que l'occasion perdit nos premiers parents, et avec eux toute leur postérité? Nous remarquons dans leur chute tous les progrès, toute la malignité de l'occasion, et la fin déplorable où elle aboutit. Remarquez-les vous-mêmes avec moi, chrétiens, et que ce soit pour vous un des plus sensibles témoignages de la triste vérité que je vous prêche. Dieu défend au premier homme et à sa femme de manger d'un fruit qu'il leur marque: ils sont bien résolus, l'un et l'autre, d'obéir à l'ordre qu'ils ont reçu ; mais qu'arrive-t-il? Le serpent, figure de l'occasion, se présente devant eux : rien de plus insinuant, rien de plus subtil : *Sed et serpens erat callidior cunctis animantibus.* (*Gen.*, III.) Cependant, malgré la finesse du serpent, si tout à coup Eve eût pris la fuite, sa fuite l'eût garantie. Mais que fait-elle? Elle s'arrête avec le serpent ; le serpent lui parle, et elle l'écoute, elle lui répond. L'occasion gagne peu à peu. Ce n'est d'abord qu'une question touchant le commandement de Dieu : Pourquoi le Seigneur ne veut-il pas que vous mangiez de ce fruit de vie? *Cur præcepit vobis Deus?* (*Ibid.*) L'esprit s'occupe de cela ; ensuite c'est un regard que jettent les yeux sur le fruit même : *Vidit igitur mulier lignum.* (*Ibid.*) Ah! s'écrie saint Bernard, femme indiscrète, pourquoi regardez-vous ce qui est si contagieux pour vous? Pourquoi vous appliquez-vous tant à considérer ce qu'il ne vous est pas permis de manger? Vous me dites, poursuit le même Père, que vous y portez seulement les yeux, et non pas la main; qu'il vous est précisément ordonné de ne point toucher à ce fruit, mais qu'il ne vous est pas défendu de le regarder : non, il ne vous est pas défendu de le regarder, mais c'est en le regardant que vous apprendrez bientôt à y toucher. En effet, de ce regard la complaisance vient; le fruit paraît agréable; aussitôt la main s'y porte, et enfin, après l'avoir cueilli, Eve y goûte et en mange : *Et tulit de fructu, et comedit.* (*Ibid.*) C'était peu néanmoins encore; mais, comme le serpent avait été une occasion pour Eve, Eve devient une occasion pour Adam, son époux. Elle lui offre du fruit, et, sans hésiter, il en mange comme elle et avec elle : *Et dedit viro suo, et comedit.* (*Ibid.*) Tellement que, si la mort, selon la parole de saint Paul, est entrée dans le monde par le péché, nous pouvons ajouter que le péché lui-même est entré par l'occasion.

Or, chrétiens, si je faisais à bien des gens les mêmes reproches que Dieu fit à ces deux premiers criminels après leur péché; si je disais à l'un : *Ubi es* (*Ibid.*)? où en êtes-vous venu? Si je disais à l'autre : *Quare hoc fecisti* (*Ibid.*)? pourquoi avez-vous fait cela? combien me feraient les mêmes réponses: Le serpent, c'est-à-dire l'occasion, m'a trompé? *Serpens decepit me, et comedi.* (*Ibid.*) La femme, cette femme si dangereuse pour moi, m'a donné de ce fruit et j'en ai mangé : *Mulier dedit mihi, et comedi.* (*Ibid.*) En quel état êtes-vous réduit? A quelles extrémités, à quelles débauches, à quelles abominations vous êtes-vous porté? On ne vous connaît plus, et est-ce vous? *Ubi es?* Oui, c'est moi-même; mais séduit par l'occasion, mais perverti et corrompu par l'occasion. Elle m'a fait rencontrer telle personne; on s'est parlé, on s'est recherché dans la suite; le cœur enfin, de part et d'autre, s'est laissé prendre, et de là tous les déréglements de ma vie, et tous les excès du malheureux engagement qui m'a perdu : *Mulier dedit mihi, et comedi.* Comment vous êtes-vous oubliée vous-même

jusqu'à ce point, vous auparavant si retenue et d'une vie si irréprochable; vous, formée avec tant de soin sous l'œil d'une mère vigilante et sage; vous, élevée dans toutes les règles et avec tous les sentiments d'une modestie et d'une piété chrétiennes, comment avez-vous démenti votre conduite passée? Comment avez vous marqué si peu de fermeté? *Quare fecisti sic?* Ah! l'on n'est plus à soi dans l'occasion. Je me fiais sur mes forces, et elles m'ont manqué. On m'a fait certaines avances, j'en ai été alarmée, j'ai résisté quelque temps; mais bientôt de nouvelles attaques m'ont fait tomber dans le piége. *Serpens decepit me, et comedi.* Voilà, dis-je, chrétiens, sans aller plus loin, ce que me répondraient tant d'auditeurs que je vois ici assemblés, et que je ne puis discerner dans la multitude; ou, sans se déclarer ni s'expliquer ouvertement, voilà ce qu'ils me répondent dans le secret de l'âme, et ce qu'ils se disent à eux-mêmes. Mais sont-ce là de légitimes excuses devant Dieu? Ne fallait-il pas être sur vos gardes? Ne fallait-il pas vous éloigner de l'occasion, et par là vous mettre à couvert du danger? Ne fallait-il pas au moins vous précautionner, vous fortifier, prendre pour cela les moyens les plus efficaces et les plus sûrs? Ne le pouviez-vous pas? Ne le deviez-vous pas? Dieu vous aurait secondé, au lieu qu'il vous a abandonné. Car ce n'est pas seulement par voie de tentation de notre part, que l'occasion nous entraîne dans le péché, mais encore de la part de Dieu par voie de soustraction. Je m'explique.

Je veux dire qu'il n'est rien de plus ordinaire à Dieu que de nous priver de son secours dans l'occasion, quand c'est une témérité présomptueuse qui nous y a conduits, ou quand une négligence aveugle et criminelle nous y retient sans vigilance et sans l'attention nécessaire pour nous soutenir. Car à quoi, mes frères, vous ne pouvez faire une trop sérieuse réflexion, c'est que Dieu, souverainement équitable dans la distribution de ses dons et dans le partage qu'il en fait, ne donne point ses grâces au hasard ni au gré de nos caprices, mais avec poids, mais avec mesure, et toujours selon les lois de sa providence. Si c'est Dieu qui vous appelle, si c'est lui qui vous envoie, quelle que soit l'occasion, vous marchez en assurance parce que vous marchez par ses ordres, et par conséquent à l'ombre de sa protection : il est engagé à vous soutenir. Il le sut bien dire à son prophète, lorsqu'il le destina pour annoncer sa loi aux rois de Juda. Prophète, lui dit le Seigneur, vous vous regardez comme un enfant qui ne sait pas s'énoncer; mais non, ne dites point que vous êtes un enfant faible et sans parole : vous ne l'êtes plus dès que c'est en mon nom que vous agissez, et en mon nom que vous avez à parler. Vous paraîtrez dans les cours des princes, et vous y paraîtrez comme une ville forte et inaccessible : *ego dedi te in civitatem munitam.* (*Jer.*, I.) Vous y paraîtrez comme une colonne de fer et inébranlable : *et in columnam ferream.* (*Ibid.*) Vous y paraîtrez comme un mur d'airain et impénétrable : *et in murum æneum.* (*Ibid.*) Ils s'élèveront contre vous, ils combattront contre vous, mais en vain, parce que c'est moi qui vous ai choisi, moi qui vous ai exposé au combat, et que je serai votre défense : *quia ego tecum sum ut liberem te.* (*Ibid.*) Assistance divine dont a eu mille fois, et dont nous avons encore, malgré la décadence du christianisme, les preuves les plus sensibles. Nous voyons, soit à la cour, soit dans le commerce du monde, soit même dans les fonctions d'une vie apostolique, des gens employés à des ministères capables, en de fréquentes occasions, de tenter leur fidélité, d'altérer leur probité, de corrompre l'intégrité de leurs mœurs. Ils sont, pour m'exprimer ainsi, au milieu du feu; mais ils y sont comme ces trois jeunes Israélites qui furent jetés dans la fournaise de Babylone. Le feu s'amortit en leur présence, et la flamme ne leur fait pas ressentir ses plus légères atteintes, pourquoi? Parce qu'ils ne se trouvent dans l'occasion, qu'ils n'y demeurent que par l'ordre de Dieu, que par la vocation de Dieu, que selon les vues de Dieu; et que Dieu alors les couvre de ses ailes et les rend impénétrables à tous les traits. Mais, chrétiens, par une règle toute contraire, si c'est vous-mêmes qui cherchez le péril; si c'est l'inclination, la passion qui vous y mène; si vous n'y apportez nulle préparation, nulle précaution, et que vous y viviez dans une fausse sécurité, n'attendez plus que Dieu vous suive, ni qu'il se tienne auprès de vous. Ce n'est point là le système, ce n'est point le plan qu'il s'est tracé dans sa prédestination éternelle. Il s'éloignera, il vous livrera à vous-mêmes. Je ne les envoyais pas, disait-il des faux prophètes, et ils couraient, ils agissaient inconsidérément, et ne prenaient garde à rien : *non mittebam prophetas, et ipsi currebant.* (*Jer.*, XXIII.) C'est pour cela qu'ils seront délaissés, et que je les rejetterai : *propterea ecce ego ad prophetas, ait Dominus, projiciam vos.* (*Ibid.*) Juste, mais terrible châtiment de Dieu! Il laissera faire à ces présomptueux des faux pas qui les renverseront; il les laissera tomber dans des égarements qui les couvriront de confusion, et devant les anges du ciel, et devant les hommes; il laissera les astres les plus brillants s'obscurcir, sans leur communiquer un rayon de sa lumière pour les éclairer. Parlons sans figure, il laissera les pécheurs s'endurcir d'un jour à un autre, et se plonger toujours plus avant dans leurs désordres. Il laissera les pénitents retourner à leurs habitudes, et trahir toutes leurs résolutions. Il laissera les justes se pervertir, et, de saints qu'ils étaient, devenir des réprouvés : tous également indignes de sa grâce, ou parce qu'ils se sont engagés dans l'occasion sans sujet et sans le consulter, ou parce qu'ils y sont restés sans soin et sans veiller : *propterea ecce ego, ait Dominus, projiciam vos.* (*Ibid.*) Je dis ce que Dieu fera : et n'est-ce pas ce que tant de fois il a

déjà fait? Que d'exemples je pourrais en produire, où toute la fragilité humaine a paru; où Dieu a exercé toute la rigueur de ses jugements; où, pour l'instruction des uns et la punition des autres, il a permis les chutes les plus scandaleuses; où les plus éclatantes vertus ont dégénéré dans les vices les plus grossiers; où l'occasion enfin a tout ravagé, tout dissipé, tout détruit!

La conclusion de ce discours, c'est l'avis du Sage; et c'est une leçon qui ne doit jamais partir de vos esprits : *quasi a facie colubri fuge peccatum.* (*Eccli.*, XXI.) Fuyez le péché, et fuyez-le comme un aspic, et l'aspic le plus venimeux. Cette comparaison est bien naturelle. Que l'aspic soit couvert de fleurs, et des plus belles fleurs, on n'en prend pas moins la fuite : c'est assez de l'avoir aperçu pour se retirer. Mais, dites-vous, s'il faut fuir de la sorte l'occasion du péché, il ne faut donc plus avoir de commerce dans la vie? Heureux, mes frères, mille fois heureux, si vous estimiez assez votre âme, si vous aimiez assez votre âme, cette âme immortelle et votre plus cher trésor; si vous étiez assez attentifs à la conserver pour rompre bien des commerces, non moins inutiles qu'ils sont dangereux. Mais il faut donc se confiner dans une solitude? Heureux, mes frères, mille fois heureux, si Dieu vous inspirait ce dessein, et si vous aviez assez de courage pour l'exécuter. Vous ne feriez que ce qu'ont fait avant vous tant de chrétiens qui n'avaient pas un autre salut à faire que vous, et qui ne se trouvaient pas en d'autres dangers que vous. Le silence des plus vastes forêts, les ombres des plus ténébreuses cavernes, la stérilité des montagnes les plus désertes, tout cela ne leur a point fait d'horreur, dès qu'ils les ont envisagés comme des asiles où ils pouvaient mettre à couvert leur innocence. Le dirai-je, et oserai-je parler de la sorte? Ils ont bien plutôt choisi de vivre parmi les bêtes féroces, que de vivre parmi les hommes, dès qu'ils ont considéré que la présence des hommes les exposait à perdre éternellement la présence et la vue de Dieu. Mais que dirait-on de moi, si l'on me voyait désormais retiré, réservé, circonspect, mesurant tous mes pas, et comptant toutes mes démarches? qu'en penserait-on, qu'en dirait-on? Je n'examine point ce qu'on en penserait, ni ce qu'on en dirait. Je sais seulement ce que vous auriez à répondre à tous les discours. Vous y répondriez ce que saint Jérôme répondait lui-même à un homme dont la société lui semblait à craindre, et qui lui demandait, en lui insultant, pourquoi il se retirait au désert : Pourquoi je me retire? lui disait ce Père, c'est afin de m'éloigner de vous; afin de vous fuir, vous en particulier, vous, que je regarde comme une contagion pour moi, et un poison. Ah! mes frères, tout s'écroule sous nos pieds; le feu prend de toutes parts, tout périt autour de nous, et l'on osera encore nous demander pourquoi nous fuyons? Mais moi, je demande comment nous ne fuyons pas; comment, dans un pays aussi ennemi que le monde, ou dans un air aussi empesté, nous ne sommes pas en de continuelles alarmes; et comment, au milieu de tant d'écueils, nous ne craignons pas de heurter sans cesse et d'échouer? Je ne vous dis pas au reste de renoncer à tout, ni d'abandonner tout : mais je vous dis au moins de prendre garde à certaines occasions qu'il est en votre pouvoir de ne plus tant rechercher. Je vous dis de consulter sur cela votre cœur. Chacun connaît ce qu'il y a pour lui de plus dangereux dans la vie; ou chacun, s'il veut devant Dieu l'examiner, le peut bientôt connaître. Or, voilà sur quoi il faut se prémunir; de quoi il faut, autant qu'il est possible, se préserver. C'est par là que vous vous maintiendrez dans la voie du salut, et que vous y marcherez en assurance, jusqu'à ce que vous arriviez à ce glorieux terme, que je vous souhaite, etc.

SERMON XLIV.

Pour le dimanche de Quasimodo.

SUR LA PERSÉVÉRANCE CHRÉTIENNE.

Venit Jesus, et stetit in medio, et dixit eis : Pax vobis. (*Joan.*, XX.)

Jésus parut au milieu d'eux, et leur dit : Que la paix soit avec vous.

Qu'elle soit avec vous-mêmes, chrétiens auditeurs, cette paix que donne le Sauveur des hommes à ses apôtres, et qu'il leur laisse comme le plus précieux héritage! Il ne se contente pas de la leur donner une fois; mais, comme s'il voulait les y confirmer, ou qu'il voulût leur en faire mieux comprendre l'excellence, il leur redit dans les mêmes termes : Que la paix soit avec vous : *Dixit ergo eis iterum : Pax vobis.* (*Joan.*, XX.) Ce n'est point une fausse paix; ce n'est point cette paix que le monde fait consister dans la possession tranquille des biens de la vie et dans un bonheur humain. Le Fils de Dieu n'était pas descendu sur la terre, et ne les avait pas appelés à lui pour flatter ainsi leurs inclinations sensuelles; mais la paix que je vous donne, leur avait-il déjà déclaré expressément, c'est ma paix, et non la paix du monde; c'est la même paix que je goûte dans le sein de mon Père : *Pacem meam do vobis; non quomodo mundus dat, ego do vobis.* (*Joan.*, XIV.) Paix toute céleste, toute pure, toute sainte; paix qui élève l'âme à Dieu, qui la rend amie de Dieu, qui l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Vous l'aviez perdu, mes frères, ce riche trésor : le péché vous l'avait ravi, mais la grâce vous l'a rendu; j'entends la grâce de votre résurrection spirituelle et de votre conversion. Tel est le fruit de cette Pâque, où le Seigneur, touché de vos regrets, a répandu sur vous ses miséricordes, et s'est rapproché de vous, comme vous vous êtes rapprochés de lui. Plaise au ciel que ce soit un fruit durable, et non point de ces fruits passagers que le moindre souffle ternit et qui se corrompent dès la plus légère atteinte! L'ennemi jaloux de la proie qui lui a été enlevée; ce lion rugissant, qui tourne sans cesse

autour de nous pour nous surprendre, va redoubler contre vous ses efforts. Il n'oubliera rien pour vous entraîner tout de nouveau dans l'abîme. Il y emploiera tantôt l'artifice et la ruse, tantôt la force ouverte et les plus violentes attaques, tantôt l'un et l'autre en même temps. Car il fait usage de tout, et tout lui sert à nous détourner des voies de la pénitence et du salut. Il est donc du devoir des ministres évangéliques de soutenir votre faiblesse, de vous garantir autant qu'il est possible, par l'efficace et la vertu de la parole de Dieu, de ces rechutes si ordinaires et si funestes; de vous affermir dans le bon chemin que vous avez pris, et dans le dessein où je puis croire que vous êtes actuellement, d'y persévérer.

Voilà, mes chers auditeurs, ce que je me propose aujourd'hui, et à quoi doivent contribuer trois grandes considérations qui vont partager ce discours : l'une par rapport au passé, l'autre par rapport au présent, et la troisième par rapport à l'avenir. En trois mots, ce qui vous engage à vous maintenir dans la grâce de votre conversion et de votre retour à Dieu, c'est par rapport au passé, ce qu'elle a coûté : première partie ; c'est par rapport au présent, l'heureux état où elle vous a fait entrer : seconde partie ; et c'est enfin par rapport à l'avenir, l'extrême difficulté de la recouvrer et d'en réparer la perte : dernière partie. Je n'ai pu, ce me semble, choisir un sujet plus convenable et au temps et aux dispositions où vous vous trouvez. Je parle, Seigneur, à des âmes que votre grâce a retirées de la perdition, en les retirant de leurs habitudes criminelles. Dans la pénible carrière que j'ai fournie avec l'assistance de votre divin Esprit, je n'ai point eu d'autre vue que votre gloire et que leur édification. Je n'en ai point d'autre encore, et pour l'entier accomplissement de mon ministère, j'implore votre secours par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un bien qui coûte et qu'on sait avoir coûté, est conservé avec plus de soin, ou du moins le doit être. C'est donc, mes frères, un puissant motif pour vous engager à vous maintenir dans la grâce de votre conversion, que ce qu'elle a coûté, soit à Dieu, soit à vous-mêmes : à Dieu, pour vous la donner; à vous-mêmes pour en profiter. Deux courtes paroles qui renferment bien des mystères que je vais éclaircir.

Nul ne va à Dieu, si Dieu lui-même ne l'attire à lui : c'est un oracle de Jésus-Christ et un principe incontestable de notre foi. Or, combien de recherches avez-vous en effet coûtées à Dieu? Je vous le demande, mon cher auditeur, et vous le savez, vous que le Seigneur, en ces jours de résurrection et de rémission, a rappelés dans les voies de la justice que vous aviez quittées. Qu'est-ce que le péché? C'est une servitude; celui qui commet le péché, dit saint Jean, devient l'esclave de l'enfer, ou plutôt de la passion même qui l'a fait commettre; mais Dieu a brisé vos fers, et vous a dégagés d'une si cruelle tyrannie. C'est un aveuglement : les yeux sont obscurcis, dit le Sage en parlant des pécheurs, et ils marchent dans les ténèbres. Mais Dieu vous a éclairé de sa lumière, il a crevé le nuage et dissipé les ombres qui vous aveuglaient. C'est un égarement ; je me suis égaré, s'écriait David en s'accusant devant Dieu : *Ah! Seigneur, je me suis égaré comme une brebis qui s'est éloignée du troupeau :* mais Dieu a couru après vous ; il vous a retiré de ces sentiers perdus qui vous conduisaient au précipice ; il vous a remis dans votre chemin.

Voilà à quoi ont servi tant de grâces, et quelles grâces? Grâce de préparation, si je puis m'exprimer de la sorte, pour vous disposer de loin à la pénitence par certains désirs du cœur et certaines vues de l'esprit. Grâces d'action, pour vous seconder dans l'entreprise et vous la faire exécuter au temps marqué. Grâces de séparation, pour vous dégoûter du monde, de toutes les intrigues et de toutes les liaisons du monde qui pouvaient vous retenir. Grâces d'attrait, pour vous inviter, pour vous donner en faveur de la vertu et du devoir, un certain goût qui vous les fît aimer. Grâces de combat, pour attaquer la nature, pour dompter les sens, pour triompher de l'habitude. Grâces de précaution contre les révoltes de la chair, contre ses charmes et ses illusions. Grâces intérieures : réflexions, secrets mouvements, reproches de la conscience; grâces extérieures: avertissements, conseils, instructions, exemples; grâces, non point d'un jour, mais de plusieurs jours, mais de plusieurs années; grâces redoublées, mille fois renouvelées; grâces fortes et du premier ordre ; grâces des élus.

C'est ainsi, disait le Seigneur à Jérusalem, et il vous le dit à vous-même par ma bouche, c'est ainsi que je me suis souvenu de vous; *recordatus sum tui.* (*Jer.* II.) Ce n'a point été un souvenir oisif et stérile, mais agissant et efficace ; je n'en veux point d'autre témoin que vous-même : ce que vous avez senti, ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu, tout cela de ma part, et dans le cours d'un péché où je n'ai pu me résoudre à vous abandonner, ce sont les gages certains de mon amour pour vous. Prédicateurs dans la chaire qui vous ont parlé, confesseurs au tribunal qui vous ont exhorté; amis dans les entretiens familiers qui vous ont sollicité ; traits insinuants qui vous ont touché, excité ; moyens présents et abondants qui vous ont tout facilité ; desseins, résolutions inspirées, nourries jusqu'à vous ramener : voilà comment je pense à ceux que je chéris spécialement : voilà comment j'ai pensé à vous : *recordatus sum tui.* Ce n'a point été ma justice en cela qui m'a fait agir; c'est ma miséricorde que j'ai suivie. Miséricorde attentive et vigilante : elle n'a rien oublié de toutes les mesures nécessaires pour vous gagner. Miséricorde facile et indulgente : combien en votre faveur s'est-elle relâchée de tout ce qu'elle pouvait exi-

ger! Miséricorde particulière et de préférence : des millions d'autres n'ont jamais eu de telles avances, ni ne les auront jamais. Miséricorde infatigable et patiente : mille mépris ne l'ont point rebutée, et mille retardements ne l'ont point lassée. Miséricorde victorieuse : elle a amolli la dureté de votre cœur, elle l'a fléchi et converti. Vous voilà rentré dans le port ; vous voilà recueilli dans le sein de votre Dieu : c'est là qu'il vous attendait ; et comme le bon Pasteur assemble tous ses voisins, pour se réjouir avec lui lorsqu'il a retrouvé sa brebis, ce souverain Pasteur des âmes, disons mieux, ce Père si tendre veut que tout le ciel soit sensible à votre retour; et tout le ciel y a pris part. *Ita gaudium erit coram angelis Dei super uno peccatore pœnitentiam agente.* (*Luc.*, XV.)

Mais qu'allez-vous faire? Ah! mon cher frère, y pensez-vous? et à quoi pensez-vous, si vous n'y pensez pas? Cet ouvrage, et même ce chef-d'œuvre de la miséricorde de Dieu, vous l'allez détruire; cet édifice bâti de la main de Dieu et à si grands frais, vous l'allez renverser. Cette joie passagère d'une conversion de quelques jours, vous l'allez changer en une douleur plus amère que jamais; une rechute va vous replonger dans vos premiers engagements. Il ne faut pour cela qu'un moment, qu'une occasion, qu'un mauvais pas ; et alors, reprend le Seigneur, j'aurai travaillé en vain : *in vacuum laboravi.* (*Isa.*, XLIX.) En vain j'aurai presque épuisé tous les trésors de ma grâce, et déployé pour vous toute la force de mon bras : *et vane fortitudinem meam consumpsi.* (*Ibid.*) Là-dessus, chrétiens auditeurs, j'en appelle à vous-mêmes, pour savoir si c'est là l'estime que vous devez faire du don de Dieu ; si c'est là la reconnaissance qui en est due à Dieu ; si le talent que vous avez reçu de Dieu ne mérite point d'autres ménagements pour le mettre à couvert et ne le laisser pas enlever. Les faveurs du prince ne sont point ainsi négligées ; la main seule de qui elles viennent les relève et souvent en fait toute la valeur. J'ai donc eu raison de le dire, et je le répète : grâce de votre conversion, grâce qui vous doit être infiniment précieuse après ce qu'elle a coûté à Dieu en vous la donnant ; et j'ajoute, grâce qui ne vous doit pas être moins précieuse, après ce qu'elle a coûté à vous-mêmes en y répondant.

Les Galates s'étaient soumis à la foi : cependant plusieurs, de la foi de Jésus-Christ, passaient au judaïsme. Saint Paul leur écrit pour les confirmer dans la loi sainte qu'ils avaient embrassée : et de quelle raison se sert-il? Mes frères, leur dit l'Apôtre, vous avez tant souffert pour l'Evangile : sera-ce sans fruit? *Tanta passi estis sine causa!* (*Gal.*, III.) Voilà, chrétiens, ce que nous ne pouvons assez déplorer nous-mêmes. Voilà ce qui nous touche quelquefois de la plus vive compassion, nous les ministres du Seigneur, et comme les dépositaires de votre pénitence. Nous voyons des gens faire des efforts extraordinaires pour retourner à Dieu ; nous sommes témoins des combats qu'ils soutiennent et des victoires qu'ils remportent. Nous admirons la force de la grâce qui leur fait surmonter des obstacles presque invincibles ; qui leur fait faire des pas, des démarches, qu'on n'aurait jamais espérés d'eux; qui leur fait déclarer à un confesseur avec simplicité, avec humilité, des choses auxquelles ils ne pensent eux-mêmes qu'avec horreur, et qui demanderaient un éternel silence ; qui les fait renoncer à des passions et à des attachements où le cœur n'était, ce semble, plus maître de lui-même et de sa liberté ; nous en bénissons Dieu, nous l'en glorifions. Il n'est plus question que d'une persévérance qui couronne l'œuvre. Mais, ô fragilité humaine! au bout de quelque temps ce n'est plus rien de tout ce que nous avons vu! Ce sont des gens plus entêtés du monde que jamais dans leurs désordres et leurs débordements. Nous leur avions marqué un temps où ils devaient revenir auprès de nous, et nous rendre compte de leur fidélité et des promesses qu'ils nous avaient faites : mais nous les attendons et nous ne les revoyons plus. Nous leur avions réglé l'usage des sacrements, nous leur avions prescrit certaines pratiques, certaines prières, ou comme des satisfactions du passé, ou comme des préservatifs contre l'avenir : mais point de sacrements, point d'exercices de piété, point de prières ; au contraire, même train de vie, mêmes façons d'agir, mêmes jeux, mêmes plaisirs, mêmes rendez-vous, mêmes débauches. *Tanta passi estis!* Est-ce donc là que doivent aboutir tant de gémissements et tant de pleurs, tant de délibérations, de résolutions, tant de violences et de peines? Ce magnifique appareil de conversion, de réformation de mœurs, est-ce là qu'il devait se terminer? *Tanta passi estis sine causa!* Les frais étaient déjà faits, et les plus grands frais; tous les coups étaient portés, et les plus rudes coups. Cette parole était prononcée, cette grande parole; cette parole si longtemps retenue, mais enfin arrachée après tant de résistances. Vous l'aviez dit : je le veux, j'y consens; je romps avec cette personne, je quitte le monde, je vais être à Dieu et penser à mon salut. Vous ne vous étiez pas contenté de le dire; vous l'aviez fait. Peut-être cette idole tant adorée s'était-elle encore présentée devant vos yeux ; et vos yeux détournés ailleurs ou votre silence lui avaient appris votre changement ; peut-être la plume et le papier tant de fois employés à de criminels et d'indignes commerces, avaient-ils servi à un divorce chrétien et à une sainte déclaration. Au triste récit de tant d'excès dont votre vie se trouvait souillée, votre cœur avait éclaté, ou le repentir l'avait et pressé et serré. Jeûnes, examens, revues, confessions, communions, aucun de tous ces moyens n'avait été omis.

Or, dites-moi, n'aurez-vous eu de la pénitence que ce qu'elle a de pénible? Et par

quel enchantement, ou quelle faiblesse est-il arrivé que jamais peut-être jusqu'à présent vous n'en aviez goûté les avantages? L'occasion vous a entraîné et perverti : mais dans l'occasion il fallait vous dire à vous-même : Où vais-je me rejeter? Je me suis attaché à tout, je me suis pris à tout pour me tirer de l'abîme où j'étais tombé; j'ai, pour cela, cherché, appelé, crié, tendu les bras; j'ai donné des paroles, fait des protestations : je ne voyais rien que je ne voulusse sacrifier pour sortir de cet état; mais tout à coup je vais encore m'y précipiter! Il fallait vous dire à vous-même : Le passager échappé du naufrage, et sachant quel péril il a couru, et combien il lui a été difficile de se sauver, balance longtemps avant que de s'y hasarder une autre fois : battu de l'orage, après avoir essuyé toute la fureur des vents et des flots, j'ai enfin retrouvé le port et j'y veux périr. Il fallait vous dire à vous-même : Quelle contradiction! quelle légèreté! quelle scène pour le monde! On a été témoin d'une conversion que je n'ai pu et que je n'ai pas dû même cacher. Quelques-uns en ont été édifiés, d'autres en ont raillé. J'ai passé par-dessus tous les discours, j'ai tout méprisé; mais on va me revoir tel que j'étais auparavant. Est-ce là une conduite uniforme; et n'est-ce pas m'attirer de nouvelles railleries, dont j'aurai d'autant moins lieu de me plaindre qu'elles seront plus justes et mieux fondées? Il fallait vous dire à vous-même : Ce que j'ai fait, le courage avec lequel je l'ai fait, marque bien l'horreur que j'avais conçue de mes injustices envers Dieu et de mes déréglements. Or la nature des choses a-t-elle changé? Qu'est-il arrivé qui m'ait dû faire prendre d'autres sentiments? Ce qui était pour moi si odieux, comment ne l'est-il plus? N'ai-je pas toujours le même Dieu à craindre, le même Evangile à pratiquer, le même enfer à éviter, la même gloire à obtenir et à mériter? Ces grandes vérités qui faisaient dans mon âme de si profondes impressions, qui me frappaient, qui me troublaient, qui me consternaient, ne sont-ce pas toujours les mêmes vérités? Quoi! une répugnance que je sens, un dégoût qui survient, l'idée de certains objets qui se retrace dans mon esprit, une passion qui s'amortit peu à peu, et qui peut-être comme un flambeau jette, en s'éteignant, une dernière lueur pour m'éblouir; voilà ce qui déconcertera une entreprise si sagement formée, si généreusement poursuivie, et au moment qu'elle vient d'être si heureusement consommée! Si j'ai pu vaincre tout ce qui s'opposait à ma pénitence, je puis vaincre tout ce qui s'oppose à ma persévérance. Il fallait vous dire à vous-même : N'agissons pas en aveugle; voyons la fin : veux-je mourir dans l'état où je vais retomber? N'y veux-je pas mourir? Y veux-je mourir? il n'y a que les désespérés qui le puissent vouloir. N'y veux-je pas mourir? je compte donc d'en revenir tout de nouveau. Et le passé ne doit-il pas m'apprendre combien l'affaire est épineuse? Pourquoi me rengager dans cet affreux labyrinthe et dans un pareil embarras? Pourquoi faire maintenant ce que je prévois devoir être un jour le sujet de mes regrets, et pourquoi ne pas faire, en persévérant, ce que dans la suite de mes années je voudrais avoir fait, et ce que je prévois devoir être à la mort ma plus solide consolation? C'est là ce qu'il fallait vous dire, et ce qui eût été un frein pour vous et un soutien. Mais ce que tant d'autres ne se disent pas, disons-le-nous à nous-mêmes, mes frères; et afin de vous exciter encore plus à vous maintenir dans la grâce de votre conversion, après avoir vu par rapport au passé ce qu'elle a coûté, nous allons voir par rapport au présent l'heureux état où elle vous a fait entrer. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il n'est point sur la terre de plus heureux état que celui où le Fils de Dieu établit aujourd'hui ses apôtres en leur donnant la paix : or, mes frères, c'est cet état là même d'une sainte paix, où la grâce de votre conversion vous a fait entrer : paix avec Dieu, paix avec vous-mêmes : deux avantages l'un et l'autre inestimables. *Pax vobis.*

Paix avec Dieu. Je suis saisi de frayeur, quand je pense à l'état d'un homme que le péché tient séparé de Dieu. Un homme fait pour Dieu, mais réprouvé de Dieu; ne pouvant trouver qu'en Dieu son bonheur et sa fin, mais obligeant Dieu à le haïr et à le rejeter! Fatale division, où l'homme d'une part hors de l'ordre et du devoir rompt tous les liens qui l'attachaient à Dieu et l'abandonne : tantôt par la force de l'habitude et par une espèce d'ivresse, vivant dans un oubli mortel de Dieu, perdant toute idée de Dieu; et tantôt comme un furieux, par un dessein prémédité, s'élevant contre Dieu, et dans le transport qui le mène, allant se choquer contre cette suprême puissance et cette redoutable majesté! où Dieu d'autre part créateur de l'homme, son conservateur, son sauveur, l'ayant formé de ses mains, l'ayant comblé de ses dons, l'ayant porté entre ses bras et dans son sein, l'ayant aimé jusqu'à se livrer pour lui, s'élève contre lui, et change contre son propre ouvrage toute la sensibilité de son amour, toute la tendresse de son amour, toute la condescendance et la patience de son amour, dans toute l'amertume de la haine, et d'une haine par elle-même éternelle, tant il y est forcé par la malice du pécheur! Danger affreux où le pécheur porte sur sa tête toute la justice de Dieu, toute la colère de Dieu, toutes les foudres de Dieu! Où chaque instant peut le conduire au jugement de Dieu, et à quel jugement! Où Dieu, quand il voudra, peut le laisser tomber, comme l'ouvrier laisse tomber un vase fragile et le brise : *Et tanquam vas figuli confringes eos.* (*Psal.* II.) Quel état, mes frères, quelle horreur! Or, avouez-le humblement et reconnaissez-le, tel est l'état déplorable où vous étiez réduits : et je ne dois pas craindre de vous dire ce que le Maître des gentils disait aux Corinthiens,

après leur avoir fait une ample énumération des péchés qui pouvaient les exclure du royaume de Dieu : voluptés sensuelles, impudicités, animosités, querelles, dissensions, avarice, fraudes, intempérances, médisances : voilà ce qu'ont été quelques-uns de vous, et voilà peut-être, hélas! ce qu'était le plus grand nombre, *et hæc quidem fuistis.* (*I Cor.*, VI.) Rebelles à Dieu vous aviez secoué le joug de sa Loi. Et de quel œil vous regardait-il? quels châtiments vous préparaît-il? Qu'étiez-vous devant lui que des ennemis, qu'étiez-vous que des anathèmes? Mais par un miracle de sa grâce, le moment est venu, où il s'est tourné vers vous, et vous vous êtes tournés vers lui. En vertu de cette conversion mutuelle, si j'ose parler ainsi, vous avez été lavés, *sed abluti estis*; vous avez été justifiés, *sed purificati estis;* vous avez été sanctifiés, *sed sanctificati estis.* (*Ibid.*) Que de biens j'exprime en peu de mots! comprenez-les.

C'est-là, c'est à ce moment d'une sainte renaissance, que Dieu a repris pour vous ses premiers sentiments. Jamais le feu ne fut plus vif. Dès que le père de l'enfant prodigue aperçoit son fils qui revient à lui, il sent toujours qu'il est père. Il court à son fils, lui tend les bras, se penche sur lui, s'attache à son cou; le père et le fils mêlent leurs larmes, ils pleurent; le fils de douleur, le père de consolation : fête, réjouissance, veau gras, jusqu'à donner même de la jalousie à l'aîné, qui jamais ne s'était démenti de sa fidélité, et qui toutefois n'avait jamais reçu de telles faveurs. C'est là que vous êtes rentré auprès de Dieu dans tous vos droits : le péché avait tout dissipé, la grâce vous a tout rendu. Je m'explique. Bonnes œuvres passées, le péché les avait flétries; et eussent-elles été mille fois plus abondantes, mille fois plus ferventes, elles ne pouvaient plus être, dans l'état de votre péché, de nulle valeur. Bonnes œuvres présentes, le péché les corrompait ou les anéantissait; et tant que vous étiez en guerre avec Dieu, eussiez-vous pratiqué les plus héroïques vertus, tout le mérite en était perdu. Car ce sont là des principes de foi et des vérités reconnues de toute l'école; mais du moment que la grâce a repris possession de votre âme, avec cette grâce sanctifiante, avec ce bon levain, tout se ranime; le passé revit, le présent germe, fleurit, profite : tout est agréé, accepté de Dieu, parce que tout cela lui vient d'une source pure et lui est présenté d'une main amie. C'est là que vous vous êtes remis dans l'ordre, en vous remettant dans le devoir; que vous avez fait à la justice de Dieu une satisfaction authentique; que vous avez réparé sa gloire, que vous l'avez vengé, en rapportant à son autel un bien que la passion, que le monde lui avait ravi, je veux dire, votre cœur, vous-même : et c'est là même aussi que l'esprit de Dieu est revenu à vous et dans vous; qu'il y est descendu, qu'il y a répandu ses divines ardeurs, qu'il vous a redressé, réformé, vivifié; qu'il vous a fait sortir de la sainte piscine et du baptême de la pénitence, avec la candeur des enfants : *quasi modo geniti infantes.* (*I Petr.*, II.) C'est là qu'une sentence d'absolution a tout aboli; qu'elle a révoqué l'arrêt écrit contre vous; qu'elle a désarmé le ciel et substitué à ses foudres autant de bénédictions; qu'elle vous a rétablis dans vos plus belles espérances et dans toutes vos prétentions à l'héritage éternel. Il ne me reste plus d'autre souhait à faire pour vous que celui de l'Apôtre : l'alliance entre Dieu et vous est renouvelée, les paroles sont données de part et d'autre; tenez vous-en là, mes chers frères, et y demeurez : *Sic state in Domino, charissimi.* (*Ibid.*) Que le Dieu de la paix vous y conserve; qu'il ajoute à tant de miséricordes celle encore de vous faire connaître tout l'avantage que vous possédez. Il est tel que rien ne le peut payer. S'il y fallait sacrifier vos biens et la plus opulente fortune, je vous dirais : Dépouillez-vous de tout, renoncez à tout, donnez tout, vous êtes assez riche. S'il y fallait sacrifier toute la pompe humaine, repos, commodités, plaisirs, je vous dirais : Cachez vous dans la solitude, enfermez-vous dans le cloître, revêtez-vous de toute la mortification évangélique; le seul talent que vous avez vous suffit; point de sort plus glorieux, ni de bonheur plus parfait. S'il y fallait sacrifier la vie même, je vous dirais : Montez sur les échafauds, courez au feu, affrontez la mort; toute votre vie doit être pour Dieu, en Dieu, avec Dieu; je vous le dirais, et je ne vous dirais rien dont nous n'ayons l'exemple dans des millions de pénitents. Déserts, retraites, cendres, cilices, abstinences, jeûnes, tout cela ne les a point étonnés, parce qu'ils envisageaient tout cela comme de salutaires moyens de mettre en assurance la grâce de leur Dieu, qu'ils avaient retrouvée et qu'ils ne voulaient plus perdre. Avançons : Paix avec Dieu, et paix encore avec vous-mêmes. *Pax vobis.*

Il est difficile, et souvent il n'est pas même possible d'être en guerre avec Dieu, et de n'être pas en même temps en guerre avec soi-même. Nous sentons si bien par nous-mêmes, dit saint Grégoire, ce que nous devons à Dieu; nous avons un certain fond de droiture naturelle dans l'âme, une certaine probité qui nous le dicte tellement; la foi, la raison, la conscience nous le crient, pour ainsi dire, si fortement, que nous avons beau fermer l'oreille, elles se font entendre malgré nous et nous livrent les plus rudes combats. Ce n'est pas qu'on n'affecte dans le péché une certaine tranquillité, on en fait gloire, mais c'est une paix apparente; elle est toute sur le visage, toute sur les lèvres : *dicentes, Pax, pax.* (*Jer.*, VI.) Cependant orage dans le cœur, trouble et confusion : *et nonerat pax.* Ce seul péril où le péché nous expose, porte avec soi les plus effrayantes alarmes. De là, cette peinture que le saint homme Job nous a tracée du pécheur. On ne le peut marquer avec des traits plus sensibles, et jamais image ne fut plus vive, ni plus juste tout ensemble. La voici : *Sonitus terroris in*

auribus illius. (*Job.*, XV.) Voix menaçantes au cœur de lui, voix lugubres et de terreur devant lui, quoi ? Le glaive, le glaive tiré contre lui, le glaive levé sur lui : *Circumspectans undique gladium.* (*Ibid.*) Tout l'épouvante : prend-il le pain qui lui doit servir d'aliment, il se figure que c'est pour la dernière fois; il croit toucher à sa dernière heure et que déjà les ombres de la mort l'environnent. *Cum se moverit ad quærendum panem, novit quod paratus sit tenebrarum dies.* (*Ibid.*) Sombres et funestes idées, la douleur, la crainte, la honte, et quelquefois le désespoir le serrent de près, et comme une nombreuse armée, l'enveloppent de toutes parts et le saisissent ; *terrebit eum tribulatio, et angustia vallabit eum* (*Ibid.*) Pourquoi ? C'est que par une audace insoutenable il s'est armé contre le Tout-Puissant, et que tout, malgré lui, lui fait connaître l'injustice et le malheur d'une telle révolte : *Tetendit enim adversus Deum manum suam, et contra Omnipotentem roboratus est.* (*Ibid.*) Expressions figurées, mais, qui réduites à leur vrai sens, ne contiennent rien que de réel et de très-conforme aux épreuves que l'on en fait. En vain veut-on s'affermir dans le péché; il est rare qu'on en vienne jusqu'à étouffer tous les reproches de la conscience, et que ce sont de tristes retours et de cruelles pointes !

Mais, par une règle toute contraire, dès que je commence à être bien avec Dieu, je commence à être bien avec moi-même. Ce ne sont point de ces plaisirs grossiers qui flattent les sens; ce ne sont point de ces plaisirs piquants que le péché peut donner à certaines heures et en certaines rencontres. Mais c'est comme une solide nourriture de l'âme, c'est un secret contentement qui se répand dans un cœur et qui le remplit. Me voilà tel enfin que je dois être, et tel que je devrais avoir toujours été; me voilà dans le bon chemin, et j'ai pris le bon parti. J'avais tant de peine à prendre ma résolution sur le pas que je viens de faire, mais, grâces immortelles au Seigneur qui m'a aidé, tout est conclu : l'abcès a crevé, et tout le poison est dehors. On se rend à soi-même le consolant témoignage que le prophète, de la part de Dieu, rendait au juste : Dites au juste que tout va bien : *Dicite justo quoniam bene.* (*Isa.*, III.) On se le dit : oui, tout va bien, tout va bien pour moi. J'ai lieu de croire que je suis dans la voie de Dieu, et qu'il est content de moi. Je fais mon salut, ou je vais travailler à le faire. C'est là la véritable sagesse. Il est vrai, je n'aurai point de ces grandes joies du monde, mais je n'en aurai point aussi les grands chagrins; je goûterai le calme et l'assurance qui accompagnent la vertu. *Dicite justo quoniam bene.*

Ce n'est pas qu'il ne s'élève de temps en temps certaines bourrasques; il y a de fâcheux moments à couler. Il semble que toutes les passions se rallument: un cœur est combattu. L'ennui vient, la peine du nouvel état qu'on a embrassé, le regret de ce qu'on a quitté, les frayeurs pour l'avenir. Quoi ! passer ainsi toute la vie, mais sur cela je dis deux choses : Premièrement, qu'au milieu de ces tentations (car ce sont des tentations que Dieu permet pour nous éprouver), qu'au milieu de ces tempêtes dont on ressent toute la violence, il y a toujours un certain fonds qui demeure, un fonds de consolation, non point d'une consolation vaine et volage, mais, si je puis l'appeler ainsi, d'une consolation mâle et ferme. Je souffre, mais c'est un nuage qui se dissipera; plus le mal est violent, moins il doit durer. Je voudrais bien reprendre mes anciennes habitudes, mais il ne le faut pas; Dieu le défend, obéissons. Tout ce que je fais m'ennuie, mais prenons cet ennui-là même en esprit de pénitence; j'ai tant cherché de plaisirs criminels, supportons un ennui volontaire et innocent. La suite me fait peur, elle me paraît bien longue, mais je m'y ferai ; on se fait à tout; Dieu me secondera. Que sais-je même, combien j'ai encore à vivre ? Quoi qu'il en soit, il vaut mieux vivre avec moins de liberté, et vivre avec plus de christianisme et de piété.

Ces réflexions et mille autres servent de soutien à une âme pour la fortifier, et comme de fondement et de base pour l'appuyer. Du reste, les choses peu à peu changent de face; les impressions ne sont plus si vives, on se fait une sainte habitude de son devoir, on s'y affectionne, on s'établit dans une situation paisible et désormais moins agitée: on se sait bon gré d'avoir tenu contre les premières attaques, de n'avoir pas suivi les premiers mouvements. Où en serais-je, si j'avais manqué de courage , au lieu que j'ai tout à la fois l'avantage de vivre, et avec plus de régularité par rapport à Dieu, et avec plus d'édification par rapport au prochain, et avec plus de sûreté par rapport à la vie future, et avec un tout autre repos par rapport à la vie présente? Je dis plus, chrétiens, je prétends en second lieu, qu'il y a des temps où le goût est si pur, que rien ne l'égale. Le plus grand de tous les plaisirs, selon la belle parole de saint Cyprien, est d'avoir vaincu le plaisir : *voluptatem vicisse voluptas maxima.* Je m'imagine que Joseph ne passa jamais de plus beaux moments, qu'après l'effort qu'il fit pour s'arracher aux poursuites de cette femme passionnée qui le voulut séduire. Je m'imagine qu'il trouva dans les fers où il fut jeté pour cela, des délices au-dessus de tout ce que nous en pouvons concevoir; j'ai fait ce que je devais faire, je n'ai rien à me reprocher. On s'entretient de cette pensée, on s'en nourrit. David ne s'en expliquait qu'avec des transports qui le ravissaient, qui l'enlevaient hors de lui-même. O mon Dieu, un jour, un seul jour dans votre maison, un jour, un seul jour dans votre service, vaut des millions d'années employées ailleurs. Or, mes frères, un pareil bonheur est-il à négliger, et la grâce qui nous le procure n'est-elle pas digne de tous nos soins ? d'autant plus qu'à l'égard de l'avenir cette grâce de con-

version, si nous la perdons, est très-difficile à réparer. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Grâce souvent irréparable, du moins grâce très-difficile à réparer que la grâce de la conversion, quand une fois on l'a perdue; comment cela ? C'est que pour réparer la perte de cette grâce de conversion, il faut une autre grâce, et prenez garde, une autre grâce de conversion. Or cette nouvelle grâce de conversion, je dis que vous ne pouvez prudemment vous la promettre ni l'attendre de la part de Dieu; pourquoi? Par deux raisons : l'une, que rien alors n'engage Dieu à vous la rendre; l'autre, que même alors tout engage Dieu à vous la refuser. Ecoutez, chrétiens inconstants et légers, et pour l'intérêt de votre âme, apprenez, selon l'avis de saint Jean, à bien garder ce que vous avez dans les mains, de peur qu'il ne vous échappe, et qu'il ne revienne plus. *Tene quod habes.* (*Apoc.*, III.) Voici dans le christianisme une des plus grandes vérités et des plus terribles.

Je n'examine point la question, s'il y a des pécheurs tellement délaissés de Dieu après une longue habitude dans le péché, qu'il ne leur reste plus de grâces, hors la grâce de la prière, et qu'ils se trouvent destitués de tout secours. Ainsi l'ont[1] pensé d'habiles théologiens, et ce n'est point un sentiment que l'Église réprouve; mais sans aller si loin, que Dieu malgré les rechutes des pécheurs, malgré toutes les grâces dont le pécheur a longtemps abusé et dont il abuse, lui donne encore certaines grâces, j'y consens ; et c'est de quoi je puis convenir, sans rien ôter de sa force à l'importante matière que je traite. Car ces grâces, mon cher auditeur, que Dieu voudra bien vous donner et que je ne vous conteste point, toutes suffisantes qu'elles sont, sont-ce toujours dans le sens que j'entends des grâces de conversion? Voilà le point capital, observez-le. Toute grâce est capable de nous convertir, et dans le cas où nous avons besoin de conversion, la grâce nous est présentée pour nous convertir : mais toute grâce cependant ne nous convertit pas, parce qu'il est des grâces dont nous n'usons pas et dont nous ne voulons pas user pour nous convertir. Deux choses dont la distinction est essentielle et décisive: le pouvoir et l'effet. De pouvoir nous convertir c'est la nature de la grâce, et par une suite nécessaire, ce qui convient à toutes les grâces, soit que nous en usions, soit que nous n'en usions pas : mais de nous convertir en effet, ou plutôt d'être choisies de Dieu, dans sa miséricorde, pour assurer notre conversion, c'est le propre de certaines grâces privilégiées, de certaines grâces de faveur et de prédilection, toujours infaillibles dans leur succès : et ce sont là celles que j'appelle grâces de conversion; mystère de la grâce certain et indubitable : concevez-en les conséquences, et tremblez. Car dans le fond et quant à la conversion, à quoi se termineront ces premières grâces qui ont le pouvoir de ramener un pécheur à Dieu, et de le convertir tout de nouveau, si effectivement elles ne le ramènent pas, et si, par l'abus qu'il en fera, elles ne le convertissent pas? En sera-t-il moins pécheur? en sera-t-il moins coupable devant Dieu, et moins exposé aux vengeances éternelles de Dieu?

Or, de compter sur une grâce de choix, qui assure de nouveau la conversion, après que vous l'aurez profanée, et que par une prompte rechute vous en aurez détruit le fruit; de croire que Dieu, par une conduite sur vous toute singulière, ne cessera point de vous prévenir de la sorte, et de vous rechercher avec la même prédilection, autant de fois que vous recommencerez à l'offenser; n'est-ce pas, mes frères, une espérance présomptueuse, n'est-ce pas la confiance la plus téméraire et la plus aveugle? Et par quelle raison oseriez-vous vous flatter que Dieu vous rendra cette grâce? Qui l'y engagera? Est-ce sa parole? et vous l'a-t-il promis? Est-ce sa miséricorde, est-ce sa providence? Réflexion, s'il vous plaît. Est-ce, dis-je, sur la parole de Dieu que vous vous appuyez? Il a dit qu'il ferait reposer sur l'homme son esprit et qu'il le favoriserait de son regard; que par là il le dirigerait dans ses voies, qu'il le sauverait. Mais cette promesse, à qui s'adresse-t-elle? *Super quem requiescet spiritus Domini.* (*Isa.*, VI.) Sur qui des hommes fera-t-il tomber ses regards favorables ? *Ad quem respiciam?* Sur l'homme fidèle, sur l'homme vigilant, sur l'homme timide et circonspect, vivant dans une sainte défiance de lui-même, mesurant tous ses pas, réglant toutes ses actions, et ne s'émancipant à rien qui puisse corrompre l'innocence de son cœur. *Ad pauperculum et humilem et trementem sermones meos.* (*Ibid.*) Mais si c'est un homme inconsidéré et sans précaution; un homme sans fermeté et sans consistance; un homme sujet à de continuelles vicissitudes, et toujours prêt à écouter la passion dès que la passion lui parle, toujours prêt à suivre le monde, dès que le monde le rappelle; si c'est un homme assez peu attaché à Dieu pour n'être à lui qu'à ce temps de la Pâque, et pour se détacher de lui dans tous les autres temps : je puis ici produire mille témoignages où Dieu le menace de le livrer à lui-même et de l'abandonner. Faites-en voir un seul où Dieu l'assure qu'il ne lui manquera point au besoin, et qu'en quelque abîme qu'il soit plongé, quelque abus qu'il ait fait des grâces communes et éloignées dont le saint usage eût attiré sur lui une grâce de prédilection et de choix, cette grâce sera toujours disposée à le relever? Est-ce sur la miséricorde de Dieu? Ah! mon cher auditeur, ne l'a-t-il pas assez exercée à cette fête, et que prétendez-vous au delà? A vous en croire il vous faudrait une miséricorde selon vos vues, et selon vos désirs; une miséricorde qui s'accommodât à vos inclinations, à vos changements perpétuels et à vos caprices; une miséricorde qui vous affranchît de tout

frein capable de vous retenir, en vous affranchissant de toute crainte, et vous mettant à couvert de tous les coups de la justice divine. Or, ne l'espérez jamais, cette miséricorde, et que serait-ce alors qu'une indulgence molle et qu'une dangereuse tolérance, plutôt qu'une miséricorde sage et ordonnée? Est-ce sur la providence de Dieu? Dès que c'est une providence, elle est engagée à nous aider, mais selon ses règles, et non selon les nôtres; mais autant qu'il est nécessaire pour la justifier envers nous, et non point assez pour fomenter nos désordres et pour nous y autoriser. Or n'est-elle pas suffisamment, disons mieux, n'est-elle pas pleinement justifiée à votre égard par tout ce qu'elle a fait pour vous dans ces jours de salut? Et quand Dieu vous le remettra devant les yeux, qu'aurez-vous à lui répondre? De quel droit vous plaindrez-vous : que dans la suite de vos années il a resserré son sein, et qu'il a usé de réserve avec vous; qu'il ne vous a plus fait marcher que dans les voies d'une Providence générale; qu'il ne vous a plus fait part que de ces grâces ordinaires qui passent, sans que le pécheur se détermine à en user; qu'il ne vous a plus favorisé de ces grâces abondantes, de ces grâces d'élite qui s'insinuent, qui pénètrent, qui touchent, et dont il prévoit le succès? A qui sont-elles dues; et si elles ne sont dues à personne, par quel titre pouvaient-elles vous appartenir? Est-il surprenant que Dieu les retire, après que vous les avez si peu ménagées, ces grâces dont il est spécialement jaloux, et qu'il ne dispense qu'avec poids et avec mesure? Encore est-ce beaucoup qu'il ne vous laisse pas dans un entier oubli, et que du moins il vous partage comme les mercenaires, sans vous distribuer le pain des enfants. Toutefois on est tranquille, on se repose sur l'avenir. On dit : Jouissons du présent. La Pâque prochaine rétablira toutes choses : elle reviendra et la grâce reviendra avec elle. On le dit, on le pense : et je dis moi, trompeuse et damnable illusion! non-seulement parce que rien alors n'engage Dieu à vous donner une autre grâce de conversion; mais parce que tout l'engage même à vous la refuser. La raison en est convaincante, et vous la comprendrez aisément.

C'est la malignité du péché, dès là qu'il est péché, d'éloigner Dieu de nous, mais plus ou moins, selon les divers degrés de malice qui s'y rencontrent. Or, de tous les péchés il n'en est point qui porte avec soi des caractères plus odieux que le péché de rechute : ingratitude, infidélité, mépris de Dieu, obstination, connaissance plus distincte, et par conséquent volonté plus délibérée. Pesez bien chaque parole; vous y trouverez autant de sujets d'accusation contre vous, et de condamnation. Ingratitude : Dieu vous a recherché, il vous a pardonné, il vous a reçu à sa table, il vous a donné le baiser de paix; et la reconnaissance que vous lui en marquez, c'est une offense toute nouvelle. Infidélité : vous avez promis à Dieu, vous avez promis à ses ministres, vous en avez juré aux pieds de Jésus-Christ présent sur son autel, vous en avez pris le Ciel à témoin; et tout à coup vous vous démentez et vous rétractez. Mépris de Dieu : c'est vous jouer de sa miséricorde et de sa grâce. De sa miséricorde : vous venez l'implorer, et après qu'elle s'est laissé fléchir, vous vous en faites un prétexte pour vous précipiter avec moins de trouble dans les mêmes égarements, et pour y vivre avec plus de sécurité : de sa grâce, vous la venez réclamer; et à peine vous croyez l'avoir obtenue, que vous la rejetez, dans la fausse persuasion où vous êtes, et dont vous osez vous flatter, qu'il sera toujours en votre pouvoir, quand vous le voudrez, de la recouvrer. Obstination : c'est être vendu au péché, que d'y retourner si librement et si vite, souvent sans hésiter, sans balancer, sans faire quelques efforts pour résister à l'occasion qui se présente et à la tentation qui vous sollicite. Connaissance plus distincte et par là même volonté plus délibérée : dans une première chute, c'est le feu quelquefois qui emporte, c'est la passion qui prévient la raison; on peut n'agir pas encore avec une vue entière et parfaite. Mais dans votre retour vous avez fait toutes les réflexions nécessaires pour vous éclairer et vous instruire; vous avez tout considéré d'un sens rassis; vous avez compris ce que c'est que Dieu, et ce que vous lui devez; ce que c'est que le monde et combien il est vain et contagieux; ce que c'est que le péché, et quelle en est l'injustice et la difformité. Vous êtes entré là-dessus dans des sentiments chrétiens; vous vous êtes proposé de les suivre dans la pratique, et d'y conformer votre conduite. Si donc désormais vous reprenez ce que vous avez quitté, et vous quittez ce que vous avez embrassé; si, par un nouveau divorce avec Dieu, vous reprenez l'esprit du monde, les engagements du monde, la vie corrompue du monde, ce n'est plus par aveuglement ni par surprise, mais par une pleine délibération de la volonté. Or, ce formidable arrêt de l'Apôtre, que vous avez entendu plus d'une fois, et dont l'application me paraît ici la plus naturelle, l'avez-vous jamais bien médité? Saint Paul le prononçait contre les Juifs, et c'est à vous, mes frères, que je l'adresse. Parce que volontairement et de vous-mêmes, vous avez renoncé à l'alliance que Dieu avait faite avec vous, et que vous aviez faite avec Dieu; parce que volontairement et de vous-mêmes, vous avez rompu le sacré nœud qui vous avait réunis à Dieu, plus de sacrifice pour vous, plus de grâce : *Voluntarie peccantibus post acceptam notitiam veritatis, jam non relinquitur pro peccatis hostia.* (*Hebr.*, X.) N'exagérons rien, et tenons-nous toujours dans les bornes que je me suis prescrites. Plus de grâces pour vous, c'est-à-dire, plus de ces recherches de Dieu, de ces visites toutes paternelles; plus de ces lumières vives, de ces traits qui se font tellement sentir au cœur, qu'il se rend d'abord et qu'il cède; plus de ces coups de

salut préparés, choisis, ménagés : *Jam non relinquitur pro peccatis hostia.* Mais la grâce, après de fréquentes rechutes, en a rappelé tant d'autres : vous le dites, mon cher auditeur, et moi je vous réponds : mais la grâce, après une seule rechute, en a abandonné tant d'autres. De quel nombre serez-vous; et cette incertitude ne doit-elle pas vous saisir de frayeur? Mais la grâce m'a déjà rappelé moi-même tant de fois. Hé, c'est pour cela même, c'est parce que vous l'avez déjà tant de fois méprisée, tant de fois trahie, qu'elle doit se lasser enfin et se retirer. Elle est inépuisable de son fonds; mais dans la dispensation que Dieu en fait, il y a une mesure telle qu'il lui a plu de la régler pour chacun des hommes. Qui peut la connaître? Qui peut savoir, dit le grand Apôtre, quelles sont les pensées du Seigneur? Mais moins ce secret nous est connu, plus est-il redoutable. De là nous voyons des pécheurs errer tout le reste de leur vie dans les ténèbres, parce que la grâce ne répand plus sur eux les mêmes lumières; nous les voyons s'endurcir d'un temps à l'autre, et devenir insensibles à toutes les considérations humaines et divines, parce que la grâce n'agit plus dans eux de la même manière. Nous les voyons vieillir dans leur libertinage et leur impénitence, y consommer leurs jours et y mourir, en sorte qu'il n'y a plus de salut pour eux. *Jam non relinquitur pro peccatis hostia.*

Daigne le Dieu tout-puissant, le Père de miséricorde, vous garantir, mes frères, de ce malheur! Puissiez-vous le prévenir vous-mêmes. Et puisque je me trouve au bout de la carrière où l'ordre du ciel et le devoir de mon ministère m'avaient engagé, je ne puis mieux la finir que par la belle et pathétique exhortation de Josué au peuple dont il était le conducteur. Sur le point d'être séparé d'eux et de les quitter, il les assemble tous, il leur retrace le souvenir des bienfaits du Seigneur : comment ils ont été affranchis de la servitude, comment ils ont triomphé de leurs ennemis, comment ils sont devenus maîtres de la terre où ils habitent; et du long dénombrement qu'il leur fait, que conclut ce vaillant et saint général? Maintenant donc, s'écrie-t-il, craignez le Seigneur votre Dieu, et servez-le de toute l'affection et dans toute la droiture de votre cœur : *Nunc ergo timete Dominum et servite ei corde perfecto atque verissimo.* (*Josue*, XXIV.) Le moment était favorable, et le peuple était bien disposé : chacun lui répond; une voix commune s'élève; ce ne sont de toutes parts que vœux redoublés et qu'assurances les plus solennelles d'un attachement inviolable au Dieu d'Israël. Heureux préjugés pour l'avenir : mais Josué connaissait le caractère de cette nation : il se défie de leur inconstance : il ne se contente pas d'une parole donnée une fois, ni d'un sentiment passager qui bientôt s'efface. Il les met à de nouvelles épreuves, soit en leur laissant, à ce qu'il semble, le choix de servir le Seigneur ou les Dieux étrangers : Prenez votre parti : *Eligite.* (*Ibid.*) Soit en leur représentant leur faiblesse et les difficultés qu'ils rencontreront dans l'observation de la Loi du Seigneur : Vous ne la pourrez garder, car c'est un Dieu jaloux qui ne souffre point la moindre transgression : *Non poteritis, Deus enim fortis æmulator est* (*Ibid.*); soit en les menaçant des vengeances les plus rigoureuses s'ils viennent à oublier le Seigneur et son culte, pour adorer de fausses divinités : il vous accablera de maux, il vous perdra : *Affliget vos atque subvertet.* (*Ibid.*) A tous ces avertissements et à toutes ces menaces, mêmes réponses de la part du peuple, mêmes acclamations, mêmes serments. Et que fait donc enfin le sage Josué? Par une dernière précaution, et pour frapper encore plus les esprits, il érige un autel, et leur montrant la pierre dont l'autel est construit : Voyez-vous cette pierre, leur dit-il? si jamais il vous arrive de vous démentir, cette pierre rendra témoignage contre vous : *Et erit lapis iste in testimonium.* (*Ibid.*)

Faisons la comparaison, chrétiens auditeurs : ou même, en m'écoutant, ne l'avez-vous pas déjà faite? Rien de plus convenable à la conjoncture du temps et du lieu où je parle. Vous n'ignorez pas de combien de grâces vous êtes redevables à Dieu : et, pour ne point retouner trop loin dans le passé, vous savez ce qu'il a fait pour vous dans tout le cours de ce Carême et à cette Pâque : comment il a envoyé ses prédicateurs pour annoncer à son peuple les vérités les plus touchantes; comment lui-même il vous les a vivement imprimées dans l'âme, et quels fruits de pénitence et de conversion ont produits dans vos cœurs ces impressions salutaires; comment il s'est rendu sensible à vos regrets, et vous a tout remis par une abolition prompte et sans réserve; comment il vous a introduits dans son sanctuaire, honorés de sa présence la plus intime, nourris de son sacrement : vous le savez. Et dans la vue de telles faveurs et d'une telle indulgence envers vous, est-ce trop vous demander que d'exiger de vous que vous pratiquiez ses saintes ordonnances, que vous accomplissiez toutes ses saintes volontés, que vous persistiez dans le dessein qu'il vous a inspiré, d'être à lui véritablement et constamment? *Nunc ergo timete Dominum, et servite ei corde perfecto atque verissimo.* (*Ibid.*) Je ne doute point, mes frères, de vos sentiments; je dis de ceux où vous êtes dans l'heure présente : je m'imagine que, sans éclater comme les Israélites, vous me répondrez intérieurement, et vous vous répondrez à vous-mêmes que tout est conclu, et qu'il n'y a plus à se déterminer; que votre dévouement au Seigneur sera éternel : *absit a nobis ut relinquamus Dominum!* (*Ibid.*) Béni soit le jour où vous l'avez ainsi résolu, et où vous avez commencé à l'exécuter : mais, hélas! mes chers auditeurs, quelle est la fragilité commune et quelle est la nôtre! Que d'exemples doivent nous l'avoir appris! On fait aujourd'hui quelques pas, on avance,

et demain on recule. Que d'assauts, l'enfer, le monde, les passions, mille objets se préparent à vous livrer! Et d'ailleurs sous l'obéissance de quel maître aurez-vous à vivre? C'est un Dieu souverainement saint; son esprit ne peut compatir avec l'esprit du monde, ses maximes avec les maximes du monde, son service avec les pratiques du monde; une pensée, une parole, tout ce qui n'est pas selon la pureté de la loi, l'offense. Ah! mes frères, dans une défiance qui n'est que trop bien fondée, j'oserais presque vous dire que vous ne pourriez servir le Seigneur : *Non poteritis servire Domino; Deus enim sanctus et fortis æmulator est.* Que dis-je, après tout, et pourquoi vous intimider de la sorte, lorsque je dois au contraire vous relever le courage et vous rassurer? Vous le pourrez avec la même grâce qui vous a retirés du péché, et dont vous ne cesserez point d'implorer le secours. Vous le pourrez par les mêmes motifs qui vous ont touchés, et que vous aurez soin de repasser souvent et de considérer. Vous le pourrez en évitant certaines occasions qui vous ont été si funestes, et où vous aviez fait un triste naufrage. Vous le pourrez en renonçant à certaines sociétés qui vous corrompaient; en vous assujettissant à certains exercices de religion qui vous sont ordonnés; en cherchant le remède sans différer, quand vous sentirez vos forces s'affaiblir, et recourant à la pénitence et au sacrement de Jésus-Christ. Vous le pourrez, en le voulant bien. Dès que vous le voudrez sincèrement, solidement, vous en trouverez les moyens et vous les prendrez. Quoi qu'il en soit, chrétiens auditeurs, si vous laissez détruire l'ouvrage que vous avez entrepris, si par une lâche désertion vous vous dérobez à l'empire de Dieu et de sa grâce, pour vous rengager sous l'esclavage du monde et de vos passions criminelles, que de témoins déposeront contre vous! Il n'est pas besoin qu'à l'exemple de Josué j'érige ici un autel. Ces témoins, dont la voix se fera entendre au trône du Très-Haut pour votre conviction et votre ruine, ce sont ces autels présents et subsistants où vous avez répandu vos âmes; où vous vous êtes abaissés, prosternés, dévoués; où vous avez adressé au ciel tant de prières, et où vous avez fait tant de déclarations si humiliantes, marqué des regrets si amers, obtenu un pardon si général : *et erit in testimonium.* (*Josue*, XXIV.) Ces témoins, c'est cette table sacrée, c'est cette chaire de vérité, c'est moi-même : cette sainte table, où finissant la Pâque, vous avez mangé, pour parler ainsi, le pain de réconciliation et de réunion avec le Seigneur votre Dieu, cette chaire évangélique d'où vous avez reçu par la bouche du ministre de Dieu de si fréquentes et de si utiles instructions; moi-même qui n'ai pas épargné mon travail, et qui n'ai rien eu plus à cœur que votre conversion à Dieu et votre perfection selon Dieu : voilà encore une fois les témoins que vous avez à craindre : *et erit in testimonium.* Mais où m'emporte mon zèle, et vous enverrai-je avec des idées si affligeantes? Non, mes chers frères; si je m'exprime avec tant de force, ce n'est pas que je n'attende de vous plus de consolation, et que je n'en conçoive de meilleures espérances : vous honorerez la grâce de Dieu par votre fidélité; et Dieu couronnera votre persévérance par l'éternelle félicité, que je vous souhaite, etc.

MYSTÈRES ET FÊTES.

SERMON XLV.

POUR LA FÊTE DE LA CIRCONCISION DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen ejus Jesus. (*Luc.*, II.)

Il fut nommé Jésus.

Ce n'est point là, dit saint Bernard, un de ces grands noms que donne la flatterie dans le monde, et qui signifiant beaucoup par eux-mêmes, ne se trouvent soutenus de nul mérite dans ceux qui les portent. Si le Fils de Dieu par l'ordre du Ciel est appelé Jésus, et si dans cet auguste nom il reçoit la qualité de Sauveur, c'est qu'il doit en effet sauver son peuple, selon la parole de l'ange, et acquitter lui-même toutes nos dettes : *Ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum.* (*Luc.*, II.) Ce n'est donc point tant au nom que je veux ici m'arrêter qu'à la chose même que le nom renferme, et j'ai cru que ce mystère me donnait une occasion bien naturelle de vous apprendre, chrétiens auditeurs, quels sentiments nous doivent inspirer la pensée et le souvenir d'un Dieu Sauveur. *Vocatum est nomen ejus Jesus.* Comprenez, s'il vous plaît, mon dessein. Voici comment je m'explique.

Je prétends parler à deux sortes de personnes : aux unes qui tombent trop aisément dans une timide défiance à l'égard du salut, et aux autres qui trop légèrement aussi et trop promptement se laissent enfler d'une téméraire présomption. Esprit de défiance; esprit de présomption. Esprit de défiance, c'est celui de certaines âmes timorées qui s'alarment de tout, et qu'une crainte excessive des jugements de Dieu entretient dans des frayeurs pleines de faiblesse, et toutes également vaines et scrupuleuses. C'est l'esprit même des plus grands pécheurs, soit lorsqu'à la vue de leurs désordres ils désespèrent de la part de Dieu d'un pardon qu'ils ne croient pas, quoi qu'ils fassent, pouvoir mériter; ou que dominés par l'habitude ils

n'osent de leur part se promettre une constance assez ferme, ni assez de résolution pour être jamais en état de la surmonter. Esprit de présomption : autre extrémité directement opposée, et trompeuse illusion de tant de mondains, qui, pour calmer le trouble de leur cœur et pour s'endurcir aux menaces de la conscience, se flattent dans leurs engagements même les plus criminels d'une impunité prétendue, et pensent trouver toujours dans les mérites d'un Dieu Sauveur, et dans sa miséricorde, un asile contre tous les traits de sa justice. Deux excès que j'entreprends de corriger : chrétiens timides et pusillanimes, vous ne connaissez point assez l'inestimable trésor que vous possédez dans ce Dieu enfant, aujourd'hui déclaré Sauveur, ou vous ne savez point assez vous en prévaloir. Mais vous, par un abus tout contraire et encore plus condamnable, pécheurs présomptueux et impénitents, vous attendez de ce Sauveur plus qu'il ne veut vous donner ; et en faveur de votre péché, vous attribuez à ses mérites une vertu qu'ils n'ont jamais eue, quelque puissants qu'ils soient, et qu'ils n'auront jamais. Or, pour réduire les uns et les autres au juste milieu de l'espérance chrétienne, je fais deux propositions qui vont partager ce discours. Il y a dans les mérites d'un Dieu Sauveur et dans sa grâce, de quoi animer toute notre confiance : c'est la première partie ; et dans ces mêmes mérites et cette grâce d'un Dieu Sauveur, il y a d'ailleurs de quoi confondre toute notre présomption : c'est la seconde partie. Ainsi doit s'accomplir l'oracle de saint Pierre Siméon, que ce Jésus, ce Dieu Sauveur, serait tout ensemble et le salut et la ruine de plusieurs : *Positus est in ruinam et in resurrectionem multorum.* (*Ibid*). Il sera, si nous le voulons, notre salut, et voilà ce que j'oppose à notre défiance : *Positus est in resurrectionem.* Mais si par l'aveuglement de nos passions et la perversité de notre cœur il n'est pas notre salut, comptons qu'il sera notre ruine ; et voilà ce que j'oppose à notre présomption : *Positus est in ruinam.* Vérités essentielles et dignes de toutes vos réflexions. Pour les traiter avec fruit, implorons le secours du Ciel, et adressons-nous à Marie, en lui disant, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien n'a été plus commun, soit aux prophètes dans l'ancienne loi, soit à Jésus-Christ même, et aux apôtres dans la nouvelle ; soit dans la suite des temps à tous les maîtres et à tous les pasteurs des âmes, que de leur inspirer sur l'affaire du salut une solide et généreuse confiance. Aussi, chrétiens, faut-il convenir que c'est ce qui rassure les faibles ; ce qui les remplit de cette paix du cœur, qui est la marque la plus certaine de l'Esprit de Dieu ; ce qui leur donne cette sainte allégresse, avec laquelle le Prophète royal nous fait lui-même connaître qu'il courait dans la voie des commandements : *Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum.* (*Psal.*, CXVIII.) Que c'est encore ce qui touche les pécheurs les plus endurcis, lorsque, malgré les désordres d'une vie passée dans le crime, tout indignes qu'ils sont des miséricordes du Seigneur, ils croient néanmoins pouvoir toujours espérer en lui, et qu'ils se promettent, en y retournant, de trouver un Père plein de tendresse et prêt à les recevoir : *Surgam et ibo ad patrem.* (*Luc*, XV) Enfin que c'est ce qui encourage les pécheurs déjà convertis et pénitents, dans les combats qu'ils ont à soutenir contre la nature, contre la passion, contre l'habitude, assurés qu'ils sont de l'assistance divine, et d'un secours efficace et prompt qui leur rendra tout possible : *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Phil.*, IV.) Or je soutiens que ce sont là les premiers sentiments que doit produire dans nos cœurs la pensée et le souvenir d'un Dieu Sauveur. Appliquez-vous, et vous en allez être persuadés.

Car que nous apprend cet enfant que Marie tient entre ses bras, qu'elle présente au couteau de la circoncision, qu'on nomme Jésus, c'est-à-dire Sauveur, et qui pour la première fois en exerce l'office au prix de son sang ? Quels trésors sont cachés sous cette sainte humanité ? découvrons-les, levons le voile. Vous êtes riches, mes frères, disait l'Apôtre, et je vous le dis après lui, vous êtes riches en Jésus-Christ, et dans les mérites infinis de Jésus-Christ : *Divites in illo.* (I *Tim.* VI.) Parlez, vous avez de quoi vous faire écouter ; demandez, vous avez de quoi tout obtenir ; entreprenez, et ne doutez point du succès : pourquoi ? parce que vous ne pouvez douter de la protection du Ciel ; et les fondements inébranlables de votre confiance, les voici, que je réduis à deux, et que je vous prie de bien observer : un Dieu Sauveur des hommes, et un Dieu Sauveur de tous les hommes. Sauveur des hommes en général ; Sauveur de tous les hommes en particulier et en détail. Deux points qu'il ne faut pas séparer l'un de l'autre, et que j'ai présentement à développer : *Vocatum est nomen ejus Jesus.*

Un Dieu Sauveur des hommes, premier fondement de ma confiance ; et pour me convaincre combien ce fondement est solide, j'examine sur cela trois choses, et j'en forme un raisonnement dont il est difficile que vous ne sentiez pas l'impression, si vous en comprenez la force. Car je demande : Qui nous l'a donné ce Sauveur ? Quel est ce Sauveur ? et comment il est Sauveur et notre Sauveur ? Qui nous l'a donné ? c'est Dieu. Quel est-il ? Il est Dieu lui-même. Comment est-il Sauveur, et notre Sauveur ? par une pleine transfusion de ses mérites. Autant d'articles de la foi que nous professons ; et dans ces trois articles de notre foi, dans ces trois courtes paroles, que de vastes espérances ! Instruisez-vous, et suivez-moi.

En effet je raisonne et je dis : si c'est Dieu qui nous l'a donné, ce Sauveur, que s'ensuit-il ? que Dieu veut donc réellement

nous sauver; et qu'il le veut d'une volonté bien sincère, puisqu'il le veut aux dépens mêmes de son propre Fils, l'objet de ses complaisances éternelles, et qu'il le veut d'une volonté bien efficace, puisqu'il le veut jusqu'à livrer ce Fils unique, et à lui faire pour cela verser son sang; et qu'il le veut d'une volonté bien gratuite et bien pure, puisqu'il le veut pour ses ennemis mêmes et pour des pécheurs; que dis je, puisque ce Sauveur envoyé de Dieu n'est venu pour nous, que parce que nous étions pécheurs. Car voilà, dit saint Jean, comment Dieu a aimé le monde : *Sic dilexit.* (*Joan.*, III.) Or cette volonté de Dieu si bien préparée, et dont nous avons un gage si sensible, n'a-t-elle pas déjà de quoi fonder la plus juste et la plus ferme confiance?

Mais ce n'est pas assez. Je vais plus loin et j'ajoute : s'il est Dieu lui-même, ou plutôt, puisque essentiellement et sans usurpation il est Dieu lui-même, ce Sauveur donné de Dieu, quelle autre conséquence suit de cet autre principe? rien de plus consolant; écoutez-le : c'est donc que les mérites de ce Sauveur sont d'un prix sans bornes et d'une valeur au-dessus de tout. Tout ce qui part d'une telle source, se ressent de l'excellence et de la noblesse de sa cause. Puisez de ces eaux saintes et sacrées, vous ne les tarirez jamais. Creusez ces abîmes de grâce, jamais vous n'en mesurerez la profondeur. De sorte, prenez garde, de sorte que dans tous les états où je me puis trouver, que dans tous les besoins, surtout les besoins de mon âme, les mérites d'un Dieu Sauveur sont une ressource pour moi toute-puissante; que ces mérites me donnent toujours droit d'aller à Dieu et de lui dire : ***Respice in faciem Christi tui.*** Regardez, Seigneur, et considérez votre Christ. Le voilà comme un médiateur entre vous et moi; le voilà couvert de son sang. C'est l'hostie sainte que je vous offre, et avec cela que pouvez-vous me refuser. ***Respice***, voyez-le. Si c'est sur moi que vous attachez vos regards, ah! Seigneur, je ne puis avoir recours qu'à votre miséricorde et à votre grande miséricorde. Mais dès que ce sera sur ce Christ que vous jetterez les yeux (et pouvez-vous l'oublier jamais et en détourner la vue), dès que ce sera en son nom que je parlerai, si vous me rejetiez, j'oserais, mon Dieu, en appeler à votre justice. Quoi que je demande, j'ai de quoi le payer au delà. Quoi que j'aie pu dérober à votre gloire, j'ai de quoi vous le rendre et avec usure; et quand je serais devant vous mille fois encore plus pécheur et plus chargé de dettes, jamais ni mes péchés ni toutes mes dettes n'égaleront le prix que j'ai en main pour vous satisfaire. ***Respice in faciem Christi tui.***

Je dis le prix que j'ai en main et dont je suis maître. Car une troisième vérité non moins incontestable, c'est que tous les mérites de ce Dieu Sauveur sont à nous; que ce sont en même temps et les siens et les nôtres; les siens parce qu'il les a lui-même acquis, les nôtres parce qu'il nous les a transmis, et que c'est ainsi qu'il est notre Sauveur. Si bien que tout le sang de Jésus-Christ, ou, pour parler avec saint Bernard, que tout Jésus-Christ nous appartient comme un héritage désormais inaliénable. Profitons-en, il ne tient qu'à nous, et ne craignons point, tant que le ciel nous conservera sur terre, que jamais ni la violence des hommes, ni les puissances de l'enfer, ni le nombre de nos chutes, ni l'énormité de nos crimes, ni toute la malignité de notre cœur, nous privent d'un bien sur lequel nous avons de si authentiques et de si légitimes prétentions.

Reprenons, mes chers auditeurs, et concluons. Nous avons donc en Jésus-Christ, dans ce Dieu Sauveur et dans ses mérites des remèdes capables de guérir toutes nos blessures et de rétablir pour ainsi dire notre âme dans une santé et une vigueur toute nouvelle. Nous avons en lui des secours assez puissants pour arrêter le torrent des passions les plus débordées, pour surmonter la force de l'habitude la plus invétérée, pour réprimer les emportements et les saillies du naturel le plus indompté, pour toucher le cœur le plus inflexible, pour l'enlever, le tirer de l'esclavage, et l'arracher du sein de l'iniquité. Des secours toujours présents et tellement prompts, qu'ils ne dépendent ni des temps ni des lieux, et que nous les pouvons partout recueillir, au pied de cet autel, à cette sainte table, à ces tribunaux de la pénitence, dans la prière, dans l'exercice de toutes les vertus. Des secours tellement certains, qu'ils ne nous peuvent manquer, et que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne les peut pas plus retirer de nous, qu'il ne peut révoquer le pacte solennel qu'il a fait en notre faveur avec son Fils. Des secours si abondants, qu'il ne fut jamais, et que jamais il ne sera nécessaire dans la distribution qui s'en fait, de rien retrancher à l'un pour grossir le partage de l'autre.

Pensées touchantes qui soutenaient, qui ravissaient le Prophète. Or ce que ce Prophète ne voyait encore qu'en esprit et dans un long avenir, nous le voyons accomplir de nos jours, et nous y trouvons de quoi recueillir tous les sentiments de notre confiance. Car pour l'exciter dans mon cœur, et pour l'affermir, cette confiance chrétienne, que fais-je? Faites-le comme moi, mes frères, puisque vous le pouvez aussi bien que moi. J'attache mes regards sur ce divin enfant que je vois sous le couteau de la circoncision; j'y reconnais et j'y contemple le Dieu de mon salut; j'aperçois le sang qui coule de son sacré corps, et plein de cette idée, je m'écrie dans le transport de ma joie : ***Ego autem in Domino gaudebo, et exsultabo in Deo Jesu meo*** (***Habac.***, III). Oui, c'est en mon Dieu que j'espère; c'est en lui, c'est en ce Sauveur que je mets tout mon repos : ***In Deo Jesu meo.*** Il est vrai, l'ennemi commun des hommes voudrait, par de vains fantômes, me donner de fausses alarmes. Il n'aime que le trouble, et c'est toujours beaucoup pour lui que d'ôter à une âme la paix dont elle doit jouir. Il est vrai, mon esprit timide et inquiet au delà

d'une crainte sage et salutaire, s'engage quelquefois de lui-même dans un labyrinthe affreux de pensées aussi frivoles dans la vérité qu'elles sont tristes dans l'apparence. Il est vrai, mes crimes si longtemps oubliés, tandis que mon cœur, dans la voie de l'iniquité, s'est laissé gouverner à ses désirs, dès que je veux songer au retour, commencent tout de nouveau à paraître, et se présentent à moi sous les couleurs les plus noires et les images les plus désespérantes. Mais malgré l'habitude qui cherche à reprendre son premier empire, malgré la passion qui se révolte, malgré la nature qui parle, en quelque disposition que je sois, voici toujours quel est mon soutien : c'est que le Seigneur veut être, et qu'il est en effet mon salut. *Ego autem in Domino gaudebo; et exsultabo in Deo Jesu meo.*

Voilà, dis-je, le point fixe où je demeure inébranlable. A ce rayon qui m'éclaire, tous les nuages de mon esprit se dissipent; tout se calme dans mon cœur. Car enfin, ai-je dit, le Dieu que j'adore, après avoir fait pour moi de si grandes choses, après m'avoir aimé jusqu'au sacrifice de lui-même, veut-il dans la suite m'abandonner? Ses jugements sont terribles, mais ses miséricordes sont au-dessus de ses jugements. Mes offenses sont sans nombre, mais ses miséricordes sont sans mesure. Je n'ai rien en moi qui ne parle contre moi, mais il n'y a rien en lui qui ne parle et qui n'agisse pour moi. Ne jugeons point par nos vues faibles de l'efficace et de la vertu de ses mérites; ce serait penser en homme, et non point en Dieu. *Ego autem in Domino gaudebo, et exsultabo in Deo Jesu meo.*

Telle est donc ma résolution (car ce n'est point à de stériles sentiments que doit s'arrêter ma confiance, mais à la pratique qu'elle doit passer), telle est la résolution que je forme. S'il faut me convertir à Dieu, me réconcilier avec Dieu; s'il faut renoncer au monde et lui déclarer une guerre nouvelle, s'il faut rompre un engagement et vaincre une inclination, s'il faut embrasser une vie chrétienne, et malgré les répugnances que j'y sens, malgré les obstacles qui s'y opposent, y persévérer et s'y maintenir; s'il faut m'avancer dans les voies de Dieu, et m'élever à un plus haut degré de perfection; quoi que ce soit, j'entreprendrai tout et je viendrai à bout de tout. Pourquoi? c'est que tout pécheur que je suis, il n'y a point de péché si grief dont je ne puisse, par la grâce et les mérites d'un Dieu Sauveur, obtenir l'entière abolition. C'est que tout attaché que je suis au monde, il n'y a point de lien si étroit dont je ne puisse, par la grâce et les mérites d'un Dieu Sauveur, pleinement me dégager. C'est que tout esclave que je suis de ma passion, il n'y en a point, ni de si ardente ni de si dominante, dont je ne puisse, par la grâce et les mérites d'un Dieu Sauveur, ou éteindre le feu, ou secouer le joug. C'est que tout lâche que je suis dans les devoirs du christianisme, il n'y en a point de si difficiles, point de si contraires aux sens et à la nature, que je ne puisse, par la grâce et les mérites d'un Dieu Sauveur, pratiquer et accomplir. C'est que tout faible, que tout imparfait que je suis, il n'y a rien dans la sainteté évangélique de si sublime et de si grand où je ne puisse, par la grâce et les mérites d'un Dieu Sauveur, aspirer et parvenir. *Ego autem in Domino gaudebo, et exsultabo in Deo Jesu meo.*

Espérance d'autant mieux établie, que ce Dieu Sauveur des hommes en général, est en particulier le Sauveur de tous les hommes: second fondement de notre confiance. Ecoutez-moi toujours : vous ne pouvez m'entendre sur un point qui doive plus vous intéresser, ni qui mérite plus votre attention. Car je ne vous dis pas seulement qu'il est Sauveur, ce Dieu enfant, qui subit aujourd'hui pour nous une loi si rigoureuse. L'expression est trop commune et trop vague. Mais voici quelque chose de plus exprès, et je prétends que de tout ce qu'il y a eu d'hommes sur la terre, de tout ce qu'il y en a, et de tout ce qu'il y en aura, il n'en est pas un dont il ne soit le Sauveur, et pour qui il n'ait donné son sang; qu'il est le Sauveur du riche et le Sauveur du pauvre, le Sauveur du chrétien et le Sauveur de l'infidèle, le Sauveur du catholique et le Sauveur de l'hérétique, le Sauveur du juste et le Sauveur même du pécheur, le Sauveur du prédestiné qui jouit de la gloire dans l'éternité bienheureuse, et le Sauveur, j'ose le dire, du réprouvé qui souffre dans les flammes éternelles. D'où je conclus que ses mérites ne sont donc pas seulement, ni indéterminément, un moyen de salut pour les hommes, mais distinctement et expressément pour chacun des hommes. Non pas que tous se sauvent par le mérite de ce Dieu Sauveur, mais parce que ce Dieu Sauveur, en vertu de ses mérites, et par l'effusion de son sang, leur a fourni à tous les moyens de se sauver. Principe de religion, principe indubitable, et qui doit faire la plus douce consolation de l'âme fidèle. Principe fondamental et si essentiel, que d'y donner la moindre atteinte, ce serait renverser de fond en comble et ruiner toute l'espérance chrétienne.

Je dis ruiner toute l'espérance chrétienne; et en effet, pour ne rien avancer sans preuves sur un aussi grand sujet que celui-ci, entrez avec moi dans une réflexion qui doit nous convaincre. Car, si ce Sauveur des hommes n'est pas le Sauveur de tous les hommes; si, dans cette rédemption divine dont il avait conçu le dessein avant tous les siècles, et qu'il commence proprement d'exécuter en cette sanglante circoncision, il n'a pas compris tous les hommes, plus de paix, plus de confiance. En vain on me dira que c'est Dieu qui nous l'a donné, ce Sauveur; je répondrai, moi : Dieu l'a donné aux hommes, j'en conviens; mais si Dieu ne l'a pas donné à tous les hommes, peut-être suis-je du nombre de ceux à qui il n'a pas voulu faire part de ce don de salut, et par conséquent de ceux qu'il a laissés dans la masse de perdition. En vain

on me dira qu'il est Dieu lui-même, ce Sauveur, et par une suite nécessaire, que sa grâce est toute-puissante ; je répondrai, moi : ses mérites sont infinis, je le reconnais, et l'on peut tout avec sa grâce ; mais il faut l'avoir cette grâce. Or, on ne l'a que par les mérites du Sauveur. Si donc la vertu de ses mérites ne s'est pas répandue sur tous les hommes, il y en a qui n'ont pas la grâce ; et que sais-je si je ne suis point un de ceux à qui elle est refusée, et pour qui le sein de la miséricorde est fermé? En vain on me dira que c'est par un plein transport de ses mérites que ce Sauveur est Sauveur ; je répondrais, moi : qu il y ait des hommes à qui il a fait ce transport, je le veux ; mais s'il ne l'a pas fait à tous les hommes, il y en a qui, dans ce transport, tout plein qu'il est, ne reçoivent rien. Or, qui peut m'assurer que je ne suis pas de ce troupeau malheureux à qui le Sauveur n'a point eu d'égard, et qu'il abandonne, tandis qu'il comble de ses libéralités un troupeau choisi et favori ? Voilà ce que je dirai : et de là l'incertitude et le trouble; et l'incertitude la plus cruelle, le trouble le plus désolant, puisque ce serait sur la plus importante affaire de l'homme, qui est le salut. De là le découragement et l'abattement. De là même les prétextes pour se décharger de tout le soin du salut, et pour s'en remettre uniquement à Dieu. De là les désespoirs; et quels désespoirs ! conséquences non moins justes qu'elles seraient affligeantes et accablantes.

Mais quand par une vue toute contraire (souffrez, chrétiens, que j'en fasse ici l'aveu ; et que ne puis-je là-dessus vous communiquer l'impression qu'a ressentie quelquefois mon cœur), quand pour me relever et me fortifier, je repasse au pied de l'autel, et en la présence de mon Dieu, cette consolante vérité, que c'est pour tous les hommes qu'il s'est offert, ce Rédempteur des hommes. Quand je l'apprends des saints livres en mille endroits, et dans les termes les plus précis et les plus formels; quand je l'apprends surtout de saint Paul, où je lis que c'est le même Sauveur de tous; mais qu'il est spécialement le Sauveur des fidèles : distinction qui me donne évidemment à connaître, que tous donc, outre les fidèles, participent à cette rédemption universelle, quoique tous ne sachent pas également en profiter. *Salvator omnium hominum maxime fidelium.* (*I Tim.*, IV.) Quand je l'apprends de toute l'antiquité, où je trouve que mille fois les Pères ont appuyé les raisonnements les plus forts sur ce principe, sans se mettre en peine de l'établir, tant il était entre eux constamment reconnu, et tant ils le croyaient certain et hors de contestation. Quand je l'apprends de l'Église, l'organe et l'épouse du Saint-Esprit, et que je vois avec quel zèle elle s'est intéressée à la défense de cet article capital, quelles décisions elle a portées, et quels anathèmes elle a fulminés. Quand je l'apprends même de la raison humaine, et qu'avec les lumières de cette faible raison, autant qu'elles peuvent concourir avec les lumières de la foi, je considère que de vouloir resserrer la miséricorde du Seigneur dans un petit nombre d'hommes distingués, ce serait prescrire des bornes bien étroites à cette Providence, qui fait indifféremment lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; qu'étant tous enfants du même Père céleste, il était convenable que dans une affaire telle que le salut, il ne délaissât, dit saint Jean-Chrysostome, ni le Juif, ni le Gentil, ni le Grec, ni le Barbare, ni l'affranchi, ni l'esclave, ni l'homme, ni la femme, ni le fidèle, ni l'idolâtre. Quand, dis-je, je me retrace toutes ces idées, et bien d'autres, alors rassuré contre de vains et de timides soupçons, qui peut-être venaient troubler mon âme, je reprends toute ma confiance; je la sens revivre, se ranimer, et comme le saint homme Job, je me dis à moi-même ; mais avec quelle onction! mais avec quel goût! *Scio quod Redemptor meus vivit.* (*Job*, XIX.) Je sais que j'ai un Sauveur, et qu'il est vivant.

Job souhaitait que de la pointe du fer cet article de sa foi fût écrit dans un livre ; que pour en rendre le souvenir plus durable, on le gravât sur une lame de plomb, ou qu'avec le ciseau on le taillât sur la pierre. *Quis mihi det ut exarentur in libro, stylo ferreo et plumbi lamina, vel celte sculpantur in silice.* (*Job*, XIX.) Mais moi je voudrais qu'il fût gravé dans tous les cœurs, et du moins il demeurera toujours profondément imprimé dans mon esprit. *Scio*, je le sais, je n'en puis douter, il est mon Sauveur, ce Sauveur des hommes; le mien, comme si j'étais de tous les hommes le seul qu'il eût eu à sauver ; le mien, tout indigne, tout pécheur que je suis; le mien encore une fois, et dans un sens si réel et si propre, qu'à la vue de ses miséricordes, je ne dis plus seulement avec saint Jean : *Sic dilexit mundum* (*Joan.*, III.), voilà comment il a aimé le monde, mais avec le grand Apôtre : *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me* (*Gal.*, II.) : c'est moi qu'il a ainsi aimé, c'est pour moi qu'il s'est ainsi livré, c'est à moi qu'il a pensé. Heureux si je réponds à ses vues, et si je tire de sa grâce tout le fruit qu'il s'est proposé. Mais si jamais je perds mon âme, et que malgré lui je me damne, au milieu des feux allumés pour mon supplice, et dans l'horreur des tourments, je serai toujours forcé de reconnaître qu'un sang divin avait coulé pour mon salut, et qu'avec ce sang, et une seule goutte de ce sang, je pouvais éteindre toutes les flammes de l'enfer, et m'assurer tous les trésors de l'héritage céleste. *Dilexit me, et tradidit semetipsum pro me.*

Mais que sais-je, et pourquoi m'occuper d'une si triste réflexion, dans un jour où je veux réveiller toute ma confiance? disons plutôt que ce qui ferait alors mon désespoir, c'est ce qui doit à présent me consoler et m'encourager, parce que c'est le fond de mon espérance. Elle est dans mon cœur cette espérance si précieuse; elle y est, et je l'y conserverai. Soutenu de cette espérance,

j'irai recueillir les prémices de ma rédemption, en recueillant les prémices du sang de mon Sauveur. J'irai me laver dans le bain sacré. Il y en a assez pour tous ceux qui s'y présenteront. Tous les autres y ont part comme moi, et j'y ai part comme tous les autres. Ce sont les pécheurs qu'on y appelle; et par conséquent mes péchés ne m'empêcheront point d'y être reçu. Y serais-je allé plus faible encore mille fois, et mille fois plus coupable, j'en puis revenir pleinement guéri, et pleinement justifié. Pourquoi donc n'y aller pas, c'est-à-dire, pourquoi n'aller pas à mon Sauveur, concerter avec lui l'ouvrage de ma conversion et celui de ma sanctification. Pourquoi n'aller pas à mon Sauveur, lui demander en toute rencontre son assistance, et implorer auprès de son Père sa médiation? Pourquoi n'aller pas à mon Sauveur lui exposer sans cesse mes misères, et le réclamer dans toutes les nécessités de la vie? Excellente pratique, mes chers auditeurs! c'était celle de saint Bernard; et c'est celle des âmes solidement pieuses, et remplies de l'esprit de l'Evangile. Jésus-Christ dans toutes les occurrences est leur refuge. On le trouve dans son sanctuaire, on le trouve dans son sacrement, on le trouve dans ses ministres, on le trouve dans le secret d'un oratoire, et dès qu'on le cherche avec confiance, on trouve toujours en lui un Sauveur. Je dis au reste avec une confiance prudente et réglée : car comme il y a dans les mérites d'un Dieu Sauveur de quoi l'animer, cette confiance chrétienne, il y a aussi de quoi confondre une aveugle présomption; et ce sera le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est un des oracles les plus terribles et les plus solennels qui soient sortis de la bouche de Jésus-Christ, lorsque se représentant comme la pierre fondamentale sur laquelle devait porter tout l'ouvrage de la Rédemption des hommes, et tout l'édifice de notre salut, il disait aux Juifs : vous l'avez rejetée cette pierre; vous vous êtes élevés contre ce Sauveur que le Père vous envoyait; mais prenez garde à ce que je vous annonce: quiconque ira se choquer contre cette pierre, elle le brisera : *Qui ceciderit super lapidem istum confringetur* (*Matth.*, XXI); et sur qui que ce soit que tombe cette pierre, elle l'écrasera, *et super quem ceciderit, conteret eum.* (*Ibid.*) Ainsi parlait le Fils de Dieu, leur donnant à entendre que ce n'était point en vain qu'il était descendu sur la terre, et que celui qui ne recevrait pas de lui la vie qu'il nous présentait, et aux conditions qu'elle nous était promise, par le plus funeste retour recevrait de lui-même la mort, et une mort éternelle. Vérité, chrétiens auditeurs, bien opposée à l'espérance présomptueuse du pécheur, qui se flatte de pouvoir pécher avec plus d'impunité et de pouvoir vivre dans une négligence entière de ses devoirs, comptant sur la grâce d'un Dieu Sauveur et sur l'efficace de ses mérites. Faux principe que j'ai maintenant à combattre, et damnable présomption, dont il est d'une conséquence extrême de vous préserver.

Or il ne faut, pour la détruire, que deux pensées auxquelles je m'attache, et que vous n'avez jamais bien comprises; car le pécheur présomptueux prétend que tout criminel qu'il peut-être, il sera toujours en sûreté, et que dans les mérites d'un Dieu Sauveur, il aura de quoi suppléer à toutes les œuvres qui lui manqueront, et de quoi couvrir, selon l'expression de saint Paul, la multitude de ses péchés. Mais moi je dis deux choses : ne les perdez pas. C'est que le péché, autant qu'il est au pouvoir de l'homme prévaricateur et pécheur, arrête à son égard, et même anéantit, en quelque manière, toute la grâce du Sauveur et toute la vertu de ses mérites; et c'est d'ailleurs que s'il reste à cette grâce ainsi arrêtée, et à ces mérites comme anéantis, quelque vertu, ce n'est que pour redoubler encore et pour augmenter la malice du péché. De sorte que par le péché, et tant qu'il persévère en nous, tous les mérites d'un Dieu Sauveur ne peuvent servir à notre justification, et qu'alors même ils retombent au contraire sur nous, pour servir à notre jugement et à notre condamnation. Mettons ceci dans son jour, et parlons tellement aux pécheurs, que l'un et l'autre puissent en même temps instruire les justes, et qu'ils apprennent dans leur état à quoi, par proportion, les exposent ces lâchetés, quoique moins grièves, et ces tiédeurs où les entretient quelquefois une confiance mal entendue.

Je pose donc pour première vérité, et j'en ai la preuve certaine, que toute-puissante qu'est en elle-même la grâce du Sauveur et la vertu de ses mérites, le péché la détruit en quelque sorte à l'égard du pécheur, tant qu'il est pécheur, et qu'il veut être pécheur; que le péché en suspend pour lui tout l'effet, et lui en fait perdre tout le fruit. Vous me demandez comment et par où? Je vais vous l'apprendre; car il ne sert à rien, chrétiens, de tant exalter les mérites d'un Dieu. Voulez-vous en profiter et voulez-vous qu'ils vous deviennent salutaires, il faut qu'ils vous soient appliqués. Or ils ne le sont, disent les théologiens, que par la grâce, et avec cette grâce; que par cette grâce sanctifiante qui nous approche de Dieu, et qui nous tient unis à Dieu : disposition nécessaire pour tout homme éclairé des lumières de la raison, et capable d'une connaissance distincte; disposition, ou qui suppose déjà l'homme dans l'état de la justice chrétienne et dans l'innocence, ou qui du moins exige indispensablement de l'homme, pour y rentrer, un acte de la volonté, une conversion, un mouvement de cœur qui l'élève vers Dieu, et qui le réconcilie avec Dieu. Telle est la doctrine des Pères, et telle est la voie et l'unique voie par où doit couler sur nous le sang de l'Agneau, pour nous laver et nous purifier. Mais que fait le pécheur présomptueux et impénitent? Voici son erreur qu'il ne voit pas, toute grossière qu'elle est,

et qui n'en devient que plus irrémédiable et plus déplorable. Remarquez-là. Il faut qu'il soit uni à Jésus-Christ, comme les membres au chef, pour recevoir les divins écoulements de sa grâce et les saintes influences de ses mérites; mais il s'en sépare par le péché, et il veut même persister dans cette criminelle séparation, puisqu'il veut persister dans son péché ; il faut qu'il ait avant toutes choses le principe de la vie, qui est la charité (car à un mort et sans la vie rien ne peut être profitable) ; mais cette vie de l'âme il l'éteint par le péché. Dieu veut répandre sur lui ses dons et le combler des trésors de sa miséricorde; mais il oppose un obstacle à Dieu qui les retient dans leur source, et cet obstacle c'est le péché. Vivez donc dans le péché, mourez dans le péché, je vous le dis avec la même assurance que le Docteur des nations le disait autrefois à ceux des fidèles, qui, retournant à la loi judaïque, se faisaient circoncire : tout est alors pour vous comme s'il n'y avait jamais eu ni sacrifice ni Sauveur. *Dico vobis quoniam Christus vobis nil proderit.* (*Gal.*, V.)

C'est ce que le même Apôtre avait si bien compris par rapport à lui-même, et de quoi il était si vivement touché, lorsqu'il châtiait son corps, qu'il le réduisait en servitude, qu'il l'accablait d'austérités, de jeûnes, de fatigues, pourquoi ? afin d'accomplir dans sa personne ce qui manquait aux mérites et à la grâce de Jésus-Christ. Car voilà précisément en quels termes il le déclarait : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* (*Coloss.*, I.) Que voulait-il dire, et que manque-t-il aux mérites d'un Dieu ? Rien de la part de Dieu même. Mais comme Dieu ne veut pas nous sauver sans nous, ce qui peut de notre part leur manquer, et ce qui leur manque souvent, c'est notre coopération, c'est cette application volontaire que nous nous en faisons à nous-mêmes par l'innocence de la vie et la sainteté des œuvres. L'un indépendamment de l'autre ne suffit pas. Sans la grâce du Sauveur et sans ses mérites, en vain saint Paul eût-il pratiqué tant de pénitences et soutenu tant de travaux ; ni ses longs travaux, ni ses rigoureuses pénitences n'eussent été devant Dieu de nulle valeur. Mais aussi sans une vie innocente, sans une vie laborieuse et agissante, sans une vie austère et pénitente, en vain Jésus-Christ eût-il répandu son sang pour saint Paul, dès que saint Paul n'eût pas mis aux mérites de ce sang précieux le complément qu'ils requéraient et qui dépendait de lui, le sang même de Jésus-Christ ne lui eût été d'aucun avantage. Et parce que ce Maître des gentils savait encore que dans la participation de ces mérites d'un Dieu il y a des mesures différentes, selon que nous nous les appliquons plus ou moins abondamment, et que notre vie est plus ou moins sainte, c'est pour cela qu'il se ménageait si peu lui-même, et que chaque jour il donnait de nouveaux accroissements à l'ardeur de son zèle, afin de ne rien laisser échapper de tout ce qu'il pouvait recueillir de la grâce et des mérites de son Sauveur. *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* (*Coloss.* I.)

De là, chrétiens, jugez quelle est l'illusion du pécheur, quand pour se rassurer contre les effrayantes menaces que sa conscience lui fait intérieurement ou que nous faisons retentir à ses oreilles, il tient ce langage si ordinaire, mais si trompeur et si faux : Dieu ne veut pas me perdre. Non, il ne le veut pas de lui-même et selon ses premières vues; il ne le veut que parce que vous le voulez et parce que vous le forcez à le vouloir. Mais les mérites de son sang, s'il ne me fait pas miséricorde, à quoi serviront-ils? A quoi? répond le grand Apôtre; à procurer le salut de ceux qui respectent sa loi, de ceux qui remplissent toute l'étendue de sa loi; car c'est à cette condition que l'affaire de votre salut, qu'il a commencée, doit être consommée : *Factus est sibi obtemperantibus causa salutis æternæ.* (*Hebr.* V.) Mais les mérites d'un Dieu sont infinis, et toute la malice de mon cœur ne les peut épuiser. Il est vrai, toute la malice de votre cœur n'en peut épuiser le fonds, mais elle en peut suspendre les effets, mais elle en peut détourner le cours, mais elle peut empêcher qu'ils ne vous soient communiqués. Or, que sert toute la vertu du remède, s'il ne peut être appliqué au malade, et que faut-il autre chose, pour vous réduire en ce triste état, qu'un seul péché ?

J'en dis trop peu. Mais une seconde vérité qui enchérit sur l'autre, et qui doit encore plus nous faire trembler, c'est que pour un pécheur le remède même se change en poison, le bien en mal; que la grâce et les mérites d'un Dieu donnent au péché une grièveté toute particulière, et qu'au lieu de nous autoriser et de nous justifier devant Dieu, ils ne nous rendent dans nos désordres que plus coupables et plus condamnables. En quatre mots, quatre raisons auxquelles il n'y a point, ce me semble, de réplique : parce qu'en conséquence des mérites d'un Dieu sauveur, il y a dans le péché une malice plus délibérée, et qui ne laisse au pécheur nul prétexte; que ces mérites, malgré vos soins, et que les dons de grâce qu'ils portent avec eux, vous eussent été refusés, vous étiez en droit de dire : Si je n'ai pas autrement vécu, c'est que je n'ai pu ; mais que Dieu vous ait présenté ses mérites, qu'il vous les ait mis, si j'ose ainsi m'exprimer, sous la main, et que vous n'en ayez fait aucun usage, voilà ce qui vous réduit, contre vous-même et pour votre confusion, à ce triste aveu : Je pouvais, mais je n'ai pas voulu.

Parce qu'en conséquence des mérites d'un Dieu sauveur, il y a dans le péché un mépris du plus riche trésor, et une dissipation digne des plus sévères châtiments. D'avoir dissipé son talent, je dis un seul talent, ce fut pour le serviteur de l'Evangile un crime impardonnable. Qu'est-ce pour un chrétien, d'avoir dissipé et perdu tous les mérites d'un Dieu, d'avoir renversé tous ses desseins, d'avoir

détruit son ouvrage, qui néanmoins lui était si cher et qui lui a tant coûté de sang?

Parce qu'en conséquence des mérites d'un Dieu sauveur, il y a dans le péché un caractère d'ingratitude le plus odieux, et je puis ajouter le plus monstrueux. Trahir, sans égard à sa bonté souveraine, les intérêts du Maître qui nous a prévenus, qui nous a recherchés, qui, par la plus inconcevable miséricorde, s'est immolé pour nous: renoncer à la sainte alliance par où il nous a rachetés et remis en grâce; le fouler lui-même aux pieds (car ce sont sur cela les expressions de saint Paul); dites-moi, mes chers auditeurs, où peut aller plus loin l'insensibilité du cœur de l'homme, et si ce n'est pas là que doit se vérifier la parole de saint Bernard, lorsqu'il nous avertit que nous ne serons pas moins accablés des biens que nous aurons reçus de Dieu que de tout le mal que nous aurons commis contre Dieu.

Enfin, parce que, dans la vaine et chimérique confiance que nous tirons des mérites d'un Dieu sauveur, et dans le sacrilége abus que nous en faisons pour entretenir notre péché, il y a une profanation capable d'allumer toute la colère de Dieu et d'attirer sur nous toutes les foudres de sa justice. Et n'est-ce pas, en effet, tourner Jésus-Christ contre Jésus-Christ, insulter à l'esprit de grâce, et comme pervertir la sainteté même pour l'employer à l'iniquité.

Ainsi, mes frères, poursuit l'Apôtre, ne nous y trompons pas. Si la grâce de Jésus-Christ notre Sauveur a paru dans la plénitude des temps et s'est fait voir tout entière à nous, ce n'est point pour fomenter parmi nous le libertinage, ni pour nous inspirer le relâchement. Car voici, au contraire, les admirables leçons qu'il nous fait, et que nous ne devons jamais oublier: C'est que chacun, avec une ferveur toute chrétienne, s'applique à tout ce qui est de son âge, de son état, de sa profession; en sorte que nous soyons ce peuple saint qu'il a prétendu former par son sang: *Ut mundaret sibi populum acceptabilem, sectatorem bonorum operum.* (*Tit.*, II.) C'est que nous concevions une haute estime du salut, un zèle ardent pour le salut; que nous y donnions tous nos soins, puisqu'il est, ce salut éternel, le fruit précieux de son sang. C'est que nous comprenions la malice du péché; que nous nous préservions des plus légères atteintes du péché; que nous évitions jusqu'aux moindres occasions du péché; que, par une circoncision nouvelle et en esprit, nous retranchions de notre cœur tout ce qui le peut porter au péché. Qu'on n'entende plus parler entre nous ni de haines, de divisions, d'emportements, de vengeances, ni d'injustices, d'infidélités, de médisances; ni de désirs impurs, d'impiétés, de débauches: *Ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobrie et juste et pie vivamus in hoc sæculo.* (*Ibid.*) Autrement, que devons-nous attendre? Un jugement sans rémission, comme notre péché sera sans excuse: *Terribilis quædam exspectatio judicii.* (*Hebr.*, X.)

Aussi, chrétiens, à ce dernier jour où le Fils de Dieu, sans quitter la qualité de Sauveur, prendra encore la qualité de Juge que son Père lui a donnée; à ce jour des vengeances, où il sera envoyé pour la ruine du pécheur, comme il avait été envoyé pour son salut, n'aura-t-il rien contre nous de plus sensible et de plus convaincant que ses mérites mêmes et que sa grâce. Cette pensée me saisit. Et qui n'en serait effrayé comme moi! Tâchons de la pénétrer: je ne puis mieux finir ce discours. Tâchons de nous tracer l'horreur de cette fatale entrevue, où le réprouvé, produit devant un Dieu médiateur et rédempteur, entendra sortir de sa bouche ces foudroyantes paroles qui atterrèrent saint Paul, mais qui le convertirent: puissent-elles nous convertir nous-mêmes!

Ego sum Jesus (*Act.*, IX): Je suis votre Sauveur! Mais ce Sauveur outragé; mais ce Sauveur vendu, persécuté. Et par qui? Par vous-même. Car c'est ainsi que vous m'avez traité autant de fois et aussi longtemps que vous avez été pécheur: *Ego sum Jesus quem tu persequeris.* Je suis votre Sauveur, et c'est de cela même qu'il faut ici me rendre compte. Ce sang versé pour vous, ce sang, je vous le redemande, où en sont les fruits? Il a profité au centuple dans les mains de tant d'autres, et dans vos mains il est demeuré inutile! Que dis-je? ce sang adorable, ce sang divin, vous me le rendez souillé et profané: *Super vos omnis sanguis justus qui effusus est.* (*Matth.*, XXIII.) C'est là-dessus que je viens moi-même me faire justice. Par quelle contradiction avez-vous pu vous persuader qu'un sang répandu pour la destruction du péché dût servir à le ressusciter et à le perpétuer? *Ego sum Jesus.* Je suis votre Sauveur. Et qu'ai-je épargné pour l'être? A qui donc a-t-il tenu que vous ne soyez sauvé? Mes grâces n'étaient-elles pas assez abondantes? les secours que je vous avais mérités étaient-ils trop faibles! Ah! elle m'était chère, et je l'aimais bien tendrement cette âme que je vous avais confiée; je la voulais conserver, mais vous m'obligez à la haïr, à la réprouver, à la perdre. *Ego sum Jesus:* Je suis votre Sauveur, et le vôtre, lâche chrétien, encore plus que de tant de nations à qui ce bienfait n'a point été connu comme à vous. Je les aurais vues user de retour envers moi, fidèles à toutes mes volontés, s'attacher de point en point à ma loi, ennemies du monde parce qu'il est le mien, faire un divorce éternel avec le monde. Mais dans vous je n'ai trouvé ni soumission à mes ordres, ni conformité à mes exemples, ni fidélité à vos devoirs. Profanes adorateurs du monde, vous m'avez mille fois sacrifié à une fortune périssable, à un appétit sensuel, à une sale volupté dont vous n'auriez pu soutenir la honte aux yeux des hommes, et dont il faut maintenant porter la peine; car de Sauveur me voilà votre Juge. Je sais ce qu'il en doit coûter à mon amour pour vous frapper; mais c'est pour cela même que le coup en sera plus rude: l'amour méprisé se change en fureur. Mon bras appesanti sur

vous me vengera de tant de grâces si libéralement dispensées et si indignement rejetées. Tout l'ordre des choses va être renversé. Vous avez fait servir mes mérites à votre péché, et je les ferai servir à votre tourment. *Ego sum Jesus quem tu persequeris.*

Quel anathème ! chrétiens, et sur qui de mes auditeurs doit-il tomber ? ou plutôt qui de mes auditeurs ne doit pas prendre toutes les mesures pour le prévenir et s'en préserver. Quel malheur, dit saint Augustin, de voir Jésus-Christ se déclarer contre nous ! où serai-je en assurance, si, dans le seul asile qui me reste, je trouve un redoutable ennemi ? A quel tribunal serai-je justifié, si je suis condamné au tribunal même de la miséricorde, et quelle doit être enfin ma ressource, si je péris jusqu'entre les bras de mon Sauveur ? Dieu tout-puissant, mais caché sous les faibles apparences d'une chair mortelle ; Sauveur des hommes, Sauveur de tous les hommes, soyez mon Sauveur. *Jesu, esto mihi Jesus :* soyez-le comme vous voulez l'être, comme vous pouvez l'être ; soyez-le par le changement de mon cœur, comme vous l'êtes par la vertu de votre auguste nom. Que n'a-t-il pas vaincu, ce nom au-dessus de tout nom ? de quelles puissances n'a-t-il pas triomphé ? de toutes les puissances du ciel, de toutes les puissances de l'enfer, de toutes les puissances de la terre. De toutes les puissances du ciel, puisqu'il a triomphé de Dieu même en l'apaisant et le désarmant. De toutes les puissances de l'enfer, puisque tant de fois il les a vu dissipées ou enchaînées. De toutes les puissances de la terre, puisque de l'un à l'autre pôle il a retenti dans la vaste enceinte de l'univers, et qu'il s'est fait adorer jusque sur le trône des césars. Que sa gloire soit éternelle ; que d'âge en âge elle se perpétue, et qu'elle passe de génération en génération. Les apôtres l'ont annoncée aux extrémités du monde. A ces premiers prédicateurs du nom de Jésus d'autres ont succédé, remplis du même zèle, et chargés du même ministère : qu'à ceux-ci soient encore substitués de nouveaux ministres qui portent ce saint nom aux peuples les plus éloignés. Que toute voix le chante, que toute langue le confesse, que devant lui tout genou plie. Ce sont les merveilles qu'il a opérées et qu'il opère tous les jours. Mais, Seigneur, au milieu de tant de triomphes, il y a une âme rebelle que vous n'avez point encore soumise ; il y a une âme dure que votre grâce n'a point encore fléchie ; c'est moi-même, mon Dieu, c'est moi, divin Rédempteur. Après tant de miracles que vous avez faits, et que vous faites parmi des nations infidèles, et dans le sein même de la barbarie, laisserez-vous échapper, dans le centre du christianisme, le prix de votre sang, et permettrez-vous que le péché vous enlève cette conquête ? Vous l'emporterez : vous remplirez à mon égard toute l'étendue de votre Nom ; et ce qui me donne cette confiance, c'est ce nom-là même en qui j'espère, et que j'invoque : *Propter nomen tuum, fac mihi secundum nomen tuum.* Ce ne sera point une confiance présomptueuse ; ce ne sera point une confiance stérile et sans effet, mais vigilante et agissante. Il y a dans vos mérites de quoi l'exciter : et vous avez dans le séjour de la béatitude céleste de quoi le récompenser. Ainsi soit-il.

SERMON XLVI.

POUR LA FÊTE DE L'ASCENSION DE JÉSUS-CHRIST.

Et Dominus quidem Jesus postquam locutus est eis, assumptus est in cœlum et sedet a dextris Dei. (*Marc.*, XVI.)

Après que le Seigneur Jésus-Christ eut parlé, il fut enlevé au ciel, et il est assis à la droite de Dieu.

Voilà, mes frères, le glorieux Chef qui nous précède, et voilà le terme où il veut nous conduire après lui. Cette splendeur qu'il fait éclater aux yeux de ses apôtres en s'élevant au milieu des airs, n'est encore qu'une ébauche de la gloire qu'il va recevoir dans le séjour bienheureux, et dont il doit faire part à ses élus. Il nous apprend à quoi nous devons tous prétendre, en nous montrant à quoi lui-même il est parvenu : et si ce n'est pas seulement pour lui-même qu'il est ressuscité, mais pour nous, dit saint Paul, et pour notre justification ; ce n'est pas seulement pour lui-même qu'il est monté au ciel, mais pour nous encore et pour notre instruction. *Assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.*

De là, chrétiens, pour vous expliquer d'abord mon dessein, comme il n'est point dans le christianisme de mal plus universel, comme il n'en est point de plus pernicieux que notre attachement à la terre et à ses biens ; je dis au contraire que pour guérir un mal si pernicieux et si universel, il n'est point de pensée qui doive plus souvent, ni qui puisse plus utilement nous occuper que le souvenir de ce bonheur céleste, qui nous est promis comme le terme de notre espérance. Qu'heureuse donc est une âme qui, vide des biens temporels, n'aspire à rien autre chose qu'aux biens de l'éternité ! Si je pouvais l'exciter dans vos cœurs, ce saint désir du ciel, que je vous épargnerais de soins superflus en ce monde, et que je vous ferais amasser de mérites pour l'autre.

Le désir que je demande, ou plutôt que l'Eglise demande solennellement à Dieu au nom de tous les fidèles, et qui est, ce me semble, par rapport à nous et à l'édification de nos mœurs, le point capital de ce grand mystère, doit avoir deux qualités : désir ardent, et désir agissant : désir ardent et vif dans le sentiment, désir efficace et agissant dans la pratique. C'est ainsi, selon saint Augustin, que nous devons dès maintenant et en esprit monter au ciel, comme Jésus-Christ y monte réellement et en vérité. Deux paroles de ce Père vont faire le sujet et le partage de ce discours. Montons au ciel, dit ce saint docteur, et montons-y en deux manières : par l'affection du cœur, et par le mérite de l'action : *Ascendamus affectu pari-*

ter et profectu. Montons-y par l'affection du cœur; voilà l'ardeur et le sentiment du désir. Montons-y par le mérite de l'action; voilà l'effet et le fruit du désir. Point d'action sans le désir; mais aussi point de désir, du moins de désir véritable et profitable sans l'action : *Ascendamus affectu pariter et profectu.*

L'un et l'autre servira, mes chers auditeurs, à corriger deux mauvaises dispositions qui ne sont que trop ordinaires dans le monde même chrétien, savoir notre indifférence à l'égard du ciel, et notre lâcheté. Car les uns dans une indifférence mortelle, toujours obsédés des affaires humaines, ne pensent point du tout au ciel; et les autres y pensent peut-être quelquefois; mais du reste dans une lâcheté molle et paresseuse, ils ne font ni ne veulent rien faire pour le ciel. Or à ces deux maux le remède le plus certain, c'est le désir que je voudrais vous inspirer. Désir qui renferme tout à la fois et l'affection et l'action; l'affection dans le cœur, l'action dans la pratique. En deux mots, ce souverain bien où nous sommes appelés, est tout ensemble une béatitude et une récompense. Comme béatitude, il mérite un désir vif et ardent, *ascendamus affectu;* c'est la première partie. Comme récompense, il exige un désir efficace et agissant. *Ascendamus et profectu;* c'est la seconde partie. Implorons le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Un bien supérieur à tous les autres biens par sa nature, dès là qu'il ne passe point nos espérances et que nous croyons pouvoir l'obtenir, c'est sans doute ce qui doit le plus vivement piquer l'homme et devenir le principal objet de nos désirs; mais ce même bien si grand, si relevé, s'il est encore unique et tellement nécessaire qu'il n'y ait nul autre bonheur ailleurs à se proposer, alors faut-il aussi, par la plus juste conséquence, qu'il emporte seul tous nos vœux, et qu'il soit seul le principe et la fin de tous les mouvements de notre cœur. Ce qui condamne donc davantage le profond oubli où nous vivons, et l'extrême indifférence qui paraît en nous à l'égard de ce souverain bien que Dieu nous destine, et dont Jésus-Christ va prendre possession pour nous, c'est en premier lieu son excellence, et en second lieu sa nécessité. Son excellence : c'est un bien qui nous peut rendre parfaitement heureux; sa nécessité : nul autre bien, quel qu'il soit, ne nous peut rendre parfaitement heureux. Deux importantes vérités dont je tire la preuve du mystère même que nous célébrons.

Mais sur cela quel est l'aveuglement des hommes, et l'illusion la plus funeste et la plus commune? C'est que, dominés par les sens et uniquement touchés des objets qui frappent nos yeux, nous portons vers ces mêmes objets sensibles et périssables toutes nos vues, et que nous renversons ainsi toutes les idées des choses. Car, premièrement, ce degré d'excellence, qui n'est propre que de la béatitude céleste, nous l'appliquons aux biens de la vie, et nous nous laissons persuader qu'ils peuvent, tandis que nous sommes sur la terre, nous rendre parfaitement heureux; secondement, ce caractère de nécessité qui ne convient, ni ne peut convenir qu'à la béatitude céleste, nous l'appliquons encore aux mêmes biens de la vie, et nous nous figurons qu'il n'y a qu'eux qui puissent, tandis que nous sommes sur la terre, nous rendre parfaitement heureux. D'où il s'ensuit que ce bonheur présent, ce faux bonheur de la vie, nous amuse, nous enchante même; de sorte qu'il nous fait presque absolument perdre le souvenir de cette félicité pure où nous devons sans cesse tourner nos cœurs. Reprenons toutes ces pensées, et donnons-leur tout l'éclaircissement qu'elles demandent.

Quand je dis, chrétiens, l'excellence de ce souverain bien où Jésus-Christ après lui nous appelle, je ne prétends point pénétrer des secrets que Dieu nous a cachés, ni, contre l'avis du grand Apôtre, vous révéler ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que le cœur de l'homme n'a jamais compris. Sans aller plus loin, je m'en tiens à deux paroles de notre Evangile, et il me suffit de vous dire que c'est à la droite même de Dieu qu'il va s'asseoir, ce Dieu vainqueur dont nous honorons le triomphe : *Et sedet a dextris Dei.* Car, suivant la remarque de saint Augustin, qu'est-ce que cette droite de Dieu, où il est placé, si ce n'est ce royaume où il va régner avec Dieu, où il va s'unir à Dieu et posséder Dieu, où il va goûter le plus parfait repos dans le sein de Dieu, et où nous devons un jour, et par proportion, régner comme lui nous-mêmes, posséder Dieu nous-mêmes, nous-mêmes reposer en Dieu. Il y est assis, à cette droite de Dieu, *sedet,* figure de cette paix divine et inaltérable dont il jouit, et dont nous devons jouir après les travaux et les misères de la vie. C'est la droite de Dieu, *a dextris Dei :* figure du comble de gloire où il est élevé, et où nous devons participer nous-mêmes, selon la part que nous aurons eue à ses humiliations et à ses souffrances : *Assumptus est in cœlum, et sedet a dextris Dei.*

De là les hautes idées qu'il donnait de cet heureux séjour à ses disciples, lorsque, sur le point d'y remonter et de les quitter, il leur promettait de les y rassembler tous, et il leur faisait entendre que là ils n'auraient plus rien à demander, parce que rien ne leur manquerait; que là leur bonheur serait complet, et qu'il serait éternel. Plénitude de bonheur, éternité de bonheur. Plénitude de bonheur : comment? Parce qu'il vient de Dieu, qui connaît toute la capacité du cœur de l'homme, puisqu'il l'a formé; qui en peut remplir toute l'étendue, puisqu'il est infini; et qui le veut pleinement contenter, puisqu'il récompense en Dieu. Eternité de bonheur : comment? Parce que, indépendant de toute autre puissance et de

toutes les intrigues, ce bonheur suprême ne doit dépendre que de Dieu, et que Dieu, sans retour dans ses dons, l'a ainsi réglé dès le commencement du monde; que quiconque posséderait une fois cette gloire la posséderait pour toujours : *Ut gaudium vestrum sit plenum, et gaudium vestrum nemo tollet a vobis.* (*Joan.*, XVI.)

De là même aussi l'empressement et l'ardeur que témoignait le Fils de Dieu de rentrer dans ce saint héritage. On parle souvent de ce qu'on désire ardemment, et, durant les quarante jours qu'il voulut encore demeurer parmi nous depuis sa résurrection, de quelle autre chose s'entretint-il, que du royaume de Dieu? *Per dies quadraginta apparens eis, et loquens de regno Dei.* (*Act.*, I.) Il ne pouvait souffrir que ses apôtres pleurassent son départ, dont une telle béatitude devait être le terme. Vous vous affligez, leur disait-il, mais, si vous m'aimez, réjouissez-vous; car je m'en vais à mon Père; et mon Père est bien plus grand que moi. Comme s'il leur eût dit : Ou vous n'êtes guère instruits de mes véritables intérêts, ou vous en êtes peu touchés. Ne savez-vous pas que mon Père est la source de tout bien, et que ce qu'on trouve en lui passe tous les biens visibles, et est au-dessus de toutes les grandeurs et de toutes les joies du siècle? Or c'est à ce Père que je retourne : *Si diligeretis me, gauderetis utique, quia vado ad Patrem, quia Pater major me est.* (*Joan.*, XIV.)

De là, enfin, cette profonde extase où les apôtres tombent eux-mêmes au moment qu'ils sont témoins de sa gloire, spectacle qui les saisit, qui les ravit. Ils connaissent plus sensiblement ce qu'ils avaient ignoré jusque-là, ou du moins ce qu'ils n'avaient jamais bien connu; quelle est leur destinée, et ce qui les attend; et dès qu'ils la connaissent, qu'ils voient leur Maître, tout resplendissant de lumière, percer les cieux, quels sentiments tout à coup les animent! Qu'une nuée le dérobe à leurs yeux, il n'importe; c'est assez de l'avoir vu pour ne pouvoir plus s'occuper que du ciel, ni aspirer que vers le ciel où il a emporté avec lui tous leurs désirs. Qu'un monde entier se présentât devant eux et leur offrît ce qu'il y a de plus engageant et de plus brillant, le daigneraient-ils regarder? y voudraient-ils penser? tarderaient-ils un instant, et balanceraient-ils à y renoncer? La terre, cette vallée de larmes et cette région des morts, n'est plus pour eux qu'une terre étrangère; et ils oublient, ce semble, qu'il y ait un autre monde que cette terre des vivants qui leur est ouverte : *Cumque intuerentur in cœlum euntem illum.* (*Act.*, I.)

Telle est désormais l'invariable et habituelle disposition de leur cœur; et je n'en suis point surpris, puisque ce bonheur dont ils ne s'étaient formé jusque-là qu'une image très-imparfaite, ils commencent à l'envisager comme leur béatitude par excellence. Mais, ce qu'il y a de bien surprenant, chrétiens, et ce que nous ne pouvons trop d'abord nous reprocher à nous-mêmes, le voici : c'est que la même gloire qui nous est réservée ne fasse pas sur nous la même impression, ou plutôt qu'elle ne fasse sur nos esprits nulle impression. Il est vrai, nous ne sommes pas comme les apôtres spectateurs du triomphe de Jésus-Christ; mais nous avons comme eux la parole de Jésus-Christ; il nous a dit comme à eux, je vais vous préparer la place : il nous a fait entendre aussi bien qu'à eux qu'il nous destinait le même royaume; et cette parole divine et immuable est encore pour nous, j'ose le dire, un gage plus certain que tout ce qu'ils voient, et un garant plus infaillible des grandes prétentions que la foi nous donne. Or qu'avec des espérances si relevées et si assurées nous vivions, à l'égard du plus excellent de tous les biens, dans une indifférence que rien ne touche, et, si je puis m'exprimer de la sorte, dans une stupide insensibilité; que notre trésor étant dans le ciel (et quel trésor!), notre cœur demeure toujours sur la terre, s'attache opiniâtrément à la terre, ne se porte qu'aux vains avantages de la terre, c'est, je le répète, ce qui fait tout ensemble et mon étonnement et ma douleur; d'autant plus que cette indépendance si déplorable, et en quelque manière si inconcevable, est néanmoins plus générale. Dites-moi où elle n'est pas répandue? dans le monde et hors du monde, dans l'éclat du grand jour et jusque dans la plus sombre obscurité de la retraite, partout et en quel état que ce puisse être, nous tenons toujours à la terre par quelque endroit, et souvent y tenons-nous par mille endroits : ou, si peut-être nous nous élevons quelquefois plus haut, toujours par le poids de notre nature corrompue, nous retombons vers la terre, et nous nous y arrêtons, pourquoi? parce que, possédés des biens de la terre, nous nous laissons préoccuper de cette damnable erreur, qu'ils peuvent nous établir dans une vraie et parfaite félicité. J'en appelle à vous-mêmes, et je ne veux que votre témoignage. Etre riche sur la terre, être distingué sur la terre, goûter toutes les douceurs et tous les plaisirs de la terre (reconnaissez-le de bonne foi, et ne démentez point les épreuves secrètes et continuelles que vous en faites), voilà le sujet de toutes nos réflexions, et à quoi nous donnons toute notre estime : voilà ce que nous regardons d'un œil jaloux, d'un œil de concupiscence et d'envie. A la vue de ce faste mondain qu'étalent à nos yeux les opulents et les puissants du siècle, que sentons-nous au fond de l'âme? je ne sais quelle pointe qui nous pique, je ne sais quel regret qui nous presse. Qu'ils sont heureux, disons-nous! *Beatum dixerunt populum.* (*Psal.*, CXLIII.)

C'est ce que disaient les Juifs : et ce que disaient les Juifs, c'est de quoi gémissait le Prophète royal, et de quoi nous avons bien lieu de gémir nous-mêmes. Ils ont appelé ce peuple heureux, et quel peuple? ce peuple à qui tout succède dans la vie; ce peuple dont les filles sont ornées comme

des temples et parées comme des autels, ce peuple dont les enfants, comme de jeunes plantes, croissent en plein soleil, s'avancent et fleurissent ; ce peuple dont les troupeaux engraissés, les campagnes toujours fertiles, rapportent au centuple, et dont les greniers, par là même, regorgent de provisions : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.* C'était à cela que les Juifs charnels et grossiers bornaient la béatitude; c'étaient là leurs sentiments : et ne sont-ce pas les nôtres ? ne sont-ce pas ceux de tout ce qu'il y a d'âmes intéressées, d'âmes ambitieuses, d'âmes sensuelles et voluptueuses qui, dans l'aveuglement où les plongent leurs différentes passions, ne comprennent point de bonheur plus à désirer, ou qu'une ample et abondante fortune, ou qu'un degré éminent d'autorité et d'élévation, ou qu'une vie de plaisir et toute animale? Ne sont-ce pas ceux que l'on se communique les uns aux autres, et qui par la plus prompte et la plus funeste contagion deviennent comme les maximes fondamentales de la société ? Ne sont-ce pas ceux dont on prévient de jeunes personnes, dont on les nourrit, leur faisant voir de loin, et dès les premières années, cette félicité prétendue comme le but de la carrière qu'elles ont à fournir; car, c'est ainsi qu'on se la propose : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt.*

Mais, quoi que vous en puissiez penser, mes frères, et de quelque manière que vous puissiez vous en expliquer, pour moi je vous réponds et je vous dis : fussiez-vous comblés des biens de la terre, fussiez-vous de tous les riches de la terre les plus opulents, de tous les grands de la terre les plus honorés et les plus grands, jamais au milieu de tout cela, ni en tout cela, vous ne trouverez le véritable bonheur : et j'en donne, après saint Augustin, la raison : ne la perdez pas. Elle doit être d'autant plus convaincante pour vous, qu'elle se découvre tous les jours plus sensiblement à vous, et même malgré vous. C'est que par une seconde prérogative, ce souverain bien, ce bien si excellent, qui dans le ciel peut nous rendre parfaitement heureux, est de plus un bien unique et tellement nécessaire, que nul bien, hors celui-là, ne nous peut rendre parfaitement heureux. Autre point qui demande une attention toute nouvelle, et que je trouve encore appuyé sur notre mystère.

Car, dans cette ascension de Jésus-Christ, et ce retour au ciel, une chose me paraît remarquable, et vous le doit paraître comme à moi : c'est la circonstance du temps. C'était le temps pour ce Dieu ressuscité et glorieusement sorti du tombeau, de réparer aux yeux du public tous les outrages qu'il avait reçus et tous les maux qu'il avait endurés. C'était le temps de se montrer au monde, et de confondre par sa présence ses ennemis, de se faire obéir, adorer parmi les hommes, d'y exercer son empire, et de goûter dans l'éclat et dans un pouvoir absolu tous les fruits de sa victoire; mais de tout ce lustre et de toute cette grandeur du monde, rien qui le touche, parce qu'il n'y a rien qu'il estime assez pour s'y arrêter, ni rien qui puisse répondre à son attente. Quand il a fallu souffrir, il a quitté le sein de son Père et il est venu dans le monde, parce que le monde est le lieu des souffrances et de la peine : *Exivi a Patre, et veni in mundum.* (*Joan.*, XVI.) Mais quand après les peines et les souffrances il faut reprendre l'heureux état de la béatitude, il quitte le monde et rentre dans le sein de son Père, parce que c'est là, et là seulement qu'est le solide repos, et qu'il ne se rencontre nulle part ailleurs : *Iterum relinquo mundum et vado ad Patrem.* (*Ibid*). Grande instruction pour vous, chrétiens; mais en même temps sujet de la plus juste condamnation contre vous. Que ne puis-je vous le représenter dans toute sa force ! appliquez-vous.

Et en effet, si la vie présente, ou si le monde dans la vie présente avait en quelque sorte de quoi nous dédommager; peut-être serions-nous moins condamnables lorsque nous nous occupons si peu de l'éternel bonheur que nous offre l'avenir : mais n'ai-je pas bien droit de vous dire ce que dit le Sauveur des hommes à ses disciples, dans le dernier entretien qu'il eut avec eux, et dans le reproche qu'il leur fit de leur incrédulité et de la dureté de leur cœur ? *O stulti, et tardi corde !* (*Luc.*, XXIV.) Insensés que nous sommes, quel charme nous aveugle, et quel enchantement nous séduit? Tout nous parle, et nous refusons d'entendre une voix salutaire qui ne cesse point de nous avertir, qu'il n'y a nul établissement à faire dans le monde; que l'on n'y peut compter sur rien, et par conséquent que vos vues doivent être plus élevées. Car qu'est-ce que le monde, et quelle leçon pour nous que toutes les scènes du monde ? Aujourd'hui l'homme est dans l'éclat, et demain il ne paraît plus : aujourd'hui sur le trône il domine en paix, et demain il en est renversé : décadences, ruines de familles, pertes de biens, maladies, morts subites ; est-il des caractères plus marqués? et Dieu pouvait-il mieux nous faire connaître que ce monde n'est qu'une figure qui passe, et que notre cœur ne doit point s'attacher à des biens fragiles et périssables ? *O stulti et tardi corde !* Oui, tout nous parle ; et, pour bien apprendre que rien de mortel ne peut remplir une âme immortelle comme la nôtre, ne sortons point hors de nous-mêmes. Pourquoi ces inquiétudes naturelles de l'homme qui désire tout, et que tout ennuie? pourquoi ces tours et retours de son cœur, qui court sans cesse d'objet en objet, toujours cherchant où se reposer, et jamais ne trouvant que du dégoût et du travail ? d'où arrive-t-il (et ne le sentons-nous pas tous les jours ? ne sommes-nous pas les premiers à en convenir?), d'où arrive-t-il que dans chaque état, dans chaque profession, riches et pauvres, jeunes et âgés, grands et petits, rois et sujets, personne, je dis personne, dans les désirs humains où

l'on se laisse aller, et que l'on voudrait contenter, ne goûte une pleine satisfaction; qu'il n'en est point qui n'ait son amertume et son chagrin particulier; que toujours on trouve à redire à ce qu'on a; que toujours on aspire à ce qu'on n'a pas; et que, dans ces divers circuits, à force de chercher une situation qui nous accommode, on ne fait que se fatiguer davantage et se tourmenter. Pénétrons ce mystère, chrétiens, il nous est important de l'approfondir. Or c'est là, mon Dieu, que j'admire tout ensemble, et les adorables secrets de votre sagesse, et les soins paternels de votre miséricorde. Ce n'était point assez de nous avoir créés, et de ne nous avoir créés que pour vous. Ce n'était point assez de nous avoir constitués héritiers légitimes et adoptifs de votre royaume, vous voulez encore sur cela même nous réveiller du profond assoupissement où nous demeurons endormis; vous voulez malgré nous, nous faire sentir l'heureuse nécessité où nous sommes de nous tourner vers vous, et d'attendre dans l'exécution de vos promesses le seul bien qui peut combler nos vœux; et pour cela, mes frères, que fait Dieu? ô Providence, à n'en juger que par les dehors, la plus rigoureuse, mais réellement et dans le fond, la plus favorable et la plus aimable! que fait Dieu? Il sème tous les chemins d'épines; il nous les rend tous, selon la parole du prophète, difficiles et raboteux: *Conclusit vias meas lapidibus quadris* (*Thren.* III); il trouble nos desseins, il déconcerte nos projets: *Semitas meas subvertit.* (*Ibid*). Il ne permet pas que nous trouvions sur la terre un repos qui nous pourrait tromper: l'un souffre dans la pauvreté et le besoin; l'autre languit dans une longue infirmité: celui-là voit tout à coup échouer sa fortune; celui-ci reçoit un affront qui le couvre de confusion: chacun a ses disgrâces, ses traverses à essuyer: *Circumdedit me felle, et labore.* (*Ibid.*) Combien de fois l'avons-nous dit nous-mêmes; et n'est-ce pas ce qui nous rend plus coupables? combien de fois le disons-nous à certains jours et en certaines conjonctures, où le sentiment est plus douloureux, et le dégoût plus amer: qu'il n'y a point pour nous en ce monde de bonheur à prétendre. Nous le disons; mais qui le croirait, et quelle insoutenable contradiction? Tandis que la bouche le dit, ou que l'esprit même le pense, le cœur néanmoins ne perd rien de sa vivacité pour tout ce qui flatte les sens, et tout ce qui allume la convoitise.

Car voici le dernier degré de l'aveuglement, et le comble du désordre: concevez-le bien. C'est que ce bonheur après lequel nous soupirons, ne se trouvant point en tout ce que nous apercevons autour de nous, parce qu'en effet il n'y est pas, nous refusons de le chercher où il est. C'est que rebutés mille fois du monde, que nous épanchant à toute occasion en plaintes et en murmures contre le monde, malgré toutes nos plaintes et tous nos murmures, nous en voulons toujours revenir au monde et aux engagements du monde; parce que nous ne croyons pas pouvoir être autrement heureux. Le dirai-je, et n'est-il pas vrai; c'est qu'accablés des misères du monde, et que ne voyant rien dans le monde qui ne dût nous en détacher, à peine toutefois y en a-t-il quelques-uns, qui, par la plus monstrueuse infidélité, ne renonçassent volontairement, et sans regret à tous leurs droits sur l'héritage du ciel, pour obtenir de vivre toujours en ce monde, et d'y fixer éternellement leur sort. De là, moins le monde nous favorise, plus il semble que nous en devenions esclaves et idolâtres. On s'agite, on se dissipe, on s'étourdit. Si l'on ne se sent pas encore dans cette disposition tranquille où l'on voudrait s'établir, on s'en prend, non point à la qualité des biens, où on la fait consister, mais à leur quantité. On se persuade qu'on n'en a point assez, et que c'est ce qui rend notre bonheur imparfait. On travaille donc à accumuler, à élever montagnes sur montagnes. Est-on content? non: mais on se figure que ce sera quand on jouira d'un tel avantage, quand on tiendra tel rang, quand on se verra revêtu de telle dignité. Là-dessus nouveaux mouvements: on roule idées sur idées, et toujours sans fruit, parce qu'on ne se porte pas vers le seul bien qui peut nous donner le calme, et rassasier la faim qui nous dévore. Malheur donc, s'écrie saint Augustin, à cette âme audacieuse, qui veut sans vous, Seigneur, et hors de vous, se faire une béatitude imaginaire: *Væ animæ audaci!* Mais en deux mots, poursuit le même saint docteur, (et que ces deux paroles sont énergiques et substantielles, qu'elles renferment un grand sens !) le voulons-nous trouver ce repos que nous avons si longtemps et toujours inutilement cherché? Sans tant de fatigues, ni tant de tours et de retours, en voici le moyen prompt et facile: *Ibi sit mens, et hic erit requies.* Que notre esprit soit au ciel, que notre cœur y soit; et sur la terre, nous aurons la paix. Vous me demandez comment? et il est aisé de vous l'apprendre. Parce que chaque chose trouve son repos dans sa fin, et ne le trouve que là: or notre fin, c'est le ciel, ou plutôt c'est Dieu même dans le ciel. Parce qu'un saint désir du ciel, qu'une vue fréquente du ciel, nous mettra, par une indépendance chrétienne, au-dessus de tous les événements de la vie, et de tout ce qui en peut troubler la douceur. Parce qu'alors, quoi qu'il arrive, et en quelque état que nous soyons, nous dirons comme saint Paul: *Non habemus hic permanentem civitatem, sed futuram inquirimus* (*Hebr.*, XIII): nous n'avons point ici de demeure stable, mais nous en espérons une autre: et que nous importe de quelle manière vont les choses en ce lieu de passage, pourvu que nous puissions atteindre au terme où nous sommes appelés? Nous le dirons; et ce sentiment, avec l'onction que Dieu y attache, au milieu de toutes les agitations du monde, de toutes les vicissitudes et de tous les changements, nous maintiendra dans la liberté la plus paisible

et la plus assurée. Ah! mon âme, (c'est la conclusion du Prophète royal, et ce que nous devons conclure avec lui,) tournez-vous enfin, mon âme, vers le centre de votre repos : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* (*Psal.*, CXIV.) Assez et trop longtemps de trompeuses vanités vous jouent. Votre erreur est trop grossière, pour ne la pas remarquer; et elle vous est trop dommageable pour n'en vouloir pas sortir : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* Soyons heureux ; nous ne sommes faits que pour l'être, et que pour l'être parfaitement. Mais puisque nous ne pouvons espérer de le devenir, là où nul homme avant nous ne l'a été, où nul homme comme nous ne l'est, où nul homme après nous ne le sera, prenons des idées plus relevées et plus proportionnées à notre vocation : *Convertere, anima mea, in requiem tuam.* S'il y a dans le temps une béatitude anticipée, ce ne peut être que celle d'un chrétien, qui se nourrit par la foi de la pensée, du désir de l'éternité.

C'était, dès le temps de la loi ancienne, la béatitude de ces solitaires, dont l'Apôtre nous a fait une si belle peinture; de ces hommes dont le monde n'était pas digne, qui, retirés sur les montagnes et cachés dans les déserts, n'avaient point d'autres entretiens que de contempler les beautés de leur céleste patrie, n'en perdant jamais le souvenir, en faisant l'unique sujet de leur joie, et se disant sans cesse les uns aux autres qu'ils n'étaient sur la terre que des voyageurs. Ça été dans la loi nouvelle la béatitude de tant de saints animés du même esprit : et c'est encore celle de tout ce qu'il y a eu dans le cloître, ou dans le siècle, d'âmes saintes et remplies de vrais sentiments de la religion. Non pas au reste que ce soit assez d'un désir oisif et stérile; mais, comme il doit être vif et ardent dans l'affection, *ascendamus affectu*, j'ajoute qu'il doit être efficace, et pratique dans l'action, *ascendamus et profectu :* c'est la second partie.

SECONDE PARTIE.

Désirer une fin, c'est y vouloir parvenir. Le vouloir et le vouloir bien, c'est en prendre les moyens. Le moyen nécessaire, le moyen unique pour arriver à l'éternité bienheureuse, c'est le travail, c'est l'action. Par conséquent le désir du ciel, quoiqu'ardent et vif dans le sentiment, ne suffit pas, si ce n'est encore un désir efficace et agissant dans la pratique. La conséquence est incontestable; et voilà ce que l'Apôtre a voulu nous faire entendre, lorsqu'en vue de la triomphante Ascension de Jésus-Christ, il ne nous dit pas seulement que nous ne devons plus avoir de goût que pour le ciel, en quoi consiste le sentiment et l'affection du désir : *quæ sursum sunt sapite* (*Coloss.*, III) : mais il ajoute que nous ne devons plus chercher que le ciel; en quoi consiste l'efficace et l'action : *quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens.* (*Ibid.*) Car chercher, selon le langage de l'Evangile, c'est agir, c'est travailler, c'est s'exercer dans toutes les vertus chrétiennes, et s'en faire autant de degrés pour monter après Jésus-Christ, et pour être admis dans son royaume. Sur quoi j'avance deux propositions, savoir, que sans le mérite, et le mérite de l'action, le désir est inutile; et que sans le mérite, et le mérite de l'action, le désir même, selon que je dois l'expliquer, devient, ou peut devenir quelquefois nuisible. Désir inutile, parce que ce n'est point au seul désir que le ciel a été promis, comme jamais ce ne fut au désir, et au seul désir qu'il fut donné. Désir même en quelque sorte nuisible, parce qu'il sert d'un amusement frivole, et qu'il se change en une dangereuse illusion : désir inutile, c'est ce que nous apprend dans ce mystère l'exemple de Jésus-Christ : désir même quelquefois nuisible, c'est ce que nous apprend dans ce même mystère l'exemple des apôtres. Tirons de ces deux pensées toute l'édification qu'elles sont capables de produire dans nos cœurs.

Je pourrais dire d'abord, désir chimérique et faux, puisque de lui-même un vrai désir en se portant vers son terme, se porte par une suite immanquable à tout ce qui peut y conduire; mais, que ce soit un désir réel et véritable, je prétends que pour cela nous n'en devons pas plus attendre, et que, si c'est de notre part un désir sans action, ce ne doit être de la part de Dieu qu'un désir sans récompense. Car il ne faut point nous tromper, mes frères, et quelque idée que nous ayons pu concevoir de la miséricorde et de la libéralité de notre Dieu, ce n'est ni au poids de nos désirs, ni au poids de nos paroles, mais au poids de nos œuvres que notre gloire doit être mesurée. Je sais, et l'expérience ne le fait que trop voir, que les plus distingués dans le monde ne sont pas toujours les plus dignes de l'être; et souvent la plus éclatante fortune est plutôt le fruit, ou d'une intrigue menée avec art, ou d'une prédilection dans le maître adroitement ménagée, qu'elle n'est pas dans le sujet le prix d'une solide vertu. Mais, à l'égard de Dieu, et du souverain bonheur que Dieu nous prépare, point de ces préférences aveugles et arbitraires, point de ces faveurs obtenues et surprises par artifice, par sollicitations, par brigues. On ne parvient à la glorieuse immortalité qu'en la méritant, et on ne la mérite qu'en agissant ; c'est-à-dire qu'on ne la mérite que par une vigilance exacte, que par une assiduité laborieuse, que par une persévérance infatigable, que par une vie pure et réglée, pénitente et mortifiée ; en un mot, que par tout ce qui fait ce mérite de l'action indispensablement requis pour sanctifier notre désir, et pour le rendre utile et salutaire.

Tout l'Evangile est plein de cette importante vérité, et c'est une de ses maximes fondamentales. Mais de toutes les preuves, la plus convaincante et la plus touchante, c'est Jésus-Christ même et son exemple. Souffrez que je fasse aujourd'hui parmi vous, ce que fit ce Dieu Sauveur au milieu de ses disciples, les instruisant pour la dernière fois, et sur le point de se séparer d'eux. Il

leur expliqua les saintes Écritures ; surtout il leur donna l'intelligence de ce grand oracle qui le regardait lui-même, et que les prophètes depuis tant de siècles avaient prononcé, qu'il fallait que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire : *Quoniam sic oportebat pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* (*Luc.*, XXIV.) Oracle, remarque saint Grégoire Pape, auquel il voulut spécialement s'attacher dans cet adieu où il leur déclarait ses derniers sentiments, afin qu'ils en comprissent mieux la conséquence, et qu'il leur demeurât plus profondément gravé dans le cœur. Puissions-nous l'imprimer vivement nous-mêmes dans notre souvenir, et l'avoir toujours présent pour le consulter et nous y conformer.

Or, chrétiens, cet oracle, nous le pouvons considérer ou en lui-même, et dans une pure spéculation, ou dans la pratique et l'exécution. En lui-même, comme une loi établie par Jésus-Christ; dans la pratique, comme une loi fidèlement observée et accomplie par Jésus-Christ : mais, en quelque sens qu'il soit entendu, je dis que nous y trouvons une conviction sans réplique contre nous, si nous refusons de suivre les vestiges de ce Dieu glorifié, et de marcher dans la même route que lui, pour parvenir à la même félicité. Car, prenez garde, ce n'était pas seulement un conseil, c'était un ordre de la divine Sagesse, et l'un de ses décrets éternels, *quoniam sic oportebat.* Et cet ordre, qui regarde-t-il? le Fils même de Dieu, le Christ, *Christum* Et cet ordre, si exprès et si sévère, à quoi l'engageait-il? à subir toutes les fatigues, et toutes les humiliations d'une pénible et dure mission, *pati.* Mais cela, pourquoi? afin qu'il fût par là en état lui-même d'entrer dans la gloire, *et ita intrare in gloriam.* Et dans quelle gloire? dans sa gloire propre, dans une gloire qui lui appartenait déjà par un droit inaliénable, et comme son héritage, *in gloriam suam.*

C'est ainsi, dis-je, qu'il l'a fallu, et qu'il l'a fallu pour Jésus-Christ même, et c'est ainsi que Jésus-Christ l'a fait. Il monte au plus haut des cieux; mais, dit l'Apôtre, c'est après être descendu dans les plus profonds abîmes de la terre. Il va s'asseoir à la droite de Dieu; mais, poursuit le docteur des nations, c'est après s'être non-seulement abaissé, mais anéanti parmi les hommes. Il va goûter les douceurs du repos; mais, comme il le témoigne lui-même, c'est après avoir consommé l'ouvrage qui lui avait été confié. Il va triompher; mais c'est après avoir combattu, et combattu jusqu'à la mort. Au milieu même de son triomphe, il porte encore les cicatrices de ses blessures, et il nous les montre, ou pour relever notre courage, ou pour confondre notre lâcheté.

Je dis, pour relever notre courage, ou pour confondre notre lâcheté. Car sur cela, si je suis chrétien, et si je raisonne en chrétien, voici les leçons que je me fais à moi-même. Il le fallait pour le Dieu que je sers, et il l'a fait; ne le faut-il pas pour moi, et quel prétexte peut me dispenser de le faire? Il fallait qu'il agît : qu'il souffrît, et il s'y est soumis ; est-ce pour me laisser dans une oisiveté paresseuse et molle, sans rien entreprendre, ni rien supporter. Il ne devait point autrement entrer dans la gloire; y suis-je appelé à des conditions moins rigoureuses, et ne me coûtera-t-elle qu'un simple désir, après qu'elle lui a coûté son sang et sa vie? C'était sa gloire, et elle n'est pas à moi; me doit-elle être libéralement donnée, lorsqu'elle lui est si chèrement vendue? *Quoniam sic oportebat pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.*

De là même, écoutez, chrétiens, comment je tire l'éclaircissement pratique de cette grande question, sur laquelle on a tant formé de contestations dans le christianisme, et sur quoi l'on forme tous les jours tant de difficultés, qui souvent n'aboutissent qu'à nous jeter dans la défiance et dans le trouble. On voudrait pénétrer dans les conseils de Dieu, et savoir si l'on est prédestiné; c'est-à-dire, qu'on voudrait savoir si l'on sera du nombre de ces élus que Jésus-Christ doit placer à sa droite, et recevoir dans le ciel comme son troupeau choisi et bien-aimé. Point tant de raisonnement, mon cher auditeur, point tant de subtilités et de réflexions. En peu de paroles, voici, par rapport à vous, la décision la plus courte, et j'ose dire la plus infaillible. Voici pour une âme chrétienne, sur cet article, toute la science et la règle de toute sa conduite : *Inspice et fac secundum exemplar quod tibi monstratum est.* (*Exod.*, XXV.) Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux : cela suffit; mais sans cela rien ne suffit. Car c'est une loi, dit l'Apôtre, et une loi tellement indispensable, qu'il n'y a nulle excuse qui puisse nous en exempter : une loi tellement générale, qu'il n'y a nulle exception ni de qualités, ni de rangs, qui nous puisse distinguer; une loi tellement raisonnable, qu'il n'y a rien que nous y puissions justement opposer ; enfin une loi de Dieu, que nous ne serons prédestinés, comme son Fils, qu'en portant les caractères de son Fils. Ainsi le gage certain, mais en même temps, le gage nécessaire de notre éternelle prédestination, c'est de suivre ce Fils de Dieu notre chef, de nous conformer à ce Fils de Dieu notre modèle, d'être par une sainte ressemblance les images vivantes de ce Fils de Dieu. *Quos præscivit, et prædestinavit conformes fieri imagini Filii sui.* (*Rom.*, VIII.)

Or comparez, chrétiens, examinez : à quoi reconnaissez-vous ses traits dans vos vues, dans vos sentiments, dans toute la suite et tout le plan de vos actions? en quoi lui ressemblez-vous? Je ne demande pas si vous ressemblez à ce Fils de Dieu couronné de gloire ; c'est là le terme, c'est la fin de notre prédestination, et non la voie ni le moyen. Mais, je demande en quoi vous ressemblez à ce Fils de Dieu humilié sur la terre et profondément abaissé; à ce Fils de Dieu pauvre et volontairement dépouillé de tout; au Fils de Dieu ennemi du monde et

de toutes ses pompes, ennemi de la chair et de toutes ses cupidités; à ce Fils de Dieu patient et souffrant, mourant sur la croix. Je vous le demande encore une fois, mes frères, et la chose mérite bien votre attention, puisqu'il s'agit d'une éternité bienheureuse : en quoi lui ressemblez-vous; et en quoi lui voulez-vous ressembler? De lui ressembler dans sa gloire, nous le voulons assez; et quel homme si insensé pourrait ne le pas vouloir! mais de lui ressembler dans tous les états où il s'est réduit pour mériter cette gloire; mais de lui ressembler selon nos forces, et soutenus de sa grâce, dans un plein accomplissement de toutes les volontés de son Père; mais de lui ressembler dans les mêmes œuvres, dans les mêmes vertus, dans la même pratique des observances les plus sévères de sa morale; mais de l'imiter et de lui ressembler en tout ce qu'il a été pour nous, et pour notre exemple, vous ne le savez que trop, mes chers auditeurs; voilà, tout chrétiens, et tout prétendants que nous sommes au même héritage que cet homme-Dieu, à quoi notre faiblesse ne peut se résoudre : voilà sur quoi nous nous révoltons, sur quoi nous imaginons tant de prétextes pour nous en dispenser, ou tant de ménagements pour nous épargner. Mais voilà toutefois où il en faut absolument revenir : et, de quelque espérance que vous puissiez d'ailleurs vous flatter, jamais hors de là vous n aurez qu'une confiance vaine et présomptueuse.

Dis-je rien qui ne soit pleinement vérifié dans ce mystère, et puis-je omettre une de ces circonstances les plus marquées et les plus propres à confirmer le point que je traite? Il conduit avec lui, ce Dieu triomphant, une troupe comme lui victorieuse et triomphante : après de longues révolutions de siècles, il remplit leurs vœux; et pour la première fois il les introduit dans cette terre de conquête, qui jusque-là leur avait été fermée : *Ascendens in altum, captivam duxit captivitatem.* (*Ephes.*, IV.) Mais cette troupe sainte qui la compose, sont-ce des âmes timides et lentes? sont-ce des mondains amateurs d'eux-mêmes, qui jamais n'aient rien fait pour Dieu, ni rien sacrifié à Dieu? peut-être pourrez-vous espérer alors : mais voici bien de quoi renverser une si injuste prétention, et jusque dans ce mystère de réjouissance et de gloire, de quoi vous faire trembler. Car ces heureux prédestinés que nous voyons monter avec Jésus-Christ leur libérateur et le nôtre, et que nous regardons comme les prémices des élus, qui sont-ils? ah! chrétiens, demandez-le à saint Paul, ou plutôt, consultez sur cela toutes les Ecritures, et vous verrez combien ces patriarches, ces prophètes, ces justes de l'ancienne loi, imitateurs de Jésus-Christ, avant même que Jésus-Christ eût paru au monde, ont pratiqué de pieux exercices et d'austérités, ont abandonné de fortunes et de grandeurs, ont éprouvé de misères et d'afflictions, de bannissements et d'exils, de persécutions et de tourments. C'est à ces caractères, à ce renoncement, à ces sacrifices, à ce mépris des choses humaines, à cette constance, à ce zèle, à cette activité, à cette ferveur que je reconnais les amis de Dieu, et les héritiers de son royaume. Nuls autres titres recevables que ceux-là. Si donc rentrant en moi-même, et me faisant de bonne foi justice à moi-même, je n'y trouve aucun de ces titres, qui seuls donnent droit aux promesses de Dieu et à ses récompenses : si je ne sais, ou si je ne veux pour cela, ni sacrifier rien, ni renoncer à rien, ni me gêner en rien : si ma vie se réduit, ou à me décharger de tout soin, ou à n'avoir que des soins tout profanes : si, dès qu'il s'agit des devoirs du christianisme, le moindre exercice me coûte, le moindre obstacle m'arrête, le moindre effort m'étonne et me rebute; ce ne sont point là les traits de cet homme céleste dont a parlé le Docteur des gentils, et sur qui nous devons nous former. Que dis-je? ce sont des caractères tout opposés; et, par une suite indubitable, dès que je ne suis pas marqué de son sceau, sa gloire, malgré tous mes désirs, ne peut plus être pour moi. *Quoniam sic oportebat pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.* Allons plus avant, et ajoutons, non-seulement désir inutile sans le mérite, et le mérite de l'action; mais, désir trompeur, et par là même, désir quelquefois nuisible, puisqu'il nous sert d'un amusement frivole, et qu'il se change en une dangereuse illusion. C'est, suivant toujours notre mystère, ce que doit nous apprendre, non plus l'exemple de Jésus-Christ, mais l'exemple des apôtres.

Quelle fut l'illusion où semblèrent donner les apôtres, après avoir vu la gloire et le triomphe de leur Maître? Pleins de cette idée, ils se tenaient sur la montagne dans une douce, mais stérile contemplation. Leurs esprits étaient abîmés dans le Seigneur, leurs cœurs étaient sensiblement touchés; mais cependant leurs langues demeuraient muettes, et leurs mains oisives. Or ce n'était point là ce que Dieu demandait d'eux et de leur zèle : car ce n'était point s'acquitter de leur ministère, ni remplir leurs fonctions apostoliques : ce n'était point exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de parcourir toute la terre, et d'y porter l'Evangile de Jésus-Christ. Peinture bien naturelle de la prétendue piété du siècle, et de la plus spécieuse de toutes les erreurs à l'égard de cette couronne immortelle, qui, selon l'expression figurée de l'Apôtre, doit être le prix de nos combats et le terme de notre course. Que veux-je dire, et de qui veux-je parler? Je parle de ces âmes, même chrétiennes du reste et vertueuses, mais dont tout le mérite auprès de Dieu se borne à des sentiments : et qu'y a-t-il en effet de plus commun, que de se laisser vainement amuser de certaines vues, et de certains désirs, sans y rien joindre de toutes les œuvres qui doivent les accompagner et les seconder? Faisons-nous encore mieux entendre, et profitez de cette morale.

Ainsi, l'on pense en avoir beaucoup fait.

quand, au pied d'un oratoire, et dans une méditation, au souvenir de l'éternité et des saintes douceurs qu'elle nous promet, on a senti je ne sais quel attrait au fond de l'âme, et qu'on s'est écrié comme David : *O Seigneur, que votre maison est belle! ô jour bienheureux qui ne devez jamais finir, quand commencerez-vous à luire sur moi?* Quand sera-ce, mon Dieu, et quand viendra le moment où je goûterai dans votre sein les délices inestimables que vous réservez à vos saints ? On croit être dans le chemin du ciel, et dans le plus droit chemin, quand, détrompé du monde plutôt en philosophe qu'en chrétien, on a conçu certain dégoût des choses de la vie, et qu'on s'en est expliqué en certains termes. Qu'est-ce que ceci ? quelles bagatelles et quels fantômes ! il y faut renoncer, et n'aspirer plus qu'aux biens invisibles. Langage qui dit beaucoup en apparence, mais qui dans le fond ne dit rien. On se sait bon gré de ces discours ordinaires et tant rebattus sur la fausseté du monde et ses perfidies, sur le bonheur de ceux qui ne se confient qu'en Dieu et en ses promesses, sur la sagesse de l'Evangile qui consiste à amasser des richesses spirituelles et immortelles : voilà le bon parti, dit-on; et il n'y en a point d'autres à prendre que celui-là. On le répète dans toutes les manières; mais ce sont des manières de parler, et rien de plus. On se persuade avoir fait un grand progrès, quand, dans une retraite, ou forcée, ou de nécessité ; ou volontaire, mais de tempérament et d'humeur, on s'est éloigné du bruit et de la multitude pour être plus à soi, et, à ce qu'il paraît, plus à Dieu : il semble qu'on n'ait plus de vues que pour une autre vie, plus de prétentions que pour un autre monde. Mais en est-on plus laborieux? en est-on plus détaché de soi-même ? en est-on plus ennemi de ses aises et de ses commodités? à quoi se réduisent dans la pratique ces vues si sublimes, et ces désirs si purs ? souvent à une pieuse indolence. On s'y repose tranquillement, on s'y autorise, et l'on s'y nourrit : moins de faste au dehors, moins d'éclat; mais d'ailleurs retours continuels sur sa personne pour la choyer en tout, et ne lui rien refuser. Au milieu de ce repos on attend paisiblement les récompenses divines : et cela s'appelle ne plus vivre que pour le ciel. Ah! Seigneur, si c'est à de telles conditions que votre gloire est donnée, comment est-il vrai qu'elle doit coûter tant de violences et tant de victoires. C'est donc pour retirer les apôtres de cette trompeuse inaction, que deux anges de la part de Dieu les renvoient aux exercices et aux soins de leur apostolat. *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?* (*Act.*, I.) Hommes de Galilée, que faites-vous là, et est-ce là ce qui vous est ordonné? allez, prêchez à toutes les nations, annoncez-leur ce Maître dont l'image vous est si présente, et dont l'éclat vous a si vivement frappé les yeux. Soumis, humbles, désintéressés, vigilants, patients dans l'adversité, dans le mépris, dans l'indigence, dans les fers, exposez-vous à tout, endurez tout, versez votre sang, perdez la vie : voilà ce qu'il attend de vous, et c'est ainsi que vous pouvez et que vous devez mériter ce que vous attendez de lui. *Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum?*

Je ne puis, mes frères, en finissant ce discours, vous faire moi-même une plus solide leçon : je vous l'adresse à tous. Elle pourra réveiller votre langueur, et vous inspirer un courage tout nouveau. *Quid statis aspicientes in cœlum?* Ames chrétiennes, âmes sorties du sein de Dieu même, et destinées à y retourner, c'est en ce jour que le ciel vous est ouvert, et qu'on vous en assure la possession. Tout ce qui est au-dessous de votre Dieu, est au-dessous de vos espérances. Lui-même, dans son triomphe, il vous marque où vous devez aspirer sans cesse, et porter tous vos pas; lui-même il veut être votre conducteur ; il vous fait entendre sa voix, et il vous propose son exemple : qui vous arrête? qui vous empêche de le suivre ? *quid statis.* Ce n'est point à un bonheur incertain qu'il vous appelle; ce n'est point à un bonheur trop éloigné de vous, ni trop au-dessus de vous; mais à qui tient-il, qu'à vous-mêmes aidés de la grâce, d'y parvenir. Il y a entre les biens du monde et celui-ci cette différence essentielle, que ces biens visibles et terrestres, vous ne pouvez pas tous les acquérir; mais que ce souverain bien, le seul vrai bien, vous pouvez tous si vous le voulez, et autant que vous le voulez, l'obtenir et le posséder. Or, être tous sur la terre en certains états de prospérité, d'autorité, de supériorité, d'affluence et de splendeur, c'est à quoi vous ne pouvez prétendre : mais tous, dans le ciel, vous pouvez être heureux, et parfaitement heureux. Vous le pouvez, dis-je, et vous n'y pensez pas! ou si vous y pensez, vous n'y travaillez pas ! *Quid statis.* Ne dites point que les moyens vous manquent : tout vous y peut servir; pauvres, votre pauvreté; riches, votre abondance ; malades, vos infirmités; sains, vos forces et la santé dont vous jouissez ; toutes les conjonctures, tous les événements; mais, plus que le reste, toutes les souffrances de la vie, ces souffrances répandues dans toutes les conditions, ces souffrances si précieuses à quiconque sait les faire valoir et les sanctifier, mais presque toujours infructueuses par nos murmures et nos révoltes. *Quid statis?* Ne dites point que la voie est étroite; qu'il y a bien des barrières à franchir et bien des difficultés à surmonter. Il y en a, j'en conviens; mais sommes-nous dans un siècle où les difficultés étonnent? la mer a-t-elle assez d'écueils, le naufrage assez d'horreurs, la guerre assez de périls, le cabinet assez d'ennuis, le travail assez de fatigues pour nous arrêter? nous vous voyons faire tous les jours des choses qui passeraient pour des miracles, si l'expérience ne nous y avait pas accoutumés. Hélas! on les fait pour le monde ; on

ne les fait pas pour le ciel. *Quid statis?* Ne dites point qu'il vous faut de puissants secours. Hé! chrétiens, que fait Jésus-Christ à la droite de Dieu, et comment paraît il devant le trône de son Père? Ce chef abandonne-t-il ses membres? Ce Pontife laisse-t-il son Eglise sans assistance? ce médiateur est-il insensible à nos besoins? que n'allons-nous à lui? que ne prions-nous avec lui et par lui? Que ne peut-il point en notre faveur? et, soutenus de cette médiation, que ne pourrons-nous point nous-mêmes, et de quoi ne viendrons-nous point à bout! *Quid statis aspicientes in cœlum.*

Au reste, si nous avons dans le ciel un Médiateur qui agit pour nos intérêts, c'est en même temps un Juge, et un Juge équitable qu'on ne peut tromper ni corrompre. Comme il est monté, les anges nous avertissent qu'il reviendra : *Quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum, ita veniet.* (*Act.*, II.) Or quelle désolation alors pour une âme mondaine qui se trouvera les mains vides à un tribunal où nous serons récompensés, non point des dons que nous aurons reçus de Dieu; mais des œuvres que nous aurons pratiquées pour Dieu? Et, par une règle toute contraire, quelle consolation pour vous, âmes fidèles, lorsqu'enrichies des mérites que vous aurez amassés, vous pourrez, en les offrant à Dieu, lui demander avec confiance son royaume, où nous conduise, etc.

SERMON XLVII.

POUR LA FÊTE DES GRANDEURS DE JÉSUS — SUR JÉSUS-CHRIST.

Verbum caro factum est. (*Joan.*, I.)

Le Verbe s'est fait chair.

En deux mots que de mystères, et entre deux termes si opposés quelle ineffable et incompréhensible alliance! que de gloire, que d'obscurité! que d'élévation, que d'abaissement! que de force, que de faiblesse! un homme Dieu, un Dieu homme : Jésus-Christ, cette adorable personne, le Fils unique du Père dans l'éternité; et dans le temps le fils encore d'une vierge : *Verbum caro factum est.* Sur toutes ces merveilles, chrétiens auditeurs, que viens-je vous dire? Suis-je seulement monté dans cette chaire pour vous faire l'éclatante peinture des grandeurs de Jésus-Christ, et pour taire les infirmités dont il fut revêtu, selon le langage de son Apôtre? Vous ferai-je contempler la Divinité toute seule avec le lustre brillant qui l'environne, et dégagée de l'humanité qui lui sert de voile et qui la couvre? Je prendrais mal l'esprit de cette fête; je ne fournirais pas à votre piété tous les motifs qui la doivent animer, et je donnerais enfin dans une grossière erreur, si je ne croyais pas pouvoir tirer des humiliations mêmes du Verbe fait chair de quoi rehausser son éclat, et relever sa gloire. *Verbum caro factum est.*

C'est donc tout Jésus-Christ que je viens vous représenter; cet assemblage miraculeux de la Divinité et de l'humanité : ces deux paroles l'expriment parfaitement, et nous en donnent une idée complète : nous en expliquons les mystères en détail dans le cours de ces saintes solennités que l'Eglise a instituées en son nom. Tantôt c'est Jésus-Christ naissant, et tantôt Jésus-Christ soumis au couteau de la circoncision : tantôt c'est Jésus-Christ souffrant et mourant, et tantôt Jésus-Christ glorieux et triomphant : tout cela, ce sont autant de vues particulières et séparées, mais que je veux réunir ici sous une vue générale, qui est l'homme Dieu. J'en dis deux choses, sur quoi sont établis nos devoirs les plus essentiels envers lui, et qui partageront ce discours : premièrement, que sa divinité le relève tellement au-dessus de nous, qu'elle en fait le plus digne objet de nos adorations : c'est la première partie : secondement, que son humanité le rapproche aussi tellement de nous, qu'elle en fait le plus sensible objet de notre amour : c'est la seconde partie. Adoration et amour : adoration la plus profonde, que nous devons à cet homme élevé jusqu'à la divinité. Amour le plus ardent que nous devons à ce Dieu descendu jusqu'à l'humanité. *Verbum caro factum est.* Voilà, mes frères, les sentiments que je me propose, ou de vous inspirer, ou de renouveler dans vos cœurs : fasse le ciel que je puisse satisfaire à ce que vous attendez de moi. J'ai besoin, pour parler du Fils, du secours de la mère. Demandons-le en disant à Marie, *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est en Jésus-Christ, disait saint Paul écrivant aux Colossiens, c'est en cet Homme-Dieu, tout homme qu'il est, que réside corporellement toute la plénitude de la divinité : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* (*Coloss.*, II.) Cette plénitude de la divinité dit tout à la fois, et l'essence même de la divinité, et les perfections inséparablement attachées à la divinité; de sorte, ajoute l'Apôtre, que ce n'est point une usurpation ni un attentat contre la gloire du Père qui règne dans le ciel, quand le Fils, qu'il a envoyé aux hommes, se dit égal à lui. *Non rapinam arbitratus est esse se æqualem Deo.* (*Philip.*, II.) Doublement donc égal à Dieu, et d'une égalité d'essence, et d'une égalité de perfection : égalité d'essence, il est Dieu lui-même : égalité de perfection, il possède dans un souverain degré tous les attributs propres de Dieu. Telle est, chrétiens, la première idée que je forme de Jésus-Christ notre maître, et que je veux vous en donner. C'est de là que lui vient cette suprême élévation, où je dis que nous lui devons notre culte et nos plus profonds hommages; et le sujet a sans doute par lui-même de quoi vous rendre attentifs et vous appliquer.

Egalité d'essence; il est Dieu lui-même. Car, si le Verbe s'est fait chair, dit saint Léon, c'est toujours le Verbe. En prenant un être passible et mortel, il n'a point quitté son être divin et incréé; et, comme il est

véritablement et substantiellement homme, il est véritablement et substantiellement Dieu. Ce Père l'avait appris de Jésus-Christ même, témoin dans sa propre cause, comme en toute autre, également irréprochable, soit par la sainteté de sa vie, soit par la sublimité de sa doctrine, soit par l'éclat de ses miracles. Il l'avait appris des apôtres, trompettes vivantes et animées, pour faire retentir cet oracle dans toutes les parties du monde, pour l'annoncer à tous les peuples de la terre. *Tu es Christus Filius Dei vivi.* (*Joan.*, XI.) Il l'avait appris de ces décrets célèbres de l'Eglise, de ces fameux anathèmes lancés contre l'hérésie, et dont il était sur la chaire de saint Pierre le dépositaire. Nous l'avons appris comme lui, et après lui dans les âges suivants; et c'est ainsi que nous l'avons toujours confessé, et que nous le confessons encore. *Tu es Christus Filius Dei vivi.*

Ainsi, reprend saint Léon, à consulter tous les oracles de la loi nouvelle, à consulter même l'ancienne loi et ses figures, tout nous fait connaître que ce Fils de l'homme est tout ensemble Fils de Dieu; comment, et par où? Procession divine, génération éternelle, mission, union substantielle et hypostatique; mystères que je puis bien croire par la foi, mais que je ne puis pénétrer par mes lumières, et beaucoup moins expliquer par mes paroles. Mais, par quelque vertu, et de quelque manière qu'il le soit, il est incontestablement, et essentiellement un avec son Père : le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père : qui connaît le Fils, connaît le Père, et qui connaît le Père, connaît le Fils. L'unité est parfaite : *Ego et Pater unum sumus.* (*Joan.*, X.)

C'est cela même aussi qui donne à Jésus-Christ, je ne dis pas seulement au Verbe tel qu'il est dans le sein de son Père, mais tel qu'il est uni à l'humanité; c'est, dis-je, ce qui donne, ce qui a donné à la personne de Jésus-Christ, une dignité qui s'est répandue sur toutes ses actions. Pas une larme de ses yeux, pas une parole de sa bouche, pas un désir de son cœur, pas un geste de sa main, pas un regard, pas une démarche qui n'ait été d'un prix et d'une valeur infinie; pourquoi? parce que tout cela portait avec soi le caractère de la divinité. Egalité d'essence avec Dieu, et de plus égalité de perfection : *In ipso inhabitat omnis plenitudo divinitatis.* (*Coloss.*, II.)

Je veux dire que Jésus-Christ étant Dieu, il possède par une conséquence nécessaire, toutes les perfections de l'Etre de Dieu. En sorte que tout ce que je dis de Dieu en général, je puis, et je le dois dire en particulier de Jésus-Christ : éternité, immortalité, immutabilité, immensité, puissance, souveraineté, liberté, indépendance, sagesse, science, vérité, équité, justice, providence, bonté, sainteté, impeccabilité, richesse, abondance, splendeur, gloire, félicité; tout ce qu'est Dieu, et que le discours le plus pompeux ne peut représenter. Si donc je veux me tracer quelque image de la grandeur de l'Homme-Dieu, je donne, pour ainsi dire, l'essor à mon esprit; je m'élève au-dessus de tous les êtres visibles, je monte jusqu'au trône du Très-Haut, je perce jusque dans le sein de Dieu même, je ramasse tout ce que j'imagine, tout ce que je découvre de grand, et je n'imagine rien, je ne découvre rien que je ne trouve rassemblé en Jésus-Christ comme Dieu. Grandeur éternelle : il n'a point eu de commencement, il n'a point de fin; les années ne mesurent point son âge, et l'âge ne termine point ses années. Grandeur invariable : le temps ne lui donne rien, le temps ne lui ôte rien; nul accroissement, nulle altération; ce qu'il est il l'a toujours été, et toujours il le sera. Grandeur naturelle : tout ce qu'il possède il l'a de lui-même; tout le bien qu'il y a dans les êtres créés, n'y est que par communication; tout le bien qui est en Jésus-Christ, c'est son fonds et son héritage. Grandeur indépendante : rien au-dessus de lui dont il relève, vivant par lui-même, agissant par lui-même, se soutenant par lui-même. Grandeur toute-puissante : tout a été fait par lui, rien n'a été fait sans lui. Grandeur souveraine dans son excellence; elle est au point le plus éminent, rien au delà. Grandeur universelle dans son étendue; elle s'étend à tout, elle paraît partout, elle embrasse tout.

De là ces expressions si nobles, si magnifiques, dont les saintes Ecritures sont remplies, touchant Jésus-Christ et ses divines propriétés. Expressions, termes consacrés que je dois seulement me contenter de recueillir avec respect et de rapporter avec fidélité. Ce sont autant de traits, qui tous nous représentent le même objet, mais dans des jours tout différents et toujours néanmoins également lumineux. J'en choisis quelques-uns et les voici : Que Jésus-Christ est la splendeur de la gloire, et l'image de la substance de son Père. Qu'il est son Fils bien-aimé, le Fils de son amour, l'objet de ses complaisances. Qu'il est la vertu, le conseil, la sagesse de Dieu. Qu'il avait dans le sein de son Père, avant que le monde fût créé, une clarté infinie; qu'il en est sorti, et qu'il y est retourné; qu'il y a été déclaré Fils de Dieu par mille opérations miraculeuses. Que tout ce qui est à son Père, est à lui, et que tout ce qui est à lui, est à son Père. Que tout est en Jésus-Christ, que tout est par Jésus-Christ, que tout est pour Jésus-Christ; c'est-à-dire que tous les trésors de Dieu sont renfermés en lui; que tous les ouvrages de Dieu partent et viennent de lui; créatures visibles, invisibles; soit trônes, soit dominations, soit principautés, soit puissances. Que tous les desseins de Dieu se sont rapportés à lui; le premier et le dernier, la pierre angulaire, le fondement, le principe de tout, le nœud, le médiateur de tout, la fin de tout. Que comme il n'y a qu'un Dieu, il n'y a qu'un Jésus-Christ; que c'est à lui et non à aucun des anges que Dieu a dit : Asseyez vous à ma droite. Que son règne n'est pas de la terre mais du ciel, et qu'il a néanmoins tout pouvoir sur la

terre comme dans le ciel. Qu'il était avant tous les siècles; qu'il a été et qu'il est dans tous les siècles; et qu'il demeurera après tous les siècles. Le Maître du monde, assis sur le trône de David, éternellement dominant dans la maison de Jacob, le Juge des vivants et des morts, le Père du siècle futur; portant écrit sur son front, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; incompréhensible à l'esprit de l'homme et inconnu à tout autre qu'à son Père, parce que ses perfections, sans nombre et sans mesure, sont comme un vaste océan et comme un abîme impénétrable. Le Saint, l'héritier de Dieu, lumière de la lumière, Dieu de Dieu : *In ipso inhabitat plenitudo divinitatis.*

Or, je l'ai dit et je le redis, le juste objet de nos adorations. Saint Jean dans un de ses ravissements, vit un trône, et sur ce trône, Dieu même en forme d'un homme; c'est Jésus-Christ, disent les interprètes. A ses côtés étaient assis vingt-quatre vieillards, tous la couronne sur la tête. Du trône partaient sans cesse des voix éclatantes, des feux, des tonnerres; et les vieillards, à certains intervalles marqués, se levaient de leurs siéges, se prosternaient devant le Seigneur, jetaient leurs couronnes à ses pieds, et tous ensemble s'écriaient : Vous êtes digne, ô le Seigneur notre Dieu, de recevoir tout honneur et toute gloire : *Dignus es, Domine Deus noster, accipere gloriam et honorem.* (*Apoc.*, IV.) Oui, chrétiens, c'est lui qui le mérite, Point de culte public, point de culte particulier qui ne lui soit dû. Que toute louange, que toute bénédiction lui soit donnée; que tout en sa présence fléchisse le genou, et dans le ciel, et sur la terre et dans les enfers. C'est un droit qui lui est acquis : *Dignus es.* Qu'on lui érige des temples, qu'on lui dresse des autels, qu'on lui consacre des ministres, que ses prêtres, l'encensoir à la main, lui présentent des vœux et leur encens; c'est un tribut légitime : *Dignus es.* Que son nom, porté dans toutes les parties du monde, y soit annoncé, publié, connu; qu'il soit le sujet de nos éloges dans la chaire, de nos cantiques dans nos pieuses assemblées; qu'il brille sur la pourpre de ses pontifes, sur les couronnes des princes; qu'il passe au delà des mers, qu'il retentisse dans les forêts, qu'il soit entendu sur les théâtres des martyrs, qu'il y soit prêché, défendu, glorifié; ce sont autant de devoirs : *Dignus es.* Que les puissances des ténèbres confondues, adorent en lui le vainqueur des démons; que la nature soumise, y reconnaisse le maître des éléments, des orages, des tempêtes; l'arbitre de la santé, des maladies, de la vie, de la mort. Qu'au pied de son sanctuaire, les fidèles réunis conspirent dans le même dessein de s'humilier devant lui, et d'honorer par leurs humiliations ses grandeurs; qu'ils y paraissent avec tremblement, et qu'ils y demeurent dans le silence; qu'ils deviennent ingénieux à inventer de saints exercices, à former de saintes sociétés; que l'adoration, s'il se peut, soit perpétuelle, au moins qu'elle soit fréquente; tout cela, ce sont pour ainsi parler, les apanages de sa divinité : *Dignus es.*

Ce sont là, mes chers auditeurs, de belles leçons; mais, Seigneur, en êtes-vous adoré avec plus de soin et plus de zèle ? qu'il me soit permis de m'en expliquer. Je ne puis déguiser là-dessus mes sentiments; je ne puis dissimuler ce que nous entendons, ce que nous voyons tous les jours; les abus criminels que l'intérêt, que la flatterie a introduits dans le monde et qui s'y trouvent plus établis que jamais, aux dépens même du Seigneur et de ce qui ne doit être réservé que pour lui.

Vous le savez, il n'est rien de plus sacré par elle-même et dans sa fin, que l'adoration; mais il n'est rien, je l'ose dire, dans son usage et dans la pratique, de plus profané. On est adorateur, de qui ? d'un maître dont on redoute le pouvoir, et dont on recherche la faveur. A Dieu ne plaise que je vous inspire envers ceux que le ciel a placés sur nos têtes pour y dominer, un autre esprit qu'un esprit de soumission, un esprit de dépendance; mais après tout à l'égard de ces divinités mortelles, jusqu'à quel point, non pas un devoir de chrétien, mais des vues sordides et basses, nous font-elles porter l'adoration ? Quelle composition devant eux, et quels mouvements mesurés ! que d'artifices, d'intrigues, de tours médités ! quelle attention, s'il faut écouter ! quel langage, s'il est permis de parler ! On sent aux approches de la majesté, je ne sais quel effroi qu'elle répand autour d'elle et qui en défend l'accès, On s'y asservit, on se fait esclave; et fallût-il, comme ces peuples infidèles, offrir de l'encens et sacrifier au soleil, on trouverait bientôt des idolâtres et des sacrificateurs. On est adorateur, de quoi ? d'une riche fortune qui frappe les yeux; la pompe qui l'accompagne, éblouit; la foule qui la suit, entraîne. On tourne là toute son admiration, toutes ses réflexions; et, par un certain enchantement, sans autre titre, on plie sous l'ascendant qu'elle donne et l'on s'humilie. On est adorateur d'un nom, d'un talent naturel, d'une qualité; que dis-je ? on adore, (ô opprobre même dans le paganisme ! que sera-ce, et quelle abomination parmi des chrétiens, c'est-à-dire, parmi des disciples de Jésus-Christ leur Seigneur et leur Maître!) on adore une fleur de jeunesse, une beauté humaine. Voilà l'idole sur qui les regards sont attachés, dont on fait dépendre son sort, qu'on met au rang des astres, qu'on place parmi les dieux; qui décide comme un oracle, qui absout, qui condamne en souverain; qui d'une parole donne la vie, et qui d'une parole donne la mort; qui d'une œillade relève et transporte, ou qui d'une œillade atterre et foudroie; dont on fait gloire de porter les fers, de traîner la chaîne. Laissons, mes frères, laissons ces termes emphatiques, ces ridicules expressions, ces pompeuses chimères, ces exagérations monstrueuses, ces soumissions serviles et rampantes qu'une folle imagination

inspire et que je dois ignorer, ou du moins que je dois taire.

Sacriléges profanations, et d'autant plus injurieuses à Jésus-Christ, que souvent il en est témoin de plus près! Vous n'en êtes que trop instruits, chrétiens; dans la maison même de cet Homme-Dieu, au pied de l'autel où il descend, au pied du tabernacle où il repose, est-ce à lui que s'adressent les vœux? est-ce pour lui que brûle l'encens? est-ce sur lui que s'arrête la vue? est-ce de lui que l'esprit est rempli? qui le croirait, si chaque jour ne nous en donnait pas de nouvelles preuves! Prophète, vous ne le vîtes qu'en figure; mais nous le voyons en effet. Je fus tout à coup investi de l'Esprit de Dieu, dit Ezéchiel : il me transporta à Jérusalem; je me trouvai au milieu du Temple et j'aperçus d'abord, quoi? une idole élevée contre le Seigneur, comme une divinité qu'on lui opposait. Je perçai plus loin et ce qui s'offrit à moi, ce fut une multitude de gens attentifs à des peintures, et tout occupés à les considérer. J'avançai encore, et je vis des hommes le dos tourné à l'autel, déshonorant le Dieu d'Israël par leurs idolâtries. Ne remontons point si haut, mes chers auditeurs; n'est-ce pas là le spectacle que nous avons tous les jours? Ministres de Jésus-Christ, combien de fois avez-vous senti sur cela votre zèle s'allumer? Vous-même, Seigneur, de quel œil le voyez-vous? Oublié partout ailleurs, il y aurait lieu de croire qu'au moins Jésus-Christ à ses autels serait en quelque sorte dédommagé; qu'il aurait son temps, ses jours, ses heures; que là les fidèles le viendraient chercher; qu'ils auraient pour cela leurs méthodes, leurs règles, leurs pratiques marquées; que ce serait au milieu de nous le trône de sa gloire. Mais là même, Seigneur, ou dans quel abandonnement demeurez-vous; ou qu'est-ce que ces assemblées tumultueuses que la coutume forme beaucoup plus que la piété, où paraît avec tout son faste la grandeur mondaine, avec toute sa fierté la beauté impérieuse, avec tout son luxe la richesse molle et sensuelle, et quelquefois avec toute son infamie le libertinage le plus corrompu : où s'élèvent autel contre autel, encens contre encens, culte contre culte. Ah! c'est la maison du Dieu vivant, mes frères; et c'est spécialement la maison de Jésus-Christ, le temple de Jésus-Christ, le sanctuaire de Jésus-Christ, le tribunal de Jésus-Christ.

Vous cependant, sublimes intelligences, ministres invisibles de ce Dieu visible, ne cessez point de veiller autour de cette Divinité offensée : rendez-lui par la profondeur de vos abaissements, ce qui lui est refusé par la négligence des hommes; et que le ciel répare les outrages que lui fait la terre : *Et adorent eum angeli ejus.* (*Hebr.*, I.) Vous, âmes saintes, qui, dans l'éternité, devez être les compagnes de l'Agneau, et qu'il s'est déjà associées dès ce monde, soyez au moins sa troupe chérie; et commencez à faire pour lui par avance dans le temps, ce que vous ferez dans tous les siècles des siècles. Vous marquez quelquefois tant de zèle à imaginer de nouvelles dévotions : elles sont bonnes; elles sont louables, utiles, solidement fondées; il les faut conserver et maintenir. Mais parmi toutes les autres, la grande dévotion, l'importante et la première dévotion, c'est Jésus-Christ; c'est, dis-je, le soin d'honorer Jésus-Christ : non plus seulement par devoir et par obligation; mais par amour et par affection. Sa divinité le relève tellement au-dessus de nous, qu'elle le rend le plus digne objet de nos adorations; mais aussi son humanité le rapproche tellement de nous, qu'elle en fait le plus sensible objet de notre amour. Vous avez vu ce que vous devez à cet homme élevé jusqu'à la Divinité. Vous allez voir ce que vous devez à ce Dieu descendu jusqu'à l'humanité. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, conduisant les Israélites dans le désert, se renferma, dit l'Ecriture, dans une nuée : elle avait comme deux faces différentes; l'une toute lumineuse, l'autre toute ténébreuse. Si les figures de l'ancienne loi se sont rapportées à Jésus-Christ, ne semble-t-il pas que celle-ci, entre les autres lui convient plus particulièrement? Vous l'avez considéré dans l'éclat de sa divinité; et je vais vous le montrer dans les ombres de son humanité. Sa divinité le relève tellement au-dessus de nous, qu'elle en fait le plus digne objet de nos adorations. Mais, je dis présentement que son humanité le rapproche tellement de nous, qu'elle le rend le plus sensible objet de notre amour; et cela, par deux rapports qu'elle lui donne avec nous : le premier en qualité d'homme, et le second en qualité de Rédempteur. Rapport de similitude en qualité d'homme; rapport de bienfait en qualité de Rédempteur. Rapport de similitude : rien ne doit davantage exciter l'amour que la ressemblance. Rapport de bienfait : rien ne doit porter davantage à l'amour que les dons. Deux grands motifs capables de faire impression sur les cœurs même les plus indifférents et de les toucher.

Rapport de similitude en qualité d'homme. Un Dieu revêtu de notre humanité, un Dieu homme : quel anéantissement! Toutefois, dit saint Paul, ce mystère, tout impénétrable qu'il est, est un mystère véritable. Ce n'est point seulement en figure, c'est en effet que ce Fils de Dieu, égal à Dieu, et Dieu lui-même, est encore homme, et un homme tel que tous les autres hommes : *In similitudinem hominum factus, et habitu inventus ut homo.* (*Philip.*, II.) Vaines erreurs; fanatiques visions des premiers siècles, qui, ne comprenant par cette union merveilleuse de l'essence divine et d'une nature humaine, ne donnaient à Jésus-Christ qu'un corps fantastique et imaginaire; c'est à quoi il serait inutile de m'arrêter. La vérité confondit bientôt ces fausses idées; et bientôt aussi le temps les fit évanouir. La ressemblance est si parfaite entre ce Dieu homme et nous,

qu'avec notre humanité il a pris toutes nos faiblesses : si bien, ajoute l'Apôtre, qu'il n'y a là-dessus, entre lui et nous, point d'autre différence que le péché dont il fut exempt : *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato. (Ibid.)* Il s'est donc fait homme, et homme petit comme nous, dépendant comme nous, passible comme nous, mortel comme nous ; agissant, travaillant comme nous; ayant même, sans l'être, l'apparence de pécheur comme nous. Il est vrai que c'est en cela qu'il a fait éclater sa miséricorde, sa sagesse , sa puissance; divins et excellents attributs ; mais enfin il n'en a pas été moins faible, moins souffrant, et, pour ainsi parler, moins homme : *In similitudinem hominum factus.*

Rapport de bienfait en qualité de Rédempteur. Car, c'est par les travaux et par les souffrances de son humanite sainte qu'il nous a sauvés. C'est en s'abaissant qu'il nous a fait monter à un ordre supérieur et bien au-dessus de la nature. C'est en se cachant dans les ténèbres qu'il nous a acquis un droit légitime à une éternité glorieuse. C'est en se fatiguant qu'il nous a mérité un repos sans trouble et un bonheur parfait. C'est en s'obligeant qu'il nous a acquittés; en se livrant qu'il nous a dégagés. Nous étions esclaves, et c'est par ses liens qu'il nous a tirés de la servitude. Nous étions pauvres, et c'est par sa pauvreté même qu'il nous a enrichis. Nous étions tristes et affligés, et c'est par par sa tristesse, par ses douleurs, qu'il nous a rendu la joie. Nous étions infirmes et malades, et c'est par ses blessures qu'il nous a guéris. Nous étions morts, et c'est par sa mort même qu'il nous a ressuscités. Nous avons eu tout en lui; nous l'avons encore, un guide pour nous conduire, un maître pour nous enseigner, un modèle pour nous régler, un ami pour nous consoler, un pain de vie pour nous fortifier ; notre ressource dans nos peines, notre espérance dans nos craintes, notre soutien, notre appui, notre avocat, notre pasteur ; la source inépuisable d'une grâce surabondante. Reprenons : double rapport que nous donne avec Jésus-Christ sa sainte humanité, ou qu'elle lui donne avec nous : rapport de similitude en qualité d'homme : rapport de bienfait en qualité de Rédempteur.

Or est-ce avec raison que je l'ai dit, chrétiens, que ce sont là deux fondements essentiels, et deux principes de notre amour envers Jésus-Christ ? Qu'en pensent, je ne dis pas tant vos esprits, que vos cœurs ? Faut-il user de longs discours pour vous apprendre à aimer un Dieu devenu en tout semblable à vous, par choix et par amour; un Dieu, selon le mot d'un Père, totalement, uniquement pour vous ? Amour de reconnaissance, amour de confiance, amour de complaisance. Seigneur, que n'ai-je ces sentiments assez ardemment allumés dans le cœur, pour les communiquer à mes auditeurs ! ou que ne me mettez-vous à la bouche ces traits vifs et brûlants, ces traits de feu qui percent, qui pénètrent, qui embrasent !

Amour de reconnaissance : c'est lui qui nous fait tout référer à Jésus-Christ, tout entreprendre pour Jésus-Christ, agir en tout au nom de Jésus-Christ. Sacré nom, disait saint Bernard, que je veux trouver partout, et que je chéris au-dessus de tout. Point d'aliment de mon âme, poursuivait ce saint docteur, qui ne me devienne insipide, s'il n'est assaisonné du nom de Jésus-Christ. Que je lise, que j'écrive ; rien ne me plaît, si je n'écris et si je ne lis le nom de Jésus-Christ. En toute conférence, en tout entretien, rien de ce que j'entends ne me contente, si je n'entends le nom de Jésus-Christ. Voilà ce que la plus tendre et la plus affectueuse reconnaissance dictait à ce Père, et ce qu'elle doit m'inspirer à moi-même. Et en effet, il est tout à moi, ce Christ, ce Jésus, et j'ai tout reçu de lui; que lui refuserai-je, et comment ne serais-je pas tout à lui ? De là donc bonnes œuvres, charité du prochain, soulagement des pauvres, pardon des injures rien ne coûte alors, parce que ce sont autant de retours vers Jésus-Christ.

Amour de confiance : c'est lui qui nous fait déposer toutes nos peines dans le sein de Jésus-Christ, qui nous fait aller dans tous nos besoins à Jésus-Christ, qui nous fait tout demander par Jésus-Christ. Ainsi les anges, ces sublimes intelligences, adorent-ils dans le ciel, selon que l'Eglise le chante solennellement, et louent-ils sans cesse la majesté divine par Jésus-Christ. Ainsi l'Eglise elle-même n'adresse-t-elle jamais de prière à Dieu qu'elle n'y joigne la médiation de Jésus-Christ. Ainsi cet aimable et puissant Médiateur, parlant à ses disciples, les traitait-il, non point de serviteurs ni d'esclaves ; mais d'amis, à qui il confiait ses secrets, pour qui il s'intéressait auprès de son Père, et qui pouvaient librement approcher de sa personne, converser avec lui, se communiquer à lui, tout espérer et tout obtenir de lui.

Amour de complaisance : est-ce à moi de vous en expliquer les divers mouvements ? Est-ce à moi de vous dire, avec quel plaisir une âme éprise d'amour pour Jésus-Christ tourne toutes ses pensées, comme l'épouse des *Cantiques*, vers son Bien-aimé ? Avec quel goût elle passe auprès de lui les heures, les journées entières ; ou plutôt avec quel goût elle le porte placé au milieu de son cœur, et jouit de sa présence ? Avec quel ravissement, et quelle admiration elle médite ses infinies perfections, elle repasse ses mystères, elle rappelle le souvenir de ses grâces? Avec quelle onction elle recueille ses oracles elle étudie ses maximes, elle suit ses pas ? Quel plan elle se fait de sa vie, pour se la rendre propre par une pleine conformité ? Avec quelle douceur et quelle consolation intérieure elle se voit semblable à lui dans la pauvreté, dans l'adversité, dans le mépris; voulant être toute revêtue de Jésus-Christ, de la robe de Jésus-Christ, de la mortification de Jésus-Christ ? Oh ! qui serait une fois entré dans le cœur de Jésus, quelles

ardeurs il remporterait ! quel dégoût du monde il concevrait ! quel langage il tiendrait ! quels désirs il formerait ! à quels transports il s'abandonnerait ! Vous l'avez bien su, précieuse conquête de Jésus-Christ, grand apôtre des nations; et c'est sur votre témoignage que j'en veux parler, non pas sur le mien. Voici, chrétiens, ce qu'on ne vous a peut-être jamais proposé de la manière que je le vais faire : mais il me semble qu'en cela même je vous tracerai le plus beau modèle d'un parfait amour envers Jésus Christ. Ce sont les sentiments de saint Paul. Jamais homme ne fut plus dévoué au Sauveur du monde : il faudrait rapporter presque tous les versets de ses Epîtres, si je ne voulais rien omettre de tout ce que l'amour lui a fait penser, et lui a fait dire de Jésus-Christ. Prenons seulement ce qu'il y a de plus marqué : heureux si mon cœur sentait ce que ma bouche va prononcer.

Tantôt c'est en Jésus-Christ que le saint apôtre fait consister toute sa vie : vivre désormais, qu'est-ce autre chose pour moi que de posséder Jésus-Christ, de l'aimer et de savoir que j'en suis aimé ? ***Mihi vivere Christus est.*** (***Philip.***, I.) Que dis-je ? est-ce moi qui vis ? Non, ce n'est pas moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi. ***Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.*** (*Gal.*, II.) Tantôt c'est une sainte impatience d'être uni pour toujours à Jésus-Christ. Qu'il me tarde que mon âme soit détachée de cette chair mortelle ! Hé ! quand viendrez-vous, heure fortunée, où j'aurai ce que je cherche avec tant d'empressement ? où je pourrai voir Jésus-Christ, non plus sous le voile, mais face à face, et tel qu'il est dans la gloire : ***Desiderium habens dissolvi et esse cum Christo.*** (***Philip***, I.) Tantôt c'est un renoncement entier et absolu à toutes les choses de la terre, ne les comptant pour rien en comparaison de Jésus-Christ, et ne les estimant pas plus que la fange et que la boue qu'on foule aux pieds. Folles vanités du siècle, que paraissez-vous à mes yeux? Il n'y a pour moi qu'un seul bien ; c'est Jésus-Christ. Voilà toute ma richesse, tout mon trésor; je ne souhaite rien au delà : ***Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam.*** (***Philip.***, III.) Tantôt ce sont des délices inestimables dont il est inondé au souvenir de Jésus-Christ. O joie toute céleste ! ô plaisirs purs et innocents ! c'est en Jésus-Christ que vous êtes renfermés ; et c'est là que je vais vous chercher, et que je vous trouve : ***Per Christum abundat consolatio nostra.*** (II *Cor.*, I.) Tantôt c'est un sacrifice de lui-même et sans réserve qu'il fait à Jésus-Christ. Ah ! Seigneur mon amour ne peut être oisif. Parlez, ordonnez, que voulez-vous de moi ? Daignez me le faire entendre; aidez-moi de votre grâce, et me voyez du reste agir. ***Domine, quid me vis facere?*** (*Act.*, IX.) Il ne lui suffit pas d'agir ; il vous demande à souffrir. Tout ce que je sais, tout ce que je veux savoir, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié : ***Non judicavi me scire aliquid, nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.*** (I *Cor.*, II.) Le titre qu'il ambitionne le plus, sa qualité la plus glorieuse, c'est celle de prisonnier et de captif en Jésus-Christ, *vinctus in Domino* (*Ephes.*, I.) ; d'esclave de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, ***vinctus Christi.*** Enfin, c'est toujours Jésus-Christ qu'il prêche ; c'est par Jésus-Christ qu'il enseigne, qu'il instruit; c'est en Jésus-Christ qu'il est comme transformé ; et c'est ce même Jésus-Christ qu'il s'emploie sans relâche à former dans tout le corps des fidèles : ***Donec formetur Christus in vobis.*** (***Gal.*** IV.)

Sans doute cet apôtre connaissait bien les rapports essentiels qu'il avait avec Jésus-Christ ; et que c'étaient de forts liens et des nœuds étroits pour l'y attacher ! Nous les avons , mes frères, ces mêmes rapports. Nous les connaissons; du moins, si nous les avons jusqu'à présent ignorés, nous commençons à les connaître. Nos cœurs, cependant seront-ils toujours de glace, et toujours demeurerons-nous dans une mortelle indifférence ? Quel pouvoir n'a pas tous les jours pour assortir des âmes ensemble, et pour les unir, une sympathie d'inclinations, d'humeur; une conformité de pensées, d'esprit; une liaison d'habitude, de profession, d'état? Combien dans l'usage du monde se pique-t-on de gratitude, et s'empresse-t-on d'en donner au dehors de sensibles démonstrations? Combien en effet d'âmes bien nées se feraient un crime sur cela du moindre sujet de reproche qu'elles donneraient, et ne pourraient se le pardonner? Sera-ce donc trop que l'anathème de saint Paul, contre ces cœurs froids et méconnaissants, pour qui il semble que Jésus-Christ n'est rien, tant ils le laissent dans un profond oubli ; et qui méritent par là même de n'être plus rien à Jésus-Christ ? Où dois-je le prononcer avec plus d'assurance ce triste, mais ce juste arrêt, que dans un lieu spécialement consacré à Jésus-Christ? Tout le fait retentir ici : tout me prévient, tout parle. *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema* (I *Cor.*, XVI.) ; si quelqu'un n'aime pas le Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème. Je ne dis pas, si quelqu'un jusqu'à présent ne l'a point aimé : hélas ! que de cœurs d'une seule parole je porterais ; et combien dans cette assemblée se sentiraient frappés d'une malédiction si peu prévue pour eux, et si funeste ? Mais je dis : Si quelqu'un refuse présentement de l'aimer : s'il se retire de cet autel aussi insensible qu'il y est venu , la dureté de son cœur est sans excuse, et la sentence doit être sans miséricorde : ***Si quis :*** qui m'en ose désavouer ? qu'il paraisse, qu'il s'explique. Il ne sert à rien de cacher ses sentiments sous le voile : ce Dieu-Homme lit dans les cœurs ; et dans le mien, Seigneur, si vous ne voyez pas que je vous aime, vous voyez au moins que je veux vous aimer. ***Si quis :*** qui que ce soit, s'il n'a pas le même désir, anathème contre lui, parce que, s'il ne veut pas vous aimer, Seigneur, il ne veut point de part avec vous. Il faut, ou que vous régniez dans une âme,

ou que le monde y règne. Sans la charité de Jésus-Christ, point d'amour de Dieu ; et sans l'amour de Dieu, point de salut. *Sit anathema.* On n'est pas toujours maître, Seigneur, de sentir ce que sentent certaines âmes, à qui il vous plaît de vous communiquer. Il n'est pas donné à tous d'entrer, pour ainsi dire, dans ces enthousiasmes sacrés de l'amour, qui saisissent, qui ravissent, qui suspendent les sens ; qui inspirent ce langage mystérieux que l'homme ne peut bien parler, et que l'homme par lui-même ne peut bien comprendre. Il y a divers degrés de perfection, et divers états. Mais dans tous les degrés et tous les états, Seigneur, on peut toujours demander à vous aimer. On peut toujours vous dire dans un sentiment d'humilité et de confiance : Faites, Seigneur, que je vous aime. Si c'est trop peu, faites que je vous aime davantage. On peut toujours s'exciter là-dessus, s'efforcer, prendre des résolutions. On le peut; et qui ne le fait pas, il est indigne de vous. *Si quis non amat Dominum Jesum Christum, sit anathema.* (I *Cor.*, XVI.)

Cependant, chrétiens, n'ai-je que des menaces à faire ; n'ai-je point de récompenses à promettre ? N'ai-je que des foudres à lancer; n'ai-je point de bénédictions à répandre ? La parole du Fils de Dieu y est trop expresse; elle est sortie de sa bouche, et elle ne manquera jamais. *Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus.* (*Joan.*, XII.) Quiconque s'attachera à moi en pratiquant ma doctrine, en imitant mes exemples, en accomplissant ma loi, mon Père l'aimera et le glorifiera. Digne soin, mes chers auditeurs, que celui de servir Jésus-Christ ! Saint exercice que celui de l'honorer, de renouveler chaque jour les sentiments et les actes de notre amour pour lui ! Que ce soit-là notre première occupation sur la terre ; que ce soit le fruit de ce discours. Vivons avec Jésus-Christ, nous mourrons avec Jésus-Christ, pour être éternellement avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

SERMON XLVIII.

POUR LA FÊTE DE LA PENTECÔTE.

Factus est repente de cœlo sonus tanquam advenientis spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes. (*Act.*, II.)

On entendit tout à coup du ciel un grand bruit, comme d'un vent qui vient avec impétuosité ; et il remplit toute la maison où ils étaient assemblés.

C'est à ces traits que se fait connaître cet esprit de force qu'attendaient les apôtres dans le cénacle par l'ordre même du Fils de Dieu. Plus rapide que le vent, il entraîne, il emporte ; plus éclatant que la foudre, il éclaire, il tonne ; plus dévorant que le feu, il embrase et il consume. Je sais que c'est encore un esprit de vérité, et qu'il est envoyé pour nous instruire ; que c'est un esprit de sainteté, et que ses flammes divines et toutes pures doivent effacer jusqu'aux traces les plus légères du péché : mais sans parcourir les autres qualités qui lui sont propres, ni lui en rien ôter, reconnaissons que c'est aujourd'hui surtout par la force qu'il se distingue. Le zèle tout nouveau, le courage, l'ardeur des apôtres en sont des effets ; et c'est ainsi qu'il leur avait été promis, lorsque Jésus-Christ, montant au ciel, leur marqua en termes si exprès de se retirer dans Jérusalem, et d'y demeurer sans rien entreprendre, jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la vertu d'en haut : *Sedete in civitate, donec induamini virtute ex alto.* (*Luc.*, XXIV.) Aussi est-ce en ce jour, disent les Pères et les interprètes, que les apôtres furent confirmés dans la grâce, c'est-à-dire, armés, fortifiés, affermis contre les ennemis du nom chrétien, et contre les puissances des ténèbres, toujours selon la parole de Jésus-Christ : Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui surviendra en vous, et vous me servirez de témoins. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes.* (*Act.*, I.) Attachons-nous donc à cette idée de la force chrétienne, puisque c'est, autant qu'il paraît, ce qu'il y a de plus essentiel dans notre mystère. Les autres effets du Saint-Esprit y sont réels, mais moins insensibles. On ne peut d'ailleurs les renfermer tous dans un même discours ; et le sujet que je choisis doit servir beaucoup à notre instruction, et me fournir une solide morale dans la manière dont je le vais proposer, après que nous aurons salué Marie, en lui disant, *Ave, Maria.*

Quel besoin avaient les apôtres d'une nouvelle force, et pourquoi le Saint-Esprit choisit-il, pour descendre sur eux, cette fête solennelle que célébraient les Juifs sous le nom de Pentecôte et que venaient pareillement célébrer à Jérusalem les diverses nations du monde qui communiquaient avec le peuple fidèle, et qui avaient la connaissance du vrai Dieu ? Pour entendre ce mystère, il faut observer que, comme ce fut en ce jour, dont on conservait le souvenir, que sur la montagne de Sinaï les Juifs reçurent du ciel, et par les mains de Moïse, la loi judaïque; c'était ce jour-là même aussi que Dieu avait destiné pour l'entière publication de la loi chrétienne par le ministère des apôtres. Pourquoi ? parce que de toutes les parties de la terre, les peuples se trouvaient, selon une religieuse et ancienne coutume, rassemblés dans la capitale de la Judée et que de là, bientôt après, ces mêmes peuples devaient, en se séparant, se répandre dans tous les pays d'où ils avaient été appelés, et y porter la loi qu'ils avaient reçue. De sorte que, suivant l'opinion commune, la loi évangélique ne commença d'obliger universellement que le jour de la Pentecôte, parce qu'elle n'avait point encore été, même par Jésus-Christ, si universellement promulguée.

Quoi qu'il en soit, c'est proprement aujourd'hui que les apôtres deviennent les prédicateurs et les docteurs de la loi chrétienne. Or, en la prêchant, il fallait deux choses : la pratiquer et la défendre : la pratiquer, ce devoir regardait les apôtres, par rapport au prochain ; la pratiquer, car si les mœurs n'eussent soutenu leurs paroles, c'était détruire d'une part ce que de l'autre ils bâtissaient; la défendre car Jésus-Christ,

selon le mot du prophète, devait être pour plusieurs une pierre de scandale; et sa loi ne se devait établir que par les persécutions qu'elle aurait à essuyer. Les apôtres jusque-là, et trop sensuels et trop timides, n'avaient fait ni l'un ni l'autre qu'assez imparfaitement. Ils l'avaient mal pratiquée, et c'est ce que le Fils de Dieu leur avait si souvent reproché, témoin qu'il était de leur conduite et des fausses idées auxquelles ils se laissaient gouverner. Ils l'avaient mal défendue, que dis-je? ils n'avaient pas même osé se déclarer dans l'occasion, tous avaient pris la fuite; et quoique rassurés par la résurrection de Jésus-Christ, ils étaient encore trop faibles pour paraître, et ils se tenaient renfermés dans le cénacle. Mais voici, en deux points qui partageront ce discours, les deux effets de l'esprit de force dont ils sont remplis : c'est de les rendre tout à la fois, et de fidèles observateurs de la loi chrétienne, et de zélés défenseurs de la loi chrétienne. De fidèles observateurs, malgré toutes les répugnances de la nature et tous ses efforts pour secouer le joug de cette sainte loi. De zélés défenseurs, malgré toutes les contradictions du monde et tous les obstacles qu'il devait opposer à l'établissement et à la propagation de cette sainte loi. Ouvrons donc, mes frères, ouvrons nos cœurs à ce divin Esprit; il y descend pour nous comme pour les apôtres; apprenons de lui nous-mêmes ces deux devoirs de la force chrétienne qu'il répand dans les âmes : le premier, de pratiquer la loi comme les apôtres commencèrent à la pratiquer fidèlement; le second, de défendre la loi, chacun par proportion à notre état, comme les apôtres commencèrent à la défendre généreusement. Voilà sur le modèle des apôtres le double degré de sainteté où nous porte le Saint-Esprit et tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, chrétiens, quelque soin qu'eût pris le Fils de Dieu de former les apôtres à son école, et de les élever dans la connaissance et l'observation de sa loi, les apôtres jusque-là ne l'avaient point encore, ni bien connue, ni bien observée. Ne cachons point des faiblesses qu'ils ne nous ont pas eux-mêmes cachées, et qui ne nous servent qu'à faire éclater la vertu toute-puissante de l'Esprit qui les anime, et dont nous devons tous être comme eux animés : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos.* (*Act.*, I.)

La loi de Jésus-Christ est une loi de soumission, qui captive les plus orgueilleux esprits sous le joug de la foi; mais saint Thomas avait été indocile, et était tombé dans l'incrédulité. La loi de Jésus-Christ est une loi de charité, qui s'étend même, sans égard à l'injure, jusqu'à l'ennemi dont on l'a reçue, et qui, pour le mal ne rend que le bien ; mais c'est ce que n'avaient point observé ces deux disciples qui prirent pour un vrai zèle une vengeance toute naturelle, et allèrent jusqu'à demander au Fils de Dieu, pour punir les habitants de Samarie, qu'il fit descendre le feu du ciel. La loi de Jésus-Christ est une loi d'humilité; mais où était l'humilité des apôtres, qui tant de fois disputèrent entre eux, jusque dans la plus vile condition, de la préséance et du rang, et renouvelèrent leur contestation la veille même de la mort du Sauveur des hommes? La loi de Jésus-Christ est une loi de détachement, de renoncement aux choses humaines; mais quelles étaient les vues des apôtres, que des vues toutes terrestres? Ils n'entendaient pas le Fils de Dieu, quand il leur parlait de retourner à son Père, *nescimus quo vadis* (*Joan.*, XIV); et leurs espérances s'étaient presque toutes bornées à un royaume imaginaire, que Jésus-Christ, à ce qu'ils pensaient, devait établir sur la terre, et où ils se promettaient d'occuper les premières places. *Domine, si in tempore hoc restitues regnum Israel.* (*Act.*, I.) Enfin Judas avait vendu son maître; Pierre avait présumé de la grâce, aucun d'eux n'était bien entré dans ces grandes maximes, sur quoi est fondée la doctrine évangélique, et qui sont comme l'âme du christianisme. Ce n'est pas qu'on ne les leur eût souvent expliquées, et qu'ils n'en fussent plus que suffisamment instruits. Ils en avaient même déjà fait des leçons aux autres dans leurs prédications; mais à la spéculation il fallait ajouter la pratique; et voilà le point difficile et capital qui leur manquait.

Vous seul, Esprit-Saint, deviez consommer l'ouvrage, et les affermir contre les impressions des sens, contre les révoltes de la nature, contre le penchant de la chair corrompue, contre la délicatesse de l'homme, qui ne peut s'accommoder d'une loi si dure en apparence et si austère. C'était le cœur qu'il était encore plus important d'animer et de soutenir, que d'éclairer l'esprit. Ils attendaient donc de vous une force, une vigueur toute divine ; c'était à vous de leur imprimer profondément dans l'âme ce qu'ils n'avaient point été auparavant en état de porter, *non potestis portare modo* (*Joan.*, XVI) ; c'était à vous de le leur faire sentir vivement, et de les y déterminer : car voilà comment vous leur deviez enseigner toute vérité, d'une manière efficace, et qui passât jusqu'aux œuvres, *docebit vos omnem veritatem.* (*Ibid.*)

Aussi quel changement, dit saint Grégoire, et quel sujet d'admiration, si nous comparons ce qu'étaient les apôtres avec ce qu'ils deviennent au moment que l'esprit de force est descendu sur eux? O merveilleux effet de la grâce! ce sont des hommes tout nouveaux. Ils commencent proprement à être chrétiens, parce qu'ils commencent à pratiquer la loi chrétienne comme elle doit être pratiquée, c'est-à-dire, à la pratiquer universellement, et à la pratiquer excellemment; universellement et dans toute son étendue; excellemment et dans toute sa perfection. Prenez garde : étendue de la loi, et perfection de la loi ; étendue de la loi, par la multitude de ses obligations ; perfection de la loi, par le haut degré de sainteté qui lui est propre et où elle nous appelle ; or, de l'un et de l'autre, rien désormais qui échappe

à la fidélité des apôtres : rien que leur ferveur n'embrasse sans exception et sans ménagement. Je reprends, et suivez-moi.

Ils la pratiquent universellement et dans toute son étendue, cette loi si vaste, et ce que le Sauveur du monde avait dit de lui-même, on put dès lors le dire de chacun des apôtres, que tout serait observé jusqu'à un point : *Iota unum, aut unus apex non præteribit a lege.* (*Matth.*, V.) Cette nombreuse diversité de devoirs n'eut plus de quoi les rebuter. Ce feu céleste dont ils furent investis au dehors, et plus encore pénétrés au dedans, eut bientôt consumé jusqu'aux plus légers vestiges de leurs premières imperfections, et disposé la place aux vertus chrétiennes. L'humilité succède à l'orgueil ; l'amour du mépris à l'ambition ; le détachement à l'intérêt. Ils sont tout à la fois charitables envers les autres, sévères à eux-mêmes, adonnés à la prière, assidus à leurs fonctions, modérés dans le succès qu'ils font retourner à Dieu, patients dans les maux qu'ils reçoivent de la main de Dieu, insensibles à tous les objets présents et mortels, tout occupés des choses du ciel ; doux, soumis, dociles, déférant tout les uns aux autres, et tellement réguliers sur les moindres articles de la loi, qu'un mensonge est puni de mort.

Ils la pratiquent excellemment et dans toute sa perfection, cette loi si sublime. Ce n'est point seulement de cœur, c'est en effet qu'ils renoncent à tous les biens du monde ; et tandis que les fidèles répandent à leurs pieds leurs trésors pour les en rendre maîtres, à peine les daignent-ils regarder. Ils n'ont plus, dans toute la conduite de leur vie, d'autre règle que la plus haute morale de l'Evangile ; plus que des vues supérieures, divines, éternelles : abnégation, pauvreté, croix, mort à soi-même, abaissement, anéantissement ; ces grands noms ne font point à l'esprit de si affreuses images qu'elles les étonnent ; elles ne présentent rien dans la pratique, ou de si pesant dont ils ne se chargent, ou de si relevé à quoi ils n'aspirent. Ce langage même leur devient si familier, que leurs discours ne sont point composés d'autres maximes, et leurs écrits remplis d'autres principes. Ce n'est pas néanmoins que la nature, à ce moment, fût tout à coup tellement éteinte, qu'elle ne pût encore peu à peu revivre. Ce n'est pas que les inclinations humaines fussent tellement étouffées, qu'elles n'eussent point encore de quoi se faire secrètement sentir. Mais la nature, après tout, les inclinations, les passions, auraient beau désormais parler : il faut que tout cède à la vertu souveraine de l'esprit de force. L'esprit de Dieu triomphe jusque dans la plus grande faiblesse de l'homme ; et c'est là même qu'il opère ses plus beaux miracles. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos.* (*Act.*, I.)

Heureuse donc, conclut saint Bernard, heureuse une âme qui se livre à ce divin Esprit, et qui, assez saintement disposée pour le recevoir, en suit toute l'impression, et le laisse agir en liberté. La loi n'a rien alors de si étendu, qu'elle ne le pratique universellement ; la loi n'a rien de si parfait, qu'elle ne le pratique excellemment : mais avec cet avantage que, prenant tout le fardeau de la loi, elle en éprouve toutefois moins la pesanteur et les difficultés : pourquoi ? parce que l'esprit qui la possède, cet esprit de force la soutient, la ravit, la transporte. Ainsi elle marche comme David dans la voie des commandements ; elle fournit toute la carrière, mais avec une sainte allégresse, et en y courant ; car de quoi n'est-elle pas capable, poursuit le même saint docteur, et à quoi ne peut-elle pas se porter, aidée de toute la puissante vertu qui lui vient d'en haut, et qui déploie dans elle toute son efficace, qui la presse, qui la sollicite, qui lui ouvre tous les chemins et les lui aplanit.

Au lieu que votre état, mon cher auditeur, est bien à plaindre, lorsque, manquant de ces secours abondants du Saint-Esprit, parce que vous ne voulez pas vous abandonner pleinement à sa conduite, comme les apôtres, vous ne trouvez dans l'observation de la loi de Dieu que des obstacles qui vous retiennent, et des ennuis qui vous désolent. De là ces réserves dont on use à l'égard de la loi, ces faux tempéraments qu'on y apporte, ces relâchements, ces imperfections, ces tiédeurs, où l'on nous voit ramper toute la vie, sans nous élever jamais, et voilà l'état de la plupart des chrétiens : je dis de ne pratiquer la loi, ni universellement, et dans toute son étendue : c'est le premier abus ; ni excellemment, et dans toute sa perfection : c'est le second abus. Quel fonds de morale ! il est important de le développer.

Et en effet, pour vous expliquer sur cela toute ma pensée, je ne sais, mes frères, quelles damnables erreurs se sont établies dans le monde, et règnent jusqu'au milieu du christianisme. Premier abus : on prescrit comme de plein droit des bornes à la loi de Dieu, et de tant d'obligations différentes qu'elle nous impose, on prend ce qui se trouve plus conforme au naturel ; et tout le reste, on croit pouvoir impunément s'en dispenser. On n'est, par exemple, ni débauché, ni blasphémateur ; mais on est attaché à ses intérêts, on est avare. On n'est ni violent, ni emporté ; mais on est lâche dans son emploi, et trop indulgent. On a horreur, en matière d'impureté, des vices grossiers, et du dernier crime ; mais toutes les autres libertés des yeux, de la pensée, des paroles, on se les permet sans scrupule. On a de la droiture : on n'attaque, on n'offense personne ; mais attaqué dans l'occasion, et offensé, on est âpre à la vengeance, et l'on ne sait point pardonner. On est libéral ; mais peu soigneux de ses affaires, et sans ordre dans sa famille. On a de la charité pour les pauvres ; on compatit à la faiblesse des petits ; mais à l'égard des égaux, on est jaloux et médisant. On n'est point du grand monde ; mais dans une condition privée on mène une vie molle, sensuelle, paresseuse ; on est amateur de soi-même, et l'on ne se

refuse aucune des commodités que l'on se peut procurer. Une femme est régulière et fidèle : sa vertu est hors de tout soupçon ; mais elle a, du reste, dans sa conduite, des fiertés, des hauteurs, des écarts d'humeur qui ne donnent pas peu à souffrir. Un homme a de la piété ; mais il est dur et fâcheux, opiniâtre dans ses sentiments, entêté de ses idées, plein de lui-même, et ne sait point céder. Le monde, tout malin qu'il est d'ailleurs, est même assez accoutumé à nous canoniser pour certaines vertus qui le frappent de leur éclat, et qui le touchent, quoique dépouillées de tout ce qui les devrait accompagner. Il n'y a pas jusqu'aux personnes les plus dévotes de profession, qui quelquefois rapportent tout à certains points, où peut-être se glisse adroitement l'amour-propre, lorsqu'elles oublient des devoirs non moins essentiels, ou qu'elles n'y font qu'une attention passagère ; comme si la même loi qui ordonne l'un n'ordonnait pas l'autre ; comme si en ordonnant l'un et l'autre, cette même loi nous les abandonnait pour en faire le discernement, et pour se fixer à l'un, selon qu'il nous plaît, ou pour omettre l'autre, selon qu'il ne nous plait pas ; comme si Dieu, de notre part, se contentait d'une fidélité mesurée, et que dans la pratique il nous permît de n'être chrétiens qu'à demi ; comme si nous n'étions pas compris dans l'oracle du Fils de Dieu, quand, avec toute la vérité et toute l'autorité de l'adorable parole, il nous fait entendre que le ciel et la terre périraient plutôt qu'un seul point fût retranché de la loi, et qu'il nous fût libre de le passer : *Facilius est cælum et terram præterire.* (*Luc.*, XVI.) De tels ménagements sont bien au-dessous de cette sainteté parfaite, où l'esprit de Dieu néanmoins et la loi nous appellent : et c'est un second abus également condamnable.

Car on ne pratique la loi, ni universellement et dans toute son étendue, ainsi que je l'ai dit, ni excellemment, et dans toute sa perfection, comme je vais le dire. De quel œil sont regardées, dans le monde, les hautes maximes de la religion ; et jusque dans cet auditoire chrétien, comment serais-je reçu à vous prêcher toute la perfection chrétienne? Qui m'entendrait, qui me comprendrait, si je vous parlais d'un amour de Dieu qui ne permet pas à l'âme de le perdre un moment de vue, de rien désirer que pour lui, de ne rien chercher que pour lui, de rien entreprendre que pour lui? Qui m'entendrait, qui me comprendrait, si je vous parlais d'un amour du prochain qui excuse tout, qui remet tout ; qui, sans écouter ni aversion, ni sympathie naturelle, ni ressentiment, ni inclination, dans un même lien et par le même motif d'une charité divine, réunit tout, domestiques, étrangers, amis, ennemis? Qui m'entendrait, qui me comprendrait, si je vous parlais d'un dégagement de cœur qui le détache de toute affection terrestre, pour légère qu'elle soit ; qui par un saint mépris l'élève au-dessus de toutes les espérances, au-dessus de toute la fortune du siècle? Qui m'entendrait, qui me comprendrait, si je vous parlais d'une mortification des sens qui les combat tous, qui les détruit tous en quelque sorte, et qui, dans une chair corruptible, ne laisse dominer et ne laisse vivre que l'esprit? Si je vous parlais d'une patience dans les maux que rien n'altère, revers, accidents, pauvreté, besoins, humiliations, outrages, persécutions, injustices, maladies, douleurs ; si je vous parlais d'une application sans relâche, d'une assiduité infatigable, d'une vigilance continuelle, d'une piété, d'une ferveur toujours vive, toujours animée, toujours constante : en un mot, si je vous annonçais l'Evangile, l'Evangile tel que les apôtres commencèrent à le pratiquer, l'Evangile tel qu'il est à la lettre, tout l'Evangile ; je vous le répète et je vous le demande, qui m'entendrait, qui me comprendrait? Et pourquoi ne m'entendrait-on pas, pourquoi ne me comprendrait-on pas? c'est qu'au milieu du monde vous n'êtes conduits que par l'esprit du monde, cet esprit aveugle et réprouvé, et que dans les plus nombreuses assemblées, pas un peut-être en ce grand jour n'a reçu l'esprit de Dieu : *Si Spiritum sanctum accepistis?* (*Act.*, XIX.) Que dis je même, et ne sera-ce point une exagération? c'est qu'au milieu du monde on ne sait presque plus qu'il y ait un autre esprit que l'esprit du monde ; et qu'à peine parmi les hommes reste-t-il quelque connaissance de l'esprit de Dieu et de ses saintes opérations. *Sed neque si Spiritus sanctus est audivimus.* (*Ibid.*) Mais revenons.

Ainsi les apôtres, avant la descente du Saint-Esprit, pratiquaient quelques vertus ; mais sans les pratiquer universellement et dans toute leur étendue, ni excellemment et dans toute leur perfection. Or, par là ils n'étaient point tels encore que leur vocation les demandait. Jésus-Christ, en formant de vrais chrétiens, avait bien prétendu former de plus grandes âmes, et plus élevées. Il ne les laissait point dans l'état où il les voulait, tant qu'il leur restait quelques articles de la loi à observer, et quelques degrés de perfection où monter. Il leur envoie donc son Esprit pour couronner l'œuvre qu'il a commencée, et pour y mettre les derniers traits ; et ce que fait particulièrement cet Esprit des forts, *Spiritus robustorum* (*Isa.*, XXV), c'est de leur inspirer une force, une résolution que rien désormais n'étonne ; c'est d'allumer dans leurs cœurs une faim et une soif de la justice chrétienne qui les met dans une disposition générale et absolue de satisfaire à tout, quoi qu'il leur en doive coûter, et quelque peine qu'il y ait à subir.

Aussi, chrétiens, à le bien examiner, c'est la peine qui nous rebute, et notre seule délicatesse qui nous suggère tant de fausses subtilités pour nous décharger d'une partie de la loi, et pour demeurer aux derniers rangs. Si l'amour de nous-mêmes ne s'y trouvait point tant gêné et contraint, on comprendrait plus aisément combien il est indigne de porter un grand nom et de n'en

pas remplir tous les sens; que la qualité de chrétien n'est alors qu'un vain fantôme, ou plutôt que c'est alors le solide et le plus juste titre de notre condamnation; qu'il est honteux d'aspirer en mille choses peu importantes à ce qu'il y a de plus parfait, et de négliger la perfection évangélique à laquelle on est spécialement appelé. Mais si l'entreprise, mes frères, vous paraît difficile, et même insoutenable, je puis ici vous répondre d'un secours prompt, puissant, assuré : c'est celui de l'Esprit de force. Vous n'êtes pas plus faibles que l'étaient les apôtres, et l'Esprit ne se communique pas à nous avec moins d'abondance, dès qu'il trouve l'entrée ouverte et des cœurs bien préparés. *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* (*Rom.*, VIII.) Vous êtes surpris du projet que je vous propose, quand je vous demande une pratique entière, une pratique excellente de la loi de Dieu. Mais souvenez-vous, je vous prie, que la grâce du Saint-Esprit ne fut pas toute renfermée dans les apôtres. Ce que d'abord elle fit dans eux, on l'a vu ensuite dans les chrétiens qu'ils ont laissés après eux; on l'a vu, dis-je, dans ces troupes de fidèles qui, recueillis du sein même du paganisme, furent les premières conquêtes de l'Esprit divin, qui, pour vaquer avec plus de liberté à tous les exercices d'une vie intérieure et du plus pur christianisme, faisaient de la maison du Seigneur leur demeure la plus ordinaire, s'assemblaient en foule aux pieds des autels, participaient chaque jour aux sacrés mystères, renonçaient à toutes les prétentions humaines, se cachaient dans les plus sombres retraites, et se confinaient dans les déserts; qui devinrent enfin l'édification du monde entier, et y répandirent la bonne odeur de Jésus-Christ. De là ces miracles de la grâce, par une heureuse succession, ont passé de siècle en siècle, et tout corrompu qu'est le nôtre, on y retrouve encore assez de ces saintes merveilles pour vous confondre. Car ce qui est devenu possible, et même facile par la vertu divine, à tant d'âmes, plus éloignées souvent que vous ne l'êtes du royaume de Dieu, dans tous les emplois et toutes les professions, parmi les grands comme parmi ceux du plus bas étage, dans l'Eglise, le barreau, l'épée, a-t-il changé de nature pour vous, et vous est-il moins aisé présentement d'y atteindre? Vous admirez le courage, l'ardeur, la fermeté de ces fervents disciples du Sauveur : mais eux ils auraient bien plus encore admiré votre lâcheté, votre froideur, votre timidité. Vous vous étonnez de ce qu'ils ont fait; mais eux, ils se seraient encore bien plus étonnés de ce que vous ne faites pas, aidés que vous pouvez être des mêmes dons de l'Esprit céleste : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.* (*Rom.*, VIII.)

Allons au principe du mal. C'est, mes frères, que vous mesurez tout par vos propres forces, au lieu de penser et de vous dire à vous-mêmes que si l'homme, sans la grâce, ne peut rien, il n'est rien dont l'homme, avec la grâce et par la grâce, ne puisse venir à bout. En voulez-vous une preuve sensible et convaincante? rappelez, mon cher auditeur, ces heureux moments où l'esprit de Dieu, maître de votre cœur, à certains jours et à certaines fêtes, après une confession, une communion, une réflexion, vous recueillait, vous excitait, vous soutenait. Il n'y a personne, je puis le croire, ou presque personne, qui ne se soit trouvé quelquefois en de pareilles conjonctures. Le joug alors vous semblait-il trop pesant? la loi vous paraissait-elle ou trop vaste, ou trop au-dessus de vous? quelle difficulté vous décourageait? quels desseins de conversion, de sanctification ne formiez-vous pas pour l'avenir? quels reproches ne vous faisiez-vous pas de votre faiblesse passée? Or, qui vous a rendu si différent de vous-mêmes? ce qui était léger pour vous, comment ne l'est-il plus? ce que vous embrassiez avec tant de zèle, comment le rejetez-vous avec tant d'horreur? C'est que vous avez laissé reprendre le dessus au sang et à la chair; vous avez étouffé les vives saillies de l'Esprit de Dieu; mais vous avez toujours appris par vous-même ce qu'il peut encore dès que vous ne vous mettrez plus en garde, comme vous faites, pour vous en défendre, et pour le repousser : *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.*

Ah! vous craignez de vous abandonner à la grâce, et qu'elle ne vous mène trop loin dans le chemin de la perfection chrétienne : mais partout la grâce se trouvera avec vous pour affermir vos pas; ce que vous aurez entrepris ensemble, vous l'achèverez ensemble. Depuis de longues années vous combattez contre l'esprit qui vous prévient de ses inspirations et vous invite à une plus haute sainteté, mais il ne vous en aurait pas plus coûté de le suivre. Il n'y a souvent que la première démarche qui fait de la peine. Le plus intrépide soldat tremble avant que le combat de part et d'autre soit engagé; mais dans le feu de la mêlée, il ne craint, il ne sent rien. Le ciel, peut-être n'attend de vous qu'un seul effort. Entrez dans la carrière, et, conduit par l'Esprit divin, vous verrez quel progrès on fait avec un tel guide. Oh! que la parole de la sagesse éternelle est efficace! s'écrie saint Léon, pape; quelle est pénétrante! et quand on a un Dieu pour maître, qu'on a bientôt appris ce qu'il enseigne, et accompli ce qu'il demande: *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram.*

Siècles fortunés de cette Eglise naissante, que le Fils de Dieu acquit de son sang, et que l'Esprit de Dieu vient éclairer aujourd'hui de ses lumières, et embraser de sa charité, que n'avons-nous su profiter comme vous du riche talent qui nous fut comme à vous donné! Le christianisme, alors, sans être resserré, comme il l'est présentement, en de saintes solitudes qui lui servent d'asiles, florissait dans tous les états. Chaque fidèle, bien loin de tirer de sa condition des prétextes pour se dispenser de la loi, ne cherchait au contraire qu'à sanctifier sa condition par la parfaite observation de la loi. Ne les retrouverons-nous plus ces jours de

sainteté? Sous la même loi ne reverrons-nous plus les mêmes œuvres? Quels hommes que des chrétiens où l'esprit de force a toute son action! Quel feu, quelle vivacité, quel soin, quelle constance, quelle élévation, quelle noblesse de sentiments, quelle grandeur d'âme, non plus seulement pour pratiquer la loi, comme les apôtres commencèrent à la pratiquer fidèlement, mais encore pour défendre la loi, chacun conformément à notre état, comme les apôtres commencèrent à la défendre généreusement. C'est le second devoir de la force chrétienne; le second effet de la descente du Saint-Esprit dans nous, aussi bien que dans les apôtres, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est le caractère des œuvres de Dieu, d'avoir à soutenir de la part des hommes les plus violentes oppositions, et la loi chrétienne en particulier, dans ses divers accroissements, devait être pour tous les peuples comme Jésus-Christ son auteur, un signe de contradiction : *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II.) Il l'a été, cet adorable Maître, dans sa personne, dit saint Jean Chrysostome, et il devait l'être dans son Évangile, et dans ceux qu'il destinait à le publier. C'est pour cela que, donnant à ses apôtres leur mission, il les avait tant de fois avertis de ne pas s'attendre que d'un consentement unanime la loi fût reçue sans résistance et sans combats; qu'étant envoyés comme lui et pour le même sujet, ils ne seraient point traités autrement que lui; que toute la terre s'écrierait contre eux; qu'on les chasserait des synagogues; qu'on les traduirait à tous les tribunaux; qu'on les condamnerait à la mort, et que par un excès de zèle, ou pour mieux dire, d'aveuglement et de fureur, le déchaînement irait jusqu'à se persuader même rendre service à Dieu en travaillant à leur ruine et en les accablant. Car c'était ainsi que son Père l'avait arrêté dans les impénétrables décrets de sa providence, et c'était à ce prix qu'ils devaient être associés au sacré ministère : *Sicut disposuit mihi Pater, et ego dispono vobis.* (*Luc.*, XXII.) Il fallait donc que les prédicateurs de la loi chrétienne en fussent tout ensemble les défenseurs. Or voilà le prodige nouveau qu'opère la force du Saint-Esprit dans les apôtres. La loi qu'ils prêchent, ils la défendent en deux manières, malgré le respect humain et malgré le péril : malgré le respect humain, partout et devant quiconque, sans nulle considération, ils parlent hautement pour Jésus-Christ; malgré le péril : il le méprisent jusqu'à s'exposer même à perdre la vie, et jusqu'à répandre en effet leur sang pour Jésus-Christ. Deux choses que ce mystère nous donne encore à imiter pour la défense de la loi de Dieu, autant que le comporte notre condition. Comprenez-les, et tâchons à nous les bien appliquer.

Je dis d'abord, et en premier lieu, malgré le respect humain, et c'est en ce sens que la parole de Jésus-Christ aux apôtres achève de se vérifier : Vous recevrez le Saint-Esprit, et il viendra en vous avec toute sa vertu pour vous la communiquer : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos.* (*Act.*, I.) Mais entre les effets de cette vertu surnaturelle de l'Esprit de Dieu, ajoutait le Sauveur, quel sera le miracle le plus éclatant? C'est que vous me servirez de témoins devant les hommes, *et eritis mihi testes* (*Ibid.*), comme s'il leur eût voulu dire : Maintenant vous êtes trop faibles pour vous déclarer, maintenant la vue des hommes vous troublerait, vous déconcerterait, vous fermerait la bouche; et tout convaincus que vous êtes de l'innocence de ma vie, de la sainteté de mes actions, de la vérité de ma loi, vous n'auriez pas, en la prêchant, assez de générosité pour faire face au monde, et pour en supporter les mépris. Mais quand je vous aurai envoyé mon Esprit, et qu'il vous aura fait part de ce don de force dont il est le principe, c'est alors que vous serez des témoins fidèles; alors que vous prendrez ma cause et que vous agirez ouvertement pour moi; alors que vous porterez mon Évangile aux royaumes et aux empires, sans être émus, ni de tout l'éclat de la puissance du siècle, ni de tous les raisonnements de la philosophie profane, ni de toutes les railleries du public et de ses jugements.

Telle était la prédiction, et en voici l'accomplissement le plus singulier et le plus marqué : écoutez-moi. Si jamais image dut faire impression sur vos esprits, c'est celle que j'ai présentement à vous mettre devant les yeux. En effet, chrétiens, l'étonnant spectacle! douze hommes, ce sont les apôtres, sortent tout à coup d'une salle où ils étaient renfermés; ils fendent la presse; ils se répandent dans la foule; ils assemblent autour d'eux toute une ville, et annoncent publiquement une loi déjà proscrite et universellement combattue! Ils ne rougissent point de reconnaître pour leur chef un homme depuis peu de jours crucifié. Ce n'est plus en secret qu'ils agissent, eux que leur Maître n'avait pas jusque-là jugés seulement capables de se montrer; c'est en présence de la plus nombreuse multitude, qui de toutes parts y est accourue. Pierre (à ce nom la mémoire toute récente de son péché se réveille : il a renoncé, blasphémé Jésus-Christ même, aux reproches que lui a fait une simple fille), Pierre, néanmoins, cet apôtre si chancelant, si timide, par le retour le plus prodigieux et le plus subit, à la tête de plus de quatre mille personnes, prend la parole, élève la voix, *levavit vocem suam* (*Act.*, II) : d'un ton d'autorité impose silence, et se fait enfin écouter. *Viri Israelitæ, audite verba hæc.* (*Ibid.*) O Israël, s'écrie-t-il, rendez-vous attentifs à la parole que je vous porte, car c'est la parole de Dieu. Vous donc, Juifs, reprend le saint apôtre, vous tous habitants de Jérusalem, recevez-la, cette parole, et qu'elle vous soit notifiée : *Viri Judæi, et qui habitatis Jerusalem universi, hoc notum sit vobis.* (*Ibid.*) Gravez-la profondément dans vos cœurs, *et auribus percipite verba mea* : et qu'il me soit

permis de vous l'annoncer avec toute la confiance que m'inspire mon ministère : *Viri fratres, liceat audenter dicere ad vos.* (*Act.*, II.) La plupart les traitent d'insensés ; on les croit pleins de vin ; mais ce vin mystérieux qui les enivre, c'est l'onction céleste de cet Esprit qui leur avait été promis, et qui est la vertu même du Très-Haut. De là, peu en peine de tout ce que dit le monde, ils laissent parler le monde et continuent de s'acquitter de leur fonction. On en rit, on s'en moque, on lance contre eux tout le fiel de la médisance la plus envenimée et la plus maligne ; mais l'Esprit de force qui les possède les a bien mis au-dessus de tous les discours ; ils parlent eux-mêmes bien plus haut, et ils n'auraient honte que de ne pas rendre à Jésus-Christ le glorieux témoignage qu'il attend de leur attachement inviolable et de leur foi. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes.* (*Act.*, III.)

Cependant leur courage, qui les rend insensibles à tous les respects humains, ne les met pas à couvert du péril où ils se trouvent exposés ; et il y avait sans doute de quoi ébranler des âmes moins affermies. L'envie des prêtres n'était pas éteinte, la haine du peuple était encore allumée, et il paraissait naturel que les Juifs tournassent leurs traits contre les disciples, après les avoir employés contre le Maître. Mais c'est ici, en second lieu, que l'Esprit descendu du ciel sur les apôtres déploie toute sa vertu. Un cœur que cet Esprit anime est fidèle ; et un cœur fidèle ne connaît point le danger, dès qu'il s'agit des intérêts du Seigneur et de sa loi. Avec quelle fermeté marchent les apôtres au milieu d'une nation ennemie ! avec quelle liberté ils s'expliquent devant les Juifs ! Saint Pierre leur rappelle le souvenir du parricide qu'ils ont commis dans la personne du Juste, et leur reproche la mort de Jésus qu'ils ont injustement condamné. C'est vous-mêmes, leur dit-il, vous-mêmes qui l'avez fait mourir : *Per manus iniquorum affigentes interemistis.* (*Act.*, II.) Ce n'est point sous des termes couverts, ni en usant de détours ; il s'exprime le plus nettement : Vous avez donné la mort à l'Auteur même de la vie : *Auctorem vitæ interfecistis.* (*Ibid.*) Ce n'est point pour une fois, ni en passant : il prend, autant qu'il peut, occasion de le redire, et il le répète en plusieurs façons différentes : Vous avez renoncé le Saint du Seigneur : *Sanctum et Justum negastis.* (*Ibid.*) Ce n'est point dans un lieu de sûreté, ni les armes à la main contre la violence ; ils n'ont, ces généreux défenseurs de l'Evangile, point d'autres armes que le glaive de la parole, ni d'autre lieu de sûreté qu'une place publique, ouverte à tout le monde. *Stans autem Petrus.* (*Ibid.*)

Aussi, que pouvaient craindre des hommes détachés de la vie et prêts à porter leurs têtes aux pieds des bourreaux ? La loi qu'ils publient est donnée généralement à toutes les nations du monde ; et c'est à toutes les nations du monde qu'ils la vont prêcher. Ils paraissent pour sa défense devant les juges de la terre ; ils soutiennent d'un visage serein les plus effrayantes menaces des persécuteurs. On peut les traîner dans des prisons ; on peut les charger de chaînes, les accabler de coups, les attacher à des croix ; on le peut, et on le fait. Mais les prisons deviennent pour eux des écoles où ils enseignent ; leurs chaînes ne servent qu'à donner à leurs paroles un degré nouveau d'autorité ; sous les coups ils confessent Jésus-Christ ; du haut de leurs croix ils se font entendre et ne cessent de combattre qu'en cessant de vivre. L'amour, conclut saint Bernard, est plus fort que la mort même ; et la force de l'esprit qui les soutient, est toute renfermée dans l'amour. *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sanctus in vos, et eritis mihi testes.* (*Act.*, I.)

Or nous ne sommes plus, mes chers auditeurs, à ces jours de combat, où les fidèles perdaient la vie pour défendre la loi qu'ils avaient embrassée. Nous avons tous là-dessus la même obligation ; mais, grâce à l'Esprit tout-puissant qui s'est répandu sur la terre, et qui par le ministère des apôtres a triomphé du mensonge et de l'erreur, nous n'avons plus la même occasion, nous ne sommes plus à ces temps où le nom de chrétien portait un caractère honteux devant les hommes, et où la foi évangélique, ignorée des savants, méprisée des grands, passait pour faiblesse, et n'était regardée que comme une superstition du peuple. Après une longue et profonde nuit, le jour s'est levé d'une extrémité du monde à l'autre ; la lumière a pénétré dans les esprits les plus incrédules et les plus rebelles. Elle en a formé de vrais adorateurs ; les persécutions ont cessé, et le royaume de Jesus-Christ s'est établi. Mais les rencontres après tout ne sont encore que trop communes, où la loi est attaquée ; et souvent il y a bien lieu d'exercer cette force chrétienne par où se sont signalés les apôtres, en prenant le parti de l'Evangile.

Car, à commencer par le plus subtil et le plus dangereux ennemi, quel empire n'a pas toujours conservé le respect humain, ce cruel tyran de la vertu ; et où ne s'étend pas son pouvoir ? Que faut-il autre chose qu'une parole pour renverser les plus beaux desseins, et qu'une froide raillerie pour ralentir la plus sainte ardeur ? L'exemple nous gouverne ; on a honte de se distinguer des autres. Les faux préjugés du monde nous dominent ; on a de la peine à s'inscrire contre et à en appeler. La coutume nous tient asservis ; et par la crainte des Juifs, c'est le terme de l'Ecriture, *propter metum Judæorum.* (*Joan.*, XIX), j'entends, par une crainte tout humaine de ce qu'on peut penser et dire, tel dans une florissante jeunesse se laisse aller au torrent, et prend une voie qui ne convient nullement, ni à l'éducation qu'on lui a donnée, ni même à l'heureuse inclination qu'il a reçue de la nature ; tel, dans un âge plus avancé, marche toujours du même pas, demeure toujours dans les mêmes engagements, se porte toujours aux mêmes

excès, au lieu de suivre l'attrait qui l'appelle à une vie plus réglée et plus digne d'un homme sage et maître de lui-même; tel, après les plus fortes résolutions, abandonne l'ouvrage déjà ébauché, et se dément de tout ce qu'il avait promis dans la première ferveur d'une conversion qui devait, ce semble, l'attacher à Dieu pour jamais; tel au moins se tient dans les ténèbres dès que la grâce le presse, et cache avec autant de soin un exercice de piété, que l'on cherche à déguiser le crime; désordre d'autant plus déplorable, qu'il est plus universel, et que, par une contagion dont rien encore n'a pu jusqu'à présent arrêter le cours, il se glisse jusque dans les assemblées les plus régulières d'ailleurs, jusque dans le monastère et le cloître; car on a partout ses vues, ses ménagements; et partout on veut s'accommoder à certains esprits dont on craint la censure, et dont par là même on devient esclave.

Mais est-il juste, disaient les apôtres, et dit après eux un chrétien rempli comme eux de l'esprit de force, est-il convenable d'écouter plutôt les hommes que Dieu même; et si leurs intérêts sont opposés, y a-t-il un moment à balancer entre le ciel et le monde? *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum?* (*Act.*, IV.) C'est à la face de l'Église, aux yeux des fidèles, et avec le serment de ma part le plus solennel, que j'ai reçu la loi sainte, que je professe; c'est donc à la face de l'Église et aux yeux des mêmes fidèles qu'il en faut faire gloire, et qu'il la faut soutenir; sans cela je suis un déserteur, je suis un parjure. S'il y a quelque chose dont je doive rougir, c'est de m'être trop longtemps laissé conduire à une vaine opinion; et ce serait encore plus de me tenir toujours dans la même servitude et de n'en pas secouer le joug. Quel outrage à la loi chrétienne, de la vendre à si vil prix; et par conséquent, quel outrage à Jésus-Christ même, son auteur? Le monde parle : eh! qu'est-ce que le monde? et de ce monde si méprisable en général, qu'est-ce en particulier que la plupart de ceux qui s'érigent avec plus de confiance en juges des actions d'autrui? Quoi qu'il en soit, si le monde parle, Dieu par sa loi s'énonce encore dans des termes bien plus exprès. Laissons le monde, laissons-le discourir, dès que le monde ne raisonne ni ne parle pas comme il doit; et nous, ne pensons qu'à vivre comme nous le devons. *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum.* (*Ibid.*)

Réflexions solides et touchantes pour une âme, dès qu'elle comprend, autant qu'il est possible à notre faiblesse, ce que c'est que Dieu, et quelle préférence est due à ce souverain Être. Y a-t-il alors considération humaine dont elle ne découvre d'abord, non-seulement toute la vanité, mais toute l'injustice et toute l'iniquité. Car, qu'est-ce à dire, que ce que nous entendons tous les jours, et ce que nous fait dire sur tant de sujets le respect humain : on m'observe; on sera surpris de cela à mon âge; on n'est point fait à me voir entrer en de tels scrupules; tout ce qui est autour de moi vit autrement; j'ai toujours moi-même autrement vécu; et l'on ne pourra enfin se taire. Qu'est-ce, dis-je, que ce langage, et où se réduit-il? Un peu d'attention, mes frères : voici, j'ose m'en répondre, de quoi saisir d'une frayeur salutaire quiconque est susceptible encore de quelque sentiment de religion. C'est-à-dire : Mon Dieu, je sens bien ce qui serait de mon devoir, et que vous demandez de moi telle et telle chose; mais ce n'est point sur ce que vous me demandez que je règle ma conduite, c'est sur ce que le monde me demande, sur ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne. C'est-à-dire : Mon Dieu, si je ne suis pas votre voix, ce n'est pas que je l'entende; et si je manque à vous obéir, ce n'est pas que j'ignore vos ordres; mais la voix des hommes, la loi qu'ils m'imposent, est pour moi une loi supérieure; souffrez que je la préfère à la vôtre. C'est-à-dire : Mon Dieu, que ne puis-je tout à la fois vous servir, et servir le monde, vous contenter, et contenter le monde; mais, dans la nécessité du choix, et dans l'obligation indispensable de prendre parti entre vous et le monde, je me détermine à vous déplaire, pour ne pas déplaire à votre ennemi : non pas que je l'aime; ah! Seigneur, vous le savez, il m'est odieux, et je gémis en secret de sa tyrannie; mais je le crains, et je le crains plus que vous, tout redoutable que vous êtes; et sans oser le contredire, tout plein d'estime que je suis pour vos divins commandements, je les trahis. Ajoutez : et je trahis ma conscience, et je me condamne par mes propres lumières, et je rends mon crime impardonnable, et je sacrifie avec la cause de Dieu mon âme et mon salut.

Car vous succombez, mon cher auditeur, dans les plus légères attaques, et cependant, fallût-il même dans le péril, et le péril le plus certain, tenir toujours pour la loi; c'est un devoir qu'exige encore indispensablement de vous la force chrétienne : je dis, dans le péril, et ce n'est point là une de ces morales vagues et aussi peu utiles, que les sujets en sont peu fréquents. Il y a souvent des risques à courir, et il n'est pas difficile d'en produire des exemples : je m'explique. Combien dans le monde se présentent d'occasions où la loi entre en concurrence avec l'intérêt, avec la fortune, avec le repos, avec la vie même? Un homme auprès d'un grand, un serviteur, pour ne vouloir pas s'engager dans les criminelles intrigues d'un maître, ni seconder injustement sa passion, le voit se refroidir à son égard, et perd toutes ses espérances. Un ami, pour ne vouloir pas pousser, à l'égard de son ami, la complaisance jusqu'à devenir le compagnon de ses débauches, en fait un ennemi. Un juge, par le refus qu'il fait de mollir dans une affaire, s'attire toute une maison sur les bras, et s'expose à de secrètes vengeances. Un négociant, par la bonne foi qui règne dans tout son commerce, manque souvent un profit assuré qu'on lui offrait. Un père et une mère, par le soin qu'ils apportent, comme ils y sont obligés, à

entretenir l'ordre dans leur famille, voient tourner contre eux la haine commune, et tous conspirer à les chagriner. Tel demeure en arrière sans s'avancer, parce que la vertu est oubliée, et que la cabale l'emporte. Il faut en ces conjonctures, et en mille autres semblables, une fermeté bien à l'épreuve, et il n'y a que les âmes de la meilleure trempe qui n'en soient pas ébranlées.

Mais j'en reviens toujours à notre mystère, et toujours je trouve dans l'exemple des apôtres de quoi piquer notre zèle, et confondre notre lâcheté; saint Augustin fut touché d'une pareille réflexion, lorsque, retraçant dans son esprit les actions mémorables des premiers défenseurs de l'Evangile, il n'en voyait aucun qui ne se fût distingué par quelques traits héroïques. C'est avec le sentiment de ce Père que je vous renvoie. *Et nos vincamus aliquid :* ne soyons pas les seuls qui n'ayons remporté aucune victoire pour la loi de Dieu, et pour son honneur. Ils ont vaincu, ces glorieux héros du christianisme, le fer et le feu : nous qui sommes leurs successeurs, exerçons-nous au moins en de plus faibles combats, et soutenons de moindres assauts. Ils ont résisté dans une guerre où ils voyaient l'univers entier ligué contre eux; ils ont triomphé jusqu'au milieu du paganisme. Pour quelques obstacles qu'il faut surmonter, et pour quelques efforts qu'il y a à faire, ne rendons pas honteusement les armes, et ne nous laissons pas renverser dans le centre même de la foi. Si Dieu ne met pas notre fidélité à de plus grandes épreuves, celles où il lui plaît de nous mettre doivent nous devenir d'autant plus précieuses. Montrons ce que nous aurions été, et ce que nous serions en toute autre conjoncture, par ce que nous serons présentement. *Et nos vincamus aliquid.* Tant d'autres, sans remonter si haut, parmi des peuples infidèles, ont de nos jours enduré pour la même loi que nous professons, l'exil, la perte de leurs biens, la proscription de leurs têtes, la captivité, les tourments : tant d'autres, encore aujourd'hui, dans des chrétientés naissantes, font voir, ou à prêcher, ou à embrasser, ou à établir, ou à maintenir la loi évangélique, tout le zèle, et toute la force des premiers disciples. Dans le champ de bataille, lorsque tout est occupé autour de nous, demeurerons-nous oisifs et sans action? Chacun porte sa couronne, n'aurons-nous point la nôtre? *Et nos vincamus aliquid,*

C'est un ouvrage digne de votre grâce, Esprit-Saint, et qu'un moment peut achever dans nous comme dans les apôtres. Sans paraître encore au milieu des feux et des tonnerres, vous pouvez avec moins d'éclat vous insinuer avec autant d'efficace. Venez, et tout commencera dans cette assemblée à se ranimer. Venez, et nous sortirons de ce temple, comme les apôtres sortirent du cénacle, prompts, vigilants, fervents, disposés à tout entreprendre, et constants à tout exécuter. Venez; si tous les cœurs ne sont pas également préparés, combien de cœurs rebelles avez vous enlevés subitement, et convertis! Bienheureuse la maison, bienheureuse la famille où vous êtes secrètement descendu. Vous n'y demeurerez pas longtemps sans vous faire connaître. On y va voir la piété refleurir, la ferveur revivre : la loi y sera pratiquée; elle y sera défendue jusqu'à ce que le temps de la récompense arrive, et de la béatitude éternelle où nous conduise, etc.

SERMON XLIX.

Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement.

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Homo quidam fecit cœnam magnam et vocavit multos, et cœperunt excusare. (*Luc.*, XIV.)

Un homme fit préparer un grand repas où il invita beaucoup de gens; mais ils s'excusèrent.

N'est-il pas étrange, chrétiens, qu'il faille nous apprendre à ne pas négliger les bienfaits de Dieu, et que, malgré l'extrême nécessité où se trouve chaque fidèle de reprendre sans cesse de nouvelles forces pour marcher dans la voie du salut, on ne puisse qu'avec peine nous persuader de manger souvent le pain céleste, qui doit être la nourriture de nos âmes, et donner la vie au monde. Triste vérité que nous représente l'évangile de ce jour dans la parabole de ce maître, qui fait préparer un grand repas, et de ces conviés qui s'en excusent : est-il un repas plus grand, plus magnifique pour nous, que celui qui nous est offert à la table de Jésus-Christ, et par Jésus-Christ même? C'est son sacré corps; c'est cette chair divine qui fut immolée pour notre rançon, et à laquelle nous pouvons participer, autant que nous y engagent, et que nous y disposent les sentiments d'une vraie piété. Il ne se contente pas de nous inviter par lui-même; il envoie ses ministres, et il les charge de nous presser, de nous avertir que tout est prêt, et qu'il nous attend : *quia jam parata sunt omnia.* (*Luc.*, XIV.) Mais à des instances si fortes et si intéressantes, que répondez-vous, mes frères, et comment les recevez-vous? A considérer l'avantage inestimable qu'on vous propose, qui ne se persuaderait pas qu'une sainte avidité vous attire tous à ce festin, où vous êtes appelés? Mais, par un effet tout contraire, ce ne sont de votre part que délais sur délais, que prétextes sur prétextes qui vous arrêtent; comme si l'on voulait vous imposer un fardeau pesant, et qu'on prétendît vous assujettir à une pratique onéreuse et incommode : *et cœperunt excusare.* (*Ibid.*)

C'est pour combattre une conduite si dommageable et si mal fondée, que je viens aujourd'hui, mes chers auditeurs, vous exhorter au fréquent usage de la communion. Je n'exagérerai rien, et j'éviterai avec soin toute extrémité, sachant combien en ces sortes de matières les excès sont à craindre. Je ne vous porterai point à la fréquente communion, sans vous faire connaître en même temps les dispositions qu'elle demande et sans les exiger de vous. Mais d'ailleurs aussi je ne relèverai point tellement ces dispositions, et je ne les ferai point

monter à un degré de perfection si éminent, que le désespoir d'y atteindre vous éloigne de la communion, et vous soit un juste sujet ou de l'abandonner absolument, ou de n'en approcher que très-rarement. Afin donc de garder le tempérament convenable, je renferme tout le fond et tout le partage de ce discours en deux courtes propositions; et je dis que vos communions doivent être fréquentes : ce sera la première partie ; mais que pour être fréquentes, elles doivent être ferventes : ce sera la seconde. L'une servira de correctif à l'autre, et toutes deux méritent votre attention, après que nous aurons d'abord imploré le secours du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour ne rien dire qui ne soit solidement établi, je prétends que de toutes les pratiques de la religion, une des plus utiles pour nous, et même des plus nécessaires, c'est la fréquente communion ; et voici sur quoi je fonde la preuve de cette importante maxime. Je la tire en premier lieu de notre extrême faiblesse, et du besoin infini que nous avons d'un puissant secours, au milieu de tant de périls qui nous environnent, et contre le poids de la nature corrompue qui nous entraîne ; en second lieu, de l'efficace toute divine, et de la vertu souveraine du sacrement de Jésus-Christ, de ce sacrement de grâce institué pour nous servir d'aliment et pour être notre soutien. Principes incontestables et universellement reconnus ; principes qui, liés l'un à l'autre et unis ensemble, nous conduisent à la même conséquence en faveur de la communion et du fréquent usage que nous devons en faire. Suivez-moi.

Que nous soyons faibles, et la faiblesse même ; que dans la vie spirituelle de nos âmes il y ait sans cesse des attiédissements et des défaillances, des vicissitudes et des changements, des chutes et des rechutes à craindre, mille tentations à combattre et mille passions à surmonter ; en sorte que le plus juste, tout juste qu'il est, ne puisse compter sur lui-même, ni d'un moment à un autre se répondre de lui-même; il ne faut, chrétiens auditeurs, que votre propre témoignage pour vous en convaincre : et c'est ce que le Prophète royal représentait si fortement et si humblement à Dieu pour toucher sa miséricorde et pour implorer son assistance : Ayez pitié de moi, Seigneur, soutenez-moi, parce je ne suis qu'infirmité et que misère : *Miserere mei, Deus, quoniam infirmus sum.* (*Psal.* VI.) Mais d'ailleurs, que dans l'adorable sacrement de nos autels la Providence nous ait pourvus du remède le plus prompt et le plus certain; qu'à ce fruit défendu, qui perdit nos premiers parents et avec eux toute leur postérité, le Rédempteur des hommes ait opposé cette nourriture sacrée et ce pain céleste qui les sauve, c'est-à-dire qui les guérit, qui les rétablit, qui les fortifie, qui les fait croître et les élève au degré le plus sublime et le plus parfait ; que toutes les grâces du salut y soient renfermées comme dans leur source, et que de cette source féconde elles se répandent sur nous et se communiquent sans réserve à nous, c'est une autre vérité, et même un point de notre foi, dont nous sommes assez instruits, dès que nous savons quel est le saint mystère où nous avons l'avantage de participer; que ce n'est pas seulement la grâce qu'il contient, mais l'auteur de la grâce ; et que, selon la belle application de saint Jérôme, nous pouvons, en le recevant, dire aussi bien que l'Apôtre : Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi : *Vivo ego, jam non ego, vivit vero in me Christus.* (*Gal.*, II.)

Or, ceci posé, la faiblesse de l'homme d'une part, et d'autre part la force du sacrement, il est aisé de conclure ; et sur cela j'avance trois propositions auxquelles je m'arrête parmi bien d'autres, et qui me semblent évidentes. Car de là il s'ensuit, première proposition : qu'en quelque disposition de l'âme que nous nous trouvions, hors le péché, et un attachement volontaire au péché, rien ne nous doit être plus salutaire que la communion, et la fréquente communion, accompagnée toutefois de la préparation convenable et mesurée selon les règles d'une prudence chrétienne. Je m'explique : nous sommes ou de ces fidèles qui marchent dans les voies de Dieu, ou de ces tièdes qui se sont relâchés dans le service de Dieu, ou de ces pénitents à peine revenus à Dieu et remis en grâce auprès de Dieu. Dans cet état de piété il faut persévérer, toujours même avancer et se perfectionner. Dans cet état de relâchement et de tiédeur, il faut reprendre un feu nouveau, se réveiller et se ranimer. Dans cet état de pénitence, et si j'ose ainsi m'exprimer, de convalescence, il faut s'affermir et se maintenir, détruire l'habitude qui domine encore, repousser ses attaques et s'en préserver. Tout cela comment et par où ? Par la grâce. Or, ces grâces de sanctification, ces grâces de renouvellement, ces grâces de défense et de persévérance, ces grâces victorieuses de l'enfer, du monde, de nous-mêmes et de toutes nos inclinations vicieuses, où peut-on plus sûrement, et où doit-on plus abondamment les recueillir que dans une sainte union avec Jésus-Christ, et dans la participation de son sacrement ? Tous les autres sacrements ont leur vertu propre et spéciale; mais pour le sacrement de Jésus-Christ, de son corps et de son sang précieux, il n'a point, à bien parler, de vertu déterminée, parce qu'il les a toutes. Sommes-nous dans les douceurs et les consolations d'une dévotion affectueuse et tendre ; c'est par la grâce de ce sacrement que l'âme est remplie d'une onction toujours nouvelle, et comme engraissée d'un suc délicieux et vivifiant : *Sicut adipe et pinguedine repleatur anima mea.* (*Psal.* LXII.) Sommes-nous dans les aridités et les sécheresses d'une piété rebutée, et comme abandonnée à elle-même, c'est par la grâce de ce sacrement que l'âme, au milieu même de ses dégoûts, se sent toute confortée, et que dans le plus

grand abandonnement où elle semble être de la part de Dieu, son courage ne l'abandonne point, ni sa fermeté ne se dément point : *Et panis cor hominis confirmat.* (*Psal.* CIII.) Sommes-nous dans une langueur paresseuse, sujets aux imperfections et aux infidélités d'une vie oisive et lente? c'est par la grâce de ce sacrement que l'âme est éclairée, est excitée, est embrasée de la même ardeur que ces deux disciples timides et chancelants, à qui le Sauveur se fit connaître, et dont il ralluma tout le zèle et releva toutes les espérances dans la fraction du pain : *Et cognoverunt eum in fractione panis.* (*Luc.*, XXIV.) Oui, dirai-je encore, sommes-nous dans les premiers efforts et les premières démarches d'une conversion qui ne nous a pas tellement dégagés de l'iniquité, qu'il n'en reste de malheureuses et de funestes impressions? c'est par la grâce de ce sacrement que l'empire des sens s'affaiblit, que les désirs déréglés du cœur et ses concupiscences s'amortissent, que toutes les blessures de l'âme peu à peu se ferment et qu'elle parvient enfin à une pleine santé : *Qui sanat omnes infirmitates meas.* (*Psal.* CII.) Je ne dis rien que de conforme aux plus communes idées que nous en donne la religion; rien que l'expérience n'ait appris à tant d'âmes qui en font l'épreuve, et qui pourraient en être ici témoins.

Si donc envisageant ces admirables prérogatives du plus excellent et du plus grand de nos mystères, je raisonne juste, voici la conduite que je me prescrirai. Je ne dirai pas : Pourquoi communier si souvent? mais je dirai : Puisque autant de fois que je communie, la grâce augmente et se multiplie en moi, et que tous les jours j'ai besoin de nouvelles grâces; je dois donc avec toute la précaution nécessaire faire réitérer, autant qu'il m'est possible, mes communions. Il est vrai, le précepte de l'église, par de bonnes raisons, se termine dans le cours de chaque année à une communion; mais pourquoi? *Ad duritiam cordis.* (*Matth.*, XIX.) Cette mère sage a bien connu la négligence naturelle du grand nombre de ses enfants : elle y a eu égard, et n'a pas voulu par une loi plus étroite, leur donner occasion, ou de communier indignement, ou de transgresser le commandement. Mais du reste, et indépendamment de ce précepte général, il y a pour chacun de nous un devoir particulier de la charité envers nous-mêmes, qui m'oblige de prendre soin de mon âme, de sa conservation, de son salut, et d'y employer les moyens que je sais être les plus efficaces; si bien que je puis me trouver en telles conjonctures, où de ne pas approcher régulièrement de la table du Seigneur, ce serait devant Dieu me rendre coupable d'un péché grief.

Je ne dirai pas : toute ma vie n'est qu'imperfections, que fragilités, que fautes qui m'échappent à chaque jour; il faut attendre que cela soit corrigé, et ne pas communier sitôt. Mais je dirai : le remède est pour les malades, et non pas pour les sains; et de remettre à l'appliquer, quand le mal sera guéri, ce serait renverser tout l'ordre des choses. Or, suivant l'expresse décision du concile de Trente, le remède à ces imperfections, à ces fragilités, à ces fautes qui me sont journalières et si ordinaires, c'est la communion : *Antidotum quo a culpis quotidianis liberemur.* (*Conc. Trid.*) Et quels sont aussi ceux que le maître de l'Evangile fait inviter à son repas, qu'il fait solliciter, presser, et dont il veut que sa maison soit remplie? ce sont des aveugles, des boiteux, des pauvres : *Pauperes et cœcos, et claudos introduc huc.* (*Luc.*, XIV.) Par conséquent je dois prendre confiance, et ne point craindre de me présenter avec toutes mes misères au Dieu de miséricorde, de qui seul j'en puis espérer la guérison.

Je ne dirai pas : Je suis un pécheur, et si par la bonté infinie de mon Dieu, j'ai obtenu grâce, mes plaies après tout saignent encore, et l'ouvrage de ma conversion n'est proprement qu'ébauché : en cet état puis-je communier? Mais je dirai : C'est pour les pécheurs que le Sauveur est venu, et c'est aux pécheurs qu'il s'est donné; il n'eut pas plutôt ressuscité la fille du prince de la Synagogue, qu'il ordonna qu'on la fît manger : lui-même il mangea avec les pécheurs, malgré les murmures des pharisiens dont il condamna tant de fois l'hypocrite sévérité. Par le sacrement de pénitence il m'a rendu la vie, et par le sacrement de son corps il veut l'entretenir et la conserver : qu'il soit le saint des saints, je le sais; et c'est justement par là même qu'il achèvera de me purifier et de me sanctifier : qu'il y ait quelquefois un temps d'épreuve à subir, j'y consens; mais que ce temps d'épreuve ait ses bornes, et des bornes assez courtes pour ne m'exposer pas, à force de m'éprouver, au péril certain de retomber. Voilà les leçons que je me ferai à moi-même, fortement persuadé du prix inestimable d'une communion réglée et fréquente.

De là par une règle toute contraire, et c'est la seconde proposition : il s'ensuit que rien pour une âme chrétienne ne doit être plus dangereux, ni plus pernicieux, que de se tenir longtemps éloigné de la communion : ce qui faisait dire à un saint docteur de ces derniers siècles, et à l'un des hommes les plus consommés dans la direction des consciences, que s'il y a dans le monde tant de scandales dont l'Eglise souffre, le désordre vient beaucoup moins des communions trop fréquentes, que des communions trop rares. Et en effet, si pour avoir une fois conçu certains sentiments dans la communion, et pour y avoir formé certaines résolutions, ces résolutions et ces sentiments ne s'altéraient jamais; si pour s'être une fois renouvelé par la communion, et pour y avoir repris un saint zèle, ce zèle et ce renouvellement n'étaient point sujets à aucun retour; si pour avoir une fois renoncé à ses engagements criminels, et s'être réconcilié avec Dieu en participant à la grâce de la communion, il n'y avait plus dans la suite ni assauts à repousser, ni ennemis à vaincre, peut-être alors pourrait-on plus aisé-

ment s'abstenir de la sainte table, et s'y rendre moins assidu. Quoique le seul esprit de religion et le seul amour dussent être des motifs plus que suffisants pour nous y porter, du moins par rapport à soi-même et à sa propre sûreté, y aurait-il moins de danger à se priver de ce renfort? Mais qui ne sait pas qu'après les transports de l'âme les plus vifs et les plus ardents, qu'après les protestations les plus sincères faites à Dieu au pied de son autel, et les desseins les plus fermes en apparence de s'attacher à lui, et de ne se plus séparer de lui; le fond de notre faiblesse demeure toujours, et est toujours en état de reprendre le dessus: que si l'on est assez fort aujourd'hui pour le surmonter par le secours de la communion, on ne le sera pas demain sans un secours tout nouveau; pourquoi? parce que rien ne se ralentit plus vite que ces mouvements passagers de la grâce, et que rien d'ailleurs n'est plus prompt à se réveiller et à renaître, que les affections déréglées du cœur, que ses désirs sensuels, que ses passions, et surtout que les passions dominantes qui l'avaient corrompu; parce que le penchant de la nature l'entraîne sans cesse, que le monde lui présente sans cesse les mêmes objets, que sans cesse le tentateur revient pour le surprendre : tellement que ce sont toujours les mêmes coups à parer, les mêmes piéges à éviter, les mêmes efforts à faire. Dès là donc que vous mettrez entre vos communions trop de distance, et que vous en reculerez si loin les termes, dans ce long intervalle à quoi vous trouverez-vous exposé? Prenez, mon frère, c'est l'avis que vous donne sur cela saint Ambroise, prenez, autant qu'il vous est permis, un aide dont vous pouvez si peu vous passer, et prenez-le même chaque jour, ajoute ce saint Docteur, afin que chaque jour il vous puisse profiter. *Accipe quotidie quod tibi quotidie proficiat.*

Ce ne sont point là des pensées subtiles, ni d'une spéculation abstraite; il n'y a rien qui ne soit confirmé par l'expérience: et ne voyons-nous pas que tout ce qu'il y a de gens plus vicieux et plus corrompus, ce sont ceux qui tiennent moins compte de la communion, et qui l'abandonnent plus absolument? Ne voyons-nous pas que ces communions d'une année, où tant de mondains se bornent pour satisfaire précisément au précepte, n'ont jamais, ou presque jamais, un effet constant, et ne sont suivies de nulle persévérance? Ne voyons-nous pas entre les personnes du siècle qui font profession de piété, et entre les personnes vouées à Dieu, jusque dans les sociétés les plus régulières, que de ceux ou de celles qui peu à peu viennent à se déranger, la plupart commencent par le relâchement à l'égard de la communion, et de l'usage qu'ils en faisaient? Cet usage si fréquent leur devient pénible et incommode; il ne s'accorde point avec la vie qu'ils mènent, et qu'ils ne sont pas bien résolus de changer; il leur attire trop de scrupules toutes les fois qu'il faut paraître à la table de Jésus-Christ; et par l'illusion la plus grossière, ils vont même jusqu'à prendre ces reproches intérieurs pour des raisons légitimes de s'en absenter. Je ne vis pas assez bien, et un si saint mystère demande d'autres dispositions. De sorte qu'au lieu de se faire une religion de quitter leur vie tiède et relâchée, afin de continuer leurs communions, ils se font une fausse religion de retrancher leurs communions, parce qu'ils se trouvent dans cet état de tiédeur, et qu'ils ne se sentent pas déterminés à en sortir. Cependant qu'arrive-t-il? vous vous retirez de Dieu, et Dieu se retire de vous. Plus tant de communication avec lui, et par une conséquence bien juste, plus tant de protection de sa part, plus tant de lumières et d'inspirations; dégoût et indifférence pour les choses du ciel. Mon cœur s'est tout desséché, disait le Prophète royal, et je suis devenu comme de la paille: *Percussus sum ut fenum et aruit cor meum.* (*Psal.* CI.) Pourquoi? parce que je ne me suis pas souvenu de manger le pain qui me devait nourrir, *quia oblitus sum comedere panem meum.*

Du moins, si l'on en restait à cet état de froideur et d'insensibilité; mais dans les voies de Dieu, les progrès sont difficiles et lents, et les chutes bien subites et funestes. En peu de temps, où ne tombe-t-on pas? et par degrés, à quoi ne se porte-t-on pas? Heureux qui ne le sait que par l'exemple des autres, et qui ne peut encore là-dessus lui-même servir aux autres d'exemple. Ah! si vous vous étiez fait une loi de retenir la communion, et que vous vous y fussiez inviolablement attaché, c'eût été pour vous, ou un préservatif, ou une ressource. Votre cœur peut-être eût pu recevoir à certains moments quelque blessure; mais la contagion après s'y être glissée, ne s'y serait pas invétérée. Une communion bien faite, la préparation qu'elle demande, les réflexions, les sentiments qu'elle inspire, les remords de la conscience, les repentirs qu'elle excite, tout cela eût réparé promptement le passé; et la seule idée d'une autre communion bientôt à faire, vous eût tenu lieu de frein, ou vous eût servi de barrière contre l'avenir. Mais depuis que vous avez secoué ce joug qui vous semblait trop pesant, où êtes-vous allé? et qui peut dire si vous en reviendrez jamais? Parce que les Juifs avaient perdu le goût de la manne, et qu'ils négligeaient de la recueillir, ils en vinrent jusqu'aux portes de la mort : et n'en vient-on pas souvent jusqu'à la mort même? *Omnem escam abominata est anima eorum; appropinquaverunt usque ad portas mortis.* (*Psal.* CVI.) Laissons-en la connaissance à Dieu, et suivant toujours les mêmes principes, passons à une troisième proposition.

De là il s'ensuit, en dernier lieu, qu'à prendre la chose en général il n'est point d'humilité plus mal entendue qu'une humilité scrupuleuse, qui ralentirait notre ardeur pour la fréquente communion, qui nous en ferait trop aisément omettre la pratique, et qui nous rendrait sur ce point trop timides et trop réservés. Pesez, je vous prie,

toutes mes paroles : je dis à prendre la chose en général, car je n'ignore pas qu'il peut y avoir eu sur cela, à l'égard de quelques âmes, des conduites de Dieu particulières, mais qui, par la raison même qu'elles ont été particulières, ne nous peuvent être proposées pour modèles. Je dis, une humilité qui nous ferait trop aisément omettre la pratique de la communion, car je ne prétends point condamner une humilité sage et religieuse qui n'a d'autre effet que de s'abstenir quelquefois du divin mystère, et en quelques conjonctures que chacun connaît, mais, du reste, dans le dessein de ne tarder pas à reprendre ce saint exercice où l'on n'a voulu mettre qu'une légère interruption, sans que ce fût une véritable omission. Telle est l'humilité qui peut convenir à certains temps et en certaines rencontres. Mais cette humilité, aussi trompeuse qu'elle est apparente et spécieuse, cette humilité qui ne tend qu'à entretenir une âme dans l'éloignement de la communion, je ne craindrai point de l'appeler, avec saint Cyrille d'Alexandrie, un des plus subtils et des plus mortels artifices de l'esprit de mensonge; je ne craindrai point de la traiter ou de simplicité, ou de malignité. De simplicité, si nous en croyons des conseils séducteurs, et que devant Dieu nous prétendions nous en faire un mérite; de malignité, si ce n'est qu'un voile dont nous voulons nous couvrir, et qu'une de ces vaines excuses dont nous cherchons à nous autoriser dans nos lâchetés et nos tiédeurs; car n'est-ce pas là dans le fond à quoi elle se réduit, et de quel principe elle procède?

Quoi qu'il en soit, l'humilité est une vertu; or, quelle vertu peut nous détourner du salut et de la perfection où nous devons aspirer, en nous détournant du plus commun et du plus prompt moyen d'y atteindre? Ce ne serait plus humilité, ou ce ne serait qu'un fantôme d'humilité. Que l'humilité nous retrace vivement dans l'esprit notre néant, et tout notre néant; que, dans cette vue, elle nous fasse sincèrement confesser notre indignité, et toute notre indignité; qu'elle nous inspire tout le soin convenable de nous éprouver, selon le terme et le sens de l'Apôtre, et de nous préparer; mais, du reste, qu'animée d'une sainte confiance et solidement fondée, non sur notre vertu, mais sur la multitude des miséricordes du Seigneur, elle nous conduise à l'autel : *Nobis quoque peccatoribus de multitudine miserationum tuarum sperantibus* (*Can. Miss.*), jusque-là c'est une humilité toute chrétienne, je la reconnais à ces caractères, et je la canonise. Mais une humilité qui, dans le sentiment de nos maux, nous retire du médecin qui peut seul, et qui veut y remédier; mais une humilité qui, dans le sentiment de notre faiblesse, nous détache du plus ferme appui sur qui nous aurions à compter, et dont nous puissions nous fortifier; mais une humilité qui, dans le sentiment de notre indigence et de notre extrême pauvreté, nous empêche d'aller à la source de tous les biens, qui nous est ouverte et où nous pouvons nous enrichir; parlons plus simplement et sans figure : une humilité qui, dans la pratique, nous fait oublier que notre Dieu est un Dieu de charité, un Dieu de patience; qu'il n'a pas dédaigné de manger avec des publicains, et que tant de fois il méprisa là-dessus tous les murmures de la sévérité pharisienne; que ce n'est pas seulement aux parfaits qu'il s'est donné dans l'institution de son sacrement, mais à ceux qui veulent l'être, à ceux qui désirent de l'être, à ceux qui travaillent pour l'être, et qui ne le sont pas encore; je le répète : une humilité si peu conforme à l'esprit de l'Evangile, et si préjudiciable à nos intérêts les plus essentiels, ne fut jamais ni ne sera, dans l'ordre du salut, qu'un égarement et une erreur. Elle honore Dieu, dites-vous, et c'est un hommage rendu à cette souveraine Majesté. Mais moi je réponds : N'est-ce pas plutôt un outrage fait à cette bonté ineffable et sans mesure? Je vais plus loin, et je soutiens que je ne puis mieux honorer Dieu dans son sacré mystère, que par une sainte avidité et une sainte impatience de l'y recevoir. En m'unissant à lui, je l'honore par mes humiliations et mes adorations; je l'honore par tous les actes que la religion me suggère, et où je m'entretiens en sa présence. Voilà pourquoi, depuis l'établissement de l'Eglise, le fréquent usage de la communion nous a tant été recommandé, et pourquoi les premiers fidèles l'ont si universellement et si constamment pratiqué. Car les leçons que je vous trace ici, mes chers auditeurs, ce sont celles des plus grands maîtres; et c'est de quoi nous avons les plus grands exemples. Prenez garde : quand je vous demande un fréquent usage de la communion, je ne vous demande rien autre chose que ce qu'ont observé constamment, pendant plusieurs siècles, les premiers chrétiens, qui, selon la plus authentique et la plus ancienne tradition, communiaient tous les jours. Et il ne faut point dire que c'étaient des saints; je le veux; mais, après tout, ils étaient hommes comme nous; plus réglés que nous, mais toujours hommes; et nous l'apprenons bien, des reproches que leur faisaient les apôtres et les premiers ministres de la parole évangélique. Ils avaient leurs faiblesses, mais, leurs faiblesses mêmes, ils les portaient aux pieds de Jésus-Christ, non pour les fomenter par une présomption criminelle, mais pour les corriger et se réformer.

Quand je vous demande un fréquent usage de la communion, je ne vous demande rien autre chose que ce qu'ont demandé les Pères et les docteurs les plus renommés. Un saint Cyprien, lorsqu'il menaçait d'être éternellement séparés de Jésus-Christ, après la mort, ceux qui, pendant la vie, s'en séparent et demeurent dans une trop longue absence de la sainte table; un saint Jérôme, lorsque, expliquant ces paroles de l'oraison dominicale : Donnez-nous notre pain de chaque jour, *panem nostrum quotidianum*

(*Luc.*, X), il les applique, après Tertullien, au sacrement de nos autels; un saint Augustin, lorsque, traitant la question, s'il est à propos de communier tous les jours, il répond qu'il n'a point sur cela de règle absolue et précise à donner, parce que les âmes ne sont pas toutes dans le même état; mais qu'au moins sa pensée est qu'on ne doit passer aucune semaine sans recevoir une fois le pain de vie; un saint Basile, lorsque, écrivant à une dame de haut rang dans le monde, il lui marque, sur la communion de chaque jour, que c'est un des moyens de perfection le plus assuré, et que la coutume des disciples qui se sont rangés à son école est, outre les communions extraordinaires, de communier toutes les semaines jusqu'à quatre fois. Que dirai-je de tant d'autres dans ces derniers siècles? D'un Charles Borromée, d'un François de Sales, de tout ce qu'il y a eu d'habiles et de zélés directeurs qui pourraient me servir de témoins, et dont nous devons révérer les sentiments?

Quand je vous demande un fréquent usage de la communion, je ne vous demande rien qui ne soit selon l'esprit de l'Église, selon ses intentions et ses vœux les plus ardents; lorsque dans le dernier, mais l'un de ses plus célèbres conciles, elle s'adresse à nous, et nous avertit, *Admonet sancta synodus* (*Conc. Trid.*); que dis-je? lorsqu'elle nous presse, qu'elle nous exhorte, *hortatur ;* ce n'est pas assez : lorsqu'elle nous prie, *rogat ;* ce n'est pas tout encore : lorsqu'elle nous conjure par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, *Obsecrat per viscera misericordiæ Dei nostri :* de quoi? d'apporter au divin mystère une telle dévotion, de l'honorer de telle sorte que nous puissions user souvent de la nourriture céleste, qui doit être l'aliment de nos âmes : *Ut panem illum substantialem frequenter suscipere possint.* Heureux, mes frères, toutes les fois que vous assistez au sacrifice non sanglant qui s'accomplit sur nos autels, si vous y participez réellement et par la communion, comme le ministre du Seigneur. Le saint concile le souhaiterait, l'Église entière l'approuverait; partout elle en voudrait voir renouveler la pratique. *Optaret sancta synodus.* Pourquoi cet empressement et de si fortes instances? Ah! chrétiens, ne le voyez-vous pas? Parce que l'Église, cette mère si tendre pour ses enfants, sait de quelle importance il leur est de se munir de l'adorable sacrement dont elle est dépositaire, et qu'elle nous offre. Parce qu'elle sait que c'est ce pain solide et confortant que vit Jacob, qui doit faire les delices des rois, c'est-à-dire des âmes fidèles, et leur tenir lieu de sauvegarde. *Et præbebit delicias regibus.* (*Gen.*, XLIX.) Parce qu'elle sait que c'est ce pain victorieux, pour m'exprimer de la sorte, qui descendit sur le camp des Madianites, ennemis du peuple de Dieu, et qui fut la figure tout ensemble du glaive du Seigneur et de celui de Gédéon, avec lequel ce saint capitaine mit en déroute l'armée infidèle : *Gladius Domini; gladius Gedeonis.* (*Judic.*, VII.) Parce qu'elle sait que le sanctuaire de son époux est cette table dressée pour notre défense : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me* (*Psal.* XXII); qu'on y mange le pain des anges, *panem angelorum* (*Psal.* LXXVII); le pain des élus, *frumentum electorum* (*Zach.*, IX); qu'on y boit le vin qui fait les vierges, *vinum germinans virgines* (*Ibid.*); qu'on y fait ce repas somptueux qui engraisse, qui rétablit, qui donne un embonpoint que rien n'altère : *Convivium pinguium, convivium pinguium medullatorum.* (*Psal.* XXV.)

Cependant, mes frères, contre de si puissantes considérations, on ne manque point de prétexte. Vaines excuses, aussi fausses que celles des conviés de notre évangile; l'un dit qu'il a acheté une maison, et qu'il est obligé de l'aller visiter : *villam emi.* (*Luc.*, XIV.) L'autre dit qu'il s'est marié, et qu'il est occupé à la cérémonie des noces : *uxorem duxi.* (*Ibid.*) Rien de plus juste à ce qu'il paraît; mais que conclut le maître? Qu'ils n'ont pas voulu venir, *et illi noluerunt.* (*Ibid.*) J'en dis autant de vous-même, mon cher auditeur : beaux discours! mais dans le fond, c'est que vous ne voulez pas; *at illi noluerunt.* C'est mauvaise foi : vous craignez l'effet de ce sacrement de salut, et qu'il ne nous fasse rompre des engagements dont votre cœur a tant de peine à se déprendre. C'est lâcheté; la communion demande certaines préparations; elle mène à une certaine manière de vie moins dissipée, moins mondaine, dont on se fait une gêne, et à quoi l'on ne peut s'assujettir. C'est indifférence, et la même qui nous rend si négligents dans tous les autres exercices de la religion. C'est ingratitude, et la plus monstrueuse envers vous, Seigneur; tandis que vous vous donnez à nous, que vous nous prévenez, vous voyez l'homme insensible et froid vous oublier, ou devenir ingénieux à imaginer des raisons pour se retirer de vous; vous refuser l'entrée de son cœur, et ne vouloir aller à vous que par un commandement exprès et un ordre indispensable; se faire une peine, qui le croirait? se faire une peine, ô mon Dieu, d'être avec vous, tandis que vous vous faites un plaisir d'être avec nous. N'est-ce pas un miracle; mais, selon l'expression d'un Père, un miracle sorti de l'enfer? *Diabolico quodam miraculo.* C'est respect humain; on craint d'être remarqué et d'être mis au nombre des personnes qui font une profession ouverte de piété. C'est entêtement et illusion. On s'est laissé préoccuper de certaines idées tonchant la fréquentation des sacrements, dont on ne veut point revenir, et sur quoi l'on n'examine, ni l'on n'écoute rien.

Mais de tout cela quelles suites? Plus funestes mille fois que vous ne le pensez. Le Père de famille exclut de sa table ceux qu'il avait invités, et qui s'en sont exclus eux-mêmes par un refus dont il se tient offensé. Je vous dis en vérité que jamais aucun de ces gens-là ne mangera avec moi : *Amen*

dico vobis, quia nemo virorum illorum gustabit cœnam meam. (*Luc.*, XIV.) Et il est vrai que rien n'entretient plus dans l'éloignement de Dieu que l'éloignement des sacrements; et j'ose avancer qu'il est rare qu'une âme se maintienne longtemps dans la grâce lorsqu'elle quitte la communion. Qui sait même si Dieu, que vous avez abandonné pendant la vie, ne vous abandonnera point à la mort? Tel alors, par une secrète disposition de la justice divine, a manqué, dans le plus critique passage, du plus nécessaire viatique. Je ne prétends pas toutefois que l'usage de la communion soit également accordé à tous. Les conditions, les situations, les degrés de perfection sont différents; mais sans entrer dans une discussion que je laisse à la sagesse du directeur, je passe à l'autre point, où j'ai à vous montrer que nos communions, pour être fréquentes, doivent être ferventes. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Quoique la fréquente communion ne mérite en général que des éloges, il est vrai néanmoins, et je suis obligé d'en convenir, que dans la pratique, et en particulier, il s'y glisse quelquefois des imperfections qui en altèrent la vertu, et qui peuvent même en arrêter presque tout le fruit. Aussi, en condamnant les scrupuleuses réserves de ceux qui voudraient nous rendre l'usage de la sainte table si difficile et si rare, je ne prétends point d'ailleurs, selon les expressions figurées de l'Ecriture, jeter les perles sur le fumier, abandonner le Saint du Seigneur aux chiens, et prodiguer, pour ainsi dire, Jésus-Christ et son adorable sacrement. Si donc, chrétiens, vos communions doivent être fréquentes, j'ajoute (et c'est une autre vérité non moins essentielle, ni moins incontestable) que pour être fréquentes, elles doivent être ferventes : comment cela? en trois manières. Car je demande ici la ferveur comme principe, comme accompagnement, comme fruit; et, sans nulle affectation de paroles peu convenables à la dignité de la chaire où je parle, je dis en trois mots assez naturels, tout recherchés qu'ils peuvent paraître, que c'est la ferveur qui nous doit porter à la fréquente communion; que c'est avec ferveur que nous nous y devons comporter; et que c'est une ferveur toute nouvelle que nous en devons remporter : que c'est, dis-je, la ferveur qui nous y doit porter : en voilà le principe; que c'est avec ferveur que nous nous y devons comporter : en voilà l'accompagnement; et que c'est une ferveur toute nouvelle que nous en devons remporter : en voilà le fruit. Tout ceci, que je vais développer, contient d'importantes instructions, et veut en même temps beaucoup de réflexion pour prendre le point juste à quoi l'on doit s'en tenir, et pour ne donner dans aucune extrémité.

C'est la ferveur qui doit nous porter à la fréquente communion; elle en doit être le principe. Mais que fais-je, chrétiens auditeurs; ce que j'ai établi, ne vais-je point le renverser? Bien loin d'engager les âmes au fréquent usage de la communion, ne vais-je point, par une idée trop haute de cette première disposition que j'exige, les en détourner? Quand donc je dis ferveur, il faut d'abord définir ce terme, et par là vous prémunir contre une erreur très-commune, ou vous en détromper. Car ce que j'appelle ici ferveur chrétienne, ce ne sont point certains goûts sensibles que Dieu donne, et que Dieu retire à son gré; ce ne sont point certains mouvements du cœur prompts, vifs et ardents; certains transports de l'âme qui la ravissent, qui l'attendrissent, et où les larmes coulent même quelquefois des yeux en abondance. Je sais en effet qu'il y a de ces heureuses conjonctures, de ces moments où la grâce agit de la sorte sur nous et dans nous. Le feu s'allume, et l'on est tout pénétré. L'esprit se recueille; il se plonge profondément dans le sein de Dieu et il y demeure, ce semble, tout abîmé. Le cœur s'anime, s'excite, éclate en gémissements et en soupirs : divines impressions qui se communiquent jusqu'aux sens mêmes, et dont ils sont tous émus. Voilà ce que je ne puis ignorer, et de quoi je ne puis assez bénir le Seigneur, qui répand la rosée du ciel avec de telles effusions et qui opère de telles merveilles. Mais du reste comprenez ce que j'ajoute, et ce qu'il est nécessaire d'ajouter pour la consolation d'un nombre infini d'âmes, que Dieu, toutes vertueuses qu'elles sont, traite en apparence avec plus de réserve, et qu'il ne favorise presque jamais de ses dons singuliers, et de ses saintes douceurs. Car je veux bien reconnaître, que c'est là, comme le surcroît, l'accessoire de la ferveur; mais je soutiens que ce n'en est ni le capital, ni le fonds : et l'illusion la plus commune de ceux qui commencent à marcher dans les voies de Dieu, mais qui n'en connaissent point encore assez la conduite, c'est de mesurer la vraie piété par ces sortes de sensibilités, et de se persuader que la dévotion s'éteint, à proportion que ces premières ardeurs se ralentissent, et que ce feu s'amortit. Il y a eu des saints que Dieu a toujours fait marcher dans le désert, et même dans les sentiers du désert les plus secs et les plus arides : c'est-à-dire, des saints, qui dans tout le cours de leur vie n'ont jamais, ou presque jamais eu, ni de ces sentiments affectueux, ni de ces saillies de zèle et d'amour dont les autres étaient emportés. Ils allaient à Dieu, mais au travers d'une nuit épaisse. Ils étaient auprès de Dieu, avec Dieu, dans Dieu, mais sans l'apercevoir. Ils possédaient Dieu, mais sans le goûter. En étaient-ils moins saints et moins fervents? Non, mes frères. Mais quelle était leur ferveur et leur sainteté? Ce que j'appelle, non point une sainteté ni une ferveur sensible, mais une ferveur solide.

Et qu'est-ce que cette ferveur solide? en quoi consiste-t-elle? Voilà ce qu'on ne démêle point assez, et où se trompent bien des âmes timides et peu éclairées. Cette ferveur est un désir sincère de s'unir à Jésus-Christ, et de l'honorer dans son sacrement. C'est

une droite intention, une vue actuelle d'aller à la table du Sauveur, comme à la source des grâces, pour se relever de ses chutes, pour se fortifier de ses faiblesses, pour faire dans le chemin de la perfection de nouveaux progrès. Cette intention, cette vue, je puis l'avoir dans la pensée; ce désir peut être réellement dans ma volonté, sans qu'il se fasse sentir par un empressement et un zèle qui ne dépend point de moi, et que je dois plutôt compter pour un don de Dieu que pour un mérite de l'homme. Or, dès que je l'ai, ce vrai désir, dès que j'ai cette vue, cette intention accompagnée de l'innocence du cœur, il m'est permis d'entrer dans la salle du festin et d'y prendre place. C'est la foi qui me guide alors, et la pure foi; c'est la raison, mais une raison saine et toute religieuse. Point d'autre attrait ni d'autre motif. Quoi qu'il en soit, ces dispositions me suffisent; et je n'en puis avoir de plus excellentes, puisqu'il n'en est point de plus conformes aux vues mêmes du Fils de Dieu, et à la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de son sacrement.

A vous entendre parler, mes chers auditeurs, et à vous voir au-dehors, y a-t-il lieu de juger, que c'est là le principe ordinaire des fréquentes communions, dont l'usage s'est maintenu et se maintient encore dans le christianisme, malgré la corruption du siècle, et malgré les fausses alarmes qu'on a voulu inspirer là-dessus aux fidèles? A Dieu ne plaise que je condamne mal à propos ces âmes pieuses, ni que j'en prenne des soupçons également injustes et contraires à la charité. Mais sans blesser personne, souffrez que je m'explique en général et que j'en vienne un moment, devant vous, à un examen qui pourra vous découvrir bien des mystères de l'amour-propre, lequel ne sait que trop adroitement s'insinuer dans les choses les plus saintes, et les infecter de son venin.

Car je vous demande, âme chrétienne, si c'est toujours un sentiment de ferveur, selon que je l'ai défini, qui vous engage à fréquenter le sacrement de Jésus-Christ. Parlons plus clairement et plus en détail. Ce qui vous fait communier souvent (je ne prétends scandaliser ici ni les justes, ni les pécheurs, mais il est de mon devoir d'instruire aussi bien les justes que les pécheurs, puisque chacun dans son état a besoin d'instruction), ce qui vous fait, dis-je, communier souvent, n'est-ce point quelquefois l'habitude? On a reçu des mains d'un directeur, ou l'on s'est fait à soi-même un certain ordre de vie; on y a été élevé depuis longtemps : on le fait; et parce que tel nombre de communions s'y trouve marqué on y satisfait, sans autre raison, sinon qu'il est ainsi prescrit, et qu'on l'a toujours pratiqué? Ce qui vous fait communier souvent, n'est-ce point quelquefois la coutume? On voit les personnes les plus connues par leur piété, tant de fois dans le cours de la semaine, et à des jours réglés, approcher de l'autel : on se joint à eux, et l'on se mêle dans la troupe, sans autre raison que l'exemple. Ce qui vous fait communier souvent, n'est-ce point quelquefois un respect humain? On se trouve dans des assemblées, dans des sociétés où certain usage est établi à l'égard de la communion. On serait remarqué si l'on y manquait; et l'on ne veut pas l'être, comme il est bon du reste, autant qu'il est possible, de l'éviter. Ce qui vous fait communier souvent, n'est-ce point quelquefois une présomptueuse erreur touchant l'efficace du sacrement? On s'en tient au corps et à la lettre, sans passer jusqu'au sens et à l'esprit; c'est-à-dire qu'on se persuade précisément que c'est être parfait que de communier souvent, sans prendre garde comment on le fait; et l'on compte, pour ainsi parler, ses vertus par ses communions. Ce qui vous fait communier souvent (je n'ai garde de penser que la chose soit ordinaire, mais toute rare qu'elle peut-être, elle mérite une réflexion particulière); ce qui vous fait souvent communier, n'est-ce point quelquefois une vaine ostentation? On se donne par là je ne sais quel air de dévotion et de régularité, dont on se laisse flatter intérieurement, et à quoi l'on est beaucoup plus sensible qu'on ne le pourrait croire, et qu'on ne l'a jusqu'à présent observé. Ce qui vous fait communier souvent, n'est-ce point quelquefois une secrète émulation? On regarderait presque comme un outrage, et comme une tache à la vertu, d'être privé de cet avantage, tandis que d'autres en jouissent et qu'il leur est libéralement accordé. Dites-moi enfin ce qui vous fait communier souvent; n'est-ce point quelquefois un entêtement opiniâtre? On ne veut écouter que son caprice, sans déférer aux sages avis d'un confesseur. On stipule en quelque sorte avec lui, et pour peu qu'il se rende difficile, et qu'il retranche, on cherche un homme de meilleure composition et l'on se pourvoit ailleurs. Au reste, dans toute cette morale, je n'ai point tant cru dire ce qui se fait, que ce qui peut arriver, et qu'on ne saurait prévenir avec trop de précaution. Après cela ne nous étonnons point de ne pas trouver à la fréquente communion la ferveur que nous n'y avons pas apportée : et toutefois c'est encore avec ferveur que nous nous y devons comporter. Comme la ferveur en doit être le principe, elle en doit être l'accompagnement.

Oui, mes frères : et jamais cette ferveur fut-elle plus nécessaire que dans la communion fréquente! C'est toujours avec humilité, toujours avec révérence, que nous devons approcher du plus redoutable de nos mystères. Un Dieu qui vient à nous, et un Dieu si grand! Or il y a cette différence entre lui et les grands du monde, que plus nous voyons ceux-ci, plus nous les connaissons, et plus nous y apercevons de faiblesses : au lieu que plus nous approchons de Dieu, plus il se communique à nous, et plus nous y découvrons de perfections et de grandeurs. Voilà pourquoi les anges, qui le connaissent mieux se tiennent devant lui dans un plus

respectueux silence. Voilà pourquoi les saints, à qui dans la vie il s'est mieux fait connaître, se sont plus humiliés en sa présence; et c'est ainsi qu'une âme, à qui l'exercice de la communion est plus ordinaire, n'en est que plus attentive et plus retenue. De là, adoration plus profonde devant le Seigneur, qui vient à moi, et qui souvent daigne m'honorer de sa visite : je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai jamais été : *Ante Dominum vilior fiam plusquam factus sum.* (II *Reg.*, VI.) Que suis-je auprès de lui : et que dois-je être à mes propres yeux : *et ero humilis in oculis meis.* S'il y a quelque chose dont je me glorifie à son autel, ce ne sera que de mes abaissements : *et cum ancillis gloriosior apparebo.* De là tremblement, crainte plus vive. Que vous êtes grand, Seigneur, et si je n'avais égard qu'à votre grandeur souveraine, oserais-je seulement paraître une fois à vos pieds : *Tu terribilis es.* (*Psal.* LXXV.) De là recueillement plus parfait : objets mortels et passagers, retirez-vous; point d'autre maître ici que le Seigneur; point d'autre objet digne d'attirer mes regards, d'occuper les pensées de mon esprit : *Oculi mei semper ad Dominum.* (*Psal.* XXIV.)

C'est toujours avec sainteté, toujours avec pureté de cœur, que nous devons approcher du plus saint de nos mystères. Un Dieu devant qui les cieux mêmes ne sont pas purs, et qui a trouvé de la corruption jusque dans ses anges! Mais après tout, plus une âme le reçoit souvent, plus elle doit avoir de liaison avec lui, et par conséquent plus elle doit se purifier. De là sentiments de pénitence plus animés, contrition plus universelle, confession plus exacte : *Amplius lava me ab iniquitate mea.* (*Psal.* L.) Ce n'est point assez pour moi, mon Dieu, d'être lavé de ces fautes grièves qui nous donnent la mort. Rendez, Seigneur, rendez à mon âme toute son innocence, ou lui aidez à la reprendre : *Amplius lava me.* Que rien ne vous échappe, ni ne m'échappe à moi-même, quoi que ce soit; un sentiment, un désir, une parole, un geste : non, mon Dieu, rien de si petit que je n'abhorre, et à quoi je ne sois prêt de renoncer pour aller à vous plus saintement, et pour m'y unir plus étroitement : *Amplius lava me ab iniquitate mea et a peccato meo munda me.*

C'est toujours avec amour, toujours avec reconnaissance, que nous devons approcher de ce sacrement d'amour. Un Dieu descendu pour nous de sa gloire, présent à nous, et demeurant en nous! Mais autant de fois qu'une âme le reçoit, ce sont autant de bienfaits multipliés; d'où il s'ensuit, que plus elle communie, plus elle doit redoubler sa reconnaissance et son amour. De là ces tendres communications de l'âme fidèle avec Jésus-Christ. Le fol amour du monde, tout passionné qu'il est, n'a rien, j'ose le dire, de plus pénétrant, rien de plus doux, ni de plus consolant : une âme abîmée en Dieu! J'ai trouvé l'époux de mon cœur : *inveni quem diligit anima mea.* (*Cant.*, III.) Le voilà tout de nouveau en moi : *Tenui eum.* Sur cela que pense-t-elle? qu'éprouve-t-elle? Je serai donc toujours à lui, et plus que jamais : *Nec dimittam.* (*Ibid.*)

Heureuses les âmes ainsi touchées de Dieu! mais il faut encore convenir qu'il y en a que Dieu ne prévient point de telles bénédictions; et voilà le sujet de leurs plaintes. Il semble, selon le langage de l'Écriture, que Dieu ne fasse couler sur elles ses miséricordes que goutte à goutte. Au temps même qu'elles possèdent le plus riche trésor, et que Jésus-Christ en personne est actuellement dans elles, elles sont toutes languissantes, et elles demeurent dans une espèce d'assoupissement. Elles devraient éclater, s'épancher en sentiments, en protestations, en actions de grâces; mais elles n'ont rien à dire, et rien ne les affectionne : l'esprit sans arrêt s'en va; l'imagination s'égare. Elles ont beau vouloir se rappeler à elles-mêmes et se remettre, bientôt elles retombent dans la même stérilité, la même évagation : état qui les étonne et qui les inquiète; mais dont elle ne doivent ni s'inquiéter, ni s'étonner, pourvu que quelques circonstances s'y rencontrent, je veux dire, pourvu qu'elles gémissent de cet état, et qu'elles en gémissent de bonne foi; pourvu que, dans la vue de leur indignité, elles s'humilient de cet état, et qu'elles reconnaissent leur impuissance; pourvu qu'elles demandent à sortir de cet état, qu'elles le souhaitent, et que de leur part elles n'omettent rien de tout ce qui peut les en relever. Du reste, qu'elles se confient en Dieu; qu'elles se soumettent à cette épreuve de Dieu, car c'en est une; ou si c'est une punition de quelques fragilités, dont les plus justes ne sont pas exempts, qu'elles en acceptent la peine dans un esprit de componction et d'expiation, surtout qu'elles ne se rebutent pas, ni ne laissent point refroidir leur zèle pour la fréquente communion, comme si elle leur était inutile; mais sans se décourager, qu'elles s'efforcent tout de nouveau d'en remporter le fruit qu'elle doit produire, qui est un redoublement de ferveur.

Quel prodige de grâce! quel merveilleux effet opérait dans les premiers chrétiens le pain céleste qu'ils prenaient tous les jours, et dont ils se nourrissaient! Il n'y a qu'à voir ce qu'en raconte saint Luc dans la description qu'il fait de leurs mœurs. Quels hommes! je ne dis pas par eux-mêmes, puisque par eux-mêmes ils avaient, comme nous, leurs défauts; mais, sanctifiés par le sacrement de Jésus-Christ, quel désintéressement! ils ne possédaient rien en propre, et ne distinguaient, comme parle saint Chrysostome, ni le mien, ni le tien : tout était en commun : *Erant pariter, et habebant omnia communia.* (*Act.*, II.) Quelle charité! ils vendaient tout; ils se défaisaient de tout, et le partageaient selon les divers besoins de leurs frères. *Possessiones et substantias vendebant, et dividebant omnibus, prout cuique opus erat* (*Ibid.*) Quelle assiduité dans le temple à prier,

à méditer, à contempler les grandeurs de Dieu, à chanter ses louanges, et à s'exercer dans toutes les pratiques du culte le plus religieux! *Quotidie perdurantes unanimiter in templo collaudantes Deum.* (*Act.*, II.) De là joie dans le Saint-Esprit, paix de la conscience, simplicité de cœur, société parfaite, concorde et union avec tous : *Cum exsultatione et simplicitate cordis habentes gratiam ad omnem plebem.* (*Ibid.*) La source de ces miracles n'est point tarie parmi nous, puisque nous avons toujours dans le même mystère le même Dieu ; n'est-ce pas notre condamnation?

Car ne dissimulons rien, mes chers auditeurs, et permettez à mon zèle de s'expliquer. Un des scandales dans la religion le plus déplorable, c'est celui-ci : de voir des chrétiens, après des communions tant de fois réitérées, n'en être ni moins attachés à leurs intérêts, ni moins entêtés de leur fortune, ni moins épris des vanités du siècle, ni moins amateurs d'eux-mêmes, et de toutes leurs aises : des chrétiens qui fréquentent la table du Seigneur, sans en devenir, ni plus recueillis, ni plus circonspects et plus attentifs sur leurs démarches, ni plus adonnés aux choses de Dieu, ni plus charitables envers le prochain et plus compatissants à ses misères : des chrétiens en qui la communion ne corrige rien, hauteur d'esprit, bizarrerie d'humeur, paroles aigres, manières brusques, impatience dans les maux, opiniâtreté dans les sentiments, animosités et envies, délicatesse infinie à se blesser de tout, et rigueur extrême à ne point pardonner. Ne portons pas plus loin cette morale, et concluons, avec saint Chrysostome, qu'il est bien étrange qu'usant d'une viande si saine, on soit toujours sujet à de pareilles infirmités : *Cum talibus pasti talia peccemus.*

L'abus néanmoins n'est pas universel, et Dieu me garde de le penser. Mais quelle est l'injustice du monde? ce qu'il observe dans quelques-uns, il l'applique à tous les autres. Ennemi de la dévotion, il ne cherche qu'à la décréditer. Il relève la dignité du sacrement; mais pourquoi? est-ce par piété, ou n'est-ce pas par malignité? En conséquence de cette haute idée du saint mystère, il prétend que de communier souvent, et de n'être pas au degré le plus éminent de la sainteté, c'est une sorte de profanation; que les moindres imperfections alors ne sont pas pardonnables; que ce sont autant d'outrages faits à la sacrée personne de Jésus-Christ; que c'est le déshonorer. Maximes spécieuses dont il s'autorise, pour étendre sans distinction sa censure sur toutes les communions fréquentes, parce qu'il n'aperçoit pas ces progrès qu'il exagère, et qui, bien que souhaitables en eux-mêmes, ne sont guère à espérer dans cette vie mortelle. Ce qu'il juge de là, c'est que le fréquent usage de la communion est peu profitable; qu'on n'en est pas meilleur, et qu'au contraire on en devient même plus coupable devant Dieu, par une conduite qui dément tout ce qu'on peut avoir promis et proposé au pied de l'autel.

Ainsi raisonne le monde, et quel monde? Non point seulement un monde impie et libertin; mais un monde chrétien; un monde qui se pique de la plus exacte régularité, et qui en prend tous les dehors; un monde réformateur, ou prétendu tel, dont l'étroite morale est plus propre à séduire les consciences et à les troubler qu'à les conduire dans les voies droites, et à les sanctifier. Mais de quelque manière qu'il parle, laissez-le parler, âmes pieuses et timorées; et malgré ses faux raisonnements, ne perdez rien du goût que le ciel vous inspire pour l'aliment salutaire qui se dispense dans la maison de Dieu. S'il est vrai que quelques-uns n'en profitent point assez, il n'est pas moins vrai que c'est pour d'autres, et pour la plupart, comme ce bon grain de l'Evangile, qui fructifie au centuple. Tout perverti qu'est le siècle, nous avons encore la consolation de voir des âmes remplir toute la justice, et monter à un point de perfection, où l'on ne se persuaderait pas qu'on pût atteindre, et beaucoup moins se maintenir, et persévérer. Ce n'est pas qu'en de légères occasions quelques faiblesses ne puissent leur échapper. Eh! quel est l'homme vivant sur la terre qui soit à couvert de toute faute, puisque, selon l'oracle du Saint-Esprit, le juste tombe chaque jour jusqu'à sept fois? Mais sans la communion, à combien de chutes plus griêves seraient-elles sujettes? Dieu le sait; et Dieu y pourvoit par la grâce de son sacrement. Car telle en est la vertu, que par lui-même, joint au repentir, il efface ces fautes passagères et vénielles, et qu'il les répare. Ce n'est pas tout; mais par combien de saintes œuvres sont-elles d'ailleurs réparées lorsqu'une âme s'abandonne au feu qui la brûle, et qu'allume dans elle un commerce intime avec le Dieu des vertus. Voilà, chrétiens auditeurs, sur quoi il ne vous faut point d'autre témoignage que celui de vos yeux, et des exemples dont ils sont frappés. Voilà de quoi il ne tient qu'à vous de vous convaincre par vous-mêmes, vous mettant en état de l'éprouver. Ces fruits, je l'avoue, sont quelquefois imperceptibles, et ne se font pas toujours également remarquer; mais ils n'en sont ni moins réels, ni moins abondants. Il en est en cela de nos âmes comme de nos corps : nos corps croissent, s'étendent, se fortifient, sans que d'un jour à l'autre on en observe les divers accroissements. Le temps viendra où paraîtront nos progrès. Attendons-le, et cependant disposons-nous par une communion fréquente et fervente à obtenir cette vie éternelle, qui en doit être la récompense, suivant la promesse du Fils de Dieu, et que je vous souhaite, etc.

SERMON L.

POUR LA FÊTE DE L'HOSTIE MIRACULEUSE (2).

Humiliavit semetipsum : propter quod Deus exaltavit illum et donavit illi nomen, quod est super omne nomen, ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, et infernorum, et omnis lingua confiteatur, quia Dominus Jesus Christus in gloria est Dei Patris. (*Philip.*, II.)

Il s'est abaissé lui-même, et c'est pour cela que Dieu l'a élevé et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout fléchisse le genou dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père.

Telle était la juste et noble idée que donnait de Jésus-Christ le Docteur des nations, représentant aux fidèles ce Dieu Sauveur, d'une part, humilié jusqu'à l'anéantissement dans les mystères de sa vie cachée; et de l'autre, exalté jusqu'au plus sublime degré de l'élévation dans le triomphe et l'éclat de sa vie glorieuse. Mais ce que l'Apôtre des gentils disait en général, ne puis-je pas, chrétiens, l'appliquer à cette fête particulière que vous célébrez; et jamais cet Homme-Dieu, dont vous venez réparer la gloire, fut-il tout ensemble, et plus profondément abaissé, et plus hautement exalté que dans la sainte et divine hostie, qui nous est ici proposée comme l'objet de notre culte et de nos adorations? Cette hostie enlevée de son autel, abandonnée à l'impiété et à la fureur d'un juif, violée mille fois, souillée et déshonorée : voilà les humiliations de Jésus-Christ. ***Humiliavit semetipsum.*** (***Philip.*, II.**) Mais d'ailleurs cette même Hostie miraculeusement conservée, heureusement retrouvée et rendue aux prêtres, solennellement rapportée et remise dans le sanctuaire pour y recevoir un culte perpétuel : voilà la gloire de Jésus-Christ : ***Propter quod et Deus exaltavit illum.*** (***Ibid.***) Tellement que Dieu, comme parle l'Ecriture, fit retomber sur l'impie son impiété même; et que ce qui devait, ce semble, avilir le sacrement de nos autels, par un miracle visible, servit dès lors, et servira dans la suite des temps à le relever.

C'est de quoi, mes frères, je viens vous entretenir; et en trois mots, voici mon dessein. Que prétendait le juif? comment Dieu sut-il confondre toutes ses vues? Il voulait, ce juif incrédule, combattre la foi du sacrement de Jésus-Christ; et Dieu, par le miracle de l'hostie, apprit aux fidèles, et leur apprend encore à honorer plus que jamais ce divin sacrement d'un culte de foi et de religion : c'est la première partie. Il voulait, ce juif insolent et audacieux, outrager le sacrement de Jésus-Christ; et Dieu, par le miracle de l'hostie, apprit aux fidèles et leur apprend encore à honorer plus que jamais cet auguste sacrement d'un culte de respect et de vénération : c'est la seconde partie. Enfin il voulait, ce juif furieux et barbare, satisfaire sa haine judaïque contre le sacrement de Jésus-Christ; et Dieu, par le miracle de l'hostie, apprit aux fidèles et leur apprend encore à honorer plus que jamais ce sacrement salutaire d'un culte d'amour et d'une tendre dévotion : c'est la dernière partie. Plaise au ciel, chrétiens, que ce soient-là en effet pour nous les fruits de cette solennité! Implorons pour cela le secours de la mère de Dieu. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour entrer dans ma première proposition, et vous montrer comment ce merveilleux événement de l'hostie dont nous solennisons la mémoire doit servir à confirmer la vérité de notre foi touchant l'auguste sacrement de nos autels, il est nécessaire, chrétiens, de bien établir d'abord la vérité du miracle même; car c'est de là que tout dépend. Selon le plus ou le moins de certitude qui s'y trouve, la preuve que j'en veux tirer aura plus ou moins de force. Si c'est un miracle douteux et incertain, il ne nous peut être, en faveur de la foi que nous professons, de nul avantage, puisqu'elle exclut toute incertitude et le moindre doute ; mais si c'est un miracle avéré, un miracle constant, un miracle reconnu, et d'une notoriété publique, j'en forme contre le libertin, contre le juif, contre l'hérétique, contre tout incrédule, un des plus sensibles arguments pour le convaincre et pour le réduire à la créance commune de l'Eglise. Or, tel est le miracle dont je parle. Je prétends que nous ne pouvons le rejeter, ni même le tenir pour suspect et en douter, sans choquer par une obstination aveugle et téméraire toutes les règles d'une docilité raisonnable, et sans renverser tous les principes de la foi humaine; mais je prétends aussi d'ailleurs que nous ne pouvons l'admettre et y souscrire, sans être en même temps et conséquemment obligés de souscrire au dogme capital, et à l'article le plus essentiel, qui nous distingue comme catholiques, et qui nous fait confesser et adorer Jésus-Christ présent en personne, et non en figure, dans le divin mystère qui s'accomplit à l'autel, et où nous participons. Attention, s'il vous plaît, mes chers auditeurs. Vous assistez à une solennité dont quelques-uns peut-être n'ont point encore assez connu jusqu'à présent le fond; et j'ai cru qu'il fallait avant toutes choses les en instruire.

Je dis que le miracle de cette hostie sauvée, par la toute-puissance du Seigneur, des coups d'une main parricide, et précieusement conservée dans ce saint temple, porte avec soi tous les caractères qui peuvent et qui doivent nous le rendre, selon les vues de la prudence humaine, évidemment croyable. Car, prenez garde : ce n'est point un de ces miracles éloignés, ou par la distance des lieux, ou par l'antiquité des temps; peut-être dans cet éloignement pourrait-on craindre avec plus de sujet quelque surprise, et peut-être y aurait-il plus de recherches à faire, et plus de mesures à prendre pour n'y être pas trompé : c'est un miracle fait au milieu de

(2) Dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, à Paris, on célèbre une fête, particulièrement en mémoire d'une hostie miraculeuse, conservée malgré les attentats sacriléges d'un juif.

nous, et dans ces derniers siècles. Nos pères en ont été témoins ; et sur cela, je puis bien vous dire ce que Moïse disait aux Israélites en leur parlant des miracles que le Seigneur avait opérés pour cette infidèle nation : Interrogez vos ancêtres, et recevez leur témoignage. Ils vous apprendront, non pas seulement ce qu'ils ont entendu, mais ce qu'ils ont connu par eux-mêmes, et ce qu'ils ont vu. *Interroga Patrem tuum, et annuntiabit tibi; majores tuos, et dicent tibi.* (*Deut.*, XXXII.) Ce n'est point un de ces miracles obscurs, qui, dans les ténèbres où ils demeurent ensevelis, n'ont ni assez d'éclat pour se faire connaître, ni assez de spectateurs pour les publier et les vérifier : c'est un miracle qui, tout à coup, produit au grand jour dans le sein de cette grande et illustre capitale où nous vivons, eut autant d'examinateurs et d'observateurs que d'admirateurs ; qui de bouche en bouche, et presqu'au même instant, répandu dans la vaste enceinte de la première ville du monde, y réveilla la piété des fidèles, y excita la curiosité des grands et des petits, y devint la matière des conversations, rassembla de toutes parts une multitude innombrable de peuple, et en remplit cette église, heureuse dépositaire de ce trésor inestimable, qu'elle reçut avec pompe, et qui fait encore de nos jours sa richesse et son plus bel ornement. Ce n'est point un de ces miracles qu'une faible et crédule simplicité peut quelquefois admettre pieusement, mais légèrement, sans des titres et une autorité capables d'appuyer un jugement ferme et sage : c'est un miracle dont la mémoire est venue jusqu'à nous, et se conservera dans les âges suivants, fondée sur une des traditions les plus authentiques. Je veux dire que c'est un miracle que les plus saints et les plus graves auteurs ont marqué dans leurs écrits, un miracle que les souverains pontifes ont inséré dans leurs bulles, comme l'unique et solide motif des fondations qu'ils approuvaient ; un miracle, dont les mandements des évêques, dont les patentes des rois, dont les arrêts des cours souveraines, dont les sentences des magistrats ont fait une mention expresse ; un miracle représenté, gravé, inscrit sur le marbre et sur l'airain dans les termes les plus formels, et avec les traits les plus sensibles, religieux monuments qu'un zèle chrétien a érigés, et que le même esprit de christianisme et de religion nous fait respecter ; enfin, un miracle depuis plus de quatre cents ans, célébré dans le lieu saint et sur l'autel même du Dieu vivant, à la vue de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit laïques, par des hymnes, par des cantiques, par des offices, par des messes propres et par des fêtes : voilà, dis-je, de quel miracle il est aujourd'hui question.

Si peut-être par une force prétendue, ou, pour mieux dire, par une faiblesse véritable (car je puis aussi bien appeler faiblesse de ne se pas rendre à la vérité prouvée et démontrée, que de donner dans le piége de l'erreur palliée et déguisée) ; si donc un de ces mondains présomptueux, accoutumés à contester sur tout, et à contredire tout, non par raison, mais par une vaine affectation de singularité en s'élevant au-dessus de ce qu'on appelle idées populaires, voulait ici former des difficultés, et nous engager dans un détail inutile et une discussion scrupuleuse, laissons-le volontairement s'aveugler lui-même et s'égarer. Que d'un plein droit, ou plutôt que d'une pleine et fausse liberté qu'il usurpe, et qui ne lui appartiendra jamais, il s'érige en juge sévère et en censeur : de qui ? des prêtres de Jésus-Christ : de qui ? des pasteurs de l'Église : de qui ? des prédicateurs de la parole de Dieu, des plus renommés docteurs, de tant de garants les plus respectables et les plus irréprochables par leur caractère et leur dignité, par leur doctrine et leur sainteté, par leur nombre presque infini et leur consentement unanime. Pour nous, mes chers auditeurs, plus dociles, et en cela mieux instruits, profitons du talent que la providence de notre Dieu nous a mis dans les mains, et servons-nous de l'insigne miracle qu'il lui a plu, dans ces derniers temps, de nous faire voir, pour soutenir notre foi, et pour l'animer. Je dis notre foi en Jésus-Christ, et en Jésus-Christ présent sur nos autels et dans ses tabernacles ; en Jésus-Christ caché sous les faibles apparences du pain et du vin, vrai homme et vrai Dieu, tel qu'il fut dans le cours de sa vie mortelle, conversant avec les hommes; et tel qu'il est dans le séjour de sa gloire, assis à la droite de Dieu.

Car ce miracle une fois admis et supposé, voici l'usage que j'en fais, et comment je raisonne. Je l'oppose à l'hérétique et je l'oppose même au catholique : à l'hérétique incrédule ; et au catholique, non pas chancelant dans sa foi, mais faible et languissant. Je pourrais l'opposer au libertin, qui dans l'ineffable sacrement que nous adorons, comme partout ailleurs, refuse de reconnaître toute vertu supérieure et divine. Je pourrais l'opposer au juif, qui, par une dureté de cœur et un aveuglement héréditaire, ennemi de Jésus-Christ que la Synagogue a condamné et que ses Pères ont mis à mort, ne peut se persuader que ce Messie, dont nous avons embrassé la loi, et en qui nous espérons, ait été en effet l'envoyé de Dieu ; bien loin de le croire encore vivant et résidant dans son sanctuaire. Je demanderais à l'un qu'il me fît donc comprendre par où, si ce n'est par une force toute surnaturelle, une simple hostie a pu, malgré tant d'efforts pour la détruire, se maintenir et subsister dans la même liaison, le même arrangement de toutes ses parties, et dans toute leur étendue. Je demanderais à l'autre qu'il me donnât donc à entendre, s'il est vrai, selon ses injustes préjugés, que ce Christ, dont nous confessons et l'incontestable mission et l'adorable Divinité, ne fut ni venu de Dieu, ni autorisé de Dieu ; comment dans une rencontre où il s'agissait d'attenter à sa gloire de ternir son nom, de faire l'épreuve de la faiblesse, et de découvrir son imposture dans

l'institution d'un sacrement imaginaire, Dieu néanmoins, par un des prodiges les plus éclatants, se serait déclaré son protecteur, son défenseur, son glorificateur.

Mais, chrétiens, sans remonter si haut, et laissant le juif et le libertin, je m'en tiens à l'hérétique; je m'adresse à lui, non pour le confondre, mais pour l'éclairer et le gagner, et je lui dis : *veni et vide* (*Joan.*, XI); venez et voyez. Ce sacrement que nous révérons comme le sacrement de notre Dieu couvert sous de viles espèces, n'est, à vous en croire, qu'une représentation vide et sans fond ; ce n'est, ainsi que vous le prétendez, ni le corps ni le sang d'un Dieu, mais l'image seulement de l'nn et de l'autre. Or, pour vous détromper d'une erreur où vous a engagé le malheur de la naissance, ouvrez les yeux et considérez : quoi ? cette hostie que nous adorons dans l'instant qu'elle est percée par une main sacrilége ; le sang en découle. Que vous dit ce sang ? écoutez-le : sa voix est encore plus intelligible et plus touchante que celle du sang d'Abel. Ne l'entendez-vous pas vous redire, par autant de paroles qu'il y a de gouttes qui tombent et qui se répandent : *Hic calix testamenti quod mandavit ad vos Deus* (*Matth.*, I; I *Cor.*, XI); voilà le sang de la nouvelle alliance que le Seigneur, par son propre Fils, a faite avec vous; le vrai sang qui coule encore dans les veines de ce Dieu homme, et de ce Dieu glorifié; le vrai sang dont il arrosa la terre dans cette sueur que lui causa au Jardin la triste peinture de son supplice ; le vrai sang qui sortit de son côté, lorsqu'il fut ouvert d'une lance : le voilà ce sang, ce même sang; et c'est là, c'est sous ces espèces qu'il était renfermé. S'il fallait, pour vous en convaincre, le présenter à vos yeux, il se montre à vous. Témoignage d'autant plus fort (remarquez ceci, chrétiens; c'est une réflexion importante, et même une preuve qui me paraît décisive), témoignage d'autant plus convaincant et plus fort, que ce fut contre la foi de l'Eglise catholique, c'est-à-dire contre la foi de la présence réelle et substantielle du corps et du sang de Jésus-Christ dans le sacré mystère; que ce fut pour en connaître, par une expérience personnelle, le vrai ou le faux, que cet impie, dont nous abhorrons le crime, forma son détestable dessein, et qu'il l'exécuta. Quand donc en pareille conjoncture et en faveur de cette foi attaquée et combattue, Dieu, qui ne veut ni ne peut nous tromper, opère un miracle, et un tel miracle, pouvons-nous douter alors de la vérité qu'il marque ainsi de son sceau, et dont il se fait lui-même l'interprète ?

Je vais encore plus loin, et de l'hérétique je passe au catholique même. Venez, lui dis-je, et voyez : *veni et vide*. Vous êtes fidèle, et vous croyez comme fidèle ; mais peut-être votre foi, ou refroidie par les soins et la dissipation du monde, ou troublée par de vains fantômes et les illusions de l'esprit séducteur, a besoin d'être rappelée à elle-même et rassurée, d'être affermie, d'être excitée. Or voici de quoi la remettre de ses troubles, ou de quoi la retirer de son assoupissement et de sa langueur. Le Fils de Dieu disait à Thomas, son disciple : Bienheureux sont ceux qui croient, et qui n'ont point vu : c'est l'essence et la perfection de la foi : *Beati qui non viderunt et crediderunt.* (*Joan.*, XX.) Mais après tout, le même Sauveur des hommes avait dit aux Juifs : Bienheureux sont les yeux qui ont vu ce que vous voyez. C'est un soutien que la sage Providence du Seigneur veut bien accorder de temps en temps à la foi : *Beati oculi qui viderunt quæ vos videtis.* (*Luc.*, X.) Elle est au-dessus des sens, cette foi divine; mais du reste les sens peuvent lui fournir des secours dont il lui est permis de profiter. Elle est toute fondée sur la parole de Dieu ; mais du reste elle peut être aidée par les œuvres de Dieu, et par les merveilles de sa toute-puissance. Sans donc en altérer la pureté, tout ce qu'offre à notre vue cette cérémonie doit l'augmenter et la fortifier.

Touchés de tant de miracles réunis dans un même miracle, prosternons-nous devant l'autel du Dieu qui en fut l'auteur, et rendons-lui, pour la juste réparation de l'outrage qu'il reçut, le culte d'une foi plus soumise et plus inébranlable que jamais : *Vere tu es Deus absconditus.* (*Isa.*, XLIII.) Je le savais déjà, Seigneur, et je n'en doutais pas : vous êtes dans votre sacrement un Dieu caché. Mais maintenant ne puis-je pas ajouter que vous êtes pour moi dans ce même mystère un Dieu sensiblement connu ? Je dirai plutôt, Seigneur, que vous y êtes tout ensemble, et assez caché pour exercer toute la soumission de ma foi, et d'ailleurs assez connu pour m'attacher du nœud le plus étroit à ma foi. Votre Apôtre, dans le transport de son amour, demandait qui le séparerait de la charité de Jésus-Christ. Et me confiant en votre grâce, j'ose demander, Seigneur, qui me séparera de la foi de Jésus-Christ ? non point de toute foi en Jésus-Christ, mais de cette foi que j'ai reçue dans l'Eglise de Jésus-Christ, et telle que l'Eglise de Jésus-Christ me l'a proposée; mais de cette foi qui me procure et me fait goûter le bonheur de posséder Jésus-Christ demeurant au milieu de nous, de converser avec Jésus-Christ, de recevoir dans mon sein Jésus-Christ, de me nourrir et de vivre de Jésus-Christ, de pouvoir un jour mourir entre les bras de Jésus-Christ. Elle est gravée dans mon cœur, cette foi si salutaire et si nécessaire, et je l'y conserverai, fallût-il la défendre à la face des tyrans, fallût-il en être la victime et le martyr. Ah ! chrétiens, que disons-nous ? Il n'est plus présentement question ni de paraître devant les tyrans, ni de s'exposer à la mort pour la défense de Jésus-Christ et pour son honneur. Il s'agit seulement de l'honorer par de dignes hommages ; et c'est ce que nous lui refusons. Il s'agit de lui rendre, outre le culte de foi et de religion, un culte de respect et de vénération. Le sujet que je traite va nous en fournir un puissant motif, comme vous le verrez dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est à la grandeur que l'honneur est dû, et c'est à la souveraine grandeur que sont dus les souverains honneurs. Vous êtes grand, Seigneur, et la grandeur même, disait le Prophète royal, humilié devant Dieu; mais plus vous êtes grand, et par votre suprême grandeur élevé au-dessus de moi, plus vous êtes respectable pour moi, plus vous êtes adorable pour moi, et redoutable : *Magnus et terribilis.* (*Deut.*, VII.) Or, je dis, chrétiens, qu'un des miracles où Jésus-Christ, comme Dieu, fit jamais plus éclater sa grandeur, c'est celui même de l'hostie, où il fut plus criminellement insulté. Il y parut grand et souverainement grand, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce : grand comme auteur de la nature, dont il changea ou dont il passa toutes les lois; grand comme auteur de la grâce, qu'il dispensa à son gré, et dont il fit tellement le partage, qu'il sut tout à la fois y exercer et toute la rigueur de sa justice et toute la douceur de sa miséricorde. D'où je veux vous faire conclure avec moi que, puisque dans le même sacrement il garde toujours la même grandeur, c'est donc là qu'il mérite nos plus respectueux hommages, et que, pour apprendre à ne lui rien refuser de toute la révérence qu'exige de nous son infinie majesté, toujours terrible, quoique invisible sous le voile qui la couvre, il suffit de rappeler le souvenir de l'exécrable attentat commis contre ce Dieu de gloire. De tout le plan que je vous trace, il n'y a pas un point qui ne soit remarquable et digne de vos réflexions.

Grand comme auteur de la nature, dont cet Homme-Dieu changea ou dont il passa toutes les lois. Mais que dis-je? et quelle grandeur dans l'état où il nous est ici représenté! Isaïe, prévoyant toutes les douleurs et toutes les ignominies de la passion de ce Dieu sauveur, s'écriait amèrement : *Vidimus eum et non erat aspectus.* (*Isa.*, LIII.) Nous l'avons vu, et à peine l'avons-nous pu reconnaître, tant il était défiguré, couvert de plaies, chargé d'opprobres, si bien qu'on l'eût pris pour le dernier des hommes : *Despectum et novissimum virorum.* (*Ibid.*) Ainsi parlait le Prophète. Mais qu'avait-il vu que le même Christ, Fils du Dieu vivant, n'ait éprouvé dans cette seconde passion, dont l'histoire nous a marqué de si odieuses circonstances? Il y fut trahi; et par qui? Par une femme chrétienne. Et où? A sa propre table. Et comment? Par un baiser : je veux dire par un baiser de paix qu'il nous donne en se donnant lui-même à nous dans la communion. Il y fut vendu; et à qui? A un juif. Et en quel temps? Au temps solennel de la Pâque. Et à quel prix? Au même prix que le vendit autrefois un de ses disciples; de sorte que la trahison de Judas n'eut rien pour lui de plus outrageant. Il y fut percé et meurtri. De quoi? Tantôt de la pointe d'un canif enfoncé dans l'hostie sainte; tantôt du fer d'une lance, et tantôt des coups redoublés d'un marteau. Il y fut fouetté, non plus à la colonne dressée dans le prétoire, mais à cet infâme poteau où son barbare persécuteur attacha l'hostie pour la frapper de verges, et pour décharger sur elle toute la fureur qui le transportait. Que dirai-je encore? car de ces particularités et de ces faits, tout abominables qu'ils sont, il n'en faut pas omettre un seul. Il y fut plongé dans une chaudière bouillante; il y fut jeté dans un brasier ardent, comme s'il eût dû, pour comble d'humiliation, éprouver dans son sacrement le double supplice et de l'eau et du feu.

Or, revenons. Et vous me demandez : Où donc est cette grandeur au-dessus de la nature et de toutes ses lois? Est-ce dans cette hostie exposée à tant de profanations? Oui, chrétiens, c'est là même; et toute la grandeur du Maître absolu de la nature s'y fait d'autant mieux connaître que c'est dans un sujet plus faible, selon les apparences, et plus fragile; car, quel spectacle d'ailleurs, et que de merveilles! Ce fut un prodige qu'admira tout Israël, quand, du sein même de la pierre dure, Moïse tira des fontaines d'eau vive; et de cette hostie, qui ne présente à nos sens que de sèches espèces du pain, le sang, ainsi que je l'ai dit, à chaque trait qui la perce, rejaillit en abondance. Ce fut, suivant le rapport de l'Evangile, par le changement de l'eau en vin, que le Fils de Dieu donna la première preuve et fit comme le premier essai de son empire sur tous les êtres créés; et cette hostie, trempée dans l'eau, au lieu de s'y dissoudre, selon l'ordre naturel, et de s'y perdre, convertit elle-même, par un autre miracle, l'eau en sang, et y retint toute sa figure. Est-elle frappée de fouets, qui devaient la déchirer? le sang coule tout de nouveau, mais elle subsiste entière et n'en reçoit aucun dommage. Est-elle posée sous les coups d'un marteau lourd et pesant qui la devait briser? elle en soutient tout le poids et y résiste. Est-elle livrée aux flammes qui la devaient consumer? toute leur ardeur s'amortit, les flammes contre elles n'ont plus de vertu et ne se rassemblent que pour la tenir suspendue et lui servir de trône. Faut-il, ou pour amollir ce cœur barbare, que rien jusque-là n'a pu toucher, ou pour le saisir d'un utile effroi, que l'hostie change de forme? c'est tout à coup Jésus-Christ qui paraît sur la croix, et dans le sanglant appareil de sa mort. Faut-il, pour être remise aux prêtres et rétablie dans son sanctuaire, que l'hostie reprenne son premier état? c'est assez pour cela d'un moment, et la voilà qui d'elle-même se détache du feu, s'élance vers des mains pieuses qui lui sont ouvertes, et, comme l'arche, est portée en triomphe, au milieu des acclamations et des cris de joie.

Dis-je rien dont nous n'ayons de fidèles mémoires? Je les ai marqués : et dans le sentiment d'admiration qui me ravit, que puis-je faire autre chose, que de m'écrier avec le prophète Jérémie : *Quis audivit talia?* (*Jer.*, XVIII.) Qui jamais dans les

siècles passés avait rien entendu de pareil, ou rien au moins de plus surprenant? Jérémie le disait, déplorant les désordres et les abominations de l'infidèle Jérusalem : et c'est pourquoi il ajoutait ce que je pourrais bien ajouter moi-même après lui, dans la vue de tant d'excès, qu'inspire l'enfer à une âme noire et transportée de rage : *Quis audivit talia horribilia?* Mais sans m'arrêter à ces tristes idées, si j'ose aux paroles du prophète en substituer d'autres, j'aime mieux dire : *Quis audivit talia mirabilia?* Où jamais le bras du Seigneur s'est-il plus signalé; et dans toute l'étendue de la nature, qu'y a-t-il de si invincible qu'il ne puisse surmonter? qu'y a-t-il de si difficile, et même de si impossible à notre faiblesse, qu'il ne puisse entreprendre, et qu'il ne puisse exécuter? Grand, comme auteur de la nature; et non moins grand, comme auteur de la grâce : autre espèce de grandeur que nous devons encore ici reconnaître.

En effet, la grandeur de Dieu, comme auteur de la grâce, c'est de la dispenser à son gré, cette grâce surnaturelle et divine; c'est de la donner (quoique jamais il ne refuse un secours nécessaire), de la donner, dis-je, comme il lui plaît, selon telle mesure qu'il lui plaît, et à tel temps qu'il lui plaît. Tellement que Dieu ne s'est jamais plus expliqué en Dieu que dans ces courtes paroles citées par saint Paul au chapitre IX de l'*Epître aux Romains :* Je ferai grâce à qui je voudrai, et quand je voudrai : *Miserebor cujus misereor.* Mystère de prédestination, et mystère de réprobation, à quoi le docteur des gentils, tout apôtre qu'il était, et l'un des premiers apôtres, ne pensait jamais qu'en tremblant. *O altitudo !* (*Rom.*, XI.) O abîme! ô profondeur! que les voies du Seigneur notre Dieu sont secrètes et cachées! que ses jugements sont impénétrables; mais surtout qu'ils sont formidables! et qu'il le doit être lui-même pour nous, *Quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus.* (*Ibid.*) Or voilà ce que nous voyons dans le fait présent. De ces jugements de Dieu si relevés et si sévères, en voici, je puis l'avancer, un des plus incompréhensibles et des plus terribles. Observons-le bien, mes chers auditeurs, et que ce soit une leçon pour vous et pour moi.

Car qui ne le croirait pas, que ce parricide, dans le trouble et la juste frayeur que durent lui causer tant de prodiges, serait enfin revenu à lui-même; qu'il se serait enfin reconnu lui-même; qu'il aurait enfin ouvert les yeux de l'esprit, et vu la lumière et la vérité qui l'éclairaient de toutes parts? Cependant, comme ce traître qui vendit son Sauveur jusqu'au milieu des apôtres, jusqu'à la dernière cène que voulut faire avec eux leur divin Maître, cet autre Judas, au milieu de tout ce qui le devait éclairer, de tout ce qui devait le ranimer et l'engager, n'en devient que plus insensible, que plus aveugle et plus endurci. Tout lui parle; il n'entend rien : tout l'intéresse, et il n'est ému de rien. L'horreur d'un seul crime, entre tant de crimes, suffisait pour l'arrêter; mais un crime pour lui n'est qu'une amorce et un passage à un nouveau crime. La mort même, qui change tout, lui laisse toute son obstination. Que la justice des hommes s'arme contre lui, qu'elle l'appelle à son tribunal, qu'elle le livre à ses ministres, qu'il soit accusé, qu'il soit condamné, qu'il soit tourmenté; il est le premier à déposer contre lui-même. Il meurt dans les flammes : et comment? J'en frémis de frayeur : et qui n'en frémirait pas comme moi? Il y meurt dans ces flammes vengeresses, confessant son iniquité, mais toujours impénitent et réprouvé.

Aussi le permîtes-vous, Seigneur : et que vous êtes grand, mais rigoureux dans ces coups de votre justice et dans ces châtiments que nous avons souverainement à redouter! Cet enfant de perdition, vous ne l'attirâtes pas dans l'abîme; mais vous le laissâtes s'y précipiter. Après tant de grâces épuisées, après tant d'efforts inutilement employés pour le convertir et le gagner, vint enfin le moment où votre grâce, sans cesser d'agir, n'agit plus que faiblement : et de là son endurcissement presque insurmontable : de là son désespoir. Mais d'ailleurs elle fut bien dédommagée, cette même grâce; et la conversion de plusieurs répara abondamment et heureusement la ruine d'un seul. Du reste, chrétiens, n'entreprenons point d'approfondir sur cela les desseins de notre Dieu; mais tremblons devant cette double grandeur qui se découvre dans le sacrement de Jésus-Christ; et comprenons à quoi nous exposent nous-mêmes nos irrévérences et nos scandales, dont il est témoin sur son autel, et dont nous aurons à lui répondre.

Car, ce que vous ne devez jamais oublier, mes frères, dans le même sacrement, c'est toujours la même grandeur, parce que c'est toujours le même Dieu. Je dis le même Dieu, toujours également jaloux de sa gloire, toujours également digne de nos adorations, et sensible aux outrages qu'il reçoit. Si donc vous lui refusez le culte qu'il demande, et qu'il mérite par tant de titres; si, tout chrétien que vous êtes, vous le déshonorez comme le juif, et dans un sens, plus que le juif, puisque les traits d'un ami sont encore plus douloureux et plus piquants que ceux d'un ennemi; si, par des regards égarés, par des airs indécents, par de profanes entretiens, vous violez la majesté de son temple et la sainteté de son sacrifice; si, portant avec vous, non-seulement tout l'esprit, mais tout le faste et tout l'orgueil du monde, non-seulement toutes les vues, tous les désirs et les sentiments, mais tous les dehors et tout l'appareil du crime, vous venez jusque dans son sanctuaire encenser l'idole que vous adorez, ou vous montrer vous-même comme une divinité; si, par un abus criminel du précieux aliment qu'il nous présente à sa sainte table, et par une indigne communion, vous

le vendez, vous le trahissez, vous le livrez à vos convoitises et à vos passions déréglées, vous le crucifiez, ah! mes chers auditeurs, qu'en devez-vous attendre? Cet exemple mémorable que je vous ai mis devant les yeux, vous l'apprendra : et si ce n'est pas assez, saint Paul lui-même vous l'enseignera. Car voulez-vous savoir, mes frères, écrivait l'Apôtre aux Corinthiens, pourquoi parmi vous il y en a plusieurs que Dieu frappe de calamités temporelles, d'infirmités, de morts subites et imprévues? surtout voulez-vous savoir pourquoi il s'en trouve encore un plus grand nombre que Dieu dès ce monde semble avoir rejetés, qu'il laisse toute leur vie dans une insensibilité mortelle, et qu'il réserve après leur mort à une éternelle damnation? n'en cherchez point d'autre cause que celle-ci : c'est qu'ils n'ont pas su faire un juste discernement du corps du Seigneur; c'est qu'ils ne l'ont pas honoré dans son sacrement : *Ideo inter vos multi infirmi, et imbecilles, et dormiunt multi.* (I *Cor.*, XI.) Châtiments ordinaires dans ces premiers siècles de l'Eglise naissante; châtiments non moins ordinaires dans les âges suivants, comme nous l'apprenons de saint Cyprien et de saint Jean Chrysostome ; et châtiments, de nos jours, aussi communs, mais que nous ne remarquons pas, parce que nous ne pensons qu'à nous plaindre des maux qui nous affligent, sans égard aux principes d'où ils procèdent.

Quoi qu'il en soit, rendons à Dieu ce qui est à Dieu; et tout petit qu'il paraît à nos yeux dans ce tabernacle, où il veut pour nous se renfermer, souvenons-nous que c'est ce même Dieu qui dans son sein contient le monde entier. Souvenons-nous que c'est ce Dieu qui par sa splendeur fait dans le ciel la félicité des bienheureux, et qui du trône de gloire où il est assis lance ses foudres sur la terre, pour punir l'audace des hommes, et pour abaisser les superbes. Allons à lui, il nous y appelle; mais allons y dans un silence respectueux, avec une démarche humble et modeste, avec un saint et religieux tremblement. Plus il descend de sa grandeur pour s'approcher de nous, plus devons-nous redoubler notre zèle pour la relever. Ce n'est pas tout encore; mais si nous savons autant profiter que nous le pouvons, de cette cérémonie et de l'histoire tragique dont elle nous renouvelle l'affreux souvenir, au culte de foi et de religion, au culte de respect et de vénération, nous ajouterons un culte d'amour et d'une tendre et affectueuse dévotion; c'est par où je finis, et le sujet de la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

De toutes les considérations les plus propres à exciter notre amour, et à nous inspirer envers Jésus-Christ une dévotion affectueuse et tendre, il n'en est point de plus efficace ni de plus puissante que la pensée de ce qu'il a fait pour nous, ou plutôt de ce qu'il s'est fait lui-même pour nous dans le cours de sa vie souffrante, et de l'état où il a voulu se réduire, afin de nous acquitter auprès de son Père, et de nous réconcilier avec cette majesté offensée. Mais quand à cette première vue il s'en joint une autre, et que nous pensons à quoi dans la suite des temps, et depuis ce premier sacrifice, cet Homme-Dieu, tout glorieux qu'il est dans le ciel, s'est exposé sur la terre, et s'expose tous les jours dans son sacrement, afin de demeurer avec nous jusqu'à la dernière consommation des siècles, et d'être toujours auprès de nous; c'est alors que toute la sensibilité de notre cœur doit se réveiller, se déployer, et nous embraser de l'ardeur la plus vive pour un Dieu dont la charité n'a point eu de bornes, et à qui nos intérêts ont été jusqu'à présent, et sont toujours si précieux et si chers. Or, telle est justement la double idée que nous trace l'abominable attentat que nous prétendons expier dans cette fête; car, à le bien examiner, nous trouvons qu'il nous représente Jésus-Christ d'abord, ou pour mieux dire, le sacrement de Jésus-Christ, comme un mémorial de sa douloureuse et humiliante passion; et voilà ce que ce Fils unique de Dieu s'est fait lui-même, et jusqu'à quel point il s'est anéanti, en prenant la condition de victime pour nous relever de notre chute, et nous délivrer de l'esclavage du péché; premier motif de l'amour le plus légitimement dû, et que la plus juste reconnaissance nous oblige à lui témoigner dans son adorable mystère. De là, sous un autre aspect, considérant le même attentat, que nous fait-il apercevoir ? Jésus-Christ, après les humiliations de sa croix, comme si ce n'eût point été assez pour lui, tout nouvellement et le plus outrageusement insulté jusque dans ces derniers âges; et voilà à quoi il a bien voulu s'exposer dans le cours des siècles, pour nous honorer toujours de sa présence, et nous en faire sentir par une heureuse perpétuité les salutaires effets. Autre motif le plus engageant et le plus capable d'allumer dans une âme tout le feu d'une piété tendre et fervente envers le divin sacrement, où le maître qu'elle aime s'est immolé de la sorte et s'immole chaque jour pour elle. Encore un moment d'attention. J'abrége.

Voici donc, dans ce grand miracle où nous ne devons pas seulement admirer la puissance de notre Dieu, mais sa miséricorde qui s'y découvre tout entière, voici, dis-je, une circonstance que je reprends après l'avoir déjà marquée, et sur laquelle je dois plus particulièrement insister. Quand pour faire un dernier effort en faveur de cet impie, que rien jusque-là n'avait pu fléchir, Jésus-Christ tira le voile qui le couvrait, et que, faisant disparaître les espèces de l'hostie, il se rendit lui-même tout à coup visible, comment et en quelle forme se montrait-il ? Attaché sur la croix, et expirant sur la croix. Mais que ne se faisait-il voir dans l'éclat de son triomphe et dans toute la splendeur de sa gloire ? Non, chrétiens, ce n'est point là proprement l'état où

il a voulu se mettre dans le sacrement de ses autels; ce n'est ni comme Dieu brillant de lumière, ni comme Dieu tonnant et foudroyant, mais comme Dieu crucifié, comme Dieu mourant pour le salut des hommes, selon ce qu'il disait à ses apôtres : faites ceci en mémoire de moi; toutes les fois que vous célébrerez ce mystère, toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous prendrez part à ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur : ***Hoc facite in meam commemorationem : quotiescunque enim manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis.*** (**I *Cor.*, XI.**) Or, quelle qu'ait été la dureté de ce cœur inflexible qu'un tel objet ne put amollir, dites-moi, mes chers auditeurs, si pour une âme chrétienne qui paraît devant Jésus-Christ et en la présence de son sacrement, il est une réflexion plus touchante que celle-ci : voilà le Dieu qui s'est donné à moi; le voilà sous ces espèces qui le dérobent à mes yeux, tel qu'il fut autrefois sacrifié pour moi; c'est l'Agneau de Dieu, c'est celui qui efface les péchés du monde. Remplie de ce sentiment, que fait-elle cette âme, et comment va-t-elle au sanctuaire de son Sauveur? Elle y va comme Madeleine, cette fidèle amante, alla au Calvaire. Comment se tient-elle au pied de l'autel ? Elle s'y tient comme Madeleine se tint au pied de la croix. Comment assiste-t-elle, au sacrifice non sanglant qui s'accomplit entre les mains des prêtres ? Elle y assiste comme Madeleine assista à ce sanglant sacrifice qui s'accomplit par les mains des Juifs. Quels mouvements l'agitent, et que sent-elle ? Tout ce que sentit Madeleine. C'est le même empressement à le chercher, ce Dieu de son cœur; c'est la même constance à demeurer auprès de lui; c'est le même goût à s'entretenir avec lui, la même tendresse, les mêmes saillies, les mêmes transports pour s'élever à lui, pour s'unir à lui, pour se perdre en lui; tout cela, pourquoi ? parce que c'est le même amour.

Amour que redouble, outre la mémoire du passé, la vue encore de l'avenir. Car, ce n'est pas pour une fois seulement, ni seulement sur le Calvaire qu'il s'est immolé, ce Dieu d'amour; mais ce premier sacrifice, il a voulu le perpétuer tant qu'il y aura des hommes sur la terre et que le monde subsistera. Tellement que, dans une application particulière, nous pouvons bien dire de Jésus-Christ résidant sur nos autels et parmi nous, ce que l'Apôtre a dit de cet Homme-Dieu en général; qu'il était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il sera dans tous les siècles : ***Jesus Christus heri et hodie, ipse et in sæcula.*** (***Hebr.*, XIII.**) Oui, mes frères, c'est ainsi qu'il l'a voulu et qu'il le veut. Il le veut, afin de ne nous point abandonner et de ne se point séparer de nous. Il le veut, afin de ne nous laisser point, selon qu'il s'est exprimé lui-même, orphelins en cette vie, et sans une ressource toujours prête. Il le veut, afin que nous ayons chaque jour une nourriture toute céleste, qui nous soutienne dans le chemin où nous devons marcher pour parvenir à son royaume, et pour y régner éternellement avec lui. Or, à quoi par là s'est-il exposé ? à quoi tous les jours s'expose-t-il ? Il ne faudrait pour nous le faire comprendre, que l'exemple de ce malheureux qui se porta contre lui à de si étranges extrémités. Mais combien d'autres exemples pourrais-je produire, s'il plaisait au ciel de me les révéler ? Exemples secrets et inconnus, mais qui ne sont que trop réels, et dont mille fois il a été témoin. De quoi ne l'est-il pas encore, et de quoi nous-mêmes ne le sommes-nous pas ? Il se plaignait aux Juifs qu'ils faisaient de la maison de son Père une maison de trafic ; et qu'a-t-on fait jusqu'à présent de ces saints lieux où il habite en personne? qu'en fait-on sans cesse ? Dans toute la suite qu'en fera-t-on ? car, malgré la sainteté de la religion, il y aura toujours dans l'Eglise de Dieu des profanateurs, qui ne sauront pas discerner le sacrement de Jésus-Christ; qui, sans respect pour le Saint des saints, rempliront les temples de scandales et d'iniquités, qui l'outrageront jusque sur ses autels, jusqu'à sa table. Plût à la divine Providence que ce que je dis ne fût jamais vérifié par l'événement !

Tout cela, Seigneur, vous l'avez prevu; mais tout cela, par l'excès de votre charité, vous avez plutôt choisi de l'éprouver que de vous retirer de nous, et de nous priver du précieux avantage de vous posséder. Que vous rendrons-nous ; et cet amour dont vous nous avez donné un si grand témoignage, par où le pouvons-nous mieux reconnaître que par notre amour et par la ferveur de notre dévotion? Dans ce sentiment j'irai me prosterner devant votre tabernacle; je vous ouvrirai mon cœur, je le laisserai parler; je porterai, comme votre apôtre, le défi à toutes les créatures ; et la même protestation qu'il faisait, je la ferai après lui, et au même sens que lui : ***Certus sum;*** j'ose m'en répondre, et je suis certain, non par moi-même (car de moi-même, que suis-je, et que puis-je ?), mais par ma confiance en la grâce de mon Dieu, que jamais rien ne me détachera du Seigneur Jésus : ni la vie, ni la mort, ni le présent, ni le futur, ni la puissance, ni la grandeur, ni quoi que ce soit, ni qui que ce soit : ***Neque mors, neque vita, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque creatura alia poterit nos separare.*** (***Rom.*, VIII.**)

Sainte disposition, mes chers auditeurs ! c'est le fruit le plus solide que vous puissiez remporter de ce discours. Honorons Jésus-Christ, aimons-le partout et en tout : mais honorons-le, aimons-le singulièrement dans ce vénérable et aimable mystère, où le juif l'attaqua plus insolemment. Voilà comment nous tirerons le bien du mal même ; comme l'animosité et les plus indignes traitements d'une part contribueront de l'autre à réveiller la piété et l'amour. Piété et amour par où nous attirerons sur nous les grâces les plus puissantes, et nous

mériterons l'éternelle béatitude que je vous souhaite, etc.

SERMON LI.

POUR LA FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA VIERGE.

Inimicitias ponam inter te et mulierem : ipsa conteret caput tuum. (*Gen.*, III.)

Je mettrai une inimitié irréconciliable entre toi et la femme ; elle t'écrasera la tête.

C'est l'arrêt que Dieu prononça contre le serpent infernal, qui fit entrer le péché dans le monde en trompant la première femme. Et cette autre femme, qui dès sa bienheureuse conception devait briser la tête de ce mortel ennemi par une exemption totale du péché, c'est Marie. Choisie de Dieu par l'alliance la plus sainte, et destinée à porter le fruit le plus sacré, elle n'y pouvait être dignement préparée que par une pureté parfaite de l'âme, et par une pleine innocence. En vain, sortie du sang royal de David, eût-elle pu se glorifier d'une naissance illustre. En vain dans le cours des années, la main libérale de Dieu l'eût-elle comblée des plus riches dons et de la nature et de la grâce; le péché seul, le seul péché d'origine eût fait disparaître les plus excellentes qualités : et le plus léger nuage, qui eût terni l'éclat de sa conception, pouvait de telle sorte éloigner Dieu d'elle, que jamais elle n'en eût été la mère.

Que ce principe renferme de conséquences, et qu'il nous fournit, pour la réformation de nos mœurs de salutaires instructions! Nous savons, mes chers auditeurs, nous voyons les ravages que le péché fait depuis lontemps sur la terre. La contagion se communique, gagne tous les jours, et la corruption n'est que trop générale. Ce n'est point précisément le malheur commun d'une conception accompagnée du péché que je déplore : tel est le triste héritage que nos premiers parents nous ont transmis; et il faudrait que la Providence eût eu sur nous d'aussi grandes vues que sur Marie, pour nous distinguer, comme elle, de la foule, et nous séparer de la masse. Mais ce qu'on ne peut voir sans une extrême douleur, c'est que régénérés au moins par une seconde naissance dans les eaux du baptême, lavés et purifiés, nous donnions si facilement encore et sitôt entrée dans notre âme à l'ennemi que la grâce en avait chassé ; c'est que le péché nous devienne si ordinaire, si fréquent, si familier. Sans doute nous ne l'avons point jusqu'à présent assez bien connu ; et voilà ce qui nous empêche d'en concevoir toute l'horreur qu'il mérite.

Il est donc important, chrétiens, de vous le faire connaître ; et pour cela il suffit que nous le considérions aujourd'hui non point tant en lui-même que dans ses circonstances : comprenez, s'il vous plaît, mon dessein : je fais trois réflexions sur le mystère de ce jour, et j'en tire trois conjectures du déplorable état où nous réduisent devant Dieu tant de péchés que nous commettons. J'examine quel était ce péché, dont la tache eût tellement défiguré Marie aux yeux de Dieu, qu'elle en eût perdu sa plus belle dignité ; et j'y découvre trois choses. Ce n'eût été qu'un seul péché; ce n'eût été qu'un péché involontaire à Marie, et ce n'eût été qu'un péché d'un moment. Or, je raisonne, et dans ce raisonnement que je forme, voici en abrégé tout le plan de ce discours. Car je dis : il ne fallait qu'un seul péché, qu'un péché même involontaire, qu'un péché d'un moment, pour mettre Marie hors d'état d'être jamais mère de Dieu. Quelles profondes blessures font donc à plus forte raison dans nos âmes des péchés tels que ceux dont nous nous rendons si aisément et si souvent coupables, c'est-à-dire des péchés presque infinis dans leur nombre, des péchés pleinement volontaires dans leur malice, des péchés invétérés et comme perpétuels dans leur habitude! Ainsi j'oppose, dans les trois parties, un seul péché à la multitude de nos péchés : c'est le premier point. Un péché involontaire, dans le sens que je l'entends, et que je l'expliquerai, à la malice préméditée de nos péchés : c'est le second point. Un péché d'un moment à l'habitude de nos péchés : c'est le troisième point. Tout ceci demande à être éclarci, et la suite vous le fera mieux entendre ; mais il me semble que je ne puis rien dire de plus convenable à ce mystère, ni de plus moral. Implorons le secours du ciel, et adressons-nous à la Vierge, qu'il a si heureusement prévenue de ses bénédictions. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

N'en doutons point, chrétiens : Marie, dans sa conception, fut exempte du péché d'origine ; et les fidèles, sensibles à l'honneur de la mère de Dieu, ont regardé cette sainteté inviolable comme un de ses plus beaux priviléges, et comme l'apanage le plus essentiellement attaché à sa glorieuse maternité. Quoique l'Eglise n'ait rien défini sur ce point, il est aisé de juger à quoi elle penche; et c'est ce qu'elle nous donne à connaître par les témoignages les plus certains, et même les plus évidents ; je veux dire, par cette fête qu'elle célèbre, non point seulement en l'honneur de la Conception, mais de l'Immaculée Conception de la Vierge : par ce pouvoir qu'elle accorde à ses ministres de publier hautement et partout l'Immaculée Conception de la Vierge ; par cette défense, au contraire, qu'elle fait la plus expresse, et sur peine d'être frappés de ses anathèmes, de rien dire, de rien enseigner en public qui puisse affaiblir la créance commune touchant l'Immaculée Conception de la Vierge; par ces saintes sociétés, par ces ordres religieux institués et solennellement approuvés sous le nom de l'immaculée Conception de la Vierge. Si donc ce n'est point encore un article de notre foi que cette Conception immaculée, c'est toujours dans le christianisme une de ces vérités que nous ne pouvons contredire sans aller contre les intentions et la pratique de l'Eglise, contre

les sentiments des plus savantes universités, contre la voix publique et le consentement unanime des peuples, tous prévenus et tous déclarés en faveur de Marie et de sa bienheureuse conception.

Cependant, puisqu'il ne s'agissait que d'un seul péché, était-ce là un avantage si précieux et si important à Marie? Oui, mes frères ; et c'est ainsi que s'en sont expliqués les plus célèbres théologiens et les docteurs les plus consommés dans la connaissance des mystères de Dieu. Ils ont compris que Dieu se trouvait doublement engagé, et par son propre intérêt en choisissant une mère, et par l'intérêt de la mère qu'il choisissait, à ne la laisser pas même tomber une fois dans l'état du péché. Ils n'ont pu se persuader qu'un Dieu si jaloux de sa gloire, qu'un Dieu si zélé pour la sanctification de ses autels, eût voulu reposer sur un autel souillé et profané, et qu'ayant un temple à se bâtir et une demeure à prendre, il y eût vu tranquillement placer avant lui une fausse divinité qu'il abhorre, et son capital ennemi. Ils se sont appuyés de l'oracle, et, si je l'ose dire, de la décision de saint Augustin, lorsque ce Père prononce avec tant d'assurance, que dès qu'il est question du péché, il ne veut pas qu'il soit fait aucune mention de Marie; pourquoi? pour le respect dû au Seigneur : *Propter honorem Domini.* Ils ont passé plus avant, et ils ont jugé que s'il y allait en cela de la gloire et de l'intérêt du Fils, il n'y allait pas moins de la gloire et de l'intérêt de la mère: qu'il n'était pas convenable, que dis-je? qu'il était même absolument indigne d'elle qu'elle eût jamais été sous la servitude de l'enfer, et son esclave; qu'éternellement élue du ciel, elle n'en eût pas été éternellement aimée ; qu'elle eût encouru la même disgrâce que le reste des hommes, et que par là elle eût été pour quelque temps sujette aux suites fatales que traîne après soi l'éloignement et la haine de Dieu. Enfin ils ont conclu que Dieu ayant pu préserver sa mère de ce danger, il l'en a donc en effet préservée.

Mais après tout, c'est peu qu'une fois. C'est peu, si vous le voulez, par tout ailleurs, j'en conviens; mais ici c'est tout ; et dans le monde même quelles sont les fâcheuses conséquences d'une seule tache qui a paru, d'une seule chute qui a éclaté? L'impression en demeure profondément gravée dans les esprits, et laisse toujours, après de longues années, un souvenir odieux. Ce n'eût été qu'un seul péché; mais après ce péché seul, il eût toujours été vrai que la maison du Seigneur aurait été pour cette fois violée; que pour cette fois le sanctuaire du Dieu vivant aurait servi de retraite à Bélial; que la fille du Très-Haut, et la plus chérie de Dieu, aurait été pour cette fois, aux yeux de Dieu même, un enfant de colère et un vaisseau de réprobation. Non, non, le Sauveur des hommes, en se faisant homme, a voulu avoir une mère toute vierge, et d'aussi puissantes raisons l'engageaient à la vouloir toute sainte. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* (*Cant.*, IV.)

Or, cette vérité posée, voici la première application que je fais de notre mystère à nos mœurs. J'oppose péché à péché, un seul péché à la multitude de nos péchés : suivez ceci, je vous prie; vous y trouverez une morale bien étendue et bien solide. Je vois d'une part tout le ciel s'intéresser pour préserver Marie : de quoi? d'une seule flétrissure. Sans cela tous les desseins de la Providence sur elle étaient arrêtés, et elle ne pouvait plaire à Dieu. Je me propose d'autre part, dans un point de vue, ce monstrueux assemblage de péchés, de chutes, de rechutes, toujours plus fréquentes d'un temps à un autre, et toujours plus griêves, qui composent notre vie, et presque chaque jour de notre vie. Je fais la comparaison de deux termes si peu proportionnés, et par l'un jugeant de l'autre, j'apprends quelle est donc devant Dieu, dans une si affreuse multitude de péchés, l'horreur de notre état. Je me dis à moi-même, pour me confondre : un seul péché ôtait à Marie son plus beau lustre, et il suffisait pour balancer, dans l'estime de Dieu, mille avantages les plus relevés qui d'ailleurs la distinguaient. Nous donc, qui accumulons péchés sur péchés, qui les enchaînons les uns aux autres, qui les multiplions, que sommes-nous? et que devons-nous être aux yeux du Seigneur? Je n'exagère rien, au reste, quand je dis une affreuse multitude de péchés; et, pour m'expliquer là-dessus comme je le dois et comme c'est le lieu de le faire, ce qui fut le juste sujet de la douleur du prophète en déplorant l'infidélité de son peuple, c'est ce qui remplit encore d'amertume les âmes zélées pour l'honneur de la majesté divine. Il n'y a plus, ce semble, dans ce siècle malheureux, de frein capable de nous retenir. La digue est rompue, et, comme dans un déluge universel, le vice a gagné de toutes parts, et s'est répandu à grands flots sur la terre. *Maledictum, et mendacium, et homicidium, et furtum, et adulterium inundaverunt.* (*Osee*, IV.)

Que ne puis-je, selon la belle figure de saint Cyprien en écrivant à Donat et voulant lui donner une idée du renversement des mœurs de son siècle et de toutes les iniquités qui se commettaient sur la terre, que ne puis-je d'une haute montagne porter la vue dans toutes les parties du monde, et tour à tour parcourir avec vous toutes les conditions ! Quel objet à nos yeux, et quelles images en remporteraient nos esprits ! Mais ce que nous ne pouvons faire, Dieu le fait; et c'est le Roi-Prophète qui nous l'apprend : *Dominus de cœlo prospexit super filios hominum* (*Psal.* XIII); le Seigneur, du plus haut des cieux, a considéré les enfants des hommes; il a voulu voir s'il y trouverait encore quelques vestiges d'une sainte innocence et de la véritable piété : *Ut videat si est intelligens, aut requirens Deum.* (*Ibid.*) Mais qu'a-t-il aperçu? Un amas confus de toutes sortes de désordres : *Omnes declina-*

runt *Psal.* XIII ; une corruption entière : *corrupti sunt.* (*Ibid.*) Et n'est-ce pas là pour lui un sujet d'abomination? *Abominabiles facti sunt.* (*Ibid.*) Car, pour en revenir toujours à notre mystère, ce Dieu si saint, ce Dieu qui n'eût pu voir dans Marie même une seule tache, de quel œil voit-il dans tous les états cette infinie multitude de crimes que chaque jour augmente, et dont bientôt, peut-être, la mesure doit être comblée? Au palais, tant d'injustices, et jusque dans le sein de la loi, tant de détours et de fourberies! A la cour, tant de faste, d'orgueil, de mollesse, tant de déguisements, de supercheries, d'intrigues. A la ville, tant de divisions dans les familles, tant de médisances dans les entretiens, tant d'intempérance dans les repas, tant de rendez-vous ménagés dans les compagnies, tant de commerces cachés dans le secret des ténèbres, tant de sales représentations sur les théâtres, tant de profanations dans les temples, tant d'irrévérences aux autels. Je dis ce que le hasard me présente, et comme le hasard me le présente. Votre esprit dans un moment vous en fournit plus que je n'en puis dire ; et je vous fais juges vous-mêmes comment cet affreux composé paraît aux yeux de Dieu, et comment il y doit paraître.

Objet d'autant plus odieux que quelquefois même ce n'est plus seulement dans la vaste enceinte de l'univers, mais dans l'étroite sphère d'un seul homme que Dieu voit tous les vices réunis : un esprit double, une âme vindicative, un cœur sensuel, des mains avides, des yeux adultères, une langue pleine d'amertume et de fiel, une chair livrée au plaisir et à ses plus grossiers appétits. Il y a plus encore : et quelle horreur, quand Dieu souvent, dans une seule et même passion, voit tous les crimes rassemblés et compliqués! Faut-il creuser ces chaos, et développer devant vous ces œuvres de ténèbres? Là (appliquez-vous), là, dis-je, le grand, entêté de sa fortune, et non content d'un état où peut-être il n'est parvenu ni par l'avantage de la naissance, ni par le mérite de sa personne; voulant toujours porter plus haut son vol, posséder une charge, tenir un rang, gouverner, ordonner de tout (digne projet d'une âme mondaine) et pour cela (qui le croirait : mais qui tous les jours n'en est pas témoin?), pour cela violant tous les droits, et les droits les plus sacrés; corrompant par argent ceux qu'il ne peut gagner par justice ; abusant de la simplicité de l'ignorant; accablant le faible du poids de l'autorité; tantôt servant en esclave, tantôt dominant en tyran, tantôt amassant en avare, tantôt répandant en prodigue; trahissant quiconque peut lui donner quelque ombrage, fût-ce un frère, un parent, un ami; lui suscitant mille contradictions, mille disgrâces; lançant contre lui les traits les plus envenimés ; l'embrassant pour lui enfoncer plus sûrement dans le sein le coup mortel; renonçant à toutes les liaisons du sang et de la nature. Que de lois foulées aux pieds, et sacrifiées à l'ambition! Là, l'homme d'affaires, plus intéressé dans l'opulence que le pauvre dans la misère ; faisant profiter son argent au delà de toutes les règles; s'engraissant de la substance d'une famille déjà obérée, et qu'il achève d'opprimer; vivant aux dépens de l'artisan, aux dépens du marchand, aux dépens d'un domestique, aux dépens d'un créancier, aux dépens d'un voisin, aux dépens d'un orphelin, d'un pupille, lequel trouve dans celui même qu'il regardait comme son appui, et à qui il s'attachait comme à son soutien, le ver rongeur qui le dévore; et cela contre toute la compassion naturelle, contre toute la charité, toute la bonne foi, toute l'équité. Que de devoirs immolés à l'intérêt! Là, l'homme du monde, dans le cours de son engagement criminel, et dans les divers sentiments qu'il lui inspire, portant tantôt le dépit jusqu'à la fureur, tantôt le ressentiment jusqu'à la haine la plus envenimée, tantôt la vengeance jusqu'à la cruauté la plus barbare, tantôt l'artifice jusqu'à la plus honteuse perfidie, tantôt la complaisance jusqu'à la flatterie la plus basse; toujours la débauche jusqu'à des excès indignes d'un homme, sans pudeur, sans modération, sans égard. Dans un seul attachement, quelle chaîne de pensées, de désirs, de desseins, de discours, d'actions, en un mot de crimes!

Voilà ce qui attira sur le peuple de Dieu la malédiction du ciel. Malheur à eux! disait le Seigneur : et à qui? était-ce seulement à l'infidèle Jérusalem? Ne nous flattons point, mes frères ; n'est-ce pas encore à nous-mêmes? et le judaïsme, tout charnel qu'il fût, forma-t-il jamais plus de vices que nous en voyons croître autour de nous? Malheur : car c'est un peuple livré au péché : *Væ genti peccatrici* (*Isa.*, I); un peuple affaissé sous le poids de ses iniquités ; *Populo gravi iniquitate.* (*Ibid.*) Une faute qui échappe est pardonnable; mais ils en sont comme surchargés : *Operti sunt iniquitate et impietate sua.* (*Psal.* LXXII.) Ce sont des trésors de colère qu'ils entassent chaque jour dans leur cœur : *Cor ejus congregavit iniquitatem.* (*Psal.* XL.) Parlez, ô vous prophètes que j'ai envoyés; ministres que j'ai employés auprès de ce peuple, et en particulier auprès de ce pécheur; dans quel état l'avez-vous vu? Nous l'avons vu couvert de plaies, et de plaies profondes et toutes ouvertes. Le sang découle de toutes parts, et depuis la tête jusqu'aux pieds il n'y a pas un endroit sain et sans douleur : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas.* (*Isa.*, I.) Ce n'est partout que blessure : *vulnus*; que meurtrissure et contusion : *Livor et plaga tumens.* Ce jeune homme, dès la fleur de l'âge et dans un temps où l'on peut à peine se bien connaître, nous l'avons vu déjà maître dans l'art du crime, nous apporter au Tribunal de la pénitence et à certains jours, plus de dettes que toutes les austérités du désert n'en auraient pu acquitter. Nous l'avons entendue cette femme, dans les premiers mouvements du repentir qui la pressait, nous faire le tragique narré de ses éga-

rements. Elle a occupé notre attention durant les journées, durant les semaines entières; et elle n'a pu encore épuiser la prodigieuse variété de circonstances, de manières, d'intentions, de motifs, de faits, malheureuse récolte de quelques années. Nous les avons vus, nous les avons entendus, nous en avons été effrayés; nous ne nous étions jamais bien persuadé, ou que le crime pût aller si loin, ou que la justice Divine pût demeurer si longtemps suspendue. Nous n'avons pu refuser des larmes à un objet si digne de notre compassion. Nous en avons gémi (vous le savez, Seigneur; vous avez vu ce qui se passait dans nos cœurs); nous en avons gémi d'autant plus amèrement, que nous n'avons pu faire accepter aux plus malades les remèdes nécessaires; que nous n'avons pu leur faire comprendre le malheur de leur état, ni les faire travailler à en sortir ; que dans cette fatale inondation, nous n'avons presque trouvé personne qui pensât à corriger le passé et à l'expier; qui prît garde à l'avenir et à se préserver des rechutes, qui se servît pour cela des moyens que nous leur présentions, surtout du fréquent usage des Sacrements : *Væ genti peccatrici, populo gravi iniquitate.* (*Isa.*, I.) Serons-nous de ce nombre, chrétiens auditeurs, et nous exposerons-nous à ce terrible anathème ? Il ne tient encore qu'à nous d'arrêter le cours de nos péchés, et de n'en pas augmenter le poids. Plus nous avons été pécheurs, plus nous devons cesser de l'être. D'avoir été pécheurs, ou de ne l'avoir pas été, c'est ce qui ne dépend plus de nous; mais de n'être plus désormais ce que nous avons été, et de compenser par de saintes œuvres tant d'œuvres criminelles dont nous nous reconnaissons coupables, c'est ce que Dieu par sa grâce a mis en notre pouvoir, et ce qu'il attend de notre retour vers lui. Du reste, j'avance : et comme il ne s'agissait pour Marie que d'un seul péché; et que ce seul péché je l'ai opposé à la multitude de nos péchés , j'ajoute qu'il ne s'agissait que d'un péché involontaire à Marie : et ce péché involontaire, je vais l'opposer à la malice de nos péchés : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je l'ai dit : le péché dont Dieu préserva Marie dans sa conception, eût été pour elle, comme il l'est encore pour nous, un péché involontaire. Mais quand je le dis ainsi, je prends cette proposition dans un sens orthodoxe, et c'est ce que je dois expliquer d'abord pour prévenir toute erreur et pour vous donner une parfaite intelligence de ce mystère. Je ne prétends pas qu'il y ait des péchés vraiment imputés à l'homme, où la volonté de l'homme n'ait eu nulle part; mais aussi la part que nous y avons n'est pas égale dans tous les péchés et il faut convenir qu'il y en a auxquels nous concourons beaucoup plus immédiatement et plus volontairement qu'aux autres.

C'est une question dans l'école et une grande question. Pourquoi , et comment nous nous sommes trouvés tous renfermés dans la malédiction dont Dieu frappa le premier homme au fatal moment de sa chute? comment depuis tant de siècles le poison a passé de l'un à l'autre, et comment enfin il se communique tous les jours, tellement que nous naissons tous, selon la parole de saint Paul, enfants de colère : *Filii iræ* (*Ephes.*, II) ; criminels avant que nous ayons été, ce semble, en état de commettre aucun crime, et coupables d'une faute mortelle, avant que nous ayons pu la vouloir et la connaître. Pierre de scandale pour ces fameux hérétiques contre qui saint Augustin eut de si longues et de si savantes disputes. Car, disaient-ils, point de péché pour nous qu'autant qu'il nous est volontaire ; et comment nous peut être volontaire un péché commis avant même, et si longtemps avant que nous ayons été conçus? Il est vrai, répond saint Augustin ; tout péché doit être volontaire, mais un péché peut être volontaire en deux manières, ou d'une volonté propre et personnelle, ou d'une volonté étrangère et interprétative. D'une volonté propre et personnelle, quand c'est nous-mêmes qui péchons et par nous-mêmes que nous péchons, et voilà les péchés actuels. D'une volonté étrangère et interprétative, quand c'est par un autre et dans un autre que nous sommes pécheurs, et voilà le péché d'origine. Ainsi, comme dit l'Apôtre, nous avons tous péché par Adam, et dans Adam : *In quo omnes peccaverunt.* (*Rom.*, V.) Mais après tout, répliquaient à saint Augustin ses adversaires, si c'est une autre volonté que la mienne, ce n'est point la mienne; et dès que ce n'est point la mienne, je ne porte pas plus son péché que celui de tant d'autres qui pèchent autour de moi. Faux raisonnement, reprend le saint docteur : vous portez le péché de votre premier Père, et vous ne portez pas ceux des autres hommes, parce que vous n'avez pas avec les autres hommes le même rapport que vous avez avec le premier homme : rapport d'union , d'union, dis-je, des membres avec le chef. Tous les hommes dans ce seul homme n'étaient que comme un même homme : *Tanquam unus homo erant* (S. AUG.); et cela encore comment? en deux façons : 1° par la dépendance naturelle et la liaison qui se rencontre entre le principe et tout ce qui en sort; 2° par le décret de Dieu, lequel n'avait pas seulement donné au premier homme la justice originelle pour lui-même, mais pour toute sa postérité; de sorte que la conservant il l'eût conservée non-seulement pour lui-même, mais pour toute sa postérité; et que, la perdant aussi, ce n'est pas seulement pour lui-même qu'il l'a perdue, mais pour nous. Telle a été sur ce point la doctrine des Pères et telle est celle des théologiens.

Mais, chrétiens, quoique toute la théologie ait découvert là-dessus, quoi qu'elle dise, il est toujours certain que ce n'est point à nous en personne que fut fait ce commandement que violèrent nos premiers parents,

et dont l'infraction toutefois a eu pour nous-mêmes des suites si funestes, que ce n'est point nous en personne qui avons refusé d'obéir à Dieu, et, par conséquent, que nous n'avons point donné à ce péché capital un consentement aussi libre et aussi prémidité, que nous le donnons aux autres péchés dont nous sommes spécialement les auteurs. Or, admirons la délicatesse de notre Dieu; il ne fallait rien autre chose que ce péché, aussi peu volontaire qu'il était, j'entends d'une volonté personnelle, pour enlever à Marie sa plus précieuse couronne. C'était assez pour la dégrader aux yeux de Dieu; assez pour lui imprimer un tel caractère, que jamais elle n'eût pu aspirer à la souveraine distinction que Dieu a fait d'elle, ni au rang glorieux où la grâce l'a élevée. Le comprenez-vous, mes frères? j'en ai déjà donné les raisons, et au lieu de m'arrêter à une répétition inutile, je passe à l'importante moralité qui suit de cette seconde réflexion : ne la perdez pas.

Le péché sans doute, et tout péché déplaît partout à Dieu, blesse partout l'œil de Dieu, et doit partout lui déplaire et le blesser. Marie elle-même ne l'eût que trop éprouvé, si la main toute-puissante de Dieu ne l'eût soutenue sur le bord du précipice, et si dans sa conception elle en eût contracté, même sans jamais l'avoir bien voulu, jusqu'à la moindre souillure. Mais du reste il faut avouer que ce qui redouble le péché et ce qui lui donne une malignité particulière, c'est la malice personnelle du pécheur; que c'est cette volonté délibérée, qui d'elle-même se tourne vers le péché; qui d'elle-même et avec une connaissance entière se porte au péché qui, aveugle qu'elle est d'ailleurs, voit malgré elle toute la grièveté du péché, toute l'énormité du péché, toute l'injustice du péché et néanmoins l'embrasse, s'y attache, sans que nulle considération l'en puisse détourner. J'oppose donc encore péché à péché, un péché involontaire dans Marie à la malice de nos péchés; et de là je tire un nouveau point d'instruction aussi solide que l'autre; ou, si vous voulez un nouveau sujet, et de reproche contre vous, mes chers auditeurs, et de confusion pour moi-même, écoutez ceci.

On ne pourrait pas d'abord se le persuader : on ne croirait jamais qu'un homme pût porter jusque-là l'ingratitude et la révolte : on ne s'imaginerait pas que le péché considéré avec attention, prévu et connu, eût des attraits si engageants pour une âme qui doit tout à Dieu, qui espère tout de Dieu, et qui a tout aussi à craindre de Dieu. Il semble que Dieu, tout Dieu qu'il est, ait eu de la peine à le comprendre lui-même. Cieux, s'écriait-il par son prophète, soyez-en saisis, ébranlés, désolés : *Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini.* (*Jer.*, II.) Où donc ce peuple a-t-il pris contre moi tant de fiel, et qu'a le péché qui mérite un choix si plein et si exprès, préférablement à mes intérêts et à ma loi? Voilà, dis-je, ce qui passerait toute créance, si l'expérience ne nous le mettait pas sans cesse devant les yeux. Mais, pour peu que nous jetions la vue autour de nous, on trouve bien de quoi s'en convaincre. Le sage le déplorait de son temps; et jamais ce mal ne fut plus à déplorer qu'il l'est de nos jours; parce que jamais peut-être il ne fut plus universel : non-seulement on commet le péché, lorsqu'il se présente; mais on le recherche; mais on étudie pour cela le moment, l'occasion; mais on court au-devant: ***Pedes illorum ad malum currunt.*** (***Prov.***, I.) Combien de semaines, de mois, et quelquefois même combien d'années porte-t-on dans l'esprit l'idée d'un crime que l'on médite, et dont l'heure n'est pas encore venue? On la cache dans le secret de l'âme, on l'y nourrit, on lui prépare toutes les voies : c'est là que l'imagination s'arrête, sur quoi elle fait mille retours, et de quoi perpétuellement elle se repaît. La plus agréable pensée que roule un vindicatif, c'est l'espérance qu'il a conçue de se trouver un jour en état de satisfaire son ressentiment, et de détruire l'ennemi dont il se croit offensé. Le plus doux entretien dont un voluptueux intérieurement s'occupe, c'est le souvenir de l'objet qui lui a charmé les yeux, et l'attente où il est d'une conjoncture favorable pour accomplir le projet sensuel qu'il a formé. Un fils retenu sous la main paternelle n'envisage qu'avec des transports de joie, l'heureux temps où, affranchi de la servitude, il pourra jouir de la vie, et donner une carrière libre à ses désirs les plus déréglés. Une fille, ennemie de la gêne, et fatiguée du joug où la réduit une conduite selon son gré trop austère, aspire avec le même empressement à un avenir qu'elle se promet, et qui lui fait entrevoir une route plus commode et plus conforme à ses inclinations vicieuses.

Cependant la conscience a tout le loisir de parler; la raison épuise toutes ses lumières, la foi toutes ses vérités, et Dieu presque toutes ses grâces à retenir un cœur, à l'intimider, à le confondre, à le détromper, à l'éclairer, à l'attirer, à le gagner. Mais comme l'eau, quand le feu est bien allumé, au lieu de l'éteindre, ne sert qu'à redoubler l'embrasement, la voix de la conscience, les lumières de la raison, les vérités de la foi, les grâces de Dieu, mille obstacles, s'ils se présentaient, ne contribuent qu'à rendre la malice du pécheur plus obstinée, plus invétérée. Il ferme les yeux à tout; ou plutôt il voit tout, et il passe par-dessus tout : car il faut que la passion ait ce qu'elle demande, et tout ce qu'elle demande. Il le faut, quoi qu'il en coûte à la conscience : il le faut, quoi que dicte la raison : il le faut, quoi que la religion inspire : il le faut, quoi que Dieu ordonne, et quelle que soit sa loi. Point d'autre loi alors; et, si j'ose dire, point d'autre Dieu que cette passion même dont on a fait son idole.

De là suivent ces applaudissements secrets que l'on se donne à soi-même après le péché, et dans le péché. Ils se sont réjouis,

disait le Prophète royal en parlant des méchants : de quoi ? du mal qu'ils ont fait, et qu'ils font tous les jours : *Lætantur cum male fecerint.* (*Prov.*, II.) Il semble que ce soit une victoire pour eux, et qu'ils en reviennent comme des conquérants couverts de dépouilles : *Sicut exsultant victores capta præda.* (*Isa.*, IX.) On triomphe au fond du cœur d'un mauvais tour qu'on a pris pour faire réussir une affaire dont on a eu tout le succès que l'on se proposait : une jeune personne se sait bon gré d'avoir trompé la vigilance d'une mère, et une femme, celle d'un mari. Un libertin compte ses débauches avec plus de confiance, qu'il ne raconterait les plus saintes œuvres; et quelquefois il aurait honte, comme saint Augustin le disait de lui-même, de n'être pas un impie aussi déclaré que les autres : *Pudebat non esse impudentem.* On va encore plus loin. Le siècle, ce siècle de corruption a raffiné sur tout ; et n'a-t-il pas porté jusque dans le crime ses raffinements ? On en tient école ; on s'en fait des leçons les uns aux autres ; on s'érige en docteur de l'iniquité ; c'est à qui s'y distinguera par de plus abominables inventions. Voilà les prétendus exploits du libertinage, en voilà la fausse gloire. Mais que cette gloire criminelle vous défigure à mes yeux, dit le Seigneur ! Dans l'injure que je reçois, comme dans les dons qu'on me présente, ce n'est point tant la chose que je considère que l'esprit qui l'accompagne. Le trait le plus vif qui me perce, c'est cette malice étudiée, parce que c'est le mépris le plus outrageant. Dans un moment où la passion transporte, on est toujours coupable ; mais le crime après tout est moins condamnable. On ne l'a point voulu avec une pleine délibération : on a été supris, aveuglé, entraîné. Mais quand le feu est éteint, ou qu'il n'est pas dans sa violence naturelle ; quand l'esprit agit presque seul, maître de ses résolutions, et avec la plus claire connaissance et la plus distincte ; quand de zélés ministres, dans la sainte ardeur qui les animait, se sont employés sans relâche à vous représenter vos devoirs ; et qu'ils vous en ont cent fois retracé la mémoire ; quand des parents, des fidèles amis se sont joints à eux, et vous ont donné les plus sages conseils ; quand, dis-je, vous avez eu par là tous les moyens, tout le temps d'examiner et de prendre votre parti, dans des conjonctures si injurieuses pour moi, voir venir le crime à pas lents, et l'attendre de pied ferme ; avaler à longs traits et jusqu'au fond la coupe empoisonnée qu'il vous présente, y trouver du goût, et y en vouloir toujours trouver davantage, tandis que je vous deviens insipide, et que vous me laissez en vain solliciter, presser, promettre, menacer, défendre ; voilà le coup sensible qui me touche. Il faut que l'alliance soit bien étroite entre vous et le péché. Il faut que votre cœur lui soit vendu. Cela ne paraît que trop au dehors ; et à vous entendre parler, à vous voir agir, marcher comme vous faites, la tête levée et sans retenue, vous avez tout le front d'une femme abandonnée : *Frons meretricis facta est tibi.* (*Jer.*, III.)

Mais pensez-vous enfin que le Seigneur votre Dieu n'ait pas son tour, et que ses mépris soient moins amers que les vôtres? Vous avez votre temps : il aura le sien. Malheur à vous, qui méprisez : *Væ qui spernis.* Pourquoi ? parce que vous serez méprisé : *Nonne et ipse sperneris?* (*Isa.*, XXXIII.) Oui, le jour viendra, où Dieu vous rendra mal pour mal. Votre malice l'a outragé ; sa justice vous insultera. Vous avez mis votre plaisir à violer sa loi ; il se fera un plaisir de vous en voir porter la peine. Ce sera une consolation pour lui : *Consolabor.* (*Isa.*, I.) Il en rira ; et c'est ainsi qu'il s'en explique lui-même : *Ridebo.* (*Prov.*, I.) Vous ne recevrez de sa part que des reproches moqueurs : *Et subsannabo.* (*Ibid.*) Vous aimez le crime ; il vous y laissera tomber. Il vous verra tranquillement au bord de l'abîme, et il vous laissera faire de ces chutes scandaleuses qui vous déshonorent. Vous ne comptez pour rien de le perdre et d'être éloigné de lui ; il affectera de se tenir éloigné de vous, sans vous parler, sans vous rappeler. A cette heure terrible où l'éternité approchera, à cette dernière heure où la nécessité vous forcera de vous tourner vers lui, il vous renverra à ces faux dieux que vous lui avez si indignement préférés. Il deviendra pour vous, selon le terme de l'Ecriture, un Dieu cruel et d'airain, comme vous avez été pour lui une âme insensible et rebelle. Il lancera sur vous l'anathème avec le même froid, pour m'exprimer de la sorte, et d'un sens aussi rassis que vous l'avez eu en lui résistant, et en agissant contre lui. Car, n'est-ce pas là ce péché dont parlait le Sauveur du monde? ce péché qui ne doit être remis, ni en cette vie, ni en l'autre, parce que c'est un péché contre le Saint-Esprit ; c'est-à-dire, parce que ce n'est ni un péché de surprise, ni un péché d'ignorance, mais de volonté : *Væ qui spernis ; nonne et ipse sperneris?* Triste sort du pécheur ; voyons-le jusqu'au bout, et achevons la comparaison que j'ai commencée, d'un seul péché dont Dieu a préservé Marie, avec la multitude de nos péchés ; d'un péché involontaire à Marie, avec la malice de nos péchés, et d'un péché enfin d'un moment, avec l'habitude de nos péchés. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Un moment dans le péché, qu'est-ce devant vous, chrétiens ? qu'est-ce devant Dieu? mondains, je vous le demande : qu'est-ce qu'un moment dans le péché ? Ce n'est rien, à vous en croire ; mais sans m'arrêter à ce que vous en jugez, je consulte Dieu même, et je prends des sentiments bien contraires aux vôtres. Un moment dans le péché, c'est un mal infiniment à craindre : faites tout ce que vous pourrez pour l'éviter, vous n'en pouvez trop faire. Il n'est rien que Dieu n'ait fait pour en préserver sa mère ; et je vous renvoie avec cette dernière pensée, que vous

devez bien méditer et imprimer profondément dans vos esprits.

Une vérité universellement reconnue et sans contestation, c'est que Dieu n'eût pas laissé Marie plus d'un moment dans le péché, si, par un autre dessein que celui qu'il avait formé sur elle, il l'eût assujettie à la loi commune, et comprise dans l'arrêt porté contre notre premier père et contre toute sa postérité. Le moment de sa réparation eût immédiatement suivi le moment de sa chute. Ainsi, aussitôt relevée que tombée, elle serait à peine descendue dans l'abîme, qu'un secours spécial et prompt l'en eût fait sortir. En effet, pour ne rien omettre d'un mystère dont l'intelligence doit tant contribuer à notre instruction et à notre édification, si Dieu, selon la pensée de quelques théologiens, par une providence et une conduite moins favorable à Marie, l'eût mise au moment de sa conception dans le même ordre que les autres, et qu'il l'eût enfermée dans la même condamnation, ce n'eût été que pour vérifier les saintes Ecritures, qui semblent nous faire entendre que nul jamais, hors l'Homme-Dieu, ne fut exempt de la tache originelle, ni ne le dut être. Ce n'eût été que pour remplir le décret de Dieu touchant cette première mort, décret en apparence universel et sans restriction; ce n'eût été que pour donner à la rédemption de Jésus-Christ toute son étendue, et pour y faire participer Marie même. Principes ruineux, il est vrai; je dis ruineux : pourquoi? parce que l'Ecriture, sur cette matière, s'exprime en des termes si généraux, qu'on n'en peut tirer, ni pour l'une ni pour l'autre opinion, nulle conséquence précise et nette; parce que de très-fortes raisons, ainsi que nous l'avons vu, engageaient Dieu à faire en faveur de Marie un décret particulier, et à la dispenser de la condition ordinaire des hommes; parce que Marie, pour avoir été conçue dans la grâce, n'en a pas moins été rachetée de Jésus-Christ, non point d'une rédemption propre, en lui obtenant la rémission d'un péché dont elle n'avait pas contracté la dette, mais en l'exemptant de ce péché-là même. Donc, encore une fois, principes ruineux; mais principes, tout ruineux qu'ils sont, d'où suit une conclusion qu'admettent avec nous, et que tirent aussi bien que nous ceux-là mêmes qui refusent à Marie le glorieux privilége d'une conception sans tache; savoir, qu'elle n'eût été privée de la justice et de la grâce que pour un moment. Car ce moment, disent-ils, suffisait, et pour vérifier toutes les Ecritures, et pour accomplir le décret de Dieu, et pour faire entrer Marie dans l'ordre de la rédemption divine.

Or, je le répète, qu'est-ce que ce moment dont il était question? c'est là toujours que j'en reviens, et qu'il en faut revenir. Dieu, pour épargner à Marie la honte de ce moment, et le dommage irréparable qu'il lui eût causé, ne ménage rien. Il n'a point, dans sa main toute-puissante, de prodige si singulier qui lui coûte. Il ouvre à cette vierge prédestinée et bénie entre toutes les vierges, une carrière nouvelle. Il lui donne rang à part; et pour elle, et elle seule, il suspend ses arrêts les plus solennels. Aussi les effets de ce moment sont-ils si contagieux et si mortels, qu'il ne pouvait être compensé d'ailleurs ni par tous les trésors de la grâce, ni par toutes les vertus d'une vie également longue et sainte dont il eût été suivi. La plaie ne pouvait être si bien guérie que la cicatrice n'en fût restée, et le moindre vestige du péché eût toujours offensé les yeux de Dieu, ces yeux infiniment purs, et devant qui les anges mêmes n'ont pas été exempts de corruption. Il fallait donc, ou que Marie ne fût pas même un moment hors de la grâce de Dieu, ou qu'elle ne fût jamais mère de Dieu.

Il le fallait, chrétiens, et pour conclure ce discours, je vous mets la balance à la main. Je vous abandonne à vous-mêmes et à vos réflexions. Je vous laisse, au poids du sanctuaire, et dans une juste opposition, peser vous-mêmes et mesurer d'une part un moment et de l'autre des mois, des années entières dans le péché; d'une part un moment, et de l'autre une vie commencée par le péché, continuée par le péché, terminée et finie par le péché. Quel état! Mais, mon cher auditeur, ce triste état, vous le devez bien connaître, puisque c'est le vôtre.

Que dis-je? votre malheur même dans cet état habituel du péché, c'est souvent de ne pas connaître votre malheur. Les plus saintes âmes s'alarment, dit saint Bernard, non-seulement du péché, mais de l'ombre seule, mais de la seule apparence du péché; le plus léger fardeau leur devient insupportable, et elles ne peuvent avoir de repos qu'elles ne s'en soient déchargées. Au lieu qu'un pécheur repose tranquillement dans son péché, et avec d'autant moins d'inquiétude et moins de trouble, qu'il est plus pécheur. Il y vit sans attention; il y vit sans crainte et sans précautions; il y vit sans douleur et sans contrition. Oserai-je le dire? Il se joue au milieu des serpents, et il s'apprivoise avec les bêtes les plus féroces. Cependant qu'arrive-t-il? C'est que la vie s'en va, et que l'on est toujours pécheur. La jeunesse coule; ces années où la raison, faible encore et comme obscurcie d'un nuage, cède à l'ardeur des passions et aux attraits du plaisir : elles passent ces jeunes années, et l'on est toujours pécheur. Un âge plus mûr leur succède : cet âge que le monde destine à des occupations plus sérieuses, selon ses idées, mais, selon Dieu, non moins vaines, ni moins criminelles : aux projets d'une ambition démesurée, aux poursuites d'une insatiable cupidité, à l'établissement où à l'avancement d'une fortune bâtie sur l'injustice; il s'échappe à son tour, cet âge, et l'on est toujours pécheur. La vieillesse vient, cette caduque et lente vieillesse, où tout s'éteint, hors les convoitises de la chair, et où tout s'efface, hors les impressions du vice : elle vient, et l'on est toujours pécheur. La mort la touche de près, le jugement de Dieu suit l'un et l'autre, et l'on est toujours pécheur.

Ah! mes chers frères, où en sommes-nous? Au jugement de Dieu; à ce jugement où préside la sainteté même; à ce jugement où le péché seul est accusé, où le péché seul est condamné, où le péché seul est frappé d'anathème et réprouvé; parce qu'on n'y reconnaît point d'autre mal que le péché. Là donc, qu'est-ce qu'un pécheur? Je ne dis pas un pécheur d'un moment, mais un pécheur de tous les temps, un pécheur d'habitude et d'état. O moment dans le péché dont les conséquences eussent été si funestes pour Marie! O siècles presque entiers dans le péché, que devez-vous être pour nous!

Ce que c'est, chrétiens? si je ne puis vous le représenter dans toute son horreur, je puis au moins vous en tracer quelques images, et les voici. Ce que c'est, dis-je, que cet état habituel du péché? c'est l'anéantissement de tous les dons de Dieu; c'est l'extinction de toutes les lumières de l'esprit; c'est l'endurcissement le plus mortel du cœur; c'est un comble de dettes presque à l'infini; c'est, dès cette vie même, comme une réprobation anticipée. Je reprends, et prenez garde.

L'anéantissement de tous les dons de Dieu. Une langueur habituelle consume peu à peu dans un corps tous les principes de la vie, et une longue habitude dans le péché détruit toutes les vertus et en dessèche jusqu'aux moindres racines. Plus de piété, de probité, souvent même plus de religion; plus rien de tout ce qu'une éducation chrétienne, de tout ce que la nature et la grâce avaient pu donner de bons sentiments et d'heureuses inclinations. Renversez, renversez tout, jusqu'aux fondements les plus profonds, jusqu'à la dernière pierre. *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea.* (*Psal.* CXXXVI.) Car voilà ce que nous voyons dans une multitude innombrable de pécheurs. Sont-ce des hommes? et surtout sont-ce des chrétiens? A en juger par leurs mœurs toutes perdues, ils ne sont ni l'un ni l'autre, tant ils paraissent déchus de l'un et de l'autre, et tant le péché les a pervertis et comme abrutis. *Exinanite, exinanite.*

L'extinction de toutes les lumières de l'esprit. Quand l'astre qui nous éclaire se retire, les ombres commencent à se répandre sur la terre; et plus il s'éloigne, plus la nuit devient obscure et sombre: et quand Dieu depuis longtemps n'est plus par sa grâce dans une âme, qu'il ne fait plus luire à nos yeux ses rayons, ou qu'il ne les fait plus luire si vivement, les ténèbres croissent toujours, et d'un jour à un autre jour, d'un mois à un autre mois, d'une année à une autre année, elles deviennent si épaisses qu'elles enveloppent tout. De là des gens sages d'ailleurs, des gens du sens le plus droit sur toute autre chose, et de l'intelligence la plus aisée et la plus prompte, tombent, sur ce qui regarde leur éternité, leur salut, leur âme, dans un tel aveuglement qu'on ne peut rien leur faire entendre. Ils cessent alors, ce semble, d'être raisonnables, ou ils ne font nul usage de leur raison. Le soleil, ce soleil de justice, reviendrait plus lumineux que jamais qu'ils ne le verraient pas, et la grâce se présenterait à eux tout de nouveau, et dans son plus beau lustre qu'ils ne l'apercevraient pas. *Super cecidit ignis et non viderunt solem.* (*Psal.* LVII.)

L'endurcissement du cœur le plus mortel: toutes les pointes de la conscience s'émoussent par le temps et tous les sentiments s'amortissent. Autrefois elle s'effrayait, cette conscience tendre et timide dans le péché. Autrefois elle parlait, elle se soulevait, elle menaçait, parce qu'elle sentait. Mais maintenant que ce pécheur sans modération et sans interruption s'est livré à la violence de ses désirs; maintenant que le poison a gagné partout et tout corrompu, rien ne l'émeut: et Dieu de sa part, selon le sens du Prophète, par une de ses vengeances les plus redoutables, mais les plus équitables, lui a détrempé une potion qui le tient dans un assoupissement et comme dans une ivresse dont il n'y a presque plus d'espérance qu'il se réveille. *Quoniam miscuit vobis Dominus spiritum soporis.* (*Isa.*, XXIX.)

Un comble de dettes presque à l'infini: chaque jour augmente ce trésor de colère; et pas un jour ne le diminue. Vingt et trente années de pénitence, ce serait encore trop peu pour un moment de péché; et pour les vingt, les trente années de péché, on ne ménage pas un moment de pénitence. De quoi donc se trouve-t-on chargé devant Dieu? Ah! Seigneur, s'écriait David, mes iniquités sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et je marche courbé sous ce lourd fardeau, dont le poids m'accable. Ainsi parlait ce saint roi dans le sentiment d'une humble componction: mais ce qui fut humilité dans lui, n'est-ce pas en tel auditeur qui m'écoute, une désolante et terrible vérité? *Iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum, et sicut onus grave gravatæ sunt super me.* (*Psal.* XXXVII.)

Enfin, une réprobation comme anticipée dès cette vie. Ce qui fait les damnés, remarque saint Bernard, ce n'est point précisément le péché, mais leur attachement au péché, mais leur persévérance opiniâtre et leur obstination dans le péché. Tel est le caractère des démons, et voilà l'effet malheureux de l'habitude; voilà où elle réduit. *Peccare humanum est, perseverare diabolicum.*

Etat d'autant plus déplorable qu'il est plus commun. Où ne voit-on pas de ces pécheurs invétérés, et combien, peut-être, sont ici présents que je ne connais point, mais que Dieu connaît, et qui, tout aveuglés qu'ils sont, ne peuvent sur cela se méconnaître eux-mêmes? Sainte mère de Dieu, c'est pour eux et pour nous que nous tendons vers vous les bras, et que nous implorons votre assistance. Contre le fatal ennemi qui nous poursuit et qui nous perd, à quel autre plus tôt qu'à vous aurons-nous recours? et qui peut mieux nous seconder dans le combat qu'une Vierge éternellement destinée à

détruire le péché, et seule, selon le témoignage de l'Église, plus puissante contre l'enfer et toutes ses œuvres que la plus nombreuse armée rangée en bataille. C'est aujourd'hui le triomphe de la grâce. Or cette grâce victorieuse ne peut-elle pas faire au moins en notre faveur, dans le cours de la plus criminelle vie, ce qu'elle n'a pas fait au premier moment de notre être? et par quel canal la grâce nous est-elle plus fréquemment, plus abondamment communiquée que par la mère de toutes les grâces? Dans un jour où le péché perd en vous, ô glorieuse Vierge, son droit le plus tyrannique, mais pour lui le plus précieux, achevez, et que ce soit par vous qu'il soit dépossédé de l'injuste domination qu'il s'est acquise sur nos cœurs. Si jamais un objet a dû exciter votre zèle et vous toucher, n'est-ce pas la décadence du christianisme par le péché? le péché dominant parmi le troupeau que le sang de votre Fils avait sanctifié : des âmes chrétiennes de toutes parts investies du péché, volontairement et habituellement asservies au péché. Vous êtes toujours, sainte Vierge, après le naufrage, un asile certain, et dans le plus long égarement un guide assuré. Malheur à quiconque voudrait ôter au pécheur, et au plus grand pécheur, cette solide, et j'ose dire, cette infaillible ressource, pour rentrer dans les voies de la pénitence et de l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON LII.

POUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ DE LA VIERGE.

Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens? (*Cant.*, VI.)

Quelle est celle-ci qui s'élève comme une aurore naissante?

C'était ainsi que l'époux des *Cantiques*, touché des excellentes qualités de son épouse et des grâces toutes divines qui la relevaient, exprimait les transports de sa joie et les ravissements de son cœur. Il la compare à l'aurore qui ramène le jour, et qui dès son lever brille déjà des plus éclatantes couleurs. Encore ne croit-il pas en donner, par cette figure, une idée assez haute, et manquant, ce semble, d'expressions, il se contente de s'écrier, et de demander quelle est-elle, et qui pourra nous le dire? *Quæ est ista?* Ce serait, chrétiens, la même question que j'aurais à faire; et c'est à ce même sentiment que je me trouverais bientôt réduit, si j'entreprenais de vous découvrir toutes les grandeurs de Marie dans sa glorieuse Nativité. Après y avoir employé les termes les plus magnifiques, et vous l'avoir représentée sous les plus beaux traits, il faudrait toujours reconnaître que le sujet est au-dessus de nos éloges, et conclure par les paroles de mon texte. *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?*

Nous savons, selon la comparaison du Saint-Esprit, si naturelle et si juste, que cette Vierge naît aujourd'hui comme une aurore, c'est-à-dire qu'elle se fait voir au monde pour y précéder celui qui doit être la lumière du monde; et que, sans être elle-même cette lumière, non plus que le divin Précurseur, *non erat ille lux* (*Joan.*, I), elle vient non-seulement pour l'annoncer comme lui, mais pour nous l'apporter. Voilà de quoi nous sommes instruits, et ce qui nous donne lieu de nous réjouir, à la naissance de Marie, tout autrement encore qu'à celle de Jean-Baptiste : *Et multi in Nativitate ejus gaudebunt.* (*Luc.*, I.) Mais de connaître en même temps, et de vous apprendre de quelles bénédictions elle est prévenue, de quels dons elle est enrichie, et dans quel éclat à ce moment elle paraît aux yeux du Seigneur, qui l'a spécialement prédestinée pour lui et qui se prépare dans son sein virginal une demeure, c'est ce qui passe toutes nos vues; et, sur cela, je ne puis m'expliquer qu'en termes d'admiration : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?* (*Cant.*, VI.)

J'ose néanmoins ajouter, et ce sera le point capital sur lequel j'établirai tout ce discours, que ce qui fait dans ce mystère comme dans les autres, le plus grand avantage de Marie, c'est la sainteté; je dis cette sainteté commencée dans sa conception, avancée dans sa naissance, perfectionnée dans tout le cours de sa vie, pour être enfin consommée à sa mort et glorieusement couronnée dans sa triomphante Assomption. Concevez, chrétiens, ma pensée : je ne prends point d'autre règle, pour juger de la gloire et du bonheur de Marie naissante, que la sainteté même de sa naissance; en renfermant là tout ce que j'ai à vous dire, je la considère, cette bienheureuse naissance, et par rapport à l'état présent de Marie dans le temps qu'elle naît, et par rapport à l'avenir; deux rapports essentiels à ce mystère, et qui comprennent tout mon dessein. Car, comme nous disons en général que la naissance des hommes sur la terre est malheureuse parce qu'ils sont déjà criminels, même en naissant, et que leur naissance n'est encore communément qu'un passage à une vie dans la suite plus criminelle, aussi, par une raison toute contraire, devons-nous bénir en particulier la naissance de Marie : pourquoi? Parce que, si nous la regardons en elle-même, cette heureuse naissance, la sainteté l'a accompagnée; c'est le premier point; et parce que, si nous l'envisageons, cette même naissance, par rapport à l'avenir, la sainteté l'a toujours suivie; c'est le second point. En deux mots, qui vont faire tout le sujet de votre attention, naître déjà sainte, et naître à une vie dans l'avenir toujours plus sainte, voilà le double privilége de la mère de Dieu. Nous pouvons tirer de l'un et de l'autre de salutaires instructions, et, pour en profiter, implorons le secours du ciel par l'intercession même de la Vierge que nous honorons en cette fête. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le malheur de l'homme d'apporter avec lui en naissant un caractère de réprobation, et de ne paraître au monde que chargé de la malédiction du Dieu même qui

l'a créé. Cette seule raison peut vérifier la parole du Sage, lorsqu'il nous dit que le jour de la mort est plus heureux pour l'homme, que celui de la naissance : pourquoi? Parce que, souvent au moins, la mort est sainte; au lieu que la naissance n'est jamais, dans les règles ordinaires, séparée du péché : ***Melius est nomen bonum quam unguenta pretiosa, et dies mortis die nativitatis.*** (***Eccle.***, **VII.**) Il n'y a qu'un privilége particulier qui puisse nous préserver de cette loi générale et si fatale; et ç'a été le privilége de Marie dans sa glorieuse nativité. Je dis que la sainteté l'a accompagnée, et, pour parler ici le langage de l'école, je distingue, avec le docteur angélique saint Thomas et tous les théologiens, une sainteté habituelle et une sainteté actuelle. Sainteté habituelle : c'est la grâce sanctifiante, ce don du ciel le plus précieux qui réside en nous pour nous rendre, tant qu'il y demeure, agréables à Dieu et dignes de son amour; sainteté actuelle : ce sont les actes des vertus que nous pratiquons, aidés du secours de la grâce qui nous est communiquée et qui nous donne le pouvoir d'aimer Dieu nous-mêmes, et de lui marquer mutuellement notre amour, ou par des sentiments ou par des effets. Or, comment Marie, dans sa naissance, eut-elle l'une et l'autre saintetés? je veux dire, comment eut-elle le double avantage et de naître dans l'état de la grâce, et d'agir, dès sa naissance même, avec la grâce? Ecoutez-le.

Quand je dis, chrétiens, que Marie est née dans l'état de la grâce, ne confondons point cet avantage avec celui de son immaculée Conception. Marie fut conçue dans l'état de la grâce, et Marie est née dans l'état de la grâce : mais, du reste, ne pensons pas qu'entre l'une et l'autre grâces il ne se rencontre nulle différence, car en voici deux que je vous prie d'observer : l'une, que la grâce de Marie, dans sa naissance, a été beaucoup plus universellement reconnue; et l'autre, que la grâce de Marie, dans sa naissance, a même encore été beaucoup plus abondante. Je m'explique.

Je ne viens point ici jeter le scandale, et si je relève la certitude de la grâce de Marie dans sa nativité, à Dieu ne plaise que je forme ni que j'aie jamais formé le moindre doute sur la grâce de sa conception. Je la trouve, au contraire, établie sur les principes les plus solides, et je sais combien ce serait blesser la tendre piété des fidèles, combien ce serait me démentir moi-même et mes sentiments propres, que de prétendre enlever à la Mère de Dieu une prérogative que toute la multitude, parmi le peuple chrétien, lui a constamment et si hautement attribuée; que toute l'Eglise honore en elle par un culte public et solennel, et qui, en conséquence des desseins de Dieu sur elle, semblait lui être due. Marie a donc été conçue sans péché : c'est ce que je confesse, et ce que je me fais un devoir et une gloire tout ensemble de confesser. Cependant, à comparer ces deux états, celui de Marie dans sa conception et celui de cette même Vierge dans sa bienheureuse nativité, je ne puis ignorer que la sainteté de sa conception n'a pas été sans quelque contestation; que, jusqu'au milieu de l'Eglise, ç'a été un point agité; que là-dessus une pleine unanimité n'a pas d'une première vue concilié tous les esprits; qu'ils ont été même absolument divisés, quoique le parti favorable ait prévalu et par le nombre et par la force de la vérité : voilà, dis-je, de quoi je me trouve obligé de convenir. Mais, à l'égard du mystère que nous célébrons et de l'incontestable sainteté qui le relève, je n'aperçois qu'un consentement général, et je n'entends de toutes parts qu'une même voix. Tout de soi-même s'est réuni là, et sans violence. On chante partout, et tous le chantent, que Marie en ce jour commence à paraître au monde comme une fleur qui naît dans les campagnes, pure et brillante : ***Ego flos campi*** (***Cant.***, II); qu'elle s'y montre comme le lis qui croît dans les vallées avec toute sa blancheur, et sans nulle flétrissure qui obscurcisse son éclat, ***et lilium convallium.*** (***Ibid.***) Eloges figurés d'une grâce plus universellement reconnue, et même encore d'une grâce plus abondante et plus excellente.

En effet, chrétiens, outre la certitude de la grâce qui sanctifia la naissance de Marie, j'y trouve un degré d'excellence que n'eut point la grâce de sa Conception. Car il faut quelquefois raisonner dans l'ordre de la grâce, comme nous raisonnons dans l'ordre de la nature, et juger de l'avancement de l'âme, par les divers accroissements du corps, qui, depuis le premier instant qu'il est formé, sans demeurer dans le même état, croît toujours d'un jour à un autre, s'étend et se fortifie. Ainsi la grâce dans une âme sainte qu'elle possède, et où nul obstacle ne l'arrête, fait sans cesse, et d'une heure à une autre heure, de nouveaux progrès, se répand avec plus d'effusion, et communique plus abondamment ses dons. De là je conclus que la grâce de Marie dans sa naissance a donc autant surpassé la grâce de sa Conception, qu'il y eut, entre ces deux termes, de moments où le talent de la grâce put profiter. C'est la même grâce, si vous le voulez, et très abondante dans la Conception de Marie; mais augmentée et bien enrichie dans sa naissance. Pourquoi même ne dirons-nous pas que la grâce de sa Nativité a eu un caractère propre et singulier; et puisque Dieu dans les événements particuliers, surtout si ce sont de ces événements remarquables et plus mémorables, donne des grâces particulières, serons-nous mal fondés à croire, qu'il y eut dans les trésors de sa providence, une grâce spéciale, marquée pour un jour qui est, à proprement parler, le commencement de la vie, sans égard à ce qui a précédé; et où le ciel, pour la première fois, voulait produire au monde la Vierge qu'il avait choisie, et qui devait à quelques années de là donner aux hommes le Sauveur qu'ils attendaient? Quoi qu'il en soit, il est toujours vrai, comme je l'ai proposé, que la grâce, et par consé-

quent la sainteté, a été l'apanage de la mère de Dieu dans sa naissance.

Sainteté non-seulement habituelle, mais sainteté actuelle ; c'est-à-dire que la sainteté de Marie dans sa naissance fut dès ce moment-là même une sainteté agissante ; que Marie répondit à la grâce de sa Nativité par une prompte et une pleine coopération ; et que déjà par tous les actes des plus éminentes vertus elle fit valoir le talent qu'elle recevait. Car ce que vous devez bien remarquer, chrétiens, c'est que jamais les Pères et les docteurs n'ont prétendu comparer cette Vierge recevant la grâce dans sa naissance avec les autres enfants, lorsqu'ils la reçoivent dans leur baptême. Leur raison encore enveloppée n'est point alors en liberté d'agir, ni leur cœur en disposition de former quelque sentiment. Il faut pour cela employer des bouches étrangères; et ce n'est que par le ministère de ceux qui les présentent et qui se substituent en leur place, qu'ils peuvent répondre et s'engager. Mais ce n'est point une opinion qu'ait seulement formée une pieuse et trop facile crédulité, de penser et de dire que, dès l'instant qu'elle commença de naître, Marie, au-dessus des faiblesses de l'enfance, et dans un dégagement anticipé de toutes les facultés de son âme, connaissait déjà, et le Créateur de qui elle tenait l'être, et le Sanctificateur qui lui avait, avec l'être, donné la grâce ; qu'entrant dans le monde, elle adora en esprit le souverain Seigneur du monde; et que, s'offrant à lui, elle lui fit, par proportion, comme Jésus-Christ, et le même hommage, et le même sacrifice d'elle-même : *Ingrediens mundum dicit : Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam* (*Hebr.*, X) : que plus éclairée que ne le fut Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, plus vivement touchée, elle tressaillit d'une sainte joie; soit dans la vue des infinies perfections de Dieu qui se manifesta plus sensiblement à elle ; soit dans un retour de son cœur vers cette suprême bonté, qui la comblait si libéralement de ses faveurs ; soit dans une connaissance, obscure néanmoins encore et non distincte, des grands desseins que le ciel avait conçus de toute éternité sur elle, et à l'exécution desquels elle devait bientôt servir : que remplie de ces hautes idées, et comme ravie hors d'elle-même, lorsqu'à peine elle apprenait à se connaître, son âme se livra à toute la tendresse de son amour; qu'elle s'enflamma ; qu'elle se plongea profondément et s'abîma dans le sein de la Divinité. Si je parle de la sorte, je ne le fais qu'après de savants hommes, dont les paroles portent avec elles leur autorité; et ce serait sans doute une délicatesse mal entendue, plutôt qu'une véritable force d'esprit, de ne vouloir point déférer aux sentiments des plus célèbres et des plus saints personnages, à moins qu'ils ne soient soutenus d'ailleurs par des preuves incontestables; et de se croire mal établi, lorsqu'on n'a pour garants que leurs dévotes inspirations.

Or, je reprends, chrétiens, et cette double sainteté supposée, cette sainteté habituelle par l'état de la grâce où est née Marie, cette sainteté actuelle par tous les actes de vertus où dès sa naissance, et avec le secours de la grâce, elle s'est exercée; je vais plus loin, et pour l'édification de vos âmes, je passe à une réflexion bien vraie, mais bien contraire aux préjugés dont le monde se laisse préoccuper. Car je ne me suis pas contenté de dire que la naissance de Marie a été sainte ; j'ai ajouté, et je le redis, que la sainteté qui l'a accompagnée, en a fait le plus bel ornement. En vain le monde, séduit par le charme de la bagatelle, donne-t-il son estime à des apparences trompeuses ; en vain s'arrête-t-il à des dehors qui lui fascinent les yeux : le Prophète royal l'a prononcé, et l'a prononcé avec vérité, que toute la gloire de la fille du roi lui vient particulièrement de ses dispositions intérieures et du fond de son cœur ; *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* (*Psal.* XLIV.) Quand donc je dis que Marie est née sainte, j'ai tout dit ; et sans chercher ailleurs de quoi remplir ce discours, dans un mot j'ai fait de cette Vierge et de sa naissance l'éloge le plus complet.

Oui, mes frères, et pour nous en convaincre, allons au principe. On n'est grand qu'autant qu'on approche de la grandeur même qui est Dieu ; on n'est grand qu'autant qu'on l'est auprès de celui dont l'estime fait la véritable grandeur, parce qu'il sait donner à chaque chose son prix, les connaissant toutes dans leur nature ; et ce souverain arbitre, c'est Dieu. Or par où approchons-nous plus de Dieu? par la sainteté. Ayons tout le reste, et n'ayons pas la sainteté, il y a entre Dieu et nous, un chaos infini. Qu'estime Dieu dans nous? la sainteté, et rien au delà. C'est par où Marie, dès sa naissance, fut l'objet des complaisances divines ; et ce n'est que par là. Sans la sainteté, oserai-je le dire, Marie elle-même, à ce moment, ne pouvait être comme les autres qu'un vaisseau de colère et un sujet de perdition.

Vantez donc tant qu'il vous plaira, grands du monde, l'éclat de votre naissance. Vous naissez sous la pourpre et dans de superbes palais; la gloire de vos aïeux rejaillit sur vous; et dès le berceau vous recevez de votre origine un lustre qui vous attire des hommages. Tout vous applaudit; tout vous rit. Mais au milieu de cette pompe, je pense à la parole du Sage, et je n'en fais ici qu'une trop juste application : *Unus introitus est omnibus ad vitam.* (*Sap.*, VII.) Je considère que le roi et le sujet ne diffèrent que par des marques extérieures ; que l'un n'est au-dessus de l'autre, que par l'élévation de son rang, que par la souveraineté de son empire, que par l'affluence des biens visibles et temporels; mais du reste, que l'un et l'autre naissent également dans le péché, parce que l'un et l'autre sont également enfants d'Adam, et ont été compris dans la même condamnation : *Unus introitus est.* De là je ne compte plus toutes ces distinctions humaines et passagères dont on est si jaloux, puisqu'elles ne sont rien en effet aux yeux de

Dieu. Et vous, flatteurs, que l'intérêt rassemble autour des princes de la terre, exaltez autant que vous le voudrez leur grandeur, et rehaussez-la par toutes les soumissions et toutes les adorations que la flatterie vous inspire. Vantez la splendeur de leur règne, l'étendue de leur puissance, le nombre de leurs conquêtes : un seul degré de sainteté efface tout cela, prévaut à tout cela, l'emporte sur tout cela ; et à tant de vains panégyriques, je n'ai à opposer que la maxime de Salomon. Il en pouvait bien parler ; il était roi, puissant, comblé d'honneurs ; mais au comble des honneurs, et parmi toutes les grandeurs mondaines, il était obligé de reconnaître qu'il n'est rien de plus grand que la crainte du Seigneur, et la sainteté : ***Non est major illo qui timet Deum.*** (*Eccle.*, X.)

Ainsi le pensait un grand du monde ; et ainsi le pensa comme lui, et mieux encore que lui, non plus un fameux monarque, mais un fameux solitaire, le célèbre saint Antoine. Conduit par l'esprit de Dieu auprès de l'illustre Paul, pour lui rendre dans son désert et à la mort les derniers devoirs, il se trouva héritier du sac dont était revêtu ce saint anachorète : et ce sac de Paul, tout grossier, tout pauvre, tout usé qu'il était, Antoine, selon que le rapporte saint Jérôme, l'estimait comme la plus précieuse succession ; Antoine le portait aux jours solennels comme la plus riche parure. Qu'on lui eût offert tous les trésors du monde, Antoine l'eût préféré à tous les trésors du monde ; pourquoi? parce que c'était le sac, le vêtement d'un saint, et que tout ce qui a le rapport même le plus léger avec la sainteté, est au-dessus de tout ce que le monde nous peut présenter de plus éclatant et de plus pompeux. Il ne faut qu'un peu de foi pour en être persuadé ; car ce n'est point, dit le prophète, sur toute la magnificence du siècle que Dieu attache ses regards. Trônes, sceptres, couronnes, tout cela devant Dieu est comme un néant : ***Tanquam nihilum ante te.*** (*Psal.* XXXVIII.) Au lieu que les yeux du Seigneur sont toujours arrêtés sur ceux qui le craignent : ***Oculi Domini super metuentes eum.*** (*Psal.* XXXII.)

Cependant, Chrétiens, est-il rien de plus déplorable que l'injustice de nos jugements, et l'aveuglement de notre esprit? Il est vrai, nous n'avons pas été prévenus, comme Marie, du don de la grâce dans notre naissance. Rien n'engageait le Seigneur à nous distinguer de la sorte, et à nous excepter de l'arrêt porté contre tous les hommes ; mais du moins l'avons-nous bientôt reçue, cette grâce, sur les sacrés fonts et dans les eaux du baptême, par une renaissance toute spirituelle. C'est là que, par les soins de l'Eglise et par l'efficacité du sacrement, nous avons été élevés à l'adoption même de Dieu ; que nous avons été faits enfants de Dieu ; que l'esprit de Dieu est descendu sur nous et qu'il y a porté sa demeure comme dans son temple. C'est là qu'ensevelis avec Jésus-Christ, selon le terme de l'Apôtre, pour revivre en Jésus-Christ, nous avons été marqués du sceau de la foi, honorés de la qualité de chrétiens, agrégés parmi le peuple saint : grâce de prédilection, grâce de préférence et de choix, où n'ont point eu de part des nations entières. Or, est-ce là ce que nous estimons? Est-ce par là que nous nous croyons heureux et favorisés de Dieu? Cette grâce de notre baptême, et presque de notre naissance, puisque entre l'une et l'autre il y eut si peu d'intervalle ; est-ce là ce qui nous touche, et à quoi nous sommes sensibles? O stupidité, mes frères, et endurcissement du cœur de l'homme! Ne prendrons-nous jamais des vues plus sublimes et des sentiments plus conformes à la religion que nous professons? Que ne suis-je né, dit-on, dans un état plus opulent, et dans une meilleure fortune! Que le ciel, en me donnant l'être, ne m'a-t-il traité comme tant d'autres? Que ne m'a-t-il partagé comme eux? ils sont dans l'abondance, et rien ne leur manque de tout ce qui peut servir à l'entretien, et même aux délices de la vie ; au lieu que je me trouve pauvre et dans le besoin, sans nom, sans établissement, sans biens. Voilà donc ce que vous appelez les grâces du ciel ; des biens périssables, et des honneurs mondains! A cela près, le reste ne vous est rien ou vous est peu de chose. Mais moi je dis, que sans cela ce reste que vous négligez, et qui vous est si peu de chose, est tout, et qu'avec ce reste vous avez tout. Cette prospérité temporelle, cette opulence, et tout ce qui en dépend ; voilà par où vous mesurez la félicité de l'homme en naissant ; mais moi je dis que c'en est là souvent un des malheurs, une des disgrâces, et des plus grandes disgrâces ; parce que c'est là souvent la source de sa perte et la ruine de son âme. Si vous en parlez comme vous faites, c'est parce que vous ne connaissez pas le prix d'un autre bien, le seul vrai bien, qui est la grâce de votre régénération ; et si je m'en explique autrement que vous, c'est parce que j'en sais toute la valeur, et que j'en fais tout le compte qu'il mérite.

Ah! mon cher auditeur, que ne fermez-vous pour quelque temps ces yeux de chair, qui ne sont frappés que de ce qui tombe sous les sens, et que n'ouvrez-vous les yeux de l'esprit! que ne les tenez-vous toujours appliqués à découvrir, ou l'illusion, ou la vérité de tout ce qui s'offre à vous. Il ne faudrait qu'un regard pour vous faire apercevoir l'erreur qui vous joue. Vous apprendriez à mieux connaître le don de Dieu. Vous sauriez mieux quels biens étaient renfermés dans cette première grâce qui vous fut communiquée dès que vous commençâtes à voir le jour, et combien elle vous ennoblit. Vous entreriez dans les sentiments du grand saint Léon pape, lorsqu'avec son éloquence ordinaire et l'énergie de ses expressions, il s'adresse à nous et nous dit : O hommes! reconnaissez votre dignité : *Agnosce, o homo, dignitatem tuam.* Mais à quoi la reconnaîtrez-vous? sera-ce à l'éclat d'une grandeur humaine? Dès qu'elle est humaine, elle n'a rien qui vous élève au-

dessus de l'homme. Dès qu'elle est humaine, elle est mortelle; et ce n'est plus par conséquent qu'une lueur qui brille un instant, et qui, dans un instant, s'éclipse et disparaît. Telle est toutefois la prétendue dignité qu'on ambitionne, et dont on se prévaut; telle est la seule noblesse dont on s'infatue et dont on est idolâtre. On ne la perd point de vue. D'âge en âge on la fait remonter, autant qu'il est possible, jusqu'aux siècles les plus éloignés, et à la plus profonde antiquité. De là, dans une longue succession d'ancêtres fameux et renommés, on aime à la faire descendre jusqu'au temps présent, jusqu'à soi-même; on en produit les preuves, on en soutient les prérogatives, on en défend les droits: et voilà par où l'on se croit illustré. Vaine ostentation, mon cher frère! De quoi vous devez être jaloux; en quoi vous devez faire consister toute votre gloire; ce que vous devez regarder comme le plus beau titre, le premier titre, l'unique titre d'une véritable noblesse et supérieure à tout; c'est ce caractère ineffaçable de sainteté, ce caractère même de divinité que vous portez depuis que vous êtes devenu membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu, et cohéritier de Jésus-Christ: *Agnosce dignitatem tuam, divinæ consors factus naturæ.* Comprenez-en bien l'excellence; et à cette pensée tous les avantages du monde s'évanouiront de votre souvenir. On ne vous entendra plus tant vous plaindre de la Providence, comme si elle vous avait abandonné. On ne vous entendra plus dire par une monstrueuse infidélité, que Dieu ne vous a point aimé; parce que votre condition, que votre rang ne répond pas à l'ambition qui vous pique et aux désirs insensés de votre convoitise. Vous n'aurez au contraire dans le cœur que des sentiments de reconnaissance, et dans la bouche que des actions de grâces. Vous bénirez mille fois le Père des miséricordes, qui, du sein de votre mère, pour user de cette figure du Roi-Prophète, vous a reçu lui-même dans ses bras, vous a lavé, purifié, réconcilié. Car voilà quelle est la vertu propre de cette première sainteté qui vous fut conférée par le ministre du Seigneur. Enfin, plein d'estime pour le plus signalé bienfait, vous serez plus zélé à le conserver. Mais, parce que vous ne le prisez pas, à beaucoup près, ce qu'il vaut, et que vous le mettez bien au-dessous, vous l'exposez indifféremment, vous le dissipez, vous le perdez: au lieu que la sainteté n'a pas seulement accompagné la naissance de la mère de Dieu, mais qu'elle l'a encore toujours suivie. Naître sainte, ce fut le premier avantage de Marie dans sa naissance; et naître à une vie dans la suite toujours plus sainte, c'en est le second avantage qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Job, accablé de maux, et voyant le triste état où il se trouvait réduit dans le cours de ses années, déplorait le malheur de sa naissance, et eût voulu, ce semble, rayer du nombre des jours, le jour infortuné où pour la première fois il fut éclairé de la lumière du ciel: *Pereat dies in qua natus sum.* (*Job.*, III.) Dans l'excès de la douleur dont il se sentait pressé, il ne s'arrêtait pas à gémir seulement sur l'heure présente où il vivait; mais remontant jusqu'à l'heure même où il avait commencé de vivre, il se plaignait que tout d'un coup on ne l'eût pas laissé périr, et qu'on eût pris soin de l'élever. *Quare egressus ex utero non statim perii? quare exceptus genibus? cur lactatus uberibus?* (*Ibid.*) Quoi qu'il en soit du sens de ces paroles que les interprètes n'ont point entendues à la lettre, et qu'ils savent accommoder à l'esprit de la religion, elles nous apprennent, du reste, que comme la vie est un tout composé de divers temps, et qu'il y a par là même dans la vie un commencement, un progrès, une fin, toutes ses parties doivent être considérées les unes par rapport aux autres, après les avoir regardées séparément chacune et en elles-mêmes. Ainsi, pour bien juger de la naissance de l'homme, ce n'est point assez de l'envisager dans ce premier moment où l'homme paraît sur la terre; et tout l'avantage qu'elle renferme perdrait infiniment de son prix s'il devait passer si vite, et qu'il fût resserré en des bornes si étroites.

Il faut donc porter nos vues plus avant; et la naissance est surtout heureuse quand, outre le bonheur qui l'accompagne, c'est encore l'entrée à un bonheur plus durable qui la doit suivre, et à une continuelle félicité. Or, telle est aussi la règle dont je me sers présentement, et c'est l'autre regard sous lequel je me propose la naissance de Marie. Quand, à la naissance du Précurseur de Jésus-Christ, une allégresse commune se répandit sur les montagnes de Judée, ce fut en vue de l'avenir et des hautes espérances que l'on en conçut. Dans l'attente où l'on était de sa destinée, on se disait les uns aux autres: Que pensez-vous que sera cet enfant? *Quis putas puer iste erit?* (*Luc.*, I.) Et si vous me faites, chrétiens, la même demande au sujet de la Vierge qui naît aujourd'hui pour fournir une si glorieuse carrière: *Quæ est ista quæ progreditur?* (*Cantic.*, VI.) Quelle est-elle, et que sera-t-elle tant qu'elle vivra sur la terre? Sur cela il est aisé de vous répondre: c'est qu'elle n'est pas seulement sainte en naissant, mais qu'elle le doit toujours être jusqu'au dernier moment d'une si belle vie. Toujours sainte d'une sainteté d'obligation, et toujours sainte d'une sainteté de perfection; je veux dire que toujours elle se maintiendra dans la grâce et qu'elle ne la perdra jamais; que toujours elle s'élèvera dans les voies de la grâce, et ne cessera jamais de s'y avancer. Voilà ce qui doit faire la sanctification de sa vie, et ce qui fait déjà, par cette sanctification future, le bonheur de sa naissance. Plaise au ciel que nous nous formions sur ce modèle! Je reprends:

Toujours sainte d'une sainteté essentielle

et d'obligation, comment? parce qu'elle se maintiendra toujours dans la grâce et qu'elle ne la perdra jamais. Mon dessein n'est pas de descendre par ordre depuis le moment où naquit la mère de Dieu, à un détail exact de toute sa vie. Je prétends au contraire de la vie remonter à la naissance; et pour rapporter tout à notre mystère, voici le plan que je me suis tracé. Je sais, et je le sais sur des témoignages certains et indubitables, que jamais le péché n'eut d'accès dans cette âme toute pure, ni ne fit la moindre brèche à son innocence. Soit que ç'ait été le prix de la vigilance la plus éclairée et du retour sur elle-même le plus assidu, soit qu'il faille là dessus recourir à l'efficace des secours dont elle fut si abondamment pourvue de la part de Dieu et si puissamment soutenue; soit que l'un et l'autre, comme deux causes immédiates, y ayant mutuellement concouru, je ne puis douter que depuis la naissance de Marie jusqu'au terme de sa course, elle n'ait toujours été constamment et inviolablement unie à Dieu par la grâce. Trop de raisons, disons mieux, trop de sensibles démonstrations doivent m'en convaincre, et ce serait même un soin injurieux à cette Reine du ciel que d'en vouloir venir à la preuve. J'aurais, pour parler autrement, à démentir toute l'Eglise, à démentir en particulier le saint concile de Trente; et je croirais abuser de votre attention en insistant sur une vérité si solidement établie, et reçue généralement comme un point de notre foi.

De là, que fais-je? J'en reviens au principe que j'ai posé; et, suivant ce principe, voici comment je trouve dans tout le cours de la vie de quoi bénir le jour de la naissance; car dans un sujet plus saint, je fais ce que tous les jours on fait à la naissance des hommes. Je l'ai dit : plus on prévoit de bonheur pour eux et de gloire dans la suite de leurs années, plus on les comble d'éloges et on leur prodigue l'encens dès qu'ils paraissent au monde. Or, c'est dans ce même esprit que je m'adresse à Marie naissante encore; et c'est au regard, non plus de cette sainteté anticipée qu'elle apporte avec elle, mais de cette sainteté persévérante et permanente dont elle ne doit jamais déchoir, que je lui dis : *Tota pulchra es.* (*Cant.*, IV.) Vierge singulièrement élue de Dieu, vous naissez, et vous naissez dans le sein de la grâce. Dès maintenant la sainteté est votre plus cher partage; dès maintenant tout cède à l'éclat qui vous environne et au lustre brillant dont vous êtes couronnée. *Tota pulchra es.* Mais ce n'est pas assez; et ce qu'il y a mille fois de plus estimable, c'est que ce lustre ne se ternira point et que cet éclat ne s'effacera point. Heureuse, parce que votre naissance est sainte; mais incomparablement, mais incontestablement plus heureuse, parce que cette même sainteté doit se répandre sur toute une vie uniquement dévouée à Dieu et à son culte. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* (*Ibid.*) Je ne m'en tiens pas là; mais portant toujours la même parole et à la même Vierge, j'en viens à quelque chose de plus particulier, et j'ajoute : non, Vierge sainte, jamais le péché n'aura d'empire sur vous, ni ne vous fera sentir ses atteintes mortelles; jamais il n'entrera dans ce cœur, où l'amour du monde ne trouvera jamais de place; jamais dans cette âme, d'où les idées du monde seront éternellement bannies; jamais dans ces yeux fermés pour toujours aux charmes du monde et à toutes ses illusions; jamais dans cette chair virginale, dans ce corps faible et tendre, mais où habite dès à présent l'Esprit sanctificateur, et qu'un Dieu a choisi par une providence éternelle pour être dans la plénitude des temps son plus sacré tabernacle. *Tota pulchra es, et macula non est in te.* Enfin je conclus, en l'invitant à marcher dans la route qui lui est ouverte. Elle ne sera que très-glorieuse pour vous, Vierge fortunée. Telle que vous êtes à ce moment, telle vous serez toujours, ou plutôt tout ce que vous êtes à ce moment n'est point encore tout ce que vous serez, puisque chaque moment doit accroître la gloire de votre vie. Rien n'y manquera, ni la sainteté essentielle et d'obligation qui vous maintiendra toujours dans la grâce, et vous y confirmera; ni la sainteté de perfection, qui vous fera toujours monter dans les voies de la grâce et vous y avancera. Autre caractère de la sainteté de Marie, et de cette grâce dont les prémices lui sont dès ce jour si abondamment communiquées. *Tota pulchra es, et macula non est in te.*

En effet, chrétiens, la sainteté ne se prescrit point de bornes, et la grâce dans une âme fidèle n'est point oisive. C'est ce talent de l'Evangile qui doit profiter, ou qui est enlevé. C'est ce bon grain qui croît et qui multiplie, ou qui perd toute sa vertu et qui se dissipe. Or, si jamais grâce produisit des fruits, n'est-ce pas la grâce de Marie? De tout ce que le ciel lui avait marqué de jours, y en eut-il un stérile et sans œuvres? et de toute la suite de ces jours qu'elle passa parmi nous, y eut-il même une heure inutile et vide? Quelle activité! quel zèle! Tellement que l'Eglise a bien eu raison de lui mettre dans la bouche les paroles de la Sagesse, et de lui faire dire qu'elle s'est élevée comme le cèdre sur le Liban, et comme le cyprès sur le mont de Sion : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion* (*Eccli.*, XXIV); qu'elle a poussé des branches comme le palmier; qu'elle les a étendues de toutes parts, et que ce sont des branches d'honneur et de grâce : *Quasi palma exaltata sum, et rami mei honoris et gratiæ* (*Ibid.*); que le Seigneur l'a placée dans les plus hauts lieux; qu'il l'a exaltée au milieu de son peuple, et qu'elle a tenu le premier rang dans l'assemblée des saints : *Ego in altissimis habitavi... et in plenitudine Sanctorum detentio mea.* (*Ibid.*) De vouloir creuser ce fonds inépuisable et ces immenses trésors de sainteté, c'est ce que je n'entreprendrai point, et où

je ne pourrais réussir. Il me suffit de m'écrier tout de nouveau avec le chaste Epoux des *Cantiques : Quam pulchri sunt gressus tui, Filia Principis!* (*Cant.*, VII.) Fille du Prince, c'est-à-dire Fille du Tout-Puissant, Fille du Très-Haut, que vos démarches sont belles! J'en juge par le premier pas que vous faites. Qu'il vous mènera loin! Toutes les filles de Jérusalem auront beau redoubler leur course, elles auront beau s'appliquer et travailler, dès ce moment vous les devancez; et de combien les devancez vous! Dès ce moment vous avez plus de richesses dans les mains qu'elles n'en amasseront jamais. Que sera-ce de tous les autres moments qui doivent succéder à celui-ci: *Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu supergressa es universas* (*Prov.*, XXXI.)

Voilà, dis-je, en quels termes je félicite la Mère de Dieu dès sa naissance, et sur quoi je la félicite : voilà comment je lui parle. C'est une figure; mais une de ces figures que les Pères plus d'une fois ont employées avant moi, et qui expriment de très-solides et de très-constantes vérités. Du reste, autant d'éloges que je donne à Marie ne sont-ce pas autant de reproches pour nous? Réflexion, s'il vous plaît, mes chers auditeurs. Je vais toucher un point de morale qui intéresse tous les états du christianisme, et dont je ne puis trop vous faire concevoir l'extrême importance.

Je ne vous représente plus l'excellence et le prix de cette première grâce que vous reçûtes à la face des autels, et par la sainte ablution de votre baptême : vous en devez être instruits. Je ne m'arrête plus à déplorer votre aveuglement, lorsque tirant une si fausse gloire des vains avantages du monde, vous vous rendez si peu attentifs à une grâce digne de toute votre estime; et que par le plus injuste partage, vous lui donnez presque dans votre esprit le dernier rang. L'injustice, de votre part, va encore plus loin : et voici surtout votre crime. Crime irrémissible, si Dieu ne se laissait fléchir par sa miséricorde. Crime que vous reprocheront des millions d'âmes qui n'ont pas eu le même talent que vous, et qui l'auraient mieux fait valoir. Crime que vous ne cesserez point de vous reprocher vous-mêmes, et qui fera dans toute l'éternité votre désespoir. Car ce trésor de la grâce, dont le sacrement de Dieu vous avait mis en possession; cette première sainteté qui vous avait dégagé de l'esclavage de l'enfer, qui vous avait sauvé du naufrage où tant d'autres ont péri, qui vous avait retiré de l'abîme; combien de temps l'avez-vous conservée? ne l'avez-vous pas perdue, dès que vous avez été en état de la perdre?

Il y a un certain nombre d'années, et un âge tendre, où la grâce du baptême se maintient dans une âme; parce que le péché ne peut encore y avoir d'entrée. On est innocent; mais on l'est sans mérite, n'ayant ni assez de vue, ni assez de volonté pour être criminel. Ce temps s'écoule : l'esprit peu à peu se développe : le jour arrive, et succède aux ténèbres de l'enfance. Or, n'est-ce pas là le moment fatal, où, par l'abus le plus énorme de votre raison, vous avez dissipé le don du Seigneur? Tout vous engageait à ne permettre jamais qu'il vous fût enlevé; et ce n'était pas trop de tous vos soins pour le tenir toujours en garde : comment donc vous est-il échappé des mains, et de si bonne heure? Vous étiez dans la route; vous marchiez bien : qui vous a arrêtés, et qui vous a détournés de votre chemin? Est-ce le monde qui vous a éblouis? Mais, répond saint Cyprien, n'aviez-vous pas solennellement renoncé au monde et à toutes ses pompes? Est-ce l'esprit tentateur qui vous a sollicités et entraînés? Mais, en présence de toute la cour céleste, ne lui aviez-vous pas déclaré une guerre ouverte; et n'aviez-vous pas promis de le combattre comme votre capital ennemi? Est-ce la chair qui vous a corrompus? Mais n'aviez-vous pas prononcé anathème contre la chair et ses appétits déréglés, contre la cupidité et ses désirs sensuels, pour vivre sous la loi de Dieu, et selon la loi de Dieu. Tels étaient les engagements indispensables de votre baptême, de ce baptême si salutaire pour vous. Telles en étaient les promesses irrévocables : c'est ainsi que vous l'aviez dit, ou qu'on l'avait dit en votre nom. Mais vous avez également démenti, et votre parole, et la parole des autres. Dégagés de la servitude où vous aviez eu le malheur de naître, vous vous y êtes rengagés de vous-mêmes, et vous avez repris vos premiers fers. Vous avez fait une nouvelle alliance avec le péché, et vous lui avez donné sur vous un nouvel empire. Dès cette adolescence et cette fleur de jeunesse où vous avez commencé à ouvrir les yeux de l'âme, il semble que ce soit vers le péché que vous avez tourné d'abord toutes vos vues, tant les chutes ont été promptes. Dans le cours des années qui ont suivi, il semble que vous n'ayez vécu que pour le péché; tant les chutes ont été fréquentes, et tant elles le sont tous les jours. Rentrez en vous-mêmes : un simple retour sur vous-mêmes vous fera voir si c'est mon zèle qui exagère; ou si ce n'est pas, sans y rien ajouter, ce que le témoignage de votre conscience vous force malgré vous de reconnaître.

Ah! chrétiens, nous nous étonnons de la faiblesse de nos premiers parents, et du prodigieux égarement où ils tombèrent, lorsque dans un jour malheureux, et pour un sujet si léger, ils perdirent la justice originelle où ils avaient été créés. Nous avons de la peine à comprendre comment Eve, cette première femme, prêta si aisément l'oreille au serpent, et lui donna une si facile créance. Nous ne concevons pas bien qu'Adam lui-même, le premier homme, ait été surpris; que tout à coup une si subite erreur l'ait aveuglé, et une complaisance si condamnable l'ait attiré dans le piége. De plus, cette chute supposée, nous plaignons tant notre sort, d'être tous par là déchus de nos plus beaux droits, d'être tous par là

privés de la grâce de Dieu, tous sujets à la haine de Dieu, tous exposés aux vengeances de Dieu; et sans avoir eu part à la malice du péché, de ressentir toute la rigueur du châtiment. J'en conviens avec vous, mes chers auditeurs; l'un est presque inconcevable, et l'autre bien déplorable. Que notre premier père, avec un sens si droit, et une raison si épurée, se soit néanmoins oublié jusqu'à trahir le commandement de Dieu par une molle condescendance; c'est ce qu'on ne croirait pas, si la foi ne nous l'enseignait : et que nous, par la plus funeste succession, nous ayons hérité de son crime, et de la peine qui lui était due, c'est sur quoi nous ne pouvons assez gémir. Tant que vous en demeurerez là, vous raisonnerez juste; et je souscrirai à tout ce que vous en direz. Mais si je vais plus avant, et que j'examine la conduite que vous avez tenue vous-mêmes, après avoir été si heureusement rétablis dans la grâce du Seigneur, je n'ai que trop alors de quoi vous confondre, et de quoi vous condamner. Serviteurs infidèles et rebelles, je tire de votre bouche votre propre jugement : *De ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX.) Car je vous dis, moi, et je vous demande : comment donc vous-mêmes, après tout ce que vous aviez reçu du ciel dans une régénération toute divine, avec toutes les lumières dont vous aviez été éclairés, avec tous les secours dont vous aviez été pourvus, avec une éducation si chrétienne et de si utiles enseignements; mais surtout malgré le serment le plus authentique et le plus inviolable : avec tout cela, et malgré tout cela, comment avez-vous abandonné le Seigneur votre Dieu? Comment avez-vous rompu les saints nœuds qui vous attachaient à lui? Comment avez-vous rejeté sa grâce, et quitté ses voies, pour vous égarer et pour vous perdre dans les voies profanes du siècle? Et si vous vous excusez sur les premiers emportements d'une jeunesse volage et inconsidérée, sur le premier feu des passions naturellement indociles et ennemies du joug; maintenant qu'un âge plus mûr a dû amortir l'ardeur de la passion, et a dû fixer les légèretés de la jeunesse; a dû vous inspirer des sentiments plus conformes, et à la raison, et à la religion; maintenant que vous devez être plus maîtres de vous mêmes, plus retenus, plus réglés : comment peut-être persistez-vous dans le même état, et avec plus d'obstination que jamais? Comment y vivez-vous, et vous mettez-vous en disposition d'y mourir?

Je le répète, et c'est sur quoi je ne puis trop insister. Nous sommes tous à plaindre, sans doute, et vous, mon cher frère, vous l'êtes comme les autres, d'avoir été atteint de cette plaie mortelle, dont la contagion, depuis le premier homme, a passé jusqu'à vous. Mais le remède après tout, dans votre malheur, ne vous a pas manqué, et le remède le plus présent; à peine étiez-vous né, que des mains toutes saintes vous l'appliquèrent; et le remède le plus efficace; il guérit toutes vos blessures, il vous rendit vos forces perdues; il vous rappela à la vie et vous ressuscita. Dieu révoqua la sentence prononcée contre vous, il vous recueillit dans son sein, il vous donna le baiser de paix. Or, pourquoi vous-même avez-vous rouvert vos plaies? Pourquoi vous-même vous êtes-vous porté les plus rudes coups? Homicide volontaire de vous-même, pourquoi vous êtes-vous livré à une seconde mort? Car ce sont là les effets du péché; non plus de ce péché héréditaire et commun, dont il n'était pas en votre pouvoir de vous garantir, et que la grâce avait effacé; mais de ce péché propre et personnel qui part de vous-même et de votre fonds, que vous avez conçu dans votre cœur, et qui est l'ouvrage de vos mains. Le serpent vous a parlé, le penchant, l'inclination, la nature, la cupidité, certains objets que le monde vous a présentés, vous ont ébloui, ils vous ont flatté et enchanté; et, sans égard à votre salut que vous alliez sacrifier, sans égard à la colère de Dieu que vous alliez allumer, sans égard au comble de dettes dont vous alliez devant lui vous charger, vous vous êtes laissé prendre à l'appas, vous avez suivi ce penchant, vous avez contenté cette inclination, vous avez écouté la nature, vous avez accordé à la cupidité tout ce qu'elle demandait, vous avez couru après ces objets flatteurs et enchanteurs; pour un démon que le divin sacrement avait chassé, vous avez donné entrée à sept autres encore plus méchants, selon la parole de l'Evangile, et mille rechutes délibérées et d'un plein gré ont été pires pour vous, que cette première chute dont la grâce prévenante du Seigneur vous avait relevé. Dieu voulait vous sauver : ne vous plaignez plus que de vous-même, et n'imputez qu'à vous-même votre perte. De là cet affreux dénûment où vous vous trouvez, dépourvu de tous les fruits de la grâce et des mérites infinis que vous pouviez amasser. L'ennemi vous a enlevé cette robe de sainteté dont vous étiez revêtu. Savez-vous ce qu'il en veut faire? Ce trait de l'Ecriture est remarquable, et c'est par où je finis.

Il est dit qu'après l'attentat commis contre la personne de Joseph par ses frères mêmes, ils prirent sa robe et la portèrent toute sanglante à Jacob, leur père. Voyez, lui dirent-ils, est-ce là la robe de votre fils? La reconnaissez-vous? *Vide utrum tunica filii tui sit, an non?* (*Genes.*, XXXVII.) Jacob aimait Joseph, c'était de tous ses enfants le plus cher. A ce spectacle son cœur s'attendrit, les larmes coulèrent de ses yeux; il éclata en soupirs. Ah! mon fils, où êtes-vous, s'écria mille fois ce père éperdu et désolé? Hélas, Joseph n'est plus! les bêtes féroces l'ont dévoré. *Fera pessima comedit eum, bestia devoravit eum.* (*Ibid.*)

Terrible, mais juste peinture, mon cher auditeur, de ce qui doit peut-être s'accomplir contre vous au jugement de Dieu! Car vous y paraîtrez à ce jugement formidable, et vous y rendrez compte : de quoi? De ce caractère de chrétien et d'enfant de Dieu dont vous fûtes honoré dès votre naissance et de la

grâce qui vous avait sanctifié. Or c'est là que l'ennemi de votre salut, tenant la sainte robe que vous reçûtes, cette robe d'innocence que vous avez déchirée, que vous avez perdue, la présentera à Dieu? mais en quel état? toute teinte de sang, c'est-à-dire toute profanée de crimes. *Vide* : voyez, Seigneur, dira-t-il, et jugez enfin ce chrétien. C'était votre fils : est-ce là la robe que vous lui aviez donné à porter; cette robe qui exprimait la candeur, la pureté, la piété de vos enfants? *Vide utrum tunica filii tui sit, an non?* C'était une âme marquée de votre sceau : où est le caractère que vous lui aviez imprimé pour son éternelle prédestination; ou plutôt, ce caractère ineffaçable, n'est-ce pas ce qui fait sa honte et sa condamnation? *Vide.* Eh quoi? les impudicités, les débauches, les perfidies, les mensonges, les médisances, les calomnies, les inimitiés, les vengeances, les violences, l'orgueil, l'inutilité et la mollesse de la vie, tout ce qu'il y a dans l'amour de soi-même et dans le vice de plus corrompu, sont-ce là les marques de vos Elus? *Vide utrum tunica filii tui sit, an non?* N'en doutons point, mes frères, Dieu en sera ému; mais de l'indignation la plus amère. Cette âme rachetée de son sang, mais vendue au péché, cette âme ennoblie par la grâce, mais dégradée par le péché, ne sera plus à ses yeux qu'un sujet d'horreur. Il ne la reconnaîtra plus, parce qu'il n'y verra qu'un parjure, qu'un apostat. Il s'armera de la foudre, il lancera l'anathème, elle sera livrée à ce lion rugissant qui sans cesse tournait autour d'elle pour la surprendre; elle en sera éternellement la proie. *Fera pessima comedit eum, bestia devoravit eum.*

Que dis-je, chrétiens, il nous reste encore pour nous préserver de cette fatale destinée, un second baptême : c'est celui de la pénitence. Ayons-y recours et promptement. Profitons de cette ressource que la miséricorde de notre Dieu nous a ménagée; nous le pouvons, mais bientôt peut-être ne le pourrons-nous plus. Nous avons dans la Vierge même qui naît en ce jour un asile et une protection assurée; tournons nos cœurs et levons nos mains vers elle. Disons-lui dans le même esprit que saint Augustin, cet incomparable docteur de l'Eglise et ce fidèle serviteur de Marie : « Sainte Mère de Dieu, priez pour nous qui sommes pécheurs, et parce que nous sommes pécheurs; car à qui votre secours est-il plus nécessaire qu'à des pécheurs, et pour qui pouvez-vous mieux et plus utilement l'employer, puisque vous êtes, après Dieu, le refuge et comme l'unique espérance des pécheurs : *Quia tu es spes unica peccatorum.* » Oui, Vierge toute miséricordieuse, priez pour nous; non point pour nous soutenir et pour nous autoriser dans notre péché; mais afin que nous cessions d'être pécheurs, mais afin de nous aider à ne plus être pécheurs; mais afin de nous confirmer dans la ferme volonté de réparer désormais, par la sincérité de notre retour, les grâces que nous avons dissipées et les pertes inestimables que nous avons faites comme pécheurs. Voilà pourquoi nous vous réclamons et voilà sur quoi doit être fondée cette confiance qui nous fait tout attendre de vous et de votre puissante médiation : *Quia tu es spes unica peccatorum.* Nous sommes venus en ce monde criminels, et ç'a été notre malheur; nous n'y avons que trop longtemps vécu criminels, et ç'a été notre désordre; faites que nous y vivions désormais et que nous y mourions pénitents; notre pénitence nous ramènera dans les voies de la justice chrétienne, elle nous remettra en grâce, et par là nous pourrons vous bénir, après votre Fils adorable, comme la source de notre salut : *Quia tu es spes unica peccatorum.* Heureux si nous y parvenons à ce salut qui nous est promis, et où nous conduise, etc.

SERMON LIII.

POUR LA FÊTE DE LA PRÉSENTATION DE LA VIERGE.

Sinite parvulos venire ad me : talium est enim regnum Dei. (*Marc.*, X.)

Laissez venir à moi ces enfants, car c'est à eux et à leurs semblables que le royaume de Dieu appartient.

Il leur appartient, ce royaume de Dieu, et et ils y sont spécialement propres par la candeur de leur âme, par la simplicité de leurs vues, par leur ingénuité, leur docilité et l'innocence de leurs mœurs. Les apôtres les éloignaient de Jésus-Christ, parce qu'ils craignaient que leur présence ne lui devînt importune. Il s'en aperçut, et se déclarant en faveur d'un âge pour qui il témoigna toujours une plus tendre affection : Ne les arrêtez point, dit-il, ne les empêchez point d'approcher; ce sont des enfants, mais leur enfance me plaît, et ils ont un droit particulier à l'héritage céleste. Cet adorable Sauveur fit plus encore. De ces troupes d'enfants qu'on lui amenait de toutes parts, il en prit un, le mit au milieu de ses disciples, le leur proposa pour modèle, et, par un serment solennel, leur annonça que, selon le degré de ressemblance qu'ils auraient avec cet enfant, ils seraient plus ou moins élevés dans le royaume des cieux : *Quicunque humiliaverit se sicut parvulus iste, hic major est in regno cælorum.* (*Matth.*, XVIII.)

N'est-ce pas, en quelque sorte, chrétiens, le même modèle, mais un modèle plus parfait, que l'Eglise nous met devant les yeux dans la fête que nous célébrons? Nous honorons une Vierge qui, dès son enfance, se présente à Dieu, et lui fait un plein sacrifice d'elle-même. La religion dans elle prévient les années, et sans attendre, suivant le cours ordinaire de la nature, que l'âge lui ait plus mûri l'esprit, elle reconnaît son Créateur et le Créateur de toutes choses; elle lui rend hommage, elle se dévoue à lui et lui soumet toute sa personne pour le servir avec une fidélité constante et inviolable. Prenez garde : Avec une fidélité constante et inviolable; car ne pensons pas que ce ne soit ici qu'une de ces ferveurs qui passent, ni que Marie renferme tout son amour et tout son zèle dans l'espace de quelques jours. Point de réserves, point de bornes; ce qu'elle offre,

elle l'offre pour toujours, et le don qu'elle apporte à l'autel du Seigneur, elle ne veut jamais le reprendre.

Nous verrons quel moyen le ciel lui inspire pour assurer sa persévérance après avoir renoncé au monde et embrassé le service de Dieu. Nous le verrons, dis-je : peut-être profiterons-nous de ce grand exemple. Nous apprendrons de cette Vierge, tout enfant qu'elle est, comment nous-mêmes nous devons servir notre Dieu. Heureux, si nous sommes à lui comme Marie ; heureux si, par un choix pleinement volontaire et proportionné à notre état, nous nous donnons chacun comme elle à ce souverain Maître, et de bonne heure, en lui consacrant les prémices de notre vie pour toujours, en lui demeurant fidèles jusqu'à l'extrémité de notre vie : deux points de morale que je tire du mystère de ce jour, et qui vont partager ce discours. Vous n'y serez pas oubliées, mes très-chères sœurs (3), ni la sainte cérémonie du renouvellement de vos vœux. C'est là que toute votre ferveur s'est rallumée, et c'est là même que le peuple chrétien, présent à cette solennité où vous voulez bien l'admettre comme spectateur, a reçu une édification qui ne lui peut être que très-salutaire. J'ai besoin du secours du Saint-Esprit ; demandons-le par l'intercession de sa divine Epouse. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Où va-t-elle cette jeune enfant, et quel dessein a-t-elle conçu? Spectacle digne de l'admiration des esprits célestes ! A peine trois ans se sont écoulés depuis sa naissance, et déjà, sensible à l'attrait qui la touche, elle se met en devoir d'accomplir à la lettre la parole du Prophète royal, ou la parole de Dieu même qui se fait entendre au fond de son cœur, et qui lui dit : *Audi, filia, et vide* (*Psal.* XLIV); fille spécialement chérie du ciel, écoutez et considérez : *Inclina aurem tuam* (*Ibid.*); prêtez l'oreille et suivez la voix qui vous appelle : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui* (*Ibid.*); oubliez votre peuple, séparez-vous de vos proches, quittez la maison de votre père ; voilà comment vous pourrez plaire à ce Roi de gloire, qui seul mérite de vous posséder, et à qui seul vous devez vous offrir en sacrifice; car c'est votre Dieu, c'est le Dieu de l'univers : *Et concupiscet Rex decorem tuum, quoniam ipse est Dominus Deus tuus.* (*Ibid.*)

Vocation divine, dont Marie comprend d'abord tout le mystère. Le même rayon de grâce qui lui fait connaître qu'elle est appelée à la retraite, lui découvre encore le lieu où elle doit se retirer et la sainte demeure qu'elle doit choisir. C'est le temple du Seigneur, cette maison de Dieu, où, dégagée de tous les objets profanes, elle marchera sans cesse en la présence du souverain Maître qu'elle adore; où, toute recueillie et comme abîmée dans cette suprême majesté, elle ne verra, elle n'entendra rien qui puisse ni lui fasciner les yeux, ni lui distraire l'esprit, ni lui partager le cœur; où, libre de tous les soins de la vie, elle n'aura d'autres exercices que la prière, que la lecture et la méditation des sacrés oracles, que la contemplation des choses célestes ; où, parmi une troupe de vierges rassemblées comme elle auprès du sanctuaire, et dévouées au culte divin, elle prendra part à toutes leurs fonctions, elle goûtera l'onction de leurs pieux entretiens, elle s'unira à leurs cantiques, elle s'édifiera de leurs vertus, elle profitera de leurs exemples : voilà où se portent tous ses vœux. Avec une raison pleinement développée des ténèbres de l'enfance et dans une maturité anticipée, voilà ce qu'elle envisage comme l'état pour elle le plus souhaitable. Elle ne délibère point, elle ne remet point ; la résolution est prise, rien ne peut retarder l'exécution.

Mais quoi ! dans un âge si tendre ! N'est-ce pas, pour parler ainsi, mourir avant que de vivre? ou n'est-ce pas s'ensevelir tout vivant? Encore faut-il agir avec connaissance, savoir à quoi l'on renonce, faire quelque épreuve du monde, et n'en venir à la fuite qu'après avoir vu le péril. Et où n'expose point une retraite si précipitée? à quels regrets, à quels repentirs, quand le feu de l'adolescence s'allumera, quand la nature plus vive s'éveillera, quand l'ennui de la solitude en fera perdre le goût, et qu'y répandant l'amertume, il en fera sentir tout le désagrément et tout le poids? D'ailleurs, la carrière est longue; pourquoi donc commencer si tôt et ne pas attendre? pourquoi prévenir le temps? Il ne manquera pas dans la suite; mais est-il propre maintenant à des pratiques si sérieuses? Dieu aura son tour, et ce n'est pas lui refuser ce qui lui est dû que de le différer.

Vains raisonnements dont Marie voit d'un coup d'œil toute l'illusion. Conduite par des principes bien opposés, elle n'a garde d'écouter des maximes si contraires aux sentiments de son amour pour Dieu, et aux grandes idées de Dieu dont elle est remplie. Que des mondains, dit-elle dans le secret de son âme, suivent les routes du monde ; qu'éblouis de cette figure trompeuse que le monde étale à leurs yeux, ils croient devoir au monde la fleur de leurs années; vous, mon Dieu, Dieu des vertus, vous seul ferez le bonheur de toute ma vie; vous seul en aurez tous les moments. Le passereau a son nid où il se tient à couvert; la tourterelle se cache dans les ouvertures de la pierre : vos tabernacles, Seigneur, vos autels, votre maison, c'est là que j'aspire, c'est le centre de mon repos : *Passer invenit domum, et turtur nidum sibi; altaria tua, Domine virtutum* (*Psal.* LXXXIII).

Marie le dit; et pour se déterminer à un choix si prompt et si religieux, pour s'y attacher, combien de vues lui repassent dans l'esprit ! combien de réflexions les plus convaincantes et les plus touchantes ! Que Dieu est également Dieu, et notre Dieu dans tous

(3) Les religieuses de la Visitation.

les âges et dans tous les temps; que c'est faire un partage de notre vie bien indigne et bien injurieux au maître qui nous l'a donnée, et ne nous l'a donnée que pour lui, de prétendre lui en réserver seulement quelques restes, après que de faux plaisirs, que de frivoles amusements, que de flatteuses vanités, que des passions aveugles, que les sens et des inclinations toutes naturelles auront eu les plus beaux jours, que plus on est jeune, plus on est pur et innocent devant Dieu; et que ce sont ces victimes sans tache, ces cœurs innocents et purs qui doivent plus lui plaire; enfin que de ne vouloir pas être à Dieu de bonne heure, c'est se mettre au hasard de n'y être jamais; parce que ce retardement expose à éloigner tellement Dieu de nous et à nous éloigner tellement de Dieu, qu'il n'y ait plus de retour ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu.

Tout cela, chrétiens auditeurs, et tout ce que l'esprit de Dieu suggère à Marie, et que nous ne pouvons pénétrer, parce que ce sont des mystères trop relevés; voilà ce qui excite dans son âme le desir le plus ardent de faire un divorce entier avec le monde. Qu'il lui tarde qu'elle ne se voie dans cette sainte demeure où le Seigneur habite et où il l'attend! Qu'il lui tarde que, dans un parfait détachement de tout autre objet, elle ne le possède, et qu'elle n'en soit toute possédée; que dans le silence et dans un profond recueillement, elle ne médite à loisir ses infinies perfections; que dans un doux épanchement de son cœur, elle ne lui expose avec confiance ses sentiments, et ne reçoive avec abondance ses plus intimes communications! Elle sera inconnue à toute la terre : c'est ce qu'elle demande, pourvu qu'elle parvienne à la connaissance et qu'elle s'attire les regards et l'attention de son Dieu. Elle sera privée des consolations humaines; c'est ce qu'elle veut, pourvu qu'elle repose tranquillement et qu'elle se réjouisse en Dieu. Car que voudrait-elle de plus? Un Dieu n'est-il pas assez grand pour lui suffire? *A te quid volui?* (*Psal.* LXXII.)

Vierge (observez ceci, il est remarquable et doit me fournir un point de morale étroitement lié à mon sujet), Vierge d'autant plus heureuse dans le sacrifice qu'elle fait, qu'elle n'y trouve nul obstacle; que dis-je? qu'elle y est même secondée de la part d'un père et d'une mère, fidèles Israélites, uniquement adonnés eux-mêmes au service du Seigneur. Ni Joachim, ni Anne, ne sont point de ces parents prévenus des erreurs du siècle qui, par un énorme abus de l'ascendant que la nature leur donne sur des enfants, se constituent les arbitres de leur vocation et souvent s'opposent aux desseins de la Providence et à ses adorables dispositions. Qu'était-ce que le père de Marie? Un juste de l'ancienne loi, un homme de Dieu, un homme de prière, exact observateur de tous les devoirs de la religion, et de tous ceux de son état. Et qu'était-ce que la mère de Marie? Une seconde Anne qui, par la sainteté de ses œuvres, par l'ardeur de ses vœux, de stérile qu'elle était, avait obtenu du ciel une fécondité miraculeuse. Anne, mère de Samuel, porta dans son sein un grand prophète, un sacrificateur, un pontife, un juge souverain; et Anne, mère de Marie, produisit au monde une vierge née pour le salut de tous les hommes, et pour leur donner un Rédempteur. Quand Helcana et Anne son épouse remirent Samuel entre les mains du grand prêtre Héli, et qu'ils le lui confièrent, ce fut pour reconnaître le don de Dieu. Et qui peut dire de quels sentiments de zèle, de reconnaissance, sont pénétrés Joachim et Anne en présentant Marie au ministre du Dieu vivant? Surtout qui peut exprimer tout ce que pense Marie et tout ce qu'elle ressent à ce moment si désiré, où elle entre dans la maison de Dieu, où le prêtre la reçoit au nom de Dieu, où elle fait à Dieu une consécration d'elle-même entière et sans réserve, n'ayant point d'autre prétention sur la terre, ni ne voulant point d'autre héritage que Dieu. *Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum?* (*Psal.* LXXII.)

Ainsi, dans la ferveur de l'oraison et par le mouvement de l'Esprit-Saint, l'avait résolu et ainsi l'exécute cette Vierge éclairée d'une sagesse toute divine. Mais, chrétiens, par une contrariété de principes et de sentiments bien déplorables, ce que Marie embrasse avec un saint empressement, et en quoi elle fait consister tout le bonheur de sa vie, combien de jeunes personnes l'envisagent comme un état triste et ennuyeux? Combien le regardent, je ne dis pas avec indifférence, mais avec mépris, mais avec dégoût, mais avec une répugnance presque insurmontable, mais avec une espèce d'horreur? De leur proposer Marie pour modèle; de leur tracer le plan d'une vie telle que la décrit saint Ambroise, et que Marie la mena dans le temple; d'une vie toute employée à de pieuses pratiques, à de solides considérations, à de sérieux retours sur soi-même, à de fréquents entretiens avec Dieu, à des prières et des offices réglés, à la lecture des bons livres, au travail des mains; d'une vie pure de toute tache, exempte de toute habitude, de toute liaison trop naturelle, sans dissipation au dehors, sans recherche des vains plaisirs, loin des jeux, des assemblées mondaines; d'une vie enrichie de bonnes œuvres et ornée de toutes les vertus : de leur mettre là-dessus devant les yeux l'exemple de Marie, et de vouloir les assujettir à tout cela, ce serait les blesser et les soulever contre moi; ce serait leur donner lieu de me traiter d'homme singulier, d'homme extrême et outré, d'homme sans usage et sans connaissance du monde.

Je le veux, mes chers auditeurs, et peu m'importe de connaître ou de ne pas connaître le monde. Je sais l'Evangile, c'est assez. Je sais les obligations que vous impose le christianisme et la loi sainte que vous professez. Je sais quel dommage vous vous causez à vous-même en refusant à Dieu vos premières années, et quelle perte vous

faites d'un temps que vous ne pouvez trop ménager. Je sais en quel danger vous vous mettez, et les obstacles presque invincibles que vous formez à votre salut. Enfin, je sais ce que mille épreuves jusqu'à présent nous ont appris, et ce qui doit être pour vous un témoignage sensible des justes menaces que je vous fais. Expliquons-nous et donnons à ceci un nouveau jour, afin que vous le puissiez mieux comprendre.

Car, dites-moi où nous lisons dans l'Evangile qu'il y ait des âges privilégiés; c'est-à-dire des âges où il soit permis de s'affranchir de la loi, de vivre au gré de ses désirs, de satisfaire ses passions, et de ne pas rendre à Dieu le culte légitime qu'il exige de nous? A tout âge on est chrétien, et par conséquent à tout âge on doit agir en chrétien. Or agir en chrétien, c'est régler ses mœurs, c'est réprimer ses sens, c'est mortifier ses appétits désordonnés, c'est se préserver de tout mal et pratiquer tout le bien à quoi la raison et la religion nous obligent. Il serait étrange que, sortant des eaux du baptême, où par un serment solennel nous avons renoncé au monde et à la chair pour être uniquement à Dieu et pour obéir à ses divins commandements, il nous fût libre néanmoins, dans le premier emploi que nous faisons de nos années, d'oublier Dieu et tous les commandements de Dieu, pour suivre en aveugles les convoitises de la chair corrompue et pour se livrer au monde. Dans l'engagement que vous avez contracté, et dans la parole que vous avez donnée, vous n'avez point excepté de temps. Les promesses ont été sans bornes : quel droit désormais auriez-vous d'y mettre des restrictions qui n'y furent jamais, et n'y peuvent être?

Ce serait donc envers Dieu, chrétienne jeunesse, une infidélité criminelle : et quel dommage serait-ce encore pour vous-même! Vous ne le voyez pas maintenant, mais le jour viendra où vous regretterez tant de trésors qu'il ne tenait qu'à vous d'amasser, et dont vous pouviez vous enrichir dès l'entrée de votre vie. Car c'est ainsi que dans un âge plus mûr on reconnaît les égarements, ou, selon l'expression commune, les folies du premier âge. On s'est contenté, et l'on comptait pour rien toute une jeunesse inutilement consumée et perdue devant Dieu. Dans le feu qui emportait, on a secoué le joug dès qu'on en a senti le poids, et on a vécu sans frein. On s'estimait heureux de passer ses jours sans contrainte et dans une pleine licence; mais après bien des écarts et bien de fausses démarches, on commence à se lasser dans la voie de l'iniquité. Le feu s'amortit, le charme tombe et la réflexion survient : on voit les choses de tout un autre œil; on entre dans le sentiment de l'apôtre : et ce qu'il disait aux Romains on se l'applique à soi-même : *Quem fructum habuistis in illis, in quibus nunc erubescitis?* (*Rom.*, VI.) Que me revient-il de ce libertinage où je m'abandonnais, de ces voluptés dont j'étais comme enivré? Que m'en reste-t-il? et, sans parler des dettes innombrables dont je me trouve chargé devant Dieu, qu'ai-je fait pour mon salut? Etait-ce trop de tous les moments d'une vie aussi courte que la nôtre, pour mériter une éternité de bonheur? Mais qu'ai-je gagné? qu'ai-je dans les mains? *Quem fructum habuistis?*

Du moins, si l'on était assuré de ce repentir, et si l'on pouvait se répondre d'être un jour en état de racheter le temps, de retourner à Dieu, de s'acquitter auprès de lui, de s'avancer même, et de travailler utilement pour le ciel; mais que ne puis-je pénétrer ici, et vous faire pénétrer avec moi dans les redoutables mystères des vengeances du Seigneur! Que ne puis-je rappeler le souvenir de tant de jeunes hommes, les uns frappés d'une mort subite et imprévue, enlevés au milieu même de la débauche, et vérifiant dans leurs personnes cette terrible parole du Prophète royal : *Que les impies n'atteindront pas jusqu'à la moitié de leurs jours* (*Psal.* LIV); les autres tellement enracinés dans le vice, plongés en de si épaisses ténèbres et dans un aveuglement si profond, qu'il ne leur est presque plus resté, ni assez de raison, ni assez de religion, pour se reconnaître et pour se sauver. Par un fatal abandonnement de Dieu ils sont devenus insensibles à tous les traits de la grâce; et dans la caducité de l'âge, ils sont demeurés tels qu'ils étaient dans la plus vive ardeur de la jeunesse. Car voilà ce qui arrive, ainsi que le Saint-Esprit nous l'a fait entendre par la bouche du Sage. Selon la voie qu'on prend d'abord, on peut juger de celle qu'on suivra dans l'avenir. Ce sera toujours la même; et toute la glace de la vieillesse n'éteindra pas la flamme que la passion aura allumée dans le cœur. Les siècles passés ne l'ont que trop éprouvée; et plaise au ciel que de tout cet auditoire nul ne l'éprouve jamais, et n'en soit lui-même un exemple.

Importantes vérités, qui ne devraient point partir de nos esprits dès la jeunesse, parce que c'est alors qu'elles nous apprendraient à prévenir ces maux qu'un plus long retardement rend en quelque sorte incurables. Mais des jeunes gens sont peu faits à de semblables réflexions, et surtout peu faits dans la pratique à en tirer de justes conséquences. Ils veulent qu'on les entretienne d'idées plus agréables. Ils veulent qu'on leur prêche une morale plus commode et plus conforme à leurs désirs, c'est-à-dire que, pour leur plaire, il faudrait tolérer tous leurs désordres, les affranchir des règles les plus indispensables, les abandonner au penchant qui les entraîne et qui les mène à la perdition. Autrement on les chagrine, et on les rebute; comme ce jeune homme qui se retira de Jésus-Christ dans un morne silence, et sans lui répondre une parole, quand ce Dieu Sauveur lui proposa une perfection qui lui parut trop relevée : *Cum audisset autem adolescens verbum, abiit tristis.* (*Matth.*, XIX.)

Oserai-je le dire? ce n'est pas là toutefois encore ce qu'il y a de plus condamnable. Qu'une jeunesse volage et inconsidérée ait

peine à se réduire dans une régularité si étroite, et à s'y maintenir; qu'elle cherche à se répandre au-dehors, et qu'elle se laisse prendre à cette vaine apparence que le monde lui présente; que dans le tumulte et l'agitation d'une vie libre et dissipée elle perde la vue de Dieu, et renonce aux pieux exercices dont, peut-être, elle avait eu d'abord quelque usage, j'en suis moins surpris, eu égard à la vivacité de l'âge, et aux premières impétuosités des passions naissantes. Mais un désordre dont je dois mille fois plus gémir, un désordre qui demande toute la force du ministère évangélique, et contre lequel je ne puis m'expliquer avec trop de zèle, pères et mères, le voici : comprenez-en une fois la grièveté, et puissiez-vous désormais, autant qu'il est en vous, le réparer! Car quel renversement que vous-mêmes vous soyez souvent les auteurs, du moins les fauteurs des excès où se portent vos enfants, et du dérangement de leur conduite! qu'au lieu de les former à la piété, vous vous borniez à les façonner pour le monde, et à leur en inspirer l'esprit! que vous n'ayez d'autres maximes à leur débiter que les maximes du monde, d'autres leçons à leur donner que sur leur avancement dans le monde, d'autres défauts à leur reprocher et à corriger dans eux que ce qui leur peut être nuisible selon le monde, n'ayant du reste au regard de leurs mœurs ni vigilance, ni fermeté, fermant les yeux à tout, et leur pardonnant tout.

Qu'est-ce dans une famille, dit saint Augustin, qu'un père et une mère? Ce sont les ministres de Dieu, établis sur leurs enfants pour les gouverner et les conduire. Ce sont par état et par un devoir de précepte leurs premiers directeurs dans les voies de Dieu et de la béatitude éternelle, bien plus que dans les voies de la fortune et d'une prospérité temporelle. Ce sont leurs pasteurs, et comme les anges tutélaires de leurs âmes : disons mieux; c'est là ce qu'ils doivent être, et ce qu'ils ne sont pas. On forme de jeunes hommes, à quoi? A tout, hors le service de Dieu. On les forme aux soins du négoce; on les forme aux fonctions de la magistrature; on les forme au maniement des affaires; on les forme aux exercices des armes; on les forme aux intrigues de la politique; on les forme à bien dire, à bien parler, aux airs, aux manières, à toute la politesse du siècle. Selon les progrès qu'ils font en tout cela, on leur applaudit, et on s'applaudit à soi-même; ou, selon les fautes qui sur cela leur échappent, on use envers eux des plus fortes réprimandes, et l'on en témoigne une peine extrême. Mais les forme-t-on aux observances de la religion? les forme-t-on à prier, à entendre la parole de Dieu, à l'honorer dans son divin sacrifice et à s'y rendre assidus, à participer aux sacrements et à les fréquenter? Les forme-t-on à la fuite du péché, à la pratique et à l'amour de la vertu? A-t-on là-dessus toute l'attention convenable? Voilà sur quoi l'on se tient fort tranquille, et de quoi même on se croit déchargé, dès qu'ils paraissent assez avancés pour être produits dans le monde. Il faut à leur âge, dit-on, leur laisser une honnête liberté; mais cette honnête liberté où va-t-elle? A un libertinage et à une licence effrénée, dont il n'y a guère à espérer qu'ils reviennent jamais; de sorte qu'un jour réprouvés de Dieu, et remontant à la source de leurs malheurs, ils pourront bien imputer leur damnation à des parents qui n'auront pensé qu'à les établir avantageusement en cette vie, sans s'inquiéter de ce qu'ils deviendront dans l'autre. Ils le diront; et selon l'éloquente expression de saint Cyprien, pendant une éternité malheureuse, ils s'écrieront que ceux dont ils reçurent la naissance ont moins été pour eux des pères que des parricides? *Patres habuimus parricidas.*

Quoi qu'il en soit, jeunes personnes qui m'écoutez, et que regarde particulièrement ce discours, profitez de l'avis du Sage. Souvenez-vous de votre Créateur dès ce premier temps où votre raison commence à percer les nuages qui l'enveloppaient, et où vous êtes en état de connaître le Souverain Auteur à qui vous devez la vie dont vous jouissez. Tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que par lui, et vous ne l'êtes que pour lui : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ.* (*Eccle.* XII.) Souvenez-vous-en, en cet âge florissant. Ces précieuses années, ne les sacrifiez pas à vos plus cruels ennemis : *Et ne des annos tuos crudeli.* (*Prov.* V.) Car vos ennemis les plus dangereux et les plus mortels, ce sont les dispositions naturelles de votre cœur; ce sont ces cupidités qui sans cesse vous sollicitent et ne vous accordent point de relâche; ce sont ces objets flatteurs qui vous environnent de toutes parts et vous obsèdent; c'est tout ce qui peut contribuer et dans vous-mêmes, et hors de vous-mêmes, à vous séduire et à vous corrompre. Ennemis d'autant plus à craindre, qu'ils ne tendent qu'à votre ruine, et que, s'ils viennent une fois à prendre l'empire sur vous et à vous dominer, vous en ressentirez peut-être la tyrannie jusqu'au dernier de vos jours. Eh quoi! vous-mêmes serez-vous assez ennemis de vous-mêmes pour vous livrer à eux et pour les seconder contre vous-mêmes? *Et ne des annos tuos crudeli.*

Il n'est pas aisé, dites-vous, de les combattre, et encore moins de les vaincre, surtout dans un âge aussi fragile que le vôtre. Mais combien d'autres avant vous, et aussi jeunes que vous en ont triomphé, ont étouffé tous les sentiments de la nature, ont surmonté tous les obstacles pour s'attacher à Dieu, et sont devenus des modèles de régularité et de piété? Combien ont eu le courage de pratiquer dans toute la rigueur de la lettre cette grande leçon du Sauveur des hommes : Quiconque veut venir à moi et être à moi, qu'il quitte tout pour moi? Le cloître nous en fournit encore de nos jours des exemples présents et sans nombre. Je dis plus : et combien même, dans ces temps où la fureur des tyrans et les plus sanglantes

persécutions exposaient les fidèles au martyre, ont paru avec une constance inébranlable devant les tribunaux, ont enduré les tourments les plus rigoureux, et ont fait voir, en perdant la vie pour l'Evangile et pour la cause de Dieu, que l'âge en apparence le plus faible est capable des plus généreuses et des plus grandes résolutions? La grâce les a soutenus et elle vous soutiendra. Elle vous soutiendra encore contre le monde et ses charmes les plus puissants. Elle vous soutiendra contre les discours les plus libertins et les railleries les plus piquantes. Elle vous soutiendra contre les prétextes les plus séduisants, contre les pernicieux conseils des faux amis, contre leurs raisonnements et leurs piéges les plus subtils. Elle vous soutiendra contre les sens et leurs révoltes, contre le tempérament et ses saillies, contre les ennuis, les dégoûts, les sécheresses, contre tout ce que Dieu permet quelquefois pour éprouver la vertu de ses plus zélés serviteurs et pour la purifier. Car je ne crains point de vous annoncer toutes les attaques dont vous serez assaillis, et toutes les victoires que vous aurez à remporter. Mais ce ne sera pas sans fruit; et vous ne serez pas longtemps à connaître par une expérience sensible la vérité de cette parole du prophète : Qu'il est infiniment avantageux à l'homme de porter le joug du Seigneur dès l'adolescence : ***Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia.*** (*Thren.*, III.) Une jeunesse passée dans l'ordre, de combien d'égarement vous préservera-t-elle, et combien de saintes habitudes vous fera-t-elle acquérir, qui vous aplaniront tous les chemins et vous mettront en état d'être à Dieu comme Marie, non-seulement de bonne heure, mais pour toujours! c'est de quoi j'ai à vous entretenir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu étant de toute éternité, et jamais dans toute l'éternité ne devant ni ne pouvant cesser d'être, c'est à ce Dieu immortel, dit l'Apôtre, à ce Roi des siècles que toute gloire appartient et pour toujours : *Regi sæculorum immortali, soli Deo, honor et gloria in sæcula sæculorum.* (*I Tim.*, I.) C'était donc trop peu pour Marie de donner à Dieu ses premières années, et de fixer la consécration qu'elle lui fait d'elle-même, à certain âge et à certain espace de temps. Point de terme à son amour. Dans l'heure présente et dans l'actuelle disposition où elle est, en embrassant le service du Seigneur, elle comprend tout l'avenir; et il ne peut être si long, qu'elle ne se propose d'y avancer sans relâche et de fournir toute la carrière. Car, dit-elle comme l'épouse des *Cantiques*, je l'ai trouvé et je le possède ce divin Epoux que je cherchais : *Inveni.* Rien désormais ne m'en séparera, il est à moi sans retour et je suis à lui. *Tenui eum, nec dimittam.* (*Cant.*, III.)

Mais quoi que lui inspire le feu qui l'anime, et quoi qu'elle dise, pourra-t-elle accomplir une de ces résolutions dont les difficultés ne se découvrent bien que dans l'épreuve et quand il en faut venir à une pleine exécution? N'est-il pas à craindre que la continuité des mêmes exercices ne les lui rende insipides et onéreux, et que sa constance n'en soit ébranlée? Ce qu'elle veut maintenant, et ce qu'elle veut bien, le voudra-t-elle demain avec la même détermination et la même fermeté? Car qu'est-ce que la volonté humaine; et y a-t-il beaucoup de fonds à faire sur les paroles d'une jeune personne, et sur des desseins pris dans un âge si sujet aux variations et aux changements? Ah! répond Marie, de moi-même je ne puis rien, puisque de moi-même je ne suis rien; mais sans compter sur moi-même, je puis tout en celui qui m'a appelée et qui ne me manquera pas. Le parti est pris, le choix est fait; il m'est trop salutaire et il est trop juste pour m'en détacher. *Tenui eum, nec dimittam.*

Elle n'en demeure pas là; mais étant très-instruite elle-même de notre faiblesse, et parce qu'elle sait combien il y a à se défier de la stabilité de nos sentiments, quelque sincères qu'ils puissent être; elle ne présume point d'une persévérance dont nul homme après tout ne peut se répondre avec certitude, et elle ne se croit pas plus exempte que les autres de ces vicissitudes qui nous sont si ordinaires. Quel est donc pour s'affermir le moyen qu'elle prend, et que la grâce lui inspire? Vous ne l'ignorez pas, chrétiens, et cette fête nous en retrace le souvenir; c'est de renoncer à sa volonté propre, et d'en faire à Dieu le sacrifice; c'est de la lier et de l'engager : par où? par l'obligation du vœu.

Engagement religieux au pied de l'autel, en la présence du Dieu qu'elle aime, et entre les mains de son ministre : elle promet et elle se voue. Tout le ciel y est attentif : et de quels yeux la voyez vous, Seigneur, cette pure et tendre victime? Elle est digne de vous, et vous l'agréez. Le prêtre, qui la reçoit en votre nom, ne peut entendre que les accents de sa voix; mais vous êtes témoin des mouvements les plus secrets de son âme. Du fond de son cœur elle vous parle; et dans le fond de son cœur vous lui répondez, pour lui dire encore plus expressément que vous ne le dites autrefois à Jérusalem, qu'elle devient votre épouse par une alliance de justice et de sainteté : *Sponsabo te mihi in justitia.* (*Osee*, II) Engagement perpétuel; ce sacré nœud doit subsister jusqu'à la mort, et même au-delà de la mort dans la béatitude céleste : il est indissoluble. C'est assez qu'il ait été libre dans son principe; je veux dire que c'est assez que Marie d'abord ait pu ne le pas former; du reste elle ne veut plus qu'il lui soit libre de le rompre. Captive du Seigneur et pour le Seigneur, elle met dans le joug qu'elle s'impose et sa gloire et sa sûreté. De là engagement du plus grand prix devant Dieu, et d'un mérite supérieur. Servir Dieu, mais avec cette réserve de pouvoir toujours disposer de soi-même; de pouvoir, ou continuer, ou interrompre tout ce qu'on pratique d'œuvres saintes; de pou-

voir, selon qu'il plaît, y ajouter ou en retrancher, ce n'est point faire à Dieu une oblation parfaite, ni être à lui pleinement. Du bien qu'on lui offre, on lui abandonne l'usage, et l'on retient la propriété. On lui donne, dit saint Thomas, les fruits de l'arbre, sans lui donner l'arbre même. Mais se démettre de ce pouvoir, mais s'interdire là-dessus une liberté dont naturellement on est si jaloux, mais vouloir être tellement à Dieu qu'on ne puisse plus n'y pas être, voilà ce que les Pères ont exalté comme l'acte le plus héroïque, et l'offrande la plus précieuse; voilà ce qu'ils ont appelé, non-seulement un sacrifice, mais un holocauste d'autant plus agréable à Dieu, que toute la victime lui est immolée.

Que dirai-je encore? Engagement qui dans le cours des siècles a servi de modèle à tant de vierges, lesquelles, sur l'exemple de Marie, se sont dévouées au Seigneur, et s'y sont attachées par les mêmes liens. En se renfermant dans la maison de Dieu, comme dans un port de salut, et dans un asile contre les dangers du monde, elles ne se sont pas cru dès lors si assurées qu'elles n'eussent plus de précautions à prendre. Dans une sage défiance d'elles-mêmes, et dans la crainte de retourner en arrière, elles ont jugé qu'il fallait un frein qui les arrêtât, qu'il fallait une loi qui les obligeât, qu'il fallait un vœu qui leur tînt lieu de barrière, et qui les fixât. C'est ainsi que vous l'avez jugé vous-mêmes, mes très-chères sœurs; et telle est la sainte captivité où vous vous êtes réduites. En vain la chair et le sang s'y sont-ils opposés; en vain peut-être, dans une première vue, vous ont-ils présenté l'avenir sous de tristes images, et vous en ont-ils donné des idées capables de refroidir votre zèle. L'avantage inestimable d'être toujours à Dieu, toujours avec Dieu, et de ne le perdre jamais; cette seule pensée vous a fait surmonter tout, et passer par-dessus tout. Bien loin même de vous laisser surprendre ni décourager par de fausses alarmes, vous vous êtes promis que la parole de Jésus-Christ s'accomplirait en vous; que cet adorable maître ayant dit que son joug est doux, et son fardeau léger, plus vous le porteriez, plus vous en goûteriez la douceur, que le temps vous y formerait, que l'habitude vous y accoutumerait; que d'année en année, et presque de jour en jour l'expérience vous le rendrait non-seulement plus supportable, mais plus aimable. Vos espérances ont-elles été trompées, et la suite a-t-elle donné lieu aux regrets et aux repentirs?

Que dis-je, mes chères sœurs, et comment pourrais-je parler de repentirs et de regrets dans la pieuse cérémonie que vous célébrez? Qu'avez-vous pensé, qu'avez-vous dit dans ce renouvellement de vos vœux? Quel feu en le prononçant animait vos voix? Quelle onction remplissait vos cœurs? Si peut-être ils ont éclaté en soupirs, et si les larmes ont coulé de vos yeux, qu'était-ce que les expressions d'une joie toute sainte, et que les témoignages de la plus vive et de la plus pure consolation? Ce n'est point un nouvel engagement que vous avez contracté: c'est le même que vous prîtes dès le premier âge, mais que vous avez ratifié tout de nouveau et confirmé. Vous en avez voulu marquer hautement à Dieu votre reconnaissance; vous lui avez voulu rendre cet honneur, de faire connaître au public que plus on le sert, plus on aime son service, parce que plus on le sert, plus on trouve à son service de véritable bonheur. N'en doutez point, mes chères sœurs, une telle disposition doit être pour vous une source de bénédictions de la part de Dieu. Vous servez un bon maître, il ne laisse rien sans récompense; et n'est-ce pas là par une protection particulière du ciel, ce qui entretient parmi vous cet ordre, cette régularité, cette piété dont nous sommes édifiés, et dont Dieu tire sa gloire.

Or, pour en venir à vous-mêmes, chrétiens auditeurs, vous servez le même maître, ou c'est le même maître que vous devez servir avec la même assiduité et la même constance. Il est vrai, vous n'avez pas là-dessus un devoir spécial et propre de la vocation religieuse; mais il y a un devoir commun qui s'étend à tout homme doué de raison, surtout à tout homme chrétien éclairé des lumières de la foi, et engagé par les promesses de son baptême. Devoir, non point d'un jour, ni d'un temps limité, mais de tous les jours et de tous les temps; pourquoi? je l'ai dit, et je ne puis trop en revenir à ce grand principe, que Dieu dans tous les temps, est toujours le même Dieu, et votre Dieu. Quand il cessera de l'être, pardonnez cette supposition, toute chimérique qu'elle est, quand Dieu, dis-je, cessera d'être Dieu, ou quand vous cesserez d'être ses créatures et ses ouvrages, alors, affranchis de sa loi, vous le serez de son service. Mais, puisqu'il sera toujours Dieu, et toujours votre Dieu, puisqu'il aura toujours à votre égard les rapports essentiels de créateur, de conservateur, de bienfaiteur, de fin dernière, de juge et de suprême dominateur; toutes les raisons de justice, de gratitude, d'amour, de crainte, d'espérance, vous imposeront toujours l'indispensable et invariable obligation de lui être fidèles, c'est-à-dire d'agir en tout selon son gré, de vous conformer à toutes ses volontés, de l'honorer par le dévouement de vos cœurs, par la soumission de vos esprits, par la droiture de vos intentions, par tout ce qu'exige la religion. Car voilà ce que j'appelle être pour toujours à Dieu, et toujours le servir: tellement que d'avoir satisfait à tout cela pendant un certain nombre d'années, ce n'est point pour la suite, ni ce ne peut être un sujet légitime de se relâcher. Il est bon de commencer bien, dit saint Jérôme; mais il est encore mieux de poursuivre et d'achever. Quelque beaux que soient les commencements, il faut que la fin les couronne: et le moyen de parvenir au terme, si l'on demeure au milieu du chemin! Aussi le glorieux témoignage que rend l'Ecriture à ces fameux patriarches de l'ancienne loi, est d'être morts pleins de jours, comment?

parcequ'ils avaient sanctifié tous leurs jours : *Mortuus est plenus dierum.* (*Gen.* XXV.) Et c'est une maxime fondamentale dans l'Evangile de Jésus-Christ, qu'on ne se sauve qu'en persévérant : *Qui perseveraverit, salvus erit.* (*Matth.* XXIV.)

Voici donc, mes frères, en quelle préparation de cœur vous devez, sur le modèle de Marie, vous présenter à Dieu. Voici l'humble et ferme protestation que vous lui devez faire de ne l'abandonner jamais, de ne vous départir jamais de la foi que vous lui avez jurée; d'avoir toujours sa loi devant les yeux, comme votre conseil, comme votre guide, comme la règle de toutes vos entreprises et de toutes vos actions; de n'écouter là-dessus ni les intérêts du monde, ni les respects du monde, ni les coutumes du monde, ni ses raisonnements et ses discours; de n'avoir égard ni aux inclinations, ni aux répugnances de la nature; mais de tenir toujours la même route, et de marcher du même pas. Est-ce trop pour un Dieu si grand que toute la vie de l'homme, qui d'ailleurs est si courte?

Je ne puis après tout le dissimuler; et je conviens que cette persévérance dans le service de Dieu a ses peines, mais partout n'a-t-on pas à se vaincre; et dans le service du monde y a-t-il moins à prendre sur soi? Que n'essuie-t-on pas? Que ne dévore-t-on pas? On se tient auprès du prince dans un esclavage volontaire on y emploie toutes ses années, on y blanchit, on y meurt. Instruisons-nous, et rougissons que des mondains nous apprennent comment doit être servi le Dieu que nous adorons.

Mais hélas ! chrétiens, l'avons-nous jamais bien appris; et malgré toutes ces considérations et tant d'autres que je passe, quelle est notre conduite la plus commune ? Appliquez-vous. Tout corrompu qu'est le siècle, il y a encore de ces âmes heureusement disposées pour la vertu, et susceptibles des premières impressions de l'esprit divin. Il y trouve l'entrée la plus heureuse et la plus belle, soit dans une jeunesse où le cœur est plus flexible, soit dans une conversion où le repentir excite une douleur plus sensible et plus affectueuse. La grâce parle, on lui répond. Elle attire, elle touche, et l'on se met en devoir de lui obéir et de la suivre. Quelle ardeur au sortir du saint tribunal et de la sainte Table ! On est pénétré, on est comme transporté et ravi hors de soi-même. Est-il rien de mieux ordonné que le projet qu'on forme pour l'avenir; rien de plus saint que les règles de vie qu'on se prescrit, rien de plus sage que les mesures qu'on prend, rien de plus vif et de plus sincère que les promesses qu'on fait à Dieu. Déjà, en esprit, au milieu du combat, on se figure qu'on remporte mille victoires, qu'on immole à Dieu mille victimes; on court comme David, on vole dans la voie des commandements. Grandes espérances ! Mais faut-il qu'une si prompte révolution les fasse évanouir ! Car bientôt la longueur du chemin incommode; la lumière qui éclairait disparaît pour un temps; et l'on ne sent plus les mouvements impétueux de l'esprit de Dieu. L'ennemi était éloigné, et désormais il en faut venir aux mains avec lui; le monde sollicite, et il le faut mépriser; la tentation presse, et il y faut résister; l'ennui survient, le dégoût le suit; on se refroidit, on se rend enfin, et on recule; semblable à ces faux braves qu'une vertu téméraire emporte d'abord à l'endroit de la mêlée le plus périlleux, mais qui tout à coup deviennent aussi prompts à prendre la fuite, qu'ils ont paru hardis dans le premier choc à affronter le danger; ou comme cet homme de l'Evangile, qui s'était tracé le plan d'une superbe maison, et qui ne la put achever; d'autant plus méprisable, qu'il avait déjà fait une partie des frais, et jeté les fondements de l'édifice : *Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare.* (*Luc.*, XIV.)

Rien néanmoins, mes chers auditeurs, de plus important, ni rien même d'une nécessité plus absolue, que cette constance dont nous avons dans Marie un si bel exemple, et que demande le service de Dieu; pourquoi ? par une raison nouvelle et prise de votre seul intérêt, c'est que nous ne marquons proprement à Dieu notre fidélité, et, par conséquent, que nous ne méritons proprement devant Dieu que par notre persévérance.

Car, ne nous flattons point, mes frères; ne comptons point ou ne comptons que très-peu, sur tout ce que nous avons pu pratiquer de bien en quelques conjonctures, et dans la ferveur d'une dévotion passagère. C'est plutôt la grâce alors qui vous entraînait, que vous ne répondiez à la grâce. Non pas qu'il n'y ait toujours eu de votre part toute la liberté nécessaire pour agir et ne pas agir; mais qu'est-ce après tout qu'une telle correspondance, toute libre qu'elle est, dès qu'elle n'est pas suivie de votre persévérance ? Vous avez marché, mais comme un homme que pousse le vent ou que le torrent entraîne; il aurait beaucoup plus de peine à tenir ferme et à ne pas céder. Vous avez écouté la voix de Dieu, mais c'est quand Dieu vous a terrassés comme saint Paul, et qu'au milieu des éclairs il s'est fait entendre à vous. Vous vous êtes présentés au combat, mais l'ange du Seigneur vous précédait, et combattant pour vous, il avait déjà mis l'ennemi en déroute. De quelle onction est-on rempli à certains jours et en certaines dispositions ? Quelles douceurs ne trouve-t-on point dans les voies de Dieu ? Sous quel visage la vertu se montre-t-elle à nous, et qu'ont tous les plaisirs du monde, qui soit comparable à ce que le cœur goûte dans ces moments ?

Il est de la bonté de Dieu de nous attirer par là, mais n'est-il pas en même temps de notre fidélité de lui donner à connaître, par une fermeté inébranlable à demeurer auprès de lui, que c'est lui-même que nous sommes venus chercher, plutôt que ses dons; que notre amour ne se borne point à quelques sentiments volages et sans consistance, mais qu'il doit être éternel; que laissant à sa pro-

vidence le soin de verser sur nous ses consolations ou de les retirer à son gré, nous ne pensons qu'à le servir et qu'à satisfaire à notre devoir; que le dessein que nous avons pris d'être à lui part d'un cœur vraiment touché, et que nous n'avons rien promis pour toute la suite de nos jours, que nous ne soyons résolus, à quelque prix que ce soit, d'exécuter, fallût-il sacrifier tout: biens, fortune, amis, plaisirs; fallût-il endurer tout: tristesses, mépris, contradictions; enfin que nous sayons combattre, vaincre ou mourir pour lui. Car voilà, mon cher auditeur, ce que j'appelle être fidèle à Dieu. C'est alors que chaque moment profite au centuple pour l'éternité, parce que tous les moments se trouvent marqués par autant de victoires. C'est dans le cours d'une vie chrétienne soutenue constamment, que l'on pratique cette abnégation de soi-même, qui est le point capital de la morale évangélique; qu'en mille occasions inévitables, on se fait à soi-même de saintes violences; que par une guerre domestique et journalière contre soi-même, on fait à Dieu le perpétuel sacrifice et de son esprit, et de son corps; de son esprit, en le tenant soumis à la règle, quoique la règle soit ce qui le gêne le plus; de son corps même, en le captivant à certains exercices dont on a déterminé le jour, l'heure, le lieu, la manière; sacrifice que saint Bernard a cru pouvoir comparer au martyre le plus rigoureux, à raison de sa continuité; d'où il nous est aisé de juger quel en doit être devant Dieu le prix et le mérite.

C'est pourquoi le Prophète royal, cet homme selon le cœur de Dieu, parce que Dieu le trouva toujours également prompt et constant à suivre en tout ses divines volontés, David ne disait pas seulement à Dieu: Je suis entré dans vos voies; mais, j'y suis demeuré, Seigneur; je me suis attaché à votre loi: *Adhæsi testimoniis tuis.* (*Psal.* CXVIII.) Les impies s'en moquent, on me traite d'esprit faible, on attribue à un naturel sombre, chagrin, bizarre, l'inflexible fermeté que je fais paraître à ne m'écarter en rien de l'obéissance que je vous dois; de faux amis croient me rendre un grand service, de vouloir me détourner de la route où votre grâce m'a conduit, et de me rapporter les bruits qui courent de moi dans le monde; l'enfer s'est mis de la partie pour me tenter, la passion l'a secondé; la nature inconstante et rebelle s'est révoltée; vous-même, ô mon Dieu! oui, vous-même, vous m'avez quelquefois livré à des sécheresses et à des troubles qui me désolaient; vous vous êtes dérobé à mes yeux, et mon cœur vous a cherché sans vous trouver. Voilà, Seigneur, les épreuves par où j'ai passé et par où je passe; mais au milieu de tout cela, je m'en suis tenu inviolablement à votre culte, et je n'ai point voulu vous abandonner, ni ne le veux point: *Ego autem non dereliqui mandata tua.* (*Ibid.*) On dit tant qu'on ne connaît les vrais amis que par la constance, et qu'il faut être fidèle jusqu'à la mort; on le dit, et quoique souvent on en reste là sans le faire, c'est toujours un principe reçu dans la société humaine; tous s'en piquent les uns envers les autres, et où même ne porte-t-on point cette maxime à l'égard des princes de la terre! Il serait bien honteux, Seigneur, que vos amis vous fussent moins constamment dévoués.

Tels étaient les sentiments du saint roi, et plaise au ciel, chrétiens, que ce soient les vôtres! Peut-être, et je veux bien le penser, peut-être à divers temps de la vie, avez-vous amassé devant Dieu quelques mérites; mais fussent-ils mille fois plus abondants, qu'en pouvez-vous espérer, si le fruit en est perdu pour vous? Or, il le sera du moment que vous viendrez à vous démentir. On n'est couronné qu'après avoir dignement combattu; et combattre dignement, selon le sens de l'Apôtre, c'est combattre jusqu'à la fin. De là dépend le salut: et ce salut, qui doit être la récompense de nos œuvres, n'est pas l'ouvrage d'un jour, mais un jour peut détruire l'ouvrage de plusieurs années. Courez donc, conclut le Maître des gentils, mais courez de telle sorte que vous puissiez remporter le prix: *Sic currite ut comprehendatis.* (*I Cor.*, IX.) Leçon, mon cher auditeur, d'une conséquence infinie. Eh quoi! devez-vous vous dire à vous-même, tout ce que j'ai fait jusqu'à présent faut-il qu'il ne soit pour moi de nulle valeur? Faut-il que je le laisse imparfait et par là même inutile? Ah! taisez-vous, je ne vous écoute plus, faux conseillers qui ne cherchez qu'à me séduire par vos paroles, et à m'égarer par vos exemples. Monde trompeur, respects humains, désirs frivoles, passions indomptées, chagrins, ennuis, dégoûts, contradictions: dangereux ennemis rassemblez-vous, j'en aurai plus de victimes à sacrifier à Dieu. Confions-nous en lui, et laissons-lui le soin de nous seconder et de nous consoler. Je puis bien m'en reposer sur sa providence, et je n'ai point à craindre qu'elle me manque au besoin. Il est trop jaloux qu'on aime son service et qu'on y trouve de la douceur. Marie, depuis sa première consécration jusqu'au dernier moment de sa vie, goûta dans les pieux exercices qui l'occupaient une paix et un plaisir mille fois plus purs que toutes les fausses joies du siècle. Aidés de sa puissante médiation, allons sous ses auspices nous offrir comme elle, et disons avec la même résolution qu'elle le dit: *In æternum non obliviscar justificationes tuas, quia in ipsis vivificasti me.* (*Ibid.*) Ma parole est engagée, Seigneur, je suis à vous, et j'y serai à jamais: car telle est par votre miséricorde la disposition de mon cœur. Ce serait bien m'oublier moi-même, si je venais à oublier un Maître qui, dans les devoirs qu'il m'impose, n'envisage, avec sa gloire, que la sanctification de mon âme et que mon souverain bien. *Quia in ipsis vivificasti me.* Il y a eu, peut-être (hélas! il n'est que trop vrai, et je n'ai que trop lieu de m'en confondre), il y a eu dans ma vie de tristes vicissitu-

des où je me suis retiré de vous, et révolté contre vos ordres; mais Seigneur, c'est ce que je veux et ce que je dois réparer. Je le puis encore, et malheur à moi si désormais je n'ai pas sans cesse devant les yeux cette sainte loi que j'ai reçue de vous, pour l'observer de point en point, et pour en faire la règle de toutes mes actions. Sous un tel guide, et sous une conduite si sûre, parmi tous les écueils où je pourrais échouer, je tiendrai toujours le droit chemin, et j'arriverai au port de l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il. Au nom du Père, etc.

SERMON LIV.

POUR LA FÊTE DE L'ANNONCIATION DE LA VIERGE.

Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum. Hic erit magnus, et Filius Altissimi vocabitur. Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum. (*Luc.*, I.)

L'Ange dit à Marie : Vous concevrez et vous enfanterez un Fils que vous nommerez Jésus. Il sera grand, et on l'appellera le Fils du Très-haut. Or Marie répondit : Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.

Puisque le Fils sera grand, c'est une juste conjoncture de la grandeur de la mère, lors surtout que ce n'est point le hasard qui l'a élevée, mais le ciel même qui l'a choisie. Aussi puis-je dire que si c'est ici le mystère des abaissements d'un Dieu qui se fait homme, c'est au contraire le mystère des grandeurs de Marie, laquelle devient mère de Dieu : *Ecce concipies et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum.* Il faut néanmoins convenir, et il est vrai, que la grandeur de Marie serait encore imparfaite, si Marie ne tirait sa gloire que du choix et des dons de Dieu. Semblable à ces grands du monde, que distingue le bonheur de la naissance ou la faveur du prince, mais qu'un mérite borné confondrait parmi la multitude, et qui, sans l'éclat qui leur vient d'ailleurs, resteraient profondément ensevelis dans l'obscurité. Cherchons donc dans Marie une nouvelle grandeur; et la voici : c'est que Dieu ne fait point d'elle un choix si éclatant qu'elle ne le sache pleinement soutenir; et pour en avoir les plus sensibles témoignages notre évangile nous suffira, puisque c'est là que nous les trouvons, et là même, sans aller plus loin, que nous les devons prendre. Car jamais cette Vierge, si favorisée du ciel, se fit-elle connaître par des traits plus marqués, et de combien de vertus accompagne-t-elle l'humble consentement qu'elle donne à la parole de l'ange? *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini; fiat mihi secundum verbum tuum.* Ainsi, chrétiens, nous avons à considérer dans Marie une double grandeur; grandeur qui lui vient précisément de Dieu, et grandeur, quoique toujours avec l'assistance divine, qui lui vient encore d'elle-même et de son fonds. Vous concevrez, vous enfanterez un Fils, vous le nommerez Jésus, et ce Fils sera grand; voilà le choix de Dieu et la première grandeur de Marie, comme je l'expliquerai dans le premier point : *Ecce concipies.* Je suis la servante du Seigneur; que le Seigneur ordonne, et qu'il me soit fait selon la parole que vous me portez de sa part : voilà la fidélité de Marie; et dans sa fidélité, dans sa correspondance au choix de Dieu, sa seconde grandeur, comme vous le verrez dans le second point : *Ecce ancilla Domini.*

Je ne m'en tiens pas là; mais j'ajoute deux réflexions, d'où je veux tirer, par rapport à l'une et à l'autre grandeur de Marie, deux points de morale bien importants. Car prenez garde : en conséquence du choix que Dieu fait de Marie, et en l'élevant à un si haut état, il verse sur elle une surabondance de grâces, *gratia plena* (*Luc.*, I) : première réflexion; et l'usage que fait Marie de cette surabondance de grâces, ce n'est que pour répondre au choix de Dieu dans l'état même où Dieu l'élève, et que pour en accomplir toutes les obligations : *Fiat mihi secundum verbum tuum* : seconde réflexion. De là nous apprendrons deux choses : savoir, ce que nous-mêmes nous pouvons pareillement attendre de Dieu chacun dans notre état, et ce que Dieu dans notre état attend aussi de nous. Ce que nous pouvons attendre de Dieu, et ce que Dieu en effet ne nous refuse jamais dans l'état où il nous appelle, quel qu'il soit, pour le proportionner à nos forces, et pour nous en rendre possibles tous les devoirs; ce sera la morale et le fruit de la première partie. Ce que Dieu attend aussi de nous, et ce que nous ne pouvons sans crime lui refuser dans l'état où il nous a appelés, et dont nous avons à remplir toute la perfection; ce sera la morale et le fruit de la seconde partie. L'un animera notre confiance, l'autre confondra notre lâcheté. Vierge sainte, c'est de vous que nous viennent de si solides instructions, et c'est encore par vous que doivent nous venir les secours nécessaires pour en profiter. Nous les demandons en vous saluant avec l'ange, et en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus grand, ni rien même d'aussi grand que Dieu; mais après Dieu il n'est rien de plus grand, ni rien même d'aussi grand que la mère de Dieu. Je considère cette glorieuse maternité en deux manières : premièrement, en elle-même, secondement dans les apanages qui y sont inséparablement attachés et qui en sont les illustres accompagnements. L'un et l'autre fondent dans Marie une première grandeur qui l'élève au-dessus de tout, mais que Marie doit tout à Dieu : *Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum.*

Car quand je dis la mère de Dieu, quelle idée se forment vos esprits, et quelle image d'abord se présente à vous? Si je suivais les vues profanes du siècle, je mesurerais la grandeur de Marie par les avantages du monde et par la splendeur de la naissance. Je m'appliquerais à découvrir dans les âges précédents et à relever son origine; et tout obscure que paraît sa condition, combien

néanmoins parmi ses pères compterais-je de patriarches, de chefs du peuple, de princes, de rois également recommandables, et dans la paix, par la sagesse, l'équité, la justice; et dans la guerre par le nombre de leurs victoires et l'étendue de leurs conquêtes. Mais titres mondains! spécieuses et frivoles qualités où l'ambition aspire, et dont la folle imagination de l'homme se repaît, tout votre éclat ici s'évanouit, et toute la pompe humaine, dans son lustre le plus brillant, n'a rien qui égale ce que me proposent et la raison et la foi, quand je dis la mère de Dieu. *Ecce concipies.*

Ce n'est pas que j'ignore quelles ont été là-dessus les fausses inventions de l'hérésie, et combien de fois, accoutumée à répandre sur tout son venin, elle a attenté ou voulu attenter au droit le plus cher à Marie, en la rabaissant à l'ordre commun des femmes, et lui refusant l'auguste nom de mère de Dieu. Mais je sais aussi quels combats l'Eglise a sur cela même livrés et soutenus : que l'ange, en saluant aujourd'hui Marie, lui marque en termes exprès, que le saint enfant qui naîtra d'elle, sera appelé le Fils de Dieu, et qu'elle en sera la mère : *Quod nascetur ex te sanctum, vocabitur Filius Dei* (*Luc.*, I); qu'Elisabeth, inspirée de l'Esprit divin, la nomme la mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me* (*Ibid.*)? que l'apôtre apprenant aux Galates que Dieu a envoyé son Fils, vrai Dieu comme lui, leur enseigne en même temps que ce Messie est né d'une femme : *Misit Deus filium suum factum ex muliere.* (*Gal.*, IV.) Je sais que les plus célèbres décisions des conciles, du consentement de tous les Pères, ont maintenu Marie dans la juste possession du titre de mère de Dieu; que telle a été l'invariable tradition de tous les temps, et que, malgré les efforts de l'enfer, c'est encore la créance de tous les lieux où le vrai Dieu est adoré, et où règne la foi de Jésus-Christ : *Ecce concipies.*

Je ne suis pas toutefois surpris que ce mystère, tout incontestable qu'il est, et qu'il nous doit paraître, ait trouvé dans les esprits des difficultés; et le miracle était trop nouveau pour rencontrer d'abord dans les cœurs toute la docilité et toute la soumission nécessaires. Mais c'est en quoi consiste la grandeur de Marie : Dieu fait pour elle au delà de tout ce que nous pouvons penser, au delà de tout ce qu'elle peut elle-même comprendre; et saisie de l'ambassade de l'ange et de la nouvelle qu'il lui annonce, elle ne s'en explique qu'avec des sentiments d'admiration : *Quomodo fiet istud?* (*Luc.*, I.) Car, dans un même sujet, quel assemblage de merveilles! C'est la servante du Seigneur; et elle en devient la mère. C'est une faible créature; et dans son sein elle porte le Créateur même qui l'a formée! Voulez-vous connaître toute l'excellence de la mère d'un Dieu. C'est une vierge; et cependant c'est une mère : elle en a la plus heureuse fécondité. C'est une mère; et toujours néanmoins c'est une vierge; elle ne perd rien de son inviolable virginité : *Ecce concipies.*

Ce fut l'étonnant prodige que vit le prophète, et le signe qu'il donna à la maison de David d'une prochaine délivrance : *Audite.* (*Isa.*, VII.) Ecoutez, maison de Juda; et soit que vous creusiez dans les plus profonds abîmes de la terre : *In profundum inferni* (*Ibid.*); soit que vous vous éleviez au plus haut des cieux : *Sive in excelsum supra* (*Ibid.*); vous n'entendrez rien, vous ne verrez rien de pareil au mystère que je vais vous découvrir; et quoi? C'est qu'une Vierge concevra : *Ecce Virgo concipiet*; qu'elle aura un Fils, *et pariet Filium;* et que dans ses chastes entrailles, le Fils de Dieu se fera homme, sans déchoir en rien de sa Divinité: *Et vocabitur nomen ejus Emmanuel : hoc est, nobiscum Deus.* (*Ibid.*) Paroles mémorables; paroles que toute l'antiquité a révérées, que l'Eglise a précieusement recueillies, et qu'elle a pris soin de nous transmettre dans toute l'énergie et toute la pureté de leur sens.

L'effet nous paraîtrait encore impossible, si l'ange ne nous le proposait pas comme le chef-d'œuvre, autant de la puissance que de la sagesse divine. Il y faut toute la vertu du Très-Haut : et ce n'est que par l'Esprit de Dieu, cet Esprit de force, que ce grand ouvrage devait s'accomplir. Mais ce qui ne doit plus, après cela même, devenir pour nous incroyable, c'est que Marie tienne, et dans l'ordre de la nature, et dans celui de la grâce, au-dessus de tous les êtres créés visibles et invisibles, le premier rang; qu'elle ait eu, selon les expressions mêmes des plus habiles théologiens, sur une personne divine, comme un empire naturel; que Joseph lui-même, chaste époux de cette Vierge, à la vue de ses grandeurs, en ait été, non-seulement ébloui, mais comme effrayé; et qu'il ne les ait considérées, ainsi que le témoigne saint Bernard, qu'avec une horreur toute religieuse : *Videbat et horrebat*; que par l'étroite affinité qu'elle a contractée avec Dieu, elle ait acquis un droit propre d'en être spécialement aimée et écoutée; et que l'Eglise enfin, toujours sagement et saintement inspirée dans le culte dont elle l'honore, la distingue et lui rende des hommages particuliers; car voilà tout ce qui se trouve renfermé dans la dignité de la mère de Dieu. *Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum.*

Ce n'est point encore assez; mais suivez-moi toujours, s'il vous plaît : car les faveurs du ciel ne sont point imparfaites, et les grandes dignités demandent de grands apanages, pour mettre entre la personne et la place qu'elle occupe, toute la proportion qu'il peut et qu'il doit y avoir. Aussi, dit saint Jérôme, la grâce est communiquée aux autres par parties; mais, pour Marie, c'est la plénitude même de la grâce qu'elle reçoit, et voilà ce que j'appelle les accompagnements de sa maternité : *Cæteris per partes, Mariæ*

totam se infudit gratiæ plenitudo. Il était de la providence de Dieu, en choisissant Marie, de ne lui donner pas une qualité nue et dépouillée de ses plus riches ornements. Il était en quelque sorte du droit de Marie d'attendre de la part de Dieu tous les dons naturellement attachés au saint ministère pour lequel elle est choisie; et il était enfin de l'honneur du Fils, que la mère fût revêtue de toutes les marques convenables à son caractère. De ces trois principes viennent à Marie ses plus singulières prérogatives; et c'est ce que l'ange, à ce qu'il paraît, lui veut faire entendre, lorsqu'il joint ces deux choses ensemble : l'une, que le Seigneur est avec elle; qu'elle en devient la mère : *Dominus tecum* (*Luc.*, I); et l'autre, qu'elle est pleine de grâce : *gratia plena.* Car, sur cela, il nous est permis, chrétiens auditeurs, de nous donner à nous-mêmes la carrière la plus étendue. Représentons-nous la grâce, qui, par mille canaux différents se répand dans une âme, et la comble. Disons sans hésiter, que Marie seule est plus remplie de grâces que toutes les âmes justes : c'est l'Esprit-Saint qui descend lui-même dans elle, et avec toutes ses richesses; lui qui l'éclaire de ses plus pures lumières, lui qui l'embrase de ses plus vives ardeurs; lui seul qui connaît et qui peut bien connaître tout ce qu'il opère dans son cœur. Quelles communications secrètes! quels mouvements doux et tendres! quelles saillies promptes et affectueuses! quels ravissements! quels transports! Marie ne peut tout resserrer dans son sein, ni le tenir longtemps fermé : elle parle; elle éclate : *Magnificat anima mea Dominum.* (*Ibid.*) Son âme nage dans les douceurs célestes; elle est abîmée dans le Seigneur : *Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Ibid.*) Elle reconnaît, et partout elle voudrait le publier, combien le Tout-Puissant a fait pour elle, et en elle, de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (*Ibid.*), qu'elle doit être appelée bienheureuse dans tous les siècles : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (*Ibid.*); que Dieu en sa faveur a déployé toute la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (*Ibid.*); qu'il lui a ouvert tous ses trésors, et qu'il n'a usé à son égard de nulle réserve : *Esurientes implevit bonis.* (*Ibid.*) Or j'ai dit et je le répète, que c'est en cela que consiste, de la part de Dieu, la grandeur de Marie; dans cette distinction et cette préférence que Dieu lui marque par le choix qu'il fait d'elle : dans cette surabondance de grâces dont Dieu la prévient en conséquence du choix qu'il fait d'elle : *Ecce concipies in utero, et paries Filium, et vocabis nomen ejus Jesum.*

Mais, chrétiens (car il est temps d'en venir à nous-mêmes, et voici la première leçon que nous fait le mystère de ce jour), sont-ce là les grâces que nous devons nous promettre de la part du ciel; et en nous proposant l'exemple de Marie, ai-je prétendu vous faire tous aspirer au même degré, et tous vous enfler de si hautes espérances? Il est vrai que Dieu dans la sainteté ne nous prescrit point de bornes, non plus que dans la mesure des grâces qu'il est toujours prêt à répandre dans les cœurs, autant qu'il trouve de cœurs disposés à suivre les saintes impressions de sa grâce, et à en profiter. Mais il faut en même temps reconnaître qu'il est des états beaucoup plus relevés les uns que les autres; que Dieu n'a pas sur tous les mêmes vues que sur sa mère; que tous ne doivent donc pas atteindre au même terme, ni recevoir, pour y parvenir, le même talent. Mais ce que nous pouvons toujours conclure de la conduite que Dieu tient à l'égard de Marie, comprenez-le : c'est que Dieu a sur chacun de nous ses desseins, et qu'il y a, conformément à ses desseins, certaines grâces marquées pour nous dans les trésors de sa miséricorde, et dans une certaine quantité. Réduisons ma pensée à quelque chose encore de plus particulier, et au sens le plus naturel.

Non, mes frères, ce ne sont point de légitimes excuses, que ces plaintes si communes touchant les engagements et les dangers de notre état; et si nous y demeurons sans mérite, si nous nous y perdons, ce n'est qu'à nous-mêmes que nous pouvons, et que nous devons nous en prendre : pourquoi? parce que Dieu jamais, à quoi que ce soit qu'il nous destine, ne nous chargera d'un fardeau qu'il ne nous aide pas à porter, et que jamais il ne nous imposera des devoirs que sa grâce ne nous rende pas souvent très-faciles, toujours au moins très-praticables. Car, ce que je ne puis trop vous faire observer, la mère de Dieu n'est aujourd'hui comblée de tant de grâces, qu'à raison des vastes projets que la Providence avait formés sur elle; et la conséquence générale qui suit de là, c'est que Dieu, dans la distribution de ses dons et dans le partage qu'il en fait, a toujours égard au lieu où il nous place, à la condition où il nous fait entrer, aux emplois à quoi il nous occupe. Telle est la doctrine de saint Paul; et, après saint Paul, c'est ainsi que l'ont enseigné tous les maîtres de la vie chrétienne : *Unicuique secundum mensuram donationis Christi.* (*Ephes.*, IV.)

Sans cela, dit saint Chrysostome, où seraient les maximes de cette sagesse éternelle, qui doit toujours conformer les moyens avec la fin? où serait la bonté de Dieu, cette bonté souveraine? où serait même sa justice? et ne nous ferait-il pas un commandement impossible, en nous engageant dans un état dont il faut accomplir toutes les obligations, lorsque pour cela nous manquons des aides nécessaires, et qui n'ont point dépendu de nous? Je dois donc toujours, à l'occasion que m'en fournit dans ce mystère la mère de Dieu, vous imprimer bien avant cette vérité dans l'esprit : Dieu est fidèle, chrétiens; et jamais, selon l'expression de l'Apôtre, il ne permettra que vous soyez tentés au delà de vos forces; c'est-à-dire, que jamais il ne vous

manquera au besoin; mais que sa grâce vous suivra partout où sa providence vous aura conduits : *Unicuique secundum mensuram donationis Christi*.

Je n'excepte point d'état; et pour donner à ma proposition toute son étendue, écoutez-en le détail. Car je dis que l'homme du monde a des grâces pour se préserver de la contagion et des périls du monde; et que le religieux a des grâces pour remplir toute la mesure de sainteté où l'appelle sa profession, et pour pratiquer toutes les vertus du cloître. Je dis que le laïque a des grâces pour vaquer dignement aux affaires temporelles; et que l'ecclésiastique a des grâces pour honorer son ministère, et pour servir fidèlement aux autels. Je dis que le maître a des grâces pour bien commander, et le domestique pour bien obéir; le magistrat pour porter la loi, et le particulier pour l'observer; le prince pour soutenir en chrétien le poids de l'empire, et le sujet pour s'appliquer saintement à son travail. On a des grâces à la cour pour se défendre de ses attraits; et l'on en a à la ville pour se conserver parmi ses soins. On a des grâces dans le négoce pour y garder la bonne foi; et l'on en a dans le barreau pour y rendre la justice. L'un a le don de sagesse, poursuit saint Paul, et l'autre le don de science; l'un le don de foi, et l'autre le don de prophétie; celui-là le don des langues, et celui-ci le don des miracles. Le père, la mère, les enfants, le docteur et le disciple, le directeur et le pénitent, tous en général, chacun en particulier, nous avons, mes frères, des grâces, selon les diverses situations où nous nous trouvons par les ordres de la Providence. *Unicuique secundum mensuram donationis Christi*.

Grâces de l'état (remarquez ceci; c'est un nouvel éclaircissement de l'importante vérité que je traite), grâces de l'état; et elles sont de deux sortes : grâces de vocation, et grâces de sanctification. Grâce de vocation, pour connaître et embrasser l'état : grâces de sanctification, pour demeurer et se sanctifier dans l'état. Je rentre un moment dans notre mystère, et j'y découvre l'un et l'autre. Grâces de vocation : pourquoi? Pour connaître et embrasser l'état. L'ange qui salue Marie en est la figure. Il vient d'en haut, et c'est de Dieu même, le seul principe de la grâce, qu'il est envoyé : *Missus est angelus a Deo*. (*Luc.*, I.) De quoi est-il chargé; et qu'annonce-t-il à Marie? Il lui expose les desseins de Dieu sur elle, et lui apprend à quoi le ciel la destine : *Ecce concipies* : Il l'éclaire dans ses doutes, il la rassure dans ses craintes : *Ne timeas, Maria*. (*Ibid.*) Et si nous nous rendons aussi attentifs à la grâce que Marie, tels sont les effets de la vocation, qu'il ne tient qu'à nous d'éprouver. Grâces de sanctification : pourquoi? Pour demeurer et se sanctifier dans l'état. Elles nous sont bien marquées par l'Esprit divin qui survient dans Marie : *Spiritus sanctus superveniet in te* (*Ibid.*); cet esprit sanctificateur; cet esprit de sagesse et de conseil; cet esprit de règle et de piété; cet esprit de zèle et de ferveur. Ouvrons-lui nos cœurs comme Marie; et bientôt il nous fera sentir toute sa vertu : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. (*Ibid.*) Je dis plus enfin, et j'ajoute : grâces fortes et puissantes. Combien d'autres, que Dieu produira contre nous au dernier jour, se sont élevés, se sont perfectionnés, dans le même état; et avec les mêmes secours, ont combattu, vaincu, triomphé du sang et de la nature, du monde et de l'enfer, d'eux-mêmes et de mille obstacles étrangers. Nous nous étonnons quelquefois de voir de jeunes personnes entrer avec joie dans des états dont les rigueurs nous font horreur, y vivre contentes, en porter toute l'austérité, et en remplir toute la sainteté. Nous le voyons avec admiration; quelques-uns ne le comprennent pas : mais voilà la grâce de l'état, disent les plus éclairés. Il ne dépendra jamais que de nous, de donner les mêmes exemples, ou de les imiter.

Cessez donc, mon cher auditeur, de vous plaindre, et fussiez-vous engagé au milieu du siècle, et du siècle le plus profane; dans tout l'embarras des affaires, et tous les mouvements du monde; si c'est votre état, prenez confiance, et ne dites point, ce qu'on nous fait néanmoins si souvent entendre, que les piéges sont trop communs et les occasions trop fréquentes; qu'on n'est, ni un solitaire dans le désert, ni un religieux dans le monastère, mais dans une condition qui par elle-même détourne, dissipe, expose à tout. La grande réponse, c'est celle de l'ange à Marie : *Spiritus sanctus superveniet in te*. S'il faut, ou occupé auprès du prochain donner votre temps au public, ou renfermé dans l'enceinte d'une maison, y veiller seul et la régler; s'il faut, ou dans le lien du mariage dévorer ses dégoûts et supporter ses chagrins, ou dans la liberté du célibat garder votre cœur et mettre à couvert son innocence; s'il faut, ou combattre dans les armes, ou travailler dans les arts, ou se soutenir dans la misère, ou se modérer dans l'abondance, ou souffrir dans la maladie, ou s'appliquer dans la santé, parler, ou agir; quoique ce puisse être, le Seigneur est toujours auprès de vous pour vous seconder, et son bras toujours disposé à vous secourir : *Et virtus Altissimi obumbrabit tibi*. Jugez-en par le passé : à certains temps tout s'est aplani devant vous, et vous n'avez rien trouvé de difficile. Il ne faut que vous-même pour vous convaincre et pour vous confondre. Mais que prétendez-vous? vous voulez couvrir de quelque prétexte votre lâcheté, et rejeter sur l'état ce qui ne doit retomber sur nul autre que sur vous-même. Comme des malades à qui tout autre mal paraît toujours plus supportable que le mal présent qu'ils endurent; chacun se persuade, ou veut se persuader, qu'il serait ailleurs plus en assurance, qu'il aurait plus de moyens pour satisfaire aux devoirs de sa profession et pour se sauver. Ce n'est point

ainsi que l'a pensé la mère de Dieu. Redevable à la bonté divine de tant de faveurs, elle ne s'appliqua désormais qu'à les faire valoir; et ce qui fait une nouvelle grandeur de Marie, ce n'est plus précisément le choix de Dieu, *Ecce concipies*, mais la manière dont elle répond au choix de Dieu, et aux grâces qu'elle reçoit, *Ecce ancilla Domini;* autre leçon pour nous, et le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est grand d'être destiné à de grandes choses; mais il est souverainement grand de remplir une grande destinée. Cette seconde condition est tellement essentielle à la véritable grandeur, que la plus éclatante dignité, bien loin de relever le sujet qui s'en trouve revêtu, ne sert au contraire, et ne doit servir, s'il est trop faible pour la porter, qu'à en faire connaître toute la faiblesse, qu'à redoubler, même dans l'opinion commune, le mépris qu'on en a conçu. Mais, chrétiens, le plus bel avantage de Marie, c'est d'avoir su pleinement répondre au choix de Dieu; c'est d'avoir su parfaitement seconder les vues et les intentions de Dieu; c'est d'avoir su dignement soutenir le rang glorieux où elle était appelée de Dieu: et cela, d'abord par les excellentes dispositions avec lesquelles elle y entre; ensuite par l'éminente perfection avec laquelle elle y agit. Deux points que j'ai encore à développer, et qui me donneront lieu d'expliquer jusqu'aux moindres circonstances du divin mystère que nous célébrons. Il n'y en a pas une qui ne soit remarquable et qui ne doive contribuer à l'édification de vos mœurs. *Dixit autem Maria: Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

L'ange le dit à Marie, et eut bien raison de le dire, qu'elle avait trouvé grâce devant Dieu: mais par où? Par trois dispositions qui lui étaient surtout nécessaires pour entrer dans le nouvel état où il plaisait au ciel de l'élever. Car il lui fallait pour cela trois grandes vertus; une pureté inviolable, une humilité profonde, une foi vive. Prenez garde, pureté inviolable: pourquoi? Parce qu'un Dieu infiniment saint, ne devait naître que d'une Vierge et de la plus pure des Vierges. Si donc Marie a plu singulièrement à Dieu, saint Bernard nous avertit que c'est par sa virginité: *Virginitate placuit.* Humilité profonde, pourquoi? Parce que rien ne devait être plus opposé aux sentiments d'un Dieu si profondément humilié lui-même, que l'orgueil. Comme donc Marie a plu spécialement à Dieu par sa virginité; saint Bernard enchérit encore, et ajoute que c'est par son humilité qu'elle a conçu: *Et humilitate concepit.* Foi vive, pourquoi? Parce qu'elle ne pouvait donner son consentement à la parole de l'ange qu'elle ne se soumît à croire un mystère qui passe toutes les connaissances humaines, et qui semblait enfermer d'insurmontables contradictions. Aussi, selon le témoignage d'Elisabeth, ce fut par sa soumission et par le mérite de sa foi, que Marie vit s'accomplir en elle tout ce qui lui avait été annoncé de la part de Dieu. *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.* (*Luc.* I.) Ce ne sont point là mes propres pensées: c'est l'Evangile même; ce sont ses termes.

Et en effet, chrétiens, à s'en tenir précisément à l'Evangile, que devons-nous plus admirer dans ce mystère, ou la pureté de Marie, ou l'humilité de Marie, ou la foi de Marie? Je dis son inviolable pureté, quand à la seule vue d'un ange elle se trouble; quand à la seule proposition de devenir mère de Dieu, son inquiétude redouble; quand, malgré l'illustre prééminence que le ciel lui donne, malgré la sainteté du dessein qu'on lui propose, uniquement attentive à conserver ce précieux trésor d'une virginité sans tache qu'elle a vouée au pied de l'autel, elle est prête d'y sacrifier toutes les grandeurs et de refuser même, s'il le faut, jusqu'à la maternité divine? *Turbata est in sermone ejus.* (*Ibid.*) Je dis sa profonde humilité, quand, au moment même que la majesté souveraine vient se renfermer dans son sein, elle ne pense qu'à s'abîmer dans son néant; quand, au suprême degré de l'élévation, elle n'est occupée que de sa bassesse; et que de tant de titres, elle ne retient que la qualité de servante du Seigneur. L'humilité dans l'abaissement, dit saint Bernard, l'humilité dans l'humiliation, c'est toujours une vertu, mais moins difficile après tout, et moins rare: le prodige, c'est une humilité comblée d'honneurs; *Ecce ancilla Domini.* Enfin, je dis de sa foi vive et soumise, quand, après avoir connu par un examen raisonnable l'ordre du ciel, elle n'a plus désormais d'autres sentiments que ceux d'une obéissance parfaite et de son esprit et de son cœur; que sans consulter les lumières de la raison humaine, sans autre motif ni autre preuve, sinon que le Seigneur l'a dit, et que le Seigneur le veut, elle croit tout, elle souscrit à tout; qu'il ne lui faut plus d'autre règle que la parole de l'Ange, parce qu'elle y reconnaît la parole de Dieu: *Fiat mihi secundum verbum tuum.* De là donc que concluent les Pères? Ce que je conclus moi-même après eux, et ce que je ne craindrai point d'avancer à la gloire de Marie: qu'une âme si fidèle était digne de Dieu; et, pour m'expliquer encore dans des termes plus précis, que Marie mérita d'être mère de Dieu. N'exagérons rien; ne suivons point sans mesure les mouvements d'un zèle outré pour l'honneur de Marie, et gardons-nous de passer les bornes de la vérité la plus exacte. Je ne dis pas, selon le langage de l'école, d'un mérite de rigueur, d'un mérite de justice, de ce mérite qui met entre la personne et le don une pleine égalité: mais je dis au moins d'un mérite de convenance, d'un mérite de comparaison; c'est-à-dire, que Dieu, dans le dessein qu'il avait formé de naître d'une femme, et dans le choix qu'il avait à faire d'une mère, n'en pouvait faire

tomber la préférence sur nulle autre plus naturellement que sur Marie ; parce que nulle autre ne s'y trouvait plus dignement, ni même aussi dignement préparée : *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Je vais encore plus avant : entrer dans un état, c'est le premier pas ; et y bien entrer, c'est un heureux présage pour l'avenir : mais ce n'est pas tout. Il y faut agir, et y agir saintement, et y agir constamment, et y agir selon les vues du Maître qui nous choisit, et qui, par son choix et sa vocation, nous déclare ses volontés et nous fait entendre ses ordres. Or, voilà le plein mérite et la fidélité parfaite de la mère de Dieu. Que ne puis-je désormais, et d'un temps à un autre temps, vous la faire suivre dans cette glorieuse carrière qui lui est ouverte, et qu'elle sait si heureusement fournir, au moment que par l'opération toute-puissante et la vertu du Très-Haut, elle l'a conçu dans ses chastes flancs, ce Verbe éternel, cet Homme-Dieu, ou ce Dieu-Homme, qui s'humilie, qui s'anéantit ; quel renouvellement d'une ferveur déjà si ardente, mais plus animée que jamais par la présence réelle de la Divinité même ! quelle vigilance, et quels soins ! quelle alliance merveilleuse de l'adoration la plus profonde et de la plus vive tendresse pour un Dieu qu'elle aime comme son fils, et qu'elle adore comme son Créateur ! quelle attention constante durant de longues années à se conformer aux dispositions du ciel, de quelque manière que le ciel la conduise, et qu'il veuille se servir d'elle pour avancer toujours ses adorables desseins ! Je laisse un détail qui me mènerait trop loin ; et je ne dis rien davantage, parce qu'il y aurait trop à dire. Elle sait comme elle l'a reçu, ce sacré dépôt qu'elle porte dans son sein : elle sait de qui elle l'a reçu, et pourquoi elle l'a reçu : cela suffit. C'est à ce point que viennent se rassembler, comme les rayons au centre, toutes les actions d'une si belle vie. Pleine de ces sentiments, vous la verriez, tantôt souffrir dans une étable : et avec quelle patience ! tantôt pleurer auprès d'une crèche : et avec quelle compassion ! tantôt courir en de pénibles voyages : et avec quelle fermeté ! tantôt attendre dans un rigoureux exil : et avec quelle constance ! tantôt se taire sur ses plus beaux priviléges : et avec quel désintéressement ! tantôt subir des lois contraires à sa gloire : et avec quelle soumission ! tantôt languir au pied d'une croix : et avec quelle résignation ! Tout cela, car c'est toujours ce qu'il faut bien observer, et tout ce qui se trouve compris dans mon sujet ; tout cela pour seconder les vues de Dieu sur elle, dans le saint mystère de la maternité : *Dixit autem Maria : Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.*

Voilà le modèle, chrétiens auditeurs, et le plus grand modèle pour nous : mais quel est le désordre ? Nous ne le déplorerons jamais assez ; et que le temps ne me permet-il de vous le représenter dans toute sa grièveté, et de vous en faire comprendre toutes les conséquences ? Il y a divers états dans la vie, et ces divers états, qui, selon les lois de la sagesse de Dieu et le plan qu'elle s'est tracé, partagent la société humaine, doivent faire le bon ordre du monde, et en régler toute la conduite. Mais qu'arrive-t-il ? Ce qui dérange tout le système de la Providence, ce qui trouble toutes les conditions, ce qui nous perd nous-mêmes : le voici. C'est que nous y entrons dans ces états, et que nous y demeurons ; mais que nous y entrons, comment ? sans disposition : premier désordre ; mais que nous y demeurons, comment ? sans action : second désordre. Et de là une décadence générale, et un renversement universel. Expliquons-nous.

On y entre, dans ces états, sans dispositions ; et c'est le premier désordre. Assez, et même trop d'empressements pour parvenir à telle place, pour monter à tel rang, pour s'ingérer en tel ministère, pour se procurer telle commission, tel emploi, pour se ménager telle alliance. Rien ne coûte pour cela, rien n'y est épargné : ni sollicitations, ni poursuites, ni artifices, ni intrigues, ni perfidies mêmes, et coups secrets. Je dis plus : assez, et même trop de raisonnements, de réflexions, pour examiner si l'on aura de quoi fournir aux dépenses nécessaires dans cette place ; si l'on aura de quoi soutenir ce rang avec quelque éclat ; si, dans ce ministère, tout saint qu'il est, on aura de quoi s'attirer l'estime du monde, et un honneur profane ; si dans cet emploi, dans cette alliance, on aura de quoi établir sa fortune (j'entends une fortune temporelle) et de quoi s'avancer. Voilà ce que l'on considère mûrement, et ce qui fait le sujet de tant de délibérations et de conseils. Mais de prendre garde si l'on a le fonds de mérite, si l'on a le fonds de lumière, si l'on a le fonds de vertu que demandent telle et telle condition pour en remplir plus chrétiennement les devoirs, pour en éviter les dangers, pour y glorifier Dieu, pour y servir le prochain, pour s'y sanctifier soi-même et s'y sauver ; d'avoir égard à tout cela, de s'y préparer, et de s'y former ; c'est, de toutes les pensées, la dernières dont on s'occupe ou plutôt, c'est de toutes les pensées, la seule peut-être dont on ne s'occupe jamais. C'est à quoi ne se rendent guère attentifs des pères et des mères, dans la destination qu'ils font de leurs enfants. Et de là, il est si ordinaire de voir des gens dans des conditions, dans des fonctions qui ne leur conviennent point, et où ils ne conviennent point eux-mêmes. Le monde en gémit, et souvent le monde en souffre ; mais on laisse gémir et parler le monde, on le laisse souffrir ; et l'on poursuit toujours la route que l'intérêt ou que l'ambition a marquée.

Ce n'est pas, si vous le voulez, qu'on ne soit appelé de Dieu ; mais on ne connaît point assez le secret de cette vocation divine. Il y a des dispositions que nous devons attendre de Dieu, et de Dieu seul, parce qu'elles ne dépendent que de lui. Mais ce n'est point l'ordre de la Providence, que

nous recevions tout de Dieu ; et il y a d'ailleurs des dispositions que Dieu attend de nous, et qui doivent dépendre de nos soins. Avec un esprit capable des affaires, il faut une application qui le perfectionne. Avec un sens droit que donne la nature, il faut des connaissances que l'art acquiert et qui règlent. Avec une âme heureusement tournée au bien, il faut une éducation qui l'ait cultivée, et que l'on ait prise. L'un est le don de Dieu, et l'autre le fruit de notre vigilance. Sans le don de Dieu, notre vigilance ne sert à rien : mais aussi sans notre vigilance, le don de Dieu devient pareillement inutile : et n'est-ce pas là de quoi nous avons tous les jours tant lieu de nous plaindre ? La source du mal, c'est qu'on envisage les différentes professions de la vie, bien autrement que la mère de Dieu n'envisagea l'état où la Providence la destinait. On les regarde, non parce qu'elles ont d'onéreux, mais par ce qu'elles ont d'éclatant et d'honorable, mais par ce qu'elles ont de commode et d'agréable, mais par ce qu'elles ont d'utile et de profitable. Dominer dans une compagnie, et faire tout plier sous sa domination ; tenir le premier rang dans une ville, dans un quartier ; voir tous les autres dans un ordre inférieur, et avoir sur eux le pas ; s'enrichir et faire sa fortune ; voilà ce que l'on cherche ; voilà les vues qu'on se propose, et rien au delà.

Cependant à quel autre désordre conduit ce premier désordre ? La suite n'en est que trop naturelle et que trop commune. C'est qu'entrant dans un état sans disposition, on y demeure sans action : je veux dire, qu'on y demeure sans y rien faire de ce que l'on doit, ou sans le faire comme on le doit. Il me semble que je vous ferais alors volontiers, mon cher auditeur, la même demande, ou plutôt le même reproche que Dieu faisait à ces mauvais prêtres de Jérusalem : *Quid tu hic, aut quasi quis hic?* (*Isa.*, XXII.) Que faites-vous là, ou qu'y prétendez-vous faire ? Belle apparence : mais apparence sans fond ; beau masque, et rien de plus. *Quid tu hic?* Oui, dites-le moi, que faites-vous dans cette dignité, dans cette charge ; qu'y faites-vous ; ou qu'y prétendez-vous faire ? Vous y êtes, et vous n'y êtes pas. Vous y êtes à ce qu'il paraît : *quid tu hic?* mais vous n'y êtes pas en effet : *aut quasi quis hic?* Remarquez cette expression : c'est-à-dire, vous y êtes selon vos idées tout humaines : mais y êtes-vous selon les idées de Dieu toutes saintes ? Vous y êtes pour vous-même, à qui vous vous donnez tout entier ; mais y êtes-vous pour le prochain, à qui vous vous devez, et à qui vous vous refusez ? Vous y êtes pour y exercer certaine autorité, et pour la bien faire valoir ; pour y posséder certains droits, et pour les bien maintenir ; pour y percevoir certains profits, et pour les bien amplifier ; pour y recevoir certains hommages, et pour en être bien jaloux : mais y êtes-vous pour soutenir le faible, et pour prendre en main ses intérêts contre l'usurpateur ? Mais y êtes-vous pour réprimer la licence, pour corriger les abus, pour retrancher les scandales, pour établir la lo., pour la tenir dans une sage et salutaire vigueur ? *Quid tu hic, aut quasi quis hic?* Dites-le-moi : que faites-vous à la tête de cette maison, de cette famille, dont Dieu vous a chargé ; qu'y faites-vous, ou qu'y prétendez-vous faire ? Vous y êtes selon votre gré ; mais y êtes-vous selon le gré de Dieu ? Vous y êtes pour consumer les journées en d'oisives conversations, et en d'inutiles amusements : mais y êtes-vous pour vaquer à des affaires où il faut de la réflexion, de l'attention, de l'arrangement, du travail, et que vous abandonnez au hasard. Vous y êtes pour y être servi, et agréablement servi : mais y êtes-vous pour élever des enfants dont l'éducation vous regarde, et que vous livrez à leurs désirs ? Mais y êtes-vous pour former des domestiques, et pour en régler les mœurs ? Mais y êtes-vous pour faire fleurir la piété, et pour en donner l'exemple ? Tels étaient néanmoins les desseins de Dieu. Il voulait honorer par là sa Providence, et vous la déshonorez ; il voulait par là pourvoir au bien public, et vous l'arrêtez ; il voulait faire par là pour vous de votre état, un état de salut, et vous en faites un état de réprobation. Car, ne vous y trompez pas, vous avez le talent comme le serviteur paresseux ; vous n'en retirerez rien comme lui. n'attendez comme lui qu'un arrêt de condamnation. *Quid tu hic, aut quasi quis hic?*

Tenons-nous en là, chrétiens ; mais en finissant ce discours, ménageons au moins quelques moments pour prendre part à l'avantage commun des hommes dans un mystère si salutaire pour nous, et pour nous tous. Ce ne sera point une digression ; ou si c'est une digression, vous la pardonnerez à mon zèle, et peut-être le vôtre y trouvera-t-il de quoi le réveiller, et le toucher. C'est en ce jour que nous avons un Sauveur ; et c'est dans le sein de Marie que ce Sauveur est renfermé. Comment irons-nous plus efficacement et plus sûrement au Fils que par la Mère, puisque c'est par la Mère que le Fils vient à nous, et qu'il se donne lui-même à nous ? Si donc, pour en revenir toujours à mon sujet, si dans mon état, et dans la disposition présente où je me trouve, je sens ma faiblesse, et je connais le besoin où je suis d'un secours prompt et puissant pour me soutenir dans la pratique de mes devoirs, à qui l'irai-je demander ? à Marie ; ou plutôt à qui l'irai-je demander ? à Dieu même : mais par qui ? par Marie. Car c'est proprement aujourd'hui le mystère de notre confiance en Marie. Nous y trouvons une Mère, et une Mère de Dieu ; une Mère, et par conséquent une miséricorde pleine de tendresse ; une Mère de Dieu, et par conséquent une puissance sans bornes. Et que lui dirons-nous à cette mère, à cette protectrice, à cette coopératrice de notre salut ; de quels termes userons-nous pour la reconnaître, et pour implorer son assistance ? Point d'autres que les paroles mêmes de l'ange qui la salue : *Ave gratia plena.* Pleine de grâce, et d'une grâce sans mesure, ce n'est point seulement

pour vous que vous l'avez reçue ; mais pour qui ? pour nous, pécheurs, pour qui ? pour nous, faibles et aveugles ; pour qui ? pour nous infirmes et languissants. Notre misère, j'ose le dire, et c'est après toute l'Eglise que je le dis, notre misère a servi à votre élévation ; que votre élévation serve à soulager notre misère. *Dominus tecum*, le Seigneur est avec vous : parlez et il vous écoutera. Non, ne demandez point comment vous ramènerez des âmes égarées, comment vous réconcilierez des âmes criminelles, comment vous suspendrez toutes les vengeances divines, comment vous ferez fondre sur la terre tous les trésors du ciel : *Quomodo fiet istud?* Agissez, vierge sainte, agissez, et c'est assez. *Ne timeas, Maria.* Quoi que ce soit, dès que vous le voudrez, tout est à vous : pourquoi ? parce que vous avez agréé au Seigneur : *Invenisti enim gratiam apud Deum.* Levez seulement vers lui ces bras qui l'ont porté, découvrez-lui le sein qui l'a nourri ; avec cela le succès ne peut être douteux : *Ne timeas, Maria, invenisti enim gratiam apud Deum.*

Cependant, ô sainte mère de Dieu, que toutes les nations vous bénissent. Ce sont là les sentiments que nous dictera sans cesse une juste reconnaissance, ce sont les vœux qu'elle nous fera sans cesse former : *Benedicta tu* (*Luc.*, I). L'enfer en frémira ; tant de fois il en a déjà frémi, et tant de fois il a déjà fait contre vous d'inutiles efforts, mais malgré toutes les puissances de l'enfer, tous les siècles vous ont béni, tous les siècles vous béniront. *Benedicta tu.* Si ma langue osait une fois autrement le prononcer, que ma langue s'attache à mon palais, et qu'elle y demeure collée ! Si ma main sur le papier osait une fois autrement le tracer, que ma main sur le papier demeure immobile et desséchée ! *Benedicta tu.* C'est le cœur qui parle, Vierge sainte, c'est le cœur qui parle ; le mien en particulier : chacun parlera pour soi ; je parlerai pour moi-même : encore une fois, c'est le cœur qui parle ; mais un cœur touché, mais un cœur pénétré, mais un cœur portant partout l'idée vive et présente de certaines grâces, en certains temps de la vie, et en certaines conjonctures, dont il se croit redevable à vos soins : *Benedicta tu.* Parlerai-je seul dans cette assemblée? N'avez-vous rien à dire, mes frères ; ne direz-vous rien ? Ah ! je ne puis percer dans le fond de vos âmes ; mais je n'en puis douter : tout se ranime ici, tout s'embrase pour Marie. Ç'a été la dévotion de nos pères : c'est celle de tout le peuple chrétien ; ce sera la vôtre. Elle subsiste ; elle subsistera. Source de bénédictions pour nous dans la vie ; et par là même, moyen puissant de salut pour l'éternité où nous conduise, etc.

SERMON LV.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA VIERGE.

Exsurgens autem Maria, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda ; et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elizabeth. (*Luc.*, I.)

Or Marie partit en diligence pour s'en aller au pays des montagnes, à une ville de Juda ; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

Ce n'est point par une incrédule curiosité, dit saint Ambroise, ni pour s'éclaircir de la parole de l'ange touchant la grossesse d'Elisabeth que Marie se transporte avec tant de diligence dans la maison de Zacharie, et qu'elle y demeure pendant plusieurs mois. Ce n'est point par un esprit d'ostentation, ni par une envie précipitée de se faire connaître, et de déclarer les hautes faveurs qu'elle avait reçues du ciel. Ces soupçons ne peuvent tomber sur une Vierge dont Elisabeth loue expressément la foi en la saluant, et qui par son humilité n'a voulu être regardée que comme la servante du Seigneur, lors même qu'on lui annonçait qu'elle avait été choisie pour en être la mère.

Quel est donc le dessein qui l'engage à sortir de sa retraite, et d'où lui vient cette ardeur empressée qu'elle fait paraître en marchant, et qui la soutient dans les fatigues d'un long voyage ? Jugeons-en par l'événement. Car, pour vous mettre d'abord sous les yeux tout le plan de ce discours, je trouve que Marie fait trois choses dans cette sainte famille qu'elle va visiter, et qu'elle comble de joie par sa présence. Elle y célèbre les grandeurs de Dieu dans des termes qui marquent bien les excellentes idées qu'elle en a conçues; et si elle ne peut se dispenser de faire entendre combien, entre toutes les femmes, le Tout-Puissant l'a distinguée, ce n'est qu'afin de lui en rendre tout l'honneur, et de satisfaire au zèle dont elle se sent animée pour sa gloire. *Magnificat anima mea Dominum.* (*Luc.*, I.) De plus, instruite de l'état d'Elisabeth et des secours qui lui sont nécessaires, elle passe près de trois mois auprès de cette bienheureuse mère dont le ciel avait écouté les vœux, en lui accordant un Fils qu'elle devait, après une longue stérilité, donner bientôt au monde : *Mansit autem cum illa quasi mensibus tribus.* (*Ibid.*) Enfin, conduite par le Saint-Esprit, Marie sert à sanctifier Jean-Baptiste dans le sein d'Elisabeth, et par là contribue à l'accomplissement des desseins de Dieu sur ce divin Précurseur. Au moment que j'ai entendu votre voix, dit la mère de Jean à la Mère de Jésus, l'enfant qui vit dans mes flancs a tressailli de joie, et senti l'efficace de votre parole et la majesté du Dieu que vous portez. *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ in auribus meis, exultavit in gaudio infans in utero meo.* (*Ibid.*)

C'est ainsi que d'un seul mystère, Marie fait comme trois mystères différents : un mystère de reconnaissance, un mystère de charité, et un mystère de sanctification. Mystère de reconnaissance par rapport à Dieu ; mystère de charité par rapport à Elisabeth ; mystère de sanctification par rapport à Jean-Baptiste. Dans ce mystère de reconnaissance, Marie rend à Dieu tout ce que son cœur peut lui rendre eu égard aux conjonctures présentes, et publie, autant qu'il lui est permis, ses miséricordes envers elle : c'est la première partie. Dans ce mystère de charité, Marie s'emploie à secourir Elisabeth ; et toutes deux prennent mutuel-

lement part aux avantages singuliers dont elles se reconnaissent l'une et l'autre redevables au Seigneur : c'est la seconde partie. Dans ce mystère de sanctification, Marie, en faveur de Jean-Baptiste, commence à exercer le don qui lui est propre, de communiquer la grâce par une médiation toujours efficace auprès de Dieu : c'est la troisième partie. Que d'instructions pour nous, chrétienne et religieuse assemblée ! que de gloire pour Marie ! Ayons avant toutes choses recours à elle, et disons-lui avec l'ange. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand une âme est sensible aux bienfaits, il est difficile qu'elle n'éclate pas bientôt, et qu'elle puisse longtemps cacher les sentiments de sa reconnaissance. Cependant il y a des rencontres où l'on est forcé quelquefois de se taire : mais au moins parle-t-on alors selon qu'il est libre de parler. On ménage toutes les occasions d'ouvrir son cœur. Ce qu'on ne peut produire au grand jour, on le donne secrètement à entendre, dès qu'il se trouve des personnes capables d'une telle confidence; et l'on se dédommage en quelque manière avec eux dans le particulier, du silence qu'on est obligé de garder dans le public. Voilà, ce me semble, ce que fait Marie dans ce mystère. Elevée à la plus auguste dignité par le choix de Dieu, et comblée de ses dons, elle eût voulu pouvoir hautement chanter ses bontés, et révéler au monde entier ce qui lui avait été annoncé par le secret ministère de l'ange; mais le temps n'était pas encore venu de s'expliquer; et le ciel a ses moments qu'il fallait attendre. Or, là-dessus que fait-elle? Du moins elle sait que ce n'est point une connaissance défendue, ni à Zacharie prêtre du Seigneur, ni à Elisabeth sa fidèle épouse, et qu'elle sera favorablement écoutée de l'un et de l'autre. C'est assez : à peine l'ange s'est retiré que la résolution est formée, et que l'exécution la suit : *Exsurgens autem Maria in diebus illis.* Toute faible qu'elle est, et par la délicatesse de son sexe, et par son âge encore peu avancé, elle s'engage à une marche pénible et de plusieurs jours, sur des rochers escarpés, et sur de hautes montagnes. Seule et sans défense, elle s'expose à tous les périls d'une route peu fréquentée et peu connue. Rien ne l'arrête : et que dis-je même? elle ne marche pas, elle vole. Est-ce sur les ailes de la grâce? Laissons ces figures, chrétiens : mais pourquoi ne dirai-je pas que c'est sa reconnaissance qui l'anime et qui la conduit; et n'en ai-je pas une preuve assez solide, en ce qu'elle fait dès qu'elle est parvenue au terme de sa course, et qu'elle se voit au milieu de cette sainte Compagnie qu'elle va chercher : *Abiit in montana cum festinatione.*

Quoi qu'il en soit, et si ce n'est pas là en effet la première vue que Marie se propose, ni le premier mouvement qui la guide, il n'en est pas moins vrai qu'elle fait de ce mystère un mystère de reconnaissance. En voulez-vous être persuadés? écoutez-la parler. Quels cantiques de louanges, quels oracles sortent de sa bouche ! que pense-t-elle? que dit-elle? quelle noblesse, et quel feu tout ensemble ! quel air simple et modeste, mais inspiré ! Tout rend témoignage à son cœur, et ses paroles en sont les fidèles interprètes.

La reconnaissance, surtout la reconnaissance envers Dieu, a deux sentiments : l'un, de la grandeur du bienfait et du bienfaiteur; l'autre, de notre indignité et de notre bassesse. Elle veut donner à Dieu la gloire de tout : et pour cela elle fait deux choses; elle le relève infiniment au-dessus de nous par le récit de ses innombrables perfections; et elle nous rabaisse infiniment au-dessous de lui, par l'aveu de notre extrême faiblesse. De sorte qu'elle rapporte tout par là au souverain Auteur de toutes choses, en reconnaissant que tout vient de lui, et que tout doit, par conséquent, remonter vers lui : retour le plus légitime et le plus indispensable. Or jamais ce retour fut-il plus parfait que dans Marie? Prenez garde, dit saint Bernard, comment elle répond aux éloges que lui donne Elisabeth. Vous m'élevez, lui dit-elle, parmi les autres femmes, comme la plus heureuse et la plus glorieuse : mais moi, c'est le Seigneur que je glorifie, et nul ne mérite de l'être que lui : premier sentiment de sa reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum.* (*Ibid.*) Vous m'appellez, ajoute-t-elle, la Mère de Dieu; mais moi, je me tiens assez honorée d'être dans le plus bas rang de ceux qui le servent : second sentiment de sa reconnaissance. *Quia respexit humilitatem ancillæ suæ.* (*Ibid.*) C'est donc une reconnaissance aussi complète qu'elle le peut être de notre part; et la chose demande encore quelque réflexion.

Toute l'Ecriture est pleine des grandeurs de Dieu : mais je puis dire que Marie, dans un tableau raccourci, en a rassemblé les traits les plus éclatants, et qu'elle nous en a donné l'idée la plus achevée. Tout y est vif, tout y est grand. Je n'en suis point surpris : c'était le cœur qui s'exprimait; et l'on sait quel est le langage d'un cœur tendre par lui-même, piqué encore par une faveur signalée, et par-dessus tout rempli de l'Esprit de Dieu. Ce que je vais redire ici, chrétiens, ces divines expressions de Marie, vous les avez entendues mille fois, mille fois vous les avez eues dans la bouche; et pas une fois, peut-être, vous n'en avez bien pénétré le sens. Zacharie le comprit; Elisabeth en fut frappée; vous le serez : appliquez-vous.

C'est là, c'est dans cette courte image que nous sont représentées toutes les perfections de Dieu. Nous ne pouvons dans la vie les connaître en elles-mêmes : mais s'il y en eut jamais une peinture naturelle et juste n'en cherchons point d'autre que celle qu'en a fait Marie : je la tire de l'Evangile, et la voici. C'est un Dieu Sauveur : aussi, demandez à cette Vierge en qui son esprit s'est réjoui : elle vous dira que c'est en

Dieu, la source de son salut : mais avec quels goûts, avec quels transports, avec quelles extases? *Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* (*Ibid.*) C'est le Dieu fort, c'est le Tout-Puissant : Marie en était bien instruite, et elle sait bien nous en instruire : *Quia potens est.* (*Ibid.*) Qu'a-t-il fait pour elle? elle va vous l'apprendre. Il a déployé en ma faveur toute la force de son bras ; de ce bras, l'ouvrier de tant de merveilles, et la terreur du monde, comme il en est le soutien : *Fecit potentiam in brachio suo.* (*Ibid.*) C'est un Dieu maître absolu et suprême arbitre de l'univers. Tout dépend de lui, tout est soumis à ses ordres : ses volontés règlent tout; et tout ce qui n'est pas conforme aux lois de sa providence, tombe de lui-même, et ne peut longtemps subsister. Marie vous en fait bien souvenir, sages du siècle ; et vous le savez, vous dont le Seigneur a dissipé les projets orgueilleux, et dont il prend plaisir à confondre la fausse prudence : *Dispersit superbos mente cordi sui.* (*Ibid.*) Vous le savez, rois, potentats de la terre, vous qu'il a renversés du trône, comme il vous y avait fait asseoir, et dont il a anéanti l'impérieuse domination : *Deposuit potentes de sede.* (*Ibid.*) Vous le savez, riches enflés de votre fortune, et fiers de la pompe qui vous environnait, vous qu'il a dépouillés dans un moment par un de ces coups qu'il laisse échapper quelquefois quand il veut se faire craindre, vous dont il a changé le faste et l'éclat dans une obscurité méprisable et dénuée de tout : *Et divites dimisit inanes.* (*Ibid.*) C'est un Dieu miséricordieux; et n'est-ce pas, dit Marie, ce qu'il a fait paraître dans tous les siècles? Une génération l'a annoncé à l'autre génération, et d'âge en âge sa grâce s'est répandue sur les enfants des hommes : *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* (*Ibid.*) Israël surtout l'a éprouvé, Israël qu'il a retiré dans son sein, et qu'il a chéri comme son fils : *Suscepit Israel puerum suum.* (*Ibid.*) Vengeur des crimes, il menace, il tonne, il foudroie : mais dans le plus grand feu de sa colère, et quand elle est le plus allumée, il n'oublie point sa miséricorde : *Recordatus misericordiæ suæ.* (*Ibid.*) C'est un Dieu saint; il est la sainteté même : *Et sanctum nomen ejus* (*Ibid.*); un Dieu fidèle, tout ce qu'il a promis à nos pères, il l'a gardé : *Sicut locutus est ad patres nostros.* (*Ibid.*) Le Dieu d'Abraham, le Dieu de toute la postérité d'Abraham : sage avant tous les temps, il a vu tout l'avenir; Eternel, après toutes les révolutions des temps, il demeure et il voit toutes ses paroles s'accomplir. *Abraham et semini ejus in sæcula.* (*Ibid.*) C'est donc à lui que tous les hommages sont dus : conséquence d'autant mieux fondée, que Marie jetant ensuite les yeux sur elle-même, ne se considère devant ce souverain Etre que comme un néant; et c'est l'autre sentiment de sa reconnaissance.

Ce n'est pas qu'elle ignore, ni qu'elle puisse ignorer à quel point de grandeur elle a été élevée. La reconnaissance ne consiste pas à diminuer le bienfait, ni à l'avilir dans notre estime pour s'avilir soi-même : mais dans ce haut degré d'élévation, elle sait bien distinguer la dignité et le sujet qui s'en trouve revêtu. Elle n'ôte rien à l'un de sa splendeur; mais elle découvre en même temps toute la bassesse de l'autre. Pourquoi toutes les nations doivent-elles m'estimer heureuse? Je le suis, il est vrai : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (*Ibid.*); mais d'où me vient ce bonheur? C'est que le Seigneur a tourné vers moi ses regards : *quia respexit ;* c'est qu'il a fait pour moi de grandes choses. Elles étonnent, elles surprennent; mais c'est lui qui les a faites, et je n'y ai point d'autre part que de les avoir reçues : *Quia fecit mihi magna.* (*Ibid.*) Pourquoi le Très-Haut m'a-t-il tirée de l'ordre commun des femmes, et m'a-t-il placée dans le rang que j'occupe? C'est par un effet de son infinie bonté; et sur cela je ne reconnais point en moi d'autre mérite, que d'être du nombre de ceux qui le craignent : *Et misericordia ejus timentibus eum.* (*Ibid.*) C'est qu'il aime à faire éclater sa vertu dans notre infirmité, et à élever les faibles : *Et exaltavit humiles.* (*Ibid.*) C'est qu'il se plaît à exercer sa libéralité envers les pauvres, qui n'ont rien d'eux-mêmes, et qui confessent leur indigence : *Esurientes implevit bonis.* (*Ibid.*) Enfin, mon partage, c'est une humilité soumise et respectueuse : mais ce serait un attentat digne des plus sévères châtiments de mon Seigneur et de mon Dieu, si de tant de rayons qui me couronnent et qui doivent rejaillir tous sur lui j'en voulais retenir un seul et le dérober à sa gloire. *Magnificat anima mea Dominum : quia respexit humilitatem ancillæ suæ.*

Qui parle ainsi, chrétiens? c'est la mère de Dieu, et là-dessus que devons-nous reconnaître? C'est qu'il n'appartient qu'aux âmes de la meilleure trempe de rendre à Dieu ces sortes de témoignages, et de ne se point évanouir dans leurs pensées. Car dans cette bassesse apparente, où l'on se réduit pour honorer le principe et le dispensateur de tous les biens, qu'il y a d'équité et de droiture, qu'il y a de force et de véritable grandeur. On accomplit l'Evangile, et son premier précepte. On donne à Dieu ce qui est à Dieu : on se fait justice à soi-même, et on ne s'élève point au-dessus de soi-même. On estime les choses, non ce qu'elles paraissent, mais ce qu'elles sont. On s'en tient là ; et voilà ce que les Pères ont appelé, et ce que j'appelle comme eux une fermeté d'âme également noble et religieuse.

Mais le caractère de la faiblesse et de l'ingratitude tout ensemble, n'est-ce pas le nôtre? n'est-ce pas, dis-je, d'oublier le Maître de qui partent tous les dons, de le détruire en quelque manière, de l'anéantir dans notre idée, et cependant de nous remplir de nous-mêmes, et de nous regarder en tout nous-mêmes? N'est-ce pas de nous parer d'un éclat étranger, comme s'il sortait de notre fonds; et de nous laisser tellement

éblouir au moindre lustre qui brille autour de nous, que nous ne nous connaissons plus nous-mêmes, tout accoutumés néanmoins que nous sommes à n'avoir des yeux que pour nous-mêmes, et à ne nous occuper que de nos prétendues qualités? Si Marie eût été de ces âmes mondaines (et quand je dis mondaines, je dis vaines, ambitieuses, affectant de se distinguer, et idolâtres d'un faux mérite, dont on se prévaut, et à qui l'on va de toutes parts mendier de l'encens), si Marie, je le répète, eût été en de pareilles dispositions, elle eût reçu avec un tout autre agrément les honneurs que lui rend Elisabeth. Elle eût pris ces airs de réserve, ces airs étudiés et composés, où sous des refus apparents, et sous un spécieux mépris de soi-même, on goûte toute la douceur des éloges les plus flatteurs. Elle fût devenue délicate sur son rang et sur les priviléges qui y devaient être attachés, et elle eût bien appris à faire valoir ses droits. Elle eût attendu avec des empressements extrêmes l'heure marquée pour révéler un mystère qui lui était si glorieux, et déjà elle eût bien su dans les rencontres le faire entrevoir, et le donner à connaître sous des manières couvertes. Disons-en un mot qu'elle eût pensé comme nous, parlé comme nous, agi comme nous, parce qu'elle eût été faible comme nous, méconnaissante comme nous, infidèle comme nous. Encore n'eût-elle pas été aussi condamnable que nous. Car, s'il y a, ou s'il peut y avoir une dignité capable de faire naître l'orgueil et de le nourrir, c'est sans doute la maternité divine. Mais nous, selon la belle réflexion de saint Chrysostome, voulons-nous confondre notre orgueil même; examinons ce qui flatte tous les jours notre vanité, et ce qui entretient nos complaisances. Il n'en faudrait pas davantage pour nous faire voir combien nous sommes petits, lors même que dans notre esprit nous prétendons nous élever le plus haut, et nous enfler. Tel rougirait, si le monde venait à savoir tout ce qui se passe dans son cœur, et les puériles idées dont il se laisse vainement amuser sur de frivoles avantages qu'il s'attribue, et sur les sujets les moins dignes d'arrêter l'attention d'un esprit solide et raisonnable. Je dis plus encore; et quand ce serait des dons plus réels et plus précieux, ne sont-ce pas toujours des dons de Dieu, et de Dieu seul, soit comme auteur de la nature, soit comme auteur de la grâce. D'où il s'ensuit, que c'est donc à Dieu, et à Dieu seul, que toute la gloire en est due : *Magnificat anima mea Dominum.*

D'autant plus injustes, si nous la refusons à Dieu, cette gloire, que c'est l'unique bien par où nous puissions reconnaître tous les biens dont il nous comble. Car quelle autre chose lui donnerons-nous et que lui offrirons-nous? des trésors, des victimes, notre encens, notre sang, notre vie? Mais de ce sang et de cette vie, mais de ces trésors, et de cet encens, mais de toutes les victimes que nous lui présenterons, séparez la gloire qui lui en doit revenir, qu'est-ce pour lui que tout le reste, et que peut contribuer tout le reste à le rendre ou plus riche ou plus puissant, ou plus heureux? Pensée touchante pour une âme qui sent comme Marie, combien elle est redevable à Dieu, et qui voudrait autant qu'il lui est possible s'acquitter envers Dieu? Il est vrai, ma pauvreté est extrême et je vois toute ma misère. De vouloir rendre à mon Dieu don pour don, ce serait par l'aveuglement le plus grossier me méconnaître moi-même, Mais dans ma misère, Seigneur, et dans mon extrême pauvreté, voici ma ressource après tout et ma consolation : c'est que ne pouvant vous rendre don pour don, je puis au moins vous rendre la gloire de vos dons. Ainsi je ne dirai point avec le Prophète, que donnerai-je au Seigneur : *Quid retribuam Domino* (*Psal.* CXV), puisque je sais ce que j'ai à lui donner et ce qui doit lui plaire. Oui, tout grand qu'il est, ce Dieu de majesté, et tout pauvre que je suis, vile créature, il y a néanmoins, j'ose le dire, il y a quelque chose qu'il peut recevoir de moi, quelque chose qu'il attend de moi, quelque chose qu'il agréera immanquablement de moi et dont il est même souverainement jaloux : c'est sa gloire; veux-je la lui ôter? veux-je le priver du seul bien que ma main, ou plutôt que mon cœur ait à lui offrir! veux-je me priver moi-même du plus doux plaisir que puisse goûter une âme chrétienne, en pensant qu'elle a de quoi donner à son Dieu; et que ce qu'elle lui donne est digne de lui. Enfin si la crainte doit agir lorsque l'amour devrait suffire, veux-je m'exposer aux redoutables vengeances qu'il a exercées sur tant d'âmes orgueilleuses et présomptueuses? car, quels exemples n'en avons-nous pas! Profitons-en, chrétiens auditeurs, et, après avoir vu comment Marie a fait du mystère que nous célébrons, un mystère de reconnaissance envers Dieu, voyons comme elle en fait un mystère de charité envers Elisabeth. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Entre les divins caractères de la charité, il y en a deux auxquels je crois devoir ici m'attacher spécialement et que l'Apôtre nous a marqués; savoir : que la charité n'est point envieuse : *charitas non æmulatur* (I *Cor.*, XIII); et même qu'elle est officieuse et bienfaisante : *charitas benigna est.* (*Ibid.*) Ce sont deux défauts directement opposés à la charité; l'un de dérober au prochain le bien qu'il possède, ou de le regarder au moins d'un œil jaloux, si l'on n'est pas maître de le lui enlever : l'autre de refuser au prochain le bien qu'il n'a pas, mais qui néanmoins lui est nécessaire et qu'il ne tient qu'à nous de lui procurer. Or, deux vertus corrigent ces deux défauts, et Marie nous en donne aujourd'hui le modèle. Car, en premier lieu, bien loin d'envier le bonheur d'Elisabeth, elle va prendre part à sa joie, elle va féliciter cette mère jusque-là affligée d'une stérilité honteuse dans l'ancienne loi, mais que le Ciel a pris soin de consoler par une fé-

condité d'autant plus heureuse, que le fruit en a été plus ardemment désiré et plus longtemps attendu. En second lieu, parce que dans une grossesse toujours dangereuse par elle-même, encore plus par son retardement et l'âge avancé de la Mère, Elisabeth demandait du secours et de l'aide, Marie en partageant sa joie va partager en même temps sa peine et l'assister dans le besoin : *charitas non æmulatur, charitas benigna est.* Excellentes leçons que nous fait une conduite si désintéressée et si droite ; et que cet exemple ne sert-il à exciter dans nos cœurs quelques étincelles d'une charité si pure et si agissante! Voici, dans un nouveau jour, l'idée que je m'en forme.

Si je ne connaissais pas la malignité du cœur de l'homme, je ne ferais pas une vertu à Marie d'avoir envisagé le bonheur d'Elisabeth, sa cousine, avec des sentiments si épurés, et de n'avoir point écouté ces retours jaloux qui souvent naissent dans les âmes les plus pieuses, du reste, et les plus justes, entre les personnes le plus étroitement liées, ou par le sang ou par l'inclination, et dans les rencontres enfin les moins propres à nous piquer. Il est vrai que la Mère de Dieu, dégagée de toutes les vues terrestres, et revêtue d'une force divine, devait être hors d'atteinte à ces faiblesses humaines. Je sais que l'union était trop sincère et trop solide entre ces deux femmes, attachées par le double nœud et de l'alliance et de la piété, pour permettre à l'une de n'entrer pas dans les intérêts de l'autre. Je comprends que l'élévation de Marie, que la supériorité de son rang, devait seul la guérir de tous les ombrages ; et que ne voyant rien autour d'elle qui pût l'égaler, elle trouvait abondamment dans sa dignité de quoi remplir ses vœux, eussent-ils été, ce qu'ils ne furent jamais, les plus ambitieux et les plus vastes. Tout cela est incontestable, et j'en conviens. Mais aussi ne puis-je ignorer ce que tant de preuves nous confirment tous les jours, qu'une certaine émulation, je devrais peut-être me servir d'un terme plus fort et plus convenable, mais je me contente de celui-ci, et je le redis, qu'une certaine émulation nous rend sensibles à tout ce qui peut, non pas toujours élever les autres jusqu'à nous ; mais seulement même les approcher de nous : qu'elle se glisse jusque dans les lieux les plus consacrés, jusqu'au pied des autels ; et que les dieux, ou si vous voulez, que les anges de la terre n'en sont pas exempts : que par je ne sais quel esprit de domination, si l'on est distingué, le fût-on plus que les autres on voudrait l'être seul, et que tout l'encens montât vers notre tribunal : que notre amour-propre, délicat et ingénieux à se tourmenter, grossit à nos yeux tous les avantages des autres et nous fait presque oublier ceux que nous possédons ; que Saül, tout roi qu'il était et dominant sur le trône, ne put entendre sans peine vanter la victoire d'un jeune berger ; et qu'à tout autre qu'à Marie, les applaudissements de tant de personnes assemblées autour d'Elisabeth pour se conjouir avec elle, la visite de l'ange envoyé du ciel pour lui faire annoncer la naissance de Jean-Baptiste, et une fécondité miraculeuse, les bénédictions données de toutes parts à l'enfant, les grandes espérances conçues de lui dans l'avenir et le bruit de ces merveilles répandu au loin sur les montagnes de Judée, pouvaient être une occasion de donner dans le même écueil. *Et super omnia montana Judeæ divulgabantur omnia verba hæc* (*Luc.*, I.)

Quand donc là-dessus je vois la mère de Dieu, au lieu de laisser son cœur se rétrécir et se fermer, l'ouvrir tout entier, pour m'exprimer de la sorte, le dilater et l'étendre. Quand je l'entends bénir elle-même le ciel en faveur d'Elisabeth, former elle-même pour Elisabeth de nouveaux désirs, joindre elle-même sa voix à celle d'une foule de parents, d'amis, qui s'empressent de rendre à Elisabeth leurs devoirs et de lui témoigner leur zèle par une fête publique : *Et audierunt vicini, et cognati ejus, quia magnificavit Dominus misericordiam suam cum illa, et congratulabantur ei* (*Ibid.*) ; c'est là que je reconnais le vrai caractère de la charité ; parce que c'est là que j'en reconnais le langage et que j'en découvre les sentiments. Car, pour aller au principe, et pour raisonner avec saint Grégoire, que fait la charité selon la règle de l'Evangile et l'exprès commandement de Dieu? Elle nous fait aimer le prochain comme nous-mêmes; par conséquent elle nous fait regarder le bien du prochain comme notre bien propre ; et, par une suite non moins nécessaire, elle nous fait prendre aux avantages du prochain le même intérêt qu'à nos propres avantages. Croissez, montez, avancez-vous, et soyez comblé de prospérité et de gloire, pourquoi? parce que vous êtes notre frère : *Crescas in mille millia.* (*Gen.*, XXIV.) Ainsi parle, et ainsi pense la charité : mais, par un effet tout contraire, que cette charité soit détruite, que dans un cœur cette charité s'éteigne, que ce ne soit plus cette charité qui nous anime, qu'arrive-t-il? Ce qui bannit du Christianisme tout l'esprit chrétien, et ce qui dans le Christianisme devient d'autant plus commun, que la charité chrétienne y devient plus rare ; c'est qu'alors nous n'aimons que nous-mêmes, et qu'étroitement renfermés au-dedans de nous-mêmes, nous n'estimons rien que par rapport à nous-mêmes et par le fruit que nous en recueillons pour nous-mêmes ; d'où il s'en suit que tout ce qui est gain pour les autres, nous le comptons comme une perte pour nous. Les élever, c'est, ce semble, nous rabaisser ; les enrichir, c'est, ce semble, nous dépouiller ; contribuer au bonheur de leur vie, c'est faire, ce semble, le malheur et le tourment de la nôtre.

De là cette maligne et jalouse envie, par où le péché, dit l'Apôtre, s'est introduit dans le monde ; par où il s'y maintient et s'y perpétue : cette envie par où le lien des plus fortes amitiés est rompu ; par où la paix des cœurs mêmes les plus pacifiques est troublée ; par

où l'ordre des sociétés les plus régulières est renversé : cette envie d'où sont venus dans tous les états, et d'où naissent encore tant de maux que nous ressentons et que nous ne pouvons assez déplorer. De là dans l'occasion et à la vue de certains objets qui nous blessent, parce que leur éclat nous obscurcit et nous humilie; de là, dis-je, ces airs froids et indifférents; ces airs dédaigneux et méprisants; ces airs embarrassés, forcés, déconcertés. De là, sous un visage que l'artifice épanouit, sous les dehors les plus ouverts en apparence, les plus riants et les plus flatteurs, ce fiel qui aigrit l'âme, ce ver qui la ronge, ce poids qui la presse, et dont on a tant de peine à se décharger. De là les réflexions et les raisonnements sans fin, les dépits secrets, les mots qui échappent, les traits de satire, une disposition habituelle à censurer tout, à diminuer tout, à interpréter tout selon ses idées et ses désirs; c'est-à-dire, selon ses ressentiments et ses chagrins. De là les intrigues, et quelquefois même les éclats et les scandales. Mais à quoi m'arrêtai-je, et qu'est-il besoin d'un long détail, pour vous représenter ce que peut-être votre cœur ne vous a fait en mille rencontres que trop souvent et que trop vivement sentir?

Cependant, chrétiens, c'était peu pour la charité de Marie que des paroles et des sentiments, si ses sentiments et ses paroles n'eussent été soutenus par des effets. Outre que la charité n'est point envieuse, ***Non æmulatur;*** elle est officieuse et bienfaisante : ***Benigna est.*** On voit assez dans la vie de ces charités stériles et sans fruit, qui s'en tiennent à de vains discours. Il n'en est point de plus ardentes dans les protestations, point de plus libérales dans les offres; mais dans la pratique point de moins efficaces. Telle est la charité dont se pique le monde, ce monde tout extérieur et tout superficiel. Jamais plus de démonstrations, jamais plus de cérémonies ni plus d'empressements affectés : on s'en fait un art. Mais les preuves de la charité de Marie, ce sont les services qu'elle rend à sa cousine, et les devoirs dont elle s'acquitte envers cette femme doublement affaiblie par le nombre des années, et par les incommodités d'un prochain accouchement.

Faut-il pour l'assister interrompre les douceurs de la plus paisible retraite? C'est là, c'est dans cette sainte retraite que Marie a établi le centre de son repos; c'est dans la solitude qu'elle goûte plus Dieu que jamais, depuis qu'elle est mère de Dieu : mais la charité n'est point sans action; et comme reine des vertus, elle a des droits au-dessus de tous les goûts de la piété la plus sensible et de toutes ses consolations. L'épouse des *Cantiques* répondit à son époux qui l'appelait : ***Je n'ai plus ma robe sur moi; comment la reprendrai-je? J'ai lavé mes pieds; irai-je encore les salir? Je repose tranquillement sur ma couche; dois-je perdre un sommeil si agréable et si doux?*** Elle le dit, cette épouse trop paresseuse et trop lente : et voilà ce que disent comme elle bien des âmes, que retient l'attrait séducteur d'une oisive contemplation. Mais pour suivre le mouvement et l'impression de sa charité, rien qui coûte à la mère du divin Epoux, rien qu'elle ne sacrifie. Fût-ce l'union la plus intime avec Dieu, fût-ce toute l'onction de la paix de Dieu. Est-ce quitter Dieu alors? Non, répond un saint auteur (***auctor Imit. Christ.***); ou si c'est le quitter, c'est quitter Dieu pour Dieu, puisque c'est le quitter par charité et pour plaire à Dieu. Faut-il prévenir Elisabeth? Marie n'attend, ni de la part du ciel un ordre qui l'envoie, ni de la part de Zacharie une invitation qui l'engage, ni de la part d'Elisabeth un avis au moins qui l'instruise. La charité supplée à tout; et que de prétextes toutefois y pouvait opposer cette vierge! Sa dignité, son rang; c'est une mère de Dieu. Le soin de se conserver : elle est enceinte elle-même, aussi bien que sa cousine, et enceinte d'un Dieu, ***Deô plena.*** Mais une charité bienfaisante ignore tous ces égards de prééminence, de distinction, d'honneur, de prudence humaine, de précaution. Elle n'a qu'un but, qui est de faire du bien. Dès qu'elle l'entrevoit, elle s'y porte d'un premier vol et sans autre vue que le bien même qu'elle peut procurer et qui l'attire. Faut-il avec une constance infatigable prolonger ses soins, et les étendre jusqu'à l'entier dégagement d'une grossesse dont le terme n'est pas encore venu? toujours fidèle aux mêmes offices, toujours attentive aux mêmes besoins, toujours assidue auprès d'Elisabeth, Marie se tient là près de trois mois, et ne se retire point qu'elle ne voie enfin la mère du saint Précurseur heureusement délivrée : ***Mansit autem cum illa quasi mensibus tribus.*** Où sont dans nos nécessités et dans nos peines ces âmes généreuses et secourables? Avons-nous devant les yeux moins d'objets dignes de notre zèle et capables de l'exciter? Sommes-nous obligés d'aller au delà des monts pour les trouver? sommes-nous dépourvus de tous moyens pour les aider? Dieu les a-t-il abandonnés, et nous permet-il de les abandonner? Hélas! les afflictions se multiplient, les calamités se répandent; et la charité se resserre. Au milieu de toutes les misères, à peine voyons-nous quelques œuvres de miséricorde.

Quoi qu'il en soit, chrétien, le feu allume le feu : la charité fait naître une charité mutuelle; et c'en est dès cette vie une des plus précieuses récompenses. Comprenez, s'il vous plaît, ma pensée. Car quels sentiments la charité de Marie produit-elle dans le cœur d'Elisabeth, et comment Elisabeth s'empresse-t-elle d'y répondre? Dans une surprise dont elle a peine à revenir, et qu'elle ne peut bien exprimer. Qui me procure cet honneur, s'écrie-t-elle; et quelle grâce que la Mère de mon Dieu me prévienne de sa visite; qu'elle vienne chez moi, et pourquoi? ***Et unde hoc mihi, ut Mater Domini mei veniat ad me?*** (***Ibid.***) L'heureux commerce de charité! Marie va chercher Elisa-

beth et la salue ; mais au moment qu'Elisabeth aperçoit Marie, avec quelle ardeur elle la prévient à son tour et se présente pour lui donner le baiser de paix ? Marie va prendre part au bonheur d'Elisabeth et lui offrir son secours : mais de quel accueil Elisabeth paye-t-elle l'insigne faveur qu'elle reçoit! De quels éloges relève-t-elle les grandeurs de Marie! Vous êtes bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu inter mulieres.* (*Ibid.*) Le fruit que vous portez dans votre sein est béni : *Benedictus fructus ventris tui.* (*Ibid.*) Tout ce qu'on vous a prédit s'exécutera ; et l'Ange de Dieu ne vous a rien promis de si grand qui ne s'accomplisse , parce que vous avez été fidèle, et que vous avez cru : *Beata quæ credidisti ; quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.*

Ce fut alors, et ne fut-ce pas une espèce de miracle ? ce fut, dis-je, alors qu'on vit bien d'accord ensemble, sans déguisement, sans flatterie , sans intérêt, deux personnes d'un sexe si sujet aux délicatesses et à l'amour de soi-même , aux changements et aux humeurs, aux retours fâcheux et aux divisions. Liaison ferme et durable. Il n'y a point d'âme si indifférente qui ne s'anime quelquefois et qui n'ait ses bons moments. Ce sont de ces feux volages qui brillent et s'éteignent presque au même instant. D'une heure à une autre vous ne les retrouvez plus eux-mêmes ; autant qu'ils brûlaient, autant se sont-ils tout à coup refroidis. Mais qu'il est beau de voir une union si parfaite ne se démentir en rien : je ne dirai pas seulement durant les trois mois qu'employa Marie à servir Elisabeth , mais tant que durèrent les années de l'une et de l'autre ; ou plutôt tant que doit durer l'éternité bienheureuse qui les tient encore plus étroitement unies. Liaison sainte et toute pure. Loin d'ici profanes idées du siècle : quelle fut l'âme de cette société? la charité de Dieu. Quelles en furent les plus communes occupations? les pieux exercices, les louanges divines , la méditation des oracles sacrés, les conversations toutes célestes. Quel en fut le fruit? mille bénédictions de la part du ciel, le plus prompt avancement, et la plus sublime perfection : *Mansit autem cum illa quasi mensibus tribus.*

Heureux les cœurs que la piété unit ! Mais en quel Etat du monde les trouve-t-on, ces cœurs chrétiens, et que cherchons-nous dans les engagements les moins criminels, à ce qu'il paraît, et dans les liaisons, ce semble, les mieux assorties? On y cherche un intérêt sordide. On veut s'avancer, se maintenir; on a besoin pour cela de patron, d'appui; on ménage une connaissance, on lie un commerce, et sur ce fondement on établit sa fortune. On y cherche une vanité ridicule; on fait gloire d'avoir accès auprès de certaines personnes distinguées ou par la noblesse et le sang , ou par l'autorité et les emplois , ou par la richesse et le luxe , ou par la réputation et l'esprit. On achète un honneur frivole et imaginaire par des bassesses réelles , et l'on se réduit , pour contenter son orgueil,aux plus humiliantes assiduités.On y cherche une satisfaction toute naturelle : même demeure, même place, mêmes pratiques , mêmes inclinations, sympathie d'humeur; voilà ce qui forme le nœud et ce qui l'entretient. On y cherche un soulagement quelquefois peu sortable : le solitaire,lassé de sa retraite, ou craignant de s'en lasser après avoir renoncé au monde , se réserve néanmoins toujours, au milieu du monde même, certaines ressources , y croit trouver une consolation qu'on ne trouve que dans le Seigneur, et fait cet outrage à Dieu d'aller confier à des étrangers ses sentiments , et de goûter dans son état moins de douceur que parmi des mondains et des profanes. De là, que sont communément toutes les liaisons? L'expérience nous l'apprend assez. Ce sont des liaisons fausses et trompeuses; on le connaît bien dans l'occasion, et c'est une plainte si ordinaire, que, dès qu'il n'y a plus d'intérêt qui attache, tout disparaît, et qu'on ne revoit plus ses amis auparavant si assidus et si empressés. Ce sont des liaisons vides et inutiles; le temps s'écoule en de vains amusements; on veut charmer l'ennui de la vie, et la vie, au milieu de tant de bagatelles qui la partagent, demeure toujours également oiseuse et insipide. Ce sont des liaisons délicates; le moindre souffle les altère ; on y veut toujours tenir son rang, toujours conserver ses droits, et il ne faut que la plus légère atteinte pour former tout à coup l'orage au milieu du calme, et pour porter à toutes les extrémités. Ce sont des liaisons inconstantes : un jour les rompt , un autre les renoue, et c'est une continuelle vicissitude que les réconciliations et les divorces. Ce sont des liaisons dangereuses : quel siècle ne m'en fournit pas des témoignages ! quel état ne l'a pas éprouvé , et quelles idées ce souvenir me rappelle! Ne nous retraçons point la mémoire de ce que nous ne pouvons ni trop tôt, ni trop longtemps oublier. Les taches se sont répandues sur les étoiles les plus lumineuses; les astres sont tombés du firmament; l'abomination de la désolation est entrée dans le lieu saint : fasse le ciel que je m'explique assez pour ceux qui doivent profiter de cette morale, et trop peu pour ceux qui n'en peuvent prendre qu'un scandale aussi pernicieux pour eux-mêmes , que honteux au service de Dieu ! Ce sont des liaisons criminelles : ah ! chrétiens , sous un voile de probité , et même de piété, quelle corruption souvent est cachée, et, ce qui passe pour société régulière, qu'il changerait de nom si je venais à lever le masque dont l'iniquité se couvre, et qu'il fût à propos de la tirer des ténèbres où l'on s'efforce tant de l'ensevelir! Mais j'achève, et il me reste à vous montrer comment enfin Marie a fait de ce mystère , par rapport à Jean-Baptiste, un mystère de sanctification. C'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Qui jamais entendit rien de semblable, et

que de merveilles tout à la fois se trouvent ici rassemblées! Deux femmes de part et d'autre qui se saluent, l'une vierge, l'autre stérile, et néanmoins toutes deux enceintes et mères! Marie, mère d'un Homme-Dieu, et par là même mère de Dieu; Elisabeth, mère d'un homme. seulement homme, mais le Précurseur de l'Homme-Dieu! Ce n'est pas assez : parmi les saints embrassements d'Elisabeth et de Marie, du sein de leurs mères où ils sont renfermés, *ex utero in utero*, dit saint Chrysostome (*apud Metaph.*), deux enfants qui se parlent sans se voir, ou qui s'entendent sans se parler, ou qui se voient et qui se parlent, mais sans la lumière du jour et sans les accents de la voix; exerçant déjà l'un et l'autre, et avant que de se produire au monde, les différentes fonctions pour lesquelles ils sont venus, Jésus-Christ l'office du Sauveur par la grâce qu'il communique à Jean-Baptiste, et Jean-Baptiste l'office de Précurseur par les sentiments de joie qui le font tressaillir, et qui commencent à annoncer la présence de Jésus-Christ. Je n'examine point par quel prodige un enfant (c'est Jean-Baptiste), à peine conçu depuis six mois, a pu connaître avant que ses yeux fussent ouverts, s'expliquer avant que sa langue fût déliée, agir avant qu'il fût maître de ses actions et dans une pleine et entière liberté. Tous les Pères, d'un consentement unanime, conviennent que Dieu seul fut l'auteur de ce miracle, et que cette sainte allégresse de Jean-Baptiste fut le témoignage et l'effet merveilleux de la vertu du Saint-Esprit, qui descendit sur lui et le sanctifia. Sur quoi je m'imagine que Jésus-Christ, à peine formé lui-même dans les chastes flancs de Marie, s'adressant à son Précurseur et l'animant de la force d'en haut, lui dit à ce moment même ce que Dieu disait à Jérémie : J'ai pensé à vous avant de vous créer : *Priusquam te formarem in utero, novi te.* (*Jer.*, I.) Après vous avoir créé, je vous ai sanctifié avant que de vous faire naître, *et antequam exires de vulva, sanctificavi te.* (*Ibid.*) Mais c'est afin qu'après votre naissance, et dans tout le cours de votre vie, vous soyez mon prophète, ou plutôt le prophète de toutes les nations : *Et prophetam in gentibus dedi te.* (*Ibid.*) Or, en quoi contribua Marie à ce mystère de sanctification? C'est mon sujet, et ce que je vais vous apprendre en peu de paroles.

Je ne prétends pas que la mère de Dieu ait sanctifié par elle-même Jean-Baptiste. Elle est bien le canal par où la grâce découle, mais elle n'en est pas la source. C'est par elle que nous vient ce don céleste, mais ce n'est pas d'elle qu'il vient; et à prendre la chose dans toute la rigueur des termes, nul autre que Jésus-Christ même ne donna au divin Précurseur cette sainteté anticipée, qui lui fut si peu commune avec le reste des hommes. Cependant, le ciel a ses ministres pour l'exécution de ses desseins; il a ses anges qui portent ses ordres; il a ses médiateurs qui distribuent ses grâces. Or voilà l'office de Marie dans la sanctification de Jean-Baptiste. Elle s'y emploie, premièrement, selon les vues de la Providence sur elle, et pour obéir au choix de Dieu; secondement, par le propre mouvement de son cœur, et par cette heureuse inclination que lui a donnée la nature, et qu'a perfectionnée la grâce de Dieu. Jugeons de cette première épreuve ce que nous devons espérer nous-mêmes, et quel fonds de richesses saintes, quelle ressource toujours prompte, toujours assurée, nous avons dans la puissante médiation de Marie. C'est un talent qu'il ne tient qu'à nous de faire valoir. Il peut nous profiter au centuple, et il le doit : mais peut-être n'en avons-nous point encore assez connu le prix; et je voudrais vous en inspirer ici toute l'estime qu'il mérite.

Il est, chrétiens, non-seulement certain, mais évident, que Dieu dans ce mystère eut spécialement en vue de faire passer à Jean-Baptiste les prémices de la grâce de Jésus-Christ et de son avénement parmi nous : que l'ayant choisi pour précéder dans le monde ce Messie qui venait effacer les péchés du monde, Dieu voulut d'abord, et sans délai, le guérir lui-même des mortelles atteintes de ce péché, dont nul homme n'est exempt, et que le malheur de notre origine nous a rendu comme naturel; que Dieu voulut éclairer son esprit, purifier son cœur, combler son âme de tous les dons de salut qui dès lors le devaient disposer à être un jour le digne témoin du Sauveur, et son héraut : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.* (*Joan.*, I.) Tel était le dessein de Dieu; mais à l'accomplissement de ce dessein, qu'était nécessaire la présence de Marie? Qu'était même nécessaire la présence de Jésus-Christ? Et n'était-ce pas assez de cette vertu divine dont les saintes et invisibles opérations ne dépendent ni des occurrences ni des lieux? Voici le secret, mes chers auditeurs, qu'il est important de vous découvrir, et pour la gloire de la Mère, et pour votre instruction particulière. Car il est vrai, disent les interprètes, se proposant eux-mêmes ce point et le développant, le Fils de Dieu pouvait par lui-même, et par lui seul, sanctifier son Précurseur. Il le pouvait par lui-même, comme étant Dieu et le principe de toute sainteté; et il le pouvait par lui seul, absent comme présent, puisque sa grâce n'est attachée ni aux conjonctures ni au temps. Mais d'ailleurs, prenez garde, s'il vous plaît, il était arrêté dans le conseil de la Sagesse éternelle, que la mère du Rédempteur des hommes serait la coopératrice de leur rédemption; qu'elle aurait part à ce grand ouvrage, et qu'elle y serait associée, non pour l'accomplir, mais pour y concourir, mais pour y servir comme dépositaire des trésors du ciel, et comme dispensatrice des moyens qui y sont destinés. Il fallait donc, si je puis user de cette expression, que dans ce coup d'essai de Jésus-Christ à l'égard de Jean-Baptiste, Marie fît elle-même son premier essai. Il fallait, pour conférer la grâce à Jean-Baptiste, que ce fût Marie elle-même qui lui portât l'auteur de la grâce. Il fallait

que la voix de Marie se fît entendre à ce divin Précurseur, afin qu'il entendît intérieurement la voix de son Sanctificateur, et qu'il en reçût l'impression salutaire : *Ecce enim ut facta est vox salutationis tuæ, exsultavit in gaudio infans.* (*Luc.*, I.) Il le fallait, et c'est à ce ministère qu'était appelée la mère de Dieu. C'est à quoi elle s'emploie, non-seulement selon les vues de la Providence sur elle, mais encore selon le mouvement propre et l'inclination de son cœur.

Car qu'est-ce que le cœur de Marie ? En fût-il jamais un plus tendre, et plus tendre pour nous ? N'est-ce pas là que la grâce a établi son trône ? Et quel jour dut être plus heureux pour cette mère de miséricorde, que le jour fortuné où elle commença à faire part aux hommes des miséricordes du Seigneur ; où en faveur des hommes elle commença à exercer la fonction de médiatrice auprès du Seigneur ; où elle vit passer par ses mains, et couler sur les hommes, les mérites du Seigneur ; où par sa présence elle contribua à remplir Zacharie, Elisabeth, Jean-Baptiste, toute cette sainte famille, de l'Esprit du Seigneur ?

Depuis ce premier témoignage, et cette déclaration authentique du pouvoir de Marie et de l'efficace de sa médiation, tous les peuples en ont ressenti de nouveaux effets ; et par une heureuse succession, la sainteté est devenue le partage des âmes spécialement dévouées à la Mère de Dieu. Si c'était le lieu, l'occasion d'appeler ici toute l'antiquité, de faire parler tous les siècles, d'interroger toutes les nations ; toute l'antiquité, tous les siècles, toutes les nations n'auraient là-dessus, j'ose le dire, qu'un même langage et publieraient ensemble la vérité. Je leur porterais, avec la même assurance que saint Bernard, le même défi ; et comme ce saint docteur je permettrais de ne se plus confier en la protection de Marie, à quiconque depuis l'établissement du christianisme y aurait eu recours et ne l'aurait pas éprouvée. Mais pourquoi remonter si haut ? Pourquoi chercher si loin des exemples, quand nous en avons auprès de nous et devant nos yeux ? Nous avons vu dans ces derniers âges de l'Eglise, et presque de nos jours, sous les auspices d'un saint évêque, l'ornement de son siècle, l'admiration, la lumière du monde, et pour tout comprendre en deux mots le bien-aimé tout à la fois et de Dieu et des hommes ; sous ses auspices, dis-je, nous avons vu se former, croître, s'élever, et dès sa naissance parvenir presqu'à toute sa perfection, un de ces ordres où la grâce est reçue avec plus d'abondance, où elle est conservée avec plus de précaution, et où elle agit avec plus de persévérance et plus de fruit. Nous y voyons une innocence de mœurs, que nous ne pouvons admirer assez, une régularité à quoi rien n'échappe, jusqu'aux plus légères observances ; le détachement du monde, et de tout ce qui peut sentir le faste et l'orgueil du monde, fût-ce les plus saintes dignités de l'Eglise ; l'union, la charité, la paix, sources fécondes de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Je ne dis que ce qui paraît : et que ne puis-je, à la gloire de Dieu, révéler ce qui n'est connu que de Dieu même ! De cet état si parfait je cherche la cause ; et je pourrais marquer la sainteté de la règle, la sagesse de l'instituteur, le concours unanime des sujets, vigilance dans les uns, soumission dans les autres, fidélité en tous. Mais je passe plus avant, et je vais au principe. Saintes filles de Marie, je n'en serai point désavoué par vous ; et que vos voix en ce moment ne peuvent-elles se joindre à la mienne ! Du moins vos cœurs en secret me répondent, ou plutôt vos cœurs à ce souvenir se tournent vers la Mère que vous honorez ; la toute puissante Protectrice des hommes ; la vôtre en particulier, comme de tous ceux qui la servent. Héritières de son nom, vous l'êtes de ses vertus. Puissiez-vous ne perdre jamais ce saint héritage ! et malheur à quiconque se le laisserait enlever !

Malheur à nous-mêmes, chrétiens, si nous négligeons un si riche don ! Malheur si dans ce jour spécialement consacré par la sanctification du Précurseur de Jésus-Christ, nous, les frères de Jésus-Christ, nous, les membres de Jésus-Christ, nous, la précieuse conquête de Jésus-Christ, nous ne nous sentons pas animés d'un zèle tout nouveau pour aspirer à la sainteté où Jésus-Christ nous appelle, et pour y atteindre sur les traces de Jésus-Christ même. Que nous manque-t-il pour cela ? Nous avons le même Médiateur, puisque c'est le même Jésus-Christ, aussi près de nous dans son sanctuaire et sur son autel, qu'il le fut de Jean-Baptiste dans la maison de Zacharie. Nous avons (je ne craindrai point d'employer toujours le même terme et dans le même sens que les Pères s'en sont servis), nous avons la même médiatrice, puisque c'est la même mère de Dieu, aussi puissante, que dis-je ? plus puissante encore pour nous dans le séjour de la gloire, qu'elle ne le fut dans cette vallée de larmes pour Jean-Baptiste. Oui, mes frères, j'ose vous en répondre, et ce mystère en est la preuve indubitable ; du moment qu'en notre faveur elle aura élevé vers Dieu cette voix qui fit tressaillir Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, toutes les puissances du ciel en seront émues, et tous les trésors de la grâce descendront sur nous.

Mais disons la vérité, et reconnaissons-la de bonne foi : de tels effets de la médiation de Marie, ce n'est point communément ce qui nous touche, ni ce que nous voulons. Ces grâces de sanctification, c'est-à-dire ces grâces qui nous changeraient, qui nous réformeraient ; ces grâces qui nous engageraient à combattre nos passions, à détruire nos habitudes vicieuses, à renoncer au monde et à ses plaisirs ; à nous détacher du péché et de toutes les occasions du péché ; ces grâces qui nous porteraient à la retraite, à la prière, à la mortification de nos sens, à la pratique de toutes les œuvres chrétiennes ; ces grâces auxquelles il faudrait coopérer par une fidélité constante, par une vigilance continuelle, par de généreux efforts et de

fréquentes victoires ; voilà souvent ce que nous craignons, ce que nous fuyons, bien loin de les demander et d'intéresser la mère des grâces à nous l'obtenir. Que Marie soit notre avocate auprès de Dieu pour nous procurer des avantages temporels, volontiers alors nous irons à ses autels et nous la réclamerons; mais que ce soit pour notre conversion, mais que ce soit pour l'avancement de notre âme et pour notre perfection, sur cela elle n'entend guère nos vœux, parce que sur cela nous ne sommes guère accoutumés à en former. Ce sont là néanmoins les vœux qu'elle agrée ; elle ne rejette pas tous les autres, mais elle les rejette séparés de ceux-ci; car ce n'est point directement pour les autres, mais pour ceux-ci que Dieu l'a établie notre protectrice.

Ah ! Vierge sainte, aujourd'hui que la grâce commence à se répandre par vos mains, une des premières grâces que nous ayons à attendre de vous ou par vous, c'est de bien comprendre pourquoi nous devons recourir à vous et vous invoquer ; c'est de bien connaître quel fonds nous pouvons faire sur votre intercession, et à quel usage nous la devons surtout employer. Qu'elle nous serve comme elle servit à Jean-Baptiste et à sa sainte mère, c'est-à-dire qu'elle nous serve pour être éclairés des lumières de Dieu, et sanctifiés par l'Esprit de Dieu. Qu'elle nous serve selon les vues et les intentions de l'Eglise, pour nous rapprocher de Dieu si nous en sommes éloignés, ou pour nous avancer dans les voies de Dieu si nous nous y trouvons heureusement engagés. Enfin qu'elle nous serve pour nous rendre dignes des promesses éternelles de Dieu, et pour le posséder dans cette félicité souveraine où nous conduise, etc.

SERMON LVI.

POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA VIERGE.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in Lege Domini. (*Luc.*, II.)

Lorsque le temps de la purification de Marie fut accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, comme il est écrit dans la loi du Seigneur

Ainsi l'ordonnait le Dieu d'Israël, et ainsi dans sa loi l'avait-il fait entendre, que tout premier né lui serait offert comme au souverain Seigneur et au Maître absolu de l'univers. Car toutes choses sont à moi, disait-il, déclarant sur cela ses ordres à Moïse, son ambassadeur et son ministre; et parce que tout est à moi, j'en aurai pour moi les premiers fruits. *Sanctifica mihi omne primogenitum; mea sunt enim omnia.* (*Exod.*, XIII.) Il était bien juste que l'Auteur de tous les dons fût honoré de ses dons mêmes, et que tous les biens qu'il nous a départis d'une main si libérale retournassent vers lui comme à leur principe, et servissent à le glorifier.

C'est donc pour satisfaire à une loi si authentique et si universellement observée que Marie entre aujourd'hui dans le temple, et qu'elle se présente à l'autel du Dieu vivant. Elle va reconnaître le domaine de Dieu. Elle va adorer cet Etre suprême, et s'anéantir en sa présence. Surtout elle va lui rendre, comme au premier Maître, trois sortes d'hommages qu'elle sait lui être dus : un hommage de dépendance et d'humilité, un hommage d'obéissance et de fidélité ; un hommage de patience et de conformité. Appliquez-vous, chrétiens auditeurs. Voici en trois paroles tout le fonds et tout le partage de ce discours.

Car, pour développer d'abord mon dessein, je trouve que Marie fait ici trois choses. Elle présente à Dieu son Fils, et dans cette offrande solennelle elle confesse hautement que c'est de Dieu, et de Dieu seul qu'elle l'a reçu ; voilà ce que j'appelle l'hommage de sa dépendance et de son humilité : *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domini.* (*Luc.*, II.) Dans cette même cérémonie elle accomplit un des devoirs les plus essentiels de la religion, et elle pratique à la lettre la loi de Dieu; voilà ce que j'appelle l'hommage de son obéissance et de sa fidélité : *Sicut scriptum est in lege Domini.* ((*Ibid.*) Enfin, quand au nom de Dieu, et par une vue prophétique, Siméon lui annonce qu'un jour elle aura l'âme transpercée d'un glaive de douleur; quelque rigoureux que soit cet arrêt, elle s'y soumet; et voilà ce que j'appelle l'hommage de sa patience et de sa conformité : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius* (*Ibid.*) Humilité dans le sentiment, fidélité dans l'action, conformité dans la souffrance : trois hommages que nous devons nous-mêmes, chrétiens, au domaine tout puissant de notre Dieu ; et là-dessus je dis en trois mots : Parce que Dieu est le maître, et le seul maître, qui que nous soyons, rendons-lui, comme Marie, la gloire de tout : c'est le premier hommage, et ce sera la première partie. Parce que Dieu est le maître et le seul maître, quoi qu'il ordonne, obéissons-lui, comme Marie, en tout : c'est le second hommage, et la seconde partie. Parce que Dieu est le maître, et le seul maître, quelque adversité qu'il nous envoie, recevons tout, comme Marie, et supportons tout : c'est le troisième hommage, et la dernière partie. Hommage de notre humilité, par le sentiment de notre dépendance. Hommage de notre fidélité, par l'exactitude de notre obéissance. Hommage de notre conformité, par la force et l'invincible fermeté de notre patience. Ce sont les salutaires enseignements que nous donne par son exemple la glorieuse Vierge dont nous célébrons la fête, et que je salue, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'était une belle et importante leçon que faisait saint Pierre aux premiers fidèles, quand il leur disait : Mes frères, puisque le Seigneur notre Dieu est le souverain par excellence et le maître de toutes choses, tenons-nous donc petits devant lui ; humi-

lions-nous devant lui et sous sa toute puissante main. *Humiliamini igitur sub potenti manu Dei.* (I *Petr.*, V.) Mais en quoi consistent cette sainte disposition, et ce sentiment si raisonnable que leur demandait le prince des apôtres? C'est ce que saint Paul, instruisant les Corinthiens, nous apprend à nous-mêmes, et ce qu'il réduisait à deux points capitaux; car, pour rabattre l'orgueil dont se laissaient vainement enfler les chrétiens de Corinthe, que leur remontrait ce docteur des gentils? Deux choses : 1° qu'ils avaient tout reçu de Dieu, et que d'eux-mêmes ils n'avaient rien : *Quid habes quod non accepisti.* (I *Cor.*, IV); 2° que n'ayant rien de leur fonds, et qu'ayant tout reçu de Dieu, c'était une usurpation et une injustice de prétendre s'en attribuer la gloire; mais qu'ils la devaient à Dieu tout entière et sans partage. *Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis.* (*Ibid.*) De là je conclus que cette humilité religieuse où doit nous contenir la vue de Dieu et de son suprême domaine est toute renfermée dans ces deux obligations : l'une de confesser devant Dieu notre néant, et de reconnaître que si nous avons quelque chose, c'est par lui et de lui que nous l'avons, en sorte qu'il lui appartient uniquement, et non point à nous; l'autre, de lui en rapporter tout l'usage et de ne nous en servir que pour l'honorer, et jamais pour nous glorifier. Tel est le tribut qu'il attend de nous, et tel est aussi l'hommage que lui rend aujourd'hui Marie. Profitons d'un exemple si mémorable et si touchant.

C'est une Mère de Dieu; quoi de plus grand? et de tous les titres les plus pompeux, y en eût-il jamais un plus capable d'éblouir, que celui qu'elle porte, accompagné de toutes les prérogatives et de tous les avantages qui lui conviennent dans l'auguste rang où la grâce l'a élevée? Cependant au comble de l'élévation, elle ne s'oublie point elle-même; et parce qu'elle ne s'oublie point elle-même, elle n'oublie point Dieu. C'est-à-dire, parce qu'elle a toujours devant les yeux sa propre faiblesse, elle ne perd point Dieu de vue, à qui elle doit tout, et à qui par le plus juste retour elle veut rendre tout. Remplie de ce sentiment, elle paraît dans le temple : et que va-t-elle faire? comprenez ceci : c'est le véritable esprit de cette sainte solennité. Ce qu'elle va faire? Elle va donner au Maître dont elle dépend, et qui l'a choisie, un témoignage public de sa dépendance et de sa reconnaissance. Elle va lui dire, non par les accents de la voix, mais par toutes les observances d'une pieuse cérémonie, ce que mille fois elle lui a dit, et ce qu'elle lui dit sans cesse dans le secret de son cœur : que tout relève de lui, et qu'elle en relève nécessairement et volontairement elle-même; que tout est à lui, et qu'elle y est et y veut être éternellement elle-même; que si elle est pleine de grâce, c'est lui qui l'a enrichie de ses plus rares trésors; que si elle est bénie entre les femmes, c'est lui qui l'a prévenue de ses plus abondantes bénédictions; que si le Seigneur est avec elle, c'est lui qui dans son sein a formé cet Homme-Dieu; lui qui du dernier ordre de ses servantes, et du plus bas rang de ses esclaves, l'a fait monter par une pure miséricorde à cette divine et ineffable maternité.

Ce n'est pas assez, et si vous me demandez encore ce qu'elle va faire, le voici. Elle va par une espèce d'émulation, si j'ose parler de la sorte, honorer son bienfaiteur et son Dieu du bienfait même qu'elle tient de lui, et lui rendre don pour don. Elle va lui offrir ce premier né, cet unique, qu'elle aime, et qu'elle doit si tendrement aimer : elle va se démettre entre ses mains de tous les droits qu'elle peut avoir sur cet adorable enfant, et les lui céder : elle va à la face des autels, et en présence du peuple, lui en faire une consécration totale, absolue, irrévocable. Car voilà expressément ce que nous marquent toutes les pratiques et toutes les circonstances de cette Présentation solennelle de Jésus-Christ. Voilà pourquoi Marie porte ce Dieu-Sauveur dans le temple; pourquoi, tenant en ses bras ce Dieu-Sauveur, elle approche de l'autel; pourquoi elle se prosterne aux pieds du prêtre, qui l'attend, et qui reçoit d'elle ce Dieu-Sauveur. Heureuse si le ciel, en acceptant le fils, daigne encore pour sa gloire accepter la mère! Son sacrifice est sans réserve, et son dévouement est parfait. *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.*

Or, chrétiens, tout édifiant qu'est cet exemple de la plus humble des vierges, je prétends après tout qu'il n'a rien dont nous devions être surpris, si jamais nous nous sommes appliqués comme elle à comprendre, autant que nous le pouvons connaître par la foi, quels sont sur tous les êtres en général, et sur chacun de nous en particulier, les droits incontestables et inaliénables d'un Dieu Créateur de l'univers, et conservateur de tout ce qu'il a créé; d'un Dieu dispensateur de tous les dons, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce. Quand, avec la lumière de l'Evangile, et le secours de la religion, on est une fois parvenu à s'imprimer vivement dans l'esprit l'idée de ce domaine de Dieu; je dis de ce domaine sans bornes dans son étendue, de ce domaine sans fin dans sa durée, de ce domaine sans commencement dans son origine, puisqu'il est éternel comme Dieu, et tellement propre de l'essence de Dieu, que Dieu sans cela cesserait d'être Dieu; de ce domaine indépendant et supérieur à toute puissance dans le ciel, sur la terre, dans les enfers : *Cœlestium, terrestrium et infernorum.* (*Phil.*, II.) Quand, à l'aide d'une mûre et sérieuse réflexion, on a bien considéré et bien pénétré ces divins oracles de l'Apôtre, que, soit que nous vivions, soit que nous mourions, partout, et en quelque état que nous soyons, fussions-nous au faîte de la grandeur humaine, fussions-nous sur le trône, nous sommes à Dieu, nous appartenons à Dieu, nous dépendons de Dieu.

Pourquoi? Parce que tout vient de lui, et qu'il est le principe de tout : *ex ipso omnia* (*Rom.*, II); parce que tout est par lui, et qu'il est l'auteur de tout : *per ipsum omnia* (*Ibid.*); parce que tout est en lui, et qu'il est la source qui contient tout : *in ipso omnia.* (*Ibid.*) Quand, par la conséquence la plus évidente, nous nous sommes bien convaincus que de nous-mêmes, et sans cet Etre des êtres, nous ne sommes rien; que de nous-mêmes, et sans lui nous ne pouvons rien, ni proférer une parole, ni former un désir, ni concevoir une pensée; que tout ce qu'il a pu nous donner, il peut le reprendre et nous l'ôter; qu'il n'a qu'à vouloir, et qu'il émoussera cette pointe de l'esprit, et qu'il affaiblira cette force de la raison, et qu'il ternira ce lustre de la beauté; qu'il effacera cette gloire, qu'il détruira cette fortune, qu'il nous dépouillera de tous les avantages qui nous distinguent ou qui peuvent nous distinguer; qu'il nous réduira nous-mêmes en poussière et dans le néant, comme il nous en a tirés ; quand, dis-je, on a ces vérités fondamentales de notre foi profondément empreintes dans l'âme, l'unique sentiment qu'il y ait à prendre, n'est-ce pas celui de Marie, lorsque sans égard à sa dignité, ni aux priviléges qui y sont attachés, elle s'assujettit, en vue de Dieu et de l'honneur de Dieu, à l'un des exercices de la religion le plus humiliant pour elle? Le seul langage qu'il y ait à tenir, n'est-ce pas celui de ces jeunes hommes dans la fournaise de Babylone, lorsque s'adressant à toutes les créatures, d'une extrémité du monde à l'autre, ils les invitaient à célébrer le nom du Seigneur, et à le bénir dans tous les siècles? *Benedicite, omnia opera Domini, Domino.* (*Dan.*, III.) Le plus juste reproche qu'on ait à se faire, n'est-ce pas celui que fait le Sage à tout homme mortel : Terre et cendre, pourquoi vous élevez-vous, et de quoi prétendez-vous vous enorgueillir? *Quid superbis, terra et cinis?* (*Eccle.*, X.) Et la conclusion enfin, non-seulement la plus chrétienne, mais la plus conforme à l'équité même naturelle, n'est-ce pas, pour m'exprimer ainsi, dans l'emploi que nous faisons de nous-mêmes, et de tout notre Etre, de nous dévouer pleinement à la gloire du Dieu que nous adorons, et de faire, autant qu'il nous est possible, par un rapport continuel et perpétuel, remonter vers cette source primitive tous les biens qui en sont descendus? *Sanctum Domino vocabitur.* (*Luc.*, II.)

Devoir indispensable; mais par l'aveuglement de notre esprit, et l'orgueil de notre cœur, quels sont sur cela les abus énormes où nous tombons, et dont nous ne pouvons assez gémir, ni assez nous confondre? Ne perdez pas, je vous prie, une morale qui vous remettra devant les yeux le plus déplorable renversement, et qui peut-être vous engagera à le corriger : c'est qu'au lieu d'attribuer à Dieu tout ce qu'il y a de bien en nous, nous nous l'attribuons à nous-mêmes; et par une suite nécessaire, c'es qu'au lieu de donner à Dieu la gloire de tout ce qu'il y a de bien en nous, nous la retenons pour nous-mêmes, et nous la lui dérobons. Y a-t-il un état dans le monde, où nous n'ayons tous les jours des preuves sensibles de l'un et de l'autre? et y a-t-il un état, même entre les plus saints, qui ne trouve ici tout à la fois, et son instruction, et sa condamnation? Suivez-moi.

Tout ce qu'il y a de bien en nous, nous nous l'attribuons à nous-mêmes : c'est le premier abus : et prenez garde. Je dis tout ce qu'il y a de bien : car de tout ce qui nous arrive, ou qui peut nous arriver de mal dans la vie, de tout ce qui nous manque, de tout ce qui nous afflige, de tout ce qui nous humilie, de tout ce qui traverse nos vues, et qui s'oppose à nos désirs, c'est à Dieu que nous nous en prenons pour en accuser sa providence, et pour lui en demander raison. Mais au contraire, que nos desseins réussissent, et que tout succède à notre gré; que nous jouissions d'une fortune opulente; que nous tenions un rang supérieur aux autres; que nous nous trouvions doués de certaines qualités qui nous relèvent, nous avons bientôt changé d'idées : quoi que ce soit, ce n'est plus Dieu alors qui l'a fait; c'est nous-mêmes : *Manus nostra excelsa.* (*Deuter.*, XXXII.) C'est nous-mêmes qui savons donner un bon tour aux affaires, et les conduire heureusement. C'est nous-mêmes qui soutenons cette famille, et qui avons su l'établir avantageusement. C'est nous-mêmes qui nous sommes sauvés de ce danger, qui nous sommes tirés de ce mauvais pas, qui nous sommes pourvus de ces moyens, qui nous sommes ménagés ces revenus, qui nous sommes élevés à ce haut degré, qui nous sommes poussés à cette faveur, qui nous sommes acquis ce crédit, qui nous sommes mis dans cette réputation; nous-mêmes qui nous signalons par la sublimité du génie, par la maturité du conseil, par l'étendue de la doctrine, par l'éloquence de la parole, par l'agrément de l'entretien, par l'adresse du corps et la grâce du visage, par la bonté du naturel, par la noblesse et la générosité des sentiments, par l'éclat de la valeur, par la droiture et la probité de l'âme, partout ce qui s'appelle mérite particulier et personnel : *Manus nostra excelsa.*

Ainsi le disaient les Juifs, ces Juifs orgueilleux et présomptueux; et ainsi le disons-nous; ou si peut-être je ne sais quelle bienséance nous empêche de le dire, ainsi du moins le pensons-nous. Non pas qu'on aille toujours jusqu'à cette grossière erreur, de croire précisément, et de se persuader que Dieu à tout cela n'ait nulle part; mais quelque part qu'il puisse y avoir, que ce soient ou que ce ne soient pas des dons de sa main, c'est à quoi l'on ne fait guère d'attention. On les a, cela suffit. Voilà l'unique pensée dont on s'occupe. Voilà ce qui flatte agréablement le cœur, ce qui entretient les complaisances secrètes, ce qui nous porte à faire mille retours sur nous-mêmes, et mille comparaisons de nous-mêmes avec tels, sur qui l'on a ou l'on prétend avoir la préfé-

rence. Voilà de quoi l'imagination se repaît, ce qu'elle se présente sous les plus belles couleurs, ce qu'elle idolâtre ; en sorte qu'on devient adorateur de soi-même, et qu'on est à soi-même comme sa propre divinité : *Manus nostra excelsa.*

En effet, comme nous attribuons à nous-mêmes tout ce qu'il y a de bien en nous, par un second abus, qui en est la suite infaillible, nous voulons, de tout ce qu'il y a de bien en nous, retenir pour nous la gloire, et la dérober à Dieu. De là cette envie extrême de paraître : on dit, comme les insensés qui entreprirent d'élever une tour jusqu'aux nues : Faisons-nous un nom, et qu'il soit parlé de nous dans le monde. Que sert un talent dès qu'on l'enfouit? *Celebremus nomen nostrum.* (*Gen.* XI.) De là cette ambition démesurée de s'avancer; on dit, comme cet ange superbe qui se laissa éblouir de sa splendeur : Je monterai, et puisque j'ai de quoi faire telle route, j'y marcherai, et j'y parviendrai : *Ascendam.* (*Isa.*, XIV.) De là cet ascendant qu'on prend sur les autres : un grand veut que tout plie sous lui; un riche compte que sa fortune lui tiendra lieu de tout mérite et le fera partout respecter; un sage du siècle, ou prétendu sage, ne peut souffrir qu'on le contredise, et trouve mauvais, quand il a prononcé, que chacun ne se rende pas à ses décisions. De là cet amour de la louange : on écoute avec plaisir de faux adulateurs; on prête l'oreille à tous leurs éloges, et l'on se nourrit d'un vain encens. De là ces tours artificieux pour s'exalter soi-même et se faire connaître, en gardant néanmoins, à ce qu'il paraît, toutes les règles d'une feinte modestie. De là cette sensibilité sur tout ce qui a l'air d'indifférence pour nous, ou de mépris ; ces jalousies qui piquent le cœur, si quelqu'un a l'avantage sur nous ou nous le dispute ; ces chagrins vifs et perçants, si le succès dans une rencontre n'est pas au point qu'on se l'était promis et qu'on l'attendait. Et ce qu'il y a de plus condamnable, c'est que ces sentiments se glissent jusque dans des âmes pieuses du reste, et à l'égard des plus saintes œuvres, jusque dans les plus sacrés ministères, jusqu'à l'autel.

Mais que fera Dieu, vengeur de sa gloire? Cet Hérode Agrippa, dont parle saint Luc aux *Actes des apôtres*, fut frappé du ciel ; l'ange du Seigneur lui porta le coup, et ce prince périt malheureusement rongé des vers. Pourquoi? C'est, dit l'historien sacré, que dans la puissance de son règne il n'avait pas donné gloire à Dieu : *Eo quod non dedisset honorem Deo.* (*Act.*, XII.) Châtiment beaucoup plus commun que nous ne le pensons. Un accident renversera toutes vos mesures ; une mauvaise démarche confondra toute votre sagesse; un revers humiliera toute votre grandeur; une chute scandaleuse et d'éclat déconcertera toute votre vertu : Dieu le permettra, parce que vous ne lui rendez pas l'honneur qu'il demande, et que vous lui devez : *Eo quod non dedisset honorem Deo.* Plus sage donc mille fois, et mieux instruite est une âme qui, par une intention toujours droite, se dégageant d'elle-même, tourne tout vers Dieu, réfère tout à Dieu ; et qui pour honorer, comme Marie, le souverain domaine de Dieu, ajoute à l'humilité dans le sentiment, par l'aveu de sa dépendance, la fidélité dans l'action, par la pratique de la loi et par l'exactitude de son obéissance : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une remarque à faire sur l'Evangile de ce jour, que nous représentant la Mère de Dieu dans un des exercices les plus religieux et les plus solennels, il nous avertit expressément, et jusqu'à cinq fois, qu'en cela cette Vierge si simple accomplissait la loi et toute la loi. Car si elle se purifie, c'est selon la loi de Moïse : *Secundum legem Moysi.* (*Luc.*, II.) Si elle se fait voir dans le temple avec l'enfant qu'elle y porte, c'est selon la coutume établie par la loi : *Secundum consuetudinem legis.* (*Ibid.*) Si elle présente ce divin enfant, c'est comme il était écrit dans la loi : *Sicut scriptum est in lege Domini.* (*Ibid.*) Si pour le racheter elle donne deux tourterelles, c'est parce qu'il était ainsi marqué dans la loi : *Secundum quod dictum est in lege Domini.* (*Ibid.*) Enfin, elle ne manque à rien de tout ce que prescrivait la loi : *Et ut perfecerunt omnia secundum legem Domini.* (*Ibid.*) Or voilà ce que j'appelle fidélité dans l'action : je veux dire d'obéir à la loi de Dieu, de pratiquer la loi de Dieu, d'agir selon la loi de Dieu; et c'est encore ce qu'exige de nous l'absolu pouvoir et le souverain domaine de Dieu.

Fidélité que Marie fait paraître en deux choses, et en ce qu'elle observe la loi, et dans la manière dont elle l'observe ; ou, si vous voulez, en ce qu'elle observe la loi exactement, et en ce qu'elle l'observe saintement ; exactement, parce qu'elle n'omet rien de tout ce qui est ordonné dans la loi ; saintement, parce que dans cette pratique de religion elle prend tous les sentiments intérieurs qui en relèvent le mérite et qui la doivent accompagner suivant l'intention et la fin de la loi. L'un et l'autre, que nous allons admirer dans la Mère de Dieu, sera une nouvelle condamnation de notre conduite la plus ordinaire à l'égard de ce souverain Seigneur que nous honorons de bouche, selon le reproche qu'il faisait aux Juifs, mais que nous déshonorons en effet. Comment? Par une formelle transgression de la loi, ou par une observation imparfaite de la loi. Ceci me fournit encore une ample matière, mais qui, resserrée en de justes bornes, conservera toute sa force sans lasser votre attention.

Fidélité la plus exacte de la part de Marie. Vous le savez, il était dit dans la loi, que la mère séparée du public se tiendrait quarante jours enfermée dans sa maison. Marie donc sans se produire, est demeurée quarante jours dans la retraite et dans une entière solitude. Ce temps écoulé, il était dit que la mère irait à Jérusalem se purifier

et vouer au Seigneur son premier né : et les quarante jours passés, Marie part en diligence, et se rend au terme qui lui est marqué. Il était dit que la mère offrirait elle-même son fils, et qu'elle le rachèterait; elle l'offre et elle le rachète. Outre ces points essentiels, il y avait dans cette même cérémonie, comme nous l'apprenons d'ailleurs, bien d'autres pratiques dont l'Evangéliste ne nous a point fait le détail; pratiques moins importantes, et d'un devoir, à ce qu'il semblait, moins rigoureux. Mais dans un mot, et sans s'expliquer davantage, l'Evangile nous donne assez à connaître que Marie se soumet à tout, qu'elle remplit tout : *Et ut perfecerunt omnia.* (*Luc.*, II.) Par conséquent, fidélité de Marie la plus exacte, et j'ajoute encore, fidélité la plus sainte. Par où? Par l'ardeur de son amour, par le renouvellement intérieur et le redoublement de sa piété plus fervente que jamais, par les vues sublimes et toutes divines qu'elle se propose dans l'accomplissement de la loi.

Car il ne faut point se persuader, chrétiens, que dans une solennité si religieuse, la plus religieuse de toutes les vierges s'arrête seulement à l'écorce, et qu'elle n'ait ici d'autre dessein que de se conformer à la coutume et de garder certains dehors, sans y joindre tous les sentiments de l'âme dont ils doivent être relevés et sanctifiés. Sous un visage également doux et grave, sous une démarche simple et modeste, sous un air respectueux et composé, quels secrets mouvements l'agitent! quels désirs forme son cœur! quels vœux elle adresse au ciel! quelles hautes idées elle conçoit de l'Etre infini et de la grandeur souverainement dominante du Dieu qu'elle honore, et à qui elle vient rendre le devoir de la plus prompte et de la plus parfaite obéissance. Mystères connus de Dieu seul qui sonde les cœurs, mais cachés pour nous, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer! Mystères de la grâce qui conduit Marie, qui l'éclaire, qui l'anime, qui l'embrase pour Dieu, qui l'élève à Dieu, qui la ravit et la transporte en Dieu.

Ce n'est pas que bien des raisons ne pussent lui servir d'excuses pour se dispenser de la loi. Se purifier selon la loi, c'était en quelque sorte se dégrader elle-même ; c'était se réduire à l'ordre commun des femmes, dont Dieu néanmoins l'avait distinguée par le glorieux privilége d'une maternité sans tache. Et présenter selon la loi son premier né, c'était, ce semble, donner atteinte à ce caractère d'indépendance qui le mettait, ce Dieu homme, au-dessus de la loi. Tout cela est vrai : mais du reste rien de plus sacré pour Marie que la loi de Dieu, et, si je l'ose dire, que l'ombre même et l'apparence de la loi. C'est donc assez que Dieu ait parlé : à cette parole, à cet ordre, elle marche, elle exécute sans retardement, sans raisonnement, sans ménagement; sans retardement, parce que son zèle l'emporte et ne lui permet pas de différer; sans raisonnement sur ses priviléges, parce qu'il n'y a point de titre ni de privilége qu'elle ne soit disposée à sacrifier; sans ménagement pour sa gloire, parce que toute la gloire qu'elle cherche, et qui la touche, est d'être fidèle à Dieu et à sa loi. *Tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino, sicut scriptum est in lege Domini.*

Ah! chrétiens, que ne la connaissons-nous mieux cette loi divine; et pour la bien connaître, que ne connaissons-nous mieux le principe d'où elle est émanée! Que ne pensons-nous plus souvent et plus attentivement aux droits du Maître qui nous l'impose, et à l'audace de l'homme qui la méprise! Je dis aux droits du Maître qui nous impose la loi : car il y en a un qui règne dans les cieux et sur nos têtes; et si le tumulte et le bruit du siècle, si le vain éclat des pompes humaines, si les attraits flatteurs de la volupté, si le libertinage et la corruption de notre cœur nous aveuglent assez pour nous le faire oublier, ce premier Maître, et pour nous faire demander, comme l'impie Pharaon, quel il est : *Et quis est Dominus?* (*Exod.*, XI.) Nous avons beau lui contester son empire; son empire établi sur des fondements éternels n'en est pas moins incontestable, ni moins inébranlable. Nous avons beau le méconnaître et l'effacer de notre souvenir; en le bannissant de nos esprits, nous ne le bannissons pas de l'univers. Il y est, il y était avant nous, et il y sera toujours, le Seigneur des seigneurs, le Dieu du monde et notre Dieu. Je le dis à l'audace de l'homme qui se soulève contre un tel maître, et qui méprise sa loi; qui par là, tout faible qu'il est, veut résister à la Toute-Puissance même; qui par là, tout vil qu'il est, ose outrager la grandeur même; qui, tout sujet qu'il est, par la nécessité inséparable de son Etre, prétend secouer le joug de l'autorité même. Il y a plus : qui par là irrite tout le ciel contre lui, attire toutes les vengeances du ciel sur lui, renonce à ses espérances éternelles, et s'expose au malheur inévitable de la plus affreuse damnation. Encore une fois, que ne nous retraçons-nous souvent ces grandes idées, que ne les rappelons-nous; et si partout où il s'agit de la loi de Dieu elles nous étaient toujours présentes, y a-t-il effort qui nous coûtât? y a-t-il obstacle qu'on ne surmontât? y a-t-il intérêt à quoi on ne renonçât, pour rendre à Dieu le devoir d'une humble et entière soumission à ses commandements?

Mais parce que nous n'avons point d'autre règle que la passion, ni d'autre guide que les sens, et que les sens et la passion se trouvent gênés, par la sainteté de la loi; que faisons-nous? tout le contraire de ce que fait aujourd'hui Marie. C'est que par une conduite directement opposée à celle de cette mère de Dieu, ou nous transgressons formellement la loi, ou nous ne l'observons qu'imparfaitement. Double désordre que nous ne pouvons trop nous reprocher à nous-mêmes, et que nous devons regarder comme la plus triste décadence, et même la ruine presque totale du christianisme.

Transgression formelle de la loi. C'est ce

qui allumait tout le zèle du saint roi David, et sur quoi il s'écriait : Les pécheurs ont abandonné votre loi, Seigneur, et j'en ai été saisi jusqu'à tomber en défaillance : *Defectio tenuit me pro peccatoribus, derelinquentibus legem tuam.* (*Psal.* CXVIII.) C'est ce que déplorait non moins amèrement cet autre prophète, qui disait à Dieu : Combien de temps encore, Seigneur, verrai-je l'iniquité de votre peuple? Il semble qu'il n'y ait plus de loi pour lui, et qu'elle ait été déchirée : *Propter hoc lacerata est lex.* (*Habac.*, I.) Et pour remonter plus haut, c'est en quelque sorte ce que voulait prévenir Moïse, lorsque descendant de la montagne, et voyant les Juifs plongés dans la plus grossière idolâtrie, il brisa les tables de la loi, parce qu'il jugea bien que cette fidèle nation ne la garderait pas, et qu'il lui parut plus souhaitable pour eux de n'en point avoir, que de l'enfreindre, et de la profaner. N'est-ce pas, chrétiens, ce qui serait encore plus à souhaiter pour nous-mêmes; et, si je l'ose dire, ne vaudrait-il pas mieux que la loi fût rayée des saints livres où elle est écrite? Mais elle y est marquée en des caractères qui ne s'effaceront jamais : nous l'avons; et ce qui fait notre crime, c'est que nous la violons. Prenez garde; c'est, dis-je, que nous la violons, et que nous la violons volontairement, et que nous la violons aisément, et que nous la violons tranquillement, et même avec plaisir et agrément, que nous la violons ouvertement, que nous la violons habituellement, que nous la violons en tous lieux, en toutes conditions, en toutes manières, en tout temps. Quel renversement! quelle abomination dans l'héritage de Dieu et dans son Eglise! Mais de tout ce que je dis, qu'y a-t-il dont vous ne deviez convenir? Je reprends.

Nous la violons volontairement. On est instruit de la loi, et l'on ne peut ignorer que Dieu ordonne ceci, que Dieu défend cela; mais, comme si l'on prenait à tâche de le contredire, ce qu'il ordonne on le laisse, et d'un plein gré l'on se porte à ce qu'il défend. Nous la violons aisément. De contrevenir aux lois du monde, et d'aller contre les ordres d'un homme, c'est sur quoi l'on délibère, et de quoi l'on examine sérieusement les conséquences; mais de manquer à la loi de Dieu, c'est souvent à quoi l'on ne fait pas même réflexion, tant on compte pour peu la chose : et il ne faut là-dessus, pour nous déterminer, que la moindre occasion qui se présente, et le sujet le plus léger. Nous la violons tranquillement, et même avec plaisir et agrément : à peine en a-t-on quelque remords, à peine le remarque-t-on, et à peine s'en souvient-on. Que dis-je? On s'y plaît en mille rencontres, on y trouve du goût, on s'en fait comme une joie, une bonne fortune, parce qu'on suit le penchant de son cœur, et qu'on satisfait son inclination. Nous la violons ouvertement. On traite de faiblesses les réserves et les prétendus scrupules d'une conscience timorée. Qu'est-ce que cela, dit-on, et faut-il qu'une bagatelle nous alarme? Ainsi parlent tant de mondains; et selon leurs damnables maximes, c'est une force de franchir hardiment le pas, et d'entrer avec assurance dans la voie de l'iniquité. Nous la violons habituellement : n'est-ce pas pour des millions de libertins une coutume, un système et un plan de vie, une espèce d'état? Enfin, nous la violons en tous lieux, depuis les assemblées les plus profanes du monde, jusque dans le sanctuaire; en toutes conditions, depuis le plus petit jusqu'au plus grand; en toutes manières, depuis les plus sales cupidités de la chair, jusqu'aux plus subtils sentiments de l'âme; en tous temps, depuis l'âge le plus tendre, jusqu'à la plus caduque vieillesse. Où en sommes-nous, Seigneur, et qu'est devenue votre loi, cette loi sainte et sanctifiante, cette loi irrépréhensible et sans tache, cette loi pure et plus précieuse que l'or? Vous l'avez donnée aux hommes; mais qu'en ont-ils fait? Rien de plus que de la transgresser formellement, ou de ne l'observer qu'imparfaitement. Autre point que je ne dois pas omettre.

Car je vais plus avant, chrétiens, et je reconnais après tout que la loi de Dieu n'est point encore dans un oubli si général, qu'il ne se trouve des âmes qui la pratiquent, et qui font profession de l'observer : mais si nous nous soumettons à certains exercices de la loi, est-ce dans toute l'étendue de la loi? est-ce avec la préparation du cœur, et dans les vues que demande la loi? est-ce selon l'esprit de la loi? Répondez-moi là-dessus, ou répondez-vous à vous-mêmes, en vous examinant de bonne foi vous-mêmes. On observe la loi, je le veux; mais du reste quels tempéraments n'y apporte-t-on pas? Quels retranchements n'y fait-on pas? Par combien de détours, d'explications, d'interprétations ne la divise-t-on pas pour en retenir une partie et pour éluder l'autre? On observe la loi; mais sans entrer dans l'esprit de la loi : c'est-à-dire, par exemple, qu'on garde les fêtes, mais sans esprit de religion; qu'on assiste au sacrifice de nos autels, mais sans esprit de piété et sans dévotion; qu'on approche du saint tribunal, mais sans esprit de pénitence et de componction. Ainsi de tous les autres points. On observe la loi; mais dans quelles vues? souvent tout humaines, quelquefois très-criminelles; vues de pure raison, vues de bienséance, vues d'intérêt, vues d'ostentation et de faste, vues d'hypocrisie et de dissimulation. Je vous laisse développer tous ces mystères, et je conclus cette seconde partie par une belle parole du Sage, que j'applique à la mère de Dieu, et que nous pouvons nous-mêmes nous appliquer.

En effet, parce que Marie a été fidèle à la loi, parce qu'elle l'a observée exactement, et qu'elle l'a observée saintement, la loi lui a été fidèle : comment et en quoi? Dans les grâces et les récompenses infinies qu'elle lui a obtenues, et qu'il a plu à Dieu d'y attacher : *Et lex illi fidelis.* (*Eccli.*, XXXIII.) Or,

cette loi nous sera fidèle à nous-mêmes, chrétiens auditeurs, mais bien autrement; car, comme elle a ses promesses, elle a ses menaces; comme elle a ses récompenses, elle a ses châtiments; et puisque nous nous rendons indignes des récompenses qu'elle nous promet, n'attendons point d'autre preuve ni d'autre effet de sa fidélité, que les terribles châtiments dont elle nous a menacés : *Et lex illi fidelis.* Oui, elle nous sera fidèle dans le jugement de Dieu; quand exposée à nos yeux, elle portera autant de témoignages contre nous qu'il y a d'articles qui la composent. Elle nous sera fidèle en nous accusant, fidèle en nous convaincant, fidèle en nous condamnant, et, le dirai-je? fidèle en retombant sur nous et en nous accablant. Prévenons ce malheur; et, pour dernière leçon, apprenons enfin de Marie à honorer le Seigneur, et son suprême domaine, par notre conformité dans nos souffrances : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Jamais de la part des prophètes prédiction fut-elle plus triste et plus désolante, que la parole du saint prêtre Siméon, lorsqu'après le premier transport de sa joie, à la vue de cet Enfant-Dieu, et de ce Messie qu'il avait si ardemment désiré; après lui avoir donné les plus grands éloges, en l'appelant la lumière des peuples et la gloire d'Israël : *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel* (*Luc.*, II), il s'adresse à Marie, et par une connaissance anticipée de l'avenir, il lui annonce que ce Dieu qu'elle vient de présenter à Dieu, comme la victime du salut des hommes, tout Sauveur qu'il est, sera la ruine de plusieurs : *Positus est in ruinam multorum* (*ibid.*); que tout Dieu qu'il est, il sera en butte aux plus violentes persécutions, et un signe de contradiction : *In signum cui contradicetur* (*ibid*); et qu'elle même enfin elle aura l'âme transpercée d'un glaive de douleur : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Ibid.*) De quoi lui parle-t-il, et que veut-il lui faire entendre? Ceci achèvera de vous découvrir tout le fonds de notre mystère.

Car, selon la pensée des Pères et des interprètes, en conséquence de cette oblation que Marie fait de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ fait de lui-même pour la rédemption du monde, ce Fils unique de Dieu, ce Rédempteur devait être livré à la mort, et à toutes les rigueurs de sa passion. Pourquoi? Parce que, suivant les décrets éternels de la sagesse et de la justice de Dieu, c'était à ce prix que le monde devait être racheté. Or, voilà ce que Dieu, par la bouche de son ministre, déclare authentiquement à Marie; et c'est là même que par son invincible patience et par une pleine conformité aux ordres du ciel qu'elle regarde toujours comme des ordres souverains et inviolables, cette Vierge nous donne le plus beau modèle d'une des vertus du christianisme la plus héroïque et la plus nécessaire dans tous les états de la vie. Car cet arrêt si sévère, prononcé contre son Fils et contre elle-même, comment Marie le reçoit-elle? Elle se tait et elle accepte : deux devoirs d'une soumission toute religieuse. De se taire sans éclater au-dehors et sans se plaindre, c'était respecter l'ordre de Dieu; mais d'accepter, c'était de plus, par un acte exprès de sa volonté et par un secret consentement de son cœur, agréer l'ordre de Dieu. Silence et acceptation. Silence respectueux; acceptation volontaire. Silence de Marie que j'oppose à ces plaintes si injurieuses au domaine de Dieu, où nous nous épanchons dans les afflictions temporelles. Acceptation de Marie que j'oppose à ces révoltes intérieures qui nous soulèvent contre Dieu dans les mêmes afflictions et les mêmes adversités. Encore quelque attention, et je conclus.

Elle se tait sans se plaindre. Que ce silence doit coûter à une Mère qui, touchée de l'amour le plus sensible et le plus tendre pour un Fils digne de toute sa tendresse et de toute sa sensibilité, pour un Fils destiné, par le droit le plus essentiel, à l'empire du monde, apprend néanmoins que ce Fils-là même sera méconnu des siens, qu'il sera abandonné, trahi, vendu; qu'il sera insulté, outragé, crucifié! Qu'il est difficile alors de ne s'échapper pas, et qu'il est rare d'interdire à la douleur ces murmures qu'elle arrache, ces gémissements et ces cris plaintifs, ces larmes quelquefois si abondantes et presque intarissables, ces agitations et ces mouvements inquiets! Mais c'est assez pour Marie que Dieu l'ait voulu et qu'il l'ait ainsi réglé. Elle sait qu'il est le Maître; il ne lui en faut pas davantage, et sans répliquer, elle laisse parler le ministre du Dieu vivant, elle l'écoute et se retire.

Cependant, que dit son cœur? et si sa bouche ne fait rien entendre, le cœur, dans son langage, ne s'explique-t-il point? ne raisonne-t-il point? ne s'aigrit-il point? et ne se porte-t-il point à condamner la providence du Seigneur? Ah! chrétiens, c'est le cœur de Marie, et par conséquent c'est le cœur le plus soumis et le plus docile. Non-seulement elle se tait, mais elle accepte. Quand l'ange envoyé du ciel lui vint annoncer qu'elle serait mère de Dieu, à cette heureuse nouvelle elle n'eut point d'autre réponse à faire que d'entrer dans les favorables desseins de la divine miséricorde : Que tout cela, dit-elle, s'accomplisse en moi : *Fiat mihi.* (*Luc.*, I.) Et quand, au pied de l'autel, Siméon, inspiré d'en haut, mais chargé d'un ministère bien différent, lui fait connaître de quel fiel, en qualité de mère de Dieu, elle sera abreuvée, et de quelles douleurs elle aura le sein déchiré; à cette affligeante nouvelle, en changeant de situation elle ne change point de disposition, et toute sa réponse est d'entrer de volonté, de gré, dans les rigoureux desseins de la divine justice. Qu'il me soit fait, Seigneur, non comme je le veux, mais comme vous le voulez; ou plutôt, mon Dieu, ce sera toujours comme je le veux, dès que ce sera comme vous le voulez et comme il vous

plaît; puisque mon unique désir est de me conformer à vous et de vous plaire. *Fiat mihi.*

Vous me prévenez, chrétiens auditeurs : vous faites assez vous-mêmes l'application de ce sentiment à ceux qui vous conviendraient en tant de rencontres, et qui dans le temps présent vous conviennent plus que jamais. Mais, tout instruits que vous êtes, permettez que sur un point de telle conséquence, je vous fasse part de mes propres pensées : et c'est ici que l'importance et la nécessité du sujet demande toute l'efficace de la parole de Dieu; de cette parole qui éclaire les esprits pour leur faire apercevoir leurs égarements, et qui touche les cœurs pour en amollir la dureté, et pour les rendre souples et soumis, lorsque tant de raisons les engagent à plier sous le joug et à se soumettre. Expliquons-nous. De tout cet auditoire, quel est celui à qui je ne puisse dire, non par l'esprit prophétique de Siméon, mais par une expérience commune et journalière, que mille fois dans le cours du monde, et les divers événements qui se succèdent les uns aux autres, un glaive de douleur lui a percé l'âme; que mille fois peut-être ce glaive de douleur la lui perce chaque jour, et que plus de fois encore dans la suite des années il la lui percera : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.* (*Luc.*, II.) Qu'est-ce que ce glaive mystérieux et douloureux? Ne le sentez-vous pas? Ce sont tant de souffrances répandues partout, tant de calamités publiques et particulières, tant de disgrâces, de chagrins. Le parti sur cela le plus sage et le plus chrétien, ce serait d'adorer la main qui nous frappe, puisque c'est la main du Seigneur; ce serait de se taire et d'accepter. Mais voici notre injustice, et sur quoi l'exemple de la mère de Dieu doit bien nous ouvrir les yeux et nous redresser. Elle se tait, et nous nous plaignons; elle accepte, et nous nous révoltons. Quel autre témoignage faut-il là-dessus que le nôtre?

Elle se tait et nous nous plaignons. Que dis-je? Cessons-nous de nous plaindre? et à qui ne nous plaignons-nous pas? de qui ne nous plaignons-nous pas? On se plaint à Dieu, et de Dieu; on se plaint aux hommes, et des hommes; on se plaint à soi-même, et de soi-même. Observez ceci. On se plaint à Dieu, et de Dieu; comme s'il n'était pas libre à Dieu de disposer de nous selon ses vues, et qu'il dût pour cela nous consulter; comme s'il nous appartenait de discuter avec Dieu et de savoir pourquoi il nous traite de telle manière; comme si c'était un Dieu aveugle, un Dieu injuste dans le partage de ses dons, un Dieu impitoyable, du moins sans pitié pour nous, et qu'il nous eût absolument délaissés. Car voilà le discours qu'on tient, et où l'aigreur emporte des gens en qui toutes les lumières de la raison semblent s'éteindre, et tous les sentiments de la religion s'amortir. On se plaint aux hommes, et des hommes; aux hommes, avec qui l'on n'a point d'autre entretien que des maux qu'on endure, que des misères qu'on ressent, que des traverses et des contrariétés qu'on éprouve; des hommes, à qui l'on s'en prend et qu'on veut rendre responsables de tout ce qui arrive, sans examiner leurs raisons, sans écouter leurs justifications, sans être informé de leur conduite, sans la connaître que par des apparences trompeuses et de frivoles soupçons. On se plaint à soi-même, et de soi-même; ce ne sont que retours et que raisonnements, pour se dire incessamment à soi-même qu'on est malheureux, pour se demander incessamment à soi-même ce que l'on fera et ce que l'on deviendra, pour déplorer soi-même son sort et pour se le reprocher quelquefois à soi-même, en l'attribuant, ou à sa lâcheté et à sa faiblesse, ou à son imprudence et à sa témérité, ou à quelqu'autre principe que ce soit. Vaines clameurs dont on se promet un certain soulagement, mais dont tout le fruit est d'exciter la colère de Dieu, de rebuter la patience des hommes et de se désoler encore plus soi-même. Car la seule et vraie consolation alors, ce serait celle que goûtait Marie en se taisant, ce serait celle que goûtait le Prophète royal, lorsqu'au milieu de toutes les persécutions qu'il eût à soutenir, assailli de toutes parts et presque accablé sous le poids de la tribulation, il se renfermait au fond de son cœur, et disait intérieurement à Dieu : Seigneur, je me suis tenu dans le silence : *Obmutui* (*Psal.* XXXVIII) : je n'ai pas même une fois ouvert la bouche; *et non aperui os meum.* (*Ibid.*) Pourquoi? Parce que rien ne se fait que par vous, et que je n'ai pas cru qu'il me fût permis de prononcer une parole contre ce que vous avez arrêté dans votre souverain et adorable conseil : *Quoniam tu fecisti.* (*Ibid.*)

Silence que les plus mondains, après tout, gardent eux-mêmes en bien des occasions; mais sans en être plus résignés, et sans accepter. Soit respect humain, parce qu'on ne veut pas faire parler le monde, ni s'exposer à ses jugements; soit politique, parce qu'on a des précautions à prendre et qu'on craint de s'attirer quelque nouveau chagrin; soit même abandonnement et désespoir, parce qu'on voit qu'il ne sert à rien de se plaindre, et qu'on n'en est pas mieux; quoi que ce puisse être, on se tait; mais, sous cette modération feinte, que cache-t-on dans l'âme, et qu'y porte-t-on? La plus orageuse mer est-elle plus violemment agitée que l'est dans l'affliction un homme forcé de se taire, et livré néanmoins à toutes les révoltes d'un cœur indocile et rebelle à Dieu? Quel trouble et quelle confusion! quelles vues et quelles réflexions, toutes plus chagrinantes les unes que les autres! quelles résolutions et quels desseins, souvent chimériques et toujours criminels! quelles animosités et quels ressentiments! quels dépits contre la terre et contre le ciel! Ah! mon cher auditeur, il est juste que l'homme, cet homme mortel, reconnaisse le domaine de Dieu, et qu'il en dépende : *Justum est mortalem subditum esse Deo.* (II *Mach.*, IX.) Vous souffrez, j'en conviens;

des maux sans nombre viennent fondre sur vous de toutes parts; l'infirmité qui vous fait languir, le besoin qui vous presse, l'ennui qui vous attriste, l'injustice qui vous persécute, vos espérances évanouies, vos affaires en déroute, vos biens perdus et une famille sur le penchant de sa ruine, mille autres sortes de peines, car il en est de toutes les sortes; tout cela est pesant et difficile à supporter, je le sais; mais, encore une fois, il est juste que l'auteur de toutes choses règle toutes choses, et, de quelque manière qu'il les arrange, que vous vous conformiez à sa volonté, qui est une volonté supérieure et dominante. Voilà l'ordre naturel.

Dès que vous voudrez sortir de cet ordre; dès qu'à cette volonté divine vous voudrez substituer votre volonté propre, qui est une volonté humaine et subordonnée, il n'y a plus pour vous de repos à attendre. Car c'est un dérèglement qu'une volonté inférieure, telle que la volonté de l'homme, soit opposée à une volonté suprême, telle que la volonté de Dieu; et c'est en même temps, dit saint Augustin, une loi fatale, mais éternelle et immuable, que toute volonté déréglée soit elle-même son tourment et son bourreau. De quelles mélancolies, de quelles inquiétudes, et de quels soins ne se consume-t-on pas? tandis que Dieu, de sa part, justement indigné de nos résistances, s'éloigne de nous et nous prive de sa grâce. Plaise au ciel qu'après la mort il ne nous prive pas encore de sa gloire, et que l'adversité, qui a fait tant de saints, ne fasse pas de vous, par votre obstination, un réprouvé!

Que vous reste-t-il donc, et qu'avez-vous à faire? C'est, mon cher frère, dans les plus vives atteintes de la douleur, d'aller vous jeter entre les bras de Dieu. C'est de lui dire, en présence de son autel, et dans le sentiment d'une pleine soumission : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (*Matth.* XI.) Oui, mon Dieu, je consens à tout, parce que c'est votre bon plaisir et que vous êtes le Seigneur souverain. D'autant plus que vous n'êtes pas seulement le souverain Seigneur, mais que vous êtes Père, et non moins Père en m'affligeant qu'en me consolant : *Ita, Pater.* Cet aimable Sauveur qui vous fut offert par Marie, c'était votre Fils, c'était l'objet de vos complaisances, et cependant l'avez-vous épargné? Vous aviez vos vues sur lui et vous les avez sur moi. Traitez-moi comme lui, Seigneur, pour me glorifier avec lui : ***Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.***

Quand vous parlerez ainsi, chrétiens auditeurs, et que vous penserez de même, Dieu sera content; et dès qu'il sera content, il aura soin que vous le soyez. Ne demandez point comment, ni par où; les moyens ne lui manquent pas, ou pour mettre fin à vos peines, ou pour faire couler sur vous, au milieu de vos peines, toute l'abondance et toute la douceur de l'onction divine. Vous-même, sainte mère de Dieu, consolatrice des affligés, vous serez notre asile et notre soutien. Nous irons à vous, et pour consommer le sacrifice que vous faites aujourd'hui de votre Fils, nous y joindrons le nôtre. Sous vos auspices nous nous offrirons, et nous nous offrirons par vous. Nous rendrons à Dieu, comme vous, et à son souverain domaine, les mêmes hommages, et dans le même esprit que vous; l'hommage de notre dépendance, l'hommage de notre obéissance, l'hommage de notre patience. Il les agréera, surtout étant appuyés de votre intercession; et nous en recevrons la récompense dans la béatitude éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON LVII.

POUR LA FÊTE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Fallax gratia et vana est pulchritudo. mulier timens Dominum ipsa laudabitur. Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam opera ejus. (*Prov.*, XXXI.)

Toute la grâce de la beauté est vaine et trompeuse; mais la femme qui mérite des éloges, c'est celle qui craint Dieu. Qu'on lui mette dans les mains les fruits de son travail, et que ses œuvres fassent toute sa gloire.

Ce n'est point ainsi qu'en jugent les hommes, ni qu'en pense le monde; mais il importe peu quel est le jugement des hommes, et ce que pense le monde, quand l'Esprit de Dieu a parlé et qu'il a donné aux choses leur juste prix. Celle même dont le Saint-Esprit fait ici l'éloge, c'est la femme forte, qui, détrompée des fausses idées du monde, a toujours fait beaucoup plus de fonds sur le service de Dieu que sur tous les biens sensibles et périssables, et n'a jamais rien estimé davantage que la crainte du Seigneur : ***Mulier timens Dominum.*** Si donc le ciel la canonise, s'il la relève au-dessus de toutes les femmes, et s'il nous la propose comme un modèle auquel nous devons tous nous conformer, ce n'est ni pour la splendeur de sa naissance, ni pour l'éclat de sa beauté, ni pour les autres qualités humaines, mais pour la conduite régulière et sage qu'elle a tenue dans le long cours de ses années et pour la ferveur de sa piété : ***Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam opera ejus.***

Excellente peinture de l'incomparable vierge que nous honorons dans cette fête. Je viens en ce jour glorieux vous parler de son triomphe. Je viens unir ma voix à celle de toute l'Église occupée à célébrer les grandeurs de cette reine du ciel; mais au lieu de chercher le sujet de son panégyrique dans les avantages qu'elle reçut de la nature, ou dans ceux même que la grâce lui communiqua si abondamment, je prends, j'ose le dire, quelque chose de plus essentiel et de plus digne d'elle, en m'attachant à la sainteté de sa vie et à ses œuvres. ***Mulier timens Dominum ipsa laudabitur.***

Ainsi, chrétiens, pour vous mettre d'abord sous les yeux tout mon dessein, je fais deux propositions qui partageront ce discours, et où je trouve un fonds d'instruction qu'il nous est d'une conséquence infinie de bien comprendre. Car je dis que la sainte vie de la mère de Dieu sur la terre, a seule été dans le ciel le fondement de sa gloire; et j'ajoute que c'est encore cette même vie sainte de la mère de Dieu sur la terre, qui seule a mis dans le ciel le comble à sa gloire. Deux points dont l'un semble rentrer

dans l'autre, mais qu'il est aisé de distinguer en les expliquant. Le fondement de sa gloire, et le comble de sa gloire. Le fondement de sa gloire, c'est-à-dire, la raison générale pourquoi dans le ciel elle est glorifiée. Le comble de sa gloire, c'est-à-dire, le degré particulier et le point suréminent de gloire où dans le ciel elle est élevée. Marie prend aujourd'hui possession de la gloire, mais comment y est-elle parvenue? Par la voie même que Dieu a marquée pour tous les hommes, savoir : le mérite et la sainteté de la vie ; voilà ce que j'appelle en général le fondement de sa gloire. Mais ce n'est pas assez, et comme dans cette gloire où ont part tous les élus de Dieu, il y a du reste des distinctions et des places différentes, Marie, au-dessus de toute la cour céleste, est portée au premier rang ; pourquoi ? A raison d'un plus grand mérite, et d'une plus grande sainteté de vie ; voilà ce que j'appelle en particulier le comble de sa gloire. De sorte que nous allons voir cette bienheureuse Vierge couronnée de gloire, et parce qu'elle a été sainte : ce sera la première partie; et autant qu'elle a été sainte : ce sera la seconde : *Date ei de fructu manuum suarum, et laudent eam opera ejus.*

De là que conclurons-nous, chrétiens auditeurs ? Deux vérités capitales dans la religion, et qui méritent toutes vos réflexions. Car, puisque la mère de Dieu ne fut pas elle-même exempte de cette loi inviolable qui attache indispensablement à la sainteté des œuvres la béatitude éternelle, et qui règle même le degré de cette souveraine béatitude, par le degré de sainteté dont elle est la récompense, nous ne pouvons espérer d'obtenir ce suprême bonheur à des conditions moins onéreuses; mais il s'ensuit évidemment deux choses : l'une, que nous ne serons récompensés nous-mêmes et béatifiés dans l'éternité qu'après avoir bien usé de la vie et l'avoir bien sanctifiée par nos œuvres; l'autre, que dans cette éternité glorieuse, nous ne serons partagés plus avantageusement, ni plus haut élevés, qu'à proportion du bon usage que nous aurons fait de la vie, et des bonnes œuvres que nous y aurons pratiquées. Puissions-nous ne laisser jamais effacer de notre souvenir de si solides leçons ! Afin d'en tirer tout le fruit qu'elles peuvent produire dans nos cœurs, adressons-nous à la dispensatrice des grâces, et allons au trône de Marie implorer son assistance en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'Apôtre l'a dit, et c'est un point qu'on ne peut trop nous faire entendre, que nous ne serons couronnés qu'après avoir dignement combattu, et que toute la gloire qui nous est promise dans le ciel dépend absolument, dépend même uniquement, selon l'ordre établi de Dieu et avec le secours de la grâce, de la sainte vie que nous aurons menée sur la terre, et des mérites que nous y aurons acquis par nos œuvres. Or, j'applique à Marie même cette règle générale, et je prétends qu'elle n'a point été dispensée de cette loi; qu'elle n'est aujourd'hui glorifiée qu'après avoir mérité de l'être et que pour avoir mérité de l'être, et qu'elle ne l'a mérité que par un travail assidu et par une vertu constamment agissante; que son bonheur est donc le prix de sa vigilance et de ses soins, et qu'elle n'y pouvait enfin parvenir à une autre condition que celle-là. Voilà, chrétiens, de quoi d'abord je voudrais tellement vous convaincre, que cet exemple servît à rallumer tout votre zèle pour la sanctification de vos mœurs, et à vous réveiller de votre langueur dans la poursuite de cette souveraine béatitude où vous êtes vous-mêmes appelés. Entrez bien dans ma pensée, tandis que je la vais développer.

Quand nous méditons sur ce mystère et que nous considérons Marie dans l'éclat de son triomphe, nous nous laissons aisément prévenir d'une erreur, dont il est néanmoins d'une extrême importance que vous soyez pleinement détrompés. Parce qu'il ne nous paraît rien de plus grand que la mère de Dieu, nous donnons tout à cette éminente dignité, et réglant le jugement de Dieu même par le nôtre, nous nous persuadons que c'est sur cette qualité glorieuse que Dieu attache particulièrement ses regards, en recevant sa mère dans son royaume et l'élevant à la bienheureuse immortalité. Mais moi, je dis, et je le dis sur des principes incontestables, après saint Augustin, qui s'en est expliqué avant moi dans les savants commentaires qu'il nous a laissés sur l'Évangile de saint Jean. Je soutiens et je dis que ce n'est précisément ni la qualité de mère de Dieu, ni ses plus illustres prérogatives, mais une piété pleine de ferveur et une application constante aux devoirs de son état, que Dieu prétend récompenser, et qu'il récompense en effet dans Marie. D'où il s'ensuit, et c'est ma première proposition, que cette piété toute religieuse, que cette ferveur, que cette application à ses devoirs et cette persévérance ; en un mot, que la sainteté de sa vie a donc été le principe et comme le fondement de sa gloire. Voulez-vous la preuve de cette vérité ? Il ne faut qu'un peu d'attention aux maximes les plus communes de l'Évangile, et aux lumières mêmes de la raison pour en convenir.

Car, sans déroger en aucune sorte aux grandeurs de la mère de Dieu, et quoique rien ne soit comparable à ce rang auguste et au caractère de distinction qu'il lui donne, ce n'est point après tout ce que Dieu fait pour nous qui mérite ses récompenses, mais ce que nous faisons pour Dieu. Ses faveurs sont bien plutôt des obligations de le servir, et des sujets de condamnation si nous ne le servons pas, que des priviléges et des exemptions; et prenez garde que ce bon serviteur de l'Évangile, qui rapporte au maître les cinq talents qu'il en a reçus, ne fait pas consister son mérite à les avoir reçus, mais à les avoir fait profiter. Il ne s'en tient pas à dire : Maître, vous m'aviez mis en main cinq talents : *Domine, quinque*

talenta tradidisti mihi (*Matth.*, XXV): mais il ajoute, en voilà cinq autres que j'ai gagnés : *Ecce alia quinque superlucratus sum.* Or, sur cela, vous voyez assez comment nous devons raisonner; car être mère de Dieu, c'est seulement, à prendre la chose en elle-même, un don, une grâce de Dieu et un pur don, une pure grâce; c'est seulement une prédilection pure, une pure préférence; par conséquent, ce n'est point en soi-même ni par soi-même, un titre pour prétendre aux récompenses de Dieu ; mais il en faut toujours revenir à cette raison fondamentale de l'Evangile, et à cette réponse du maître à son serviteur : Parce que vous avez fait valoir les talents que je vous avais confiés, parce que vous avez été fidèle, et sans autre motif, sans autre mérite que celui-là, entrez dans la joie du Seigneur : *Quia fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* (*Ibid.*)

Apprenez donc, chrétiens, autant pour votre consolation que pour votre instruction, apprenez ce que Dieu récompense et ce qu'il couronne en ce jour. Ce n'est point précisément une vierge élevée jusqu'à la maternité divine : il y aurait là de quoi vous désespérer, puisque Dieu n'a point eu sur vous de si grandes vues; ce n'est point précisément une vierge prévenue des plus pures lumières du ciel et douée des plus hautes connaissances : il y aurait là encore de quoi nous jeter dans le découragement, puisque ces dons excellents ne sont pas réservés à tous; mais c'est une vierge qui, dans son rang de mère de Dieu, n'a rien oublié de tout ce qu'elle devait à Dieu, ni ne s'est elle-même en rien oubliée; et voilà ce qui peut partout vous convenir. C'est une vierge pleine d'estime des choses de Dieu, et uniquement adonnée à un saint usage des grâces qu'elle en a reçu ; et voilà ce que vous pouvez partout imiter.

C'est, dis-je, c'est cette vierge humble dans son élévation qui, de tant de titres les plus magnifiques et les plus brillants dont elle se vit honorée, ne voulut retenir que celui de servante du Seigneur. C'est cette vierge pure et sans tache qui, dans une sainte retraite, tout éloignée qu'elle était du monde et de ses dangers, toute confirmée qu'elle était en grâce, eut toujours les yeux ouverts pour régler toutes ses démarches et pour veiller sans relâche sur elle-même. C'est cette vierge dévote et fervente qui, dans une vie toute dévouée au culte de Dieu, n'eut jamais d'exercices plus ordinaires que ceux, ou de la piété la plus tendre, ou de la charité la plus affectueuse, ou de l'oraison la plus sublime, ou de la plus parfaite mortification. C'est cette vierge patiente et soumise, à qui jamais, dans les plus amères douleurs, dans les courses les plus fatigantes, dans le besoin le plus général de toutes choses, il n'échappa ni une parole ni un sentiment, moins conformes aux vues du Seigneur et aux ordres de sa providence. Disons enfin que c'est cette vierge, fidèle à la loi, et à toute la loi, à tous les conseils et à toute la perfection de la loi, qui se trouva elle-même hors des termes et de l'obligation de la loi, jusqu'à lui sacrifier alors et tous les intérêts de sa gloire et toutes les affections de son cœur. Voilà celle à qui la couronne est destinée, et voilà pourquoi elle lui est destinée : *Quia fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui.* Sans cela, je dis sans ce mépris de soi-même, sans ce renoncement au monde et à soi-même, sans cette pureté de cœur et cette innocence de mœurs, sans cette union avec Dieu et cette ferveur de dévotion; sans cette assiduité, cette force, cette patience, cette soumission; sans cette pratique de toutes les vertus où elle s'est exercée et cette pleine fidélité, j'aurais beau vous raconter toutes les merveilles que Dieu sur la terre a opérées dans Marie, ce pompeux étalage de ses grandeurs serait pour vous, si vous le voulez, la matière de vos admirations; mais ce ne pourrait être pour cette vierge, après la mort, d'infaillibles assurances de sa félicité.

Non, chretiens, et ne le comprenez-vous pas? Car pour raisonner toujours selon les règles de la foi les plus justes et les plus solides, cette félicité éternelle, qu'est-ce généralement? qu'est-ce indispensablement? qu'est-ce rigoureusement pour nous, et pour nous tous, que le prix de nos mérites? Et ce qui fait le mérite de la mère de Dieu, sont-ce les grandeurs de sa maternité qu'elle tient de Dieu, et de Dieu seul? ou n'est-ce pas sa sainteté, qui lui vient, après Dieu, de sa correspondance et de ses œuvres? De là que conclut saint Augustin? Je ne craindrai point d'en tirer la même conséquence que ce saint docteur; et je ne crois pas qu'elle souffre quelque difficulté dès que vous en prendrez bien le sens : savoir, que si Marie, cette mère de Dieu, n'eût pas encore plus saintement conçu le Verbe de Dieu dans le secret de son âme, et selon l'esprit de la religion, qu'elle ne le conçut heureusement dans son sein, et selon la chair, la maternité même divine n'eût été pour elle qu'un titre spécieux, mais inutile et vide : *Materna enim propinquitas nihil ei profuisset, nisi felicius ipsum fide, quam carne gestasset.*

Vérité que l'Eglise, à ce qu'il paraît, veut nous insinuer dans l'Evangile de ce jour, et dans l'application qu'elle en fait. Car ce qui fut dit d'abord et à la lettre de Marie-Madeleine, l'appliquant à Marie mère de Dieu, l'Eglise nous donne à entendre que cette mère du Seigneur n'a pas seulement reçu la meilleure part, qui est la béatitude céleste, mais qu'elle l'a choisie, qu'elle l'a désirée, qu'elle l'a recherchée : *Maria optimam partem elegit.* (*Luc*, X.) C'est-à-dire qu'elle n'a pas seulement été prédestinée de Dieu à la gloire, mais qu'aidée du secours de Dieu même, elle n'y est du reste arrivée que par son choix : *Elegit.* Ce choix marque de l'action, du soin; et quel soin! quelle action! L'Evangile nous le fait connaître : et ceci achèvera d'expliquer le point que je traite. Car, suivant toujours le sens et l'interprétation de l'E-

glise, si vous me demandez comment Marie a mérité d'avoir part, et une si grande part à la gloire dont elle va jouir dans le séjour bienheureux, voici ma réponse : *Sedens secus pedes Domini audiebat verbum.* (*Ibid.*) Ç'a été en se tenant aux pieds de Jésus, dans de profondes et de fréquentes contemplations. Ç'a été en recueillant de la bouche de Jésus les divins oracles et les réduisant à une longue et exacte pratique. Ç'a été en abandonnant à Marthe et aux personnes intéressées dans les affaires du siècle, la conduite des choses humaines; mais ne se réservant pour elle-même, selon la parole de Jésus-Christ, son fils adorable, que la seule chose nécessaire; ne s'occupant que de son âme et de sa perfection; n'envisageant que le salut comme l'unique et souverain bien, et adressant là tous ses vœux : *Porro unum est necessarium.* (*Ibid.*) Elle est parvenue où elle aspirait; et jamais rien ne lui ravira le bonheur qu'elle possède : c'est une gloire immortelle; mais il a fallu faire effort, mais il a fallu combattre et vaincre pour se l'assurer : *Maria optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea.*

Ainsi, chrétiens, au milieu de la pompe qui accompagne Marie dans sa triomphante Assomption, répétons-le mille fois, et reconnaissons-le, que ce n'est point par une faveur spéciale que la gloire lui est donnée; mais qu'elle l'a achetée, et au même prix qu'elle nous doit être vendue. Dieu a mis entre sa mère et nous toute autre différence. Il l'a préservée avant sa naissance de la chute commune à tous les hommes. Elle a eu dès le moment de sa conception la plénitude de la grâce; mais, quant à la gloire où nous sommes tous appelés, et quant aux moyens de l'acquérir, la condition est pour tous égale, et il lui en a dû coûter aussi bien qu'à nous : *Quia fuisti fidelis, intra in gaudium Domini tui*

Voilà le principe, mes chers auditeurs, et le grand principe que j'avais à établir. Or, sur cette importante vérité, qu'il y a de réflexions à faire! J'en choisis une, et c'est, ce me semble, la plus naturelle et la plus touchante. Ne la perdez pas; mais tâchons de l'approfondir et de nous la rendre propre.

Car, comme cette fête nous rappelle la mémoire, autant de la sainte mort de la mère de Dieu que sa glorieuse Assomption au ciel, je réunis ces deux idées, et je me figure Marie sur le point de partir de ce monde et de payer à la nature le tribut ordinaire; mais, du reste, voyant dans ses mains de riches trésors de mérites, et les emportant avec elle comme les gages certains de sa bienheureuse prédestination. Que n'avons-nous été sur cela témoins de ses sentiments! Qu'estima-t-elle alors, et de quel œil plus que jamais regarda-t-elle tout ce qui passe dans la vie, et qui n'a point de rapport à l'éternité? Quel autre souvenir que celui des pieux exercices qui l'avaient si longtemps occupée, lui donna à cette heure, par elle-même si terrible, cette paix inaltérable et ces abondantes douceurs, qui furent pour elle autant d'avant-goûts des délices célestes? Sur quoi appuya-t-elle sa confiance; et de quels regrets eût-elle été touchée, si, avec tant de qualités qui la relevaient aux yeux des anges et des hommes, aux yeux de Dieu même, elle s'était trouvée devant Dieu les mains vides, sans avoir rien amassé dont elle pût se faire un mérite auprès de son Créateur et de son Juge? Voilà, j'ose le dire, voilà, toute mère de Dieu qu'elle était, ce qui l'eût effrayée, ce qui l'eût désolée, ce qui l'eût consternée.

Mais, par une règle toute contraire, serons-nous surpris de ce redoublement de joie, de ces nouveaux transports qu'elle fit paraître à la fin d'une vie enrichie de saintes œuvres, et au moment d'une mort si soigneusement prévue, si ardemment désirée et si glorieusement couronnée? Combien de fois à la vue de la gloire, qui désormais n'était plus éloignée pour elle, se plaignit-elle néanmoins encore de la longueur de son exil et demanda-t-elle amoureusement, comme le Prophète, à le voir bientôt finir? *Heu mihi quia incolatus meus prolongatus est!* (*Psal.* CXIX.) Quand sera-ce, Seigneur, quand viendra le moment où je pourrai aller à vous, et quand paraîtrai-je devant la face de mon Dieu? *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei mei?* (*Psal.* XLI.) Combien de fois, comme l'épouse des *Cantiques*, s'adressa-t-elle aux bienheureux habitants de la sainte Sion, et s'écria-t-elle : Filles de Jérusalem, si vous rencontrez mon bien-aimé, je vous conjure de lui dire que je languis en son absence, et que je ne puis plus soutenir un désir si empressé de le revoir! *Adjuro vos, filiæ Jerusalem, si inveneritis dilectum meum, ut annuntietis ei quia amore langueo.* (*Cant.* V.)

Or, chrétiens, ce qui fut pour Marie le sujet de ses plus consolantes réflexions, c'est dans les mêmes conjonctures ce qui nous soutiendra. Ce passage si redoutable de la vie à la mort, et de la mort à l'éternité, ce jour par lui-même si formidable, combien déjà l'avez-vous craint, et combien le craignez-vous encore? Mais voulez-vous le rendre aussi tranquille pour vous et aussi serein qu'il le fut pour la mère de Dieu? ce ne peut être, avec toute la proportion convenable, que par une même sainteté. Car ce qui encourage alors une âme, c'est l'espérance; et je ne puis assez vous le redire, que sans la sainteté de la vie il n'y a point d'espérance bien fondée.

De là cette belle leçon que faisait saint Pierre aux fidèles de son temps, et que je vous fais à vous-mêmes : *Quapropter, fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram electionem faciatis.* (II *Petr.*, I.) Pour cela donc, mes frères, je veux dire, puisque la Vierge même la plus chérie du ciel n'a point eu d'autre voie que celle d'une vie agissante et fervente, pour atteindre à ce souverain bien qui nous est promis comme à elle dans le séjour de la gloire; que ce soit un puissant motif pour nous

exciter à nous en rendre dignes comme elle. Il n'y faut rien épargner; mais travaillons-y avec un zèle toujours nouveau et sans nous lasser : *Magis satagite.* Ce qui doit être pour nous là-dessus un fonds inépuisable de confiance, c'est que Dieu n'ait point attaché ce suprême bonheur à des avantages extraordinaires ou de la nature ou de la grâce; et que dans toutes les conditions il nous ait, pour ainsi parler, rendu maîtres de notre destinée, en la faisant, après lui, dépendre de nous. Mais aussi quel sujet de crainte, quand, après de longues années, on trouve une vie perdue et des jours inutilement consumés : surtout, quelle horreur, si c'est une vie voluptueuse, une vie libertine et toute corrompue!

Voilà ce qui fait les désespoirs au lit de la mort, lorsqu'on voit approcher le temps des promesses du Seigneur et celui de la récompense, et qu'on n'a rien pour l'obtenir de Dieu, parce qu'on n'a rien à offrir à Dieu. Ah! si Dieu donnait alors de nouvelles années à courir et de nouveaux jours à passer, plein de nouvelles idées qu'on a conçues, que l'on saurait bien mieux employer ses soins et les mieux faire valoir! Que ne dit point sur cela un mourant, et en quels termes l'entend-on quelquefois s'expliquer! quelles leçons ne fait-il point aux autres! quelles résolutions ne forme-t-il point pour lui-même, et que ne se propose-t-il point dans l'avenir, si Dieu daigne le lui accorder encore, cet avenir où il puisse réparer ses pertes passées! Mais l'arrêt est porté, ce triste et irrévocable arrêt de la justice divine qui a compté nos jours; et malgré les regrets les plus amers, malgré toutes les mesures et tous les secours humains, il n'y a plus pour cet homme de temps à espérer dans la vie, il n'y a plus pour lui d'autre avenir qu'un avenir éternel, que cet affreux avenir où l'on n'est plus en état de travailler, ni de rien gagner. Or, quelle désolation d'y entrer pauvre et dénué de mérites, lorsqu'on n'y doit être néanmoins placé et partagé que selon ses mérites!

Tenons-nous-en donc, chrétiens auditeurs, à l'avertissement du Prince des apôtres et ne l'oublions jamais : *Quapropter magis satagite, ut per bona opera certam vestram electionem faciatis.* Tandis que nous le pouvons, faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour nous disposer à paraître un jour comme Marie devant Dieu, et à recevoir de lui la couronne de gloire. L'aurons-nous en effet, cette couronne, ou ne l'aurons-nous pas? Serons-nous du nombre des élus de Dieu, ou n'en serons-nous pas? Triste incertitude, mes frères, dont vous êtes quelquefois troublés, mais sur quoi il ne tient qu'à vous de calmer vos alarmes; puisque, selon l'exprès témoignage que je vous produis, il ne tient qu'à vous de rendre votre élection et votre prédestination sûres : *Ut certam vestram electionem faciatis.* Ce ne peut être que par de bonnes œuvres; et souvenez-vous que ce ne sont ni de stériles désirs, ni de vaines paroles que je vous demande, ou que Dieu plutôt vous demande; mais des actions : *Per bona opera.* Tout le reste n'y sert de rien : fortune, trésors, dignités, grandeurs, réputation, crédit : titres frivoles, mes frères et faibles appuis, si vos prétentions ne sont soutenues d'ailleurs. Ne vous l'a-t-on pas assez dit de fois? ne vous l'a-t-on pas assez hautement annoncé? quelle autre chose devez-vous avoir plus présente à l'esprit? et si vous n'y pensez pas autant que vous le devez, nous, ministres de l'Evangile, ministres de votre salut, que devons-nous plus souvent vous remettre devant les yeux? Oui, chrétiens, c'est la vie qui décide de tout. Comptez sur votre vie, et ne comptez sur rien de plus. Sans la sainteté de la vie, vous pourrez vous enrichir dans le monde et vous agrandir; vous pourrez posséder d'amples héritages, tenir de hauts rangs, jouir d'un sort tranquille et agréable. Imaginez-le tel qu'il vous plaira, j'y consens. Vous vivrez dans la mémoire des hommes; vous recevrez les hommages, les applaudissements des hommes; vous parviendrez à tout, et vous serez tout parmi les hommes; mais, dans l'estime de Dieu, vous ne serez rien qu'autant que vous serez saints; et vous ne serez saints qu'autant que vous pratiquerez d'œuvres saintes et que vous agirez. Ce sera là pour vous, comme pour Marie, le fondement de votre gloire : et c'est même encore pour vous, comme pour Marie, ce qui mettra le comble à votre gloire, ainsi que je vais l'expliquer dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une erreur que saint Augustin eut autrefois à combattre, et que les hérétiques des derniers siècles ont renouvelée; savoir, que dans l'état de la gloire il n'y a entre les âmes saintes qui la possèdent, nulle prééminence; mais que toutes, dans le sein de Dieu, jouissent d'une même béatitude, et sont au même degré d'élévation. Erreur formellement opposée à la parole de Jésus-Christ et à celle de son apôtre. Car, dans la maison du Père céleste, disait le Sauveur des hommes, il y a des places distinguées les unes des autres : *In domo Patris mei mansiones multæ sunt.* (*Joan.*, XIV.) Et, selon la comparaison du Maître des gentils, autant qu'une étoile diffère d'une autre étoile, et par son éclat, et par sa grandenr, autant à cette résurrection future que nous attendons, et dans cette souveraine félicité qui doit être la récompense de nos mérites, y aura-t-il d'ordres ou de rangs plus ou moins élevés, parce que dans cette vie mortelle il y aura eu des vertus plus ou moins parfaites : *Stella enim a stella differt in claritate, sic et resurrectio mortuorum.* (*I Cor.*, XV.)

Ce n'est donc point assez de travailler à acquérir ce bienheureux héritage où nous voyons entrer aujourd'hui Marie; mais je prétends qu'il est encore de la sagesse chrétienne et de la solide charité que nous nous devons à nous-mêmes, de porter nos

vues à tout ce qui nous y est promis de plus éminent et de plus grand, et de prendre tous les moyens de l'obtenir. Voilà ce que les Pères ont appelé, tantôt une avidité toute religieuse, et tantôt une ambition tout évangélique, d'autant plus dignes de nous, qu'elles nous proposent un objet plus excellent et plus divin.

Or, c'est à cela même aussi que je veux vous engager, chrétiens, quand je dis que la sainteté de votre vie sur la terre ne sera pas seulement pour vous, non plus que pour Marie, le fondement de votre gloire dans le ciel; mais qu'elle en sera la mesure et le comble. Je veux par là vous faire entendre, qu'il n'en est pas de la gloire du ciel comme de certaines grandeurs et de certaines dignités du monde; que si ces prétendues grandeurs du monde, et ces dignités sont communément indivisibles, c'est-à-dire que si elles mettent communément dans un égal degré tous ceux qui s'en trouvent une fois revêtus, quelque inégalité qu'il y ait eu d'ailleurs dans le mérite des sujets et dans le prix qu'elles ont coûté, il en va tout autrement à l'égard de l'éternelle demeure où Dieu nous appelle, et de la place que nous y devons occuper; que là c'est le travail qui règle tout; que là, selon le travail, et tout le travail, la gloire croît par une conséquence sur laquelle on ne peut trop insister; qu'il est donc de notre intérêt le plus précieux de viser le plus haut qu'il nous est possible, de ménager tous les moments, et de donner à nos espérances toute l'étendue qu'elles peuvent avoir; fortement persuadés que rien ne sera perdu dans l'éternité, et que, suivant l'exacte compensation qui se fera du salaire et de la peine, autant que nous serons avancés par la ferveur de notre piété dans la voie, autant le serons-nous par la splendeur de notre gloire dans le terme. Pensée seule capable de justifier cette sainte ardeur que nous apercevons dans les âmes solidement pieuses, d'accumuler bonnes œuvres sur bonnes œuvres; allant sans cesse, selon le langage du Prophète royal, de vertus en vertus, et ne laissant rien échapper, jusqu'aux plus petites choses, de tout ce qui peut grossir le trésor qu'elles s'efforcent d'amasser. Le monde en raille, je le sais, et quelquefois même parmi les gens du monde, ceux qui se piquent de christianisme et de religion; mais, entre mille raisons, ce qui autorise la conduite de ces âmes fidèles en faveur de qui je parle, c'est ce que j'ai encore à dire de Marie, et ce que je vais leur appliquer. Nouvelle attention, s'il vous plaît.

Car je ne vous dis plus seulement en général que Marie prend possession de la gloire; j'ajoute, et c'est l'Église elle-même qui le chante, en se joignant aux acclamations de toute la cour céleste, qu'elle monte jusqu'au plus haut point de la gloire; que, dans un ordre supérieur, elle voit hommes et anges mêmes, tout plier sous le poids de sa puissance; qu'elle va s'asseoir auprès du trône de son Fils, et tenir après lui le premier rang. J'en cherche la cause, et du grand principe que j'ai établi touchant cette rigoureuse justice de Dieu, qui ne récompense dans sa mère même que la sainteté de la vie, je forme un nouveau raisonnement que vous comprendrez sans peine, et qui servira de fonds à l'autre leçon que nous fait le mystère de ce jour.

Je reprends donc, et je dis : puisque Dieu, suivant la loi primitive et essentielle de sa justice, ne récompense jusque dans sa mère que la sainteté des œuvres, il est aussi d'une plénitude de justice qu'il fasse répondre la récompense de cette divine mère à toute sa sainteté. Puisque la gloire de Marie n'est fondée, après la grâce de Dieu, que sur ses propres mérites, il faut aussi que cette gloire de Marie soit mesurée selon ses mérites, selon toute l'étendue et toute la perfection de ses mérites. Pourquoi ? En voici la preuve incontestable : Parce qu'il est d'une distribution équitable et sage, que celui qui a plus donné soit mieux partagé, surtout si c'est de la part d'un Maître qui n'a acception de personne, pas même de sa mère; mais qui ne compte que les actions et qui n'en pèse que la valeur. Or, ceci posé, il ne s'agit plus, autant que la faiblesse de nos lumières le permet, que de juger de la sainteté de Marie, pour juger de son élévation et de sa gloire, et j'en ai, je ne dis pas une conjecture ni une simple opinion, mais une certitude entière, et une pleine conviction. Car je suppute, et depuis la première grâce qui sanctifia Marie dans sa conception immaculée, jusqu'à la dernière grâce qui consomma à la mort sa sainteté, je ne trouve d'un moment à un autre, et en de nombreuses années, que de nouveaux progrès, que de nouveaux accroissements de mérites. Comment cela? Parce qu'à tous les moments, et dans tout le cours d'une longue vie, je ne trouve que de nouvelles grâces, toujours plus abondantes, et toujours multipliées par la fidélité de la Vierge qui les reçut, et qui n'en reçut pas une sans la faire valoir. De sorte que la parole du Prophète lui put bien convenir, et se vérifia pleinement dans cette sainte âme : *Ascensiones in corde suo disposuit.* (*Psal.* LXXXIII.) Nul, je n'en excepte pas même les Esprits bienheureux, nul, ni sur la terre, ni dans le ciel, n'eut des grâces pareilles à celles de la mère de Dieu, puisqu'elle en eut de conformes à sa dignité, qui est au-dessus de tout. Mais de cette vérité je passe à une autre, qui en est la suite évidente : que nulle sainteté donc, hors la sainteté de Dieu et de l'Homme-Dieu n'égala celle de la mère de Dieu, puisque sa sainteté fut proportionnée aux grâces dont elle était sans cesse prévenue, et auxquelles elle se rendit toujours fidèle par la plus constante et la plus parfaite coopération.

De là, que Marie brille dans la gloire au-dessus de tous les êtres créés, comme le dit saint Bernard (serm. I. *De Assump.*) : *Super omnem exaltata creaturam;* je ne m'en étonne

point, car je sais, et il est de la foi, qu'elle eut la plénitude de la grâce; je sais qu'à cette plénitude de grâce répondit de sa part une plénitude de fidélité; je sais qu'à cette plénitude de fidélité, par une conséquence nécessaire, a répondu une plénitude de mérite, et je conclus, qu'à cette plénitude de mérite, doit enfin répondre une plénitude de gloire. Ce sont les divers degrés que nous marque lui-même saint-Bernard *(Ibid.) Quantum enim gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis.*

De là que le même Père s'écrie, dans un sentiment d'admiration dont il est saisi, et qu'il demande : Qui pourra seulement se former l'idée de la gloire de Marie au milieu de son triomphe et dans l'éclat de son Assomption? Que dans un sens, et en quelque manière, elle lui paraisse, cette glorieuse Assomption de Marie, aussi incompréhensible à nos esprits, que la génération même du Verbe de Dieu dans le sein de cette Vierge, je n'en suis point surpris; car qui peut compter les grâces dont elle fut comblée, et qui toutes ont concouru, en la sanctifiant, à la glorifier? *Christi generationem et Mariæ Assumptionem quis enarrabit?* (*Ibid.*) Elle est portée au plus haut des cieux ; pourquoi? Parce qu'elle s'est plus profondément humiliée sur la terre; parce qu'elle a toujours eu sur la terre une vue plus présente de sa bassesse et de son néant; parce qu'elle y a toujours vécu et voulu vivre plus inconnue et dans une retraite plus obscure. Elle goûte dans le sein de Dieu les plus délicieuses douceurs de la béatitude éternelle; pourquoi? Parce qu'elle a plus méprisé les fausses douceurs du monde; parce qu'elle a ressenti avec plus de joie tous les effets, ou pour mieux dire toutes les extrémités d'un état pauvre et souffrant selon le monde; parce que ce fut dans le monde une mère de douleurs, et qu'exposée aux plus tristes événements, elle les a soutenus avec une patience plus héroïque. Elle voit et elle connaît Dieu de plus près; elle aime plus Dieu, et elle en est plus aimée; pourquoi ? Parce que dans ce lieu d'exil, où elle n'était encore éclairée que des lumières de la foi, elle s'est plus appliquée à contempler les perfections infinies de ce premier Être, parce qu'elle s'est plus élevée vers lui par tous les sentiments de son cœur et plus étroitement attachée à lui; parce qu'oubliant tout le reste, elle a eu avec lui de plus saintes et de plus intimes communications. Son corps même (car telle est la commune tradition, reçue des fidèles, et appuyée sur les témoignages les plus authentiques), son corps, cette chair par elle-même corruptible, mais que la vertu a consacrée; ce corps exempt de la condition ordinaire, et tirée de la poussière du tombeau par une immortalité anticipée, participe plutôt au souverain bonheur de l'âme; pourquoi? Parce qu'il a toujours été plus souple à l'esprit, et plus dégagé de toutes les impressions des sens: *Quantum enim gratiæ in terris adepta est præ cæteris, tantum et in cœlis obtinet gloriæ singularis.*

N'en disons pas davantage, chrétiens, ceci suffit pour l'honneur de Marie: mais venons à nous-mêmes; et pour notre édification, méditons bien un point à quoi peut-être vous n'avez jamais fait toute l'attention qu'il mérite. Car c'est ainsi que nous devons être partagés nous-mêmes, et récompensés, et voilà le grand motif que j'ai à vous proposer, ô vous qui dans une vie retirée du monde, comme celle de la mère de Dieu, ou qui, vivant au milieu du monde, mais sans être du monde, ni en vouloir être, avez pris le parti d'une solide piété, et le savez dignement soutenir. C'est à vous que j'adresse spécialement cette morale, parce que dans la pratique ce n'est qu'à vous proprement qu'elle convient. Nous ne pouvons pas même obtenir des mondains qu'ils fassent quelque chose pour mettre au moins leur salut en sûreté, et pour mériter en général la gloire du ciel; comment en particulier serions-nous reçus à leur parler d'accroître cette gloire, autant qu'il dépend de leurs soins, et d'y faire servir tout le temps de la vie, qui ne leur est accordé que pour cela? Mais quelque idée qu'en puissent avoir les partisans du monde, au milieu des efforts qu'il vous en coûte pour vous avancer, s'il vous faut, âmes pieuses et ferventes, un appui ferme et inébranlable, le voici.

Car il n'est pas seulement vrai, selon l'expression figurée du prophète, que celui qui sème dans les larmes moissonne dans la joie; mais autant de grain que vous aurez semé, autant la moisson sera-t-elle pour vous fertile et abondante. Parlons plus clairement et expliquons-nous. Il n'est pas seulement vrai, suivant la parole du grand Apôtre, que si vous combattez avec Jésus-Christ, si vous souffrez, si vous agissez avec Jésus-Christ, vous régnerez avec Jésus-Christ: *Si sustinebimus, et conregnabimus.* (II *Tim.*, II.) J'ai des promesses plus vastes encore et plus précises à vous faire. Autant de victoires, autant de couronnes, autant de souffrances et de mérites, autant de splendeurs célestes et de délices. Telle que sera la mesure de votre part, telle doit-elle être de la part de Dieu : une mesure comble, une mesure pressée et entassée, selon que vous aurez pris soin vous-même de la remplir: *Mensuram bonam et confertam et coagitatam dabunt in sinum vestrum.* (*Luc.*, VI.)

C'est donc une illusion de penser, et c'est encore un plus grand abus de dire ce que nous entendons tous les jours : J'ai travaillé, je travaille, et assez de bonnes pratiques partagent ma vie pour me donner une espérance raisonnable de la gloire : mais du reste pourquoi tant se gêner et se fatiguer? Pourquoi tant de menues observances, tant de dévotions compliquées dont on ne voit jamais la fin? Pourquoi? cette demande, mon cher auditeur, paraît bien étrange dans une religion où les prétentions s'étendent si loin, et les espérances sont sans bornes. Mais s'il faut vous répondre,

j'ai de quoi vous satisfaire, et peut-être de quoi vous toucher. Car, dites-vous, pourquoi tant de méthodes, de règles, d'exercices différents? Vous le voulez savoir, et je vais vous en instruire. C'est que rien n'échappe à la libéralité de mon Dieu, et que la gloire qu'il me prépare, est un fonds où l'on trouve toujours à puiser, et toujours à faire de nouveaux et de plus amples profits. C'est qu'au jour du Seigneur, à ce grand jour où les livres seront ouverts, je verrai tout marqué du doigt de Dieu même; qu'au poids de cette balance, qui doit décider du sort des élus, tout sera compensé; et que, dans la division de ce royaume que nous avons à conquérir, tout contribuera à grossir la portion qui m'est réservée, et à relever ma gloire. Je le sais, et je n'en puis douter, puisque l'Evangile me l'enseigne.

Or, dès que je le sais, que je le sais avec certitude, et que je le sais en détail; c'est-à-dire, dès que je sais qu'il y a un degré de gloire pour ces prières où je récite les louanges de Dieu, pour ces entretiens intérieurs où je médite les grandeurs de Dieu, pour ces actes de toutes les vertus que je renouvelle sans cesse en la présence de Dieu et dans une continuelle union avec Dieu. Dès que je sais qu'il y a un degré de gloire pour ces abstinences, ces jeûnes, ces pénitences que je pratique; pour ces mortifications secrètes et ces saintes violences, où je me renonce moi-même; pour ces chagrins, ces contradictions que je supporte en silence et sans me plaindre. Dès que je sais qu'il y a un degré de gloire pour ces confessions, ces communions fréquentes; pour ces lectures, ces cérémonies de piété, ces prédications où j'assiste; pour ces visites des pauvres, ces charités, ces aumônes; pour cette vie retirée, et cette fuite du monde; pour tout ce que peut inspirer une ardeur sincère de plaire à Dieu, et un esprit vraiment chrétien: encore une fois, dès que je sais tout cela, que je suis bien convaincu de tout cela, je ne vois plus rien à ménager. Car voilà ce que je regarde comme l'avantage pour moi le plus essentiel, et où je fais consister toute la sagesse. Voilà ce que je porte profondément gravé dans mon souvenir, et ce qui ne part jamais de mon cœur, tant j'y trouve de consolation et de force. Voilà ce qui me pique, ce qui m'encourage, ce qui me dispose et me détermine à tout entreprendre et à tout exécuter. Je me dis à moi-même ce que disait l'Apôtre aux chrétiens de Corinthe, témoin qu'il était de leur zèle, et voulant les exciter de plus en plus aux œuvres de charité où ils s'exerçaient: *Qui parce seminat, parce et metet, et qui seminat in benedictionibus, de benedictionibus et metet.* (II *Cor.*, IX.) Selon que je donnerai, on me donnera: et si ma main répand avec abondance, je recueillerai de même. Et en effet, quel est le Dieu que je sers? moins je compterai avec lui, plus il se rendra libéral et magnifique envers moi. Autant que je multiplierai devant lui mes mérites, autant il m'enrichira, non pas seulement des dons de sa grâce, mais des dons de sa gloire; il les redoublera, il les augmentera, il les versera sur moi avec une espèce de profusion: *Et multiplicabit semen vestrum, et augebit incrementa frugum justitiæ vestræ.* (*Ibid.*)

Mais après tout, qu'est-ce que ce degré de gloire qui comble le bonheur d'une âme prédestinée? et puisque la seule possession de cette gloire est déjà par elle-même le souverain bien, qu'importe-t-il tant de la posséder dans un degré, ou dans un autre? Ah! chrétiens, ce qu'il importe! pour vous le faire entendre d'une manière sensible, je ne veux que vous-mêmes, je ne veux que l'exemple et l'expérience du monde. Observez ceci, je vous prie; et dites-moi: Qu'est-ce pour un riche du siècle que ce degré d'opulence qu'il veut acquérir? Qu'est-ce pour un ambitieux du siècle que ce degré de grandeur où il veut parvenir? Qu'est-ce pour un mondain rempli des idées du siècle que ce degré de distinction, de réputation, d'autorité, de faveur où il veut s'établir? Ce n'est qu'un degré: car, prenez toujours bien garde à ma pensée, ce riche, dont je parle, et tel que je le suppose, il jouit déjà d'une grande fortune; cet ambitieux, il occupe déjà un des premiers rangs; ce mondain, il est déjà dans un éclat qui lui attire des hommages et des respects. Que leur manque-t-il donc? Peut-être, je le répète, un seul degré où ils n'ont pu atteindre, et où d'autres se sont poussés. Or, ce seul degré, jusqu'à quel point en sont-ils jaloux? Je vous le demande, et vous le voyez. Il faut pour l'acquérir, ce degré d'opulence et de fortune, se miner d'étude, perdre le repos, essuyer tous les orages de la mer, et en affronter tous les écueils. Il faut, pour parvenir à ce degré d'élévation et de grandeur, former mille intrigues, remuer mille ressorts, s'asservir à tout, et tout dévorer. Il faut, pour s'établir dans ce degré de splendeur, de crédit, de puissance, d'estime publique, tenter tous les moyens, prendre toutes les voies ou permises ou illicites, se roidir contre tous les obstacles, prodiguer même son sang et sa vie. Il le faut: car tel est l'esprit du monde; telles en sont les maximes; et tant qu'on n'aura pas encore ce degré, qu'on n'y sera pas encore monté, on perdra tout le reste, pour viser là sans relâche, et pour l'emporter.

Enfants du siècle, jusqu'à quand serez-vous plus sages, selon vos principes, et plus prudents pour le mensonge et la vanité, que ne le sont les enfants de lumière pour la vérité même? et jusqu'à quand, enfants de lumière, chercherez-vous avec moins d'ardeur la vérité, que les enfants du siècle ne cherchent la vanité et le mensonge? Que ne puis-je vous faire mieux comprendre vos véritables intérêts! Le moindre degré de cette gloire, que vous négligez, vaut toutes les couronnes du monde, et bien au delà. En le perdant, la perte que vous faites est éternelle: car rien dans le ciel ne périt, et tout avantage que nous y aurons, quel qu'il

soit, a cela de propre, qu'il ne doit jamais finir.

Puissiez-vous donc enfin reconnaître votre erreur! Puissiez-vous réformer vos idées, et concevoir une toute autre estime de ces âmes justes, de ces âmes comme insatiables dans le désir qui les brûle d'amasser trésors sur trésors pour cette bienheureuse patrie où elles aspirent! Ce que diront tant de réprouvés au jugement de Dieu, mais dans un affreux désespoir, et pour leur condamnation, puissiez-vous le dire maintenant avec fruit, et pour votre santification : *Vitam illorum æstimabamus insaniam.* (*Sap.*, V.) Qu'ai-je pensé jusqu'à présent de ces œuvres que je vois pratiquer en certains états du christianisme et au milieu même du monde, avec une assiduité, une régularité, une ferveur et une activité que rien n'arrête? Que m'a paru une telle vie? Je la regardais comme une misère et un martyre, comme une contrainte et un joug insoutenable, comme une superstition, un amusement, une faiblesse, comme une folie, *æstimabamus insaniam.* Mais, avouons-le, c'est le bon parti; et s'il y a un aveuglement à déplorer, c'est le mien, *nos insensati* (*Ibid.*); le mien, lorsque je perds tant de biens, et de tels biens, que je pourrais m'assurer dans l'éternité; le mien, lorsqu'en toutes choses j'ai si peu d'égard à l'unique fin où je dois tendre, et à la seule récompense digne de mes soins; le mien, lorsque je suis au contraire si jaloux d'une prospérité temporelle que je voudrais rendre complète, mais qui dans le fond n'est rien et n'aboutit à rien : *nos insensati.* Si nous n'avons pas la force de les imiter, ces âmes dévouées au Seigneur, et constamment occupées à le servir, du moins devons-nous bénir leur sort et l'envier; du moins devons-nous les honorer et les respecter; du moins devons-nous les laisser tranquillement remplir leur course, et ne les y pas troubler. Puissiez-vous, dis-je, chrétiens auditeurs, entrer dans ces sentiments; et puissent ces sentiments vous disposer à suivre les traces de Marie, et à profiter ainsi du grand mystère dont je viens de vous entretenir.

Je dis plus; et comme c'est à l'exemple de la mère de Dieu que nous devons embrasser cette vie sainte et féconde en mérites; c'est encore par sa médiation et par son secours. Nous ne pouvons douter de son pouvoir dans un jour où nous la voyons au comble de la gloire. Nous douterons encore moins de votre miséricorde, ô sainte Vierge, surtout dans un royaume qui vous est spécialement confié par un vœu solennel, et qui renouvelle aujourd'hui la pieuse cérémonie de sa première consécration. Puissante Reine du ciel, recevez nos hommages, et favorisez-nous de vos regards. Nos hommages sont sincères, et vos regards nous seront salutaires. De cette terre d'exil où nous languissons, de cette vallée de larmes, nous crions vers vous : prêtez l'oreille à nos cris; et de ce trône de gloire où vous régnez, rendez-vous sensible à nos gémissements. Nous aspirons au même terme que vous, nous soupirons après la même patrie; mais dans la voie qui nous y doit conduire, vous savez combien nous avons de périls à éviter et d'ennemis à vaincre. Glorieuse et zélée protectrice, tendez-nous la main. Aidez-nous à sanctifier une vie dont la sainteté doit être le prix d'une éternité. Aidez-nous à sanctifier une mort dont le moment critique doit être suivi d'un jugement irrévocable et sans appel. Aidez-nous à mériter une gloire où nous ne parviendrons, avec la grâce d'en haut, que par nos œuvres, et que selon la mesure de nos œuvres. Plaise à la bonté divine de nous y rassembler tous! c'est, chrétiens, ce que je vous souhaite, etc.

SERMON LVIII.

Pour la fête de l'Assomption de la Vierge.

SUR LA DÉVOTION A LA VIERGE.

Astitit regina a dexteris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. (*Psal.*, XLIV.)

La reine magnifiquement vêtue et parée de tous ses ornements s'est assise à votre droite.

Tel est l'état de Marie dans le triomphe de son Assomption au ciel; telle est la place qu'elle occupe à la droite de son Fils, comme ce Fils adorable est lui-même assis à la droite de Dieu son Père : c'est une reine couronnée de gloire : *Astitit regina :* ces magnifiques vêtements qu'elle porte, et ces ornements divers dont elle est parée, ce sont ses vertus et ses mérites : *In vestitu deaurato, circumdata varietate.* Voilà d'où lui vient cet éclat qui brille aux yeux de toute la cour céleste, et qui lui en attire les hommages. Cependant, chrétiens, tout élevée qu'elle est au plus haut des cieux, elle ne dédaigne point de tourner encore ses regards vers la terre où elle a vécu; et toutes les splendeurs des saints qui l'environnent ne l'éblouissent point jusqu'à éteindre dans son cœur les sentiments de sa charité pour nous, et à lui faire perdre le souvenir des hommes. Il est donc de notre devoir, de notre avantage, et d'une juste reconnaissance, de nous joindre dès ce monde aux bienheureux habitants de la sainte Jérusalem, et de rendre tous de concert à cette divine mère le culte qui lui appartient par tant de titres. C'est à quoi je veux aujourd'hui vous engager, en vous parlant de la dévotion à la Vierge. Mais avant que d'expliquer mon dessein, demandons par l'intercession de cette même Vierge les lumières du Saint-Esprit, et disons : *Ave, Maria.*

Dans le culte que nous rendons à Dieu et aux saints, il y a, dit le Docteur angélique, saint Thomas, deux sentiments à distinguer : sentiment de piété, et sentiment d'espérance. L'un part d'un zèle pur et affectueux; l'autre d'un intérêt personnel et raisonnable. Ainsi, dans le sujet que je traite, j'appelle sentiment de piété, le zèle qui nous rend sensibles à la gloire de la mère de Dieu, et qui, sans autre vue que pour elle-même, nous porte à lui procurer tous les honneurs

que nous connaissons lui être dus; j'appelle sentiments d'espérance, un retour sur ce qui nous touche, lorsqu'ensuite connaissant nous-mêmes nos propres besoins, nous tâchons d'intéresser en notre faveur la Vierge que nous honorons, et d'obtenir par son entremise les grâces que nous savons nous être nécessaires. Or, je trouve aussi que ce sont là surtout les deux endroits par où les hérétiques, implacables ennemis de Marie, ont toujours attaqué, dans les siècles précédents comme dans celui-ci, la dévotion des fidèles envers cette glorieuse Mère. Car en premier lieu, cette ardeur si vive et si constante, ce zèle pour l'honneur et le service de Marie, ils l'ont traité de piété superstitieuse; et sous le spécieux prétexte de ne conduire l'homme qu'à Dieu seul, et de l'y conduire par la voie la plus droite, ils ont rejeté tout ce qui se rapporte à la créature, sans avoir, selon le langage de l'école, un rapport direct et immédiat au Créateur. Du moins, en accordant quelque chose à la tendre affection des peuples, trop profondément enracinée dans les cœurs pour en pouvoir être arrachée, ont-ils usé d'extrêmes réserves, et retranché de saintes pratiques depuis longtemps établies dans l'Eglise, et autorisées par l'usage de plusieurs siècles. En second lieu, cette puissante protection de Marie, qu'une espérance bien fondée nous rend si précieuse, ils ont osé la contester, n'ayant sur cela nul égard aux témoignages qu'on leur produisait; les mettant au rang des opinions populaires; prescrivant des bornes, et à la miséricorde, et au pouvoir de la Vierge que nous invoquons, renversant de la sorte, ou voulant renverser dans ses fondements toute notre confiance; ils sont même encore allés plus loin, et ont en quelque manière prétendu susciter le Fils contre la mère, comme si c'était un outrage au médiateur et au Sauveur des hommes, qu'on attendît d'une autre main que de la sienne des grâces dont il est la source primitive et le dispensateur. Tels ont été les raisonnements, ou plutôt les illusions de l'hérésie : mais à ces erreurs j'oppose deux propositions qui vont partager ce discours. Car sur des principes tout contraires, et après le culte divin que nous devons au souverain Etre, je dis que la dévotion à la Vierge renferme tout ensemble, et la piété la plus solide, et la plus solide espérance. Solide piété dans la dévotion dont je parle, considérée par rapport à la mère de Dieu et ses grandeurs; solide espérance dans la même dévotion, considérée par rapport à nous-mêmes et à nos propres intérêts. En deux mots, il y a dans Marie de quoi nous inspirer pour cette Vierge le respect le plus profond, et de quoi lui attirer tous nos hommages : ce n'est donc point par un culte vain et superstitieux, mais par une piété solide, que nous l'honorons : première partie. Il y a dans Marie de quoi pleinement répondre à nos vœux, et de quoi nous attirer les plus abondantes bénédictions du ciel : ce n'est donc point par un culte stérile et infructueux, mais par une solide espérance que nous avons recours à elle, et que nous l'invoquons : seconde partie; l'une et l'autre demandent toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il en faut convenir, chrétiens : sous une apparence de piété, il y a quelquefois bien de l'illusion; et selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est que trop ordinaire à l'ange de Satan de se transformer en un ange de lumière, et de nous tromper. C'est pour cela même que le bien-aimé disciple, saint Jean, nous avertit de ne pas suivre indifféremment toutes sortes d'esprits; mais d'en faire, à la faveur de la grâce divine, un juste discernement, et d'examiner s'ils sont de Dieu : *Probate spiritus si ex Deo sint.* (I *Joan.*, IV.) Or dans cet examen nous ne pouvons être mieux dirigés, que par la raison d'une part éclairée de la religion, et de l'autre par l'autorité de l'Eglise et la tradition : deux règles dont je me sers pour juger de notre piété envers Marie, et des honneurs que le zèle nous porte à lui rendre. Piété la plus solide, comment cela? parce qu'à prendre d'abord la chose dans son fonds et à consulter la raison tout ensemble et la religion, il n'est point après Dieu et l'Homme-Dieu, de sujet si digne de notre culte que la mère de Dieu; et parce qu'ayant ensuite égard à l'autorité et à la pratique la plus universelle, nous ne trouvons point dans l'Eglise de culte si autorisé, ni confirmé par une tradition si suivie et si constante que le culte de la mère de Dieu. Il s'agit d'établir ces deux articles sur des preuves incontestables; et c'est ce que j'entreprends.

Je ne viens point étaler ici toutes les grandeurs de Marie. Je ne viens point, pour justifier notre piété ou pour l'exciter envers cette bienheureuse mère, vous retracer au long les hautes idées que nous en donne la religion : une simple ébauche suffit à mon dessein; car, si c'est à la sainteté que nous devons nos hommages, qui peut à meilleur titre les mériter qu'une vierge aussitôt sanctifiée que formée des mains de son souverain auteur, et seule par la plus glorieuse distinction, séparée de la masse commune? qu'une vierge à qui les dons du ciel les plus parfaits, et les plus riches trésors de la grâce furent communiqués; qu'une vierge en qui cette même grâce, non-seulement ne reçut jamais l'atteinte la plus légère, mais augmenta toujours, profita toujours, produisit des fruits au centuple; qu'une vierge enfin, le modèle des âmes justes et le portrait de toutes les vertus le plus accompli? Si c'est la dignité, le rang; si ce sont les prééminences, les qualités, qui font plus d'impression sur nos esprits et nous inspirent plus de vénération; l'objet que je présente à votre culte, c'est la mère de Dieu : c'est, dis-je, (car dans une parole voilà tout ce que je comprends,) c'est l'assemblage des plus étonnantes merveilles, où le Tout-Puissant a fait éclater toute sa force, et le Très-Haut a manifesté toute sa gloire; la plus heureuse,

quoiqu'en même temps la plus humble des femmes; destinée par un choix éternel à donner au monde celui qui devait être le salut du monde; marquée par les patriarches, annoncée par les prophètes; mère sans égale, qui ne conçut que par l'opération d'un Dieu, qui ne porta dans ses chastes flancs rien de moins qu'un Dieu, ni ne vit aussi sur la terre rien de moins qu'un Dieu soumis à ses volontés. Si c'est la pompe, l'éclat qui nous touche, il n'y a qu'à monter en esprit au plus haut des cieux; et presque à la droite du Dieu vivant, nous y verrons une reine placée au-dessus de tous les chœurs des anges, assise auprès du trône du Seigneur; et là, dans le plus sublime degré d'élévation, dominant avec tout l'empire et toute la splendeur de la maîtresse du monde.

Je reprends donc, et je dis: cette sainteté éminente, cette innocence, cette pureté sans tache, cette surabondance de grâces, ce comble de mérite, cette dignité, ce rang, ces titres, ces prérogatives; ces sacrés rapports avec l'auguste Trinité, comme fille du Père, comme mère du Fils, comme épouse du Saint-Esprit; cette supériorité subordonnée à la Divinité seule; tout cela, pour ne rien dire de plus, ce sont les motifs de notre culte. Or je demande s'il en est de plus puissants, et par conséquent s'il est un culte plus raisonnable. Je demande sur quels principes notre piété peut être plus justement et plus solidement fondée.

De là même ce culte particulier que les théologiens attribuent à Marie, en la relevant au-dessus des saints. Car, suivant la distinction commune, comme il y a un culte spécialement propre de Dieu, et un culte spécialement propre des saints, les amis de Dieu, il y en a un spécialement propre de Marie, mère de Dieu; de sorte qu'entre le culte de Dieu et celui des saints, le culte de Marie tient le milieu. Culte inférieur au culte de Dieu; pourquoi? parce que Marie est infiniment au-dessous de Dieu, et que ce serait un attentat et une monstrueuse impiété de vouloir l'honorer autant que Dieu, et comme Dieu; mais d'ailleurs culte supérieur au culte des saints; pourquoi? parce que Marie est d'un ordre bien au-dessus des saints, et que ce serait blesser ses droits, en quelque manière la dégrader, de vouloir l'honorer seulement comme les saints. Seigneur, s'écriait le Prophète royal, que vos saints ont été exaltés et glorifiés! *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus!* (*Psal.* CXXXVIII.) Le saint roi parlait ainsi des amis de Dieu: qu'eût-il dit de la mère de Dieu!

Qu'en devons-nous dire nous-mêmes, chrétiens auditeurs, et qu'en dis-je ici qui ne soit pleinement conforme aux intentions et aux desseins de Dieu? Car après que Dieu lui-même a fait déférer à Marie, vivant encore parmi nous, des honneurs que nous aurions peine à comprendre, tant ils passent toutes nos vues; après lui avoir député du ciel un de ses premiers ministres pour la saluer, et lui annoncer ce qu'il avait ordonné d'elle dans le conseil de sa sagesse; après lui avoir fait entendre qu'elle avait trouvé grâce aux yeux du Seigneur, qu'elle serait bénie entre toutes les femmes, que le fruit qu'elle concevrait dans son sein et qu'elle produirait au monde serait la sainteté même, la grandeur même: *Quod nascetur ex te sanctum* (*Luc.*, I); encore une fois, quand Dieu a voulu qu'elle fût ainsi honorée dès cette vie mortelle, pouvons-nous douter qu'il n'agrée les hommages qu'elle reçoit de nous depuis qu'elle a pris possession du royaume et de la béatitude céleste? Non-seulement Dieu, dit saint Bernard, approuve sur cela notre zèle; mais il nous en fait un mérite; mais il nous le recommande et nous l'inspire: *Hæc est enim voluntas ejus.*

Il est vrai, c'est un Dieu jaloux de sa gloire; mais la gloire de la mère de Dieu, n'est-ce pas la gloire de Dieu même, puisqu'il ne l'a élue et glorifiée que pour lui-même et pour sa gloire? Tout lui doit être rapporté. Mais n'est-ce pas, en effet, à Dieu que nous offrons notre encens en l'offrant à la mère de Dieu, comme mère de Dieu et parce qu'elle est mère de Dieu?

Je vois où l'erreur se retranche, et de quel prétexte elle cherche à se couvrir. Ce n'est point, dit-on, le culte que l'on condamne, ce sont les excès d'un zèle outré et sans règle. Ah! chrétiens, que n'est-on de bonne foi, et que ne s'en tient-on au juste tempérament où consiste la vérité? Qu'une crédulité populaire et trop facile ait pu excéder quelquefois, soit en des expressions peu mesurées, soit en de vaines observances, c'est ce que je ne fais nulle difficulté de reconnaître: tant qu'on en demeurera là, je souscrirai sans peine aux sages précautions dont on croira devoir user. Mais voici l'artifice et la malignité: on veut corriger des excès par d'autres excès; on veut, en arrachant l'ivraie, arracher en même temps le bon grain; on se récrie contre quelques pratiques, afin d'être en droit de les abolir toutes; et de là, offices de la Vierge, couronne de la Vierge, saint habit de la Vierge, dévotes sociétés sous le nom de la Vierge, tout est proscrit, tout est traité de superstition. L'expérience ne nous l'a que trop fait voir, et le culte de Marie n'en a que trop souffert de dommage.

Cependant il subsiste toujours, et, pour en mieux connaître la sainteté, allons présentement à l'oracle et consultons l'Eglise; car, en matière de piété, la règle la plus courte, c'est l'autorité de l'Eglise, ce sont ses sentiments, sa conduite et la tradition de tous les siècles qui nous ont précédés depuis la naissance du christianisme . autre preuve pour tout vrai fidèle, je dis vrai fidèle, convaincante et décisive.

En effet, chrétiens, à suivre de siècle en siècle la tradition la plus avérée et la plus connue, nous trouvons que ç'a toujours été l'esprit de l'Eglise, de nous remplir du plus profond respect pour la mère de Dieu, et de répandre partout son culte. Ici, je vous appelle, dangereux ennemis de la Vierge et

faux réformateurs, qui nous accusez de passer les bornes dans les éloges que nous lui donnons, et les honneurs que nous lui rendons. Ici même je m'adresse à vous, et je vous appelle, chrétiens téméraires et présomptueux, qui, par une prétendue force d'esprit, contents, dites-vous, du solide, en marchant dans la voie des commandements, traitez, du reste, avec indifférence les plus communs exercices d'un culte qui ne doit être, à vous croire, le partage que de quelques âmes pieuses. Ce ne sont point mes propres pensées que j'ai à vous proposer; ce n'est point par le témoignage d'un seul homme que je prétends vous convaincre, c'est, je le répète, c'est par la voix et le jugement de toute l'Eglise, de cette Eglise, la dépositaire des plus pures lumières de l'esprit divin, l'interprète des plus secrètes volontés du Seigneur, le guide, enfin, le plus sûr et le plus droit dans les voies de Dieu.

Déjà je sens le poids de mon sujet; ma peine, pour justifier ce que j'avance, n'est pas de manquer de matière, elle n'est que trop abondante, et j'ai plutôt besoin de la resserrer que de l'étendre. Par où commencerai-je un détail où ne pourrait suffire un discours entier? Dois-je remonter d'abord à ces premiers temps où l'enfer suscita d'impies et d'aveugles partisans du mensonge, pour contester à Marie ses plus beaux priviléges et ses plus belles qualités? De quelle ardeur sur cela l'Eglise fut-elle animée! Quel zèle et quelle fermeté tout ensemble montra-t-elle à réprimer leur audace et à confondre leurs dogmes erronés! Avec quel soin s'appliqua-t-elle à démêler toutes leurs subtilités, et avec quelle force les poursuivit-elle dans tous leurs retranchements et tous leurs détours! Elle ne put les soumettre, mais elle put les foudroyer et les abattre. Elle assembla ses pasteurs; elle forma ses décrets; elle prononça ses anathèmes; elle atterra l'hérésie; elle combla les fidèles d'une joie dont les transports éclatèrent par mille cris redoublés et mille acclamations: tant les intérêts de la Vierge étaient précieux dès lors à tout le peuple saint, et tant l'Eglise crut légitime le culte rendu à la mère de Dieu, et regarda comme un point capital de le maintenir!

Non-seulement elle l'a maintenu, mais, depuis cette déclaration authentique, quels moyens n'a-t-elle pas mis en œuvre pour l'accroître? Pourquoi tant de solennités, de fêtes instituées à l'honneur de Marie? Pourquoi tant de prières, d'assemblées, de dévotions différentes? Pourquoi ses images sont-elles exposées à la vénération publique, et son nom est-il presque marqué dans tous les lieux? Que signifient ces magnifiques éloges de vierge par excellence, de mère du bel amour, d'admiration de toutes les nations, d'appui de la foi, de miroir des vertus et de la justice chrétienne? Que veulent dire ces brillantes figures d'astre du matin, d'étoile de la mer, d'arche d'alliance, de tour de David, de montagne de merveille? car voilà de quoi sans cesse nos temples retentissent, voilà ce que l'Eglise met dans la bouche de ses enfants, afin d'entretenir dans leur cœur une tendre affection pour la mère de Jésus, leur Sauveur. Ce n'est pas assez, et ce que j'ajoute est surtout digne de remarque: aucun jour ne se passe que les fidèles, jusqu'à trois fois, n'aient été avertis de saluer Marie. Jamais, dans la maison de Dieu, les louanges du Seigneur ne sont chantées que l'on n'y mêle celles de Marie; jamais, dans la chaire sainte, l'Evangile n'est annoncé que les ministres et les assistants ne se soient tous prosternés aux pieds de Marie. Un récit plus ample ne serait pas inutile, mais pourrait par son étendue devenir ennuyeux. Je le laisse et j'avance.

Car, que ne puis-je à présent, dans une longue succession d'années et de siècles, produire devant vous tant d'illustres témoins? les uns, les docteurs et les Pères de l'Eglise, les autres, ses disciples et ses membres? Je m'assure qu'à entendre seulement en partie ce qu'ils ont pensé et ce qu'ils ont dit, vous jugeriez presque avec moi qu'ils n'ont point eu d'autre attention qu'à célébrer les grandeurs de la mère de Dieu, et à l'exalter. C'est là-dessus que se déploie leur éloquence, et qu'elle triomphe: c'est l'un des points où ils sont le plus universellement convenus. Sur d'autres sujets ils ont pu parler différemment, sur celui-ci ils n'ont eu qu'un même langage.

Et en quels termes se sont-ils exprimés? A peine oserais-je m'énoncer comme eux: non pas que dans leurs expressions il y ait rien à réformer, mais il faut donner quelque chose à la délicatesse d'un siècle qui s'offense ou qui veut s'offenser de tout. Demandons-leur ce que c'est que Marie, cette Vierge tant vantée: ils nous répondront qu'elle est au-dessus de tout ce qu'ils en peuvent imaginer; que, de toutes les femmes, nulle avant elle ne lui fut comparable, et nulle après elle ne le sera; que c'est, après l'Homme-Dieu, le plus grand miracle qui ait paru; que c'est comme le chef-d'œuvre de la suprême Puissance. Demandons-leur comment elle doit être honorée: non contents d'un honneur vulgaire, ils nous répondront qu'il n'y a point d'honneurs, hors l'adoration, qui surpassent, ou même qui égalent ce qu'elle mérite; que sa mémoire ne peut être trop vivement gravée dans les esprits; que ses fêtes ne peuvent être solennisées avec trop de pompe; que ses autels ne peuvent être trop richement ornés, ni trop fréquentés. Le dirai-je? Ce n'est qu'avec crainte et avec tremblement qu'ils nous permettent de contempler ses innombrables perfections: heureux, concluent-ils, qui pense des choses dignes d'elle; plus heureux qui la sert, non avec quelques réserves, mais de toute l'âme, mais de toute l'affection du cœur!

Tels furent les sentiments, de qui? Non point seulement d'un petit nombre d'âmes guidées par un bon zèle, mais sans lumière et sans discernement; non point seulement du

simple peuple, ni dans une partie du monde inconnue, mais de tous les Pères de l'une et de l'autre Eglise, la latine et la grecque; de tout ce qu'il y a eu durant l'espace de plus de dix-sept cents ans, et partout où la foi a été reçue, de grand et de distingué, soit par l'éclat de la naissance, soit par les dignités des prélatures, soit par la sainteté de la vie, soit par la pénétration de l'esprit et par la doctrine. Rapporterai-je tant de noms fameux : les Chrysostome, les Jérôme, les Ambroise, les Augustin, les Cyrille, les Epiphane, les Grégoire, les Anselme, les Justinien, le plus affectionné peut-être et le plus dévot de tous, saint Bernard; les Damascène, les Ildefonse, les Bonaventure? Je les nomme sans ordre, et je ne les prétends pas tous nommer.

Cependant plus j'abrège, plus je trouve à dire. Que n'ai-je des traits assez vifs pour vous tracer une peinture toute nouvelle et telle que je la conçois! Vous seriez édifiés de voir les grands mêmes du siècle, et de pieux monarques, fidèles imitateurs du sage Salomon, et plus fidèles enfants de l'Eglise, après avoir manié les rênes de l'empire, s'occuper saintement à bâtir des temples à la Vierge, y contribuer de leurs trésors, et quelquefois du travail de leurs mains, plus glorieux dans ces religieuses cérémonies, où dépouillant toute leur grandeur à la tête d'un peuple suppliant et humilié, ils paraissaient dans ces superbes édifices qu'eux-mêmes ils avaient érigés à la gloire de la mère de Dieu, que lorsqu'avec le secours de cette reine des armées, ils gagnaient des batailles et étendaient au loin leurs conquêtes. Vous verriez de vertueuses princesses dresser dans l'intérieur de leurs palais de riches oratoires, les consacrer à Marie, les parer de la pourpre dont elles étaient revêtues, et en signe d'une soumission parfaite et d'un plein dévouement, y déposer jusqu'à leurs couronnes, plus contentes de reconnaître pour leur souveraine la mère du Rédempteur, et de se ranger sous son obéissance, que d'exercer leur domination sur ceux que la Providence leur avait soumis. Vous verriez des troupes de chrétiens, sans égard à l'âge, au sexe, à la condition, quitter leur patrie, se transporter dans des pays étrangers pour eux, soutenir de rudes fatigues et de longues marches, trop bien payés de leurs peines par l'unique avantage de saluer la patronne de ces lieux célèbres, où Marie faisait plus sentir sa présence par les miracles éclatants qu'elle y opérait. J'appellerais à témoin tout le ciel, j'interrogerais toute la terre, et tout le ciel, toute la terre se déclareraient pour un culte appuyé d'une autorité si respectable et d'une pratique si universelle.

De tout ceci, mes frères, tirons la conséquence où j'ai rapporté toute cette première partie; que la dévotion à la vierge et le culte dont nous l'honorons, renferme une piété véritable et très-solide. Conséquence conforme à la grande maxime de saint Augustin (Epit. 116), que de ne vouloir pas pratiquer ce que l'Eglise a pratiqué de tout temps et ce qu'elle pratique, que d'entreprendre de la censurer et de la corriger, c'est non-seulement une erreur grossière, mais une témérité insoutenable et une insigne folie : *Insolentissimæ insaniæ est.* Car à qui pouvous-nous plutôt déférer qu'à l'épouse de Jésus-Christ? et si au regard des vérités les plus essentielles de notre foi le même saint Augustin n'a pas craint de dire qu'il ne croirait pas à l'Evangile sans l'autorité de l'Eglise, de quel poids doit-elle être pour nous en tout ce qui concerne notre conduite? Sommes-nous plus sages que toute la sainte antiquité? Sommes-nous plus éclairés et mieux instruits que tant de savants personnages dont l'Eglise fut illustrée, et qui nous ont donné l'exemple? Oserons-nous les récuser, et ferons-nous sur nos propres vues plus de fonds que sur toutes leurs connaissances? Quiconque le penserait ainsi et se laisserait enfler d'une pareille présomption, je lui dirais hautement avec le saint docteur : *Insolentissimæ insaniæ est.*

Voilà néanmoins l'aveuglement déplorable et l'égarement où sont tombés tout ce qu'il y a eu d'esprits indociles et opposés au culte de la mère de Dieu. Par une espèce de fatalité, disons mieux, par une espèce d'enchaînement, et par une liaison mutuelle et comme immanquable, du moment qu'ils se sont séparés de l'Eglise, ils se sont élevés contre le culte de la Vierge; du moment qu'ils se sont élevés contre le culte de la Vierge, ils se sont séparés de l'Eglise. De sorte que je n'hésite point à dire qu'une des marques les moins douteuses d'une saine catholicité et d'une foi pure, c'est la piété envers Marie; non point une piété vague et qui ne descend à rien, mais une piété régulière et assidue à certaines prières, à certaines pratiques d'un usage plus ordinaire et que d'anciennes traditions ont perpétuées jusqu'à nous; pratiques extérieures il est vrai, mais ces pratiques extérieures sont autant de démonstrations de la disposition intérieure de l'âme. L'amour, quand il est sincère, se produit au dehors, et s'il ne se fait connaître par nul témoignage, il doit dès là devenir suspect. Dans les honneurs mêmes qu'exigent les grands du siècle, combien plus se rend-on exact à observer mille cérémonies et mille règles particulières, que la coutume a introduites, et qui contribuent à tenir dans le respect et la dépendance!

Ainsi, chrétiens, sans écouter les frivoles raisonnements d'une religion apparente et d'une malignité cachée, suivons l'avis de saint Bernard, et attachons-nous à cette importante leçon : *Amplectamur Mariæ vestigia, et beatis pedibus illius provolvamur.* Allons, mes frères, allons humblement, mais affectueusement nous prosterner aux pieds de Marie. Ayons pour cela chaque jour nos temps, nos exercices réglés. Que son nom ne parte point de notre cœur, et sans cesse ayons-le dans la bouche pour le prononcer avec onction. *Non recedat ab ore, non recedat*

a corde. Gardons-nous de la mettre au rang de l'adorable majesté, mais du reste, quoi que nous disions et quoique nous fassions, ne craignons ni d'en dire trop ni d'en trop faire, puisque l'Eglise, en la félicitant, la juge digne de toute louange et de tout honneur : *Felix et omni laude dignissima.* Notre culte ne sera pas sans fruit. Car comme il y a dans la dévotion à la Vierge une solide piété, j'y trouve encore, par rapport à nous-même et à nos intérêts, une solide espérance ; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dans les hommages que l'Eglise rend à Marie, elle ne s'oublie point elle-même, et son zèle pour l'honneur de la mère de Dieu n'est point un zèle si pur et si désintéressé, qu'elle ne pense pas à ses propres besoins, et qu'elle n'attende pas de cette vierge toute la protection et tous les secours qu'elle sait nous être nécessaires. De là tant de vœux qu'elle adresse à Marie, et tant de grâces qu'elle lui demande, ou plutôt qu'elle demande à Dieu par sa médiation. Or, ce que l'Eglise fait en général pour tout le corps des fidèles, elle nous apprend à le faire chacun pour nous-même, et à mettre comme elle en la mère de Dieu notre espérance. Solide espérance, comment? Parce que dans la Vierge à qui nous recourons, et dont nous implorons l'assistance, nous avons tout à la fois auprès de Dieu une médiation la plus assurée, et une médiation la plus puissante. Deux choses marquées expressément en deux courtes paroles de saint Bernard : car pour nous protéger et nous secourir, dit ce Père, ce n'est ni la volonté qui lui manque, ni le pouvoir. Elle le veut et elle le peut. Elle le veut, médiation la plus assurée; elle le peut, médiation la plus puissante ; *Nec voluntas illi deest, nec potestas.* Il s'agit de nos intérêts : c'est assez pour mériter de votre part une attention toute nouvelle.

Médiation la plus assurée; sur cela, chrétiens, expliquons nous, et n'exagérons rien. Quand je dis que Marie est auprès de Dieu la médiatrice des hommes, il ne faut point que l'expression vous blesse, et quoi qu'en jugent quelques zélés, c'est le sens que l'on donne aux termes qui doit offenser, plutôt que les termes mêmes, qui peuvent avoir une signification plus ou moins étroite. Je reconnais avec l'Apôtre qu'il n'y a proprement qu'un seul médiateur, qui est Jésus-Christ ; mais faisant de l'un et de l'autre toute la distinction convenable, je n'ôte rien à Marie d'une qualité qui n'est point dans elle un nom vide, et que tous les siècles lui ont attribuée. Jésus-Christ, Fils de Dieu, est auprès de Dieu son Père notre médiateur, en payant pour nous, et Marie, mère de Dieu est auprès de Dieu son Fils notre médiatrice, en priant pour nous. L'un, par lui-même et comme Sauveur des hommes, a satisfait pour des dettes que lui seul pouvait acquitter; l'autre, par la charité dont elle est remplie, travaille à nous faire appliquer le prix de ces infinies satisfactions. Ce n'est point déroger aux droits du Rédempteur, et c'est au contraire relever son pouvoir, que de mettre sa mère à ses pieds en posture de suppliante, et ne communiquant que ce qu'elle reçoit. Je pourrais dire qu'elle a donné le sang qui coula pour nous sur la croix, qu'elle a formé le corps qui y fut pour nous attaché ; mais tirons seulement de là les gages certains de sa protection, et là-dessus établissons les saintes assurances que nous en avons conçues. Car voilà ce qu'elle n'a point oublié, que la Providence n'a point eu d'autre vue sur elle que de la faire servir à notre salut; qu'elle n'a point eu d'autre part dans les desseins de la divine miséricorde, et que comme c'est par elle en quelque sorte que le grand ouvrage de notre rédemption a commencé, c'est par elle, autant qu'elle y peut concourir, qu'il doit se consommer. Je ne parle qu'après saint Augustin : *Ut quæ meruit pro liberandis proferre pretium, possit pro liberatis impendere suffragium.*

En effet, étant aussi unie de volonté avec Dieu que l'est Marie, étant aussi étroitement liée à Jésus-Christ, Dieu-Homme, pouvons-nous douter qu'elle ne s'intéresse pour les hommes, lorsqu'elle voit que Dieu les a aimés jusqu'à leur donner son Fils unique, et que c'est pour eux que ce Fils unique de Dieu a pris dans son sein une chair semblable à la nôtre ? mère de Jésus-Christ, comment oublierait-elle les frères de Jésus-Christ, les cohéritiers de Jésus-Christ, les membres de Jésus-Christ? Non, répond saint Bernard, elle n'en perdra jamais le souvenir; mais, en quelque conjoncture que ce puisse être, ce sera pour nous une ressource infaillible. Je dis en quelque conjoncture que ce puisse être, soit à l'égard des biens spirituels, soit même à l'égard des biens temporels ; car la miséricorde de Marie s'étend à tout, et s'entremet dans tous nos besoins. Vous donc, conclut saint Bernard, et je le conclus avec lui, entrant dans le même détail et usant des mêmes paroles, vous tous qui voguez au milieu des écueils et des tempêtes de ce monde ; si vous voulez vous sauver du naufrage, regardez votre étoile, et levez incessamment les yeux vers Marie : *Respice stellam, voca Mariam.* Etes-vous assaillis de violentes tentations, et sentez-vous vos forces s'affaiblir, et votre cœur prêt à succomber, appelez Marie à votre aide : *Voca Mariam.* Etes-vous exposés aux enflures de l'orgueil, aux aigreurs de la haine, aux emportements de la colère, au venin de l'envie, aux convoitises de l'avarice, aux attraits du plaisir; et craignez-vous de vous laisser surprendre, invoquez Marie : *Voca Mariam.* Est-ce la tribulation qui vous poursuit, qui vous afflige, qui vous abat et vous désole, cherchez votre soulagement et votre soutien dans Marie : *Voca Mariam.*

Enfin, dans tous les dangers, dans tous les maux, et toutes les disgrâces de cette vie mortelle, pensez à Marie, et tendez-lui les bras pour la réclamer : *Mariam cogita, voca Mariam* : confiance tellement propre de

l'Église, et selon son esprit, que comme elle ne fait à Dieu nulle demande que par les mérites de Jésus-Christ, aussi ne fait-elle au ciel nulle prière, et ne demande-t-elle rien, ou presque rien, que par l'intercession de Marie, et sous ses auspices.

Peut-être voudrait-on distinguer le juste et le pécheur; laisser à l'un sa confiance, et n'inspirer à l'autre que la crainte; faire voir à l'un la mère de Dieu sous un visage plein de douceur, et ne la représenter à l'autre qu'avec des yeux allumés de colère! mais c'est une médiatrice pour tous les hommes. A Dieu ne plaise que dans cet auditoire il se rencontre quelque âme criminelle et séparée de Dieu par le péché : c'est à vous, chrétiens, à en juger; et la conscience sur cela s'explique assez dès qu'on veut prêter l'oreille à sa voix. Mais fût-il au fond de l'abîme, cet auditeur, que le ciel a conduit ici pour le mettre entre les mains de Marie, un soupir vers elle, un pas peut le tirer du précipice et le sauver. Oui, pécheur, qui que vous soyez, c'est au nom de cette mère de grâce que je vous rappelle, comme Dieu rappelait son peuple, et que je vous dis : Pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? vous avez péché, et voilà ce qui vous jette dans une défiance plus dangereuse encore et plus funeste que votre péché même; mais ce que le disciple bien-aimé, saint Jean, disait du Fils de Dieu, je puis bien l'appliquer à la mère de Dieu, et vous dire qu'après votre péché vous avez une avocate auprès du Père : *Advocatam habemus apud Patrem.* (II *Joan.* II,) Elle vous invite; elle veut vous réconcilier; et il ne tient qu'à vous d'obtenir par elle une prompte rémission. Ce n'est point là une promesse téméraire et mal fondée; elle est soutenue de la célèbre décision d'un concile œcuménique : c'est celui d'Éphèse, où les Pères, saint Cyrille à la tête, prononcent que par la médiation de Marie les idolâtres viennent à la foi, les gentils à la connaissance du vrai Dieu, et les pécheurs à la pénitence.

Ce n'est pas qu'à l'égard du pécheur la mère de Dieu soit autrement disposée que Dieu lui-même. Elle entre sans doute, cette Vierge si soumise aux volontés du Seigneur, elle entre dans les sentiments de Dieu : mais de ce Dieu qui l'a choisie pour prendre auprès de lui notre défense, et non point pour nous accuser, ni pour nous perdre; mais de ce Dieu qui ne lui a laissé en partage que le pardon, et qui, sans préjudice de sa bonté infinie, s'est réservé à lui seul le châtiment et la vengeance; mais de ce Dieu qui ne veut point la mort du pécheur, si zélé à le rechercher, si constant à l'attendre, si facile à le recevoir; mais de ce Dieu qui ne frappe qu'à regret, et qui si longtemps demeure le bras suspendu, jusqu'à ce qu'il trouve un médiateur qui le désarme; mais de ce Dieu qui court après la brebis égarée, qui va au-devant de l'enfant prodigue, qui fait tuer le veau gras, et pour qui c'est une fête que le retour de son fils; enfin, de ce Dieu mort pour nous, et pour nous pécheurs, comme il est le Sauveur même des pécheurs. Voilà quelles sont les fonctions de Marie; voilà quel est son ministère : de se présenter en notre faveur au trône de Dieu, à ce trône de grâce, à ce trône de justice. A ce trône de grâce, pour en faire descendre des traits salutaires, et de saintes lumières, qui éclairent les âmes les plus aveugles, qui touchent les âmes les plus endurcies, qui ramènent les âmes les plus égarées. Au trône de justice, pour en prévenir les arrêts, et en conjurer les foudres. Ah! il n'est point de mal plus à plaindre que le péché; c'est la belle pensée de Pierre Damien : il ne convient donc pas à la mère de miséricorde d'être insensible à une telle misère : *Non convenit tantæ misericordiæ tantam miseriam oblivisci.*

C'est ce que les effets en tant de rencontres ont assez fait connaître : et quel nouveau champ s'ouvre devant moi! quel fonds nouveau de confiance! Une médiation non-seulement assurée, mais féconde en miracles, et toute-puissante. Que dis-je, toute-puissante? je n'entends point une toute-puissance absolue : il n'y a qu'un premier Être de qui tout dépend, et qui seul est le Tout-Puissant; mais ce que j'appelle toute-puissance en Marie, c'est cet accès plus intime, plus favorable qu'elle a auprès de Dieu, pour en être toujours écoutée; c'est ce pouvoir spécial que Dieu lui donne, en la faisant comme la dépositaire de ses grâces, et voulant que ce soit par ses mains qu'elles coulent sur nous. Grâces de toutes les sortes : car fut-il, ou dans l'ordre de la nature, ou dans l'ordre de la grâce, des prodiges si singuliers et si merveilleux, que le ciel n'ait pas opérés par l'entremise de la mère de Dieu. De quoi parlerai-je, et à quoi m'attacherai-je? Vous ferai-je voir les éléments tantôt confondus, et tantôt rétablis dans leur première situation; les vents déchaînés, les flots soulevés, la mer en fureur, et tout à coup, au nom de Marie, le calme répandu sur la surface des eaux? Vous tracerai-je l'affreuse peinture d'un naufrage : les passagers consternés, le pilote éperdu, l'image de la mort partout présente, et sous la garde de Marie le vaisseau échappé à tous les périls et conduit heureusement au port? Produirai-je devant vous tant de malades guéris, tant de malheureux soulagés, tant de morts ressuscités? Compterai-je les familles tirées de l'indigence, les villes garanties des plus rudes assauts, les plus formidables armées mises en déroute, les provinces protégées, les royaumes, les empires conservés? toute la nature rendrait témoignage de ce que toute la nature a éprouvé.

De là que serait-ce, si passant à un ordre supérieur, je venais à pénétrer dans le secret des cœurs, et à vous représenter tant de miracles de conversion et de sanctification, fruits heureux de l'intercession de Marie. Tel engagé dans l'occasion, a sauvé sa vertu déjà ébranlée, qui sans l'assistance de Marie eût péri immanquablement, et y a

échouer son innocence et son salut. Tel dominé par la passion, l'a senti expirer aux pieds de Marie, où il est allé répandre son cœur, et chercher le remède nécessaire. Tel dans la maison du Seigneur est à l'abri de l'orage et considère comme d'un port tranquille l'agitation, le trouble du monde, qui bénissant mille fois son sort, se tient redevable du bonheur qu'il possède, aux tendres sentiments dont il fut prévenu dès la jeunesse pour Marie. Tel comblé d'iniquités dont le poids l'accablait, et dont la multitude l'effrayait, et le désespérait, dans un moment où il s'est humilié en la présence de Marie, a conçu une confiance toute chrétienne, s'est reconnu, s'est repenti, a pris une généreuse résolution, l'a suivie, et l'a exécutée. Qui en croirons-nous, que ceux mêmes qui en ont fait l'épreuve, et qui eux-mêmes l'on tant de fois et si hautement publiée. Il n'y a rien ici qui nous doive surprendre, quand nous pensons que c'est la mère de Dieu qui s'emploie pour nous; et que c'est auprès de son Fils qu'elle s'emploie. Que peut refuser à une telle mère un tel fils; ou que ne peut pas attendre d'un tel fils une telle mère? Vous êtes ma mère, demandez, tout vous doit être accordé. Ainsi parlait Salomon à Bethsabée: Marie peut elle recevoir une autre réponse à un tribunal où elle a des droits mille fois plus saints et plus marqués? *Pete, mater, neque enim fas est ut avertam faciem tuam.* (III *Reg.*, II.)

Voilà, chrétiens auditeurs, ce qui allume notre zèle, et pourquoi nous tâchons de vous engager au service de Marie. Nous savons combien cette dévotion vous peut être utile, et quels avantages vous en pouvez retirer. Nous ne nous contentons pas de profiter par nous-mêmes de ce talent; mais nous nous sentons portés à vous en faire part. Nous ne pouvons voir sans une douleur extrême, qu'après avoir enlevé ou voulu enlever à plusieurs les mérites d'un Dieu Sauveur, on veuille encore vous enlever la protection d'une Vierge, qui peut tant contribuer à votre salut. C'est pour cela que nous vous exhortons à ne perdre pas le précieux trésor dont vous êtes en possession, ou à ne le pas enfouir; mais à le faire valoir autant qu'il vous est possible. Que Marie, après Dieu, soit en tout temps et en toutes conjonctures votre refuge, votre asile, votre appui; qu'elle soit votre garde dans les dangers qui vous environnent, votre consolation dans les peines qui vous affligent, votre conseil dans les doutes qui vous troublent, votre espoir dans les craintes qui vous alarment. Pères et mères, appelez-la dans vos maisons pour les gouverner, pour en régler les affaires, pour en ménager les intérêts, pour seconder vos soins, pour bénir vos familles, pour y maintenir la paix, et avec la paix, l'ordre, l'union, la charité, l'innocence des mœurs, la probité, la piété. Nous tous, mes frères, attachons-nous plus que jamais à Marie, afin de nous l'attacher à nous-mêmes, et de mériter de plus en plus ses soins bienfaisants. Telle est la conclusion que nous devons tirer de ce discours; et pour en venir dès maintenant à la pratique, élevons nos âmes vers cette sainte Mère, et prosternons-nous en esprit devant elle. L'Église en peu de paroles nous apprend ce que nous avons à lui dire. Souffrez que je donne à cette prière quelque étendue; et joignez-vous à moi, tandis que je vais parler en votre nom, et en mon nom.

Sub tuum præsidium confugimus, sancta Dei genitrix. C'est à vous, Mère de mon Dieu, c'est à votre protection que nous recourons. Oui, c'est à cette protection assurée qui ne nous manque jamais, à cette protection toute-puissante qui triomphe de tous les obstacles, à cette protection universelle dont nul n'est exclus. Nous ne le serons pas; et dans cette espérance, nous nous présentons à ce Trône de gloire où vous êtes parvenue et où vous régnez: *Sub tuum præsidium confugimus.* Ce n'est pas que nous ne puissions nous adresser directement à Dieu; mais nous en usons comme des enfants coupables envers leur père, et qui cherchent un médiateur pour les réconcilier, parce qu'ils ne croient pas mériter par eux-mêmes d'être reçus. Ce n'est point défiance de la bonté divine; c'est un sentiment de notre indignité.

Nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus. Ah! s'il y a quelque objet qui vous doive toucher de compassion, ce sont sans doute les besoins pressants où nous sommes dans cette terre d'exil et cette vallée de larmes: tant d'ennemis domestiques et étrangers, visibles et invisibles, qui nous attaquent; tant d'inclinations vicieuses qui nous entraînent; tant d'habitudes qui nous dominent; tant d'erreurs qui nous séduisent et nous égarent; l'enfer, le monde, la chair qui conspirent contre nous et redoublent continuellement leurs efforts: *In necessitatibus.* Elles vous sont encore mieux connues qu'à nous-mêmes, toutes ces misères où nous nous trouvons réduits; et il serait inutile de vous en tracer l'image. Pour ne pas même oublier nos calamités temporelles, jetez seulement un regard sur nous, et vous verrez le triste spectacle d'une guerre trop longtemps et trop ardemment allumée: les princes ligués et animés à leur ruine mutuelle: toute l'Europe en feu: *In necessitatibus.* Dans cet état mépriserez-vous nos pleurs, et serez-vous insensible à nos cris? Nos pères, depuis tant de siècles, ont ressenti les effets de votre miséricorde: sera-ce dans ces temps malheureux que vous en interromprez le cours, et que vous commencerez à nous abandonner? N'aurez-vous été une Mère si tendre que pour les autres?

Sed a periculis cunctis libera nos semper, Virgo gloriosa et benedicta. Vierge bénie du ciel et de la terre, l'amour des peuples, et l'admiration des Esprits bienheureux, ne cessez pas un moment d'avoir l'œil ouvert pour veiller sur notre conduite, et pour ré-

gler toutes nos démarches : dans la jeunesse, comme dans un âge plus avancé : dans la solitude et la retraite, comme dans la société et le commerce de la vie : dans le repos, comme dans l'embarras des affaires : car le danger est partout présent : *Libera nos semper.* Mais que ce soit surtout à ce jour fatal, après quoi il n'y a plus de temps à attendre, ni de grâce à espérer ; à ce jour formidable, où les plus fervents anachorètes ont tremblé, où le religieux est saisi de frayeur, tout cassé qu'il est de travaux, et après avoir blanchi dans tous les exercices de la plus austère pénitence ; à cette heure critique et décisive qui doit terminer notre course et commencer pour nous l'Eternité : *Libera nos.* Puissante protectrice, prenez le bouclier pour nous défendre dans ce dernier combat : *Libera nos.* Défendez-nous des vives saillies d'une nature indomptée, qui jusques dans le sein de la mort voudrait reprendre son premier empire et exercer sa tyrannie : *Libera nos.* Défendez-nous de ces accidents imprévus, de ces surprises, de ces troubles, de ces faux repentirs de tant de mourants, de cet endurcissement qui met le sceau à la réprobation. *A periculis cunctis libera nos.* Ce n'est pas au reste que nous prétendions sur cette espérance nous endormir dans une molle oisiveté : ce n'est point là l'esprit de vos enfants ; mais de seconder vos soins, d'agir de concert avec vous, de travailler nous-mêmes à mériter le bonheur éternel qui nous est promis, et où nous conduise, etc.

SERMON LIX.

Pour la fête de Notre-Dame de Mont-Carmel.

SUR L'HABIT DE LA VIERGE.

Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo. (*Prov.*, XXXI.)

Elle est revêtue de force et de beauté, et au dernier jour elle sera dans la joie.

Tel est, chrétiens, le précieux vêtement de la femme forte, de cette femme dont le Sage nous fait un éloge si accompli ; et telle est la fin qui doit consommer sa course et faire le bonheur de son dernier jour. Revêtue d'une force toute céleste, et couronnée d'une splendeur plus intérieure qu'apparente, après avoir heureusement fourni sa carrière, elle approchera du terme avec joie et l'envisagera comme le port assuré de son salut : *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo.*

Vous me prévenez, mes chers auditeurs ; à ce caractère que nous trace l'Esprit de Dieu dans les paroles de mon texte, vous reconnaissez l'âme fidèle sous le scapulaire de Marie, et parée de ce saint habit. C'est pour elle un soutien et comme une armure qui la fortifie, *fortitudo ;* c'est un ornement qui relève sa beauté et qui en rehausse l'éclat, *et decor ;* et c'est enfin une source de bénédictions où elle puise, dans toute la suite de ses années, de riches trésors de grâces, et où elle trouve à la mort un gage solide et presque certain de son éternelle félicité : *et ridebit in die novissimo.*

Ce n'est pas là néamoins, mes frères, que je m'arrête. Ce n'est point de ces avantages inestimables que je me suis seulement proposé de vous entretenir : je donne à ce discours plus d'étendue, et je prétends autant qu'il m'est possible, le faire servir à l'édification de vos mœurs. Car, dans l'illustre et dévote association dont nous célébrons aujourd'hui la solemnité, s'il y a de si singulières prérogatives, j'ajoute qu'il y a d'ailleurs d'indispensables obligations à quoi peut-être vous n'avez point fait jusqu'à présent assez de réflexion et que je dois vous représenter. Ainsi, je viens vous apprendre ce que vous devez être en qualité d'enfants de Marie et d'associés par un dévouement spécial au service de cette glorieuse mère. Disons mieux, je viens tout ensemble vous faire voir, et ce qu'exigent de vous, et ce que vous promettent les saintes livrées de Marie dont vous êtes honorés. En trois mots qui comprennent tout mon dessein, sous ce vêtement de force, votre devoir est de défendre le culte et les intérêts de Marie : ce sera le premier point : *fortitudo.* Sous ce vêtement de sainteté, votre devoir est de vous rendre les imitateurs de Marie, et d'embellir votre âme de ses vertus : ce sera le second point : *et decor.* Enfin sous ce vêtement de salut, votre espérance est de participer chaque jour, et surtout au moment de la mort, à toutes les grâces dont Marie est la dispensatrice : ce sera le troisième point : *Et ridebit in die novissimo.* Il n'est pas besoin que je vous demande une attention particulière. Le sujet vous y engage assez ; et pour le traiter dignement je commence par la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ç'a été dans tous les temps une conduite de la Providence envers la mère de Dieu, de permettre qu'au milieu même de l'Eglise, elle eût ses ennemis à combattre et ses intérêts à défendre. Conduite que nous devons adorer et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer ; mais, sans vouloir entrer dans les conseils de la divine sagesse ni approfondir ses desseins, conduite dont il y a moins lieu d'être surpris, quand nous voyons que Jésus-Christ, Fils unique de Dieu dans l'éternité, et Fils de Marie dans la plénitude des siècles, n'a point en lui-même d'autre condition pendant tout le cours de sa vie mortelle, et qu'il fut sur la terre, ainsi qu'il l'est encore pour le libertinage, un signe de contradiction : *In signum cui contradicetur.* (*Luc.*, II.) Cependant, en quoi nous devons reconnaître la douceur et bénir les soins de cette même Providence à l'égard de la Vierge que nous honorons, c'est d'avoir si bien su appliquer le remède au mal, ou pour le guérir, ou du moins pour en arrêter le progrès. C'est, dis-je, d'avoir donné à Marie de si zélés défenseurs ; de les avoir suscités parmi le peuple chrétien ; d'en avoir formé comme une sainte milice enrôlée sous l'étendard de cette reine du ciel ; et d'en avoir fait autant de généreux combattants pour la

gloire de son nom et la conservation de son culte.

Or voilà votre vocation particulière : je parle à vous, mes chers auditeurs, à vous que rassemble ici la solennité de ce saint scapulaire dont vous êtes revêtus ou dont je viens vous exhorter à vous revêtir. Voilà votre état ; et remarquez, s'il vous plaît cette parole, votre état. Il est vrai : ce que Tertullien a dit de la loi de Dieu, nous pouvons en gardant toute la proportion convenable, le dire de la mère de Dieu ; que dès qu'il s'agit de cette Vierge, la protectrice des hommes et la coopératrice de leur salut ; dès qu'il est question de ses droits et de l'honneur de ses autels, tout homme, et à plus forte raison, tout chrétien doit être soldat : *Omnis homo miles.* (TERTULL.) Mais, outre ce devoir général et commun, l'être par un devoir propre et spécial ; l'être par un engagement authentique et public; l'être par une alliance contractée, signée, vérifiée en la présence du ministre de Jésus-Christ; l'être par une bénédiction reçue de sa main, et par une espèce de consécration; c'est ce que j'appelle l'être par état ; et tel est, encore une fois, dans le christianisme, le glorieux caractère qui vous distingue et que vous avez à soutenir.

Que fallait-il pour cela? était-ce assez d'un secret dévouement du cœur? était-ce assez de certains sentiments de zèle qu'excite dans l'âme et qu'y nourrit une piété tout intérieure? Non, chrétiens ; mais il fallait que ce zèle passât au dehors. Il fallait une déclaration ouverte, une protestation solennelle : et comme les ordres militaires ont leurs drapeaux qu'ils déploient pour donner à entendre quel parti ils ont embrassé et au nom de qui ils portent les armes ; il fallait qu'il y eût un signe qui discernât les vrais et fidèles partisans de Marie. Il fallait qu'à ce signe sensible on reconnût de quelle société ils étaient membres et à quels chefs ils s'étaient voués ; il fallait qu'à la vue de ce signe leur présence, dans tous les lieux où ils auraient à se produire, rappelât le souvenir de la Vierge qu'ils servaient ; qu'elle retraçât dans les esprits l'idée de ses grandeurs; qu'elle en imprimât dans les cœurs le respect et la vénération ; qu'elle fît taire les langues malignes et envenimées, qu'elle confondît l'audace et qu'elle repoussât les traits injurieux du libertinage. Il le fallait, et ce signe, selon l'expression d'un grand pape, c'est le vêtement qui vous couvre : *Sancti habitus signum.*

A quoi donc vous êtes-vous engagés, chrétiens auditeurs, et qu'avez-vous fait, en vous revêtant de cet habit et vous présentant à l'autel de Marie pour y recevoir sa robe et ses livrées? C'était lui dire, sinon par les accents de la voix, du moins en pratique et dans le même esprit que David le disait à Dieu : *Zelus domus tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me.* (*Psal.* LXVIII.) Puissante reine du monde, ce qui m'attire devant vous et auprès de vous, ce ne sont point tant mes propres intérêts que les vôtres. Dans le haut rang où vous êtes élevée, quels hommages ne vous sont pas dus et comment pourrais-je voir qu'ils vous fussent refusés, ou qu'on voulût les restreindre et leur prescrire des bornes trop étroites ? Faut-il là-dessus m'opposer, ou à la licence effrénée et aux attentats de l'hérésie, ou aux vains prétextes et aux illusions de la fausse piété du siècle, faut-il parler ou agir, daignez m'employer, me voici. Tout ce qui vous blesse, me blesse ; tout ce qui s'attaque à vous, est pour moi-même une offense qui m'outrage, et dont je jure à la face du Dieu vivant, autant que ma faiblesse le permet, et suivant les moyens que m'en fournit la religion, d'effacer la tache.

C'était sans égaler la mère au Fils, et faisant toujours de l'un et de l'autre un juste discernement, c'était lui dire ce que disait de Jésus-Christ même le grand apôtre : *Quis nos separabit?* (*Rom.*, VIII.) Qui me séparera de vous, mère de mon Dieu et de mon Sauveur ? Que d'autres, sous ombre de régler votre culte, travaillent à l'affaiblir et à le détruire; que sous de spécieuses apparences, ils se fassent un prétendu scandale de ces titres d'honneur que la dévotion des fidèles vous attribue, et qui vous sont si légitimement acquis, qu'ils traitent de simplicité superstitieuse ces anciennes pratiques dont usaient nos pères en vous offrant le tribut de leurs louanges, et que pour les abolir ils en substituent de nouvelles où vous n'avez nulle part, et parce que vous n'y avez nulle part ; qu'ils cherchent en quelque manière à intéresser le ciel même contre vous, et qu'en vue, ce semble, de nous conduire plus directement à Dieu, ils se proposent de nous détacher de vous : ni leurs raisonnements trompeurs, ni leurs discours artificieux, ni leurs railleries piquantes, ni leurs pernicieux conseils, ni leurs scandaleux écrits, ni crainte, ni espérance, ni force, ni autorité ; quoi que ce soit, rien n'ébranlera l'inviolable fidélité qui m'attache à vous ; ni rien ne me fera révoquer le serment que j'en viens faire à vos pieds, et dont vous êtes vous même témoin.

C'était lui dire, ou plutôt c'était dire pour elle et pour sa cause ce que disait dans un saint transport, et pour la gloire du vrai Dieu, le brave Mathathias : *Omnis qui zelum habet exeat post me.* (I *Mach.*, II.) Quiconque a conçu ce que c'est que Marie et ce qu'elle mérite ; quiconque est touché, ou de quelque gratitude envers elle, ou de quelque amour, qu'il se joigne à moi; et de compagnie nous irons lui porter nos vœux, lui offrir notre encens, lui adresser nos cantiques et nos louanges. Et de tout notre pouvoir nous concourrons à la maintenir dans la possession de ses plus glorieuses prérogatives, nous les publierons, nous les annoncerons, nous les exalterons. Et en dépit de l'envie, malgré toutes les puissances des ténèbres, nous affermirons ce que l'iniquité des temps voudrait renverser; nous relèverons ce qu'elle aurait fait tomber ; nous re-

mettrons dans son lustre ce qu'elle aurait obscurci; nous ne manquerons à rien de tout ce que nous saurons dépendre de nos soins pour réparer les brèches déjà faites à un culte qui nous doit être si cher, et pour empêcher que désormais et sous nos yeux il ne reçoive la moindre atteinte. Oui, chrétiens, c'était dire tout cela, c'était le penser; et c'est être toujours en disposition de l'exécuter. C'est, dis-je, être disposé à tout ce que demande le service de Marie et à en donner l'exemple; à ne point rougir des observances les plus communes qu'une longue tradition nous a transmises, et que nous devons transmettre aux âges suivants; à ne pas souffrir que devant nous il échappe une parole qui les puisse décréditer; à s'élever au-dessus de toute considération humaine; et en confessant Jésus-Christ, à confesser hautement, si ce terme peut y convenir, une Vierge que Jésus-Christ a singulièrement honorée, qu'il a si glorieusement couronnée, et à qui lui-même, vivant parmi nous, tout Dieu qu'il était, il a voulu se soumettre.

De là je ne dois point m'étonner que le serpent infernal ait tant redoublé ses efforts contre cette célèbre, illustre et pieuse confrérie du Saint-Habit de la Vierge; qu'il ait rempli de son venin des bouches empestées; qu'il ait mis en usage des plumes trempées dans le fiel le plus amer; que de toutes parts il ait semé les libelles les plus calomnieux, pour l'avilir dans l'estime des peuples, pour en noter les exercices comme infectés de l'idolâtrie païenne, pour en ruiner les principes comme imaginaires et supposés. Il était naturel qu'ennemi de Marie, et toujours en guerre avec cette femme destinée à lui écraser la tête, selon la parole de l'Ecriture, il employât toutes ses forces à lui enlever des troupes auxiliaires, dont elle devait tirer de si prompts et de si puissants secours. Mais de là même je ne dois pas plus m'étonner que l'Eglise, inséparablement unie à la mère de son divin Epoux, ait fait servir toute l'étendue de son autorité à lui assurer un renfort que la Providence lui avait ménagé, et qu'on entreprenait de lui ravir; que, successivement et tour à tour, six pontifes souverains se soient expliqués là-dessus dans les termes les plus exprès. De sorte que toutes les tentatives de l'enfer, que toutes les intrigues formées contre la dévotion du scapulaire, bien loin de la refroidir dans les cœurs, et de l'avilir dans l'estime publique, n'ont eu d'autre effet que de lui acquérir un nouveau crédit, de lui donner plus d'éclat, et de l'établir sur des fondements plus inébranlables. Car c'est l'œuvre du Seigneur : et pour appliquer ici la parole du Saint-Esprit, si c'était l'ouvrage des hommes, les hommes auraient pu le renverser et le détruire, mais parce que c'est l'ouvrage de Dieu, le bras du Tout-Puissant l'a soutenu et le soutiendra. On a vu les rois se ranger eux-mêmes sous l'étendard de Marie, orner de sa robe leur pourpre royale, entrer avec leurs sujets dans la même société, et par leur exemple exciter la piété des peuples.

Voilà encore une fois ce qui ne me surprend point. Mais ce que j'aurais peine à comprendre, c'est qu'un chrétien lâche et timide manquât de fermeté dans les rencontres, et de résolution pour la défense d'une Vierge dont il porte l'habit, et à qui l'attache un engagement si étroit. Que lui dirais-je, et quel droit alors n'aurais-je pas de lui adresser ce reproche si juste et si pressant que faisait sur un autre sujet saint Chrysostome (*Serm. de Martyr.*) : *Considera pactum, militiam, conditionem?* Hé, mon frère, avez-vous perdu l'idée et le souvenir de votre promesse? Considérez le pacte que vous avez fait : *pactum quod spopondisti.* Pensez en quelle milice vous avez voulu être inscrit : *Militiam cui nomen dedisti.* Rappelez dans votre esprit à quelle condition on vous y a reçu : *Conditionem qua accessisti.* Cette condition, que vous avez volontairement et solennellement acceptée, était-ce de vous laisser dominer par un vain respect? Etait-ce de retenir la vérité captive et de dissimuler vos sentiments, lorsqu'il faudrait les faire connaître? Etait-ce de demeurer dans un honteux silence, quand la Vierge, sous qui et pour qui vous avez à combattre, serait attaquée, quand la pureté de son culte serait altérée, quand ses plus beaux titres lui seraient disputés? Etait-ce de cacher sous le voile ses livrées, sans oser jamais les montrer aux yeux, et de faire ignorer, par une indifférence affectée, à qui vous êtes et à qui vous n'êtes pas? Est-ce là ce que vous avez dit? Est-ce pour cela que vous avez demandé d'être admis parmi les enfants de Marie? Est-ce à ce prix que vous avez prétendu qu'on vous comptât au nombre de ses serviteurs? Il y a quelquefois, j'en conviens, pour se déclarer en sa faveur, des assauts à repousser et des victoires à remporter; il y a des mépris, des traverses à essuyer : mais que ne peut-on point sous les auspices et avec l'assistance d'une Vierge seule plus puissante, selon l'expression de l'Ecriture, qu'une armée rangée en bataille?

C'est donc à elle que nous aurons recours pour elle-même; et c'est dans cette confiance que nous lui disons avec toute l'Eglise : *Da virtutem contra hostes tuos.* Vierge sainte, vous nous prêterez votre secours quand nous irons l'implorer contre nos propres ennemis : que sera-ce quand nous l'implorerons contre les vôtres? Vous nous écouterez quand nous vous invoquerons pour notre propre salut : que sera-ce quand nous aurons à vous invoquer pour l'honneur de votre culte? *Da virtutem contra hostes tuos.* Animez pour vous notre zèle, et daignez le seconder. Que ce soit un zèle ferme et constant. Soutenus de ce zèle, quoi qu'il en puisse coûter, nous serons les défenseurs de vos intérêts, comme nous devons être encore les imitateurs de vos vertus. Autre devoir dont j'ai à parler dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une des morales les plus ordinaires des ministres évangéliques, et des maîtres de la vie intérieure et spirituelle, une de leurs règles la plus commune et la plus sensible, ç'a été, et c'est encore de juger par l'habit de la conduite et des mœurs; de proportionner l'un à l'autre; et de demander entre l'un et l'autre une pleine conformité. Ils ont compris, et pour peu qu'on y fasse d'attention, qui ne le comprend comme eux? qu'une conduite irrégulière, que des mœurs corrompues, et un saint habit, c'était une contradiction insoutenable, et que pour la lever, il fallait de ces deux choses l'une, ou renoncer à l'habit et le déposer, si l'on veut vivre dans le déréglement et dans une criminelle corruption; ou réformer la vie et la régler par une fidèle pratique des devoirs du christianisme, si l'on veut se parer de l'habit et le conserver.

En sont-ils demeurés là? Non, chrétiens, mais parce que dans ces deux partis, le premier, de quitter l'habit pour se livrer au gré de ses passions, est un libertinage et un abandonnement de son salut, ils ont conclu qu'il n'y avait point d'autre résolution à prendre, selon la sagesse de l'Evangile, ni d'autre conséquence à tirer que de retenir l'habit, afin de ne pas perdre, en le dépouillant, les avantages qui y sont attachés; mais aussi de corriger les habitudes vicieuses, et d'être, autant qu'il est possible, exempt de reproche, afin de ne pas déshonorer l'habit en le portant. Voilà comment ces saints docteurs ont raisonné; voilà les leçons qu'ils faisaient à tant d'ecclésiastiques dans le sacré ministère des autels, et même à tant de religieux dans la retraite et l'obscurité du cloître. Car pourquoi, mes frères, disait saint Chrysostome, parlant aux prêtres d'Antioche, pourquoi pensez-vous que vous ayez été élevés au sacerdoce? Est-ce pour vous montrer dans nos temples, couverts des vêtements de l'Eglise et de ses plus riches ornements? Ce n'est point là devant Dieu ce qui vous distingue : mais voulez-vous apprendre ce qui vous relève aux yeux du Seigneur, ce qui fait votre dignité, votre sûreté, votre mérite? c'est d'accomplir sous ces vêtements sacrés toutes vos obligations : *Hoc vestra dignitas est, hoc securitas, hoc corona.*

Or c'est ainsi que je puis bien raisonner moi-même, par rapport à vous, mes chers auditeurs, et ceci convient parfaitement à mon sujet. Je prétends que de porter l'habit de Marie, c'est une puissante raison pour se préserver de tous les désordres qui pourraient, en corrompant votre vie, profaner la robe et les livrées de la Vierge que vous voulez honorer. Je prétends que c'est un des plus solides motifs pour vous engager à redoubler sans cesse votre piété et à vous enrichir de toutes les œuvres chrétiennes qui peuvent, en vous rendant agréables à Dieu, vous rendre dignes de la Vierge dont vous avez embrassé le service. Je prétends que c'est pour vous une obligation spéciale et indispensable de vous sanctifier, et c'est en ce sens que dans la sainte association où vous êtes agrégés, vous ne devez pas seulement être les défenseurs des intérêts de la mère de Dieu, mais les imitateurs de ses vertus.

Car, pour éclaircir ce point capital, et pour vous le bien faire entendre, qu'est-ce que l'habit? Je parle de ces habits spécialement consacrés, et dont l'usage dans l'Eglise est de marquer certains caractères et de discerner certains états. Qu'est-ce, dis-je, que l'habit, et qu'est-ce en particulier que celui de Marie? Je l'ai dit, et vous le savez : c'est un témoignage visible des sentiments invisibles de l'âme; c'est une profession solennelle et publique d'appartenir singulièrement à la mère de Dieu, d'être lié d'un nœud plus intime à la mère de Dieu, d'avoir avec la mère de Dieu un rapport plus direct et plus immédiat. Or je ne sais si jamais, vous jugeant vous-mêmes de bonne foi vous avez fait là-dessus une opposition qui d'abord se présente à l'esprit et dont il est difficile que vous ne soyez pas touchés. Car, dites-moi, mon cher auditeur, comment accorder ces deux choses ensemble, et est-il une contradiction moins pardonnable? Faire profession d'appartenir à la plus sainte des vierges, à la plus zélée pour l'honneur de Dieu; et cependant, ce Dieu même, ce Dieu où elle renferma tout son amour, ce Dieu vers qui se portèrent et se porteront éternellement tous les désirs de son cœur, le mépriser et l'outrager, par une transgression habituelle de ses divins commandements, et par de perpétuelles révoltes contre ses adorables volontés? Faire profession d'apppartenir à la plus pure des vierges, à la Vierge par excellence; et cependant s'abandonner sans frein et sans retenue aux plus honteux excès; et cependant, esclave d'une criminelle passion, se livrer délibérément et constamment à toutes ses convoitises; et cependant idolâtre, ou plutôt profanateur de ses sens, ne rien refuser à leurs aveugles appétits, et se plonger pour les satisfaire, en de sales voluptés; et cependant possédé d'une avare cupidité, user aux dépens du bon droit de tous les artifices et de tous les tours que l'intérêt imagine pour s'enrichir et se remplir; et cependant ébloui d'une vaine grandeur, sacrifier tout à son élévation et à sa fortune, son âme, sa conscience, son salut; et cependant enivré du monde, des affaires et des soins du monde, ou de ses amusements et de ses plaisirs, oublier presque tout exercice de religion, et vivre au milieu du christianisme, bien moins en chrétien qu'en païen; et cependant, ennemi irréconciliable, nourrir dans son sein les haines, les ressentiments, les vengeances; dur et intraitable, ne savoir rien supporter, ni excuser; chagrin et bizarre, éclater en toute rencontre, et se laisser emporter aux colères et aux violences, aux blasphèmes et aux imprécations. Enfin, être sujet à tout cela, et joindre tout cela avec l'habit et le culte d'une Vierge, qui se tient sensible-

ment et comme personnellement offensée de tout cela; je vous demande ce qu'il faudrait penser d'une telle contrariété, et si l'on pourrait traiter autrement cet assemblage monstrueux que d'imposture et d'hypocrisie?

Hypocrisie toute semblable à celle de ces nouveaux prophètes, qui, selon le reproche et la figure du Sauveur des hommes, se montraient déguisés en brebis, mais dans le fond n'étaient que des loups ravissants : *Qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces.* (*Matth.*, VII.) Encore si c'était seulement hypocrisie, et que, demeurant cachée dans le secret du cœur, elle n'eût que Dieu pour témoin; mais parce qu'il n'arrive que trop, que ce mystère d'iniquité se développe et se produit à la lumière, ne doit-ce pas être un scandale, et ne l'est-ce pas en mille occasions? Scandale dont se prévalent les ennemis de Marie, scandale dont souffrent les âmes zélées pour l'honneur de Marie; scandale qui retombe en quelque sorte sur Marie même et capable de ruiner son culte et ses plus saintes sociétés. Si donc un chrétien compté par une grâce singulière entre les enfants de cette mère de Dieu, et portant son habit comme le sceau d'une adoption si avantageuse, veut rentrer en lui-même, et bien considérer l'un de ses plus importants devoirs, qu'apprendra-t-il? A mesurer toutes ses démarches, à veiller sur toutes ses actions, à peser toutes ses paroles, à épurer tous ses sentiments, à retrancher tout commerce, non-seulement mauvais en soi, mais suspect et dangereux; à réprimer toute inclination trop vive et trop ardente; à s'exercer dans toutes les bonnes œuvres et à ne rien omettre de tout ce qui peut contribuer, soit à la perfection de son âme, soit à l'édification du prochain. Car c'est à cela que Marie reconnaît ses enfants, parce que c'est à cela qu'elle se reconnaît en eux, et qu'elle y découvre son image. Et n'est-ce pas, mes frères, pour cela même qu'en vous honorant du scapulaire de cette Vierge, on vous a recommandé si expressément et si fortement de le conserver net et sans tache? *Ut illum perferas sine macula.* C'était vous donner à entendre que l'habit sans cela, tout saint qu'il est, et par la raison même qu'il est saint, bien loin d'être un ornement pour vous, ne doit servir qu'à vous rendre aux yeux de Marie plus difformes, et qu'à vous défigurer.

Aussi prenez garde que tous les priviléges accordés par l'Eglise à ce vêtement de sanctification et de salut, exigent pour condition et supposent indispensablement les plus excellentes vertus : la pureté de cœur, la mortification par le jeûne, par la confession et l'extirpation des péchés, l'union avec Jésus-Christ, par l'usage de son divin Sacrement; la dévotion et la prière, les offices, les processions, les cérémonies publiques et les solennités. De là donc, chrétiens, écoutez ce que vous dit, en vous revêtant de sa robe, la Vierge que vous avez choisie pour votre chef. : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi* (I *Cor.*, IV); soyez mes imitateurs, comme je l'ai été de Jésus-Christ votre Sauveur. L'Apôtre des nations le disait, inspiré d'en haut, et sans rien perdre de l'humilité évangélique; mais à combien plus forte raison le peut dire la reine des apôtres? Et s'il m'est permis, comme au ministre du Dieu vivant, de parler après cette incomparable Vierge, écoutez ce que je vous dis moi-même avec le même docteur des gentils : *Induite vos.* (*Coloss.*, III.) Revêtez-vous de l'habit de votre mère. Mais souvenez-vous que c'est se revêtir de tout ce qui fait les élus de Dieu : *Sicut electi Dei.* (*Ibid.*) Souvenez-vous que c'est se revêtir de la miséricorde, de la douceur, du mépris de soi-même, de la modestie, de la justice, de toute la sainteté : *viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam.* (*Ibid.*) En un mot, souvenez-vous que c'est se revêtir de l'esprit de cette divine Mère; puisque vous ne pouvez être ses enfants, selon l'esprit, que par la participation même de son esprit. Or l'esprit de Marie, qu'est-ce autre chose que l'esprit de Jésus-Christ, et qu'est-ce que l'esprit de Jésus-Christ, si ce n'est un esprit de règle, un esprit de piété, un esprit de crainte de Dieu et d'amour de Dieu?

Grande et essentielle vérité, mes chers auditeurs, sur laquelle j'ai cru devoir particulièrement insister; et d'autant plus que j'y trouve tout à la fois de quoi instruire trois sortes de personnes; je veux dire, de quoi répondre à quelques censeurs malins; de quoi détromper quelques pécheurs présomptueux, et de quoi exciter toute la ferveur des vrais enfants de Marie. Appliquez-vous à ceci, s'il vous plaît. De quoi, dis-je, répondre à quelques censeurs malins, qui, pour décréditer la dévotion des peuples envers la mère de Dieu, nous imputent des idées, et nous attribuent de fausses maximes que nous réprouvons, bien loin qu'elles nous soient jamais venues à l'esprit; qui se persuadent, disons mieux, qui veulent se persuader, et qui voudraient nous le persuader à nous-mêmes, que pour relever certaines associations, surtout celle-ci, que pour les faire valoir et pour en rehausser les priviléges, nous autorisons les désordres et donnons aux âmes une confiance trompeuse. Comme si nous étions, vous et moi, dans la pensée que l'habit de la Vierge, indépendamment d'une vie chrétienne, nous servît de sauvegarde contre tous les arrêts du ciel et toutes les vengeances de Dieu. Comme si nous prétendions que ce fût une dispense absolue de tous les préceptes de la loi; que ce fût un supplément de toutes les œuvres ordonnées par la loi; que ce fût par lui-même l'abolition de tous les crimes commis contre la loi. Comme si, par un principe tout contraire, nous ne posions pas pour fondement que l'habit seul et en lui-même n'a nulle vertu ou n'a qu'une vertu imparfaite; qu'il n'est utile qu'au sens exprimé dans la forme de sa bénédiction; c'est-à-dire, qu'autant qu'il nous aide à bien vivre : *Concedat tibi Deus tempus bene vivendi*; qu'autant qu'il nous aide à bien agir :

Locum bene agendi; qu'autant qu'il nous aide à persévérer et à bien finir : *Constantiam bene perseverandi,* Car, c'est ainsi que nous l'entendons : et qu'était-il nécessaire de nous donner là-dessus des avis qui ne nous apprennent rien, puisque nous savons que la foi même, séparée des œuvres, n'est qu'une foi stérile et morte? Qu'était-il nécessaire d'emprunter sur cela le nom de Marie, et de nous la représenter adressant elle-même la parole à ses dévots, et leur enseignant à ne lui rendre qu'un culte raisonnable; à ne pas tenir leur salut pour certain, et à ne se mettre pas au rang des prédestinés, dès là qu'ils lui témoignent quelque confiance, et qu'ils font voir au dehors quelques marques d'une dévotion indiscrète et superstitieuse ; à ne pas croire que ce soit assez d'implorer son secours pour obtenir toujours grâce, de quelque manière que l'on se comporte à l'égard du souverain maître, qui est Dieu, et sans penser ni à l'aimer, ni à lui obéir. Que nous importaient de tels avertissements et bien d'autres, non-seulement inutiles, mais pleins d'artifice, pour arracher le bon grain avec l'ivraie, et pour retrancher le culte le plus légitime sous ombre d'en corriger les excès?

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir, quoiqu'en petit nombre, de ces pécheurs présomptueux qui tombent dans des illusions si grossières. Mais outre que leur exemple, rejeté des sages, ne peut servir de preuve pour autoriser la censure; ce que j'ai dit doit suffire pour leur ouvrir les yeux, et pour leur découvrir l'erreur dont ils se laissent vainement flatter lorsqu'ils comptent sur un habit qui fait leur condamnation, plutôt que leur justification. Car, comme disait saint Basile de Séleucie, que pouvez-vous, mon cher frère, vous promettre d'un nom qui perd dans votre personne toute sa splendeur? *Cur appellationi cujus virtute cares contumeliam irrogas?* Et qu'attendez-vous d'un titre qui devient autant votre honte, que votre vie le ternit et le déshonore : *Quid gestas cognomen, quod personæ probro sit?* (*Idem.*) Vous vous appelez enfants de Marie ; mais si vous l'êtes en apparence, l'êtes-vous en effet? Ne vous y trompez pas : tous ceux qui sortaient de la race d'Abraham n'étaient pas dès lors, selon la remarque du grand apôtre, enfants d'Abraham, ni tous ceux qui se parent de l'habit de la Vierge, ne sont pas pour cela enfants de la Vierge. Or, ne l'étant pas, quoiqu'ils semblent l'être, quoiqu'ils passent pour l'être et qu'ils dussent l'être par des mœurs conformes aux promesses qu'ils ont faites et à l'engagement qu'ils ont contracté, comment paraîtront-ils au jugement de Dieu? Quel usage feront-ils de cet habit, qu'ils auront mille fois souillé et profané; et de quel front oseront-ils le produire pour leur défense, quand ce sera contr'eux le plus évident témoignage?

Vous seuls jouissez du titre glorieux d'enfants de Marie, serviteurs fidèles et fervents, en qui Marie retrouve sur la terre, avec ses livrées, sa sainteté. De tout l'encens que vous pouvez lui présenter, voilà le plus agréable; et de tous les honneurs qu'elle peut recevoir de vous, voilà le plus précieux. De l'honorer par une ressemblance aussi parfaite qu'elle vous peut convenir; de la prendre pour règle de tous vos sentiments et de toute votre conduite; de ne la perdre jamais de vue, et de ne vous écarter jamais des voies qu'elle vous a tracées; de ranimer sans cesse votre ardeur à la suivre dans la route où elle marche; d'y avancer à pas redoublés, et d'y faire chaque jour de nouveaux progrès. L'enfant sage est la gloire du père, dit Salomon, et la gloire du père rejaillit jusque sur la mère. Ainsi, défenseurs des intérêts de Marie, imitateurs des vertus de Marie, vous serez les héritiers de toutes les grâces attachées au saint habit de Marie, comme il me reste à vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ne confondons rien, mes frères: et pour bien démêler ici le prix de chaque chose, examinons-les toutes en elles-mêmes, et ne passons point, en les proposant, les bornes de la vérité la plus exacte. Entre les grâces propres du saint habit de la Vierge, il y en a de deux sortes; les unes si avérées et si constantes, qu'elles ne souffrent nulle contestation; et les autres, quoique certaines et vraies, moins sensibles après tout et moins connues, parce qu'elles sont fondées sur un fait plus obscur, et par conséquent plus sujet aux raisonnements et aux difficultés. Ce que j'ai donc à faire, c'est d'abord de relever le mérite de ces premières grâces, que j'appelle incontestables, comme en effet elles le sont, et de vous en inspirer toute l'estime qui leur est due. C'est ensuite de confirmer la vérité de ces autres grâces, que je conviens n'être pas dans le même degré d'évidence, et d'en établir la certitude. De ces deux considérations vous conclurez quels biens renferme pour vous la pieuse association dont je vous entretiens; et que si dans les obligations qu'elle vous impose, elle exige de votre fidélité et des combats pour la défense des intérêts de la mère de Dieu, et des efforts pour l'imitation de ses vertus, ce n'est pas sans des avantages très-solides et d'amples récompenses. Voilà par où je finis, et ce qui demande encore une sérieuse réflexion.

Je prétends qu'à n'envisager en premier lieu que ces privilèges absolument indubitables, que ces grâces universellement avouées et reconnues, il y en a assez dans la dévotion du saint scapulaire, pour nous y attirer par un des plus justes sentiments de l'espérance chrétienne. Car sur quoi la plus scrupuleuse et la plus sévère critique ne peut former aucun doute apparent, et à quoi elle ne peut donner nulle atteinte, ce sont ces indulgences spécialement accordées et si hautement publiées dans l'Eglise; c'est cette participation de mérite avec un des

ordres les plus religieux et les plus répandus dans tout le monde chrétien. Or, avez-vous jamais bien compris, mes chers auditeurs, ce que vous possédez dans l'un et dans l'autre? Je veux dire, ce que vous possédez dans des indulgences dont la concession est si authentique, et dont la vertu s'étend si loin; dans des indulgences tant de fois renouvelées, vérifiées, annoncées par les prédicateurs, acceptées par les peuples; dans des indulgences capables de vous acquitter pleinement et si promptement auprès de Dieu, capables d'éteindre pour vous toute l'ardeur de ces flammes purifiantes où Dieu vous destinait; capables de vous arracher en quelque sorte des bras de sa justice, et de vous faire tout à coup éprouver ses miséricordes éternelles. Voilà ce qui vous est assuré, et les preuves en sont palpables et visibles. Il n'y a là-dessus qu'à consulter les mémoires publics; nous les avons dans les mains et sous les yeux. Il n'y a qu'à lire la bulle de Jean XXII, celle d'Alexandre V, celle de Clément VII, celles de Paul III, de Grégoire XIII, de Paul V. Une simple vue vous persuadera et vous convaincra.

Je dis plus : et jamais avez-vous bien pensé quelles saintes richesses vous communique l'étroite union qui vous lie avec tout un ordre, que son antiquité, que sa sainteté, que ses mérites sans nombre ont rendu dans le christianisme si vénérable? Si j'en parle, ce n'est point tant pour en rehausser la gloire par des éloges que pour affermir vos espérances par une des plus consolantes réflexions : ne la perdez pas. En effet, dès que vous portez l'habit de la mère de Dieu, ce que vous pouvez vous dire à vous-même, le voici : maintenant, dans toute l'étendue d'un corps formé sous le nom et sous la protection de Marie, tant de fervents religieux, l'honneur du Carmel, tantôt assemblés dans le sanctuaire, tantôt prosternés au pied de l'oratoire, tantôt occupés aux observances régulières, accumulent grâces sur grâces : et quel fonds que ce trésor qui chaque jour grossit entre leurs mains, et profite pour le jour du Seigneur! Maintenant tant de ministres du Dieu vivant, directeurs, prédicateurs, apôtres et docteurs tracent aux âmes dans le tribunal les voies du salut, dispensent aux peuples dans la chaire la parole du salut, enseignent dans les écoles la plus pure doctrine du salut, portent aux nations étrangères l'Évangile du salut. Héritiers de l'esprit, non-seulement de Marie leur mère, mais de tant de prélats, les pasteurs de l'Église; mais de tant d'écrivains et de savants; mais de tant d'ouvriers infatigables, et sans cesse appliqués à cultiver la vigne du père de famille; mais de tant de saints que le ciel a reçus dans la gloire, et dont ils sont les successeurs; ils les font revivre, ou plutôt ils font revivre toutes leurs vertus : ces vertus éclatantes qui ont été et qui sont encore l'édification de l'Église; ces vertus cachées, soit dans le secret de la discipline domestique, soit dans l'intérieur de l'âme, et les dispositions particulières de chaque sujet. Or, comme membre de ce grand corps, ou comme rejeton planté sur ce Carmel, en conséquence du transport qui m'a été fait, j'ai part à tout cela; j'ai sur tout cela un droit acquis. Dieu ne demandait autrefois que dix justes pour sauver, malgré ses crimes, un peuple presque innombrable : qu'est-ce que d'avoir auprès de lui une multitude presque infinie de justes qui tous intercèdent pour moi, qui tous s'intéressent pour moi, qui tous et de concert agissent pour moi? Aidé de tant de vœux, que ne dois-je pas attendre; et avec tant de médiateurs que ne puis je pas obtenir?

De là donc je comprends sans peine comment doit s'accomplir cette grande et inestimable promesse de Marie en votre faveur, heureux confrères de son sacré Scapulaire, lorsqu'elle vous dit que cet habit sera pour vous un moyen de salut; que dans cet habit vous aurez un préservatif contre tous les traits de l'enfer; et que mourant couvert de cet habit, vous serez pour jamais garantis des feux éternels. Car il m'est aisé de concevoir comment de tels intercesseurs, et des secours si présents, si puissants, si abondants, joints à ceux d'une telle protectrice, peuvent faire descendre du ciel sur l'âme la plus obstinée, un rayon de lumière et un regard favorable qui l'engage à la pénitence de la vie et surtout qui la dispose à la pénitence et à la sanctification de la mort. Mais que dis-je, et cette promesse si vaste que vous avez cent fois entendue, est-elle de ces grâces évidentes dont je devais précisément relever le prix? Non, chrétiens; mais j'avance, en second lieu, que, sans avoir le même degré d'évidence, c'est au moins une de ces grâces réelles et certaines sur quoi nous pouvons faire un fonds solide, et dont je vais, pour l'entière conclusion de ce discours, établir en peu de paroles la vérité.

De quoi s'agit-il? De cette révélation faite à l'un des plus pieux et des plus excellents personnages de son siècle : c'est le bienheureux Simon Stoch, de cette fameuse apparition, où la mère de Dieu présente elle-même, lui mit dans les mains le saint Scapulaire, comme le gage d'une alliance spéciale entre elle et tout son ordre : *Meæ confraternitatis signum;* comme un signe de prédestination : *Ecce signum salutis;* comme un bouclier contre toutes les attaques, et dans tous les dangers : *Salus in periculis;* comme un des plus fermes soutiens à la dernière heure, et une sorte d'assurance contre l'affreux péril d'une irrévocable condamnation : *In quo quis moriens æternum non patietur incendium.* Quel don, mes chers auditeurs! Or, je le sais : ce n'est point là de ces faits qui frappent d'abord les yeux, et qui portent avec eux-mêmes une pleine conviction. C'est un fait particulier; mais de tous les motifs qui rendent un fait sagement et sûrement croyable, en est-il un qui manque à celui-ci? Envisageons-le par tous les endroits; examinons-en et la nature et les circonstances. Tout lui rend témoignage, et tout sert à le justifier. Ecoutez-moi.

C'est une révélation faite par la mère de Dieu : est-ce pour cette fois seulement que la reine du ciel a daigné se faire voir ; et par une témérité insoutenable, traiterons-nous dans le christianisme toutes ces apparitions d'idées fabuleuses et chimériques? C'est une révélation faite pour l'établissement d'un ordre dévoué au service de la mère de Dieu : le sujet était-il si peu important, qu'il n'eût pas de quoi intéresser cette Vierge, et qu'elle y dût refuser ses soins? C'est une révélation faite, à qui ? A un homme que d'un consentement unanime nous reconnaissons pour un des plus saints et des plus éclairés serviteurs de Dieu. En la rapportant, a-t-il voulu nous tromper; ou en la croyant, s'est-il trompé lui-même? Pesez-bien ce que je dis : A-t-il voulu nous tromper? Mais où serait cette sainteté qui fut l'admiration, surtout de notre France et de l'Angleterre? S'est-il trompé lui-même? Mais où seraient ces hautes connaissances, où serait cette profonde et sublime sagesse, dont il nous a laissé de si beaux vestiges, et que nous recueillons dans ses écrits ? C'est une révélation reconnue jusqu'à présent et confirmée par la foi invariable de plus de quatre siècles. Tant de papes, d'évêques, qui, prévenus de cette créance, ont ouvert tous les trésors de l'Eglise, et les ont répandus avec une espèce de profusion; tant de rares génies, de graves et irréprochables auteurs qui s'y sont soumis, et ont employé leurs veilles à la soutenir; tant de peuples, qui tous en foule, remplis de la même confiance, ont demandé le saint habit de Marie, et l'on recherché avec empressement, l'ont porté jusqu'au dernier soupir, l'ont voulu emporter jusque dans les ombres du tombeau : cette nuée de témoins, dans toutes les professions, dans tous les états, ce monde entier a-t-il été dans l'erreur; et dans une pareille erreur? Y est-elle encore, et doit-il céder à l'orgueilleuse indocilité de ces esprits incrédules et prétendus forts, dont la fausse gloire est de juger de tout contre le sens ordinaire et les vues communes du reste des hommes? Enfin c'est une révélation vérifiée par les plus merveilleux événements et les plus insignes prodiges. Quoi donc, Dieu prodigue de ses miracles, a-t-il tant de fois émoussé la pointe du fer? a-t-il calmé la fureur des flots? a-t-il suspendu les atteintes du feu? a-t-il guéri les maux les plus incurables? a-t-il arrêté toute la vertu des éléments? a-t-il changé l'ordre de toute la nature, pour marquer de son sceau, et pour accréditer une association dont le fondement est ruineux? Et des effets si singuliers et si surprenants ne nous font-ils pas sensiblement connaître la réalité, la sainteté de leur principe ?

Oui, mes frères, et rassurés par des témoignages si convaincants, ne nous engageons point en d'inutiles et de trop curieuses recherches. En matière de piété, tant de raffinement, tant de subtilités et de raisonnements sont toujours très-dangereux, et souvent deviennent très-scandaleux. Si c'est un écueil à éviter, qu'une crédulité légère et facile, c'en est un autre non moins à craindre, qu'une incrédulité opiniâtre et entêtée. Ayons pour nous préserver de l'un toute la prudence du serpent; mais ayons aussi pour nous défendre de l'autre toute la simplicité de la colombe : cette sainte simplicité, qui, selon saint Thomas, est une partie de la vraie sagesse ; l'humilité qui l'accompagne, et qui nous apprend à soumettre notre jugement; la déférence à l'autorité qui nous met à couvert de mille illusions où notre sens propre peut nous conduire; une pieuse affection envers la mère de Dieu, qui, dans le doute, s'il y en avait, nous fait toujours incliner en faveur de cette vierge et de son culte; l'intégrité de la foi qui nous rend respectable tout ce qui trouve avoir quelque dépendance et quelque liaison avec nos mystères : toutes ces vertus portent un esprit droit à croire et à pratiquer, plutôt que de s'épuiser en de vaines questions et en des disputes sans fin.

Puisse le Dieu des cœurs nous établir dans cette heureuse disposition ! Je ne vous demande point une piété aveugle, mais la vôtre sera toujours bien éclairée, quand vous suivrez les règles que je vous prescris, si conformes à la raison et à la religion. Eh ! ne sommes-nous pas assez clairvoyants pour observer quels sont ceux communément qui s'élèvent avec plus d'audace et moins de retenue, contre la dévotion que je vous prêche, et contre d'autres ? De la même bouche dont ils blasphèment, si j'ose parler ainsi, la solennité du Scapulaire de Marie, n'attaquent-ils pas tous les jours les plus religieuses institutions ? Et en combien de rencontres n'osent-ils pas même entamer les dogmes les plus essentiels de notre foi ?

Abandonnons-les, mes frères, à leurs sens réprouvés, et laissons-les s'obstiner et se perdre en de faux préjugés dont nous ne pouvons les guérir. Mais demandons à Dieu pour nous cette onction dont a parlé le disciple bien-aimé saint Jean, lorsqu'il disait aux fidèles : Quant à vous, vous avez reçu l'onction de celui qui est saint : *Et vos unctionem habetis a Sancto.* (I *Joan.*, XII.) Or, poursuivait le saint Apôtre, voilà pourquoi vous n'avez besoin ni de longues études, ni de maître : *Et non necesse habetis ut aliquis doceat vos.* (*Ibid.*) Car l'onction même, ajoutait-il, cette onction intérieure de l'esprit céleste, vous instruit de toutes choses, et tout ce qu'elle vous enseigne est vrai : *Unctio ejus docet vos de omnibus et verum est.* (*Ibid.*)

C'est, chrétiens, cette même onction, cette onction de piété, cette onction qui passe toute la science humaine et qui fut toujours le caractère des âmes prédestinées ; c'est, dis-je, cette onction qui nous éclaire des plus pures lumières, et nous dirigera dans toutes nos voies. Avec cette onction, nous ne contesterons point tant ; nous ne ferons point tant d'examens ni de perquisitions. Avec cette onction, nous nous affectionnerons aux excellentes pratiques dont les âges

précédents nous ont donné l'exemple, et qu'une invariable tradition nous a transmises. Avec cette onction, nous nous tiendrons honorés de l'habit de la Vierge, comme d'une marque de noblesse; nous le recevrons comme un des plus chers héritages: nous nous en revêtirons comme d'une cuirasse à l'épreuve des traits les plus enflammés de nos ennemis invisibles, et des plus violentes tentations du monde et de la chair. Avec cette onction, nous attendrons en paix l'accomplissement des grandes promesses que fit à son serviteur, et en notre faveur, la puissante protectrice en qui nous nous confions. Nous goûterons toute la douceur de ces hautes espérances. Nous les garderons dans notre sein : ***Reposita est hæc spes in sinu meo.*** (*Job*, XIX.) Enfin, comme de généreux athlètes, fortifiés de cette onction divine, nous verrons approcher le dernier combat sans en être émus; et la mort, tout affreuse qu'elle est, ne nous étonnera point. Sous le poids d'une nature défaillante et prête à succomber, un regard sur le Scapulaire de Marie, disons plutôt un regard vers Marie même, nous soutiendra, nous affermira, nous comblera des plus abondantes consolations : ***Exsultabit lætabunda et laudans.*** (*Isa.*, XXXV.) Car voilà les fruits de bénédiction que l'on recueille au Carmel, et qui en font la principale beauté : *Gloria Libani data est ei decor Carmeli.* (*Ibid.*) C'est ainsi que, dignes enfants de Marie, nous remettrons notre âme entre les mains de cette mère secourable, afin qu'elle la présente elle-même au trône de Dieu, et qu'elle nous obtienne la couronne de gloire que je vous souhaite, etc.

SERMON LX.

POUR UNE CÉRÉMONIE DE PIÉTÉ ENVERS LA SAINTE VIERGE (4).

Lætatus est populus cum vota sponte promitterent quia toto corde offerebant ea Domino : sed et David rex lætatus est gaudio magno. (I *Paral.*, XXIX.)

Tout le peuple marqua une sainte allégresse en présentant ses vœux à Dieu, parce qu'ils les lui présentaient de tout leur cœur. Le roi David en fut lui-même touché.

Tels furent les sentiments des Israélites, lorsqu'avec tant de ferveur et tant de zèle ils apportèrent tous leurs trésors pour être employés à la construction du temple de Dieu. Tels furent les sentiments de David lui-même, lorsque ce prince, choisi par la Providence pour présider à ce grand ouvrage, vit autour de lui une si nombreuse assemblée, et qu'il fut témoin de l'ardeur sincère et vive avec laquelle ils présentaient leurs vœux au Seigneur. Prêtres et lévites, tout applaudit à cet acte solennel de leur religion; le ciel y fut sensible, et ce fut un des jours les plus glorieux pour le Dieu d'Israël, et le plus heureux pour Israël même.

Ce sont encore aujourd'hui, Messieurs, vos sentiments dans la sainte solennité que vous célébrez en l'honneur de Marie; ce sont ceux de Marie elle-même, et je puis assurer que ce sont les nôtres. Vous allez offrir, non point des trésors, mais vos cœurs, plus précieux que toutes les richesses et que tous les autres dons. Vous serez vous-mêmes les victimes de votre sacrifice, comme les sacrificateurs; vous le ferez entre les mains de la mère de Dieu, votre protectrice et votre avocate ; et nous, spectateurs d'une cérémonie si édifiante, quel sujet n'aurons-nous pas d'en bénir le ciel, et de quelle joie ne serons-nous pas tous comblés ? ***Lætatus est populus cum vota sponte promitterent, quia toto corde offerebant ea Domino.***

Parlons plus clairement, Messieurs, et expliquons d'abord tout le dessein de ce discours. Qu'est-ce que cette pieuse cérémonie ? On vous l'a dit bien des fois, et chaque année nous vous le devons faire entendre, que c'est un jour de renouvellement; je veux dire, un jour destiné, 1° à renouveler en vous l'esprit de piété et de religion; 2° à vous attirer pour cela, de la part de Marie, de nouveaux secours et une nouvelle protection; 3° à nous animer nous-mêmes pour vous d'un zèle tout nouveau, en nous faisant voir les fruits de nos soins, et nous remplissant d'une nouvelle consolation. Trois points que la suite de cet entretien va développer. Et fasse le ciel que les effets répondent à mes paroles ! Sainte mère de mon Dieu, votre gloire y est intéressée. Un autre intérêt n'est pas moins puissant encore pour vous engager, c'est le salut de vos enfants. Je m'adresse donc à vous avec confiance, et je commence par vous invoquer en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est la destinée de l'homme sur la terre d'être sujet à de continuelles vicissitudes. Il commence à paraître comme une fleur, dit le Saint-Esprit par la bouche de Jacob : ***Qui quasi flos egreditur*** (*Job*, XIV); mais d'un jour à l'autre il vient à perdre son premier lustre et à tomber, ***et conteritur*** (*Ibid.*); de là il passe comme une ombre, ***et fugit velut umbra*** (*Ibid.*); et jamais enfin il ne se trouve dans un état fixe et permanent : ***et nunquam in eodem statu permanet.*** (*Ibid.*) Vérité bien humiliante pour nous, Messieurs ; mais vérité que l'expérience nous rend sensible, et dont nous avons tous les jours la preuve aussi bien dans les choses morales que dans les choses naturelles. Tout s'altère, tout change avec le temps et par le temps.

Voilà pourquoi les Pères et tous les maîtres de la vie intérieure et spirituelle, parlant de la persévérance chrétienne, en ont tant rehaussé le prix, et nous l'ont représentée comme la souveraine vertu, parce qu'elle leur a paru la plus difficile et la plus rare. De s'obstiner dans le mal, c'est à quoi nous

(4) Les pensionnaires du collége de Louis-le-Grand font chaque année solennellement leurs dévotions le jour de la Visitation, ou vers cette fête pour se mettre sous la protection de la sainte Vierge.

porte le penchant de la nature corrompue : il n'y a qu'à le suivre sans effort, et qu'à laisser agir la passion. Mais, pour se maintenir dans le bien et pour y persévérer, combien faut-il livrer de combats, soutenir d'assauts, remporter de victoires? On ne le sent que trop; et il n'est que trop ordinaire de céder aux difficultés et de rester au milieu de la carrière.

Persévérance encore plus difficile, Messieurs, dans un âge tel que le vôtre, où l'on est plus jaloux de sa liberté; où les inclinations sont plus violentes; où la raison est moins éclairée; où les sens, les objets présents font plus d'impressions sur le cœur; où on se laisse plus aisément attirer par le plaisir, dominer par le respect humain, entraîner par l'exemple. Au milieu de tous ces écueils tenir toujours le droit chemin et ne point échouer; marcher toujours du même pas, et ne se point relâcher; ne s'oublier en rien et toujours être également fidèle à ses devoirs; garder toujours en agissant la même innocence de mœurs, la même règle de conduite, la même ferveur de dévotion : avouons-le sans hésiter, et reconnaissons-le, qu'un jeune homme de ce caractère est une espèce de prodige! Quel est-il, et où le trouve-t-on? *Quis inveniet?* (*Prov.*, I.) Je puis bien dire, selon la comparaison de l'Écriture, qu'il est aussi peu commun que les plus précieuses richesses qu'on apporte des extrémités de la terre: *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.* (*Ibid.*)

Il n'est donc point surprenant, Messieurs, que, dans le cours d'une année, et dans une maison aussi nombreuse que celle-ci, il se glisse quelques relâchements, et que, malgré nos soins, la charité, c'est-à-dire, la religion, la piété de quelques-uns se refroidisse. Peut-être y en a-t-il parmi vous, quoiqu'en petit nombre, qui, séduits et entraînés par l'occasion, ont oublié leur plus saintes résolutions, et ont eu le malheur de se déranger : car il n'est guère à présumer que, dans une telle multitude, il ne se rencontre pas de ces esprits qui, moins dociles et moins attachés que les autres aux règles du devoir, s'écartent aisément de l'ordre, et s'éloignent de la voie, où nous nous efforçons de les maintenir. Du moins est-il à croire qu'il y en a qui, dans un état chancelant et incertain, ayant reçu tous les principes d'une éducation chrétienne, et les ayant suivis jusqu'à présent, commencent à ressentir des passions naissantes, lesquelles, ennemies du joug, cherchent à s'émanciper, et dont les attaques deviennent d'autant plus dangereuses, qu'elles sont secondées par l'ardeur et la vivacité de la jeunesse. Enfin, de ceux-là même en qui la grâce opère plus constamment, et qui marchent d'un pas plus ferme dans la route où ils sont entrés, combien s'échappent de temps en temps; et sans se porter à des désordres, combien, par le poids de la fragilité humaine, font des chutes légères, il est vrai, mais dont ils ont toujours lieu de gémir et de s'humilier? Les astres les plus lumineux ont leurs défaillances : les anges même devant Dieu n'ont pas été exempts de taches : et le Saint-Esprit nous apprend que le juste tombe jusqu'à sept fois le jour. Misère que déplorait le grand Apôtre, parce qu'il en éprouvait lui-même les tristes effets, et qui lui faisait demander si ardemment d'être délivré de ce corps mortel : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus?* (*Rom.*, VII.)

Or voilà de quoi il faut prévenir les conséquences, et où nous devons appliquer les remèdes convenables. Voilà ce qui demande tout notre zèle, et à quoi nous devons nous opposer de toutes nos forces. Il s'agit de ramener les uns de leurs égarements; de les remettre dans le chemin d'où ils sont sortis; de réveiller dans eux la crainte de Dieu et l'horreur du vice; de leur faire prendre des sentiments de repentir sur tout le passé, et des résolutions plus efficaces et plus durables pour l'avenir. Il s'agit de confirmer les autres dans les heureuses dispositions où ils ont été élevés; de les préserver d'une ruine prochaine vers laquelle ils penchent; de leur ouvrir les yeux, et de leur faire apercevoir les illusions de l'ennemi qui les tente; de leur découvrir l'abîme où il les conduit, et par là de les déterminer à ne se départir jamais de l'inviolable fidélité qu'ils doivent à Dieu et à sa loi. Il s'agit d'exciter même les plus fervents; de les engager à guérir jusqu'aux moindres blessures dont ils peuvent avoir été atteints, à corriger jusqu'aux moindres faiblesses, à réparer jusqu'aux moindres brèches du péché, à se perfectionner de plus en plus et à s'avancer, à croître sans cesse et à s'enrichir de mérites : semblables, pour user de cette figure du Prophète royal, à ces arbres plantés le long des eaux et soigneusement cultivés, qui dans la saison rapportent en abondance et se couvrent de fruits. En un mot, il s'agit d'un renouvellement général dans tous les cœurs; et telle est la vue que nous nous sommes proposée dans l'institution de cette sainte solennité.

Qu'avons-nous omis pour cela, et quels moyens ne mettons-nous pas en œuvres? La parole de Dieu, l'usage des sacrements, la confession, la communion, l'exemple et l'édification publique : tout est employé. Remarquez ceci, je vous prie, et suivez ma pensée.

La parole de Dieu : car voilà pourquoi je suis monté dans cette chaire. Je viens au nom du Dieu vivant, et comme dispensateur de ses mystères, vous annoncer que le jour est venu, ce jour de grâce, où le Seigneur vous attend; où même il vous prévient et vous rappelle; où il vous tend les bras et vous ouvre son sein pour vous recevoir, si dans une malheureuse conjoncture vous vous êtes retirés de lui, et vous l'avez abandonné. Plaise au ciel que nul de cette assemblée n'ait besoin de ce retour, qui les supposerait dans la disgrâce de Dieu et dans un état de perdition! Mais n'y en eût-il qu'un seul, c'est à lui que je m'adresse, non point pour lui faire entendre des reproches

amers, ni d'effrayantes menaces; mais pour le conjurer, par tout ce qu'il se doit à lui-même, d'avoir pitié de son âme, de cette âme le prix du sang de Jésus-Christ; de ne se pas obstiner à sa perte; de ne manquer pas un jour aussi favorable que celui-ci, et qui est proprement son jour, *in hac die tua* (*Luc.*, XIX); mais de le bien ménager : en sorte que le Père des miséricordes puisse dire de lui, ce que dit le père de l'enfant prodigue, lorsque, le revoyant dans la maison paternelle, et ne pouvant contenir sa joie, il s'écriait : Mon fils était mort, et le voilà ressuscité; il était perdu, et le voilà retrouvé.

Je viens au besoin vous répondre d'un secours prompt et puissant. Si le feu de l'âge, si la légèreté du naturel, si la sensibilité du cœur, si l'attrait des plaisirs, si l'ange de ténèbres, ce lion rugissant qui tourne sans cesse autour de vous pour vous surprendre, si mille ennemis domestiques ou étrangers, livrent à votre innocence de rudes combats; et s'il est de ces moments critiques, où flottants et indécis, vous sentez votre vertu s'affaiblir, et ne savez presque, ni à qui vous êtes, ni à qui vous n'êtes pas; je viens vous rassurer : car c'est par ma bouche que le Seigneur vous dit : Prenez confiance et ne craignez point, votre Dieu n'est pas loin de vous : il vous soutiendra comme il vous a toujours soutenus, et il se dispose à vous revêtir encore aujourd'hui d'une force toute nouvelle.

Et vous dont la fidélité ne s'est jamais démentie, et n'a même jamais été ébranlée; vous sur qui les dons du ciel, ces dons parfaits qui descendent du Père des lumières, se sont répandus avec moins de réserve, et presque sans mesure : vous, dis-je, troupe chérie et spécialement élue, puissiez-vous ne mettre point de bornes à vos progrès; puissiez-vous croître sans cesse, accumuler mérites sur mérites. Voilà pourquoi, à quelque degré que vous soyez parvenus, je viens vous montrer une voie encore plus excellente. *Et adhuc excellentiorem viam vobis demonstro.* (I *Cor.*, XII.) Car de s'arrêter, ce serait retouner en arrière, et de ne pas monter, ce serait déchoir. Que celui donc qui est juste se purifie toujours davantage, et que celui qui est saint travaille de plus en plus à se sanctifier.

Ce n'est pas tout, Messieurs; mais à la parole de Dieu nous joignons l'usage des sacrements : du sacrement de pénitence par la confession, et du sacrement adorable de la divine Eucharistie par la communion. Nous savons quel est le pouvoir de l'un et de l'autre; mais surtout en particulier, nous savons quelle est la vertu de certaines confessions, de certaines communions plus solennelles, et faites avec plus d'appareil : saint appareil dont les sens sont frappés, et dont l'impression se communique jusqu'au cœur. De là retours sur soi-même plus sérieux et plus réfléchis; de là revues de la conscience plus amples et plus exactes; de là mouvements de l'âme, sentiments d'une piété plus tendre et plus affectueuse; de là recueillement extérieur, modestie, contenance plus respectueuse et plus humble; de là regrets plus vifs, résolutions plus constantes, dévouement plus sincère et plus absolu de toute sa personne à Dieu et à son culte. Il n'y a que vous, Seigneur, à qui ces secrets soient bien connus : et combien de fois dans les années précédentes en fûtes-vous témoin? combien de larmes vîtes-vous couler aux pieds de vos ministres? combien dans vos sanctuaires et à votre sainte table entendîtes-vous pousser de soupirs? combien de vœux y furent formés et portés vers vous? Or, n'avons-nous pas lieu, Messieurs, de nous promettre présentement les mêmes fruits, puisque c'est ici la même solennité; puisque nous y employons, outre la même parole de Dieu, la même participation des sacrements; enfin puisque vous y devez avoir les mêmes exemples, et que vous y recevrez, ainsi que nous l'espérons, la même édification.

Car supposant que dans ce pieux exercice quelqu'un de vous n'eût pas toute la piété requise, et ne prît pas l'esprit d'une institution si salutaire et si utile, que ferais-je pour le réveiller et le piquer? Je le renverrais au témoignage de ses yeux; je le prierais de se rendre attentif au spectacle exemplaire que nous donne la plus florissante jeunesse du royaume, en payant à Dieu et à Marie le tribut de chaque année. Je lui ferais conduire ses regards de rang en rang, pour être témoin du silence, de la retenue, de l'air grave et composé, des hymnes, des cantiques de louanges qui accompagnent une si dévote pratique. Je lui ferais observer même cette ordonnance qui règle toutes les démarches, qui mesure tous les pas, qui concerte avec tant de justesse tous les mouvements, soit en approchant du sanctuaire, soit en s'en retirant : Tout cela signes visibles des sentiments invisibles de l'âme. Je lui dirais, ou je me figure qu'il se dirait bientôt à lui-même, comme saint Augustin : Hé quoi ! ne pourrai-je pas ce que peuvent ceux-ci et ceux-là? Quoi ! dans ce jour d'expiation et de pénitence, serai-je le seul qui ne présenterai pas à Dieu un cœur contrit et humilié? Dans ce jour de renouvellement et de sanctification, serai-je le seul qui ne prendrai pas un esprit et un cœur nouveau? Dans ce jour de sacrifice, tandis que les autres, comme le jeune et vertueux Abel, offriront au Seigneur des victimes qu'ils auront pris soin de purifier, serai-je le seul qui ne ferai pas mon offrande, ou n'offrirai-je qu'une victime infectée et gâtée? Et de quel œil me verriez-vous, Seigneur, au milieu de la troupe? Avec quelle confiance oserais-je y paraître? Ne serait-ce pas contre moi autant d'accusateurs; et que pourrais-je répondre à ce témoignage? Car à quoi tient-il que je ne sois comme eux; et sont-ce des modèles que je ne puisse imiter?

Ah! Messieurs, entrez dans une réflexion qui va conclure cette première partie, et dont vous êtes déjà capables par les hauts

et généreux sentiments, que vos pères, avec leur noblesse, vous ont transmis. Si maintenant employé dans la milice du siècle, comme ce sera la destinée de plusieurs, tel qui m'écoute se trouvait au milieu du feu, et à l'une de ces fameuses journées où, malgré le péril, il faut soutenir la gloire de son nom, et signaler sa valeur, voudrait-il seul demeurer en arrière et dans une lâche retraite? Laisserait-il les autres marcher à la victoire, et s'immortaliser par des faits héroïques? Ne croirait-il pas déshonorer par là son sang; et à cette heure même, sans être dans l'action, la simple idée d'un pareil opprobre ne le fait-elle pas rougir? Il ne penserait qu'à se distinguer; il serait le premier à tout. Point de hasard qui l'étonnât, point d'effort qui lui coûtât, point de vie qu'il ne sacrifiât. Autrement, qui de ses amis, qui de ses proches le reconnaîtrait? Qui ne le renoncerait pas? Et ne se renoncerait-il pas en quelque sorte lui-même? Mais, Seigneur, doit-il dire, me serait-il moins honteux de voir tant d'âmes fidèles aller à vous, et de n'y aller pas moi-même de compagnie? Me croirais-je moins obligé qu'eux de soutenir le caractère de chrétien que je porte? Troublerais-je par une indigne désertion la sainte harmonie et le bel accord de tant de cœurs qui conspirent à vous marquer leur amour, et un attachement plus inviolable que jamais? Enfin vous déroberais-je une partie de la gloire qui vous revient de cette fête, ou qui vous en doit revenir? Vous l'aurez, Seigneur, tout entière. Pas un ici qui vous échappe; pas un qui, sous les auspices de votre glorieuse et bienheureuse mère, leur avocate auprès de vous, et leur puissante médiatrice, ne reprenne un esprit tout nouveau. Il leur faut pour cela des grâces, et elles ne leur seront pas refusées; car je vais plus avant, Messieurs, et j'ai présentement à vous montrer comment il n'est rien de plus propre que la cérémonie de ce jour à vous procurer de la part de Marie, la dispensatrice des grâces divines, de nouveaux secours et une nouvelle protection; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est assez, Messieurs, que nous soyons les membres de Jésus-Christ, des hommes rachetés du sang de Jésus-Christ, les héritiers du royaume de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ, pour engager Marie, mère de Jésus-Christ, en notre faveur; et les liaisons que nous avons avec le Fils sont trop étroites pour ne pas intéresser la mère, et ne pas attirer sur nous ses regards. Tout pécheurs même que nous pouvons être, nous ne devons jamais rien perdre de notre confiance en cette Vierge, puisque c'est pour les pécheurs qu'elle a été choisie, et qu'elle en est, par une suite naturelle, l'espérance et l'asile. Mais de ce principe, écoutez quelles conséquences je tire par rapport à vous, et apprenez quel droit spécial vous donne à la protection de Marie, et aux grâces qu'elle dispense, une cérémonie, où, par un double culte, mais l'un et l'autre également glorieux pour elle, vous venez tout à la fois lui offrir et vos hommages et vos vœux : vos hommages, pour reconnaître ses grandeurs et pour l'honorer; vos vœux pour lui représenter vos besoins et pour l'invoquer. Sur cela, voici le raisonnement que je forme : il vous regarde, et il n'est pas moins solide que facile à comprendre.

En effet, quand, outre les raisons générales par où Marie se trouve portée à nous protéger et à nous défendre, elle en découvre encore dans nous de personnelles, combien doit s'allumer son amour, et combien doit-elle redoubler ses soins? Il est vrai : Marie est la protectrice des hommes, et de tous les hommes; mais les princes ont leurs favoris, et la reine du ciel a ses âmes d'élite, qu'elle aime singulièrement, et en qui elle met ses plus douces complaisances; pourquoi? Parce qu'elle en est singulièrement honorée, et singulièrement invoquée. Or ces âmes si chères, ces âmes privilégiées auprès de la mère de Dieu, et à qui elle réserve ses plus riches dons, qui sera-ce, chrétienne jeunesse, si ce n'est pas vous? Qui sera-ce, dis-je, si ce ne sont pas de jeunes hommes qui, dès le premier âge, sensibles à sa gloire, s'attachent à elle, s'enrôlent parmi les siens, et chaque année renouvellent leur engagement toujours avec le même zèle, ou toujours avec un zèle plus ardent et plus animé? Elle pense à ceux même qui l'oublient; et souvent sans attendre qu'ils viennent à elle, par le mouvement d'une miséricorde qui s'attendrit sur toutes nos misères, elle les prévient. Comment pensera-t-elle à ceux qui s'abandonnent avec une confiance toute filiale à sa conduite? qui en font leur conseil dans toutes leurs résolutions, leur guide dans toutes leurs actions, leur ressource dans toutes les occasions? qui, touchés uniquement de leur véritable intérêt, qui est l'innocence des mœurs, le règlement de la vie, la sainteté de la mort, l'éternel et céleste bonheur, tournent pour cela les yeux vers elle, l'appellent à leur aide, et la réclament, après Dieu, comme leur refuge le plus assuré et leur salut?

Car, telle est, Messieurs, la protestation que vous allez faire au pied de cet autel et devant ce sanctuaire. Voilà ce que vous allez authentiquement déclarer, et pour l'honneur de Marie et pour vous-mêmes. Voilà pourquoi vous l'allez reconnaître comme votre souveraine : *In dominam eligimus;* comme votre patronne, *patronam;* comme votre avocate : *et advocatam.* (*Form. sodal.*) Prenez garde, je vous prie : Acte de consécration, et d'une consécration commune et universelle, et d'une consécration publique et solennelle, et d'une consécration durable et perpétuelle. Que faut-il de plus pour en relever le prix; et de ces trois circonstances, à quoi je m'arrête, en est-il une qui ne donne à votre dévouement un mérite distingué? Je reprends.

Je dis, d'une consécration commune et universelle. Tertullien, parlant de ces priè-

res que faisaient en commun les premiers chrétiens, se servait d'une expression bien forte, mais que je puis, ce me semble, appliquer ici dans toute sa force. Nous nous assemblons, disait-il, pour prier : Mais qu'est-ce que cette prière? C'est comme un combat que nous livrons au ciel même : nous y venons, non point séparément, mais tout à la fois et en troupe, afin de former comme un corps d'armée, et de faire une espèce de violence à Dieu; mais une violence qui lui est agréable : *Coimus ad Deum, quasi manu facta, hæc vis Deo grata est.* (TERTUL.) Ainsi dans son style énergique et figuré s'exprimait ce zélé défenseur de la foi : et n'est-ce pas aujourd'hui, Messieurs, ce que vous faites à l'égard de Marie? Un seul, comme le chef, va se présenter à l'autel, et parler; mais comment? Avoué de tous, autorisé de tous, au nom de tous et pour tous. Tellement que tous par un seul s'énonceront et parleront. Et que vous diront-ils, ô sainte Vierge? Que vous êtes la maîtresse du monde, et qu'ils viennent en se soumettant à vous, se soumettre à la plus juste et la plus heureuse domination. Que vous êtes l'appui du monde et qu'ils viennent, en recourant à vous, chercher en vous, et y trouver la plus puissante protection. Que vous êtes la médiatrice du monde, et qu'ils viennent, en s'assurant de vous, s'assurer, après la Rédemption divine, la plus efficace et la plus prompte médiation. *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

Tel sera le langage de tant de cœurs unis ensemble, et ne faisant en quelque manière qu'une même âme et qu'un même cœur. Quand ce serait de ces cœurs mondains que le souffle contagieux et l'air empesté du siècle ont corrompus; quand ce serait de ces cœurs depuis lontemps dominés par le vice, esclaves de leurs passions, et liés par de criminelles habitudes; encore ne seraient-ils pas méprisés s'ils étaient pénitents. Mais ce sont des cœurs purs : et combien même n'ont jamais perdu cette première candeur, que leur donnèrent les eaux sacrées du baptême? Ce sont des cœurs libres, où commencent à éclore les saintes habitudes de la vertu; mais où jusqu'à présent nulle habitude vicieuse n'a eu ni les moyens ni le temps de s'établir. Un seul par sa prière aurait de quoi fléchir tout le ciel; car qui ne sait pas combien la prière du cœur a de force? Que sera-ce dès que tous de concert, et dans le même esprit, ils agiront et se dévoueront? *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

Je dis, d'une consécration publique et solennelle. Mille fois, Messieurs, vous l'avez faite en secret, et peut-être chaque jour, par une excellente coutume, vous la renouvelez dans l'intérieur de cet oratoire, où vous avez placé l'image de Marie, et où vous allez, comme à son trône, répandre vos âmes. Mais, ces hommages secrets, tout sincères qu'ils peuvent être, ne suffisent pas à votre zèle : il faut que vos cœurs éclatent; il faut que vos sentiments paraissent à la lumière, et se produisent au grand jour. D'autres rougiront d'un culte qu'on leur représente sous de si fausses idées; mais vous, vous en ferez gloire; mais vous, dans ces termes d'épreuve pour une Vierge digne de tous les honneurs qu'on lui refuse, dans ces temps d'orage pour elle et de contradiction, vous prendrez hautement sa cause. Vous irez à elle la face découverte et la tête levée. Vous voudriez avoir pour spectateur de cette action le monde entier, et que le monde, à vous voir, connût qu'il y a encore, malgré l'esprit réprouvé de notre siècle, non-seulement de vrais Israélites qui combattent pour le nom du Seigneur, mais de vrais enfants de Marie, qui savent défendre les intérêts de leur mère, et la maintenir dans tous ses droits. Plus donc cette assemblée serait nombreuse, plus l'occasion pour vous serait favorable, parce qu'il y aurait plus d'yeux attentifs à vous considérer, parce qu'il y aurait plus d'oreilles ouvertes pour vous écouter, parce qu'il y aurait plus de témoins à qui faire entendre ces saintes paroles, dont les murailles de ce temple vont retentir, et dont votre piété voudrait que retentît toute la terre. *Te hodie in dominam, patronam et advocatam eligimus.*

Enfin, je dis, d'une consécration durable et perpétuelle. Car si vous vous engagez à la mère de Dieu, c'est par une résolution fixe et immuable, c'est par une promesse irrévocable. Ce serait peu qu'un engagement passager, et de quelques jours : vous voulez qu'il s'étende à tous les temps; vous voulez qu'il vive avec vous jusqu'à la dernière heure, pour vous suivre après la mort; disons mieux, pour vivre avec vous dans l'éternité. Vous voulez que, tant qu'il restera quelque sentiment à votre cœur, il soit sensible pour Marie; que, tant qu'à votre esprit il restera quelque réflexion et quelque lueur de connaissance, il conserve toujours empreint dans son souvenir le nom de Marie. Si bien qu'en vous donnant à elle, c'est pour ne vous en détacher jamais; c'est pour ne laisser jamais rien sortir, ou de votre bouche, ou de votre plume, dont elle puisse être blessée; c'est pour ne vous porter jamais à rien qui démente la foi que vous lui aurez jurée; c'est pour ne permettre jamais rien contre elle, et pour ne vous relâcher jamais sur ce point dans toute l'étendue de votre pouvoir et de l'autorité légitime que le ciel vous aura communiquée. Ainsi l'allez-vous prononcer, et ainsi, pour m'exprimer de la sorte, en allez-vous faire le serment et le vœu : *Firmiterque statuimus et proponimus.* (*Form sodal.*)

Or, je reviens : et dites-moi comment la reine du ciel verra une si fidèle et si dévote compagnie, rangée sous son drapeau et réunie sous son étendard? N'en doutez point, chrétienne jeunesse, ses entrailles en seront émues; son sein pour vous s'élargira : et que vous refusera-t-elle alors? Demandez-lui qu'elle vous reçoive; vous rejettera-t-elle? *Suscipe nos in servos perpe-*

tuos. (*Form. sodal.*) Demandez-lui que, dans toutes vos actions, que dans toutes les occurrences, tous les événements et tous les dangers de la vie elle veille sur vous; vous oubliera-t-elle, et vous laissera-t-elle sans assistance? *Adsis nobis in cunctis actionibus nostris.* Demandez-lui qu'à la mort, à ce dernier combat, elle vous couvre de son bouclier contre tous les traits et toutes les attaques de l'ennemi; se retirera-t-elle, et vous livrera-t-elle à vous-mêmes? *Nec nos deseras in hora mortis.* (*Ibid.*)

Que dis-je, Messieurs? Ce qu'elle a fait pour tant d'autres qui vous ont précédés, ce qu'elle se dispose à faire pour tant d'autres qui vous suivront, et à qui vous vous joignez en esprit, elle le fera pour vous. Je la vois, ou je crois la voir devant le trône de son Fils, sollicitant ses grâces. Je m'imagine l'entendre qui lui parle en votre faveur, comme lui-même en faveur de ses disciples il parlait à son Père: *Serva eos.* (*Joan.*, XVII.) Conservez-les, ces enfants que vous m'avez confiés: c'est la plus noble et la plus chère portion de mon troupeau. Sauveur adorable, ils sont à vous, puisqu'au prix de votre sang vous les avez rachetés; et ils sont à moi, puisque vous me les avez donnés et qu'ils s'y sont donnés eux-mêmes. *Tui erant, et mihi eos dedisti.* (*Ibid.*) Conservez-les en votre nom; et conservez-les en mon nom, que vous voulez être de tous les noms, après le vôtre, le plus secourable. *Serva eos in nomine tuo.* (*Ibid.*) Je ne viens point vous demander pour eux des avantages temporels: que leur manque-t-il; et n'est-ce pas même parce que rien de toute la prospérité humaine ne leur doit manquer, qu'ils seront plus exposés, et que les dons de votre grâce dans le cours des années leur seront plus nécessaires? Ah! sanctifiez-les, et sanctifiez-les dans la vérité: voilà le comble de mes vœux et tout le fruit de ma prière: *Sanctifica eos in veritate.* (*Ibid.*) Que les charmes corrupteurs du monde ne ternissent point ces fleurs encore naissantes. Que tous les vents et tous les orages, que toutes les tentations ne les ébranlent point. Que nul de tous ceux que j'ai en ma garde ne me soit enlevé, et que je puisse tous les recueillir dans la vie éternelle. *Ut omnis qui credit non pereat, sed habeat vitam æternam.* (*Joan.*, III.) Nous l'espérons, Messieurs, et cette cérémonie en est le gage le plus certain, étant aussi propre que vous l'avez vu à vous procurer de la part de Marie une nouvelle protection. Il me reste à vous marquer la joie dont elle nous remplit nous-mêmes, et à vous dire en peu de mots comment elle doit exciter dans nos cœurs un nouveau sentiment de consolation. Je finis par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le Saint-Esprit l'a dit; et c'est parmi les hommes une vérité universellement reconnue, que l'enfant sage fait le bonheur du père, lequel trouve dans celui qu'il a formé tous les fruits de l'éducation paternelle, et en goûte la douceur: *Filius sapiens lætificat patrem.* (*Prov.*, X.) Et qu'y a-t-il en effet dans toute la nature, poursuit Salomon, qui soit comparable à un jeune homme vertueux et réglé dès ses premières années? *Quis talis, ut sapiens est?* (*Eccle.*, VII.) Fût-il sorti des ténèbres, fût-il né sans biens, sans héritages, sans nom, malgré l'indigence qui le presse, et dans l'obscurité de son origine, il est préférable au prince même qui sur le trône jouit de toute l'abondance et de tous les honneurs du siècle, mais ne sait pas veiller sur sa conduite, ni se gouverner. *Melior est puer pauper et sapiens rege qui nescit providere in posterum.* (*Eccle.*, IV.) Telle est, Messieurs, la consolation que nous recevons aujourd'hui de vous. Consolation la plus solide et la plus sensible. La plus solide, par l'importance du sujet qui la fait naître. La plus sensible, par la sincérité du zèle dont nous sommes touchés. Souffrez que je m'en explique. il n'y aura rien là qui ne contribue à la gloire de Dieu, ni rien qui ne puisse encore servir à votre instruction.

Oui, Messieurs, c'est la plus solide consolation, parce qu'elle est fondée sur la plus solide espérance qui est celle de votre salut. La consolation qu'attendent de vous ceux qui vous ont donné le jour, et qui vous regardent comme les appuis de leurs familles; leur plaisir, ce semble, le plus raisonnable, ce sera, selon leurs idées communément trop humaines, souvent même trop ambitieuses, de vous voir briller dans les armes, décider sur les tribunaux, tenir dans l'Eglise les premiers rangs, jouer dans le monde les plus grands rôles. Il est de votre reconnaissance et de votre soumission de seconder leurs desseins, autant que leurs desseins s'accordent avec la vocation divine, et qu'ils ne sont point opposés aux ordres du ciel. La consolation qu'attendent de vous ceux que la Providence réduit à vous rendre les services ordinaires de la vie, ce sera de voir passer dans leurs mains une récompense qu'ils doivent mériter par leur travail et que vous leur devez par justice. Mais nous, j'ose le dire, nous portons plus haut nos vues; notre ministère tout évangélique nous dégage de toutes ces espérances mondaines. Pères et domestiques, en s'intéressant pour vous, s'intéressent en cela même pour eux: et nous, nous ne nous intéressons que pour vous-mêmes, parce que nous n'avons point d'autre intérêt que vous-mêmes et le salut de vos âmes.

Ce que j'appelle donc, chrétienne jeunesse, une solide consolation, c'est ce que nous avons ici sous les yeux. C'est de vous voir entrer dans les voies droites et sûres que nous vous traçons, et y marcher d'un pas qui nous promet tout pour l'avenir. C'est de voir germer dans vos cœurs le bon grain que nous y jetons, et les principes du salut s'imprimer profondément dans vos esprits, et avec des caractères que le temps ne pourra sitôt effacer, si toutefois il les efface

jamais. C'est de vous voir prendre goût, et vous affectionner à un culte que nous regardons, et qu'on a toujours regardé dans le vrai christianisme, comme une marque de prédestination : je parle de la dévotion à la Vierge. Sur cela nous levons les mains vers Dieu; nous bénissons le Seigneur qui opère de telles merveilles; nous nous sentons animés à redoubler auprès de vous nos soins. Qu'il nous en coûte les journées les plus laborieuses; qu'il nous en coûte les mois, les années : nous les comptons pour rien, ou plutôt nous les compterons pour beaucoup, tant que ce seront par votre docilité et votre application des années, selon Dieu, fructueuses et pleines. *Dies pleni invenientur in eis.*

Si ce n'est pas là, Messieurs, l'unique consolation que vous nous donnerez dans la suite des temps, c'est la seule dont nous sommes en peine; et à raison de ces conséquences infinies, c'est la seule que nous vous demandons. Quand, après avoir fini votre course dans cette maison, vous serez sortis de nos mains, comme il en sort successivement certain nombre; quand nous vous verrons engagés au milieu du monde, et que nous saurons que vous êtes à Dieu, et qu'après Dieu vous êtes à la mère de Dieu, nous serons contents. Du reste, que vous soyez alors, comme parlait l'apôtre, ou à Céphas, ou à Paul; ou à d'autres, ou à nous; ce n'est point ce qui touchera plus vivement notre cœur. Si vous continuez à nous honorer de votre confiance, nous en ferons toute l'estime qu'elle mérite, et nous tâcherons d'y répondre. Mais enfin, partout où vous servirez Dieu, partout où vous conserverez l'intégrité de la foi, et avec l'intégrité de la foi, la crainte de Dieu, l'amour de Dieu, l'horreur du péché, qui seul vous peut séparer de Dieu; partout où vous serez solidement dévoués à Marie, je dis solidement, nous tiendrons votre salut en sûreté; et votre salut une fois à couvert, quoi qu'il arrive d'ailleurs, nous aurons toujours lieu de nous réjouir. Je ne le voyais plus, disait saint Ambroise, au sujet du jeune Valentinien qu'il regardait comme son élève, et qu'une guerre étrangère tenait éloigné de ce saint pontife; je ne le voyais plus; mais ce qui me faisait supporter avec moins de peine son absence, c'était d'entendre le récit, non point de ses victoires, quoique glorieuses et mémorables, mais de ses vertus. Je ne le verrai plus en ce monde, ajoutait ce même Père, puisque la mort, lorsque j'étais sur le point de le revoir, nous l'a ravi; mais au milieu de la douleur publique, ce qui me console, c'est l'espérance où je suis de son éternelle béatitude. Voilà quelle était la consolation de saint Ambroise, et voilà à votre égard quelle sera la nôtre. Ce sera pour nous, non-seulement la consolation la plus solide, mais, par la sincérité et la vivacité de notre zèle la consolation la plus sensible.

Ah! Messieurs, nous sommes sensibles à la conversion des sauvages et des barbares. Tant d'ouvriers apostoliques vont au travers des écueils et des tempêtes, dans le sein de l'infidélité et du paganisme, chercher des moissons inconnues, et s'estiment heureux de les recueillir : Quels doivent être, dans le centre du christianisme, nos sentiments pour de jeunes hommes, soumis à notre conduite, et en qui nous reconnaissons tout à la fois le double caractère, et de noblesse qu'ils ont hérité de leurs ancêtres, et de religion qu'ils ont reçu de leur baptême? Car, je puis le dire, noble et chrétienne jeunesse, et permettez-moi ces expressions consacrées par l'esprit de Dieu : vous êtes notre premier troupeau ; et c'est d'abord à vous, comme aux brebis d'Israël, que nous sommes envoyés : *Non sum missus nisi ad oves domus Israel.* (*Matth.*, XV.) Vous êtes proprement pour nous, selon le terme de saint Paul, les domestiques de la foi : *Maxime ad domesticos fidei.* (*Gal.*, VI.) Pourquoi même, dans le sens de l'Apôtre, ne dirais-je pas, à la vue de cette cérémonie, que vous êtes notre couronne : *Corona mea.* (*Philip.*, IV.) La capitale du monde a entendu parler de cette dévote institution. Le bruit en est monté jusqu'au trône du vicaire de Jésus-Christ ; et de là sont descendues sur vous des grâces qui sont pour vous un comble de bénédictions spirituelles, et pour nous un comble de joie : *Gaudium meum.* (*Ibid.*)

Puisse cette joie être aussi durable qu'elle est sensible et solide. Vierge sainte, vous écouterez sur cela nos vœux ; vous ferez vivre dans cette maison le même esprit qui l'a toujours soutenue et qui la soutient. C'est la vôtre, ô sainte Mère de Dieu ! S'il y en a d'autres dont on vous éloigne, c'est ici que vous serez désirée et honorée. La piété avec vous et par vous y régnera. Le vice et tous les scandales qu'il traîne après soi en seront bannis. Ce sera, pour ceux qui l'habitent, un port de salut éternel, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON LXI.

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

Mirabilis Deus in sanctis suis. (*Psal.* LXVII.)

Dieu est admirable dans ses saints.

Est-ce en glorifiant les saints et en les récompensant dans le ciel par une béatitude éternelle, que Dieu est admirable ? est-ce en les sanctifiant sur la terre et en les faisant monter par sa grâce à la perfection évangélique ? C'est, répond saint Bernard, en l'un et en l'autre ? *Utrobique mirabilis, istos beatificans, illos sanctificans.* Il est admirable, ce souverain Maître, dans la gloire dont il comble ses élus après cette vie mortelle et dans ces torrents de joie dont il les enivre ; mais avant qu'ils soient parvenus à ce bienheureux terme, et tant qu'ils sont encore parmi nous, il n'est pas moins digne de notre admiration dans les mérites qu'il leur fait acquérir, et dans le haut point de

sainteté où il les élève. Ce serait là, chrétiens, la matière et le partage naturel d'un discours sur la solennité de ce jour, si je pouvais espérer de vous donner une juste idée de l'état des saints dans la céleste patrie, et de l'ineffable bonheur qu'ils goûtent dans le sein de Dieu : mais je sais ce qu'en a dit l'Apôtre ; je sais que, dans ce lieu d'exil où nous vivons, l'esprit de l'homme n'a jamais compris quelle doit être cette félicité future que Dieu destine à ceux qui l'aiment. En vain donc entreprendrais-je de vous représenter ce qui passe toutes nos vues, et ce qui ne nous sera connu que dans la glorieuse éternité où nous aspirons.

Ainsi, mes frères, sans nous engager en de subtiles et d'inutiles recherches, il me reste seulement à vous entretenir des merveilles que Dieu a opérées dans les saints pour les perfectionner dès ce monde et les sanctifier. *Mirabilis Deus in sanctis suis, illos sanctificans.* (S. Bern., *in Psal.* LXVII.)

En trois mots qui comprennent tout mon dessein, je dis que c'est dans cette sanctification des saints que le Seigneur, source de toute sainteté, a fait éclater les richesses infinies de sa grâce, la force toute-puissante de sa grâce, l'onction intérieure et toute divine de sa grâce : les richesses de sa grâce qui s'est répandue partout, et partout a formé des saints; la force de sa grâce, que les plus grands obstacles n'ont point arrêtée et qui les a surmontés tous dans les saints ; l'onction de sa grâce, qui leur a adouci toutes les difficultés, et les a établis dans une paix d'autant plus inaltérable qu'ils étaient plus saints. Instruisons-nous, mes chers auditeurs, par ces exemples : c'est l'intention de l'Église qui nous les propose, et la suite vous fera voir comment ils doivent servir à l'édification de nos mœurs. Demandons pour cela le secours du Saint-Esprit, et adressons-nous à la Vierge que nous honorons comme la reine des saints : *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

De tous les attributs de Dieu, l'un des plus beaux et dont il se glorifie davantage, c'est, selon le langage de saint Paul, d'être riche en miséricorde. Aussi le même apôtre écrivant aux Ephésiens, et leur parlant du bienfait inestimable de leur conversion à la foi, leur disait : Pourquoi pensez-vous, mes frères, que Dieu vous a ainsi appelés et vivifiés en Jésus-Christ? Outre votre salut qu'il a eu en vue, il a voulu faire connaître à tous les siècles à venir les richesses infinies de sa grâce. *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ.* (*Ephes.*, II.)

Or, chrétiens, il n'était là question que d'un peuple particulier ; mais à combien plus forte raison, et avec combien plus d'éclat a-t-elle dû paraître, cette grâce si abondante, quand elle s'est répandue par toute la terre ? Et comme le Maître des gentils, saisi d'étonnement au sujet des conseils éternels de Dieu, s'écriait : *O profondeur des trésors de la sagesse et de la science du Très-Haut!* (*Rom.*, XI.) ne puis-je pas bien dans le même sentiment m'écrier moi-même : O trésors inépuisables de la grâce de notre Dieu ! Qui peut mesurer l'étendue de ses divines opérations, et qui peut compter le nombre des saints qu'elle a formés? C'est par elle que cette multitude d'élus que nous honorons ont été sanctifiés : et où? Dans tous les lieux, et parmi toutes les nations ; et en quels états ? Dans tous les états et dans toutes les conditions ; et quand ? Dans tous les temps, tous les âges, toutes les occasions ; et comment ? Par tous les moyens et souvent même par les moyens, en apparence, les moins propres et les moins proportionnés. Car c'est ainsi que le Seigneur, si admirable en tout, l'a été spécialement dans la sanctification des saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis illos sanctificans.* (S. Bern. *ut sup.*) Reprenons.

Sanctifiés parmi toutes les nations : et n'est-ce pas ce que le Fils de Dieu avait si hautement annoncé aux Juifs, lorsqu'il leur faisait entendre, que de l'Orient et de l'Occident, du Septentrion et du Midi, de toutes les contrées, plusieurs viendraient, et auraient place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob ? Que le royaume de Dieu, c'est-à-dire, que la sainteté chrétienne, et la grâce qui la produit, seraient portées à des peuples étrangers qui en profiteraient et en recueilleraient les fruits ; que l'Evangile serait prêché dans tout le monde, et que par cet Evangile de salut, les vices seraient corrigés, et les vertus pratiquées. Oracles accomplis dès les premiers siècles de l'Église naissante, quand, pour obéir à l'ordre de leur Maître, les apôtres se répandirent dans tous les pays et dans tous les lieux habités, qu'ils y réformèrent les mœurs, qu'ils y gagnèrent les âmes, et y firent de saintes et de si heureuses conquêtes. Oracles vérifiés d'âge en âge jusqu'à nous. Combien d'ouvriers évangéliques, chargés du même ministère, l'ont, sans distinction, exercé partout où leur zèle les a conduits ? Quels récits n'avons-nous pas entendus des merveilleux effets de leur prédication ? Nous en avons été surpris, et cent fois nous avons béni le Dieu sanctificateur, qui des pierres faisait naître des enfants d'Abraham, qui éclairait des esprits aveugles et sans connaissance, qui fléchissait des cœurs durs et sans humanité ; qui les cultivait, les avançait, les élevait à tout ce que le christianisme a de plus pur et de plus parfait ; n'ayant acception de personne, ni du Scythe, ni du barbare, ni du Grec, ni du Romain, dès là que c'étaient des hommes créés à son image, et destinés à être dans l'éternité participants de sa gloire.

Sanctifiés dans tous les états et toutes les conditions, quelle est la condition, quel est l'état où il n'y ait pas eu des saints ? Sans parler, ni de l'ordre ecclésiastique et de ses fonctions sacrées, ni de la retraite religieuse et de ses observances régulières, combien y a-t-il eu de saints dans le siècle, et dans le siècle même le plus profane ? Il y a eu des saints dans l'opulence et des saints dans la pauvreté ; des saints sur le trône et dans

toute la pompe de la grandeur humaine, et des saints dans le plus simple peuple et dans toute l'obscurité des plus viles professions; des saints dans les armes, et des saints dans la magistrature; des saints dans les embarras d'une vie publique, et des saints dans le dégagement d'une vie privée; des saints dans le lien du mariage, et des saints dans la liberté du célibat; des saints dans l'un et dans l'autre sexe. Ce n'est pas que tous soient appelés à la même sainteté, puisque tous n'ont pas les mêmes devoirs à remplir. Autre est la sainteté du monarque qui gouverne, et autre la sainteté du ministre qui exécute ses ordres : autre la sainteté du père qui veille sur sa famille, et autre la sainteté des enfants qui lui sont soumis : autre la sainteté du pasteur qui enseigne son troupeau, et autre la sainteté du troupeau qui prend ses leçons. Ce que Dieu veut de l'un, il ne le veut pas de l'autre; et comme le bon plaisir de Dieu est la règle de toute sainteté, ce qui est saint pour l'un, ne l'est pas pour l'autre, mais chacun, selon la situation où il se trouve, a sa sainteté propre et son mérite. Or, voici la merveille de la grâce du Très-Haut, c'est qu'étant une de son fonds et procédant du même esprit, elle a su, en se partageant, se diversifier selon la diversité des vocations et des rangs, pour faire le saint roi dans le gouvernement de son empire, le saint juge dans la dispensation de la justice, le saint officier dans les emplois militaires, le saint négociant dans les soins de son commerce, le saint artisan dans les fatigues de son travail; le mari, la femme, le père, la mère, les enfants saints dans leur union mutuelle et la bonne conduite de la maison. Effets salutaires de cette grâce qui se transforme en toutes les manières, et se proportionne à tous les genres de perfection que le ciel nous a marqués : *Multiformis gratia Dei.* (I *Petr.*, IV.)

Sanctifiés dans tous les temps, dans toutes les conjonctures, à tous les âges. Point d'âge, dit saint Ambroise, qui ne soit mûr pour le ciel; et c'est ce que l'expérience mille fois a fait voir. On a vu de tendres enfants, en qui la sainteté a, ce semble, prévenu la raison; ou qui dès la première lueur de leur raison ont eu tous les sentiments, et donné toutes les preuves d'une sainteté prématurée. On a vu de jeunes vierges pourvues de toutes les qualités naturelles les plus excellentes, et nées avec de grandes prétentions, renoncer aux établissements les plus honorables, et ne vouloir pour époux que Jésus Christ, et pour partage que sa croix. On a vu de sages mondains, recommandables par la maturité de leurs conseils dans les affaires temporelles, reconnaître tout à coup la vanité de cette prudence de la chair qui les aveuglait, quitter les voies du monde où ils marchaient, et de jour en jour faire de nouveaux progrès dans les voies de Dieu. On a vu des pécheurs comblés d'années, et plus encore d'iniquités devant Dieu et de dettes, employer une vieillesse pénitente à réparer les déréglements passés; et touchant de près au bout de leur carrière, après l'avoir jusque-là fournie criminellement, se mettre en disposition de la finir saintement. Ce fut au milieu d'un repas et en présence du pharisien, que Madeleine obtint le pardon de ses péchés et qu'elle se dévoua pour jamais au Sauveur des hommes. Ce fut immédiatement après s'être déclaré contre le Fils de Dieu, et l'avoir hautement renié, que Pierre en reçut ce regard qui le releva de sa chute et le rapprocha de son adorable Maître. Ce fut sur le chemin de Damas, et dans le temps qu'il poursuivait les fidèles avec plus d'ardeur, que Saul se trouva investi de cette lumière céleste qui l'éblouit, et qui de persécuteur de l'Eglise en fit un apôtre. Quelle occasion n'est pas favorable aux impressions de l'esprit de grâce, et en quelles rencontres ne dispense-t-il pas ses dons?

Enfin sanctifiés par tous les moyens : le détail en serait infini; et pour en faire le dénombrement, il faudrait rappeler la mémoire de tous les saints. Rien qui ne leur ait tourné à bien; rien qui n'ait contribué aux desseins de Dieu sur eux. Moyens souvent, à ce qu'il paraît, très-éloignés; mais réellement, et eu égard au succès, très-prochains. Tel ne pensait qu'à satisfaire sa passion et qu'à goûter la fausse douceur d'un plaisir sensuel; mais c'est là même qu'il a conçu un secret dégoût de tous les plaisirs des sens, et qu'il a compris que son cœur était fait pour un objet plus solide et plus digne d'une âme raisonnable. Moyens souvent les plus faibles dans leurs principes, mais les plus efficaces dans leur issue. Une étincelle suffit pour causer un embrasement général; c'est assez, avec le souffle de la grâce, d'une parole, d'une lecture, d'une réflexion, d'un remords de la conscience, d'un moment heureux, pour engager à une réformation entière de mœurs : et comme le feu, dès qu'il est une fois allumé, croît toujours jusqu'à ce qu'il consume tout, le retour à Dieu, dès qu'il est une fois entrepris et bien commencé, mène toujours plus avant, jusqu'à ce qu'on soit parvenu au comble du mérite et qu'on ait atteint à la vertu la plus sublime. Moyens, par leur variété, tout opposés les uns aux autres, mais conduisant tous au même terme : la santé et l'infirmité, la prospérité et l'adversité, l'opulence et la disette, l'honneur et l'humiliation, la paix et le trouble, les promesses de Dieu et ses menaces, ses récompenses et ses châtiments; attraits intérieurs, événements subits et extérieurs, accidents étrangers et personnels, bons et mauvais exemples : que dirai-je, les vices mêmes, tout vices qu'ils sont, certains défauts du tempérament, du penchant, de l'humeur, ont été la matière des plus excellentes vertus. La grâce en les rectifiant les a sanctifiés : l'ardeur de la colère est devenue ardeur de zèle, l'obstination de l'esprit est devenue fermeté dans les résolutions et persévérance; la sensibilité du cœur est devenue amour tendre pour Dieu, et charité compatissante en-

vers le prochain; la timidité est devenue patience, soumission, humilité; ainsi des autres. De sorte que Dieu a tout mis en œuvre : et pourquoi? Je l'ai dit après l'Apôtre, et je le répète; afin que dans toute la suite des siècles on connût quelles sont les saintes profusions de sa grâce; *Ut ostenderet in sæculis supervenientibus abundantes divitias gratiæ suæ.* (*Ephes.*, II.)

Et, en effet, telle a été l'intention de ce Dieu de miséricorde. Il a voulu que les siècles à venir fussent instruits par les siècles précédents. Il a voulu que toute la postérité apprît combien de routes nous sont ouvertes pour arriver à la même sainteté où tant d'autres se sont élevés. Ce n'était point assez de nous l'avoir annoncé mille fois par ses prophètes et ses ministres : il a voulu qu'une expérience sensible nous convainquît; et c'est pour cela qu'il a produit à nos yeux une nuée de témoins, hommes comme nous; c'est-à-dire, hommes composés de la même chair que nous, avec les mêmes fragilités, les mêmes inclinations, les mêmes passions que nous; hommes engagés dans les mêmes périls, affaiblis des mêmes tentations, appliqués aux mêmes soins et aux mêmes affaires que nous; hommes quelquefois et en certains temps de la vie, plus déréglés et plus coupables que nous; mais à qui il n'a point fermé son sein, et dont il a fait des modèles de régularité et des enfants de bénédiction, après avoir été des sujets de scandale et des enfants de colère. Ce n'est point précisément de l'ancienne loi qu'il a tiré ces exemples pour notre édification: elle a eu ses saints, mais en plus petit nombre. C'est en quelque manière du milieu de nous; c'est de la même loi que nous professons, du même troupeau où nous sommes rassemblés, qu'il a suscité ces glorieux héros de la nouvelle alliance.

Que de grâces y ont été employées! Aussi est-ce dans les sources même de la grâce du Sauveur qu'ils les puisaient. Sources intarissables d'où nul n'est exclus. A cette piscine de Betsaïde où tant de malades avaient recours, un seul était guéri; quiconque ne s'était pas jeté le premier dans l'eau au moment que l'ange descendait et qu'il la remuait, n'en recevait point de soulagement : il fallait attendre une autre occasion. Mais à ces sources fécondes où le divin Médiateur a renfermé le sacré dépôt de ses grâces, aucun ne vient inutilement se présenter. Il y a de quoi fournir à tous : le partage de l'un n'ôte rien au partage de l'autre; et sans distinction, ni du premier, ni du dernier, chacun reçoit, selon qu'il est disposé et qu'il demande.

Que n'entrons-nous, mes frères, dans cette importante vérité! Que ne comprenons-nous quelles ont été les vues de Dieu, et que ne nous y conformons-nous? S'il étale à nos yeux la multitude de ses miséricordes, et s'il nous fait admirer dans ses saints les vastes progrès de sa grâce, ce n'est ni pour leur gloire seulement, ni pour la sienne, mais pour nous et pour relever notre espérance. Il a bien prévu qu'une défiance, ou réelle et véritable dans les uns, ou feinte et affectée dans les autres, serait le prétexte le plus ordinaire qui les arrêterait : comme si les grâces, et surtout certaines grâces devaient leur manquer; comme si les sources en étaient moins abondantes pour eux, et qu'à leur égard le bras du Seigneur fût raccourci; comme s'il ne leur appartenait pas d'aspirer au delà de leur portée, et que de tendre à la sainteté ce fût une perfection au-dessus d'eux.

Il est vrai : dans la fortune humaine il y a des termes où le ciel, selon le cours de sa providence, semble avoir fixé notre destinée : il a été de cette providence temporelle de régler, par rapport au monde, les conditions, et de contenir chacun dans son rang. Vouloir, par une ardeur désordonnée de s'agrandir, forcer la barrière, et s'ingérer où l'on n'est point appelé, c'est une espèce de violence contraire à l'ordre de Dieu, et que Dieu réprouve. Il n'est donc pas surprenant alors qu'il ne seconde point nos projets, et qu'il nous refuse les moyens nécessaires pour les accomplir. Tout ce qui regarde des avantages passagers et périssables, n'est point d'une conséquence à mériter qu'il s'intéresse tant, ou à nous les procurer, ou à nous les conserver : et même le bien commun de la société demande qu'il les donne aux uns et qu'il en prive les autres; qu'il place les uns sur le chandelier, et qu'il tienne les autres cachés sous le boisseau : que ceux-là soient dans l'élévation et le pouvoir, et ceux-ci dans la dépendance et la sujétion. Mais il en va tout autrement à l'égard de la sainteté et de la providence spirituelle de Dieu. Comme il s'agit là d'un bien essentiel, d'un bien durable, permanent, éternel; en un mot, comme il s'agit de tout l'homme, il n'y en a aucun que le créateur laisse en arrière; c'est-à-dire, aucun qu'il rejette du nombre des saints; aucun qu'il ne soit prêt d'y admettre et à qui il ne puisse pour cela, et ne veuille donner tous les secours convenables.

De là réformez vos idées, chrétiens pusillanimes, et prenez des sentiments plus conformes à la bonté infiniment libérale de votre Dieu et à l'heureuse destination qu'il a faite de vous en vous créant. Quelque éloignés que vous puissiez être de son royaume, parce que vous vous êtes volontairement écartés des voies qui pouvaient et qui peuvent encore vous y conduire, apprenez qu'il est toujours en votre pouvoir de les reprendre. Mais quel est l'abus? Bien loin de corriger la fausse défiance dont on est prévenu, ou dont on feint de l'être, on aime à s'y entretenir : pourquoi? Parce que c'est une prétendue raison pour ne rien faire et à vivre toujours dans le même éloignement de Dieu et les mêmes habitudes. Or, contre cette excuse si chimérique et si trompeuse, une conviction sans réplique, n'est-ce pas cette glorieuse troupe de bienheureux que l'Eglise nous fait envisager et que vit saint

Jean autour de l'Agneau ? *Vidi turbam magnam.* (*Apoc.*, VII.) Oui, mes frères, sans de longs raisonnements, ni de profondes méditations, voilà pour dissiper toutes nos défiances l'argument le plus court et le plus aisé à concevoir.

Quels garants pourrions-nous souhaiter plus irréprochables et plus sûrs des dispositions du ciel en notre faveur? Quel sujet aurions-nous de penser que Dieu nous traitera moins en Père, et qu'après avoir, pour m'exprimer de la sorte, répandu à grands flots ses miséricordes sur des millions d'autres, il les fera seulement couler sur nous goutte à goutte? C'est toujours le même Dieu; par conséquent toujours le même Auteur de notre être; et ses entrailles ne sont point rétrécies. Saint Paul, plein de zèle pour les chrétiens de Corinthe, leur disait : Mon cœur vous est ouvert; il s'est dilaté pour vous : *Cor nostrum dilatatum est.* (II *Cor.*, VI.) Si vous êtes à l'étroit, ce n'est point dans notre sein; mais dans vos âmes craintives et resserrées : *Non angustiamini in nobis; angustiamini autem in visceribus vestris.* (*Ibid.*) Je vous parle comme à mes enfants; élargissez vous-mêmes vos cœurs : *Tanquam filiis dico, dilatamini et vos.* (*Ibid.*) Me sera-t-il permis d'user de cette figure, et oserais-je mettre dans la bouche du Seigneur même les paroles de son Apôtre? Quoi qu'il en soit, c'est là ce que nous dit ce Dieu si magnifique et si miséricordieux, ou c'est ce que je vous dis en son nom : hommes de peu de foi, rassurez-vous, et ne craignez point, après tant d'exemples, de donner à vos espérances toute l'étendue qu'elles peuvent avoir : *Dilatamini et vos.* (*Ibid.*)

Mais il y a des difficultés à vaincre; et ces difficultés étonnent. Pour nous affermir contre cet obstacle, nous allons voir comment Dieu s'est rendu admirable dans la sanctification de ses saints, en y faisant éclater non-seulement les richesses infinies de sa grâce, mais la force toute-puissante de sa grâce : *Mirabilis Deus in sanctis suis illos sanctificans.* (*Psal.* LXVII.) C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ce que saint Paul a dit de la foi, je le dis de la grâce. Jamais ce maître des Gentils ne s'énonça plus en apôtre de Jésus-Christ que dans cette belle peinture qu'il traçait aux Hébreux pour leur donner une haute idée de la foi, et pour en exalter la force. Il les faisait souvenir de ces fameux patriarches, de ces prophètes, de tous les saints de l'ancienne loi : Et combien, leur disait-il, ont-ils soutenu de combats? Combien par la foi ont-ils remporté de victoires? Ils ont pratiqué la justice : *Operati sunt justitiam.* (*Hebr.*, XI.) Ils ont subjugué les royaumes : *Vicerunt regna.* (*Ibid.*) Ils se sont signalés dans la guerre : (*Ibid.*) *Fortes facti sunt in bello.* La force de leur foi et leur courage n'a pas moins paru dans les plus cruelles épreuves par où ils ont passé, quand on les a tirés sur des chevalets : *Distenti sunt* (*Ibid.*); quand on les a lapidés, sciés : *Lapidati sunt, secti sunt* (*Ibid.*); quand ils ont été exposés aux moqueries, aux outrages, aux fouets, aux fers : *Ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres* (*Ibid.*); quand ils ont été mis à mort et qu'ils ont péri par l'épée : *In occisione gladii mortui sunt.* (*Ibid.*) Hommes dont le monde n'était pas digne, et qui, détachés pleinement du monde, vécurent dans les déserts et sur les montagnes, cachés dans des antres et des cavernes, pauvres, affligés, opprimés : *In solitudinibus errantes, in cavernis et speluncis terræ, egentes, angustiati, afflicti.* (*Ibid.*)

Quelle image, chrétiens auditeurs! Quels miracles d'une foi ferme et inébranlable! Mais cette foi comment agissait-elle, et par où, si ce n'est par la grâce divine, et avec la grâce? C'est la grâce qui la fortifiait, qui la secondait; et sans la grâce dont elle était animée, ce ne pouvait être qu'une foi faible et stérile. Or, dans la loi de grâce, dans cette loi nouvelle où nous vivons, combien la grâce est-elle encore plus puissante qu'elle ne le fut jamais dans aucune loi? Que n'a-t-elle point opéré, et de quoi n'a-t-elle point triomphé dans les saints? Quelles passions n'a-t-elle pas surmontées? Quelles liaisons et quels attachements n'a-t-elle pas rompus? Quel amour du monde, des biens du monde, et de ses grandeurs, n'a-t-elle pas éteint? A quelle haine de soi-même n'a-t-elle pas porté des âmes autrefois les plus sensuelles et les plus idolâtres d'elles-mêmes? Quelle constance n'a-t-elle pas inspirée dans les misères de la pauvreté, dans les douleurs et les ennuis de l'infirmité, dans les rigueurs de la pénitence, dans les abstinences du jeûne, dans les macérations de la chair, dans les ombres de la solitude, dans les observances du cloître, dans les veilles de la nuit, dans les fatigues du jour, dans les liens, les prisons, les cachots, dans les tourments et toutes les horreurs du martyre? Expliquons-nous; et rendons à l'incomparable vertu de la grâce du Seigneur toute la gloire qui lui est due, et qu'il a voulu lui rendre dans ses saints.

C'est par la force de cette grâce que Dieu a fléchi les cœurs les plus endurcis; qu'il les a tirés de l'esclavage, et comme arrachés aux criminels objets dont ils étaient épris; qu'il les a établis dans la sainte liberté de ses enfants, pour n'être désormais qu'à lui, et pour vivre d'une vie aussi pure qu'elle avait été jusque-là corrompue. Que d'efforts il en a dû coûter pour briser des nœuds que le temps avait serrés! Que de sacrifices pour étouffer les sentiments les plus vifs et les plus naturels! Et quel prodige que des voluptueux, des femmes perdues, suivant l'exprès témoignage de l'Evangile, par un retour inespéré et une pleine conversion, se soient mis en état d'occuper dans la béatitude céleste les premières places? Œuvre tellement propre de la puissance de Dieu, accompagnée de la correspondance de l'homme, que dans la pensée

de saint Chrysostome, faire d'un pécheur un saint, c'est un plus grand miracle que de ressusciter un mort, et même, selon saint Augustin, que d'avoir créé de rien le monde.

C'est par la force de cette grâce que sans égard, ni à la délicatesse de leur complexion, ni à la faiblesse du sexe, des pénitents ont embrassé les plus austères pratiques du christianisme; qu'ils se sont refusé toutes les aises et toutes les commodités que leur condition pouvait leur fournir; qu'ils se sont revêtus de toute la mortification de Jésus-Christ; qu'ils n'ont point voulu d'autre partage que la croix, et qu'ils l'ont portée jusqu'au dernier soupir avec une constance qui ne s'est jamais démentie : hosties vivantes, volontairement immolées, soit en expiation pour toutes les dettes qu'ils avaient contractées envers la justice de Dieu, soit en holocauste pour honorer la supériorité de son Etre, en s'anéantissant autant qu'il leur était possible, et se détruisant.

C'est par la force de cette grâce que de jeunes hommes, de jeunes personnes ont quitté pères, mères, parents, amis; qu'ils ont renoncé à tous leurs héritages sur la terre, et à tous leurs droits, et se sont renfermés, en sortant de la maison paternelle, dans la maison de Dieu; que là ils ont pris sur eux le joug du Seigneur, et se sont chargés du poids d'une obéissance universelle et perpétuelle; que là sans relâche ils ont passé les quarante, les cinquante années, et plus encore, dans l'exercice de toutes les vertus, marchant toujours devant Dieu, et n'ayant ni d'autre désir ni d'autre soin que de lui plaire.

Que dirai-je de ces pieux anachorètes qui, soutenus de cette grâce, se sont ensevelis tout vivants dans le fond des forêts, y ont demeuré exposés à toutes les injures des saisons, privés de tout commerce, uniquement adonnés à la prière et à la méditation des vérités éternelles! Que dirai-je de ces ouvriers apostoliques, de ces ministres de l'Evangile, que cette grâce a fait passer au delà des mers, pour y annoncer le vrai Dieu, et y prêcher la parole du salut : zélés prédicateurs dont l'ardeur ne put être ralentie ni par la distance des lieux, ni par l'extrémité des périls, ni par la barbarie des sauvages avec qui ils eurent à traiter! Que dirai-je de ces saints prêtres que cette grâce a remplis de l'esprit de religion : pasteurs vigilants, guides fidèles, la gloire du sacerdoce, désintéressés dans toutes leurs intentions, et irrépréhensibles dans toutes leurs actions? Mais surtout que dirai-je de ces martyrs qui, par la vertu de la grâce, ont paru aux pieds des tribunaux, et y ont reçu, sans s'étonner, les plus sanglants arrêts. On les menaçait; et d'une contenance assurée, ils écoutaient les plus effrayantes menaces. On étalait à leurs yeux les instruments de leurs supplices; les roues, les croix, les bêtes féroces, le fer et le feu; et ils les regardaient avec une intrépidité capable de déconcerter les juges mêmes. On les livrait aux bourreaux pour les accabler de coups, pour les déchirer, pour les exterminer; et la fureur des bourreaux était plutôt épuisée, que la patience de ces généreux soldats de Jésus-Christ n'était ébranlée. Dieu de sainteté, et la sainteté par excellence, ce sont là les merveilles de votre droite; ce sont les triomphes de votre grâce. Armés de cette grâce supérieure à toutes les attaques et à toutes les contradictions, vos saints ont vaincu la nature, le monde, l'enfer et toutes ses puissances. Ils se sont vaincus eux-mêmes; et par une abnégation totale d'eux-mêmes, ils ont vaincu tout ce qui s'opposait dans eux à votre loi, et qui pouvait les détacher de vous. Mais c'est vous-même, Seigneur, qui combattiez pour eux et avec eux; et c'est par vous-même qu'ils ont été vainqueurs. Aussi est-ce à vous-même qu'ils s'en tenaient redevables, et vous-même qu'ils en glorifiaient.

Voilà donc, mes frères, d'où procédait toute la constance des saints dans les plus difficiles conjonctures. Ils s'appuyaient sur la grâce de Dieu; et avec cette grâce tout leur devenait possible. Or, a-t-elle dégénéré de sa première vertu; et voyant ce qu'elle a fait dans les saints, pourquoi n'espérerez-vous pas, et ne croirez-vous pas qu'elle le fera dans vous? Car sur cela, mon cher auditeur, voici comment vous devez raisonner, et ce que vous devez conclure. C'est de vous élever par une sainte résolution au-dessus de votre faiblesse. C'est de faire entre les saints et vous, une humble, mais généreuse comparaison; et ce que disait saint Paul, quoique dans une occasion différente, de vous le dire ici à vous-même : *In quo quis audet, audeo et ego.* (II *Cor.*, XI.) De tous ces saints que nous révérons, et dont on célèbre parmi le peuple fidèle les faits mémorables, quelque éloigné d'eux, et quelque pécheur que je sois, en est-il après tout aucun que je ne puisse imiter, et à qui je ne puisse par la même grâce, autant que ma condition le comporte, me conformer?

Je vois des pénitents qui, pour briser leurs chaînes et pour sortir de leurs voies égarées, se sont fait les dernières violences; qui se sont roidis contre mille sollicitations les plus touchantes; qui se sont eux-mêmes arraché, si j'ose ainsi m'exprimer, les plus tendres sentiments de leurs cœurs : et moi je ne pourrai pas me défaire de cette malheureuse habitude qui m'a perdu jusqu'à présent, et qui me perd encore maintenant? L'objet me plaît, la séparation me désole, j'y sens bien des répugnances : mais ces répugnances, combien de saints les ont ressenties avant moi? Ils les ont surmontées : pourquoi ne les surmonterai-je pas, avec l'aide d'un Dieu, dont le pouvoir est sans bornes, et qui sera mon soutien? Tout dépend d'une volonté bien déterminée de ma part; le moment est venu, suivons les traces qu'on nous a marquées, il n'y a plus à

délibérer. *In quo quis audet audeo et ego.* (II *Cor.*, XI.)

Je vois des mondains qui, revenus du monde, après en avoir goûté les fausses douceurs, et y avoir fait une figure également honorable et agréable, se sont retirés des cours mêmes des princes, se sont démis des emplois, des dignités qu'ils y possédaient, se sont dérobés à la connaissance du public, et réduits à une vie privée et obscure, loin des compagnies, et ne voulant de commerce qu'avec Dieu : pourquoi ne pourrai-je pas au moins me retirer de ces assemblées, de ces spectacles et de ces jeux, où mes années s'écoulent en de vains amusements, et dans une dissipation continuelle? Pourquoi ne pourrai-je pas, selon que la raison et la religion le demandent, me tenir avec plus d'assiduité dans mon domestique, y vaquer à mes affaires, à l'éducation de ma famille, au bon règlement de ma maison, surtout au soin de mon salut? On en parlera; car on parle de tout : mais que m'importe des discours que les saints ont méprisés, et dont je ne dois pas faire plus d'estime? *In quo quis audet, audeo et ego.* (*Ibid.*)

Je vois de vrais adorateurs, de parfaits observateurs de la loi de Dieu, tellement absorbés en Dieu, que rien ne les en détourna, ni ne leur en fit perdre la pensée; tellement exercés dans la pratique de l'oraison, et dans la contemplation des grandeurs de Dieu, que ce fut comme leur pain de chaque jour, et leur plus commun aliment; tellement exacts à tous les devoirs du plus pur christianisme et du service de Dieu, que rien jusqu'à un point ne leur échappa; ne se contentant pas de l'étroite obligation du précepte, mais y ajoutant les plus sublimes conseils, et tout ce que leur suggérait l'ardeur de leur amour, et une faim insatiable de la justice : pourquoi ne pourrais-je pas me relever de cette tiédeur où je demeure plongé à l'égard de Dieu et de son culte; vivre en chrétien, et ne rien négliger, ne rien omettre de tout ce que me prescrit la foi que je professe. Qui m'empêche d'avoir mes temps réglés pour rendre à Dieu les hommages que je lui dois, pour l'adorer, le louer, le prier; pour assister à son sacrifice, pour participer à ses sacrements, pour écouter sa parole, pour m'édifier par d'utiles lectures? Je ne suis point fait à tout cela : mais il faut m'y faire : les saints s'y sont faits; je m'y ferai moi-même : *In quo quis audet, audeo et ego.* (*Ibid.*)

Quels autres exemples se présentent encore à mes yeux? Je vois des martyrs, et de toutes les sortes : martyrs par les douleurs habituelles du corps; martyrs par les afflictions de l'esprit; martyrs par les macérations volontaires de la chair; martyrs par les plus rudes persécutions, et par l'effusion de leur sang. Qu'ont-ils souffert, et comment l'ont-ils souffert? Avec quelle patience? avec quelle magnanimité? Et je ne pourrais pas endurer quelque chose; accepter avec soumission ce qui m'arrive par l'ordre du ciel, une perte, une humiliation, un chagrin? Je ne pourrais pas arrêter ces plaintes si amères où je m'épanche, ces murmures si fréquents et si aigres où je me soulève contre Dieu même et sa providence? Je ne pourrais pas, dans un esprit de pénitence, moins flatter mes sens, chercher moins à satisfaire leurs appétits, leur retrancher une partie des commodités qu'ils demandent, et que je leur accorde si volontiers? Ils se récrieront; ils se révolteront : et pour leur répondre, je n'aurai qu'à leur opposer bien d'autres souffrances, que des hommes aussi sensibles que moi selon la nature, mais plus courageux par la grâce, ont eu à supporter. *In quo quis audet, audeo et ego.* (*Ibid.*)

Ainsi les saints étaient-ils disposés; et ainsi devons-nous l'être : ils sentaient leur faiblesse : elle les humiliait; mais elle ne les décourageait pas, parce qu'ils savaient que c'est dans la faiblesse même que Dieu prend plaisir à déployer la force de sa grâce. Et voilà ce que nous ignorons et ce que nous voulons ignorer; mais que n'y pensons-nous? Rien alors ne nous paraîtra impraticable : nous admirerons les vertus des saints, nous reconnaîtrons leurs mérites, nous applaudirons à leurs triomphes; mais du reste ils n'ont rien fait de si héroïque et de si grand, où nous n'espérions de parvenir; et sans nous glorifier en aucune sorte, dans le sentiment d'une louable émulation, nous dirons toujours : *In quo quis audet, audeo et ego.* (*Ibid.*)

Quoi donc? entreprendre d'égaler les saints, vouloir monter aussi haut qu'ils sont montés, est-ce une simple émulation, ou n'est-ce pas une présomption condamnable? Ah! mes frères, présomption! disons plutôt, et voici ce que vous n'avez peut-être jamais compris, disons que c'est une ambition toute chrétienne. Je dis chrétienne, et par là je la distingue de cette folle ambition qui ne se propose que des honneurs profanes, et que les grandeurs du siècle. La sainte ambition dont je parle, et dont les Pères avant moi ont parlé, ne tend que vers Dieu, et qu'au bonheur de lui plaire. Peu en peine de la faveur des puissances mortelles, on tourne toutes ses vues et tous ses désirs vers l'Immortel. On ne présume point pour cela de sa propre vertu : on ne perd rien de la basse opinion qu'on doit avoir de soi-même, et l'on confesse son indignité; mais espérant tout du Seigneur, et de sa grâce qu'il communique aux petits parmi lesquels on se compte, on ne croit point que ce soit une usurpation, ni un attentat, de vouloir être saint, et même d'aspirer entre les saints, et les amis de Dieu, aux degrés les plus éminents.

C'est donc à nous de redoubler sans cesse nos efforts, de mettre la main à l'œuvre, d'attendre tout du ciel et de nous promettre qu'il n'y aura rien dont nous ne venions à bout. Cependant une dernière illusion nous

retient, et nous nous figurons dans une vie régulière et sainte des ennuis et des dégoûts qui nous la rendent désagréable. Mais une troisième merveille par où Dieu nous doit paraître admirable dans la sanctification de ses saints, c'est d'y avoir fait enfin éclater, outre les richesses et la force de sa grâce, toute l'onction de cette même grâce : *Mirabilis Deus in sanctis suis illos sanctificans.* Encore quelque attention à cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Les Israélites étaient sur le point d'entrer dans la terre de promission. Avant que de s'y engager, ils eurent ordre de la part de Dieu d'envoyer reconnaître le pays, et de choisir pour cela les chefs de chaque tribu. Mais le rapport que firent ces envoyés dut bien alarmer le peuple. C'est une terre, dirent-ils, qui dévore ses habitants : *Terra ista devorat habitatores suos.* (*Num.*, XIII.) Nous y avons vu des monstres ; *Ibi vidimus monstra.* (*Ibid.*) Jamais nous ne pourrons nous en rendre maîtres : *Nequaquam ad hunc populum valemus ascendere.* (*Ibid.*) Voilà comment ces hommes timides s'étaient laissé effrayer des premières apparences qui leur avaient frappé les yeux. Toutefois c'était une terre fertile et abondante. On y cueillait les plus beaux fruits ; le lait et le miel y coulaient, et rien n'y manquait de tout ce qui peut contribuer aux délices de la vie : *Quæ fluit lacte et melle.* (*Ibid.*) Juste figure de la sainteté et des douceurs que les saints ont goûtées en la pratiquant. A n'en croire que les dehors, et à ne consulter que les sens, c'est une vie dure et triste ; mais au fond, et dans les épreuves qu'en ont faits les saints, c'était pour eux une vie pleine de consolations et de suavités intérieures les plus pénétrantes et les plus pures.

Que dis-je, chrétiens auditeurs ? quel paradoxe pour tant de mondains qui m'écoutent ? Une vie pauvre, une vie retirée et sans nom ; une vie laborieuse et pénitente ; une vie de gêne, de contrainte, de guerre contre soi-même et d'un renoncement absolu à tout ce qui peut contenter l'amour-propre ; une vie exposée aux mépris du monde, à ses railleries et à ses contradictions ; les abstinences, les jeûnes, les veilles (car telle fut la vie des saints), une telle vie, comment était-ce une vie douce, et de quelle paix y pouvait-on jouir ? Dieu éternel, Roi du ciel et de la terre, Seigneur, c'est un secret inconnu aux sages et aux prudents du siècle ; à ces esprits forts, qui se prévalent de leur savoir et de leurs trompeuses lumières. Mais soyez béni de l'avoir révélé aux petits, à ces humbles serviteurs, à ces saints qui se sont reposés en vous, et y ont été comblés de joies ineffables par l'onction de votre grâce. Avec cette onction et cette rosée céleste que vous répandiez dans leurs cœurs, tout ce que le monde abhorre, tout ce qu'il fuit et ce qu'il regarde comme une misère, comme un supplice, comme un esclavage et un fardeau lourd et accablant, leur est devenu, non-seulement tolérable, mais léger, mais même aimable et désirable. Ainsi l'a ordonné votre suprême et divine Sagesse : *Ita, Pater, quoniam sic fuit placitum ante te.* (*Matth.*, XI.)

Admirons en effet, chrétiens (c'est la belle remarque de saint Bernard), admirons le sage tempérament que Dieu a pris dans la sanctification de ses saints. Ils devaient, pour être saints à ses yeux, porter l'image de Jésus-Christ, son Fils ; c'était le modèle qu'il leur proposait et le guide qu'ils devaient suivre, c'est-à-dire qu'ils devaient ressembler à ce divin exemplaire, et en être les copies vivantes ; qu'ils devaient vivre selon les maximes de cet adorable Maître, et observer de point en point la loi de ce nouveau législateur. Et parce que cette loi évangélique consiste dans le renoncement au monde et l'abnégation de soi-même, parce qu'elle est ennemie de la nature corrompue et de ses convoitises, leur sainteté devait être austère et rigoureuse. Or, dit saint Bernard, soutenir toutes ces rigueurs sans nul adoucissement, vivre sous la croix, et sans aucun soulagement en ressentir toute la pesanteur ; qui le pourrait, aussi fragiles que nous sommes, et qui ne succomberait pas ? *Sine unctione crucis asperitatem ferre quis posset !*

Mais qu'a fait Dieu ? Voilà le miracle de sa providence à l'égard des saints. Aux plaisirs des sens dont ils se privaient, et à quoi ils renonçaient, il substituait les plaisirs de l'âme. Car ne donnons point, mes frères, dans les grossières idées de l'homme sensuel et animal, qui ne connaît point d'autres plaisirs que ceux du corps. L'âme a ses plaisirs propres, d'autant plus purs qu'ils sont plus spirituels ; d'autant plus doux qu'ils sont plus intimes ; d'autant plus constants, qu'ils sont plus indépendants des vicissitudes et des événements de la vie ; d'autant plus nobles et plus relevés, que l'esprit est plus au-dessus de ce corps de terre, et sujet à la corruption. Par où il est aisé de concilier l'apparente contradiction où semblait tomber saint Paul, quand d'une part il recommandait si fortement aux fidèles de se mortifier, et que d'ailleurs il les exhortait à se réjouir dans le Seigneur, insistant là-dessus et le leur répétant. *Iterum dico, gaudete.* (*Philip.*, IV.) Comment se mortifier en se réjouissant, ou comment se réjouir en se mortifiant ; et qu'est-ce que cette joie ? Le même apôtre nous l'apprend, et c'est ce qu'il appelle la joie dans le Saint-Esprit, un repos de l'âme inaccessible à tous les troubles et tous les chagrins, ou plutôt un repos imperturbable au milieu de tous les chagrins et de tous les troubles ; un acquiescement entier et sans réserve à toutes les dispositions du ciel, soit pour l'honneur ou pour le mépris, soit pour la bonne ou pour la mauvaise réputation, soit pour la vie ou pour la mort ; un goût de Dieu et des choses de Dieu qui attache le cœur, qui l'affectionne, qui le remplit ; en sorte que la parole du Sage se vérifie pleinement, que la

familiarité avec Dieu n'a rien d'ennuyeux, rien que de consolant : *Nec enim habet amaritudinem conversatio illius, nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium* (*Sap.*, VIII.)

De là cette ardeur des saints pour la prière. Vaquer à Dieu, s'entretenir avec Dieu dans l'oraison, c'est un usage peu connu du commun des chrétiens ; et moins il leur est connu, plus il leur paraît insipide. Mais pour les saints, c'était une nourriture dont se repaissait leur âme, et d'où, si j'ose le dire, elle tirait un suc qui la rassasiait. Les heures, auprès de Dieu, leur coulaient aussi vite que des moments. Le Père de la solitude, ce fameux Antoine, après avoir employé toute la nuit à méditer les grandeurs de Dieu dans le silence des ténèbres, se plaignait le matin que le soleil ramenât la lumière, et qu'il vînt sitôt l'interrompre. Cet autre maître de la vie mystique et contemplative, saint Bernard, raconte de lui-même qu'au pied de l'oratoire, il était tout à coup saisi, et tellement enlevé, qu'il croyait être ravi au plus haut des cieux, et jouir déjà de la félicité éternelle.

De là cette égalité des saints, ce calme qu'ils conservaient dans toutes les occurrences et tous les accidents, quelque fâcheux, selon le monde, et quelque funestes qu'ils pussent être. Ils formaient des desseins, ils prenaient des mesures ; mais leurs mesures, leurs desseins échouaient; rien ne tournait à leur gré, ni ne réussissait, et ils étaient contents. On ruinait leur fortune, on les dépouillait, on les laissait dans une extrême disette, et ils étaient contents. On les chargeait de malédiction ; on les outrageait, on les calomniait, et ils étaient contents. Toujours même résignation, même tranquillité. L'un disait : C'est la volonté du Seigneur, qu'elle s'accomplisse. L'autre : Le Seigneur est le maître, qu'il ordonne ce qu'il lui plaira. L'autre : Nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi ne recevrons-nous pas les maux ? L'autre : Nous n'avons rien et nous possédons tout, parce que rien ne nous manque, et rien ne nous manque parce que nous ne voulons rien. Ils le disaient, non par une affectation vaine et par ostentation, mais dans un sentiment réel et véritable.

De là cette surabondance de consolations dont les saints étaient inondés. Leur cœur, quoique grand, ne les pouvait contenir ; et de temps en temps ils étaient forcés de demander à Dieu quelque relâche. A peine se connaissaient-ils eux-mêmes, et pouvaient-ils apercevoir leur état. A peine, dans le sommeil mystérieux où ils étaient plongés, et où ils reposaient en paix, leur restait-il un souffle de vie, et leurs sens suspendus tombaient en défaillance. Qui produisait cela ? Cette onction dont a parlé saint Jean, et dont un rayon suffit pour nous donner l'intelligence de toutes ces merveilles : *Unctio docebit vos.* (*Joan.*, XVI.)

Ce sont là, dites-vous, des grâces particulières : Oui, chrétiens, mais ces grâces particulières, les saints ne les ont obtenues qu'après avoir marché dans les voix communes où Dieu les appelait, et où il vous appelle : voie d'une pratique fidèle de tous les devoirs de la piété ; voie d'une innocence de mœurs exempte au moins de tout désordre et de toute faute griève ; voie d'un divorce sage avec le monde, et d'une retraite compatible avec la condition ; voie d'une conduite réglée par rapport à Dieu, au prochain, à soi-même. Commencez par là ; et du reste laissez agir Dieu ; laissez agir sa grâce, et vous verrez où elle vous mènera.

Vous craignez de vous engager dans une vie sombre et sans agrément ? Mais est-ce en vain que la vérité souveraine s'est expliquée dans les termes les plus formels, quand le Fils même de Dieu vous a dit que son joug est doux : *Jugum meum suave est* (*Matth.*, XI), et qu'en le portant vous y trouverez le repos de vos âmes ; *et invenietis requiem animabus vestris.* (*Ibid.*) Vous a-t-il trompé, et l'a-t-il voulu ? Ah ! mes frères, l'expérience ne vous fait-elle pas voir tous les jours, que ce qui vous trompe, c'est la figure du monde dont vous êtes éblouis ? Sous cette figure brillante, mais creuse et vide, vous vous persuadez qu'est renfermé le vrai bonheur. Y est-il en effet? L'y avez-vous jamais rencontré, je vous le demande ?

Je le demande à ces grands que vous regardez comme les dieux de la terre : toujours aspirant, et jamais ne parvenant où ils aspirent, ou, s'ils y parviennent, ne se sentant jamais remplis : quels soins les agitent, quels désirs les consument, quelles inquiétudes les tourmentent, quels dépits les aigrissent, quels ennuis les dévorent ! Je le demande à ces hommes opulents chez qui tout abonde : pauvres au milieu de leurs trésors, plus ils ont, plus ils veulent avoir, et ne disent jamais : C'est assez. Toujours acquisitions sur acquisitions ; et pour cela toujours nouveaux mouvements, nouvelles fatigues. Je le demande à ces libertins qui se font une félicité imaginaire de se livrer au gré de leurs passions : sont-elles jamais satisfaites? J'en atteste tout ce que nous voyons de voluptueux. Pour peu qu'ils soient de bonne foi, ne doivent-ils pas convenir que leurs plus cruels tyrans ce sont les passions de leurs cœurs, et que tout ce qu'ils leur permettent, bien loin de les apaiser, ne sert qu'à les irriter davantage, et qu'à augmenter leur tyrannie.

Et quel est aussi le langage ordinaire des hommes, et même des mieux partagés ? C'est de murmurer, de déplorer leur situation présente, de s'écrier, en gémissant, que la vie est pleine d'amertumes, et d'amertumes sans mérite devant Dieu ; d'où vient, pour comble de malheur, qu'on se damne avec plus de peine que les saints n'en ont eu à se sanctifier et à se sauver. Après cela, chrétiens, que risquez-vous en vous donnant à Dieu, à ce Maître dont le service, tout rude qu'il semble être, est récompensé dès le temps d'une béatitude et d'une paix que le monde avec tous ses biens ne peut payer ? On voudrait l'avoir cette paix ; mais on la cherche où elle n'est pas. C'est dans la sainteté qu'on

la trouve; et on ne la trouve que là. On voudrait l'avoir, mais sans l'acheter, et sans qu'elle coûtât rien. On voudrait l'avoir, mais sans renoncer à la fausse paix du monde. On voudrait les allier ensemble : alliance impossible; l'une détruit l'autre; et de cette sorte voulant conserver l'une et l'autre, on prend justement le moyen de n'avoir ni l'une ni l'autre.

Vous, suprême et juste Rémunérateur de la fidélité de vos saints, grand Dieu, qui par votre grâce avez sanctifié tant d'âmes, et en les sanctifiant leur avez enseigné le chemin de la paix, daignez la perpétuer dans votre Eglise, cette grâce de sanctification. Votre prophète, témoin de la décadence qu'il remarquait parmi votre peuple, où le zèle de la sainteté s'était refroidi, et voyant chaque jour diminuer le nombre des saints, s'adressait à vous, et implorait votre secours : *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus.* (*Psal.* XI.) Hélas! Seigneur, à considérer la face du christianisme, vos ministres n'ont-ils pas encore plus lieu de renouveler la même plainte? L'iniquité a prévalu ; la foi s'est altérée, et de toutes parts nous ne voyons que libertinage et irréligion : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis hominum.* (*Psal.* XI.) Voilà, mon Dieu, ce que votre grâce peut réparer. Envoyez-la avec toutes ses richesses, avec toute sa force, avec toute son onction. Que par elle et par cet esprit sanctificateur qui en est le principe, la foi se réveille, les mœurs se réforment, la piété se ranime ; en sorte qu'un jour rassemblés dans votre cour céleste, nous chantions tous vos miséricordes, et ne cessions point de dire, en vous glorifiant, que vous êtes admirable dans vos saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis.* (*Psal.* LXVII.) Ainsi soit-il.

SERMON LXII.

POUR LE JOUR DES MORTS.

Spiritus Domini super me ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, clausis apertionem. (*Luc.*, LXI.)

L'Esprit du Seigneur est descendu sur moi, et j'ai été envoyé pour soulager ceux qui sont affligés et pour prêcher la grâce aux captifs et la liberté aux prisonniers.

Ainsi parlait le prophète, quand il fut choisi de Dieu pour annoncer aux Israélites, souffrants dans une dure captivité, la fin de leurs maux, et pour leur apprendre qu'après avoir tant poussé de soupirs vers l'aimable Sion, ils la reverraient enfin et qu'ils y seraient établis. S'il fut agréable au prophète de porter au peuple une si heureuse nouvelle, ce ne serait pas pour moi, chrétiens, une moindre consolation, si me trouvant engagé par la cérémonie de ce jour à vous parler pour ceux de nos frères que la justice divine retient et punit dans le purgatoire, je pouvais comme je l'espère, leur procurer de votre part tout le secours qu'ils en attendent et qu'ils en doivent recevoir. Je puis dire, comme Isaïe, que je viens ici avoué de Dieu même qui ne cherche qu'un médiateur dont la prière le désarme : *Spiritus Domini super me* (*Luc.*, IV) ; que j'y viens avoué de l'Église, cette mère si tendre et si attentive aux besoins de ses enfants, sans les oublier même après leur mort : que j'y viens enfin avoué de ces âmes affligées, prisonnières et captives, dont je prends la cause en main, et pour qui je voudrais vous inspirer des sentiments conformes, et à ce qu'elles méritent, et à ce que vous pouvez en leur faveur : *Ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, clausis apertionem.* (*Isa.*, LXI.) Deux choses que je vous prie d'observer, et dont je prétends faire d'abord le partage de ce discours : ce que méritent les âmes du purgatoire, et ce que nous pouvons en faveur des âmes du purgatoire. L'un doit être ici nécessairement lié avec l'autre, pour tirer de tous les deux ensemble deux puissants motifs de notre charité. Ce ne serait point assez que nous eussions de quoi soulager les morts, si dans leur malheur ils n'avaient rien qui dût raisonnablement nous toucher. Ce ne serait point assez que dans leur malheur les morts eussent de quoi nous toucher, si nous n'avions pas de quoi les soulager. Mais ce qui nous rend inexcusables à l'égard des âmes qui souffrent dans le purgatoire, lorsque nous les oublions, le voici : c'est qu'il n'est point de misère, ni plus digne que celle-là d'être soulagée, ni qui puisse être plus facilement soulagée. En deux mots, qui renferment tout mon dessein, les âmes du purgatoire ont de leur part tout ce qui peut nous donner une compassion raisonnable et tendre : et c'est le premier point. Nous avons de notre part tout ce qui peut procurer aux âmes du purgatoire un soulagement prompt et facile : c'est le second point. Nous sommes donc bien coupables, je le répète, si nous les abandonnons : c'est la conclusion de ce discours. Demandons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Des âmes que leur qualité de prédestinées, que les rapports qu'elles ont avec Dieu, et qu'elles ont avec nous-mêmes, doivent nous rendre chères ; des âmes souffrantes, et dont les peines excèdent par leur rigueur, non-seulement tout ce que nous en pouvons exprimer, mais tout ce que nous en pouvons penser ; enfin, des âmes incapables par elles-mêmes de se soulager dans leurs souffrances, et n'ayant pour toute ressource que les secours qu'elles attendent de nous, ne sont-ce pas des âmes dignes de notre compassion? Or tel est l'état des morts dans le purgatoire : et c'est à ces trois considérations que je me borne ; parce qu'elles suffisent pour faire sur nos cœurs tout l'effet que je puis désirer.

Je dis d'abord, des âmes que doivent nous rendre chères leur qualité de prédestinées, les rapports qu'elles ont avec Dieu et qu'elles ont avec nous-mêmes. Et pour qui viens-je en effet vous parler, chrétiens? Ce n'est point pour ces réprouvés qu'un arrêt irrévocable a condamnés au feu éternel. Objets de la haine de Dieu, qui punit une obstination insurmontable dans le péché par un supplice qui ne doit pareillement jamais finir; livrés sans miséricorde aux vengeances du Seigneur, ils doivent être durant l'éternité bien

moins le sujet de notre compassion que de notre indignation. Ce n'est point pour des pécheurs endurcis, tels que nous en voyons sur la terre qu'une impénitence volontaire attache à l'état du péché, et qui de leur choix demeurent séparés de Dieu : soyons touchés de leur aveuglement tandis qu'ils sont encore parmi nous ; la charité chrétienne le veut. Mais que sont-ce après tout que des enfants rebelles au Père commun qui nous a formés, et par là même dignes de toutes les foudres du ciel? Mais si je vous parle, c'est pour des âmes unies à Dieu par la grâce, quoiqu'éloignéees de sa présence ; que Dieu aime tandis qu'il les châtie, et qui aiment Dieu tandis qu'elles se plaignent avec soumission des châtiments qu'elles endurent ; des âmes que la justice de Dieu poursuit, et que sa miséricorde voudrait sauver ; qu'il appelle à lui d'une part, tandis qu'il les repousse de l'autre, et qui d'une part aussi s'éloignent de lui par respect, tandis qu'elles s'y portent d'ailleurs avec toute la vivacité qui leur est naturelle. Ah ! qui voudrait rompre le mur de séparation qui est entre elles et Dieu, lever le voile qu'elles ont sur les yeux, arrêter le bras qui les frappe : quelle consolation il donnerait à Dieu même! Lui qui recherche avec tant d'empressement un pécheur dont il est méprisé, avec quel plaisir il recevrait dans son sein une âme qui se tourne vers lui et qui n'aspire plus à d'autre bonheur que celui de le posséder ! Des âmes autrefois criminelles si vous le voulez (car il ne faut point pour les excuser, blesser les droits du souverain Juge), mais dont les fautes, souvent leur sont devenues plus glorieuses par la manière dont elles se sont appliquées à les réparer, que ne l'aurait été presque une innocence entière. Des âmes choisies, des âmes héritières du royaume, de ce royaume céleste, dont la possession leur est, comme aux bienheureux, éternellement assurée ; de ce royaume où elles nous rendront bien auprès de Dieu vœux pour vœux, et où nous espérons être tous un jour unis ensemble par le lien d'une éternelle société.

Mais que dis-je, chrétiens, et ces âmes n'ont-elles point encore quelque chose de plus intime et de plus particulier pour nous toucher? Ce sont des âmes à qui l'alliance la plus étroite, à qui toutes les lois de la plus juste reconnaissance, à qui les droits les plus inviolables de l'amitié nous tiennent attachés. Nous vous parlons en leur faveur ; mais la chair et le sang, si toutefois il est permis de faire ici parler le sang et la chair, la nature mille fois plus éloquente vous parle bien encore plus haut que nous.

Enfants, c'est votre père, c'est votre mère si sensible et si tendre : Eh ! que ne vous ont-ils moins aimé! Qu'ils se seraient épargnés de peines et en cette vie et en l'autre, s'ils avaient moins pensé à vous, ou si en y pensant ils avaient moins suivi les sentiments d'un amour trop naturel. Ce n'est point assez qu'ils se soient épuisés pour vous sur la terre ; c'est pour vous-mêmes peut-être encore qu'ils souffrent après leur mort.

Pères et mères, ce sont vos enfants qui, contre l'ordre de la nature, après vous avoir suivis en ce monde pour y entrer, vous ont précédés pour en sortir. Vous les avez pleurés : pleurez-les encore, j'y consens ; mais pleurez-les, plaignez-les par où ils sont à plaindre. Toujours pleins de vos idées mondaines, vous voudriez les avoir auprès de vous pour les placer, les avancer, faire leur fortune! mais quelle fortune? et qu' est-ce pour eux désormais que le monde, et tout ce qu'ils y pourraient recevoir de vos soins ? Ils ont bien d'autres prétentions qui les occupent, bien d'autres désirs à contenter, bien d'autres espérances à remplir, bien d'autres maux à éviter que tous les maux de la vie. Et voilà où ils demandent votre secours, et cette ardeur si empressée pour leurs intérêts.

Vous, ami autrefois si fidèle et si infidèle à présent, vous vous souvenez de cet ami que vous vîtes avec douleur expirer entre vos bras, après vous être donné l'un à l'autre à cette triste séparation tous les témoignages d'une amitié plus forte en apparence que la mort même ; vous, serviteurs, vous n'avez pas tout à fait oublié ces maîtres aux dépens de qui vous vous êtes engraissés ; à qui vous devez tout ce que vous êtes, et qui souffrent pour des péchés, hélas ! dont vous avez été les complices et souvent les auteurs.

Vous, maîtres, vous n'avez pas entièrement effacé de votre esprit ces serviteurs, qui si longtemps se sont employés, et qui sont morts à votre service ; que tant de fois vous avez frustrés du fruit de leurs peines et dont vous retenez encore le salaire, au lieu de leur rendre, du moins après la mort, ce que vous leur avez si injustement refusé pendant qu'ils vivaient. Vous, héritiers, légataires intéressés, bénéficiers avides, et, s'il le faut dire, cruels, en entrant dans ces héritages que vous possédez, pouvez-vous ne pas penser à ceux dont les biens sont passés et passent tous les jours dans vos mains ? Cet argent que vous exigez avec tant de régularité, étalé à vos yeux, ne vous rappelle-t-il point la mémoire de tant de fondateurs également pieux et sages dans le dessein qu'ils ont eu de pourvoir à leurs besoins, au même temps qu'il fourniraient aux autels de vertueux ministres ? Or, voilà ceux pour qui je vous parle. Et ne dites point que leur sort nous est incertain ; que nous ne pouvons savoir s'ils sont du nombre de ceux qui expient leurs fautes dans le purgatoire : comme si, répond saint Augustin lui-même, en ces sortes de matières le doute ne tenait pas lieu de certitude ; comme si ce n'était pas assez pour nous faire agir, de craindre qu'ils ne se trouvent dans cet état de souffrance et qu'ils n'y manquent de notre assistance ; comme si de deux risques à courir, il ne valait pas mieux hasarder pour eux le fruit de nos prières, que de se mettre au hasard et de les laisser sans un soulagement qui dépend de nous et qui leur peut être si nécessaire ; comme si, enfin, l'Église ne

priait pas pour tous avec le même zèle que si la chose était pour tous assurée. D'ailleurs, vous n'avez que trop connu leurs faiblesses; vous les savez si bien marquer dans les occasions. A moins que de les compter parmi les âmes perdues et réprouvées, il n'y a presque point à douter pour vous qu'ils ne soient encore bien redevables à la justice divine, et qu'elle ne leur fasse payer bien chèrement ce qu'ils lui doivent. Cependant, chrétiens, que fait-on? Que fait surtout dans une famille, l'enfant, le frère, la sœur, le parent? Vous ne l'ignorez pas, et vous le voyez tous les jours. Ah! l'héritier, avant que le mourant ait encore fermé les yeux, a déjà les mains ouvertes pour enlever la succession; repaît son esprit de mille projets pour son plaisir, pour son établissement, pour sa fortune; les porte au pied du tombeau; les rapporte dans sa maison; court avidement recueillir une moisson qu'il n'a point semée, goûter des fruits qu'il n'a point cultivés. Le fils est délivré d'un père ménager qui ne fournissait point assez à la dépense; la fille, d'une mère importune, qui étendait trop loin sa vigilance; le mari, d'une femme trop zélée, qui le troublait dans ses débauches; la femme d'un mari jaloux, qui éclairait trop ses démarches; le frère, d'une sœur qui eût coûté à établir; le cadet, d'un aîné qui le reculait bien loin; le parent, d'un parent riche qui vivait trop longtemps, et à qui néanmoins il fallait donner mille fausses démonstrations d'un attachement chimérique; mais que la mort, par un double avantage, ôte de devant les yeux, en même temps qu'elle fait entrer dans ses biens.

Cependant, chacun pense à soi et tout change de face. Le fils prend une charge, ou dissipe tout. La fille cherche un parti et s'engage. Le mari a bientôt quitté son deuil apparent pour de secondes noces. La femme sacrifie tous les intérêts de sa famille à un nouvel époux. Frères, sœurs, parents, on se dispute l'héritage. De là naissent les procès. On y consume tout, au lieu de le partager. Dans ce trouble, dans cette révolution de choses, où est le défunt, et qui est en peine de son sort? Tous se déchargent l'un sur l'autre du soin de prier, parce que souvent nul ne croit avoir assez profité. Heureux si l'on exécute en partie quelques-unes de ses volontés. Tout coûte pour cela; on les interprète, on en retranche, on s'inscrit contre; l'âme délaissée souffre sans secours, et je vous donne la rigueur de ses peines pour le second motif de votre compassion.

Quand je parle, chrétiens, de la rigueur des peines que souffrent les âmes dans le purgatoire, peut-être vous représentez-vous d'abord ce feu brûlant dont on vous a fait quelquefois la peinture. Vous vous formez l'image d'une âme plongée dans un gouffre embrasé, et enveloppée d'un tourbillon de flammes, dont elle ressent toute la violence. Cette pensée vous frappe, et c'est là que vous vous bornez. Accoutumés que nous sommes à ne juger des choses que par les sens, nous avons peine à nous figurer d'autres maux que ceux dont les sens sont capables d'éprouver les atteintes. Ces âmes, pour qui je tâche ici de vous intéresser, n'en jugeaient point autrement elles-mêmes, lorsqu'unies à un corps mortel elles dépendaient encore des organes et des objets terrestres et matériels. Mais enfin, à ce moment où l'âme dégagée des liens du corps a commencé, pour ainsi dire, à ne plus voir par des yeux étrangers, mais à agir par elle-même et dans toute son activité, qu'elle a trouvé alors un mal bien plus réel et bien plus triste pour elle! Ce qui fait son tourment, dit saint Grégoire, c'est plus le ciel où elle aspire et d'où elle est exilée, que ce lieu de supplices où elle est retenue: *Plus cœlo torquentur quam gehenna*. Et en effet, remplie de la plus noble et de la plus haute idée du maître pour qui elle a été faite, emportée par le mouvement le plus rapide vers ce centre de son repos, détrompée et dégoûtée même absolument de tous les objets sensibles, embrasée de l'amour le plus vif et le plus ardent pour ce Dieu dont elle a reçu l'être, elle a cru devoir bientôt recevoir les embrassements du père le plus tendre, les chastes baisers du divin Époux. Déjà aux portes du royaume, il lui a semblé n'avoir plus qu'un pas à faire pour y entrer; déjà presque parvenue au terme, elle s'est dit mille fois à elle-même dans le sentiment de sa joie, comme l'épouse des *Cantiques*, qu'elle avait heureusement trouvé celui qu'elle aimait: *Inveni quem diligit anima mea* (*Cant.*, III); qu'il était à elle: *tenui eum* (*Ibid.*); que rien jamais ne l'en séparerait: *nec dimittam* (*Ibid.*); que désormais et pour toujours, elle serait à lui et avec lui: *Nec dimittam*. Mais la scène tout à coup a bien changé, l'époux qu'elle cherchait lui a échappé d'entre les bras; le père devant qui elle s'est présentée, tout tendre qu'il est, a détourné son visage pour ne point se laisser voir; elle a eu beau s'agiter, aller, venir, appeler, tout a gardé un profond silence à son égard; et par la secrète impression d'une main invisible dont elle a éprouvé la vertu sans l'apercevoir, elle s'est sentie arrêtée, éloignée, enfermée dans une noire et une obscure prison.

Ici, mes frères, quelles images vous donnerai-je? Sont-ce les regrets, les ennuis d'Absalon, lorsqu'éloigné de la présence de David, il demeura deux ans entiers sans qu'il lui fût permis de voir le prince son père? La mort lui eût paru plus souhaitable; ou que je meure, s'écriait-il, ou que je voie mon père: *Obsecro ergo ut videam faciem regis: quod si memor est iniquitatis meæ, interficiat me*. (II *Reg.*, XIV.) Sont-ce les tendres sentiments de David lui-même, lorsqu'on lui annonça la mort d'Absalon, et qu'on lui apprit qu'il ne le reverrait plus? L'idée de son fils toujours présente à son esprit, partout il le cherchait, partout il l'appelait: Absalon, mon fils; mon fils Absalon. *Absalon fili mi, fili mi Absalon*. (II *Reg.*, XVIII.) Sont-ce les larmes intarissables de cette mère dont parle l'Ecriture, lorsqu'elle pleurait son

fils avec des gémissements qui ne se pouvaient expliquer: *Gemitibus inenarrabilibus?* (*Rom.*, VIII.) Figures ordinaires ; mais figures toujours imparfaites, et bien au-dessous de la chose que je voudrais vous faire entendre. Que dirai-je donc ? Sans de longs discours, ni un vain étalage d'expressions pathétiques, c'est à vous-mêmes que je vous renvoie, mes chers auditeurs, et je m'en tiens à la belle pensée de saint Augustin, que j'applique à mon sujet, et qui me paraît admirablement y convenir. Car, si je parle à un cœur froid et insensible, en vain je m'expliquerai ; il ne concevra rien à mes paroles, puisqu'elles lui traceront ce qu'il n'a jamais éprouvé, et que pour entendre ce langage, il faut sentir : *Si frigido loquor, nescit quod dico.* Mais, ajoute le même Père, et je l'ajoute après lui, donnez-moi un cœur capable d'aimer, un cœur qui ait aimé dans la vie ou qui aime; par conséquent un cœur qui connaisse toutes les tendresses de l'amour, toutes les langueurs de l'amour, toutes les inquiétudes et les agitations de l'amour; fût-ce, j'ose l'avancer, d'un amour sensuel et profane. (Or, combien le pur amour de Dieu est-il encore plus vif dans ses saintes saillies, et plus animé dans ses transports extatiques !) Si, dis-je, c'est un cœur tel que je me le figure, et tel que je le demande, sans que je m'explique, il comprendra ce que je veux dire : *Da amantem et sentit quod dico.* (S. Aug.) Oui, il comprendra le douloureux et désolant état d'une âme, lorsqu'elle bénit la justice d'un Juge qui la condamne, et qui néanmoins, ressent toute la rigueur de l'arrêt qui l'éloigne de sa patrie; d'une âme qui se croit indigne de paraître devant son Créateur, et qui toutefois, attirée à lui par le penchant le plus violent, voudrait d'un plein vol s'aller abîmer dans son sein ; d'une âme qui ne peut ni ne veut trouver nulle part ailleurs qu'en Dieu son repos, parce qu'elle ne trouve nulle part ailleurs son principe et sa fin, et qui cependant se voit bannie et retenue loin de sa présence; qui, dégagée de toutes les vanités du siècle, frappée seulement de la grandeur et de la majesté de Dieu qui se fait sentir à elle, quoiqu'il ne se montre point à ses yeux, n'a plus désormais d'estime que pour cet Etre souverain et infini, et ne peut, hélas ! parvenir jusqu'à lui ; qui, libre de toutes les affections de la terre, de toutes les vues et de toutes les espérances mondaines, sans être comme auparavant distraite par les choses créées, fixe et immobile dans un seul point, éternellement et volontairement attachée à un seul objet, a désormais renfermé dans Dieu toute la tendresse de son cœur, tous ses désirs, tout son amour ; pense toujours à lui, et toujours trouve dans cette pensée une source inépuisable de regrets, qui a commencé à le goûter, et qui l'a perdu pour un long temps ; qui ne prétend à rien hors de lui, et ne peut venir sitôt à bout de ses prétentions. Encore une fois, voilà ce qu'un cœur sensible entendra : *Da amantem, et sentit quod dico.* (S. Aug.) Mais non, mon Dieu, il n'y a que vous qui sachiez, toute la peine de cette âme, parce qu'il n'y a que vous qui sachiez, ni qui puissiez savoir combien elle vous aime, comment elle vous aime, et quel malheur c'est, en vous connaissant et en vous aimant, que de ne vous pas posséder. Vous en êtes touché, Seigneur, et vous avez toujours pour elle un cœur de père. Vous voudriez l'admettre comme les autres au banquet, mais elle n'a pas encore cette robe d'innocence dont il faut être nécessairement revêtu. Vous avez toujours les yeux attachés sur elle, lors même qu'elle vous cherche de toutes parts sans vous apercevoir, et vous êtes témoin de ce qui lui en coûte pour vous retrouver ; vous n'attendez que le moment de dissiper le nuage qui vous dérobe à sa vue, et de paraître à ses yeux avec tout l'éclat qui vous environne ; mais une loi suprême et inviolable prolonge son exil. Piquée du remords le plus amer, et sentant tout le poids de ses dettes, elle se soumet à toute votre justice. Fallût-il souffrir mille fois davantage, elle y consent, Seigneur; mais cependant ne vous point voir, c'est ce qui lui paraît insupportable. Un moment en cet état, est un siècle pour elle; elle voudrait intéresser tout le ciel pour faire changer cet arrêt; elle voudrait porter ses plaintes dans toutes les parties du monde, et exciter la compassion de toutes les créatures. Ah ! si par là elle est coupable, n'en accusez, mon Dieu ! que son amour.

Que serait-ce maintenant, chrétiens, si je vous faisais une peinture naturelle de ce feu que Dieu a choisi pour être l'instrument tout ensemble et de ses vengeances les plus redoutables dans l'enfer, et de la sévérité paternelle qu'il exerce dans le purgatoire? car c'est le même feu, dit saint Grégoire, qui consume la paille et qui épure l'or ; c'est-à-dire qui tourmente l'âme réprouvée sans espérance, et qui purifie l'âme juste, pour la mettre en état de jouir du souverain bonheur qu'on lui destine. Ce supplice par lui-même fait horreur, et c'est assez de l'avoir nommé. Tourment d'autant plus rigoureux que la durée en est plus longue. Ce n'est pas seulement pour quelques mois, ni même pour quelques années. Il est aisé d'en juger par la pratique de l'Eglise, qui prie toujours pour la même personne, y eût-il un siècle et au delà qu'elle soit morte. Telle âme, peut-être, depuis de nombreuses années, gémit dans les flammes, et n'a pas encore comblé la mesure ni rempli le temps. Du moins, mes frères, si ceux dont je vous représente ici la déplorable et terrible condition, pouvaient eux-mêmes se soulager dans leurs souffrances, et qu'abandonnés de tout autre secours, ils eussent dans leurs propres soins une ressource ! mais telle est sur cela leur impuissance, qu'ils ne peuvent rien attendre d'eux-mêmes, et c'est le troisième motif de votre compassion.

Il n'est point dans la vie de malheureux à qui il ne reste toujours certaines voies pour se procurer quelque soulagement, et pour apporter quelque remède à leurs maux.

Un pauvre travaille, et par là il supplée à ce qui lui manque. Un misérable va lui-même mendier ce qui lui est nécessaire, et se tire de l'extrême besoin. Un malade découvre et expose sa misère, et par les accents d'une voix plaintive, par tous les traits d'un visage où la douleur est peinte, parle pour lui de la manière la plus éloquente. Un esclave corrompt ses gardes ou trompe leur vigilance. Un criminel fléchit ses juges, ou appelle de leur arrêt. Enfin, l'on a toujours quelques amis à qui s'adresser, on a toujours le ciel que l'on n'implore point en vain, dès que la prière est accompagnée des qualités nécessaires. Il n'y a que vous, âmes infortunées, à qui, dans la pauvreté qui vous prive de tous biens en vous privant du souverain bien, à qui dans l'extrémité de la misère et le mal le plus intolérable, à qui dans les plus vives et les plus cuisantes douleurs, dans l'esclavage le plus rigoureux, dans l'affliction la plus accablante, dans une entière désolation, il ne reste pas un de tous ces moyens, ni nul autre; car que feront ces âmes? A quoi auront-elles recours? Sera-ce à la miséricorde de Dieu? Mais le temps de la miséricorde n'est plus pour elles : on exige désormais toute la dette, et on l'exige à la dernière rigueur : *Usque ad novissimum quadrantem*. (*Matth.*, V.) Sera-ce à de nouveaux mérites? Mais le temps du mérite passe avec la vie. La nuit est venue, cette sombre nuit où l'on ne peut plus travailler : *Venit nox in qua nemo potest operari*. (*Joan.*, IX.) Sera-ce à nous qu'elles s'adresseront? Certes il leur suffirait, pour nous toucher de la plus tendre compassion, de se montrer seulement une fois à nos yeux; mais nos yeux peuvent-ils percer les épaisses ténèbres de ces demeures profondes et obscures? ou la Providence a-t-elle permis à ces âmes de sortir à leur gré de leur exil pour venir elles-mêmes nous présenter l'image de leurs peines? S'abandonneront-elles aux plaintes et aux gémissements? Hélas! leurs plaintes et leurs gémissements n'ont point cessé depuis le moment fatal où l'entrée du ciel leur a été refusée. Mais triste et inutile ressource pour une âme réduite en ce malheureux état? Car, qui l'entend? Dieu, que sa justice inexorable rend inflexible; les âmes compagnes de son infortune, qui toutes sont dans une égale impuissance de se prêter secours les unes aux autres. Il n'y a que nous à qui il fût important de se faire entendre, mais leurs cris lugubres et lamentables peuvent-ils passer d'une région si éloignée jusqu'à nous? Briseront-elles leurs chaînes? Feront-elles effort pour secouer le joug et pour résister au Tout-Puissant? En appelleront-elles à un tribunal supérieur et moins sévère? Toutes ces pensées se détruisent d'elles-mêmes. Ces âmes sont trop soumises, et Dieu est un trop grand maître. Que leur reste-t-il donc? De souffrir autant qu'il est marqué dans l'arrêt du ciel, si ce discours n'allume votre zèle et n'excite votre charité. Or c'est à quoi je travaille, et sur quoi je sens moi-même tout mon cœur s'animer. Ah! mes frères, si ces âmes ne peuvent ni se faire voir elles-mêmes, ni se faire entendre à vous, je puis, moi, vous parler en leur nom, je puis, comme leur avocat et leur ministre, tenir ici leur place, et de leur part vous porter leur plainte, écoutez-la.

Miseremini saltem vos amici mei. (*Job*, XXIX.) Ce n'est point à des idolâtres que l'infidélité sépare de nous; ce n'est point à des incrédules que l'erreur a infectés et qui traitent nos peines de maux chimériques, c'est à vous, fidèles enfants de la même mère, catholiques zélés, que nous avons recours : *Saltem vos amici mei*. (*Ibid.*) La même foi qui nous unit, les mêmes lois que nous avons suivies, les mêmes autels où nous avons prié, le même sacrifice où nous avons participé, la même robe, les mêmes livrées dont nous avons été revêtus, le même chef qui nous a rassemblés, sont-ce de faibles raisons pour vous engager? *Miseremini, quia manus Domini tetigit me*. (*Ibid.*) Les plus criminels, dès là qu'ils sont malheureux et qu'ils souffrent, ont de quoi vous toucher, et malgré vous vos entrailles en sont émues. Or, où trouverez-vous une misère pareille à la nôtre, et plus digne de votre pitié? Ce serait peu que la main des hommes nous eût frappés : c'est le bras même du Seigneur qui s'est appesanti sur nous : *Manus Domini* (*Ibid.*) : et nous éprouvons, ce que tant de fois on nous a dit, et ce qu'on vous dit encore tous les jours, combien il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant; mais nous l'éprouvons, et le comble du malheur c'est de l'éprouver et de ne pouvoir plus désormais nous-mêmes nous en préserver. *Quare me persequimini sicut Deus?* (*Ibid.*) Faudra-t-il que vous soyez aussi sévères pour nous que le souverain Juge qui nous châtie, et faudra-t-il que nous souffrions toujours, lorsqu'il ne tient qu'à vous de nous tirer du triste et pitoyable état où nous languissons? Ceci, chrétiens, me conduit à la seconde partie, et après vous avoir montré que les âmes du purgatoire ont de leur part tout ce qui peut nous donner une compassion raisonnable et tendre, il est temps de vous faire voir que nous avons de notre part tout ce qui leur peut procurer un soulagement prompt et facile. Renouvelez votre attention.

SECONDE PARTIE.

Il ne tient qu'à nous de procurer aux morts un soulagement prompt et facile, et sur cela je fais trois propositions. Je dis d'abord que nous pouvons soulager les morts qui souffrent dans le purgatoire, c'est la première proposition. Je dis ensuite que nous les pouvons soulager très-aisément, c'est la seconde proposition. Enfin, je dis que c'est en particulier par la voie de l'indulgence qu'on les soulage, c'est la troisième proposition.

Peut-être ne serez-vous pas fâchés, chrétiens, d'être instruits un peu à fond sur des matières qui ont causé tant de disputes entre les catholiques et les hérétiques. Ap-

pliquez-vous. Première proposition. Nous pouvons soulager les morts qui souffrent dans le purgatoire. En vain, mes frères, les hérétiques, contre tous les principes de la charité chrétienne, ont refusé des prières aux morts, et les ont regardées, ou les ont voulu regarder comme des soins superflus et des paroles sans effet. Luther, longtemps incertain sur ce sujet, conclut enfin à ne reconnaître d'autre purgatoire que les afflictions de la vie et les peines que nous ressentons en mourant, et de là tous les suffrages de l'Eglise pour les morts ne sont plus, dans la pensée de cet hérésiarque, que des pratiques inutiles. Calvin trouva même que c'était faire injure à la miséricorde de Dieu, que de prétendre s'employer auprès d'elle pour les morts, que c'est avilir le prix de la croix, indépendant de tous nos vœux, et resserrer dans des bornes trop étroites ces fleuves de grâces, ces mérites surabondants qui découlent et se répandent avec le sang de Jésus-Christ. Mais voici, sans entrer dans une trop longue discussion, comme j'établis contre ces erreurs la première proposition que j'ai avancée touchant l'efficace et l'utilité de nos prières pour les morts, et quel est le raisonnement que je forme, fondé sur la tradition, qui est, au sentiment des docteurs, ce que nous avons sur ce point de plus sensible et de plus convaincant. Suivez-moi, s'il vous plaît. De ces temps où nous vivons, et où malgré les efforts de l'hérésie l'on conserve encore à présent quelque zèle pour le soulagement des morts, remontant sur les vestiges de la tradition jusqu'aux temps mêmes de l'ancienne loi; où depuis ces siècles éloignés, descendant par la même voie jusqu'à nous, nous découvrons que ç'a toujours été l'usage du peuple de Dieu de prier pour les morts, celui de l'Eglise, et de cette Eglise des premiers siècles, si vénérable même aux hérétiques. En voulez-vous la preuve? il est également facile et important de la donner, avant que de tirer de ce principe la conséquence qui en doit suivre.

Or, je le dis fondé sur l'exemple de ce pieux et sage capitaine Judas Machabée, disons plutôt sur l'exemple de toute son armée, de tout le peuple juif qu'il commandait, et dont l'Ecriture fait l'éloge, pour avoir eu soin d'envoyer une somme d'argent à Jérusalem, et d'y faire offrir à Dieu le sacrifice pour ceux de leurs frères qui avaient été tués dans le combat. Témoignage tant de fois produit contre les hérétiques, et dont ils n'ont pas cru pouvoir mieux éluder la force qu'en rejetant du nombre des livres saints celui où cette action est rapportée; mais le rejetant contre l'autorité de plusieurs conciles, contre les décisions de tant de papes, contre la pratique universelle de l'Eglise, qui le fait lire à la messe comme une Ecriture divine, et qui l'a fait dans un temps où une défense expresse d'un concile général empêchait d'en lire d'autres que de canoniques. Quoi qu'il en soit (car voici ce qui me suffit), c'est toujours un livre d'une antiquité incontestablement reconnue, et qui nous apprend qu'on priait pour les morts longtemps même avant la naissance de Jésus-Christ. Je le dis fondé sur le raisonnement de saint Paul, quand, pour prouver la résurrection des morts, il se sert de la coutume déjà établie de son temps, de pleurer, de jeûner, de se mortifier pour eux; car c'est, selon la plus saine interprétation, ce qui est compris sous ces termes : *Si mortui non resurgunt, utquid baptizantur pro illis?* (I *Cor.*, XV.) Mais, de quelque manière encore que l'on explique ces paroles, il est toujours certain qu'il s'agit là d'une cérémonie religieuse qui s'observait pour le soulagement des morts. Je le dis fondé sur toutes les liturgies qui, depuis la naissance du christianisme, sont venues jusqu'à nous, et où l'on prie expressément pour les morts. Je le dis fondé sur l'autorité de plus de treize conciles, tant généraux que particuliers, et tenus en divers temps, qui, tantôt en approuvant, tantôt en réglant, tantôt en expliquant la prière pour les morts, nous font toujours voir par là que ç'a été dans tous les âges une chose généralement observée parmi les fidèles. Je le dis fondé sur la tradition des Pères grecs et latins, également vénérables par leur piété et célèbres par leur doctrine, qui, de siècle en siècle, nous ont parlé de la prière pour les morts comme d'une pratique établie dans toute l'Eglise. Les apôtres l'ont reçue de l'ancienne loi, et l'ont transmise dans la nouvelle; saint Clément, pape et premier successeur de saint Pierre, l'a maintenue comme elle lui fut donnée; saint Denis l'a reconnue; Tertullien l'a publiée. Elle a eu dans saint Cyprien, saint Athanase, saint Jérôme, autant de défenseurs. Saint Augustin, de son temps, l'a vue universellement répandue; ç'a été la créance de saint Cyrille, la doctrine de saint Jean Chrysostome, la pensée de saint Grégoire, la dévotion de saint Bernard. Tout se tient, tout se succède : elle a, au travers de tant d'années, pénétré jusqu'à nous. Calvin même, Calvin, à la tête de sa secte, a été convaincu par l'évidence du fait, et en niant le dogme, il s'est cru hautement obligé de confesser qu'il parlait contre le consentement des âges précédents et des docteurs qui s'y sont le plus signalés.

Or, je reprends; et sur ce principe, voici encore une fois comment je raisonne : Si, par nos prières, nous ne pouvons procurer nul soulagement aux morts, pourquoi, dans l'un et dans l'autre Testament, nous a-t-on recommandé de nous en souvenir aux autels? Pourquoi ce soin si constant d'autoriser, d'étendre la coutume d'offrir pour eux des sacrifices? Pourquoi l'Ecriture, pourquoi saint Paul approuvent-ils cet usage? Pourquoi l'Eglise a-t-elle sur cela soutenu tant de combats, fulminé tant d'anathèmes? *Si mortui non resurgunt, utquid baptizantur pro illis?* (*Ibid.*) Pourquoi? C'est sans doute qu'on a reconnu deux vérités importantes, et qui font deux articles de notre foi : l'une, qu'outre l'état de la gloire et l'état de la damnation après la mort, il y a un troisième état où les

âmes sont purifiées, et que nous nommons pour cela le purgatoire; que ce troisième état est comme un milieu entre l'état des saints actuellement glorifiés dans le ciel et l'état des réprouvés souffrant dans le feu éternel; que c'est un état nécessaire, je veux dire un état que Dieu, selon les lois de sa miséricorde et de sa justice, a dû établir. Et cela comment? Par l'évidente raison qu'en apportent les Pères, et que saint Augustin expose avec autant de solidité que de justesse : Parce qu'entre les morts, dit ce saint docteur, il y a comme trois ordres différents : celui des morts pleinement justes et lavés de toute tache, tels que Abraham et que Madeleine; celui des morts grièvement pécheurs et morts dans leur péché, désormais ineffaçable, tels que Saül et que Judas; enfin, celui des morts justes et pécheurs tout ensemble : justes et amis de Dieu, puisqu'ils sont morts dans la grâce; pécheurs et redevables à Dieu, soit de péchés légers, soit même de péchés griefs non encore expiés, quoique remis. De là, quel partage? A ces morts pleinement justes et lavés de toute tache, le ciel sans retardement et sans obstacle; à ces morts grièvement pécheurs et morts dans leur péché, l'enfer sans retour et sans rémission. Mais à ces morts justes et pécheurs tout à la fois, que reste-t-il? Que Dieu les réprouve? c'est à quoi s'oppose sa miséricorde, puisque ce sont des âmes réconciliées, et souvent même peu criminelles. Que Dieu les reçoive dans son royaume? c'est à quoi s'oppose sa justice, puisque ce ne sont point encore des âmes quittes auprès d'elle, et qu'elle doit être satisfaite. Le remède, c'était donc qu'il y eût un feu, mais un feu passager, où la parole de saint Paul, selon le sens de tous les interprètes, s'accomplit à leur égard : Qu'elles seraient sauvées, mais après avoir passé par le feu pour s'y purifier et pour s'acquitter : *Salvus erit sic tamen quasi per ignem.* (I *Cor.*, III.) Telle est, dis-je, la première vérité qu'on a reconnue, et voici l'autre.

C'est qu'après même que la mort nous a séparés, il peut encore y avoir entre nos frères et nous un commerce de charité; que dans ce purgatoire où ils souffrent, ce sont toujours nos frères en qualités de fidèles, toujours les membres du même corps; et qu'en conséquence de cette étroite affinité qui les unit à nous et qui nous unit à eux, nous sommes également de part et d'autre en état, nous, de les aider de notre secours, et eux d'en profiter. L'Eglise, cette mère si sage, éclairée de l'Esprit de Dieu, a pris soin de nous en instruire : elle a bien plutôt choisi d'arracher de son sein et de rejeter des enfants rebelles et indociles, qui ont refusé de souscrire à cet article, que de manquer à des âmes qui lui sont précieuses; et c'est à vous à juger, chrétiens, si l'on peut craindre de se tromper sur une tradition de cette nature, et sur de semblables autorités.

Je dis plus : non-seulement nous pouvons soulager les morts qui souffrent dans le purgatoire; mais nous le pouvons très-aisément : et c'est la seconde proposition. Car tout se réduit à trois choses, dont saint Augustin a fait une mention expresse, le sacrifice, l'oraison, l'aumône. Le sacrifice, c'est celui de la messe : sacrifice redoutable, où un Dieu est tout ensemble et le prêtre et la victime; mais par là même sacrifice d'une valeur inestimable, et seul capable d'expier les péchés de mille mondes. Ainsi la vertueuse Monique quittant cette vie mortelle, et conservant jusqu'au dernier soupir l'esprit de religion dont elle était animée, recommanda-t-elle en des termes si précis et si pressants, que les ministres du Seigneur eussent à l'autel mémoire de son âme; et qu'ils priassent pour son repos : c'est saint Augustin qui le rapporte, et le fait sans doute est remarquable. J'étais présent, dit ce saint docteur, j'étais auprès de cette mère à qui j'avais coûté tant de larmes, et qui me coûtait alors elle-même de si vives douleurs : on lui parla de sa sépulture; mais, répondit-elle, ne soyez point tant en peine de cette chair corruptible que la mort va détruire; mais pensez à mon âme, et sur l'autel du Dieu vivant, prenez soin de faire offrir pour elle le prix de sa rédemption : *Tantum illud vos rogo, ut ad Domini altare memineritis mei.* (S. Aug.) L'oraison : c'est-à-dire les exercices de piété que nous pratiquons, les prières que nous récitons, le sacrement de nos autels auquel nous participons. Ainsi l'Ecriture nous le fait-elle formellement et distinctement entendre, lorsqu'elle nous avertit, que de s'intéresser auprès de Dieu en faveur des morts, de présenter pour eux à Dieu d'humbles supplications et de bonnes œuvres, c'est une sainte et salutaire pensée. *Sancta ergo et salubris cogitatio est pro defunctis exorare.* (II *Mach.*, XII.) L'aumône : sous ce terme les théologiens comprennent, outre l'aumône, toutes les œuvres que nous nommons pénales, telles que le jeûne, les vœux et les autres. A quoi tient-il donc qu'ils ne soient soulagés? A quoi il tient? ah! mon cher auditeur, quand il faudrait se retrancher une partie des aises et des commodités de la vie, quand il faudrait venir à des dépenses et à des efforts extraordinaires, en feriez-vous jamais trop, pour répondre à ce qu'ont fait autrefois pour vous ceux que vous traitez maintenant avec tant d'indifférence? Mais ce qu'on vous demande pour eux, vous le savez, est bien au-dessous de ce qu'on aurait droit d'exiger : Dieu peut-être n'attend plus qu'une larme que vous verserez, qu'un soupir que vous pousserez vers le ciel, qu'une aumône, qu'une courte prière pour ouvrir ces portes fatales et briser les chaînes qui retiennent captives des âmes dont les intérêts vous doivent être si chers : et c'est ce que vous leur refusez. A quoi il tient? ô ciel! qui le croirait, que parmi des chrétiens, où la charité doit régner, l'on manquât dans l'affliction des secours les plus aisés et des remèdes dont on peut le plus facilement user? Une messe bien appliquée suffirait pour éteindre toutes les flammes du purgatoire :

mais où voyons-nous qu'un moyen si efficace soit autant en usage qu'il y devrait être? A quoi il tient? A ce que vous faites quelquefois même à l'occasion des morts, mais sans le faire proprement pour les morts. Je m'explique : on verse sur eux des pleurs que la nature arrache, et que l'on ne peut refuser à la tendresse; on conserve leur image profondément imprimée dans l'esprit; et en mille souvenirs chimériques, on les fait revivre, ce semble, et l'on s'entretient avec eux. On en parle; on donne à leurs obsèques toute la pompe qui convient, selon les idées du siècle, au rang et à la qualité; et dans des funérailles plus mondaines que chrétiennes, on a plutôt égard au train, à l'équipage qui accompagne le corps qu'aux sacrés ministres qui prient pour l'âme. Que dis-je? jusque dans le sacrifice d'expiation et d'humiliation, jusque dans des cérémonies également lugubres et saintes, l'on veut donner encore aux morts tout le faste et tout le luxe qu'il peut porter : on consacre son nom par des éloges que l'orateur prononce d'une part, et que l'auditeur dément de l'autre; on emploie toute l'adresse de l'art à fixer sur le marbre ou sur l'airain une gloire fugitive, et une grandeur qui s'évanouit; on érige de vains monuments, et jusque sur la cendre on dresse des trophées à l'orgueil et au monde. Tout cela qu'est-ce autre chose, dit saint Augustin, que de frivoles consolations pour les vivants, sans être de solides soulagements pour les morts? *Solatia vivorum, non subsidia mortuorum.* A quoi il tient? C'est surtout, Messieurs, à l'indulgence qui vous est accordée en certains lieux. C'est par là que je finis ce discours; et ceci va vous instruire autant qu'il est nécessaire sur un point digne encore de vos réflexions.

Je sais, chrétiens, que l'indulgence n'est point un quatrième moyen d'une espèce différente des trois autres que j'ai proposés, et qu'elle est comprise parmi les œuvres satisfactoires; mais je sais aussi que c'est une faveur spéciale, un privilége que le souverain pontife peut appliquer et applique en effet à certains lieux. Comme les mérites de Jésus-Christ ont été d'un prix infini, et bien au-dessus de la dette pour quoi il a satisfait, l'Eglise son épouse est demeurée l'héritière, et comme la dépositaire de ce précieux trésor; ce n'est pas pour qu'il demeure inutile : c'est dans ce trésor que le souverain pontife, le vicaire de Jésus-Christ, et le dispensateur de ses mérites, va puiser, si j'ose parler de la sorte, ces torrents de grâces dont il inonde de temps en temps le troupeau qui lui a été confié. Les morts y ont part aussi bien que les vivants : tout éloignés qu'ils sont de nous, l'Eglise a des voies sûres pour faire couler jusqu'à eux ses richesses spirituelles; et tel est l'effet de l'indulgence. Ce n'est pas par voie d'absolution, disent les théologiens, c'est par voie de suffrages que les âmes du purgatoire sont ainsi délivrées; c'est-à-dire que ce n'est pas en leur remettant libéralement la dette, comme un juge de sa propre autorité absout un criminel; mais en leur communiquant des satisfactions de Jésus-Christ, autant qu'il en faut pour les acquitter parfaitement auprès de Dieu, et tout cela attaché à une condition qui dépend de nous, et qui doit s'accomplir à des jours et en des lieux privilégiés : condition facile; ce sont quelques prières, c'est une communion. Portés d'un vrai zèle pour le soulagement des âmes, on a recherché avec soin un avantage si estimable; et assez heureux pour l'avoir obtenu, on vous invite à y prendre part : c'est pour le repos de vos pères qui vous ont précédés, et pour le vôtre quand vous les aurez suivis, que l'on vous invite, chrétiens, à nous seconder, à unir vos vœux aux nôtres : vous êtes trop intéressés à maintenir une pratique où l'on fera un jour pour vous ce que vous faites à présent pour les autres. Malheur, si vous veniez à négliger l'œuvre de Dieu; si le prêtre au pied de l'autel, élevant sa voix pour invoquer la divine miséricorde, ne se voyait pas soutenu par le peuple; et que touché de votre indifférence, il soit obligé de vous condamner à un tribunal où il parle pour vos frères que vous abandonnez. Reprenons en ce jour toute la ferveur que demande une coutume si saintement établie; que ce saint appareil ranime toute notre tendresse pour des âmes si dignes d'être soulagées, et que vous pouvez si facilement soulager; et tandis qu'on offrira à Dieu pour elles la prière de l'Eglise, entrez dans nos intentions, et disons ensemble : ***Domine Jesu Christe, Rex gloriæ, libera animas fidelium defunctorum.*** Dieu créateur des âmes et leur Sauveur, Dieu de gloire, mais surtout, Dieu de bonté : ah! ce n'est point, Seigneur, à votre justice que nous en appelons, c'est à votre miséricorde que nous avons recours : s'il faut des prières pour vous toucher, s'il faut des larmes et des sacrifices, ces prières nous vous les faisons, ces larmes nous les répandons, ces sacrifices nous vous les représentons : vous en êtes vous-même le prêtre et la victime : ***Hostias et preces tibi, Domine, laudis offerimus.*** C'est à vous, Seigneur, à les agréer, à les compter, à les appliquer : ***Tu, tu suscipe pro animabus illis.*** Jusques à quand vous déroberez-vous, Seigneur, à des âmes qui n'ont plus d'autres désirs, que de jouir enfin de votre présence? Que cette clarté éternelle qui vous environne, que ce jour bienheureux qui ne doit jamais finir, commence pour la première fois à luire à leurs yeux; que l'ange, qui combattit si heureusement autrefois pour vous, perce encore ces demeures profondes et ténébreuses; qu'il porte la joie à des âmes tristes et languissantes; qu'il les fasse paraître à la lumière; qu'il les rassemble dans votre sein : ***Signifer sanctus Michael repræsentet eas in lucem sanctam.*** Vous vous souviendrez, Dieu de nos pères, que ce sont des enfants d'Abraham; vous n'oublierez jamais les promesses que vous fîtes à ce serviteur fidèle en faveur de toute sa postérité : ***Quam olim Abrahæ promisisti et semini ejus.***

Cependant nous-mêmes, chrétiens, (Je fi-

nis par cet avis important) vous-mêmes, souvenons-nous de satisfaire dans le temps présent à la justice de Dieu; et pour qui? Pour nous-mêmes. Profitons de l'exemple des autres au même temps que nous prions pour eux. Acquittons nos dettes ici, puisqu'il en coûte tant pour les acquitter ailleurs. Evitons jusqu'aux moindres péchés, puisqu'ils sont si sévèrement punis. Ne dites point : J'ordonnerai des prières pour moi après ma mort : je ferai faire des aumônes. Croyez-moi, mes frères, croyez-moi : pensez à vous durant la vie; car bien peu penseront à vous après la mort. Daigne le ciel vous recevoir alors, et vous faire entrer en possession de la bienheureuse éternité, que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE I[er]

SAINT ANTOINE.

Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine : exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate. (*Psal.* LIV.)

Je me suis éloigné du monde, je l'ai fui et me suis tenu dans la solitude. Là j'ai attendu celui qui m'a délivré de ma faiblesse et des tempêtes qui s'élevaient dans mon âme.

Connaître le monde et ses dangers, se connaître soi-même et ses misères propres, enfin savoir avec quelle vigilance l'esprit tentateur, ce lion rugissant, tourne sans cesse autour de nous pour nous attaquer et pour nous perdre; ne sont-ce pas les plus puissants motifs qui doivent nous porter à la solitude, et nous la faire envisager comme le plus ferme rempart de l'innocence et le port le plus certain du salut? Nous ne devons donc point nous étonner que le plus saint des rois, éclairé de Dieu, et saisi d'une juste crainte à la vue de tant de piéges qui l'environnaient, descendît lui-même du trône à certains temps, pour se dérober au bruit d'une cour tumultueuse : *Ecce elongavi fugiens* (*Psal.* LIV); que libre des soins de l'empire, il demeurât dans le silence et l'obscurité d'une vie cachée : *Et mansi in solitudine* (*Ibid.*); et que là, par l'exercice des plus solides vertus, il travaillât à se fortifier contre le monde et ses attraits, contre lui-même et ses faiblesses, contre l'enfer et ses importunes attaques : *Exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* (*Ibid.*) Exemple mémorable que nous a proposé l'ancienne loi, et qu'imita parfaitement dans la nouvelle l'illustre solitaire dont nous célébrons la fête, et dont vous venez entendre le panégyrique. Le même esprit anima l'un et l'autre; les mêmes combats les exercèrent, et par la même grâce, ils remportèrent sur les mêmes ennemis les mêmes victoires. Engagé par sa condition dans le monde et dans le grand monde, Antoine vit tout le péril où l'exposait le commerce des hommes, et l'affreux abîme où les divers mouvements du siècle l'entraînaient : il en fut touché, et il en trembla. Mais peut-être avait-il dans lui-même de quoi se rassurer? que dis-je, chrétiens? outre ce péril étranger, il en découvrit un autre. Il fit un retour sur lui-même; il examina les dispositions intérieures de son âme : et qu'y trouva-t-il qui ne redoublât sa frayeur, lorsqu'il vint à considérer sa fragilité naturelle, et le fonds de corruption que nous apportons tous, et qu'il avait comme nous apporté avec lui en naissant? Du moins s'il n'eût eu rien à craindre au delà : mais il porta plus loin ses vues, et déjà il comprit ce qu'il ne devait que trop éprouver dans le cours des années : combien sont redoutables ces puissances infernales que l'envie suscite contre nous, et ces esprits de ténèbres, qui, jaloux de notre bonheur, ne cherchent qu'à nous envelopper dans leur ruine. Trois ennemis dont saint Antoine eut à se défendre, le monde, lui-même, l'enfer; et trois ennemis dont il ne crut pas pouvoir mieux triompher que par les trois vertus les plus essentielles de la solitude, savoir, la retraite, la mortification et l'oraison. *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine; exspectabam eum qui salvum me fecit a pusillanimitate spiritus et tempestate.* (*Ibid.*) Voici donc ce que j'ai à vous représenter dans ce discours : Antoine vainqueur du monde, Antoine vainqueur de lui-même, Antoine vainqueur de l'enfer. Vainqueur du monde; par où? Par la retraite : c'est la première partie. Vainqueur de lui-même; par où? Par la mortification : c'est la seconde partie. Vainqueur de l'enfer; par où? Par l'oraison; c'est la troisième partie. Fasse le ciel que nous combattions comme lui, et que témoins de ses succès, nous usions pour vaincre, des armes dont il sut si saintement se servir, et avec un avantage si complet. C'est à quoi je vais vous exhorter, après que nous aurons imploré le secours du Saint-Esprit, et salué Marie en lui disant *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand une âme veut aller à Dieu, comme le peuple à la terre de promission, c'est par le désert qu'elle commence à marcher, et le premier désir qu'elle conçoit, c'est celui de la retraite. Madeleine pénitente se renferma dans une grotte et n'en sortit jamais.

Le prince des apôtres après son péché, quitta pour le pleurer l'assemblée des Juifs, et se retira à l'écart; et le célèbre anachorète dont je fais l'éloge, dans la sainte résolution qu'il forma jusqu'au milieu du siècle profane, de s'adonner désormais et de vaquer uniquement aux choses divines, suivant la lumière de la grâce qui le conduisait, chercha la solitude, et pensa d'abord à rompre les liens qui l'attachaient, ou qui pouvaient l'attacher au monde. Que fallut-il pour lui inspirer ce dessein? Une parole suffit : mais quelle parole? Vains discours des hommes, vous remuez l'air et l'agitez comme un airain sonnant; vous frappez l'oreille et la remplissez comme une cymbale retentissante; vous passez jusqu'à l'esprit, et vous y tracez certaines images. Mais d'aller au cœur et de le percer du premier trait; de répandre tout à coup dans le cœur cette onction insinuante qui le pénètre, et d'y agir avec cette force victorieuse qui le ravit et qui l'enlève, c'est le grand miracle de la parole de Dieu, miracle confirmé par tant d'exemples dans les âges précédents, et renouvelé dans la personne du glorieux solitaire que nous honorons.

Vous le savez, présent au redoutable sacrifice de nos autels, et attentif à l'évangile de Jésus-Christ, hautement prononcé, selon l'usage, par le prêtre du Dieu vivant, et le ministre des sacrés mystères, Antoine entendit de sa bouche cette excellente maxime du Fils de Dieu, ou cet important avis que nous devons regarder comme l'abrégé de la loi nouvelle, et le souverain point de sa perfection. Allez : *Vade* (*Matth.*, XIX); vendez tout ce que vous avez : *Vende omnia quæ habes* (*Ibid.*); donnez-en le prix aux pauvres et n'en retenez rien : *Da pauperibus.* (*Ibid.*) Alors dépouillés de tous les biens périssables, vous serez en état de me suivre, et vous aurez part aux biens immortels que je prépare à ceux qui marchent après moi : *et sequere me.* (*Ibid.*) Il l'entendit, chrétiens : et ce ne fut point là seulement un conseil; ce fut un ordre pressant pour le serviteur de Dieu. Du moins Antoine le reçut ainsi. L'Esprit qui lui parla, et dont il sentit l'attrait ne lui permit pas de délibérer. Ce bon grain jeté dans une terre bien disposée, y prit au plus tôt racine, et produisit des fruits également prompts et abondants.

Quel changement! quelle heureuse et subite résolution! C'était un riche du siècle, et le voilà réduit au rang des pauvres. Il se défait de tout, terres, possessions, revenus; il abandonne tout pour donner à Jésus-Christ, ou aux membres de Jésus-Christ, et pour acheter à ce prix, selon le langage de l'Apôtre, pour gagner Jésus-Christ même, seul héritage qui lui reste et qu'il est jaloux de conserver. C'était le chef d'une maison distinguée : la noblesse du sang, une haute naissance lui ouvrait le chemin aux honneurs, et le voilà enseveli dans la plus sombre obscurité. Charges, emplois, dignités, rien qui le pique; et son unique ambition est d'être ignoré du monde, d'en être oublié, comme il veut l'oublier lui-même pour jamais. Ce qu'il cherche donc, ce n'est ni à soutenir, ni à rehausser l'éclat de sa première condition; mais à l'éteindre, si j'ose m'exprimer de la sorte, ou dans le creux d'un rocher, ou dans les ombres d'un tombeau; image naturelle de la mort, qui sans cesse le fait souvenir qu'il doit mourir à toutes les choses humaines, et que toutes les choses humaines doivent mourir pour lui. C'était un jeune homme doué de tous les avantages et de l'esprit et du corps : dans la fleur de l'âge, il avait de quoi attirer sur lui les yeux, de quoi paraître avec agrément; et le voilà comme retranché de la société civile. Plus de compagnies, plus d'entretiens et de conversations. Lui-même il se trace dans le désert une route nouvelle. Nul autre dans ces vastes solitudes de l'Egypte n'avait pénétré si avant. La nuit profonde des cavernes, le silence affreux des bois, la cruauté des bêtes féroces, les monstres ne l'étonnent point. S'il se fait voir encore quelquefois aux hommes, ce n'est point pour former d'inutiles liaisons, tout innocentes qu'elles peuvent être : ce n'est point pour se délasser vainement, ni pour remplir le vide d'un temps trop long et d'une vie trop uniforme; mais pour visiter d'autres solitaires comme lui; mais pour étudier ces modèles vivants de la sainteté où il aspire; mais pour s'instruire, en les voyant, de ses devoirs, pour recueillir leurs vertus, les remporter avec lui, se les rendre propres et les pratiquer. Du reste le plus cher objet de ses vœux, c'est sa retraite : il y rentre toujours avec joie, et ce n'est jamais sans peine qu'il en sort.

Sainte retraite! je prétends que c'est par là qu'il a vaincu le monde : et la chose d'elle-même se fait assez entendre. Car tout ce qu'il y a dans le monde, dit saint Jean, est, ou concupiscence de la chair, *concupiscentia carnis* (I *Joan.*, II); ou concupiscence des yeux, *concupiscentia oculorum* (*Ibid.*); ou orgueil de la vie, *superbia vitæ.* (*Ibid.*) Trois sources empoisonnées de tous les maux : trois liens par où le monde tient enchaînés ces malheureux esclaves qui se sont soumis à sa tyrannique domination : trois sortes d'armes qu'il emploie contre nous, et qui lui servent à faire de si criminelles conquêtes. Tantôt il étale à nos yeux ses richesses corruptibles; tantôt il nous retrace dans tout leur éclat ses grandeurs mortelles; tantôt il nous présente l'appas que portent avec eux tant de biens séducteurs et engageants, écueils fameux par mille naufrages. Que fit saint Antoine? Il n'alla point affronter le danger, mais il l'évita : *Ecce elongavi fugiens.* (*Psal.* LIV.) Fuir dans la milice du siècle, c'est faiblesse, c'est être vaincu; mais, dans la milice évangélique et spirituelle, c'est sagesse, c'est souvent l'acte le plus héroïque et le gage le plus sensible de la victoire. Il en est du monde comme de ces régions empestées dont l'air est contagieux. Demeurez-y, vous vous perdez. Eloignez-vous, vous êtes en sûreté : *Ecce elongavi.* Ce fut

son renoncement même et sa pauvreté que le sage anachorète opposa à la fortune du monde et à tous ses charmes. Ce fut son obscurité même, et l'oubli où il voulut vivre, qui le mit à couvert des pompes du monde et de leurs trompeuses amorces. Ce fut dans la solitude même, et loin de la multitude, qu'il trouva un asile contre les objets corrupteurs du monde et leurs funestes atteintes. Apprenons à nous défendre ainsi du monde et à nous parer de ses traits! C'est savoir le vaincre comme saint Antoine et en triompher.

Que dis-je? et faut-il nous retirer tous sur les montagnes, tous habiter les forêts et laisser les villes désertes? Faut-il qu'il n'y ait plus parmi les hommes de rapports mutuels qui les unissent ensemble? Ce n'est point là, chrétiens, ce qu'on vous dit. Heureux qui se sent appelé à cette séparation parfaite, et plus heureux qui se trouve assez de force pour remplir sur cela sa vocation! Mais, encore une fois, ce n'est point précisément ce qu'on vous propose, ni ce qu'on attend de vous. Ce que nous demandons aux gens du monde, c'est du moins, que se contentant dans leur état, ils ne cherchent point tant à s'ingérer en mille affaires superflues, donnant à tout où les attire un lucre sans mesure, et un esprit mercenaire et intéressé. C'est du moins, que prescrivant de justes limites à une ambition sans règles, ils ne se remplissent point tant la tête de projets infinis, toujours aspirant d'un degré à un autre, et, dans cette succession perpétuelle d'entreprises et de desseins, toujours occupés de vues et d'idées toutes profanes. C'est du moins, que se retranchant à certaines sociétés plus convenables, ils ne soient pas indifféremment de toutes les assemblées et de tous les divertissements, selon que le gré les mène, ou qu'ils y sont entraînés par l'occasion. Car au milieu de ce tumulte, dans ces épanchements d'un cœur qui se répand au dehors et qui suit en aveugle toutes les impressions qu'il reçoit, quelles bagatelles, quels amusements le dissipent! Quels soins, quelles inquiétudes le troublent! Quels plaisirs terrestres et sensuels l'amollissent! Quelle variété de sentiments et de pensées! Quelles figures, quelles scènes! Est-il alors difficile à l'ennemi de porter sûrement ses coups? Une place ouverte de toutes parts est-elle en état de défense? Un vaisseau battu de la tempête, et sans pilote qui le gouverne, peut-il échapper aux vents et tenir une route assurée? Que de fausses maximes et d'illusions! Que d'habitudes et d'engagements criminels! Que de blessures, de chutes, de rechutes! Ah! chrétiens, vous l'éprouvez bien vous-mêmes; et quelle leçon pour vous que ce que vous en éprouvez et ce que vous en dites tous les jours! Ou si vous ne le sentez pas, si vous ne l'apercevez pas, votre aveuglement n'en est que plus à plaindre, et votre guérison que plus désespérée.

Quel est donc le juste tempérament qui doit vous soutenir contre le monde, et que nous voulons vous faire prendre, lorsque nous vous parlons de retraite jusqu'au milieu même du monde? Ce n'est pas de ne se produire jamais et de ne se faire jamais voir, mais c'est de ne se faire voir, de ne se produire qu'autant que l'exige une bienséance chrétienne; autant que le veut la charité, le devoir, la nécessité. Telle fut la retraite de saint Antoine; et c'est un point qui mérite une attention particulière. Quand de pareils sujets l'engagèrent à sortir de la solitude, ce Père du désert ne craignit point, ni ne refusa point de se montrer tout de nouveau au monde. Quand, pour l'honneur et l'appui de l'Evangile, il fallut confondre les philosophes païens, il accepta le combat, il s'y présenta, il les reçut avec assurance, il les attaqua avec force, il releva l'excellence de la loi divine, il exalta le pouvoir et la vertu de la croix, il en devint le docteur, le prédicateur; il eut la consolation de la faire adorer à des idolâtres, et de triompher de la sagesse mondaine. Quand, pour la cause de Jésus-Christ et de sa divinité, il fallut s'opposer aux progrès de l'erreur, et renverser les dogmes impies de l'arianisme, il parut dans Alexandrie, il dévoila le mensonge, il le fit connaître, et, sur les ruines de l'hérésie foudroyée, il établit les grandeurs et le culte de l'Homme-Dieu. Quand, dans une sanglante persécution, il fallut encourager les martyrs, il alla jusqu'à la face du tyran les exhorter, il les suivit dans les places publiques, il se mêla parmi les bourreaux, non pour arrêter leurs coups, mais pour animer par sa présence les saintes victimes qu'ils immolaient à leur fureur. Et que le ciel ne daigna-t-il l'associer à ces troupes militantes! Que ne put-il avoir part à leurs triomphes, comme il leur faisait part de ses sentiments! Que ne put-il leur servir de modèle, comme il leur servit de maître, et en mourant lui-même leur enseigner à mourir! Il le souhaita, il le rechercha, il s'offrit au juge, et par sa fermeté il l'étonna. Vous seule, Providence de mon Dieu, toujours sage et toujours adorable dans vos vues, sûtes détourner le coup, et lui laissâtes tout le désir du martyre sans lui donner le martyre même. Quand, pour l'instruction des puissances du siècle et des grands, il fallut leur faire de respectueuses leçons et leur tracer leurs devoirs, il traita avec les princes, il écrivit aux empereurs. Constantin et Constance, le grand Constantin leur père, se soumirent à ses avis. Il fut leur guide, leur conseil dans les affaires de leur conscience; et il leur apprit en gouvernant les autres et se faisant obéir, à rendre eux-mêmes l'obéissance due au premier de tous les maîtres. Etait-ce un solitaire? Etait-ce un apôtre? C'était l'un et l'autre tout à la fois : solitaire par état, et apôtre par occasion. Solitaire de volonté, de désir, de choix, et apôtre d'inspiration, de commission particulière, mais passagère, selon les besoins et les rencontres. De là, toujours solitaire parmi ses travaux apostoliques, c'est-à-dire toujours conservant

l'esprit de la solitude, et toujours présent dans sa retraite, quoique de corps il en fût absent : *Absens quidem corpore, præsens autem spiritu.* (I *Cor.*, I.) Secret estimable! Rare et merveilleux assemblage! Savoir également et se communiquer, et se retirer. Tellement se communiquer qu'on n'y perde rien de ses premières dispositions pour la retraite. Tellement se retirer, que l'on n'omette rien de tout ce qui est, ou d'une condescendance honnête, ou d'un zèle charitable, ou d'une obligation absolue. Donner précisément au prochain, au public, au monde ce qui ne leur peut être refusé; et dès que le prochain, que le public, que le monde est satisfait ou le doit être, rentrer dans l'intérieur d'une vie cachée, en goûter le calme et la paix, et s'y tenir dans un recueillement inaltérable. C'est ainsi qu'on s'élève au-dessus du monde, lors même qu'on est dans le monde. Car on y est comme n'y étant pas; on a des yeux et l'on voit, mais comme si l'on n'y voyait pas; on a des oreilles et l'on entend, mais comme si l'on n'entendait pas ; on a un un cœur et l'on sent, mais comme si l'on ne sentait pas ; on y est comme dans une terre étrangère et dans un exil, soupirant sans cesse après sa patrie, je veux dire après sa retraite, disant sans cesse avec le Prophète : Que ce bruit m'importune, que cet embarras me pèse, et qu'il me tarde que je me voie loin de cette multitude, et seul auprès de mon Dieu. Qui me donnera des ailes? *Quis dabit mihi pennas?* (*Psal.*, LIV.) Et bientôt je prendrai mon vol pour retrouver le centre de mon repos : *Et volabo, et requiescam.* On y est, et si l'on ne peut absolument et pour toujours en sortir, du moins on en sort autant qu'il est libre. On ménage pour cela les temps, et l'on a ses lieux pour cela marqués. On y est enfin, dans ce monde, où l'on voudrait ne pas être; et dès qu'on voudrait n'y pas être, on y est sans danger ; comment? Parce que cet esprit de retraite qu'on y porte est un rempart contre les attaques du monde, ou un bouclier contre ses traits; et parce que n'y étant que selon la volonté de Dieu et par l'ordre de Dieu, on y est sous la protection divine. Voilà par où saint Antoine sut s'y maintenir. Nous l'avons vu vainqueur du monde par la retraite; voyons-le vainqueur de lui-même par la mortification. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

Si la retraite chrétienne est un état de repos, ce n'est point d'un repos aisé et commode, oisif et lent : ce serait alors une criminelle indolence, et telle est l'erreur de bien des personnes, qui voudraient se faire devant Dieu un mérite d'une vie retirée, mais paresseuse et sans action. C'est le naturel qu'elles suivent, ce sont les soins qu'elles fuient ; elles se cherchent ellesmêmes, et rien de plus. Il est donc vrai que la retraite est un état de paix, mais de cette paix que Jésus-Christ nous a apportée ; c'est-à-dire d'une paix fondée sur l'abnégation évangélique, d'une paix acquise par le glaive de la mortification, ce glaive spirituel que le Sauveur des hommes, selon sa parole, nous a mis dans la main pour entreprendre contre la chair une sainte guerre, pour dompter les sens et leurs aveugles convoitises, pour soumettre l'homme et le réduire sous la loi de Dieu. Ainsi l'ont entendu tous les maîtres de la solitude; ils n'ont là-dessus qu'un même langage, et ce langage commun, nul autre ne l'a mieux compris que le solitaire dont je poursuis le panégyrique.

Du monde qu'il abandonne suivons-le dans le désert où il entre; mettons-nous devant les yeux une image, toute nouvelle peut-être pour nous, tant elle nous est peu ordinaire et tant nous l'éloignons de notre esprit; car ce sont là de ces idées qui font horreur à la nature; ce sont de ces mystères où un cœur sensuel ne pénètre point, de ces objets tristes et désespérants qui le rebutent, qui le découragent, et dont il efface, autant qu'il est possible, le souvenir. Mais ayons au moins la force de considérer un moment ce qu'un homme comme nous a eu la force de pratiquer durant de longues années, et si constamment. Quelle vie! et, pour en venir à un détail qui nous la fasse mieux voir, quoiqu'en raccourci, quelle demeure où habiter! Quel aliment pour se sustenter! Quel travail pour s'occuper! Quel lit où reposer! Quels vêtements à porter! Est-ce donc avec cette rigueur que Dieu traite ses élus, ou, pour être les élus de Dieu, faut-il qu'ils se traitent eux-mêmes avec tant de sévérité? Ne peut-on emporter le royaume des cieux que par une telle victoire, ou sommes-nous pour nous-mêmes des ennemis si difficiles à vaincre, que la victoire doive tant coûter? Ne prévenons point des réflexions que la suite fera naître, mais exposons d'abord en son jour, et contemplons le tableau que je viens de vous présenter.

Quelle demeure et en quel sombre réduit va-t-il se renfermer, ce pénitent animé d'une sainte haine de lui-même, volontairement exilé de la maison paternelle? Que réserve-t-il pour se défendre des saisons, et que lui reste-t-il pour se mettre à couvert des injures du temps? Je l'ai dit, chrétiens; mais à la peinture que j'en ai ébauché, voici ce qui manque et ce que je dois ajouter : une cabane rustique et champêtre, c'est le premier asile qu'il choisit et le premier terme de sa fuite en se retirant de la présence des hommes. Encore est-ce bientôt pour lui une habitation trop agréable; il lui faut un antre souterrain, le fond ténébreux d'un caveau ; il y veut être captif et comme enchaîné. Les années s'écoulent avant qu'il quitte cette étroite prison, et s'il tourne ailleurs ses pas, ce n'est que pour s'ensevelir sous les débris d'un château, ruines informes et vile retraite de serpents. Quel aliment, et jusque dans une extrême vieillesse, quel soutien donne-t-il à son corps, également usé par la caducité de l'âge et par l'austérité de la pénitence? Son jeûne est continuel, et

l'on peut dire de lui, dans le même sens que Jésus-Christ le disait de Jean-Baptiste, qu'il ne mange ni ne boit : *Neque manducans, neque bibens.* (*Matth.*, XI.) Une portion de pain courte et mesurée, une fois prise chaque jour et seulement après le coucher du soleil; un peu d'eau pour étancher sa soif, c'est assez; et souvent même passe-t-il les quatre jours, les semaines entières sans nourriture. Quel travail, et à quel dur exercice ses bras sont-ils employés? Il se souvient de l'arrêt porté contre le premier homme, et, comme lui, il veut à la sueur de son front manger son pain : de ses mains il cultive un champ voisin de son ermitage; lui-même il ouvre le sein de la terre, lui-même il sème le grain, lui-même il le moissonne et n'a point d'autre ressource que dans sa récolte.

Quel lit, quel repos pour réparer ses forces affaiblies, et pour remettre en quelque sorte la nature prête à défaillir? Un léger sommeil sur quelques joncs assemblés, et même sur la terre nue : c'est tout le soulagement qu'il se croit permis, et qu'il voudrait pouvoir s'interdire.

Quel vêtement? La haire et le cilice, et, sur le cilice et la haire, un habit grossier et tissu de poils. En cela, semblable encore, comme en tout le reste, au divin Précurseur : *Habebat vestimentum de pilis.* (*Matth.*, III.)

C'est ainsi que l'on pratique dans toute leur étendue ces belles leçons que faisait l'Apôtre aux fidèles, et ces hautes maximes qu'il leur donnait, de mortifier leur corps et d'en faire des hosties vivantes et pures devant le Seigneur; de dépouiller l'homme terrestre pour se revêtir de l'homme nouveau; de mourir selon la chair afin de vivre selon l'esprit. Qu'est-ce que ce corps mortel, ce corps de péché? Un rebelle qui doit obéir et qui veut commander; mais je le châtie, disait saint Paul, le maître des gentils, et disait après lui saint Antoine, le maître de la solitude. En le châtiant, je le réduis et le tiens dans l'esclavage; j'en arrête les révoltes, j'en réprime les appétits. Alors, plus je suis faible et plus je suis fort, et c'est dans mon infirmité même que je deviens victorieux et tout-puissant : *Cum infirmor, tunc potens sum.* (*II Cor.*, XII.) Grande et importante victoire! Vous, âmes retirées du monde, soit que ce soit par un divorce réel et véritable, ou que ce soit par une vie seulement plus régulière dans le monde, et par une profession de piété plus déclarée, ceci vous regarde : et que n'en comprenez-vous, comme notre pénitent, toute la nécessité!

Car, pour être dans la retraite on n'en est pas moins homme : si l'on n'y porte ni les affaires ni les soins du siècle, ni ses trésors, ni ses grandeurs, ni ses plaisirs, on s'y porte toujours soi-même, et avec soi-même tout le poids de la fragilité humaine. On y porte un cœur sensible, capable encore de certaines impressions plus subtiles, plus délicates, et par là peut-être plus dangereuses; on y porte un esprit chagrin, inquiet, curieux, entreprenant, ardent; on y porte une humeur légère et inconstante, colère et brusque, hautaine et impérieuse, aigre et piquante; on y porte un naturel soumis, mais facile et complaisant; souple, mais flatteur et insinuant; froid et tempéré, mais lâche et indifférent. De là, dans le service même de Dieu, dans la maison même de Dieu, dans le parti de la dévotion, et jusque dans des âmes, ce semble, toutes célestes, bien des inclinations secrètes qui se forment, qui se nourrissent, qui s'entretiennent; bien des vivacités qui échappent, des impatiences, des paroles indiscrètes; bien des relâchements qui s'introduisent, des recherches de l'amour-propre, des intrigues couvertes, des vertus toutes mondaines. On est difficile aux autres, et on l'est à soi-même : on a ses prédilections et ses attaches, ses antipathies et ses aversions; on ne sait se gêner en rien; on veut dominer, l'emporter, se faire écouter et respecter. Au moindre obstacle qui se rencontre on s'élève, on se plaint, on se trouble; à la moindre peine qu'il faut supporter, le cœur s'abat, on se ralentit, on se dément. Et n'y a-t-il pas même des actions de grâces à rendre à Dieu, si on ne se laisse pas aller à de plus grands écarts? On a vu dans des personnes vertueuses des chutes qui peuvent bien nous servir d'exemples, et qui doivent bien nous faire trembler. Le remède, c'est celui que notre saint enseignait lui-même à ses disciples, et dont l'usage lui fut si familier, c'est-à-dire la mortification des sens. Quand la chair est assujettie, que tous les sens sont sous le joug et sous la règle, alors la raison, cette raison supérieure, ordonne et agit : on sait bientôt modérer ses désirs, gouverner ses passions, purifier ses intentions, se captiver et se contraindre; on est bon, docile, humble, patient, droit et ouvert, détaché de tout, parce qu'on s'est avant toutes choses détaché de soi-même. Ce que je dis, n'est-ce pas ce qu'on vit et ce qu'on admire dans Antoine?

Fut-il une égalité plus constante que la sienne? Le visage toujours serein, y fit-il jamais paraître de ces nuages qu'une tristesse capricieuse y répand? Fut-il une douceur plus affable? Et quand, ou dans un geste de la main, ou dans un regard de ses yeux, ou dans un mot parti de sa bouche, montra-t-il le moindre dédain, et un air fâcheux et rebutant? Fut-il une charité plus condescendante? Qu'on vienne jusqu'à l'importunité le visiter dans son désert, on en est toujours accueilli favorablement, et toujours l'on en reçoit ou les instructions ou les secours que l'on demande. Fut-il une patience plus inaltérable? Qu'une troupe de gens, dans l'ardeur qui les presse de lui parler et de le voir, fassent effort pour enfoncer la porte de sa cellule, il paraît, il vient à eux, les entretient avec bonté, et les renvoie également remplis de consolation et d'admiration. Fut-il une gravité plus vénérable? Tout est composé dans sa démarche; tout y est mesuré sans affectation. Point de ces mouvements impétueux et précipités qui

marquent le trouble intérieur, et qui troublent tout au dehors. Fut-il une humilité plus profonde ? Comblé de mérites et d'années, cassé de jeûnes et de veilles, ce saint vieillard apprend que Paul l'a précédé dans la solitude, et qu'il y a plus longtemps vécu que lui; et malgré les fatigues d'un long voyage, il part sans délai, et va lui-même se faire son disciple; il s'abaisse, il se prosterne à ses pieds, il l'écoute avec respect, il en remporte l'idée vivement empreinte dans son esprit; et se reprochant sa propre faiblesse et son indignité, il ne peut se lasser de dire mille fois et de s'écrier qu'il a vu un solitaire tout autre que lui et bien au-dessus de lui; qu'il a vu un Elie, qu'il a vu un Jean-Baptiste; en un mot qu'il a vu Paul. Fut-il une candeur plus ingénue? Ni détours, ni déguisements. Les lèvres du juste portent la vérité, et son âme s'y découvre tout entière. Fut-il un détachement plus parfait? Et quelle part prit-il à tous les événements de la vie où la gloire de Dieu ne se trouva point intéressée? Depuis le moment qu'il ferma les yeux à cette figure du monde qui passe, rien de passager n'occupa son attention ; il ne connut plus ni les avantages du siècle, ni ses disgrâces, ni la prospérité, ni l'adversité, ni l'élévation, ni le mépris; il ne les distingua plus en quelque sorte, tant il y devint insensible, et tant il les envisagea d'un œil simple et dégagé.

Fruits précieux d'une sainte abnégation, d'une abnégation universelle et continuelle. Si saint Antoine eût borné sa vertu à se retrancher les superfluités du monde, mais à en retenir les commodités; à fuir le faste et l'éclat, mais à goûter dans le silence l'heureuse liberté d'une condition privée; à se contenter, malgré la splendeur de son origine, d'une certaine modestie dans les habits, dans le train, dans l'ameublement, dans l'équipage; d'une certaine simplicité dans la demeure, d'une certaine sobriété dans les repas; mais du reste sans manquer de rien, ni se refuser rien de ce qui peut contribuer à je ne sais quelle propreté qui paraît en tout, et même à je ne sais quel agrément : s'il eût renfermé toute sa perfection en de pompeuses paroles, disant beaucoup et pratiquant peu, débitant de grands principes d'une morale austère, mais suivant dans la conduite un Evangile plus indulgent; mortifié et ennemi de lui-même dans la spéculation, mais en effet amateur de ses aises et attentif à les rechercher : alors, n'en doutons point, dominé comme nous par le sang et la chair, il eût été sujet à nos délicatesses, à notre orgueil, à nos fiertés, à nos murmures, à nos ressentiments, à nos divisions, à nos retours sur nous-mêmes, à nos variations, à nos changements, à tout ce que peut inspirer une nature indocile et sans frein; il eût donné lieu comme nous à ces discours si injurieux, mais qui ne sont pas toujours mal fondés : que la piété est utile à toutes choses, non point selon le sens de l'Apôtre, mais selon l'appétit naturel et la cupidité; que sous un visage pénitent, elle n'est souvent rien moins que pénitente; qu'elle sait bien retenir d'une main ce qu'elle rejette de l'autre ; qu'elle a ses ménagements et ses intérêts, et que dans ses intérêts et ses ménagements, ce n'est pas toujours la grâce qu'elle consulte; qu'elle a trouvé l'art de sanctifier tout jusqu'à l'amour de soi-même. Car voilà ce que le monde en pense et comment il en parle. Et si nous voulons nous rendre justice à nous-mêmes et de bonne foi le reconnaître, nous trouverons qu'il n'y a que trop de sujets qui l'autorisent à en juger de la sorte, quoiqu'il dût s'en taire et ne s'en pas expliquer en des termes si peu chrétiens. Qu'est-ce aujourd'hui que la piété, et à quoi se termine-t-elle? Je ne prétends, à Dieu ne plaise, ni la censurer mal à propos, ni la décréditer; mais je voudrais la perfectionner; par où ? Par la mortification de saint Antoine, ou plutôt par la mortification de Jésus-Christ, dont saint Antoine fut revêtu. Où est-elle, cette mortification si nécessaire et si salutaire? Tout le reste de la piété plaît, pour peu qu'on ait de religion dans l'âme, et qu'on ne se soit pas livré à la corruption du siècle. De bons livres dont on s'entretient, des prédications que l'on écoute, des offices publics et des cérémonies où l'on assiste, de saintes vérités que l'on médite, des assemblées de charité en faveur des pauvres, des confessions, des communions, tout cela tient lieu d'une certaine occupation à qui n'en a point d'autre; et, s'il m'était permis d'user de ce terme, je dirais que tout cela sert et tient lieu d'un dévot passe-temps. On va donc jusque-là presque naturellement et sans violence ; mais dès qu'il s'agit d'attaquer les sens et de ne leur plus tant accorder de relâche, dès qu'il faut crucifier la chair avec ses concupiscences et ses vices, et du crucifiement de la chair, passer au crucifiement de l'esprit pour corriger ses caprices, pour fixer ses inconstances, pour fléchir ses opiniâtretés, pour rabattre ses hauteurs et ses sentiments présomptueux, pour adoucir ses amertumes et ses aigreurs, pour mettre une barrière à ses promptitudes et à ses emportements : ah ! mes chers auditeurs, je vous le demande, si ce n'est pas là le point difficile, si ce n'est pas l'endroit vif et douloureux, où toute la nature se révolte, et où nous voyons la plus apparente dévotion se déconcerter et succomber. Sans cela néanmoins point de victoire de soi-même, et sans la victoire de soi-même, que devient toute la piété dont on se flatte, et à quels égarements n'est-elle pas exposée? Mais achevons, et dans un dernier triomphe, considérons saint Antoine comme vainqueur de l'enfer par l'oraison. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

L'Apôtre le disait aux Ephésiens, et jamais homme n'en fut plus sensiblement instruit que saint Antoine : ce n'est point seulement contre le monde que nous avons

à combattre; ce n'est point seulement contre la chair et le sang : *Non est nobis colluctatio adversus carnem et sanguinem.* (*Ephes.*, VI.) Outre ces ennemis terribles, il y a des puissances invisibles qui nous poursuivent partout; et ces puissances, ajoute saint Paul, ce sont les princes de ce siècle, ce sont les princes des ténèbres : *Sed adversus principes et potestates, adversus mundi rectores tenebrarum harum.* (*Ibid.*) Les armes dont ils nous attaquent ont été forgées dans l'enfer même, et c'est de là qu'ils apportent ces traits de feu qu'ils lancent contre nous : *Tela nequissimi ignea.* (*Ibid.*) Esprits de malice, ou répandus dans les airs, ou rassemblés par troupes pour nous investir : *Spiritualia nequitiæ in cœlestibus.* (*Ibid.*) Esprits artificieux, habiles à tendre leurs piéges et à dresser leurs embûches. Esprits éclairés : leurs regards pénètrent partout, jusque dans le fond des âmes pour en découvrir les inclinations, les habitudes, tous les endroits faibles. Esprits vigilants : ils ne s'endorment point; la clarté du jour, les ombres de la nuit, tout leur est égal, et leur attention est toujours la même. Esprits opiniâtres : déconcertez mille fois leurs desseins, ils en forment mille autres; mettez-les mille fois en fuite, mille fois ils reviennent sur leurs traces, et redoublent leurs efforts. Ce sont donc pour nous de dangereux ennemis; mais ce ne sont point après tout des ennemis invincibles; et qui peut mieux nous apprendre à leur résister, que le généreux athlète qui les a si souvent confondus? *Ut possitis stare adversus insidias diaboli.* (*Ibid.*)

Il y a néanmoins cette différence entre lui et nous, que la guerre qu'ils nous font est une guerre cachée, et qu'ils nous livrent leurs attaques sans se présenter eux-mêmes à nos yeux. Mais Antoine les a vus, il les a entendus. Dans une guerre ouverte, ils en sont venus aux mains avec lui; et quelles figures ont-ils pour cela empruntées? Sous quels visages se sont-ils montrés? A quels excès se sont-ils portés? Le saint solitaire marche dans son désert, et sous ses pas il aperçoit une pièce d'argent que l'ennemi y a jeté pour le surprendre. Antoine repose, et son repos est troublé de mille fantômes. Un objet flatteur et lascif s'offre devant lui pour le corrompre. Antoine médite dans sa cellule, et tout à coup la cellule est ébranlée, elle s'entr'ouvre de toutes parts; elle est assaillie d'une multitude confuse de bêtes farouches; l'air retentit de leurs mugissements, de leurs hurlements affreux, et dans l'excès de leur fureur il semble qu'elles viennent toutes fondre sur lui comme sur leur proie. Antoine est visité. On frappe à l'entrée de sa grotte; il répond, et dès qu'il paraît, mille cris, mille voix menaçantes répandent au loin l'épouvante et la terreur. Il sort, et un monstre d'une énorme stature s'oppose à son passage et l'arrête. Il travaille, et son travail lui est arraché des mains par violence. A un danger dont il se dégage, un autre succède. Tout est mis en œuvre, soit pour l'éblouir par de fausses lumières, soit pour le tromper par une piété hypocrite, soit pour le gagner par une soumission apparente, soit pour le forcer par un commandement impérieux, tantôt pour le dégoûter par un ennui fatigant, tantôt pour l'engager par un éloge insinuant, tantôt pour l'abattre par une pusillanimité craintive, tantôt pour l'enfler par une confiance téméraire. Le passé, le présent, l'avenir, le bien qu'il a fait, qu'il n'a pas fait; pensées, souvenirs; désirs, l'esprit, le cœur, les sens, tout est tentation pour lui. Mais, troupes infernales, unissez-vous, et conjurez : ce solitaire faible par lui-même sera contre vos assauts comme un rocher immobile, il ne lui faut pour vous désarmer et vous dissiper que la prière.

Il y a deux sortes de prières : l'une intérieure et renfermée dans l'âme, c'est la contemplation; l'autre extérieure et qui se produit au dehors, ce sont certaines paroles vives et enflammées qui partent du cœur, que la langue prononce, et qui portent avec elles un caractère de sainteté et de salut. Double armure, armure céleste et divine, dont l'Apôtre veut que nous soyons toujours revêtus pour nous défendre : *Induite vos armaturam Dei... per omnem orationem et obsecrationem orantes.* (*Ephes.*, VI.)

Antoine ne l'ignorait pas; et s'il connut toute la vertu de la prière, il sut bien aussi se l'appliquer tout entière et en profiter. Dans les plus violentes secousses et au milieu de tant d'orages, que faisait le pieux et le fervent contemplatif? Où était-il? Avec Dieu et en Dieu. C'était sur la montagne que Moïse parlait au Dieu d'Israël; et n'était-ce pas là même que saint Antoine répandait son âme devant le Seigneur? Qui peut dire quels feux alors, et quelles saintes ardeurs le consumaient? Qui peut dire quelles consolations également fréquentes et abondantes inondaient son cœur, tandis que des torrents de larmes inondaient son visage? Qui peut dire quels mouvements, quelles saillies, quels sentiments de la foi la plus soumise, de l'espérance la plus ferme, de l'humilité la plus profonde, de la charité la plus embrasée de plus pur amour, l'occupaient intérieurement et le transportaient? Qui pourrait entrer dans cette arche mystérieuse, et révéler tout le secret de ces ravissements extatiques qui l'enlevaient? Combien de fois le matin, après une longue nuit, le soleil ouvrant le jour le retrouva-t-il dans la même oraison, où le soir en disparaissant il l'avait laissé? Combien de fois, comptant les heures pour des moments, tant il était recueilli et comme abîmé dans la vue des grandeurs immortelles, s'étonna-t-il de la vitesse du temps, et se plaignit-il que la lumière revînt sitôt chasser les ombres qui couvraient la terre, et interrompre ses entretiens avec Dieu et les ineffables délices qu'il goûtait dans son sein?

Telle fut la prière de saint Antoine; et plût au ciel que ce fût la nôtre! A quelles tentations ne sommes-nous pas comme lui sujets? Mais de toutes les tentations, s'u-

tenus comme lui de la prière, qu'aurions-nous à craindre? Aussi, chrétiens, que fait la prière? Prenez garde : elle nous unit à Dieu, et comment? Parce que c'est une intime communication de l'âme avec Dieu; parce que c'est une élévation de l'âme vers Dieu; parce que c'est un repos de l'âme en Dieu. De là ce pouvoir souverain que les Pères ont si hautement exalté, et dont notre solitaire fit de si heureuses épreuves; car, qu'est-ce qu'une âme unie à Dieu? Y a-t-il artifice de l'ennemi qu'elle ne découvre, puisque unie à Dieu elle est éclairée de toute la lumière de Dieu? Y a-t-il effort qu'elle ne repousse, et combat où elle ne triomphe, puisque unie à Dieu elle participe à la force même et à la toute-puissance de Dieu? J'en appelle au témoignage de tous les saints, ou si vous voulez, mes frères, ne consultez que vous-mêmes; il ne tient qu'à vous d'en être témoins. La prière passe dans la bouche; elle passe jusque dans les mains. C'est cette épée dont l'ange se servit pour exterminer tous les Egyptiens: qui la sait manier comme saint Antoine, devient invincible; et que ne le savons-nous! D'un signe de la croix, d'une parole lancée au nom de Dieu, il met en déroute les légions liguées contre lui.

Tantôt, rempli d'une sainte confiance, il s'écrie : Le Seigneur est mon aide, il est mon soutien; je me réjouirai en voyant mes ennemis défaits : *Domine adjutor meus.* (*Psal.* XVIII.) Tantôt, assuré de l'assistance du Ciel, et l'implorant : Que le Seigneur se lève, dit-il; que ceux qui le haïssent soient mis en fuite; qu'ils se dissipent devant lui comme une fumée : *Exsurgat Deus, et dissipentur inimici ejus : deficientes sicut fumus deficiant.* (*Psal.* LXVII.) Tantôt il court au-devant de toute une multitude réunie, et comme rangée en bataille; noirs fantômes et figures effrayantes. Lui-même il leur porte de la part de Dieu le défi : Me voici, je suis Antoine, agissez, je viens à vous, venez à moi. Quand je verrais une armée entière, mon cœur n'en serait point ému : *Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum.* (*Psal.* XXVI.) Tantôt il leur insulte et leur reproche leur faiblesse. Ceux-ci espèrent en leurs chariots; ils s'appuient sur eux-mêmes et sur leur puissance prétendue; mais nous, c'est sur le Seigneur que nous comptons : *Hi in curribus et hi in equis, nos autem in nomine Domini.* (*Psal.* XIX.)

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu des rencontres où Dieu sembla se retirer et lui refuser le secours de son bras. Ainsi le Seigneur permit-il à Satan de dépouiller le saint homme Job, et de le réduire sur le fumier. Moments critiques. Il vient des temps où une âme ne se connaît plus, du moins des temps où elle croit ne se plus connaître. Le ciel, son cœur, tout l'abandonne, ou tout paraît l'abandonner. Elle appelle Dieu, et Dieu ne répond rien; elle cherche Dieu, et Dieu se cache. Jusqu'au pied de l'autel elle ressent les plus vives pointes. L'enfer déchaîné lui livre à la fois mille assauts. Elle est sans relâche sollicitée, emportée, comme arrachée à elle-même. On a vu saint Antoine étendu par terre, au pouvoir de l'ennemi, accablé sous les coups qu'il avait reçus, et tout couvert de blessures. Il s'en est plaint respectueusement à Jésus-Christ même. Hé! Seigneur, où étiez-vous?—Fidèle et généreux serviteur, j'étais auprès de toi, je combattais avec toi et pour toi. Mais c'était une épreuve. Tu l'as soutenue par ma grâce, et ton triomphe en est plus glorieux. Après un combat de quelques heures, ou même de quelques jours, Dieu se fait voir tout de nouveau; la grâce revit, les forces renaissent : on se trouve plus affermi que jamais, et l'on est bien payé de sa fidélité passée par l'onction présente qui se répand dans le cœur et qui le remplit. Jésus-Christ dans le jardin pria trois heures sans être écouté; mais enfin l'ange parut et le conforta. Antoine remis et encouragé rentre dans le champ de bataille, et toujours à l'aide de la prière.

C'est pour cela que le Fils de Dieu nous exhorte tant à prier; *Orate.* (*Luc.*, XXII.) Pourquoi ? Afin que nous ne succombions point à la tentation : *Ut non intretis in tentationem.* (*Ibid.*) C'est pour cela que saint Paul, si vivement pressé par l'ange des ténèbres : *Datus est mihi stimulus carnis, angelus Satanæ qui me colaphizet* (II *Cor.*, I, 12), eut trois fois recours à la prière : *Propter quod ter Dominum rogavi* (*Ibid.*).

Heureuse donc, heureuse l'âme qui la met en œuvre! Heureuse la maison dont ce solide exercice est le plus commun entretien et comme la garde la plus fidèle; où de saintes vierges, noble et précieuse portion du troupeau de Jésus-Christ, et pour mieux dire les épouses de Jésus-Christ même, nourries, fortifiées de cette manne, suivent sans danger une voie sûre, s'élèvent d'un plein vol à toute la perfection d'un état par lui-même si parfait, et par de nouvelles victoires gagnent tous les jours de nouvelles couronnes.

Achevons, chrétiens, et recueillons en trois mots tout le fruit de ce discours. Nous avons comme Antoine, le monde à combattre, notre chair à vaincre et l'enfer à désarmer. Contre les dangereux ennemis dont il repoussa les attaques par les précautions de la retraite, par la sévérité de la mortification, par la constance et la ferveur de la prière, ne nous flattons point d'employer jamais utilement d'autres armes que celles qui rendirent notre saint solitaire victorieux et triomphant. Mais aussi le saint usage de ces armes toutes-puissantes nous assurera comme à lui la couronne, et nous mettra après lui en possession de notre conquête, dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

Dulcis et rectus Dominus; docebit mites vias suas (*Psal.* XX.)

Le Seigneur est doux et saint. Il enseignera ses voies à ceux qui sont doux et débonnaires.

Quelles voies le Seigneur enseigne-t-il

aux âmes débonnaires et pacifiques, que des voies de douceur et de paix ? Et quel autre les a dû mieux connaître, que l'illustre évêque dont nous honorons la mémoire ; puisque ce fut le plus pacifique de tous les hommes, et que dans la dispensation des dons de Dieu, il eut pour partage la douceur ? Voies de miséricorde et de grâce où marcha saint François de Sales, et où il eut la consolation de voir marcher après lui des peuples entiers, nombreux et fidèle troupeau d'un pasteur lui-même si fidèle, et précieuse conquête d'une douceur toujours prévenante et bienfaisante, comme elle fut par là même toujours efficace et victorieuse. Que fais-je après tout, chrétiens, et ne vais-je point jeter ici le scandale parmi nous ? Ne vais-je point, en canonisant la douceur, canoniser ou un amour de soi-même qui se permet et s'accorde tout, ou une indulgence trop facile qui accorde et permet tout aux autres ? Ce n'est point là ce qu'inspire l'esprit du Père céleste : ces voies d'affabilité, de bénignité, ces voies douces dont je parle, ne les confondons point avec des voies larges, et ne pensons pas qu'on n'y trouve ni violences à se faire, ni combats à soutenir. N'en coûta-t-il rien à notre saint pour nous les montrer ? N'en coûte-t-il rien pour les suivre ? C'est ce que je veux examiner dans ce discours, et voici comment j'en propose le dessein :

Car il y a dans le ministère évangélique deux choses à considérer : Le ministre qui enseigne, et les enseignements qu'il donne ; la manière dont il prêche, et ce qu'il prêche ; en deux mots, son action et sa morale. Le ministre qui enseigne et la manière dont il prêche, les soins qu'il prend pour cela ou qu'il doit prendre, ses courses, ses fatigues, voilà ce que j'appelle son action. Les enseignements que le ministre donne et ce qu'il prêche, la doctrine qu'il débite, ses principes, ses règles et le point de perfection où il élève, voilà ce que j'appelle sa morale. Il faut dans l'action, du feu, de la vigilance, de l'assiduité, du travail. Il faut dans la morale, une sévérité raisonnable et une sainteté digne du Maître au nom de qui le ministre parle, et dont il tient la place. Or il est vrai que la douceur peut dégénérer là-dessus en deux grands défauts : l'un à l'égard de l'action, et c'est une indolence paresseuse, une lenteur à agir qui se ménage elle-même, et se décharge de tout ce que le saint ministère a de plus onéreux et de plus pénible ; l'autre, à l'égard de la morale, et c'est un relâchement qui altère l'Évangile, et qui ôte à la perfection chrétienne ce qu'elle a de plus sublime et de plus austère. A Dieu ne plaise que je fusse monté dans cette chaire, pour consacrer par des éloges ce que je dois condamner, et ce que je condamne en effet comme une faiblesse et une prévarication. Mais voici ce qu'il y a de merveilleux dans l'incomparable François de Sales : c'est d'avoir su joindre si bien ensemble toute l'onction de la douceur, avec toute la force du zèle et toute la sévérité du zèle. Je dis avec toute la force du zèle, dans l'action, et avec toute la sévérité du zèle, dans la morale. Avec toute la force du zèle dans l'action, entreprenant, agissant, ne s'épargnant lui-même en rien, mais se chargeant de tout ce qu'il y a de plus laborieux dans le ministère apostolique, et de plus fatiguant. Avec toute la sévérité du zèle dans la morale, portant les âmes à la plus pure vertu, à l'abnégation la plus entière, à tout ce qu'il y a dans la perfection chrétienne de plus excellent et de plus grand. A quoi donc le saint évêque de Genève employa-t-il sa douceur ? Ce fut seulement à se garantir des écueils où il est assez ordinaire au zèle de donner, et à le contenir en de justes bornes ; je veux dire, et ce sera tout le sujet de votre attention, que la douceur de saint François de Sales lui servit à régler, selon la sagesse de l'Évangile : 1° la force de son action, comme je l'expliquerai dans la première partie ; 2° la sévérité de sa morale, comme je le ferai voir dans la seconde partie ; l'une et l'autre ne sera pas sans instruction pour nous. Implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois choses marquent la force du zèle dans les fonctions apostoliques et dans l'action des ministres dont Dieu se sert pour la conduite et le salut des âmes : la promptitude à agir, la hardiesse à agir, et la constance à agir. Je dis d'abord, une action prompte, qui les porte à tout et partout avec la même vitesse, selon la comparaison de l'Ecriture, que ces nuées suspendues au milieu des airs, et poussées par un vent rapide et impétueux : *Ecce isti ut nubes volant.* (*Isa.*, LX.) Je dis ensuite une action hardie, qui leur fait voir sans pâlir les périls, qui les fait paraître devant les puissances du monde, et surmonter tous les obstacles avec autant d'assurance que le prophète, lorsqu'il annonçait aux peuples et aux rois les ordres du Tout-Puissant, sans être plus ému de leurs menaces que le diamant et la pierre dure : *Ut adamantem et ut silicem dedi faciem tuam.* (*Ezech.*, III.) Enfin je dis, une action constante, qui leur fait soutenir avec fermeté ce qu'ils ont entrepris avec courage ; ne cessant point de travailler, qu'ils ne voient l'heureux succès de leurs travaux ; jusqu'à s'immoler eux-mêmes comme l'Apôtre : *Impendam et super impendar.* (*II Cor.* VI, 12.) Or vous le savez, chrétiens, comme les vertus se changent en autant de vices, dès qu'elles passent à de certaines extrémités, cette promptitude de l'action rend quelquefois le zèle impatient et léger ; cette hardiesse de l'action rend quelquefois le zèle fier et hautain ; et cette constance de l'action rend quelquefois le zèle entêté et importun. Mais quand la force du zèle est tempérée par la douceur, que fait-elle cette douceur évangélique ? Elle conserve toute la promptitude de l'action, mais elle en arrête les impatiences et la légèreté. Elle conserve toute la hardiesse de l'action, mais

elle en retranche les hauteurs et la fierté. Elle conserve toute la constance de l'action, mais elle en bannit l'entêtement et l'importunité. Par cette merveilleuse alliance, l'action devient tout à la fois, prompte, mais sage et modérée; hardie, mais modeste et humble; constante, mais condescendante et docile. Voilà ce que j'ai d'abord à vous proposer dans saint François de Sales, comme le sujet de votre admiration. Suivez-moi.

Je parle d'un saint évêque, le dispensateur des mystères de Dieu, selon l'expression de saint Paul, d'un ministre de la parole, remplissant toute l'étendue de son ministère; *Opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple* (II *Tim.*, IV); prêchant, enseignant, dirigeant: *Prædica verbum* (*ibid.*); reprochant, menaçant, sollicitant, exhortant: *Insta*, *argue*, *increpa* (*ibid.*); et dans les soins attachés à une si laborieuse vocation, veillant sans cesse et agissant: *Vigila, in omnibus labora.* (*Ibid.*) Promptitude de l'action, mais sans impatience et sans légèreté.

Promptitude : attendit-il pour agir qu'il eût été par l'ordre du ciel ou revêtu du sacerdoce, ou installé dans l'épiscopat? Un zèle prompt ne peut souffrir de retardement. Poussé hors du monde par l'Esprit de Dieu, et suivant le saint mouvement qui l'emportait; fermant les yeux à toutes les prétentions que lui donnait une naissance illustre et noble, les oreilles aux offres obligeantes d'un prince qui le voulait approcher de sa personne et élever aux premiers rangs; son cœur aux larmes d'un père et d'une mère, qui, prévenus des idées du siècle, tout pieux néanmoins et tout réguliers qu'ils étaient d'ailleurs, le regardaient comme l'appui de leur famille, et comptaient sur lui pour perpétuer leur sang et leur nom : à peine François de Sales est-il entré dans le champ de l'Église, non plus seulement comme un de ses enfants, mais comme un de ses ouvriers, que déjà le voilà qui cultive la moisson de Jésus-Christ, qui la fait croître, et qui en recueille les fruits. Bourgades et villes, campagnes et forêts, chaumines et maisons, prisons et hôpitaux, sains et malades, petits et grands, tout est éclairé de ses leçons, et tout en ressent l'efficace.

Cependant la carrière n'était point encore assez vaste. Le zèle, en s'exerçant, a bientôt passé d'un sujet à l'autre; et plus il se présente d'ouvrage, plus l'activité et la promptitude redoublent. Quels temps, chrétiens, et quel souvenir je suis obligé de rappeler? Temps de guerre, d'une guerre de religion, la plus opiniâtre de toutes et la plus sanglante. L'Eglise en proie à ses propres enfants, et à des ennemis sortis de son sein; le saint troupeau abandonné à la fureur des loups; les temples renversés ou changés en des places d'armes; les autels profanés, et le Seigneur, jusque dans ses tabernacles, investi et insulté; les plus belles provinces, les Etats ruinés, pillés, saccagés : il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage; vous entendez assez ce que je veux dire. Vous vous souvenez de ces schismes fameux, de ces derniers schismes, où nos pères, dans les siècles précédents, et en deux hérésies nouvelles, celle de Luther et celle de Calvin, virent renaître toute l'insolence et toute la barbarie des anciens hérésiarques; où l'esprit de ténèbres, cet esprit infernal, souffla parmi le peuple chrétien le trouble et la dissension; où les prêtres, contre l'ordre que donna le Fils de Dieu à ses apôtres de marcher sans épée et sans défense; où, dis-je, de faux prêtres, quittant l'Evangile, prirent le glaive et le mirent à la main de tant de millions d'hommes, pour résoudre, non par la force de la parole, mais par le fer, les plus importantes questions de la foi; où un prétendu zèle du culte de Dieu consacra en quelque sorte les violences, les perfidies, les assassinats, les meurtres; et cela, entre les membres du même corps; entre les princes et les sujets, entre les pères et les enfants, entre les frères et les sœurs, dans le sein des mêmes familles, et jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ; où la vérité enveloppée d'un nuage épais s'obscurcit tout à coup et laissa dominer en sa place le mensonge et l'erreur. Quel renversement! Quelle confusion! Tel était l'état de notre France. Tel était surtout l'état de la Savoie, également à plaindre d'être devenue le siége de l'hérésie, et heureuse d'avoir reçu la lumière de celui même à qui elle avait donné la naissance.

François épargna-t-il rien pour cela, et tarda-t-il à appliquer le remède partout où il aperçut le mal, et dès qu'il connut les besoins pressants du peuple de Dieu? Elevé aux ordres sacrés, soit celui de la prêtrise, soit celui de l'épiscopat, mais bien éloigné de ces lâches ministres, qui dans une pieuse oisiveté, pour ne rien dire de plus, se contentent de profiter de l'autel, tandis qu'ils en laissent à d'autres les fonctions, et qui n'envisagent dans les dignités ecclésiastiques, qui n'aiment dans la mitre que son éclat et ses douceurs, sans en soutenir le fardeau et les devoirs; il se fit du double caractère qu'il portait une raison de rendre son zèle plus vigilant encore et plus actif.

A peine a-t-il reçu la mission pour le Chablais, qu'il y court; et il n'y est pas plutôt arrivé, qu'il paraît dans la capitale et qu'il y prêche. Que de tours et de retours! Le soir retiré dans une forteresse, il passe une bonne partie de la nuit à prier, à prendre des mesures avec Dieu; et le matin rentrant dans la ville, il emploie toute la journée en de touchantes exhortations et en de savantes disputes. Au premier ordre de partir et de se ranger auprès du prince, pour conférer touchant les moyens d'abattre l'erreur et de l'exterminer, il y vole. Dès que le Chablais le rappelle, on l'y revoit. Conférences sur conférences, instructions sur instructions, voyages sur voyages. Tantôt, au nom du souverain pontife, il faut traiter avec Bèze, l'un des plus redoutables alors et des plus renommés ennemis de l'Eglise. Tantôt il faut se rendre aux pieds du légat apostolique et prendre ses conseils. Tantôt il faut

passer jusqu'à Rome et communiquer avec le vicaire même de Jésus-Christ. Tantôt, durant une guerre allumée entre Henri IV, roi de France, et Charles-Emmanuel, duc de Savoie, il faut garantir la religion et mettre à couvert ses intérêts. Tantôt, chargé d'un grand diocèse, il faut le parcourir et le visiter. Tantôt pour arrêter les progrès de l'hérésie dans le bailliage de Gex, il faut se transporter à la cour de France et en implorer le secours. Tantôt c'est le clergé qu'il faut régler, et tantôt des ordres religieux qu'il faut réformer. Que dirai-je! Une ville est assiégée par les hérétiques, et il faut l'assister dans ses nécessités spirituelles. Il s'élève entre les docteurs catholiques de célèbres contestations, et il en faut déclarer son sentiment. Ecoles publiques, séminaires à établir; dispensation de la divine parole, surtout durant le saint temps du carême; catéchismes, entretiens; consécrations des églises, administration des sacrements, fréquentes confessions à entendre, abjurations à recevoir, réconciliations à ménager; directions, soit chrétienne dans le monde, soit religieuse dans le cloître; ouvrages de piété, livres, écrits; œuvres de charité, consolation des affligés, soulagement des misérables : François de Sales, par le feu et la vivacité de son zèle, ne laisse rien échapper; il pense à tout, il veille à tout, il fournit à tout.

Mais, chrétiens, dans ces mouvements divers quel esprit le guide? N'est-ce point un de ces esprits volages et inconsidérés, un de ces esprits inquiets et emportés? On voit quelquefois dans le zèle de ces empressements précipités, et de ces saillies qui font faire mille démarches fausses et sans réflexion. Partout où l'on croit entrevoir la gloire de Dieu (et en combien de sujets pense-t-on l'apercevoir où elle n'est pas?) on s'y jette en aveugle et avec indiscrétion. Si les choses ne réussissent pas comme on se les était proposées; si elles ne prennent pas le tour qu'on veut leur donner, ce sont des agitations et des impatiences que l'on colore du nom spécieux d'inspiration; mais où Dieu n'a pas, à beaucoup près, toute la part que l'on prétend, et où souvent l'humeur domine tout entière. Or c'est cela même que saint François de Sales tempéra par sa douceur. Semblable à cet astre qui nous éclaire, et qui dans son cours conserve toujours, et la même rapidité, et la même égalité, qu'entreprit-il, que fit-il, que dit-il, qui ne fût réglé par une profonde sagesse, et assaisonné d'une onction insinuante et engageante? Quelle droiture dans ses desseins! Quelle solidité dans ses conseils! Quels charmes dans sa conversation et dans ses discours! Jamais dans ses manières fit-il remarquer quelque trouble et quelque amertume? Ne faisait-il pas aimer la vérité, en se rendant, lorsqu'il la prêchait, lui-même si aimable? J'ose dire que cette paix, cette tranquillité qui paraît en tout, dans l'air, dans le visage, dans le geste, dans la voix, dans les termes, a plus opéré de conversions, que ces transports d'un zèle fougueux et peu maître de lui-même. La raison est que, pour ramener ou les hérétiques, ou les pécheurs, il est beaucoup moins important d'instruire l'esprit que de toucher le cœur. Les ennemis mêmes du saint évêque prenaient plaisir à l'entendre, et de là vint ce glorieux témoignage que lui rendit l'une des plus grandes lumières du siècle passé, lorsque le savant cardinal que je prends ici pour témoin, c'est le célèbre Duperron, disait que, pour lui, il pouvait convaincre les esprits; mais que pour les gagner et les convertir, il fallait avoir recours à François de Sales. Rien ne tient contre une action aussi prompte que la sienne, mais sans impatience et sans légèreté; quand on y joint encore la hardiesse, mais sans hauteur et sans fierté. Autre caractère de la force et de la douceur du zèle de notre saint prélat par rapport à son action.

Car il ne suffit pas que le zèle dans son action soit prompt, il faut qu'il soit hardi. Il y a des périls à essuyer; il y a des respects et des considérations humaines à surmonter; il y a des occasions où l'on est obligé de s'expliquer, de se déclarer, d'avertir, de reprendre, de s'opposer, de résister, et cela même en présence des têtes couronnées et devant les puissances du monde. Non pas que la hardiesse doive inspirer un ascendant impérieux et dominant, qui change le ministère dans une espèce de tyrannie spirituelle, et qui fait gouverner les âmes plutôt en maître qu'en père. Le sacré caractère donne une certaine autorité dont on abuse aisément, en la portant trop loin. On ne veut pas, dit-on, trahir la cause de Dieu par une lâche timidité; et sur ce principe mal entendu et mal appliqué, on devient fier et hautain. On suit les boutades de son zèle, et souvent le zèle a des boutades qui l'enflent, qui l'aigrissent, qui le rendent dédaigneux et méprisant. On parle avec faste, on s'élève avec audace, on éclate avec inconsidération, on corrige avec amertume. C'est un zèle de pharisien. On prêche avec ostentation la soumission chrétienne, et l'on enseigne avec orgueil les règles de l'humilité. C'est là qu'un zèle hardi eût conduit saint François de Sales, si la douceur ne l'eût préservé de cet écueil. Elle n'est point pusillanime; mais aussi elle n'est point remplie d'elle-même; elle n'est point présomptueuse ni insultante. On l'a vu dans le saint prélat que nous honorons, et les preuves en sont sans nombre.

Quand dans un conseil il fallut délibérer sur la religion, tout autre que François de Sales eût donné dans ces raisons d'Etat que suggéraient les ministres du prince, pour ne point attaquer si fortement l'hérésie, ni bannir les faux docteurs qui la publiaient. Mais eut-il ces égards serviles d'une politique mondaine, qui sacrifie aux avantages des maîtres de la terre les intérêts du maître que nous adorons dans le ciel? Craignit-il de contredire un sentiment qui blessait l'honneur de l'Église? Il s'en expliqua hau-

tement; il ne dissimula rien, et défendant avec courage son parti, il fit bien entendre qu'il était, comme l'Apôtre, le serviteur de Jésus-Christ, puisqu'il ne cherchait point à plaire au monde aux dépens de Jésus-Christ même. Mais aussi quand il se vit tant de fois noirci par les plus atroces calomnies, au lieu d'éclater en de justes plaintes, il s'imposa le silence; ou, s'il ouvrit la bouche, ce ne fut que pour s'accuser lui-même, comme si toutes les injures lui eussent été dues, et pour prendre la défense de ceux qui l'attaquaient le plus indignement, et qui lui portaient les plus rudes coups; ou s'il pensa à se disculper, ce ne fut qu'avec une pudeur respectueuse, ayant, ce semble, moins honte de l'outrage qui le déshonorait, que de l'excuse qui le justifiait.

Quand il fallut se montrer devant les potentats du siècle et entrer dans leurs cours, il y parut avec toute la dignité convenable. Il leur annonça les ordres du Dieu qui l'envoyait; et sans violer la majesté royale, il sut bien les faire souvenir qu'il y a là haut sur nos têtes un législateur dont ils dépendent autant que les autres hommes, et devant qui tout genou doit plier. Mais aussi quand ces mêmes monarques, édifiés de ses exemples et charmés de ses vertus, voulurent le combler de leurs faveurs, après avoir satisfait à ses fonctions et s'être acquitté de sa légation, il rentra bientôt dans son néant; il ne pensa qu'à s'abaisser, qu'à s'ensevelir dans son obscurité, jusqu'à refuser la pourpre romaine qui lui fut présentée, ne voulant pas, disait-il, que sa robe fût jamais autrement rougie que de son sang versé pour le salut de ses frères.

Quand, ou dans la chaire ou au tribunal, il fallut réprimer le vice et intimider le pécheur pour arrêter le péché, il prononça les arrêts les plus foudroyants; il releva ses expressions, il les anima; il ne s'accommoda point aux fausses délicatesses d'un auditeur ou d'un pénitent qui veut être flatté lorsqu'il est nécessaire de l'épouvanter par d'effrayantes vérités : mais aussi prit-il bien soin de rétablir le calme dans les cœurs, après y avoir jeté la terreur; et par mille démonstrations d'une affection toute paternelle envers ceux qu'il venait d'humilier et de confondre, par mille témoignages d'un saint mépris de lui-même, par les retours les plus consolants, leur donna-t-il à juger que, s'il les corrigeait, ce n'était pas qu'il se crût au-dessus d'eux, mais seulement pour les toucher et les retirer de leurs égarements. Ce fut pour cela, qu'après avoir entendu la confession d'un ecclésiastique assez déréglé dans ses mœurs, François de Sales se jeta lui-même à ses pieds, et prit à son tour la posture de suppliant et d'un criminel qui déclare ses offenses et qui demande grâce. Ce fut pour cela qu'il traça aux prêtres de son diocèse ces règles si sages, soit pour la prédication, soit pour le gouvernement, soit pour l'administration du sacrement de pénitence : de n'user jamais dans les instructions, ou particulières ou publiques, de ces termes satyriques et mordants qui n'ont point d'autre effet que d'irriter et de contrister; de régner sur ceux que le ciel nous a soumis, bien moins par la crainte que par l'amour, et de n'oublier jamais, lors même qu'on est forcé de les redresser, qu'on peut devenir et qu'on est peut-être encore plus faible et plus coupable qu'ils ne le sont. Ce détail occuperait un discours entier, si je voulais vous le représenter, ou bien aux portes de Genève, ville dévouée à l'hérésie, lorsqu'il demande à y entrer, et qu'avec une sainte intrépidité il déclare en y entrant qu'il est l'évêque que le ciel leur a donné et à qui ils doivent obéissance: ou bien dans une petite ville de son diocèse, lorsqu'il y fait un séjour de plusieurs semaines pour instruire des esprits grossiers et ignorants; qu'il converse avec la plus vile populace; qu'il se familiarise avec les enfants; qu'il se rend, si je l'ose dire, enfant comme eux, et qu'il autorise sur cela sa conduite par l'exemple du Sauveur des hommes; ou bien dans le trouble d'une sédition populaire, excitée contre lui, lorsqu'il refuse, pour se défendre, tout autre secours que le bras du Seigneur et la confiance qu'il a dans sa protection divine : au milieu de deux armées, lorsqu'au lieu de cacher sa route, il marche à découvert et au péril de sa liberté et de sa vie même, ou bien en la présence d'un meurtrier qui le voulait assassiner et qu'il désarme, non point par des reproches amers, mais par une bonté compatissante : dans un cachot où il se renferme avec un misérable pour prendre part à son humiliation et à sa peine, se faisant tout à tous, comme saint Paul, pour les gagner tous à Dieu. A une action si parfaite il ne manquait que la constance, et c'en a été le troisième caractère. Disons donc enfin, action constante, mais dont la douceur de saint François de Sales a banni l'entêtement et l'opiniâtreté, en la rendant condescendante et douce.

Vous en fûtes témoins, de cette inébranlable constance, zélés compagnons de ses travaux, qui lui vîtes courir tant de dangers, former tant de saintes entreprises, essuyer tant de contradictions, sans que jamais les difficultés aient ralenti son ardeur, ni que la peine l'ait rebuté. Vous en fûtes témoins, implacables ennemis de l'Eglise, hérétiques indociles, qui lui suscitâtes de si violentes persécutions; qui l'appellâtes à tant de combats particuliers, dont il sortit toujours victorieux, mais non sans de grands et de longs efforts : vous, dis-je, qu'il arracha du sein de l'erreur, mais en y employant durant plus de trente années tout ce que la force chrétienne inspire de vigueur et de fermeté. Vous en fûtes témoins, pécheurs invétérés, dont la conversion lui coûta tant de gémissements et de pleurs, tant de prières et de vœux, tant d'assiduités et de veilles, jusqu'à ce qu'il eût vaincu par sa persévérance votre obstination. Vous en fûtes témoins, peuples entiers, peuples sauvages et retirés habitants des rochers et des ca-

vernes, qui le vîtes venir à vous au travers des neiges et des glaces, cherchant ses brebis égarées parmi les ronces et les broussailles comme le bon Pasteur; grimpant sur des montagnes escarpées et environnées d'abîmes; se traînant sur des cailloux, sur des pierres aiguës, dont les pointes lui déchiraient et lui ensanglantaient les pieds et les mains: n'ayant pour escorte que quelques domestiques assez généreux pour le suivre; n'ayant pour retraite que quelques masures ouvertes de toutes parts. Vous en fûtes témoins, et combien vos cœurs furent-ils attendris à ce spectacle? Vous en versâtes des larmes, et vous n'eûtes point de termes assez énergiques et assez tendres pour compatir à ses souffrances et pour le plaindre. Lui cependant ne pleurait que sur vous et que pour vous; lui seul ne pensait point à se plaindre lui-même: ne croyant pas qu'il y eût un sort plus à désirer pour un évêque que de sacrifier son repos, sa santé, ses jours à la conservation de son troupeau. Voilà ce que vous admirâtes, et voici ce que vous dûtes encore admirer davantage: ce fut une constance si ferme jointe à une docilité si soumise. On est constant quelquefois, mais avec aheurtement: on est docile, mais avec faiblesse. Mais toute la fermeté de la constance avec toute la soumission de la docilité, c'est un assemblage d'autant plus beau qu'il est plus rare. Jamais homme se rendit-il plus à la raison que François de Salles, dès qu'on la lui fit entrevoir? Jamais homme souhaita-t-il plus sincèrement d'être instruit, ne reçut-il mieux les instructions qu'on lui donna? Jamais homme sut-il condescendre et céder plus à propos dès que l'occasion le demanda? On est naturellement jaloux de ses propres desseins. Dès qu'on a fait les premiers pas, on veut, quoi qu'il survienne, aller jusqu'au bout. On se fait un point d'honneur de ne pas reculer; et à quelque prix que ce soit, il faut qu'on l'emporte. Attachement opiniâtre qui souvent renverse tout. Ce n'est point à cela, mon Dieu, que vous donnez ces bénédictions de douceur, dont vous avez prévenu et comblé François de Sales: *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* (*Psal.* XX.) Une douce rosée pénètre plus aisément la terre et la rend beaucoup plus féconde, qu'un torrent qui répand avec bruit ses flots, et s'élève avec furie contre tout ce qui s'oppose à son passage. Saint François de Sales, cet homme si indulgent, si condescendant quand il fallut l'être, et comme il fallut l'être, a eu l'avantage d'éclairer les esprits les plus aveuglés, de toucher les cœurs les plus endurcis, de confondre les ennemis de l'Eglise dans les plus célèbres controverses, de rétablir le vrai culte de Dieu dans les villes et les provinces, d'y relever les autels brisés, les temples détruits, de sanctifier et le siècle et le cloître: *Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis.* Agissons avec la même force que lui, mais avec la même douceur; et nous verrons les mêmes fruits.

Leçon générale: car le zèle est de toutes les conditions de la vie; ce zèle qui doit veiller, ce zèle qui doit avertir, ce zèle qui doit reprendre et redresser, ce zèle qui doit même corriger et punir, Or, qu'il ait tout le reste, et qu'il lui manque une certaine douceur qui l'assaisonne, au lieu des salutaires effets qu'il devrait produire pour le règlement et le bon ordre du monde, que fait-il? Il renverse tout, et il trouble tout. Dans une famille, il suscite les enfants contre le père; pourquoi? Parce que le père dans ses répréhensions cruelles ne leur fait voir que de l'amertume et de l'aigreur. Dans une maison, il soulève les domestiques contre le maître; pourquoi? Parce que le maître, toujours chagrin, ne sait rien ordonner, ni rien dire sans violence et sans passion. Dans une société, et même entre les plus régulières d'ailleurs, il divise les membres qui la composent et les sépare du chef qui la gouverne; pourquoi? Parce que le poids de l'autorité y devient trop pesant, et que la domination y est trop absolue. Un peu d'onction amollirait cette dureté, laisserait au zèle toute sa fermeté, et entrant dans les esprits y trouverait plus de docilité. Ainsi François eut-il avec toute la douceur du zèle toute la force nécessaire dans l'action, et, comme nous l'allons voir, toute la sévérité convenable dans la morale: c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Ç'a été presque dans tous les temps un sujet ordinaire de contestations et de disputes que la morale de Jésus-Christ. Tous conviennent que c'est une morale sévère; mais cette sévérité, on l'a diversement entendue; et cette diversité de sentiments a fait naître autant de partis entre les ministres mêmes de l'Evangile et les disciples qu'ils ont formés. On s'est surtout attaché à décrier comme un relâchement une sainte douceur dans les maîtres que Dieu a chargés de la direction des consciences. Le seul terme de douceur, mal connu et mal expliqué, a révolté des esprits déjà prévenus, qui ont condamné sans examiner, et, selon le terme de l'Ecriture, ont blasphémé ce qu'ils ignoraient. On n'a pas épargné là-dessus les plus grands saints; et malgré le témoignage authentique de l'Eglise en faveur du glorieux évêque dont j'ai commencé l'éloge et dont elle a canonisé la sainteté, vous savez si les voies qu'il nous a enseignées, et qu'il a lui-même suivies, n'ont point encore leurs censeurs, qui voudraient les rendre suspectes et qui s'étudient à les décréditer. Il est donc d'une extrême conséquence pour la gloire de saint François de Sales de les justifier, d'en faire connaître la droiture et la sûreté; en un mot, de vous apprendre comment, dans la morale qu'il a prêchée, sa douceur ne lui a rien fait perdre de toute la sévérité chrétienne. Voilà de quoi il s'agit maintenant: et pour vous en convaincre, je vous prie de remarquer avec moi que toute la morale évangélique roule sur trois chefs: sur le

mal qu'il faut fuir, sur le bien qu'il faut pratiquer, et sur les moyens qui contribuent le plus à l'un et à l'autre. Ainsi une morale sévère, c'est celle qui nous porte à la fuite du mal le plus insensible et le plus léger, à la pratique du bien le plus excellent et le plus parfait, aux moyens de parvenir à l'un et à l'autre les plus efficaces et les plus certains. Or point de mal si léger et si insensible que saint François de Sales dans sa morale n'ait condamné : point de bien si parfait et si excellent que saint François de Sales dans sa morale n'ait ou ordonné, ou conseillé : et point de moyens pour l'un et pour l'autre si certains et si efficaces, que saint François de Sales dans sa morale n'ait proposés.

Mais il y avait après tout, et il y a encore sur cela des précautions à prendre; il y a des excès à éviter: et c'est à quoi il a employé sa douceur. Car 1° une sévérité mal réglée porte quelquefois trop loin le précepte, et ne distingue point assez dans ses décisions ce qui est précisément défendu, et ce qui est absolument permis : mais je dis que saint François de Sales s'est tellement déclaré contre tout ce qui est mal, qu'il a bien su en même temps démêler les divers degrés qui s'y rencontrent, et ne point regarder, sur une faible apparence, comme un crime impardonnable, ce que la religion, prise dans ses règles les plus exactes, ne mit jamais au rang des péchés; 2° une sévérité sans mesure, en portant les âmes à la pratique du bien, fait souvent et faussement consister la vertu dans des exercices extraordinaires, qui ne conviennent en aucune sorte, ni à la condition des personnes, ni à leur état : mais je dis que l'art admirable de saint François de Sales a été de faire trouver aux âmes qu'il a dirigées, dans leur état même, et sans sortir de leur condition, ou, si vous voulez, dans ce que nous appelons une vie commune, la plus haute et la plus éminente sainteté. De là, et par un troisième égarement, c'est le propre d'une sévérité outrée de nous faire tendre à la perfection par des moyens nouveaux et particuliers, laissant les routes les plus fréquentées, et nous ouvrant des chemins qu'elle estime d'autant plus, qu'ils paraissent moins battus et plus étroits; sans prendre garde s'ils sont proportionnés à notre faiblesse, et sans égard à la situation présente et aux dispositions où l'on se trouve : mais je dis qu'un secret inestimable de saint François de Sales a été de convertir ce qui nous est le plus ordinaire dans l'usage de la vie en autant de moyens, et en des moyens infaillibles et sûrs de sanctification. Telle est l'idée juste et raccourcie de sa morale. Voyons si je ne m'y suis point trompé; et pour cela, chrétiens auditeurs, suivons de point en point le plan que je viens de vous tracer.

Point de mal, et de mal si insensible et si léger, que saint François de Sales dans sa morale n'ait condamné. Je n'en parlerai ni sur des connaissances vagues, ni sur des rapports incertains; je ne dirai rien que je n'aie puisé dans les sources mêmes, et recueilli de ses merveilleux écrits qui nous servent encore de règles, et qu'il nous a laissés comme un mémorial perpétuel de sa conduite. C'est là qu'il condamne, je ne dis pas seulement les excès et les engagements criminels d'une vie molle et voluptueuse; mais la moindre délicatesse, mais la moindre recherche de soi-même, des aises et des commodités qui peuvent flatter en quelque sorte la nature, et contenter ses désirs sensuels. C'est là qu'il condamne, je ne dis pas seulement les enflures de l'orgueil; mais le moindre retour d'une vanité secrète; mais la moindre complaisance et l'attention la plus légère aux dons qu'une âme peut avoir reçus ou de la nature, ou de la grâce. C'est là qu'il condamne, je ne dis pas seulement les emportements de la colère, ou les ressentiments de la vengeance: mais un chagrin, mais un caprice, une aigreur passagère et d'un moment; mais une antipathie naturelle un peu trop écoutée et trop suivie. C'est là qu'il condamne; quoi? non point seulement le trouble et la confusion du monde; mais une distraction, une dissipation volontaire, quelque courte d'ailleurs qu'elle puisse être; mais une amitié vaine, une conversation oiseuse, une visite inutile. C'est là qu'il condamne; quoi? non point seulement une passion trop ardente pour les biens de la fortune, et un attachement excessif aux richesses temporelles; mais toute inquiétude, tout empressement dans le soin des affaires, toute vue, en quelque manière que ce soit, un peu trop intéressée et trop humaine. Enfin c'est là qu'il condamne; quoi? non point seulement le péché, mais toute affection au péché; et non-seulement au péché, mais aux occasions du péché, et aux occasions les moins prochaines; mais aux habitudes du péché et aux habitudes les plus faibles. Ah ciel! que serait-ce que le monde s'il se conduisait par les principes de François de Sales : et ne le verrons-nous jamais dans un état si heureux? Quoi qu'il en soit, rien de tout cela que le saint évêque dans ses maximes n'ait proscrit et réprouvé. Pour être persuadés, chrétiens, je vous renvoie à ce livre tout divin; je parle de l'*Introduction à la vie dévote;* à ce livre que nous pouvons regarder comme le sommaire de la sainteté chrétienne; à ce livre qu'une grande reine envoya au roi d'Angleterre comme un des plus riches présents qu'elle pût lui faire; à ce livre, dont un grand pape, Alexandre VII, recommanda si fortement la lecture à un de ses neveux qu'il chérissait d'une façon toute singulière, et dont il lui conseilla de faire la règle de sa vie; à ce livre où François de Sales après sa mort revit tout entier, et où sa voix, une voix muette, mais toujours intelligible, se fait entendre à nous pour notre instruction; à ce livre enfin, qui jusqu'à présent et depuis de longues années, a servi de guide à tant d'âmes pieuses, et qui nous en peut encore et nous en doit servir. Lisez-le, mes chers auditeurs : ne vous contentez pas de le lire, relisez-le; et après l'avoir lu et relu, méditez-le. Que ce

soit pour vous une nourriture spirituelle et continuelle. Que nous apprendra-t-il ? Ce qui devrait être partout gravé en des caractères d'or, ce qui renouvellerait toute la face du christianisme, trop universellement, hélas ! et depuis trop longtemps défiguré : à ne vous permettre pas la moindre pensée dans l'esprit qui le ternisse; pas le moindre sentiment dans le cœur qui l'anime, qui l'empoisonne, qui le grossisse, qui l'élève, qui l'irrite, qui l'amollisse ; pas la moindre action, un geste de la main, un coup d'œil, un pas qui ne soit selon l'Evangile, selon toute la rigueur de l'Evangile. Vous en avez en main la preuve; et il ne faut qu'avoir des yeux pour vérifier par soi-même ce que je dis.

Ce n'est pas que j'ignore à combien de critiques se trouva d'abord exposé l'excellent Ouvrage dont je voudrais vous faire connaître ici tout le prix. N'est-ce pas, dit l'Apôtre, le sort de ceux qui vivent dans la vraie piété et qui font profession de l'enseigner aux autres, d'être sujets aux traverses et aux persécutions ? Je sais qu'un fameux prédicateur osa même l'attaquer publiquement dans la chaire. Mais c'est sans doute que ces censeurs si sévères et si précipités n'étaient point entrés dans le véritable esprit de saint François de Sales : dans cet esprit de sévérité et de douceur tout ensemble, qui ne permet rien de mal; mais qui ne lance point également aussi sur tout ses anathèmes; qui n'ajoute point aux péchés, déjà notés et interdits dans le christianisme, de nouveaux péchés qu'un prétendu zèle imagine : dans cet esprit d'équité et de raison, qui, pesant toutes choses au poids d'une juste balance, défend, par exemple, tout plaisir criminel, mais ne refuse pas quelques récréations honnêtes, innocentes, même nécessaires; qui semble se relâcher d'une part sur certaines assemblées, mais pour se resserrer de l'autre par les conditions qu'il y demande, et sait ainsi, sans les attaquer directement, ni s'engager en de sèches et de stériles questions, prendre une voie plus douce et plus abrégée pour les bannir dans la pratique, et en abolir l'usage.

Ce n'est pas assez : mais avançons, et ajoutons : point de bien, et de bien si excellent et si parfait, que saint François de Sales dans sa morale n'ait ou ordonné, ou conseillé. Oui, chrétiens, si j'entreprenais d'élever une âme à toute la perfection évangélique, je la voudrais telle que ce sage et zélé directeur l'a prétendu former : rien au-delà. Quel en serait le caractère ? Vous me le demandez, et le voici : Je le renferme en quelques traits. En effet, si c'était une âme conduite selon les sentiments et l'esprit de François de Sales, dès là ce serait une âme tout embrasée du divin amour et consumée de ce feu sacré. Amour agissant, qui lui ferait tout entreprendre pour Dieu. Amour patient, qui lui ferait tout endurer pour Dieu. Amour désintéressé, qui lui ferait tout rapporter à Dieu. Amour pur, qui la dégagerait de tout autre objet que Dieu. Amour tendre, ardent, intime, qui l'unirait sans interruption à Dieu, qui la ravirait, qui la transformerait en Dieu. Ainsi François s'en expliquait-il. O amour ! ô mon Dieu, s'écriait-il si souvent, vous aimer, n'aimer que vous, qu'y a-t-il de plus à désirer ? Si c'était une âme conduite selon les sentiments et l'esprit de François de Sales, dès là, ce serait une âme toute brûlée de la charité du prochain. Charité sincère, qui partirait du cœur, et du fond du cœur. Charité solide, qui se produirait par les effets. Charité bienfaisante, qui répandrait libéralement les grâces. Charité miséricordieuse, qui suppléerait à l'indigence et qui fournirait aux besoins. Charité douce, qui excuserait, qui supporterait. Charité universelle, qui ne distinguerait ni les qualités, ni les personnes. Charité chrétienne, qui n'aimerait qu'en Dieu et qu'en vue de Dieu. Ainsi François la concevait-il et eût-il voulu la répandre dans toutes les âmes. O charité, disait-il, dans l'ardeur de son désir, vertu précieuse dont le principe est Dieu, dont la fin est Dieu, dont le lien est Dieu ! Qui pourrait distiller ce baume délicieux dans tous les cœurs, et nous apprendre à nous aimer sur la terre comme nous nous aimerons dans le ciel ! Ce serait une âme pourvue abondamment, et comblée de tout ce qui peut faire sa propre sanctification : humilité de l'esprit, mortification des sens, détachement de soi-même, abandon aux ordres de la Providence, attention perpétuelle sur toutes ses démarches, régularité exacte jusqu'aux plus menues observances, courage invincible malgré les aridités et les ennuis, les tristesses et les dégoûts; persévérance invariable jusqu'au dernier soupir de la vie, jusqu'à la mort. O vous qui m'écoutez, et qui que vous soyez, en êtes-vous là, et quand y serez-vous? S'il vous reste alors quelques degrés à monter, dites, je vous le permets, que François de Sales a trop ménagé votre délicatesse, et plaignez-vous de la douceur de sa morale.

En quoi donc a-t-elle consisté, cette douceur? ce n'est point à ne nous pas marquer tout le bien que nous pouvons et que nous devons pratiquer, mais à nous le faire pratiquer dans notre état et conformément à notre état; à nous préserver des illusions d'une sévérité mal entendue, qui préfère le conseil au devoir, parce que le devoir n'a rien que d'ordinaire, et qu'il y a dans le conseil quelque chose de singulier; à nous dégager des vues mondaines d'une sévérité fastueuse, qui n'estime que ce qui paraît, que ce qui brille, que ce qui distingue. Il veut que ce pasteur si droit dans ses idées et si solide, que le séculier et le religieux aiment Dieu et qu'ils servent Dieu; qu'ils aiment le prochain et qu'ils servent le prochain; qu'ils travaillent pour eux-mêmes, et qu'ils se sanctifient eux-mêmes. Mais comment ? Le séculier dans l'usage du siècle, et le religieux dans les pratiques du cloître; le père de famille dans le soin de sa famille, et l'homme d'affaires dans l'administration de

ses affaires. La sainteté du religieux dans le séculier, ou la sainteté du séculier dans le religieux; la sainteté de l'homme d'affaires dans le particulier, ou la sainteté du particulier dans l'homme d'affaires; la sainteté du prince dans le sujet, ou la sainteté du sujet dans le prince, voilà ce qu'il a regardé comme un renversement. Sans donc nous demander que nous sortions hors de nous-mêmes, il nous fait trouver en quelque manière dans nous-mêmes, et au fond de nous-mêmes, notre souveraine vertu. Telle est la facilité qu'il y apporte : ses écrits, ses traités, ses lettres en font foi; et si c'est là dégénérer de la sévérité de l'Evangile, il faut que ce soit un autre Evangile que celui de Jésus-Christ.

J'achève, et je dis en concluant : Point de moyens de sainteté si efficaces et si assurés que saint François de Sales dans sa morale ne nous ait fournis. Qu'a-t-il oublié? Les abstinences et les jeûnes? Les châtiments du corps et les austérités? La solitude et les retraites? Les examens de la conscience et les revues? Les lectures de piété, les prédications, les confessions, les communions? Moyens usités; et rien de tout cela qu'il ait omis. Mais à tout cela qu'a-t-il ajouté? Un seul point, mes chers auditeurs, déjà compris dans les autres; disons mieux, qui seul comprend tous les autres et qui en est le complément. Ce sont, dans un détail où rien n'échappe, toutes les actions de la vie consacrées et sanctifiées, toutes les actions de chaque jour changées par là même en moyens de perfection et de la plus haute perfection. Moyens aisés en apparence et prompts, puisqu'ils nous sont toujours présents, et si présents; mais au fond et dans la pratique, moyens d'autant plus rigoureux, et d'un mérite devant Dieu d'autant plus relevé, qu'ils demandent une vigilance plus étendue, une attention plus constante, une résolution plus inébranlable, un empire sur soi-même plus absolu; autant de sacrifices, et autant de victoires que d'observances et d'exercices. Qui refuse de m'en croire, peut en faire l'épreuve. Ah! chrétiens, dans une spéculation qui ne coûte rien, tel aisément se figure le fardeau léger et le joug trop doux, qui bientôt le trouverait insupportable, s'il en fallait venir à l'effet, et ne penserait qu'à s'en décharger.

C'est par là, qu'il me soit permis de le dire à la gloire du Seigneur et du saint patriarche dont le Seigneur sut si bien se servir pour l'exécution de ses desseins, c'est par cette conduite mêlée de sévérité et de douceur, que François de Sales, digne Père de tant de filles si dignes de lui, les régla, les éleva, les perfectionna. Où voit-on une sainteté moins commune, établie sur des fondements plus communs? Et qui le croirait, que dans une vie, ce semble toute unie, et dans un cercle d'actions, qui toutes ne demandent pas, à ce qu'il paraît, de grands efforts, on pût atteindre à un point où les plus grands efforts, après de longues années, peuvent à peine nous porter? Qui le croirait, dis-je, si l'expérience ne nous l'apprenait pas? Vous la conserverez, saintes épouses de Jésus-Christ, cette morale si pure, cette morale si droite, cette morale tout évangélique de François de Sales. Elle vivra en vous et avec vous. Elle y a vécu; elle y vit encore tout entière, et vous vivrez par elle, et avec elle. Elle passera au dehors. Elle fera chez les autres ce qu'elle fait chez vous; dans le siècle ce qu'elle fait dans le monastère : c'est un aliment convenable à tous les états et une sainteté de toutes les professions. Grand saint, l'Esprit de Dieu vous l'inspira; vous en fûtes l'interprète, vous en fûtes l'observateur; nous la pouvons recueillir dans vos paroles et dans vos exemples. A quoi tient-il qu'elle ne soit aussi profondément gravée dans nos cœurs, et que de nos cœurs nous ne la fassions passer dans nos mains pour la mettre en œuvre? Hé! chrétiens, à quoi nous exposons-nous, et quel jugement attirons-nous de la part de Dieu sur nos têtes, quand après tant de leçons, à la vue de tant de modèles et d'excellents modèles que l'Eglise nous propose, nous ne travaillons pas avec plus de zèle et plus de soin à la réformation de nos cœurs. Nous nous contentons de nous retracer à certains jours les actions mémorables des saints. Nous admirons ces grands maîtres, et entre les autres celui dont vous venez d'entendre l'éloge : mais, comme disait saint Augustin de de ces faux admirateurs de Jésus-Christ, nous les admirons et nous ne nous convertissons pas. Quelle contradiction et quel sujet de condamnation! Nous admirons leur morale, et par là nous la canonisons; mais nous ne la pratiquons pas et par là nous la réprouvons Toutefois, ce ne sera qu'en la pratiquant comme eux que nous arriverons à la gloire où ils sont parvenus, et où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia, et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. (I *Cor.* X.)

Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre les forts, et il s'est servi de ceux qui paraissaient les plus petits et qui n'étaient rien sur la terre, pour soumettre les grandeurs et les puissances.

Ce fut du sein des ténèbres que Dieu fit sortir la lumière : ce fut dans les entrailles de la terre qu'il renferma les plus précieux métaux; et c'est, chrétiens, dans notre faiblesse même qu'il fait éclater toute sa vertu; et sur la plus profonde humilité qu'il établit la plus sublime grandeur. Vous ne serez donc point surpris, qu'en commençant l'éloge du glorieux patriarche que nous honorons dans cette fête, je le mette au rang de ces faibles sujets dont a parlé saint Paul, qui ne peuvent rien par eux-mêmes, et qui n'ont reçu ni de l'éducation, ni de l'étude aucun de ces avantages naturels que les hommes estiment tant, et qui nous rendent propres aux affaires du siècle. Si d'abord je vous représente François de Paule tel qu'il

eût toujours voulu paraître, sans éclat dans sa naissance, sans établissement et sans fortune dans le monde, sans avance dans les lettres, et même sans nulle teinture des sciences humaines, sans dignité dans l'Eglise, pauvre, obscur, retiré : si je vous en donne cette première idée, ce n'est point pour arrêter là vos esprits; mais pour vous faire mesurer par ses abaissements son élévation. Cet homme, si petit à ses yeux; cet homme, le plus petit des hommes selon les idées qu'il avait conçues de lui-même, et qu'il en voulait inspirer aux autres, vous le verrez, tantôt transporté au milieu des airs, et ravi par l'esprit de Dieu dans la ferveur de son oraison; tantôt assis à côté du souverain pontife, et donnant au vicaire de Jésus-Christ de salutaires instructions; tantôt dominant dans les cours des princes, et se faisant respecter de ceux-là mêmes à qui le monde présente tant de profanes hommages, et quelquefois de sacriléges adorations; enfin exerçant un empire absolu sur les êtres créés, commandant à toute la nature, et répandant jusques aux pays les plus éloignés le bruit de ses miracles et de son nom. Voilà, chrétiens, le chef-d'œuvre de l'humilité, que je puis nommer par excellence la vertu de saint François de Paule. Elle nous conduit à la gloire, en nous faisant mépriser et fuir la gloire : elle nous fait mériter les plus singulières faveurs du ciel, en nous convainquant que nous en sommes indignes : et elle nous rend capables de tout, en nous persuadant que nous ne sommes capables de rien. Je n'en vois point d'exemple plus sensible que celui de François de Paule. Dieu le distingua par trois grandes prérogatives qui furent autant de récompenses de son humilité, et qui vont faire les trois parties de son panégyrique. Ce fut l'humilité de François de Paule qui lui fit renoncer à l'honneur du sacerdoce durant tout le cours de sa vie. Content de l'humble qualité de religieux, il ne put jamais consentir à accepter celle de prêtre du Seigneur. Mais sans aucun de ces caractères sacrés qui nous sanctifient, et qui nous approchent de plus près de la majesté divine, il eut néanmoins avec Dieu l'union la plus étroite, et il en reçut les plus intimes communications. C'est le premier fruit de son humilité. Ce fut l'humilité de François de Paule qui lui fit négliger l'étude des sciences. Content de savoir Jésus-Christ, Jésus-Christ humilié et crucifié, et ne voulant rien savoir autre chose, il n'alla point dans les écoles recueillir une doctrine qui enfle, et qui souvent dessèche la piété en devenant la matière de l'ostentation et de la vanité. Mais sans aucune de ces connaissances ordinaires, que nous acquérons par le secours de l'art, et par où les uns conduisent les autres, il fut rempli des plus hautes et des plus pures lumières, et il posséda le don le plus excellent de diriger les âmes dans les voies du ciel; c'est le second fruit de son humilité. Ce fut l'humilité de François de Paule qui lui fit toujours affecter dans le commerce des hommes le dernier et le plus bas rang. Content d'obéir et de dépendre, il n'envia jamais ni dans le clergé ni dans le siècle des prééminences, qu'il eût pu se procurer par la faveur où il se vit auprès des princes ecclésiastiques et séculiers. Mais sans aucun de ces titres spécieux, sur quoi est fondée l'autorité humaine, il eut néanmoins par tout et sur tout le pouvoir le plus souverain et le plus universel; c'est le troisième fruit de son humilité. Ainsi Dieu couronne les humbles; je dis les vrais humbles : il leur communique sa sainteté, sa sagesse, sa puissance. Ils ne sont, à les entendre comme François de Paule parler d'eux-mêmes, que corruption dans le cœur, qu'ignorance dans l'esprit, que faiblesse dans les mains. Mais Dieu purifie leur cœur, comme celui de François de Paule, par ses approches les plus saintes : vous le verrez dans la première partie. Mais Dieu éclaire leur esprit comme celui de François de Paule, par une science toute divine : je vous le ferai voir dans la seconde partie. Mais Dieu fait, pour ainsi dire, passer dans leurs mains comme dans celles de François de Paule, sa toute-puissance même; je vous le montrerai dans la dernière partie. Profitons, chrétiens, d'un si beau modèle, et implorons pour cela le secours de la plus humble des vierges. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a point d'état qui n'ait eu des saints, et, par conséquent, il n'y a point d'état qui ne nous puisse sanctifier. Mais il est vrai que parmi les états de la vie, il y en a qui nous lient beaucoup plus étroitement à Dieu, qui nous portent beaucoup plus directement vers Dieu, qui nous donnent avec Dieu un commerce beaucoup plus particulier et plus intime. Moïse retiré sur la montagne où il reçut les tables de la loi était dans une disposition plus propre à converser avec Dieu, qu'Araon son frère, occupé au milieu des Juifs, et chargé de la conduite du peuple. Le grand prêtre entrant dans le sanctuaire devait pénétrer plus avant dans les mystères divins, que Josué vivant dans le tumulte de la guerre, et commandant l'armée d'Israël. Et sans remonter si haut, le sacerdoce, surtout dans la loi chétienne nous imprime un caractère de sainteté que n'ont point et que ne peuvent avoir toutes les conditions du monde. Tel était, Messieurs, le motif qui dut, ce semble, engager François de Paule à recevoir et à désirer ce saint ministère, s'il n'eût trouvé dans son humilité une opposition invincible à un ordre si excellent, et qu'il crut réellement au-dessus de lui.

Ce n'est pas que ce fût un de ces pécheurs invétérés, qui ne quittent le monde qu'après que le monde les a quittés, et qui ne donnent à Dieu qu'un reste de vie, après avoir sacrifié toutes les autres années à la passion et au plaisir. Les commencements et la fin, tout fut saint dans la vie de François de Paule. Né d'un père et d'une mère riches devant Dieu par leurs vertus, mais pauvres selon le monde par la médiocrité de leur for-

tune, il hérita de toute leur sainteté, et du reste il méprisa tous les héritages temporels. Ce fut un enfant de prière, comme Samuel, et un don de Dieu, accordé comme ce prophète aux vœux de ses parents : il fut comme lui consacré dès sa première jeunesse, et par ses parents mêmes, au service des autels, dans la maison de François d'Assise. Et ne semble-t-il pas que ce saint patriarche, le père de tant de saints, eût un droit spécial sur le nôtre, après avoir, pour ainsi dire, présidé à sa naissance par une puissante protection, et l'ayant obtenu du ciel par un miracle. Ainsi vit-on, sous un saint habit, François, ce jeune enfant, donner dès son enfance même toutes les marques d'une piété déjà consommée, sans qu'il parût rien en lui de faible que l'âge. Retraite, silence, oraison, méditation, office divin, sainte parole, ce furent là ses plus communs entretiens. Abjection, mépris, ministères humiliants, ce furent là toutes ses prétentions et toute sa gloire. Pauvreté, croix, macérations de la chair, abstinences, jeûnes, ce furent là tous ses plaisirs : je ne dis pas seulement durant le cours d'une année qu'il passa sous la règle de son saint patron. Les suites répondirent à de si heureux principes : et si d'un moment à l'autre je prenais tout le fil d'une si belle vie, ce ne serait sans interruption qu'un enchaînement de pieux exercices, et une pratique constante de toutes les œuvres chrétiennes.

Mais, chrétiens, qui le croirait ! si l'humilité n'avait pas des inspirations particulières qui passent les règles ordinaires, ou si elle n'était pas aussi ingénieuse qu'elle l'est à découvrir son indignité et sa bassesse ? Tant de vertus acquises, tant de vertus pratiquées, n'avaient point encore un lustre assez beau, ni ne répandaient point un éclat assez brillant pour cacher à François de Paule des taches que lui seul apercevait dans lui-même, et pour lesquelles il n'osa jamais monter à l'autel du Seigneur, ni toucher aux saints mystères qu'il craignait de profaner. S'il n'eût point eu d'autre vocation que l'intérêt, semblable à ces ministres avides et mercenaires, qui ne servent à l'autel que pour vivre de l'autel, et qui, peu en peine de la maison de Dieu, ne se proposent en y entrant que d'enrichir de ses dépouilles leur propre maison, et d'en réparer les débris ; s'il n'eût point eu d'autre attrait que l'ambition, comme ces ministres mondains qui se font d'un caractère d'humilité un passage aux honneurs et aux dignités, jaloux dans le sanctuaire, très peu de leur devoir, et beaucoup de leur pouvoir, y cherchant non la gloire de Dieu, mais leur gloire; non le travail et l'action, mais l'empire et la domination ; s'il n'eût point eu d'autre engagement que la coutume, je dis cette fausse et damnable coutume du siècle qui change l'héritage de Dieu en un héritage de famille, et qui, sans égard aux dispositions de la Providence, destine celui-ci à occuper telle place dans l'Eglise, parce que celui-là en occupe telle autre dans le monde, pour que tous deux, dans l'un et l'autre état, puissent soutenir la noblesse du même sang et la splendeur de leur naissance ! si, dis-je, François n'eût point été autrement appelé, je ne serais plus surpris qu'il craignît d'usurper le patrimoine de Jésus-Christ; qu'il n'eût pas l'assurance de s'ingérer parmi les sacrificateurs du Dieu vivant, et de souiller le plus redoutable sacrifice par des mains profanes et impures. Mais rien de tout cela : ce n'est ni la cupidité qui le tente, ni la grandeur qui l'éblouit, ni l'exemple qui l'attire ; je dis plus, c'est le Père même des fidèles et le vicaire de Dieu qui l'invite; c'est le souverain pontife qui lui-même, et plus d'une fois, s'offre à lui conférer l'ordre qu'il refuse. Et comment peut-il mieux connaître la vocation de Dieu que par l'organe même et l'interprète de Dieu ? Comment peut-il mieux se sanctifier et mieux s'approcher de Dieu qu'en s'approchant de ces sources fécondes, où sont contenues toutes les grâces de Dieu, et où ses ministres les viennent puiser et les puisent tous les jours avec abondance ? Puissantes raisons ! mais contre toutes les raisons l'humilité l'emporte : François ne se souvient plus de ses propres intérêts, dès qu'il s'agit de l'intérêt de Dieu et de l'honneur du sacerdoce. Au milieu du peuple, et confondu dans la multitude, contrit et pénitent, il se prosternera comme le publicain, il s'écriera, il invoquera, il priera, il gémira; mais sous les vêtements sacrés et en qualité de médiateurs, il laissera les autres traiter, comme parle l'Ecriture, face à face avec Dieu, lui consacrer eux-mêmes la victime d'expiation et la présenter. Cependant, que notre Dieu sait bien suppléer dans les âmes humbles, à ce que l'humilité pourrait leur ôter ! J'ai dit, et vous en conviendrez avec moi, que sans être sanctifié par le saint ministère, François de Paule jouit des plus beaux priviléges de la sainteté, et que Dieu s'appliqua d'autant plus à se faire sentir à lui, que de sa part il sembla par respect vouloir plus s'éloigner de Dieu. Ministres de Jésus-Christ, voilà notre instruction, et j'ose dire, souvent notre confusion. A la porte du temple, des âmes dévotes et humiliées goûtent plus sensiblement la présence de Dieu, que nous la sentons auprès du tabernacle et presque entre les bras de Dieu. Sans autre sanctification que leur humble piété, fidèles Israélites, ils s'attirent de la part de Dieu de plus favorables regards que nous, tout consacrés que nous sommes ; et si nous les précédons aux autels par la dignité de notre caractère, combien peut-être nous précéderont-ils au royaume des cieux par le mérite de leur vertu !

Nous avons, Messieurs, une peine en faisant l'éloge des saints : c'est que nous ne voyons qu'imparfaitement leur sainteté, et que nous ne pouvons juger des faveurs qu'ils ont reçues du ciel, que par quelques conjectures qui nous en découvrent une partie, tandis que l'autre demeure ensevelie dans

l'obscurité. Parce que l'humilité les a tenus cachés dans les ténèbres, ce qui s'est passé entre Dieu et eux n'a point eu d'autres témoins que Dieu et eux, et par conséquent ne peut être bien connu que d'eux et de Dieu. Que ne puis-je vous conduire dans le creux des rochers, parcourir avec vous le désert, vous faire suivre les vestiges de François de Paule, vous faire recueillir les soupirs dont il fit retentir mille fois sa solitude, et vous révéler tous les secrets qu'il lui confia! Que ne puis-je, comme le prophète interrogeait autrefois la terre et faisait parler la mer, faire parler les autels! Et que les autels sacrés, dépositaires de ses vœux et de ses larmes, ne peuvent-ils me répondre et nous apprendre ce qu'il disait à Dieu, et ce que Dieu lui répondait; ou ce que Dieu lui disait et ce qu'il répondait à Dieu! Quels sacrifices il faisait de lui-même au souverain Seigneur; et par combien de signes, invisibles aux autres, mais sensibles pour lui, le seigneur lui faisait connaître qu'il agréa t une victime si pure et brûlée d'un feu si beau! Il faudrait que son cœur vivant encore et animé des mêmes sentiments, nous fût ouvert, et que nos yeux par eux-mêmes en pussent voir toute l'innocence, toute la candeur, toute la droiture, tout le zèle, tout le désintéressement, tout le détachement, toute la tendresse et toute la sensibilité. Il faudrait que nous y pussions relire les saints ravissements qui le transportèrent, les hautes idées de la divine majesté qui le remplirent, les désirs ardents qui l'embrasèrent, qui le consumèrent; le repos délicieux qu'il cherchait en Dieu, qu'il trouvait en Dieu, qu'il goûtait en Dieu. Aussi plein de foi qu'Abraham, lorsque ce saint patriarche espéra, selon le mot de l'Apôtre, contre toute espérance; aussi anéanti que Moïse, lorsque ce saint législateur demeura prosterné et comme pâmé devant le buisson ardent; aussi enflammé que David, lorsque ce saint roi priait en la présence de l'arche; aussi recueilli qu'Elie, lorsque ce saint prophète marchait au milieu des forêts; aussi touché, aussi pénétré, aussi enivré des douceurs célestes que saint Paul, lorsque ce maître des gentils nageait dans la joie, et que son âme, selon son expression, se dilatait par l'abondance des consolations qui l'inondaient et qu'elle ne pouvait contenir.

Ce sont là, Messieurs, des mystères pour nous : non point toutefois des mystères tellement impénétrables, que souvent ces effets intérieurs de la grâce ne se soient pas produits au dehors et manifestés. Nous en jugeons par le calme inaltérable et la sérénité toujours répandue sur le visage de François de Paule, jusqu'au milieu des plus difficiles et des plus nombreuses occupations. Nous en jugeons par l'onction, par le feu de ses paroles, autant de fois que l'occasion l'engagea à s'expliquer sur les choses de Dieu : tournant là tous ses entretiens, et faisant sans cesse par sa bouche parler son cœur. Nous en jugeons par son attention constante et son invariable application à tous les exercices d'une vie religieuse et parfaite : employant les journées ou au pied de l'oratoire ou dans le temple; n'usant durant tout un carême d'autre nourriture que du pain de la méditation; se séparant durant les semaines, durant les mois, de tout commerce, jusqu'à ne pas même voir ses frères, jusqu'à refuser d'ouvrir à un grand roi qui frappait à la porte de sa cellule, et donnant pour excuse qu'il avait à traiter avec un maître encore plus grand. Nous en jugeons par certaines opérations extérieures de l'esprit divin : tantôt splendeur céleste qui l'environnait; tantôt lumière éclatante qui le couronnait; tantôt extase profonde qui liait ses sens, qui tenait son corps élevé de terre et le suspendait.

Ainsi Dieu se communiquait à François de Paule : ainsi Dieu le favorisait; et pourquoi? Ce n'était pas un ministre des autels, parce qu'il ne se crut jamais digne de l'être: mais c'était un pénitent atténué d'austérités, et portant sur son corps toute la mortification de Jésus-Christ, couvert d'un rude cilice, couchant sur la paille, et prenant à peine le repos et l'aliment nécessaires : mais c'était un solitaire mort au monde, et pour qui le monde était mort; menant sur la terre la vie des anges dans le ciel : mais c'était un religieux soumis à la règle, quoiqu'il en fût l'auteur, et toujours prêt à obéir là où Dieu l'avait établi pour commander: mais c'était un saint. Disons encore et ajoutons : c'était un pénitent, et surtout un pénitent humble dans les pratiques de sa pénitence : c'était un solitaire, et surtout un solitaire humble dans les exercices de sa retraite : c'était un religieux, et surtout un religieux humble dans l'observation de sa règle : enfin c'était un saint, mais un saint humble dans la sainteté, ou saint par son humilité.

Nous ne sommes que trop accoutumés dans le monde à canoniser des saints qui ne sont tels que de nom, et qui ne sont rien moins en effet : ils ont, si je puis parler de la sorte, toutes les branches de la sainteté; mais ils n'en ont ni le suc ni la racine. Tout corrompu qu'est le siècle, nous trouvons encore dans le christianisme de bonnes œuvres; les aumônes, les visites des prisons, des hôpitaux; les prières, les lectures, les confessions réglées, les fréquentes communions, les abstinences et les macérations du corps. Combien même que nous ne pouvons contenter là-dessus; plus ils en font et plus ils en veulent faire. Ce sont des âmes soigneuses, vigilantes, retirées, dures et sévères à elles-mêmes, toutes dévouées au service de Dieu? Sont-ce des saints! Mettons dans le creuset ce métal si fin en apparence et si brillant : prenons la pierre de touche, c'est l'humilité. Alors tout fond, tout s'évanouit. Nous avons la douleur de trouver sous de si beaux dehors des cœurs vains, des cœurs enflés et remplis d'eux-mêmes. Ce n'est pas qu'on ne s'abaisse quelquefois à certaines humiliations volontaires et qui frappent les yeux. Ce n'est pas qu'on ne

soit le premier à s'accuser, à se condamner, à se traiter de pécheur et d'anathème. Mais ce sont des cérémonies, ce sont des termes; et sous ces termes étudiés, sous cette humilité de cérémonie et d'apparat, on couvre les complaisances secrètes, les retours flatteurs sur soi-même, les vivacités sur le point d'honneur, les vues de distinction et de préférence, les émulations et les envies, les hauteurs et les dédains, les ressentiments, les aigreurs, fruits empoisonnés de l'orgueil. Ne dirait-on pas même que ce sont là de nos jours les titres héréditaires de la piété, je dis de la prétendue piété du siècle, et qu'il suffise d'être dévot par état, pour n'en être que plus sensible et plus délicat. Ah! mes frères, ne nous étonnons plus que l'esprit de Dieu se retire de nous. Car sur qui se reposera l'esprit du Seigneur? sur les humbles, répond le Prophète, mais il résistera aux superbes, mais il laissera les superbes, ou languir dans la sécheresse, ou s'égarer dans l'illusion. Ce sont les humbles qui glorifient Dieu en s'humiliant devant Dieu, et ce sont les humbles que Dieu prend plaisir à glorifier, en les élevant à mesure qu'ils s'humilient. François de Paule, sans être sanctifié par le sacerdoce, eut néanmoins avec Dieu l'union la plus parfaite et en reçut les plus intimes communications : ce fut le premier fruit de son humilité. François de Paule, sans nulle étude des lettres, eut néanmoins les plus hautes connaissances et posséda le don le plus excellent de conduire les âmes dans les voies de Dieu ; ce fut le second fruit de son humilité. Et c'est la seconde partie

SECONDE PARTIE.

Rien ne flatte davantage l'orgueil de l'homme que la science, et que la réputation qui en est le plus ordinaire et le plus légitime apanage. L'habileté, le génie donne une certaine supériorité, à laquelle les grands mêmes aussi bien que les petits se soumettent sans résistance ; et l'on peut dire que si les princes du siècle dominent sur les corps, les savants dominent sur les esprits. C'est aussi le motif le plus universel qui anime les études. On aime à avoir sur le reste des hommes un ascendant qui nous relève. On voit avec un secret plaisir les paroles que l'on prononce recueillies comme des oracles. L'intérêt s'y mêle : c'est pour plusieurs un moyen de parvenir et de s'avancer; et l'on jouit alors avec d'autant plus de complaisance de l'élévation où l'on est, qu'on se regarde comme l'ouvrier de sa fortune, et qu'on pense ne la devoir qu'à son mérite. Ce n'est donc pas un sacrifice médiocre pour un homme à qui l'âge donne assez de loisir, l'esprit assez d'ouverture, la santé assez de force pour réussir et se distinguer; que de mépriser tout le savoir humain, et de préférer une simplicité affectueuse et dévote à une doctrine mondaine et orgueilleuse. Tel fut le sacrifice de François de Paule. Ce ne fut ni par la négligence de ses parents, ni par une aversion naturelle du travail, ni manque de dispositions qu'il renonça aux lettres, mais par humilité; et s'il ignora quelque chose, c'est qu'il se condamna à l'ignorer. Que dis-je, il n'ignora rien, puisqu'il connut Dieu, et que Dieu, qui se fait connaître aux humbles, prit soin lui même de l'instruire. Le désert, l'oraison, l'autel et le Seigneur qui y repose, voilà ses maîtres. Je dis donc, que sans nul secours de l'art, il parvint aux plus excellentes et aux plus hautes connaissances; et que la parole du Prophète royal s'accomplit parfaitement en lui : Seigneur, bienheureux celui que vous enseignez, et qui ne prend point d'autres leçons que les vôtres : *Beatus quem tu erudieris, Domine, et docueris.* (*Psal.* XCIII.)

Quand le Saint-Esprit descendit sur les apôtres, il en fit tout à coup autant de docteurs de la loi; et dès les premières années que saint François de Paule s'adonna aux choses de Dieu, il eut des disciples, et devint maître dans la conduite des âmes. Il enseigna, je l'ose dire, avant que d'avoir appris, ou plutôt il apprit en enseignant; et il ne lui fallut qu'un moment pour apprendre, parce qu'il était à une école toute divine. Un spectacle digne d'admiration, chrétiens, ne fut-ce pas de voir tout un peuple courir à un ermitage, y chercher un homme sans usage du monde, sans expérience, y recevoir de lui néanmoins de la consolation dans leurs peines, de salutaires conseils dans leurs doutes, des paroles de salut pour éclairer les esprits, pour toucher les cœurs, pour rassurer les pécheurs et les ramener de leurs égarements, et pour porter les justes au plus haut degré de la sainteté. C'est ce que vit toute la Calabre. On admira dans le nouveau serviteur de Dieu, sous des manières simples et naïves, une pénétration à quoi rien n'échappait, une vue claire de l'avenir et du passé, comme si tout le passé et l'avenir lui eussent été présents ; des pensées toujours sublimes et élevées ; mais surtout dans leur sublimité, dans leur solidité, toujours saintes. On remportait de sa solitude autant d'édification que de surprise ; et je m'imagine que chacun dit de lui, comme les Juifs disaient du Fils de Dieu : Comment cet homme est-il si bien instruit, lui qui ne s'est jamais appliqué à l'étude? *Quomodo hic litteras scit, cum non didicerit?* (*Joan.*, VII.) Mais rien en cela de surprenant, pouvait-il répondre avec le même Sauveur : car ma doctrine n'est point proprement ma doctrine : mais je l'ai toute reçue de celui qui m'a envoyé : *Mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me.* (*Ibid.*)

Oui, Messieurs, c'était une sagesse toute divine que celle de François de Paule : mais, pour être descendue du ciel, elle n'en fut que plus droite dans ses vues, que plus juste dans ses mesures, que plus heureuse dans l'accomplissement de ses desseins. Ecoutez-moi, s'il vous plait, c'est ici que nous devons plus reconnaître les impressions toutes célestes de l'esprit de Dieu qui l'inspire, et qui répand sur lui toute l'abondance de ses lumières. Le plus noble effet de l'esprit humain, ç'a été de former des

républiques, d'en composer toutes les parties, d'en prescrire les lois, et de trouver l'art de mouvoir ces grands corps avec uniformité, et de les faire agir sans confusion. Belles idées où les philosophes se sont exercés, où les Platon, les Aristote ont épuisé leurs génies. Ç'a été pour eux le fruit des plus longues études. Encore cette philosophie, si belle dans la spéculation, s'est-elle trouvée courte dans la pratique; et ces projets si vastes et si bien concertés sur le papier sont tombés d'eux-mêmes, lorsqu'il a fallu consommer l'ouvrage, et se sont évanouis avec leurs auteurs. Point de science pareille à celle des saints. Avec toute la simplicité de la colombe, ils ont toute la prudence du serpent: ou, si vous voulez, sans les lumières de la prudence humaine, ils forment des entreprises que la plus saine prudence conduit, que les plus sages moyens soutiennent, et que le plus favorable succès couronne.

De quoi veux-je vous parler, chrétiens? de la règle de saint François de Paule. Il est rare d'entendre dire qu'un homme dès l'âge de dix-neuf ans ait commencé à faire des lois, et qu'ayant jeté les fondements d'un ordre nouveau, dont il est l'instituteur, il l'ait répandu au bout de quelques années dans toutes les parties du monde, et conduit à sa perfection. Vous l'admirerez davantage, si vous comprenez ce que c'est que de former par soi-même un institut, et d'en devenir le père et le fondateur. Il en faut tracer le plan, il le faut exécuter, il le faut perpétuer. Ce n'est pas là l'œuvre d'un jour, ni le fruit d'une médiocre réflexion; mais c'est sur cela même, au contraire, que nous devons toujours nous écrier: *Beatus quem tu erudieris, Domine, et docueris.*

Le plan demande assez de lumières pour connaître d'une part les droits de Dieu, et ce qu'il attend: l'étendue, la sainteté de sa loi, l'esprit qui la doit animer, le point de perfection où elle nous appelle: et d'autre part les forces et la faiblesse de l'homme; ce qu'il peut, en s'efforçant, supporter: et ce qu'il ne peut soutenir sans succomber. Il faut que le tempérament soit assez bien pris pour ne point excéder par rigueur, ni rien aussi relâcher par indulgence. Il faut imaginer un espèce de gouvernement, en régler les différentes subordinations, tenir toutes choses arrangées dans l'esprit, les faire marcher par avance, sans qu'aucune se démente, et selon l'impression qu'on leur prétend donner. Prenez, mes frères, prenez la sainte règle que je viens vous proposer; tout y est conforme à ce modèle. Elle humilie l'esprit par le nom seul qu'elle fait porter à ses sectateurs, et par là elle leur inspire les bas sentiments que nous devons avoir tous de nous-mêmes. Elle mortifie le corps par une des plus rigoureuses abstinences que l'Eglise ait vu pratiquer. Elle unit les cœurs par les liens d'une charité pleine d'ouverture et de condescendance. Elle maintient l'ordre par l'obéissance la mieux concertée. Elle est courte; mais comme tout arbre, quelque grand qu'il soit, est contenu dans la racine, elle renferme dans sa brièveté toutes les parties de la sainteté évangélique, et en contient tous les principes; difficile, mais possible. Elle descend à tout. Semblable à la loi de Dieu, trois sortes de préceptes la composent: préceptes des mœurs; préceptes des jugements; préceptes des cérémonies. Une en son essence, elle est triple dans ses divisions. Elle forme trois ordres à la fois; et dans trois ordres différents, elle fait également des saints. J'en dis trop, chrétiens, lorsqu'un mot suffit. Voulez-vous bien connaître l'esprit de François de Paule, voyez-le dans ses enfants. Il est tout vivant. Le plus bel éloge de sa règle, c'est leur vie; ce sont leurs actions.

Le plan ainsi formé, il le faut exécuter; et c'est là souvent que l'esprit demeure. Qui ne sait pas dans les affaires combien le projet cache de difficultés, que l'exécution découvre? Qui ne sait pas à quels détails il en faut venir; combien d'esprits il faut ménager; sur combien d'incidents il faut prendre parti et se déterminer; avec quelle étendue il faut pourvoir aux grandes choses, et ne pas oublier les plus petites. François fournit à tout. Je voudrais vous le faire voir au milieu de ses compagnons, leur expliquant ses vues ou plutôt les vues de Dieu sur eux, les gagnant par douceur, les encourageant par promesses, les intimidant par menaces, les convainquant par raisons; détruisant tous les prétextes et rendant praticable ce que la nature eût rejeté comme trop pesant ou insoutenable. Je voudrais vous le représenter dans l'action: doublement occupé à bâtir, et des maisons spirituelles, et des maisons matérielles. Animant autant par l'exemple que par la voix. Instruisant, exhortant, priant, pratiquant, établissant l'observance et la régularité parmi ses frères; et de là parmi des ouvriers: ouvrier lui-même, mettant la main à l'œuvre, travaillant, conduisant, réformant; tout à tous, et supérieur à tout: sans soin au milieu de tous les soins, et sans embarras parmi les plus grands embarras. Je voudrais vous faire le récit exact de toutes les attaques qu'il eut à essuyer de la part d'un roi prévenu, de la part d'un prédicateur trompé, de la part d'un prélat mal instruit; forçant ses ennemis à lui donner leurs suffrages, et tirant les plus puissants secours de ceux-là mêmes qui pensaient à le détruire.

Ce fut, chrétiens, par une telle conduite que la règle de saint François de Paule prit naissance; et c'est par là même qu'elle s'est perpétuée jusqu'à nous, et qu'elle doit passer dans les siècles à venir, toujours avec la même sainteté, et toujours avec le même ordre, le même zèle; toujours avec la même gloire de Dieu; toujours avec la même édification du public, et le même don de la direction des âmes. Tout contribua à l'étendre, parce qu'on en reconnut partout les avantages, et que partout on lui

touché des vertus de ceux qui la suivirent. Le ciel la confirma par des signes visibles et certains : deux papes l'approuvèrent avec des éloges particuliers : l'Italie, la France, l'Allemagne, l'Espagne la reçurent dès qu'elle se montra. O vous! sages du monde, instruisez-vous ou confondez-vous. Profanes adorateurs d'une sagesse humaine, vous comptez sur vos connaissances; mais combien de fois le Seigneur, ennemi de cette prudence charnelle, s'est-il appliqué, et combien s'applique-t-il tous les jours à renverser vos projets orgueilleux, et vos présomptueuses idées! François, l'humble François, sans ce pompeux étalage d'un savoir mondain, de raisonnements profonds et longtemps étudiés, de principes posés, de conséquences tirées, François pensa mille fois plus solidement, agit mille fois plus efficacement, réussit mille fois plus heureusement; pourquoi? Parce qu'il était éclairé de Dieu même, la source de toute lumière, et le principe de toute connaissance. Il y a une science des saints, et cette science des saints est pour les humbles. Ce n'est ni par la subtilité, ni par la pénétration, ni par le travail de l'esprit qu'elle s'acquiert, mais par la piété et la simplicité du cœur. C'est plus une science de sentiment, que d'étude et de réflexion. Nous voyons des âmes simples et même grossières sur tout le reste, des âmes sans instruction, sans éducation, sans talent; nous les voyons ces âmes, nous les trouvons dans les états les plus vils, et nous les entendons s'expliquer sur les choses de Dieu avec plus de netteté, avec plus de précision, avec plus d'élévation que les docteurs les plus consommés et que tous les savants. Il ne leur faut point tant de méthodes pour les régler : leur maître, et comme leur premier directeur, c'est celui qui rend les langues des enfants disertes et éloquentes, *linguas infantium fecit disertas* (*Sap.*, X.) Humilions-nous comme eux devant Dieu, ou plutôt humilions-nous comme François de Paule, et Dieu comme lui nous conduira. Mais achevons, et voyons comment François, sans aucun de ces titres spécieux, sur quoi est fondée l'autorité humaine, eut néanmoins partout et sur tout le pouvoir le plus souverain et le plus universel. C'est le troisième fruit de son humilité, et la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est pour dominer que l'on aspire aux dignités; et parce que les rois sont élevés sur le trône, disait le Fils de Dieu, et qu'ils portent le sceptre dans leurs mains, ils gouvernent en maître les nations qui leur sont soumises : *Reges gentium dominantur eorum.* (*Luc.*, XXII.) Mais il n'en va pas de même parmi vous et dans le royaume des cieux, ajoutait le Sauveur des hommes en parlant à ses apôtres : *Vos autem non sic.* (*Ibid.*) Au contraire, que celui qui veut être le plus grand se fasse le plus petit, et qu'il apprenne à obéir avant que d'être préposé pour commander : *Sea qui major est in vobis fiat sicut minor, et qui præcessor est sicut ministrator.* (*Ibid.*) Voici, chrétiens, l'accomplissement de cette importante maxime. François de Paule sans biens, sans secours, sans rang, sans qualité, sans autorité, qui néanmoins tient en son pouvoir les éléments et les saisons, la santé et la maladie, la vie et la mort; qui tourne à son gré les cœurs des rois; qui humilie les grands et les réduit à la loi; qui par autant de paroles fait autant de miracles, et peut dire de lui-même par proportion comme disait Jésus-Christ, que toute puissance lui a été donnée et dans le ciel et sur la terre : *Data est mihi omnis potestas.* (*Matth.*, XIX.)

Il est, mes frères, de la grandeur de Dieu, de prendre de la sorte les saints les moins propres en apparence, pour opérer les plus hautes merveilles : et cela pourquoi? Par la raison qu'en donne le Prophète royal : afin que les peuples ne disent point : C'est nous-mêmes qui avons fait de si grandes choses, et nous n'en sommes redevables qu'à la force de notre bras et non point au Seigneur. Ainsi, pour faire tomber les murailles de Jéricho, mit-il seulement des trompettes dans les mains des prêtres. Ainsi, pour repousser des nations entières liguées contre Israël, réduisit-il une armée de plus de trente mille hommes à trois cents combattants. Ainsi, pour couper la tête à Holopherne, choisit-il la main d'une femme. Et quand pour l'honneur de la religion, il a voulu faire voir à ces derniers siècles un homme de miracles, il s'est servi de François de Paule; d'un solitaire nourri dans le fond des bois, et d'un religieux élevé dans l'obscurité du cloître.

Les disciples, voyant que le Fils de Dieu venait de calmer les flots et d'apaiser la tempête, s'écriaient : Quel homme est celui-là? La mer et les vents lui obéissent : *Quis est hic, quia mare et venti obediunt ei?* (*Marc.*, IV.) Je vous fais, mes frères, la même demande. Quel homme que François de Paule? Etres animés et inanimés, sensibles et insensibles, rien ne lui résiste. Faut-il, sur une mer orageuse, d'un rivage se transporter à l'autre? Il étend son manteau sur les eaux : point d'autre vaisseau pour le porter ni d'autre pilote pour le conduire. Les flots s'affermissent sous ses pieds, les orages se taisent, les vents favorisent son passage, et le trajet est également prompt et heureux. Faut-il tempérer les ardeurs du feu? Il passe au milieu d'une fournaise brûlante, sans ressentir les atteintes de la flamme : il porte des charbons, des brasiers ardents dans ses mains, et les manie comme s'ils avaient perdu toute leur activité. Ce détail ne finirait pas. Il n'a qu'à parler, et les montagnes dociles à sa voix se remuent et changent de place. Il n'a qu'à vouloir, et les rochers demeurent suspendus et sans appui, les fontaines d'eau vive sortent de la pierre dure, les édifices s'élèvent presque d'eux-mêmes, la terre jette tout à coup de son sein les arbres entiers. Il n'a qu'à donner

le moindre signe, et les pains se multiplient, une figue nourrit plus de trois cents personnes, les vestiges du saint demeurent imprimés sur le roc, l'air est purifié des esprits contagieux qui l'empestaient. Il faudrait dans toute l'étendue de l'univers parcourir et nommer toutes les créatures, pour vous marquer toutes celles à qui il fit éprouver son pouvoir : *Data est mihi omnis potestas.*

Puissance aussi favorable et bienfaisante, qu'elle fut universelle. Combien de malades guérirent, de boiteux, de paralytiques marchèrent; de muets parlèrent, de sourds entendirent, d'aveugles furent éclairés? Combien de morts revirent la lumière du jour et ressuscitèrent? Combien de légions infernales furent confondues et chassées des corps? Il est étrange que les incrédules osent quelquefois contester des faits publics et avérés par des millions de témoins, tandis qu'ils donnent une créance si facile ou à des mémoires secrets d'une vaine galanterie, ou à des histoires toutes profanes. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent, selon l'expression d'un apôtre; et parce qu'ils n'ont jamais bien compris ce que c'est que Dieu, ni ce qu'il peut faire par ses saints; ils ne suivent que leurs vues grossières et bornées. La suite des temps a confirmé les premières dépositions. Le don des miracles n'a point abandonné François de Paule dans le ciel; et tant de vœux suspendus autour de ses autels sont à nos yeux des marques sensibles de la confiance des peuples et des effets de sa protection.

Jamais il n'en fut de plus efficace. Dirai-je comment toute l'Italie fut préservée : vous ne l'avez peut-être jamais bien appris. L'ennemi du nom chrétien, fier de ses victoires et transporté de fureur contre la foi de Jésus-Christ, se disposait par la conquête de l'empire, surtout par la prise de Rome, à porter dans le cœur de l'Eglise le coup mortel qui devait l'abattre. Il couvre sa marche, et la dérobe à Ferdinand roi de Naples; mais il ne la peut cacher à François retiré dans son ermitage. Le saint avertit, sollicite, exhorte, et n'est point écouté jusqu'à ce que l'événement vérifie enfin les salutaires avis qu'il a donnés. L'orage éclate. L'armée de Mahomet, formidable par le nombre et par la valeur des troupes, paraît aux portes de la Sicile, et va fondre sur une place importante, la prend, la saccage. Quels désordres! les autels souillés, les maisons pillés, les violements, les profanations, les meurtres, tout ce que la rage inspire à des barbares? Où est la ressource? Peuples affligés, allez à l'oracle; François a prédit vos malheurs, et il vous en apprendra la fin. Vous recevrez de sa main quelques cierges bénis; et du reste soutenus de sa prière, comme les Israélites de celle de Moïse, vous combattrez, vous vous remettrez, vous réparerez vos pertes. L'infidèle vaincu verra ses drapeaux épars, son camp forcé, ses soldats vagabonds et fugitifs. La déroute fut générale, Otrante reprise, la Sicile sauvée; et l'Italie rentra dans sa première tranquilité.

Dirai-je par quelle vertu le Maure, implacable ennemi de l'Espagne, fut dépossédé de son plus fort rempart? C'est un coup du ciel que je ne dois pas oublier. Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, était depuis longtemps occupé au siége d'une ville, où consistait en partie la sûreté de ses Etats. Fréquents assauts donnés avec vigueur, mais pareillement repoussés; fréquentes sorties soutenues, mais toujours avec perte, avaient fatigué les troupes, lassé le chef de l'entreprise, et lui faisaient bientôt penser à l'abandonner. Cependant (ô salutaire disposition du Seigneur, qui donne le salut au jour même de la défaite) arrivent deux compagnons de François de Paule envoyés de sa part, au nom de leur Père. Ils relèvent le courage du prince, lui annoncent une prompte victoire; que dans trois jours les Maures sont à lui. On les croit, on reprend les armes, on agit : les murailles sont renversées, les portes ouvertes, la ville rendue, la gloire, après Dieu, donnée à François et à ses mérites.

Après de telles merveilles, ce ne seront plus des choses incroyables pour vous, Messieurs, quand je vous dirai que toutes les puissances du monde l'ont honoré; que dans le cours de ses voyages, il a vu des villes entières venir au-devant de lui, le recevoir au milieu des acclamations publiques et donner à son entrée tout l'éclat et tout l'appareil du triomphe; que les plus grands prélats ont voulu s'humilier en sa présence, et n'ont pas dédaigné de lui demander la bénédiction qu'ils donnent aux autres; que Paul II pape, députa vers lui, pour s'informer des faits miraculeux dont il entendait tous les jours parler; que Sixte IV, autre pontife, au lieu de le voir à ses pieds comme le reste des hommes, le fit asseoir auprès de lui dans trois audiences de plusieurs heures qu'il lui accorda; que les rois et tous les grands de leur royaume sortirent de leurs palais, allèrent à sa rencontre, l'accompagnèrent dans sa marche, le retinrent dans leurs cours, l'invitèrent à leurs tables et le chargèrent de présents magnifiques qu'il ne voulut jamais accepter. Que les plus fameuses provinces, les empires mêmes, que les plus illustres maisons de l'Europe, princes, princesses, l'ont reconnu et le reconnaissent encore pour leur protecteur auprès de Dieu; enfin, que ses habits, son corps durant tant d'années depuis sa mort; que ses cendres, restes précieux des flammes qui le consumèrent, ont été jusqu'à présent, et sont tous les jours malgré les attentats de l'hérésie, des sources inépuisables de toutes les grâces.

Vous n'en serez, dis-je, point étonnés, Messieurs. De quel air soutint-il cette supériorité et ce caractère de force, dans les occasions les plus critiques? Avec quelle fermeté parla-t-il au roi de Naples, lorsque rompant à ses yeux une pièce d'or, il en fit couler des gouttes de sang, et que par ce prodige inouï, il reprocha à ce prince ce que la flat-

terie lui avait caché, que toute sa grandeur n'était bâtie que de la substance de ses sujets, ni cimentée que du plus pur sang des pauvres? Avec quelle générosité s'expliqua-t-il en la présence d'un de nos rois? Ce trait est mémorable : tout y est grand, la faiblesse du monarque, les jugements du ciel et la sainte liberté de François de Paule. C'est en raccourci un panégyrique achevé, et c'est par là que je finis.

Louis XI, roi de France, prince dont la vie, pour parler de la sorte, a été en matière de mœurs un continuel paradoxe ; toute pleine de vices et de vertus, de crimes et de dévotions, après avoir prononcé contre les autres tant d'arrêts de mort, selon que sa politique les dictait, reçut enfin lui-même, de la part de Dieu, l'arrêt qui le condamna à mourir, selon que la Providence l'avait réglé, et dans cette extrémité parut d'autant plus petit,qu'il avait brillé plus sur le trône,et donné à l'Europe de plus grandes scènes. La maladie en lui affaiblissant le corps lui affaiblit, ce semble, le cœur, ou le fit mieux connaître. Vœux, prières, pèlerinages, saintes reliques, il épuisa tout pour prolonger une vie dont il était idolâtre, et qu'il voyait tous les jours s'éteindre. Le dernier remède qui lui resta, c'était le saint ermite de la Calabre. Que l'occasion eût été délicate pour un homme moins solidement fondé que François de Paule! Des ambassadeurs qui, du premier royaume du monde, le viennent chercher au fond de l'Italie; un ordre exprès du souverain pontife qui lui ordonne de partir; les peuples sur toute sa route qui le comblent de bénédictions; un roi puissant qui le réclame, qui l'appelle avec un empressement plein d'impatience, qui le reçoit avec des transports de joie, qui court lui-même l'accueillir, et qui se prosterne à ses pieds! Ce n'est point après tout cette pompe que j'admire, mais ce sont, mon Dieu, vos adorables conseils qui, pour cette fois, suspendent le pouvoir d'un saint, à qui rien jusque-là n'était impossible. Que dis-je ? le pouvoir de François de Paule se fit-il jamais mieux sentir? La présence d'une cour attentive à le considérer, la faveur d'un roi difficile à ménager, l'envie de paraître et de s'attirer des applaudissements, rien ne tenta, rien n'éblouit ce cœur ferme et inébranlable. Il connut le décret du ciel, et sans user de ces retardements, de ces discours que la complaisance a inventés, il l'annonça tel qu'il le connut. Louis attendait une parole de santé; mais François n'avait point d'autre parole à lui porter qu'une parole de mort. Il la lui porta : Vous mourrez : *Morieris tu.* (IV *Reg.*, XX.) Quand Ezéchias entendit cette parole du prophète, étendu qu'il était sur son lit, il se tourna de douleur vers la muraille, et il pleura. Et tout autre que François qui l'eût fait entendre au prince, aurait éprouvé le retour de ces colères cruelles qui répandaient autour de lui la terreur. Mais, puissance de mon Dieu, c'est là que vous triomphez! Vous faites trouver grâce à votre serviteur lorsqu'il ne s'explique que dans des termes effrayants. Il est écouté comme un père, lorsqu'il parle en juge. Il supplée au défaut d'un miracle par un plus grand miracle. Il devient le médecin de l'âme, au lieu d'être celui du corps. Il perd l'un, mais il guérit l'autre. Il conduit dans le chemin du ciel celui qu'il ne doit pas retenir plus longtemps sur la terre; et, au lieu d'une vie périssable que Louis lui demande, il travaille à lui en procurer une immortelle. Son crédit s'établit par où il devait tomber. Louis mort, Charles son fils, lui succédant à la couronne, lui succéda, le surpassa même dans la confiance qu'il eut en François de Paule. Il l'écouta comme son conseil, il le chérit comme son tuteur et son appui. Ce ne fut plus de la part des grands, de la part des petits, que respects et vénération, sentiments si profondément imprimés dans ces saints lieux que le temps ne les en a pu effacer. Nous les avons hérités de nos pères; et j'atteste ici, mes frères, la foi de vos cœurs, s'ils ne se réveillent pas à ce moment, et si vous en avez rien perdu.

Fasse le ciel que, témoins de sa grandeur, nous le soyons de son humilité! Une illusion assez ordinaire, c'est de n'être touché dans les saints que de ce qu'il y a eu de brilant et d'éclatant. Jésus-Christ, pour guérir d'une pareille erreur ses apôtres, appela un enfant, le mit au milieu d'eux et leur dit : Si vous ne ressemblez à cet enfant et si vous ne devenez humbles comme lui, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. C'est, mes frères, c'est au milieu de vous que Dieu a placé François de Paule : *Statuit eum in medio eorum.* (*Matth.*, XXVIII.) Ce tombeau (5) a renfermé son corps; ses enfants portent son esprit tout autour de nous, nous retracent sa mémoire. Je vous fais donc à cette vue la même leçon que le Fils de Dieu : *Nisi efficiamini sicut parvulus iste.* (*Matth.*, XXVIII.) Je ne vous dis point : si vous n'êtes point semblables à cette lumière des peuples, à ce directeur des rois, à ce célèbre instituteur, à ce maître de la nature, à ce faiseur de miracles; mais à cet homme devenu lui-même semblable à un enfant, et qui ne voulut rien paraître autre chose; vous serez rejetés de Dieu : souvent dès cette vie il prendra plaisir à humilier votre orgueil et à saper les fondements de cette fière puissance dont vous êtes si jaloux, et que vous cherchez tant à maintenir. Ne pensons qu'à nous humilier sur la terre, si ce n'est pas toujours sur la terre que Dieu nous élève, nous régnerons au moins éternellement dans le ciel, où nous conduise, etc. *Amen.*

PANÉGYRIQUE IV.

SAINT PIERRE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et tibi dabo claves regni cœlorum; et quodcunque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis : et quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis. (*Matth.*, XVI.)

Vous êtes Pierre, et ce sera sur cette pierre que je bâti-

(5) A Tours.

rai mon Eglise, et je vous donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.

Ce n'est point là une grandeur humaine que Jésus-Christ donne à son apôtre ; mais jamais la grandeur humaine, dans le plus bel éclat de sa puissance, exerça-t-elle un empire plus absolu, et porta-t-elle plus loin sa domination ? Sans autres limites que celles mêmes du monde, pouvoir de l'un à l'autre pôle faire écouter ses ordres et respecter ses arrêts : autant que l'Eglise, ce royaume spirituel, est au-dessus de tous les royaumes du siècle : être élevé sur toutes les couronnes de la terre, et les tenir soumises à ses décisions ; se faire entendre jusque dans le ciel, et souverain dispensateur de ses trésors, le fermer ou l'ouvrir à son gré ; d'une parole en attirer les bénédictions, et d'une parole en faire tomber les anathèmes ; enfin, assis non plus sur la chaire de Moïse, mais sur la chaire de Jésus-Christ, devenir la lumière des peuples, l'organe de la vérité, le fondement de la foi, l'arbitre, le Père commun, et pour tout dire en seul mot, le vicaire de Dieu : voilà, messieurs, ce que renferme l'auguste dignité dont le Sauveur des hommes a honoré saint Pierre, et ce qui va faire la matière de son panégyrique. Je ne viens pas néanmoins, comme il est assez ordinaire et souvent même nécessaire dans les stériles éloges des faux grands du monde, m'étendre au long sur le ministère, et ne rien dire de la personne ; parler de son élévation, en faire son mérite, et louer l'illustre apôtre, dont vous solennisez la mémoire, beaucoup moins par lui-même, que par ce qu'il y a eu en lui d'étranger. Quand je considère saint Pierre placé sur le premier trône, ce n'est point là que j'arrête mes regards, comme il n'y attacha point ses désirs. Je vais plus loin, et j'examine deux choses : la première, comment il a mérité son élévation ; la seconde, comment il a usé de son élévation. Voilà par où les dignités nous honorent, et par où nous les honorons. Je le regarde en deux états ; dans l'état d'une vie privée, et avant qu'il fût monté au point de grandeur où nous le voyons ; et dans l'état d'une vie publique, et après que le Sauveur du monde lui eut conféré la suprême autorité de son Eglise. Dans le premier état, saint Pierre nous fait voir toutes les dispositions nécessaires au choix que voulait faire de lui le Fils de Dieu. Dans le second état, saint Pierre nous fait voir toute la fidélité nécessaire pour soutenir le choix que fit en effet de lui le Fils de Dieu. Il a donc été après Jésus-Christ le premier pontife de l'Eglise, le vicaire de Jésus-Christ même ; et cette excellente dignité, en premier lieu, il l'a méritée ; en second lieu, il l'a dignement exercée. Le mérite qui l'y disposa, ce sera la première partie. Le saint emploi qu'il en fit, ce sera la seconde. C'est aussi tout le partage de ce discours. Tout doit être simple dans les grands sujets, parce qu'ils se soutiennent assez par eux-mêmes. J'ai besoin de toutes mes forces pour remplir celui-ci ; ou plutôt, ce n'est point sur mes forces que je dois compter, mais sur les lumières du Saint-Esprit. Demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le chef-d'œuvre de Jésus-Christ sur la terre, c'est son Eglise ; et plus l'ouvrage était important, plus il fallait un fondement solide et durable pour le soutenir. C'est aussi sur la pierre ferme que l'Eglise de Jésus-Christ a été établie, et la Providence ne pouvait choisir un plus digne sujet que le glorieux apôtre dont je fais l'éloge, pour porter ce grand et ce vaste édifice. Parlons, Messieurs, sans figure ; et si nous voulons entrer dans les vues du Sauveur du monde, je trouve qu'en choisissant saint Pierre pour gouverner son Eglise, il a eu égard, premièrement, à la foi de cet apôtre ; secondement, à l'attachement singulier que lui témoigna toujours cet apôtre. En premier lieu, comme l'Eglise est la société des fidèles, et que la foi en est le premier nœud, elle ne pouvait être mieux confiée qu'à un apôtre distingué lui-même par l'excellence de sa foi. En second lieu, comme l'Eglise est encore la sainte Epouse de Jésus-Christ, et qu'elle ne se maintient que par une étroite communication avec lui, elle ne pouvait être commise en de meilleures mains qu'en celles d'un apôtre, connu lui-même par un spécial attachement à Jésus-Christ. Ce ne sont point là les idées d'un orateur : et j'aurai dans tout ce discours cet avantage de ne rien dire que je ne puise dans la source même de la vérité, et que l'Evangile ne m'ait fourni.

Si c'était un prince du monde qui élevât un sujet aux premiers emplois de l'Etat, et le destinât au gouvernement de son empire, je vanterais, pour justifier le choix du maître, les qualités naturelles du ministre, la noblesse de son origine, l'étendue de ses lumières, et son habileté dans les affaires ; mais comme les dons de la nature n'ont nulle part dans l'estime de Dieu, ils n'ont pas communément aussi plus de part dans le choix de Dieu ; et c'est de quoi nous avons un exemple bien sensible dans le chef que donna Jésus-Christ à son Eglise, et qu'il établit en sa place pour lui succéder. Bien éloigné des fausses idées du siècle, je ne crains point de dire d'abord que ce fut un homme sans naissance ; que ce ne fut ni un riche, ni un sage du monde, en qui la fortune ou le génie suppléât à la bassesse du sang. Un pêcheur réduit à la plus vile condition du peuple dont il était sorti, sans autre richesse que ses filets, et sans autre connaissance que celle de son art ; tout occupé de son travail, et incapable par lui-même de porter plus haut ses vues, tant l'esprit en était borné, et l'éducation grossière ; voilà les premiers traits de son tableau, et les dispositions qu'il reçut du sang et de la chair. Mais il eut le mérite de la

foi, et un mérite propre. Cependant les autres aussi bien que lui furent fidèles; mais toutes les vertus ont leurs degrés ; et Pierre, en s'élevant au-dessus de tous les autres par la sublimité de sa foi, eut aussi sur tous la préférence dans le royaume de Dieu, et y tint sous Jésus-Christ le premier rang.

Comme je parle d'une foi plus marquée, je me trouve obligé, Messieurs, de laisser ce qu'elle eut de commun avec les autres disciples qui s'attachèrent, comme notre Apôtre, à Jésus-Christ. Je ne dis point avec quelle facilité il suivit les premières impressions de la grâce qui l'éclaira, quand sur le rivage de la mer, et à la voix du Sauveur du monde, il reconnut, sous de faibles apparences, le Messie qui lui parlait, et devint tout à coup sensible à l'attrait dont il avait été touché. Je ne dis point avec quelle confiance il y sacrifia non pas de magnifiques espérances, ni de l'or, ni de l'argent; mais au moins ce qui le pouvait encore retenir, les engagements de la nature, la proximité, tout ce qu'il possédait, quoique ce fût, ou même tout ce qu'il ne possédait pas, puisqu'il eût tout quitté également, dès qu'il eut une fois ouvert les yeux et rendu son cœur docile à la vérité. Je ne vous fais point observer avec quelle soumission il écouta et recueillit, comme autant d'oracles, les divines instructions du Fils de Dieu, depuis qu'il fut entré dans cette sainte école, et quand il eut embrassé le nouvel évangile. Je passe ses prédications apostoliques, qu'il fit au peuple, dans le temps même que Jésus-Christ enseignait encore, et où le nouveau disciple, formé de la main d'un tel maître, signalait déjà son zèle pour sa foi, et donnait d'heureux préjugés de ce qu'il en fallait attendre un jour, et en de plus importantes conjonctures. Avoir promptement et pleinement répondu à la vocation du ciel, quand le ciel l'appela à la foi, et que le Sauveur des hommes se fit entendre à lui : avoir découvert par la foi le Messie que tout Israël attendait, et qui néanmoins demeurait inconnu jusqu'au milieu d'Israël : avoir fait à la fois le sacrifice de tous les intérêts humains, sacrifice toujours difficile, et presque autant parmi le simple peuple, n'eût-on qu'une cabane à quitter, que dans des états plus relevés, parce qu'on a partout ses attachements et ses liaisons : avoir reçu avec une humble docilité de la bouche de Jésus-Christ la sainte doctrine de la foi, et avoir déjà travaillé à la répandre, lorsqu'elle venait à peine de lui être communiquée; ce furent d'abord d'excellents exercices de la foi de Pierre ; mais c'est après tout ce que fit André son frère ; c'est ce que firent après lui les enfants de Zébédée, Jacques et Jean, Matthieu le publicain, et tous ceux que Jésus-Christ s'était associés dans les fonctions de l'apostolat et pour l'établissement de la foi.

Ce n'est donc point à cela précisément que saint Pierre fut redevable d'une si glorieuse distinction. Allons-en chercher plus loin le principe. Souvent il ne faut qu'un généreux effort pour se rendre digne du plus illustre privilége, et un coup généreux fait seul quelquefois les plus héroïques vertus. Prenons le point essentiel, et pour bien juger de la foi du saint Apôtre, arrêtons seulement les yeux sur ce qu'elle a de plus éclatant.

Vous voyez d'abord, Messieurs, où j'en veux venir. Vous savez à quelle épreuve le Fils de Dieu mit la foi de ses disciples, lorsque jaloux de la gloire de sa divinité qu'il voulait leur faire connaître, pour la publier eux-mêmes ensuite, il leur donna lieu, par la célèbre question qu'il leur fit, de s'en expliquer en sa présence, et de produire leurs sentiments. Vous savez de quelle bouche sortit cette fameuse confession, quand Jésus-Christ, au milieu des apôtres, chancelants encore et incertains, saint Pierre prenant la parole, reconnut sans hésiter le Fils unique de Dieu, et Dieu même dans Jésus-Christ : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. (*Matth.* XVI.) Tout le ciel applaudit à cet oracle; il a retenti dans toutes les parties du monde ; au fond des cachots et au milieu des feux, sur les croix, sur les roues des martyrs ; et c'est sur quoi, depuis tant de siècles, est encore appuyée la créance de l'Eglise, et l'article fondamental de la religion. Voici, après les Pères, quelques circonstances que j'y remarque, et qui en relèvent le prix. Ce fut le premier témoignage que reçut Jésus-Christ de la part des hommes, comme Fils de Dieu. On l'avait mis au rang des prophètes, on l'avait égalé à Jean-Baptiste, comparé même à Elie : mais c'était s'en former de trop imparfaites idées ; et Pierre avait bien pénétré plus avant, et s'était élevé bien plus haut. Parmi les diverses opinions qui partagent les Juifs, telle est, non point seulement sa conjecture sujette à l'erreur, et toujours mêlée de quelque incertitude ; mais, pour parler de la sorte, la plus constante résolution de sa foi, et sa réponse : Vous êtes le Christ, le Fils unique de Dieu : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Ce fut un témoignage public. A la tête des apôtres assemblés, il parla déjà, sans le prétendre, comme leur chef; il confondit l'incrédulité des uns; il affermit la foi des autres; sa voix fut pour eux une leçon vivante et animée ; et comme forcés par un secret pressentiment à lui donner une attention respectueuse, ils apprirent de lui un mystère encore enseveli dans l'obscurité, et qu'il leur était le plus nécessaire d'éclaircir. Ce fut un témoignage tout divin : la flatterie, l'exemple, les sens n'y eurent point de part : mais du sein même du Père céleste s'écoulèrent sur lui de si saintes lumières. Sa foi n'eut point d'autre règle que la révélation du ciel ; et à l'assurance qu'il marqua, il était aisé de connaître qu'il s'exprimait en homme inspiré d'en haut. : *Caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cœlis est*. Ce fut un témoignage souverainement glorieux à Jésus-Christ. Ce n'est pas, selon l'observation de saint Chrysostome, qu'il

n'eût pas été jusque-là plusieurs fois appelé Fils de Dieu ; mais seulement comme les saints plus chéris de Dieu en sont appelés les enfants et les héritiers de son royaume ; et non point, comme saint Pierre le fit enfin connaître, né de son Père par une génération éternelle, égal à Dieu, d'une même substance avec Dieu. Or, autant que Dieu est au-dessus de l'homme, c'était autant élever le Sauveur du monde, et sans de longs éloges découvrir en quelques mots toute sa grandeur.

Il n'en fallait pas aussi davantage, Messieurs, pour toucher singulièrement le Maître en faveur de son disciple. Le retour de la part de Jésus-Christ fut prompt; mais surtout, dit saint Jérôme, il fut entier. Je ne sais ici ce qui mérite plus nos réflexions, ou le témoignage de Pierre à la gloire de Jésus-Christ, ou le témoignage de Jésus-Christ à l'avantage de saint Pierre : jamais il ne fut un combat plus saint, ni plus heureux de l'une et de l'autre part. Saint Pierre dit à Jésus-Christ : Vous êtes le Christ, *Tu es Christus* (*Matth.*, XVI), Jésus-Christ dit à saint Pierre : Vous êtes, Pierre *Tu es Petrus*. (*Ibid.*) Quand saint Pierre s'adresse à Jésus-Christ, c'est un homme qui parle, mais homme conduit par la Sagesse éternelle ; un Dieu de la part des hommes ne pouvait recevoir un plus bel éloge. *Respondens Petrus dixit.* (*Ibid.*) Et quand Jésus-Christ s'adresse à saint Pierre, c'est un Dieu qui parle, et la Sagesse même incréée; il n'est rien de plus grand à un homme que d'avoir pour lui la parole d'un Dieu : *Respondens autem Jesus dixit.* Jésus-Christ n'avait parlé d'abord de lui-même, que comme du Fils de l'homme ; *quem dicunt homines esse Filium hominis?* (*Ibid.*) Mais la foi du disciple sut bien relever l'humilité du Maître: il prononça à haute voix que ce Fils de l'homme était le Fils de Dieu : *Tu es Filius Dei vivi.* Et saint Pierre jusque-là n'avait eu, en effet, nulle prééminence qui le rendît supérieur aux autres apôtres : ils avaient tous été interrogés à la fois, *interrogavit discipulos.* (*Ibid.*) Mais le Maître à ce moment sut bien démêler de la troupe son disciple : il le marqua expressément, il le fit hautement entendre, que cette pierre serait le fondement de son Eglise, et cet apôtre le premier entre tous, et leur chef : *Super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* (*Ibid.*) Il y a cette différence, que la parole de saint Pierre ne donna rien à Jésus-Christ qu'il n'eût déjà, mais qu'elle le représenta seulement tel qu'il avait toujours été; au lieu que la parole de Jésus-Christ fut efficace, et qu'elle communiqua à saint Pierre ce qu'il ne pouvait avoir par lui-même. *Et ego dico tibi.* (*Ibid.*) Vous rendez hommage à ma divinité, et un hommage qui lui est dû : voici ce que je vous rends : *Et ego.* Pour moi qui d'un souffle puis opérer les plus grands miracles, je vous le dis; et ce que je dis, je le fais en le disant; que vous êtes l'héritier de ma puissance, et que j'appuie sur vous la foi que j'ai enseignée aux hommes : il faut que partout où mon nom sera adoré, le nom de Pierre soit vénérable. Il le sera dans le ciel, dont je vous mets les clefs en main, comme le signe d'un suprême pouvoir : *Tibi dabo claves regni cœlorum.* Il le sera sur la terre ; et toujours de concert avec vous, tout ce qui sera pardonné à votre tribunal, je le pardonnerai ; tout ce qui sera condamné à votre tribunal, je le condamnerai : la sentence de Pierre réglera, en quelque façon, la sentence et le jugement de Dieu même : *Et quodcunque ligaveris super terram, erit ligatum et in cœlis; et quodcunque solveris super terram, erit solutum et in cœlis.* Vous êtes donc heureux, et vous l'êtes parce que vous avez cru : *Beatus es.* Heureux nous-mêmes, chrétiens, comme cet apôtre, si notre foi répond à la sienne : sa grandeur a été le fruit de sa foi; et j'ai dit encore que c'était la récompense de son amour.

Quel souvenir vais-je vous rappeler, Messieurs ! car en parlant de l'amour fort et tendre de saint Pierre pour Jésus-Christ, et de l'attachement plus étroit qu'il marqua en toutes les rencontres au Fils de Dieu, je ne puis, je ne dois pas même dissimuler son infidélité, ni entreprendre de cacher son crime. Je sais que ce soleil eut son éclipse · je le sais; et ne l'oubliez jamais, justes et pécheurs : justes, que la chute de saint Pierre doit tenir dans une continuelle attention, et dans une crainte pleine de vigilance : pécheurs, que la pénitence de saint Pierre doit remplir d'une généreuse confiance, sans nourrir néanmoins votre présomption. Cet apôtre si ferme tomba ; ce disciple si dévoué aux intérêts de son Maître le trahit et le renonça, mais les belles âmes, après tout, jusque dans leurs égarements, se font toujours reconnaître ; et si je l'ose dire de la sorte, je trouve jusque dans le péché de saint Pierre des gages certains de son amour. Que fut-ce autre chose que son attachement à Jésus-Christ, mais un attachement alors trop vif, je l'avoue, et téméraire, qui sans se défier assez de ses forces, lui fit protester avec tant d'assurance, que quand tous les autres auraient abandonné leur Maître, seul il le suivrait partout, et y perdrait, s'il le fallait, la vie? que fut-ce autre chose que la constance de son amour, qui, malgré la fuite des apôtres, le conduisit et le fit entrer après Jésus-Christ, jusque dans la salle de Caïphe, et l'engagea dans la triste occasion où succomba sa vertu? Que fallut-il de plus, après l'anathème que la crainte lui fit prononcer contre Jésus-Christ, qu'un regard de Jésus-Christ même pour le toucher? Cette promptitude à revenir marque bien un cœur qui a véritablement aimé, et plus capable encore d'aimer que jamais. Dans un moment malheureux où le trouble saisit, les plus fidèles peuvent être tout à coup refroidis; mais aux cœurs sensibles, il ne faut aussi qu'un moment pour s'embraser tout de nouveau. Saint Pierre n'aima jamais plus tendrement son Maître, qu'alors même qu'il en venait de paraître plus ennemi ; et cette lâche désertion ne servit qu'à l'attacher à lui par

un lien plus fort et désormais éternel. Enfin quelle douleur fut plus amère que la sienne, et quels torrents de larmes tira-t-elle de ses yeux? L'amour seul anima une si vive pénitence, comme l'amour aussi n'y mit jamais de terme : *Et egressus foras flevit amare.* (*Matth.*, XXVI.)

C'est ainsi, Messieurs, qu'un parfait attachement répare tout, et se retrouve en tout. Cette fatale rencontre ôta peut-être à saint Pierre sur les autres apôtres l'avantage d'une plus entière innocence; mais elle lui laissa toujours l'avantage d'un dévouement plus solide et plus ardent à Jésus-Christ. Qui des apôtres que saint Pierre, lorsque quelques disciples se retirèrent de Jésus-Christ, scandalisés de sa doctrine, retint les autres par son exemple, et fit si précisément connaître que pour lui jamais il ne s'en séparerait? Qui des apôtres que saint Pierre voulait demeurer sur le Thabor, toujours occupé de Jésus-Christ et sans autre bonheur que de jouir là éternellement de sa présence? Qui des apôtres que saint Pierre se précipita deux fois dans la mer pour courir à Jésus-Christ qui l'attendait sur le rivage, oubliant son propre péril, pour satisfaire son empressement? Qui des apôtres à la dernière cène, plus que saint Pierre, marqua son zèle à venger Jésus-Christ du perfide disciple qui le devait livrer aux Juifs? Il le chercha sans le pouvoir connaître; mais s'il l'eût connu, dit saint Jean-Chrysostome, l'ardeur qui l'inspira alors l'eût porté contre lui à toutes les extrémités. Qui des apôtres que saint Pierre prit au jardin des Oliviers la défense de Jésus-Christ? Il s'arma du glaive, se présenta au combat contre une multitude assemblée, ignora le danger, et n'écouta que son cœur.

Des marques si engageantes ne furent pas sans effet, mais il est vrai aussi, Messieurs, qu'elles étaient nécessaires. Jamais le Fils de Dieu ne voulut être plus assuré de nul autre que de celui qu'il regardait comme le dépositaire de son autorité, et avant que de mettre enfin le sceau au transport qu'il lui en avait fait, la dernière et la plus authentique déclaration qu'il demanda à saint Pierre, ce fut celle d'un inviolable attachement. Il le voulut apprendre de lui-même, et dans les termes les plus exprès : Pierre, m'aimez-vous? *Simon Joannis, diligis me?* (*Joan.*, XV.) Il ne se contenta pas d'un amour commun, il y voulut quelque chose de plus particulier : M'aimez-vous, et m'aimez-vous plus que tous ceux-ci. C'étaient les apôtres que le Sauveur du monde lui montrait. *Diligis me plus his?* Ce ne fut point encore assez que deux fois, il l'interrogât une troisième fois : M'aimez-vous enfin? *Amas me?* (*Ibid.*) Ne le savez-vous pas, Seigneur, et ne lisez-vous pas dans l'âme de votre apôtre ses plus secrets sentiments? Oui, répond saint Augustin; cependant cette conduite de Dieu ne fut pas sans de très-solides raisons. Il fallait, dit ce Père, qu'après avoir trois fois profané sa voix, en renonçant Jésus-Christ, il la consacrât trois fois en lui témoignant son amour. *Redditur trinæ negationi trina confessio.* Il était encore à propos de l'engager toujours davantage par de si solennelles protestations; et le bon pasteur, en se reposant sur un autre du soin de ses ouailles, ne devait rien auparavant omettre pour le lier à ses intérêts, afin de le rendre par là même sensible à ceux de son troupeau. Mais au moment que le Fils de Dieu put désormais compter sur son disciple, il n'eut plus rien de si cher qu'il ne lui mît dans les mains pour le conserver. Ce furent ses brebis : *Pasce oves meas.* (*ibid.*) Tout le bercail sans distinction fut à lui, et il n'y a point encore pour lui de réserve. *Pasce agnos meos.* Tout ce qui n'est point du troupeau de Jésus-Christ, n'est point dès là du troupeau de saint Pierre, et dès là aussi, tout ce qui est hors du troupeau de saint Pierre cesse d'être du troupeau de Jésus-Christ. L'union est parfaite entre l'un et l'autre; l'un est entré dans tous les droits de l'autre. C'est à saint Pierre à nourrir le troupeau, *Pasce.* C'est à lui à le diriger, à le régler, et voilà ce que lui ont mérité sa foi et son amour. Car, pour ne vous pas laisser, chrétiens, sans quelque instruction, c'est la foi et la charité qui nous approchent davantage de Dieu. Toutes les vertus sans la foi, et sans la foi de saint Pierre, une foi ferme, vive, pure, toutes les vertus sans cela, toutes les œuvres ne sont que des œuvres mortes et des apparences sans principe; comme aussi sans l'amour de Dieu, sans la charité, la foi perd toute sa force, et devient inutile; et sans une charité même animée comme celle de saint Pierre, solide comme la sienne, prompte et agissante, qui vivifie, qui enrichisse, qui honore notre foi. Vous l'avez dit comme saint Pierre, et vous le dites dans le sein de la vraie Eglise, que Jésus-Christ est le Fils éternel de Dieu, *tu es Christus Filius Dei vivi* (*Matth.*, XVI.); mais comment le dites-vous? Avec quelle indifférence et avec quelle langueur dans la pratique? Pouvez-vous ajouter comme le même apôtre : Je ne me contente pas de vous adorer, Seigneur, et de vous craindre comme mon Dieu; mais vous savez encore que je vous aime : *Tu scis, Domine, quia amo te.* (*Joan.*, XV.) Vous le savez, *tu scis?* Mais à quoi le lui avez-vous fait jusqu'à présent connaître, et où en sont les témoignages? Où est l'observation de ses commandements divins, la fidélité à garder ses conseils, l'horreur de tout ce qui le blesse, la délicatesse de conscience? Où sont vos pénitences, vos jeûnes, vos aumônes, vos prières, vos exercices de piété? Quel ordre les règle? Quelle exactitude les entretient? Quel zèle, quelle ferveur les accompagne? Voilà comment on aime Dieu, comment l'a aimé saint Pierre; comment il a réciproquement animé et son amour par sa foi, et sa foi par son amour.

Or, sur cela, mes frères, un moment de réflexion, et voilà tout le fruit de cette première partie. Vous vous plaignez quelquefois de l'état obscur et humble où la Providence vous a fait naître; vous enviez le sort de ces grands du monde, que vous voyez sur

vos têtes, et dont l'éclat vous éblouit. Mais apprenez que dans votre état même, dans cet état tout obscur qu'il est, dans cet état tout humble, tout pauvre qu'il est, il ne tient qu'à vous de devenir plus grands devant Dieu que tous les conquérants, que tous les rois même de la terre? Qui de tous les hommes le Sauveur du monde choisit-il préférablement aux autres, et jugea-t-il plus digne de la plus éminente, de la plus sainte dignité? Je l'ai dit, et je ne puis trop vous le faire observer; ce fut un pêcheur, peut-être plus obscur que vous, peut-être plus humilié que vous, peut-être plus pauvre que vous. Vous avez la foi de saint Pierre, et vous êtes chrétiens comme lui; vous pouvez avoir la charité de saint Pierre, et aimer Dieu comme lui; par conséquent vous pouvez comme lui mériter toute l'estime du ciel, et ses regards les plus favorables. Pour moi, quand dégagé des soins et du bruit de la ville, je parcours quelquefois les campagnes, quand j'entre dans une de ces maisons, disons mieux, dans une de ces chaumines, si méprisables selon les fausses idées du siècle, et que j'y trouve un père, une mère, un homme, une femme, une fille, un domestique, un ouvrier, un artisan, un berger, qui dans la simplicité de sa condition, connaît Dieu, pense à Dieu, aime Dieu et sert Dieu en l'aimant, je le regarde avec respect, je me sens saisi pour lui de la plus profonde vénération; je me dis à moi-même : voilà la véritable grandeur, une foi animée de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, et une charité soutenue de la foi. Car rien ne nous rend plus grands que ce qui nous rend grands devant Dieu; rien ne nous rend plus grands devant Dieu que ce qui nous approche plus de Dieu, et rien ne nous approche plus de Dieu que la foi et l'amour de Dieu. Qu'importe que nous soyons ou revêtus de la pourpre ou couverts d'habits usés et déchirés? Qu'importe que nous ayons toute l'éloquence des orateurs, ou que tout notre langage soit barbare et grossier? Qu'importe que nous habitions en de magnifiques palais ou dans des cabanes dénuées de tout; si, sous ces habits usés et déchirés, si, malgré ce langage grossier et barbare, si, dans ces cabanes étroites et dénuées de tout, nous sommes plus agréables à Dieu que les princes sous la pourpre, que les orateurs avec toute leur plus pompeuse éloquence, que les maîtres du siècle dans les plus superbes palais? Ainsi, mes chers auditeurs, au lieu de demander à Dieu une fortune temporelle, au lieu de lui demander des trésors périssables et une puissance humaine, demandons-lui une foi soumise et agissante, demandons-lui une charité vive et ardente. Ce double mérite disposa saint Pierre à la souveraine dignité de l'Eglise, où Jésus-Christ le voulait élever. Nous allons voir l'emploi qu'il en fit après qu'il y fut parvenu, et combien il sut dignement la soutenir. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est dans les grandes difficultés que paraissent avec plus d'éclat les grandes vertus; et plus le fardeau est pesant, et le ministère sublime et vaste, plus il est beau d'en porter le poids, et de remplir toute l'étendue de ses devoirs. Il faut donc voir d'abord, Messieurs, de quoi se trouva chargé le prince des apôtres, quand après la glorieuse ascension du Fils de Dieu, il commença à prendre la conduite du troupeau de Jésus-Christ, dont il était le pasteur et le souverain pontife. Par la grandeur de l'entreprise, nous mesurerons la gloire de celui qui l'a si dignement soutenue, nous jugerons de sa vigilance et de ses soins, de l'activité de son zèle, de la fermeté de son courage, de la prodigieuse multitude de ses travaux, et de son bonheur enfin dans les merveilleux progrès de l'Eglise, à quoi il sacrifia jusqu'à sa vie. Tel est l'usage que fit saint Pierre de son élévation, et à quoi il fit servir l'auguste dignité dont il avait été revêtu.

Vous savez, Messieurs, ce que c'était alors que l'Eglise naissante encore, et à peine formée. Ce corps, tout faible qu'il fut dans son origine, venait d'être tout à la fois affligé, et dans son chef, et dans ses membres. Jésus-Christ, condamné par Pilate, avait été crucifié par les Juifs; et sa mort, en jetant la consternation parmi les disciples, les avait tous dispersés. Il est vrai que la résurrection du Sauveur du monde en rassembla quelques-uns; mais si timides encore, que renfermés dans le cénacle, ils craignaient de se montrer, et d'ailleurs dans un si petit nombre qu'on ne pouvait faire beaucoup de fonds sur leurs secours, ni attendre d'eux de grands efforts. Ce fut dans ces conjonctures, et à la tête de cette première chrétienté, que saint Pierre se vit engagé à la relever, à la maintenir, à l'étendre. Il fallait lui servir de guide et d'appui, la rassurer dans ses troubles, l'éclairer dans ses doutes, la seconder dans tous ses combats. Elle devait passer aux nations les plus barbares, et jusques aux extrémités de la terre, pour unir tous les peuples dans la même religion; et elle avait, dans le cours de ses prospérités, à se défendre contre l'enfer et ses ministres, à abolir dans la Judée la Synagogue, à détruire parmi les gentils le paganisme, et à triompher enfin des persécutions, des croix, du fer et du feu, jusqu'à ce que la foi eût été prêchée dans toutes les parties du monde. Ce ne pouvait être là que l'œuvre de Dieu même qui l'avait commencée, et qui seul la pouvait consommer : mais après Dieu, le principal ouvrier qui devait agir dans cet important dessein, c'était sans doute le vicaire de Jésus-Christ; et quand je marque ainsi ce qu'il y avait à faire pour saint Pierre, c'est déjà dire par avance tout ce qu'il a fait.

Nous n'en avons vu jusqu'à présent que des dispositions; mais nous l'allons voir désormais dans l'action. Au reste, comme son zèle fut sans mesure, il faudrait parcourir avec vous toutes les parties de la terre, si je voulais vous marquer tous les lieux où

il en a fait sentir les effets : et comme son ministère fut sans bornes, ce serait entreprendre toute l'histoire de la naissance de l'Eglise, et des plus fameuses victoires de la foi chrétienne, que de prétendre par ordre raconter tous les faits mémorables, et les glorieuses conquêtes de saint Pierre ; ses prédications, ses vertus miraculeuses, ses courses sur la terre, ses périls sur la mer ; combien de peuples il a éclairés, de temples il a bâtis, d'autels il a consacrés ; tout ce qu'il fit par lui-même en parlant, en écrivant, en ordonnant, en agissant ; tout ce qu'il fit par les autres, en les formant, en les soutenant. La matière est infinie, et le plus ample discours n'en peut être encore qu'un abrégé.

Si ce plan, Messieurs, a déjà de quoi vous surprendre, je dois vous faire souvenir d'abord que le Saint-Esprit en fut le conducteur. Saint Pierre l'attendit dans le cénacle avec les autres apôtres, et par l'ordre même de Jésus-Christ ; et ses premières faiblesses lui avaient bien appris à ne se point exposer, sans avoir auparavant reçu la force d'en haut. Mais au moment qu'il fut embrasé de ce feu divin, tarda-t-il à en suivre les mouvements ? Ce fut comme un homme transformé dans un autre homme : un esprit détrompé de ses anciennes erreurs, aussi grand dans ses conseils, que sage dans ses mesures, et non moins pénétrant dans ses connaissances, que juste dans ses décisions : un cœur dégagé de toutes les vues terrestres, également prompt et constant, droit et réglé ; mais entreprenant et hardi ; inébranlable au milieu des plus invincibles oppositions, et conduisant tout, suppléant à tout par sa fermeté et son courage.

Je vous le demande, nations encore alors incrédules ; et puisque vous en fûtes les premiers témoins, parlez, vous qu'une coutume solennelle avait rassemblées dans Jérusalem de toutes les régions du monde, et que saint Pierre, en sortant du cénacle, regarda comme les prémices de sa mission. Craignit-il de se montrer au milieu d'une multitude ennemie ? Se laissa-t-il, ou intimider par les menaces, ou piquer par les mépris ? Déguisa-t-il rien aux Juifs du crime qu'ils avaient commis dans la personne de Jésus-Christ, et cessa-t-il malgré leur haine de leur annoncer la nouvelle loi ? Il se considéra là proprement pour la première fois, en présence de tant de peuples différents, comme le maître des âmes : il y agit, il y parla avec toute l'autorité que lui donnait son caractère : il commença à en bien sentir la grandeur et à en connaître les obligations. Il les y remplit. Plus de huit mille personnes, touchées et converties dans l'espace de quelques jours, furent à l'Eglise un heureux accroissement ; et ce coup d'essai servit de présage pour l'avenir, et fit tout espérer d'un tel pontife, pour l'honneur et la propagation de la foi.

L'événement répondit, Messieurs, au présage, et le succès passa même en quelque sorte les espérances. Déjà je me figure saint Pierre, qui tire de tout autant de moyens pour étendre la foi qu'il publie, et dont il doit être le soutien. S'il y faut des miracles ; d'un seul mot, à la porte du temple, aux yeux des Juifs, il fait marcher un pauvre, perclus de ses membres depuis sa naissance, et jette à ce spectacle tout le peuple dans l'admiration. Tout cède même à son ombre, démons, maladies ; et l'ascendant que lui donne cette vertu divine communique encore à ses paroles une efficace qui les fait écouter. S'il y faut une juste rigueur et de sévères châtiments ; il fait tomber morts à ses pieds Ananias et sa femme, pour avoir osé mentir au Saint-Esprit ; et par cette prompte vengeance, il imprime profondément dans les cœurs le respect que demande la sainteté de la loi. S'il y faut le don des langues ; dans un même langage, il parle toutes les langues du monde : Parthes, Mèdes, Elamites, Egyptiens, Arabes ; ceux de l'Orient, ceux de l'Occident, chacun entend le prédicateur de l'Evangile ; et surpris d'un prodige si nouveau, tous sont obligés de connaître là le doigt de Dieu. Jésus-Christ n'épargna rien à son vicaire, et lui-même il n'épargna rien aussi pour avancer les desseins de Jésus-Christ.

Ç'aurait été assez pour un autre que d'établir l'Eglise à Jérusalem, et de la répandre même dans toute la Judée. Saint Pierre le fit, mais ce ne dut pas être un long ouvrage pour un homme que le bras du Seigneur secondait en tout, et que Dieu formait à la conquête de l'univers. Juifs et gentils, tous étaient également appelés, et tout ce qui était éclairé des rayons du soleil le devait être de la foi de Jésus-Christ. C'est ce que saint Pierre connut d'une manière sensible par cette révélation pleine de mystères, et dans ce linge qu'il vit descendre du ciel, où sous mille espèces d'animaux, lui furent figurés tous les peuples de la terre. Une telle vocation ne l'étonna plus, dès qu'il apprit que c'était la vocation divine, et il ne pensa qu'à obéir à la voix qui le rassura dans son premier étonnement, et lui découvrit les profonds secrets d'une vision si nouvelle.

Avec cette confiance, saint Pierre entra dans le vaste champ qui lui était ouvert, plus intrépide encore que le prophète, lorsqu'il fut envoyé aux rois de Juda et chargé d'une plus noble fonction que Moïse, quand Dieu l'établit le législateur de son peuple. C'est bien à la lettre que s'accomplit en lui la parole de Dieu même à Jérémie : *Ecce constitui te super gentes et super regna.* (*Jer.*, I.) Après avoir répandu la lumière sur la maison de Jacob, il la porta aux nations étrangères ; il la fit passer au milieu de la gentilité, et parmi l'idolâtrie ; il la communiqua aux provinces et aux royaumes : *Ut evellas et destruas* (*Ibid.*) ; il arracha, il renversa : *Et disperdas et dissipes* (*Ibid.*) ; il détruisit, il dissipa : *Et ædifices et plantes ;* il bâtit et il planta : *Ego quippe dedi te regibus, principibus et sacerdotibus, et populo terræ.* (*Ibid.*) Il se fit entendre aux princes et aux rois, il consacra des ministres aux autels. Les prê-

tres et le peuple, tout fut soumis; tout reçut sa parole et adora son pouvoir.

Que dis-je dont les faits ne soient pas incontestables? Corneille le centenier, cet homme juste, fut le premier d'entre les gentils qui reçut avec sa famille la sainte loi, et cette religieuse maison fut le modèle de ce qui devait bientôt arriver aux empires même, par les soins et le ministère de saint Pierre. Il entre dans le Pont et dans la Galatie, et il y fait entrer avec lui l'Evangile de Jésus-Christ. Il traverse la Cappadoce, et il laisse après lui la connaissance de la vraie foi. Il s'avance dans l'Asie, et elle est docile à ses instructions; il parcourt la Bithynie, et elle cède également à sa voix; il pénètre jusqu'à Antioche, et il y trouve des obstacles: mais, où l'Eglise du Dieu vivant rencontre de plus violentes contradictions, c'est là même où elle s'affermit davantage; et Antioche devient le premier siége de l'Eglise chrétienne.

De là, Messieurs, comme du centre de la foi, saint Pierre durant de longues années communiqua aux fidèles ses secours, comment? En se partageant à tous, comme le cœur distribue le sang à tous les membres, et fournit avec mesure à tous leurs besoins. De là comme de l'oracle, partirent les réponses, les résolutions, les décisions. Tantôt il défend, et tantôt il ordonne; tantôt il bénit, et tantôt il condamne; tantôt il envoie, et tantôt il rappelle; tantôt il reçoit les brebis timides et errantes qui accourent au bercail, et tantôt il les va chercher; il visite les églises, il consacre des ministres, il établit des règlements; toujours avec l'indulgence d'un pasteur qui sait tempérer la force par une douceur condescendante; toujours avec la prudence d'un père qui ne sait rien relâcher du devoir par une complaisance trop molle; toujours avec l'équité d'un juge éclairé et qui voit tout, égal et qui n'écoute que la raison; toujours avec la constance d'un pontife prêt à s'immoler lui-même pour son peuple. Les fers qu'il porta en sont les témoins, et l'ordre qu'il mit, qu'il conserva dans l'Eglise, les nouveaux sujets qu'il y acquit, en furent les fruits.

Cependant, plus j'avance, plus je trouve à dire; et quand il y a lieu de croire que les soins de notre apôtre sont épuisés, son cœur se réveille, et forme toujours de plus grands desseins. Un dessein formé pour lui, c'est déjà presque un dessein exécuté; il oublie tout ce qu'il a fait, et si je l'ose dire, oubliez-le, chrétiens. Voyez le plus beau théâtre de sa gloire, et pour passer en un mot à ce qui demanderait peut-être des tours plus étudiés et un plus adroit enchaînement, Rome succède à Antioche. Rome! A juger de l'entreprise par elle-même, en fut-il jamais une plus chimérique? A en juger par le succès, en fut-il une plus heureusement conduite? Le temps était venu, cet heureux temps; mais vous ne le connaissiez pas encore. Ville superbe, la terreur des nations, l'admiration des peuples et la maîtresse du [illegible] votre orgueil devait être humilié, [illegible] bonheur. Mais de votre humiliation même, devait sortir votre plus bel éclat; l'empire de Pierre devait s'étendre encore plus loin que l'empire de vos césars, et vos plus fameuses guerres ne vous ont point soumis ce que vous a gagné la paix chrétienne: *Minus est, quod tibi bellicus labor subdidit*, c'est saint Léon qui parle, *quam quod pax christiana subjecit*. Dans une seule victoire c'était tout conquérir, et dans une seule ville, c'était soumettre le monde. Saint Pierre l'eut bientôt remarqué, et il ne fallut pas plus de temps pour en tracer le projet. Mais après tout, quels moyens, quels préparatifs, quelles armes? Ne me demandez point, Messieurs, comment la chose se passa: la Providence a des ressources qui nous sont inconnues, et c'est dans la faiblesse qu'elle fait davantage admirer sa force. N'attendez pas que je vous apprenne dans un long détail comment saint Pierre entra dans Rome, sans secours, sans défense, quelles erreurs il y trouva; quel ennemi il eut à y combattre dans ce monstre d'artifices et de mensonges, Simon le Magicien, et par quelle vertu il le confondit; quels ouvriers évangéliques il forma pour les répandre dans toute l'Italie, la Sicile, la France, l'Espagne, l'Afrique; par quel revers chassé de Rome sous le règne de Claude, il y retourna sous l'empire de Néron, après avoir profité de son exil, pour assembler à Jérusalem le premier concile de l'Eglise. Quoi qu'il y eût à dire, je laisse tout, voici le succès à quoi je m'attache, je n'examine rien davantage. Rome l'idolâtre devint Rome la sainte, et le culte du vrai Dieu fut élevé sur la ruine de mille fausses divinités. C'était la capitale du monde par la force invincible de ses armes, et elle en devint encore mieux la capitale par sa religion. Peuples, empereurs, le Capitole, le sénat, rien n'a échappé à l'attrait victorieux de la grâce que portait avec lui saint Pierre, et qu'il laissa après lui. Empire durable: depuis tant de siècles, c'est toujours la même foi, et toujours dominante sur la même chaire; c'est toujours l'Eglise de Jésus-Christ, parce que c'est toujours l'Eglise de saint Pierre. Où n'a-t-elle pas été reçue, et où n'a-t-elle pas mérité de l'être? Eglise infaillible, universelle, unique.

Ce n'est pas qu'il n'y ait eu bien des combats à livrer et qu'il n'ait fallu bien verser du sang, mais saint Pierre soutint le premier effort du combat; et là dans la suite, animé par son exemple, il y donna même son sang, hélas! et par l'arrêt d'un tyran, je le vois mourir au milieu de son triomphe. Mais ne plaignons point une mort dont la cause fut si belle; c'est la cause même de Jésus-Christ, dont l'instrument fut si glorieux; c'est la croix de Jésus-Christ, et ne regrettons point un sang qui n'a servi en coulant, qu'à cimenter les premiers fondements de notre foi. Le fondateur de la première Rome, poursuit saint Léon, en avait souillé les murailles par du sang; et le fondateur de la nouvelle Rome la devait au contraire consacrer par son sang. Ce n'est donc point par la mort de son chef, par les tourments de

ses martyrs, que l'Eglise s'affaiblit; c'est par là au contraire qu'elle se maintient, qu'elle s'élève. On a vu longtemps, et l'on verra encore quelquefois, la barque de saint Pierre battue des flots; mais toutes les puissances de l'enfer fussent-elles liguées, la parole de Jésus-Christ se vérifiera toujours, que son Eglise triomphera de tous les efforts de l'enfer : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* (*Matth.* XVI) Disons même, mes frères, à notre confusion et tout ensemble à notre instruction, en finissant ce discours, que l'Eglise de Jésus-Christ et que fonda saint Pierre, n'a point tant à craindre de ses ennemis étrangers qui l'ont attaquée avec le fer et le feu, que des ennemis domestiques qu'elle porte dans son sein, de ses propres enfants, de nous-mêmes. C'est de nous-mêmes, que lui viennent les plus sensibles atteintes. Ce qui y porte la désolation et le scandale, ce qui en tarit toutes les sources de grâces et en anéantit tous les trésors, ce sont nos mœurs ou notre vie, nos intrigues, nos entreprises, nos paroles, nos actions, nos envies, nos ressentiments, nos vengeances, notre avarice, notre mollesse, nos déréglements, nos débauches. Où sont, hélas ! et que sont-ils devenus, ces vrais fidèles, tels que les forma saint Pierre, et dans ses prédications, et dans les lettres toutes divines qu'il leur écrivit? Zélés, patients, modestes, charitables, désintéressés, assidus à la prière et à tous les exercices de piété, ennemis du luxe, du plaisir, et pleinement enfin détachés d'eux-mêmes. Voilà, grand saint, ce qui fera toujours ou la honte, ou l'ornement de cette Eglise qui vous a tant coûté. Ce sera par là qu'elle se distinguera, ou qu'elle deviendra méprisable aux peuples. Reprenons ce premier esprit, ce vrai esprit de saint Pierre et de l'Eglise; qu'il paraisse parmi nous, dans ce lieu, dans ce temple; il y a paru, il y paraît encore; et fasse le ciel que ce discours ne serve qu'à l'y conserver, et à l'y ranimer pour en recevoir les fruits dans l'éternité que je vous souhaite ! Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE V.

SAINT JEAN - BAPTISTE.

Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista. (*Matth.*, XI.)

Entre les enfants des hommes il n'en a pas paru de plus grand que Jean-Baptiste.

C'est Jésus-Christ même qui rend à son précurseur ce glorieux témoignage; et cet éloge, tout magnifique qu'il est, ne peut rien avoir d'outré dès qu'il part de la bouche d'un Dieu; mais ce n'est ni par la noblesse du sang, ni par l'éclat des richesses, ni par la gloire des armes, que Jean-Baptiste est recommandable devant Dieu; et, avec tous les avantages du siècle, il pourrait être grand dans l'opinion des hommes, et tout ensemble très-petit aux yeux du ciel. J'ose dire, de plus, que ce ne sont point encore les dons célestes qui coulèrent sur lui néanmoins avec tant de profusion, qui le distinguent ici davantage : tout est éclatant en notre saint, je le sais; tout y est merveilleux. Un ange, au milieu des sacrés mystères, annonce à Zacharie sa naissance; le père, par un miracle, perd tout à coup la parole, et tout à coup par un miracle il la recouvre; dans le sein d'Elisabeth (c'est, Messieurs, cette femme juste, et, comme en parle l'Evangile, marchant dans la voie des commandements sans manquer à rien, et sans reproche), dans le sein de la mère, l'enfant a senti par avance les plus vives impressions de l'Esprit divin; il en a tressailli de joie; les peuples, surpris des prodiges signalés qu'opère le Tout-Puissant, et dont ils sont les témoins, bénissent l'heureuse famille que le Seigneur a visitée, et applaudissent au fils nouvellement né. Mais ces prérogatives, enfin, ce sont toutes des faveurs d'en haut, et Dieu juge de nous moins par ce qu'il nous donne que par ce qui sort de nos mains, et que nous prenons soin de lui rendre. Concluons qu'il n'est donc point, au jugement de Dieu, de véritable grandeur que la sainteté, et que, si nul homme n'a été plus grand que Jean-Baptiste, c'est parce que nul homme n'a été plus saint que lui : *Inter natos mulierum non surrexit major Joanne Baptista.* (*Matth.*, XI.)

J'observe en effet, Messieurs, que toute la sainteté est comme partagée en trois espèces différentes, qui sont autant de différentes vocations. Il est une sainteté propre d'une vie privée; il est une sainteté propre d'une vie active, et il est une sainteté propre d'une vie souffrante. La première est celle des solitaires; et, sous ce terme, je comprends toutes les personnes occupées uniquement d'elles-mêmes et de leur sanctification. La seconde est celle des prédicateurs; et par là j'entends, dans tous les degrés du sacerdoce et les divers états de la hiérarchie, ces heureux ministres à qui le Seigneur a confié le soin de son peuple, et qu'il en a établi les maîtres et les pasteurs. La troisième est celle des martyrs; et ce sont ces généreux soldats de l'Eglise militante, qui versent leur sang pour les intérêts du ciel et qui meurent pour la justice. Le caractère de sainteté qui distingue les solitaires, c'est la piété; le caractère de sainteté qui distingue les prédicateurs, c'est le zèle; et le caractère de sainteté qui distingue les martyrs, c'est la constance. Tous n'ont pas toutes ces vertus ensemble; elles ne sont pas de toutes les conditions : il n'appartient qu'à de certaines âmes plus élevées de ramasser, pour parler ainsi, avec la plénitude de la grâce la plénitude de la sainteté, et d'exceller dans tous les genres de perfection; mais tel est l'avantage de Jean-Baptiste. L'Evangile semble s'être attaché à nous le représenter en trois états qui divisent toute sa vie : 1° au désert, *et erat in deserto* (*Marc.*, I); 2° auprès du Jourdain, *trans Jordanem ubi erat Joannes* (*Joan.*, I); 3° dans la prison, *Joannes in vinculis* (*Matth.*, XI). Au désert, c'est un solitaire; auprès du Jourdain, c'est un prédicateur; dans la pri-

son, c'est un martyr. Un solitaire au désert, il en a toute la piété; un prédicateur auprès du Jourdain, il en a tout le zèle; un martyr dans la prison, il en a toute la constance. Ceci, Messieurs, est peut-être trop général : reprenons encore, en un mot, et rapportons tout à un même but. Voulez-vous ne considérer Jean-Baptiste que par ce qu'il y a en lui de plus marqué, et comme précurseur de Jésus-Christ? Nous le verrons d'abord au désert, où, avec toute la piété des solitaires, il se dispose à son ministère; ensuite auprès du Jourdain, où, avec tout le zèle des prédicateurs, il exerce son ministère; enfin dans la prison, où, avec toute la constance des martyrs, il consomme son ministère. C'est tout le partage de son éloge, que j'abrége autant que le sujet le peut permettre, après que nous aurons invoqué le secours de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Que prétendez-vous voir au désert, et qui y venez-vous chercher? Est-ce un homme aussi fragile qu'un jonc, que le moindre souffle ébranle, tourne, renverse? *Quid existis in desertum videre; arundinem vento agitatam?* (*Matth.*, XI.) Mais qui encore y trouverez-vous? *Sed quid existis videre?* Est-ce un homme mollement vêtu et nourri dans les délices? *Hominem mollibus vestitum?* (*Ibid.*) Allez au milieu du monde, c'est là que paraît bien la légèreté des faibles roseaux; entrez dans les cours des rois, c'est là que règnent la mollesse et le plaisir; mais ici, vous verrez un solitaire, d'une part, constamment attaché à Dieu par la plus intime contemplation; d'autre part, rigoureusement armé contre lui-même par la plus sévère mortification. Telle est d'abord, Messieurs, sur le glorieux saint dont je commence le panégyrique, la réponse que j'ai à vous faire avec le Fils de Dieu, après vous avoir fait la même demande; et c'est, ce me semble, en quoi a dû consister la solide piété de Jean-Baptiste dans la retraite.

La grâce, dans les règles communes, s'accommode aux lieux et aux temps; mais toujours la grâce est indépendante des temps et des lieux. Elle n'attendit pas la force de l'âge pour faire agir Jean-Baptiste, comme elle n'avait pas attendu l'heure de sa naissance pour le sanctifier. Cette précieuse semence, jetée dans une terre féconde, prévint la saison ordinaire de la récolte, et ne demeura point sans fruit : aussi il ne fallait pas qu'il y eût un moment inutile dans une vie dont Dieu s'était consacré tous les moments. La raison, chez les autres, ensevelie dans les ténèbres de l'enfance, ne dissipe qu'avec bien des efforts le nuage qui l'enveloppe; et ce voile, qui lui ferme les yeux à la lumière, suspend par là même tout le sentiment des divines inspirations. Mais Jean-Baptiste ne trouva point tous ces obstacles à la céleste clarté : l'esprit ne se sentit en rien de la faiblesse du corps, et l'Evangile, dans l'histoire de sa vie, ne semble faire qu'un même jour de celui auquel il naquit et de celui où il commença à se nourrir des plus sublimes connaissances, comme à pratiquer les plus héroïques vertus. Que ce fut, Messieurs, un spectacle agréable au ciel, de voir un tendre enfant, à peine encore pouvant former une parole ou assurer ses pas en marchant, s'enfoncer dans une affreuse solitude et penser à vivre à Dieu avant que de vivre à soi même! Il ne quitta pas le monde, il n'y était pas entré; mais il l'évita; et, déjà au-dessus des choses humaines, il ne crut pas, selon le mot de saint Jérôme, que les yeux destinés à découvrir le Messie dussent être occupés jusque-là d'aucun autre objet : *Oculis exspectantibus Christum, nihil aliud est dignatus aspicere.* Sombres forêts, où le jeune solitaire, vide des soins temporels et plein de l'éternité, trouva le calme et le secret propres aux affaires de Dieu, qui peut dire combien fut interrompu de fois votre silence par les soupirs enflammés que forma son cœur, et que sa bouche laissa échapper? Qui sait combien, dans les vifs redoublements d'un goût pur et sensible, de torrents de larmes inondèrent son visage, tandis que des torrents de joie inondaient intérieurement son âme? Que ne l'avons-nous pu voir, tantôt à l'ombre d'un réduit obscur, s'abîmer dans une profonde méditation, et, tantôt sur la pointe d'un rocher élevé, monter au ciel par mille désirs? Tantôt dans le repos, et la vue errante de toutes parts, se rendre attentif au langage muet des êtres inanimés, et s'entretenir avec les créatures visibles des grandeurs invisibles du Créateur; et tantôt, tout commerce rompu avec les sens et seul à seul avec Dieu, s'ouvrir à lui, l'écouter, lui répondre, s'anéantir en présence de cette redoutable Majesté, s'embraser au souvenir de cette ineffable bonté, s'y unir et en recevoir les plus étroites communications? Quel jour dans le cours de tant d'années, quelle heure ne fut point consacrée par une sainte ferveur? Quel relâche pensa-t-il à prendre, ou quel relâche aurait-ce été pour lui de quitter une fois de pieux exercices à quoi il se sentait attiré? Heureux de pouvoir, comme ces sublimes intelligences qui environnent le trône du Très-Haut, ne jamais détourner ses regards de l'adorable objet qui, dès sa vie, faisait déjà toute sa félicité! Ainsi croissait, Messieurs, dirai-je avec saint Augustin, le maître des solitaires; dirai-je, avec saint Grégoire de Nazianze, le disciple de la solitude : *Puer autem crescebat.* (*Luc.*, XI.) Ainsi Jean-Baptiste, dans le sein de la Divinité, puisait des trésors immenses de grâces et sans cesse se fortifiait en esprit : *Et confortabatur spiritu.* (*Ibid.*) De sorte que (telle est la pensée des plus graves auteurs), dans une chair humaine il conserva toute la sainteté des anges, sans que jamais la tache du péché la plus légère ait altéré la pureté de son cœur. Tout s'affaiblit au milieu du siècle, et toujours l'on se ressent de l'air empesté du monde; mais le plus fort rempart de la vertu, c'est la retraite : *Et erat in des*-

to usque ad diem ostensionis suæ. (*Luc.* XI.)

Cependant l'étrange retour ! le plus innocent des hommes devient le plus pénitent ; et moins il est coupable, plus il semble par une salutaire cruauté vouloir lui-même rigoureusement se punir. La pénitence des autres, lors même que nous l'admirons davantage, inspire une certaine crainte et comme une sainte horreur : mais celle-ci, toute dure qu'elle est, a je ne sais quoi de plus propre à exciter la tendresse; elle se fait naturellement aimer et attire la compassion. Ce n'est point un pécheur, ou qui satisfait à la divine justice et qui acquitte de grandes dettes, ou qui se met en garde contre les surprises de la nature corrompue qui l'entraîne, et le poids de l'habitude qui le domine. A juger par la candeur, la netteté de l'âme, par le penchant et l'attrait, il n'a rien ni à expier pour le passé, ni rien dont il doive se défier pour l'avenir. Ce n'est point un homme que soutient la vigueur de l'âge et une pleine maturité. Cinq ans ne se sont pas écoulés depuis sa naissance, que déjà implacable ennemi de lui-même il couvre son corps faible et délicat d'un rude cilice : car qu'est-ce autre chose, dans la pensée des interprètes, que cet habit tissu de poils dont nous parle l'Evangile et dont il était revêtu? *Habebat vestimentum de pilis.* (*Matth.*, III.) Chrétiens lâches et timides, vous-mêmes que votre profession d'ailleurs, ou un libre mouvement attache le plus aux œuvres de Dieu, voici bien dans un seul modèle de quoi confondre toute votre sensibilité. J'entre en esprit dans le désert : et en quel état je rencontre Jean-Baptiste! Sa demeure, c'est le creux d'une caverne, encore souvent est-il exposé aux injures du temps les plus fâcheuses; ses membres susceptibles de toutes les impressions de l'air, selon la diversité des saisons, ou sont saisis d'un froid piquant qui le gèle, ou sont accablés d'une ardente chaleur qui le brûle. Son lit, c'est la terre dure, et son repos quelques heures que demande la nature pour ne pas succomber, et qu'il lui accorde à regret. Sa nourriture ce sont quelques rayons de miel qui découlent d'un arbre, quelques insectes que forme l'herbage, un peu d'eau pour éteindre sa soif: disons plutôt, c'est une abstinence perpétuelle que sa vie, et à proprement parler, il ne mange ni ne boit, *neque manducans neque bibens.* (*Matth.*, XI.) Il marche la tête découverte, les pieds nus dans les broussailles et parmi les épines. Les ténèbres d'un bois épais, l'horreur d'une contrée sèche et aride, les cris confus, les hurlements des bêtes féroces, voilà ce qui repaît, ce qui flatte ses sens, non pas pour un jour, où le feu d'abord l'emporte, mais durant l'espace de près de trente années. Ciel, quelle loi si sévère condamne vos plus fidèles amis, ou à s'épargner le moins eux-mêmes sur la terre, ou à être le moins épargnés? Il fallait en particulier, Messieurs, que le docteur de la pénitence, pour user de cette expression, la pratiquât le premier; qu'il l'apprît avant que de l'enseigner et de la faire embrasser aux autres : mais ce qui est encore plus vrai en général, et tout le fruit que je recueille des deux points qui divisent toute cette première partie, c'est que comme la mortification conduit naturellement et dispose à l'oraison, aussi toute l'oraison du plus retiré solitaire demeure sans prix dès qu'elle n'est pas secondée par une égale mortification; car le Fils de Dieu l'a dit; et la chose entre trop bien dans mon sujet pour ne pas mériter une spéciale attention. Depuis les temps de Jean-Baptiste, le royaume des cieux se prend par force, et il n'y a que ceux qui font effort lesquels le puissent enlever: *A diebus Joannis Baptistæ regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud.* (*Matth.*, XI.) Mes frères, hors de là sur quoi pouvons-nous compter, nous que la chair gouverne avec plus d'empire, que le monde attaque avec plus de violence? Ah ! tant d'habitudes à guérir, de passions à vaincre, de flammes à éteindre ; tant de piéges à éviter, de comptes à rendre ; les chutes passées qui nous affaiblissent, le présent qui nous joue, le futur qui nous menace, tout cela permet-il à un chrétien d'interrompre un moment sa pénitence ? La cupidité et la grâce ont des principes de vie tout opposés : vous nourrissez celle-là par les aises et le plaisir ; ce qui doit donc réparer, conserver celle-ci, c'est la contrainte et la peine. Jean-Baptiste nous le vient d'apprendre par ses exemples, et il va bientôt nous l'enseigner par ses paroles. Auprès du Jourdain, c'est un prédicateur : il en a le zèle, et il exerce ainsi son ministère : c'est la seconde partie de son éloge.

SECONDE PARTIE.

Voici, Messieurs, une scène assez nouvelle : un solitaire longtemps obscur se produit tout à coup au monde. Loin des hommes il s'est formé dans le désert, et maintenant parmi la multitude il traîne à sa suite des villes entières. Ne craignons rien néanmoins, chrétiens ; on se montre sûrement comme Jean-Baptiste, quand on a autant eu soin que Jean-Baptiste de se cacher : les dehors sont changés, mais c'est toujours le même esprit qui le guide : la piété a dû le disposer, et le zèle commence à le faire agir. Zèle fort et ardent, zèle pur et désintéressé : deux qualités qui en font le caractère.

Le prophète l'avait prédit, que l'envoyé du Seigneur viendrait pour lui préparer la voie : *Ecce ego mitto Angelum meum qui præparabit viam tuam ante te.* (*Malac.*, III.) Le saint pontife Zacharie inspiré d'en haut l'avait connu, que ce fils donné de Dieu marcherait devant le Christ, enseignerait par avance à son peuple la science du salut, et lui annoncerait la rémission des péchés : *Ad dandam scientiam salutis plebi ejus, in remissionem peccatorum eorum.* (*Luc.*, I.) Ce que l'ange surtout avait plus expressément marqué, c'est qu'il paraîtrait dans tout l'esprit et avec toute la vertu d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ.* (*Ibid.*) Qu'est-ce donc désormais que le divin Précurseur ? Un feu consumant, et sa parole un flambeau allumé qui éclaire

mais qui brûle : *Surrexit quasi ignis, et verbum ipsius quasi facula.* (*Eccli.*, XLVIII.) Le temps est à peine venu, que déjà toutes les rives du Jourdain retentissent du bruit de ses ferventes prédications ; et l'ardeur dont il les anime, passe jusque dans les cœurs de ceux qui l'écoutent. Tout s'embrase à l'entendre, et tout le suit dès qu'il appelle. Ainsi d'abord et sans se faire sentir, une légère étincelle s'attache à un sujet, s'insinue, se nourrit, se fortifie ; mais enfin la matière disposée, la flamme éclate, se communique, et l'incendie consume tout. Non pas que le nouveau prédicateur, sans égard à la sainteté de sa mission, par une morale commode aux sens, gagne les esprits, attire les peuples trop enclins déjà d'eux-mêmes à se porter vers le relâchement, et trop prévenus en faveur de la nature. La fausse sévérité des pharisiens eut-elle rien jamais de plus austère que la saine doctrine de Jean-Baptiste? Avec cette différence essentielle qu'il ne déploie contre les autres la force de son zèle qu'après l'avoir tournée d'abord tout entière contre lui-même, et qu'il n'enseigne que ce qu'il a pratiqué. Que le zélé précurseur connut peu, Messieurs, tous les tempéraments de la chair et du sang ! Il ne prêche que la pénitence, et la plus rigoureuse pénitence, *Prædicans baptismum pœnitentiæ.* (*Luc.*, III.) Qu'il sut bien démêler tous les déguisements dont se couvre notre délicatesse, et qu'il eut de fermeté à l'attaquer dans ses plus forts retranchements. Il ne se contente pas de l'apparence, il demande des œuvres : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* (*Ibid.*) Et pour cela il veut que toutes les vallées soient remplies, toutes les montagnes aplanies, tous les chemins redressés, c'est-à-dire, qu'il veut dans les cœurs un changement réel, général, qui retranche, qui réforme, et se produise enfin par les fruits. Qu'il fut éloigné de ces ménagements qui lient la langue aux ouvriers évangéliques, et font céder la divine vérité à l'autorité humaine ! La première guerre qu'il déclare, c'est aux docteurs de la loi ; et les plus fréquents combats qu'il livre et qu'il soutient, c'est contre les faux sages de la Synagogue. Il y emploie les armes les plus puissantes ; il use des termes les plus pressants ; il démasque hautement le mensonge ; il dévoile sans respect l'illusion, et jamais il n'oublie qu'un ministre du Seigneur et le dispensateur de sa parole doit poursuivre, confondre l'erreur sous quelque habit qu'elle se déguise, et quelque part qu'il la trouve placée. Qu'il porte loin ses soins ! Ou plutôt donne-t-il des bornes à son zèle ? Le zèle, c'est l'ardeur de l'amour, et l'amour ne demande qu'à se répandre. États, professions, qualités, il embrasse tout, parce qu'il est envoyé pour tous. Je me l'imagine au milieu d'une troupe de soldats, qui amollit leur férocité, modère leurs violences, arrête leurs ravages et leur prescrit tous leurs devoirs. Je me le représente parmi les publicains, qui corrige leur avarice, marque leur gain et donne des règles à l'intérêt. Je crois le voir en la présence des pécheurs, le visage enflammé, le ton de la voix élevé, qui menace, qui tonne, qui sous la figure d'un arbre, sur lequel est déjà suspendue la coignée, et qu'on destine au feu, trace dans toute son horreur le courroux d'un Dieu foudroyant, et l'affreuse image du malheur d'un homme que la mort surprend dans le crime. Je pense l'apercevoir sur le Jourdain où tous en foule se précipitent à ses pieds. Dans toute l'étendue des rivages de ce grand fleuve, il n'est personne qui ne veuille avoir, ni qui n'ait son tour. Et que vois-je encore, Messieurs ! L'Agneau même de Dieu, c'est l'expression de Jean-Baptiste, le Sauveur qu'il vient annoncer, le Christ paraît dans la troupe : il se courbe sous la main de son Précurseur ; sur cette tête sacrée Jean-Baptiste fait couler les eaux du baptême. Dans une seule rencontre que de miracles ! L'humilité du maître qui se soumet, l'humble violence que se fait le disciple pour accomplir l'ordre qu'il reçoit. Quels sentiments de part et d'autre ! Quels feux ! Quelles nouvelles ardeurs ! Le ciel se met de la partie, les nuées se fendent, l'esprit céleste vient consommer l'ouvrage, et sur les eaux retentit au loin la voix du Tout-Puissant.

Il y avait, Messieurs, dans un succès si heureux de quoi remplir sans doute l'ambition la moins réglée : mais apprenez ce que c'est qu'un zèle pur et désintéressé : je ne sais ce que vous en pensez, pour moi, j'avance que parmi tant de faits brillants, voici le trait le plus beau et le point le plus marqué. On ne voit que trop, et on ne peut que trop gémir de voir jusque dans le sanctuaire des ministres exempts d'ailleurs de reproche, prendre la meilleure part de l'encens que les peuples font monter vers le trône de l'Immortel, et ravir à Dieu une gloire qui n'est due qu'à Dieu. L'estime des hommes est le fruit le plus capable de tenter ; et l'écueil le plus dangereux d'une vie laborieuse, c'est l'orgueil. Mais quel est le ministre fidèle qu'une fausse lueur n'éblouit point, et qui conserve au maître qu'il sert tous ses droits? Je vous en donne le modèle dans l'exemple de Jean-Baptiste. Sont-ce les fameuses ambassades qui le piquent? Il reçoit de ce qu'il y a de plus distingué dans Jérusalem une glorieuse députation. Sont-ce les titres flatteurs, les pompeuses qualités, les grands noms? On le prend pour le Messie ; au moins le regarde-t-on comme un prophète : on veut enfin savoir de lui-même si ce n'est point Élie, qui se montre encore une fois au monde. Est-ce le concours des peuples, l'admiration publique? Jamais homme fut-il traité avec plus de vénération, suivi avec plus d'affluence, recherché avec plus d'empressement, écouté avec plus de respect, obéi avec plus de promptitude, cru avec plus de soumission, plus généralement applaudi ? Mais jamais homme à ses yeux fut-il plus petit, tout grand qu'il fut à d'autres yeux? Au milieu de la gloire, qu'il est ennemi de toute gloire ! Son humilité se trouve à l'épreuve la plus critique ; mais

c'est là même que triomphe son humilité. A l'entendre parler, non-seulement il n'est point le Messie mais loin de mériter auprès du Messie les premiers rangs et d'y tenir la première place, il ne se croit pas digne même d'être occupé à lui rendre les derniers services; il n'est ni prophète en général, ni Elie en particulier. Qu'est-ce donc? *Tu quis es?* une faible voix sortie du désert, mais toute faible qu'elle est, employée uniquement à rendre témoignage au Christ de Dieu, et à lui disposer le chemin. *Ego vox clamantis in deserto : Parate viam Domini.* (*Luc.*, III.) De là il ne perd pas une occasion de le faire connaître : il le montre du doigt, en parle publiquement, élève son pouvoir, vante son baptême, et l'adore comme un Dieu. C'est donc en vain que ses disciples, plus soigneux de sa gloire qu'il ne l'est lui-même, lui veulent donner de l'ombrage, et l'animer d'une secrète émulation; sans entrer dans les sentiments intéressés d'un maître jaloux, qui, lorsque tout l'abandonne, veut au moins conserver l'école qu'il a formée, il est le premier à envoyer ses disciples mêmes à l'école de Jésus-Christ. Ce n'est point l'envie de se distinguer qui l'a tiré du désert; et content d'avoir rempli son ministère, il ne croit pas que ce soit déchoir que de céder désormais à un plus grand maître que lui : après avoir tout été il n'a point de peine à n'être rien : et comme aux approches du soleil tous les astres s'éclipsent, à mesure que croît le maître, le précurseur ne pense qu'à disparaître. *Illum oportet crescere, me autem minui.* (*Joan.*, III.) Ah! mes frères, nous que les plus excellentes fonctions font monter le plus haut à l'autel, et appliquent par état auprès du prochain, que notre zèle doit être vif et animé, quand nous pensons de quoi nous sommes chargés, et de qui nous avons à répondre : mais qu'il doit être droit et épuré, quand on songe au nom de qui nous parlons, et pour quelle fin nous agissons. C'est la double leçon que vous vous faites assez à vous-mêmes sur le modèle de Jean-Baptiste, et qu'il ne m'appartient point de vous faire. Je vous laisse à vos propres réflexions. Cependant il restait à Jean-Baptiste une dernière conquête; c'est la cour d'Hérode : mais la cour d'un roi lui est funeste, surtout dans un jour singulièrement consacré à une fête profane : c'est le jour où naquit Hérode; et c'est le jour où meurt Jean-Baptiste. Ne prévenons rien : de solitaire au désert il est devenu prédicateur auprès du Jourdain; mais enfin, de prédicateur auprès du Jourdain, il devient martyr dans la prison : il en a toute la constance, et il consomme ainsi son ministère. C'est en un mot la troisième partie de son éloge.

TROISIÈME PARTIE.

Quels divers mouvements, Messieurs, et quelles intrigues dans une cour agitée des plus violentes passions? Quel monstrueux assemblage de réjouissances et de deuil, de festin et de meurtre? L'on passe du palais du prince à la prison, de la prison l'on retourne au palais du prince. La tête d'un prophète est vendue, et les titres de sa condamnation, c'est la haine invétérée d'une femme adultère, ce sont les charmes trompeurs d'une jeune courtisane, c'est l'amour brutal d'un maître voluptueux. La mort du juste est conclue; et où? au milieu d'une danse. L'arrêt s'exécute; et quand? parmi la débauche. Que de crimes, reprend saint Ambroise, dans un seul crime! *Quot in uno facinore sunt crimina.*

Faut-il vous développer, chrétiens, tous les incidents d'une sanglante tragédie où règne le vice avec empire, et où la vertu affligée languit; mais où la vertu, toute captive qu'elle est, brille par sa constance avec plus d'éclat dans les fers que le vice sur le trône? Constance, premièrement dans le silence que Jean-Baptiste, quoiqu'injustement livré, garde néanmoins sur ce qui concerne sa propre cause, et l'injure qu'il reçoit. Constance, secondement dans l'inflexible liberté que montra Jean-Baptiste, au péril le plus prochain de sa vie, à prendre en main la cause de Dieu et les intérêts de sa loi. En deux mots, il souffre sans se plaindre; et tant qu'il est attaqué lui-même, il y paraît insensible : il agit sans rien craindre; et quand Dieu est attaqué, il y perd la vie : c'est par où je finis.

Fut-il jamais un pareil attentat, Messieurs; la justice est trahie, et le plus sacré caractère profané. Le ministre du Dieu vivant enlevé tout à coup, et jeté dans un cachot obscur, reçoit tout le traitement des plus criminels, lorsque la droiture de son cœur se fait davantage connaître, et que sa conduite marque le plus d'équité. C'est l'arrêt d'Hérode : la vérité le blesse; ce prince que dévore un feu incestueux, et que sa passion aveugle, n'a pu souffrir la généreuse fermeté de l'homme de Dieu, qui, sans vainement s'épancher comme le peuple en de secrets et d'inutiles murmures, est allé d'abord à la source même du mal, et jusqu'au pied du trône a hautement condamné le crime. Quel champ pour tout autre que Jean-Baptiste de se récrier sur la violence et d'éclater; mais quel champ pour le saint martyr d'exercer son inaltérable patience et de se modérer! Tout est en alarmes au bruit qui se répand, et tout Jérusalem plaint le sort de l'innocence persécutée; on raisonne, on parle, chacun s'anime; lui seul dans le tumulte conserve une situation tranquille, et s'oppose à l'orage que les premiers mouvements peuvent exciter dans une âme moins préparée. Il respecte toujours l'oint du Seigneur, et bien contraire à cet esprit plutôt philosophe que chrétien, qui par une fausse dévotion se met comme de plein droit au-dessus des grands, en méprisant avec un air d'indépendance la grandeur, il sait se souvenir de la profonde vénération due en tout temps à ces personnes sacrées, et de la soumission respectueuse que demandent leurs ordres, dès qu'il n'y va que de nous-mêmes; dont le premier maître les a constitués les arbitres, lorsqu'il les a

faits dépositaires de leur autorité. Il voile de toutes les couleurs qu'il peut, tout ce qu'on peut couvrir de quelque couleur; il s'accuse presque en tout lui-même, ou si du reste l'iniquité frappe tellement ses yeux, que nulle apparence ne la puisse cacher, c'est à quoi les larmes de Jean-Baptiste sont réservées : il donne encore dans ce triste esclavage toute sa compassion au malheur d'un prince dont le salut lui est cher, et dont la perte inévitable l'attendrit; si quelque soin le touche, voilà l'endroit sensible de son cœur, sans que sa propre défense, son intérêt particulier y trouvent part. Ce n'est donc point pour porter sa plainte à Jésus-Christ, ni pour nouer ensemble quelque intrigue qu'il lui envoie de sa prison ses disciples; il ne fait pas même mention de son état; ni le Sauveur du monde, ce qui est autant à observer, n'en fait rien entrer dans sa réponse. Le saint précurseur connaissait trop déjà par avance le prix de la croix, et le divin médiateur n'apportait rien de plus cher à ses élus. Mais, Messieurs, changeons d'objet, et donnons à cet homme si peu occupé de lui-même, les intérêts divins à défendre. Qu'est devenue tout à coup cette froide indifférence, et quelle ardente vivacité lui succède? L'heure, Messieurs, me borne, et je crains de trop occuper votre attention; mais que d'éclatantes images néanmoins me retrace à ce moment mon esprit, et que n'ai-je le loisir de vous les proposer toutes avec tous leurs traits! Vous peindrai-je Jean-Baptiste dans une cour corrompue et scandaleuse? C'est là que plus embrasé que ne le fut Elie pour l'honneur de la maison de Dieu, il ramasse tous ses esprits, il recueille toute sa force, et s'arme contre le vice de toute l'assurance de son cœur. Ce n'est pas qu'il ignore à quoi l'expose une inflexible fermeté : on n'attaque point impunément un maître, quand le maître n'est point disposé à écouter; mais le miracle d'une sainte constance, c'est de voir sans pâlir le péril le plus présent, de regarder d'un œil tranquille la colère la plus allumée, de soutenir sans trembler toute l'horreur des tourments, de suivre, sans s'écarter, la droite route du devoir, et de parler enfin malgré les hommes, quand Dieu défend de se taire. Vous représenterai-je Jean-Baptiste aux pieds d'un bourreau! Quel partage, Providence de mon Dieu, et que vos voies sont opposées aux nôtres! l'impie Hérode l'a enfin prononcée cette injuste sentence; ou plutôt il l'accorde à l'aveugle fureur d'une femme transportée. Il se fait une fausse religion de ne pas manquer au téméraire jurement que la passion lui a arraché; et pour éviter d'être parjure, il se rend coupable du plus barbare parricide. Achèverai-je par le plus affreux, mais le plus pitoyable spectacle, et sur les traces du sang qui découle, suivrai-je la tête du saint martyr jusqu'à la table même d'Hérode? Que de sentiments différents inspire un même objet selon les différentes dispositions! J'en suis indigné lorsque je porte les yeux sur les auteurs d'une si cruelle exécution; mais toute mon indignation se résout en pleurs quand mes regards se tournent sur ce chef pâle et défiguré. Les conviés s'en effrayent et demeurent interdits au changement inouï, qui fait, permettez-moi cette expression, d'un repas délicieux un lieu de supplices, et d'une table un échafaud. La perfide Hérodias en triomphe, elle y repaît son insatiable vengeance, et du caractère des âmes lâches, elle insulte à un ennemi qu'elle a su perdre, et qui ne se trouve plus en état d'agir. Le tyran éperdu révoque mille fois dans son cœur un ordre trop aveuglément donné et trop fidèlement exécuté; mais ce n'est pas une pénitence, dit saint Ambroise, c'est un aveu forcé de son crime : *Non pœnitentia regis, sed confessio iniquitatis.* Ses regards confus et errants sur cette tête sanglante y reconnaissent tout Jean-Baptiste; c'est toujours la même force, toujours la sainte fierté qui animait les menaces du prophète, et soutenait toutes ses paroles. De cette bouche féconde en oracles, qu'il entend encore sortir de lugubres accents! Elle ne parla jamais plus haut, ou jamais, toute muette qu'elle est, elle ne donna plus de terreur : *Conticescit et adhuc terret.* (Id.) Il voit peint son arrêt sur ce visage hâve et retiré; il le lit dans ces yeux morts et éteints, et le trouve enfin signé du sang précieux, qui fume encore et qui rejaillit sur lui. A quels retours aboutit, chrétiens, une passion! Mais qu'il est beau d'en devenir la victime, en s'opposant à ses injustices et pour en arrêter le cours!

Cependant fallait-il par une triste peinture troubler la joie commune des peuples, et la joie particulière du lieu où je parle, à la naissance du puissant protecteur que nous y venons honorer? Jésus-Christ, quand Jean-Baptiste dans la prison voulut apprendre de lui-même si c'était le Messie qu'on attendait, ne donna point à Jean-Baptiste de marque plus sensible de sa mission, que le soin d'instruire, de conduire les pauvres : il le mit au rang de ses miracles.

Du haut de sa gloire où le divin Précurseur est couronné, au milieu de son triomphe, s'il daigne encore jeter ses regards sur la terre, qui doit davantage l'intéresser qu'une sainte maison devenue tout ensemble, par une charité toute royale, et l'école et l'asile de ceux qui souffrent? Aussi, Madame (6), en la présence de ces fervents ministres que votre sagesse a destinés à un emploi si sacré, que vos ordres y appliquent, que vos exemples y animent, et que leur zèle enfin y attache : au milieu de cette troupe abandonnée, ce semble, de la Providence en naissant, mais que la Providence voulait dans la suite favoriser en la faisant si heureusement tomber dans vos mains libérales et bienfaisantes : dans cette chaire de vérité, où pour la première fois j'ai l'honneur d'annoncer la divine parole, et

(6) Madame de Guise.

où pour la première fois les prédicateurs prononcent l'éloge de l'illustre patron dont cette église célèbre singulièrement la fête : à la face de cet autel que vous avez érigé, dans ce monument durable de votre piété, je trahirais mon caractère, je blesserais les plus tendres sentiments de Votre Altesse royale, si je craignais de dire que l'alliance la plus relevée, les titres brillants de petite-fille, de nièce, de cousine germaine de nos rois, cèdent devant Dieu aux solides qualités d'appui, de protection, de mère des affligés; et que l'auguste rang, qui vous porte si haut sur la tête des grands même du siècle, est moins après tout ce qui vous distingue dans le ciel que l'humilité charitable qui vous abaisse si profondément aux pieds des pauvres de Jésus-Christ. On a, Madame, quelque droit de demander à Dieu, quand on donne si libéralement à ceux qui nous tiennent la place de Dieu ; mais ces mêmes prières dont tous les jours nous sommes témoins, si fréquentes et si longues, si vives et si ardentes, à quoi surtout Votre Altesse royale prend-elle soin de les tourner, qu'au bien général et à la félicité publique? Je dis, Madame, au bien général et à la publique félicité, quand c'est à la conservation de la première tête du monde, mais la plus précieuse à son peuple ; à la prospérité des armes les plus justes, les plus saintes, et jusqu'à présent les plus heureuses. Vous écouterez, mon Dieu, des vœux que portent vers l'autel des mains également pures et pleines de bonnes œuvres; et nous, chrétiens, si intéressés dans cette cause commune, n'espérons pas autrement attirer la miséricorde du Seigneur, que par la miséricorde. Ce saint lieu vous fournit le modèle sur quoi régler votre charité ; ce saint lieu vous présente le sujet sur quoi exercer votre charité : et la récompense qui vous attend, c'est surtout le bonheur que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VI.

SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS.

Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo. (*Act.*, XX.)

Veillez sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dans lequel le Saint-Esprit vous a constitués évêques, pour gouverner l'Eglise de Dieu qu'il a aquise au prix de son sang.

C'est un ordre sagement établi par la Providence, qu'il y ait parmi les hommes une subordination qui les fasse dépendre les uns des autres, en sorte que le fort soutienne le faible, que le savant conduise l'ignorant, et que ceux qui s'égarent soient remis dans le bon chemin par des guides fidèles et bien instruits des routes qu'il faut tenir et des écueils qu'il faut éviter. Cest pour cela que Dieu parmi son peuple choisit des ministres; et parmi les ministres du Dieu vivant, les premiers sans doute et les plus distingués, ce sont les évêques, anges tutélaires des âmes, et les pasteurs du troupeau de Jésus-Christ. Sur quoi l'Apôtre, dans les paroles de mon texte, semble nous marquer trois choses; car il faut en premier lieu que ces ministres du Très-Haut soient appelés du ciel, et les envoyés du Seigneur : *In quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos.* En second lieu, que par une solide attention sur eux-mêmes et de leur part, ils se mettent en état de porter tout le poids du saint ministère dont ils sont chargés : *Attendite vobis.* En troisième lieu, qu'instruits de la vocation divine, disposés à l'accomplir, ils entrent enfin dans l'exercice de leurs fonctions; qu'ils commencent à gouverner l'Eglise qui leur est confiée, et qui a coûté le sang d'un Dieu. *Regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo.* L'Apôtre pouvait bien se proposer en cela lui-même pour exemple ; mais, après l'exemple de l'Apôtre, nous n'avons point de plus beau modèle que saint Germain, cet illustre patron que nous invoquons spécialement en ce jour et dont vous solennisez la fête. C'est un évêque, et voilà le sublime état, le haut point de grandeur où nous le devons considérer. Mais, Messieurs, comment y fut-il élevé? par l'inspiration même de l'Esprit divin et une élection toute miraculeuse. Comment prit-il le soin de s'y disposer? par le plus parfait renoncement et toutes les pratiques de la plus sévère mortification. Comment y a-t-il travaillé? Par une application constante et assidue, sans ménagement, sans relâche. Il eut donc, écoutez-moi, c'est le partage de ce discours, il eut, en acceptant son épiscopat, tout le mérite de la plus généreuse obéissance ; ce sera la première partie. Il eut, en se disposant à son épiscopat, tout le mérite de la plus rigoureuse pénitence; ce sera la seconde partie. Il eut, en exerçant son épiscopat, tout le mérite du zèle et de la plus laborieuse vigilance; ce sera la troisième partie. Grand saint, tandis que nous faisons monter vers vous nos éloges, et qu'éblouis de vos vertus, nous sommes occupés sur la terre à les célébrer, du sein de la gloire, faites descendre sur nous des grâces abondantes pour les pratiquer. Adressons-nous encore à Marie et disons-lui. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je trouve, Messieurs, entre la vocation de saint Germain à l'épiscopat et la vocation de saint Paul au ministère de l'Evangile et à l'apostolat, une telle convenance, qu'il me semble que la comparaison de l'un et de l'autre est entière, et que jusqu'aux moindres circonstances, tout ce que l'historien sacré rapporte du docteur des gentils, je puis presque de point en point l'appliquer au glorieux confesseur dont vous honorez la mémoire, et dont je commence le panégyrique. Quand Dieu appela saint Paul, c'était un citoyen romain, versé dans les lettres humaines, élevé dans le judaïsme, zélé pour la loi, constitué pour visiter les tribus, et revêtu d'un pouvoir spécial pour maintenir les intérêts de la Synagogue; enfin suivant son expression même, c'était un persécuteur de l'Eglise. Et quand saint Germain fut choisi du ciel et que Dieu le fit entrer dans son sanctuaire, c'était un orateur romain,

distingué par la force de son génie et par l'étendue de ses connaissances, établi pour gouverner sous le nom et l'autorité de la république une grande province, instruit dans la foi, mais en soutenant peu le caractère par ses mœurs, et favorisant même par des pratiques superstitieuses, le paganisme et l'idolâtrie. Paul plus animé que jamais, ne respirant que menaces et que meurtres, allait faire sentir à toute une ville les effets de sa colère, et décharger sa fureur sur le troupeau de Jésus-Christ : et Germain dans le vif ressentiment d'une injure prétendue, à la tête d'une troupe armée et sans égard au scandale des ouailles, marchait contre son propre pasteur, et se disposait à l'insulter jusque dans sa capitale. Tandis que Damas tremblait aux approches de saint Paul et que les disciples se trouvaient exposés à ses violences, Dieu d'ailleurs avertissait Ananias, cet homme fidèle et juste, et lui faisait entendre que ce ministre de la Synagogue, cet ennemi du nom chrétien, en serait le défenseur, qu'il en serait l'ornement et l'appui. Allez, c'est un vaisseau d'élection, et je l'ai choisi. *Vade, quoniam vas electionis est mihi iste.* (*Act.*, IX.) Il annoncera ma loi aux nations, aux rois de la terre, à tout Israël : *Ut portet nomen meum coram gentibus, et regibus, et filiis Israël.* (*Ibid.*) Et tandis qu'Auxerre témoin de la fuite de son évêque, et redoutant la vengeance du gouverneur, demeurait dans la confusion et le trouble, Dieu lui-même consolait le pontife exilé; il éclairait Amateur, et lui faisait connaître que ce ministre politique serait un ministre des autels; que bientôt après lui, dépouillant toute sa fierté et le faste du monde, Germain succéderait à sa place, occuperait le même siége qu'il venait attaquer, et en deviendrait le soutien et la gloire. Partez, et ne craignez pas : vous retournerez à votre peuple ; vous y trouverez l'ennemi qui vous poursuit : c'est là que ma grâce l'attend ; elle en triomphera, et à ses soins je commets le bercail qui vous fut confié. Providence de mon Dieu, votre sagesse est un abîme profond, où se perd toute intelligence créée ; et vos conseils éternels, vos jugements sont aussi impénétrables qu'ils sont adorables. Parmi les tempêtes vous conduisez au port ; au milieu des armes vous établissez la paix, et par les voies les plus détournées, par les plus longs égarements, vous faites trouver le terme. Il est vrai, Messieurs, que Dieu ne parla pas à saint Germain d'une manière sensible, comme au maître des nations : il ne vit point les éclairs briller à ses yeux; il n'entendit point les tonnerres gronder à ses oreilles; il ne fut point renversé par terre. Mais ne reconnut-il pas la voix de Dieu, quand Amateur, en la présence de l'autel, et désarmant d'une parole tout le peuple assemblé de ce ton et avec cet empire que donne l'Esprit de force et qui fait courber les montagnes, qui soumet les cœurs les plus indociles, lui déclara les volontés du ciel et ses irrévocables décrets ? Ne fut-ce pas un coup de foudre qui l'atterra, que cet ordre si exprès, cet ordre si précis et si marqué de plier sous le joug et de se charger du pesant fardeau du sacré ministère que le Seigneur, arbitre de nos destinées, lui imposait ? Qui sait même ce qui se passait dans son cœur, ce que Dieu lui imprimait profondément dans l'âme, ce qu'il lui disait ; et si peut-être et plus d'une fois il ne fut pas effrayé de ce reproche menaçant : Tu me persécutes ; et pourquoi ? *Quid me persequeris?* (*Act.*, IX.) Mais en vain; et tu sauras ce qu'il faut entreprendre et souffrir pour moi. *Ostendam quanta oporteat pro nomine meo pati.* (*Ibid.*) Quoi qu'il en soit, ce fut là, Messieurs, que Dieu opéra un de ces changements inespérés que nous devons mettre au rang des miracles. Ce fut là qu'il fit bien voir que non-seulement les cœurs des rois, mais les cœurs de tous les hommes sont en ses mains ; que par d'invisibles ressorts, mais infaillibles, par un attrait victorieux, il peut les tourner comme il veut et les entraîner où il lui plaît. Germain obéit ; et par un dernier rapport, aussi soumis que saint Paul, mais aussi interdit, *tremens ac stupens* (*Ibid.*), il n'eut point d'autre réponse à faire que de pencher la tête et de se rendre. Ah ! Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? *Domine, quid me vis facere ?* (*Ibid.*) Ce fut une soumission prompte: dans une même heure, il connaît, il accepte, il exécute. Tout autre dessein l'avait amené dans le temple, et nulle méditation ne l'avait préparé à un changement si subit. Et de quoi toutefois s'agit-il ? D'un engagement inviolable et sans retour, d'un engagement qui arrête toutes ses vues, qui déconcerte tous ses projets, qui renverse tout le plan, tout le système de sa vie. Mais quand Dieu s'explique, quand il ordonne ; à ce moment-là même, à cet instant, homme mortel, homme dépendant et sujet, cédez, et rien de plus. Ce fut une soumission aveugle : prudence de la chair, qu'en jugerez-vous ? tout à coup et sans délibérer un riche du siècle renoncer à une opulente fortune, et embrasser la pauvreté apostolique ! Un puissant du siècle déposer toutes les marques de sa dignité, et se revêtir de la simplicité cléricale ! Un sage du siècle abandonner toutes les affaires humaines, et ne plus s'adonner qu'à des fonctions spirituelles et divines ! Un heureux du siècle s'interdire tous les plaisirs et se condamner à l'abnégation chrétienne ! Mais, Seigneur, vous l'avez ainsi arrêté. Il n'y a plus d'autre examen à faire. Ce riche du siècle est entré dans le temple, maître de ses trésors ; et par un renoncement volontaire il en sort dépouillé de tout, et ne veut plus d'autre patrimoine que celui des pauvres. Ce puissant du siècle est entré dans le temple avec une pompe mondaine; et sans éclat et sans pompe il en sort déchu, pour ainsi dire, de toute sa grandeur, et ne veut plus d'autre distinction que d'être le plus inconnu de tous et le plus obscur. Ce sage du siècle est entré dans le temple occupé de tous les soins d'un gouvernement et d'une administration temporelle ; et le cœur

vide, l'esprit dégagé de tous les objets périssables, il en sort plein des choses du ciel et ne veut plus autre part tourner ses vues que vers l'éternité. Cet heureux du siècle est entré dans le temple attaché à des amusements profanes et à de vains divertissements; mais les yeux fermés à tous les charmes et à toutes les illusions des sens, il en sort enivré des délices intérieures de l'âme, et ne veut plus désormais d'autres douceurs que celles qu'il goûte en Dieu et avec Dieu. Ce fut une soumission généreuse. N'en coûte-t-il rien pour une résolution si imprévue et si importante ? N'y a-t-il point de combats à livrer, point de victoire à remporter ? N'y a-t-il point de violences à se faire, point de considérations à surmonter ? Ne sentit-il point ses répugnances, et put-il sitôt les réprimer que le premier mouvement ne l'emportât ? Mais la nature n'a point, ou de répugnances, ou d'inclinations, qu'une âme souple et docile ne sacrifie à Dieu; et tel est l'hommage que l'homme obéissant rend au souverain Maître, dont il reçoit sa destinée, et dont il adore le suprême pouvoir. Tirons de là même, mes frères, une grande instruction pour nous, et déplorons un des plus grands désordres du monde dans le choix des états et dans les divers établissements de la vie. Il semble qu'il n'y ait point sur nos têtes de Providence qui nous gouverne, point de Dieu dans le ciel qui veille à notre conduite, et que ce soit à nous à disposer de nous-mêmes et à décider de notre vocation. L'un prend la robe, l'autre l'épée ; l'un le négoce, l'autre le cloître ; l'un le mariage , l'autre le célibat : chacun à son gré. On consulte le monde ; il y a là-dessus dans le monde certaines maximes établies comme des règles inviolables. Dans une famille, il faut que l'aîné, quel qu'il soit, succède à la place du père; que celui qui le suit tourne de tel côté, et le troisième de tel autre. Beaux principes, universellement reçus et trop fidèlement suivis. On consulte des parents, ou remplis de fausses idées du siècle, et qui ne nous inspirent que des vues humaines, ou avares et sans naturel, qui quelquefois, pour se décharger d'une fille qu'il faudrait placer, pour avantager un frère dont ils ont fait leur idole, condamnent la sœur à une clôture perpétuelle et la précipitent dans un cloître. On se consulte soi-même et ses passions, son ambition, son plaisir, son intérêt. Du reste, que Dieu parle, qu'il ne parle pas, le parti est pris sans lui, et sans lui on le soutient. Encore, si l'on respectait le sanctuaire de Jésus-Christ, si l'on ne touchait pas comme ce téméraire lévite à l'arche du Nouveau Testament, si l'on ne s'ingérait pas dans les plus saintes dignités et dans le plus redoutable et le plus sacré ministère ! Mais combien, en se présentant à l'autel du Seigneur peuvent lui dire ce que disait Samuel au grand prêtre : *Ecce ego quia vocasti me?* (*I Reg.*, III.) Me voici parce que vous m'avez appelé ; ou plutôt combien doivent dire, et le diront avec trop de sujet : *Ecce ego ;* me voici, parce que l'intrigue m'a soutenu, que l'artifice m'a fait réussir, que l'or et l'argent m'ont ouvert l'entrée et donné passage pour monter jusqu'au tabernacle du Dieu vivant. *Ecce ego ;* me voici , parce que le monde ne m'ayant pas assez abondamment pourvu, j'ai eu recours à l'Église, et que j'y ai trouvé ma ressource. *Ecce ego;* me voici, parce que tandis qu'un aîné brille, ou dans la magistrature, ou dans les armes, il faut que je brille dans le temple. *Ecce ego ;* me voici, parce que c'était mon rang pour posséder ce bénéfice qu'il fallait conserver dans la maison ; depuis de longues années il en fait le plus riche fonds, et d'âge en âge, de main en main, il passe des ancêtres aux descendants, et nous nous le donnons les uns aux autres comme un héritage. De là quel renversement ! Nous le voyons. Ce ne fut point par de telles voies que saint Germain entra dans les fonctions ecclésiastiques et qu'il parvint à l'épiscopat. Il eut en l'acceptant le mérite de la soumission et de la plus généreuse obéissance ; et il eut en s'y disposant le mérite de la retraite et de la plus rigoureuse pénitence : c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

De toutes les dispositions que demande le sacré ministère, surtout l'épiscopat, une des plus essentielles c'est le renoncement à soi-même et l'esprit de pénitence. Qu'est-ce qu'un évêque ? C'est un pasteur, un conducteur des âmes ; or, peut-il gouverner les autres s'il ne sait se gouverner lui-même ? Il faut donc que la pénitence lui apprenne à régler son cœur, à s'en rendre le maître, et que, dans une fonction si délicate et si importante elle le préserve des illusions et des égarements de la passion. C'est un médiateur entre Dieu et les hommes ; or, peut-il traiter efficacement avec Dieu et s'entremettre pour obtenir grâce à des criminels, si lui-même il est criminel et redevable au souverain tribunal ? Il faut donc que la pénitence le purifie ; qu'en le purifiant elle l'approche de Dieu et lui donne accès auprès du juge qu'il veut fléchir. C'est un pontife donné à son peuple et qui lui doit tous ses soins, ses veilles, son sang même, sa vie ; asile commun, toujours ouvert et à tous ; victime publique, immolée non par le glaive, l'occasion en est rare, mais par les fatigues d'une administration laborieuse ; c'est de quoi les occasions ne manquent pas, mais où peut-être l'on manque souvent aux occasions. Or, peut-il s'employer de la sorte s'il n'est détaché de lui-même et de tous ses intérêts, de ses aises, de son repos, de sa santé ? Il faut donc que la pénitence l'endurcisse au travail, à un travail assidu, et à un travail quelquefois accablant. Il le faut ; on ne le comprend pas assez, mais saint Germain le comprit ; il étudia ces divines leçons que traçait saint Paul à deux de ses disciples en les instruisant de leurs devoirs : Le Seigneur vous a choisis, il vous a élevés dans son Église, mais souvenez-vous, et c'est une vérité certaine, que si quelqu'un

désire l'épiscopat, il désire un ministère pénible et d'une grande perfection : *Fidelis sermo, si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat.* (I *Tim.*, XIII.) Car un évêque doit être irrépréhensible, et devant Dieu et aux yeux du monde. *Oportet ergo episcopum irreprehensibilem esse.* (*Ibid.*) Il doit être sobre et tempérant, *sobrium* (*Ibid.*) ; chaste et ennemi des plaisirs, *pudicum* (*Ibid.*) ; sage et modéré, *prudentem* (*Ibid.*) ; humble et modeste, *non superbum* (*Ibid.*) ; libéral et désintéressé, *non cupidum* (*Ibid.*) ; doux et affable, patient et prêt à supporter tout, *non percussorem, non iracundum.* (*Ibid.*) Fruits précieux de la pénitence et de l'abnégation évangélique.

Ce fut, Messieurs, pour les recueillir tous, ce fut pour se former au saint emploi où le ciel, par une grâce inespérée l'appelait, que le nouvel évêque l'embrassa, cette pénitence si nécessaire. Ce fut dans cette carrière épineuse qu'il s'engagea. Toute affreuse qu'elle est, elle ne put étonner son courage ; toute longue qu'elle est, elle ne put lasser sa constance ; il la considéra, et il en vit toutes les horreurs d'un œil tranquille et assuré ; il y entra, et le premier pas qu'il y fit fut sans retour ; il y avança, et toute entière, jusqu'au dernier soupir, il la fournit. Il y vécut, il y mourut. Que dis-je ? il y vécut : à bien juger de sa vie, ce ne fut plus désormais une vie, ce fut une mort. Je sais, Messieurs, quelles peintures on fait des austérités du désert. Je sais sous quelles images on nous représente ces solitaires des premiers siècles, ces hommes en quelque sorte plus qu'hommes, et vivant, si j'ose le dire, comme des esprits dans des corps mortels. Mais jamais le désert vit-il un détachement plus parfait, un dénuement plus général, une haine de soi-même plus animée, des veilles plus fréquentes, des abstinences, des jeûnes plus rigoureux, de plus accablantes et de plus cruelles macérations. Sans donc se cacher au fond des bois, sans aller chercher dans la solitude la mortification et la croix, Germain les trouve dans un commerce indispensable, mais innocent, mais salutaire avec le monde ; et, après avoir tant étalé aux yeux des hommes le vain éclat de la grandeur mondaine, il leur présente le spectacle édifiant, et le modèle le plus accompli d'une pénitence chrétienne. Ce n'est pas qu'il n'ait sa retraite dont il fait sa demeure la plus ordinaire. Un monastère, bâti par ses soins, refuge des pauvres, mais surtout maison de Dieu consacrée aux plus sublimes exercices de la vie monastique et contemplative ; c'est là, qu'après avoir tout vendu, selon le conseil et l'expression de Jésus-Christ, tout distribué, tout donné aux membres de Jésus-Christ même, à la tête d'une troupe choisie, il va former une sainte société, enseigner à de fervents religieux toute la perfection de l'Évangile, les instruire par ses paroles et les animer encore plus par ses exemples. Du reste, soit qu'il se cache, soit qu'il se montre, il semble qu'il n'ait un corps que pour le persécuter : il semble que dans les secours même qu'il lui accorde par nécessité, il ne cherche qu'à le tourmenter. S'il le nourrit, c'est avec la poussière et la cendre qu'il mêle dans un pain grossier et que lui-même a pétri de ses mains, accomplissant bien à la lettre cet arrêt porté contre le premier homme : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front : *In sudore vultus tui vesceris pane tuo.* (*Gen.*, III.) Encore ne prend-il un repas si insipide qu'une fois le jour, et attend-il pour cela que le soleil tombe, et qu'il soit prêt lui-même à tomber par la défaillance et l'épuisement où il s'est réduit. J'en dis trop peu, encore souvent laisse-t-il couler presque les semaines entières sans user de nulle nourriture, s'entretenant du pain de ses larmes, ou de celui de la parole divine et de la prière. S'il veut étancher la soif qui le presse, un peu d'eau, voilà le seul soulagement qu'il se croit permis, se refusant tout autre liqueur, et y trouvant d'autant plus de goût que le goût y trouve moins de quoi se flatter. Un habit simple et usé, c'est ce qui le défend des injures de l'air et de la rigueur des saisons. Point de plus bel ornement pour lui que les livrées de son adorable Maître ; point de plus riche parure que la pauvreté. Pour linge, la haire et le cilice, qu'il ne dépose ni pour le sommeil de la nuit ni pour le travail de la journée, ni dans l'infirmité ni dans la santé ; ne pouvant et ne voulant pas vivre sans être vêtu de la mortification de Jésus-Christ : *Mortificationem Jesu Christi in corpore circumferentes.* (II *Cor.*, IV.) Pour lit, la pierre dure, et sur cette pierre dure un sac de pénitent, n'ayant pas même comme le Sauveur du monde où reposer sa tête : *Non habet ubi caput reclinet* (*Luc.*, IX) ; et pratiquant cette parole du prophète : Vous vous tiendrez couché sur le sac, et humilié devant le Seigneur notre Dieu : *Accingite vos, et plangite, sacerdotes. Cubate in sacco, ministri Dei mei.* (*Joel.*, I.) Je dis, Messieurs, ce que nous savons, mais dis-je ce que nous ignorons, et ce que Germain prit tant de soin de dérober aux yeux des hommes, content d'attirer sur lui les yeux de Dieu ? Il y a mille combats intérieurs que livrent les saints ; il y a mille victoires secrètes qu'ils remportent sur eux-mêmes, sur le cœur et sur les sens, dont nous ne pouvons être témoins, mais que Dieu connaît. Croirons-nous qu'un pénitent, ainsi crucifié au monde et à sa chair, se soit épargné dans cette guerre particulière ; et que ne puis-je vous apprendre combien de désirs il sut mortifier, combien d'inclinations, d'humeurs, il sut réprimer, combien d'artifices nouveaux il sut chaque jour imaginer, saintement ingénieux à soumettre la nature et à la sacrifier. Ce sont des mystères, pour nous ; mais sans découvrir ces mystères, sans nous arrêter à des conjectures, l'histoire nous en apprend assez pour notre édification et pour notre confusion. Que c'est ici, mes frères, qu'il faut rougir de notre faiblesse ! On écoutera sans peine le récit de ces pénitences fameuses ; il n'en

coûte rien pour les raconter ou pour les entendre. Plus elles sont au-dessus des forces ordinaires, plus on les admirera, on les élèvera, on les vantera. L'horreur respectueuse qu'elles inspirent répand en même temps je ne sais quelle onction dans l'âme qui nous touche, qui nous remplit, à quoi l'on s'arrête, et dont on se fait un prétendu mérite. Cependant notre délicatesse jusque-là n'a rien à craindre, et la nature conserve tous ses droits. Mais, d'aller plus loin, de s'appliquer, par une solide réflexion, tous les traits de ces grands modèles, de comparer dettes à dettes, vie et vie, de se dire à soi-même : suis-je moins pécheur? Pourquoi serai-je moins pénitent? Suis-je moins exposé dans mon état, dans ma profession? Pourquoi prendrai-je des moyens moins efficaces pour me conserver? De se dire à soi-même, j'honore un saint, ennemi du monde et de tous ses plaisirs, et j'en goûte toutes les douceurs; j'honore un saint qui ne s'est ménagé en rien, ni sur rien, et je me ménage en tout et sur tout; de raisonner de la sorte, et toujours demeurer à de stériles et de vains raisonnements, autre illusion encore plus spécieuse et non moins dangereuse; tirer de là des conséquences, prendre sur cela des résolutions, s'interdire au moins certaines commodités trop recherchées et retenant tout le nécessaire, se passer au moins du superflu, et du moins de certain superflu souvent criminel et contre la loi, c'est là ce qui étonne, ce qui saisit. Ce qui étonne, qui? Des gens à qui rien ne devrait être permis, après s'être permis tout ce qui leur était défendu. Ce qui étonne, qui? Des gens quelquefois déclarés pour l'Evangile, mais pour un Evangile commode et à leur goût, pour un Evangile qu'une dévote sensualité puisse accorder avec le repos et la mollesse, avec le jeu et les spectacles, avec les parties agréables, avec les mets délicieux, les concerts harmonieux, les habits, les équipages, les ameublements magnifiques et précieux. Ce qui étonne, qui? Des hommes destinés au service des autels et revêtus du plus saint caractère; ayant dans l'esprit toute la spéculation de la pénitence, et habiles à en tracer des leçons, mais n'en ayant guère dans les œuvres la pratique, et peu versés à en donner des exemples; tirant du ministère tout ce qui flatte le ministre, mais rejetant tout ce qui l'incommode et qui le gêne. Voilà, dis-je, ce qui nous étonne, et ce qui cessera de nous étonner, dès que nous serons animés du même esprit que saint Germain. Il eut, en acceptant l'épiscopat, tout le mérite de la plus généreuse obéissance; en s'y disposant, tout le mérite de la plus rigoureuse pénitence; et en l'exerçant tout le mérite du zèle et de la plus laborieuse vigilance. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Être appelé de Dieu et connaître cette vocation divine; la recevoir, la suivre, et par un saint retour sur soi-même se disposer à la remplir, ce sont des préparatifs; mais après les préparatifs, il faut agir enfin, commencer l'ouvrage, le poursuivre, le consommer. Or, Messieurs, la vertu propre d'un évêque dans l'exercice de son ministère, c'est la vigilance et le zèle. Zèle à maintenir le culte de Dieu, et à cultiver la foi parmi les enfants de l'Eglise, à les confirmer, à les conduire, à les avancer dans les voies du salut; zèle à défendre le culte de Dieu, et à combattre pour la foi les ennemis de l'Eglise, à les éclairer, à les convaincre et à les ramener de leurs égarements. Tel fut le double caractère du zèle de saint Germain, tels furent les fruits de sa vigilance pastorale. Voyons-le entrer dans le champ de Jésus-Christ, l'arroser de ses sueurs, et y faire croître la moisson. Son premier soin, et même son soin capital, c'est l'Auxerrois. Heureuse contrée, dont, par une providence assez singulière il fut tout ensemble et le citoyen, et le gouverneur, et l'évêque. Il lui devait la naissance; mais ce qu'il devait à sa patrie comme citoyen, il le rendit doublement, et comme gouverneur et comme évêque. Comme gouverneur, en y exerçant une domination temporelle et la conduisant au nom de César; comme évêque, en y exerçant une domination spirituelle et la conduisant au nom même de Dieu. C'était un peuple fidèle; mais, parmi le peuple le plus fidèle il y a toujours des pécheurs à convertir, des ignorants à instruire, des lâches à exciter, des justes, des fervents à soutenir et à fortifier. Il y a toujours des vices à déraciner et des vertus à planter; toujours de saintes pratiques à établir et des abus à corriger. C'est, Messieurs, ce que vit d'abord saint Germain, et de quoi il fit la matière de son zèle. Je dis, de ce zèle ardent que la charité alluma dans son cœur, et dont rien ne ralentit l'activité, ni ne retarda les mouvements: je dis, de ce zèle universel qui ne distingua ni qualités, ni états, ni grands, ni petits, ni âge, ni sexe; égal pour tous, parce que tous sont également chers au Créateur qui les a formés, et au Médiateur qui les a sauvés; je dis, de ce zèle pur, où nul autre intérêt n'entra que la gloire du Maître dont il était le ministre; nulle autre vue que la sanctification du troupeau dont il était le pasteur: je dis, de ce zèle infatigable et à l'épreuve du froid et du chaud, de la faim, de la soif, de tout ce qui rend une vie pénible et dure: je dis, de ce zèle tendre et compatissant, doux et patient, sage et selon la science; en un mot, de ce zèle qui fit les apôtres, et qui, dans tous les siècles, leur a suscité des successeurs. Quelle force et quelle ardeur, quand, inspiré de Dieu et rempli de son Esprit, il montait dans la chaire et qu'il y annonçait la parole sainte. Rome, la capitale du monde, avait admiré cette grâce naturelle, cette éloquence, qui tant de fois, et dans les plus célèbres assemblées, lui attira les regards et les applaudissements des spectateurs. Mais ces dons de la nature, après les avoir profanés il les consacre désormais et les emploie, à

quoi? Non plus à faire parade d'un vain mérite, mais à rehausser les perfections intimes du Seigneur; non plus à éblouir les esprits par de pompeux discours, mais à toucher les cœurs par d'éternelles vérités; non plus à expliquer des lois civiles; mais à faire connaître les lois du vrai Dieu, à en relever l'excellence, et surtout à en persuader la pratique. Quelle étendue de soins! quelle diversité, mais d'ailleurs quelle égalité, quand sans égard, sans acception, se partageant entre la campagne et la ville, entre la noblesse et le peuple, il recevait avec le même accueil, il recherchait avec le même empressement, soit le riche, soit le pauvre, soit le maître, soit le domestique, soit le magistrat, soit l'artisan! Quelle constance et quelle fermeté à parcourir des terres stériles et désertes, à visiter des bourgades, à se renfermer dans des chaumières, sombres réduits, retraites obscures et de l'indigence et de toutes les misères qui l'accompagnent! Quelle patience et quelle sainte dextérité à éclairer des esprits grossiers, à y faire couler peu à peu le lait d'une saine doctrine et de salutaires enseignements, à s'insinuer dans des humeurs sauvages et barbares, à les ménager, à les manier, à en étudier les inclinations, à les adoucir et à les gagner! Quelle droiture dans l'intention et quelle pureté! Qu'il y ait des rebuts, des contradictions, des dangers à essuyer; qu'il y ait des courses fréquentes, des courses fatigantes, des besoins à supporter; qu'il y ait des dégoûts, des ennuis à dévorer, Germain s'en réserve le travail : il aura, Seigneur, toute la peine; mais l'honneur en sera pour vous. Je me trompe, Messieurs : c'est alors que Dieu prend plaisir à consoler un homme apostolique, et à faire rejaillir sur lui une partie de la gloire qu'il en reçoit. Il seconde ses efforts, et il comble ses travaux de bénédictions. Il donne à sa voix une vertu toute divine : il lui fait trouver grâce auprès des peuples, et une entrée facile dans les âmes les plus rebelles. On voit fleurir l'héritage du Seigneur; les mœurs se réforment; les brebis égarées accourent et reviennent au bercail; les faibles reprennent une vigueur toute nouvelle, les justes un feu tout nouveau. On voit les temples fréquentés, les sacrements honorés, les autels respectés, les bonnes œuvres pratiquées. Le père au milieu de ses enfants qu'il a formés selon l'esprit : *Filioli mei, quos iterum parturio* (*Galat.*, IV), ou que le ciel lui a donnés : *Ecce ego et filii mei quos dedisti mihi.* (*Isa.*, VIII; *Hebr.*, II), jouit d'une sainte abondance; et les enfants, sous l'œil d'un tel père, tiennent une route certaine, marchent devant Dieu et parviennent au salut. Cependant, son nom se répand et devient célèbre. Il passe au delà des mers; il porte avec soi, comme parle l'Apôtre, la bonne odeur de Jésus-Christ : *Christi bonus odor sumus.* (II *Cor.*, III.) Des climats éloignés le réclament; l'Eglise a recours à lui en de pressantes nécessités. Dieu l'envoie; et, par l'ordre du ciel, après avoir exercé son zèle parmi les siens, en y cultivant la foi, il va l'exercer chez des étrangers en y combattant pour la foi. Vous m'entendez, Messieurs; vous savez quelle triste conjoncture appela saint Germain en Angleterre : île infortunée, déjà sujette dès ces premiers temps et infectée des erreurs de Pélage. Vous savez avec quelle confiance et dans quelle extrémité cette Eglise désolée tourna les yeux vers notre France, et de si loin tendit, pour ainsi dire, les bras au saint Evêque dont tant de fois elle avait appris les merveilles et dont elle implorait le secours. Faut-il de longues délibérations pour le résoudre? Faut-il de fortes instances pour l'engager? La charité le presse, c'est assez. L'Angleterre le voit et fait retentir toute la plage de ses acclamations. C'est l'ange du ciel qui la visite; c'est le libérateur d'Israël qui vient sauver le peuple de Dieu et le tirer de la servitude. Elle est éclairée de ses leçons; elle ressent l'efficace de ses prédications; elle écoute ses conseils et elle en admire la sagesse; elle en éprouve le succès, elle se ranime, elle revit. L'hérésie est confondue, le mauvais grain arraché, Jésus-Christ vengé des ennemis de sa grâce; et l'Eglise victorieuse applaudit à son triomphe. Aussi, Messieurs, semble-t-il que Dieu eût mis dans les mains de son ministre tout son pouvoir; qu'il l'eût rendu maître des esprits; qu'il eût soumis à ses ordres toute la nature. Si l'enfer, pour s'opposer à son passage, déchaîne les vents, soulève les flots, forme les tempêtes, Germain paraît au milieu des pilotes éperdus, et au nom même de Dieu qui l'envoie, il commande aux vents, et les vents se brisent eux-mêmes et déposent toute leur fureur; il arrête les flots, et les flots mutinés, ou reculent devant lui, ou s'abattent à ses pieds; il conjure, il dissipe les orages, et rétablit tout à la fois le calme sur la mer et l'assurance dans les cœurs. Si l'hérésie, toujours opiniâtre, et voulant par un dernier effort se relever de sa défaite et en effacer la honte, l'appelle au combat, et lui présente un défi téméraire et audacieux; Germain la prévient, et muni de la promesse du Saint-Esprit qui s'énoncera par sa bouche, il s'engage dans une célèbre dispute, il y attaque le mensonge, il le couvre d'un nouvel opprobre, et force enfin les faux docteurs, qui le défendent, à reconnaître la vérité et la parole même de Dieu dans la parole de son apôtre. Si la puissance humaine, rebelle à la lumière et liguée contre le ciel, forme des obstacles aux progrès de la foi et en retarde les conquêtes; avec la même confiance que Jean-Baptiste, Germain, sans insulter la grandeur, mais sans la craindre, lance les foudres de l'Eglise, attire sur les grands par cette malédiction spirituelle une malédiction temporelle, et dans cette chute éclatante donne un exemple public des vengeances du Seigneur, et apprend à redouter son bras formidable. Si, par la violence des armes, on veut soutenir ce qui se détruit par la raison,

et d'une controverse faire une guerre, Germain, à la tête d'une troupe faible, s'avance contre une armée entière, et, s'appuyant sur le Dieu des batailles, il ordonne aux combattants qu'il conduit de jeter un cri de victoire : rien de plus. A ce cri de joie, à ce cri triomphant, l'ennemi tremble, se trouble, et ne pense qu'à la fuite, précipite ses pas, et laisse au vainqueur le champ libre et la gloire d'un avantage qu'il n'a pas même osé lui disputer. Ainsi, pour combattre les Madianites, Gédéon, le conducteur du peuple de Dieu, sans lui mettre le fer à la main, lui mit seulement à la bouche cette foudroyante parole : Le glaive du Seigneur : *Gladius Domini* (*Judic.*, VII); les infidèles saisis, mis en déroute, se renversent eux-mêmes, ne sont occupés qu'à se dérober aux coups qui les menacent, et n'ont de ressource que dans une retraite honteuse. C'est là, Messieurs, que je borne ce discours; mais saint Germain n'y borna pas ses conquêtes : disons mieux, il n'y borna pas ses travaux. Je le laisse passer en Allemagne, rentrer en France, retourner à son diocèse, se remettre en marche et courir vers la Bretagne; se transporter en Italie, et dans le cours de ses voyages, guérir les malades, chasser les démons; reconnaître sur sa route cette jeune vierge que le ciel destinait à cette capitale pour en être la protectrice et la patronne, la démêler dans la foule, la consacrer à Dieu, et, par une vue prophétique, lui annoncer sa sainteté et sa grandeur future; partout, comme saint Paul, s'acquitter avec dignité de sa légation et mourir enfin comblé de mérites. Un moment de réflexion, mon cher auditeur; c'est avec quoi je vous renvoie. Nous ne sommes pas tous appelés au ministère évangélique : nous ne sommes pas tous chargés de veiller sur les autres; mais tous nous sommes chargés de veiller sur nous-mêmes. Voilà notre apostolat : votre âme, cette âme immortelle, cette âme, le prix de la croix et notre unique trésor, n'a-t-elle pas assez de quoi réveiller nos soins et de quoi piquer tout notre zèle? Je ne vous dis donc pas présentement de vous intéresser pour tant de nations incrédules et plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie; mais je vous dis, et je vous le dis avec le Saint-Esprit, de vous intéresser pour vous : pour vous, mes frères, et pour votre salut : *Miserere animæ tuæ.* (*Eccli.*, XXX.) Qui doit plus vous toucher que vous-mêmes? Et à quoi serez-vous sensibles, à quoi penserez-vous, si ce n'est pas à vous-mêmes que vous pensez et à votre éternité? *Miserere animæ tuæ.* Tandis que dans le ciel vous avez votre patron recommandable par tant de vertus et puissant auprès de Dieu, profitez de ses secours pour profiter sur la terre de ses exemples, et pour avoir part à sa gloire dans le séjour bienheureux où nous conduise, etc.

PANEGYRIQUE VII

SAINT IGNACE DE LOYOLA.

Servus meus es tu, quia in te gloriabor. (*Isa.*, XLIX.)

Vous êtes mon serviteur, parce que ce sera par vous que je serai glorifié

Dieu tire sa gloire de tout; mais il faut convenir, chrétiens, qu'il y a certains sujets que Dieu a spécialement formés pour lui, et qui dans l'ordre de sa Providence doivent servir d'une façon toute particulière à le glorifier. Leur mérite après tout n'est pas d'avoir été choisis, mais d'avoir soutenu le choix qu'on a fait d'eux; et, s'ils sont dignes d'éloges, c'est moins parce qu'ils ont été appelés, à quoi souvent ils n'ont rien contribué de leur part, que parce qu'ils ont répondu pleinement à leur vocation. Telle fut autrefois la fidélité du saint prophète, à qui Dieu fit connaître, par les paroles de mon texte, les vastes desseins qu'il avait sur lui; et tel a été dans ces derniers siècles le zèle du saint patriarche dont nous honorons la mémoire, et dont vous venez célébrer avec nous la fête. Dieu, qui avait créé Ignace pour sa gloire, ne lui a rien proposé de si sublime, où Ignace, inspiré du ciel, n'ait porté ses vues; et lui-même, par la noblesse et l'élévation de son génie, il ne s'est rien tracé pour l'honneur de la majesté divine de si relevé, qu'il n'ait achevé heureusement, comme il l'avait sagement médité et généreusement entrepris

La belle ambition, chrétiens! et si c'est un avantage si précieux que de faire pour Dieu jusqu'aux plus petites choses, la belle gloire à un homme, après avoir su renoncer pour lui-même à toute la gloire mondaine, d'avoir employé tous les moments de sa vie à chercher la gloire de Dieu! Ignace ne l'a pas seulement cherchée; il l'a encore procurée. J'en dis encore trop peu : son amour a été sans mesure, et le soin de glorifier Dieu n'a point eu dans lui d'autre mesure que son amour. Ce n'est donc pas seulement la gloire de Dieu qu'il a procurée, mais la plus grande gloire de Dieu : et voilà quel fut le but de ses désirs, la règle de ses actions, le fruit de ses travaux; quelle a été sa devise, et quel est enfin le caractère propre de sa sainteté : *Servus meus es tu, quia in te gloriabor.*

Ignace fit tout servir à ce dessein; et que ne mit-il point en usage? Nous le verrons, suivant les idées guerrières où il fut élevé, et qu'il conserva même dans le plan qu'il s'était fait d'une vie nouvelle, tantôt les armes à la main en soldat évangélique combattre lui-même pour le nom du Dieu des armées, attaquer avec vigueur, soutenir avec fermeté : et tantôt en général habile et vigilant régler la marche des troupes qu'il a levées; les dresser par ses conseils, les animer de la voix, les conduire de l'œil et toujours avoir part à leurs triomphes. Nous trouverons avec étonnement dans un seul homme toute l'austérité de la pénitence, toute la contemplation de la solitude, et par-dessus l'un et l'autre toute l'action de l'apostolat. Je vous ferai admirer et la grandeur dans le projet, et la droiture dans l'intention, et la sagesse dans les moyens, et la constance dans les obstacles et le bonheur dans le succès : tout cela sans autre méthode, sans au-

tre ordre, qu'autant qu'il sera nécessaire pour vous faire entrer en trois réflexions générales, à quoi je rapporte tout, et qui vont faire le sujet et les trois parties de ce discours; savoir, qu'Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus, a procuré à Dieu la gloire la plus excellente dans sa nature ; c'est la première partie : la gloire la plus universelle dans son étendue ; c'est la seconde partie : et autant qu'il a pu dépendre de ses soins la gloire la plus constante dans sa durée ; c'est la troisième partie. D'où nous conclurons qu'il a donc glorifié Dieu de la manière la plus parfaite dont un homme sur la terre soit capable de le faire avec le secours de la grâce : *Servus meus es tu, quia in te gloriabor*. C'est ce que j'ai à mettre dans son jour, sans que la qualité d'enfant d'Ignace me doive empêcher de parler. Les enfants comme les autres ont droit de louer dans leurs pères des vertus que la voix publique et que l'Église même a canonisées. Demandons les lumières. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il est, chrétiens, plus d'une sorte de gloire, pour ne parler que de la gloire divine. Comme il est aussi plus d'une manière de servir Dieu, il est aussi plus d'une manière de le glorifier. Toutes néanmoins peuvent se réduire à deux ; savoir, la gloire que nous procurons à Dieu par le soin du salut de nos âmes, et celle que nous lui procurons par les vertus qui regardent l'avancement et la perfection du prochain. Celle-là, en connaissant Dieu nous-mêmes et en l'aimant; celle-ci en le faisant connaître et aimer aux autres. Toutes deux ont leur prix; elles ont séparément leur mérite. Mais, sans se borner à aucune, ni qu'elles se nuisent mutuellement, se faire comme saint Ignace de Loyola, et selon l'avis qu'en donne l'Apôtre à son disciple Timothée, de toutes les deux une fin unique et totale : *Attende tibi et doctrinæ* (*I Tim.*, IV), tellement s'adonner à avancer la gloire de Dieu par le zèle des âmes, que l'on conserve pour la sanctification de son âme en particulier tout le zèle qu'il faut : et tellement aussi penser à soi, qu'au lieu de se renfermer là, comme c'est la vocation de plusieurs, l'on se communique ensuite, et l'on fasse sentir au dehors les effets de sa charité. C'est de là que doit résulter un degré d'excellence de gloire au-dessus de tout. Or voilà ce qu'a fait Ignace; et c'est par où je commence, pour vous faire connaître d'abord dans une charité générale le véritable esprit de notre saint, ses premières démarches, la route qu'il prit ou que le ciel lui fit prendre, la nature, le genre de sa vocation et, pour expliquer ensuite plus en détail quelle carrière il lui donna : votre piété y trouvera de quoi s'édifier.

Sorti d'un sang illustre, et avec toutes les qualités nécessaires pour soutenir l'éclat de sa naissance, la bonne grâce du corps, un cœur encore mieux fait, de hauts sentiments, une généreuse émulation, du feu et de la sagesse tout ensemble; nourri à la cour du prince, formé, dès ses plus jeunes années, aux exercices de la guerre, Ignace paraissait né pour la gloire ; et la Providence, qui dispose tout avec autant de douceur que d'efficace, et le retirant des engagements du siècle, n'avait fait que de tourner cette même inclination, sans la détruire vers un objet plus solide et plus saint. Mais ici ne vous figurez point un homme qu'un zèle mal entendu et trop ardent rejette d'abord au milieu du monde, d'où il est à peine échappé : Ignace passa par tous les degrés. Avant que de glorifier Dieu dans les autres, il le glorifia dans lui-même ; avant que de porter les autres à la pénitence, il commença lui-même par être pénitent. Ses propres passions qu'il a à régler, les péchés de sa vie mondaine qu'il a à expier, la gloire de Dieu qu'il faut réparer, sa justice qu'il veut satisfaire; voilà les pensées qui l'occupent, les premiers soins à quoi il s'appliqua, dès que, touché du ciel par la lecture d'un saint livre, et profitant d'une dangereuse blessure, il s'est formé le dessein et tracé le plan d'une parfaite conversion. L'admirable changement ! Ce courtisan ambitieux, ce capitaine que sa valeur tout récemment venait de distinguer à la défense d'une place importante, ce n'est plus qu'un solitaire aussi soigneux de se cacher qu'il était jaloux de paraître. S'il garde encore les armes qui lui ont servi dans la milice séculière, c'est pour les consacrer à Dieu avec une espèce de solennité. Du reste, dépouillé de ses habits dont il a revêtu un pauvre, couvert d'un gros sac, ceint d'une corde ; mais surtout le cœur brisé de douleur et plus encore embrasé d'amour, il emploie dans l'église de Montserrat une nuit entière à prier devant l'autel de Marie et à se dévouer au Fils par la mère.

Ce fut là proprement que le nouveau serviteur de Dieu se regarda comme un homme désormais crucifié au monde, et à qui le monde devait être crucifié. Plein de haine pour lui-même ce ne fut que contre lui-même qu'il tourna ses mains. Mais que de sang répandu dans cette guerre domestique ! et qui peut même sans horreur se retracer seulement l'image des saintes cruautés qu'il exerça sur lui !

On le vit en équipage de pèlerin, après s'être dérobé d'entre les bras de ses proches, la tête, les pieds nuds, exposé à toutes les injures de l'air, marcher à grands pas pour aller à Manrèze se renfermer dans un hôpital; trop satisfait d'une demeure où tout lui remettait devant les yeux et lui donnait lieu d'imiter la pauvreté de son Maître. On le vit attaché auprès des malades les plus capables d'inspirer du dégoût, dompter, en leur rendant jusqu'aux services les plus bas, sa délicatesse naturelle ; trop heureux de servir Jésus-Christ même dans la personne de ceux qui nous tiennent spécialement la place de Jésus-Christ. On le vit dans les rues, tandis qu'il mendiait son pain de porte en porte, se rendre par des manières barbares qu'il affectait, par un extérieur grossier et sauvage, le jouet de la populace, et étouffer parmi les opprobres et la confu-

sion publique tous les restes de son orgueil. Par combien de jeûnes eut-il soin d'affaiblir sa chair, content d'un peu de pain et d'eau, de quelques racines; et, ce qui fut un exemple rare dans la plus grande ferveur de l'Eglise, demeurant les trois et les quatre jours, les semaines entières sans nulle nourriture? Qu'eut-il pour lit, que la terre, et combien de temps encore prit-il souvent sur le peu de repos qu'il était obligé d'accorder à la nature? Qu'eut-il pour retraite, qu'une caverne obscure et profonde? car l'hôpital était devenu un lieu pour lui agréable. Quels regrets il laissa échapper autant de fois que lui revint à l'esprit le souvenir de sa conduite passée? Que dis-je! Le perdit-il un moment ce souvenir amer? Et un moment aussi interrompit-il le cours de ses austérités? sans quitter le rude cilice qu'il portait que pour se traiter encore plus rudement, quatre, cinq fois le jour une chaîne de fer à la main; et, sans cesser de frapper, que pour couvrir du cilice les plaies vives et cuisantes qui lui restaient. Là dans l'obscurité des ténèbres, dans cette grotte si fameuse par la pénitence d'Ignace, vous le savez, mon Dieu, combien de fois, meurtri de coups et succombant enfin, mais toujours touché du même repentir, mêla-t-il, étendu par terre et dans une entière défaillance, aux larmes qui coulaient de ses yeux le sang qui coulait de son corps? Combien d'heures employa-t-il à la prière? Jusqu'à sept par jour; et quel jour plutôt ne fut pas pour lui une prière continuelle, souvent sans goût, sans consolation de la part du ciel qui le voulait éprouver de toutes les manières; le scrupule, le trouble, le remords, le désespoir dans l'âme; et plus cruellement tourmenté au dedans par les affreuses images, les tristes embarras de son esprit, qu'il ne se maltraitait au dehors par toutes les rigueurs dont il usait contre sa chair. A voir un homme ainsi défiguré et languissant, le visage exténué, les yeux enfoncés, la voix presque éteinte, qu'était-ce qu'une peinture vivante de la plus rigoureuse pénitence du désert? Et qu'est-ce encore maintenant qu'un reproche sensible de notre délicatesse? Plus criminels que ne le fut jamais Ignace dans sa vie la plus mondaine, quelle part voulons-nous prendre aux saintes mortifications par où il crut se devoir punir? Je ne puis tout dire, et je sens bien néanmoins que je devrais vous donner une toute autre idée des soins que prit Ignace de sa propre perfection et des progrès qu'il y fit. Je ne vous ai parlé que de sa pénitence et des premiers essais de sa pénitence; mais que ne puis-je, ou rapprocher dans un tableau raccourci les divers temps de sa vie, ou vous en faire suivre sans interruption tout le cours! Quel amour de Dieu et quel renoncement à soi-même! quelle estime des choses du ciel et quel mépris du monde! quelle attention, quels ravissements dans les saints mystères! quelle tendresse de dévotion, jusqu'à se mettre en péril de perdre la vue à force de pleurer! quelles ardeurs dans l'oraison, où tant de fois il parut privé de l'usage de tous ses sens! quelle humilité dans les sentiments! quelle retenue dans les paroles, quelle gravité dans les démarches! quelle soumission aux ordres divins! quelle égalité! quelle patience, quels fréquents retours, et quel empire sur son cœur! Que la grâce mène loin une âme qui s'est une fois livrée à sa conduite!

Cependant, chrétiens, le zélé solitaire tout nouvellement entré dans la voie du salut pense à y conduire les autres; et tout inconnu qu'il est dans sa grotte, il se sent appelé à faire connaître aux hommes le Maître qu'il sert et qu'ils doivent servir comme lui. Dieu, qui lui destine une plus belle carrière à fournir, ne l'a amené dans le désert que pour le disposer à se montrer plus sûrement au monde. Touché de ses propres égarements, après les avoir pleurés, il n'en devient que plus sensible aux égarements de ses frères; la gloire de Dieu surtout l'anime : et où doit-elle éclater davantage que dans le même ministère que le Sauveur des âmes a exercé sur la terre pour honorer la suprême majesté? Ignace l'a bien compris : et, sans séparer désormais deux choses, l'une nécessaire, l'autre de conseil, mais tellement l'une et l'autre proportionnées, que la première est comme le fondement de la seconde, et celle-ci comme la perfection de la première, pour concourir ensemble au même terme qui est la gloire de Dieu, la plus sublime dans son espèce et la plus relevée, le nouvel apôtre, après ne s'être occupé que de lui-même et de ses intérêts particuliers, prend encore en main la cause et les intérêts du prochain, à quoi les intérêts de Dieu se trouvent liés.

Nous voici, mes chers auditeurs, où le ciel voulait conduire Ignace. Après quelque temps d'une sainte obscurité, je n'ai plus à vous mettre devant les yeux que de glorieux travaux : nous pouvons compter le nombre de ses victoires par le nombre des ennemis du Seigneur qu'il a attaqués. Mais, dans une si ample matière, ce que j'ai à éviter, c'est d'embrasser à la fois trop de choses, que j'aurai lieu d'exposer dans la suite avec plus d'ordre; et quelques faits pourront suffire pour l'entier éclaircissement de ce que j'ai d'abord proposé.

Car, c'est comme Jean-Baptiste sortant du désert que je me figure Ignace poussé par l'esprit hors de sa solitude, et déjà au milieu de Manrèze annonçant Jésus-Christ aux peuples, attirés autant par la force de ses exemples que par la vertu de ses paroles. Le zèle, quand il est véritable, à quoi ne peut-il pas suppléer? Ce cavalier pénitent, ce pénitent sans étude, se trouve tout à coup maître en l'art de toucher les cœurs. Et le vrai zèle encore qui peut l'arrêter, et que ne surmonte-t-il point! Faut-il, dans la Palestine, parmi les schismatiques et les infidèles, aller chercher la moisson évangélique? Ignace, malgré les obstacles qu'oppo-

sent à ce dessein les personnes qui s'intéressent à sa conservation, sans secours dans l'extrême pauvreté où il s'est réduit, sans forces dans la dernière faiblesse où l'a réduit la maladie, sans défense contre les ennemis du nom chrétien dont il ne doit rien craindre de moins que l'esclavage, s'expose à tout; trop bien payé des périls et des fatigues d'un si long voyage, s'il peut gagner seulement une âme à Dieu, et mourir lui-même pour Jésus-Christ dans les saints lieux où Jésus-Christ est mort pour lui. Juge-t-il, après son retour en Europe, que la connaissance des lettres humaines lui est nécessaire pour se rendre plus utile au public; Ignace, ô résolution, quoique moins éclatante, plus héroïque peut-être, que s'il s'agissait de former pour la gloire de Dieu de hautes entreprises, et de courir les plus grands hasards! cet homme, élevé jusque là en de tout autres idées, toujours adonné aux exercices militaires, en état de s'employer partout ailleurs avec honneur, sans avance au reste, sans inclination pour les sciences, à l'âge de trente-trois ans, se renferme parmi des enfants dans la poussière d'une classe, apprend avec eux les premiers éléments de la grammaire, dévore tout l'ennui d'une étude si sèche par elle-même et si dégoûtante. Croit-il, après avoir mis inutilement en œuvre toutes les raisons, pouvoir rompre encore, par quelque voie que ce soit, l'infâme commerce d'un impudique? Il en vient au dernier remède: et qui jamais l'eût imaginé? Nu et plongé jusqu'au cou dans un étang à demi glacé par la rigueur de la saison, il attend au passage, en cette étrange disposition, le malheureux que sa passion conduit au lieu ordinaire de ses honteuses débauches; l'arrête par un expédient si nouveau, et éteint un feu que rien ne pouvait amortir.

Les croix d'autre part, les contradictions ne lui manquent pas: c'est l'apanage des hommes apostoliques; et ce n'est pas la moindre partie de la gloire qu'ils rendent à Dieu. Je parle de ce qu'il eut à souffrir, tantôt au milieu de deux armées ennemies, exposé à tous les traitements qu'il y a lieu d'attendre d'une insolente soldatesque: tantôt tombé dans le piége, livré à la vengeance de quelques libertins, pour leur avoir su ôter la matière de leurs désordres; assommé de coups et laissé pour mort. Je parle de ces fréquentes accusations, de ces atroces calomnies dont il eut à se défendre; là soupçonné de sortilége et d'hérésie; là regardé au moins comme un corrupteur des mœurs, traité comme un hypocrite, rejeté publiquement de la sainte table, et déféré à tous les tribunaux de l'Eglise: je parle des prisons d'Alcala où il se vit chargé de fers, des cachots de Salamanque où il fut renfermé; d'autant plus heureux de participer aux souffrances des apôtres, ainsi qu'il avait part à leur ministère, que son innocence toujours reconnue ne servait qu'à multiplier les fruits de son zèle, comme les persécutions ne servirent jamais qu'à l'allumer. Quels succès en effet, et quelle abondante récolte dès les commencements de sa mission! Les vices confondus et les pécheurs les plus opiniâtres touchés et convertis; la piété rétablie surtout dans plusieurs collèges; la régularité dans un fameux monastère; les ordres religieux peuplés de dignes sujets, l'amour de la retraite inspiré aux plus mondains, et les âmes vertueuses conduites à la plus sublime perfection: tels furent les premiers exploits du soldat chrétien enrôlé depuis quelque temps sous l'étendard de Jésus-Christ; tels furent ses coups d'essais. A s'en tenir là, il est toujours vrai dans le sens que j'ai marqué qu'Ignace prit la voie la plus excellente de glorifier Dieu, puisque ce fut tout ensemble et par lui-même et par les autres. Ah! chrétiens, au lieu de le glorifier, n'est-ce pas souvent et par nous-mêmes et par les autres que nous le déshonorons? N'est-ce pas par tant de désordres qui nous sont personnels, et n'est-ce pas par tant de scandales dont la contagion ne se répand que trop vite et n'a que de trop pernicieux effets? Mais avançons: cette manière de glorifier Dieu, où la vocation d'Ignace l'engagea, peut avoir des bornes plus ou moins étroites: et ce qui va distinguer notre saint, c'est que cette gloire de Dieu, si excellente dans sa nature, il l'a encore rendue la plus universelle dans son étendue. C'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE

C'est toujours le même Esprit qui nous appelle au ministère évangélique pour la gloire de Dieu et pour la sanctification des âmes: mais ce divin Esprit, cet Esprit un en lui-même, a des opérations toutes différentes; et dans le même ministère ce n'est pas toujours la même vocation. De là, chrétiens, tous ne sont pas également appelés à procurer la gloire de Dieu ni à l'étendre, chez tous les peuples, dans tous les lieux, dans toutes les conditions et tous les états. Un pasteur, suivant les vues de Dieu sur lui, est suffisamment employé à la conduite de son troupeau. Quelques âmes cloîtrées font communément toute l'occupation d'un directeur zélé. Mais que je puis bien appliquer, à l'homme apostolique dont je fais l'éloge, les paroles du prophète, et dire de lui, qu'il s'est arrêté et qu'il a mesuré des yeux toute la terre: *Stetit et mensus est terram* (*Habac.*, III); qu'il a porté ses regards jusqu'aux régions les plus éloignées, et dissipé les nuages où elles étaient ensevelies: *Aspexit, et dissolvit gentes* (*Ibid.*); que les collines du monde, les montagnes du siècle, ont courbé leurs têtes; que les grands par ses soins, comme les petits, ont plié sous le joug de la loi chrétienne: *Contriti sunt montes sæculi; incurvati sunt colles mundi* (*Ibid.*); qu'il n'est pas seulement né pour le salut de sa nation; mais qu'il a fait sentir bien loin au delà des mers les salutaires effets de son zèle: *Egressus es in salutem populi tui..... Viam fecisti in mari equis tuis.* (*Ibid.*)

Ce n'est plus comme un simple soldat que je dois vous faire considérer Ignace; c'est comme un sage capitaine, qui ne forme pour la gloire de son maître que de grands desseins, et qui sait également bien les exécuter. Avant un détail plus marqué, remontons quelque temps vers la source; tâchons de nous rappeler quelques traits de ce tableau, qu'Ignace se fit à lui-même, de l'état déplorable du christianisme dans toutes les parties du monde : voyons ce qu'il y avait à faire, pour mieux juger de ce qu'il a fait : ceci mérite votre attention.

La foi bannie des plus vastes empires, sans qu'il en restât à peine quelques vestiges, n'y trouvait plus d'entrée, faute d'ouvriers assez généreux pour l'y porter, et assez constants pour l'y défendre. Ainsi Dieu, adoré seulement en Israël, voyait presque dans les trois parts de la terre prodiguer l'encens à d'indignes idoles, et leur rendre des hommages qui n'étaient dus qu'à lui. Dans le sein même de la religion, cette foi si inviolable et si pure n'était pas hors d'atteinte aux traits de ses ennemis, et recevait tous les jours des coups mortels : l'hérésie naissante encore, mais dès sa naissance le feu et le fer à la main, à l'abri des princes ligués pour sa défense, formait contre le Saint-Siége deux partis redoutables; Luther et Calvin, l'un en Allemagne, l'autre en France, ministres que l'enfer dans ces temps malheureux avait suscités pour désoler le royaume de Jésus-Christ, également rebelles à toutes les puissances, déchiraient à la fois, par un double parricide, et le sein de l'Eglise, et celui de la patrie. Ceux-là même que l'erreur n'avait pu séduire, faible reste que le vice infectait, avec une créance orthodoxe alliaient des mœurs toutes perverties; et sans que le poison eût passé jusqu'à l'esprit, le cœur n'en était pas moins corrompu. L'ignorance fomentait le libertinage; et par un retour trop naturel, le libertinage entretenait l'ignorance : les peuples mal instruits manquaient de guides pour les conduire; et ceux qui par leur caractère en devaient être les pères et les pasteurs, sans leur savoir administrer le pain de la parole, les laissaient malheureusement périr sans nourriture, et se perdaient eux-mêmes avec eux. Quel renversement! quelle confusion! Mais le ciel, dans les plus grands maux, a des ressources qui nous sont inconnues; et c'est lorsque tout penche vers sa ruine, qu'il prend plaisir par un secours imprévu à faire éclater la force de son bras et les secrets admirables de sa providence. Ignace établi de Dieu, comme le prophète, pour détruire et pour édifier, pour déraciner et pour planter, pour dissiper et pour amasser; seul encore contre les ennemis du Seigneur entreprend de relever sa gloire sur les ruines de l'infidélité, de la défendre contre les efforts de l'hérésie, de la mettre à couvert des insultes du péché, et de l'amplifier par l'amour et la pratique de la vertu. Son cœur plus grand que le monde ne peut se borner à une moindre conquête; aussi loin que doit s'étendre sur la terre la gloire divine, aussi loin il porte ses vœux; et jamais il ne sera pleinement satisfait, tant qu'il y aura, sous quelque partie du ciel que ce puisse être, des âmes dont Dieu ne sera pas connu ni aimé.

Non pas, que suivant tout à coup et sans mesures les saillies trop impétueuses et trop vives d'un naturel hardi et plein de feu, il s'engage témérairement dans une de ces entreprises, dont l'exécution demande encore plus de maturité et de conseil, qu'il n'a fallu pour en former le plan de fermeté et de grandeur d'âme : l'Esprit de Dieu, tout rapide qu'il est, a des mouvements réglés; et le sage roi de l'Evangile, avant que de se mettre en campagne et de marcher contre l'ennemi, lève des troupes, examine ses forces, visite son épargne, et voit s'il a de quoi fournir aux frais de la guerre.

Ce fut, chrétiens, par une conduite toute semblable que saint Ignace qui ne pouvait, ni tout voir, ni tout faire par lui-même s'appliqua d'abord avec tant de soin à choisir quelques compagnons; et leurs temps sont déjà si éloignés du nôtre, que je ne croirai blesser aucune règle, en racontant, selon que mon dessein m'y engage, la vie, les vertus, les fonctions, les fruits abondants de cette petite troupe, que nous respectons comme nos pères, que nous devons suivre comme nos guides, et qu'Ignace regarda comme les prémices de l'ouvrage qu'il méditait. Dirai-je par quels ménagements le saint sut gagner des humeurs, unir des tempéraments tout différents, les amener au même point, et les faire entrer dans les mêmes vues pour la gloire de Dieu? Dirai-je par combien de pieux exercices il s'étudia à former les nouveaux apôtres, toujours persuadé que, sans le fondement des vertus, l'on ne bâtit que sur le sable, et l'on ne peut faire auprès du prochain de solides progrès? Dirai-je quel ordre de vie il leur traça, quelles saintes règles il leur fit garder durant plusieurs années d'épreuves, par quelles austérités il les endurcit aux travaux de l'apostolat, combien d'œuvres de charité et de miséricorde ils pratiquèrent ensemble dans les hôpitaux auprès des pauvres, et quels exemples il leur donna? Rapporterai-je les salutaires avis qu'ils en reçurent, les sages mesures qu'ils prirent de concert, les expédients, les motifs qu'il leur fournit, et les exhortations pathétiques et pressantes par lesquelles il les fortifia? Qui sait combien de larmes ils versèrent de compagnie, lorsque le zélé conducteur de cette troupe fidèle, plus attendri encore qu'ils n'étaient, leur représentait la perte de tant d'âmes si précieuses à Jésus-Christ et rachetées de son sang, leur faisai voir des peuples entiers dépourvus de tout, qui, dans le dernier abandonnement où ils se trouvaient, leur tendaient les bras des extrémités du monde, poussaient des cris lamentables vers eux, et en attendaient un secours nécessaire? Combien de fois inspiré d'en haut et rempli d'une ardeur toute nouvelle, le visage enflammé, les avertit-il avec les paroles mêmes du Sauveur, que la croix désormais

été leur partage, les persécutions leur plus chère espérance, la gloire divine leur unique intérêt, et la conversion de l'univers le sujet de leurs combats : qu'ils n'y devaient rien épargner, conversations, leçons, catéchismes, instructions familières, solides prédications, en particulier, en public, sans distinction d'âge, de sexe, d'état, de dignité, de lieu, de pays, auprès des savants, des ignorants, des riches, des pauvres, des sains, des malades, des fidèles, des barbares. Allez, courez : *Ite;* et où? Par toute la terre, point d'autre terme. *In mundum universum.* (*Marc.*, XVI.) Enseignez, prêchez, *Prædicate.* Et à qui? A toute créature vivante et raisonnable ; point d'exception ni de bornes : *omni creaturæ.* (*Ibid.*) Quelle mission, chrétiens, et qu'est-ce pour cela que dix hommes! Quoi qu'il en soit, c'est avec de pareilles dispositions que dix hommes, Ignace à la tête, sous l'autorité du Souverain Pontife, commencent l'œuvre du Seigneur. Ils parlent; et le Saint-Esprit, selon la promesse que Dieu en a faite, leur met dans la bouche des paroles de feu qui embrasent les cœurs; ils menacent, et le vice pâlit en leur présence; la malice la plus obstinée se laisse désarmer, ils enseignent et les peuples instruits apprennent et connaissent leurs devoirs, s'y affectionnent et marchent avec assurance dans la voie du salut. Ce que je dis, Venise l'éprouva, Rome le vit et l'admira, Padoue, Boulogne, Ferrare, Sienne, Parme, Plaisance, toute l'Italie en sentit les premiers effets. Ignace, comme le centre à quoi tout a rapport, ou comme le premier mobile qui donne à tout le mouvement, sait de la sorte se partager lui-même ; et ses forces croissant tous les jours, que n'est-il point en état d'exécuter avec la troupe sainte, sur qui le ciel répand si abondamment ses bénédictions! Ainsi voyons-nous un ruisseau assez petit dans son origine, en roulant plus loin ses eaux, devenir bientôt un grand fleuve, arroser de vastes campagnes, et, par de longs détours, porter aux provinces la fertilité et la richesse.

Quel ordre nouveau des choses! Je ne suis point encore proprement entré dans une matière que je sens croître à mesure que j'avance. Par où prendre le fil de tant d'actions mémorables, passées à la fois en tant de lieux différents? Comment rapporter les faits en détail, lorsqu'à peine en général je puis compter les villes réformées, les provinces gagnées, les terres hérétiques ou idolâtres converties, les rois et leurs royaumes, les empires soumis à Jésus-Christ? Déjà Xavier, cet ouvrier qui coûta si cher à Ignace, mais dont Ignace se servit avec des succès si prodigieux, appelé par le roi de Portugal, a passé aux Indes, est entré dans le Japon, et là, plein de l'esprit de celui qu'il nomme si souvent et son père et son maître, il confond toutes les puissances de l'enfer, établit dans tout un monde le culte du vrai Dieu, et de sa main confère le baptême à plus de douze cents mille âmes. Déjà tout le Portugal se ressent de la présence d'un autre compagnon d'Ignace : La cour garantie des désordres qui y sont ordinaires, la ville purgée des vices qui y régnaient, la campagne sanctifiée; ce sont les effets des prédications et des soins de Rodriguez. Cependant Lainez et Salmeron, tous deux aussi recommandables par leur docilité à écouter et à suivre en tout les conseils de saint Ignace leur père en Jésus-Christ, que par leur érudition et leur savoir, assistent au nom de Paul III, et prennent place au concile de Trente. D'autre part et au même temps, l'Espagne se trouve peuplée des nouvelles colonies qu'Ignace y envoie : Madrid, Alcala, Valence, Gandie, sont les premiers théâtres où il fait éclater son zèle, et triompher la pureté de l'Evangile. L'Allemagne n'est pas oubliée; et devenue le siége de l'hérésie, elle a de quoi piquer davantage l'implacable ennemi des hérésiarques : à Vienne, à Ratisbonne, à Worms, à Cologne, à Ingolstad, de fervents missionnaires, d'habiles professeurs, formés de la main d'Ignace, et demandés par les princes, vont travailler à réparer les brèches de la religion. Le mal s'était communiqué dans la Suisse, s'était glissé dans la Flandre, et le remède y passe. L'Irlande toujours fidèle, malgré le déplorable schisme de l'Angleterre, et la France malheureusement séduite, et entraînée dans l'erreur, reçoivent au besoin de prompts secours; l'une pour se soutenir et l'autre pour se relever. Qui le croirait qu'un seul homme pût suffire à remuer tout à la fois et si à propos tant de ressorts; pût répondre à tout, prévoir tout, ménager tout? Où est le doigt de Dieu, si ce n'est là! Mais je m'arrête et, sans m'attacher à aucune réflexion, j'ai assez à faire de marquer seulement les diverses contrées, où notre saint fit sentir les ardeurs de ce feu divin qu'il était venu allumer sur la terre : *Non est qui se abscondat a calore ejus.* (*Psal.* XVIII.) Il n'est point encore tellement occupé, qu'il ne lui reste toute l'attention convenable pour penser au salut des chrétiens esclaves parmi les Maures, et à leur affermissement dans la foi : pour faire porter la lumière aux royaumes de Fez et de Maroc; pour instruire l'Ethiopie, soit par lui-même dans la longue lettre qu'il écrit au prince, et où il lui trace une idée si nette et si précise de la vraie Eglise de Jésus-Christ, soit par les zélés ministres qu'elle y destine. De sorte qu'en l'espace de quelques années, Ignace eut cette consolation de faire connaître, aimer et servir Dieu dans l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique. Chrétiens, l'avons-nous fait seulement connaître, aimer et servir dans les bornes étroites d'une famille dont on est chargé? Avons-nous seulement appris nous-même à le bien connaître, à l'aimer et à le servir? C'est ce que je vous donne à examiner devant Dieu, et cependant voyons en peu de paroles ce que fit Ignace pour rendre enfin cette gloire de Dieu qu'il avait procurée, cette gloire si excellente dans sa nature, si universelle dans son étendue, la gloire la plus constante

dans sa durée : c'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Le Sauveur du monde, en donnant aux apôtres leur mission, ne s'y proposa pas seulement un bien présent et passager; mais il en attendit un fruit durable et permanent : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* (*Joan.*, XV.) Il est de la providence de notre Dieu, en suscitant ces hommes extraordinaires, qu'il établit comme les restaurateurs de sa gloire et les défenseurs de la religion, de porter ses vues jusque dans l'avenir, et de faire part de leurs travaux à la postérité. Ainsi, remontant vers la naissance du christianisme, voyons-nous de siècle en siècle tant de zélés et de célèbres instituteurs ; un saint Augustin, le docteur de l'Eglise; un saint Benoît le maître de la vie monastique; un saint Bernard, le père de la solitude; un saint Dominique, la terreur des hérétiques albigeois ; un Séraphique François d'Assise, le modèle vivant de l'Evangile; un François de Paule, cet âme de miracles, tant d'autres que je ne nomme pas, et que je ne puis nommer; mais dont les noms spécialement consacrés ne sont pas seulement écrits dans le ciel, mais en vénération sur la terre, et profondément gravés dans tous les esprits ; ainsi, dis-je, les a-t-on vus, après avoir été eux-mêmes la lumière du monde, laisser après eux de nombreuses familles, transmettre à de dignes héritiers leur zèle et leur esprit, et fournir de la sorte au Saint-Siége, tant de papes, au peuple chrétien tant d'illustres évêques, à chaque âge tant de savants hommes, les oracles de l'école, les prédicateurs de la vérité, les directeurs des consciences; enfin au ciel même tant de saints dont nous honorons la mémoire, et dont nous ne pouvons imiter assez les exemples. *Posui vos ut eatis et fructum afferatis, et fructus vester maneat.* (*Ibid.*)

Ne pensez pas, Chrétiens, que poussant jusqu'au bout la comparaison, je vienne ici relever les travaux des enfants de saint Ignace. Je m'en tiens au projet, et je vous laisse à juger de l'exécution. Il me suffira de dire quelles furent les vues d'Ignace ; du reste, de quelque manière que ses successeurs aient su profiter des moyens que leur saint instituteur leur a laissés en héritage pour travailler après lui efficacement auprès du prochain, soit même que d'autres mains se soient adopté leur plus précieuse succession, pour la faire valoir au centuple, sans qu'ils y aient rien toutefois perdu : quoi qu'il en puisse être, c'est toujours l'avantage de saint Ignace, après avoir étendu si loin son zèle, d'avoir pris de sa part des mesures si justes pour le rendre comme immortel, et pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles cette gloire qu'il avait déjà si heureusement procuré lui-même à Dieu.

Je veux abréger, Messieurs : et quel fonds néanmoins, se découvre à moi? De quoi parlerai-je, ou plutôt que puis-je omettre qui ne méritât un éloge particulier? Mais encore quel arrangement donnerai-je à des choses que je ne puis exposer qu'en partie, et que le temps ne me permet pas à beaucoup près de proposer dans toute l'étendue qui leur convient. Il sait, cet ardent zélateur de la gloire divine, il l'a éprouvé, que c'est dans la solitude que Dieu prend plaisir à parler à l'âme chrétienne, et dans la solitude aussi que l âme chrétienne est plus en état d'écouter Dieu. Ignace donc, dans une méthode également facile et courte, mais sûre et infaillible, apprend aux ouvriers évangéliques à rappeler les pécheurs par la retraite, à ranimer les tièdes, à élever les fervents : heureux que cet art tout divin, dont les successeurs de saint Ignace furent les premiers dépositaires, connu dans la suite et divulgué dans le monde, autorisé par des bulles expresses des Souverains Pontifes, confirmé par des miracles de la grâce et si fréquents et si sensibles, leur soit devenu commun avec tant d'autres qui retirent de ce talent tout le profit qu'il doit produire. Quelque part que Dieu soit glorifié, il y a toujours lieu de se réjouir : tel fut autrefois l'esprit de Moïse ; et tel a toujours été, tel est encore présentement l'esprit de saint Ignace.

Il connaît toute la dépendance qu'il y a entre les divers âges de la vie ; qu'un arbre, faible encore et tendre, croît toujours du côté où il est penché, si l'on ne prend soin de le redresser; que de former la jeunesse à la piété, c'est couper le mal dans sa racine, et donner par avance à l'Eglise d'habiles et de pieux ministres, à la république de bons citoyens, à toutes les conditions de dignes sujets. En voilà pour Ignace plus qu'il ne faut. Il fait donc ouvrir des écoles publiques, et sans autre intérêt que d'insinuer la vertu avec la doctrine, il attend de ceux à qui il confie après lui son ouvrage, qu'ils se feront un point capital d'y consacrer leurs plus belles années, et de s'ensevelir ainsi tout vivants dans une longue et pénible obscurité.

Il voit que le ministère évangélique a des fonctions encore bien plus relevées et plus excellentes; qu'il demande un zèle selon la science, et non pas une ardeur aveugle et inconsidérée ; qu'il faut décider, juger, expliquer la loi, découvrir l'erreur; que l'hérésie, œuvre de ténèbres, ne marche que dans la nuit, ne croît qu'autant qu'elle se cache, se prévaut du peu de lumières des ignorants, trompe quelquefois la vigilance des plus éclairés : ce sont les motifs qu'Ignace propose aux ouvriers qu'il forme, pour joindre à la piété toutes les connaissances qu'ils sont en état d'acquérir; surtout un juste discernement pour distinguer le mensonge, et des armes toujours prêtes pour l'attaquer. C'est de là, souffrez, Messieurs, que cette parole m'échappe, et qui n'a pas droit de parler de la sorte, quand il s'agit de la foi; il n'est plus permis de cacher ses sentiments, et ce serait plutôt une pernicieuse illusion qu'une louable modestie, de déguiser en aucune façon la sincérité et la pureté de

son zèle, c'est de là que les enfants d'Ignace se sont toujours fait et se feront toujours une étude de reconnaître, de confondre l'hérésie, sous quelque masque qu'elle se couvre, de la poursuivre sans relâche, de la combattre sans ménagement, d'y exposer leur repos, leur réputation; car, quelles calomnies n'y a-t-il point à essuyer! et si la cause de la religion le demande, d'y sacrifier leur vie. Ce n'est point au reste par un esprit tellement propre de vos enfants qu'il leur soit unique et particulier : trop glorieux en cela de marcher sur les traces des autres, ils ne doivent prétendre autre chose que de suivre le chemin qu'on leur fraie; de prêter leurs secours à tant de généreux combattants de tous les états de l'Eglise militante, de tous les Ordres dont les exemples les animent; d'agir avec eux de compagnie, d'avoir quelque part au danger, et d'applaudir au moins aux triomphes des autres, s'ils n'ont pas eux-mêmes de quoi contribuer à la victoire.

Il considère que c'est en parcourant les bourgades que Jésus-Christ a enseigné; que c'est à prêcher, à instruire successivement dans les villes et dans les campagnes, que les apôtres et ceux qui ont pris leur place, ont fait consister leurs plus essentielles fonctions : que le témoignage le plus glorieux et le plus utile tout ensemble qu'ils aient rendu à la religion, ç'a été de paraître sans crainte devant les juges de la terre, de voir sans pâlir toute la fureur des princes infidèles, et de signer de leur sang les vérités qu'ils annonçaient. Ignace veut donc dans toute la suite des temps des ouvriers, qui sans cesse en se répandant dans les provinces, en se distribuant dans les royaumes, en pénétrant jusqu'aux extrémités du monde, se relèvent les uns les autres, et se donnent mutuellement la main; qui, liés par un vœu particulier, se trouvent disposés en tout temps à marcher, à la première parole du souverain Pontife, quelque part qu'il daigne les employer pour l'honneur de Dieu, fût-ce dans les lieux les plus inaccessibles et au milieu des peuples les plus sauvages; que l'intérêt n'attire point, et qui pour cela renoncent solennellement à tout salaire, à toute récompense, à toutes les dignités auxquelles on peut aspirer dans l'Eglise; mais que rien aussi n'arrête dans leurs courses apostoliques, que rien ne soit capable, comme l'Apôtre, de séparer de la charité de Jésus-Christ; ni la faim, ni la soif, ni la nudité, ni les veilles, ni la force, ni la grandeur, ni la perfection, ni le péril, ni le glaive, ni la mort : *Sicut scriptum est quia propter te mortificamur tota die; æstimati sumus sicut oves occisionis.* (*Rom.*, VIII.)

A quoi donc vous les reconnaîtrez? grand saint, ce ne sera pas lorsque vous les verrez élevés aux honneurs ecclésiastiques dont vous leur avez fermé l'entrée, ni revêtus de la pourpre : ce ne sera pas même lorsque, dans les entreprises les plus saintes qu'ils formeront sous vos auspices, pour la gloire divine, ils auront la consolation de voir tout succéder à leur gré : les disciples ne sont point au-dessus du Maître; et ce n'a point été là la douceur que vous avez trouvée, ni que vous êtes venu chercher : mais ce sera quand toujours en butte aux traits de la plus maligne médisance, contrariés, persécutés, dans la bonne, dans la mauvaise réputation, *Per infamiam et bonam famam* (*II Cor.*, VI), ils verront, sans se relâcher en rien, leurs plus droites intentions mal interprétées, leurs plus innocentes actions noircies; qu'ils se feront des ennemis de l'Eglise autant d'accusateurs; que toujours poursuivant néanmoins leur route, sans s'étonner, ils iront affronter le vice, démasquer l'erreur, et renverser l'infidélité. A quoi vous les reconnaîtrez? souffrez, Messieurs, que je le dise; ce sera à quoi quelquefois vous avez reconnu nos frères. A quoi vous les avez reconnus? ç'a été sur des sables brûlants, aux sueurs de leur front; sur des mers orageuses, aux naufrages où ils ont péri; sur les échafauds de l'Angleterre, aux ruisseaux de sang qu'ils y ont versé, sur les bûchers du Japon et du Canada, aux cendres de leurs corps consumés par le feu. Faites seulement, grand saint, que Dieu donne assez de bénédictions à leurs travaux pour que les âmes en profitent; et, sans sortir de ce lieu même, faites que ce discours apprenne à mes auditeurs à glorifier Dieu au moins par le soin de leur propre salut, à estimer cette unique, cette importante affaire, par l'estime qu'en ont fait les hommes apostoliques, et à seconder le vœu de ceux qui ne cherchent que leur bonheur éternel. C'est ce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE VIII.

SAINT GAETAN.

Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam faciet : et ædificabo ei domum fidelem, et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus. (*II Reg.*, II.)

Je me choisirai un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mes volontés : et je lui donnerai une maison fidèle comme lui; et il marchera toujours devant mon Christ

Ainsi parlait le Seigneur, lorsque voyant son temple profané par d'indignes sacrificateurs, il suscita au milieu d'Israël un prêtre selon son cœur qu'il avait prédestiné avant tous les siècles, mais qu'il fit naître dans le temps pour réparer l'honneur de ses sacrifices, et pour relever la sainteté de son sacerdoce. Fidèle ministre qu'il vit marcher dans ses voies, remplir toutes les fonctions du sacré ministère, en soutenir toute la dignité, et dont il combla enfin les travaux par une postérité nombreuse : dignes enfants d'un tel père, et les héritiers de son esprit aussi bien que de son nom : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem; et ædificabo ei domum fidelem.*

Vous faites déjà vous-mêmes, Messieurs, l'application de ces paroles. Vous reconnaissez le glorieux patriarche dont j'entreprends le panégyrique. De ce premier coup d'œil vous découvrez toute l'étendue et toute la grandeur de sa vocation. Vous le voyez dans

la maison de Dieu, honoré du saint caractère, et l'honorant lui-même ce caractère tout divin dont il est revêtu, et dont il rétablit la gloire. Vous allez plus loin; et dans une longue suite d'années, le chef vous paraît renaître dans ses membres : vous l'y retrouvez tel qu'il fut dans les jours de sa vie mortelle, et tel qu'il doit toujours être dans ses successeurs, tandis qu'au séjour éternel il jouit de la bienheureuse immortalité : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, et ædificabo ei domum fidelem.*

Je viens donc vous parler, chrétiens, d'un ministre du Dieu vivant, mais d'un vrai ministre; je veux dire d'un ministre également religieux, charitable et désintéressé. En trois mots je vous trace tout son portrait; et dans ce portrait, je renferme toute la perfection de la vie cléricale dont il fut le restaurateur. Car, qu'est-ce qu'un parfait ministre du Seigneur? C'est un homme destiné au culte de Dieu et de ses autels, et pour cela rempli de l'esprit de religion. C'est un homme employé au service du prochain, et pour cela rempli de l'esprit de charité : et c'est un homme, enfin, dégagé pour lui-même de tous les soins humains, et pour cela rempli de l'esprit de désintéressement. Trois caractères qui vont faire le sujet et le partage de cet éloge, que je consacre à la mémoire de saint Gaétan, dont nous solennisons la fête. Esprit de religion, esprit de charité, esprit de désintéressement; esprit de religion par rapport à Dieu, esprit de charité par rapport au prochain, esprit de désintéressement par rapport à lui-même. Daigne le ciel me faire imiter des vertus si propres de mon état! Puissiez-vous, mes chers auditeurs, chacun dans votre condition, vous appliquer de si grands exemples, et en tirer des leçons qui vous conviennent! C'est la grâce que je demande par l'intercession de Marie, en lui disant. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu étant le Créateur de tous les êtres, tous les êtres créés, chacun conformément à leur nature, doivent l'honorer et lui rendre comme au souverain Maître des hommages dignes de lui. Mais, de tous les cultes que Dieu attend de nous et qui lui sont dus, le plus excellent c'est le sacrifice, soit parce qu'il est volontaire et qu'il part du cœur, soit parce que dans le sacrifice la victime est détruite, et qu'en la détruisant, en la consumant, nous reconnaissons d'une manière plus sensible notre bassesse, et que tout doit disparaître et s'anéantir devant cette adorable Majesté à qui nous l'offrons. De là vient la dignité du sacerdoce, d'autant plus relevée dans la loi nouvelle, que nous y faisons une offrande beaucoup plus précieuse, puisque ce n'est plus, comme dans l'ancienne loi, le sang des animaux, mais le corps même et le sang d'un Dieu que nous présentons à Dieu. Cependant, ce sacrifice tout divin, sans rien perdre de sa valeur, ne fut pas toujours présenté par des mains également pures, et il faut convenir qu'il y a eu des temps où le caractère du sacerdoce, si saint en lui-même, n'a pas été soutenu par la sainteté des ministres qui le portaient. Tel était l'état de l'Eglise, quand, pour l'honneur de l'Eglise même parut au monde Gaétan de Thienne, le glorieux réparateur de la cléricature. Avec lui et par lui commença à revivre dans ces derniers siècles l'esprit de religion qui doit animer le sacré ministère. Il le ressuscita dans la maison de Dieu, cet esprit religieux, je veux dire ce zèle du culte de Dieu; cette vue de Dieu dans les fonctions cléricales et sacerdotales; cette intention droite et ce désir ardent de glorifier Dieu dans son sanctuaire, et de l'y glorifier, par où? Par les hommages d'un esprit humilié, par les vœux d'un cœur pur et sanctifié, par les dehors respectueux d'un air modeste et composé, par les saints usages d'un office réglé et mesuré, par tout ce qui peut contribuer à mettre le service des autels dans un plus grand lustre et à l'y maintenir.

De pareils sentiments, Messieurs, furent les fruits d'une heureuse éducation. Né d'un père et d'une mère non moins distingués par la ferveur de la piété que par l'éclat de la noblesse; porté dès sa naissance aux pieds de Marie, et confié aux soins maternels de cette reine de miséricorde; formé par de sages conducteurs, et docile à leurs leçons, Gaétan commença, dans une tendre jeunesse, à prendre de hautes idées des grandeurs infinies du Maître qui l'appelait à lui et qui l'avait créé pour lui. A peine pouvait-il remuer ses mains, faibles encore, mais innocentes, que déjà, devant un oratoire qu'il avait dressé lui-même, il les élevait vers le ciel : s'exerçant ainsi par avance, et se disposant par de pieux essais aux plus sublimes pratiques de la religion : disons mieux, accomplissant à la lettre cette parole du Prophète royal, que c'est de la bouche des enfants, et même des enfants à la mamelle, que Dieu tire une louange parfaite : *Ex ore infantium et lactantium perfecisti laudem.* (*Psal.* VIII.) A peine avait-il atteint cet âge où les autres n'usent des lumières d'une raison naissante, que pour penser au monde et à eux-mêmes, qu'il pensa à bâtir un temple au Dieu vivant, qu'il en traça le dessein, qu'il l'exécuta, jusques à y contribuer d'une partie de son héritage, dont il ne crut pas pouvoir faire un meilleur emploi que de le transporter au Seigneur, et de lui rendre par reconnaissance et par religion ce qu'il tenait de lui comme un don de sa main libérale et bienfaisante.

C'était là, Messieurs, de quoi faire un vertueux ministre; mais ce n'était pas encore après tout de quoi faire un parfait ministre. Le sacerdoce demande avec la piété et la religion la doctrine; car une religion et une piété seulement pieuse, sans être éclairée, devient souvent une illusion; et trompée par un faux jour qu'elle n'a pas la force de percer, elle prend pour vrai culte de Dieu ce qui ne le fut jamais ni ne le

peut être. Gaétan comprit la nécessité de cette merveilleuse alliance, qui règle les sentiments du cœur par les connaissances de l'esprit, et qui sanctifie les connaissances de l'esprit par les sentiments du cœur. Soit donc qu'une vue prophétique lui eût appris à quoi le ciel l'avait destiné ; soit que Dieu seulement l'inspirât, sans lui découvrir encore toute sa vocation, il s'adonna à l'étude des lettres et humaines et divines : il creusa dans les sources mêmes, sans s'arrêter aux ruisseaux. Une conception vive et prompte lui donna l'intelligence des plus épineuses difficultés, et lui fit approfondir les plus hauts mystères ; non point qu'elle diminuât rien d'un travail dont il s'était fait un devoir de religion. A en juger par son assiduité constante et laborieuse, on eût dit que toutes les portes des sciences lui étaient fermées, et qu'il n'y entrait qu'avec peine. Mais, à en juger par ses progrès, on eût pensé qu'il avait toutes les sciences infuses, et que Dieu même lui ouvrait tout, et lui servait de maître en tout. Pourquoi ne croirons-nous pas en effet que la grâce secondait la nature ; que Dieu, trouvant une âme vraiment religieuse et attentive à sa voix, se communiquait à elle et prenait plaisir à lui révéler ses secrets; que, dans le repos de la méditation, une parole intérieure l'instruisait plus efficacement et plus clairement que toutes les subtilités et les questions tumultueuses de l'école.

Quoi qu'il en soit, muni de ces armes spirituelles, et déjà mûr avant le temps d'une parfaite maturité, le serviteur de Dieu, Messieurs, se trouvait en état de répondre aux desseins que la Providence avait formés sur lui. Il pouvait se produire au monde sans craindre les dangers du monde : il pouvait agir, se répandre au dehors, sans rien perdre parmi les occupations extérieures du recueillement de l'esprit : il pouvait entrer dans le lieu saint et en exercer toutes les fonctions. Disons en un mot, il pouvait suivre les mouvements de sa religion et tout entreprendre, tout accomplir pour Dieu et pour le culte de Dieu.

Que Dieu, pour le faire connaître, l'appelle à Rome, il éblouit Rome par ses vertus; mais Rome par toute sa magnificence ne l'éblouit point. Au milieu d'une cour où se trouve rassemblé tout ce que l'Église et ce que le siècle même a de plus grand; parmi tant de figures brillantes et tant d'objets visibles, il n'a proprement, comme Moïse, devant les yeux, qu'un seul objet que la religion lui découvre, c'est l'invisible. Cette image vivement empreinte dans son esprit, et profondément gravée dans son cœur, efface toute autre vue et arrête toute autre impression. A ce seul objet il rapporte tout; dans ce seul objet il renferme tout. L'estime publique, la faveur d'un grand pape, une prélature honorable, ce qui nourrirait l'orgueil de tant d'autres, ce qui comblerait leurs vœux; et ce qui, en comblant leurs vœux, en nourrissant leur orgueil, leur ferait d'autant plus vite oublier les grandeurs de Dieu, qu'ils seraient plus remplis de leur prétendue grandeur, ne l'occupe et ne le détourne pas un moment. Plus même il est élevé par les hommes et devant les hommes, plus il s'humilie lui-même et en lui-même devant Dieu ; plus il s'applique à reconnaître devant cette suprême puissance son indignité et sa faiblesse. Point d'autre gloire dont il soit jaloux que la gloire de Dieu. Point d'autre ambition qui le pique, que de sacrifier pour Dieu toute ambition.

Bientôt, en effet, il fit le sacrifice de tout ce qui ne lui parut pas conforme aux vues saintes et religieuses qui le conduisaient. Rien ne l'attachait à la cour, et rien ne l'y put retenir. Il sentit l'attrait nouveau qui le rappelait à la retraite, et il le suivit. A l'abri des orages et des tempêtes inévitables dans l'usage du grand monde ; loin du bruit et d'une multitude confuse de gens que toutes les passions, comme autant de flots, tiennent dans une agitation perpétuelle, il trouva bien mieux dans le silence et la solitude d'un oratoire, consacré au divin amour, de quoi remplir les désirs de son cœur. Là, comme les anges, toujours présents devant le trône du Seigneur, à quoi employait-il les heures entières? Il les passait à contempler les adorables et ineffables attributs de son Dieu. Il faisait sans cesse monter vers lui l'encens d'une fervente prière. Il suppléait au pied de l'autel, et par l'humilité de l'oraison, à ce qu'il ne pouvait faire encore sur l'autel même et par l'autorité du sacerdoce. Parlons plus juste, il se disposait à l'un par l'autre.

Qui peut dire avec quel empressement et quelle ardeur il attendit cet heureux jour, où il devait enfin recevoir l'onction divine? Qui peut dire avec quels sentiments il se présenta à ces ordres sacrés, où la vocation du ciel le faisait entrer? Qui peut dire avec quelle révérence, et même quelle frayeur il monta à l'autel, pour y célébrer le redoutable mystère? Vous seul le connûtes, ô mon Dieu ! parce que vous vîtes seul les secrètes dispositions de son âme ; lorsque tenant son Créateur en ses mains, accablé sous le poids de cette très-haute majesté, touché des bienfaits de cette infinie bonté, tantôt il se concentrait et s'abîmait dans son propre néant, tantôt il s'abandonnait à tous les transports de son amour. Vous seul pûtes l'entendre, Seigneur, lorsque réveillant toute sa foi, se reprochant toutes ses faiblesses, il se disait intérieurement à lui-même : vile poussière, je porte sous de fragiles espèces le Tout-Puissant! Je l'ai devant mes yeux, et mes yeux ne se fondent pas en pleurs ! Je l'ai dans mon sein, et mon sein ne brûle pas! C'est ainsi que l'humilité, que la religion parle. C'est ainsi que le ciel a permis qu'il s'en soit expliqué, ce fidèle et humble ministre, dans une lettre qu'il écrivit à une sainte vierge, pour lui communiquer ses pensées, et pour l'intéresser en sa faveur auprès de Dieu.

Serons-nous après cela surpris, que, durant toute la suite de ses années, il ait tou-

jours, dans l'administration des choses saintes, conservé le même esprit et les mêmes sentiments! Que toujours ont l'ait vu se présenter devant Dieu, d'une manière digne de Dieu, d'un maintien sérieux sans affectation, d'une contenance modeste sans contrainte, inspirant aux autres la même retenue qu'il portait peinte sur son visage, et leur apprenant à révérer le Seigneur, en le révérant lui-même; que sachant combien le saint appareil de nos temples, combien les pieux cantiques qu'on y récite, contribuent, en frappant les sens, à recueillir les esprits, il n'ait rien épargné pour l'ornement des autels, ni rien négligé pour donner au chant de l'Eglise toute la gravité convenable; que connaissant combien nos majestueuses cérémonies servent à relever l'office divin, il se soit tant attaché à les observer, qu'il en ait tant recommandé l'usage à ses enfants, qu'il leur en ait fait un devoir propre et qu'il leur ait laissé sur ce point des règles expresses; que non content d'honorer Dieu, tandis que d'autres le déshonoraient, il se soit tant employé au renouvellement de la discipline ecclésiastique, et que, par l'assistance du ciel, il ait eu la consolation en divers lieux, de voir ses entreprises réussir, et ses desseins heureusement s'exécuter.

Non, chrétiens, c'est ce qui ne doit plus nous surprendre. Mais ce qui doit nous étonner, ministres de Jésus-Christ, c'est qu'honorés du même caractère, appelés aux mêmes fonctions, sacrifiant sur le même autel, immolant la même victime, à la face du même Dieu scrutateur des âmes, devant la même majesté, et à la même consécration, nous n'apportions pas la même religion. En dis-je trop, ou en dis-je assez? Hélas? vous en êtes témoin, Seigneur; vous le savez. Mais ce que vous savez, ô mon Dieu, ce que vous voyez, il n'est pas toujours à propos de le produire à la lumière. Vous l'y produirez quand le jour de la révélation sera venu. Jusque-là laissons sous le voile, et sous le voile même du sanctuaire, ce que nous ne corrigerons pas en le dévoilant, et ce qui ne pourrait d'ailleurs paraître sans scandale. Ce qui doit nous étonner, peuple de Dieu, c'est que dans la même foi, entrant dans le même temple, participant à la même table, mangeant le même pain de vie, buvant le même sang, aux pieds et sous les yeux du même Maître, vous lui refusiez le même honneur; c'est que la maison de Dieu devienne pour vous le théâtre de tant de scènes criminelles; que ce soit le rendez-vous, de qui et de quoi? Jugez-vous vous-mêmes, mes chers auditeurs, et condamnez-vous vous-mêmes. Je vous renvoie au tribunal de votre conscience. Elle vous redira ce que tant de fois elle vous a déjà dit dans le secret de l'âme, et ce que je voudrais envelopper dans les plus épaisses ténèbres, bien loin de vouloir l'en faire sortir pour vous le reprocher. Voilà comment s'accomplit de nos jours, et en mille rencontres, la parole du Prophète; que le prêtre sera comme le peuple, et le peuple comme le prêtre; que Dieu de l'une et de l'autre part verra son culte également profané, et que tout invisible qu'il est sur son autel, de là néanmoins, sans se montrer et sans éclater, d'une voix muette, mais efficace, il lancera sur les uns et sur les autres le même arrêt. Poursuivons. A l'esprit de religion par rapport à Dieu, notre saint ministre a joint l'esprit de charité par rapport au prochain; et c'est de quoi j'ai à vous parler dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Comme l'Esprit de Jésus-Christ est un esprit de charité, la charité doit être un des caractères les plus essentiels de ses ministres, puisque ce sont spécialement ses ministres qu'il a fait dépositaires de son esprit. Aussi le même Sauveur des hommes, sur le point de quitter ses apôtres, et leur déclarant ses dernières volontés, ne leur recommanda rien plus expressément que la charité: non pas une charité commune et bornée, mais une charité particulière et propre du ministère apostolique; je veux dire une charité qui s'étendît à toutes les infirmités, et à tous les besoins du prochain, soit besoins spirituels, soit besoins corporels; une charité qui réunît tout ce que le zèle a de plus vif et de plus ardent pour la conversion et le salut des âmes, avec tout ce que la miséricorde a de plus compatissant et de plus tendre pour la consolation des affligés et le soulagement des misérables. Telle fut la charité de Gaétan. Fasse le ciel que ce soit la nôtre, et que cet exemple rallume dans nos cœurs un feu, dont il reste à peine dans le christianisme quelques étincelles.

Le zélé ministre dont je fais l'éloge, trouva, Messieurs, un grand champ où exercer la charité qui le brûlait. Il vit la moisson de Jésus-Christ remplie d'ivraie. Il vit l'erreur dominante dans le sein même de l'Eglise, ou plutôt il vit sortir du sein de l'Eglise ses propres enfants, pour retourner contre elle, les armes à la main et pour la combattre. Outre le carnage des peuples, le saccagement des villes, des provinces entières, la ruine des temples, la profanation des autels; il vit jusqu'au milieu du troupeau fidèle, la piété refroidie et presque éteinte, les saintes pratiques abolies, les sacrements négligés, les abus, les vices autorisés. Que dirai-je? Il vit Babylone élevée sur les débris de Jérusalem. Il le vit, et comment le vit-il? S'arrêta-t-il vainement à pleurer des maux, qui demandaient un secours plus efficace que d'inutiles plaintes? Laissa-t-il tranquillement devant ses yeux la maison du Seigneur se consumer, sans en sauver au moins quelque reste, et les dérober aux flammes. Abandonna-t-il les ouailles errantes et dispersées, sans les rappeler au bercail? S'étonna-t-il du péril? Se rebuta-t-il des difficultés? Epargna-t-il ses soins? La charité, Messieurs, le pressait comme l'Apôtre, la charité de Jésus-Christ. *Charitas Christi urget nos.* (II *Cor.*, V.) Il en eut toutes les qualités, de cette charité parfaite; et les voici. Rien de plus laborieux et de plus actif. Elle

le fit monter dans la chair évangélique pour y annoncer la divine parole; elle le fit entrer dans le saint tribunal pour y diriger les consciences; elle lui fit accepter de savantes disputes pour y confondre l'hérésie; elle le fit travailler à de pieux établissements pour fournir aux âmes pénitentes de salutaires asiles. Rien de plus élevé et de plus grand. Elle lui mit à la bouche les plus nobles expressions pour exalter la vertu; les plus terribles arrêts pour foudroyer le vice; les raisonnements les plus solides et les plus forts pour faire triompher la vérité. Rien de plus constant et de plus ferme. Elle lui arma le front, si je puis ainsi m'exprimer, d'une intrépidité toute apostolique, que ni les grands avec toute leur puissance, ni les libertins avec toute leur audace, ni les ennemis de la foi avec toute leur animosité et toute leur haine, que nul respect, nul égard humain ne put ébranler. Rien de plus insinuant et de plus doux. Elle lui donna, lorsqu'il le fallut, les manières les plus engageantes; elle répandit dans ses discours, selon le langage de l'Ecriture, le baume et le miel; elle fit couler ses paroles comme une rosée qui tombe sans bruit et sans effort, mais qui peu à peu s'ouvre un passage et pénètre jusque dans les entrailles de la terre. Rien de plus adroit, s'il m'est permis de le dire, et de plus industrieux. Combien lui suggéra-t-elle de méthodes différentes, de dévotes pratiques, de sages inventions, pour corriger les mœurs, pour faire fleurir la piété, pour animer la ferveur! Rien de plus patient. De quelle force le revêtit-elle contre les veilles et les fatigues, contre les insultes et les outrages, contre les violences et les attentats? Rien de plus efficace et de plus puissant. Quels cœurs ne rendit-elle pas dociles à ses leçons? Quelles victoires suivirent ses combats! Et quels succès couronnèrent ses travaux! Ainsi la charité sait-elle agir et souffrir; et en souffrant, en agissant, tout entreprendre et tout accomplir, *Charitas Christi urget nos.* (II *Cor.*, V.)

Ne sont-ce point là, Messieurs, après tout, de ces éloges, ou que l'esprit imagine, ou que l'art au moins embellit? Mais dis-je rien dont toute l'Italie n'ait été témoin? Ne le vit-elle pas, quand à Vicenze, engagé dans une dévote association, il en devint l'apôtre et par ses exemples et par ses sages avis; qu'il y rétablit surtout l'usage des sacrements trop longtemps interrompu, et que par cet usage salutaire il y attira une nouvelle abondance de grâces. Quand à Venise il sanctifia par ses entretiens et ses instructions la noblesse et le peuple; qu'il fit de sa propre maison comme une école publique, où les doutes étaient éclaircis, les éléments du salut expliqués, les obligations du christianisme et les voies de Dieu les plus droites enseignées, les âmes élevées à la plus parfaite sainteté. Quand dans Naples il s'employa avec tant de fruit à l'institution et au règlement de trois fameux monastères: que toujours déclaré contre l'erreur, toujours attentif à en arrêter le cours, il découvrit trois faux docteurs qui la répandaient; qu'il les attaqua, qu'il les déféra, qu'il en purgea le royaume, et le délivra d'une peste d'autant plus dangereuse, qu'elle faisait plus secrètement et avec plus d'artifice glisser son venin. Quand au milieu de Rome, ô horreur! ô temps! y pouvons-nous encore penser, chrétiens! au milieu de Rome, le siége de la paix, mais devenu le théâtre de la guerre; de Rome le centre de la foi, mais captive, sous le joug de l'hérésie; de Rome ennemie du sang par le caractère de sa religion, mais remplie de sang par le massacre de plus de dix mille hommes; livrée à la barbarie du soldat également sacrilége et furieux: Quand, dis-je, alors le saint défenseur du troupeau de Jésus-Christ, parmi le tumulte et la confusion des armes, courut aux fidèles épars et fugitifs, éperdus et consternés; qu'il releva leur courage, qu'il ranima leur confiance, qu'il leur apprit à profiter de leur malheur, à se munir de la prière, à mourir, s'il ne leur était plus permis de vivre, et à s'assurer le salut éternel, s'il n'y avait plus pour eux de salut sur la terre. Quand exposé lui-même à toutes les dignités, attaqué jusque dans le temple du Seigneur, arraché du pied de l'autel, meurtri de coups, couvert d'opprobres, chargé de fers, il soutint durant plusieurs jours dans les ténèbres d'un cachot toutes les rigueurs de la plus dure captivité. Un ministre moins charitable, un de ces ministres timides et faibles, de ces ministres oisifs et lents, de ces ministres délicats et sensibles; jaloux des honneurs du ministère, sans l'être de ses fatigues, en goûtant volontiers les douceurs, s'en réservant les priviléges et les droits, mais en confiant à d'autres les soins et les fonctions: Tel ministre n'eût pas manqué de prétextes pour se dérober au péril, pour colorer d'un faux nom de prudence une fuite criminelle, pour modérer les transports d'un zèle trop impétueux, ce semble, et pour en régler les prétendus excès, pour le proportionner aux forces de la nature et à la situation présente des affaires, pour le rendre plus durable en lui imposant une moindre charge, pour le rendre plus efficace en lui prescrivant une sphère d'activité plus étroite, en le partageant au moins et le divisant. Vaines subtilités d'un secret amour de soi-même qui s'insinue partout, et qui, pour, être caché sous une plus sainte robe, n'en est quelquefois que plus vivant. Mais que dit la charité? Ecoutez l'Apôtre: *Quis scandalizatur et ego non uror?* (II *Cor.*, XI.) Qui de mes frères est assailli de la tentation, et dans le danger de se perdre, sans qu'il s'allume dans mon cœur un désir brûlant de le secourir et de le sauver. *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (*Ibid.*) Qui de mes frères est infirme, sans que son infirmité ne me devienne propre, et que je cherche à y apporter le remède? Est-ce Paul, est-ce Gaétan qui parle? C'est l'un et l'autre. Comme le Docteur des nations, le nouvel apôtre de l'Italie ne connut point de bornes dans l'exer-

cice de sa charité : nécessités spirituelles des âmes, nécessités temporelles des misérables, il l'étendit à tout.

C'est le témoignage que vous lui rendîtes, pauvres, malades, orphelins, prisonniers, qui toujours trouvâtes en lui un patron pour vous défendre, un médecin pour vous guérir, un ami pour vous consoler, un père pour s'attendrir sur vos misères et pour les soulager. Il vous apportait ses largesses, et il remportait vos bénédictions. Comme l'ange du Seigneur, il faisait entrer avec lui la lumière dans les prisons les plus obscures, et il répandait la joie dans les plus tristes demeures. Alliez-vous à lui? Il vous ouvrait son sein pour vous accueillir. Venait-il à vous? vous lui tendiez les bras pour l'embrasser. Que n'êtes-vous ici présents encore vous-mêmes? Nous nous diriez à quels soins il descendait pour vous rendre jusqu'aux services les plus humiliants; avec quelle ardeur il allait lui-même mendier et recueillir des mains des fidèles les secours qu'il déposait bientôt après dans les vôtres; avec quelle assiduité il se tenait auprès de vous les journées, les nuits entières; avec quelle patience il supportait les chagrins, les fâcheuses humeurs où quelquefois vous jetait malgré vous un état languissant et souffrant; avec quelle compassion il voyait couler les larmes, et y mêlait les siennes; il entendait vos gémissements, les cris plaintifs que vous arrachait la violence de la douleur, et y répondait par des soupirs. Vous nous diriez avec quel courage, à la tête de ses compagnons, troupe fidèle, toujours prête à suivre ses pas et à imiter ses vertus, il marchait au milieu d'une grande ville, changée en un vaste hôpital, par la prodigieuse multitude, ou de mourants que la contagion réduisait aux dernières extrémités, ou de morts qu'elle avait déjà enlevés. Craignit-il les souffles mortels d'un air corrompu et empesté? Craignit-il de respirer le poison, en portant aux autres leur guérison? Trop heureux, si la charité le demandait, trop heureux en perdant la vie, de la finir par un sacrifice. Vous nous diriez avec quelle sainte profusion, dans une disette et une calamité publiques, autre fléau que le Dieu du ciel avait tiré des trésors de sa colère pour punir les péchés de la terre, il distribuait, ce n'est pas assez, il prodiguait en quelque sorte à des malheureux rassemblés autour de lui et dévorés par la faim, l'aliment qu'il se dérobait à lui-même.

Ah! mes chers auditeurs, qu'une charité si libérale et si chrétienne serait de saison dans un siècle comme le nôtre! Ne le savez-vous pas, et ne le voyez-vous pas? Ce ne sont point les pauvres qui nous manquent, hélas! et il n'y a que trop de gens à qui conviennent ces paroles du Sage : qu'ils sont riches, pour ainsi parler, et abondants en pauvreté, *Abundans paupertate* (*Prov.*, XXVIII); qu'ils sont remplis et comblés de pauvreté : *Replebitur egestate* (*Ibid.*). Mais si nous ne manquons pas de pauvres, nous manquons aux pauvres, nous les abandonnons. C'est, dit-on, que les temps sont difficiles : mais, chrétiens, notre saint raisonna bien autrement que vous. Vous vous servez, pour vous resserrer à l'égard des pauvres, d'un prétexte qui fut au contraire pour lui une pressante raison d'élargir les entrailles de sa charité. Car quand les pauvres doivent-ils être plus secourus que dans le malheur des temps? Tout le monde souffre, ajoutez-vous, et nous souffrons nous-mêmes : j'en conviens; mais si vous-mêmes vous souffrez dans un état où vous avez encore après tout de quoi vous soutenir, que souffrent donc les pauvres dans une condition où il ne leur reste rien? Si vous les délaissez, où iront-ils, et à qui s'adresseront-ils? Faudra-t-il que tant de malheureux périssent, parce que vous craignez de vous incommoder? Faudra-t-il qu'une précaution outrée contre un avenir incertain et communément imaginaire, vous endurcisse à leurs misères présentes et trop réelles? En quel temps le protecteur des pauvres, dont je fais l'éloge, leur donna-t-il plus de secours? Dans un temps où il était lui-même plus pauvre qu'eux; dans un temps où il se trouvait dépouillé de tout par un renoncement volontaire, et par cet esprit de désintéressement, qui fut son troisième caractère, et qui va faire le sujet de la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'était un sentiment bien généreux et bien digne d'un apôtre, que celui de saint Paul, lorsqu'il disait aux premiers chrétiens : Mes frères, ce ne sont pas vos biens que je cherche, mais vous-mêmes, mais votre sanctification et votre salut, *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos.* (II *Cor.*, XII.) Ce langage est encore assez ordinaire aux ministres de Jésus-Christ; mais ce n'est quelquefois qu'un langage, et la pratique ne répond pas toujours là-dessus aux paroles. Depuis que l'Église, par les saintes libéralités des fidèles, a vu grossir ses revenus, elle a vu diminuer dans ses ministres l'esprit de désintéressement; et si elle conservait encore son ancienne pauvreté, il y a lieu de croire que les vocations à l'état ecclésiastique ne seraient pas à beaucoup près, surtout parmi les personnes d'une certaine naissance, aussi communes qu'elles le sont. Il est néanmoins vrai, chrétiens, que ce désintéressement, que ce détachement des biens sensibles de la vie, qu'un renoncement même d'effet, et non-seulement de cœur, est un des points fondamentaux de la perfection apostolique. Jésus-Christ ne recommanda rien plus expressément à ses apôtres : il les envoya aux extrémités du monde, non pas pour y trouver des richesses temporelles, ni pour en remporter de l'or et de l'argent, mais pour y amasser des trésors spirituels, et pour y gagner des âmes, seul fruit de leurs travaux, et seule acquisition qu'il leur était permis de faire.

Or, jamais le désintéressement évangélique alla-t-il plus loin que l'a porté le saint ministre dont je vous raconte les vertus?

et, si je l'ose dire, ne l'a-t-il pas étendu en quelque manière au delà de l'Evangile même? Cet avantage lui est tellement particulier, que nous le pouvons regarder comme son caractère propre, et comme le trait distinctif de son tableau. Avant lui on a vu, et l'on voit encore après lui de fervents religieux volontairement pauvres, et réduits par leur choix dans un entier dénûment. Avant lui on a vu des solitaires, des anachorètes, tout occupés des exercices de la prière, abandonner presque tout soin de leur subsistance, et oublier, ce semble, qu'ils eussent d'autre aliment à prendre que ceux de l'esprit, et d'autre vie à soutenir que celle de l'âme. Remontons plus haut et jusqu'à la source. Avant lui le Sauveur du monde, instruisant ce jeune homme qu'il appelait à la sainteté parfaite du christianisme, *si vis perfectus esse* (*Matth.*, XIX), lui avait dit : Allez, *vade;* vendez tout ce que vous avez, *vende omnia quæ habes* (*Ibid.*); donnez-en le prix aux pauvres, *da pauperibus* (*Ibid.*); et suivez-moi, *et sequere me.* (*Ibid.*) Mais ce qu'avant Gaétan l'on ne vit peut-être jamais, ce que jamais peut-être l'on n'entendit, c'est qu'un homme, non content d'avoir tout quitté, et sacrifié, en quittant tout, un ample héritage et de grandes prétentions, se fasse encore dans son extrême disette, et dans un dépouillement général des choses les plus nécessaires, une loi de ne chercher, de ne demander rien; qu'il se refuse la dernière ressource qui nous reste dans le besoin, de tendre au moins la main, et d'ouvrir au moins la bouche pour émouvoir la charité du public, et pour en implorer le secours; que comme Elie dans le désert, pour user de cette comparaison, il attende tranquillement, ou que la mort vienne finir ses jours, ou qu'un ange envoyé du ciel lui apporte le pain qui doit réparer ses forces et lui servir de soutien. Je dis plus, c'est qu'un homme, non content de demeurer dans un silence si généreux, s'ôte même le pouvoir, et se prive du droit d'en sortir et de s'expliquer. Ce n'est pas tout encore : c'est que même il refuse ce qu'on lui présente, si ce n'est pas un don tellement gratuit, qu'il ne paraisse mendié par nulle voie, fût-ce la plus indirecte, et qu'il n'impose nul engagement, nulle obligation de retour, si éloignée qu'elle puisse être.

Que dis-je après tout, et cet engagement est-il si singulier et si nouveau, qu'il passe en effet les conseils de Jésus-Christ? Je ne le prétends pas ainsi, et je n'ai garde de le prétendre. Tout ce qui est hors de la loi, n'est plus selon la loi. Mais c'est donner aux conseils de Jésus-Christ l'interprétation la plus étroite; c'est prendre dans le sens le plus précis cette belle maxime du Sauveur du monde : Ne soyez point en peine où vous trouverez, ni de quoi vous nourrir, ni de quoi vous vêtir : *Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, aut quo induamini.* (*Matth.*, VI.) C'est s'appliquer à la lettre, et dans toute la force et toute la rigueur de la lettre, cette grande leçon : Cherchez d'abord le royaume du ciel, et Dieu vous fournira tout le reste : *Quærite primum regnum Dei, et hæc omnia adjicientur vobis.* (*Ibid.*)

Admirable combat, Messieurs, de la charité contre le désintéressement et la pauvreté ! Mais triomphe encore plus merveilleux du désintéressement et de la pauvreté évangélique sur la charité ! Je m'explique: que fait la charité? Gaétan occupe une maison : un seigneur opulent et riche l'y veut établir par un revenu convenable; mais que fait le désintéressement et la pauvreté? Il semble à Gaétan qu'on pense à le perdre, parce qu'on pense à le soulager. Il met tout en œuvre pour parer le coup : il s'oppose, il parle, il agit. La charité presse, elle insiste : mais sans autre réponse, il abandonne la maison, et par la fuite met à couvert une pauvreté qui lui tient lieu de tous les trésors du monde. Nouvelles attaques de la charité, et nouveaux obstacles que forma le desintéressement et la pauvreté. Un saint évêque veut au moins l'aider : mais bientôt le saint instituteur trouve ses largesses et trop fréquentes et trop abondantes. S'il vit d'aumônes, s'il en fait vivre ses enfants, il faut que ce soient des aumônes mesurées : autrement il en arrête le cours. Ce qui fait sa peine, ce n'est pas ce qu'on lui refuse, c'est ce qu'on lui donne. Ce qui trouble le repos de son âme, ce n'est pas d'avoir les mains vides, c'est de les avoir trop pleines à son gré. Ils s'en déclare, et par une respectueuse menace il fait entendre qu'il ne peut plus demeurer auprès de son bienfaiteur, s'il ne cesse de l'être, ou s'il ne modère ses bienfaits.

Prudence humaine, où êtes-vous? Où sont vos soins timides et inquiets ? Où sont vos craintes et vos alarmes continuelles? Où sont vos défiances et vos réflexions sans fin ? Cependant n'exagérons rien : En condamnant un excès, n'approuvons pas l'autre. Mettons la chose dans la balance du sanctuaire : examinons-la, pesons-la au poids de la sagesse, et de la sagesse même de l'Evangile. Une pauvreté si détachée d'elle-même, n'est-ce point une pauvreté présomptueuse? N'est-ce point une témérité plutôt qu'une vertu ? En un mot, pour se soutenir il faut un fond, et quel est celui de Gaétan ? Apprenez-le, hommes de peu de foi, aveugles mondains. C'est le fond le plus solide, il ne peut tromper ses espérances. C'est le fond le plus abondant, il y trouve tout. C'est le fond le plus infaillible et le plus présent; il ne faut pour le cultiver, ni ouvrir le sein de la terre, ni porter la chaleur du jour, ni endurer les froids piquants. Il ne faut pour le conserver, ni se miner d'études, ni s'atténuer de fatigues, ni courir les mers, ni s'exposer aux écueils. C'est le fond le plus durable; il ne dépend, ni des saisons et des temps, ni des rencontres et des lieux, ni d'un patron et de sa faveur, ni d'un ennemi et de ses intrigues; et ce fond, ô mon Dieu ! sur quoi s'appuie vtore serviteur, c'est vous-même,

c'est votre Providence. Il en connaît toute la sagesse, toute la miséricorde, tout le pouvoir. Il sait qu'elle voit tous nos besoins, cette Providence infiniment sage : *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis.* (*Matth.*, VI.) Il sait qu'elle veut nous secourir dans tous nos besoins, cette Providence infiniment charitable : *Ipse enim Pater amat vos.* (*Ibid.*) Il sait qu'elle peut nous aider dans tous nos besoins, cette providence toute-puissante qui, d'un pôle à l'autre, exerce dans l'univers l'empire le plus absolu : *Attingens a fine usque ad finem fortiter.* (*Sap.*, VIII.) Voilà le fond qu'il lui faut et de quoi il ne peut se passer; mais voilà aussi tout le fond qu'il lui faut, et avec quoi il est en état de se passer de tout le reste.

Et en effet, dans quel péril cette suprême et adorable Providence lui a-t-elle manqué ? Dans quelle entreprise l'a-t-elle abandonné? Embarqué sur le Tibre, il se trouve dans le plus pressant danger, et la Providence le délivre. Au milieu d'une troupe de pestiférés, il a partout la mort devant les yeux, et la Providence le conserve. Dans une extrémité fâcheuse, il lui faut une somme nécessaire, et la Providence lui envoie un inconnu qui la lui met dans les mains. Il quitte une maison, et la Providence inspire deux dames chrétiennes qui l'établissent dans une autre. Il veut s'associer des compagnons, et trois hommes recommandables par leur qualité, plus recommandables encore par leur éminente vertu et choisis de la Providence, se joignent à lui. Ils l'aident de leurs conseils, et ils l'appuient de leur crédit. Il veut former un ordre religieux, un clergé réduit en règle; et cet ordre, son ouvrage, ou plutôt l'ouvrage de la Providence, il le voit dès sa naissance fleurir dans toute l'Italie, se répandre dans les villes, se peupler de dignes sujets, s'attirer l'estime des grands et la confiance des petits. D'un royaume il le voit entrer dans un autre, et le temps viendra où notre France, de sa capitale le fera passer dans ses provinces, pour y porter les mêmes dons de grâce et les mêmes bénédictions. Il en voit sortir d'illustres évêques, qui vont faire part à leur troupeau des sentiments qu'ils ont puisés à l'école de leur maître. Que dis-je ? Il en voit sortir un souverain pontife, Paul IV, qui d'enfant de Gaétan, devient le père commun des fidèles, et de membre de cette sainte congrégation, le chef de l'Eglise. Il y laisse son esprit, cet esprit de religion, et de là naissent des ministres dévoués aux autels et y servant à la gloire de Dieu et à l'édification du public; cet esprit de charité, et de là naissent pour l'avantage du prochain des théologiens éclairés, des directeurs des âmes, des prédicateurs de l'Evangile; cet esprit de désintéressement, et de là naissent de vrais observateurs de toute la pauvreté évangélique, des hommes détachés d'eux-mêmes, d'autant plus dignes des soins de la Providence, qu'ils l'honorent par un abandon plus parfait à sa conduite, et qu'ils en sont depuis tant d'années les miracles vivants et subsistants.

Heureux, mes chers auditeurs, mille fois heureux celui qui se confie dans le Seigneur et dans sa providence. C'est la pierre ferme : tout ce qui est établi sur ce fondement, est au-dessus des vents et des orages, au-dessus des revers et des accidents. Que de mouvements inquiets, que de troubles on s'épargne en se jetant entre les bras et dans le sein de cette Providence paternelle ! De là, comme d'une retraite assurée, on voit changer la face de toutes les choses humaines sans en recevoir la moindre altération. On a pour garant de sa conduite toute la sagesse de Dieu, toute la bonté de Dieu, toute la puissance de Dieu. Sur quel autre bras nous appuierons-nous ? Quel qu'il soit, si ce n'est pas le bras de Dieu, c'est un bras de chair. Dès que saint Pierre marchant sur les eaux perdit sa confiance, il fut sur le point d'être submergé; et dans cette mer orageuse du monde, combien de gens sont noyés et abîmés, parce qu'ils ont trop compté sur le monde et sur eux-mêmes, et trop peu sur le Seigneur? C'est donc lui désormais, et lui seul, qui doit être notre espérance, et quelle autre ressource pouvons-nous avoir, surtout dans ces temps difficiles et pénibles où tout, hors Dieu, paraît nous manquer ? Tous les éléments ont conjuré contre nous, tous les fléaux se sont réunis pour tomber sur nous : dans le sein de la patrie, la misère, la famine, la contagion; et sur nos frontières, le feu de la guerre allumé de toutes parts et désolant nos provinces. Parmi tant de malheurs, ô mon Dieu, quel comble de malheur, si nous venions à nous détacher de vous par une défiance criminelle, et à vous perdre encore vous-même ! Ah ! Seigneur, nous profiterons de l'exemple que nous donne en ce jour un des plus fidèles enfants de votre Providence. Vous serez tout notre soutien en cette vie, et même tout notre bonheur, pour l'être plus parfaitement en l'autre, où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE IX.

SAINT BERNARD.

Loquebar de testimoniis tuis in conspectu regum, et non confundebar ; et meditabar in mandatis tuis quæ dilexi. (*Psal.* CXVIII.)

J'annonçais votre loi devant les rois, et je n'en recevais point de confusion, et je méditais vos divins commandements, auxquels je m'étais étroitement attaché.

Ce n'était ni pour établir une fortune humaine, ni pour s'acquérir un grand nom dans le monde, que le prophète parlait aux princes et aux rois, mais pour leur enseigner leurs devoirs, et pour leur annoncer avec une respectueuse, mais généreuse liberté, les commandements et la loi de Dieu. Ce n'était ni par une inquiétude naturelle et ennemie de la retraite, ni pour se distraire des occupations intérieures de l'âme, qu'il se montrait en public ; son action fut toujours réglée, et toujours parmi les soins et les plus importantes affaires, il conserva le repos du cœur et l'esprit de la méditation. *Loquebar et meditabar.* C'est aussi, chrétiens, cette merveilleuse alliance que nous ne pou-

vons assez admirer, dirai-je dans le solitaire, dirai-je dans l'apôtre dont nous solennisons la fête et dont j'entreprends le panégyrique? Loin de la multitude et du bruit, occupé de Dieu et de Dieu seul, ce glorieux patriarche se tint, autant que lui permit la Providence, étroitement renfermé dans le cloître, et borna d'abord ses vues à la perfection religieuse : *Meditabar in mandatis tuis*. Mais au moment qu'il plut au ciel de l'envoyer, et que la gloire divine l'appela, sans oublier sa solitude, il parcourut les empires, il passa les mers, il monta dans les chaires, il entra dans les cours, il se fit entendre aux monarques et aux potentats, toujours pour l'avancement des âmes et pour les intérêts de l'Eglise : *Loquebar de testimoniis tuis*. Ne cherchons donc point ailleurs le sujet et le partage de cet éloge que je consacre à la mémoire de saint Bernard; et pour rassembler tant de vertus sous deux idées générales, voyons-le tout à la fois, et dans sa vie monastique et dans sa vie apostolique. L'une et l'autre serviront à vérifier deux courtes paroles d'un des plus savants hommes de ces derniers siècles, mais qui dans leur brièveté contiennent le plus magnifique et le plus illustre témoignage; savoir : que saint Bernard fut tout ensemble et un des plus beaux ornements, et un des plus grands appuis de l'Eglise : *Ecclesiæ ornamentum simul ac fulcimentum*. Qu'il en fut un des plus beaux ornements, à ne le regarder même que dans sa vie monastique, c'est la première partie; et qu'il en fut un des plus grands appuis, à le considérer encore dans sa vie apostolique, c'est la seconde partie. Tel est le juste tribut de louanges que je dois comme ministre de l'Evangile à un saint qui tous les jours nous fait part de ses richesses, et qui si souvent nous sert de guide et de maître dans l'exercice de notre ministère. Implorons, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est point un éloge commun que j'entreprends : ce n'est point un de ces sujets stériles et obscurs, qu'il faut enrichir des figures de l'art, et relever par les ornements et les traits de l'éloquence. La matière n'est que trop abondante, et pour la réduire à une juste mesure, je suis obligé de me prescrire certaines bornes, et de m'arrêter précisément à mon dessein, où je dois d'abord vous représenter saint Bernard dans les fonctions de la vie solitaire et monastique. Ainsi, chrétiens, ne disons rien de sa naissance, de la noblesse de son origine, de la piété de ses parents, et de la sainte éducation qu'il en reçut : ne parlons point des progrès qu'il fit dans les lettres, de cette vivacité d'esprit, de cette pénétration qui le distingua dès ses premières années, et qui déjà presque le mit au rang des maîtres, lorsqu'à peine il commençait à être disciple. Ne nous étendons point sur ce naturel doux, docile, obligeant; sur cette bonté et cette candeur d'âme, qui lui gagnèrent les cœurs du moment qu'on le connut, et qui furent les heureuses dispositions dont la grâce se servit pour le former aux exercices d'une dévotion prématurée, et pour l'attacher à Dieu. Enfin passons cette innocence de mœurs que ni les légèretés de l'enfance, ni les inclinations de la jeunesse ne purent altérer; cette haine qu'il concevait pour le monde dans un âge néanmoins où le monde paraît avoir tant de charmes; cette pureté angélique par laquelle il eut à soutenir les plus fréquents et les plus violents combats, soit contre l'enfer et ses prestiges, soit contre la cupidité et ses révoltes, soit contre ces objets enchanteurs qui se présentèrent à ses yeux et livrèrent de si dangereuses attaques à son cœur. C'est là, mon Dieu, qu'il lui fallut le secours de votre bras tout-puissant : une vertu moins affermie y eût malheureusement échoué. Mais ne nous abandonnons point nous-mêmes, et le ciel jamais ne nous abandonnera.

Instruit des dangers du siècle par ces sensibles épreuves, et non moins dégoûté que détrompé des vanités humaines, Bernard ne tarda pas à y renoncer. Appelé à la solitude, il la regarda comme un port tranquille et à couvert des vents et des orages; il y courut, et tout le regret qu'il sentit en quittant sitôt le monde, ce fut de ne l'avoir pas plus tôt quitté. Plus pour lui d'autre désir, plus d'autre soin que la sainteté religieuse et la perfection monastique : il l'enseigna, et il la pratiqua. Deux points à remarquer. Il y en a qui enseignent, mais qui ne pratiquent pas. Assez éclairés pour montrer le chemin, ils sont trop timides pour le prendre. Il y en a qui pratiquent mais qui n'enseignent pas : sans sortir hors d'eux-mêmes, ils y demeurent étroitement renfermés, et craindraient de diminuer leur fonds à mesure qu'ils le partageraient. Mais les leçons que trace notre solitaire, il les confirme par ses exemples; et les exemples qu'il donna, il apprit à les suivre par ses leçons, il dit et il fit : également versé dans l'un et dans l'autre, et tout ensemble maître et modèle. Appliquez-vous. Premièrement je dis, maître de la vie solitaire et monastique, il l'enseigna : et là-dessus ce qu'il y a de singulier, c'est d'avoir trouvé dans son propre sang et au milieu même de sa maison de quoi former cette sainte école qu'il nourrit de sa doctrine, et de quoi jeter les premiers fondements de cette réforme dont Dieu lui avait inspiré le plan. Dieu dit autrefois à ce fameux patriarche de l'ancienne loi, Abraham : Eloignez-vous de vos proches, retirez-vous de votre famille : *Egredere de terra tua et de cognatione tua*. (*Gen.*, XII.) Le fils de Dieu nous a dit dans la loi nouvelle : Rompez tous les liens de la nature, et laissez père et mère, frères et sœurs : sans cela vous ne pouvez être à moi. *Qui non reliquerit patrem, aut matrem, aut fratres, aut sorores, non potest meus esse discipulus.* (*Luc.*, XIV.) Mais ici ne semble-t-il pas que l'ordre est changé? Six frères selon la chair, et sortis du même sein que lui, Bernard en fit ses frères selon la grâce, et il les assembla tous sous la même règle. Ils voulaient l'at-

tacher au monde, et seul il les en détacha tous. Portés d'une même affection, ils lui tendaient tous les bras pour le rappeler à eux, et seul il les arracha d'entre les bras qui les retenaient, et par l'efficace de sa parole les entraîna tous après lui. Il leur restait un père dont ils avaient dans leur retraite bien moins les menaces à craindre que la tendresse : mais ce père si tendre qui leur restait sur la terre, sans écouter son amour, ne consulta que sa foi, et ne crut pas pouvoir mieux les confier qu'au Père commun que nous avons tous dans le ciel : plus généreux même, à ce qu'il paraît, qu'Abraham père d'Isaac; du moins plus heureux qu'Isaï père de David. Abraham n'eut qu'un fils à offrir à Dieu; et de sept enfants, Isaï n'en eut qu'un digne du choix de Dieu.

Il est vrai, Messieurs, et j'en conviens, que le monde ne connaît guère cette générosité chrétienne, et qu'il est peu touché de ce bonheur évangélique. Arrêter des enfants, et y employer par un sacrilége abus l'autorité paternelle; susciter mille obstacles aux pieux desseins que Dieu leur inspire, et les lui enlever par violence, quand il les attire par sa grâce, telle est la force prétendue dont on fait gloire. Etablir une nombreuse famille par de nobles et de riches alliances; lui donner de l'éclat, et l'élever aux premiers rangs, tel est le bonheur chimérique dont on est jaloux. Mais, pères et mères, réformez vos idées mondaines. Dans cette maison de Dieu l'on vit l'accomplissement de la parole du Saint-Esprit, que des enfants vertueux et sages honorent ceux qui les ont nourris dans la crainte du Seigneur, et qu'ils en font la plus douce et la plus solide consolation. La mère qui les mit au monde, les avait dès leur naissance présentés au Créateur du monde; et du séjour éternel, où dans le cours des années elle était allée goûter et recevoir le fruit de ses œuvres, elle secondait en tout leurs vœux et en faisait elle-même le sacrifice. Ce n'est pas assez : le père, après les avoir tous donnés, se donna lui-même. Il ne rougit point d'être l'enfant spirituel de celui qui lui devait la vie naturelle; de se soumettre à sa conduite et d'obéir à ses conseils. Bernard le recueillit, il l'adopta au nombre de ses religieux, il le baigna des larmes que le transport de sa joie lui fit répandre; il lui servit de guide, de pasteur, de père en Jésus-Christ; il le dirigea dans les voies du salut, l'y avança, enfin reçut ses derniers soupirs, et porta cette âme si chère jusque dans le sein de Dieu. C'est là qu'ils se sont tous retrouvés. C'est là qu'ils se sont tous réunis. Sainte société qui commença dans le temps, et qui jamais ne doit finir dans l'éternité.

Je vais trop loin, chrétiens : mais revenons, et suivons des yeux cette nouvelle colonie que saint Bernard mène au désert, ou plutôt, n'ayons les yeux attachés que sur le chef même qui la conduit. Que cherche-t-il ? A se cacher : mais en se cachant, il se fait connaître. C'est comme un flambeau qui luit au milieu des ténèbres : sa lumière n'en est que plus brillante. Quel lustre il répand sur cette vie obscure et retirée qu'il embrasse et qu'il fait embrasser à tant d'autres comme lui et avec lui ! Il en devient le restaurateur, l'instituteur, le réformateur, le prédicateur, le propagateur. Suivez-moi : je dis, le restaurateur de la vie monastique et solitaire. Déjà Cîteaux, célèbre solitude et première demeure qu'il choisit, autant par une triste mortalité dont elle avait ressenti les ravages, que par l'extrême rigueur d'une observance étroite et pénible qui rebutait les esprits, penchait vers sa ruine, et commençait à tomber. Mais tout à coup il rétablit cet édifice chancelant, et peupla de solitaires cette retraite abandonnée. L'instituteur : de toutes parts on accourt à lui; la moisson croît, les sujets se multiplient, et il faut les partager. Que fait-il donc ? Il va, par l'ordre du ciel et du saint abbé qui l'envoie, porter ailleurs l'abondance et la grâce qui l'accompagne. Clairvaux, sombre et affreuse vallée, est éclairée de sa présence. C'était une terre maudite, et c'est désormais une terre de bénédiction. C'était le réceptacle des voleurs, et c'est désormais l'hospice des saints. C'était un lieu d'horreur, profane et connu par mille brigandages, et c'est désormais un lieu consacré par toutes les vertus, l'héritage et comme la cité de Dieu. Le réformateur : Cîteaux le rappelle, et pour maintenir ce vaste corps dont il est membre, il s'emploie dans une assemblée générale à retrancher des abus; il travaille à faire des règlements, à établir des coutumes, à les rédiger lui-même et à les écrire. Le prédicateur : il parcourt, selon que les occasions l'y engagent, les pays voisins de sa sainte vallée; partout où il paraît, ses exhortations touchent les plus endurcis. Les pécheurs s'éloignent pour ne le pas entendre, les mères cachent leurs enfants, tous persuadés qu'il suffit de le voir une fois et de l'écouter pour se laisser prendre et pour le suivre. Cependant il rentre dans sa solitude toujours victorieux et enrichi des dépouilles qu'il a enlevées au monde. Enfin le propagateur : le bruit de ses merveilles passe aux provinces et aux royaumes : si l'on ne peut l'avoir lui-même, on lui demande des hommes formés de sa main. Clairvaux est comme une place d'armes d'où se tirent tous les secours; ou si vous voulez, Bernard y est comme dans un corps de réserve, d'où il fournit à tous les besoins; et de son temps il voit jusqu'à cent soixante monastères fondés sous son nom et commis à son obéissance.

Je rapporte les faits, chrétiens, et certains faits plus marqués; mais pour les mettre dans tout leur jour, il en faudrait venir au détail et aux circonstances. Il faudrait vous dire avec quelle confiance il parut, sans moyens, sans fonds, pour le saint établissement qui fut commis à ses soins, n'étant pas même instruit du lieu qui y était destiné; marchant au gré de la Providence et s'aban-

donnant à sa conduite. Il faudrait vous dire quelles difficultés il eut à surmonter dans un terrain stérile, ingrat, inhabitable, n'ayant d'autres ressources que son travail, et celui de quelques compagnons qu'on lui avait associés; vivant avec eux dans de pauvres cabanes qu'ils avaient ensemble construites, et se trouvant chaque jour presque réduits aux dernières extrémités. Il faudrait vous dire quels ménagements il eut à prendre pour animer cette petite troupe lassée et fatiguée, pour relever leur courage abattu, pour adoucir le joug qui les accablait, et pour satisfaire aux plaintes que leur arrachait quelquefois la pesanteur du fardeau qu'ils avaient à soutenir. Il faudrait vous dire quelle sagesse dans la suite des temps, quelle vigilance il apporta à tenir dans l'ordre tant de religieux, ses disciples et ses élèves; à leur donner une juste connaissance de leurs devoirs, à leur en persuader la pratique, et à les y confirmer. Ses lettres, ses discours, ses traités en font foi, nous les avons dans les mains, et c'est là que je vous renvoie. Précieux monuments que la postérité a conservés, et sources fécondes où nous puisons encore tous les jours de si salutaires enseignements. Mais, chrétiens, ces enseignements si solides et si salutaires sur le mépris du monde, sur le détachement du monde, sur la fuite du monde, les pratiquons-nous? Je ne demande pas si dans une vaine spéculation nous en reconnaissons la vérité, l'importance, la nécessité. Dès qu'il ne s'agit que de déclamer contre le monde, ce sont les plus mondains qui débitent là-dessus les plus belles maximes; mais faut-il y renoncer en effet et s'en éloigner, ah! ne sont-ce pas ceux que nous entendons parler plus haut contre le monde, qui néanmoins s'y tiennent le plus fortement et le plus constamment attachés?

Quoi qu'il en soit, sans que Bernard s'expliquât par ses paroles, il parlait assez par ses œuvres, et au défaut ou de la plume où de la voix, sa vie était une leçon bien animée et un exemple toujours présent. J'avance donc, et je ne dis plus seulement : maître de la vie solitaire, il l'enseigna, mais j'ajoute : modèle encore de la vie solitaire, il la pratiqua, et comment? Vous l'allez apprendre. A quel degré de cette perfection monastique, dont il fut le maître, n'a-t-il pas aspiré, et n'est-il pas lui-même parvenu? Parmi les vertus, j'entends les vertus cachées et propres de la retraite, il y en a trois que je nomme vertus capitales, et d'où naissent toutes les autres : pénitence, humilité, piété. La pénitence afflige les sens; l'humilité abaisse l'esprit, et la piété touche le cœur. Saints, mais nécessaires exercices du religieux. Si les sens ne sont affligés, ils se dissipent, ils se révoltent, et bientôt secouent le poids d'une régularité incommode et mortifiante. Si l'esprit n'est abaissé, il a de la peine à se tenir dans une soumission qui humilie son orgueil; jusque dans l'obscurité il cherche des distinctions, il s'élève, il s'enfle, et jaloux de sa liberté, il la reprend après l'avoir sacrifiée, et affecte une indépendance qui renverse toute subordination. Enfin si le cœur n'est touché de Dieu, il tombe dans le découragement, il se dégoûte, il se refroidit, et de là cette langueur si dangereuse, et qui souvent conduit à la mort. Tant de fois Bernard eut ces leçons à la bouche, tant de fois il les dicta sur le papier, mais plus de fois encore se les appliqua-t-il à lui-même, craignant, comme saint Paul, de sanctifier les autres par ses instructions, et de se perdre par ses actions. Expliquons-nous, chrétiens, voici de quoi nous édifier.

C'était dans un recueillement intérieur, dans une attention sérieuse et continuelle à ces importantes vérités que, repassant en lui-même les obligations de son état, il se disait au fond de l'âme et le laissait même échapper au dehors : *Bernarde, ad quid venisti?* Qu'ai-je prétendu trouver dans la solitude? Est-ce une vie délicate et molle? N'est-ce pas une vie pénitente et crucifiée? *ad quid venisti?* Que m'a présenté le désert pour m'attirer? Sont-ce des pompes et des vanités mondaines? Ne sont-ce pas les opprobres et les humiliations de Jésus-Christ? *ad quid venisti?* Que suis je venu faire dans le cloître, et à quoi y dois-je vaquer? Est-ce aux affaires du siècle? N'est-ce pas aux affaires de Dieu? Il le disait, chrétiens, non point seulement pour le dire, mais pour traiter son corps avec toute la sévérité qu'inspire la pénitence la plus austère; mais pour se confondre, pour s'anéantir devant Dieu, devant les hommes, à ses propres yeux, par tous les sentiments et tous les actes de l'humilité la plus profonde; mais pour s'embraser d'un feu toujours nouveau, et pour s'adonner sans ménagement, sans relâche à toutes les pratiques de la piété la plus fervente. *Bernarde, ad quid venisti?*

Ce qui doit plus nous étonner, comprenez-le et instruisez-vous, pécheurs si sensibles et si indulgents pour vous-mêmes. Instruisez-vous, âmes vaines, idolâtres de vos prétendues qualités, et en cela si susceptibles de secrètes complaisances. Instruisez-vous, mondains, et pour abandonner les saints exercices de la religion, n'alléguez plus tant les soins de la vie et les affaires du monde. Ce qui doit plus nous étonner, c'est une pénitence si rigoureuse avec des mœurs si innocentes; c'est un mépris de soi-même si entier, une fuite des honneurs, une humilité si sincère dans une si haute réputation; c'est une piété si exacte, si solide, si tendre, parmi tant et de si grandes occupations. De là en effet, pénitence la plus généreuse et la plus héroïque, humilité la plus inaltérable et la plus pure, piété la plus consommée et la plus parfaite. Trois caractères des plus singuliers et des plus dignes de nos réflexions. Pénitence la plus généreuse et la plus héroïque. Je ne suis point surpris que des pécheurs chargés de dettes se chargent pour les acquitter de toute la mortification évangélique, et qu'après avoir vécu dans la mollesse et le plaisir, ils vivent dans le travail et dans la peine c'est une réparation due à

la divine majesté. Mais de quoi était-il redevable, ce solitaire sanctifié, si je l'ose dire, dès le berceau, et toujours ferme depuis cette première enfance dans les voies de Dieu? C'est donc une victime que l'amour consume, et non point un criminel que la justice punit. Disons mieux, moins il est criminel, plus il croit l'être, et plus ses yeux sont purs, plus il découvre de misères. Si ce n'est pas le passé qui le trouble, c'est sur l'avenir qu'il tremble. Enfin, soit satisfaction, soit précaution, soit renoncement volontaire et abnégation, il ne veut point d'autre partage que la croix. Que les jeûnes le dessèchent, que les veilles l'épuisent, que les fatigues, les macérations, les austérités, les infirmités l'accablent dans la faiblesse du corps, l'esprit se fortifie et trouve toujours de nouvelles forces pour soutenir les mêmes austérités, ou pour les redoubler. Il semble qu'il n'ait ni inclinations, ni curiosités, ni désirs; ou s'il en a, ce n'est que pour les étouffer et les sacrifier. Il semble qu'il n'ait ni sentiment, ni goût, ou s'il en a, ce n'est que pour sentir toute l'amertume du calice et pour la mieux goûter. Un peu d'eau, quelques légumes et même quelques feuilles d'arbres, un sommeil léger et court, c'est ce qu'il accorde à la nature, et ce qu'il voudrait encore lui interdire et lui refuser; rempli de cette belle maxime, que les religieux, en quittant le monde, doivent quitter leurs corps, et que dans le monastère il n'y a de place que pour les esprits. Je dis plus, humilité la plus inaltérable et la plus pure.

Il est assez naturel qu'un homme déjà inconnu consente à demeurer dans les ténèbres; que, ne recevant au dehors nulle marque d'une certaine estime, il soit moins sujet à s'évanouir intérieurement dans ses pensées; et que l'idée particulière qu'il se fait de lui-même, grossisse ou diminue selon l'idée commune que le public s'en est formée. Mais à quelle épreuve se trouvait l'humilité de ce solitaire, couvert de gloire, et d'une gloire si éclatante jusque dans les ombres de sa cellule; et tout mort qu'il était au monde, ayant presque sur lui les yeux du monde entier? Quand donc je le vois éteindre autant qu'il peut cette splendeur qui l'environne, obscurcir cet éclat importun qui le suit malgré lui; s'avilir, se renoncer, et pour parler de la sorte, se réprouver lui-même comme un pécheur au milieu de tant de voix qui le canonisent comme un saint; quand je le vois se dérober aux applaudissements et les tourner tous à sa confusion, honteux de tant d'éloges qu'il reçoit, au lieu de tant de reproches qu'il pense mériter; quand je le vois refuser les dignités qu'on lui présente, et leur préférer la poussière du cloître, se croyant né, non pour être servi, mais pour servir, non pour être obéi, mais pour obéir : c'est à ces traits que je reconnais un cœur vraiment humble, et pour citer saint Bernard sur saint Bernard même, pour dire de lui ce qu'il a dit sur un autre sujet, et ce qu'il ne prévoyait pas qu'on dût lui appliquer jamais, une humilité ainsi honorée est un miracle. Enfin piété la plus consommée et la plus parfaite.

J'ai moins de peine à comprendre que la piété s'accorde avec une vie dégagée et libre de soins. Elle remplit le vide d'une âme que rien d'ailleurs n'occupe; elle la nourrit, elle l'entretient. Mais à quelles distractions était exposé ce solitaire, jusque dans le silence des bois, jusqu'au pied de l'autel et dans le repos de la contemplation! De quelle partie de l'Europe n'avait-on pas recours à lui, et ne le consultait-on pas? en quel lieu ne l'appelait-on pas? quelles affaires ne lui confiait-on pas? Il fallait donc un cœur aussi étroitement uni et aussi constamment dévoué à Dieu qu'il le fut, pour ne point perdre Dieu de vue. Que ne puis-je entrer dans ce sanctuaire, et vous y faire entrer avec moi! Que ne puis-je vous découvrir les pieux sentiments de ce cœur possédé de Dieu, et comme transformé en Dieu! Saints religieux, fidèle troupeau de ce pasteur encore plus fidèle, vous en pûtes voir les effets, et vous les vîtes : cette assuidité scrupuleuse aux plus légères observances; cette persévérance infatigable dans l'oraison; ce respect, cette modestie, cette dévotion peinte dans ses yeux, sur tout son visage, en la présence du Seigneur, et durant les divins mystères. Vous entendîtes et vous recueillîtes ces paroles enflammées qui partaient de sa bouche, ces discours pathétiques et animés. Nous les relisons encore, et nous y retrouvons toujours le même feu. Mais Dieu seul voyait les mouvements intimes de l'âme, de cette âme si sensible pour Dieu son premier objet, si sensible pour Jésus-Christ, Fils de Dieu son Sauveur, si sensible pour Marie mère de Dieu son autre espérance, et un des plus ordinaires sujets et de ses éloges et de ses vœux. Seul il recueillait ces larmes abondantes qui coulaient dans l'ardeur de la méditation; seul il entendait ce langage intérieur qui, sans frapper l'air, perce les cieux, et sans le secours de la voix, dit tout ce que la voix ne peut exprimer; seul il était témoin de ces secrets élancements de l'esprit qui se perdait, qui s'abîmait dans le sein de la Divinité. Il ne nous est pas permis de pénétrer ces mystères, et encore moins de les expliquer : ou si nous les voulons connaître, ce n'est pas la spéculation qui les découvre, c'est la pratique qui les fait sentir. Purifions-nous par la pénitence : c'est aux âmes pures que Dieu se communique, et c'est là qu'il fait descendre l'onction de sa grâce. Toujours petits à nos yeux et humbles de cœur : ce sont les âmes les plus humbles que Dieu élève plus haut, et c'est là que son esprit se repose. Soyons fidèles à tous nos devoirs, appliqués aux œuvres chrétiennes : ce sont les âmes soigneuses, vigilantes, persévérantes, que Dieu remplit d'une sainte ferveur qui les brûle, qui les ravit, qui les transporte. Tel fut saint Bernard dans sa vie monastique, et voici ce qu'il fut dans sa vie apostolique. Dans l'une, comme je l'ai dit, un des plus beaux ornements de l'Eglise;

et dans l'autre, comme je vais le dire, un des plus grands appuis de l'Eglise. Je vous demande encore pour cette seconde partie votre attention.

SECONDE PARTIE.

Il y a deux choses à distinguer dans l'Eglise : sa doctrine et sa discipline. La doctrine de l'Eglise, ce sont ces vérités qu'elle croit et qu'elle nous propose de croire comme les articles de notre foi. La discipline de l'Eglise, ce sont ces lois, ces règles, ces usages qu'elle a établis, et qu'elle suit dans son gouvernement spirituel. Voyons ce que saint Bernard a fait pour la défense de l'une et de l'autre, les combats qu'il a livrés, et les victoires qu'il a remportées. C'est à quoi je réduis toute sa vie apostolique, et ce qui donne à sa gloire un lustre nouveau. Quelles armes y a-t-il employées? La science et le zèle. La science lui donna toutes les lumières nécessaires pour connaître les besoins de l'Eglise, et pour y trouver des remèdes efficaces et prompts. Son zèle lui donna toute la force et le courage nécessaires pour porter à l'Eglise les secours qu'elle attendait, et pour y consacrer ses soins et ses veilles. S'il eût manqué de lumières, il n'eût pas su à quoi appliquer son zèle, et son zèle fût devenu, ou indiscret, ou oisif. S'il eût manqué de courage ou de force, le travail l'eût étonné, et sa science fût demeurée inutile. Mais les lumières de la science, jointes à la force du zèle, font cet heureux assemblage qui forme les ouvriers évangéliques, et qui les assure du succès dans leurs saintes entreprises. Ce fut une science profonde et vaste, sans être le fruit d'une étude sèche et longue. La prière et la contemplation lui avaient tout appris. Dieu lui-même au milieu des forêts l'avait instruit ; ou, pour user de son expression, il n'avait point eu d'autres maîtres pour l'enseigner, que les chênes et les hêtres. Ce fut un zèle ardent et agissant, sans être téméraire et précipité. Dieu lui-même l'inspirait et l'envoyait; et ces courses, ces fonctions publiques, si opposées, ce semble, à sa première vocation et à l'esprit de retraite, étaient de l'ordre du ciel, qui choisit où il lui plaît ses ministres, et qui plus d'une fois a tiré de la solitude des docteurs et des apôtres.

Nous ne devons donc pas nous étonner, que saint Bernard quitte à certains temps son désert pour se produire au monde : c'est la Providence qui l'appelle. Si d'une part elle permet qu'il y ait des hérésies qui attaquent la doctrine de l'Eglise, d'autre part elle suscite un défenseur qui la soutienne; et si elle laisse parler le mensonge, elle fait aussi parler la vérité pour le confondre. L'Eglise, vous le savez, eut surtout alors à combattre trois ennemis de sa foi : un Abailard, un Henri de Toulouse et un Gilbert de Poitiers. Le premier, je dis Abailard, employé depuis de longues années dans cette capitale où nous vivons, à expliquer les saintes Ecritures, et célèbre par le concours des disciples qui l'écoutaient; homme vif et pénétrant, né avec une conception aisée, et s'énonçant avec la même liberté, mais présomptueux et vain, puni de Dieu par une de ces chutes qu'attire assez communément l'orgueil, et engagé par un commerce d'esprit dans une passion du cœur qui le dut couvrir de confusion. Le second, c'est Henri de Toulouse, appelé d'abord à l'état religieux, mais ensuite dépouillé du saint habit qu'il portait, et renvoyé dans le siècle ; esprit adroit et déguisé, habile à séduire le peuple et à lui insinuer ses sentiments, jusqu'à se rendre enfin par ses discours captieux le maître du Languedoc et son oracle. Le troisième, Gilbert de Poitiers, parvenu à l'épiscopat dans un âge avancé, mais guide trompeur, plus propre à égarer ses ouailles en s'égarant lui-même qu'à les conduire et à les diriger; subtil dans ses idées, confus dans ses expressions, affectant par une fausse gloire de ne penser ni de parler comme les autres, et par là même quittant les chemins battus et droits pour se perdre dans des routes particulières et détournées. Trois amateurs de nouveautés en matière de doctrine : trop philosophes, et dès là trop peu catholiques ; voulant soumettre la foi à la raison, au lieu que la raison doit être soumise à la foi; se flattant de pénétrer par leurs vues propres nos plus hauts mystères tout impénétrables qu'ils sont, et les détruisant en prétendant les établir. Du reste dangereux agresseurs, et par le poids de leurs crédit, et par l'étendue de leur réputation, et par les artificieux détours de leur philosophie. Qui donc au nom du Seigneur ira dans la moisson de Jésus-Christ arracher cette ivraie, et déraciner du champ de l'Eglise ce mauvais grain? *quis ibit?* (*Isai.*, VI.) Ce sont des présomptueux. Qui les humiliera? Ce sont des aveugles. Qui les éclairera? Ce sont des opiniâtres. Qui les convaincra. *Ecce ego* (*Ibid.*), dit Bernard avec la même confiance que le prophète: *mitte me.* (*Ibid.*) Me voici, Seigneur, envoyez-moi. Est-ce qu'il compte sur ses forces? est-ce qu'il se promet, par la clarté de ses lumières, de dissiper ces nuages épais? Non, Messieurs; mais il compte sur la force de l'Esprit qui l'anime; il compte sur la force de la vérité dont il est l'interprète. Il compte sur cette lumière éternelle, sur cette lumière vive et perçante, qui sort du sein du Dieu comme de sa source inépuisable, et qui répand partout le jour, et par quelque sujet qu'elle se communique. Soutenu de cette espérance, il se ferait un crime de ne parler pas. Malheur à moi, si je me tais : *Væ mihi quia tacui.* (*Ibid.*) Il oublie qu'il est solitaire pour se souvenir qu'il est enfant de l'Eglise, et que dans une guerre où la mère est attaquée, tous les enfants deviennent soldats. Oui, vous irez : *Vade :* non pas comme autrefois, pour jeter des esprits aveuglés dans un nouvel aveuglement ; non pas pour plonger des cœurs assoupis dans un nouvel assoupissement ; non pas pour leur dire par le même ordre qu'en reçut Isaïe : Ecoutez et ne comprenez pas : *Audite audientes, et nolite*

intelligere. (*Isai.*, VI). Ouvrez les yeux et ne voyez pas : *Videte visionem, et nolite cognoscere* (*Ibid*). Mais pour leur présenter le flambeau de si près, que malgré eux ils en reçoivent les rayons : pour les réduire à des extrémités qui les confondent, qui les détrompent en les confondant, qui les ramènent en les détrompant; enfin pour sauver leurs âmes en guérisant leurs erreurs.

Je préviens le temps, Messieurs, et j'annonce le succès avant que de marquer le travail ; ou plutôt je marque tout ensemble et le travail et le succès. Le fidèle ministre, déclaré pour la saine doctrine, et employé contre l'hérésie naissante, se laissa-t-il aigrir par un zèle amer? Au contraire, ne sentit-il pas ses entrailles émues de compassion et de charité? N'observa-t-il pas à la lettre cette belle règle de Jésus-Christ : Si vous avez quelque chose à démêler avec votre frère, corrigez-le entre lui et vous : *corripe inter te et ipsum solum.* (*Matth.*, XVIII.) Il avertit Abailard ; il n'oublia ni avances, ni prières, ni raisons, pour le rappeler à lui-même : il le toucha et le gagna. Heureux si cette conquête ne lui eût pas échappé des mains, et si ce changement subit et opéré par la vertu d'en haut n'eût pas été suivi d'une rechute aussi prompte et encore plus à craindre. Mais au moment qu'il fallut enfin lever la tête, et pour garantir la maison de Dieu de l'incendie, se faire entendre et crier au feu, garda-t-il désormais des mesures, et prit-il des précautions faibles et timides? Il accomplit l'Evangile : après de secrètes remontrances, il eut recours à l'Eglise : *Quod si te non audierit, dic Ecclesiæ.* (*Ibid.*) Nous avons dans les mains ces lettres pleines de l'esprit de Dieu, qu'il en écrivit au souverain pontife, à trois cardinaux, à toute la cour de Rome. Surtout nous savons avec quelle assurance il parut au concile de Sens. Là, dans une même assemblée et pour la même cause, se trouvait réuni tout ce qu'a de plus vénérable et de plus grand l'un et l'autre état, prélats et docteurs, Louis le Jeune, roi de France, Thibaut, comte de Champagne, une multitude nombreuse appelée de toutes les parties de l'Europe, et par le nom des adversaires, et par l'importance du sujet. Dieu voulait que son Eglise triomphât avec plus d'éclat : Bernard parla et elle triompha. L'audace du faux prophète fut réprimée : ce flux de paroles si abondant fut arrêté; cet orateur si disert manqua d'expressions; ce savant de raisons, et ce philosophe de subtilités au moins et de faux-fuyants pour éluder ou pour suspendre sa condamnation. Saint Bernard la poursuivit avec ardeur ; il l'emporta : l'avantage fut complet et selon les vœux de son cœur. Maître de son ennemi après l'avoir abattu, il eut la consolation de le relever · il lui tendit pour son secours la même main qui l'avait foudroyé. Abailard écouta les nouveaux conseils qu'il en reçut, prit de nouveaux sentiments de pénitence, les suivit, et dans une retraite édifiante pleura jusqu'au dernier soupir ses égarements et combla de joie son libérateur.

Cependant, Messieurs, cet orage dissipé, un autre s'élève : le feu éteint d'une part, il prend de l'autre, il croît, il consume tout. Henri prêche dans Toulouse ; il infecte toute la province de ses dogmes impies : si l'on ne court au remède, plus de ressource. Que dis-je? Et quel mal est incurable, tandis que le zèle de Bernard n'est point épuisé? Le peuple qui marchait dans les ténèbres, verra bientôt le jour se lever et un grand jour : *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam.* (*Isai.*, IX.) A travers les ombres de la mort où il demeurait étendu, une lueur nouvelle va tout à coup le frapper de son éclat, le réveiller, lui rendre la vie : *Habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.* (*Ibid.*) Le prédicateur de la foi n'a qu'à paraître ; il paraît, il parle, il agit. Il paraît, et sa présence, comme celle du pasteur, rassemble autour de lui toutes les brebis égarées, et met en fuite le mercenaire. Il parle, et sa voix pleine d'une vertu divine, soutient les forts, rassure les faibles, touche les plus obstinés. Il agit, et un miracle éclatant rend témoignage à sa parole Quelques pains bénits de sa main, distribués aux malades, leur rendent tout à la fois et la santé du corps en les guérissant, et la santé de l'âme en les convaincant.

Mais, ô siècle malheureux et sujet aux bourrasques et aux tempêtes ! temps d'épreuve pour la sainte Epouse de Jésus-Christ, où l'on vit contre l'Eglise, l'erreur appuyée des puissances de l'Eglise, et où les dépositaires de la foi, les élus du Seigneur, selon le terme de l'Evangile, se laissèrent entraîner eux-mêmes à l'esprit de séduction : *Ita ut inducentur in errorem et ipsi electi.* (*Matth.*, XXIV.) Abailard était éloquent, Henri persuasif et insinuant : mais saint Bernard après tout, Messieurs, n'avait jusque-là combattu dans l'un et dans l'autre que des docteurs sans autorité ; je dis sans cette autorité légitime, cette autorité souveraine que Dieu donne aux princes de son Eglise. Osera-t-il atteindre plus haut? Et ce caractère qu'il honore et qu'il ne peut trop honorer, cette dignité qu'il révère et qu'il ne peut trop révérer, servira-t-elle contre ses traits de bouclier à l'erreur, et d'asile contre un zèle si respectueux, mais si intrépide et si pur? Il en gémit, il en pleura, et du reste se souvint avec l'Apôtre qu'un ange descendît-il du ciel, s'il dissipe, s'il perd le sacré dépôt qui lui a été confié, il en devient responsable à l'Eglise et aux ministres qu'elle emploie pour le conserver. Quoi qu'il en soit, on sait avec quelle fermeté il se présenta au combat contre Gilbert, évêque de Poitiers; avec quelle attention et quel silence il se fit entendre dans le concile de Reims ; avec quelle netteté et quelle sainte liberté il débrouilla les questions les plus épineuses. Exposé aux yeux d'Eugène IV, pape, de deux primats, celui d'Espagne, archevêque de Tolède, celui d'Angleterre, archevêque de Cantorbéry, de Suger, régent du royaume, de cinq cents,

soit évêques, soit abbés, avec quel ordre, quelle grâce, quelle solidité il proposa ses raisonnements; avec quelle force, quelle érudition il produisit, il interpréta les divines Ecritures; avec quelle activité et quelle pénétration il prévint les réponses, les affaiblit, les détruisit; enfin dans quelle évidence et dans quel jour il mit la vérité. Le prélat la vit, se rendit, souscrivit au symbole que Bernard lui traça, et de sa défaite tira l'avantage d'une soumission toujours glorieuse. Tout homme, dès là qu'il est homme, est sujet à l'illusion; mais il n'appartient pas à tout homme de la reconnaître: la vraie grandeur alors est d'obéir. C'est être tout à la fois vainqueur et vaincu; vainqueur, dis-je, de soi-même. Dans la guerre des esprits, rien ne coûte plus à prononcer que cette parole: Je me trompais. Un tel aveu, une telle victoire, un si beau retour efface tout. Eh! chrétiens, où le voyons-nous, ce retour sincère et prompt de l'erreur à la vérité? je ne dis point précisément de ces erreurs de religion et de foi, mais de ces erreurs de conduite et de pratique, mais de ces erreurs du monde dont a parlé saint Augustin: *Vincamus mundum cum suis erroribus;* de ces faux préjugés du monde, de ces trompeuses et damnables maximes du monde, dont le cœur se laisse encore plus préoccuper que l'esprit, ou plutôt qui ne viennent à l'esprit que par le cœur; c'est-à-dire de ces erreurs où l'on s'entretient parce qu'on les aime, et qu'on aime parce qu'elles flattent la cupidité, parce qu'elles favorisent les passions, parce qu'elles sont commodes aux sens et à la nature. Mille fois dans la chaire de Jésus-Christ, ou dans les tribunaux de la pénitence, les ministres de l'Evangile vous en ont représenté le danger, l'iniquité, la corruption; et tous les jours témoins de l'aveuglement opiniâtre et volontaire où vous demeurez, ne sont-ils pas obligés de faire à Dieu les mêmes plaintes que le prophète: *Domine, quis credidit auditui nostro?* (*Isai.*, LIII.) Seigneur, qui nous a crus? Nous leur prononçions vos vérités, ces vérités du salut: et qui s'y est soumis? Mais l'heure me presse, et je ménage le temps qui me reste, pour vous apprendre comment saint Bernard, zélé défenseur de la doctrine de l'Eglise, le fut encore de sa discipline.

Jamais fut-elle moins observée? Jamais ces lois si sages, si nécessaires pour tenir le royaume de Jésus-Christ dans la subordination et dans la règle, furent-elles plus hautement violées? Quel renversement! Quelles scènes! La robe de Jésus-Christ même déchirée, l'unité de l'Eglise rompue, le schisme régnant parmi les fidèles, siége contre siége, pape contre pape; Innocent d'une part, de l'autre, Pierre de Léon; l'un légitimement élu et digne pontife; l'autre, intrus par violence et ambitieux usurpateur. De là les brigues, les partialités; de là les princes et les royaumes divisés. On ne le croirait pas, Messieurs, qu'un solitaire, un religieux, seul et sans appui que son zèle, dût être le lien d'une réunion au-dessus de toute la politique humaine; que seul il entreprît de pacifier les empires, sujets et souverains, peuples et rois, d'arrêter la fureur des armes, de détrôner l'iniquité victorieuse et triomphante, et de rétablir dans ses droits la justice faible et opprimée. On ne se le persuaderait pas; mais ce n'est ni par le nombre ni par la puissance que Dieu exécute ses merveilleux desseins. Il veut que tout un concile, c'est celui d'Etampes, remette la plus importante affaire à la décision de saint Bernard. Il veut que le jugement d'un solitaire règle le jugement de toute la France. Il veut que ce religieux, sans sortir de la simplicité de son état, instruise les évêques, les grands, le roi même présent en personne. Ce religieux, ce solitaire, examine, se déclare, prononce le nom d'Innocent, et c'est, à ce qu'il semble, la voix du Saint-Esprit: on reçoit l'oracle avec respect et on le suit avec fidélité.

De là, Messieurs, de ce premier mouvement, si je puis parler de la sorte, suivit bientôt le changement de toute l'Europe. L'exemple de la France entraîne l'Allemagne et l'Espagne. Une conférence de saint Bernard avec Henri, roi d'Angleterre, le soumet et tout son royaume. La Guyenne, la Sicile, l'Italie, plus difficiles et plus lentes, cèdent enfin. Tous les membres de l'Eglise se rapprochent, le chef reprend sa place; ce corps malade et affligé se relève: l'ordre fleurit partout; ou, pour mieux dire, fait tout refleurir. Je ne dis point par combien de fatigues et de veilles, par combien de voyages et de courses notre apôtre acheta cette paix tant désirée, et si heureusement ménagée. Je ne dis point avec quelle sainte hardiesse, le sacrement de Jésus-Christ à la main, il alla trouver Guillaume, duc de Guyenne, lui reprocha de la part du Dieu vivant son obstination, le consterna, l'atterra, le remit dans la voie et le convertit. Je ne dis point avec quelle vigilance et quel zèle il s'employa à maintenir dans les Eglises particulières la discipline, après l'avoir fait revivre dans l'Eglise universelle; combien d'abus il corrigea, combien de fausses élections il condamna, combien de dignes sujets il autorisa, et de quel crédit il les appuya. Toujours ardent zélateur de la règle, et toujours ennemi de l'intrigue et de l'artifice.

Il faut finir, Messieurs, et ce serait en vain que j'entreprendrais d'épuiser tout un sujet dont chaque point demanderait un discours entier. J'en ai dit assez pour vous tracer quelque ébauche des grandeurs de saint Bernard, mais trop peu pour vous en donner une idée complète. Mille traits que je passe, et mille traits brillants serviraient à embellir son tableau, mais pourraient lasser vos esprits par une trop longue attention. Je puis dire, et ce n'est point une figure, que sans entrer sur les mêmes traces, ni rien reprendre de tous les articles que j'ai touchés, je pourrais de ce qui reste encore composer un nouvel éloge, et que j'en aurais une ample matière. Je la trouverais dans

cette célèbre croisade qu'il prêcha, et où il sut réunir tant de princes chrétiens, pour tirer l'Eglise de l'oppression et pour la délivrer du joug de l'infidélité. Le succès ne répondit pas à ses désirs, et son attente pour cette fois fut trompée. Dieu ne bénit pas toujours les plus beaux desseins, et s'ils échouent, outre qu'il prend plaisir à éprouver ses apôtres, ce ne sont pas souvent les auteurs de l'entreprise qu'il punit, mais les ministres chargés de l'exécution. Je la trouverais dans ces fameux différends qu'il pacifia entre Louis, roi de France, et Etienne, évêque de Paris; entre Lothaire, empereur d'Allemagne, et Conrad, duc de Souabe; entre Eugène, pape, et les Romains; ange de lumière et de consolation, l'arbitre et le soutien de la paix publique. Je la trouverais dans ces divines instructions qu'il donna à tous les états, sans acception, ni de personnes, ni de qualités, ni de rangs; ne craignant ni le sceptre, ni la mitre, ni la tiare, mais pesant toutes choses néanmoins au poids d'une juste balance, et jamais ne s'échappant hors des termes d'une soumission filiale et d'une religieuse vénération. Je la trouverais dans le détail et l'examen de ses incomparables écrits, qu'il nous a laissés comme les saintes reliques de son esprit et de son cœur, et où, depuis tant de siècles que la mort l'a ravi au monde, il parle toujours avec la même douceur et la même force, toujours avec la même éloquence et la même profondeur. Je la trouverais dans cette vertu souveraine qui soumit, ce semble, à ses ordres toute la nature, tellement que parmi ces hommes extraordinaires que Dieu suscite de temps en temps, et à qui il remet une partie de son pouvoir pour opérer les plus étonnantes merveilles, nul autre ne se distingua davantage, soit par la multitude presqu'infinie des miracles, soit par leur éclat. Je la trouverais dans cette charité tendre et toujours prête à soulager, dans cette patience inaltérable à tout supporter, maux, douleurs, injures, calomnies; dans tout ce que je n'ajoute pas et que je pourrais ajouter. Vous l'ai-je représenté au milieu de sept autres conciles, respecté comme l'homme de Dieu, rempli de sa sagesse et revêtu de son esprit? Vous l'ai-je fait voir mourant entre les bras de ses frères, la sérénité sur le visage, le calme dans le cœur, et des trésors de mérites dans les mains? Vous ai-je fait entendre ces éloges dont toute l'Eglise l'a comblé? Nous les entendons assez, Messieurs; tout le monde chrétien en a retenti et en retentit encore. Digne maître de tant de disciples, ou, si vous voulez, digne père de tant d'enfants, les observateurs de sa règle et les héritiers de ses vertus, du haut de sa gloire il les voit dans une étroite réforme soutenir ce qu'il a commencé, honorer l'Eglise par leur vie, et la servir par leurs travaux. Ils lui ont donné et ils lui donnent encore, à cette Eglise militante, des savants pour établir ses vérités, des écrivains pour les éclaircir, des prédicateurs pour les annoncer, et les annoncer aux rois; surtout des saints pour les pratiquer. Hélas! mes frères, ne détruisons point d'une part ce que de l'autre on bâtit, et ce qui a déjà coûté tant de sueurs. Enfants de l'Eglise, ne déshonorons pas la mère qui nous a formés, qui nous a portés dans son sein. N'altérons pas la pureté de la foi par la corruption de nos mœurs. Ne renversons pas sa discipline et la sainteté de ses lois, par une conduite criminelle et déréglée. Ne nous attirons pas ce reproche si juste, mais si amer: *Filios enutrivi, ipsi autem spreverunt me* (*Isa.*, I); je les ai nourris; et ils m'ont méprisée; je leur ai fourni tous mes secours, et ils ont tourné leurs mains contre moi; ils m'ont frappée des plus rudes coups. Car ce sont, mes chers auditeurs, de rudes coups pour l'Eglise que nos irrévérences et nos scandales, que nos habitudes et nos débauches, que notre libertinage et nos impiétés. Rendons-lui ce que nous en avons reçu; soyons sa gloire comme elle est la nôtre. Edifions-la par nos exemples. Couronnons-la par notre piété, afin que nous méritions d'être couronnés un jour nous-mêmes dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE X.

SAINT ANDRÉ AVELIN, THÉATIN.

Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et pietatis. (*Isai.*, XI.)

L'Esprit du Seigneur se reposera sur lui, cet Esprit de sagesse et de piété.

De ces dons célestes et parfaits, de ces dons excellents qui descendent du Père des lumières, et qu'il communique aux hommes pour les perfectionner selon ses desseins et les élever, je puis dire qu'il n'en est point de plus précieux que la piété et la sagesse. L'une, par une sainte inclination, attache la volonté de l'homme à la loi de Dieu pour la pratiquer, et parce qu'on ne peut la pratiquer sans en être instruit; l'autre, par ses lumières toutes pures, éclaire l'esprit de l'homme pour la connaître. Mais, chrétiens, si Dieu, dont la Providence pourvoit à la sanctification de tous les hommes, leur fait part de ses dons inestimables et les distribue dans toutes les conditions, ne puis-je pas ajouter, et n'est-il pas vrai qu'étant surtout nécessaires aux Pasteurs de son peuple, aux conducteurs des âmes, c'est à eux aussi qu'il les doit dispenser plus abondamment, et sur eux, en effet, qu'il les répand avec moins de réserve? *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et pietatis.* En deux mots, mes chers auditeurs, voilà le portrait du saint directeur à qui nous rendons un culte solennel; en voilà tout le panégyrique, et c'est à ces traits que vous devez le reconnaître. Destiné par l'ordre du ciel à enseigner la science du salut, et à servir de maître dans les devoirs de la justice chrétienne, André suivit la voix qui l'appelait. Mais s'il fut fidèle à Dieu dans le choix et l'exercice de son ministère, Dieu, plus fidèle encore, ne lui manqua pas, et, pour le former à une fonction non moins laborieuse ni moins dangereuse qu'elle est

importante et sublime, alluma dans son sein tout le feu de la plus ardente piété, et y versa les plus riches trésors de sa sagesse. *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus sapientiæ et pietatis.* Esprit de piété, Esprit de sagesse : sans cet Esprit de piété, souvent le directeur, en portant les âmes à Dieu, s'en éloigne lui-même et se laisse dissiper en travaillant à les recueillir. Sans cet Esprit de sagesse, aveugle dans ses conseils et trop prompt dans les saillies de son zèle, croyant conduire les âmes à Dieu, il les égare lui-même, et les détourne du terme où il les fait aspirer. Mais quel est le fidèle Pasteur, le pieux et sage directeur, le directeur parfait et consommé qui, toujours en garde, sait également et saintement se préserver de l'un et de l'autre? C'est celui dont je viens vous tracer le caractère et célébrer la sainteté. Un homme que l'Esprit de piété, au milieu de tous les soins d'une vie employée à la conduite des âmes, tint toujours étroitement uni à Dieu : *Spiritus pietatis;* c'est la première partie. Un homme à qui l'Esprit de sagesse, au milieu de tous les écueils inévitables dans la conduite des âmes, fit toujours prendre les plus droites voies de Dieu : *Spiritus sapientiæ;* c'est la seconde partie. Grand saint, jetez un regard sur nous, et, tandis que nous sommes occupés sur la terre à raconter vos vertus et à les canoniser, du trône de gloire où vous êtes assis, accordez-nous votre secours pour les imiter; c'est pour cela que je m'adresse encore à Marie, et que je lui dis : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quoiqu'il n'y ait qu'un même Esprit, sanctificateur des âmes, il y a néanmoins, dit saint Paul, une diversité de grâces, et le partage qu'il fait de ses dons aux hommes est différent, selon les vues de prédestination qu'il a formées sur eux, et les différents degrés de perfection où il les appelle : *Divisiones gratiarum sunt, unus autem Spiritus.* (I *Cor.*, XII.) Ainsi, pour appliquer à mon sujet cette doctrine de l'Apôtre, quoique dans les principes de notre foi nous ne reconnaissions qu'un même Esprit de piété, qui se répand dans les cœurs et qui les attache à Dieu, toutefois, cette piété qu'il nous inspire et dont il est l'auteur, nous la divisons comme en trois espèces, et nous attribuons l'une généralement au christianisme, l'autre spécialement au sacerdoce, et la troisième encore plus particulièrement à la profession religieuse. Piété chrétienne, piété cléricale, piété religieuse, trois caractères qu'il faut remarquer, et qui chacun ont leur sainteté propre et distinctive. Or, puisque je fais l'éloge tout ensemble, et d'un fidèle disciple de Jésus-Christ en qualité de chrétien, et d'un sage ministre de Jésus-Christ en qualité de prêtre, et d'un parfait imitateur de Jésus-Christ en qualité de religieux, c'est dans ces trois états, et conformément à ces trois états que je dois vous le représenter rempli de toute la piété requise pour y conserver avec Dieu l'union la plus étroite, et la plus intime communication : *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus pietatis.* (*Isa.*, XI.) Ce plan abrégé que je vous propose ferait déjà seul la matière d'un panégyrique, et suffirait pour occuper ici toutes vos réflexions; mais, tandis que je le vais développer, donnez-y seulement une partie de l'attention qu'il demande.

De qui donc ai-je d'abord à vous parler? Ce n'est point d'un pécheur rentré dans les voies de Dieu, mais après de longs égarements; relevé par la grâce de Dieu, mais après des chutes profondes; heureuse conquête de l'Esprit de Dieu, mais après de rudes et de violents combats. S'il n'eut pas pas l'avantage d'une naissance illustre, il eut celui d'une éducation sainte, et s'il sortit d'une famille sans éclat, la piété qu'il y trouva, et dont il hérita, lui tint lieu de toutes les grandeurs et de la plus riche succession. Qu'est-ce que la piété? J'appelle piété chrétienne cette affection de l'âme, cette disposition habituelle qui la porte aux choses de Dieu en la portant à Dieu même. De là l'innocence des mœurs pour ne blesser en rien, ni les droits, ni les volontés de ce premier maître; de là l'exercice des vertus et la ferveur de l'action en vue de lui plaire, et de s'élever sans cesse vers lui; de là l'esprit intérieur et le recueillement de l'oraison, pour s'approcher de lui, pour se nourrir de lui, pour ne vivre, autant qu'il est possible, que de lui et qu'en lui; de là tout ce que le christianisme naissant a si bien connu en pratique, et ce que nous ne connaissons guère, dans ces derniers siècles, qu'en spéculation.

Quoi qu'il en soit, si je veux me former l'idée de cette piété fondamentale (je dis essentielle et fondamentale, parce que c'est sur ce principe que toute piété doit être établie), si je la veux contempler dans une image vivante, cette piété qui sanctifie le chrétien, je n'ai qu'à me mettre devant les yeux l'excellent modèle que l'Eglise, en cette solennité, nous présente. Dès les premières années qu'André paraît au monde, je vois la piété naître avec lui, ou plutôt je le vois naître avec elle, dans le même sens que Salomon naquit avec la sagesse, et Job avec la miséricorde. Je le vois au pied de l'oratoire, et dans l'ardeur de la prière, offrir à Dieu les hommages de son cœur, et lui payer le tribut de ses louanges. Je le vois devant l'autel de Marie, se dévouer à cette reine du ciel, ne séparant jamais un culte de l'autre, et selon la maxime de tous les temps, de tous les lieux, de tous les vrais serviteurs de Dieu, ne croyant pas pouvoir bien honorer le Fils sans rendre à la Mère les honneurs qui lui sont dus. Je le vois au milieu du siècle et de sa corruption, tenir une voie droite et sans tache; parmi la licence d'une jeunesse appliquée aux mêmes études et sujette à tant de vices, se retirer de la troupe ainsi que le jeune Tobie, et refuser son encens aux faux dieux; à la fleur d'un âge où la nature vive et emportée ne cherche qu'à secouer le joug et à s'émanciper,

maître de lui-même, posséder son âme dans la paix, en régler tous les désirs, en réprimer toutes les passions et les réduire à la plus étroite rigueur de la loi ; enfin, soumis par une nécessité fatale aux faiblesses de la condition humaine, n'agir néanmoins dans une chair mortelle, et ne se conduire que par l'Esprit. Je le vois plus attentif à s'avancer dans la science du salut que dans la connaissance des lettres, quoique d'ailleurs il s'y distinguât par des progrès si merveilleux ; fidèle à ses devoirs, constant dans ses exercices, aller comme le Prophète, de vertu en vertu, monter, croître en Jésus-Christ, et lorsqu'à peine, suivant les routes communes, il devrait être, pour m'exprimer avec l'apôtre saint Jacques, une ébauche de chrétien : *initium aliquod creaturæ* (*Jac.*, IV), déjà parvenir à cet homme parfait dont a parlé le docteur des nations, et qui est le chef-d'œuvre de la sainteté évangélique : *Donec occurramus in virum perfectum.* (*Ephes.*, IV.) Quel usage fait-il de ces qualités naturelles et acquises, de ce talent de bien dire, que l'art a cultivé et que la grâce a consacré ? Pauvres, vous le savez, c'est pour la défense de votre cause; veuves et orphelins, vous en ressentez les effets, c'est pour vous relever de l'oppression; et si l'agrément du discours, le feu qui l'anime, une complaisance officieuse, lui tire une fois seulement de la bouche, et avec quelque précipitation, une parole qu'il n'a pas assez exactement pesée au poids de la vérité, dès que la réflexion survient, vous êtes témoin, mon Dieu, des regrets que cette parole lui coûte, et de combien de larmes durant toute une nuit elle est expiée; tant il craint d'affaiblir jamais, par la plus légère atteinte, le nœud qui le lie au Dieu qu'il aime, et tant il est sensible à tout ce qui l'en peut éloigner!

Que pouvait prétendre contre une âme si délicate et si pure l'esprit corrupteur ? Mais qui des hommes cet ennemi commun n'a-t-il pas attaqué et n'attaquera-t-il pas, après avoir attenté à la personne même d'un Homme-Dieu ? Que veux-je, chrétiens, vous faire entendre ? et lorsqu'André n'est occupé que de sa sanctification, quelle secousse, si le ciel ne le soutient, va tout à coup arrêter l'ouvrage et le détruire ? De tous les démons, le plus impur a préparé ses traits contre lui ; de toutes les passions, la plus sale est suscitée pour l'infecter de son venin, et de tous les objets, les plus artificieux et les plus flatteurs font devant lui briller leurs charmes pour l'engager et pour le perdre. Où donc, oserai-je le dire, où sont les soins de cette Providence qui veille sur ses élus et qui les met à couvert du péril ? Je me trompe et rassurons-nous. C'est parce que le juste est agréable à Dieu, qu'il doit être éprouvé. C'est pour profiter de la tentation qu'il doit être tenté. Cet or pur dans le creuset n'en sortira qu'avec plus de lustre; ce jeune Israélite, jeté dans la fournaise, passera au milieu du feu sans être brûlé de la flamme ; ce Joseph s'arrachera aux plus dangereux attraits de la volupté, et, par une fuite salutaire, il laissera l'insolence du crime troublée, déconcertée, confondue, et jouira de la plus douce et de la plus glorieuse victoire. Ainsi triomphe la piété ; ainsi dans notre généreux athlète triompha-t-elle ; et ainsi, malgré tous les assauts, demeurera-t-elle toujours immobile et fixe, tant qu'elle sera établie sur la pierre ferme et posée sur les fondements inébranlables de l'Evangile. Elle résistera à toute la fureur des vents, et si je puis appliquer ici cette expression, toutes les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Mais parce que rien n'est plus rare que cette piété solide; parce que, dans le christianisme, la piété du chrétien n'est qu'une piété faible et sans autre appui que sur le sable, c'est-à-dire, parce que ce n'est communément qu'une piété frivole et superficielle, toute en discours et en belles maximes, mais rien en œuvres, ou toute en certaines œuvres et en spécieux dehors, mais rien en esprit et en vérité ; parce que souvent ce n'est qu'une piété d'humeur, ou du moins sujette à l'humeur et à ses variations; qu'une piété d'appareil, ou du moins flattée d'une vaine montre, et de je ne sais quel faste jusque dans les plus saintes actions ; qu'une piété d'intérêt, ou du moins mêlant aux vues divines ses vues propres et ses prétentions; parce que ce n'est dans l'un qu'une piété présomptueuse et qui donne à tout sans précaution ; dans l'autre qu'une piété molle qui craint la gêne et qui aime le repos ; que faut-il pour l'ébranler et la renverser ? Nous le voyons : un caprice la dérange, une sécheresse la dégoûte, un ennemi la rebute, un respect humain la domine, une contradiction l'abat, un effort l'étonne, quoi que ce soit, elle ne tient pas longtemps, et la maison est bientôt renversée. Eh ! mes frères, sont-ce là de ces grandes occasions, de ces combats où toute la force de l'Esprit de Dieu est nécessaire, et où les vertus mêmes des cieux auraient peine à se maintenir ? Cependant, quelles vicissitudes d'un jour à un autre ! La feuille que le moindre souffle agite est-elle plus fragile ? Quels changements ! quelles chutes également promptes, fréquentes et quelquefois scandaleuses ! On n'en a que trop de preuves, et le libertinage ne sait que trop s'en prévaloir.

Mais revenons: cette victoire d'André fut un double avantage pour lui. Il en eut auprès de Dieu le mérite, et dans l'avenir il s'en fit une leçon ; il ne s'enfla point de son triomphe, et tout vainqueur qu'il était du monde, il apprit plus que jamais à le craindre. Il sut donc se séparer d'un ennemi qui pourrait enfin le séparer du maître à qui il s'est dévoué. L'Église lui offre un asile, il y entre, et c'est dans ce nouvel état, qu'honoré des saints ordres, il ajoute à la piété du christianisme toute la perfection et la piété du sacerdoce. *Et requiescet super eum Spiritus Domini, Spiritus pietatis.* (*Isai.*, XI.) Ministres du Dieu vivant, c'est pour lui-même que le souverain Seigneur, ce

Dieu de sainteté, vous a choisis. Dans son ancienne loi il avait ses lévites, qu'il voulait être dégagés des soins de la terre; et dans sa loi nouvelle il a ses prêtres qu'il tire de la multitude, et qu'il réserve aux fonctions de l'autel. Comme l'autel est saint, et que la victime qui y est offerte et dont ils sont les sacrificateurs, est mille fois encore plus sainte, il ne se contente pas qu'ils aient la justice en partage, mais il demande par son Prophète qu'ils en soient tous revêtus: *Sacerdotes tui induantur justitiam.* (*Psal.* CXXX.) Dans le rang commun des fidèles, il peut être en quelque sorte permis de se tenir aux vertus communes; mais un ministère éminent, on ne peut le remplir que par des vertus éminentes. Il ne m'appartient pas, mes frères, de vous tracer vos devoirs, et vous en êtes plus instruits que moi. Cependant il y a de ces hommes singuliers que Dieu suscite aussi bien pour nous que pour les autres et qu'il fait servir à notre instruction. Tel est le saint prêtre que nous honorons. Je ne craindrai point, en vous le montrant, de lui appliquer les paroles du Saint-Esprit, et de vous dire: ***Ecce sacerdos magnus.*** (***Offic. Eccles.***, Comm. pont. conf.) Voilà un prêtre vraiment grand; pourquoi? Parce qu'il fut digne de Dieu, et selon le cœur de Dieu: ***Qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus.*** (***Ibid.***) Prenez garde, si ce titre de grand ne marque pas en lui cette dignité supérieure qui fait la prééminence du sacerdoce; s'il n'est grand ni par la splendeur de la mitre, ni par le pouvoir qui y est attaché; si loin de l'ambitionner et de la rechercher, il se contenta de la mériter, et refusa, quand elle lui fut destinée, de l'accepter, sa véritable grandeur, quoiqu'elle fût moins brillante, c'est tout ce qui lui attira dans sa vie cléricale la confiance, l'estime, la vénération, soit des petits, soit des puissants du siècle, et ce qui doit être le sujet de notre imitation: ***Sacerdos magnus.*** Grand par cette droiture d'intention qui le dirigea dans son entrée au saint ministère, et par la juste idée qu'il en conçut, l'embrassant, non par une vocation humaine, mais par une inspiration toute divine; l'envisageant, non comme une voie aux honneurs, mais comme un engagement au travail, s'y proposant, non une fortune passagère, ni des degrés d'élévation, mais l'avancement de son âme, et plus encore celui de la gloire de Dieu. Grand par un esprit de retraite qui le détacha des vaines sociétés du monde et de ses amusements, persuadé que toute la conversation d'un prêtre, comme celle de saint Paul, ne doit être que dans le ciel; que s'il est obligé, comme Moïse, de descendre de la montagne où il parlait à Dieu, et de se faire voir aux hommes, ce ne peut être que pour leur parler de Dieu même; du reste, que leurs vides entretiens sont pour lui une langue étrangère, et leurs profanes assemblées, une terre d'exil. Grand par cette édification publique, cette bonne odeur de Jésus-Christ qu'il répandit partout devant lui et autour de lui; toujours appliqué à mesurer ses démarches et à s'observer; toujours rempli de cette pensée que les prêtres du Seigneur sont, pour ainsi dire avec l'Apôtre, donnés en spectacle, non-seulement aux anges, mais aux peuples; qu'autant que leur caractère les relève par la sainteté de l'ordre qu'il leur imprime, autant se doivent-ils relever par la sainteté de leurs exemples qu'ils y joignent; et que les plus mondains, qui se pardonnent tout à eux-mêmes, deviennent leurs plus rigides censeurs et les plus sévères à ne leur rien pardonner. Grand par ce respectueux et profond anéantissement de son esprit, par ces ravissements, ces transports de son cœur dans la célébration des divins mystères; également partagé entre la crainte et l'amour; saisi d'effroi à la présence de cette redoutable majesté dont il portait dans ses mains tout le poids, et touché des plus tendres sentiments envers cet Agneau de Dieu, qu'il immolait pour ses propres péchés et pour ceux de ses frères. Bien différent alors de ces ministres qui, précipités et sans modération, ou dissipés et sans réflexion, ou insensibles et sans dévotion, (le dirai-je?) viennent plutôt à l'autel déshonorer le Seigneur que le glorifier, et grossir leurs dettes que les acquitter. Enfin grand par ce zèle de la maison de Dieu qui le dévora. Sacrés édifices, vous en êtes les gages durables et les précieux monuments. Depuis un long cours d'années, dans l'enceinte de deux superbes villes, Milan et Plaisance, vous subsistez, et tant que vos murs, élevés à l'honneur du Très-Haut, demeureront affermis sur leurs fondements, vous rendrez témoignage aux soins de votre pieux fondateur; vous publierez son nom, et en ferez passer à la postérité la mémoire; vous ferez plus, et ce même témoignage vous le rendrez à la piété des fidèles dont il fut si abondamment et si heureusement secondé dans cette double entreprise. On saura par quelle vigilance d'une part, quelle attention, quelle constance infatigable; et de l'autre, par quelles largesses et quelles saintes contributions furent érigés deux temples où le Seigneur est adoré. On le saura, et peut-être cette vue nous confondra. Nous reconnaîtrons, par une comparaison sensible et présente, combien de nos jours la charité s'est refroidie, et nous en gémirons. Je ne porte pas plus loin cette réflexion; et ce que je pourrais ajouter, je le laisse dire à ce lieu saint, où la célébrité de ce jour nous a rassemblés; à cette structure encore imparfaite, à ces pierres que nous avons sous les yeux, et qui, selon l'expression du Sauveur des hommes, sans que je m'explique, ont leurs voix pour se faire entendre: *Quia si hi tacuerint, lapides clamabunt.* (***Luc.***, XIX.) Du moins, mes chers auditeurs, au souvenir d'un ministre si digne de son sacerdoce, apprenez à soutenir le vôtre; à soutenir, dis-je, ce sacerdoce royal, quoique intérieur, dont parlait saint Pierre, et dont tout chrétien est revêtu: ***Regale sacerdotium.*** (I *Petr.*, II.) Car vous êtes cette na-

tion sainte et dévouée au culte du vrai Dieu par une spéciale consécration : *Gens sancta.* (I *Petr.*, II). Hélas! vous l'êtes par le caractère de votre foi : l'êtes-vous par le caractère de vos œuvres et la sainteté de votre vie? C'est ce que je vous donne à examiner, et cependant nous allons voir comment André sut mettre le comble à la piété du chrétien et du prêtre par celle du religieux : *Et requiescet super eum spiritus Domini, spiritus pietatis.* (*Isai.*, XI.)

Quel nouveau champ s'ouvre devant moi! Je puis dire, sans affecter une supériorité d'état, et même la cédant sans peine à qui elle convient, que de toutes les professions, il n'en est point qui puisse plus parfaitement attacher l'homme à Dieu que la profession religieuse, parce qu'il n'en est pas qui le détache plus parfaitement du monde et de lui-même. Il est vrai, le chrétien doit renoncer au monde et à soi-même, mais d'un renoncement de cœur; voilà l'obligation : un renoncement réel et d'effet n'est pour lui que la perfection. Il est vrai, l'homme d'Eglise n'est plus du siècle, ou n'en doit plus être; mais il est encore dans le siècle : il peut posséder les biens du siècle, et librement disposer de sa personne. Il n'y a que le religieux qui, par un engagement volontaire dans son principe, mais nécessaire dans ses suites, n'est ni du siècle, ni dans le siècle; ayant fait, pour être plus à Dieu, le plein sacrifice de toutes les prétentions du siècle, de tous les plaisirs du siècle, de toute la liberté du siècle. Or, suivant cette idée, qu'est-ce donc désormais qu'André, depuis qu'il s'est renfermé dans la maison de Dieu, et soumis à l'observance la plus régulière? Entre les religieux, tous d'abord ne parviennent pas à toute la perfection religieuse, tous n'excellent pas dans toutes les vertus religieuses, tous ne marchent pas jusqu'à la fin, d'une vitesse toujours égale, dans les voies de la sainteté religieuse. Mais, mes frères, je ne rougirai point d'en faire l'aveu devant vous : après avoir considéré de près, et comme envisagé le saint religieux dont le culte est aujourd'hui répandu parmi le peuple chrétien; après m'être tracé de point en point son histoire, et l'avoir suivi pas à pas dans cette carrière qu'il fournit si heureusement et si constamment sous l'obéissance et sous la règle, je me suis plus d'une fois senti touché du même sentiment que ce fameux solitaire, saint Antoine, et ce qu'il disait à ses disciples au sujet et à l'avantage de l'illustre Paul, je me le suis dit à moi-même et à la gloire de cet homme de Dieu que nous révérons : *Vidi monachum, ego non sum monachus* : j'ai vu un religieux, et malheur à moi si je ne le suis pas. Avec l'habit dont il se couvre, il se revêt de tout l'esprit de la religion; et dès ses premières épreuves, ce novice dans l'école de Jésus-Christ y devient maître. De là, dans une longue course, et jusqu'au déclin de l'âge le plus avancé, que d'accroissements, que de mérites multipliés et accumulés! Ce qui fait le religieux, est-ce le détachement des biens temporels et de toute possession? Est-ce le crucifiement de la chair et une entière mortification? Est-ce la dépendance et la soumission? Est-ce dans le cœur l'humilité, et dans la pratique, l'humiliation? Prenons telle mesure qu'il nous plaira. Pour un religieux aussi accompli que le nôtre, toute mesure conviendra. Prenez garde : si c'est par le détachement des biens visibles et le dénûment de toute possession, que le religieux est religieux, André n'a point de plus cher trésor que la pauvreté de Jésus-Christ; et voilà même pourquoi de tous les ordres de l'Eglise, il a choisi le plus pauvre, et en cela le plus évangélique. Si c'est par le crucifiement de la chair et la mortification, André, mort au monde, l'est encore plus à lui-même, et s'appliquant toute la rigueur de la maxime du Fils de Dieu, il n'a point de plus grand ennemi de son corps que lui-même. Le bien traiter, je veux dire, le traiter selon ses désirs et selon son gré, ce n'est point lui accorder les douceurs de la vie; il ne les demande pas : ce n'est point, sans qu'il les cherche, les lui procurer; il les craint et il les fuit : mais c'est les retrancher à tous ses sens, c'est l'épuiser de travaux, c'est l'accabler de pénitences; et parce qu'on l'épargne toujours, à ce qu'il lui semble, et qu'on le flatte, y a-t-il exercices pénibles, y a-t-il macérations et austérités qu'il n'emploie pour y suppléer? Si c'est par la dépendance et la soumission; apprenez, esprits indociles, à plier : André jusqu'à la mort est obéissant et le veut être. Ce n'est pas que souvent il n'ait le pouvoir en main; nous le dirons : mais au lieu que d'autres, par une hauteur naturelle, jusque dans un état de sujétion, veulent dominer, il veut, par une obéissance toute religieuse, jusque dans un état de domination, s'assujettir et être gouverné. Qu'on l'élève aux premiers rangs; entre ceux que la Providence lui soumet, il s'élit à lui-même un supérieur, dont il prend les conseils et dont il respecte les ordres. Enfin, si c'est dans le cœur par l'humilité, et dans la pratique par l'humiliation; vivre inconnu, ou, pour m'exprimer de la sorte, vivre aussi peu connu que s'il était rayé du nombre des vivants, voilà toute l'ambition d'André. Œuvres humiliantes, emplois vils et abjects, lieux retirés et obscurs, c'est là que se portent tous ses vœux. Rien au delà qui ne lui paraisse au-dessus de lui, et sans entrer dans ces sentiments présomptueux qui nous font si volontiers traiter d'injustice tout ce qui nous avilit et qui nous rabaisse, la seule justice qu'il se croit due, c'est l'abaissement et le mépris.

Tels furent les principes de sa vie religieuse, tels en furent les progrès, et telle en fut la fin; mais en voici les fruits. Car à qui, Seigneur, vous plaît-il de vous communiquer? Vos Ecritures nous l'enseignent. Aux cœurs purs et dégagés de toute vue humaine, aux cœurs pénitents et libres de toute affection terrestre, aux cœurs souples et sans autre volonté que la vôtre, aux cœurs

humbles et uniquement touchés de votre gloire. André l'éprouva; et quels témoignages n'eut-il pas de cette présence de Dieu dans son cœur? Révélations divines, visions célestes, élévations de l'âme et ravissements extatiques, onctions, consolations sensibles, goûts intérieurs. Oui, chrétiens, il l'éprouva, et nous l'éprouverons comme lui quand nous aurons comme lui vidé nos cœurs de tout intérêt propre, de tout amour propre, de toute volonté propre, de toute gloire propre. Mais tant que Dieu ne trouvera dans nous que des cœurs mercenaires, que des cœurs sensuels, que des cœurs durs et obstinés, que des cœurs vains et remplis d'eux-mêmes, ne soyons plus surpris qu'il nous laisse en de mortelles sécheresses, et qu'il retire de nous son Esprit. Je dis non-seulement l'Esprit de piété, *Spiritus Domini, spiritus pietatis;* mais encore cet esprit de sagesse, qui fait le second caractère de notre saint : *Spiritus Domini*, *spiritus sapientiæ.*

SECONDE PARTIE.

Il en est de la sagesse comme de la charité. Je ne dis pas de cette sagesse profane réprouvée de Dieu, parce qu'elle est ennemie de Dieu; mais de cette sainte sagesse qui vient d'en haut et qui part du sein de Dieu même. C'est la charité de Dieu qui anime et qui vivifie toutes nos vertus, et c'est la sagesse de Dieu qui les dirige et qui les conduit. Sans cette charité de Dieu, dont l'esprit d'amour embrase nos cœurs, en vain travaillons-nous et agissons-nous : ce ne sont alors que des œuvres stériles, puisque ce ne sont que des œuvres mortes; et sans cette sagesse de Dieu, dont l'Esprit de vérité éclaire nos âmes, en vain concevons-nous des desseins, et formons-nous pour l'honneur de la majesté divine les plus grandes entreprises; notre zèle manquant de guide, en manquant de lumière et de science, s'égare, donne en mille écueils, et détruit d'une part ce que de l'autre il se proposait d'édifier. Aussi, dès le commencement du monde la sagesse a-t-elle présidé à tous les ouvrages de Dieu ; et dans la vaste étendue de l'univers ce souverain ouvrier a tout fait par elle, et n'a rien fait sans elle: *Cum eo eram cuncta componens.* (*Prov.*, XVIII.) Or, à considérer sous un nouvel aspect le zélé directeur dont je poursuis l'éloge, et à le regarder non plus par rapport à lui-même, mais par rapport aux âmes que la Providence confia à ses soins, je trouve que cette sagesse lui fut surtout nécessaire, et qu'il la fit paraître dans un des plus hauts degrés à l'égard de trois sortes d'états. Vous allez comprendre ma pensée. Il eut à traiter avec des pécheurs, avec des commençants, avec des parfaits. Avec des pécheurs, pour les ramener dans les voies de Dieu; avec des commençants, pour les avancer dans les voies de Dieu; avec des parfaits, pour les confirmer dans les voies de Dieu. Sans une conduite toute sage, au lieu de ramener ces pécheurs, il les eût encore plus éloignés; au lieu d'avancer ces commençants, il les eût arrêtés dès l'entrée de la carrière; au lieu de confirmer ces parfaits, il eût peut-être troublé le bel ordre qui régnait entre eux, et que nous voyons si solidement et si constamment établi parmi leurs successeurs. D'où vous jugerez avec moi quelle part dut avoir le don de sagesse aux fruits de grâce et aux heureux succès qui couronnèrent son ministère. Venons aux faits, dont le détail nous doit également servir et de preuves et de leçon.

Je l'ai dit, chrétiens, et il en faut convenir; ce qui gagne les pécheurs, ce qui fléchit ces volontés rebelles et ces âmes endurcies, ce n'est point tant l'ardeur que la sagesse du zèle. Le zèle, il est vrai, demande du feu ; mais un feu tempéré lui suffit, et il veut une prudence consommée. Soyez moins ardent : la sagesse, par sa modération, sa patience, ses vues droites et ses justes mesures, pourra suppléer à ce défaut de vivacité; mais soyez moins sage, rarement l'ardeur suppléera-t-elle à la sagesse; et comme ce feu céleste qui descendit sur les prêtres de Baal, elle consumera le pécheur plutôt qu'elle ne le convertira. En effet, quand on voit un homme grave, retenu, modeste, que la raison gouverne, qu'une raison chrétienne et selon la foi règle dans ses actions, adoucit dans ses paroles, réprime dans ses mouvements : cet air de sagesse le fait respecter, ce respect le fait écouter, cette attention lui donne lieu de s'insinuer, et cette entrée dans le cœur le met en état d'en remuer à propos et avec habileté les ressorts. La grâce survient, elle achève l'ouvrage, et l'âme la plus obstinée se rend enfin et se laisse vaincre. Ne quittons point notre sujet pour en avoir des témoignages éclatants. André, ce serviteur aussi prudent que fidèle, nous les fournira : *Fidelis servus et prudens.* (*Matth.*, XXIV.) C'est ainsi que par de savantes prédications, par de pieux et de salutaires entretiens, il bannit de Plaisance ce luxe mondain dont le sexe paraissait si jaloux, et qu'il réduisit à la pénitence de Madeleine tant d'âmes sensuelles, qui ne l'avaient suivie que trop longtemps et que trop loin dans ses égarements. C'est ainsi qu'informé de l'attentat sacrilége commis dans Naples contre Jésus-Christ et son adorable sacrement, il en sut de telle sorte ménager la réparation, qu'il fit publiquement expier le crime et qu'il sauva le criminel. C'est ainsi que dans une émeute populaire, excitée par l'indigence et le pressant besoin des pauvres, ange de paix et de conseil, comme parle l'Ecriture, il s'acquit cet empire sur les esprits, qui les arrêta, qui les calma, qui leur retraça leurs devoirs et les y rappela; mais qu'en même temps, touché de la misère commune, il trouva de si prompts et de si efficaces moyens pour y subvenir. C'est ainsi que voyant une des plus belles maisons du Père de famille abandonnée aux ravages de l'ennemi, l'abomination de la désolation placée dans le lieu saint, et pour le dire enfin, une maison re-

ligieuse changée dans une maison de scandale, des filles dévouées par état à Dieu, et livrées par libertinage à toute la licence du siècle; il concerta si sagement leur conversion, après l'avoir saintement entreprise, que le succès, contre toutes les apparences, répondit à ses désirs, et qu'il eut la joie sensible de voir une étroite réforme réparer les désordres passés, et la règle tout de nouveau renaître au milieu de l'iniquité. Saint Bernard admirait comme un chef-d'œuvre de la grâce le retour d'un religieux tiède à l'état de ferveur. Que fut-ce qu'un si heureux retour de tant d'âmes religieuses de nom, mais de mœurs et en pratique pas même chrétiennes? Quel zèle y fallut-il apporter? Et pour le faire agir et lui donner une telle vertu, quelle vigilance y fut nécessaire, et de quelles précautions fallut-il user?

Cependant, chrétiens, cette sagesse, dont je rehausse le mérite, n'était point une sagesse ou lente ou pusillanime. Car en voilà le double écueil. On est sage; mais à force de délibérer la prudence dégénère en lenteur, et laisse échapper l'occasion. On est sage, mais trop de prévoyance intimide, et la crainte des suites fait évanouir le projet ou en suspendre l'exécution. Que dis-je, et jamais obstacle, jamais péril put-il refroidir la charité de cet homme apostolique? Il prêche dans Naples, et il y est noirci des plus atroces calomnies: on le défère aux puissances, on le rend suspect, et le moins rigoureux arrêt qu'il puisse attendre, c'est un honteux bannissement. Un prince l'appelle pour l'édification de son âme; il y court, et sur la route un accident imprévu le met aux portes de la mort. Au milieu du saint travail qui l'occupe pour le règlement de ce monastère dont il est le réformateur, l'enfer suscite contre lui une troupe de libertins. Ils conjurent sa ruine, et ils arment pour le perdre une main parricide. L'assassin l'attaque, lui plonge le fer dans le sein, redouble ses coups, et laisse enfin cette innocente victime étendue par terre et baignant dans son sang. Sauvé de ces dangers, et instruit par de pareilles épreuves, André crut-il devoir interrompre le cours ordinaire de ses fonctions? Dès qu'il fut question de la gloire de Dieu et de l'intérêt de ses frères, craignit-il de s'exposer à de nouvelles disgrâces? Montra-t-il moins de fermeté? Parla-t-il avec moins de liberté? C'est ce qu'eût pu lui inspirer la prudence de la chair: mais la sagesse de l'Evangile n'est ni craintive ni lâche, comme elle n'est ni téméraire, ni audacieuse: deux extrémités à éviter dans toutes les affaires de la vie, et surtout dans l'importante affaire de la sanctification des âmes. Nous sommes circonspects, mais avec lâcheté; ou nous sommes entreprenants, mais avec témérité. Par cette circonspection outrée, combien de désordres tolère-t-on, et en combien de sujets trahit-on les intérêts de Dieu? et par cette assurance présomptueuse, combien aigrit-on de cœurs? Combien prend-on de faux moyens, et quels contre-temps font échouer les plus saintes œuvres? Le remède, c'est ce juste milieu que saint Paul marquait aux Romains, de se comporter sagement en tout; mais du reste de n'être point sages hors de mesure: leur faisant entendre que dans la conduite, et même dans une conduite chrétienne, ils devaient presqu'autant se défier d'une sagesse trop clairvoyante, que d'une inconsidération trop aveugle: *Non plus sapere, quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem.* (*Rom.*, XII.) L'Apôtre leur donnait cet avis selon les connaissances qu'il avait reçues de Dieu: *Dico enim per gratiam quæ data est mihi.* (*Ibid.*) Et l'expérience ne nous convainc-t-elle pas, qu'à l'égard d'un pécheur, ce qui le met dans le droit chemin, ce ne sont ni des ménagements trop étudiés, ni des empressements trop précipités; mais cette activité sage, ou cette sagesse agissante qui fut la vertu de notre saint ministre. C'est par où il ramena tant de pécheurs dans les voies de Dieu, et par où il y avança tant de novices et de communautés.

Il y a, si je puis faire cette comparaison, dans la milice de Jésus-Christ, comme dans la milice du siècle de premières armes. Il y a dans la profession religieuse un premier temps où se forment de jeunes élèves, pour remplacer ceux qui les ont précédés; de même qu'on voit d'âge en âge des descendants succéder à la place des ancêtres. Ce sont des fleurs naissantes et encore tendres: il faut des mains adroites pour les cultiver et les manier. Ce sont des pierres vivantes selon le langage du Saint-Esprit, des pierres choisies et destinées à réparer les brèches de la maison de Dieu: il faut d'habiles ouvriers pour les tailler et les poser. Disons mieux et en des termes plus naturels, ce sont des disciples qu'il faut instruire, ou ce sont des enfants tels qu'étaient ces nouveaux chrétiens à qui l'Apôtre écrivait: Mes chers enfants, vous dont je suis le père en Jésus-Christ: *Filioli mei quos iterum parturio.* (*Gal.*, IV.) Du bon lait qu'on leur fait sucer, des bons principes qu'on leur donne, dépend toute leur éducation; de leur éducation toute leur perfection, et de leur perfection toute l'espérance de la religion. André vit toutes ces conséquences, et pendant l'espace de dix années, chargé de dresser cette jeunesse en qualité de maître, il s'en tint responsable à un ordre déjà florissant dans l'Eglise, et qui lui mettait dans les mains pour l'avenir ses plus chers intérêts. Il crut entendre la voix même de Dieu qui lui intimait ses volontés, et se disposait à lui demander compte d'une si précieuse portion de son domaine, et des fruits qui en reviendraient. Touché de ces pensées et se défiant de lui-même (caractère de l'homme sage), combien de fois prosterné dans le sanctuaire, fit-il la prière de Salomon: *Da mihi sedium tuarum assistricem sapientiam.* (*Sap.*, IX.) Source de toute lumière, Seigneur, faites luire sur moi un rayon de cette vérité qui vous envi-

ronne, et de cette sagesse qui est l'âme de tous vos conseils. Combien de fois, à l'exemple de Jésus-Christ son modèle, se présentant lui-même à Dieu, et lui présentant ces nouvelles troupes, tirées de Babylone et recueillies entre ses bras, s'écria-t-il : *Ecce ego et pueri mei quos dedisti mihi.* (*Hebr.*, II.) Père saint et principe de toute sainteté, voilà vos enfants, et vous voulez que ce soient les miens. Gardez-les en votre nom, et sous l'ombre de votre toute-puissante protection, puisqu'ils sont à vous : mais parce qu'il vous plaît encore qu'ils soient à ma garde, conduisez le Pasteur, afin qu'il conduise le troupeau. Dieu l'écouta, chrétiens, et l'effet remplit toute son attente.

Que ne puis-je vous le représenter dans un exercice si utile, mais si difficile ! Que ne puis-je vous apprendre par quel art tout divin il sut diversifier son zèle selon la diversité des sujets ! Que ne puis-je vous faire connaître avec quelle pénétration, quelle étendue et quelle variété de réflexions, il sut discerner tant d'esprits, et s'accommoder à eux ! Car en cela consiste la sagesse : à s'accommoder aux dispositions d'un esprit, et non point à exiger qu'il s'accommode aux nôtres : je dis à s'y accommoder, non pour flatter ses inclinations, mais pour le porter au point où l'on vise et où il doit arriver. Vous ne l'ignorez pas : parmi ces commençants, tout couverts encore de la poussière du monde, il y a des esprits lents à exciter, des esprits vifs à modérer, des esprits faciles à fortifier, des esprits fermes à plier, des esprits volages à fixer, des esprits sombres à apprivoiser, des esprits de toutes les sortes; et, comme ce savant Maître, les réunir tous sous le même joug, les attacher tous à la même règle, de tous ces esprits ne faire qu'un même esprit, de tous ces cœurs qu'un même cœur, pour aimer tous le même corps, et pour en devenir le soutien et l'ornement, c'est un de ces secrets que la seule sagesse de Dieu peut révéler : cette sagesse qui, selon la parole du Prophète, malgré toute la contrariété des tempéraments, établit dans une maison la plus parfaite conformité de mœurs : *Qui habitare facit unius moris in domo.* (*Psal.* LXVII.) Servez ici d'exemple, et rendez gloire à la conduite de votre maître, digne disciple dont il voulut être conduit lui-même, et dont il se vit précédé dans le ciel, après vous avoir vu combattre et travailler avec lui sur la terre : je parle du célèbre Jean-François Solarius. Et vous, chrétiens auditeurs, vous, dans chaque famille, obligés comme chefs d'élever de jeunes personnes également novices et dans les choses du monde et dans celles de Dieu, que ne demandez-vous la même sagesse, et que ne la mettez-vous en œuvre? Que de repos par là, que de consolations se procureraient des pères et des mères ! Que de chagrins dans la suite de leurs jours ils s'épargneraient ! Quels sujets ils fourniraient à tous les Etats ! Quelles bénédictions, soit éternelles, soit temporelles, ils attireraient et sur eux-mêmes et sur leur postérité !

Achevons : car il est temps, et c'est la conclusion de ce discours. Qu'André paraisse, non plus avec les pécheurs pour les ramener par sa sagesse dans les voies de Dieu, non plus parmi les commençants pour les avancer dans les voies de Dieu, mais au milieu des justes et à la tête des parfaits pour les y confirmer. L'humilité sans doute de cet homme si méprisable à ses yeux et si petit, eut à souffrir, et ce qui pourait être pour des âmes moins éclairées une flatteuse distinction, fut une violence pour lui, et selon le sentiment de son cœur une confusion. Assez heureux pour se préserver des dignités de l'Eglise, il ne peut se défendre des dignités religieuses. A l'entendre, le dernier rang, c'est sa place ; mais quoi qu'il en pense, c'est aux premières qu'on le destine, et comme à l'humble de l'Evangile, on lui dit: montez, *ascende*. Encore parmi les prosélytes et les novices avait-il de quoi se consoler, et était-il moins surpris de son état. Entre des commençants, il se figurait ne faire autre chose que commencer, et à peine osait-il se persuader d'être comme eux à l'entrée de la carrière. Mais en vain l'avait-il conçu de la sorte, en vain s'en déclare-t-il, sa sagesse le trahit, et l'unique point où le jugement public entreprend de le contredire, c'est dans le jugement particulier qu'il fait de lui-même et de son indignité. Le voilà donc avec les sages et les spirituels, pour y traiter comme saint Paul, de la sagesse, *sapientiam loquimur inter perfectos.* (*I Cor.*, II.) D'une maison, et de quelle maison ! le voilà successivement appelé dans une autre. Il en voudrait dépendre, et il y gouverne. Ce n'est point assez : et l'enceinte d'une ville, toute vaste et toute nombreuse qu'elle est, ne peut suffire à une lumière si éclatante. Il faut qu'elle luise à toute une province, et qu'elle y dirige, qui? des hommes tels que nous les voyons revivre parmi nous; des hommes tels, (je puis l'espérer et le ciel secondera mon espérance et mes vœux) tels que notre France, après de si sensibles épreuves du talent qu'elle possède et dont elle doit profiter, de sa capitale les répandra dans toute l'étendue de ses Etats, pour l'avancement des peuples et l'honneur de la religion ; des hommes versés dans les mystères de Dieu, brûlés de zèle pour le nom de Dieu, sans cesse appliqués aux œuvres de Dieu ; des hommes (ce ne sont point ici de spécieuses paroles : et que dis-je dont l'Italie n'ait eu, et n'ait de nos jours de fréquents et d'évidents témoignages ; des hommes en état de soutenir dans tout son lustre la pourpre romaine, d'occuper les premiers siéges de l'Eglise et d'en remplir tous les devoirs, de paraître dans les cours des princes, et d'y annoncer en prophètes la loi du Seigneur. Ce sont, dis-je, de tels hommes qu'André voit soumis à son pouvoir et obéissants à ses ordres. Il ne s'agit point d'y établir la règle, mais de l'y maintenir. Il n'est point nécessaire de les élever, mais de

les conserver. Dirai-je avec quelle dextérité, toujours éclairée, mais toujours droite et toujours sainte, il s'y comporta! Dirai-je quels moyens il y employa, et tout ce que la sagesse dans l'occasion lui suggéra? Dirai-je quels exemples, pour les soutenir, il leur donna; de quels conseils, de quels secours il les prémunit et les fortifia? Dirai-je par quel admirable tempérament de douceur et de fermeté, il ne fut ni moins père que supérieur, ni moins supérieur que père? Ou plutôt dirai-je par quelle merveilleuse alliance il fut toujours père avec bonté, et toujours supérieur avec autorité. Le dirai-je? Non, chrétiens, je ne dirai rien, parce qu'il y aurait trop à dire et que je dois finir. La voix de ses frères ou de ses enfans ne tarda pas à le publier : le temps parmi ceux qui leur succédèrent n'en a point effacé le souvenir; et dans cette cérémonie ils s'en expliquent encore assez hautement. *Surrexerunt filii ejus et beatissimum prædicaverunt.* (*Prov.*, XIII.) De là cette haute réputation, ce bruit qui passa si loin au dehors, et qui grava si profondément dans les esprits sa mémoire. De là cette étroite liaison, cette communication de pensées, de mêmes sentiments, que voulut avoir et qu'eut avec lui ce sage législateur des derniers siècles de l'Eglise, cet ardent zélateur de sa discipline, ce grand cardinal et ce saint encore plus grand, l'incomparable Charles Borromée. De là ce crédit si général et si constant, qui lui concilia tant de cœurs, qui lui ouvrit tant de consciences, qui l'accompagna jusqu'à la mort, qu'il emporta dans le tombeau, et que la grâce des miracles, non-seulement y perpétua, mais y renouvela et y redoubla. Daignez, grand saint, après avoir été sur la terre, par le don de piété et le don de sagesse, l'asile des pécheurs, pour les ramener à Dieu; le guide des commençants, pour les conduire dans les voies de Dieu; l'exemple et le modèle des parfaits, pour les élever et les perfectionner dans la science de Dieu, nous servir à tous de patron et intercesseur au trône de Dieu, pour nous obtenir de sa miséricorde infinie, la félicité éternelle où nous conduise, etc.

PANÉGYRIQUE XI.

SAINT ANDRÉ APÔTRE.

Qui vult venire post me abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me. (*Matth.*, XVI.)

Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.

N'est-il pas étonnant que le Fils de Dieu, voulant former une école et s'attacher des disciples, leur donne pour leçon fondamentale cette maxime si dure de l'abnégation évangélique, et qu'au lieu de les engager par des espérances humaines, et de leur ouvrir un chemin aisé et commode pour venir à lui et pour le suivre, il ne leur montre qu'une voie semée d'épines, et ne leur parle que de souffrances et de croix? Mais n'est-il pas encore plus surprenant qu'avec une horreur si naturelle pour tout ce qui contraint et qui gêne, avec une inclination si profondément enracinée dans tous les cœurs pour le plaisir, il y ait eu néanmoins des hommes qui, sans hésiter et dès la première parole qu'ils ont entendue, aient marché après un maître si sévère dans sa morale; qui se soient soumis à sa loi, se soient chargés volontairement d'un joug, ou, pour mieux dire, d'une croix si pesante, et l'aient enfin portée jusqu'au dernier soupir de leur vie? Voilà ce que les mondains ne peuvent comprendre, et ce que j'aurais peine à me persuader moi-même, si l'expérience ne nous en avait pas convaincus, et si d'ailleurs la foi ne m'apprenait pas, que le Seigneur, ce Dieu si sage et si bon, ne demande rien de nous, que sa grâce ne nous rende possible, même facile, et qu'en nous appelant à la croix et nous la voyant embrasser, il sait dès lors y répandre une onction secrète, qui en fait, d'un supplice intolérable qu'elle paraît, la source féconde des plus abondantes délices. C'est de quoi nous avons un grand exemple dans l'illustre apôtre dont nous solennisons la fête; et c'est aussi ce qui me fournit la matière de son éloge. Fidèle disciple de Jésus-Christ, fidèle imitateur de ce Dieu crucifié pour lui, il regarde la croix comme son plus cher héritage : et quelle croix? Je ne dis pas seulement cette croix spirituelle que l'Evangile fait consister dans une guerre intérieure de l'homme contre lui-même et dans la mortification des sens : je dis une croix cruelle et véritable, glorieux instrument de la mort et du martyre de saint André, mais en même temps lieu paisible de son repos, et le sujet de ses plus saintes consolations. Ce ne furent point ces douceurs divines qui la lui firent aimer, ce ne fut point ce qu'il y chercha : il eut des vues plus pures et des sentiments plus désintéressés. Mais moins il chercha dans la croix ces goûts célestes, plus il les y trouva; moins il voulut être épargné en souffrant sur la croix, et plus Dieu prit soin de diminuer ou de soulager ses souffrances. Tellement que nous allons voir, et ce sera le partage de ce discours, d'une part un apôtre qui cherche la croix, et dans la croix ce qu'elle a de plus rigoureux et de plus dur; et Dieu, d'autre part, qui fait goûter à son apôtre sur la croix ce qu'elle a de plus consolant et de plus doux. D'en avoir voulu, comme vous le verrez dans la première partie, porter toutes les rigueurs, ç'a été devant Dieu le mérite de saint André. D'en avoir goûté toutes les douceurs, ç'a été, de la part de Dieu, et dès cette vie même, la récompense de saint André, comme je vous le montrerai dans la seconde partie. De là nous pourrons tirer, chrétiens, des instructions pour nous bien importantes : car nous apprendrons ce qu'il nous est si nécessaire de savoir dons tous les états : quelle estime nous devons faire des croix de la vie : comment, dans le même esprit que saint André, nous les devons désirer et rechercher; comment au moins nous les devons recevoir et supporter : que par une espèce de paradoxe, mais très-vrai, plus nous en voulons sentir la pesanteur, et plus elles

nous deviennent légères; qu'un moyen presque infaillible de souffrir peu sur la terre, c'est de consentir, par un esprit de soumission, à souffrir beaucoup. Mais que faisons-nous et qu'arrive-t-il? Prenez garde: saint André n'envisagea dans la croix que ses rigueurs, et les voulut toutes éprouver. Mais Dieu, par un miracle de sa part, lui en adoucit toute la peine et l'y combla de ses consolations. La croix, au contraire, par ses rigueurs nous effraie, et nous la fuyons autant qu'elle est croix; Dieu donc, par une conduite toute opposée et par un juste jugement, nous y refuse ses consolations et nous en laisse malgré nous toute la peine. Triste différence que nous allons remarquer entre nous et notre glorieux apôtre. Puissions-nous entrer dans ses sentiments et profiter de son exemple! Nous avons pour cela besoin de l'assistance du ciel. Demandons-la par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

S'exposer volontairement à la croix et à toutes les rigueurs de la croix; non-seulement s'y exposer, mais en effet et volontairement endurer toutes les rigueurs de la croix; enfin mourir sur la croix, et malgré toutes ses rigueurs y vouloir consommer avec la vie son sacrifice: voilà ce que j'appelle rechercher la croix, et dans la croix, ce qu'elle a de plus rigoureux et de plus dur. C'est ce qu'a fait saint André, et ce qui relève devant Dieu son mérite. *Qui vult venire post me, tollat crucem suam* (*Matth.*, XVI.) Il s'est exposé volontairement à la croix, et à toutes les rigueurs de la croix. Appliquez-vous, s'il vous plaît, à ma pensée. Je ne dis pas qu'il s'est exposé témérairement à la croix, qu'il s'y est exposé par le mouvement impétueux d'une ardeur aveugle qui va sans sujet braver le péril et se livrer au martyre; mais par la fermeté sage d'un zèle réglé que le devoir conduit, et que le devoir anime et soutient. Appelé par Jésus-Christ, et prompt à suivre cette vocation divine, André eut l'avantage d'être le premier disciple du Sauveur des hommes et son premier apôtre. Qu'est-ce qu'un apôtre? Un homme choisi de Dieu pour annoncer aux peuples le sacré mystère de la croix. André la porta dans les plus vastes provinces, il la prêcha dans la Thrace et la Scythie, il la fit adorer dans l'Achaïe, il lui soumit les âmes les plus sensuelles, c'est-à-dire les plus ennemies de tout ce qui crucifie la chair: des âmes que l'habitude, la passion, le vice tenaient plongées dans le plus profond abîme de la volupté. Avec ce saint étendard de la croix sous lequel il combattait, il confondit les puissances des ténèbres, il détruisit les temples des faux dieux, il en abolit le culte. Disons en un mot qu'il triompha de tout par la vertu de la croix, et que la croix par la prédication de son ministre, devint un signe de salut au milieu même du paganisme, et jusque dans le sein de l'idolâtrie.

Mais, chrétiens, était-il le prédicateur de la croix, pour n'en être pas le martyr? Si Dieu bénit les travaux de ses apôtres, la Providence sait bien d'ailleurs les mettre à l'épreuve dans ces conjonctures critiques où ils ont à pratiquer ce qu'ils enseignent, et à confirmer par leurs exemples ce qu'ils prêchent par leurs paroles. Jamais l'occasion fut-elle plus pressante que pour saint André; et tout autre, moins amateur de la croix, n'y eût-il pas vu son courage se démentir et sa force l'abandonner? De quoi s'agit-il? C'est mon sujet, et je m'explique.

Au milieu de ses succès apostoliques, le moment l'attendait où la puissance du siècle, cette puissance réprouvée, et pour qui la croix est un scandale, devait faire effort contre elle et servir d'obstacles à ses progrès. Dans l'enceinte d'une ville où la moisson évangélique, arrosée de tant de sueurs et cultivée par tant de soins, croissait tous les jours et se multipliait, l'envie sut distiller son venin; la fausse religion trouva une barrière à opposer au vrai culte, et bientôt enfin le saint apôtre eut à choisir, ou de renoncer à la croix, ou de s'y voir condamner. André vit le péril, il le connut; mais le péril avec toute son horreur l'étonna-t-il un instant et le fit-il reculer d'un pas? Est-il cité devant le tribunal et en la présence du proconsul romain? Il y va soutenir l'honneur de la croix. Est-il engagé en des disputes opiniâtres et réitérées? Il y défend avec confiance les intérêts de la croix. Le vaste champ pour lui, quand il y annonce un Dieu sauveur par la croix et mort sur la croix; quand il relève le prix de cet arbre salutaire, et qu'il développe les adorables secrets d'une rédemption divine; quand, revêtu de l'autorité du maître qui l'envoie, sans oublier la dignité du magistrat à qui il parle, il lui reproche son aveuglement, il lui fait connaître son injustice, il convainc son incrédulité! Est-il menacé du supplice et d'un supplice inévitable et présent? Voici sa réponse: c'est qu'il est venu de la part et au nom du Seigneur publier la gloire de la croix, et que s'il craignait d'y être attaché lui-même il ne la prêcherait pas si hautement ni avec tant d'assurance; que déjà il a eu le bonheur de lui soumettre un grand peuple, et qu'au péril de sa vie, il ne cessera point d'en raconter les merveilles. Telle est sa résolution; et quelle autre un ouvrier évangélique aurait-il à prendre? Ne pas exalter les grandeurs de la croix eût été déshonorer son apostolat et manquer à une de ses fonctions les plus essentielles. Qu'on le charge de fers, qu'on le déchire de fouets, qu'on médite contre lui et que l'on dicte un arrêt sévère; que les ministres animés par l'ordre du juge s'arment de toute leur férocité; qu'on lui fasse de près envisager un tourment douloureux: il s'offre à tout, il s'expose à tout, parce que son ministère l'y expose, et autant qu'il l'y expose.

Or, mes frères, il y a bien des croix dans la vie: c'est la morale de saint Bernard. Il y a des croix de toutes les espèces. Il y en a

que la pénitence impose, et ce sont celles des pécheurs. Il y en a que la ferveur fait embrasser, et ce sont celles des parfaits. Mais surtout, ajoute ce Père, il y en a que nous attire notre vocation, que nous attire notre emploi, que nous attire le devoir, et ce sont des croix communes à tous les états. Croix mortifiantes et d'un rude poids, je veux bien avec vous le reconnaître. On se trouve quelquefois à ces dures extrémités, ou de violer des obligations indispensables et l'ordre du ciel, ou de ressentir en y satisfaisant de fâcheux retours de la part des hommes. Si nous balançons en de pareilles rencontres, si nous chancelons, si nous laissons prévaloir les considérations humaines sur la loi de Dieu, quel déréglement dans toutes les conditions et quel renversement! La conscience sera trahie, parce qu'en la suivant il y a des contradictions à éprouver et des obstacles à vaincre; les bonnes œuvres seront abandonnées, parce qu'en les pratiquant, il y a des railleries à essuyer et des violences à se faire; le bon droit sera vendu, parce qu'en le maintenant, il y a des haines à encourir et des inimitiés à craindre; le crime sera impuni, parce qu'en l'attaquant il y a des combats à livrer et de mauvais coups à parer; la vérité se taira, parce qu'en se faisant entendre elle blesse, qu'en blessant elle aigrit, et que l'aigreur excite à des ressentiments et des éclats; la pudeur sera livrée, parce qu'en résistant on renonce à des promesses flatteuses, et qu'on demeure dans la misère où la nature a fait naître. Mais y a-t-il là-dessus à délibérer, y a-t-il à examiner pour des chrétiens? Plutôt courir tous les hasards; plutôt prendre sur soi tous les risques d'une conscience droite, d'une piété déclarée, d'une équité inaltérable, d'une sévérité sage, d'une liberté pleine de candeur, d'une pudeur inaccessible et sans tache; plutôt, comme notre apôtre, s'exposer à toutes les rigueurs de la croix; car c'est ainsi que Dieu le veut, et c'est à quoi il reconnait, non-seulement ses vrais apôtres, mais ses vrais amis, et quiconque veut être à lui solidement et de bonne foi. En effet, mes chers auditeurs, vouloir être à Dieu, lorsqu'on y peut être sans danger, lorsqu'il n'en coûte rien pour y être, lorsque le monde même nous en fait un mérite et une vertu, si c'est fidélité, ce n'est après tout qu'une fidélité équivoque, parce que ce n'est point encore une fidélité éprouvée. Quant à ces moments où l'esprit de Dieu anime, ravit, transporte, on ne voit la croix que de loin et comme en idée; on forme assez de projets, on compte volontiers sur sa constance, on s'expose même; mais dès que l'heure vient où l'orage éclate, dès que les premières atteintes commencent à se faire sentir, dès qu'il n'est plus question d'entreprises et de dessein, mais de pratique et d'exécution; qu'il ne faut plus seulement parler, mais souffrir, il n'est que trop ordinaire à la nature de revivre et de l'emporter sur la grâce. Venez, mes frères, pour vous affermir, venez au spectacle le plus touchant et le plus convaincant. Venez dans toutes les circonstances admirer la force chrétienne et confondre votre délicatesse. Ce n'est point ici un homme que soutient le feu d'une première jeunesse et la vigueur de l'âge; c'est un saint vieillard, également cassé de travaux et comblé d'années. Ce n'est point un criminel, à qui les remords de sa conscience, en l'obligeant de se condamer lui-même, adoucissent en quelque sorte les pointes de la douleur, et qui, forcé par son propre aveu de ratifier son arrêt, se trouve par là même plus disposé, ce semble, à l'accepter et à le subir. Point d'autre crime dans ce généreux apôtre que la cause de Jésus-Christ qu'il défend, et que la vérité, que la divinité de la religion qu'il publie. Ce n'est point un de ces malheureux à qui la justice humaine fait grâce, lors même qu'elle les punit, soit en se relâchant pour eux de sa sévérité, soit en leur ôtant par une mort précipitée tous les principes du sentiment, et ne laissant à la longueur du supplice que des restes inanimés et sans vie. A quoi André est-il réservé? à la croix. Où est-il conduit? à la croix. Sur quoi est-il étendu? sur la croix. Et pour combien de temps? Est-ce pour y perdre dans un heureux moment une vie qu'il a consacrée à Dieu? Non, chrétiens, il faut que deux jours entiers donnent à ses persécuteurs le plaisir barbare de repaître, en le voyant, toute leur haine. Il faut que la mort venant à pas lents, il connaisse par une longue épreuve ce que c'est que la croix. Il faut que, privé de tous les secours que pourrait et que voudrait lui donner un peuple touché et attendri, il ne lui reste dans son supplice que son supplice même qui le tourmente, qui le consume. Ainsi le demande cette victime que le feu de la tribulation purifie, et qui, de cet autel, s'offre au Seigneur. Du reste, s'il élève la voix, s'il recueille ce qu'il a pu conserver de forces, c'est en faveur d'une foule de spectateurs rassemblés autour de lui, et non pour lui-même; c'est pour répandre l'ardeur toute céleste qui le brûle, et pour combler par de nouvelles victoires ses conquêtes passées. Ses pieds, ses mains sont liées; mais la parole de Dieu n'est point captive ni enchaînée : *Verbum Dei non est alligatum.* (II *Tim.*, II.) Et où pouvait-il mieux parler de la croix que sur la croix. C'est donc une chaire pour lui; c'est de sa croix qu'il exhorte, de sa croix qu'il persuade, de sa croix qu'il convainc et qu'il opère des miracles de conversion. Les leçons d'un homme souffrant sont des témoignages irréprochables. Les forts sont confirmés, les faibles sont animés, les aveugles sont éclairés, l'erreur abandonnée et vaincue au moment qu'elle semblait victorieuse, disparaît et s'évanouit; le troupeau fidèle se multiplie, et le tyran, jusque dans son propre sang, jusque dans son fils, trouve un adorateur de la croix, et un disciple du maître, qui l'enseigne encore moins par ses discours, tout pathétiques qu'ils peuvent être, que par son exemple.

Ah! chrétiens, cet exemple, pour être plus éloigné de nous, en est-il moins efficace pour nous. Saint Bernard le proposait à ses religieux et ne puis-je pas vous le proposer à vous-mêmes? Car il ne faut pas, mes frères, vous persuader, disait ce grand maître à tant de solitaires qu'il instruisait, il ne faut pas penser qu'André fut d'une autre nature que nous Et c'est, mes chers auditeurs, ce que je vous dis. C'était un homme comme nous, passible comme nous, mortel comme nous : *Andreas fuit homo passibilis, similis nobis.*

Mais cet homme semblable à nous, avait des sentiments bien supérieurs aux nôtres. La croix avec toutes ses rigueurs ne l'a point abattu; et dans la vie, la moindre adversité qui nous afflige, nous devient ou nous paraît insoutenable. On dirait, à vous entendre, que ce n'est point une main favorable qui vous frappe, mais un bras foudroyant qui vous atterre : que ce n'est pas un père qui vous châtie, mais un juge qui vous poursuit, ou un ennemi qui a conjuré votre ruine. Une infirmité qui incommode le corps, ce corps tant flatté d'ailleurs et tant idolâtré; un avantage qu'on vous refuse, et qui déconcerte vos projets ambitieux, ces projets que vous avez déjà portés si loin, et que vous avez fait réussir en tant de rencontres aux dépens de la charité et de l'équité; une affaire qui manque et qui n'a pas tourné selon vos espérances au bien de votre maison, de cette maison peut-être sortie des ténèbres, et où l'injustice par mille détours a fait entrer avec les grands emplois les grandes richesses; une parole qui pique et qui donne quelque atteinte à la réputation; à cette réputation que vous auriez peut-être déjà perdue par mille endroits, si le public une fois vous avait connu, et que vous eussiez su moins adroitement tromper ses yeux. Je ne finirais point si j'entreprenais de faire le dénombrement de tout ce qui fait le sujet de vos plaintes. Une société qui vous déplaît, des parents qui vous chagrinent, des maîtres qui vous maltraitent, des domestiques qui vous fraudent, des débiteurs qui ne vous paient point, des créanciers qui vous tyrannisent, des obstacles qui vous traversent, des chicanes qui vous inquiètent, un commerce qui dépérit, une famille qui tombe en décadence : tout cela et tout ce que je ne dis pas, car je ne puis tout dire, ce sont autant de monstres qui vous effraient. Le regret du passé, la crainte de l'avenir, le sentiment du présent; une imagination frappée, une raison aveuglée, un esprit agité, un cœur serré et languissant, tout vous fait peine et tout vous désole. Trop sensibles à vos propres maux, et trop insensibles à des maux étrangers, il vous semble que Dieu n'a destiné ses faveurs que pour les autres, et que tous ses fléaux sont pour vous. Hé! mes frères, apprenez aujourd'hui comment il traite ses saints, et apprenez comment les saints en veulent être traités. Mesurez votre croix à celle de saint André. Pesez l'une et l'autre, et jugez de toutes les deux. Voyez-le, cet invincible athlète de Jésus-Christ, après s'être exposé volontairement à toutes les rigueurs de la croix, mourir enfin sur la croix et y consommer son sacrifice.

Quel combat! chrétiens, et entre qui? D'une part c'est un juge, et de l'autre c'est un martyr. Le juge ému des cris d'une multitude qui plaint le sort du juste, consent à révoquer son arrêt : et le martyr attaché sur la croix ne peut consentir à en descendre et à n'y pas finir sa course. Qui le croirait, et quels sentiments dut exciter dans les cœurs un fait si mémorable et si nouveau! Egée (c'est le proconsul, plus fameux par la mort de notre apôtre que par son rang et sa dignité), Egée est satisfait, du moins il le paraît, et souscrit à la grâce de ce prétendu criminel. Mais cette grâce qu'il accorde, comment est-elle reçue? André la regarde comme le jugement le plus sévère et la plus rigoureuse condamnation. Point de supplice plus douloureux pour lui, que de ne pas expirer dans toutes les douleurs du supplice. Si la pitié des fidèles s'empresse de le délivrer, il aura recours au ciel pour les arrêter. Contre le secours des hommes et leur charité, il implorera le secours de Dieu même et sa toute-puissance. Il prie : et que demande-t-il? Un miracle. Le ciel l'écoute : et ce miracle qu'il obtient, quel est-il? Inconcevable et prodigieux amour de la croix! cette insigne faveur après laquelle il soupire et dont il est si jaloux, c'est que les ministres employés à l'étendre sur la croix, ne puissent servir à l'en retirer. Oui, il prie, et de tous ses vœux c'est le plus ardent. Mais de tels vœux, mes chers auditeurs, qui de vous les aurait formés, et jamais telle prière serait-elle sortie de votre bouche? Il prie : vous savez pourquoi, ou si vous l'ignorez, écoutez-le : *Domine, ne permittas!* (*Matth.*, XXVI.) Non, mon Dieu, ne permettez pas qu'une vie que je vous ai sacrifiée me soit rendue. La perdre pour vous, c'est un gain pour moi. Mais qu'entends-je, reprend saint Bernard? Le disciple est-il donc au-dessus du maître. Le maître, c'est Jésus-Christ, à la seule idée de sa passion, se trouve saisi de frayeur et s'écrie : Mon père, détournez de moi ce calice : *transeat a me!* (*Ibid.*) Mais le disciple, c'est André, voyant qu'on se dispose à lui épargner la mort, et la mort de la croix, en est percé de douleur, et dit à Dieu : Seigneur, ne le souffrez pas : *Domine, ne permittas!* Tout cela est vrai, et c'est justement en cela, poursuit le même saint docteur, que je reconnais la conduite toute sage et toute miséricordieuse de mon Sauveur. Pour soutenir les faibles, pour les encourager et les consoler, il a pris sur lui nos infirmités; et pour honorer ses martyrs, pour les glorifier et les couronner, il leur a communiqué sa force. *Agnosco in duræ belli pusillanimorum trepidationem, considero charitatem, stupeo miserationem.* Quoi qu'il en soit, André pour prix de sa foi, et pour l'entière consommation de son apostolat,

n'aspire plus qu'à rendre son dernier soupir sur la croix. Il l'attend ainsi du Seigneur, et son attente est remplie. Une vertu céleste retient les pas d'une troupe trop prompte à le soulager. La nature cède, le corps succombe, l'esprit va se reposer dans le sein de son créateur, et l'holocauste est parfait.

Le comprenez-vous, mes frères? Cet insatiable désir de la croix, cette constante et cette inflexible fermeté, cette prière, ne sont-ce pas des mystères au-dessus de vous, et impénétrables pour vous? Voilà néanmoins, j'ose le dire, voilà comme pense, voilà comme parle et comme agit, du moins, voilà comme doit penser, parler et agir toute âme chrétienne, puisque c'est par son caractère et sa profession une âme dévouée à la croix. En ces moments où la croix paraît plus pesante, où le sentiment de la croix est plus vif, où le cœur pressé et serré voudrait chercher dans les secours humains quelque soulagement à sa peine, elle sait, par un généreux effort, étouffer la nature et en réprimer toutes les saillies. Vivre sur la croix, c'est là qu'elle renferme toute son estime et qu'elle porte toutes ses vues. Car elle veut vivre selon l'Evangile, et de l'esprit même de l'Evangile. Or une vie évangélique, suivant la belle parole de Tertullien, qu'est-ce autre chose qu'un martyre et une croix?

Ceci, dites-vous, est grand, et l'on ne peut se défendre d'en admirer le projet et la spéculation : mais la pratique est bien difficile et bien rare. Je conviens de l'un et de l'autre. Je sais que la pratique en est difficile, et c'est pour cela qu'il y faut une sainte violence ; mais je sais surtout que la pratique en est bien rare, et c'est ce que je ne puis assez déplorer. Nous ne tenons que trop le langage de saint André ; nous ne disons que trop comme lui : Seigneur, ne permettez pas, *Domine, ne permittas;* mais le disons-nous dans le même sens que lui, et pour le même sujet que lui? Nous le disons pour nous préserver d'une adversité temporelle ou pour la faire cesser ; pour prévenir la ruine d'une fortune périssable ou pour nous en relever. *Domine, ne permittas;* ne m'abandonnez pas, Seigneur, ne me laissez pas tomber, ou ne me laissez pas plus longtemps gémir dans une condition si triste et si dure. Nous le disons même pour satisfaire nos passions les plus criminelles, notre cupidité, notre ambition. *Domine, ne permittas;* faites-moi cette grâce, ô mon Dieu, que telle entreprise ne vienne pas à échouer, que cette affaire ne manque pas, que ce gain, que cette place, ce rang d'honneur ne m'échappe pas. Nous allons encore au delà ; et par le plus sacrilége abus, combien de fois l'a-t-on dit au préjudice du prochain, en souhaitant que Dieu affligeât l'un dont la prospérité nous fait ombrage, humiliât l'autre dont nous redoutons le pouvoir, frappât celui-là qui nous chagrine dans un procès, avançât les jours de celui-ci, qui par ses humeurs nous est devenu odieux, ou qui par ses dépenses nous épuise. *Domine, ne permittas,* eh, Seigneur, aurai-je toujours à souffrir? Aurai-je toujours le même objet devant les yeux et fera-t-il toujours mon tourment? Car voilà ce que nous inspirent un éloignement et une crainte excessive de la croix. Mais que ce serait maintenant pour nous un langage nouveau, que celui de notre glorieux martyr, dans sa propre signification et dans toute son étendue! *Domine, ne permittas;* mon Dieu ne permettez pas ; et quoi? Que mon sort sur terre soit plus tranquille, que ma vie soit moins exposée aux soins et aux traverses, aux accidents et aux revers : *Domine, ne permittas;* laissez-moi, Seigneur, cette disgrâce qui me rabaisse, cette indigence qui me réduit dans le besoin, cette infirmité habituelle qui me fait languir. Ne changez rien à mon état : il me doit plaire dès que c'est un état de croix. Ce langage vous étonne, mon cher auditeur, mais il n'a pas étonné les saints. Vous ne concevez pas qu'on en puisse venir là : mais concevez donc que si d'autres ont su jusque-là porter leur amour pour la croix, du moins devez-vous porter votre patience jusqu'à ne pas vous élever contre la croix, jusqu'à ne pas rejeter avec tant d'horreur le salutaire fardeau de la croix, jusqu'à ne pas murmurer et vous damner sur la croix. Concevez-le, dis-je; et si bien loin de le concevoir, vous pensez être en droit d'éclater et de vous plaindre; si dans le chagrin qui vous domine, vous ne cherchez qu'à répandre partout le fiel dont vous avez l'âme aigrie; si malgré les vues de Dieu et les desseins de sa providence, vous refusez de marcher dans sa voie étroite où il prétend vous conduire; si, par quelque moyen que ce soit et à quelque prix que ce soit, vous entreprenez de secouer la croix dont il vous charge, ne soyez point alors surpris de la trouver dure et pesante, car elle ne devient douce et légère qu'à ceux qui l'aiment, et qu'à ceux au moins qui la reçoivent avec soumission. D'en avoir voulu éprouver toutes les rigueurs, ç'a été devant Dieu le mérite de saint André ; et d'en avoir goûté toutes les douceurs, ç'a été de la part de Dieu, pour cette vie la récompense de saint André, comme vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La croix et des douceurs n'est-ce pas, chrétiens, une contradiction? Si c'est une croix, c'est un état de souffrances, et quel accord peut assortir ensemble et concilier dans un même sujet, la peine et le plaisir? Dieu seul est l'auteur et comme le nœud de cette sainte alliance ; mais c'est aussi l'alliance la plus parfaite. Au milieu des plus sombre nuages, il fait luire le signe de la paix : dans les déserts les plus arides, il fait couler des fontaines d'eau vive, et sur la croix, il donne les goûts les plus délicieux. Croix consolante, toute rigoureuse d'ailleurs qu'elle paraît et toute rigoureuse en effet qu'elle est. N'en cherchons point d'autre témoin que saint André : parce qu'il voulut

endurer toutes les rigueurs de la croix et mourir sur la croix, je dis que par un miracle de la grâce et par l'opération toute-puissante de l'Esprit de Dieu, il trouva dans sa croix, et les plus pures, et les plus solides et les plus sensibles consolations. Distinguez, je vous prie, ces trois choses, et remarquez : les plus pures consolations, par rapport au principe d'où elles partent et au sujet où elles sont reçues : les plus solides consolations, par rapport aux motifs sur quoi elles sont établies et aux vues qui les font naître ; les plus sensibles consolations, par rapport aux mouvements qu'elles excitent dans l'âme, et dont les sens même sont touchés. C'est ainsi que Dieu dès la vie présente récompensa la constance de son apôtre ; c'est ainsi qu'il récompense toute âme fidèle et soumise ; et si dans nos croix nous ne sentons point la même onction, je prétends que nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes et que l'indocilité de notre cœur.

Solides consolations ; pourquoi ? Parce qu'elles sont fondées sur les plus solides principes, les voici : Ce sont trois vues qu'il a de la croix, et que Dieu lui fournit. Il la regarde premièrement, par rapport à Jésus-Christ son modèle et avec lequel elle lui donne la plus parfaite ressemblance ; secondement, par rapport aux trésors infinis de grâces qu'elle renferme et à quoi elle le fait participer ; troisièmement, par rapport à la fin où elle le conduit, et comme le gage le plus assuré d'une bienheureuse éternité. Regardons-la comme lui, chrétiens, et au lieu de cette image affreuse que l'esprit s'en fait à lui-même et qui nous effraie, elle n'aura pour nous que des attraits, et nous y trouverons un calme que tous les orages de la vie ne pourront troubler.

Car il n'y a plus en effet à s'étonner de cette assurance inébranlable avec laquelle André marche à la croix, dès qu'il la considère, ou plutôt dès qu'il y considère Jésus-Christ même comme son modèle. O croix, je vais à vous, et j'y vais rempli de confiance : *Ad te securus venio*. Pourquoi ? Parce que le Dieu que je sers et que vous avez porté, vous a honorée : parce que ses sacrés membres ont été pour vous le plus bel ornement, et qu'ils vous ont vous-même consacrée : *Quæ decorem de membris Christi accepisti*. Il y trouve un éclat, une splendeur qui l'éblouit, et il ne croit pas qu'il y ait une gloire pour lui. Ah ! recevez-moi, glorieuse et brillante croix ; et s'il faut un titre pour être favorablement reçu de vous, le voici : c'est que j'ai été formé à l'école du Sauveur que nous avons vu et que nous avons adoré dans vos bras. Il ne peut rien arriver de plus grand au disciple, que d'être dans le même rang que le Maître : *Suscipe discipulum ejus qui pependit in te magister meus Christus*.

Je ne suis plus surpris de cet air serein et tranquille avec lequel André se présente devant la croix et à la croix, dès qu'il pense aux richesses infinies qu'elle contient et qui en doivent découler sur lui. C'est par la croix que la grâce et que toute grâce s'est répandue dans le monde ; il le sait, et sur la croix il se promet de recueillir ces secours abondants, cette force divine qui soutient un cœur au milieu des plus formidables attaques et qui le rend victorieux. Je puis tout par vous, croix précieuse, *Crux pretiosa*, mais surtout croix secourable. Vous relevez au même temps que vous renversez ; vous guérissez au même temps que vous blessez ; vous vivifiez lors même que vous donnez la mort, et c'est pour cela que je l'ai toujours souhaité, et que je le souhaite en ce jour plus que jamais, de m'attacher à vous, et de vous embrasser comme mon plus ferme et mon unique appui : *Amator tuus semper fui, et desideravi amplecti te*.

Je comprends aisément pourquoi l'illustre martyr s'étend si volontiers lui-même sur la croix, dès qu'il établit sur elle ses espérances et qu'elle doit être le prix de son salut. Il ne peut ignorer, et il le témoigne assez, que c'est la route la plus courte pour passer de son exil à la céleste patrie : que c'est ce talent qui profite au centuple dans l'éternité. Dès là, le fardeau parût-il plus pesant mille fois, ce n'est plus proprement un fardeau, ou ce n'est plus au moins un fardeau pesant, parce qu'il est balancé d'ailleurs et emporté par un poids immense de gloire. Bois sacré, je viens me livrer à vous ; et ce sera vous qui me rendrez à celui qui m'a racheté par vous : *per te me recipiat, qui per te me redemit*.

Quel fonds de consolations, mes frères, et que ne puis-je bien aujourd'hui vous faire creuser dans une mine si riche et si féconde ! Vous cherchez tant les remèdes à vos maux : mais faibles ressources que toutes les ressources humaines ! On s'épuise à force de les chercher et de les éprouver tous. On y peut bien quelquefois trouver d'abord un certain soulagement ; mais qui passe et qui vous replonge encore en passant dans un nouvel abîme. Que vous vous seriez jusqu'à présent épargné de fatigues et de peines, de tours et de retours, d'ennuis accablants et désolants, si vous l'aviez plutôt connu ce secret prompt, ce secret infaillible, ce secret unique, d'ôter aux souffrances toute la pointe qu'elles ont, et de les changer même dans une véritable félicité. Et ce secret si excellent, si rare, quel est-il ? Vous me le demandez : apprenez-le du glorieux patron que vous venez invoquer dans ce temple et honorer dans cette solennité. C'est de vous arracher à toutes les illusions du monde ; de ce monde trompeur et faux, qui souvent rouvre vos plaies et les rend plus profondes lorsqu'il vous promet de les fermer. Mais où irez-vous ? Où vous irez, mon cher auditeur ? Où est allé saint André, au pied de la croix. Et là que ferez-vous, que direz-vous ? Ce qu'a fait saint André, ce qu'il s'est dit à lui-même. Vous vous direz comme lui : j'ai ma croix, Dieu me l'a donnée, mais c'est par là même qu'il grave sur moi, pour parler de la sorte, l'image et le caractère de son

Fils. C'est à ce signe de la croix que vous me reconnaissez, Seigneur, et sans cette conformité je ne puis être compté parmi les vôtres. Vous vous direz comme lui : ma croix est dure, je le sens; si j'étais seul à la porter, j'en désespérerais ; mais le Seigneur y a attaché sa grâce, et avec la grâce du Seigneur toute difficulté disparaît et tout devient supportable. Vous vous direz comme lui : J'ai un royaume à acheter; j'ai une couronne à mériter. C'est à la croix qu'il est promis, ce royaume, c'est par la croix qu'on l'emporte, cette couronne. Rien donc dans la vie ne me doit être plus cher que la croix, puisque rien ne me doit être plus cher que les saintes prétentions qu'elle me donne et que le terme où elle me conduit. Au milieu de toutes ces réflexions, Dieu survient, il se fait goûter, et l'on n'a de goût que pour lui. On se trouve revêtu d'une certaine intrépidité qui met à l'épreuve de tout. On défie en quelque sorte la douleur. Tous ses traits s'émoussent contre une âme ainsi renfermée dans elle-même, ou plutôt ainsi renfermée en Dieu. Je serai leur soutien, dit le Seigneur, et à qui? A ces cœurs fidèles et patients qui se confient en moi et en ma croix : *Cum ipso sum in tribulatione.* (*Psal.* XC.) Mais, vous mondains, ennemis de la croix, vous la fuirez, et elle vous suivra, ou plutôt vous la traînerez malgré vous; et parce que vous n'y savez pas trouver votre repos, vous n'en aurez pour vous que les épines. Allez à ces faux dieux en qui vous mettez votre appui. Vous éprouverez bien que ce sont des bras de chair; et n'est-ce pas ce que nous voyons tous les jours dans le monde? Des hommes, et un million d'hommes, menant une vie languissante, toujours dans les plaintes et les murmures, toujours dans les emportements, dans les dépits, dans les désespoirs; toujours occupés à se ronger intérieurement, à se dévorer : nulle bénédiction de la part de Dieu, nul adoucissement. On s'y consume enfin; on y périt, on meurt comme saint André sur la croix; mais du reste avec des sentiments bien opposés. O la belle mort pour les chrétiens! Il s'est, dit-on, livré à son chagrin; il y a succombé. Mais que ne prenait-il sa croix, et que ne l'unissait-il à celle d'un Dieu souffrant? Que ne la prenait-il, et que n'y a-t-il puisé les secours qu'elle lui offrait? Que ne la prenait-il, et que ne l'a-t-il rapportée à la fin qu'on lui proposait? Il y aurait alors trouvé, aussi bien que saint André, non seulement des consolations solides, mais encore même des consolations sensibles.

Voici, Messieurs, un des plus grands miracles de la croix : Miracle visible, miracle constant. Qui croirait qu'elle pût opérer de telles merveilles, si nous n'en avions pas la preuve devant les yeux? C'est la sensibilité de saint André, ou, pour parler de la sorte, c'est la sensibilité de ses consolations: elle paraît en tout. D'aussi loin qu'il aperçoit la croix, que fait-il? Il la salue : il se prosterne contre terre; il verse un torrent de larmes; son visage en est baigné, et le transport de sa joie les lui fait répandre. *O bona crux!* O croix! ô mon attente et mon amour! Si j'ai formé jusqu'à présent des désirs, pour quel autre les ai-je formés que pour vous? *Diu desiderata.* Si j'ai soupiré pour un objet avec quelque inquiétude, pour quel autre l'ai-je fait que pour vous? *Sollicite amata.* Ce que j'ai cherché sans relâche, n'est-ce pas vous? *Sine intermissione quæsita.* Vous voilà enfin; mes vœux sont remplis, ils sont comblés : *Et aliquando cupienti animo præparata.* Il y va non plus seulement avec assurance, mais c'est un empressement qu'il ne peut arrêter; c'est une sainte précipitation qui l'emporte. Il y court plein de zèle et triomphant. Cependant, reprend saint Bernard, voici bien un autre prodige : André ne se connaît pas lui-même; il ne se comprend pas lui-même, ou du moins il parle d'une manière à ne se pas faire comprendre. Que veut-il? Il veut que la même allégresse qui fait tressaillir son cœur, fasse tressaillir jusqu'à sa croix. Il veut que la joie soit commune entre lui et elle: *Ita ut et tu exsultans suscipias me.*

Quoi donc, poursuit le même Père, le sentiment qui met André hors de lui-même est-il tel qu'il puisse se communiquer à la croix? *Ergone tanta est exsultatio ut exsultet et ipsa crux.* Et qu'y a-t-il ici qui soit moins selon les règles ordinaires, qui passe plus la raison, qui soit plus au-dessus de la nature, enfin qui soit plus digne de notre étonnement et de notre admiration : ou un homme qui se croit si heureux sur la croix, et qui s'en félicite lui-même, ou la croix, toute insensible qu'elle est, qui prend part à son bonheur, et qui lui applaudit? *Aut quis dicat minus contra consuetudinem, supra rationem, ultra naturam crucem exsultare quam crucifixum?*

Daigne le Dieu de patience, le Dieu de consolation vous combler, chrétiens, de cette même abondance, et cela par Jésus-Christ et en Jésus-Christ : c'est le souhait de l'Apôtre, par où je finis : *Deus patientiæ et solatii det nobis id ipsum sapere per Jesum Christum.* (*Rom.*, XV.) Il y a peut-être ici de ces prétendus esprits forts qui traitent d'inventions humaines ce que la plus constante tradition nous a transmis, et de pieuse crédulité ces salutaires effets de la grâce. Ils blasphèment ce qu'ils ignorent; ils voient quelquefois dans le monde le profane amour du siècle et une passion terrestre plonger par ses fausses douceurs un cœur dans l'ivresse la plus profonde, et ils ne croiront pas que le Seigneur soit aussi puissant, et que l'onction divine puisse remplir de la sorte une âme, et faire sur elle d'aussi vives impressions. Laissons-les dans leur incrédulité. L'homme animal ne comprend point les secrets de l'esprit de Dieu. Le chrétien fidèle les sent, les goûte, les éprouve, et par les douceurs que Dieu répand sur ses croix durant la vie, il le prépare à des douceurs infinies, et à des joies sans mélange dans

l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

PANÉGYRIQUE XII.

SAINT FRANÇOIS XAVIER.

Existimo nihil me minus fecisse a magnis Apostolis. (II *Cor.*, XI.)

Je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands apôtres.

Ce sentiment, bien loin de partir d'un esprit de présomption, est le sentiment d'un apôtre qui, d'ailleurs toujours occupé de sa faiblesse, ne trouvait rien en lui qu'il ne regardât comme un don de Dieu, et qu'il ne rapportât à Dieu ; qui dans une entière défiance de ses propres forces, et dans une vue continuelle de son indignité, n'osait se répondre de rien, sans un secours spécial de la grâce du Seigneur ; enfin qui ne pensait qu'en tremblant à l'excellence de sa vocation, et craignait en sauvant les autres d'être réprouvé lui-même et de se perdre. Ce que le docteur des nations a donc pu dire sans que l'humilité chrétienne en reçût dans son cœur aucune altération, j'ai cru le pouvoir mettre encore dans la bouche de l'homme apostolique dont nous célébrons la fête, et dont j'entreprends l'éloge. Jamais Xavier, ce vaisseau d'élection, choisi dans ces derniers siècles pour porter le nom de Jésus Christ aux peuples, aux rois infidèles, suscité contre toutes les puissances des ténèbres, pour en briser les autels, pour en abolir l'empire, l'Apôtre en un mot des Indes et du Japon, jamais, dis-je, Xavier ne s'estima qu'un serviteur inutile; mais du reste, aussi zélé pour le salut de ses frères et aussi heureux dans les progrès de sa prédication, qu'il était rempli de la pensée de son néant et touché de la connaissance de ses misères, ne put-il pas en quelque sorte, comme saint Paul, se comparer aux plus grands apôtres, ou plutôt ne puis-je pas, en gardant toute la proportion convenable, l'égaler à ce glorieux défenseur de la loi chrétienne, et dire de lui, que dans le sacré ministère où il fut appelé de Dieu, il n'a ni moins constamment travaillé, ni moins glorieusement réussi? Les plus vastes mers parcourues, les lieux les plus inaccessibles visités, mille périls, mille fatigues, et par là le royaume de Jésus-Christ étendu jusques aux régions les plus reculées, les mœurs des plus barbares nations adoucies, les têtes couronnées soumises et humiliées sous le joug de la foi, un monde entier converti : voilà ce que nous admirons dans les premiers prédicateurs de l'Evangile, et voilà ce qu'a renouvelé presque de nos jours un seul homme conduit par un zèle ardent, sage, désintéressé, mais toujours aussi secondé du ciel dans ses saintes entreprises, et favorisé d'une spéciale protection. Nous verrons Xavier d'une part, selon les expressions de l'Ecriture, planter, arroser, cultiver, élever, bâtir; et Dieu d'autre part donner à tout l'accroissement, tout soutenir, verser sur tout ses plus abondantes bénédictions. C'est une remarque assez commune dans la conduite et l'ordre de toutes les affaires, que souvent ni les fruits ne répondent à la peine qui les a précédés, ni la peine ne mérite les fruits dont elle est suivie. Combien d'éclatantes victoires n'ont été achetées que par de légers combats, et combien au contraire de combats opiniâtres n'ont pu obtenir la victoire ! Mais ici l'Apôtre que Dieu envoie n'exécute rien qui ne lui ait coûté cher, et Dieu qui envoie son apôtre ne lui fait rien entreprendre qu'il ne favorise, et qu'il ne couronne d'une heureuse fin. A quoi donc, en deux paroles que je vous prie d'observer parce qu'elles comprennent tout le fond de ce discours, à quoi je réduis l'éloge de saint François Xavier, c'est aux travaux de sa mission, et aux succès de sa mission. Aux travaux de sa mission qui ont fait son mérite; aux succès de sa mission, qui ont fait son bonheur. Le partage est simple, mais naturel. A des sujets tels que celui-ci, il ne faut ni les figures de l'éloquence, ni tous les autres ornements de l'art. Leur propre grandeur les soutient, et la seule exposition des faits suffit pour les relever. Nous avons besoin néanmoins des lumières du Saint-Esprit. Demandons-les par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La vertu d'un apôtre n'est point une vertu faible et délicate, lâche et timide, oisive et lente; le ministère évangélique demande des hommes capables des plus hautes entreprises; discrets et sages, mais prompts et hardis; infatigables dans l'action, intrépides dans le danger; que rien n'arrête, dès qu'il faut marcher et attaquer; que rien ne fasse reculer, quand il faut résister et soutenir; vigilants sans être inquiets, ardents sans être emportés, fermes sans être opiniâtres et obstinés; des hommes détachés, généreux, patients; des hommes tels qu'en forma l'Esprit de Dieu, cet esprit de force, lorsqu'au milieu des feux et des tonnerres il descendit sur les disciples, et les revêtit de la vertu d'en haut.

A ce caractère, vous reconnaissez, Messieurs, l'Apôtre du nouveau monde; vous le devez reconnaître. Dieu, qui partage ses dons selon les desseins particuliers et les vues qu'il a spécialement sur nous, donna à Xavier avec la noblesse du sang une élévation et une grandeur d'âme au-dessus de toutes les difficultés. Vif et agissant, sain et robuste, mais avec un courage encore au delà de ses forces; piqué d'une ambition que lui inspirait la nature, et que la grâce sut sanctifier, il n'eut jamais dans l'esprit que de vastes idées; mais les idées dont il fût rempli, les projets qu'il forma dignes du plus sublime génie, il trouva bien de quoi les soutenir dans une prudence consommée, dans une patience propre pour le travail, et dans une inébranlable constance. Quelles courses ! quels voyages ! que de sueurs, de peines, de veilles ! que de périls et de naufrages ! Il va, il vient, il arrête, il passe, il avance, il retourne. Qu'a-t-il entrepris, Mes-

sieurs, qu a-t-il fait pour Dieu? et en l'entreprenant, en le faisant, qu'a-t-il souffert? Les livres entiers ne peuvent tout raconter en détail, et ce sera beaucoup pour moi de vous en faire seulement un récit général et abrégé.

Ignace de Loyola, le glorieux instituteur de la Compagnie de Jésus, fut le sage ministre que Dieu choisit pour gagner Xavier, et pour le retirer des engagements du monde, où son âge, sa naissance, mille qualités de l'esprit et même du corps, ne lui avaient déjà donné qu'une entrée trop prompte et trop facile. Mais aussi Xavier, après quelque résistance, dégagé des liens qui le retenaient et enrolé sous l'étendard de Jésus-Christ, ne tarda pas à entrer dans les vues d'Ignace, ou pour mieux dire, dans les vues de Dieu sur lui qu'Ignace lui marqua. Si j'avais à faire un de ces éloges communs, dont les faits bornés et dans leur nombre et dans leur étendue, ou bien demeurent renfermés dans les ténèbres d'une vie pénitente et solitaire, ou du moins dans une vie publique et agissante ne passent pas les limites de quelques villes, de quelques provinces, enfin de quelques royaumes, je m'attacherais à vous peindre Xavier renonçant au monde dès une florissante jeunesse, et au lieu des vains plaisirs qu'il y avait cherchés, ne pensant plus désormais qu'à venger la justice divine sur lui-même par les jeunes, les abstinences, jusqu'à demeurer plusieurs jours sans nourriture; par les macérations du corps, jusqu'à en altérer sa santé, et au péril même d'en perdre la vie. Je compterais toutes les œuvres de charité qu'il commença à pratiquer, comme compagnon d'Ignace, auprès des pauvres, leur rendant tous les services les plus contraires aux sens et à la nature, surtout domptant sa délicatesse naturelle entre les bras d'un misérable, que l'infection d'une plaie profonde et envenimée ne lui avait fait regarder d'abord comme aux autres qu'avec horreur. Je vous décrirais ses longues et fréquentes marches à pied, de Paris à Venise, de Venise à Rome, de Rome en d'autres lieux, selon les divers besoins qui se présentèrent, sans secours dans le chemin, et voulant manquer de tout. Je vous le ferais voir réduit par la maladie dans une extrême faiblesse, et en cet état ne prenant point d'autre retraite que l'hôpital, ni d'autre lit que celui d'un malade avec qui il le partageait. Je vous parlerais des instructions qu'il fit aux peuples, dans les villes, dans les bourgades, dans la chaire, dans le tribunal de la pénitence, aux grands et aux petits, sans que ces infirmités en pussent presqu'interrompre le cours; se traînant encore tout languissant, tout accablé qu'il était, aux places publiques, partout où sa présence pouvait en quelque sorte contribuer à la conversion et à l'édification de ses frères : telles furent en Europe les prémices de sa mission. Pour tout autre il y aurait eu là de quoi faire le fonds d'une éminente sainteté, et le sujet d'un panégyrique : mais pour Xavier ce ne sont encore que des dispositions, que quelques épreuves où le nouveau soldat de Jésus-Christ s'exerçait et se préparait au combat.

Suivons-le, Messieurs : c'est au milieu de ces saintes occupations à quoi son zèle l'appliquait, que Xavier reçoit l'heureuse nouvelle qu'il était appelé aux Indes et destiné au salut des peuples idolâtres. Il l'avait déjà connu plus d'une fois, mais en figure seulement, et par des songes mystérieux qui le travaillaient durant son sommeil, soit que ce fût l'effet d'une imagination vive et souvent frappée du même objet, soit que Dieu prît ses moments pour lui parler, comme autrefois aux prophètes dans l'ancienne loi, et à tant de saints dans la nouvelle. Quoi qu'il en soit, tantôt c'était un Indien d'une haute stature qu'il croyait porter sur ses épaules : le poids était assez pesant pour le faire gémir malgré lui, mais non pas pour l'abattre, et la sueur qui découlait de son corps à grosses gouttes, marquait bien l'effort extraordinaire qu'il faisait pour soutenir le fardeau qu'on lui imposait. Tantôt en esprit dans une vaste solitude, il apercevait devant lui une étendue immense de mers, mille orages sur sa tête, mille précipices sous ses pieds, la mort partout présente, et, toujours prêt à se sacrifier mille fois, il ne voyait rien de si affreux qu'il n'en demandât encore davantage : *amplius, Domine, amplius.*

L'événement répondit à des présages si marqués : le mystère tout à coup se développe, le ciel s'explique; un des deux compagnons d'Ignace, choisi pour toutes les Indes, attaqué d'une maladie qui l'arrête, laisse la place à Xavier qu'on lui substitue, et Xavier, instruit de la vocation divine la recevant avec humilité, avec confiance, par la bouche et des mains de son père en Jésus-Christ, adorant et bénissant les impénétrables desseins de la Providence qui a jeté les yeux sur lui et qui l'envoie, a bientôt pris sa route de Rome vers le Portugal. Un habit pauvre sur son corps, un bréviaire à la main, voilà tout l'équipage d'un homme qui part pour ne jamais revenir. Enfin ce fut après un séjour de quelques mois à Lisbonne, sous les auspices de Paul III, souverain pontife, sous les ordres et le nom de Jean III, prince religieux et roi de Portugal, que le nouvel apôtre embarqué pour les Indes, entra à proprement parler dans cette pénible carrière qu'il sut dans la suite si heureusement fournir. N'attendez pas, Messieurs, que suivant les règles ordinaires de l'éloquence, je tâche de donner à chaque action un nouveau lustre, ni que je m'applique à embellir et à relever mon sujet. L'art consiste ici à resserrer la matière, non pas à l'étendre; à parcourir suffisamment les choses pour les faire en quelque sorte entrevoir, mais assez légèrement, pour les pouvoir toutes au moins marquer; à proposer en général, et comme dans un point raccourci, ce qui demanderait en particulier des discours entiers; à dire tout ce qui peut trouver place, mais à en laisser encore plus

à penser. Par où donc mesurerons-nous le zèle de notre apôtre? Quel plan nous ferons-nous de ses travaux évangéliques pour les bien connaître? Jugeons-en, et par l'étendue des lieux qu'il a parcourus, et par le caractère des peuples qu'il a instruits, et par la diversité des fonctions qu'il a exercées, et par la variété admirable des moyens qu'il y a employés. Jamais fut-il une plus belle carrière, et jamais fut-elle mieux fournie?

Quelle distance assez longue d'un lieu à un autre put jamais rétrécir son zèle, et dérober à ses soins des peuples encore à peine connus? Si nous voulons mesurer la prodigieuse étendue de ses voyages, ce ne peut être que par le nombre des îles, des royaumes, des mers qu'il a traversés. Le détail en serait autrement infini. L'Ecriture, Messieurs, nous peint les ministres de l'Evangile, ou bien comme ces nuées que le vent pousse avec impétuosité pour porter en mille contrées la fertilité et l'abondance : *Ecce ut nubes volant* (*Isa.*, LX.) : ou bien comme ces anges qui assistent autour du trône de Dieu et qui, attentifs à ses ordres, les vont en un moment annoncer dans toutes les parties du monde : *Ite angeli veloces* (*Isa.*, XVIII); voilà désormais l'image de Xavier. Parti de Lisbonne, il arrive après une navigation de cinq mois au Mozambique; du Mozambique, au bout de quelques détours, il va débarquer à Goa; de Goa, la même ardeur le fait voler au cap de Comorin, le porte à la côte de la Pêcherie, le rappelle par Cochin, l'avance jusqu'au royaume de Travancor, le conduit aux îles de Ceylan, de Manar, à Meliapor, à Malaca, le tourne vers les Moluques, le ramène mille fois sur ses pas, mille fois le rengage dans ses premières voies; l'approche du Japon, l'y fait entrer : et là, Messieurs, lui laissant toujours suivre sa route avec une égale rapidité, je me contente, pour vous épargner le récit inutile de tant de noms barbares, de dire en un mot que durant l'espace de dix années, par près de cent mille lieues de marche, à supputer suivant les règles les plus exactes, on trouve de quoi faire plus d'une fois le tour de la terre dans les courses apostoliques de François Xavier. Dans un corps mortel, qui ne croirait qu'il eût presque l'agilité des esprits. Ce n'est pas qu'il trouvât toujours devant lui tous les chemins aplanis, et tous les peuples disposés à le recevoir; mais quelles terres assez ingrates purent ralentir sa ferveur, et quelles nations assez cruelles ébranlèrent un moment son courage? Combien de fois, et en quelles affreuses demeures alla-t-il chercher des sauvages accoutumés au sang, implacables ennemis des autres hommes dont ils avaient à peine la figure, et presque réduits au rang des bêtes dont ils conservaient toute la férocité? Ce sont toujours, disait Xavier, des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ. Des ruisseaux de larmes coulaient de ses yeux à ce souvenir; son cœur attendri éclatait en soupirs; dans les tendres embrassements d'un Dieu mourant, il puisait des forces qui soutenaient la nature, et que la nature ne peut donner. Aidé de ces pensées, promesses, menaces, amis, ennemis, écueils, feux, esclavage, poisons, qui l'arrête? Il se traîne sur des rochers, il s'enfonce dans des déserts; parmi l'horreur des forêts, et jusque dans le centre de la barbarie il tâche de se familiariser avec l'inhumanité même : heureux d'y vivre pour le salut de ses frères, et non moins heureux, s'il l'eût fallu, d'y mourir pour la cause et les intérêts de son Sauveur.

Au reste, Messieurs, à jeter les yeux sur tant de pays où Xavier étendit son zèle, on dirait qu'il ne fit et qu'il ne put faire autre chose que de les parcourir légèrement. Cependant quelles provinces en de si vastes empires ne furent pas arrosées de ses sueurs? Quelle ville en tant de provinces fut privée de son secours? Quelle maison dans chaque ville échappa à sa vigilance, et quelle personne presque dans chaque maison fut oubliée? Tout à tous, pour tout gagner à Jésus-Christ, on le vit entrer dans les plus superbes palais, et de là se transporter dans les plus viles cabanes; la majesté du trône ne l'étonna point, ni les misères de la pauvreté ne le rebutèrent point : il respectait dans les grands l'autorité souveraine du premier Maître, et il adorait dans les petits l'humilité vénérable du Rédempteur : il parlait aux rois avec toute la soumission que demande le caractère de grandeur imprimé sur leur front, et il parlait aux peuples avec toute la condescendance que demande leur faiblesse, et qui convient à un père. Disons mieux, grands, petits, riches, pauvres, rois, sujets, il ne distingua jamais rien, parce qu'il regardait tout du même œil de la foi, et qu'il embrassait tout dans les mêmes sentiments de la charité chrétienne. Chargé de tant de millions d'âmes dont il se croyait responsable au tribunal de Dieu, ne sut-il pas, pour ainsi dire, agir à la fois en mille endroits, ou du moins, par une action continuelle, suppléer, autant qu'il dépendait de lui, à ce qui n'eût pas semblé naturellement possible? S'il sort d'une occupation, ce n'est point son travail qu'il interrompt; il ne fait que changer de sujet, et passer à une autre. Descend-il de l'autel où il vient d'offrir le sacrifice, c'est pour monter dans la chaire et annoncer l'Evangile? se retire-t-il d'un hôpital où il a rendu à un moribond les derniers devoirs, c'est pour se renfermer dans un cachot, et y pouvoir donner à un criminel toute la consolation qu'il a lieu d'en attendre? D'une maison, où comme un ange de paix il a ramené les esprits, et établi l'union et le repos, il se transporte dans une autre, où, comme le ministre des vengeances divines, il sait jeter le trouble par de salutaires menaces, et rompre par un divorce nécessaire un commerce que la loi condamne. La direction secrète succède à l'instruction publique; le soir est employé à parcourir toutes les rues d'une ville, la clochette à la main, pour rafraîchir la mémoire des vérités qu'il a enseignées durant tout le jour; la

nuit est occupée à traiter avec Dieu des mesures qu'il y a à prendre pour le lendemain, et dans cette révolution de choses, à peine enfin reste-t-il quelques moments qu'il daigne accorder à son corps tout épuisé néanmoins, et qu'il ne peut plus soutenir.

Quels moyens peut fournir la prudence chrétienne que notre apôtre n'ait point mis en œuvre; et que néglige-t-il de toutes les pieuses industries qui peuvent le plus contribuer à la conquête des âmes? Là, sur le rivage de la mer, ou sur une colline élevée, je me le figure qui plante une croix, sacré gage et signe sensible du salut, qui tout ensemble rappelle aux uns la mémoire de ce qu'ils ont déjà appris, et fait naître aux autres la pensée de s'instruire de ce qu'ils ignorent. Là, je me le représente au milieu d'une troupe d'enfants, dévorant tous les dégoûts que donne une âge faible, pour leur bien imprimer les saintes leçons qu'il avait lui-même tracées et écrites de sa main, et pour faire couler par ce canal jusqu'aux pères mêmes le suc d'une bonne doctrine. Là je crois le voir auprès d'un idolâtre, d'un pêcheur, d'un marchand, d'un soldat, d'un matelot, essuyer durant les heures entières ou les dédains d'une humeur intraitable, ou l'ennui d'une conversation barbare, et attendre ainsi le bon moment; s'intéresser dans leurs affaires temporelles, pour les intéresser eux-mêmes dans l'affaire de leur salut, et se les attacher d'abord par des manières douces et insinuantes, pour les rendre ensuite à Dieu, et ne les plus attacher qu'à Jésus-Christ. Tantôt il parle en maître qui ordonne: son visage s'enflamme, et ses yeux en sont tout étincelants; mais tantôt d'un d'un air soumis il parle en ami qui prie; son visage serein ravit et charme. Ici c'est un prophète inspiré; il intimide, il étonne : ailleurs c'est un pasteur tendre et zélé, il rassure et il gagne. Tout lui convient : il n'est rien à quoi il ne s'élève, rien à quoi il ne s'abaisse; rien au-dessous, rien au-dessus de lui, pour ménager les esprits et les amener toujours à la même fin, qui est le soin de leur salut et leur sanctification.

Ceci est général, et peut-être vous voulez au moins quelques faits particuliers? Il est aisé de vous satisfaire. On l'a vu, dans les ardeurs d'une fièvre brûlante, oublier son propre péril, et le plus pressé de secours, ne penser néanmoins qu'à secourir lui-même tous les autres. On l'a vu, ou par un prompt mouvement inspiré d'en haut, ou par un dessein déjà médité, s'enfoncer dans un bois épais, et saintement armé contre lui-même, faire bientôt couler par mille coups redoublés des ruisseaux de sang, tandis que le ciel fléchi par une si généreuse pénitence versait des torrents de grâce sur un pécheur présent à cette action, et que Xavier voulait convertir. On l'a vu dans un vaisseau, le premier à tout, donner à tous l'exemple; au pied d'un mât établir de saintes assemblées; au milieu d un air corrompu aller recueillir les soupirs empestés d'un homme frappé d'une maladie contagieuse, et travailler à sauver l'âme tandis que le corps peu à peu se consumait. On l'a vu dans un équipage de valet, à la suite d'un cavalier, marcher à grands pas en des chemins raboteux et semés d'épines. On l'a vu seul et sans défense, sans autre autorité, sans autre pouvoir que la sage liberté de l'Evangile, au milieu de la capitale d'un royaume plongé dans l'idolâtrie et ennemi de la loi nouvelle, l'annoncer hautement, cette sainte loi, et s'exposer en l'annonçant aux insultes de toute une populace, aux arrêts du magistrat et à l'indignation du prince.

Le ciel néanmoins d'ailleurs ne l'en a pas plus épargné. A ce mot, Messieurs, qui m'échappe, quelles idées se réveillent! Les grandes traverses sont attachées aux granentreprises. L'enfer est trop jaloux de la proie qu'on lui enlève, pour demeurer en repos, et le ciel tire trop de gloire d'une vertu éprouvée, pour ménager ses serviteurs, surtout un apôtre. Nous avons vu Xavier agir avec ardeur; et il faudrait maintenant le voir souffrir avec constance. Tout y a contribué; les démons ligués, les éléments conjurés, les coups imprévus, les attentats prémédités, l'eau, le feu, le fer, domestiques, étrangers, fidèles, infidèles, lui-même plus que tout le reste. Que ne puis-je tantôt dans une image sensible vous montrer des légions entières sorties des enfers et rangées en bataille, et Xavier livré à leur vengeance, succombant sous la foule, étendu par terre et le corps tout meurtri! Que ne puis-je tantôt vous mettre devant les yeux la triste peinture d'un naufrage, les vents soulevés, la mer en courroux, le vaisseau brisé et Xavier sans autre ressource qu'une planche, occupé durant trois jours et durant trois nuits à disputer sa vie avec les flots? Que ne puis-je assez au long vous présenter une troupe ennemie furieuse, ou qui l'attend dans un passage pour l'assassiner, ou qui infecte l'eau qu'il boit pour l'empoisonner, ou qui le tire à coups de flèches pour le percer, ou qui le poursuit à coups de pierres pour le lapider, ou qui met le feu à des maisons pour le brûler! Que n'ai-je le temps de reprendre toute la suite de sa vie! Ce fut une mort continuelle : Dieu l'éprouva, comme si de sa part il se fût beaucoup ménagé lui-même; et lui-même il se traita, comme si Dieu d'autre part l'eût beaucoup ménagé : les haires, les cilices, les chaînes de fer, les sanglantes disciplines; pour lit, ou les cordages d'un vaisseau, ou quelques ais assemblés, ou quelquefois une simple natte, ou enfin la terre même; pour nourriture, souvent un peu de pain mendié et pris par aumône; de l'eau pour boisson : voilà la manière de vivre commune et particulière de Xavier. Je m'attache dans tout ce discours précisément aux choses, du reste, sans me mettre en peine de marquer les temps, les lieux, les occasions, les noms, parce que ce serait entreprendre la description de tout un monde dont Xavier fut la lumière, et auquel il donna ses soins. Qui donc l'a pu séparer de la charité de Jésus-Christ? *Quis?* le péril?

Il l'a regardé d'un œil intrépide et arrêté : les persécutions? Il les a chéries comme son plus précieux héritage : les puissances du monde? Il a reçu leurs faveurs sans en être ébloui, et il a vu leur colère sans en être ébranlé; la faim, la soif, la nudité, les ardeurs brûlantes, les froids piquants, le glaive, la mort? Supérieur à tout, il a tenu tout sous lui sans en recevoir les plus légères atteintes : *Sed in his omnibus superamus.* (*Rom.*, VIII.) Plaignons-nous maintenant, âmes lâches et faibles, et comptons pour beaucoup le peu que nous faisons et que nous souffrons pour Dieu. Mais c'est un éloge que je fais ici. Je vous laisse approfondir l'instruction qu'il vous présente. Tant de travaux si longtemps soutenus, secondés d'une fervente oraison, accompagnés de toutes les vertus, méritaient des fruits et un succès proportionnés. Mais je puis ajouter que les fruits, que le succès y ont parfaitement répondu : c'est la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Ce fut pour les premiers défenseurs de la loi chrétienne, et c'est encore présentement pour nous une des plus sensibles preuves de la vérité incontestable de l'Evangile, que les progrès merveilleux de la foi annoncée par les apôtres, et répandue dès sa naissance dans toutes les parties du monde. Il ne paraît pas naturel que douze hommes aient conduit si heureusement et si promptement à bout un ouvrage qui passe les plus vastes entreprises des plus ambitieux conquérants; que, sans autres armes que le glaive de la parole, et dans le cours de quelques années, ils aient détruit le paganisme, établi le royaume de Jésus-Christ, fait changer en un mot de face à toute la terre. Le doigt de Dieu est là, dit-on, et il n'y a que le Seigneur, lui, qui tient les cœurs dans ses mains, qui les puisse ainsi tourner à son gré; que lui qui des plus faibles instruments sache se servir de la sorte, pour opérer les plus grands miracles. Mais ne puis-je pas ajouter, Messieurs, à la gloire de l'apôtre des Indes et du Japon, François-Xavier, que nous retrouverons dans ses actions un témoignage non moins glorieux à la religion, et d'autant plus propre à nous toucher, qu'il est moins éloigné de nous. Car ce ne sont plus même douze pêcheurs, c'est un seul homme qui cueille presque autant de lauriers qu'il fait de pas, qui remporte autant de victoires qu'il attaque d'ennemis, qui soumet des nations entières en aussi peu de temps qu'il en faut pour en parcourir les terres, et dont les fruits enfin, si prompts et si étendus, non moins constants dans leur durée, ont encore passé jusqu'à nous, et doivent passer par une heureuse succession aux siècles qui nous suivront.

Je me vois obligé, Messieurs, de retourner sur mes pas, et de reprendre les traces de Xavier, non plus dans la peine du travail, mais dans la gloire du succès; non plus dans l'effort du combat, mais dans l'éclat du triomphe. Si c'est en Europe que commencent les soins de sa mission, c'est en Europe que Dieu répand sur lui ses premières bénédictions. A Venise, à Boulogne, à Rome, il trouve grâce auprès des pécheurs, les fait rentrer en eux-mêmes, et sait déjà l'art de les convertir. Si par l'ordre du ciel il avance de Rome vers le Portugal, tout voyageur qu'il est, il ne cesse point d'être apôtre. Ses exemples édifient, ses entretiens touchent, et en marchant, il gagne les âmes et les conduit à Dieu. S'il paraît dans Lisbonne, il y a bientôt répandu la grâce qu'il apporte avec lui. La cour et le peuple, tout y a part, et, par le ministère de l'homme apostolique, depuis le prince jusqu'aux sujets, tout est instruit, et tout se réforme. S'il passe au Mozambique, du Mozambique à Mélinde, et de Mélinde à Socotora, la rapidité de ses courses ne sert qu'à multiplier ses conquêtes. Goa, cette ville alors aussi fameuse par son impiété et le monstrueux assemblage de tous les vices qui y régnaient, que par sa richesse et le concours extraordinaire de tous les peuples de l'Orient qui y abordaient, la capitale des Indes (car je ne compte point ce que fit Xavier en Europe ni au Mozambique) Goa fut proprement le premier champ où il exerça son ministère apostolique, et ce fut proprement aussi la première récolte de sa mission. Qui l'eût cru, que la piété tout à coup dût refleurir dans le sein de l'iniquité, l'innocence et la modestie chrétienne prendre la place du déréglement le plus débordé, l'amour de la justice l'emporter sur l'esprit d'intérêt, et le fréquent usage des sacrements succéder au libertinage le plus scandaleux et à l'irréligion? Cependant, à la présence de Xavier,—le beau spectacle dans une ville jusque là le siége de mille abominations! — les pécheurs viennent en foule se jeter aux pieds de l'apôtre; les autels, les tribunaux de la pénitence, tout retentit de leurs gémissements; la honte est levée; le changement est universel, il est public et surtout il est sans retour.

De si heureux effets firent bientôt désirer ailleurs le zélé missionnaire, et le zèle de Xavier ne lui permettait pas de s'enfermer dans l'enceinte d'une ville, toute nombreuse qu'elle pût être. Un vaste pays de la côte orientale ne l'a pas plutôt appelé, qu'il y vole, et il ne s'y est pas sitôt montré, qu'il fait oublier, par de nouveaux prodiges, les avantages passés. Tout se soumet, tout se rend; plus de mille enfants baptisés dans toute la côte de la pêcherie, et de là enlevés par une mort précieuse, vont jouir dans le ciel de la grâce que leur a procurée la Providence par son ministre, et la multitude des autres de tout âge qui se présentent au baptême est telle qu'il faut enfin, pour continuer à verser sur tous les eaux salutaires, à quoi il ne peut plus suffire, soulager Xavier et lui soutenir le bras.

De pareilles fatigues, disons mieux, de pareilles conquêtes l'attendaient néanmoins ailleurs; il passe d'une côte à une autre, et il porte partout la même bénédiction; dix mille

idolâtres convertis au royaume de Travancor, ce fut là l'ouvrage d'un mois, et quarante-cinq églises bâties, ce furent les glorieux monuments qu'il y laissa de la nouvelle religion.

Cependant le nom de Xavier vole de toutes parts, et sa réputation en mille endroits commence par avance ce que sa présence va bientôt achever. Ainsi voyons-nous, Messieurs, dans la milice du siècle, les peuples, au bruit de quelques signalées victoires, déconcertés, éperdus, prévenir la marche du victorieux, les villes ouvrir leurs portes, les provinces se jeter dans les fers, et de puissants Etats recevoir la loi.

Ce n'est plus Xavier qui court à des nations infidèles, ce sont les nations les plus éloignées qui accourent à Xavier. Les ambassades qu'il reçoit, sans piquer son ambition, réveillent son ardeur. Ce qu'il ne peut pas faire par lui-même, il le fait par ceux qu'il envoie, et qu'il a pris soin de former; et toujours, soit qu'il agisse, ou que les autres agissent en son nom, il voit croître également la moisson évangélique et la foi se multiplier. Qu'il entre en lice avec les brahmines, qu'il se trouve investi d'une troupe de bonzes, faux docteurs de l'erreur, il les confond par la force de ses raisonnements, les étonne par ses réponses, et leur imprime malgré eux toute l'estime que mérite la loi qu'il publie. Qu'il paraisse le crucifix à la main dans une vaste campagne, il traîne après lui une multitude innombrable de peuples, et se montrant seulement à eux, ou leur montrant le Dieu qu'il leur vient prêcher, par le silence le plus éloquent il les attendrit et les gagne. Qu'il se fasse voir dans une cour toute païenne, animé du zèle de Jean-Baptiste, mais plus heureux que le précurseur de Jésus-Christ, il trouve grâce auprès du prince, en est écouté, et va porter la croix jusque sur le trône. Qu'il approche d'une ville, il trouve aux portes tous les habitants qui l'attendent; il entre, et il est reçu au milieu des acclamations publiques.

Un plus long détail me mènerait trop loin, Messieurs, il faudrait mille fois redire les mêmes choses, parce que mille fois, en suivant Xavier des Indes au Japon, nous retrouvons des croix arborées et des autels érigés, des idolâtres instruits et des pécheurs convertis, des abus retranchés et de pieuses coutumes établies, des familles réglées, des villages éclairés, des villes réformées, des îles sanctifiées, des empires attirés à la connaissance et au culte du vrai Dieu. Abrégeons, et puisque je ne puis tout dire, il faut au moins vous laisser quelque idée des succès inouis de Xavier; vous les connaîtrez par la supputation que j'en fais. Si nous les comptons par les temples qu'il a détruits, l'histoire en marque dix mille; si nous les mesurons par les idoles qu'il a brisées, j'en trouve quarante mille; si nous en jugeons par les rois qu'il a instruits, il y en a eu jusqu'à trente; si c'est par les royaumes qu'il a parcourus, nous en découvrons soixante-six; enfin, si nous rassemblons tout ce qu'il a converti d'âmes, les Indes et le Japon en ont fourni onze cent mille. Qui le croirait, et quel miracle!

Aussi Dieu avait-il mis dans les mains de Xavier ce pouvoir suprême qui soumet tout au maître du monde. Il a commandé à la mer, et la mer respectant dans le serviteur la voix même du Dieu qui se fait porter sur les aîles des vents et qui préside aux tempêtes, a calmé ses flots et aplani la route à des vaisseaux ouverts de toutes parts et presque entièrement fracassés. Il a parlé, et sa parole, plus efficace que tous les remèdes dont l'art sait user, a guéri les maux les plus incurables, et rendu la santé à des corps a demi consumés. Il a paru sur les tombeaux, et les cadavres au premier souffle sorti de sa bouche se sont ranimés. Il s'est présenté devant une armée rangée en bataille, l'étendard de la croix à la main, et l'ennemi, foudroyé au premier éclair de ses yeux, n'a pensé qu'à la fuite. L'avenir a-t-il rien eu de si enveloppé, le passé rien de si reculé, le présent par la distance des lieux rien de si éloigné, qu'une lumière divine ne lui ait fait prévenir, rappeler, connaître? Parlant comme les apôtres, les langues des diverses nations avec qui il eut à traiter, ou par une seule se faisant à tous également entendre; changeant subitement de figure, paraissant à la fois en plusieurs lieux, quel homme! Messieurs, ou n'est-il point au-dessus de l'homme? Quelle prompte révolution! et dans le cours heureux de tant de saintes conquêtes, qu'attendez-vous? Hélas c'est ainsi que Moïse fut arrêté à l'entrée de la terre de promission : ce fut ainsi que David fut enlevé sur le point de bâtir un temple au Seigneur, dont il s'était tracé le dessein, Xavier meurt, Xavier! et à peine est-il encore au milieu de sa carrière! Toutes les mesures étaient déjà prises pour passer à la Chine : la Chine conquise, il prétendait porter la lumière dans le vaste empire des Tartares; l'ouvrage achevé, il comptait de retourner en Europe, d'y confondre l'hérésie, et d'y rétablir la pureté tout ensemble et de la doctrine et des mœurs. L'Afrique, l'Asie, selon ses vues, devaient de là occuper ses soins, sans qu'il restât une partie du monde, où il n'eût pas annoncé l'Evangile, et il meurt! Mais, c'est du moins au milieu des feux du Japon, sous le glaive d'un bourreau, à la face d'un tyran : les héros ne doivent point autrement mourir que dans le champ de bataille, ni un apôtre que sur un échafaud. Xavier meurt, et ce que si longtemps il a désiré, ce que par tant de travaux il a mérité, le ciel ne l'accorde ni à ses désirs, ni à ses travaux, Xavier meurt, et il ne meurt point martyr! O vous, peuples qui le suivîtes en foule! Rois qui le reçûtes avec honneur dans des cours nombreuses et dans un pompeux appareil, venez et voyez! Il meurt sur un rivage désert, dans une pauvre cabane ouverte de toutes parts, sans autre compagnie que celle d'un passager plus charitable que tous les autres du même vais-

seau, d'où le saint malade a été apporté à terre; sans autre secours que celui d'un homme mal habile qui, deux fois dans une fièvre ardente lui perçant la veine, offense les nerfs, et le fait tomber en convulsion. Xavier meurt, et tout mourant, il fait un nouvel effort en faveur d'une âme qu'il voudrait sauver; son zèle se rallume lorsque tout le reste paraît éteint, il est toujours apôtre jusqu'à la dernière heure. Un jeune indien, qui se présente devant lui, ne reçoit de sa part que des regards mêlés de colère et de compassion, n'entend de sa bouche qu'un arrêt formidable, tandis que Xavier, en le prononçant, trouve encore des larmes à donner au malheureux dont il voit par avance la perte, et qu'il condamne. C'est à la vue de la Chine qu'il meurt, et dans la plus prochaine espérance de s'y faire passage; et autant de fois qu'il porte ses regards vers ce terme tant désiré et néanmoins défendu pour lui, ce sont autant de sacrifices qu'il fait à Dieu dont il bénit la providence, et dont il adore les jugements. Quoi qu'il en soit, Xavier meurt; mais son zèle, les fruits de sa mission ne meurent point avec lui. Ce corps exempt des dernières atteintes de la mort, plein encore d'une vertu miraculeuse, exposé aux yeux de ses frères, ce corps, tout insensible qu'il est, pique leur courage, ranime leur ferveur : ils vont sur les pas de leur maître, recueillir la moisson qu'il a semée; ils se font un passage dans les terres qu'il n'a fait que leur montrer de la main, sans y pouvoir lui-même arriver. Sa mémoire toujours vivante soutient les prédicateurs dans le pénible exercice de leur ministère; les missionnaires au milieu des tempêtes de la mer, sur les glaces et les neiges, sur les sables brûlants; les martyrs, dans l'horreur des supplices.

Et peut-être puis-je me flatter, Monseigneur, que dans cet éloge, Votre Grandeur trouve elle-même des exemples, à quoi elle est d'autant plus sensible, qu'ils sont plus conformes à ses vues, et qu'ils s'accordent mieux avec ses saintes intentions. Je pourrais vous dire, Monseigneur, que ce sont les exemples d'un légat apostolique : deux brefs du souverain pontife conféraient, confirmaient à Xavier cette éminente dignité; mais ce nonce apostolique, ce légat, en la présence des évêques avec qui souvent il eut à traiter, ne se souvint jamais d'autre chose que de l'humble qualité de religieux qu'il portait : prosterné à leurs pieds, sans penser aux titres de distinction que lui accordait le Saint Siége, s'il chercha à se distinguer, ce ne fut que par une plus profonde vénération. L'éclat de la mitre le frappa; l'auguste caractère de prince de l'Eglise, si saint et si sacré, surtout lorsqu'il le vit soutenu comme nous le voyons, Monseigneur, d'un solide mérite, le saisit toujours d'une crainte, et si je l'ose dire, d'une frayeur respectueuse; il en remplit lui-même ses frères, ne leur recommanda rien plus expressément, et ses frères là-dessus, pleins de son esprit, croient encore ne devoir rien observer plus religieusement. Ce sont donc seulement les exemples d'un zélé ministre de Jésus-Christ, d'un missionnaire, que ce discours nous présente, Monseigneur. Et vous-même, estimant les fonctions évangéliques, beaucoup moins par les grands noms qu'elles portent, que par les grands devoirs qu'elles imposent, n'oubliez-vous pas toute la pompe qui vous environne, pour ne penser qu'au travail et à la peine qui la doit accompagner? Que dis-je? Vous vous en souvenez toujours, Monseigneur, de cette grandeur attachée à l'illustre rang où une vertueuse reine, témoin par elle-même de votre mérite, vous avait déjà, il y a si longtemps, destiné : où le plus grand de nos rois, toujours conduit par sa sagesse ordinaire, vous a nommé; et où le Saint-Siége enfin, pour le bonheur de ce diocèse, vous a élevé. Mais en vous en souvenant, ce n'est que pour l'employer selon les vues de Dieu, cette même grandeur, à rétablir, ou plutôt à maintenir, à affermir la règle et le bon ordre : vous ne conservez toute l'autorité d'un pasteur, que pour rendre plus efficaces ce zèle, cette vigilance qui vous appliquent sans relâche à la conduite de votre troupeau; rien n'y est épargné : les visites, les instructions, le choix des plus sages ministres, soit qu'ils approchent de plus près votre personne, soit qu'ils marchent en votre nom où les besoins de vos ouailles les appellent; le soin de former un clergé déjà distingué par sa régularité, mais toujours en état de profiter de vos exemples, et d'avancer sur les traces que vous leur marquez. Ainsi Xavier eut-il le bonheur de voir fleurir le christianisme dans tous les lieux où son zèle le conduisit; ainsi verrez-vous, Monseigneur, les peuples entrer à l'envi dans les voies de Dieu où vous leur servez de guide, et prendre le chemin de la gloire que je leur souhaite avec la bénédiction de Votre Grandeur. Ainsi soit-il.

PANÉGYRIQUE XIII

SAINT ÉTIENNE.

Stephanus plenus gratia et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo : et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur. (*Act.*, VI.)

Etienne plein de grâce et de force faisait des grands prodiges et de grands miracles parmi le peuple : et ils ne pouvaient résister à la sagesse et à l'esprit qui parlait en lui.

Voilà, chrétiens, en trois paroles un éloge complet. Un homme plein de grâce pour se préserver lui-même de tous les périls où pouvait l'exposer la disposition présente de sa vie et de son état. Un homme plein de sagesse, c'est-à-dire de science, mais d'une science toute divine pour détruire l'erreur et pour confondre, à la gloire de la véritable religion, les docteurs du mensonge. Enfin un homme plein de force pour soutenir jusqu'au dernier soupir la cause de Dieu, après l'avoir servi d'abord, et l'avoir fait ensuite connaître et servir aux autres : un homme de ce caractère, n'est-ce pas un homme parfait?

C'est la noble idée que je viens vous donner de saint Etienne, ce glorieux martyr que

l'Eglise honore en cette fête, ou plutôt c'est l'Esprit de Dieu qui nous la donne, cette haute idée; et j'aurai dans tout ce discours cet avantage, de ne rien dire de si relevé et de si grand, qui ne soit sorti de la bouche même de la vérité. Car, que peut inventer l'éloquence humaine ? de quelles expressions peut-elle user, qui égalent cette plénitude de grâce, cette plénitude de sagesse, cette plénitude de force, et n'est-il pas vrai qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit de former en quelques traits raccourcis un portrait si beau, et un panégyrique si accompli ?

Il n'est pas surprenant que saint Etienne ait possédé ces dons éminents dans un si haut degré d'excellence, puisque l'historien sacré de ses combats et de sa mort nous apprend que ce saint lévite était rempli du Saint-Esprit, qui est la source de tous les dons du ciel, et qu'il était animé de la foi, qui est le principe de toutes les qualités surnaturelles de l'âme : *Cum esset plenus fide et Spiritu sancto.*

Aussi, chrétiens, faut-il convenir que ce don de grâce, ce don de sagesse, ce don de force, étaient surtout nécessaires à un homme engagé dans un des plus difficiles ministères de l'Eglise, obligé à soutenir le premier choc d'une des plus rudes guerres que le faux zèle de la religion ait allumées dans le monde, et condamné enfin par la violence et l'oppression de ses ennemis et des ennemis de Jésus-Christ, à une mort aussi rigoureuse qu'elle fut précipitée.

C'est dans ces trois différentes situations que saint Luc nous a représenté saint Etienne : 1° à la tête des fidèles, comme diacre de l'Eglise. Voilà le ministère où il fut employé; 2°, au milieu des Juifs, occupé contre la Synagogue en de célèbres disputes. Voilà la guerre où il eut à combattre; 3° entre les mains de ses persécuteurs, livré à leur fureur, et accablé sous une grêle de pierres. Voilà la mort qu'il eut a souffrir. Je vous ferai voir le danger de son ministère et comment par le don de grâce il s'y conserva. Je vous représenterai l'opiniâtre entêtement de tant d'esprits ligués contre lui et contre la nouvelle loi qu'il enseignait, et vous verrez comment, par le don de sagesse, il les convainquit. Enfin je retracerai devant vos yeux la rage de ses bourreaux, et comment, par le don de force et par une invincible constance, il en triompha. De là nous conclurons que saint Etienne le premier martyr, c'est-à-dire, le premier témoin de Jésus-Christ, lui rendit trois grands témoignages : le témoignage de ses mœurs, et c'est là que parut la grâce; le témoignage de sa parole, et c'est là qu'il fit éclater sa sagesse; le témoignage de son sang, et c'est là qu'il fit admirer sa force. Ces trois parties de son éloge ne seront pas sans instruction pour nous, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

S'il est vrai, chrétiens, qu'il n'y a point d'écueil plus dangereux ni plus fatal à la vertu que l'intérêt et le plaisir, il n'est pas moins vrai que jamais ces deux passions ne sont plus à craindre que lorsqu'elles ont l'une et l'autre leur objet présent pour les réveiller. Un homme que l'éclat de l'or et de l'argent n'éblouit point, mais qui tous les jours en voit passer par ses mains les plus grosses sommes sans en arrêter une partie dans le passage, et les laisse couler telles qu'il les a reçues, et dans la même abondance, selon les divers usages auxquels elles sont destinées pour le soulagement du public : un homme qui, maître de son cœur, et gardant sur tous ses sens un empire absolu, peut au milieu du feu ne point brûler, c'est-à-dire sait se maintenir dans une entière innocence, tout engagé néanmoins qu'il est à converser sans cesse au milieu d'un sexe également faible lui-même, et capable d'affaiblir les âmes les mieux affermies. Un homme de ce caractère, qui toujours dans l'occasion, toujours sur le bord du précipice, marche d'un pas ferme et sans tomber, se tient étroitement et constamment resserré dans les bornes du plus austère devoir, et de mille attaques inévitables ne reçoit pas une seule atteinte : c'est sans doute un homme que gouverne pleinement la grâce; c'est là qu'elle fait éclater sa force; c'en est le plus beau triomphe : et de si heureux effets ne peuvent partir que d'un principe si pur et si saint. Ces exemples sont rares, j'en conviens; mais ils ne sont que plus dignes de notre admiration. Ce sont des victoires difficiles, mais elles ne sont pas impossibles. J'en ai la preuve dans le saint diacre dont je commence le panégyrique; et pour la mettre dans tout son jour, je suis obligé de prendre la chose de plus haut. Ecoutez-la telle que je l'ai conçue, et telle que le texte sacré nous la raconte.

Cet heureux temps durait encore, disons mieux, cet heureux temps commençait où les fidèles, après la triomphante ascension du Fils de Dieu, animés de son Esprit, et pleins d'un saint mépris des choses de la terre, apportaient leurs biens aux pieds des apôtres, pour être également distribués parmi le troupeau naissant, et pour fournir aux divers besoins qui y survenaient. Il fallait surtout pourvoir aux femmes qui, dans l'état du veuvage, non point dissipées comme à présent et plus mondaines que jamais, mais retirées et adonnées dans leur retraite aux œuvres de piété, demandaient plus de secours, et se trouvaient en de plus pressantes nécessités. Les apôtres furent bientôt contraints de se décharger d'un si pénible emploi, appelés qu'ils étaient à parcourir le monde pour y prêcher l'Evangile, et ne pouvant allier ensemble l'un et l'autre ministère. On jeta les yeux, dit saint Luc, sur des hommes d'une foi éprouvée, pour leur succéder : *Viros probatæ fidei.* (*Act.*, VI.) On les consacra comme diacres de l'Eglise; et sur qui tomba d'abord le choix ? Ce fut d'un consentement unanime sur l'illustre martyr dont nous solennisons la mémoire. Et dans

cette fonction honorable, mais dangereuse, je dis que saint Etienne eut à surmonter, et qu'en effet il surmonta tout à la fois, d'une part les amorces de l'intérêt, d'autre part les amorces de la volupté. Je viens vous faire admirer, chrétiens, des vertus, dont la pratique est bien peu connue dans le monde, mais que vous apprendrez peut-être à imiter. L'intérêt vaincu, premier triomphe de saint Etienne, ou, si vous le voulez, premier triomphe de la grâce dans saint Etienne.

Point de passion plus commune qu'une avare cupidité, comme il n'est rien de plus contagieux que les richesses périssables. C'est un langage ordinaire ; mais ce langage n'en est que plus vrai. Aussi le Sage met-il un homme désintéressé parmi les prodiges du monde, et le regarde-t-il comme le plus innocent et le plus heureux des hommes : ***Beatus vir qui inventus est sine macula, et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecuniæ thesauris.*** (*Eccli.*, XXXI.) Où est-il, reprend le Sage, et où le trouverons-nous? ***Quis est hic?*** (*Ibid.*) Nous le comblerons de nos louanges quand nous l'aurons trouvé : ***Et laudabimus eum;*** car son désintéressement et toute sa vie est un miracle : ***Fecit enim mirabilia in vita sua.*** (*Ibid.*)

Ne nous éloignons point de notre sujet pour être témoins de cette merveille. Non, chrétiens, saint Etienne ne fut point un de ces ministres mercenaires qui ne servent à l'autel du Seigneur, que pour faire ensuite servir l'autel à leurs propres avantages, et qui ne se donnent au prochain que pour eux-mêmes. Je ne vous dis point d'écouter sur cela la voix du peuple. C'est au contraire dans le silence même du peuple qu'on trouve le témoignage le plus authentique et le plus favorable. C'est un grand éloge dans l'administration des deniers publics, que d'arrêter ces plaintes si ordinaires contre les ministres qui y sont employés, plaintes quelquefois mal fondées, et presque toujours inévitables. Or ce ne fut que sous le ministère de saint Etienne que cessèrent certains murmures qui s'étaient élevés. Les femmes des Grecs, après avoir si hautement éclaté, furent satisfaites du partage qu'elles commencèrent à recevoir ; chacun approuva la nouvelle distribution, et tout enfin parut content.

Il fallait sans doute que le saint diacre tînt la balance bien juste ; il fallait une conduite bien pure et une dispensation bien équitable. On sait combien il est facile de donner là-dessus de l'ombrage aux particuliers qui observent tout dans les personnes publiques, et qui quelquefois même croient voir au delà de l'objet. Le moindre intérêt eût été remarqué ; et n'était-ce pas assez pour ternir, jusque dans l'homme de la plus saine réputation, sa gloire passée et toute l'idée qu'on en avait conçue?

Si je ne parlais pas d'un vrai disciple de Jésus-Christ, nourri de l'Evangile, pour m'exprimer de la sorte, et conduit par la grâce; si je jugeais des sentiments de saint Etienne par les nôtres, je dirais que la tentation néanmoins était forte au milieu de l'abondance. Car ce n'étaient pas seulement les pauvres qui embrassaient l'Evangile, c'étaient les riches qui, se dépouillant de leurs richesses, en faisaient notre saint lévite le dépositaire.

Or, être en pouvoir de retenir, de transformer, et, si vous voulez, de métamorphoser des biens communs en des biens propres ; n'ignorer pas pour cela les tours d'adresse et les coups secrets : les savoir, s'en préserver et les abhorrer, que l'épreuve est délicate ! Que de tels exemples en d'autres siècles seraient hautement vantés ! Ce sont des vertus des premiers temps, dont nous n'avons guère conservé que le souvenir. Mais, quand la grâce conserve un cœur, elle l'a bientôt dégagé de toutes les vues basses et terrestres ; elle nous élève comme saint Etienne au-dessus de toute la fortune temporelle. Si donc il a les mains pleines, c'est pour répandre ce qu'il reçoit, c'est pour le communiquer. Il ne distingue ni le sien ni ce qui lui est dû, ni ce qui appartient aux autres; il mêle tout ensemble pour tout donner, il se défait de tout, il pourvoit à tout, hors à lui-même.

Voilà le portrait d'un saint entièrement détaché: est-ce le nôtre? Et pourquoi ne l'est-ce pas ? parce que c'est la cupidité qui nous domine, et non point la grâce. De là, il est si commun de voir des âmes livrées à l'intérêt : c'est lui qui soutient toutes les conditions de la vie ; et sans l'attrait de l'avarice, avouons-le à la honte de notre siècle, peut-être ne trouverions-nous ni qui voudrait nous écouter dans nos doutes, ni qui prendrait soin de nous secourir dans nos besoins, ni magistrats pour nous juger, ni amis pour nous défendre : hélas! même le dirai-je, ni maîtres pour nous instruire, ni ministres pour offrir à Dieu le sacrifice. En dis-je trop? Quoi qu'il en soit, que ne savons-nous, comme saint Etienne, surmonter l'intérêt, et que n'apprenons-nous encore comme lui à résister aux attraits du plaisir ! C'est un second miracle de la grâce : *Stephanus plenus gratia.* (*Act.*, VI.)

Le plus grand art pour se défendre des attraits du plaisir et des illusions de la chair, c'est la fuite. Cependant il y a des occasions nécessaires, des tentations propres de l'état. Ce sont des vocations du ciel ; le danger qui y est attaché doit nous inspirer une plus grande vigilance ; mais il ne nous met pas en droit pour cela de les abandonner. Je ne suis donc point surpris de voir saint Etienne prendre dans le même ministère, avec le trésor commun, le soin encore et la conduite de tant de femmes pieuses ; traiter souvent avec elles, soit pour le règlement de leur conscience, soit pour le bon ordre de leurs affaires ; être leur guide dans la voie du salut, et même leur conseil dans les diverses occurrences de la vie. C'est sans raison que la critique censure quelquefois sur cela les ministres de Jésus-Christ ; et les mondains qui se connaissent eux-mêmes, et qui jugent des autres par leur propre corruption, ont

beau parler; il faut qu'il y ait des conducteurs pour toutes les personnes qui aspirent à la perfection chrétienne; et la condition de celles-ci serait bien à plaindre, si la fragilité de leur sexe les condamnait à demeurer sans secours et dépourvues de toutes les instructions dont elles ont besoin.

Au lieu d'attaquer une fonction si sainte, il serait bien plus convenable de rendre à la vertu le témoignage qu'elle mérite. Car, ce que nous ne pouvons assez admirer dans saint Etienne, c'est au milieu des occasions, et de plus délicates occasions, ce parfait tempérament de la conduite la plus irréprochable, sans être néanmoins ni austère ni farouche: c'est cette belle alliance du plus constant et du plus inflexible attachement aux plus étroites règles du devoir, et d'une douceur pleine d'affabilité, d'une charité aussi engageante qu'elle était modeste et sage. Pourquoi même ne dirais-je pas que ce fut au moins en partie cette inviolable pureté de l'âme et du corps qui le fit paraître avec le visage d'un ange, selon l'expression de saint Luc, *Viderunt faciem ejus tanquam faciem angeli.* (*Ibid.*) Et pourquoi refuserais-je à tant de saints imitateurs de cette inaltérable régularité la juste louange qui leur est due? En effet, la grâce qui préserva saint Etienne, ou pour mieux dire, avec laquelle saint Etienne se préserva, cette grâce toute-puissante ne s'est point retirée des emplois apostoliques. Elle y agit tous les jours, et elle y agit tout entière. Barrière assurée contre les faiblesses humaines, non-seulement elle n'abandonne point dans le danger ceux qu'elle y a engagés; mais elle les y fait vaincre et triompher: et comment? Par une vigilance égale à celle de saint Etienne; par une précaution qui observe tout et ne se pardonne rien; par une grande réserve dans l'usage du monde, ne passant jamais les bornes de la nécessité; par la mortification des sens; par la prière et un retour fréquent vers Dieu. Avec cela, ce directeur fidèle et sage sait se maintenir. Avec cela, guides sacrés, anges tutélaires des âmes, prenons confiance. Non, mes frères (car je ne suis point seulement monté dans cette chaire pour condamner ce qui paraît quelquefois dans les ouvriers évangéliques de moins ordonné et de moins saint, mais pour canoniser ce qu'ils nous font voir dans l'exercice de leur ministère de plus excellent et de plus divin; non, dis-je, quelque part que les ordres du Seigneur nous appellent, le Seigneur est avec nous, et nous pouvons tout avec lui. Mais, sans cela même aussi, quelles chutes a-t-on vues? quelles chutes doit-on craindre? Les étoiles, et les étoiles les plus lumineuses se sont obscurcies; elles se sont détachées du firmament, elles sont tombées. Demeurons-en là, et ne tirons point le voile davantage. Don de la grâce, c'est par ce don précieux que saint Etienne rendit à Jésus-Christ le témoignage de ses mœurs dans son ministère: *Stephanus plenus gratia.* (*Ibid.*) Et ce fut en second lieu, par le don de science et de sagesse, qu'il lui rendit le témoignage de la parole dans la guerre qu'il eut à soutenir pour l'Evangile contre le mensonge et l'erreur; *et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* (*Ibid.*) Nous l'allons voir dans la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Quoique rien n'ait plus fait verser de sang que le faux zèle de la religion, ce n'est néanmoins ni par le fer ni par le feu que se doivent terminer ces sortes de guerres, mais les armes dont il y faut user, c'est la doctrine et la parole. Voilà pourquoi le Saint-Esprit communique à ses ministres, en les employant contre le mensonge, le don de sagesse, c'est-à-dire un don de science et de lumière qui sert toujours à l'une de ces deux choses, et quelquefois à toutes les deux ensemble; ou bien à gagner les ennemis de la vérité, et à leur faire abjurer l'erreur; ou du moins à les convaincre et à les confondre, quoique souvent, tout convaincus et tout confondus qu'ils sont, ils périssent avec opiniâtreté dans leur égarement. Saint Etienne fit l'un et l'autre. Voyons-le entrer dans le champ de bataille, et soyez s témoins de ses triomphes: *Et non poterant resistere sapientiæ et spiritui qui loquebatur.* (*Ibid.*)

Le zèle supplée à tout, et, s'il ne trouve pas toujours un champ aussi vaste qu'il le demande, il fournit au moins toute la carrière qui se présente, et s'attache à la remplir. Saint Etienne, retenu à Jérusalem par les fonctions de son ministère, ne pouvait, sur les traces des apôtres, porter l'Evangile à des peuples éloignés; mais son zèle, comme la flamme, pour être resserré dans l'enceinte d'une ville, n'en devient que plus vif et plus agissant. C'était le siége du judaïsme, c'en était la plus fameuse école. Là, les docteurs de la Synagogue tenaient leurs conseils, donnaient leurs leçons, formaient leurs disciples. Là, les princes des prêtres fabriquaient leurs traits empoisonnés contre la loi naissante. Le peuple, séduit et animé, n'avait pas éteint dans le sang du Fils de Dieu sa haine contre lui: il la conservait même tout entière et il en ressentait toute l aigreur.

Qui l'eût cru, qu'un jeune ministre de l'Eglise, sans être appelé au combat, eût voulu lui-même l'engager? qu'il ne craignît ni la subtilité des docteurs, ni les intrigues des prêtres, ni la prévention du peuple; sûr de la cause qu'il défendait, puisque c'était la cause de Dieu, et comptant bien moins sur ses lumières que sur celles de l'Esprit-Saint qui le conduisait? Ainsi David parut avec assurance contre le Philistin: vous venez à moi, lui dit-il, le glaive à la main; et moi je viens à vous au nom du Seigneur: *Ego autem in nomine Domini.* (I *Reg.*, XVII.) L'événement fut heureux, le géant fut abattu; et le Seigneur, dans la faiblesse d'un berger, fit paraître la force de son bras tout-puissant. Etienne parla avec la même confiance, il agit avec la même vigueur, et il triompha avec le même succès.

Triomphe d'autant plus glorieux, que la guerre des esprits est mille fois encore plus opiniâtre et plus difficile.

Quel prodige nouveau au milieu de Jérusalem! A quelle source le lévite zélé a-t-il puisé ces sublimes connaissances dont la splendeur éblouit tout, et ces paroles enflammées dont l'ardeur consume tout! C'est là-dessus, ou sur un sujet à peu près semblable, que s'écriait saint Léon : Et quand on est inspiré de l'Esprit de sagesse, disait ce Père, quand on a Dieu pour maître, qu'on fait à une telle école de prompts et d'admirables progrès! Ce n'est donc point à l'aide d'une étude humaine, d'une science profane, de l'éloquence du siècle, que la vérité victorieuse se produit ici dans son plus beau lustre : ce n'est point Etienne qui parle, c'est Dieu même qui s'explique par la bouche de son disciple; et la parole de Dieu, en se communiquant par cet organe, garde toute sa majesté et toute sa vertu. Faut-il en dépit de l'envie, et malgré la plus artificieuse cabale, ménager des esprits envenimés et les guérir de leurs faux préjugés contre une doctrine qu'ils ont si hautement réprouvée, et qui abolit leurs anciennes cérémonies? Rien n'échappe à l'adresse toute sainte et à l'habileté de saint Etienne. C'est un docteur éclairé, qui sait, ou sous les plus sombres voiles, ou sous les plus brillantes couleurs, découvrir le mensonge, et le détruire en le découvrant : les plus hauts mystères semblent perdre dans sa bouche toute leur obscurité. Au premier trait qu'il lance, il perce les nuages les plus épais et les dissipe, il développe les plus difficiles embarras et les éclaircit; il persuade la raison, il touche le cœur, et dans l'un et dans l'autre, comme dans une terre arrosée de ses sueurs et cultivée par ses soins, il plante la foi. Faut-il, par de salutaires violences et d'utiles menaces, réveiller des âmes endurcies, les presser par ses reproches, les intimider par ses arrêts? C'est un prédicateur animé qui foudroie, qui tonne : Cœurs incirconcis, dit-il mille fois : *Dura cervice et incircumcisis cordibus* (*Act.*, VII); cœurs indociles et rebelles, vous résistez toujours au Saint-Esprit : mais jusques à quand enfin? *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Ibid.*) Vous imitez le crime de vos Pères; vous partagerez leur sort; *sicut patres vestri, ita et vos.* (*Ibid.*) Faut-il conduire le troupeau fidèle, le soutenir au milieu des plus violentes persécutions, le former, le sanctifier? C'est un pasteur soigneux et appliqué; les ouailles, sous une conduite si sûre, avancent à la plus sublime perfection; les forts y prennent une ferveur toute nouvelle, les lâches y retrouvent leur premier feu, et les pécheurs la grâce qu'ils avaient perdue. Le texte sacré ne nous fait point le détail de ces saintes conquêtes. Dans un mot il nous donne seulement à juger de tout le reste, ou même dans un seul mot il nous dit tout. Je m'en suis déjà servi plus d'une fois et je le reprends; c'est que personne ne pouvait tenir contre la sagesse d'Etienne, mais que tout cédait à l'efficace de sa prédication et aux divines impressions de l'Esprit. C'est ainsi qu'il touchait les Juifs : *Et non poterant resistere sapientiæ et Spiritui qui loquebatur.* (*Act.*, VI.)

Or, mes frères, je ne prétends pas mettre tous les ministres de l'Evangile dans le même rang que le saint prédicateur dont vous entendez le panégyrique, mais il est néanmoins vrai que c'est le même Esprit qui nous anime, quand nous vous parlons, soit en particulier et dans le tribunal de la pénitence, soit en public et dans la chaire de la vérité. Les sujets peuvent être différents, et ils le sont en effet; mais ce ne sont point les qualités différentes des sujets qui opèrent les miracles de la grâce; et saint Paul nous apprend que ce sont même les plus faibles que Dieu choisit pour les plus grands ouvrages, et que c'est par eux qu'il instruit les savants, qu'il confond les forts, qu'il détruit les puissances. Ainsi, qui que nous soyons, nous, comme dit l'Apôtre, les envoyés de Dieu, vous êtes toujours inexcusables quand vous ne profitez pas de notre parole, ou plutôt de la parole de Dieu même qui sort de notre bouche; et nous avons toujours droit de vous faire le même reproche que faisait saint Etienne aux Juifs : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus.* (*Act.*, VII.) Esprits si clairvoyants pour les affaires humaines, et sur cela si dociles aux leçons qu'on vous fait : cœurs si ardents pour les choses du siècle, et si attentifs à des objets terrestres et matériels, si vous ne recevez pas avec plus de fruit les saintes instructions que nous vous donnons, si vous ne vous rendez pas aux sortes d'instances que nous vous faisons, si vous n'en devenez pas meilleurs, ni plus attachés à Dieu, ni plus détachés de vous-mêmes et du monde, ni plus appliqués aux exercices de la religion, ni plus fidèles aux devoirs de votre état; ce n'est qu'à vous-mêmes qu'il faut s'en prendre, qu'à un aveuglement volontaire, à une obstination dont vous aurez à rendre compte. *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus.* (*Ibid.*) Car, ne vous y trompez pas. Ne croyez seulement pas mépriser la voix d'un homme : c'est la voix de Dieu, la voix de son Esprit, de son Saint-Esprit : *Vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Ibid.*) Ne vous excusez point sur votre profession, sur la situation présente de vos affaires, sur les qualités du ministre qui vous parle : la source du mal, la vraie source, c'est une résistance actuelle à l'Esprit de Dieu, qui peut partout et par quiconque vous conduire, et qui le veut. C'est donc en tout temps, en tous lieux, en toutes façons que vous lui résistez : *Semper resistitis* (*Ibid.*) : les uns, dès la plus tendre jeunesse, les autres, jusque dans la vieillesse la plus avancée : tantôt au sacré tribunal, où le Saint-Esprit nous inspire pour vous d'utiles conseils; tantôt au pied de la chaire sainte, où le Saint-Esprit nous dicte pour vous des leçons de salut; tantôt directement et en méprisant, en rejetant; tantôt indirectement,

en éludant, en interprétant. *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* (*Ibid.*) Au reste, si la divine parole ne sert pas à vous gagner, elle doit servir à vous confondre. Et ce fut le second effet de la prédication de saint Etienne sur les Juifs, *et confundebat Judæos.* (*Act.*, IX.)

Il les confondait en trois manières : 1° au fond de leur cœur et au tribunal de leur conscience; 2° aux yeux des assistants et au tribunal des hommes; 3° devant le ciel et au tribunal de Dieu. C'est ainsi que la vérité triomphe. Dirai-je comment il la fit sentir aux plus endurcis malgré eux-mêmes, combien de fois il força les Juifs, tout incrédules qu'ils paraissaient, à rendre dans le secret de leur cœur témoignage à la sagesse du ministre qui leur parlait, et à la sainteté de la loi qu'il leur annonçait? C'est ce qui les piquait, ce qui les déchirait, ce qui les transportait; car, le mensonge, convaincu et confondu, n'en devient que plus furieux : *Et dissecabantur cordibus suis.* (*Act.*, VII.) Dirai-je dans quel étonnement il jeta les esprits, quelle admiration il donna à la plus nombreuse assemblée, quand, appelé à ce fameux jugement, qui devint pour lui un des plus beaux théâtres de sa gloire, ou plutôt de la gloire du Seigneur qui l'inspirait, au premier ordre du juge, prenant la parole; mais, tout lié qu'il était, parlant avec toute la liberté évangélique, et s'expliquant, non point en criminel, mais en maître, il leur exposa les saintes Ecritures, il leur traça un plan si suivi de la conduite de Dieu sur leurs pères, et que de là, venant au temps présent où il vivait et à eux-mêmes, il se déclara devant eux tout de nouveau et si hautement pour Jésus-Christ, lui donna la qualité de juste par excellence, traita d'homicide, de parricide l'attentat commis contre sa personne, et demanda compte de ce sang divin qui venait d'être répandu? Quand saint Etienne ne les eût pas confondus de la sorte et au tribunal de leur conscience et au tribunal des hommes, il les eût toujours confondus au tribunal de Dieu. C'est là qu'on répond de toutes les vérités que l'on n'a pas voulu croire, et de toutes les lumières qu'on n'a pas suivies. C'est là que cette nation infidèle en répondra, et c'est là, chrétiens, que vous en répondrez vous-mêmes. Juste et triste sujet de notre douleur, au lieu de la sainte consolation que nous devrions trouver dans le sacré ministère que nous exerçons auprès de vous. Nous savons que nous sommes envoyés pour votre salut; mais par le sacrilége abus que vous faites des grâces attachées à notre mission, nous les voyons toutes retomber, pour ainsi dire, sur vous comme autant d'anathèmes. Ce serait peu que les divins enseignements que vous recevez de nous servissent à vous condamner au tribunal de votre conscience, qui tant de fois, malgré vous, vous en rappelle le souvenir, et vous le remet devant les yeux, comme des règles certaines, nécessaires, et cependant négligées. Ce serait peu qu'ils servissent à vous condamner au tribunal des hommes, qui, tout injustes qu'ils sont quelquefois, surtout en ce qui regarde les choses de Dieu, ont néanmoins de la peine eux-mêmes à vous pardonner votre indocilité, après tant d'avertissements et de si sages remontrances. Mais le jugement que vous avez à craindre au delà de tout le reste, c'est celui de Dieu. Nos paroles, qui frappent l'air et que vous laissez inutilement passer, seront toutes recueillies et pesées dans la balance du sanctuaire. C'était toujours des moyens de sanctification; et ce sera contre vous des titres de réprobation. Ah! Seigneur, est-ce donc pour cela que nous parlons? Est-ce à cela mes frères, est-ce à votre ruine et à votre perte éternelle que nous devons être employés! Les premières vues de Dieu ne furent point telles; mais c'est vous-mêmes qui renversez tous les desseins de Dieu. De la matière de ses récompenses, vous faites la matière de ses châtiments. Je vous ai fait annoncer toutes mes vérités : vous avez su, vous avez connu, mais vous n'avez point pratiqué : cependant, dit le Seigneur, ce ne sont point les connaissances qui sauvent, ce ne sont point précisément mes vérités; mais ce sont des connaissances réduites à la pratique, ce sont mes vérités mises en œuvre. Sans cela, connaissances stériles, vérités vagues et spéculatives qui ne contribuent qu'à former contre vous une conviction sans excuse. Ce n'est point ma providence qui vous a manqué, ce ne sont point les fortes exhortations ni le travail d'un prédicateur zélé, d'un directeur vigilant et éclairé : c'est vous-mêmes qui volontairement avez arrêté tous les soins de ma providence, qui obstinément avez fermé l'oreille du cœur pour ne pas entendre ma voix, ou qui l'avez étouffée, si quelquefois malgré vous vous l'avez entendue : *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus.* (*Ibid.*) Or, ce qu'on vous a dit a été perdu pour vous; mais il ne l'est pas pour moi. Je l'ai gardé dans mes trésors : le voilà et je le produis maintenant pour vous en demander raison et vous le reprocher. *Dura cervice et incircumcisis cordibus et auribus.* (*Ibid.*) Premier témoignage que saint Etienne rendit à Jésus-Christ : témoignage de ses mœurs par le don de grâce : ç'a été la première partie. Second témoignage que saint Etienne rendit à Jésus-Christ : témoignage de la parole par le don de sagesse : ç'a été la seconde partie. Enfin troisième et dernier témoignage que saint Etienne rendit à Jésus-Christ : témoignage de son sang par le don de force. C'est la dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il est glorieux à un capitaine, après avoir signalé sa valeur dans le combat, de mourir enfin, les armes à la main et dans le champ de bataille : voilà ce que le monde appelle une belle mort. Mais il est infiniment plus glorieux et plus grand dans un ouvrier apostolique après avoir rendu témoignage à l'Evangile par le ministère de la parole, de

signer encore son témoignage de son propre sang, et de mourir pour la vérité ; voilà ce que j'appelle une mort précieuse. Si donc je viens dans une sanglante image peindre à vos yeux l'innocent livré à la fureur de ses persécuteurs, et expirant sous une grêle de coups, ne pensez pas devoir des larmes à ce spectacle. Ce ne sont point des larmes que je vous demande, mais des cris de joie et des chants de victoire : Ce n'est qu'en mourant que les martyrs triomphent, et c'est là que le nôtre a fait admirablement éclater sa force en deux manières : 1° en souffrant la mort ; 2° en la pardonnant. Encore un moment de réflexion.

Il est ordinaire aux faux braves du monde de traiter la religion de petitesse d'esprit, et de la renvoyer aux faibles comme leur partage. Mais le monde a beau vanter ses héros et consacrer le souvenir de leurs faits mémorables ; cette prétendue force, que le monde exalte tant, n'est souvent qu'une véritable faiblesse, et plutôt un vice qu'une vertu. Tantôt c'est une aveugle témérité qui se dérobe à elle-même la connaissance du péril pour n'en être pas étonné ; et de là il est si commun de voir cette bravoure mondaine, après avoir tant brillé dans le trouble des armes et la confusion de la mêlée, dégénérer au lit de la mort dans une lâche timidité, lorsque la dernière heure approche lentement, et qu'on a tout le loisir de la considérer. Tantôt c'est une fausse apparence, qui, sous un visage assuré, cache les plus vives frayeurs, et les plus violentes alarmes ; ou du moins c'est l'espérance qui la soutient : on ne s'engage point dans le danger qu'on ne croie en devoir sortir : c'est l'exemple qui l'anime ; on se laisse entraîner à la multitude. Voilà où se réduit cette force héroïque qui paraît avec tant d'éclat, et à qui le siècle prodigue son encens. Mais c'est que le siècle n'a jamais bien connu cette force divine qui descend d'en haut, et dont l'Esprit-Saint est le principe. En voici dans saint Etienne le modèle le plus parfait. Mondains, comprenez-le, si vous le pouvez ; et respectez une religion qui forme de si grandes âmes, et qui leur inspire de si généreux sentiments. Cent fois vous avez admiré dans la fureur de la guerre les impétueuses saillies d'un naturel bouillant et emporté. Mais ici qu'admirerez-vous ? Ce qui est digne de toute notre admiration. Un homme que le devoir fait parler, et que le péril ne peut faire taire ; qui connaît à quoi l'expose une liberté évangélique, et qui ne s'en explique encore que plus hautement, comptant pour rien le danger, et un danger certain et présent ; un danger prévu dans toutes ses circirconstances, considéré dans toute son horreur, mais également méprisé : un homme assailli tout à coup de l'orage, investi de toutes parts, et que la plus nombreuse multitude ne peut ébranler. Quel calme répandu dans ses yeux ! quelle intrépidité sur son visage ! quelle assurance dans sa démarche ! mais surtout quelle paix inaltérable dans son cœur ! Un homme, qui sans autre exemple que celui de Jésus-Christ, entre dans la carrière, et donne lui-même l'exemple aux autres comme le premier martyr de l'Eglise. Que je trouve de grandeur dans ces deux paroles ! Ils lapidaient Etienne, *Lapidabant Stephanum.* (*Act.*, VII.) Que faisait Etienne ? Il invoquait le Seigneur Jésus : *Invocantem et dicentem : Domine Jesu. Ibid.* Transportés d'une barbare fureur, ils venaient de fondre sur lui ; ils l'avaient conduit, disons mieux, ils l'avaient traîné hors des murailles de Jérusalem ; et là, les pierres volaient contre lui avec violence. Pas une main qui ne portât son coup, et pas un coup qui ne laissât une blessure profonde. Le sang coulait de toutes les parties de son corps, et la terre qui le recevait en était imprimée : *Lapidabant Stephanum.* Cependant, que répondait à de si lâches et de si indignes traitements le digne et l'invincible martyr ? Quels étaient ses sentiments ? Je sais, mes frères, quels seraient les nôtres dans une pareille occasion : je sais quels ils sont tous les jours en de bien moindres rencontres. Toujours criminels, et toujours moins rigoureusement traités que nous ne le méritons, quelles plaintes toutefois laissons-nous échapper à la plus légère atteinte ? A nous entendre dire, c'est toujours trop rudement qu'on nous frappe, et une conduite trop sévère que le ciel tient à notre égard : c'est toujours un poids insupportable que nous avons à soutenir ; toujours sans raison que nous sommes attaqués. Oh ! si saint Etienne eût eu la même délicatesse, qu'il aurait trouvé, pour se plaindre lui-même, de sujets, et de sujets légitimes ! Son innocence opprimée, l'insatiable cruauté de ses ennemis, la sainteté de sa cause et la défense de la loi pour laquelle il mourait. Mais, dans les plus rudes assauts, apprenez quel est le langage des saints. Que dit le généreux athlète qui paraît au combat et qui y perd la vie ? Que pense-t-il ? Miracle de la force chrétienne ! Point d'autre retour de son cœur que vers Jésus-Christ son modèle et son soutien. Point d'autres mouvements de son âme que pour la remettre entre les mains de son Sauveur : *Lapidabant Stephanum invocantem et dicentem : Domine Jesu, accipe spiritum meum.* (*Ibid.*) Tel, que nous voyons au milieu du siècle étaler avec tant de faste une philosophie orgueilleuse, et tant affecter d'indifférence et de froideur dans les fâcheux événements de la vie, aurait bientôt senti là toute sa philosophie se démentir, et sa fermeté se déconcerter. Il n'y a que la grâce d'un Dieu souffrant qui puisse former de la sorte à souffrir. C'était aussi Jésus, et Jésus victorieux de la mort, que saint Etienne avait devant les yeux. Les cieux s'entr'ouvrent en ce moment. Pour animer le soldat, le chef paraît ; pour encourager le disciple, le maître se montre. Il est debout et dans une posture de combattant. Il est à la droite de la toute-puissante vertu de Dieu ; et c'est par une communication secrète de cette vertu même qu'il fortifie le généreux imitateur de ses souffrances : *Video cœlos*

apertos, et Jesum stantem a dextris virtutis Dei. (*Act.*, VII.) Ainsi, Etienne fit-il paraître sa force en souffrant la mort, et plus encore en la pardonnant.

Pardonner, si je consulte tes maximes, monde profane, c'est lâcheté; mais, si j'en juge par la sagesse de l'Evangile et par l'Esprit de Dieu, c'est le plus grand effort du cœur de l'homme. Un homme patient, dit Salomon, vaut tous les trésors de la terre; et celui qui sait gouverner ses passions et demeurer maître de lui-même, est au-dessus de tous les conquérants : *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI.) J'en fais la comparaison : je vois un homme aigri et qui court à la vengeance : que fait-il? Il suit en furieux une première ardeur et un aveugle transport. C'est la passion qui le mène; ce n'est pas lui qui mène et qui règle la passion. Est-ce donc là cette force digne d'une âme spirituelle et raisonnable? Nul ménagement et nulle mesure : mille perfidies, mille injustices, mille excès dans les desseins que le ressentiment inspire et dans les moyens qu'il suggère. Je vous le demande, et qu'il me soit permis de m'exprimer de la sorte; pour cela faut-il autre chose que l'instinct d'une bête féroce et la vivacité du tempérament? Mais au contraire, je vois un saint, sensible comme tous les autres, le devant être même encore plus que les autres, et que sa vertu néanmoins, la plus pure vertu élève au-dessus de tous les sentiments humains. Je le vois en butte à l'envie, et à la plus maligne envie; mais ne répondant à ses traits que par les vœux d'une charité bienfaisante. Parmi les cris tumultueux d'une troupe confuse qui s'assemble pour le perdre, je l'entends prier; et pour qui? pour cette troupe-là même, pour ses bourreaux. Il ramasse ce qui lui reste de forces; pourquoi? pour tendre vers eux ses bras ensanglantés, ou pour les porter en leur faveur vers le ciel. Il ranime ce qui lui reste de voix : *Voce magna clamabat.* (*Act.*, VII); pourquoi? pour prendre leur défense auprès de Dieu : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Ibid.*) Quand il parlait pour lui il se tenait debout; mais, quand c'est pour ses ennemis qu'il parle, il fléchit les genoux. Il ne veut pas alors que rien manque à sa prière : *Positis autem genibus clamabat, Domine, ne statuas illis hoc peccatum.* (*Ibid.*) C'est à cette victoire que je reconnais l'efficace de la grâce : j'en mesure la grandeur et le mérite par la difficulté : c'est à quoi le monde même, dès qu'il y fait l'attention nécessaire, ne peut s'empêcher d'applaudir. Il y a de quoi étonner toute la nature; mais moins la nature a de part à ce sacrifice, plus le sacrifice est héroïque et le triomphe glorieux.

Effort chimérique, dit le mondain; beau projet, grand dans l'idée, mais impossible dans l'exécution. C'est saint Augustin, mes frères, qui va vous répondre. Car, je pourrais vous dire, reprend ce Père, que c'est ce que Jésus-Christ a fait avant vous. Par conséquent, ce n'est point une vertu imaginaire. Venez et voyez-le, ce Sauveur des hommes sur sa croix, et là mourant; pour qui? pour ses ennemis : *Vide pendentem.* Venez et écoutez-le, ce Sauveur des hommes sur sa croix, et là priant; pour qui? pour ses ennemis : *Audi precantem.* Mais, vous me direz, continue le même saint docteur, que c'était un homme Dieu, et le Seigneur tout-puissant, dont l'exemple est au-dessus de notre imitation, *Multum est ad te imitari Dominum tuum.* Je veux donc bien vous donner un autre exemple, celui d'un homme seulement, homme comme vous; c'est l'exemple de saint Etienne : *Attende Stephanum, conservum tuum.* Avez-vous été aussi injustement, aussi outrageusement, aussi cruellement persécuté? *Attende Stephanum, conservum tuum.* Il a pu, par la force de l'Esprit de Dieu prier pour ses propres bourreaux : ne pourrez-vous pas au moins avec la même grâce étouffer ces murmures continuels où votre cœur s'épanche avec tant d'amertume et tant de fiel? *Attende Stephanum, conservum tuum.* Il a pu pardonner sa mort, et quelle mort! ne pouvez-vous pardonner une parole, une injure, qui souvent n'est rien en elle-même, et moins que rien, par comparaison à ce qu'ont souffert les saints : *Attende Stephanum conservum tuum* Heureuse prière que celle de notre illustre martyr : s'il n'eût pas prié pour ses ennemis, dit saint Augustin, Paul le plus craint de tous n'eût point été converti. Les nations n'auraient point eu cet apôtre, ni l'Eglise cette grande lumière. Heureuse mort! Ce n'est pas une mort, c'est un sommeil, et toute douloureuse qu'elle paraît, c'est un doux sommeil : *Obdormivit in Domino.* De quelques dettes qu'il eût été chargé devant Dieu, en pardonnant il s'assurait la rémission de tout. Mourir comme lui, après avoir rendu à Dieu de si éclatants témoignages; celui de ses mœurs par le don de piété et de grâce; celui de la parole par le don de science et de sagesse; celui de son sang par le don de constance et de force : ce n'est pas mourir, c'est passer d'une vie comblée de mérites à une félicité sans terme. C'est la récompense éternelle de saint Etienne. Marchons sur ses pas; ce sera là que nous parviendrons nous-mêmes, comme je vous le souhaite. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

SUJETS DIVERS.

SERMON Ier.

Pour une prise d'habit, ou vêture.

SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Odientes malum, adhærentes bono. (*Rom.*, XII.)

Fuyez le mal, et attachez-vous à faire le bien.

C'est dans ces deux paroles que l'Apôtre a renfermé toute la justice chrétienne, et c'est aussi sur ces deux devoirs, comme sur deux fondements inébranlables qu'est établie toute la sainteté, et tout le bonheur même de la profession religieuse. Ce n'est pas, ma très-chère sœur, que l'état religieux à le considérer selon la vie présente, n'ait encore d'autres douceurs, et des douceurs très-sensibles, mais de saintes épouses de Jésus-Christ ne sont point, ni ne doivent point être accoutumées à se conduire par des douceurs humaines; et à Dieu ne plaise qu'elles cherchent autre part leur félicité que dans la croix de l'époux qu'elles ont choisi. Loin donc de prétendre aujourd'hui, en faisant l'éloge de l'état religieux, vous le proposer seulement comme un état tranquille et dégagé des soins et des embarras du monde, je commence au contraire par vous annoncer qu'il a ses peines; mais du reste, prenant la chose dans les seules vues qui nous doivent partout servir de règle, et par rapport au salut, c'est parce qu'il y a dans la religion de plus pénible, qu'elle me paraît plus digne de votre choix; et tel en est l'avantage, qu'elle a de quoi attirer plus fortement une âme chrétienne, par cela même que le monde regarde avec plus d'horreur, et qui lui en inspire plus d'éloignement. Deux choses en effet donnent du dégoût pour la vie religieuse, la retraite et l'observance régulière. Je m'explique: la retraite, par rapport au lieu d'où l'on sort et à ce qu'on y quitte; l'observance régulière, par rapport au lieu où l'on entre et à ce qu'on y trouve. La retraite, car, dit-on loin du monde, et déjà comme enseveli, n'être plus de rien sur la terre, parents, amis, visites, entretiens, affaires, intérêts, s'interdire tout, abandonner tout, quelle séparation! L'observance régulière; car ajoute-t-on, soumis en tout aux volontés d'un autre, n'être plus maître de sa conduite, à chaque heure du jour avoir toutes ses actions marquées, ne quitter un exercice que pour en reprendre un nouveau, s'assujettir à mille pratiques particulières, qui demandent une exactitude scrupuleuse et une gêne presque sans relâche, quel esclavage! Vous en jugez autrement, ma très-chère sœur; vous en avez toutes autrement jugé, âmes religieuses qui m'écoutez, et pourquoi? Par deux raisons qui vont faire le fonds et le partage de ces discours. Car c'est par cette retraite que l'état religieux devient un état d'innocence, *odientes malum;* et c'est par cette observance régulière que l'état religieux devient un état de perfection; *adhærentes bono.* Etat d'innocence, état de perfection; deux avantages de la profession religieuse. Etat d'innocence par la retraite, état de perfection par l'observance régulière. Etat d'innocence par la retraite; comment? parce que c'est la retraite qui éloigne les religieux de toutes les occasions de se corrompre et de commettre le mal. Etat de perfection par l'observance régulière; comment? parce que c'est l'observance régulière qui fournit aux religieux tous les moyens de se sanctifier et de pratiquer le bien. *Odientes malum, adhærentes bono.* Disons encore, état d'innocence par la retraite, et par conséquent plus estimable par cette même retraite, toute triste qu'elle semble être, que le monde par les faux plaisirs qu'on y goûte. Etat de perfection par l'observance régulière, et par conséquent plus estimable par cette même observance régulière, toute gênante qu'elle paraît, que le monde par la fausse liberté dont on y jouit. Développons l'un et l'autre, et n'oublions pas ceux que leur condition retient dans le monde, et qui, sans avoir les mêmes prérogatives, peuvent néanmoins trouver ici de quoi profiter. Car tous apprendront que c'est en imitant, autant qu'il est possible, la retraite religieuse, qu'on met en garde son innocence; que c'est en se conformant, autant qu'il est libre, à l'observance religieuse, qu'on parvient à la perfection. Demandons les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La retraite religieuse est une séparation entière du monde. Nous tenons au monde surtout par deux endroits: par le plaisir et par l'intérêt. Par le plaisir que nous cherchons dans les vains amusements du monde: par l'intérêt que nous cherchons dans les faux biens du monde. La retraite religieuse doit donc consister, en premier lieu, dans la solitude, et en second lieu, dans le dépouillement de toutes choses; dans la solitude, pour ne plus voir le monde, et n'y plus chercher des plaisirs profanes; dans le dépouillement de toutes choses, pour n'entrer plus dans les affaires du monde, et n'y plus chercher des biens périssables. Voilà, ma très-chère sœur, par où d'abord il semble que l'état religieux doit plus nous rebuter; mais par où je trouve au contraire qu'il mérite plus notre estime; pourquoi? Parce que c'est par là qu'il devient pour nous

un état d'innocence, dans la manière que je le vais expliquer : *Odientes malum*.

Car, puisque dans la solitude où se renferme le religieux, il ne doit plus voir le monde, qu'est-ce que je conclus? Ecoutez-le pour votre consolation : c'est donc que cette solitude même est pour lui le plus prompt et le plus assuré préservatif contre tout ce que le monde a de plus contagieux et de plus mortel : je veux dire, un préservatif contre ces flatteuses illusions du monde qui charment si agréablement les yeux, mais qui bientôt, comme ces feux volages et passagers, sous une lueur brillante conduisent au précipice : un préservatif contre ces fausses maximes tant de fois condamnées dans l'Evangile, mais établies dans le monde comme des principes incontestables; mais suivies dans le monde comme des règles sûres, droites, infaillibles; mais inspirées dans le monde, et surtout à de jeunes personnes dans une éducation mondaine, comme des leçons nécessaires pour les dresser, dit-on, et pour les former, c'est-à-dire, pour les tromper et pour les perdre : un préservatif contre cette tyrannie des passions, que le monde sait si bien réveiller, si fortement exciter, mais qui sans cesse réveillées, excitées par tout ce qui frappe les sens, détruisent absolument dans une âme l'empire de la grâce, et l'empire même de la raison : un préservatif contre ces attachements criminels, contre ces habitudes vicieuses, qui naissent si vite, hélas! mais qui coûtent tant à déraciner : enfin un préservatif contre ces chutes des mondains et si profondes et si fréquentes. Tout cela fondé, sur quoi? J'en donne la raison, et elle est aisée à comprendre : c'est parce que suivant la figure du Saint-Esprit, l'âme religieuse, retirée comme la colombe dans les ouvertures de la pierre, cachée dans l'intérieur d'une cellule, à couvert du tumulte et du bruit, ne se trouve point dans ces occasions si fatales au salut, où à peine la plus austère vertu pourrait quelque temps se maintenir; c'est qu'elle ne paraît point dans ces compagnies, ces assemblées où le monde étale quelquefois avec tant de pompe, et toujours avec tant d'artifice, ses amorces les plus trompeuses; c'est qu'elle n'a point devant les yeux, ni ces objets corrupteurs qui font à un cœur de si vives et de si sensibles blessures, ni ces exemples pernicieux qui persuadent, qui engagent, qui entraînent comme par violence; c'est que dans la maison de Dieu, et dans la sainte liberté des enfants de Dieu, elle est affranchie des lois de ce respect humain, qui arrête, qui fait agir contre toutes les lumières de l'esprit et tous les remords de la conscience; je dis plus, c'est que dans un état tout consacré aux exercices de la religion et au culte de Dieu, ce même respect humain aurait, pour la contenir dans le bien, le même pouvoir qu'il a sur les autres pour les emporter au mal : *Odientes malum*. Ce n'est pas assez.

Puisque le religieux, par le dénûment et le dépouillement de toutes choses où il se réduit, ne doit plus entrer dans les affaires du monde, que s'ensuit-il de là? Ah! chrétiens auditeurs, quel fonds d'innocence! C'est donc que cette pauvreté et cette abnégation évangélique le dégage de ces vues, de ces désirs intéressés, de ces menées et de ces pratiques, de ces perfidies et de ces dissimulations, de ces ressentiments et de ces envies, de ces troubles, de ces inquiétudes, de ces agitations, disons en un mot, de ces injustices dont le monde est rempli, et par où, si je puis ainsi parler, subsiste le monde : comment cela? La chose se fait assez entendre : c'est que détaché de tout par un renoncement volontaire, le religieux n'a point de trésors à amasser, point de droits à défendre, point d'injure à réparer, point de dignité à soutenir, point de fortune à faire, point de concurrent à humilier. C'est qu'il ne participe point à ces mouvements secrets, à ces trésors cachés, à ces intrigues criminelles d'une sagesse, où plutôt d'une politique mondaine, où l'équité, la bonne foi, le devoir ne sont jamais consultés; où le faible et l'innocent est opprimé sans autre raison que de s'élever sur ses ruines; où tout cède à une avarice insatiable, à une jalousie dévorante, à une haine envenimée, à une ambition sans bornes. Car voilà, ma chère sœur, ce que c'est que le monde : ce monde trompeur et faux, ce monde hypocrite et déguisé, ce monde orgueilleux et vain, ce monde sensuel et voluptueux, ce monde libertin et impie; ce monde amateur de lui-même, adorateur de lui-même; ce monde vindicatif, violent, sensible, délicat; ce monde dépendant et esclave, ce monde mercenaire et avide, ce monde inconstant et léger, toujours remuant, toujours entreprenant. On a mille fois déclamé contre lui; et mille fois en le décriant, en le condamnant, en le frappant d'anathème, les Pères se sont servis de termes plus énergiques encore et plus forts : ce monde réprouvé de Jésus-Christ, que vous réprouvez vous-même, et à qui vous dites un éternel adieu : *Odientes malum*.

Mais ne peut-on pas après tout s'y sauver? Ne le pourrais-je pas? N'exagérons rien, ma très-chère sœur : on le peut, et vous le pouviez. Mais prenez garde, s'il vous plaît, que c'est assez pour y renoncer, qu'il soit et si difficile de s'y maintenir, et si aisé de s'y perdre. Or voulez-vous encore mieux connaître à quel péril l'innocence et le salut s'y trouvent exposés? Cinq conjectures toutes nouvelles vous l'apprendront. Jugeons-en par le nombre de ceux qui périssent à nos yeux; et comme sauvés de l'embrasement, apprenons par le sort de tant de malheureux qui y sont enveloppés, ce que nous-mêmes nous serions devenus. Jugeons-en par l'aveu même des gens du monde : parlent-ils autrement que moi? Et combien de fois les entendons-nous déplorer eux-mêmes le malheur de leur condition, se plaindre de leur état, et d'une triste nécessité qui les force en quelque sorte à vivre comme le monde; et en vivant comme

le monde, à se corrompre avec le monde? Jugeons-en, et c'est pour ma propre instruction que je le dis, jugeons-en par une expérience commune à toutes les personnes que les devoirs d'une vie apostolique engagent, non pas à voir le monde, mais à se communiquer au-dehors pour la gloire de Dieu, et pour le salut de leurs frères. Malgré toute la sainteté d'un tel emploi, de quelle précaution ne faut-il point user? Où mène une négligence, souvent peu criminelle dans son principe, mais si affreuse dans ses conséquences! On se perd en voulant sauver les autres : les anges de la terre ne sont pas à couvert de la contagion, les plus fermes colonnes sont ébranlées; et ce monde que l'on n'a regardé que de loin d'abord, et dans les plus purs sentiments de la charité chrétienne, devient un écueil funeste, dès qu'on y fait seulement un pas au delà des bornes de sa possession. Jugeons-en par certaines passions naissantes dans l'âge même le plus tendre : il y en a peu qui n'en aient ressenti les premières impressions; et si le religieux a quelque reproche à se faire devant Dieu, n'est-ce pas communément sur ces années où le monde le retenait encore, et commençait à se rendre maître d'un cœur qui commençait à peine lui-même à se connaître? Jugeons-en parce que nous en éprouvons jusque dans la retraite. Je ne prétends point accuser ici des âmes saintes : je sais avec quel succès on sort de ces combats, où sans cesse l'on est aux mains avec des ennemis domestiques, le sang et la chair. Je sais avec quel courage on immole au Seigneur tous les restes que l'amour de soi-même réveille quelquefois dans les cœurs les plus détachés. Mais enfin, ces combats qu'il faut livrer, ces victoires qu'il faut remporter, jusque dans les tabernacles du Dieu d'Israël, dans un éloignement entier du monde, sont-ce de faibles témoignages de ce qu'il y aurait à craindre au milieu de Babylone, et dans le tumulte et l'embarras du siècle? *Odientes malum.*

De là, ma très-chère sœur, quel sentiment avez-vous à prendre? Celui même que vous avez pris avec le prophète royal. Vous l'avez dit comme lui, et je m'assure que votre cœur va le dire encore tandis que ma bouche le va prononcer : ***Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.*** (*Psal.* LXXXIII.) Je l'ai choisi cet état de retraite; ce n'est point un engagement nécessaire qui m'y a conduit, mais un mouvement libre de ma volonté, ou plutôt, Seigneur, vous seul m'en avez inspiré le dessein, et vous seul me donnez la force de l'exécuter : *Elegi.* Il est vrai, la nature s'y opposera; mais que la nature intérieurement en murmure, ou qu'elle y consente; j'ai une règle supérieure à tout, et que je dois suivre uniquement : le choix que je fais est assez justifié par le péril d'où il me tire; et, prête mille fois à recommencer, je ne ferai jamais difficulté de risquer tout le reste, pour mettre à couvert ce qui me doit être le plus précieux, ma conscience et mon salut : *Elegi.* Il est vrai, vivant dans l'obscurité du cloître, je vivrai dans l'oubli du monde; ce dernier jour, qui me fait pour toujours disparaître à ses yeux, va pour toujours m'effacer de son souvenir. Mais ma consolation est que je vivrai dans la maison de mon Dieu. Quoi qu'il en coûte, l'on ne peut être mieux que là où l'on conserve la grâce du Seigneur, y dût-on toujours occuper la dernière place? *Elegi.* Il est vrai : seule et comme abandonnée à moi-même, je ne serai pas peut-être à certains moments hors des atteintes d'un ennui secret; et où est-ce qu'on en est exempt? Mais alors j'irai me prosterner devant les autels du Dieu que j'adore; j'irai goûter entre ses bras la joie solide et toute pure que donne le témoignage d'une conscience tranquille. Je me dirai incessamment à moi-même que les mondains, sous de spécieuses apparences, cachent des peines encore bien plus cuisantes; que je n'ai pas dû chercher dans la retraite de vaines douceurs, et que le sacrifice que j'ai fait de moi-même est bien payé par l'assurance où je me trouve contre tout ce qui pourrait corrompre mon cœur et flétrir l'innocence de ma vie : ***Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.***

Voilà, ma chère sœur, ce que vous pensez : voilà comment raisonnèrent avant vous les premiers fidèles, et de là même apprenez en passant quelle fut l'origine de l'état religieux : ceci convient parfaitement à mon sujet. Tant que durèrent ces heureux siècles, où la ferveur de l'Eglise naissante, sans être renfermée dans un petit nombre, paraissait également dans toute la conduite des chrétiens, ils ne pensèrent point à se retirer les uns des autres; unis au contraire par les liens de la plus parfaite charité, usant du monde comme s'ils n'en eussent point usé, soumis en tout aux ministres du Dieu vivant, assidus dans le temple, participant tous les jours aux sacrés mystères, et marchant devant le Seigneur, ainsi qu'il est rapporté, dans toute la simplicité chrétienne, ils étonnaient leurs ennemis mêmes par la pureté de leurs mœurs, ils s'animaient par de réciproques exemples d'une vertu consommée; un commerce fréquent entre eux, bien loin de les corrompre, les soutenait, les excitait, les édifiait. Mais, quand, par une triste révolution, on vit paraître parmi le peuple saint l'abomination de la désolation, et que le chrétien de nom devint infidèle en effet; quand l'avarice, l'intérêt, l'esprit de vengeance, l'orgueil, le luxe, la mollesse, ce déluge affreux de tous les vices commença à inonder la moisson du Seigneur, dès lors il fallut penser à chercher des places de retraite. Le péril alarma les âmes plus vigilantes et plus éclairées; les rois, pour l'éviter, ne crurent pas faire trop de descendre du trône et de quitter la couronne; de saints prélats se dérobèrent d'entre les bras de ceux qui voulurent les arrêter; de jeunes vierges s'arrachèrent du sein de leurs mères, de tendres enfants de-

vinrent insensibles aux larmes et aux menaces; ils s'enfoncèrent dans les déserts, ils se renfermèrent dans les cavernes, ils grimpèrent sur les rochers; et, comme dans un naufrage général, les plus sages se tirèrent promptement de cet embarras et de cette confusion de malheureux, qui s'attachent les uns aux autres, et s'entraînent mutuellement dans l'abîme. On fit plus : et, parce qu'après une première résolution, tout est encore à craindre de l'inconstance du cœur de l'homme, il fut à propos de s'ôter toute espérance de retour. De zélés instituteurs rassemblèrent ces saints restes du christianisme. On s'engagea par vœu, on renonça solennellement à toutes les prétentions du monde, à tous les plaisirs du monde, tant on fut persuadé que les rigueurs de la retraite ne doivent être comptées pour rien, dès qu'on a égard à tous les dangers dont elle nous préserve : *Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.* (*Psal.* LXXXIII.)

Que dis-je après tout? Est-ce que le religieux ne s'oublie jamais? Est-ce que la retraite le rend impeccable? Non, répond saint Bernard, le religieux est toujours homme, et tout homme est pécheur et peut tomber. Mais, poursuit ce Père, si le religieux tombe, il tombe beaucoup plus rarement; si le religieux tombe, il tombe beaucoup plus légèrement; si le religieux tombe, il se relève beaucoup plus promptement. Trois différences essentielles; à quoi j'ajoute, sans entreprendre d'enchérir sur la pensée de saint Bernard, que, si le religieux s'oublie quelquefois, c'est qu'il oublie sa retraite et qu'il se rapproche trop du monde; d'ailleurs, qu'il faut que le monde lui-même soit bien convaincu que la profession religieuse est un état d'innocence, puisqu'il pardonne si peu au religieux les moindres fautes qui lui échappent et qui peuvent échapper aux plus justes; enfin, que suivant le cours ordinaires, ce qui passe dans le religieux pour imperfection, se réduit à des points qui, dans le monde, ne seraient pas remarqués parmi les personnes mêmes d'une probité reconnue; et que, par une prérogative inestimable, ce que nous appelons dans la religion lâcheté, négligence, infidélité, serait souvent traité dans le siècle de ferveur et de sainteté.

Tel est votre état, âmes religieuses, et grâces immortelles en soient rendues au Seigneur; car si, comme Lot, vous avez été garanties du feu dont Sodome est embrasée, c'est par la miséricorde du Seigneur : *Misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (*Thren.*, IV.) Combien de religieux touchés de Dieu, remplis de Dieu, dévoués à Dieu, et, pour ainsi dire, tout abîmés en Dieu, emploient maintenant les journées entières ou à méditer, ou à chanter ses grandeurs, qui, sans cette grâce de séparation et de retraite dont ils ont été prévenus, serviraient au milieu du monde de fausses divinités, et leur offriraient un encens sacrilége? Combien, au pied d'un autel, et dans la ferveur de la prière, répandent des larmes, ou de l'amour le plus pur et le plus sacré, ou de la componction la plus tendre et la plus sainte, qui peut-être, partout ailleurs profaneraient ces mêmes larmes, et en feraient autant de crimes? C'est par là qu'un divorce entier avec le monde me devient précieux. Qu'il y ait dans la religion un dégagement, une paix mille fois plus solide que tous les plaisirs du monde; que Dieu les donne, que Dieu les retire à son gré ces saintes douceurs, ce n'est point là ce que j'examine. Ce n'est point ce qui m'a attiré, et ce n'est point ce qui me retient. Mais, loin du précipice, tenir une voie droite et sûre, gardé de toutes parts, pouvoir aisément conserver mon cœur, ce riche trésor que Dieu m'a confié; passer les années critiques d'une jeunesse naturellement indocile et libertine, sous le joug de la loi et du devoir; trouver, ô mon Dieu, jusqu'au dernier souffle de la vie, trouver plus de peine à vous offenser, que les mondains n'en trouvent à vous servir; voilà ce qu'estime une âme remplie d'une sagesse chrétienne, voilà cette perle évangélique pour laquelle elle voudrait tout vendre, tout donner; et c'est, mes chers auditeurs, vous, que la Providence a laissés dans le monde, sans qu'elle ait néanmoins prétendu vous abandonner à la corruption du monde, c'est l'exemple que je vous propose à vous-mêmes pour votre instruction, en concluant cette première partie. L'état religieux est un état d'innocence; par où? par la retraite. C'est donc par la retraite même que vous devez vous préserver. Faut-il pour cela sortir du monde? Ce n'est point là votre vocation; mais jusqu'au milieu du monde, il y a une retraite propre du monde; et ce fut celle de Judith. Egalement distinguée, et par la naissance, et par le rang, et par les richesses, et par la beauté, elle s'était bâtie elle-même, dans le secret de sa maison, une solitude; et là, dit l'Ecriture, chaque jour au milieu de ses filles, elle s'employait sans relâche à de pieux exercices. Ne dites point que cela n'est bon qu'au religieux, car je conclurai, moi, qu'il n'appartient donc qu'au religieux de se sauver. Cependant, n'avez-vous pas une âme aussi chère à Dieu, aussi précieuse pour vous que le religieux? N'avez-vous pas le même maître à servir que le religieux? N'avez-vous pas le même salut à faire, le même enfer à craindre, la même gloire à espérer que le religieux? Ah! qu'il vous sied bien de tant exagérer en certaines rencontres les dangers du monde! S'il est dangereux, que ne le fuyez-vous donc? Il vous plaît, et c'est pour cela même qu'il le faut fuir; il n'est jamais plus à craindre que lorsqu'il plaît d'avantage. Vous y êtes engagés : n'achevez donc pas de vous y engager vous-mêmes plus avant; ne donnez au monde que ce qui ne peut lui être refusé, et vous trouverez bien à retrancher. La retraite est triste; qu'elle le soit, qu'elle ne le soit pas, elle est salutaire, elle est nécessaire. Qu'y faire? Eh! le salut n'est-il donc pas une assez grande affaire pour vous oc-

cuper! N'est-ce donc pas assez de vous, mon Dieu, pour des âmes qui n'ont été faites que pour vous? C'est ce que je vous prie, chrétiens, de bien examiner devant Dieu; et de là je passe à l'autre avantage de l'état religieux, car ce n'est pas seulement un état d'innocence par la retraite : *Odientes malum;* mais un état de perfection par l'observance régulière : *Adhærentes bono.* Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

La perfection chrétienne dit deux choses, la pratique de la vertu, et le mérite de la vertu que l'on pratique, pratique de la vertu : je prends ce terme en général, non point seulement pour quelques actions particulières, mais pour tout ce qui est propre de l'état où le ciel nous a appelés. Mérite de la vertu que l'on pratique; car une âme n'est parfaite qu'autant qu'elle plaît à Dieu, et une âme ne plaît à Dieu qu'à proportion du mérite de ce qu'elle fait pour lui. Si donc il y a un état de perfection, je puis dire que c'est l'état religieux; pourquoi? Parce que dans nul autre état la pratique de la vertu n'est plus entière; parce que dans nul autre état le mérite de la vertu que l'on pratique, n'est plus relevé. Deux prérogatives, ma très-chère sœur, que doit encore vous donner la profession religieuse, et cela par où? par l'observance régulière. Comprenez l'une et l'autre : *Adhærentes bono.*

Pratique de la vertu plus entière. Dieu, choisissant parmi son peuple une heureuse tribu, qu'il prétendait spécialement consacrer aux autels, ne voulait pas qu'il leur restât d'autre soin sur la terre que de l'honorer et de le servir. C'est à quoi vous êtes destinée, ma chère sœur, surtout dans la sainte maison où le ciel, par une providence toute spéciale, vous a conduite. Je n'aurais déjà qu'à vous représenter vous-même à vous-même. Après ce premier temps d'épreuve que vous avez si dignement soutenu, vous pourriez également nous apprendre, et parce que vous avez vu faire, et parce que vous avez fait, de quel pas on y marche dans les voies de la sainteté, et avec quel progrès on y avance. Là, par le moyen de l'observance régulière, je dis de cet ordre, de cette manière de vivre, de ces règles inspirées par l'Esprit de Dieu, approuvées par les Souverains Pontifes, établies parmi des personnes retirées du monde et engagées par vœux; là, dis-je, quelle suite de pieux exercices? quel temps de la vie n'est pas saintement rempli? Quels devoirs sont omis, et quels conseils évangéliques ne sont pas observés avec plus de soin qu'on ne garde ailleurs les préceptes? Là, combien d'heures dérobées au repos, et consacrées, ou à recueillir, avant le lever du soleil et en de ferventes oraisons, la manne du ciel; ou à célébrer en la présence des autels, et à l'honneur du Dieu qui y repose, les divins offices; ou à chercher en d'utiles lectures, non point un amusement profane, non point une science qui enfle, mais de salutaires instructions qui édifient, mais une nourriture solide qui soutienne l'âme, et qui l'aide à croître sans cesse, et à s'élever? Là, combien de pratiques différentes d'une dévotion toujours bien ordonnée : ces retraites de chaque année; ces confessions, ces communions de chaque semaine, et encore plus fréquentes; ces revues, ces examens de chaque jour; ces retours continuels sur soi-même; cette composition même extérieure qui mesure tout, jusqu'à un pas, jusqu'à un geste, jusqu'à un regard, jusqu'au ton de la voix, et à une parole; cette gravité, cette modestie, ce recueillement, ce silence. Là, combien d'épreuves, et souvent de rudes épreuves à soutenir? Ces abstinences rigoureuses, ces fonctions, ces occupations par elles-mêmes pénibles et ennuyeuses, ces emplois humiliants, ces abaissements profonds, ces témoignages publics d'un secret mépris de soi-même, ces œuvres d'une charité mutuelle si contraires quelquefois à la nature, ces occasions où toute la patience d'un cœur est exercée; ces précautions, ces ménagements nécessaires parmi tant d'esprits que la main du Créateur a différemment formés, et que cette diversité d'inclinations, de tempéraments, d'humeurs, diviserait bientôt, sans la grâce qui les unit, et sans une vigilance infatigable à prévenir tout ce qui pourrait répandre dans le champ du Seigneur la zizanie; cet abandon de soi-même et de tous ses intérêts à la conduite d'une personne en qui l'œil de la foi nous fait considérer et respecter la présence même et l'autorité de Dieu; cette pleine confiance, jusqu'à lui découvrir les mouvements de l'âme les plus cachés. Peut-être, chrétienne assemblée, vous qui venez ici vous édifier par la vue d'une cérémonie dont on veut bien que le monde soit spectateur, peut-être êtes-vous surpris de l'image que je vous présente. Toute imparfaite qu'elle est, peut-être a-t-elle de quoi vous éblouir : mais que fais-je néanmoins autre chose que de tracer et même légèrement, ce qui s'appelle dans la profession religieuse, la vie commune! C'est ce que l'état exige de chacun en particulier et de tous en général : ce n'est point précisément par là que l'âme fervente se distingue de celle qui ne l'est pas. Que serait-ce, si, pénétrant le fond des cœurs, je développais devant vos yeux tout ce qu'une sainte ferveur sait ajouter à la règle la plus austère! Cette fidélité à suivre toutes les impressions de la grâce; cette faim, cette soif de la justice, et de toute la justice; cette délicatesse sur tout ce qui pourrait blesser l'œil de Dieu; ce renoncement à tout ce que l'amour-propre voudrait sauver; cette guerre domestique où la nature est attaquée dans toutes les manières, et par un retranchement universel des commodités et des consolations humaines; ces sacrifices intérieurs, où les inclinations, ce semble, les plus innocentes sont réprimées, sont mortifiées, sont immolées; ces pénitences qui domptent la chair et qui la crucifient; ces visites des autels, ces entretiens avec Dieu, ces vœux ardents,

ces sentiments vifs et tendres envers l'Epoux céleste. Vous le savez, Seigneur : c'est à vous, et à vous seul que ces mystères sont révélés. Aussi est-ce assez pour des âmes qui ne cherchent point à plaire au monde, que d'avoir un Dieu pour témoin.

Il me semble donc que je puis comparer une maison religieuse, je dis vraiment religieuse et soumise à toute son observance ; il me semble que je la puis comparer à cette ville qu'aperçut saint Jean dans une de ses visions extatiques. C'était une ville toute sainte, *civitatem sanctam* (*Apoc.*, XXI); une ville toute céleste, *descendentem de cœlo* (*Ibid.*), toute éclairée d'une lumière divine, *habentem claritatem Dei.* (*Ibid.*) Ses fondements, ses portes, ses murailles, autant de pierres précieuses : *Structura muri ex lapide jaspide : fundamenta omni lapide pretioso ornata, et duodecim portæ duodecim margaritæ.* (*Ibid.*) C'était la demeure des élus : *non intrabit in eam, nisi qui scripti sunt in libro vitæ ;* la demeure des anges, *in portis angelos duodecim* (*Ibid.*), la demeure de Dieu, son tabernacle, son temple : *Ecce tabernaculum Dei cum hominibus* (*Ibid*). où Dieu était proprement le Dieu de son peuple par une providence toute particulière; mais aussi où le peuple était proprement le peuple de son Dieu par une ferveur toujours agissante: *Et ipsi populus ejus erunt, et ipse Deus cum eis erit eorum Deus.* (*Ibid.*) Disons autrement et avec le même prophète : Dieu même en était le temple; et ces saints habitants ne marchaient qu'en Dieu, sous les yeux de Dieu, devant Dieu et après Dieu, par la pratique de toutes les vertus : *Dominus Deus omnipotens templum illius est.* (*ibid.*)

C'est, ma très-chère sœur, de quoi vous serez témoin, de quoi déjà vous l'avez été : et j'ajoute, sans hésiter, à la gloire de votre état, que c'est ce qui le distingue du monde même le plus fidèle et le plus chrétien. Car, tout perverti qu'est le monde, il est vrai néanmoins que jusqu'au milieu du monde le plus profane et le plus corrompu, il y a un monde chrétien et fidèle. Ne les scandalisons, pas ces justes du monde; ne les décourageons pas en rabaissant trop l'idée de leur piété. Laissons-leur toute la louange qui leur est due ; mais du reste, pour les ménager, n'ôtons pas au religieux une supériorité propre de sa vocation; ou plutôt, en les ménageant, ne craignons point de les humilier; l'humilité est un fruit toujours de saison, et ils auraient bien profité de ce discours, s'il contribuait à la leur faire acquérir. Je sais avec quels éloges le monde quelquefois les canonise : je sais, si vous le voulez, et selon le langage ordinaire, que ce sont des saints, mais communément des saints du monde : remarquez ce que je dis, des saints de comparaison : voici ma pensée. Car comme les étoiles brillent dans la nuit, mais pour disparaître au grand jour ; ainsi, parce que rien n'est plus rare dans le monde que la vraie piété, le moindre degré suffit pour donner une certaine distinction et pour élever au-dessus du commun. On est régulier, on est homme de bien, mais comment? Par rapport à des millions d'autres sans probité, sans conscience, au milieu de qui l'on vit, et auprès de qui l'ombre même de la vertu devient une lumière éclatante. De là souvent on jouit d'un nom acheté et vendu à vil prix : quelques vertus que l'on pratique, et qu'on tient étroitement renfermées dans un cercle d'actions hors duquel on ne fait jamais un pas, c'est toute la perfection où l'on aspire, et de quoi l'on croit pouvoir se contenter. Quoi qu'il en soit, état religieux, état de perfection, non-seulement parce que la pratique de la vertu y est plus entière, mais encore parce que le mérite de la vertu y est plus relevé : *Adhærentes bono.* En voici la preuve.

Car, au mérite propre de chaque action, le religieux ajoute le mérite de l'obéissance et du vœu, c'est-à-dire, le plus excellent de tous les mérites. Si, peut-être, âmes religieuses, vous n'avez jamais bien connu sur cela tout le prix de votre état, tâchez aujourd'hui de le comprendre, ce sera pour vous le plus ferme soutien et un fonds inépuisable de consolation. Il est marqué dans l'Ecriture qu'Abraham, sur le point d'immoler Isaac, son unique et toute son espérance, le lia au bûcher où devait s'accomplir ce grand sacrifice. Figure, disent les Pères, de ce que fait le religieux en se dévouant à Dieu. Il n'attend pas qu'on le lie : il se lie lui-même ; et ce lien, cet engagement, ce vœu d'une obéissance universelle et qui embrasse tout, d'une obéissance perpétuelle et qui s'étend à tout, est comme un germe sacré, ou comme ce bon levain de l'Evangile qui se répand dans tout le corps de la vie religieuse, pour la former, pour la consacrer, pour la marquer du sceau de la plus parfaite sainteté. Et, en effet, si le vœu ajoute incontestablement au péché du religieux une malice particulière, il faut, par une conséquence nécessaire, qu'il rehausse le prix d'une action sainte, et qu'il lui donne un caractère de perfection qui la distingue. C'est de là même aussi que le religieux agit avec plus de règle, parce que tout lui est prescrit, et prescrit dans un certain ordre à quoi il doit se soumettre ; de là que le religieux agit plus constamment et avec plus d'uniformité, parce que c'est la règle qui le conduit, et que, dans tous les temps, dans toutes les conjonctures, la règle sans variation est toujours la même ; de là que le religieux agit avec la plus pure intention, puisqu'il n'agit que parce que Dieu le veut, comme Dieu le veut, autant que Dieu le veut, et où Dieu le veut ; de là donc enfin que le religieux agit plus parfaitement et plus saintement, puisqu'il y a moins, en tout ce qu'il fait, de sa volonté propre, et que cette propre volonté se trouve comme absorbée dans la volonté de Dieu, qui n'est pas seulement sainte, mais la sainteté essentielle et souveraine.

Cependant, dites-vous, agir comme le religieux, par obéissance et par vœu, c'est agir par nécessité, et la nécessité exclut le mérite. Ah ! répond saint Bernard, c'est agir

par une espèce de nécessité, j'en conviens ; mais par une nécessité volontaire dans son principe ; mais par une nécessité à laquelle le religieux s'est de lui-même et librement assujetti. Or, s'être volontairement imposé ce joug ; s'être librement et de son choix assujetti à cette nécessité ; avoir assez aimé Dieu pour cela ; avoir pour cela renoncé aux sentiments les plus naturels ; avoir pour cela sacrifié sa liberté, de tous les biens le plus cher à l'homme, et de tous les biens celui dont l'homme est le plus jaloux ; s'être pour cela sacrifié soi-même et n'avoir rien voulu se réserver de soi-même, voilà ce qui demandait l'effort le plus généreux ; voilà ce qui renfermait l'acte de la religion la plus héroïque ; voilà ce qui supposait l'amour le plus vif et le plus ardent : voilà ce que les Pères ont cru devoir comparer au baptême et au martyre : et par conséquent tout ce qui vient de là, non-seulement ne peut rien perdre de son mérite, mais doit avoir tout le mérite d'une charité consommée. Vous en jugerez aisément par vous-mêmes, chrétiens auditeurs, et ceci vous instruira. Il y a dans cet auditoire des âmes pieuses ; et telle qui m'écoute, dans les premiers mouvements de sa ferveur, ne trouve rien qui l'arrête : poussée par un vent favorable, portée sur les ailes de la grâce, elle court, elle vole, elle s'élève : belles apparences ! heureux état ! Mais que, chargé de sa conduite, et, pour éprouver sa soumission, j'entreprenne, non pas de ralentir cette ardeur, mais de la captiver, de déranger une certaine méthode, de changer un certain ordre, de la tourner à d'autres pratiques et de l'y fixer, bientôt la volonté se révoltera, bientôt l'ouvrage sera déconcerté et l'édifice par terre. On veut être indépendant jusque dans le bien qu'on fait : on veut le faire, mais à son gré, mais selon son goût et selon ses vues : on veut que la vertu s'accommode à l'humeur, et non point que l'humeur s'accommode à la vertu : on consent à vivre sous la loi, mais sous une loi qu'on se soit faite, et non qu'on ait reçue, du moins sous une loi dont on soit maître de se dispenser, et non sous une loi supérieure et absolue. Vaines exceptions ! ménagements inconnus à l'âme religieuse ! C'est une dépendance entière. Sa route est marquée, sa parole est engagée : elle ne peut et elle ne veut jamais délibérer. Elle dit à Dieu : vous ne vous êtes pas contenté, Seigneur, d'un sacrifice imparfait ; c'était trop peu faire pour un maître aussi grand que vous, que de renoncer pour vous au monde ; tout ce qui est hors de moi n'a pu vous plaire sans moi, et vous m'avez demandé moi-même à moi-même. Alors je l'ai dit et je le dis encore : me voici, mon Dieu : *Tunc dixi, ecce venio.* (*Psal.* XXXIX.) Je ne viens point chercher une consolation dont je suis indigne ; je viens vous répondre, parce que vous m'avez appelée ; je viens vous obéir, et rien de plus : *Ecce venio.* (*Ibid.*) Ce n'est pas qu'elle ne trouve bien des obstacles à surmonter, bien des assauts à soutenir. Mais c'est dans ces jours critiques qu'elle ramasse toute la force chrétienne qui la soutient : c'est dans ces combats où tout le ciel a les yeux attachés sur elle, qu'elle accumule trésors sur trésors, couronnes sur couronnes. Soutenue ou délaissée, consolée ou affligée, dans le trouble ou dans la paix, toujours fixe sur la même ligne, elle marche d'un pas égal : et que ne pouvons-nous là-dessus l'entendre et être témoins de ses sentiments ! Vous voyez, mon Dieu, ce qu'il en coûte à mon cœur : mais il n'y a plus à reculer, et c'est ce qui me rassure. Ce n'est plus moi désormais qu'on doit consulter sur ma conduite. A la tête du livre, il y a une chose écrite pour moi : *In capite libri scriptum est de me* (*Ibid.*) ; et cette chose, mon Dieu, c'est que je dois faire votre volonté : *Ut facerem, Deus, voluntatem tuam.* (*Ibid.*) Heureuse nécessité qui fixe mon inconstance et qui m'attache à vous pour jamais. Il ne faut pas seulement que je vous serve, il faut encore qu'il ne me soit plus libre de ne vous pas servir. Il suffit que je ne sois dans cet état que parce que je l'ai voulu ; il ne faut plus qu'il me reste la maligne consolation de pouvoir me dire que je n'y demeure que parce que je le veux. Mille fois vous m'y avez traitée comme vos enfants, et j'y veux être votre esclave : *Deus meus volui, et legem tuam in medio cordis mei.* (*Ibid.*) Oui, mon Dieu, laissez à cet exercice, à cette règle, toute sa rigueur et toute sa pesanteur. Si c'est une croix, je la porterai ; si je ne la puis porter, je la traînerai ; si je ne la puis traîner, du moins je m'efforcerai : je l'embrasserai, je l'arroserai de mes larmes, j'expirerai, s'il le faut sous le fardeau : trop heureuse d'avoir tous les jours de nouveaux sacrifices à vous faire, et de m'immoler enfin moi-même pour vous glorifier.

C'est à cela, ma très-chère Sœur, que vous êtes appelée ; et comptant sur la fermeté de votre esprit, je n'ai point craint de vous parler de croix, lorsque je ne devais, ce semble, vous entretenir que de douceurs et de délices. Victime réservée au Seigneur, allez sans regret dépouiller les restes profanes du monde, et vous parer des livrées de Jésus-Christ. Ce que vous trouverez a bien de quoi payer ce que vous quittez ; et pour conclure ce discours par ce qui en a fait tout le sujet, ce saint habit sera pour vous une robe d'innocence, sous laquelle vous pourrez vous présenter à l'Epoux céleste et être reçue au banquet : cette sainte règle sera pour vous un état de perfection, et à acquérir, et déjà acquise dans cette vie pour être consommée en l'autre, où nous conduise, etc.

SERMON II

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Pacem relinquo vobis ; pacem meam do vobis, non quomodo mundus dat ego do vobis. (*Joan.*, XVI.)

Je vous laisse la paix ; c'est ma paix que je vous donne, et non point celle que donne le monde.

Si le Fils de Dieu sur le point de retourner à son Père et de se séparer de ses apôtres après leur avoir fait entendre ses der-

nières volontés, après leur avoir solennellement promis cet Esprit divin qui devait descendre sur eux et les consoler de son absence, ne crut pas du reste leur pouvoir laisser un plus précieux héritage que la paix; ne puis-je pas bien, ma très-chère Sœur, vous la proposer moi-même comme un des plus solides avantages de l'état que vous avez choisi, et dont vous venez au pied de cet autel ratifier authentiquement le choix par une promesse désormais irrévocable et sans retour. Je vous l'ai déjà représenté ce saint état, cet état religieux, comme un état d'innocence et comme un état de perfection : comme un état d'innocence, où l'âme est heureusement à couvert de la corruption du monde; et comme un état de perfection, où l'âme s'élève plus aisément et plus promptement à la sainteté de l'Evangile. Il faut aujourd'hui vous le faire considérer comme un état de tranquillité et de paix : mais de quelle paix ? Non point de cette fausse paix que donne le monde, ou plutôt que le monde promet sans la donner. *Non quomodo mundus dat.* Non point de cette paix trompeuse et apparente, que l'impie dans son impiété prétend avoir lors même qu'elle est plus éloignée de lui : *Dicentes pax, et non erat pax.* Mais de la paix de Dieu, de la paix dans le Saint-Esprit qui est l'Esprit de Dieu ; de cette paix qui porte vers Dieu, et qui sanctifie d'autant plus une âme, qu'elle l'unit plus étroitement et plus constamment à Dieu: *Pacem meam do vobis.* Telle est, ma chère Sœur, la paix que je vous annonce en conséquence de la profession de vos vœux; et je vous dis en deux mots qui partageront ce discours : Paix de l'âme religieuse, paix qui lui vient d'elle-même, et paix qui lui vient de Dieu. Paix qui lui vient d'elle-même et de l'heureuse disposition où la met le renoncement même qu'elle fait au monde par la profession de ses vœux, c'est la première partie. Paix qui lui vient de Dieu et de l'onction intérieure dont Dieu la remplit en récompense du renoncement qu'elle fait au monde par la profession de ses vœux, c'est la seconde partie. L'une et l'autre renferme d'importantes instructions pour tous les états; et plaise au ciel que nous en profitions tous, après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je parle des saintes douceurs de la vie religieuse et du calme qui y règne, je n'entends pas un repos oisif où l'âme s'endort, ni une paresseuse indolence qui l'amollit. La paix chrétienne que donna le Fils de Dieu à ses apôtres, n'éteint point cette guerre évangélique que le même Sauveur du monde est venu allumer sur la terre, et qui porte le glaive sur tous les sens, pour faire mourir tous les sens et laisser vivre seulement l'esprit qui nous met à la main les armes de la plus sévère abnégation, pour abattre et pour relever, pour affaiblir et pour fortifier, pour blesser et pour guérir; qui réprime les appétits et les aveugles cupidités de la chair ; qui purifie le cœur, crucifie le corps; qui triomphe enfin de toute la nature, et la tient par une violence infatigable toujours soumise à la loi. Mais, comme au milieu des plus sombres nuages nous voyons quelquefois paraître le signe de la paix, c'est parmi ces mêmes combats que le religieux, séparé du monde, trouve le bonheur le plus solide, et jouit de la plus parfaite tranquillité : comment cela ? Je dis d'abord que cette paix inaltérable et si désirable naît de l'heureuse disposition où le met le renoncement même qu'il a fait au monde et à toutes les choses du monde par la profession de ses vœux. J'en donne la preuve, et elle est sensible.

Car, pour raisonner par principes, il est certain, et l'expérience nous le fait assez connaître, que la source de tant de troubles dont la vie de l'homme est traversée, ce sont ses passions : que c'est une avidité insatiable qui le brûle, une ambition démesurée qui le pousse, un amour sensuel qui le consume, des liaisons criminelles qui le captivent, des envies qui le rongent, des ressentiments qui le piquent, des saillies de colère qui le transportent, des inquiétudes, des frayeurs qui l'alarment, des regrets qui le désolent, des tristesses qui l'accablent. Ne sont-ce pas là ces épines dont a parlé le Fils de Dieu, et dont les pointes aiguës, non-seulement étouffent dans les cœurs le bon grain de la parole divine, mais les percent si vivement et les déchirent ? Ne sont-ce pas, selon l'apôtre saint Jacques, ces convoitises d'où viennent les divisions et les procès, c'est-à-dire tout ce qui peut exciter l'orage dans une âme et la tenir dans une agitation perpétuelle et sans relâche? *Unde bella et lites inter vos? Nonne ex concupiscentiis vestris?* (*Jac.*, IV.)

Je vais plus avant, car il n'est pas moins vrai que ce qui allume ainsi les passions, c'est le commerce et la vue du monde; que ce sont ses habitudes et ses engagements. On ne peut, durant l'incendie, passer au milieu du feu sans être atteint de la flamme; on ne peut, durant la tempête, voguer au milieu des flots sans être emporté avec le vaisseau, et il n'est pas plus aisé de vivre au monde, et de ne pas prendre les idées du monde et son esprit. On est témoin de la manière dont parlent, dont agissent les autres, et l'on s'accoutume à penser, à parler, à agir comme eux; on estime ce qu'ils estiment, on aime ce qu'ils aiment, on recherche ce qu'ils recherchent. Mille scènes différentes et de toutes les espèces, dont on est spectateur et qui frappent les sens, font naître les désirs, les vues, les desseins; et les désirs, les vues, les desseins, forment les intrigues et les cabales. On en voit qui s'élèvent, et l'on veut parvenir aux mêmes rangs. On est en état de s'avancer, ou l'on croit y être, et l'on veut faire son chemin. On a des droits et des prétentions, et l'on veut s'y maintenir. On est attaqué, et l'on veut se défendre. Il faut régler des affaires, établir une famille, faire valoir un négoce,

une charge, un héritage. Le cœur même, hélas! le cœur se laisse surprendre à certains objets; il se laisse entraîner et attacher; et, de tout cela, quelle confusion, vous le savez, gens du monde, quel désordre! De là les chagrins quand on ne peut parvenir où l'on visait, et qu'on n'a pas ce que l'on demande; les impatiences en l'attendant, les désolations en le perdant, les soins pour le conserver, les empressements pour le réparer. De là les changements d'humeur, les bizarreries, les caprices, selon les divers accidents qui se succèdent presque sans interruption : aujourd'hui dans l'espérance, et demain dans le découragement; maintenant dans une folle joie, et bientôt dans la plus noire mélancolie. De là les vivacités, les emportements aux obstacles qui se présentent, les inimitiés contre les personnes qui les forment, les jalousies entre des concurrents, les partis pour se détruire l'un l'autre; les ménagements pour gagner celui-ci, pour écarter celui-là; les réflexions, les défiances, les brigues, les perfidies, les trahisons : pénibles mouvements dont l'impression retourne contre vous-mêmes, autant qu'elle se fait sentir aux autres, sans nul fruit de toutes parts qu'un dur travail et un continuel tourment. Voyons-nous autre chose dans le monde? Et quel bonheur pour vous, ma très-chère Sœur, que Dieu vous ait prévenue par sa grâce et dès un âge si tendre! Qu'il vous ait retirée de ce bruit, de ce tumulte, avant que vous ayez pu connaître par vous-même ce qu'éprouvent tant d'infortunés sur qui le monde exerce une si cruelle tyrannie, et qu'il n'abreuve, pour ainsi dire, que de fiel et d'amertume!

Car, ceci posé, voici les conséquences que j'en tire à l'avantage de votre état. Et, en effet, comme l'usage du monde excite les passions et les nourrit, rien, au contraire, ne doit plus les amortir et en éteindre le feu que la fuite et l'oubli du monde; et comme les passions excitées et nourries causent de si tristes ravages et troublent tout, un renoncement parfait au monde, en ôtant aux passions leurs amorces et en les laissant mourir, doit tout calmer. Or, telle est la situation du religieux. Ainsi, que le monde avare se mine d'étude pour amasser et pour acquérir, que, toujours occupé de nouveaux projets pour recueillir une succession, pour disputer un héritage, pour enrichir une terre, pour prévenir des pertes, pour se dédommager de la stérilité d'une année par une autre année, il s'épuise, et bien des fois inutilement, de prévoyances, de veilles, de fatigues : plus riche dans sa pauvreté, et, selon l'enseignement de l'Apôtre, content, mais aussi assuré du nécessaire, le religieux repose tranquillement dans le sein de la Providence qui le vêtit et le nourrit; n'est en peine, ni sur le présent, ni sur le lendemain; ne craint ni l'inconstance de la fortune, ni le malheur des temps, ni le dérèglement des saisons, ni la sécheresse des campagnes, ni tous les revers et tous les événements de la vie. Sans rien avoir il a tout, sans rien posséder il possède tout; rien ne lui manque, parce qu'il a tout ce qu'il désire, et il a tout ce qu'il désire parce qu'il ne désire rien, ou qu'il ne désire que ce qu'il a et de la manière qu'il l'a : *Tanquam nihil habentes, et omnia possidentes.* (*II Cor.*, VI.) Que le mondain ambitieux, sans se borner jamais à sa condition, mais voulant toujours aspirer plus haut, se mette à la gêne et se réduise à la plus vile servitude pour se faire un patron, pour s'insinuer dans les bonnes grâces d'un maître; qu'il languisse dans l'attente d'une dignité, d'un rang après lequel il soupire et dont mille incidents fâcheux l'éloignent toujours lorsqu'il croit n'avoir plus que quelques pas à faire pour y arriver; qu'il tremble à la vue d'un compétiteur qui s'oppose à ses mesures, et vers qui la balance paraît pencher; qu'il se livre en proie aux soupçons, aux haines, aux désespoirs, et qu'il trouve ainsi dans son ambition même sa croix la plus pesante et son plus cruel supplice : obscur dans sa retraite, mais aimant son obscurité, les yeux fermés à cette figure brillante dont le monde se laisse éblouir, et, par un saint mépris, élevé au-dessus de toutes les vanités humaines, le religieux renferme toute sa grandeur dans l'étroite enceinte de sa cellule. S'il pense à monter, à se distinguer, c'est auprès de Dieu; il ne lui faut pour cela que l'autel et l'oratoire : là, il ne trouve ni égaux qui lui donnent de l'ombrage, ni maîtres impérieux qui le rebutent; là, il n'est ni assujetti à de basses complaisances, ni exposé à de honteuses décadences; indépendant de la faveur des hommes ou de leur disgrâce, de leur estime ou de leurs injustes préventions; soumis à Dieu, le Seigneur tout-puissant; humble envers tous, mais du reste dans son humilité, et jusque dans la poussière du cloître, plus grand que le monde qu'il ne juge pas digne de ses hommages et de son encens : *Quibus dignus non erat mundus.* (*Hebr.*, XI.) Que le mondain voluptueux, esclave de ses sens et idolâtre d'une divinité mortelle, s'engage dans ces habitudes qui sous un appas trompeur cachent le poison le plus subtil et le plus contagieux; qu'il achète un plaisir si court par de si longs ennuis, par tant de déboires et de dégoûts, par tant d'assiduités et de contraintes; qu'il gémisse dans les fers, et que sous sa chaîne il pleure si longtemps et si amèrement l'heureuse liberté qu'il a perdue : maître de son cœur et sans autres liens que les saints nœuds qui l'attachent à Dieu, le religieux goûte toute la douceur d'un plein dégagement; loin de ces objets corrupteurs qui portent à une âme de si vives atteintes et qui y font de si profondes blessures, il est à couvert de leurs traits empoisonnés et de leur tyrannique domination. Ce n'est pas qu'il ne soit engagé, et si vous voulez que je me serve encore d'une expression plus forte, ce n'est pas qu'il ne soit esclave, mais l'esclave de Dieu. Or, dans ce saint esclavage où l'esprit est tou-

jours à lui-même, parce qu'il n'est occupé que de Dieu, rempli que de Dieu, soumis qu'à la loi de Dieu, en perdant, comme les bienheureux dans le ciel, le fonds de sa liberté, on en a comme eux tout le bonheur; et, affranchi de toute autre servitude que celle d'une obéissance volontaire, on éprouve sans cesse ce que sentait le Prophète royal, lorsqu'il s'écriait : Que mes chaînes ont pour moi de charmes! Plus elles me serrent et m'unissent étroitement au Dieu que j'adore, plus elles me tiennent en garde contre ces inclinations humaines qui exercent sur tant de cœurs un si dur et si cruel empire : *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* (*Psal.* XV.)

C'est ainsi, ma très-chère sœur, que doit s'accomplir à votre égard cette consolante parole de Jésus-Christ : Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos âmes. Car, poursuit le Sauveur du monde, mon joug est doux et mon fardeau est léger : *Jugum enim meum suave est*, *et onus meum leve.* (*Matth.*, XI.) Quelle opposition, ce semble, et quelle contradiction! Si c'est un joug, comment est-il doux? et s'il est doux, comment est-ce un joug? *Jugum suave.* Si c'est un fardeau, comment est-il léger? ou s'il est léger, comment est-ce un fardeau? *Onus leve.* Voilà le grand miracle de la profession religieuse. Voilà le mystère dont Dieu veut vous donner l'intelligence, moins par le raisonnement et la spéculation que par le sentiment et la pratique. Si le monde ne le comprend pas, vous le comprendrez, ma chère sœur, vous en ferez l'épreuve. Votre état sera pour vous un joug, il est vrai, ce sera un fardeau; et je voudrais en vain vous cacher la difficulté de l'entreprise, puisque vous l'avez déjà pu connaître par vous-même. Si ce n'était pas même un fardeau, si ce n'était pas un joug, quel sacrifice feriez-vous à Dieu dans les vœux que vous allez prononcer; et quel sujet aurions-nous de tant relever le mérite de notre profession? Il faut donc que renonçant à tous les biens de la terre, vous embrassiez la sainte pauvreté de Jésus-Christ. Il faut que renonçant à tous les plaisirs des sens, et ne cherchant point d'autre époux que l'époux céleste, vous vous dévouiez à la sainte virginité de Jésus-Christ. Il faut que renonçant à vous-même, dépouillant ce que nous avons de plus cher et de quoi nous sommes si jaloux, j'entends la volonté propre, vous vous soumettiez à la sainte obéissance de Jésus-Christ; tellement que vous n'agissiez plus par vous-même, mais par l'impression et l'autorité des personnes que Dieu doit substituer en sa place pour vous conduire, et qui vous parleront en son nom. Ce n'est pas tout encore; il faut que vous portiez le poids d'une régularité toujours contraire à la nature, et d'autant plus fatigante qu'elle est continuelle, et que jusqu'au dernier soupir de la vie elle ne souffre point d'interruption. Qu'au premier signal, reconnaissant l'ordre du Seigneur, et le respectant, vous soyez disposée, non selon votre gré, mais selon le gré de Dieu, ou à prier ou à travailler, ou à marcher ou à demeurer, ou à parler ou à vous taire, ou à veiller ou à reposer; que vous ajoutiez à l'observance la plus exacte, l'abstinence, le jeûne, toutes les pratiques de la pénitence et de l'abnégation chrétienne. C'est là le joug, ma très-chère sœur, c'est là le fardeau; mais c'est le fardeau, c'est le joug de Jésus-Christ; et l'on ne peut trop vous redire que le joug de Jésus-Christ est doux, et son fardeau léger : *Jugum meum suave et onus meum leve.* Comment léger et doux? Admirons la sagesse de notre Dieu, et sa providence sur les âmes qui se donnent à lui sans réserve. Prenez garde; il y a dans le sacrifice que fait le religieux en se vouant à Dieu, deux choses à distinguer : le mérite de son sacrifice, et la rigueur de son sacrifice. Or, qu'arrive-t-il? C'est que par un double avantage il a devant Dieu tout le mérite de son sacrifice en le faisant; et que d'ailleurs après l'avoir fait il trouve dans son sacrifice même de quoi lui en adoucir toute la rigueur; de sorte que, sans qu'il perde rien de la récompense qu'il attend dans l'éternité et qui lui est promise, les épines dès maintenant se changent pour lui en fleurs, et le désert, suivant la parole d'Isaïe, dans une terre de délices. Car je viens de vous l'apprendre, ma très-chère sœur, et vous en savez les raisons : c'est cet état même de pauvreté, cet état d'une perpétuelle virginité, cet état de soumission et d'obéissance qui délivre l'âme religieuse de tout ce qui fait les soins et les peines du monde : *Jugum meum suave*, *et onus meum leve.*

Je dis plus, et ceci mérite une réflexion particulière : moins le religieux cherche à se décharger du joug qu'il porte, moins il veut diminuer la pesanteur de son fardeau, et plus le fardeau devient doux et léger pour lui. Que dis-je? Est-ce un paradoxe? Si c'en est un, ce paradoxe renferme une solide et incontestable vérité. En effet, plus le religieux est religieux, c'est-à-dire, plus il est séparé du monde par un divorce parfait avec le monde; plus il s'est dégagé de tous les intérêts, de toutes les vues, de tous les sentiments et de toutes les maximes du monde par un plein renoncement et une mort entière à toutes les choses du monde, moins alors il tient au monde, et, par conséquent, moins il est sujet au retour de ses passions que l'esprit du monde ne manquerait pas de réveiller, et qui troubleraient son repos. Ah! ma chère sœur, comprenez ce que je dis, et gravez-le profondément dans votre cœur comme une des plus importantes instructions pour toute la suite de votre vie. Il y a, nous sommes obligés d'en convenir, il y a quelquefois dans la maison de Dieu et dans la retraite religieuse, des âmes à qui le chemin paraît difficile, et qui, à l'exemple des Juifs, dégoûtées des viandes du désert, tournent de temps en temps la tête vers l'Egypte, et regrettent le pain qu'elles y mangeaient. Elles ne sont pas

contentes; mais on en a bientôt trouvé la cause, et ne la dissimulons point; c'est que hors du monde, elles portent encore avec elles et dans elles le monde. Je m'explique: c'est que dans un état pauvre elles gardent toujours je ne sais quel esprit de propriété; c'est que dans un état mortifié elles gardent toujours je ne sais quel esprit de sensualité; c'est que dans un état dépendant elles gardent toujours je ne sais quel esprit d'indépendance. Alors, je l'avoue, elles ne sont heureuses ni selon la religion, ni selon le monde. Elles n'ont pas le bonheur de la religion, parce qu'elles n'en ont pas l'esprit, quoiqu'elles en aient toutes les austérités. Elles n'ont pas le prétendu bonheur du monde, parce que, toutes préoccupées qu'elles sont de l'esprit du monde, elles n'en ont après tout réellement ni les biens, ni les commodités. Ainsi, comme le peuple Juif n'eut dans le désert la manne pour le nourrir, que quand les viandes de l'Egypte lui manquèrent, le religieux ne peut avoir la paix et jouir de la douceur de son état, qu'il n'ait sans ménagement et absolument quitté le monde. Vous donc, ma chère sœur, achevez ce que vous avez commencé, et vous sentirez tout ce que je vous promets, ou tout ce que Dieu par ma bouche vous promet. Perdez tout, et vous gagnerez tout; donnez tout, et vous trouverez tout. Que veux-je dire? Le voici. Renoncez à toutes les espérances du monde, et renoncez-y sincèrement; renoncez à tous les plaisirs du monde, et renoncez-y pleinement; renoncez à toute la liberté du monde, et renoncez-y parfaitement. Dans cet état d'une abnégation parfaite vous trouverez le calme; et le calme que vous trouverez vaudra pour vous tous les biens, tous les plaisirs, toute la liberté du monde. En un mot, dépouillez tout l'esprit du monde pour vous revêtir de l'esprit de Dieu, et vous goûterez toute l'onction de la paix de Dieu. De là, gens du monde qui m'écoutez, instruisez-vous vous-mêmes, et apprenez un secret bien opposé à vos idées mondaines, mais qui n'en est pas moins salutaire ni moins vrai. Vous voulez être heureux dans la vie; mais fussiez-vous comblés de tous les autres biens de la vie, vous ne serez jamais ce que vous voulez être, jamais contents sans la paix du cœur; et par une règle toute contraire, avec la seule paix du cœur vous passerez aisément de tout ce que le monde appelle biens et prospérités de la vie. Aussi, dites-vous, nous la cherchons cette paix: oui, vous la cherchez, mais où? Dans l'opulence et la fortune du siècle, dans les vanités et les honneurs du siècle, dans les plaisirs et la liberté du siècle. Et moi je prétends que vous ne l'aurez qu'autant que vous déprendrez votre cœur de tout cela; et que par l'extinction de tous les désirs humains, vous imiterez dans votre état et selon votre état, le renoncement religieux. Si vous ne m'en croyez pas, et si c'est peu que le témoignage de tant de personnes religieuses pour vous convaincre, croyez-en au moins tout ce qu'il y a dans le monde et parmi vous de vrais chrétiens et d'âmes solidement détachées des choses visibles et mortelles. Car il y en a de cette sorte, quoiqu'en petit nombre, qui, dans la médiocrité de leur fortune, à quoi elles se bornent par un esprit de christianisme, et dans les ténèbres où elles vivent, y sont mille fois plus tranquilles et par conséquent plus heureuses que les princes et les monarques sur le trône. Ah! mes chers auditeurs, ne l'avez-vous pas vous-mêmes reconnu en mille rencontres, et n'avez-vous pas dit que c'était là le bon parti, et l'unique moyen de vivre content? Que ne le prenez-vous donc, ou si vous ne le voulez pas prendre, pourquoi vous plaignez-vous tant des chagrins de la vie, lorsque vous refusez le remède qu'on vous présente pour les adoucir? Quoi qu'il en soit, paix de l'âme religieuse, paix qui lui vient d'elle-même et de l'heureuse disposition où elle s'est mise en se séparant du monde par la profession de ses vœux. Et paix qui lui vient encore de Dieu et de l'onction intérieure dont il la remplit en récompense du sacrifice qu'elle lui a fait par la profession de ses vœux. Vous l'allez voir dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Qu'il y ait une onction intérieure que Dieu répand dans les âmes qui lui sont spécialement chères et dont il les remplit; que ce soit surtout aux âmes religieuses qu'il la communique cette onction divine, et que ce soit sur elles qu'il prenne soin de la faire couler avec plus d'abondance, et même, si je l'ose dire, avec une espèce de profusion; enfin, que ces goûts spirituels puissent adoucir aux religieux ce qu'il y a dans son état de plus mortifiant en apparence et de plus austère, jusqu'à lui faire trouver du plaisir dans la croix qu'il porte, et le plaisir le plus pur, le plus vif, le plus sensible; ce sont trois vérités, qui, liées ensemble, établissent incontestablement ma seconde proposition, et dont nous avons des témoignages si convaincants, qu'il ne faut, pour en être persuadé, qu'une attention assez légère, soit à ce que nous en dit l'Ecriture, soit à ce que l'expérience nous en apprend, soit à ce que la raison même nous en fait connaître, tout aveugle qu'elle est dans les mystères de Dieu et dans les secrètes opérations de sa grâce. Tâchons de nous en former une idée aussi juste que la faiblesse de nos lumières peut nous le permettre; et voyons, ma très-chère sœur, combien est solide la nouvelle espérance que je vous donne.

Je parle d'abord en général, et je prétends que ce ne fut jamais, et que ce n'est point encore un bien imaginaire que cette onction céleste dont Dieu seul est le dispensateur, comme il en est le seul principe. Il a lui-même formé nos cœurs, et il a son langage propre pour s'y faire entendre; il a des touches particulières pour les remuer, pour les tourner, pour y exciter tel sentiment qu'il lui plaît. Ecoutons là-dessus le Prophète

royal. Que dit à Dieu ce saint roi dans le transport qui le ravit? Ah! Seigneur, s'écrie-t-il, que vous savez bien vous insinuer dans une âme, et de quelles douceurs comblez-vous ceux qui vous craignent et qui vous servent! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te!* (*Psal.* XXX.) Cette expression est remarquable, *quam abscondisti.* Ce sont des douceurs cachées, et doublement cachées, mais différemment. Cachées à ces âmes fidèles qui les ressentent, et cachées à ces âmes mondaines, sur qui Dieu jamais n'a fait descendre cette sainte rosée, et pour qui il ferme ces sources fécondes de toutes les consolations. Cachées aux uns, je dis à ceux-mêmes qui les reçoivent, parce qu'ils peuvent seulement les recevoir, seulement les éprouver, mais sans pouvoir bien démêler ces ressorts imperceptibles que l'Esprit de Dieu fait agir, et dont les impressions sont aussi ineffables qu'elles sont douces et pénétrantes. Cachées aux autres, je dis à ces mondains qui ne les reçoivent jamais, parce qu'enivrés du monde et plongés dans les sens, ils ne sont touchés que de ces plaisirs grossiers qui flattent les sens, et que leur offre le monde : *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, quam abscondisti timentibus te!* N'attendez donc pas, ma chère Sœur, que je vous explique ce que je ne puis comprendre moi-même. Je pourrais vous dire que ce sont certaines connaissances, certains jours où les vérités éternelles, les grandeurs et les perfections divines se montrent dans une telle évidence que l'âme en est toute possédée, et s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte, comme enchantée. Je pourrais vous dire que ce sont certaines saillies de l'amour le plus affectueux envers Dieu, le plus tendre et le plus sacré, où l'âme hors d'elle-même est comme absorbée dans l'objet qu'elle aime, et vers qui elle se sent emportée par l'attrait le plus puissant et le plus touchant : que ce sont certains élancements de l'âme, certains mouvements impétueux et subits qui la saisissent : que c'est une certaine vue de Dieu partout présent, et comme Législateur, sous qui l'âme s'humilie, et à qui elle veut obéir; et comme Juge, devant qui l'âme craint et tremble, mais de la crainte des enfants; et comme rémunérateur, en qui l'âme met toute son espérance, et dont elle attend toute sa félicité; et comme Sauveur, de qui l'âme tient tout son salut, et dont elle reconnaît les infinies miséricordes; et comme guide, sur qui l'âme a toujours les yeux attachés, et qu'elle suit; et comme sanctificateur, des mains de qui partent toutes les grâces, et où l'âme trouve tout son soutien et toute sa force : enfin, que c'est un certain témoignage de l'Esprit céleste qui habite en nous, et qui dicte intérieurement à l'âme qu'elle est bien avec Dieu, qu'elle fait la volonté de Dieu, qu'elle marche devant Dieu, qu'elle agit pour Dieu, et qu'elle peut tout se promettre de la part de Dieu. Voilà, ma très-chère sœur, tout ce que j'en pourrais dire; mais encore ne dirais-je rien. Sans donc insister sur cela davantage, ni vouloir approfondir ces mystères tout divins, convainquons-nous d'une autre vérité non moins réelle, et qui nous touche de plus près : savoir, que s'il y a des âmes à qui Dieu se fait sentir de la sorte, ce sont surtout les âmes religieuses : pourquoi? qui ne le voit pas, et les raisons n'en sont-elles pas évidentes? Ecoutez-les.

Car il est de la fidélité de Dieu de soutenir ainsi, et de consoler le religieux, puisque c'est en cela que consiste le centuple qu'il lui a promis pour cette vie même. Et en effet, demande saint Jérôme expliquant ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : Seigneur, voici que nous avons tout quitté pour vous suivre; et ces autres encore plus solennelles du Fils de Dieu : Quiconque aura quitté son père, sa mère, son frère, sa sœur, sa maison, ses biens, recevra dès ce monde le centuple : *Omnis qui reliquerit patrem, aut matrem, aut fratres et sorores, aut domum et agros, centuplum in hac vita accipiet* (*Marc.*, X); qu'est-ce par rapport à la vie présente que ce centuple? Sont-ce les biens temporels? Sont-ce les honneurs du siècle? Sont-ce les plaisirs des sens? Non, répond saint Jérôme : le religieux y a renoncé, et ses vues doivent être plus élevées et plus pures. Qu'est-ce donc? Ah! poursuit ce saint docteur, ce centuple si estimable et si précieux, ce sont les biens et les plaisirs de l'esprit; ce sont les dons de la grâce, de cette grâce divine qui descend dans une âme comme une pluie salutaire et bienfaisante, et qui avec elle y répand la sérénité et la joie. Ce centuple, ajoute saint Ambroise dans une parole encore plus expresse et qui comprend tout, ce centuple, c'est Dieu-même, mais Dieu connu, mais Dieu aimé, mais Dieu possédé autant qu'une âme le peut posséder dès maintenant, mais Dieu goûté intérieurement et délicieusement. Je serai votre récompense, dit-il autrefois à Abraham, et vous dit-il à vous-même, ma très-chère sœur : *Ero merces tua* (*Gen.*, XV), votre éternelle récompense dans le ciel, lorsque je me découvrirai à vous et que vous me verrez face à face; et votre récompense anticipée sur la terre, lorsque sans me faire voir encore, je me ferai sentir. Car si je suis seul dans le ciel, la félicité de tous les saints, je puis bien sur la terre être seul votre centuple et votre bonheur : *Ero merces tua.*

Aussi est-il vrai que l'âme religieuse est dans tout l'état où Dieu la veut pour se communiquer à elle. C'est une âme vide du monde; et Dieu par conséquent y trouve l'entrée tout ouverte, et y trouve la place toute préparée pour lui. C'est une âme toute dévouée à Dieu, et qui fait une profession solennelle de servir Dieu : Dieu donc, pour l'honneur de son service, et par un juste retour de sa libéralité et de sa bonté, s'attache à lui faire goûter toute la douceur de sa loi, à le convaincre sensiblement qu'on ne perd rien en se donnant à lui, à la récompenser abondamment, et à la dédommager de tout ce qu'elle a voulu sacrifier pour

la suivre. Car, comme remarque un saint auteur, si Dieu, selon le Prophète, est si bon pour ceux qui le craignent, que sera-t-il pour ceux qui l'aiment, pour ceux qui l'adorent, et qui le servent de toute l'affection de leur cœur? *Sed quid amantibus? Quid toto corde servientibus?* De là s'accomplit à l'égard du religieux cette promesse que Dieu fit à Jérusalem : je la conduirai dans la solitude, et pourquoi? Est-ce pour l'abandonner à elle-même? Est-ce pour lui laisser porter tout le dégoût qu'inspire communément le silence et la retraite? Non, dit le Seigneur. Que ma lumière soit pour le juste, et la joie pour ceux qui ont le cœur droit. Que leurs tabernacles retentissent des chants d'allégresse et de voix de salut. Je lui parlerai à cette âme, et je lui parlerai au cœur: pourquoi? Parce que ce ne sera point un cœur où les passions désormais se fassent entendre; parce que dans le silence et loin de ces objets qui dissipent, ce sera un cœur recueilli, un cœur attentif à ma parole, et par là même plus en état de la recevoir : *Et loquar ad cor ejus.* Ce n'est pas qu'il n'y ait des heures critiques à passer, des heures de combat où Dieu semble tout à coup se taire, et où l'âme, pour être purifiée, est délaissée, à ce qu'il paraît, disons mieux, est éprouvée comme l'or. Mais ces épreuves ont leur cours, ces heures s'écoulent, et bientôt le soleil sortant du nuage se montre avec toute sa splendeur et tout son éclat. Une âme ne se sent jamais plus fortifiée qu'après certains abattements, ni jamais plus consolée qu'après certaines désolations : et c'est bien alors qu'elle peut dire avec saint Paul, que toute la vertu et toute la force de Dieu éclate dans son infirmité et dans sa faiblesse. Car, soutenu de cette force et de cette vertu de Dieu, que n'est-elle point en disposition d'essuyer et de dévorer ? et son état a-t-il rien de si rebutant et de si pénible, que l'esprit intérieur qui l'anime, cet esprit de retraite, cet esprit de ferveur et d'action, cet esprit de grâce et de consolation, ne puisse lui rendre, non-seulement insupportable, mais agréable et aimable? C'est, ma chère sœur, la troisième et dernière vérité par où je conclus.

Qui nous en instruira? Point de meilleurs garants que ceux qui l'ont connue par eux-mêmes. Demandons-le aux Antoine et aux Ephrem, à ces grands modèles de la vie solitaire. L'un, après toute une nuit passée dans l'oraison, la trouvait encore trop courte, et se plaignait que le soleil ramenât sitôt le jour, et vînt troubler le repos de sa prière. L'autre, trop faible pour porter l'abondance des douceurs célestes qui l'inondent au milieu de toutes les horreurs du désert, au milieu de ses macérations et de ses jeûnes, s'écriait amoureusement à Dieu : c'est trop, Seigneur, c'est trop pour moi. Éloignez vous au moins quelque temps, afin de laisser prendre à mon cœur quelque relâche. Demandons-le à saint Augustin, le père de tant de religieux. Après qu'il eut brisé les liens qui l'attachaient au monde, pour embrasser une vie pénitente et retirée, que trouva-t-il auprès de Dieu et en Dieu ; ou plutôt que n'y trouva-t-il point? Ah! disait-il, je ne le croyais pas et je ne l'eusse jamais cru qu'on pût être heureux en ce monde sans les plaisirs du monde; mais par votre miséricorde, ô mon Dieu, je l'ai bien appris, que le plus grand plaisir est de se passer pour vous de tous les plaisirs. Demandons-le à saint Bernard, votre père en particulier, ma très-chère sœur, et l'un des maîtres les plus consommés dans toutes les vertus et tous les exercices de la profession monastique. L'esprit de Dieu l'occupait de sorte qu'il passait les journées entières auprès d'un lac sans l'apercevoir; qu'il demeurait des années dans une cellule sans savoir comment elle était construite. Un seul objet emportait toute son attention ; et le sentiment en était si vif que tout le reste était mort pour lui et qu'il était mort pour tout le reste. Demandons-le à des millions d'autres; on est étonné (et qui ne le serait pas?) de voir tant de personnes religieuses, malgré la jeunesse ou la caducité de l'âge, malgré la délicatesse du tempérament, malgré la faiblesse du sexe, vivre sous une règle étroite et presque accablante, et néanmoins, sous cette règle, non-seulement paraître plus satisfaites, mais l'être réellement plus que dans les conditions les plus aisées et les plus commodes. Quel prodige et quel merveilleux assemblage! Elles souffrent et que ne souffrent-elles point? Elles sont grossièrement vêtues et exposées, sous ces vêtements grossiers et pauvres, à toutes les injures des saisons, aux froids de l'hiver, aux chaleurs de l'été, et toutefois elles sont contentes. Leur vie est un jeûne ou perpétuel ou très-ordinaire; du reste, leur nourriture mesurée, frugale, souvent insipide et sans goût, et l'on pourrait dire d'elles en quelque sorte ce que l'on disait de saint Jean, qu'il ne buvait ni ne mangeait, et toutefois elles sont contentes. Si elles accordent à la nature quelque repos, c'est sur la cendre et sous le cilice : encore est-ce seulement un repos de quelques heures, et bientôt interrompu par de fréquentes et de longues veilles, et toutefois elles sont contentes. De quelles pratiques leurs jours sont-ils remplis ? Souvent des fonctions les plus humiliantes, souvent des services les moins relevés, souvent des emplois les plus ennuyeux par eux-mêmes et les plus opposés à leurs inclinations, et toutefois elles sont contentes. Que n'ajoutent-elles point encore volontairement et librement à tout cela, comme si tout cela ne leur suffisait pas? Ce sont des âmes, selon la plus sévère morale de l'Évangile, et selon le divin langage de l'Apôtre, crucifiées à tout, et par-dessus tout crucifiées à elles-mêmes, et toutefois elles sont contentes. Et contentes, comment? non selon la chair, mais selon l'esprit : or qui ne sait pas que tout le bonheur de l'homme est dans l'esprit? ou du moins qui ne sait pas qu'autant que l'esprit est au-dessus de la chair, autant les plaisirs

de l'un sont-ils au-dessus des grossières sensualités de l'autre? Et contentes, jusqu'à quel point? Jusqu'à n'être sensibles, ni à tout ce que le monde aurait eu pour elles de plus engageant, ni à tout ce que la religion peut avoir de plus laborieux et de plus pesant. Et contentes, jusqu'à quand? Jusqu'à la fin de leur course, jusqu'à la mort aussi paisible que la vie, aussi comblée de douceurs et de bénédictions. O avantage inestimable de l'esprit de mon Dieu sur l'esprit du monde! Je vois dans le monde les richesses, j'y vois les grandeurs et toutes les aises que cherchent les sens : mais au milieu de ces richesses, parmi toutes ces grandeurs et toutes ces aises, je n'entends que plaintes et que murmures; je ne vois que des gens qui se croient et qui sont en effet malheureux, parce que l'esprit du monde laisse toujours un vide infini dans leur cœur. Au contraire, que vois-je dans la profession religieuse? Pauvreté, humiliation, travail, mortification, soumission; et sur toutes ces croix j'entends bénir le Seigneur, et lui rendre de sincères actions de grâces : j'y vois la paix et le calme, parce que l'onction de Dieu et de son Esprit y tient lieu de tout. De là je vous dis, mondains, attirez sur vous l'esprit de Dieu, et il vous apportera la paix : mais n'espérez pas de le faire jamais descendre dans vos cœurs, tant que l'esprit du monde y régnera. Et de là même je finis, ma très-chère sœur, en formant pour vous dans toute son étendue, et dans toute l'ardeur de mon zèle, le même souhait que formait l'Apôtre pour les premiers chrétiens : ***Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda et intelligentias vestras*** (*Philip.*, IV); que la paix de Dieu, qui est au-dessus de tout ce que nous pouvons penser, conserve toujours votre esprit, et garde toujours votre cœur. Ce que vous faites pour Dieu est grand; mais plus grand est mille fois ce que Dieu fait pour vous, et ce qu'il veut faire. Rien ne vous lie encore, ma chère sœur, mais encore quelques moments, et vous voilà éternellement engagée. Trois paroles vont consommer votre sacrifice. Puisse le monde, témoin de cette cérémonie, apprendre de vous où se trouve le vrai repos et l'y chercher! Puissent tant de personnes religieuses qui vous ont précédées dans une maison si régulière, si fidèle, et si sainte, et qui vous voient suivre leurs traces, estimer plus que jamais leur vocation et s'y confirmer. Puissiez-vous vous-même, après avoir vécu dans la paix de Jésus-Christ, mourir dans la paix de Jésus-Christ, pour revivre avec Jésus-Christ dans la paix éternelle où nous conduise, etc.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRES-HAUT, TRES-PUISSANT ET EXCELLENT PRINCE PHILIPPE, FILS DE FRANCE, FRERE UNIQUE DU ROI, DUC D'ORLEANS.

***Prononcé à Paris** dans l'église de la maison professe de la Compagnie de Jésus, le 18 août 1701*

Subditi estote. . . . . regi quasi præcellenti. Omnes honorate. Deum timete. (I *Petr.*, II.)

Soyez soumis au roi comme à celui qui est au-dessus de tous. Soyez bons et affables envers tout le monde, et craignez Dieu.

Ce n'est pas au peuple seulement et aux petits que parle l'Apôtre : c'est aux princes et aux grands du siècle. L'ascendant que donne aux uns, ou la naissance ou la fortune, ne les exempte pas plus que les autres de ce qu'ils doivent, soit au souverain établi du ciel pour commander, soit au commun des hommes avec qui ils sont unis par le lien d'une même société, soit enfin à Dieu de qui vient toute domination, et qui est le premier et à proprement parler le seul maître.

Je dis plus et sans m'arrêter aux apparences, si j'examine par les seules lumières de la raison humaine, ce qui fait sur la terre et ce qui doit faire la vraie grandeur, y en a-t-il une plus solide, que de ne se point oublier dans la grandeur même; de savoir précisément ce que l'on est, de s'y tenir, et de ne viser jamais à ce qu'on ne doit pas être; de se souvenir, pour puissant que l'on soit, de quelle puissance on relève; de la révérer cette puissance suprême, et de n'en approcher de plus près que pour s'y dévouer plus parfaitement? *Subditi estote regi quasi præcellenti.* Du reste, de ne chercher point par des manières hautaines et dures envers ceux que la Providence a mis dans un rang inférieur, à se dédommager en quelque sorte sur eux du tribut que l'on a payé au trône; de ne les point regarder de si haut, qu'on les perde de vue; de ne leur faire sentir son pouvoir que par des grâces, et de leur inspirer par un air noble, affable, et si je l'ose dire, populaire, autant de confiance que de vénération : *Omnes honorate.* Surtout de bien comprendre qu'il y a dans le ciel et sur nos têtes, au-dessus de toutes les grandeurs mortelles, un Dieu immortel; de l'adorer et de le craindre, de cultiver tellement au fond de son âme ce germe de religion, de l'y laisser tellement mûrir, qu'on en recueille tôt ou tard les fruits; de les emporter en mourant, ces fruits de vie et d'entrer, comme parle l'Ecriture, dans la voie de ses Pères comblé des bénédictions éternelles : ***Deum timete.*** Oui, Messieurs, c'est être grand et vraiment grand, que de l'é-

tre par là. Tout le reste n'est qu'une figure qui brille, qui plaît, mais qui n'a rien de réel et qui s'évanouit.

Vous me prévenez sans doute. Dans ce tableau, vous reconnaissez Très-haut, très-puissant et excellent prince, Philippe, fils de France, frère unique du roi, duc d'Orléans. Vous voyez déjà ce que j'ai à dire, parce que je ne dirai rien que ce que vous avez pensé, que ce que vous avez dit avant moi; et sans chercher plus loin la matière de ce discours, la voix publique me la fournira.

Je ne viens donc point vous apprendre ce que vous ignorez. Je ne viens point tirer des ténèbres et produire au jour des vertus obscures et inconnues. J'en appellerai à vos seules connaissances. J'attesterai vos propres sentiments. Il est glorieux au prince que je loue, que pour le louer, il me suffise de vous renvoyer à vous-mêmes et qu'il ait autant de panégyristes que cette funèbre cérémonie a rassemblé de spectateurs.

Tout l'a pleuré, tout l'a dû pleurer. Il a mérité les regrets du premier monarque du monde. Nous lui avons donné des larmes, et nos larmes ne sont pas taries. Et ceux qui par des vues plus épurées n'envisagent les divers événements que par rapport à Dieu et à l'honneur de son service, ont été d'autant plus touchés du coup qui nous l'a ravi, qu'il donnait tous les jours de nouveaux et de plus grands exemples d'un saint mépris des choses périssables, et d'une foi vive et agissante. Nous le considérerons en trois états : comme sujet du roi, son auguste frère et son seigneur, comme prince du sang royal et comme chrétien. Vous admirerez la fidélité d'un sujet dans l'état d'une dépendance respectueuse; la bonté d'un prince, dans l'état d'une autorité bienfaisante; la piété d'un chrétien, surtout dans l'état d'une ferveur plus animée que jamais, aux approches d'une mort également subite et prévue. Vous tirerez de là d'utiles leçons, vous en serez édifiés, Dieu en sera béni, et j'aurai rempli l'idée que je me propose.

PREMIÈRE PARTIE.

Un Dieu, un roi, des sujets dociles et soumis, c'est là, messieurs, ce qui affermit les empires, et ce qui rend les Etats heureux et florissants. Dieu communique aux rois sa puissance : revêtus de l'autorité seule de Dieu, les rois annoncent leurs ordres ; et les sujets respectant dans le souverain, et la majesté divine, et la majesté royale, suivent le mouvement qu'on leur donne, et se mettent en action. Ainsi voyons-nous se mouvoir avec mesure, ces vastes corps que tant de membres composent. Sans l'esprit qui les anime, je veux dire, sans cette subordination qui règle les royaumes et qui en réduit toutes les parties à l'unité, bientôt leurs forces divisées s'affaibliraient, et la décadence serait générale.

Droit naturel et sacré, dans celui qui gouverne. Devoir inviolable et sans distinction, dans ceux qui doivent être gouvernés. Si jamais privilége dut dispenser d'une soumission si indispensable, il semble que ce soit une étroite proximité. Mais du même sein peuvent sortir, et sortirent en effet deux princes : l'un pour commander, l'autre pour obéir; comme de la même terre naissent deux jeunes plantes : l'une pour porter sa tête jusque dans les cieux, et celle-ci pour fleurir et croître à l'ombre de l'autre.

Vous vous en souvenez, Messieurs, vous le savez; cette double naissance récompensa les mérites d'un roi juste, couronna la piété d'une vertueuse reine, et combla les vœux des Français. Louis et Philippe furent élevés sous la même main; et la même main en les élevant, forma tout à la fois deux modèles : dans Louis, de l'art de régner; dans Philippe, de la fidélité due au maître qui règne.

Vous ne demandez pas de moi, que je m'arrête à rehausser la splendeur de son origine. Que dirais-je même qui pût l'égaler? Je ne remonterai point aux temps obscurs de l'antiquité, ou depuis ces temps éloignés descendant aux nôtres, je ne vous dirai point par quelle succession le plus noble sang du monde a coulé jusqu'au prince dont je commence l'éloge. Une parole suffit, et dans un seul titre c'est renfermer tous les titres, que de nommer le frère unique de Louis le Grand. Mais au comble de cette grandeur, fils de roi, frère de roi; beau-père, beau-frère de roi, père de reine et de deux illustres souveraines : dans ce haut point de gloire, avoir su garder toute la fidélité d'un sujet et se soumettre, c'est cet état d'une dépendance également volontaire et nécessaire que j'admire, et que je ne puis assez exalter.

Loin ces âmes timides et faibles qu'une contrainte servile tient sous le joug. Loin ces politiques mercenaires et intéressés, qui ne viennent s'humilier aux pieds du souverain, que pour être relevés par ses grâces, et qui ne sont à lui que pour eux-mêmes.

Monsieur fut fidèle par devoir, encore plus par estime, surtout par attachement et par inclination. Les premières démarches qu'il fait, c'est sur les pas du roi; et dès ses plus jeunes années, il apprend à se conduire, moins par lui-même qu'au gré de celui dont il ne doit avoir, et dont il n'a en vue que les intérêts et la grandeur. Il l'accompagne, tantôt dans la magnifique cérémonie d'une majorité longtemps attendue et solennellement déclarée. Tantôt au pied de l'autel, où le ministre avec l'huile sainte consacre l'oint du Seigneur. Tantôt à la célébration d'un mariage, qui éteint le feu de la guerre, unit l'Espagne à la France, et ramène, avec la paix la félicité. Tantôt à cette entrée publique, qui fit retentir la capitale du royaume d'acclamations et de cris de joie; et qui, sans être le prix d'une victoire achetée par le sang des peuples, eut toute la pompe et tout l'éclat du triomphe. Partout il est présent; et dans ces fêtes communes, s'il cherche à se distinguer, c'est par l'affection et par le zèle.

Je n'en suis point surpris, Messieurs : l'estime soutenait le devoir. Que ne puis-je

exprimer ici ce qu'il exprimait si bien lui-même ! Que ne puis-je exposer aux yeux ce qu'il portait si profondément gravé dans le cœur ! Ces hautes idées dont il était rempli ; ce fonds de vertus qu'il découvrait, quand Louis se délassant du poids de l'empire, l'appelait auprès de sa personne, l'honorait de sa confiance, et lui laissait voir son âme tout entière. On se persuade quelquefois, que pour rendre la majesté plus respectable, il faut la cacher sous le voile, n'en laisser entrevoir à certains temps que quelques rayons échappés, et faire du trône comme un sanctuaire, où elle demeure renfermée dans des ombres mystérieuses. Mais il est de ces grandes âmes que le ciel a enrichies et comblées de tous ses dons. Plus on les creuse, plus on y trouve de trésors, et c'est un titre pour leur rendre hommage, que de les connaître.

Que n'y voit-on pas ? une étendue de génie qui embrasse tout ; une force de conseil capable des plus grands desseins ; une fermeté et une constance au-dessus de tous les obstacles ; une modération, une égalité que nul événement n'altère ; une noblesse de sentiments qui n'inspire en délibérant, en agissant, que des vues sublimes ; un courage et une magnanimité de héros ; un caractère de droiture, de probité, de religion, de justice ; mille qualités domestiques, qui seules, sans être rehaussées, ni par le sang, ni par la dignité, feraient dans une vie particulière un mérite supérieur et prédominant. Sont-ce de fausses couleurs que je rassemble ? Est-ce un portrait que j'imagine et que je compose de traits empruntés ? Vous l'avez éprouvé, nations ennemies ; et si, malgré vous, et par tant d'épreuves, l'évidence ne vous avait pas convaincues, nous verrions moins de peuples jaloux troubler le repos de la France, et s'opposer en vain à notre bonheur.

Revenons, Messieurs. Ce qui si longtemps a tenu l'Europe attentive, ce qui l'occupe encore, et ce qui y jette de nouvelles alarmes, c'est ce que le parfait dévouement de notre prince lui a toujours fait regarder d'un œil de complaisance et d'admiration ; ou plutôt, c'est ce qui a redoublé ce dévouement-là même, et qui a rendu le lien plus durable et plus fort. Il vit les heureux principes de cette grandeur naissante ; et dès qu'il les vit, il en fut touché. Il fit justice à celui que le ciel avait choisi ; et dans un roi si digne de l'être, ce fut encore moins la royauté qu'il envisagea, que la personne et le roi même.

Que fallait-il pour achever de serrer des nœuds déjà si étroits ? On n'a que trop vu de fois les princes formés du même sang oublier tous les droits de la nature, et jusque dans l'alliance la plus prochaine trouver la source des plus fatales divisions. On a vu les frères armés contre les frères, au lieu d'être les appuis du trône, travailler à le renverser ; au lieu de se maintenir par une union mutuelle, conjurer mutuellement leur ruine, et consumer les peuples, se consumer eux-mêmes, en voulant s'accroître et remplir leurs ambitieux désirs. Temps malheureux ! Perdons-en, si nous pouvons, le souvenir : mais regrettons un prince, qui tout ensemble a si bien su, et respecter son roi, et l'aimer comme son frère : qui au devoir le plus saint, à l'estime la plus solide, a joint tous les sentiments qu'une même naissance inspire, et l'attachement, si je puis le dire, le plus intime et le plus tendre.

Cet attachement respectueux se montre en tout. On parle, on agit, on a des égards, des soins, des assiduités, qui font connaître que c'est le penchant qui emporte, et non point le mensonge qui se contrefait. On n'a qu'un point de vue, et tout se rapporte à un même objet. On est sensible à ses plus légers avantages ; le moindre péril étonne. Point d'autre gloire que la sienne, point d'autre intérêt. Dis-je rien qui n'ait paru dans notre prince ? Se laissa-t-il prendre aux plus flatteuses espérances, quand le ciel, ou pour nous éprouver, ou pour nous punir, sembla nous redemander le jeune monarque qu'il venait à peine de montrer au monde ? Toute la France en trembla. Sous le chef malade, tout le corps devint languissant ; et celui que la nature lui substituait, ressentit le coup, comme s'il en eût été lui-même atteint. Il s'alarma d'un danger qui lui présentait un empire. Il oublia ce qui le regardait, pour ne penser qu'à ce qu'il perdait. S'il chercha à fléchir le ciel, ne fut-ce pas en quelque sorte contre lui-même ? Que dis-je ? ce fut pour ce qu'il eut de plus cher, et par là ce fut pour lui-même. Le salut d'une tête si précieuse lui tint lieu de la plus belle couronne du monde.

Heureux que le ciel eût écouté ses vœux et les nôtres ! Le royaume reprit la vie avec son roi. Louis était réservé à ce règne de prodiges, qui égale, et tout ce qu'ont vu les siècles passés, et tout ce que verront de plus grand les siècles à venir : à ce règne déjà si long, et qui ne le sera jamais assez. Dieu lui ouvrait cette vaste carrière, où la sagesse depuis tant d'années le conduit, et où la gloire l'a toujours accompagné, et l'accompagnera toujours.

Que de victoires ! Que d'événements et de faits mémorables ! Suivons-le ce monarque invincible : ou, suivons le prince fidèle, qui sut en de si glorieuses rencontres lui sacrifier son repos, et prodiguer pour lui sa vie. C'est ici, Messieurs, que se vérifie en quelque manière cette parole de Salomon : Que l'obéissance rend victorieux ; *Vir obediens loquetur victoriam*. (*Prov.* XXI.) Si la conjoncture des affaires et les droits légitimes de la reine son épouse engagent le roi à porter de nouveau la guerre dans la Flandre, le duc d'Orléans se trouve partout à ses côtés. Il le seconde dans ses entreprises, il prend part à ses travaux ; il applaudit à ses triomphes. Quelle intrépidité, quand, aux siéges de Tournai, de Douai, d'Oudenarde, de Lille, il fallait s'exposer au feu et soutenir le courage des troupes ! Attendait-il un ordre ex-

près pour paraître, ou dans une tranchée, ou à la tête d'un ouvrage! Craignait-il au milieu du jour de s'avancer aux endroits les plus découverts? N'oubliait-il pas même quelquefois son rang et ce qu'il était, pour devenir soldat parmi les soldats, et pour partager avec eux sans distinction ce que les exercices militaires ont de plus commun et de plus pénible? Quelle fermeté et quelle vigueur à serrer de près une place forte et bien munie, quand dans la fameuse campagne de Hollande, chargé de réduire Zutphem, il ne lui laissa que trois jours de résistance, et n'eut lui-même que le temps nécessaire pour montrer, et toute l'habileté dans la conduite d'une attaque et toute la valeur dans l'exécution? Même succès à Bouchain : même ardeur, quand pour arrêter l'ennemi qui vient au secours, il se joint à l'armée du roi, et commandant l'aile gauche, il se dispose à donner. Manqua-t-il à l'occasion? ou ne fut-ce pas l'occasion pour cette fois, ne fut-ce pas l'ennemi par sa retraite qui lui manqua?

Cependant l'occasion se retrouve. Le temps l'ôte, et le temps la rend. Une nouvelle campagne répond à celle qui a précédé et la surpasse même. Qui n'a pas entendu parler de cette célèbre journée de Cassel? Voulez-vous que je vous en retrace toute la gloire? ou ne vous la retracez-vous pas mieux que moi? Qui ne sait pas avec quel chef d'une ligue puissante et redoutable le nouveau général eut dans cette importante action à se mesurer? Se tint-il, à la vue de tant de force réunies, ou renfermé dans ses lignes à Saint-Omer, ou fortifié dans son camp? On le vit hâter sa marche, prévenir celle des alliés; et sans compter, ni l'incommodité du poste, ni l'inégalité du nombre, plein de cette noble confiance qui soutient les âmes généreuses, se présenter lui-même au combat. Que sert de redire ce que tant d'éloges ont publié : avec quelle activité, quelle vigilance il alla reconnaître en personne, et la situation des lieux et la contenance des ennemis! Avec quelle fierté, quelle chaleur il commença le choc et le continua! Combien de fois ralliant lui-même des escadrons enfoncés, il les mena à la charge et les rétablit. Animant tout par son exemple, poursuivant toujours jusqu'à ce que la victoire longtemps balancée, se déclarât enfin et que l'avantage fût assuré. Et quel avantage? En fut-il un plus complet? L'ennemi en déroute et fugitif; la campagne couverte de morts; canons, drapeaux, bagages abandonnés au vainqueur; Saint-Omer enlevé, la terreur de nos armes répandue au loin, et la paix par cette terreur salutaire procurée à l'Europe. Dieu des armées, vous combattiez pour nous, l'honneur vous en était dû. Il vous fut rendu : et c'est ainsi qu'à l'aide de votre bras, et sous les ordres d'un monarque toujours juste dans ses desseins et toujours heureux, nos princes savent pour leur coup d'essai prendre des villes, gagner des batailles, faire des conquêtes : *Vir obediens loquetur victoriam.* (*Prov.*, XXI.)

Voilà, Messieurs, ce qui frappe, ce qui éblouit : ce bruit que fait dans le monde une éclatante victoire; ces applaudissements dont elle est suivie; cette haute réputation qui passe aux nations étrangères et qui se perpétue dans la postérité : c'est là ce que les peuples admirent. Mais parmi tant de gloire, vous dirai-je ce que j'estime de plus glorieux? c'est le retour prompt et modeste d'un prince, qui va rendre hommage au souverain qu'il sert, de toute la gloire qu'il s'est acquise en le servant; qui va déposer, pour ainsi dire, entre ses mains les lauriers qu'il a cueillis, ou les jeter à ses pieds; qui lui remet sans peine un pouvoir dont il n'a usé qu'avec soumission et qui, après avoir fait la loi à des ennemis vaincus, est le plus souple à la recevoir du maître qui l'a fait combattre et qui l'a fait vaincre. C'est ce repos honorable et sage où il demeure, après s'être distingué dans les plus grandes actions : également prêt, et à déployer ses vertus guerrières dans le tumulte des armes, et à les ensevelir au milieu d'une cour tranquille : trouvant partout une même grandeur dès qu'il y trouve la grandeur du roi. Il y a de ces esprits entreprenants, qui ne se tiennent dans le devoir, qu'autant que le devoir s'accommode à leurs inclinations vives et ardentes et qu'il satisfait leur ambition. Mais s'attacher au devoir pour le devoir même : l'aimer en tout, soit qu'il soit dépouillé d'un certain dehors flatteur, ou qu'il en soit revêtu. Dans un calme parfait et inaltérable, passer de longues années, sans qu'il s'élève jamais aucun nuage qui en trouble la sérénité. Ne prendre dans nul temps de la vie d'autre disposition que celle qui vient de l'unique puissance qui doit disposer de tout et tout régler : c'est ce que vous ne pouvez assez imiter, Messieurs, et c'est aussi la leçon que nous fait l'Apôtre saint Paul. Que tout homme, quel qu'il soit, *Omnis anima* (*Rom.*, XIII), honore les puissances supérieures et leur soit soumis. Vous avez vu la fidélité d'un sujet dans l'état d'une dépendance respectueuse. Vous allez voir la bonté d'un prince dans l'état d'une autorité bienfaisante. C'est la seconde partie de cet éloge.

SECONDE PARTIE.

Le plus sage des rois comptait parmi les dons de Dieu, une bonté d'âme qu'il avait reçue en naissant et qui le faisait aimer des peuples. S'il n'eût eu que les qualités magnifiques de conquérant et de vainqueur des nations, tout eût plié sous les armes, on eût vanté ses exploits et redouté son pouvoir. Mais couvert de gloire, et ayant de quoi éblouir les yeux, il n'aurait pas eu de quoi se concilier les esprits; et maître des plus vastes contrées, il n'eût pas été pour cela maître des cœurs. C'est un avantage réservé à ces princes bienfaisants, qui semblent nés, plus pour les autres que pour eux-mêmes; qui, par des manières aisées et engageantes, savent descendre sans s'abaisser, se communiquer sans s'avilir; qui ne maintiennent jamais mieux leur autorité que lorsqu'ils paraissent moins en user, et qui lui ôtent telle-

ment ce qu'elle a de trop impérieux, qu'ils la font régner par là, même avec plus d'empire.

Celui que nous pleurons, Messieurs, sans être assis sur le trône, avait son rang et ses droits. Quoiqu'il eût un maître sur sa tête, il avait néanmoins sous lui une maison nombreuse et fidèle, une milice et des officiers. Il parlait, et on l'écoutait : il faisait entendre ses volontés; et sans différer il se voyait obéi. Il ne lui fallait que le titre de prince, de prince du sang de France, et de prince si étroitement lié à Louis le Grand, pour lui donner une distinction reconnue de tous les ordres, et respectée dans tous les États du monde. Ce caractère imprimé sur son front, marquait la dignité de sa personne et lui attirait des honneurs d'autant plus sincères, que les Français, par une vertu particulière et comme héréditaire dans eux, n'ont rien après Dieu, et ce qui concerne le culte et la loi de Dieu, de plus sacré sur la terre que leurs rois et les princes qui leur appartiennent.

Mais qu'il sut bien tempérer l'éclat de sa grandeur, pour mieux exercer sa bonté, et dépouiller ces dehors fastueux qui rendent l'abord des grands si difficile, pour prévenir même et rassurer ceux qu'une réserve craintive et retenue aurait éloignés ! Ne puis-je pas dire que la douceur avait pris naissance avec lui; qu'il en avait tout l'esprit et tous les sentiments; qu'il la portait sur son visage, qu'il la répandait autour de lui; qu'elle lui dictait toutes ses paroles, et qu'elle donnait à ses actions je ne sais quel agrément, et une politesse qui lui était naturelle et propre ? Qui se présenta jamais devant lui sans être reçu avec humanité? Qui se retira jamais d'auprès de lui, sans avoir eu de sa bouche un mot obligeant? On eût dit qu'il traitait d'égal à égal, et que c'était moins un prince qui parlait qu'un ami.

Aussi personne ne connut-il mieux les devoirs d'une certaine vie civile, ni n'apprit à mieux dispenser l'honneur. Dans la plus confuse multitude rien n'échappait à sa vue. Ses yeux allaient découvrir les plus écartés; et il savait tellement se partager lui-même, tellement donner à chacun son attention, que chacun selon les états et les qualités différentes, se croyait tiré de la foule et distingué. A quoi manquait-il à l'égard des étrangers? Quels ménagements et quelles complaisances, pour leur faciliter l'accès dans ses maisons, et pour leur en laisser l'entrée libre? Remarquait-il que sa présence les empêchait de satisfaire leur curiosité, il se dérobait à propos et disparaissait. Étaient-ils d'un rang à l'approcher de plus près? Fallait-il, ou qu'il s'expliquât à eux, ou qu'il les écoutât? Il les écoutait, il s'expliquait, mais avec des marques de bienveillance qui passaient toute leur attente. Il les connaissait, ce semble, sans les connaître. Sa vivacité, son esprit lui fournissait mille tours insinuants. Il leur servait quelquefois de guide dans ces superbes édifices, dont ils venaient admirer les merveilles et où paraît tout son goût pour les arts et sa magnificence royale. Toujours gagnant, toujours bon, il les renvoyait tellement épris de lui-même, qu'ils perdaient le souvenir de tout ce qui leur avait frappé la vue dans les plus riches et les plus agréables palais, pour ne penser qu'au prince qui les habitait.

Qu'était-il pour sa patrie, et pour un royaume au milieu duquel Dieu l'avait fait naître? Y a-t-il un Français qui n'ait pas ressenti sa perte; et dans ce vaste empire, où sa mémoire n'est-elle pas en bénédiction? Les villes, les provinces entières la conservent et la conserveront. Elles l'ont vu paraître pour leur défense, et dans leurs plaines, et dans l'enceinte de leurs murailles. Toute la Bretagne le reçut comme un ange tutélaire, et l'on admira presque également, et le zèle de la nation pour le prince, et les soins du prince pour la nation. Il faudrait parcourir toutes les conditions jusqu'au moins relevées. Il eut pour la noblesse toute l'estime et tous les égards qu'elle mérite par son rang. Il ne la confondit jamais avec la fortune; et sous une apparence simple et sans faste, il démêla le vrai lustre de l'origine, du faux brillant de l'opulence. Les soldats se souviennent de ces revues, où ils venaient autant recueillir ses libéralités, que lui rendre compte de la disposition où ils se trouvaient. Tout les consolait, à le voir; tout les animait. C'étaient pour eux des jours d'abondance; et ces jours fortunés, en les remettant des fatigues passées, les disposaient à de nouvelles. Mille exemples ont fait voir quelle était, ne disons pas son affection, mais sa tendresse pour les peuples. Ils l'ont regretté comme un père; ils ont demandé, comme tout Israël le demanda dans un semblable sujet, par quelle destinée leur avait été enlevé ce prince, qui tant de fois fit de la cause publique sa propre cause, et qui en tant d'autres occasions particulières et moins connues, défendit leurs intérêts, sans nul intérêt pour lui-même, que le plaisir de sauver l'innocent, et d'assister le faible.

Qu'il me soit permis en particulier, Messieurs, de parler au nom d'une compagnie qu'il a honorée de sa protection. Elle voudrait que les témoignages de sa reconnaissance pussent répondre à ses sentiments : mais ce qu'elle ne peut lui rendre devant les hommes, elle tâche à le lui rendre devant Dieu. Elle sait de quel poids était, et pour sa consolation, et pour son secours, un prince également disposé en toutes conjonctures, à l'aider de son conseil, et à l'appuyer de son pouvoir. Que les temps ne fussent pas toujours les mêmes pour elle, dans les divers temps elle trouva toujours le même soutien. C'est ce qui lui fait redoubler ses prières : mais hélas! ses prières mêmes, le deuil de ces autels, ces chants lugubres la font souvenir que ce puissant protecteur n'est plus. Il vit au moins dans les cœurs, il y vivra; et sur ces monuments secrets, malgré la durée des temps, demeurera gravé, en des caractères invisibles, un

nom si heureux pour nous et si vénérable.

Rouvrirai-je encore de nouvelles plaies? Parlerai-je de ceux que des rapports plus étroits attachèrent à ce prince, ou comme des subalternes à leur seigneur, ou comme des domestiques à leur maître? Mais leurs larmes n'ont-elles pas assez parlé? Le monde est plein de ces maîtres rigides et austères, qui font de leur service un esclavage : insensibles et durs, qui ne sont touchés que d'eux-mêmes : difficiles et chagrins, que tout offense, et qui ne pardonnent rien : colères et brusques, dont il faut essuyer les éclats, et supporter les violences : inconstants et légers, que l'humeur gouverne, et qui ne gouvernent les autres que par humeur : avares injustes, à qui rien ne coûte pour commander, et à qui tout coûte pour récompenser. On les sert par nécessité, et on les perd sans regret. Mais on aime un maître facile et condescendant, qui, par de sages mesures, sait adoucir le joug à ceux qui le portent : tendre et compatissant, qui se fait une étude de connaître, de soulager ceux qui le servent, et qui se souvient qu'ils lui appartiennent en le servant : indulgent et charitable, qui dissimule, qui excuse, sans toutefois entretenir la négligence, ni la flatter : patient et modéré, à qui jamais il n'échappe de ces termes fâcheux qui jettent l'amertume dans l'âme, ni de ces saillies impétueuses qui déconcertent et qui troublent : partout égal à lui-même; donnant ses ordres, moins en ordonnant, qu'en avertissant, en engageant, et même en priant : toujours généreux et libéral, tenant compte de tout ce qu'on fait pour lui, et ne comptant pour rien tout le bien qu'il fait. Suivez, Messieurs, les premières vues. Appliquez vous-mêmes ces traits. Vous l'avez connu ce maître, non moins aimé que révéré. Vous l'avez vu ; et ceux que le ciel soumit à une si aimable domination, et qui ne le voient plus, ne cesseraient jamais de le rechercher, si dans le fils ils n'avaient pas retrouvé tout le père.

J'avance toujours, Messieurs. Mais m'appartient-il de passer jusqu'au milieu de cette illustre famille, dont il fut, et le plus bel ornement, et les plus chères délices, et l'auguste chef? Là quel éclat! quelle majesté! Et d'un coup d'œil que je découvre de grandeurs! Une première épouse Henriette-Anne d'Angleterre, l'agrément et le lien de deux royaumes. De cette première alliance, deux princesses : celle-là destinée à tant de couronnes réunies dans une seule; et à un trône, où elle réunit encore plus glorieusement elle-même les éminentes qualités d'une reine. Celle-ci réservée à la Savoie, pour y porter toutes les vertus chrétiennes d'un royaume très-chrétien; et pour en être par les dons de la grâce, par ceux de la nature, et l'édification, et l'admiration.

Une seconde épouse, Élisabeth Charlotte de Bavière, princesse électorale palatine, exemple vivant de cette femme forte dont le Sage s'est contenté de nous tracer le modèle; de cette femme héroïque, et au-dessus de son sexe; plus élevée par elle-même, que par un des plus hauts rangs et une des plus glorieuses naissances; également propre, et aux grands soins par la force de son esprit, et aux plus communs par l'étendue de ses lumières; également régulière dans la pratique des devoirs de la religion; vigilante dans la conduite et l'ordre de sa maison; officieuse et prévenante dans l'usage ordinaire de la vie, et en particulier à l'égard des affligés : en un mot, digne d'un époux si digne d'elle.

De là un fils, un prince, un duc d'Orléans, qui dès le premier âge semble devancer l'âge même le plus consommé; qui déjà montre dans ses sentiments une grandeur d'âme, dans ses vues une pénétration, dans ses connaissances une érudition, dans ses conseils une solidité, dans ses décisions, dans ses paroles une justesse, dans son courage une bravoure, dans toute sa personne une grâce, un air de noblesse, un mérite qui prévient de bien loin les années, et qui ne laisserait rien à attendre dans l'avenir, si ce n'était pas le caractère des vraies vertus de croître toujours à mesure que le temps les développe. Il paraît à nos yeux comme cet astre, qui dès son lever éclaire le monde. Où voit-on dans la guerre une valeur plus assurée et plus ferme, plus ardente tout ensemble et plus mesurée? Cet exercice déjà si noble, il l'a ennobli de son sang; et reste-t-il une goutte de ce même sang, qu'il ne voulût répandre pour son roi? Où se rencontre-t-il plus d'habileté dans les affaires, soit pour les approfondir, soit pour les manier? Qu'y a-t-il dans les sciences les plus sublimes de si obscur et de si caché, qu'il n'ait pas découvert, ou qu'il ne soit pas en état de découvrir? Et que ne nous promet point de la part de Dieu cette favorable disposition envers les pauvres, à quoi le ciel a attaché toutes ses bénédictions?

De la même source une princesse en qui la Lorraine a trouvé une de ces grandes alliances, qui depuis tant de siècles l'ont unie aux premières maisons de l'Europe. Jamais cœurs furent-ils mieux assortis, et jamais cœurs aussi furent-ils plus fortement, et, pour m'exprimer de la sorte, plus tendrement attachés l'un à l'autre, que celui d'une princesse si recommandable et si connue par sa sagesse, par sa bonté, par sa piété, par toutes les qualités du corps et de l'âme : et celui d'un prince, qui sait si bien tout à la fois, et soutenir par lui-même la grandeur de son auguste maison, et estimer dans l'épouse que notre généreux monarque lui a donnée, un des plus riches présents que la France eût à lui faire?

Tout ceci, Messieurs, je le réduis à mon sujet. Tant de vertus que Monsieur aperçevait auprès de lui, et qu'il eut si longtemps devant les yeux, excitèrent toute sa tendresse. Quel soin prit-il de les cultiver, de les faire croître, de les conduire à toute leur perfection? Quelle union, quelle paix entre le chef d'une si glorieuse famille, et les membres qui la composaient! Le temps, les

lieux ont pu les séparer. Ils ont été demandés et envoyés pour gouverner les Etats. Mais rien n'a pu rompre le nœud qui unissait les cœurs. Le père mourant n'a pas oublié une postérité si chère. Tous ont eu des témoignages de son souvenir: mais ces témoignages ont été pour eux en même temps, et le sujet de leur consolation, et le sujet de leurs regrets. Ne les réveillons pas ces tristes regrets; mais apprenez encore comment notre prince a eu toute la piété d'un chrétien, surtout dans l'état d'une ferveur plus animée que jamais aux approches d'une mort également prévue et subite. C'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Craignez Dieu, et respectez sa loi; c'est en cela que consiste tout l'homme. (*Eccle.*, XII.) L'Esprit de vérité l'a dit, Messieurs: sa parole est un oracle; et quoi qu'en pense le monde, nous n'avons point d'autre règle à suivre, ni d'autre maître à écouter. Puissance humaine, grands apanages, titres pompeux: ce n'est point là l'homme; ce n'est que l'apparence et le masque. Le jour vient, le jour du Seigneur, qui dissipe ces fausses lueurs: ou, si vous voulez, la nuit vient, cette s mbre nuit, qui ensevelit dans ses ombres l'orgueil mondain, et qui lui ôte ce visage trompeur dont les sens étaient frappés. Qu'est-ce que l'homme alors et le plus grand homme s'il n'a pas craint Dieu? Sa mémoire, selon l'expression du Prophète, va se perdre dans une terre d'oubli. Un peu de poussière et de cendre, voilà ce qui reste sous le marbre qui le couvre. Et l'âme séparée de son auteur, qu'elle reconnaît trop tard, et qui commence à ne la plus connaître, en le perdant, perd tout, et est elle-même perdue. En vérité, Messieurs, est-ce là l'homme?

Si je n'avais point d'autre sujet de cet éloge, je ne serais pas monté dans la chaire sainte, pour louer en profane ce que je dois condamner en chrétien; je ne viendrais pas au milieu des redoutables mystères de la religion, consacrer ce que la religion réprouve. Je laisserais les ministres de l'Eglise offrir le sang de l'agneau au Dieu des miséricordes, peut-être témoin d'une pénitence secrète, que la grâce aurait opérée dans le cœur, et à qui le temps aurait manqué pour se déclarer; mais du reste je tremblerais à la vue du Dieu des vengeances et de ses jugements terribles. Je plaindrais le sort éternel d'un prince, dont la vie ne me présenterait que des grandeurs périssables, ou que des vertus au moins naturelles. Je verserais des pleurs sur son tombeau; et cette douleur sans consolation, n'en serait que plus amère.

Mais heureux l'homme qui s'est souvenu de Dieu; qui l'a invoqué avec confiance, en retournant à lui, et en le servant avec crainte; qui dans les jours de sa plus haute élévation, n'a point oublié sa condition mortelle, et que sa dernière heure n'a point surpris, parce qu'il l'attendait désormais à toutes les heures. Il a eu dans les lumières de la foi une ressource contre les illusions du siècle. Il s'en est servi, il les a suivies ces divines lumières; et dans cet exemple je donne à tous les états de la vie de quoi s'instruire; ou s'ils ne s'instruisent pas, de quoi se confondre. Je viens en présence de l'autel raconter les miracles du Dieu qui y repose. Je n'ai plus de peine à parler devant Jésus-Christ humilié d'un grand du monde, parce que cette grandeur détrompée et revenue du monde même, ne sert qu'à rendre l'humilité de Jésus-Christ plus vénérable. Je reprends toujours, et je redis avec l'Ecclésiaste, que le fondement et que le comble de la sagesse est la crainte de Dieu: *Deum time, et mandata ejus observa. Hoc est enim omnis homo.* (*Eccle.* XII.)

Tel fut, Messieurs, le saint héritage que reçut en naissant cet illustre mort pour qui nous prions. Descendu de tant de rois, s'il ne fut pas héritier de leur couronne, il fut héritier de leur foi. Dans un âge flexible et tendre, il en ressentit les premières impressions, il s'y laissa conduire, et déjà la faiblesse de l'enfance se trouva propre aux exercices de la piété. Sous les yeux et par les soins d'une mère chargée du gouvernement de l'Etat, et dépositaire de l'autorité souveraine, mais plus fidèle encore et plus zélée servante de Dieu, il apprit les éléments du salut. Il écouta ses leçons; il l'entendit parler: mais surtout il la vit agir; et pour profiter de ses enseignements, il n'eut qu'à l'étudier elle-même et à l'imiter. Au milieu des affaires publiques, la sage princesse n'oubliait pas l'unique chose nécessaire. Comme la pieuse Esther, elle avait ses jours; et se dérobant à la multitude, elle allait parmi des saintes vierges se recueillir devant le Seigneur, ou aux pieds du Seigneur répandre son âme, et se remettre dans le repos de la solitude des embarras de la cour. Là, sous ses auspices, venait se ranger le prince docile, et présenter lui-même ses vœux; il élevait ses mains innocentes vers le Ciel; il secondait les désirs d'une reine qui ne désirait rien plus ardemment que de le consacrer à Dieu. Il s'enrichissait des trésors de grâce, dont sont remplies ces retraites de la sainteté chrétienne. Il a voulu que son cœur y reposât après sa mort, et qu'il y reportât les premiers sentiments qu'il y avait puisés.

Quand ce fonds de religion est bien établi dans une âme, il est difficile de l'y détruire. On n'en a pas toujours toutes les œuvres, mais au moins on en a le principe. Il vient des temps où le monde se présente sous une image si flatteuse que le charme entraîne. Hélas! Messieurs, ne l'éprouvez-vous pas tous les jours? Ne savez-vous pas combien le monde est dangereux pour vous-mêmes? Jugez combien il l'est pour les princes. Cependant, au milieu des nuages les plus sombres, le soleil répand toujours une certaine lumière, qui fait sentir sa présence; et la foi parmi le trouble et les enchante-

ments du monde, se fait toujours reconnaître à certains traits. Si elle n'a pas toute son action, elle agit néanmoins. Si elle ne se montre pas toujours tout entière, elle se fait entrevoir. Elle rentre peu à peu dans tous ses droits, elle se remet; le moment arrive, ce moment marqué dans le ciel, elle se déploie tout de nouveau, elle reprend l'ouvrage qu'elle avait ébauché, et lui donne toute sa perfection.

Je m'explique, Messieurs. Jamais dans l'âge même de la vie le moins appliqué aux devoirs du christianisme, ou distraction, ou affaire empêcha-t-elle ce prince chrétien d'assister au mystère de nos autels; sachant toujours ménager l'heure du Seigneur, et donnant chaque jour ce témoignage public de sa religion? Jamais dans les temps mêmes qu'un esprit agissant et vif est moins en état de s'assujettir et de se contraindre, laissa-t-il le jour s'ouvrir, le laissa-t-il se fermer, sans offrir au Maître qu'il adorait, l'hommage de sa prière, apprenant de ceux que des raisons humaines rendaient si assidus auprès de sa personne, avec quelle assiduité il devait faire lui-même sa cour à Dieu? Une occasion imprévue, une marche précipitée pouvait bien suspendre par nécessité, l'ordre qu'il s'était prescrit par piété; mais un temps compensait l'autre, et se renfermant dans lui-même, imposant silence à une nombreuse suite, marchant devant Dieu; ce qu'il n'avait pu faire au pied de l'autel, il le faisait, si je puis ainsi parler, à l'oratoire de son cœur. Jamais à ces fêtes solennelles, où l'Eglise appelle ses enfants, et où tout le troupeau se réunit, s'absenta-t-il de nos saintes assemblées? Au lieu de ces livres empestés, où la passion se nourrit, quelle fut la plus commune nourriture de son âme? Evangile de Jésus-Christ, épîtres divines, histoires saintes. Non content dans le cours d'une année de se laver une fois aux sources salutaires de la pénitence et de satisfaire pour l'exemple au précepte, où ne portait-il pas le conseil? Veillant sur lui-même, il se rendait compte à lui-même pour se disposer à le rendre à Dieu. Il ne regardait pas comme un soin ou inutile, ou peu sortable à son caractère d'y employer la plume et le papier. Il voulait que rien n'échappât à son souvenir, afin que rien n'échappât à sa douleur; et s'appliquant à bien connaître la multitude de ses fautes pour mieux les déclarer toutes, plus il en sentait le poids, plus il avait souvent recours aux ministres qui l'en pouvaient décharger.

C'est d'un prince que je parle, Messieurs, et de quel prince? Ce n'est pas d'un prince aveugle et sans vue, mais pénétrant et éclairé; d'un prince timide que de vaines terreurs effraient, mais courageux et brave; d'un prince affligé, mais puissant et dans l'abondance. Il ne crut pas que pour être dans la grandeur, il fût permis d'être sans religion. Il ne pensa pas qu'après avoir gagné des batailles pour la gloire d'un roi de la terre, ce fût une faiblesse que d'honorer et de craindre le roi du ciel. Il ne se persuada pas qu'en jouissant des douceurs présentes de la vie, il y eût une force d'esprit à oublier l'avenir et ses suites affreuses. Tout engagé qu'il fût au milieu du monde, sans avoir pu même encore s'en déprendre, il comprit néanmoins qu'il y avait un autre bien, plus digne de ses souhaits, et qu'il ne devait pas négliger.

Il l'a cherché, et il estima ceux qui le cherchaient. Il récompensa la vertu, il combla de ces largesses ces lieux consacrés à la cultiver et à l'entretenir. Il établit des Instructions publiques, pour l'insinuer aux peuples et pour leur apprendre à la pratiquer. Il la pratiqua lui-même, et les soins qu'il prit, et le zèle qu'il eut pour le soulagement des pauvres de Jésus-Christ, n'en fut pas le moins solide exercice.

Que ne parlez-vous ici, familles qu'il a relevées ou soutenues! Que ne vous faites-vous entendre, malades qu'il a retirés en de secourables asiles! mais vous parlez pour lui devant Dieu; c'est l'unique témoignage qu'il attendait. Cependant les monuments de sa charité subsistent et si la mort nous l'a ravi, les églises enrichies, les hôpitaux fondés, jouissent encore et jouiront longtemps de ses dons.

Le beau spectacle, quand dans les campagnes et sur sa route, accueilli d'une troupe de pauvres et les recevant lui-même avec l'accueil le plus favorable, il faisait pleuvoir sur eux ses bienfaits, et leur laissait la sérénité et le calme, en leur laissant de quoi fournir à leur subsistance. Quand une ardeur empressée leur faisant franchir les bornes pour pénétrer jusqu'à lui, il défendait qu'on les écartât, ne croyant pas, ainsi qu'il s'en expliquait, avoir des gardes plus sûrs, et en qui il dût plus se confier. Quand les voyant à ses genoux prosternés et suppliants, il leur tendait la main, leur prêtait l'oreille, leur ouvrait son cœur, et les engageait à s'ouvrir eux-mêmes avec respect et avec ingénuité.

Il était juste que la parole de Dieu s'accomplît sur lui. Ce qu'il a donné à Dieu, Dieu, selon la promesse qu'il en a faite, le lui a rendu : *Beatus vir qui timet Dominum*. (*Psal.*, III.) Ce serait peu que des récompenses temporelles. La foi réveillée par la grâce, cette foi victorieuse dans l'âme tandis que le corps commençait à s'affaiblir et à tendre vers sa fin; cette foi plus éclairée et plus vive jusque dans le sein même de la mort, lui a fait porter ses vues au delà des siècles, et sur le point de céder à la loi commune, et au poids de la misère humaine, il a senti qu'il pouvait tout espérer de la miséricorde du Seigneur. *Paratum cor ejus sperare in Domino.* (*Ibid.*)

Ici, Messieurs, quelles idées! quels sentiments! Espérance et frayeur chrétienne. Oublions une douleur toujours juste, mais au fond inutile. Ce n'est point là que des chrétiens doivent s'en tenir. Que les infidèles, dit l'Apôtre (*I Thess.* IV), dont toutes les vues sont renfermées dans les bornes étroites de la vie, et qui n'attendent rien au delà, se contentent de regretter leurs morts, et d'en ar-

roser les cendres de leurs larmes. Nous allons plus loin. Nous savons à quel avenir nous sommes appelés, et c'est sur cet avenir que nous tournons toutes nos réflexions. Espérance, pour qui? pour un prince sur qui le ciel a répandu toute sa grâce, et qui en a su profiter; sa mort a été prévue. Frayeur, pour qui? pour nous-mêmes, qui, sans nous disposer comme lui, pouvons comme lui néanmoins et à chaque instant être enlevés par un coup subit, sa mort a été prompte. Quand je pense que ç'a été une mort prévue, je lève les mains vers vous, Seigneur, et je reconnais avec le prophète que vous êtes un Dieu de salut. Quand je pense que ç'a été une mort prompte, je tremble pour vous, mes frères, et pour moi. Toujours occupés du présent, peut-être touchons-nous au terme qui le doit finir, et sur cela quelles mesures?

C'était là, c'était aux approches de ce moment si court en lui-même, mais éternel et si terrible dans ses conséquences, que la miséricorde divine attendait notre prince. Elle a ménagé l'heure, et ce Dieu pour lui si bon, lui dira éternellement ce qu'il disait à son peuple chéri : *Je vous ai écouté au temps favorable. Je vous ai secouru au jour du salut.* (*Isa.*, XLIX.)

Eh! quel était-il ce temps favorable? Ne pensez pas ici, Messieurs, que ce soit l'art qui déguise, ni l'éloquence qui exagère; c'est la vérité qui s'explique. C'était ce temps d'indulgence et de rémission, où purifié plus d'une fois au saint tribunal et voulant satisfaire pour des offenses bornées après tout et finies dans leur nombre, il puisait dans les trésors de l'Eglise des mérites infinis. C'était ce temps du dégoût pour tout ce qui passe, où le charme de la bagatelle rompu, le monde expirait chaque jour dans son cœur, et chaque jour il mourait lui-même au monde. C'était ce temps de retraite et d'une tristesse selon Dieu, où portant au fond de son âme une réponse de mort, il adressait toutes ses vues vers la céleste demeure, à mesure qu'il sentait cette demeure terrestre se détruire. C'était ce temps de réflexion, où, le livre à la main, don précieux d'un roi d'autant plus grand par sa religion qu'il a sacrifié à sa religion sa couronne, il méditait les fins dernières, et apprenait l'art de bien mourir. C'était ce temps d'examen, où le soir, avant le repos de la nuit, après avoir satisfait à l'édification publique, seul au pied de l'autel, il rappelait tous les moments de la journée, et les pesait dans la balance. C'était ce temps de repentir où, le cœur plongé dans l'amertume, il repassait ses années, il se confondait devant Dieu, et le touchait par ses larmes. C'était ce temps de prière, où il employait des trois, des quatre heures à faire des vœux au ciel, et à lui offrir un sacrifice de louanges. C'était ce temps d'une sage vigilance, où tout vivant encore, il se mettait en esprit au lit de la mort, et dictait ses dernières volontés; où, par d'utiles épargnes, par de plus abondantes aumônes, il travaillait à s'acquitter pleinement, et auprès des hommes et auprès de Dieu. Je demande à ces libertins qui ne choisissent dans la vie des grands que ce qui peut avec quelque apparence les autoriser, qu'ils aient au moins assez de bonne foi pour reconnaître aussi ce qui doit les détromper et les corriger.

Quel était-il ce jour du salut? Sera-ce présumer des miséricordes divines, si je dis que ç'a été ce jour, le terme pour lui de tous les jours, où frappé du coup mortel, tombé entre les bras d'une famille éplorée, d'un fils étonné, d'une épouse attendrie et désolée, cité au jugement de Dieu et le ministre de Jésus-Christ à ses côtés, il recueillait un reste de vie pour faire lire dans ses yeux, pour faire entendre par les accents entrecoupés d'une voix mourante les secrets sentiments de sa pénitence? Mais quoi? y a-t-il donc quelque fond à faire sur les faibles efforts d'un mourant? Ne dit-on pas que ce sont des signes équivoques, des apparences trompeuses, sur lesquelles on ne peut compter? Oui, Messieurs, apparences trompeuses, signes équivoques pour vous, parce que vous attendez que la mort vienne pour penser à mourir. Elle vient comme un orage qui crève (*Prov.*, I), selon la figure du Saint-Esprit; elle fond sur un pécheur. Mouvements empressés autour de lui. Quelques gestes de la main, quelques paroles à demi formées, et qui demeurent sur des lèvres où la mort est peinte; quelques regards que jettent des yeux égarés et presque éteints, voilà toute la ressource d'une âme surprise et troublée. Comptez sur un fond si incertain; pour nous, nous en sommes saisis d'horreur.

Mais, mon Dieu, vous écoutiez un prince qui vous avait écouté. Le cœur vous disait ce que la langue ne pouvait prononcer. C'était un pénitent qui vous réclamait; non pas pénitent d'une heure, ni d'un jour, mais préparé par votre grâce et par les œuvres qui en furent les fruits. Il était de votre providence d'achever en lui et avec lui ce qu'il avait commencé avec vous et par vous. Vous l'aidiez, Seigneur; vous souteniez cette âme qui vous était chère, qui avait cru en vous, qui avait espéré en vous, et qui y espérait encore; qui s'était tournée vers vous, et qui dans ce dernier combat, fragile créature, cherchait en s'élevant à son Créateur, un secours qu'elle ne pouvait attendre que de vous.

Nous ne nous flattons pas après tout, mon Dieu, qu'il ne soit point redevable à votre justice; mais quelles taches ne peut point laver le sang de votre Fils, tant de fois présenté pour lui et sur tant d'autels? Vous agréerez, Seigneur, ce sacrifice, cette hostie pure et innocente que nous vous offrons. Vous écouterez les vœux de vos ministres, ceux de votre peuple. Jamais vœux ne furent plus ardents; et pour un tel prince, c'est de tout le cœur qu'ils sont formés.

Cependant, chrétiens, pensons à nous-mêmes, en pensant au prince pour qui nous nous prosternons devant Dieu. Méditons

ces deux paroles : Que les princes meurent aussi bien que les autres hommes : *Sicut homines moriemini* (*Psal.* LXXXI) ; et que les autres hommes meurent aussi bien que les princes : *Sicut unus de principibus cadetis.* (*Ibid.*). Souvenons-nous que les princes après leur mort ont besoin comme nous d'intercesseurs auprès de Dieu, et que cette nécessité de prier pour eux nous avertit que ce ne sont point les qualités humaines qui nous distinguent au tribunal de ce souverain Juge, mais notre pénitence et nos œuvres. Pratiquons-les dans le temps ces saintes œuvres pour les retrouver dans l'éternité.

NOTICE SUR LOUIS RENAUD.

Renaud (Louis), Dominicain, définiteur général de son ordre et docteur de Sorbonne, né à Lyon, vers 1690, y mourut le 20 juin 1771. Il prêcha l'Avent devant le roi en 1740, exerça longtemps le ministère de la prédication dans les églises de Paris, et devint prédicateur du roi. Nous ne pouvons nous rendre compte de la portée de son talent, ses sermons n'ayant jamais été imprimés. Nous publions son *Oraison funèbre du duc d'Orléans*, prononcée en 1752, et qui passe pour une assez bonne pièce d'éloquence; et son *Oraison funèbre du maréchal de Villeroy*, moins remarquable, mais qui n'est pas sans mérite. Il prononça à Beauvais un *Discours latin sur l'exaltation de Benoît* XIII, qui ne paraît pas avoir été imprimé.

ORAISONS FUNÈBRES
DE LOUIS RENAUD.

I. ORAISON FUNEBRE

DE TRÈS-HAUT ET TRÈS-PUISSANT SEIGNEUR, FRANÇOIS DE NEUVILLE, DUC DE VILLEROY, PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE,

Prononcée à Lyon dans l'église de la Charité, le 15 *septembre* 1730.

Rex. . . . exaltavit eum. . . . Statuit ei quæcunque habuit pretiosa, et fecit eum principem amicorum. (I *Mach.*, XI.)

Le roi l'éleva, il lui confia tout ce qu'il possédait de plus précieux et il le traita comme le premier de ses amis.

Il n'appartient qu'aux grands princes de récompenser dignement la vertu. Un roi, célèbre dans l'Ancien Testament, n'oublie rien pour révérer celle d'un héros de son temps, dans toute l'étendue de sa domination; il le prévient par ses caresses, il le comble d'honneurs et de biens, rien n'échappe à sa générosité, et il relève le prix de ses faveurs par la confiance et l'amitié dont il l'honore jusqu'aux derniers soupirs : *Rex exaltavit eum, statuit ei quæcunque habuit pretiosa, et fecit eum principem amicorum.*

Ce trait de l'antiquité, qui nous découvre tout ce que peut mériter la vertu sur la terre, s'est renouvelé sous nos yeux, et quand je rappelle ici l'élévation de Jonathas, pourriez-vous, Messieurs, ne vous pas représenter celle de l'homme respectable que nous pleurons ?

Louis le Grand s'appliqua à ne combler de biens que ceux dont les talents et les vertus méritèrent ses attentions. Le maréchal de Villeroy fut toujours à ses yeux ce sujet fidèle, courageux, désintéressé, qu'il chérit par préférence. Les honneurs, les dignités que nous avons vues s'accumuler sur sa personne, sont autant de monuments sensibles de la justice et du discernement d'un grand roi, qui n'oublia rien pour l'élever, et le faire respecter dans ses Etats : *Rex exaltavit eum.*

Peu content de l'avoir comme accablé sous le poids des dignités civiles et militaires, il lui confie encore l'unique et le plus cher objet de ses espérances et de la félicité de son peuple. C'est, Messieurs, ce trésor rare et le plus précieux qui fut jamais, qu'il dépose entre les mains de la sagesse et de la fidélité même, *statuit ei quæcunque habuit pretiosa.*

A de tels honneurs succédèrent des faveurs plus intéressantes pour un cœur noble et délicat. C'est le prince lui-même qui cherche, pour ainsi dire, un asile dans le cœur de celui qui fit toujours ses plus chères délices. *Et fecit eum principem amicorum.*

Qu'il est beau, qu'il est consolant, de devenir l'objet de l'affection de son roi, quand la sagesse et la vertu l'ont mérité !

Ville fortunée ! C'est dans ton sein que tu vis naître ce père de la patrie, qui fit longtemps ta joie, tes espérances, tes ressources, tes consolations; et qui fait aujourd'hui tes amertumes, tes regrets, ton deuil et ta tristesse.

Pourrions-nous, Messieurs, nous refuser à une juste douleur, puisque le triste sou-

venir de la mort s'offre de toutes parts à nos yeux, et qu'un deuil amer bien plus répandu dans le cœur que sur les vêtements, nous a déjà enseveli dans la nuit la plus profonde?

Que l'on appelle celles qui lamentent aux funérailles; qu'elles se hâtent de remplir l'air de cris lugubres; que nos paupières, que nos yeux se changent en des sources de pleurs, que la reconnaissance, que l'amour seul fasse couler nos larmes. *Deducant oculi nostri lacrymas, et palpebræ nostræ defluant aquis.* (*Jer.*, **IX**.)

Ce triste et pompeux appareil nous annonce que la mort, toujours impitoyable, ne respecte ni naissance, ni grandeur, ni fortune, ni courage, ni vertu. Villeroy en est donc devenu la victime! Oui, Messieurs, cet homme, distingué par sa naissance, célèbre par ses talents, respectable par ses vertus, grand par son courage et sa fermeté dans les événements; cet homme qui avait vécu pour le bien de l'Etat, pour la consolation des peuples, pour la félicité des provinces, hélas! nous ne le verrons plus. Je me trompe, messieurs, la religion nous apprend que l'homme juste n'est tributaire de la corruption, que pour devenir immortel et incorruptible à jamais : *Seminatur in corruptione, surget in corruptione.* (I *Cor.*, XV.)

Que cette douce espérance donne donc ici quelque trêve à nos tristes accents; et si la mort d'un des plus grands hommes de notre siècle nous a vivement touchés, que le récit de ses vertus concoure du moins à notre consolation. Il brilla dans l'art de la guerre, il excella dans la science de la politique, il édifia dans la religion; rien n'échappa, Messieurs, à votre illustre gouverneur.

Il fut élevé dans son siècle parce qu'il s'y montra en grand capitaine; il fut comblé des faveurs les plus précieuses parce qu'il les mérita par l'élévation de son génie et par la sagesse de sa politique; il posséda toute l'estime et l'affection de son prince, parce que sa probité et sa religion ne furent point ébranlées par les événements de la fortune; en un mot, le grand capitaine, le sage politique, le vrai chrétien; c'est sous cette idée naturelle que j'entreprends l'éloge, que je consacre à la mémoire du très-haut et très-puissant seigneur, François de Neuville, duc de Villeroy, pair et maréchal de France, chevalier des ordres du roi, ministre d'Etat, gouverneur de la personne du roi pendant sa minorité, chef du conseil royal des finances, gouverneur de la ville de Lyon et des provinces du Lyonnais, Forest et Beaujolais, capitaine de la première compagnie des gardes du corps de Sa Majesté, et généralissime de ses armées.

PREMIÈRE PARTIE.

Les hommes illustres ne peuvent se former que sur de grands modèles. Le désir de plaire au souverain excita dans tous les temps l'émulation des sujets les plus distingués. Les siècles des Alexandre, des César n'ont paru féconds en grands événements, que parce que les Grecs et les Romains du premier ordre s'efforçaient de suivre les traces de leurs maîtres.

Rien ne fait plus d'impression sur le courtisan que les exemples du prince, quand la sagesse et le courage en forment la grandeur. Lorsqu'un cœur avide de gloire veut marcher sur les traces du vrai héros, il le recherche, il l'étudie, il en ambitionne les vertus, et il n'oublie rien pour apprendre de lui le secret de s'immortaliser.

Ainsi se comporta le jeune Villeroy, que vit naître ce siècle fameux, où les hommes parfaits se formaient dans tous les Etats, à mesure que Louis donnait à l'univers des traits éclatants d'une grandeur qui jamais ne trouva de rivale. C'est sous ce célèbre potentat qu'eut le bonheur de vivre, de servir, de combattre et de commander celui qui, par son courage et sa prudence, en mérita toutes les faveurs.

Villeroy connut, dès ses premières années, que ce qui doit former le grand homme, l'homme sage et immortel, c'est une naissance illustre, un cœur magnanime, un esprit supérieur.

Une naissance illustre nous rend bien moins susceptibles de tout ce qu'on appelle sentiments bas et passions grossières. Un cœur magnanime nous met à l'abri de cette lâcheté, de ces faiblesses que l'Ecriture a condamnées dans les enfants des patriarches, quand ils ont dégénéré de la vertu de leurs pères. Un esprit supérieur nous soutient, et dans le calme de la prospérité, et dans l'impétuosité des événements rigoureux.

Je sais qu'il s'est trouvé des hommes qui sont parvenus à l'héroïsme et à la solide grandeur, sans être issus d'un sang respectable. Alors la vertu supplée à la naissance. Les qualités de l'esprit et du cœur n'en effacent l'obscurité, que pour la revêtir d'un éclat d'autant plus surprenant qu'il était inespéré. Ainsi, Messieurs, quoiqu'on ait vu quelquefois sortir le héros d'une tige grossière et peu connue, il est cependant vrai que, selon le cours ordinaire, un sang noble est plus fécond en grands hommes, en sages politiques, en vrais chrétiens. C'est une de ces vérités de fait que nos annales ont justifiée dans tous les temps.

Qu'on admire en Villeroy l'éclat de la noblesse; qu'on fasse le dénombrement des titres, des honneurs, des distinctions civiles et militaires, de cette succession de grands hommes dont le sang coula dans ses veines. Qu'on se rappelle ces traits de grandeur, de majesté, toutes ces grâces dont la nature l'avait favorisé, et qui le firent chérir et respecter dès l'âge le plus tendre. Avec de tels avantages échappe-t-on aisément aux séductions de la mondanité?

Quand on est né dans le sein des grandeurs et des plaisirs, il est bien difficile de se garantir des écueils qui les accompagnent. Les délices d'une cour brillante séduisent presque toujours et l'esprit et le cœur du courtisan! C'est dans ce séjour enchanteur que la jeunesse se livre avec impétuosité à

tout ce qui semble flatter et contenter des passions naissantes.

Ne craignez rien, Messieurs, pour Villeroy, il en connut tous les dangers, il les prévint, il les évita. Le maréchal, son père, fut son premier maître; il lui inspira de grands sentiments, il n'oublia rien pour le rendre digne de l'affection du monarque dont l'éducation lui avait été confiée par Anne d'Autriche. C'est sur ce beau modèle qu'il forma l'éducation de son fils.

En effet, Messieurs, ce jeune seigneur connaît déjà que son premier devoir est de travailler à acquérir cette immortalité qui n'est due qu'à la sagesse : *Et propter hanc immortalitatem habebo.* (*Sap.*, VIII.) Peu ébloui des honneurs et des distinctions de ses ancêtres, il comprend que la naissance, quelque éclatante qu'elle soit, n'est qu'un faible ornement, si la vertu n'en relève le mérite. Que de grandes espérances ne donne-t-il pas dans un âge où le vrai et le solide paraissent toujours, à des yeux sans expérience, sur le même niveau que l'illusion et l'enchantement? Ses premières années s'écoulent dans de nobles exercices. L'amour des belles-lettres, l'étude de la politique, la science de la guerre, la fuite du vice, l'art de se taire, celui de s'humaniser avec discernement, le désir de la sagesse; c'est à ces objets que se fixe cet heureux naturel formé pour recevoir une impression prématurée de tous les rares talents qui rendent les hommes respectables et chers à la postérité.

Le désir de s'élever par des routes d'honneur, qui fait la seule passion des héros, devint bientôt celle du jeune Villeroy, et ne lui permit jamais de se montrer sensible à ces faux plaisirs que condamne le sage. A peine échappé aux amusements du premier âge, il songe à conserver la splendeur de son sang par des alliances distinguées. C'est de l'illustre maison de Cossé qu'il reçut une épouse aussi respectable par ses qualités personnelles que par celles de ses ancêtres.

Ne pensez pas, Messieurs, que les premières douceurs d'une tendre union soient capables d'affaiblir son courage naissant. L'histoire nous a montré des hommes célèbres, qui ont préféré sans honte les oisives délices d'un amour légitime à la défense des Etats, à la gloire de l'héroïsme. La tendresse conjugale peut amollir la valeur la plus reconnue, et le grand homme cesse de l'être, quand il préfère le repos à cet honneur que l'on peut acquérir dans les combats et les victoires, lorsque le projet en est formé par la justice et exécuté par la sagesse.

Quelque riante que fût la situation du marquis de Villeroy, au milieu d'une cour flatteuse, il n'envisage qu'avec peine l'inaction où se trouvait la France par la paix qu'avaient donnée à l'Europe la puissance et la modération du monarque français.

Ne blâmez point, Messieurs, dans un jeune seigneur le désir de la gloire, il faut des occasions pour faire connaître le héros. Villeroy les désire, les recherche, les saisit.

La Hongrie devient le théâtre de la guerre. Le Turc, enflé de ses conquêtes, menace avec fierté le nom chrétien. C'était aux Français à réprimer la fureur ottomane. Louis le Grand envoie à Léopold d'Autriche une troupe d'élite pour porter la terreur de ses armes jusqu'aux extrémités de l'Orient. Villeroy, âgé de dix-neuf ans, y marche en simple volontaire ; rien ne l'intimide, rien ne l'effraie: un voyage long et pénible, le risque de l'expédition, la férocité naturelle, le nombre supérieur de l'ennemi. En fallait-il tant pour ébranler un cœur moins intrépide? Intérêts de la religion, intérêts de politique, vous captivâtes de bonne heure toutes les réflexions de Villeroy. Vous le déterminâtes à aller soutenir le nom chrétien et la gloire de la nation, jusque dans les horreurs du combat le plus sanglant!

Je parle, Messieurs, de celui de Saint-Gothard, sur les bords du Raab. Tout l'empire, effrayé des légions formidables qui venaient l'attaquer, semblait être sur le point de sa ruine. Déjà l'infidèle se flatte d'élever le croissant jusque sur nos saints temples; il se prépare au combat, il croit courir à la victoire. Mais que les projets de ces Madianites furent frivoles et téméraires! Le Dieu d'Israël veillait sur les intérêts de son peuple. A peine le grand visir a-t-il passé le Raab, et taillé en pièces quelques régiments impériaux, que les Français le chargent avec force, mettent en déroute son armée, et contraignent le plus grand nombre de se précipiter dans le fleuve.

Que ne puis-je, dans le sanctuaire du Dieu pacifique, représenter au naturel, et les avantages qu'eurent alors sur le barbare ces forts de la nouvelle alliance, et le nombre des victimes que sacrifia au Dieu de Jacob notre jeune guerrier, dont le sang ne fut répandu que par la flèche qui lui perça le bras, que pour laisser à la postérité un trait éclatant de son courage contre les ennemis du nom chrétien.

De quoi n'est pas capable la valeur dans un noble héros, quand elle est soutenue par une prudence digne des capitaines de l'ancienne Rome? La confusion et la fuite des infidèles annoncent leur défaite, ils réclament la paix, et par la bravoure de la noblesse française tout l'empire se voit à l'abri des insultes de l'audacieux Ottoman.

O France! Europe entière, quelle fut ta joie en apprenant le succès de nos armes, puisqu'en dissipant les justes frayeurs de tout le peuple chrétien, tu voyais accroître la gloire du Fils aîné de l'Eglise!

C'est donc pour de si nobles et de si justes intérêts, que Villeroy donna dans ses coups d'essai des augures certains de tous les traits de courage qui devaient le signaler sous les yeux du plus grand roi du monde.

Hâtons-nous de le suivre dans toutes les conquêtes de son maître. Déjà il se distingue aux siéges de Douai, de Lille et de Tournai. En Franche-Comté, on le voit,

quoique colonel, combattre en simple soldat. Il attaque, à la tête de ses grenadiers, la contrescarpe de Dôle, il renverse tout ce qui s'oppose à la victoire, il chasse l'ennemi du chemin couvert; il force l'épée à la main la demi-lune de cette place, et l'emporte avec tant de bravoure, que les assiégés intimidés se hâtent de capituler et d'implorer la clémence du monarque français.

Après un tel exploit, ne pensez pas, Messieurs, que Villeroy veuille goûter les douceurs du repos. Non : devenu brigadier et maréchal de camp presque dans le même jour, il vole en Allemagne, sous le vicomte de Turenne, et après avoir forcé cette nation altière d'admirer son courage, il revient à la seconde conquête de la Franche-Comté; il court à la sanglante bataille de Senef. Là, sous les yeux du grand Condé, il perce, il enfonce, il renverse toute l'infanterie ennemie ; il rappelle la victoire, qui semble nous méconnaître, et partage la gloire de cet illustre triomphe par une blessure dangereuse.

Que vous dirai-je encore, Messieurs, pour vous faire connaître toute la grandeur de son courage? Dieu des batailles, c'est vous seul que j'implore pour célébrer dignement la mémoire de vos héros! Suivons le nôtre au siége d'Aire, à la levée de celui de Maëstricht par les alliés, aux prises de Condé et de Bouchain, où sa bravoure lui mérita la distinction de lieutenant général. Parvenu à ce dégré d'honneur, il médite de nouveaux combats, de nouvelles victoires. Les siéges de Valenciennes et de Cambrai, la levée de celui de Charleroi par le prince d'Orange, la prise d'Ypres, le siége de Namur, la bataille de Stinkerke; c'est dans tous ces lieux que ses exploits lui méritèrent l'estime, l'amitié, la confiance du premier monarque de l'univers, qui crut devoir l'honorer sans délai de toutes les dignités militaires : *Rex exaltavit eum.*

Avec de tels honneurs, un cœur moins grand que celui du maréchal de Villeroy, n'eût songé qu'à jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Le faîte des grandeurs, quand l'homme de guerre l'a mérité par ses actions, présente quelque chose de si flatteur qu'il est difficile de se refuser aux douceurs du repos qui semblent devoir succéder aux fatigues d'une longue et pénible guerre.

Non, Messieurs, l'inaction, l'oisiveté, l'indolence ne paraissent aux yeux de Villeroy que sous des dehors honteux et indignes du grand capitaine. Comblé de tous les honneurs militaires, il retourne au champ de Mars, il porte en Flandre la terreur de nos armes. Huy ne résiste que quelques jours à sa valeur; il défait à Nerwinde toute l'infanterie des alliés, il envisage sans émotion tous les dangers les plus évidents, et quoique démonté par un coup de feu, il ne cesse de combattre que lorsqu'il ne trouve plus d'ennemis à vaincre.

De cette victoire si glorieuse, et pour Luxembourg et pour Villeroy, suivit encore la prise de Charleroi : conquête digne de la bravoure et de la vigilance du héros que nous admirons.

Jusqu'ici, Messieurs, vous avez vu Villeroy suivi de la fortune, couronné de lauriers, et les partager avec les grands hommes qui furent ses modèles dans la guerre. Hâtons-nous de le voir généralissime dans nos troupes, et laisser aux siècles futurs des traits multipliés d'une valeur et d'une prudence consommées. Pourront-ils ne pas admirer cette capacité, ce génie supérieur qui le distinguèrent toujours dans les marches, dans les campements, dans les lignes, dans les siéges? Quel ordre, quelle abondance ne sut-il pas maintenir parmi les troupes, malgré l'aridité des lieux qui devaient abattre le courage et irriter la licence du soldat?

Quelle fut son intrépidité au siége d'Ath? Un feu violent et continuel ne peut l'intimider; il se montre plusieurs fois le jour à la tranchée. Ici il fait dresser des batteries, là il dirige les attaques ; il soutient tout par lui-même, rien n'échappe à sa prévoyance. L'officier et le soldat se disputent à l'envi les occasions les plus périlleuses, la mort la plus certaine ne peut les effrayer, et, à l'exemple du général, ils ne cessent d'affronter tant de dangers qu'après avoir soumis cette ville rebelle à son premier maître.

Cette conquête fut suivie d'une paix glorieuse à la France; mais l'envie et la discorde rallumèrent bientôt le feu de la guerre. A qui pensez-vous, Messieurs, que Louis le Grand confiera encore le commandement de ses armées? Qui choisira-t-il pour l'exécution de ses vastes desseins? c'est Villeroy. Il part, il court à la victoire. Tantôt, en Flandre, il tient en respect un ennemi fier et supérieur ; il déconcerte ses projets, il le contraint de n'envisager qu'avec envie toutes nos places, depuis la Meuse jusqu'à la mer, lui opposant toujours, comme un rempart inaccessible, une valeur et une pénétration dont le monde a peu d'exemples. Tantôt en Italie, il passe l'Oglio avec intrépidité, il se rend maître de la Mirandole, il attaque Chiari avec une vigueur admirée de l'ennemi, et qui semblait devoir réduire la victoire sous nos étendarts. A Crémone, il sacrifie sa liberté pour le salut des citoyens, aimant mieux, par un trait aussi hardi que généreux, devenir la victime d'une perfidie domestique que de les laisser, par son inaction, à la merci d'un ennemi rusé, qui, malgré ses sourdes intrigues, eut la confusion de s'en voir chassé par la bravoure du Français.

Ne perdons point de vue notre héros, suivons-le encore à Montenaken, sur la rivière du Beko? Il le réduit en peu de jours; et, malgré la puissance de l'ennemi, le vaincu est obligé de se rendre à la discrétion du vainqueur. Avec quel courage ne défend-il pas les lignes du pays de Was? et, si les alliés y trouvent quelques légers avantages, le Français n'en est-il pas dédommagé, et par la force des lignes d'Anvers (monument éternel de l'habileté de Villeroy), et par la bataille d'Eckeren, où les ennemis virent

enlever leurs bagages, leurs tentes, leur artillerie, et périr le plus grand nombre de leurs meilleurs soldats?

De tels succès ne faisaient-ils pas augurer que Villeroy serait toujours victorieux? Vous l'espériez ainsi, braves et généreux soldats, qui au milieu des hasards d'une cruelle guerre, viviez tranquilles sous les ordres d'un général plus jaloux de votre sûreté que de la sienne propre.

Il est écrit, Messieurs, que la gloire de l'homme célèbre, quelque légitime qu'elle soit, trouve, lorsqu'on y pense le moins, des bornes qui l'arrêtent, et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu! afin que les mortels les plus favorisés de la fortune se ressouviennent que vous êtes le Dieu des armées, et que le succès des batailles est toujours entre vos mains.

Ne le dissimulons pas, Messieurs, le courage et la prudence soutinrent toujours notre héros, mais le succès et la fortune refusèrent de le suivre dans sa dernière campagne.

Les passions ou les intérêts différents, qui, sous la couleur d'une généreuse émulation, remuent quelquefois les plus grands capitaines, semblèrent altérer alors la bonne intelligence de nos troupes. A Dieu ne plaise, que je veuille pénétrer ici dans des mystères trop supérieurs aux lumières d'un ministre du temple de la paix. Je me contente de dire que le même Dieu qui avait porté la gloire de nos armes à son dernier période, voulut en arrêter le cours par cette sanglante époque, où le général et le soldat, quoique défaits par le grand nombre, donnèrent des preuves d'une valeur Romaine, et méritaient tout l'honneur du triomphe, si celui qui préside aux grands événements, n'eût voulu de nos jours visiter son peuple chéri par la disgrâce et l'humiliation.

Ne pensez pas, Messieurs, que le sort des armes, qui toujours fut journalier, puisse flétrir la gloire du vrai héros. Il arrive souvent que la victoire inconstante favorise le plus heureux au préjudice du plus habile. C'est la prudence et l'intrépidité qui immortalisent le guerrier aux yeux de l'homme sage. C'est à ces traits que Villeroy se fit connaître dans toutes les occasions. Porus, quoique défait par Alexandre, paraîtra toujours grand aux yeux de la postérité. Villeroy, quoique malheureux dans l'idée populaire, ne le fut jamais dans l'esprit de son roi; et les faveurs éclatantes dont ce monarque affecta de le combler aux yeux de toute la cour, n'annoncent-elles pas que ce grand prince, qui jugeait si parfaitement du vrai mérite, prit toujours plaisir de le récompenser dans Villeroy? *Rex exaltavit eum.*

Avançons, Messieurs : nous avons vu le grand capitaine dans l'homme respectable que nous pleurons, ce n'est pas assez; il se distingua encore par sa sage politique, et mérita par l'élévation de son génie des faveurs bien plus précieuses que celles qu'il avait reçues jusqu'ici : *Statuit ei quæ nunquam habuit pretiosa.*

SECONDE PARTIE.

Savoir allier tous les talents différents, c'est cet art heureux et délicat qui n'est point donné aux hommes ordinaires. Toutes les conditions ont produit des esprits célèbres et que nos pères ont admirés : mais réunir en soi toutes les qualités brillantes qui rendent l'homme parfait et grand en toutes choses, voilà, Messieurs, ce qui n'est point ordinaire, et ce qui doit mériter ici toute notre admiration.

Villeroy avait paru grand dans l'art militaire, il le fut encore dans la science et la politique. Doué d'un esprit supérieur, il fit connaître à son siècle que le grand homme pense toujours en grand homme : *princeps ea quæ sunt digna principis cogitabit.* (*Isa.*, XXXII.) Il savait que les grands ont cet avantage, que leur naissance fixe leur vocation; qu'étant nés dans la grandeur, ils ne sont pas faits pour l'éclipser dans les ténèbres, et que leur vrai mérite, c'est d'être au public, et non pas à eux-mêmes.

Avec de tels sentiments, que ne devait-on pas attendre du maréchal de Villeroy? Peu jaloux des flatteuses douceurs dont il pouvait jouir à l'ombre de ses premiers lauriers, il s'impose la loi de servir sans interruption, et le prince et le peuple, en concourant par la sagesse de ses conseils à la félicité de la nation.

Loin de lui cette politique spécieuse et intéressée, qui abandonne les droits du sanctuaire à l'intérêt du prince, qui immole l'honnête homme à l'homme d'Etat; qui ne laisse dans le cœur ni délicatesse de sentiments ni scrupule pour le crime, ni goût pour la vertu, ni fermeté pour la défendre. Affreux mélange de vertus simulées et de vices réels, vous n'infectâtes jamais celui qui dévoila toujours vos mystères iniques! Non, Messieurs, Villeroy, semblable à ces rochers que les flots les plus impétueux ne peuvent ébranler, se montra dans le ministère, pénétrant, intrépide, équitable, inaccessible à toutes les passions tumultueuses qui ont coutume d'agiter et d'amollir l'homme en place et en faveur, quand il est susceptible de prévention ou d'intérêt. La gloire du prince, le bonheur de ses peuples, les moyens d'adoucir et de soulager l'indigence, sont les seuls ressorts qui furent capables de remuer l'homme d'Etat que nous regrettons.

Que n'ai-je le temps de rappeler ici toutes les démarches qu'il fit auprès du monarque pour soulager l'officier et le soldat épuisé, pour récompenser le vrai mérite, et arrêter l'avidité sordide de ces hommes voraces, qui, sous le prétexte quelquefois équivoque des besoins de l'Etat, ne se font aucune peine de sacrifier à leur cupidité, les villes et les provinces entières.

Parlez ici, ville célèbre, provinces privilégiées, qui ne ressentîtes l'autorité de votre gouverneur que par ses bienfaits.

Combien de fois épousa-t-il vos intérêts contre les envieux qu'excitait votre opulence? Tantôt à la tête des finances, il trouve le secret de rendre vos priviléges inaltérables, et de vous garantir de ces tributs onéreux que la dureté des temps rendaient comme nécessaires; tantôt aux pieds du trône, il se rend l'interprète des tristes clameurs de la calamité. Partout son cœur s'attendrit sur vos besoins; il s'empresse de les prévenir, et ses intérêts ne le touchent plus, quand il s'agit des vôtres.

Avec quel zèle ne se déroba-t-il pas aux douceurs de la cour, à la présence d'un grand roi, dont il faisait les plus chères délices, pour venir dissiper dans cette capitale, ce nuage de tumulte et de confusion qu'avait élevé une populace indiscrète et peu docile?

Quelle consolation ne ressentîtes-vous pas, Messieurs, en voyant cet habile politique faire céder tout le poids d'une autorité supérieure aux tendres mouvements d'une amitié paternelle? Sa patrie lui était trop chère, il avait trop à cœur les intérêts des citoyens même les plus obscurs, pour ne leur pas servir de bouclier contre les arrêts d'une justice que leur témérité devait rendre inexorable.

Ce n'est point en maître, ce n'est point en gouverneur qu'il parle, qu'il prononce, qu'il décide; c'est en père, c'est en ami, c'est en défenseur du peuple. Toujours attentif à le couvrir de ses ailes, il lui annonce des oracles de paix et de sagesse; la loi de clémence se montre sur ses lèvres : *Os suum aperuit sapientiæ, et lex clementiæ in lingua ejus* (*Prov.*, III); et si le droit du prince et la nécessité du bon exemple exigeaient du moins une victime pour effacer l'impression de honte que semblait avoir fait rejaillir sur des citoyens toujours fidèles, un excès d'indiscrétion et de vivacité dans une troupe hardie et téméraire, quelle fut sa joie et son contentement, lorsqu'une puissante reine, s'intéressant pour le coupable, suspendit le glaive qui devait l'immoler (1)!

Je serais infini, Messieurs, si je tentais de rappeler toutes les marques du vif attachement, qu'eut le maréchal de Villeroy pour ces provinces. Le seul titre de Lyonnais fut toujours à ses yeux une puissante recommandation. A la cour, à la ville, en tout lieu, n'avez-vous pas trouvé en lui un ami véritable et désintéressé, un protecteur aussi zélé que puissant?

Quel ne fut pas son empressement à vous combler de biens dans toutes les occasions? Quelle délicatesse, quel goût n'a-t-il pas fait paraître dans le choix des sujets qui ont mérité ses faveurs et sa confiance? Fidèle émule des sentiments de Louis le Grand, la vertu, le mérite, les qualités de l'esprit et du cœur furent les seuls motifs qui le déterminèrent dans la distribution des places; et pouvait-il te donner, ô ville désolée, un témoignage plus éclatant de son attention pour tes intérêts, que de te confier en mourant à l'homme célèbre, au généreux citoyen dont il reconnut toujours la droiture, le zèle, l'habileté et le désintéressement (2)!

Renouvelez, Messieurs, votre attention : de nouveaux objets doivent la captiver. Un grand roi honore mon héros de toute sa confiance, c'est avec lui seul qu'il partage et ses plaisirs et ses amertumes; c'est par son organe qu'il affecte de s'exprimer, et de distribuer ses grâces; il l'appelle dans son conseil. Dans ce tribunal suprême, le maréchal de Villeroy donne des preuves d'un esprit vaste et pénétrant; rien n'échappe à ses lumières, la science des temps, les lois de l'Etat, le bien de la nation, les intérêts des puissances, les ressorts les plus secrets de la politique, les intrigues du courtisan. D'un coup d'œil il pénètre toutes les brigues qu'excitent l'envie, la haine, l'avarice. Semblable à ce sage ministre à qui Pharaon donna toute sa confiance, il ne se sert de l'autorité de son maître, que pour prévenir et soulager tous les différents besoins.

Il connaît l'excellence des places qu'il occupe, il les remplit avec honneur, il les soutient avec majesté; mais il ne perd jamais de vue les obligations qui en sont inséparables. Partout il se fait un mérite de défendre la bonne cause, il explique la difficile, il décide la douteuse. Bien différent de ceux qui ne donnent à leurs charges que les restes d'une oisiveté languissante, il se montre, vif, exact, laborieux, équitable, ennemi de la flatterie et de la dissimulation. Il conserve le droit de soutenir sans crainte les intérêts de l'innocent et de l'opprimé, parce qu'il sait que l'homme trompeur et dissimulé ne peut mériter le titre de grand aux yeux des hommes sages : *Neque fraudulentus appellabitur major.* (*Isa.*, XXXII.)

C'est cette sagesse si connue, cette probité si constante, cet attachement si éprouvé qui déterminèrent son maître à lui confier par préférence tout ce qui lui restait de plus précieux : *Statuit ei quæcunque habuit pretiosa.*

Il fallait à l'Etat un de ces hommes rares et parfaits, qui non-seulement eût étudié toutes les vertus d'un grand roi, mais qui sût les inspirer au jeune prince qui devait lui succéder. Il ne suffit pas d'être né sur le trône pour être tout d'un coup embelli des vertus les plus éclatantes : il faut des instructions et des exemples pour former les souverains de la terre et les mettre en état de porter dignement le diadème.

N'était-ce pas dans cette maison illustre, où la gloire d'élever ses maîtres n'est pas moins héréditaire que celle de posséder leur confiance? N'était-ce pas dans cette

(1) Monseigneur le maréchal vint à Lyon en 1714 pour calmer l'émotion qu'avaient excitée les bouchers, et la reine de Pologne qui y passait demanda grâce pour le coupable.

(2) M. le chevalier Perrichon est le dernier prévôt des marchands qu'a fait nommer monseigneur le maréchal de Villeroy.

tribu privilégiée, toujours chère à la France, que Louis le Grand devait choisir le gouverneur de son arrière-petit-fils? Et quel homme plus propre à cet important ministère que le maréchal de Villeroy, qui parut toujours aux yeux de son maître, d'une droiture inflexible, si désintéressé, si sage, et si versé dans ces hautes sciences qui forment les grands monarques?

Oui, Messieurs, le discernement du prince fait ici toute la gloire de mon héros. Loin de lui ces brigues secrètes et artificieuses, qui font quelquefois plier les intérêts de la couronne sous le poids de la faveur. Sa réputation, sa grandeur d'âme, la noblesse de ses sentiments, ses rares talents, toutes ses vertus, il n'en fallait pas moins pour déterminer le choix du prince le plus éclairé qui fut jamais. C'est là, Messieurs, ce qui lui ménagea ce sacré dépôt, ce rare trésor que le ciel et la terre semblaient comme respecter à l'envi. *Statuit ei quæcunque habuit pretiosa.* (I *Mach.*, XI.)

Peuple français, avec quelle consolation ne vis-tu pas l'unique objet de tes espérances confié à l'homme de son siècle le plus sage, le plus intègre, le plus digne de l'amour de son prince? Et si cette préférence qui te promettait un monarque parfait, fut pour toi l'augure certain d'une félicité durable, n'est-elle pas aussi pour Villeroy une faveur signalée, qui, élevant sa gloire au plus haut période, nous met dans l'impuissance de la célébrer dignement.

En effet, Messieurs, quelque grands que puissent être les efforts de l'éloquence dans un sujet si vaste, et si intéressant, ils seront toujours inférieurs au récit que fera la postérité, de l'estime, de la confiance et de l'amitié qu'eut toujours pour notre héros le prince le plus juste et le plus pénétrant.

Villeroy parut en grand capitaine, il se conduisit en sage politique; il joint à ces nobles talents une solide piété, nouvel objet plus digne encore de toute l'affection de son roi : *Fecit eum principem amicorum.* (*Ibid.*)

TROISIÈME PARTIE.

Les titres les plus respectables, selon le monde, deviennent inutiles, quand on néglige les vertus qui forment le héros chrétien. Il est moins glorieux de conquérir des villes et de gagner des batailles, que de se montrer maître de son cœur dans les événements de la vie : *Melior est patiens viro forti, et qui dominatur animo suo, expugnatore urbium.* (*Prov.*, XVI.)

L'éclat de la mondanité, quelque brillant qu'il paraisse, n'est qu'une vapeur qui se dissipe. La solide gloire est celle qui fait naître la vertu. Le nom de héros, quand il n'est soutenu que par des vertus civiles et militaires, n'est grand que pour un temps; mais quand les vertus morales et chrétiennes en relèvent le mérite, alors il est digne de la vraie immortalité, et par conséquent des récompenses de Dieu même.

Qui se montra dans notre siècle plus partisan de ces maximes salutaires, que l'illustre Villeroy? Aussi chrétien dans le cœur que pieux dans ses actions, il fit toujours de sa religion le premier devoir de sa vie; et loin de le faire céder, comme le commun des hommes, aux maximes d'une politique mondaine, il n'en reconnut d'autre que celle qui est établie sur les lois de l'Évangile. Son désintéressement dans le sein des grandeurs, sa fermeté dans les événements les plus inespérés, son attention pour tous les besoins populaires; c'est à ces traits, Messieurs, qu'on reconnaît le vrai chrétien en Villeroy.

Les appas de l'opulence ont séduit dans tous les temps les hommes les plus distingués. L'intérêt trouve des partisans jusque sous le diadème; et, quelque riche ou puissant que l'on devienne, je ne sais quelle malheureuse cupidité nous fait toujours souhaiter de l'être davantage.

Villeroy posséda de grandes richesses; mais ce ne fut que pour les distribuer à pleines mains pour le bien de l'État. Il savait, avec le Sage, qu'il n'est rien de plus odieux qu'un homme avide de richesses, et qu'amasser les trésors de la terre, c'est se rendre coupable d'une sordide iniquité : *Avaro nihil scelestius; nihil est iniquius quam amare pecuniam.* (*Eccli.*, X.) Jamais il ne voulut s'enrichir dans ses campagnes des contributions qu'autorise le droit de la guerre. Les dépouilles des ennemis de l'État, quelque flatteuses et séduisantes qu'elles soient, ne donnèrent aucune atteinte à son désintéressement, et, dans toutes les occasions, il se fit une loi de leur faire trouver un tendre bienfaiteur dans celui qui devenait leur maître.

Loin de lui la vaine satisfaction de ces hommes, qui n'auraient point de plaisir à faire du bien, s'ils n'affectaient de le faire valoir avec excès. Que de services n'a-t-il pas rendus, dont il a dérobé la connaissance à ceux qui en goûtaient les effets? Il ne voulut, dans ses actions, d'autre fin que l'utilité publique, et d'autre récompense que la gloire du bienfait.

Qui jamais pouvait disposer de la fortune avec plus d'autorité. Gouverneur de son roi, chéri des peuples, respecté des grands, admiré des nations étrangères, quels biens ne pouvait-il pas accumuler? Il n'avait qu'à souhaiter, tout concourait à le satisfaire.

Rappelez ici, Messieurs, ce temps que la postérité regardera peut-être comme fabuleux, ce temps où une fortune aussi libérale que singulière, invitait tous les peuples du monde à venir sous nos yeux s'enrichir de ses faveurs. Alors que d'élévations inespérées! Un nouveau genre de richesses excite l'avidité des grands et des petits; l'homme pauvre, l'homme dérangé arbore tout d'un coup les livrées de l'opulence; le luxe, le faste, l'abondance, la prospérité, semblaient ne se communiquer sans distinction que pour bannir à jamais tous les états d'indigence et la misère; et presque tous les moments de ces jours si

beaux, mais si courts, ne furent-ils pas marqués par l'époque d'une fortune éclatante?

Charmes trompeurs, et presque toujours victorieux de la cupidité de l'homme, en vain tentâtes-vous d'affaiblir le désintéressement de Villeroy! Il pénétra dans vos mystères; et vos coups ne purent jamais ébranler un cœur aussi grand et aussi généreux que le sien. L'honneur d'élever son maître, et de le former selon le cœur de Dieu et des hommes, le flattait uniquement, et ne lui permit jamais d'ambitionner d'autre avantage.

Qu'il est beau de le voir, ce nouveau Sénèque, inspirer à son prince, avec une tendresse respectueuse, toutes les vertus dont une âme royale doit être nécessairement ornée! Piété sincère, grands principes de justice, maximes d'un sage gouvernement, zèle pour la religon, fidélité inviolable dans les traités, attention à récompenser le mérite, amour tendre pour les peuples: ce sont ces leçons précieuses qui ont rendu Louis XV dès l'âge le plus tendre, le prince le meilleur et le plus capable de remplir toutes nos espérances.

Quelle consolation pour vous, pieux héros que nous pleurons, d'avoir vu avant de mourir, comme autrefois le généreux Joïada, tout ce que vos yeux pouvaient désirer! C'est, Messieurs, un jeune Joas, que ces vertus rendent déjà l'organe de l'Europe et l'arbitre de ses intérêts; parce que son sage ministre l'éclaire de ses conseils, et fait éclore les grands sentiments que lui inspira l'homme d'Etat que nous pleurons: ***Fecitque Joas rectum coram Domino cunctis diebus quibus docuit eum Joiada.*** (IV ***Reg.***, XII.)

O France! que tes alarmes furent justes, lorsque tu te troublas sur le malheur qui te menaçait! Auriez-vous oublié, Messieurs, la consternation générale qui saisit ce royaume, lorsqu'une maladie cruelle vint attaquer les jours à peine éclos de notre auguste maître? Villeroy, plus attaché à son roi qu'à lui-même, se trouve sur le point d'expirer de douleur. Ses attentions, ses veilles, ses prières, ses larmes, tout découvrait le tendre attachement qu'il avait pour ce prince. Aussi zélé que le fut autrefois un pontife vénérable pour le jeune fils d'Ochosias, il s'inquiète, il soupire, il conjure l'orage, il attendrit le ciel, enfin le prince échappe à la rigueur du mal, que son peuple ressentait encore plus que lui-même. Ce jeune lis reprend son premier éclat. Villeroy désolé, le Français consterné, reviennent de leur juste frayeur; une joie générale succède à la tristesse, et le peuple, toujours empressé de contempler son roi, signale son allégresse par des transports et des acclamations qui font retentir jusqu'aux nues, et le nom du jeune monarque, et celui de son gouverneur: ***Plaudentes manu dixerunt: Vivat rex.*** (IV ***Reg.***, XI.)

Dans de telles circonstances, où toutes les grâces se présentent comme d'elles-mêmes, croiriez-vous, Messieurs, que Villeroy n'en veut recevoir aucune? Il ne demande rien, quoiqu'il puisse tout obtenir; il n'a d'autre ambition que celle de manifester son attachement pour le roi. Son prince venait d'échapper à la mort qui le menaçait, qu'avait-il à désirer? La vie du monarque décidait de la sienne. Par votre grâce, ô mon Dieu, ces jours si précieux à l'Etat, et si chers à l'Eglise, reprennent leur cours naturel; Villeroy semble renaître; et se montrant alors comme déchargé du poids de ses années, on le voit développer avec une nouvelle vivacité, aux yeux de son souverain, tous les sentiments d'une juste allégresse, et laisser à la religion un monument de sa piété, par ce sacré cantique que vous faites, Messieurs, répéter tous les ans dans nos saints temples, pour la conservation de notre auguste maître.

Que mon héros fut opposé à ses sentiments avides et toujours empressés de saisir les occasions de la fortune! Quelque riante et libérale qu'elle affecte de se montrer à ses yeux, il refuse les faveurs, il se croit riche par sa modération; il n'étend ses désirs qu'à proportion de ses besoins; et il ne reçoit aucune impression de tous ces objets flatteurs qui souvent intéressent la cupidité de l'homme en place.

Louis le Grand fut toujours pour lui ce parfait modèle sur lequel il se régla en matière de grandeur, de désintéressement et de vertu. Ce prince le plus heureux de son siècle, cesse de l'être sur la fin de son règne; et pourquoi, Messieurs, son sujet le plus fidèle, n'aurait-il pas comme lui l'avantage de se montrer aussi grand dans les éclipses de la prospérité qu'il l'avait paru au milieu des grandeurs de la cour?

Ici, Messieurs, tout va changer de face; deux grands événements vont éprouver la vertu du héros que je loue. Il voit mourir son roi, on l'éloigne du jeune prince qui lui succède, et qu'il avait déjà formé dans l'art de gouverner sagement. Dieu des vertus! Dieu des tribulations! A quelle extrémité vouliez-vous donc le réduire? Quelle épreuve pour un sujet fidèle!

Il est des occasions où le cœur, quelque grand qu'il soit, ne peut se refuser à la douleur. Les liens de la reconnaissance et de l'attachement ne se rompent qu'avec violence. Villeroy était estimé, favorisé, chéri du premier monarque de l'univers, il a le malheur de le perdre. Hélas! qui pourrait exprimer vivement ici la douleur et la tristesse que causa à ce sujet fidèle la mort d'un maître, d'un bienfaiteur (oserai-je le dire), d'un ami qui l'honora de toute sa tendresse, jusque dans ses derniers moments? ***Et fecit eum principem amicorum.*** (I ***Mach.***, XI.)

Que n'ai-je le temps de rappeler ici ce que Louis le Grand dit alors d'honorable pour le maréchal de Villeroy! C'est à nos histoires de l'apprendre à la postérité; il me suffit de dire que la douleur de ces grands hommes si vivement dépeinte dans les Ecritures, n'égala jamais celle que ressentit notre héros en voyant mourir le plus grand roi

du monde, dont il posséda toujours la confiance et l'amitié par préférence : *Et fecit eum principem amicorum.* (I *Mach.*, XI.)

Que de réflexions salutaires se presenteraient ici à ces grands qui n'envisagent d'autre félicité que celle d'une gloire qui passe! Il est donc vrai, ô mon Dieu! que la fortune, quelque solide qu'elle paraisse, n'est toujours qu'un néant et qu'un mensonge à vos yeux. Votre prophète nous apprend que la confiance que l'on a dans les enfants des hommes, n'est point à l'abri des révolutions les plus éclatantes; rien ne persuade mieux de la nécessité d'une autre vie, que la vanité et la confusion de celle-ci. Il est chez les grands des événements pleins de mystères qu'il ne nous est pas donné d'approfondir, et que Dieu ne ménage que pour la sanctification des élus.

Oui, Messieurs, Villeroy se trouve sans y penser dans la disgrâce, mais elle ne peut ébranler sa vertu. Toujours grand, toujours égal, toujours supérieur aux événements, sa religion lui fait envisager d'un œil serein et tranquille, toutes ces vicissitudes, qui, dès l'origine des siècles, ont mis en spectacle, et l'élévation et la chute des mortels les plus distingués. Il ne l'abandonne point aux inquiétudes et aux murmures qui développent la faiblesse des hommes ordinaires, quand ils se voient dans la tribulation.

Les disgrâces deviennent souvent le partage des grands hommes, et quelque humiliante idée que puissent s'en former l'orgueil et l'amour-propre, elles sont toujours pour le héros chrétien la source de la véritable gloire. La fortune peut changer, mais la solide vertu sait se soutenir. Le grand homme peut être malheureux dans l'idée populaire, mais peut-il l'être aux yeux saints et équitables, quand sa constance n'est point déconcertée par la disgrâce?

Le maréchal de Villeroy profita de ces moments salutaires, pour faire des retours chrétiens sur lui-même, et se détacher parfaitement de toutes les espérances mondaines qui pouvaient le flatter. Vaines idées de grandeur et d'autorité, appas séduisants de la faveur, vous ne lui parûtes nécessaires que quand il s'agissait de défendre la religion, et de concourir à l'intérêt public! Ne l'avez-vous pas vu, Messieurs, jusque dans les derniers instants de sa vie, travailler sans interruption au bien de ces provinces? Tantôt vrai citoyen, il veille à notre sûreté, et fait élever ces monuments utiles et superbes, qui, en rappelant à cette capitale son ancienne splendeur, la mettent en état de le disputer aux premières villes du monde. Tantôt protecteur des sciences, et des arts, il donne un asile à la belle littérature. Il excite l'émulation des savants, il fait revivre sous nos yeux cette fière éloquence de l'antiquité, qui semblait être ensevelie sous les ruines du temple d'Auguste; et en formant, à l'exemple du grand Armand, cette société déjà célèbre de vrais académiciens qui décore cette capitale, n'en a-t-il pas fait le sanctuaire de ses panégyristes?

Ce ne serait point assez, Messieurs, pour la gloire de mon héros, s'il s'était borné à des monuments qui désignent son goût pour le vrai, et son amour pour la patrie; il fallait encore que ses vertus chrétiennes apprissent à nos descendants, qu'il ne paraissait grand à nos yeux que pour l'être à jamais dans l'éternité. Quelle piété, quelle édification n'a-t-il pas fait paraître dans tous les devoirs de la religion qu'il remplissait avec zèle? Combien de fois l'a-t-on vu dans nos temples avec une noble modestie, offrir à Dieu le religieux hommage de toutes ses grandeurs, et reconnaître qu'à lui seul appartient tout honneur et toute gloire : *Soli Deo honor et gloria.* (I *Tim.*, I.)

Quelle commisération n'eut-il pas toujours pour les pauvres, victimes d'autant plus précieuses à ses yeux qu'il les envisageait comme des membres de Jésus-Christ? C'est sur ces légions affligées qu'il répand d'abondantes consolations. Point d'indigent, point de malheureux, qui ne trouve en lui une ressource : *Nec est qui se abscondat a calore ejus.* (*Job*, XXIX.) Protecteur de la veuve, de l'orphelin, de l'opprimé, du mendiant; il se rend comme Job, le pied de ceux dont la fortune est chancelante; il devient l'œil de ces familles désolées, qu'une déroute imprévue réduit dans des ténèbres humiliantes : *Oculus fui cœco et pes claudo.* (*Ibid.*)

Rappelons ici, Messieurs, ces temps difficiles, où ce monument respectable de la charité de nos pères semblait devoir s'écrouler, et céder aux traits cruels de l'indigence. Alors retentissaient de toutes parts de plaintives clameurs. Les pauvres se consumaient en vain à demander des secours que les riches n'avaient, ni la volonté, ni peut-être le moyen de leur fournir. Alors, qui le croirait! se tarirent tout à la fois les principales sources de leur consolation. Père des miséricordes, pouviez-vous oublier vos membres désolés? vos amis survivront-ils à leurs misères? Oui, Messieurs, l'indigence ne fut que le prélude d'une heureuse abondance. Villeroy devient leur protecteur auprès du trône, il parle, il agit, il sollicite, il demande, il obtient, et les biens immenses qu'il a ménagés à cet asile, seront à jamais pour tous ceux qui l'habitent, un rempart inaccessible à la misère des temps et à l'horreur de l'indigence.

Nobles et sages économes des ressources des pauvres, c'est à vous de publier avec éclat le zèle tendre et empressé qu'eut toujours pour eux ce héros chrétien, qui mit toute sa félicité à procurer la leur. Que ce rare monument (3) de votre gratitude apprenne à l'univers que la mémoire de l'homme juste et charitable fut toujours révérée dans un temple, que vos pères ont

(3) La décoration funèbre de l'église.

consacré à cette noble vertu, qui distingue le chrétien et qui conduit à l'immortalité.

Finissons, Messieurs; que manquait-il au maréchal de Villeroy? Vous l'avez vu grand dans la guerre, sage dans la politique, vrai dans la piété, ce n'est point assez, il fallait encore que pour se purifier devant le Seigneur, il ressentît tout le poids de l'infirmité humaine sans en être accablé. Oui, Messieurs, quelque vives que fussent les douleurs fréquentes qui l'éprouvèrent dans ses dernières années, il parut superieur à ce qui déconcerte et montre au naturel les hommes ordinaires. Son esprit se soutint dans le même degré d'élévation, il le conserva grand, vif, profond, inaltérable jusqu'au dernier moment : *Usque in senectutem permansit illi virtus.* (*Eccli.*, XLVI.)

Quel spectacle plus consolant pour la piété! On le voit comme un autre Eléazar, sur son lit de douleur, réclamer sans interruption la miséricorde éternelle, souffrir avec une patience magnanime la rigueur de ses peines, et offrir au Seigneur avec confiance, en expiation de ses péchés, toute la violence du mal qui le dévore : *Duros sustineo labores, libenter hæc patior.* (II *Mach.*, VI.) Il n'est point frappé de ces timides frayeurs que cause pour l'ordinaire, dans un âge avancé, l'image d'une mort prochaine, et que rien ne peut éluder. Il la voit s'approcher avec une grandeur chrétienne : *Spiritu magno vidit ultima.* (*Eccli.*, XLVIII.) Il avait servi son roi dans le temps, il allait bénir son Dieu dans l'éternité.

L'on n'eut pas besoin de ménagement pour le préparer aux remèdes de la foi, objet si effrayant pour ces grands de la terre, qui, jusque dans leurs derniers moments, se laissent encore éblouir du fantôme de leur grandeur. Non, Messieurs, il prévient tous ceux qui l'environnent, il les console, il les rassure, il arrête leurs pleurs, il calme leurs alarmes, *Consolatus est lugentes* (*Eccli.*, XLVIII.) Et se montrant avide du pain des forts, il le demande, il s'en nourrit, et y trouve sa vraie et unique consolation.

Que ne puis-je, Messieurs, rappeler tout ce qu'il dit d'édifiant et de touchant dans les derniers moments de sa vie! vous verriez ce nouveau Mathathias, peu touché des horreurs de la mort, s'exprimer encore avec cette noble fermeté qui lui fut si naturelle, et que les soupirs et les sanglots d'une famille en pleurs ne peuvent amollir. Alors s'élevant au-dessus de lui-même, il parle, il exhorte, il développe ces beaux sentiments qui l'avaient toujours distingué des autres hommes. La crainte du Seigneur, le zèle de la religion, le service du roi, le bien de l'état, l'amour de la patrie, l'union, la paix domestique, c'est le testament qu'il dépose dans l'esprit et dans le cœur de ses illustres enfants : *Nunc ergo, filii, æmulatores estote legis.* (I *Mach.*, V.) Dieu des miséricordes! pûtes-vous ne pas vous attendrir par la vive confiance qu'eut toujours en vos bontés l'homme célèbre que nous pleurons? Les épreuves que vous lui suscitâtes ne sont-elles pas un présage certain de la félicité que vous lui préparez?

C'est, Messieurs, dans cette espérance chrétienne qu'il expire, laissant à toute la nation, le souvenir consolant de son courage, de sa sagesse et de sa religion. *E vita discessit universæ genti memoriam virtutis et fortitudinis relinquens.* (II *Mach.*, VII.)

Grand Dieu! Dieu de bonté, Dieu des consolations, tant de vertus, tant de rares talents dont vous avez orné cette grande âme, ne se réuniront-ils pas à leur principe? Tant de larmes versées sur ses respectables cendres, ne pourront-elles pas les purifier à vos yeux? Un jeune et vertueux monarque qui s'attendrit sur la mort d'un illustre vieillard, des princes, des grands qui le regrettent, des amis qui le pleurent, une ville, des provinces entières qui portent jusqu'au ciel leurs lugubres accents, un noble et respectable pontife qui offre avec ferveur le sacrifice de la paix et de l'expiation, une foule de pauvres qui réclament leur bienfaiteur : en faut-il davantage, ô mon Dieu, pour tempérer votre justice et réveiller votre miséricorde? *Exsurge, Domine, ne repellas in finem.* (*Psal.* XLIII.) Vous nous avez, il est vrai, vivement affligés : la mort impitoyable nous a ravi notre ange tutélaire, c'est ce triste souvenir qui excite en nous la plus vive douleur. Hâtez-vous donc de la calmer, daignez vous ressouvenir de l'affliction de votre peuple et du sein de votre miséricorde, versez sur nous le trésor de nos grâces.

Rassurons-nous, Messieurs, le Dieu des consolations est propice à nos vœux, le digne fils de Villeroy, héritier de son esprit et de ses vertus, ne succède à son père que pour perpétuer notre félicité. C'est en lui que nous trouvons encore un père tendre, un ami généreux, un protecteur zélé et un défenseur de nos droits.

Grâce à la divine miséricorde, grâce à l'équité de nos rois, l'illustre nom de Villeroy, sera toujours dans la bouche de nos neveux, et leurs descendants paraîtront à jamais dans ces climats, pour y recevoir les hommages que mérite la solide vertu.

II. ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISSANT PRINCE LOUIS D'ORLÉANS, DUC D'ORLÉANS, PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée dans le collége général des Jacobins, rue Saint-Jacques, le 27 mars 1742.

Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit. (*Isa.*, XXXII).

Le prince ne pensera que des choses dignes d'un prince.

C'est un grand prophète, l'organe de la vérité même, qui l'annonce à l'univers, qu'un prince doit toujours penser en prince, qu'il ne doit rien faire ou entreprendre qui ne soit digne de lui et proportioné à sa haute naissance; à cette condition élevée est attachée une façon de penser, supérieure à celle des autres hommes : *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.*

Dès l'origine des siècles, la plupart des grands, peu instruits de leur devoir, se sont flattés qu'en abusant de leur grandeur, de leur autorité, de leur indépendance, ils remplissaient leurs destinées, et se comportaient en princes; aveuglement prodigieux que l'on ne peut assez condamner!

Penser en prince, selon le monde profane, c'est s'enorgueillir de son élévation, c'est mettre toute sa gloire à vivre dans l'indépendance, tout son bonheur à satisfaire ses cupidités, toute son attention à élever des palais, des monuments de grandeur qui flattent la vanité; à entretenir des meubles somptueux, des vêtements superbes, des équipages brillants, un jeu outré, une table abondante et délicate, une foule de fades adulateurs, de commensaux avides, de domestiques oisifs.

En vérité, Messieurs, il est triste de manquer de discernement sur le prix des choses humaines. Peut-on ignorer que le chaos de la vanité s'éclipse et s'évapore dans un léger instant!

Mais penser en prince chrétien, selon la religion, c'est ne jamais oublier que c'est à Dieu que l'on doit le rang et la prééminence que l'on occupe; c'est se croire comptable à soi-même et aux autres hommes de son autorité et de toutes ses démarches; c'est préférer la religion à la mondanité, la vertu à la volupté, la modestie à la somptuosité, la frugalité à l'intempérance, c'est croire que l'on n'est plus élevé, plus distingué que pour acquérir les vertus les plus sublimes; c'est savoir se refuser au dehors de la vanité, à toutes les pompes du siècle, au tumulte de la cour, pour se recueillir aux pieds des autels, pour s'entretenir dans le silence et la retraite comme David avec le Dieu de son cœur; c'est sacrifier tout l'éclat de la grandeur, le goût des armes, le plaisir de commander, à une étude sérieuse de soi-même, de ses devoirs, de son salut; c'est préférer les délices secrètes de l'oraison, de la prière, de la pénitence, aux profanes délices que goûtent les mondains; c'est s'attendrir sur toutes les misères, c'est répandre de toute part des traits de bonté, de clémence, de générosité, de grandeur d'âme; en un mot, c'est ne penser, ne vivre, ne respirer que pour la gloire de Dieu, que pour l'utilité du prochain.

A ce portrait vous reconnaissez déjà, Messieurs, le grand prince, le prince religieux que nous pleurons.

Que les mondains aveugles n'admirent dans un prince que les attributs de la grandeur, qu'ils désirent le voir plutôt commander à de vastes provinces, à des légions formidables, qu'à lui-même, qu'à ses sens, qu'à ses passions; qu'ils n'approuvent en lui que ce qui annonce le faste et la magnificence: faibles attraits pour un prince chrétien, jaloux de la gloire de son Dieu, du progrès de la religion et de l'ouvrage de son salut!

Heureux ces hommes élevés, qui, peu éblouis de leur condition, pensent de bonne heure et sérieusement à l'éternité, et qui s'y préparent par la pratique des vertus et des mortifications évangéliques : ce sont de ces grâces que vous accordez, ô mon Dieu, dans votre miséricorde, et vous les répandîtes abondamment sur le prince chrétien dont j'entreprends l'éloge.

Quel spectacle plus consolant pour la religion que celui du premier prince du sang, qui met toute sa grandeur à reconnaître celle de Dieu, et à observer ses lois, persuadé que le royaume de Jésus-Christ n'est point de ce monde, que le bonheur et l'élévation des justes subsisteront à jamais! Il se montre moins respectable encore par le sang auguste qui coule dans ses veines que par la pureté de sa foi, que par l'innocence de ses mœurs : grand dans ses sentiments, pur dans ses maximes, inviolable dans ses promesses, ami de la vérité, de la vertu, ennemi du vice et de la flatterie, exemplaire dans toutes ses démarches, homme d'état, homme chrétien, sensible à la gloire du souverain, touché du bonheur des peuples, versé dans toutes les sciences, intelligent dans les langues savantes et nécessaires pour découvrir les premières sources de la religion et de la morale, orné enfin de toutes ces rares qualités qui rendront sa mémoire chère à la France, précieuse à l'Eglise et respectable dans tout le monde chrétien.

Que ne nous est-il donné, Messieurs, de pouvoir pénétrer jusqu'au trône de l'Eternel! J'ose le dire, vous le verriez ce prince bienheureux, plus digne de nos hommages, de nos vœux, de notre encens, que des pieux suffrages que lui doit toute la religion dont il fera à jamais l'honneur, la gloire et la consolation.

Resserrons, s'il est possible, un sujet si vaste et si intéressant pour la piété; je n'ai rien que d'édifiant à rappeler. Monseigneur le duc d'Orléans soutint partout le caractère de prince chrétien; il pensa et il vécut en prince chrétien : *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.* Il est donc le vrai modèle de la grandeur la plus solide; il est donc le vrai modèle de la piété la plus éminente; toute sa vie, toutes ses actions annoncent le prince chrétien : *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.*

C'est sous ces deux idées que j'entreprends l'éloge que ce collége consacre et par devoir, et par reconnaissance, à très-haut, très-puissant et très-excellent prince Monseigneur Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang.

PREMIÈRE PARTIE.

Quoique la suprême grandeur n'appartienne qu'à Dieu, il y a sur la terre une grandeur solide et véritable que l'ambition ne peut procurer, qui ne doit rien à la flatterie, mais qui se forme par des sentiments élevés, qui se soutient par les bonnes mœurs, par la religion, et qui mérite des éloges; telle fut la grandeur de ce roi pénitent, que Dieu regardait comme le défenseur d'Israël, comme le restaurateur de son culte.

Il n'est donné qu'aux âmes justes du pre-

mier ordre d'acquérir cette grandeur véritable qui captive l'admiration; les païens les plus célèbres l'ont attachée aux actions les plus brillantes, à la conquête des villes et des royaumes : les philosophes l'ont fait consister dans une parfaite indifférence pour tout ce qui peut exciter l'ambition et l'avidité : mais les chrétiens l'ont fixée dans l'Evangile, à cette pratique austère et invariable de tous les préceptes de la religion. Celui qui les observe sera grand dès ce monde même. (*Matth.*, V.)

C'est là, Messieurs, le vrai héroïsme où le prince chrétien doit aspirer par préférence; Dieu y a attaché tout le bonheur de l'immortalité : sans elle toute autre grandeur n'est que chimère (*Sap.*, VIII); sans elle tout ce qui flatte et intéresse l'homme du monde devient le trophée de la mort, et le jouet des temps.

Ces vérités furent vivement imprimées dans l'esprit et le cœur du duc d'Orléans; il était né dans le sein des grandeurs, elles étaient son apanage : mais il sut s'en détacher et soupirer pour une grandeur plus solide et plus durable; c'est celle qui doit s'acquérir par l'élévation des sentiments, par la droiture et l'innocence des mœurs, par l'amour et le zèle de la religion.

Ainsi, Messieurs, pour être véritablement grand dans les conditions élevées, il faut d'abord des sentiments, des mœurs, de la religion; voilà ce qui rend les grands princes respectables : il faut bannir ensuite toutes les illusions de la grandeur, la flatterie, la dissimulation, l'ostentation et la fierté; c'est ce qui les rend méprisables. Le duc d'Orléans travaille de bonne heure et pour acquérir les qualités de la grandeur solide, et pour se garantir des illusions qui la dégradent.

Les sentiments de l'âme et les vertus du cœur sont nos trésors les plus précieux, dit le Sage; la grandeur chrétienne s'élève au-dessus des sens et des passions : elle ne connaît point cette lâche cupidité qui n'inspire que des sentiments injustes et indignes de nous. Les grands qui ne le sont que par de pompeux dehors, et qui ne pensent pas avec dignité, s'assortissent aux sujets les plus ignobles.

Les hommes sages qui furent chargés de l'éducation du jeune prince virent bientôt éclore en lui cette noblesse, cette élévation de sentiments toujours inséparables de son auguste sang; que d'espérances ne donne-t-il pas, que d'heureuses dispositions éclatent en lui dès le premier âge! Elles le rendent digne de toute la tendresse, de toute l'attention du grand prince et de l'auguste princesse qui lui avaient donné le jour; l'un fut le prince le plus éclairé, le plus élevé de son temps; à des talents prodigieux, il joignait un goût, une pénétration, une facilité pour le travail et pour les grandes choses dont le monde a peu d'exemples; l'autre se distingua par l'heureux assemblage de toutes les vertus civiles, morales et chrétiennes.

Quels plus beaux modèles pour un jeune prince, né avec le désir de plaire, de gagner les cœurs, de se faire aimer, et de ne rien négliger de tout ce qui pouvait former en lui le prince chrétien! il s'applique de bonne heure à chercher le vrai, à le connaître; il le goûte, il le démêle au milieu même des amusements de l'enfance : à l'étude des beaux-arts et des belles-lettres, il joint celle de sa religion, déjà curieux de toutes ces connaissances sublimes qui forment les grands hommes, et qui les rendent nécessaires à l'Etat, à la patrie et à la religion.

Ses premières saillies, ses premières vivacités l'annoncent et le rendent bientôt l'objet de toute l'attention de la cour la plus brillante de l'univers.

Eh! quel séjour, Messieurs, que celui de la cour! Quel asile pour un faible roseau que le vent des passions peut agiter et faire chanceler à tous les instants! Il est vrai que la cour est le siége de la royauté, le théâtre de la grandeur, la source des grâces, le principe du mouvement politique, demeure aussi éclatante par la majesté de ses rois, que respectable par leur autorité; mais où l'on ne trouve que trop souvent l'école de l'artifice, l'élément de l'ambition, le tombeau de l'innocence; où les vices et les vertus se croisent, se combattent, triomphent tour à tour les uns des autres, et produisent des événements qui excitent ou la surprise ou l'admiration des peuples : là les places décident des fortunes; tel s'imagine avoir droit de prétendre à tout parce qu'il est en état de tout acheter; souvent l'opulence y désigne la grandeur, les richesses, le mérite, l'intrigue, la vertu; un instant élève et renverse ceux qui s'y attendent le moins; savoir plier et s'assortir à toutes les humeurs, feindre avec adresse ses véritables sentiments, cacher sous un extérieur enjoué l'envie, la jalousie, la haine, la vengeance, la lâcheté, la trahison, la perfidie; lier un commerce continuel des apparences d'estime, d'amitié, de tendresse, de candeur, d'attachement, de reconnaissance; saisir les occasions, les circonstances pour aller à ses fins; adorer la fortune, envier celle d'un concurrent, ne rien oublier pour la détruire; canoniser le vice, avilir la piété, se consumer en désirs, en projets, en attentions, en complaisances; se présenter au passage d'un grand, se prosterner aux pieds d'un autre, se hâter de grossir le cortége des arbitres de la fortune, chercher toutes les occasions de leur plaire; ne rien négliger pour arracher de son prince un regard favorable; vivre sans cesse dans le soupçon, dans la défiance, dans le chagrin dévorant de ne pouvoir rien; ne s'occuper qu'à observer, qu'à craindre ses semblables; se faire une alternative du jeu, du plaisir, des spectacles, de la galanterie, de la volupté : telle est, Messieurs, l'occupation ordinaire de ces hommes aveugles, qui courent après des chimères et qui n'en reconnaissent l'illusion que lorsqu'il n'est plus temps de la pleurer. C'est donc là le séjour dangereux où le jeune

prince est contraint de passer ses premières années, il y est attaché par sa naissance.

Les princes sont faits pour être l'appui du trône et l'ornement de la cour.

Une jeunesse vive et au centre de l'ivresse de la dissipation peut elle conserver toujours sa première droiture? Hélas! nos faiblesses s'annoncent plutôt que nos vertus! Ce sont des occasions délicates qui ont fait tomber les hommes les plus justes; l'on donne presque sans le vouloir, dans les écarts de la coutume et du mauvais exemple : dans un certain âge, réfléchit-on sur toutes ses démarches? Salomon, le maître de la Sagesse, n'en suivit pas toujours les traces, et vous le permîtes, ô mon Dieu! afin que la vertu la plus solide fût toujours vivre dans la crainte et dans la défiance.

Lorsque l'on a reçu dans le premier âge les grands principes de la sagesse, peut-on ne pas les goûter quand la réflexion nous y rappelle? Le jeune prince les avait reçus avec le lait; on le voyait croître en âge et en mérite; et c'est, Messieurs, pour échapper à tous les piéges qui l'environnent, qu'il contracte un lien indissoluble avec la princesse de Bade, princesse encore plus distinguée par son mérite personnel que par la splendeur de ses ancêtres. En elle brillaient également toutes les vertus, tous les talents; ce nouvel astre se montre à la cour avec dignité, avec majesté; un esprit solide, un cœur élevé, une mémoire ornée, une douceur insinuante, un caractère liant, une noblesse de sentiments digne à jamais d'admiration, un attachement tendre, vif, invariable pour le prince qui s'unit pour toujours avec elle : voilà, Messieurs, ce qui le fixe, ce qui l'attache, ce qui le décide à ne penser, à ne vivre désormais qu'en prince : *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.* (*Isa.*, XXXII.)

Dès lors il ne paraît plus à la cour que pour l'édifier : il se refuse au plaisir, à la dissipation, à la mollesse, à l'oisiveté; il ne permet rien dans sa maison qui ne ressente, qui n'annonce la décence, les bonnes mœurs, l'édification.

Il savait que la flatterie est le berceau de la grandeur, et qu'elle en est presque toujours l'écueil, contagion dangereuse dont les plus clairvoyants ne savent point toujours se garantir. Le conquérant qui vole à la gloire, le politique, l'ambitieux, le bel esprit, les sujets mêmes les plus médiocres, sont également avides d'éloges et de caresses. L'amour-propre ne veut rien souffrir à son côté : chacun voudrait être le premier de son état; la concurrence inquiète, la prééminence tranquillise et satisfait.

La flatterie enorgueillit les grands, les gens en place; elle les persuade que les biens, les honneurs, les plaisirs, ne sont faits que pour eux; tantôt elle aveugle les souverains sur leur destinée, les magistrats sur leur autorité, les savants sur leur érudition

L'homme flatteur ne sait et ne dit rien au hasard; toutes ses expressions couvrent des traits cruels et envenimés, dit le Prophète. (*Psal.* LIV.) Quelle dépravation de sentiments et de mœurs n'a pas causée la flatterie dans tous les temps! Que de grands princes ont obscurci la gloire de leur sceptre, pour n'avoir pas su échapper aux séductions de la flatterie! Piége délicat et si ordinaire à la grandeur mondaine, non, vous ne sauriez en imposer à la grandeur chrétienne.

Le prince le savait avec David, qu'il est dangereux de donner sa confiance à l'homme adulateur : les louanges, les applaudissements du courtisan ne lui font point d'impression; il connaît tout le prix du vrai mérite, il sent la juste valeur du travail et des talents; il les pèse au poids du sanctuaire; toujours aussi prêt à récompenser la vertu qu'à éloigner de sa personne tout ce qui ne respirait pas l'innocence et la probité, sa maison ne fut point l'asile du plaisir et de l'adulation, privilége que s'arrogent la plupart des grands, afin de captiver tous ceux qui les adorent; mais elle fut un sanctuaire de science et d'édification. Il y donne un libre accès à la modestie, à la candeur, à l'érudition, à toutes les sciences, à toutes les vertus. Il sait donner, refuser à propos et rendre justice à tous. Doué d'un esprit pénétrant, d'un cœur droit et compatissant, d'une mémoire heureuse, il n'use de ces droits précieux de la nature que pour se rendre nécessaire à l'Etat, à la religion, à la société des hommes; en un mot, tout annonçait en lui une supériorité de penser proportionnée à son élévation, premier moyen pour acquérir la solide grandeur : *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.* (*Isa.*, XXXII.)

Le second, Messieurs, c'est une droiture et une pureté de mœurs que l'on ne peut assez admirer dans un grand prince. Les grands, par leur état, sont obligés d'édifier, dit saint Bernard; ils doivent être plus vertueux que les autres hommes, leurs exemples influent sur les mœurs. Un empereur païen portait la délicatesse jusqu'à prétendre que la véritable grandeur ne doit pas même être soupçonnée. Le scandale et l'irréligion dans les grands causent des maux irréparables; la vertu est en crédit quand ils la pratiquent, elle seule donne de l'éclat à la haute naissance : sans la vertu, l'attrait de la séduction éblouit, et quand on boit dans la coupe empoisonnée de Babylone, peut-on aisément se garantir de son ivresse?

Il faut donc veiller sans interruption sur ses mœurs, afin de conserver toute la grandeur de sa naissance. Quelle estime fait-on de ces hommes qui ne se contentent que d'un grand nom qu'ils déshonorent? La noblesse pure a de l'horreur pour le vice grossier; les plus grands rois ont regardé les bonnes mœurs comme l'attribut le plus important du diadème : point de peuple, point de nation qui n'ait admiré la vertu dans les grands.

Notre prince en fait sa principale étude : persuadé, avec le Sage, que l'intégrité nous approche de Dieu, il ne songe qu'à éviter

cet air contagieux qui inspire la licence et le plaisir. C'est pour s'en garantir à jamais, qu'au tumulte du monde et de la cour il préfère le séjour du silence et de la retraite; il fuit toutes les occasions qui peuvent le distraire de la vie austère et pénitente qu'il s'était imposée, déjà empressé de toutes ces délices secrètes et victorieuses que goûtent les justes par un prodige de la grâce.

Ne le dissimulons point, Messieurs : il dut lui en coûter beaucoup. Quand il faut rompre avec tous les engagements de sa naissance et de son caractère, que de prétextes à surmonter, que de sacrifices à faire, et quelle violence ne faut-il pas exercer sur son propre cœur? Les délices d'une cour brillante dans laquelle on est né, et où le grand homme, l'homme juste, peuvent habiter sans en partager la contagion; toute une famille auguste, chère à l'Etat, à laquelle on se doit si légitimement; la présence d'un souverain digne de l'amour et des hommages de tout l'univers; d'une reine supérieure encore par ses vertus à tout l'éclat qui l'environne; d'un prince, l'espoir de la nation, les délices du siècle futur; d'augustes princesses qui, dès la plus tendre enfance, promettaient à l'Etat et à la religion tout ce que l'un et l'autre avaient droit d'en attendre; des courtisans qui aiment la piété, et dont l'attachement à leur maître n'affaiblit pas celui qu'ils doivent à la religion; des peuples qui se félicitaient de pouvoir contempler à la cour le modèle des princes chrétiens, le défenseur de la vertu et le protecteur des pauvres.

Tous ces avantages, quelque spécieux, légitimes, intéressants qu'ils soient, en eussent imposé sans doute à une âme moins grande, moins élevée, moins détachée de la terre; le prince en fut touché : jamais sujet ne fut plus attaché à son roi et à l'Etat. Mais ce qui relève le mérite de son sacrifice, c'est qu'il ne se prive que par un excès de pénitence de tout ce qui pouvait l'attacher et le fixer à la cour. De tels sacrifices coûtent extrêmement : qu'ils sont beaux, qu'ils sont méritoires devant Dieu! Qu'il est consolant de céder à la grâce, et d'en suivre toujours les impressions!

Le prince suit toujours sa destinée, elle était écrite dans le livre de vie. Dieu l'appelait dans la retraite, il parlait sans cesse à son cœur, il le voulait sans partage pour en faire le prodige le plus surprenant de la piété.

Cesse donc de te plaindre et de t'étonner, monde injuste, monde pervers! La cour abonde en grands hommes, en grands ministres, en grands princes. Mais il en est peu qui l'abandonnent pour se sacrifier à la pénitence; ce sont ces phénomènes que le ciel ne montre que rarement à la terre.

La qualité de pénitent fut toujours plus chère au duc d'Orléans que celle de vrai héros. Quelle joie, quelle consolation pour ce prince quand il se vit dans la maison du Seigneur! Comme David, il désire ne jamais s'en éloigner, à ce bonheur seul il fixe tous les désirs de son cœur. Il veille pour s'offrir dès le point du jour au Seigneur son Dieu. Là, il accoutume toutes les facultés de son âme à se mortifier, à s'humilier; il fuit les conversations mondaines pour n'en rechercher que dans la piété. Combien de fois le vit-on gémir aux pieds des autels sur la corruption générale des mœurs de notre siècle? Il eût cru manquer à son Dieu et dégénérer du caractère de chrétien, s'il eût vécu un seul instant dans sa retraite sans le consacrer à la pénitence et aux bonnes œuvres. Loin de lui cet esprit d'artifice et de dissimulation, qui, sous le nom spécieux de politique, semble être attaché aux places élevées.

Ne pensez pas, Messieurs, que j'ose condamner ici cette politique juste et nécessaire, qui est l'effet d'une prudence consommée. *Heureux qui sait se taire et abonde en prudence*, dit le Sage (*Prov.*, III), acquisition préférable à tous les trésors de la terre; la prudence, la discrétion, annoncent les hommes supérieurs; les Louis, les Edouard, ont su allier une sage politique avec la pureté de la religion.

Mais il y a une dissimulation criminelle, ennemie de la vérité, que l'on regarde comme une qualité nécessaire à l'homme de cour, à l'homme en place; on se fait gloire d'un extérieur qui sait donner le change; on étudie l'art de surprendre et d'éblouir par des paroles flatteuses; on veut avoir le perfide talent de se jouer de ses semblables; on ne feint d'aimer la vertu qu'autant qu'elle peut conduire à la fortune; sous des dehors de probité, de politesse, on nourrit sans scrupule des sentiments grossiers et criminels; on se montre gracieux quand on veut nuire; attaché quand on trahit; poli quand on devient perfide! De là tant de protestations simulées, tant de caresses prodiguées sans choix et sans fondement. Siècle injuste! que tu te trompes, en décidant que les grands ne le sont qu'autant qu'ils dissimulent! Erreur grossière! Plus d'une fois la franchise et la probité ont déconcerté tous les artifices de la politique la plus raffinée. David, par la simplicité de ses mœurs, confondait tous les artifices de l'infortuné Saül. Le prince, par sa candeur, fait échouer tous les piéges de l'esprit de mensonge; en vain tente-t-on de le surprendre et d'en imposer à sa religion; d'un coup d'œil il pénètre, il démêle, l'intrigue, la fraude, l'artifice; et tout ce manége, sourd, clandestin, qu'enfante l'indigence pour surprendre sa justice; la bonté de son cœur lui fait taire à l'homme coupable la connaissance qu'il a de ses déguisements, afin de lui en épargner la honte. Toujours il détesta ce langage artificieux qui en impose, et que les politiques ne mettent en usage que pour amuser, jouer ou étourdir tous ceux qui les approchent.

Les vrais princes méconnaissent tous ces honteux détours, qui dégradent l'humanité; image de la Divinité sur la terre, ils en portent le caractère; la droiture, la justice, la

sincérité les annoncent; ils n'ignorent pas que l'homme dissimulé ne tend ses piéges que pour conduire au précipice. Le mensonge révolta toujours la probité.

Le prince attaché à la droiture, à la vérité, à l'innocence, aux bonnes mœurs, évite avec attention tout ce qui peut les obscurcir. Sa maison est remplie de sujets distingués, et qui portent l'empreinte de la sagesse et de la probité. La naissance, les mœurs, le mérite, la piété, les talents, le travail, sont les seuls titres qui le décident dans le choix des sujets qu'il met en place ; il ne voit qu'avec douleur tout ce qui peut troubler le bon ordre. On ne pouvait lui plaire que par l'attachement au devoir et à la religion. C'était toujours aux partisans de la vertu, aux amateurs de la vérité, qu'il donnait la préférence et son estime. La vérité le flattait, l'intéressait, l'encourageait, le consolait, et faisait ses délices; elle était toujours belle à ses yeux, elle éclatait dans toutes ses démarches, *omnes viæ veritas*. (*Psal.* CXVIII.)

Il faut l'avouer, Messieurs, il se répand autour du diadème je ne sais quelle terreur qui empêche de parler à celui qui le porte: le respect qui est dû à la majesté du trône, ferme souvent la bouche à ceux qui l'environnent. La délicatesse des souverains met quelquefois une barrière invincible entre le sceptre et la vérité: comme ceux qui en approchent ne songent qu'à leur fortune, ils s'inquiètent peu de la grandeur de leur maître, et souvent il ignore seul ce qui manque à sa gloire.

Le duc d'Orléans, plein de zèle et de respect pour son souverain, perce le rempart d'adulation qui l'environne; il parle, il s'explique dans son conseil avec force, avec sagesse, avec dignité; ami de la vérité, il ne sait point la dissimuler ni la trahir. Il fait connaître qu'il est versé, consommé dans toutes les sciences; les époques de l'histoire, l'intérêt des princes, le droit des couronnes, le caractère des nations, la connaissance des hommes, le mystère des cours, les priviléges de l'Eglise, les lois du royaume, les usages des provinces, les règles du cérémonial, tous les ressorts de la politique, tous les moyens les plus efficaces pour soulager l'Etat, pour secourir les peuples, rien n'échappe à son vaste génie.

Il est beau de le voir donner toute son application au prince qui lui succède; il en fait l'objet de sa complaisance et de toute sa tendresse; il lui inspire ces grands principes de droiture, de probité, de religion, de justice et de grandeur d'âme, dont il ne s'écarta jamais; il ne laisse approcher de lui que ceux qui peuvent l'instruire, l'édifier, lui apprendre qu'une naissance auguste doit conduire aux vertus les plus sublimes, et qu'un prince français n'est véritablement grand que par les bonnes mœurs, que par la grandeur chrétienne: *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.*

La troisième source, c'est l'amour de la religion. De quelques distinctions, de quelques talents que soit orné le prince sans religion, il ne jouira jamais du titre de grand aux yeux des hommes sages, dit Isaïe (XXXII.) Toute grandeur sans religion n'est qu'une vaine enflure, c'est l'expression du Sage; tout l'éclat dont la religion n'est pas le principe, sera couvert de ténèbres dans le jour du Seigneur. Votre religion seule, ô mon Dieu! est un germe de vie et d'immortalité! Les fruits en sont éternels, c'est par elle que commencent et se consomment toute sainteté, toute justice ; la religion fait la gloire et la sûreté de la grandeur : elle affermit la puissance des souverains, elle leur attache tous les peuples. Saint Ambroise félicitait le grand Théodose sur sa piété, il la regardait comme le don le plus précieux du Père céleste.

Ainsi pensait monseigneur le duc d'Orléans: ses sentiments, ses démarches, toutes ses vues, tous ses projets ne respiraient que religion, que piété; la vivacité de sa foi, l'ardeur de sa charité, l'étendue de son zèle éclatent à tous les instants; rien ne lui coûte quand il s'agit de concourir à la gloire de Dieu. Mais, Messieurs, quelqu'attaché qu'il soit à la retraite, il ne perd pas de vue le bien de l'Etat, il l'eut toujours à cœur; il prend part à tous les événements qui l'intéressent; il suit en esprit Louis XV dans toutes ses conquêtes ; de quelle tendre frayeur n'est-il pas agité, quand il sait ce monarque et son auguste fils aux prises avec les ennemis de la couronne! Que de vœux ardents ne fait-il pas sans cesse pour des têtes si chères à l'univers ! L'Eternel, dans tous les temps, exauce les prières des justes; elles s'élèvent jusqu'au trône de l'Agneau. Eh ! qui sait, Messieurs, si ce ne sont pas celles de notre prince qui ont conservé à la France son maître, à l'Eglise son fils aîné, et qui ont augmenté la gloire de nos lis! Les vœux de Moïse sur la montagne étaient encore plus salutaires au peuple d'Israël que la bravoure et le courage de tous ses combattants.

Non, Messieurs, l'amour de la religion, le goût de la sainteté n'éteignent point dans un prince chrétien ce qu'il doit à son roi, ce qu'il doit à sa patrie: vous l'avez vu voler à Metz pour y partager la consternation générale, pour renouveler à son prince l'attachement le plus tendre, le plus empressé, le plus respectueux. Dispensez moi, Messieurs, de rappeler ici l'époque la plus amère et la plus douloureuse de notre siècle. Toute une nation victorieuse, les yeux baignés de larmes, voyait, dans ces cruels instants, son roi, son héros, l'objet de son amour, de son attachement, prêt à expirer, et à laisser un royaume en proie à la douleur, au désespoir, peut-être au désordre, à la confusion, à l'avidité de ses ennemis! Un cœur français peut-il se rappeler de si tristes objets sans s'alarmer. Soyez donc bénie à jamais, miséricorde éternelle! vous le rendîtes à nos vœux, ce monarque bien-aimé ; que nos histoires rapportent à la postérité toutes les circonstances de cet événement. Je me borne à vous dire ici, Mes-

sieurs, que Louis XV fut tendrement ému, en voyant auprès de lui le prince le plus édifiant, le plus pieux de son siècle. La vraie vertu se fait toujours chérir et respecter. Dans ces instants critiques, la convalescence du roi se décide et s'annonce; n'en soyez pas surpris, Messieurs, la présence des saints opère des prodiges.

L'illusion la plus ordinaire aux grands de la terre, c'est un excès d'ostentation et de fierté qu'ils regardent comme leur principal apanage. Que l'homme est aveugle de vouloir se montrer par tout ce qui découvre bien moins sa grandeur que sa faiblesse! Quand on est instruit et convaincu de sa religion, peut-on envisager sans peine des grands qui se nourrissent des respects et des hommages de leurs adulateurs, et qui s'inquiètent peu de succomber sous le poids des places qu'ils occupent, pourvu qu'ils en conservent l'appareil et la représentation.

De là on se porte à de bizarres singularités, on exige des déférences et des distinctions déplacées, on reçoit, avec avidité et sans honte, un encens séducteur, comme le jeune Agrippa dont il est parlé dans les Actes; on voudrait usurper les droits de la Divinité, comme le roi de Babylone; on tente de s'y faire adorer: l'ostentation rend quelquefois les princes plus jaloux d'une fumée de gloire que du bonheur de leurs sujets; elle fait des généraux pétulants, des hommes en place sans discernement, des magistrats sans jurisprudence; celui qui s'enfle de sa prospérité devient l'artisan de son humiliation. Le jeune Roboam méprise le conseil des vieillards, il perd la couronne de ses pères; un prince orgueilleux oublie le Dieu qui l'avait placé sur le trône, sa capitale devient le théâtre de sa dégradation.

Rien ne dépare davantage le grand homme que l'ostentation et la fierté: c'est la douceur qui captive les cœurs. Eh! de quoi l'homme mortel peut-il s'enorgueillir? Il n'a rien de lui-même, le néant est son origine; quand il s'égare, l'enfer est sa destinée; sur quoi peut-il compter sans votre grâce, ô mon Dieu! et que serait-il sans votre miséricorde? Les plus grands monarques s'évanouissent dans un instant; les cèdres les plus élevés se brisent tout d'un coup; ce colosse orgueilleux, dont parle Daniel, n'était fondé que sur l'argile.

Vérités saintes! vérités redoutables! vous fûtes vivement gravées dans le cœur du prince chrétien; il en était pénétré, que toutes les grandeurs de la terre ne sont qu'un amas de poussière, que la puissance des grands ne les dispense pas des préceptes de la loi, et que souvent la mesure de leurs péchés et de leur damnation est celle de leur grandeur et de leur puissance. Le duc d'Orléans ne se croit élevé au-dessus des autres que pour les édifier, que pour leur servir d'exemple et de modèle; il savait avec le Sage que celui qui rejette la sagesse et la religion se précipite dans des malheurs éternels (*Sap.*, III), et que l'on ne peut retirer aucun fruit salutaire du faste et de l'amour des richesses.

En vain, les partisans du monde osent-ils lui représenter qu'un prince de son rang se devait à la cour, à ses usages, à ses dissipations. Que l'homme pénitent pense différemment! Il sait qu'il se doit à son Dieu, et il agit en conséquence; c'est le luxe et le plaisir qui ont avili les grands les plus respectables: le pieux Ezéchias s'enorgueillit de son opulence, il la perd dans un instant. David se laisse prendre aux charmes de Bethsabée; elle est la source de ses larmes. Que de princes, que de peuples plongés dans la volupté, ont forgé eux-mêmes les chaînes qui les ont asservis! N'en doutons point, Messieurs, Dieu n'avait suscité notre religieux prince que pour confondre, par la simplicité de ses mœurs, ce goût de plaisirs, de luxe, d'ostentation qui est si fort accrédité dans notre siècle; de quel œil voyait-il, du fond de sa retraite, ces fêtes somptueuses et mondaines, où l'on n'annonce la grandeur que par des joies dissolues, que par des profusions scandaleuses! Il s'affligeait en secret de ce qu'il ne lui était pas permis de rejeter entièrement cet importun appareil de grandeur qui le contraignait dans des cérémonies d'éclat; il en retrancha tout ce qui n'était pas absolument nécessaire pour maintenir le rang et le caractère.

Une conduite sage rend bien plus respectable qu'une dépense prodigieuse; l'éclat du mérite personnel l'emporte sur celui des richesses. Auguste vécut dans la frugalité, dans la simplicité, et ses vertus le rendirent aussi recommandable que tous les monuments dressés à sa gloire; les Constantin, les Théodose mirent toute leur grandeur à oublier la leur au pied du trône éternel; leur piété les immortalise. Louis IX ne parut jamais plus grand que quand il se montra humilié devant la croix de Jésus-Christ, et aux pieds de ses membres; les fastes de la religion ne cesseront de le célébrer. Louis d'Orléans sera grand à jamais par le mépris des grandeurs et des richesses, il s'immortalise par ses vertus, par ses aumônes; qui pourrait les compter?

Ennemi de tout ce qui peut occasionner le luxe et la dépense, il adopte cet esprit de frugalité, de modération, qui désigne partout le chrétien véritable. Quelle réserve dans ses discours! quelle simplicité dans ses vêtements! Et s'il se trouve comme contraint de se prêter à des décorations d'usage et de décence, on eût dit qu'il était comme étranger à lui-même, au milieu même des droits et des priviléges de son rang. N'en soyez point surpris, Messieurs, lorsque les justes du premier ordre ont goûté la sainte simplicité de la religion, ils n'entrevoient qu'avec peine le faste et la somptuosité des mondains.

Le croirez-vous, hommes ambitieux, hommes avides des dignités de l'Etat? Le prince, à qui elles étaient dues par droit de naissance, les fuit, les écarte, les abdique; il

remet, il abandonne la place la plus éclatante de la monarchie; c'est, Messieurs, celle de colonel général de l'infanterie française; la puissance, le crédit, l'autorité, la dissipation qui y sont attachés, alarment sa conscience; il craint de se distraire de l'ouvrage de sa sanctification; il eût abandonné une couronne, si elle eût été un obstacle à son salut: trop heureux de pouvoir sacrifier toute sa gloire à celle du Dieu qu'il adore.

C'était, Messieurs, pour s'entretenir dans ces grands sentiments de religion qu'on le voyait se recueillir, se renfermer pour se préparer à nos saintes solennités; avec quelle ferveur ne priait-il pas l'Esprit de vérité de l'éclairer, de le conduire dans toutes ses démarches! quelle consolation ne trouvait-il pas quand il venait habiter avec les oints du Seigneur pour en respirer l'innocence et la sainteté!

Vous le savez, Messieurs, sous les yeux de la cour se trouvent de saints prêtres, de dignes ministres de Jésus-Christ, aussi exemplaires que désintéressés et auxquels Louis le Grand confia par préférence le salut de son peuple: notre prince leur donne sa confiance, il les visite, il les goûte, il les consulte, il se prête à toutes les bonnes œuvres qu'ils méditaient pour l'avantage des citoyens. Qui le croirait? Versailles, ville aussi renommée par le séjour des rois, qu'éclatante par ses palais, par ses prodiges, se trouvait sans école publique pour l'éducation de la jeunesse, objet bien digne de toute l'attention d'un prince chrétien. Bientôt il se prête aux désirs d'un pasteur vigilant aux besoins de son troupeau; toute la générosité du prince éclate en faveur du collége que l'on désire, et, avec l'agrément du roi, il le décide, il le fonde, il le fait élever, il en approuve les lois: elles ne tendent qu'à inspirer la crainte du Seigneur, l'amour de la religion, l'attachement à l'Église, la fidélité pour le souverain, le zèle de la patrie, le goût du vrai, l'horreur du vice, l'amour de la vertu, la fuite de l'oisiveté, le bon usage du temps; une louable émulation pour tout ce qui peut orner l'esprit, rectifier le cœur, former les mœurs et concourir à une éducation chrétienne et cultivée. Pères et mères! puissiez-vous ressentir ce que vous devez à ce généreux prince qui procure à vos enfants toutes ces qualités précieuses qui forment les âmes bien nées, et qui les décorent, soit pour le monde, soit pour la religion!

Avançons, Messieurs, vous venez de voir monseigneur le duc d'Orléans vrai modèle de la grandeur chrétienne, grandeur établie sur l'élévation des sentiments, sur l'innocence des mœurs, sur l'amour de la religion, grandeur inaccessible à la flatterie, ennemie de la dissimulation, opposée au luxe et à l'ostentation, hâtons-nous de le voir encore comme un modèle parfait de la piété la plus éminente; dernier caractère du prince chrétien, *Princeps ea quæ sunt digna principe cogitabit.*

SECONDE PARTIE.

L'histoire de tous les siècles nous apprend que le monde même le plus injuste et le plus dissipé a toujours été contraint de rendre hommage à la solide vertu. Quelque voluptueuse que fût la cour d'Assuérus, la piété d'Esther s'y fit estimer et respecter; la pénitence de David en impose à tout Israël; les Esdras, les Ezéchias, les Josaphat, se rendent respectables par leur zèle à observer toutes les lois du Seigneur leur Dieu.

Rien n'inspire d'avantage le goût de la piété, que quand elle fait l'apanage et les délices des têtes les plus élevées; monseigneur le duc d'Orléans ne se croit prince chrétien qu'en pratiquant toutes les vertus chrétiennes; comme il ne cherchait en tout que Jésus-Christ, il ne se conduisait que par son esprit; Dieu avait rempli son cœur de l'amour de la vie intérieure et pénitente, la Providence le destinait pour édifier toute la nation: on ne voit point en lui de ces traits de légèreté, d'amour-propre, de caprice, d'humeur, d'inégalité souvent inséparables d'une dévotion sans consistance.

La piété du prince est élevée et soutenue par la science la plus profonde; elle est agissante et accompagnée des exercices proportionnés à l'ardeur de sa charité; elle est austère et inaltérable; piété éclairée et sans illusion; piété exemplaire et sans affectation; piété sévère et sans relâchement. N'est-ce pas là, Messieurs, ce qui décide, ce qui consomme la piété la plus éminente, et telle doit être celle d'un prince chrétien.

Il est difficile de se sanctifier dans ces situations éclatantes où l'on n'a rien à désirer, et où tout semble concourir à notre perte; quand on se trouve environné sans cesse de ces piéges de séduction qui fascinent les sens et qui forment, pour ainsi dire, tout le cortége des places éminentes, peut-on échapper sans beaucoup de peine à la contagion qui en résulte? C'est alors qu'il est nécessaire de réclamer cette sagesse inestimable qui faisait toute la gloire de Salomon, don précieux, don nécessaire, et pour éviter les écueils de la haute naissance, et pour en remplir les obligations, *Da mihi assistricem sapientiam.* (*Sap.*, IX, 4.)

Cette sagesse, Messieurs, règle toutes les démarches du prince chrétien; elle épure, elle élève son âme, elle l'éclaire de la véritable lumière, elle en bannit jusqu'aux plus légères étincelles d'amour-propre et de présomption; elle le garantit de ce goût superficiel pour les sciences qu'affectent la plupart des hommes de notre siècle. On se croit aujourd'hui homme savant, homme de mérite, si l'on peut acquérir une légère idée de tout ce qui peut orner la mémoire et faire briller l'esprit; il ne se trouve que trop de ces prétendus savants, qui ne se bornent qu'à l'illusion, qu'à l'écorce, qu'à l'apparence: on fait consister le mérite à ne savoir que ce qu'il faudrait ignorer, et à n'ignorer que ce qu'il faudrait savoir. Un certain extérieur qui prévient, ou qui impose, un langage

amusant, des vivacités fréquentes et déplacées, penser peu, parler beaucoup, ne douter de rien, décider de tout, n'habiter, pour ainsi dire, que les dehors de son âme, ne cultiver que la superficie de son esprit, s'exprimer facilement, narrer avec légèreté, avoir une imagination brillante, une mémoire heureuse, une figure aimable, une conversation élégante, de la grâce dans l'expression, de la saillie dans les répliques; quelquefois ne se borner qu'à un esprit de minutie, de bagatelle; se soutenir avec ostentation, chercher à plaire sans savoir se faire estimer, voler d'objets en objets, de connaissances en connaissances sans en approfondir aucune; qu'il me soit permis de le dire, c'est ce que notre siècle appelle aujourd'hui vrai mérite, bel esprit. Que l'homme savant pense différemment! Il se tient en garde contre toutes ces illusions, et il ne peut s'en garantir que par une étude sérieuse, que par un travail non interrompu.

Le prince chrétien le disait hautement après saint Bernard, que lorsque la piété n'est pas soutenue de la science, elle donne dans des illusions dangereuses. *Si scientiam negligas zelo tuo illudet spiritus erroris*

La science solide fut toujours le partage des grands hommes; les talents supérieurs se font respecter, et sous le diadème, et sous la tiare; les grands princes sont en spectacle à l'univers pour en faire l'ornement; si la science, si la justice animent leurs sentiments et leurs démarches, quel bien, quel avantage n'en résulte-t-il pas?

Notre prince né avec un goût et une facilité surprenante dévore bientôt toutes les sciences; il recherche les savants de cette capitale, il les appelle, il les consulte; il préféra toujours ceux qui travaillaient à défendre la religion contre les incrédules; il les excitait, les encourageait à s'élever contre le torrent du libertinage et de l'impiété; tristes et douloureux objets qui excitaient ses larmes! Vivement attaché à la religion, il la médite, il l'étudie, il veut la connaître dans ses premières sources. Que de prodiges d'érudition dans ses discours, dans ses écrits! Point de livres rares qu'il ne connaisse, leur style, leurs dates, leurs éditions les plus correctes, tous les manuscrits les plus précieux, rien n'échappe à son profond savoir, il s'applique par goût et par préférence à toutes les langues savantes, le Grec, l'Hébreu, le Syriaque, le Caldéen, le Samaritain, toutes ces langues lui sont familières.

Mais celle qu'il estimait par préférence, c'est l'Hébreu; il l'écrivait avec facilité, il en sentait toutes les beautés; il voyait avec plaisir ces hommes rares qui s'y sont appliqués; convaincu de son utilité pour la parfaite intelligence du sens des Ecritures, il se décide à le faire refleurir. Il donne une nouvelle décoration à la Sorbonne, il y fonde une chaire pour la langue hébraïque; bientôt cette place est remplie avec dignité, ses progrès naissants le flattent, le consolent; eh! qui pourrait ne pas en présumer? La maison de Sorbonne faisant partie de la faculté de théologie fut toujours le sanctuaire des grands hommes, l'appui de la religion, le bouclier de la foi, le fléau de l'hérésie, la terreur du mensonge; dans cette société respectable se trouvent des sages, des doctes, des forts de la loi nouvelle, toujours appliqués à défendre l'Eglise, à en soutenir les intérêts, à en augmenter la gloire.

Le prince les honore de toute sa confiance; eh! qui parla avec plus de dignité des saintes Ecritures, de la véritable théologie et de la pure morale? Qui fut plus pénétré de la grandeur de Dieu, de sa divinité, et de la profondeur des mystères? Qui fut plus opposé à tout ce qui tendait à altérer la vérité de la religion, à énerver la sainte sévérité évangélique, à affaiblir les lois de la discipline! Qui s'éleva avec plus de force contre tous ces livres pervers et dangereux qui inondent le christianisme! Quelle horreur n'eut-il pas pour tous ces ouvrages de ténèbres, si funestes aux bonnes mœurs, que le libertinage n'enfante que pour porter de toutes parts le désordre et la corruption; ce prince ne travaille que pour fortifier, que pour prémunir les chrétiens contre cette séduction enchanteresse que répand aujourd'hui la profane littérature! Que d'écrits savants, onctueux et recherchés ne laisse-t-il pas à la postérité! Ce sont des commentaires, des explications de la *Genèse*, d'*Isaïe*, des *Cantiques*, des *Psaumes*, des *Epîtres* de saint Paul, avec des traductions littérales du grec et de l'hébreu; ce sont de savantes dissertations contre le prétendu bouclier de la foi du judaïsme, contre les spectacles, contre les mauvaises mœurs.

Rien n'échappe à ce savant du premier ordre: les sciences naturelles, les sciences sublimes, physique, géométrie, mathématique, algèbre, géographie ancienne et moderne, la connaissance des minéraux, des plantes, des insectes, de toute l'histoire naturelle, une notion exacte de tous les hommes illustres et des monuments de l'antiquité, l'histoire sainte, l'histoire profane, la théologie positive, scholastique, ascétique et morale, la critique, la chronologie, les Pères grecs, les Pères latins; il discerne leur caractère, leur érudition, leur éloquence.

Ce qui est plus prodigieux, Messieurs, c'est qu'il sait allier toutes ces sciences avec l'humilité la plus profonde, avec la modestie la plus exemplaire, avec la pénitence la plus rigoureuse; jamais il ne fut susceptible de ces impressions de complaisance, d'amour-propre, de fausse gloire, si ordinaires aux savants de notre siècle. Père de miséricorde! vous l'aviez comme inondé d'un torrent de lumière, de science et de sagesse, *eruditus a juventute sua impletus est quasi flumen sapientiæ*. (*Eccli.*, XLVII.)

Qu'il me soit permis de le dire: les dernières volontés de ce savant prince déclarent son goût de prédilection pour la doctrine de saint Thomas; ennemi de toutes les nouveautés, il s'attache à l'ancienne, à la pure doctrine; il lui rend dans ses derniers moments, un hommage qui l'honore,

il meurt attaché à ses principes et à sa morale; il déclare à l'univers la préférence qu'il lui donne : nouveau lustre qu'elle reçoit et qui constate à jamais cette prééminence, que les souverains pontifes, que les plus grands hommes, que les vrais savants, que les académies les plus célèbres lui ont décernée dans tous les temps.

Ici, Messieurs, quel retour, quelle reconnaissance ne devons-nous pas au prince qui nous honore et qui nous enrichit de ses dépouilles les plus précieuses ! C'est à l'ordre de Saint-Dominique, c'est aux maisons d'études, qu'il lègue par préférence toutes ses plus chères délices ; ce sont ses pensées, ses écrits, ses ouvrages, ses livres; monuments précieux, dignes de l'attention des savants, de l'estime de la postérité, et qui décoreront à jamais ce collége, dépositaire des mânes respectables de plus de trente princes de la maison royale.

Nous le sentons, Messieurs, ce que nous imposent le devoir et la reconnaissance. Mais comment l'exprimer dignement ? Oui, notre langue comme celle du Prophète, se sécherait plutôt que de ne pas célébrer jusqu'à la fin des siècles un si auguste et si généreux bienfaiteur : *adhæreat lingua*, etc. (*Psal.* CXXXVI.)

Le second caractère d'une piété éminente, c'est une attention non interrompue et sans affectation, à respecter les choses saintes, à secourir toutes les misères, à soutenir les événements les plus tristes. Comme la piété nous conduit à l'intelligence des choses divines, dit saint Thomas, elle élève l'âme au-dessus d'elle-même, elle lui fait réprimer tous les sentiments désordonnés qui la dominent, elle l'empêche de s'écarter de la vérité, et de s'enorgueillir de ses bonnes œuvres : *præparat hominem ad Dei cognitionem.*

Le bonheur des grands ne consiste pas dans les biens qu'ils possèdent, mais dans le bien qu'ils font et qu'ils peuvent faire. A quoi servent tous les avantages dont ils jouissent, s'ils négligent leur salut? Ce n'est point assez d'être instruit des devoirs de la piété, il faut les réduire en pratique; quelqu'éclairé que soit le prince, il aime encore mieux les vertus rares qui forment les grands saints, que les connaissances sublimes qui forment les savants. Quel respect, quelle soumission n'eut-il pas pour l'Église ! Avec quelle ardeur n'exerce-t-il pas la charité ! Quelle constance, quelle fermeté ne montre-t-il pas dans les événements !

Sa soumission à l'Eglise ne se borne pas, ou à un goût d'indolence et de spéculation qui ne prend point de part aux événements qui l'intéressent, ou à une déférence vague pour tout ce qui peut en émaner. Mais c'est un attachement sincère d'esprit et de cœur au père commun des fidèles; c'est une vénération décidée pour tous les saints canons, pour toutes les décisions du Saint-Siége, pour toutes les lois de la discipline, dont il ne crut jamais pouvoir légitimement s'écarter; c'est une opposition sans équivoque pour tous ces ouvrages, productions de la satire qui, sous des prétextes frivoles et spécieux, attaquent et défigurent sans honte les plus zélés partisans des sciences et de la piété; c'est un zèle empressé pour tout ce qui pouvait faire renaître la première beauté du christianisme. Que de vœux ne fit-il pas pour voir refleurir ces premiers temps, ces heureux temps où la fraude, l'artifice, le relâchement, l'incrédulité, l'irréligion n'osaient se montrer parmi les chrétiens ! Que n'eût-il pas tenté pour restituer à l'épouse de Jésus-Christ sa première splendeur ! Partout il la respecte, il en soutient les droits, il en défend les intérêts; il ne vécut que pour l'édifier, que pour concourir à sa gloire.

Avec quel zèle, avec quelle attention, ne le vit-on pas secourir libéralement tous les membres de Jésus-Christ ? Prince le plus compatissant, le plus généreux qui fut jamais ; il était né avec cet attendrissement d'âme sur toutes les misères, dont parle saint Augustin : *Animi dolentis affectus cum additamento beneficii.* C'est un fleuve qui porte l'abondance sur les bords qu'il arrose; il se croit heureux de pouvoir discerner tous les différents degrés de l'indigence, afin de les secourir. Tous ses jours, tous ses instants peuvent se compter par ses bienfaits; la noblesse indigente, les officiers ruinés, les veuves désolées, les pupilles délaissés, l'innocence opprimée, la vertu chancelante, tous les pauvres, tous les malheureux trouvent bientôt dans ce prince pieux, un père, un bienfaiteur, un asile, un soutien, un défenseur, un digne économe des faveurs de la Providence; jamais il n'était plus satisfait, que lorsqu'il voyait son palais comme inondé de tous ceux qui ressentaient les effets de sa générosité; loin de fuir la vue des malheureux, il les cherchait pour les rendre l'objet de sa commisération.

Eh ! qui pourrait, Messieurs, narrer avec exactitude toutes les miséricordes qu'il a exercées dans tous les lieux, dans tous les temps, dans toutes les circonstances ! Parlez ici, indigents de tout état, de tout sexe, de toute condition ; parlez ici, provinces désolées par la rigueur des saisons; n'est-il pas vrai qu'aux orages et aux inondations qui avaient ruiné vos terres, tout d'un coup vous avez vu succéder des torrents de charités qui réparaient tous vos malheurs, et vous engageaient à célébrer votre généreux bienfaiteur? Jamais il ne refusa le bien qu'il pouvait faire; d'un coup d'œil il découvrait et la misère et les ressources, et souvent il croyait ne pas donner encore assez.

Attaché à la justice la plus austère pour lui-même, il ne permit jamais que le respect qu'on lui devait en suspendît le cours; il se jugeait, il se condamnait lui-même, et toujours au préjudice de ses intérêts. Plus d'une fois il a fourni des moyens et des ressources abondantes à ceux que le respect ou l'impuissance arrêtait et empêchait de faire liquider les intérêts qu'ils avaient à discuter contre ses prétentions. L'excellence de son cœur rendait sa charité toujours ten-

dre et compatissante, toujours prévenante, étendue, inépuisable.

Tantôt il rétablit des monastères qu'un cruel incendie avait dévastés ; il rassemble, il réunit les épouses de Jésus-Christ dans le sanctuaire de l'Agneau. Tantôt il édifie, il entretient des séminaires que le malheur des temps avait détruits et désolés ; il y forme de saints lévites et de dignes ministres pour les autels. Là que d'innocentes vierges n'a-t-il point enlevées aux séductions du siècle et de la vanité ! il seconde leurs vœux, il les fixe à jamais dans la maison du Seigneur. Ici que de victimes de la perdition n'a-t-il pas rappelées dans le sentier de la justice, attentif même à les dédommager des avantages du monde qu'elles abandonnaient pour se sanctifier ! Combien de fois des personnes d'un rang élevé, mais en butte aux caprices de la fortune, ont-elles trouvé en lui des ressources proportionnées à leur nom, à leur état ! Que de paroisses, que de communautés ont été convaincues que c'était assez de lui exposer leurs besoins, pour les voir bientôt s'évanouir !

Le cœur de ce prince était en souffrance, ses entrailles étaient émues, lorsqu'il était informé de quelque espèce de misère sans y avoir remédié : que de familles nombreuses et respectables ne subsistent encore que par ses largesses ! Partout il donne dans ses terres un asile assuré pour l'éducation de la pauvre noblesse ; il prévient en quelque sorte cette célèbre école que nous voyons s'élever pour l'avantage de la nation ; monument qui immortalise le prince qui nous gouverne, qui couvre de gloire son ministre, mais qui met la postérité dans l'impuissance de décider lequel des deux monarques est le plus grand, ou de celui qui a su récompenser la bravoure, et lui ériger un mausolée, ou de celui qui s'applique à la faire éclater, et qui en prépare le berceau.

Ne vous lassez point, Messieurs, d'admirer et d'entendre le récit des biens immenses que faisait le duc d'Orléans : point de ville, point de province, point de royaume, point de contrée éloignée qui ne se soient ressentis de ses dons ; on le voyait comme un autre Joseph à la tête de son conseil ne s'appliquer qu'à décider, qu'à fixer et les motifs et les objets de ses libéralités ; il était pénétré de douleur, et il croyait le jour mal employé, lorsqu'il n'avait pu exercer la charité, lorsqu'il n'avait point eu occasion de servir et d'obliger. Ah ! Messieurs, que de tels princes sont désirables, qu'ils sont chers, qu'ils sont nécessaires ! c'est dans d'heureux instants que le ciel les donne à la terre !

Pourrai-je taire ici le tendre attachement qu'eut toujours le prince pour la reine d'Espagne, son auguste sœur ; que le souvenir de cette pieuse princesse est cher à la piété ! Vous l'avez vue, Messieurs, dans l'âge le plus florissant, embellie des grâces de la nature, au faîte de la grandeur, oublier ses droits, ses priviléges, son rang, tout l'éclat du diadème, pour ne s'appliquer qu'à visiter nos temples, qu'à nous édifier par ses vertus, qu'à nous étonner par ses bons exemples, et qu'à nous prouver que la solide grandeur ne se soutient que par la religion. Combien de fois, comme une autre Esther, venait-elle au pied des autels déposer toute sa majesté, pour ne reconnaître et n'adorer que celle du Dieu qui distribue les sceptres et les couronnes ! *Tu scis, Domine, quod abominer signum superbiæ et gloriæ meæ.* (*Esth.*, IV.) Toute la maison de cette pieuse reine se ressent des attentions du prince, il en devient l'asile et la ressource ; il eût voulu s'épuiser en sa faveur. Quel spectacle plus beau, plus intéressant pour la religion ! Le prince, la princesse travaillent, comme à l'envi, au progrès de la piété, au grand ouvrage de leur sanctification : objet digne de l'admiration des anges et des hommes, instruction bien efficace pour les grands et pour les peuples !

Religion de nos pères ! qui êtes aujourd'hui si témérairement attaquée par les impies et par les incrédules, vous voyez encore dans les grands des prodiges de sainteté qui vous consolent. Oui, Messieurs, la Providence, toujours attentive à l'éclat de la piété, produit dans tous les siècles des modèles de vertus qui nous confondent, et d'autant plus surprenants, que c'est du sein même des grandeurs et de l'élévation qu'on les voit éclore.

Consolation bien sensible pour les âmes pieuses et jalouses de la beauté de la religion ; le sang le plus auguste, le sang de notre prince est fécond en prodiges de vertu. Vous avez vu, Messieurs, Adélaïde d'Orléans, dans l'âge le plus brillant, renoncer tout d'un coup aux espérances les plus flatteuses, aux grandeurs les plus assurées, à toutes les sollicitations du monde, de la vanité, pour se renfermer dans le cloître. Cette pieuse princesse ne croit son sacrifice parfait, consommé, qu'en se dépouillant encore de l'abbaye de Chelles, et qu'en la voyant remplie par une illustre abbesse, l'objet de toute son estime, l'héritière de ses sentiments et de sa piété.

Vous voyez encore, Messieurs, dans cette capitale une souveraine digne des premiers trônes de l'univers, et qui, par une tendre union de sentiments avec son bienheureux frère, semble lui disputer la gloire de penser chrétiennement, de vivre avec édification, d'honorer la piété, de rendre hommage à la religion et de la faire respecter de toute part. Avec quel zèle n'en a-t-elle pas été nourrie dès l'âge le plus tendre, cette jeune princesse que l'Italie n'a perdue que pour la voir l'admiration de la cour, l'étonnement de la vertu, l'honneur de son sang, et toutes les pures délices de son auguste époux, prince déjà si digne de l'estime générale. Rien de plus flatteur, de plus intéressant pour notre prince que de voir la piété se transmettre et se perpétuer dans sa maison ; mais, Messieurs, quelque élevé qu'il soit, il n'est point à l'abri de ces circonstances, de ces événements qui peuvent

déconcerter la solide vertu. La Providence, attentive au salut des grandes âmes, leur ménage souvent les occasions de mériter. Des préférences d'éclat humilient l'amour-propre; on ne sent qu'avec inquiétude des concurrences déplacées; il est un certain ordre dans l'administration générale, qu'on ne voit interrompre qu'avec peine; la vertu la plus austère est-elle toujours sans émotion quand on lui manque, ou plutôt quand on manque au rang et à la prééminence? Mais le prince chrétien sait soutenir par religion toutes ces circonstances qui irritent la délicatesse; il sait tout sacrifier à Jésus-Christ et à son salut : grandeur, autorité, puissance, crédit, privilége, élévation, droit de naissance. Quand on s'occupe de l'éternité, il est consolant de sacrifier au Maître des rois tout l'appareil de la mondanité, la conquête même des royaumes et des empires.

Voici des événements plus sensibles encore pour un prince dont la piété n'affaiblit jamais ce qu'il devait à son sang; événements bien capables d'ébranler sa constance. C'est la mort rapide d'un père, l'admiration des potentats, et qui était le seul arbitre des grâces et des volontés du souverain. C'est celle d'une mère qu'il avait toujours honorée et respectée comme le prodige de la piété et des délices de sa maison; c'est la perte d'une épouse tendrement chérie et estimée, l'honneur et le miracle de son sexe; c'est celle des princesses ses augustes sœurs, aussi distinguées par la droiture de leurs mœurs que par leur indifférence pour toutes les grandeurs humaines.

En vérité, Messieurs, de telles séparations ne sont pas faciles à soutenir; quelque docile que l'on se montre aux ordres de la Providence, il en coûte toujours à la nature, et l'humanité ne perd jamais ses droits. Mais quand la religion nous prédomine, quand on est sincèrement et uniquement attaché au Dieu des consolations, y a-t-il des sacrifices que l'on ne soit prêt à lui faire? C'est au pied des autels, c'est dans le silence et la retraite que notre prince s'humilie et se confond; il adore le Dieu qui le visite par la tribulation, et à l'exemple du saint homme Job, c'est dans une humble et parfaite résignation qu'il trouve des sources de grâces qui le soutiennent, qui le fortifient, et qui concourent à rendre sa piété plus solide, plus austère et plus inaltérable encore. Voilà, Messieurs, ce qui décide, ce qui consomme la piété la plus éminente.

On voit assez de ces vocations, de ces retours au bien qu'une dévotion précipitée fait naître, mais que l'inconstance du cœur fait bientôt évanouir; il n'est peut-être rien où le caprice, l'humeur, la légèreté, se montrent plus sensiblement que dans les résolutions de piété. Tel qui embrasse tout d'un coup des exercices austères, les abandonne quelquefois aussi facilement qu'il s'y était livré. Qu'est-ce donc que l'homme, ô mon Dieu! Qu'il est faible, qu'il est infirme, quand il n'est pas conduit et soutenu par votre grâce! Ainsi s'exprimait le grand Augustin: *Ex hoc enim homo, ex hoc infirmus.* Il en coûte à la nature de se dépouiller d'elle-même pour se revêtir de Jésus crucifié: quand on est accoutumé aux frivoles douceurs de la vie des mondains, on s'effraye au seul récit de la pénitence des justes. Lâche frayeur qui n'en impose point au chrétien véritable.

La postérité ne l'apprendra qu'avec surprise, qu'un prince plein de talents, de vertus, de grandeur d'âme, ne s'est appliqué dans sa retraite qu'à vivre en solitaire, en religieux, en pénitent; les seules œuvres de charité pouvaient le distraire de la prière et de l'oraison. Combien de fois l'avez-vous vu, Messieurs, fixé, attaché, prosterné au pied des autels, pour y nourrir son âme des vérités éternelles, pour y prier sans cesse le Dieu des miséricordes de daigner les répandre à pleines mains sur tout un royaume dont la gloire et les intérêts lui furent toujours si chers et si précieux!

L'apôtre saint Paul nous assure que la grâce du Christianisme porte un esprit de mortification dans le cœur des fidèles, et qu'ils ne doivent vivre qu'en Jésus-Christ: maximes que n'oublia jamais le duc d'Orléans; et en conséquence il embrasse avec joie toutes les rigueurs du cloître et de la retraite. Quelle frugalité dans ses repas! quelle austérité dans ses jeûnes! quelle ferveur dans ses oraisons! quelle abnégation de lui-même! quelle indifférence pour toute sa personne! Quelle modestie dans le lieu saint! il y paraît sans distinction, sans préférence, mêlé, confondu avec le peuple. Quelle attention pour la sainte parole! il écoutait, il respectait tous les hommes évangéliques! Quelle exactitude pour les offices divins! les rigueurs mêmes de sa dernière maladie ne peuvent le distraire de ses pieux exercices: il y trouvait ces consolations solides que recherchent les prédestinés sur la terre. Tout ce qui ne tendait pas à Dieu, tout ce qui n'était pas de Dieu, lui était insipide; dépouillé parfaitement de tout ce qui était terrestre, selon le conseil du grand Apôtre, il ne songeait qu'aux choses célestes, il s'en nourrissait, il en faisait toutes ses délices.

Le croiras-tu, prudence du siècle! Le premier prince du sang, au comble de l'opulence, se refuse les choses mêmes les plus nécessaires! Le jour, il se tient dans l'attitude la plus contrainte: pénitence qu'il s'était imposée pour ne rien accorder à la nature. La nuit il ne repose que sur la paille, il se refuse au sommeil, il l'interrompt, comme le Prophète, pour prier le Seigneur; il veille, il combat sans interruption contre lui-même, contre tout ce qui pouvait le distraire du genre de vie qu'il s'était imposé; il n'accorde à la nature que ce qui pouvait en empêcher la destruction; il endure avec patience toutes les rigueurs des saisons; en un mot, il ne croit être sur la terre que pour mortifier ses sens, que pour en triompher: cette victoire fut toujours l'objet des

plus grands saints; elle fait toute la gloire des justes.

Quand on a ainsi vécu, redoute-t-on le terme de sa vie? Quand on s'est préparé par la pénitence au grand jour du Seigneur, n'est-on pas rempli d'une confiance aveugle dans les miséricordes du Père céleste? Alors l'on ressent vivement que le jour de la mort est bien plus avantageux que celui de la naissance. Ah! Messieurs, qu'on est heureux de s'être dépouillé parfaitement des objets de la terre pour entrer en possession des biens de l'autre vie!

Il est écrit que l'homme juste doit être éprouvé jusque dans ses derniers moments; le prince le fut par une maladie longue et accablante: les rigueurs de sa pénitence lui causent un épuisement général; des exercices laborieux, des austérités sans relâche, l'affaiblissent, l'atténuent, le réduisent enfin sur un lit de douleurs; mais avec quelle tranquillité d'âme n'envisage-t-il pas le coup qui le menace! Le nombre de ses jours était rempli (*Job*, XXI); l'Eternel les avait fixés, ils abondaient en bonnes œuvres; il fait avec zèle le sacrifice de sa vie, il ne regrette que les moments qu'il a vécu sans les consacrer à la pénitence; il voit d'un œil chrétien la figure du monde disparaître à ses yeux; la désolation des peuples, l'inquiétude des grands, sa maison alarmée, toute une famille en pleurs, les prières ardentes, les soins tendres et empressés d'un fils, prince si digne d'un tel père, prince que les qualités de l'esprit et du cœur font estimer et respecter dans toute l'Europe. Non, Messieurs, tous les tristes appareils de notre dernière heure ne peuvent amollir la grandeur d'âme de l'illustre mourant; il le sait avec le Sage (*Sap.*, III), que l'âme des justes est entre les mains de Dieu, et que le tourment de la mort ne les éprouve pas; il ne songe qu'à l'éternité, son cœur n'est plus à la terre, son âme a déjà pris son essor vers la cité céleste.

Ici, Messieurs, la piété s'alarme de perdre son héros; que les peuples, que les grands viennent en foule faire retentir ce lieu saint de leurs vœux, de leurs gémissements; qu'ils réclament des jours si chers à la religion, si nécessaires à l'humanité. Mon Dieu! vous êtes inexorable, nos crimes vous ont irrité. La terre n'était plus digne de ce présent du ciel, il lui appartenait, il devait y rentrer: il est vrai que son bonheur fait le malheur des peuples. C'est l'expression d'une reine intelligente en piété, en bonnes œuvres (4).

L'heure du prince était marquée: c'était celle de sa gloire et de son immortalité. Gardons-nous d'interroger le maître des destinées; ses décrets sont toujours adorables. Malheur à l'audacieux mortel qui prétend les sonder! Avec quelle supériorité d'âme ne prépare-t-il pas ses dernières volontés; il les écrit lui-même, il les confie à deux magistrats célèbres, aussi accoutumés à honorer le sanctuaire des lois qu'à captiver la confiance du souverain, l'estime des grands et le respect des peuples (5).

Il faut l'avouer, Messieurs, le discernement du duc d'Orléans éclate jusque dans ses derniers moments. Il les sent approcher ces instants redoutables; il redouble de ferveur, d'austérité, de pénitence; sans pitié pour un corps qui n'en avait plus que l'ombre et la figure, il ne s'occupe que de son âme, il la fortifie par tout ce qui peut la rendre digne de l'Agneau sans tache: tantôt aux pieds du sacré tribunal, il y verse des torrents de larmes sur des fautes même les plus légères; tantôt au pied des autels, il se soutient par le pain des forts, par la fréquente nourriture des justes; sa grandeur d'âme s'annonça toujours malgré le dépérissement total de ses forces; il ne parlait que des années éternelles, il les avait méditées dans sa retraite (*Psal.* LXXVI); aussi font-elles toute sa consolation.

Nous lisons dans l'Ecriture (*Isa.*, XXXVIII) que lorsqu'Isaï annonce une mort prochaine au prince le plus pieux de la maison de Juda, ce monarque s'effraye, il pleure, il s'humilie, il invoque le ciel pour surseoir son arrêt; mais le duc d'Orléans se réjouit de sa dernière heure; il en fait l'objet de ses désirs, de toute son espérance; persuadé que le prix de bonnes œuvres est accompagné de gloire, que les justes vivront éternellement (*Sap.*, III), que le Seigneur est leur récompense (*Sap.*, V), que le Très-Haut est l'objet de leurs pensées; il ne parle que de ces avantages: il instruit, il édifie tous ceux qui l'environnent; il leur fait connaître combien il est important de se préparer de bonne heure à la mort, combien il est avantageux de n'avoir vécu que pour s'y disposer.

N'en doutez pas, Messieurs, la mort des justes est précieuse devant Dieu, celle de notre prince intéresse le ciel et afflige la terre; eh! qui pourrait douter que les œuvres de miséricorde qu'il a exercées ne lui aient assuré une place dans le séjour immortel?

Esprits forts! sages du monde! puissants de la terre! c'est à ces tristes moments que vous changerez de langage; alors vous détesterez vos maximes perverses; vous ressentirez le vide, le néant, l'illusion des grandeurs et des plaisirs qui vous obsèdent. Vous verrez tout le fantôme du monde s'évanouir et fuir à vos yeux d'une fuite éternelle; alors votre vaine philosophie, vos préjugés, votre obstination, se changeront en délire, en frayeur, en pusillanimité, et vous reconnaîtrez, mais trop tard sans doute, quelle a été votre erreur et votre aveuglement.

Puissions-nous, Messieurs, ne jamais ou-

(4) La reine, en apprenant la maladie du duc d'Orléans, dit que quand ce prince serait heureux il ferait beaucoup de malheureux.

(5) M. le procureur général et M. le lieutenant civil sont exécuteurs du testament du prince.

blier et les grands exemples et les leçons salutaires que nous a donnés pendant sa vie ce religieux prince dont la mémoire sera respectée ici-bas, tandis que le sang le plus auguste, le mérite le plus décidé et la piété la plus éminente seront en vénération parmi les hommes. *Memoria æterna erit justus.* (*Psal.* XI.)

FIN DU TOME QUARANTE-UNIÈME.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Notice sur le P. Bretonneau. 9
SERMONS ET PANÉGYRIQUES COMPLETS DU P. BRETONNEAU.
Préface. 9
SERMONS POUR L'AVENT. 13
Ier. — Pour la fête de tous les saints. 13
II. — Pour le premier dimanche de l'Avent. — Sur le jugement universel. 30
III. — Pour le premier jeudi de l'Avent. — Sur la crainte de Dieu. 49
IV. — Pour le second dimanche de l'Avent. — Sur l'incrédulité. 63
V. — Pour le second jeudi de l'Avent. — Sur l'établissement de la religion chrétienne. 80
VI. — Pour le troisième dimanche de l'Avent. — Sur la fausse conscience. 97
VII. — Pour le troisième jeudi de l'Avent. — Sur l'orgueil. 113
VIII. — Pour le quatrième dimanche de l'Avent. — Sur la vigilance chrétienne. 130
IX. — Pour le quatrième jeudi de l'Avent. — Sur la pénitence. 142
X. — Sur la nativité de Jésus-Christ. 160
SERMONS POUR LE CARÊME. 175
XI. — Pour le mercredi des Cendres.—Sur la mort. 175
XII.—Pour le premier jeudi de Carême.—Sur la foi. 193
XIII. — Pour le premier vendredi de Carême. — Sur la charité. 209
XIV. — Pour le dimanche de la première semaine de Carême. — Sur le jeûne. 226
XV — Pour le lundi de la première semaine de Carême. — Sur le jugement de Dieu. 243
XVI. — Pour le mardi de la première semaine de Carême. — Sur le respect dans les églises. 260
XVII. — Pour le jeudi de la première semaine de Carême. — Sur la prière. 274
XVIII. — Pour le vendredi de la première semaine de Carême. — Sur l'affaire du salut. 290
XIX. — Pour le dimanche de la seconde semaine de Carême. — Sur les avantages du service de Dieu. 305
XX. — Pour le lundi de la seconde semaine de Carême — Sur l'impénitence finale. 321
XXI.—Pour le mardi de la seconde semaine de Carême. — Sur la parole de Dieu. 340
XXII.—Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême. — Sur l'enfer. 354
XXIII. — Pour le vendredi de la seconde semaine de Carême. — Sur le péché mortel. 371
XXIV. — Pour le dimanche de la troisième semaine de Carême. — Sur l'impureté. 387
XXV. — Pour le lundi de la troisième semaine de Carême. — Sur le petit nombre des élus. 403
XXVI. — Pour le mardi de la troisième semaine de Carême. — Sur la correction fraternelle. 421
XXVII. — Pour le jeudi de la troisième semaine de Carême. — Sur les souffrances. 437
XXVIII.—Pour le vendredi de la troisième semaine de Carême. — Sur le moment de la grâce. 452
XXIX —Pour le dimanche de la quatrième semaine de Carême. — Sur la Providence. 469
XXX. —Pour le lundi de la quatrième semaine de Carême. — Sur l'esprit d'intérêt. 484
XXXI. — Pour le mardi de la quatrième semaine de Carême. — Sur la vraie et la fausse piété. 500
XXXII — Pour le jeudi de la quatrième semaine de Carême. — Sur la mort des justes. 518
XXXIII. — Pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême. — Sur la mauvaise habitude. 532
XXXIV. — Pour le dimanche de la cinquième semaine de Carême. — Sur la médisance. 550
XXXV. — Pour le lundi de la cinquième semaine de Carême. — Sur l'amour de Dieu. 568
XXXVI. — Pour le mardi de la cinquième semaine de Carême. — Sur l'emploi du temps. 583
XXXVII. — Pour le jeudi de la cinquième semaine de Carême. — Sur la pénitence de Madeleine. 599
XXXVIII. — Pour le vendredi de la cinquième semaine de Carême. — Sur le pardon des injures. 614
XXXIX. — Pour le dimanche des Rameaux. — Sur la communion. 627
XL. — Pour le lundi de la semaine sainte. — Sur l'aumône. 645
XLI. — Pour le vendredi saint. — Sur la passion de Jésus-Christ. 661
XLII. — Pour le jour de Pâques. — Sur la Résurrection. 682
XLIII. — Pour le lundi de Pâques. — Sur l'occasion du péché. 690
XLIV. — Pour le dimanche de Quasimodo. — Sur la persévérance chrétienne. 714
MYSTÈRE ET FÊTES. 731
XLV. — Pour la fête de la Circoncision de Jésus-Christ. 731
XLVI.—Pour la fête de l'Ascension de Jésus-Christ. 748
XLVII.—Pour la fête des grandeurs de Jésus. 765
XLVIII. — Pour la fête de la Pentecôte. 777
XLIX. — Pour le dimanche dans l'octave du Saint-Sacrement. — Sur la fréquente communion. 794
L. — Pour la fête de l'Hostie miraculeuse. 815
LI. — Pour la fête de l'immaculée Conception de la Vierge. 827
LII.—Pour la fête de la Nativité de la Vierge. 843
LIII.—Pour la fête de la Présentation de la Vierge. 860
LIV —Pour la fête de l'Annonciation de la Vierge. 877
LV —Pour la fête de la Visitation de la Vierge. 891
LVI.—Pour la fête de la Purification de la Vierge. 909
LVII.—Pour la fête de l'Assomption de la Vierge 926
LVIII. — Pour la même fête. — Sur la dévotion à la Vierge. 943
LIX. — Pour la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. — Sur l'habit de la Vierge. 957
LX. — Pour une cérémonie de piété envers la sainte Vierge. 973
LXI. — Pour la fête de tous les saints. 986
LXII. — Pour le jour des Morts. 1005
PANÉGYRIQUES. 1019
Panégyrique Ier. — Saint Antoine. 1019
Panégyrique II. — Saint François de Sales. 1034
Panégyrique III. — Saint François de Paule. 1050
Panégyrique IV. — Saint René. 1066
Panégyrique V. — Saint Jean-Baptiste. 1081
Panégyrique. VI. — Saint Germain-l'Auxerrois. 1095
Panégyrique VII. — Saint Ignace de Loyola. 1105
Panégyrique VIII. — Saint Gaëtan. 1120
Panégyrique IX. — Saint Bernard. 1134
Panégyrique X. — Saint André Avelin, théatin. 1150
Panégyrique XI. — Saint André, apôtre. 1165
Panégyrique XII. — Saint François Xavier. 1179
Panégyrique XIII. — Saint Étienne. 1192
SUJETS DIVERS. 1207
Sermon Ier. — Pour une prise d'habit en vêture. — Sur l'état religieux. 1207
Sermon II. — Pour une profession religieuse. 1220
ORAISON FUNÈBRE de très-haut, très-puissant et excellent prince Philippe de France, frère unique du roi et duc d'Orléans. 1233
Notice sur Louis Renaud. 1251
ORAISONS FUNÈBRES DE LOUIS RENAUD. 1251
I. — Oraison funèbre de très-haut et très-puissant seigneur François de Neufville, duc de Villeroi, pair et maréchal de France. 1251
II. — Oraison funèbre de très-haut, très-puissant prince Louis d'Orléans, duc d'Orléans, premier prince du sang. 1270

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie de MIGNE, au Petit-Montrouge.



